MIKHAÏL

CHOLOKHOV

Le Don paisible

Prix Nobel de littérature

omnibus

Mikhaïl Cholokhov

Prix Nobel de littérature

Le Don paisible

1940

Traduction d'Antoine Vitez

Postface de Claude Frioux

Omnibus

© Julliard 1959-1964
Presses de la Cité, 1991, pour la présente édition
ISBN 978-2-258-05137-9 N°Editeur 5901
Dépôt légal : mars 1991

Table des matières

Carte 4

PREMIÈRE PARTIE 6

DEUXIÈME PARTIE 146

TROISIÈME PARTIE 301

QUATRIÈME PARTIE 512

CINQUIÈME PARTIE 735

SIXIÈME PARTIE 991

SEPTIÈME PARTIE 1501

HUITIÈME PARTIE 1843

DOSSIER 2075

Carte

Orel
Don
RUSSIE
Tambov
Voronèje
Medvéditsa
Kharkov
Khoper
Poltava
Bogoutchar
Oust-
Medvéditskaia
Viochenskaia
Tchir
Kalatch
UKRAINE
Donets
Rostov
Don
Taganrog
Novotcherkassk
Azov
Mer d'Azov
Limites approximatives
de la Région militaire
des Cosaques du Don
Ekatérinodar
Stavropol
Novorossiisk
Mt Elbrouz
5633 m
Mer Noire
Caucase
TURQUIE
200 km

Ce n’est pas la charrue qui laboure notre terre glorieuse…
Notre terre est labourée par les sabots des chevaux,
Notre terre est ensemencée de têtes cosaques,
Notre Don paisible est orné de jeunes veuves,
Notre père le Don paisible est fleuri d’orphelins,
Les vagues du Don paisible roulent les larmes des pères et des mères.

O toi, Don paisible, notre père !
O pourquoi, Don paisible, roules-tu des eaux troubles ?
Comment ferais-je, hélas, moi Don paisible, pour n’être pas troublé ?
De mon lit, à moi Don paisible, jaillissent des sources glacées,
En mon milieu, à moi Don paisible, tourbillonnent des poissons blancs.

Vieilles chansons cosaques.

PREMIÈRE PARTIE

1

La ferme Mélékhov est tout au bout du village. La petite porte de l'enclos au bétail donne au nord, vers le Don. Une pente raide de huit *sagènes*[1] entre des blocs de craie verts de mousse et c'est la rive : un tapis de coquillages nacrés, un liséré gris et discontinu de galets baisés par les vagues et, plus loin, écumeux sous le vent, ridé, noir de jais, le Don. A l'est, derrière les haies de saules des aires, la route des hetmans : absinthe grisâtre, herbe brune et vivace des chemins foulée par les sabots des chevaux, une petite chapelle au carrefour et, derrière elle, la steppe voilée d'une brume mouvante. Au sud, la crête crayeuse de la colline. A l'ouest, la route qui traverse la place et conduit aux bas prés.

Le Cosaque Prokofi Mélékhov était rentré au village pendant l'avant-dernière campagne de Turquie. Du pays turc, il ramenait une femme, une petite femme toute enveloppée d'un châle. Elle cachait son visage et ne montrait que rarement ses yeux sauvages et angoissés. Les broderies multicolores de son châle de soie plein de parfums lointains et inconnus avaient excité la jalousie des femmes du village. La captive turque évitait les parents de Prokofi, et le vieux Mélékhov ne tarda pas à donner à son fils sa part de bien. Il ne lui pardonna jamais et mourut sans avoir mis les pieds chez lui.

Prokofi s'installa vite : les charpentiers lui bâtirent une maison, il planta lui-même les palissades de ses enclos à bétail et, à l'automne, emmena son étrangère, toute recroquevillée, dans sa nouvelle demeure. Quand il traversa le village avec elle, derrière la charrette portant son bien, tous, petits et grands, se répandirent dans la rue. Les hommes contenaient leur sourire dans leur barbe, les femmes s'interpellaient à tue-tête, une horde d'enfants barbouillés piaillaient derrière lui, mais lui, la tunique grande ouverte, marchait lentement, comme on suit un sillon, serrant dans sa main noire la main frêle de sa femme et portant fièrement sa tête au toupet blanc ; des boules se gonflaient et roulaient au-dessus de ses pommettes et la sueur perlait entre ses sourcils de pierre comme toujours immobiles. De ce temps-là, on le vit rarement au village, il ne fréquentait pas non plus la place du marché. Il vivait à l'écart dans sa maison au bord du Don, comme un fauve. On racontait de drôles de choses sur lui. Les petits enfants qui gardaient les veaux dans les prés prétendaient que, certains soirs, aux dernières lueurs du soleil, ils avaient vu Prokofi porter sa femme dans ses bras jusqu'au

tertre tatar[{2}]. Il la déposait là, au sommet du tertre, le dos contre la pierre poreuse rongée par les siècles, s'asseyait à côté d'elle, et tous deux restaient longtemps ainsi à regarder la steppe. Ils la regardaient jusqu'à ce que le crépuscule se fût éteint, puis Prokofi enveloppait sa femme dans *son zipoune*[{3}] et la remportait chez lui dans ses bras. Le village se perdait en conjectures, cherchait une explication à ces actes extraordinaires ; les femmes, à force d'en parler, oubliaient de se chercher des poux. Les opinions étaient partagées sur la femme de Prokofi : les unes prétendaient que c'était une beauté comme on n'en avait jamais vu, d'autres disaient le contraire ; tout s'éclaircit le jour où la plus hardie, une épouse de soldat du nom de Mavra, se rendit chez Prokofi sous prétexte de lui demander du levain frais. Pendant que Prokofi était allé chercher le levain à la cave, Mavra examina la Turque et jugea qu'elle était la dernière des rien du tout…

Quelques moments plus tard, dans la rue, Mavra, rouge, le fichu de travers, pérorait au milieu d'une foule de femmes.

— Mais voulez-vous me dire ce qu'il lui trouve de bien ? Si encore c'était une femme, mais alors, ça… Pas de ventre, pas de fesses. Une honte. Chez nous, des filles plus grasses que ça, on les gave. On la casserait en deux, comme une guêpe, à la taille ; et ses yeux : noirs, énormes, et elle les roule comme un Satan, Dieu me pardonne. Et je crois qu'elle va accoucher, c'est pour bientôt, ma parole !

— Pour bientôt ? Accoucher ? s'étonnèrent les femmes.

— Il me semble que je ne suis plus une gamine, j'en ai élevé trois.

— Et de figure, comment est-elle ?

— De figure ? Elle est jaune. Elle a les yeux tristes : pour sûr, il ne fait pas bon vivre à l'étranger. Et c'est encore pas tout, mes belles, elle porte un pantalon de Prokofi.

— Oh !…

Les femmes avaient poussé toutes ensemble une exclamation indignée.

— Je l'ai vue de mes yeux, en pantalon. Ça doit être un de ses pantalons de tous les jours qu'elle lui a pris. Sur elle, elle a une longue chemise et en dessous de la chemise le pantalon enfoncé dans les bas. Quand j'ai vu ça, j'ai cru m'évanouir…

On se mit à chuchoter que la femme de Prokofi faisait de la sorcellerie. La bru des Astakhov (les Astakhov habitaient au bout du village à côté de la

maison de Prokofi) jurait Dieu que le lundi de Pentecôte, à l'aube, elle avait vu la femme de Prokofi, en cheveux et pieds nus, traire une vache de leur troupeau. Depuis lors, le pis de la vache s'était desséché jusqu'à devenir comme un poing d'enfant, la bête avait cessé de donner du lait et avait bientôt crevé.

Il y eut, cette année-là, une épizootie sans précédent. Chaque jour, la langue de terre sablonneuse de l'abreuvoir le long du Don se couvrait de cadavres de vaches et de veaux. Puis, la maladie s'abattit sur les chevaux. Les troupeaux de la *stanitsa*[4] se mirent à fondre. C'est alors qu'un bruit sinistre se répandit par les rues et les ruelles…

Un jour, après l'assemblée de village, les Cosaques arrivèrent chez Prokofi.

Le maître de la maison sortit sur le perron, s'inclina.

— Quel bon vent vous amène, messieurs les anciens ?

La foule s'approchait du perron et restait muette.

Enfin un vieillard un peu ivre cria :

— Amène-nous ta sorcière, on va la juger.

Prokofi se précipita dans la maison, on le rattrapa dans le vestibule. Un grand diable d'artilleur, surnommé La Charpente, lui tapait la tête contre le mur et le sermonnait :

— Bouge pas, bouge pas, c'est pas la peine ! Toi, on ne te touchera pas, c'est ta femme qui va passer de l'autre côté. Mieux vaut la supprimer elle que de voir tout le village crever par manque de bêtes. Seulement, bouge pas, ou je défonce le mur avec ta tête !

— Traînez-la dans la cour, la chienne ! hurla la foule.

Un camarade de régiment de Prokofi avait saisi d'une main la Turque par les cheveux, de l'autre il bâillonnait sa bouche distendue à force de crier ; il la traîna en courant dans le vestibule et la jeta aux pieds de la foule. Un cri aigu traversa le vacarme des voix.

Prokofi jeta six hommes à terre, bondit dans la chambre et arracha son sabre du mur. Les Cosaques se précipitèrent hors du vestibule en s'écrasant l'un l'autre. Faisant tournoyer son sabre qui étincelait et sifflait au-dessus de sa tête, Prokofi descendit en courant les marches du perron. La foule eut un mouvement d'hésitation et se dispersa dans la cour.

Prokofi rattrapa devant la grange l'artilleur La Charpente, plus lourd que les autres, et le fendit d'un coup de sabre par derrière, de l'épaule gauche en biais

jusqu'à la ceinture. Les Cosaques, qui étaient en train d'arracher les pieux de la clôture, traversèrent l'aire de battage et se sauvèrent dans la steppe.

Une demi-heure plus tard, la foule à nouveau enhardie s'approcha de la cour. Deux éclaireurs pénétrèrent en tremblant dans le vestibule. Sur le seuil de la cuisine, la femme de Prokofi baignait dans son sang, la tête gauchement renversée ; sa langue, qu'elle avait mordue, remuait entre ses dents découvertes par la souffrance. Prokofi, la tête tremblante et le regard fixe, tenait enveloppée dans sa pelisse en peau de mouton une petite masse piaillante : un enfant né avant terme.

La femme mourut le soir du même jour. La mère de Prokofi, compatissante, recueillit l'enfant prématuré.

On le mit dans le son chauffé à la vapeur, on le nourrit de lait de jument et, un mois plus tard, quand on fut assuré que ce petit Turc noiraud allait vivre, on le porta à l'église pour le faire baptiser. Il reçut le nom de Pantéléï, comme son grand-père.

Prokofi revint du bagne au bout de douze ans. Sa barbe rousse taillée, parsemée de fils blancs, et son vêtement à la russe faisaient de lui un étranger, il ne ressemblait plus à un Cosaque. Il reprit son fils et se remit à travailler dans sa ferme.

Prokofi le maria à une Cosaque, fille d'un voisin.

Depuis lors, le sang turc continua à se mêler au sang cosaque. Cela donna des Mélékhov au nez busqué, à la beauté sauvage, que le village appelait « les Turcs ».

Son père enterré, Pantéléï se consacra à la ferme : il couvrit la maison de neuf, ajouta à son bien une demi-*déciatine*[5] environ de jachère, fit construire de nouveaux hangars et une nouvelle grange à toits de tôle. Sur sa demande, le couvreur découpa deux coqs dans les chutes de tôle et les fixa sur le toit de la grange. Ils égayaient la ferme Mélékhov par leur air insouciant, lui donnaient une allure cossue et prospère.

L'âge venu, Pantéléï Prokofiévitch s'était épaissi : il avait pris de l'embonpoint, s'était un peu voûté, mais il n'en avait pas moins l'air d'un vieillard solide. Il avait les os fragiles, il boitait (dans sa jeunesse il s'était cassé la jambe gauche lors d'une course de chevaux à l'occasion d'une revue devant l'Empereur), portait à l'oreille gauche une boucle d'argent en forme de croissant, gardait les cheveux et la barbe noirs et perdait la tête quand il se mettait en colère, faisant ainsi vieillir sa femme avant l'âge, une forte femme

autrefois jolie dont le visage s’était couvert d’un filet de rides.

Son fils aîné, Pétro, déjà marié, ressemblait à sa mère : petit, camus, une épaisse chevelure bouclée couleur de blé mûr, les yeux marron ; mais le cadet, Grigori, était tout le portrait du père : plus haut d’une demi-tête que Pétro bien que de six ans plus jeune, il avait, comme son père, un nez busqué, les amandes bleutées de ses yeux ardents dans leurs fentes un peu obliques, des pommettes saillantes tendues d’une peau brune fortement colorée. Grigori se voûtait, comme son père, et, même dans le sourire, tous deux avaient quelque chose en commun, quelque chose qui tenait de la bête sauvage.

Il y avait encore Douniachka, une adolescente aux longs bras, aux grands yeux – l’enfant chéri du père – et Daria, la femme de Pétro, avec son petit enfant ; c’était là toute la famille Mélékhov.

2

De rares étoiles scintillaient dans le ciel d’une aube cendrée. Le vent traînait les nuages par en dessous. Le brouillard au-dessus du Don se fragmentait le long de la pente crayeuse et glissait dans les crevasses de la falaise comme un serpent gris sans tête. La rive gauche du fleuve, les sables, les mares, les marais de roseaux, la forêt mouillée de rosée, tout rutilait dans une violente lumière froide. Le soleil ne se levait pas, il languissait derrière l’horizon.

Pantéléï Prokofiévitch s’arracha le premier au sommeil dans la maison Mélékhov. Il sortit sur le perron en boutonnant le col de sa chemise brodée au point de croix. L’herbe de l’enclos était couverte d’une rosée argentée. Il fit sortir les bêtes dans la rue. Daria, en jupon, courut traire les vaches. La rosée comme du jeune lait éclaboussait ses mollets nus, son passage à travers l’enclos laissa sur l’herbe une empreinte grise.

Pantéléï Prokofiévitch regarda se redresser l’herbe foulée par les pieds de Daria et rentra dans la chambre.

Sur l’appui de la fenêtre grande ouverte, les pétales des cerisiers défleuris du jardinet prenaient un rose mortel. Grigori dormait sur le ventre, un bras étendu.

— Grichka, tu viens pêcher ?

— Qu’est-ce que tu veux ? murmura le fils, et il s’assit sur le bord du lit.

— Allons-y, on y restera jusqu’au lever du soleil.

Grigori décrocha en bâillant son pantalon de travail, l’enfonça dans ses bas de laine blancs et enfila ses bottes, lentement car il fallait arranger un contrefort qui s’était retourné.

— L’amorce, maman l’a fait cuire ? demanda-t-il d’une voix enrouée en sortant derrière son père dans le vestibule.

— Oui. Va à la barque, j’arrive tout de suite.

Le vieux versa dans un sac le seigle odorant amolli à la vapeur, ramassa dans sa main soigneusement les grains tombés et s’en alla vers la pente en traînant sa jambe gauche. Grigori trônait déjà dans la barque.

— Où allons-nous ?

— A la Falaise Noire. Nous allons essayer à côté de la souche, là où nous étions la dernière fois.

La barque, paraphant la terre de sa quille, s'enfonça dans l'eau et se détacha de la rive. Le courant l'emporta, il la balançait, cherchait à la mettre en travers. Grigori naviguait à la godille, sans ramer.

— Rame, voyons.

— Attends que nous soyons au milieu du fleuve.

La barque traversa le rapide et se dirigea vers la rive gauche. Du village, les appels des coqs leur parvenaient, assourdis par l'eau. La barque raya de son bord la falaise noire cartilagineuse qui faisait saillie au-dessus de l'eau, et aborda dans une crique. A cinq sagènes environ de la rive, les branches écartées d'un orme englouti sortaient de l'eau. Un tourbillon poussait autour d'elles des boules d'écume sale.

— Dévide les lignes, moi je vais amorcer, chuchota le père, et il enfonça sa main dans le petit sac de grain humide.

Le seigle en s'éparpillant fit un petit bruit sur l'eau, comme un « chut ! » murmuré. Grigori enfila des grains gonflés à l'hameçon, sourit.

— Venez, venez, poissons, petits et grands.

La ligne tomba en cercle, se tendit comme une corde à violon et faiblit de nouveau dès que le plomb eut touché le fond. Grigori avait écrasé du pied le bout de la canne et s'efforçait d'atteindre sans bouger sa blague à tabac.

— Il n'y a rien à faire, père… La lune est dans le dernier quartier.

— Tu as pris des allumettes ?

— M… oui.

— Donne-moi du feu.

Le vieux se mit à fumer et regarda dans la direction du soleil qui restait accroché de l'autre côté de l'arbre englouti.

— La carpe, ça ne mord pas comme les autres. Ça se pêche aussi bien dans le dernier quartier.

— J'ai l'impression que le fretin est en train d'emporter l'amorce, dit Grigori en soupirant.

L'eau reflua bruyamment à côté de la barque et une carpe longue de deux *archines*[6], toute comme fondue en cuivre rouge, bondit avec un bruit semblable

à un gémissement et redoubla sa trace sur l'eau de sa queue flexible en forme de feuille de bardane. Des gouttelettes fines éclaboussèrent la barque.

— Maintenant attention ! dit Pantéléï Prokofiévitch, et il essuya de sa manche sa barbe mouillée.

Auprès de l'orme noyé, entre ses branches qui ressemblaient à de grands bras dénudés, deux carpes sautèrent en même temps ; une troisième, un peu plus petite, sautait obstinément, à côté de la falaise, en tournant dans l'air comme une toupie.

Grigori mâchait avec impatience le bout détrempé de sa cigarette. Un soleil trouble s'était levé à l'horizon. Pantéléï Prokofiévitch avait usé toute l'amorce, il serrait les lèvres d'un air mécontent et regardait fixement l'extrémité immobile de la canne à pêche.

Grigori cracha son mégot et suivit sa course rapide d'un regard furieux. En lui-même, il maudissait son père pour l'avoir réveillé si matin, ne pas l'avoir laissé dormir tout son saoul. Le tabac fumé à jeun lui laissait dans la bouche une puanteur de poil brûlé. Au moment où il se penchait pour puiser de l'eau dans le creux de sa main, la canne, qui émergeait d'une demi-archine, oscilla légèrement et commença lentement à glisser dans l'eau.

— Fatigue-la ! dit le vieillard dans un souffle.

Grigori sursauta et tira, mais la canne s'enfonça violemment, se plia en cerceau. Comme un treuil, une force énorme attirait vers le fond la solide canne de saule.

— Tiens bon ! cria le vieux en repoussant la barque de la rive.

Grigori s'efforçait de remonter la canne et n'y arrivait pas. La grosse ligne cassa avec un bruit sec. Grigori perdit l'équilibre et chancela.

— C'est un taureau ! murmura Pantéléï Prokofiévitch, qui ne parvenait pas à enfiler l'appât sur l'hameçon.

Riant d'émotion, Grigori attacha une nouvelle ligne et la lança.

A peine le plomb eut-il touché le fond, la canne plia.

— Je te tiens, Satan !… grommela Grigori en arrachant du fond avec peine le poisson qui se débattait pour aller vers le courant.

La ligne, avec un sifflement aigu, sillonna l'eau qui se soulevait derrière elle obliquement comme une étoffe verdâtre. Pantéléï Prokofiévitch serrait de ses doigts épais le manche de l'épuisette.

— Amène-la sur l’eau ! Tiens-la, sans ça elle va couper la ligne !

— N’aie crainte !

Une grosse carpe d’un rouge jaunâtre apparut à la surface, fit bouillonner l’eau et, baissant sa large tête obtuse, se rejeta au fond.

— Elle tire trop fort, j’en ai le bras mort… Non, attends !

— Tiens bon, Grichka !

— Je tien-en-ens !

— Attention, ne la laisse pas aller sous la barque !… Attention !

Reprenant haleine, Grigori amena la carpe, couchée sur le flanc, vers la barque. Mais, au moment où le vieux allait l’attraper avec l’épuisette, elle tendit ses dernières forces et replongea.

— Sors-lui la tête de l’eau ! Quand elle aura avalé de l’air, elle se calmera.

Grigori remonta la carpe exténuée, béante, et la tira de nouveau vers la barque. Elle vint buter de la tête contre le bord, chatoyante de ses nageoires d’or rouge.

— Elle a fini de se battre, gloussa Pantéléï Prokofiévitch en la soulevant avec l’épuisette.

— Enroule les lignes, Grichka. Je crois que nous avons pris la dernière, ce n’est pas la peine d’attendre encore.

Une fois tout rangé, Grigori repoussa la barque de la berge.

Ils avaient fait la moitié du chemin et Grigori voyait au visage de son père que celui-ci voulait lui dire quelque chose, mais le vieux regardait en silence les fermes du village éparpillées au pied de la colline.

— Ecoute-moi, Grigori, commença-t-il enfin sans assurance en tiraillant les cordons du sac qu’il tenait à ses pieds, j’ai remarqué… on dirait qu’entre toi et Aksinia Astakhov…

Grigori rougit violemment, se détourna. Le col de sa blouse s’enfonçait dans son cou brûlé par le soleil et y imprimait une ligne blanche.

— Attention, mon garçon, continua le vieux d’une voix dure et fâchée, je ne te parlerai pas toujours comme ça. Stépane est notre voisin et je ne te permettrai pas de plaisanter avec sa femme. Ça pourrait finir par un péché, cette affaire-là, et je te préviens : si je remarque quelque chose, je te tue à coups de fouet !

Pantéléï Prokofiévitch serrait son poing noueux : de ses yeux globuleux mi-clos, il regardait le sang refluer du visage de son fils.

— Des menteries, grommela Grigori d'une voix sourde qui semblait venir du fleuve, et il regarda son père droit dans l'espace bleuâtre entre les yeux.

— Tu vas te taire.

— Tout ce que les gens peuvent dire…

— Tais-toi, fils de chienne !

Grigori se coucha sur les rames. La barque avançait par bonds. L'eau dansait derrière elle en écumant.

Ils se turent l'un et l'autre jusqu'au débarcadère. Comme ils arrivaient, le père reprit :

— Attention, n'oublie pas, sinon, à partir d'aujourd'hui, finies les sorties. Tu ne mettras plus un pied dehors. C'est comme je te le dis !

Grigori ne répondit pas. Quand la barque toucha le rivage, il demanda :

— On donne le poisson aux femmes ?

— Va le vendre aux marchands, dit le vieux d'un ton radouci, ça sera pour ton tabac.

Grigori marchait derrière son père en se mordant les lèvres. « Cause toujours, père, tu peux bien m'entraver les jambes, je sortirai quand même », pensait-il, fixant ses yeux rageusement sur la nuque raide du vieux.

Rentré à la maison, il lava soigneusement la carpe du sable qui avait séché sur ses écailles et passa une branche à travers les ouïes.

Au portail, il rencontra Mitka Korchounov, son ami de toujours. Mitka jouait en marchant avec le bout de sa ceinture ornée de plaques de métal. Derrière les fentes étroites de ses paupières, ses yeux ronds et jaunes luisaient avec insolence. Ses prunelles verticales, comme celles des chats, lui donnaient un regard fuyant, insaisissable.

— Où vas-tu avec ton poisson ?

— C'est la pêche d'aujourd'hui, je la porte aux marchands.

— Chez Mokhov, non ?

— Si.

Mitka soupesa la carpe du regard.

— Dans les quinze livres ?

— Et demie. Je l’ai pesée.

— Je viens avec toi, je ferai l’article.

— Allons-y.

— Et mon petit cadeau ?

— On s’arrangera, ce n’est pas la peine d’en parler d’avance.

Les rues étaient pleines de gens qui sortaient de la messe.

Ils rencontrèrent sur leur chemin trois frères, surnommés les *Chamil*[7] qui marchaient côte à côte.

L’aîné, Alexéï le manchot, était au milieu. Le col raide de son uniforme serrait son cou noueux, sa barbiche en pointe, rare et frisée, se hérissait crânement d’un côté, son œil gauche clignait nerveusement. Autrefois, lors d’un exercice de tir, son fusil lui avait explosé dans les mains et un morceau de la culasse avait abîmé sa joue. Depuis lors, son œil clignait sans rime ni raison ; la balafre bleue qui labourait sa joue se perdait dans ses cheveux filasse. Son bras gauche avait été arraché jusqu’au coude, mais Alexéï roulait ses cigarettes d’une main, savamment, et les réussissait toutes : serrant la blague contre sa puissante poitrine d’acier, il arrachait avec les dents la feuille de papier qu’il lui fallait, l’incurvait en rigole, y mettait un petit tas de tabac et la roulait prestement dans ses doigts. A peine le temps de se retourner, la cigarette était dans la bouche et Alexéï, en clignant de l’œil, vous demandait du feu.

Bien que manchot, Alexéï était le premier pugiliste du village. Non qu’il eût un poing si remarquable : pas plus gros qu’une coloquinte. Mais on racontait qu’un jour, au labour, en colère contre son bœuf et n’ayant pas son fouet, il lui avait donné un coup de poing et que le bœuf s’était couché sur le sillon, le sang lui sortant des oreilles, et avait eu bien de la peine à s’en remettre. Les deux autres frères, Martin et Prokhor, ressemblaient comme deux gouttes d’eau à Alexéï : comme lui trapus et aussi larges que des chênes, mais ils avaient chacun leurs deux bras.

Grigori salua les Chamil. Mitka détourna sa tête si fort qu’elle en craqua. Pendant le carnaval, au concours de boxe, Alexéï Chamil n’avait pas ménagé les jeunes dents de Mitka : il l’avait frappé à tour de bras et Mitka avait craché deux molaires sur la glace bleuâtre éraillée par les talons ferrés.

Arrivé à leur hauteur, Alexéï cligna de l’œil cinq fois de suite.

— Tu me vends ton poisson ?

— Tu me l’achètes ?

— Tu en demandes combien ?

— Une paire de bœufs et ta femme avec.

Alexéï plissa les paupières et agita son moignon.

— Farceur, oh, farceur !… Ho ! ho ! ha ! ha ! ma femme… Et les petits, tu les veux aussi ?

— Garde-les pour la reproduction, sans ça les Chamil disparaîtront, plaisanta Grigori.

La foule s’amassait sur la place devant l’enclos de l’église. Le marguillier élevait une oie au-dessus de sa tête et criait : « Cinquante kopecks. Qui dit mieux »

L’oie tordait le cou et fermait avec mépris ses yeux turquoise.

Tout à côté de là, un petit vieux chenu, dont la poitrine était couverte de croix et de médailles, gesticulait au milieu d’un cercle de gens.

— C’est mon grand-père Grichaka qui raconte ses histoires de la guerre de Turquie. (Mitka le désigna des yeux.) On va l’écouter ?

— Pendant qu’on l’écoutera, la carpe va se mettre à puer, elle va gonfler.

— Si elle gonfle, elle augmentera de poids, c’est tout bénéfice pour nous.

Sur la place, derrière le hangar des pompiers où des tonneaux à incendie se desséchaient à côté de limons brisés, le toit de la maison Mokhov faisait une tache verte. En passant devant le hangar, Grigori cracha et se boucha le nez. Boutonnant son pantalon, la boucle entre les dents, un vieillard sortit de derrière les tonneaux.

— Ça pressait ? dit insolemment Mitka.

Le vieux se rajusta jusqu’au dernier bouton et ôta la boucle de sa bouche.

— Et ça te regarde, toi ?

— Faudrait te fourrer le nez dedans ! Et la barbe ! la barbe ! Que ta vieille ne t’en démerde pas d’une semaine !

— C’est moi qui vais t’y fourrer, salopard !

Le vieux était vexé.

Mitka s’était arrêté, plissant ses yeux de chat comme par crainte du soleil.

— Tu es malin, toi, hein. Fous le camp, fils de chienne ! Qu’est-ce que tu as à me coller après ? Ou gare à la ceinture !

Grigori arriva, en riant, au perron de la maison Mokhov. La balustrade était cachée par un entrelacs épais de vigne vierge. L’ombre, sur ce perron, était tachetée, paresseuse.

— Ils savent vivre, ces gens-là, hein, Mitri…

— Même la poignée qui est dorée. Mitka avait entrebâillé la porte de la terrasse, il pouffa :

— Le vieux de tout à l’heure, faudrait l’envoyer ici…

— Qui est là ? cria une voix de la terrasse.

Grigori entra le premier, intimidé. La queue de la carpe balayait le plancher peint.

— Qui demandez-vous ?

Une jeune fille était assise dans un fauteuil à bascule canné. Elle tenait une soucoupe de fraises dans sa main. Grigori sans répondre la regardait pressant une fraise dans ses lèvres roses et pleines, la bouche en cœur. Elle inclina la tête et dévisagea les arrivants.

Mitka vint au secours de Grigori. Il toussa.

— Vous n’achèteriez pas un petit poisson ?

— Un poisson ? Je vais vous dire ça tout de suite.

Elle se leva, laissant balancer le fauteuil, et fit claquer ses pantoufles brodées enfilées sur ses pieds nus. Le soleil traversait sa robe blanche et Mitka voyait les contours imprécis de ses jambes pleines et la large dentelle ondulante de son jupon. Il s’émerveillait de la blancheur satinée de ses mollets nus. Seule la peau des talons ronds était d’un jaune laiteux.

Il donna un coup de coude à Grigori.

— Hé, Grichka, tu l’as vu, le jupon ?… C’est du verre, on voit tout à travers.

La jeune fille réapparut par la porte qui donnait sur le couloir, elle s’assit doucement dans le fauteuil.

— Passez à la cuisine.

Grigori entra dans la maison sur la pointe des pieds. Mitka, les jambes

écartées, les yeux mi-clos, fixait la ligne blanche qui séparait les cheveux sur la tête de la jeune fille en deux demi-cercles dorés. Elle l'observait avec des yeux malicieux, inquiets.

— Vous êtes d'ici ?

— D'ici, oui.

— De quelle famille ?

— Korchounov.

— Et vous vous appelez comment ?

— Mitri.

Elle examina avec attention l'écaillé rose de ses ongles, d'un mouvement brusque replia ses jambes.

— C'est vous le pêcheur ?

— Non, Grigori, mon camarade.

— Vous, vous péchez aussi ?

— Oui, quand j'en ai envie.

— A la ligne ?

— Oui, à la ligne.

— Je voudrais bien aller pêcher aussi, dit-elle après un silence.

— Eh bien, allons-y, si vous en avez envie.

— Comment pourrait-on arranger cela ? Non, sérieusement.

— Il faut se lever terriblement tôt.

— Je me lèverai, seulement il faudra m'éveiller.

— Vous éveiller, on peut… mais votre père ?

— Quoi, mon père ?

Mitka se mit à rire.

— Il pourrait me prendre pour un voleur… Et lâcher ses chiens.

— Pensez-vous ! Je dors seule dans la chambre du coin. Cette fenêtre-là. (Elle la montra du doigt.) Si vous venez me chercher, frappez à ma fenêtre, je me lèverai.

On entendait par moments le bruit de deux voix dans la cuisine : celle, timide

de Grigori et celle, épaisse et grasse, de la cuisinière.

Mitka tournait dans ses doigts les plaques d'argent terni de sa ceinture cosaque et se taisait.

— Vous êtes marié ? demanda la jeune fille en dissimulant un sourire.

— Pourquoi ?

— Rien, ça m'intéresse.

— Non, je suis garçon.

Mitka rougit soudain, mais elle, souriante, tout en jouant avec une tige de fraisier dont les fruits se répandaient à terre, continuait à le questionner :

— Dites, Mitri, les filles vous aiment ?

— Il y en a qui m'aiment, il y en a qui ne m'aiment pas.

— Voyez-vous ça… Et pourquoi avez-vous des yeux de chat ?

— De… chat ? dit Mitka tout à fait déconcerté.

— Exactement, des yeux de chat.

— Je tiens ça de ma mère, sans doute… Je n'y suis pour rien.

— Et pourquoi est-ce qu'on ne vous marie pas, Mitri ?

Mitka se remit de son trouble momentané et, sentant dans les paroles de la jeune fille une nuance de moquerie, fit étinceler ses yeux jaunes.

— Ma future est encore au berceau.

Elle haussa les sourcils d'un air étonné, rougit et se leva.

Des pas, venant de la rue, retentissaient sur le perron.

Son sourire bref, qui cachait un rire, brûla Mitka comme une ortie. Le patron en personne, Serguéï Platonovitch Mokhov, traînant mollement ses larges bottines de chevreau, déplaça dignement devant Mitka, qui s'était écarté, son corps épais.

— C'est pour moi ? demanda-t-il en passant, sans tourner la tête.

— C'est un poisson qu'on est venu nous apporter, papa.

Grigori sortit de la cuisine les mains vides.

3

Grigori rentra de la veillée après les premiers chants du coq. Une odeur de houblon fermenté et d’osmonde séchée venait du vestibule.

Il passa dans la chambre sur la pointe des pieds, se déshabilla, suspendit soigneusement son pantalon à bandes des jours de fête, se coucha. Sur le plancher, le croisillon de la fenêtre découpait la lumière dorée, somnolente, de la lune. Éclat terni des icônes d’argent, dans un coin, sous les serviettes brodées. Au-dessus du lit, sur la lampe, les mouches dérangées faisaient un bourdonnement monotone.

Il allait s’assoupir quand l’enfant de son frère se mit à pleurer dans la cuisine.

Le berceau grinça comme une charrette mal graissée. Daria grommela d’une voix ensommeillée :

— Veux-tu te taire, vilain ! Tu ne connais ni repos ni sommeil.

Et elle commença à chanter doucement :

— Koloda-douda, Que faisais-tu là ?

— La garde aux chevaux.

— Et qu’a-t-on donné ?

— Un cheval avec Selle à franges d’or.

Grigori, s’endormant au grincement cadencé du berceau, pensa : « Demain, Pétro part faire sa période. Dachka va rester seule avec le petit. Il faudra faucher sans lui ».

Il enfouit sa tête dans l’oreiller bien chaud, mais la chanson s’infiltrait obstinément :

— Où est ton cheval ?

— Derrière la porte.

— Où elle est la porte ?

— C’est l’eau qui l’emporte.

Un hennissement rauque le fit sursauter. Il reconnut le cheval d’armes de Pétro.

De ses doigts engourdis par le sommeil, il boutonna lentement sa chemise et se rendormit presque, bercé par la houle de la chanson :

— Et où sont les oies ?

— Dans les joncs parties.

— Les joncs où sont-ils ?

— Fauchés par les filles.

— Et où sont les filles ?

— Avec leurs maris.

— Où sont leurs maris ?

— En guerre partis.

Accablé de sommeil, Grigori gagna l’écurie et fit sortir le cheval dans la rue. Une toile d’araignée lui chatouilla le visage et son sommeil disparut soudain.

Un chemin de lune sur les vagues, jamais foulé par personne, traversait en biais le Don. Brouillard au-dessus du fleuve et tout en haut les étoiles comme des grains de millet. Le cheval derrière Grigori posait précautionneusement ses sabots par terre. La pente était mauvaise. De l’autre côté de l’eau, des canards criaient ; près de la rive un silure qui chassait le fretin se retourna dans la vase avec un bruit sourd.

Grigori resta longtemps près de l’eau. Une odeur de pourriture humide et fade montait du rivage. Des gouttelettes pressées tombaient des lèvres du cheval. Grigori sentait dans son cœur un vide voluptueux. Il était bien, il ne pensait à rien. En remontant, il jeta un regard vers l’est : la pénombre bleue s’était dissoute.

Près de l’écurie, il rencontra sa mère.

— C’est toi, Grichka ?

— Qui veux-tu que ce soit ?

— Tu as fait boire le cheval ?

— Oui, répondit Grigori à contrecœur.

Renversée en arrière, la mère porte dans son tablier des morceaux de *kiziak*[8] pour allumer le feu, elle traîne ses pieds nus et flasques de vieille femme.

— Tu ferais bien d’aller éveiller les Astakhov. Stépane voulait partir avec notre Pétro.

La fraîcheur pénètre Grigori, un ressort tendu vibre au-dessus de lui. Il a la chair de poule. Il monte en courant les trois marches du perron sonore des Astakhov. La porte n’est pas fermée. Dans la cuisine, sur une couverture étendue, Stépane dort, la tête de sa femme sur son épaule. Dans la demi-obscurité, Grigori voit la chemise d’Aksinia retroussée au-dessus des genoux, ses jambes blanches comme des bouleaux impudiquement écartées. Il regarde une seconde, sent sa bouche se dessécher et sa tête enfler jusqu’à résonner comme de la fonte.

Il jette un regard de côté, comme un voleur. D’une voix enrouée, qu’il ne reconnaît pas, il crie :

— Hé ! vous autres ! Debout !

Aksinia s’éveille en gémissant.

— Hein, qu’est-ce que c’est ? Qui est là ?

Elle tâtonne fébrilement. Son bras nu se coule sur ses jambes, elle tire sa chemise. Une petite tache de salive lâchée pendant son sommeil reste sur l’oreiller ; les femmes ont le sommeil lourd le matin.

— C’est moi. Ma mère m’envoie vous éveiller…

— Tout de suite… On ne peut pas bouger chez nous… C’est à cause des puces que nous dormons par terre. Stépane, lève-toi, tu entends ?

A sa voix Grigori devine qu’elle est gênée et il se hâte de sortir.

Une trentaine de Cosaques quittaient le village pour leur période de mai[9]. Le rassemblement se faisait sur la place. Vers sept heures, des fourgons bâchés étaient arrivés, avec des hommes à pied ou à cheval, portant la chemise de printemps en grosse toile, tout équipés.

Pétro, sur le perron, recousait à la hâte une bride cassée. Pantéléï Prokofiévitch tournait autour du cheval de son fils, ajoutait de l'avoine dans l'auge, criait de temps en temps :

— Douniachka, les biscuits, tu les as emballés ? Et le lard, il est salé ?

Toute rouge, Douniachka, comme une hirondelle, traversait la cour d'un trait de la cuisine à la maison et éludait en riant les questions de son père :

— Occupez-vous de vos affaires, papa, j'emballe les paquets de mon petit frère et ça ne bougera pas d'ici Tcherkassk.

— Il n'a pas fini de manger ? s'informa Pétro, montrant son cheval d'un mouvement de tête, tout en mouillant son fil de salive.

— Il mâche, répondit gravement le père, vérifiant le tapis de selle de sa main rugueuse. La moindre chose, une miette, un fétu collé au tapis peut mettre le dos d'un cheval en sang, en une étape.

— Quand le Bai aura fini de manger, donnez-lui à boire, papa.

— Grichka le mènera au Don. Hé, Grigori, emmène le cheval !

Le *donets*[{10}] grand et maigre, avec une étoile blanche au front, partit en caracolant. Grigori, une fois franchie la porte de la cour, lui toucha légèrement le garrot de la main gauche, lui sauta sur le dos et partit au grand trot. En haut de la pente, il voulut le retenir, mais le cheval perdit le pas, s'emballa et arriva au galop en bas. Renversé en arrière, presque couché sur le dos du cheval, Grigori aperçut une femme qui descendait la côte avec des seaux. Il sortit du chemin et pénétra dans l'eau, émergeant d'un nuage de poussière.

Aksinia descendait en se balançant d'une jambe sur l'autre ; elle lui cria de loin :

— Démon ! Tu es fou ! C'est un miracle que tu ne m'aies pas écrasée avec ton cheval ! Attends, je vais dire à ton père comment tu montes.

— Là, là, voisine, ne te fâche pas. Ton mari part faire sa période, je pourrais peut-être te rendre service dans ton ménage.

— A quoi diable veux-tu me servir ?

— Les foins vont commencer, c'est encore toi qui viendras me demander, dit Grigori en riant.

Aksinia monta sur la passerelle, puisa de l'eau adroitement dans son seau attaché à la palanche et, ramassant entre ses genoux sa jupe gonflée par le vent,

jeta un regard sur Grigori.

— Alors, il est prêt, ton Stépane ? demanda Grigori.

— Qu’est-ce que ça peut te faire ?

— Comme tu es… On ne peut pas poser de questions, non ?

— Oui, il est prêt, et alors ?

— Alors, toi, tu vas rester seule, c’est ça ?

— C’est ça, oui.

Le cheval releva la tête, mâchonna en grinçant des dents l’eau qui coulait de ses lèvres et, tourné vers la rive d’en face, tapa dans l’eau avec l’une de ses pattes de devant. Aksinia plongea l’autre seau et le retira ; puis elle passa la palanche sur ses épaules et commença à monter la côte en se balançant légèrement. Grigori toucha son cheval et la suivit. Le vent faisait flotter la jupe d’Aksinia, éparpillait ses petites boucles floues sur son cou hâlé. Un serre-tête brodé de soie de couleur flamboyait sur son chignon lourd, une chemise rose, enfoncée dans sa jupe, moulait sans faire de plis son dos droit et ses épaules pleines. En marchant, Aksinia se penchait en avant et le creux vertical qui partageait son dos apparaissait sous sa chemise. Grigori voyait les zones brunes sur le tissu déteint aux aisselles par la sueur, accompagnait des yeux chacun de ses mouvements. Il avait envie de lui parler encore.

— Je suis bien sûr que tu vas t’ennuyer de ton mari ? Hein ?

Aksinia tourna la tête sans s’arrêter, sourit :

— Et comment ! Marie-toi – elle reprenait son souffle et parlait difficilement –, marie-toi et tu verras si tu ne t’ennuies pas de ta chérie.

Il poussa son cheval, arriva à son niveau, la regarda dans les yeux.

— Il y a aussi des femmes qui sont contentes quand leurs maris s’en vont. Daria, chez nous, elle engraisse toujours quand Pétro n’est pas là.

Aksinia respirait fortement, les narines frémissantes, elle dit en arrangeant ses cheveux :

— L’homme n’est pas un serpent, mais il nous suce bien le sang quand même. On te marie bientôt, toi ?

— Je ne sais pas, ça dépend de mon père. Sans doute après mon service.

— Tu es jeune encore, ne te marie pas.

— Comment ça ?

— Ça ne donne que du souci.

Elle lui jeta un regard en dessous ; elle eut un maigre sourire, du bout des lèvres. Et voilà que pour la première fois Grigori remarquait l'avidité sans pudeur de ses lèvres charnues.

Il dit, tout en faisant des mèches avec la crinière de son cheval.

— Je n'ai aucune envie de me marier. Il s'en trouvera bien une pour m'aimer.

— Tu as déjà trouvé ?

— Je n'ai pas besoin de chercher… Stépane s'en va…

— Ne me fais pas de boniment !

— Tu me battrais ?

— Je dirai un petit mot à Stépane.

— Moi, ton Stépane…

— Attention, tu fais le brave, ça finira par des larmes.

— Ne cherche pas à me faire peur, Aksinia !

— Je ne cherche pas à te faire peur. Occupe-toi des filles. Elles te broderont des mouchoirs, moi ne me regarde plus.

— Je le ferai exprès, de te regarder.

— Eh bien, regarde-moi.

Aksinia eut un sourire conciliant et sortit du sentier avec l'intention de contourner le cheval. Grigori lui barra la route.

— Laisse-moi passer, Grichka !

— Non !

— Ne fais pas l'idiot, il faut que j'aille préparer les affaires de mon mari.

Grigori, souriant, excitait son cheval ; en avançant, celui-ci serrait Aksinia contre la falaise.

— Laisse-moi passer, mauvais, il y a des gens là-bas. S'ils nous voient, qu'est-ce qu'ils vont penser ?

Elle lança autour d'elle un regard effrayé et passa, sombre et sans se retourner.

Sur le perron, Pétro faisait ses adieux à la famille. Grigori sella le cheval. Pétro, la main sur la poignée de son sabre, descendit les marches en courant et prit les rênes des mains de Grigori.

Le cheval, sentant la route, piétinait impatiemment, mouillant de salive son mors qu'il déplaçait dans sa bouche. Pétro, un pied dans l'étrier, et d'une main se tenant au pommeau de la selle, dit à son père :

— Ne fatigue pas les bœufs au travail, père ! On les vend au début de l'automne. Il faudra bien acheter un cheval à Grigori. Et attention, ne vends pas l'herbe de steppe : tu sais toi-même ce que les pâturages vont donner comme foin.

— Dieu te bénisse ! Bon voyage ! dit le vieux en se signant.

D'un mouvement habituel à son corps trapu, Pétro sauta en selle, ajusta dans son dos les plis de sa chemise serrée dans la ceinture, et s'en alla vers le portail. La poignée de son sabre était mate dans le soleil et dansait au pas du cheval.

Daria fit quelques pas derrière lui, son enfant dans les bras. La mère, debout au milieu de la cour, essuyait ses yeux de sa manche et, d'un coin de son tablier, son nez rougi.

— Petit frère ! les pâtés ! Tu as oublié les pâtés !… Les pâtés aux pommes de terre !…

Douniachka bondit comme un chevreau vers le portail.

— Qu'est-ce que tu as à brailler comme ça, idiote ? lui cria Grigori irrité.

— Il a laissé les pâté-és, gémissait Douniachka, appuyée à la barrière du portail ; des larmes coulaient sur ses joues brûlantes et barbouillées, et de ses joues sur sa blouse de travail.

La main au-dessus des yeux, Daria suivait la chemise blanche qui s'éloignait derrière un voile de poussière. Pantéléï Prokofiévitch secoua l'un des jambages, vermoulu, du portail et regarda Grigori.

— Remets le portail en état et enfonce un poteau dans le coin.

Après un moment de réflexion, il ajouta, comme s'il annonçait une nouvelle :

— Pétro est parti.

A travers la haie, Grigori voyait Stépane se préparer au départ. Aksinia, qui avait mis pour être belle une jupe de laine verte, lui avait amené son cheval. Stépane lui disait quelque chose en souriant. Sans hâte, avec des gestes de maître, il embrassa sa femme et garda longuement sa main sur son épaule. Cette

main brunie par le soleil et le travail tranchait, noire comme du charbon, sur la blouse blanche d'Aksinia. Stépane tournait le dos à Grigori et, à travers la haie, Grigori apercevait sa nuque solide, bien rasée, ses épaules larges un peu tombantes et – quand il se penchait vers sa femme – la pointe retroussée de sa moustache châtain.

Aksinia riait de quelque chose qu'il lui disait et secouait la tête en signe de dénégation. Le grand cheval moreau souleva son cavalier sur ses étriers, oscilla et sortit du portail d'un pas rapide. Stépane semblait vissé à la selle. Aksinia marchait à côté de lui, tenant l'étrier et, comme un chien regarde son maître, elle le regardait dans les yeux d'un air amoureux et plein de désir.

Ils passèrent ainsi devant la maison voisine et disparurent au tournant du chemin.

Grigori les suivit d'un long regard immobile.

4

Vers le soir, un orage s’annonça. Un nuage brun s’immobilisa au-dessus du village. Le Don, hérissé par le vent, jetait sur ses rives des vagues pressées, écumantes. Derrière les jardins, des éclairs secs brûlaient le ciel et de rares grondements de tonnerre écrasaient la terre. En-dessous du nuage, un vautour tournoyait, les ailes déployées, et des corbeaux le suivaient en croassant. Le nuage, exhalant le froid, suivait le Don, venant de l’ouest. Derrière les bas prés, le ciel devenait sombre et menaçant, la steppe attendait et se taisait. Dans le village on claquait les volets, les vieilles femmes rentraient des vêpres à la hâte en se signant, sur la place une colonne de poussière grise oscillait et déjà la terre accablée par la chaleur printanière recevait comme une semence les premières gouttes de pluie.

Douniachka traversa la cour en un éclair, faisant danser ses tresses, claqua la porte du poulailler et s’arrêta au milieu de la cour, les narines dilatées, comme un cheval devant un obstacle. Les enfants, dans la rue, étaient déchaînés. Un petit voisin, Michka, âgé de huit ans, tournait sur lui-même, accroupi sur une jambe. La casquette démesurément large de son père, qu’il avait mise sur sa tête, tournait et lui tombait sur les yeux. Il piaulait :

Petite pluie, tombe à verse.

Nous irons sous le couvert

Prier Dieu le Père

Et le Christ son Fils.

Douniachka regardait avec envie les pieds nus de Michka tout couverts de gerçures qui frappait la terre avec rage. Elle aussi aurait voulu danser sous la pluie et se mouiller la tête pour avoir des cheveux épais et frisés ; elle aurait voulu, tiens, se mettre debout sur la tête, comme ce camarade de Michka, dans la poussière du bord de la route, les jambes en l’air, au risque de tomber dans les épines, mais sa mère était à la fenêtre et avançait les lèvres d’un air fâché. Elle soupira et rentra en courant dans la maison. La pluie se mit à tomber fort et dru.

Le tonnerre éclata juste au-dessus du toit et s’en alla rouler de l’autre côté du Don.

Dans le vestibule, Grichka, en sueur, et son père tiraient du cabinet de débarras leur seine roulée.

— Du fil écru et une grande aiguille, vite ! cria Grigori à Douniachka.

On fit de la lumière dans la cuisine. Daria s’assit et commença à repriser le filet. La vieille mère grommelait en berçant l’enfant :

— Toi, le père, tu as toujours été le premier pour ces inventions-là. Vous feriez mieux d’aller vous coucher, le pétrole n’arrête pas d’augmenter et tu le brûles. C’est-il l’heure d’aller à la pêche ? Où ça va nous mener, cette maladie-là ? D’abord, vous allez vous noyer, c’est la colère de Dieu qui est dans la cour. Tenez, tenez, regardez-moi ces éclairs ! Seigneur Jésus, Sainte Marie Mère de Dieu !

Il y eut dans la cuisine pendant une seconde une clarté bleue aveuglante et le silence se fit : on n’entendait plus que la pluie qui griffait les volets ; aussitôt après, un coup de tonnerre éclata. Douniachka poussa un petit cri et fourra sa tête dans le filet. Daria faisait des signes de croix vers les portes et les fenêtres.

La vieille regarda avec des yeux terribles la chatte qui se frottait contre ses jambes.

— Douniachka ! Cha-a-asse-moi cette bête de malheu… Sainte Marie Mère de Dieu, pardonnez-moi mes péchés ! Douniachka, jette la chatte dans la cour. Allez, ouste, force mauvaise ! Veux-tu te…

Grigori avait laissé tomber le bout de la seine et était secoué d’un rire muet.

— Alors, qu’est-ce que vous avez à caqueter comme ça ? Chut ! cria Pantéléï Prokofiévitch. Dépêchez-vous, les femmes ! Ça fait plusieurs jours que je vous le dis de regarder le filet.

— Et quel poisson veux-tu pêcher à l’heure qu’il est ?

La vieille commençait à bredouiller.

— Si tu ne comprends pas, tais-toi ! C’est du sterlet que nous allons prendre, sur la langue de terre. Tout le poisson à la fois se précipite vers la rive, il craint la tempête. Je suis bien tranquille, l’eau est déjà trouble. Douniachka, cours donc écouter le fleuve, s’il fait des siennes.

A contrecœur, Douniachka gagna la porte.

— Et qui va entrer dans l’eau ? Pour Daria, il ne faut pas, elle pourrait

prendre froid à la poitrine, persistait la vieille.

— J'irai avec Grichka et, pour l'autre filet, on ira chercher Aksinia et on trouvera encore bien une autre femme.

Douniachka rentra, hors d'haleine. Des gouttelettes de pluie tremblotaient à ses cils. Elle amenait avec elle une odeur de terre humide.

— Le fleuve gronde, ça fait peur !

— Tu viens avec nous ?

— Qui est-ce qui vient encore ?

— Il faut aller chercher des femmes.

— J'y vais.

— Alors mets un zipoune et cours chez Aksinia. Si elle vient, qu'elle amène Malachka Frolov !

— Celle-là ne se gèlera pas, dit Grigori en souriant. Elle a de la graisse comme un gros cochon.

— Tu ferais bien de prendre un bon foin sec, Grichka, conseilla la mère, et de te le mettre sur le cœur, sans ça tu vas prendre froid aux intérieurs.

— Grigori, va chercher du foin. La vieille a bien dit.

Bientôt Douniachka revint avec les femmes. Aksinia portait une blouse déchirée nouée à la ceinture par une corde, et un jupon bleu, avec lequel elle semblait moins grande, plus maigre. Tout en échangeant des sourires avec Daria, elle avait ôté son fichu et refait plus serré le nœud de ses cheveux, elle se couvrit à nouveau et considéra froidement Grigori. Sur le seuil, la grosse Malachka attachait ses bas et, d'une voix enrouée par le rhume :

— Des sacs, vous en avez pris ? Vrai Dieu, nous allons en pêcher du poisson aujourd'hui.

Ils sortirent dans la cour. La pluie tombait serrée sur la terre amollie, faisait mousser les flaques et se précipitait en torrents vers le Don.

Grigori allait devant. Il se sentait envahi par une gaieté inexplicable.

— Attention, père, un fossé.

— Ce qu'il fait noir !

— Aksioucha, reste à côté de moi. On pataugera ensemble, et Malachka éclate d'un rire éraillé.

— Regarde, Grigori. Ça serait pas le débarcadère des Maïdannikov ?

— Si, c’est ça.

— Par ici… on commence par ici… crie Pantéléï Prokofiévitch, s’efforçant de dominer le bruit des sautes de vent.

— On n’entend rien, grand-père ! s’égosille Malachka.

— Déploie le filet… Moi je tire d’où il y a le plus d’eau. Le plus d’eau, je dis… Malachka, diable sourd, où vas-tu ? Moi, je vais là où il y a le plus d’eau. Grigori, Grichka ! Aksinia n’a qu’à tirer de la rive.

Mugissement, gémissement sur le Don. Le vent déchire en lambeaux le voile oblique de la pluie.

Tâtant des pieds le fond, Grigori s’est enfoncé dans l’eau jusqu’à la ceinture. Un froid gluant s’est insinué dans sa poitrine, étreint son cœur comme un cerceau. Les vagues fouettent son visage, ses yeux hermétiquement clos. Le filet se gonfle comme un ballon et s’enfonce. Les pieds de Grigori, chaussés de bas de laine, glissent sur le fond sablonneux. Le bout de la corde s’arrache de ses mains… Plus profond, encore plus profond. Un trou. Il perd pied. Le courant l’attire impétueusement, l’aspire vers le milieu du fleuve. Grigori nage vers la rive de toute la force de son bras droit. Cette profondeur noire et mouvante l’effraie aujourd’hui comme jamais. Son pied se pose joyeusement sur le fond changeant. Un poisson se cogne à son genou.

— Plus profond !

C’est la voix de son père, quelque part dans l’obscurité gluante.

La seine se met en biais et glisse à nouveau vers le fond, à nouveau le courant fait fuir le sol sous ses pieds et Grigori nage, crache, la tête relevée.

— Aksinia, tu es vivante ?

— Jusqu’à maintenant, oui.

— La pluie s’arrête, on dirait ?

— La petite pluie s’arrête comme la grosse arrive.

— Moins fort ! Si le père entend, il se fâchera.

— Tu n’as pas peur de ton père, non ?…

Ils tirent un petit moment en silence. L’eau, comme une pâte visqueuse, freine chacun de leurs mouvements.

— Grichka, il y a une souche près de la rive, je crois. Faut faire le tour.

Un choc terrible rejette au loin Grigori. L'eau rejaillit avec fracas, comme si un bloc de rocher, détaché de la falaise, s'était effondré dans le fleuve.

— A-a-a-ah !

Quelque part près de la rive, Aksinia pousse des cris perçants.

Grigori, terrifié, revient à la surface et nage dans la direction du cri.

— Aksinia !

Vent et bruit changeant de l'eau.

— Aksinia ! crie Grigori, glacé de peur.

— Ho-o ! Gri-go-ri-i ! C'est la voix assourdie de son père, au loin.

Grigori allonge ses brasses. Quelque chose de gluant sous les pieds, il tend la main : le filet.

— Grichka, où es-tu ?… dit la voix pleurante d'Aksinia.

— Pourquoi tu ne répondais pas ? crie Grigori en colère, en remontant sur la rive à quatre pattes.

Accroupis sur les talons, tremblants, ils démêlent le filet enroulé en boule. La lune apparaît par un trou dans un nuage déchiré. Le tonnerre continue de parler discrètement derrière les bas prés. La terre est luisante d'une humidité pas encore absorbée. Le ciel lavé par la pluie est dur et clair.

Tout en démêlant la seine, Grigori regarde Aksinia. Son visage est blanc comme de la craie, mais ses lèvres rouges, à peine retroussées, rient déjà.

— Quand j'ai été rejetée sur la rive, raconte-t-elle en reprenant son souffle, j'ai perdu mes esprits. J'avais peur à mourir ! Je croyais que tu étais noyé.

Leurs mains se heurtent. Aksinia essaye d'enfoncer sa main dans la manche de chemise de Grigori.

— Comme c'est chaud dans ta manche, dit-elle plaintivement, moi je suis gelée. J'ai tout le corps qui me fait mal.

— Voilà par où il a passé, ce silure de malheur !

Grigori écarte au milieu du filet un trou d'une archine et demie.

Quelqu'un arrive de la langue de terre en courant. Grigori reconnaît Douniachka. De loin, il lui crie :

— Tu as du fil ?

— Oui. J’en ai sur moi.

Douniachka arrive hors d’haleine.

— Qu’est-ce que vous avez à rester là ? Papa m’envoie vous dire que vous alliez vite le rejoindre. On a pris un sac de sterlets là-bas !

Il y a dans sa voix un accent de triomphe qu’elle ne cherche pas à cacher.

Aksinia, claquant des dents, achève de repriser le trou du filet. Ils partent vers la langue de terre, en courant pour se réchauffer.

Pantéléï Prokofiévitch roule une cigarette de ses doigts ridés par l’eau, gonflés comme ceux d’un noyé ; il bat la semelle ; il se vante :

— Au premier coup : huit pièces, au deuxième coup…

Il prend un temps, allume sa cigarette et montre le sac du pied sans rien dire.

Aksinia jette un regard de curiosité. Dans le sac ça craque : les sterlets vivants se frottent les uns aux autres.

— Pourquoi vous vous êtes éloignés, vous ?

— Un silure a traversé le filet.

— C’est réparé ?

— On a repris les mailles comme on a pu…

— Bon, on se mouille encore jusqu’au genou et on rentre. Entre dans l’eau, Grichka, qu’est-ce que tu as à hésiter ?

Grigori fait quelques pas de ses jambes engourdies. Aksinia tremble fort et Grigori la sent trembler à l’autre bout du filet.

— Ne tremble pas !

— Je voudrais bien, mais je n’arrive pas à reprendre mon souffle.

— Tu ne sais pas… sortons de là, qu’il aille se faire voir, le poisson ! Une grosse carpe pénètre dans le filet. Pressant le pas, Grigori rabat le filet, tire sur la corde. Aksinia, courbée en deux, court à la rive. L’eau bruisse sur le sable en refluant, le poisson frétille.

— Nous passons par les bas prés ?

— C’est plus court par le bois. Hé, vous, là-bas, vous avez bientôt fini ?

— Allez-y, on vous rattrapera. Il n’y a plus qu’à rincer le filet. Aksinia tord

son jupon en grimaçant, charge sur ses épaules le sac contenant la pêche et part en courant presque. Grigori porte le filet. Au bout d'une centaine de sagènes, Aksinia se met à gémir.

— Je n'en peux plus ! J'ai les jambes mortes !

— Voilà une meule de l'année dernière, tu peux peut-être te réchauffer ?

— Oh ! oui. Il y aurait de quoi mourir avant d'arriver à la maison. Grigori pousse de côté le sommet de la meule et creuse un trou.

Une brûlante odeur de pourriture jaillit du foin pressé.

— Fourre-toi au milieu. C'est comme dans un four là-dedans. Aksinia jette son sac et s'enfonce jusqu'au cou dans le foin.

— Ce que ça fait du bien !

Grigori, grelottant de froid, s'allonge à côté d'elle. Une odeur douce, troublante, monte des cheveux humides d'Aksinia. La tête renversée, elle respire régulièrement par sa bouche entrouverte.

— Tes cheveux sentent la jusquiame. Tu sais, les fleurs blanches… chuchote Grigori en se penchant vers elle.

Elle ne répond pas. Son regard est brumeux et lointain, fixé sur le disque entamé de la lune.

Grigori sort la main de sa poche, attire soudain à lui la tête d'Aksinia. Elle se dégage brusquement, se redresse.

— Laisse-moi !

— Tais-toi.

— Laisse-moi, ou je fais du bruit !

— Attends, Aksinia !

— Oncle Pantéléï !

— Tu es perdue ? répond la voix toute proche de Pantéléï Prokofiévitch derrière les buissons d'aubépine.

Grigori, serrant les dents, saute de la meule.

— Pourquoi cries-tu ? Tu es perdue ? répète le vieux en approchant. Aksinia, debout à côté de la meule, rajuste son fichu tombé sur la nuque, une vapeur flotte au-dessus d'elle.

— Perdue, non, mais je commençais à me geler.

— Ah ! les femmes ! Tiens, regarde, la meule. Tu peux te réchauffer. Aksinia sourit, penchée sur le sac.

5

Le village de Sétrakov, où s’effectuait la période d’exercices, était à soixante verstes de là. Pétro Mélékhov et Stépane Astakhov voyageaient dans la même voiture. Il y avait avec eux trois autres Cosaques du village : Fédot Bodovskov, jeune homme grêlé au visage kalmouk, Khrisanf Tokine, surnommé Khristonia, réserviste du régiment *atamanski*[{11}] de la garde impériale, et l’artilleur Ivan Tomiline qui se rendait à Persaniovka. Dès la première halte de ravitaillement, on attela le cheval de Khristonia et le moreau de Stépane. Les trois autres chevaux, sellés, allaient derrière. Khristonia, solide, mais un peu simple comme la plupart des hommes du régiment atamanski, conduisait. Le dos rond comme une roue, il était assis à l’avant et prenait toute la lumière de la voiture ; il effrayait les chevaux du grondement de sa basse profonde. A l’intérieur de la voiture bâchée de neuf, Pétro Mélékhov, Stépane et l’artilleur Tomiline étaient couchés et fumaient. Fédot Bodovskov marchait derrière ; il ne lui en coûtait manifestement rien de traîner ses jambes courtes de Kalmouk dans la poussière de la route.

La voiture de Khristonia allait en tête. Sept ou huit équipages la suivaient, avec des chevaux attachés, sellés ou pas.

Au-dessus de la route, des rires tourbillonnaient, des cris, des chansons traînantes, des ébrouements de chevaux, des cliquetis d’étriers vides.

Pétro est couché, la tête appuyée sur son sac de biscuits. Il frise sa longue moustache jaune.

— Stépane !

— Hein ?

— Hé ! on chante une chanson du régiment ?

— Trop chaud. J’ai la gorge desséchée.

— Il n’y a pas d’auberges dans les prochains villages, tu peux en être sûr.

— Alors, vas-y. Mais tu n’es pas fort, toi. Ah, c’est votre Grichka qui sait chanter. Quand il tient la note, ce n’est pas une voix qu’il a, c’est un fil d’argent tout simplement. Je me suis mesuré avec lui aux veillées.

Stépane rejette la tête en arrière, s’éclaircit la gorge et, d’une voix grave et sonore :

Hé ! toi, l’aube, mon aubette,
Au ciel si matin levée…

Tomiline, la paume appliquée sur la joue comme font les femmes, reprend tout bas d’une voix légère et plaintive. Pétro sourit, il a fourré sa moustache dans sa bouche, il regarde l’artilleur au torse puissant et voit bleuir sous l’effort les petits nœuds que font les veines à ses tempes.

Tandis que cette fillette
A l’eau bien tard est allée…

Stépane s’est couché, la tête vers Khristonia, il se retourne et s’appuie sur son bras ; son beau cou tendu devient rose :

— Khristonia, ne nous laisse pas tomber !

Mais le garçon qui la guette
Vite son cheval a sellé…

Stépane tourne vers Pétro un regard souriant de ses yeux saillants, Pétro ôte sa moustache de sa bouche et chante avec lui.

Khristonia ouvre une gueule énorme hérissée de poils raides et hurle en faisant trembler la capote bâchée :

Il est monté sur sa bête
Et la pente a dévalé…

Khristonia pose son pied nu, long d’une archine, sur le rebord de la voiture et

attend que Stépane reprenne. Celui-ci, les yeux fermés – son visage dans l'ombre est couvert de sueur – chante d'une voix caressante que tantôt il abaisse jusqu'au murmure et tantôt lance jusqu'à une sonorité métallique.

Permets, permets donc fillette

Au cheval de s'abreuver…

Et de nouveau la voix de Khristonia, semblable au bourdon sonnant le tocsin, écrase les autres. La chanson se grossit de voix venant des voitures voisines. Les roues cerclées de fer sonnent, les chevaux éternuent dans la poussière ; lourde et puissante, la chanson coule au-dessus de la route comme un fleuve en crue. Un vanneau aux ailes blanches sort des joncs brûlés, brunis, d'un marais de steppe desséché et s'envole en criant vers le vallon ; tournant la tête, il regarde de son œil d'émeraude la chaîne des fourgons tendus de blanc, les chevaux qui font tourbillonner de leurs sabots la poussière épaisse, les hommes qui marchent sur le bord de la route en chemises blanches poissées de poussière. Le vanneau tombe dans le vallon, de sa poitrine noire frappe l'herbe jaunie piétinée par les bêtes et ne voit plus ce qui se passe sur la route. Sur la route, les voitures grondent toujours et toujours les chevaux avancent à contrecœur en suant sous leurs selles ; mais les Cosaques, dans leurs chemises devenues grises, vont et viennent en courant de leurs voitures à celle de tête, se massent autour d'elle et hurlent de rire.

Stépane est debout de toute sa taille sur la voiture, d'une main il se tient à la capote, de l'autre bat une mesure rapide et débite à toute vitesse un couplet qui soulève l'auditoire :

Ne t'assieds pas près de moi,

Ne t'assieds pas près de moi,

Les gens diront que tu m'aimes,

Que tu m'aimes,

Que tu me courtises,

Que tu m'aimes,

Que tu me courtises,

Moi qui suis de bonne famille…

Des dizaines de voix rudes reprennent au vol, et gueulent et lancent au-dessus de la poussière de la route :

Moi qui suis de bonne famille,
De bonne famille :
Tous des voleurs,
Tous des voleurs,
De bonne famille,
C’est le fils du prince que j’aime.

Fédot Bodovskov siffle ; les chevaux fléchissent sur les jarrets et tirent sur leurs traits à les arracher ; Pétro passe sa tête hors de la voiture et agite sa casquette ; Stépane, avec un sourire aveuglant, roule crânement les épaules, et une montagne de poussière se déplace le long de la route ; Khristonia, en chemise longue, sans ceinture, hirsute, trempé de sueur, s’accroupit, tourne comme un volant, danse la cosaque, gémissant et le front plissé, et ses pieds nus laissent sur la soie grise de la poussière des traces de pattes fantastiques.

6

On s’arrêta pour passer la nuit auprès d’un large tertre chauve couvert de sable jaune.

Un nuage passait venant de l’ouest. De son aile noire la pluie suintait. On avait abreuvé les chevaux à un étang. Au-dessus du remblai, des saules tristes se courbaient sous le vent. L’eau couverte d’une verdure stagnante, écaillée de vagues misérables, reflétait les éclairs en les défigurant. Le vent semait parcimonieusement des gouttes de pluie comme des aumônes sur les paumes noires de la terre.

On avait entravé les chevaux, on les fit paître après voir désigné trois hommes de garde. Les autres allumaient les feux et pendaient les marmites aux timons des voitures.

Khristonia faisait la popote. Tout en tournant sa cuillère dans la marmite, il racontait aux Cosaques assis autour de lui :

— … Le tertre était donc haut à peu près dans le genre de celui-ci. Moi, je dis à défunt mon père : « Tu crois que l’ataman ne nous fera pas de misères si on s’en va donc creuser le tertre sans aucune autorisation ? »

— Quelle connerie il raconte là ? demanda Stépane qui revenait des chevaux.

— Je raconte comment avec défunt mon père (Dieu le garde en Son saint paradis !) on a cherché un trésor.

— C’est où que vous l’avez cherché ?

— Ça, mon gars, c’est derrière le vallon Fétissov. Mais tu le connais : le tertre Merkoulov…

— Ah ! ah !…

Stépane s’accroupit, posa une braise sur sa paume et alluma lentement une cigarette, la bouche en cul de poule, en faisant rouler la braise dans sa main.

— Bon. Donc, mon père il dit : « Allez, Khristan, on va ouvrir le tertre Merkoulov » Il avait entendu dire à grand-père qu’il y avait un trésor caché dedans. Mais un trésor, donc, c’est pas à la portée de tout un chacun. Mon père avait promis au Bon Dieu : « Tu me laisses le trésor, il avait dit, moi je te fais

bâtir une belle église. » Nous voilà décidés, nous allons là-bas. C'était le terrain de la stanitsa : il n'y a que du côté de l'ataman qu'il pouvait y avoir du tirage. On arrive à la tombée de la nuit. On attend qu'il fasse noir ; notre jument, donc, on l'entrave, et nous avec nos pelles on grimpe en haut. On commence à creuser juste sur le sommet. On avait fait un trou de deux archines à peu près, la terre, c'était de la vraie pierre, elle avait durci depuis le temps. J'étais en eau. Mon père n'arrête pas de marmonner des prières, et moi, pendant ce temps-là, les gars, croyez-moi si vous voulez, j'ai mon ventre qui commence à gargouiller d'une drôle de façon… En été, donc, ce qu'on bouffe, vous le savez comme moi : du kvas et du lait caillé… Ça me prend mon ventre en travers, je voyais ma dernière heure, c'était fini. Défunt mon père (Dieu le garde en Son saint paradis) il me dit : « Pouh ! Khristan, il me dit, quel cochon tu fais ! Je récite les prières et toi tu peux pas retenir ton ventre, donc, on peut plus respirer. Va-t'en, il me dit, descends du tertre, sans ça je te coupe la tête avec ma pelle. A cause de toi, cochon, le trésor va peut-être foutre le camp plus bas » J'ai été me coucher en bas du tertre et j'avais mal au ventre, ça me faisait des élancements et défunt mon père (il était costaud le lascar) bêchait tout seul. Et il a fini par creuser jusqu'à une dalle de pierre. Il m'appelle. Moi, j'ai donc glissé un levier par en dessous et j'ai soulevé la dalle… Croyez-moi si vous voulez, les gars, cette nuit-là il y avait de la lune, et sous la dalle il y avait quelque chose qui brillait…

— Allez, tu racontes des conneries, dit Pétro n'y tenant plus ; il souriait et tiraillait sa moustache.

— Quoi, des conneries ? Va te faire foutre ! (Khristonia remonta son vaste pantalon et considéra l'auditoire :) Non, je ne raconte pas de conneries, donc. Dieu m'est témoin : c'est la vérité !

— Arrive au bout de ton histoire.

— Donc, les gars, ça brillait. Moi, je regarde, et c'était donc du charbon de bois. Il y en avait à peu près quarante seaux. Mon père, il dit : « Descends, Khristan, déterre-moi ce charbon » J'ai descendu. Et j'en ai balancé, j'en ai balancé de cette saloperie-là jusqu'au lever du jour. Au matin, donc, je regarde, il était là.

— Qui ? s'intéressa Tomiline, couché sur une couverture de cheval.

— Ben l'ataman, qui veux-tu que ce soit ? Il passait en calèche. « Qui vous a permis, bande de choses ? » On ne répond pas. Donc, il nous embarque, et en avant pour la stanitsa. Il y a deux ans, on a convoqué mon père au tribunal à Kamenskaïa, mais mon père avait prévu le coup : il était mort avant. Nous avons

envoyé un papier comme quoi il n’était plus sur la terre.

Khristonia ôta du feu la marmite pleine de kacha fumante et alla chercher les cuillères dans le fourgon.

— Ben, ton père, dis donc… Il avait promis de faire bâtir une église, alors il ne l’a pas fait ? demanda Stépane quand Khristonia fut revenu avec les cuillères.

— Tu es une bête, Stépane ; pour du charbon, qu’est-ce que tu veux faire donc bâti ?

— S’il avait promis, il devait tenir.

— Ça n’était pas convenu pour du charbon, on avait dit un trésor…

Les éclats de rire firent trembler la flamme. Khristonia leva de dessus la marmite sa tête naïve et, sans comprendre, couvrit toutes les voix de son rire épais.

7

Aksinia avait été mariée à Stépane à l'âge de dix-sept ans. Elle venait du village de Doubrovka, des sables de l'autre côté du Don.

L'année d'avant son mariage, alors qu'elle était à labourer dans la steppe à quelque huit verstes du village, une nuit, son père, un homme de cinquante ans, lui avait lié les mains avec une entrave et l'avait violée.

— Je te tuerai si tu dis un mot, mais si tu ne dis rien, tu auras une blouse en tissu pelucheux, des guêtres et des caoutchoucs. Rappelle-toi : je te tuerai… lui avait-il promis.

En pleine nuit, vêtue seulement de son jupon déchiré, Aksinia accourut au village. Elle se jeta aux pieds de sa mère, étouffant de sanglots, et raconta… Sa mère et son frère aîné, qui venait de finir son service militaire au régiment atamanski, attelèrent les chevaux à la voiture, prirent Aksinia avec eux et partirent à la recherche du père. Il s'en fallut de peu que le frère ne crevât les chevaux sur les huit verstes du chemin. Ils trouvèrent le père à côté du campement. Il était ivre, il dormait sur son zipoune étendu ; près de lui, une bouteille de vodka vide renversée. Sous les yeux d'Aksinia, le frère décrocha la plate-longe de la voiture, fit lever à coups de pieds son père endormi, lui posa une ou deux questions rapides et le frappa à la racine du nez avec le palonnier ferré. A eux deux, sa mère et lui, ils rossèrent le vieux pendant près d'une heure et demie. La vieille mère, d'habitude paisible, arrachait frénétiquement les cheveux de son mari sans connaissance, le frère y allait à coups de pieds. Aksinia, couchée sous la voiture, la tête emmitouflée, tremblait sans rien dire… A l'aube, ils emmenèrent le vieux à la maison. Il beuglait plaintivement, cherchant des yeux dans la chambre Aksinia qui s'était cachée. Du sang et une matière blanche coulaient sur l'oreiller de son oreille arrachée. Il mourut le soir. On dit aux gens qu'il s'était tué en tombant ivre de sa charrette.

Un an plus tard les marieurs[{12}] étaient venus dans une belle voiture demander la main d'Aksinia. Stépane, grand, bien fait, le cou abrupt, avait plu à la fiancée. On avait fixé la noce à l'automne. Le jour arriva où l'on unit le jeune couple ; c'était un jour hivernal, il gelait, la glace sonnait gaiement sous les pas. Aksinia s'installa en jeune ménagère dans la maison Astakhov. Sa belle-mère, une

grande vieille courbée par une cruelle maladie de femme, l'éveilla de bonne heure le lendemain même du festin de noces, la conduisit à la cuisine et lui dit en déplaçant sans but les fourches du four :

— Écoute, ma petite fille, nous ne t'avons pas prise pour faire l'amour et la grasse matinée. Tu vas aller traire les vaches, après ça tu viendras faire le manger. Je suis vieille, la maladie m'a pris mes forces, tu vas prendre le ménage en main, c'est à toi de t'en charger maintenant.

Le même jour, dans la grange, froidement, férocement, Stépane battit sa jeune épousée, au ventre, à la poitrine, dans le dos, en prenant soin que les gens n'en pussent voir les traces. Et, de ce jour-là, il se mit à courir le guilledou, à se débaucher avec les femmes qui s'amusaient en l'absence de leurs maris soldats ; il sortait presque chaque nuit après avoir enfermé Aksinia dans la grange ou dans la chambre.

Il fut près d'un an et demi sans lui pardonner l'outrage : jusqu'à la naissance d'un enfant. Après cela, il s'adoucit, mais il restait avare de caresses et continuait à ne passer que rarement la nuit à la maison.

Le ménage était lourd, le bétail nombreux, et le travail absorba Aksinia. Stépane n'en faisait pas trop : il peignait son toupet et allait fumer, jouer aux cartes chez des camarades, commenter les nouvelles du village ; c'était à elle de s'occuper des bêtes, à elle de diriger la maison. Sa belle-mère lui était une aide médiocre. Dès qu'elle s'affairait un peu, elle tombait sur son lit, ses lèvres jaunâtres se tiraient à devenir comme un fil, ses yeux rendus sauvages par la douleur regardaient au plafond, elle gémissait, se recroquevillait. Dans ces moments-là, son visage tacheté de monstrueuses envies noires se couvrait d'une sueur abondante, ses yeux s'emplissaient de larmes qui s'écoulaient une à une. Aksinia abandonnait son travail, se cachait dans un coin et regardait avec terreur et pitié le visage de sa belle-mère.

La vieille mourut un an et demi après le mariage d'Aksinia. Le matin, Aksinia avait commencé à sentir les douleurs de l'enfantement ; sa belle-mère mourut en travaillant, tout près de la porte de l'ancienne écurie. Vers midi, une heure avant la venue de l'enfant. La sage-femme qui était sortie de la maison en courant pour aller prévenir Stépane, ivre, de ne pas entrer chez sa femme, découvrit la vieille par terre, les jambes repliées sous elle.

Aksinia s'attacha à son mari après la naissance de l'enfant ; ce n'était pas de l'amour, mais une tendresse amère de femme, et puis l'habitude. L'enfant mourut avant d'avoir atteint l'âge d'un an. La vie reprit comme avant. Et quand

Grichka Mélékhov vint sur son chemin et commença à lui faire des avances, Aksinia découvrit avec terreur qu'elle était attirée par ce garçon noir et caressant. Il tournait autour d'elle obstinément, avec un entêtement de taureau. Et c'est cette obstination qui effrayait Aksinia. Elle voyait qu'il n'avait pas peur de Stépane, elle sentait au fond qu'il ne renoncerait point ainsi à elle, et sa raison ne voulait pas de cela, elle y résistait de toutes ses forces, mais elle constatait sur elle-même qu'elle s'était mise à prendre plus de soin de se faire belle, en semaine comme les jours de fête, qu'elle cherchait, en se donnant le change, à tomber le plus souvent possible sous ses yeux. C'était chaud, c'était bon, les caresses lourdes et folles des yeux noirs de Grichka. A l'aube, quand elle s'éveillait pour aller traire les vaches, elle souriait et pensait sans comprendre encore pourquoi : « Aujourd'hui il y a une joie. Quoi donc ? Grigori… Grichka… » Elle avait peur de ce sentiment nouveau qui l'emplissait toute, et elle avançait à tâtons dans ses pensées, avec précaution, comme on traverse le Don sur la glace poreuse du mois de mars.

Après le départ de Stépane pour sa période, elle avait décidé de rencontrer Grichka le plus rarement possible. Depuis la pêche à la traîne, cette décision s'était encore affermie.

8

Deux jours avant la Pentecôte, les habitants du village partagèrent entre eux la prairie pour la faucher. Pantéléï Prokofiévitch s'était rendu au partage. Il rentra de là à l'heure du déjeuner, retira ses bottes en geignant et dit en grattant voluptueusement ses pieds fatigués de la marche :

— On nous a donné une parcelle à côté du Val Rouge. L'herbe n'est pas tout ce qu'il y a de bon. Dans le haut, ça touche à la forêt, il y a des coins dénudés par-ci par-là. Et il y a du chiendent.

— On fauche quand ? demanda Grigori.

— Après les fêtes.

— Vous prendrez Daria, ou quoi ? s'enquit la vieille d'un air sombre.

Pantéléï Prokofiévitch fit un geste de la main qui voulait dire : laisse-moi tranquille.

— Si on a besoin d'elle, on la prendra. Sers-nous donc à manger, qu'est-ce que tu fais là les bras ballants ?

La vieille ouvrit avec fracas la porte du four et en sortit la soupe réchauffée. A table, Pantéléï Prokofiévitch parla longuement de la distribution des parcelles et de la roublardise de l'ataman qui avait bien failli duper toute l'assemblée.

— L'année dernière aussi, il a essayé de nous avoir, intervint Daria. Au moment du partage, il insistait tout le temps pour faire tirer au sort par Malachka Frolov.

— Vieux fumier, dit Pantéléï Prokofiévitch la bouche pleine.

— Papa, et emmeuler, et râteler, qui va le faire ? demanda timidement Douniachka.

— Et toi, alors ?

— Toute seule, je n'y arriverai pas.

— Nous irons chercher Aksinia Astakhov. Stépane m'a demandé de faucher à sa place. Il faut faire cela pour lui.

Le lendemain matin, Mitka Korchounov arrivait à la ferme Mélékhov sur un

étalon sellé aux jambes blanches. Il bruinait. Il faisait sombre sur le village. Mitka se pencha sur sa selle, ouvrit la barrière, entra dans la cour. Du perron, la vieille l'interpella avec un mécontentement visible :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, propre à rien ?

Elle n'aimait pas ce Mitka turbulent et bagarreur.

— Qu'est-ce que tu as à crier, Ilinitchna ? s'étonna Mitka. (Il attachait son cheval à la rampe.) Je viens voir Grichka. Où est-il ?

— Il dort sous le hangar. Alors quoi, tu es infirme ? Tu ne peux plus marcher ?

— Tu ne perds pas une occasion, toi, la mère ! répondit Mitka, vexé.

Il partit en se balançant, agitant sa cravache élégante, la faisant claquer sur ses bottes vernies, et il pénétra sous l'auvent du hangar.

Grigori dormait dans une charrette dont on avait détaché l'avant-train. Mitka ferma l'œil gauche, comme pour viser, et lui allongea un coup de fouet.

— Lève-toi, paysan !

Le mot « paysan », dans sa bouche, était ce qu'il y avait de plus injurieux. Grigori bondit comme mû par un ressort.

— Qu'est-ce qu'il te prend ?

— Assez roupillé !

— Ne fais pas l'idiot, Mitri, ou je deviens mauvais…

— Lève-toi, j'ai à te parler.

— Quoi ?

Mitka s'assit sur le bord de la charrette et dit, faisant tomber avec sa cravache la boue séchée de ses bottes :

— J'ai été insulté, Grichka…

— Quoi ?…

— Que veux-tu que je te dise ? (Mitka jura longuement.) C'est ce lieutenant qui n'arrête pas de faire le malin.

Il était en colère, il lançait brièvement ses paroles sans desserrer les dents ; ses jambes tremblaient. Grigori se souleva.

— Quel lieutenant ?

Mitka l’empoigna par la manche de sa chemise et lui dit, déjà radouci :

— Selle ton cheval tout de suite, on va au bas pré ! Je vais lui faire voir ! Je lui avais dit comme ça : « Allez, Votre Noblesse, essayons ! » – « Tu peux amener, il m’a dit, tous tes amis et camarades, je vous battrai tous, vu que la mère de ma jument a gagné des prix à Pétersbourg aux courses des officiers » Je vais te dire : qu’elle aille se faire foutre, sa jument, et sa mère avec ! Je ne laisserai pas dépasser mon étalon.

Grigori s’habilla à la hâte. Mitka ne le quittait pas d’une semelle ; bégayant de colère, il racontait :

— Il est chez Mokhov le marchand, en visite, ce lieutenant que je te dis. Attends, comment donc qu’on l’appelle ? Listnitski, je crois. Il est plutôt gros, sérieux, il porte des lunettes. Ah ! et puis merde ! Ses lunettes ne lui serviront à rien, je ne laisserai pas dépasser mon étalon !

Grigori sella en riant la vieille jument poulinière et, pour que son père ne le vît pas, sortit dans la steppe par la porte du côté de l’aire de battage. Ils prirent le chemin du pré situé au pied de la colline. Les sabots des chevaux mâchaient la boue. Dans le pré, près d’un peuplier desséché, des cavaliers les attendaient : le lieutenant Listnitski sur une belle jument maigre et sept ou huit gars du village à cheval.

— D’où partons-nous ? demanda le lieutenant à Mitka : il rajusta son lorgnon et admira le poitrail musclé de l’étalon.

— Du peuplier, et nous allons jusqu’à l’étang du tsar.

— Où est-ce, l’étang du tsar ?

Le lieutenant clignait ses yeux de myope.

— Là-bas, Votre Noblesse, à côté de la forêt.

On rangea les chevaux. Le lieutenant éleva sa cravache au-dessus de sa tête. Sa patte d’épaule se souleva en dos d’âne.

— Quand je dis « trois », on y va ! Ça y est ? un, deux… trois !

Le lieutenant partit le premier, couché sur le pommeau de sa selle et maintenant d’une main sa casquette. En une seconde il avait distancé les autres. Mitka, le visage blême et décomposé, se dressa sur ses étriers et sa cravache levée au-dessus de sa tête retomba sur la croupe de l’étalon avec une lenteur qui parut insupportable à Grigori.

Il y avait à peu près trois verstes du peuplier à l’étang du tsar. A mi-chemin,

l’étalon de Mitka, étiré, long comme une flèche, rattrapa la jument du lieutenant. Grigori courait sans entrain. En arrière depuis le début, il allait un galop court, observant curieusement la file disloquée des cavaliers qui s’éloignaient.

Il y avait à côté de l’étang un monticule de sable amené par les eaux de printemps. Sa bosse jaune de chameau était couverte d’une végétation souffreteuse de ciboules. Grigori vit le lieutenant et Mitka escalader le monticule et disparaître de l’autre côté, et les autres grimper séparément à leur suite. Quand il arriva à l’étang, les chevaux en sueur étaient regroupés, les gars avaient mis pied à terre et entouraient le lieutenant. Mitka rayonnait une joie contenue. Le triomphe se lisait dans chacun de ses mouvements. Le lieutenant, à la surprise de Grigori, ne semblait pas confus le moins du monde : adossé à un arbre, il fumait une cigarette et disait en montrant de son petit doigt sa jument qui avait l’air de sortir de l’eau

— Je l’ai montée pendant cent cinquante verstes. Je ne suis arrivé de la gare qu’hier. Si elle avait été plus fraîche, tu ne m’aurais jamais battu, Korchounov.

— Ça se peut, dit Mitka, grand et généreux.

— Il n’y a pas plus vif que son étalon dans tout le district, dit avec envie un petit gars couvert de taches de rousseur qui était arrivé le dernier.

— C’est un bon cheval.

Mitka, d’une main tremblante d’émotion, tapota le cou de son étalon et regarda Grigori avec un sourire figé.

Ils partirent tous les deux ensemble et contournèrent la colline au lieu de rentrer par la route. Le lieutenant leur avait fait des adieux plutôt froids : deux doigts à la visière, et il avait tourné le dos.

Du chemin qui menait à la ferme, Grigori aperçut Aksinia qui venait à leur rencontre. En marchant, elle dépouillait une badine ; dès qu’elle vit Grichka, elle baissa la tête.

— Tu fais la timide ? Est-ce que nous allons tout nus ? lui cria Mitka et il cligna de l’œil : Hein, églantine !

Grigori regardait droit devant lui, il avait presque dépassé Aksinia quand, soudain, il donna un coup de cravache à sa jument qui allait tranquillement. Celle-ci se dressa sur ses jambes de derrière, rua et éclaboussa Aksinia.

— Hé-é-é, démon !

Il se retourna brusquement et lui demanda en avançant sur elle sa bête

irritée :

— Pourquoi tu ne dis pas bonjour ?

— Tu n’en vaux pas la peine !

— Tu sais pourquoi je t’ai éclaboussée ? Ne fais pas la fière !

— Laisse-moi ! cria Aksinia en agitant ses bras devant la bouche de la jument. Tu veux m’écraser avec ton cheval ?

— C’est une jument, pas un cheval.

— C’est pareil, laisse-moi !

— Pourquoi te fâches-tu, Aksinia ? C’est à cause de l’autre jour, dans le pré ?…

Grigori la regardait dans les yeux. Aksinia voulut dire quelque chose, mais une petite larme apparut au coin de ses yeux noirs, ses lèvres se mirent à trembler pitoyablement. Elle avala convulsivement sa salive et murmura :

— Laisse-moi, Grigori… Je ne suis pas fâchée… Je…

Et elle partit.

Grigori, surpris, rejoignit Mitka au portail.

— Tu viens à la veillée aujourd’hui ? demanda Mitka.

— Non.

— Quoi ? Elle t’a invité pour la nuit ?

Grigori passa la paume de sa main sur son front et ne répondit pas.

9

De la Pentecôte il ne restait dans les fermes du village que du thym sec éparpillé sur les planchers, de la poussière de feuilles écrasées et la verdure ridée, fanée, des branches de chênes et de frênes accrochées aux portails et aux perrons.

La Pentecôte passée, on avait commencé les foins. Depuis le matin, les jupes des jours de fête, les broderies éclatantes des tabliers, les couleurs des fichus fleurissaient la prairie. Tout le village à la fois était descendu dans les bas prés. Les faucheurs et les râteleuses s'étaient habillés comme pour une fête, selon la coutume ancienne. Depuis le fleuve jusqu'aux lointains buissons d'aunes, les prés dévastés bougeaient et soupiraient sous la faux.

Les Mélékhov arrivèrent un peu en retard. Près de la moitié du village était déjà là.

— Tu es resté au lit bien longtemps, Pantéléï Prokofiévitch ! s'écrièrent les faucheurs en sueur.

— Ce n'est pas ma faute, c'est les femmes !

Le vieux souriait malicieusement et pressait ses bœufs avec son fouet de cuir brut.

— Salut, mon gars ! Tu es en retard, tu es en retard… dit en hochant la tête un grand Cosaque en chapeau de paille qui affûtait sa faux au bord du chemin.

— L'herbe est déjà sèche ?

— Si tu y vas au trot, tu arriveras à temps, sans ça tu la trouveras sèche. Où est ta parcelle ?

— En dessous du Val Rouge.

— Alors presse tes bœufs, sans ça tu n'y seras plus aujourd'hui.

Aksinia était assise à l'arrière de la charrette, son visage tout entier enveloppé dans un fichu qui le protégeait du soleil. Par la fente étroite laissée pour les yeux, elle regardait avec indifférence et froideur Grigori assis en face d'elle. Daria, emmitouflée elle aussi et apprêtée, les jambes pendantes entre les barreaux de la ridelle, allaitait de sa longue poitrine veinée son enfant endormi

dans ses bras. Douniachka se trémoussait à l'avant de la charrette et lançait des regards heureux sur la prairie et sur les gens qu'on rencontrait en chemin. Son visage gai, marqué par le hâle et par des taches de rousseur entre les yeux, disait : « Je suis gaie, il fait bon en moi parce que le jour bleu du ciel sans nuage est gai et bon, et que mon âme est toute pleine de ce même calme bleu et de pureté. Je suis joyeuse et je ne veux rien de plus. » Pantéléï Prokofiévitch tira sur sa paume la manche de sa chemise de coton et essuya la sueur qui coulait de dessous sa casquette. Sa chemise, qui moulait étroitement son dos courbé, était noire de taches humides. Le soleil perçait le caracul gris des nuages, abaissait sur les lointaines collines argentées au-delà du Don, sur la steppe, sur les bas prés et le village un éventail cassé de rayons vaporeux.

La journée bouillait dans une chaleur torride. De petits nuages déchirés par le vent glissaient mollement et ne rattrapaient pas les bœufs de Pantéléï Prokofiévitch, qui se traînaient sur le chemin. Pantéléï Prokofiévitch lui-même élevait pesamment son fouet, l'agitait, comme s'il hésitait à frapper l'arrière-train osseux de ses bœufs. Ceux-ci comprenaient et ne pressaient point le pas, ils déplaçaient lentement, à l'aveuglette, leurs sabots fourchus et remuaient la queue. Des taons tournaient au-dessus d'eux, comme un nuage de poussière dorée aux reflets orangés.

A côté des aires communes, la prairie coupée s'éclaircissait en taches vert pâle ; là où l'on n'avait pas fauché, le vent léger rebroussait la soie verte de l'herbe moirée de noir.

— Voici notre parcelle.

Pantéléï Prokofiévitch l'indiquait de son fouet.

— Nous commençons du côté de la forêt ? demanda Grigori.

— On peut aussi bien commencer par ici. J'ai fait une marque avec ma pelle.

Grigori dételа les bœufs fatigués. Le vieux, dont la boucle d'oreille brillait, partit à la recherche de sa marque.

— Prends les faux ! cria-t-il bientôt en agitant le bras.

Grigori le rejoignit, suivi depuis la charrette par une trace onduleuse d'herbe foulée. Pantéléï Prokofiévitch se signa en regardant la cosse blanche d'un clocher au loin et prit sa faux. Son nez busqué brillait comme s'il venait d'être verni, la sueur s'accumulait dans les creux de ses joues sombres. Il sourit, découvrant d'un seul coup dans sa barbe noire de jais des dents blanches serrées, et leva la faux en tournant à droite son cou ridé. Un grand demi-cercle

d’herbe coupée tomba à ses pieds.

Grigori le suivait, les yeux mi-clos, et abattait l’herbe de sa faux. Devant lui les tabliers des femmes étaient comme un arc-en-ciel éparpillé, mais il en cherchait un des yeux, un blanc à ourlet brodé ; il s’arrêtait pour regarder Aksinia, puis, de nouveau accordé au pas de son père, relançait sa faux.

Aksinia était constamment présente à son esprit ; fermant à demi les yeux, il la baisait en pensée, lui disait tous les mots ardents et caressants qui lui passaient par la tête ; puis repoussait cela, comptant ses pas : un, deux, trois ; mais sa mémoire allait chercher des bribes de souvenirs : « le foin humide… les sarcelles dans les marais… la lune au-dessus des prés… et les gouttes qui tombaient des buissons dans les flaques, tiens comme ça : un, deux, trois… C’était bon, ah ! ce que c’était bon ! »

Des rires éclatèrent près du campement. Grigori se retourna : Aksinia, penchée en avant, disait quelque chose à Daria couchée en dessous de la charrette, celle-ci agita les bras et toutes deux se remirent à rire. Douniachka était assise sur le timon et chantait d’une petite voix frêle.

« Je vais aller jusqu’au buisson là-bas, et j’affûterai ma faux », pensa Grigori et il sentit que sa faux traversait quelque chose de mou. Il se pencha pour voir : à ses pieds un petit canard sauvage clopinait en piaulant. Au bord du trou dans lequel se trouvait le nid, un autre gisait, tranché par la faux, d’autres encore se dispersaient dans l’herbe en piaillant. Grigori posa dans sa main le petit canard coupé en deux. Il était sorti de l’œuf depuis quelques jours seulement, il gardait dans son duvet brun jaunâtre la chaleur de la vie. Une bulle de sang rose sur le petit bec plat ouvert, la perle de l’œil malicieusement serrée, un tremblement menu de pattes encore chaudes.

Grigori, pris soudain d’une pitié aiguë, regardait la petite masse morte gisant dans sa main.

— Qu’est-ce que tu as trouvé, Grichka ?

Douniachka accourait sautillant par les rangs d’herbe fauchée. Ses nattes finement tressées dansaient sur sa poitrine. Le front plissé, Grigori laissa tomber le petit canard et agita sa faux d’un mouvement de mauvaise humeur.

On déjeuna à la hâte. Lard et lait caillé (la nourriture préférée des Cosaques), apportés de la maison dans un sac, faisaient tout le repas.

— On ne rentrera pas à la maison, ce n’est pas la peine, dit Pantéléï Prokofiévitch pendant le déjeuner. Les bœufs n’auront qu’à paître dans le bois et

nous finirons demain matin, quand le soleil aura bu la rosée.

Après manger, les femmes commencèrent à râteler. L'herbe coupée se fanait et séchait en exhalant un arôme lourd et enivrant.

On cessa de faucher à la nuit tombante. Aksinia finit de râteler les dernières rangées et alla au campement faire cuire la kacha. Toute la journée, elle s'était moquée méchamment de Grigori, l'avait regardé avec des yeux haineux comme pour se venger d'une offense grave, inoubliable. Grigori, sombre et un peu abattu, avait mené les bœufs au Don pour les faire boire. Le père, qui les avait observés, Aksinia et lui, pendant tout le temps, lui dit avec un regard hostile :

— Tu vas souper, et après ça tu iras garder les bœufs. Et fais attention : ne les laisse pas aller dans l'herbe haute. Tu prendras mon zipoune à moi.

Daria coucha son enfant sous la charrette et s'en alla avec Douniachka chercher du bois sec dans la forêt.

Au-dessus des prés, la lune, déhanchée dans son premier quartier, passait au ciel noir inaccessible. Les papillons tourbillonnaient au-dessus du feu comme des flocons de neige. On s'assit pour le souper autour du foyer sur une grande natte étendue. La kacha bouillait dans la marmite de campagne enfumée. Daria essuya les cuillers avec le bas de son jupon et cria à Grigori :

— Viens souper !

Grigori, son zipoune jeté sur les épaules, sortit de l'obscurité et s'approcha du feu.

— Pourquoi es-tu si morose ? dit Daria en souriant.

Grigori essaya de s'en tirer par une plaisanterie :

— … va pleuvoir, c'est sûr, j'ai mal aux reins.

— Ma foi, il ne veut pas garder les bœufs.

Douniachka sourit et s'assit à côté de son frère, ils commencèrent à parler, mais la conversation ne se nouait pas.

Pantéléï Prokofiévitch mangeait sa kacha avec sérieux, faisant craquer sous ses dents les grains pas assez cuits. Aksinia mangeait, les yeux baissés ; elle souriait sans entrain aux plaisanteries de Daria. Une rougeur inquiète brûlait ses joues.

Grigori se leva le premier pour aller s'occuper des bœufs.

— Attention, ne laisse pas les bœufs piétiner l'herbe du voisin ! cria le père

en le voyant partir.

Il avala sa kacha de travers et toussa longuement à fendre l'âme.

Douniachka s'étouffa de rire, les joues gonflées. Le feu baissait. Les branchages en se consumant enveloppaient le petit groupe assis de l'odeur de miel des feuilles brûlées.

A minuit, Grigori s'approcha du campement comme un voleur, il s'arrêta à une dizaine de pas. Pantéléï Prokofiévitch lançait au-dessus de la charrette son ronflement modulé. Une flamme pas encore éteinte brillait sous la cendre comme un œil de paon doré.

Une forme grise enveloppée se détacha de la charrette et se dirigea en zigzag vers Grigori. A deux ou trois pas de lui, elle s'arrêta. Aksinia. Elle. Le cœur de Grigori battait deux fois plus vite et grondait. Il fléchit sur les jambes, fit quelques pas en avant, rejeta un pan de son zipoune en arrière et la serra contre lui, brûlante, docile. Elle avait plié les genoux, elle tremblait toute, frémissante, claquant des dents. D'un coup brusque il la souleva dans ses bras (comme le loup qui jette sur son dos la brebis égorgée) et partit avec elle, haletant, s'embarrassant dans les pans de son zipoune grand ouvert.

— Oh ! Gri-i-icha… Gri-chen-ka !… Père…

— Tais-toi !…

Elle s'arracha à lui, dans l'odeur aigre de la peau de mouton, écrasée par l'amertume du remords, criant presque, d'une voix faible, gémissante :

— Laisse, ce n'est pas la peine… Je viens toute seule !…

10

L’amour tardif d’une femme n’est pas la tulipe écarlate des steppes, c’est la belladone et la jusquiame des chemins.

Depuis la fenaison, Aksinia était transformée. Comme si l’on avait fait une marque, imprimé un stigmate sur son visage. Les femmes en la rencontrant lui montraient une figure venimeuse, hochaient la tête derrière son dos, les jeunes filles l’enviaient, mais elle portait fier et haut sa tête heureuse et coupable.

Bientôt tout le monde fut au courant de la liaison de Grichka. Au début, on en parlait à mi-voix – on y croyait ou on n’y croyait pas – mais depuis le jour où Kouzka le camus, le berger communal, les avait vus à l’aube, près du moulin à vent, couchés sous la clarté pâle du dernier quartier de lune, dans le seigle bas, la rumeur avait roulé comme une vague boueuse.

Elle arriva jusqu’aux oreilles de Pantéléï Prokofiévitch. Certain dimanche, il s’était rendu au magasin Mokhov. Il y avait du monde. Impossible de traverser la foule. Quand il entra, on sembla lui faire place, il y eut des sourires. Il se fraya un chemin jusqu’au comptoir, où il y avait des étoffes à vendre. Le patron, Serguéï Platonovitch, se chargea lui-même de le servir.

— Comment ça se fait qu’on ne te voit plus depuis un bout de temps, Pantéléï ?

— Toujours à faire à la ferme. On n’en vient pas à bout.

— Comment ça ? Avec des fils comme les tiens, tu n’en viens pas à bout !

— Quoi, mes fils ? Pétro fait sa période. Nous ne sommes que deux à travailler, Grichka et moi.

Serguéï Platonovitch partagea en deux sa barbiche raide grisonnante et loucha d’un air entendu vers la foule.

— Dis donc, mon pigeon, tu caches bien ton jeu, hein ?

— Comment ça ?

— Quoi « comment ça » ? Tu penses à marier ton fils et tu n’en dis pas un mot.

— Quel fils ?

— Grigori n’est pas marié, non ?

— Pour l’instant j’ai pas encore l’intention de le marier.

— Moi j’ai entendu dire que tu prenais comme bru… la femme de Stépane Astakhov, l’Aksinia.

— Moi ? Son mari est vivant… Dis donc Serguéï Platonovitch, tu veux rire ? Hein ?

— Rire, moi ? Je l’ai entendu dire.

Pantéléï Prokofiévitch caressa la pièce de tissu étalée sur le comptoir, se retourna brusquement et gagna la sortie de son pas boiteux. Il allait droit vers sa ferme, baissant la tête comme un taureau, serrant ses poings noueux et boitant plus nettement que d’habitude. En passant devant la ferme Astakhov, il regarda à travers la clôture : Aksinia élégante, rajeunie, se balançant sur les hanches, entrait dans la maison avec un seau vide.

— Hé, attends un peu !

Pantéléï Prokofiévitch franchit fiévreusement la barrière. Aksinia s’arrêta pour l’attendre. Ils entrèrent. Le sol de terre battue, proprement balayé, était saupoudré de sable rougeâtre, sur un banc dans le coin d’honneur[{13}] il y avait des pâtés fraîchement sortis du four. De la chambre venait une odeur de linge moisi et d’anis.

Un chat tacheté à grosse tête s’approcha de Pantéléï Prokofiévitch pour se frotter à ses jambes, il faisait le gros dos, s’appuyait amicalement à ses bottes. Pantéléï Prokofiévitch l’envoya d’un coup de pied contre le banc et cria, les yeux fixés sur le front d’Aksinia :

— Alors, qu’est-ce que ça veut dire ?… Hein ? La place de ton mari n’est pas encore froide et toi tu commences déjà à tortiller du croupion. Grichka, je vais le saigner et j’écrirai à ton Stépane !… Il faut qu’il sache. Hein, putain, on ne t’a pas assez battue… A partir d’aujourd’hui tu ne mettras plus les pieds dans ma cour. Tu débauches mon gars, et Stépane, c’est moi qu’il viendra trouver…

Aksinia écoutait, les yeux mi-clos. Soudain elle secoua impudiquement le bas de sa jupe et Pantéléï Prokofiévitch fut assailli par un parfum de linge de femme, elle s’avança vers lui, la poitrine en avant, grimaçante et grinçant des dents.

— Qu’est-ce que tu es pour moi ? Mon beau-père ? Hein ? Mon beau-

père ?… Tu me fais la leçon ? Va donc la faire à ta femme avec son gros cul ! Va commander chez toi !… Démon boiteux, éclopé, je ne veux pas te voir !… Va-t'en d'ici, tu ne me fais pas peur !

— Attends un peu, bourrique !

— Je n'attends rien du tout, tu n'es pas mon père. Va-t'en d'où tu viens ! Ton Grichka, si je veux, je le mangerai avec les os et je n'aurai de comptes à rendre à personne !… Voilà, tiens ! Avale ! D'abord, je l'aime, Grichka. Et après ? Tu veux me battre ?… Tu vas écrire à mon mari ?… Tu peux écrire à l'ataman, mais Grichka est à moi ! A moi ! A moi ! Je l'ai, et je le garde !…

Aksinia pressait contre Pantéléï Prokofiévitch intimidé sa poitrine qui battait dans sa blouse étroite comme une outarde prise au piège, le brûlait de ses yeux noirs, le submergeait de mots plus terribles et impudents les uns que les autres. Pantéléï Prokofiévitch se retira vers la sortie, les sourcils tremblants, prit en tâtonnant sa canne laissée dans un coin et ouvrit la porte avec son dos, agitant le bras. Aksinia le poussa hors du vestibule, elle suffoquait, criait comme une enragée :

— Pour toute ma vie je veux aimer, pour toute ma triste vie !… Après, vous pourrez me tuer ! Grichka est à moi ! A moi.

Pantéléï Prokofiévitch clopina jusqu'à chez lui en grommelant dans sa barbe.

Il trouva Grichka dans sa chambre. Sans mot dire, il lui allongea un coup de canne dans le dos. Grigori se recroquevilla et s'accrocha au bras de son père.

— Pourquoi, père ?

— Pour ce que tu as fait, fils de chienne !…

— Quoi ?

— Tu fais des saletés au voisin ! Tu es la honte de ton père ! Tu cours comme un chien !

Pantéléï Prokofiévitch s'égosillait et traînait Grigori dans la chambre en essayant de dégager la canne.

— Tu ne me battras pas ! disait Grigori d'une voix sourde ; il serra les mâchoires, arracha la canne et crac ! sur le genou…

Pantéléï Prokofiévitch donna un coup de poing sur la nuque de son fils.

— Tu seras fouetté à mort devant toute l'assemblée !… Ah ! semence du diable, fils de malheu-heu-heur ! (Il serrait les poings, prêt à frapper encore.) Je vais te marier à Marfouchka l'idiote !… Je vais te châtrer !… Tu vas voir !

La mère arriva, attirée par le bruit.

— Pantéléï, Pantéléï !… Calme-toi !… Voyons !

Mais le vieux était vraiment hors de lui : il frappa sa femme, renversa la table avec la machine à coudre dessus, et, quand il en eut assez fait, bondit dans la cour. Grigori avait à peine ôté sa chemise, dont la manche s'était déchirée dans la lutte, que la porte se rouvrait violemment : Pantéléï Prokofiévitch, de nouveau sombre comme un nuage d'orage, était planté sur le seuil.

— On va le marier, ce fils de chienne !… Il tapa du pied comme un cheval, les yeux fixés sur le dos musclé de Grigori. Je vais te marier !… Demain je te trouve une femme ! En être arrivé là : on me rit au nez à cause de mon fils !

— Laisse-moi mettre ma chemise, tu me marieras après.

— Je vais te marier !… Je vais te marier à l'idiote !

Il claqua la porte, ses pas retentirent sur le perron, puis s'éteignirent.

11

Les fourgons bâchés avaient été alignés en rames derrière le village de Sétrakov, dans la steppe. Avec une rapidité inouïe, une petite ville était née, propre, aux toits blancs, avec des rues droites et une petite place au centre, sur laquelle une sentinelle faisait les cent pas.

La vie ordinaire du camp d'exercices au mois de mai avait commencé, la même que tous les ans. Tous les matins, le détachement qui avait monté la garde aux pâturages ramenait les chevaux. Puis venaient le pansage, le boute-selle, les appels, les rassemblements. L'officier supérieur commandant le camp, le lieutenant-colonel Popov, donnait de la voix, les sergents instructeurs faisaient faire l'exercice aux jeunes recrues et braillaient. Les exercices de combat avaient lieu derrière une butte, on encerclait, on tournait astucieusement « l'ennemi ». On tirait sur cibles à la carabine. Les jeunes Cosaques aimaient se mesurer à l'arme blanche, les plus vieux s'arrangeaient pour tirer au flanc.

Les hommes étaient enroués de chaleur et de vodka, un vent odorant, entêtant, soufflait au-dessus des longues rangées de fourgons, les marmottes sifflaient dans le lointain, la steppe donnait envie d'aller, loin, plus loin encore des lieux habités et de la fumée des maisons blanchies.

Une semaine avant le retour, Andréï Tomiline, frère d'Ivan l'artilleur, avait reçu la visite de sa femme. Elle avait apporté des petits pains au lait cuits à la maison, toutes sortes de provisions et un tas de nouvelles du village.

Elle était repartie le lendemain de grand matin en emportant les salutations et les instructions des hommes à leurs familles et à leurs proches. Stépane Astakhov fut le seul à ne pas lui confier de commission. La veille, il était tombé malade, il se soignait à la vodka et ne voulait voir personne au monde, pas même la femme Tomiline. Il n'était pas allé à l'instruction ; sur sa demande, l'infirmier lui avait fait une saignée et posé sur la poitrine une douzaine de sangsues. Assis, en chemise de dessous, contre la roue de sa voiture (la coiffe blanche de sa casquette était sale d'avoir frotté contre la graisse de la roue) il regardait, en faisant la moue, les sangsues gonflées de sang noir sur les saillies bombées de sa poitrine.

Debout à côté de lui, l'infirmier régimentaire fumait en soufflant sa fumée

par les intervalles de ses quelques dents.

— Ça se tasse ?

— Ça dégage la poitrine. Le cœur serait plutôt plus à son aise…

— Les sangsues, il n’y a rien au-dessus !

Tomiline s’approcha d’eux, fit un clin d’œil à Stépane.

— Stépane, je voudrais te dire un mot.

— Dis.

— Viens une minute.

Stépane se leva en geignant et s’éloigna avec Tomiline.

— Eh bien, vide ton sac.

— Ma femme est venue… Elle est repartie aujourd’hui.

— Ah…

— On raconte des choses sur ta femme dans le village…

— Quoi ?

— Pas que du bien.

— Hein ?

— Elle a des relations avec Grichka Mélékhov… Ouvertement…

Stépane blêmit, arracha les sangsues de sa poitrine, les écrasa du pied. Quand la dernière fut écrasée, il boutonna le col de sa chemise, puis le déboutonna d’un air apeuré… Ses lèvres devenues blanches bougeaient sans cesse : tremblotantes, elles s’abandonnaient à un sourire absurde, ou bien se serraient pour faire une boule bleuâtre… Tomiline avait le sentiment de le voir mâcher quelque chose de dur et résistant sous la dent. Petit à petit, le visage reprit sa couleur, les lèvres se figèrent, serrées de l’intérieur par les dents. Stépane prit sa casquette, frotta la tache de graisse de la coiffe blanche, l’étala plus encore et dit d’une voix forte :

— Merci pour les nouvelles.

— J’ai voulu te prévenir… Tu m’excuseras… Paraît que c’est comme ça…

De compassion, Tomiline donna une chiquenaude sur sa cuisse et gagna son cheval encore sellé. Un brouhaha de voix emplissait le camp. Les Cosaques revenaient de l’escrime. Stépane resta immobile une minute, examinant d’un air

sévère et concentré la tache noire de sa casquette. Une sangsue agonisante, à moitié écrasée, grimpait le long de sa botte.

12

Il restait une semaine et demie jusqu’au retour des Cosaques.

Aksinia s’abandonnait frénétiquement à son amour amer et tard venu. En dépit des menaces de son père, Grigori allait chez elle en cachette à la nuit et rentrait à l’aube.

Au bout de quinze jours, il était épuisé comme un cheval qui eût fait un trajet au-dessus de ses forces.

Les nuits sans sommeil avaient bleui la peau brune de son visage aux pommettes saillantes, ses yeux noirs et secs avaient un regard fatigué au fond de leurs orbites creusées.

Aksinia ne cachait plus son visage dans son fichu, les cernes profonds de ses yeux étaient noirs et lugubres ; ses lèvres avides, gonflées, légèrement retroussées riaient d’une manière inquiète et provocante.

Si extraordinaire, si évidente était leur folle liaison, si frénétique cette flamme dont ils brûlaient tous deux sans honte et sans se cacher de personne, maigrissant et noircissant aux yeux des voisins, que les gens qui les rencontraient étaient gênés, sans savoir pourquoi, de les regarder.

Les camarades de Grigori qui l’avaient plaisanté au début sur sa liaison avec Aksinia se taisaient maintenant en sa présence et se sentaient mal à l’aise, embarrassés. Les femmes qui, dans le fond, l’enviaient condamnaient Aksinia, elles attendaient avec une joie mauvaise le retour de Stépane et n’en pouvaient plus de curiosité. Toutes leurs suppositions tournaient autour du dénouement.

Si Grigori avait fréquenté Aksinia en affectant de se cacher aux yeux des gens, si Aksinia avait couché avec Grigori en observant un secret relatif et sans se refuser à d’autres, il n’y aurait rien eu là d’inhabituel ni de choquant. Le village aurait causé, puis il aurait cessé de causer. Mais ils vivaient leur amour presque sans se cacher, ils étaient liés par quelque chose de grand, qui ne ressemblait pas à une liaison fugace et c’est pourquoi le village jugea que cela était criminel et immoral, et le village se consumait dans une attente malsaine : Stépane va venir, il va trancher le nœud.

Dans la chambre, au-dessus du lit, il y a une ficelle tendue. Des bobines

vides, blanches et noires, sont enfilées dessus. Elles sont là pour faire beau. Les mouches y passent la nuit, il y a une toile d'araignée tissue de la ficelle au plafond. Grigori a la tête posée sur le bras nu et frais d'Aksinia et il regarde le chapelet de bobines au-dessus de lui. Avec sa main libre, de ses doigts épaissis par le travail, Aksinia démêle sur la tête renversée de Grigori ses boucles rêches comme le crin de cheval. Les doigts d'Aksinia sentent le lait de vache chaud ; quand Grigori tourne la tête et enfonce son visage dans l'aisselle d'Aksinia, une odeur douceâtre et pénétrante, comme de houblon fermenté, frappe ses narines, une odeur de sueur de femme.

Outre le lit de bois peint orné aux quatre coins de boules faites au tour, il y a dans la chambre, à côté de la porte, un vaste coffre ferré contenant le trousseau et les toilettes d'Aksinia. Dans le coin d'honneur, une table, avec une toile cirée qui représente le général Skobélev galopant sur des étendards abaissés devant lui ; deux chaises et, au-dessus de la table, les icônes avec des auréoles misérables en papier de couleur. De chaque côté, sur le mur, des photographies souillées par les mouches. Un groupe de Cosaques, toupets relevés, poitrines bombées portant des chaînes de montres, sabres au clair : Stépane et ses camarades au temps de leur service actif. Au portemanteau, un uniforme de Stépane. La lune regarde par la fente des volets et caresse sans assurance les deux galons blancs de maréchal des logis sur l'épaulette.

Aksinia soupire et baise Grigori un peu au-dessus de la racine du nez, là où les sourcils se réunissent.

— Gricha, mon petit épi de blé…

— Qu'est-ce que tu as ?

— Il reste neuf jours…

— C'est encore pas demain.

— Qu'est-ce que je vais faire, Gricha ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

Aksinia contient un soupir et de nouveau caresse et démêle le toupet embroussaillé de Grichka.

— Stépane me tuera… dit-elle d'un ton mi-affirmatif, mi-interrogatif.

Grigori ne répond pas. Il a sommeil. Il décolle péniblement ses paupières et découvre juste au-dessus de lui le scintillement bleuté des yeux noirs d'Aksinia.

— Quand mon mari sera là, tu me laisseras tomber, c'est sûr ? Tu auras

peur ?

— Pourquoi aurais-je peur, moi ? Toi tu es sa femme, c'est à toi d'avoir peur.

— Quand on est tous les deux, je n'ai pas peur, mais pendant la journée je réfléchis, alors la peur me prend…

Grigori bâille en roulant la tête et dit :

— Stépane qui revient, c'est encore rien. Voilà mon père qui veut me marier.

Il sourit et veut ajouter quelque chose, mais il sent le bras d'Aksinia qui soudain cède sous sa tête, s'enfonce dans l'oreiller, tremble, puis se raffermit au bout d'une seconde et se remet comme avant.

— Qui est-ce qu'il a demandée ? interroge Aksinia d'une voix étouffée.

— Il n'a pas encore fait la demande. Ma mère a l'air de dire qu'il irait trouver les Korchounov, pour leur Natalia.

— Natalia… Natalia… jolie fille. Très jolie. Bon, marie-toi. L'autre jour je l'ai vue à l'église… Bien habillée…

Aksinia parle vite, mais sa voix se perd, et ce sont des mots sans vie, sans couleur et qu'on entend à peine.

— Qu'elle soit jolie, j'en ai rien à faire. C'est avec toi que je voudrais me marier.

Aksinia retire brusquement son bras de sous la tête de Grigori, et regarde par la fenêtre, les yeux secs. Dehors, la nuit est jaune et brillante. Une ombre lourde tombe du hangar. Les grillons chantent. Au bord du Don les libellules vrombissent et leur voix basse et morose pénètre dans la chambre par l'unique fenêtre.

— Gricha !

— Tu as une idée ?

Aksinia saisit les mains de Grigori, ses mains rétives et insensibles aux caresses, les serre contre sa poitrine, contre ses joues froides et blêmes et crie d'une voix gémissante :

— Pourquoi t'es-tu accroché à moi, démon ! Qu'est-ce que je vais faire ?… Gri-i-ichka !… Tu m'arraches mon âme… Je suis perdue… Stépane va rentrer : qu'est-ce que je vais lui dire ?… Qui viendra me défendre ?…

Grigori se tait. Aksinia regarde tristement son beau nez bien dessiné, ses yeux dans l'ombre, ses lèvres muettes… Et soudain le torrent emporte la digue :

Aksinia baise furieusement son visage, son cou, ses mains, la broussaille rude, noire et frisée de sa poitrine. Elle murmure, de temps à autre, haletante (et Grigori sent comme elle tremble) :

— Gricha, ma petite fille… mon chéri… Allons-nous-en. Mon chéri ! Quittons tout, allons-nous-en. Je quitterai mon mari et tout pourvu que tu sois là… Allons-nous-en dans les mines, loin. Je t'aimerai, je serai gentille… J'ai un oncle qui est gardien aux mines Paramonov, il nous aidera… Dis un petit quelque chose au moins…

Grigori lève son sourcil gauche en accent circonflexe, il réfléchit, soudain il ouvre ses yeux brûlants de Turc. Ils rient. Ils étincellent de moquerie.

— Tu es bête, Aksinia, tu es bête ! Tu bavardes, et ça ne veut rien dire. Quoi, où veux-tu que j'aille si je quitte la ferme ? Et puis, l'année prochaine, je fais mon service. Non, ça ne marche pas… Je ne quitterai jamais la terre. C'est la steppe ici, on respire, mais là-bas ? L'hiver dernier, je suis allé à la gare avec le père, j'ai pensé mourir. Ces locomotives qui hurlent, cet air qui est plein de charbon brûlé. Comment les gens vivent, je n'en sais rien, peut-être qu'ils sont habitués même à cette fumée…

Grigori crache et répète :

— Je ne quitterai jamais le village.

Au-dehors, la nuit s'obscurcit. Un petit nuage passe sur la lune. La lumière jaune épandue dans la cour pâlit, les ombres fines s'effacent ; et l'on ne saurait plus dire ce que c'est qui est noir derrière la clôture : bois coupé de l'année passée ou mauvaises herbes poussées là.

Dans la chambre aussi, l'ombre se fait plus épaisse, les galons de maréchal des logis sur l'uniforme cosaque pendu à la fenêtre ternissent, dans l'obscurité grise et dense Grigori ne voit pas frissonner les épaules d'Aksinia ni tressaillir silencieusement sur l'oreiller sa tête, qu'elle serre dans ses mains.

13

Du jour de la visite de la femme Tomiline au camp, Stépane avait enlaidi. Les sourcils lui tombaient sur les yeux, une ride profonde et dure traversait obliquement son front. Il parlait peu avec ses camarades, s'emportait et cherchait querelle pour des riens, il s'engueula sans raison avec l'adjudant Pléchakov ; quant à Pétro Mélékhov, il ne le regardait presque plus. Les liens d'amitié qui les avaient unis étaient rompus. La lourde colère qui bouillait en lui l'emportait comme un cheval emballé. Au moment de rentrer au village, ils étaient ennemis.

Il fallait bien qu'une occasion se présentât pour précipiter le dénouement des relations vagues et hostiles qui s'étaient établies entre eux les derniers temps. Ils se retrouvaient cinq pour rentrer du camp. Le cheval de Pétro et celui de Stépane avaient été attelés à la voiture. Andréï Tomiline, qui avait la fièvre, était couché à l'intérieur, sous une capote. Fédot Bodovskov étant trop paresseux, c'est Pétro qui conduisait. Stépane marchait à côté de la voiture, coupant à coups de cravache les têtes pourpres des chardons sur le bord de la route. Il pleuvait. La terre noire, épaisse, s'enroulait aux roues comme du goudron. Le ciel d'automne enveloppé de nuages était plombé. La nuit tomba. On avait beau regarder : pas le moindre village éclairé. Pétro distribuait généreusement les coups de fouet aux chevaux. Soudain, Stépane cria dans l'obscurité :

— Alors quoi… Ton cheval, tu le ménages, et le mien ne perd pas un coup de fouet !

— Regarde mieux. Celui qui ne tire pas, c'est celui-là que je presse.

— Fais attention que je ne te mette pas dans les brancards. Les Turcs, c'est fort…

Pétro lâcha les rênes.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Ça va, reste assis.

— Tu ferais mieux de te taire.

— Pourquoi tu le cherches ? dit Khristonia de sa voix profonde en

approchant son cheval de Stépane.

Celui-ci ne répondit pas. On ne pouvait voir son visage dans le noir. Une demi-heure se passa en silence. La boue bruissait sous les roues. Une pluie somnolente et comme passée au tamis faisait résonner la bâche. Pétro avait lâché les rênes, il fumait. Il passait en revue dans sa tête toutes les injures qu'il dirait à Stépane à leur prochaine altercation. Il bouillait de colère. Il avait envie de cingler cette canaille de Stépane, de se moquer de lui.

— Pousse-toi. Laisse-moi entrer à l'intérieur.

Stépane poussa légèrement Pétro et sauta sur le marchepied.

A ce moment la voiture fit un bond inattendu et s'arrêta. Les chevaux glissaient dans la boue et piétinaient, des étincelles jaillissaient sous les fers. Le palonnier grinça.

— Ho !… cria Pétro, et il sauta de la voiture.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'inquiéta Stépane.

Khristonia arriva au galop.

— Il y a de la casse, malheureux ?

— Fais de la lumière !

— Qui a des allumettes ?

— Stépane, passe les allumettes !

A l'avant, un cheval se débattait en s'ébrouant. Quelqu'un craqua une allumette. Un petit rond de lumière orangée, et de nouveau les ténèbres. Les mains tremblantes, Pétro tâtait le dos du cheval tombé. Il tira la bride.

— Hue !…

Le cheval soupira, se coucha sur le côté, le timon craqua.

Stépane accouru alluma toute une pincée d'allumettes. Son cheval gisait, la tête renversée, une jambe de devant enfoncée jusqu'au genou dans un trou de marmotte.

Khristonia détacha en hâte les traits.

— Dégage-lui la jambe !

— Dételle le cheval de Pétro, allez, vite !

— Attends, m-malheureux ! Ho !…

— Il rue, le Satan. Tire-toi de là !…

On mit péniblement sur pieds le cheval de Stépane. Pétro, couvert de boue, le tenait par la bride, Khristonia se traînait à genoux dans la boue et tâtait la jambe inerte.

— Ça se pourrait bien qu'elle soit cassée… dit-il de sa voix profonde.

Fédot Bodovskov tapota le dos tremblant du cheval.

— Tiens, fais-le avancer. Peut-être qu'il va marcher.

Pétro tira les rênes à lui. Le cheval fit un bond sans s'appuyer sur sa patte de devant gauche, et hennit. Tomiline avait passé les manches de sa capote et piétinait tristement autour du cheval.

— Ah ! Misère !… Le cheval est perdu ! Ah !…

Stépane, qui s'était tu jusqu'alors, semblait n'attendre que cela : il repoussa Khristonia et se jeta sur Pétro. Il avait visé à la tête, mais il manqua son coup, et frappa à l'épaule. Ils s'empoignèrent, tombèrent dans la boue. On entendit une chemise se déchirer. Stépane avait renversé Pétro, lui avait écrasé la tête sous son genou et le bourrait de coups de poing. Khristonia les sépara en jurant.

— Qu'est-ce qui te prend ?… cria Pétro en crachant le sang.

— Apprends à conduire, vermine ! Regarde ta route !…

Pétro cherchait à s'arracher des mains de Khristonia.

— Hé là ! Hé là ! Hé là ! Tu vas pas nous faire des bêtises ! gronda celui-ci en le maintenant d'une main contre la voiture.

On attela à côté du cheval de Pétro le cheval de Fédot Bodovskov, qui était petit mais robuste.

— Monte le mien ! ordonna Khristonia à Stépane.

Lui-même grimpa dans la voiture à côté de Pétro.

A minuit, ils arrivèrent au village de Gnilovskoï. Ils s'arrêtèrent à la première maison. Khristonia alla demander l'hospitalité pour la nuit. Sans faire attention au mâtin qui s'accrochait aux pans de sa capote, il s'appuya lourdement contre la fenêtre, ouvrit le volet et gratta la vitre de l'ongle.

— Patron !

Bruissement de la pluie, hurlement rauque des chiens.

— Patron ! Hé ! bonnes gens ! Permettez-nous de passer la nuit chez vous.

Hein ? Sommes des réservistes, retour de période. Combien ? Sommes cinq. Aha, bon. Le Christ vous le rendra. Entrez ! cria-t-il, tourné vers le portail.

Fédot fit entrer les chevaux. Il trébucha contre une auge à cochons laissée au milieu de la cour et lança un juron. On installa les chevaux sous l'auvent du hangar. Tomiline, qui claquait des dents, entra dans la maison. Pétro et Khristonia restèrent dans la voiture.

A l'aube, on s'apprêta à partir. Stépane sortit de la maison ; une antique petite vieille courbée trottinait derrière lui. Khristonia, qui était en train d'atteler les chevaux, lui dit avec commisération :

— Hé, grand-mère, tu es bien pliée ! Au moins, c'est pratique pour faire les courbettes à l'église, tu te baisses un peu, tu es tout de suite par terre.

— Ah ! mon poulet, mon garde impérial, je suis peut-être bonne pour les courbettes, mais toi tu serais bon à faire un gibet pour les chiens… Chacun fait ce qu'il peut.

La vieille sourit sévèrement, montrant à Khristonia étonné une rangée de petites dents saines et serrées.

— Dis donc, tu en as des dents, un vrai brochet ! Tu ferais bien de m'en donner une dizaine. Tu vois, je suis jeune et je n'ai rien pour mordre.

— Et qu'est-ce qui me restera, mon bon ?

— On te mettra des dents de cheval, grand-mère. De toute façon il faut mourir, et dans l'autre monde on ne regarde pas les dents : les saints, on ne les prend pas chez les Tziganes.

— Laisse tomber, Khristonia, dit Tomiline en souriant, et il monta dans la voiture.

La vieille accompagna Stépane sous l'auvent du hangar.

— Lequel est-ce ?

— Le moreau, soupira Stépane.

La vieille posa sa canne à terre et souleva d'un geste fort et masculin la jambe abîmée du cheval. Elle tâtait la rotule de ses doigts fins et tordus. Le cheval couchait les oreilles, découvrait ses gencives brunes, fléchissait de douleur sur ses jambes de derrière.

— Non, mon petit Cosaque, ce n'est pas cassé. Laisse-le moi, je le soignerai.

— Crois-tu que ça s'arrangera, grand-mère ?

— Si ça s’arrangera ? Personne ne le sait, mon joli. Mais ça devrait.

Stépane fit un geste d’abandon et gagna la voiture.

— Alors, tu le laisses ou non ? dit la vieille derrière lui, clignant les yeux.

— Ça va, je le laisse.

— Elle le guérira : tu le laisses avec trois pattes, tu le retrouveras sans une seule. Un drôle de vétérinaire bossu que tu as trouvé là.

Et Khristonia éclata de rire.

14

— … Je languis après lui, grand-mère. Je me dessèche à vue d’œil. Je n’arrive pas à resserrer ma jupe assez vite, elle est plus large tous les jours… Quand il passe devant la cour, mon cœur se met à bouillir… je tomberais par terre, je baiserais ses traces… Peut-être qu’il m’a jeté un sort ?… Fais quelque chose, grand-mère ! On veut le marier… Fais quelque chose, ma bonne ! Le prix que tu voudras je te le donnerai. Je vendrai ma dernière chemise, mais fais quelque chose !

De ses yeux brillants cernés d’une dentelle de rides, la mère Drozdikha regarde Aksinia et ces paroles amères lui font hocher la tête.

— C’est le gars de qui ?

— De Pantéléï Mélékhov.

— Le Turc ?

— Oui.

La bonne femme semble mâchonner quelque chose de sa bouche tombante et tarde à répondre.

— Viens demain matin, ma belle, le plus tôt possible. Viens au point du jour. Nous irons au Don, au bord de l’eau. Nous viderons ton chagrin. Apporte une pincée de sel de chez toi. C’est tout.

Aksinia enveloppe son visage dans un petit châle jaune et sort de la cour, penchée en avant.

Sa silhouette sombre se dissout dans la nuit. Les semelles de ses bottines claquent sèchement. Ses pas s’éteignent. Quelque part, au bout du village, on se bat, on vocifère des chansons.

A l’aube, Aksinia, qui n’avait pas dormi de la nuit, était devant la fenêtre de Drozdikha.

— Grand-mère ?

— Qui est là ?

— Moi, grand-mère. Lève-toi.

— Je m’habille tout de suite.

Elles descendirent le chemin qui mène au Don. A l’embarcadère, à côté de la passerelle, l’avant-train d’une charrette abandonnée émergeait de l’eau. Le sable de la rive piquait comme de la glace. Une brume humide et froide montait du fleuve.

Drozdikha avait pris la main d’Aksinia dans sa main osseuse et la tirait vers l’eau.

— Tu as le sel ? Donne. Fais le signe de croix vers le soleil.

Aksinia se signa. Elle jeta un regard de haine vers le rose heureux de l’orient.

— Prends de l’eau dans le creux de ta main. Bois ! commanda Drozdikha.

Aksinia but, en trempant les manches de sa blouse. La bonne femme, semblable à une araignée noire, était accroupie, les jambes écartées au-dessus de l’eau paresseuse, et marmonnait. Quelques mots parvenaient aux oreilles d’Aksinia :

« Sources glacées qui coulez des profondeurs… la chair ardente… comme une bête féroce dans le cœur… langueur maligne… et par la Sainte Croix… mère très pure, mère très sainte… Grigori l’esclave de Dieu… »

Drozdikha jeta du sel sur le sable humide, en éparpilla sur l’eau, et le reste fut pour la poitrine d’Aksinia.

— Jette un peu d’eau par-dessus ton épaule. Vite.

Aksinia s’exécuta. Pleine d’angoisse et de colère, elle regarda les joues brunies de Drozdikha.

— C’est tout ?

— Va, ma chérie, va dormir. C’est tout.

Aksinia arriva chez elle toute essoufflée d’avoir couru, les vaches meuglaient dans l’étable. Daria Mélékhov, rouge et ensommeillée, levant les jolis arcs de ses sourcils, menait ses vaches au troupeau. Voyant Aksinia passer en courant devant elle, elle sourit.

— Bien dormi, voisine ?

— Oui, Dieu merci.

— Où donc que tu as voyagé si matin ?

— Là-bas, quelque part, j’avais à faire.

Les cloches sonnèrent l’angélus. Des sons cuivrés rejaillissaient fragiles, friables. Dans la rue, un petit berger faisait claquer son fouet.

Aksinia avait fait sortir en hâte ses vaches et porté le lait dans le vestibule pour le passer. Elle avait essuyé à son tablier ses bras nus jusqu’aux coudes ; toute à ses pensées, elle versait le lait dans la passoire qui se couvrait de mousse. Un bruit de roues perçant résonna dans la rue. Des chevaux hennirent. Aksinia posa le seau et alla regarder à la fenêtre.

Stépane s’approchait de la barrière, la main sur la poignée de son sabre. Des Cosaques galopaient à qui mieux mieux vers la place. Aksinia roula son tablier en boule dans ses mains et s’assit sur le banc. Des pas sur le perron… Des pas dans le vestibule… Des pas derrière la porte…

Stépane, amaigri, lointain, s’arrêta sur le seuil.

— Eh bien…

Aksinia, ondulant de tout son grand corps plein, alla à sa rencontre.

— Frappe, dit-elle d’une voix traînante, et elle se tourna de côté.

— Eh bien, Aksinia…

— Je ne te cache rien : j’ai péché. Frappe, Stépane !

Elle était en face de lui, la tête rentrée dans les épaules, toute recroquevillée, protégeant seulement son ventre de ses mains. Ses yeux cernés de noir dans son visage défiguré, rendu stupide par la peur, le regardaient sans ciller. Stépane chancela et passa devant elle. Une odeur de sueur d’homme et d’absinthe amère imprégnait sa chemise sale. Il se coucha sur le lit sans quitter sa casquette. Sans se lever, d’un mouvement d’épaules, il se débarrassa de son baudrier. Sa moustache châtaine toujours crânement frisée tombait flasque. Aksinia le regardait de biais sans tourner la tête. De temps en temps elle frissonnait. Stépane avait posé les pieds sur le dossier du lit. La boue visqueuse coulait de ses bottes. Il regardait au plafond, ses doigts jouaient avec la dragonne de cuir de son sabre.

— Tu n’as pas encore fait le manger ?

— Non…

— Donne-moi quelque chose à bouffer.

Il mangea du lait dans une tasse, avec une cuiller, suça ses moustaches. Il mâcha longuement son pain, des bosses roulaient sous la peau rosée de ses joues. Aksinia était debout devant le poêle. Elle regardait avec une terreur

brûlante les petites oreilles cartilagineuses de son mari, qui remuaient de haut en bas pendant qu'il mangeait.

Stépane se leva de table et se signa.

— Raconte, ma chérie, demanda-t-il brièvement.

Aksinia, la tête basse, desservait la table. Elle ne répondit pas.

— Raconte comme tu as attendu ton mari, comme tu as gardé son honneur. Hein ?

Un coup terrible à la tête souleva de terre les pieds d'Aksinia et la projeta sur le seuil. Son dos heurta le chambranle de la porte, elle poussa un « ah ! » étouffé.

Stépane pouvait renverser un Cosaque de la Garde d'un coup adroitement porté à la tête ; que dire d'une femme faible et molle ? Était-ce la peur qui soutenait Aksinia ? Son tempérament vivace de femme était-il capable de tout encaisser ? Elle revint à elle, reprit son souffle et se mit à quatre pattes.

Stépane, au milieu de la pièce, avait allumé une cigarette et n'avait pas vu Aksinia se redresser. Il jeta sa blague sur la table, mais elle claquait déjà la porte derrière elle. Il se lança à sa poursuite.

Couverte de sang, elle volait vers la clôture qui séparait leur cour de celle des Mélékhov. C'est là qu'il la rattrapa. Sa main noire tomba comme un épervier sur sa tête. Ses doigts se resserrèrent sur les cheveux d'Aksinia. Il l'attira à lui, puis la projeta à terre, dans la cendre, la cendre du poêle, qu'elle épandait chaque jour contre la clôture.

Un mari qui piétine sa femme à coup de bottes, les mains derrière le dos. Rien à dire. Alexéï Chamil le manchot, qui passait, regarda la scène, cligna les yeux, et un large sourire écarta sa barbiche embroussaillée : on ne comprenait que trop bien pourquoi Stépane corrigeait son épouse.

Chamil fût bien resté pour voir – c'était toujours intéressant – s'il finirait par la tuer. Mais il n'était pas une commère.

De loin, on aurait pu croire que Stépane dansait la cosaque. C'est ce qu'avait pensé Grichka en le voyant sauter sur place, de la fenêtre de sa chambre. Soudain, il comprit et se précipita hors de la maison. Il s'approcha de la clôture sur la pointe des pieds, serrant convulsivement ses poings contre sa poitrine ; Pétro le suivait du pas lourd de ses bottes.

Grigori se jeta de tout son élan sur Stépane, qui ne se doutait de rien, et le

frappa par derrière. Stépane chancela, puis se retourna et s'avança sur lui comme un ours.

Les frères Mélékhov se battaient sauvagement. Ils s'acharnèrent sur Stépane comme des corbeaux sur une charogne. Plusieurs fois Grichka tomba à terre, abattu par le poing de plomb de Stépane. Il n'était pas tout à fait de taille à se mesurer avec lui. Cette petite anguille de Pétro ployait sous les coups comme le roseau sous le vent, mais tenait ferme sur ses jambes.

Stépane, un œil brillant – l'autre était enflé et couleur de prune pas mûre – reculait vers le perron.

Khristonia, qui était venu demander une bride à Pétro, les sépara.

— Rompez ! (Il agita ses mains qui ressemblaient à des tenailles). Rompez ou je préviens l'ataman !

Pétro cracha dans sa main avec précaution un peu de sang et la moitié d'une dent, et dit d'une voix rauque :

— Viens, Gricha. On finira bien par l'avoir…

— Tâche de me retomber sous la main ! menaçait, du perron, Stépane tout couvert de bleus.

— Ça va, ça va !

— Ça ira moins bien quand je t'aurai arraché l'âme avec les tripes.

— C'est sérieux ou c'est pour rire ?

Stépane descendit du perron rapidement. Grichka se précipita à sa rencontre, mais Khristonia le repoussa dans la barrière en lui disant :

— Essaie seulement, je te tue comme un chien !

Depuis ce jour, une haine solide comme un nœud kalmouk était tressée entre les Mélékhov et Stépane Astakhov.

Grigori Mélékhov ne devait défaire ce nœud que deux ans plus tard, en Prusse Orientale, sous la ville de Stolypine.

15

— Dis à Pétro d’atteler la jument et son cheval.

Grigori sortit dans la cour. Pétro tirait la voiture de dessous le hangar.

— Le père dit que tu attelles la jument et ton cheval.

— Je le sais bien. Il ne pourrait pas la fermer ! répondit Pétro en relevant le timon.

Pantéléï Prokofiévitch, solennel comme le marguillier à la messe, finissait sa soupe aux choux. Il ruisselait de sueur.

Douniachka jeta un regard rapide sur Grigori et cacha son sourire coquin de jeune fille à l’ombre fraîche de ses paupières. Ilinitchna, courtaude et grave, dans son châle de fête jaune paille, dissimulait aux coins de ses lèvres son inquiétude maternelle. Elle regarda Grigori et dit au vieux :

— As-tu fini de t’empiffrer, Pantéléï ? A croire que tu meurs de faim !

— Tu ne peux pas me laisser manger ? Rouspéteuse, va !

La longue moustache de Pétro, blonde comme les blés, apparut à la porte.

— S’il vous plaît, messieurs dames, le phaéton est avancé.

Douniachka pouffa de rire et cacha son visage derrière sa manche.

Daria traversa la cuisine et examina le prétendant en soulevant les arceaux fins de ses sourcils.

La tante Vassilissa, une veuve madrée, cousine d’Ilinitchna, accompagnait la famille en qualité de marieuse. Elle s’était blottie la première dans la voiture, elle branlait sa tête ronde comme une bille et riait en découvrant des dents noires et de travers.

Pantéléï Prokofiévitch l’admonesta :

— Écoute, Vassilissa, là-bas, faudra pas rigoler. Tu es capable de gâter toute l’affaire avec ta gueule. Tes dents, c’est comme des ivrognes : une qui penche d’un côté, une autre de l’autre…

— Hé ! mon cousin. Ce n’est pas pour moi qu’on fait la demande. Ce n’est

pas moi le garçon.

— C’est vrai, mais ça n’empêche pas qu’il ne faut pas que tu ries. Tes dents sont trop… Elles sont déjà tellement noires… c’est dégoûtant à regarder.

Vassilissa se vexa. Cependant, Pétro ouvrait le portail, Grigori prenait les rênes qui sentaient le cuir, et sautait sur le siège. Pantéléï Prokofiévitch et Ilinitchna étaient assis l’un à côté de l’autre à l’arrière, comme deux jeunes mariés.

— Tu peux fouetter ! cria Pétro en lâchant la bride.

— Allez, diable ! Grichka se mordit la lèvre et lança un coup de fouet à l’un des deux chevaux, qui remuait les oreilles.

Les deux bêtes tendirent leurs traits et partirent vivement.

— Attention ! tu vas t’accrocher !… cria Daria, mais la voiture vira brusquement et s’éloigna à grand fracas, bondissant sur les mottes de terre du bord de la route.

Grigori, penché sur le côté, excitait du fouet le cheval d’armes de Pétro qui faisait le fou dans l’attelage. Pantéléï Prokofiévitch tenait sa barbe dans sa main comme s’il craignait que le vent ne l’emportât.

— Fous-en un coup à la jument ! siffla-t-il, penché vers Grigori et roulant les yeux de tous les côtés.

Ilinitchna avait essuyé avec la manche brodée de sa blouse une petite larme que l’air vif lui avait tirée et, les yeux mi-clos, regardait sur le dos de Grigori frémir la chemise de satin bleu gonflée par le vent. Les Cosaques qu’ils rencontraient s’écartaient sur leur passage et les suivaient longtemps du regard. Les chiens sortaient des cours de fermes et venaient rouler jusque sous les pas des chevaux. Leurs aboiements étaient couverts par le grondement des roues ferrées de neuf.

Grigori n’avait ménagé ni le fouet ni les chevaux, et dix minutes plus tard, le village était derrière eux, ils longeaient les jardins verts des dernières fermes au bord de la route.

La vaste maison Korchounov. La palissade. Grigori tira sur les rênes et la voiture interrompit au milieu d’une phrase le bavardage métallique de ses roues ; elle était arrêtée devant un portail peint, finement sculpté.

Grigori resta à côté des chevaux, tandis que Pantéléï Prokofiévitch boitillait vers le perron, entraînant derrière lui dans un bruissement de jupes Ilinitchna

rouge comme un pavot et Vassilissa, les lèvres imperturbablement soudées. Le vieux se hâtait, craignant de perdre la hardiesse dont il avait fait provision en route. Il trébucha contre la première marche, qui était haute, et cogna sa mauvaise jambe ; grimaçant de douleur, il monta les marches fraîchement lavées en tapant violemment des pieds.

Il entra dans la maison presque en même temps qu'Ilinitchna. Il n'avait pas avantage à être debout à côté de sa femme, elle était nettement plus grande que lui ; aussi il s'écarta d'un pas en avant, s'arrêta, repliant la jambe comme un coq, ôta sa casquette et se signa devant l'icône noire aux caractères brouillés.

— Tout le monde va bien ?

— Dieu merci ! répondit en se levant du banc, le maître de la maison, un vieux Cosaque de petite taille, couvert de taches de rousseur.

— C'est de la visite, Miron Grigoriévitch !

— Toujours heureux de vous voir. Maria, apporte des sièges.

La maîtresse de maison, une femme âgée à la poitrine plate, essuya les tabourets pour la forme et les offrit aux arrivants. Pantéléï Prokofiévitch s'assit sur le bord d'un tabouret, tout en essuyant avec son mouchoir son front basané couvert de sueur.

— Eh bien, nous venons pour affaire, commença-t-il sans détours.

A ce moment de son discours, Ilinitchna et Vassilissa s'assirent elles aussi en relevant leurs jupes.

— Raconte : pour quelle affaire au juste ? dit le maître de la maison en souriant.

Grigori entra, jeta un rapide coup d'œil autour de lui.

— Bien dormi ?

— Dieu merci, répondit la maîtresse de maison d'une voix traînante.

— Dieu merci, confirma le maître de maison. Les taches de rousseur qui couvraient son visage devinrent brunes : il venait seulement de deviner le but de la visite. Dis qu'on mène leurs chevaux à l'enclos. Qu'on leur donne du foin ! dit-il, tourné vers sa femme.

Celle-ci sortit.

— Nous avons une petite affaire à vous proposer… continua Pantéléï Prokofiévitch. Il tripotait le jais frisé de sa barbe, tiraillait d'émotion sa boucle

d’oreille. Vous avez une fille à marier, nous avons un garçon… Y aurait-il pas moyen de s’entendre ? On voudrait savoir si vous la mariez cette année ? Sinon, on pourrait peut-être s’allier ?

— Comment vous dire ?… Le maître de maison gratta sa tête dégarnie. Il faut avouer que nous ne pensions pas la promettre cette année-ci. On a du travail par-dessus la tête ici, et ce n’est pas qu’elle soit bien vieille. Elle vient d’avoir ses dix-huit printemps. Pas vrai, Maria ?

— C’est vrai.

— C’est le bel âge maintenant, pourquoi la garder ? Vous croyez qu’il n’y a pas assez de vieilles filles ? intervint Vassilissa, en se trémoussant sur son tabouret. (Le balai qu’elle avait volé dans le vestibule et fourré sous sa blouse la piquait ; c’était la tradition : le marieur qui volait un balai chez la fiancée ne s’exposait pas à un refus.)

— On est déjà venu nous la demander au début du printemps. Elle ne restera pas vieille fille. C’est une fille – pour ça il faut remercier le Bon Dieu – qui sait tout faire, aux champs comme à la maison, répondit la femme de Korchounov.

Pantéléï Prokofiévitch se mêla au caquetage des femmes :

— S’il se trouve un gars comme il faut, vous pouvez bien la marier.

— La marier, ce n’est pas la question, dit le maître de la maison en se grattant la tête. On la mariera quand on voudra.

Pantéléï Prokofiévitch prit cela pour un refus et commença à s’échauffer.

— C’est votre affaire, bien sûr… Un garçon, c’est comme un pèlerin, ça s’adresse où ça veut. Mais si vous cherchez, par exemple, un fils de marchand ou quelque chose dans ce genre-là, alors ce n’est pas pareil, excusez-nous.

L’affaire semblait perdue : Pantéléï Prokofiévitch soufflait, le rouge lui montait au visage, la mère de la jeune fille gloussait comme une couveuse à l’ombre d’un vautour, mais Vassilissa intervint au moment opportun. Elle versa d’une voix très douce une pluie de paroles comme une poudre calmante sur une brûlure, et recolla les morceaux cassés.

— Enfin, voyons, mes bons amis ! Puisque nous parlons de cette affaire, nous devons la conclure comme il faut, et pour le bonheur de nos enfants… Natalia par exemple… on ne trouverait pas sa pareille dans le monde entier ! Le travail lui fond dans les doigts : tout ce qu’elle sait faire de ses mains ! quelle ménagère ! Et comme fille, bonnes gens, vous pouvez voir vous-même ! (Elle arrondissait les bras d’un air engageant, tournée vers Pantéléï Prokofiévitch et la

maussade Ilinitchna.) Et le garçon comment il est ! Quand je le vois, ça me fait un coup au cœur tellement il ressemble à défunt mon Doniouchka… et c'est une famille qui sait travailler. Pantéléï – vous pouvez demander – tout le monde le connaît, il fait le bien tout autour de lui… Franchement, sommes-nous les ennemis de nos enfants ?

La petite voix gazouillante de la marieuse coulait comme de la mélasse dans les oreilles de Pantéléï Prokofiévitch. Le vieux Mélékhov écoutait et pensait avec admiration : « Comme elle y va, la diablesse, quelle langue ! Elle parle comme elle tricote. Ça file, allez donc comprendre où elle veut en venir… Une femme, ça vous tue un Cosaque avec des mots. Une vraie teigne en jupons ! » Et il s'extasiait sur la marieuse qui se répandait en louanges sur la fiancée et sa famille en remontant à la cinquième génération.

— Ce n'est pas la peine de tant parler, nous ne voulons pas le malheur de notre enfant.

— Ce que je dis, c'est qu'il est peut-être trop tôt pour la marier, dit le maître de maison d'un ton conciliant, le visage éclairé par un sourire.

— Mais non il n'est pas trop tôt ! Vrai Dieu ! Pas trop tôt ! dit Pantéléï Prokofiévitch persuasif.

— Tôt ou tard, il faudra se séparer… sanglota la femme de Korchounov, mi-feint, mi-sincère.

— Appelle ta fille, Miron Grigoriévitch, qu'on la voie !

— Natalia !

Une jeune fille apparut timidement à la porte, elle tripotait dans ses doigts brunis le bord de son tablier.

— Entre, entre ! Tu as honte ? La mère l'encourageait et souriait à travers ses larmes.

Grigori, assis près d'un coffre lourd à décoration de fleurs bleues passées, la regarda.

Sous l'écran vertical de son écharpe de dentelle noire, elle avait des yeux gris et francs. L'émotion et un sourire contenu faisaient trembler sur sa joue rebondie une petite fossette rose. Grigori porta son regard sur ses mains, grandes, élargies par le travail. Sous sa blouse verte, qui moulait son corps robuste, ses petits seins de jeune fille, durs comme de la pierre se dressaient écartés, naïfs et pitoyables, et tendaient leurs mamelons pointus semblable à des boutons.

Les yeux de Grigori l’avaient, en une minute, parcourue toute entière : de la tête à ses belles jambes élancées. Il l’examinait comme un maquignon qui achète une jument, il pensa : « elle est bien », et rencontra ses yeux qui étaient fixés sur lui. Leur regard sans malice, un peu confus, sincère, semblait dire : « Me voici, telle que je suis. Juge-moi comme tu voudras » – « Superbe », répondit Grigori des yeux et du sourire.

Le père fit un signe de la main :

— Tu peux t’en aller.

En refermant la porte derrière elle, Natalia regarda Grigori sans cacher son sourire et sa curiosité.

— Voilà, Pantéléï Prokofiévitch, reprit le maître de maison après s’être consulté des yeux avec sa femme, réfléchissez de votre côté, nous réfléchirons du nôtre, entre nous, en famille. Après, nous déciderons si nous devons nous allier ou pas.

En descendant du perron, Pantéléï Prokofiévitch annonça :

— Nous reviendrons dimanche prochain.

Korchounov, qui les raccompagnait au portail, fit semblant de ne pas entendre et ne répondit pas.

16

Ce n’est qu’après les révélations de Tomiline sur Aksinia que Stépane avait compris, l’âme pleine d’angoisse et de haine, que malgré la vie mauvaise qu’ils avaient eue ensemble et cet outrage ancien, il l’aimait d’un amour lourd et haineux.

La nuit, quand il était couché dans le fourgon, sous sa capote, les bras pliés au-dessus de sa tête, il pensait à son retour, à sa rencontre avec sa femme, et il sentait à la place de son cœur une tarentule venimeuse… Il préparait dans sa tête tous les détails de sa vengeance et c’était comme s’il écrasait de gros grains de sable sous ses dents. Son altercation avec Pétro avait absorbé le trop-plein de sa colère. Il était rentré fatigué et c’est pourquoi Aksinia s’en était tirée à bon compte.

Depuis son retour, un mort invisible habitait la maison Astakhov. Aksinia marchait sur la pointe des pieds, parlait à mi-voix, mais, dans ses yeux, sous la cendre de la peur, une braise couvait, à peine perceptible, reste de l’incendie qu’avait allumé Grichka.

Stépane le sentait plutôt qu’il ne le voyait. Il était au supplice. La nuit, quand l’essaim de mouches s’était endormi au-dessus de la cheminée, et qu’Aksinia, les lèvres tremblantes, commençait à faire le lit, Stépane la battait en lui fermant la bouche de sa main noire et rugueuse. Il l’interrogeait sans pudeur sur les détails de sa liaison avec Grichka. Aksinia se débattait, respirait péniblement, sur le lit dur qui sentait la peau de mouton. Fatigué de torturer son corps mou comme une pâte pétrie, Stépane tâtait de la main son visage pour y sentir des larmes. Mais les joues d’Aksinia étaient brûlantes et sèches et Stépane ne sentait sous ses doigts que ses mâchoires qui s’ouvraient et se fermaient.

— Tu vas le dire ?

— Non !

— Je te tuerai !

— Tue-moi ! Tue-moi pour l’amour du Christ… Je ne souffrirai plus… Ce n’est pas une vie…

Serrant les dents, Stépane tordait la peau fine des seins de sa femme,

couverts d’une sueur froide.

— Ça fait mal, hein ? disait-il gaiement.

— Oui.

— Et moi, tu crois que je n’ai pas eu mal ?

Il s’endormait tard. Couché en boule, il remuait ses doigts noirs, aux articulations épaisses. Aksinia, accoudée, regardait longtemps le beau visage de son mari transformé par le sommeil. Puis elle laissait tomber sa tête sur l’oreiller et chuchotait on ne sait quoi.

Elle ne voyait presque plus Grichka. Une fois, elle l’avait rencontré près du Don. Il remontait la côte, ayant mené les bœufs à l’abreuvoir, et jouait avec une badine, la tête baissée. Aksinia marchait à sa rencontre. Quand elle le vit, elle sentit la palanche se refroidir sous ses mains et son sang inonder ses tempes de chaleur.

Plus tard, quand elle se rappela cette rencontre, il ne lui fallut pas peu d’efforts pour se persuader que ce n’était pas un rêve. Grigori l’aperçut alors qu’elle était presque arrivée à son niveau. Le grincement insistant des seaux lui fit lever la tête, ses sourcils tressaillirent et il sourit bêtement. Aksinia avançait, regardant au-delà de lui le Don vert agité par la respiration des vagues et, plus loin encore, la dentelure du banc de sable. La rougeur lui avait fait venir les larmes aux yeux.

— Aksioucha !

Aksinia fit quelques pas et s’arrêta, baissant la tête, comme si elle avait reçu un coup. Grigori fouetta rageusement de sa badine un bœuf brun qui était resté en arrière et dit, sans tourner la tête :

— Stépane, quand est-ce qu’il fauche son seigle ?

— Tout de suite… il attelle.

— Tu le laisses partir et tu vas dans notre clos de tournesols, au bord de l’eau, je te rejoindrai.

Aksinia descendit au fleuve en faisant grincer ses seaux. Au bord, la mousse faisait une opulente dentelle jaune sur le volant vert de la vague. Les mouettes blanches passaient en criant au-dessus du Don.

Les petits poissons grouillaient à la surface de l’eau comme des gouttes de pluie argentées. De l’autre côté du fleuve, derrière la tache blanche du banc de sable, les vieux peupliers chenus s’élevaient, majestueux et sévères. En puisant

de l’eau, Aksinia laissa tomber un seau. Elle releva sa jupe de la main gauche et entra dans l’eau jusqu’aux genoux. L’eau chatouilla ses mollets irrités par les jarretières et, pour la première fois depuis le retour de Stépane, Aksinia rit, faiblement et sans assurance.

Elle se retourna vers Grichka : il montait lentement la côte, toujours agitant sa badine comme pour écarter les œstres.

Elle caressa de son regard brouillé de larmes les jambes fortes de Grichka qui foulaient fermement le sol, les bandes écarlates de son pantalon large enfoncé dans ses chaussettes de laine blanche. Dans son dos, près de l’omoplate, un lambeau de sa chemise sale fraîchement déchirée battait en découvrant un triangle de peau brune. Aksinia baisait des yeux cette petite parcelle du corps aimé, qu’elle avait autrefois possédée ; des larmes tombaient sur ses lèvres blêmes souriantes.

Elle avait posé ses seaux à terre ; au moment de fixer les anses aux crochets de la palanche, elle vit dans le sable la trace laissée par la botte pointue de Grichka. Elle regarda autour d’elle, comme une voleuse : personne, sauf des enfants qui se baignaient au loin près du débarcadère. Elle s’accroupit et couvrit l’empreinte avec sa main, puis elle remit la palanche sur ses épaules et rentra vite, en se moquant d’elle-même.

Le soleil, derrière une demi-brume de mousseline, montait au-dessus du village. Un troupeau de nuages blancs moutonnant découvrait par endroits une fraîche prairie de bleu, mais une chaleur mortelle pesait sur le village, les toits de fer brûlants, le désert des rues poussiéreuses, les cours où l’herbe était jaune, roussie.

Roulant les hanches, éclaboussant la terre crevassée, Aksinia regagna le perron de sa maison. Stépane, coiffé d’un chapeau de paille à larges bords, attelait les chevaux à la faucheuse. Tandis qu’il arrangeait l’avaloire de la jument somnolente dans son collier, il aperçut Aksinia.

— Verse de l’eau dans le baquet.

Aksinia transvasa un seau dans le baquet et se brûla les mains aux cerceaux de fer.

— Il faudrait de la glace. L’eau va être chaude tout de suite, dit-elle en regardant le dos mouillé de sueur de son mari.

— Va en chercher chez les Mélékhov… Non, n’y va pas !… cria Stépane, se souvenant soudain.

Elle s’éloigna pour fermer la barrière grande ouverte. Stépane baissa les yeux, prit son fouet.

— Où vas-tu ?

— Fermer la barrière.

— Reviens, salope… J’ai dit : n’y va pas !

Elle retourna en hâte au perron, voulut soulever la palanche, mais ses mains tremblantes ne lui obéissaient pas : la palanche roula sur les marches.

Stépane jeta son imperméable en grosse toile sur le siège avant, s’installa et désentortilla les rênes.

— Va ouvrir.

Aksinia ouvrit le portail et eut le courage de demander :

— Quand rentres-tu ?

— Dans la soirée. Je me suis entendu pour faucher avec Anikouchka. Tu lui apporteras son manger. Dès qu’il quittera la forge, il viendra aux champs.

Les petites roues de la faucheuse s’enfoncèrent en grinçant dans le velours gris de la poussière et disparurent derrière le portail. Aksinia rentra dans la maison, resta un moment debout, les mains serrées sur le cœur, puis elle mit un châle et courut vers le Don.

« Et s’il revient ? Qu’est-ce qui arrivera » Cette pensée la traversa en un éclair. Elle s’arrêta comme si elle découvrait à ses pieds un précipice profond, se retourna et repartit, courant presque, le long du Don, vers les prés.

Clôtures. Potagers. Une forêt jaune de tournesols regardant le soleil en face. Verdure des pommes de terre à fleurs pâles. Les femmes des Chamil achèvent, en retard, de sarcler leur champ de pommes de terre ; dos courbés dans les blouses roses, va-et-vient court des binettes tombant sur la terre grise.

Aksinia arriva sans reprendre haleine au potager des Mélékhov. Elle regarda autour d’elle, fit sauter le loquet et ouvrit la barrière. Par un sentier battu elle parvint à la palissade verte que faisaient les tiges de tournesols. Elle se baissa, pénétra au plus épais, la poussière dorée des fleurs barbouillait son visage ; retroussant sa jupe, elle s’assit sur le sol brodé de liserons.

Elle écouta : le silence sonnait dans ses oreilles. Quelque part, très haut, un bourdon solitaire ronflait. Les tiges creuses des tournesols couvertes d’un duvet hérissé suçaient silencieusement la terre.

Elle resta une demi-heure ainsi, torturée d'inquiétude : viendrait-il ou pas ? Elle allait partir, elle arrangeait déjà ses cheveux sous son fichu, quand la barrière grinça lentement. Des pas.

— Aksioucha !

— Je suis là…

— Ah, tu es là.

Grigori s'approcha dans un bruissement de feuilles, s'assit à côté d'elle. Ils se taisaient.

— Qu'est-ce que tu as sur la joue ?

Aksinia essuya de sa manche la poudre jaune odorante.

— Ça doit être les tournesols.

— Là encore, tiens, tout près de l'œil.

Elle s'essuya. Leurs yeux se rencontrèrent. Et, en réponse à une question muette de Grichka, elle se mit à pleurer.

— Je n'en peux plus… Je suis perdue, Gricha.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

Aksinia arracha avec rage le col de sa blouse. Ses seins roses et lourds, fermes comme ceux d'une jeune fille, portaient des traces violacées.

— Tu ne sais pas ?… Il me bat tous les jours !… Il me suce le sang !… Et toi aussi… Tu m'as salie comme un chien et puis au revoir… Vous êtes tous… Elle fixait ses boutons-pressions, les doigts tremblants, et regardait Grigori qui s'était détourné, craignant de l'avoir fâché.

— Tu cherches un coupable ? dit-il lentement, mâchonnant un brin d'herbe.

Son ton tranquille fit éclater Aksinia.

— Tu crois que tu n'es pas coupable ? cria-t-elle.

— Quand la chienne n'en veut pas, le chien ne lui monte pas dessus.

Aksinia cacha son visage dans ses mains, atteinte par la violence calculée de l'insulte.

Grigori la regarda de côté, le front plissé : une larme suintait entre deux de ses doigts.

Un rayon de soleil oblique qui avait pris la poussière en traversant le massif

de tournesols faisait briller la gouttelette transparente et séchait la trace qu'elle laissait sur la peau.

Grigori ne supportait pas les larmes. Il s'agita, s'acharna contre une fourmi brune qu'il voulait faire tomber de son pantalon et lança de nouveau un rapide regard sur Aksinia. Elle n'avait pas bougé, mais trois larmes maintenant glissaient sur le revers de sa main.

— Qu'est-ce que tu as à pleurer ? Tu es fâchée ? Aksioucha ! Écoute… Attends, il faut que je te dise quelque chose.

Aksinia écarta ses mains de son visage mouillé.

— Je suis venue pour te demander un conseil… Pourquoi es-tu comme ça ?… C'est déjà assez dur, et toi…

« J'ai donné le coup de pied de l'âne… » pensa Grigori, et il rougit.

— Aksioucha… j'ai dit une bêtise, là, ne te fâche pas…

— Je ne suis pas venue ici pour m'accrocher… N'aie pas peur.

En cette minute, elle croyait elle-même que ce n'était pas pour cela qu'elle était venue, pour reprendre Grigori ; mais, en courant le long du Don vers le pré, elle avait pensé sans bien s'en rendre compte : « Je le dissuaderai ! Pourvu qu'il ne se marie pas ! Comment pourrai-je vivre sans lui ? » Aussitôt elle s'était souvenue de Stépane et elle avait secoué fièrement la tête pour chasser cette pensée importune.

— Alors, notre amour est fini ? demanda Grigori ; il se coucha sur le ventre, s'accouda et cracha les pétales roses d'une fleur de liseron qu'il avait mâchée en parlant.

— Comment, fini ? s'effraya Aksinia. Comment ça ? reprit-elle, essayant de le regarder dans les yeux.

Grigori roulait les globes bleutés de ses yeux et regardait ailleurs.

La terre épuisée, usée par le vent, sentait la poussière et le soleil. Le vent bruissait dans les feuilles vertes des tournesols. Le soleil disparut une minute derrière le dos moutonnant d'un nuage et une ombre vaporeuse passa sur la steppe, sur le village, sur la tête baissée d'Aksinia, sur les calices roses du liseron.

Grigori soupira – un soupir qui ressemblait à l'ébrouement d'un cheval – et se coucha sur le dos, les épaules appuyées sur la terre brûlante.

— Écoute, Aksinia, commença-t-il en s'arrêtant à chaque mot, ça me fait du

souci, ça me travaille dans la poitrine. J’ai pensé…

Une charrette passa en grinçant près du potager.

— Hue, le chauve ! Hue ! Hue !…

Le cri sembla à Aksinia si fort qu’elle se jeta face contre terre. Grigori releva la tête et chuchota :

— Ton fichu. Ote-le. Ça fait une tache blanche. Pourvu qu’ils ne nous aient pas vus.

Aksinia ôta son fichu. Le vent brûlant qui ruisselait des tournesols fit voleter les boucles d’or duveteuses de son cou. Le grincement de la charrette diminua.

— Voilà, j’ai pensé, reprit Grigori, et il s’anima, ce qui est fait est fait, pourquoi chercher un coupable ? Il faut bien que la vie continue…

Inquiète, Aksinia écoutait, attendait, en rompant un brin d’herbe qu’elle avait pris à une fourmi.

Elle regarda Grigori en face et fut frappée par l’éclat sec et inquiet de ses yeux.

— … J’ai pensé que, toi et moi, il fallait en finir…

Aksinia vacilla. Ses doigts tordus s’agrippèrent au liseron filandreux. Les narines écartées, elle attendait la fin de la phrase. Le feu de l’angoisse et de l’impatience léchait son visage, séchait sa bouche. Elle pensait qu’il allait dire : « … en finir avec Stépane », mais il passa sa langue d’un air de regret sur ses lèvres sèches, qu’il remuait avec peine, et dit :

— … en finir avec cette histoire. Hein ?

Aksinia se leva et gagna la barrière en heurtant de sa poitrine les têtes jaunes, pendantes, des tournesols.

— Aksinia ! s’écria Grigori d’une voix étranglée.

Pour toute réponse le grincement de la barrière.

17

Après le seigle – qu'on n'avait pas encore eu le temps de transporter sur les aires – vint le blé. Dans les endroits argileux, sur les collines, les feuilles roussies jaunissaient et s'enroulaient en tuyaux de pipe, les tiges se desséchaient, arrivées au bout de leur temps.

Les gens se flattaient que la moisson serait bonne. Les épis étaient forts, les grains gonflés.

Pantéléï Prokofiévitch, après s'être consulté avec Ilinitchna, avait décidé – si l'on concluait avec les Korchounov – de repousser le mariage à la mi-août.

On ne pouvait encore aller chercher la réponse car il y avait la moisson, et la fête était proche.

On commença le vendredi. Trois chevaux avaient été attelés à la faucheuse. Pantéléï Prokofiévitch préparait la charrette au transport des gerbes. C'est Pétro et Grigori qui s'en furent faucher.

Grigori marchait en se tenant au siège avant sur lequel son frère était assis : il était sombre. Des boules roulaient et frémissaient sous sa peau, des tempes à la mâchoire inférieure. Pétro reconnaissait là le signe certain que Grigori bouillait et qu'il était prêt à n'importe quel acte insensé, mais il ne cessait de taquiner son frère en souriant dans ses moustaches blondes :

— Parole, elle me l'a dit !

— Ça va, ça va, grommelait Grigori en mâchonnant le bout de sa moustache.

— « Je rentrais du potager – qu'elle m'a dit – voilà que j'entends comme qui dirait des voix dans les tournesols des Mélékhov »

— Laisse tomber, Pétro !

— Oui-i-i… des voix. « J'ai regardé – qu'elle m'a dit – à travers la clôture… ».

Grigori ne cessait de cligner les yeux.

— Tu vas t'arrêter ? Non ?

— Tu es drôle. Laisse-moi finir !

— Attention, Pétro, on va se battre, menaça Grigori et il ralentit le pas.

Pétro remua les sourcils et changea de place, tournant le dos aux chevaux, pour regarder Grigori en face.

— « J'ai regardé – qu'elle m'a dit – à travers la clôture, et ils étaient couchés, les petits amoureux, dans les bras l'un de l'autre. » « Qui ? » je demande, et elle : « Mais Aksioucha Astakhov avec ton frère » Je lui dis…

Grigori avait saisi la fourche courte qui se trouvait à l'arrière de la faucheuse et il se précipitait sur Pétro. Celui-ci, lâchant les rênes, avait sauté de son siège et il était déjà derrière les chevaux.

— Hé là, malheureux !… Tu es enragé !… Hé là ! Hé là ! Regardez-moi ça !…

Grigori montra les dents comme un loup et lança la fourche. Pétro se coucha, les mains contre terre, la fourche passa au-dessus de lui, s'enfonça de deux pouces dans la terre pierreuse et sèche, et vibra.

Pétro, en colère, tenait par la bride les chevaux effrayés par les cris, il jurait.

— Tu aurais pu me tuer, salaud.

— C'est ce que je voulais !

— Imbécile ! Enragé ! Tu es bien de la race du père. Un vrai Tcherkesse !

Grigori arracha la fourche et se remit à suivre la faucheuse.

Pétro lui fit un signe du doigt.

— Viens ici. Donne-moi donc la fourche.

Il passa les rênes dans sa main gauche, prit la fourche par ses dents brillantes et allongea un coup de manche sur le dos de Grigori qui ne s'y attendait pas.

— J'aurais dû prendre plus d'élan ! dit-il avec regret, en regardant Grigori, qui avait sauté de côté.

Une minute plus tard, ils allumaient une cigarette, se regardaient dans les yeux et éclataient de rire.

La femme de Khristonia, qui passait avec son chariot sur un autre chemin, avait vu Grichka lancer la fourche sur son frère. Elle s'était dressée sur le chariot mais n'avait pu voir ce qui se passait : la faucheuse et les chevaux lui cachaient la scène. A peine arrivée au village, elle avait crié à sa voisine :

— Klimovna ! Cours, va dire à Pantéléï le Turc que ses gars se percent à

coups de fourche, à côté du tertre tatar. Ils se sont battus, et Grichka – celui-là, c'est un vrai démon – faut voir comme il a planté sa fourche dans le côté de son frère, et alors son frère lui a… Et qu'est-ce qu'il coule comme sang ! C'est horrible !

Pétro était déjà enroué d'avoir crié après les chevaux pour les faire travailler et il s'était mis à siffler. Grigori appuyait ses pieds noirs de poussière sur la traverse et faisait tomber les flots de blé amoncelés par les ailes de la faucheuse. Les chevaux, piqués au sang par les mouches, faisaient tourbillonner leurs queues et tiraient sans entrain.

La steppe, jusqu'à la bordure bleutée de l'horizon, était pleine de monde. Les couteaux des faucheuses grinçaient et cliquetaient, les blés coupés dessinaient des vagues sur la steppe. Les marmottes sifflaient sur les monticules, à l'imitation des conducteurs.

— Encore deux sillons et on en fume une ! cria Pétro en se retournant, dominant le sifflement des ailes et le choc des couteaux.

Grigori acquiesça de la tête. Il avait du mal à desserrer ses lèvres collées, desséchées par le vent. Il avait pris la fourche plus bas pour lancer plus facilement les lourdes gerbes de blé, il haletait. Sa poitrine trempée de sueur lui démangeait. Une sueur amère coulait de dessous son chapeau ; en tombant dans les yeux, elle piquait comme du savon. Ils arrêtèrent les chevaux, burent un coup et allumèrent une cigarette.

— Il y a quelqu'un qui arrive à cheval sur la route, dit Pétro, la main au-dessus des yeux.

Grigori regarda attentivement et leva les sourcils d'étonnement.

— On dirait que c'est le père.

— Tu te trompes ! Qu'est-ce que tu veux qu'il monte, les chevaux sont attelés à la faucheuse.

— C'est lui.

— Tu te trompes, Grichka !

— Je te jure que c'est lui !

Une minute plus tard, on voyait nettement le cheval qui galopait ventre à terre, et son cavalier.

— C'est le père… Pétro embarrassé et inquiet piétinait sur place.

— Il doit y avoir quelque chose à la maison, dit Grigori, exprimant leur

pensée commune.

Pantéléï Prokofiévitch, arrivé à une centaine de sagènes, retint son cheval et le fit aller au trot.

— Je-vais-vous tu-e-er !… fils de chienne ! hurla-t-il de loin en agitant sa cravache de cuir au-dessus de sa tête.

— Qu'est-ce qu'il lui prend ? dit Pétro au comble de la surprise, et il enfonça à demi sa moustache blonde dans sa bouche.

— Cache-toi derrière la faucheuse ! Vrai Dieu, il veut nous battre. Avant qu'on ait compris quelque chose, il nous aura envoyé un coup de fouet… dit Grigori en riant et, à tout hasard, il passa de l'autre côté de la faucheuse.

Le cheval couvert d'écume avançait dans les chaumes d'un petit trot cahotant. Pantéléï Prokofiévitch, les jambes ballottantes (il montait sans selle) agitait sa cravache.

— Qu'est-ce que vous avez fait, engeance du diable ?…

— Nous fauchons… Pétro écartait les bras et lorgnait craintivement la cravache.

— Lequel de vous a percé l'autre avec la fourche ? Pourquoi vous êtes-vous battus ?…

Tournant le dos à son père, Grigori comptait à mi-voix les nuages balayés par le vent.

— Qu'est-ce que tu dis ? Quelle fourche ? Qui est-ce qui s'est battu ?… Pétro clignait les yeux, regardait son père de bas en haut et se balançait d'un pied sur l'autre.

— Comment ! Alors l'autre fille de pute qui est venue gueuler chez nous : « Vos gars se percent à coups de fourche ! » Hein ? Qu'est-ce que ça veut dire ?… Pantéléi Prokofiévitch secoua furieusement la tête, lâcha la bride et sauta du cheval essoufflé. J'ai pris ce cheval chez Fedka, la femme à Sémichkine, et j'ai galopé jusqu'ici. Alors ?…

— Mais qui est-ce qui a dit ça ?

— Une femme !…

— Elle ment, père ! Elle dormait sur son chariot, elle a rêvé.

— Une femme ! glapit Pantéléï Prokofiévitch en tiraillant sa barbe. Putain de Klimovna ! Ah ! Seigneur Dieu ! Tu vas voir !… Hein ? Je vais te crever,

chienne !… Il piétinait le sol en traînant sa jambe gauche.

Grigori regardait à terre, secoué d’un rire muet. Pétro ne quittait pas des yeux son père et passait sa main sur sa tête en sueur.

Pantéléï Prokofiévitch s’agita encore un peu puis se calma. Il prit place sur la faucheuse, parcourut deux sillons en faisant tomber lui-même le blé et remonta sur son cheval en jurant. Il repartit sur la route et dépassa deux chariots de blé, puis disparut vers le village dans un nuage de poussière. La cravache à franges finement torsadée était restée dans un sillon. Pétro la prit et la tordit dans ses mains, hocha la tête et, tourné vers Grichka :

— On l’aurait senti passer, mon vieux. Regarde-moi ça : une cravache, ça ? Un instrument de torture, oui : on couperait une tête avec ça.

18

La famille Korchounov avait la réputation d’être la plus riche du village de Tatarski. Quatorze paire de bœufs, un troupeau de chevaux, des juments provenant des haras de Provalsk, une quinzaine de vaches, une masse de menu bétail et une centaine de moutons. Ce n’était pas encore tout : une maison qui ne le cédait en rien à celle des Mokhov, avec six chambres, et un toit de tôle, des dépendances couvertes de belle tuile neuve, un jardin d’une déciatine et demie en comptant le potager. Que souhaiter de mieux ?

C’est ce qui explique la timidité et l’appréhension de Pantéléï Prokofiévitch la première fois qu’il était allé leur proposer son alliance. Les Korchounov pouvaient trouver pour leur fille un autre parti que Grigori. Pantéléï Prokofiévitch le comprenait, il craignait un refus et ne voulait pas s’abaisser devant l’intraitable Korchounov ; mais Ilinitchna s’était acharnée sur lui, comme la rouille attaque le fer, et avait eu raison, à la fin, de son opiniâtreté. Pantéléï Prokofiévitch avait consenti à se rendre chez Korchounov, maudissant dans son âme Grichka et Ilinitchna et le monde entier.

Il fallait maintenant y retourner pour connaître la réponse : on attendait le dimanche. Cependant, sous le toit peint en vert de la maison Korchounov, une sourde querelle bouillait. Après le départ de la famille du prétendant, la jeune fille, répondant à une question de sa mère, avait déclaré :

— J’aime Grichka et je n’épouserai personne d’autre.

Son père avait essayé de la raisonner :

— Un beau mari que tu as trouvé là, sotte. Tout ce qu’il a, c’est qu’il est noir comme un Tzigane. Et si je te trouvais un gentil petit mari, moi, ma petite fleur ?

— Je n’en veux pas d’autre, papa… (Natalia rougissait et pleurait.) Je n’en épouserai pas d’autre, il vaut mieux qu’ils ne fassent pas leur demande. Ou alors, emmenez-moi à Oust-Medvéditskaïa, au monastère…

— C’est un coureur, il va avec toutes les femmes qui ont leur mari au service (le père jouait là son dernier argument), tout le village le sait.

— Et alors, qu’est-ce que ça fait ?

— Si ça ne te fait rien à toi, ça me fait encore moins à moi ! Puisque c'est comme ça, je m'en lave les mains.

Natalia, la fille aînée, était l'enfant chérie de son père, et celui-ci n'avait pas voulu lui imposer de choix. Avant le carême déjà, il était venu des marieurs de loin, de la rivière Tsoutskane, des Cosaques très riches, des vieux-croyants{14} ; il en était venu du Khoper{15} et du Tchir{16}, mais les prétendants n'avaient pas plu à Natalia et les présents des marieurs n'avaient servi à rien.

Au fond, Grichka plaisait à Miron Grigoriévitch par son intrépidité cosaque, son amour de la terre et du travail. Le vieux le distinguait de la foule des garçons de la stanitsa depuis le jour où il avait emporté le premier prix d'une course de chevaux ; mais il lui semblait déshonorant de donner sa fille à un garçon sans fortune et affligé d'une mauvaise réputation.

— C'est un gars travailleur et qui a une jolie physionomie… lui chuchotait sa femme la nuit, en caressant son bras plein de taches de son, couvert d'une broussaille rousse, et tu sais, Miron, Natalia est tout bonnement en train de dépérir à cause de lui… C'est qu'il lui plaît si fort.

Miron Grigoriévitch tournait le dos à la poitrine osseuse et froide de sa femme et grommelait avec colère :

— Laisse-moi tranquille, crampon ! Marie-la à Pacha l'idiot si tu veux, que veux-tu que ça me fasse ? Ah ! le Bon Dieu t'a gâtée, toi, pour la tête ! « Une jolie physionomie… » (Il la singeait.) Et après ? Tu lui feras faire des récoltes, à son joli museau, hein ?…

— Il ne s'agit pas de récoltes.

— Mais si, pardi. Qu'est-ce qu'on en a à faire, de sa physionomie ? Pourvu que ça soit un homme. Moi, si tu veux que je te dise, ça me fait honte de donner ma fille aux Turcs. Si encore c'étaient des gens comme tout le monde… disait Miron Grigoriévitch plein d'orgueil, et il s'agitait dans le lit.

— C'est une famille travailleuse et qui a de l'aisance… lui chuchotait sa femme. Elle se serrait contre son dos solide et lui caressait le bras pour l'apaiser.

— Hé, pousse-toi, démon, alors quoi ! On dirait qu'il n'y a pas de place pour toi. Qu'est-ce que tu as à me flatter comme une vache pleine ? Pour Natalia, fais comme tu veux. Marie-la à une fille à cheveux coupés si tu veux !…

— Il faut faire le bien de son enfant. Si Dieu est avec lui, la richesse… susurrait Loukinitchna à l'oreille velue de Miron Grigoriévitch.

Celui-ci repliait ses jambes, se collait contre le mur et ronflait pour faire

croire qu’il s’endormait.

L’arrivée des Mélékhov les prit à l’improviste. C’était après la messe, ils virent leur carriole s’arrêter devant le portail. Ilinitchna faillit la faire verser en posant son pied sur le marchepied, Pantéléï Prokofiévitch sauta de son siège comme un jeune coq ; il se fit mal à la jambe, mais n’en laissa rien voir et s’en fut clopinant gaillardement vers la maison.

— Les voilà ! C’est le diable qui les amène ! gémit Miron Grigoriévitch en regardant à la fenêtre.

Loukinitchna caquetait :

— Saints du Paradis, j’ai fait la cuisine et je n’ai pas changé de jupe !

— Tu es bien comme ça ! Ne crains rien, ce n’est pas toi qu’on demande, vieille teigne !…

— Tu as toujours été un mal élevé, mais en vieillissant tu perds la tête complètement.

— Veux-tu te taire !

— Tu pourrais mettre une chemise propre, tu as le dos tout noir, tu n’as pas honte ? Hein, misérable, grondait la femme en examinant Miron Grigoriévitch pendant que les Mélékhov traversaient la cour.

— Ne crains rien, va, ils me reconnaîtront bien comme ça. Quand je me mettrais une natte sur le dos, ils voudraient encore de ma fille.

— Je vous souhaite la bonne santé ! claironna Pantéléï Prokofiévitch en trébuchant sur le seuil et, confus de sa voix perçante, il se signa une fois de trop devant l’icône.

— Bonjour ! répondit le maître de maison en regardant les arrivants d’un œil torve.

— Grâce à Dieu, il fait beau temps.

— Dieu merci, ça se maintient.

— Comme ça au moins le travail sera fini à temps.

— C’est sûr.

— Eh oui.

— Hum.

— Voilà, Miron Grigoriévitch, nous venons vous demander ce que vous avez

décidé entre vous et si nous allons nous allier ou pas.

— Entrez, je vous en prie. Asseyez-vous, je vous en prie, disait la maîtresse de maison en faisant des courbettes, et elle balayait le plancher poncé du bas de sa longue jupe à fronces.

— Ne vous dérangez pas, je vous en prie.

Ilinitchna s'était assise dans un grand froissement d'étoffe. Miron Grigoriévitch était accoudé à la table couverte d'une toile cirée neuve et gardait le silence. Une odeur désagréable de caoutchouc humide et de quelque chose d'autre encore montait de la toile cirée ; les tsars et les tsarines défunts laissaient tomber leurs graves regards des quatre coins liserés, et au milieu de la nappe resplendissaient Leurs Altesses Très Augustes les Princesses Impériales en chapeaux blancs, et Nicolas Alexandrovitch, le Souverain, souillé par les mouches.

Miron Grigoriévitch rompit le silence :

— Eh bien… Nous avons décidé de marier notre fille. Si nous nous mettons d'accord, nous pourrons devenir parents…

A ce moment, Ilinitchna sortit des profondeurs inconnues de sa blouse de lustrine à manches bouffantes – on aurait pu croire que c'était de derrière son dos – un grand pain blanc qu'elle posa bruyamment sur la table.

Pantéléï Prokofiévitch avait commencé à se signer, sans savoir pourquoi, mais ses doigts calleux, réunis en forme de tenaille pour le signe de croix changèrent de position à mi-chemin de leur second passage : le pouce noir à l'ongle long s'introduisit contre la volonté de son maître entre l'index et le majeur et cette figure impudique se glissa furtivement derrière le pan écarté de la tunique bleue et tira de là par le goulot une bouteille à tête rouge.

— Maintenant, mes chers parents, nous allons prier Dieu et boire un petit coup, et nous parlerons de nos enfants et du contrat…

Pantéléï Prokofiévitch clignait les yeux avec attendrissement, regardait le visage de Miron Grigoriévitch, piqué de taches de rousseur, et tapotait amoureusement le fond de la bouteille, large comme le sabot d'un cheval.

Une heure plus tard, les deux compères étaient si serrés l'un contre l'autre que les boucles noires de jais de la barbe de Mélékhov touchaient les mèches raides et rousses de celle de Korchounov. Pantéléï Prokofiévitch, dont l'haleine avait pris l'odeur suave du concombre salé, essayait de gagner Miron Grigoriévitch à ses raisons :

— Mon cher compère (cela commençait par un bourdonnement très bas), mon cher petit compère ! (la voix montait soudain jusqu'au cri), compère ! hurlait-il en découvrant ses incisives noires et émoussées, ce que vous me demandez est tout à fait impossible, absolument impossible pour moi. Rends-toi compte, mon cher compère, rends-toi compte du tort que tu peux me faire : des guêtres et des galoches : un ; une pelisse : deux ; deux robes de laine : trois ; un châle de soie : quatre. C'est la ruine !…

Pantéléï Prokofiévitch ouvrait grand ses bras en faisant craquer aux épaules les coutures de son uniforme de la Garde, d'où s'échappaient des bouffées de poussière. Miron Grigoriévitch, la tête baissée, regardait la toile cirée trempée de vodka et de saumure de concombre. Il lut en haut l'inscription fiorituré : « Les Monarques de Toutes les Russies », et porta son regard plus bas : « Sa Majesté Impériale l'Empereur Nicolas… » La suite était cachée par une pelure de pomme de terre. Il examina le dessin : le visage du Souverain était couvert par une bouteille de vodka vide. Miron Grigoriévitch, clignant respectueusement les yeux, s'efforçait de mieux voir le riche uniforme à ceinture blanche, mais l'uniforme était parsemé de pépins de concombres gluants que l'on avait soufflés dessus. Au milieu de ses filles toutes également fades, l'Impératrice avait l'air satisfait sous son large chapeau. Miron Grigoriévitch en fut dépité à pleurer. Il pensa : « Tu fais la fière, comme une oie qui sort la tête du panier, mais quand tu auras tes filles à marier, on verra… je suis bien tranquille : tu chanteras une autre chanson ! »

Pantéléï Prokofiévitch bourdonnait à son oreille comme un gros insecte noir.

Korchounov leva sur lui des yeux noyés et se mit à l'écouter plus attentivement.

— Si tu veux que je fasse pour ta fille, qui est aussi maintenant la mienne… si tu veux que je fasse pour notre fille un effort pareil : des guêtres et des galoches et une pelisse… il nous faut vendre nos bêtes.

— Et tu le regrettes ?… Miron Grigoriévitch donna un coup de poing sur la table.

— Ce n'est pas que je le regrette…

— Tu le regrettes ?

— Écoute-moi, compère…

— Si tu le regrettes, alors !…

Miron Grigoriévitch passa sa main moite sur la table, les doigts écartés, et fit

tomber les verres à terre.

— Il faut bien que ta fille ait de quoi vivre !

— Ne t’en fais pas pour ça ! Mais tu donneras ce que tu dois, ou le mariage ne se fera pas !…

— Vendre des bêtes… Pantéléï Prokofiévitch hochait la tête. Sa boucle d’oreille tremblait et brillait faiblement.

— Il faut que tu donnes ta part !… Elle a plusieurs coffres de trousseau et si elle vous plaît, il faut faire comme je veux !… C’est notre coutume cosaque. C’est ce que faisaient nos anciens et nous devons imiter nos anciens…

— Je ferai comme tu veux !…

— Tu feras comme je veux ?

— Je ferai comme tu veux !…

— Et pour ce qui est d’avoir de quoi vivre, c’est à eux de le gagner. C’est ce que nous avons fait et nous ne vivons pas plus mal que d’autres, nom de Dieu, ils n’ont qu’à gagner leur vie eux-mêmes !…

Les deux compères mêlèrent leurs barbes de couleurs différentes. Pantéléï Prokofiévitch mangea un concombre sec et ramolli pour faire passer le goût du baiser et se mit à pleurer, agité par trop de sentiments à la fois.

Les deux femmes se tenaient par la taille, assises sur le coffre, et s’assourdissaient mutuellement par leur caquetage. Ilinitchna était rouge comme une cerise, tandis que l’autre avait verdi, sous l’effet de la vodka, comme une poire sauvage d’hiver blettie par la gelée.

— … C’est une enfant qui n’a pas sa pareille au monde ! Elle te sera obéissante et respectueuse, elle n’ira pas contre tes volontés. Elle a toujours peur de dire un mot de contradiction.

— A-a-ah, ma bonne, l’interrompait Ilinitchna, appuyant sa joue dans sa main gauche et de la droite soutenant son coude, combien de fois je le lui ai dit à ce fils de chienne ! Dimanche dernier, voilà que le soir il s’apprête à sortir, je le vois mettre du tabac dans sa blague, je lui dis : « Quand est-ce que tu la laisseras tomber, mécréant ? Jusqu’à quand ma vieillesse devra supporter ça ? Le Stépane, il peut te tordre le cou en un rien de temps !… »

De la cuisine, par une fente en haut de la porte, Mitka regardait dans la grande pièce, et les deux petites sœurs de Natalia chuchotaient en-dessous de lui.

Natalia était restée dans une chambre d’angle éloignée, assise sur le poêle, et elle séchait ses larmes avec la manche étroite de sa blouse. La vie nouvelle qui l’attendait lui faisait peur, l’incertitude la torturait.

Dans la grande pièce, on finissait la troisième bouteille de vodka ; on décida que les fiançailles auraient lieu le premier août.

19

La maison Korchounov était toute pleine de l’agitation qui précède les noces. On achevait à la hâte une pièce de lingerie pour la fiancée. Natalia passait ses soirées à tricoter pour son futur mari l’écharpe traditionnelle et les gants de laine angora cendrée.

Loukinitchna sa mère restait jusqu’à la nuit penchée sur sa machine à coudre et aidait la couturière que l’on avait fait venir de la stanitsa.

Quand Mitka rentrait des champs avec son père et les ouvriers, avant de se laver et de débarrasser ses pieds fatigués de ses lourdes bottes de travail, il allait voir Natalia dans la grande chambre et s’asseyait un moment à côté d’elle. Son plus grand plaisir était de taquiner sa sœur.

— Tu tricotes ? demandait-il brièvement, et il clignait de l’œil sur les franges pelucheuses de l’écharpe.

— Je tricote, qu’est-ce que ça peut te faire ?

— Tricote, tricote, imbécile, pour toute reconnaissance, il te tapera sur la gueule.

— Pourquoi ?

— Pour ça. Je connais Grichka, c’est mon ami. C’est un chien qui mord et ne dit pas pourquoi.

— Ne dis pas de mensonges ! Comme si je ne le connaissais pas.

— Moi, je le connais mieux. On allait à l’école ensemble.

Mitka poussait un profond soupir hypocrite en regardant les paumes de ses mains usées par le manche de la fourche, et courbait sa haute taille.

— Tu vas te perdre avec lui, Natachka ! Reste plutôt fille. Qu’est-ce que tu lui trouves de bien ? Hein ? Il est laid à faire peur, et puis il n’est pas malin… Regarde-le de près : il est ré-pu-gnant, ce gars-là !…

Natalia en colère avalait ses larmes et penchait sur l’écharpe son visage brûlant.

— Et le plus grave, c’est qu’il a le cœur sec… insinuait impitoyablement

Mitka. Pourquoi pleures-tu ? Tu es bête. Natachka. Refuse-le ! Si tu veux, je selle mon cheval et je vais leur dire : ne mettez plus les pieds ici…

Le grand-père Grichaka venait alors au secours de Natalia : il entrait dans la chambre, tâtant le sol de sa béquille noueuse, lissant le chanvre jaune de sa barbe raide ; il heurtait Mitka de sa béquille et demandait :

— Qu'est-ce que tu viens faire ici, crapule, hein ?

— Je viens prendre des nouvelles, répondait Mitka pour se justifier.

— Prendre des nouvelles ? Hein ? Moi, crapule, je te dis de sortir d'ici. En avant, marche !

Le grand-père agitait sa béquille et s'avançait sur Mitka du pas mal assuré de ses jambes sèches comme des fétus de paille.

Le grand-père Grichaka était sur terre depuis soixante-neuf ans. Il avait participé à la campagne de Turquie de 1877, avait été ordonnance du général Gourko, puis était tombé en disgrâce et avait été renvoyé à son régiment. Pour faits d'armes sous Plevna et Rochitch, il avait deux croix de Saint-Georges et la médaille. Il vivait chez son fils et jouissait de la considération générale du village pour son esprit clair malgré l'âge, son honnêteté incorruptible et son hospitalité. Il passait le peu d'années qui lui restaient à se souvenir.

L'été, assis du lever au coucher du soleil sur le banc à côté de la maison, la tête baissée, il griffait la terre de sa béquille, il pensait : images confuses, bribes de pensées, reflets de souvenirs flottant à travers les ténèbres de l'oubli…

De la visière cassée de sa casquette cosaque déteinte, une ombre noire tombait sur les paupières noires de ses yeux fermés : cette ombre faisait paraître plus profondes les rides des joues, bleuissait la barbe grise. Dans ses doigts croisés sur la béquille, sur le dos de ses mains dans ses grosses veines noires, un sang noir comme la terre des champs coulait lentement.

D'année en année, son sang se refroidissait. Le grand-père Grichaka s'en plaignait à Natalia, sa petite-fille préférée :

— J'ai des bas de laine et je n'ai pas chaud aux pieds. Fais m'en une autre paire, ma fille, au crochet.

— Comment, grand-père, mais c'est presque l'été ! Natalia riait, venait s'asseoir sur le banc à côté de lui et regardait la grande oreille jaune et ridée de son grand-père.

— Que veux-tu, ma petite fille, ç'a beau être l'été, mon sang est froid comme

la terre profonde.

Natalia regardait le filet des veines sur la main du grand-père et se rappelait le jour où l'on avait creusé le puits dans la cour, et qu'avec de l'argile humide prise dans un seau – elle était encore petite alors –, elle avait fait de lourdes poupées et des vaches dont les cornes s'affaissaient. Elle retrouvait vivement dans sa mémoire cette sensation des mains au contact de la terre morte, glacée, puisée à cinq sagènes de profondeur, et regardait avec horreur les mains de son grand-père couvertes de taches de vieillesse couleur d'argile brune.

Ce qui coulait dans ses mains n'était pas un sang joyeux et rouge, mais une terre argileuse d'un brun bleuâtre.

— Tu as peur de mourir, grand-père ? questionnait-elle.

Le grand-père Grichaka tournait son cou maigre tout de rides et de tendons, comme pour le dégager du col montant de son uniforme usé ; le poil gris vert de sa moustache bougeait.

— J'attends la mort comme une invitée très chère. Il est temps… J'ai vécu, j'ai servi les tsars et j'ai bu de la vodka à mon heure, ajoutait-il avec un sourire qui découvrait ses dents blanches et faisait frémir ses pattes d'oie.

Natalia caressait les mains de son grand-père et s'en allait. Lui, il restait sur le banc, à griffer la terre de sa béquille usée à la poignée, toujours courbé, dans son uniforme gris reprisé en plusieurs places, que les galons rouges du col raide égayaient d'une note jeune et provocante.

Il accepta la nouvelle des fiançailles de Natalia avec un calme apparent, mais dans le fond il en était affligé et fâché : à table, Natalia lui servait toujours les meilleurs morceaux, Natalia lui lavait son linge, Natalia lui reprisait ses bas, lui en tricotait d'autres et rapiéçait ses pantalons et ses chemises. Aussi, quand il connut la nouvelle, le grand-père Grichaka la regarda pendant près de deux jours avec des yeux sévères.

— Les Mélékhov sont de braves gens. Feu Prokofi était un fameux Cosaque. Mais ses petits-enfants ? Hein ?

— Ses petits-enfants ne sont pas mal, répondait évasivement Miron Grigoriévitch.

— Ce Grichka n'est pas respectueux, c'est un garnement. L'autre jour, comme je sortais de l'église, je l'ai rencontré, il ne m'a pas salué. On ne respecte plus guère les vieux à présent…

Loukinitchna intervenait en faveur de son futur gendre :

— C’est un gentil petit gars.

— Hein ? Un gentil petit gars, tu dis ? Eh bien tant mieux. S’il plaît à Natachka…

Le grand-père Grichaka n’avait pris presque aucune part à la négociation, il était sorti une minute de sa chambre, s’était assis à table et avait fait passer à grand-peine un verre de vodka par sa gorge rétrécie, puis il était parti, tout échauffé, se sentant déjà gris.

Pendant deux jours, il avait regardé sans rien dire le bonheur et le trouble de Natalia, mâchonnant sans cesse quelque chose, tripotant les touffes verdâtres de ses moustaches ; puis il s’était radouci, visiblement.

— Natachka !

Natalia s’approcha.

— Alors, ma petite fille, tu es contente, j’espère ? Hein ?

— Je ne le sais pas moi-même, grand-père, confessa Natalia.

— La, la… la, la… Voyons… Dieu soit avec toi. Dieu fasse que…

Et il poursuivit par des reproches, plein de dépit et de chagrin : – Tu n’as pas attendu que je sois mort, vilaine, tu aurais pu te marier après… Sans toi ma vie sera bien amère.

Mitka, qui avait écouté leur conversation de la cuisine, dit :

— Hé, grand-père, tu vas peut-être encore vivre cent ans, elle devrait attendre jusque-là ? Tu es un drôle de farceur.

Le grand-père Grichaka devint tout noir. Il étouffait, frappait le sol de sa béquille et de ses pieds :

— Tais-toi, crapule, fils de chienne ! Va-t’en !… Va-t’en !… Ah, démon ! Tu écoutes aux portes, misérable !…

Mitka courut dans la cour en riant, mais le grand-père Grichaka continuait à l’injurier et l’indignation faisait trembler aux genoux ses jambes dans leurs courts bas de laine.

Les deux jeunes sœurs de Natachka, Marichka – une adolescente de douze ans – et Gripka – une petite espiègle bavarde de huit ans –, attendaient avec impatience le jour des noces.

Les garçons de ferme qui vivaient continuellement chez Korchounov laissaient voir leur joie. Ils espéraient un généreux cadeau du patron et deux

jours de congé pour le temps des festivités. L'un d'eux, un Ukrainien de Bogoutchar, grand comme le balancier d'un puits, qui répondait au nom bizarre de Guet-Baba, avait une crise d'ivrognerie tous les six mois. Il buvait alors son salaire et tout ce qu'il avait sur lui. Depuis longtemps, il sentait monter en lui la nausée bien connue, mais il se retenait pour faire coïncider le début de la crise avec la noce.

L'autre, Mikhéï, un Cosaque chétif et basané de la stanitsa Migoulinskaia, n'était pas chez Korchounov depuis longtemps ; ruiné par un incendie, il s'était loué comme ouvrier et, s'étant lié d'amitié avec Guetko – on appelait ainsi Guet-Baba, pour abréger –, il avait commencé à s'enivrer de temps en temps. C'était un amateur passionné de chevaux ; quand il avait bu, il pleurait et suppliait Miron Grigoriévitch en barbouillant de larmes son étroit visage imberbe :

— Patron ! Mon petit chéri ! Quand tu marieras ta fille, laisse ton petit Mikhéï conduire l'équipage. Si je conduis, on verra ce qu'on verra ! Je peux passer à travers les flammes sans que les chevaux aient un poil roussi. Moi aussi, j'avais des chevaux… Ah !…

Guet-Baba, qui était toujours sombre et insociable, s'était inexplicablement attaché à Mikhéï et lui serinait sans cesse la même plaisanterie :

— Mikhéï, tu m'entends ? Tu es de quelle stanitsa ? demandait-il en frottant ses longues mains sur ses genoux, et il répondait lui-même en changeant de voix : « Migoulinskaïa » – Et pourquoi es-tu si corniaud ? – « Nous sommes tous faits comme ça chez nous »

Il éclatait invariablement d'un rire rauque à cette plaisanterie sans cesse répétée, claquait ses mains sur ses longues cuisses si sèches qu'elles en résonnaient, tandis que Mikhéï regardait d'un œil haineux son visage rasé, sa pomme d'Adam qui se soulevait sur sa gorge, et le traitait de hibou et de gale.

Le mariage devait avoir lieu dans l'été. Il restait trois semaines. Le jour de l'Assomption, Grigori vint rendre visite à sa fiancée. Il passa quelques moments dans la grande salle devant la table ronde à grignoter des graines de tournesol et des noix en compagnie d'amies de Natalia et s'en alla. Natalia le reconduisit. Arrivée sous l'auvent du hangar, où le cheval de Grigori, somptueusement sellé de neuf, avait repris des forces à la mangeoire, elle glissa sa main dans son sein ; rougissante, avec des yeux amoureux, elle mit dans la main de Grigori un petit paquet de tissu doux qui avait la chaleur de sa poitrine de jeune fille. Grigori prit le cadeau, la blancheur de ses dents de loup éblouit Natalia, il lui demanda :

— Qu’est-ce que c’est ?

— Tu verras… c’est une blague à tabac que je t’ai brodée.

Grigori l’attira à lui d’un geste mal assuré, il voulait l’embrasser, mais elle arc-bouta ses bras avec force contre la poitrine de Grigori, se renversa en arrière et jeta un regard effrayé vers les fenêtres.

— On va nous voir !

— Et après ?

— Ça me fait honte…

— C’est parce que c’est la première fois, expliqua Grigori.

Elle lui tenait les rênes ; plissant les paupières, il cherchait du pied son étrier ébréché. Il s’installa le plus commodément possible sur le coussin de la selle et sortit dans la cour. Natalia, qui lui avait ouvert le portail, le suivit des yeux, la main en visière : il montait à la kalmouk, légèrement penché à gauche, et agitait crânement sa cravache.

« Encore onze jours », se dit-elle ; elle soupira et se mit à rire.

20

Le blé vert à feuilles acérées vient de sortir de terre, il grandit ; un mois et demi plus tard, il cache tout entier le freux qui s’y réfugie ; il aspire les sucs de la terre et monte en épi ; puis il fleurit, une poussière d’or couvre les épis ; les grains se gonflent d’un lait odorant et doux. Le fermier sort dans la steppe et ne peut assez se réjouir. Soudain, un troupeau de bêtes, venu d’on ne sait où, fait irruption dans le champ, le piétine, et les épis lourds sont broyés.

Là où les bêtes sont passées, il n’y a plus que de la paille foulée… Vision triste et sauvage.

C’est ce qui était arrivé à Aksinia : de ses lourdes bottes de cuir brut, Grichka avait écrasé un sentiment épanoui en fleurs d’or. Il ne restait plus que des cendres, tout était souillé.

Aksinia avait l’âme vide et en friche comme une aire abandonnée, envahie par l’arroche et la mauvaise herbe, depuis ce jour au potager des Mélékhov, sous les tournesols.

Tout le long du chemin, elle avait mâchonné le bout de son fichu, un cri lui gonflait la gorge. Aussitôt entrée dans le vestibule, elle était tombée sur le sol, suffoquée par les larmes et la douleur. Un vide noir s’était fait dans sa tête… Puis, ça avait passé. Mais quelque chose de piquant, dans le fond de son cœur, lui faisait mal.

Le blé foulé par les bêtes se redresse. La rosée, le soleil relèvent la tige écrasée ; d’abord penchée comme un homme accablé par un fardeau trop lourd, elle remonte, lève la tête et il y a toujours du soleil pour elle et du vent pour la balancer…

La nuit, en caressant frénétiquement son mari, Aksinia pensait à l’autre et la haine se mêlait dans son âme au grand amour. Elle retournait à la faute ancienne, courait à une nouvelle honte : elle avait décidé d’enlever Grichka à l’heureuse Natalia Korchounov qui ne connaissait ni les peines ni les joies de l’amour. La nuit, les yeux secs et entrouverts dans l’obscurité, elle remuait un tas de pensées. Son bras droit sentait le poids de la tête ensommeillée de Stépane, belle avec son long toupet frisé rejeté sur le côté. Il respirait, la bouche mi-close, sa main droite oubliée sur la poitrine de sa femme ; ses doigts de fer,

gercés par le travail, bougeaient. Aksinia pensait. Échafaudait des projets. Réfléchissait. Une chose était certaine : elle enlèverait Grichka à tout le monde, elle l'inonderait d'amour, elle le posséderait comme avant.

Et cette chose acérée dans le fond de son cœur, semblable au dard abandonné par l'abeille, aiguillonnait son mal purulent.

Cela, c'était la nuit ; le jour, Aksinia noyait ses pensées dans le travail, dans les soucis du ménage. Parfois elle rencontrait Grichka ; blêmissante, elle déplaçait devant lui son beau corps plein de désir et plongeait un regard impudemment provoquant dans l'abîme noir de ses yeux.

Après chaque rencontre, Grichka sentait une angoisse poignante. Il s'irritait sans raison, faisait passer son humeur sur Douniachka ou sur sa mère, mais le plus souvent prenait son sabre, sortait dans l'arrière-cour et là, trempé de sueur, les dents serrées, coupait les gros piquets plantés en terre. En une semaine, il en avait fait un gros tas. Pantéléï Prokofiévitch jurait, la boucle d'oreille scintillante et le blanc des yeux luisant :

— Avec ce qu'il a coupé, ce diable galeux, il y avait de quoi faire deux clôtures ! Tu me fais un drôle d'escrimeur, fi' de garce. Va donc t'exercer dans les broussailles… Attends un peu, mon gars, quand tu feras ton service militaire, tu pourras sabrer à ton aise !… On a vite fait de vous dresser un homme, là-bas…

21

Quatre voitures attelées chacune à deux chevaux étaient apprêtées pour le cortège qui devait aller chercher la fiancée. Des gens endimanchés se pressaient autour des voitures dans la cour des Mélékhov. Le garçon d'honneur, qui était Pétro, portait une veste noire et un pantalon bleu à bandes, il avait deux mouchoirs blancs noués à sa manche gauche, et arborait sous sa moustache blonde un sourire figé. Il ne quittait pas le fiancé.

— N'aie pas peur, Grichka ! Relève la tête comme un coq. Qu'est-ce que tu as à faire cette tête-là ?

Désordre et vacarme autour des voitures.

Où est passé le garçon d'honneur ? Il serait temps de partir.

— Compère !

— Hein ?

— Compère, tu prends la deuxième voiture. Tu entends ?

— Est-ce qu'on a mis des sièges dans les voitures ?

— Sois tranquille, tu ne te casseras pas, même sans les sièges. Elle est douce !

Daria, en jupe de laine framboise, souple et fine comme une badine de saule, haussant les arceaux légèrement fardés de ses sourcils, poussa Pétro du coude.

— Il est temps d'y aller, dis-le au père. Ils nous attendent là-bas, maintenant.

Après avoir échangé quelques mots à mi-voix avec son père qui venait d'arriver, Pétro commanda :

— Installez-vous ! Cinq personnes dans ma voiture y compris le fiancé. Anikéï, tu conduiras.

On prit place. Ilinitchna, écarlate et solennelle, ouvrit le portail. Les quatre voitures partirent dans la rue en essayant de se dépasser l'une l'autre.

Pétro était assis à côté de Grigori. En face d'eux, Daria agitait un mouchoir de dentelle. Les cahots et les fondrières hachaient les paroles d'une chanson. Casquettes cosaques à bords rouges, vestes et uniformes bleus et noirs, manches

à brassards blancs, arc-en-ciel bigarré de châles de femmes, jupes de couleurs. Mousseline de poussière derrière chaque voiture. Le cortège passait.

Anikéï, un voisin des Mélékhov, petit-cousin de Grigori, conduisait les chevaux. Penché en avant, au risque de tomber de son siège, il faisait claquer son fouet, poussait des cris perçants, et les chevaux en sueur tiraient sur leurs traits à les arracher, filaient comme des flèches.

— Fouette ! Fouette !… criait Pétro.

L'imberbe Anikéï, qui avait l'air d'un castrat, clignait de l'œil à Grigori, un fin sourire plissait son visage glabre de femme, il criait à tue-tête et fouettait les chevaux.

— Pous-se-toi !… gronda en les dépassant, Ilia Ojoguine, oncle du fiancé du côté maternel : derrière son dos, Grigori aperçut le visage heureux de Douniachka, ses joues hâlées qui rebondissaient aux cahots de la route.

— Attends, tu vas voir ! cria Anikéï qui se leva et fit un sifflement strident.

Les chevaux prirent un galop furieux.

— Tu-u va-as tomber !… hurla Daria, elle s'était dressée et entourait de ses bras les bottes vernies d'Anikéï.

— Tiens-toi !… cria de son côté l'oncle Ilia. Sa voix disparut dans le gémissement continu des roues.

Les deux autres voitures, bondées de passagers bariolés et hurlants, roulaient de front sur la route. Les chevaux, qui portaient des housses rouges, bleues, rose pâle, des fleurs de papier, des rubans tressés dans leurs crinières et leurs toupets, détalaient sur la route cahoteuse dans le tintement des grelots, lâchant des flocons d'écume, et les housses battues par le vent claquaient et bouffaient sur leurs dos mouillés.

Une bande de gamins attendait le cortège à la porte des Korchounov. Dès qu'ils aperçurent la poussière sur la route, ils se précipitèrent dans la cour.

— Ils arrivent !

— Ils arrivent au galop !

— On les voit déjà !

Ils entourèrent Guetko qui se trouvait là.

— Qu'est-ce qui vous prend de piailler comme ça ? Foutez-moi le camp, sales moineaux ! Quand ils commencent à piailler, ceux-là, on ne s'entend plus !

— *Khokhol*[17], hé, barbouillé, laisse-nous jouer avec toi ! Khokhol !… Khokhol !… Pot de goudron !… La marmaille glapissait en dansant autour de son pantalon large comme un sac.

Mais Guetko, baissant la tête comme s'il était au-dessus d'un puits, regardait les enfants déchaînés en grattant son ventre haut et dur et souriait avec indulgence.

Les voitures entrèrent avec fracas dans la cour. Pétro conduisit Grigori au perron, le reste du cortège les suivait.

La porte entre le vestibule et la cuisine était fermée. Pétro frappa.

— Seigneur Jésus, aie pitié de nous !

— Amen, répondit-on de derrière la porte.

Pétro réitéra trois fois les coups et l'invocation et trois fois il reçut la même réponse assourdie.

— Pouvons-nous entrer ?

— Nous vous en prions.

La porte s'ouvrit. La dame d'honneur, une jolie veuve, marraine de Natalia, accueillit Pétro avec une révérence et un fin sourire de ses lèvres de framboise.

— A ta bonne santé, compère.

Elle lui tendit un verre de kvas trouble et trop jeune. Pétro lissa ses moustaches, but et toussota tandis que toute l'assistance se retenait de rire.

— Dis-donc, ma commère, c'est comme ça que tu me régales !… Attends un peu, ma petite fraise des bois, je m'en vais drôlement te régaler, moi, tu ne finiras pas d'en pleurer !…

— Excusez-moi, je vous en prie. La dame d'honneur s'inclina et gratifia Pétro d'un sourire malicieux.

Tandis que le garçon d'honneur et la dame d'honneur de la fiancée faisaient assaut d'esprit, on offrait trois petits verres de vodka à chacun des membres de la famille du fiancé.

Natalia, déjà vêtue de la robe de noce et du voile, était gardée derrière la table. Marichka tenait un rouleau à pâtisserie à bout de bras, Gripka brandissait avec entrain une pierre à aiguiser.

Pétro, en sueur, gris de vodka, offrit à chacune d'elles, en les saluant, une pièce de cinquante kopecks, dans un petit verre.

La dame d’honneur fit un signe à Marichka et celle-ci frappa un coup sur la table avec son rouleau.

— Ce n’est pas assez ! Vous n’aurez pas la fiancée !…

Pétro offrit un autre verre où tintait de la petite monnaie d’argent.

— Vous ne l’aurez pas ! se déchaînaient les deux sœurs, poussant du coude Natalia qui baissait les yeux.

— Qu’est-ce que ça veut dire ? Nous avons déjà payé plus qu’il ne faut.

— Cédez-la, mes filles, ordonna Miron Grigoriévitch, et il se fraya un chemin jusqu’à la table en souriant. Ses cheveux roux, lissés au beurre fondu, sentaient la sueur et le fumier.

Les parents et les proches de la fiancée qui étaient à table avec Natalia se levèrent pour lui faire place.

Pétro fourra dans la main de Grigori le bout d’un mouchoir, sauta sur un banc et le conduisit de l’autre côté de la table vers la fiancée assise sous les icônes. Natalia prit l’autre bout d’une main moite d’émotion.

Les invités mâchaient bruyamment, déchiraient à pleines mains les poulets bouillis et s’essuyaient les doigts à leurs cheveux. Anikéï rongeait une cuisse et la graisse jaune coulait de son menton glabre sur son col.

Grigori regardait avec regret sa cuiller et celle de Natalia liées ensemble par une faveur, et les nouilles fumantes dans le bol émaillé. Il avait faim et sentait sourdement des gargouillements désagréables dans son ventre.

Daria se régalait, assise à côté de l’oncle Ilia. Celui-ci, tout en rongeant une côte de mouton de ses dents solides, lui chuchotait vraisemblablement des obscénités car elle fermait à demi les yeux, ses sourcils tremblaient, elle riait et rougissait tout à la fois.

On mangea longtemps et copieusement. L’odeur de goudron de la sueur des hommes se mêlait à celle des femmes, âcre et piquante. Les jupes, les redingotes et les châles longtemps gardés dans les coffres sentaient la naphtaline et une autre odeur encore, lourde et suave, comme celle des vieux gâteaux au miel.

Grigori regardait Natalia du coin de l’œil. Il remarqua, pour la première fois, que sa lèvre supérieure était gonflée et avançait sur la lèvre inférieure. Il découvrit aussi sur la joue droite, un peu au-dessous de la pommette, un grain de beauté brun avec deux petits poils dorés, et cela le rendit triste. Il se rappelait le cou fuselé d’Aksinia et le duvet des petites boucles frisées, il lui sembla soudain

qu’on avait fourré de la poussière de foin piquante sur son dos en sueur. Il se contorsionna et regarda avec une angoisse impuissante les gens qui s’empiffraient, mâchaient et faisaient claquer leurs lèvres.

Quand on se leva de table, quelqu’un dont l’haleine sentait la compote et le pain blanc sur, versa dans la tige de sa botte une poignée de grains de millet, pour le protéger du mauvais œil. Pendant tout le chemin du retour, ce millet lui fit mal aux pieds, le col raide de sa chemise l’étouffait ; exaspéré par la cérémonie, en proie à une colère froide et désespérée, il marmonnait des gros mots.

22

Les chevaux, qui s’étaient reposés chez Korchounov, rentrèrent à toute allure à la ferme Mélékhov. L’écume coulait sur les avaloires de cuir.

Les cochers, un peu ivres, poussaient leurs bêtes sans pitié.

Les parents de Grigori vinrent à la rencontre du cortège. Pantéléï Prokofiévitch, dont brillait la barbe noire parsemée de fils d’argent, tenait une icône. Ilinitchna était à côté de lui, ses lèvres fines figées comme de la glace.

Grigori et Natalia s’approchèrent pour recevoir la bénédiction, couverts de houblon et de grains de blé. En les bénissant, Pantéléï Prokofiévitch laissa échapper une larme, mais aussitôt se trémoussa et se rembrunit, mécontent que des gens eussent été témoins de cette faiblesse.

Les fiancés entrèrent dans la maison. Toute rouge par l’effet de la vodka, de la route et du soleil, Daria sortit sur le perron et se précipita sur Douniachka qui venait de la cuisine :

— Où est Pétro ?

— Je ne l’ai pas vu.

— Il faut se dépêcher d’aller chez le pope, et ce sacré bougre-là, voilà qu’il a disparu.

Pétro, qui s’était grisé de vodka plus que de raison, était couché dans une charrette séparée de son avant-train et gémissait. Daria lui tomba dessus comme un vautour.

— Tu t’es saoulé-é, crétin ! Il faut courir chez le pope !… Lève-toi !

— Fous le camp ! Je n’ai pas d’ordre à recevoir de toi ! C’est toi qui commandes ici ? répliqua-t-il posément ; ses mains faisaient un petit tas de fiente de poule et de débris de paille.

Daria, toute en larmes, lui enfonça deux doigts dans la gorge, pressant sa langue inepte, et l’aida à se soulager. Elle versa un seau d’eau sur sa tête abasourdie, le sécha avec une couverture de cheval qui se trouvait là et le mena chez le pope.

Une heure plus tard, Grigori était dans l'église, debout auprès de Natalia embellie par la lumière des cierges, il serrait dans sa main le bâtonnet de cire, ses yeux glissaient sans les voir sur les gens qui chuchotaient contre le mur épais et il se répétait sans cesse la même phrase lancinante : « Fini le bon temps… fini le bon temps » Derrière lui, Pétro toussotait, la figure enflée ; quelque part dans la foule, les yeux de Douniachka scintillaient ; visages connus et inconnus ; il entendait le chœur discordant des voix et les invocations traînantes du diacre. Il se sentit cuirassé d'indifférence. Il tournait autour du lutrin, marchant presque sur les talons éculés du père Vissarion, le pope nasillard, et s'arrêtait quand Pétro le tirait imperceptiblement par un pan de sa veste, voyait les tresses ondulées des flammes et luttait contre la somnolence qui le gagnait.

— Échangez les anneaux, dit le père Vissarion en le regardant dans les yeux avec bonté.

On échangea les anneaux. « C'est bientôt fini ? » demanda Grigori des yeux à Pétro, dont il venait de rencontrer le regard. Pétro bougea les coins de ses lèvres et réprima un sourire : « Bientôt. » Grigori baisa alors trois fois les lèvres humides et fades de sa femme, l'église s'emplit de la puanteur entêtante des cierges qu'un enfant venait d'éteindre. Les gens se précipitèrent vers la sortie.

Grigori sortit sur le parvis, tenant dans sa main la grosse main gercée de Natalia. Quelqu'un lui enfonça sa casquette sur la tête… Le petit vent chaud du sud soufflait un parfum d'absinthe. Un air frais venait de la steppe. Quelque part, de l'autre côté du Don, des éclairs bleus se tordaient, la pluie commençait à tomber, derrière le mur blanc de l'enclos les chevaux piétinaient d'une jambe sur l'autre et l'on entendait, mêlé au bourdonnement des voix, le son doux et engageant des grelots.

23

Les Korchounov n’étaient arrivés qu’après le départ des fiancés pour l’église. Pantéléï Prokofiévitch était déjà sorti plusieurs fois devant le portail et avait regardé sur la route, mais la route grise bordée de buissons épineux était restée longtemps déserte. Quand il se tournait vers l’autre rive du Don, il voyait la forêt jaunissante et les roseaux mûrs qui se penchaient fatigués au-dessus de la laiche d’un marais.

Une somnolence bleue mélancolique mêlée au crépuscule enveloppait le village, le Don, les contreforts crayeux, les bois de la rive adverse cachés dans une brume lilas, la steppe. Derrière le tournant de la grand-route, près du carrefour, il voyait se dessiner le sommet pointu de la chapelle.

Un bruit de roues à peine perceptible et des aboiements de chiens parvinrent à ses oreilles. Deux voitures venant de la place débouchaient dans la rue. Dans la première, Miron Grigoriévitch et Loukinitchna étaient assis l’un à côté de l’autre et se balançaient sur leur banc, le grand-père Grichaka leur faisait face dans un uniforme neuf avec ses croix de Saint-Georges et ses médailles. Mitka conduisait, assis négligemment sur le devant sans montrer son fouet plié sous le siège à ses moreaux bien nourris, que la course avait rendus sauvages. Dans la deuxième, Mikhéï, renversé en arrière, tirait les rênes pour essayer de remettre ses chevaux au trot. Une rougeur violette couvrait son visage glabre et pointu, et une sueur abondante coulait de dessous sa visière cassée en deux.

Pantéléï Prokofiévitch ouvrit la porte toute grande et les voitures entrèrent l’une après l’autre dans la cour.

Ilinitchna descendit le perron comme une oie, en balayant du bas de sa jupe la crotte de poule accumulée sur les marches.

— Soyez les bienvenus, chers parents ! Faites honneur à notre pauvre maison ! Elle pliait sa taille épaisse.

Pantéléï Prokofiévitch, la tête penchée de côté, répétait en ouvrant les bras :

— Je vous en prie, chers parents ! Entrez ! Il cria qu’on dételât les chevaux et revint à Miron Grigoriévitch.

Celui-ci époussetait son pantalon de sa main. Après les salutations, on gagna

le perron. Le grand-père Grichaka, moulu par ce voyage inhabituel, restait à la traîne.

— Entrez ! entrez ! insistait Ilinitchna.

— Très bien, merci… j'arrive.

— On vous attend, venez. Je vous donne une brosse tout de suite, pour épousseter votre uniforme. Il y a de la poussière à présent, c'est à ne plus pouvoir respirer.

— C'est bien vrai, c'est la sécheresse… C'est ça qui fait de la poussière. Ne vous dérangez pas, je voudrais un peu… Le grand-père Grichaka salua la commère trop empressée, se retira à reculons vers le hangar et disparut derrière le tarare.

— Tu es là que tu t'accroches au vieux, idiote ! lança Pantéléï Prokofiévitch à Ilinitchna en la retrouvant sur le perron. Il voulait faire ses besoins, le pauvre vieux, et celle-ci… Pouh ! Mon Dieu qu'elle est bête !…

— Comment voulais-tu que je sache ?

— Tu devais le comprendre. Bon, ça ne fait rien. Viens, accompagne ta commère.

Il y avait, autour des tables dressées, un vacarme de voix enivrées. On installa les parents de Natalia à table dans la salle de séjour. Bientôt après, les jeunes mariés rentrèrent de l'église. Pantéléï Prokofiévitch versa la vodka, les larmes aux yeux.

— Eh bien, chers parents, à la santé de nos enfants ! Que tout aille pour le mieux pour eux comme pour nous… et qu'ils aient une vie de bonheur et de santé…

On versa au grand-père Grichaka un grand verre de vodka dont on lui répandit la moitié dans sa bouche hérissée de poils verdâtres, et l'autre dans le col raide de son uniforme. On buvait en trinquant. On buvait aussi sans trinquer. Vacarme de foire. Un parent éloigné des Korchounov, assis au bout de la table, Nikifor Kolovéïdine, vieux soldat de la Garde, levait sa main calleuse et hurlait :

— Amère ! {18}

— A-a-mè-è-re ! reprenait toute la table.

— Hé ! Amère ! répétait en écho la cuisine bondée.

Grigori renfrogné, baisait les lèvres fades de sa femme, et promenait autour de lui un regard de bête traquée.

Visages rouges. Sourires et regards obscènes, rendus troubles par la boisson. Bouches gourmandes qui lâchaient, en mastiquant, des salives d’ivrognes sur la nappe brodée. Bref, on s’amusait.

Nikifor Kolovéïdine ouvrait sa gueule ébréchée et levait le bras.

— Amère !… Trois arabesques dorées – ses galons de rengagé – se fronçaient sur la manche de son uniforme bleu du régiment atamanski.

— A-a-mè-re !…

Grigori regardait avec haine la bouche ébréchée de Kolovéïdine d’où sortait, entre les dents, à chaque « amère », une langue roulée, rouge et glaireuse.

— Embrassez-vous, blancs-becs !… sifflait Pétro en remuant les extrémités de sa moustache trempée de vodka.

Dans la cuisine, Daria éméchée, toute rouge, entonna une chanson, aussitôt reprise et lancée vers la grande salle.

Pour traverser la rivière,

Voici le pont, voici le pont…

Les voix se mêlaient. Les dépassant toutes, le grondement de Khristonia faisait trembler les vitres :

Et si vous nous offrez à boire

Ce n’est pas moi qui dirai non…

Et, dans la chambre à coucher, le glapissement ininterrompu des femmes :

J’ai perdu, j’ai brisé

Ma petite voix à moi…

Une petite voix de vieillard, grinçante comme un cercle de tonneau, les accompagna :

J’ai perdu, ah ! j’ai brisé, ah !

Ma petite voix à moi…

A picorer chez les autres

Les grains amers d’aubépine.

— On s’amuse, bonnes gens !

— Goûte un peu à ce mouton.

— Qu’est-ce qu’elle fait là, ta main ?… Mon mari est là, il nous regarde.

— A-mè-è-re !…

— Il ne se gêne pas, le garçon d’honneur, regarde-le avec la dame d’honneur.

— Mais non, je ne veux pas de mouton… Je vais peut-être manger du sterlet… Et puis, tiens, j’en mangerai tout de même, il est gras.

— Compère Prochka, on trinque un coup ensemble.

— C’est du feu dans le gosier…

— Sémion Gordéiévitch !

— Hein !

— Sémion Gordéiévitch !

— Va te faire foutre !

Le plancher de la cuisine se mit à vibrer sous le roulement sourd des talons, un verre tomba, mais le bruit s’en perdit dans le vacarme général. Grigori jeta un regard dans la cuisine par-dessus les têtes des gens à table : les femmes dansaient une ronde avec des exclamations et des glapissements. Elles remuaient leurs énormes croupes (il n’y en avait pas de maigre, et chacune avait de cinq à sept jupons), agitaient leurs mouchoirs de dentelles et balançaient leurs coudes.

Un accord déchira l’air. L’accordéoniste commençait une danse cosaque, sur une note basse.

— Faites place ! Formez le cercle !

— Poussez-vous, chers invités ! insistait Pétro, en donnant des coups de poing dans le ventre moite des femmes.

Grigori se secoua et fit signe à Natalia.

— Pétro va danser la cosaque, regarde.

— Avec qui ?

— Tu ne vois pas ? Avec ta mère.

Loukinitchna avait installé ses paumes sur ses hanches, un mouchoir sous la main gauche.

— Commence, sans ça, c'est moi !…

Pétro s'approcha d'elle à petits pas, fit un saut prodigieux et retourna à sa place. Loukinitchna avait soulevé ses jupes, comme pour traverser une mare, elle battit la mesure de la pointe des pieds et partit, dans un murmure d'admiration en lançant ses jambes comme un homme.

L'accordéoniste attaqua, dans le grave, une mesure rapide. Pétro bondit, se lança dans la *prissiadka*[{19}] en criant, frappant des mains les tiges de ses bottes, serrant les extrémités de ses moustaches dans les coins de sa bouche. Ses jambes frétillaient, accomplissaient des pas d'une rapidité insaisissable ; son toupet trempé de sueur s'agitait sur son front sans réussir à suivre le mouvement de ses jambes.

Les dos des invités massés à la porte cachaient Pétro à Grigori. Il entendait seulement le martèlement rapide des talons ferrés, comme le crépitement d'une planche de sapin enflammée, et les cris des invités ivres.

A la fin, Miron Grigoriévitch dansa avec Ilinitchna, grave et sérieux, comme pour tout ce qu'il faisait.

Pantéléï Prokofiévitch, debout sur un tabouret, balançait sa jambe fragile et claquait la langue. C'étaient ses lèvres, à lui, qui dansaient, infatigables, au lieu de ses jambes, et sa boucle d'oreille.

Tout le monde se mit à danser la cosaque : aussi bien les danseurs chevronnés que ceux qui ne savaient pas plier la jambe comme il faut.

On leur criait :

— Ne flanche pas !

— Plus petit le pas ! Ah là là !

— Ses jambes sont légères, mais c'est son cul qui le gêne.

— Plus vite ! Plus vite !

— Les nôtres sont les meilleurs !

— Donne-moi un coup à boire, sans ça…

— Tu es fatigué, charogne. Danse, ou gare à la bouteille !

Le grand-père Grichaka, un peu ivre, avait passé son bras autour du large dos de son voisin de table et bourdonnait à son oreille comme un moustique :

— De quelle classe vous êtes ?

Son voisin, un vieillard noueux comme un très vieux chêne, lui criait en le repoussant du bras :

— Trente-neuf, mon gars !

— Quoi ? Hein ? Le grand-père Grichaka tendait son oreille fripée.

— Trente-neuf, je te dis.

— Vous étiez chez qui ? Quel régiment ?

— Adjudant Maxime Bogatyriov, régiment Baklanov. Je suis natif du village… du village de Krasny-Iar. Tu es de la famille des Mélékhov ?

— Comment ?

— Tu es de la famille, je te demande.

— Aha, je suis le grand-père.

— Régiment Baklanov ?

Le vieillard regardait le grand-père Grichaka avec des yeux éteints, et hochait la tête en roulant sur ses gencives nues un morceau de pain qu'il n'avait pas réussi à mâcher.

— Alors, vous avez fait la campagne du Caucase ?

— J'ai servi avec feu Baklanov lui-même, Dieu le garde en Son saint Paradis, nous avons fait la conquête du Caucase… Dans notre régiment, nous avions des Cosaques choisis… On demandait la même taille que pour la Garde, sauf qu'on prenait aussi ceux qui étaient voûtés… Il y en avait qui avaient de ces bras et de ces épaules : le Cosaque d'aujourd'hui pourrait se coucher en travers… C'était ça, les hommes, de ce temps-là, mon gars. Une fois dans *l'aoul*[20] Tchélendjiiski, j'ai eu l'honneur de recevoir un coup de cravache de Son Excellence le défunt général…

— Moi, j'ai fait la campagne de Turquie… Hein ? Je l'ai faite, oui. Le grand-père Grichaka redressa sa poitrine étique, en faisant sonner ses croix de Saint-

Georges.

— Nous avions occupé l'aoul à l'aube, à midi le trompette sonne l'alarme…

— Nous aussi, nous avons servi le tsar blanc. A la bataille de Rochitch, notre régiment, le 12e Cosaques du Don, s'est battu avec les janissaires…

— Le trompette sonne l'alarme, donc… continuait l'ancien de Baklanov sans écouter le grand-père Grichaka.

— Leurs janissaires, c'est dans le genre de la Garde chez nous. Parfaitement. (Le grand-père Grichaka s'enflamme, fait de grands gestes furieux.) Ils font leur service auprès de leur tsar et ils ont des sacs blancs sur la tête. Hein ? Des sacs blancs sur la tête.

— Je dis à mon camarade : « Ça, Timocha, ça veut dire qu'on va battre en retraite, enlève le tapis du mur, on l'attachera au troussequin… »

— J'ai deux croix de Saint-Georges ! J'ai été décoré pour faits d'armes !… J'ai pris un commandant turc vivant !

Le grand-père Grichaka pleure et son petit poing sec fait résonner le dos d'ours de l'ancien de Baklanov ; mais celui-ci, qui trempe un morceau de poulet dans de la gelée de cerise, croyant que c'est le raifort, regarde d'un œil mort la nappe souillée de nouilles et fait un petit bruit avec sa bouche tombante :

— Oui, mon gars, c'est le diable qui m'a poussé… (Les yeux du vieux regardent avec une fixité mortelle les plis de la nappe blanche, comme s'il voyait, au lieu de cette nappe couverte de vodka et de nouilles, les vallées de neige endormies du Caucase.) Jusque-là, je n'avais jamais volé… Quand on occupait des aouls tcherkesses, tout ce qu'il y avait dans les cabanes, moi ça ne me faisait pas envie… Bien mal acquis ne profite jamais… Et puis voilà que… Ce tapis m'a tapé dans l'œil… avec ses franges… Je me suis dit : ça fera une housse pour mon cheval…

— On en a vu de toutes les couleurs. On a même passé la mer… Le grand-père Grichaka essaye de regarder son voisin dans les yeux, mais ses orbites profondes sont couvertes de touffes grises de barbe et de sourcil comme un ravin de mauvaise herbe ; le grand-père Grichaka n'arrive pas jusqu'aux yeux, perdus dans un fouillis de poils hérissés.

Il décide alors d'user de ruse : pour attirer l'attention de son voisin par un moment violent de son récit, il commence sans préparation par le milieu :

— C'est le capitaine Tersintsev qui commandait : « Peloton, en colonnes ! Au galop !… arche ! »

L’ancien de Baklanov rejette la tête en arrière comme un cheval d’armes au son de la trompette, laisse tomber son poing noueux sur la table et murmure :

— Régiment Baklanov ! Lances en avant ! Sabres au clair !… (Sa voix s’enfle soudain, ses prunelles troubles brillent et brûlent d’un feu ancien, que la vieillesse avait couvert.) Les gars de Baklanov !… (Il hurle, ouvrant toute grande une gueule aux gencives nues.) A l’assaut… en avant, marche !…

Il regarde le grand-père Grichaka d’un air jeune et éveillé et ne songe pas à essuyer avec la manche de sa tunique les larmes qui lui chatouillent le menton.

Le grand-père Grichaka s’anime à son tour.

— Il nous donne l’ordre que j’ai dit et lève son sabre. Nous partons au galop, mais les janissaires s’étaient installés comme ça – il dessine du doigt sur la nappe un carré inégal –, ils nous tirent dessus. Deux fois de suite nous les chargeons, deux fois de suite ils nous repoussent. Et leur cavalerie – on ne l’avait pas vue venir – qui sort du petit bois pour nous attaquer de flanc ! Notre chef de peloton donne des ordres. On opère la conversion à droite, on se reforme et en avant. On leur rentre dedans, on les culbute. Quelle est la cavalerie qui tient le coup devant les Cosaques ? Et voilà. Ils sont repartis dans la forêt, en poussant des hurlements… A ce moment-là, je vois un officier à eux qui me fonce dessus, sur un cheval brun. Un gaillard, cet officier, des moustaches noires tombantes, il me regarde, il me regarde, et il sort un pistolet de son étui. L’étui était fixé à la selle… Il tire et il me rate. Alors, j’ai poussé mon cheval et je l’ai rattrapé. Je voulais le sabrer, mais j’ai réfléchi : c’est un homme, tout de même… Je l’ai pris à bras le corps, du bras droit, ça fait qu’il s’est envolé de sa selle, voyez-vous. Il m’a mordu la main, mais je l’ai eu tout de même…

Le grand-père Grichaka, triomphant, regarde son voisin : celui-ci s’est endormi dans le bruit, il a laissé tomber sur sa poitrine son énorme tête anguleuse et ronfle tranquillement.

DEUXIÈME PARTIE

1

Serguéï Platonovitch Mokhov faisait remonter très haut l'origine de sa famille.

Un jour, sous le règne de Pierre le Grand, une péniche impériale descendait le Don vers la Mer d'Azov avec un chargement de biscuits et de poudre. Les Cosaques de la bourgade « rebelle » de Tchigonaki, sise sur le cours supérieur du Don, non loin de l'embouchure du Khoper, attaquèrent une nuit la péniche, égorgèrent la garde endormie, firent main basse sur les biscuits et la poudre et coulèrent le bateau.

Sur l'ordre du Tsar, des troupes arrivèrent de Voronèje, qui brûlèrent la bourgade « rebelle » et écrasèrent sans pitié les Cosaques qui avaient pris part à l'attaque : *Yessaoul*[{21}] Iakirka et quarante Cosaques faits prisonniers avec lui furent pendus à des gibets flottants qu'on lâcha sur le Don pour l'intimidation des stanitsas turbulentes d'aval.

Une dizaine d'années plus tard, des Cosaques étrangers et des rescapés du massacre vinrent s'installer à l'endroit où avaient fumé les ruines de Tchigonaki. Une stanitsa surgit là de nouveau et s'entoura de remparts. De cette époque date l'arrivée dans le pays, venant de la circonscription de Voronèje, du fils de paysan Nikichka Mokhov, indicateur et œil du tsar. Il faisait le métier de colporteur, vendant toutes sortes de marchandises nécessaires à l'usage quotidien des Cosaques : manches pour les couteaux, tabac, silex ; il se procurait aussi des lots d'objets volés et les vendait ; il allait à Voronèje deux fois l'an, apparemment pour se réapprovisionner, en fait pour rapporter si la stanitsa était calme et si les Cosaques ne tramaient aucun nouveau forfait.

Ce Nikichka Mokhov fut le fondateur de toute une lignée de marchands. Les Mokhov s'implantèrent solidement sur la terre cosaque. Ils se multiplièrent et s'enracinèrent dans la stanitsa comme le chiendent qui repousse quand on l'arrache ; ils conservaient dévotement le sauf-conduit à moitié tombé en poussière dont le gouverneur de Voronèje avait nanti leur aïeul en l'envoyant dans la stanitsa séditieuse. Il se fût peut-être conservé jusqu'à nos jours, mais il brûla dans sa cassette de bois à côté des icônes, lors du grand incendie qui eut lieu du temps du grand-père de Serguéï Platonovitch. Ce grand-père, qui avait

déjà perdu tout son bien en jouant aux cartes, s'était remis sur pieds, mais cet incendie détruisit tout et Serguéï Platonovitch dut repartir de rien. Quand il eut enterré son père paralytique, il reprit son affaire avec un rouble en poche. Il commença par acheter dans les villages de la soie de porc et du duvet. Il vécut dans la misère pendant au moins cinq ans ; il n'hésitait pas à filouter d'un kopeck les Cosaques des villages alentour, ne leur faisait grâce de rien, et un beau jour Sériojka le colporteur devint Serguéï Platonovitch, ouvrit dans la stanitsa une boutique de mercerie, puis épousa la fille d'un pope à demi fou, qui lui apportait une dot considérable, et ouvrit un commerce de tissus. Le moment était bien choisi. Sur ordre du gouvernement militaire, les Cosaques, par villages entiers, avaient commencé à émigrer des stanitsas de la rive gauche où la terre sablonneuse, argileuse, pierreuse est stérile et rude, sur la rive droite du Don. La nouvelle stanitsa Krasnokoutskaïa avait été fondée là et avait bâti ses maisons ; des villages nouveaux étaient nés à la limite des anciennes terres seigneuriales le long des rivières Tchir, Tchornaïa et Frolovka, en haut des ravins et des vallons de la steppe, aux confins des colonies ukrainiennes. Mais il fallait aller à cinquante verstes, ou plus loin, pour faire ses achats, et voilà qu'une boutique s'installait là, avec ses rayons de sapin frais, bourrés d'étoffes qui sentaient bon. Serguéï Platonovitch étendit son affaire comme un accordéon ; à côté des étoffes, il faisait commerce de tout ce dont a besoin un ménage simple à la campagne : articles de cuir, sel, pétrole, mercerie. Dans les derniers temps, il s'était même fourni en machines agricoles. Faucheuses, semeuses, charrues, tarares, trieurs, provenant de l'usine d'Aksaï, étaient rangés en bon ordre à côté de la boutique à stores verts, fraîche pendant l'été. Il est difficile de compter l'argent dans la bourse de son voisin ; mais il était visible que le commerce de l'ingénieux Serguéï Platonovitch ne lui rapportait pas un mince bénéfice. Au bout de trois ans, il avait ouvert un entrepôt de blé et, l'année après la mort de sa première femme, il commençait la construction d'un moulin à vapeur.

Il tenait ferme dans son petit poing aux rares poils noirs et brillants le village de Tatarski et les villages alentour. Pas une ferme qui n'eût une traite (un petit papier vert à liséré orange) chez Serguéï Platonovitch pour une faucheuse, pour le trousseau de la fille (« Il est temps de marier la fille, mais chez Paramonov ils gâchent le prix du blé, fais-moi crédit, Platonovitch ! »), pour Dieu sait quoi encore… Le moulin employait neuf ouvriers, le magasin sept, et il y avait quatre domestiques : en tout vingt bouches qui mangeaient grâce au marchand. Sa première femme lui avait laissé deux enfants : une fille, Liza, et un garçon de deux ans plus jeune qu'elle, l'indolent et scrofuleux Vladimir. Sa seconde femme, la sèche Anna Ivanovna, au nez pointu, n'avait pas d'enfant. Un amour

maternel tardif et inemployé et toute sa bile accumulée (elle avait épousé Serguéï Platonovitch au déclin de sa trente-quatrième année) s'étaient déversés sur les deux enfants. Le caractère nerveux de leur marâtre n'eut pas une bonne influence sur leur éducation ; quant à leur père il ne leur donnait pas plus d'attention qu'à la cuisinière ou à Nikita, le garçon d'écurie. Ses affaires et ses voyages mangeaient tout son temps : il était tantôt à Moscou, tantôt à Nijni-Novgorod, tantôt à Ourioupinskaïa, tantôt dans les foires des stanitsas. Les enfants grandirent sans surveillance. Anna Ivanovna n'était pas assez fine pour essayer de pénétrer les secrets de l'âme enfantine, elle avait bien autre chose en tête avec ce grand ménage à diriger ; aussi le frère et la sœur grandirent-ils étrangers l'un à l'autre, dissemblants de caractère et différents de leur famille. Vladimir était renfermé, mou, trop sérieux pour son âge et il avait un regard en dessous. Liza, qui passait son temps dans la compagnie de la femme de chambre et de la cuisinière, femme dépravée qui en avait vu de toutes les couleurs, découvrit trop tôt l'envers de l'existence. Ces femmes avaient excité en elle une curiosité malsaine ; adolescente grande et timide livrée à elle-même, elle grandissait comme un sureau dans la forêt.

Les années passaient lentement.

La vieillesse vieillissait, comme c'est la règle tandis que croissaient les plantes vertes de la jeunesse.

Un jour, pendant le thé du soir, Serguéï Platonovitch fut saisi d'étonnement en regardant sa fille (Elizavéta venait de finir son lycée, elle était devenue une grande belle fille) ; sa tasse pleine de thé ambré se mit à trembler dans ses mains : « Tout à fait sa défunte mère ! Mon Dieu, quelle ressemblance ! »

— Lizka, tourne-toi donc un peu !

Il n'avait jamais remarqué que sa fille ressemblait étonnamment à sa mère depuis sa plus tendre enfance.

… Vladimir Mokhov, lycéen de cinquième année, garçon étroit et d'une jauneur maladive, traversait la cour du moulin. Il était arrivé depuis peu avec sa sœur pour les vacances d'été et, comme toujours, il était allé au moulin, dès son arrivée, pour voir, pour flâner dans la foule des gens couverts de farine, écouter le roulement régulier des arbres et des pignons, le bruissement des courroies qui glissent. Le chuchotement respectueux des clients du moulin le flattait :

— C'est l'héritier du patron…

Contournant avec précaution les tas de bouse de vache et les chariots épars dans la cour, Vladimir arriva à la barrière, mais il se souvint qu'il n'avait pas

visité la baraque des machines et fit demi-tour.

A côté de la citerne de pétrole peinte en rouge, à l'entrée du baraquement, le bluteur Timoféï, le peseur surnommé Valet et l'aide du bluteur, un jeune garçon aux dents blanches du nom de Davydka, pantalons retroussés jusqu'aux genoux, pétrissaient un grand bac de glaise.

— A-a-ah ! le patron !… l'accueillit ironiquement Valet.

— Bonjour.

— Bonjour, Vladimir Serguéiévitch !

— Qu'est-ce que vous faites là ?

— Nous pétrissons la glaise. (Davydka libérait péniblement ses jambes de la masse gluante, avec un mauvais sourire.) Ton papa ne veut pas dépenser un rouble de plus pour embaucher des femmes, c'est à nous qu'il fait faire le travail. C'est un radin, ton père ! ajouta-t-il, et il déplaça ses jambes avec un bruit visqueux.

Vladimir rougit. Il éprouvait une invincible répugnance pour ce Davydka toujours souriant, pour son ton dédaigneux, même pour ses dents blanches.

— Comment, un radin ?

— Oui. Il est terriblement avare. Il mange sa merde, expliqua simplement Davydka et il sourit.

Valet et Timoféï riaient d'un air approbateur, Vladimir sentit la piqûre de l'offense. Il considéra froidement Davydka.

— Tu veux dire que tu… n'es pas content ?

— Viens, viens pétrir, et tu verras. Quel est l'imbécile qui serait content ? Il faudrait y mettre ton père, ça lui ferait perdre son gros ventre !

Davydka marchait dans le bac avec un lourd balancement, en levant haut ses jambes et il souriait maintenant gaiement et sans malice. Vladimir faisait le compte de ses pensées, savourant son plaisir à l'avance. Il trouva la réponse qu'il fallait :

— Bien, dit-il posément, je vais raconter à papa que tu n'es pas content de ton service.

Il jeta un regard oblique sur le visage de Davydka et fut frappé par l'impression que ses paroles avaient produites : les lèvres de Davydka souriaient pitoyablement d'un air contraint, et les figures des autres s'étaient assombries.

Pendant une minute, tous trois pétrirent en silence la glaise épaissie. Enfin Davydka détacha ses yeux de ses jambes boueuses et dit, mi-haineux mi-obséquieux :

— C'est que je plaisantais, Volodia… Voyons, je disais ça pour rire…

— Je raconterai à papa ce que tu as dit.

Vladimir passa devant la citerne. L'injure faite à lui et à son père, le sourire piteux de Davydka lui faisaient monter les larmes aux yeux.

— Volodia !… Vladimir Serguéiévitch !… s'écria Davydka effrayé, et il sortit de la glaise en laissant tomber son pantalon sur ses jambes maculées jusqu'aux genoux.

Vladimir s'arrêta. Davydka le rejoignit en courant, il respirait péniblement.

— Ne le dites pas à votre papa. J'ai dit ça pour rire. Excusez-moi, je suis un imbécile… J'ai dit ça sans arrière-pensée, ma foi ! Pour rire…

— Bon, ça va, je ne dirai rien !… cria Vladimir, le front plissé, et il gagna la barrière.

Sa pitié pour Davydka l'avait emporté. Il longeait la palissade blanche avec un sentiment de soulagement. Il entendait le bruit joyeux du marteau dans la forge, au coin de la cour du moulin. Un coup sourd et mou pour le fer, deux coups rebondissants pour l'enclume sonore.

— Pourquoi tu l'as attaqué ? (Vladimir en s'éloignant entendait la voix basse assourdie de Valet.) C'est de l'ordure : quand on y touche, ça pue.

« Ah ! racaille, pensa Vladimir, furieux, voilà ce qu'il pense… Je le dis ou je ne le dis pas ? »

Il se retourna, revit le sourire aux dents blanches de Davydka et décida fermement : « Je le dirai ! »

Sur la place, près du magasin, une charrette attendait. Le cheval était attaché à un poteau. De gamins chassaient du toit du hangar des pompiers une volée grise et piaillante de moineaux. Sur la terrasse retentissait le baryton sonore de l'étudiant Boïarychkine, mêlé à une autre voix, brisée, sifflante.

Vladimir monta sur le perron. La vigne vierge se balançait au-dessus de sa tête ; son feuillage exubérant avait envahi le perron et la terrasse et tombait de la moulure bleue de la corniche comme une mousse verte.

Boïarychkine hochait sa tête rasée, violacée et parlait à l'instituteur Balanda, homme jeune mais barbu, assis près de lui :

— Je le lis et, bien que je sois fils de Cosaques cultivateurs et que je nourrisse une haine profondément naturelle à l'égard de toutes les classes privilégiées, imaginez-vous que je plains terriblement cette caste en voie d'extinction. Pour un peu, je deviendrais moi-même aristocrate ou propriétaire foncier, je suis enthousiasmé par leur idéal de la femme, je souffre pour leurs intérêts, bref, je ne sais quoi encore ! C'est cela, mon cher, le génie. Pouvoir convertir les gens !

Balanda jouait avec les glands de sa ceinture de soie et regardait avec un sourire ironique la broderie de laine rouge filée au bas de sa chemise. Liza était allongée dans un fauteuil. La conversation ne l'intéressait visiblement pas du tout. De ses yeux comme toujours un peu perdus et qui semblaient sans cesse en quête de quelque chose, elle regardait avec ennui la tête violacée de Boïarychkine, couverte d'égratignures.

Vladimir passa en saluant et alla frapper à la porte du cabinet de son père. Serguéï Platonovitch couché sur un sofa de cuir frais feuilletait le numéro de juin de la revue *La Richesse Russe.* Un coupe-papier en os était tombé par terre à côté de lui.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Vladimir rentra la tête dans les épaules, ajusta nerveusement sa chemise.

— Je reviens du moulin… – il avait commencé d'un air indécis, mais il se rappela le sourire aveuglant de Davydka et continua résolument en regardant le ventre rond de son père moulé dans un gilet de tussor –… et j'ai entendu Davydka qui disait…

Serguéï Platonovitch l'écouta attentivement :

— Il sera congédié. Va. Et il ramassa le coupe-papier en geignant.

Tous les jours, les intellectuels du village se réunissaient chez Serguéï Platonovitch : Boïarychkine, étudiant à l'Institut Technique de Moscou ; l'instituteur Balanda, émacié, dévoré d'amour-propre et de tuberculose ; sa maîtresse Marfa Guérassimovna, demoiselle boulotte qui ne vieillissait pas, et dont le jupon dépassait toujours d'une manière inconvenante ; le receveur des postes, vieux garçon maniaque, moisi, qui sentait la cire à cacheter et le parfum pas cher. Parfois aussi, quand il était pour quelque temps chez son père, un noble propriétaire, le jeune lieutenant Evguéni Listnitski venait à cheval de ses terres. On prenait le thé sur la terrasse, on avait des conversations insignifiantes ; quand le fil paresseux en était rompu, un des invités remontait le gramophone incrusté au chiffre du maître.

De temps à autre, pour les grandes fêtes, Serguéï Platonovitch aimait jeter de la poudre aux yeux : il lançait des invitations et offrait à ses hôtes les vins fins, le caviar d'esturgeon frais commandé pour l'occasion à Bataïsk et les meilleurs hors-d'œuvre. Le reste du temps, il vivait chichement. La seule chose qu'il ne se refusât jamais, c'étaient les livres. Serguéï Platonovitch aimait lire et tout comprendre par son propre esprit, qui était tentaculaire comme le liseron.

Son associé, Emélian Konstantinovitch Atiopine, blond, barbiche en pointe, minuscules yeux fendus, venait rarement. Il était marié à une ancienne nonne du couvent d'Oust-Medvéditskaïa, à qui il avait fait huit enfants en quinze ans de mariage, et il passait la plupart de son temps chez lui. Emélian Konstantinovitch avait commencé comme comptable régimentaire et en avait ramené dans sa famille un épais relent d'obséquiosité et de servilité. En sa présence, ses enfant marchaient sur la pointe des pieds, parlaient à voix basse. Chaque matin, après leur toilette, ils se mettaient en rang dans la salle à manger sous la grande pendule noire accrochée au mur, qui ressemblait à un cercueil, leur mère derrière eux, et dès qu'ils entendaient la toux sèche de leur père dans la chambre à coucher, ils entonnaient de leurs voix discordantes et fausses, un « Seigneur ayez pitié de nous », puis le « Notre Père ».

Emélian Konstantinovitch s'habillait pour la fin de la prière, sortait de la chambre en plissant ses yeux de chenille et tendait comme un archevêque sa main glabre et charnue. Les enfants s'approchaient à tour de rôle et la baisaient. Emélian Konstantinovitch baisait sa femme sur la joue et lui disait en zézayant :

— Politska[{22}], tu as fait sauffer le thé ?

— Oui, Emélian Konstantinovitch.

— Z'en voudrais du bien fort.

Il tenait la comptabilité du magasin. Sous les « Doit » et « Avoir » en lettres grasses, il noircissait des pages de son écriture tarabiscotée de clerc. Il lisait *Les Nouvelles de la Bourse,* ajustant sans aucune nécessité un pince-nez d'or sur son nez rond. Avec les employés, il était très poli :

— Ivan Pétrovits[{23}], voudriez-vous avoir la zentillesse d'aller serser l'indienne de Tauride pour la montrer au client.

Sa femme l'appelait Emélian Konstantinovitch[{24}], ses enfants « papatska », et les employés du magasin « Tsatsa ».

Les deux ecclésiastiques du village, le père Vissarion et le père Pankrati, vicaire diocésain, n'étaient pas très liés avec Serguéï Platonovitch, ils avaient de

très vieux comptes à régler avec lui. Entre eux, ils ne s'entendaient pas non plus. Le père Pankrati, têtu et chicanier, ne perdait aucune occasion de faire du mal à son prochain ; le père Vissarion, veuf à la voix nasillarde – suite de syphilis – qui vivait avec sa gouvernante, une Ukrainienne, était, lui, de nature affable, mais il se tenait à l'écart du vicaire diocésain et le détestait pour son orgueil démesuré et son caractère chicanier.

Tous, à part l'instituteur Balanda, avaient leur propre maison dans le village. La grande maison des Mokhov, revêtue de planches peintes en bleu, se dressait sur la place. Le magasin s'étalait en face d'elle, au beau milieu de la place, avec ses portes transparentes et son enseigne déteinte :

MAISON DE COMMERCE

S. P. MOKHOV & E. K. ATIOPINE

Un hangar bas, allongé, avec une cave, attenait au magasin ; à une vingtaine de sagènes, l'anneau de briques autour du cimetière et l'église avec sa coupole semblable à un oignon mur. De l'autre côté de l'église, les murs blanchis de l'école, d'une sévérité officielle, et deux maisons pimpantes : une bleue avec un jardinet, celle du père Pankrati, et une brune (pour ne pas ressembler à l'autre), avec une clôture sculptée et un large balcon, celle du père Vissarion. Puis, successivement : la maison d'un étage absurdement étroite d'Atiopine, la poste, les toits de chaume et de tôle des fermes cosaques, le dos rond du moulin avec ses coqs de fer-blanc rouillés sur le toit.

On vivait là, retranché du vaste monde bleu par des persiennes extérieures et intérieures fixées par des boulons. Le soir, quand on n'allait pas en visite, on vissait les boulons, on détachait les chiens de garde, et la langue de bois de la crécelle du veilleur restait seule à parler dans le village muet.

2

A la fin du mois d’août, Mitka Korchounov rencontra par hasard au Don la fille de Serguéï Platonovitch, Elizavéta. Il venait d’arriver de la rive opposée et il était en train d’amarrer sa barque à une souche quand il aperçut un canot léger qui traversait aisément le courant. Il venait d’amont et se dirigeait vers le débarcadère ; Boïarychkine ramait. Sa tête rasée luisait de sueur, les veines de son front et de ses tempes étaient gonflées.

Mitka ne reconnut pas Elizavéta tout de suite. Son chapeau de paille donnait une ombre bleuâtre. Elle serrait contre sa poitrine, dans ses mains brunies, une gerbe de nénuphars jaunes.

— Korchounov ! cria-t-elle avec un mouvement de la tête. Tu t’es moqué de moi ?

— Comment cela ?

— Rappelle-toi, tu m’avais promis d’aller à la pêche avec moi.

Boïarychkine avait lâché les rames et s’était redressé. Le canot, sur son élan, heurta la terre de sa proue, effritant la craie du rivage.

— Tu te rappelles ?

Liza riait en sautant du canot.

— Je n’ai pas eu le temps. Du travail, dit Mitka pour se justifier, et il suivait, le souffle coupé, les mouvements de la jeune fille qui venait vers lui.

— Non ! Ce n’est pas possible !… J’y renonce, Elizavéta Serguéïevna, j’y renonce. Je rends mon tablier ! Pensez un peu à tout le chemin que nous avons fait sur ce maudit fleuve. J’attrape des ampoules à ramer comme ça. On est mieux sur la terre ferme.

Boïarychkine posa carrément son long pied nu sur le gravier crayeux piquant, et essuya son front de sa casquette fripée d’étudiant. Liza, sans lui répondre, s’approcha de Mitka et lui tendit une main qu’il serra gauchement.

— Quand irons-nous à la pêche ? demanda-t-elle, renversant la tête en arrière, les yeux plissés.

— Demain si vous voulez. On a fini de battre, je peux maintenant.

— Tu vas encore te moquer de moi ?

— Mais non !

— Tu passeras tôt ?

— Avant le jour.

— Je t’attendrai.

— Je viendrai, parole, je viendrai !

— Tu n’as pas oublié à quelle fenêtre il faut frapper ?

— Je trouverai.

Mitka sourit.

— Je vais sans doute partir bientôt. J’aimerais aller à la pêche une fois.

Mitka tournait sans parler dans sa main la clef rouillée du cadenas de la barque et regardait les lèvres de la jeune fille.

— Vous en avez encore pour longtemps ? cria Boïarychkine qui examinait un coquillage compliqué posé dans le creux de sa main.

— On repart tout de suite.

Après un moment de silence, elle demanda, en souriant pour elle-même :

— Il y a eu un mariage chez vous ?

— On a marié ma sœur.

— A qui donc ? (Et sans attendre la réponse, elle eut un sourire énigmatique et bref.) Tu viendras ! De nouveau, comme la première fois sur la terrasse de la maison Mokhov, son sourire brûla Mitka comme une ortie.

Il l’accompagna des yeux jusqu’au canot, que Boïarychkine repoussa, les jambes écartées ; Liza, souriante, regardait, par-dessus la tête de Boïarychkine, Mitka qui jouait avec sa clef et lui faisait des signes de la tête.

Quand ils furent à quelque cinq sagènes de la rive, Boïarychkine demanda à voix basse :

— Qui est ce petit gars ?

— Une connaissance.

— Un ami de cœur ?

Le grincement des tolets empêcha Mitka, qui avait entendu leur conversation, de saisir la réponse. Il voyait Boïarychkine qui riait, couché sur les rames, renversé en arrière, mais ne voyait pas le visage de Liza qui lui tournait le dos. Un ruban mauve tombait de son chapeau sur son épaule ronde dénudée, tremblait sous la brise faible, disparaissait, irritait le regard embrumé de Mitka.

Mitka, qui allait rarement pêcher à la ligne, ne s'était jamais préparé avec autant d'ardeur que ce soir-là. Il avait haché du kiziak et faisait cuire une kacha de millet dans le potager tandis qu'il fixait aux lignes les nœuds gluants des hameçons.

Mikheï lui demanda, en regardant ses préparatifs :

— Prends-moi avec toi, Mitri. Tu n'y arriveras pas tout seul.

Mikhéï soupira.

— Il y a longtemps que nous n'y sommes pas allés ensemble. Je ne refuserais pas une carpe de sept livres.

Mitka, grimaçant à la vapeur qui s'élevait comme une colonne de la marmite de kacha, ne répondit pas. Quand il eut fini ses préparatifs, il entra dans la grande chambre.

Le grand-père Grichaka était assis devant la fenêtre ; il avait ses lunettes rondes à monture de cuivre ajustées sur le nez et lisait l'Évangile.

— Grand-père ! cria Mitka, appuyé au chambranle de la porte.

Le grand-père Grichaka regarda par-dessus ses lunettes.

— Hé ?

— Éveille-moi après le premier chant du coq !

— Où vas-tu si tôt ?

— A la pêche.

Le grand-père, qui aimait le poisson, fit des objections pour la forme.

— Ton père a dit qu'il fallait battre le chanvre demain. S'agit pas de s'amuser. Tu m'en fais un pêcheur, toi !

Mitka s'écarta de la porte et usa de ruse :

— Moi, ça m'est égal. Je voulais que tu manges du poisson, mais s'il faut battre le chanvre, je n'irai pas.

— Attends, où vas-tu ? s'effraya le grand-père Grichaka en ôtant ses lunettes.

Je vais en parler à Miron, vas-y, voyons. Ça ne ferait pas de mal de manger du poisson, c'est mercredi demain. Je t'éveillerai, va, va, idiot ! Qu'est-ce que tu as à ricaner ?

A minuit, le grand-père Grichaka, retenant d'une main son pantalon de toile et de sa canne tâtant son chemin, descendit les degrés du perron. Il traversa la cour comme une ombre blanche tremblotante jusqu'à la grange et du bout de sa canne poussa Mitka qui ronflait sur une couverture. La grange sentait le blé fraîchement battu et la crotte de souris, elle était pleine de l'odeur de toile d'araignée, aigre, croupissante, des locaux inhabités.

Mitka dormait près d'une caisse à grains. Il ne s'éveilla pas vite. Le grand-père Grichaka commença par lui donner de petits coups de canne en chuchotant :

— Mitiouchka ! Mitka !… Hé, Mitka, fripouille !

Mitka ronflait profondément, couché en chien de fusil. Le grand-père perdit patience, lui enfonça le bout émoussé de sa canne dans le ventre en le tournant comme une vrille. Mitka poussa un cri, saisit la béquille et s'éveilla.

— Quel sommeil d'idiot ! C'est malheureux de dormir comme ça, maugréa le grand-père.

— Tais-toi, tais-toi, ne fais pas de bruit, chuchota Mitka ensommeillé, cherchant à tâtons ses bottes sur le sol.

Il arriva sur la place. Le village retentissait pour la deuxième fois du chant des coqs. En passant devant la maison du pope Vissarion, il entendit la basse d'archidiacre du coq battant des ailes dans le poulailler et le gloussement étouffé et craintif des poules.

Le veilleur de nuit sommeillait sur la dernière marche du magasin, le nez enfoncé dans la chaleur de son col de mouton. Arrivé à la clôture des Mokhov, Mitka posa la ligne et la musette contenant l'amorce et, à pas légers pour n'être pas entendu des chiens, monta les marches du perron. Il tira la poignée froide de la porte, qui était fermée. Il escalada la balustrade et arriva devant la fenêtre. Elle était entrouverte. De la fente noire montait l'odeur douce d'un corps chaud de jeune fille endormie et l'odeur suave et inconnue des parfums.

— Lizavéta Serguéïevna !

Il lui sembla qu'il avait parlé très fort. Il attendit. Le silence. « Et si je m'étais trompé de fenêtre ? Si c'était lui qui dormait là ? Je serais bien tombé ! Il pourrait me tirer dessus », pensa Mitka en saisissant la poignée de la fenêtre.

— Lizavéta Serguéïevna, lève-toi, on va à la pêche.

« Si je me suis trompé de fenêtre, ça va être une drôle de pêche »

— Lève-toi, quoi ! dit-il irrité, et il passa la tête dans la chambre.

— Hein ? Qui est là ? chuchota dans le noir une voix effrayée.

— Tu viens à la pêche ? C’est moi, Korchounov.

— A-a-ah ! Tout de suite.

Léger bruit dans la chambre. La voix chaude, ensommeillée, avait laissé comme une odeur de menthe. Mitka vit une forme blanche, bruissante, qui se déplaçait.

« Hé, ce serait doux de passer la nuit avec elle… Au lieu d’aller à la pêche… A rester planté sans bouger… » pensait-il confusément en respirant l’odeur de la chambre.

Un visage rieur parut à la fenêtre, serré dans un fichu blanc.

— Je vais passer par la fenêtre. Donne-moi la main.

— Descends.

Mitka l’aida. Elle s’appuya sur son bras et le regarda de tout près dans les yeux.

— J’ai été vite, hein ?

— Ça va. Nous avons le temps.

Ils s’en allèrent vers le Don. Elle frottait de sa paume rose ses yeux légèrement gonflés, elle dit :

— C’était si bon de dormir. J’aurais bien dormi encore un peu. Il est vraiment très tôt pour partir.

— C’est ce qu’il faut.

Ils prirent la première ruelle qui descendait de la place au Don. L’eau avait monté pendant la nuit et la barque amarrée à une souche qui, la veille, reposait à sec, se balançait entourée d’eau.

— Il faut se déchausser, soupira Liza, mesurant des yeux la distance qui les séparait de la barque.

— Tu veux que je te porte ? proposa Mitka.

— Ce n’est pas bien, je préfère me déchausser.

— Ce serait plus pratique.

— Il ne faut pas.

Elle hésitait, troublée.

Du bras gauche, Mitka lui prit les jambes un peu au-dessus du genou, la souleva légèrement et pataugea dans l'eau jusqu'à la barque. Elle saisit involontairement la colonne brune et ferme de son cou et se mit à rire en roucoulant doucement.

Si Mitka n'avait pas trébuché contre la pierre sur laquelle les femmes du village battent leur linge, il n'y aurait pas eu ce petit baiser inattendu. Elle poussa un cri et se serra contre les lèvres gercées de Mitka et Mitka s'arrêta à deux pas du bord gris de la barque. L'eau coulait dans ses bottes et lui glaçait les pieds.

Il ouvrit le cadenas, repoussa violemment la barque de la souche et sauta dedans. Il godillait debout, avec la rame courte. A l'arrière, l'eau murmurait et pleurait. La barque traversa mollement le courant, proue relevée, et se dirigea vers la rive opposée. Les cannes à pêche trépidaient, grelottaient.

— Où allons-nous ? demanda Liza en se retournant.

— De l'autre côté.

La barque atterrit près d'un escarpement sableux. Sans rien dire, Mitka souleva Liza dans ses bras et l'emporta vers les buissons d'aubépine du bord de l'eau. Elle le mordait au visage, le griffait, elle poussa un ou deux cris étouffés et, se sentant faiblir, se mit à pleurer amèrement, sans larmes…

Ils repartirent vers neuf heures. Le ciel était emmitouflé dans une brume couleur de rouille. Le vent dansait sur le Don, échevelait les vagues. La barque dansait en traversant les vagues, les gouttelettes mousseuses et froides de l'eau jaillissant des profondeurs éclaboussaient le visage pâli d'Elizavéta, coulaient et restaient suspendues à ses cils et aux mèches de cheveux qui s'échappaient de son fichu.

Elle plissait de fatigue ses yeux vides et cassait dans ses doigts la tige d'une fleur tombée dans la barque. Mitka ramait sans la regarder, à ses pieds gisaient une petite carpe et une tanche, la bouche figée dans le spasme de la mort et l'œil écarquillé entouré d'un cercle orange. Un air de culpabilité errait sur le visage de Mitka où la satisfaction se mêlait à l'inquiétude.

— Je vais te conduire au débarcadère Sémionov. Ce sera plus près pour toi, dit-il en faisant tourner la barque dans le courant.

— Bien, acquiesça-t-elle à mi-voix.

La rive était déserte, les haies des potagers au-dessus du Don languissaient, saupoudrées de poussière de craie, grillées par le vent brûlant, et emplissaient l'air d'une odeur de branches mortes consumées. Les têtes lourdes des tournesols très mûrs, picorées par les moineaux, se penchaient vers la terre et laissaient tomber leurs graines duveteuses. La prairie brillait de l'émeraude du regain déjà grand. Des poulains gambadaient au loin et le rire lourd de leurs clochettes arrivait jusqu'au Don avec le vent torride du sud.

Mitka prit les poissons et les tendit à Elizavéta qui descendait de la barque.

— Prends la pêche. Tiens !

Elle battit des cils, effrayée, prit le poisson.

— Eh bien, je m'en vais…

— Oui…

Elle partit, pitoyable, tenant à bout de bras le poisson enfilé sur une branche de saule : l'assurance et la gaieté de la veille étaient restées dans l'aubépine.

— Lizavéta !

Elle se retourna, cachant dans l'arc brisé de ses sourcils son embarras et sa colère.

— Reviens une minute !

Quand elle fut plus près, il dit, vexé d'être confus :

— Nous n'avons pas fait attention… Euh… ta jupe, par-derrière… il y a une petite tache… toute petite…

Elle s'empourpra, la rougeur l'envahit jusqu'aux épaules.

Après un moment de silence, Mitka conseilla :

— Passe par les jardins.

— De toute façon, il faut traverser la place. J'avais pourtant l'intention de mettre une jupe noire, murmura-t-elle en dévisageant Mitka, pleine d'angoisse et d'une haine subite.

— Tu veux que je frotte avec une feuille pour que ça soit vert ? proposa simplement Mitka et il fut tout étonné de voir des larmes dans ses yeux…

… La nouvelle fit le tour du village comme le murmure du vent : « Mitka Korchounov a séduit la fille de Serguéï Platonovitch ! » Les bonnes femmes en causaient à l'aube, en conduisant les troupeaux de vaches aux pâturages ; et à

l’ombre étroite du balancier du puits, fondue dans la poussière grise, en laissant tomber l’eau de leurs seaux ; et au Don, sur les pierres plates de la rive, en battant leur linge.

— C’est ce qui arrive quand il n’y a pas de mère.

— Le père n’a pas le temps de souffler et la belle-mère, elle ne s’en occupe pas plus que ça…

— L’autre jour, Davydka le manchot, le veilleur, l’a bien raconté : « C’était minuit, je vois un homme qui s’approche de la dernière fenêtre. Je me dis : c’est un voleur qui veut entrer chez Serguéï Platonovitch. Ça fait que j’arrive en courant. – Qui est là ? Police, ici tout de suite ! – et puis ça fait que c’était lui, Mitka. »

— Les filles d’aujourd’hui, c’est dans le péché jusqu’au cou…

— Mitka a dit à mon Mikichka : « Je vais la demander en mariage », il a dit.

— Qu’il commence par moucher sa morve !

— Il l’a prise de force, à ce que j’ai entendu dire l’autre jour, il l’a violée…

— Eh bien ! voisin !…

Le bruit courait par les rues et les ruelles, salissait le nom autrefois pur de la jeune fille, comme du goudron une porte neuve…

La rumeur tomba sur la tête dégarnie de Serguéï Platonovitch et le jeta par terre. Pendant deux jours il n’alla ni au magasin ni au moulin. Il ne voyait ses domestiques – qui habitaient le rez-de-chaussée – que pour le déjeuner.

Le troisième jour, il fit atteler à son sulky l’étalon pommelé et partit pour la stanitsa en saluant de la tête les Cosaques qu’il rencontrait, d’un air important et inaccessible. Une calèche viennoise sortit après lui de la cour, étincelante de vernis. Le cocher Emélian, suçant sa petite pipe recourbée qui semblait collée à sa barbiche grisonnante, avait démêlé l’écheveau bleu des rênes et les deux moreaux étaient partis caracolant, faisant claquer leurs sabots dans la rue. Derrière le dos abrupt d’Emélian on apercevait le visage pâle d’Elizavéta. Elle avait une petite valise légère dans ses mains et souriait tristement ; elle agita son gant pour Vladimir et sa belle-mère debout près de la porte. Pantéléï Prokofiévitch, qui sortait en boitant du magasin, intéressé, demanda à Nikita, l’un des domestiques :

— Où s’en va donc l’héritière ?

L’autre, condescendant à la simplicité humaine, répondit :

— A Moscou, pour étudier, pour suivre des cours.

Le lendemain, il se produisit un événement dont on parla longtemps au bord du Don, et à l'ombre des balanciers des puits, et dans les pâturages… Juste avant le crépuscule (les troupeaux étaient déjà rentrés de la steppe), Mitka se rendit chez Serguéï Platonovitch (il avait choisi cette heure tardive pour que les gens ne le vissent pas). Il allait demander la main d'Elizavéta.

Ils s'étaient revus quatre ou cinq fois, pas plus.

Lors de leur dernière rencontre, ils avaient eu la conversation suivante :

— Épouse-moi, Lizavéta, tu veux ?

— Bêtise !

— Je serai bon pour toi, je t'aimerai… Il y a assez de monde pour travailler chez nous, tu pourras rester assise à la fenêtre, à lire tes livres.

— Tu es un imbécile.

Mitka s'était tu, vexé. Ce soir-là, il rentra tôt à la maison et déclara à Miron Grigoriévitch ébahi :

— Père, marie-moi.

— Signe-toi.

— Non vraiment, je ne dis pas ça pour rire.

— Tu es si pressé ?

— Et alors…

— Et qui est-ce qui t'a embobiné ? Marfouchka l'idiote ?

— Envoie les marieurs à Serguéï Platonovitch.

Miron Grigoriévitch déposa méticuleusement sur l'établi son outil de bourrelier (il était en train de réparer un harnais) ; il éclata de rire :

— Tu es de bonne humeur, mon garçon, paraît.

Mitka se buta, comme un taureau contre un mur ; le père s'emporta.

— Imbécile ! Serguéï Platonovitch a plus de cent mille roubles de capital, c'est un marchand, et toi ?… Veux-tu foutre le camp d'ici et ne pas faire l'idiot, si tu ne veux pas recevoir un coup d'avaloire, hé prétendant !

— Nous avons quatorze paire de bœufs, et une terre… comme ça, et puis c'est un paysan et nous sommes Cosaques.

— Va-t’en ! lui ordonna brièvement Miron Grigoriévitch, qui n’aimait pas les longs discours.

Mitka n’avait rencontré de sympathie que chez le grand-père Grichaka. Celui-ci s’était approché, clopinant, de son fils, en frappant le plancher de sa canne.

— Miron !

— Hein ?

— Pourquoi t’y opposes-tu ? Puisqu’elle plaît au gars, justement…

— Père, vous êtes un vrai gamin, vrai Dieu ! Mitri est déjà bête, mais de vous, c’est étonnant.

— Chut ! Le grand-père Grichaka avait cogné son bâton par terre. Est-ce que nous ne sommes pas leurs égaux ? Il devrait s’honorer d’avoir sa fille demandée par un fils de Cosaque. Il la donnera avec ses bras et ses abats. Nous sommes connus dans toute la région. Pas des va-nus-pieds, des propriétaires !… Oui, monsieur !… Va le voir, Miron, n’aie pas peur ! Et il faut qu’il donne le moulin en dot. Demande-lui !

Miron Grigoriévitch avait soufflé pesamment et il était sorti dans la cour ; c’est alors que Mitka avait décidé d’attendre le soir et d’y aller lui-même ; il connaissait l’entêtement de son père : un orme sur pied, qui plie, mais qu’il ne faut pas essayer de casser.

Il alla jusqu’à l’entrée principale, en sifflant. Arrivé là, il perdit contenance. Il piétina un peu sur place et passa par la cour. Sur le perron, il demanda à une femme de chambre qui passait en faisant bruire son tablier empesé :

— Il est là ?

— Il boit son thé. Attends.

Il s’assit, et attendit, fuma une cigarette, l’éteignit de ses doigts mouillés de salive et étala le mégot épais sur le plancher. Serguéï Platonovitch sortit en époussetant les miettes de sucre de son gilet ; il vit Mitka et fronça les sourcils.

— Entrez.

Mitka entra le premier dans le cabinet frais, plein de l’odeur des livres et du tabac, et sentit que la hardiesse dont il s’était muni en partant de chez lui était restée derrière la porte.

Serguéï Platonovitch alla à sa table et pirouetta en faisant grincer ses talons.

— Eh bien ? Ses doigts égratignaient derrière son dos le dessus du bureau.

— Je suis venu pour vous demander… Mitka plongea dans le glaire froid des yeux vrillés sur lui et ses épaules frissonnèrent frileusement. Peut-être, vous me donnerez Lizavéta ?

Le désespoir, la haine, la peur exprimaient du visage décomposé de Mitka une sueur fine comme la rosée d'été.

Serguéï Platonovitch avait le sourcil gauche qui tremblait et sa lèvre supérieure se retroussait, découvrant son envers vineux. Il se pencha tout entier en avant, le cou tendu.

— Quoi ?… Quo-o-o-oi ?… Salaud ! ! ! Fous le camp !… Je vais te conduire à l'ataman ! Ah ! fils de chienne ! Fumier !

Mitka, à qui les cris de l'autre avaient rendu son courage, observait le sang violet qui affluait aux joues de Serguéï Platonovitch.

— Ne le prenez pas en mauvaise part… J'ai pensé réparer ma faute.

Serguéï Platonovitch roulait ses yeux gonflés de sang et de larmes, il lança aux pieds de Mitka un cendrier en fonte massive qui ricocha et l'atteignit au genou gauche ; Mitka supporta la douleur sans broncher, ouvrit d'un coup la porte et cria, en montrant les dents, rendu insolent par l'injure et le mal :

— Comme vous voulez, Serguéï Platonovitch, comme vous voulez, moi, c'était de bon cœur… Qui en voudra maintenant ? Je voulais garder sa réputation… Mais qui voudra d'un morceau entamé ? Même pas les chiens.

Serguéï Platonovitch, serrant à ses lèvres un mouchoir froissé, le rattrapa et lui barra le passage vers la porte principale. Mitka courut dans la cour. Serguéï Platonovitch n'eut alors qu'un clin d'œil à faire à Emélian, le cocher, qui ne bougeait pas de là et, pendant que Mitka s'acharnait sur le verrou du portail, quatre chiens surgirent du coin du hangar et s'élancèrent à la vue de l'inconnu dans la cour bien balayée.

Serguéï Platonovitch avait ramené de la foire de Nijni-Novgorod, en 1910, un couple de jeunes chiens. Ils étaient noirs, frisés et avaient des gueules énormes. En un an, ils étaient devenus aussi grands que des veaux, ils avaient commencé par déchirer les jupes des femmes qui passaient devant la cour, puis ils avaient pris l'habitude de les renverser par terre et de leur mordre les cuisses, et ce n'est que lorsqu'ils eurent déchiqueté une génisse du père Pankrati et deux marcassins d'Atiopine que Serguéï Platonovitch les avait fait enchaîner. On les lâchait la nuit et une fois par an, au printemps, pour la reproduction.

Avant que Mitka eût eu le temps de se retourner, le premier chien, appelé

Baïan, avait lancé ses pattes sur ses épaules, ouvert sa gueule et enfoncé ses crocs dans sa veste ouatée. Lacérant, arrachant ses vêtements, ils tourbillonnaient autour de lui comme une masse noire. Mitka se défendait avec ses mains, s'efforçant de ne pas tomber. Il vit rapidement Emélian se précipiter dans la cuisine, avec sa pipe qui lançait des étincelles, et claquer derrière lui la porte peinte.

Au coin du perron, adossé au tuyau de descente de l'eau, Serguéï Platonovitch serrait ses petits poings blancs, couverts de poils raides et brillants. En chancelant, Mitka tira le verrou et sortit, traînant derrière ses jambes ensanglantées la meute rugissante, qui puait le mouillé. Il brisa le cou à Baïan et l'étouffa, et des Cosaques qui passaient l'arrachèrent avec peine aux autres.

3

Natalia avait trouvé sa place dans la famille Mélékhov. Miron Grigoriévitch avait dressé ses enfants ; bien qu'il fût riche et eût des ouvriers, il les avait forcés à travailler et les avait habitués à l'effort. Ilinitchna qui, au fond, n'aimait pas l'aînée de ses brus, la coquette Daria, s'était attachée à Natalia dès les premiers jours.

— Dors, dors encore un peu, ma belle ! Pourquoi es-tu levée ? grondait-elle tendrement en traînant ses jambes lourdes dans la cuisine. Va, recouche-toi, nous y arriverons sans toi.

Et Natalia, debout à l'aube pour aider la cuisinière, rentrait dans sa chambre.

Pantéléï Prokofiévitch lui-même, qui était si sévère chez lui, recommandait à sa femme :

— Tu entends, femme, n'éveille pas Natachka. Elle se démène bien assez toute la journée. Elle va aller labourer avec Grichka. Daria, c'est Daria qu'il faut pousser. C'est une femme paresseuse, une dépravée. Elle se met du rouge, elle se noircit les sourcils, fi' de garce.

— Faut bien s'aimer la première année, au moins, soupirait Ilinitchna, qui se rappelait sa vie courbée sous le travail.

Grigori avait commencé à se faire à sa nouvelle situation d'homme marié, mais il était déchiré et, au bout de trois semaines, il s'aperçut avec terreur et colère que ce n'était pas tout à fait fini avec Aksinia, qu'il restait quelque chose, comme une écharde, dans son cœur. Ce qu'il avait écarté avec une espièglerie de fiancé d'un geste désinvolte de la main (« c'est enterré, c'est oublié… ») était bien enraciné. Et ce n'était pas oublié, et cela saignait aux souvenirs. Avant le mariage encore, à l'époque du battage, sur l'aire, Pétro lui avait demandé :

— Grichka, et Aksioucha ?

— Quoi ?

— Ça te fait de la peine de la laisser, pas vrai ?

— Si je la laisse, il y aura toujours quelqu'un pour la ramasser. Grichka avait ri ce jour-là.

— Fais attention (Pétro mâchait sa moustache usée d'avoir été mâchée) sans ça tu vas te marier quand il ne faut pas…

— Tout passe, tout lasse.

Grichka s'en était tiré par une plaisanterie.

Mais les choses ne s'arrangèrent pas comme cela et, la nuit, en caressant sa femme par devoir, lorsqu'il essayait de la réchauffer par sa juvénile ardeur amoureuse, Grichka ne rencontrait de sa part que froideur, soumission embarrassée. Natalia n'avait pas de goût pour les plaisirs de l'amour, elle avait hérité de sa mère un sang lent et indifférent, et Grichka, se rappelant la frénésie amoureuse d'Aksinia, soupirait :

— Toi, Natalia, ton père t'a sûrement conçue sur un glaçon… Tu es complètement gelée.

Aksinia, quand il la rencontrait, avait un sourire vague, ses prunelles s'assombrissaient et elle laissait tomber de ses lèvres un sirop de mots :

— Salut Grichenka ! Ça va les amours avec ta petite femme ?

— Ça va…

Grigori se croyait quitte par une réponse évasive et cherchait à s'éloigner le plus vite possible du regard caressant d'Aksinia.

Stépane s'était apparemment réconcilié avec sa femme. Il allait moins souvent au cabaret et, un soir, sur l'aire de battage, en vannant le blé, il lui proposa, pour la première fois depuis leur brouille :

— Aksioucha, si on chantait une chanson ?

Ils s'assirent, adossés à un tas de blé battu poussiéreux. Stépane entonna une chanson de régiment. Aksinia l'accompagnait de sa voix de poitrine, sa voix pleine. Ils chantaient ensemble, comme aux premières années de leur mariage. Quand ils rentraient des champs, alors, sous le manteau cramoisi du crépuscule, Stépane, se balançant sur la charrette, chantait une chanson ancienne, triste et lente comme la route de steppe déserte, sauvage, envahie de plantain. Aksinia, la tête posée sur la poitrine bombée de son mari, faisait la seconde voix. Les chevaux tiraient la charrette grinçante en faisant danser le timon. Les vieux du village écoutaient la chanson de loin :

— Stépane est tombé sur une femme qui a de la voix.

— Tu entends comme ils chantent bien ensemble !

— Le Stépane, il a une voix tout juste une cloche !

Et les vieillards qui regardaient de leurs bancs s’éteindre le pourpre poussiéreux du couchant discutaient de part et d’autre de la rue :

— C’est une chanson d’aval.

— Ça, camarade, ç’a été composé en Géorgie.

— C’est pour ça que feu Kiriouchka l’aimait tant !

Le soir, Grigori entendait les Astakhov chanter. Au battage (leur aire était voisine de celle des Mélékhov) il voyait Aksinia sûre d’elle-même comme autrefois et heureuse. C’est du moins ce qu’il lui semblait.

Stépane ne saluait plus les Mélékhov. Il parcourait son aire, la fourche à la main, lançait de temps en temps une plaisanterie à sa femme. Aksinia riait et ses yeux noirs pétillaient sous le châle. Sa jupe verte ondulait devant les yeux fermés de Grigori. Une force mystérieuse lui tournait le cou, dirigeait sa tête vers l’aire de Stépane. Il ne remarquait pas que, tout en aidant Pantéléï à étendre les gerbes, Natalia saisissait, d’un œil angoissé et jaloux, chacun des regards involontaires de son mari ; il ne voyait pas que Pétro, qui faisait tourner les chevaux en rond autour de l’aire, fronçait son visage, en le regardant, d’un petit sourire imperceptible.

Dans le bruit sourd de la terre gémissant sous la torture des rouleaux de pierre, Grichka remuait des pensées confuses, il essayait sans y parvenir de réunir des lambeaux de pensées glissants qui se dérobaient à sa conscience.

Les bruits du battage se répandaient, partis des aires proches et lointaines, et disparaissaient dans la prairie, cris des conducteurs, sifflements des fouets, roulement des cylindres des tarares. Le village engraissé par la moisson s’engourdissait sous le froid soleil de septembre, couché le long du Don comme un serpent diapré en travers d’un chemin. Dans chaque cour entourée d’une haie, sous chaque toit, une vie particulière tourbillonnait, isolée des autres, active, douce ou amère : le grand-père Grichaka avait pris froid et souffrait des dents ; Serguéï Platonovitch tirait dans ses mains sa barbe partagée en deux, pleurait tout seul, écrasé de honte ; Stépane nourrissait dans son âme sa haine pour Grichka et, la nuit, dans son sommeil, grattait la couverture de ses doigts de fer ; Natalia se réfugiait sous le hangar, tombait sur le kiziak et tremblait, pelotonnée, pleurant son bonheur bafoué ; Khristonia, qui avait vendu une génisse à la foire et en avait bu tout l’argent, avait des remords de conscience ; tourmenté par un insatiable pressentiment et sa douleur renaissante, Grichka soupirait ; Aksinia, tout en caressant son mari, inondait de larmes la haine inextinguible qu’elle lui portait.

Davydka le bluteur, congédié du moulin, passait des nuits entières avec Valet dans la cabane en torchis des arrivages et celui-ci disait, les yeux étincelants de haine :

— N-n-non, ça suffit comme ça ! Bientôt on aura leur peau. Une révolution ne leur a pas suffi. Ils auront un autre 1905, là on leur réglera leur compte ! On-leur-ré-gle-ra-leur-compte !… Il tendait un doigt menaçant plein de cicatrices et remontait d'un mouvement brusque sa veste jetée sur ses épaules.

Et les jours passaient au-dessus du village, entrelacés aux nuits, les semaines s'écoulaient, les mois se traînaient, le vent soufflait, la montagne hurlait dans le mauvais temps, et, vitré du bleu-vert transparent de l'automne, le Don indifférent coulait vers la mer.

4

A la fin d’octobre, un dimanche, Fédot Bodovskov alla à la stanitsa.

Il avait emporté dans sa musette quatre paires de canards gras, les vendit au marché ; il acheta au magasin de l’indienne à franges pour sa femme et il s’apprêtait enfin à rentrer (il fixait le harnais, un pied sur la roue) quand un homme, un inconnu, un étranger à la stanitsa, s’approcha de lui.

— Bonjour ! dit-il à Fédot en touchant de ses doigts bruns le bord de son chapeau noir.

— Bonjour ! murmura Fédot sur ses gardes, plissant ses yeux kalmouks.

— Vous êtes d’où ?

— Du village, pas d’ici.

— De quel village ?

— Tatarski.

L’étranger sortit de sa poche intérieure un étui portant un petit bateau sur le couvercle ; il offrit une cigarette à Fédot et continua à le questionner.

— Il est grand, votre village ?

— Merci, j’ai déjà fumé. Notre village ? Un bon village. Trois cents fermes, à peu près.

— Il y a une église ?

— Bien sûr, il y a une église.

— Il y a des forgerons ?

— Des maréchaux, vous voulez dire ? Oui, il y a des maréchaux.

— Et au moulin, il y a une serrurerie ?

Fédot, qui était en train d’atteler le cheval impatient, examina avec hostilité le chapeau noir et les rides du fort visage blanc, qui se perdaient dans la courte barbe noire.

— Qu’est-ce que vous voulez donc ?

— Je viens m’établir dans votre village. Je sors de chez l’ataman de la stanitsa. Vous rentrez à vide ?

— Oui.

— Vous pouvez me prendre ? Mais je ne suis pas seul, j’ai une femme avec moi et deux malles de huit *pouds*[{25}] environ.

— Je peux vous prendre.

Ils s’accordèrent sur deux roubles et Fédot passa chez Froska la marchande de craquelins, chez qui son client était descendu, il installa dans sa voiture une femme chétive et blondasse et chargea les malles ferrées à l’arrière.

Ils quittèrent la stanitsa. Fédot faisait claquer sa langue, agitait ses rênes de crin sur le dos de son cheval et tournait sa tête anguleuse à la nuque plate : il était torturé de curiosité. Ses passagers, assis modestement à l’arrière, se taisaient. Fédot commença par leur demander une cigarette, puis :

— Vous venez d’où ça ?

— De Rostov.

— Natif de là-bas ?

— Comment dites-vous ?

— Je vous demande d’où vous êtes.

— A-ah ! Oui, oui, je suis de là-bas, de Rostov.

Fédot avait levé ses pommettes bronzées et regardait au loin les broussailles de la steppe : à une demi-verste de la route des hetmans, sur la crête d’une colline, dans l’herbe sèche et brune, l’œil kalmouk, vif et exercé, voyait bouger les petites têtes à peine visibles des outardes.

— Je n’ai pas mon fusil, sans ça on aurait tiré des outardes. Regardez-les qui bougent…

Il les montra du doigt en soupirant.

— Je ne vois pas, avoua le voyageur clignant ses yeux de myope.

Fédot suivit des yeux les outardes qui descendaient dans le ravin et se retourna vers ses passagers. L’homme était de taille moyenne, émacié. Ses yeux qui étaient rapprochés de la racine charnue de son nez, brillaient de malice. Il souriait souvent en parlant. Sa femme, emmitouflée dans un châle tricoté, sommeillait et Fédot ne pouvait voir son visage.

— Pour quelle raison venez-vous habiter dans notre village ?

— Je suis serrurier, je veux ouvrir un atelier. Je fais de la menuiserie, aussi.

Fédot regarda d’un air incrédule les grosses mains du voyageur ; celui-ci ayant saisi son regard ajouta :

— En outre, je suis agent de la Compagnie Singer, pour la diffusion des machines à coudre.

— Et comment on vous appelle ? s’enquit Fédot.

— Mon nom est Stockman.

— Vous n’êtes pas Russe, alors ?

— Si, je suis Russe. Mon grand-père était d’origine lettonne.

En peu de temps, Fédot apprit que le serrurier Ossip Davydovitch Stockman avait travaillé à l’usine Aksaï, puis quelque part au Kouban, puis dans les ateliers de chemin de fer du Sud-Est. Le curieux Fédot tira encore de l’étranger une foule d’autres détails.

Dans le temps qu’il fallut pour arriver au bois impérial, la conversation tarit. Fédot fit boire son cheval en nage à un abreuvoir naturel au bord de la route et, abruti par les cahots du voyage, il commença à somnoler. Il restait quelque cinq verstes jusqu’au village.

Il enroula les rênes, laissa pendre ses jambes et s’étendit le plus commodément possible.

Il ne dormit pas longtemps.

— Comment est-ce qu’on vit chez vous ? demanda Stockman qui se trémoussait et se balançait sur son siège.

— On vit comme on peut.

— Dans l’ensemble, les Cosaques sont contents de leur sort ?

— Il y en a qui sont contents, d’autres qui ne le sont pas. On ne peut pas satisfaire tout le monde.

— C’est vrai, c’est vrai… approuva le serrurier. Et, après un moment de silence il continua de poser des questions détournées, qui cachaient quelque chose :

— Les gens mangent à leur faim, tu dis ?

— Ça va.

— Le service est une lourde charge, hein ?

— Le service ?… Nous avons l'habitude, il n'y a que là qu'on apprend à vivre.

— Ce qui est mauvais, c'est que les Cosaques doivent tout fournir eux-mêmes.

— Ah oui alors ! Bande de… (Fédot s'anima et lança un regard inquiet du côté de la femme.) C'est nos chefs qui nous donnent de la misère… Quand j'ai fait mon service, j'ai vendu mes bœufs pour acheter un cheval, et voilà-t-il pas qu'ils l'ont refusé.

— Refusé ? s'étonna hypocritement le serrurier.

— Tout à fait, et définitivement. Ils ont dit qu'il avait de mauvaises jambes. Moi là-dessus, je leur en ai dit, je leur en ai dit : « Rendez-vous compte, je leur ai dit, qu'il a les jambes d'un étalon de course. » Eh bien non, ils n'ont pas voulu le reconnaître. J'étais ruiné !…

La conversation s'anima de nouveau. Fédot, emporté par la discussion, sauta à terre et commença à raconter avec complaisance les histoires du village, à insulter l'ataman pour l'iniquité du partage de la prairie, tandis qu'il vantait la vie en Pologne où son régiment avait tenu garnison pendant son service actif. Le serrurier promenait le regard aigu de ses yeux plissés sur Fédot qui marchait à côté de la voiture, il fumait une cigarette légère au bout d'un porte-cigarette en os cerclé de bagues et souriait souvent ; mais la ride oblique, qui traversait comme une cicatrice son front blanc fuyant, bougeait lentement et péniblement, comme creusée de l'intérieur par des pensées cachées.

Ils arrivèrent au village vers le soir.

Sur le conseil de Fédot, Stockman descendit chez la veuve Loukechka Popov et lui loua deux chambres.

— Qui as-tu ramené de la stanitsa ? demandèrent à Fédot ses voisines, qui l'attendaient devant sa porte.

— Un agent.

— Comment un agent !

— Idiotes, bandes d'idiotes ! Un agent, je vous dis : il fait le commerce des machines à coudre. Les belles filles il leur en fait cadeau, mais les vilaines, comme toi par exemple, tante Maria, il leur vend.

— Et toi, tu es beau, diable tordu. Avec ta gueule de Kalmouk !… A faire

peur aux chevaux !

— Le Kalmouk et le Tatar sont les rois de la steppe, ma petite mère, faut pas plaisanter là-dessus ! répartit Fédot.

Une nuit ne s'était pas écoulée depuis que le serrurier Stockman s'était installé chez la veuve Loukechka – qui avait les yeux bigles et la langue bien pendue – que les commérages allaient leur train dans le village.

— Tu sais la chose, ma bonne ?

— Quoi ?

— Fédot le Kalmouk a ramené un Allemand.

— Pas possible ?

— Je te jure par la Sainte Vierge ! Il a un chapeau et on l'appelle Stopol… Stokal…

— Il doit être de la police ?

— Non, ma chérie, des contributions.

— Pfff ! mes belles, les gens racontent des mensonges. Il paraît qu'il est comptable, comme le garçon du pope Pankrati.

— Pachka, mon pigeon, tu cours chez Loukechka et tu lui demandes en douce : « Qui est-ce, celui qui habite chez toi, ma petite mère ? »

— Cours vite, mon trésor !

Le lendemain, le nouvel arrivant se présenta à l'ataman du village.

Fiodor Manytskov, ataman depuis trois ans, tourna longuement dans ses mains le passeport à couverture de toile cirée noire ; son secrétaire Egor Jarkov l'examina à son tour. Ils se regardèrent, puis l'ataman dit avec un geste impérieux de la main comme un ancien adjudant qu'il était :

— Tu peux résider ici.

L'étranger salua et sortit. Il resta une semaine sans mettre le nez hors de chez lui, il vivait comme une marmotte dans son trou. On entendait des coups de hache : il installait un atelier dans une vieille cuisine d'été. L'intérêt insatiable des femmes à son égard se refroidit ; seuls les gamins passaient des journées entières devant la clôture, à l'observer avec une curiosité effrontée.

5

Grigori et sa femme partirent labourer trois jours avant la fête de l'Intercession de la Sainte Vierge. Pantéléï Prokofiévitch était souffrant ; il prit congé d'eux, s'appuyant sur sa béquille et poussant des cris à cause de la douleur qui lui brisait les reins.

— Grichka, tu laboureras les deux champs derrière les prés au Ravin Rouge.

— Bon, bon, et pour la parcelle du Val des Saules, qu'est-ce que je fais ? demanda Grigori d'une voix éteinte, la gorge emmitouflée, car il s'était enroué à la pêche.

— Après la fête. Pour le moment ça suffit. Il y a un *kroug*[{26}] et demi au Ravin Rouge, ménage-toi.

— Pétro ne viendra pas nous aider ?

— Il va au moulin avec Dachka. Il faut moudre maintenant, plus tard, il y aura trop d'arrivages.

Ilinitchna fourra des petits pains frais dans la blouse de Natalia et lui chuchota :

— Vous pourriez prendre Douniachka avec vous pour conduire les bœufs.

— Nous y arriverons bien tous les deux.

— C'est toi qui sais, ma mignonne. Le Seigneur soit avec toi.

Douniachka traversait la cour, pliant sa taille mince sous le poids d'un tas de linge mouillé, qu'elle allait rincer au Don.

— Natacha, ma chérie, le Ravin Rouge est plein d'oseille sauvage ; cueillez-en !

— J'en cueillerai, j'en cueillerai.

— Tais-toi crécelle ! dit Pantéléï Prokofiévitch en agitant sa canne.

Trois paires de bœufs traînaient sur la route la charrue retournée, rayant la terre durcie par la sécheresse de l'automne. Grigori rajustait à chaque instant le foulard serré autour de son cou, il marchait sur le bord du chemin, il toussait. Natalia marchait à côté de lui, le sac à provisions ballottait sur son dos.

Dans la steppe, derrière le village, l'air était figé dans un calme transparent. Derrière le pâturage communal, derrière la colline à dos rond, les charrues peignaient la terre, les charretiers sifflaient ; le long de la grand-route l'absinthe basse était grise, bleutée, le méliot des chemins dépouillé par les dents des moutons, l'herbe penchée en prière, et le ciel refroidi, traversé par les fils de la Vierge, dur comme du verre sonore.

Pétro et Daria, après le départ des laboureurs, se préparèrent à partir pour le moulin. Pétro avait suspendu un sas dans la grange et passait le blé. Daria remplissait les sacs et les portait à la voiture.

Pantéléï Prokofiévitch avait attelé les chevaux et il arrangeait soigneusement les harnais.

— Bientôt prêts ?

— Tout de suite, lui répondit Pétro de la grange.

Au moulin c'était la cohue des arrivages. La cour était pleine de chariots. On se pressait autour de la balance. Pétro lança les rênes à Daria et sauta de la voiture.

— C'est bientôt mon tour ? demanda-t-il à Valet qui surveillait la balance.

— Tu as encore le temps.

— On en est à quel numéro ?

— Trente-huit.

Pétro s'en alla décharger sa voiture. A ce moment une dispute éclata dans la salle de pesage. Une voix enrouée, méchante, glapissait :

— Tu dormais et maintenant tu reviens ? Va-t'en Khokhol, ou je te vole dans les plumes !

Pétro reconnut la voix de Iakov Fer-à-Cheval. Il écouta. Le vacarme augmentait.

Il entendit nettement claquer une gifle et vit sortir de la salle un Tauridien{27} âgé, barbu, la casquette enfoncée sur la nuque.

— De quoi ? criait-il en se tenant la joue.

— Je vais te casser la gueule !…

— Attends un peu !…

— Nikifor, arrive ici !…

Iakov Fer-à-Cheval, brave et robuste artilleur (un jour qu'il ferrait son cheval, étant militaire, celui-ci, d'une ruade, l'avait frappé au visage de son sabot ; il en avait eu le nez brisé, les dents cassées, et l'empreinte du sabot lui était restée sur la figure ; la blessure ovale s'était cicatrisée, avait bleui, la pince avait laissé de petites taches noires et Iakov avait gardé le sobriquet de Fer-à-Cheval) se précipita dans la cour en retroussant ses manches. Un grand Tauridien en chemise rose le frappa violemment par derrière. Fer-à-Cheval chancela mais resta sur ses pieds.

— Frères, on bat les Cosaques !…

Cosaques et Tauridiens mêlés jaillirent de la porte du moulin comme d'un tuyau dans la cour encombrée par les chariots.

Une bagarre éclata à l'entrée principale. La porte craqua sous la poussée des corps. Pétro laissa son sac, se racla la gorge et gagna à petits pas le moulin. Dressée sur le chariot, Daria le vit se faufiler au centre en faisant tomber ceux qui lui barraient le passage ; elle poussa un cri en le voyant repoussé jusqu'au mur à coups de poing, tombé à terre et piétiné. D'un coin de la salle des machines, Mitka Korchounov accourut en bondissant, brandissant une barre de fer.

Le même Tauridien qui avait frappé Fer-à-Cheval par-derrière s'échappa de la mêlée, une manche de sa chemise rose déchirée flottait derrière lui comme l'aile d'un oiseau blessé. Penché profondément en avant, les mains rasant le sol, il atteignit le premier chariot et en détacha aisément le timon. Des cris traînants et éraillés volaient au-dessus de la cour du moulin.

— A-a-a-ah !…

— Hou-ou-ou-ou !…

— Aïa-a !…

— Aïe-aïe-aïe-a-a-a-ah !…

Craquements, bruits de coups, gémissements, hurlements.

Les trois frères Choumiline, les Chamil, se précipitèrent hors de la maison. Alexéï le manchot tomba à la barrière en se prenant les pieds dans des rênes abandonnées par quelqu'un ; il se releva, bondit à travers les timons rapprochés, serrant contre son ventre sa manche gauche vide. Son frère Martin se pencha pour rentrer son pantalon dans ses bas blancs, mais le combat redoublait au moulin. Quelqu'un poussa un cri qui s'envola haut au-dessus du toit en pente du

moulin, comme un fil d’araignée tournoyant. Martin se redressa et courut rejoindre Alexéï.

Daria regardait tout cela du chariot, haletante et se tordant les doigts ; les femmes autour d’elle hurlaient et glapissaient, les chevaux tendaient leurs oreilles avec angoisse, les bœufs mugissaient et se serraient contre les chariots… Serguéï Platonovitch, blême, passa en traînant la jambe, les lèvres tremblantes, son ventre comme un œuf rond ballottait sous son gilet. Daria vit le Tauridien à la chemise rose déchirée abattre Mitka Korchounov d’un coup de timon et tomber aussitôt à la renverse, lâchant le timon fendu ; Alexéï le manchot, qui lui avait assené sur la nuque un coup de son poing de plomb, lui marcha dessus. Les scènes disparates du combat passaient devant les yeux de Daria en lambeaux multicolores ; elle vit sans étonnement Mitka Korchounov à genoux frapper de sa barre de fer Serguéï Platonovitch qui passait en courant devant lui ; celui-ci tomba, les bras déployés, et rampa comme une écrevisse jusqu’à la salle du pesage ; on lui piétinait les pieds, on le rejetait par terre. Daria éclata d’un rire hystérique, qui fit se briser les arcs noirs de ses sourcils fardés. Son rire dément s’arrêta quand elle vit Pétro sortir, chancelant, de la mêlée houleuse, hurlante, et se coucher sous un chariot en crachant le sang. Elle courut vers lui en criant. D’autres Cosaques, armés de pieux, arrivaient du village, l’un d’eux brandissait un levier. La bagarre prenait des proportions monstrueuses. On ne se battait plus comme au cabaret après boire, ce n’était pas une bataille rangée de carnaval. Un jeune Tauridien gisait à la porte de la salle du pesage, les jambes écartées, la tête cassée plongée dans le sang noir coagulé ; des mèches collées de sang lui tombaient sur le visage ; sans doute son voyage était fini sur la terre joyeuse et bleue…

Les Tauridiens, comme un troupeau de moutons, avaient été repoussés contre la cabane des arrivages. Les choses se seraient mal terminées si un vieux Tauridien n’avait pris les devants : il entra dans la salle, sortit du poêle une bûche incandescente et se précipita vers le hangar où plus de mille pouds de blé étaient entreposés. La fumée flottait derrière son épaule comme un voile, les étincelles jaillissaient blafardes à la lumière du jour.

— Je vais mettre le feu ! hurla-t-il sauvagement, en approchant la bûche crépitante du toit de chaume.

Les Cosaques tressaillirent et demeurèrent immobiles. Un fort vent sec soufflait de l’est, portant la fumée au groupe compact des Tauridiens.

Une étincelle sur le chaume desséché et la fumée couvrait le village…

Un bruit sourd et bref remua les rangs des Cosaques. Certains reculèrent vers le moulin, mais le Tauridien agitait sa bûche, faisait tomber de la fumée bleue des gouttes de feu et criait :

— Je vais mettre le feu !… Je-vais-met-tre le feu ! Sortez de la cour !…

L'instigateur de la rixe, Iakov Fer-à-Cheval, dont le visage défiguré était tout couvert de bleus, fut le premier à quitter la cour du moulin. Les autres Cosaques le suivirent en hâte.

Les Tauridiens attelèrent leurs chevaux et, laissant là leurs sacs, agitant les nœuds de leurs courroies de cuir, debout, fouettant leurs chevaux, ils se précipitèrent hors de la cour et s'éloignèrent sur la route du village dans le grondement des roues.

Alexéï le manchot était debout au milieu de la cour ; sa manche de chemise vide, ficelée au bout, se balançait sur son ventre efflanqué, son éternel spasme lui tiraillait l'œil et la joue gauches.

— A cheval, Cosaques !

— On les rattrape !

— On les aura en haut de la côte !…

Mitka Korchounov allait déjà sortir de la cour, de nouvelles vagues agitaient la foule des Cosaques assemblées au moulin, quand, à ce moment, un inconnu en chapeau noir, que personne n'avait remarqué jusque-là, sortit à pas pressés de la salle des machines ; il scruta la foule de ses petits yeux acérés et leva le bras.

— Attendez !

— Qui es-tu ?

Fer-à-Cheval fronça ses sourcils dansants.

— D'où sort-il, celui-là ?

— Attachez-le !

— Ha !…

— Hou-ou-ou !…

— Arrêtez, mes amis !…

— Va dire ça aux chiens !

— Paysan !

— Sabot !

— Fous-lui sur la gueule, Iakov !

— Sur les yeux !… Sur les yeux !…

L’homme eut un sourire confus, mais sans crainte, il ôta son chapeau et s’essuya le front d’un geste d’une simplicité inimitable, son sourire désarma tout le monde.

— Qu’est-ce qui se passe ?

Il montrait de son chapeau mou le sang noir, bu par la terre, devant la porte de la salle du pesage.

— On a battu les Khokhols, répondit tranquillement Alexéï le manchot avec un spasme de la joue et de l’œil.

— Et pourquoi les avez-vous battus ?

— Pour l’ordre de passage. Ils n’ont pas le droit de passer devant, expliqua Fer-à-Cheval qui avança d’un pas et essuya d’un mouvement large la morve rouge qui lui coulait du nez.

— Ils s’en souviendront !

— Eh, il faut les rattraper… Ils n’allumeront pas d’incendie dans la steppe.

— On a eu peur, mais tu crois qu’il se serait gêné pour mettre le feu ?

— Le bonhomme était hors de lui, il l’aurait fait comme rien.

— Les Khokhols sont terriblement coléreux, dit Afonka Ozérov en souriant.

L’inconnu tendit son chapeau dans sa direction.

— Tu es quoi, toi ?

L’autre cracha avec mépris par la fente de sa bouche ébréchée et suivit la trajectoire de sa salive, il écarta un pied.

— Moi, je suis Cosaque, et toi, tu ne serais pas Tzigane, par hasard ?

— Non. Nous sommes Russes tous les deux.

— C’est de la blague ! dit Afonka en scandant ses mots.

— Les Cosaques sont d’origine russe. Tu le sais.

— Et moi je te dis que les Cosaques sont d’origine cosaque.

— C’étaient des serfs, ils ont fui leurs seigneurs dans le temps, ils se sont installés sur le Don et on les a appelés Cosaques.

— Passe ton chemin, mon bonhomme, lui conseilla Alexéï le manchot, dans

une rage contenue, en fermant ses doigts gonflés, et son tic se fit plus fréquent.

— C’est ce fumier-là qui s’est installé chez nous ! Tu as vu le salaud : il veut nous faire paysans !

— Qu’est-ce que c’est que ça ? Tu as entendu, Afanassi ?

— Il vient d’arriver. Il loge chez Loukechka la bigle.

Il était trop tard pour poursuivre les Tauridiens. Les Cosaques se dispersèrent en discutant avec animation de l’échauffourée qui venait d’avoir lieu.

Dans la nuit, à huit verstes du village, dans la steppe, Grigori disait mélancoliquement à Natalia :

— Tu es une étrangère pour moi, c’est drôle… Tu es comme… tu vois, la lune : tu ne rafraîchis pas, tu ne réchauffes pas. Je ne t’aime pas, Natachka, il ne faut pas m’en vouloir. Je ne voulais pas te parler de ça, mais je vois bien qu’on ne pourra pas continuer à vivre comme ça… Ça me fait de la peine pour toi : nous nous sommes quand même habitués l’un à l’autre pendant tous ces jours, mais je n’ai rien dans mon cœur, il est vide. Comme maintenant la steppe…

Natalia regardait le champ d’étoiles inaccessible, le voile d’ombre fantomatique d’un nuage qui passait au-dessus d’eux, et se taisait. De là-haut, de ce vide bleu-noir, parvenaient les appels des grues retardataires, comme un bruit de clochettes d’argent.

Les herbes sèches avaient une odeur triste et mortelle. Quelque part sur une colline brillait la tache rouge d’un brasier allumé par des laboureurs…

Grigori s’éveilla avant l’aube. Il y avait trois pouces de neige sur son zipoune. La steppe languissait sous le bleu virginal de la neige fraîche scintillante et les traces nettes d’un lièvre errant se détachaient bleues près du campement.

6

C’était ainsi depuis longtemps : quand un Cosaque passait seul sur la route de Millérovo, s’il rencontrait des Ukrainiens (leurs villages s’étendaient de Nijné-Iablonovski à Millérovo sur soixante-quinze verstes), il lui suffisait de ne pas leur céder la route pour être battu. C’est pourquoi on allait toujours à plusieurs voitures à la station de chemin de fer et on ne craignait pas, alors, d’engager la querelle.

— Hé, Khokhol ! Laisse passer. Tu vis sur la terre cosaque, ordure, et tu ne veux pas nous laisser la route ?

La vie n’était pas facile non plus pour les Ukrainiens quand ils allaient porter leur blé aux entrepôts Paramonov. Là, les bagarres commençaient sans aucune raison, simplement parce que les Khokhols étaient des Khokhols et qu’il fallait battre les Khokhols.

Depuis moins d’un siècle, une main attentive avait semé sur la terre cosaque les graines de la haine de caste, les avait fait germer, les avait choyées, et les graines avaient donné de riches pousses : dans les rixes, le sang des Cosaques se mêlait sur la terre à celui des nouveaux venus, Russes et Ukrainiens.

Deux semaines après la bataille du moulin, un commissaire de la police rurale et un juge d’instruction arrivèrent au village.

Stockman fut interrogé le premier. Le juge d’instruction, jeune fonctionnaire, d’une famille de nobles cosaques, lui demanda, tout en fouillant dans sa serviette :

— Où habitiez-vous avant votre arrivée ici ?

— A Rostov.

— Pourquoi avez-vous fait de la prison en 1907 ?

Le regard de Stockman glissa sur la serviette et sur la raie oblique, pleine de pellicules, du juge d’instruction, qui penchait la tête.

— Pour participation à des troubles.

— Hum… Où travailliez-vous à cette époque-là ?

— Dans les ateliers du chemin de fer.

— Profession ?

— Serrurier.

— Vous n’êtes pas Juif ? Converti ?

— Non. Je pense…

— Ça ne m’intéresse pas de savoir ce que vous pensez. Vous avez été déporté ?

— Oui.

Le juge d’instruction leva la tête de dessus sa serviette et remua ses lèvres rasées, couvertes de boutons.

— Je vous conseille de partir d’ici… Et à lui-même : « D’ailleurs, je ferai ce qu’il faut pour cela. »

— Pourquoi, monsieur le juge d’instruction ?

L’autre répondit à cette question par une question :

— De quoi avez-vous parlé aux Cosaques d’ici, le jour de la bagarre au moulin ?

— A vrai dire…

— C’est bon. Vous êtes libre.

Stockman sortit sur la terrasse de la maison Mokhov (les autorités descendaient toujours chez Serguéï Platonovitch, dédaignant l’auberge), haussa les épaules et regarda la porte peinte à deux battants.

7

L’hiver ne s’était pas déclaré d’un seul coup. La neige qui venait de tomber avait fondu avant la fête de l’Intercession et l’on avait mené de nouveau les troupeaux aux pâturages. Pendant une semaine, le vent du sud souffla, le temps se réchauffa, la terre dégela, la végétation tardive de la steppe eut une floraison éclatante.

Ce réchauffement dura jusqu’à la Saint-Michel, puis les gelées commencèrent et la neige se mit à tomber. Le froid augmentait de jour en jour, la neige s’épaissit encore et, dans les potagers déserts le long du Don, par-dessus les haies chargées de coupoles de neige, le point entrelacé des traces de lièvres faisait une grande broderie de jeune fille. Les rues étaient vides.

La fumée du kiziak se fragmentait au-dessus du village, les freux attirés par les habitations se promenaient auprès des tas de cendre répandus au bord des chemins. La piste des traîneaux serpentait comme un ruban bleu déteint.

Un jour, l’assemblée de village se réunit sur la place du marché : la répartition et la coupe des taillis approchaient. Les Cosaques se groupèrent, en touloupes et pelisses, autour du perron de l’administration, faisant craquer leurs bottes de feutre. Le froid les poussa à l’intérieur. Les notables – vieillards aux barbes d’argent – s’assirent à la table aux côtés de l’ataman et de son secrétaire, les plus jeunes – imberbes ou portant des barbes de différentes couleurs – se serraient comme des abricots secs et bourdonnaient dans la chaleur de leurs cols de mouton. Le secrétaire couvrait un papier de son écriture serrée, l’ataman regardait par-dessus son épaule et un brouhaha étouffé emplissait la salle refroidie.

— Les foins, à présent…

— Ouais, ouais… celui des prés, ça fait du fourrage, mais dans la steppe, il n’y a que du mélilot et il n’est pas gros.

— Dans le temps, on faisait paître jusqu’à Noël.

— Les Kalmouks ont de la chance !

— Eh oui…

— L’ataman porte un collier de loup. Regarde : il ne peut plus tourner la tête.

— Qu’est-ce qu’il a donc avalé, le cochon ?

— Dis-donc, mon cousin, tu veux faire peur à l’hiver ? Tu en as une touloupe !…

— C’est maintenant que le Tzigane vend sa pelisse…

— A Noël, une fois, il y avait des Tziganes qui passaient la nuit dans la steppe, ils n’avaient rien pour se couvrir ; il y en a un qui se met un filet de pêche, et il se gèle les boyaux ; quand il se réveille, le Tzigane, il passe un doigt par une maille et il dit à sa mère : « Aïe, maman, il dit, ce qu’il fait froid dehors !… »

— Dieu nous garde, le verglas va commencer.

— Il faudra ferrer les bœufs, il n’y a que ça.

— L’autre jour j’ai coupé des saules au Creux du Diable, c’est bon, ça.

— Zakhar, boutonne ta culotte… Si tu te gèles, ta femme te chassera.

— Hé, Avdéïtch, dis donc, c’est toi qui t’occupes du taureau communal ?

— J’ai refusé. C’est Paranka Mrykhine qui s’en charge… « Je suis veuve, ça me distraira », elle a dit. « Prends-le, je lui ai dit, et s’il te fait des petits… »

— Ha ! ha ! ha ! ha !

— Hi ! hi ! hi ! hi !

— Messieurs les anciens ! Qu’est-ce que nous faisons pour les taillis ?… Si-len-ce !

— « S’il te fait des petits, je lui dis, je serai le parrain… »

— Silence ! Je vous en prie !

La réunion commença. L’ataman caressa son bâton de commandement embué et appela les noms des répartiteurs. Une vapeur flottait autour de lui, il détachait des glaçons de sa barbe avec son petit doigt. Vapeur aussi derrière lui, à la porte battante ; on se pressait, on se mouchait bruyamment.

— On ne peut pas fixer la coupe à jeudi ! criait Ivan Tomiline, essayant de couvrir la voix de l’ataman, et il frottait ses oreilles rouges, en penchant sa tête coiffée d’une casquette bleue d’artilleur.

— Comment ça ?

— Tu vas t’arracher les oreilles, canonnier.

— On lui coudra des oreilles de bœuf.

— Jeudi, la moitié du village s’en va rentrer le foin. Vous en avez de bonnes !…

— Tu iras dimanche.

— Messieurs les anciens !

— Qu’est-ce qui se passe ?

— A la bonne heure !

— Hou ! hou ! hou ! hou !…

— Ho ! ho ! ho ! ho !…

— Ha ! ha ! ha ! ha !

Le vieux Matvéï Kachouline, penché par-dessus la table instable, glapissait avec colère et pointait sa canne lisse de frêne dans la direction de Tomiline.

— Le foin peut attendre !… N’aie crainte !… Tu n’as qu’à faire comme tout le monde… Tu n’en fais jamais qu’à ta tête. Tu n’es pas malin, mon petit gars, tu es trop jeune !… Ah ! là là !… Regardez-moi ça !… Ah ! là là !

— Et toi, à ton âge, tu prends tes idées chez les autres…

Alexéï le manchot tendait la tête par-dessus les derniers rangs, clignait de l’œil, et sa joue trouée remuait convulsivement.

Il était brouillé avec le vieux Kachouline depuis six ans pour un lambeau de terre que celui-ci lui avait pris. Il se battait avec lui à chaque printemps ; le lopin de terre n’était cependant pas plus grand qu’un mouchoir de poche : en fermant les yeux, on pouvait cracher par-dessus.

— Tais-toi, la crampe !

— Dommage que tu sois trop loin, d’ici je ne t’atteindrais pas, sans ça je te ferai pisser le sang par le nez.

— Tu vas voir ça, manchot, tiqueur !…

— Chut ! Ne vous disputez pas.

— Allez dans la cour, vous pourrez vous battre. C’est vrai.

— Laisse tomber, Alexéï, regarde, il a les cheveux qui se dressent sur la tête, même son bonnet qui remue.

— En taule ceux qui font du scandale !…

L’ataman frappa du poing sur la table qui grinça.

— J’appelle la garde tout de suite ! Silence !…

Le vacarme diminua, s’attarda quelque temps dans les derniers rangs, puis s’éteignit.

— On coupera les taillis jeudi, dès le lever du jour.

— Qu’en dites-vous, messieurs les anciens ?

— A la bonne heure !

— Dieu nous garde !

— Aujourd’hui, on n’écoute plus trop les anciens…

— N’aie crainte, on les écoutera. Crois-tu qu’on n’aura pas le dernier mot ? Mon Alexachka, quand je lui ai donné sa part, il voulait me rentrer dedans, il m’avait pas par ma chemise. Je l’ai arrêté net : « Si j’en parle à l’ataman et aux anciens, tu seras fouetté… » Il s’est calmé, il s’est aplati comme l’herbe sous l’eau.

— Messieurs les anciens, nous avons reçu aussi les instructions de l’ataman de la stanitsa (l’ataman avait repris la parole, il tournait la tête : le col montant de son uniforme lui griffait le menton et lui entrait dans le cou), samedi prochain, les jeunes sont attendus à la stanitsa pour le serment. Ils seront le soir à l’administration de la stanitsa.

Pantéléï Prokofiévitch était debout près de la fenêtre à côté de la porte, repliant comme une grue sa jambe fragile. Miron Grigoriévitch, touloupe déboutonnée, assis sur le rebord de la fenêtre, souriait dans sa barbe brune. Ses petits cils blanchâtres étaient couverts d’un duvet de givre et ses gros grains de beauté bruns, injectés de sang par le froid, étaient devenus gris bleu. Des Cosaques plus jeunes, clignant de l’œil, souriant, se pressaient autour d’eux ; au milieu, Avdéïtch, dit « Bobard », un camarade de régiment de Pantéléï Prokofiévitch, toujours jeune, toujours rouge comme une pomme, se balançait sur la pointe des pieds, avec le bonnet à sommet bleu et croix d’argent du régiment atamanski rejeté sur sa nuque plate et dégarnie.

Avdéïtch avait servi dans la Garde Impériale. Il était parti pour l’armée avec le nom de Siniline, et en était revenu avec celui de « Bobard ».

Il avait été le premier du village à servir dans la Garde et en avait subi une transformation inouïe : avant, c’était un garçon comme les autres, tout juste un peu godiche depuis l’enfance, mais depuis son retour du service, c’était fini. Dès

le premier jour, il avait commencé à raconter des histoires fantastiques sur son service au palais du Tsar et sur les aventures tout à fait extraordinaires qu'il prétendait avoir vécues à Pétersbourg. Au début, ses auditeurs ébahis le croyaient et prenaient, bouche bée, ce qu'il disait pour bon argent, puis il se révéla qu'Avdéïtch était un menteur comme le village n'en avait jamais vu depuis sa fondation ; on riait de lui ouvertement, mais, même pris en flagrant délit d'invention, il ne rougissait pas (au fond, il rougissait peut-être, mais on ne pouvait le distinguer sous sa rougeur habituelle) et il continuait à mentir. Devenu vieux, il avait complètement perdu la tête. Mis au pied du mur, il se fâchait, cherchait la bagarre ; si on ne lui disait rien, si on se contentait de sourire, il se lançait dans des histoires invraisemblables, sans remarquer les moqueries.

Dans le travail, il était capable et laborieux, il faisait tout avec réflexion, parfois avec malice, mais dès que la conversation touchait à son service dans la Garde… ses auditeurs se roulaient par terre dans un fou rire qui leur tordait les entrailles.

Avdéïtch était au milieu du groupe, se balançait sur les pointes de ses bottes de feutre arrondies comme des galets ; il regardait la foule des Cosaques assemblés et parlait avec autorité de sa voix de basse :

— Aujourd'hui, le Cosaque n'est plus ce qu'il était. Le Cosaque est chétif et bon à rien. Un rien te vous casse ça en deux. Pour vous dire (il cracha et écrasa son crachat avec un sourire méprisant), j'ai eu l'occasion dans la stanitsa Viochenskaïa de voir des ossements de Cosaques morts, ça, c'étaient des Cosaques ! Ah ! oui alors !…

— Où les as-tu déterrés, Avdéïtch ? demanda l'imberbe Anikouchka en donnant un coup de coude à son voisin.

— Pense à la fête prochaine, ne mens pas, camarade.

Pantéléï Prokofiévitch fronçait son nez busqué et tiraillait sa boucle d'oreille. Il n'aimait pas les hâbleurs.

— Mon frère, je n'ai jamais menti de ma vie, dit Avdéïtch d'un air important, et il regarda avec étonnement Anikouchka qui tremblait comme s'il avait la fièvre. Les ossements, je les ai vus quand on a construit la maison de mon beau-père. En creusant les fondations, on a déterré un cercueil. Faut croire que, dans le temps, il y avait un cimetière ici à côté du Don, près de l'église.

— Et alors, ces ossements ? demanda Pantéléï Prokofiévitch à contrecœur, en se disposant à partir.

— Des bras : comme ça ! (Avdéïtch étendit ses bras grands comme des râteaux), une tête, ma foi, je ne mens pas, comme une chaudière polonaise.

— Dis, Avdéïtch, tu ferais mieux de raconter aux jeunes comment tu as attrapé un voleur à Saint-Pétersbourg, proposa Miron Grigoriévitch, qui descendit de l'appui de fenêtre et boutonna sa touloupe.

— Qu'est-ce que tu veux que je raconte ? dit Avdéïtch, faussement modeste.

— Raconte !

— On te le demande !

— Fais-nous cet honneur, Avdéïtch !

— Eh bien, voilà comment ça s'est passé… Avdéïtch s'éclaircit la voix et sortit sa blague à tabac de son pantalon. Après avoir versé une pincée de tabac dans le creux de sa main, il jeta dans la blague deux pièces de cuivre qui s'en étaient échappées et promena sur l'auditoire un regard heureux. Un malfaiteur s'était échappé de la forteresse. On le cherchait ici, on le cherchait là : rien. Les autorités s'y étaient cassé les dents. Envolé, c'est tout ! Une nuit, l'officier de permanence me fait appeler, j'y vais… Ah bien, oui !… « Tu vas aller, qu'il me dit, dans les appartements de Sa Majesté Impériale, c'est… notre souverain lui-même qui te demande. » Moi, bien sûr, j'étais intimidé. J'entre. Je me mets au garde-à-vous, mais lui, notre bienfaiteur, il me tape sur l'épaule et il me dit : « Voilà, qu'il me dit, Ivan Avdéïtch, le premier malfaiteur de notre empire s'est sauvé. Cherche-le où tu voudras, sous terre si tu veux, mais trouve-le, et ne parais pas devant moi avant de l'avoir trouvé ! » – « A vos ordres, Votre Majesté Impériale », que je lui dis. Ah bien, oui… j'étais dans de beaux draps, mes amis… Je prends ma troïka avec les meilleurs chevaux dans l'écurie du Tsar et fouette, cocher ! Avdéïtch alluma une cigarette et regarda les têtes baissées des auditeurs, il s'anima, et sa voix se mit à tonner derrière le nuage de fumée qui flottait autour de son visage : Je galope un jour, je galope une nuit. Au bout du troisième jour je le rattrape avant Moscou. Je le mets dans la voiture et on s'en retourne. J'arrive à minuit, tout crotté, et je vais droit chez l'Empereur. Il y avait toutes sortes de princes et de comtes qui ne voulaient pas me laisser passer. Moi j'entre. Oui… Je frappe. « Est-ce que je peux entrer, Votre Majesté Impériale ? » – « Qui est là ? » – « C'est moi, que je dis, Ivan Avdéïtch Siniline. » J'entends un remue-ménage et quelqu'un qui crie : « Maria Fiodorovna, Maria Fiodorovna ! Lève-toi vite, mets le samovar. Ivan Avdéïtch est là ! »

Un tonnerre de rires éclata dans les derniers rangs. Le secrétaire, qui lisait les annonces concernant le bétail perdu et errant, s'arrêta sur la phrase : « la jambe

gauche blanche à la cheville ». L'ataman tendit le cou comme une oie et observa la foule secouée de rire.

Avdéïtch ôta son bonnet ; rembruni, déconcerté, il promena son regard sur les assistants l'un après l'autre.

— Attendez !

— Ho ! ho ! ha ! ha ! ha !…

— Oh ! J'en crè-ve-rai !…

— Hi ! hi ! hi ! hi !…

— Avdéïtch, vieille bête ! Oh ! Oho !

— « Mets le samo-o-var. Avdéïtch est là ! » Nom de nom !

L'assemblée avait commencé à se disperser. Les marches en bois verglacées du perron gémissaient sans arrêt, lourdement. Sur la neige foulée devant la maison de l'administration, Stépane Astakhov luttait pour se réchauffer avec un grand Cosaque à longues jambes, propriétaire du moulin à vent.

— Par-dessus ta tête, le meunier ! conseillaient les Cosaques qui les entouraient. Secoue-le, Stépane, il en sortira du son !

— Ne te crois pas trop fort ! Il est malin !

Le vieux Kachouline s'enflammait, sautillait comme un moineau et, dans son emportement, ne remarquait pas la grosse goutte brillante qui pendait timidement à son nez violâtre.

8

Pantéléï Prokofiévitch rentra de l’assemblée et passa directement dans la petite chambre qu’il occupait avec sa femme. Ilinitchna était souffrante depuis quelques jours. Son visage gonflé, aqueux, était marqué par la fatigue et la douleur. Elle était couchée sur un gros matelas de plumes bien bourré, et adossée à un oreiller posé tout droit. Au bruit des pas bien connus, elle tourna la tête et observa son mari avec cette vieille sévérité dont son visage gardait l’empreinte, appesantit son regard sur la barbe humectée par l’haleine, dont les boucles se pressaient autour de la bouche, sur la moustache mouillée, tombante, confondue à la barbe ; elle renifla, mais le vieux sentait le gel et l’acidité de la peau de mouton. « Il n’a pas bu aujourd’hui », pensa-t-elle et, contente, posa sur son ventre mou ses aiguilles à tricoter et le bas dont elle achevait le talon.

— Alors, la coupe ?

— On a décidé jeudi. Pantéléï Prokofiévitch lissa ses moustaches.

Jeudi matin, répéta-t-il en s’asseyant sur le coffre à côté du lit. Alors ? Ça ne va pas mieux ?

Une ombre maussade passa sur le visage d’Ilinitchna.

— Pareil… Ça me lance dans les articulations, ça me fait mal.

— Je te l’avais dit, idiote, de ne pas entrer dans l’eau en automne. Puisque tu sais que tu n’es pas bien, ne t’obstine pas ! gronda Pantéléï Prokofiévitch en dessinant avec sa canne de larges cercles sur le sol. Est-ce qu’on manque de femmes ? Maudit soit-il trois fois, ton chanvre. Tu as voulu le tremper et maintenant… Ah ! là là ! Bon Dieu de bon Dieu !… Ah !…

— On ne pouvait tout de même pas laisser perdre le chanvre. Les femmes n’étaient pas là : Grichka était parti avec la sienne, et Pétro était je ne sais où avec Daria.

Le vieux souffla sur ses paumes croisées et se pencha vers le lit :

— Comment va Natachka ?

Ilinitchna s’anima et dit avec une inquiétude visible :

— Je ne sais pas ce qu’il faut faire. Elle a de nouveau crié. Je sors dans la

cour et je vois la porte de la grange ouverte. Je me dis : « Si j'allais la fermer ? » J'entre, et je la vois debout contre le coffre à millet. Je lui dis : « Qu'est-ce que tu as, qu'est-ce que tu as, mon petit oiseau ? » Et elle : « J'ai mal à la tête, maman. » Il n'y a rien à en tirer.

— Peut-être qu'elle est malade ?

— Non, je lui ai demandé… Ou bien c'est qu'on lui a jeté un sort, ou bien c'est qu'il y a quelque chose avec Grichka…

— Il ne voudrait pas… renouer avec l'autre ?

— Comment ? Qu'est-ce que tu dis là, grand-père ? Ilinitchna joignit les mains avec effroi. Mais Stépane, il n'est pas si bête ? Non, je n'ai rien remarqué.

Le vieux resta là encore un moment, puis sortit.

Grigori était dans sa chambre et limait des hameçons. Natalia les enduisait de lard fondu et les enveloppait soigneusement un par un dans un chiffon. Pantéléï Prokofiévitch la scruta du regard en passant. Une rougeur pâle s'éteignait sur ses joues jaunies comme des feuilles d'automne. Elle avait nettement maigri depuis un mois, il y avait dans ses yeux quelque chose de nouveau, de pitoyable. Le vieillard s'arrêta à la porte. « C'est comme ça qu'il a choyé sa femme ! » pensa-t-il en regardant encore une fois la tête aux cheveux lissés de Natalia, penchée au-dessus du banc.

Grigori limait, assis devant la fenêtre, un toupet de cheveux noirs emmêlés dansait sur son front.

— Laisse ça, fous-moi ça en l'air !… cria le vieux, rouge d'une colère soudaine et serrant sa canne pour retenir sa main.

Grigori tressaillit et leva sur son père des yeux étonnés.

— Je voulais limer ces deux pointes-là, père.

— Laisse ça, puisqu'on te le dit ! Prépare-toi pour la coupe !

— Tout de suite.

— Le traîneau n'est pas prêt, et lui il s'occupe des hameçons, dit le vieux déjà plus calmement ; il piétina un moment devant la porte (il avait encore visiblement quelque chose à dire), et il sortit. Il passa le reste de sa colère sur Pétro.

En enfilant sa demi-pelisse, Grigori l'entendit crier dans la cour :

— On n'a pas encore donné à boire aux bêtes, à quoi penses-tu ? Espèce de…

Et qui est-ce qui a entamé la meule à côté de la haie ? Combien de fois j'ai dit qu'il ne fallait pas toucher à la meule du bout ?… Si vous prenez le meilleur foin maintenant, misérables, qu'est-ce qu'on donnera aux bœufs au printemps, pendant le labour ?…

Le jeudi, deux heures avant le lever du soleil, Ilinitchna éveilla Daria.

— Lève-toi, il est temps de faire le feu.

Daria en chemise courut au poêle, prit des allumettes dans la niche en tâtonnant et alluma le feu.

— Dépêche-toi de faire à manger, dit Pétro ébouriffé.

Il alluma une cigarette et toussa.

— Natachka, on la ménage, on ne l'éveille pas, elle a le temps de dormir, elle ne se rend pas compte. Alors, moi, il faut que je me coupe en deux ? grommelait Daria mal réveillée et de mauvaise humeur.

— Va l'éveiller, conseilla Pétro.

Natalia se leva d'elle-même. Elle jeta une blouse sur ses épaules et alla chercher du kiziak dans l'étable.

— Apporte des fagots ! lui commanda sa belle-sœur.

— Envoie Douniachka chercher de l'eau, tu entends, Dachka ? dit Ilinitchna d'une voix enrouée, en traînant péniblement ses jambes dans la cuisine.

La cuisine sentait le houblon frais, les harnais de cuir, la tiédeur des corps humains. Daria allait et venait, traînant ses bottes de feutre, entrechoquant les marmites de fonte ; sous sa chemise rose aux manches retroussées jusqu'aux coudes, ses petits seins dansaient. Le mariage ne l'avait pas fait jaunir, ni se dessécher : grande, fine, la taille flexible comme une branche de saule, elle avait l'air d'une jeune fille. Elle ondulait en marchant et balançait les épaules ; les cris de son mari la faisaient sourire : de petites dents serrées étincelaient sous l'ourlet fin de ses lèvres méchantes.

— Il fallait prendre le kiziak hier soir : il aurait séché au four, grognait Ilinitchna.

— J'ai oublié, maman. C'est notre faute, répondit Daria pour tout le monde.

Le jour se leva pendant qu'on préparait le manger. Pantéléï Prokofiévitch se hâtait de déjeuner en se brûlant avec la kacha liquide. Grigori, sombre, mâchait lentement, faisant rouler les boules de ses muscles jusqu'au-dessus de ses pommettes. Pétro s'amusait, en cachette du père, à taquiner Douniachka qui

avait mal aux dents et s’était enveloppé la figure.

On entendait les patins des traîneaux crisser par tout le village. Dans le brouillard gris de l’aube, des attelages de bœufs se dirigeaient vers le Don. Grigori et Pétro sortirent pour atteler. En marchant, Grigori enroula autour de son cou l’écharpe douce que Natalia lui avait offerte au moment de leurs fiançailles, et aspira l’air sec et glacial. Un corbeau qui passait au-dessus de la cour lança un grand cri rauque. On entendait distinctement, dans l’air immobile et gelé, le bruissement des ailes qui battaient lentement. Pétro suivit son vol et dit :

— Il va vers la chaleur, vers le sud.

Un croissant de lune mince, tout mince, se profilait derrière un petit nuage rosissant, gai, comme le sourire d’une jeune fille. La fumée sortait toute droite de la cheminée et montait, forme sans bras, vers l’inaccessible lame d’or aiguisée de la lune déclinante.

Devant la ferme Mélékhov, le Don n’était pas gelé. Sur les bords, il y avait une glace verdâtre mêlée de neige, au-dessous de laquelle glissait et bouillonnait l’eau que n’entraînait pas le courant, mais au-delà du milieu du fleuve, vers la rive gauche, où les sources jaillissaient de la falaise noire, il y avait une trouée noire entre les glaces, menaçante, attirante, aux bords blancs de neige, où plongeaient les canards sauvages restés là pour hiberner.

On partait de la place.

Pantéléï Prokofiévitch partit le premier avec les vieux bœufs, sans attendre ses fils. Pétro et Grigori le suivaient à quelque distance. Ils rattrapèrent Anikouchka en haut de la côte. Celui-ci portait une ceinture verte, avait fourré sa hache à manche neuf dans son traîneau et il marchait à côté de ses bœufs. Sa petite femme maladive conduisait. Pétro l’interpella de loin :

— Hé, voisin, on dirait que tu traînes ta femme avec toi ?

Le malicieux Anikouchka s’approcha du traîneau en sautillant.

— Je l’emmène, je l’emmène, oui. Pour me réchauffer.

— Elle ne doit pas être bien chaude, elle est trop maigre.

— Je lui donne de l’avoine, mais ça ne s’arrange pas.

— Nous avons la même coupe que toi ? demanda Grigori, qui avait sauté de son traîneau.

— La même… si tu me donnes à fumer.

— Ah, Anikéï, tu prends toujours le bien des autres, toi.

— Il n’y a rien de plus doux que les choses volées ou empruntées, ricana Anikouchka, et un sourire plissa son visage glabre de femme.

Ils continuèrent à faire route ensemble. Une blancheur sévère régnait dans la forêt couverte d’une dentelle de givre. Anikouchka marchait devant et donnait des chiquenaudes, de son fouet, aux branches basses. Une neige friable et piquante tombait en paquets sur sa femme.

— Ne fais pas la bête, démon ! criait-elle en se secouant.

— Fourre-lui le nez dans un tas de neige ! criait Pétro qui s’efforçait de fouetter ses bœufs sous le ventre pour accélérer leur marche.

Au tournant du Creux des Femmes, ils rencontrèrent Stépane Astakhov. Il ramenait au village ses bœufs dételés et marchait à grands pas en faisant crisser ses bottes de feutre doublées. Son toupet frisé pendait comme une grappe de raisin blanc sous son bonnet de travers.

— Eh ! Stépane, tu t’es trompé de chemin ? cria Anikouchka en le croisant.

— Trompé de chemin ? Nom de Dieu !… Mon traîneau a heurté une souche de plein fouet : j’ai un patin cassé en deux. Il faut que je rentre.

Stépane ajouta un mot obscène et passa devant Pétro, clignant résolument ses yeux clairs de brigand derrière ses longs cils.

— Tu as laissé ton traîneau ? cria Anikouchka en se retournant.

Stépane fit un geste de la main, claqua son fouet pour empêcher ses bœufs de s’égarer dans un champ, et suivit d’un long regard Grichka qui marchait à côté du traîneau. Non loin du premier creux, Grigori vit un traîneau abandonné en travers du chemin ; Aksinia, debout à côté du traîneau, soutenait d’une main un pan de sa pelisse et regardait la route et les attelages qui arrivaient en face d’elle.

— Tire-toi de là, ou je t’écrase, femme qui n’est pas à moi ! hennit Anikouchka.

Aksinia s’écarta avec un sourire et s’assit sur le traîneau tout de guingois, auquel il manquait un patin.

— Tu as déjà la tienne avec toi.

— Elle s’accroche à moi comme la bardane à la queue d’un cochon, sans ça je t’aurais prise, toi.

— Grand merci.

Pétro, arrivé à la hauteur d'Aksinia, jeta un coup d'œil sur Grigori. Celui-ci marchait avec un sourire inquiet ; l'émotion et l'attente perçaient sous chacun de ses gestes.

— Comment va la santé, voisine ? dit Pétro en touchant son bonnet de sa moufle.

— Ça va, Dieu merci.

— Vous avez quelque chose de cassé, hein ?

— Oui, répondit Aksinia d'une voix traînante.

Sans regarder Pétro, elle se leva et se tourna vers Grigori qui arrivait.

— Grigori Pantéléiévitch je voudrais vous parler.

Grigori alla vers elle et cria à Pétro qui s'éloignait :

— Surveille mes bœufs.

— Bon, bon.

Pétro eut un sourire sale et suça sa moustache rendue amère par la fumée de tabac.

Ils étaient l'un en face de l'autre. Aksinia regarda de tous côtés avec inquiétude et porta ses yeux noirs mouillés sur Grigori. La honte et la joie enflammaient ses joues, séchaient ses lèvres. Elle respirait à petits coups pressés.

Les traîneaux d'Anikouchka et de Pétro avaient disparu derrière un taillis brun de jeunes chênes. Grigori regarda les yeux d'Aksinia et les vit s'enflammer d'une lueur malicieuse et désespérée.

— Eh bien ! Grichka, tu feras comme tu voudras, mais moi je ne peux pas vivre sans toi, dit-elle fermement, et elle serra fort ses lèvres, attendant une réponse.

Grigori se taisait. Le silence étreignait la forêt comme un cerceau. Ce vide cristallin sonnait dans les oreilles. Rien que la route polie par les patins des traîneaux, le ciel, chiffon gris, la forêt muette dans un sommeil de mort… Le cri aigu et soudain d'un corbeau proche éveilla Grigori de sa courte somnolence. Il leva la tête et vit l'oiseau au plumage noir bleu, pattes repliées, qui battait des ailes en signe d'adieu. Sans s'en rendre compte, il dit :

— La chaleur va revenir. ? Il va au-devant d'elle. Il tressaillit et eut un rire éraillé… Oui…

Il regarda furtivement, comme un voleur, baissant ses yeux enivrés, et, d'un

geste brusque, attira Aksinia.

9

Le soir, chez Loukechka la bigle, toutes sortes de gens se réunissaient dans le logement de Stockman : il y avait Khristonia, Valet, qui venait du moulin avec sa veste graisseuse jetée sur ses épaules, Davydka, le plaisantin, qui chômait depuis trois mois, le mécanicien Ivan Alexéiévitch Kotliarov ; on voyait de temps en temps Filka le cordonnier ; l'hôte le plus assidu était un jeune Cosaque qui n'avait pas encore fait son service : Michka Kochévoï.

Au début, on avait joué aux cartes, puis Stockman avait amené insensiblement sur le tapis un petit livre de Nékrassov. On avait lu à haute voix et ça avait plu. De Nékrassov on était passé à Nikitine et, aux environs de Noël, Stockman apporta une brochure usée, défaite, et proposa de la lire. Kochévoï, qui avait été à l'école paroissiale et qui faisait fonction de lecteur, examina d'un air méprisant la brochure graisseuse.

— On pourrait en faire des nouilles tellement c'est gras.

Khristonia éclata d'un rire sonore ; le sourire de Davydka étincela ; Stockman attendit la fin de cette gaieté générale et dit :

— Lis, Michka. C'est sur les Cosaques. C'est intéressant.

Kochévoï se pencha, son toupet doré pendait au-dessus de la table, il lut mot par mot : *Petite histoire des Cosaques du Don*, et regarda les autres en plissant les yeux d'un air interrogatif.

— Lis, dit Ivan Alexéiévitch.

Ils déchiffrèrent trois soirs de suite la brochure, qui parlait de Pougatchov, de Stenka Razine et de Kondrati Boulavine{28}.

Ils arrivèrent ainsi aux temps modernes. L'auteur inconnu se moquait durement et en termes clairs de la vie misérable des Cosaques, ironisait sur les usages de l'administration, sur le gouvernement du tsar et sur les Cosaques eux-mêmes devenus les sbires de la monarchie. Cette lecture les bouleversa. Ils se mirent à discuter. Khristonia, dont la tête touchait le plafond, grondait. Stockman, assis à la porte, fumait avec son porte-cigarette en os cerclé de bagues, et riait des yeux.

— C’est vrai ! C’est juste ! tonnait Khristonia.

— Ce n’est pas notre faute à nous, on a réduit les Cosaques à cette honte.

Kochévoï écartait les bras d’un air ahuri et plissait son joli visage aux yeux sombres.

Il était robuste, aussi large de hanches que d’épaules, et semblait carré ; un cou solide, rouge brique, était planté sur son torse de fer et la tête, sur ce cou, était étrange à voir : jolie, petite, les joues mates dessinées comme celles d’une femme, la petite bouche volontaire, les yeux sombres sous une masse dorée de cheveux frisés. Le mécanicien Ivan Alexéiévitch, grand Cosaque osseux, discutait avec animation. Toutes les cellules de son corps osseux étaient imprégnées des traditions cosaques. Il défendait les cosaques et prenait Khristonia à partie, ses yeux ronds et saillants étincelaient.

— Tu es un paysan, Khristan, ne discute pas, ce n’est pas la peine. Pour une méchante goutte de sang cosaque, tu as un seau de sang de paysan. Ta mère t’a fait avec un marchand d’œufs de Voronèje.

— Abruti !… Tu es un abruti, mon vieux, disait la voix de basse de Khristonia. Je défends la vérité.

— Je n’ai pas servi dans la Garde, lançait perfidement Ivan Alexéiévitch, il est là le royaume des abrutis…

— Dans l’armée on en voit aussi qui n’ont pas inventé la poudre.

— Tais-toi donc, paysan !

— Les paysans ne sont pas des hommes ?

— Les paysans sont des paysans, et ils ne sont bons qu’à bouffer du foin.

— Mon vieux, quand j’ai servi à Pétersbourg, j’en ai vu de toutes sortes. Tu sais l’aventure qui m’est arrivée : nous étions de garde au palais du Tsar. Dans les appartements et au-dehors. Ceux de dehors étaient à cheval : deux dans un sens, deux dans l’autre. Quand on se rencontrait, on se demandait : « Tout est calme ? Pas de troubles ? » – « Rien », et on se séparait, mais pour ce qui est de s’arrêter pour parler, pas possible. Et puis ils choisissaient les hommes : quand ils en mettaient deux aux portes, ils s’arrangeaient pour qu’ils se ressemblent. Les bruns avec les bruns, les blonds avec les blonds. Et pas seulement de cheveux : il fallait aussi qu’ils se ressemblent de figure. Ça fait que je me suis fait teindre les cheveux par le coiffeur, moi, à cause de ces bêtises-là. J’étais de garde avec Nikifor Mechtchériakov, un petit Cosaque de la stanitsa Tépikinskaïa, qui servait dans notre escadron. Et ce bougre-là, il avait le poil rouge. La peste

l’emporte, ses tempes, on aurait dit qu’elles brûlaient. Ça fait qu’on cherche, on recherche pour voir si on ne trouverait pas une couleur pareille dans l’escadron ; ça fait que le lieutenant Barkine me dit : « Va chez le coiffeur, je veux que tu te fasses teindre immédiatement la barbe et la moustache. »

J’y suis allé, et ma barbe a changé de couleur… Quand je me suis regardé dans la glace, j’en ai eu un coup au cœur : je flambais ! Je flambais, c’est simple ! J’ai pris ma barbe dans ma main, c’est comme si j’avais eu les doigts en feu. Voilà !…

— Dis donc, Khristan, où est-ce que tu t’en vas comme ça ? De quoi voulais-tu parler ? l’interrompit Ivan Alexéiévitch.

— Des gens, c’est des gens que je voulais parler.

— Eh bien ! raconte. Parce que ta barbe, on n’en a rien à faire.

— Voilà ce que je voulais dire : une fois, je montais la garde à cheval. On galopait donc, avec un camarade, et voilà qu’on aperçoit des étudiants qui tournaient le coin. Et il y en avait encore derrière. Dès qu’ils nous voient, ils se mettent à hurler : « Ha-a-a-a-a-a ! » Et encore « Ha-a-a-a-a-a !… » Ça fait qu’avant qu’on ait eu le temps de se retourner, ils nous entouraient : « Pourquoi tournez-vous comme ça, Cosaques ? » Moi je dis : Nous montons la garde, et toi lâche mes rênes, touche pas ! » Et je mets la main à mon sabre. Alors il me dit : « Ne t’inquiète pas, pays, je suis natif de la stanitsa Kamenskaïa, je fais mes études ici à la niversi… niversituté » ou quelque chose comme ça. Nous, on poussait nos chevaux pour s’en aller, à ce moment-là, il y en a un, avec un grand nez, qui tire un billet de dix roubles de son porte-monnaie et qui dit : « Avec ça, Cosaques, vous boirez à la mémoire de mon défunt papa. » Il nous donne les dix roubles et il sort un portrait d’un petit sac : « Voilà, qu’il dit, la figure de mon papa, gardez-la en souvenir. » Nous, on l’a pris, c’était difficile de faire autrement. Et les étudiants sont partis en refaisant : « Ha-a-a-a-a-a ». Ils sont allés comme ça jusqu’à la perspective Nevski. A ce moment-là, le lieutenant sort de la porte de derrière du palais, avec un peloton, et il galope vers nous. Tout de suite : « Qu’est-ce qui s’est passé ? » Ça fait que je lui ai dit : « On a été arrêtés par des étudiants, ils ont engagé la conversation, on a voulu les sabrer conformément au règlement et puis, comme ils sont partis, nous sommes partis aussi, voilà. » Quand on nous a relevés, nous avons dit à notre adjudant : « Dis donc, Loukitch, ça fait que nous avons gagné dix roubles, il faut les boire pour le repos de l’âme de ce vieux-là », en montrant le portrait. Le soir, l’adjudant a apporté de la vodka et nous avons fait la noce pendant deux jours, mais c’est après que la blague s’est découverte : l’étudiant, cette charogne-là, au lieu de son

père, il nous avait donné le portrait du principal meneur, un homme d'origine allemande. Moi, j'avais confiance, je l'avais accroché au-dessus de mon lit en souvenir : une barbe grise, un homme bien convenable, un genre de marchand, et voilà le lieutenant qui regarde ça et qui me demande : « Où as-tu pris ce portrait, espèce de… ? » Je lui dis comment ça s'était passé. Alors, il a commencé à m'engueuler et il m'a tapé sur la figure, et puis ça n'a pas été fini : « Tu ne sais pas, qu'il gueulait, que c'est leur ataman à eux, Karla… » Voilà que j'ai oublié comment on l'appelle… Ah, comment est-ce donc, si je pouvais me souvenir ?

— Karl Marx ? lui souffla Stockman en souriant.

— C'est ça, c'est ça !… C'est lui-même, Karl Marx… exulta Khristonia. Ah ! ils m'ont mené en bateau… Quelquefois, le tsarévitch Alexéï venait nous voir dans la salle de garde avec son précepteur. S'ils avaient vu ça ! Qu'est-ce qu'on aurait fait ?

— Et tu es toujours pour les paysans. Tu vois comme ils t'ont roulé, dit Ivan Alexéiévitch en souriant.

— Oui, mais j'ai bu pour dix roubles. On a peut-être bu pour Karla le barbu, mais on a bu.

— Ça vaut la peine de boire pour lui, dit Stockman avec un sourire, et il se mit à jouer avec son porte-cigarette.

— Qu'est-ce qu'il a fait de bien ? questionna Kochévoï.

— Je vous raconterai une autre fois, ce soir, c'est trop tard.

Stockman frappa son fume-cigarette de sa paume pour en faire sortir le mégot.

Après un long choix, une longue sélection, un petit groupe d'une dizaine de Cosaques s'était formé dans la boutique de Loukechka la bigle. Stockman en était le cœur, il allait obstinément vers un but connu de lui seul. Il rongeait, comme un ver dans le bois, les idées et les habitudes primitives, faisait naître du dégoût et de la haine contre l'ordre établi. Au début, il s'était heurté à l'acier froid de la méfiance, mais il n'avait pas renoncé et avait continué à creuser…

10

La stanitsa Viochenskaïa, la plus vieille des stanitsas du Haut-Don, transportée de l'emplacement de l'ancienne stanitsa Tchigonaki détruite sous Pierre le Grand et rebaptisée Viochenskaïa, est située sur la rive gauche du fleuve, plate et sablonneuse. Elle a autrefois servi d'étape sur la route fluviale de Voronèje à Azov.

A la hauteur de la stanitsa, le Don fait un coude en forme d'arc tatare et semble vouloir prendre sur la droite, mais il se redresse devant le village de Bazki et emporte ses eaux vertes aux transparences bleues entre les contreforts des collines, les villages nombreux de la rive droite et les stanitsas clairsemées de la rive gauche, vers la mer bleue, la mer d'Azov.

A Oust-Khoperskaïa, il se joint au Khoper, à Oust-Medvéditskaïa à la Medvéditsa, et coule ensuite, plus abondant, au milieu d'une floraison luxuriante de villages et de stanitsas.

Viochenskaïa est toute entière construite sur le sable jaune. Elle est triste, nue, sans jardins.

Sur la place, il y a une vieille église devenue grise avec le temps, et six rues qui longent le Don. A l'endroit où le Don fait un coude et quitte la stanitsa pour le village de Bazki, un bras du fleuve forme un lac entouré de peupliers, aussi large que le Don pendant les basses eaux. La stanitsa va jusqu'au bout du lac. Sur une petite place où pousse le chardon jaune, il y a une deuxième église : coupoles vertes, toit vert, le même vert que les peupliers de l'autre côté du lac.

Au nord, derrière la stanitsa, commence une grande étendue de sable couleur safran plantée de sapins étiolés, avec des creux emplis d'une eau rose de sous-sol argileux. Et sur cette mer sableuse, cette vaste terre granuleuse, les villages, les bosquets, les touffes de saules roussis font des îlots clairsemés.

Sur la place, devant la vieille église, il y avait, en ce dimanche de décembre, une foule noire d'un demi-millier de jeunes Cosaques venus de tous les villages de la stanitsa. La messe touchait à sa fin, les cloches sonnaient. L'adjudant, un brave Cosaque très âgé, qui portait les galons de rengagé, commanda : « Rassemblement ! » La foule bruyante se disloqua et se forma en deux longues files inégales. Les sous-officiers se mirent à courir devant les hommes pour

niveler les rangs qui ressemblaient à des vagues brisées.

— A mon commandement !… dit lentement l'adjudant, et avec un geste vague de la main : Doublez les rangs !…

L'ataman, en uniforme, dans une capote neuve d'officier, entra dans la cour de l'église en faisant sonner ses éperons, suivi du commissaire militaire.

Grigori Mélékhov était à côté de Mitka Korchounov et ils bavardaient à mi-voix.

— Ma botte me serre, c'est insupportable, se plaignait Mitka.

— Patience, tu seras ataman un jour.

— On y va tout de suite.

Comme pour confirmer ses paroles, l'adjudant recula, fit demi-tour sur les talons et :

— A droite, droite !

— Hok-hok ! firent nettement les cinq cents paires de bottes.

— L'épaule gauche en avant ! En avant, marche !

La colonne pénétra par la barrière grande ouverte dans la cour de l'église, les bonnets que l'on arrachait des têtes brillèrent un instant, l'église s'emplit jusqu'à la coupole du bruit des pas.

Grigori était là et n'écoutait pas les paroles du serment que lisait le prêtre. Il regardait Mitka qui crispait le visage de douleur et déplaçait son pied serré dans sa botte. Son bras levé s'engourdissait, un fouillis de pensées confuses passait dans sa tête. Il alla à la croix et, tout en baisant l'argent mouillé par la salive de tant de bouches, il pensait à Aksinia. Et à sa femme. Comme la lueur brusque d'un éclair en zigzag, un souvenir bref traversa ses pensées : la forêt, les troncs bruns des arbres sous leur somptueuse parure blanche, comme sous un riche harnais d'argent ; le regard humide et brûlant des yeux noirs d'Aksinia sous la coiffe de duvet…

Ils sortirent sur la place. Ils formèrent à nouveau les rangs. L'adjudant se moucha, essuya ses doigts, à la dérobée, contre la doublure de son uniforme et commença son discours :

— Maintenant, vous n'êtes plus des gamins, vous êtes des Cosaques.

Vous avez prêté serment et vous devez savoir ce que vous avez à faire. Maintenant que vous êtes des Cosaques, vous devez avoir soin de votre honneur,

obéir à vos pères et mères, et caetera. Étant enfants, vous avez fait des bêtises, je suis bien tranquille que vous avez joué aux quilles sur la route mais maintenant vous devez penser au service qui vous attend. Dans un an, vous irez faire votre régiment. A ce moment, l'adjudant se moucha de nouveau, fit tomber de sa paume ce qu'il y avait mouché et conclut en enfilant un gant épais en peau de lapin :

— Et vos parents doivent penser à votre équipement. A trouver un cheval d'armes, et caetera… Et maintenant, que Dieu vous protège, mes gaillards ! Rentrez chez vous !

Grigori et Mitka avaient attendu près du pont les autres gars du village, ils partirent tous ensemble. Ils marchaient le long de la rive. Au-dessus du village de Bazki, la fumée des cheminées montait, une cloche sonnait légèrement. Mitka clopinait derrière les autres, s'appuyant sur un pieu noueux, arraché à une clôture.

— Déchausse-toi, conseilla l'un des gars.

— Je vais me geler le pied, dit Mitka, hésitant.

— Tu marcheras sur ton bas.

Mitka s'assit dans la neige et tira péniblement sa botte. Il repartit en clochant sur son pied déchaussé. La trace du gros bas tricoté s'imprimait nettement sur la neige craquante de la route.

— Quel chemin prenons-nous ? demanda Alexéï Bechniak, un petit gars timide.

— On longe le Don, répondit Grigori pour les autres.

Ils continuèrent à marcher en bavardant, se poussant les uns les autres hors du chemin.

Ils s'entendaient pour se faire tomber mutuellement sur les amoncellements de neige et s'y ensevelir. Entre Bazki et le village de Gromkovski, Mitka le premier aperçut un loup qui traversait le fleuve.

— Les gars, un loup ! Regardez-le !… Ou-ou !…

— Holà, holà, holà, holà, holà !…

— Oh !

Le loup parcourut quelques sagènes d'une allure paresseuse et s'arrêta de biais, non loin de la rive opposée.

— Il faut le prendre…

— Ha !…

— Hou, la maudite bête !

— Mitri, c’est toi qu’il regarde, parce que tu es déchaussé.

— Regarde, il montre le flanc.

— Il ne bouge pas.

— Regarde, regarde, il s’en va.

La bête grise, comme taillée dans la pierre, était immobile, la queue dressée comme un bâton. Elle sauta de côté et s’enfuit vers les saules qui bordaient la berge.

La nuit tombait quand les garçons arrivèrent au village.

Grigori traversa la glace, gagna sa ruelle et la porte cochère. Il y avait un traîneau dans la cour ; des moineaux chantaient sur un tas de branches sèches amoncelées contre la clôture. Cela sentait la maison habitée, la suie brûlée, l’étable moite.

Arrivé en haut du perron, Grigori regarda par la fenêtre. La suspension éclairait la cuisine d’une pâle lumière jaune ; Pétro, dans la lumière, tournait le dos à la fenêtre, Grigori balaya ses bottes et entra dans un nuage de vapeur.

— C’est moi. Ça va ?

— Si tôt ! Tu es gelé, au moins ? répondit Pétro avec empressement.

Pantéléï Prokofiévitch était assis, les coudes sur ses genoux, la tête baissée. Daria actionnait du pied la roue bourdonnante du rouet. Natalia, debout à la table, tournait le dos à Grigori ; elle ne se retourna pas. Grigori promena vivement son regard dans toute la cuisine et l’arrêta sur Pétro. Au visage inquiet de celui-ci, il comprit qu’il était arrivé quelque chose.

— Tu as prêté serment ?

— M… oui.

Grigori se déshabilla lentement, pour gagner du temps, passant en revue dans la tête toutes les causes auxquelles il pourrait attribuer ce silence et cet accueil glacial.

Ilinitchna entra, venant de sa chambre, son visage portait l’empreinte d’une certaine confusion.

« Natalia », pensa Grigori, en s’asseyant sur le banc à côté de son père.

— Donne-lui à souper, dit Ilinitchna à Daria, en montrant Grigori des yeux.

Daria interrompit la chanson de son rouet et alla au poêle, avec un balancement imperceptible des épaules, déplaçant une taille mince qui n’était pas celle d’une femme mariée. La cuisine était pleine de silence. Près du poêle, une chèvre et son chevreau nouveau-né se chauffaient et reniflaient.

Tout en mangeant sa soupe aux choux, Grigori jetait de temps à autre un regard sur Natalia, mais il ne voyait pas ses yeux : elle était tournée de profil et baissait la tête vers ses aiguilles à tricoter. Pantéléï Prokofiévitch fut le premier à ne plus pouvoir supporter le silence général ; il eut une toux grinçante et affectée et dit :

— Natalia veut s’en aller.

Grigori roulait une boulette de mie de pain, il ne répondit pas.

— Et à cause de quoi ? continua le père, dont la lèvre inférieure tremblait fortement (signe précurseur d’un prochain éclat de colère).

— Je ne sais pas à cause de quoi.

Grigori plissait les yeux, il écarta la tasse, se leva et se signa.

— Moi, je le sais !… Le père élevait la voix.

— Ne crie pas, ne crie pas, intervint Ilinitchna.

— Moi, je sais à cause de quoi !…

— Voyons, ce n’est pas la peine de faire tant de bruit. (Pétro avait quitté la fenêtre et s’était avancé au milieu de la pièce.) Il faut s’arranger à l’amiable : si elle veut rester, elle restera, si elle ne veut pas, on ne l’empêchera pas de partir.

— Je ne la condamne pas. C’est une honte et un péché devant Dieu, mais je ne la condamne pas : la faute n’est pas à elle, mais à ce fils de chienne !… Pantéléï Prokofiévitch désignait Grigori adossé au poêle.

— De quoi suis-je coupable ?

— Tu n’as rien à te reprocher ?… Tu ne le sais pas, misérable ?…

— Je ne sais pas.

Pantéléï Prokofiévitch se leva d’un bond, renversant le banc, et vint tout près de Grigori. Natalia laissa glisser son bas, l’aiguille à tricoter tinta ; au bruit, un petit chat bondit du poêle, tordant le cou, de sa patte arrondie tapota la pelote et

la fit rouler jusqu'au coffre.

— Écoute ce que je te dis, reprit le vieux d'un ton contenu et mesuré : si tu ne restes pas avec Natachka pars droit devant toi ! C'est tout ce que j'ai à dire ! Pars droit devant toi ! répéta-t-il d'une voix calme et ordinaire. Il s'écarta et releva le banc.

Douniachka était assise sur le lit et ouvrait des yeux ronds et effrayés.

— Je ne veux pas vous fâcher, père (la voix de Grigori était tremblante et sourde), mais ce n'est pas moi qui me suis marié, c'est vous qui m'avez marié. Je ne courrai pas après Natalia. Si elle veut, elle n'a qu'à rentrer chez son père !

— Va-t'en d'ici, toi aussi.

— Je m'en irai.

— Va-t'en chez la mère du diable…

— Je m'en vais, je m'en vais, ne sois pas si pressé. Grigori ramassa par la manche sa demi-pelisse qu'il avait jetée sur le lit, il avait les narines dilatées et tremblait de la même rage bouillante que son père.

Le même sang mêlé de sang turc coulait dans leurs veines, ils se ressemblaient extraordinairement à ce moment-là.

— Où vas-tu aller ? gémit Ilinitchna, saisissant Grigori par le bras, mais il repoussa sa mère avec violence et attrapa au vol son bonnet qui tombait du lit.

— Qu'il s'en aille, chien coureur ! Qu'il soit maudit ! Va-t'en, va-t'en, file !… tonnait le vieux, et il avait ouvert toute grande la porte.

Grigori fut d'un bond dans le vestibule ; avant de sortir, il entendit encore les sanglots et la voix de Natalia.

Une nuit de gel couvrait le village. Du ciel noir tombait une neige fine et piquante, sur le Don la glace se rompait avec des craquements qui ressemblaient à des coups de canon. Grigori franchit, haletant, le portail. A l'autre bout du village, les chiens aboyaient avec des voix différentes, l'obscurité vaporeuse était percée de lueurs jaunes.

Grigori marcha sans but dans la rue. Les fenêtres de la maison de Stépane brillaient comme des diamants noirs.

— Gricha ! De la porte cochère, Natalia poussait un cri désolé.

« Je ne veux plus te voir, je ne t'aime pas. » Grigori grinça des dents et accéléra le pas.

— Gricha, reviens !

Il tourna ses pas chancelants comme ceux d’un homme ivre dans la première ruelle et entendit une dernière fois l’appel navré, assourdi par la distance :

— Grichenka, mon chéri !…

Il traversa rapidement la place et s’arrêta au carrefour, passant en revue dans la tête les noms des garçons de sa connaissance chez qui il pourrait passer la nuit.

Il choisit Mikhaïl Kochévoï qui habitait en dehors du village, à côté de la colline. Mikhaïl, sa mère, sa sœur, qui était fille, et ses deux petits frères faisaient toute la famille Kochévoï. Grigori entra dans la cour et frappa à la petite fenêtre de la maison de torchis.

— Qui est là ?

— Mikhaïl est là ?

— Oui. Qui est-ce ?

— C’est moi, Grigori Mélékhov.

Une minute plus tard, arraché à la douceur du premier sommeil, Mikhaïl ouvrait la porte.

— C’est toi, Gricha ?

— Oui.

— Qu’est-ce que tu fais à cette heure-ci ?

— Laisse-moi entrer, je vais te raconter.

Dans le vestibule, Grigori prit Mikhaïl par le coude et chuchota, irrité de ne pas trouver les mots qu’il fallait :

— Je viens passer la nuit chez toi… Je me suis fâché avec ma famille… Comment est-ce chez vous ? Il y a de la place ?… Bon, j’irai n’importe où.

— On trouvera une place, viens. Pourquoi vous êtes-vous disputés ?

— Eh, plus tard, mon vieux… Où est la porte ? Je ne vois pas.

On lui fit un lit sur le banc. Il se coucha en s’enveloppant la tête dans sa demi-pelisse pour ne pas entendre le chuchotement de la mère de Mikhaïl qui dormait dans le même lit que sa fille.

« Qu’est-ce qui se passe à la maison en ce moment ? Natalia partira-t-elle ou non ? Allons, une vie nouvelle va commencer. Où est-ce que je vais me poser ? »

Son intuition lui souffla soudain réponse : « Demain j'enverrai chercher Aksinia et nous partirons ensemble pour le Kouban, loin d'ici… loin, loin… »

Devant les yeux fermés de Grigori flottaient des crêtes de collines dans la steppe, des stanitsas, des villages jamais vus, étrangers à son cœur. Et derrière les lignes de collines, derrière la route grise, il y avait un pays de contes, bleu et accueillant, et l'amour d'Aksinia dans sa fleur tardive et sauvage.

Il s'endormit, troublé par cette vie inconnue qui commençait. Avant de s'endormir, il essaya de comprendre ce que c'était que cette chose qui l'oppressait et qu'il ne pouvait pas saisir. Dans son demi-sommeil, ses pensées suivaient un cour égal et régulier, comme une barque sur une rivière, et soudain heurtaient quelque chose, un banc de sable ; il se sentait angoissé, mal à l'aise ; il se retournait, se perdait en conjectures : « Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il en travers de mon chemin ? »

Le matin, quand il s'éveilla, il se souvint : « Le service ! Où irai-je avec Aksioucha ? Au printemps les manœuvres et à l'automne le service… C'était ça, l'écueil. »

Il déjeuna et appela Mikhaïl dans le vestibule.

— Michka, va chez les Astakhov. Dis à Aksinia de ma part qu'elle aille au moulin à vent dès qu'il commencera à faire noir.

— Mais Stépane ? hésitait Mikhaïl.

— Invente une raison.

— J'irai.

— Va. Dis-lui qu'elle vienne sans faute.

— Entendu.

Le soir, Grigori était au moulin à vent, il fumait en cachant sa cigarette dans sa manche. Derrière le moulin, le vent se heurtait aux tiges sèches de maïs et sifflait. La toile déchirée des ailes arrêtées battait. Grigori avait le sentiment qu'un gros oiseau au-dessus de lui tournait en battant des ailes, sans pouvoir prendre son envol. Aksinia ne venait pas. A l'ouest, le crépuscule baignait dans un or pâle, violet ; de l'est, le vent soufflait de plus en plus fort ; les ténèbres augmentaient et devançaient la lune qui restait accrochée dans les saules. Rouge, taché de bleu, comme un cadavre, le ciel s'obscurcissait au-dessus du moulin ; le derniers bruits de l'agitation de la journée montaient du village.

Grigori avait fumé trois cigarettes de suite, il enfonça le dernier mégot dans la

neige piétinée et regarda autour de lui avec peine et colère. Le chemin dégelé qui menait du moulin au village était noir comme du goudron. Personne ne venait. Grigori se leva, s'étira, fit craquer ses épaules et se dirigea vers la lueur engageante qui clignotait à la petite fenêtre de la maison de Mikhaïl. Alors qu'il arrivait à la cour, en sifflotant dans ses dents, il se cogna presque contre Aksinia. Elle avait couru, visiblement, ou marché très vite, elle était essoufflée et sa bouche fraîche, refroidie, avait l'odeur du vent ou celle, lointaine, à peine perceptible, du foin frais de la steppe.

— J'ai attendu longtemps, je croyais que tu ne viendrais pas.

— J'ai eu du mal à me débarrasser de Stépane.

— Tu m'as laissé geler, maudite femme !

— J'ai chaud, je vais te réchauffer.

Elle ouvrit toute grande sa pelisse doublée de duvet, en entoura Grigori comme le houblon entoure le chêne.

— Pourquoi m'as-tu demandée ?

— Attends, ôte tes mains. Il y a des gens qui passent.

— Tu t'es disputé avec ta famille ?

— Je suis parti, ça fait une journée que je suis chez Michka… Je suis comme un chien errant.

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ?

Aksinia desserra ses bras, qui entouraient Grigori, et referma frileusement les pans de sa pelisse.

— Allons vers la clôture, Gricha, qu'est-ce que tu as donc à rester au milieu du chemin ?

Ils s'éloignèrent. Grigori balaya la neige et s'adossa à la clôture gelée qui craqua.

— Tu ne sais pas si Natalia est rentrée dans sa famille ?

— Non… Elle ira, sûrement. Elle ne va pas rester ici.

Grigori enfonça la main glacée d'Aksinia dans sa manche ; il serrait dans ses doigts son poignet mince, il lui demanda :

— Qu'est-ce que nous allons faire ?

— Je ne sais pas, mon chéri. Je ferai ce que tu voudras.

— Tu quitteras Stépane ?

— Sans un soupir. Tout de suite si tu veux.

— Nous nous embaucherons quelque part tous les deux, nous vivrons ensemble.

— Comme vachère s'il le faut, mais avec toi, Grichka… Du moment que c'est avec toi…

Ils restèrent un moment ainsi, se réchauffant à leur chaleur commune. Grigori ne voulait pas s'en aller, il était là, debout, la tête tournée vers le vent, les narines palpitantes, et gardait les paupières fermées. Aksinia avait le visage enfoncé dans son aisselle, elle respirait l'odeur enivrante, si familière, de sa sueur, et sur ses lèvres avides, dépravées, tremblait, caché aux yeux de Grigori, le sourire joyeux du bonheur accompli.

— Demain j'irai chez Mokhov, peut-être qu'il m'embauchera, dit Grigori, et il prit un peu plus haut le poignet d'Aksinia devenu humide dans ses doigts.

Aksinia ne répondit pas, ne releva pas la tête. Son sourire avait disparu de ses lèvres, comme effacé par le vent, l'angoisse et l'effroi dans ses yeux élargis tremblaient comme de petites bêtes traquées. « Faut-il lui dire ou non ? » pensait-elle, se souvenant qu'elle était enceinte. « Il faut lui dire », décida-t-elle, mais aussitôt, tremblant de peur, elle repoussa cette pensée terrifiante. Son instinct de femme lui disait que ce n'était pas le moment de parler de cela, elle venait de comprendre qu'elle pourrait perdre Grigori pour toujours et, ne sachant pas de qui venait l'enfant qui lui bougeait sous le cœur, elle décida de ruser et ne dit rien.

— Pourquoi trembles-tu ? Tu as froid ? demanda Grigori, l'enveloppant dans un pan de sa demi-pelisse.

— J'ai un petit peu froid… Faut que je m'en aille, Gricha. Stépane va rentrer et je ne serai pas là.

— Où est-il ?

— J'ai réussi, avec de la peine, à le convaincre d'aller jouer aux cartes chez Anikéï.

Ils se séparèrent. Grigori gardait sur les lèvres le parfum troublant de ses lèvres à elle qui avaient l'odeur du vent d'hiver, ou celle, lointaine, à peine perceptible, du foin de steppe arrosé par la pluie de mai.

Aksinia tourna dans la ruelle ; elle courait presque, penchée en avant. Passant

devant un puits, à l’endroit où les bêtes avaient pataugé dans la boue d’automne, elle fit un faux-pas, glissa sur une motte de terre gelée et, sentant une douleur aiguë dans son ventre, elle s’accrocha aux pieux de la clôture. La douleur disparut, mais quelque chose de vivant dans son flanc se retourna et la frappa avec violence et colère, plusieurs fois.

11

Le matin, Grigori se rendit chez Mokhov. Serguéï Platonovitch venait d’arriver du magasin pour prendre le thé. Il était assis avec Atiopine dans la salle à manger tapissée d’une coûteuse imitation de boiserie de chêne et buvait du thé fort, rouge sombre. Grigori déposa son bonnet dans l’antichambre et entra dans la salle à manger.

— Je viens vous voir, Serguéï Platonovitch.

— Ah, le fils de Pantéléï Mélékhov, si je ne me trompe.

— Lui-même.

— Qu’est-ce que tu veux ?

— Je voulais vous demander si vous ne me prendriez pas comme ouvrier.

Une porte du salon grinça et Grigori tourna la tête. Un jeune officier en tunique verte, avec les épaulettes de lieutenant, entra, tenant un journal plié en quatre. Grigori reconnut l’officier que Mitka Korchounov avait battu à la course, l’année précédente.

En avançant une chaise pour l’officier, Serguéï Platonovitch dit :

— Quoi, ton père est devenu si pauvre qu’il envoie son fils s’embaucher ?

— Je n’habite plus chez lui.

— Tu es parti ?

— Oui.

— Je te prendrais volontiers, je connais votre famille, vous êtes des gens travailleurs, mais je n’ai pas de place.

— De quoi s’agit-il ? demanda le lieutenant ; il s’assit à la table et regarda Grigori.

— Il veut s’embaucher comme ouvrier.

— Tu pourrais soigner des chevaux ? Tu sais conduire un attelage ? demanda le lieutenant, remuant sa cuillère dans son verre.

— Oui. Nous avons six chevaux chez nous.

— J’ai besoin d’un cocher. Tes conditions ?

— Je ne demande pas beaucoup…

— Dans ce cas, va voir mon père demain au domaine. Tu sais où se trouve le domaine de Nikolaï Alexéiévitch Listnitski ?

— Oui, mon lieutenant.

— C’est à une douzaine de verstes d’ici. Viens demain matin, vous vous entendrez là-bas.

Grigori resta un moment en place, la main déjà sur la poignée de la porte, il dit :

— Votre Honneur, je voudrais vous dire quelque chose, une minute…

Le lieutenant sortit derrière lui dans le corridor à demi obscur. Une lumière rose, venue de la terrasse, filtrait à travers les carreaux dépolis.

— De quoi s’agit-il ?

— Je ne suis pas seul… Grigori rougit fortement. J’ai une femme avec moi. Il y aurait peut-être une place pour elle ?…

— C’est ta femme ? demanda le lieutenant, haussant ses sourcils, roses dans la lumière.

— La femme d’un autre…

— Ah ! tiens ! Eh bien, on l’emploiera comme aide-cuisinière. Mais son mari, où est-il ?

— Ici, au village.

— C’est un enlèvement, dis-moi.

— Elle vient d’elle-même.

— C’est une histoire romantique. Bon, viens demain. Tu peux disposer, mon gars.

Grigori arriva à Iagodnoïé – le domaine de Listnitski – vers huit heures du matin. Dans la grande cour entourée d’une enceinte de briques écaillées, les dépendances étaient disposées sans ordre : une aile couverte de tuile avec un chiffre en brique au milieu : 1910, les communs, le bâtiment des bains, l’écurie, le poulailler et l’étable, une longue grange, la remise des voitures. Une grande maison ancienne, séparée de la cour par des plates-bandes, était située au milieu d’un jardin. Derrière la maison, les peupliers et les saules dénudés faisaient un

mur gris.

Grigori fut accueilli devant la cour par une meute de lévriers noirs de Crimée. Une vieille chienne boiteuse, aux yeux larmoyants de vieille femme, vint la première le renifler et le suivit en baissant sa tête desséchée. Dans les communs, la cuisinière se disputait avec une jeune femme de chambre au visage couvert de taches de rousseur. Enveloppé, comme d'un sac, d'un nuage de fumée de tabac, un vieil homme aux lèvres épaisses était assis près du seuil. La femme de chambre conduisit Grigori dans la maison. L'antichambre puait le chien et la peau de bête en train de sécher. L'étui d'un fusil de chasse et une gibecière à franges de soie vertes déchirées traînaient sur la table.

— Le jeune maître vous demande…

La femme de chambre avait passé la tête par une porte latérale.

Grigori jeta un coup d'œil inquiet sur ses bottes sales et passa la porte.

Le lieutenant était couché sur un lit en dessous de la fenêtre ; sur la couverture, il y avait un pot à tabac et du papier à cigarettes. Le lieutenant achevait de rouler une cigarette, il boutonna le col de sa chemise blanche et dit :

— Tu es venu de bonne heure. Attends, mon père arrive tout de suite.

Grigori resta à l'entrée. Une minute plus tard, des pas traînants faisaient grincer le plancher de l'antichambre. Une grosse voix profonde demanda par l'entrebâillement de la porte :

— Tu ne dors pas, Evguéni ?

— Entrez.

Un vieillard en bottes caucasiennes noires entra. Grigori le regarda de côté et la première chose qui lui sauta aux yeux fut ce nez busqué, fin, et ces larges moustaches arquées, blanches, jaunies sous le nez par le tabac. Le vieillard était de très haute taille, large d'épaules et maigre. Une longue redingote en poil de chameau pendait flasque sur lui, son col serrait comme un nœud coulant un cou brun ridé. Ses yeux déteints étaient rapprochés de part et d'autre du nez.

— Papa, voici le cocher que je vous recommande. Il est de bonne famille.

— Laquelle ? lâcha le vieillard d'une voix grondante.

— Mélékhov.

— Quel Mélékhov ?

— C'est le fils de Pantéléï Mélékhov.

— J’ai connu Prokofi, je connais aussi Pantéléï. C’est celui qui boite, d’origine tcherkess ?

— Celui qui boite, mon général. Grigori s’était mis au garde-à-vous.

Il se rappelait ce que lui avait raconté son père sur le général en retraite Listnitski, héros de la guerre russo-turque.

— Pourquoi t’embauches-tu ? tonna de haut la voix du général.

— Je n’habite plus chez mon père, Votre Excellence.

— Quel Cosaque feras-tu donc si tu te loues comme ça ? Ton père ne t’a rien donné quand tu l’as quitté ?

— Non, mon général, il ne m’a rien donné.

— Alors, c’est différent. Tu t’embauches avec ta femme ?

Le lieutenant fit grincer son lit. Grigori le regarda et le vit qui clignait de l’œil et lui faisait des signes de la tête.

— Oui, Votre Excellence.

— Laisse-moi toutes ces « excellences ». Je n’aime pas ça. Je te donne huit roubles par mois. Pour vous deux. Ta femme fera la cuisine pour les domestiques et les saisonniers. D’accord ?

— Oui, mon général.

— Soyez ici demain. Tu occuperas le logement de l’ancien cocher, dans les communs.

— Quelle chasse avez-vous faite hier ? demanda le lieutenant au vieillard, et il posa sur le tapis ses pieds étroits et poilus.

— Nous avons levé un renard dans le Val Grémiatchi et nous l’avons poursuivi jusqu’à la forêt. C’était un vieux renard, au moment d’être pris, il a dépisté les chiens.

— Kazbek boite toujours ?

— On s’est aperçu qu’il s’est foulé la patte. Dépêche-toi, Evguéni, le déjeuner va être froid.

Le vieillard se tourna vers Grigori, fit claquer ses doigts secs, osseux.

— En avant, marche ! Demain à huit heures ici.

Grigori sortit de la cour. Derrière le mur de la grange, les lévriers se chauffaient sur la terre séchée où la neige avait fondu. La chienne au regard de

vieille femme trottina vers Grigori, le renifla par-derrière et l’accompagna jusqu’au premier ravin, pas à pas, la tête très basse. Puis s’en retourna.

12

Aksinia avait fini sa cuisine de bonne heure, elle avait mis les braises en tas, fermé la cheminée, fait sa vaisselle, et elle regardait par la petite fenêtre qui donnait sur la cour. Stépane était devant le bûcher empilé contre la clôture mitoyenne de sa cour et de celle des Mélékhov. Une cigarette éteinte pendait au coin de ses lèvres dures, il choisissait dans le bûcher un pieu convenable pour réparer le coin gauche du hangar qui s'était écroulé ; il fallait planter deux poteaux solides et couvrir avec ce qui restait de chaume.

Depuis le matin Aksinia avait les pommettes en feu et les yeux brillants d'un éclat juvénile. Ce changement n'avait pas échappé à Stépane ; pendant le repas, il lui avait demandé :

— Qu'est-ce que tu as ?

— Quoi, qu'est-ce que j'ai ? Aksinia rougit.

— Tu brilles comme si tu étais frottée d'huile.

— C'est la chaleur du poêle… j'ai le sang à la tête. Elle se retourna et lança un coup d'œil furtif vers la fenêtre : la sœur de Michka Kochévoï viendrait-elle ?

Elle n'arriva qu'au crépuscule. Torturée par l'attente, Aksinia tressaillit.

— Tu viens me voir, Machoutka ?

— Viens une minute.

Stépane, devant un débris de miroir scellé dans le poêle badigeonné de blanc, peignait son toupet et lissait sa moustache châtain avec un tronçon de peigne de corne.

Aksinia regarda craintivement dans la direction de son mari.

— Tu te prépares pour sortir ?

Stépane ne répondit pas tout de suite, il mit le peigne dans la poche de son pantalon, prit sur le petit poêle un jeu de cartes et sa blague à tabac.

— Je vais chez Anikouchka, un petit moment.

— Quand est-ce que tu en auras assez ? C'est une perdition, ces cartes. Il ne se passe pas une nuit sans qu'il aille jouer. Et ils y restent jusqu'au chant du coq.

— Bon, c’est bon, j’ai entendu.

— Vous allez encore jouer au vingt-et-un ?

— Laisse-moi, Aksinia. Il y a quelqu’un qui t’attend dehors, vas-y.

Aksinia sortit dans le vestibule. A l’entrée, la rouge Machoutka, toute piquetée de taches de rousseur, l’attendait avec un sourire.

— Grichka est là.

— Alors ?

— Il m’a dit de te dire que tu viennes chez nous dès qu’il fera nuit.

Aksinia saisit le bras de Machoutka et la poussa contre le mur.

— Moins fort, moins fort, ma chérie. Qu’est-ce qu’il t’a dit, Macha ? Il ne t’a rien dit d’autre ?

— Il a dit que tu prennes tes affaires et que tu les emportes.

Aksinia, toute brûlante et tremblante, tournait la tête, regardait la porte, se balançait d’une jambe sur l’autre.

— Seigneur, comment je vais faire ?… Hein ?… C’est si rapide… Hein, qu’est-ce que je vais faire ? Attends, dis-lui que j’arrive tout de suite… Mais où est-ce qu’il m’attend ?

— Viens à la maison.

— Oh, non !…

— Bon, ça ne fait rien, il t’attendra dehors.

Stépane avait enfilé sa veste, il s’approcha de la suspension et y alluma sa cigarette.

— Qu’est-ce qu’elle voulait ? demanda-t-il entre deux bouffées.

— Qui ?

— Eh bien, Macha Kochévoï.

— Ah… c’était pour que je lui rende un service… elle m’a demandé de lui couper une jupe.

Stépane souffla la cendre de sa cigarette et gagna la porte.

— Couche-toi, ne m’attends pas !

— Bon, bon !

Aksinia s’agenouilla devant le banc et appuya son visage contre le carreau gelé. Les pas de Stépane qui s’éloignait crissèrent sur le sentier pratiqué dans la neige jusqu’à la barrière. Le vent arracha une étincelle à sa cigarette et la porta jusqu’à la fenêtre. Par un petit rond dégelé sur le carreau, Aksinia aperçut une minute, à la lumière de la cigarette incandescente, le demi-cercle du bonnet écrasant l’oreille bosselée de son mari, et sa joue basanée.

Elle jeta fébrilement dans un grand châle ses jupes, ses blouses, ses châles : tout son trousseau, qu’elle avait pris dans le coffre ; haletante, les yeux hagards, elle fit une dernière fois le tour de la cuisine, éteignit le feu et courut sur le perron. Quelqu’un sortait de la cour des Mélékhov pour aller voir les bêtes. Aksinia attendit que les pas eussent disparu, ferma la porte au cadenas et courut vers le Don en serrant son ballot contre elle. Des mèches de cheveux s’échappaient de son fichu de laine duveteuse et fouettaient ses joues. Elle arriva chez les Kochévoï en passant par les arrière-cours, épuisée, déplaçant péniblement ses jambes de plomb. Grigori l’attendait au portail. Il lui prit son ballot et, sans rien dire, partit devant elle vers la steppe.

Derrière l’aire, Aksinia ralentit le pas et tira Grigori par la manche.

— Attends un moment.

— Pourquoi attendre ? La lune ne va pas se lever avant quelques temps, il faut se dépêcher.

— Attends, Gricha.

Aksinia s’était arrêtée, courbée en deux.

— Qu’est-ce que tu as ? Grigori se pencha vers elle.

— C’est… mon ventre. J’ai soulevé quelque chose de lourd, l’autre jour. Elle se tenait le ventre, humectait ses lèvres sèches, grimaçait de douleur jusqu’à voir des étincelles. Elle resta un moment ainsi, pliée et pitoyable, puis arrangea ses mèches sous son fichu et se remit en marche.

— C’est fini, repartons !

— Tu ne demandes même pas où je te conduis. Peut-être jusqu’au premier ravin et, là, je te jette dedans ? sourit Grigori dans l’obscurité.

— Tout m’est égal maintenant. J’en ai déjà tellement fait, dit Aksinia avec un rire triste.

Stépane rentra chez lui à minuit, comme d’habitude. Il passa à l’écurie, remit dans la mangeoire le foin que le cheval avait fait tomber, lui ôta son licou et

monta sur le perron. « Elle doit être à la veillée », pensa-t-il en ôtant la chaîne du cadenas. Il entra dans la cuisine, ferma soigneusement la porte, craqua une allumette. Comme il avait gagné ce soir-là (on jouait pour des allumettes), il était calme et porté au sommeil. Il fit de la lumière et, sans en soupçonner la cause, considéra le désordre des objets éparpillés dans la cuisine. Légèrement étonné, il passa dans la chambre. Le coffre béant était comme un gouffre noir, une vieille blouse de femme, qu'Aksinia avait oubliée dans sa hâte, traînait par terre. Stépane arracha sa demi-pelisse de ses épaules et se précipita dans la cuisine pour prendre la lampe. Il regarda la chambre et comprit. Il posa brutalement la lampe et, sans se rendre bien compte de ce qu'il faisait, arracha son sabre du mur, en serra la poignée jusqu'à faire bleuir et gonfler ses doigts, souleva à la pointe de son sabre la petite blouse bleue à fleurs jaune paille laissée par Aksinia, la lança en l'air et la coupa en deux, au vol, d'un bref coup de sabre.

Gris, sauvage, il lançait au plafond, dans son désespoir de loup, les lambeaux bleus déchiquetés que l'acier aiguisé coupait au vol en sifflant.

Il arracha sa dragonne, jeta son sabre dans un coin, alla dans la cuisine et s'assit devant la table. Il resta longtemps, la tête penchée de côté, à caresser de ses doigts de fer tremblants le dessus sale de la table.

13

Un malheur ne vient jamais seul : le matin, par suite d'une négligence de Guet-Baba, le taureau de race de Miron Grigoriévitch avait blessé à l'encolure d'un coup de corne sa meilleure jument poulinière. Guetko était accouru à la maison, pâle, bouleversé, tremblant.

— Un malheur, patron ! Le taureau, qu'elle crève, la maudite bête…

— Quoi le taureau ? Hein ? s'alarma Miron Grigoriévitch.

— Il a abîmé la jument… il lui a donné un coup de corne… je vous le dis…

Sans prendre le temps de s'habiller, Miron Grigoriévitch se précipita dans la cour. A côté du puits, Mitka tapait avec un pieu sur le taureau rouge de cinq ans. Celui-ci balançait se tête abaissée, traînait sur le sol son fanon ridé, projetait au loin la neige avec ses sabots de derrière, éparpillant une poussière argentée autour de sa queue enroulée en spirale. Il n'essayait pas d'esquiver les coups, mais meuglait sourdement et agitait ses jambes de derrière comme s'il voulait bondir.

Un mugissement bouillonnant grossissait, montait dans sa gorge. Mitka le frappait sur le mufle, aux flancs, en hurlant d'une voix rauque des injures immondes, sans prêter attention à Mikhéï qui le tirait en arrière par la ceinture.

— Laisse, Mitri !… Je t'en prie au nom du Christ !… Il va t'encorner !… Miron Grigoriévitch, tu ne vas pas le laisser faire ?…

Miron Grigoriévitch courait vers le puits. Près de la clôture, la jument baissait tristement la tête. Les cavités en sueur de sa croupe, noires et profondes, se creusaient suivant la respiration, et le sang coulait du cou sur la neige et sur les bosses rondes des muscles du poitrail. Un léger frémissement ondulait sa robe bai clair sur le dos et sur les flancs, et ses aines tremblaient.

Miron Grigoriévitch courut droit à elle. Une plaie entourée d'une buée rose déchirait en deux son cou. C'était une blessure longue et profonde – on aurait pu y enfoncer la main – qui dénudait la trachée contractée par la respiration. Miron Grigoriévitch saisit la crinière dans son poing et releva la tête baissée de la jument. Celle-ci dirigea droit dans les yeux de son maître un regard brillant de ses pupilles violettes comme pour dire : « Et maintenant ? » En réponse à son

interrogation muette, Miron Grigoriévitch cria :

— Mitka ! Fais faire une infusion à l'écorce de chêne. Allez, dépêche-toi !

Guetko courut arracher de l'écorce de chêne, sa pomme d'Adam triangulaire tremblait à son cou sale. Mitka s'approcha de son père, en se retournant pour surveiller le taureau qui tournait en rond dans la cour, rouge sur la blancheur de la neige fondante, s'arrachant sans répit un mugissement déchirant.

— Tiens-la par la crinière ! ordonna le père à Mitka. Mikhéï, cours chercher de la ficelle ! Plus vite, ou je te casse la gueule !…

La lèvre supérieure veloutée, plantée de poils rares, fut serrée par une corde pour que la bête ne sentît pas la douleur. Le grand-père Grichaka s'approcha. On apporta dans une tasse peinte une infusion couleur de gland.

— Fais-la refroidir. Je suis bien tranquille qu'elle est trop chaude. Tu m'entends, oui ou non, Miron ?

— Père, rentrez à la maison, je vous en prie ! Vous allez prendre froid ici.

— Et moi je te dis de laisser refroidir. Tu veux la tuer, ta jument ?

On lava la plaie. Miron Grigoriévitch passa de ses doigts gourds un fil écru dans une aiguille à repriser. Il cousait lui-même. Il fit une couture savante. Il allait s'éloigner du puits quand Loukinitchna arriva en courant de la maison. L'émotion fripait les poches flasques de ses joues flétries. Elle prit son mari à l'écart.

— Natalia est ici, Miron !… Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? Miron Grigoriévitch se hérissa, et son visage semé de taches de rousseur devint tout pâle.

— C'est Grigori… notre gendre est parti de chez lui !

Loukinitchna avait déployé ses bras comme un corbeau prêt à s'envoler, elle les laissa retomber en claquant sur sa jupe, et se mit à glapir :

— C'est la honte devant tout le village !… Seigneur mon Dieu, quel malheur !… Ah ! Oh !

Natalia, un fichu sur la tête, en courte jaquette d'hiver, était debout au milieu de la cuisine. Deux petites larmes étaient accrochées à ses cils et ne tombaient pas. Sur ses joues, deux plaques rouge brique.

— Qu'est-ce que tu viens faire ici ? Son père se précipita sur elle en entrant dans la cuisine. Ton mari t'a battue ? Vous ne vous entendez pas ?…

— Il est parti, hoqueta Natalia en avalant un sanglot sec, elle chancela doucement et tomba à genoux devant son père. Petit papa, ma vie est perdue ! Reprends-moi ! Grigori est parti avec son amoureuse !… Je suis seule ! Petit papa, je suis comme si une roue m'avait passé dessus !… Natalia bégayait, sans terminer ses mots, et regardait d'en bas d'un air suppliant la masse rousse de la barbe paternelle.

— Arrête, attends un peu !…

— Je ne peux plus vivre là-bas ! Reprenez-moi !… Natalia rampa vivement jusqu'au coffre et cacha dans ses mains sa tête secouée de sanglots. Son fichu glissa dans son dos, sa chevelure noire et lisse bien tirée tomba sur ses oreilles blanches. Les larmes dans les moments durs sont comme la pluie dans la sécheresse du mois de mai ; la mère serra la tête de Natalia sur son ventre creux et commença une litanie de femme, incohérente et stupide ; Miron Grigoriévitch, écumant de rage, était déjà sur le perron.

— Attelez les deux traîneaux, les deux traîneaux à timons !…

Un coq, fort occupé à couvrir une poule près du perron, effrayé par cette voix tonnante, sauta à terre et s'éloigna vers la grange, clopinant et se dandinant, avec des gloussements indignés.

— Attelez !…

Miron Grigoriévitch démolissait à coups de bottes les balustres sculptés du perron ; il ne rentra dans la maison, laissant la balustrade horriblement abîmée, que lorsque Guetko eut fait sortir au trot une paire de moreaux de l'écurie et leur eut attaché leurs colliers en marche.

Mitka et Guetko allèrent chercher le trousseau de Natalia. L'Ukrainien, distrait, culbuta avec son traîneau un petit cochon qui ne s'était pas écarté assez vite du chemin, il pensait à part soi : « Peut-être qu'avec cette histoire-là, le patron aura oublié la jument. » Et, tout content, il avait relâché les rênes.

« C'est pas cette ordure-là qui oubliera quelque chose !… » repensa-t-il. Soudain, il fronça les sourcils et tordit ses lèvres.

— Vite, démon !… Je vais te faire voir ! Et il essayait soigneusement de toucher du fouet le cheval à l'endroit où palpitait la rate.

14

Le lieutenant Evguéni Listnitski servait dans le régiment atamanski de la Garde Impériale. Il s'était cassé la clavicule gauche lors d'un concours hippique d'officiers. En sortant de l'hôpital, il avait pris une permission et était venu passer un mois et demi à Iagodnoïé, chez son père.

Le vieux général, veuf depuis longtemps, vivait seul à Iagodnoïé. Il avait perdu sa femme dans un faubourg de Varsovie, dans les années 80 du siècle passé. On avait tiré sur le général cosaque, les balles avaient touché sa femme et son cocher, criblé sa calèche en maint endroit, mais le général en était sorti sain et sauf. De sa femme, il lui était resté Evguéni, alors âgé de deux ans. Peu de temps après cela, le général avait donné sa démission et s'était retiré dans sa terre de Iagodnoïé (quatre mille déciatines) dans le gouvernement de Saratov, allouée à son arrière-grand-père pour sa participation à la Guerre Patriotique de 1812, où il avait commencé une vie austère et retirée.

Quand Evguéni eut grandi, il le fit entrer dans le corps des cadets et s'occupa lui-même du domaine : il se mit à élever des bêtes de race, acheta des étalons trotteurs et, par croisements avec les meilleures juments d'Angleterre et du Don (du haras de Provalsk), il obtint une race à lui. Sur sa part de terre cosaque et sur le terrain qu'il avait acheté, il entretenait des troupeaux et semait du blé… par la main des autres ; en hiver et en automne, il chassait sur ses chevaux fringants ; de temps à autre, il s'enfermait dans son salon blanc et buvait pendant des semaines. Il souffrait d'une mauvaise maladie d'estomac et les médecins lui avaient sévèrement interdit de manger des aliments solides ; il se contentait de mâcher, aspirait le suc et crachait le résidu dans une petite assiette d'argent que tenait à bras tendu à côté de lui un jeune laquais d'origine paysanne, Véniamine.

Véniamine était un peu simple, hâlé ; sa tête ronde était couverte non de cheveux mais d'une peluche noire. Il servait chez Listnitski depuis six ans. Au début, quand il lui avait fallu tenir l'assiette d'argent à côté du général, il n'avait pu sans nausée voir le vieillard cracher les bouchées grises effilochées par les dents, puis il s'y était fait.

Les domestiques étaient, outre Véniamine, la cuisinière Loukéria, Sachka le valet d'écurie, tout décrépit, Tikhone le berger, Grigori qui venait d'accéder à la

dignité de cocher, et Aksinia. Loukéria, femme flasque, grêlée, aux fesses énormes, semblable à une boule de pâte jaune, pas fraîche, avait écarté Aksinia du poêle dès le premier jour.

— Tu feras la cuisine quand le maître prendra des ouvriers pour l'été, pour le moment, je peux tout faire moi-même.

Les fonctions d'Aksinia consistaient à laver trois fois la semaine les planchers de la maison, à donner à manger à la volaille et à tenir la basse-cour propre. Elle s'était mise à son ouvrage avec zèle, tâchant de plaire à tout le monde sans excepter Loukéria. Grigori passait la plupart de son temps dans la vaste écurie en compagnie de Sachka. Le vieux n'avait plus que des cheveux gris, mais on l'appelait toujours Sachka. Personne ne lui donnait le nom de son père ; quant à son nom de famille, le vieux Listnitski, chez qui il vivait depuis plus de vingt ans, ne le connaissait sans doute plus lui-même. Dans sa jeunesse, Sachka avait été cocher, mais quand l'âge lui avait fait perdre la force et la vue, il était passé à l'écurie. Petit de taille, tout couvert d'un poil blanc verdâtre – même sur les mains –, le nez écrasé par un coup de massue qu'il avait reçu dans son enfance, il souriait constamment d'un sourire bleu d'enfant et observait ce qui l'entourait en clignant ses yeux naïfs dans leurs plis rouges. Son visage d'apôtre était gâté par ce nez camus et sa lèvre inférieure mutilée par une balafre. Pendant son service militaire (Sachka était un Russe de Bogoutchar) un jour qu'il était saoul, il avait pris pour de la vodka ordinaire une bouteille de vodka du tsar[{29}] : un jet de feu avait collé sa lèvre inférieure à son menton. Là où le liquide avait coulé, il restait une cicatrice oblique, rose et comique, où le poil ne poussait plus, comme si une bête inconnue lui avait léché la barbe, laissant la marque de sa langue acérée, en forme de lime. Sachka se refusait rarement un coup de vodka ; dans ces moments-là, il se promenait dans la cour de la propriété comme s'il en était le maître, en piétinant, s'arrêtait devant les fenêtres de la chambre à coucher seigneuriale et agitait son doigt d'un air rusé devant son nez jovial.

— Mikolaï Lekséïtch ! Hé ! Mikolaï Lekséïtch[{30}] ! appelait-il d'une voix forte et sévère.

Le vieux seigneur, s'il était à ce moment-là dans sa chambre, venait à sa fenêtre.

— Tu es plein, tête de bois ? grondait-il.

Sachka remontait son pantalon, clignait des yeux, souriait d'un air coquin. Son sourire traversait tout son visage en biais : de l'œil gauche plissé à la cicatrice rose qui partait du coin droit de la bouche. C'était un sourire de travers,

mais un sourire agréable.

— Mikolaï Lekséïtch, Votre Révérence, je te connai-ai-ais !… Et Sackcha dansait sur place, et menaçait le général en levant un doigt mince et sale.

— Va te coucher, disait le seigneur avec un sourire conciliant, et il retroussait sa moustache tombante de ses cinq doigts brunis par le tabac.

— Personne ne peut tromper Sachka ! (Sachka riait et s'approchait de la palissade.) Mikolaï Lekséïtch, tu… es comme moi. Tous les deux, nous sommes comme l'eau et le poisson. Le poisson au fond de l'eau et nous sur la terre. Nous sommes riches, tous les deux comme ça !… Sachka écartait les bras et les jambes. Tout le monde nous connaît, sur tout le Don. Nous… (la voix de Sachka devenait plaintive et insinuante), nous deux, Votre Excellence, nous avons tout de bien, sauf le nez qui ne vaut rien.

— Comment ça ? s'enquérait le maître, bleu de rire, agitant sa moustache.

— A cause de la vodka ! martelait Sachka ; il clignait des yeux et léchait la salive qui coulait par le canal de sa cicatrice rose. Ne bois pas, Mikolaï Lekséïtch. Sinon, nous serons perdus tous les deux ! Perdus, complètement !…

— Tiens, prends ça, bois un coup pour te remettre.

Le maître jetait par la fenêtre une pièce de vingt kopecks que Sachka attrapait au vol et cachait dans la doublure de sa casquette.

— Allez, adieu, général, soupirait-il, et il partait.

— Et les chevaux, tu leur as donné à boire ? demandait le maître, souriant d'avance.

— Diable galeux ! Ah fils de chienne ! hurlait Sachka tout rouge, d'une voix cassée. (La colère le faisait grelotter fiévreusement.) Sachka oublierait de faire boire les chevaux ? Hein ? A la mort, je me traînerais par terre pour leur donner leur seau d'eau, et lui, voilà ce qu'il a trouvé !… Par exemple !

Sachka s'en allait, écrasé sous l'offense imméritée, jurait et levait des poings menaçants. On lui pardonnait tout : et l'ivrognerie et sa familiarité avec le maître parce qu'il était un valet d'écurie irremplaçable. Hiver comme été, il dormait à l'écurie, dans une stalle vide ; nul ne savait mieux que lui parler aux chevaux ; il était à la fois le valet et le vétérinaire : chaque printemps, au mois de mai, au moment des fleurs, il arrachait des herbes, déterrait dans la steppe, dans les fonds de vallées secs, dans les ravins humides, des racines médicinales. Des bottes de toutes sortes d'herbes sèches étaient accrochées tout en haut des murs de l'écurie : du thlaspi, contre la pousse ; du panicaut, contre les morsures de

vipères ; du salsifis contre les maladies des jambes ; une minuscule herbe blanche, qui croît dans les jardins, au pied des saules, contre la hernie ; et encore beaucoup d'autres herbes inconnues contre toutes les sortes d'infirmités et de maladies de chevaux.

Hiver comme été, dans l'écurie, dans la stalle où Sachka dormait, un arôme fin, collant à la gorge, flottait comme une toile d'araignée. Sur le châlit de planches, il y avait du foin pressé, dur comme de la pierre, recouvert par une housse, et par-dessus, le zipoune de Sachka tout imprégné de sueur de cheval. Sachka ne possédait pas d'autres hardes que son zipoune et sa demi-pelisse de cuir tanné.

Tikhone, Cosaque aux lèvres épaisses, vivait avec Loukéria, il était sourdement jaloux de Sachka, sans raison. Une fois par mois, il prenait Sachka par un bouton de sa chemise graisseuse et l'emmenait dans l'arrière-cour.

— Grand-père, ne regarde pas ma femme !

— Ça dépend… Sachka clignait de l'œil d'un air entendu.

— Laisse tomber, grand-père ! demandait Tikhone.

— Je les aime grêlées, mon ami. Je préférerais me priver d'un verre de vodka plutôt que d'une femme grêlée. Plus qu'elles sont grêlées, plus qu'elles nous aiment nous autres, les garces.

— A ton âge, grand-père, c'est honteux, c'est un péché… Et dire que tu es médecin, que tu soignes les chevaux, que tu connais la parole sainte…

— Je guéris tout ce que je veux, enchérissait Sachka.

— Laisse tomber, grand-père. Il ne faut pas.

— Mon frère, je l'aurai, cette Loukéria. Tu peux en faire ton deuil, je te la prendrai, la garce ! C'est un vrai pâté aux raisins secs. Seulement on a ôté les raisins, c'est pour ça qu'elle est un peu grêlée. C'est comme ça que je les aime !

— Tiens prends ça… mais ne te mets pas dans mes jambes, ou je te tue, disait Tikhone en soupirant et il lui tendait quelques pièces de cuivre qu'il tirait de sa blague à tabac.

Et ainsi chaque mois.

La vie à Iagodnoïé moisissait dans une torpeur somnolente. Loin des routes de passage, la propriété était perdue dans un fond de vallée et, à partir de l'automne, elle n'avait plus aucun contact avec la stanitsa et les villages. L'hiver, des bandes de loups venant du Bois Noir où elles hivernaient s'avançaient la nuit

sur la colline, dont un promontoire allait jusqu'au jardin, et hurlaient, faisant peur aux chevaux. Tikhone allait dans le jardin et tirait avec le fusil de chasse du maître, tandis que Loukéria, serrant dans la couverture son énorme croupe, grosse comme le bouchoir du poêle, attendait, immobile, le coup de feu, écarquillant dans l'obscurité ses petits yeux noyés dans ses grasses joues grêlées. A ces moments-là, Tikhone, qui était chauve et laid, lui apparaissait comme un beau jeune homme téméraire et, quand la porte claquait pour le laisser passer, environné de vapeur, elle se pressait contre le bois du lit, puis elle embrassait en roucoulant son compagnon transi.

En été, Iagodnoïé retentissait jusqu'à une heure avancée des voix des travailleurs. Le maître faisait semer une quarantaine de déciatines de différentes céréales et engageait des ouvriers pour la récolte. Parfois, l'été, Evguéni venait passer quelque temps au domaine ; il se promenait dans le jardin, s'ennuyait, passait ses matinées à pêcher à la ligne dans l'étang. Il n'était pas très grand, il avait la poitrine bombée. Il portait un toupet à la cosaque qu'il coiffait à droite. Sa tunique d'officier le moulait élégamment.

Dans les premiers jours qui avaient suivi son installation avec Aksinia, Grigori s'était rendu souvent chez le jeune maître. Véniamine entrait, souriait, inclinant sa tête pelucheuse.

— Chez le jeune maître, Grigori. Il m'a dit de t'appeler.

Grigori entrait, s'arrêtait sur le pas de la porte. Evguéni Nikolaïévitch, découvrant ses larges dents écartées, lui indiquait de la main une chaise.

— Assieds-toi.

Grigori s'asseyait tout au bord.

— Comment trouves-tu nos chevaux ?

— Ce sont de bons chevaux. Le gris est très bon.

— Sors-le plus souvent. Mais attention, ne le fais pas galoper.

— Le père Sachka m'en a parlé.

— Et Gaillard, qu'est-ce que tu en dis ?

— Le bai ? Il n'a pas de prix. Mais il a un sabot abîmé. Il faut le referrer.

Le jeune seigneur demandait, plissant ses yeux gris acérés :

— Tu dois faire une période au mois de mai, n'est-ce pas ?

— Oui, mon lieutenant.

— Je parlerai à l’ataman, tu n’iras pas.

— Je vous remercie, mon lieutenant.

Ils se taisaient. Le lieutenant déboutonnait le col de son uniforme et grattait sa poitrine blanche comme celle d’une femme.

— Dis-moi, tu ne crains pas que le mari d’Aksinia ne vienne te l’enlever ?

— Il a renoncé à elle, il ne la reprendra pas.

— Qui te l’a dit ?

— Quand je suis allé à la stanitsa chercher des clous de sabots, j’ai vu un homme du village. Il m’a dit que Stépane s’est mis à boire comme un trou. Il dit : « Je ne donnerais pas un sou pour avoir Aksioucha. Je trouverai mieux que ça. »

— Aksinia est une belle femme, disait le lieutenant, regardant d’un air pensif au-delà de Grigori, avec un sourire lubrique.

— Elle n’est pas mal, accordait Grigori, et il se rembrunissait :

La permission d’Evguéni touchait à sa fin. Il n’avait déjà plus besoin de porter son bras en écharpe et le levait sans le plier au coude.

Dans les derniers jours, il se mit à venir souvent chez Grigori, dans les communs. Aksinia avait nettoyé proprement la pièce couverte d’une mousse de crasse, lavé les chambranles des fenêtres, gratté le plancher avec de la poudre de brique. La petite chambre vide et gaie respirait l’ordre féminin. Le lieutenant jetait sur ses épaules une demi-pelisse Romanov en drap bleu et entrait dans les communs. Il choisissait les moments où Grigori avait à faire avec les chevaux. Il passait d’abord dans la cuisine, plaisantait avec Loukéria, puis lui tournait le dos et allait dans l’autre partie de la maison. Il s’asseyait sur un tabouret près du poêle, le dos courbé, et regardait Aksinia avec des yeux impudents et souriants. Aksinia se troublait en sa présence, ses aiguilles à tricoter tremblaient dans ses doigts sur les mailles de son bas.

— Comment ça va, Aksiniouchka ? demandait le lieutenant, et il emplissait la petite chambre de la fumée bleue de sa cigarette.

— Je vous remercie.

Aksinia levait les yeux ; rencontrant le regard transparent du lieutenant, qui exprimait silencieusement son désir, elle s’empourprait. Elle n’aimait pas voir les yeux clairs d’Evguéni Nikolaïévitch. Elle répondait mal à propos à ses questions insignifiantes et essayait de s’échapper le plus vite possible.

— Je m’en vais. Il faut que je donne le grain aux canards.

— Reste un peu. Tu as le temps, souriait le lieutenant, et ses jambes tremblaient, étroitement moulées dans sa culotte de cheval.

Il interrogeait longuement Aksinia sur sa vie passée, jouait sur les notes basses de sa voix pareille à celle de son père, la déshabillait de ses yeux clairs comme de l’eau de source.

Son travail fini, Grigori rentrait. Le lieutenant éteignait la flamme qui brillait dans ses yeux l’instant d’avant, lui offrait une cigarette et sortait.

— Qu’est-ce qu’il est venu faire ici ? demandait Grigori sourdement, sans regarder Aksinia.

— Est-ce que je sais ? Aksinia riait d’un rire forcé, en pensant au regard du lieutenant. Il est venu, et s’est assis ici, là, tiens, Grichenka, comme ça, tu vois, (elle lui montrait comment le lieutenant s’était tenu, courbait le dos comme lui), et il est resté là, il est resté là, j’en avais mal au cœur même, avec ses genoux pointus, si pointus.

— Tu l’as embobiné, hein ? Grigori plissait les yeux méchamment.

— Pour ce que j’en ai à faire !

— Attention, hein, sans ça je le fous dehors, et vite.

Aksinia regardait Grigori en souriant, sans savoir s’il parlait sérieusement ou s’il plaisantait.

15

A la quatrième semaine du carême, l'hiver céda. La glace fondante sur le Don, frangée le long des rives, gonfla, spongieuse, et devint grise par-dessus. Le soir, la colline grondait sourdement, signe du retour du gel, selon les anciens présages ; en fait, le dégel était là. Le matin, il y avait encore un givre léger qui craquait, mais vers midi la terre revenait à elle et ça sentait le mois de mars, l'écorce de cerisier gelée, la paille pourrie.

Miron Grigoriévitch se préparait petit à petit au labour, il profitait des journées plus longues pour bricoler sous l'auvent du hangar, taillait des dents pour les herses, fabriquait avec Guetko deux trains de roues neufs. Le grand-père Grichaka jeûnait à l'occasion de la quatrième semaine du carême. Il rentrait de l'église, noir de froid, et se plaignait à sa bru :

— Le pope m'a éreinté, il ne sait pas officier, eh non, il dit la messe comme on porte des œufs. C'est une pitié !

— Vous devriez jeûner pendant la semaine sainte, papa, il fera plus chaud à ce moment-là.

— Appelle-moi Natachka. Qu'elle me tricote des bas plus épais, ceux que j'ai là feraient geler un loup gris.

Natalia était chez son père comme un journalier de passage : il lui semblait toujours que Grigori allait revenir, elle l'espérait avec le cœur, inattentive au murmure sérieux de la raison ; elle se consumait dans une angoisse brûlante, dépérissait, écrasée sous l'injure inattendue, imméritée. Et puis une autre chose était venue s'ajouter à cela, que Natalia voyait s'avancer vers elle avec une terreur glacée, et toutes les nuits elle s'agitait dans sa petite chambre de jeune fille comme un vanneau blessé dans le jonc des mares. Dès le lendemain de son retour, Mitka s'était mis à la regarder d'une autre façon ; un jour, il l'avait attrapée dans le vestibule et lui avait demandé tout droit :

— Tu t'ennuies de Grichka ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Je veux te consoler…

Natalia l’avait regardé dans les yeux, elle craignait d’avoir compris. Mitka jouait de ses yeux verts, de ses yeux de chat, dont les pupilles fendues brillaient comme de l’huile dans l’obscurité du vestibule. Natalia claqua la porte et courut dans la petite chambre du grand-père Grichaka ; elle resta longtemps là, debout, écoutant les battements inquiets de son cœur. Le lendemain, Mitka l’avait abordée dans la cour. Il venait de jeter du foin aux bêtes, et des brins d’herbe verte étaient accrochés à ses cheveux raides, à son bonnet de fourrure. Natalia chassait les chiens qui tournaient autour de l’auge aux cochons.

— Ne me fais pas la tête, Natachka…

— J’appelle papa ! s’écria-t-elle et elle cacha son visage dans ses mains.

— Hou la la, tu es folle !

— Va-t’en misérable !…

— Mais qu’est-ce que tu as à crier ?

— Va-t’en Mitka ! Je vais tout raconter au père ! De quels yeux tu me regardes ! Eh ! tu n’as pas honte ? Comment la terre peut-elle te porter ?

— Elle me porte, tu vois, et ne s’enfonce pas.

Pour preuve, Mitka tapa du pied par terre, les poings sur les hanches.

— Laisse-moi tranquille, Mitri !

— Tout de suite, je te laisse tranquille, mais cette nuit j’irai chez toi. Ma parole.

Natalia sortit de la cour toute tremblante. Le soir, elle fit son lit sur le coffre et fit coucher sa petite sœur dans sa chambre. Elle passa toute la nuit à se retourner, à scruter l’obscurité, les yeux fiévreux. Elle guettait le moindre bruit pour ameuter toute la maison, mais le silence n’était troublé que par le ronflement du grand-père Grichaka qui dormait tout à côté, derrière la cloison, et les rares soupirs de la petite sœur qui se découvrait tout près d’elle.

Ainsi se déroulait l’écheveau des jours, empoisonné par ce chagrin vigilant de femme.

Mitka, pas encore remis de l’affront qu’il avait subi lors de sa démarche chez Mokhov, était sombre et méchant. Tous les soirs, il allait aux veillées et rentrait rarement tôt, de plus en plus souvent c’était l’aurore qui le ramenait. Il allait avec les épouses de soldats dévergondées, jouait aux cartes avec Stépane. Miron Grigoriévitch avait décidé de se taire un certain temps, mais il avait l’œil sur lui.

Un jour, avant Pâques, Natalia rencontra Pantéléï Prokofiévitch près du

magasin Mokhov. Il lui cria :

— Attends une minute.

Natalia s’arrêta. Elle eut un serrement de cœur à la vue du visage de son beau-père, avec son nez busqué, qui lui rappelait confusément celui de Grigori.

— Pourquoi ne viens-tu pas nous voir ? dit le vieillard, par gêne évitant son regard, comme s’il était coupable lui-même envers Natalia. La mère s’ennuie de toi : « Qu’est-ce qu’elle fait, qu’est-ce qu’elle devient… » Alors, comment vas-tu ?

Natalia se remit de son trouble inconscient.

— Merci beaucoup… (Elle buta, voulant dire « papa », et acheva, confuse) : Pantéléï Prokofiévitch.

— Pourquoi tu ne viens pas nous faire visite ?

— A la maison… j’ai du travail.

— Notre Grichka, ah !… (Le vieux hocha amèrement la tête.) Il nous en a fichu un coup, la canaille… on avait si bien commencé ensemble…

— Qu’est-ce que vous voulez, papa… dit Natalia d’une voix haute qui se cassait, c’était le destin, sans doute.

Pantéléï Prokofiévitch commençait à s’agiter, bouleversé à la vue des larmes dans les yeux de Natalia. Ses lèvres tremblaient, il avait du mal à s’empêcher de pleurer.

— Adieu, ma chérie !… Ne t’en fais pas pour lui, le fils de chienne, il ne vaut pas un ongle de toi. Il reviendra, peut-être. Si je le voyais, je le ramènerais bien !

Natalia s’en alla, la tête rentrée dans les épaules comme si elle avait été battue. Pantéléï Prokofiévitch resta longtemps à piétiner sur place, comme s’il voulait prendre le trot. En se retournant au coin de la rue, Natalia vit son beau-père qui traversait la place en boitant, lourdement appuyé sur sa canne.

16

Les réunions chez Stockman se faisaient plus rares. Le printemps approchait. Le village se préparait aux travaux de saison. Les seuls à venir encore étaient ceux du moulin : Valet et Davydka, et Ivan Alexéiévitch, le mécanicien. Le soir du Jeudi Saint, on se réunit dans l'atelier. Stockman était assis à l'établi et limait un anneau fait d'une pièce de cinquante kopecks en argent. Un faisceau de rayons du soleil couchant entrait par la fenêtre et dessinait par terre, dans la poussière, un carré rose et jaune. Ivan Alexéiévitch jouait avec des pinces coupantes.

— L'autre jour, j'étais chez le patron, pour lui parler du piston. Il faut le porter à Millérovo, il n'y a que là qu'on peut le réparer, nous, ici, qu'est-ce qu'on peut faire ? La fêlure est grande comme ça, – Ivan Alexéiévitch montra sur son petit doigt à un auditeur indéterminé la taille de la fêlure.

— Il y a une usine là-bas, n'est-ce pas ? demanda Stockman qui continuait à pousser sa lime, semant autour de son doigt une fine poussière d'argent.

— Des fours Martin. J'ai eu l'occasion d'y aller l'année dernière.

— Beaucoup d'ouvriers ?

— Tout un tas. Dans les quatre cents.

— Et ils vivent comment ? Stockman secouait la tête en travaillant et laissait tomber ses paroles une à une, comme un bègue.

— Ils ont la belle vie. Vois-tu, ce n'est pas des prolétaires, mais pour te dire… c'est du fumier.

— Comment ça ? demanda avec intérêt Valet, qui était assis à côté de Stockman et croisait sous ses genoux ses doigts courts en forme de moignons.

Davydka, le bluteur, les cheveux gris de poussière de farine, marchait dans l'atelier, il soulevait avec ses bottes l'écume bruissante des copeaux, écoutait en souriant leur froissement sec plein d'odeur. Il avait le sentiment de marcher sur un ravin comblé par la chute des feuilles pourpres, et que les feuilles se tassaient mollement, et que sous elles il sentait l'élasticité de la terre humide.

— Eh bien, parce que c'est tous des gens aisés. Chacun a sa maison à lui, une

femme et tout ce qu'il lui faut. Et puis, la moitié, c'est des baptistes. C'est le patron lui-même qui est leur prédicateur, une main lave l'autre, quoi, mais il n'y aurait pas assez d'une pelle pour les décrotter toutes les deux.

— Ivan Alexéiévitch, qu'est-ce que c'est que ça, les baptistes ? Davydka s'était arrêté, frappé par ce mot inconnu.

— Les baptistes ? Des gens qui croient en Dieu à leur manière. Un genre de vieux-croyants.

— Chacun sa folie, ajouta Valet.

— Donc, j'arrive chez Serguéï Platonovitch (Ivan Alexéiévitch continuait le récit commencé), Tsatsa-Atiopine était là. « Attends dans l'entrée », il me dit. Je me suis assis, j'ai attendu. A travers la porte j'ai entendu leur conversation. Le patron a raconté à Atiopine qu'il allait y avoir la guerre très bientôt, à ce qu'il disait, avec les Allemands, qu'il l'avait lu dans un livre, et tu ne sais pas ce qu'a dit Atiopine ? « Bien sûr, il a dit, ze ne suis pas d'accord avec vous au suzet de la guerre. » Ivan Alexéiévitch imitait si bien Atiopine que Davydka, bouche bée, lâcha un petit rire ; voyant la mine sarcastique de Valet, il se tut.

— « Ze suis sûr qu'il ne peut pas y avoir de guerre entre la Russie et l'Allemagne : l'Allemagne manze notre blé », continua Ivan Alexéiévitch.

— A ce moment-là, il y en a un autre qui a parlé, je n'ai pas reconnu sa voix, mais après, j'ai vu que c'était l'officier, le fils du seigneur Listnitski. Lui, il a dit : « Il y aura la guerre entre l'Allemagne et la France pour les vignobles, et nous n'avons rien à voir là-dedans. »

— Et toi, Ossip Davydovitch, qu'est-ce que tu en penses ? demanda Ivan Alexéiévitch à Stockman.

— Je ne sais pas faire de prédictions, répondit celui-ci évasivement, examinant avec attention l'anneau limé dans sa main tendue.

— S'ils nous attaquent, il faudra qu'on y aille. Bon gré mal gré, si ça tourne comme ça, on nous y traînera par les cheveux, opina Valet.

— Voilà de quoi il retourne, les enfants… dit Stockman en retirant doucement les pinces des mains d'Ivan Alexéiévitch.

Il parla d'un air sérieux, avec l'intention visible d'expliquer les choses à fond. Valet remonta commodément sur l'établi ses jambes pendantes, les lèvres de Davydka s'arrondirent, découvrant l'éclat humide de ses dents serrées. Avec sa clarté habituelle, Stockman décrivit en phrases dures et concises la lutte des États capitalistes pour les marchés et les colonies. A la fin, Ivan Alexéiévitch

l’interrompit, indigné :

— Dis donc, qu’est-ce que nous avons à voir là-dedans, nous ?

— Toi et tes pareils, vous aurez mal à la tête, mais ce n’est pas vous qui aurez pris la cuite, dit Stockman avec un sourire.

— Ne fais pas l’enfant, lança malignement Valet, tu connais bien le vieux proverbe : « Les seigneurs se battent mais c’est les serfs qui paient les pots cassés »

— Hum, hum.

Ivan Alexéiévitch fronça les sourcils, comme s’il était aux prises avec un énorme, un impénétrable bloc de pensées.

— Ce Listnitski, qu’est-ce qu’il vient faire chez Mokhov ? Ça ne serait pas pour la fille ? demanda Davydka.

— Le fils Korchounov y a déjà passé, dit Valet méchamment.

— Tu entends, Ivan Alexéiévitch ? L’officier, qu’est-ce qu’il vient renifler là ?

Ivan Alexéiévitch sursauta comme s’il avait reçu un coup de fouet dans les jambes.

— Hein ? Qu’est-ce que tu dis là ?

— Tu rêves, mon vieux !… On parle de Listnitski.

— Il va toujours à la gare. Au fait, encore une nouvelle : je sors de chez Mokhov, sur le perron devinez qui je vois ? Grichka Mélékhov. Avec un fouet. Je lui demande : « Qu’est-ce que tu fais ici, Grigori ? » « Je conduis le seigneur Listnitski à la gare de Millérovo »

— Il est cocher chez eux, expliqua Davydka.

— Il mange les restes de la table des maîtres.

— Tu es comme un chien à la chaîne, toi Valet, tu aboies après tout le monde.

La conversation s’arrêta un moment. Ivan Alexéiévitch s’était levé pour sortir.

— Tu ne vas pas me dire que tu te dépêches pour aller à la messe ? dit perfidement Valet, pour finir.

— Je vais tous les jours à la messe.

Stockman accompagna ses hôtes habituels jusqu’à la porte ; il ferma l’atelier

et rentra chez lui.

Pendant la nuit de Pâques, le ciel se couvrit de nuages noirs bombés et la pluie commença à tomber. Une obscurité humide pesait sur le village. Sur le Don déjà dans les ténèbres, la glace éclatait avec un roulement, un gémissement prolongé et le premier glaçon comprimé par une masse de glace brisée sortit en bruissant de l'eau. La glace se cassa d'un seul coup sur une longueur de quatre verstes, jusqu'au premier coude du fleuve après le village. La débâcle commençait. Au rythme égal de la cloche de l'église, les champs de glace sur le Don se heurtaient, se défaisaient, ébranlant les rives. A l'endroit où le Don fait un coude, tourne à gauche, un embâcle se forma. Le fracas, le grincement des glaçons amoncelés venaient jusqu'au village. Dans la cour de l'église, émaillée de petites mares scintillantes de neige fondue, les jeunes gens s'étaient rassemblés. De l'église au parvis par les portes grandes ouvertes, du parvis à la cour, parvenait l'écho des paroles de l'office, la lumière passait, réjouissante et joyeuse, par les fenêtres grillagées ; dans la cour les garçons pinçaient les filles, qui poussaient de petits cris étouffés, on s'embrassait, on racontait à mi-voix des histoires lestes.

Les Cosaques venus des villages proches ou lointains pour le service pascal se pressaient dans la sacristie. Épuisés par la fatigue et par la chaleur étouffante qui régnait là, certains dormaient sur les bancs et par terre sous les fenêtres.

D'autres fumaient sur les marches ébréchées, devisaient du temps et des blés d'automne.

— Quand est-ce qu'on va aux champs, chez vous ?

— A la Saint-Thomas sans doute.

— Très bien, très bien. La steppe est sablonneuse chez vous.

— C'est de l'argile sablonneuse, et de l'autre côté du vallon, des terres salines.

— En ce moment la terre se nourrit.

— L'année dernière, quand nous avons labouré la terre était comme du cartilage, visqueuse tout du long.

— Dounka, tu es là ? criait une voix fluette au bas du perron de la sacristie.

Tandis que, près de la barrière de l'enclos, une grosse voix éraillée bougonnait :

— Vous ne pouvez pas vous embrasser autre part, non… Foutez le camp

d’ici, polissons ! Ça vous démange donc !

— Tu n’as personne, toi ? Va donc embrasser notre chienne, répondit une jeune voix fragile dans l’obscurité.

— Votre chi-en-ne ? Attends, tu vas voir…

Pas pressés qui s’enfuient dans la boue, appels, frou-frou de jupes de jeunes filles.

Des gouttes d’eau tombent du toit en sonnant comme du verre ; et de nouveau la même voix lente, traînante, voix de terreau boueux :

— L’autre jour j’ai marchandé une charrue à Prokhor, je lui en ai donné douze roubles, il n’a pas voulu. Il ne fait pas de cadeaux, celui-là…

Bruissement régulier, murmure, craquements sur le Don. Comme si une femme puissante, grande comme un peuplier, richement habillée, passait derrière le village, en bas, froissant son énorme jupon.

A minuit, alors que la gelée noire de l’obscurité était épaissie, Mitka Korchounov arriva à l’enclos de l’église sur un cheval sans selle. Il descendit, attacha la bride à la crinière, donna une claque de la paume au cheval bouillant et resta un moment-là, attentif au pataugeage des sabots ; rajustant sa ceinture, il entra dans l’enclos. Sur le parvis, il ôta son bonnet, inclina sa tête irrégulièrement coiffée au bol ; repoussant les femmes, il se fraya un passage jusqu’à l’autel. A gauche, les hommes se pressaient en un troupeau noir, à droite fleurissait le mélange bigarré des robes des femmes. Mitka repéra des yeux son père debout au premier rang et alla à lui. Il prit par le coude Miron Grigoriévitch qui levait le bras pour se signer et chuchota à son oreille velue :

— Père, sors une minute.

Il traversa à nouveau le rideau épais des odeurs, ses narines frémissaient : la fumée de la cire brûlante, l’odeur des corps de femmes en nage, la puanteur de sépulcre des vêtements – ceux qu’on ne sort des coffres que pour Noël et Pâques – le faisaient défaillir, ça empestait les chaussures de cuir mouillées, la naphtaline, les exhalaisons des estomacs affamés par le jeûne.

Sur le parvis, Mitka dit, pressant sa poitrine contre l’épaule de son père :

— Natalia est en train de mourir.

17

Grigori rentra le dimanche des Rameaux de Millérovo, où il avait conduit Evguéni. Le dégel avait mangé la neige ; en quelque deux jours, la route était devenue très mauvaise.

A Olkhovoï Rog, village ukrainien à vingt-cinq verstes de la gare, il avait failli noyer les chevaux en passant une rivière à gué. Il était arrivé au village vers le soir. La glace s'était rompue la nuit précédente, elle flottait, et la rivière grossie par les torrents bruns de l'eau de dégel s'était enflée, mousseuse, et atteignait les premières ruelles.

L'auberge où l'on s'arrêtait pour faire manger les chevaux sur le chemin de la gare était sur l'autre rive. L'eau pouvait encore monter pendant la nuit et Grigori décida de traverser.

Il arriva à l'endroit où, un jour plus tôt, il avait passé sur la glace ; la rivière débordée charriait des eaux sales dans son lit élargi, faisait tournoyer légèrement au milieu de son cours un morceau de clôture et une jante cassée en deux. Le sable, dépouillé de sa neige, portait des traces fraîches de patins. Grigori arrêta les chevaux en sueur, qui avaient des flocons d'écume entre les jambes, et sauta du traîneau pour examiner les traces. Les lames avaient laissé des sillons étroits qui tournaient légèrement à gauche et disparaissaient sous l'eau. Grigori mesura la distance du regard : vingt sagènes au plus. Il retourna aux chevaux et s'assura de l'attelage. Cependant un vieil Ukrainien en casquette de renard, sorti de la ferme la plus proche, se dirigeait vers lui.

— On passe ici ? demanda Grigori, indiquant de ses rênes le flot brun bouillonnant.

— Oui, on passe. Ce matin, il y en a qui ont passé.

— C'est profond ?

— Non. Mais ça se pourrait que le traîneau prenne l'eau.

Grigori prit les rênes en main et, le fouet tout prêt, poussa les chevaux d'un « hue ! » bref et impérieux. S'ébrouant et reniflant l'eau, ils avancèrent à contrecœur.

— Hue !

Grigori, dressé sur son siège, fit siffler son fouet.

Le bai à la croupe large, qui était attelé à gauche, secoua la tête – advienne que pourra ! – et tira d'un coup sur les traits. Grigori jeta un regard oblique à ses pieds : l'eau gargouillait contre le bord du traîneau. Les chevaux avaient de l'eau jusqu'aux genoux ; d'un seul coup, ils en eurent jusqu'au poitrail. Grigori voulait s'en retourner, mais ils avaient perdu pied, ils s'ébrouèrent et se mirent à nager. L'arrière du traîneau, déporté les obligeait à tourner la tête vers le courant. L'eau roulait par-dessus leurs dos, le traîneau était secoué, poussé impétueusement.

— Aïe-aïe-aïe !… Aïe-aïe-aïe, redresse ! hurlait l'Ukrainien courant sur la rive, et il agitait, on ne sait pourquoi, sa casquette de renard.

Grigori, avec un acharnement sauvage, criait sans arrêt, stimulait ses chevaux. L'eau faisait de petits entonnoirs derrière le traîneau qui s'enfonçait ; le courant le jeta durement contre un pilot qui émergeait – reste d'un pont emporté – et le retourna avec une habileté admirable. Grigori poussa un cri, plongea, mais ne lâcha pas les rênes. Sa demi-pelisse, ses bottes commençaient à l'entraîner, le courant l'aspirait avec une douce insistance, en le roulant à côté du traîneau ballottant. Il parvint à agripper un patin de la main gauche, lâcha les rênes et commença, haletant, à gagner, main sur main, le palonnier. Au moment où ses doigts touchaient le bout ferré, le bai, dans sa lutte contre le courant, lui donna un violent coup de sabot au genou. Grigori avala de l'eau, abandonna le palonnier et reprit les rênes. Le courant l'éloignait des chevaux, cherchait à écarter ses doigts avec une force doublée. Piqué sur tout le corps par les aiguilles brûlantes du froid, il parvint à la tête du bai et le cheval plongea droit dans les prunelles élargies de Grigori le regard fou, plein d'angoisse mortelle, de ses yeux injectés de sang.

Plusieurs fois Grigori lâcha le cuir gluant des rênes : il nageait, fermait sa main sur elles, mais elles glissaient de ses doigts ; il les saisit enfin et soudain toucha la terre de ses pieds.

— Hu-u-ue ! ! !

Tendu à l'extrême, il se jeta en avant et tomba sur un banc de sable couvert d'écume, renversé par le poitrail de l'un de ses chevaux.

Les bêtes lui passant par-dessus arrachèrent d'un coup le traîneau à l'eau ; elles s'arrêtèrent épuisées, frissonnant, de leurs dos mouillés, fumant au bout de quelques pas.

Ne sentant pas la douleur, Grigori sauta sur pieds ; le froid l'enveloppait comme une pâte intolérablement brûlante. Il tremblait plus que les chevaux, se sentait aussi faible en ce moment-là sur ses jambes qu'un enfant à la mamelle. Il reprit ses sens, remit le traîneau sur ses patins et, pour réchauffer les chevaux, leur fit prendre le galop. Il entra comme à l'attaque dans la rue du village et, sans ralentir l'allure, dirigea ses chevaux vers le premier portail grand ouvert.

Il tomba sur un fermier hospitalier qui chargea son fils de s'occuper des chevaux, aida lui-même Grigori à se déshabiller et, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, ordonna à sa femme :

— Allume le poêle !

Grigori se reposa sur le poêle, dans le pantalon du maître de la maison, jusqu'à ce que ses vêtements fussent secs ; il soupa d'une soupe aux choux maigre et alla se coucher.

Il partit avant le jour. Il avait encore quelque cent trente-cinq verstes à faire et chaque minute était précieuse. Le moment approchait où le printemps aurait rendu les routes de steppe impraticables ; dans chaque ravin, chaque vallon, grondaient des torrents de neige fondue.

La route noire et nue éreintait les chevaux. Dans le petit matin givré, il gagna le camp de Tauridiens, à quatre verstes de la route, et s'arrêta à un carrefour. Les chevaux en sueur fumaient, la trace des patins brillait sur la terre derrière eux. Grigori abandonna le traîneau au camp, noua les queues de ses chevaux et monta sur l'un d'eux, menant l'autre par la bride. Il était à Iagodnoïé au matin des Rameaux.

Le vieux seigneur écouta le récit détaillé du voyage et alla voir les chevaux. Sachka les promenait dans la cour, en regardant avec colère leurs flancs creusés.

— Comment vont les chevaux ? demanda le maître.

— Ça se voit, marmonna Sachka sans s'arrêter, et sa barbe ronde verdâtre tremblait.

— Il les a forcés ?

— Non. Le bai a le poitrail blessé par le collier. Presque rien.

— Va te reposer, dit le maître avec un geste de la main vers Grigori qui attendait.

Grigori gagna les communs, mais il ne put se reposer qu'une nuit. Le lendemain matin, Véniamine était là, vêtu d'une chemise de satin bleu neuve et

toujours avec son sourire gras :

— Grigori, chez le maître. Tout de suite !

Le général marchait de long en large dans le salon en traînant ses pantoufles de feutre. Grigori toussa, dansant d'un pied sur l'autre à la porte du salon, il toussa une deuxième fois : le maître leva la tête.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Véniamine m'a dit de venir.

— Ah oui ! Va seller l'étalon et Gaillard. Dis à Loukéria de ne rien donner aux chiens. On va à la chasse !

Grigori se retournait pour s'en aller. Le maître le rappela.

— Tu entends ? Tu viens avec moi.

Aksinia fourra un beignet doux dans la poche de la demi-pelisse de Grigori en marmonnant :

— Il ne te laisse pas le temps de manger, la crapule !… Il a le diable au corps. Tu devrais bien prendre une écharpe, Grichka.

Grigori amena les chevaux sellés à la plate-bande et siffla les chiens. Le seigneur sortit, portant un pardessus de drap bleu avec une ceinture de cuir orné. Il portait en bandoulière une gourde de nickel garnie de liège ; une cravache torse traînait derrière lui comme un serpent.

Grigori, tenant les rênes, observait le vieillard ; il admira la légèreté avec laquelle celui-ci lança en selle son vieux corps osseux.

— Suis-moi, commanda brièvement le général, démêlant amoureusement les rênes de sa main gantée.

L'étalon de quatre ans que montait Grigori dansait et allait en zigzag, dressant la tête comme un coq. Ses sabots de derrière n'étaient pas ferrés, il glissait sur les flaques de glace, s'accroupissait sur les quatre membres. Le vieux maître, voûté, mais bien en selle se balançait sur le large dos de Gaillard.

— Où allons-nous ? demanda Grigori, en arrivant à sa hauteur.

— Au Ravin des Aunes, répondit le maître de sa grosse voix de basse.

Les chevaux allaient du même pas. L'étalon tirait sur les rênes, courbait le cou – qu'il avait court – comme un cygne, louchait de son œil bombé vers son cavalier, essayait de le mordre au genou. Ils gravirent la côte, et le seigneur lança Gaillard au grand trot. Les chiens suivaient Grigori en une courte file. La vieille

chienne noire courait, touchant de son museau busqué la queue du cheval. L'étalon s'énervait, fléchissait sur les jambes de derrière pour atteindre d'une ruade la chienne importune, mais celle-ci restait en arrière et son regard souffrant de vieille femme rencontrait le regard de Grigori qui se retournait.

Ils arrivèrent en une demi-heure au Ravin des Aunes. Le maître longeait la crête du ravin ébouriffée de mauvaises herbes brunes. Grigori descendit, examinant avec précaution le fond raviné, ulcéré de fondrières. De temps à autre, il regardait le maître. Derrière le rideau bleu acier de l'aunaie dépouillée et clairsemée, il apercevait la silhouette précise et comme dessinée du vieillard. Il était penché sur le pommeau de sa selle, se dressait sur ses étriers et son pardessus serré par la ceinture cosaque faisait des plis dans son dos. Les chiens gravissaient la pente mamelonnée, restaient en meute. En traversant une ravine abrupte, Grigori se pencha de côté.

« Je fumerais bien. Je vais lâcher les rênes et je prendrai ma blague », pensait-il ; il avait ôté son gant et froissait le papier dans sa poche.

— Taïaut !…

Le cri partit de derrière la crête comme un coup de fusil.

Grigori leva la tête ; le maître était parvenu en haut de l'arête à pic, il levait sa cravache, lança Gaillard à fond de train.

— Taïaut !

Un loup brun sale, avec des touffes de poil aux aines, qui n'avait pas fini de muer, traversait rapidement, rasant le sol, le fond marécageux du ravin plein de laiches et de roseaux. Il sauta par-dessus une fondrière, s'arrêta, se tourna vivement de côté et aperçut les chiens. Ils avançaient vers lui en fer à cheval pour le couper de la forêt qui commençait à l'extrémité du ravin.

Avec un balancement élastique, le loup s'élança sur un petit tertre – un très ancien terrier de marmotte – et se sauva rapidement vers la forêt. La vieille chienne venait presque droit sur lui par bonds économes, suivie de Milan, le grand mâtin gris, un des meilleurs de la meute et le plus méchant à la chasse.

Le loup hésita un moment, comme indécis. Grigori, qui remontait du ravin par un mouvement circulaire, le perdit de vue une minute et, quand il arriva sur la hauteur, le loup fuyait au loin ; sur la steppe noire, les chiens noirs confondus avec le sol couraient dans les mauvaises herbes et, plus loin, le vieux seigneur cinglant Gaillard du manche de sa cravache contournait au galop le ravin escarpé. Le loup essayait d'atteindre un ravin voisin, les chiens qui l'encerclaient

le suivaient de près et Milan, le mâtin gris, qui, de loin, semblait à Grigori un chiffon blanchâtre, touchait presque les touffes de poil du loup.

— Ta-a-ïau-au-aut !… entendit Grigori.

Il lança son étalon à toute allure, essayant en vain de voir ce qui se passait derrière lui : ses yeux étaient voilés de larmes, ses oreilles pleines du sifflement perçant de l'air. Grigori était pris par la chasse. Courbé sur le cou de l'étalon, il était emporté dans le tourbillon de cette course impétueuse. Quand il arriva au ravin, il n'y avait plus ni loup ni chiens. Une minute plus tard, le seigneur le rejoignit. Arrêtant Gaillard en plein galop, il cria :

— Où est-il allé ?

— Dans le ravin, je crois.

— Prends à gauche !… Allez !

Le maître enfonça ses éperons dans les flancs du cheval qui se cabrait et partit au galop vers la droite. Grigori tira sur les rênes et descendit dans le ravin ; avec un cri, il vola sur l'autre versant. Pendant une verste et demie, il pressa de la cravache et de la voix l'étalon écumant. La terre gluante, pas encore sèche, collait aux sabots, éclaboussait le visage de Grigori. Le long ravin sinueux au pied de la colline faisait un coude à droite et se divisait en trois bras. Grigori franchit le bras qui lui barrait le chemin et se lança sur la pente douce ; il venait de voir au loin la chaîne noire des chiens poursuivant le loup dans la steppe. Ils l'avaient, apparemment, coupé du milieu du ravin, où le fourré de chênes et d'aunes était particulièrement dense. Là où le fourré se divisait en trois, où le ravin se séparait en trois bras bleus noirâtres qui montaient en pente douce, le loup sortit en rase campagne et, avec une avance d'une centaine de sagènes, dévala la côte vers un fond de vallée hérissé de broussailles mortes et de chardon desséché.

Debout sur ses étriers, Grigori le suivait du regard, essuyait de sa manche les larmes qui coulaient de ses yeux fouettés par le vent. En passant, il regarda à sa gauche et reconnut une terre appartenant à sa famille. Un losange de terre grasse : le champ qu'il avait labouré à l'automne avec Natalia. Grigori y fit passer exprès son étalon. Et pendant les courtes minutes que le cheval mit à le traverser, trébuchant et vacillant, l'ardeur de la chasse se refroidit dans le cœur de Grigori. Il guidait avec indifférence le cheval essoufflé et, s'étant assuré que le maître ne le regardait pas, il le fit passer au petit galop.

Au loin, près du Ravin Rouge, il apercevait un campement désert de laboureurs. A côté, sur le velours d'un champ fraîchement labouré, trois paires

de bœufs tiraient une charrue.

« Des gens de notre village. A qui est cette terre ?… Ah oui, à Anikouchka, sans doute. » Grigori clignait les yeux pour reconnaître les bœufs et l'homme qui marchait derrière la charrue.

— Attrapez-le !…

Il vit deux Cosaques abandonner la charrue et courir pour couper la route au loup qui se dirigeait vers le val. L'un d'eux, un grand, coiffé d'une casquette à bande rouge maintenue par une mentonnière de cuir, brandissait une barre de fer arrachée au joug. Soudain le loup s'arrêta et s'accroupit dans un profond sillon. Le mâtin gris Milan, emporté par l'élan, lui sauta par-dessus et tomba en pliant ses pattes de devant ; la vieille chienne essaya de s'arrêter, frotta de son arrière-train la terre inégale du champ, mais ne put se retenir et tomba sur le loup. Celui-ci la repoussa d'un violent coup de tête, la chienne ricocha, inerte, un peu plus loin. L'énorme masse noire des chiens accrochés au loup roula sur plusieurs sagènes dans le champ. Grigori arriva au galop une demi-minute avant le maître, sauta de selle et s'agenouilla, gardant derrière le dos sa main qui tenait le couteau de chasse.

— Ah, ça y est !… Crapule !… A la gorge !… cria, d'une voix familière à Grigori, le Cosaque à la barre de fer qui était accouru haletant. Il se coucha à côté de Grigori en soufflant, tira par la peau du cou un des chiens qui avait enfoncé ses crocs dans le ventre du loup et entrava avec sa main les pattes de devant. Sous le pelage raide qui se hérissait sous sa main, Grigori sentit la trachée-artère, et il la trancha d'un coup de couteau.

— Les chiens !… Les chiens !… Chasse-les !… criait le maître, enroué, le visage violet, en sautant de selle sur la terre molle.

Grigori chassa les chiens avec peine et se retourna vers le maître.

Stépane Astakhov était là, à quelque distance, coiffé de la casquette à mentonnière vernie. Il faisait tourner la barre de fer dans ses mains, sa mâchoire inférieure et ses sourcils tremblaient.

Le seigneur se tourna vers lui :

— D'où es-tu, mon gaillard ? De quel village ?

— De Tatarski, répondit Stépane après un moment, et il fit un pas vers Grigori.

— Ton nom ?

— Astakhov.

— Dis-moi, mon ami, quand rentres-tu chez toi ?

— Ce soir.

— Apporte-nous cette bête. Le seigneur montrait du pied le loup qui agonisait en claquant des dents et dressait en l’air une jambe d’où pendait, à la cheville, une touffe de poils bruns. Je paierai ce qu’il faudra, promit le seigneur ; il s’éloigna, essuyant avec son écharpe la sueur de son visage cramoisi, et se pencha pour défaire de son épaule la courroie étroite qui tenait la gourde.

Grigori alla vers l’étalon. En mettant le pied dans l’étrier, il se retourna. Stépane, en proie à un tremblement incoercible, venait vers lui, agitant le cou, serrant fort contre sa poitrine ses gros poings lourds.

18

La nuit du Vendredi Saint, les femmes s’étaient réunies pour la veillée chez Pélaguéïa, la voisine des Korchounov. Gavrila Maïdannikov, le mari de Pélaguéïa, avait écrit de Lodz, promettant de venir en permission pour Pâques. Pélaguéïa avait blanchi les murs et rangé la maison dès le lundi, elle l’attendait depuis le jeudi, allait voir au portail et restait longtemps à la clôture, tête nue, maigre, le visage couvert de plaques de grossesse, regardant, la main en visière, si, par hasard, il ne venait pas. Elle était enceinte, mais légitimement : l’été passé Gavrila était venu de son régiment, il avait apporté à sa femme de l’indienne polonaise et n’était pas resté longtemps : il avait passé quatre nuits avec elle, le cinquième jour il s’était saoulé, avait juré en polonais et en allemand et chanté d’une voix pleurarde une très ancienne chanson cosaque sur la Pologne, composée en 1831. Ses frères et amis, venus lui faire leurs adieux, avaient bu de la vodka avant le dîner et chanté avec lui à table :

On racontait de la Pologne qu’elle est riche,
Nous on a vu que c’est un désert de malheur.
Et dans cette Pologne une auberge il y a,
Une auberge en Pologne, une auberge du roi.
Dans l’auberge il y a trois gars qui sont à boire :
L’un de Prusse, l’un de Pologne, l’autre du Don.
Le Prussien boit son verre et pose sa monnaie,
Le Polonais son verre et pose son argent,
Le Cosaque son verre et pose rien du tout.
Il marche dans l’auberge et ses éperons sonne.
Sonne ses éperons et dit à la servante :
Servante, petit cœur, partons tous deux ensemble,
Partons tous deux ensemble où est le Don paisible.

Sur notre Don l’on vit tout autrement qu’ici :

On ne tisse, on ne file, ne sème ou ne moissonne,

On ne sème ou moissonne, on a de beaux habits.

Après le dîner, Gavrila avait pris congé de sa famille et il était parti. De ce jour Pélaguéïa avait commencé à surveiller l’ourlet de sa chemise.

Elle avait expliqué la cause de sa grossesse à Natalia Korchounov :

— Avant l’arrivée de Gavrioucha, j’ai eu un rêve, ma chérie. Je marchais dans le pré au bord de l’eau, je vois devant moi notre vieille vache, que nous avons vendue l’été passé à la fête du Sauveur ; en marchant, le lait lui coulait des pis sur le chemin… « Mon Dieu, je me dis, comment donc je l’ai traite ? » Après ça, la mère Drozdikha est venue me demander du houblon, je lui raconte mon rêve, elle me dit : « Porte un petit morceau de cire dans l’étable, que tu auras pris d’une bougie, et roulé en boule, et trempe-le dans la bouse fraîche, sinon le malheur te guette. » Je vais pour prendre la bougie, elle n’était plus là ; les gamins l’avaient prise pour faire sortir les tarentules de leurs trous, ou est-ce que je sais. Mon Gavrioucha est arrivé à ce moment-là et le malheur aussi. Pendant trois ans j’ai pu retirer ma chemise facilement, et maintenant tu vois… Pélaguéïa se désolait, montrant son ventre gonflé.

En attendant son mari, elle languissait, s’ennuyait seule, aussi avait-elle invité les voisines, le vendredi, à passer le temps avec elle. Natalia était venue avec un bas qu’elle était en train de tricoter – le printemps approchait et le grand-père Grichaka était de plus en plus frileux –, elle était animée, riait plus qu’il ne fallait des plaisanteries des autres : en fait, elle ne voulait pas laisser voir aux femmes que l’absence de son mari la torturait. Pélaguéïa, laissant pendre du poêle ses jambes nues aux veines violettes, se moquait de Frossia, petite femme jeune et effrontée.

— Comment tu as donc fait pour le battre, ton Cosaque, Froska ?

— Tu veux le savoir ? Sur le dos, sur la tête, partout où j’ai pu.

— Non, je veux dire : comment ça a-t-il commencé ?

— Ça a commencé comme ça a commencé, répondit l’autre à contrecœur.

— Si tu avais pris le tien avec une autre, tu n’aurais rien dit ? demanda, en prononçant lentement chaque mot, la bru de Matvéï Kachouline, une grande perche.

— Raconte, Frossinia !

— Ça ne vaut pas la peine. Vous ne pourriez pas parler d'autre chose ?

— Ne fais pas tant d'histoires, on est entre soi.

Frossia cracha dans sa main des épluchures de graines de tournesol et sourit :

— Ça faisait longtemps que je me doutais de quelque chose, et voilà qu'un jour on me dit : ton mari est au moulin, il s'amuse avec la femme d'un soldat de la rive d'en face. J'y cours et je les trouve à la bluterie.

— Au fait, Natalia, tu n'as pas de nouvelles de ton mari ? interrompit la bru de Kachouline.

— Il est à Iagodnoïé, répondit doucement Natalia.

— Tu penses toujours à le reprendre, non ?

— Elle voudrait bien, peut-être, mais lui ne veut pas en entendre parler, intervint la maîtresse de maison.

Natalia se sentir rougir jusqu'aux larmes. Elle pencha la tête sur son ouvrage, jeta un regard en dessous sur les femmes et, voyant que toutes la regardaient et qu'elle ne pouvait cacher le rouge de sa honte, elle fit tomber sa pelote de laine de ses genoux, exprès, mais si gauchement que cela n'échappa à aucune des femmes, et se pencha, tâtant le sol froid de ses doigts.

— Laisse-le tomber, ma belle. Qui possède un cou trouvera un joug, conseilla une vieille femme avec une compassion non dissimulée.

L'animation factice de Natalia s'était éteinte comme une étincelle soufflée par le vent. La conversation des femmes passa sur les derniers cancans du village. Natalia tricotait en silence. Elle se força à rester jusqu'à la fin et partit, emportant dans son âme une décision encore vague. La honte de sa situation indéfinie (elle ne croyait pas encore que Grigori était parti pour toujours et l'attendait, prête à pardonner) lui donna l'idée d'envoyer en secret quelqu'un des domestiques à Iagodnoïé pour savoir s'il était parti tout à fait, s'il ne s'était pas ravisé. Elle rentra tard de chez Pélaguéïa. Le grand-père Grichaka était dans sa chambre et lisait un évangile relié de cuir, usé, taché de cire. Miron Grigoriévitch dans la cuisine réparait un filet de pêche en écoutant Mikhéï lui parler d'un meurtre ancien. La mère avait couché les enfants et dormait sur le poêle, tournant vers la porte ses plantes de pieds noires. Natalia ôta son manteau et marcha sans but dans la maison. Dans un coin de la grande salle, derrière une planche, il y avait un tas de graines de chanvre gardées pour les semailles et on entendait crier les souris.

Elle s’arrêta un moment dans la chambre du grand-père. Debout à côté de la table d’angle, elle regardait, stupide, la pile de livres d’église sous les icônes.

— Grand-père, as-tu du papier ?

— Quel papier ? Un gros paquet de rides se forma au-dessus des lunettes du grand-père.

— Du papier pour écrire.

Le grand-père Grichaka fouilla dans le psautier et en sortit une feuille froissée sentant le miel et l’encens.

— Et un crayon ?

— Demande à ton père. Va, ma chérie, ne me dérange pas.

Natalia obtint de son père un bout de crayon. Elle s’assit à la table, repassant douloureusement ces choses depuis longtemps mûries et qui ranimaient dans son cœur une souffrance sourde.

Au matin, elle envoya Guetko, à qui elle avait promis de la vodka, à Iagodnoïé, avec une lettre :

Grigori Pantéléiévitch !

Écris-moi comment je dois vivre et si ma vie est perdue tout à fait ou non. Tu es parti de la maison et tu ne m’as pas dit un seul mot. Je ne t’ai offensé en rien, et j’ai attendu que tu me délies les bras et me dises que tu es parti tout à fait, mais tu as quitté le village et tu te tais comme un mort.

Je croyais que tu étais parti sur un coup de tête et j’attendais ton retour, mais je ne veux pas vous séparer. Mieux vaut que je sois seule piétinée à terre, plutôt que nous le soyons tous deux. Quand je saurai, je verrai ce que j’aurai à faire, maintenant je suis à la croisée des chemins.

Ne m’en veuille pas, Gricha, au nom du Christ.

Natalia.

Guetko, sombre, sentant venir sa crise d’ivrognerie, emmena un cheval sur l’aire, lui mit un licol en cachette de Miron Grigoriévitch et partit. Il montait gauchement comme ne montent pas les Cosaques ; au trot, il agitait ses coudes

troués et, quand il passait, les petits Cosaques jouant dans la ruelle l'accompagnaient de leurs cris obsédants :

— Khokhol !… Khokhol !…

— Khokhol barbouillé !…

— Tu vas tomber !…

— On dirait un chien sur une haie.

Il rentra le soir avec la réponse : un morceau de papier bleu qui avait servi à envelopper du sucre ; il le tira de sa veste en clignant de l'œil à Natalia :

— La route est impossible, ma fille ! Ça secoue tellement que Guetko en a tous les intérieurs sens dessus dessous !

Natalia lut et son visage devint gris.

Quatre coups dans son cœur d'une chose tranchante comme une dent d'engrenage…

Quatre mots bus par le papier : « Vis seule. Mélékhov Grigori. »

Elle sortit de la cour en hâte, comme si elle doutait de ses forces, et se coucha sur son lit. Loukinitchna allumait le feu pour la nuit car elle voulait cuire les *koulitch*[{31}] à l'avance.

— Natachka, viens, aide-moi !

— J'ai mal à la tête, maman. Je reste couchée un moment.

Loukinitchna glissa sa tête par la porte :

— Tu devrais prendre du jus de concombre. Hein ? Ça te remettrait tout de suite.

Natalia passa sa langue sèche sur ses lèvres froides et ne répondit pas.

Elle resta couchée jusqu'au soir, toute entière couverte d'un châle de laine chaud. Un frisson léger agitait son corps recroquevillé en chien de fusil. Miron Grigoriévitch et le grand-père Grichaka étaient prêts à partir pour l'église quand elle se leva et entra dans la cuisine. La sueur luisait à ses tempes, à ses cheveux noirs lissés, ses yeux brillaient d'un éclat maladif.

Miron Grigoriévitch, qui boutonnait la longue rangée de boutons de son pantalon large, loucha vers sa fille.

— Tu choisis bien ton jour pour être malade, ma fille. Nous allons à matines.

— Allez-y, j'irai plus tard.

— A la sortie ?

— Non, je m'habille tout de suite… Je m'habille et je viens.

Les hommes partis, il ne restait à la maison que Loukinitchna et Natalia. Celle-ci allait et venait mollement du coffre au lit, examinait sans le voir le tas de vêtements en désordre dans le coffre et pensait douloureusement à quelque chose, en remuant les lèvres. Loukinitchna, croyant que Natalia hésitait dans le choix d'une robe, lui proposa avec sa bonté maternelle :

— Mets ma jupe bleue, ma chérie. Elle doit t'aller tout juste, maintenant.

Natalia n'avait pas eu de robe neuve pour Pâques et Loukinitchna, qui se rappelait combien sa fille aimait, avant son mariage, mettre pour les jours de fête cette jupe bleue étroite du bas, la lui offrait elle-même, pensant que le choix était la cause de son souci.

— Tu veux la mettre, hein ? Je vais la chercher.

— Non. Je prendrai celle-ci. Natalia sortit soigneusement sa robe verte et se rappela soudain qu'elle avait cette robe-là le jour où Grigori était venu lui faire sa visite de fiançailles, le jour où il l'avait fait rougir d'un baiser fugitif, sous l'auvent frais du hangar, pour la première fois ; secouée par la montée d'un sanglot, elle tomba, la poitrine en avant, sur le bord du couvercle relevé du coffre.

— Natalia ! Qu'est-ce que tu as ?

La mère joignit les mains.

Natalia étouffa le cri qui voulait sortir d'elle ; elle se fit violence et rit, d'un stupide rire strident.

— Je ne sais pas ce que j'ai… aujourd'hui.

— Ah, Natalia, je remarque que…

— Et qu'est-ce que vous remarquez, maman ? cria Natalia soudain méchante, chiffonnant la jupe verte dans ses doigts.

— Ça va finir mal, je vois bien… qu'il te faut un mari.

— Ça suffit comme ça !… Je sais ce que c'est !…

Elle alla dans sa chambre, revint bientôt dans la cuisine, habillée, mince comme une jeune fille, et d'une pâleur bleuâtre, avec une rougeur légère sur les joues.

— Vas-y toute seule, je ne suis pas encore prête, dit sa mère.

Natalia fourra un mouchoir dans le parement de sa manche et sortit sur le perron. Du Don, le vent apportait le froissis de la glace flottante et l'odeur fade et vivifiante de l'humidité des jours de dégel. Retenant d'une main le bas de sa jupe, évitant les flaques bleues nacrées éparpillées dans la rue, Natalia arriva à l'église. En chemin, elle avait essayé de retrouver son équilibre intérieur, elle pensait à la fête, sans suite, confusément, mais son esprit revenait obstinément au morceau de papier d'emballage bleu, caché sur sa poitrine, à Grigori et à la femme heureuse qui devait rire maintenant d'elle avec condescendance et, peut-être même, la plaindre…

Elle entra dans l'enclos. Des jeunes gens lui barrèrent le passage. En les contournant, elle entendit :

— Qui est-ce ? Tu l'as reconnue ?

— C'est Natalia Korchounov.

— Il paraît qu'elle a une hernie. C'est pour ça que son mari l'a quittée.

— Penses-tu ! Il y a eu quelque chose entre elle et son beau-père Pantéléï le boiteux.

— Ah voilà-a-a ! Alors c'est pour ça que Grichka a quitté la maison ?

— Pour quoi veux-tu que ce soit ? Et elle continue…

Natalia trébuchant sur le pavé inégal arriva jusqu'au parvis. On lui lança à mi-voix par derrière comme une pierre un mot sale, un mot honteux. Les filles ricanaient sur le parvis ; elle sortit par une autre porte et rentra en courant à la maison, chancelant comme si elle était ivre. Elle reprit haleine devant le portail, entra, s'embarrassant les jambes dans sa jupe, mordant au sang ses lèvres gonflées. Dans l'obscurité violette de la cour, la porte entrouverte du hangar était noire. En un effort funeste, Natalia ramassa le peu de forces qui lui restait, courut à la porte, en franchit précipitamment le seuil. Fraîcheur sèche, odeur de harnais de cuir et de vieille paille. A tâtons, ne pensant pas, ne sentant pas, dans une angoisse noire qui lacérait son âme pleine de honte et de désespoir, Natalia gagna un coin du hangar. Elle prit une faux, en ôta la lame (ses mouvements étaient lents, assurés, précis) et, renversant la tête en arrière, avec une force, une décision joyeuse qui la brûlaient, elle se trancha la gorge. Le mal atroce, brûlant, la renversa comme un coup de poing, mais elle sentit, elle comprit confusément qu'elle n'avait pas accompli l'ouvrage commencé, elle se releva à quatre pattes, puis se mit à genoux ; en hâte (le sang qui inondait sa poitrine lui faisait peur), elle fit sauter de ses doigts tremblants les boutons-pression de sa blouse. D'une main elle sortit ses seins fermes et raides, de l'autre elle guidait la pointe de la

faux. Elle rampa à genoux jusqu'au mur, y appuya le bout émoussé de la lame, où l'on fixe le manche, et, les bras croisés au-dessus de sa tête renversée, avança, avança résolument la poitrine… Elle entendit, sentit nettement le craquement horrible, comme d'une feuille de chou, de la chair déchirée ; une vague de douleur aiguë monta de sa poitrine à sa gorge, perça ses oreilles comme mille aiguilles tintantes…

La porte de la maison grinça. Loukinitchna descendait du perron, tâtant du pied les marches. Des coups mesurés tombaient du clocher. Sur le Don, d'énormes blocs de glace se cabraient avec un grincement incessant. Le Don joyeux, plein, libéré, emportait vers la Mer d'Azov son esclavage de glace.

19

Stépane s’approcha de Grigori, saisit l’étrier et s’appuya contre le flanc en sueur de l’étalon.

— Alors, ça va, Grigori ?

— Dieu merci.

— Qu’est-ce que tu penses ? Hein ?

— De quoi donc ?

— Tu as séduit la femme d’un autre et… tu en profites ?

— Laisse mon étrier.

— N’aie pas peur… Je ne te battrai pas.

— Je n’ai pas peur, laisse ça ! Ses pommettes étaient rouges, il élevait la voix.

— Je ne me battrai pas avec toi aujourd’hui, je ne veux pas… Mais rappelle-toi ce que je te dis, Grichka : tôt ou tard, je te tuerai !

— « Nous verrons », comme dit l’aveugle.

— Rappelle-toi bien. Tu m’as offensé !… Ma vie est châtrée comme un verrat coupé… Regarde ! (Stépane tendit ses paumes noires.) Je laboure et je ne sais même pas pourquoi. Ai-je besoin de beaucoup pour moi tout seul ? J’aurais même pu passer l’hiver comme ça. Mais c’est l’ennui qui me tue… Tu m’as fait très mal, Grigori !…

— Ne te plains pas à moi, je ne peux pas te comprendre. Celui qui est rassasié ne comprend pas celui qui a faim.

— C’est vrai, lui accorda Stépane. Il regardait d’en dessous le visage de Grigori, soudain il sourit d’un sourire simple et enfantin qui plissa les coins de ses yeux en une foule de rides fines. Je ne regrette qu’une chose, mon gars… et je la regrette bien… Tu te rappelles, il y a deux ans, au carnaval, la bataille ?

— Quand ça ?

— Oui, la fois où le cordonnier a été tué. C’étaient les hommes mariés contre les garçons, tu te rappelles ? Tu te rappelles comme j’ai couru après toi ? Tu étais

chétif, un roseau vert à côté de moi. Je t'ai épargné, mais si je t'avais frappé pendant que tu courais, je t'aurais cassé en deux ! Tu courais vite, tu étais tout tendu : un bon coup dans les côtes et tu ne serais plus de ce monde !

— Ne regrette pas, on s'accrochera bien encore.

Stépane passa la main sur son front, cherchant quelque chose à dire.

Le seigneur, menant Gaillard par la bride, cria à Grigori :

— Allons !

Sans lâcher l'étrier, Stépane se mit à marcher à côté de l'étalon. Grigori surveillait chacun de ses mouvements. Il voyait d'en haut les moustaches châtaines tombantes de Stépane, la broussaille épaisse de sa barbe qu'il n'avait pas rasée depuis longtemps. Sous son menton, la lanière de cuir verni de sa casquette était cassée en plusieurs endroits. Son visage gris de poussière, où la sueur avait laissé des raies obliques, était un visage vague et inconnu. Grigori le regardait comme, du haut d'une montagne, une steppe lointaine voilée de pluie. Le vide du cœur et la fatigue grise avaient consumé le visage de Stépane. Il resta en arrière, sans rien dire. Grigori allait au pas.

— Attends. Et comment… comment va Aksioucha ?

Grigori faisait tomber un morceau de boue qui collait à la semelle de sa botte, il répondit :

— Ça va.

Il arrêta l'étalon et regarda derrière lui. Stépane était debout, les jambes écartées, et mordillait un brin d'herbe en découvrant les dents. Grigori sans s'en rendre compte fut pris de pitié pour lui, mais la jalousie refoula la compassion ; il se retourna sur sa selle grinçante et cria :

— Elle ne se dessèche pas pour toi, t'en fais pas !

— C'est vrai ?

Grigori cravacha son cheval entre les oreilles et partit au galop sans répondre.

20

Au sixième mois, quand il fut devenu impossible de la cacher, Aksinia avoua sa grossesse à Grigori. Elle n'avait rien dit jusqu'alors, craignant qu'il ne voulût pas croire que l'enfant qu'elle portait était de lui. L'angoisse et la peur qui la prenaient de temps en temps la faisaient jaunir, elle remettait toujours.

Dans les premiers mois, manger de la viande lui faisait mal au cœur, mais Grigori ne s'en apercevait pas ou, s'il s'en apercevait, il n'en devinait pas la raison et n'y attachait pas de signification particulière.

L'explication eut lieu un soir. Aksinia, affolée, attendait anxieusement une altération sur le visage de Grigori, mais il se détourna vers la fenêtre, toussota de dépit.

— Pourquoi n'as-tu rien dit jusqu'ici ?

— Je n'osais pas, Gricha… je pensais que tu m'abandonnerais…

Tambourinant des doigts sur le dossier du lit, Grigori demanda :

— Pour bientôt ?

— Début août, je crois.

— C'est de Stépane ?

— De toi.

— C'est vrai ?

— Fais le compte toi-même… Le jour de la coupe des taillis…

— Ne mens pas, Aksioucha ! Et même si c'est de Stépane, que veux-tu qu'on y fasse, maintenant ? Réponds-moi en conscience.

Aksinia, assise sur le banc, laissait tomber des larmes amères, et disait, haletante, dans un murmure brûlant :

— J'ai vécu tant d'années avec lui et rien !… Pense un peu !… je n'étais pas malade… Donc, c'est de toi, et toi…

Grigori n'en parla plus. Une retenue prudente, une légère compassion ironique vinrent se glisser dans ses relations avec Aksinia. Aksinia se referma

sur elle-même, elle ne recherchait plus les caresses. Elle enlaidit pendant l'été, mais sa belle stature était à peine abîmée par sa grossesse : son embonpoint général cachait son ventre arrondi et ses yeux plus chauds donnaient à son visage amaigri une beauté nouvelle. Elle venait aisément à bout de son travail d'aide-cuisinière. Il y avait moins d'ouvriers cette année-là et moins de cuisine à faire.

Le père Sachka s'était attaché à elle par une affection capricieuse de vieillard. Peut-être parce qu'elle le traitait avec un soin filial : elle lui lavait son linge, réparait ses chemises, le gâtait à table en choisissant pour lui le morceau le plus mou, le plus doux ; lui, quand il avait fini son ouvrage avec les chevaux, il apportait de l'eau à la cuisine, pilait les pommes de terre pour les cochons, rendait toutes sortes de services et, sautillant sur place, gesticulant, disait en découvrant ses gencives édentées :

— Tu es gentille avec moi, mais je ne serai pas en reste ! Si tu veux, Aksiniouchka, je me mettrai en quatre pour toi. Je crevais, moi, tant qu'une femme ne s'occupait pas de moi ! J'étais mangé des poux ! Tu n'as qu'à dire ce qu'il te faut.

Grigori, qui avait été dispensé de la période d'exercices grâce à l'entremise d'Evguéni Nikolaïévitch, travaillait aux champs, conduisait parfois le vieux seigneur à la stanitsa et, le reste du temps, partait à cheval avec lui pour chasser l'outarde, ou à pied, pour tirer la canepetière. La vie facile et aisée le gâtait. Il était devenu paresseux, avait engraissé et paraissait plus vieux que son âge. Une chose le tourmentait : le service militaire imminent. Il n'avait ni cheval ni équipement et n'avait guère à espérer de son père. Il économisait sur le salaire qu'il recevait pour lui et pour Aksinia, se privant même de tabac, et espérait pouvoir acheter un cheval avec ce qu'il mettait de côté, sans rien demander à son père. D'ailleurs, son maître lui avait promis de l'aider. L'idée que son père ne lui donnerait rien se confirma bientôt. A la fin du mois de juin, Pétro vint lui rendre visite et lui dit, dans la conversation, que le père était toujours aussi fâché contre lui et avait déclaré un jour qu'il ne lui achèterait pas son cheval d'armes et qu'il n'aurait qu'à aller à pied au quartier.

— Il ferait mieux de ne pas dire de bêtises. J'irai au service avec mon cheval (il souligna le mot « mon »).

— Où le prendras-tu ? Tu le gagneras en dansant ? Pétro sourit, mordillant sa moustache.

— Pas en dansant ! On m'en fera cadeau, ou bien je le volerai.

— Eh bien !

— Je vais l’acheter sur mon salaire, expliqua Grigori redevenant sérieux.

Pétro resta un moment assis sur le perron, interrogea Grigori sur son travail, sa nourriture, son salaire ; il approuvait chaque réponse d’un signe de tête ; s’étant informé de tout, il dit à Grigori en le quittant :

— Tu ferais mieux de rentrer vivre à la maison, ça ne sert à rien de tirer le diable par la queue. Crois-tu que tu deviendras riche ici ?

— Ce n’est pas ce que je cherche.

— Tu veux toujours vivre avec elle ? dit Pétro, changeant de conversation.

— Qui, elle ?

— Celle-ci.

— Pour le moment oui, pourquoi ?

— Pour rien, c’était pour savoir.

Grigori alla le reconduire. Au dernier moment, il lui demanda :

— Comment ça va à la maison ?

Pétro détachait son cheval de la balustrade du perron, il eut un sourire moqueur :

— Tu as autant de maisons qu’un lièvre de terriers. Ça va, ça suit son train-train. La mère s’ennuie de toi. On a fini de ramasser le foin maintenant, on en a fait trois meules.

Grigori regardait avec émotion la vieille jument essorillée sur laquelle Pétro était venu.

— Elle n’a pas pouliné ?

— Non, frère, elle est stérile. La jument baie, celle qu’on a eue en faisant échange avec Khristonia, elle a pouliné.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Un étalon, frère. Mais un étalon qui n’a pas de prix ! Haut sur pattes, les paturons comme il faut et un beau poitrail. Ce sera un bien bon cheval.

Grigori soupira.

— Je m’ennuie du village, Pétro. Je m’ennuie du Don, ici on ne voit pas d’eau courante. C’est un endroit ennuyeux.

— Viens nous voir, dit Pétro d’une voix geignarde, le ventre appuyé sur

l’échine raide du cheval tandis qu’il levait la jambe droite.

— A l’occasion.

— Eh bien, adieu !

— Bonne route !

Pétro était déjà sorti de la cour ; se souvenant soudain, il cria à Grigori debout sur le perron :

— Natalia… J’oubliais… Quel malheur !..

Le vent qui tourbillonnait au-dessus de la cour comme un vautour empêcha Grigori d’entendre la fin de la phrase ; la poussière comme une soie enveloppait Pétro et son cheval ; Grigori fit de la main un geste d’indifférence et s’en alla vers l’écurie.

L’été était sec. La pluie était rare et le blé avait mûri tôt. A peine en eut-on fini avec le seigle, vint le tour de l’orge jaunissante qui penchait ses épis velus.

Grigori était allé faucher avec quatre journaliers.

Aksinia avait fini la cuisine de bonne heure et avait demandé à Grigori de la prendre avec lui.

— Tu ferais mieux de rester à la maison, quel besoin as-tu de sortir ? avait-il dit pour la dissuader, mais Aksinia avait tenu bon, en hâte elle avait mis quelque chose sur sa tête et couru pour rattraper la voiture des ouvriers.

Ce qu’Aksinia attendait avec angoisse et impatience, ce dont Grigori avait confusément peur, arriva ce jour-là dans les champs. Aksinia râtelait quand elle sentit certains signes ; elle jeta son râteau, se coucha au pied d’une moyette. Les douleurs commencèrent bientôt. Elle était étendue à plat et mordait sa langue noircie. Les ouvriers sur les faucheuses faisaient un détour quand ils passaient à côté d’elle et criaient pour exciter leurs chevaux. L’un d’eux, un jeune, au nez pourri, figure jaune comme taillée dans le bois, toute couverte de rides, lui lança au passage :

— Dis donc, toi, tu as pris le coup de soleil là où il ne faut pas. Lève-toi, tu vas fondre !

Quand il fut relevé à la faucheuse, Grigori s’approcha d’elle :

— Qu’est-ce que tu as ?

Aksinia, tordant ses lèvres qui ne lui obéissaient plus, dit d’une voix rauque :

— C’est les douleurs.

— Je te l’avais dit de ne pas venir, salope ! Qu’est-ce qu’on va faire maintenant ?

— Ne te fâ-che pas, Gri-cha… Oh !… Oh !… Gricha, attelle ! Faudrait rentrer… Comment est-ce que je ferai ici ? Il y a des hommes ici… gémit Aksinia étreinte par le cerceau de fer de la douleur.

Grigori courut chercher le cheval qui paissait dans le ravin. Pendant le temps qu’il attelait et qu’il arrivait jusqu’à elle, Aksinia s’était éloignée en rampant, elle était à quatre pattes, la tête enfoncée dans un tas d’orge poudreuse, et crachait les épis piquants qu’elle avait mâchés de douleur. Elle fixa sur Grigori qui accourait des yeux gonflés, perdus, vides, et enfonça ses dents en gémissant dans son tablier roulé en boule, pour que les ouvriers n’entendissent pas son horrible cri de bête.

Grigori la coucha dans la voiture et hâta le cheval vers le domaine.

— Aïe, pas si vite !… Aïe, je meurs !… Ça se-e-cou-ou-e !… cria Aksinia d’une voix soudain rude, et sa tête échevelée roulait dans le fond de la voiture.

Grigori ne répondit pas, il fouettait le cheval, faisait tournoyer les rênes au-dessus de sa tête, sans regarder en arrière, d’où montaient en vagues les hurlements rauques et saccadés.

Aksinia, pressant ses joues dans ses mains, tournant sauvagement ses yeux fous large ouverts, rebondissait dans la voiture brimbalante d’un bord à l’autre de la route défoncée, impraticable. Le cheval allait au galop ; le bout de l’arc de limonière, qui s’élevait et s’abaissait devant les yeux de Grigori, lui cachait au ciel un nuage blanc aveuglant taillé comme un cristal. Aksinia cessa une minute son hurlement continu, aigu, glapissant. Les roues grinçaient, la tête inerte se cognait aux planches à l’arrière de la voiture. Grigori ne prit pas tout de suite conscience du silence ; quand il s’en rendit compte, il se retourna et vit Aksinia, le visage décomposé, méconnaissable, une joue écrasée contre le flanc de la voiture, bayant comme un poisson rejeté sur le rivage. De son front la sueur ruisselait dans ses orbites creusées. Grigori lui releva la tête et glissa en dessous sa casquette chiffonnée. Aksinia dit d’une voix ferme, en louchant vers lui :

— Je meurs, Gricha. Voilà… C’est fini !

Il tressaillit. Un froid soudain passa de ses doigts à ses pieds en sueur. Il chercha, bouleversé, des mots de réconfort, de tendresse, il n’en trouva pas ; ses lèvres dures, crispées laissèrent tomber :

— Ne dis pas de bêtises, idiote !… Il hocha la tête, se pencha au-dessus d’elle

et, courbé en deux, serra la jambe incommodément repliée d'Aksinia.

— Aksioucha, ma tourterelle !…

La douleur, qui avait cessé un instant, revint avec une force décuplée. Sentant quelque chose se rompre dans son ventre qui s'affaissait, Aksinia se tendit comme un arc et un cri d'une horreur indicible transperça Grigori. Il perdit la tête, fouetta le cheval.

C'est à peine s'il entendit sous le fracas des roues un faible et traînant « Gri-i-cha ! »

Il tira les rênes, tourna la tête : Aksinia gisait dans le sang, les bras écartés ; sous sa jupe, il y avait quelque chose de vivant qui remuait, qui piaillait… Grigori, affolé, sauta à terre et s'approcha, hésitant, de l'arrière de la voiture, comme s'il avait les pieds entravés. Il regarda la bouche d'Aksinia, d'où sortait une haleine brûlante et devina plus qu'il ne comprit :

— Cou-pe le cor-don a-vec tes dents… lie-le a-vec un fil… de ta chemise.

Grigori arracha de ses doigts tremblants une touffe de fils de la manche de sa chemise de coton ; les yeux fermés à faire mal, il trancha le cordon avec ses dents et noua solidement avec du fil le tronçon saignant.

21

Iagodnoïé, le domaine Listnitski, était comme une excroissance sur un vaste vallon sans eau. Le vent changeant soufflait tantôt du midi, tantôt du nord ; le soleil flottait dans une blancheur bleuâtre ; marchant sur la traîne de l'été, l'automne bruissait de la chute des feuilles, l'hiver entassait les gelées et la neige, mais Iagodnoïé sommeillait toujours dans un ennui morne et les jours, séparés du reste du monde, passaient, semblables comme des jumeaux.

Les mêmes canards noirs bavards aux yeux cerclés de lunettes rouges se dandinaient dans la cour, les pintades s'y éparpillaient comme une pluie de perles, sur le toit de l'écurie les paons au plumage criard miaulaient comme des chats nouveau-nés. Le vieux général aimait tous les oiseaux ; il gardait même une grue blessée qui, au mois de novembre, entendant l'appel inarticulé des grues libres qui volaient vers le midi, poussait des cris lamentables de sa voix cuivrée, à pincer le cœur des gens. Mais elle ne pouvait voler, son aile cassée à la jointure pendait inerte ; le général, qui la regardait par la fenêtre sautiller, s'arracher de terre, riait, ouvrait une large bouche sous ses moustaches grises et son rire profond flottait, roulait dans le salon vide.

Véniamine portait toujours haut sa tête pelucheuse, ses cuisses gélatineuses tremblaient toujours et il jouait aux cartes tout seul jusqu'à l'abrutissement pendant des journées entières sur le coffre de l'antichambre. Tikhone, inquiet pour son amante grêlée, était toujours jaloux de Sachka, des ouvriers, de Grigori, du maître et même de la grue sur qui Loukéria déversait le trop-plein de sa tendresse débordante de veuve. Le père Sachka s'enivrait de temps en temps et allait mendier ses vingt kopecks sous les fenêtres du seigneur.

Deux événements seulement parvinrent à secouer cette vie moisie dans une hébétude somnolente : l'accouchement d'Aksinia et la perte d'un jars de race. On s'habitua vite à la petite fille qu'Aksinia avait mise au monde, quant au jars, on retrouva ses plumes dans un petit ravin derrière le jardin (il avait sans doute été enlevé par un renard) et les esprits retrouvèrent leur calme.

En s'éveillant le matin, le maître appelait Véniamine :

— As-tu fait un rêve ?

— Je comprends ! Un rêve merveilleux !

— Raconte, ordonnait brièvement le maître en roulant une cigarette.

Et Véniamine racontait. Si le rêve était sans intérêt ou terrifiant, le maître se fâchait :

— Eh ! Imbécile ! Un idiot ne fera jamais qu'un rêve idiot. Abruti !

Véniamine avait appris à imaginer des rêves gais et attrayants. Une chose lui pesait : il fallait les inventer ; il y pensait plusieurs jours à l'avance, assis sur le coffre et battant sur son tapis des cartes gonflées et grasses comme les joues du joueur. Ses yeux fixaient un point, stupidement ; à force de se creuser la tête, il en arriva à ne plus avoir de rêves du tout. En s'éveillant, il faisait des efforts pour se souvenir, mais il n'y avait derrière lui que du noir ; il ne revoyait pas un visage.

Véniamine s'épuisait à des inventions simplettes, mais le maître se fâchait quand il le prenait à se répéter.

— Tu me l'as déjà raconté jeudi, ce rêve sur le cheval, salaud. A quoi penses-tu, bon à rien ?

— Je l'ai encore eu, Nikolaï Alexéiévitch ! Je vous le jure, ça fait deux fois que je fais le même, affirmait Véniamine sans se troubler.

Au mois de décembre, Grigori fut convoqué, ainsi qu'un ouvrier saisonnier, à Viochenskaïa, à l'administration de la stanitsa. Il reçut cent roubles pour acheter un cheval et l'avis d'avoir à se rendre le lendemain de Noël au village de Mankovo, point de ralliement.

Grigori rentra de la stanitsa tout désemparé : Noël approchait et il n'avait rien de prêt. Avec l'argent de l'État et ses économies, il acheta un cheval pour cent quarante roubles au village Obryvski. Il y était allé avec le père Sachka et ils avaient trouvé un cheval convenable : six ans, robe baie, bien croupé ; il n'avait qu'un petit défaut secret. Le père Sachka avait dit en tiraillant sa barbe :

— Tu n'en trouveras pas de moins cher, et tes supérieurs ne verront rien. Ils n'ont pas assez de flair pour ça.

Grigori était revenu de là sur son cheval, l'avait essayé au pas et au trot. Une semaine avant Noël, Pantéléï Prokofiévitch lui-même survint à Iagodnoïé. Il entra pas dans la cour, attacha la jument, attelée à un petit traîneau, à la clôture et se dirigea de son pas boiteux vers les communs en arrachant les glaçons de sa barbe posée comme un aggloméré noir sur le col de sa touloupe. Quand il aperçut son père par la fenêtre, Grigori se troubla.

— Eh bien, ça alors !… Le père !…

Aksinia se précipita sans raison vers le berceau et se mit à emmailloter l’enfant.

Pantéléï Prokofiévitch entra dans la pièce en y faisant pénétrer le froid, ôta sa casquette et se signa devant l’icône, promenant sur les murs un lent regard.

— Bonjour !

— Bonjour, père ! répondit Grigori en se levant du ban ; il fit un pas et s’arrêta au milieu de la pièce.

Pantéléï Prokofiévitch tendit à Grigori sa main glacée, s’assit au bord du banc et croisa le pan de sa touloupe, évitant des yeux Aksinia pétrifiée auprès du berceau.

— Tu te prépares pour le service ?

— Bien sûr.

Pantéléï Prokofiévitch se taisait, il examina longuement Grigori d’un œil scrutateur.

— Débarrasse-toi, papa, tu as eu froid, je suis sûr ?

— Ce n’est rien, c’est supportable.

— On va mettre le samovar.

— Merci bien. Grattant de l’ongle une tache ancienne sur sa touloupe, il dit : Je t’apporte l’équipement : deux capotes, une selle, un pantalon. Tiens… C’est là-bas.

Grigori sortit nu-tête et prit deux sacs dans le traîneau.

— Quand pars-tu ? demanda Pantéléï Prokofiévitch en se levant.

— Le lendemain de Noël. Comment, papa, tu pars ?

— Je suis pressé de rentrer.

Il prit congé de Grigori et, toujours évitant Aksinia, gagna la porte. La main déjà sur la clenche, il jeta un regard du côté du berceau et dit :

— La mère m’a dit de te saluer, elle a des douleurs dans les jambes. Et après un long silence, comme s’il soulevait quelque chose de lourd : Je t’accompagnerai à Mankovo. Prépare-toi.

Il sortit, fourrant ses mains dans ses moufles chaudement tricotées. Blême d’humiliation, Aksinia se taisait. Grigori la regardait de biais, s’appliquant à suivre un ais grinçant du plancher.

Le jour de Noël, Grigori conduisit le vieux Listnitski à Viochenskaïa.

Le maître assista à la messe et, après avoir déjeuné chez sa cousine qui possédait une terre là, il fit atteler pour repartir.

Grigori se leva sans avoir eu le temps de finir son écuelle de soupe aux choux grasse et alla à l'écurie.

Ils étaient venus dans un léger traîneau de ville avec un trotteur Orlov gris pommelé, Chibaï. Grigori le mena par la bride hors de l'écurie et l'attela en hâte.

Le vent faisait voltiger la neige sèche et piquante, une nuée argentée passait en sifflant dans la cour. Le givre tendre et frangé qui couvrait les arbres derrière la plate-bande, secoué par le vent, tombait, s'éparpillait et chatoyait en couleurs fabuleuses dans le soleil. Sur le toit de la maison, près de la cheminée noircie d'où s'échappait une fumée oblique, les choucas transis criaient. Ils s'envolèrent, effrayés par le grincement des pas, tournèrent au-dessus de la maison comme des flocons bleuâtres et se dirigèrent vers l'ouest, vers l'église, bleus sur le ciel violet du matin.

— Dis que le traîneau est avancé ! cria Grigori à la servante sortie sur le perron.

Le maître sortit, la moustache enfoncée dans le col de sa pelisse de raton. Grigori lui enveloppa les jambes et agrafa la couverture de loup garnie de velours.

— Réchauffe-le. Le maître montrait le trotteur du regard.

Renversé en arrière sur son siège, maintenant de ses mains serrées le rude tremblement des rênes, Grigori surveillait la piste avec inquiétude, il se souvenait du coup de poing que le maître lui avait donné sur la nuque pour une secousse maladroite, dans les premiers jours de neige, et qui n'était pas d'un vieillard. Ils descendirent vers le pont et là, sur le Don, Grigori relâcha les rênes, et frotta avec un gant ses joues brûlées par le vent.

Ils arrivèrent à Iagodnoïé en trois heures. Le seigneur s'était tu tout le long de la route, de temps en temps il frappait Grigori dans le dos d'un doigt plié : « Arrête », et il roulait une cigarette en se détournant du vent.

Ils descendaient déjà la côte qui menait au domaine quand il demanda :

— Tôt demain matin ?

Grigori se tourna et décolla avec peine ses lèvres gelées.

— Très tôt.

Sa langue durcie de froid était comme gonflée ; elle restait appliquée contre l'arc des dents et faisait une prononciation molle.

— Tu as reçu tout l'argent ?

— Oui, mon général.

— Pour ta femme, ne t'inquiète pas, elle restera ici. Fais bien ton service. Ton grand-père était un brave Cosaque. Tâche (la voix de Lisnitski se fit plus sourde, il protégeait son visage dans son col) tâche de te montrer digne de ton grand-père et de ton père. C'est bien ton père qui a gagné un premier prix de voltige dans une revue impériale ?

— Oui, mon général, c'est mon père.

— Ah, tu vois, conclut le maître sévèrement, presque menaçant, et il cacha complètement son visage dans sa pelisse.

Grigori remit le trotteur aux mains du père Sachka et se dirigea vers les communs.

— Ton père est là ! cria derrière lui Sachka en mettant une housse au trotteur.

Pantéléï Prokofiévitch était assis à table et mangeait de la viande en gelée. « Il a un petit coup dans le nez », se dit Grigori en jetant un coup d'œil au visage amolli de son père.

— Te voilà, militaire ?

— Je suis tout gelé, répondit Grigori faisant claquer ses mains et, à Aksinia : Défais mon capuchon, je n'y arrive pas avec mes mains.

— Tu as eu ton compte, le vent en face, hein, marmonna le père. Ses oreilles et sa barbe remuaient pendant qu'il mangeait.

Cette fois-ci, il fut beaucoup plus gentil. Il commanda brièvement à Aksinia, d'un ton de maître :

— Coupe-moi encore un morceau de pain, ne sois pas avare.

Se levant de table et se dirigeant vers la porte pour fumer, il poussa deux fois le berceau, comme par mégarde fourra sa barbe sous le rideau et s'informa :

— Un Cosaque ?

— Une fille, répondit Aksinia à la place de Grigori et, remarquant le mécontentement qui passait sur le visage du vieillard et se perdait dans sa barbe, elle ajouta en hâte : Et si jolie, tout à fait Gricha.

Pantéléï Prokofiévitch examina attentivement la petite tête noire qui émergeait d'un tas de chiffons et constata non sans fierté :

— C'est notre sang… Hum… hum… Voyez-vous ça !

— Avec quoi es-tu venu, père ? demanda Grigori.

— Dans le traîneau à timon, avec la jument et le cheval de Pétro.

— Tu aurais dû venir avec un seul cheval, on aurait attelé le mien.

— Ça ne fait rien, il ira comme ça. C'est un bon cheval.

— Tu l'as vu ?

— J'ai jeté un coup d'œil.

Ils parlèrent de différentes choses sans importance, bien qu'ayant tous deux la même préoccupation. Aksinia ne se mêlait pas à la conversation, elle était assise sur le lit, abattue. Ses seins gonflés, durs comme de la pierre, tendaient sa blouse. Elle avait nettement grossi depuis ses couches et acquis une nouvelle contenance, faite de bonheur tranquille.

Ils se couchèrent tard. Aksinia se serrait contre Grigori et mouillait sa chemise de la saumure de ses larmes et du lait qui coulait de ses seins trop pleins.

— Je vais mourir de chagrin… Qu'est-ce que je vais devenir toute seule ?

— Ne t'en fais pas, répondait Grigori de la même voix chuchotante.

— Les nuits sont longues… l'enfant ne dort pas… Je vais me dessécher sans toi… Pense, Gricha : quatre ans !

— Autrefois on servait vingt-cinq ans, à ce qu'on dit.

— Qu'est-ce que ça peut me faire, autrefois ?…

— Là, ça suffit !

— Qu'il aille au diable, ton maudit service qui nous sépare !

— Je viendrai en permission.

— En permission, gémit Aksinia en écho, sanglotant et se mouchant dans la chemise, avant que tu ne reviennes, il aura passé beaucoup d'eau dans le Don…

— Ne geins pas… Tu es comme la pluie en automne : toujours la même chose.

— Je voudrais te voir dans ma peau !

Grigori s’endormit à l’aube. Aksinia alla donner le sein à l’enfant ; accoudée, les yeux fixes, elle regardait les traits obscurcis du visage de Grigori et prenait congé de lui. Elle se souvint de cette nuit dans sa chambre où elle avait essayé de le persuader d’aller au Kouban ; une nuit semblable à celle-ci, mais la cour derrière la fenêtre était blanche, inondée de lune.

Une même nuit, et Grigori semblable et différent. Il y avait un long chemin derrière eux, foulé par les jours.

Grigori se tourna sur le côté et prononça distinctement :

— Dans le village Olchanski… Et il se tut.

Aksinia essaya de dormir, mais ses pensées dispersaient son sommeil comme le vent disperse une meule de foin. Elle pensa jusqu’au jour à cette phrase inachevée, elle en cherchait le sens… Pantéléï Prokofiévitch s’éveilla dès que la lumière eut commencé de mousser sur les carreaux givrés.

— Grigori, lève-toi, il fait jour !

Aksinia se mit à genoux et enfila une jupe ; elle chercha longuement les allumettes, en soupirant.

Pendant le temps qu’ils déjeunaient et faisaient les bagages, le jour se leva tout à fait. La lumière matinale se jouait en reflets bleus. La clôture se détachait nettement, comme sculptée dans la neige, et le toit noir de l’écurie cachait le voile bleu tendre du ciel.

Pantéléï Prokofiévitch était allé atteler. Grigori s’arracha aux baisers frénétiques d’Aksinia et alla faire ses adieux au père Sachka et aux autres.

Aksinia sortit pour l’accompagner, avec l’enfant emmaillotée.

Grigori posa ses lèvres sur le petit front humide de sa fille et alla à son cheval.

— Monte dans le traîneau ! cria le père, et il toucha les chevaux.

— Non, je monte mon cheval.

Il ajustait les sangles avec une lenteur calculée, il monta à cheval et prit en mains les rênes. Aksinia lui touchait les jambes de ses doigts et répétait :

— Gricha, attends… je voulais te dire quelque chose… Et elle plissait le front, faisant effort pour se souvenir, éperdue, tremblante.

— Eh bien, adieu ! Prends garde à la petite… Je m’en vais, mon père est déjà loin…

— Attends, mon chéri !… De la main gauche elle avait saisi l’étrier froid, son

bras droit serrait l’enfant enveloppée dans un pan de son manteau, elle regardait Grigori d’un regard insatiable et n’avait pas de main libre pour essuyer les larmes qui tombaient de ses yeux fixes large ouverts.

Véniamine apparut sur le perron.

— Grigori, le maître t’appelle.

Grigori poussa un juron, leva sa cravache et sortit de la cour au galop. Aksinia courut derrière lui, elle enfonçait dans les tas de neige dont la cour était pleine et levait malaisément ses pieds chaussés de bottes de feutre.

Grigori rattrapa son père en haut de la colline. Il fit effort sur lui-même et regarda derrière lui. Aksinia était à la porte, serrait l’enfant contre sa poitrine, le vent faisait battre et tournoyer sur ses épaules les bouts de son châle rouge.

Grigori avait rejoint le traîneau. Ils allaient au pas. Pantéléï Prokofiévitch tourna le dos aux chevaux et demanda :

— Alors, tu ne penses plus vivre avec ta femme ?

— Vieille histoire… on en a déjà parlé.

— Donc, tu n’y penses plus.

— C’est ça.

— Tu n’as pas entendu dire qu’elle avait essayé de se suicider ?

— Si.

— Qui est-ce qui te l’a dit ?

— En conduisant le maître à la stanitsa, j’ai rencontré des gens du village.

— Et Dieu ?

— Qu’est-ce que tu veux, père, c’est comme ça… Ce qui tombe du chariot est perdu.

— Ne me raconte pas d’histoires ! Je dis ça pour bien faire, répliqua vivement Pantéléï Prokofiévitch, fâché.

— J’ai un enfant ; pourquoi parler de ça ? On ne nous raccommodera plus maintenant.

— Attention… Tu n’élèves pas l’enfant d’un autre ?

Grigori pâlit. Son père avait touché une blessure pas encore cicatrisée. Depuis la naissance de l’enfant, il portait douloureusement en lui un soupçon qu’il cachait à Aksinia, qu’il se cachait à lui-même. Souvent, la nuit, quand Aksinia

dormait, il s’approchait du berceau et regardait, cherchait quelque chose de lui dans le visage brun rose de l’enfant et s’en retournait aussi incertain qu’avant. Stépane était châtain foncé, presque noir, lui aussi : comment savoir d’où vient ce sang que le cœur pousse dans ce réseau de veines bleuâtres, sous la peau transparente de l’enfant ? Parfois, il lui semblait que la petite fille lui ressemblait à lui, d’autres fois, elle lui rappelait terriblement Stépane. Il n’éprouvait rien pour elle, si ce n’est de l’hostilité pour les moments qu’il avait vécus le jour où il avait ramené des champs Aksinia dans les douleurs. Une fois – Aksinia avait du travail à la cuisine –, il avait tiré la petite fille de son berceau et, en changeant le lange trempé, il s’était senti traversé par une émotion aiguë. Il s’était penché comme un voleur et avait pris dans ses dents un petit orteil rouge éclaté.

Le père avait piqué dans le vif sans pitié et Grigori, les mains croisées sur le pommeau de sa selle, répondit sourdement :

— Qui que soit le père, je n’abandonnerai pas l’enfant.

Pantéléï Prokofiévitch sans se retourner fit claquer son fouet au-dessus des chevaux.

— Natalia est estropiée depuis ce jour-là… Elle porte la tête de côté, comme si elle avait eu la paralysie. Elle s’est coupé un tendon important, c’est pour ça que sa tête penche.

Il se tut. Les patins crissaient, découpant la neige ; le cheval de Grigori faisait claquer ses sabots en s’entretaillant.

— Et comment va-t-elle ? Hein ? demanda Grigori, tout occupé à arracher un bouton de bardane trempé de sueur de la crinière de son cheval.

— Elle est remise, ça va. Elle est restée couchée sept mois. A la Pentecôte elle était très mal… Le pope Pankrati lui a donné l’extrême-onction… Mais elle s’en est tirée. Elle a commencé à se lever, à se lever et puis elle a marché. Elle voulait se rentrer la faux dans le cœur, mais sa main a tremblé, elle a passé à côté, sans ça c’était fini…

— Allez ! En bas de la pente ! Grigori fit claquer sa cravache et partit au trot, debout sur ses étriers, dépassant son père et éclaboussant le traîneau de miettes de neige soulevées par les sabots de son cheval.

— Nous allons prendre Natalia chez nous ! cria Pantéléï Prokofiévitch en essayant de le rattraper. Elle ne veut plus vivre dans sa famille. L’autre jour je l’ai vue, je lui ai demandé de venir chez nous.

Grigori ne répondit pas. Ils ne se dirent plus rien avant le premier village et

Pantéléï Prokofiévitch ne ramena plus la conversation là-dessus.

Ils firent près de soixante-dix verstes le premier jour. Le lendemain, quand ils arrivèrent au village de Mankovo, les maisons étaient déjà éclairées.

— Ceux de Viochenskaïa sont dans quel quartier ? demanda Pantéléï Prokofiévitch au premier Cosaque rencontré.

— Suis la grande rue.

Dans la maison où ils étaient descendus, il y avait cinq recrues accompagnées de leurs pères.

— Vous êtes de quels villages ? s'enquit Pantéléï Prokofiévitch en conduisant les chevaux sous l'auvent du hangar.

— On est du Tchir ! répondirent des voix profondes dans l'obscurité.

— Mais de quel village ?

— Il y en a de Karguine, de Napolov, de Likhovidov, et vous, d'où venez-vous ?

— De Va-t'faire-foutre ! dit Grigori en riant tandis qu'il dessellait son cheval et palpait son dos en sueur à la place de la selle.

Le lendemain matin, l'ataman de la stanitsa Viochenskaïa, Doudarev, conduisit ses gars devant la commission médicale. Grigori y rencontra les garçons de son village qui étaient de sa classe ; Mitka Korchounov, monté sur un grand cheval bai clair, avec une selle neuve et élégante, un riche protège-poitrine et une bride ornée, avait passé au galop, dès le matin, allant au puits ; voyant Grigori debout à la porte de la maison où il avait pris quartier, il avait volé devant lui, sans saluer, maintenant de sa main gauche sa casquette sur l'oreille.

Dans la salle froide de l'administration cantonale, on se déshabillait à tour de rôle. Les secrétaires, l'adjoint au commissaire allaient et venaient, l'aide de camp de l'ataman régional passait en bottes vernies ; son anneau à pierre noire et les globes roses et bombés de ses beaux yeux noirs soulignaient la blancheur de sa peau et de ses aiguillettes. De la pièce voisine, parvenaient le bruit de la conversation des médecins, des bribes d'observations.

— Soixante-neuf.

— Pavel Ivanovitch, donnez-moi le crayon chimique, disait une voix d'ivrogne, près de la porte.

— Volume de poitrine…

— Oui, oui, hérédité très nette…

— Syphilis, inscrivez.

— Pourquoi te caches-tu avec ta main ? Tu n’es pas une gonzesse.

— Comment il est fait, celui-ci.

— … le village est un foyer de cette maladie. Il faut prendre des mesures particulières. J’ai déjà fait un rapport à Son Excellence.

— Pavel Ivanovitch, regardez ce sujet. Vous voyez comme il est fait ?

— M-oui-i…

Grigori se déshabillait à côté d’un grand gars roux du village de Tchoukarinski. Un secrétaire portant une blouse plissée dans le dos parut à la porte et appela distinctement :

— Panfilov Sévastian, Mélékhov Grigori.

— Vite ! chuchota craintivement le voisin de Grigori ; il rougit et ôta ses bas.

Grigori entra, il avait la chair de poule dans le dos. Son corps bronzé avait pris la teinte du vieux chêne. La vue de ses jambes, couvertes d’une épaisse toison noire, le gênait. Dans un coin, sur une balance, il y avait un garçon anguleux, tout nu. Un homme qui avait l’air d’un infirmier poussa les poids et cria :

— Quatre, dix. Descends.

La procédure humiliante de l’examen troublait Grigori. Un docteur aux cheveux gris, vêtu de blanc, l’ausculta avec un cornet, un autre, plus jeune, retournait ses paupières et regardait sa langue, un troisième, à lunettes d’écaillé, tournait derrière lui en se frottant les mains, les manches retroussées aux coudes.

— A la balance.

Grigori monta sur la plate-forme cannelée et froide.

— Cinq, six et demie, annonça l’homme de la balance en faisant claquer le levier.

— Il n’est pas particulièrement grand, que diable, grommela le docteur à cheveux gris en faisant tourner Grigori par le bras.

— É-ton-nant ! bégaya l’autre, le jeune, en avalant de travers.

— Combien ? demanda avec surprise un de ceux qui étaient assis à la table.

— Cinq pouds, six livres et demie, répondit le vieux docteur, les sourcils

toujours relevés.

— Pour la Garde ? demanda le commissaire militaire régional penchant vers son voisin sa tête noire à cheveux lissés.

— Une gueule de bandit… Très sauvage.

— Écoute, tourne-toi ! Qu'est-ce que tu as dans le dos ? cria un officier à épaulettes de colonel qui tambourinait impatiemment sur la table.

Le vieux docteur marmonna quelque chose d'incompréhensible et Grigori tournant le dos à la table répondit, contenant avec peine les frissons qui lui couraient sur tout le corps :

— J'ai pris froid au printemps. C'est des furoncles.

A la fin de la visite, les fonctionnaires décidèrent, après s'être consultés derrière la table :

— Pour l'armée.

— 12e régiment, Mélékhov. Tu entends ?

On le laissa partir. En se dirigeant vers la porte, il entendit un chuchotement grincheux :

— Im-pos-sible. Imaginez-vous que l'Empereur aperçoive une gueule pareille, qu'est-ce qui se passerait ? Rien que ses yeux…

— Un sang-mêlé ! De l'Orient sûrement.

— Et puis son corps n'est pas net, il a des furoncles.

Les garçons de son village, qui attendaient leur tour, entourèrent Grigori.

— Alors, Grichka ?

— Où vas-tu ?

— A la Garde, hein ?

— Combien tu pèses sur la balance ?

Grigori enfilait une jambe de son pantalon en sautant sur un pied, il répondit entre ses dents :

— Fichez-moi la paix, qu'est-ce que ça peut vous faire ? Où je vais ? Au 12e régiment.

Le secrétaire passa la tête :

— Korchounov Dmitri, Karguine Ivan.

Grigori se hâta de descendre du perron, boutonnant sa pelisse en marchant.

Le dégel avait une odeur de vent chaud, la route, par endroits dénudée, fumait. Des poules traversaient la rue en gloussant ; dans les mares couvertes de rides obliques, des oies pataugeaient, leurs pattes étaient roses, rouge orangé dans l'eau, semblables aux feuilles d'automne brûlées par le gel.

Le lendemain commença la visite des chevaux. Des officiers allaient et venaient sur la place ; le vétérinaire et son aide, muni d'un mensurateur, passèrent, capotes flottant au vent. Une longue file de chevaux aux robes variées était rangée contre l'enclos de l'église.

L'ataman de la stanitsa Viochenskaïa, Doudarev, se fraya un chemin en courant de la balance à la petite table installée au milieu de la place, où un secrétaire inscrivait les résultats de l'examen et des mensurations ; le commissaire militaire y passa aussi, expliquant quelque chose à un jeune lieutenant en trépignant de mauvaise humeur.

Grigori, numéro cent huit, mena son cheval à la balance. On mesura toutes les parties du corps de l'animal, on le pesa et à peine était-il descendu de la plate-forme, le vétérinaire, avec la maîtrise de l'habitude, lui saisissait la lèvre supérieure et examinait sa bouche ; il palpa les muscles du poitrail en pressant fort dessus et ses doigts agiles comme des pattes d'araignée descendirent aux jambes.

Il serra les articulations des genoux, tapota les ligaments des tendons, prit les boulets dans ses mains.

Il ausculta et tâta longuement le cheval inquiet et partit, faisant flotter au vent les pans de sa blouse blanche et laissant derrière lui une âcre odeur de phénol.

Le cheval fut refusé. L'espoir du père Sachka ne se réalisait pas, le vétérinaire rusé avait eu assez de « flair » pour trouver le défaut caché.

Grigori, bouleversé, prit conseil de son père et, une demi-heure après, amena sur la balance, en dehors de son tour, le cheval de Pétro. Le médecin l'accepta presque sans l'examiner.

Grigori avait choisi un endroit sec non loin de là, il y étendit une housse sur laquelle il étala son équipement ; Pantéléï Prokofiévitch, derrière lui, gardait le cheval et bavardait avec un autre vieux venu aussi accompagner son fils.

Un général à cheveux blancs, de haute taille, en capote gris clair et bonnet de caracul argenté passa à côté d'eux. Il lançait légèrement la jambe gauche en marchant et balançait sa main serrée dans un gant blanc.

— C’est l’ataman régional, chuchota Pantéléï Prokofiévitch en poussant Grigori dans le dos.

— Un général sans doute ?

— Le général-major Makéïev. Terriblement sévère !

L’ataman régional était suivi par une foule d’officiers venus de leurs régiments ou de leurs batteries. Un capitaine, large d’épaules et de hanches, en uniforme d’artilleur, disait à voix haute à un camarade, un grand bel officier du régiment atamanski de la Garde Impériale :

— … Par exemple ! Un village estonien ! Des gens blonds, presque tous, et puis cette fille : contraste frappant, et il n’y a pas qu’elle ! Nous faisons différentes suppositions et nous apprenons que vingt ans plus tôt… (les officiers passaient devant Grigori et s’éloignaient de l’endroit où il avait déposé son équipement ; sous le vent, il entendit à peine les derniers mots du capitaine d’artillerie couverts par les rires des officiers) le village avait servi de garnison à un escadron de votre régiment atamanski.

Un secrétaire passa en courant, boutonnant sa tunique avec des doigts tremblants barbouillés de crayon chimique, l’adjoint au commissaire régional criait derrière lui, écumant :

— En trois exemplaires, je t’avais dit ! Je vais te foutre dedans !

Grigori observait avec curiosité les visages inconnus des officiers et des fonctionnaires. L’aide de camp qui passait arrêta sur lui des yeux ennuyés et humides et se détourna, rencontrant son regard attentif ; un vieux lieutenant tout agité, mordant sa lèvre supérieure de ses dents jaunes, le suivait, presque au trot, dans l’espoir de le rattraper. Grigori remarqua la petite veine qui palpitait au-dessus du sourcil roux du lieutenant et faisait trembler sa paupière.

Grigori avait à ses pieds sa housse neuve sur laquelle étaient rangés la selle avec un arçon ferré peint en vert, les sacoches de devant et de derrière, une paire de pantalons, un uniforme, deux paires de bottes, du linge, une livre cinquante-quatre *zolotniks*[{32}] de biscuits, une boîte de conserves, du gruau et des provisions dans la quantité réglementaire des cavaliers.

Les sacoches ouvertes laissaient voir un jeu de fers à cheval pour les quatre sabots, des clous de fer à cheval enveloppés dans un chiffon gras, une trousse de couture avec deux aiguilles et du fil, et un essuie-mains.

Grigori examina une dernière fois son équipement, s’accroupit et essuya de sa manche le bout des agrafes de la selle. Venue de l’extrémité de la place, la

commission passait lentement devant les Cosaques en rang à côté de leurs housses.

Les officiers et l'ataman observaient attentivement les équipements, s'accroupissaient en relevant les pans de leurs capotes claires, fouillaient dans les sacoches, examinaient les trousses de couture, soupesaient les sacs de biscuits.

— Regardez, les gars, le grand maigre, dit un garçon à côté de Grigori, désignant du doigt le commissaire militaire, il fouille comme un chien dans un trou de putois.

— Regarde, regarde, la vache !… Il retourne la sacoche.

— Elle ne doit pas être en règle, sans ça il ne ferait pas ça.

— Qu'est-ce qu'il fait ? Il ne compte pas les clous, non ?

— Ah ! le chien !

Les conversations cessaient petit à petit, la commission approchait, il ne resta bientôt que quelques hommes avant Grigori. L'ataman régional avait un gant dans la main gauche et balançait son bras droit sans le plier au coude. Grigori s'était redressé, son père toussotait derrière lui. Le vent charriait au-dessus de la place une odeur de pissat de cheval et de neige fondue. Le soleil regardait tout ça, triste comme s'il avait la gueule de bois.

Les officiers s'arrêtèrent près du Cosaque debout à côté de Grigori et vinrent à Grigori l'un après l'autre.

— Non, prénom ?

— Mélékhov Grigori.

Le commissaire souleva la capote par la martingale, renifla la doublure, compta rapidement les boutonnières ; un autre officier à épaulettes de sous-lieutenant palpa dans ses doigts le drap solide du pantalon ; un troisième, penché de telle façon que le vent retroussait les pans de sa capote sur son dos, fouillait dans les sacoches. Du petit doigt et du pouce, avec précaution, comme si ça brûlait, le commissaire toucha le chiffon qui enveloppait les clous de fers à cheval et les compta, remuant les lèvres.

— Pourquoi vingt-trois clous ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Il tira avec colère un coin du chiffon.

— Mais non, Votre Noblesse, il y en a vingt-quatre.

— Je suis aveugle, alors ?

Grigori souleva avec empressement le coin de chiffon qui couvrait le vingt-quatrième clou, ses doigts rugueux et noirs heurtèrent légèrement les doigts blancs comme du sucre du commissaire. Celui-ci retira sa main comme s'il s'était piqué et l'essuya au bord de sa capote grise ; avec une grimace de dégoût, il enfila son gant.

Grigori avait remarqué cela ; il s'était redressé et souriait méchamment. Leurs regards se croisèrent et le commissaire éleva la voix, le haut de ses joues était rouge.

— Comment me regardes-tu ? Comment me regardes-tu, Cosaque ? La rougeur couvrit de haut en bas ses joues, dont une avait à la pommette une coupure de rasoir séchée. Pourquoi les agrafes de la selle ne sont-elles pas comme il faut ? Qu'est-ce que ça veut dire, ça aussi ? Tu es un Cosaque ou un cul-terreux ?… Où est ton père ?

Pantéléï Prokofiévitch tira le cheval par la bride, fit un pas en avant et claqua les talons en ramenant sa jambe trop courte.

— Tu ne connais pas le règlement ?… Le commissaire se vengeait sur lui, furieux qu'il était depuis le matin d'avoir perdu à la préférence.

L'ataman régional s'approcha et le commissaire se tut. L'ataman poussa de la pointe de sa botte le coussin de la selle, eut un hoquet et passa au suivant. L'officier convoyeur du régiment dans lequel Grigori avait été incorporé fouilla poliment tout, jusqu'au contenu de la trousse de couture et partit le dernier à reculons en allumant une cigarette dans le vent.

Le lendemain, un train de wagons rouges chargés de Cosaques, de chevaux et de fourrage partait de la gare de Tchertkovo pour Liski-Voronèje.

Dans une des voitures, appuyé à un râtelier de planches, il y avait Grigori. Devant la porte écartée du wagon, passait une terre plate inconnue, l'écheveau bleu et tendre d'une forêt défilait au loin.

Les chevaux faisaient craquer le foin, piétinaient, sentant le sol se mouvoir sous eux.

Le wagon sentait l'absinthe des steppes, la sueur de cheval, le dégel printanier ; la bande de la forêt se détachait lointaine sur l'horizon, bleue, rêveuse et inaccessible, comme une étoile pâle dans le soir.

TROISIÈME PARTIE

1

En mars 1914, par une riante journée de dégel, Natalia arriva chez son beau-père. Pantéléï Prokofiévitch réparait la clôture, démolie par un taureau, avec de petites branches duvetées aux reflets bleuâtres. Des gouttes tombaient du toit, de petits glaçons argentés brillaient, l'eau qui avait coulé sur la corniche laissait des traînées noires comme du goudron. Comme un veau câlin, le soleil roux, plus chaud, caressait le coteau couvert de neige fondante, la terre gonflait ; sur les promontoires qui s'enfonçaient en langues de craie dans le Don, une herbe précoce poussait, verte comme de la malachite.

Natalia, changée et amaigrie, s'approcha de son beau-père par-derrière, elle penchait son cou mutilé et tordu.

— Bonjour, père.

— Nataliouchka ? Bonjour, ma chérie, bonjour ! (Pantéléï Prokofiévitch s'agita. La badine qu'il tenait en main lui échappa, plia et se redressa.) Pourquoi est-ce que tu ne te montres pas plus souvent ? Entre donc à la maison, attends, la mère sera bien contente de te voir.

— Je suis venue, père… (Natalia fit un geste vague de la main et se détourna.) Si vous ne me chassez pas, je resterai chez vous…

— Voyons, voyons, ma chérie ! Es-tu une étrangère pour nous ? Grigori justement nous a écrit… Il nous demande de prendre de tes nouvelles, ma fille.

Ils entrèrent dans la maison. Pantéléï Prokofiévitch, clopinant, allait et venait, empressé et joyeux.

Ilinitchna embrassa Natalia en versant des chapelets de larmes et chuchota en se mouchant dans son tablier :

— Tu aurais dû avoir un enfant… Ça l'aurait attaché. Veux-tu des crêpes ?

— Merci, maman. Voilà… je suis venue…

Douniachka, qui était dans la cour, se précipita dans la cuisine, les joues en feu, se jeta sur son élan aux genoux de Natalia et les embrassa.

— Tu n'as pas honte ! Tu nous oubliais !…

— Elle est folle, la jument !… lui cria le père avec une sévérité feinte.

— Ce que tu es grande !… dit Natalia, desserrant l'étreinte de Douniachka, et elle regardait son visage.

Ils se mirent à parler tous à la fois, ils se coupaient les uns les autres, se taisaient, recommençaient. Ilinitchna, la joue appuyée dans le creux de sa main, examinait douloureusement cette Natalia différente de celle d'autrefois.

— Tu es chez nous pour toujours ? s'informa Douniachka, tiraillant les mains de Natalia.

— Qui sait…

— Comment donc ! la femme de notre fils ! mais où voudrais-tu qu'elle aille ? Tu restes ici ! décida Ilinitchna, et elle poussa devant sa bru une terrine pleine de crêpes.

Natalia n'était venue chez ses beaux-parents qu'après de longues hésitations. Son père ne voulait pas la laisser partir, il la grondait et lui faisait honte, essayait de la dissuader, mais depuis sa guérison elle était gênée de regarder ses parents et de se sentir presque comme une étrangère dans cette famille qui avait été la sienne. Sa tentative de suicide l'avait éloignée d'eux. Pantéléï Prokofiévitch l'invitait sans cesse depuis le jour où il avait accompagné Grigori au service. Il avait fermement décidé de la prendre dans sa maison et de la réconcilier avec Grigori.

Natalia resta chez les Mélékhov. Daria ne montrait pas son mécontentement ; Pétro était affable et fraternel, et les rares regards de travers de Daria étaient compensés par le chaud attachement de Douniachka et l'affection paternelle des vieux. Le lendemain même du retour de Natalia chez ses beaux-parents, Pantéléï Prokofiévitch dicta à Douniachka une lettre pour Grigori.

Bonjour, notre cher fils Grigori Pantéléiévitch !

Nous t'envoyons notre plus profond salut et, de tout notre cœur paternel, ensemble avec ta mère Vassilissa Ilinitchna, notre bénédiction paternelle. Ton frère Piotr Pantéléiévitch et son épouse Daria Matvéïevna t'envoient leurs salutations et leurs vœux de bonheur et de bonne santé ; tu reçois aussi les salutations de ta sœur Evdokéïa et de tous à la maison. Nous avons reçu ta lettre du cinq de février et t'en remercions cordialement.

Et si, comme tu l'as écrit, ton cheval s'entretaille, frotte-le avec de la graisse

de porc, tu sais bien, et ne ferre pas ses sabots de derrière si ça ne glisse pas ou s'il n'y a pas, comme on dit, de verglas. Ta femme Natalia Mironovna est chez nous et est heureuse et en bonne santé.

Ta mère t'envoie des cerises sèches et une paire de bas de laine et aussi du lard et différentes douceurs. Nous sommes tous vivants et en bonne santé, mais l'enfant de Daria est mort, ce dont nous t'informons. Dernièrement j'ai couvert le hangar avec Pétro et il te demande de faire attention au cheval et de le soigner. Les vaches ont vêlé ; la vieille jument est pleine, elle a les mamelles gonflées et on voit le poulain sauter dans son ventre. Elle a été couverte par un étalon du haras de la stanitsa, appelé « Donets » et nous attendons ça pour la cinquième semaine du carême. Nous sommes contents que tu fasses ton service et que tes supérieurs soient contents de toi. Sers comme il faut. Ça n'échappera pas au tsar. Et Natalia vit avec nous maintenant, penses-y. Encore un malheur : pendant la semaine d'avant le carême, un loup a égorgé trois brebis. Donc, porte-toi bien et que Dieu te protège. N'oublie pas ta femme, je te l'ordonne. C'est une femme douce et est ta femme légitime. Reste dans le droit chemin et obéis à ton père.

Ton père,
maréchal des
logis-chef

Panteleï
Mélékhov

Le régiment de Grigori était en garnison à quatre verstes de la frontière autrichienne, dans le bourg de Radzivillovo. Grigori écrivait rarement. A la nouvelle de l'installation de Natalia chez son père il avait répondu avec réticence et demandé qu'on la saluât de sa part ; le contenu de ses lettres était évasif et confus. Pantéléï Prokofiévitch les faisait relire plusieurs fois par Douniachka ou Pétro, s'efforçant de découvrir entre les lignes la pensée cachée de Grigori. Avant Pâques, il lui écrivit une lettre où il lui posait carrément la question : vivrait-il avec sa femme à son retour du service ou continuerait-il avec Aksinia ?

Grigori fit attendre sa réponse. Après la Pentecôte, on reçut de lui une courte lettre. Douniachka la lut rapidement, avalant les fins de mots, et Pantéléï Prokofiévitch avait du mal à saisir le sens à travers les innombrables questions et salutations. A la fin, Grigori en venait à Natalia :

… Vous me demandez que je vous écrive si je recommencerai à vivre avec Natalia ou non, mais je vous dirai, père, qu'une tranche de pain coupée ne se recolle pas. Et comment est-ce que je pourrais me remettre avec Natalia, maintenant que j'ai, vous le savez vous-même, un enfant ? Je ne peux rien promettre et ça me gêne de causer de ça. L'autre jour on a attrapé un contrebandier à la frontière et nous avons pu le voir, il dit qu'il y aura bientôt la guerre avec les Autrichiens et que leur tsar serait venu à la frontière pour voir par où il commencerait la guerre et quelles terres il raflerait pour lui. S'il y a la guerre, il se peut que je ne reste pas en vie et ce n'est pas la peine de décider d'avance.

Natalia travaillait chez son beau-père et vivait dans l'espoir inconscient du retour de son mari, c'était cela qui soutenait son courage brisé. Elle n'écrivait rien à Grigori, mais personne dans la famille n'attendait ses lettres avec autant d'angoisse et de souffrance qu'elle.

La vie dans le village suivait son cours habituel, immuable : les hommes qui avaient fini leur temps de service étaient rentrés ; en semaine, le travail gris de tous les jours dévorait imperceptiblement le temps ; le dimanche, les troupeaux familiaux se rendaient à l'église, les hommes étaient en uniforme et pantalons d'apparat, les femmes, étroitement serrées dans des blouses ornées à manches bouffantes et froncées, balayaient la poussière avec le bas froufroutant de leurs jupes multicolores.

Sur la place carrée, les limons se dressaient, cabrés, les chevaux hennissaient, toutes sortes de gens allaient et venaient ; près du hangar des pompiers, des maraîchers bulgares vendaient des légumes étalés sur de longues toiles ; derrière eux, des bandes de gamins se pressaient, écarquillaient les yeux sur les chameaux dételés, qui considéraient avec hauteur la place du marché et la foule bouillonnante de casquettes à bandes rouges, parsemée de fichus de femmes bariolés. Les chameaux ruminaient en bavant, se reposaient de leur travail incessant à la pompe, et le sommeil figeait leurs yeux en un étain verdâtre.

Le soir, les rues résonnaient du frappement des pas, les veillées éclataient en chansons, en danses au son de l'accordéon, et les dernières chansons s'éteignaient très tard, aux confins du village, dans la nuit chaude et sèche.

Natalia n'allait pas aux veillées, mais elle écoutait avec joie les histoires sans malice de Douniachka. Petit à petit, Douniachka était devenue une belle fille,

jolie dans son genre. Elle avait mûri tôt, comme une pomme précoce. Cette année-là, brisant avec son adolescence révolue, elle était entrée dans le cercle de jeunes filles de ses compagnes plus âgées. Douniachka tenait de son père : petite et brune comme lui.

Son quinzième printemps avait passé sans arrondir sa silhouette fine et anguleuse. Il y avait en elle un mélange émouvant et naïf d'enfance et de jeunesse en éclosion : ses petits seins, gros comme le poing, durcissaient et commençaient à tendre nettement sa blouse, ses épaules s'élargissaient ; mais, dans les longues fentes, à peine obliques, de ses yeux, c'étaient toujours les mêmes amandes noires qui étincelaient, timides encore et friponnes, au milieu des globes bleutés. En revenant des veillées, elle racontait à Natalia, en tête à tête, ses secrets innocents.

— Natacha, ma chérie, je voudrais te raconter quelque chose…

— Eh bien, raconte.

— Michka Kochévoï est resté toute la soirée avec moi hier sur les troncs d'arbres près des magasins.

— Pourquoi rougis-tu ?

— Moi, pas du tout !

— Regarde-toi dans la glace, tu es toute en feu.

— Ah ! écoute ! C'est toi qui me fais rougir…

— Raconte, je ne le ferai plus.

De ses mains brunes Douniachka frottait ses joues en feu, pressait ses doigts sur ses tempes, faisait sonner sans cause son rire juvénile.

— Il m'a dit : « Tu es comme une tulipe des steppes… »

— Alors ? Alors ? l'encourageait Natalia, joyeuse de la joie d'une autre, qui lui faisait oublier la sienne, piétinée, révolue.

— Je lui ai dit : « Ne raconte pas de boniments, Michka. » Alors il a juré ses grands dieux qu'il disait la vérité.

Douniachka égrena son rire dans la chambre comme un grelot, secoua la tête ; ses nattes noires bien serrées glissaient comme des lézards sur ses épaules et dans son dos.

— Qu'est-ce qu'il t'a encore raconté ?

— Que je devais lui donner mon mouchoir en souvenir.

— Tu l’as fait ?

— Non. « Je ne te le donnerai pas, je lui ai dit, va le demander à ta bonne amie. » Il est avec la bru d’Eroféï. Son mari est au service, elle court.

— Méfie-toi de lui.

— C’est ce que je fais.

Et Douniachka continua, s’efforçant de réprimer un sourire :

— On rentrait à la maison, à trois filles, après la veillée, voilà le père Mikhéï qui nous court après, il était saoul. « Embrassez-moi, il crie, mes belles, je vous donnerai deux kopecks à chacune. » Il s’est jeté sur nous, mais Niourka lui a donné un coup de badine sur le front. On a eu du mal à se sauver.

L’été se consumait dans la sécheresse. Devant le village, le Don baissait ; à la place du rapide furieux un gué s’était formé et les bœufs passaient sur l’autre rive sans se mouiller le dos. La nuit, une chaleur étouffante, pâteuse, descendait sur le village, le vent saturait l’air de l’odeur épicée des herbes calcinées. Dans les pâturages, les herbes séchées sur pied grillaient et une buée douce flottait comme un voile invisible au-dessus des rives du fleuve. La nuit, les nuages s’épaississaient de l’autre côté du Don, des coups de tonnerre secs éclataient et roulaient, mais la pluie ne tombait pas sur la terre brûlante et l’éclair luisait en vain, cassant le ciel en deux morceaux bleus dentelés.

Toutes les nuits, un hibou huait en haut du clocher. Ses cris perçants et terrifiants retentissaient au-dessus du village et le hibou s’envolait du clocher vers le cimetière piétiné par les veaux et gémissait au-dessus des tombes couvertes d’herbe brunie.

— Il va y avoir un malheur, prophétisaient les anciens, entendant les ululements qui venaient du cimetière.

— C’est la guerre, ça.

— Avant la campagne de Turquie, ça criait comme ça aussi.

— Peut-être encore le choléra ?

— Ça ne présage rien de bon, il vole de l’église vers les morts.

— Saint Nicolas Miséricordieux, notre saint patron…

Martin Choumiline, frère d’Alexéï le manchot, avait guetté deux nuits de suite l’oiseau de malheur sous le mur du cimetière, mais le hibou invisible et mystérieux le survolait sans bruit, se posait sur une croix à l’autre bout du cimetière et lançait ses appels inquiétants au-dessus du village endormi. Martin

jurait grossièrement, tirait dans le ventre noir et flasque d'un nuage qui passait, et s'en allait. Il habitait près de là. Son épouse, une femme peureuse et maladive, féconde comme une lapine – elle avait un enfant par an –, l'accueillait avec des reproches :

— Imbécile, imbécile heureux ! En quoi te gêne-t-il, cet oiseau, hein ? Et si Dieu te punissait ? Je suis au dernier mois ; et si je n'accouchais pas, à cause de toi, démon ?

— Veux-tu te taire ! Tu accoucheras, n'aie crainte. Tu t'emportes comme le cheval du tonnelier. Et pourquoi est-ce qu'il fait peur à tout le monde ici, cet oiseau de malheur ? Il attire le mal. S'il y a la guerre, on me prendra, et regarde-moi tout ce que tu as pondu !

Martin indiquait de la main la couverture, dans un coin, où se mêlaient les cris des souris et les ronflements des enfants couchés côte à côte.

Dans ses conversations avec les autres anciens, sur la place, Pantéléï Prokofiévitch expliquait avec autorité :

— Notre Grigori écrit que le tsar d'Autriche est venu à la frontière et qu'il fait rassembler toute son armée pour marcher sur Moscou et Pétersbourg.

Les anciens se rappelaient les guerres passées et échangeaient leurs pronostics :

— Il n'y aura pas la guerre, ça se voit à la moisson.

— La moisson n'a rien à voir là-dedans.

— C'est les étudiants qui font du grabuge, vous pouvez être sûrs.

— Nous serons les derniers à savoir.

— Comme pour la guerre du Japon.

— As-tu acheté un cheval pour ton fils ?

— Ce n'est pas si pressé…

— C'est de la blague, tout ça.

— Et contre qui on va la faire, la guerre ?

— Contre les Turcs, pour la mer. On n'arrive jamais à partager la mer.

— Qu'est-ce qu'il y a de sorcier là-dedans ? On n'a qu'à faire des lots, comme nous avec les prés, et on distribue.

Les conversations finissaient par des plaisanteries et l'on se dispersait.

Le fauchage des prés saisonniers de la rive basse approchait ; de l'autre côté du Don, l'herbe était défleurie ; contrairement à celle de la steppe, c'est une herbe maladive et sans odeur. Le pays est le même mais l'herbe absorbe des sucs différents ; derrière la colline, dans la steppe, la terre noire est ferme comme du cartilage : un troupeau de chevaux peut y passer sans laisser la trace de ses sabots ; c'est une terre compacte, il y pousse une herbe forte et odorante : les chevaux en ont jusqu'au ventre ; mais, sur les rives et de l'autre côté du Don, un sol humide et friable fait pousser une herbe triste et chétive, que les bêtes dédaignent, certaines années.

Partout on battait les faux, on rabotait les râteaux, les femmes préparaient le kvas pour désaltérer les faucheurs, quand un événement se produisit qui mit le village sens dessus dessous ; un jour, le commissaire de la police rurale arriva avec un juge d'instruction et un petit officier aux dents noires portant un uniforme qu'on n'avait jamais vu ; ils firent venir l'ataman, réunirent des témoins et se dirigèrent tout droit vers la maison de Loukechka la bigle.

Le juge d'instruction tenait à la main sa casquette de toile à cocarde. Ils marchaient le long des clôtures du côté gauche de la rue, il y avait des taches de soleil dans le sentier et le juge posait dessus ses bottines poussiéreuses, en interrogeant l'ataman, qui courait devant comme un coq :

— Stockman est chez lui ?

— Oui, Votre Noblesse.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il a son atelier… il rabote.

— Tu n'as rien remarqué ?

— Non, rien du tout.

En marchant, le commissaire écrasait un bouton qui lui était poussé entre les sourcils ; il étouffait, il cuisait dans son uniforme de drap. Le petit officier aux dents noires se curait la bouche avec un brin de paille et plissait ses pattes-d'oie rouges et flasques.

— Qui est-ce qui le fréquente ? continuait le juge d'instruction, écartant de la main l'ataman, qui marchait devant lui.

— Il y en a plusieurs qui le fréquentent, Monsieur le juge. Quelquefois ils jouent aux cartes.

— Mais qui ?

— Ils sont du moulin, presque tous, des ouvriers.

— Mais qui, exactement ?

— Le mécanicien, le peseur, le bluteur Davydka et certains de nos Cosaques vont souvent chez lui.

Le juge d'instruction s'arrêta pour attendre l'officier, qui était resté en arrière, et s'épongea le front avec sa casquette. Il dit quelque chose à l'officier en lui tortillant un bouton de son uniforme et appela du doigt l'ataman. Celui-ci accourut sur la pointe des pieds, retenant son souffle. Les veines entrecroisées de son cou étaient gonflées et battantes.

— Prends deux territoriaux et va arrêter ces gens-là. Amène-les à l'administration du village, nous te rejoignons tout de suite. Compris ?

L'ataman se mit au garde-à-vous, cambrant si fort le buste que sa plus grosse veine devint comme une corde bleue au-dessus du col montant de son uniforme, grogna quelque chose et partit.

Stockman était assis de dos à sa fenêtre, en chemise légère ouverte au col, et découpait à la scie à main un dessin en courbes sur une feuille de placage.

— Donnez-vous la peine de vous lever. Vous êtes arrêté.

— De quoi s'agit-il ?

— Vous occupez deux chambres ?

— Oui.

— Nous allons faire une perquisition chez vous.

L'officier entra, accrochant ses éperons au paillasson du seuil, se dirigea vers une petite table et prit, en clignant les yeux, le premier livre qui lui tomba sous la main.

— Donnez-moi la clef de ce coffre.

— De quoi m'accuse-t-on, Monsieur le juge d'instruction ?

— Nous aurons le temps d'en parler. Témoin, venez ici !

La femme de Stockman apparut au seuil de l'autre pièce, laissant la porte entrouverte. Le juge d'instruction entra, suivi de son secrétaire.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda doucement l'officier, gardant à l'écart un livre à couverture jaune.

Stockman haussa les épaules :

— Un livre.

— Garde tes mots d’esprit pour une meilleure occasion. Je te demande de répondre à mes questions sur un autre ton.

Stockman s’adossa au poêle, réprimant un sourire ambigu. Le commissaire regarda le livre par-dessus l’épaule de l’officier et porta ses yeux sur Stockman.

— Vous étudiez ?

— Ça m’intéresse, répondit Stockman sèchement, et il divisa sa barbe noire en deux parties égales avec un petit peigne.

— Ah oui…

L’officier feuilleta le livre et le jeta sur la table ; il en regarda rapidement un second, le mit de côté et, lisant le titre d’un troisième, se tourna vers Stockman.

— Où caches-tu encore ce genre de littérature ?

Stockman plissa l’œil gauche, comme pour viser.

— Tout ce que j’ai est ici.

— Tu mens ! lança l’officier, brandissant le livre.

— J’exige…

— Cherchez !

Le commissaire, maintenant son sabre de la main, s’approcha du coffre où un territorial au visage grêlé, visiblement affolé par ce qui se passait, fouillait dans le linge et les vêtements.

— J’exige qu’on soit correct avec moi, acheva Stockman, et son œil cligné visait l’officier entre les sourcils.

— Taisez-vous un peu, mon ami.

Tout ce qui pouvait être fouillé fut fouillé dans la moitié de maison occupée par Stockman et sa femme. On perquisitionna aussi dans l’atelier. Le commissaire, qui avait pris la chose à cœur, frappa même les murs de son doigt plié.

Stockman fut emmené à l’administration. Il marchait devant le territorial, au milieu de la rue, il avait une main posée sous le revers de sa veste usée et agitait l’autre comme pour faire tomber de la boue collée à ses doigts ; les autres marchaient le long des clôtures dans le sentier émaillé de taches de soleil, de nouveau le juge d’instruction posait dessus ses bottines verdies par l’arroche,

mais il ne tenait plus sa casquette à la main, il l'avait enfoncée solidement sur ses oreilles pâles.

Stockman fut interrogé le dernier. Ceux qui avaient déjà subi l'interrogatoire se serraient les uns contre les autres dans l'antichambre, sous la garde d'un territorial. Il y avait là Ivan Alexéiévitch, qui n'avait pas eu le temps de laver ses mains souillées de mazout, Davydka, qui avait un sourire gêné, Valet, avec une veste jetée sur ses épaules, et Michka Kochévoï.

Le juge d'instruction, fouillant dans un dossier rose, demanda à Stockman debout à l'autre bout de la table :

— Pourquoi m'avez-vous caché, quand je vous ai interrogé à propos de la rixe du moulin, que vous êtes membre du Parti Ouvrier Social-Démocrate de Russie ?

Stockman regardait sans répondre par-dessus la tête du juge.

— C'est un fait établi. Vous supporterez les conséquences de votre activité, lança le juge, irrité par le silence de Stockman.

— Je vous prie de commencer l'interrogatoire, laissa tomber Stockman avec ennui, et, louchant vers un tabouret libre, il demanda la permission de s'asseoir.

Le juge d'instruction ne répondit pas ; tout en feuilletant des papiers, il jeta un regard en dessous sur Stockman qui s'asseyait tranquillement.

— Quand êtes-vous arrivé ici ?

— L'année dernière.

— Envoyé par votre organisation ?

— Envoyé par personne.

— Depuis quand êtes-vous membre de votre parti ?

— De quoi est-il question ?

— Je vous demande (le juge souligna le « je ») depuis combien de temps vous êtes membre du P. O. S. D. R.

— Je pense que…

— Je ne m'intéresse absolument pas à ce que vous pensez. Répondez à ma question. Nier serait inutile, même nuisible. (Le juge tira un papier du dossier et l'appliqua sur la table avec son index.) Voici un rapport de Rostov établissant votre appartenance audit parti.

Stockman parcourut, les yeux plissés, la feuille de papier blanc, y arrêta une minute son regard et répondit fermement, en caressant ses genoux de ses mains :

— Depuis 1907.

— Bien. Vous niez que vous ayez été envoyé ici par votre parti ?

— Oui.

— Dans ce cas, pourquoi êtes-vous venu ici ?

— Le pays manquait de serruriers.

— Pourquoi avez-vous choisi ce district-ci précisément ?

— Justement pour cette raison.

— Avez-vous ou avez-vous eu, depuis que vous êtes ici, des relations avec votre organisation ?

— Non.

— Savent-ils que vous êtes ici ?

— Sûrement.

Le juge d'instruction, gonflant les lèvres, taillait son crayon avec un canif incrusté de nacre ; il ne regardait pas Stockman.

— Correspondez-vous avec quelqu'un des vôtres ?

— Non.

— Et cette lettre que nous avons trouvée lors de la perquisition ?

— C'est la lettre d'un camarade qui n'a sans doute rien à voir avec aucune organisation révolutionnaire.

— Avez-vous reçu des directives de Rostov ?

— Non.

— Dans quel but les ouvriers du moulin se réunissaient-ils chez vous ?

Stockman haussa les épaules comme s'il était étonné par l'absurdité de la question.

— On se réunissait les soirs d'hiver, simplement… On passait le temps, simplement. On jouait aux cartes…

— On lisait des livres interdits par la loi, ajouta le juge.

— Non. Ils sont tous à peu près illettrés.

— Pourtant le mécanicien du moulin et tous les autres ne nient pas ce fait.

— Ce n’est pas vrai.

— Il me semble que vous n’avez pas la plus élémentaire notion… (A ce moment Stockman sourit, le juge perdit le fil de son discours et acheva dans une rage contenue :) C’est bien simple, vous n’avez aucun bon sens. Vous vous obstinez à nier contre votre propre intérêt. Il est tout à fait évident que vous avez été envoyé ici par votre parti pour mener une action corruptrice parmi les Cosaques, pour les arracher des mains du gouvernement. Je ne comprends pas. Pourquoi ne montrez-vous pas votre jeu ? De toute façon, cela ne peut atténuer votre faute…

— Ce sont vos suppositions à vous. Vous permettez que j’allume une cigarette ? Merci. Ce sont des suppositions, et sans aucun fondement.

— Pardon, avez-vous lu ce petit livre aux ouvriers que vous receviez chez vous ?

Le juge posa sa main sur un petit livre, couvrant le titre. En haut, dans un coin, il y avait un nom, noir sur blanc : Plékhanov.

— Nous lisions des vers, soupira Stockman, et il aspira la fumée, serrant fort dans ses doigts le fume-cigarette en os cerclé de bagues…

Le lendemain, par un pauvre matin gris, une voiture de poste attelée de deux chevaux quittait le village. A l’arrière, la barbe entrée dans le petit col graisseux de son pardessus, somnolent, Stockman. Deux territoriaux armés de sabres le serraient de part et d’autre. L’un d’eux, peau grêlée et cheveux bouclés, étreignait fortement le coude de Stockman dans ses doigts sales et noueux, louchait vers lui avec des yeux blanchâtres, apeurés, maintenant de la main gauche le fourreau pelé de son sabre.

La voiture roulait vite et soulevait la poussière de la rue. Derrière la cour des Mélékhov, une petite femme enveloppée d’un châle, adossée à la clôture de l’aire, attendait.

La voiture passa dans un tourbillon de poussière et la femme, serrant ses mains contre sa poitrine, se précipita derrière elle.

— Ossia !… Ossip Davydovitch ! Oh ! Mais comment ?…

Stockman voulut lui faire un signe de la main, mais le territorial marqué de la petite vérole bondit, lui serra le bras dans ses doigts sales comme dans une tenaille, et cria d’une voix rauque et sauvage :

— Reste tranquille ! ou je te sabre !

Pour la première fois dans sa vie simple, il voyait un homme qui se dressait contre le tsar lui-même.

2

Le long chemin de Mankovi-Kalitvenskaïa au bourg de Radzivillovo était quelque part en arrière, dans un brouillard gris, visqueux. Grigori essayait de se rappeler cette route derrière lui, mais il ne lui revenait que des choses sans suite : bâtiments rouges des gares, cahotage des roues sous le plancher instable des wagons, odeur de crottin et de foin, fils interminables des rails courant sous la locomotive, fumée pénétrant au passage par les portes des wagons, gueule moustachue d'un gendarme sur le quai à Voronèje, ou bien à Kiev…

A la halte où l'on était descendu, il y avait une foule d'officiers et de gens rasés, en blouses grises, qui parlaient une langue étrangère, incompréhensible. On avait mis longtemps à faire sortir les chevaux des wagons, sur des passerelles, l'adjoint à l'officier convoyeur avait fait seller et avait conduit plus de trois cents Cosaques à l'hôpital vétérinaire. Longue séance d'examen des chevaux. Répartition en escadrons. Navette des adjudants et des maréchaux des logis. Le premier escadron prenait les chevaux bai clair, le deuxième les chevaux gris et isabelle, le troisième les bai brun ; Grigori fut affecté au quatrième, qui prenait les alezans et les bai simple ; le cinquième avait les baillets et le sixième les moreaux. Les adjudants distribuèrent les hommes par pelotons et les emmenèrent à leurs escadrons, répartis dans les domaines et les bourgs des environs.

Le brave adjudant Karguine, qui avait les yeux à fleur de tête et portait des galons de rengagé, passant à côté de Grigori, lui demanda :

— Quelle stanitsa ?

— Viochenskaïa.

— La queue coupée[{33}] ?

Grigori entendit le rire contenu des Cosaques des autres stanitsas et avala l'offense en silence.

Le chemin aboutissait à une grande route. Les chevaux du Don, qui n'en avaient jamais vu, y posèrent leurs sabots comme sur une rivière gelée, s'ébrouant, remuant les oreilles, puis ils s'y accommodèrent et firent claquer sec leurs fers neufs. Terre polonaise, terre étrangère, découpée de petits bois

souffreteux. Le jour était chaud, couvert et brumeux, et le soleil – ce n'était pas non plus le même soleil que sur le Don – passait quelque part derrière le rideau de mousseline des nuages épais.

Le domaine de Radzivillovo était à quatre verstes de la halte. A mi-chemin, l'officier convoyeur et son ordonnance dépassèrent au galop les Cosaques. On fut au domaine en une demi-heure.

— Qu'est-ce que c'est que ce *khoutor*[{34}] ? demanda un jeune Cosaque de la stanitsa Mitiakinskaïa, montrant à l'adjudant la cime dénudée des arbres du jardin.

— Ce khoutor ? Oublie les khoutor, poulain de Mitiakinskaïa ! Ce n'est pas la Région de l'Armée du Don, ici.

— Mais alors, qu'est-ce que c'est, mon oncle[{35}] ?

— Je suis ton oncle, moi ? Ça me fait un neveu de plus alors ? C'est la propriété de la princesse Ouroussov, mon petit. Le quartier du quatrième escadron.

Grigori était triste, il caressait le cou de son cheval, appuyait ses pieds dans ses étriers, regardait la maison bien nette, à deux étages, la palissade en bois, l'étrange aspect des dépendances. On longeait le jardin et les arbres nus chuchotaient avec le vent dans la même langue que là-bas, au pays quitté, au pays lointain du Don.

Une vie fastidieuse et abrutissante commença. Dans les premiers temps, les jeunes Cosaques, arrachés à leur travail, s'ennuyèrent, ne trouvant de dérivatif qu'en conversations pendant leurs heures de liberté. L'escadron s'était installé dans les grandes ailes de la propriété, couvertes de tuile ; on dormait sur des lits de camp à côté des fenêtres. Toutes les nuits, le papier collé sur un interstice de la fenêtre, près de Grigori, bourdonnait, détaché du châssis, comme la corne lointaine d'un berger, et Grigori, attentif à son bruit sous les ronflements des dormeurs, se sentait envahi par une angoisse brûlante et lourde comme la pierre. Le bourdonnement léger du papier le poignait quelque part sous le cœur ; à ces moments-là, il sentait une envie démesurée de se lever, d'aller à l'écurie, de seller son cheval et de le faire galoper jusqu'à la maison, laissant derrière lui l'écume mousseuse sur la terre sourde.

A cinq heures du matin, la diane, le pansage. Pendant une petite demi-heure, tandis que les chevaux mangeaient leur avoine, des phrases courtes s'échangeaient.

— Dégueulasse ici, les gars.

— On n’en peut plus.

— Et l’adjudant, le salaud, qui nous force à nettoyer les sabots des chevaux.

— En ce moment, à la maison, on bouffe des crêpes, c’est le carnaval…

— Ah ! je pincerais bien une fille, moi !

— Cette nuit, mon vieux, j’ai rêvé qu’on faisait les foins dans le pré avec mon père, et il y avait du monde partout, comme des pâquerettes derrière les aires, disait le paisible Prokhor Zykov, et ses yeux de veau caressants brillaient. On fauchait, l’herbe se couchait… J’en avais le cœur qui bondissait dans la poitrine…

— En ce moment, ma femme se demande : « Qu’est-ce qu’il fait, mon Mikolouchka ? »

— Oho ! ho ! ho ! Mon pauvre vieux, tu peux être sûr qu’elle est en train de faire la bête à deux dos avec son beau-père.

— Eh dis donc, toi…

— Il n’y a pas une femme au monde qui peut s’empêcher de s’amuser un coup quand son mari n’est pas là.

— De quoi vous vous plaignez ? Une femme, ce n’est pas comme un pot de lait. Quand on rentrera du service, il y en aura encore pour nous.

Le boute-en-train, le rigolo de l’escadron, l’effronté, l’insolent Egor Jarkov se mêlait à la conversation en clignant de l’œil avec un sourire graveleux :

— C’est bien connu : ton père ne va pas laisser sa bru tranquille. C’est un chaud lapin. Ça me rappelle une histoire… (Il roulait les yeux, regardait son auditoire.) Il y avait un vieux comme ça qui courait après sa bru, il ne la laissait pas tranquille, mais le mari le gênait. Vous savez ce qu’il a inventé ? Une nuit, il va dans l’enclos et il ouvre exprès la porte de l’étable, les bêtes sortent dans l’enclos. Alors il dit à son fils : « Dis donc, bon à rien, tu ne pouvais pas fermer la porte ? Regarde : les bêtes sont toutes sorties, va les faire rentrer ! » Il pensait que son fils allait sortir et que lui, pendant ce temps-là, il pourrait s’amuser avec sa bru, mais voilà que le fils a un coup de paresse, il dit tout bas à sa femme : « Vas-y » Elle y va. Lui, il reste couché, il écoute. Le père descend de son lit sur le poêle et rampe à genoux vers le lit. Le fils – ce n’était pas un imbécile – avait pris un rouleau sur le banc et il attendait. Au moment où le vieux arrive au lit et tend la main, il lui flanque un grand coup de rouleau sur le crâne. « Hé ! maudite

bête ! qu'il gueule, as-tu fini de manger la couverture !… » Ils avaient un veau qui couchait dans la maison et qui venait tout le temps mordiller leur couverture. Le fils avait fait comme s'il avait tapé sur le veau, mais c'est le père qu'il avait assommé, et il restait couché, il ne disait rien… Le vieux retourne au poêle, il se recouche, il tâte sa bosse, elle était grosse comme un œuf d'oie. Il attend, il attend et puis il dit : « Ivan ! hé ! Ivan ? – Qu'est-ce qu'il y a père ? – Sur quoi tu as donc tapé ? – Ben sur le veau » Et le vieux qui pleure : « Tu vas faire un foutu patron si tu bats les bêtes comme ça »

— Tu te poses là, toi, pour les conneries.

— Faudrait t'enchaîner, toi le grêlé.

— Qu'est-ce que c'est que ce bazar ? A vos places ! braillait l'adjudant, et les Cosaques rejoignaient leurs chevaux avec des rires et des plaisanteries.

Après le thé du matin, il y avait l'exercice. Les sous-officiers secouaient les habitudes familières.

— Rentre ton ventre, toi, tripes de cochon !

— Alignement à… droite, marche !…

— Peloton, halte !

— En avant, marche !

— Hé ! l'homme du flanc gauche, qu'est-ce que c'est que cette tenue, enfant de putain ?…

Messieurs les officiers restaient à l'écart et fumaient en regardant courir les Cosaques dans la grande cour ; parfois ils mêlaient leurs voix aux ordres des sous-officiers.

En voyant ces officiers gommeux, tirés à quatre épingles dans leurs élégantes capotes gris clair et leurs uniformes bien ajustés, Grigori sentait entre lui et eux un mur invisible, infranchissable : là-bas, c'était une autre vie, élégante, pas une vie de Cosaque, une vie sans saleté, sans poux, sans la peur des adjudants et des coups de poing sur la gueule.

Un incident qui eut lieu le troisième jour de leur installation dans la propriété produisit une pénible impression sur Grigori et sur tous les jeunes Cosaques. Ils étaient au manège. Le cheval rétif et turbulent de Prokhor Zykov, le gars aux yeux tendres comme ceux d'un veau, qui rêvait souvent de sa stanitsa lointaine, lança une ruade au cheval de l'adjudant en passant à côté de lui. Le coup n'était pas fort et n'avait qu'arraché légèrement la peau de la jambe gauche. L'adjudant

lança un coup de cravache à toute volée dans la figure de Prokhor et cria en poussant son cheval sur lui :

— Fais donc attention !… Fais donc attention ! Tu vas voir, fils de chienne ! Tu me feras trois jours…

Le chef d'escadron, qui donnait des ordres au chef de peloton, avait vu cette scène et s'était détourné, tiraillant la dragonne de son sabre, avec un long bâillement d'ennui. Prokhor essuya de la manche de sa capote le filet de sang qui coulait de sa joue gonflée, ses lèvres tremblaient. En alignant son cheval, Grigori regarda les officiers, ils conversaient entre eux comme si rien ne s'était passé. Cinq jours après, à l'abreuvoir, Grigori laissa tomber le seau dans le puits, l'adjudant bondit sur lui comme un vautour et leva la main.

— Ne me touche pas !… lança Grigori d'une voix sourde, regardant l'eau ridée sous le bâti de planches.

— Quoi ? Descends, ordure, va le chercher ! Ou je te mets la gueule en sang !…

— J'y vais, mais ne me touche pas !

Grigori parlait lentement, sans lever la tête.

S'il y avait eu d'autres Cosaques au puits, les choses auraient tourné autrement : l'adjudant aurait certainement battu Grigori ; mais les hommes étaient à la clôture et ne pouvaient entendre la conversation. L'adjudant s'approcha de Grigori en jetant des regards vers eux, il roulait des yeux féroces, fous de colère. Il râlait :

— Qu'est-ce que tu viens de me dire ? Comment parles-tu à un supérieur ?

— Ne te gonfle pas comme ça, Sémion Egorov !

— Tu me menaces ?… Je t'écrase la gueule !…

— Écoute (Grigori leva la tête), si jamais tu me frappes, je te tue. Compris ?

L'adjudant, stupéfait, resta sans trouver de réponse, bavant, la bouche carrée, comme une carpe. Le moment de la riposte était passé. Le visage de Grigori, gris, couleur de chaux, n'augurait rien de bon. L'adjudant, décontenancé, s'éloigna du puits, glissant dans la boue de la rigole qui amenait l'eau aux auges de bois ; à quelque distance, il se retourna et, brandissant son poing comme une masse :

— Je ferai un rapport au chef d'escadron ! Je fais mon rapport au chef d'escadron, tout de suite !

Il ne fit pas de rapport, on n’a jamais su pourquoi, mais il persécuta Grigori pendant quinze jours, il le chicanait pour des vétilles, l’envoyait à la garde en dehors de son tour et évitait de le regarder dans les yeux.

L’ordre monotone et fastidieux des journées était épuisant. Jusqu’au soir, jusqu’à ce que le trompette eût sonné la retraite, on passait son temps à faire l’exercice à pied et à cheval, on rangeait, on nettoyait, on donnait à manger aux chevaux, on se cassait la tête sur l’ineptie du règlement et ce n’est qu’à dix heures, après l’appel et la désignation des hommes de garde, qu’on se réunissait pour la prière ; l’adjudant fixait sur les rangs ses yeux d’étain ronds et entonnait le *Notre Père* d’une voix enrouée.

Le matin tout recommençait et les jours passaient, différents, et semblables comme des jumeaux.

Dans tout le domaine, à part la vieille épouse de l’intendant, il n’y avait qu’une femme, que tout l’escadron regardait, y compris les officiers : la femme de chambre de l’intendant, une jeune et jolie Polonaise, Frania. Elle passait souvent en courant de la maison à la cuisine, où régnait un vieux cuisinier sans sourcils.

Les cinq pelotons de l’escadron suivaient avec des sourires et des clins d’yeux le bruissement de la jupe grise de Frania. Sentant continuellement sur elle les regards des soldats et des officiers, Frania semblait baignée par les flots de désir émanant de ces trois cents paires d’yeux et, faisant onduler ses hanches provocantes, elle trottait de la maison à la cuisine, de la cuisine à la maison, souriant à chaque peloton à tour de rôle, et particulièrement à messieurs les officiers. Tous briguaient ses faveurs, mais seul, à ce qu’on disait, un lieutenant frisé et velu les avait obtenues.

Le printemps n’était pas encore là quand la chose arriva.

Ce jour-là, Grigori était de service à l’écurie. Il restait de préférence à l’endroit où se trouvaient les chevaux des officiers, que le voisinage d’une jument rendait turbulents. C’était la pause du déjeuner. Grigori venait de calmer d’un coup de fouet le cheval à pattes blanches du capitaine et il était allé voir le sien, le Bai. Celui-ci fourrageait dans le foin avec un bruit mouillé, louchait vers son maître de son œil rose, repliant une de ses jambes de derrière, qu’il avait cognée dans un exercice de combat. Tandis qu’il arrangeait le licou, Grigori entendit un piétinement et un cri étouffé dans un coin sombre de l’écurie. Il passa devant les stalles, légèrement étonné par ce bruit inhabituel.

L’épaisse obscurité qui l’assaillit soudain dans le couloir lui colla les yeux. La

porte de l’écurie claqua, une voix appelait en chuchotant :

— Vite, les gars !

Grigori hâta le pas.

— Qui est là ?

Le maréchal des logis Popov, qui avançait vers la porte à tâtons, se heurta à lui.

— C’est toi, Grigori ? murmura-t-il, lui agrippant l’épaule.

— Qu’est-ce qu’il y a, dis donc ?

Le maréchal des logis eut un ricanement coupable, saisit Grigori par la manche.

— Il y a… Attends, où vas-tu ?

Grigori arracha la main du sous-officier et ouvrit la porte. Dans la cour déserte, une poule bigarrée à la queue rognée se promenait de long en large et, ignorant que le cuisinier s’apprêtait à faire d’elle une soupe pour monsieur l’intendant, fouillait au passage dans le fumier et gloussait à la recherche d’un endroit pour pondre un œuf.

La lumière qui avait jailli au visage de Grigori l’avait aveuglé une seconde. Il protégea ses yeux de sa main et se tourna vers le coin sombre de l’écurie, où le bruit avait augmenté. Il tâtait le mur de la main ; un petit rayon de soleil dansotait sur le mur et sur les mangeoires en face de la porte. Grigori plissait les yeux, la lumière lui avait brûlé les prunelles. Il rencontra Jarkov, le farceur, qui remontait son pantalon et boutonnait sa ceinture en secouant la tête.

— Qu’est-ce que tu ?… Qu’est-ce que vous faites ici ?…

— Dépêche-toi ! murmura Jarkov, soufflant à la figure de Grigori l’haleine fétide de sa bouche sale ; vas-y… vas-y, c’est épatant !… Les gars ont attrapé Frania… Ils l’ont allongée…

Jarkov se mit à rire ; repoussé par Grigori, il heurta du dos sourdement le mur de planches et son rire cessa. Grigori courut vers le bruit avec une terreur blême dans ses yeux écarquillés, maintenant accoutumés à l’obscurité. Dans un coin, là où on rangeait les housses, des hommes se pressaient : tout le premier peloton. Grigori se fraya un chemin parmi eux sans rien dire. Frania était étendue à terre, sans mouvement, les jambes impudiquement, horriblement écartées, blanches dans le noir, la tête enveloppée dans une housse, sa jupe déchirée et retroussée au-dessus des seins. Un des Cosaques s’écartait vers le mur avec un sourire de

biais, sans regarder ses camarades, pour laisser la place à un autre. Grigori se précipita vers la porte.

— Mon ad-ju-dan-ant !…

On le rattrapa à la sortie, on le renversa en arrière, on lui ferma la bouche d'une main. Il déchira une vareuse du col à l'ourlet, réussit à donner un coup de pied dans un ventre, mais on l'écrasa, on lui enveloppa comme à Frania la tête dans une housse, on lui lia les bras et les jambes et, sans mot dire, pour qu'il ne pût reconnaître les voix, on le jeta dans une mangeoire vide. Étouffé par la laine puante de la housse, Grigori essayait de crier, donnait des coups de pied dans la cloison. Il entendait des chuchotements dans le coin là-bas, le grincement des portes ouvertes par les Cosaques qui entraient et sortaient. On le délivra au bout d'une vingtaine de minutes. L'adjudant et deux Cosaques d'un autre peloton étaient devant la porte.

— Tu te tairas ! dit l'adjudant, dont les yeux clignaient sans cesse et regardaient de côté.

— Ne fais pas l'idiot, ou on te coupe… les oreilles, sourit Doubok, un Cosaque d'un autre peloton.

Grigori vit deux hommes soulever un paquet gris (c'était Frania, ses jambes qui pendaient inertes faisaient deux angles aigus sous sa jupe), grimper sur une mangeoire et le jeter par une brèche du mur, dont ils avaient déplacé une planche branlante. Derrière le mur, il y avait un jardin. Une lucarne enfumée et sale s'ouvrait au-dessus de chaque stalle. Les soldats grimpèrent sur les cloisons pour voir ce qu'allait faire Frania de l'autre côté du mur ; certains sortaient en hâte de l'écurie. Grigori fut pris, lui aussi, d'une curiosité animale. Il s'accrocha à une traverse, se hissa jusqu'à la fenêtre et regarda en bas. Des dizaines d'yeux regardaient par les lucarnes enfumées la femme gisante contre le mur. Elle était couchée sur le dos, ses jambes s'écartaient et se refermaient comme des ciseaux, ses doigts creusaient la neige fondante. Grigori ne voyait pas son visage, mais il entendait les reniflements contenus des Cosaques penchés aux lucarnes et le craquement doux et agréable du foin.

Elle resta longtemps étendue, puis se releva à quatre pattes. Ses bras tremblaient, pliaient. Grigori voyait tout cela nettement. Chancelante, elle se mit sur ses jambes ; ébouriffée, changée, méconnaissable, elle leva vers les lucarnes un long, long regard.

Et partit, d'une main s'accrochant aux buissons de chèvrefeuille, de l'autre s'appuyant au mur et s'en écartant…

Grigori sauta à terre et se frotta la gorge ; il étouffait.

A la porte, quelqu'un – il ne vit même pas qui – lui dit d'une voix claire et posée :

— Si tu parles, je te promets qu'on te tue. Compris ?

A l'exercice, le chef de peloton remarqua que Grigori avait un bouton de sa capote arraché, il lui demanda :

— Qui est-ce qui a tiré sur ton bouton ? Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle mode ?

Grigori regarda le rond laissé dans l'étoffe par le bouton arraché ; le souvenir de ce qu'il avait vu le traversa et, pour la première fois depuis longtemps, il fut à deux doigts de pleurer.

3

Un soleil torride et jaune embrase la steppe. Le blé mûr et pas encore coupé fume d'une poussière jaune. Impossible de toucher les parties métalliques de la faucheuse. Impossible de lever la tête. La voûte jaune et bleu du ciel est incandescente. Où finit le blé commence le mélilot couleur de safran.

Tout le village avait émigré dans la steppe. On coupait l'orge. Les chevaux dans les faucheuses étaient épuisés, étouffaient dans l'air suffocant, dans la poussière âcre, dans la chaleur… Les rares vagues de vent venant du Don soulevaient des pans de poussière et voilaient le soleil poignant.

Pétro, qui tirait le blé de la faucheuse, avait bu depuis le matin la moitié du bidon. Il buvait cette eau tiède et écœurante et, une minute après, sa bouche était sèche à nouveau ; sa chemise et son pantalon étaient trempés, son visage dégoulinait de sueur, une sonnerie incessante lui traversait les oreilles, les mots lui restaient dans la gorge comme des boutons de bardane. Daria, la tête enveloppée d'un fichu, la blouse largement échancrée, faisait des gerbes. Une sueur grise perlait entre ses seins brunis. Natalia conduisait les chevaux attelés à la faucheuse. Ses joues brûlées étaient rouges comme des betteraves, ses yeux larmoyaient. Pantéléï Prokofiévitch parcourait les rangs fauchés. Il était trempé. Sa chemise mouillée, qui ne séchait pas, brûlait son corps. Sa barbe, qui lui descendait sur la poitrine, n'avait plus l'air d'une barbe, mais d'une coulée de graisse noire fondue.

— Tu sors du bain, Pantéléï ? lui cria Khristonia de son chariot, en passant à côté de lui.

— On est trempé !

Pantéléï Prokofiévitch fit un geste fatigué et repartit en boitant, essuyant du bas de sa chemise l'humidité de son ventre.

— Pétro ! hé ! arrête ! cria Daria.

— Attends, on finit ce rang-là.

— Laissons passer la chaleur. J'en ai assez.

Natalia arrêta les chevaux, elle haletait comme si elle avait tiré elle-même la

faucheuse. Daria s'approcha d'eux, posant lentement sur le chaume ses pieds noirs, abîmés par les bottes.

— L'étang n'est pas loin, Pétro.

— Hein ! pas loin ? à trois verstes au moins !

— Si on se baignait ?

— Le temps d'aller là-bas à pied… soupira Natalia.

— Et pourquoi y aller à pied ? On dételle les chevaux et on monte dessus.

Pétro regarda craintivement du côté de son père, qui dressait une moyette, et abaissa la main.

— Dételez, les femmes !

Daria détacha les courroies et sauta hardiment sur le dos de la jument. Natalia, crispant dans un sourire ses lèvres gercées, conduisit le cheval à la faucheuse, monta sur le siège et essaya de se percher sur sa monture.

— Donne-moi ton pied, dit Pétro, et il l'aida à s'installer.

Ils partirent. Daria galopait devant, genoux nus, fichu rejeté sur la nuque. Elle montait comme un homme et Pétro ne put s'empêcher de lui crier :

— Hé ! attention ! tu vas t'abîmer !

— N'aie pas peur ! lança Daria.

En traversant le chemin, Pétro regarda sur sa gauche. Au loin, sur le dos gris de la grande route, une petite boule de poussière de forme changeante, venant du village, se déplaçait rapidement.

Pétro plissa les paupières.

— C'est un cavalier.

— Comme il va vite ! Regarde cette poussière ! s'étonna Natalia.

— Qu'est-ce que ça peut être ?… Dachka ! cria Pétro à sa femme, qui galopait devant, attends, qu'on voie qui c'est !

La petite boule grise avait disparu dans un creux, elle en sortit plus grande, de la taille d'une fourmi.

La silhouette du cavalier commençait à se dessiner à travers la poussière. Cinq minutes plus tard, on la voyait déjà plus distinctement. Pétro regardait attentivement, couvrant de sa main sale le bord de son chapeau de paille de travail.

— A galoper comme ça, il n’y en a pas pour longtemps à échauffer un cheval.

Il ôta sa main du bord de son chapeau, il plissait le front, une sorte de trouble avait passé sur son visage et était venu mourir à la jonction de ses sourcils.

Le cavalier était bien visible maintenant. Il allait au grand galop, tenant sa casquette de la main gauche et de la main droite un fanion rouge empoussiéré qui flottait au vent.

Il passa si près de Pétro, qui s’était écarté de la route, que celui-ci entendit le râle sonore du cheval emplissant ses poumons d’air brûlant ; il ouvrait une bouche carrée, grise comme de la pierre et criait :

— Alerte !

Une écume jaunâtre tomba sur la trace laissée par les sabots dans la poussière. Pétro accompagna le cavalier des yeux. Une seule chose lui resta en mémoire : le râle pénible du cheval à demi harassé, puis, quand il l’eut suivi du regard, la croupe humide, brillante comme de l’acier.

Sans se rendre compte encore pour de bon du malheur qui venait d’arriver, Pétro regardait stupidement l’écume trembler dans la poussière, la steppe qui inclinait vers le village en une pente onduleuse. De tous les côtés, par les bandes de chaume jaune, les Cosaques galopaient vers le village. Dans toute la steppe, jusqu’à la falaise jaunissante dans un lointain vaporeux, des cavaliers soulevaient de petits nuages de poussière et, sur la route où ils s’étaient réunis et allaient groupés, une longue queue de poussière grise se traînait vers le village. Tous les hommes mobilisables laissaient là leur travail, dételaient leurs chevaux des faucheuses et partaient. Pétro vit Khristonia dételer de sa charrette son cheval de la Garde et s’en aller au galop, écartant ses longues jambes ; Khristonia se retourna pour le regarder.

— Qu’est-ce qui se passe ? soupira Natalia.

Elle avait reculé vers Pétro, effrayée, et son regard, le regard d’un lièvre traqué, le réveilla.

Il galopa jusqu’au campement, sauta de cheval en marche, enfila son pantalon large, qu’il avait ôté dans la chaleur du travail, salua son père du geste et disparut dans un petit nuage de poussière semblable à ceux qui parsemaient la steppe brûlée, comme des grains de beauté en mouvement.

4

Une foule grise se presse sur la place. Rangées de chevaux, d'équipements cosaques, d'uniformes avec les numéros de tous les régiments sur les pattes d'épaules. Les hommes du régiment atamanski de la Garde Impériale, en casquettes bleues, plus haut d'une tête que ceux de l'armée, vont et viennent, comme les oies de Hollande parmi la volaille plus petite de la basse-cour.

Le cabaret est fermé. Le commissaire militaire est sombre et soucieux. Les femmes, dans les rues, le long des clôtures, sont en habits de fête. Un seul mot dans cette foule méconnaissable : « mobilisation ». Visages échauffés, visages d'ivrognes. L'inquiétude se transmet aux chevaux qui hennissent, se battent et poussent des cris furieux. Une poussière flotte au ras du sol, sur la place. Bouteilles de vodka vides, papiers de bonbons à bon marché.

Pétro conduit par la bride son cheval sellé. Près de l'église, un grand garde très brun boutonne son pantalon bleu en souriant de toutes ses dents blanches ; à côté de lui, comme une caille grise, une petite femme caquette, sa femme ou sa maîtresse.

— Tu t'en souviendras, de cette putain-là ! lui promet-elle.

Elle est saoule, ses cheveux en broussaille sont pleins d'écales de tournesol, le nœud de son châle court est défait. Le Cosaque boucle sa ceinture, plie les jambes, sourit ; un veau d'un an passerait sans le toucher sous la mer de plis de son pantalon.

— Laisse-moi tranquille, Machka.

— Maudit cochon ! Coureur !

— Et puis après ?

— Tu n'as pas honte ?

A côté, un adjudant à la barbe rousse discute avec un artilleur :

— Ça ne sera rien ! On reste ici une journée et puis on s'en retourne.

— Et si c'est la guerre ?

— Penses-tu, mon petit ami ! Quelle est la puissance qui pourrait nous

résister ?

Plus loin, une conversation animée et sans suite ; un Cosaque d'âge mûr, un bel homme, s'emporte :

— Nous, ça ne nous regarde pas. Qu'ils fassent la guerre s'ils veulent, nous n'avons pas fini de rentrer notre blé.

— Quel malheur ! Regarde tout le monde qu'ils ont fait venir, et en ce moment une journée c'est le pain d'une année.

— Les bêtes vont gâter les moyettes.

— Nous, nous avons commencé à couper l'orge.

— C'est il le tsar d'Autriche qui a été tué ?

— Son héritier.

— Ho ! pays ! quel régiment ?

— Hé ! camarade ! tu es devenu riche, enfant de putain !

— Ha ! Stiochka, d'où viens-tu ?

— L'ataman a dit qu'ils nous ont fait venir pour parer à toute éventualité, qu'il a dit.

— Eh bien ! bon courage, les Cosaques !

— S'ils avaient attendu une petite année de plus, j'aurais été dans la deuxième réserve.

— Et toi, grand-père, qu'est-ce que tu fais ici ? Tu n'es pas dégagé du service ?

— Quand on commencera à piler les gens, on pensera aussi aux vieux.

— Ils ont fermé le débit de vodka.

— Eh ! malin ! tu peux en acheter au tonneau chez Marfoutka.

La commission commença l'inspection. Trois hommes amenèrent à l'administration un Cosaque ivre et ensanglanté. Il se renversait en arrière, déchirait sa chemise, roulait ses yeux kalmouks et criait d'une voix éraillée :

— En sang je leur mettrai la gueule, aux paysans. Ils sauront ce que c'est que le Cosaque du Don.

On faisait cercle autour de lui avec des rires d'approbation et de sympathie.

— Faut les esquinter.

— Pourquoi on l’a arrêté ?

— Il a battu un paysan.

— C’est bien fait pour eux.

— On leur en fera voir encore.

— Moi, les gars, j’ai fait la pacification en 1905. C’est là qu’on a rigolé.

— S’il y a la guerre, on nous enverra encore faire la pacification.

— Ça suffit comme ça ! Qu’ils prennent des volontaires ! C’est bon pour la police, pour nous c’est une honte.

Presse et bousculade au comptoir du magasin Mokhov. Ivan Tomiline, qui avait un petit coup dans le nez, avait pris les patrons à partie. Serguéï Platonovitch lui-même l’exhortait au calme, levant les bras au ciel ; son associé, Emélian Konstantinovitch « Tsatsa », disait en reculant vers la porte :

— Ze voudrais bien savoir ce que ça signifie… Ze vous zure, c’est indécent. Petit, cours sez l’ataman.

Tomiline, essuyant ses mains moites à son pantalon, s’approchait, la poitrine en avant, de Serguéï Platonovitch, qui avait perdu son sourire.

— Tu me prends à la gorge avec ta traite, vermine, et maintenant tu as peur ? C’est ça, hein ? Je vais te casser la gueule, tu pourras toujours aller te plaindre. Tu nous as volé nos franchises cosaques. Ah ! vermine ! pis de chienne !

L’ataman du village versait une huile de bonne humeur sur les Cosaques massés autour de lui :

— La guerre ? Non, il n’y aura pas la guerre. Sa Noblesse le commissaire militaire m’a dit que c’était à titre d’expérience. Vous pouvez être tranquilles.

— A la bonne heure ! Dès que je rentre, je vais aux champs.

— C’est qu’on a tout laissé en plan.

— Veux-tu me dire à quoi pense le commandement. J’ai plus de cent déciatines à couper.

— Timochka, va dire à la maison qu’on rentre demain.

— C’est pas une affiche qu’ils lisent là-bas ? Allons voir.

La place resta bruyante jusqu’à une heure tardive.

Quatre jours plus tard, les wagons rouges emmenaient des régiments, des batteries de Cosaques vers la frontière autrichienne.

La guerre…

Dans les fourgons, la morve coulait sur les mangeoires et ça sentait le crottin… Dans les wagons, partout les mêmes conversations, les mêmes chansons, surtout celle-ci :

Il se retourne et se soulève

L'orthodoxe et paisible Don,

Et quand son monarque l'appelle,

Au garde-à-vous il répond.

Dans les gares, des regards de curiosité respectueuse caressent les bandes des pantalons cosaques et les visages pas encore lavés du hâle épais du travail.

La guerre !…

Les journaux qui hurlent à s'étrangler…

Dans les gares, les femmes agitent des mouchoirs, lancent des cigarettes et des friandises.

Un peu avant Voronèje, un vieux cheminot ivre jeta un coup d'œil dans le wagon où mijotaient Pétro Mélékhov et trente autres Cosaques, et dit en reniflant de son petit nez :

— Vous partez ?

— Viens avec nous, grand-père, répondit l'un d'eux pour tous les autres.

— Ah ! la belle viande !

Et le vieux hocha la tête longuement, d'un air de reproche.

5

Dans les derniers jours de juin, le régiment était parti en manœuvres. Sur l’ordre de l’état-major de la division, il avait gagné en formation de marche la ville de Rovno. Deux divisions d’infanterie et quelques unités de cavalerie s’étaient déployées dans les environs. Le quatrième escadron avait pris quartier dans le village de Vladislavka.

Quinze jours plus tard, alors que l’escadron, fatigué par les longues manœuvres, s’était installé dans le bourg de Zaborone, le capitaine en second Polkovnikov, commandant l’escadron, arriva au galop de l’état-major du régiment. Grigori, qui se reposait sous la tente avec d’autres hommes de son peloton, vit le capitaine en second passer sur un cheval écumant dans le corridor étroit de la rue.

Les soldats avaient bougé dans la cour.

— On ne va pas repartir, non ? émit Prokhor Zykov, et il écouta attentivement.

Le maréchal des logis de peloton piqua son aiguille dans la doublure de sa casquette. (Il était en train de raccommoder son pantalon.)

— On va repartir, c’est sûr.

— Ils ne nous laissent même pas respirer, les salauds.

— L’adjudant a dit qu’on attendait le général commandant la brigade.

« Ta-ta-ta-ti-ti-ta-ti-ta !… » Le trompette sonnait l’alarme.

Les hommes se levèrent d’un bond.

— Où est passée ma blague à tabac ? s’agitait Prokhor.

— Sellez les chevaux !

— Fous-nous la paix avec ta blague ! cria Grigori en courant.

L’adjudant s’était précipité dans la cour. Maintenant son sabre de la main, il avait trotté vers les chevaux, qui furent sellés dans le temps réglementaire. Grigori arrachait les piquets de la tente ; le maréchal des logis lui chuchota :

— La guerre, mon gars.

— Tu rigoles ?

— Je te le jure, c’est l’adjudant qui me l’a dit.

Les tentes démontées, l’escadron se forma dans la rue.

Le chef d’escadron caracolait devant sa troupe sur son cheval échauffé. Sa voix de stentor s’éleva au-dessus des rangs.

— Par pelotons, en colonnes !…

Les fers des chevaux claquèrent. L’escadron sortit du bourg au trot sur la grande route. Cependant, partis du village de Koustène, le premier et le cinquième escadron se dirigeaient à une allure variable vers la halte du chemin de fer.

Le lendemain, le régiment descendit à la station de Verby, à trente-cinq verstes de la frontière. Derrière les bouleaux de la gare, l’aube commençait. La matinée promettait d’être belle. La locomotive grondait sur la voie. Les rails brillaient, laqués par la rosée. Les chevaux s’ébrouant sortaient des wagons. Des voix se répondaient derrière la pompe ; une basse donnait des commandements.

Les Cosaques du quatrième escadron menaient leurs chevaux par la bride derrière le passage à niveau. Des voix grasses flottaient dans la pénombre friable bleutée. Les visages étaient bleus et indistincts, les silhouettes des chevaux se dissolvaient dans l’obscurité.

— Quel escadron ?

— Et toi, qu’est-ce que tu viens foutre ici ?

— Je vais te faire voir, canaille ! C’est comme ça que tu parles à un officier ?

— Pardon, Votre Noblesse, je ne vous avais pas vu.

— Allez, va.

— Qu’est-ce que tu fais là à traîner ? Voilà la locomotive, grouille !

— Adjudant, où est le troisième peloton ?

— Es-cadron ! Tenez-vous droits !

Mais dans la colonne, à mi-voix :

— « Tenez-vous droits », il en a de bonnes, ça fait deux nuits qu’on ne dort pas.

— Siomka, laisse-moi tirer une bouffée, je n’ai pas fumé depuis hier au soir.

— Tire ton cheval !…

— Il a rongé sa longe, la sale bête.

— Et le mien s’est déferré devant.

Un escadron, qui avait dévié de sa route, vint barrer le chemin au quatrième.

Sur la blancheur bleuâtre du ciel, les silhouettes des cavaliers se détachent nettement, comme dessinées à l’encre de Chine. Ils vont par rangs de quatre. Les lances se balancent, semblables à des tiges dépouillées de tournesols. De temps à autre, un étrier tinte, une selle grince.

— Hé, les gars, où allez-vous comme ça ?

— Chez marraine, pour un baptême.

— Ha ! ha ! ha ! ha !

— Silence ! Qu’est-ce que c’est que ces conversations ?

Prokhor Zykov, la main appuyée sur le pommeau ferré de sa selle, scrutait le visage de Grigori, il lui demanda à mi-voix :

— Tu n’as pas peur, Mélékhov ?

— Et de quoi ?

— Peut-être qu’on va se battre aujourd’hui.

— Eh bien, on ira.

— Moi, j’ai peur, confessa Prokhor, et ses doigts jouaient nerveusement avec ses rênes rendues glissantes par la rosée. Dans le train, je n’ai pas dormi de la nuit. Pas de sommeil, rien à faire.

La tête de l’escadron s’ébranla, le mouvement se transmit au troisième peloton, les chevaux partirent d’un pas mesuré, les lances, fixées aux jambes des cavaliers, ondulaient.

Grigori avait lâché la bride, il somnolait. Il ne savait plus que c’était son cheval qui avançait les jambes d’un mouvement élastique et le balançait sur sa selle, il lui semblait que c’était lui qui marchait, dans un chemin noir et chaud, et que sa démarche était extraordinairement légère et gaie.

La voix de Prokhor passait au-dessus de sa tête, se mêlait au craquement de la selle, au frappement des sabots, sans rompre son rêve insouciant.

Ils suivaient un chemin vicinal. Le silence sonnait, berceur, aux oreilles des Cosaques. Le long du chemin, l’avoine mûre fumait dans la rosée. Les chevaux tendaient la tête vers les épis, arrachaient les rênes des mains de leurs cavaliers.

Une lumière caressante pénétrait sous les paupières de Grigori, gonflées par l'insomnie ; quand il soulevait la tête, il entendait la voix de Prokhor, monotone comme le grincement d'une charrette.

Un roulement épais, venu de loin derrière les champs d'avoine, éveilla Grigori en sursaut.

— Le canon !

Prokhor avait presque crié.

La peur troublait ses yeux de veau. Grigori dressa la tête : devant lui, la capote grise du maréchal des logis de peloton montait et descendait au rythme du cheval ; sur le côté du chemin il y avait un champ d'orge engourdi, avec des coupes encore sur pied, une alouette dansait dans l'air à la hauteur d'un poteau télégraphique. L'escadron s'était réveillé, le grondement sourd du canon l'avait traversé comme un courant électrique. Le capitaine en second Polkovnikov, excité par la canonnade, commanda le trot. Après une croisée de chemins vicinaux, où se trouvait une auberge abandonnée, on commença à rencontrer des charrettes de réfugiés. Un escadron de dragons en grand uniforme dépassa l'escadron cosaque. Le capitaine des dragons, aux favoris châtain clair, monté sur un pur-sang roux, considéra les Cosaques d'un œil ironique et éperonna son cheval. Une batterie d'obusier s'était embourbée dans un creux marécageux. Les conducteurs frappaient leurs chevaux, les servants s'affairaient autour. Un grand artilleur grêlé ramenait de l'auberge une brassée de planches vraisemblablement arrachées à la clôture.

Les Cosaques avaient rattrapé un régiment d'infanterie. Les fantassins aux capotes roulées dans le dos marchaient vite, le soleil se reflétait dans leurs gamelles astiquées et brillait à la pointe des baïonnettes. Un caporal de la dernière compagnie, petit mais dégourdi, lança une motte de terre à Grigori.

— Attrape ! Pour les Autrichiens !

— Pas de bêtises, sauterelle !

De sa cravache, Grigori fendit la motte au vol.

— Cosaques, saluez-les de notre part !

— Allez-y vous-mêmes !

La tête de la colonne reprenait continuellement la même chanson obscène ; un soldat au gros cul, qui avait l'air d'une femme, marchait à reculons à côté de la colonne en claquant ses paumes contre les tiges courtes de ses bottes. Les officiers riaient. L'odeur pénétrante du danger imminent les rapprochait de leurs

hommes, les rendait plus indulgents.

Entre l'auberge et le village de Gorovichtchouk, unités d'infanterie, charrois, batteries, ambulances rampaient comme des chenilles. On sentait l'haleine mortelle des combats tout proches.

Au village de Bérestetchko, le colonel Kalédine, commandant le régiment, rejoignit l'escadron. Un lieutenant-colonel l'accompagnait. Grigori, suivant des yeux la silhouette élégante du colonel, entendit le lieutenant-colonel lui dire avec inquiétude :

— Ce petit village n'est pas indiqué sur la carte d'état-major, Vassili Maximovitch. Nous pouvons nous trouver en mauvaise posture.

Grigori n'entendit pas la réponse du colonel. Un officier d'ordonnance passait au galop pour les rejoindre. Son cheval traînait un peu la patte de derrière gauche. Grigori apprécia machinalement les qualités de la bête.

Les maisonnettes d'un village apparurent dans le lointain au bout d'un champ en pente douce. Le régiment changeait souvent d'allure et les chevaux étaient tout à fait en nage. Grigori palpait de la paume le cou noirci du Bai et regardait autour de lui. Derrière le village, on voyait les sommets des arbres d'un bois dressant leurs pointes vertes vers la voûte bleuissante du ciel. Au-delà du bois, le grondement du canon s'enflait ; il ébranlait maintenant le tympan des cavaliers, faisait dresser l'oreille aux chevaux ; dans les intervalles, on entendait les salves pressées de la fusillade. Les fumées des explosions de shrapnels fondaient au loin derrière le bois, les salves de la fusillade se déplaçaient de plus en plus à droite du bois, tantôt plus faibles tantôt plus fortes.

Grigori percevait vivement chaque bruit, ses nerfs étaient de plus en plus tendus. Prokhor Zykov bougeait sur sa selle et bavardait sans cesse.

— Grigori, la fusillade, c'est comme quand des gamins passent un bâton le long d'une palissade. C'est vrai, hein ?

— Tais-toi bavard.

L'escadron arriva au village. Les cours bouillonnaient de soldats ; remue-ménage dans les maisons que leurs propriétaires s'apprêtaient à quitter. Tous les visages portaient l'empreinte du trouble et du désarroi. En passant devant une ferme, Grigori vit des soldats autour du feu qu'ils avaient allumé sous le toit du hangar, et le propriétaire, un grand Blanc-Russien à cheveux gris, accablé par le malheur subit, passait devant sans y prêter attention. Grigori voyait la famille jeter dans une voiture des oreillers à taies rouges, toutes sortes de hardes, tandis

que l’homme apportait avec précaution une jante cassée, tout à fait inutilisable, qu’il gardait dans sa cave depuis une dizaine d’années peut-être.

Grigori était étonné par la sottise des femmes, qui chargeaient les voitures de pots de fleurs, d’icônes, et laissaient des objets utiles et précieux. Comme une tempête de neige, le duvet d’un couvre-pied crevé exprès tournoyait dans la rue. Ça puait la suie brûlée et la cave moisie. A la sortie du village, un Juif vint au-devant d’eux en courant. La fente de sa bouche fine et comme tracée au sabre était distendue dans un cri :

— Monsieur le Cosaque ! Monsieur le Cosaque ! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !…

Un petit Cosaque à tête ronde allait au trot, brandissant sa cravache, sans faire attention à ses cris.

— Halte ! cria au Cosaque le capitaine en second commandant le deuxième escadron.

Le Cosaque se pencha sur le pommeau de sa selle et disparut dans une rue adjacente.

— Arrête, canaille ! Quel régiment ?

Le Cosaque appliqua sa tête ronde contre le cou du cheval et lança sa monture au grand galop, comme à la course ; arrivé devant une haute clôture, il la fit se cabrer et passa adroitement de l’autre côté.

— Ici, c’est le neuvième régiment, Votre Noblesse. Il ne peut pas être de chez nous, dit un adjudant au capitaine en second.

— Qu’il aille se faire foutre !

Le capitaine en second fronça le sourcil et, s’adressant au Juif accroché à son étrier :

— Qu’est-ce qu’il t’a pris ?

— Monsieur l’officier… *ine* montre, Monsieur l’officier !…

Le Juif tournait son visage, un beau visage, vers les officiers qui arrivaient, et clignait continuellement les yeux.

Le capitaine en second dégagea son étrier et poussa son cheval.

— Les Allemands l’auraient prise de toute façon, dit-il en s’écartant, souriant dans ses moustaches.

Le Juif resta interdit au milieu de la rue. Un spasme agitait son visage.

— Place, Monsieur le Youpin ! cria sévèrement le chef d'escadron, et il brandit sa cravache.

Le quatrième escadron passa devant lui dans le bruit pressé des sabots, le grincement des selles. Les Cosaques lançaient des regards ironiques au Juif déconcerté et se disaient les uns aux autres :

— On ne pourra jamais nous empêcher de barboter quelque chose.

— Tout colle à la main du Cosaque.

— Il n'y a qu'à faire attention.

— Il est adroit celui-là…

— Tu as vu, il a sauté par-dessus la clôture comme un lévrier.

L'adjudant Karguine avait laissé passer l'escadron ; sous les rires qui secouaient les rangs des Cosaques, il abaissa sa lance.

— Sauve-toi ou je te perce !…

Le Juif ouvrit la bouche avec terreur et se mit à courir. L'adjudant le rattrapa et l'atteignit de derrière avec sa cravache. Grigori vit le Juif trébucher et, couvrant son visage de ses mains, se retourner vers l'adjudant. Un fil de sang se déroulait d'entre ses doigts fins.

— Pourquoi ? cria-t-il dans un sanglot.

Souriant de ses yeux de vautour, ronds comme des boutons d'uniforme, luisants comme de l'huile, l'adjudant répondit en s'en allant :

— Pour que tu gardes quelque chose de nous, crétin.

Au-delà du village, dans un bas-fond plein de nénuphars et de laiches, des sapeurs achevaient de construire un grand pont. Non loin de là, une automobile arrêtée ronflait et vibrait. Le chauffeur s'affairait autour d'elle. Un gros général à bajoues, cheveux gris et barbe en pointe, était renversé en arrière sur le siège, presque couché. Le colonel Kalédine, commandant le douzième régiment, et le chef du bataillon du génie étaient debout à côté de lui, la main à la visière. Le général tiraillait la courroie de sa sabretache et criait à l'adresse de l'officier du génie :

— Il vous avait été commandé de terminer les travaux hier. Taisez-vous ! Vous deviez vous préoccuper plus tôt de l'acheminement des matériaux de construction. Taisez-vous ! tonnait le général, bien que l'officier n'ouvrît pas la bouche (il avait seulement les lèvres tremblantes). Et maintenant, comment vais-je passer de l'autre côté ?… Je vous le demande, capitaine : comment vais-je

passer de l’autre côté ?

Un jeune général à moustaches noires, assis à sa gauche, souriant, craquait des allumettes ; il alluma un cigare. Le capitaine du génie se pencha et désigna quelque chose du côté du pont.

L’escadron passa devant l’automobile, descendit dans le bas-fond. Les chevaux s’enfoncèrent jusqu’au-dessus des genoux dans une boue brun-noir, une pluie de copeaux de sapin comme des plumes blanches tombait du pont sur les Cosaques.

A midi on franchit la frontière. Les chevaux sautèrent par-dessus les poteaux rayés renversés. Le grondement de la canonnade venait de droite. Les toits de tuile rouge d’une propriété apparaissaient dans le lointain. Le soleil frappait la terre de rayons verticaux. Une poussière amère et grasse couvrait le tout. Le colonel commandant le régiment donna ordre d’envoyer une patrouille en reconnaissance. Le troisième peloton du quatrième escadron partit avec son chef, le lieutenant Sémionov. Le régiment, formé en escadrons, restait derrière dans un brouillard gris. Le détachement, comptant un peu plus de vingt hommes, partit sur la route ridée d’ornières durcies et dépassa la propriété.

Le lieutenant arrêta sa patrouille trois verstes plus loin pour consulter la carte. Les Cosaques groupèrent leurs chevaux pour fumer un peu. Grigori, qui voulait desserrer les sangles de sa selle, n’eut pas le temps de mettre pied à terre : l’adjudant lui lança un regard étincelant.

— Tu veux mon poing sur la gueule ? A cheval !

Le lieutenant avait allumé une cigarette, il sortit ses jumelles de leur étui et les essuya longuement. Une plaine s’étendait devant eux, brûlée par le soleil de midi. A droite, la bordure crénelée d’une forêt où s’enfonçait le dard effilé de la route. A une verste et demie, on apercevait un petit village ; à côté du village, la berge argileuse escarpée d’une rivière et le cristal frais de l’eau. Le lieutenant regarda longuement dans ses jumelles, explora des yeux les rues mortes et désertes : le village était vide comme un cimetière. Le filet d’eau bleue attirait ses regards.

— Doit-on penser que c’est Koroliovka ? dit le lieutenant montrant le village des yeux.

L’adjudant s’approcha de lui sans répondre. L’expression de son visage disait : « Vous devez le savoir mieux que nous. Ce n’est pas notre affaire. »

— Allons-y, dit le lieutenant sans assurance en rangeant ses jumelles, et avec

la grimace de quelqu'un qui a mal aux dents.

— Nous n'allons pas tomber sur eux, Votre Noblesse ?

— Nous ferons attention. Allons, partons !

Prokhor Zykov s'était rapproché de Grigori. Leurs chevaux allaient côte à côte. On pénétra avec précaution dans une rue déserte. Chaque fenêtre était prometteuse de mort, chaque porte de hangar grande ouverte suscitait, à la regarder, un sentiment de solitude et un frisson de répulsion le long de la colonne vertébrale. Les clôtures et les fossés attiraient les regards comme des aimants. Les Cosaques étaient entrés comme des voleurs – ainsi les loups apparaissent autour des habitations dans les nuits bleues d'hiver –, mais les rues restaient vides. Un silence engourdissant. De la fenêtre ouverte d'une maison retentirent les coups naïfs d'une pendule, le bruit avait éclaté comme une détonation et Grigori vit le lieutenant (qui allait devant) tressaillir et saisir convulsivement l'étui de son revolver.

Il n'y avait pas âme qui vive dans le village. La patrouille passa la petite rivière à gué ; l'eau arrivait au ventre des chevaux ; ils y étaient entrés volontiers et buvaient en marchant, mais leurs cavaliers les pressaient. Grigori regardait avidement l'eau agitée ; elle était proche et inaccessible, irrésistiblement attirante. S'il avait pu, il aurait sauté de selle et se serait couché tout habillé sous le chuchotement paresseux du courant pour abandonner à l'étreinte du froid et des frissons son dos et sa poitrine mouillés de sueur.

Du haut d'une colline, ils aperçurent une ville : des pâtés de maisons, des édifices de briques, des coulées de jardins, les flèches des églises.

Le lieutenant monta sur le sommet de la colline, qui était concave, et reprit ses jumelles.

— Les voilà ! cria-t-il, et il remua les doigts de la main gauche.

L'adjudant et, derrière lui, les soldats un par un montèrent sur le sommet brûlé par le soleil et regardèrent. Dans les rues, des gens allaient et venaient, minuscules, des charrois encombraient les ruelles, des cavaliers passaient rapidement. Les yeux plissés, la main en visière, Grigori distinguait même la couleur grise des uniformes étrangers. A côté de la ville, il voyait les tranchées brunes fraîchement creusées, et les hommes grouillant au-dessus.

— Ce qu'ils sont beaucoup !… dit Prokhov avec surprise.

Les autres se taisaient, tous étreints par le même sentiment. Grigori était attentif au battement précipité de son cœur (un être petit, mais lourd, qui courait

sur place, là, dans la partie gauche de sa poitrine) et constatait que son sentiment à la vue de ces étrangers était tout autre que celui qu'il éprouvait, en manœuvres, devant l'« ennemi ».

Le lieutenant prenait des notes au crayon dans son carnet. L'adjudant fit descendre les hommes du haut de la colline et leur fit mettre pied à terre et remonta vers le lieutenant. Celui-ci appela Grigori du doigt.

— Mélékhov ?

— Présent.

Grigori gravit la pente. Cette marche lui dégourdit les jambes. Le lieutenant lui remit un papier plié en quatre.

— Tu as un meilleur cheval que les autres. Pour le colonel, au galop !

Grigori serra le papier dans sa poche intérieure et rejoignit son cheval en abaissant la mentonnière de sa casquette.

Le lieutenant l'avait regardé partir, il attendit qu'il fût en selle et jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet.

Le régiment approchait de Koroliovka quand Grigori arriva avec son message.

Le colonel Kalédine donna un ordre à son officier d'ordonnance qui galopa vers le premier escadron.

Le quatrième escadron avait traversé Koroliovka et se déployait rapidement, comme en manœuvres, à la lisière du village. Le lieutenant Sémionov arriva de la colline au galop avec ses hommes du troisième peloton.

L'escadron se forma en fer à cheval. Les chevaux secouaient la tête, piqués par les taons, les brides s'entrechoquaient. Le bruit des sabots du premier escadron qui passait devant les dernières fermes du village grondait sourdement dans le calme de midi.

Le capitaine en second Polkovnikov, monté sur un beau cheval caracolant, s'avança devant les rangs : il tendait ses rênes et avait sa main passée dans la dragonne de son sabre. Grigori retenait son souffle et attendait les commandements. Au flanc gauche, il entendait le bruit léger du premier escadron qui se déployait, se préparait.

Le capitaine en second mit sabre au clair, la lame bleue brilla faiblement.

— Es-ca-dron-on-on !

Le sabre se pencha à droite, puis à gauche et s'abaissa en avant, s'arrêta juste au-dessus des oreilles du cheval. « Déploiement à gauche et en avant », traduisit mentalement Grigori.

— Lances en avant, sabres au clair, pour l'attaque, chargez ! reprit le capitaine, et il lança son cheval.

La terre gémit, foulée par la multitude des sabots. Grigori avait à peine eu le temps d'abaisser sa lance (il était au premier rang) que son cheval, entraîné par le torrent des autres chevaux, s'élançait à bride abattue. Devant, le capitaine en second Polkovnikov se détachait vaguement sur le fond gris d'un champ. A une vitesse irrésistible, la bande noire d'un labour venait à leur rencontre. Le premier escadron poussa un hurlement vibrant qui se transmit au quatrième. Les chevaux écrasaient leurs jambes et se détendaient comme des ressorts, rejetant la distance derrière eux. A travers le sifflement strident du vent à ses oreilles, Grigori entendit claquer des coups de feu encore lointains. Une première balle chanta quelque part, très haut ; son sifflement prolongé sillonna le verre dépoli du ciel. Grigori serrait à crier contre sa hanche la hampe brûlante de la lance, sa paume en sueur lui semblait badigeonnée d'un liquide visqueux. Le sifflement des balles qui volaient lui faisait pencher la tête sur le cou moite de sa monture et l'odeur pénétrante de la sueur de cheval frappait ses narines. Comme dans le verre embué d'une jumelle, il voyait la ligne brune des tranchées et les hommes en gris courant vers la ville. Une mitrailleuse déployait sans répit au-dessus des têtes des Cosaques un éventail strident de balles éparpillées qui soulevaient des flocons de poussière ouatée devant et sous les pas des chevaux.

Cette chose au milieu de la cage thoracique de Grigori qui, jusqu'à l'attaque, avait refoulé si activement le sang, était comme engourdie, et Grigori ne sentait plus rien que du bruit dans ses oreilles et une douleur dans les doigts de son pied gauche.

Son esprit châtré par la peur emmêlait dans sa tête une lourde pelote qui se figeait.

Le premier qui tomba de cheval fut le sous-lieutenant Liakhovski. Prokhor arrivait sur lui au galop.

Grigori se retourna et ce qu'il vit s'imprima dans sa mémoire : le cheval de Prokhor, sautant par-dessus le sous-lieutenant étendu à terre, découvrit ses dents et tomba en se tordant le cou. Prokhor tomba aussi, désarçonné par le choc. Taillée au burin, gravée au diamant sur le verre, le souvenir de Grigori garda longtemps l'image des gencives roses du cheval de Prokhor et des lames

découvertes de ses dents, de Prokhor tombé à plat et piétiné par les sabots du Cosaque suivant. Grigori n'entendit pas le cri, mais il comprit, à la vue du visage de Prokhor écrasé contre terre, de sa bouche distendue, de ses yeux de veau exorbités, qu'il avait poussé un cri sauvage et inhumain. D'autres tombèrent. Des hommes tombaient et des chevaux. A travers une pellicule de larmes attirées par le vent, Grigori voyait devant lui l'écume grise des Autrichiens qui se sauvaient de leurs tranchées.

L'escadron, qui avait jailli du village en ordre régulier, s'était dispersé, morcelé, brisé. Les premiers rangs, où était Grigori, arrivèrent sur les tranchées au galop tandis que les autres trottaient quelque part par-derrière.

Un grand Autrichien aux sourcils blancs, qui avait un képi enfoncé sur les yeux, tira à genoux, presque à bout portant, sur Grigori. Le feu brûla la joue de Grigori. Il retint sa bride de toutes ses forces et abaissa sa lance. Le coup fut si fort que la lance, perçant l'Autrichien, qui s'était mis sur ses jambes, pénétra en lui jusqu'au milieu de la hampe. Grigori n'eut pas le temps de la retirer et la laissa tomber sous le poids du corps qui s'affaissait, sentant à travers elle le tremblement et les spasmes de l'Autrichien, qu'il vit, tout cassé en arrière (il n'apercevait que la pointe fine de son menton pas rasé), agripper, griffer la hampe de ses doigts tordus. Grigori desserra sa main engourdie et saisit la poignée de son sabre.

Les Autrichiens fuyaient par les rues du faubourg. Les chevaux des Cosaques se cabraient sur des épaisseurs d'uniformes gris.

Aussitôt après avoir laissé tomber sa lance, Grigori, sans savoir pourquoi, avait fait tourner son cheval. Ses yeux rencontrèrent l'adjudant qui passait au galop, montrant les dents. Il frappa son cheval du plat de son sabre. Le cheval releva la tête et repartit dans la rue.

Le long de la grille de fer d'un jardin, un Autrichien courait, titubant, éperdu, sans fusil, son képi serré dans son poing. Grigori voyait sa nuque plissée, son col trempé. Il le rattrapa. Enivré par la démence qui l'entourait, il leva son sabre. L'Autrichien courait le long de la grille. Grigori n'était pas à sa main pour frapper, mais il se pencha hors de sa selle, tenant son sabre de biais, et le laissa tomber sur la tempe de l'Autrichien. Celui-ci, sans un cri, porta ses mains à sa blessure et se tourna brusquement dos à la grille. Grigori n'avait pas retenu son cheval, il continuait au galop, il revint au trot. Le vissage carré de l'Autrichien, allongé par la peur, devint noir comme de la fonte. Il tenait ses bras le long des coutures de son pantalon, remuait vivement ses lèvres grises. Le sabre lui avait arraché la peau de la tempe ; elle pendait sur sa joue comme un chiffon rouge. Le

sang faisait un ruisseau tortueux sur son uniforme.

Grigori rencontra le regard de l'Autrichien. Deux yeux fixes le regardaient, inondés de terreur mortelle. L'Autrichien pliait lentement les genoux, un râle gargouillait dans sa gorge. Fermant à demi les yeux, Grigori le frappa de son sabre. Le coup fendit le crâne en deux à toute volée. L'Autrichien tomba, les bras écartés, comme s'il glissait ; les deux moitiés de la boîte crânienne heurtèrent le pavé avec un bruit sourd. Le cheval fit un bond, s'ébroua et emporta Grigori au milieu de la rue.

Les coups de feu dans les rues se faisaient plus rares. Un cheval passa à côté de Grigori, avec un Cosaque mort. Un des pieds du Cosaque était resté accroché à un étrier et le cheval traînait le corps brisé, nu, sur les pavés.

Grigori ne voyait que la bande rouge de la culotte et la vareuse verte déchirée, ramenée en boule au-dessus de la tête.

Grigori mit pied à terre. Une nausée de plomb pesait sur le sommet de son crâne. Il secoua la tête. Des Cosaques du troisième escadron, arrivés entre-temps, galopaient à côté de lui. On transportait un blessé sur une capote, on emmenait au trot un groupe de prisonniers autrichiens. Ils couraient, semblables à un troupeau gris, et le bruit de leurs petites bottes ferrées résonnait avec une brutalité triste. Leurs figures se confondaient dans les yeux de Grigori en une tache gélatineuse couleur de glaise. Il lâcha ses rênes et, sans savoir pourquoi, s'approcha du soldat autrichien qu'il avait tué. Il était étendu au même endroit, près de l'arabesque folâtre de la grille, et tendait une main brune et crasseuse, comme pour demander l'aumône. Grigori regarda son visage. Il lui sembla petit, presque enfantin malgré la moustache tombante et la bouche tordue, sévère et (était-ce la souffrance ? était-ce une vie jusque-là malheureuse ?) tourmentée.

— Alors, quoi ! lui cria un officier cosaque inconnu, qui passait au milieu de la rue.

Grigori regarda la cocarde blanche poussiéreuse et s'en alla vers son cheval en trébuchant, d'un pas lourd et hésitant, comme s'il portait sur ses épaules une charge au-dessus de ses forces ; l'horreur et le doute broyaient son âme. Il prit son étrier dans sa main et resta longtemps sans pouvoir soulever sa jambe alourdie.

6

Les réservistes de Tatarski et des villages alentour passèrent leur seconde nuit après leur départ dans le village d'Eïa. Les Cosaques de la partie basse de Tatarski se tenaient à l'écart de ceux de la partie haute. C'est ainsi que Pétro Mélékhov, Anikouchka, Khristonia, Stépane Astakhov, Ivan Tomiline et quelques autres avaient pris quartier dans la même maison. Le propriétaire, un grand vieillard décrépit, vétéran de la guerre de Turquie, engagea la conversation avec eux. Les Cosaques étaient déjà couchés sur leurs couvertures, qu'ils avaient étendues dans la cuisine et la chambre, et fumaient la dernière cigarette avant de s'endormir.

— Alors, on fait la guerre, hein, militaires !

— On fait la guerre, grand-père.

— Cette guerre-ci ne ressemblera sûrement pas à la guerre de Turquie. Avec ces armes qu'il y a maintenant.

— Ça sera pareil. Le même tabac. On a bousillé des gens pendant la guerre de Turquie, on fera la même chose cette fois-ci, grommela Tomiline, irrité sans savoir pourquoi.

— Tu as tort de te fâcher, mon ami. Ce sera une autre guerre.

— C'est certain, approuva Khristonia avec un bâillement, en éteignant sa cigarette avec son ongle.

— Eh bien, on fera la guerre, dit Pétro Mélékhov en bâillant ; il fit le signe de croix sur sa bouche et se couvrit de sa capote.

— J'ai quelque chose à vous demander, mes fils. Je vous le demande bien fort, et retenez ce que je vais vous dire, dit le vieillard.

Pétro rabattit sa capote et écouta.

— Rappelez-vous une chose : si vous voulez rester vivant et revenir entiers du combat mortel, il faut observer la justice des hommes.

— Quelle justice ? demanda Stépane Astakhov, qui était couché dans le fond de la pièce.

Il avait un sourire incrédule. Il s’était mis à sourire depuis le moment où il avait commencé à entendre parler de guerre. La guerre l’attirait et la confusion générale, la douleur des autres calmaient sa propre douleur.

— Quelle justice ? Je vais vous le dire : à la guerre, ne prends pas le bien d’autrui, et d’une ; Dieu vous garde de toucher aux femmes, et de deux ; et il faut connaître certaines prières.

Les Cosaques se retournèrent sur leurs couvertures, ils se mirent à parler tous ensemble.

— On a déjà du mal à garder son bien à soi, alors le bien d’autrui…

— Et comment ne pas toucher aux femmes ? De force je comprends, il ne faut pas, mais quand c’est d’accord ?

— On ne peut pas s’en empêcher.

— C’est vrai, ça.

— Et les prières, qu’est-ce que c’est ?

Le vieillard les cloua d’un regard sévère et répondit à tous en même temps :

— Il ne faut pas toucher aux femmes du tout. Pas du tout. Si on ne se retient pas, on perd la tête, on attrape une blessure, après on le regrette, mais c’est trop tard. Les prières, je vais vous les dire. J’ai fait toute la guerre de Turquie, avec la mort sur les épaules comme une besace, et j’ai gardé la vie grâce à ces prières.

Il alla dans la chambre, fouilla sous les icônes et ramena une feuille de papier froissée, brunie.

— Voilà. Levez-vous et copiez-les. Demain, vous partez avant le chant du coq, hein ?

Le vieillard étala de la paume sur la table la feuille craquante et sortit. Anikouchka se leva le premier. Sur son visage glabre et féminin tremblaient les ombres inégales que projetait la flamme de la bougie, agitée par le vent pénétrant par les interstices de la fenêtre. Tous, sauf Stépane, s’assirent et commencèrent à copier. Anikouchka, qui eut fini avant les autres, plia sa feuille, arrachée à un cahier, et l’attacha au cordon de sa croix. Stépane hochait la tête et se moquait de lui :

— Tu fais un abri pour les poux. Ils ne sont pas à leur aise sur le cordon, tu leur fais une maison en papier. Hein !

— Si tu ne crois pas, mon gars, tais-toi ! l’interrompit sévèrement le vieillard. N’empêche pas les autres de croire et ne te moque pas de la Foi. C’est honteux,

c’est un péché.

Stépane se tut et sourit ; pour faire disparaître la gêne, Anikouchka demanda au vieillard :

— Cette prière-là parle de l’épieu et de la flèche. C’est pourquoi ?

— C’est la prière pour les campagnes. Elle n’a pas été composée de notre temps. Mon défunt grand-père la tenait de son grand-père à lui. Et elle est peut-être encore plus vieille que ça. Dans le temps, on allait à la guerre avec des épieux et des arbalètes.

Ils copièrent les prières et chacun choisit celle qui lui plaisait le mieux.

Prière du fusil

Bénis-moi, Seigneur. Une pierre blanche est sur la montagne et elle est grande comme un cheval. L’eau n’entre pas dans la pierre, de même fais que la flèche et la balle n’entrent pas en moi esclave de Dieu ni en mes compagnons ni en mon cheval. De même que le marteau rebondit sur l’enclume, que la balle rebondisse sur moi ; de même que la meule tourne, que la flèche tourne et ne m’atteigne pas. Le soleil et la lune sont clairs, qu’ils me fortifient esclave de Dieu. Au-delà de la montagne, il y a un château et ce château est fermé et je jetterai les clefs dans la mer sous la pierre Altor blanche et brûlante, invisible au sorcier et à la sorcière, au moine et à la nonne. De la mer océane l’eau ne s’échappe pas et l’on n’en peut compter le sable jaune ; de même, que rien ne puisse me prendre esclave de Dieu. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

Prière du combat

Il y a la mer océane et sur cette mer océane il y a la pierre blanche Altor et sur cette pierre blanche Altor il y a un homme de pierre haut de trois fois neuf coudées. Vêts-moi esclave de Dieu et mes compagnons d’un vêtement de pierre de l’est à l’ouest, de la terre aux cieux, contre le sable aiguisé et l’épée, contre la lance d’acier et l’épieu, contre le javelot trempé et non trempé, contre le couteau, la hache et le canon ; contre les balles de plomb et les autres armes à

feu ; contre toutes les flèches empennées de plumes d'aigle et de cygne et d'oie et de grue et de râle et de corbeau ; contre les attaques des Turcs, contre les Criméens et les Autrichiens, l'ennemi tatar et lituanien, allemand et kalmouk. Saints Pères et vous puissances célestes, protégez-moi esclave de Dieu. Amen.

Prière pour les campagnes

A la très pure Reine des cieux, Sainte Mère de Dieu, et à Notre Seigneur Jésus-Christ. Bénis-moi Seigneur esclave de Dieu qui m'en vais en campagne et mes compagnons qui sont avec moi, enveloppe-nous d'un nuage, entoure-nous de Ton enceinte de pierre, céleste et sainte. Saint Dmitri de Salonique, protège-moi esclave de Dieu et mes compagnons aux quatre points cardinaux ; que les méchantes gens ne tirent pas sur nous, et ne nous piquent pas de leurs épieux, et ne nous percent pas de leurs hallebardes ni ne nous égorgent, et ne nous frappent pas de leurs couperets, et ne nous tranchent pas de leurs haches, et ne nous taillent pas de leurs sabres ni ne nous égorgent, et ne nous égorgent pas de leurs couteaux ni ne nous saignent ; et ni le vieux ni le jeune, ni le brun ni le noir ; et ni l'hérétique ni le magicien ni tout autre sorcier. Tout est maintenant devant moi esclave de Dieu orphelin et condamné. Sur la mer océane dans l'île Bouïane il y a une colonne de fer. Sur cette colonne un homme de fer appuyé sur un bâton de fer et il commande au fer, à l'acier et à l'étain bleu, au plomb et à tous les projectiles : « Va-t'en, fer, à la terre ta mère et détourne-toi de moi esclave de Dieu et de mes compagnons et de mon cheval. Flèche taillée dans le bois, retourne à la forêt et toi, plume, à l'oiseau ton père et toi, colle, au poisson. » Protège-moi esclave de Dieu, par un bouclier d'or, du sabre et de la balle, du canon, du boulet et de l'épieu et du couteau. Mon corps soit plus fort qu'une armure. Amen.

Les Cosaques emportèrent les copies des prières sous leurs chemises de corps. Ils les fixèrent aux cordons de leurs croix, aux médailles bénies que leurs mères leur avaient données, aux sachets contenant les pincées de terre natale, mais la mort meurtrit comme les autres ceux qui portaient des prières.

Leurs cadavres pourrirent dans des champs de Galicie et de Prusse Orientale, dans les Carpates, en Roumanie, partout où flambait l'incendie de la guerre et où les Cosaques laissèrent la trace de leurs sabots.

7

Généralement, les Cosaques des stanitsas du haut Don – Elanskaïa, Viochenskaïa, Migoulinskaïa et Kazanskaïa – étaient incorporés dans les onzième et douxième régiments cosaques de l’armée ou dans le régiment atamanski de la Garde Impériale.

En 1914, une partie des jeunes appelés de la stanitsa Viochenskaïa avaient été versés, on ne sait pourquoi, au troisième Cosaque du Don, le régiment « Ermak Timoféiévitch », par ailleurs composé de Cosaques de la circonscription d’Oust-Medvéditskaïa. Mitka Korchounov était de ceux-là.

Ce régiment était cantonné à Vilno avec plusieurs unités de la troisième division de cavalerie. Au mois de juin, les escadrons quittèrent la ville pour mettre les chevaux au vert.

C’était une journée d’été chaude et couverte. Des troupeaux de nuages se formaient au ciel et couvraient le soleil. Le régiment allait en formation de marche. La musique beuglait. Messieurs les officiers en casquettes de campagne et tuniques légères allaient en groupe. La fumée de leurs cigarettes faisait un nuage bleu au-dessus d’eux.

Des deux côtés du chemin vicinal, des paysans et des femmes en beaux habits fauchaient l’herbe et mettaient la main au-dessus de leurs yeux pour regarder passer la colonne cosaque.

Les chevaux se couvraient de sueur. Une écume jaunâtre s’accumulait entre leurs jambes et le vent léger qui soufflait du sud-ouest ne séchait pas la sueur, augmentait au contraire la chaleur moite.

A la moitié du chemin, non loin d’un petit village, un poulain d’un an vint s’égarer dans le cinquième escadron. Il s’était précipité hors de son enclos à la vue de la masse compacte des chevaux et avait galopé au travers de leur chemin en hennissant. Sa queue, qui n’avait pas perdu le duvet de l’enfance, flottait au vent, la poussière se soulevait en boules grises sous les conques de ses sabots bien découpés et retombait sur l’herbe foulée. Il s’approcha du premier peloton et donna un coup de tête, en jouant, contre l’aine du cheval de l’adjudant. Le cheval releva la croupe mais ne se décida pas à ruer, sans doute pour l’épargner.

L’adjudant brandit sa cravache.

— Va-t’en, idiot !

Les Cosaques éclatèrent de rire, réjouis par l’aspect gentil et familier du poulain. Mais il se produisit une chose imprévue : le poulain se fraya effrontément un passage dans les rangs du peloton et le peloton se disloqua, perdit sa forme jusqu’alors compacte et régulière. Les chevaux, malgré les cris de leurs cavaliers, piétinaient, indécis. Le poulain, pris au milieu d’eux, avançait en biais et essayait de mordre le cheval le plus proche de lui.

Le chef d’escadron arriva au galop.

— Qu’est-ce qui se passe ici ?

A l’endroit où s’était glissé le poulain écervelé, les chevaux faisaient des écarts, s’ébrouaient, les Cosaques en souriant lui donnaient des coups de cravache, le peloton désorganisé bouillonnait, bousculé par les pelotons suivants, et le chef de peloton, furieux, venu de la queue de la colonne, galopait le long de la route.

— Qu’est-ce qui se passe ? gronda le chef d’escadron, et il dirigea son cheval vers le milieu de la mêlée.

— C’est ce poulain…

— Il est entré dans les rangs…

— On n’arrive pas à le chasser, le petit démon…

— Eh bien, vas-y à la cravache ! Pourquoi te gênes-tu ?

Les Cosaques souriaient d’un air coupable et tiraient sur leurs rênes pour retenir les chevaux énervés.

— Adjudant ! Lieutenant ! qu’est-ce que ça veut dire ? Rétablissez l’ordre dans votre peloton ; il ne manquait plus que ça !…

Le chef d’escadron s’éloigna. Son cheval broncha et enfonça ses jambes de derrière dans le fossé du bord de la route. Le chef d’escadron lui donna un coup d’éperon et sauta de l’autre côté du fossé sur un terre-plein où poussaient l’arroche et la camomille. Le groupe des officiers s’était arrêté à quelque distance. Le lieutenant-colonel, la tête en arrière, buvait à la gourde, et sa main était tendrement et paternellement posée sur l’élégant pommeau ferré de sa selle.

L’adjudant sépara le peloton en deux et chassa le poulain sur la route avec des jurons. Le peloton se reforma. Cent cinquante paires d’yeux regardaient l’adjudant, debout sur ses éperons, qui poursuivait le poulain au trot ; celui-ci

s’arrêtait parfois, serrant son flanc souillé de crottin séché contre le cheval réglementaire de l’adjudant, et soudain détalait de nouveau, la queue enroulée ; l’adjudant n’arrivait pas à lui toucher le dos de sa cravache, il tapait toujours dans le bout de la queue, la queue s’abaissait sous les coups de cravache pour flotter à nouveau crânement une seconde après.

Tout l’escadron riait. Les officiers riaient. Un semblant de sourire tordu apparut même sur le visage sombre du capitaine.

Mitka Korchounov était dans le troisième rang du peloton de tête avec Mikhaïl Ivankov, du village de Karguine, stanitsa Viochenskaïa, et Kozma Krioutchkov, d’Oust-Khoperskaïa. Grosse gueule, épaules larges, Ivankov ne disait rien ; Krioutchkov, surnommé « le chameau », voûté au visage un peu grêlé, s’acharnait sur Mitka. Krioutchkov était un « ancien », c’est-à-dire qu’il achevait sa dernière année de service actif et il avait le droit, comme tous les « anciens », selon la loi non écrite du régiment, de persécuter les jeunes, de les brimer et de leur donner des coups de boucles de ceinturon pour la moindre bagatelle. La règle voulait qu’un Cosaque fautif reçût treize boucles s’il était de la classe 1913 et quatorze boucles s’il était de la classe 1914. Les adjudants et les officiers encourageaient cet usage, estimant qu’il inculquait aux Cosaques la notion de respect dû aux supérieurs en grade comme en âge.

Krioutchkov, qui venait d’obtenir son premier galon, était en selle, voûté, les épaules en avant comme un oiseau. Il clignait les yeux vers un nuage gris et demandait à Mitka en imitant la voix affectée du chef d’escadron, le capitaine Popov :

— Hé !… Karchounav, dis-moi, camment appelle-t-an natre chef d’escadran ?

Mitka, qui avait déjà reçu plus d’une fois les boucles pour son esprit d’insubordination et son caractère rebelle, prit une expression respectueuse.

— Capitaine Popov, mon ancien !

— Camment ?

— Capitaine Popov, mon ancien !

— Ce n’est pas ça que je te demande. Dis-moi camment an l’appelle entre nous, entre Casaques.

Ivankov lança un clin d’œil craintif à Mitka et son bec de lièvre se déforma en un sourire. Mitka regarda derrière lui et aperçut le capitaine Popov qui s’approchait.

— Eh bien ! Répands !

— On l’appelle le capitaine Popov, mon ancien.

— Quatarze boucles ! Parle, vermine !

— Je ne sais pas, mon ancien !

— Tu vas voir quand nous arriverons au camp, dit Krioutchkov de sa voix naturelle, je vais te rosser ! Réponds quand on te demande !

— Je ne sais pas.

— Comment, ordure, tu ne sais pas comme on le surnomme ?

Mitka entendait derrière lui le pas furtif du cheval du capitaine et se taisait.

— Eh bien ?

Krioutchkov plissait les yeux méchamment.

Une risée contenue avait éclaté dans les rangs derrière eux. Ne comprenant pas de quoi on riait et prenant ce rire pour lui, Krioutchkov s’emporta :

— Korchounov, attention !… A l’arrivée je te flanque cinquante boucles.

Mitka haussa les épaules et se décida enfin :

— Noir-du-cul.

— Voilà, c’est ça.

— Kriou-ou-outchkov ! cria une voix derrière eux.

Mon « ancien » tressaillit sur sa selle et se redressa.

— Qu’est-ce que ça veut dire, canaille ? Qu’est-ce que tu as inventé là ? dit le capitaine Popov en amenant son cheval à côté de celui de Krioutchkov. Qu’est-ce que tu apprends aux jeunes Cosaques, hein ?

Krioutchkov clignait ses yeux à demi fermés. Une lie veineuse envahissait ses joues. Derrière, on ricanait.

— A qui ai-je danné une leçan, l’année dernière ? Sur la gueule de qui je me suis cassé cet angle ?…

Le capitaine avait mis sous le nez de Krioutchkov l’ongle long et effilé de son petit doigt ; il continua en remuant les moustaches :

— Que je n’entende plus jamais ça ! As-tu campris, man ami ?

— Oui, mon capitaine, j’ai compris.

Le capitaine hésita un moment, puis s’écarta du rang et laissa passer l’escadron. Le quatrième et le cinquième escadron avaient pris le trot.

— Escadran, a trat !…

Krioutchkov, rajustant son baudrier, jeta un coup d'œil vers le capitaine resté en arrière, redressa sa lance et hocha la tête, éberlué.

— Ça alors, Noir-du-cul ! D'où il est sorti ?

Tout en sueur d'avoir ri, Ivankov raconta :

— Ça faisait longtemps qu'il était derrière nous. Il entendait tout. Je suis sûr qu'il a compris de quoi tu parlais.

— Tu aurais pu me faire signe, abruti.

— Moi, ça ne me regarde pas.

— Ça ne te regarde pas ? Aha, quatorze boucles sur la peau nue !

Les escadrons prirent leurs quartiers dans des propriétés seigneuriales.

Le jour, les Cosaques fauchaient le trèfle et l'herbe pour les propriétaires, la nuit ils faisaient paître leurs chevaux entravés dans les prés qui leur avaient été assignés, jouaient aux cartes dans la fumée des feux, se racontaient des histoires, bêtifiaient.

Le sixième escadron travaillait chez le grand propriétaire polonais Schneider. Les officiers habitaient dans une aile de la maison, jouaient aux cartes, s'enivraient, faisaient tous à la fois la cour à la fille de l'intendant. Les hommes avaient leur campement établi à trois verstes de là. Tous les matins, Monsieur l'intendant leur rendait visite en sulky. Le gros et respectable Polonais descendait du sulky pour dégourdir ses jambes grasses et saluait immanquablement les Cosaques en agitant sa casquette blanche à visière vernie.

— Viens faucher avec nous, *pan*[{36}] !

— Viens faire fondre un peu ta graisse !

— Prends une faux, sans ça tu deviendras paralytique ! criaient les rangs de Cosaques en chemises blanches.

Le *pan* souriait avec beaucoup de sang-froid, essuyait le rose de sa calvitie avec un mouchoir brodé et il partait avec l'adjudant pour lui indiquer les nouveaux prés à faucher.

A midi, la cuisine arrivait. Les Cosaques se lavaient et allaient chercher leur ration.

Ils mangeaient en silence ; en revanche la conversation se rattrapait pendant la demi-heure de repos après le repas.

— L’herbe ne vaut rien ici. A côté de notre herbe de steppe, ça ne tient pas le coup.

— Il n’y a presque pas de chiendent.

— Chez nous, sur le Don, ils ont déjà fini de faucher.

— Nous aurons bientôt fini aussi. Hier c’était la nouvelle lune, il va y avoir de la pluie.

— C’est avare, les Polonais. Il aurait bien pu nous offrir à chacun une bouteille pour le travail.

— Oho ! ho ! ho ! Plutôt que de donner une bouteille, il se ferait couper bras et jambes.

— Eh oui, les gars, vous croyez que c’est pour rien, ce qu’on dit : plus on est riche, plus on est avare ?

— Va demander au tsar.

— La fille du propriétaire, qui est-ce qui l’a vue ?

— Pourquoi ?

— Un beau morceau !

— De mouton ?

— C’est ça…

— Je me la mangerais bien avec du fromage…

— C’est vrai ce qu’on dit qu’on l’a demandée en mariage de la famille impériale ?

— Tu penses, un morceau comme ça, c’est pas pour n’importe qui.

— Les gars, l’autre jour, j’ai entendu dire qu’il paraîtrait qu’on aurait une inspection du tsar.

— Quand le chat n’a rien à faire, il…

— Hé, tais-toi, Taras !

— Tu me laisses tirer une bouffée, hein ?

— Profiteur, Satan, va-t’en à la porte des églises, avec tes longues mains.

— Regardez, les gars, Fédotka qui tire sur sa pipe, et il n’y a rien dedans.

— Plus que de la cendre.

— Hou, mon gars, dévisse-toi un peu les yeux, il y a autant de feu là-dedans que dans le corps d’une femme.

Ils étaient couchés sur le ventre. Ils fumaient. Leurs dos rougissaient au soleil. A quelque distance, cinq anciens interrogeaient un jeune :

— Tu es de quelle stanitsa ?

— Elanskaïa.

— Les boucs, hein ?

— C’est ça.

— Et comment on transporte le sel, chez vous ?

Non loin de là, Kozma Krioutchkov s’ennuyait, couché sur une housse ; il enroulait sur un doigt les poils clairsemés de sa moustache.

— Avec des chevaux.

— Et avec quoi encore ?

— Avec des bœufs.

— Et le gardon de Crimée, on le transporte comment ? Tu sais, ces bœufs avec des bosses sur le dos, qui mangent des chardons : comment on les appelle ?

— Des chameaux.

— Oho, ho, ha, ha !…

Krioutchkov se leva paresseusement ; voûté comme un chameau, tendant son cou brun-safran à la pomme d’Adam saillante, il se dirigea vers le condamné, et il ôtait sa ceinture en marchant.

— Allonge-toi !

Et tous les soirs, dans l’ombre opaline de juin, autour des feux, dans les champs :

Sur son cheval moreau pour l’étranger lointain

Le Cosaque s’est mis en selle.

C’est pour toujours qu’il a quitté son patelin…

pleure un ténor d’argent, et les basses étalent le velours épais de leur plainte :

Il ne reverra plus la maison paternelle.

Le ténor monte par degrés et touche au plus vif :

Et sa jeune Cosaque en vain, soir et matin,
Sans arrêt contemple le nord.
Elle attend sans arrêt que, du pays lointain,
Son cher cœur de Cosaque arrive sur ces bords.

Et de nombreuses voix s'appliquent à chanter. Aussi la chanson devient épaisse et enivrante comme la bière polonaise.

Et là-bas, par-delà les monts où bat le vent,
Où, dans l'hiver, les glaces craquent,
Où les pins et sapins bougent terriblement,
Sous la neige étendus sont les os des Cosaques.

Les voix disent l'histoire simple de la vie cosaque et la voix murmurante du ténor frémit comme l'alouette au-dessus de la terre dégelée d'avril.

Le Cosaque en mourant a prié, supplié :
Un tertre est tout ce qu'il souhaite.

Les basses pleurent avec lui :

Et vous y sèmerez l'obier familier.
Qu'il croisse et qu'il fleurisse au-dessus de ma tête.

Autour d’un autre feu, il y a moins de monde et c’est une autre chanson :

Las, de la mer houleuse, de la mer d’Azov

Les vaisseaux remontent le Don.

Et rentre à la maison

Notre jeune ataman.

Autour d’un troisième feu, un peu plus loin, le beau parleur de l’escadron, que la fumée fait toussoter, tresse le fil d’une histoire ingénieuse. On l’écoute avec une attention sans faiblesse, parfois seulement, quand le héros du récit se tire avec une adresse particulière des embûches dressées contre lui par les Moscovites et le Malin, une main brille dans la lumière et claque sur la tige d’une botte, et une voix enfumée, graillonneuse, s’exclame avec enthousiasme :

— Ah ! ils peuvent toujours courir, à la bonne heure !

Et de nouveau la voix coulante et monotone du conteur…

… Une semaine après l’arrivée du régiment dans ses quartiers d’été, le capitaine Popov appela le maréchal-ferrant de l’escadron et l’adjudant.

— Cammant vant les chevaux ? demanda-t-il à l’adjudant.

— Ça va, Votre Noblesse, très bien même. Ils ont le dos remplumé. Ils reprennent.

Le capitaine roula en pointe sa moustache noire (d’où lui venait son surnom de Noir-du-cul) et dit :

— Ardre du calanel cammandant le régiment : étamer les étriers et les mars. L’Empereur va passer le régiment en revue. Va falloir que ça brille : les selles et le reste. Que ce soit un plaisir, une joie, de regarder les Casaques. Ce sera prêt quand, man ami ?

L’adjudant regarda le maréchal-ferrant. Le maréchal-ferrant regarda l’adjudant. Tous deux regardèrent le capitaine.

L’adjudant dit :

— Peut-être pour dimanche, Votre Noblesse.

Et il toucha respectueusement du doigt sa moustache moisie, verdie par le tabac.

— Attantian ! prévint le capitaine d’un ton menaçant.

L’adjudant et le maréchal-ferrant s’en furent, pleins de cette menace.

On commença le jour même les préparatifs de la revue. Mikhaïl Ivankov, fils du maréchal-ferrant de Karguine, et qui connaissait lui-même le métier, aidait à étamer les étriers et les mors, les autres étrillaient leurs chevaux beaucoup plus que de coutume, nettoyaient les brides, frottaient à la poudre de brique les bridons et les parties métalliques des harnais.

En une semaine le régiment brilla comme un sou neuf. Tout luisait, depuis les fers des chevaux jusqu’aux figures des hommes. Le samedi, le colonel Grékov, commandant le régiment, passa sa troupe en revue et félicita les officiers et les hommes pour leur zèle et leur aspect martial.

Le fil bleu des jours de juillet se déroulait. L’abondance du fourrage faisait engraisser les chevaux des Cosaques, mais les Cosaques commençaient à s’inquiéter, se perdaient en conjectures : plus question de revue impériale… Une semaine passa en conversations à perte de vue, en allées et venues, en préparatifs. Comme un coup de tonnerre l’ordre arriva de partir pour Vilno.

On y fut le soir. Deuxième ordre dans les escadrons : porter au magasin d’habillement les cantines contenant les effets des Cosaques et se préparer à un départ éventuel.

— Votre Noblesse, qu’est-ce que ça veut dire ?

A bout de nerfs, les Cosaques essayaient de connaître la vérité de leurs officiers chefs de pelotons.

Les officiers haussaient les épaules. Eux-mêmes auraient payé cher pour savoir.

— Je ne sais pas.

— Il va y avoir des manœuvres en présence de l’Empereur ?

— On ne sait toujours rien.

C’est tout ce que les officiers trouvaient pour apaiser leurs hommes. Le 19 juillet[{37}] au soir, le planton du colonel trouva un moment pour chuchoter à son ami Mrykhine, du sixième escadron, qui était de service à l’écurie :

— C’est la guerre, mon vieux.

— C’est pas vrai ?

— Je te le jure. Mais tais-toi !

Le lendemain matin, le régiment fut aligné par escadrons. Les fenêtres des casernes luisaient de l'éclat terne de tous leurs carreaux poussiéreux. Le régiment, à cheval, attendait son chef.

Le capitaine Popov se tenait devant le sixième escadron, sur son cheval de race. Sa main gauche gantée de blanc tendait la bride. Le cheval baissait la tête, courbant son cou souple, et frottait sa bouche contre les muscles de sa poitrine.

Le colonel déboucha de derrière le bâtiment des casernes et arrêta son cheval de profil devant les rangs. L'aide de camp avait sorti son mouchoir et écartait son petit doigt soigné, mais il n'eut pas le temps de se moucher. Dans un silence tendu, le colonel lança : « Cosaques !… » et attira impérieusement sur lui l'attention de tous.

« Ça y est », pensa chacun. L'impatience se tendait comme un ressort. Mitka Korchounov donnait des coups de talon rageurs à son cheval, qui se balançait d'une jambe sur l'autre. A côté de lui, Ivankov, figé sur sa selle, attendait, bouche bée, découvrant sous son bec-de-lièvre ses dents noirâtres et inégales, derrière lui, Krioutchkov, voûté, les yeux plissés ; plus loin, Lapine, qui remuait les oreilles comme un cheval, et, derrière Lapine, on apercevait la pomme d'Adam rasée en échelles de Chtchégolkov.

— … L'Allemagne nous a déclaré la guerre.

Dans les rangs alignés un frémissement passa comme un coup de vent égaré sur un champ d'orge mûre. Un hennissement semblable à un cri brisa l'attention. Des yeux ronds et les carrés noirs des bouches grandes ouvertes se tournèrent vers le premier escadron, d'où venait le hennissement, au flanc gauche.

Le colonel parla encore. Il disposait les mots dans l'ordre qu'il fallait pour allumer un sentiment de fierté nationale, mais ce que voyaient les mille Cosaques assemblés là n'était pas la soie des drapeaux étrangers s'inclinant bruissante à leurs pieds, c'était le quotidien, l'intime de leur vie, balayé, qui les appelait, qui gémissait : leurs femmes, leurs enfants, leurs amantes, les blés pas rentrés, les villages orphelins, les stanitsas…

« Dans deux heures à la gare. » C'est tout ce que chacun garda dans sa mémoire.

Les femmes des officiers, groupées non loin de là, pleuraient dans leurs mouchoirs. Les Cosaques rentrèrent dans la caserne. Le lieutenant Khoprov portait presque dans ses bras sa femme, une blonde Polonaise enceinte.

On gagna la gare en chantant. Les voix étouffèrent l'orchestre qui se tut à mi-

chemin, honteux. Les femmes des officiers suivaient en fiacres, une foule colorée moussait sur les trottoirs, les sabots des chevaux soulevaient une poussière de graviers et, riant de son propre chagrin comme de celui des autres, avec une crispation de l'épaule gauche qui pliait crânement son épaulette bleue, le soliste lançait les paroles effrontées d'une chanson cosaque grivoise.

Moi, belle fille, en main j'ai pris l'anguille…

Sur l'accompagnement des sabots ferrés de neuf, l'escadron, mélangeant exprès les paroles, portait vers la gare, vers les wagons rouges, son chagrin et sa chanson :

J'ai pris en main, j'ai pris en main l'anguille,

Moi, belle fille, ai mis au feu l'anguille,

Ai mis au feu, ai mis au feu l'anguille.

De la queue de la colonne, l'officier d'ordonnance du colonel, cramoisi de rire, galopait vers le chanteur. Celui-ci faisait voler ses rênes loin de lui et clignait cyniquement de l'œil à la foule épaisse des femmes massées sur les trottoirs pour dire adieu aux Cosaques ; sur le bronze brûlé de ses joues un jus d'absinthe amer coulait vers la moustache noire, et ce n'était pas de la sueur.

La marieuse alors je l'ai nourrie,

Nourrie, nourrie, pour avoir un mari.

Sur la voie, la locomotive sous pression hurlait de sévères avertissements.

Convois… Convois… Convois… Convois innombrables.

Par ses artères, ses voies ferrées, la Russie bouleversée chasse vers sa frontière occidentale son sang en capotes grises.

8

Dans le bourg de Torjok, le régiment fut reformé en escadrons. Sur ordre de l’état-major de la division, le sixième escadron fut mis à la disposition du troisième corps d’armée d’infanterie et gagna en ordre de marche le bourg de Pélikalié où il installa des postes.

La frontière était encore gardée par nos unités frontalières. Les unités d’infanterie et l’artillerie arrivaient continuellement. Le soir du 24 juillet, un bataillon du cent huitième régiment Glébov et une batterie firent leur entrée dans le bourg. Il y avait, tout près de là, dans la ferme Alexandrovski, un poste de neuf Cosaques sous le commandement d’un maréchal des logis.

Dans la nuit du 27, le capitaine Popov convoqua l’adjudant et le Cosaque Astakhov.

Quand Astakhov rentra au peloton, il faisait déjà noir. Mitka Korchounov venait de ramener son cheval de l’abreuvoir.

— C’est toi, Astakhov ?

— Oui. Et Krioutchkov et les autres, où sont-ils ?

— Là, dans la cabane.

Astakhov, grand, lourd et noir, entra dans la cabane en clignant les yeux comme un myope. A table, Chtchégolkov recousait avec un ligneul une longe cassée. Krioutchkov, les mains croisées dans le dos, était debout contre le poêle et montrait des yeux à Ivankov le propriétaire, un Polonais hydropique, couché sur le lit.

Ils avaient ri et un petit rire faisait encore trembler les joues roses d’Ivankov.

— Demain, les gars, on part à l’aube, on installe un poste.

— Où ? demanda Chtchégolkov et, ne pouvant détacher ses yeux d’Astakhov, il laissa tomber la soie pas encore entortillée sur le ligneul.

— Au bourg de Lioubov.

— Qui est-ce qui ira ? demanda Mitka Korchounov en entrant, et il posa un seau sur le seuil.

— Viendront avec moi Chtchégolkov, Krioutchkov, Rvatchov, Popov et toi, Ivankov.

— Et moi, Astakhov ?

— Toi, Mitri, tu restes ici.

— Alors allez vous faire foutre !

Krioutchkov s'éloigna du poêle ; il s'étira en craquant et demanda au propriétaire :

— Combien ça fait de verstes d'ici Lioubov ?

— Il y a quatre milles.

— C'est tout près, dit Astakhov. Mais où est-ce que je vais faire sécher mes bandes ? (Il s'était mis sur le banc et avait ôté ses bottes.)

Ils partirent à l'aube. A la sortie du village, une jeune fille, pieds nus, tirait de l'eau d'un puits. Krioutchkov arrêta son cheval.

— Donne-moi à boire, ma belle.

La fille retroussa d'une main sa jupe de toile sur ses jambes roses et traversa la mare en pataugeant ; souriant de ses yeux gris sous la bordure épaisse de ses sourcils, elle lui tendit un seau. Krioutchkov but ; son bras, qui tenait le seau lourd, tremblait sous l'effort, des gouttes clapotaient, éclataient et coulaient sur la bande rouge de son pantalon.

— Dieu te garde, belle aux yeux gris !

— Plaise à Dieu !

Elle reprit son seau et partit en se retournant avec un sourire.

— Pourquoi souris-tu ? Viens avec moi ! (Krioutchkov se poussait sur sa selle comme pour lui faire place.)

— En route ! criait Astakhov en s'éloignant.

Rvatchov loucha ironiquement vers Krioutchkov :

— Tu es pincé ?

— Elle a les jambes rouges comme un pigeon, dit Krioutchkov en riant, et tous se retournèrent comme sur un commandement.

La fille, penchée sur le grillage du puits, écartait ses jambes rondes aux mollets rouges et l'on voyait ses deux fesses moulées par sa jupe.

— Je voudrais bien me marier… soupira Popov.

— Tu veux que je te marie à ma cravache ? proposa Astakhov.

— Quoi faire avec une cravache…

— Tu es en chaleur ?

— Il faut les lui couper !

— Si on le bistournait comme un taureau…

Tous en riant, ils avaient mis leurs chevaux au trot. Bientôt, du haut d'un coteau, ils aperçurent le bourg de Lioubov éparpillé au creux d'un vallon et sur une pente douce. Le soleil se levait derrière eux. Une alouette s'égosillait sur l'isolateur d'un poteau télégraphique.

Astakhov, qui venait d'achever un peloton d'instruction complémentaire, avait été désigné comme chef de poste. Il choisit une maison isolée à l'extrémité du bourg du côté de la frontière. Le propriétaire, un Polonais rasé en chapeau de feutre blanc, conduisit les Cosaques sous le hangar et leur montra où mettre leurs chevaux. Derrière le hangar, derrière des palis espacés, un champ de trèfle verdoyait. Une pente montait jusqu'au bois proche, au loin des blés brillaient, traversés par la route, et de nouveau les bandes vertes et luisantes du trèfle. Chacun à son tour prenait la garde derrière le hangar, près d'un petit fossé, avec des jumelles. Les autres restés couchés sous le hangar, où il faisait frais, où ça sentait le blé tassé, la poussière de baie, la crotte de souris, et où flottait l'odeur douce et moisie de la rouille de terre.

Ivankov, blotti dans un coin sombre près d'une charrue, dormit jusqu'au soir. On l'éveilla au coucher du soleil. Krioutchkov lui pinça la peau du cou et lui dit :

— Tu bouffes aux frais de la princesse, tu te fais du lard, hein ! Debout, feignant, va guetter les Allemands !

— Fais pas l'idiot, Kozma !

— Debout !

— Ah ! assez ! Ça va, fais pas l'idiot… je me lève tout de suite.

Il se leva, gonflé, rouge, secoua sa tête en forme de marmite, solidement fixée à ses larges épaules par un cou épais, éternua (il avait pris froid à dormir sur le sol humide), attacha sa giberne et sortit, traînant son fusil derrière lui. Il releva Chtchégolkov, prit les jumelles et regarda longuement au nord-ouest, vers le bois.

L'étendue blanchâtre des blés ondulait sous le vent, le torrent roux du soleil

couchant se jetait sur le promontoire vert du bois d'aulnes. Derrière le bourg, des gamins se baignaient en criant dans une petite rivière qui était là comme un élégant arceau bleu. Une voix de contralto appela : « Stassiou ! Sta-a-assiou ! viens ici ! » Chtchégolkov roulait une cigarette, il dit en s'éloignant :

— Regarde comme le couchant est rouge. C'est signe de vent.

— Oui, c'est signe de vent, approuva Ivankov.

Pour la nuit, on dessella les chevaux. Les lumières et les bruits du bourg s'éteignirent. Le lendemain, Krioutchkov appela Ivankov.

— Allons au bourg.

— Pourquoi ?

— On va bouffer quelque chose, boire un coup.

— Ça m'étonnerait. (Ivankov était sceptique.)

— Je te le dis. J'ai demandé au propriétaire. Tu vois la baraque là-bas, là, près du hangar en briques ? (Krioutchkov la désignait de son index à l'ongle long.) C'est un cabaret, il y a de la bière. On y va ?

Ils partirent. Astakhov, qui regardait à la porte, leur cria :

— Où allez-vous ?

Krioutchkov, supérieur en grade à Astakhov, répondit négligemment :

— On revient tout de suite.

— Vous rentrez, les gars !

— Ne gueule pas !

Un vieux Juif aux longues boucles sur les tempes, aux paupières retournées, accueillit les Cosaques avec des salutations.

— Il y a de la bière ?

— Il n'y en a plis, Monsieur le Cosaque.

— On paiera.

— Jésis-Marie, mais croyez-vous que je… Ah ! Monsieur le Cosaque, croyez un honnête Juif, il n'y a pas de bière !

— Tu mens, youpin !

— Mais Monsieur le Cosaque, je vous le dis.

— Écoute-moi… l'interrompit Krioutchkov, de mauvaise humeur, et il tira un

porte-monnaie usé d’une poche de son pantalon. Tu vas nous en donner ou je me fâche.

Le Juif serra la monnaie entre son petit doigt et sa paume, baissa sa paupière retroussée et alla dans le vestibule. Une minute après, il apportait une bouteille de vodka humide, avec de la baie d’orge sur le bouchon.

— Et tu disais qu’il n’y en avait pas. Hein, papa !

— J’ai dit qu’il n’y avait pas de bière.

— Donne-nous quelque chose à manger.

Krioutchkov déboucha la bouteille d’une chiquenaude et emplit à ras bord une tasse ébréchée.

Ils sortirent de là à moitié ivres. Krioutchkov causait dans la rue et menaçait du poing les fenêtres, béantes comme des orbites noires.

Sous le hangar, Astakhov bâillait. Derrière le mur, les chevaux faisaient craquer le foin avec un bruit mouillé.

Le soir, Popov partit avec le rapport. On avait passé la journée à ne rien faire.

Le soir. La nuit. Au-dessus du bourg, une lune jaune.

De temps en temps, dans le jardin, derrière la maison, une pomme mûre tombait du pommier avec un bruit mou. Vers minuit, Ivankov entendit des chevaux dans la rue. Il sortit du fossé et regarda, mais un nuage couvrait la lune ; impossible de rien voir dans l’obscurité grise.

Il alla secouer Krioutchkov, qui dormait à l’entrée du hangar.

— Kozma, il y a des cavaliers qui arrivent. Lève-toi.

— D’où ils viennent ?

— Ils passent dans le bourg.

Ils sortirent. Dans la rue, à quelque cinquante sagènes, ils entendirent la voix cassante des sabots.

— Allons dans le jardin. On entendra mieux.

Ils coururent le long de la maison vers le petit jardin et se couchèrent au pied de la clôture.

Brouhaha sourd de voix. Cliquetis d’étriers. Grincement de selles. Ça se rapproche. On distingue maintenant les silhouettes confuses des cavaliers.

Ils arrivent par rangs de quatre.

— Qui va là ?

— Qu’est-ce que tu veux, toi ? répliqua des premiers rangs une voix de ténor.

— Qui va là ? Je vais tirer !

Krioutchkov fit claquer la culasse de son fusil.

— Ho ! (L’un des cavaliers arrêta son cheval et s’approcha de la clôture.) Nous sommes un détachement de la garde frontière. Et vous, un poste ?

— Oui.

— Quel régiment ?

— Troisième Cosaques.

— Avec qui parles-tu, Trichine ? demanda une voix dans l’obscurité.

— C’est un poste cosaque, Votre Noblesse.

Un autre cavalier s’approcha de la clôture.

— Salut, Cosaques !

— Bonjour, répliqua Ivankov après un silence.

— Vous êtes ici depuis longtemps ?

— Depuis hier.

Le deuxième arrivant frotta une allumette pour fumer et Krioutchkov vit un officier en uniforme de garde frontière.

— Notre régiment est retiré de la frontière, dit l’officier, faisant rougeoyer sa cigarette. Pensez que maintenant c’est vous qui êtes en première ligne. L’ennemi va probablement pousser jusqu’ici demain.

— Où allez-vous, Votre Noblesse ? demanda Krioutchkov sans lâcher la détente du doigt.

— Nous devons rejoindre notre escadron à deux verstes d’ici. Allez, en route, les gars ! Bonne chance, Cosaques !

— Bonne route !

Le vent avait arraché le rideau de nuages qui couvrait la lune ; et le bourg, les bosquets des jardins, le toit bosselé du hangar, le détachement qui montait la colline, étaient inondés d’une lumière jaune mortelle.

Le lendemain matin, c’est Rvatchov qui partit avec le rapport. Astakhov s’était entendu avec le propriétaire et celui-ci leur avait permis, pour un prix

raisonnable, de faucher le trèfle pour les chevaux, qui furent gardés sellés. Se savoir face à face avec l'ennemi effrayait les Cosaques. Tant qu'ils avaient su que la garde frontière était devant eux, ils n'avaient pas eu ce sentiment d'abandon et de solitude ; ils l'éprouvèrent d'autant plus fort quand ils apprirent que la frontière était dégarnie.

Le champ du propriétaire n'était pas loin du hangar. Astakhov avait désigné Ivankov et Chtchégolkov pour faucher. Le propriétaire, coiffé de son chapeau de feutre comme d'un bouton de bardane blanc, les avait conduits. Chtchégolkov fauchait, Ivankov râtelait l'herbe humide et lourde et bottelait. Cependant, Astakhov, qui surveillait à la jumelle la route de la frontière, aperçut un gamin qui arrivait en courant à travers champs, venant du sud-ouest. Le gamin roula au bas de la côte comme un lièvre brun avant la mue et cria quelque chose en agitant les manches larges de sa veste. Arrivé près d'Astakhov, il reprit son souffle et cria en roulant des yeux ronds :

— Cosaque, Cosaque, Allemands ils sont là. Allemands arrivent par là.

Il tendait sa longue manche ; Astakhov prit ses jumelles et vit au loin, dans le rond des verres, un groupe compact de cavaliers. Sans cesser de regarder, il hurla :

— Krioutchkov !

Celui-ci bondit de derrière la porte en biais du hangar et regarda autour de lui.

— Cours, va chercher les gars ! Les Allemands ! Une patrouille d'Allemands !

Il entendit le bruit des pas de Krioutchkov qui s'éloignait en courant ; maintenant il voyait nettement dans ses jumelles le groupe de cavaliers qui passait derrière une bande d'herbe rousse.

Il distinguait même la robe baie de leurs chevaux et le bleu sombre de leurs uniformes. Ils étaient plus de vingt. Ils avançaient serrés, pêle-mêle ; ils venaient du sud-ouest alors que le service de renseignements les attendait du nord-ouest. Ils avaient traversé la route et progressaient obliquement le long de la crête, au-dessus de la dépression dans laquelle se trouvait le bourg de Lioubov.

Ivankov était en train de botteler un tas d'herbe, il souffrait sous l'effort et mordait sa langue, dont le bout sortait entre ses lèvres ridées. Le propriétaire, le Polonais boiteux, suçait son fume-cigarette à côté de lui. Les mains enfoncées dans la ceinture, les sourcils froncés, il regardait, dessus le bord de son chapeau, Chtchégolkov qui fauchait.

— Tu crois que c’est une faux, ça, maugréa Chtchégolkov, agitant avec colère une faux minuscule qui avait l’air d’un jouet. Tu peux faucher avec ça toi ?

— Je fauche, répondit le Polonais en roulant sa langue sur le bout rongé de son fume-cigarette, et il sortit un doigt de derrière sa ceinture.

— Avec ta faux, tu peux tout juste faucher les poils honteux de ta femme.

— Héhé ! acquiesça le Polonais.

Ivankov pouffa. Il allait dire quelque chose, mais, en se retournant, il aperçut Krioutchkov qui accourait dans le champ. Il avait son sabre levé au-dessus de sa tête et avançait en se dandinant sur la terre couverte de mottes.

— Laissez tout !

— Qu’est-ce qu’il y a encore ? demanda Chtchégolkov, fichant la pointe de la faux en terre.

— Les Allemands !

Ivankov laissa tomber sa botte. Le propriétaire se sauva dans sa maison, courbé, touchant presque le sol de ses mains, comme si des balles sifflaient au-dessus de sa tête.

A peine avaient-ils regagné le hangar, à peine étaient-il montés, hors d’haleine, sur leurs chevaux, ils virent une compagnie d’infanterie russe qui débouchait dans le bourg du côté de Pélikalié. Ils galopèrent à sa rencontre. Astakhov rapporta au commandant de la compagnie qu’une patrouille allemande progressait le long de la colline qui enserrait le bourg. Le capitaine regarda d’un air sévère ses bottes saupoudrées d’un givre de poussière et interrogea :

— Combien sont-ils ?

— Plus de vingt.

— Allez leur couper le chemin. Nous les prendrons sous notre feu d’ici.

Il retourna vers sa compagnie, la fit rassembler et emmena ses hommes en marche accélérée.

Quand les Cosaques arrivèrent sur la crête de la colline, les Allemands avaient pris de la distance et ils traversaient au trot la route de Pélikalié. Un officier allait devant, monté sur un cheval baillet à queue courte.

— Rattrapons-les ! On les rejoint au deuxième poste ! commanda Astakhov.

Un garde frontière à cheval, qui s’était joint à eux au bourg, resta en arrière.

— Alors ? Tu nous lâches, frère ? cria Astakhov en se retournant.

Le garde frontière fit un geste d'abandon et redescendit au pas vers le village. Les Cosaques allaient au grand trot. Maintenant, ils voyaient à l'œil nu les uniformes bleus des dragons allemands, qui se dirigeaient d'un trot court vers le deuxième poste, établi dans une propriété à quelque trois verstes du bourg, et se retournaient pour voir les Cosaques. La distance entre eux diminuait.

— Ouvrez le feu ! hurla Astakhov d'une voix éraillée, et il sauta en selle.

Debout, les rênes enroulées sur les mains, ils tirèrent une salve. Le cheval d'Ivankov se cabra et fit tomber son maître. En tombant, Ivankov vit un des Allemands s'effondrer : d'abord pencher sur le côté paresseusement et soudain, écartant les bras, tomber. Les Allemands, sans s'arrêter et sans tirer les carabines des fontes, prirent le galop. Ils étaient maintenant plus espacés. Le vent enroulait leurs fanions sur leurs lances. Astakhov remonta le premier à cheval. Les Cosaques cravachèrent leurs chevaux. La patrouille allemande tourna à gauche en angle aigu et les Cosaques à sa poursuite passèrent à une quarantaine de sagènes de l'Allemand tombé. Ils avaient devant eux un paysage accidenté, coupé de vallons peu profonds crénelés de petits ravins. Dès qu'ils virent les Allemands remonter de l'autre côté d'un vallon, les Cosaques mirent pied à terre et vidèrent chacun un chargeur dans leur direction. Ils touchèrent de nouveau un Allemand en face du deuxième poste.

— Tombé ! cria Krioutchkov, mettant le pied dans l'étrier.

— Les nôtres vont sortir de la ferme… Le deuxième poste est là… murmura Astakhov, et son doigt jauni de fumeur engageait un nouveau chargeur dans le magasin.

Les Allemands avaient remis leurs chevaux à un trot égal. En passant, ils regardèrent la ferme. Mais la cour était déserte, le soleil léchait, insatiable, les toits de tuile des bâtiments. Astakhov tira sans mettre pied à terre. Un Allemand resté un peu en arrière secoua la tête et éperonna son cheval.

Les choses ne devaient s'éclaircir que plus tard : les Cosaques du deuxième poste étaient partis dans la nuit, ayant appris que les fils télégraphiques avaient été coupés à une demi-verste de la ferme.

— Chassons-les vers le premier poste ! cria Astakhov, tourné vers les autres.

Alors seulement Ivankov remarqua qu'Astakhov avait le nez qui pelait, une peau fine pendait sur une de ses narines.

— Pourquoi ils ne se défendent pas ? demanda-t-il avec angoisse en

arrangeant son fusil sur son dos.

— Attends encore… lança Chtchégolkov, soufflant comme un cheval morveux.

Les Allemands descendirent dans le premier vallon devant eux sans se retourner. De l'autre côté il y avait un labour noir et du côté des Cosaques un fouillis d'herbes folles et de buissons clairsemés. Astakhov arrêta son cheval, essuya du revers de sa main les gouttes de sueur de son front. Il se retourna vers les autres, cracha et dit :

— Ivankov, va jusqu'au creux, là, pour voir où ils sont.

Ivankov, rouge brique, le dos trempé de sueur, passa avidement sa langue sur ses lèvres gercées et partit.

— Je fumerais bien, dit Krioutchkov à mi-voix, chassant un taon avec sa cravache.

Ivankov allait au pas, dressé sur ses étriers pour voir au fond de la dépression. D'abord il aperçut les pointes oscillantes des lances, puis les Allemands apparurent soudain ; ils avaient tourné bride et chargeaient, remontant la pente au galop. L'officier précédait ses hommes, sabre au clair, comme sur les images. Dans le temps qu'il tournait son cheval, Ivankov imprima dans sa mémoire le visage glabre et sévère de l'officier, sa belle prestance. Comme de la grêle sur son cœur le galop des chevaux allemands. Dans son dos jusqu'à la douleur le petit froid piquant de la mort. Il tourna bride et partit au galop sans parler.

Astakhov n'eut pas le temps de plier sa blague à tabac, il la laissa tomber à côté de sa poche.

Krioutchkov, voyant les Allemands poursuivre Ivankov, partit le premier. Le flanc droit des Allemands coupait la retraite à Ivankov. Ils se rapprochaient de lui à une vitesse fantastique. Ivankov cravachait son cheval, se retournait. Des spasmes obliques secouaient son visage devenu gris, exorbitaient ses yeux. Astakhov galopait devant, collé au pommeau de sa selle. Une poussière brune tourbillonnait derrière Krioutchkov et Chtchégolkov.

« Ça y est ! Ça y est ! ils me rattrapent ! » cela se figeait dans la tête d'Ivankov, et il ne pensait pas à se défendre ; il ramassait en boule son grand corps épais, sa tête touchait le garrot de son cheval.

Un grand Allemand roux le rejoignit, lui donna un coup de lance dans le dos. La pointe traversa son ceinturon et lui entra en biais d'un *demi-verchok*[{38}] dans le corps.

— Les gars, revenez !… cria Ivankov éperdu, et il sortit son sabre. Il para un deuxième coup dirigé contre son flanc et, dressé sur ses étriers, frappa dans le dos l'Allemand qui venait de sa gauche. On l'entoura. Un grand cheval allemand heurta du poitrail le flanc du sien et faillit le renverser ; Ivankov avait vu tout près de lui, à bout portant, la tache effrayante du visage ennemi.

Astakhov revint le premier. On le repoussa. Il se défendait avec son sabre, tournait sur sa selle comme une anguille, les lèvres retroussées, le visage changé, semblable à un cadavre. La pointe d'un sabre entra dans le cou d'Ivankov. Un dragon apparut subitement à sa gauche et l'éclair pâle d'un sabre vola devant ses yeux. Ivankov para le coup ; l'acier contre l'acier fit jaillir un bruit strident. Une lance avait accroché son baudrier par-derrière et le tirait avec acharnement pour l'arracher de son épaule. Derrière la tête levée d'un cheval, Ivankov voyait le visage échauffé et couvert de taches de rousseur d'un Allemand d'âge mûr. La mâchoire inférieure pendante de l'Allemand tremblait, il donnait gauchement de grands coups de sabre, essayant de toucher Ivankov à la poitrine. Mais son sabre était trop court, l'Allemand le lâcha et essaya d'extraire sa carabine de la fonte jaune fixée à sa selle, sans détacher d'Ivankov ses yeux bruns terrifiés, qui clignaient sans cesse. Il n'eut pas le temps de sortir sa carabine, la lance de Krioutchkov l'atteignit par-dessus son cheval, déchirant sur sa poitrine son uniforme bleu. Il se renversa en arrière et poussa un cri de terreur et de surprise :

— *Mein Gott !*

Huit dragons entourèrent Krioutchkov. Ils voulaient le prendre vivant, mais il fit se cabrer son cheval, se mit à tournoyer de tout son corps sur sa selle et joua de son sabre jusqu'à ce qu'on le lui eût fait tomber. Arrachant alors la lance d'un Allemand tout proche, il la déploya comme à l'exercice.

Les Allemands s'étaient écartés et frappaient la lance de leurs sabres. Près d'un petit champ triste de terre argileuse fraîchement labourée, Allemands et Cosaques se pressaient, grouillaient, oscillant dans le corps à corps, comme sous le vent. Rendus sauvages par la peur, ils piquaient et frappaient tout ce qu'ils pouvaient : dos, bras, chevaux, armes… Les chevaux, fous de terreur, se bousculaient, se culbutaient sans raison. Ivankov s'était ressaisi et avait essayé plusieurs fois de frapper à la tête un dragon blond au visage allongé, qui le pressait, mais son sabre avait glissé chaque fois sur le rebord du casque.

Astakhov rompit le cercle et partit au galop, ruisselant de sang. L'officier allemand se lança à sa poursuite. Astakhov arracha son fusil de son épaule et le tua presque à bout portant. Cela décida de l'issue du combat. Les Allemands, tous blessés par des coups furieux, se dispersèrent et s'enfuirent après la perte de

leur officier. On ne les poursuivit pas. On ne tira pas sur eux. Les Cosaques galopèrent directement vers Pélikalié pour regagner leur escadron ; les Allemands relevèrent un de leurs camarades blessé, qui était tombé de sa selle et partirent vers la frontière.

Au bout d'une demi-verste, Ivankov chancela.

— Je suis… Je tombe !

Il arrêta son cheval, mais Astakhov saisit la bride.

— En avant !

Krioutchkov essuyait le sang de sa figure et tâtait sa poitrine. Des taches rouges mouillaient sa vareuse.

Devant la ferme qu'avait occupée le second poste, ils se séparèrent.

— C'est à droite, disait Astakhov, montrant un marais incroyablement vert dans une aulnaie, derrière la cour.

— Non, à gauche ! s'entêtait Krioutchkov.

Ils partirent chacun de leur côté. Astakhov et Ivankov arrivèrent les derniers. Tout l'escadron les attendait à l'entrée du bourg.

Ivankov lâcha ses rênes, sauta de selle, chancela et tomba. On arracha son sabre avec peine de sa main pétrifiée.

Une heure plus tard, tout l'escadron partait pour l'endroit où l'officier allemand avait été tué. On lui ôta ses bottes, son uniforme et ses armes, on se pressait pour voir le visage jeune, sévère, et déjà jaune, du mort. Tarassov, d'Oust-Khoperskaïa, réussit à prendre sa montre à grille d'argent et la vendit sur-le-champ à son maréchal des logis de peloton. Dans le portefeuille on trouva un peu d'argent, une lettre, une boucle de cheveux blonds dans une enveloppe, et la photographie d'une jeune fille souriante, à la bouche orgueilleuse.

9

De cela, plus tard, on fit un exploit. Krioutchkov reçut la croix de Saint-Georges sur le rapport de son chef d'escadron, dont il était le favori. Ses camarades restèrent dans l'ombre. Le héros fut envoyé à l'état-major de la division, où il ne fit plus rien jusqu'à la fin de la guerre, ayant reçu trois autres croix parce que des dames influentes et des officiers étaient venus le voir de Moscou et de Pétrograd. Les dames poussaient des oh ! et des ah ! Les dames offraient au Cosaque du Don des cigarettes de luxe et des friandises. Au début, il les choqua par les pires jurons, puis, sous la bonne influence des lèche-bottes galonnés de l'état-major, il se fabriqua une profession lucrative : il racontait son « exploit », dont il poussait les couleurs au noir, il mentait sans scrupules et les dames s'enthousiasmaient, s'extasiaient devant la figure de brigand grêlée du héros cosaque. Tout le monde était content.

Le jour où le tsar visita l'état-major, on lui montra Krioutchkov. L'Empereur, roussâtre, endormi, examina Krioutchkov comme un cheval ; il cligna ses tristes paupières gonflées et lui donna une tape sur l'épaule.

— Brave Cosaque ! (Et, tourné vers sa suite :) Donnez-moi de l'eau de Seltz.

La tête ébouriffée de Krioutchkov ne quitta plus les journaux et les revues. Il y eut des cigarettes à l'effigie de Krioutchkov. Les commerçants de Nijni-Novgorod lui offrirent des armes en or.

L'uniforme enlevé à l'officier allemand tué par Astakhov fut fixé à une large planche de contre-plaqué ; le général von Rennenkampf[{39}] l'emmenait en automobile, avec son aide de camp et Ivankov, sur le front des troupes partant en première ligne et prononçait des discours officiels pleins de flamme.

Mais que s'était-il passé ? Des hommes s'étaient rencontrés sur le champ de mort, qui n'avaient pas encore l'habitude de détruire leurs semblables ; pris par une terreur animale, ils s'étaient heurtés, entrechoqués ; s'étaient porté des coups aveugles ; s'étaient estropiés, eux et leurs chevaux, et s'étaient enfuis, effrayés par le coup de feu qui tuait un homme ; s'étaient dispersés, moralement mutilés.

C'est ce qu'on avait appelé un exploit.

10

Le front ne s’était pas encore figé comme un serpent rigide sur des verstes et des verstes. Des escarmouches et des combats de cavalerie éclataient à la frontière. Dans les premiers jours qui suivirent la déclaration de guerre, le commandement allemand lança des tentacules, de forts détachements de cavalerie, qui harcelaient nos unités, glissaient à côté de nos postes pour reconnaître la disposition et le nombre de nos forces… La douzième armée de cavalerie, sous le commandement du général Kalédine, marchait devant la huitième armée de Broussilov. Plus à gauche, la onzième division de cavalerie avançait en territoire autrichien. Les unités qui s’étaient emparées de Lechniouv et de Brody piétinaient sur place, car les Autrichiens avaient reçu des renforts et la cavalerie hongroise attaquait la nôtre de plein fouet, la harcelait et la contenait sur Brody.

Depuis la bataille de Lechniouv, Grigori Mélékhov luttait péniblement au-dedans de lui-même contre une douleur obsédante. Il avait nettement maigri, perdu du poids, et souvent, dans les marches et pendant les repos, dans le sommeil et le demi-sommeil, il revoyait l’Autrichien qu’il avait tué à la grille du jardin. Avec une étrange assiduité, il revivait en rêve ce premier combat et, même en rêve, accablé par le souvenir, il sentait la convulsion de sa main droite serrant la hampe de la lance ; au réveil, reprenant ses sens, il s’efforçait de chasser son rêve et couvrait de ses mains ses paupières serrées à faire mal.

La cavalerie piétinait les blés mûrs, les champs étaient couverts de traces de fers à clous pointus, comme si de la grêle avait martelé toute la Galicie. Les lourdes bottes des soldats damaient les routes, dégradaient les chaussées, pétrissaient la boue du mois d’août.

Dans la zone des combats, les obus avaient troué comme de petite vérole le visage renfrogné de la terre : des débris de fonte et d’acier avides de sang humain rouillaient dans les entonnoirs. Toutes les nuits, des lueurs écarlates tentaculaires s’étiraient à l’horizon ; les villages, les bourgs, les petites villes flambaient comme des éclairs de chaleur. En ce mois d’août, mois des fruits et des blés mûrs, le ciel était gris et maussade, les rares beaux jours suffocants de chaleur humide.

Août tirait à sa fin. Dans les jardins, les feuilles étaient d'un jaune huileux, un pourpre mortel les envahissait à partir de la queue et, de loin, les arbres semblaient, par des blessures lacérées, perdre un sang roux.

Grigori observait avec intérêt les transformations qui s'étaient produites chez ses camarades d'escadron. Prokhor Zykov, qui venait de rentrer de l'hôpital avec la marque cicatrisée d'un fer à cheval sur une joue, gardait aux coins des lèvres une expression de souffrance et d'inquiétude et clignait plus souvent encore ses tendres yeux de veau ; Egorka Jakov lançait à tout propos d'énormes jurons grossiers, racontait encore plus de cochonneries qu'avant et maudissait tout au monde ; Emélian Grochov, un pays à Grigori, un garçon sérieux et consciencieux, était tout noirci, comme tout charbonné, et ricanait bêtement, sans cause, tristement. Chaque visage portait de ces changements, chacun à sa manière mûrissait en lui-même et faisait germer les graines semées par la guerre.

Le régiment, retiré de la ligne des combats, était au repos pour trois jours et devait recevoir des renforts en provenance du Don.

Alors que l'escadron de Grigori s'apprêtait à aller se baigner dans l'étang de la propriété où il était cantonné, un gros détachement de cavaliers quittait la gare à trois verstes de là.

Le quatrième escadron était à peine arrivé au bord de l'étang que le détachement venu de la gare descendait la côte. Ces cavaliers-là étaient des Cosaques, on ne pouvait s'y tromper. Prokhor Zykov, plié en arrière, ôtait sa vareuse ; il dégagea sa tête et regarda attentivement.

— C'est des nôtres, des Cosaques du Don.

Grigori, clignant les yeux, observa la colonne qui descendait vers la propriété.

— C'est du renfort.

— C'est pour nous, sûrement.

— Ça doit être des réservistes.

— Regardez, les gars ! C'est pas Stépane Astakhov ? Là, au troisième rang ! s'exclama Grochov, et il eut un ricanement bref et grinçant.

— Eux aussi, ils sont mobilisés.

— Et là, Anikouchka !

— Grichka ! Mélékhov ! Regarde ton frère. Tu le vois ?

— Je le vois.

— Tu me dois une tournée, vieux, je l’ai vu le premier.

Les ornières de ses rides ramassées sur ses pommettes, Grigori essayait de reconnaître le cheval que montait Pétro. « Ils en ont acheté un nouveau », pensa-t-il, et il porta son regard sur le visage de son frère, étrangement changé depuis la dernière fois qu’il l’avait vu, brûlé, la moustache blonde rognée, les sourcils argentés, pâlis par le soleil. Grigori alla à sa rencontre, ôta sa casquette et balança le bras comme à l’exercice. Des Cosaques à moitié déshabillés quittèrent le bord et se précipitèrent derrière lui, foulant l’angélique fragile à tiges creuses et le glouteron trop mûr.

L’escadron de renfort, contournant le jardin, entra dans la propriété où se trouvait le régiment. Il avait à sa tête un capitaine corpulent et âgé, au crâne rasé de frais, et dont les lèvres glabres, autoritaires, avaient des rebords durs comme du bois.

« Gueulard, sûrement et méchant », pensa Grigori ; il sourit à son frère et examina d’un coup d’œil la silhouette sanglée du capitaine et son cheval busqué, de race visiblement kalmouk.

— Escadron ! cria le capitaine d’une voix claire et métallique. Par pelotons, épaule gauche en avant, marche !

— Salut, mon petit frère ! s’écria Grigori bouleversé de joie, souriant à Pétro.

— Dieu merci ! Nous voilà chez vous ! Alors, comment ça va ?

— Ça va.

— Vivant ?

— Jusqu’à présent.

— Tout le monde te salue à la maison.

— Comment ça va là-bas ?

— Ils se portent bien.

Pétro, la main appuyée sur la croupe de son robuste cheval baillet, se retourna de tout le corps, glissa un regard souriant à Grigori et s’en alla plus loin, disparut derrière des dos poussiéreux, connus et inconnus.

— Salut, Mélékhov ! Tu as les salutations du village.

— Toi aussi tu es là ?

Grigori avait souri, reconnaissant Michka Kochévoï à son toupet doré.

— Nous voilà chez vous ! Nous sommes comme les poules sur le mil.

— Tu en auras vite assez de picorer ici. C’est plutôt toi qui te feras picorer.

— Penses-tu.

Egorka Jarkov, vêtu seulement de sa chemise, arrivait de l’étang en sautant sur un pied. Il se contorsionnait, écartait les jambes, essayait d’enfiler sa culotte flottante en marchant.

— Salut, pays !

— Hé-é-é ! Mais c’est Jarkov !

— Alors, étalon, tu es entravé ?

— Comment va la mère ?

— Elle va bien.

— Elle te salue bien, mais je n’ai pas de cadeau pour toi, c’est trop lourd.

Egorka écouta ces réponses avec un visage inhabituellement sérieux, s’assit dans l’herbe sur ses fesses nues, cachant son visage décomposé, et il n’arrivait pas à enfiler dans sa culotte sa jambe tremblante.

Les hommes à demi nus se pressaient derrière la grille peinte en bleu ; c’était là, par l’allée de châtaigniers, que l’escadron de renfort entrait dans la cour.

— Salut, pays !

— C’est toi, compère Alexandre !

— Lui-même.

— Andréiane ! Andréiane ! Alors, mon salaud, tu ne m’entends pas, tu as perdu tes oreilles ?

— T’as le salut de ta femme, hé, militaire !

— Dieu la garde !

— Boris Bélov, il est par ici ?

— Quel escadron ?

— Quatrième, je crois.

— Et il est d’où ?

— De Zatone, stanitsa Viochenskaïa.

— Qu’est-ce que tu lui veux ? (Un troisième homme se mêle à la

conversation.)

— C’est qu’il faut que je le voie. J’ai une lettre pour lui.

— Il a été tué l’autre jour sur Raïbrody, mon vieux.

— Sans blague ?…

— Ma parole ! Devant moi. Une balle sous le sein gauche.

— Est-ce qu’il y a quelqu’un de la Tchornaïa par ici ?

— Non, plus loin.

L’escadron entra tout à fait et se rangea au milieu de la cour. Le bord de l’étang se couvrit à nouveau de Cosaques qui retournaient se baigner.

Peu de temps après, les nouveaux arrivants les avaient rejoints.

Grigori était assis à côté de son frère. La glaise avait une odeur lourde d’humidité. L’eau épaisse du bord était couverte d’herbes vertes. Grigori écrasait des poux dans les ourlets de sa chemise, il racontait :

— J’ai la fatigue dans l’âme, Pétro. Tout de suite, je suis comme à moitié mort… Comme si j’avais passé sous des meules de moulin, qui m’auraient moulu et recraché.

Sa voix était plaintive, fêlée, et une ride sombre (Pétro venait de la découvrir avec un sentiment de terreur) barrait en biais son front, inconnue, effrayante pour ce changement, cet éloignement qu’elle révélait.

— Comment ça ? demanda Pétro, ôtant sa chemise et mettant nu son corps blanc coupé au cou par une bande de hâle régulière.

— Voilà (Grigori parlait rapidement et la colère durcissait sa voix), les hommes sont excités, il vaut mieux ne pas leur tomber sous la main ! Les hommes sont devenus pires que des loups. De la haine partout. Il me semble que, si je mordais quelqu’un, il deviendrait enragé.

— Est-ce que tu as dû… tuer ?

— J’ai dû !…

Grigori avait presque crié, il roula sa chemise en boule et la jeta à terre. Puis il pétrit longuement sa gorge comme s’il voulait pousser un mot qui l’étranglait, il regarda autour de lui.

— Dis, ordonna Pétro, évitant de rencontrer les yeux de son frère.

— Ma conscience me tue. A Lechniouv j’ai transpercé un homme avec ma

lance. Dans le feu de l'action… Je ne pouvais pas faire autrement… Mais pourquoi j'ai fendu la tête à l'autre ?

— Comment ça ?

— Voilà, j'ai tué un homme inutilement et maintenant j'ai mal au cœur à cause de ce fumier-là. Toutes les nuits, je rêve de lui, le salaud. Est-ce que c'est de ma faute ?

— Tu n'es pas encore habitué. Attends, ça se tassera.

— Votre escadron est en renfort ? demanda Grigori.

— Pourquoi ? Non, on fait partie du vingt-septième régiment.

— Je croyais que vous veniez pour nous.

— Notre escadron est rattaché à une division d'infanterie et nous allons la rejoindre, mais le renfort est venu avec nous, des jeunes qui vont vous compléter.

— Ah ! bon. Allez, on se baigne.

Grigori ôta rapidement son pantalon et s'approcha de l'eau, brun, élancé, un peu voûté ; Pétro le trouva vieilli depuis leur séparation. Il étendit le bras et se jeta à l'eau la tête la première ; la verdure lourde se referma au-dessus de lui et se dispersa à nouveau. Il nagea vers un groupe de Cosaques qui riaient au milieu de l'étang, il donnait des taloches à l'eau, remuait paresseusement les épaules.

Pétro ôta lentement la croix qu'il portait sur lui et la prière contenue dans le scapulaire donné par sa mère, les mit sous sa chemise et entra dans l'eau avec une répugnance craintive, mouilla sa poitrine, ses épaules, plongea avec un gémissement et rejoignit Grigori ; ils se séparèrent des autres et nagèrent ensemble vers la rive opposée, sablonneuse et couverte de buissons.

Le mouvement rafraîchissait Grigori, l'apaisait, et il parlait posément, allongeant ses brasses, sans la passion de l'instant précédent.

— Les poux me dévorent. C'est à cause de l'ennui. Je voudrais bien être à la maison aujourd'hui. J'y volerais tout de suite si j'avais des ailes. Rien que pour y jeter un coup d'œil. Alors, comment ça va là-bas ?

— Natalia est chez nous.

— Et alors ?

— Ça va.

— Et le père et la mère ?

— Ça va. Mais Natalia t'attend toujours. Elle pense toujours que tu lui reviendras.

Grigori ne répondait pas, il s'ébrouait et crachait l'eau qui lui était entrée dans la bouche. Pétro tournait la tête, essayait de le regarder dans les yeux.

— Tu pourrais au moins la saluer dans tes lettres. Elle ne respire que par toi.

— Elle est drôle… elle veut renouer ce qui est défait ?

— Eh ! que veux-tu que je te dise… Chacun vit de son espoir. C'est une brave petite femme. Sérieuse. Elle se tient très bien. Pour ce qui est de s'amuser ou quoi que ce soit… il n'y a rien à en dire.

— Elle devrait se marier.

— Tu dis de drôles de choses.

— Il n'y a rien de drôle. C'est ce qu'il faudrait.

— C'est votre affaire. Je ne m'en mêle pas.

— Et Douniachka ?

— Bonne à marier, mon frère ! Elle a tellement changé cette année que tu ne la reconnaîtrais pas.

— Non ? s'étonna Grigori joyeusement.

— Je te le jure. On va la marier et nous ne pourrons même pas tremper nos moustaches dans la vodka. Ils nous auront tués d'ici là, les salauds.

— Ça risque !

Ils sortirent de l'eau et s'allongèrent sur le sable, s'accoudant l'un à côté de l'autre et se chauffant au soleil, qui n'avait jamais été si brûlant. Michka Kochévoï, qui passait en nageant devant eux, sortit de l'eau à moitié.

— Viens, Grichka !

— Attends, je reste un peu ici.

Tout en ensevelissant dans le sable un petit scarabée, Grigori demanda :

— D'Aksinia, tu as eu des nouvelles ?

— L'autre jour, avant la déclaration de la guerre, je l'ai vue au village.

— Qu'est-ce qu'elle était venue faire là ?

— Prendre ses affaires chez son mari.

Grigori toussa et fit une tombe au scarabée en poussant un petit tas de sable

du plat de la main.

— Tu ne lui as pas parlé ?

— Dit bonjour seulement. Elle est bien ronde, elle a l'air gaie. La cuisine du seigneur a l'air de lui réussir.

— Et Stépane ?

— Il lui a rendu ses affaires. Il ne lui a pas fait de mal. Mais méfie-toi de lui. Sois prudent ! On m'a dit que, quand il est saoul, à ce qu'on m'a dit, il menace de t'envoyer une balle au premier combat.

— Aha !

— Il ne te pardonne pas.

— Je sais.

— Je me suis acheté un cheval, dit Pétro, pour changer de conversation.

— Vous avez vendu les bœufs ?

— Oui. Pour cent quatre-vingts roubles. J'ai payé mon cheval cent cinquante. Un cheval je ne te dis que ça. On l'a acheté sur le Tsoutskane{40}.

— Et les blés ?

— Ils sont beaux. Mais on n'a pas eu le temps de les rentrer. On a été mobilisés à ce moment-là.

La conversation passa sur la ferme et la gêne se dissipa. Grigori buvait avidement les nouvelles de chez lui. Elles le remplissaient tout entier et le faisaient ressembler au garçon simple et volontaire qu'il avait été.

— Bon, allons nous baigner, et nous rhabiller, proposa Pétro, et il balaya le sable sur son ventre humide, en frissonnant. Il avait la chair de poule dans le dos et sur les bras.

Les hommes rentraient en foule de l'étang. Près de la clôture séparant le jardin de la cour de la propriété, Stépane Astakhov rejoignit Pétro et Grigori. En marchant, il coiffait son toupet, qui lui tombait dans les yeux, avec un peigne de corne, et l'arrangeait sous sa visière ; arrivé à la hauteur de Grigori :

— Salut, ami !

— Bonjour.

Grigori ralentit le pas et leva sur Stépane un regard un peu troublé, un peu coupable.

— Tu ne m’as pas oublié ?

— Presque.

— Moi, je me souviens de toi, dit Stépane avec un sourire ironique, et il passa sans s’arrêter, prit par les épaules un Cosaque à galons de maréchal des logis, qui marchait devant.

A la tombée de la nuit, un ordre de départ en première ligne arriva par téléphone de l’état-major de la division. Le régiment fut prêt en un quart d’heure ; il partit en chantant, complété par les hommes de renfort, pour colmater une brèche ouverte par la cavalerie magyare.

Au moment de le quitter, Pétro fourra dans la main de son frère une feuille de papier pliée en quatre.

— Qu’est-ce que c’est ? demanda Grigori.

— Une prière que j’ai copiée pour toi. Prends-la…

— Ça sert à quelque chose ?

— Ne ris pas, Grigori !

— Je ne ris pas.

— Eh bien, adieu, mon frère. Reste en bonne santé. Ne cours pas devant les autres, la mort frappe les têtes brûlées. Fais attention, là-bas, cria Pétro.

— Alors, la prière ?

Pétro fit un geste vague.

Jusqu’à onze heures, ils avancèrent sans observer aucune précaution. Ensuite, les adjudants firent passer dans les escadrons l’ordre de faire le moins de bruit possible et d’éteindre les cigarettes.

Les fusées jaillissaient au-dessus de la bande lointaine d’une forêt, dans une fumée lilas.

11

Un petit carnet relié en maroquin couleur chêne. Les coins sont usés et recourbés : son propriétaire l'a longtemps porté dans sa poche. Les feuillets sont couverts d'une écriture penchée et noueuse…

« … Depuis quelque temps le besoin m'est venu de me confier au papier. Je veux tenir une sorte de « journal » comme une demoiselle de pensionnat. Tout d'abord je parlerai d'elle : au mois de février – je ne me rappelle plus la date –, je lui ai été présenté par l'étudiant Boïarychkine, qui est de son pays. Je les avais rencontrés à l'entrée d'un cinématographe. En nous présentant, Boïarychkine a dit : « Mademoiselle est de chez nous, de la stanitsa Viochenskaïa. Tu seras content de la connaître, Timoféï. Liza est une jeune fille remarquable. » Je me rappelle que j'ai proféré quelques sons inarticulés et que j'ai retenu dans ma main sa paume molle et moite. Ainsi ont commencé mes relations avec Elizavéta Mokhov. C'est une jeune fille perverse, je l'ai compris au premier coup d'œil : chez ces femmes-là, les yeux en disent plus qu'il ne faut. Elle a produit sur moi, je l'avoue, une impression peu avantageuse : d'abord cette main tiède et humide. Je n'ai jamais rencontré personne qui transpirât ainsi des mains ; ensuite les yeux, de très beaux yeux, au fond, avec ce reflet noisette, mais en même temps désagréables.

Vassia, mon ami, je polis à dessein mon style, j'ai même recours aux images, afin que, lorsque ce « journal » te parviendra à Sémipalatinsk (car c'est là mon projet : te l'envoyer après le dénouement de l'intrigue amoureuse que j'ai commencée avec Elizavéta Mokhov ; et peut-être la lecture de ce document te procurera-t-elle un certain divertissement), tu aies une image exacte de ce qui se sera passé. Je reprends dans l'ordre chronologique. Donc, j'ai fait sa connaissance et nous sommes entrés tous les trois pour voir une ineptie ultra-sentimentale. Boïarychkine ne disait rien (il avait mal à une de ses dents « angulaires », comme il dit), quant à moi, j'ai très péniblement mené la conversation. Nous avons découvert que nous sommes compatriotes, c'est-à-dire de stanitsas voisines, et, après un échange de souvenirs communs sur la beauté des paysages de steppe, etc., nous nous sommes tus. J'ai gardé le silence avec aisance, si j'ose m'exprimer ainsi, et elle n'était pas gênée le moins du monde de

ce que notre petite conversation fût épuisée. Elle m'a dit qu'elle est en deuxième année de médecine, qu'elle est issue d'une famille de marchands et qu'elle aime beaucoup le thé et le tabac Asmolov. Comme tu vois, ce sont de très maigres renseignements pour connaître une vierge aux yeux noisette. Quand nous nous sommes quittés (nous l'avons accompagnée à l'arrêt du tramway), elle m'a demandé de passer la voir. J'ai noté l'adresse. Je pense aller la voir le 28 avril.

29 avril.

J'ai été chez elle aujourd'hui, elle m'a offert le thé et le halva. Au fond, c'est une fille intéressante. Elle a une langue acérée, elle est assez intelligente, seulement elle sent son Artsybachev[{41}] de loin. Je suis rentré tard de chez elle. Je me suis roulé des cigarettes et j'ai pensé à des choses n'ayant absolument aucun rapport avec elle, particulièrement à l'argent. Mon costume est usé jusqu'à la corde et le « capital » fait défaut. D'une façon générale, c'est la poisse.

1er mai.

Ce jour est marqué par un événement. A Sokolniki, où nous passions fort innocemment notre temps, il nous est arrivé une histoire : la police et un détachement de Cosaques d'une vingtaine d'hommes ont dispersé une manifestation ouvrière du 1er mai. Un ivrogne a frappé le cheval d'un Cosaque avec un bâton et le Cosaque a commencé à se servir de sa cravache. (Je me demande pourquoi la cravache s'appelle « nagaïka » chez nous ; « cravache » est un mot excellent, donc pourquoi ?…) Je me suis approché et je me suis interposé. J'étais agité par les sentiments les plus nobles, je l'avoue. Je me suis donc interposé et j'ai dit au Cosaque qu'il était un abruti, et d'autres choses du même genre. Il a levé sa cravache sur moi, mais je lui ai dit avec suffisamment de fermeté que j'étais Cosaque moi-même, de la stanitsa Kamenskaïa, et que je pouvais lui en faire voir jusqu'à la gauche. Finalement, ce Cosaque était un brave garçon, un jeune ; le service ne l'avait pas encore corrompu. Il m'a répondu qu'il était de la stanitsa Oust-Khoperskaïa, et champion de boxe. Nous nous sommes quittés bons amis. S'il avait insisté, il y aurait eu de la bagarre et les choses auraient pu tourner beaucoup plus mal pour ma personne. Mon intervention s'explique par le fait qu'Elizavéta faisait partie de notre groupe et, en sa présence, je me laisse entraîner à ce désir puéril de « l'exploit ». Je me transforme en coq à mes propres yeux et je sens pousser sous ma casquette une crête rouge invisible… Voilà où j'en suis !

3 mai.

Humeur à cuite. De plus, pas d'argent. Mon pantalon a craqué, à l'entrejambe pour parler franchement, il a éclaté comme les pastèques du Don trop mûres. L'espoir que ma couture tiendra est fantomatique. Va donc recoudre une pastèque ! Volodka Strejnev est passé. Demain, je vais au cours.

7 mai.

J'ai reçu de l'argent de mon père. Il me gronde dans sa lettre, mais je n'ai pas la moindre honte. Si mon père savait que les piliers moraux de son fils sont pourris… je me suis acheté un costume. Ma cravate attire l'attention de tout le monde, même des cochers. Je me suis fait couper les cheveux chez un coiffeur de la rue Tverskaïa. Je suis sorti de là frais comme un vendeur de nouveautés. Le sergent de ville au coin de la rue Sadovo-Trioumfalnaïa m'a souri. Le coquin ! Il faut croire que j'ai quelque chose de commun avec lui dans ce costume. Et il y a trois mois ? Mais il ne faut pas remuer le linge sale de cette histoire. J'ai vu Elizavéta par hasard, par la vitre d'un tramway. Elle a agité son gant et elle a souri. Quelle allure ai-je ?

8 mai.

« L'amour règne sur tous les âges. » Je revois la bouche du mari de Tatiana, béante comme la bouche d'un canon. De la galerie, j'avais une envie irrésistible de cracher dans cette bouche. Et quand cette phrase me revient, surtout la fin : « tous les â-â-â-â-ges… », un bâillement convulsif me contracte les mâchoires, nerveux selon toute vraisemblance.

Mais le fait est que je suis amoureux, à mon âge. Au moment où j'écris ces lignes, mes cheveux se dressent sur ma tête… J'ai été chez Elizavéta. J'ai commencé de très loin et avec beaucoup d'emphase. Elle a fait semblant de ne pas comprendre et a essayé d'aiguiller la conversation sur d'autres rails. Il est peut-être trop tôt. Eh diable ! Ce costume a tout brouillé !… Je me regarde dans la glace : je suis irrésistible, il faut que je me déclare. Chez moi, la réflexion l'emporte sur tout le reste. Si je ne me déclare pas tout de suite, dans deux mois ce sera trop tard ; mon pantalon sera si usé, si gâté de sueur à certain endroit, qu'il ne pourra plus être question de déclaration. J'écris cela, et je m'admire moi-même : à quel point se rejoignent en moi les meilleurs sentiments des

meilleurs hommes de notre époque ! La passion tendre et brûlante et « la voix ferme de la raison ». Une vinaigrette de vertus, sans compter les autres qualités.

Je n'ai pu terminer mes travaux d'approche. Nous avons été dérangés par la logeuse, qui l'a appelée dans le corridor ; j'ai entendu qu'elle lui demandait de lui prêter de l'argent. Elle a refusé, alors qu'elle en a. Je le savais pertinemment et je me suis représenté son visage au moment où elle refusait d'une voix franche, et ses yeux noisette absolument sincères. Mon envie de lui parler d'amour a disparu.

13 mai.

Je suis profondément amoureux. Cela ne fait aucun doute. Tous les signes sont là. Demain je fais ma déclaration. Jusqu'à présent je n'ai pas dévoilé mon jeu.

14 mai.

Les choses ont pris un tour tout à fait inattendu. Il tombait une pluie tiède, agréable. Nous marchions dans la rue Mokhovaïa, un vent oblique balayait les dalles du trottoir. Je parlais, et elle marchait sans répondre, la tête baissée, comme si elle réfléchissait. Des ruisselets de pluie coulaient de son chapeau sur ses joues, elle était belle. Je rapporte notre conversation :

— Elizavéta Serguéïevna, je vous ai exposé ce que je sens. La parole est à vous.

— Je doute de la sincérité de vos sentiments.

J'ai haussé les épaules de la façon la plus sotte et j'ai bafouillé que je pouvais prêter serment, ou quelque chose de ce genre.

Elle a dit :

— Écoutez, vous parlez la langue des héros de Tourguéniev. Vous devriez être plus simple.

— On ne peut pas être plus simple : je vous aime.

— Et alors ?

— La parole est à vous.

— Vous voulez un aveu de ma part ?

— Je veux une réponse.

— Voyez-vous, Timoféï Ivanovitch.. Que puis-je vous dire ? Vous me plaisez un petit peu… Vous êtes très grand.

— Je grandirai encore, ai-je promis.

— Mais nous nous connaissons si peu, la vie commune…

— Avec le temps nous nous connaîtrons mieux.

Elle a essuyé de sa paume rose sa joue trempée et a dit :

— Bon, mettons-nous ensemble. On verra bien. Donnez-moi seulement le temps de liquider mon ancienne liaison.

— Qui est-ce ? ai-je demandé avec intérêt.

— Vous ne le connaissez pas. Un docteur, un spécialiste des maladies vénériennes.

— Quand serez-vous libre ?

— J'espère vendredi.

— Nous vivrons ensemble ? Je veux dire : dans le même appartement ?

— Oui, ce sera sans doute plus commode. Vous déménagerez et vous viendrez chez moi.

— Pourquoi ?

— Ma chambre est très confortable. C'est propre et la propriétaire est une personne sympathique.

Je n'ai pas fait d'objection. Nous nous sommes quittés au coin de la rue Tverskaïa. Nous nous sommes embrassés au grand étonnement d'une dame qui passait.

Que me réserve l'avenir ?

22 mai.

Je suis en pleine lune de miel. Le « miel » de mon humeur a été gâté aujourd'hui parce que Liza m'a dit de changer de linge. Effectivement, mon linge est un cauchemar d'usure. Mais l'argent, l'argent… Nous dépensons le mien, et il n'y en a pas tant. Il va falloir trouver du travail.

24 mai.

Aujourd’hui j’avais décidé de m’acheter du linge, mais Liza m’a entraîné dans une dépense imprévue. Elle a voulu coûte que coûte dîner dans un bon restaurant et s’acheter des bas de soie. Nous avons dîné et acheté les bas, mais je suis au désespoir : adieu mon linge !

27 mai.

Elle m’épuise. Je suis physiquement anéanti et je ressemble à une tige de tournesol dénudée. Ce n’est pas une femme, c’est le feu et la fumée !

2 juin.

Nous nous sommes éveillés aujourd’hui à neuf heures. Ma maudite habitude de remuer les orteils a eu les résultats suivants : elle a soulevé la couverture et longuement examiné mon pied. Elle a ainsi résumé ses observations :

— Ce n’est pas un pied que tu as, c’est un sabot de cheval. En pire ! Et puis ces poils sur les orteils, hou !

Ses épaules ont frémi de dégoût, elle s’est enfouie sous la couverture et s’est retournée vers le mur.

J’étais confus. J’ai replié les jambes et je lui ai touché l’épaule.

— Liza !

— Laissez-moi !

— Liza, ça ne ressemble à rien. Je ne peux pas changer la forme de mes pieds, je ne les ai pas fait faire sur commande ; pour ce qui est de leur végétation, les poils poussent partout, les imbéciles. En tant qu’étudiante en médecine, tu devrais connaître les lois du développement naturel.

Elle s’est tournée vers moi. Les yeux noisette ont pris une méchante teinte chocolat.

— Ayez la bonté d’acheter aujourd’hui une poudre contre la transpiration : vos pieds sentent le cadavre.

Je lui ai fait judicieusement remarquer que ses paumes sont continuellement moites. Elle s’est tue, mais, pour m’exprimer en « style élevé », une ombre s’est

étendue sur mon âme… Et il ne s’agit pas là de pieds, ni de poils…

4 juin.

Aujourd’hui, nous avons fait du canotage sur la Moskova. Nous avons évoqué le Don. Elizavéta se conduit d’une façon indigne : elle passe son temps à se moquer de moi, parfois très méchamment. Lui répondre de même serait aller à la rupture et cela, je ne le veux pas. Malgré tout, je m’attache de plus en plus à elle. C’est une femme trop gâtée, tout simplement. Je crains que mon influence ne soit pas suffisante pour ébranler fondamentalement son caractère. Une gentille, une fantasque petite fille. Une petite fille, d’ailleurs, qui a vu des choses que je ne connais que par ouï-dire. En rentrant, elle m’a traîné dans une pharmacie et, en souriant, elle a acheté du talc et je ne sais quelle autre saleté.

— C’est pour toi, des poudres contre la transpiration.

Je me suis incliné très galamment et j’ai remercié.

C’est ridicule, mais c’est comme ça.

7 juin.

Son bagage intellectuel est très pauvre. Pour le reste, elle n’a plus rien à apprendre.

Chaque jour, avant de me coucher, je me lave les pieds à l’eau très chaude, je les arrose d’eau de Cologne et je les saupoudre de je ne sais quelle saleté.

16 juin.

Elle devient chaque jour plus insupportable. Hier elle a eu une crise de nerfs. C’est difficile de s’entendre avec une femme pareille.

18 juin.

Rien de commun ! Nous parlons des langues différentes. La seule chose qui nous lie, c’est le lit. La vie est châtrée.

Ce matin, en prenant de l’argent dans ma poche pour aller à la boulangerie, elle est tombée sur ce carnet. Elle l’a sorti de la poche.

— Qu’est-ce que c’est ?

Je me suis senti envahi de chaleur. Si elle l'avait ouvert ? J'ai répondu, surpris moi-même du naturel de ma voix :

— Un carnet de calculs arithmétiques.

Elle l'a remis avec indifférence dans ma poche et est sortie. Il faut être plus prudent. Les bonnes histoires entre quatre-z-yeux ne sont bonnes que si personne d'autre ne les lit.

Pour mon ami Vassia, elles seront une source de distraction.

21 juin.

Elizavéta m'étonne. Elle a vingt et un ans. Quand a-t-elle eu le temps de se pervertir ainsi ? Quelle est sa famille, comment a-t-elle été élevée, qui a aidé à son développement ? Ce sont des questions qui m'intéressent au plus haut point. Elle est diablement bien faite. Elle est fière de la perfection des formes de son corps. Elle a le culte de soi-même, le reste n'existe pas pour elle. J'ai essayé plusieurs fois de parler sérieusement avec elle… On aurait plus tôt fait de convaincre un Vieux-Croyant de l'inexistence de Dieu que de la rééduquer.

Notre vie commune devient invraisemblable et stupide. Cependant j'hésite à rompre. Je l'avoue, elle me plaît, malgré tout cela. Je l'ai dans la peau.

24 juin.

La chose était simple, il suffisait d'y penser. Nous avons parlé à cœur ouvert aujourd'hui et elle m'a dit que je ne la satisfais pas physiquement. La rupture n'est pas formelle, mais c'est pour ces jours-ci sans doute.

26 juin.

C'est un étalon qu'il lui faudrait, d'un haras de stanitsa.

Un étalon !

28 juin.

Il m'est pénible de me séparer d'elle. Elle m'a englué comme une bourbe. Aujourd'hui nous sommes allés aux Monts des Moineaux[{42}]. Tout à l'heure, elle était assise à la fenêtre, dans la chambre d'hôtel, et le soleil tombait durement sur

ses boucles à travers les découpures de la corniche. Ses cheveux étaient couleur d'or ducat. Tu as même droit à un morceau de poésie.

4 juillet.

J'ai quitté mon travail. Elizavéta m'a quitté. Aujourd'hui j'ai bu de la bière avec Strejnev. Hier nous avons bu de la vodka. Nous nous sommes quittés, Elizavéta et moi, comme il convient à des gens cultivés, correctement. Sans histoire. Je l'ai rencontrée aujourd'hui dans la rue Dmitrovka avec un jeune homme en bottes de jockey. Elle a répondu avec réserve à mon salut. J'achèverai là-dessus ces notes : la source est tarie.

30 juillet.

Contre toute attente, il me faut reprendre la plume. La guerre. Explosion d'enthousiasme grégaire. Les chapeaux melons puent à une verste le patriotisme, comme des chiens pourris. Les copains sont indignés, moi j'exulte. Je suis dévoré par le regret de mon « paradis perdu ». Hier j'ai fait un rêve très sensuel, où il y avait Elizavéta. Elle a laissé en moi une trace douloureuse. J'aurais besoin de me distraire.

1er août.

J'en ai marre de ce tapage. Mon mal ancien est revenu, mon angoisse. Je la suce comme un enfant sa tétine.

3 août.

Une issue ! Je pars pour la guerre. C'est bête ? Très. Honteux ?

Ça suffit comme ça, je ne sais pas quoi faire de moi. Avoir ne serait-ce qu'une miette de sensation nouvelle. Je n'étais pourtant pas si blasé il y a deux ans. Est-ce que je vieillis ?

7 août.

J'écris dans le train. On vient de quitter Voronèje. Demain je descends à Kamenskaïa. Ma décision est ferme : je vais me battre pour « la Foi, le Tsar et la Patrie ».

12 août.

On m’a fait des adieux solennels. L’ataman avait un peu bu, il a fait un discours enflammé. Après, je lui ai dit à voix basse : « Vous êtes un imbécile, Andréï Karpovitch ! » Il était stupéfait, il est devenu vert. Il m’a répondu dans un sifflement sarcastique : « Quand je pense que vous êtes instruit ! Est-ce que vous ne seriez pas de ces gens que nous avons cravachés en 1905 ? » Je lui ai dit qu’à mon grand regret je n’étais pas « de ces gens-là ». Mon père pleurait, voulait tout le temps m’embrasser, et son nez coulait. Pauvre cher père ! Je voudrais te voir dans ma peau. Je lui ai proposé en plaisantant de partir avec moi pour le front, il s’est écrié avec effroi : « A quoi penses-tu ? Et le domaine ? » Demain je pars pour la gare.

13 août.

Blés pas rentrés çà et là. Marmottes grasses sur leurs petits monticules. Etonnamment ressemblantes à ces Allemands de chromos que Kozma Krioutchkov embroche sur sa lance. Je vivais ma vie, je me portais bien, j’étudiais les mathématiques et autres sciences exactes et je n’aurais jamais pensé que je deviendrais « chauvin » comme cela. Dans mon régiment je parlerai avec les Cosaques.

22 août.

A une station, j’ai vu le premier convoi de prisonniers. Un bel officier autrichien, l’air sportif, est arrivé à la gare sous escorte. Deux demoiselles, qui se promenaient sur le quai, lui ont souri. Il s’est incliné très élégamment en marchant et leur a envoyé des baisers.

Bien que prisonnier, il est proprement rasé, galant, ses bottes de cuir jaune brillent. Je l’ai suivi du regard : un beau garçon jeune, un gentil visage amical. Si je le rencontrais sur le champ de bataille, mon bras ne pourrait pas lever le sabre.

24 août.

Les réfugiés, les réfugiés, les réfugiés… Toutes les voies sont occupées par des trains de réfugiés et de soldats.

Croisé le premier train sanitaire. A une halte, un jeune soldat a sauté d’un

wagon. Un bandeau sur l'œil. Nous avons parlé. Blessé par shrapnel. Extrêmement content d'avoir toutes chances de ne plus être soldat. Un œil endommagé. Il rit.

27 août.

Je suis à mon régiment. Le colonel est un petit vieux très gentil. Un Cosaque du Bas-Don. Ici ça sent déjà le sang. D'après les bruits qui courent, on sera en première ligne après-demain. Mon peloton, le troisième du quatrième escadron, est composé de Cosaques de la stanitsa Konstantinovskaïa. Des gars insignifiants. Il n'y en a qu'un qui soit joyeux drille et bon chanteur.

28 août.

Nous partons. Aujourd'hui ça tonne plus que jamais là-bas. On a l'impression d'un orage qui approche, d'un roulement de tonnerre dans le lointain. J'ai même reniflé l'air pour sentir la pluie. Mais le ciel est brillant comme du satin, et pur.

Hier mon cheval a commencé à boiter, il s'est cogné contre une roue de la roulante. Tout est neuf, insolite, et je ne sais pas par quoi commencer, sur quoi écrire.

30 août.

Hier je n'ai pas eu le temps d'écrire. En ce moment j'écris en selle. Ça tangue et mon crayon lâche des lettres monstrueuses. Nous sommes partis à trois pour chercher du fourrage.

En ce moment les gars sont en train de lier, je suis couché sur le ventre et je fixe avec du retard les événements d'hier. Hier l'adjudant Tolokonnikov nous a envoyés à six en reconnaissance. Il m'appelle avec mépris « l'étudiant » : « Hé, toi, l'étudiant, ton cheval se déferre, tu ne vois pas ? » Nous avons traversé un bourg à demi brûlé. Il faisait chaud. Les chevaux étaient en nage, nous aussi. Il est mauvais que les Cosaques soient obligés de porter même l'été leurs pantalons de drap. Après le bourg, dans un fossé, j'ai vu le premier cadavre. Un Allemand. Les jambes dans le fossé, jusqu'aux genoux, couché sur le dos. Une main repliée sous le dos, l'autre serrée sur un chargeur de fusil. Mais pas de fusil. Impression effroyable. Je reconstitue mon impression dans ma mémoire et je sens un petit froid me parcourir les épaules… Cette pose qu'il avait : on aurait dit qu'il s'était assis, les jambes pendantes dans le fossé, et puis s'était couché pour se reposer.

Uniforme gris, casque. Je voyais la doublure de cuir tassée, comme le tabac d'une cigarette, pour qu'il ne se répande pas. J'ai été si frappé par cette première impression que je ne me rappelle plus son visage. Je n'ai vu que les grosses fourmis jaunes qui couraient sur son front jaune et sur ses yeux vitreux à demi fermés. Les Cosaques se signaient en passant. J'ai regardé la petite tache de sang au côté droit de son uniforme. La balle l'a touché au côté droit et traversé de part en part. En passant devant lui, j'ai remarqué que, du côté gauche, là où la balle est sortie, la tache et l'épanchement de sang étaient beaucoup plus grands, et l'uniforme déchiqueté.

Je tremblais de tout mon corps en passant devant lui. C'est donc cela…

Un maréchal des logis-chef, surnommé Troundaléï, a essayé de remonter notre moral tombé en nous racontant une histoire sale, mais il avait lui-même les lèvres tremblantes…

A une demi-verste du bourg, nous sommes passés devant les murs d'une usine incendiée, des murs de brique aux faîtes noircis par la fumée. Nous n'avons pas osé suivre la route, car elle passait devant ces décombres, et nous avons décidé de les contourner. Nous nous sommes écartés et, à ce moment, on nous a tiré dessus depuis l'usine. Le bruit du premier coup – c'est honteux mais c'est comme ça – m'a presque jeté à bas de ma selle. Je me suis accroché au pommeau et penché instinctivement, et j'ai tiré sur la bride. Nous avons galopé vers la bourgade en repassant devant le fossé où il y avait l'Allemand tué, et nous ne nous sommes ressaisis que lorsque nous avons eu le bourg derrière nous. Puis nous sommes revenus. Nous avons mis pied à terre. Nous avons laissé les chevaux avec deux hommes et nous sommes allés à quatre à l'entrée du village, vers le fossé. Nous marchions courbés le long du fossé. J'ai aperçu de loin les jambes de l'Allemand tué dans leurs courtes bottes jaunâtres, pliées aux genoux à angles aigus. Je suis passé devant lui en retenant ma respiration, comme devant un dormeur, comme si j'avais craint de l'éveiller. L'herbe écrasée en dessous de lui était verte et humide…

Nous nous sommes couchés dans le fossé et, quelques minutes après, neuf uhlans allemands ont débouché à la queue-leu-leu des décombres de l'usine brûlée… Je les ai reconnus à leur uniforme. Leur officier s'est détaché, a crié quelque chose d'une voix rude et gutturale, et le détachement a galopé dans notre direction. Les gars m'appellent pour les aider à botteler. J'y vais.

30 août.

Il faut que je finisse de raconter comment j'ai tiré sur un homme pour la première fois. C'est quand les uhlans sont venus sur nous. (Je crois voir encore devant moi leurs uniformes vert-de-gris, couleur d'orvet, les cylindres luisants de leurs shakos, leurs lances oscillantes, avec leurs fanions.)

Ils montaient des chevaux bruns. J'ai regardé, je ne sais pourquoi, le remblai du fossé, et j'ai vu un petit scarabée émeraude. Il s'est mis à grossir à mes yeux, à prendre des proportions monstrueuses. Il avançait, géant, en secouant les brins d'herbe, vers mon coude appuyé sur l'argile séchée et farineuse du remblai, il a grimpé le long de la manche de ma vareuse kaki, il a descendu vivement sur mon fusil, du fusil il a passé sur la courroie. Je suivais son voyage, soudain j'entendis la voie furieuse du maréchal des logis Troundaléï : « Tirez, à quoi pensez-vous ! »

J'ai installé plus fermement mon coude, fermé l'œil gauche ; je sentais mon cœur gonfler, devenir aussi énorme que le scarabée émeraude. Le guidon de mon fusil tremblait dans la fente de la hausse, sur le fond vert-de-gris des uniformes. Troundaléï a tiré à côté de moi. J'ai pressé sur la détente et j'ai entendu le gémissement de ma balle. J'avais vraisemblablement visé trop bas, la balle a arraché de petits nuages de poussière aux mottes de terre. C'était la première fois que je tirais sur un homme. J'ai vidé un chargeur, sans viser, sans rien voir devant moi. J'ai armé une dernière fois, oubliant que je n'avais plus de cartouches, et alors seulement j'ai regardé les Allemands. Ils rebroussaient chemin au galop, toujours en bon ordre. L'officier en dernier. Ils étaient neuf et je voyais la croupe brune du cheval de l'officier et la plaque métallique au sommet de son shako de uhlan.

2 septembre.

Il y a un passage dans *Guerre et Paix*, où Tolstoï parle de cette ligne qui passe entre deux troupes ennemies, cette ligne d'inconnu qui semble séparer les vivants des morts. L'escadron où sert Nikolaï Rostov va à l'attaque, et Rostov trace mentalement cette ligne. Je me suis rappelé aujourd'hui ce passage du roman avec une vivacité particulière, car ce matin à l'aube nous avons attaqué des hussards allemands… Depuis les premières heures de la journée, remarquablement appuyés par l'artillerie, ils contenaient notre infanterie. Je voyais nos soldats – du deux cent quarante et unième et du deux cent soixante-treizième régiment d'infanterie, je crois – s'enfuir en panique. Ils étaient littéralement démoralisés par l'échec de leur offensive : les deux régiments, qui avaient attaqué sans soutien de l'artillerie, avaient été repoussés par le feu de

l’ennemi et avaient perdu près d’un tiers de leur effectif. Les hussards allemands se sont lancés à la poursuite de nos fantassins. C’est alors que notre régiment, qui était en réserve dans une clairière, a été engagé. Voici ce dont je me souviens : nous avons quitté le village de Tychvitchi à trois heures du matin. L’obscurité d’avant l’aube était épaisse. On sentait l’odeur pénétrante des aiguilles de pins et des champs d’avoine. Le régiment marchait par escadrons. Nous avons quitté la route et pris à gauche, dans un champ. Les chevaux s’ébrouaient en marchant et faisaient tomber avec leurs sabots la rosée qui couvrait l’avoine.

On avait froid, même avec les capotes. Le régiment a longtemps erré à travers champs et, au bout d’une heure seulement, un officier est venu transmettre au colonel les instructions de l’état-major. Notre vieux a donné ses commandements d’une voix mécontente et le régiment a tourné à angle droit vers un bois. En colonnes par pelotons, nous nous serrions dans un chemin étroit. Le combat se déroulait quelque part à notre gauche. Les batteries allemandes étaient en action – nombreuses, à en juger par le bruit. Les détonations vibraient : à croire que les aiguilles odorantes des pins flambaient au-dessus de nous. Nous sommes restés là, à écouter, jusqu’au lever du soleil. A ce moment-là, un « hourra » a retenti, faible, tout pitoyable, pauvre ; puis le silence, traversé par le travail net des mitrailleuses. En cette minute, mes pensées se pressaient, incohérentes ; je ne me représentais qu’une chose, nettement, clairement, à faire mal : le visage multiple de notre infanterie allant à l’attaque en tirailleurs.

Je voyais les silhouettes grises en casquettes kaki aplaties, en bottes de soldats grossières et n’arrivant pas aux genoux, piétiner la terre d’automne, et j’entendais le petit rire net et enroué des mitrailleuses allemandes qui transformaient ces hommes vivants, suants, en cadavres. Les deux régiments ont été balayés et se sont enfuis en abandonnant leurs armes. Un régiment de hussards les talonnait. Nous nous sommes trouvés sur son flanc, à trois cents sagènes, pas plus. Un commandement. Nous nous alignons, instantanément. Je n’entends qu’un mot, un mot froid, qui nous bride comme un mors : « Chargez ! » Et nous nous envolons. Les oreilles de mon cheval sont si plaquées sur sa tête qu’il me semble que ma main ne pourrait pas les détacher. Je me retourne : derrière moi, le colonel et deux officiers. La voilà, la ligne qui sépare les vivants des morts. La voilà, la grande démence !

Les hussards rompent leurs rangs et font demi-tour. A mes yeux, le lieutenant Tchemetsov a sabré un hussard allemand. J’ai vu un Cosaque du sixième escadron, fou furieux, fendre la croupe du cheval d’un Allemand qu’il poursuivait. Le sabre a projeté en l’air des lambeaux de peau… Non, c’est

inconcevable ! Cela n’a pas de sens ! Quand nous sommes rentrés, j’ai vu le visage de Tchemetsov, calme, d’une gaieté contenue ; comme de quelqu’un qui joue aux cartes, pas de quelqu’un qui est à cheval et qui vient de tuer un homme. Il ira loin, le lieutenant Tchemetsov. Il est doué.

4 septembre.

Nous sommes au repos. La quatrième division du deuxième corps d’armée progresse vers le front. Nous sommes dans le bourg de Kobylino. Ce matin des unités de la onzième division de cavalerie et des Cosaques de l’Oural ont traversé le bourg en marche forcée. Les combats se déroulent à l’ouest. Grondement ininterrompu. Après le déjeuner, j’ai été à l’hôpital. Un convoi de blessés est arrivé en même temps que moi. Il y a des infirmiers qui rient en déchargeant une ambulance. Je m’approche. Un grand soldat marqué de petite vérole, geignant et souriant, descend, avec l’aide d’un infirmier. « Tu vois, mon petit Cosaque, dit-il, s’adressant à moi, ils m’ont fichu du plomb dans les fesses. J’ai reçu quatre pruneaux de shrapnel. » L’infirmier demande : « Alors il a éclaté derrière toi ? – Derrière moi ? C’est moi qui attaquais à reculons. » Une infirmière est sortie d’une maison. Je l’ai regardée et je me suis mis à trembler de telle façon que j’ai été obligé de m’adosser à la voiture. Extraordinaire ressemblance avec Elizavéta. Les mêmes yeux, l’ovale du visage, le nez, les cheveux. Même la voix. Ou bien est-ce une illusion ? Je finirai par trouver en toutes les femmes une ressemblance avec elle.

5 septembre.

On a laissé paître les chevaux pendant vingt-quatre heures et maintenant on repart. Physiquement, je suis démoli. Le trompette sonne le boute-selle. C’est sur lui que je tirerais volontiers en ce moment !… »

Le capitaine en second commandant l’escadron avait envoyé Grigori Mélékhov en mission de liaison avec l’état-major du régiment. Passant à côté d’un champ de bataille récent, Grigori vit un Cosaque mort sur la chaussée même. Il avait sa tête blonde appuyée sur le cailloutis de la chaussée, dégradée par les sabots des chevaux. Grigori mit pied à terre et, se bouchant le nez pour ne pas sentir l’odeur épaisse et doucereuse du cadavre, il le fouilla. Dans la poche de son pantalon, il trouva ce carnet, un bout de crayon à encre et un porte-monnaie. Il détacha la giberne et jeta un rapide regard sur le visage pâle et

humide, déjà en décomposition. Les tempes et la racine du nez étaient d'un noir moite et velouté. Une ride méditative, qui traversait en biais le front, était emplie de poussière brune.

Grigori couvrit le visage d'un mouchoir de batiste trouvé dans la poche du mort et repartit pour l'état-major en se retournant de temps en temps. Il donna le carnet aux secrétaires ; ceux-ci le lurent tous ensemble et sourirent de la vie brève de l'inconnu et de ses passions terrestres.

12

Après l’occupation de Lechniouv, la onzième division de cavalerie traversa en combattant Stanislavtchik, Radzivillov, Brody, et, le 15 août, se déploya autour de la ville de Kamenka-Stroumilovo. Le gros de l’armée suivait, l’infanterie se concentrait aux points stratégiques importants, les états-majors et les charrois s’accumulaient aux nœuds de communications. Le front s’étirait depuis la mer Baltique comme un cordon de mort. Dans les états-majors, on élaborait les plans d’une large offensive, les généraux pâlissaient sur les cartes, les ordonnances galopaient, portant des ordres d’opérations, des centaines de milliers de soldats marchaient à la mort…

Les renseignements rapportaient que des forces importantes de cavalerie ennemie se dirigeaient vers la ville. Dans les petits bois autour des routes, des escarmouches éclataient sans cesse, les patrouilles cosaques entraient en contact avec les détachements de reconnaissance ennemis.

Pendant tous ces jours de campagne, depuis sa séparation d’avec son frère, Grigori Mélékhov avait essayé en vain de trouver en lui-même un point d’appui pour se débarrasser de ses pensées morbides et retrouver son humeur égale d’autrefois. Avec le dernier escadron de renfort, le régiment s’était grossi d’hommes de la deuxième réserve. L’un d’eux, un Cosaque de la stanitsa Kazanskaïa, Alexéï Ourioupine, avait été versé dans le peloton de Grigori. Ourioupine était grand, un peu voûté, mâchoire inférieure proéminente, fine moustache kalmouk ; ses yeux gais, intrépides, riaient continuellement ; malgré son âge, il avait le crâne luisant de calvitie, bosselé, avec seulement de rares cheveux châtain clair sur les côtés. Dès le premier jour, les Cosaques l’avaient surnommé « le Touffu ».

Le régiment avait un jour de repos devant Brody, après un combat.

Grigori logeait dans la même cabane que le Touffu. Ils lièrent conversation.

— Tu as l’air éteint, Mélékhov.

Grigori fronça le sourcil.

— Comment ça, éteint ?

— Tout mou, comme qui dirait malade, expliqua le Touffu.

Ils venaient de donner du fourrage aux chevaux attachés et fumaient, adossés à une vieille palissade moussue. Des hussards passaient dans la rue par rangs de quatre, des cadavres qu'on n'avait pas enlevés gisaient au pied des clôtures (en repoussant les Autrichiens, on s'était battu dans les rues des faubourgs), une fumée épaisse suintait des ruines de la synagogue incendiée. En cette heure de la fin du jour, parée de couleurs somptueuses, la ville montrait une immense dévastation, un vide hideux.

Grigori cracha sans regarder le Touffu.

— Je me porte bien.

— Pas vrai ! Je le vois.

— Qu'est-ce que tu vois ?

— Tu as la frousse, morveux ? C'est la mort qui te fait peur ?

— Tu es bête, dit Grigori méprisant, et il considéra ses ongles en plissant les paupières.

— Dis-moi : tu as déjà tué un homme ? cisela le Touffu, et il scrutait le visage de Grigori.

— Oui. Alors ?

— Ça te tourmente ?

Grigori sourit.

Le Touffu tira son sabre de son fourreau.

— Veux-tu que je te coupe la tête ?

— Et après ?

— Je peux te tuer et je ne pousserai pas un soupir, je ne connais pas la pitié.

Les yeux du Touffu riaient mais Grigori comprit à sa voix, au frémissement carnassier de ses narines, qu'il parlait sérieusement.

— Tu es sauvage, toi, tu es un drôle, dit Grigori, observant attentivement le visage du Touffu.

— Tu as le cœur mou. Le coup de Baklanov, tu le connais ? Tu vas voir.

Le Touffu choisit un vieux bouleau près de la palissade, y alla tout droit, se voûtant, le visant des yeux. Ses longs bras noueux aux poignets énormes pendaient sans mouvement.

— Regarde.

Il leva lentement son sabre et, ployant les genoux, porta soudain un coup oblique avec une force terrible. Le bouleau, tranché à deux archines du pied, accrocha de ses branches en tombant le châssis nu de la fenêtre et égratigna le mur de la maison.

— Tu as vu ? Il faut que tu l'apprennes. Il y avait autrefois un ataman qui s'appelait Baklanov, tu en as entendu parler ? Il avait un sabre avec du mercure dedans, dur à soulever, mais d'un seul coup il coupait un cheval en deux. Oui.

Grigori mit longtemps à acquérir la technique compliquée du coup de Baklanov.

— Tu es fort, mais tu sabres bêtement. Voilà comment on fait, disait le Touffu, et son sabre tranchait en biais, avec une force fantastique, la cible choisie.

— Sabre les hommes sans crainte. L'homme, c'est mou comme de la pâte, prêchait le Touffu, les yeux rieurs. Ne te demande ni le pourquoi ni le comment. Tu es Cosaque, ton affaire c'est de sabrer sans rien demander. Tuer un ennemi au combat, c'est une chose sainte. Pour chaque mort, Dieu te rabat un péché, comme pour chaque serpent écrasé. Il ne faut pas tuer une bête sans raison, un veau par exemple, ou une autre bête, mais l'homme, tu peux le détruire. C'est souillé, l'homme… impur, ça empoisonne la terre comme les champignons vénéneux.

Aux objections de Grigori, il plissait le front et se taisait obstinément.

Grigori remarqua avec étonnement que tous les chevaux avaient peur du Touffu sans raison apparente. Quand il s'approchait d'eux, ils baissaient les oreilles, se serraient les uns contre les autres comme si c'était un fauve et non un homme. Devant Stanislavtchik, l'escadron, qui progressait sur un terrain boisé et marécageux, avait été obligé de mettre pied à terre. Les hommes de garde prenaient les chevaux et les emmenaient dans un vallon à couvert. Le Touffu avait été désigné, mais il refusa net. Le maréchal des logis fondit sur lui.

— Qu'est-ce qui te prend, Ourioupine, tu te défiles ? Pourquoi tu ne prends pas les chevaux ?

— Ils ont peur de moi. Ma parole ! affirma le Touffu, et il cachait dans ses yeux son petit rire habituel.

Il n'avait jamais été de garde aux chevaux. Il était doux avec son cheval, le soignait bien, mais Grigori avait remarqué que, chaque fois que le cheval voyait s'approcher son maître, les bras comme à l'habitude immobiles et serrés contre

les hanches, un frisson parcourait son dos : il était inquiet.

— Dis-moi, bienheureux, pourquoi les chevaux ont-ils peur de toi ? lui demanda un jour Grigori.

— Qui connaît les chevaux ? (Le Touffu haussa les épaules.) Je suis bon pour eux.

— Ils flairent les ivrognes, ils les craignent, mais toi, tu es sobre.

— J'ai le cœur dur, ils le sentent.

— Tu as un cœur de loup, ou peut-être pas de cœur du tout, un petit caillou à la place.

— C'est bien possible, accorda volontiers le Touffu.

Devant la ville de Kamenka-Stroumilovo, le troisième peloton tout entier fut envoyé en reconnaissance avec l'officier chef de peloton : la veille, un déserteur tchèque avait informé le commandement de la disposition des unités autrichiennes et d'un projet de contre-offensive sur la ligne Gorochi-Stavintski ; une observation continuelle de la route par laquelle devait s'effectuer le mouvement des unités ennemies était nécessaire ; pour cela, l'officier chef de peloton laissa quatre Cosaques avec le maréchal des logis à l'orée d'un bois et partit avec les autres dans la direction d'un hameau, dont on apercevait les toits de tuile derrière une hauteur.

C'est Grigori Mélékhov, le maréchal des logis et trois nouveaux appelés (Silantiev, le Touffu, Michka Kochévoï) qui restèrent à l'orée du bois, près d'une vieille chapelle au toit pointu, au crucifix rouillé.

— Pied à terre, les gars ! commanda le maréchal des logis. Kochévoï, mène les chevaux derrière les pins, là-bas, où c'est le plus épais.

Les Cosaques s'allongèrent sous un pin cassé, desséché, et se mirent à fumer. Le maréchal des logis ne détachait pas ses jumelles de ses yeux. A une dizaine de pas ondulait un champ de seigle abandonné sans avoir été moissonné. Les épis vidés par le vent se courbaient et bruissaient tristement. Les Cosaques passèrent là une demi-heure couchés, échangeant des phrases paresseuses. Quelque part, à droite de la ville, le grondement de la canonnade roulait sans répit. Grigori avait rampé vers le champ de seigle, il choisissait des épis pleins, les pressait et mâchait les grains durs et trop mûrs.

— Les Autrichiens, je parie ! s'écria le maréchal des logis à mi-voix.

Silantiev tressaillit.

— Où ?

— Là, ils sortent du bois. Regarde plus à droite !

Un petit groupe de cavaliers venait de sortir d'un bosquet éloigné. Il s'arrêta et examina le champ et les promontoires étendus de la forêt, puis repartit dans la direction des Cosaques.

Le maréchal des logis s'écria :

— Mélékhov !

Grigori regagna le sapin en rampant.

— On les laisse arriver et on leur envoie une salve. Préparez les fusils, les gars ! chuchotait le maréchal des logis fébrilement.

Les cavaliers, obliquant à droite, avançaient au pas. Les quatre hommes couchés sous le pin se taisaient, retenaient leur souffle.

« … aucht, Korporal ! » Le vent apporta le son d'une voix jeune et claire.

Grigori releva la tête : c'étaient six hussards hongrois en vestes à brandebourgs, qui allaient en groupe. Le premier, sur un grand cheval moreau, tenait une carabine à la main et riait doucement avec une voix de basse.

— Feu ! chuchota le maréchal des logis.

Hou-hou-hak ! cria la salve.

Ak-ak-ak… ka-ak ! aboya l'écho.

— Qu'est-ce que vous faites ? cria Kochévoï effrayé, derrière les pins, et, aux chevaux : Ho ! maudite bête ! Tu deviens enragé, toi ! Hou ! diable !

Sa voix résonnait étrangement fort.

Les hussards s'étaient formés en file et galopaient dans le champ. L'un d'eux, celui qui allait devant sur le moreau bien nourri, tirait en l'air. Le dernier, un peu à la traîne, était couché sur le cou de son cheval et se retournait, tenant son képi de la main gauche.

Le Touffu avait bondi le premier et courait, s'empêtrant dans le seigle, la baïonnette pointée. A une centaine de sagènes, un cheval tombé lançait des ruades et se débattait, près de lui un hussard hongrois sans képi frottait son genou, qu'il avait cogné dans sa chute. Il cria quelque chose de loin et leva les bras, regardant ses camarades qui s'éloignaient au galop.

Tout cela s'était passé si vite que Grigori ne reprit ses esprits que lorsque le

Touffu eut amené le prisonnier au pin.

— Ote ça, soldat ! cria le Touffu en tirant rudement le sabre du Hongrois.

Le prisonnier eut un sourire embarrassé et commença avec empressement d'ôter la courroie de son sabre, mais ses mains tremblaient fort, il ne parvenait pas à dégrafer la boucle. Grigori l'aida précautionneusement et le hussard, un jeune gars grand et joufflu, avec une petite verrue au coin de sa lèvre supérieure rasée, sourit de reconnaissance, secouant la tête de haut en bas. Il avait l'air tout heureux d'être débarrassé de son arme, il fouilla dans ses poches en regardant les Cosaques, en sortit une blague de cuir et baragouina quelque chose, les invitant par gestes à fumer.

— Il nous régale.

Le maréchal des logis sourit et déjà il cherchait son papier à cigarettes dans sa poche.

— Fumons aux frais de l'étranger, dit Silantiev, éclatant de rire.

Les Cosaques roulèrent des cigarettes et se mirent à fumer. Ce tabac à pipe, noir et fort, leur montait à la tête.

— Son fusil, où est-il ? demanda le maréchal des logis, aspirant avidement la fumée.

Le Touffu montra une bretelle jaune piquée, qu'il avait passée à son épaule.

— Le voilà.

— Il faut le mener à l'escadron. A l'état-major ils ont sûrement besoin de renseignements. Qui est-ce qui le conduit, les gars ? dit le maréchal des logis, toussant et promenant sur ses hommes un regard trouble.

— Moi, je vais le conduire, s'offrit le Touffu.

— Bon, vas-y.

Le prisonnier avait compris, visiblement ; il eut un pauvre sourire oblique ; il essayait de se dominer, il s'affaira à retourner ses poches, et en tira un chocolat mou et écrasé qu'il mit dans les mains des Cosaques.

— Ich Ruthène… Ruthène… nicht Autrichien !

Il déformait les mots, gesticulait drôlement et continuait à tendre aux Cosaques son chocolat écrasé et odorant.

— Tu as encore des armes ? lui demanda le maréchal des logis. Mais ne baragouine pas ; n'importe comment, on ne comprend pas. Tu as revolver ? Tu

as pan-pan ?

Le maréchal des logis pressait une détente imaginaire.

Le prisonnier hocha furieusement la tête.

— Ya pas ! Ya pas !

Il se laissa volontiers fouiller, ses joues rondes tremblaient.

Le sang coulait de sa culotte de cheval déchirée au genou, il avait une éraflure sur sa peau rose. Il y appliquait son mouchoir, grimaçait, faisait claquer sa langue, parlait sans arrêt… Son képi était resté à côté du cheval tué, il demandait la permission d'aller prendre sa couverture, son képi et son calepin, où il y avait une photographie de ses parents. Le maréchal des logis s'efforçait en vain de le comprendre ; enfin, avec un geste de désespoir :

— Emmène-le.

Le Touffu prit son cheval, gardé par Kochévoï, se mit en selle, ajusta la courroie de son fusil et indiqua de la main :

— En avant, militaire, tu m'en fais un soldat. Bon sang !

Encouragé par son sourire, le prisonnier sourit aussi et même, comme il marchait à côté du cheval, tapota de la paume, avec une familiarité servile, la jambe sèche du Touffu. Celui-ci repoussa sa main et tira sur ses rênes pour le laisser passer devant.

— Avance, misérable ! Il ne s'agit pas de rigoler.

Le prisonnier pressa le pas d'un air coupable et partit, redevenu sérieux, en se retournant souvent vers les Cosaques. Ses mèches blondasses se relevaient hardiment sur le sommet de sa tête. C'est ainsi qu'il resta dans la mémoire de Grigori : veste de hussard à brandebourgs jetée sur les épaules, mèches blondasses tout droit relevées, démarche sûre et brave.

— Mélékhov, va desseller son cheval, dit le maréchal des logis, et il cracha avec regret son mégot, qui lui brûlait les doigts.

Grigori ôta la selle du cheval tué et ramassa, sans savoir pourquoi, le képi, tombé un peu plus loin. Il renifla la doublure et sentit l'odeur épicée du savon à bon marché et de la sueur. Il apporta la selle en tenant soigneusement le képi dans sa main gauche. Les Cosaques, accroupis près du pin, fouillèrent dans les sacoches, examinèrent cette selle d'un modèle qu'ils n'avaient jamais vu.

— Son tabac est bon, il aurait fallu lui en demander encore, regretta Silantiev.

— Oui, il faut dire ce qui est, son tabac est bon.

— Même, on dirait qu'il est sucré. Il glisse comme de l'huile dans le gosier…

A cette évocation, le maréchal des logis soupira et avala sa salive.

Quelques minutes plus tard, une tête de cheval apparaissait derrière le pin. C'était le Touffu qui revenait.

— Et alors ?… (Le maréchal des logis s'était levé, effrayé…) Tu l'as laissé partir ?

Le Touffu approchait, agitant sa cravache, il mit pied à terre, s'étira et secoua les épaules.

— Qu'est-ce que tu as fait de l'Autrichien ? questionnait le maréchal des logis, marchant vers lui.

— Laisse-moi tranquille ! grogna le Touffu. Il s'est mis à courir… il voulait s'enfuir…

— Tu l'as laissé s'échapper ?

— Quand on est arrivé à la clairière, tout d'un coup il a… je l'ai sabré.

— Tu mens ! s'écria Grigori. Tu l'as tué sans raison !

— Pourquoi tu cries ? Ça te regarde ?

Le Touffu leva sur Grigori ses yeux de glace.

— Com-ment ?

Grigori se leva lentement, ses mains tremblantes tâtonnaient autour de lui.

— Ne te mêle pas de ce qui ne te regarde pas ! Tu as compris, hein ! Ne t'en mêle pas ! répéta durement le Touffu.

Grigori empoigna la bretelle de son fusil et épaula nerveusement.

Son doigt glissait, ne trouvait pas la détente, ses yeux louchaient étrangement dans son visage bronzé.

Le maréchal des logis se précipita sur Grigori.

— Ha-alte ! cria-t-il d'une voix menaçante.

Il le poussa, devançant le coup, et la balle s'en alla faire tomber les aiguilles des pins avec une musique légère et traînante.

— Qu'est-ce qui se passe ? hurla Kochévoï.

Silantiev, assis bouche bée, n'avait pas bougé.

Le maréchal des logis donna un coup dans la poitrine de Grigori, lui arracha son fusil ; le Touffu n'avait pas changé de position : debout, une jambe un peu écartée, la main gauche dans la ceinture.

— Tire encore !

Grigori se précipita vers lui.

— Je te tuerai !…

— Mais qu'est-ce qui vous prend ?… Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est le conseil de guerre, c'est le peloton d'exécution que vous voulez ? Déposez vos armes !… hurla le maréchal des logis, et, repoussant Grigori, il se mit entre lui et le Touffu, les bras en croix.

— Tu blagues, tu ne me tueras pas, dit le Touffu avec un rire contenu, et il tapotait le sol du pied.

Sur le chemin du retour, dans l'ombre du crépuscule, Grigori aperçut le premier dans la clairière le cadavre du prisonnier. Il s'approcha, devançant les autres, retenant son cheval qui s'ébrouait, et regarda : le mort gisait, un bras étendu, à plat sur la mousse frisée, le visage enfoui dedans. Sa paume sur l'herbe comme une feuille d'automne faisait une tache jaune terne. Le coup terrible, sans doute porté par-derrière, l'avait taillé en deux obliquement de l'épaule à la ceinture.

— Il l'a fendu… murmura le maréchal des logis d'une voix sourde, louchant avec effroi sur les mèches blondes du mort, tombées sur sa tête penchée.

Les Cosaques rentrèrent en silence au cantonnement de l'escadron. L'ombre s'épaississait. Un petit vent poussait de l'ouest un nuage noir écaillé. D'un marais, quelque part, suintait une odeur fade de vase, d'humidité rouillée, de pourriture ; un butor hurlait. Le silence somnolent n'était rompu que par le cliquetis des harnachements, le choc par hasard d'un sabre contre un étrier, le crépitement des aiguilles de pins sous les sabots des chevaux. Au-dessus de la clairière, au sommet des pins, les dernières traces rouge sombre du soleil couchant s'éteignaient. Le Touffu fumait sans arrêt. Une lueur rougeoyante éclairait ses gros doigts aux ongles noirs et bombés, qui serraient solidement sa cigarette.

Le nuage noir flottait au-dessus du bois et renforçait, épaississait sur la terre les couleurs fanées, inexprimablement tristes, du soir.

13

Les opérations en vue de la prise de la ville commencèrent tôt le lendemain matin. L'infanterie devait attaquer à l'aube à partir du bois, la cavalerie couvrant ses flancs et se tenant en réserve. A la suite d'un malentendu, deux régiments d'infanterie n'arrivèrent pas à temps ; le deux cent onzième tirailleurs reçut l'ordre de se porter au flanc gauche ; en exécutant un mouvement tournant, un autre régiment tomba sous le feu d'une de nos batteries ; il s'ensuivit une situation absurde ; une funeste confusion massacrait les plans et l'offensive menaçait de s'achever, sinon par une défaite des assaillants, tout au moins par un échec. Tandis que l'infanterie se regroupait et que les artilleurs (qu'un ordre avait expédiés, au cours de la nuit, dans un marécage) désembourbaient leurs attelages et leurs pièces, la onzième division passa à l'attaque. Le terrain boisé et marécageux ne permettait pas d'attaquer l'ennemi sur un large front ; dans certains secteurs, nos escadrons devaient aller à l'attaque par pelotons. Les quatrième et cinquième escadrons du douzième régiment furent placés en réserve, les autres étaient déjà emportés par la vague de l'offensive ; au bout d'un quart d'heure, ceux qui étaient restés à l'arrière entendirent un grondement et un hurlement vibrant, déchirant :

« Hourra… ra-a-a-a… rra-a-a !… »

— Les nôtres qui attaquent !

— Ça commence.

— Les mitrailleuses qui crachent…

— C'est les nôtres qui se font faucher, sûrement…

— Ils ne crient plus, hein ?

— Ça veut dire qu'ils y sont.

— Tout à l'heure, ça sera à notre tour de pousser la romance.

Ainsi les hommes échangeaient des phrases sans suite.

Les deux escadrons attendaient dans une clairière. De grands pins gênaient la vue. Une compagnie d'infanterie passa en courant, presque au trot. Un adjudant, sanglé de façon martiale, laissa passer les derniers rangs et cria d'une voix

éraillée :

— Serrez les rangs !

La compagnie passa dans un bruit de bottes, un tintement de bidons, et disparut derrière un petit bois d'aulnes.

De très loin, de l'autre côté de la pente boisée, le hurlement roulant revint, mais plus faible et s'éloignant : « Hourra-a-a-a… hourrrrra !… Aaa !… » et cessa d'un coup, tranché. Le silence retomba, épais, sinistre.

— C'est maintenant qu'ils y sont.

— C'est le corps à corps… Ils se battent.

Tous écoutaient, tendus, mais le silence, de ce côté-là, restait impénétrable. Au flanc droit, l'artillerie autrichienne tonnait contre les assaillants, et les mitrailleuses cousaient à points serrés.

Grigori Mélékhov observait le peloton. Les hommes s'énervaient, les chevaux s'impatientaient, comme piqués par des taons. Le Touffu avait accroché sa casquette au pommeau de sa selle et essuyait la sueur de sa calvitie bleuâtre ; à côté de Grigori, Michka Kochévoï aspirait avidement la fumée de son gros tabac. Les objets, tout autour, étaient nets et exagérément réels, comme ils le sont après une nuit blanche.

Les deux escadrons restèrent près de trois heures en réserve. Le feu diminuait, puis reprenait avec une force nouvelle. Un aéroplane de l'un ou l'autre camp passa stridulant au-dessus d'eux et fit quelques tours, à une hauteur vertigineuse, puis partit vers l'est, de plus en plus haut ; une fumée laiteuse de shrapnels éclatés faisait un chemin bleu au-dessous de lui : la D. C. A.

Les réserves furent engagées vers midi. Toute la provision de tabac était déjà fumée et les hommes n'en pouvaient plus d'attendre, quand un officier de hussards arriva au galop. Aussitôt, le capitaine commandant le quatrième escadron fit prendre à sa troupe un chemin forestier et la fit tourner vers une direction inconnue. Grigori avait le sentiment qu'on revenait en arrière. Pendant une vingtaine de minutes, on progressa au plus dense du bois, en ordre dispersé. Les bruits du combat se rapprochaient ; quelque part, tout près, derrière, une batterie tirait à feu rapide ; les obus passaient, hurlant et grinçant pour vaincre la résistance de l'air. Désarticulé par sa traversée du bois, l'escadron déboucha en désordre à découvert. A une demi-verste, à l'orée du bois, des hussards hongrois étaient en train de sabrer les servants d'une batterie russe.

— Escadron, en formation de combat !

Et avant que l’escadron eût pris le temps d’ouvrir ses rangs :

— Escadrons, sabres au clair, pour l’attaque, chargez !

Averse bleue des lames. L’escadron prit le grand trot, puis le galop.

Une demi-douzaine de hussards hongrois s’affairaient auprès de la dernière pièce. L’un d’eux tirait par la bride les chevaux, qui se cabraient ; un deuxième les frappait de sa latte ; les autres, qui avaient mis pied à terre, agrippés aux rayons des roues, essayaient de pousser l’affût. A l’écart, leur officier caracolait sur une jument à queue courte, à robe chocolat. Il donnait des ordres. Apercevant les Cosaques, les Hongrois lâchèrent la pièce et partirent au galop.

« Comme ça, comme ça, comme ça ! » Grigori battait mentalement la mesure du galop de son cheval. Une seconde, son pied perdit l’étrier ; il se sentit instable sur sa selle, chercha l’étrier avec angoisse, le rattrapa, penché sur le côté, y enfonça la pointe de son pied ; levant les yeux, il aperçut les six chevaux attelés à l’affût, et, sur le premier, le conducteur, le crâne fendu, la chemise inondée de sang et de cervelle, embrassant l’encolure. Le cheval écrasait le corps d’un servant tué, qui craquait sous ses sabots. Près du caisson renversé gisaient deux autres hommes, un troisième était tombé à la renverse sur l’affût. Silantiev dépassa Grigori. L’officier hongrois monté sur la jument à queue courte le tua d’un coup de revolver, presque à bout portant. Silantiev fit un bond sur sa selle et tomba, les mains tendues vers le lointain bleu… Grigori avait tiré sur ses rênes dans le dessein de contourner l’officier pour le frapper plus aisément ; celui-ci remarqua la manœuvre et fit feu. Il vida son chargeur vers Grigori et saisit sa latte. Escrimeur consommé, il para en se jouant trois coups terribles. Grigori, la bouche tordue, le rejoignit une quatrième fois ; dressé sur ses étriers (leurs chevaux galopaient presque côte à côte et Grigori voyait la joue cendrée, raide et bien rasée du Hongrois, et le numéro sur le col de son uniforme), il trompa sa vigilance par une feinte et, changeant la direction de son coup, lui enfonça le bout de son sabre dans la nuque, là où finit la colonne vertébrale. Le Hongrois laissa tomber le bras qui tenait la latte et les rênes, se redressa, bombant la poitrine comme sous une morsure, et se coucha sur le pommeau de sa selle. Grigori sentit un soulagement énorme et le frappa à la tête. Il vit son sabre pénétrer dans l’os au-dessus de l’oreille.

Un terrible coup à la tête, par-derrière, fit perdre connaissance à Grigori. Il sentit dans sa bouche le goût du sang chaud et salé et comprit qu’il tombait : la terre couverte de chaume s’approchait irrésistiblement, tournoyante.

Le choc violent de la chute le fit revenir à lui une seconde. Il ouvrit ses yeux ;

ils étaient inondés de sang. Piétinement près de son oreille et souffle pénible de son cheval : « Hap ! hap ! hap ! » Grigori ouvrit les yeux une dernière fois et vit les narines roses du cheval, dilatées, et une botte pendant à l’étrier. Une pensée soulageante se glissa en lui comme un serpent : « C’est fini. » Puis un bourdonnement, puis un vide noir.

14

Dans les premiers jours d'août, le lieutenant Evguéni Listnitski avait décidé de se faire muter du régiment atamanski de la Garde Impériale à un régiment cosaque de l'armée. Il avait rédigé un rapport et, trois semaines plus tard, il obtenait son affectation à un régiment combattant. Toutes les formalités accomplies, avant son départ de Pétrograd, il informa son père, par une courte lettre, de la décision qu'il avait prise :

Papa, j'ai demandé ma mutation du régiment atamanski à une unité combattante. J'ai reçu aujourd'hui mon affectation et je pars pour me mettre à la disposition du commandant du deuxième corps d'armée. Vous serez vraisemblablement étonné de ma décision, mais elle s'explique de la façon suivante : je ne peux plus supporter le milieu où je dois évoluer. Parades, réceptions, gardes d'honneur, j'en ai soupé jusqu'à la nausée, j'ai envie d'une activité vivante… d'exploits, si vous préférez. Il faut croire que c'est le sang glorieux des Listnitski qui parle en moi, de ces Listnitski qui, depuis la Guerre Patriotique[{43}] *n'ont cessé de tresser des lauriers en couronne à l'armée russe. Je pars pour le front. Je vous demande votre bénédiction. La semaine dernière, j'ai vu l'Empereur avant son départ pour le Quartier Général. J'ai un culte pour cet homme. J'étais de garde à l'intérieur du palais. En passant devant moi avec Rodzianko, il a souri et a dit en anglais, en me désignant du regard : « Voici ma glorieuse Garde ! Le jour viendra où, grâce à elle, je couperai l'as de Guillaume. » J'ai pour lui une adoration de petite pensionnaire. Je n'ai pas de honte à vous l'avouer, malgré mes vingt-huit ans passés. Je suis profondément indigné par les ragots de cour tissés comme une toile d'araignée autour du nom lumineux du monarque. Je ne les crois ni ne peux les croire. Il y a quelques jours, j'ai failli tuer le capitaine Gromov, qui se permettait en ma présence de tenir des propos irrévérencieux sur Sa Majesté l'Impératrice. C'est ignoble, et je lui ai dit que seuls des hommes qui ont du sang de serfs dans les veines peuvent s'abaisser à ces racontars abjects. Cet incident a eu lieu en présence de plusieurs officiers. Au paroxysme de la fureur, j'ai sorti mon revolver et je voulais faire les frais d'une balle pour cette canaille, mais les camarades m'ont*

désarmé. Chaque jour il me devenait plus pénible de rester dans ce cloaque. Dans les régiments de la Garde, en particulier chez les officiers, il n'y a plus de véritable patriotisme, ni même – c'est affreux à dire – d'amour pour la dynastie. Ce ne sont pas des nobles, c'est de la racaille. C'est là la raison essentielle de ma rupture avec le régiment. Je ne puis fréquenter des gens que je ne respecte pas. Voilà, je pense que j'ai tout dit. Excusez le décousu, je suis pressé, il faut que je fasse ma valise et que j'aille chez le commandant de la place. Je vous souhaite une bonne santé, papa. Je vous écrirai du front une lettre détaillée.

Votre Evguéni.

Le train pour Varsovie partait à huit heures du soir. Listnitski se rendit à la gare en fiacre, laissant derrière lui Pétrograd dans le scintillement bleuâtre de ses lumières. La gare était bondée et bruyante.

Des militaires surtout. Un porteur déposa la valise de Listnitski dans le compartiment et, en recevant son pourboire, souhaita un bon voyage à Sa Noblesse. Listnitski ôta son ceinturon et sa capote, dégrafa les courroies de son porte-plaid et étala sur la couchette une couverture de soie multicolore du Caucase. En dessous de lui, assis à la vitre, un prêtre maigre à figure d'ascète grignotait des provisions posées sur la tablette. Tout en secouant les miettes de pain de sa barbe filandreuse, il invitait une frêle jeune fille brune en uniforme de lycéenne, assise en face de lui :

— Goûtez donc à quelque chose, hein !

— Je vous remercie.

— Ne vous gênez pas. Avec votre complexion, il faut manger beaucoup.

— Merci.

— Tenez, goûtez de ce gâteau au fromage. Vous accepterez peut-être quelque chose, monsieur l'officier ?

Listnitski pencha la tête.

— C'est à moi que vous parlez ?

— Oui, oui.

Le prêtre vrillait sur lui des yeux tristes et seules ses lèvres fines souriaient sous la broussaille maussade de sa moustache clairsemée.

— Merci. Je n’ai pas faim.

— C’est dommage. Ce qui entre dans la bouche ne souille pas. Vous n’allez pas au front, non ?

— Si.

— Dieu vous protège.

A travers un voile de somnolence, Listnitski percevait la grosse voix du prêtre, qui paraissait venir de très loin, déjà il lui semblait que ce n’était pas le prêtre qui parlait de cette basse plaintive, mais le capitaine Gromov.

— … J’ai des charges de famille, vous savez, ma paroisse est pauvre. C’est pour cela que je pars comme aumônier régimentaire. Le peuple russe ne peut pas vivre sans la Foi. Et, d’année en année, vous savez, la Foi se fortifie. Il y en a, bien sûr, qui s’écartent, mais ce sont des intellectuels, le paysan, lui, tient à son Dieu. Oui… c’est comme ça…

La basse soupira, puis nouveau torrent de mots qui ne parvenaient déjà plus à la conscience de Listnitski.

Listnitski s’endormait. Ses dernières sensations éveillées furent l’odeur de la peinture fraîche sur les lattes étroites du plafond et une phrase lancée derrière la vitre :

— Les bagages l’ont accepté, ce n’est pas mon affaire.

« Qu’est-ce que les bagages ont accepté ? » Sa conscience remua encore un peu et le fil se rompit insensiblement. Un sommeil rafraîchissant après deux nuits blanches s’appesantit sur lui. Il s’éveilla à quarante verstes de Pétrograd. Les roues ronronnaient en mesure, le wagon oscillait, secoué par les à-coups de la locomotive ; quelque part, dans un compartiment voisin, on chantait à mi-voix, la lampe projetait obliquement des ombres lilas.

Le régiment auquel le lieutenant Listnitski était affecté avait subi de lourdes pertes au cours des derniers combats ; retiré de la zone de feu, il se complétait d’urgence en chevaux et en personnel.

L’état-major du régiment se trouvait à Bérezniagui, gros village commerçant. Listnitski descendit du wagon à une halte anonyme. Une ambulance débarquait en même temps que lui. S’étant enquis auprès du médecin de la destination de l’ambulance, il apprit qu’elle était transférée du front du sud-ouest à ce secteur-ci et qu’elle allait partir aussitôt pour Krychovinskoïé, via Bérezniagui et Ivanovka. Le médecin, gros homme cramoisi, tenait des propos très peu aimables à l’égard de ses supérieurs immédiats, pestait contre les officiers de l’état-major de la

division ; ébouriffant sa barbe, faisant briller méchamment ses yeux derrière son pince-nez, il épanchait sa bile devant son interlocuteur de hasard.

— Pouvez-vous me conduire à Bérezniagui ? l'interrompit Listnitski.

— Asseyez-vous dans le cabriolet, lieutenant. Vous venez avec nous, consentit le docteur. (Il tortillait familièrement un bouton de la capote du lieutenant et continuait à tonner, contenant sa voix de basse :) Pensez donc, lieutenant, se faire cahoter pendant deux cents verstes dans les wagons à bestiaux pour venir se croiser les bras ici, alors qu'on a eu deux jours de combats extrêmement meurtriers dans le secteur d'où ils ont retiré mon ambulance, et qu'il y a une masse de blessés qui ont un urgent besoin de notre assistance.

Le docteur, rugissant, répéta avec un plaisir féroce : « de combats extrêmement meurtriers », en roulant les « r ».

— Par quoi expliquer cette inconséquence ? s'enquit le lieutenant par politesse.

— Par quoi ? (Le docteur haussa ironiquement les sourcils au-dessus de son pince-nez et rugit à nouveau :) Par l'incohérence, par l'ineptie, par la bêtise de l'état-major, voilà par quoi ! Ils embrouillent tout, ces salauds-là. Aucune compétence, pas le moindre bon sens. Vous vous rappelez *Les Mémoires d'un Médecin* de Véressaïev ? Eh bien, c'est ça ! Et au carré, mon cher ami !

Listnitski mit la main à la visière et se dirigea vers le convoi ; le médecin, furieux, croassait derrière lui.

— Nous perdrons la guerre, lieutenant. Nous avons perdu contre les Japonais et ça ne nous a rien appris. « On les aura… », c'est ce qu'on disait aussi à ce moment-là…

Il partit le long de la voie, enjambant des mares irisées de paillettes de pétrole, et secouant tristement la tête.

L'ambulance arriva à Bérezniagui à la nuit tombante. Le vent cardait la broussaille jaune des chaumes. A l'ouest, les nuages s'amoncelaient, se tordaient. Tout en haut, ils étaient d'un noir violacé, un peu plus bas, ils perdaient cette couleur extraordinaire, changeaient de ton et coulaient sur le drap terne du ciel des reflets vaporeux, lilas tendre ; au milieu, cette masse informe, semblable à un entassement de glaces dans un embâcle, se déchirait et laissait passer sans relâche le torrent couleur d'orange des rayons du couchant, qui s'élargissait en un éventail d'éclaboussures, se réfractait, se couvrait de poussière, tombait d'aplomb sur la terre et finissait tout en bas,

indescriptiblement, en une orgie de couleurs.

Un cheval alezan tué d'une balle gisait sur la route près du fossé. Sa jambe de derrière, affreusement dressée en l'air, tendait un fer brillant à demi usé. Listnitski, cahoté par le cabriolet, regardait le cadavre. L'infirmier qui l'accompagnait cracha sur le ventre gonflé du cheval et déclara :

— Il a trop bouffé (il rectifia après un coup d'œil au lieutenant)… il a trop mangé de blé (il voulait cracher une seconde fois, mais, par politesse, il avala sa salive et essuya ses lèvres de la manche de sa vareuse), il est crevé et on n'irait pas l'enlever… Chez les Allemands, ce n'est pas comme chez nous.

— Qu'est-ce que tu en sais ? demanda Listnitski dans une colère irraisonnée ; en cet instant, il haïssait d'une vive haine, irraisonnée elle aussi, le visage indifférent de l'infirmier, avec son air de supériorité et de mépris. C'était un visage grisâtre, ennuyeux comme un champ de chaume en septembre ; rien ne le distinguait des milliers de visages des paysans soldats qu'il avait rencontrés ou dépassés dans son voyage de Pétrograd au front. Ils étaient tous un peu déteints, ils avaient une expression de stupeur figée dans leurs yeux gris, ou bleus, ou verts, ou d'une autre couleur, et rappelaient les monnaies de cuivre usées frappées il y a très longtemps.

— J'ai vécu trois ans en Allemagne avant la guerre, répondit l'infirmier sans hâte. (La nuance de supériorité et de mépris que le lieutenant avait découverte dans son regard se retrouvait dans sa voix) Je travaillais à Königsberg dans une fabrique de cigares laissa tomber l'infirmier d'un ton ennuyé, fouettant le cheval avec le bout de ses rênes de cuir.

— Tais-toi donc ! dit sévèrement le lieutenant ; il se retourna et vit la tête du cheval mort, son toupet tombé sur les yeux et ses dents dénudées, jaunies par le soleil.

La jambe dressée en l'air était pliée au genou, le sabot un peu fendu près des rivets, mais la corne avait un éclat bleu-gris, et, à cette jambe, à ce paturon effilé, le lieutenant jugea que la bête était jeune et de bonne race.

Le cabriolet s'éloignait en cahotant sur le chemin vicinal. A l'ouest au bout du ciel, les couleurs s'éteignaient, le vent dispersait les nuages. La jambe du cheval mort était noire et semblait une chapelle sans coupole. Listnitski ne cessait de la regarder ; soudain une gerbe de rayons tomba sur le cheval, et la jambe au poil roux, épais et lisse fleurit, comme une branche miraculeuse sans feuilles, couleur d'orange.

A l'entrée de Bérezniagui, l'ambulance croisa un convoi de blessés.

Le propriétaire de la première voiture, un Blanc Russien âgé, rasé marchait à côté des chevaux, les rênes de corde enroulées sur sa main. Un Cosaque était allongé dans la voiture, accoudé, sans casquette, la tête bandée. Les yeux fermés de fatigue, il mâchait du pain et recrachait une bouillie noire. Un fantassin était couché à plat ventre à côté de lui. Son pantalon affreusement déchiré sur ses fesses se recroquevillait, couvert de sang coagulé. Le soldat jurait sauvagement, sans lever la tête. L'intonation de sa voix remplit Listnitski d'horreur : c'est avec cette ferveur que prient les croyants fanatiques. Dans la seconde voiture, six soldats étaient couchés côte à côte. L'un d'eux, d'une gaieté fiévreuse, plissant ses yeux brillants et enflammés, racontait :

— … qu'il serait venu un ambassadeur de leur empereur et qu'il aurait fait des propositions de paix. Et ce qu'il y a de bien, c'est que c'est un homme de confiance qui m'a raconté ça ; je suis sûr de lui, ce n'est pas lui qui dirait des blagues.

— Ça m'étonnerait, disait un autre, hochant sa tête ronde, qui portait les marques d'une scrofule ancienne.

— Attends, Philippe, ça se peut que ça soit vrai, dit, avec l'accent doux de la Volga, un troisième homme assis, dont Listnitski ne voyait que le dos.

Dans la cinquième voiture, Listnitski aperçut les bandes rouges des casquettes cosaques. Trois Cosaques, confortablement installés dans le large fourgon, regardèrent Listnitski en silence, et il n'y avait aucune trace, sur leurs visages sévères et poussiéreux, de respect militaire.

— Salut, Cosaques ! dit le lieutenant.

— Mes respects, mon lieutenant, répondit d'une voix éteinte un beau Cosaque aux sourcils épais, aux moustaches argentées, assis près du conducteur.

— Quel régiment ? questionna Listnitski, et il essayait de déchiffrer le numéro sur la patte d'épaule bleue du Cosaque.

— Douzième Cosaques.

— Où est votre régiment en ce moment ?

— On ne peut pas savoir.

— Où avez-vous été blessés

— Près du village, là… pas loin.

Les Cosaques chuchotèrent entre eux, puis l'un d'eux, retenant de sa main valide son bras blessé enveloppé dans un chiffon de toile, sauta du fourgon.

— Votre Noblesse, attendez. (Il portait avec précaution son bras percé par une balle et enflammé, et marchait sur la route, souriant à Litsnitski et se dandinant sur ses pieds nus.) Vous ne seriez pas de la Stanitsa Viochenskaïa ? Vous ne seriez pas le lieutenant Litsnitski ?

— Si si.

— C'est ça, nous vous avions reconnu. Votre Noblesse, vous n'auriez quelque chose à nous donner à fumer ? Faites-nous un petit cadeau pour l'amour de dieu, nous mourons sans tabac.

Il marchait à côté du cabriolet, s'accrochait au rebord peint. Litsnitski prit son porte-cigarettes.

— Si vous pouviez nous en donner une dizaine. Nous sommes trois, dit le Cosaque avec un sourire suppliant.

Listnitski versa dans la large paume du Cosaque toute sa provision de cigarettes et demanda :

— Beaucoup de blessés dans le régiment ?

— Une vingtaine.

— De grosses pertes ?

— Beaucoup de morts. Vous avez du feu, Votre Noblesse ? Merci. (Le Cosaque alluma une cigarette et resta en arrière, puis cria vers la voiture :) Le village de Tatarski, qui est à côté de votre propriété, a eu trois tués aujourd'hui. Les Cosaques en ont pris un coup.

Il agita la main et rejoignit son fourgon. Le vent gonflait sur lui sa veste kaki sans ceinture.

Le colonel commandant le régiment auquel le lieutenant Listnitski était affecté avait pris quartier à Bérezniagui chez un prêtre. Sur la place, le lieutenant prit congé du médecin qui lui avait offert l'hospitalité du cabriolet sanitaire et partit, époussetant son uniforme et demandant aux gens qu'il rencontrait où se trouvait l'état-major du régiment. Un adjudant à barbe rousse flamboyante, qui emmenait des soldats à la garde, le croisa, le salua, et, sans perdre le pas, répondit à sa question en montrant une maison. Les locaux de l'état-major étaient aussi calmes que ceux de n'importe quel état-major loin des lignes. Des secrétaires se penchaient sur une grande table, un capitaine âgé riait avec un interlocuteur invisible à l'écouteur d'un téléphone de campagne. Les mouches bourdonnaient aux fenêtres de la vaste pièce et des téléphones lointains sonnaient, lancinants comme des moustiques. Le lieutenant se rendit, sous la

conduite d’un planton, à l’appartement du colonel. Le colonel – un homme de grande taille, avec une cicatrice triangulaire au menton –, qu’il rencontra dans l’antichambre, l’accueillit sans aménité, apparemment de mauvaise humeur.

— Je suis le commandant du régiment, répondit-il à la question que lui posait le lieutenant et, apprenant que celui-ci avait l’honneur de se mettre à sa disposition, il l’invita de la main, en silence, à passer dans son bureau. Il ferma la porte derrière lui, arrangea ses cheveux avec un geste de lassitude infinie et dit d’une voix douce et monotone :

— J’ai été informé de cela hier par l’état-major de la brigade. Asseyez-vous, je vous en prie.

Il interrogea Listnitski sur son service antérieur, sur son voyage, s’enquit des dernières nouvelles de la capitale ; et, pendant tout le temps de leur brève conversation, pas une fois il ne leva sur son interlocuteur ses yeux alourdis par une grande fatigue.

« Il a dû avoir beaucoup à faire au front. Il a l’air mortellement fatigué », pensa le lieutenant avec compassion, examinant le grand front intelligent du colonel. Mais l’autre, comme pour le dissuader, se gratta entre les sourcils avec la poignée de son sabre et dit :

— Allez, lieutenant, faites connaissance avec les officiers. Voyez-vous, ça fait trois nuits que je ne dors pas. Dans ce trou, à part les cartes et boire, il n’y a rien à faire.

Listnitski salua et cacha son mépris dans un sourire. Il partit, pensant à cette entrevue avec dégoût, se moquant du respect involontaire que lui avaient inspiré l’air fatigué du colonel et la cicatrice à son large menton.

15

La division avait reçu pour tâche de forcer la rivière Styr et de prendre l’ennemi à revers aux environs de Lovichtchi.

En quelques jours, Listnitski s’était lié avec les officiers de l’état-major du régiment ; il s’habitua vite à l’atmosphère des combats, qui extirpait de son âme le confort et la nonchalance du temps de paix.

L’opération de passage de la rivière fut brillamment exécutée. La division avait enfoncé le flanc gauche d’une importante concentration de troupes et pris l’ennemi à revers. Près de Lovichtchi, les Autrichiens, secondés par la cavalerie hongroise, tentèrent de passer à la contre-offensive, mais ils furent balayés par les shrapnels des batteries cosaques, et les escadrons magyars durent se replier en désordre, décimés par le tir de flanc des mitrailleuses et poursuivis par les cavaliers.

Listnitski prenait part à la contre-attaque avec son régiment, le groupe d’escadrons dont il faisait partie poursuivait l’ennemi en retraite. Le troisième peloton, qu’il commandait, avait eu un Cosaque tué et trois blessés. Le lieutenant passa avec un calme apparent devant Lochtchénov et s’efforça de ne pas entendre sa voix de basse enrouée. Lochtchénov, un jeune Cosaque au nez busqué de la stanitsa Krasnokoutskaïa, gisait écrasé sous son cheval tué. Il était blessé à l’avant-bras, immobile, les gencives découvertes, et suppliait les Cosaques qui passaient :

— Frères, ne m’abandonnez pas ! Dégagez-moi, frères…

La voix basse, entrecoupée par la souffrance, résonnait sourdement, mais les cœurs brouillés des Cosaques n’avaient pas de compassion, et même s’ils en avaient, la volonté l’écrasait, la comprimait sans cesse pour l’empêcher de jaillir. Le peloton alla au pas pendant cinq minutes pour donner un répit aux chevaux enroués par la course. A une demi-verste de distance, les escadrons hongrois fuyaient en désordre. Les uniformes gris-bleu des fantassins apparaissaient parmi les belles vestes bordées de fourrure des cavaliers. Un charroi autrichien descendait en rampant le long d’une crête, les fumées laiteuses des shrapnels flottaient au-dessus de lui en signe d’adieu. Une batterie, quelque part, à gauche, tirait sur lui à feu rapide. Les éclatements sonores s’élargissaient au-dessus de la

campagne et trouvaient dans la forêt proche un écho

Le Lieutenant-colonel Safronov, qui conduisait le groupe d'escadrons**,** commanda : « Au trot ! » et les trois escadrons prirent un petit trot lourd et s'étirèrent sans ordre. Les chevaux se balançaient sous leurs cavaliers, perdaient des fleurs d'écume rose jaunâtre.

On passa cette nuit-là dans un petit village.

Douze officiers du régiment étaient entassés dans une cabane. Brisés de fatigue, ils s'étaient couchés sans manger. La roulante arriva vers minuit. Le sous-lieutenant Tchoubov apporta une marmite de soupe aux choux dont l'arôme réveilla les officiers et, un quart d'heure après, bouffis de sommeil, ils mangeaient avidement, sans parler, pour rattraper deux jours de combats.

Ce souper tardif leur avait fait passer l'envie de dormir. Couchés sur leurs manteaux de feutre, dans la paille, alourdis par la nourriture, ils fumaient.

Le capitaine en second Kalmykov, un petit officier rond dont le visage, aussi bien que le nom, révélait l'origine mongole, disait en gesticulant :

— Cette guerre n'est pas faite pour moi. Je suis né quatre siècles trop tard. Vois-tu, Pietr (il prononçait *Pietr* au lieu de *Piotr),* disait-il au lieutenant Tersintsev, je ne verrai pas la fin de cette guerre.

— Tu devrais renoncer à la chiromancie, répondit l'autre d'une voix enrouée, en dessous de son manteau.

— Il ne s'agit pas de chiromancie. C'est une prédestination. C'est de l'atavisme chez moi, je te jure que je suis de trop ici. Quand nous sommes allés au feu, aujourd'hui, je tremblais de rage. Je ne supporte pas de ne pas voir l'adversaire. C'est une sensation ignoble, qui équivaut à la peur. On te tire dessus à plusieurs verstes de distance et tu détales sur ton cheval comme une outarde dans la steppe sous l'œil du chasseur.

— J'ai examiné un obusier autrichien à Koupalka. Qui est-ce qui l'a vu, parmi vous, messieurs ? demanda le capitaine Atamantchoukov, tout en léchant les miettes de viande en conserve restées dans sa moustache rousse taillée à l'anglaise.

— Remarquable ! La lunette de pointage, tout le mécanisme… au-dessus de tout éloge ! lança le sous-lieutenant Tchoubov avec enthousiasme.

Entre-temps, il avait vidé une deuxième gamelle de soupe aux choux.

— Je l'ai vu, mais je ne peux pas parler de mes impressions. Je suis un

profane en matière d’artillerie. Pour moi, c’est un canon comme un autre, avec une bouche plus large.

— J’envie ceux qui faisaient la guerre avec des moyens primitifs, continuait Kalmykov, maintenant tourné vers Listnitski. Sabrer les rangs ennemis dans un combat loyal, tailler les hommes en deux, ça, je le comprends, mais comme on fait maintenant, ça me dépasse !

— Dans les guerres futures, le rôle de la cavalerie sera nul.

— Ou plutôt, elle n’existera même plus.

— Ça, c’est à voir !

— Ça ne fait aucun doute.

— Écoute, Tersintsev, on ne peut pas remplacer l’homme par la machine. Tu exagères.

— Je ne parle pas de l’homme, mais du cheval. Et il sera remplacé par la motocyclette ou l’automobile.

— Je vois ça : un escadron automobile.

— C’est idiot ! s’emporta Kalmykov. Le cheval rendra encore des services aux armées. C’est une idée absurde ! Ce qu’on fera dans deux cents, trois cents ans, nous n’en savons rien, mais pour l’instant, en tout cas, la cavalerie…

— Dis-moi, Dmitri Donskoï[{44}], qu’est-ce que tu feras quand le front sera fixé dans les tranchées ? Hein ? Eh bien, réponds !

— Rupture des lignes, incursions, raids dans les arrières de l’ennemi, voilà le travail de la cavalerie.

— Absurde.

— Eh bien, on verra, messieurs.

— Il faut dormir.

— Écoutez, arrêtez de discuter, il y a temps pour tout, les autres ont envie de dormir.

La dispute s’éteignit. Quelqu’un ronflait et sifflait sous son manteau. Listnitski, qui n’avait pas pris part à la conversation, était allongé sur le dos et respirait l’odeur épicée de la paille de seigle étalée. Kalmykov se signa et se coucha à côté de lui.

— Vous devriez parler avec l’engagé volontaire Bountchouk, lieutenant. Il est

de votre peloton. C’est un garçon intéressant.

— Pourquoi ? demanda Listnitski, tournant le dos à Kalmykov.

— C’est un Cosaque russifié. Il a vécu à Moscou. Un simple ouvrier, mais très calé sur toutes sortes de questions. Tête brûlée et excellent mitrailleur.

— Dormons, proposa Listnitski.

— Si vous voulez, consentit Kalmykov, préoccupé. (Il agita ses doigts de pied et fit une grimace coupable.) Excusez-moi, lieutenant, c’est mes pieds qui sentent si fort… Vous savez, je ne me suis pas déchaussé depuis trois semaines, mes chaussettes sont pourries de sueur… C’est ignoble. Il faut que je me procure des bandes chez les Cosaques.

— Je vous en prie, marmonna Listnitski plongeant dans le sommeil.

Listnitski avait oublié sa conversation avec Kalmykov quand, le lendemain, le hasard lui fit rencontrer l’engagé volontaire Bountchouk. A l’aube, le chef d’escadron lui avait ordonné de faire une reconnaissance et, si possible, d’établir la liaison avec le régiment d’infanterie qui continuait l’offensive au flanc gauche. Dans la pénombre matinale, Listnitski errait dans la cour parsemée de Cosaques endormis, il finit par trouver le maréchal des logis de peloton.

— Envoie-moi cinq hommes pour partir en patrouille. Fais préparer mon cheval. Et vite !

Cinq minutes plus tard, un Cosaque de taille moyenne se présentait au seuil de la cabane.

— Votre Noblesse, dit-il au lieutenant, qui était en train de remplir son étui à cigarettes, le maréchal des logis ne veut pas me désigner pour la patrouille parce que ce n’est pas mon tour. M’autorisez-vous à venir ?

— Tu veux te distinguer ? Tu as quelque chose à te faire pardonner ? dit le lieutenant, essayant d’identifier le visage du Cosaque dans l’obscurité grise.

— Je n’ai rien à me faire pardonner.

— Bon, tu peux venir… décida Listnitski, et il se leva. Hé ! cria-t-il au Cosaque, qui s’éloignait. Reviens ici.

L’autre s’approcha.

— Dis au maréchal des logis…

Le Cosaque l’interrompit :

— Mon nom est Bountchouk.

— L’engagé volontaire ?

— Oui, mon lieutenant.

— Dites au maréchal des logis, corrigea Listnitski – dominant sa gêne momentanée – qu’il… Non, ça va, allez, je le lui dirai moi-même.

L’obscurité était devenue moins épaisse. La patrouille sortit du village, dépassa les postes et les avant-postes et prit la direction d’un village indiqué sur la carte.

Au bout d’une demi-verste, le lieutenant mit son cheval au pas.

— Engagé volontaire Bountchouk !

— Présent.

— Donnez-vous la peine de venir.

Bountchouk amena son cheval médiocre à côté du « donets » pur-sang du lieutenant.

— Vous êtes de quelle stanitsa ? demanda Listnitski, les yeux fixés sur le profil de l’engagé volontaire.

— Novotcherkasskaïa.

— Puis-je savoir pour quelle raison vous vous êtes engagé ?

— Si vous voulez, répondit Bountchouk d’une voix traînante et un peu ironique, et il porta sur le lieutenant ses yeux durs à reflets verts, qui ne cillaient pas. (Leur regard était ferme et inflexible.) Je m’intéresse à l’art militaire. Je veux l’apprendre.

— Pour cela, il y a des écoles militaires.

— Oui, en effet.

— Et alors ?

— D’abord, je veux étudier la pratique. La théorie viendra après.

— Votre profession avant la guerre ?

— Ouvrier.

— Où avez-vous travaillé ?

— A Pétersbourg, à Rostov-sur-le-Don, à la manufacture d’armes de Toula… Je vais demander ma mutation à un groupe de mitrailleurs.

— Vous connaissez la mitrailleuse ?

— Je connais les systèmes Schosch, Berthier, Madsen, Maxim, Hotchkiss, Bergmann, Vickers, Lewis, Schwarzlose.

— Oho ! J’en parlerai au colonel.

— Je vous en prie.

Le lieutenant observa encore une fois la silhouette basse et trapue de Bountchouk. Elle lui rappelait un arbre du Don, le karaïtch ; il n’y avait rien de particulier en lui, rien de frappant : tout était ordinaire dans son visage, seuls l’angle dur de ses mâchoires, et son regard, qui faisait céder le regard adverse, le distinguaient de la masse des autres visages.

Il souriait rarement, du coin des lèvres ; le sourire n’adoucissait pas ses yeux, ils gardaient implacablement leur éclat pâle. Il était tout entier pauvre en couleurs, froid et réservé. Comme le karaïtch, l’arbre rude, dur comme le fer, qui pousse sur la terre inhospitalière, sablonneuse et grise, des bords du Don.

Ils continuèrent quelque temps en silence. Bountchouk avait ses paumes larges posées sur le pommeau vert et pelé de sa selle. Listnitski prit une cigarette et, se penchant vers l’allumette que lui tendait Bountchouk, il sentit sur sa main l’odeur douce et résineuse de la sueur de cheval. Des poils bruns couvraient le revers des mains de Bountchouk d’une toison épaisse comme un pelage de cheval. Listnitski avait envie, instinctivement, de les caresser. Il avala une bouffée de fumée âcre et dit :

— A partir de ce bois, vous prendrez ce petit chemin à gauche avec un autre homme. Vous voyez ?

— Oui.

— Si, au bout d’une demi-verste, vous n’avez pas rencontré notre infanterie, vous reviendrez.

— A vos ordres, mon lieutenant.

Ils reprirent le trot. A quelque distance du bois, il y avait toute une famille de petits bouleaux serrés les uns contre les autres ; derrière eux, des pins nains, jaunes et tristes, affligeaient la vue, les buissons clairsemés frisaient, les broussailles avaient été écrasées par les charrois autrichiens. Au loin, à droite, le tonnerre de la canonnade écrasait le sol, mais tout était indiciblement calme près des bouleaux. La terre absorbait la rosée riche, les herbes rosissaient, encore éclatantes, se chargeaient de la couleur annonciatrice de l’automne et de la mort prochaine. Listnitski s’était arrêté près des bouleaux et observait à la jumelle la colline qui bombait le dos derrière le bois. Une abeille déployant ses ailes vint se

poser sur le pommeau de cuivre de son sabre.

— Sotte, dit Bountchouk à voix basse et compatissante, blâmant l'erreur de l'abeille.

Listnitski détacha ses yeux de ses jumelles.

— Quoi ?

Bountchouk lui montra l'abeille du regard et Listnitski sourit.

— Son miel sera amer, vous ne croyez pas ?

Ce n'est pas Bountchouk qui lui répondit. Quelque part derrière un bouquet lointain de sapins, une mitrailleuse déchira le silence d'un bruit strident, comme une pie jacassante, les balles éparpillées perçaient les bouleaux, une petite branche coupée, flottant et tournoyant, vint tomber sur la crinière du cheval du lieutenant.

Ils galopèrent vers le petit village, excitant leurs chevaux de la cravache et de la voix. Derrière eux, la mitrailleuse autrichienne épuisait sa bande sans relâche.

De ce jour, Listnitski eut plus d'une fois l'occasion de rencontrer l'engagé volontaire Bountchouk et, chaque fois, il était surpris par la volonté indomptable qui se lisait dans les yeux durs de Bountchouk, il était étonné et ne parvenait pas à deviner ce qui se cachait derrière cette réserve insaisissable flottant comme l'ombre d'un nuage sur le visage de cet homme d'apparence si simple. De même, quand il parlait, avec son sourire contraint au coin de ses lèvres sévères, Bountchouk semblait ne pas dire le fond de sa pensée, comme s'il suivait un chemin sinueux, contournant une vérité connue de lui seul. Il fut muté à un groupe de mitrailleurs. Une dizaine de jours après (le régiment était au repos pour une journée), Listnitski le rejoignit dans le chemin qui menait chez le commandant de l'escadron. Bountchouk marchait le long d'un hangar brûlé, il agitait allègrement la main gauche.

— Ah ! l'engagé volontaire !

Bountchouk tourna la tête et s'écarta en saluant.

— Où allez-vous ? demanda Listnitski.

— Voir mon chef de groupe.

— Nous allons dans la même direction, je pense.

— Je pense, oui.

Ils marchèrent quelque temps en silence dans la rue du village détruit. Dans

les cours, près des rares hangars épargnés, des hommes s’affairaient, des cavaliers passaient ; au milieu de la rue, une roulante fumait devant une longue file de Cosaques attendant leur tour ; une bruine fine et pénétrante suintait du ciel.

— Alors, vous étudiez toujours la guerre ? demanda Listnitski, regardant du coin de l’œil Bountchouk, qui marchait un peu en retrait.

— Oui… si vous voulez, j’étudie.

— Que comptez-vous faire après la guerre ? demanda Listnitski sans savoir pourquoi, et il regardait les mains velues de l’engagé volontaire.

— Quelqu’un moissonnera ce qui aura été semé, et moi… je verrai, dit Bountchouk, plissant les yeux.

— Comment faut-il vous comprendre ?

— Vous connaissez le proverbe, mon lieutenant (il plissa les paupières encore plus fort sur ses yeux perçants) : « Qui sème le vent récolte la tempête » Eh bien, c’est ça.

— Vous devriez parler plus clairement, sans allégorie.

— C’est assez clair. Au revoir, mon lieutenant, je tourne à gauche.

Bountchouk porta ses doigts velus à la visière de sa casquette cosaque et tourna à gauche.

Le lieutenant haussa les épaules et le suivit longuement des yeux.

« Voyons, il fait l’original ou bien il est timbré, simplement » pensait Listnitski avec irritation en entrant dans l’abri de terre bien propre du chef d’escadron.

16

Avec la première réserve, la deuxième était partie. Les stanitsas, les villages du Don étaient déserts, comme si tout le pays était à la moisson.

A la frontière il se faisait une triste moisson, cette année-là : la mort happait les moissonneurs et plus d'une femme cosaque, tête nue, avait poussé déjà les lamentations funèbres : « Mon bien-aimé, mon bien-aimé !… Pour qui donc m'as-tu laissée ?… »

Les têtes chéries tombaient aux quatre coins de l'horizon, versaient leur rouge sang cosaque et pourrissaient, les yeux vitreux, en Autriche, en Pologne, en Prusse, dans le glas des canonnades… Le vent d'est ne portait pas jusqu'à elles les pleurs des femmes et des mères.

La fleur du peuple cosaque avait quitté son foyer et périssait là-bas dans la mort, les poux, la peur.

C'était une belle journée de septembre, des fils de la Vierge laiteux, irisés, et si fins, et cotonneux, flottaient au-dessus du village de Tatarski. Le soleil exsangue souriait comme une veuve, le bleu dur et virginal du ciel était d'une pureté, d'une fierté rebutante. De l'autre côté du Don, la forêt dépérissait, touchée par le jaune de l'automne, les peupliers luisaient faiblement, les chênes laissaient tomber leurs feuilles ouvragées, seuls les aulnes gardaient leur vert criard et réjouissaient par leur vitalité les yeux perçants des pies.

Ce jour-là, Pantéléï Prokofiévitch Mélékhov reçut une lettre du front. C'est Douniachka qui la rapporta de la poste. Le receveur la lui avait donnée avec force salutations, branlant sa tête chauve et agitant humblement ses bras.

— Pardonnez-moi, pour l'amour de Dieu, j'ai décacheté cette lettre. Dites-le à votre papa, dites-lui : « Firs Sidorovitch, n'est-ce pas, a ouvert la lettre. Ça l'intéressait, n'est-ce pas, d'avoir des nouvelles de la guerre, de savoir comment ça va là-bas et… » Excusez-moi bien auprès de votre papa et dites-lui…

Contrairement à son habitude, il était embarrassé, et il raccompagna Douniachka jusqu'à la porte sans prendre garde à son nez taché d'encre.

— Vraiment, ne m'en veuillez pas, plaise à Dieu… nous nous connaissons, n'est-ce pas… marmonnait-il sans suite derrière Douniachka, il s'inclinait, et elle

sentit la secousse d’un avertissement.

Elle rentra bouleversée à la maison, elle n’arrivait pas à tirer la lettre de son corsage.

— Dépêche-toi ! criait Pantéléï Prokofiévitch en lissant sa barbe tremblante.

En prenant le pli, elle dit avec précipitation :

— Le receveur m’a dit qu’il avait lu la lettre parce que ça l’intéressait, et que vous ne lui en vouliez pas, papa.

— Qu’il aille se faire pendre ! C’est de Grichka ? interrogea anxieusement le vieux, soufflant au visage de Douniachka. C’est de Grigori, hein ? ou de Pétro ?

— Non, papa… c’est une autre écriture.

— Lis donc, ne nous fait pas languir ! cria Ilinitchna, glissant lourdement vers le banc (ses jambes avaient enflé et elle les déplaçait à peine en marchant, on aurait dit qu’elle roulait).

Natalia arriva de la cour tout essoufflée et s’adossa au poêle, pressant sa poitrine de ses mains, penchant son cou déformé par sa blessure. Un sourire tremblait sur ses lèvres comme un petit rayon de soleil, elle attendait un salut de Grigori, une allusion à elle, même brève, même fugitive, pour la récompenser de son attachement de chien, de sa fidélité.

— Et Daria, où est-elle ? chuchota la vieille.

— Chut ! cria Pantéléï Prokofiévitch, les yeux arrondis de colère, et à Douniachka : Lis !

— « Je vous informe… » commença Douniachka ; elle se laissa tomber de son banc, tremblante, et cria d’une voix changée : Papa ! Petit papa !… Oh ! maman ! Notre Gricha !… Oh ! Oh ! Gricha… a été tué !

Emprisonnée par les feuilles d’un géranium étiolé, une guêpe rayée se débattait contre la fenêtre et bourdonnait, une poule gloussait paisiblement dans la cour, par la porte grande ouverte on entendait des rires d’enfants au loin, comme des grelots.

Une convulsion avait tordu le visage de Natalia, mais son sourire tremblant ne s’était pas effacé du coin de ses lèvres.

Pantéléï Prokofiévitch s’était levé, branlant la tête comme un paralytique, et regardait Douniachka secouée de convulsions.

Je vous informe que votre fils, le Cosaque Grigori Pantéléiévitch Mélékhov, du douzième régiment de Cosaques du Don, a été tué au combat, dans la nuit du 16 septembre de l'année en cours, sous la ville de Kamenka-Stroumilovo. Votre fils est mort en brave, que cela vous soit une consolation à votre perte irréparable. Ses effets seront remis à son frère Piotr Mélékhov. Le cheval est resté au régiment.

Le capitaine en second Polkovnikov,

commandant le quatrième escadron.

Au front, le 18 septembre 1914.

Après la nouvelle de la mort de Grigori, Pantéléï Prokofiévitch avait décliné tout d'un coup. Il vieillissait de jour en jour aux yeux de ses proches. L'issue fatale approchait inexorablement ; sa mémoire faiblissait, son jugement se brouillait. Il marchait dans la maison, voûté, sombre comme de la fonte ; l'éclat fiévreux de ses yeux luisants comme de l'huile révélait le trouble de son âme.

Il avait placé la lettre du capitaine en second sous l'icône ; il sortait plusieurs fois par jour dans le vestibule et appelait Douniachka du doigt.

— Viens donc ici.

Elle arrivait.

— Va chercher la lettre sur Grigori. Lis ! ordonnait-il avec un regard inquiet vers la porte de la chambre, où Ilinitchna se consumait dans une souffrance muette. Lis doucement, comme si c'était pour toi (il clignait de l'œil malicieusement, tout courbé, et montrait la porte du regard), lis doucement, parce que la mère… c'est terrible…

Douniachka, avalant ses larmes, lisait la première phrase, et Pantéléï Prokofiévitch, habituellement accroupi à côté d'elle, levait tout droit sa paume noire, large comme un fer à cheval.

— Arrête ! Je sais la suite… Mets-la sous l'icône… Doucement, parce que la mère…

De nouveau il clignait hideusement de l'œil et se recroquevillait comme de l'écorce dévorée par le feu.

Ses cheveux blanchissaient, sa tête fut bientôt semée de taches brillantes et sa barbe de fils blancs. Il devint glouton, il mangeait beaucoup et salement.

Neuf jours après la messe des morts, on invita le pope Vissarion et les proches au repas funéraire à la mémoire du combattant tombé.

Pantéléï Prokofiévitch mangeait vite et avidement. Les nouilles restaient en bouclettes dans sa barbe. Ilinitchna, qui l'avait observé avec effroi pendant les derniers jours, se mit à pleurer :

— Père ! Qu'est-ce que tu fais ?…

— Quoi ?

Le vieux s'agita, leva de son bol émaillé ses yeux troubles.

Ilinitchna fit un geste de désespoir et se détourna, pressant sur ses yeux une serviette brodée.

— On dirait que vous n'avez pas mangé depuis trois jours, papa, dit Daria méchamment, les yeux brillants.

— Je mange ? Ah oui, en effet, en effet… je ne le ferai plus… dit Pantéléï Prokofiévitch confus.

Il regarda les convives autour de la table, tout désemparé, et se tut, les lèvres serrées, renfrogné ; il ne répondit plus aux questions.

— Sois fort, Pantéléï Prokofiévitch. Il ne faut pas se désespérer comme ça ! l'exhorta le pope Vissarion après le repas. Sa mort est sainte, ne fâche pas le Seigneur, vieillard. Ton fils a coiffé la couronne d'épines pour le tsar et la patrie, et toi… C'est un péché, Pantéléï Prokofiévitch, tu fais un péché… Dieu ne te le pardonnera pas.

— Mais j'essaie, mon père… j'essaie d'être fort. « Mort en brave », il écrit, son capitaine.

Après avoir baisé la main du prêtre, le vieillard s'adossa au jambage de la porte et, pour la première fois depuis la nouvelle de la mort de son fils, il pleura, secoué de violents sanglots.

A partir de ce jour, il se domina et commença à se remettre.

Chacun léchait sa plaie comme il pouvait.

A l'annonce de la mort de Grigori, Natalia s'était enfuie dans la cour. « Je vais me tuer. Tout est fini maintenant. Vite ! » Cette pensée la poussait, la fouettait comme une flamme. Elle se débattit dans les bras de Daria, et elle sentit avec un soulagement joyeux qu'elle s'évanouissait : éloigner seulement le moment où la conscience reviendrait et le souvenir tyrannique de ce qui s'était passé. Elle passa une semaine dans une horrible torpeur et revint au monde réel

changée, apaisée, rongée par un mal noir… Le mort invisible habitait la maison Mélékhov, et les vivants respiraient l’odeur de bluet du cadavre.

17

Douze jours après la nouvelle de la mort de Grigori, les Mélékhov reçurent de Pétro deux lettres à la fois. Douniachka, qui les avait lues à la poste, rentra à la maison tantôt volant comme un brin d'herbe, emporté par un coup de vent, tantôt titubante et s'appuyant aux clôtures. Elle sema la révolution dans le village et fit entrer avec elle dans la maison une indescriptible agitation. De loin, elle avait crié :

— Gricha est vivant !… Il est vivant, notre chéri !… Pétro a écrit !… Gricha est blessé, il n'est pas mort !… Il est vivant, vivant !…

Bonjour, mes chers parents, écrivait Pétro dans sa lettre datée du 20 septembre, *je vous informe que notre Gricha a bien failli rendre son âme à Dieu, mais que maintenant, grâce à Dieu, il est vivant et en bonne santé, ce que nous vous souhaitons à vous aussi, si Dieu le veut, avec nos vœux de santé et de bonheur. Leur régiment s'est battu sous la ville de Kamenka-Stroumilovo et, pendant l'attaque, les Cosaques de son peloton ont vu un hussard hongrois l'abattre d'un coup de sabre et Grigori tomber de son cheval, mais nous ne savions rien de plus et j'avais beau leur demander, ils ne pouvaient rien me dire. Ce n'est qu'après que j'ai appris par Michka Kochévoï – Michka est venu à notre régiment en mission de liaison – que Grigori était resté là jusqu'à la nuit mais qu'il avait repris connaissance pendant la nuit et s'était mis à ramper. Et il a rampé en se dirigeant d'après les étoiles et il a rencontré un de nos officiers blessé. Cet officier blessé était le lieutenant-colonel d'un régiment de dragons et il avait été blessé par des éclats d'obus au ventre et aux jambes. Grigori l'a pris et l'a traîné sur son dos pendant six verstes. Et pour cela il a été décoré de la croix de Saint-Georges et Grichka a été nommé caporal. Voilà ! La blessure de Grichka est insignifiante, l'ennemi lui a éraflé la tête avec son sabre et arraché la peau ; mais il est tombé de son cheval et il s'est trouvé mal. Pour l'heure, il est à son régiment à ce que dit Michka. Excusez-moi d'écrire comme ça. J'écris en selle et ça secoue beaucoup.*

Dans la seconde lettre, Pétro demandait qu'on lui envoyât des cerises séchées de « nos chers jardins du Don » et priait de ne pas l'oublier et de lui écrire plus souvent ; dans la même lettre, il vilipendait Grigori, qui, au dire de certains, soignait mal son cheval, et Pétro en était fâché, attendu que le Bai était le sien propre, à lui Pétro ; il demandait au père d'écrire de sa part à Grigori sur ce sujet.

« Je lui ai fait dire par des camarades que, s'il ne soigne pas mon cheval comme s'il lui appartenait, je lui mettrai la gueule en sang, tout chevalier de Saint-Georges qu'il est », écrivait Pétro ; ensuite venaient d'innombrables salutations et, à travers les lignes de la lettre froissée, trempée par la pluie, on sentait une tristesse amère. Pour Pétro non plus la guerre n'était pas douce.

Pantéléï Prokofiévitch, transporté de joie, faisait peine à voir. Il s'était emparé des deux lettres et parcourait le village, arrêtant tous les gens qui savaient lire, et les obligeant à les lire ; non, ce n'était pas pour les entendre encore, mais il étalait sa joie devant tout le village.

— Aha ! Tu vois, mon Grichka, hein !

Il levait sa paume grosse comme le sabot d'un cheval quand le lecteur, trébuchant, épelant syllabe par syllabe, arrivait à l'endroit où Pétro décrivait l'exploit de Grigori, qui avait porté sur son dos pendant six verstes le lieutenant-colonel blessé.

— Le premier du village à avoir la croix ! s'enorgueillissait le vieillard ; il reprenait jalousement ses lettres, les cachait dans la doublure de sa casquette chiffonnée et s'en allait plus loin à la recherche d'un autre lettré.

Serguéï Platonovitch lui-même, l'apercevant par la fenêtre de sa boutique, sortit et ôta sa casquette.

— Entre donc, Pantéléï Prokofiévitch.

Il serra la main du vieux dans sa main blanche et charnue et dit :

— Eh bien, félicitations, félicitations… Hum… Un fils pareil, il faut en être fier. Et vous qui aviez déjà fait le repas funéraire ! J'ai lu quelque chose dans les journaux sur son exploit.

Un spasme étrangla le vieux.

— C'est même écrit dans les journaux !

— Oui, il y a un communiqué, je l'ai lu, je l'ai lu.

Serguéï Platonovitch prit de ses propres mains sur un rayon trois paquets de son meilleur tabac turc, remplit un sachet de bonbons fins, sans peser, et dit, en

remettant tout cela à Pantéléï Prokofiévitch :

— Quand tu enverras un colis à Grigori Pantéléiévitch, envoie-lui mes salutations et ceci.

— Mon Dieu ! Quel honneur pour Grichka !… Tout le village parle de lui… J'aurai vécu assez pour voir ça… murmurait le vieux en descendant les marches du magasin Mokhov.

Il se moucha, écrasa de la manche de sa tunique une larme qui lui chatouillait la joue et pensa : « Je deviens vieux, je le vois. J'ai la larme facile… Ah ! Pantéléï, Pantéléï, qu'est-ce que la vie a fait de toi ? Autrefois, j'étais un silex, je déchargeais des péniches avec des sacs de huit pouds sur le dos et maintenant ? Grichka m'a un peu ébranlé… »

Il allait boitant dans la rue, pressant le cornet de bonbons contre sa poitrine, et sa pensée, comme le vanneau autour du marais, tournait autour de Grigori ; les mots de la lettre de Pétro lui revenaient en mémoire. C'est alors qu'il rencontra son compère Korchounov. Celui-ci l'interpella le premier :

— Hé, compère, attends un moment !

Ils ne s'étaient pas vus depuis le jour de la déclaration de guerre. Depuis le jour où Grigori avait quitté la maison, des relations non pas hostiles, mais froides et tendues, s'étaient établies entre eux. Miron Grigoriévitch reprochait à Natalia de s'humilier devant Grigori, d'attendre de lui une aumône et de lui faire éprouver à lui, Miron Grigriévitch, la même humiliation.

— Chienne vagabonde, disait-il sur le compte de Natalia dans le cercle de famille, elle pourrait vivre chez son père et la voilà partie chez ses beaux-parents, comme si le pain y était meilleur. A cause de cette bourrique-là, son père doit souffrir la honte et baisser les yeux devant le monde.

Miron Grigoriévitch s'approcha de son compère et lui tendit sa main couverte de taches de rousseur, incurvée en coquille.

— Ça va bien, compère ?

— Dieu merci !

— Des emplettes, à ce que je vois ?

Pantéléï Prokofiévitch écarta les doigts de sa main droite libre et hocha négativement la tête.

— Ce sont des cadeaux pour notre héros, compère. Serguéï Platonovitch, notre bienfaiteur, a lu son exploit dans les journaux et lui offre des bonbons et du

tabac léger. « Envoie de ma part, il m’a dit, à ton héros, mes salutations et ces cadeaux-ci, et souhaitons qu’il continue à se distinguer de la même façon. » Il en avait même les larmes aux yeux, comprends-tu, compère ?

Pantéléï Prokofiévitch laissait libre cours à son orgueil et regardait fixement le visage du compère pour essayer d’y lire l’impression produite par ses paroles.

Les ombres accumulées sous les paupières blanchâtres de Korchounov donnaient à son regard baissé une expression moqueuse.

— Oui, oui, oui, grommela-t-il, et il traversa la rue, se dirigeant vers la clôture.

Pantéléï Prokofiévitch s’empressait derrière lui, et ses doigts tremblants de rage essayaient de défaire le cornet.

— Prends donc un bonbon, un bonbon au miel !… offrait-il perfidement à son compère. Prends, je t’en prie, de la part de ton gendre… Ta vie n’est pas douce, ça te fera du bien peut-être, et ton fils se distinguera peut-être aussi, on ne sait jamais…

— Ma vie ne te regarde pas. Je la connais mieux que toi.

— Goûte, fais-moi ce plaisir !

Pantéléï Prokofiévitch s’inclinait avec une amabilité exagérée, et il passa devant Miron Grigoriévitch. Ses doigts recourbés arrachaient le fin papier d’argent qui enveloppait le bonbon.

— Nous n’avons pas l’habitude des douceurs (Miron Grigoriévitch repoussa la main de son compère), les cadeaux des autres nous gâtent les dents. Et tu ne devrais pas aller quémander des aumônes pour ton fils. Si tu étais dans le besoin, c’est moi qu’il fallait venir trouver. J’aurais donné quelque chose pour mon gendre… Natachka mange bien votre pain. Si tu es pauvre, je peux t’aider.

— Dans notre famille personne n’a encore demandé l’aumône. Ne dis pas de bêtises, compère ! Tu as bien de l’orgueil, compère !… Bien trop !… C’est peut-être parce que tu vis si bien que ta fille est venue chez nous ?

— Écoute, dit Miron Grigoriévitch avec autorité, nous n’avons aucune raison de nous disputer. Je ne suis pas là pour me disputer avec toi. Calme-toi, compère. Viens, causons, j’ai à te parler.

— Nous n’avons rien à nous dire.

— Si, nous avons des choses à nous dire. Viens.

Miron Grigoriévitch prit Pantéléï par une manche de sa tunique et tourna dans

une ruelle. Passé les fermes, ils se trouvèrent dans la campagne.

— De quoi s'agit-il ? demanda Pantéléï Prokofiévitch, soudain remis de son accès de colère.

Il regardait obliquement le visage de Korchounov, blanchâtre, couvert de taches de rousseur.

Korchounov retroussa les longues basques de sa redingote, s'assit sur le remblai du fossé et tira de sa poche une vieille blague à tabac à bords frangés.

— Vois-tu, Pantéléï, tu m'as sauté dessus sans savoir pourquoi, comme un coq batailleur, entre parents ça ne se fait pas. Ça ne se fait pas, hein ? Je veux savoir – son ton changea, devint ferme et presque grossier – si oui ou non ton fils va encore longtemps se moquer de Natalia. Réponds !

— Ça, demande-le-lui.

— Je n'ai rien à lui demander, tu es le chef de ta maison, c'est à toi que je parle.

Pantéléï Prokofiévitch écrasait un bonbon dans le creux de sa main. Le chocolat gluant lui coulait entre les doigts. Il essuya sa paume contre la glaise brune et friable du remblai et, sans répondre, entreprit de se faire une cigarette. Il roula une feuille de papier, y répandit une pincée de tabac turc et tendit le paquet à Miron Grigoriévitch. Celui-ci le prit sans hésiter et roula lui aussi une cigarette sur le compte des libéralités de Mokhov. Ils commencèrent à fumer. Un nuage flottait au-dessus d'eux comme un sein opulent d'écume blanche et un fil de la Vierge très frêle, poussé par le vent, s'efforçait de monter vers cette hauteur incroyable.

Le jour déclinait. Le calme et la paix de l'automne, une douceur indescriptible, baignaient la terre. Le ciel, qui avait perdu son plein éclat d'été, était d'un bleu terne. Des feuilles de pommiers apportées Dieu sait d'où par le vent couvraient le fossé d'un pourpre somptueux. Un embranchement de la route disparaissait derrière la crête ondoyante de la colline, invitait en vain les hommes à s'en aller là-bas, derrière la ligne émeraude de l'horizon, imprécise comme un rêve, vers des espaces inconnus, mais les hommes, rivés à leurs maisons, à leurs tâches quotidiennes, s'épuisaient dans le travail, brisaient leurs forces au battage, et la route, trace déserte et languissante, coupant l'horizon, coulait vers l'invisible, foulée par le vent poussiéreux.

— Il est faible, ce tabac, comme de l'herbe, dit Miron Grigoriévitch, lançant un petit nuage de fumée, qui ne se dispersa pas dans l'air.

— Il est faiblard, mais… agréable, confirma Pantéléï Prokofiévitch.

— Réponds-moi, compère, demanda Korchounov d'une voix radoucie, et il éteignit sa cigarette.

— Grigori n'écrit rien là-dessus. Pour l'heure, il est blessé.

— Je l'ai entendu dire…

— Ce que l'avenir nous réserve, je n'en sais rien. Possible qu'il finira par être tué pour de bon. Alors ?

— Mais qu'est-ce qu'on va devenir, compère ?… (Miron Grigoriévitch se mit à cligner les yeux d'un air pitoyable et désemparé.) Elle n'est ni fille, ni femme, ni veuve honnête. Mais c'est une honte ! Si j'avais pu prévoir une chose pareille, je ne vous aurais pas laissé passer le seuil de ma maison, mais maintenant qu'est-ce qu'on va devenir ?… Ah ! compère, compère !… Chacun plaint son enfant… C'est le sang… la voix du sang…

— Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?… (Pantéléï Prokofiévitch passa à l'offensive avec une rage contenue :) Dis-moi raisonnablement. Crois-tu que je sois content que mon fils ait quitté la ferme ? Crois-tu que j'en aie tiré profit ? Vous êtes du drôle de monde !

— Tu vas lui écrire, ordonna Miron Grigoriévitch d'une voix sourde (et le bruit de la glaise coulant de sa main dans le fossé en ruisselets minuscules suivait le rythme de ses paroles) qu'il se déclare une fois pour toutes.

— Il a un enfant de celle-là…

— Il y en aura un de celle-ci ! cria Korchounov s'empourprant. Est-il possible de traiter ainsi un être vivant ? Hein ?… Elle a voulu se tuer ; maintenant, elle est estropiée… et vous voulez la pousser dans la tombe ? Hein ?… Son cœur, son cœur (Miron Grigoriévitch chuchotait maintenant d'une voix étranglée, d'une main se griffait la poitrine et de l'autre tira son compère par le pan de son manteau)… est-ce qu'il a un cœur de loup ?

Pantéléï Prokofiévitch reniflait, se détournait.

— … Sa femme se dessèche pour lui ; toute sa vie à elle, c'est lui. Et elle vit chez toi comme une esclave !…

— Nous l'aimons mieux que si elle était notre propre fille. Tais-toi ! cria Pantéléï Prokofiévitch, et il se leva.

Ils se séparèrent sans se dire au revoir.

18

La vie, sortant de ses bords, se partage en des bras nombreux. Il est difficile de prévoir lequel suivra son cours traître et malicieux. Là où la vie est basse aujourd'hui, si basse qu'on découvre son fond malpropre, elle coulera demain abondante et riche…

La décision avait mûri subitement en Natalia d'aller voir Aksinia à Iagodnoïé pour l'implorer, la supplier de lui rendre Grigori. Il lui semblait, sans qu'elle sût pourquoi, que tout dépendait d'Aksinia et que, si elle la suppliait, elle retrouverait Grigori et son bonheur perdu. Elle ne s'était pas demandé si cela était réalisable ni de quelle façon Aksinia accueillerait cette étrange requête. Poussée par un sentiment inconscient, elle attendait impatiemment le jour où elle pourrait réaliser ce projet soudain. A la fin du mois, les Mélékhov avaient reçu une lettre de Grigori. Après les salutations à son père et à sa mère, il envoyait ses salutations et ses compliments les plus respectueux à Natalia Mironovna. Quelle que fût la raison inconnue qui le poussait à écrire cela, ce fut pour Natalia le choc décisif : le dimanche suivant elle s'apprêtait à partir pour Iagodnoïé.

— Où vas-tu, Natalia ? interrogea Douniachka, la voyant qui examinait attentivement et sévèrement son visage devant un morceau de miroir.

— Je vais voir mes parents, mentit Natalia, et elle rougit, comprenant pour la première fois qu'elle allait à une grande humiliation, à une grande torture morale.

— Tu devrais venir au moins une fois à la veillée avec moi, suggéra Daria, qui était en train de se faire belle. Tu veux venir ce soir ?

— Je ne sais pas, je ne crois pas.

— Hou, la nonnette ! Nous ne serons jamais plus tranquilles que tant que nos maris ne seront pas là, dit Daria avec un clin d'œil polisson, et elle se cassa en deux, souple, pour examiner dans son miroir le bord brodé de sa nouvelle jupe bleu pâle.

Daria avait sensiblement changé depuis le départ de Pétro ; l'absence de son mari se faisait nettement sentir chez elle. Une certaine inquiétude transparaissait dans ses yeux, ses mouvements, sa démarche. Le dimanche, elle se parait plus

soigneusement, rentrait des veillées tard et de mauvaise humeur, les prunelles sombres, et se plaignait à Natalia :

— C’est malheureux, ma parole !… On a pris tous les hommes convenables, il ne reste plus que les enfants et les vieillards.

— Qu’est-ce que ça te fait ?

— Comment, qu’est-ce que ça me fait ? s’étonnait Daria. On n’a personne pour s’amuser aux veillées. Si au moins je pouvais aller seule au moulin… parce qu’avec le beau-père, il n’y a rien à faire…

Elle demandait à Natalia avec une franchise cynique :

— Comment peux-tu vivre si longtemps sans homme, ma chérie ?

— Assez, malhonnête ! Le visage de Natalia se couvrait d’une rougeur intense.

— Tu n’en as pas envie, toi ?

— Et toi, tu en as envie, alors ?

— Oui, j’en ai envie, ma petite ! (Daria éclatait de rire, devenait toute rose, et les arceaux cassés de ses sourcils tremblaient.) A quoi bon cacher le péché ?… En ce moment, je serais capable de remuer un vieillard, ma parole ! Pense un peu, ça fait deux mois que Pétro est parti.

— Il va t’arriver malheur, Daria…

— Assez, la petite vieille bien honnête ! On les connaît, les saintes nitouches. Allez, tu ne veux pas l’avouer.

— Je n’ai rien à avouer.

Daria la lorgnait d’un œil ironique, mordant ses petites lèvres méchantes, et racontait :

— L’autre jour, Timochka Manytskov, le garçon de l’ataman, est venu s’asseoir à côté de moi. Tout en sueur. Je m’aperçois qu’il a peur de commencer… Et puis il me passe tout doucement sa main sous l’aisselle, et sa main tremble. Je me laisse faire, je ne dis rien, mais la colère me prend, si c’était un gars au moins, mais ça… un morveux ! Seize ans, pas plus, tu te rends compte, à cet âge-là ça les prend… Je ne dis rien, je reste assise, il me tripotait, il me tripotait, voilà qu’il me chuchote : « Viens dans la grange de chez nous !… » Ah ! qu’est-ce que je lui ai dit !…

Daria riait gaiement aux éclats, ses sourcils frémissaient, ses yeux plissés

étincelaient sur son rire jaillissant.

— Qu'est-ce que je lui ai passé ! J'ai bondi : « Dis donc, espèce d'espèce !… Espèce de chiot ! Blanc-bec ! Tu oses me dire des bêtises pareilles ? Il y a longtemps que tu ne fais plus au lit » Je lui ai donné une bonne leçon !

Il s'était établi entre elle et Natalia des relations simples et amicales. L'hostilité que Daria nourrissait au début pour la nouvelle bru s'était effacée, et les deux femmes, si différentes de caractère, si dissemblables en tout, s'étaient liées et vivaient en bonne intelligence.

Natalia s'habilla et sortit de la chambre.

Daria la rejoignit dans le vestibule.

— Tu ne m'ouvriras pas la porte cette nuit ?

— Je passerai la nuit dans ma famille, je crois.

Daria réfléchit, se gratta entre les sourcils avec un petit peigne et secoua la tête.

— Bon, vas-y. Je ne voulais pas demander à Douniachka, il faudra que je le fasse.

Natalia dit à Ilinitcha qu'elle allait dans sa famille et elle sortit dans la rue. Des charrettes revenaient du marché, qui se tenait sur la place, des gens rentraient de l'église. Natalia passa deux ruelles et tourna à gauche. Elle gravit la colline en hâte. Arrivée au sommet de la côte, elle se retourna : le village, en dessous d'elle, était inondé de soleil, les petites maisons blanchies brillaient, le toit en pente du moulin étincelait, le fer-blanc luisait comme du minerai en fusion.

19

La guerre avait pris les hommes à Iagadnoïé comme ailleurs. Véniamine et Tikhone étaient partis et, depuis leur départ, la vie était plus engourdie, plus calme, plus ennuyeuse encore. Aksinia faisait le service de Véniamine auprès du vieux général ; Loukéria, qui n'avait pas maigri, qui avait toujours ses grosses fesses, s'était chargée de la basse-cour et de la besogne de l'aide-cuisinière. Le père Sachka cumulait les fonctions de valet d'écurie et de garde du jardin, le cocher seul était nouveau : un Cosaque âgé et grave du nom de Nikititch.

Cette année-là, le maître fit diminuer les semailles, donna quelque vingt chevaux à la remonte ; il ne lui restait plus que les trotteurs et trois chevaux du Don utilisés pour les besoins de l'exploitation. Il passait son temps à la chasse, allait tirer l'outarde avec Nikititch et de temps en temps bouleversait la région en chassant au lévrier.

Aksinia recevait de Grigori des lettres rares et brèves l'informant qu'il était toujours vivant et en bonne santé, et que le service continuait. Soit qu'il fût devenu plus fort, soit qu'il ne voulût pas montrer sa faiblesse dans ses lettres, pas une fois il ne laissa passer un mot pour dire que cette vie lui était pénible ou qu'il s'ennuyait. Ses lettres étaient froides, comme s'il les écrivait par contrainte, sauf la dernière, où une phrase lui était échappée : « … tout le temps sur le front, et il me semble vraiment que j'en ai assez de faire la guerre, de porter la mort dans mon sac. » Dans chaque lettre il s'informait de sa fille, réclamait de ses nouvelles : « … écris-moi comment ma Taniocha grandit, comment elle est ? Dernièrement je l'ai vue en rêve, déjà grande, avec une robe rouge. »

Aksinia paraissait supporter vaillamment la séparation. Elle avait reporté sur sa fille tout son amour pour Grichka, surtout depuis qu'elle était persuadée que l'enfant était vraiment de Grichka. La vie en apportait des preuves irréfutables : les cheveux châtains étaient tombés et il en était poussé de nouveaux, noirs et frisés ; les yeux aussi avaient changé de couleur, ils s'étaient assombris et allongés. Chaque jour la petite fille ressemblait plus fort à son père, le sourire même avait ce quelque chose de sauvage qui venait de Grichka, des Mélékhov. Aksinia reconnaissait maintenant sans aucun doute le père dans la fille et débordait d'amour pour elle ; le temps était fini où elle s'approchait du berceau et reculait, découvrant dans le petit visage endormi de l'enfant un reflet lointain,

une ressemblance fugitive avec les traits odieux de Stépane.

Les jours s'écoulaient et déposaient dans l'âme d'Aksinia une âpre amertume. L'inquiétude pour la vie de l'aimé se vrillait dans sa cervelle, ne la quittait pas le jour, demeurait vigilante la nuit ; ce qui s'était accumulé dans son âme, contenu par la volonté, rompait alors les digues : des nuits entières, Aksinia se débattait dans un cri muet, dans les larmes, mordant ses mains pour ne pas éveiller l'enfant, pour étouffer le cri et tuer la douleur morale par une douleur physique. Elle versait dans les langes le trop-plein de ses larmes et pensait dans sa naïveté puérile : « C'est l'enfant de Grichka, elle doit sentir dans son cœur comme je me tourmente pour lui. »

Après ces nuits-là, quand elle se levait, il lui semblait qu'elle avait été battue : tout son corps lui faisait mal, de petits marteaux d'argent la frappaient aux tempes, sans cesse, infatigablement, et une tristesse de l'âge mûr se déposait aux coins de sa bouche autrefois gonflée comme celle d'une adolescente. Les nuits de peine la vieillissaient…

Un dimanche, alors qu'elle venait de servir le repas du maître et sortait sur le perron, une femme arriva à la porte de la cour. Sous le fichu blanc brillaient des yeux si terriblement familiers… La femme poussa la clenche et entra dans la cour. Aksinia avait pâli, reconnaissant Natalia ; elle alla lentement au-devant d'elle. Elles se rencontrèrent au milieu de la cour. Les bottes de Natalia étaient couvertes d'une épaisse couche de poussière de la route. Elle s'arrêta, laissant pendre inertes ses grandes mains de travailleuse, elle respirait péniblement, essayait de redresser son cou mutilé et ne le pouvait pas ; elle avait l'air de regarder ailleurs.

— Je viens te voir, Aksinia… dit-elle, passant sa langue sèche sur ses lèvres gercées.

Aksinia jeta un rapide regard vers les fenêtres de la maison et se dirigea en silence vers son logement dans les communs. Natalia la suivit. Le bruissement de la robe d'Aksinia lui raclait douloureusement les oreilles.

« C'est la chaleur qui me fait mal aux oreilles, sans doute. » Cette idée seule émergeait du fouillis de ses pensées.

Aksinia fit entrer Natalia et ferma la porte. Puis elle s'avança au milieu de la pièce, fourra ses mains sous son tablier blanc. Elle menait le jeu.

— Pourquoi es-tu venue ? questionna-t-elle d'une voix insinuante, presque chuchotante.

— Je voudrais boire… dit Natalia, et elle embrassa la pièce d'un regard lourd, qui ne pliait pas.

Aksinia attendait. Natalia parla enfin, élevant la voix avec effort.

— Tu m'as volé mon mari… Rends-moi Grigori !… Tu… as brisé ma vie… Tu vois comme je suis…

— Ton mari ? (Aksinia serrait les dents et ses paroles parcimonieuses tombaient comme des gouttes de pluie sur une pierre.) Ton mari ?

C'est à moi que tu viens le demander ? Pourquoi es-tu venue ?… C'est trop tard pour venir mendier !… Trop tard !…

D'un balancement de tout le corps, Aksinia s'était approchée tout contre Natalia, elle eut un rire incisif.

Elle se moquait de son ennemie, la regardant dans les yeux. La voici devant elle, la femme légitime, abandonnée, humiliée, écrasée de douleur ; celle par qui Aksinia a versé tant de larmes quand elle a dû se séparer de Grigori, et porté dans son cœur une douleur sanglante, celle qui caressait Grigori pendant qu'Aksinia souffrait d'angoisse mortelle, et sûrement riait d'elle, amante malheureuse et délaissée.

— Et tu viens me demander de le quitter ? (Aksinia haletait.) Ah vipère !… C'est toi la première qui m'as pris Grichka ! Toi, et pas moi… Tu savais qu'il couchait avec moi, pourquoi l'as-tu épousé ? J'ai repris mon bien, il est à moi. Moi, j'ai un enfant de lui, et toi…

Elle regardait Natalia dans les yeux avec une haine violente, faisait des gestes désordonnés et déversait la scorie brûlante de ses paroles.

— Grichka est à moi et je ne le donnerai à personne !… A moi ! A moi ! Tu entends ? A moi !… Va-t'en, chienne, tu n'as pas honte ? Tu n'es pas sa femme ! Tu veux enlever un père à son enfant ? Oho ! Pourquoi tu n'es pas venue plus tôt ? Hein ? Pourquoi tu n'es pas venue plus tôt ?

Natalia alla de biais vers le banc et s'assit, laissa tomber sa tête dans ses mains, cacha son visage.

— Tu as quitté ton mari… Ne fais pas tant de bruit…

— Je n'ai pas d'autre mari que Grichka. Je n'ai que lui au monde !…

Aksinia, sentant les remous en elle d'une colère inépuisable, regardait la mèche de cheveux noirs et raides qui tombait de sous le fichu sur la main de Natalia.

— Tu crois qu’il a besoin de toi ? Regarde ton cou tordu ! Et tu crois qu’il aura envie de toi ? Il t’a quittée bien portante, tu crois qu’il voudra d’une infirme ? Tu ne reverras pas Grichka ! Voilà ce que je te dis ! Va-t’en !

Aksinia défendait férocement son nid, se vengeait de tout le passé. Elle voyait que Natalia, malgré son cou légèrement tordu, était aussi jolie qu’avant : les joues et la bouche fraîches, pas fripées par le temps, tandis qu’elle, Aksinia, n’était-ce pas à cause de cette Natalia qu’avant l’âge elle avait un filet de rides sous les yeux ?

— Tu crois que j’espérais obtenir quelque chose de toi ?

Natalia avait levé ses yeux ivres de souffrance.

— Alors, pourquoi es-tu venue ? demanda Aksinia dans un souffle.

— C’est la douleur qui m’a poussée.

Éveillée par le bruit des voix, la petite fille d’Aksinia s’était redressée dans son lit et pleurait. La mère prit l’enfant dans ses bras et s’assit, tournée vers la fenêtre. Natalia regarda l’enfant. Un spasme lui serra la gorge. Dans le petit visage, les yeux de Grigori la regardaient avec une curiosité éveillée.

Sanglotante et titubante, elle sortit sur le perron. Aksinia ne la reconduisit pas.

Une minute plus tard, le père Sachka entrait.

— Qu’est-ce que c’est que cette femme qui était là ? demanda-t-il, mais il avait visiblement deviné.

— Rien, une femme de notre village.

Natalia s’arrêta à trois verstes de la propriété et se coucha sous un buisson de prunelliers. Elle ne pensait à rien, écrasée par une peine inexprimée, ne pouvant oublier dans le visage de l’enfant les yeux noirs et fâchés de Grigori.

20

Vive à éblouir de douleur, Grigori devait conserver la mémoire de cette nuit-là. Il reprit connaissance avant l'aube, étendit ses bras, heurtant le chaume piquant, et gémit de la douleur cuisante dont sa tête était pleine. Avec effort il souleva un bras et le porta à son front, tâtant son toupet durci de sang coagulé. Il toucha du doigt une blessure dans sa chair et crut s'être touché avec un charbon ardent. Il grinça longuement des dents et se coucha sur le dos. Au-dessus de lui, dans un arbre, les feuilles brûlées par le gel précoce bruissaient tristement. Les contours noirs des branches se détachaient nettement sur le fond bleu sombre du ciel et les étoiles brillaient entre elles. Grigori regardait, les yeux fixes, grands ouverts ; il lui semblait que ce n'étaient pas des étoiles, mais de gros fruits inconnus, jaunes à reflets bleus, pendant à la queue des feuilles.

S'étant rendu compte de ce qu'il lui était arrivé, sentant une terreur qui le gagnait irrésistiblement, il se mit à ramper à quatre pattes, grinçant des dents. La douleur jouait avec lui, le jetait à terre… Il lui sembla qu'il rampait déjà depuis un temps incommensurable, il fit un effort et se retourna : l'arbre noir sous lequel il s'était évanoui était à cinquante pas de là. Il rampa par-dessus un cadavre, en appuyant ses coudes sur le ventre raide et creusé. La perte de sang lui donnait la nausée et il pleurait comme un enfant, rongeait de l'herbe fade, humide de rosée, pour ne pas perdre connaissance. Près du caisson renversé, il se leva, resta longtemps debout, vacillant, puis partit. Les forces lui revinrent, il se mit à marcher plus fermement et fut bientôt capable de reconnaître la direction de l'est : la Grande Ourse le guidait.

A la lisière du bois, un avertissement sourd l'arrêta :

— N'approche pas ou je tire !

Il entendit le cliquetis d'un barillet, regarda dans la direction du bruit : un homme était à demi adossé contre un sapin.

— Qui est là ? demanda Grigori, et il écouta sa voix comme celle d'un autre.

— Un Russe ! Mon Dieu !… Viens ! L'homme se laissa glisser à terre.

Grigori approcha.

— Baisse-toi !

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Si je tombe, je ne me relèverai pas, je suis blessé à la tête.

— Tu es de quelle unité ?

— Douzième Cosaques du Don.

— Aide-moi, Cosaque…

— Je vais tomber, Votre Noblesse. (Grigori avait remarqué les épaulettes d'officier sur la capote.)

— Donne-moi au moins la main.

Grigori aida l'officier à se relever. Ils partirent. Mais à chaque pas l'officier était plus lourd au bras de Grigori. Comme ils remontaient la pente d'un vallon, l'officier s'agrippa à la manche de la vareuse de Grigori et dit, en claquant des dents faiblement :

— Laisse-moi, Cosaque… J'ai… le ventre… traversé.

Ses yeux devenaient ternes derrière son pince-nez et sa bouche ouverte aspirait l'air en râlant. L'officier perdit connaissance. Grigori le prit sur son dos, tombant, se relevant, tombant de nouveau. Par deux fois il abandonna son fardeau et par deux fois revint sur ses pas, le reprit, et repartit, marchant comme dans un rêve.

A onze heures du matin un détachement de liaison les ramassa et les emmena à un poste de secours.

Le lendemain, Grigori quitta le poste en cachette. En chemin il arracha le pansement de sa tête et marcha, agitant avec soulagement le bandage à taches rouges veloutées.

— D'où viens-tu ? dit le chef d'escadron dans un indicible étonnement.

— Je rentre dans les rangs, Votre Noblesse.

Quittant le lieutenant, Grigori aperçut le maréchal des logis de peloton.

— Où est mon cheval… le Bai ?

— Il est sain et sauf, mon vieux. Nous l'avons attrapé là-bas, dès que nous avons eu fini de raccompagner les Autrichiens. Et toi ? Tu sais qu'on priait pour le repos de ton âme.

Grigori sourit.

— Vous étiez trop pressés.

Citation à l’ordre du jour

Pour avoir sauvé la vie du lieutenant-colonel Gustave Grosberg, commandant le neuvième régiment de dragons, le Cosaque Mélékhov Grigori, du douzième régiment de Cosaques du Don, est promu au grade de caporal et proposé pour la croix de Saint-Georges du quatrième degré.

L’escadron était resté deux jours dans la ville de Kamenka-Stroumilovo et s’apprêtait à partir la nuit même. Grigori trouva l’emplacement de son peloton et alla voir son cheval.

Une paire de tricots de corps et une serviette avaient disparu des sacoches de selle.

— On te les a volés sous nos yeux, Grigori, reconnut d’un air coupable Michka Kochévoï, qui avait été chargé de s’occuper du cheval. C’est fou ce qu’il est passé d’infanterie dans cette cour, c’est l’infanterie qui te les a volés.

— Qu’ils aillent se faire foutre, qu’ils en profitent. Je voudrais quelque chose pour me bander la tête, mon pansement est trempé.

— Prends mon essuie-mains.

Le Touffu entra sous le hangar où cette conversation avait lieu. Il tendit la main à Grigori comme si rien ne s’était passé entre eux.

— Ah ! Mélékhov ! Tu es vivant ?

— A moitié.

— Tu as le front en sang, essuie-toi.

— Je vais m’essuyer, ça ne presse pas.

— Fais voir comment ils t’ont arrangé ?

Le Touffu baissa de force la tête de Grigori, renifla.

— Pouquoi tu t’es laissé couper les cheveux ? Regarde-moi ça, comme ils t’ont défiguré, les docteurs !… Ils vont te guérir pour toujours, laisse, que je te soigne.

Sans lui demander son avis, il prit une cartouche dans sa giberne, ôta la balle et versa la poudre dans sa paume noire.

— Trouve-moi de la toile d'araignée, Michka !

Kochévoï décrocha du bout de son sabre en haut du mur un paquet cotonneux de toiles d'araignées et le tendit au Touffu. Grattant le sol de la pointe du même sabre, celui-ci recueillit une petite motte de terre, la mélangea à la toile d'araignée et à la poudre et mâcha longuement le tout. De cette pâte épaisse, il enduisit la plaie saignante à la tête de Grigori et sourit :

— Dans trois jours, il n'y paraîtra plus. Tu vois je te soigne et toi… tu m'aurais tiré dessus.

— Je te remercie de me soigner, mais si je t'avais tué, j'aurais un péché de moins sur la conscience.

— Comme tu es simple, mon gars !

— Je suis comme je suis. Qu'est-ce que j'ai à la tête ?

— Une entaille d'un quart d'archine. Ça te fera un souvenir.

— Je ne l'oublierai pas.

— Même si tu le voulais, tu ne l'oublierais pas ; les Autrichiens n'aiguisent pas leurs sabres, il t'a frappé avec une lame émoussée, tu garderas un ourlet boursouflé toute ta vie.

— Ta chance, Grigori, c'est qu'il a glissé, sans ça, tu reposerais en terre étrangère, dit Kochévoï en souriant.

— Qu'est-ce que je vais faire de ma casquette ?

Grigori tournait avec embarras dans ses mains sa casquette, dont le bord était coupé et ensanglanté.

— Jette-la, les chiens la mangeront.

— A la soupe, les gars, venez vite ! cria une voix à la porte de la maison.

Les Cosaques sortirent du hangar. Le Bai hennit, lorgnant de son œil bombé Grigori qui s'éloignait.

— Il s'ennuyait de toi, Grigori, dit Kochévoï en montrant le cheval. Je le voyais : il ne voulait pas manger, il hennissait, comme ça, doucement.

— Pendant que je rampais, je l'ai appelé tout le temps, dit Grigori d'une voix sourde, et il se détourna, je pensais qu'il ne me quitterait pas, il est difficile à

attraper, il ne se laisse pas prendre par des étrangers.

— Je comprends, nous l'avons pris de force. Au lasso.

— Un bon cheval, le cheval de mon frère Pétro.

Grigori se détournait pour cacher ses yeux émus.

Ils entrèrent dans la maison. Dans la première pièce, Egor Jarkov ronflait sur un sommier à ressorts pris à un lit. Un désordre indescriptible témoignait silencieusement que les propriétaires avaient quitté leur maison en hâte. Débris de vaisselle, papiers déchirés, livres, lambeaux d'étoffe tachés de miel, jouets d'enfants, une vieille chaussure, de la farine répandue, tout cela sur le plancher dans un désordre affreux hurlait à la dévastation.

Emélian Grochov et Prokhor Zykov avaient déblayé une place et mangeaient. A la vue de Grigori, Zykov écarquilla ses tendres yeux de veau.

— Gri-i-ichka ! D'où sors-tu ?

— De l'autre monde.

— Dépêche-toi, apporte-lui de la soupe. Qu'est-ce que tu as à faire des yeux comme ça ? cria le Touffu.

— Tout de suite. La roulante est là, dans la rue.

Prokhor se précipita dans la cour, la bouche pleine.

Grigori s'assit à sa place, épuisé.

— Je ne me rappelle plus quand j'ai mangé pour la dernière fois, dit-il avec un sourire coupable.

Des unités du troisième corps d'armée faisaient mouvement par la ville. Les rues étroites étaient encombrées de fantassins, bouchées par d'innombrables charrois, par des unités de cavalerie ; des embouteillages se formaient aux carrefours, le grondement du passage des troupes pénétrait à travers la porte fermée de la maison. Prokhor reparut bientôt avec une gamelle de soupe et une musette de kacha.

— Où est-ce qu'il faut vider la kacha ?

— Tiens, voilà une casserole à anse. Grochov avait pris sur l'appui de la fenêtre un vase de nuit, dont il ignorait l'usage.

Prokhor fit la grimace.

— Elle pue, ta casserole.

— Ça ne fait rien. Verse, on verra après.

Prokhor renversa la musette, la kacha épaisse et appétissante fumait, le beurre remontait tout autour et faisait une bordure ambrée. On mangea en causant. Tout en mouillant de salive une tache de graisse sur la bande déteinte de son pantalon, Prokhor racontait :

— A côté de notre cour, il y a une batterie d'artillerie de montagne à cheval, ils sont là pour faire manger leurs chevaux. Leur sergent a lu dans le journal que les Alliés ont battu les Allemands, ce qui s'appelle battu, à plate couture.

— Tu es arrivé trop tard, Mélékhov, ce matin nous avons eu des compliments, marmonna le Touffu, la bouche pleine.

— De qui ?

— Le lieutenant général von Divid, commandant la division, nous a passés en revue et nous a exprimé sa reconnaissance pour avoir battu les hussards hongrois et sauvé notre batterie. Il s'en est fallu de peu qu'ils ne nous enlèvent nos canons. « Braves Cosaques, il nous a dit, le tsar et la patrie ne vous oublieront pas »

— Eh bien !

Dans la rue, un coup de feu claqua sèchement, et un autre, puis le crépitement d'une mitrailleuse.

— So-or-tez ! cria une voix à la porte de la cour.

Les Cosaques lâchèrent leurs cuillers et se précipitèrent dans la cour. Un aéroplane tournoyait élégamment au-dessus d'eux, à basse altitude, avec un bourdonnement menaçant.

— Sous la haie ! D'une minute à l'autre il va lancer des bombes, il y a la batterie à côté ! cria le Touffu.

— Réveillez Egorka ! Il va mourir sur son sommier moelleux.

— Passez les fusils !

Le Touffu, visant soigneusement, tirait directement du perron.

Dans la rue, les soldats couraient, courbés sans raison. On entendait dans la cour voisine des commandements brefs et le hennissement des chevaux. Grigori vida un chargeur et regarda par-dessus la clôture : les servants s'affairaient à rouler les pièces sous l'auvent du hangar. Il leva la tête vers l'oiseau vrombissant qui descendait, le bleu vif du ciel le fit grimacer ; à ce moment quelque chose s'arracha de l'oiseau et étincela durement dans le soleil. Un fracas de tonnerre

ébranla la petite maison et les Cosaques aplatis contre le perron ; dans la cour voisine, un cheval s'étrangla dans un hennissement de mort. Une odeur de brûlé, sulfureuse, pénétrante passa par-dessus la clôture.

— Mettez-vous à l'abri ! cria le Touffu, descendant du perron en courant.

Grigori bondit derrière lui et vint tomber au pied de la clôture. Une pièce d'aluminium étincela sur l'aile de l'aéroplane ; il tournait, relevant gracieusement sa queue. Dans la rue on tirait par courtes rafales, les salves crépitaient, les coups se dispersaient en désordre. Grigori venait de réapprovisionner le magasin de son fusil, quand une nouvelle explosion, encore plus violente, le projeta à une sagène de la clôture. Un bloc de terre le frappa à la tête, couvrit ses yeux et l'écrasa de son poids…

Le Touffu le remit sur ses jambes. Une douleur aiguë dans l'œil gauche l'aveuglait ; ouvrant avec peine le droit, il vit la maison à moitié détruite, les briques comme une monstrueuse pâtée rouge, et, au-dessus d'elles, une poussière rose. Egor Jarkov arrivait en rampant sur les mains, de sous le perron. Tout son visage n'était qu'un cri, de ses yeux exorbités des larmes de sang coulaient sur ses joues. Il rampait, la tête rentrée dans les épaules, criait sans desserrer apparemment ses lèvres d'un noir cadavérique :

— Ahi-i-i-i ! Ahi-i-i-i ! Ahi-i-i-i !…

Il traînait en travers derrière lui, retenue par un mince lambeau de peau, par son pantalon brûlé, une de ses jambes arrachée à la cuisse ; l'autre n'existait plus. Il rampait, déplaçant lentement les mains ; un cri grêle, gémissant, presque enfantin, s'arrachait de sa bouche. Il se tut et se coucha sur le côté, collant son visage contre la terre hostile, humide, souillée de crottin et de débris de briques. Personne ne s'approchait de lui.

— Emportez-le donc ! cria Grigori sans ôter la main de son œil gauche.

Des fantassins entrèrent en courant dans la cour, une voiturette de téléphonistes s'arrêta près du portail.

— Avancez ! Qu'est-ce que vous faites là ? leur cria un officier, qui les dépassait au galop. Abrutis ! Bande de salauds !…

Un vieillard en longue redingote noire et deux femmes apparurent d'un pas hésitant. Une foule entoura Jarkov. Grigori se fraya un passage jusqu'à lui et vit qu'il respirait encore, sanglotant et tremblant. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front jauni par la mort.

— Emportez-le ! Qu'est-ce que vous… Vous êtes des hommes ou des bêtes ?

— Qu’est-ce que tu as à gueuler ? dit un fantassin, hargneux. « Emportez-le, emportez-le », et où veux-tu qu’on l’emporte ? Tu vois bien qu’il agonise.

— Il a les deux jambes arrachées.

— Tout ce sang qu’il a !…

— Où sont les infirmiers ?

— Pour quoi faire les infirmiers ?…

— Mais il a encore sa connaissance.

Le Touffu toucha l’épaule de Grigori par-derrière ; Grigori se retourna.

— Ne le touche pas, chuchota le Touffu à mi-voix, viens de ce côté-ci, regarde.

Il passa de l’autre côté sans lâcher des doigts la manche de la vareuse de Grigori, écartant la foule. Grigori jeta un coup d’œil et s’en alla, voûté, vers le portail. Sous le ventre de Jarkov fumaient ses boyaux aux reflets bleus et rose tendre. Un bout de cette masse entrelacée, souillée de sable et de crottin, bougeait et s’allongeait. Le bras du mourant était étendu de côté, comme pour ramasser tout cela…

— Couvrez-lui la figure, proposa quelqu’un.

Jarkov s’appuya soudain sur ses mains et, la tête renversée en arrière, si fort que sa nuque battait contre ses omoplates, cria d’une voix rauque, inhumaine :

— Frères, faites-moi mourir ! Frères !… Frères !.. Pourquoi vous me regardez ?… Aha-ha-a-a-a-a !… Frères… faites-moi mourir !…

21

Le wagon se balance mollement, le cahotement des roues berce et endort, une lumière jaune s'étire de la lampe jusqu'au milieu de la banquette. C'est si bon de s'étendre de toute sa taille, d'être couché déchaussé, les pieds au libre après quinze jours de sueur dans les bottes, de ne se sentir aucune obligation, de savoir que la vie n'est menacée par aucun danger et que la mort est si loin. Surtout agréable d'écouter le bavardage à plusieurs voix des roues, car, à chaque tour de roue, à chaque secousse de la locomotive, le front s'éloigne. Grigori était couché, attentif, et remuant les doigts de ses pieds nus, heureux par tout son corps du linge frais qu'il avait mis le jour même. Il avait le sentiment de s'être débarrassé d'une enveloppe sale et d'entrer, pur et sans tache, dans une autre vie.

Sa joie calme et paisible était gâtée par la douleur lancinante de son œil gauche. Elle se calmait par moments pour revenir soudain, brûlante comme du feu, et faire couler des larmes incoercibles sous le pansement. A l'hôpital de Kamenka-Stroumilovo, un jeune médecin juif avait examiné l'œil de Grigori et écrit quelque chose sur un morceau de papier.

— Il faut vous renvoyer à l'arrière. Votre œil est sérieusement atteint.

— Je resterai borgne ?

— Mais non, voyons. (Le docteur avait souri affectueusement, surprenant dans la question de Grigori une terreur non dissimulée.) Vous avez besoin de soins, il faudra peut-être faire une opération. Nous allons vous envoyer à l'arrière, à Pétrograd, par exemple, ou à Moscou.

— Merci.

— Il ne faut pas avoir peur, vous garderez votre œil.

Le docteur lui tapa sur l'épaule, lui mit le papier dans la main et le poussa doucement dans le couloir. Puis il retroussa ses manches, se préparant à une opération.

Après de longues tribulations, Grigori avait pris le train sanitaire. Il resta un jour couché, jouissant de son repos. Une vieille petite locomotive, tendant ses dernières forces, traînait les wagons nombreux du convoi. Moscou approchait.

On arriva de nuit. Les grands blessés furent emportés sur des brancards ; ceux qui pouvaient marcher sans aide sortirent sur le quai après l'enregistrement de leurs noms. Le médecin qui accompagnait le convoi appela Grigori et dit, en le désignant à une infirmière :

— Clinique des yeux du docteur Snéguiriov ! Rue Kolpatchny !

— Vous avez vos affaires avec vous ? demanda l'infirmière.

— Les affaires d'un Cosaque ? J'ai mon sac et ma capote.

— Partons.

Elle partit, ajustant sa coiffure sous son voile ; sa robe bruissait. Grigori la suivit d'un pas indécis. Ils prirent un fiacre. Le bruit de la grande ville qui s'endormait, les sonneries des tramways, la lumière bleue chatoyante de l'électricité produisaient sur Grigori une impression stupéfiante. Appuyé au dossier de la voiture, il regardait avidement les rues, pleines de monde malgré la nuit, et c'était si étrange de sentir contre soi la chaleur troublante d'un corps féminin. L'automne se faisait déjà sentir à Moscou : sur les boulevards les feuilles des arbres avaient des reflets jaune pâle à la lueur des lanternes, un air frais, annonciateur de gel, montait de la nuit, les dalles des trottoirs luisaient d'humidité et les étoiles dans le ciel pur avaient leur éclat froid d'automne. Ils quittèrent le centre et prirent une petite rue déserte. Les sabots des chevaux faisaient un bruit cassant sur les pavés, le cocher, vêtu d'une houppelande bleue qui le faisait ressembler à un pope, se balançait sur son siège ; il agitait le bout de ses rênes sur sa haridelle aux oreilles pendantes. Des locomotives sifflaient quelque part en banlieue. « Peut-être un train qui part pour le Don ? » pensa Grigori, et il baissa la tête, saisi par le mal du pays.

— Vous ne dormez pas ? demanda l'infirmière.

— Non.

— Nous arrivons bientôt.

Le cocher se retourna.

— Que désirez-vous ?

— Plus vite !

Derrière le lacis de fer d'une grille, l'eau d'un étang brilla comme de l'huile, un instant apparut une passerelle à garde-fou à laquelle une barque était attachée. Il y eut une bouffée d'humidité.

« Même l'eau, ils l'ont emprisonnée derrière une grille. Le Don… » pensa

confusément Grigori. Les feuilles mortes bruissaient sous les roues caoutchoutées.

Le fiacre s’arrêta devant une maison à deux étages. Grigori sauta à terre et rajusta sa capote.

— Donnez-moi la main, dit l’infirmière en se penchant.

Grigori prit dans sa paume la petite main molle de l’infirmière et l’aida à descendre.

— Vous sentez la sueur de soldat.

L’infirmière rit doucement et alla sonner à l’entrée.

— Si vous étiez là-bas, ma petite sœur, vous pueriez peut-être autrement que ça, dit Grigori dans une rage tranquille.

Le concierge ouvrit la porte. Ils montèrent au premier par un escalier à rampe dorée ; l’infirmière sonna encore une fois. Une femme en blouse blanche les fit entrer. Grigori s’assit devant une petite table ronde, l’infirmière dit quelque chose à mi-voix à la femme en blanc, qui prenait des notes.

Aux portes des dortoirs, de chaque côté d’un long couloir étroit, des têtes apparaissaient, avec des lunettes de différentes couleurs.

— Otez votre capote, ordonna la femme en blouse blanche.

Un infirmier, également en blanc, prit la capote des mains de Grigori et le conduisit à la salle de bains.

— Otez tout ce que vous avez sur vous.

— Pourquoi ?

— Il faut vous baigner.

Pendant que Grigori se déshabillait et examinait avec étonnement l’installation et les vitres dépolies des fenêtres, l’infirmier emplit la baignoire, mesura la température de l’eau et ordonna à Grigori d’y entrer.

— Cette auge-là n’est pas pour moi… dit Grigori confus, en plongeant sa jambe brune et poilue.

L’infirmier l’aida à se laver soigneusement, lui donna un drap, du linge, des pantoufles et une robe de chambre grise avec une ceinture.

— Et mes vêtements ?

— Vous allez porter ceux-ci. On vous rendra vos vêtements quand vous

sortirez de la clinique.

Passant devant une grande glace au mur de l’antichambre, Grigori ne se reconnut pas : grand, noir, les pommettes saillantes, des taches rouge vif sur les joues, en robe de chambre, avec son bandeau qui s’enfonçait dans l’épaisseur de ses cheveux noirs, il n’avait qu’une ressemblance lointaine avec le Grigori d’autrefois. Sa moustache avait poussé et il avait une petite barbe laineuse et frisée.

« J’ai rajeuni pendant tout ce temps-là », pensa-t-il avec un sourire de travers.

— Dortoir six, troisième porte à droite, dit l’infirmier.

Un prêtre en robe de chambre, portant des lunettes bleues, se leva à l’entrée de Grigori dans la grande salle blanche.

— Un nouveau voisin ? Enchanté, on s’ennuiera moins. Je suis de Zaraïsk, déclara-t-il avec urbanité, en offrant une chaise à Grigori.

Quelques minutes plus tard entrait une infirmière corpulente, qui avait une grosse figure laide.

— Mélékhov, venez, on va examiner votre œil, dit-elle d’une profonde voix de poitrine, et elle s’écarta pour laisser passer Grigori dans le couloir.

22

Le commandant avait décidé de rompre les lignes ennemies sur le front du sud-ouest, dans le secteur de Chével, par une grandiose attaque de cavalerie, et d'envoyer dans les arrières de l'ennemi un fort détachement de cavalerie qui aurait pour tâche de longer le front, détruisant au passage les lignes de communication et désorganisant les unités ennemies par des raids inattendus. Le commandement formait de grands espoirs sur la réussite de ce plan : une quantité inouïe d'unités de cavalerie se concentra dans le secteur prévu ; entre autres, le régiment cosaque où servait le lieutenant Listnitski. L'attaque devait avoir lieu le 28 août, mais, en raison de la pluie, elle fut remise au 29.

Dès le matin, la division s'était alignée sur l'immense champ d'opérations et préparée à l'attaque.

A huit verstes de là, au flanc droit, l'infanterie entreprit une offensive feinte pour attirer sur elle le feu de l'ennemi ; d'autre part, des unités d'une autre division de cavalerie faisaient mouvement dans une fausse direction.

Si loin que l'œil pût atteindre, l'ennemi était invisible. A une verste de son escadron, le lieutenant Listnitski voyait les lignes noires des tranchées abandonnées, le seigle moutonnant derrière elles et un brouillard matinal bleuâtre, poussé par le vent.

Le commandement ennemi avait-il été informé de l'attaque projetée ? l'avait-il devinée ? toujours est-il que, dans la nuit du 28 au 29, les troupes ennemies avaient abandonné leurs tranchées et s'étaient retirées à quelque six verstes de là, laissant derrière elles des nids de mitrailleuses, qui devaient harceler notre infanterie, disposée en face d'eux sur toute l'étendue du secteur.

Le soleil était levé et déjà haut, derrière une montagne de nuages, mais la vallée était toute pleine d'un brouillard jaune et crémeux. On donna l'ordre d'attaquer, les régiments partirent. Des milliers et des milliers de sabots emplirent le sol d'un grondement sourd, qui ressemblait à celui d'un tremblement de terre. Listnitski retenait son pur-sang pour ne pas lui laisser prendre le galop. Une verste et demie était déjà parcourue. La limite du seigle approchait de la ligne égale des assaillants. Le seigle, qui montait plus haut que la ceinture, tout emmêlé de liseron et de mauvaise herbe, gênait terriblement la

course des chevaux. Cette crinière châtain clair ondulait indéfiniment devant eux, derrière eux elle était abattue, piétinée. Au bout de quatre verstes, les chevaux commencèrent à broncher, à suer beaucoup, mais l'ennemi restait toujours invisible. Listnitski se retourna vers son chef d'escadron : il y avait un sourd désespoir sur le visage du capitaine…

Six verstes de ce galop incroyablement pénible avaient éreinté les chevaux, certains s'affaissaient sous leurs cavaliers, les plus résistants chancelaient, épuisant leurs dernières forces. C'est à ce moment que les mitrailleuses autrichiennes commencèrent à tirer, les salves éclataient en mesure… Leur feu meurtrier faucha les premiers rangs. Les lanciers fléchirent d'abord et tournèrent bride, le régiment cosaque flancha ; les mitrailleuses comme des pulvérisateurs arrosaient leur fuite panique d'une pluie de balles, l'artillerie entra en action. Cette attaque d'envergure inouïe s'acheva, par la négligence criminelle du haut commandement, en un désastre complet. Certains régiments perdirent la moitié de leur effectif en hommes et en chevaux ; le régiment de Listnitski eut environ quatre cents hommes de troupe et seize officiers tués ou blessés.

Listnitski avait eu son cheval tué sous lui, lui-même était blessé en deux endroits : à la tête et à la jambe. L'adjudant Tchébotariov avait sauté de cheval, l'avait ramassé, hissé sur sa propre selle, et était reparti au galop.

Le colonel Golovatchov, chef d'état-major de la division, qui avait pris quelques instantanés de l'attaque, les montra aux officiers quelques jours plus tard. Un lieutenant blessé, du nom de Tcherviakov, lui donna un coup de poing dans la figure et éclata en sanglots. Des Cosaques accourus lynchèrent Golovatchov, profanèrent longuement son cadavre et le jetèrent dans un fossé, dans l'ordure. Ainsi se termina cette attaque sans gloire.

De l'hôpital de Varsovie, Listnitski écrivit à son père qu'il viendrait passer sa permission à Iagodnoïé après sa guérison. Au reçu de la lettre, le vieillard s'enferma dans son cabinet et en sortit le lendemain d'humeur sombre. Il dit à Nikititch d'atteler le trotteur à la calèche, déjeuna et partit pour Viochenskaïa, d'où il envoya à son fils un mandat télégraphique de quatre cents roubles et une courte lettre :

Il ne me reste qu'à me réjouir, mon cher enfant, que tu aies reçu le baptême du feu. Il y a plus de noblesse à être là qu'à la cour. Tu es trop honnête et trop intelligent pour pouvoir ramper avec la conscience tranquille. Personne dans notre famille n'a eu ce caractère. C'est pour cela que ton grand-père est tombé

en disgrâce et a fini ses jours à Iagodnoïé sans espérer ni attendre la bienveillance du monarque. Porte-toi bien, Evguéni, rétablis-toi. Je n'ai que toi au monde, souviens-t'en. Ta tante t'envoie ses salutations, elle va bien, de moi je n'ai rien à dire, tu sais comment je vis. Que se passe-t-il donc sur le front ? N'y a-t-il donc pas d'hommes sensés ? Je ne crois pas les informations des journaux : elles sont entièrement mensongères, je le sais par l'exemple de ces dernières années. Tout de même, Evguéni, nous n'allons pas perdre la guerre ?

Je t'attends ici avec une grande impatience !

En effet, le vieux Listnitski n'avait rien à dire de sa vie, elle se traînait, monotone comme par le passé, sans changements, sauf une augmentation du prix de la main-d'œuvre et une pénurie de boissons alcoolisées. Le maître buvait plus souvent, il était devenu irritable et tracassier. Un jour il appela Aksinia à une heure inhabituelle et lui dit :

— Tu fais mal ton service. Pourquoi le déjeuner d'hier était-il froid ? Pourquoi le verre de café n'a-t-il pas été proprement lavé ? Si cela se reproduit, je te préviens – tu m'entends ? –, je te préviens que je te donnerai ton congé. Je ne peux pas supporter les souillons ! (Le maître agita vivement la main.) Tu m'entends ? Je ne peux pas supporter ça !

Aksinia serrait fort les lèvres, soudain elle se mit à pleurer.

— Nikolaï Alexéiévitch ! Ma petite fille est malade. Donnez-moi congé pour quelque temps… Je ne peux pas la quitter.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— C'est le mal de gorge qui l'étouffé…

— La scarlatine ? Pourquoi ne le disais-tu pas, bourrique ? Ah ! le diable t'emporte ! idiote ! Cours, va dire à Nikititch d'atteler et d'aller chercher l'officier de santé à la stanitsa. Vite !

Aksinia partit en courant, le vieillard la bombardait de sa voix de basse tonnante :

— Bourrique ! Bourrique ! Bourrique !

Le lendemain matin Nikititch amena l'officier de santé. Celui-ci examina la petite fille qui était dans le coma, dévorée de fièvre, et, sans répondre aux questions d'Aksinia, se rendit chez le maître. Listnitski le reçut dans l'antichambre, debout, sans lui tendre la main.

— Qu’est-ce qu’elle a, la petite ? demanda-t-il, répondant au salut de l’autre par un signe de tête négligent.

— La scarlatine, Votre Excellence.

— Elle guérira ? Il y a un espoir ?

— C’est peu probable. Elle va mourir… Considérez son âge.

— Imbécile ! (Le vieillard devint tout rouge.) Qu’est-ce qu’on t’a appris ? Guéris-la !

Il claqua la porte au nez de l’officier de santé effrayé, et se mit à arpenter le salon.

Aksinia frappa à la porte.

— L’officier de santé demande des chevaux pour rentrer à la stanitsa.

Le vieillard pivota sur les talons.

— Dis-lui qu’il est un crétin ! Dis-lui qu’il ne sortira pas d’ici avant qu’il ne m’ait guéri cette petite ! Donne-lui une chambre dans les dépendances, fais-le mange ! criait-il, brandissant son poing osseux. Abreuve-le, gave-le, mais pour ce qui est de s’en aller… il ne s’en ira pas !

Il s’interrompit, alla à la fenêtre, tambourina sur la vitre, puis s’approcha d’une photographie agrandie de son fils dans les bras de sa nourrice et recula de deux pas, les yeux mi-clos, comme s’il ne le reconnaissait pas.

Dès le premier jour de la maladie de sa petite fille, Aksinia s’était rappelé une phrase amère de Natalia : « Mes larmes te porteront malheur… » et elle était sûre que Dieu la punissait pour s’être moquée de Natalia ce jour-là.

Accablée d’angoisse pour la vie de son enfant, elle perdait la tête, allait et venait sans raison, et ne pensait pas à son travail.

« Est-il possible qu’il me la reprenne » cette pensée lui revenait sans cesse, fiévreusement ; n’y croyant pas, de toutes ses forces refusant d’y croire, elle priait frénétiquement, suppliait Dieu de lui accorder cette dernière grâce : sauver la vie de son enfant.

Seigneur pardonne-moi !… Ne me la prends pas ! Aie pitié de moi, Seigneur, sois miséricordieux ! »

La maladie étouffait la petite vie. La fillette était étendue inerte, sa petite gorge gonflée laissait sourdre un râle pénible, entrecoupé. L’officier de santé de la stanitsa, installé dans les dépendances, passait quatre fois par jour et restait

longuement le soir sur le perron des communs, debout, à fumer et à regarder le semis d'étoiles froides dans le ciel d'automne.

Aksinia passait des nuits entières à genoux devant le lit. Le râle gargouillant lui étreignait le cœur.

— Ma-man… soufflaient les petites lèvres gercées.

— Ma petite graine, ma petite fille ! gémissait la mère d'une voix sourde. Ma petite fleur, ne t'en va pas, Taniouchka ! Regarde-moi, ma beauté, ouvre tes yeux. Reviens à toi ! Ma petite colombe aux yeux noirs… Pourquoi, mon Dieu ?…

La petite fille soulevait de temps en temps ses paupières enflammées, ses petits yeux injectés de sang avaient un regard vague et insaisissable. La mère le cherchait avidement, mais il fuyait, paraissait s'enfoncer en dedans, mélancolique et résigné.

L'enfant mourut dans les bras de sa mère. La petite bouche bleuie s'ouvrit pour un dernier râle, un spasme raidit le petit corps ; la tête en sueur glissa du bras d'Aksinia, le petit œil sombre des Mélékhov la regarda avec étonnement de sa prunelle morte.

Le père Sachka creusa une petite tombe près de l'étang, sous un vieux peuplier, y porta le petit cercueil, qu'il avait pris sous son bras, l'enterra avec une rapidité qui ne lui était pas coutumière et attendit longtemps, patiemment, qu'Aksinia se relevât du petit tertre de glaise. N'y tenant plus, il finit par se moucher avec un bruit de fouet qui claque, et rentra à l'écurie… Il alla chercher dans la grange un flacon d'eau de Cologne, une fiole entamée d'alcool dénaturé, versa les deux dans une bouteille, agita le mélange et dit en le contemplant dans la lumière :

— A la mémoire de l'enfant ! Le royaume des cieux lui soit ouvert ! Son âme angélique est en présence de Dieu.

Il but, hocha stupidement la tête, mordit dans une tomate écrasée et ajouta avec un regard ému vers la bouteille : « Ne m'oublie pas, ma chérie, je ne t'oublierai pas non plus ! » Et il se mit à pleurer.

Trois semaines plus tard, Evguéni Listnitski télégraphiait qu'il était en permission et qu'il arrivait. L'attelage à trois chevaux fut envoyé à la gare pour l'attendre, toute la domesticité était mobilisée, on égorgeait des dindons, des oies, le père Sachka écorcha un mouton, on faisait autant de préparatifs que pour une grande réception.

La veille de son arrivée, un attelage de rechange fut envoyé au village de Kamenka. Le jeune maître arriva de nuit. Il tombait une petite pluie fine, les lanternes jetaient dans les flaques des filets de lumière pâle. Les chevaux s'arrêtèrent au perron dans le tintement des grelots. Evguéni sortit ému et souriant de la calèche couverte. Il jeta sa cape chaude sur les bras du père Sachka et gravit les marches du perron en boitant. Le vieux seigneur accourut du salon à sa rencontre, traînant les pieds et renversant les meubles.

Aksinia servit le souper dans la salle à manger et s'en fut prévenir les maîtres qu'ils pouvaient passer à table. Par le trou de la serrure, elle vit le vieux qui étreignait son fils, le baisait à l'épaule ; son cou flasque et ridé par l'âge frissonnait. Elle attendit quelques minutes et regarda à nouveau : Evguéni, son uniforme kaki déboutonné, était à genoux devant une grande carte déployée sur le plancher.

Le vieux maître, tirant sur sa pipe, soufflait des ronds de fumée échevelés, tapotait de ses doigts osseux sur le bras de son fauteuil et grondait, indigné :

— Alexéïev ? Ce n'est pas possible ? Je ne peux pas le croire.

Evguéni parla longuement, à mi-voix, il voulait le convaincre de quelque chose, promenait son doigt sur la carte, et le vieillard répondait, contenant sa voix profonde :

— Dans ce cas, le commandement a tort. Quelle étroitesse d'esprit ! Mais rappelle-toi, Evguéni, il y a un exemple analogue dans la guerre russo-japonaise ! Attends !… Attends, attends !

Aksinia frappa.

— Quoi, c'est déjà servi ? Tout de suite.

Le vieillard sortit, animé, gai, ses yeux avaient un éclat de jeunesse. Il but avec son fils une bouteille de vin déterrée de la veille. Les chiffres déteints du millésime apparaissaient encore sur l'étiquette verdie, moussue : 1879.

En servant, Aksinia sentit plus fort sa solitude à la vue de ces visages gais. Sa peine ne lui avait pas fait verser assez de larmes et la torturait. Dans les premiers jours après la mort de sa petite fille, elle avait voulu pleurer et n'avait pas pu. Un cri montait dans sa gorge, mais les larmes ne venaient pas et son chagrin de pierre pesait sur elle doublement. Elle dormait beaucoup, cherchant le repos dans l'inconscience du sommeil, mais les appels de son enfant l'y rejoignaient. Tantôt, il lui semblait que la petite dormait à côté d'elle, et elle s'écartait, tâtait le lit de la main, tantôt elle entendait un chuchotement confus : « Maman, à

boire ! »

— Mon petit cœur… murmurait Aksinia de ses lèvres glacées.

Même dans la lumière écrasante de la réalité, il lui semblait parfois que l'enfant se serrait à ses genoux et elle se surprenait à tendre la main pour caresser la petite tête bouclée.

Trois jours après son arrivée, Evguéni resta longtemps dans l'écurie auprès du père Sachka, qui lui racontait ses histoires naïves sur l'ancienne liberté des Cosaques du Don, sur le bon vieux temps. Il sortit de là à neuf heures ; le vent claquait dans la cour, les pas d'Evguéni aspiraient la boue. Une lune toute jeune à moustaches jaunes dansait parmi les nuages. Evguéni regarda sa montre à sa lumière et se dirigea vers les communs. Arrivé au perron, il alluma une cigarette, hésita une minute, haussa les épaules et monta les marches d'un pas décidé. Il poussa la clenche avec précaution, la porte s'ouvrit en grinçant. Il entra dans la chambre d'Aksinia, craqua une allumette.

— Qui est là ? demanda Aksinia, tirant la couverture sur elle.

— C'est moi.

— Je m'habille tout de suite.

— Non. Je viens pour une minute.

Evguéni ôta sa capote et s'assit sur le bord du lit.

— Ta petite fille est morte…

— Morte, répondit Aksinia en écho.

— Tu as beaucoup changé. Eh oui ! je comprends ce que c'est que de perdre un enfant. Mais il me semble que tu t'en fais trop, tu ne la ramèneras pas à la vie, et puis tu es encore suffisamment jeune pour avoir d'autres enfants. Il ne faut pas se laisser aller comme ça. Reprends-toi, résigne-toi… Après tout, tu n'as pas tout perdu avec la mort de ton enfant, pense donc : tu as toute la vie devant toi.

Evguéni pressait la main d'Aksinia, la caressait avec une autorité affectueuse, jouait des notes basses de sa voix. Il se mit à chuchoter et, s'apercevant qu'Aksinia était toute secouée de pleurs étouffés, et que les pleurs devenaient des sanglots, il baisa ses joues mouillées de larmes, ses yeux…

Le cœur des femmes est sensible à la pitié, à la caresse. Accablée de désespoir, Aksinia se donna à lui éperdument avec toute la violence, depuis longtemps oubliée, de son tempérament passionné. Mais quand reflua la vague dévastatrice, aveuglante, de la volupté sans pudeur, elle reprit conscience, poussa

un cri aigu et sortit en courant sur le perron, folle, à demi nue, sans rien d'autre que sa chemise. Evguéni sortit précipitamment derrière elle, laissant la porte ouverte. Il enfila sa capote en marchant, il marchait vite, et quand il arriva, tout essoufflé, sur la terrasse de la maison, il se mit à rire, d'un rire joyeux et content. Une gaieté vivifiante le soulevait. Couché dans son lit, il pensa en frottant sa poitrine douce et potelée : « Du point de vue de l'honnête homme, c'est bas, c'est immoral. Grigori… J'ai volé le bien d'autrui, mais là-bas, sur le front, j'ai risqué ma vie. La balle aurait pu passer plus à droite et me trouer la tête. En ce moment je pourrirais et mon corps engraisserait les vers… Il faut vivre avidement chaque instant. Tout m'est permis ! » Ce qu'il venait de penser lui fit peur une minute, mais son imagination reconstitua l'horrible tableau de l'attaque, le moment où il s'était relevé de son cheval tué pour retomber, touché par les balles. En s'endormant, il décida, apaisé : « On verra ça demain, pour l'instant il faut dormir, dormir… »

Le lendemain matin, resté seul avec Aksinia dans la salle à manger, il s'approcha d'elle avec un sourire coupable, mais elle se serra contre le mur, étendit les bras et le brûla d'un chuchotement furieux :

— N'approche pas, maudit.

La vie dicte aux hommes ses lois, qui ne sont écrites nulle part. Trois jours plus tard, la nuit, Evguéni retourna dans la chambre d'Aksinia et Aksinia ne le repoussa pas.

23

La clinique pour les yeux du docteur Snéguiriov avait un petit jardin attenant.

Ces petits jardins tondus, sans agrément, sont nombreux dans les ruelles périphériques de Moscou, l'œil ne s'y repose pas du lourd ennui de pierre de la ville et leur vue ne fait qu'aviver plus douloureusement encore le souvenir de la liberté sauvage des forêts. L'automne s'était installé dans le jardinet de la clinique : il couvrait les allées du bronze orangé des feuilles, chiffonnait les fleurs par des gelées matinales et inondait d'un vert aqueux le gazon des pelouses. Les jours de beau temps, les malades se promenaient dans les allées, écoutaient les cloches des églises de la pieuse Moscou. Quand il faisait mauvais (c'était le cas le plus fréquent cette année-là), ils flânaient de salle en salle, restaient couchés sur leurs lits et se taisaient, fatigués d'eux-mêmes et des autres.

La plupart des malades de la clinique étaient des civils, les blessés militaires étaient réunis dans la même salle ; ils étaient cinq : Ian Varéïkis, un grand Letton châtain aux yeux bleus, la barbe taillée en éventail ; Ivan Vroublevski, beau dragon de vingt-huit ans, originaire du Gouvernement de Vladimir ; le tirailleur sibérien Kossykh ; un petit soldat remuant au teint jaune, du nom de Bourdine ; et Mélékhov Grigori. A la fin du mois de septembre, il en arriva un nouveau. C'était pendant le thé du soir, la sonnette tinta longuement. Grigori regarda dans le couloir. Trois personnes entraient dans la salle de réception : une infirmière, un homme en *tcherkeska*[{45}] et un soldat que les deux premiers soutenaient sous les bras. Il arrivait sans doute directement de la gare, comme en témoignaient la saleté de sa vareuse et les traces de sang brunes sur sa poitrine. On l'opéra le soir même. Après de brefs préparatifs (des dortoirs, on entendait le bruit des instruments que l'on faisait bouillir), le nouvel arrivant fut emmené à la salle d'opération. Au bout de quelques minutes, on entendit une chanson étouffée : il chantait sous le chloroforme et poussait des jurons inarticulés pendant qu'on lui enlevait les restes de son œil détruit par un éclat d'obus. Après l'opération, on le mit dans la salle, avec les autres blessés. Vingt-quatre heures plus tard, quand le lourd engourdissement du chloroforme fut dissipé, il raconta qu'il avait été blessé sous Werberg, sur le front allemand, qu'il s'appelait Garanja, qu'il était mitrailleur et originaire du Gouvernement de Tchernigov[{46}].

Au bout de quelques jours, il s'était particulièrement lié d'amitié avec

Grigori ; leurs lits étaient côte à côte et ils avaient de longues conversations à mi-voix après la visite du soir.

— Alors, Cosaque, comment vont les affaires ?

— Blanches comme la suie.

— Et ton œil, qu'est-ce qu'il dit ?

— On me fait des piqûres.

— Combien on t'en a faites ?

— Dix-huit.

— Ça fait mal ?

— Non, c'est un plaisir.

— Demande donc qu'on te l'enlève.

— Il ne faut pas que tout le monde soit borgne.

— C'est vrai.

Le voisin de Grigori était bilieux, sarcastique, et mécontent de tout : il vitupérait le gouvernement, la guerre, son propre sort, le cuisinier, les médecins, tout ce qui tombait sous sa langue acérée.

— Toi comme moi, mon gars, pourquoi on se bat ?

— Pour la même chose que les autres.

— Explique-moi ça clairement, clairement.

— Laisse-moi tranquille !

— Ha ! Tu es bête. Cette histoire-là, faut bien la ruminer. C'est pour les bourgeois qu'on se bat, tu m'entends ? Et qu'est-ce que c'est que les bourgeois ? C'est des oiseaux dans le chanvre.

Il expliquait à Grigori le sens des mots difficiles et parsemait ses propos de jurons poivrés.

— Ne gueule pas comme ça ! Je ne comprends pas ta langue de Khokhol, l'interrompait Grigori.

— Allons, bon ! Et qu'est-ce que tu ne comprends pas, Moscovite ?

— Parle plus lentement.

— Mais je ne cause pas vite, mon petit frère. Tu dis : « pour le tsar » ; mais le tsar qu'est-ce que c'est ? Le tsar, c'est un ivrogne ; la tsarine, c'est une putain.

La guerre, les seigneurs y gagnent des sous, nous, c'est une corde à notre cou. Tu comprends ? Hein ! L'industriel boit sa vodka, le soldat écrase ses poux, chacun sa peine. L'industriel a son revenu, l'ouvrier va tout nu, c'est bien partagé… Faut servir, Cosaque, faut servir ! Tu gagneras encore une croix, une belle croix, tout en chêne…

Il s'exprimait en ukrainien, sauf dans les rares moments où il s'échauffait : il se servait alors du russe et le parlait bien, émaillant son langage de gros mots.

Jour après jour, il faisait entrer dans l'esprit de Grigori des vérités jusqu'alors inconnues de lui, lui découvrait les causes véritables du déclenchement de la guerre, raillait cruellement le pouvoir autocratique. Grigori tentait des objections, mais Garanja le poussait dans ses retranchements par des questions simples, terriblement simples, et Grigori était obligé de lui donner raison.

Le pire dans tout cela était que Grigori sentait dans son for intérieur que Garanja disait la vérité et il était incapable de lui faire aucune objection : rien à dire, il cherchait et ne trouvait pas. Avec terreur, il constatait que l'intelligent et méchant Ukrainien détruisait lentement, sûrement, toutes ses idées anciennes sur le tsar, la patrie, son devoir militaire de Cosaque.

En un mois, depuis l'arrivée de Garanja, les piliers sur lesquels reposait sa conscience s'étaient réduits en poudre. Ils étaient déjà pourris, la monstrueuse absurdité de la guerre les avait attaqués comme une rouille, il ne fallait plus qu'un choc. Et le choc avait été donné, la pensée s'était éveillée, elle épuisait, tenaillait l'esprit simple et sans malice de Grigori. Grigori se débattait à la recherche d'une issue, d'une solution à ce problème trop difficile pour lui, et les réponses de Garanja le satisfaisaient.

Une fois, en pleine nuit, il se leva et éveilla Garanja. Il vint s'asseoir sur son lit à côté de lui. La lumière verdâtre de la lune de septembre filtrait à travers le store baissé. Les joues terreuses de Garanja étaient creusées de fondrières sombres, ses orbites brillaient d'un noir moite. Il bâilla, enveloppa frileusement ses jambes dans sa couverture.

— Pourquoi tu ne dors pas ?

— Je n'ai pas sommeil. Le sommeil me fuit. Explique-moi : la guerre profite aux uns et ruine les autres…

Garanja bâilla.

— Et alors ?

— Attends ! chuchota Grigori enflammé de colère. Tu dis qu'on nous envoie

mourir pour le bénéfice des riches, mais le peuple alors ? Il ne comprend pas ? Il n'y en a pas qui peuvent lui expliquer ? Il faudrait se montrer et dire : « Frères, voilà pourquoi vous allez mourir. »

— Comment ça, se montrer ? Explique-moi ça. Je voudrais bien t'y voir. Tiens, nous chuchotons tous les deux comme des oies dans les roseaux, mais va gueuler un peu fort, tu recevras douze balles dans la peau. Le peuple est complètement sourd. La guerre le réveillera. Après le tonnerre viendra la pluie.

— Mais qu'est-ce qu'il faut faire ? Dis-moi, serpent ! Tu m'as retourné le cœur.

— Et qu'est-ce qu'il dit, ton cœur ?

— Je ne le comprends pas, avoua Grigori.

— Si on veut me pousser dans un ravin, je pousse celui qui veut me pousser. Il faut retourner son fusil, sans hésiter. Il faut tirer sur ceux qui envoient les autres en enfer. Écoute (Garanja s'était soulevé, il étendait les bras, ses dents grinçaient), une grande tempête va se lever, elle emportera tout.

— Alors, d'après toi… il faut tout mettre sens dessus dessous ?

— Ha ! Le régime, faut s'en débarrasser comme d'une culotte sale. Les seigneurs, faut les dépiauter, faut leur arracher les dents, ils ont fait trop de mal au peuple.

— Et avec un nouveau régime, qu'est-ce que tu feras de la guerre ? On continuera à se massacrer, si ce n'est pas nous, ça sera nos enfants. Comment tu arrêteras la guerre ? Comment tu la supprimeras, puisqu'on se bat depuis toujours ?

— C'est vrai, la guerre a toujours existé et elle ne disparaîtra pas tant que le régime des parasites n'aura pas disparu du monde. Voilà ! Mais si, dans chaque pays, il y avait un gouvernement ouvrier, il n'y aurait pas de guerre. C'est ça qu'il faut. Et ça viendra, et qu'ils en crèvent !… Ça viendra ! Chez les Allemands, chez les Français, partout, le pouvoir ouvrier et paysan viendra partout. Pourquoi voudrais-tu qu'on se batte à ce moment-là ? Les frontières, fini ! La haine, fini ! La vie sera belle dans le monde entier. Ah ! (Garanja soupira, son œil unique brillait, il mordillait les bouts de sa moustache, il sourit rêveusement.) Ah ! Grichka, je verserais bien mon sang rouge goutte à goutte pour vivre jusqu'à ce moment-là… C'est une flamme qui me lèche le cœur…

Ils parlèrent jusqu'à l'aube. Grigori s'endormit d'un sommeil inquiet dans la pénombre grise.

Il fut réveillé le lendemain matin par un bruit de voix et de pleurs.

Ivan Vroublevski, couché sur son lit, cachant son visage, sanglotait et se mouchait ; l'infirmière, Ian Varéïkis et Kossykh étaient debout à côté de lui.

— Qu'est-ce qu'il a à pleurer ? dit Bourdine d'une voix éraillée, sortant la tête de sous sa couverture.

— Il a cassé son œil. Il voulait le sortir de son verre et il l'a laissé tomber par terre, répondit Kossykh avec plus de malice que de pitié.

Un Allemand russifié, marchand d'yeux artificiels, poussé par des sentiments patriotiques, distribuait gratuitement ses articles aux soldats. La veille, on avait posé à Vroublevski un œil en verre d'un travail très fin, aussi bleu et aussi beau que le vrai. Il était si artistement exécuté qu'on ne pouvait les distinguer l'un de l'autre, même au prix d'un examen attentif.

Vroublevski était heureux et riait comme un enfant.

— Quand je rentrerai chez moi, disait-il avec l'accent de Vladimir, je donnerai le change aux filles. Je commencerai par me marier et après je dirai que j'ai un œil de verre.

— C'est vrai, le salaud, il donnera le change à tout le monde ! s'exclamait Bourdine, qui chantonnait continuellement une chanson sur une certaine Dounia et sur le cafard qui avait rongé la robe de Dounia.

Et à cause de ce malheureux accident, le beau garçon allait rentrer borgne au village.

— On t'en donnera un autre, ne braille pas, dit Grigori pour le consoler.

Vroublevski souleva son visage bouffi de larmes, qui avait un trou rouge et humide à la place de l'œil manquant.

— Non, on ne m'en donnera pas d'autre. Cet œil-là, il valait trois cents roubles. On ne m'en donnera pas d'autre.

— Ça, c'était un œil ! Chaque veine était dessinée dessus, disait Kossykh avec admiration.

Après le thé du matin, Vroublevski se rendit avec l'infirmière au magasin de l'Allemand et celui-ci lui donna un autre œil.

— Ah ! les Allemands, ils valent mieux que les Russes, disait Vroublevski délirant d'enthousiasme. Le marchand russe, on peut toujours le supplier ; avec celui-là, pas d'histoires !

Septembre passa. Les jours s'égrenaient lentement. Ils s'étiraient interminablement, pleins d'un ennui mortel. Tous les matins, à neuf heures, on prenait le thé. Chaque malade recevait sur une assiette deux pauvres tranches diaphanes de pain blanc et un morceau de beurre gros comme le petit doigt. Après le repas de midi, on avait encore faim en sortant de table. Le soir, on prenait le thé, après quoi on buvait de l'eau, pour changer. L'effectif des malades se modifia. Le premier à partir de la « salle militaire » (les malades appelaient ainsi la salle réservée aux soldats blessés) fut le Sibérien Kossykh ; le Letton Varéïkis le suivit. A la fin d'octobre vint le tour de Grigori.

Le docteur Snéguiriov, patron de la clinique, un bel homme à la barbiche taillée, avait examiné la vue de Grigori en lui montrant des lettres et des chiffres éclairés à une certaine distance dans une chambre obscure, et l'avait trouvée satisfaisante. Grigori fut admis à sortir et dirigé sur l'hôpital de la rue Tverskaïa, car sa blessure à la tête s'était subitement rouverte et un peu enflammée. En faisant ses adieux à Garanja, Grigori lui demanda :

— On se reverra ?

— Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas…

— Eh bien, Khokhol, merci de m'avoir ouvert les yeux. Maintenant je vois clair et… je suis méchant !

— Quand tu seras dans ton régiment, cause avec les Cosaques.

— Entendu.

— Et si tu passes dans le Gouvernement de Tchernigov, dans le village de Gorokhovka, demande le maréchal-ferrant Andréï Garanja, je serai content de te voir. Adieu, mon gars !

Ils s'embrassèrent. La mémoire de Grigori garda longtemps l'image de l'Ukrainien, de son œil unique au regard sévère et des lignes affectueuses de sa bouche au milieu de ses joues terreuses.

Grigori passa une dizaine de jours à l'hôpital. Il portait dans son âme des résolutions vagues ; le fiel des leçons de Garanja fermentait en lui. Il parlait peu avec ses compagnons de salle, un désarroi anxieux perçait à travers chacun de ses mouvements. A son arrivée, le médecin-chef de l'hôpital, examinant rapidement son visage exotique, l'avait classé dans les *inquiets.*

Les premiers jours, il eut de la fièvre ; il resta couché sur son lit, attentif aux bruits incessants qui emplissaient ses oreilles.

C'est alors que se produisit l'incident suivant : retour de Voronèje, une

personnalité de la famille impériale daignait visiter l'hôpital. Les membres du personnel médical de l'hôpital en étaient informés depuis le matin et se démenaient comme des souris dans une grange en feu. On changeait les blessés de linge ; on les tracassait à leur donner des draps propres avant le terme habituel, l'assistant du médecin-chef essayait même de leur enseigner comment on répond à une personnalité et comment on se tient en sa présence. L'agitation se communiqua aux blessés : certains commençaient d'avance à parler, à mi-voix. A midi, une trompe d'automobile hurla à l'entrée de l'hôpital et la personnalité, accompagnée de la suite due à son rang, entra par le portail grand ouvert. (Un des blessés, un blagueur, devait affirmer plus tard à ses camarades qu'au moment de l'arrivée des visiteurs de marque le drapeau à croix rouge de l'hôpital s'était agité violemment, bien que l'air fût exceptionnellement pur et calme, et que l'homme élégant et frisé peint sur l'enseigne du coiffeur d'en face avait fait quelque chose qui ressemblait à une génuflexion ou à une révérence.) La visite des salles commença. La personnalité posait les questions ineptes correspondant à sa position et aux circonstances ; les blessés, suivant le conseil de l'assistant du médecin-chef, écarquillaient les yeux plus encore qu'on ne le leur avait appris au régiment et répondaient : « Bien, Votre Altesse Impériale » ou « En aucune façon, Votre Altesse Impériale », répétant chaque fois le titre. Le médecin-chef commentait ces réponses en se tortillant comme une couleuvre au bout d'une fourche, et c'était à faire pitié, même de loin. Le personnage impérial, passant de lit en lit, distribuait de petites icônes. Une foule d'uniformes brillants, une vague épaisse de parfums précieux, s'approchaient de Grigori. Il était debout à côté de son lit, pas rasé, maigre, les yeux enflammés ; un petit frisson sur la peau brune de ses pommettes saillantes trahissait son agitation.

« Les voilà, c'est pour leur plaisir à eux qu'on nous a chassés de nos maisons et jetés à la mort. Ah ! serpents ! Engeance maudite ! Parasites ! Les voilà, les poux qui courent sur notre échine !… Et c'est pour ces… que nous piétinons des blés qui ne sont pas à nous, que nous tuons des étrangers ? Et ramper dans les chaumes, et crier ? Et avoir peur ? Ils m'ont arraché à ma famille, ils m'ont fait crever dans une caserne… » Une boule de pensées bouillonnantes tourbillonnait dans sa tête. Une rage écumante tordait ses lèvres. « Comme ils sont bien nourris ! Comme ils brillent ! Il faudrait vous envoyer là-bas, trois fois maudits ! A cheval, un fusil sur l'épaule, couverts de poux, nourris de pain pourri et de viande pleine de vers… »

Grigori perçait des yeux les officiers gommeux de la suite, il posa un regard terne sur les bajoues du personnage impérial.

— Cosaque du Don, croix de Saint-Georges, dit le médecin-chef en se

contorsionnant, désignant Grigori, et sur un tel ton qu'on aurait pu croire que c'était lui qui avait reçu la croix.

— Quelle stanitsa ? demanda la personnalité, l'icône toute prête.

— Viochenskaïa, Votre Altesse Impériale.

— Comment as-tu mérité ta croix ?

L'ennui, la satiété croupissaient dans les yeux clairs et vides de la personnalité. Un sourcil roux se soulevait d'un mouvement appris au-dessus de son œil gauche : cela donnait plus d'expression au visage. Un instant, Grigori sentit un petit froid et un point dans sa poitrine, la même sensation qu'au premier moment d'un assaut. Ses lèvres se tordaient et tremblaient malgré lui.

— Je voudrais… j'ai besoin de faire… j'ai besoin, Votre Altesse… le petit besoin…

Il vacilla, comme s'il était cassé, et fit un geste large vers le dessous du lit.

Le sourcil gauche se releva tout à fait, la main qui tenait l'icône s'arrêta à mi-chemin. La personnalité avança avec perplexité sa lippe boudeuse, se tourna vers un général à cheveux gris qui l'accompagnait et lui dit une phrase en anglais. Un embarras à peine visible passa sur la suite : un grand officier à aiguillettes se couvrit les yeux de sa main gantée de blanc ; un autre baissa la tête, un troisième lança un regard interrogateur à son voisin… Le général à cheveux gris, souriant respectueusement, répondit quelque chose à Son Altesse Impériale, qui daigna mettre la petite icône dans la main de Grigori et même lui témoigner sa très haute bienveillance en lui touchant l'épaule de la main.

Après le départ des augustes visiteurs, Grigori se laissa tomber sur son lit. Il resta ainsi quelques minutes, la tête enfouie dans l'oreiller, les épaules tremblantes ; il était impossible de savoir s'il pleurait ou s'il riait ; quand il se releva, ses yeux étaient secs. Le médecin-chef le fit aussitôt appeler dans son cabinet.

— Canaille !… commença-t-il, serrant dans ses doigts sa barbe couleur de lièvre mué.

— Je ne suis pas une canaille, vermine ! dit Grigori avançant sur le docteur, la mâchoire tremblante. On ne vous voit pas sur le front.

Puis, se dominant, sur un ton plus mesuré :

— Renvoyez-moi à la maison !

Le docteur se retira à reculons derrière son bureau et dit plus doucement :

— On va te renvoyer chez toi. Va-t’en au diable.

Grigori sortit avec un sourire tremblant, les yeux pleins de rage.

Pour son incartade inouïe, impardonnable, en présence de la haute personnalité, l’administration de l’hôpital le priva de repas pendant trois jours. Ses camarades de salle et un cuisinier compatissant, qui se faisait soigner pour une hernie, se chargèrent de le nourrir.

24

Dans la nuit de 3 au 4 novembre, Grigori Mélékhov arriva à Nijné-Iablonovski, premier village cosaque du district de Viochenskaïa, en venant du chemin de fer. Il lui restait plusieurs dizaines de verstes à faire jusqu'au domaine de Iagodnoïé. Il passa devant des fermes dispersées, éveillant les chiens. Derrière les saules d'une rivière, de jeunes garçons chantaient :

Dans la forêt brille l'éclat des sabres.
C'est l'escadron cosaque dans les arbres.
Un officier tout jeune est devant lui
Et, moustachu, son escadron le suit.

Une voix de ténor forte, pure et ciselée lança :

Frères, à moi, qu'est-ce que vous craignez ?

Le chœur reprit crânement :

Vite aux remparts qui sera le premier ?
Et le premier aux remparts que je vois,
A lui l'honneur, la renommée, la croix.

Les paroles de cette très vieille chanson cosaque, que Grigori avait souvent chantée, lui étaient chaudes et familières. Un petit froid piquant lui brûlait les yeux, serrait sa poitrine. Il traversa le village, aspirant avidement la fumée amère du kiziak, qui sortait des cheminées ; la chanson le suivait :

Sur les remparts nous y sommes restés.

Pas plus qu'un mur sommes épouvantés.

Balles n'effraient les Cosaques du Don.

Leur ennemi, le frappent sans pardon.

« Il y a longtemps, quand j'étais gamin, je chantais, mais maintenant ma voix est desséchée et la vie a tué les chansons. Je vais en permission chez la femme d'un autre et je n'ai ni foyer ni maison, comme le loup du ravin… » pensait Grigori, marchant d'un pas égal et fatigué, riant amèrement de l'étonnante complexité de sa vie. A la sortie du village, il monta sur une colline escarpée et se retourna : la fenêtre de la dernière maison était éclairée par la lumière jaune d'une lampe à suspension ; près de la fenêtre une vieille Cosaque était assise au rouet.

Quittant la route, Grigori marcha dans l'herbe humide et cassante, couverte de givre. Il avait décidé de passer la nuit dans le premier village sur le Tchir pour atteindre Iagodnoïé le lendemain avant la tombée du jour. Il était minuit quand il arriva au village de Gratchov, il passa la nuit dans une ferme au bout du village et partit, à peine s'éclaircissait la pénombre lilas du matin.

Il arriva à Iagodnoïé dans la nuit. Il sauta sans bruit par-dessus la clôture, passa devant l'écurie, d'où il entendit la toux sonore du père Sachka. Il s'arrêta et appela :

— Père Sachka, tu dors ?

— Attends, qu'est-ce que c'est ? Je reconnais la voix… Qui est là ?

Le père Sachka sortit dans la cour, son zipoune jeté sur ses épaules.

— Saints Pères ! Grichka ! Quel choléra t'amène ? Ça, c'est une visite.

Ils s'embrassèrent. Le père Sachka dit, en regardant Grigori dans les yeux :

— Viens fumer une cigarette.

— Non, demain. C'est promis.

— Viens, fais ce qu'on te dit.

Grigori obéit à contrecœur. Il s'assit sur le châlit de planches et attendit que le père Sachka eût fini de tousser.

— Alors, grand-père, ça va ? Toujours d'aplomb ?

— Tout doucement. Je suis comme les fusils à silex, inusable.

— Aksinia ?

— Aksinia, Aksinia… Aksinia va tout à fait bien.

Le vieux toussa avec effort. Grigori devina que cette toux était feinte et cachait un embarras.

— Où a-t-on enterré Taniouchka ?

— Dans le jardin, sous le peuplier.

— Alors, raconte.

— La toux me tourmente, Gricha…

— Alors ?

— Tout le monde est en bonne santé. Il y a le maître qui boit… Il boit, l'imbécile, sans mesure.

— Et Aksinia ?

— Aksinia ? Elle est devenue femme de chambre maintenant.

— Je sais.

— Roule-toi donc une cigarette ! Hein ! Fume, j'ai un petit tabac de première qualité.

— Je ne veux pas. Mais parle, ou bien je m'en vais. Je sens – Grigori se retourna pesamment, les planches du châlit grincèrent –, je sens que tu as quelque chose à me dire et que tu le gardes sur l'estomac comme un caillou. Vas-y.

— Je vais te faire mal.

— Vas-y.

— Voilà. Je n'ai pas la force de me taire et, vois-tu, je m'en voudrais de me taire.

— Raconte donc, demanda Grigori, et il abaissa affectueusement sa main lourde comme une pierre sur l'épaule du vieux. Il attendait, le dos rond.

— Tu as réchauffé un serpent ! cria le père Sachka d'une voix de fausset, les bras absurdement écartés. Tu as nourri une vipère ! Elle couche avec Evguéni ! Qu'est-ce que tu en dis ?

Une perle de salive collante coulait par sa cicatrice rose sur le menton du

vieux. Il l’essuya et frotta sa paume sur son caleçon de toile brute.

— C’est vrai, ce que tu dis ?

— Je l’ai vu moi-même. Il va la voir toutes les nuits. Tu peux y aller, il doit y être.

— Eh bien…

Grigori fit craquer ses phalanges et resta longtemps assis, voûté, essayant de détendre les muscles contractés de ses joues. Ses oreilles étaient pleines d’un bruit de grelots sonnant à toute volée.

— La femme, c’est une chatte : ça se frotte à qui la caresse. Il ne faut pas s’y fier, on ne peut pas avoir confiance, dit le père Sachka.

Il roula une cigarette pour Grigori et la lui mit dans la main.

— Fume.

Grigori tira deux bouffées, éteignit la cigarette dans ses doigts et sortit sans rien dire. Il s’arrêta devant la fenêtre des communs. Il respirait vite et profondément, il leva plusieurs fois le bras pour frapper, mais son bras retombait comme s’il se cassait. Il frappa une première fois discrètement, d’un doigt replié, puis, ne pouvant se dominer, s’écrasa contre le mur et frappa longuement le châssis de la fenêtre à coups de poing furieux. La croisée vibrait, pleurait du son tremblé des vitres, chatoyait de la lumière bleue de la nuit.

Le visage d’Aksinia apparut, allongé par la peur. Elle ouvrit la porte et poussa un cri. Grigori l’embrassa aussitôt, dans le vestibule, en la regardant dans les yeux.

— Comme tu as frappé !… Je dormais… Je ne t’attendais pas… Mon chéri !

— Je suis gelé.

Aksinia sentait tout le grand corps de Grigori secoué de frissons et ses mains brûlantes. Elle montra un empressement exagéré, elle alluma la lampe, elle courait dans la chambre avec un châle de peluche sur ses épaules mates bien soignées, faisait du feu dans le poêle.

— Je ne t’attendais pas… Il y a longtemps que tu n’as pas écrit… Tu as reçu ma dernière lettre ? Je voulais t’envoyer des colis, et puis je me suis dit : je vais attendre, peut-être que j’aurai une lettre…

Elle regardait Grigori de temps en temps avec un sourire figé qui ne quittait pas ses lèvres rouges.

Grigori s’était assis sur le banc sans ôter sa capote. Ses joues pas rasées étaient brûlantes, une ombre épaisse tombait de son capuchon sur ses yeux baissés. Il commença à défaire son capuchon et soudain s’agita, prit sa blague à tabac et se mit à chercher du papier à cigarettes dans ses poches. Il observa longuement le visage d’Aksinia, avec un immense chagrin.

Elle était devenue diablement jolie pendant son absence.

Quelque chose de nouveau, d’autoritaire, paraissait dans le port de sa tête, seules ses grosses boucles duveteuses étaient toujours les mêmes, et ses yeux aussi… Cette beauté corrompue, brûlante n’appartenait pas à Grigori. Et pour cause : la maîtresse du fils du maître…

— Tu… n’as pas l’air d’une femme de chambre ; d’une économe, plutôt.

Elle eut un regard apeuré et se força à rire.

Grigori alla à la porte, traînant derrière lui sa musette.

— Où vas-tu ?

— Fumer dehors.

— L’omelette est prête, attends.

— Je reviens tout de suite.

Sur le perron, Grigori tira du fond de sa musette de soldat un fichu imprimé, soigneusement plié dans une chemise propre estampillée du cachet réglementaire. Il l’avait acheté à Jitomir, pour deux roubles, à un marchand juif, et l’avait conservé comme la prunelle de ses yeux ; de temps en temps, en campagne, il le tirait du sac et admirait l’arc-en-ciel chatoyant de ses couleurs, goûtait d’avance le ravissement d’Aksinia quand il le déploierait. Pauvre cadeau ! Grigori pouvait-il rivaliser en cadeaux avec le fils du plus riche propriétaire du Haut-Don ? Refoulant le sanglot sec qui lui montait dans la gorge, il déchira le fichu en petits morceaux qu’il jeta sous le perron. Il lança sa musette sur un banc et rentra dans la chambre.

— Assieds-toi, je vais te déchausser, Gricha.

De ses mains blanches déshabituées du travail, Aksinia lui tira ses lourdes bottes de soldat et, blottie contre ses genoux, sanglota longuement en silence. Grigori la laissa pleurer et lui demanda :

— Pourquoi pleures-tu ? Tu n’es pas contente de me revoir ?

Il s’endormit bientôt. Aksinia, déshabillée, sortit sur le perron et resta là jusqu’à l’aube, immobile, embrassant un pilier humide, dans le froid pénétrant,

dans le hurlement du vent du nord.

Le lendemain matin, Grigori mit sa capote et se rendit à la maison du maître. Le vieux seigneur était au perron, en veste de fourrure et bonnet d'astrakan jaune.

— Le voilà, notre chevalier de Saint-Georges ! Mazette, tu es devenu un homme, mon frère !

Il salua Grigori militairement et lui tendit la main.

— En permission pour longtemps ?

— Quinze jours, Votre Excellence.

— Nous avons enterré ta fille. C'est triste, c'est triste…

Grigori ne répondit pas. Enfilant ses gants, Evguéni venait d'apparaître sur le perron.

— Grigori ? D'où viens-tu ?

La vue de Grigori s'obscurcit, mais il souriait.

— De Moscou, en permission…

— Voilà, voilà. Tu as été blessé à l'œil ?

— Oui, mon lieutenant.

— J'en avais entendu parler. Quel gaillard c'est devenu, hein papa ?

Le lieutenant salua Grigori de la tête et se tourna vers l'écurie.

— Nikititch, les chevaux !

Le grave Nikititch avait juste fini d'atteler et, louchant avec hostilité vers Grigori, il amena au perron le vieux trotteur gris. La terre, couverte d'une mince couche de glace, craquait sous les roues de la calèche légère.

— Votre Noblesse, permettez-moi de vous conduire en souvenir d'autrefois, dit Grigori à Evguéni avec un sourire obséquieux.

« Il ne se doute de rien, le pauvre » ; le lieutenant sourit de contentement et ses yeux brillèrent derrière son pince-nez.

— Eh bien ! si tu veux, allons-y.

— Comment, tu n'as pas pris le temps d'arriver et tu laisses ta jeune femme ? Tu ne t'ennuyais donc pas d'elle ? dit le vieux maître, souriant avec bienveillance.

Grigori se mit à rire.

— Une femme, ce n’est pas comme un ours, ça ne se sauve pas dans les bois.

Il s’assit sur le siège du cocher, fourra le fouet dessous et arrangea les rênes.

— Ah ! je vais vous faire faire une belle promenade, Evguéni Nikolaïévitch !

— Très bien, tu auras un pourboire.

— Je vous remercie infiniment. Merci aussi pour mon Aksinia, de la… nourrir, de… lui donner… le pain quotidien.

La voix de Grigori se brisait, un soupçon traversa l’esprit du lieutenant. « Est-ce qu’il saurait ? Bah ! Bêtises ! D’où le saurait-il ? Ce n’est pas possible. » Il se renversa sur le dossier de son siège et alluma une cigarette.

— Rentrez vite ! leur cria le vieux maître.

Les roues soulevèrent une piquante poussière de givre.

Grigori déchirait les lèvres du trotteur et le faisait courir aussi vite qu’il pouvait. En un quart d’heure ils avaient passé de l’autre côté de la colline. Au premier creux de terrain, Grigori sauta à terre et tira son fouet de dessous le siège.

— Qu’est-ce que tu fais ?

Le lieutenant s’était assombri.

— Ce que je fais… voilà !

Il brandit brusquement le fouet et frappa le lieutenant au visage avec une force terrible. Puis, retournant le fouet, il frappa avec le manche sur son visage, sur ses mains, sans lui laisser le temps de se ressaisir. Un éclat du pince-nez cassé s’enfonça au-dessus d’un sourcil. Des filets de sang coulaient dans les yeux du lieutenant. Il avait d’abord protégé son visage de ses mains, mais les coups se faisaient plus drus. Défiguré par le sang et la fureur, il sauta à terre et essaya de se défendre, mais Grigori recula et le paralysa d’un coup sur le dos de la main droite.

— Pour Aksinia ! Pour moi ! Pour Aksinia ! Encore pour Aksinia ! Pour moi !

Le fouet sifflait. Les coups faisaient un bruit mou. Enfin, Grigori renversa le lieutenant à coups de poing sur les mottes durcies du chemin et le roula sur la terre, le frappa sauvagement avec les talons ferrés de ses bottes de soldat. A bout de forces, il remonta dans la calèche, cria, lança le cheval au galop sans ménager

ses forces. Il abandonna la calèche près de la porte de la cour et courut vers les communs, s'embarrassant dans les pans de sa capote grande ouverte, le fouet roulé dans la main.

Aksinia se retourna au bruit qu'il fit en poussant la porte.

— Vermine !… Chienne !…

Le fouet siffla et s'enroula autour de son visage.

Haletant, Grigori courut dans la cour et sortit de la propriété sans répondre aux questions du père Sachka. Aksinia le rejoignit à une verste et demie de là.

Elle respirait violemment, elle se mit à marcher à côté de lui en silence, parfois elle le touchait de la main.

A la croisée des chemins, près de la chapelle de steppe aux murs bruns, elle dit d'une voix étrangère, lointain :

— Gricha, pardon !

Grigori montra les dents, se voûta et releva le col de sa capote.

Aksinia s'était arrêtée à côté de la chapelle. Grigori ne se retourna pas une fois, ne vit pas ses bras tendus vers lui.

Sur la pente de la colline, en arrivant à Tatarski, il s'aperçut avec surprise qu'il avait gardé le fouet dans sa main, il le jeta et entra dans le village à grands pas. Des visages étonnés se collaient aux fenêtres, les femmes qui l'avaient reconnu le saluaient très bas.

Au portail de la ferme Mélékhov une belle jeune fille mince aux yeux noirs se jeta à son cou avec des cris aigus et enfouit son visage dans sa poitrine. Prenant ses joues dans ses mains, Grigori lui releva la tête et reconnut Douniachka.

Pantéléï Prokofiévitch, en boitant, descendit les marches du perron. Dans la maison, la mère pleurait à pleine gorge. Grigori étreignit son père de son bras gauche. Douniachka couvrait de baisers sa main droite.

Grincement douloureusement familier des marches. Grigori monta sur le perron. Sa mère, vieillie, accourut vers lui avec la vivacité d'une jeune fille, mouilla de larmes les parements de sa capote, et elle balbutiait, sans relâcher son étreinte, quelque chose d'incohérent, dans un langage à elle, intraduisible ; debout dans le vestibule, Natalia, toute pâle, se retenait à la porte, avec un sourire douloureux ; elle tomba, touchée par un regard fugitif et confus de Grigori.

Dans la nuit, Pantéléï Prokofiévitch donna un coup de coude à Ilinitchna et chuchota :

— Va voir tout doucement s’ils dorment ensemble ou pas.

— J’ai fait le lit pour deux.

— Va voir, va voir !

Ilinitchna alla regarder par une fente de la porte et revint.

— Ensemble.

— Allons, Dieu soit loué ! Dieu soit loué !

Le vieux s’accouda et se signa, en sanglotant.

QUATRIÈME PARTIE

1

Mil neuf cent seize. Octobre. Nuit. Pluie et vent. La Polésie. Tranchées le long d’un marécage où poussent des aulnes. Des barbelés par-devant. Dans les tranchées, une boue froide. Le bouclier humide de l’observateur luit faiblement. Rares lumières dans les abris.

A l’entrée d’un des abris d’officiers, un officier trapu s’arrêta une minute ; il passa ses doigts mouillés sur les agrafes de sa capote et la déboutonna rapidement, fit tomber l’eau du col, essuya hâtivement ses pieds à une botte de paille foulée dans la boue, enfin poussa la porte et entra dans l’abri en se baissant.

Un rai de lumière jaune tombant d’une petite lampe à pétrole éclaira huileusement son visage. Un officier en veste de treillis déboutonnée se souleva sur son lit de planches, passa ses mains dans ses cheveux grisonnants, ébouriffés, bâilla :

— Il pleut ?

— Oui, répondit l’arrivant. – Il se déshabilla et pendit à un clou, à l’entrée, sa capote et sa casquette, molle d’humidité. – Il fait chaud chez vous. C’est votre haleine.

— Nous venons d’allumer le feu. Le malheur, c’est l’eau du sol qui suinte. Cette Bon Dieu de pluie finira par nous déloger d’ici. Qu’en pensez-vous, Bountchouk ?

Bountchouk se courba, étendant les mains, et s’accroupit devant le petit poêle.

— Il faut planchéier. Chez nous, c’est parfait : on peut marcher pieds nus. Où est donc Listnitski ?

— Il dort.

— Depuis longtemps ?

— Il a fait sa ronde et il s’est couché.

— On peut l’éveiller déjà ?

— Allez-y, on jouera aux échecs.

Bountchouk passa son index sur ses larges et épais sourcils pour en faire tomber l'eau de pluie et dit tout doucement, sans lever la tête :

— Evguéni Nikolaïévitch !

Listnitski se souleva sur un coude.

— Hein ?

— On joue aux échecs ?

Listnitski s'assit sur le bord du lit et frotta longuement, du coussinet rose de sa paume, sa poitrine dodue.

Deux officiers du cinquième escadron, le capitaine Kalmykov et le lieutenant Tchoubov, arrivèrent à la fin de la première partie.

— Il y a du nouveau ! cria Kalmykov à peine entré. Selon toute vraisemblance, le Régiment va être relevé.

— Comment le sais-tu ? dit le capitaine en second Merkoulov, avec un sourire sceptique.

— Tu ne me crois pas, mon vieux Pétia ?

— J'avoue que non.

— Communication téléphonique du commandant de batterie. Comment il le sait, lui ? Eh bien, voyons : il est rentré hier de l'état-major de la Division.

— On prendrait bien un bain de vapeur.

Souriant béatement, Tchoubov fit mine de se fustiger les fesses avec un balai de brindilles. Merkoulov se mit à rire.

— Il ne nous manque que la chaudière ici ; l'eau, il y en a assez.

— C'est humide, humide, chez vous, Messieurs, grommela Kalmykov considérant les murs de rondins et le sol détrempé.

— Le marécage est à côté.

— Remerciez le Très-Haut : près de ce marécage, vous êtes comme dans le sein du Christ, intervint Bountchouk. Là où c'est sec, ils attaquent ; nous, ici, on vide un chargeur par semaine.

— Il vaudrait mieux attaquer que pourrir ici vivants.

— Les Cosaques ne sont pas là pour se faire tuer en offensive, mon vieux

Pétia. Tu te fais plus naïf que tu n’es.

— Et pourquoi, alors, d’après toi ?

— Quand il le jugera nécessaire, le gouvernement s’arrangera pour s’appuyer sur les Cosaques, selon la vieille tradition.

— C’est une absurdité, dit Kalmykov avec un geste d’impatience de la main.

— Comment, une absurdité ?

— Mais si.

— Allons, Kalmykov. Ça ne sert à rien de nier la vérité.

— Je ne vois pas de quelle vérité tu parles…

— Mais tout le monde est au courant. Pourquoi fais-tu semblant de ne rien savoir ?

— Attention, Mes-s-sieurs les officiers ! s’écria Tchoubov, et, désignant Bountchouk d’un geste théâtral : – Dans quelques instants le sous-lieutenant Bountchouk vaticinera selon l’oniromancie social-démocrate !

— Vous faites le clown ? dit Bountchouk en souriant, et son regard força Tchoubov à baisser les yeux. Mais continuez : chacun sa vocation. Je dis que nous ne voyons plus la guerre depuis le milieu de l’année dernière. Depuis le commencement de la guerre de positions, les régiments cosaques ont été répartis dans les coins tranquilles et ils seront maintenus en réserve un certain temps.

— Et après ? demanda Listnitski, qui rangeait les pièces du jeu d’échecs.

— Après, quand les premiers troubles se seront déclarés sur le front – et c’est inévitable : les soldats commencent à en avoir assez de la guerre, l’augmentation du nombre des déserteurs en témoigne –, eh bien, on enverra les Cosaques faire la répression, mater les rébellions. Le gouvernement garde les troupes cosaques comme la pierre d’une fronde. Le moment venu, il se servira de cette pierre pour essayer de casser la tête à la révolution.

— Tu t’emballes, mon très cher ! Tes suppositions ne tiennent guère debout. D’abord, on ne peut pas prévoir le cours des événements. Où as-tu pris qu’il y aurait des troubles et tout ce que tu dis ? Supposons la chose suivante : les Alliés battent les Allemands, la guerre se termine par une fin brillante, quel rôle réserves-tu aux Cosaques ? objecta Listnitski.

Bountchouk eut un sourire avare.

— On ne la voit pas venir, la fin, encore moins une fin brillante.

— Ils font traîner la guerre en longueur…

— Et ce n’est pas fini, annonça Bountchouk.

— Quand es-tu rentré de permission ? demanda Kalmykov.

— Avant-hier.

Bountchouk arrondit les lèvres, sa langue chassa une petite boule de fumée, il jeta son mégot.

— Où as-tu été ?

— A Pétrograd.

— Alors, comment ça va là-bas ? Y a-t-il toujours autant de bruit dans la capitale ? Ah ! Bon Dieu ! qu’est-ce que je donnerais pour y passer ne serait-ce que huit jours !

— Il n’y a pas grand-chose de réjouissant là-bas, dit Bountchouk pesant chacune de ses paroles. Le pain manque. Dans les quartiers ouvriers, ils ont faim, on sent un mécontentement, une protestation sourde.

— Nous ne sortirons pas de cette guerre à notre avantage. Qu’en pensez-vous, Messieurs ? dit Merkoulov promenant autour de lui un regard interrogateur.

— La guerre russo-japonaise a enfanté la révolution de 1905, cette guerre-ci finira par une nouvelle révolution. Et pas seulement par une révolution, mais aussi par une guerre civile.

Listnitski, qui écoutait Bountchouk, avait fait un geste vague, comme pour l’interrompre au milieu d’une phrase, puis il s’était levé et s’était mis à arpenter l’abri, le visage sombre. Il dit, dans une rage contenue :

— Je suis surpris de constater qu’il existe parmi nos officiers des individus – avec un geste en direction de Bountchouk, qui était assis, tassé sur lui-même – de cette sorte. Je suis surpris parce que jusqu’à présent je ne vois pas clairement quelle est son attitude à l’égard de la patrie, de la guerre… Il s’est exprimé un jour, dans une conversation avec moi, d’une façon très brumeuse, mais suffisamment claire pour que j’aie pu comprendre qu’il était partisan de notre défaite dans cette guerre. Je t’ai bien compris, Bountchouk ?

— Oui, je suis pour la défaite.

— Mais pourquoi ? A mon sens, quelles que soient tes opinions politiques, souhaiter la défaite de la patrie, c’est… une trahison nationale. C’est une infamie pour tout homme honnête.

— Souvenez-vous : le groupe bolchévik à la Douma a fait campagne contre le gouvernement, il travaille pour la défaite, intervint Merkoulov.

— Tu partages leur point de vue, Bountchouk ? demanda Listnitski.

— Puisque je suis partisan de la défaite, je partage évidemment leur point de vue, d'ailleurs il serait comique que moi qui suis membre-du P. O. S. D. R., bolchévik, je ne partage pas le point de vue de mon groupe politique. Ce qui m'étonne, Evguéni Nikolaïévitch, c'est que toi qui es un homme cultivé, tu sois politiquement analphabète…

— Je suis avant tout un soldat dévoué au Monarque. La seule vue des « camarades socialistes » me dégoûte.

« Tu es avant tout un imbécile et, par-dessus le marché, un soudard content de soi », pensa Bountchouk, et il réprima un sourire.

— Allah seul est Dieu…

— Le milieu militaire a toujours été dans une situation à part, dit Merkoulov, comme pour s'excuser. Nous avons toujours été à l'écart de la politique, ce n'est pas notre affaire.

Le capitaine Kalmykov était assis, mâchant ses moustaches tombantes, ses yeux mongols brillaient. Tchoubov, couché sur un lit, examinait, tout en écoutant la conversation, un dessin de Merkoulov fixé au mur, jauni par la fumée du tabac : une femme à demi nue, au visage de Madeleine, au sourire langoureux et lascif, qui regardait sa poitrine découverte. Elle tenait entre deux doigts de sa main gauche un de ses tétins bruns, laissant le petit doigt de côté, attentif ; ses paupières étaient abaissées sur de l'ombre et sur la lumière chaude de ses prunelles. Une épaule à peine relevée retenait sa chemise, qui glissait ; un tendre duvet de lumière emplissait les creux de ses clavicules. Il y avait tant de grâce naturelle et de vérité dans la pose de cette femme, tant d'éloquence dans les tons sombres du dessin, que Tchoubov, souriant sans s'en apercevoir, s'absorba dans la contemplation de cette image parfaite ; la conversation frappait ses oreilles mais ne parvenait plus à sa conscience.

— Comme c'est bien ! s'exclama-t-il, se détachant du dessin, et tout à fait mal à propos, car Bountchouk venait de dire :

— … le tsarisme sera détruit, vous pouvez en être sûrs.

Listnitski roulait une cigarette avec un sourire sarcastique et regardait alternativement Bountchouk et Tchoubov.

— Bountchouk ! s'écria Kalmykov. Attendez, Listnitski !… Bountchouk !…

vous m’entendez ?… Bon, admettons que cette guerre se transforme en guerre civile… et après ? Bon, vous renversez la monarchie… Quel gouvernement voyez-vous après ? A qui donnez-vous le pouvoir ?

— Au prolétariat.

— Vous voulez un parlement, c’est ça ?

— Pas tellement. – Bountchouk sourit.

— Alors quoi, exactement ?

— Une dictature ouvrière.

— A la bonne heure !… Et les intellectuels, et les paysans, quel sera leur rôle ?

— Les paysans nous suivront, une partie des intellectuels conscients aussi, quant aux autres… quant aux autres, voici ce que nous ferons… – Bountchouk tortilla en une mèche rigide, d’un geste brusque, un papier qu’il avait à la main, le brandit et murmura entre ses dents : – Voici ce que nous en ferons.

— Vous avez l’intention de monter très haut, dit Listnitski en souriant.

— Nous monterons très haut, répliqua Bountchouk.

— Dépêchez-vous de préparer la paille pour la chute…

— Mais enfin pourquoi diable vous êtes-vous engagé pour le front et avez-vous cherché à vous faire nommer officier ? Comment concilier cela avec vos conceptions ? C’est ex-tra-or-di-naire ! Voilà un homme qui est contre la guerre… ha ! ha !… contre l’extermination de ses… frères de classe, comme il dit… et il est sous-lieutenant !

Kalmykov claqua ses paumes contre les tiges de ses bottes et éclata d’un rire sincère.

— Combien d’ouvriers allemands avez-vous tués avec votre groupe de mitrailleurs ? demanda Listnitski.

Bountchouk tira une liasse de papiers de la poche intérieure de sa capote et fouilla longuement dedans, tournant le dos à Listnitski ; il alla à la table et lissa de sa large main aux veines saillantes une vieille feuille jaunie.

— Sur combien d’ouvriers allemands j’ai tiré ? Oui, c’est… un problème. Je me suis engagé parce qu’on m’aurait pris de toute façon. Je pense que les connaissances que j’ai acquises ici, dans les tranchées, seront utiles plus tard… plus tard. Tenez, écoutez ceci… – Et il se mit à lire.

C’était un article de Lénine :

Prenons l’armée actuelle. Nous avons là un bon exemple d’organisation. Et cette organisation n’est bonne que parce qu’elle est souple *et sait en même temps donner à des millions d’hommes une* volonté unique. *Un jour, ces millions d’hommes sont chez eux, dans tous les coins du pays. Vienne, le lendemain, un ordre de mobilisation, et ils se rassemblent aux points de ralliement. Un jour, ils sont dans les tranchées, ils y restent parfois des mois. Le lendemain, ils vont à l’attaque selon une autre formation de combat. Un jour, ils accomplissent des miracles en se gardant des balles et des shrapnels. Le lendemain, ils accomplissent des miracles en combat découvert. Un jour, leurs éléments avancés posent des mines sous terre. Le lendemain, ils se déplacent à des dizaines de verstes suivant les indications des aviateurs qui survolent la terre. C’est cela, l’organisation : pour un même but, animés d’une même volonté, des millions d’hommes changent la forme de leurs rapports mutuels et de leurs actes, changent le lieu et les modes de leur activité, changent leurs outils et leurs armes, suivant les modifications des circonstances et les exigences de la lutte.*

La même chose s’applique à la lutte de la classe ouvrière contre la bourgeoisie. Actuellement, nous ne sommes pas en présence d’une conjoncture révolutionnaire…

— Qu’est-ce que c’est, une « conjoncture » ? l’interrompit Tchoubov.

Bountchouk bougea comme un homme arraché au sommeil, il essayait de comprendre la question, frottait la base de son pouce contre son front bosselé.

— Je vous demande ce que signifie le mot « conjoncture ».

— Je le comprends bien, mais je ne saurais pas l’expliquer exactement… – Bountchouk eut un sourire clair, simple, un sourire d’enfant, étrange sur son large visage sévère, comme le passage en éclair, sur un champ automnal attristé par la pluie, d’un tout petit lièvre gris clair jouant et cabriolant. – La conjoncture… c’est la situation, les circonstances, enfin quelque chose… de ce genre-là… Je ne me trompe pas ?

Listnitski acquiesça imperceptiblement de la tête.

— Continue.

Actuellement, nous ne sommes pas en présence d'une conjoncture révolutionnaire, les conditions n'existent pas d'une fermentation des masses, d'un accroissement de leur activité ; si l'on vous met aujourd'hui un bulletin de vote en main, prenez-le, sachez vous organiser pour en frapper vos ennemis et non pour envoyer au Parlement, dans de bonnes petites places douillettes, des hommes qui s'accrocheront à leurs fauteuils par peur de la prison. Si, demain, on vous retire votre bulletin de vote et que l'on vous mette un fusil en main ou un superbe canon à tir rapide équipé selon le dernier mot de la technique, prenez ces engins de mort et de destruction, n'écoutez pas les pleurnicheurs sentimentaux qui ont peur de la guerre ; il y a encore dans le monde trop de choses qui doivent *être détruites par le fer et par le feu pour la libération de la classe ouvrière, et si la colère et le désespoir montent dans les masses, s'il se crée une conjoncture révolutionnaire, préparez-vous à former de nouvelles organisations et à* faire fonctionner *ces engins si utiles de mort et de destruction* contre votre *gouvernement et* votre *bourgeoisie…*

Avant que Bountchouk eût fini de lire, l'adjudant du cinquième escadron frappait et entrait dans l'abri.

— Votre Noblesse, dit-il à Kalmykov, il y a une estafette qui est arrivée de l'état-major du Régiment.

Kalmykov et Tchoubov s'habillèrent et sortirent. Merkoulov se mit à dessiner en sifflotant. Listnitski continuait à marcher de long en large dans l'abri en tiraillant ses moustaches, plongé dans ses pensées. Bientôt, Bountchouk prit congé et partit. Il avançait dans la boue liquide du boyau, maintenant son col de sa main gauche, de la droite croisant les pans de sa capote. Le vent enfilait le passage étroit, s'accrochant aux angles, sifflant et tourbillonnant. Bountchouk marchait dans l'obscurité et souriait. Quand il arriva à son abri, il était à nouveau tout imbibé de pluie et de l'odeur des feuilles d'aulnes pourries. Le chef du groupe de mitrailleurs dormait. Son visage hâlé, à moustache noire, portait des traces bleues d'insomnie. (Il avait joué aux cartes trois nuits de suite.) Bountchouk fouilla dans son sac, qu'il avait gardé du temps où il était simple soldat, brûla près de la porte une liasse de papiers, fourra des boîtes de conserves dans ses poches et quelques poignées de cartouches de revolver, et sortit. Le vent s'engouffra par la porte une seconde ouverte, dispersa la cendre grise des papiers brûlés sur le seuil et éteignit la petite lampe fumeuse.

Après la sortie de Bountchouk, Listnitski avait continué à marcher pendant

quelque cinq minutes, puis s'était approché de la table. Merkoulov, la tête inclinée de côté, dessinait. Son crayon finement taillé étendait des ombres vaporeuses. Le visage de Bountchouk, fendu par son sourire avare et comme contraint, se détachait sur le carré de papier blanc.

— Une gueule expressive, dit Merkoulov ôtant la main de son dessin, et il leva les yeux sur Listnitski.

— Alors, à ton avis ? dit celui-ci.

— Du diable si j'y comprends rien, répondit Merkoulov, qui avait deviné le sens de la question. C'est un drôle de gars, aujourd'hui il s'est expliqué, beaucoup de choses se sont éclaircies, jusqu'à présent je n'étais pas arrivé à le déchiffrer. Tu sais qu'il est très populaire chez les hommes, chez les mitrailleurs surtout. Tu n'avais pas remarqué ?

— Si, répondit vaguement Listnitski.

— Les mitrailleurs sont tous bolchéviks sans exception. Il a réussi à leur monter la tête. Je suis surpris qu'il ait abattu son jeu. Dans quel but ? Pour nous mettre en colère, pardi ! Il sait qu'aucun d'entre nous ne peut partager ses opinions, alors dans quel but s'est-il découvert ? Ce n'est pas une tête chaude. Dangereux individu.

Tout en réfléchissant au comportement bizarre de Bountchouk, Merkoulov mit son dessin de côté et commença à se déshabiller. Il suspendit ses bas humides au petit poêle, remonta sa montre, fuma une cigarette et se coucha. Il fut bientôt endormi. Listnitski s'assit sur le tabouret que Merkoulov avait occupé un quart d'heure auparavant et se mit à écrire, d'une écriture large, au dos du dessin, cassant la mine pointue du crayon :

Votre Haute Noblesse,

Les soupçons dont je vous avais fait part précédemment se sont pleinement confirmés aujourd'hui. Au cours d'une conversation qu'il a eue aujourd'hui avec des officiers de notre régiment (étaient présents, outre moi-même, le capitaine Kalmykov et le lieutenant Tchoubov, du cinquième escadron, le capitaine en second Merkoulov, du troisième escadron), le sous-lieutenant Bountchouk a exposé, à des fins qui, je l'avoue, m'échappent, les buts qu'il poursuit, conformément à ses convictions politiques et certainement selon les consignes de son parti. Il avait sur lui une liasse de papiers de caractère illégal. Ainsi, il a lu des extraits de l'organe de son parti, Le Communiste, *publié à*

Genève. Le sous-lieutenant Bountchouk se livre sans aucun doute à un travail clandestin dans notre régiment (il est permis de penser que c'est pour cela qu'il s'est engagé) et les mitrailleurs ont été l'objectif immédiat de sa propagande. Ils sont démoralisés. Son influence pernicieuse s'exerce sur l'état d'esprit de tout le régiment : nous avons eu des cas de refus d'exécution d'ordres de combat, ce dont j'ai informé en temps utile le Bureau Spécial de l'état-major divisionnaire, etc.

Le sous-lieutenant Bountchouk est rentré de permission il y a quelques jours (il était à Pétrograd), en possession d'une abondante littérature subversive ; il va maintenant essayer d'intensifier son activité.

M'appuyant sur tous les points ci-dessus exposés, j'aboutis aux conclusions suivantes : a) la culpabilité du sous-lieutenant Bountchouk est établie (les officiers qui ont assisté à la conversation peuvent confirmer mon rapport sous la foi du serment) ; b) il est maintenant indispensable, pour mettre fin à son activité révolutionnaire, de l'arrêter et de le traduire devant une cour martiale ; c) il faut épurer d'urgence le groupe de mitrailleurs, arrêter les éléments particulièrement dangereux et envoyer les autres à l'arrière, ou bien les disperser dans les différents régiments.

Je vous prie de croire en mon désir sincère de servir l'intérêt de la patrie et du Monarque. Une copie de la présente est adressée au général commandant le Corps d'armée.

Capitaine Evguéni Listnitski.

20 octobre 1916.

Secteur N° 7.

Le lendemain matin, Listnitski envoya une estafette porter son rapport à l'état-major de la Division, déjeuna et sortit de l'abri. Derrière le parapet gluant, au-dessus du marécage, un brouillard flottait, dont les flocons semblaient accrochés aux dents des barbelés. Un pouce de boue liquide couvrait le fond des tranchées. Des ruisseaux bruns coulaient des créneaux. Des Cosaques accroupis, en capote trempée, souillée, faisaient bouillir des gamelles de thé sur les boucliers et fumaient, leur fusil appuyé à la paroi.

— Combien de fois vous a-t-on dit qu'il était défendu de faire du feu sur les boucliers ? Vous ne comprenez donc pas, bande de salauds ! cria rageusement

Listnitski, s’approchant du premier groupe d’hommes qu’il vit accroupis autour de la flamme fumeuse.

Deux d’entre eux se levèrent à contrecœur, les autres restaient assis et continuaient à fumer, ramassant les pans de leurs capotes. Un Cosaque barbu, qui avait une boucle d’argent pendant au lobe froncé de son oreille, répondit, en fourrant un faisceau de brindilles sous la gamelle :

— Nous serions bien heureux de nous passer des boucliers, mais comment voulez-vous qu’on fasse du feu, Votre Noblesse ? Regardez toute l’eau qu’il y a ici. Presque un quart d’archine.

— Enlevez-moi ce bouclier tout de suite !

— Alors il faut qu’on reste sans manger ? C’est ça ?… dit un Cosaque au large visage marqué de petite vérole, en se détournant d’un air sombre.

— Qu’est-ce que j’ai dit ?… Enlevez le bouclier !

Et Listnitski éparpilla les brindilles qui brûlaient sous la gamelle.

Avec un sourire confus et haineux, le Cosaque barbu à la boucle d’oreille renversa la gamelle d’eau bouillante et murmura :

— On a bu le thé, les gars…

Les Cosaques suivirent des yeux en silence le capitaine, qui s’éloignait. Des étincelles brillaient dans le regard humide du barbu.

— Il nous a vexés, le chien.

L’un d’eux poussa un long soupir et passa la bretelle de son fusil sur son épaule.

Arrivé dans le secteur occupé par le quatrième peloton, Listnitski fut rejoint par Merkoulov. Celui-ci était essoufflé, sa veste de cuir neuve craquait, son haleine avait une forte odeur de mauvais tabac. Il prit Listnitski à l’écart et lui souffla rapidement :

— Tu sais la nouvelle ? Bountchouk a déserté cette nuit.

— Bountchouk ? Quoi ?

— Il a déserté… tu comprends ? Ignatitch, le chef du groupe de mitrailleurs – tu sais qu’il couche dans le même abri que lui – a dit qu’il n’était pas rentré de la nuit. Donc, il a foutu le camp en nous quittant… c’est sûr.

Listnitski essuya doucement son pince-nez, le front plissé.

— Tu as l’air bouleversé, dit Merkoulov avec un regard perçant.

— Moi ? Qu’est-ce qui te prend ? Tu es fou ? Pourquoi voudrais-tu que je sois bouleversé ? Je suis surpris, simplement, je ne m’y attendais pas.

2

Le lendemain matin, l'adjudant entra tout confus dans l'abri de Listnitski et dit, après un moment d'hésitation :

— Votre Noblesse, les hommes ont trouvé ces papiers-ci ce matin dans les tranchées… C'est plutôt gênant. Je suis venu vous rendre compte tout de suite. On pourrait avoir des ennuis…

— Quels papiers ? demanda Listnitski se soulevant de son lit de camp.

L'adjudant lui tendit plusieurs feuillets qu'il avait froissés dans sa main. Sur le papier à bon marché, Listnitski vit danser les mots de la frappe multiple. Il lut d'une traite :

Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !

Camarades soldat !

Voici deux ans que dure cette maudite guerre. Depuis deux ans, vous souffrez dans les tranchées pour la défense d'intérêts qui ne sont pas les vôtres. Depuis deux ans coule le sang des ouvriers et des paysans de tous les pays. Des centaines de milliers de morts et de mutilés, des centaines de milliers d'orphelins et de veuves : voilà le résultat de ce massacre. Pour quoi faites-vous la guerre ? De qui défendez-vous les intérêts ? Le gouvernement tsariste a envoyé des millions de soldats au feu pour s'emparer de nouvelles terres et opprimer les populations de ces terres comme il opprime la Pologne et les autres nationalités asservies. Quand les industriels du monde entier n'arrivent pas à se partager les marchés où ils pourraient écouler la production de leurs fabriques et de leurs usines, quand ils n'arrivent pas à se partager les profits, le partage s'effectue par la force des armes et vous, les petits, vous marchez à la mort en combattant pour leurs intérêts, et vous tuez des hommes qui sont des travailleurs comme vous.

Assez versé le sang de vos frères ! Travailleurs, réfléchissez ! Votre ennemi n'est pas le soldat autrichien ou allemand, abusé comme vous, mais votre propre tsar, vos industriels, vos propriétaires terriens. Tournez vos *fusils contre eux.*

Fraternisez avec les soldats allemands et autrichiens. A travers les barbelés au moyen desquels on vous sépare les uns des autres comme des bêtes féroces, tendez-vous la main. Vous êtes frères par le travail. Vos mains portent encore les cicatrices des durillons sanglants du travail, vous n'avez rien à perdre. A bas l'autocratie ! A bas la guerre impérialiste ! Vive l'unité indestructible des travailleurs du monde entier !

Listnitski lut ces dernières lignes en suffoquant. « Ça y est. Ça commence ! » pensa-t-il, envahi de haine, écrasé sous le poids des pressentiments qui montaient en lui. Il téléphona au général commandant le Régiment et lui rapporta ce qui s'était passé.

— Quels sont vos ordres, Votre Excellence ? demanda-t-il pour conclure.

A travers le bourdonnement de moustique du téléphone et les sonneries lointaines, les paroles du général tombaient de l'écouteur par paquets :

— Procéder immédiatement à une perquisition, avec l'adjudant et les officiers chefs de pelotons. Visiter tout le monde, y compris les officiers. Je demanderai dès aujourd'hui à l'état-major de la Division quand il pense relever le Régiment. Je les ferai presser. Si vous découvrez quoi que ce soit au cours de la perquisition, rendez-m'en compte tout de suite.

— Je suppose que c'est le travail des mitrailleurs.

— Ah oui ? Je vais ordonner aussitôt à Ignatitch de perquisitionner parmi ses hommes. Au revoir.

Listnitski réunit les officiers chefs de pelotons dans son abri et leur communiqua les ordres du général.

— Mais c'est monstrueux ! s'indigna Merkoulov. Alors, nous allons perquisitionner les uns chez les autres ?

— On commence par vous, Listnitski, cria le jeune et imberbe lieutenant Razdortsev.

— On va tirer au sort.

— Non, par ordre alphabétique.

— Messieurs, trêve de plaisanterie, coupa sévèrement Listnitski. Notre vieux en rajoute, bien sûr : les officiers de ce Régiment sont comme la femme de César. Il y avait un suspect, le sous-lieutenant Bountchouk, et il a déserté ; mais il faut fouiller les hommes. Appelez-moi l'adjudant.

L’adjudant, un Cosaque déjà âgé, chevalier de Saint-Georges de troisième classe, entra. Il considéra les officiers en toussotant.

— A ton avis, quels sont les suspects de l’escadron ? D’après toi, qui a pu distribuer ces proclamations ? lui demanda Listnitski.

— Personne, Votre Noblesse, répondit l’adjudant avec assurance.

— On en a pourtant bien trouvé dans le secteur de notre escadron. Qui est venu des autres escadrons dans nos tranchée ?

— Personne. Il n’est venu personne des autres escadrons.

— Il faut les fouiller un par un, dit Merkoulov avec un geste de lassitude, en se dirigeant vers la porte.

La perquisition commença. Les visages des Cosaques exprimaient des sentiments différents : les uns étaient sombres et étonnés, d’autres regardaient craintivement les officiers qui fouillaient leur pauvre barda cosaque, d’autres étaient rieurs. Un maréchal des logis qui n’avait pas froid aux yeux, un éclaireur, demanda :

— Mais dites-nous ce que vous cherchez. S’il y a eu quelque chose de volé, on l’a peut-être vu.

La perquisition ne donna aucun résultat. Un Cosaque du premier peloton, seul, avait une feuille de la proclamation froissée dans une poche de sa capote.

— Tu l’as lue ? demanda Merkoulov, jetant la feuille à terre avec un effroi comique.

— Je l’avais ramassée pour rouler mes cigarettes, répondit le Cosaque en souriant, sans lever ses yeux baissés.

— Tu souris ? s’emporta Listnitski, qui devint tout rouge et s’approcha de l’homme, et ses cils courts et dorés battaient nerveusement sous son lorgnon.

Le visage du Cosaque devint sérieux tout d’un coup, son sourire fut comme balayé par le vent.

— Voyons, Votre Noblesse, mais je n’ai presque pas d’instruction. Je lis très mal. J’ai ramassé ça parce que je n’avais plus de papier à cigarettes ; du tabac, j’en ai, mais le papier, je n’en ai plus, c’est pour ça que je l’ai ramassé.

L’homme parlait d’une grosse voix outragée, qui laissait paraître son irritation.

Listnitski cracha et s’éloigna. Les officiers le suivirent.

Le lendemain, le Régiment fut relevé de sa position et ramené à l'arrière, à une dizaine de verstes du front. Deux hommes du groupe de mitrailleurs furent arrêtés et traduits en cour martiale, les autres furent pour une part versés dans des régiments de réserve, pour une part dispersés dans les unités de la 2e Division cosaque. Au bout de quelques jours de repos, le Régiment était redevenu relativement correct. Les Cosaques s'étaient lavés, avaient nettoyé leurs affaires et s'étaient rasés soigneusement. Pas comme dans les tranchées, où l'on débarrassait les joues de leur végétation d'une manière simple, mais douloureuse : en flambant les poils avec une allumette ; dès que le feu, mangeant la barbe, atteignait la peau, on passait dessus, à la hâte, une serviette mouillée. Ce procédé s'appelait « raser en cochon ».

— Tu veux que je te rase en cochon ? demandaient les barbiers des pelotons à leurs clients.

Le Régiment se reposait. Les Cosaques avaient l'air plus fringants, plus gais, mais Listnitski et, comme lui, tous les officiers, savaient que cette gaieté était comme le temps en novembre : aujourd'hui beau, mauvais demain. Il suffisait de parler de départ pour le front, et l'expression des visages changeait aussitôt, un mécontentement, une hostilité maussade filtraient sous les paupières baissées. On sentait une lassitude mortelle, un épuisement, et que cette lassitude créait une instabilité morale. Listnitski savait parfaitement combien l'homme est terrible, en pareil état, quand il s'acharne à quelque chose.

En 1915, il avait vu une compagnie d'infanterie monter cinq fois de suite à l'assaut, subir des pertes inouïes et recevoir chaque fois le même commandement : « Recommencer l'attaque. » Les restes de la compagnie avaient abandonné leurs positions sans autorisation et gagné l'arrière. Listnitski avait reçu l'ordre de les arrêter, mais quand il avait essayé de les contenir, avec son escadron formé en chaîne, ils s'étaient mis à tirer. Il ne restait pas plus de soixante hommes dans la compagnie et il voyait avec quelle bravoure insensée, désespérée, ces hommes se défendaient contre les Cosaques, baissaient la tête sous les coups de sabre, mouraient, mais se précipitaient droit devant eux, à leur perte, à leur anéantissement, ayant décidé que peu leur importait où ils recevraient la mort.

Cet incident lui revenait à la mémoire comme un souvenir cruel et il scrutait, plein d'angoisse et avec des yeux neufs, les visages des Cosaques, pensant : « Est-ce qu'eux aussi, un jour, tourneront le dos et s'en iront, sans que rien, sauf la mort, ne puisse les arrêter ? » Et, se heurtant à des regards fatigués, irrités, il se répondait honnêtement : « Oui, ils s'en iront »

Les Cosaques étaient radicalement changés par rapport aux années précédentes. Jusqu'à leurs chansons qui n'étaient plus les mêmes : de nouvelles chansons, nées de la guerre, imprégnées d'une noire désolation. Le soir, passant à côté du vaste hangar d'usine où l'escadron était cantonné, Listnitski entendait le plus souvent une chanson mélancolique, d'une tristesse indicible. Elle était toujours chantée à trois ou quatre voix. Une voix de ténor d'une pureté, d'une force rares, s'élevait, vibrante, au-dessus des basses profondes :

O mon pays, ma terre natale,

Je ne te reverrai plus !

Je ne verrai plus, je n'entendrai plus la voix

Du rossignol à l'aube dans le jardin.

Mais ne pleure pas trop sur moi,

Ma mère, ma terre natale.

Car tout le monde, ma bonne mère,

Ne mourra pas à la guerre.

Listnitski s'arrêtait, écoutait et sentait que cette tristesse sans malice le prenait violemment, lui aussi. Une corde se tendait dans son cœur, qui s'était mis à battre plus vite, le timbre bas de la seconde voix touchait cette corde et la faisait vibrer cruellement. Debout, non loin du hangar, Listnitski fixait les ténèbres du soir d'automne et sentait ses yeux mouillés de larmes, et ses paupières rongées par une douleur vive et douce.

On m'emmène en rase campagne

Et mon cœur sent au fond de moi,

Oh ! mon cœur sent, mon cœur pressent

Que le gars ne verra plus sa maison.

Les basses n'avaient point encore achevé les dernières paroles, déjà le ténor s'envolait par-dessus elles et sa voix palpitante comme l'aile de l'outarde à poitrine blanche disait, impatiente :

La balle de plomb a sifflé,

A la poitrine m’a frappé.

Je suis tombé sur l’encolure de mon cheval,

De mon sang j’ai trempé sa crinière noire…

De tout le temps que dura la détente, Listnitski n’entendit qu’une seule fois les paroles entraînantes et vaillantes d’une vieille chanson cosaque. C’était un soir qu’il faisait sa promenade habituelle, passant devant le hangar. Des voix et des éclats de rire enivrés venaient jusqu’à lui. Il se dit que le fourrier, qui était allé chercher des provisions au bourg de Nezviska, avait rapporté du tord-boyaux et en donnait aux hommes. Et les hommes, éméchés par l’effet de l’alcool de grain, se querellaient et riaient d’on ne sait quoi. En revenant, il entendit de loin les éclats violents d’une chanson et un sifflement sauvage, strident, mais harmonieux :

Qui n ‘a pas été à la guerre

N’a jamais connu la peur.

Mouillé le jour, tremblant la nuit,

On ne connaît plus le sommeil.

« Fi-iou-iou-iou-iou-iou-iou ! Fi-iou-iou-iou-iou-iou-iou ! Fi-iou-iou ! »

Le jet vibrant, ininterrompu, montait et se tordait en spirale, trente voix au moins le couvraient, grondantes :

En campagne la peur et la peine

Chaque jour, à chaque minute.

Un loustic, un jeune certainement, sifflant à tue-tête et très vite, dansait la prissiadka sur le plancher de bois. Les coups de talon résonnaient distinctement sous le chant.

La mer gronde, la mer Noire.

Sur les bateaux les feux sont allumés.

Les feux nous les éteindrons,

Et les Turcs étranglerons.

Gloire aux Cosaques du Don !

Listnitski s’éloigna, souriant involontairement, essayant de marcher dans le rythme des voix. « Peut-être ce mal du pays est-il moins vif chez les fantassins », pensait-il. Mais sa raison lui soufflait de froides objections : « Les fantassins sont-ils différents des autres ? Sans doute les Cosaques réagissent-ils plus mal à cette inaction forcée des tranchées : leur service les a habitués à être continuellement en mouvement. Et voilà deux ans qu’on les tient ici à ne rien faire ou à piétiner dans des tentatives infructueuses d’offensives. L’armée est plus faible que jamais. Il nous faut une poigne forte, un grand succès, une avance… ça nous secouerait. Encore que l’histoire connaisse des exemples d’armées fortes et disciplinées qui se sont effondrées moralement au cours de guerres prolongées. Souvorov lui-même en a fait l’expérience… Mais les Cosaques tiendront bon. S’ils cèdent, ils seront les derniers. C’est tout de même une petite nation, guerrière par tradition, pas un quelconque ramassis d’ouvriers et de paysans. »

Comme pour le détromper, une voix fêlée, dans le hangar, entonna *Kalinouchka.* D’autres voix s’en mêlèrent et Listnitski ressentit, en s’éloignant, l’angoisse qui baignait cette vieille chanson-là :

Le jeune officier prie le bon Dieu

Le jeune Cosaque demande à rentrer :

— Ah ! mon jeune officier,

Laisse-moi rentrer à la maison,

A la maison de mon père, De mon père et de ma bonne mère.

De mon père et de ma bonne mère

Et de ma jeune épousée.

Trois jours après avoir quitté les tranchées, un soir, Bountchouk arriva dans un gros bourg commerçant situé dans la zone du front. Il y avait déjà de la lumière dans les maisons. Le gel avait couvert les mares d'une mince écorce de glace et les pas des rares passants s'entendaient de loin. Bountchouk tendait l'oreille, évitait les rues éclairées, choisissait les ruelles désertes. A l'entrée du bourg, il avait failli rencontrer la patrouille et il marchait maintenant comme un loup, d'un pas rapide, se serrant contre les clôtures, sans sortir sa main droite de la poche de sa capote incroyablement sale : il avait passé la journée couché sous un hangar, dans la baie.

Le bourg servait de base au Corps d'armée, plusieurs unités y étaient cantonnées et on pouvait toujours rencontrer une patrouille ; les doigts velus de Bountchouk chauffaient la poignée cannelée de son revolver dans la poche de sa capote.

Il marcha longtemps dans une ruelle vide à l'extrémité du bourg, scrutant les portes cochères, examinant la silhouette de chacune des pauvres maisons. Au bout d'une vingtaine de minutes, il s'approcha d'une petite maison chétive au coin de la rue, jeta un coup d'œil par un interstice du volet, sourit et entra dans la cour d'un pas décidé. Il frappa. Une femme âgée, enveloppée d'un châle, lui ouvrit.

— Vous avez bien un locataire du nom de Boris Ivanovitch ? demanda Bountchouk.

— Oui. Entrez, je vous en prie.

Elle s'écarta pour le laisser passer. Il entendit derrière lui le cliquetis froid de la clenche. Il était dans une pièce basse de plafond, éclairée par une lampe minuscule ; un homme d'un certain âge, en uniforme militaire, qui était assis à une table, plissa les paupières pour examiner l'arrivant et se leva, tendant les mains avec une joie contenue.

— D'où viens-tu ?

— Du front.

— Vraiment ?

— Tu vois bien…

Bountchouk sourit et, touchant du doigt le baudrier de l'homme en uniforme, chuchota :

— Il y a une chambre pour moi ?

— Oui, oui. Viens par ici.

Il mena Bountchouk dans une pièce encore plus petite ; sans faire de lumière, il le fit asseoir sur une chaise, ferma la porte de la pièce voisine, tira le rideau de la fenêtre et dit :

— Tu es parti tout à fait ?

— Oui.

— Comment ça va là-ba ?

— Tout est préparé.

— Les gars sont sûrs ?

— Oh ! oui.

— Je crois qu'il vaut mieux que tu te changes, nous parlerons après. Donne ta capote. Je t'apporte de quoi te laver.

Pendant que Bountchouk se lavait dans une cuvette de cuivre verdie, l'homme en uniforme, lissant ses cheveux en brosse, disait d'une voix douce et lasse :

— Pour le moment, ils sont incomparablement plus forts que nous.

Notre tâche consiste à nous développer, à étendre notre influence, à expliquer sans relâche les véritables causes de la guerre. Et nous grandirons, tu peux en être sûr. Tout ce qu'ils perdent nous profite, immanquablement. L'adulte est incontestablement plus fort que l'enfant, mais quand l'adulte commence à devenir vieux et décrépit, le gamin prend sa place. Et en l'occurrence nous assistons non seulement à une décrépitude sénile, mais à la paralysie progressive de tout un organisme.

Bountchouk, qui avait fini de se débarbouiller, dit, tout en s'essuyant le visage avec une grosse toile écrue :

— Avant de partir, j'ai exposé mes idées à mes petits officiers… C'était très drôle tu sais… Après mon départ, ils auront sans doute cuisiné les mitrailleurs, il y en a peut-être un ou deux qui passeront en cour martiale, mais comme il n'y a pas de preuves, qu'est-ce qui peut leur arriver ? J'espère qu'on va les disperser dans différentes unités, c'est tout ce qu'il faut pour nous : s'ils peuvent semer le bon grain… Ah ! quels gaillards il y a là-bas ! Taillés dans le roc !

— J'ai reçu un mot de Stépane. Il demande qu'on lui envoie un gars

connaissant le métier militaire. Tu vas y aller. Mais il y a le problème des papiers. Va-t-on pouvoir arranger ça ?

— C’est pour quel travail ? demanda Bountchouk, et il se dressa sur la pointe des pieds pour pendre la serviette à un clou.

— Instruction militaire des gars. Mais tu ne grandis toujours pas ? dit l’homme, ironique.

— Je n’en ai pas besoin, lança Bountchouk. Surtout dans ma situation actuelle. Je voudrais être grand comme une cosse de pois : je me ferais moins remarquer.

Ils parlèrent jusqu’à ce que l’aube fût grise. Le lendemain, Bountchouk, rendu méconnaissable par une teinture et de nouveaux vêtements, muni de papiers au nom de Nikolaï Oukhvatov, soldat au 441e Régiment d’Orcha, réformé pour une blessure à la poitrine, sortit du bourg et se dirigea vers la gare.

3

Dans les derniers jours de septembre, le commandement entreprit la préparation d'une offensive dans la zone de Vladimir-Volynsk à Kovel, c'est-à-dire dans le secteur opérationnel de l'Armée Spéciale. (Il s'agissait de la 13e Armée, mais, comme le chiffre 13 est maléfique et que les grands généraux eux-mêmes étaient affligés de superstition, on l'avait dénommée « Armée Spéciale ».) On choisit, non loin du village de Svinioukhi, un champ d'opérations propice au déploiement de l'offensive, et la préparation d'artillerie commença.

Une quantité incroyable de pièces d'artillerie avait été concentrée en cet endroit. Des centaines de milliers d'obus de différents calibres pétrirent pendant neuf jours l'espace occupé par deux lignes de tranchées allemandes. Dès le premier jour, à peine le bombardement intensif avait-il commencé, les Allemands abandonnaient la première ligne de tranchées, laissant seulement des observateurs. Quelques jours plus tard, ils abandonnèrent la deuxième ligne et se replièrent sur la troisième.

Le dixième jour, les tirailleurs du Corps d'armée du Turkestan passèrent à l'offensive. Ils avançaient à la française, par vagues. Seize vagues montèrent des tranchées russes. Chancelantes, les vagues grises du flot humain déferlaient en s'amoindrissant, bouillonnaient contre les pelotes hideuses des barbelés déchiquetés. Du côté allemand, derrière les chicots carbonisés d'une aulnaie grise, derrière des tertres de sable bossus, un lourd grondement ininterrompu, un incendie crépitant de coups de feu arrachaient, ébranlaient, soulevaient, brûlaient la terre.

Hou-ou-ou-ou-ou… Hou-ou-ou-ou-ou… Houk ! Hak ! Bou-ou-ou-ou-oum !

De temps à autre, une salve d'une batterie isolée, puis, de nouveau, couvrant, envahissant, emplissant un espace de plusieurs verstes à la ronde :

Hou-ou-ou-ou-ou… Hou-ou-ou-ou-ou… Hou-ou-ou-ou-ou…

Trrrrraaa… rrraaa-ta-ta-ta-ta ! – Hâte insensée des mitrailleuses allemandes.

Les colonnes noires des explosions se tordaient sur une distance d'une verste, au-dessus de la terre sablonneuse mutilée, et les vagues d'assaillants se

morcelaient, bouillonnaient, éclataient en éclaboussures autour des entonnoirs et rampaient, rampaient…

Les éclatements noirs, toujours plus nombreux, pétrissant la terre, la pluie oblique, toujours plus dense, des shrapnels glapissants, les coups de fouet, toujours plus rudes, des mitrailleuses, au ras du sol, s'efforçaient de barrer aux assaillants l'approche des barbelés. Et les assaillants n'approchèrent pas. Des seize vagues, les trois dernières seules parvinrent aux barbelés massacrés et dressant vers le ciel leurs poteaux brûlés au-dessus du fil tordu, et refluèrent, comme si elles s'y étaient meurtries, mais en ruisseaux, en gouttelettes…

Plus de neuf mille vies furent répandues ce jour-là sur la terre sablonneuse et triste, non loin du village de Svinioukhi.

Deux heures plus tard, l'offensive reprenait. On engagea des unités de la 2e et de la 3e Division du Corps de tirailleurs du Turkestan. A leur gauche, des éléments de la 53e Division d'infanterie et la 307e Brigade de tirailleurs sibériens progressaient par les boyaux d'accès vers la première ligne de tranchées, à leur flanc droit marchaient des bataillons de la 3e Division de grenadiers.

Le lieutenant-général Gavrilov, commandant le 30e Corps d'armée de l'Armée Spéciale, avait reçu de l'état-major l'ordre d'envoyer deux divisions dans le secteur de Svinioukhi. Le 320e Régiment de Tchembar, le 319e de Bougoulma et le 318e de Tchorny-Iar, appartenant à la 80e Division, furent relevés de nuit de leurs positions et remplacés par des tirailleurs lettons et des territoriaux récemment arrivés. Le soir, l'un de ces régiments avait fait mouvement ostensiblement dans une direction opposée et n'avait reçu l'ordre de rebrousser chemin qu'après une marche de douze verstes le long de la ligne du front. Par des chemins différents, tous se dirigeaient vers le même but. A gauche de la 80e Division marchaient le 283e Régiment de Pavlograd et le 284e de Vengrov, de la 71e Division, suivis immédiatement par un régiment de Cosaques de l'Oural et le 44e Régiment de Cosaques à pied.

Le 318e de Tchorny-Iar occupait, avant ce transfert, le secteur du village de Sokal, sur le Stokhod, non loin de la ferme de Roudka-Mérinskoïé. Le matin, après une première étape, il s'installa dans une forêt, dans des abris abandonnés, et, quatre jours durant, on enseigna aux soldats le système d'attaque à la française ; on les faisait avancer en ligne de tirailleurs, par demi-compagnies et non par bataillons ; les grenadiers apprirent à couper le plus rapidement possible les barbelés et reçurent une nouvelle instruction au lancement des grenades. Puis le Régiment repartit. Pendant trois jours, il marcha dans les forêts, les clairières, les chemins vicinaux envahis de mauvaise herbe, balafrés par les roues des

affûts. Un brouillard floconneux, déchiqueté, flottait, poussé par le vent, s'accrochant aux sommets des pins, glissait au-dessus des clairières et, comme un milan au-dessus d'une charogne, tournoyait entre les aulnes au-dessus de la verdure bleuâtre et des exhalaisons des marécages. Du ciel suintait une brume de pluie. Les hommes étaient trempés, irrités. Au bout de ces trois jours de marche, ils s'arrêtèrent, non loin du secteur de l'offensive, dans les villages de Bolchié Porek et de Malyé Porek. Ils s'y reposèrent une journée avant de prendre le chemin de la mort.

Au même moment, un escadron cosaque détaché faisait mouvement, avec l'état-major de la 80e Division, vers le lieu des combats proches. Il avait été complété par des Cosaques de la deuxième réserve, originaires de Tatarski. Le deuxième peloton ne comptait que des hommes du village ; Martin et Prokhor, les deux frères d'Alexéï Chamil ; Ivan Alexéiévitch, l'ancien mécanicien de la minoterie Mokhov ; Afonka Ozérov, qui était marqué de la petite vérole ; Manytskov, l'ancien ataman du village ; Evlanti Kalinine, le boiteux, voisin des Chamil, qui avait un grand toupet sur le front ; Borchtchov, un grand gaillard de Cosaque long et mal bâti ; Zakhar Koroliov, qui avait le cou ramassé et qui était maladroit comme un ours ; enfin le boute-en-train de l'escadron, Gavrila Likhovidov, un homme d'aspect remarquablement sauvage, connu pour se laisser battre avec constance et résignation par sa vieille mère septuagénaire et sa femme, personne chétive, mais de caractère très indépendant ; et bien d'autres encore, comme dans le reste de l'escadron. Certains d'entre eux avaient d'abord été estafettes auprès de l'état-major de la Division, mais on les avait remplacés par des lanciers et l'escadron avait été envoyé en première ligne sur l'ordre du général commandant la Division, le général Kittchenko.

A l'aube du 3 octobre, l'escadron entra dans le village de Malyé Porek, au moment où le premier bataillon du 318e de Tchorny-Iar en partait. Les soldats sortaient à la hâte des masures abandonnées, à demi détruites, et formaient les rangs dans la rue. Un jeune aspirant basané marchait de long en large à côté du peloton de tête. Il défaisait une tablette de chocolat qu'il avait tirée de sa sabretache (les commissures de ses lèvres humides et rose vif étaient barbouillées de chocolat), marchait le long de la colonne, et sa longue capote froissée, dont le bas était sali de boue séchée, ballottait entre ses jambes comme la queue grasse d'un mouton. Les Cosaques s'ébranlèrent du côté gauche de la rue. Le mécanicien Ivan Alexéiévitch marchait à l'extrémité droite de son rang. Il regardait soigneusement sous ses pieds, pour enjamber les fondrières. De l'autre côté de la rue, un soldat cria son nom, il tourna la tête et promena son regard sur les rangs des fantassins.

— Ivan Alexéiévitch ! Mon vieux !…

Un tout petit soldat se détacha des rangs de son peloton et trotta vers lui, se dandinant comme un canard, en rejetant son fusil en arrière, mais la bretelle glissait et la crosse heurtait son bidon avec un bruit sourd.

— Tu ne me remets pas ? Tu m’as oublié ?

Ivan Alexéiévitch reconnut avec peine, dans ce petit soldat dont les joues étaient couvertes jusqu’aux pommettes d’une broussaille hérissée gris cendré, son ami Valet.

— D’où sors-tu, pistolet ?

— Ben, tu vois… je suis soldat.

— Dans quel régiment ?

— Le 318e de Tchorny-Iar. Je ne croyais pas… je ne croyais pas que je rencontrerais des pays.

Ivan Alexéiévitch souriait, ému et joyeux, gardant dans sa paume rude la petite main sale de Valet. Celui-ci se remit à trotter pour suivre le pas allongé d’Ivan Alexéiévitch, qu’il regardait d’en bas dans les yeux ; ses petits yeux à lui, étroits et méchants, étaient doux, humides, comme ils ne l’avaient jamais été.

— On va à l’attaque… Tu vois…

— Nous aussi.

— Alors, Ivan Alexéiévitch, ça va ?

— Ah ! qu’est-ce que tu veux que je te dise ?…

— Oui, c’est comme moi. Depuis quatorze, je ne sors pas des tranchées. Je n’ai jamais eu ni toit ni famille et il faut que je risque ma peau pour d’autres… La jument attelée, le poulain la suit.

— Tu te rappelles Stockman ? La crème des hommes, notre Stockman ! Il nous expliquerait tout, s’il était là. C’était un homme, hein ! C’était quelqu’un, hein !

— Il nous déchiffrerait tout ça ! s’écria Valet avec transport, brandissant son petit poing, et un sourire plissa sa petite gueule hirsute. Si je me souviens de lu ! Je m’en fais plus pour lui que pour mon père. Mon père, ce n’est pas grand-chose pour moi… On a su ce qu’il est devenu ? On n’a rien su ?

— Il est en Sibérie, dit Ivan Alexéiévitch en soupirant. Il y est toujours.

— Comment ? demanda Valet, sautillant comme un moineau à côté de son grand compagnon et tendant vers lui son oreille pointue.

— Il est en prison. Peut-être qu'il est mort, maintenant.

Valet marcha quelque temps en silence, regardant tantôt derrière lui sa compagnie qui se formait, tantôt le menton abrupt d'Ivan Alexéiévitch et la profonde fossette ronde juste au milieu de la lèvre inférieure.

— Adieu. On ne se reverra sans doute pas, dit-il, libérant sa main des phalanges froides d'Ivan Alexéiévitch.

Celui-ci ôta sa casquette avec sa main gauche, se pencha et étreignit les épaules malingres de Valet. Ils s'embrassèrent fortement, comme deux hommes qui prennent congé l'un de l'autre pour toujours, et Valet resta en arrière. Il rentra soudain sa tête dans ses épaules, au point que seules ses oreilles pointues dépassaient du col gris de sa capote, et partit, courbé, trébuchant sur le sol égal.

Ivan Alexéiévitch sortit des rangs et l'appela d'une voix tremblante :

— Hé, vieux frère, hé, la puce ! Tu étais méchant, hein… tu te rappelles ? Tu tenais le coup… hein ?

Valet tourna vers lui un visage vieilli par les larmes et s'écria, frappant du poing sa poitrine osseuse, que découvraient sa capote grande ouverte et le col arraché de sa chemise :

— Je l'étais ! J'étais dur, ils m'ont broyé… Je suis comme un cheval fourbu…

Il cria encore quelque chose, mais l'escadron tourna dans la rue suivante et Ivan Alexéiévitch le perdit de vue.

— C'est bien Valet ? lui demanda Prokhor Chamil, qui marchait derrière lui.

— C'est un homme, répondit sourdement Ivan Alexéiévitch, les lèvres tremblantes, caressant son fusil à son épaule, comme si c'était une femme.

A la sortie du village, on commença à rencontrer des blessés, d'abord isolés, puis par groupes de quelques hommes, et plus loin par masses compactes. Les quelques voitures qui transportaient les blessés graves étaient combles et pouvaient à peine avancer. Les rosses qui les tiraient étaient maigres à faire peur. Leurs échines saillantes, mises à vif par les coups de fouet incessants, découvraient des os roses mouchetés de rouge, auxquels des touffes de poils adhéraient par endroits. Elles sifflaient et se couchaient si fort dans les brancards que leurs naseaux écumants touchaient presque la boue de la route. De temps en

temps, une jument s’arrêtait, gonflait sans force ses flancs creusés aux côtes saillantes, baissait sa tête, que la maigreur faisait paraître plus grande. Un coup de fouet la forçait à se remettre en marche et, d’abord chancelant d’un côté, puis de l’autre, elle s’arrachait à l’immobilité et repartait. Des blessés suivaient, s’accrochant des deux côtés au siège du conducteur.

— Quelle unité ? demanda le commandant de l’escadron, avisant une figure plus vaillante que les autres.

— Corps d’armée du Turkestan, Troisième Division.

— Blessé aujourd’hui ?

Le soldat se détourna sans répondre. L’escadron quitta la route et se dirigea vers un bois, qu’on voyait à une demi-verste de là. Les Cosaques entendaient derrière eux le pas lourd et râclant la terre des fantassins du 318e de Tchorny-Iar, qui venaient de quitter le village. Au loin, sur le ciel morose, déteint par la pluie, un aérostat allemand, immobile, faisait une tache gris jaune.

— Regardez, les gars, le drôle de truc qui est accroché là-haut !

— Une saucisse.

— De là-haut, il voit les mouvements de troupes, le salaud.

— Tu crois que c’est pour rien qu’il est perché si haut ?

— Oh la la ! il est loin.

— Bien sûr qu’il n’est pas tout près. Crains rien, même au canon, on ne peut pas l’avoir.

Dans le bois, la première compagnie du 318e de Tchorny-Iar rejoignit les Cosaques. On attendit jusqu’au soir, serrés sous les pins mouillés ; l’eau coulait dans le col des capotes, on avait des frissons dans le dos : il était interdit de faire du feu, d’ailleurs ç’aurait été difficile, dans la pluie. Juste avant la tombée de la nuit, on entra dans les boyaux. Peu profond, à peine plus haut que la taille d’un homme, le boyau était empli d’eau jusqu’à une demi-archine. Ça sentait la vase, les aiguilles de pin pourries, la pluie – une odeur fade, douce comme du velours. Les Cosaques avaient relevé les pans de leurs capotes et s’étaient accroupis, ils fumaient, déroulaient le fil gris et cassant des conversations. Les hommes du deuxième peloton, après avoir partagé la ration de tabac qu’ils avaient touchée avant le départ, se serraient à un tournant du boyau autour de leur maréchal des logis. Celui-ci, assis sur une bobine de fil de fer barbelé abandonnée là, racontait ses souvenirs sur le général Kopylovski, tué le lundi précédent et dans la brigade de qui il avait servi en temps de paix. Il n’avait pas fini son récit que l’officier

chef de peloton criait : « Aux armes ! » Les hommes se levèrent d'un bond, achevèrent avidement leurs cigarettes en se brûlant les doigts. L'escadron sortit du boyau et se trouva de nouveau dans le bois de pins qu'obscurcissait la nuit. On marchait en se réconfortant mutuellement par des plaisanteries. Quelqu'un sifflotait.

Dans une petite clairière, on découvrit une longue rangée de cadavres. Ils étaient couchés épaule contre épaule dans des poses diverses, souvent indécentes et horribles. Un soldat, avec un fusil et un masque à gaz accroché à la ceinture, faisait les cent pas. La terre humide, à côté des cadavres, avait été partout remuée, il y avait d'innombrables traces de pas et de profondes entailles dans l'herbe, faites par les roues des voitures. L'escadron passait à quelques pas des cadavres, qui déjà répandaient l'odeur lourde, doucereuse, de la charogne. Le chef d'escadron arrêta ses hommes et se dirigea vers le soldat, accompagné des officiers chefs de pelotons. Ils échangèrent quelques mots. Cependant les Cosaques avaient rompu les rangs et s'étaient approchés des cadavres. Ils avaient ôté leurs casquettes et examinaient les morts avec ce sentiment de terreur secrète, tremblante, et de curiosité animale, qu'éprouvent tous les vivants devant le mystère de la mort. C'étaient tous des officiers. Les Cosaques en comptèrent quarante-sept. La plupart étaient apparemment jeunes : de vingt à vingt-cinq ans ; seul le premier à droite, qui avait des épaulettes de capitaine en second, était un homme âgé. Une épaisse moustache noire pendait au-dessus de sa bouche grande ouverte, qui gardait l'écho muet de son dernier cri, de larges sourcils se fronçaient bravement sur son visage blanchi par la mort. Certains des morts portaient des vestes de cuir avec des plaques de boue, d'autres des capotes. Les Cosaques regardèrent longtemps un lieutenant dont la mort n'avait pas altéré la beauté. Il gisait sur le dos, la main gauche étroitement pressée contre sa poitrine, la droite restée loin du corps et figée pour toujours sur la crosse de son revolver. On avait essayé, visiblement, de prendre le revolver : le dos de sa main jaune et large portait des traces blanches d'égratignures, mais c'était à croire que l'acier était soudé à la peau : la main n'avait pas cédé. Sa tête blonde bouclée, dont la casquette était tombée, tournait une joue vers la terre, comme par câlinerie, mais ses lèvres orangées, tachées de bleu, se tordaient avec un air de tristesse et de doute. Son voisin de droite gisait face contre terre ; sa capote, dont la martingale avait été arrachée, faisait une bosse dans son dos, découvrant des jambes fortes, aux muscles tendus, dans un pantalon kaki et des bottes courtes en cuir tanné au chrome, aux talons usés sur les côtés. Lui, il avait perdu tout à fait sa casquette, et aussi le sommet de sa tête, emporté proprement par un éclat d'obus ; sa boîte crânienne vidée, encadrée de cheveux humides

comme d’une couronne de glaçons, était pleine d’une eau rose, l’eau de la pluie. A côté de lui, un homme robuste, pas très grand, la veste large ouverte, la vareuse déchirée, sans visage : sa mâchoire inférieure reposait de biais sur sa poitrine découverte ; au-dessous de ses cheveux apparaissait une bande de front, étroite et blanche, bordée d’un rouleau de peau brûlé ; au milieu, entre la mâchoire et le haut du front, ce n’étaient que débris d’os, une bouillie liquide noire et rouge. Plus loin, des morceaux de membres, des lambeaux de capotes négligemment entassés, une jambe écrasée étendue à la place d’une tête. Plus loin encore, un tout jeune homme, un enfant vraiment, aux lèvres gonflées, et dont le visage avait l’ovale de l’adolescence ; une rafale de mitrailleuse avait traversé sa poitrine, sa capote était percée en quatre endroits, des flocons de laine brûlée saillaient par les trous.

— Celui-ci… celui-ci, qui est-ce qu’il a appelé, à l’heure de la mort ? sa mère ? dit Ivan Alexéiévitch, claquant des dents. Il se détourna brusquement et partit comme un aveugle.

Les Cosaques partirent rapidement, en se signant, et sans regarder derrière eux. Longtemps ils gardèrent le silence, tandis qu’ils traversaient les clairières étroites des bois, s’efforçant de chasser au plus vite le souvenir de ce qu’ils avaient vu. On les fit s’arrêter à côté d’une ligne profonde d’abris abandonnés. Les officiers entrèrent dans l’un d’eux, en compagnie d’une estafette qui venait d’arriver au galop de l’état-major du Régiment de Tchorny-Iar ; alors seulement Afonka Ozérov, le grêlé, chuchota, saisissant le bras d’Ivan Alexéiévitch :

— Le petit gars, là-bas… le dernier… tu sais… il n’a sûrement jamais embrassé une femme de sa vie… Tu as vu comme ils l’ont massacré ? Comment c’est possible ?

— Et où est-ce qu’on a ramassé tout ce tas-là ? intervint Zakhar Koroliov.

— Ils avaient pris part à l’attaque. C’est la sentinelle de garde aux cadavres qui l’a dit, répondit Borchtchov après un moment de silence.

Les Cosaques étaient au « repos ». Les ténèbres se refermaient au-dessus du bois. Le vent chassait les nuages et les déchirait, découvrant les lueurs lilas des étoiles lointaines.

Cependant, dans l’abri où les officiers s’étaient réunis, le chef d’escadron, après avoir renvoyé l’estafette, ouvrait le pli qu’elle avait apporté, en prenait connaissance et le lisait à haute voix à la lumière d’un bout de chandelle :

Le 3 octobre à l'aube, les Allemands, ayant fait usage des gaz asphyxiants, ont intoxiqué trois bataillons du 256e Régiment et occupé la première ligne de nos tranchées. Je vous ordonne de progresser jusqu'à la deuxième ligne de tranchées et, ayant établi la liaison avec le premier bataillon du 318e Régiment de Tchorny-Iar, de prendre position dans le secteur de la deuxième ligne, afin de déloger l'ennemi cette nuit même de la première ligne. Vous aurez à votre flanc droit deux compagnies du deuxième bataillon et un bataillon du Régiment de Fanagoria, de la 3 e Division de grenadiers.

Les officiers discutèrent de la situation, fumèrent une cigarette et sortirent. L'escadron se remit en marche.

Pendant que les Cosaques se reposaient à côté des abris, le premier bataillon du 318e de Tchorny-Iar les devançait et gagnait le pont du Stokhod. Ce pont était défendu par un fort détachement de mitrailleurs de l'un des régiments de grenadiers. L'adjudant expliqua la situation au commandant du bataillon, le bataillon passa le pont et se divisa : deux compagnies prirent à droite, une à gauche, tandis que la quatrième restait en réserve, avec le chef de bataillon. On avançait en tirailleurs. Le bois était plein d'eau et creusé de fondrières. Les soldats tâtaient précautionneusement des pieds le sol en marchant, parfois un homme tombait et jurait à mi-voix. La compagnie de Valet marchait à l'extrême droite, Valet était le sixième à partir du bout. Après le commandement « Préparez-vous », il arma son fusil et avança en le tenant à bras tendus, égratignant de sa baïonnette les arbrisseaux et les troncs des pins. Deux officiers passèrent devant lui, parlant sourdement. Le commandant de la compagnie se lamentait de sa voix de baryton chaude et posée :

— Ma vieille blessure s'est rouverte. Le diable emporte ce tronc d'arbre ! Vous comprenez, Ivan Ivanovitch, je me suis cogné contre une souche dans cette obscurité, j'ai heurté ma jambe. Le résultat, le voilà : ma blessure s'est rouverte et je ne peux pas marcher, il faut que je rentre.

Le baryton du commandant de compagnie se tut une minute et reprit plus loin, encore plus bas :

— Vous prendrez le commandement de la première demi-compagnie, Bogdanov prendra la seconde, moi… parole d'honneur, je ne peux plus. Je suis obligé de rentrer.

La voix de ténor éraillée de l'aspirant Bélikov aboya en réponse :

— Bizarre ! Dès qu’il s’agit de se battre, vos vieilles blessures se rouvrent.

— Je vous prie de vous taire, Monsieur l’aspirant, dit le commandant de compagnie élevant la voix.

— Ça va, ça va. Vous pouvez partir.

Attentif à ses propres pas et à ceux des autres, Valet entendit derrière lui un craquement précipité, il comprit que le commandant de compagnie s’en allait à l’arrière. Une minute plus tard, Bélikov, se dirigeant avec l’adjudant vers l’aile gauche de la compagnie, passait devant lui en grommelant :

— … les salauds, ils ont le nez fin. Dès que ça devient sérieux, ils tombent malades, ou bien ils ont leurs vieilles blessures qui s’ouvrent. Et toi qui sors de l’école, tu es prié de bien vouloir commander la demi-compagnie… les crapules ! Des comme ça, moi, je les… les soldats, eux…

Les voix se turent soudain, Valet n’entendait plus que le bruit de ses pieds pataugeant dans la boue, et dans sa tête le son d’un grelot.

— Hé, pays ! chuchota quelqu’un à sa gauche d’une voix sifflante.

— Hein ?

— Tu avances ?

— J’a-avance, répondit Valet.

Il trébucha et glissa sur les fesses au fond d’un entonnoir plein d’eau.

— Ce qu’il fait noir… dit la voix à gauche.

Les deux hommes marchèrent une minute, invisibles l’un à l’autre, et Valet entendit soudain, tout contre son oreille, la voix sifflante :

— Marchons ensemble. On aura moins peur…

Ils se turent de nouveau, déplaçant leurs bottes pleines d’eau sur le sol détrempé. La lune entamée, tavelée, jaillit soudain de derrière la lisière d’un nuage ; luisante comme d’écaillés jaunes, elle plongea quelques secondes, semblable à un carassin, dans le flot mouvant des nuages, puis, revenue à la surface, versa sur la terre une lumière crépusculaire ; les aiguilles de pins mouillées brillèrent d’un éclat phosphorescent, et leur odeur semblait plus forte dans la lumière et plus âpre le souffle froid de la terre humide. Valet regarda son compagnon. Soudain, celui-ci s’arrêta, secoua la tête comme s’il avait reçu un coup, desserra les lèvres.

— Regarde, dit-il dans un souffle.

A trois pas d’eux, sous un pin, il y avait un homme debout, jambes écartées.

— Un homme, dit (ou crut seulement dire) Valet.

— Qui va là ? cria le soldat qui marchait avec Valet, épaulant soudain son fusil. Qui es-tu ? Attention, je tire.

L’homme ne répondit pas. Sa tête penchait de côté, comme une corolle de tournesol.

— Il dort ! dit Valet avec un rire grinçant, et il avança d’un pas, tremblant de tous ses membres et se forçant à rire pour s’encourager.

Ils s’approchèrent de l’homme. Valet regardait, tendant le cou. Son compagnon toucha de la crosse de son fusil la forme grise immobile.

— Hé, vieux ! Tu dors ? Hé, pays ?… dit-il, blagueur. Tu rigoles, qu’est-ce que tu fais ?…

Sa voix se brisa.

— Il est mort ! cria-t-il, et il recula d’un pas.

Valet fit un bond en arrière, claquant des dents ; à la place que ses pieds foulaient une seconde plus tôt, l’homme adossé au pin tomba comme un arbre scié. Ils retournèrent son visage vers eux et comprirent enfin que sous ce pin il avait trouvé son dernier abri, fuyant la mort qu’il portait dans ses poumons, ce soldat d’un des trois bataillons du 256e Régiment d’infanterie, asphyxié. C’était un grand gaillard large d’épaules, sa tête était négligemment renversée ; son visage s’était souillé de boue gluante, lors de sa chute ; ses yeux, rongés par les gaz, s’étaient liquéfiés ; entre ses dents serrées passait une grosse langue charnue, noire et brillante comme un affiloir.

— Allons-nous-en, allons-nous-en, pour l’amour de Dieu, chuchota le compagnon de Valet, en le tirant par le bras.

Ils partirent et se heurtèrent à un autre cadavre tout aussitôt. A mesure qu’ils avançaient, les morts étaient plus nombreux. En certains endroits, ils gisaient en tas, d’autres s’étaient figés tout accroupis, d’autres étaient à quatre pattes, comme s’ils broutaient, et il y en avait un, roulé en boule, juste à l’entrée du boyau d’accès à la deuxième ligne de tranchées, qui avait fourré sa main dans sa bouche et l’avait mordue de douleur.

Valet et le soldat qui s’était joint à lui rattrapèrent en courant leurs camarades qui marchaient devant ; ils les dépassèrent et continuèrent à marcher l’un à côté de l’autre. Ils sautèrent ensemble dans la crevasse sombre d’une tranchée qui

s’en allait en zig-zag dans l’obscurité et décidèrent de partir chacun de son côté.

— Il faut fouiller les abris. Il reste peut-être quelque chose à bouffer, proposa le compagnon de Valet, sans assurance.

— Allons-y.

— Tu vas à droite, moi à gauche. Nous avons le temps avant que les autres arrivent.

Valet frotta une allumette et pénétra par la porte ouverte du premier abri, il en ressortit d’un bond, comme projeté par un ressort : deux cadavres gisaient à l’intérieur, couchés en croix l’un sur l’autre. Il pénétra dans trois abris sans résultat, ouvrit d’un coup de pied la porte d’un quatrième. Le timbre métallique d’une voix étrangère le fit presque tomber à la renverse :

— *Wer ist das ?* {47}

Envahi de chaleur brûlante, Valet recula en silence.

— *Das bist du, Otto ? Weshalb bist du so spàt gekommen*{48}[2] demanda l’Allemand sortant de l’abri et arrangeant d’un mouvement paresseux sa capote jetée sur ses épaules.

— Haut les mains ! Haut les mains ! Rends-toi ! cria Valet d’une voix rauque, et il s’accroupit, comme si on lui avait commandé « en joue ! »

Muet de stupeur, l’Allemand éleva lentement ses bras et se tourna de côté, fixant d’un œil hypnotisé la pointe de la baïonnette dirigée vers lui. La capote tomba de ses épaules, sa tunique gris vert à un rang de boutons se fronçait aux aisselles, ses grandes mains d’ouvrier tremblaient et leurs doigts remuaient comme s’ils jouaient sur un clavier invisible. Valet restait immobile, considérait la haute et robuste stature de l’Allemand, les boutons métalliques de son uniforme, ses bottes courtes, avec leur couture sur le côté, sa casquette sans visière, posée un peu de travers. Tout à coup, il bougea, chancela comme si quelque chose le poussait hors de sa capote trop large, émit un étrange son de gorge – toux ou sanglot – et fit un pas vers l’Allemand.

— Sauve-toi ! dit-il d’une voix blanche et cassée. Sauve-toi, Allemand ! Je n’ai pas de haine contre toi. Je ne tirerai pas.

Il posa son fusil contre la paroi de la tranchée, avança le bras, se dressa sur la pointe des pieds et toucha le bras droit de l’Allemand. Ses gestes assurés subjuguaient le prisonnier, qui baissa les bras, écoutant attentivement les intonations bizarres de cette voix russe.

Valet lui tendit sans hésiter sa main rude, gercée de vingt années de travail, serra les doigts froids et inertes de l'Allemand et leva sa paume, une petite paume jaune, où les bosses des très vieux durillons faisaient des taches brunes ; les pétales bleuâtres de la lune déclinante vinrent tomber dessus.

— Je suis un ouvrier, dit Valet tremblant comme s'il avait la fièvre. Pourquoi je te tuerais ? Sauve-toi ! – Et il poussa légèrement, de sa main droite, l'épaule de l'Allemand, lui montra le marécage noir. – Sauve-toi, idiot, les autres seront bientôt là…

L'Allemand regardait toujours la main abaissée de Valet, regardait, tendu, un peu penché en avant, essayait de deviner le sens de ces paroles incompréhensibles. Cela dura une seconde ou deux ; ses yeux rencontrèrent ceux de Valet et un sourire joyeux fit trembler soudain son regard. Il recula d'un pas, puis tendit ses bras en avant d'un geste large, serra fortement les mains de Valet, les agita, illuminé par un sourire bouleversé, et regardant Valet dans les yeux, penché vers lui :

— *Du entlàsst mich ?… O, jetzt hab'ich vestanden ! Du bist ein russischer Arbeiter ? Sozial-Demokrat, wie ich ? So ? O ! O ! Das ist wie im Traum… Mein Bruder, wie kann ich vergessen ? Ich finde keine Worte. Nur du bist ein wunderbarer wagender Junge… Ich…* [{49}]

De ce flot bouillonnant de mots étrangers, Valet ne reconnut que *Sozial-Demokrat*, prononcé d'un ton interrogateur.

— Mais oui, je suis social-démocrate. Allez, sauve-toi… Adieu mon frère. Donne ta patte.

Ils s'étaient compris d'instinct et ils se regardaient dans les yeux, le grand Bavarois bien bâti et le petit soldat russe. Le Bavarois murmura :

— *In den zukiinftigen Klassenkàmpfen werden wir in denselben Schiitzengràben sein, nicht wahr, Genosse*[{50}] ? – Et comme un grand animal gris bondit sur le parapet de la tranchée.

Les autres approchaient. On entendait la mastication bruyante de leurs pas dans la forêt. Un détachement d'éclaireurs tchèques avec leur officier allait devant. Apercevant un soldat qui sortait d'un abri où il avait fouillé dans l'espoir de trouver quelque chose à manger, ils faillirent le tuer.

— Ami ! Vous ne voyez pas… s'écria le soldat, voyant l'œil noir du fusil dirigé contre lui. Je suis de chez vous, répéta-t-il, serrant contre sa poitrine une miche de pain noire, comme si c'était un enfant.

Un sergent, reconnaissant Valet, sauta par-dessus la tranchée et lui donna de toutes ses forces un coup de crosse dans le dos.

— Je t'esquinterai ! Je te mettrai la gueule en sang ! Où étais-tu ?

Valet s'avança, il était mou et affaibli, le coup de crosse même lui avait fait très peu d'effet. Chancelant, il surprit le sergent par la bonhomie inhabituelle de sa réponse :

— J'ai marché devant. Toi, ne me touche pas.

— Tu n'as qu'à pas traîner comme un chien. Tantôt il reste en arrière, tantôt il marche devant. Tu ne connais pas le règlement ? Tu n'es plus un bleu, non ?

Il ajouta après un silence :

— Tu as du tabac ?

— De l'écrasé seulement.

— Donne.

Le sergent alluma une cigarette et rejoignit la queue du peloton.

Il faisait déjà presque jour quand les éclaireurs tchèques rencontrèrent un poste d'observation allemand. Les Allemands brisèrent le silence par une salve. Deux autres salves suivirent, à intervalles égaux. Une fusée rouge s'éleva au-dessus des tranchées, des voix retentirent, et les étincelles pourpres de la fusée ne s'étaient pas encore éteintes dans l'air que le feu de l'artillerie allemande commençait.

Boum ! boum ! Et, comme pour rattraper ces deux premiers coups, deux autres boum ! boum !

Klé-klé-klé-klé-vzzi-i-i… gloussèrent les obus avec un bruit croissant, forant l'air comme des vrilles en passant, grinçant, au-dessus des soldats de la première demi-compagnie ; un instant de silence, puis, au loin, près du pont sur le Stokhod, le grondement atténué des explosions : baou ! baou !

La chaîne de tirailleurs, qui suivait les éclaireurs tchèques à quarante sagènes de distance, se coucha à terre après la première salve. Une fusée jeta une lueur écarlate : Valet vit les soldats ramper comme des fourmis entre les buissons et les arbres, et ils n'étaient plus dégoûtés par la terre bourbeuse, ils se serraient contre elle pour y trouver protection. Chaque fondrière était grouillante d'hommes, ils se cachaient derrière les plus petits plis du terrain, enfouissaient leurs têtes dans tous les trous qu'ils trouvaient. Mais, quand le feu jacassant des mitrailleuses se mit à marteler la forêt, à l'inonder comme une averse du mois de mai, ils ne

purent y tenir : ils se mirent à ramper en arrière, rentrant la tête dans leurs épaules jusqu'à n'en plus pouvoir, ils s'écrasaient contre la terre comme des chenilles et se déplaçaient sans plier leurs bras ni leurs jambes, rampaient comme des serpents laissant une traînée derrière eux dans la boue… Certains se dressèrent et se mirent à courir. Dans toute la forêt, déchiquetant les arbres, cassant les aiguilles des pins, les balles explosives s'enfonçaient en terre avec des sifflements de vipères, ou rebondissaient pour éclater comme des baisers bruyants.

Dix-sept hommes manquaient à la première demi-compagnie quand on retourna à la deuxième ligne de tranchées. Non loin de là, les Cosaques de l'escadron détaché reformaient leurs rangs. Ils avaient marché à droite de la première demi-compagnie avançant prudemment, et ils auraient pu prendre les Allemands à l'improviste, car ils avaient commencé par mettre les sentinelles hors de combat, mais la salve tirée contre les éclaireurs tchèques avait donné l'alerte à tout le secteur. Tirant au hasard, les Allemands avaient tué deux Cosaques et en avaient blessé un. Les Cosaques avaient ramené les deux morts et le blessé et ils discutaient en reformant leurs rangs :

— Il faut enterrer nos morts.

— Ça se fera bien sans nous.

— C'est aux vivants qu'il faut penser. Les morts n'en ont guère besoin.

Une demi-heure plus tard, un ordre arrivait de l'état-major du Régiment : « Après une préparation d'artillerie, le bataillon, conjointement à l'escadron cosaque détaché, attaquera l'ennemi et le délogera de la première ligne de tranchées. »

La préparation d'artillerie, plutôt maigre, dura jusqu'à midi. Les Cosaques et les fantassins avaient installé des postes et se reposaient dans les abris. A midi ils passèrent à l'attaque. A gauche, dans le secteur principal, la canonnade grondait : là aussi, ça recommençait.

A l'extrémité du flanc droit se trouvaient les Cosaques de Transbaïkalie, à leur gauche le Régiment de Tchorny-Iar, avec l'escadron cosaque détaché, plus loin le Régiment de grenadiers de Fanagoria, plus loin les Régiments de Tchembar, de Bougoulma, le 208^{e} et le 211^{e} d'infanterie, les Régiments de Pavlograd et de Vengrov ; les Régiments de la 53^{e} Division attaquaient au centre ; et tout le flanc gauche était tenu par la 2^{e} Division de tirailleurs du Turkestan. Cela tonnait dans tout le secteur : les Russes attaquaient partout.

L'escadron avançait en ligne clairsemée. Son aile gauche s'appuyait à l'aile

droite du Régiment de Tchorny-Iar. Dès que la crête du parapet fut en vue, les Allemands commencèrent un tir en rafale. L'escadron se mit à courir, sans crier : on se couchait, on vidait les chargeurs, et on repartait en courant. On se coucha finalement à cinquante pas des tranchées. On tirait sans lever la tête. Les Allemands avaient placé des chevaux de frise et des fils de fer barbelés tout le long de la ligne de tranchées. Deux grenades lancées par Afonka Ozérov explosèrent après avoir rebondi sur le réseau de barbelés. Afonka se souleva légèrement pour en lancer une troisième mais une balle lui entra en dessous de l'épaule gauche et sortit près du sacrum. Ivan Alexéiévitch, couché non loin de là, le vit tordre petitement ses jambes et ne plus bouger. Prokhor Chamil, frère d'Alexéï le manchot, fut tué, lui aussi ; puis Manytskov, l'ancien ataman, et aussitôt après lui une balle atteignit le voisin des Chamil, Evlanti Kalinine, le boiteux qui avait un si beau toupet sur la tête.

En une demi-heure, le deuxième peloton perdit huit hommes. Le capitaine commandant l'escadron fut tué, ainsi que deux officiers chefs de pelotons, et l'escadron sans commandement reflua. Une fois sortis de la zone de feu, les Cosaques se rassemblèrent : il manquait la moitié de l'effectif. Les hommes du Régiment de Tchorny-Iar avaient battu en retraite, eux aussi. Dans le premier bataillon, les pertes étaient encore plus considérables. Malgré cela, l'état-major de la Division fit parvenir l'ordre suivant : « Recommencer l'attaque immédiatement, déloger l'ennemi coûte que coûte de la première ligne de tranchées. Du retour à la situation initiale dépend le succès final de l'opération sur toute la ligne. »

L'escadron s'émiettait sur une ligne clairsemée. On repartit. Sous le feu meurtrier des Allemands, les hommes se couchèrent contre terre à cent pas des tranchées. De nouveau, les unités se mirent à fondre, les hommes, rendus fous, avaient pris racine en terre et restaient couchés sans lever la tête, sans bouger, paralysés par la peur de mourir.

Vers le soir, la deuxième demi-compagnie du Régiment de Tchorny-Iar fléchit et prit la fuite. Entendant crier « Nous sommes encerclés », les Cosaques se levèrent, se précipitèrent en arrière, cassant les buissons, tombant, perdant leurs armes. Parvenu hors de danger, Ivan Alexéiévitch se laissa tomber sous un pin coupé par un obus, reprit haleine et aperçut Gavrila Likhovidov qui venait vers lui. Il marchait en lançant ses jambes comme un homme ivre, les yeux baissés, d'une main essayait de saisir quelque chose dans l'air, de l'autre semblait vouloir faire tomber de son visage une toile d'araignée invisible. Il n'avait plus ni fusil ni sabre, ses cheveux châtain foncé, raides et mouillés de sueur, tombaient très bas sur ses yeux. Il traversa la clairière en tous sens et s'approcha d'Ivan

Alexéiévitch. Il s’arrêta, enfouissant dans la terre un regard oblique, flottant et insaisissable. Ivan Alexéiévitch voyait ses genoux trembler légèrement, fléchir, comme s’il prenait son élan pour s’envoler.

— Eh bien… tu vois… commença Ivan Alexéiévitch, pour dire quelque chose, mais une convulsion traversa le visage de Likhovidov.

— Attends ! s’écria-t-il, et il s’accroupit, écarta les doigts, regarda autour de lui avec effroi. Écoute ! Je vais te chanter une chanson. C’est un petit oiseau du Bon Dieu qui va voir une chouette, il lui dit :

Dis-moi, chouette, ma petite,
Dis-moi, chouette à belle queue,
Qui est au-dessus de toi,
Qui a plus haut rang que toi.
Voici l’aigle, notre empereur,
Voici le milan, qui est commandant.
Voici le busard, qui est capitaine,
Et les faucons sont Cosaques de l’Oural,
Mais les pigeons sont dans la Garde,
Les ramiers sont soldats de ligne,
Les étourneaux, c’est des Kalmouks,
Les choucas, c’est des Tsiganes,
Les pies, ce sont de nobles dames,
Les canards gris, c’est l’infanterie,
Et les oies, ce sont des filles
Du pays de Moldavie…

— Attends ! – Ivan Alexéiévitch était devenu tout pâle. – Likhovidov, qu’est-ce que tu as ?… Tu es malade ? Hein ?

— Ne me dérange pas !

Likhovidov devint pourpre et, distendant de nouveau ses lèvres bleues en un

sourire insensé, poursuivit son récitatif sinistre :

Les oies, ce sont des filles
Du pays de Moldavie,
Et les outardes sont stupides,
Et les butors sont querelleurs,
Les freux sont dans l'artillerie,
Les corbeaux sont de Valachie,
Et les mouettes jouent du violon…

Ivan Alexéiévitch se leva d'un bond :

— Viens, rejoignons les autres, sans ça les Allemands nous prendront. Tu entends ?

Likhovidov dégagea sa main et continua à crier de plus en plus vite, laissant couler de ses lèvres une salive chaude :

Les rossignols sont musiciens,
Les hirondelles sont gros-bonnets,
Les ventres-noirs sont ventre-nu,
Les mésanges sont percepteurs,
Et les moineaux sont contrôleurs…

Soudain sa voix se brisa et il entonna un chant traînant et rauque, non, pas un chant, mais un hurlement de loup qui s'arrachait, grandissait, de sa bouche grimaçante. La salive comme de la nacre faisait briller ses canines aiguës. Ivan Alexéiévitch regardait avec terreur ses yeux, qui étaient ceux d'un camarade peu de temps auparavant et que la folie faisait à présent loucher, ses cheveux plaqués sur sa tête, ses oreilles comme celles d'un masque de cire. Likhovidov hurlait maintenant avec une sorte de rage :

Sonnent les trompettes de gloire !

Là-bas, au-delà du Danube,

Le Sultan des Turcs est battu

Et les Chrétiens sont libérés.

Nous avons passé la montagne

A la façon des sauterelles.

Ils ont fait feu de leurs fusils,

Les braves Cosaques du Don.

Comme vos poules, ils vous tueront

Vos dindes et les plumeront.

Et tous vos enfants et vos filles

Vous les emmèneront captifs.

— Martin ! Martin ! Viens ici ! cria Ivan Alexéiévitch, apercevant Martin Chamil qui passait en boitant dans la clairière.

Celui-ci s’approcha, s’appuyant sur son fusil.

— Aide-moi à l’emmener. Tu vois ? – Ivan Alexéiévitch lui montrait des yeux le fou. – Il est à bout. Le sang lui est monté à la tête.

Chamil banda sa jambe blessée avec une manche arrachée à sa chemise et, sans regarder Likhovidov, lui prit le bras d’un côté, Ivan Alexéiévitch de l’autre, et ils partirent.

Nous avons passé la montagne

A la façon des sauterelles…

Likhovidov chantait plus bas, maintenant. Chamil le suppliait, avec une grimace douloureuse :

— Arrête, ne fais pas tant de bruit ! Arrête, pour l’amour du Christ ! Ça fait longtemps que tu l’as passée, la montagne. Arrête !

Comme vos poules, ils vous tueront

Vos dindes et les plumeront…

Le dément essayait de s’arracher aux mains des deux hommes, il ne cessait pas de chanter, de temps en temps seulement pressait ses tempes dans ses mains, grinçait des dents, sa mâchoire inférieure tremblait, et il laissait aller en biais sa tête brûlée par l’haleine torride de la folie.

4

Des combats se déroulaient sur le Stokhod, à une quarantaine de verstes en aval. Le hurlement continuel de la canonnade durait depuis quinze jours ; la nuit, les faisceaux des projecteurs déchiraient au loin le ciel violet, clignaient, brillaient, semblables à des éclairs de chaleur pâles et de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et plongeaient dans une angoisse inexprimable ceux qui observaient à distance les embrasements et les explosions de la guerre.

Le secteur du 12e Cosaques était marécageux et sauvage. Pendant le jour, on tirait de loin en loin sur les Autrichiens que l'on voyait passer en courant dans leurs tranchées peu profondes ; la nuit, on dormait, ou bien on jouait aux cartes, protégé par un marécage ; seules les sentinelles surveillaient les sinistres jets de lumière orangée, là-bas, dans la zone des combats.

Pendant une nuit de gel où les lueurs lointaines émaillaient le ciel avec un éclat particulièrement vif, Grigori Mélékhov sortit de son abri, prit le boyau d'accès, gagna la forêt qui se dressait derrière les tranchées comme une toison grise sur le crâne noir d'une colline basse, et se coucha sur la vaste terre odorante. L'abri était enfumé et puant, une fumée de tabac brune flottait comme une nappe à franges au-dessus d'une petite table autour de laquelle huit Cosaques jouaient aux cartes, mais, dans la forêt, au sommet de la colline, il soufflait un petit vent tranquille qui semblait soulevé par les ailes d'un oiseau invisible ; une odeur indiciblement triste montait des herbes mortifiées par les gelées. Au-dessus des arbres monstrueusement tondus par les obus, l'obscurité s'épaississait, le bûcher fumant de la Pléiade se consumait dans le ciel, la Grande Ourse était à côté de la Voie Lactée comme une voiture renversée dont le timon se dresse obliquement en l'air, au nord l'Étoile polaire épanchait tranquillement sa lumière tremblotante.

Grigori la regardait, plissant les yeux, et cette lumière glacée, piquante malgré sa pâleur, lui faisait venir sous les paupières des larmes aussi froides qu'elle.

Couché sur cette colline, il se rappela, sans savoir pourquoi, la nuit où il avait fait le chemin du village de Nijné-Iablonovski à Iagodnoïé, pour aller rejoindre Aksinia ; soudain il se souvint d'elle avec une douleur aiguë. Sa mémoire lui dessina les traits infiniment chers et maintenant étrangers de son visage,

imprécis, effacés par le temps. Il essaya (son cœur se mit soudain à battre plus fort) de le retrouver tel qu'il l'avait vu pour la dernière fois, défiguré par la souffrance, avec la trace pourpre du fouet sur la joue, mais sa mémoire suscitait obstinément un autre visage, légèrement penché de côté, qui souriait victorieusement. La voici qui tourne la tête, effrontément, amoureusement, et le frappe du regard par en dessous de ses yeux noirs comme du charbon ; ses lèvres rouges, avides et dépravées, lui murmurent des mots brûlants, elle écarte lentement son regard, détourne la tête ; deux grosses boucles duveteuses sur son cou bruni… il aimait tant les baiser autrefois…

Grigori tressaille. Une seconde, il a senti la très fine odeur de jusquiame des cheveux d'Aksinia ; il se recroqueville, gonfle ses narines, mais… non, c'est l'odeur troublante des feuilles pourries. L'ovale du visage d'Aksinia pâlit, se dissout. Grigori ferme les yeux, pose ses paumes sur la peau rugueuse de la terre, puis longuement, sans ciller, regarde aux confins du ciel, derrière un pin cassé, l'Étoile polaire qui tremble comme un beau papillon bleu battant des ailes, immobile.

Des bribes de souvenirs épars obscurcissaient l'image d'Aksinia. Il se rappela les semaines qu'il avait passées à Tatarski, dans sa famille, après sa rupture avec Aksinia ; la nuit, les caresses avides, dévastatrices, de Natalia, qui semblait vouloir le dédommager de sa froideur première de jeune fille ; le jour, le soin attentif, presque obséquieux, de la famille, la considération des gens du village pour leur premier chevalier de Saint-Georges. Partout, même dans la famille, il remarquait des regards en coin, étonnés et respectueux ; comme si l'on ne croyait pas que c'était le même Grigori, le gaillard volontaire et gai d'autrefois. Les vieux bavardaient avec lui d'égal à égal sur la place du marché et répondaient à ses saluts en se découvrant, les filles et les femmes contemplaient avec un ravissement non dissimulé sa silhouette mâle, un peu voûtée, en capote, avec la croix accrochée à un petit ruban rayé. Il voyait que Pantéléï Prokofiévitch était fier d'aller avec lui à l'église ou sur la place. Et ce poison fin et complexe, fait de flatterie, de déférence, d'admiration, détruisait petit à petit, extirpait de sa conscience les germes de cette vérité que Garanja y avait semée.

Grigori quand il repartit pour le front n'était plus le même qu'en arrivant. Ce qui faisait de lui ce qu'il était, un Cosaque, cette chose sucée avec le lait maternel, choyée depuis sa naissance, l'avait emporté sur la grande vérité des hommes.

— Je le savais bien, Grichka, lui dit Pantéléï Prokofiévitch, un peu gris, au moment des adieux. – Il était ému et lissait ses cheveux argentés, mêlés de fils

noirs. – Je le savais depuis longtemps, que tu ferais un bon Cosaque. Quand tu as eu un an, je t'ai porté dans la cour selon l'ancienne coutume cosaque (tu te rappelles, la vieille ?) et je t'ai mis à cheval. Et toi, bandit, tu t'es tout de suite agrippé à la crinière avec tes petites mains… Ce jour-là, j'ai compris qu'il sortirait quelque chose de toi. Et c'est ce qui est arrivé.

Grigori quand il repartit pour le front était un bon Cosaque ; dans le fond de son âme, il continuait à ne pas accepter l'absurdité de la guerre, mais il maintenait honnêtement la gloire cosaque…

Mai mil neuf cent quinze. Devant le village d'Olkhovtchik, dans une prairie d'un vert éclatant, le 13e Régiment de Fer allemand, à pied, monte à l'attaque. Les mitrailleuses chantent comme des cigales. La mitrailleuse d'une compagnie russe retranchée derrière la rivière crépite lourdement. Le 12e Cosaques engage le combat. Grigori court en tirailleur avec les autres hommes de son escadron ; en se retournant, il voit le disque flamboyant du soleil dans le ciel de midi, et le même disque dans une anse de la rivière bordée de l'astrakan jaune des saules. De l'autre côté de l'eau, les garde-chevaux se cachent derrière des peupliers ; devant lui, la ligne d'attaque des Allemands, l'éclat jaune des aigles de cuivre sur leurs casques. Le vent fait bouger la fumée des coups de feu, couleur d'absinthe grise.

Grigori tire sans se presser, vise soigneusement et, entre deux coups de feu, attentif aux commandements de tir de son chef de peloton, prend le temps d'ôter avec précaution une bête à Bon Dieu bigarrée qui a grimpé sur la manche de sa vareuse. Puis c'est l'attaque… Grigori renverse d'un coup de sa crosse ferrée un grand lieutenant allemand, capture trois soldats allemands et les force à courir vers la rivière en tirant au-dessus de leurs têtes.

Devant Rava-Rousskaïa, en juillet 1915, avec un peloton cosaque, il reprend une batterie tombée aux mains des Autrichiens. Pendant le combat, il pénètre dans les arrières de l'ennemi, ouvre le feu d'un fusil mitrailleur et met les assaillants en déroute.

Passé Baïanets, dans une échauffourée, il fait prisonnier un gros officier autrichien, le jette en travers de sa selle comme un mouton et repart au galop, il sent l'odeur répugnante d'excréments humains qui monte de l'officier, et le tremblement de son gros corps humide de terreur.

Couché sur la calvitie noire de la colline, Grigori se souvint avec une netteté particulière de sa rencontre avec son ennemi juré : Stépane Astakhov. Le 12e Régiment avait été retiré du front et envoyé en Prusse Orientale. Les chevaux

cosaques piétinaient les champs soignés des Allemands, les Cosaques incendiaient les maisons des Allemands. Des fumées rousses, des ruines carbonisées de murs et de toits de tuile achevant de se consumer marquaient leur passage. Devant la ville de Stolypine, le régiment lança une offensive avec le 27e Cosaques du Don. D'un coup d'œil, Grigori aperçut son frère, amaigri, le visage proprement rasé de Stépane, et quelques autres Cosaques du village. Les deux régiments furent battus. Les Allemands les encerclèrent et quand les douze escadrons cosaques, l'un après l'autre, eurent essayé de rompre le cercle ennemi qui se refermait sur eux, Grigori vit Stépane sauter de son cheval moreau tué sous lui et tourner comme une toupie. Enflammé soudain par une décision joyeuse, Grigori retint son cheval à grand-peine et, après que le dernier escadron fut passé, piétinant presque Stépane, il galopa vers lui et cria :

— Accroche-toi à l'étrier !

Stépane serra dans sa main la courroie de l'étrier et courut une demi-verste à côté du cheval de Grigori.

— Ne va pas vite ! Ne galope pas, pour l'amour du Christ, suppliait-il, haletant.

Ils réussirent à franchir le cercle.

Il ne restait pas plus de cent sagènes jusqu'au bois où ceux qui s'étaient dégagés mettaient pied à terre, quand une balle frappa Stépane à la jambe ; il lâcha l'étrier et tomba à la renverse. Le vent emporta la casquette de Grigori et lui jeta son toupet sur les yeux. Grigori rejeta ses cheveux en arrière, se retourna. Stépane courait en boitant vers un bosquet, y cachait sa casquette cosaque, s'asseyait, ôtait en hâte son pantalon bouffant à bandes rouges. Les Allemands arrivaient en courant de derrière un monticule. Grigori comprit que Stépane voulait se faire passer pour un fantassin : à cette époque, les Allemands ne faisaient pas de prisonniers avec les Cosaques… Écoutant son cœur, Grigori fit faire demi-tour à son cheval, galopa jusqu'au bosquet, sauta sans s'arrêter :

— Monte !

Il ne devait plus jamais oublier le regard rapide de Stépane. Il aida Stépane à se mettre en selle et courut à côté du cheval trempé de sueur, en se tenant à l'étrier.

Tsiou-ou-ou-ou-ou… Les balles passaient avec un sifflement brûlant, qui cassait net lorsqu'il cessait d'être entendu :… iout.

Au-dessus de la tête de Grigori, au-dessus du visage crayeux de Stépane, à

leurs oreilles, ce sifflement perçant, térébrant, tsiou-ou-ou-out, et derrière eux le craquement des coups de feu comme l'éclatement des cosses mûres d'acacia : pouk-pouk ! pouk-pak ! ta-tak-tak-tak !

Une fois dans le bois, Stépane descendit de cheval, le visage crispé de douleur ; il jeta les rênes et s'éloigna en boitant. Le sang coulait à travers la tige de sa botte gauche et, à chaque pas de sa jambe blessée, un mince jet rouge cerise jaillissait de sous sa semelle arrachée. Il s'appuya contre le tronc d'un chêne largement déployé et appela Grigori du doigt. Grigori s'approcha.

— Ma botte est pleine de sang, dit Stépane.

Grigori ne répondit pas, il regardait ailleurs.

— Grichka… quand nous attaquions tout à l'heure… Tu m'entends, Grigori ? dit Stépane, cherchant de ses yeux creusés les yeux de Grigori. Quand nous attaquions, j'ai tiré au moins trois fois sur toi… Dieu n'a pas voulu que je te tue.

Leurs yeux se rencontrèrent. Dans ses orbites profondes, le regard finement affûté de Stépane brillait d'un intolérable éclat. Stépane dit, presque sans desserrer les dents :

— Tu m'as sauvé de la mort… Merci… Mais, pour Aksinia, je ne peux pas te pardonner. C'est au-dessus de mes forces… Ne m'y oblige pas, Grigori…

Alors Grigori répondit : – Je ne t'y oblige pas.

Ils se quittèrent sans s'être réconciliés.

Et ceci encore… Au mois de mai, le Régiment, avec les autres unités de l'Armée Broussilov, avait percé le front à Loutsk et désorganisé les arrières de l'ennemi, portant et recevant des coups. Devant Lvov, Grigori avait entraîné de sa propre initiative l'escadron à l'attaque et pris une batterie d'obusiers autrichienne, avec ses servants. Un mois après, il traverse le Boug à la nage pour aller faire un prisonnier. A demi nu, il renverse une sentinelle à son poste ; l'Allemand, fort et trapu, lutte longuement avec lui, essaie de crier, ne veut pas se laisser ligoter.

Ce souvenir fit sourire Grigori.

Combien de journées semblables à celles-là le temps avait dispersées sur les champs des combats récents et des combats anciens ! Grigori maintenait ferme l'honneur cosaque, saisissait toutes les occasions de montrer sa bravoure inépuisable, risquait sa vie, faisait des folies, pénétrait déguisé dans les arrières des Autrichiens et neutralisait leurs postes sans verser le sang ; il se conduisait comme un vrai Cosaque et sentait que cette souffrance pour l'homme, qui

l’obsédait aux premiers temps de la guerre, l’avait quitté sans retour. Son cœur était devenu plus rude, plus dur, comme les terres salées en période de sécheresse, et, de même que les terres salées n’absorbent pas l’eau, son cœur n’absorbait plus la pitié. Il jouait avec un froid mépris de la vie des autres et de la sienne, aussi avait-il la réputation d’un brave, et il avait gagné quatre croix de Saint-Georges et quatre médailles. Dans les parades, maintenant plus rares, il se tenait à côté du drapeau du Régiment, couvert par la poudre de tant de guerres ; mais il savait qu’il ne rirait plus comme avant ; il savait que ses yeux s’étaient creusés, que ses pommettes saillaient ; il savait qu’il avait peine, quand il embrassait un enfant, à regarder ses yeux clairs ; il savait, Grigori, de quel prix il avait payé ses croix et ses promotions.

Sur cette colline où il était couché, appuyé sur son coude gauche, avec un pan de sa capote replié sous lui, sa mémoire ressuscitait obligeamment ce qu’il avait vécu et, aux bribes éparses des souvenirs de guerre, se mêlait parfois le mince fil bleu d’un lointain événement d’enfance. Une minute, Grigori attardait sur lui un regard intérieur tendre et triste, puis revenait aux événements récents. Dans les tranchées autrichiennes quelqu’un jouait de la mandoline à la perfection. Les sons grêles, tremblant dans le vent, passaient le Stokhod en hâte et sautillaient légèrement au-dessus de cette terre si souvent abreuvée de sang humain. Les étoiles brillaient plus fort au zénith, l’ombre s’épaississait et la bosse du brouillard de minuit grossissait sur le marécage. Grigori fuma deux cigarettes l’une sur l’autre, fit une rude caresse à la bretelle de son fusil et, prenant appui sur les doigts de sa main gauche, se leva de la terre hospitalière. Puis regagna les tranchées.

Dans l’abri, on jouait toujours aux cartes. Il se laissa tomber sur son lit de camp, il voulait errer encore dans le souvenir par les sentiers déjà foulés, envahis par l’herbe du temps, mais le sommeil le terrassa ; il s’endormit dans une position incommode et vit en rêve la steppe immense, brûlée par la sécheresse, les bouquets lilas rose des immortelles et, parmi les touffes de thym violacé, les traces de sabots des chevaux sans fers… La steppe était déserte et d’un calme effrayant. Grigori marchait sur un sol dur de sable et d’argile, mais n’entendait pas ses propres pas et cela le remplissait de terreur… Il s’éveilla, leva la tête, sa position incommode lui avait fait des balafres en biais sur les joues, il remua longuement les lèvres, comme un cheval qui a senti, l’espace d’une minute – et perdu – l’arôme d’une herbe rare. Puis il se rendormit et ne rêva plus.

Le lendemain, il se leva avec une angoisse insinuante, inexplicable.

— Tu en fais une figure de carême, aujourd’hui ! Tu as rêvé de ton village ?

lui demanda le Touffu.

— Tu as deviné. J'ai rêvé de la steppe. Ça m'a mis le vague à l'âme… Je voudrais être chez moi. J'en ai marre de servir le Tsar.

Le Touffu sourit avec indulgence. Il était toujours dans le même abri que Grigori et avait pour lui l'estime d'un animal fort pour un animal aussi fort que lui ; depuis leur querelle de 1914, il n'y avait eu aucune dispute entre eux et l'influence du Touffu se faisait nettement sentir sur le caractère et la psychologie de Grigori. La guerre avait fortement modifié la conception du monde du Touffu. Difficilement, mais sûrement, le Touffu avait glissé vers une négation de la guerre, il parlait à longueur de temps des généraux traîtres et des Allemands embusqués dans le palais du Tsar. Une fois, il laissa échapper cette phrase : « Il n'y a rien de bon à attendre, puisque la Tsarine elle-même a du sang allemand. Dès qu'elle pourra, elle nous vendra pour un rien… »

Un jour, Grigori lui exposa la substance de ce qu'il avait appris de Garanja, mais le Touffu n'approuva pas.

— La chanson est bonne, mais la voix est enrouée, dit-il avec un sourire ironique, en se donnant des tapes sur sa calvitie bleuâtre. Michka Kochévoï claironne aussi ces histoires-là, comme un coq sur une haie. Ces révolutions, ça n'a pas de sens ; des enfantillages, c'est tout. Tu comprends bien que nous autres Cosaques, nous avons besoin d'un gouvernement à nous, pas d'un autre. Il nous faut un tsar dur, dans le genre de Mikolaï Mikolaïtch[{51}], nous ne pouvons pas suivre le même chemin que les paysans : l'oie n'est pas l'amie du cochon. Les paysans veulent arriver à se faire donner des terres, les ouvriers veulent qu'on leur augmente leurs salaires, et nous, qu'est-ce qu'on nous donnera ? Des terres, on en a… comme ça ! Avons-nous besoin d'autre chose ? Va, c'est de la blague. Notre Tsar, c'est une mazette, autant le dire. Le Tsar son père était plus ferme, mais celui-ci fait tant et si bien qu'il y aura la révolution, comme en cinq, et alors là, c'est le monde à l'envers. Ce n'est pas bon pour nous, ça. Si, par malheur, le Tsar est renversé on viendra nous faire des histoires, on rappellera les vieilles haines et on distribuera nos terres aux paysans. Il faut faire bien attention…

— Tu vois toujours les choses du même côté, dit Grigori en fronçant les sourcils.

— Tu ne sais pas ce que tu dis. Tu es encore jeune, sans expérience. Attends un peu, quand tu auras été secoué un peu plus fort, tu verras de quel côté est la vérité.

Leurs conversations se terminaient habituellement là-dessus. Grigori se taisait et le Touffu essayait de parler d'autre chose.

Ce jour-là, le hasard entraîna Grigori dans une affaire désagréable. A midi, comme toujours, la roulante avait passé et s'était arrêtée de l'autre côté de la colline. Les Cosaques y avaient couru, par les boyaux d'accès, chacun cherchant à dépasser les autres. C'est Michka Kochévoï qui était allé chercher la soupe du troisième peloton. Il rapporta les gamelles fumantes enfilées sur un long bâton, et cria, à peine entré dans l'abri :

— C'est pas possible, les gars. Alors quoi ? On est des chiens ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda le Touffu.

— On nous fait manger de la charogne ! cria Kochévoï indigné.

Il rejeta en arrière d'un mouvement de tête son toupet doré, semblable à une grappe de houblon sauvage, posa les gamelles sur les lits de camp et proposa au Touffu, avec un coup d'œil en biais :

— Sens un peu la soupe.

Le Touffu se pencha sur sa gamelle, gonfla les narines, fit une grimace, Kochévoï, l'imitant involontairement, remuait aussi les narines, plissait son visage maussade.

— Ça sent la viande pourrie, déclara le Touffu.

Il repoussa la gamelle avec dégoût, regarda Grigori.

Celui-ci se leva de son lit d'un bond, pencha son nez – déjà assez tombant comme cela – sur la soupe, recula et d'un coup de pied paresseux fit tomber la dernière gamelle par terre.

— Pourquoi fais-tu ça ? dit le Touffu indécis.

— Tu ne vois pas ? Regarde. Tu es aveugle ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

Grigori montrait le liquide trouble qui s'étalait à ses pieds.

— O… o… o… oh !… Des vers !… Maman !… Je n'avais pas vu !… Ça, ça fait un repas. C'est pas de la soupe, c'est des nouilles… Au lieu d'abattis, on a des vers.

Par terre, près d'un morceau de viande d'un rouge sanieux, des vers cuits, blanchâtres, gonflés, recourbés, gisaient au milieu des yeux de graisse.

— Un, deux, trois, quatre… compta Kochévoï à mi-voix, sans savoir pourquoi.

Il y eut un moment de silence. Grigori crachait entre ses dents. Kochévoï tira son sabre :

— Il faut mettre cette soupe en état d'arrestation et la conduire au chef d'escadron.

— D'accord ! Très juste ! approuva le Touffu.

Il se mit à dévisser sa baïonnette et dit :

— On va escorter la soupe, et toi, Grichka, tu nous suivras. Tu feras le rapport au chef d'escadron.

Le Touffu et Michka Kochévoï partirent, sabre au clair, avec une pleine gamelle de soupe enfilée à la baïonnette. Grigori les suivait, les Cosaques sortaient de leurs abris et avançaient derrière lui, dans les zigzags des tranchées, comme une grosse vague gris vert.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Une alerte ?

— Peut-être la paix ?

— Tu me fais rire… la paix ! et un biscuit sec aussi, non ?

— Ils ont arrêté la soupe aux asticots !

Le Touffu et Kochévoï s'arrêtèrent devant l'abri des officiers. Grigori, tenant sa casquette dans sa main gauche, entra en se baissant dans le « terrier aux renards ».

— Ne poussez pas ! dit le Touffu en montrant les dents méchamment à un Cosaque qui l'avait bousculé.

Le chef d'escadron sortit en boutonnant sa capote, jetant des regards perplexes et un peu inquiets sur Grigori qui était passé derrière lui.

— Qu'est-ce qu'il y a, les gars ? dit-il, et son regard glissa sur les têtes des Cosaques.

Grigori s'avança vers lui et répondit dans le silence général :

— On amène un prisonnier.

— Comment, un prisonnier ?

— Voilà… – Grigori montra la gamelle de soupe aux pieds du Touffu. – Voilà le prisonnier… Sentez un peu ce qu'on donne à manger à vos Cosaques.

Un de ses sourcils se cassa en triangle inégal, trembla légèrement, puis se

redressa. Le chef d'escadron observait avec attention l'expression du visage de Grigori ; d'un air sombre il porta son regard sur la gamelle.

— Maintenant on nous donne de la charogne ! s'écria Michka Kochévoï avec emportement.

— Il faut changer le fourrier !

— L'ordure !…

— Il s'en met plein la lampe, le salaud.

— Il bouffe de la soupe aux rognons de bœuf, lui…

— Et nous aux asticots !… enchérirent les plus proches.

Le chef d'escadron attendit que le bourdonnement des voix fût apaisé et dit d'un ton tranchant :

— Si-len-ce ! Taisez-vous, maintenant ! Ça suffit. Je remplace le fourrier aujourd'hui même. Je vais désigner une commission pour enquêter sur son activité. Si la viande de mauvaise qualité…

— Il faut l'envoyer en conseil de guerre ! grondèrent des voix par-derrière.

Une nouvelle vague de cris couvrit la voix du chef d'escadron.

Le remplacement du fourrier eut lieu sur les chemins. Quelques heures après que les Cosaques révoltés eurent « arrêté » et conduit la soupe au chef d'escadron, l'état-major du 12e Régiment reçut l'ordre de quitter ses positions et de faire mouvement vers la Roumanie en formation de marche, selon un itinéraire joint aux instructions qui lui étaient adressées. Les Cosaques furent relevés dans la nuit par des tirailleurs sibériens, ils reprirent leurs chevaux au village de Rynvitchi et partirent à l'aube, en marche forcée, pour la Roumanie. Les Roumains, qui avaient subi défaite sur défaite, avaient reçu d'importants renforts de troupe. On en eut la preuve dès le premier jour : les fourriers, envoyés avant le soir au village où l'itinéraire indiquait que l'on devait passer la nuit, revinrent bredouilles ; le village était bondé de fantassins et d'artilleurs qui se rendaient, eux aussi, à la frontière roumaine. Le Régiment fut obligé de faire un détour de huit verstes pour prendre quartier.

Le mouvement dura dix-sept jours. Les chevaux, mal nourris, maigrissaient. La zone du front, dévastée par la guerre, était vide de fourrage ; les habitants s'étaient enfuis vers l'intérieur de la Russie, ou bien se cachaient dans les forêts ; les maisons montraient tristement leurs murs nus par le trou noir de leurs portes béantes, les rares habitants, sombres et apeurés, que les Cosaques rencontraient

dans les rues désertes, se hâtaient d'aller se cacher dès qu'ils apercevaient des militaires. Épuisés par cette route interminable, gelés, furieux pour eux-mêmes, pour leurs chevaux, de tout ce qu'ils étaient contraints d'endurer, les Cosaques arrachaient les toits de paille des maisons ; dans les villages qui avaient échappé à la destruction, ils ne se gênaient pas pour voler la pauvre nourriture qu'ils trouvaient et aucune menace des chefs ne pouvait les retenir de piller et de faire à leur guise.

Peu avant la frontière roumaine, dans un petit village cossu, le Touffu réussit à voler une mesure d'orge dans une grange. Le propriétaire, un vieux Bessarabien paisible, le prit en flagrant délit, mais le Touffu le roua de coups et porta l'orge à son cheval. L'officier de peloton le surprit au piquet. Le Touffu avait mis la musette à son cheval, il marchait de long en large, caressait de ses mains tremblantes les flancs creusés, osseux du cheval, et le regardait dans les yeux comme un homme.

— Ourioupine ! Tu vas rendre cette orge, fils de chienne ! Tu seras fusillé pour ça, salaud !…

Le Touffu lança sur l'officier un regard noir oblique, jeta sa casquette à terre et, pour la première fois depuis qu'il était militaire, se mit à crier d'une voix glapissante :

— Jugez-moi ! Fusillez-moi ! Vous pouvez me tuer sur place, je ne rendrai pas l'orge… Quoi, vous voulez que mon cheval meure de faim ? Hein ? Je ne rendrai pas l'orge. Pas un grain.

Il agrippait tantôt la tête, tantôt la crinière du cheval, qui mastiquait avidement, tantôt son sabre…

L'officier resta un moment sans rien dire, regarda les jarrets décharnés du cheval et dit, hochant la tête :

— Alors, tu donnes de l'orge à un cheval échauffé ?

Sa voix trahissait une gêne.

— Non, il est déjà plus frais, répondit le Touffu, chuchotant presque, et il ramassait dans sa paume les grains tombés pour les remettre dans la musette.

Le Régiment fut sur ses positions dans les premiers jours de novembre. Les vents tourbillonnaient au-dessus des montagnes de Transylvanie, un brouillard de glace s'était amoncelé dans les gorges, les forêts de pins brûlées par les gelées répandaient une odeur forte, et sur la première neige bien propre les yeux des

hommes découvraient de plus en plus souvent des traces de bêtes – loups, élans, chamois – apeurées par la guerre, qui avaient abandonné leurs refuges solitaires et s'étaient enfoncées dans l'intérieur du pays.

Le 7 novembre, le 12e Régiment partit à l'assaut de la cote 320. Les tranchées étaient occupées, la veille, par des Autrichiens, qui avaient été remplacés, le matin de l'attaque, par des Saxons tout juste transférés du front français. Les Cosaques gravissaient en fantassins les pentes pierreuses, légèrement saupoudrées de neige, faisant s'ébouler sous leurs pieds des miettes de terre gelée et fumer la fine poussière de neige. Grigori marchait à côté du Touffu et lui disait avec un sourire coupable, inhabituellement timide :

— Je ne sais pas ce que j'ai, je suis inquiet, aujourd'hui… Comme si j'allais à l'attaque pour la première fois.

— Non ?… s'étonnait le Touffu.

Il tenait son vieux fusil à la bretelle, suçait les glaçons qui pendaient de ses moustaches.

Les Cosaques progressaient sur la colline en lignes inégales, sans tirer. La crête des tranchées ennemies gardait un silence menaçant. Là-haut, derrière les parapets, un lieutenant saxon au visage rougi par le vent, au nez pelé, le torse fortement rejeté en arrière, souriant, criait avec entrain à ses soldats :

— *Kameraden ! Wir haben die Blaumäntel oft genug gedroschen ! Da wollen wir's auch diesen einpfeffern, was es heisst mit uns'n Huhnchen zu rupfen ! Ausharren ! Schiesst noch nicht !* {52}

Les Cosaques avançaient. La roche friable s'émiettait sous leurs pas. Grigori souriait nerveusement, tout en relevant les bouts de son capuchon roussi d'usure. Ses joues creusées, couvertes du chaume noir de sa barbe, qu'il n'avait pas rasée depuis longtemps, et son nez busqué avaient des reflets bleu jaunâtre, ses yeux brillaient mat comme des éclats d'anthracite, sous ses sourcils givrés. Son calme habituel l'avait abandonné. Pour briser en lui ce maudit sentiment de crainte soudain retrouvé, il parlait au Touffu, en clignant ses yeux avec inquiétude vers la crête chenue des tranchées couvertes de neige fine :

— Ils ne disent rien. Ils nous laissent approcher. Moi, j'ai peur, et je n'en ai pas honte… Qu'est-ce qui se passerait si on s'en retournait ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'inquiéta le Touffu irrité. Ici, mon petit gars, c'est comme aux cartes : si tu n'as pas confiance en toi, tu es perdu. Tu as la figure toute jaune, Grichka… Ou bien tu es malade, ou bien… tu te fais

descendre aujourd’hui. Regarde donc ! Tu as vu ?

Une seconde, un soldat allemand en capote courte et casque à pointe s’était dressé de toute sa taille au-dessus des tranchées pour disparaître aussitôt.

A gauche de Grigori, un beau Cosaque au poil châtain clair, de la stanitsa Elanskaïa, ôtait et remettait sans cesse le gant de sa main droite, il marchait d’un pas pressé, pliant les genoux avec difficulté, et il toussait trop fort. « Comme quelqu’un qui marche la nuit… et se force à tousser pour se donner du cœur », pensa Grigori. Derrière lui, il apercevait la joue couverte de taches de rousseur du maréchal des logis Maksaïev, puis Emélian Grochov, tenant fermement son fusil, dont la baïonnette était tordue. Grigori se rappela qu’Emélian avait volé un sac de maïs chez un Roumain, quelques jours auparavant pendant le mouvement, en prenant sa baïonnette pour forcer la serrure du grenier. Michka Kochévoï marchait presque à côté de Maksaïev. Il fumait avidement, se mouchait souvent et essuyait ses doigts au pan gauche de sa capote.

— Je voudrais boire, dit Maksaïev.

— Moi, mes bottes me font mal, Emélian, je ne peux pas marcher, se plaignait Michka Kochévoï.

Grochov l’interrompit, exaspéré :

— Il s’agit bien de bottes ! Attends ! tu vas voir comme les Allemands vont nous arroser, tout à l’heure, avec leurs mitrailleuses.

Dès la première salve, touché par une balle, Grigori tomba en hurlant. Il aurait voulu bander son bras blessé, il tendit la main vers sa giberne, qui contenait son pansement, mais la sensation du sang chaud jaillissant vivement de son coude à l’intérieur de sa manche l’affaiblit. Il se coucha à plat et, cachant derrière une pierre sa tête alourdie, lécha de sa langue soudain desséchée les volutes duveteuses de la neige. Les lèvres tremblantes, il aspirait avidement la poussière de neige épandue, écoutant avec une terreur, un tremblement intérieur qu’il ne connaissait pas, le crépitement sec et brutal des balles, le fracas envahissant des salves. Levant la tête, il vit les hommes de son escadron qui descendaient la côte en courant, glissant, tombant, tirant sans but vers la hauteur et derrière eux. Une peur inexplicable, injustifiable, le remit sur pied et le fit courir, lui aussi, au bas de la colline, vers la lisière dentelée de la forêt de pins, d’où l’attaque était partie. Il dépassa Emélian Grochov, qui entraînait avec lui le chef de peloton blessé. Grochov aidait le lieutenant à descendre la pente raide ; celui-ci s’emmêlait les pieds comme un homme ivre et laissait tomber de temps en temps sa tête sur l’épaule de Grochov pour vomir des caillots de sang noir.

Les escadrons roulaient en avalanche vers la forêt. Les tués faisaient des petits tas gris sur les pentes grises ; les blessés qu'on n'avait pas eu le temps d'emmener descendaient en rampant. Les mitrailleuses les taillaient en pièces.

Ou-ou-ou-ka-ka-ka !… Le jet compact des coups de feu éclatait en pluie.

Appuyé au bras de Michka Kochévoï, Grigori entra sous le couvert. Les balles ricochaient sur une pelouse en pente douce, devant la forêt. On entendait une mitrailleuse crépiter au flanc gauche des Allemands. Comme lorsqu'on lance une pierre et qu'elle rebondit en faisant sonner la jeune glace fragile.

Ou-ou-ou-ou-ka-ka-ka-ka-ka !…

— Ils nous ont eus ! s'écria le Touffu, comme s'il en était fier.

Adossé au tronc roux d'un pin, il tiraillait paresseusement sur les Allemands qui couraient au-dessus des tranchées.

— Ça leur apprendra, les imbéciles ! Ça leur apprendra ! cria Kochévoï à bout de souffle, en retirant à Grigori l'appui de son bras. Le peuple est une chienne. Pire ! Il perdra tout son sang avant de comprendre pourquoi il se fait casser la gueule.

Le Touffu cligna les yeux.

— De quoi parles-tu ?

— Les gens intelligents comprendront tout seuls, mais les imbéciles… les imbéciles ? Il n'y a rien à faire avec eux.

— Tu te rappelles ton serment ? Tu as prêté serment, ou non ? insistait le Touffu.

Kochévoï tomba à genoux sans répondre, il fit un petit tas de neige, les mains tremblantes, et l'avala avidement, en frissonnant, en toussant.

5

Dans un ciel ridé de nuages blancs, le soleil automnal contournait Tatarski. Là-haut, un petit vent tranquille poussant légèrement les nuages les faisait glisser vers l'ouest, mais de violentes bourrasques soufflaient sur le village, sur la plaine vert sombre du Don, les forêts nues, courbant les sommets des saules et des peupliers, hersant l'eau du fleuve et chassant des troupeaux de feuilles rousses par les rues. Une meule de paille mal ficelée s'ébouriffait sur l'aire de Khristonia ; le vent la rongea, creusa son faîte par en dessous, fit tomber la mince perche qui la maintenait, puis, soudain saisissant comme du bout d'une fourche ce fardeau doré, le souleva au-dessus de la cour, le fit tourbillonner par-dessus la rue et, jonchant généreusement le chemin vide, jeta un tas de paille hérissé sur le toit de Stépane Astakhov. La femme de Khristonia, en cheveux, se précipita dans la cour, serrant sa jupe entre ses genoux, regarda le travail du vent sur l'aire et rentra dans sa maison.

Le village accusait bien ses deux années de guerre. Les fermes restées sans hommes montraient des hangars grands ouverts, des enclos délabrés ; la ruine progressive laissait sur elles ses traces misérables. La femme de Khristonia faisait valoir seule son bien, avec son petit garçon de neuf ans ; celle d'Anikouchka ne travaillait pas du tout, elle profitait de l'absence de son mari pour s'occuper assidûment d'elle-même : elle se fardait, se faisait belle et, faute d'hommes faits, s'offrait des gamins de quatorze ans et moins, ce dont témoignait éloquemment son portail, qui avait été copieusement barbouillé de goudron et en gardait de brunes traces accusatrices{53}. La maison de Stépane Astakhov était vide, son propriétaire en avait condamné les fenêtres avec des planches avant de partir, le toit, couvert de bardanes, s'effondrait par endroits, la serrure de la porte avait rouillé et le portail grand ouvert de la cour, envahi par la mauvaise herbe et l'arroche, laissait entrer n'importe quand les bêtes errantes en quête d'un abri contre la chaleur ou le mauvais temps. Le mur de la maison d'Ivan Tomiline tombait presque dans la rue (un étai en forme de corne, planté en terre, le soutenait) : vengeance du destin, sans doute, pour toutes les maisons allemandes et russes que le brave pointeur avait détruites.

Ainsi dans toutes les rues, dans toutes les ruelles. Sauf dans le bout du village, en bas, chez Pantéléï Prokofiévitch : là, la ferme avait gardé son aspect habituel,

tout était en ordre, intact. Non, pas tout. Les coqs en fer blanc étaient tombés de vieillesse du toit de la grange et la grange penchait, un certain manque de soins n'aurait pas échappé à un œil exercé. Les mains du vieux ne pouvaient pas tout faire, on avait réduit les emblavements, et mieux vaut ne pas parler du reste ; seule la famille ne diminuait pas : pour remplacer Pétro et Grigori, tandis qu'ils étaient ballottés d'un front à l'autre, au début de l'automne précédent Natalia avait mis au monde des jumeaux, un garçon et une fille, ce qui était bien fait pour plaire à ses beaux-parents. Sa grossesse avait été pénible ; parfois, elle ne pouvait marcher pendant des jours entiers tant elle avait mal aux jambes, elle traînait les pieds en grimaçant, mais elle supportait fermement sa douleur, et son visage hâlé, amaigri, heureux, n'en laissait jamais rien paraître. Quand les crampes étaient particulièrement fortes, la sueur perlait à ses tempes ; Ilinitchna devinait alors qu'elle souffrait, elle hochait la tête et grondait :

— Couche-toi, maudite femme ! Tu veux donc t'éreinter ?

Par une claire journée de septembre, Natalia, sentant l'approche des douleurs, sortit dans la rue.

— Où vas-tu comme ça ? demanda la vieille.

— Aux bas prés, je vais voir les vaches.

Elle sortit rapidement du village en regardant derrière elle, elle gémissait et se tenait le bas-ventre, elle entra dans un massif épais de prunelliers sauvages et se coucha. Quand elle rentra à la maison, par les arrière-cours, la nuit tombait. Elle portait ses jumeaux dans son tablier de toile.

— Ma chérie ! Maudite femme ! Qu'est-ce que tu as fait ?… Où as-tu été ? gémit Ilinitchna.

— J'avais honte… A cause du père… Je suis propre, maman, et je les ai baignés… Prenez-les… s'excusait Natalia pâlissant.

Douniachka se précipita à la recherche de la sage-femme. Daria s'affairait à étendre un tamis. Ilinitchna, riant et pleurant à la fois, lui cria :

— Dachka ! Laisse donc ce tamis ! C'est donc des petits chats, que tu veux les mettre dans un tamis ?… Seigneur, des jumeaux ! Oh ! Seigneur ! Et un garçon sur les deux !… Nataliouchka !… Mais faites-la coucher !…

Pantéléï Prokofiévitch était dans l'enclos au bétail quand il apprit que sa bru avait accouché de jumeaux, il en laissa d'abord tomber les bras d'étonnement, puis pleura joyeusement, tiraillant sa barbe, et invectiva sans rime ni raison la sage-femme, qui arrivait en courant.

— Tu te trompes, vieille galette ! – Il agitait un doigt crochu sous le nez de la vieille. – Tu te trompes ! Ce n’est pas encore maintenant que la race des Mélékhov va passer. Ma bru nous donne un Cosaque et une fille. Pour une bru, ça, c’est une bru ! Seigneur mon Dieu ! Comment je lui revaudrai une grâce pareille, à ce petit ange-là ?

L’année était féconde : la vache eut deux veaux, les brebis eurent chacune deux agneaux à la Saint-Michel, les chèvres… Pantéléï Prokofiévitch, émerveillé par ces coïncidences, se disait à lui-même :

« Bonne année, fructueuse ! Tout vient par deux. Tout profite en ce moment chez nous… hou la la ! »

Natalia nourrit ses enfants au sein jusqu’à l’âge d’un an. En septembre, elle les sevra, mais elle ne se rétablit que très tard dans l’automne ; ses dents brillaient d’un éclat laiteux dans son visage émacié et ses yeux, rendus immenses par sa maigreur, luisaient d’une lumière chaude et moite. Elle consacrait toute son existence à ses enfants, elle se négligeait et passait à s’occuper d’eux tout le temps que lui laissaient les travaux ménagers : elle les lavait, faisait la lessive, tricotait, reprisait et, plusieurs fois par jour, s’installait en biais au bord de son lit, une jambe pendante, prenait les jumeaux dans leur berceau, libérait de sa vaste chemise par un mouvement des épaules ses gros seins gonflés, blanc jaunâtre comme des melons, et les allaitait ensemble.

— Ils t’ont déjà vidée tout à fait. Tu leur donnes trop souvent, disait Ilinitchna, et elle tapotait les gambettes potelées et pleines de fossettes de ses petits-enfants.

— Nourris-les. Ne ménage pas ton lait. Tu ne le garderas pas pour en faire de la crème, intervenait Pantéléï Prokofiévitch avec une rudesse jalouse.

La vie coulait basse ces années-là, comme l’eau du Don après les grandes crues. Les journées languissaient, ennuyeuses, et s’écoulaient insensiblement en va-et-vient incessants, en travaux, en petites obligations, en petites joies et en grande angoisse vigilante pour ceux qui étaient à la guerre. De Pétro et de Grigori de rares lettres arrivaient du front dans des enveloppes salies et tachées par les cachets de la poste. La dernière lettre de Grigori avait passé par des mains étrangères : la moitié du texte avait été soigneusement biffée à l’encre violette et le papier gris des marges portait un signe incompréhensible. Pétro écrivait plus souvent que Grigori et, dans ses lettres, il menaçait Daria, lui demandait de renoncer à sa vie dissolue – sans doute des bruits sur la conduite légère de sa femme étaient-ils parvenus jusqu’à lui. Avec ses lettres, Grigori envoyait de

l’argent : sa solde et ses primes de chevalier de Saint-Georges ; il promettait toujours de venir en permission, mais ne venait pas. Les chemins des deux frères s’écartaient : la guerre voûtait Grigori, lui tirait le sang du visage, lui faisait le teint bilieux, il ne pensait plus qu’il en verrait la fin ; Pétro, lui, montait vite et régulièrement en grade, il avait été nommé adjudant un peu avant l’automne et avait reçu deux croix en s’insinuant dans les bonnes grâces de son chef d’escadron, il racontait qu’il faisait son possible pour être envoyé à l’école d’officiers. Au cours de l’été, il avait fait porter à la maison par Anikouchka venu en permission un casque allemand, une capote et sa photographie. Son visage vieilli avait un air satisfait sur le petit carré de carton gris, sa moustache blonde et frisée se dressait en croc, ses lèvres dures se tordaient sous son nez retroussé dans leur sourire familier. C’est que la vie souriait à Pétro et la guerre lui plaisait, car elle lui ouvrait des perspectives extraordinaires : simple Cosaque pendu depuis son enfance à la queue des bœufs, pouvait-il penser devenir officier et vivre une autre vie ? Et voilà que la guerre s’était allumée et il entrevoyait distinctement à sa lueur un avenir plus libre… D’un seul côté sa vie montrait une faille : de vilains bruits couraient dans le village sur le compte de sa femme. Stépane Astakhov avait été en permission à l’automne et s’était vanté, à son retour, devant tout l’escadron, de s’être fameusement amusé avec la femme de Pétro. Pétro d’abord n’avait pas ajouté foi aux racontars des camarades ; son visage s’assombrissait, mais il souriait et disait :

— Stépane ment. Il se venge de Grichka sur moi.

Mais un jour (était-ce par hasard ? était-ce exprès ?), sortant d’un abri, Stépane laissa tomber un mouchoir brodé ; Pétro marchait derrière lui, il ramassa le mouchoir, qui était de dentelle et artistement brodé, et reconnut l’ouvrage de sa femme. Un nouveau nœud de haine se tressa entre Pétro et Stépane. Pétro n’attendait qu’une occasion, et la mort attendait Stépane : il tomberait sans doute sur les bords de la Dvina occidentale avec la marque du sabre de Pétro dans le crâne. Mais les choses tournèrent autrement : peu de temps après, Stépane se porta volontaire pour un coup de main contre un poste allemand et ne revint pas. D’après les Cosaques qui étaient partis avec lui, le guetteur allemand s’était aperçu qu’ils étaient en train de couper les barbelés et il avait lancé une grenade ; ils avaient réussi à se frayer un passage jusqu’à lui, Stépane l’avait renversé d’un coup de poing, mais le second guetteur avait ouvert le feu et Stépane était tombé. Ils avaient alors égorgé le second guetteur, entraîné avec eux le guetteur assommé par le poing de plomb de Stépane, et ils voulaient soulever Stépane pour l’emmener, mais celui-ci était trop lourd et il avait fallu l’abandonner. Stépane blessé suppliait : « Frères ! Ne me laissez pas mourir ! Frères ! Pourquoi

m’abandonnez-vous ?… » A ce moment, une mitrailleuse avait arrosé le réseau de barbelés, et ils étaient partis en rampant. « Cosaques ! Frères ! » avait crié Stépane, mais, que voulez-vous, charité bien ordonnée commence par soi-même.

Quand il apprit ce qui était arrivé à Stépane, Pétro se sentit soulagé, comme si on lui badigeonnait une écorchure avec de la graisse de marmotte ; il résolut néanmoins : « Je saignerai Daria dès que j’irai en permission. Je ne suis pas Stépane, moi, ça ne se passera pas comme ça… » Il songeait à la tuer, mais il repoussa aussitôt cette pensée. « Si je tue cette saleté-là, je gâche toute ma vie à cause d’elle. Je pourris en prison, tous mes efforts sont fichus, je perds tout… » Il décida simplement de la battre, mais de manière à lui faire perdre pour toujours l’envie de tortiller des fesses. « Je lui arracherai un œil, la vipère, il n’y aura plus que le diable à vouloir d’elle. » Ainsi pensait Pétro dans les tranchées, non loin de la rive de glaise de la Dvina occidentale.

L’automne fripait l’herbe et les feuilles, les gelées blanches les brûlaient, la terre se refroidissait, les nuits devenaient plus longues et plus noires. Dans les tranchées, les Cosaques faisaient leurs corvées, tiraient sur l’ennemi, échangeaient des gros mots avec leurs adjudants pour avoir des équipements chauds, mangeaient mal, mais pas un n’oubliait le pays du Don, là-bas, loin de la terre inhospitalière de Pologne.

Cependant, cet automne-là, Daria Mélékhov rattrapait tout le temps qu’elle avait passé sans homme. Le jour de la fête de l’Intercession, Pantéléï Prokofiévitch s’éveilla le premier, comme toujours, et sortit dans la cour ; il prit sa tête dans ses mains : le portail, arraché de ses gonds par des mains insolentes, avait été traîné au travers de la rue. C’était l’infamie. Le vieux remit aussitôt le portail en place et, après le déjeuner, appela Daria dans la cuisine d’été. De quoi ils parlèrent, on n’en sait rien, mais Douniachka vit Daria sortir de la cuisine au bout de quelques minutes, son fichu sur les épaules, échevelée et en larmes. Elle rentrait les épaules, les arcs noirs et aigus de ses sourcils tremblaient dans son visage éploré et mauvais.

— Attends un peu, misérable !… Tu t’en souviendras ! murmurait-elle entre ses lèvres gonflées.

Sa blouse était déchirée dans le dos et laissait voir sur son corps blanc une ecchymose fraîche, bleue et pourpre. Elle monta en courant sur le perron – le bas de sa jupe flottait – et disparut dans le vestibule ; cependant Pantéléï Prokofiévitch sortait en boitant de la cuisine, furieux comme un diable. Il pliait en quatre ses rênes de cuir neuves.

Douniachka entendit son père qui disait d'une voix éraillée :

— … Chienne, c'est pas encore comme ça qu'il faudrait te rosser, roulure !…

L'ordre était rétabli à la ferme. Pendant quelques jours, Daria fila plus doux que l'eau, plus bas que l'herbe, elle allait se coucher le soir la première, répondait aux regards compatissants de Natalia par un sourire froid, haussant les épaules et les sourcils (« ça ne fait rien, nous verrons »), mais le quatrième jour il se produisit un incident qui resta entre elle et Pantéléï Prokofiévitch. A la suite de cet incident, elle montra un sourire triomphant et le vieux demeura toute une semaine troublé, confus, comme un chat qui a fait une bêtise ; il ne dit rien à la vieille ; même, il cacha l'événement au père Vissarion, à confesse, et les pensées coupables qu'il avait éveillées en lui.

Que s'était-il passé ?

Aussitôt après l'Intercession, Pantéléï Prokofiévitch, convaincu du redressement définitif de Daria, avait dit à Ilinitchna :

— Ne ménage pas Dachka. Mieux vaut qu'elle ait plus d'ouvrage. Quand elle travaille, elle n'a pas le temps de courir. Tu vois bien qu'elle a de la force. Elle ne pense qu'à sortir et s'amuser.

Dans ce dessein, il avait forcé Daria à nettoyer l'aire, à empiler le vieux bois de chauffage dans l'arrière-cour, à nettoyer avec lui la grange à baie. Vers le soir du quatrième jour, il eut l'idée de transporter le tarare du hangar dans la grange et il appela sa bru :

— Daria !

— Qu'est-ce qu'il y a, père ? répondit-elle de la grange.

— Viens, on va déplacer le tarare.

Elle ajusta son fichu, secoua la poussière de baie qui avait pénétré dans le col de sa blouse, sortit de la grange, passa la barrière de l'aire et se dirigea vers le hangar. Pantéléï Prokofiévitch, qui portait une veste noire doublée d'ouate et un pantalon déchiré, clopinait devant elle. La cour était déserte. Douniachka et la mère filaient la laine du cardage d'automne, Natalia pétrissait de la pâte. Le crépuscule s'éteignait rouge derrière le village, les cloches sonnaient l'office du soir. Au zénith, dans le ciel transparent, il y avait un petit nuage immobile cramoisi ; de l'autre côté du Don, sur les branches nues des peupliers grisonnants, les freux semblaient des chiffons noirs brûlés. Dans le silence pur et cassant du soir, chaque son était net, défini et rigoureux. De l'étable suintait l'odeur pénétrante du fumier humide et du foin. Pantéléï Prokofiévitch, aidé de

Daria, porta dans la grange en gémissant le tarare rouge déteint, l'installa dans un coin, râtela les vannures qui avaient roulé du tas, et il se disposait à partir quand Daria l'appela d'une voix basse, chuchotante :

— Père !

Il alla derrière le tarare et demanda sans rien soupçonner :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Daria était devant lui, sa blouse grande ouverte, les mains derrière la tête, arrangeant ses cheveux. D'une fente dans le mur de la grange tombait sur elle un rayon sanglant du couchant.

— Tiens, père, il y a quelque chose ici… Viens donc, regarde… dit-elle en se penchant de côté, avec un regard de voleuse par-dessus l'épaule de son beau-père vers la porte grande ouverte.

Le vieux vint tout près d'elle. Soudain elle lui lança ses bras autour du cou, croisant les doigts, et recula en l'entraînant avec elle, chuchotant :

— Tiens, là, père… là… c'est moelleux…

— Qu'est-ce qui te prend ? disait Pantéléï Prokofiévitch effrayé.

Il agitait sa tête pour essayer de libérer son cou des bras de Daria, mais elle la lui attirait de plus en plus fort contre son visage et lui chuchotait quelque chose dans sa barbe en riant, d'une bouche brûlante.

— Laisse-moi, charogne !

En se cabrant, le vieux sentit contre lui le ventre ferme de sa bru.

Elle se renversa sur le dos, collée à lui, et le fit tomber sur elle.

— Démon ! Tu es folle !… Laisse-moi !

— Tu ne veux pas ? demanda Daria haletante, et, desserrant ses bras, le repoussa d'un coup dans la poitrine. Tu ne veux pas ?… Ou peut-être, tu ne peux pas ?… Alors ce n'est pas à toi de me juger !… C'est comme ça !

Elle se releva d'un bond, arrangea rapidement sa jupe, épousseta les vannures de son dos et cria au visage de Pantéléï Prokofiévitch abasourdi :

— Pourquoi tu m'as battue l'autre jour ? Alors quoi, je suis vieille, moi ? Tu n'étais pas comme ça quand tu étais jeune, toi ? Mon mari, ça fait un an qu'il n'est pas là !… Alors, moi, quoi, il faudrait que je prenne un chien, hein ? Je t'emmerde, boiteux ! Tiens, avale !

Elle fit un geste indécent et, jouant des sourcils, se dirigea vers la porte. Là, elle s’examina attentivement encore une fois, fit tomber la poussière de sa blouse et de son fichu et dit sans regarder son beau-père :

— Je ne peux pas m’en passer… Il me faut un homme, et si tu ne veux pas, je trouverai bien, et toi, tais-toi !

Elle gagna la barrière de l’aire d’une démarche rapide et ondulante et disparut sans se retourner ; Pantéléï Prokofiévitch était toujours à côté du tarare rouge, il mâchait sa barbe et regardait, d’un air perplexe et coupable, la grange et le bout de ses bottes rapiécées. « Est-il possible qu’elle ait raison ? Peut-être j’aurais dû partager le péché avec elle ? » pensait-il en cet instant confusément, ébahi par ce qui s’était passé.

6

Au mois de novembre il se mit à geler à pierre fendre. Une neige précoce tomba. Le Don gela à l'endroit où il fait un coude, en face de la partie haute de Tatarski. De rares piétons passaient de l'autre côté sur la glace bleuâtre et fragile : en aval, il n'y avait qu'une mince couche de glace spongieuse le long des rives, le courant bouillonnait au milieu du fleuve et les vagues vertes se pressaient les unes contre les autres en hochant leurs crêtes grises. Dans le trou en face de la Falaise Noire, dans les branchages engloutis, à onze sagènes de profondeur, les silures avaient depuis longtemps pris leurs quartiers d'hiver, en compagnie des carpes vêtues de glaire ; seul le fretin parcourait encore le fleuve et dans les épis le sandre poursuivait l'ablette. Le sterlet reposait sur le gravier. Les pêcheurs attendaient des gelées plus rudes, plus fortes, pour passer leurs houes sous la première glace et ramasser les belles pièces.

Au mois de novembre, les Mélékhov reçurent une lettre de Grigori. Il écrivait de Kouvinski, en Roumanie, pour dire qu'il avait été blessé lors de son premier combat en territoire roumain (une balle lui avait brisé le bras gauche) et qu'il était envoyé en convalescence dans sa Région Militaire, à la stanitsa Kamenskaïa. Tout de suite après cette lettre, la maison Mélékhov connut un autre malheur : un an et demi auparavant, Pantéléï Prokofiévitch avait eu besoin d'argent et avait emprunté contre nantissement une somme de cent roubles-argent à Serguéï Platonovitch Mokhov. Pendant l'été, Atiopine-« Tsatsa » l'avait fait appeler au magasin et lui avait dit, le nez pincé par son lorgnon d'or, regardant par-dessus ses verres la barbe du vieux :

— Alors, Pantéléï *Prokofiévits,* tu vas payer, ou quoi ?

Pantéléï Prokofiévitch avait considéré les étagères vides et le comptoir luisant d'usure, et répondu, après un moment d'hésitation :

— Attends un peu, Emélian Konstantinovitch, le temps de me retourner et je paie.

Leur conversation s'en était tenue là. Mais le vieux n'était pas parvenu à « se retourner » : la récolte avait été mauvaise et il n'avait pas pu vendre de bêtes. Et voilà qu'un huissier arrivait sans crier gare, qui envoyait chercher le mauvais payeur et lui déclarait tout de go :

— Vous allez verser les cent roubles tout de suite.

Il n’y avait rien à dire, c’était écrit sur un grand papier posé sur la table de la chambre de l’huissier à l’auberge :

EXÉCUTOIRE

Au nom de SA MAJESTÉ IMPÉRIALE, Nous, juge de paix du septième arrondissement de la Région du Don, après examen de l’action civile intentée par le bourgeois Serguéï Mokhov contre le maréchal des logis chef Pantéléïmon Mélékhov pour la somme de cent roubles prêtée contre nantissement, et jugeant par défaut en application des articles 81,100,129,133,145 du Code de procédure civile, arrêtons, en date du 27 octobre 1916, ce qui suit :

Il sera procédé au recouvrement auprès du défendeur, le maréchal des logis chef Pantéléïmon Mélékhov, au profit du demandeur, le bourgeois Serguéï Mokhov, de la somme de cent roubles prêtée contre nantissement à la date du 21 juin 1915 et, en outre, de trois roubles pour frais de justice et de procédure. Le présent arrêt est interlocutoire et sera publié en tant qu’intervenant par défaut.

La présente sentence, conformément au paragraphe 3 de l’article 156 du Code de procédure civile, est déclarée exécutoire par provision nonobstant opposition en appel. Au nom de SA MAJESTÉ IMPÉRIALE, Nous, juge de paix du septième arrondissement de la Région du Don, ordonnons à toutes les personnes et autorités intéressées par la présente sentence, de l’exécuter et de prêter main forte, et aux autorités policières et militaires locales de prêter sans le moindre délai à l’huissier chargé de l’exécution de la présente sentence le concours prévu par la Loi.

Ayant entendu l’huissier, Pantéléï Prokofiévitch demanda la permission de rentrer chez lui et promit de verser la somme le jour même. De l’auberge il se dirigea tout droit vers la maison de son compère Korchounov. Il rencontra sur la place Alexéï Chamil, le manchot.

— Toujours boiteux, Mélékhov ? lui dit Chamil en guise de salut.

— Plus ou moins.

— Tu vas loin comme ça ?

— Chez Korchounov. Pour affaires.

— Oh ! Mais c’est la fête aujourd’hui chez eux. Tu n’es pas au courant ? Le fils de Miron Grigoriévitch, Mitka, est revenu du front. Il est là, à ce qu’on dit.

— C’est vrai ?

— Ça se pourrait bien, dit Chamil avec un tiraillement de l’œil et de la joue ; il prit sa blague à tabac et s’approcha de Pantéléï Prokofiévitch. – On fume une cigarette, grand-père ? Je donne le papier, toi le tabac.

Pantéléï Prokofiévitch commença à fumer, se demandant s’il irait chez Korchounov ou non ; en fin de compte, il décida d’y aller, prit congé du manchot et partit, toujours boitant.

— Mitka est décoré, lui aussi. Il veut rattraper tes fils. A présent, il y a autant de chevaliers de Saint-Georges ici que de moineaux dans les buissons, brailla Chamil derrière lui.

Pantéléï Prokofiévitch gagna sans se presser l’extrémité du village ; arrivé devant la maison Korchounov, il regarda les fenêtres, puis se dirigea vers la barrière. Korchounov lui-même vint à sa rencontre ; son visage était littéralement lavé par la joie et semblait plus propre, moins marqué de taches de son.

— Tu sais ce qui nous arrive ? demanda-t-il à Pantéléï Prokofiévitch en lui serrant la main.

— Je l’ai appris en venant, par Alexéï Chamil. Je viens pour une affaire…

— Attends ! Ne parlons pas d’affaires ! Entre, tu verras notre militaire. J’avoue que nous avons un peu bu pour fêter ça… Ma femme avait mis de côté une bouteille de tord-boyaux pour une grande occasion.

— Tu n’avais pas besoin de me le dire. – Pantéléï Prokofiévitch sourit, les narines de son nez tombant palpitaient. – Je l’avais senti de loin.

Miron Grigoriévitch ouvrit la porte toute grande et fit entrer son compère. Celui-ci passa le seuil et aussitôt son regard tomba sur Mitka assis à table dans le coin d’honneur.

— Le voilà, notre militaire ! s’exclama le grand-père Grichaka en pleurant, et il se serra contre l’épaule de Mitka au moment où celui-ci allait se lever.

— Bienvenue au pays, jeune Cosaque !

Pantéléï Prokofiévitch serra la longue main de Mitka, fit un pas en arrière et l’examina d’un air étonné.

— Qu’est-ce que vous avez à me regarder, compère ? dit Mitka d’une voix

basse et enrouée.

— Je te regarde et je n’en reviens pas : quand nous vous avons conduits à l’armée, Grichka et toi, vous étiez des gamins, et maintenant, dis-moi… tu es un vrai Cosaque, tout juste bon pour la Garde.

Loukinitchna, qui ne quittait pas son fils de ses yeux en pleurs, versa un verre de vodka sans regarder ce qu’elle faisait et la vodka coula par-dessus bord.

— Dis donc, vieille croûte ! Tu laisses perdre une si bonne chose ! cria Miron Grigoriévitch.

— A votre joie à tous ! Et à ton heureux retour, Mitka ! – Pantéléï Prokofiévitch roulait de tous côtés les globes bleutés de ses yeux et sirotait son petit verre ventru sans respirer, les cils tremblants. Il essuya lentement de sa paume ses lèvres et sa moustache, tout en visant le fond du verre, renversa sa tête en arrière et fit tomber dans sa bouche grande ouverte, aux dents noires, une dernière petite goutte orpheline, après quoi seulement il reprit son souffle et croqua un concombre, plissant longuement les yeux d’un air béat. La vieille lui servit un deuxième verre et il fut soudain comiquement ivre. Mitka l’observait en souriant. Ses prunelles de chat tantôt se rétrécissaient jusqu’à n’être plus que des fentes vertes, comme des coupures de feuilles de laiche, tantôt s’élargissaient et se faisaient plus sombres. Il était devenu méconnaissable au cours de ces dernières années. Il ne restait presque plus rien, dans ce grand et vigoureux Cosaque à moustaches noires, du Mitka mince et fluet qu’on avait conduit, trois ans plus tôt, au service militaire. Il s’était beaucoup développé, il était plus large d’épaules, un peu voûté, il avait grossi, il ne pesait certainement pas moins de cinq pouds, sa voix et son visage étaient devenus plus rudes, il paraissait plus vieux que son âge. Ses yeux seuls n’avaient pas changé : toujours inquiets et inquiétants ; la mère se noyait dans ces yeux-là, riant, pleurant, touchant de temps à autre de sa main plissée, flétrie, les cheveux coupés court de son fils et son étroit front blanc.

— Tu es décoré ? lui demanda Pantéléï Prokofiévitch avec un sourire d’ivrogne.

— Quel est le Cosaque qui n’a pas sa croix ? dit Mitka, fronçant les sourcils. Krioutchkov en a décroché trois à force de faire des courbettes à l’État-Major.

— Il est fier comme nous tous, se hâta de dire le grand-père Grichaka. Le bandit ! C’est moi, c’est son grand-père tout craché. Il ne sait pas plier l’échine.

— Il me semble qu’on donne aussi des croix pour autre chose, dit Pantéléï Prokofiévitch. – Il se rembrunissait déjà, mais Miron Grigoriévitch l’entraîna

dans sa chambre, le fit asseoir sur le coffre et lui demanda :

— Natalia, comment va-t-elle, et les petits ? Tout le monde va bien ? Allons, Dieu soit loué ! Est-ce que tu ne me disais pas que tu venais pour affaires ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Dis-le-moi maintenant, sans ça on continuera à boire et on sera saouls.

— Donne-moi de l'argent. Pour l'amour de Dieu ! Aide-moi, sans ça je suis dans la misère.

Pantéléï Prokofiévitch parlait avec l'humilité excessive des ivrognes. Korchounov l'interrompit :

— Combien ?

— Cent billets.

— Quels billets ? Des billets, il y en a de toutes sortes.

— Cent roubles.

— Tu n'avais qu'à le dire.

Miron Grigoriévitch fouilla dans le coffre, en tira un mouchoir graisseux, le dénoua et compta dix billets rouges, en faisant bruire le papier sec.

— Merci, compère… tu m'as sauvé du malheur.

— Allons, n'en parlons pas. Entre soi on s'arrange toujours.

Mitka resta cinq jours à la maison ; il passait ses nuits chez la femme d'Anikouchka, plein de pitié pour l'amer destin des femmes et pour elle, qui était simplette et sans péché. Le jour, il rendait visite aux parents et aux amis. Grand, vêtu seulement d'une légère vareuse de combat, il arpentait les rues du village en roulant les épaules, la casquette sur l'oreille, glorieux de sa résistance au froid. Un soir, il entra chez les Mélékhov. Il apportait avec lui dans la cuisine bien chauffée l'haleine du froid et cette odeur inoubliable et pénétrante qui est celle des soldats. Il resta un moment là et parla de la guerre et des nouvelles du village ; avant de se lever pour partir, il fit un clin d'œil à Daria de ses yeux verts couleur de roseau. Daria, qui n'avait pas cessé de le regarder, chancela comme la flamme d'une bougie quand il fit claquer la porte en sortant ; elle serra les lèvres et jeta un fichu sur ses épaules, mais Ilinitchna lui demanda :

— Où vas-tu, Dachka ?

— Je vais… faire mes besoins.

— Je sors avec toi.

Pantéléï Prokofiévitch était resté assis sans lever la tête, comme s'il n'avait pas entendu la conversation. Daria passa devant lui, cachant sous ses paupières baissées un regard de renard ; sa belle-mère la suivait lourdement, en geignant. Mitka était à la barrière, toussotant, faisant craquer ses bottes, il fumait une cigarette dans le creux de sa main. Au bruit de la clenche, il fit un pas vers le perron.

— C'est toi, Mitri ? Tu es perdu dans notre cour ? lui lança perfidement Ilinitchna. Tire donc le verrou derrière toi en fermant la barrière, sinon le vent la fera battre cette nuit… Il y a tellement de vent…

— Non, je ne suis pas perdu… Je vais fermer… dit Mitka dépité, après un moment de silence.

Il toussa et traversa la rue tout droit vers la maison d'Anikouchka.

Mitka vivait comme un oiseau, d'une vie insouciante (aujourd'hui la vie est belle, demain on verra bien), il servait sans entrain et, bien que son cœur fût sans peur, il ne cherchait pas particulièrement l'avancement ; ses états de service n'étaient pas très satisfaisants : il avait passé deux fois en conseil de guerre sous l'inculpation de viol d'une Polonaise, sujette russe, puis de brigandage, et s'était attiré, en trois ans, d'innombrables punitions et sanctions ; une fois, il s'en était fallu de peu que la cour martiale ne l'envoyât devant le peloton d'exécution ; mais Mitka avait toujours su se tirer des mauvais pas et, bien qu'il fût très mal noté dans son régiment, ses camarades l'aimaient pour son caractère gai et souriant, ses chansons obscènes (c'était un maître dans ce domaine, et pas des moindres), son esprit de camaraderie, sa simplicité, et ses officiers pour sa crânerie au combat. Souriant, Mitka foulait la terre avec des pieds légers comme ceux d'un loup ; il y avait beaucoup en lui de cette nature animale : dans sa démarche lente, pas à pas, dans le regard en dessous de ses prunelles vertes ; même dans sa façon de tourner la tête : il ne pouvait pas tourner son cou, qui avait été contusionné, et pour regarder en arrière il tournait le buste entier. Tout fait de muscles durs sur une large charpente, il était léger et avare de mouvements, et répandait autour de lui une âpre odeur de santé et de force, comme celle de la terre noire soulevée par les socs des charrues. La vie pour Mitka était simple et rectiligne, comme un sillon, et il la suivait, en propriétaire sûr de son droit. Aussi primitivement élémentaires et simples ses pensées : quand on a faim on peut et on doit voler, même ses camarades, et il volait quand il avait faim ; quand on a ses bottes usées, le plus simple est de déchausser un prisonnier allemand ; quand on a commis une faute il faut l'expier, et Mitka expiait ses fautes : il allait en reconnaissance et ramenait des sentinelles

allemandes à moitié étranglées, se portait volontaire pour les entreprises les plus risquées. En 1915, il avait été fait prisonnier, battu et blessé à coups de sabre-baïonnette, mais, la nuit, cassant ses ongles jusqu'à la racine, il avait déchiré le toit de la remise où il était enfermé et s'était évadé en emportant un harnais en souvenir. Pour toutes ces raisons-là, on passait beaucoup de choses à Mitka.

Le sixième jour, Miron Grigoriévitch conduisit son fils à la gare de Millérovo, il l'accompagna jusqu'à son wagon, écouta le bruit du convoi vert qui s'éloignait et resta longtemps à fouiller du manche de son fouet un tas de scories qui s'étaient amassées contre le quai, sans lever ses yeux troublés. Loukinitchna pleurait. Le grand-père Grichaka geignait, se mouchait dans sa main avec un bruit de trompette et s'essuyait à sa tunique graisseuse. Pleurait aussi la femme d'Anikouchka, pensant au grand corps avide de caresses du militaire et souffrant de la chaude-pisse qu'il lui avait laissée.

Le temps tressait les jours comme le vent la crinière des chevaux. Soudain le dégel arriva, avant Noël ; la pluie tomba pendant toute une journée, l'eau ruisselait en torrents de la colline bordant le Don ; l'herbe de l'année écoulée et la mousse qui couvrait les strates de craie faisaient vertes les langues de terre libérées de leur neige ; l'eau écumante se déposait comme du tartre contre les rives et, au milieu du fleuve, la glace gonflait et devenait d'un bleu de cadavre. Une odeur indiciblement douce montait de la terre noire mise à nu. Sur la route des hetmans, l'eau bouillonnait dans les vieilles ornières. De l'autre côté du village, les ravins argileux faisaient béer leurs éboulements frais. Le vent du sud apportait du Tchir les senteurs délétères de l'herbe pourrie et, à midi, des ombres bleues et tendres, comme au printemps, se montraient à l'horizon. Dans le village, des flaques d'eau ridées entouraient les monticules de cendres édifiés près des clôtures. Le sol des aires dégelait près des gerbiers et la suavité doucereuse de la paille en décomposition saisissait les narines des passants. Pendant la journée, le long des corniches des maisons, une eau goudronneuse coulait des toits de chaume couverts de glaçons, les pies jacassaient à fendre l'âme sur les clôtures, et le taureau communal, qui hivernait chez Miron Grigoriévitch, saisi avant l'heure par les tourments du printemps, mugissait, brisait la clôture à coups de cornes, se frottait contre l'araire de chêne vermoulue, secouait son fanon soyeux et piétinait la neige friable et aqueuse de l'enclos.

Le lendemain de Noël, la glace se rompit sur le Don. En craquant et en grinçant, le milieu du fleuve se mit à bouger. Des glaçons s'échouaient sur les rives comme d'énormes poissons endormis. De l'autre côté du Don, les peupliers, talonnés par le vent du sud, s'essoufflaient dans une vacillante course

immobile.

Cela sifflait sourdement : ch-ch-ch-ch-ch-ou-ou-ou-ou-ou-ou-ou…

Mais, un peu avant la nuit, la colline gronda. Sur la place, les corbeaux se mirent à croasser, le cochon de Khristonia passa en courant devant la ferme Mélékhov avec une touffe de foin dans la gueule et Pantéléï Prokofiévitch déclara : « Le printemps est coincé. Demain, ça va pincer. » Pendant la nuit, le vent se mit à l'est, une légère gelée rapiéça d'une mince couche cristalline la glace des mares défaite par le dégel. Le lendemain matin, le vent soufflait de Moscou et le gel frappait dur. L'hiver s'était réinstallé. Seul souvenir du dégel, des blocs de glace flottaient au milieu du Don comme des feuilles blanches et le sommet dénudé de la colline fumait dans le froid.

Peu de temps après Noël, un secrétaire apprit à Pantéléï Prokofiévitch, à l'assemblée de stanitsa, qu'il avait vu Grigori à Kamenskaïa et que celui-ci lui avait demandé d'informer ses parents de son arrivée prochaine.

7

De ses petites mains basanées, couvertes de poils brillants clairsemés, Serguéï Platonovitch Mokhov palpait la vie par tous les bouts. Parfois elle lui souriait, parfois elle lui pesait, comme une pierre au cou d'un noyé. Serguéï Platonovitch avait vu beaucoup de choses dans son existence, franchi toutes sortes de mauvais pas. Une fois, quand il travaillait encore dans le commerce des céréales, il avait acheté du grain à vil prix à des Cosaques et avait dû jeter dans un ravin en dehors du village quatre mille pouds de blé échauffé. Il se rappelait aussi l'année 1905, et que, par une nuit d'automne de cette année-là, on lui avait tiré dessus avec un fusil de chasse. Mokhov s'était enrichi, ruiné, enrichi de nouveau, en fin de compte il avait amassé soixante mille roubles et les avait placés à la *Banque de la Volga et de la Kama,* mais son flair lointain lui disait que le temps des grands ébranlements était proche. Il attendait des jours sombres, et il ne se trompait pas ; en janvier 1917, l'instituteur Balanda, qui se mourait petit à petit de la tuberculose, se lamentait devant lui :

— Dire que la révolution est à notre porte et qu'il faut que je crève ici de la plus bête et de la plus sentimentale des maladies ! C'est vexant, Serguéï Platonovitch !… C'est vexant que je ne puisse pas voir le jour où on liquidera vos capitaux et où on vous chassera de votre nid douillet.

— Pourquoi est-ce vexant ?

— Quoi ? Ce sera si agréable, vous savez, de tout voir s'en aller en poussière.

— Mais non, mon petit ami, tu mourras d'abord, et moi après, disait Serguéï Platonovitch cachant sa haine.

Dès le mois de janvier, les échos des discussions de la capitale sur Raspoutine et la famille impériale avaient circulé dans les villages et les stanitsas et, au début de mars, la nouvelle de la chute du tsarisme tomba sur Serguéï Platonovitch comme un filet sur une outarde. Les Cosaques accueillirent la nouvelle du changement de régime avec réserve et inquiétude contenue. Ce jour-là, les anciens et quelques jeunes se rassemblèrent devant le magasin fermé de Mokhov. L'ataman de village, Kiriouchka Soldatov (successeur de Manytskov, qui avait été tué), un grand Cosaque à moustaches rousses, un peu bigle, était prostré et ne prenait presque aucune part à la conversation animée qui avait

commencé, il promenait son regard louche sur les Cosaques, lançant de temps à autre une exclamation désolée :

— C'est le monde à l'envers !… Eh bien ça alors !… Qu'est-ce qu'on va devenir, maintenant ?…

Voyant, par la fenêtre de sa maison, la foule massée devant le magasin, Serguéï Platonovitch décida d'aller bavarder avec les anciens. Il enfila sa pelisse de raton et sortit sur le perron, s'appuyant sur une canne brune discrètement marquée de ses initiales d'argent. Un brouhaha montait de devant le magasin.

— Alors, Serguéï Platonovitch, toi qui as de l'instruction, raconte-nous ce qui va arriver, à nous qui ne savons rien, dit Matvéï Kachouline avec un sourire timoré qui ramassait obliquement ses rides autour de son nez glacé.

Les anciens répondirent au salut de Serguéï Platonovitch en ôtant respectueusement leurs bonnets, et reculèrent pour lui faire place au milieu d'eux.

— Nous allons vivre sans tsar… dit Serguéï Platonovitch après un moment d'hésitation.

Les vieillards se mirent à parler tous à la fois :

— Comment, sans tsar ?

— Nos pères et nos grands-pères ont vécu sous les tsars et maintenant il n'en faut plus ?

— Une fois la tête coupée, je suis bien sûr que les jambes ne vont pas marcher toutes seules.

— Qu'est-ce que c'est, le gouvernement qui va venir ?

— N'hésite pas, Serguéï Platonovitch ! Dis-nous franchement… De quoi as-tu peur ?

— Peut-être qu'il ne sait pas lui-même, dit Avdéïtch, surnommé « Bobard », en souriant, et son sourire fit plus profondes les fossettes de ses joues roses.

Serguéï Platonovitch regardait fixement ses vieilles bottines de caoutchouc, il dit, crachant douloureusement ses mots :

— La Douma d'État va gouverner. Nous aurons la république.

— Nous voilà dans de beaux draps, bon Dieu !

— Quand nous servions sous feu Alexandre II… commença Avdéïtch, mais le vieux Bogatyriov l'interrompit sévèrement :

— Silence ! Ce n’est pas de ça qu’il s’agit.

— Alors, pour les Cosaques, c’est fini ?

— Chez nous, on fait grève, et pendant ce temps-là les Allemands vont arriver jusqu’à Saint-Pétersbourg.

— Si c’est l’égalité, ça veut dire qu’ils voudront nous mettre au même rang que les paysans…

— Mais alors c’est qu’ils vont toucher à nos terres ?

Serguéï Platonovitch en se forçant à sourire regarda les visages bouleversés des anciens et se sentit devenir sombre et mauvais. Il partagea en deux, d’un geste habituel, sa barbe roussâtre, et dit avec une rage qu’il ne savait pas contre qui diriger :

— Voilà, mes anciens, où ils ont conduit la Russie. Ils vous mettent au rang des paysans, ils vont vous retirer vos privilèges et ils se souviendront des vieilles rancunes. Les temps qui vont venir seront durs… Il s’agit de savoir en quelles mains le pouvoir va tomber, mais ça peut nous mener à la ruine complète.

— Qui vivra verra ! dit Bogatyriov en hochant la tête, et il regarda Serguéï Platonovitch d’un œil incrédule sous les touffes broussailleuses de ses sourcils. Toi, tu vois les choses de ton point de vue, mais nous, ça va peut-être nous rendre la vie plus facile ?…

— Et de quelle façon ça va vous rendre la vie plus facile ? dit Serguéï Platonovitch sarcastique.

— La guerre, le nouveau gouvernement va la finir, peut-être… C’est une chose possible ? Non ?

Serguéï Platonovitch fit un geste de dépit et partit clopinant, d’une démarche vieillie, vers son élégant perron bleu. Il pensait pêle-mêle à son argent, à son moulin, au commerce, qui allait de plus en plus mal, il se rappela qu’Elizavéta était maintenant à Moscou et que Vladimir devait bientôt revenir de Novotcherkassk. Cette inquiétude sourde pour ses enfants ne fit pas cesser l’incohérence de ses pensées. Il arriva ainsi au perron, avec le sentiment que la vie s’était en un jour assombrie et que lui-même avait intérieurement terni sous l’effet de ses pensées douloureuses. Un aigre goût de rouille dans sa bouche lui fit venir un flux de salive. Il se retourna vers les anciens assemblés autour du magasin, cracha à travers la balustrade sculptée du perron et traversa la terrasse vers les chambres, en traînant la jambe. Anna Ivanovna accueillit son mari dans la salle à manger, laissa glisser sur son visage le regard indifférent de ses yeux

sans couleur et dit :

— Tu mangeras quelque chose avant le thé ?

Il refusa avec dégoût :

— Mais non, voyons ! C’est bien le moment de manger !

Il ôta son manteau, il sentait encore ce goût de rouille dans sa bouche et un vide morne dans sa tête.

— Il y a une lettre de Liza.

Anna Ivanovna alla dans la chambre à coucher d’un pas somnolent (elle marchait toujours comme ça, accablée qu’elle était, depuis son mariage, par l’énormité de son train de maison) et en ressortit avec une enveloppe ouverte.

« Une fille futile et probablement sotte », pensa Serguéï Platonovitch pour la première fois, et le parfum qui montait de l’épaisse enveloppe lui faisait froncer le nez. Il parcourut distraitement la lettre, s’arrêta sans savoir pourquoi sur l’expression « état d’âme » et réfléchit longuement, s’efforçant d’en pénétrer le sens incompréhensible. A la fin de sa lettre, Elizavéta demandait qu’on lui envoyât de l’argent. Serguéï Platonovitch lut ces dernières lignes. Sa tête vide lui faisait toujours mal. Il eut envie soudain de pleurer doucement. Sa vie, tout entière dressée devant lui, lui montrait en cette minute le vide de son âme.

« Elle m’est étrangère, pensait-il de sa fille. Et je lui suis étranger. Elle n’éprouve de sentiments filiaux que pour autant qu’elle a besoin d’argent… C’est une mauvaise fille, elle a des amants… Petite, elle était blonde et gentille… Mon Dieu ! Comme tout change !… Jusqu’à ma vieillesse, j’ai toujours été un imbécile, j’ai cru en une vie heureuse pour plus tard, et je me retrouve seul comme une chapelle… Je me suis enrichi malproprement – mais on ne s’enrichit pas proprement –, j’ai été filou, j’ai été avare, et maintenant c’est la révolution et demain mes domestiques pourront me flanquer à la porte de chez moi… Tout est foutu !… Et les enfants ? Vladimir est un imbécile… Et puis qu’est-ce que ça peut faire ? Tout m’est égal… »

Par une absurde association d’idées, il se rappela un incident très ancien, au moulin : un client cosaque avait protesté parce qu’il estimait le prix de la mouture trop élevé, et refusait de payer ; à ce moment-là, il se trouvait, lui, Serguéï Platonovitch, dans la chambre des machines, il sortit, attiré par le bruit et, ayant appris de quoi il s’agissait, donna l’ordre au bluteur et aux meuniers de ne pas livrer la farine. Le client, un petit Cosaque malingre, tirait son sac de son côté par le fond, le meunier Zavar, qui était fort et large d’épaules, tirait du sien.

Le petit Cosaque donna un coup au meunier, qui se retourna et le frappa à la tempe de son poing énorme. Le petit Cosaque tomba, puis se remit sur pied, chancelant ; sa tempe gauche saignait. Soudain il fit un pas vers Serguéï Platonovitch, lui chuchota d'une voix sifflante : « Prends-la, ma farine ! Bouffe-la ! » et partit, les épaules tremblantes.

Serguéï Platonovitch se rappelait cette histoire sans aucune raison apparente, et même ce qui s'en était suivi : la femme du petit Cosaque était venue supplier qu'on lui rendît sa farine ; elle se forçait à pleurer et se lamentait pour s'attirer la compassion des autres clients :

— Qu'est-ce que ça veut dire, bonnes gens ? C'est-il la justice, ça ? Donnez-moi ma farine !

— Va-t'en, ma petite mère, ou je t'arrache les cheveux, disait Zavar en riant.

Comme ç'avait été désagréable et irritant de voir Valet aussi malingre et petit que le petit Cosaque, se jeter sur Zavar et venir ensuite demander son compte, cruellement rossé.

Tout cela traversait fugitivement l'esprit de Serguéï Platonovitch, tandis qu'il tournait dans ses mains la lettre lue et regardait devant lui sans voir.

Ce jour-là lui laissa une douleur cuisante. La nuit, il dormit mal, se retourna dans son lit, torturé par des pensées sans signification et des désirs vagues ; il s'endormit après minuit ; le matin, apprenant qu'Evguéni Listnitski, rentrant du front, était arrivé chez son père à Iagodnoïé, il décida d'aller là-bas pour parler avec lui, tirer la situation au clair et chasser de sa pensée l'écume amère des pressentiments alarmants. Emélian, suçant sa pipe, attela le trotteur au traîneau de ville et emmena son patron vers Iagodnoïé.

Pareil à un abricot orangé le soleil mûrissait au-dessus du village ; plus haut et plus bas que lui, des nuages se consumaient en fumant. L'air vif et froid était plein d'une savoureuse odeur de fruit. La glace du chemin crissait sous les sabots du trotteur, la vapeur sortant de ses naseaux, poussée par le vent, se déposait en givre sur sa crinière. Calmé par le froid et la rapidité de l'allure, Serguéï Platonovitch somnolait, se balançait, et son dos frottait le dossier du traîneau. Cependant, au village, une foule noire de Cosaques en touloupes emplissait la place, les femmes à part, comme un troupeau de brebis, emmitouflées dans leurs pelisses du Don bordées de loutre brune.

Au milieu de la foule, l'instituteur Balanda parlait, un mouchoir sur sa bouche verdâtre, un ruban rouge à la boutonnière de sa demi-pelisse, les yeux brillants de fièvre :

— … Vous voyez, disait-il, finie l'autocratie maudite ! On n'enverra plus vos fils mater les ouvriers à coups de fouet. Vous ne servirez plus le Tsar buveur de sang. L'Assemblée constituante gouvernera la Russie nouvelle, la Russie libre. Elle saura édifier une vie différente, une vie, comment dirais-je, lumineuse !

Sa maîtresse, derrière lui, le tirait par les plis de sa demi-pelisse et murmurait d'un ton suppliant :

— Mitia, laisse donc ! Tu sais bien que ça te fait du mal, il ne faut pas ! Tu vas encore cracher le sang… Mitia !

Les Cosaques écoutaient Balanda, baissant les yeux d'un air embarrassé, toussotant et cachant leurs sourires. On ne le laissa pas finir son discours. Une voix de basse compatissante prononça dans les premiers rangs :

— La vie sera peut-être lumineuse, mais toi, mon petit gars, tu n'iras pas jusque-là. Tu ferais mieux de rentrer chez toi, il fait frais ici…

Balanda bredouilla une phrase qu'il ne termina pas et sortit de la foule, exténué.

Serguéï Platonovitch arriva à Iagodnoïé à midi. Emélian mena le trotteur par la bride vers la mangeoire clayonnée à côté de l'écurie et, tandis que son maître descendait du traîneau et écartait un pan de sa touloupe pour prendre son mouchoir, il avait débridé le cheval et ôté la housse. Un grand lévrier gris tacheté de roux accueillit Serguéï Platonovitch au perron. Il se leva à l'arrivée de l'étranger, étira ses longues pattes nerveuses, bâilla ; après lui les autres chiens couchés à côté du perron, semblables à des nœuds noirs, se levèrent avec la même indolence.

— Diable ! Ils sont nombreux !… – Serguéï Platonovitch regarda craintivement tout autour de lui et monta les marches à reculons.

La grande antichambre sèche et claire sentait le chien et le vinaigre. Au-dessus d'un coffre, un bonnet d'officier en astrakhan, un capuchon à glands d'argent et un manteau de feutre étaient accrochés à une ramure de cerf largement déployée. Un instant, Serguéï Platonovitch crut voir un être velu et noir, debout sur le coffre et haussant les épaules d'un air perplexe. Une femme opulente aux yeux noirs apparut par une porte latérale. Elle regarda attentivement Serguéï Platonovitch qui ôtait sa touloupe et dit, sans changer l'expression sérieuse de son beau visage hâlé :

— Vous venez voir Nikolaï Alexéiévitch ? Je vais vous annoncer.

Elle entra au salon sans frapper, fermant aussitôt la porte derrière elle. Serguéï

Platonovitch avait eu du mal à reconnaître, dans cette forte beauté aux yeux noirs, Aksinia Astakhov. Elle, elle l'avait reconnu tout de suite, elle avait pressé ses lèvres de cerise et elle était partie avec une raideur voulue, à peine bougeant ses coudes nus et mats. Une minute plus tard, le vieux Listnitski sortait lui-même. Souriant avec une distante affabilité, condescendant, il dit de sa voix de basse :

— Ah ! le marchand ! Quel bon vent vous amène ? Je vous en prie…

Il s'écarta, fit passer le visiteur dans le salon d'un geste de la main.

Serguéï Platonovitch s'inclina avec la déférence dont il avait depuis longtemps pris l'habitude en face des grands personnages et entra. Evguéni Listnitski vint à sa rencontre, fronçant le nez sous son lorgnon.

— Très gentil à vous, cher Serguéï Platonovitch ! Bonjour. Comment, mais on dirait que vous vieillissez ? Hein ?

— Allons donc, Evguéni Nikolaïévitch : je suis sûr de mourir après vous. Comment allez-vous ? Sain et sauf ?

Avec un sourire qui faisait briller ses dents en or, Evguéni prit son hôte par le bras et l'entraîna vers un fauteuil. Assis devant un guéridon, ils échangèrent des phrases insignifiantes, cherchant dans le visage l'un de l'autre à découvrir les changements qui s'y étaient produits depuis leur dernière rencontre. Le maître, qui était allé donner des ordres pour qu'on servît le thé, rentra dans la pièce, fumant une grande pipe recourbée qu'il serrait entre ses dents. Il s'arrêta devant le fauteuil de Serguéï Platonovitch, lui demanda, posant sur la table sa longue vieille main osseuse :

— Comment ça va au village ? Vous êtes au courant ?… C'est beau, hein ?

Serguéï Platonovitch leva les yeux sur les plis qui pendaient au menton et au cou rasés du général, et soupira :

— Comment ne pas être au courant !…

— Avec quelle fatalité on en est arrivé là !… – La pomme d'Adam du général se souleva, il avala la fumée. – J'avais prévu cela dès le début de la guerre. Que voulez-vous… la dynastie était condamnée. J'ai tout de suite pensé à Mérejkovski… tu te rappelles, Evguéni : *Pierre et Alexéï.* Après avoir été torturé, le tsarévitch Alexéï dit à son père : « Mon sang retombera sur tes descendants… »

— Nous ne savons rien de précis, dit Serguéï Platonovitch dans une grande agitation. – Il ne tenait pas en place dans son fauteuil, il alluma une cigarette et

poursuivit : – Voilà une semaine que nous ne recevons plus les journaux. On entend les bruits les plus invraisemblables, tout le monde perd la tête. C'est la catastrophe, vrai Dieu !

Quand j'ai appris qu'Evguéni Nikolaïévitch était ici en permission, j'ai décidé de venir vous demander ce qui se passe, ce qui nous menace.

Evguéni, dont le visage blanc, bien rasé, ne souriait plus, dit :

— Il se passe des événements redoutables… Les soldats sont littéralement démoralisés, ils ne veulent plus se battre. En fait, il n'y a plus, à l'heure qu'il est, de soldats au sens propre du mot. Il y a des bandes de criminels déchaînés et sauvages. Regardez papa, par exemple… il n'arrive pas à se représenter à quel degré de décomposition notre armée est arrivée… Ils quittent leurs positions d'eux-mêmes, ils pillent, ils assassinent les habitants, tuent leurs officiers, ils maraudent… Le refus d'exécution des ordres de combat est maintenant une chose ordinaire.

— Le poisson pourrit toujours par la tête, lança le vieux Listnitski dans un nuage de fumée.

— Je ne dirais pas cela. – Evguéni avait plissé le front, un tic agitait ses paupières veinées. – Je ne dirais pas cela… C'est par en bas que l'armée pourrit, décomposée par les bolchéviks. Même les unités cosaques, surtout celles qui ont eu des contacts étroits avec l'infanterie, sont moralement instables. Fatigue extrême, nostalgie du village… Et par là-dessus les bolchéviks…

— Mais qu'est-ce qu'ils veulent ? dit Serguéï Platonovitch n'y tenant plus.

— Oh !… – Listnitski sourit amèrement. – Ce qu'ils veulent… c'est pire que le bacille du choléra. Pire, en ce sens que ça contamine l'homme plus facilement, que ça pénètre plus facilement l'épaisseur des masses militaires. Je parle de l'idée. Et contre cela, il n'y a pas de quarantaine qui tienne. Parmi les bolchéviks, il y a incontestablement des gens de talent, il m'est arrivé de discuter avec certains d'entre eux, il y a aussi des fanatiques purs et simples, mais l'écrasante majorité est faite d'individus déchaînés, sans foi ni loi. Ceux-là ne s'intéressent pas au fond de la doctrine bolchévik, mais seulement à la possibilité de brigander et de quitter le front. Ce qu'ils veulent avant tout, c'est prendre le pouvoir, terminer la guerre « impérialiste », comme ils disent, à n'importe quelle condition, même par une paix séparée, donner la terre aux paysans et les usines aux ouvriers. Naturellement, c'est aussi utopique que stupide, mais c'est avec des moyens aussi primitifs qu'on gagne la sympathie des soldats.

Listnitski en parlant contenait une rage sourde. Son fume-cigarette en ivoire

roulait dans ses doigts. Serguéï Platonovitch l'écoutait, penché en avant comme s'il s'apprêtait à bondir. Le vieux Listnitski arpentait le salon, claquant ses bottes de feutre peluché noir et mordillant sa moustache verdâtre.

Evguéni raconta que, dès avant le changement de régime, il avait dû fuir son régiment par crainte de la vengeance des Cosaques, et parla des événements de Pétrograd, dont il avait été témoin.

La conversation tomba une minute. Le vieux Listnitski demanda à Serguéï Platonovitch en le regardant au-dessus des yeux :

— Alors, tu l'achètes, le trotteur gris que tu as vu cet automne, le fils de « Châtelaine » ?

— Comment pouvez-vous parler de cela en ce moment, Nikolaï Alexéiévitch ? dit Mokhov avec une grimace pitoyable et un geste désespéré de la main.

Cependant, dans les communs, Emélian, réchauffé, buvait du thé, épongeait avec un mouchoir rouge la sueur qui coulait sur ses joues couleur de betterave, parlait du village et des dernières nouvelles. Aksinia était debout à côté du lit, enveloppée dans un châle duveteux, et pressait sa poitrine contre le dossier chantourné.

— Notre maison est tombée en ruine, j'en suis sûre ? demanda-t-elle.

— Non. Pourquoi serait-elle tombée en ruine ? Elle tient debout. Que veux-tu qui lui arrive ? répondit Emélian, traînant péniblement ses mots.

— Et nos voisins, les Mélékhov, comment ça va ?

— Tout doucement.

— Pétro n'est pas venu en permission ?

— Il ne me semble pas.

— Et Grigori ?… Grichka Mélékhov ?

— Grichka est venu après Noël. Sa femme a eu des jumeaux l'autre année… Et Grigori… eh bien… il est venu à cause de sa blessure.

— Il a été blessé ?

— Comment donc ! Au bras. Il est plein de trous, comme un chien qui s'est battu : on ne saurait pas dire s'il a plus de croix que de coutures.

— Et comment est-il, Grichka ? demanda Aksinia ; elle avait réprimé un sanglot sec et toussotait pour éclaircir sa voix qui se brisait.

— Toujours le même… toujours aussi noir, toujours son grand nez. Un vrai Turc, comme de juste.

— Ce n’est pas ce que je veux dire… Il a vieilli ou non ?

— La peste le sait ! Peut-être bien un peu. Sa femme a eu des jumeaux, c’est preuve qu’il n’a pas tant vieilli.

— Il fait terriblement froid ici… dit Aksinia, les épaules frissonnantes, et elle sortit.

Emélian se versait sa huitième tasse de thé, il suivit Aksinia des yeux et dit lentement, comme un aveugle avance les pieds :

— Sale vermine puante, il n’y a pas pire que ça. Y a-t-il seulement longtemps que ça porte des chaussures ? Et maintenant ça parle plus comme tout le monde… Pour moi, c’est nuisible ces femmes-là. Des charognes comme ça, moi je les… Peau de serpent ! Et ça vient vous dire : « Il fait terriblement froid »… Morve de jument ! Pouah !

Dans son indignation, il n’acheva pas sa tasse, se leva, se signa, et sortit d’un air détaché, laissant exprès la trace de ses bottes sur le plancher ciré.

Pendant tout le voyage de retour, il fut aussi maussade que son maître. Il passait sur le trotteur la colère provoquée en lui par Aksinia, le cinglait du bout de son fouet sur les parties honteuses, le traitait de voyou et de boiteux. Jusqu’au village, contre son habitude, il n’adressa pas une fois la parole à Serguéï Platonovitch. De même, celui-ci gardait un silence apeuré.

8

La première brigade d’une des divisions d’infanterie du front du sud-ouest, grossie de son renfort, le 27e Régiment de Cosaques du Don, avait été retirée du front, où elle était en réserve, avant la révolution de février ; elle devait être transférée dans les faubourgs de la capitale et réprimer les troubles commençants.

Elle avait été envoyée à l’arrière, munie d’équipements d’hiver neufs, abondamment nourrie pendant une journée et, le lendemain, elle embarquait dans des wagons et partait, mais les événements la rattrapèrent alors qu’elle approchait de Minsk. (Le jour du départ, le bruit courait déjà sérieusement que l’Empereur avait signé son acte d’abdication au Grand Quartier Général.)

Elle dut rebrousser chemin à la moitié de son voyage. En gare de Razgone, le 27e Régiment reçut l’ordre de descendre des wagons. Les trains encombraient les voies. Les soldats, qui avaient mis des rubans rouges à leurs capotes, allaient et venaient sur les quais, avec de robustes fusils neufs de type russe mais de provenance anglaise. La plupart étaient excités et regardaient craintivement les Cosaques, qui formaient leurs escadrons.

Le jour était sombre et touchait à sa fin. L’eau ruisselait des toits des bâtiments de la gare ; sur les voies, des mares couvertes de paillettes de pétrole reflétaient la peau de mouton grise et charnue du ciel. Le mugissement des locomotives à la manœuvre était friable et assourdi. Derrière le hangar à marchandises, le Régiment à cheval attendait le général commandant la Brigade. Les jambes des chevaux fumaient, mouillées jusqu’aux fanons. Des corbeaux venaient se poser sans crainte derrière les rangs, becquetaient et dispersaient le crottin orangé.

Le général monté sur un grand moreau réglementaire, s’approcha des Cosaques en compagnie du colonel commandant le Régiment. Il tira sur sa bride et considéra les escadrons, puis commença à parler, et il semblait écarter de lui avec ses mains les paroles sourdes et mal assurées qui sortaient de sa bouche :

— Cosaques ! Par la volonté du peuple, l’Empereur Nicolas II, qui a régné jusqu’à présent… eu… eu., euh… est détrôné. Le pouvoir est passé au Comité Provisoire de la Douma d’État. Comme toute l’armée, vous devez accueillir

calmement cette… eu… eu… euh… nouvelle… Le devoir des Cosaques est de défendre leur patrie des atteintes de l'extérieur et… eu… eu… euh… comment dirais-je… des ennemis de l'extérieur. Nous nous tiendrons à l'écart des troubles qui ont commencé, et nous laisserons à la population civile le soin de choisir les moyens d'organiser le nouveau gouvernement. Nous devons rester à l'écart. Pour l'armée, la guerre et la politique sont incompatibles… En ces jours d'ébranlement de… eu… eu… euh… tous les fondements, nous devons être fermes comme – ici, le général, vieux soldat sans aucun don, qui n'était pas habitué aux discours, hésita dans le choix d'une comparaison : un douloureux mutisme faisait remuer ses sourcils dans son visage gras ; le Régiment attendait patiemment –… eu… eu… euh… comme l'acier. Votre devoir militaire cosaque vous enjoint d'obéir à vos chefs. Nous continuerons à combattre l'ennemi aussi vaillamment qu'auparavant, tandis que là-bas – large geste oblique en arrière – … puisse la Douma d'État décider du sort du pays. Terminons la guerre, ensuite nous pourrons prendre part, nous aussi, à la vie intérieure du pays, mais, jusque-là, nous… eu… eu… euh… ne le pouvons pas. Nous ne pouvons pas sacrifier l'armée… Il ne doit pas y avoir de politique dans l'armée !

Quelques jours après, dans cette même gare, les Cosaques prêtèrent serment au Gouvernement Provisoire, ils allaient aux meetings, réunis par régions d'origine, mais se tenaient à l'écart de la troupe, qui inondait la gare. Ils discutaient longuement des discours qu'ils avaient entendus, se les répétaient et épluchaient avec méfiance chaque mot douteux. Sans savoir pourquoi, tous en étaient arrivés à la même conclusion : si c'est la liberté, c'est la fin de la guerre, et les officiers, qui affirmaient, eux, que la Russie devait se battre jusqu'au bout, avaient bien du mal à lutter contre cette conviction fortement enracinée.

Le désarroi qui s'était emparé du commandement après le changement de régime se répercutait aux échelons inférieurs ; l'état-major de la Division oublia littéralement l'existence de la Brigade arrêtée en route. Celle-ci cependant avait quitté ses wagons et mangé les huit jours de vivres qu'elle avait reçus, les soldats s'en allaient en groupes dans les villages voisins, de l'alcool de provenance inconnue apparut au marché, et il ne fut bientôt plus extraordinaire de rencontrer des soldats et des officiers ivres.

Arrachés au cercle habituel de leurs obligations, les Cosaques languissaient dans leurs wagons de marchandises et attendaient leur renvoi sur le Don (le bruit courait avec beaucoup d'insistance que la première réserve serait renvoyée dans ses foyers), ils négligeaient leurs chevaux, traînaient des journées entières sur la place du marché, faisaient commerce de toutes sortes de marchandises faciles à écouler, provenant du front : couvertures allemandes, baïonnettes, scies, capotes,

havresacs de cuir, tabac…

L’ordre de retourner sur le front fut accueilli par des murmures non dissimulés. Le deuxième escadron commença par refuser de partir, les hommes empêchèrent qu’on attachât la locomotive au train, mais le colonel les menaça de les désarmer et l’agitation diminua, puis se calma tout à fait. Les convois reprirent le chemin du front.

— Qu’est-ce que ça veut dire, les gars ? La liberté, la liberté… mais quand il s’agit de la guerre, il faut recommencer à verser son sang.

— C’est l’oppression qui recommence.

— Bon Dieu, c’était bien la peine de renvoyer le Tsar !

— Tsar ou pas Tsar, pour nous, c’est bonnet blanc et blanc bonnet.

— C’est le même pantalon, sens devant derrière.

— C’est bien ça !

— Ça va durer combien de temps comme ça ?…

— Trois ans qu’on n’a pas quitté son fusil, disait-on dans les wagons.

Dans une gare d’embranchement, comme s’ils s’étaient donné le mot, les hommes se répandirent hors des wagons et, sans écouter les exhortations et les menaces de leur colonel, ils tinrent un meeting. En vain le commissaire militaire et le vieux chef de gare s’agitaient au milieu de la masse grise des capotes, suppliant les Cosaques de remonter dans leurs wagons pour libérer les voies, ils écoutaient avec une attention soutenue le discours d’un maréchal des logis du troisième escadron. Un petit Cosaque bien bâti, Manjoulov, parla après lui. De sa bouche blanchie, tordue par la colère, jaillissaient péniblement des mots rageurs :

— Cosaques ! Ça ne peut pas continuer comme ça ! On est dans le brouillard une fois de plus. Ils veulent nous tromper. S’il y a eu la révolution et que la liberté a été donnée à tout le monde, ça veut dire qu’ils sont obligés d’arrêter la guerre, vu que le peuple et nous, nous ne voulons pas la guerre ! C’est-il juste, ce que je dis ? J’ai raison ?

— T’as raison !

— On l’emmerde, la guerre.

— On en a tous marre.

— On a des pantalons qui ne tiennent plus. Comment on peut faire la guerre

avec ça ?

— On n’en veut plu-us !

— On veut rentrer chez nous !

— Décrochez la locomotive. Fédot, vas-y.

— Cosaques ! Attendez ! Cosaques ! Les gars ! Malheureux, pensez à ce que vous faites !… Frères ! s’époumonait Manjoulov, essayant de crier plus fort qu’un millier de gosiers. Attendez ! Ne touchez pas à la locomotive ! C’est pas de ça qu’il s’agit, c’est seulement qu’on nous trompe… Il faut que Sa Noblesse le colonel commandant le Régiment nous montre le document : si c’est vrai qu’on nous rappelle sur le front ou si c’est le caprice de Sa Noblesse ?…

Les Cosaques ne remontèrent dans les wagons qu’après que le colonel, bouleversé, plus du tout maître de lui-même, les lèvres tremblantes, leur eut lu à haute voix le télégramme qu’il avait reçu de l’état-major de la Division, rappelant le Régiment au front.

Six hommes de Tatarski, appartenant au 27e Régiment, voyageaient ensemble dans le même wagon : Pétro Mélékhov, Nikolaï Kochévoï, oncle de Michka Kochévoï, Anikouchka, Fédot Bodovskov, Merkoulov, qui avait l’air d’un Tsigane avec sa barbe noire bouclée et ses yeux châtains de fou, et Maxime Griaznov, voisin des Korchounov, un garçon gai et dissipé qui s’était acquis, avant la guerre, dans tout le canton, une noire réputation de voleur de chevaux. « C’est Merkoulov qui devrait voler des chevaux, avec son air de Tsigane… et il ne vole pas. Et toi, Maxime, dès que tu vois la queue d’un cheval, ça te fout la fièvre ! » disait-on sans cesse, pour se moquer de lui. Griaznov rougissait, clignait son œil bleu comme une fleur de lin, et répondait par une plaisanterie grossière : « La mère de Merkoulov a couché avec un Tsigane, et il faut croire que la mienne l’a enviée, sans ça… le bon Dieu ne m’aurait jamais laissé faire… »

Un vent coulis soufflait dans le wagon ; sous leurs couvertures, les chevaux étaient devant des mangeoires hâtivement installées ; au milieu du wagon, des morceaux de bois humides fumaient sur un amas de terre gelée, une fumée âcre fuyait par les interstices de la porte. Les Cosaques, assis sur leurs selles autour du feu, faisaient sécher leurs bandes puantes de sueur et d’humidité. Fédot Bodovskov chauffait au feu ses jambes arquées nues. Un sourire de satisfaction errait sur sa figure kalmouk aux pommettes saillantes. Griaznov recousait à la hâte avec un ligneul une de ses semelles défaites et disait, s’adressant à un auditeur indéterminé, d’une voix enrouée par la fumée :

— Quand j’étais petit, l’hiver, j’avais l’habitude de grimper sur le poêle, et ma grand-mère (à cette époque-là, elle avait déjà plus de cent ans !) me cherchait les poux à l’aveuglette et elle disait : « Mon petit Maxime, ma petite fleur, autrefois, les gens ne vivaient pas comme maintenant : on vivait comme il faut, et selon les règles, et on n’avait pas de malheurs. Toi, mon joli, tu vivras assez pour voir la terre tout entortillée de fil de fer, et des oiseaux dans le ciel bleu avec un bec en fer becqueter les hommes comme les freux les pastèques… et la peste viendra sur les hommes, et la famine, et le frère se lèvera contre le frère et le fils contre le père… Il ne restera pas plus d’hommes que d’herbe après un incendie. » Eh bien, continuait Griaznov après un silence, c’est ce qui est arrivé ; on a inventé le télégraphe, c’est ça le fil de fer ! Les oiseaux en fer, c’est les *éroplanes.* Ils en ont raccourci plus d’un chez nous. Et la famine viendra aussi. Tiens, chez moi, on sème la moitié de ce qu’on semait de blé les autres années. Et c’est partout pareil. Dans les stanitsas, il n’y a plus que les petits et les vieux, il suffirait d’une mauvaise récolte et la voilà, la famine.

— Mais le frère contre le frère, ça m’a l’air d’être de la blague ? dit Pétro Mélékhov, en arrangeant le feu.

— Attends, on va en venir là aussi.

— Ils n’arriveront pas à faire un gouvernement, et ils se mettront sur la gueule, intervint Fédot Bodovskov.

— Il faudra encore qu’on aille rétablir l’ordre.

— Commence d’abord par en finir avec les Allemands, dit Kochévoï en riant.

— Eh bien, on se battra encore…

Anikouchka, feignant la terreur, plissa son visage glabre et féminin et s’écria :

— Sainte Marie, Reine du Monde, jusqu’à quand faudra-t-il qu’on se batte ?

— Jusqu’au jour où il te poussera du poil, eh, châtré, dit Kochévoï en l’imitant.

Les hommes assis autour du feu éclatèrent de rire tous à la fois. Pétro avala de la fumée et s’étrangla, il se mit à tousser, les yeux pleins de larmes, et il pointait son doigt vers Anikouchka.

— Le poil, il n’est pas malin, bredouillait Anikouchka confus, il ne sait pas où il faut qu’il pousse. C’est pas la peine de t’agiter comme ça, Kochévoï…

— Non, ça suffit ! On en a plein le dos ! éclata soudain Griaznov. Nous sommes là comme des malheureux, à crever dans les poux, pendant que nos

familles sont dans la misère et faut voir comme on coupe la peau, il ne vient pas de sang.

— Pourquoi tu te mets en boule ? dit Pétro ironique, mâchonnant sa moustache blonde comme les blés.

— Tout le monde le sait, ce qu'il a… répondit Merkoulov à la place de Griaznov, et il cacha un sourire dans sa barbe bouclée de Tsigane. Tout le monde sait que les Cosaques souffrent… ils en sont malades… Quand le berger conduit son troupeau au pâturage, tant que le soleil sèche la rosée, les bêtes restent tranquilles, elles broutent, mais dès que le soleil monte et que les taons commencent à bourdonner et à piquer, à ce moment-là – Merkoulov lança un coup d'œil malin vers les autres et continua, tourné vers Pétro : –… à ce moment-là, Monsieur l'adjudant, les bêtes, la folie leur tombe dessus. Mais tu le sais bien ! Tu n'es pas un intellectuel, hein ! Toi aussi, tu as gardé les bœufs… D'habitude, ça commence par une génisse qui envoie sa queue sur son dos, elle pousse un mugissement… et la voilà partie ! Et tout le troupeau la suit. Le berger court : « Aïe-aïe-aïe !… aïe-aïe-aïe !… » Mais il n'y a rien à faire. Le troupeau fonce comme une charge de cavalerie, aussi bien que nous quand on chargeait les Allemands à Nezviska. Qu'est-ce qu'il faut faire, à ce moment-là, est-ce qu'on peut le retenir ?

— Où veux-tu en venir ?

Merkoulov ne répondit pas tout de suite. Il avait enroulé sur son doigt une boucle de sa barbe noire comme du goudron, il la tira avec rage et reprit, mais cette fois concrètement et sans sourire :

— Trois ans que nous faisons la guerre. Trois ans que nous sommes coincés dans les tranchées. Pour quoi, pour quelle raison ? Personne n'y comprend rien. Alors moi je dis que bientôt un Griaznov ou un Mélékhov quelconque va foutre le camp du front, et derrière lui tout le Régiment, et derrière le Régiment toute l'armée… Y en a marre !

— C'est là que tu voulais en venir…

— Oui c'est là, parfaitement. Je ne suis pas aveugle, je le vois : ça ne tient qu'à un fil. Il suffit qu'on fasse « fff ! » et ça s'écroulera comme un vieux manteau qui vous tombe des épaules. En trois ans de guerre, le soleil a monté dans le ciel pour nous aussi.

— Tu devrais y aller plus doucement, conseilla Bodovskov. Pétro… c'est qu'il est adjudant…

Pétro rougit :

— Il me semble que je n’ai jamais fait tort aux camarades.

— Ne te fâche pas. Je disais ça pour rire.

Bodovskov était confus, il remua quelque temps les doigts noueux de ses pieds nus, puis se leva et se dirigea vers la mangeoire d’un pas traînant.

Dans un coin, près des ballots de foin pressé, des Cosaques d’autres villages parlaient à mi-voix. Deux d’entre eux, Fadéïev et Karguine, étaient de Karguinski, les huit autres de stanitsas et de villages différents.

Au bout d’un certain temps ils se mirent à chanter. Alimov, de Tchir, faisait la première voix. Il avait commencé une chanson de danse, mais quelqu’un lui donna une claque dans le dos et cria d’une voix enrhumée :

— Ça va comme ça !

— Hé, vous autres, orphelins, venez près du feu ! leur lança Kochévoï.

On fit brûler des copeaux, débris d’une clôture démolie à la dernière halte, et les voix s’élevèrent plus gaies près du feu.

Le cheval de bataille avec le fardeau de campagne

Hennit près de l’église, et qui donc attend-il ?

Dans l’enclos la grand-mère pleure avec son petit-fils.

La jeune femme verse des larmes.

Et des portes du sanctuaire

Sort le Cosaque armé de pied en cap.

Son garçon lui tend sa lance.

Dans le wagon voisin, un accordéon, dont le soufflet râlait, jouait une « cosaque ». Les talons des bottes martelaient impitoyablement le plancher. Une mauvaise voix braillait lamentablement :

Soyez maudits, soucis amers,

Étroits sont les colliers du Tsar !

Ils blessent le cou des Cosaques :

On ne peut soupirer ni souffler.

Pougatchov sur le Don lance son appel,

Il appelle les gueux dans le pays d'aval :

« Atamans ! Cosaques !… »

Une deuxième voix, couvrant la première, glapissait dans une hâte insensée :

Nous servons le Tsar d'une foi sincère,

Nous languissons après nos femmes.

Si nous trouvons des femmes, nous ne languirons plus.

Et le Tsar… nous le rétamerons.

Et que ça coule ! Et que ça brûle !

Ou… ouh ! Ouh ! Ouh ! Ha !

Ha ! ha ! hi ! ho ! hou ! ha ! ha !

Les Cosaques avaient cessé de chanter depuis longtemps et ils écoutaient le vacarme insouciant qui allait croissant dans le wagon voisin, ils clignaient de l'œil, souriaient d'un air approbateur. Pétro Mélékhov, n'y tenant plus, s'esclaffa :

— Eh, ils ont le diable au corps !

Des lucioles de gaieté scintillaient dans les yeux châtains de Merkoulov, piqués d'étincelles jaunes ; il se leva d'un bond, pour saisir le rythme sema de la pointe de sa botte par terre le millet menu de la mesure et soudain tapant du pied, léger, élastique, se mit à danser une prissiadka autour du feu. Tous dansèrent à tour de rôle, le mouvement les réchauffait. Les accents de l'accordéon s'étaient tus depuis longtemps dans le wagon voisin : on s'y injuriait violemment avec des voix éraillées. Ici, on se déchaînait, cela inquiétait les chevaux, on ne s'arrêta que lorsque Anikouchka, éperdu, tomba le cul dans le feu alors qu'il était en train d'exécuter une figure exceptionnellement compliquée. On le releva en riant aux éclats et on examina à la lueur d'un bout de chandelle son pantalon neuf, dont le fond était irrémédiablement brûlé, de même que les bords de sa veste

ouatée.

— Ote ton pantalon, conseilla Merkoulov compatissant.

— Tu es fou, Tsigane ? Qu’est-ce que je vais me mettre ?

Merkoulov fouilla dans son sac et en sortit une chemise de femme en toile. On ranima le feu. Merkoulov tenait la chemise par ses épaulettes étroites et disait, renversé en arrière et gémissant de rire :

— Tiens !… Ha ! ha ! J’ai volé ça à la halte sur une clôture… je l’avais prise pour me faire des bandes… Ha ! Je ne vais pas la déchi-i-rer… Prends-la !

Ils affublèrent de force Anikouchka, malgré ses jurons, et ils riaient si dru et si plaisamment que des têtes curieuses apparurent aux portes des wagons voisins, et des voix envieuses gueulaient dans la nuit :

— Qu’est-ce que vous faites, vous autres ?

— Bande d’étalons de malheur !

— Qu’est-ce qui vous est arrivé ?

— Qu’est-ce que vous avez trouvé, amants d’idiotes ?

A la halte suivante, ils firent venir le joueur d’accordéon du wagon précédent ; des hommes arrivaient en foule de tout le train, se pressaient, cassaient les mangeoires, s’entassaient et repoussaient les chevaux contre la cloison. Anikouchka se pavanait au milieu d’un petit cercle. La chemise blanche, qui appartenait sans doute à une forte femme, était trop longue pour lui, il se prenait les pieds dedans, mais les cris et les rires l’encourageaient : il dansa jusqu’à épuisement.

Au-dessus de la Russie Blanche imbibée de sang, les étoiles pleuraient tristement. Le ciel noir de la nuit béait, fluide et fumant, comme un gouffre. Le vent s’abattait sur la terre imprégnée de l’odeur amère des feuilles mortes, de la rouille humide sur l’argile, de la neige de mars…

9

Vingt-quatre heures plus tard, le Régiment n’était plus très loin du front. Les convois s’étaient arrêtés dans une gare d’embranchement. Les adjudants avaient fait circuler l’ordre de décharger. On faisait descendre les chevaux en hâte, on les sellait, on courait dans les wagons à la recherche des objets oubliés, on jetait directement sur le sable humide des voies les ballots de foin ébouriffés, on s’agitait.

L’ordonnance du colonel commandant le Régiment appela Pétro Mélékhov :

— Va à la gare, le colonel te demande.

Pétro arrangea son baudrier sur sa capote et se dirigea sans hâte vers le quai.

— Anikéï, surveille mon cheval ! demanda-t-il à Anikouchka, qui restait à côté des chevaux.

Anikouchka le suivit du regard sans répondre, les soucis se mêlaient, sur son visage renfrogné de tous les jours, à l’ennui habituel. Pétro marchait, regardait ses bottes éclaboussées d’argile ocre et se demandait pourquoi le colonel avait besoin de lui. Un petit rassemblement, qui s’était formé au bout du quai, près de la cuve à eau bouillante, attira son attention. Il s’approcha, prêta de loin l’oreille à ce qui se disait. Une vingtaine de soldats entouraient un grand Cosaque rouquin, debout, dos à la cuve, dans une attitude gauche, comme d’un homme traqué. Levant la tête, Pétro vit le visage barbu du rouquin, un Cosaque de la Garde (ce visage lui était vaguement familier), et le chiffre 52 sur ses épaules bleues de maréchal des logis ; il se dit qu’il avait dû déjà voir cet homme-là quelque part.

— Comment t’as fait ton compte pour faire ça ? Et avec des épaulettes de sous-officier encore ? demandait au rouquin, avec une joie mauvaise, un engagé volontaire au visage intelligent, plein de taches de rousseur.

— Qu’est-ce que c’est ? s’enquit Pétro, touchant l’épaule d’un territorial devant lui.

Le territorial tourna la tête et répondit à contrecœur :

— Un déserteur qu’on a pris… Un de chez vous, un Cosaque.

Pétro s’efforçait de se rappeler où il avait vu ce large visage à moustache et barbe rousses. Le déserteur, sans répondre aux questions obsédantes de l’engagé volontaire, buvait de l’eau chaude à petites gorgées dans un gobelet de cuivre fait d’une douille d’obus, en mangeant un biscuit noir trempé. Il clignait ses yeux écartés, à fleur de tête ; en mâchant et en buvant, il remuait les sourcils, regardait par terre et autour de lui. Il était gardé par un vieux fantassin trapu, qui tenait son fusil par la baïonnette. Quand il eut fini de boire, il promena un regard fatigué sur les visages des soldats qui l’examinaient sans gêne et un éclair de dureté brilla soudain dans ses yeux bleus et simples comme ceux d’un enfant. Il avala rapidement une dernière gorgée, se lécha les lèvres et s’écria d’une voix de basse qui ne faiblissait pas :

— Ça vous intéresse ? Vous ne me laissez pas bouffer, bande de salauds. Alors quoi, vous n’avez jamais vu un homme, hein ?

Les soldats éclatèrent de rire, mais à peine eut-il entendu la voix du déserteur, Pétro se rappela subitement, avec une surprenante précision – cela se passe toujours ainsi –, que cet homme était du village de Roubéjine, de la stanitsa Elanskaïa, et qu’il s’appelait Fomine ; avant la guerre, à la foire annuelle d’Elanskaïa, Pétro et son père avaient marchandé avec lui un taureau de trois ans.

— Fomine ! Iakov, cria-t-il en se frayant un passage vers l’homme.

D’un geste gauche et décontenancé, celui-ci posa le gobelet sur la cuve ; toujours mâchant, il regarda Pétro d’un air perplexe et dit :

— Je ne te reconnais pas, mon frère…

— Tu es de Roubéjine ?

— Oui. Et toi, tu serais d’Elanskaïa ?

— Non, de Viochenskaïa. Mais je me souviens de toi. Avec mon père, il y a cinq ans, on a marchandé un taureau avec toi.

Toujours souriant du même sourire gêné et enfantin, Fomine essayait visiblement de se rappeler.

— Non, ça ne me revient pas… je ne te remets pas, dit-il avec un regret évident.

— Tu étais au 52e ?

— Oui.

— Alors, tu t’es sauvé ? Comment c’est possible, mon frère ?

Fomine avait ôté son bonnet, il en tira une blague à tabac toute froissée, se courba, fourra lentement le bonnet sous son bras, déchira un morceau de papier en triangle, enfin fixa sur Pétro un regard sévère et mouillé, dit d'une voix presque imperceptible :

— C'était intenable, mon petit frère…

Pétro fut transpercé par ce regard. Il toussota et mit sa moustache jaune dans sa bouche.

— Allons, les gars, finissez les conversations, sans ça il va m'arriver malheur à cause de vous, soupira le robuste soldat d'escorte, en mettant son fusil sur son épaule. Allez, viens, papa.

Fomine fourra en hâte son gobelet dans une de ses cartouchières, dit au revoir à Pétro sans le regarder et partit vers le commissariat de la gare, d'une démarche lourde comme celle d'un ours.

Le colonel et deux chefs d'escadrons étaient penchés sur une petite table, dans ce qui avait été le buffet des premières.

— Tu te fais attendre, Mélékhov. – Le colonel clignait avec lassitude ses yeux méchants.

Pétro apprit que son escadron était mis à la disposition de l'état-major de la Division et qu'il aurait à surveiller très étroitement ses hommes pour informer le chef d'escadron de tous les changements qu'il remarquerait dans leur comportement. Il regardait le colonel dans les yeux, sans sourciller, il écoutait attentivement, mais le regard humide de Fomine collait à sa mémoire, et sa voix tranquille : « C'était intenable, mon petit frère… »

Il sortit de la pièce chaude et moite et se dirigea vers son escadron. La compagnie de services du Régiment était aussi dans la gare. En arrivant à son wagon, Pétro aperçut les hommes du convoi et le maréchal-ferrant de l'escadron. A la vue du maréchal-ferrant, le souvenir de Fomine et de sa conversation avec lui s'effaça et il pressa le pas pour aller lui parler de son cheval, qu'il fallait referrer (ses inquiétudes, ses soucis quotidiens l'avaient repris), quand il vit déboucher de derrière un des wagons rouges une femme élégamment coiffée d'une écharpe de peluche blanche et habillée autrement que les femmes du pays. Cette tournure, qui lui était étrangement familière, le fit regarder plus attentivement. La femme se tourna tout à coup vers lui et se hâta à sa rencontre, balançant imperceptiblement ses épaules et son buste mince, pas un buste de femme, un buste de jeune fille. Sans distinguer encore son visage, à cette démarche légère et ondulante Pétro reconnut sa femme. Un frisson piquant et

agréable arriva jusqu'à son cœur. Sa joie était d'autant plus forte qu'elle était inattendue. Il marcha vers elle, ralentissant exprès le pas pour que les soldats du convoi, qui l'observaient, ne pussent rien voir de sa joie. Il l'enlaça posément, l'embrassa trois fois, il voulait lui demander quelque chose, mais son émotion éclata, ses lèvres se mirent à trembloter, et il semblait avoir perdu l'usage de sa langue.

— Je ne t'attendais pas, prononça-t-il enfin en bégayant.

— Mon chéri ! Comme tu as changé !… dit Daria, joignant les mains. Tu n'es plus le même… Tu vois, je viens prendre de tes nouvelles… La famille ne voulait pas me laisser partir : « On ne sait jamais ce qui peut arriver… » Mais moi, je me suis dit : je vais y aller, je vais aller voir comment va mon chéri…

Elle faisait beaucoup de bruit, se serrait contre son mari, le regardait dans les yeux avec des yeux mouillés.

Une foule de soldats les entouraient, toussotaient, clignaient de l'œil et se sentaient malheureux.

— Il a de la chance, Pétro.

— Ma louve, elle ne viendra pas ; avec tous ces enfants qu'elle a…

— La mienne, elle a pas besoin de moi, les hommes elle en a tant qu'elle veut.

— Mélékhov pourrait bien faire le sacrifice de sa femme à son peloton pour une petite nuit… Dans notre misère… Hm…

— Allons-nous-en, les gars ! On en crèvera, de la voir se coller comme ça contre lui !

Pétro ne se rappelait plus qu'il avait l'intention de battre sa femme à mort, il la caressait devant tout le monde, passait son gros doigt bruni par le tabac sur les jolis arceaux de ses sourcils, il était content. Et Daria avait oublié, elle aussi, que deux nuits plus tôt elle dormait dans un wagon avec un vétérinaire d'un régiment de dragons, qui voyageait avec elle depuis Kharkov pour rejoindre son unité. Ce vétérinaire avait des moustaches extraordinairement noires et laineuses, mais il y avait deux nuits de cela et elle embrassait maintenant son mari avec les larmes d'une joie sincère, elle le regardait avec des yeux clairs et francs.

10

A son retour de permission, le capitaine Evguéni Listnitski fut affecté au 14e Cosaques du Don. Au lieu de reparaître à son régiment, dont il avait dû s'enfuir honteusement avant la révolution de février, il se rendit directement à l'état-major de la Division et le chef d'état-major, un jeune général qui portait un grand nom de la noblesse cosaque, lui arrangea facilement sa mutation.

— Je sais, capitaine, dit-il à Listnitski lorsqu'ils furent seuls dans son bureau, qu'il vous serait difficile de travailler dans votre ancienne unité, car les Cosaques sont montés contre vous, votre nom leur est odieux, et il est évidemment plus raisonnable que vous alliez au 14e Régiment. Il y a là un corps d'officiers exceptionnel, et les hommes sont plus solides, moins éveillés qu'ailleurs : ils viennent en majorité des stanitsas du sud de l'arrondissement d'Oust-Medvéditskaïa. Vous y serez mieux… Vous êtes bien le fils de Nikolaï Alexéiévitch Listnitski ? demanda le général après un moment de silence, et il continua, ayant reçu une réponse affirmative : – En ce qui me concerne, je peux vous annoncer que nous apprécions les officiers tels que vous. Actuellement, les officiers eux-mêmes jouent pour la plupart un double jeu. Il n'y a rien de plus facile que de changer de conviction ou de servir deux dieux à la fois… conclut-il amèrement.

Listnitski était très heureux de cette mutation. Le jour même, il partit pour Dvinsk, où se trouvait le 14è Régiment ; vingt-quatre heures plus tard, il se présentait au colonel Bykadorov, commandant le Régiment, et vérifiait avec satisfaction la justesse des paroles du chef d'état-major : les officiers étaient presque tous monarchistes ; les Cosaques – dont un tiers de vieux-croyants surtout originaires des stanitsas Oust-Khoperskaïa, Koumyljenskaïa, Glazounovskaïa – étaient loin d'avoir l'esprit révolutionnaire, ils avaient prêté serment à contrecœur au Gouvernement Provisoire et ne comprenaient rien, ne voulaient rien comprendre aux événements qui bouillonnaient autour d'eux : le Comité de Régiment et les Comités d'escadrons étaient composés de Cosaques serviles et placides… Listnitski se sentait heureux dans son nouveau milieu.

Il retrouva parmi les officiers deux de ses camarades du Régiment atamanski, qui se tenaient à l'écart ; les autres étaient exceptionnellement unis et unanimes et ils parlaient ouvertement de restaurer la dynastie.

Le Régiment resta environ deux mois à Dvinsk, au repos, et fut repris en main sous commandement unique. Jusqu'alors, ses escadrons avaient été souvent détachés auprès de telle ou telle division d'infanterie et parcouraient le front de Dvinsk à Riga, mais en avril une main prévoyante les avait réunis et le Régiment était prêt à intervenir. Étroitement surveillés par leurs officiers, les Cosaques faisaient l'exercice, donnaient à manger à leurs chevaux, vivaient d'une vie d'escargot, une vie réglée, isolés de toute influence extérieure.

Des suppositions confuses circulaient parmi eux sur ce à quoi on les destinait vraiment ; de leur côté les officiers disaient sans s'en cacher qu'avant peu le Régiment, guidé par certaine main très sûre, « ferait tourner la roue de l'Histoire ».

Le front était tout près. Les armées vivaient dans une fièvre mortelle, manquaient de munitions et de ravitaillement ; tendaient leurs mains innombrables vers ce mot fantasmagorique : la paix ; accueillaient avec des sentiments divers le chef du Gouvernement Provisoire, Kérenski ; stimulées par ses cris hystériques, elles trébuchèrent dans l'offensive de juin ; la colère en fusion bouillonnait en elles comme une eau jaillie de sources profondes…

Cependant, à Dvinsk, les Cosaques vivaient tranquillement, paisiblement : l'estomac des chevaux digérait l'avoine et les tourteaux, la mémoire des Cosaques se refermait sur les peines endurées au front ; les officiers fréquentaient assidûment leurs réunions, mangeaient bien et discutaient ardemment du destin de la Russie.

Ainsi jusqu'aux premiers jours de juillet. Le 3 juillet, ordre de partir sans perdre une minute. Le Régiment prit le train en direction de Pétrograd. Le 7 juillet, les fers des chevaux claquaient sur les écailles de bois des rues de la capitale.

Le Régiment prit quartier sur la Perspective Nevski. L'escadron de Listnitski s'installa dans un local commercial inoccupé. Les Cosaques étaient attendus avec impatience et joie, comme en témoignait le soin apporté par les autorités de la capitale à préparer les locaux qui leur étaient destinés. Les murs nouvellement blanchis à la chaux brillaient, les planchers fraîchement lavés luisaient, les châlits de pin, neufs, sentaient la résine ; le sous-sol propre et clair respirait presque le confort. Fronçant le nez sous son lorgnon, Listnitski examina attentivement les lieux, vit la blancheur aveuglante des murs et conclut que l'installation ne laissait rien à désirer. Satisfait de son inspection, il se dirigeait vers la porte donnant sur la cour en compagnie d'un représentant de l'administration municipale, un petit homme bien mis qui avait charge de

recevoir les Cosaques, quand un incident désagréable se produisit : alors qu'il posait la main sur le marteau de la porte, il vit sur le mur un dessin exécuté de main de maître avec un objet pointu et qui représentait une tête de chien montrant les dents, et un balai. Les ouvriers qui avaient travaillé à l'installation des locaux devaient bien savoir à qui ce dessin était destiné…

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Listnitski, les sourcils tremblants, au fonctionnaire qui l'accompagnait.

Celui-ci regarda le dessin de ses yeux gris et vifs, et renifla d'effroyable façon. Le sang afflua si fort à son visage que son col amidonné sembla prendre une teinte rose…

— Excusez-moi, Monsieur l'officier… une main mal intentionnée…

— J'espère que c'est à votre insu que l'emblème de *l'Opritchina*[54] se trouve figuré ici.

— Comment ! Comment ? De grâce !… C'est un coup des bolchéviks… Le gredin qui a osé faire cela !… Je vais donner des ordres tout de suite pour qu'on blanchisse à nouveau le mur. Je me demande… Excusez-moi… un incident si absurde… croyez bien que je suis honteux moi-même de cette bassesse…

Listnitski avait sincèrement pitié de cet insignifiant civil qui était si bouleversé. Il adoucit son regard impitoyablement froid et dit :

— Petite erreur de calcul de l'artiste : les Cosaques ne connaissent pas l'histoire de la Russie. Mais il ne s'ensuit pas que nous puissions être encouragés par cet accueil.

De ses ongles soignés, le fonctionnaire gratta le dessin sur la chaux, une fine poussière blanche salissait sa bonne veste anglaise, il se frottait au mur, dressé sur la pointe des pieds ; Listnitski essuyait son lorgnon et souriait, mais il sentait en cette minute une tristesse amère.

« Voilà comme on nous reçoit et ce qui se cache sous les dehors qu'on nous montre !… Mais s'il était vrai que nous avons pour toute la Russie le visage de l'Opritchina ? » pensait-il en traversant la cour pour aller aux écuries, inattentif et indifférent à ce que lui disait le fonctionnaire qui trottait derrière lui.

Les rayons du soleil tombaient d'aplomb dans le puits vaste et profond de la cour. Des gens penchés aux fenêtres des hautes maisons du voisinage observaient les Cosaques, qui emplissaient toute la cour et faisaient entrer leurs chevaux à l'écurie ; ceux qui avaient fini étaient accroupis ou debout contre le mur, par petits groupes, à l'ombre.

— Pourquoi n’entrez-vous pas dans la maison, les gars ? leur dit Listnitski.

— On a bien le temps, mon capitaine.

— On s’ennuie aussi bien ici.

— Quand tous les chevaux seront casés, on ira.

Listnitski examina le dépôt transformé en écurie et dit sévèrement, s’efforçant de retrouver sa rudesse première à l’égard du fonctionnaire qui l’escortait :

— Adressez-vous à qui de droit et faites en sorte qu’on nous perce une porte de plus. Vous voyez bien que nous ne pouvons pas nous contenter de deux portes pour cent vingt chevaux. En cas d’alerte, il nous faudrait une demi-heure pour sortir nos chevaux… Incroyable ! Ne pouvait-on pas envisager cela plus tôt ? Je vais être obligé d’en informer le colonel.

Ayant reçu l’assurance que non pas une mais deux portes seraient percées le jour même, Listnitski prit congé du fonctionnaire, le remercia sèchement pour le mal qu’il s’était donné, donna des instructions pour le service de garde et monta au premier étage, qui servait d’appartement aux officiers. En passant par l’escalier de service, il déboutonna sa tunique et essuya la sueur sous sa visière ; arrivé en haut, il sentit avec plaisir la fraîcheur légèrement humide des chambres. Il n’y avait personne, à l’exception du capitaine en second Atarchtchikov.

— Où sont les autres ? dit Listnitski. – Il se laissa tomber sur la bâche de son lit de camp et écarta lourdement ses jambes dans leurs bottes poussiéreuses.

— Dehors. Ils visitent Pétrograd.

— Et toi ?

— Bah, tu sais, ça ne vaut pas la peine. A peine débarqués, ils sont déjà en ville. Je suis en train de lire ce qui s’est passé ici ces jours derniers. Intéressant.

Listnitski restait couché sans rien dire, sa chemise mouillée de sueur, qui se refroidissait dans son dos, lui donnait une sensation agréable, il n’avait pas le courage de se lever et d’aller se laver : c’était la fatigue du voyage. Enfin, faisant effort sur soi-même, il se leva et appela son ordonnance. Il prit du linge propre et se lava longuement, en s’ébrouant de contentement.

— Va te débarbouiller, Vania, conseilla-t-il à Atarchtchikov en frottant avec une serviette effilochée son cou gras, marqué par le soleil. Tu te sentiras plus léger… Qu’est-ce qu’il y a dans les journaux ?

— En effet, il faudrait peut-être se laver. Ça fait du bien, tu dis ?… Ce qu’il y a dans les journaux ? On raconte la manifestation des bolchéviks, les mesures du

gouvernement… Lis.

Listnitski allait se mettre à lire, tout ragaillardi de s'être lavé, quand il fut appelé chez le colonel. Il se leva à contrecœur, enfila une tunique propre, qui sentait le savon, froissée par le voyage, attacha son sabre et sortit. Il passa sur l'autre trottoir de l'avenue et se retourna pour voir la maison où son escadron était cantonné. Extérieurement, elle ne se distinguait en rien des autres : quatre étages, revêtue de pierre grise poreuse, alignée sur des maisons semblables. Il alluma une cigarette et suivit lentement le trottoir. Une foule épaisse moussait de chapeaux de paille, de melons, de casquettes, de chapeaux de femmes élégants ou d'une simplicité recherchée. Dans ce flot, de loin en loin, une casquette militaire faisait une tache démocratique et disparaissait, engloutie par des vagues multicolores.

Une brise fraîche et stimulante venait de la mer par vagues, se heurtait aux masses énormes des bâtiments, s'éparpillait inégalement en courants humides. Dans le ciel pâle d'acier bleuté, les nuages s'en allaient vers le sud. Leurs crêtes laiteuses se découpaient en dents pointues. Une chaleur moite, annonciatrice de pluie, enveloppait la ville. Cela sentait l'asphalte chaud, l'essence brûlée, la mer proche, les parfums de femmes, indéfinissables et troublants, et ce mélange indistinct d'odeurs variées qui est le propre des grandes villes.

Listnitski marchait lentement, en fumant, sur le trottoir de droite, il saisissait de temps en temps le regard respectueux d'un passant. Au début, il ressentait une certaine gêne de sa tunique froissée et de sa casquette sale, mais il se dit qu'un combattant n'avait pas à rougir de son extérieur, à plus forte raison lui, qui venait de quitter le train.

Les stores tendus au-dessus des portes des magasins et des cafés laissaient tomber sur le trottoir des taches d'ombre jaune olive, paresseuses. Le vent faisait battre les toiles brûlées par le soleil et les taches du trottoir bougeaient, se déchiraient sous les pas traînants des gens. Bien que l'heure du déjeuner fût passée, l'avenue grouillait de monde. Listnitski, que les années de guerre avaient déshabitué de la ville, se laissait envahir avec délices par la rumeur des voix traversée de rires, de trompes d'automobiles, de cris de vendeurs de journaux ; dans cette foule de gens bien habillés, bien nourris, il se sentait chez lui ; il pensait cependant :

« Comme vous êtes tous contents, joyeux, heureux aujourd'hui, tous : marchands, agents de change, fonctionnaires de tous rangs, propriétaires, nobles. Mais que disiez-vous il y a trois ou quatre jours ? De quoi aviez-vous l'air quand la populace et la soldatesque coulaient comme un minerai en fusion, tiens, ici,

dans cette avenue, et dans les rues ? En conscience, je suis content de vous voir, et pas content. Et je ne sais si je dois me réjouir de votre bien-être… »

Il essaya d'analyser son sentiment partagé, d'en trouver les sources, et il en arriva sans peine à se dire que, s'il pensait et sentait ainsi, c'était parce que la guerre, avec tout ce qu'il y avait éprouvé, l'avait éloigné de cette masse de gens satisfaits et contents.

« Ce jeune homme repu, par exemple, pensait-il à la vue d'un gros garçon sans moustaches, aux joues rouges, pourquoi n'est-il pas sur le front ? Sûrement le fils d'un industriel ou d'un bonze du commerce, il a coupé au service armé, le salaud, il crache sur la Patrie, il « travaille pour la défense nationale », il engraisse, il fait l'amour à son aise…

« Mais avec qui es-tu, toi, en fin de compte ? » se demanda-t-il à lui-même, et il se répondit en souriant : « Eh bien, avec ceux-ci, naturellement ! Il y a en eux une parcelle de moi-même et je suis une parcelle de leur monde… Tout ce qu'ils ont de bon et de mauvais existe aussi plus ou moins chez moi. J'ai peut-être la peau plus fine que ce cochon plein de soupe, et c'est peut-être pour cela que je réagis plus douloureusement à tout, et c'est sûrement pour cela que je fais honnêtement la guerre et que je ne « travaille pas pour la défense nationale », et c'est pour cela aussi que cet hiver, à Mohilev, quand j'ai vu l'Empereur déchu, dans l'automobile, quitter le Quartier Général, avec ses lèvres tristes, sa main impuissante posée sur son genou de cette manière indéfinissable, déchirante, je suis tombé dans la neige et j'ai sangloté comme un gamin… Non, honnêtement, je n'accepte pas la révolution, je ne peux pas l'accepter. Mon cœur et ma raison s'y opposent… J'offrirai ma vie pour l'ancien régime, je la donnerai, sans hésitation, sans pose, simplement, comme un soldat. Y en a-t-il beaucoup qui soient prêts à cela ? »

Avec une netteté extrême, bouleversante, pâlissant, il se rappela cette fin de journée de février riche en couleur, la Maison du Gouverneur à Mohilev, la grille de fonte couverte de givre et, derrière la grille, la neige que le soleil bas, couvert par un voile vaporeux de gel, émaillait de taches écarlates. Derrière la rive en pente du Dniepr, le ciel était peint d'azur, de vermillon, d'or roux, chaque trait de couleur à l'horizon était si impalpable, si aérien, que c'était douloureux d'y toucher du regard. Devant l'entrée, un petit groupe de personnalités du Quartier Général, des militaires, des fonctionnaires… Une automobile couverte sort. On devine, derrière la glace, Fredericks et le Tsar affalé sur le dossier de son siège. Son visage creusé a une sorte de teinte violette. Le demi-cercle du bonnet de fourrure noir des Cosaques de la Garde surmonte en biais son front pâle.

Listnitski courait presque au milieu des gens, qui le regardaient d'un air étonné. Ses yeux voyaient la main du Tsar tombant du bord du bonnet noir, dans le geste du salut militaire, ses oreilles résonnaient du bruit léger de l'automobile et du silence humiliant de la foule qui laissait partir sans un mot le dernier empereur…

Il monta lentement l'escalier de la maison où l'état-major du Régiment s'était installé. Ses joues tremblaient encore, ses yeux gonflés et rouges étaient pleins de larmes. Sur le palier du premier étage, il fuma deux cigarettes l'une sur l'autre, essuya son pince-nez et monta en courant, deux marches par deux marches, au deuxième étage.

Le colonel lui désigna sur un plan de Pétrograd le secteur à l'intérieur duquel son escadron devrait garder les bâtiments officiels, les lui énuméra, lui indiqua dans les plus petits détails à quels endroits et à quels moments il fallait placer et relever les gardes, et termina par ces mots :

— Au Palais d'Hiver, chez Kérenski…

— Ne me parlez pas de Kérenski !… murmura Listnitski presque à voix haute, envahi par une pâleur mortelle.

— Evguéni Nikolaïévitch, il faut vous dominer…

— Mon colonel, je vous en prie…

— Mais mon cher…

— Je vous en prie.

— Vos nerfs…

— Les patrouilles à l'usine Poutilov, faut-il les envoyer tout de suite ? demanda Listnitski, respirant péniblement.

Le colonel se mordit les lèvres, sourit, haussa les épaules et répondit :

— Oui, tout de suite. Et sous le commandement d'un officier, c'est indispensable.

Listnitski quitta l'état-major moralement vidé, accablé par ses souvenirs et par sa conversation avec le colonel. Tout près de la maison où son escadron était cantonné, il rencontra une patrouille du 4e Cosaques du Don, en garnison à Pétrograd. Des fleurs fanées pendaient tristement au bridon du cheval baillet de l'officier, qui souriait dans sa moustache blonde.

— Vivent les sauveurs de la Patrie ! cria un vieux monsieur exalté, qui descendit du trottoir en agitant son chapeau.

L’officier porta aimablement la main à la visière. La patrouille prit le trot. Listnitski regarda le visage ému du monsieur qui avait salué les Cosaques, ses lèvres humides, sa cravate nouée avec soin, et il entra vite sous le portail, soudain voûté, les traits crispés.

11

La nomination du général Kornilov au poste de commandant en chef du front du sud-ouest fut accueillie avec une grande satisfaction par les officiers du 14e Régiment. Ils parlaient de lui avec amour et respect, comme d'un homme d'un caractère de fer, qui pouvait certainement sortir le pays de l'impasse où l'avait mené le Gouvernement Provisoire.

Listnitski était particulièrement enthousiaste. Par l'intermédiaire des officiers de son escadron et des hommes qu'il connaissait bien, il essaya de savoir comment les Cosaques avaient pris cette nomination, mais les informations qu'il recueillit ne lui firent aucun plaisir. Les Cosaques ne disaient rien, ou bien se bornaient à des réponses apathiques :

— Pour nous c'est du pareil au même…

— On ne sait pas ce qu'il vaut…

— S'il faisait quelque chose pour la paix, alors, évidemment…

— On n'y gagnera rien, nous, à son avancement, je suis tranquille.

Quelques jours plus tard, des bruits opiniâtres se répandirent parmi les officiers qui étaient en relations avec quelques cercles civils et militaires, que Kornilov faisait pression sur le Gouvernement Provisoire, exigeant le rétablissement de la peine de mort au front et la mise en application d'un grand nombre de mesures, dont dépendaient tout le sort de l'armée et l'issue de la guerre. On disait que Kérenski avait peur de Kornilov et qu'il mettrait sans doute tout en œuvre pour le remplacer au poste de commandant en chef du front du sud-ouest par un général plus souple. On donnait des noms de généraux connus dans les milieux militaires.

Le 19 juillet, la décision gouvernementale nommant Kornilov commandant suprême surprit tout le monde. Peu de temps après, le capitaine en second Atarchtchikov, qui avait beaucoup de relations au Comité Directeur de l'Union des Officiers, raconta, en se fondant sur des sources tout à fait dignes de foi, que, dans un mémoire destiné à être présenté au Gouvernement Provisoire, Kornilov insistait sur la nécessité des mesures suivantes : établissement sur tout le territoire, y compris pour les troupes de l'arrière et pour la population, de

tribunaux militaires de campagne et application de la peine de mort ; rétablissement du pouvoir disciplinaire des chefs militaires ; limitation étroite de l'activité des comités à l'intérieur des unités militaires, etc.

Le soir du même jour, au cours d'une conversation avec les officiers de son escadron et des autres escadrons, Listnitski posa nettement la question : avec qui avaient-ils l'intention de marcher ?

— Messieurs les officiers, dit-il avec une émotion contenue, nous formons une famille unie. Nous savons ce que représente chacun de nous, mais jusqu'à présent beaucoup de questions névralgiques n'ont pas été élucidées entre nous. Aujourd'hui, où nous voyons se dessiner nettement la perspective d'un conflit entre le Haut-Commandement et le gouvernement, nous devons nous demander carrément : avec qui et pour qui sommes-nous ? Parlons-en donc en camarades, sans faux-fuyants.

Le capitaine en second Atarchtchikov répondit le premier :

— Pour le général Kornilov je suis prêt à verser mon sang et celui des autres. C'est un homme d'une pureté de cristal et il est seul capable de remettre la Russie sur pied. Regardez ce qu'il fait dans l'armée. C'est grâce à lui si les chefs militaires ont de nouveau en partie les mains libres ; avant, c'était le pouvoir absolu des comités, la fraternisation, la désertion. Il n'y a pas lieu de discuter : tous les honnêtes gens sont pour Kornilov.

Atarchtchikov parlait avec flamme. Il avait les jambes minces, la poitrine démesurément développée, de larges épaules. La question lui tenait visiblement à cœur. Quand il eut fini, il regarda les officiers groupés autour de la table, frappa une cigarette contre son étui pour montrer qu'il attendait une réponse. Il avait sur sa paupière inférieure droite une petite excroissance brune, qui empêchait la paupière supérieure de clore complètement l'œil, et on avait l'impression, quand on le voyait pour la première fois, que ses yeux souriaient constamment d'un air de condescendance et de défi.

— S'il faut choisir entre les bolchéviks, Kérenski et Kornilov, alors, évidemment, nous sommes pour Kornilov.

— Il nous est difficile d'apprécier ce que veut Kornilov : rétablir seulement l'ordre en Russie ou instaurer quelque chose d'autre…

— Ce n'est pas une réponse à une question de principe !

— Si, c'est une réponse.

— Alors si c'est une réponse, de toute façon, elle n'est pas intelligente.

— Qu’est-ce que vous craignez, lieutenant ? La restauration de la monarchie ?

— Je ne la crains pas, au contraire, je la souhaite.

— Alors de quoi parlons-nous ?

— Messieurs ! dit Dolgov d’une voix sourde et éraillée (c’était un ancien adjudant nommé depuis peu sous-lieutenant au feu), de quoi discutez-vous ? Dites plutôt que nous autres Cosaques, nous devons nous accrocher au général Kornilov comme l’enfant au jupon de sa mère. Et sans arrière-pensée, franchement ! Si nous nous séparons de lui, nous sommes perdus. La Russie nous enterrera sous le fumier. C’est clair : partout où il ira, nous le suivrons.

— C’est ça ! Oui !

Atarchtchikov donna une tape enthousiaste sur l’épaule de Dolgov et fixa sur Listnitski des yeux rieurs. Celui-ci, souriant, ému, lissait les plis de son pantalon sur ses genoux.

— Alors, Messieurs les officiers, Messieurs les atamans ? s’écria Atarchtchikov d’une voix forte. Nous sommes pour Kornilov ?…

— Bien sûr !

— Dolgov a tranché le nœud gordien.

— Tous les officiers sont pour lui.

— Nous ne ferons pas exception !

— Pour notre cher Lavr Guéorguiévitch Kornilov, Cosaque et héros, hourra !

Les officiers trinquèrent en riant et burent le thé. Toute tension avait disparu, la conversation tournait maintenant autour des événements des derniers jours.

— Nous sommes tous partisans du général, mais les Cosaques hésitent… dit Dolgov sans assurance.

— Comment, « hésitent » ? dit Listnitski.

— Eh oui. Ils hésitent, un point c’est tout… Ils ont envie de retourner chez eux, les salauds, chez leurs femmes. Ils en ont assez de cette vie sans douceur…

— Notre tâche est d’entraîner les hommes derrière nous. – Le lieutenant Tchernokoutov tapa du poing sur la table. – Les entraîner ! Ce n’est pas pour rien que nous portons des épaulettes d’officiers.

— Il faut leur expliquer patiemment avec qui ils ont intérêt à marcher.

Listnitski frappa son verre avec une petite cuillère ; ayant obtenu l'attention de tous, il dit en détachant ses mots :

— Je vous prie de vous rappeler, Messieurs, que votre travail doit maintenant consister, comme l'a dit Atarchtchikov, à expliquer aux Cosaques l'état réel des choses. Il faut les arracher à l'influence des comités. Cela exige une rupture de nos habitudes aussi considérable, sinon plus, que, disons, celle que la majorité d'entre nous a dû éprouver au lendemain de la révolution de février. Autrefois, en 16 par exemple, je pouvais battre un Cosaque, tout ce que je risquais c'était qu'il m'envoie une balle dans le dos pendant le combat ; après février, il a fallu battre en retraite : si je frappais un imbécile quelconque, je me faisais tuer sur place, dans la tranchée, il n'aurait pas attendu le moment propice. A présent, les choses sont encore tout à fait différentes. Nous devons – Listnitski appuya sur le mot – fraterniser avec les Cosaques. Tout en dépend. Vous savez ce qui se passe en ce moment dans le 1" et le 4e Régiment ?

— C'est un cauchemar !

— C'est juste : un cauchemar, continua Listnitski. Les officiers n'ont pas abattu le vieux mur qui les séparait de leurs hommes et le résultat, c'est que les Cosaques sans exception sont tombés sous l'influence des bolchéviks et sont devenus bolchéviks à quatre-vingt-dix pour cent. Il est clair que nous n'échapperons pas à des événements terribles… Les 3 et 5 juillet n'ont été que des avertissements sévères à tous les insouciants. Ou bien nous devrons nous battre pour Kornilov contre les troupes de la démocratie révolutionnaire, ou bien les bolchéviks continueront à rassembler leurs forces, à étendre leur influence, et déclencheront une nouvelle révolution. Ils se donnent un répit en ce moment, ils concentrent leurs forces ; chez nous, c'est la pagaille… Est-ce admissible ? Alors que des Cosaques loyaux peuvent jouer un grand rôle dans les secousses qui s'annoncent…

— Sans les hommes, évidemment, nous sommes moins que rien, soupira Dolgov.

— C'est juste, Listnitski.

— Très juste, même.

— La Russie a un pied dans la tombe…

— Crois-tu que nous ne comprenons pas cela ? Nous le comprenons, mais nous sommes parfois trop faibles pour faire quoi que ce soit. *L'Ordre n° 1* et la *Pravda des tranchées*[55] sèment leur graine.

— Et nous admirons les pousses au lieu de les écraser et de les brûler ! s'écria Atarchtchikov.

— Non, nous n'admirons pas, nous sommes trop faibles.

— Vous mentez, lieutenant, nous sommes seulement négligents.

— Ce n'est pas vrai.

— Prouvez-le.

— Doucement, Messieurs.

— On a saccagé les locaux de la *Pravda*… Kérenski a l'esprit de l'escalier…

— Qu'est-ce qui se passe ici… C'est un marché, ou quoi ? Il n'y a plus moyen !

Ce brouhaha de cris absurdes s'apaisa petit à petit. Un chef d'escadron, qui avait écouté Listnitski avec un immense intérêt, demanda le silence.

— Je propose qu'on donne au capitaine Listnitski la possibilité d'aller jusqu'au bout de sa pensée.

— D'accord.

Listnitski reprit, frottant avec ses poings les angles aigus de ses genoux :

— Je dis qu'à ce moment-là, c'est-à-dire dans les combats à venir, dans la guerre civile (je viens de comprendre qu'elle est inévitable), nous aurons besoin de Cosaques loyaux. Nous devons lutter et arracher les Cosaques aux comités, qui gravitent autour des bolchéviks. C'est une nécessité vitale. Vous savez bien qu'en cas de nouveaux troubles, les officiers du 1er et du 4e Régiment seront fusillés par leurs hommes…

— C'est évident.

— Ils ne se gêneront pas.

— … Nous devons tirer la leçon de leur expérience, amère il faut le dire. Les Cosaques du 1er et du 4e Régiment (mais peut-on encore appeler ça des Cosaques ?), il faudra en pendre un sur deux, peut-être les exécuter tous… Il faut arracher la mauvaise herbe. Préservons donc nos Cosaques d'erreurs pour lesquelles ils risquent d'avoir à payer plus tard.

Après Listnitski, le chef d'escadron, qui l'avait écouté avec une attention exceptionnelle, prit la parole. Vieil officier d'activé, servant dans le Régiment depuis neuf ans, quatre fois blessé, il dit combien le service était pénible autrefois. Les officiers cosaques étaient maintenus à l'arrière-plan, on leur faisait

la vie dure, l'avancement était faible et la plupart des cadres ne dépassaient pas le grade de lieutenant-colonel ; cela expliquait, selon lui, l'inertie des chefs cosaques au moment de la chute de la monarchie. Cependant, disait-il, on devait soutenir Kornilov et établir des contacts plus étroits avec lui par l'intermédiaire de l'Union des Officiers.

— Que Kornilov devienne dictateur et ce sera le salut des armées cosaques. Avec lui, nous serons peut-être mieux qu'avec le Tsar.

Minuit était depuis longtemps passé. Une nuit claire et blanchâtre enveloppait la ville sous une toison de nuages échevelés. Par la fenêtre, on voyait la flèche sombre de l'Amirauté et un océan de lumières jaunes.

Les officiers continuèrent à parler jusqu'à l'aube. Ils décidèrent d'organiser trois fois par semaine des causeries avec les Cosaques sur des thèmes politiques, les chefs de pelotons furent invités à faire tous les jours de la gymnastique avec leurs pelotons afin d'occuper le temps libre et d'arracher l'esprit des Cosaques à l'atmosphère corruptrice de la politique.

Avant de se quitter, ils chantèrent *II se retourne et se soulève, l'orthodoxe et paisible Don*, vidèrent un dixième samovar, portèrent des toasts fantaisistes en faisant sonner leurs verres et, juste avant le départ, Atarchtchikov, après avoir échangé quelques mots à mi-voix avec Dolgov, s'écria :

— Maintenant, en guise de dessert, nous allons vous régaler d'une vieille chanson cosaque. Allons, un peu de silence ! Et ouvrez la fenêtre, il y a une fumée terrible.

Au début, les deux voix, la basse rude et fêlée de Dolgov, le ténor singulièrement agréable d'Atarchtchikov, se heurtèrent, s'emmêlèrent, chacune chantait dans son rythme, puis s'enlacèrent fougueusement et elles faisaient une musique d'une beauté irrésistible.

… Mais il est fier, notre Don, le Don paisible, notre père :

Il n'a pas plié devant le Musulman, n'a pas demandé à Moscou de lui

[apprendre à vivre.

Et les Turcs… ah ! depuis toujours il les salue d'un coup de son sabre

[aiguisé sur la nuque…

Et d’année en année la steppe du Don, notre mère,

Pour la très pure Mère de Dieu et pour notre foi orthodoxe,

Et pour le libre Don de qui les flots mugissent, nous appelle à la lutte

[contre les ennemis…

Atarchtchikov, les doigts croisés sur les genoux, conduisait le chant dans un ton haut, sans s’égarer à aucun moment, malgré des variations qui laissaient loin derrière elles la basse puissante de Dolgov ; son expression était inhabituellement sévère, à la fin seulement Listnitski aperçut une petite larme brillante et froide qui coulait sur l’excroissance brune de sa paupière.

Quand les officiers des autres escadrons furent partis et que ceux qui restaient eurent été se coucher, Atarchtchikov vint s’asseoir sur le lit de camp de Listnitski, tiraillant ses bretelles bleues déteintes sur sa poitrine bombée, et murmura :

— Tu comprends, Evguéni… j’aime le Don passionnément, cette vie cosaque modelée par les siècles. J’aime mes Cosaques, j’aime les femmes cosaques : tout cela, j’aime tout cela. L’odeur de l’absinthe de steppe, ça me donne envie de pleurer… Et aussi, tiens, quand les tournesols fleurissent et que ça sent la vigne mouillée par la pluie, au-dessus du Don… Ah ! J’aime ça si profondément, ça fait presque mal… tu dois me comprendre… Et en ce moment je me dis : est-ce que nous ne sommes pas en train de leur bourrer le crâne, aux Cosaques ? Est-ce que nous voulons vraiment leur faire suivre cette voie ?…

— Qu’est-ce que tu veux dire ? demanda Listnitski attentif.

Le cou bronzé d’Atarchtchikov se détachait naïf, touchant de jeunesse, sur le col de sa chemise blanche. Le bord bleu de sa paupière tombait lourdement sur la verrue brune ; de profil, Listnitski voyait l’éclat moite de son œil à demi fermé.

— Je me dis : les Cosaques ont-ils bien besoin de cela ?

— Et de quoi auraient-ils besoin ?

— Je ne sais pas… Mais pourquoi s’éloignent-ils ainsi, spontanément, de nous ? La révolution nous a littéralement séparés comme le bon grain de l’ivraie, on dirait que nos intérêts divergent.

— Vois-tu, commença prudemment Listnitski, c’est là que se marque toute la différence entre notre perception des choses et la leur. Nous avons plus de

culture, nous sommes capables d'une appréciation critique des faits, tandis que chez eux tout est plus primitif, plus simple. Les bolchéviks leur fourrent dans la tête qu'il faut terminer la guerre, ou plutôt la transformer en guerre civile. Ils excitent les Cosaques contre nous et, comme les Cosaques sont fatigués, qu'il y a de la bête en eux, plus qu'en nous, qu'ils n'ont pas cette ferme conscience morale du devoir et de la responsabilité envers la patrie que nous avons, nous, il est tout à fait compréhensible que cela trouve un écho en eux. Qu'est-ce que c'est, la patrie, pour eux ? Une notion de toute façon abstraite : « La Région de l'Armée du Don est loin du front et les Allemands n'iront pas jusque-là », c'est ce qu'ils se disent. Et voilà bien tout le mal. Il faut leur expliquer correctement quelles conséquences aurait pour eux la transformation de cette guerre-ci en guerre civile.

Listnitski sentait dans le fond de lui-même que ses paroles n'atteignaient pas leur but et qu'Atarchtchikov allait rentrer dans sa coquille.

C'est ce qui arriva : Atarchtchikov bredouilla quelques mots indistincts, resta silencieux un long moment ; Listnitski essayait en vain de comprendre dans quelles ténèbres errait la pensée de son camarade.

« J'aurais dû le laisser s'expliquer tout à fait », pensa-t-il avec regret.

Atarchtchikov lui souhaita bonne nuit et partit sans ajouter un mot. L'espace d'une minute, il avait désiré une conversation sincère, il avait soulevé un coin du rideau noir derrière lequel chacun se cache des autres, et l'avait laissé retomber.

Cette impossibilité de connaître les autres, leur secret, irritait Listnitski. Il alluma une cigarette, garda un moment les yeux fixes dans l'obscurité grise et ouatée, soudain se rappela Aksinia, les jours de permission tout emplis d'elle. Et s'endormit, apaisé par cette pensée et par les souvenirs sans suite des femmes dont les chemins avaient un jour croisé le sien.

12

Listnitski avait dans son escadron un Cosaque de la stanitsa Boukanovskaïa, nommé Ivan Lagoutine. Aux premières élections, il avait été élu au Comité militaire révolutionnaire du Régiment ; jusqu'à l'arrivée à Pétrograd il ne s'était pas fait particulièrement remarquer, mais dans les derniers jours de juillet, l'officier de peloton avait informé Listnitski que Lagoutine fréquentait la section militaire du Soviet des députés ouvriers et soldats, qu'il était certainement en liaison étroite avec le Soviet, vu qu'on avait noté qu'il tenait de fréquents discours aux Cosaques de son peloton et exerçait sur eux une influence négative. L'escadron avait eu deux cas de refus de garde et de patrouille et l'officier de peloton attribuait ces faits à l'influence de Lagoutine.

Listnitski résolut – il estimait que c'était indispensable – de connaître d'un peu près ce Lagoutine, de le tâter. Convoquer l'homme pour avoir une conversation franche avec lui eût été stupide et imprudent ; Listnitski décida de patienter. L'occasion se présenta bientôt. Fin juillet, ce fut au tour du troisième peloton de monter la garde dans les rues avoisinant l'usine Poutilov.

— J'accompagnerai les Cosaques, avait dit Listnitski à l'officier de peloton. Faites seller mon moreau.

Listnitski avait deux chevaux, « à tout hasard », comme il disait. Il s'habilla, avec l'aide de son ordonnance, et descendit dans la cour. Le peloton était déjà à cheval. On suivit plusieurs rues, dans une obscurité brumeuse, piquée de lumières. Listnitski se laissa dépasser par le peloton et appela Lagoutine à l'arrière. Celui-ci fit faire demi-tour à son piètre cheval et vint se placer à côté du capitaine ; il l'observait de côté, d'un œil interrogateur.

— Quoi de neuf à votre comité ? demanda Listnitski.

— Rien.

— Tu es de quelle stanitsa, Lagoutine ?

— Boukanovskaïa.

— Quel village ?

— Mitiakine.

Leurs chevaux allaient de front. Listnitski examinait du coin de l'œil, à la lumière des réverbères, la figure barbue du Cosaque. Des mèches de cheveux plats dépassaient de sous sa casquette ; une petite barbe inégale couvrait comme de la filasse ses joues rondes ; ses yeux intelligents, avec une pointe de malice, étaient profondément enfoncés, protégés par des arcades sourcilières saillantes.

« Il a l'air simple, pas bien gai, mais qu'est-ce qu'il a derrière la tête ? Il me hait sûrement, comme tout ce qui est lié à l'ancien régime, à la « trique disciplinaire »… pensa Listnitski, et il eut subitement envie de connaître le passé de Lagoutine.

— Tu as une famille ?

— Oui, mon capitaine. Une femme et deux petits.

— Et la culture ?

— Ah ! la culture ! dit Lagoutine ironiquement, avec une pointe de pitié. On vit tant bien que mal. Le bœuf travaille pour le Cosaque et le Cosaque pour le bœuf, et c'est comme ça toute la vie… La terre est sablonneuse chez nous, ajouta-t-il sévèrement, après un moment de réflexion.

Listnitski avait un jour passé par la stanitsa Boukanovskaïa, en allant à la gare de Sébriakovo. Il se rappela nettement cette stanitsa perdue, à l'écart de la grand-route, bordée au sud par une prairie plate que l'on n'embrassait pas du regard, et enserrée dans les boucles capricieuses du Khoper. Depuis la limite du territoire de la stanitsa Elanskaïa, du haut d'une colline, à une douzaine de verstes, il avait vu la tache verte des jardins et un grand clocher blanc rongé comme un os.

— La terre est sablonneuse chez nous, soupira Lagoutine.

— Tu as envie de retourner chez toi, hein ?

— Et comment, mon capitaine ! Pour sûr on est impatient de rentrer. On a eu assez de misère comme ça, dans cette guerre.

— Ça m'étonnerait qu'on puisse rentrer vite, mon vieux…

— Si, on va rentrer.

— Mais la guerre n'est pas finie !

— Il n'y en a plus pour longtemps… On sera bientôt chez nous, répétait obstinément Lagoutine.

— Il faudra encore se battre entre nous. Qu'est-ce que tu en penses ?

Lagoutine demanda après un silence, sans lever les yeux du pommeau de sa

selle :

— Contre qui faudra-t-il se battre ?

— Il n’y a que l’embarras du choix. Les bolchéviks, par exemple.

De nouveau Lagoutine demeura sans rien dire pendant un long moment, comme s’il s’assoupissait au claquement net et cadencé des sabots de son cheval. Trois minutes se passèrent ainsi. Il dit enfin, faisant un sort à chaque mot :

— Nous n’avons rien à perdre avec eux.

— Et la terre ?

— La terre, il y en a assez pour tout le monde.

— Tu sais ce que veulent les bolchéviks ?

— J’en ai un peu entendu parler…

— Alors, à ton avis, qu’est-ce qu’il faudra faire si les bolchéviks viennent chez nous pour nous prendre nos terres, pour asservir les Cosaques ? Tu t’es bien battu contre les Allemands, tu as défendu la Russie.

— Les Allemands, c’est une chose.

— Et les bolchéviks ?

— Eh bien, mon capitaine, commença Lagoutine – il était visiblement décidé à parler, il avait levé les yeux, il cherchait avec insistance le regard de Listnitski –, les bolchéviks ne me prendront pas mon dernier lopin de terre. Je n’ai qu’un lot[{56}], en tout et pour tout, ils n’ont pas besoin de ma terre… Tandis que, par exemple, soit dit sans vous offenser, Monsieur votre père possède dix mille déciatines…

— Pas dix, quatre.

— Admettons, ça ne change rien, quatre mille ; mais ça fait déjà un joli morceau, hein ? Une drôle de justice, c’est le cas de le dire, hein ? Et si vous prenez toute la Russie, des gens comme Monsieur votre père, il y en a beaucoup. Mais voyons, réfléchissez, mon capitaine, chaque bouche veut son morceau de pain. Vous avez besoin de manger, tous les autres ont besoin de manger aussi. Il y avait une fois un Tsigane qui voulait apprendre à sa jument à ne pas manger, il disait : elle s’habituera. Elle s’est habituée, la pauvre bête, elle s’est habituée, et au bout de dix jours elle est morte… Les choses n’allaient pas bien sous le Tsar ; pour les pauvres gens, c’était dur… Monsieur votre père, on lui a coupé quatre mille déciatines comme une tranche de pâté, mais il n’a pas deux bouches pour manger, il n’en a qu’une, comme nous autres. Vous pensez bien que c’est vexant,

pour le peuple !… Les bolchéviks, ils visent juste, et vous parlez de leur faire la guerre…

Listnitski l'écoutait, cachant son émotion. Il comprenait qu'il était impuissant à lui opposer aucun argument de poids, il sentait que l'autre, avec ses raisons élémentaires, terriblement simples, le mettait au pied du mur et, comme il sentait remuer sourdement en lui la conscience qu'il avait tort, il perdit la tête et se mit en colère :

— Qu'est-ce que tu es, toi ? Bolchévik ?

— L'étiquette n'est rien… répondit Lagoutine ironiquement, d'un ton traînant. Il ne s'agit pas de ça, il s'agit de la justice. Le peuple, ce qu'il lui faut, c'est la justice, mais la justice, on l'enterre, on l'ensevelit. Il paraît même qu'elle a rendu l'âme depuis longtemps.

— C'est avec ça que les bolchéviks du Soviet te bourrent le crâne… Ça te profite, à ce que je vois, de traîner avec eux.

— Ah ! mon capitaine, c'est la vie elle-même qui nous a bourré le crâne, à nous autres souffre-douleur, les bolchéviks n'ont plus qu'à allumer la mèche…

— Ah ! Cesse donc de faire de l'esprit ! Il n'y a pas de quoi rire ! dit Listnitski tout à fait en colère. Réponds-moi : tu me parles de la terre de mon père, des terres seigneuriales en général, mais ça, c'est la propriété. Si tu as deux chemises et que moi je n'en ai pas, d'après toi, tu dois m'en donner une ?

Listnitski ne vit pas le visage de Lagoutine, mais au son de sa voix il devina qu'il souriait.

— Celle que j'ai de trop, je la donnerai de moi-même. Au front, j'ai donné ma dernière chemise, j'ai porté ma capote sur la peau, mais pour la terre… personne ne donne sa terre aux autres.

— Mais toi, tu n'en as pas assez, de terre ? Ce que tu as ne te suffit pas ? dit Listnitski élevant la voix.

Lagoutine blêmit et cria presque, s'étranglant d'émotion :

— Tu crois donc que je ne pense qu'à moi ? On a été en Pologne, tu sais comment les gens vivent là-bas ? Tu l'as vu ou non ? Et autour de nous les paysans, tu sais comment ils vivent ?… Moi, je l'ai vu !… Ça m'a fait bouillir le cœur… Et tu crois que je n'ai pas pitié d'eux, hein ? La Pologne, je m'en suis rendu malade, à force de penser à la dureté de la terre.

Listnitski voulait faire une réponse mordante ; à ce moment, un cri perçant

retentit, venant des bâtiments lourds et gris de l'usine Poutilov : Arrêtez-le » Il entendit le fracas tambourinant des sabots des chevaux sur le pavé, le claquement d'un coup de feu lui traversa les oreilles. Il brandit sa cravache et lança son cheval au galop.

Bientôt Lagoutine et lui retrouvaient ensemble la patrouille, massée à un carrefour. Les Cosaques mettaient pied à terre, les sabres résonnaient ; un homme, qu'ils avaient arrêté, se débattait au milieu d'eux.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a ? cria Listnitski se frayant un chemin avec son cheval.

— Cette vermine-là nous a lancé une pierre…

— Il nous a lancé une pierre et il s'est enfui.

— Vas-y, Arjanov !

— Alors, salaud, tu nous prends pour un jeu de massacre ?

Le maréchal des logis du peloton Arjanov, penché sur sa selle, tenait par le col un petit homme vêtu d'une chemise noire sans ceinture. Trois Cosaques, qui avaient mis pied à terre, lui tordaient les bras dans le dos.

— Qui es-tu ? s'écria Listnitski hors de lui.

Le prisonnier leva la tête, mais ses lèvres muettes se crispèrent dans son visage blanc grisâtre.

— Qui es-tu ? répéta Listnitski. Tu lances des pierres, salaud ? Hein ? Tu ne dis rien ? Arjanov…

Arjanov sauta à terre, lâcha le col du prisonnier et le frappa au visage à toute volée.

— Allez-y ! commanda Listnitski, et il tourna brusquement son cheval.

Trois ou quatre Cosaques jetèrent l'homme à terre et se mirent à le cravacher. Lagoutine sauta de selle et se précipita vers Listnitski :

— Mon capitaine !… Qu'est-ce que vous faites ?… Mon capitaine !

Il s'accrochait de ses doigts tremblants au genou de Listnitski et criait :

— Ce n'est pas possible !… C'est un homme ! Qu'est-ce que vous faites ?

Listnitski ne répondit pas et toucha son cheval. Lagoutine se précipita vers les Cosaques et prit Arjanov à bras-le-corps ; trébuchant, se prenant les pieds dans son sabre, il essayait de l'entraîner. L'autre résistait, grommelait :

— T’énerve pas comme ça ! T’énerve pas ! Il nous lançait des pierres et on ne dirait rien ?… Laisse !… Laisse, je te le dis pour ton bien…

Un des Cosaques se pencha, dégagea son fusil de son épaule et se mit à frapper à coups de crosse le corps mou et craquant de l’homme à terre. Une minute plus tard, un cri bas, animal, sauvage, rampait sur le pavé.

Puis quelques secondes de silence ; et de nouveau cette voix, mais maintenant fragile comme celle d’un adolescent, entrecoupée, déchiquetée par la douleur, interrompant le râle après chaque coup par des cris courts :

— Salauds !… Contre-révolutionnaires !… Vous pouvez toujours y aller ! O-oh !… A-a-a-a-ah !…

Hak ! hak ! hak ! faisaient l’un après l’autre les coups.

Lagoutine courut à Listnitski ; il se serra contre son genou, il griffait de ses ongles le cuir de la selle, haletait :

— Pitié !

— Va-t’en !

— Capitaine !… Listnitski !… Tu entends ? Réponds !

— Je t’emmerde ! siffla Listnitski, et il fit marcher son cheval sur Lagoutine.

— Frères ! cria celui-ci en courant vers les Cosaques qui se tenaient à l’écart. Je suis membre du Comité Révolutionnaire du Régiment… Je vous ordonne de sauver cet homme de la mort !… Responsables… vous serez tenus pour responsables !… Les temps ont changé !…

Une haine irraisonnée, aveugle, submergea Listnitski. Il frappa son cheval entre les oreilles et s’avança sur Lagoutine, lui fourra sous le nez son revolver noir puant la graisse d’armes, glapit :

— Tais-toi, traître ! Bolchévik ! Ou je te tue !

Il lui fallut un très grand effort de volonté pour ne pas tirer, il ôta son doigt de la détente, fit se cabrer son cheval et partit au galop.

Quelques minutes plus tard, trois Cosaques le suivaient ; entre leurs chevaux, Arjanov et Lapine traînaient le prisonnier. Ses jambes étaient inertes, sa chemise trempée lui collait au corps ; soutenu sous les bras par les deux soldats, il chancelait légèrement, ses pieds glissaient sur le pavé. Entre ses épaules pointues, sa tête, renversée en arrière, ballottait, ensanglantée, réduite à une bouillie de chair ; le menton relevé faisait une tache blanche. Le troisième Cosaque, à cheval, suivait à quelque distance. Au coin d’une ruelle éclairée, il

aperçut un fiacre ; il se dressa sur ses étriers et le rejoignit au trot. Il dit quelques mots rapides au cocher, fit claquer éloquemment sa cravache sur la tige de sa botte et le fiacre s'approcha avec empressement d'Arjanov et Lapine arrêtés au milieu de la rue.

Le lendemain, Listnitski s'éveilla avec la conscience d'avoir accompli une faute énorme et irréparable. Il se mordit les lèvres, il se rappelait le passage à tabac de l'homme qui avait jeté des pierres aux Cosaques et ce qui s'était passé ensuite entre Lagoutine et lui. Il fit une grimace. Toussota, pensif. En s'habillant, il se dit qu'il ne fallait rien faire contre Lagoutine pour l'instant, de crainte d'exacerber les relations avec le Comité du Régiment, et que le mieux était d'attendre le moment où son altercation avec Lagoutine se serait effacée dans la mémoire des Cosaques qui avaient assisté à la scène, pour se débarrasser alors de lui sans bruit.

« C'est ce qui s'appelle fraterniser avec les Cosaques… » pensait-il avec une amère ironie, et il resta plusieurs jours sous l'impression pénible de ce qui s'était passé.

Au début du mois d'août, par une belle journée ensoleillée, il sortit en ville avec Atarchtchikov. Depuis leur conversation après la réunion des officiers, il ne s'était rien passé qui eût fait disparaître la réticence née entre eux ce jour-là. Atarchtchikov demeurait renfermé, il roulait des pensées cachées ; à toutes les tentatives de Listnitski pour provoquer une explication franche, il opposait l'écran opaque derrière lequel la plupart des gens cachent leur visage aux regards étrangers. Listnitski avait toujours le sentiment que l'homme, dans ses relations avec les autres, garde sous sa figure extérieure une autre figure, qui reste parfois constamment invisible. Il était persuadé qu'en grattant l'enveloppe externe, on devait trouver un cœur sans apprêt de mensonge. Et c'est pourquoi toujours il désirait douloureusement savoir ce qui se cachait derrière la façade grossière, ou sévère, ou intrépide, ou insolente, ou heureuse, ou gaie des gens. Or, en pensant à Atarchtchikov, il ne devinait qu'une chose : que cet homme cherchait péniblement une issue aux contradictions où il se trouvait, s'efforçait d'accorder ensemble le fait cosaque et le fait bolchévik. Cette supposition l'avait incité à abandonner toute tentative de rapprochement avec Atarchtchikov, à se tenir plus à distance de lui.

Ils marchaient sur la Perspective Nevski, échangeant de loin en loin une phrase insignifiante.

— On va grignoter quelque chose ? proposa Listnitski, montrant du regard la porte d'un restaurant.

— Si tu veux, dit Atarchtchikov.

Ils entrèrent, s'arrêtèrent et promenèrent autour d'eux un regard impuissant : toutes les tables étaient prises. Déjà Atarchtchikov se retournait pour partir, quand, d'une table près d'une fenêtre, un monsieur bouffi bien habillé, qui les regardait attentivement, assis en compagnie de deux dames, se leva et s'approcha d'eux, soulevant respectueusement son chapeau.

— Je vous en prie, Messieurs, prenez notre table. Nous partons. – Il souriait, découvrant une denture clairsemée, jaunie par le tabac, et les invitait du geste. – Je suis heureux de pouvoir rendre service à Messieurs les officiers. Vous êtes notre fierté.

Les dames se levèrent. L'une, grande et brune, arrangea sa coiffure, l'autre, plus jeune, attendait, jouant avec son parapluie.

Les officiers remercièrent le monsieur qui leur avait si aimablement donné sa table et prirent place près de la fenêtre. Les rayons du soleil traversant le store baissé piquaient la nappe comme des aiguilles jaunes. L'odeur de cuisine couvrait l'arôme fin et troublant des fleurs fraîches sur les tables.

Listnitski commanda une *botvinia*[{57}] à la glace ; en attendant, il effeuillait pensivement une capucine qu'il avait sortie de son vase. Atarchtchikov essuyait avec son mouchoir son front en sueur ; ses yeux abaissés, fatigués, suivaient un reflet de soleil tremblant sur le pied de la table voisine.

Ils n'avaient pas encore terminé leur repas que deux officiers entraient dans le restaurant, bavardant bruyamment.

Le premier, cherchant des yeux une table libre, tourna vers Listnitski son visage uniformément hâlé. Un éclair de joie brilla dans ses yeux noirs bridés.

— Listnitski ! C'est toi ?… cria-t-il avec assurance, sans l'ombre d'une gêne, en allant à lui.

Ses dents étincelaient sous ses moustaches noires. Listnitski reconnut le capitaine Kalmykov, que suivait Tchoubov. Ils échangèrent de vigoureuses poignées de main. Listnitski présenta ses anciens camarades à Atarchtchikov et demanda :

— Quel bon vent vous amène ?

Kalmykov, frisant ses moustaches, fit signe de la tête qu'il ne voulait pas parler et dit, en regardant autour de lui :

— Service commandé. Je te raconterai. Parle-nous de toi. Comment ça va au

14e ?

… Ils sortirent ensemble. Kalmykov et Listnitski restèrent en arrière et tournèrent dans la première rue latérale ; une demi-heure après, ils avaient quitté la partie la plus animée de la ville et marchaient, parlant à voix basse et jetant autour d'eux des regards circonspects.

— Notre Corps, le 3e Corps, est actuellement en réserve sur le front roumain, racontait Kalmykov avec animation. Il y a une dizaine de jours, le colonel me donne l'ordre de laisser ma compagnie et de me mettre à la disposition de l'état-major de la Division avec le lieutenant Tchoubov. Parfait. Je passe mon commandement. Nous arrivons à l'état-major de la Division. Le colonel M., de la section opérationnelle – tu le connais –, m'annonce confidentiellement que je dois me rendre immédiatement auprès du général Krymov. Nous voilà partis pour l'état-major du Corps d'armée. Krymov me reçoit et, comme il sait quel genre d'officiers on lui envoie, me déclare carrément : « Il y a au pouvoir des hommes qui mènent consciemment le pays à sa perte, il faut absolument changer l'équipe gouvernementale, voire même remplacer le Gouvernement Provisoire par une dictature militaire. » Il m'a donné Kornilov comme candidat probable, puis m'a proposé de m'envoyer à Pétrograd pour me mettre à la disposition du Comité Directeur de l'Union des Officiers. Actuellement nous avons ici, groupés, plusieurs centaines d'officiers sûrs. Tu comprends en quoi consiste notre rôle ? Le Comité Directeur de l'Union des Officiers travaille en contact avec notre Conseil de l'Union des Armées Cosaques et il organise des bataillons de choc aux nœuds ferroviaires et dans les divisions. Toutes choses qui seront utiles dans un proche avenir.

— A quoi ça va mener, tout ça ? Qu'en penses-tu ?

— Eh bien ça alors ! Est-il possible que, vivant ici, vous n'ayez pas élucidé la situation ? Le gouvernement va tomber, ça ne fait aucun doute, et Kornilov va prendre le pouvoir. L'armée est tout entière derrière lui. A notre avis, il y a deux possibilités : Kornilov ou les bolchéviks. Kérenski est entre deux meules, si ce n'est pas l'une c'est l'autre qui l'écrasera. Qu'il dorme, en attendant, dans le lit d'Alice{58}. Il est calife pour une heure. – Kalmykov se tut un instant et reprit, songeur, en jouant avec la dragonne de son sabre : – En fait, nous sommes des pions sur un échiquier, et les pions ne savent pas où la main du joueur les mène… Moi, par exemple, je ne sais absolument pas ce qui se prépare au Quartier Général. Je sais qu'il y a entre les généraux Kornilov, Loukomski, Romanovski, Krymov, Dénikine, Kalédine, Erdéli et beaucoup d'autres un lien mystérieux, un accord…

— Mais l’armée… toute l’armée marchera derrière Kornilov ? demanda Listnitski pressant le pas.

— La troupe, bien sûr que non. Nous l’entraînerons.

— Tu sais que, sous la pression de la gauche, Kérenski veut révoquer le commandant en chef ?

— Il n’osera pas ! Il serait maté le lendemain. Le Comité Directeur de l’Union des Officiers lui a donné son point de vue d’une façon suffisamment catégorique.

— Hier, il a reçu les délégués du Conseil de l’Union des Armées Cosaques, dit Listnitski en souriant. Ils lui ont déclaré que les Cosaques n’admettaient pas même la pensée d’une révocation de Kornilov. Et sais-tu ce qu’il a répondu ? « Ce sont des insinuations. Le Gouvernement Provisoire n’envisage aucune mesure de ce genre. » Il veut tranquilliser l’opinion publique tout en faisant des sourires comme une prostituée au Comité Exécutif du Soviet.

En marchant, Kalmykov avait sorti son carnet d’officier en campagne, il lut à haute voix :

— « La conférence des hommes politiques vous salue, chef suprême de l’armée russe. La conférence déclare qu’elle considère comme criminelle toute tentative de porter préjudice à votre autorité dans l’armée et en Russie, et unit sa voix à la voix des officiers, des croix de Saint-Georges et des Cosaques. A l’heure redoutable des pénibles épreuves, toute la Russie qui pense vous regarde avec espoir et confiance. Dieu vous soit en aide dans votre grande œuvre de reconstitution d’une armée puissante et de salut de la Russie ! Signé : Rodzianko. » C’est clair, il me semble ? Il ne peut pas être question d’une révocation de Kornilov… A propos, tu as vu son arrivée, hier ?

— Non, je suis rentré de Tsarskoïé Sélo dans la nuit.

Kalmykov sourit, découvrant une rangée de dents égales et ses gencives saines. Ses yeux bridés se plissaient, rayonnant d’une multitude de rides fines comme des fils d’araignée.

— Grande classe ! Un escadron turkmène comme garde d’honneur. Des automitrailleuses. Tout ça en marche vers le Palais d’Hiver. Un avertissement sans équivoque… ha ! ha ! ha ! Tu aurais dû voir ces gueules en bonnets à poils, ça valait le coup. Ça faisait une impression assez originale.

Après avoir tourné en rond dans le quartier de Moscou et de Narva, les deux officiers se séparèrent.

— Ne nous perdons pas de vue, Evguéni, dit Kalmykov en prenant congé de Listnitski. Des temps très durs se préparent. Il faudra être solide sur ses jambes pour ne pas tomber.

Et il cria de profil à Listnitski qui s'éloignait déjà :

— J'oubliais de te dire. Merkoulov, tu te souviens de lui ? Notre peintre ?

— Oui ?

— Il a été tué au mois de mai.

— Pas possible !

— Et de quelle façon ! Par hasard ! On ne peut pas imaginer une mort plus absurde. Une grenade qui a éclaté dans la main d'un de nos éclaireurs. L'éclaireur n'a eu que l'avant-bras arraché, tandis que de Merkoulov on n'a retrouvé qu'un morceau d'intestin et son binocle en miettes. La mort l'avait épargné pendant trois ans…

Kalmykov cria encore quelque chose, mais le vent qui venait de se lever, faisant tourbillonner une poussière grise, n'apporta que des bouts de mots atones. Listnitski fit un signe de la main et continua à marcher, en regardant de temps en temps derrière lui.

13

Le 6 août, le général Loukomski, chef d'état-major du commandant suprême, reçut, par l'intermédiaire du général Romanovski, premier major général du Quartier Général, l'ordre de concentrer le 3e Corps de cavalerie et la Division Indigène{59} dans le secteur Nével-Novo Sokolniki-Vélikié Louki.

— Pourquoi dans ce secteur-là ? Ces unités font partie de la réserve du front roumain, dit Loukomski interdit.

— Je ne sais pas, Alexandre Serguéiévitch. Je vous transmets textuellement l'ordre du commandant en chef.

— Quand l'avez-vous reçu ?

— Hier. Le commandant en chef m'a convoqué à onze heures du soir et m'a ordonné de vous le transmettre ce matin.

Romanovski marchait de long en large, sur la pointe des pieds, devant la fenêtre du cabinet de Loukomski, il s'arrêta devant une carte stratégique de l'Europe Centrale qui occupait la moitié du mur, l'examina avec une attention affectée, tournant le dos à Loukomski, et dit :

— Vous vous expliquerez avec lui… Il est chez lui en ce moment.

Loukomski prit quelques papiers sur son bureau, repoussa le fauteuil et gagna la porte de cette démarche ostensiblement ferme de tous les militaires âgés qui prennent de l'embonpoint. A la porte, laissant passer Romanovski devant lui, il dit, suivant apparemment le cours de ses pensées profondes :

— C'est juste. Oui.

Un grand colonel dégingandé, inconnu de Loukomski, sortait tout juste du bureau de Kornilov. Il céda respectueusement le passage et s'éloigna dans le couloir avec un fort boitement et un tiraillement à la fois comique et atroce de son épaule contusionnée.

Kornilov, légèrement penché en avant, s'appuyant sur ses deux mains posées obliquement sur sa table, disait à un officier âgé debout devant lui :

— … il fallait attendre. Vous m'avez compris ? Je vous prie de m'informer aussitôt après votre arrivée à Pskov. Vous pouvez disposer.

Il attendit que la porte se fût refermée derrière l'officier et se laissa tomber dans son fauteuil d'un mouvement jeune et élastique, puis, poussant un autre fauteuil vers Loukomski :

— Romanovski vous a transmis mes instructions concernant le transfert du 3e Corps ?

— Oui. Je voudrais que nous en parlions. Pourquoi avez-vous choisi comme zone de concentration le secteur qui m'a été indiqué ?

Loukomski regardait attentivement le visage basané de Kornilov, impénétrable, impassible comme les visages asiatiques ; sur ses joues, les rides obliques que tout le monde connaissait s'abaissaient du nez à la bouche implacable, surmontée d'une moustache tombante clairsemée. Seule une mèche de cheveux qui tombait puérilement sur son front contredisait son expression dure et sévère.

Accoudé, le menton appuyé dans sa petite paume sèche, Kornilov plissa ses yeux mongols brillants et répondit, effleurant du bout des doigts le genou de Loukomski :

— Je veux concentrer la cavalerie dans un secteur qui ne dépende pas exclusivement du front du nord, mais d'où elle pourrait être transférée facilement, en cas de nécessité, aux fronts du nord ou de l'ouest. A mon sens, c'est le secteur choisi qui satisfait le mieux à cette exigence. Vous n'êtes pas de cet avis ? Hein ?

Loukomski haussa les épaules vaguement.

— Il n'y a aucune crainte à avoir du côté du front de l'ouest. Il vaudrait mieux concentrer la cavalerie dans le secteur de Pskov.

— De Pskov ? répéta Kornilov. – Il avait penché tout son buste en avant, crispant le visage et gonflant légèrement sa lèvre fine, décolorée. Il hocha la tête en signe de refus. – Non. Le secteur de Pskov ne convient pas.

D'un geste las, un geste d'homme âgé, Loukomski posa les mains sur les bras de son fauteuil et dit, choisissant prudemment ses mots :

— Lavr Guéorguiévitch, je vais donner aussitôt les instructions nécessaires, mais j'ai l'impression que vous ne me dites pas tout… Le secteur que vous avez choisi comme zone de concentration serait très bon si l'on envisageait de lancer la cavalerie sur Pétrograd ou Moscou, mais cette disposition ne peut être d'aucun intérêt pour le front du nord, pour la simple raison que les troupes seraient difficilement transportables. Si je ne me trompe pas, si effectivement vous ne me

dites pas tout, je vous demande soit de m'envoyer sur le front, soit de me communiquer la totalité de vos intentions. Le chef d'état-major ne peut rester à son poste que s'il a la pleine confiance du commandant en chef.

Kornilov écoutait avec attention, penchant la tête, cependant son œil acéré remarquait les faibles taches rouges, à peine visibles, que l'émotion faisait naître sur le visage apparemment froid de Loukomski. Il réfléchit quelques secondes et répondit :

— Vous avez raison. Il y a certaines considérations dont je ne vous ai pas parlé… Je vous demande de donner des ordres au sujet du transfert de la cavalerie et de convoquer ici d'urgence le général Krymov, commandant le 3e Corps. Nous aurons, vous et moi, une conversation détaillée après mon retour de Pétrograd. Croyez-moi, Alexandre Serguéiévitch, je ne peux rien vous laisser ignorer.

Kornilov souligna cette dernière phrase. On frappait à la porte, il se retourna vivement.

— Entrez.

Le général von Vizine, adjoint au commissaire près le Quartier Général, entra, accompagné d'un petit général blond. Loukomski se leva ; en partant, il entendit Kornilov répondre sèchement à une question de von Vizine :

— Je n'ai pas le temps en ce moment d'examiner l'affaire du général Miller. Comment ?… Oui, je sais.

Rentré dans son bureau, Loukomski demeura longtemps debout à la fenêtre. Il caressait la pointe grisonnante de sa barbe et regardait, songeur, le vent dans le jardin qui lissait les mèches épaisses des châtaigniers et faisait courir l'herbe penchée, presque transparente dans le soleil.

Une heure plus tard, l'état-major du 3e Corps de cavalerie recevait du chef d'état-major du commandant en chef l'ordre de se préparer à un mouvement. Le même jour, le général Krymov, commandant le 3e Corps, qui avait précédemment refusé sur l'ordre de Kornilov le commandement de la 11e Armée, était convoqué d'urgence au Quartier Général par télégramme chiffré.

Le 9 août, escorté de son escadron turkmène, Kornilov partait par train spécial pour Pétrograd.

Le lendemain, le bruit courait au Quartier Général que le commandant en chef avait été révoqué et même arrêté. Mais le 11 au matin, Kornilov rentrait à Mohilev.

Dès son retour, il fit prier Loukomski de venir le voir. Tout en parcourant des télégrammes et des communiqués, il arrangeait soigneusement une de ses manchettes irréprochablement blanches, sur laquelle tranchaient ses étroites mains olivâtres. Ses mouvements rapides, maladroits, trahissaient une émotion inhabituelle de sa part.

— Nous pouvons à présent achever notre conversation interrompue l'autre jour, dit-il à voix basse. J'en reviens aux considérations qui m'ont fait déplacer le 3e Corps vers Pétrograd et dont je ne vous ai pas parlé. Lors de la réunion gouvernementale du 3 août, à Pétrograd, à laquelle j'ai assisté, Kérenski et Savinkov m'ont averti que je ne devais pas faire allusion aux problèmes particulièrement importants de la défense, étant donné qu'il y avait, selon eux, parmi les ministres, des gens peu sûrs. Ainsi moi, commandant en chef, faisant mon rapport au gouvernement, je ne peux pas parler des plans d'opérations parce qu'il n'y a aucune garantie que mes paroles ne seront pas connues quelques jours plus tard du commandement allemand ! C'est un gouvernement, ça ? Puis-je croire, après cela, qu'il sauvera le pays ?

Kornilov gagna la porte d'un pas ferme et rapide, la ferma à clef, revint à son bureau et dit, marchant de long en large avec agitation :

— Il est amer, il est révoltant, de penser que de pareils mollusques gouvernent le pays. Absence de volonté, faiblesse de caractère, incapacité, irrésolution, et le plus souvent lâcheté pure et simple, voilà ce qui commande l'action de ce « gouvernement », si l'on peut dire. Avec la bienveillante participation de messieurs tels que Tchernov et autres, les bolchéviks balaieront Kérenski… Voilà, Alexandre Serguéiévitch, dans quelle situation se trouve la Russie. Guidé par les principes que vous connaissez, je veux préserver la patrie de nouveaux ébranlements. Je déplace le 3e Corps de cavalerie, essentiellement pour qu'il soit concentré vers la fin du mois d'août à proximité de Pétrograd et, si les bolchéviks attaquent, pour en finir comme il convient avec ces traîtres à la patrie. Je charge le général Krymov de la direction immédiate des opérations. Je suis convaincu qu'en cas de nécessité il n'hésitera pas à pendre tout le Soviet des députés ouvriers et soldats. Quant au Gouvernement Provisoire… eh bien, on verra… je ne cherche rien pour moi. Sauver la Russie… la sauver coûte que coûte, à tout prix !…

Kornilov avait cessé de marcher, il s'était arrêté devant Loukomski, il lui demanda brutalement :

— Partagez-vous ma conviction que de telles mesures sont seules capables d'assurer l'avenir du pays et de l'armée ? Irez-vous avec moi jusqu'au bout ?

Loukomski se leva et serra avec émotion, fortement, la main sèche et brûlante de Kornilov.

— Je partage pleinement votre point de vue ! J'irai jusqu'au bout. Il faut réfléchir, bien tout peser, et frapper. Reposez-vous sur moi, Lavr Guéorguiévitch.

— J'ai élaboré un plan dont le colonel Lébédev et le capitaine Rojenko mettent au point les détails. Vous êtes accablé de travail, vous, Alexandre Serguéiévitch. Faites-moi confiance, nous avons encore le temps de discuter de tout cela et, si le besoin s'en fait sentir, d'y apporter les changements nécessaires.

Le Quartier Général vécut des journées de fièvre. Quotidiennement se présentaient à la Maison du Gouverneur de Mohilev des officiers hâlés, brûlés par le soleil, en vareuses de combat poussiéreuses, venant de tous les fronts, de toutes les unités pour proposer leurs services, d'élégants représentants de l'Union des Officiers et de l'Union des Armées Cosaques, des messagers venant du Don, envoyés par Kalédine, le premier ataman désigné{60} de la Région de l'Armée du Don qui fût d'origine cosaque. Et quelques civils. Il y avait là des hommes qui voulaient sincèrement aider Kornilov à relever la vieille Russie tombée en février, mais il y avait aussi des charognards, dont l'odorat flairait d'avance une grande saignée, qui devinaient quelle main ferme ouvrirait les veines du pays, et s'étaient envolés vers Mohilev, espérant qu'il y aurait quelque chose pour eux. Les noms de Dobrynski, de Zavoïko, d'Aladine revenaient souvent, au Quartier Général, comme ceux de personnes entretenant d'étroites relations avec le commandant en chef. Au Quartier Général et à l'état-major de l'ataman de campagne{61} de l'Armée du Don, on répétait que Kornilov était bien trop confiant, qu'il s'était laissé entourer d'aventuriers. Mais la conviction prévalait, chez la plupart des officiers, que Kornilov était l'étendard du relèvement de la Russie. Et tous ceux qui désiraient passionnément une restauration venaient de partout se ranger sous cet étendard.

Le 13 août, Kornilov partit pour assister à la Conférence d'État à Moscou.

Journée chaude, légèrement nuageuse. Le ciel est comme coulé en aluminium bleuâtre. Au zénith, un nuage laineux bordé d'une fourrure lilas. Du nuage tombe sur les champs, sur le train jacassant le long des rails, sur la forêt dans sa parure fantastique de feuilles mourantes, sur les silhouettes à l'aquarelle des bouleaux, sur toute la terre d'avant l'automne dans sa couleur de veuvage, une pluie oblique, bienfaisante, cassée en reflets d'arc-en-ciel.

Le train rejette l'espace derrière lui, la fumée lui fait une traîne rousse. Dans

un wagon, debout à une fenêtre ouverte, il y a un petit général en uniforme de campagne, décoré de plusieurs croix de Saint-Georges. Plissant ses yeux bridés, noirs comme du charbon, il passe sa tête par la fenêtre, et des gouttes de pluie tiède mouillent généreusement son visage depuis longtemps basané et ses moustaches noires tombantes ; le vent agite, rejette en arrière la mèche puérile qui tombe sur son front.

14

La veille de l’arrivée de Kornilov, le capitaine Listnitski s’était rendu à Moscou, chargé par le Conseil de l’Union des Armées Cosaques d’une mission particulièrement importante. Comme il remettait un pli à l’état-major du régiment cosaque de Moscou, il apprit que Kornilov était attendu pour le lendemain.

A midi, Listnitski était à la gare Alexandrovski.

La salle d’attente et les buffets de première et de deuxième classe sont pleins d’une épaisse pâte humaine ; des militaires surtout. La garde d’honneur fournie par l’Institut Militaire Alexandrovski se forme sur le quai ; le Bataillon féminin de la Mort[{62}] de la Région de Moscou se tient près du viaduc. Environ trois heures de l’après-midi : le train. Les conversations se taisent d’un seul coup. La musique jaillit bruyamment, tourbillonne, une multitude de pas frappe la terre. La foule moutonneuse entraîne Listnitski, le porte, le jette sur le quai. Il parvient à se dégager et aperçoit les Turkmènes qui s’alignent sur deux rangs devant le wagon du commandant en chef. Leurs manteaux rouge vif se reflètent en ondes dans la carrosserie vernie des wagons. Kornilov descend en compagnie de plusieurs officiers, passe en revue la garde d’honneur, les délégations de l’Union des Croix de Saint-Georges, de l’Union des Officiers de l’Armée et de la Flotte, et du Conseil de l’Union des Armées Cosaques.

Parmi les personnalités qui se présentent au généralissime, Listnitski reconnaît Kalédine, l’ataman du Don, et le général Zaïontchkovski ; les noms des autres sont lancés par les officiers autour de lui.

— Kisliakov, ministre adjoint des voies de communication.

— Roudnev, le maire.

— Le prince Troubetskoï, chef de la chancellerie diplomatique au Quartier Général.

— Moussine-Pouchkine, membre du Conseil d’État.

— Le colonel Cailleaux, attaché militaire français.

— Le prince Mansyrev.

— Le prince Golitsyne, disent servilement les voix respectueuses.

Des dames élégantes, massées le long du quai, couvrent de fleurs Kornilov qui s'approche. Une fleur rose s'accroche par la corolle aux aiguillettes de son uniforme. Kornilov la fait tomber d'un geste indécis, un peu confus. Un vieux Cosaque de l'Oural, barbu, commence en bégayant un discours au nom des douze armées cosaques. Listnitski ne peut entendre la fin : on le pousse contre le mur, à peine si on ne lui arrache pas la bélière de son sabre. Après le discours de Roditchev, membre de la Douma d'État, Kornilov reprend sa marche, étroitement serré par la foule. Des officiers, se prenant par les mains, forment une chaîne protectrice, mais ils sont débordés. Des dizaines de mains se tendent vers Kornilov. Une grosse dame ébouriffée trottine à côté de lui, essaie de poser ses lèvres sur la manche de son uniforme vert clair. A la sortie, dans un vacarme assourdissant de cris de bienvenue, Kornilov est soulevé et porté en triomphe. D'un brusque mouvement des épaules, Listnitski repousse un monsieur important, parvient à saisir une des bottes vernies de Kornilov, qui étincelle devant ses yeux, et pose adroitement la jambe sur son épaule. Il ne sent pas le poids, suffoque d'émotion, s'efforce seulement de garder l'équilibre et le pas, il avance, entraîné lentement par la foule, assourdi par les cris des gens et le cuivre de l'orchestre. A la sortie, il arrange en hâte les plis de sa chemise, qui ont remonté, dans la cohue, au-dessus de son ceinturon. Quelques marches : la place. Devant ses yeux la foule, les haies vertes des troupes, un escadron cosaque à cheval. La main à la visière, clignant ses yeux mouillés, Listnitski essaie en vain d'arrêter le tremblement incoercible de ses lèvres. Il se souviendra plus tard du déclic des appareils photographiques, du déchaînement de la foule, de la parade des élèves-officiers et du petit général au visage mongol, très droit, svelte, qui les regarde passer.

Le lendemain, Listnitski repartait pour Pétrograd. Il s'était installé sur une couchette supérieure, avait étendu sa capote et fumait, pensant à Kornilov :

« Au risque de sa vie il s'était évadé de captivité, comme s'il savait que la patrie aurait tant besoin de lui. Quel visage ! Taillé dans la pierre, rien de superflu, rien de commun… De même pour le caractère. Chez lui, certainement, tout est clair, tout est calculé. Le moment venu, il nous entraînera. C'est étrange, je ne sais même pas ce qu'il est, monarchiste ? Une monarchie constitutionnelle… Ah ! si chacun était aussi sûr de soi qu'il l'est de lui-même. »

A peu près à la même heure, à Moscou, dans les couloirs du Grand Théâtre, pendant une suspension de séance de la Conférence d'État, deux généraux, l'un

fluet, au type mongol, l'autre fort – tête carrée solidement plantée sur les épaules, cheveux en brosse, avec des plaques de calvitie sur ses tempes lissées, les oreilles bien collées –, qui s'étaient retirés à l'écart, marchaient de long en large sur une petite bande de parquet et bavardaient à mi-voix :

— Ce paragraphe de la déclaration prévoit-il la suppression des comités dans les unités de l'armée ?

— Oui.

— Le front unique, la cohésion sont absolument nécessaires. Hors de l'application des mesures que j'ai indiquées, il n'y a pas de salut. L'armée est organiquement incapable de se battre. Telle qu'elle est, non seulement elle ne remportera pas de victoires, mais elle ne saura enrayer aucune pression un tant soit peu sérieuse. Les unités sont corrompues par la propagande bolchévik. Et ici, à l'arrière ? Vous voyez comment les ouvriers réagissent à toute tentative de les reprendre en main : grèves et manifestations. Les membres de la Conférence obligés d'aller à pied… Quelle honte ! Nos tâches immédiates sont d'obtenir la militarisation de l'arrière, l'introduction de châtiments sévères, l'extermination impitoyable de tous les bolchéviks, fauteurs de marasme. Puis-je, dès à présent, compter sur votre appui, Alexéï Maximovitch ?

— Je suis avec vous sans réserve.

— J'en étais sûr. Merci. Vous le voyez, quand il faut agir avec décision et fermeté, le gouvernement se contente de demi-mesures et de phrases sonores. (« Par le fer et dans le sang nous écraserons les tentatives de ceux qui, comme aux jours de juillet, porteront atteinte au pouvoir du peuple. ») Non. Nous avons l'habitude, nous, d'agir d'abord, de parler ensuite. Ils font le contraire. Eh bien… le temps est proche où ils récolteront les fruits de leur politique de demi-mesures. Mais je ne veux pas prendre part à ce jeu malhonnête. J'étais et je reste partisan de la lutte ouverte, le bavardage n'est pas dans mon caractère.

Le petit général s'était arrêté, il tortillait un bouton métallique sur la tunique de son interlocuteur, il dit, bégayant légèrement d'émotion :

— Ils ont ôté la muselière et maintenant ils ont peur eux-mêmes de leur démocratie révolutionnaire, ils nous supplient de retirer du front des unités sûres pour les rapprocher de la capitale et en même temps, par complaisance pour la démocratie, ils n'osent pas entreprendre la moindre action réelle. Un pas en avant, un pas en arrière… Ce n'est que par la consolidation totale de nos forces, par une pression morale très forte que nous arriverons à arracher des concessions au gouvernement, sinon… eh bien, nous verrons ! Je n'hésiterai pas à dégarnir le

front pour que les Allemands leur donnent une bonne leçon.

— Nous avons parlé avec Doutov. Les Cosaques vous apporteront tout le soutien possible, Lavr Guéorguiévitch. Il ne nous reste qu'à examiner la question de la coordination de nos actions à venir.

— Après la séance, je vous attends chez moi, avec les autres. L'état d'esprit, chez vous, sur le Don ?

Le robuste général appuya contre sa poitrine son menton carré rasé de frais et regarda tristement devant lui d'un air méfiant. Il répondit, et tandis qu'il parlait les coins de ses lèvres tremblaient sous ses larges moustaches :

— Je n'ai plus ma confiance d'autrefois dans les Cosaques… Et, de toute façon, il est difficile d'apprécier leur état d'esprit. Un compromis est nécessaire : les Cosaques devront faire quelques concessions pour garder leur influence sur les allogènes. Nous prenons certaines mesures dans ce sens, mais je ne réponds pas du succès. Je crains que le conflit d'intérêts entre eux et les allogènes ne provoque une rupture… La terre… C'est autour de cet axe que tournent les pensées des uns et des autres.

— Il vous faut à votre disposition des unités cosaques sûres pour vous garantir de tous accidents intérieurs. A mon retour du Quartier Général, j'en parlerai à Loukomski et nous trouverons certainement la possibilité d'envoyer du front quelques régiments sur le Don.

— Je vous en serai très reconnaissant.

— Donc, nous discutons aujourd'hui de la coordination des actions à venir. Je suis fermement convaincu du succès de notre projet, mais la Fortune est perfide, général… Si, malgré tout, elle me tourne le dos, puis-je espérer trouver un asile chez vous, sur le Don ?

— Non seulement un asile, mais une protection. Les Cosaques ont une vieille réputation d'hospitalité.

Et pour la première fois depuis le début de la conversation, Kalédine, ataman du Don, eut un sourire qui effaça la fatigue maussade de son regard méfiant.

Une heure plus tard, il lisait devant la Conférence la *Déclaration des douze armées cosaques.*

De ce jour-là, sur le Don, le Kouban, le Térek, l'Oural, l'Oussouri, sur toutes les terres cosaques, de frontière à frontière, de stanitsa à stanitsa, les fils du grand complot commencèrent à tresser une toile d'araignée noire.

15

A une verste des ruines d’une bourgade détruite par l’artillerie lors des combats de juin, à côté d’un bois, les tranchées zigzaguaient bizarrement. L’escadron cosaque détaché occupait un secteur à la lisière du bois.

Derrière un fouillis vert d’aulnes et de jeunes bouleaux, une tourbière un temps exploitée, avant la guerre, faisait une tache de rouille ; les églantiers montraient gaiement leurs baies rouges. A droite, derrière une avancée des arbres, passait une route défoncée par les obus ; des mauvaises herbes souffreteuses, déchiquetées par les balles, des chicots carbonisés, la glaise jaune du parapet apparaissaient à la lisière du bois ; dans tous les sens, les crevasses des tranchées filaient au loin dans les champs nus. Même la tourbière portant encore les rides du travail, même la route détruite sentaient la vie, l’activité interrompue, mais à la lisière du bois la terre offrait aux yeux des hommes un tableau triste et désolé.

Ce jour-là, Ivan Alexéiévitch, l’ancien mécanicien de la minoterie Mokhov, était allé à la bourgade voisine, où se trouvaient les services du premier détachement, et il ne rentra que vers le soir. Comme il gagnait son abri, il rencontra Zakhar Koroliov, qui venait vers lui, accrochant son sabre aux sacs de terre en saillie, agitant les bras en tout sens, courant presque. Ivan Alexéiévitch s’écarta pour lui laisser le passage, mais Zakhar l’agrippa par un bouton de sa vareuse et chuchota, roulant ses yeux d’un jaune malsain :

— Tu es au courant ? L’infanterie à droite, elle s’en va. Peut-être qu’ils quittent le front ?

La barbe de Zakhar, figée en une coulée de fonte noire, était dans un désordre extraordinaire, ses yeux étaient avides, affamés, angoissés.

— Comment ça, ils quittent le front ?

— Ils s’en vont, mais pourquoi, je n’en sais rien.

— Peut-être qu’ils vont être relevés ? Allons voir le chef de peloton, on va le savoir.

Zakhar rebroussa chemin et se dirigea vers l’abri du chef de peloton, ses pieds glissaient sur la terre humide et gluante.

Une heure plus tard, l’escadron, relevé par des fantassins, gagnait la bourgade. Le lendemain matin les Cosaques reprenaient leurs chevaux et partaient pour l’arrière en marche forcée.

Une pluie fine s’était mise à tomber. Les bouleaux se voûtaient tristement. La route entra dans un bois, les chevaux, sentant l’humidité, l’âcre et mélancolique odeur de fané des feuilles de l’année passée, s’ébrouèrent et se mirent à marcher plus allègrement. Les perles roses des daphnés mouillés brillaient sur les buissons, les têtes de trèfle mousseuses, lavées par la pluie, étincelaient de blancheur. Le vent faisait tomber de grosses gouttes lourdes sur les cavaliers. Capotes et casquettes, comme arrosées de plombs de chasse, étaient noires de taches. La fumée du gros tabac flottait, se dissipait au-dessus des rangs.

— Le diable sait où ils nous emmènent.

— Tu t’amusais dans les tranchées ?

— C’est vrai, quoi, où est-ce qu’on nous conduit ?

— Un regroupement quelconque ?

— Ça n’en a pas l’air.

— On n’a qu’à en fumer une, on oubliera son chagrin.

— Moi, je porte mon chagrin dans mon sac…

— Mon capitaine, on peut chanter une chanson ?

— Il dit qu’on peut, hein ?…

— Vas-y, Arkhip.

Quelqu’un dans les premiers rangs s’éclaircit la gorge et entonna :

Les Cosaques rentraient du service

Avec des épaulettes et, sur la poitrine, des croix.

Des voix rouillées reprirent mollement et se turent. Zakhar Koroliov, qui allait à côté d’Ivan Alexéiévitch, se dressa sur ses étriers et cria d’un ton moqueur :

— Hé, bande de vieillards aveugles ! C’est comme ça qu’on chante chez nous ? Tout juste bons à mendier avec une sébile à la porte d’une église, en récitant des lamentations. Drôles de chanteurs…

— Eh bien, vas-y, toi.

— Il a le cou trop court, il n’y a pas de place pour la voix.

— Tu te vantes et maintenant tu te dégonfles ?

Koroliov serra dans son poing sa barbe noire pouilleuse, ferma les yeux une minute, agita violemment ses rênes et lança :

Holà ! Réjouissez-vous, braves Cosaques du Don…

L’escadron, littéralement réveillé par cet appel, hurla :

Vous avez l’honneur et la gloire !

et le chant s’éleva au-dessus des arbres mouillés, au-dessus du chemin forestier :

Ils firent toute l’étape en chantant, heureux qu’on les eût retirés du « cimetière à loups ». Vers le soir, ils montèrent dans un train qui partit en direction de Pskov. A la troisième halte, ils apprirent que l’escadron, avec les autres unités du 3e Corps, était dirigé sur Pétrograd pour réprimer des troubles qui venaient de commencer. Cette nouvelle fit taire les conversations. Un silence somnolent flotta pendant un long moment à l’intérieur des wagons rouges.

— On tombe du feu dans la flamme ! dit ce grand escogriffe de Borchtchov, exprimant la pensée du plus grand nombre.

Au premier arrêt, Ivan Alexéiévitch, qui était, depuis février, président permanent du Comité d’escadron, se rendit auprès du capitaine.

— Les Cosaques sont inquiets, mon capitaine.

Le capitaine regarda longuement la fossette profonde au menton d’Ivan Alexéiévitch et dit en souriant :

— Moi aussi, mon cher, je suis inquiet.

— Où est-ce qu’on nous conduit ?

— A Pétrograd.

— Pour réprimer les troubles ?

— Tu pensais que c’était pour y participer ?

— Nous ne voulons ni l’un ni l’autre.

— Mais justement, on ne nous demande pas ce que nous voulons.

— Les Cosaques…

— Quoi, « les Cosaques » ? l’interrompit le capitaine irrité. Je le sais bien moi-même ce que pensent les Cosaques. Crois-tu que cette mission m’est agréable ? Tiens, prends ça, lis-le à l’escadron. A la prochaine halte, je parlerai aux hommes.

Le capitaine lui tendit un télégramme plié et se mit à mâcher en faisant la grimace, avec un dégoût visible, des morceaux de viande de conserve couverts de petites boules de graisse.

Ivan Alexéiévitch retourna dans son wagon. Il tenait le télégramme à la main comme un charbon ardent.

— Appelez les hommes des autres wagons.

Le train partait déjà, mais les Cosaques continuaient à monter dans le wagon. Il en vint une trentaine.

— Le capitaine a reçu un télégramme. Je viens de le lire.

— Eh bien, alors, qu’est-ce qu’il y a d’écrit dedans ? Lis.

— Lis, ne traîne pas.

— C’est l’armistice ?

— Vos gueules !

Dans un silence absolu, Ivan Alexéiévitch lut à haute voix l’appel du généralissime Kornilov. Puis la feuille de papier portant les mots mutilés par le télégraphe passa par toutes les mains moites.

Moi, général Kornilov, commandant suprême, je déclare à la face du peuple entier que mon devoir de soldat, mon abnégation de citoyen de la libre Russie et mon amour sans réserve de la patrie m’ont obligé, en ces minutes graves de l’existence de la patrie, à ne pas me soumettre aux ordres du Gouvernement Provisoire et à conserver le commandement suprême de l’Armée et de ta Flotte. Appuyé dans cette décision par tous les commandants des fronts, je déclare à tout le peuple russe que je préfère la mort à ma destitution du poste de

commandant suprême. Un vrai fils du peuple russe tombe à son poste et sacrifie à la patrie ce qu'il a de plus précieux : sa vie.

En ces minutes véritablement terribles de l'histoire de la patrie, alors que la route des deux capitales est presque ouverte à un mouvement victorieux de l'ennemi triomphant, le Gouvernement Provisoire, oubliant jusqu'à la grande question de l'existence indépendante du pays, agite devant le peuple le spectre terrifiant de la contre-révolution, qu'il provoque lui-même à prendre bientôt corps par son incapacité à gouverner, sa faiblesse au pouvoir, son irrésolution dans l'action.

Ce n'est pas moi, vrai fils de mon peuple, qui ai consacré toute ma vie, aux yeux de tous, à le servir sans réserve, ce n'est pas moi qui cesserai de défendre les grandes libertés du grand avenir de mon peuple. Mais à présent cet avenir est en des mains faibles et sans volonté. L'ennemi arrogant, usant de la corruption et de la trahison, commande chez nous comme chez lui, et menace non seulement la liberté, mais l'existence même du peuple russe. Réveillez-vous, hommes de Russie, et plongez vos regards dans le gouffre sans fond où notre patrie est irrésistiblement entraînée.

Afin d'éviter toute espèce de troubles, de prévenir toute effusion de sang russe, toute guerre intestine, oubliant les injures et les offenses, je m'adresse, devant le peuple entier, au Gouvernement Provisoire et je lui dis : venez au Quartier Général, où votre liberté et votre sécurité seront assurées par ma parole d'honneur, et travaillez avec moi à une organisation de la défense nationale qui, garantissant la liberté, puisse conduire le peuple russe vers un grand avenir, digne d'un puissant peuple libre.

Général Kornilov.

Le convoi s'arrêta à la station suivante. En attendant le départ, les Cosaques, groupés près des wagons, discutaient du télégramme de Kornilov et d'un télégramme de Kérenski, que venait de leur lire le capitaine, déclarant Kornilov traître et contre-révolutionnaire. Ils étaient désemparés. Le chef d'escadron et les officiers chefs de peloton ne savaient que dire.

— Tout s'embrouille dans ma tête, se plaignait Martin Chamil. Va-t'en savoir lequel des deux est coupable !

— Ils s’engueulent et ça retombe sur l’armée.

— Ils ne savent pas quoi inventer.

— Chacun veut être le premier.

— Quand les gros se bagarrent, ça sent mauvais pour les Cosaques.

— Ça va tout sens dessus dessous… Quel malheur !

Un groupe d’hommes s’en vint trouver Ivan Alexéiévitch et exigea :

— Va voir le capitaine, qu’on sache ce qu’on va faire.

Ils se dirigèrent tous ensemble vers le wagon du chef d’escadron. Les officiers étaient réunis et délibéraient. Ivan Alexéiévitch entra.

— Mon capitaine, les hommes demandent ce qui va se passer.

— J’arrive tout de suite.

L’escadron attendait, massé près du dernier wagon. Le capitaine se mêla à la foule, se fraya un chemin jusqu’au milieu, leva la main.

— Nous ne sommes pas sous les ordres de Kérenski, mais du commandant en chef et de nos chefs immédiats. C’est juste ? Nous devons donc accomplir sans murmure l’ordre de nos supérieurs et aller à Pétrograd. A la rigueur, nous pourrons, une fois arrivés à la station de Dno, éclaircir la situation auprès du général commandant la Première Division du Don, et à ce moment-là on verra. Je demande aux Cosaques de ne pas s’affoler. Pensez à l’époque où nous vivons !

Il parla encore longuement du devoir militaire, de la patrie, de la révolution, il s’efforçait de tranquilliser les hommes, répondait évasivement aux questions. Et il arriva à ses fins : pendant qu’il parlait, on attacha une locomotive au train ; les Cosaques ne savaient pas que deux officiers de l’escadron étaient arrivés à faire avancer le départ, en menaçant le chef de gare de leurs armes, et ils montèrent dans leurs wagons.

Le convoi se traîna pendant une journée entière dans la direction de Dno. Il fut de nouveau arrêté pendant la nuit et rangé sur une voie de garage pour laisser passer des trains de Cosaques de l’Oussouri et du Régiment du Daguestan. Les wagons du Régiment du Daguestan passèrent, brillant de tous leurs feux dans l’obscurité opaline de la nuit. On entendit le bruit des voix gutturales, le gémissement de la *zourna*[{63}], des mélodies exotiques.

Il était minuit quand l’escadron repartit. La faible locomotive était depuis

longtemps à côté de la bouche d’eau, une lumière éclaboussante tombait du foyer. Le mécanicien tirait sur sa cigarette, regardait par sa fenêtre, comme s’il attendait quelque chose. Un des Cosaques du wagon de tête se pencha au-dehors et cria :

— Hé, machin, démarre, sans ça on te tire dessus !

Le mécanicien cracha sa cigarette sans répondre, sans doute suivait-il des yeux sa trajectoire courbe ; enfin il se racla la gorge, dit :

— Vous ne fusillerez pas tout le monde. – Et il se détourna.

Quelques minutes plus tard, la machine halait les wagons, les tampons cliquetaient, les chevaux, à qui le choc avait fait perdre l’équilibre, frappaient le plancher de leurs sabots. Le train passa devant la bouche d’eau, devant les rares petits carrés de lumière des fenêtres éclairées et les bouquets sombres des bouleaux. Les Cosaques avaient donné du fourrage aux chevaux et dormaient, quelques-uns seulement veillaient, fumaient près des portes entrouvertes, regardaient le ciel majestueux, pensaient à leurs affaires.

Ivan Alexéiévitch était couché à côté de Koroliov et regardait glisser le semis des étoiles par la fente de la porte.

Après avoir réfléchi toute la journée, il avait pris la décision d’empêcher à tout prix l’escadron de continuer sa route vers Pétrograd ; couché à côté de Koroliov, il pensait au moyen de convaincre les Cosaques, d’agir sur eux.

Dès avant la déclaration de Kornilov, il avait eu clairement conscience que les Cosaques ne devaient pas faire le moindre bout de chemin avec lui, et son instinct lui disait qu’ils n’avaient rien à gagner non plus à défendre Kérenski ; à force de se creuser la tête, il en était arrivé à la conclusion suivante : il ne faut pas laisser aller l’escadron à Pétrograd et, si l’on doit se battre, que ce soit contre Kornilov, pas pour Kérenski, pas pour son gouvernement, mais pour celui qui viendra après lui. Que le gouvernement qu’il souhaitait dût succéder à celui de Kérenski, il en était plus que certain. Au cours de l’été, il était allé à Pétrograd, à la section militaire du Comité Exécutif du Soviet, envoyé par son escadron à l’occasion d’un conflit entre la troupe et le capitaine ; il avait observé le travail du Comité, parlé avec des camarades bolchéviks et s’était dit : « Quand ce squelette sera recouvert de chair ouvrière, ce sera ça, le vrai gouvernement. Quitte à mourir, Ivan, accroche-toi à lui, accroche-toi, comme l’enfant à la mamelle ! » Couché sur une housse, l’image lui revenait cette nuit-là plus souvent que d’habitude, avec un grand amour qu’il n’avait jamais éprouvé pour personne, de l’homme sous la conduite duquel il avait trouvé sa dure voie.

Pensant à ce qu'il devrait dire aux Cosaques, le lendemain, il se rappelait les propos de Stockman sur les Cosaques et se les répétait, comme on tape sur un clou : « Le peuple cosaque est essentiellement conservateur. Quand tu voudras convaincre les Cosaques de la justesse des idées bolchéviks, ne l'oublie pas, agis prudemment, réfléchis, sache t'adapter aux circonstances. Au début, on aura la même prévention envers toi que Michka Kochévoï et toi vous aviez envers moi, mais il ne faudra pas te laisser démonter, creuse ton trou obstinément, le succès final est à nous. »

Ivan Alexéiévitch supposait que son effort pour persuader les Cosaques de ne pas suivre Kornilov se heurterait à certaines objections de leur part, mais, le lendemain matin, quand il commença prudemment à dire dans le wagon qu'ils devaient exiger de retourner sur le front au lieu d'aller se battre contre leurs frères à Pétrograd, les Cosaques acquiescèrent volontiers et décidèrent avec grand empressement qu'ils refusaient de continuer leur route. Zakhar Koroliov et un Cosaque de la stanitsa Tchernychevskaïa, Touriline, étaient les complices les plus actifs d'Ivan Alexéiévitch. Toute la journée, allant de wagon en wagon, ils parlèrent aux hommes et, un peu avant le soir, à un moment où le train ralentissait son allure en traversant une petite station, Pchénitchnikov, le maréchal des logis du troisième peloton, se précipita dans le wagon d'Ivan Alexéiévitch.

— L'escadron descend à la première gare ! cria-t-il dans une grande agitation à l'adresse d'Ivan Alexéiévitch. A quoi ça te sert d'être président du Comité si tu ne sais pas ce que veulent les Cosaques ! On a assez fait les cons comme ça ! On n'ira pas plus loin. Les officiers nous mettent la corde au cou et toi ça te laisse froid ! C'est pour ça qu'on t'a élu ? Quoi, qu'est-ce que tu as à rire ?

— Ça fait longtemps que tu aurais dû dire ça, dit Ivan Alexéiévitch en souriant.

A l'arrêt suivant, il fut le premier à sauter du wagon. Accompagné de Touriline, il se rendit chez le chef de gare.

— T'as pas besoin de nous envoyer plus loin. On descend ici.

— Comment ça ? demanda le chef de gare décontenancé. J'ai des instructions… un ordre de route…

— La ferme ! l'interrompit sévèrement Touriline.

Ils se mirent à la recherche du Comité de la gare et, l'ayant trouvé, s'expliquèrent avec le président, un grand télégraphiste rouquin ; quelques minutes plus tard, le mécanicien rangeait avec empressement le train sur une

voie de garage.

Les Cosaques se hâtèrent de placer les rampes et commencèrent à faire descendre leurs chevaux. Ivan Alexéiévitch était debout à côté de la locomotive, les jambes écartées, et il essuyait la sueur de son visage souriant. Le chef d'escadron accourut vers lui, blême.

— Qu'est-ce que tu fais ?… Tu sais que…

— Je sais ! l'interrompit Ivan Alexéiévitch. Et toi, mon capitaine, ta gueule.

Pâlissant, gonflant les narines, il ajouta distinctement :

— Tu l'as assez ouverte comme ça, mon petit gars. C'est notre tour maintenant. C'est comme ça !

— Le général Kornilov… bégaya le capitaine, très rouge, mais Ivan Alexéiévitch, regardant ses bottes usées qui s'enfonçaient profondément dans le sable friable, eut un geste soulagé de la main et lui conseilla :

— Accroche-le-toi au cou en guise de médaille, nous on n'en a pas besoin.

Le capitaine pivota sur les talons et partit en courant vers son wagon.

Une heure plus tard, sans aucun officier, mais en parfaite formation de combat, l'escadron quittait la gare en direction du sud-ouest. Ivan Alexéiévitch avait pris le commandement et marchait dans le peloton de tête, à côté des mitrailleurs, avec son second, le petit Touriline.

S'orientant avec peine sur une carte prise au capitaine, les Cosaques arrivèrent au village de Goréloïé, où ils firent halte pour la nuit. Au terme d'une discussion collective, ils prirent la décision de regagner le front et, au cas où on voudrait les retenir, de se battre.

Ils entravèrent leurs chevaux, placèrent des sentinelles, se couchèrent pour dormir. Ils n'avaient pas allumé de feu. Le moral était bas chez la plupart d'entre eux, ils s'étaient couchés sans les conversations et les plaisanteries habituelles, chacun dissimulant sa pensée.

« Qu'est-ce qui va se passer s'ils se ravisent et font amende honorable ? » se dit Ivan Alexéiévitch non sans inquiétude, en s'emmitouflant dans sa capote.

Touriline s'approcha de lui, comme s'il avait surpris sa pensée :

— Tu dors, Ivan ?

— Pas encore.

Touriline s'assit à ses pieds, sa cigarette brillait, il chuchota :

— Les hommes sont inquiets… Maintenant que c’est fait, ils craignent. Tu ne crois pas qu’on y a été… un peu fort, qu’est-ce que tu en penses ?

— On verra bien, répondit Ivan Alexéiévitch. Toi, tu n’as pas peur ?

Touriline se grattait la nuque sous sa casquette, il eut un sourire en biais :

— A vrai dire, je ne suis pas tranquille… Au début ça allait, mais tout de suite j’ai la panique.

— C’est au moment de payer que l’avare se révèle.

— Mais qu’est-ce que tu veux, Ivan, ils ont la force.

Ils restèrent un long moment sans parler. Dans le village, les lumières s’éteignaient. Des canards criaient quelque part dans les anses des marécages bordés de saules, à l’infini.

— Une cane, dit Touriline pensif, et il se tut à nouveau.

Le silence doux et caressant de la nuit s’appesantissait sur la prairie. La rosée écrasait l’herbe. Un petit vent portait vers le camp cosaque les odeurs mêlées des plantes marécageuses, du jonc pourri, du sol bourbeux, de l’herbe trempée de rosée. De temps en temps un cliquetis d’abots, un ébrouement, le bruit lourd d’un cheval qui se laisse tomber par terre et renâcle en se roulant dans l’herbe. Puis de nouveau un silence endormi, l’appel enroué d’un canard sauvage au loin, très loin, à peine perceptible, et la réponse, plus près, de la femelle. Le bruissement puissant, précipité, d’ailes invisibles dans les ténèbres. La nuit. Le silence. L’humidité brumeuse des prés. A l’ouest, au pied du ciel, une pâte fermentante de nuages violets. Et au-dessus du vieux pays de Pskov, frappée au zénith comme un rappel vigilant, comme une route large et brillante, la Voie de Baty[{64}].

L’escadron se remit en marche à l’aube, traversa le village de Goréloïé ; les femmes et les enfants qui menaient paître les vaches le suivirent longuement des yeux. Il monta en haut d’une colline que le soleil levant colorait de rouge brique. Touriline, qui s’était retourné, toucha du pied l’étrier d’Ivan Alexéiévitch.

— Regarde, des cavaliers derrière nous…

Trois cavaliers, enveloppés d’une batiste de poussière rose, avaient dépassé le village et arrivaient au galop.

— Es-ca-dron ! Halte ! commanda Ivan Alexéiévitch.

Avec leur rapidité habituelle, les Cosaques se formèrent en un carré gris. A un peu plus d’une demi-verste, les cavaliers prirent le trot. L’un d’eux, un officier

cosaque, tira son mouchoir de sa poche et l'agita au-dessus de sa tête. Les Cosaques ne quittaient pas des yeux les arrivants. L'officier, en uniforme de campagne, allait devant ; les deux autres, en tcherkeskas, se tenaient à quelque distance.

— Qu'est-ce que vous voulez ? dit Ivan Alexéiévitch s'avançant à leur rencontre.

— Nous venons négocier, répondit l'officier mettant la main à la visière. Qui d'entre vous a pris le commandement de l'escadron ?

— Moi.

— Je suis mandaté avec pleins pouvoirs par la Première Division de Cosaques du Don et ce sont des représentants de la Division Indigène. – Il avait désigné des yeux les deux montagnards, il tira sur sa bride et flatta l'encolure mouillée et brillante de son cheval écumant. – Si vous désirez négocier, commandez à l'escadron de mettre pied à terre. J'ai à vous transmettre les instructions orales du général-major Grékov, commandant la Division.

Les Cosaques mirent pied à terre. Les délégués descendirent de cheval eux aussi, pénétrèrent dans la foule des Cosaques et gagnèrent le centre. L'escadron s'écarta pour former un petit cercle.

L'officier cosaque parla le premier :

— Cosaques ! Nous sommes là pour vous engager à réfléchir et à prévenir les pénibles conséquences de votre acte. L'état-major de la Division a appris hier que, succombant à une propagande criminelle, vous avez quitté votre train de vous-mêmes, et il nous envoie auprès de vous pour vous transmettre l'ordre de rentrer sans retard à la station de Dno. Les troupes de la Division Indigène et d'autres unités de cavalerie ont occupé Pétrograd hier – nous venons de recevoir le télégramme. Notre avant-garde est entrée dans la capitale, elle a occupé tous les édifices gouvernementaux, les banques, le télégraphe, les centraux téléphoniques et tous les points importants. Le Gouvernement Provisoire est en fuite et considéré comme déposé. Réfléchissez, mes compatriotes ! Vous allez à votre perte ! Si vous ne vous soumettez pas à l'ordre du général commandant la division, des forces armées seront envoyées contre vous. Votre acte est considéré comme une trahison, un refus d'exécution d'un ordre de combat. Seule votre soumission sans murmure pourra empêcher une effusion de sang fraternel.

Quand les délégués étaient arrivés, Ivan Alexéiévitch, tenant compte de l'état d'esprit des Cosaques, avait compris qu'il fallait accepter les pourparlers, car un refus de négocier aurait eu inévitablement des conséquences négatives. C'est

pourquoi il avait commandé à l'escadron de mettre pied à terre, après un moment de réflexion, et avec un petit signe discret à Touriline il s'était faufilé tout près des délégués. Pendant l'allocution de l'officier, les Cosaques étaient sombres, ils baissaient la tête, certains chuchotaient entre eux. Zakhar Koroliov souriait en biais, sa barbe noire s'étalait sur sa chemise comme une coulée de fonte figée ; Borchtchov jouait avec une cravache et louchait ; Pchénitchnikov, ouvrant une bouche ronde, regardait l'officier dans les yeux ; Martin Chamil passait sa main sale sur ses joues, clignait les yeux ; derrière lui, le visage jaune et simplet de Bagrov ; le mitrailleur Krasnikov plissait les yeux d'un air d'attente ; Touriline respirait bruyamment ; Obnizov, qui avait le visage tout taché de son, avait mis sa casquette en arrière et secouait sa tête au long toupet comme un taureau qui sent le joug ; tout le deuxième peloton baissait la tête comme à la prière ; les hommes étaient silencieux, leur respiration était brûlante et pénible, le désarroi courait sur leurs visages comme une houle…

Ivan Alexéiévitch comprit que le moment critique était arrivé : encore quelques minutes et l'officier beau parleur réussirait à retourner l'escadron. Il fallait coûte que coûte briser l'impression produite par ses paroles, ébranler la résolution inexprimée mais déjà formée dans l'esprit des Cosaques. Il leva un bras, promena sur la foule des yeux agrandis, étrangement blancs.

— Les gars ! Attendez une minute ! – Et à l'officier : – Le télégramme, vous l'avez sur vous ?

— Quel télégramme ? s'étonna l'officier.

— … qui dit que Pétrograd est pris.

— Le télégramme ?… Non. Pour quoi faire, le télégramme ?

— Ah ! Il ne l'a pas !…

Et l'escadron comme un seul homme poussa un soupir de soulagement. Beaucoup levèrent la tête, tournèrent avec espoir leurs yeux vers Ivan Alexéiévitch. Il criait, haussant sa voix rauque, il avait retrouvé sa malice, son assurance, sa colère, et ramassait puissamment sur lui l'attention de tous.

— Tu ne l'as pas, hein ? Et on devrait te croire ? Tu veux nous bourrer le crâne ?

— C'est de la blague ! gronda l'escadron.

— Le télégramme ne m'était pas adressé, Cosaques !

L'officier serrait ses mains sur sa poitrine pour convaincre.

Mais on ne l’écoutait plus. Ivan Alexéiévitch, sentant que la sympathie et la confiance de l’escadron lui étaient revenues, continuait, tranchant comme le diamant sur le verre :

— Et même si Pétrograd est pris, nous ne marcherons pas avec vous. Nous ne voulons pas nous battre contre les nôtres. Nous ne marcherons pas contre le peuple. Vous voulez nous exciter les uns contre les autres ? Non ! Nous ne sommes plus des imbéciles ! Nous ne voulons pas mettre sur pied un régime de généraux. C’est comme ça !

Les Cosaques se mirent à parler bruyamment tous ensemble, la foule s’agita, des cris en jaillirent.

— C’est vrai, ça.

— Il a mis dans le mille.

— Très juste…

— A la porte, Leurs Noblesses ! A la porte !

— Des drôles de marieurs qu’on nous envoie là.

— A Pétersbourg, il y a trois régiments cosaques et il paraît qu’ils hésitent à marcher contre le peuple.

— Dis, Ivan ! Prends pas de gants avec eux. Qu’ils s’en aillent !

Ivan Alexéiévitch regarda les délégués ; l’officier cosaque attendait patiemment, serrant les lèvres ; les deux montagnards se tenaient côte à côte derrière lui. L’un d’eux, un jeune et svelte officier ingouche, les bras croisés sur son élégante tcherkeska, faisait briller les amandes obliques de ses yeux sous sa toque noire ; l’autre, un Ossète roux, plus âgé, une jambe négligemment écartée, une main posée sur le pommeau de son sabre courbe, considérait les Cosaques avec des yeux ironiques et pénétrants. Ivan Alexéiévitch voulait interrompre la négociation, mais l’officier cosaque le devança ; après quelques mots échangés à voix basse avec l’Ingouche, il cria :

— Cosaques du Don ! Vous permettez à ce représentant de la Division Sauvage de vous dire un mot ?

Sans attendre la réponse, l’Ingouche s’avança au milieu du cercle de la démarche douce que lui donnaient ses bottes sans talons, et il arrangeait nerveusement son étroit baudrier orné.

— Frères cosaques ! Pourquoi tant de bruit ? Il faut parler sans se fâcher. Vous voulez pas général Kornilov ? Vous voulez guerre ? D’accord. Nous ferons

guerre. Pas peur ! Pas peur du tout ! Aujourd'hui même nous vous écrasons. Deux régiments de montagnards derrière nous. Oui. Pas besoin de faire du bruit, pourquoi faire du bruit ?

Au début il avait gardé ostensiblement son calme, à la fin il lançait avec une grande violence des phrases brûlantes ; des mots de sa langue maternelle venaient se mêler à son langage écorché et guttural.

— Celui qui vous trompe, c'est celui-là, un bolchévik, et vous marchez derrière lui ! Oui ! Est-ce que je ne le vois pas ? Arrêtez-le ! Désarmez-le !

D'un geste hardi il désignait Ivan Alexéiévitch et s'agitait, très pâle, gesticulait passionnément dans le cercle étroit. Son compagnon, l'Ossète roux plus âgé, gardait un calme de glace ; l'officier cosaque tiraillait la dragonne de son sabre. Les Cosaques se taisaient de nouveau, de nouveau l'indécision troublait leurs yeux. Ivan Alexéiévitch regardait sans cesse l'officier ingouche, ses dents blanches comme celles d'un fauve, la traînée grise de sueur qui traversait obliquement sa tempe gauche, et pensait avec angoisse qu'il avait laissé passer le moment où il était possible d'interrompre d'un mot les pourparlers et d'entraîner les Cosaques. Touriline sauva la situation. Il bondit au centre du cercle, agita désespérément les bras, il était secoué de convulsions, écumait de rage, il se mit à crier d'une voix éraillée, faisant sauter les boutons de son col de chemise :

— Vermines rampantes !… Misérables !… Bande de salauds !… Ils vous embobinent comme des putains et vous, vous écarquillez les oreilles. Ils veulent se servir de vous !… Et vous, qu'est-ce que vous faites ? Qu'est-ce que vous faites ?… Il faut les sabrer, et vous les écoutez ! Il faut leur couper la tête, il faut les saigner. Pendant que vous palabrez ici, on nous encercle !… Ils vont nous faucher à la mitrailleuse… Ce sera bien le moment de faire un meeting !… Ils vous en foutent plein la vue en attendant que leurs troupes arrivent… A-a-a-ah ! des Cosaques, ça ! Vous n'êtes bons qu'à courir les filles.

— A cheval ! rugit Ivan Alexéiévitch d'une voix de tonnerre.

Son cri éclata au-dessus de la foule comme une explosion de shrapnel. Les Cosaques se précipitèrent sur leurs chevaux. En une minute l'escadron dispersé se formait en colonnes.

L'officier cosaque s'agitait en tous sens :

— Écoutez ! Cosaques !

Ivan Alexéiévitch arracha son fusil de son épaule, posa son doigt aux

articulations épaisses fermement sur la détente, et cria, enfonçant le mors dans la bouche de son cheval qui caracolait :

— Les négociations sont terminées. Maintenant si on parle avec vous ce sera dans cette langue-là.

Et il brandit sa carabine d’un geste significatif.

Peloton par peloton, l’escadron se remit en marche. En regardant derrière eux, les Cosaques virent les délégués, qui étaient remontés à cheval, discuter entre eux. L’Ingouche, plissant les yeux, expliquait quelque chose avec chaleur et levait les bras ; la doublure de soie de sa manche retroussée brillait blanc comme neige.

Ivan Alexéiévitch se retourna une dernière fois, vit cette tache de soie éblouissante et, sans comprendre pourquoi, il eut soudain devant les yeux le poitrail du Don ébouriffé par le vent de sécheresse, les vagues à crinières vertes, et l’aile blanche inclinée d’une mouette griffant la crête des vagues.

16

Dès le 29 août Kornilov comprit, par les télégrammes qu'il recevait de Krymov, que le coup d'État militaire avait échoué.

A deux heures de l'après-midi, un officier d'ordonnance de Krymov arriva au Quartier Général. Kornilov eut une longue conversation avec lui, puis fit appeler Romanovski et lui dit, froissant nerveusement un morceau de papier :

— Tout s'écroule. Nous avons perdu la partie… Krymov ne pourra pas concentrer son Corps à temps près de Pétrograd, nous laisserons passer le moment propice. Ce qui semblait si facilement réalisable se heurte à des milliers d'obstacles… Il faut s'attendre à une issue négative… Tenez… regardez l'échelonnement des troupes.

Il tendit à Romanovski une carte où était portée la situation la plus récente des convois du 3e Corps et de la Division Indigène ; une crispation passa en zigzag sur son visage énergique, fripé par l'insomnie.

— Toute cette racaille des chemins de fer nous met des bâtons dans les roues. Ils ne se rendent pas compte qu'en cas de succès j'en ferai pendre un sur dix. Prenez connaissance du rapport de Krymov.

Tandis que Romanovski lisait, passant sa grande main sur son visage huileux et boursouflé, Kornilov écrivit à la hâte :

A l'attention de l'ataman

Alexéï Maximovitch Kalédine

Novotcherkassk.

Le contenu de votre télégramme au Gouvernement Provisoire a été porté à ma connaissance. Ayant épuisé leur patience dans un combat infructueux contre les félons et les traîtres, les glorieux Cosaques, face à la catastrophe qui menace la patrie, défendent les armes à la main la vie et la liberté du pays qui a grandi et s'est développé grâce à leurs efforts et à leur sang. Nos contacts resteront

étroits pendant un certain temps. Je vous demande d'agir, en accord avec moi, comme vous le dicteront votre amour de ta patrie et l'honneur cosaque.

N° 658 – 29-8-17

Général Kornilov.

— Envoyez ce télégramme sans retard, dit-il à Romanovski quand il eut fini d'écrire.

— Voulez-vous que j'envoie un deuxième télégramme au prince Bagration pour qu'il poursuive son mouvement par la route ?

— Oui, oui.

Romanovski ajouta d'un air rêveur, après un silence :

— A mon avis, Lavr Guéorguiévitch, nous n'avons pas de raison, jusqu'à présent, d'être pessimistes. Vous n'appréciez pas correctement le cours des événements.

Kornilov lançait sa main en tous sens pour attraper un petit papillon mauve qui voltigeait au-dessus de lui. Ses doigts se refermaient sur du vide, son visage était attentif, légèrement tendu. Le papillon vacillait dans les courants d'air, descendait en vol plané, s'efforçait d'atteindre la fenêtre ouverte. Kornilov réussit enfin à le prendre et poussa un soupir de soulagement, se renversa sur le dossier de son fauteuil.

Romanovski attendait une réponse à sa réflexion, mais Kornilov, avec un sourire morose et songeur, raconta :

— Cette nuit, j'ai fait un rêve. Je commandais une brigade d'une division de tirailleurs. On attaquait dans les Carpates. J'arrive dans une ferme avec mon état-major. Un vieux Ruthène en habit de fête vient à notre rencontre. Il m'offre du lait et me dit dans un allemand très pur, en ôtant son chapeau de feutre blanc : « Bois, général ! Ce lait a des propriétés curatives extraordinaires. » Je bois et je ne m'étonne pas que le Ruthène me tape familièrement sur l'épaule. Ensuite, nous marchions dans les montagnes, plus dans les Carpathes, mais quelque part en Afghanistan, dans un chemin de chèvre… Oui, un chemin de chèvre, c'est ça : des pierres, des cailloux bruns roulaient sous nos pieds, et en dessous de nous, derrière une gorge, on apercevait un somptueux paysage méridional baigné dans la lumière d'un soleil blanc…

Un léger courant d'air, venu de la fenêtre grande ouverte, remuait les papiers

sur le bureau. Le regard embrumé et lointain de Kornilov errait quelque part de l’autre côté du Dniepr, sur les pentes des vallons coupées par les taches des prairies.

Romanovski suivit ce regard et lui-même, avec un soupir imperceptible, dirigea ses yeux vers l’éclat micacé du Dniepr vitrifié par le calme du vent, vers les champs vaporeux que l’approche de l’automne estompait tendrement.

17

Les unités du 3e Corps de Cavalerie et de la Division Indigène envoyées à Pétrograd s'échelonnaient sur une énorme distance le long de huit lignes de chemin de fer. Revel, Wesenberg, Narva, Iambourg, Gatchina, Somrino, Vyritsa, Tchoudovo, Gdov, Novgorod, Dno, Pskov, Louga, toutes les stations intermédiaires et les gares d'évitement étaient embouteillées par les convois qui se déplaçaient lentement ou restaient bloqués. Les régiments échappaient à l'influence morale du Haut Commandement, les escadrons séparés perdaient toute liaison entre eux. La confusion était accrue du fait que le 3e Corps et la Division Indigène, qui lui était adjointe, devaient être fondus en armée pendant le mouvement même ; il fallait donc déplacer et réunir certaines unités, regrouper certains convois. Tout cela était cause de gâchis, d'ordres absurdes, souvent contradictoires, et exaspérait l'atmosphère déjà tendue et nerveuse.

Lentement les troupes de Kornilov roulaient vers Pétrograd, se heurtant à l'opposition des ouvriers et des employés du chemin de fer, sans cesse obligées de vaincre de nouveaux obstacles, s'accumulaient dans les nœuds de communication, se résorbaient.

Dans leurs cages rouges, à côté de leurs chevaux affamés, dessellés, des hommes affamés s'entassaient : Cosaques du Don, de l'Oussouri, d'Orenbourg, de Nertchinsk, de l'Amour, Ingouches, Tcherkesses, Ossètes, Daguestaniens. Les trains en attente restaient pendant des heures dans les stations, les cavaliers sortaient en masse des wagons, emplissaient les gares comme des sauterelles, encombraient les voies, dévoraient tout ce qui pouvait se manger et que les convois précédents avaient laissé, chapardaient chez les habitants, pillaient les magasins de vivres.

Bandes jaunes et rouges des Cosaques, tuniques élégantes des dragons, tcherkeskas des montagnards… jamais la nature monotone du Nord n'avait vu si riche mélange de couleurs.

Le 29 août, près de Pavlovsk, la 3e Brigade de la Division Indigène, sous le commandement du prince Gagarine, entra en contact avec l'ennemi. Arrivés à un point où les rails avaient été arrachés, les régiments ingouche et tcherkesse, qui formaient l'avant-garde de la Division, étaient descendus du train et continuaient

à cheval en direction de Tsarskoïé Sélo. Des patrouilles ingouches poussèrent jusqu'à la gare de Somrino. Les deux régiments progressaient lentement, repoussaient la Garde et attendaient l'arrivée des autres unités de la Division, qui, elles-mêmes, attendaient à Dno de pouvoir partir. Certaines n'étaient pas encore arrivées à cette station.

Le prince Bagration, commandant la Division Indigène, se trouvait dans une propriété à peu de distance de la gare et attendait la concentration des autres unités, n'osant se risquer par route jusqu'à Vyritsa.

Le 28 août, il avait reçu de l'état-major du front du nord la copie du télégramme suivant :

Je demande qu'il soit transmis au commandant du 3e Corps d'armée et aux commandants de la 1re Division du Don, de la Division de l'Oussouri et de la Division Indigène du Caucase l'ordre suivant du commandant en chef : si, à la suite d'obstacles imprévus, les troupes rencontrent des difficultés dans la poursuite de leur mouvement par chemin de fer, le commandant en chef leur ordonne de continuer à cheval.

N° 6411 – 27-8-17

Romanovski.

Vers neuf heures du matin, Bagration informa télégraphiquement Kornilov qu'il avait reçu à six heures quarante minutes par l'intermédiaire du colonel Bagratouni, chef d'état-major de la Région Militaire de Pétrograd, l'ordre de Kérenski de faire rebrousser chemin à toutes les troupes, que d'autre part les convois de la Division étaient bloqués entre la gare d'évitement de Gatchka et la station d'Orédèj, car les chemins de fer, conformément aux directives du Gouvernement Provisoire, ne donnaient pas les bâtons pilotes. Et malgré la réponse de Kornilov *(A l'attention du prince Bagration. Poursuivre le mouvement par chemin de fer. Si c'est impossible, gagner Louga par la route et se mettre à l'entière disposition du général Krymov),* Bagration ne se résolut pas à continuer par route et donna l'ordre à son état-major de remonter dans le train.

Le régiment où Evguéni Listnitski avait autrefois servi progressait vers Pétrograd avec les autres régiments qui constituaient la 1re Division cosaque, selon la ligne Revel-Wesenberg-Narva. Le 28, à cinq heures de l'après-midi, un

train transportant deux escadrons du Régiment arriva à Narva et le chef de convoi fut informé qu'il était impossible de repartir pendant la nuit, car la voie avait été endommagée entre Narva et Iambourg, et une unité du bataillon ferroviaire s'y était rendue par train spécial ; que le train pourrait repartir le lendemain matin si l'on avait pu réparer. Le chef de convoi dut s'incliner bon gré mal gré. Il remonta en pestant dans son wagon, informa les officiers de la nouvelle et s'installa pour boire le thé.

La nuit tomba, très sombre. Un vent humide et pénétrant soufflait du golfe. Dans les wagons, les Cosaques discutaient à voix basse, les chevaux, angoissés par les sifflets des locomotives, tapaient du sabot sur les planches. En queue de convoi, une jeune voix cosaque chantait, se plaignait dans l'obscurité :

Adieu la ville et le bourg,

Adieu mon village natal !

Adieu, jeune fille !

Hélas, adieu tulipe bleue !

Autrefois couché du crépuscule à l'aube

J'avais mon amie sous la main,

Aujourd'hui debout du crépuscule à l'aube

Je serre un fusil dans ma main…

Un homme sortit de derrière la masse énorme du hangar à marchandises. Il s'arrêta, écouta la chanson, examina les voies striées de rais de lumière jaunes et se dirigea d'un pas sûr vers le train. Ses pas résonnaient doucement sur les traverses et s'assourdirent quand il marcha sur la terre argileuse damée. Au moment où il passait devant le dernier wagon, le Cosaque qui chantait, debout à la porte, s'interrompit et l'interpella :

— Qui es-tu ?

— Ça t'intéresse ? répondit-il de mauvaise grâce, en s'éloignant.

— On traîne la nuit, hein ? Les filous, nous autres, on leur tape dessus. Tu cherches quelque chose à faucher ?

Sans répondre, l'homme gagna le milieu du convoi, passa sa tête par

l’entrebâillement d’une porte et demanda :

— Quel escadron ?

— Disciplinaire ! ricanèrent des voix dans l’obscurité.

— Je parle sérieusement : quel escadron ?

— Deuxième.

— Le quatrième peloton, où est-il ?

— Sixième wagon à partir de la tête du train.

A côté du sixième wagon, trois Cosaques fumaient, l’un accroupi, les deux autres debout. Ils regardèrent en silence l’homme qui s’approchait d’eux.

— Salut, Cosaques !

— Salut, répondirent-ils observant le visage de l’arrivant.

— Nikita Douguine est vivant ? Il est ici ?

— C’est moi, répondit d’une voix de ténor l’homme accroupi, et il se leva, écrasa son mégot du talon. Je ne te reconnais pas. De quelle unité tu es ? D’où tu viens ?

Il tendait son visage barbu pour distinguer les traits de l’inconnu en capote et casquette fripée de soldat ; soudain il poussa un cri étonné :

— Ilia ! Bountchouk ? Mon vieux ! Quel diable t’envoie ?

Il avait pris dans sa paume rugueuse la main poilue de Bountchouk, il lui dit à voix basse en se penchant vers lui :

— Les gars, ici, ils sont avec nous, tu n’as pas besoin d’avoir peur. D’où viens-tu comme ça ? Parle donc, malheur !

Bountchouk serra la main aux autres Cosaques et répondit, de sa voix fêlée, sourde comme la fonte.

— J’arrive de Pétrograd, j’ai eu du mal à vous trouver. Il s’agit d’une chose importante. Nous avons à causer. Je suis content de te voir sain et sauf, mon frère.

Il souriait, ses dents étaient blanches dans le carré gris de son grand visage au front large, ses yeux brillaient d’une chaleur, d’une gaieté contenues.

— Causer ? dit la voix chantante du ténor barbu. Tu es officier et tu ne méprises pas notre compagnie ? Merci, Ilia, Dieu te garde, nous n’entendons pas souvent des paroles aimables.

Un brave rire bon enfant tremblait dans sa voix.

Bountchouk répondit en plaisantant lui aussi :

— Allez, allez, ça va. Tu blagues toujours. Tu fais le pitre avec une barbe au-dessous du nombril.

— La barbe on peut la couper quand on veut, mais raconte : qu'est-ce qui se passe à Pétrograd ? Il y a des émeutes ?

— Entrons dans le wagon, proposa Bountchouk d'un air prometteur.

Ils montèrent dans le wagon. Douguine secoua un des Cosaques par les pieds et dit à mi-voix :

— Debout, les gars ! Il y a quelqu'un d'intéressant qui vient nous voir. Allez, dépêchez, militaires, plus vite.

Les Cosaques se levèrent en geignant. Une grande main puant le tabac et la sueur de cheval palpa avec précaution dans l'ombre le visage de Bountchouk, qui s'était assis sur une selle ; une basse épaisse comme de l'huile lourde demanda :

— Bountchouk ?

— Oui. Et toi, Tchikamassov ?

— Oui, oui. Salut, vieux.

— Bonjour.

— Je file, je vais chercher les gars du troisième peloton.

— Bon, bon… Vas-y.

Le troisième peloton vint presque tout entier, deux hommes seulement restèrent près des chevaux. Les Cosaques se pressaient autour de Bountchouk, lui tendaient leurs mains rugueuses, se penchaient pour voir sa grosse figure sérieuse ; ils l'appelaient tantôt Bountchouk, tantôt Ilia Mitritch, tantôt Iliоucha, mais toutes les voix exprimaient le même salut chaleureux et fraternel.

Il faisait maintenant une chaleur étouffante dans le wagon. Des taches de lumières dansaient sur les parois de planches, des ombres monstrueuses vacillaient et grossissaient, la lanterne à huile fumante donnait une lumière grasse.

On avait fait asseoir Bountchouk soigneusement dans la lumière. On faisait cercle autour de lui. Les plus près étaient accroupis, les autres debout. Douguine, le ténor, se racla la gorge :

— Nous avons reçu ta lettre, il n’y a pas longtemps, Ilia Mitritch, mais nous voudrions que tu nous dises ce qu’il faut faire maintenant, et que tu nous conseilles. C’est qu’ils nous emmènent à Pétrograd, que veux-tu qu’on y fasse ?

— Vois-tu, Mitritch, voilà ce qui se passe, commença un Cosaque qui portait une boucle au lobe froncé de son oreille, debout à la porte du wagon (le même Cosaque qui avait irrité Listnitski autrefois, le jour où celui-ci avait interdit qu’on fît du thé sur les boucliers de tranchées), on voit passer des propagandistes de toutes sortes et ils nous disent : « N’allez pas à Pétrograd », ils nous disent que ça ne doit pas se faire de se battre contre ses frères, et toutes sortes d’autres choses dans le même genre. Pour écouter, on écoute, mais on n’a pas trop confiance. C’est des étrangers. On ne sait pas où ils veulent nous entraîner. Personne ne les connaît. Si on refuse, Kornilov enverra les Tcherkesses et le sang coulera de toute façon. Mais toi, tu es comme nous, tu es cosaque et nous avons plus confiance en toi, et même nous te remercions beaucoup de nous avoir écrit des lettres de Pétrograd et d’avoir envoyé des journaux… Il faut dire qu’on manque de papier, alors avec les journaux…

— Qu’est-ce que tu racontes, qu’est-ce que tu déconnes, tête d’imbécile ? l’interrompit un des Cosaques avec indignation. Tu ne sais pas lire, alors tu crois que tout le monde est aussi bête que toi ? Comme si on avait pris les journaux pour faire des cigarettes ! Avant, on les lisait, Ilia Mitritch, du début à la fin.

— Il dit n’importe quoi, le salaud, l’ordure.

— Pour faire des cigarettes ! Non mais sans blague !

— Quand on est bête à ce point-là !…

Le Cosaque à la boucle d’oreille essayait de se justifier :

— Mais, les gars, c’est pas ça que je voulais dire. Bien sûr, d’abord on les lisait…

— Vous les lisiez vous-mêmes ?

— Moi, je n’ai pas appris à lire… ce que je dis, c’est qu’on commençait par les lire, et qu’après seulement on s’en servait pour rouler des cigarettes.

Bountchouk, assis sur sa selle, regardait les Cosaques avec son sourire avare ; il n’aimait pas parler assis, il se leva et, tournant le dos à la lanterne, commença lentement, avec effort :

— Vous n’avez rien à faire à Pétrograd. Il n’y a aucune émeute. Vous savez pourquoi on vous envoie là-bas ? Pour renverser le Gouvernement Provisoire… Voilà ! Qui vous y envoie ? Le général tsariste Kornilov. Pourquoi a-t-il besoin

de faire tomber Kérenski ? Pour se mettre à sa place. Attention, Cosaques ! On veut vous ôter un joug de bois pour vous mettre un joug d'acier. De deux maux, il faut choisir le moindre. N'est-ce pas ? Jugez vous-mêmes : sous le Tsar, on vous tapait sur la gueule et on vous faisait tirer les marrons du feu à la guerre. Sous Kérenski vous tirez toujours les marrons du feu, mais on ne vous tape plus sur la gueule. Et ce sera bien autre chose après Kérenski, quand les bolchéviks auront pris le pouvoir. Les bolchéviks ne veulent pas de la guerre. Si le pouvoir était entre leurs mains, il y aurait la paix tout de suite. Je ne suis pas pour Kérenski – le diable est son frère –, ils sont tous faits de la même pâte. – Bountchouk sourit, essuya de sa manche la sueur de son front, continua : – Mais je vous exhorte à ne pas verser le sang des ouvriers. Si Kornilov gagne, la Russie sera plongée dans le sang jusqu'aux genoux, et il sera plus difficile de lui arracher le pouvoir à lui pour le remettre aux mains du peuple des travailleurs.

— Attends une minute, Ilia Mitritch !… dit un petit Cosaque sortant des derniers rangs, aussi petit et trapu que Bountchouk. – Il s'éclaircit la voix, frotta ses longues mains semblables aux racines d'un vieux chêne lavées par la pluie, il regardait Bountchouk de ses yeux souriants, vert clair et poisseux comme des feuilles nouvelles. – Tu nous parles de joug… Mais les bolchéviks, quand ils prendront le pouvoir, quel joug ils nous mettront ?

— Dis donc, tu te mettrais un joug toi-même ?

— Comment, moi-même ?

— Oui. Avec les bolchéviks, qui est-ce qui sera au pouvoir ? Toi, si tu es élu, ou Douguine, ou le copain là-bas. Le pouvoir élu, le Soviet. Tu comprends ?

— Mais en haut, il y aura qui ?

— Pareil. Celui qui sera élu. Si tu es élu, ce sera toi.

— Non ? Tu parles sérieusement, Mitritch ?

Les Cosaques éclatèrent de rire, se mirent à parler tous ensemble, et même la sentinelle quitta la porte une minute et se mêla à la conversation.

— Mais rapport à la terre, qu'est-ce qu'ils veulent ?

— Ils ne vont pas nous la prendre ?

— Et la guerre, ils vont la finir ? Ou bien peut-être qu'ils le promettent seulement pour qu'on vote pour eux.

— Dis-nous franchement.

— On est dans le brouillard.

— Hier on a vu un petit matelot qui est venu pleurer pour Kérenski, on l'a pris par les cheveux et on l'a sorti.

— « Vous êtes des *contre*-révolutionnaires », il criait. Un drôle de gars !

— On ne sait pas ce que ça veut dire, avec quoi ça se mange.

Bountchouk se tournait de tous les côtés, scrutait des yeux les Cosaques, il attendait qu'ils fussent calmés. L'incertitude qu'il avait éprouvée au début quant au succès de son entreprise avait disparu ; assuré qu'il était désormais du moral des hommes, il savait qu'il empêcherait coûte que coûte le convoi d'aller plus loin que Narva. La veille, en se présentant au comité du Parti pour le district de Pétrograd, quand il s'était proposé pour le travail d'agitation dans les unités de la 1re Division du Don en marche vers la capitale, il était sûr du succès, mais en arrivant à Narva il avait senti vaciller sa certitude. Il savait qu'il ne fallait pas parler aux Cosaques avec les mots de tout le monde et sentait avec terreur qu'il ne trouverait peut-être pas de langage commun avec eux ; depuis neuf mois qu'il était rentré dans la masse ouvrière, il était de nouveau soudé à elle, il avait l'habitude, quand il parlait, d'être senti et compris à demi-mot, mais avec ses compatriotes, il lui fallait employer une autre langue, presque oubliée, une langue de terroir, il lui fallait une adresse de lézard et une plus grande force de persuasion, non seulement pour échauffer les hommes, mais pour leur faire prendre feu, détruire cette peur de la désobéissance accumulée en eux par les siècles, écraser la routine, les convaincre de ses raisons, les entraîner derrière lui.

En commençant à parler, il entendait lui-même dans sa voix l'hésitation trébuchante, l'affectation, comme s'il écoutait du dehors ses propres mots sans couleur ; il était effrayé par le peu de force de ses arguments et fouillait douloureusement dans sa tête, cherchait de gros blocs de mots très lourds pour briser, démolir… Et au lieu de cela, il sentait avec une amertume inexprimable que ses lèvres laissaient échapper des phrases légères comme des bulles de savon et que s'embrouillaient dans sa tête des pensées châtrées, glissantes. Il était en nage et respirait péniblement. Il parlait et tandis qu'il parlait une pensée le transperçait : « On m'a confié une tâche si importante, et je suis en train de la gâcher de mes propres mains… Je n'arrive pas à lier deux mots… Qu'est-ce qui m'arrive ? Un autre à ma place parlerait et convaincrait mille fois mieux… Oh ! Bon Dieu, je n'ai aucun talent ! »

L'interpellation du Cosaque aux yeux verts et poisseux, celui qui lui avait parlé de joug, l'avait arraché à cet affreux sommeil, la conversation qui avait suivi lui avait permis de se secouer, de se reprendre, il s'échauffa, et il s'admirait lui-même, sentait en lui un afflux extraordinaire de forces, toute une richesse de

mots brillants, tranchants, affilés ; cachant son excitation sous une apparence de calme, il culbutait impitoyablement les questions perfides et conduisait la conversation comme un cavalier qui a dompté le cheval couvert d'écume qu'il monte pour la première fois.

— Mais dis donc : qu'est-ce que ça a de mal, une Assemblée Constituante ?

— Votre Lénine, c'est les Allemands qui l'ont amené… non ? Alors où on l'a pris ? Au marché aux puces ?

— Mitritch, tu viens ici de toi-même ou bien on t'envoie ?

— Les terres des armées cosaques, à qui elles vont revenir ?

— Pourquoi dis-tu qu'on vivait mal sous le Tsar ?

— Les menchéviks aussi, ils sont pour le peuple.

— Nous avons notre Assemblée cosaque, c'est un pouvoir populaire. A quoi nous serviront les Soviets ? demandaient les Cosaques.

On se sépara à minuit passé après avoir décidé d'appeler le lendemain matin les deux escadrons à un meeting. Bountchouk resta dans le wagon pour dormir. Tchikamassov lui proposa une place à côté de lui. En se signant, au moment de se coucher, il lui dit :

— Tu te couches tranquille, hein, Ilia Mitritch ; il ne faudra pas nous en vouloir : nous avons des poux, mon vieux. Si tu en attrapes, ne le prends pas mal. On en fait un élevage, c'est à faire pitié. Chacun est aussi gros qu'une génisse de Kholmogory.

Il ajouta doucement, après un silence :

— Ilia Mitritch, de quelle nation il est, Lénine ? Je veux dire : où il est né, où il a été élevé ?

— Lénine ? Il est russe.

— Ho ?

— Si, c'est vrai, il est russe.

— Non, mon frère. Je vois que tu ne sais pas grand-chose sur lui, dit Tchikamassov de sa voix de basse avec une nuance de condescendance. Sais-tu de quel pays il est ? Du nôtre. C'est un Cosaque du Don, de la circonscription de Salsk, stanitsa Vélikokniajeskaïa, tu comprends ? Il paraît qu'il a servi comme artilleur. D'ailleurs ça se voit à sa physionomie, c'est bien un Cosaque du Bas-Don : les pommettes saillantes, les yeux.

— D’où tiens-tu ça ?

— C’est des Cosaques qui en parlaient entre eux, j’ai entendu ce qu’ils disaient.

— Non, Tchikamassov, il est russe, du Gouvernement de Simbirsk.

— Non, je ne peux pas te croire. Je ne te crois pas. Pougatchov, il était cosaque ? Et Stenka Razine ? Et Ermak Timoféiévitch ? C’est pareil. Tous ceux qui ont soulevé les pauvres contre les tsars, tous ils étaient cosaques. Et toi tu viens me dire qu’il est du Gouvernement de Simbirsk. Tiens, ça me fait de la peine, Mitritch, d’entendre une chose pareille.

Bountchouk sourit :

— Alors on dit qu’il est cosaque ?

— Et c’est vrai qu’il l’est, cosaque, seulement il ne le dit pas pour le moment. Moi, quand je jette un coup d’œil sur une physionomie, ça ne me trompe pas. – Tchikamassov alluma une cigarette et toussa pensivement, soufflant au visage de Bountchouk une haleine épaisse de gros tabac. – Il y a une chose qui m’étonne (ici on en a discuté jusqu’à se battre) : si c’est un Cosaque comme nous, un artilleur, où est-ce qu’il a pu ramasser une instruction pareille ? On raconte qu’au début de la guerre il a été fait prisonnier par les Allemands et que, là-bas, il a étudié, qu’il a appris toutes les sciences, mais quand il a commencé à soulever leurs ouvriers et à enfoncer les savants allemands, ils en ont eu une peur mortelle. Ils lui ont dit : « Retourne chez toi, avec ta grosse tête, et Dieu te garde, sans ça tu vas nous foutre tellement de désordre chez nous qu’on n’aura pas assez de toute notre vie pour arranger ça. » Et ils l’ont renvoyé en Russie, ils avaient peur qu’il excite leurs ouvriers. Oho ! mon vieux, c’est un malin ! – Tchikamassov prononça ces derniers mots non sans vantardise et il dit joyeusement dans l’obscurité : – Tu ne l’as jamais vu, toi, Mitritch ? Non ? Dommage. Il paraît qu’il a une caboche énorme.

Tchikamassov toussa, chassa par les narines un jet de fumée rousse et poursuivit, achevant sa cigarette :

— Des gars comme ça, les femmes devraient en faire plus. Un malin, vrai ! Il fera encore faire la culbute à d’autres qu’au Tsar. – Il soupira. – Non, Mitritch, ne discute pas : Lénine est un Cosaque… A quoi ça sert de le cacher ? Il n’en pousse pas comme lui dans le Gouvernement de Simbirsk.

Bountchouk ne répondit pas, il resta longtemps souriant, les yeux ouverts.

Il ne put s’endormir : il était effectivement envahi par les poux, qui rampaient

sous sa chemise comme une gale brûlante, exaspérante ; Tchikamassov soupirait et se grattait à côté de lui, un cheval inquiet qui s'ébrouait l'empêchait de s'assoupir. Il était enfin presque endormi quand des chevaux en colère commencèrent à se battre, à frapper du sabot par terre, en hennissant méchamment.

— Reste tranquille, salaud !… Ho… ho… ho ! Ho… ho… ho ! maudite bête, cria une voix de ténor endormie.

Douguine avait bondi sur ses jambes et frappait le cheval le plus proche avec quelque chose de lourd.

Bountchouk, vaincu par les poux, se tournait et se retournait ; constatant avec irritation qu'il ne retrouverait pas de sitôt le sommeil, il se mit à penser au meeting du lendemain. Il essayait de se représenter la forme que prendrait la résistance des officiers, il sourit : « Ils ficheront le camp, sûrement, si les Cosaques protestent en masse, mais qui sait, après tout ? A tout hasard, je vais prendre contact avec le Comité de la garnison. » Involontairement il se rappela un épisode de la guerre, une attaque en octobre 1915, et sa mémoire, comme si elle se réjouissait d'être entraînée sur ce chemin familier, usé, ressuscita avec une maligne insistance des morceaux de souvenirs : visages, poses monstrueuses de morts russes et allemands, plusieurs voix dialoguant, morceaux de paysages sans couleurs, effacés par le temps, pensées inexprimées inexplicablement gardées, échos à peine perceptibles de canonnades, frappement familier de la mitrailleuse et bruissement de la bande, une musique héroïque, le dessin fané à peine et joli à faire mal de la bouche d'une femme autrefois aimée, et de nouveau des lambeaux de guerre : des morts, les monticules affaissés des tombes fraternelles…

Bountchouk s'agita, se souleva, s'assit et dit à voix haute ou pensa seulement : « Jusqu'à ma mort je porterai mes souvenirs, et pas moi seul, mais comme moi tous ceux qui auront sauvé leur peau. Ils nous ont mutilés, ils ont bafoué notre vie !… Maudits ! Soyez maudits !… La mort même ne lavera pas votre crime… »

Il se rappela la petite Loucha, qui avait douze ans, la fille d'un métallurgiste de Pétrograd tué à la guerre, un camarade avec qui il avait travaillé autrefois à Toula. Un soir, sur le boulevard. Elle était assise sur un banc, adolescente fluette et anguleuse, elle écartait ses jambes maigres d'un air crâne, fumait. Ses yeux étaient fatigués dans son visage fané et il y avait de l'amertume aux coins de ses lèvres peintes, allongées par une maturité précoce. « Vous ne me reconnaissez pas ? » demanda-t-elle d'une voix éraillée, avec l'affectation du sourire

professionnel ; elle se leva et pleura amèrement, serrant sa tête contre le coude de Bountchouk, tout à fait comme un enfant sans défense.

A ce souvenir, un flot de haine vénéneuse comme un gaz asphyxiant le suffoqua ; il pâlit, grinça des dents, gémit. Puis il frotta longuement sa poitrine velue, ses lèvres tremblaient ; il lui semblait que la haine bouillonnant dans sa poitrine était une boule de laitier brûlant qui l'empêchait de respirer et lui donnait cette douleur au côté gauche, en dessous du cœur.

Il passa toute la nuit sans sommeil. A l'aube, jaune, plus morose que jamais, il se rendit au Comité des employés du chemin de fer et convint avec eux qu'ils ne laisseraient pas le train cosaque quitter Narva, une heure après il partait à la recherche des membres du Comité de la garnison.

Il regagna le train à huit heures. Il sentait par tout son corps la fraîcheur tiède du matin, il était confusément heureux à la fois du succès probable de son entreprise, et du soleil qui franchissait le toit rouillé du hangar à marchandises, et du timbre musical d'une voix de femme qui chantait quelque part. Avant l'aube, une courte et forte averse était tombée. La terre sablonneuse entre les voies était détrempée, sillonnée d'empreintes de ruisseaux, elle sentait la fadeur de la pluie et gardait à sa surface, là où s'étaient piquées les dernières gouttes, de minuscules cratères presque secs, comme des marques de petite vérole.

Un officier en capote et bottes crottées qui faisait le tour du train venait à sa rencontre. Bountchouk reconnut le capitaine Kalmykov, ralentit un peu le pas, ne sachant que faire. Ils se croisèrent. Kalmykov s'arrêta, une lueur froide brilla dans ses yeux noirs obliques.

— Sous-lieutenant Bountchouk ? Tu es en liberté ? Excuse-moi, je ne te tendrai pas la main…

Il serra fortement les lèvres et enfonça ses mains dans les poches de sa capote.

— Tu m'as devancé, je n'avais pas l'intention non plus de te tendre la mienne, répliqua plaisamment Bountchouk.

— Alors, tu sauves ta peau ici ? A moins que tu ne viennes de Pétrograd ? De la part de cet amour de Kérenski ?

— C'est un interrogatoire ?

— Curiosité légitime pour le sort du camarade qui a déserté.

Bountchouk cacha un sourire, haussa les épaules.

— Je peux te tranquilliser : je ne viens pas de la part de Kérenski.

— Mais face au péril qui monte vous vous unissez tous d'une façon touchante. Alors, hein, qu'est-ce que tu viens faire ? Pas d'épaulettes, capote de soldat… – Kalmykov, les narines frémissantes, considérait la silhouette voûtée de Bountchouk d'un air méprisant et pitoyable. – Commis-voyageur en politique ? J'ai deviné ?

Et il partit à grandes enjambées sans attendre la réponse.

Devant le wagon où il avait passé la nuit, Bountchouk rencontra Douguine.

— Qu'est-ce que tu fais donc ? Le meeting est commencé.

— Comment ça ?

— Mais oui. Notre chef d'escadron, le capitaine Kalmykov, était à Pétrograd, il vient d'arriver sur une locomotive, il a convoqué les Cosaques. Il est parti il n'y a qu'un instant pour aller leur parler.

Bountchouk s'attarda un moment avec Douguine, il lui demanda depuis combien de temps Kalmykov avait été envoyé en mission à Pétrograd. Il apprit que cela remontait à presque un mois.

« Un de ces étrangleurs de la révolution que Kornilov a envoyés à Pétrograd sous prétexte de leur faire étudier la balistique. Donc, un bon korniloviste. Bien, nous verrons ! » pensa-t-il fugitivement tandis qu'il se dirigeait avec Douguine vers le lieu du meeting.

Derrière le hangar à marchandises, les vareuses et les capotes cosaques faisaient une palissade gris vert. Au milieu, entouré des autres officiers, debout sur un tonneau renversé, Kalmykov criait d'une voix forte et distincte :

— … jusqu'à la victoire finale ! On nous fait confiance, nous nous montrerons dignes de cette confiance. Je vais vous lire le télégramme que le général Kornilov adresse aux Cosaques.

Il tira de la poche de sa tunique avec trop de hâte une feuille de papier froissée, échangea quelques mots chuchotés avec le chef de convoi.

Bountchouk et Douguine s'approchèrent et se mêlèrent à la foule. Kalmykov lisait avec éloquence et non sans enthousiasme :

Cosaques, chers compatriotes, n'est-ce pas sur les ossements de vos ancêtres que se sont élargies et agrandies les frontières de l'État russe ? La grande Russie ne doit-elle pas sa force à votre ferme vaillance, à vos grandes actions, à vos sacrifices, à votre héroïsme ? Libres enfants du Don paisible, du beau

Kouban, du fougueux Térek, vous, aigles puissants des steppes et des montagnes de l'Oural, d'Orenbourg, d'Astrakhan, du Sémirétchié et de Sibérie, et de la Transbaïkalie, de l'Amour et de l'Oussouri, vous avez toujours maintenu l'honneur et la gloire de vos drapeaux et la terre russe est pleine de légendes relatant les hauts faits de vos pères et de vos *grands-pères. C'est à vous maintenant de venir au secours de la patrie. J'accuse le Gouvernement Provisoire d'indécision dans ses actes, d'incapacité et d'inaptitude à gouverner, je l'accuse d'admettre que les Allemands se conduisent dans notre pays comme chez eux, comme en témoigne l'explosion de Kazan, qui a fait éclater près d'un million d'obus et détruit douze mille mitrailleuses. Plus encore. J'accuse certains membres du gouvernement de trahison pure et simple de la patrie et j'apporte de cela des preuves : lors de la réunion gouvernementale du 3 août, au Palais d'Hiver, à laquelle j'ai assisté, Kérenski et Savinkov m'ont déclaré que je ne pouvais pas tout dire, étant donné qu'il y avait selon eux parmi les ministres des gens peu sûrs. Il est clair qu'un tel gouvernement mène le pays à sa perte, qu'un tel gouvernement n'est pas digne de confiance, et qu'il est impossible avec lui de sauver la malheureuse Russie… C'est pourquoi, lorsque hier le Gouvernement Provisoire a exigé de moi, dans l'intérêt de l'ennemi, que j'abandonne mon poste de commandant en chef, j'ai été obligé, moi, Cosaque, pour ma conscience et mon honneur, de répondre à cette exigence par un refus, préférant la mort sur le champ de bataille à la honte et à la trahison de la patrie. Cosaques, chevaliers de la Terre russe ! Vous avez promis de me suivre pour le salut de la patrie quand je le jugerais nécessaire. L'heure est venue, la patrie est à l'article de la mort ! Je ne me soumets pas aux ordres du Gouvernement Provisoire et, pour sauver la libre Russie, je me dresse contre lui et contre ces conseillers irresponsables qui vendent la patrie. Cosaques, soutenez l'honneur et la gloire des vaillantes armées cosaques, vous sauverez ainsi la patrie et la liberté conquise par la révolution. Obéissez-moi et exécutez mes ordres ! Suivez-moi !*

28 août 1917

Général Kornilov, commandant en chef.

Kalmykov se tut, plia la feuille, s'écria :

— Les agents des bolchéviks et de Kérenski entravent le mouvement de nos

unités par chemin de fer. Nous avons reçu du commandant en chef l'ordre suivant : *Au cas où le mouvement par voie ferrée se révélerait impossible, gagner Pétrograd à cheval.* Nous partons aujourd'hui même. Préparez-vous à descendre du train.

Bountchouk, jouant brutalement des coudes, se fraya passage jusqu'au milieu de la foule ; sans approcher du cercle des officiers, il cria d'une voix retentissante, une voix de meeting :

— Camarades Cosaques ! Je suis envoyé vers vous par les ouvriers et les soldats de Pétrograd. On vous conduit à une guerre fratricide pour écraser la révolution. Si vous voulez marcher contre le peuple, si vous voulez restaurer la monarchie, allez-y… Mais les ouvriers et les soldats de Pétrograd espèrent que vous ne serez pas des Caïns. Ils vous envoient un ardent salut fraternel et veulent vous voir non comme des ennemis, mais comme des alliés…

On ne le laissa pas finir. Un tumulte irrésistible s'était élevé, Kalmykov sauta de son tonneau comme s'il en était arraché par la tempête des exclamations. Penché en avant, il se dirigea vers Bountchouk à pas pressés ; arrivé tout près de lui, il pivota sur les talons.

— Cosaques ! Le sous-lieutenant Bountchouk a déserté du front l'année dernière, vous le savez. Allons-nous écouter ce lâche, ce traître ?

Le lieutenant-colonel Soukine, commandant le sixième escadron, couvrit la voix de Kalmykov de sa basse retentissante :

— Arrêtez cette canaille-là ! Pendant que nous versions notre sang, il sauvait sa peau à l'arrière. Saisissez-le !

— Ça ne presse pas !

— Laissez-le parler !

— Tout le monde a le droit de parler. Laissez-le expliquer sa position.

— Arrêtez-le !

— On n'a pas besoin de déserteurs !

— Parle, Bountchouk !

— Mitritch ! Fais-leur un peu voir !

— A bas le déserteur !

— Tais-toi, pis de chienne !

— Vas-y, vas-y, Bountchouk. Leur envoie pas dire ! Leur envoie pas dire !

Un grand Cosaque sans casquette, la tête rasée, membre du Comité Révolutionnaire du Régiment, monta sur le tonneau. Il exhorta ardemment les Cosaques à ne pas obéir au général Kornilov, étrangleur de la révolution, dit combien serait pernicieuse une guerre contre le peuple et conclut, s'adressant à Bountchouk :

— Et vous, camarade, ne pensez pas que nous sommes comme Messieurs les officiers et que nous vous méprisons. Nous sommes contents de vous voir et nous vous respectons comme représentant du peuple et aussi parce que, du temps que vous étiez officier, vous ne vexiez pas les hommes, mais vous étiez comme un frère pour nous. Vous n'avez jamais été grossier avec nous, et ne croyez pas, parce que nous n'avons pas d'instruction, que nous ne comprenons pas les manières : les bêtes comprennent les bonnes paroles, raison de plus les hommes. Nous nous inclinons bien bas devant vous et nous vous demandons de transmettre aux ouvriers et aux soldats de Pétrograd que nous ne lèverons pas la main contre eux.

Une clameur monta comme un roulement de timbales ; le grondement des cris d'approbation atteignit son intensité la plus haute, puis retomba doucement et s'apaisa.

De nouveau Kalmykov oscillait sur le tonneau, penchant son torse en avant. Il parlait de la gloire et de l'honneur du Don chenu, de la mission historique des Cosaques, du sang versé en commun par les officiers et les soldats ; il suffoquait, il était d'une pâleur mortelle.

Un robuste Cosaque blondasse lui succéda. Il se lança dans un discours hargneux, dirigé contre Bountchouk, mais ne put le finir : on le tira par les bras et on le fit descendre. Tchikamassov sauta sur le tonneau ; agitant les bras comme pour fendre du bois, il hurla :

— Nous n'irons pas ! Nous ne descendrons pas du train. Le télégramme dit que les Cosaques ont promis d'aider Kornilov, mais on ne nous a rien demandé à nous. On n'a rien promis. C'est les officiers du Conseil de l'Union des Officiers Cosaques qui ont promis. Le général Grékov remue la queue, qu'il aille aider Kornilov tout seul.

Les orateurs se succédaient à un rythme de plus en plus rapide. Bountchouk était immobile et penchait son grand front, son visage avait une teinte rouge terreuse, son pouls battait violemment dans les veines gonflées de ses tempes et de son cou. L'atmosphère électrisée s'épaississait. Encore un peu, un acte irréfléchi, et le sang coulerait.

Les soldats de la garnison arrivaient dans la gare en masse, les officiers quittèrent le meeting.

Une heure plus tard, Douguine, hors d'haleine, rejoignait Bountchouk.

— Mitritch, qu'est-ce qu'il faut faire ?… Kalmykov mijote quelque chose. Ils descendent les mitrailleuses du train et ils ont fait partir une estafette à cheval.

— Allons-y. Prends une vingtaine de Cosaques. Vite.

Près du wagon du chef de convoi, Kalmykov et trois officiers chargeaient les mitrailleuses sur des chevaux. Bountchouk s'approcha le premier ; après s'être retourné vers les Cosaques, il fourra sa main dans la poche de sa capote, en sortit un revolver d'officier tout neuf, soigneusement astiqué.

— Kalmykov, tu es arrêté. Haut les mains !

Kalmykov sauta de cheval, porta sa main à sa ceinture pour atteindre l'étui de son revolver, mais n'eut pas le temps de sortir l'arme : une balle sifflait au-dessus de sa tête ; devançant le coup de feu, Bountchouk avait à nouveau crié d'une voix sourde et mauvaise :

— Haut les mains !

Le chien du revolver se releva lentement jusqu'à mi-course, laissant apparaître la pointe du percuteur. Kalmykov le suivait de ses yeux plissés, il leva péniblement les bras, en faisant claquer ses doigts.

A contrecœur, les officiers remettaient leurs armes.

— Les sabres aussi vous voulez qu'on vous les donne ? demanda respectueusement un jeune sous-lieutenant mitrailleur.

— Oui.

Les Cosaques débâtèrent les chevaux et rangèrent les mitrailleuses dans le wagon.

— Des sentinelles pour surveiller ceux-ci, dit Bountchouk à Douguine. Tchikamassov arrêtera les autres et les amènera ici. Tu entends, Tchikamassov ? Toi et moi nous allons conduire Kalmykov au Comité révolutionnaire de la garnison. Capitaine Kalmykov, s'il te plaît, marche devant.

— Très joli ! Très joli ! dit un officier avec admiration, en sautant dans le wagon, et il accompagnait des yeux Bountchouk, Douguine et Kalmykov qui s'éloignaient.

— Messieurs, c'est une honte, Messieurs ! Nous nous sommes conduits

comme des enfants. Personne n’a eu l’idée de tirer sur cette crapule au bon moment. Quand il menaçait Kalmykov de son revolver, il n’y avait qu’à lui tirer dessus et c’était fini ! – Le lieutenant-colonel Soukine regardait les officiers avec indignation et ses doigts tremblants ne parvenaient pas à prendre une cigarette dans son étui.

— C’est qu’ils étaient tout un peloton… ils nous auraient fusillés, remarqua le jeune sous-lieutenant d’un air coupable.

Les officiers fumaient en silence, se regardaient de temps à autre, étourdis par la rapidité de ce qui s’était passé.

Kalmykov marcha quelque temps sans rien dire, mâchonnant le bout de sa moustache noire. Sa joue gauche sous la pommette saillante était brûlante comme d’une gifle. Les habitants qui voyaient passer le petit groupe regardaient avec étonnement, s’arrêtaient, chuchotaient entre eux. Au-dessus de Narva, le ciel couvert perdait ses couleurs, annonçant le soir. Les feuilles des bouleaux tombées, qu’août laissait derrière lui, étaient entre les voies comme des lingots d’or rouge. Les choucas contournaient la coupole verte de l’église. Derrière la gare, derrière les champs assombris par le crépuscule, c’était déjà la nuit soufflant un petit froid, et de Narva des nuages déchiquetés, imprimés à la céruse du soir, fuyaient toujours vers Pskov, Louga, par les friches du ciel sans chemin ; la nuit passant une frontière invisible refoulait le crépuscule.

Passé la gare, Kalmykov se retourna brusquement, cracha au visage de Bountchouk.

— Salaud !

Bountchouk esquiva le crachat, haussa les sourcils, serra longuement dans sa main gauche le poignet de sa main droite, qui voulait se glisser dans sa poche.

— Marche !… prononça-t-il avec effort.

Kalmykov se remit en marche, jurant monstrueusement, crachant des caillots de mots infâmes.

— Tu es un traître ! Un traître ! Tu le paieras ! criait-il, et souvent se retournait, faisait un pas vers Bountchouk.

— Marche, je t’en prie… disait chaque fois Bountchouk.

Et Kalmykov repartait, serrant les poings ; il avançait par à-coups, comme un cheval poussif. Ils arrivèrent au réservoir. Kalmykov grinça des dents et cria :

— Vous n’êtes pas un parti, vous êtes la lie de la société ! Par qui êtes-vous

dirigés ? Par le Grand État-Major allemand ! Bol-ché-viks… Hhha ! Bandes d'avortons ! Votre parti, ce ramassis, on l'achète comme une pute. Crapules ! Crapules !… Vous avez vendu la patrie ! Je vous pendrais tous au même gibet… Ooooh ! Mais ça viendra. Vous ne direz pas que votre Lénine n'a pas vendu la Russie pour trente marks, non ? Il a empoché un million… et il s'est caché… un bagnard !…

— Mets-toi contre le mur ! cria Bountchouk d'une voix traînante, en bégayant.

Douguine effrayé s'agitait.

— Ilia Mitritch, attends ! Qu'est-ce que tu fais ? Atten-ends !…

Le visage noirci, déformé par la fureur, Bountchouk se précipita sur Kalmykov et le frappa violemment à la tempe. Piétinant sa casquette, qu'il avait fait tomber de sa tête, il le traîna vers le mur de brique sombre du réservoir.

— Mets-toi là.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu… Je te défends !… je te défends de me battre !… hurlait Kalmykov essayant de résister.

Son dos frappa sourdement le mur du réservoir, il se redressa, comprit :

— Tu veux me tuer ?

Bountchouk, courbé en avant, essayait de prendre rapidement son revolver, dont le chien s'était accroché à la doublure de sa poche.

Kalmykov fit un pas en avant, boutonna vivement sa capote de haut en bas.

— Tire, fils de chienne ! Tire ! Regarde comment savent mourir les officiers russes… Devant la mo…

La balle lui était entrée dans la bouche. Derrière le réservoir d'eau, un écho enroué s'élevait par degrés. Kalmykov trébucha comme s'il allait faire un second pas en avant, porta sa main gauche à sa tête, tomba, courbé en deux, crachant sur sa poitrine des dents noires de sang, et fit claquer bizarrement sa langue. A peine son dos se redressant touchait les cailloux mouillés, Bountchouk tira une seconde fois. Kalmykov se tordit, roula sur le côté, fourra sa tête sous son épaule comme un oiseau qui s'endort et eut un court sanglot.

Douguine rattrapa Bountchouk au premier carrefour.

— Mitritch… Qu'est-ce que tu as fait ?… Pourquoi tu l'as tué ?

Bountchouk saisit Douguine par les épaules, plongea dans ses yeux son

regard d’acier inflexible et lui dit d’une voix étrangement éteinte et calme :

— C’est eux ou c’est nous ! Il n’y a pas de milieu. Sang pour sang. L’un ou l’autre… T’as compris ? Des gens comme Kalmykov, il faut les détruire, les écraser comme des vipères. Et ceux qui bavent de pitié pour eux, on les fusille… t’as compris ? Qu’est-ce que tu as à baver ? Raidis-toi ! Deviens méchant ! Kalmykov, s’il avait pris le pouvoir, il nous aurait fusillés sans enlever sa cigarette de sa bouche, et toi, tu… Ah ! baveux !

La tête de Douguine trembla longtemps, ses dents claquaient et il emmêlait bizarrement ses grands pieds chaussés de bottes roussies d’usure.

Ils marchèrent en silence au creux de la ruelle vide. Bountchouk se retournait de temps en temps. Très bas au-dessus d’eux, dans l’obscurité, des nuages noirs écumeux filaient vers l’est. Par une éclaircie dans un coin de ce ciel d’août, comme un œil vert, la lune entamée, lavée par la pluie de la veille, jetait un regard louche. Au carrefour suivant, un soldat et une femme qui avait un châle blanc sur ses épaules se serraient l’un contre l’autre. Le soldat tenait la femme embrassée, l’attirait contre lui, lui chuchotait quelque chose, et elle, le repoussant de ses mains appuyées contre sa poitrine, renversait la tête, murmurait d’une voix entrecoupée : « Je ne te crois pas ! Je ne te crois pas ! » et riait d’un rire jeune et étouffé.

18

Le général Krymov, convoqué par Kérenski, se suicida à Pétrograd le 31 août.

Alors, des délégations et des commandants d'unités de l'Armée Krymov affluèrent au Palais d'Hiver pour faire amende honorable. Les gens qui, peu de temps auparavant, marchaient contre le Gouvernement Provisoire faisaient maintenant des courbettes devant Kérenski et l'assuraient de leur fidèle sujétion.

Moralement défaite, l'Armée Krymov agonisait : ses unités roulaient toujours par inertie vers Pétrograd, mais ce mouvement avait perdu tout sens, car le putsch de Kornilov expirait, l'explosion réactionnaire finissait en feu de Bengale et le chef du Gouvernement Provisoire – qui, à la vérité, avait perdu au cours de ces journées ses bonnes joues charnues – faisait des effets de jambes à la Napoléon, avec ses mollets serrés dans ses guêtres, et parlait en conseil des ministres d'« entière stabilisation politique ».

La veille du suicide de Krymov, le général Alexéiev avait été nommé commandant suprême. Le correct et pointilleux Alexéiev, conscient de la fâcheuse ambiguïté de sa position, avait tout d'abord catégoriquement refusé cette nomination, il finit cependant par l'accepter, mû par le seul désir d'alléger le sort de Kornilov et de ceux qui avaient d'une manière ou d'une autre trempé dans l'organisation du soulèvement.

Il entra aussitôt en contact par fil direct avec le Quartier Général pour connaître l'attitude de Kornilov à l'égard de sa nomination et de son arrivée prochaine. De fastidieuses négociations commencèrent, qui se poursuivirent, avec une interruption, jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le même jour, Kornilov avait réuni autour de lui ses officiers d'état-major et les personnes de son entourage. A la question qu'il leur posait de l'utilité de continuer la lutte contre le Gouvernement Provisoire, la majorité se prononça affirmativement.

— Je vous prie de donner votre avis, Alexandre Serguéiévitch, dit Kornilov à l'adresse de Loukomski, qui était resté silencieux depuis le début de la conférence.

En termes contenus mais fermes, celui-ci se déclara contre la poursuite du

conflit.

— Capituler ? – Kornilov l’avait interrompu brusquement.

Loukomski haussa les épaules.

— Les conclusions s’imposent d’elles-mêmes.

La discussion dura encore une demi-heure. Kornilov se taisait, faisait visiblement un grand effort de volonté pour se dominer. Il leva bientôt la séance et, une heure plus tard, il convoquait Loukomski.

— Vous avez raison, Alexandre Serguéiévitch. – Il fit craquer ses doigts et il fixait dans le vague ses yeux éteints, pâles et comme couverts de cendre. – Toute résistance serait stupide et criminelle.

Il tambourina longuement des doigts sur la table, tendant l’oreille, peut-être pour suivre le remue-ménage de ses pensées. Après un moment de silence, il demanda :

— Mikhaïl Vassiliévitch arrive quand ?

— Demain.

Alexéiev arriva le 1er septembre. Le soir du même jour, sur ordre du Gouvernement Provisoire, il fit arrêter Kornilov, Loukomski et Romanovski. Avant de les envoyer à l’hôtel Métropole, où ils devaient être tenus sous surveillance, Alexéiev eut une conversation de vingt minutes en tête à tête avec Kornilov ; il sortit de son bureau profondément bouleversé, maîtrisant à peine ses nerfs. Romanovski, qui voulait entrer, en fut empêché par la femme de Kornilov :

— Excusez-moi. Lavr Guéorguiévitch a demandé qu’on ne laisse entrer personne.

Romanovski jeta un rapide regard sur le visage décomposé de la femme et se retira, les paupières battantes, les pommettes rouges.

Le lendemain, le général Dénikine, commandant le front du sud-ouest, son chef d’état-major, le général Markov, le général Vannovski et le général Erdéli, commandant l’Armée Spéciale, furent arrêtés à Berditchev.

C’est à Bykhov, au lycée de jeunes filles, que s’acheva sans gloire le mouvement de Kornilov, étranglé par l’Histoire. S’acheva. Mais quelque chose en naissait : où ont-ils germé, les plans de la guerre civile future et de la grande offensive contre la révolution, où, sinon là ?

19

Un matin, de bonne heure, dans les derniers jours d’octobre, le capitaine Listnitski reçut du colonel commandant le Régiment l’ordre de partir à pied avec son escadron pour la place du Palais d’Hiver.

Listnitski donna ses instructions à l’adjudant et s’habilla en hâte.

Les officiers se levaient en bâillant et en jurant.

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Les bolchéviks.

— Messieurs, qui m’a pris mes cartouches ?

— Où va-t-on ?

— Vous entendez : des coups de feu.

— Comment des coups de feu ? Vous avez des hallucinations auditives.

Les officiers descendirent dans la cour. L’escadron se formait en colonne. Listnitski le fit sortir de la cour en marche accélérée. La Perspective Nevski était vide. On entendait effectivement quelque part des coups de feu isolés. Une automobile blindée allait et venait sur la place du Palais, des élèves-officiers patrouillaient. Les rues gardaient un silence de désert. L’escadron fut accueilli à la grand-porte du Palais par un détachement d’élèves-officiers et les officiers cosaques du quatrième escadron. L’un d’eux, le chef d’escadron, prit Listnitski à part :

— Tout votre escadron est avec vous ?

— Oui. Pourquoi ?

— Le deuxième, le cinquième et le sixième ne sont pas là, ils ont refusé de marcher, mais le groupe de mitrailleurs est avec nous. Comment sont les hommes ?

Listnitski eut un bref geste de découragement.

— Ça va mal. Et le premier et le quatrième ?

— Ils ne viendront pas. Vous savez qu’on attend pour aujourd’hui une action

des bolchéviks ? Dieu sait ce qui se prépare !

Et il soupira mélancoliquement :

— Si on pouvait filer sur le Don, ne plus voir tout ce gâchis…

Listnitski fit entrer son escadron dans la cour. Les Cosaques formèrent les faisceaux et se dispersèrent dans l'immense enceinte, vaste comme une place d'armes. Les officiers s'étaient réunis dans une aile éloignée du Palais. Ils fumaient. Discutaient.

Un régiment d'élèves-officiers et le bataillon féminin arrivèrent une heure plus tard. Les élèves-officiers s'installèrent dans le vestibule du Palais. Les « femmes de choc » restaient massées dans la cour. Les Cosaques rôdaient près d'elles et faisaient de grasses plaisanteries. Le maréchal des logis Arjanov en avisa une courtaude, qui portait une capote étriquée, et lui donna une tape dans le dos.

— Tu ferais mieux de faire des enfants, mémère, ce que tu fais là, c'est l'affaire des hommes.

— Fais-en toi-même ! répondit la « mémère » d'une voix profonde, et elle montrait les dents.

Tioukovnov, un vieux-croyant coureur de jupons, s'acharnait :

— Alors, mes mignonnes ! Vous aussi, vous êtes avec nous ?

— Il faudrait leur taper dessus, à ces garces-là.

— Des troupiers qui écartent les jambes !

— Feriez mieux de rester chez vous. Vous aviez bien besoin de venir ici !

— Fusils à deux canons, modèle communautaire !

— Soldat par-devant, mais par-derrière c'est moitié pope, moitié ce que je pense… Tiens, ça me donne envie de cracher.

— Hé, femme de choc ! Rentre tes fesses, ou je te flanque un coup de crosse.

Les Cosaques s'esclaffaient, s'amusaient à regarder les femmes. Mais vers midi la gaieté disparut. Les « femmes de choc », par pelotons, apportaient de la place de grosses poutres de pin et barricadaient la grand-porte. Elles étaient commandées par une grosse femme d'allure masculine, qui portait la croix de Saint-Georges sur sa capote bien coupée. Sur la place, l'automobile blindée intensifiait ses allées et venues, les élèves-officiers apportaient à bras des caisses de cartouches et des bandes de mitrailleuses.

— Maintenant, les gars, attention !

— Mais alors, on va se battre ?

— Qu’est-ce que tu croyais ? Qu’on t’avait amené ici pour tripoter le bataillon féminin ?

Un groupe s’était formé autour de Lagoutine : ses compatriotes des stanitsas Boukanovskaïa et Slachtchovskaïa. Ils discutaient, allaient de place en place. Les officiers avaient disparu. Il n’y avait plus dans la cour que les Cosaques et les « femmes de choc ». Les mitrailleurs avaient abandonné les mitrailleuses tout à côté de la grand-porte, l’humidité ternissait les boucliers.

Vers le soir, la bruine se mit à tomber. Les Cosaques commencèrent à s’inquiéter.

— Qu’est-ce que c’est que cette organisation ? On nous fait venir ici et on nous laisse sans provisions !

— Il faut trouver Listnitski.

— Tu peux toujours y aller ! Il est dans le Palais et les élèves-officiers nous empêchent d’entrer.

— Envoyons un homme chercher la roulante : il faut qu’on l’amène ici.

On dépêcha deux Cosaques.

— Allez-y sans vos fusils, sans ça on va vous les prendre, conseilla Lagoutine.

On attendit deux heures. Ni la roulante ni les deux envoyés n’arrivaient. On sut plus tard que des soldats du Régiment Sémionovski avaient arrêté la roulante au moment où elle quittait la cour de la maison qui servait de cantonnement à l’escadron et l’y avaient fait rentrer. Un peu avant le crépuscule, les « femmes de choc », groupées à côté de la grand-porte, se formèrent en tirailleurs ; couchées sous les poutres, elles commencèrent à tirer par-dessus la place. Les Cosaques ne prirent pas part à la fusillade, ils fumaient et s’ennuyaient. Lagoutine réunit l’escadron près du mur et dit, en jetant des regards inquiets vers les fenêtres du Palais :

— Écoutez, Cosaques, on n’a rien à faire ici. Il faut s’en aller, sans ça on va payer pour d’autres. Ils vont se mettre à tirer sur le Palais, mais on est ici pour quoi, nous ? Les officiers, il n’y en a plus trace… Nous, qu’est-ce qu’on a fait au bon Dieu pour mourir ici ? Allez, on s’en retourne, il n’y a pas de raison qu’on reste ici ! Quant au Gouvernement Provisoire… pour ce qu’on en a à foutre !

Qu’est-ce que vous en dites, les gars ?

— Si on sort de la cour, les gardes-rouges vont nous liquider à la mitrailleuse.

— Ils n’en laisseront pas un debout.

— C’est pas possible…

— Il sera bien temps de réfléchir, à ce moment-là.

— Non, restons ici jusqu’au bout.

— On est comme les veaux, c’est l’heure de l’étable.

— Vous ferez ce que vous voudrez, nous, notre peloton s’en va.

— Nous aussi.

— Il faut envoyer des hommes chez les bolchéviks ; s’ils ne nous touchent pas, on ne les touchera pas non plus.

Le premier et le quatrième escadron se joignirent à eux. On délibéra brièvement. Trois Cosaques, un de chaque escadron, sortirent par la grand-porte et revinrent une heure plus tard en compagnie de trois matelots. Ceux-ci sautèrent par-dessus les poutres qui barraient la porte et traversèrent la cour avec une désinvolture forcée ; ils s’approchèrent des Cosaques et les saluèrent. L’un d’eux, un jeune et beau garçon à moustaches noires, caban largement ouvert, béret rejeté sur la nuque, pénétra au milieu de la foule des Cosaques.

— Camarades Cosaques ! Nous sommes des représentants de la Flotte révolutionnaire de la Baltique, nous venons vous proposer de quitter le Palais d’Hiver. Vous n’avez pas à défendre les fils des bourgeois, les élèves-officiers. Il ne s’est pas trouvé un fantassin pour défendre le Gouvernement Provisoire, et vos frères, les Cosaques du 1er et du 4e Régiment, se sont joints à nous. Que ceux qui veulent marcher avec nous sortent à gauche !

Un brave maréchal des logis du premier escadron fit un pas en avant.

— Écoute donc, mon petit frère, s’en aller, ce serait avec plaisir, mais si les gardes-rouges nous tirent dessus ?

— Camarades ! Au nom du Comité militaire révolutionnaire de Pétrograd, nous vous promettons une sécurité complète. Personne ne vous fera de mal.

Un autre matelot, grêlé et trapu, vint rejoindre le matelot à la moustache noire. Il considéra les Cosaques, tourna son cou de taureau et frappa sa poitrine bombée sous sa vareuse.

— Nous vous accompagnerons. Vous n’avez pas à vous méfier, les gars, nous

ne sommes pas vos ennemis ; les prolétaires de Pétrograd ne sont pas vos ennemis ; vos ennemis, les voilà…

Il pointa son pouce écarté dans la direction du Palais et un mauvais sourire découvrit ses dents serrées.

Les Cosaques étaient indécis, des « femmes de choc » approchaient, écoutaient, les regardaient et s'en retournaient vers la grand-porte.

— Hé ! les femmes ! Vous venez avec nous ? cria un grand Cosaque barbu.

Pas de réponse.

— Prenez vos fusils et en avant ! dit Lagoutine avec décision.

Les Cosaques tous ensemble saisirent leurs fusils et formèrent les rangs.

— On prend les mitrailleuses ou non ? demanda un Cosaque mitrailleur au matelot à moustache noire.

— Prenez-les. Il ne faut pas les laisser aux cadets[{65}].

Comme les Cosaques partaient, les officiers des trois escadrons apparurent au grand complet. Ils formaient un groupe compact et ne détachaient pas leurs yeux des marins. Une fois formée, la colonne s'ébranla. Le groupe de mitrailleurs allait devant, avec les mitrailleuses, dont les petites roues grinçaient sur les pierres mouillées. Le matelot en vareuse marchait à côté du peloton de tête du premier escadron. Un grand Cosaque blondasse de la stanitsa Fédosséïevskaïa l'avait pris par la manche et lui disait d'une voix émue et coupable :

— Tu ne pensais tout de même pas qu'on avait envie de marcher contre le peuple ? C'est par bêtise qu'on s'est amenés ici, si on avait su, tu crois qu'on serait venus ?

Et il hochait tristement sa tête surmontée d'un grand toupet.

— Crois-moi, on ne serait pas venus ! Vrai Dieu !

Le quatrième peloton part le dernier. A la grand-porte, où tout le bataillon féminin s'est massé, il s'arrête. Un énorme Cosaque monte sur les poutres et brandit gravement son index noir à l'ongle long.

— Ecoutez voir, tirailleuses ! Nous nous en allons, et vous, avec votre bêtise de bonnes femmes, vous restez. Bon. Mais attention, pas de fantaisie : si vous nous tirez dans le dos, on revient et on vous coupe en morceaux. C'est clair, ce que je dis. Bon. Ça va. Adieu. A la prochaine !

Il saute des poutres et rejoint les autres en courant, de temps en temps regarde

en arrière.

Les Cosaques sont maintenant au milieu de la place. L'un d'eux se retourne et dit avec émotion :

— Regardez, les gars ! Un officier qui nous rattrape !

Beaucoup tournent la tête en marchant et regardent. Un grand officier traverse la place en courant, il maintient son sabre. Il fait des signes.

— C'est Atarchtchikov, du troisième escadron.

— Qui c'est ?

— Le grand, celui qui a une verrue à l'œil.

— Il veut venir avec nous.

— C'est un bon petit gars.

Atarchtchikov s'approche rapidement, on voit de loin trembler un sourire sur son visage. Les Cosaques lui font signe et rient.

— Mets en un coup, mon capitaine !

— Plus vite !

A la grand-porte du Palais un coup de feu isolé vient de claquer sec comme une gifle. Atarchtchikov bat l'air de ses bras, se renverse en arrière, tombe sur le dos, ses jambes se tordent faiblement, sa tête a porté sur le pavé, il essaie de se relever. Comme au commandement, les trois escadrons se tournent face au Palais et mettent les mitrailleuses en batterie. Bruissement des bandes. Mais à la grand-porte du Palais il n'y a plus personne derrière les poutres de pin. On dirait que le coup de feu a fait s'envoler les « femmes de choc » et les officiers qui se pressaient là une minute plus tôt. Les trois escadrons se reforment en hâte et repartent en accélérant le pas. Deux Cosaques du peloton de queue reviennent de l'endroit où Atarchtchikov est tombé. Très fort, pour que tout l'escadron entende, l'un d'eux crie :

— Il a été mordu sous l'omoplate gauche. Il est mort.

Le pas sonne plus fort et plus net. Le matelot en caban commande :

— A gauche… gauche.

La colonne se coude et tourne à gauche, le Palais, tassé sur lui-même, la laisse partir sans rien dire.

20

L’automne s’éteignait. Il pleuvait. Rarement le soleil exsangue se montrait au-dessus de Bykhov. En octobre commencèrent les envols d’oiseaux sauvages. Les appels tristes et angoissants des grues retentissaient même la nuit au-dessus de la terre froide et noire. Les troupes migratrices se hâtaient de fuir les premières gelées et les vents d’altitude froids qui soufflaient du nord.

Les prisonniers de Bykhov, arrêtés lors de l’affaire Kornilov, attendaient leur jugement depuis un mois et demi. Leur vie avait eu le temps de s’installer et avait pris une forme sinon tout à fait habituelle, du moins originale et stricte. Le matin, après le petit déjeuner, les généraux faisaient leur promenade ; en rentrant, ils dépouillaient leur courrier, recevaient des visites de parents ou d’amis, déjeunaient et, après la sieste, chacun travaillait séparément dans sa chambre ; le soir ils se réunissaient habituellement chez Kornilov et avaient de longs conciliabules.

La vie n’était pas sans confort dans le lycée de jeunes filles transformé en prison.

La garde extérieure était assurée par des soldats du bataillon de Saint-Georges, la garde intérieure par des Turkmènes. Si elle limitait dans une certaine mesure la liberté des prisonniers, cette garde offrait en revanche un avantage essentiel : elle était organisée de telle manière qu’ils pouvaient fuir facilement et sans risque à n’importe quel moment. Pendant tout leur séjour à Bykhov, ils furent en contact constant avec le monde extérieur, ils influençaient l’opinion bourgeoise, exigeaient qu’on activât l’instruction et qu’on rapprochât le jugement, embrouillaient les traces du soulèvement, sondaient l’état d’esprit du corps des officiers et préparaient au pis-aller leur évasion.

Soucieux de garder à lui ses dévoués Turkmènes, Kornilov se mit en relations avec Kalédine et celui-ci, sur sa demande, se hâta d’envoyer au Turkestan des wagons de blé aux familles indigentes. Pour venir en aide aux familles des officiers qui avaient participé à son mouvement, Kornilov adressa une lettre très violente aux gros banquiers de Moscou et de Pétrograd. Lesquels ne tardèrent pas à lui envoyer plusieurs dizaines de milliers de roubles, craignant des révélations compromettantes. Une correspondance suivie s’établit jusqu’au mois

de novembre entre Kalédine et lui. Dans une longue lettre envoyée à Kalédine au milieu d'octobre, il s'enquérait de la situation sur le Don et de la manière dont les Cosaques pourraient réagir à son arrivée parmi eux. Et la réponse de Kalédine fut positive.

La révolution d'octobre ébranla le sol sous les pieds des prisonniers de Bykhov. Dès le lendemain, des estafettes partaient dans toutes les directions et, huit jours plus tard, en écho à l'inquiétude de certaines personnes quant au sort des prisonniers, une lettre de Kalédine parvenait au général Doukhonine – qui s'était nommé commandant en chef de sa propre initiative –, le priant instamment de libérer sous caution Kornilov et les autres. Le conseil de l'Union des Armées Cosaques et le Comité Directeur de l'Union des Officiers de l'Armée et de la Flotte faisaient des démarches dans le même sens auprès du Quartier Général. Doukhonine temporisait.

Le 1er novembre, Kornilov lui écrivit une lettre. Les notes de Doukhonine en marge de cette lettre témoignent avec éclat de l'impuissance du Quartier Général, qui avait perdu en fait toute autorité sur l'armée et vivait ses derniers jours dans une complète prostration.

Mon cher général,

Le sort vous a placé dans une situation telle qu'il dépend de vous de changer la marche des événements qui ont pris une direction catastrophique pour le pays, en raison principalement de l'indécision et de la complaisance du Haut-Commandement. Le moment où l'on doit oser ou partir, sous peine de porter la responsabilité de la ruine du pays et la honte de la désagrégation définitive de l'armée, ce moment-là est venu pour vous.

D'après les informations incomplètes, fragmentaires, qui me parviennent, la situation, pour être sérieuse, n'est pas encore désespérée. Mais elle le deviendra si vous laissez les bolchéviks s'emparer du Quartier Général ou si vous reconnaissez de vous-même leur autorité.

Les unités à votre disposition – le bataillon de Saint-Georges, à moitié corrompu par la propagande, et le faible Régiment turkmène – sont de très loin insuffisantes.

En prévision du cours futur des événements, je considère comme indispensable que vous preniez sans différer des mesures qui, tout en protégeant

le Quartier Général, soient propres à assurer l'organisation de la lutte contre l'anarchie menaçante.

Ces mesures sont les suivantes :

1°Transfert immédiat à Mohilev d'un des régiments tchèques et du Régiment de lanciers polonais.

Note de Doukhonine : Le Quartier Général ne les considère pas comme suffisamment sûrs. Ces unités furent parmi les premières à conclure l'armistice avec les bolchéviks.

2°Occupation d'Orcha, de Smolensk, de Jlobine et de Gomel par des unités du Corps d'armée polonais, lequel aura été préalablement renforcé par des éléments d'artillerie empruntés aux batteries cosaques du front.

Note de Doukhonine : Nous avons concentré pour l'occupation d'Orcha et de Smolensk la 2e Division du Kouban et la Brigade des Cosaques d'Astrakhan. Dans l'intérêt même de la sécurité des internés, il n'est pas désirable de retirer de Bykhov le régiment de la 1ere Division polonaise qui s'y trouve. Les unités de la 1ere Division ont des cadres faibles et, pour cette raison, ne représentent pas une force réelle. Le Corps d'armée polonais tient absolument à ne pas se mêler aux affaires intérieures de la Russie.

3°Concentration sur la ligne Orcha-Mohilev-Jlobine de toutes tes unités du Corps d'armée tchécoslovaque et du Régiment Kornilov, sous prétexte de transfert à Pétrograd et à Moscou et d'une ou deux divisions cosaques choisies parmi les plus sûres.

Note de Doukhonine : Les Cosaques ont pris la décision irrévocable de ne pas se battre contre les bolchéviks.

4°Concentration dans la même zone de toutes les automobiles blindées anglaises et belges, en employant exclusivement des officiers comme servants.

5°Concentration à Mohilev et en un point à proximité, sous bonne garde, d'une réserve de fusils, de cartouches, de mitrailleuses, de fusils automatiques et de grenades à main pour les distribuer aux officiers et aux volontaires qui devront obligatoirement s'y regrouper.

Note de Doukhonine : Cela peut provoquer des excès.

6°*Établissement d'une liaison stable et d'un accord précis avec les atamans des armées du Don, du Térek et du Kouban et les Comités polonais et tchécoslovaques. Les Cosaques se sont nettement prononcés pour le rétablissement de l'ordre dans le pays ; quant aux Polonais et aux Tchèques, leur propre existence dépend du rétablissement de l'ordre en Russie.*

Chaque jour arrivaient des nouvelles plus alarmantes. L'inquiétude croissait à Bykhov. Les automobiles des amis de Kornilov faisaient la navette entre Mohilev et Bykhov ; on exigeait de Doukhonine la libération des internés. Le Conseil de l'Union des Armées Cosaques en venait même aux menaces ouvertes.

Doukhonine, accablé par le poids des événements, hésitait. Le 18 novembre, il donna l'ordre de transférer les prisonniers sur le Don, mais le retira aussitôt.

Le lendemain matin, une automobile couverte d'une épaisse couche de boue s'arrêta devant l'entrée principale du lycée-prison de Bykhov. Le chauffeur ouvrit obséquieusement la portière et un officier assez âgé, de belle prestance, en sortit. Il présenta à l'officier de garde des papiers au nom du colonel d'état-major Koussonski.

— Je viens du Quartier Général. Je suis porteur d'un message personnel pour le général Kornilov. Où puis-je voir le commandant de la garde ?

Le commandant, qui était le lieutenant-colonel Erhardt, du Régiment turkmène, introduisit l'officier sans retard auprès de Kornilov. Après s'être présenté, Koussonski déclara en appuyant sur chaque mot, avec un grain d'affectation :

— Dans quatre heures, Mohilev sera livré sans combat par le Haut-Commandement. Le général Doukhonine m'a chargé de vous faire savoir qu'il est indispensable que tous les internés quittent immédiatement Bykhov.

Après avoir interrogé Koussonski sur la situation à Mohilev, Kornilov convoqua le lieutenant-colonel Erhardt et lui dit, pesant lourdement sur sa main gauche appuyée au bord de sa table :

— Libérez immédiatement les généraux. Les Turkmènes devront être prêts à partir à minuit. Je pars avec le Régiment.

Les soufflets de la forge de campagne râlèrent, haletèrent tout le jour, les braises étaient rouges, les marteaux sonnaient, les chevaux irrités hennissaient dans leurs stalles. Les Turkmènes ferraient leurs chevaux, réparaient les harnais, nettoyaient les fusils.

Au cours de la journée, les généraux quittèrent un par un le lieu de leur détention. Et à l'heure des loups, à l'heure obscure de minuit, tandis que la petite ville de province dormait profondément, toutes lumières éteintes, des cavaliers par rangs de trois sortirent de la cour du lycée de jeunes filles. Leurs silhouettes charbonnées se modelaient sur un fond de ciel gris. Les cavaliers, semblables à des oiseaux noirs au plumage hérissé, frileusement courbés sur leurs selles et le

bonnet enfoncé sur la tête, enveloppaient dans leurs capuchons leurs visages sombres et luisants comme de l’huile. Au milieu de la colonne, à côté du colonel Kugelgen, commandant le Régiment, Kornilov se balançait, voûté, sur un grand cheval efflanqué. Le vent froid qui soufflait dans les petites rues de Bykhov le faisait grimacer, il clignait ses yeux fendus vers le ciel étoilé.

Le claquement des sabots fraîchement ferrés retentissait dans les rues, s’éteignait aux confins de la ville.

21

Le 12e Régiment battait en retraite depuis deux jours. Lentement et en combattant, certes, mais battait en retraite. Les charrois des armées russe et roumaine s'étiraient sur les routes de terre surélevées. Les unités austro-allemandes réunies enveloppaient les armées en retraite par un profond mouvement de flanc et cherchaient à refermer leur étau.

Vers le soir, on apprit que le Régiment et la Brigade roumaine voisine étaient menacés d'encerclement. Au coucher du soleil, l'ennemi avait chassé les Roumains du village de Khovineski et s'était avancé jusqu'à la cote 480, qui confine au col de Golch.

Pendant la nuit, le 12e Régiment, renforcé par une batterie d'artillerie de montagne à cheval, reçut l'ordre de prendre position dans la basse vallée de Golch.

Ayant installé ses avant-postes, il se préparait à un combat de rencontre. Cette nuit-là, Michka Kochévoï et le sot Alexéï Bechniak, son pays, étaient de garde aux postes d'écoute. Ils s'étaient cachés dans un creux de terrain à côté d'un puits abandonné et effondré, et respiraient l'air froid et piquant. Des bandes attardées d'oies sauvages traversaient de temps en temps le ciel nuageux, pelucheux, jalonnant leur vol de cris prudents. Kochévoï, exaspéré de ne pouvoir fumer, chuchotait :

— La vie est bizarre, Alexéï… Les gens marchent à tâtons, comme des aveugles, se rencontrent et se séparent, quelquefois l'un écrase l'autre… A force de vivre comme ça tout près de la mort, on finit par se demander : à quoi ça sert, toute cette fatigue ? Je crois qu'il n'y a rien de plus terrible au monde que l'intérieur de l'homme, on n'arrive jamais à l'éclairer jusqu'au fond… Tiens, tout de suite, je suis couché à côté de toi, mais je ne sais pas à quoi tu penses et je ne le saurai jamais de ma vie, et la vie que tu as derrière toi je ne la connais pas, et tu ne sais rien de moi… Peut-être que je veux te tuer et toi, tu vois, tu me donnes un biscuit, tu ne soupçonnes rien… Les gens ne savent pas grand-chose d'eux-mêmes. Cet été, j'ai été à l'hôpital. Mon voisin de lit, c'était un fantassin, un gars de Moscou. Il s'étonnait de tout, il me posait des questions sur la vie des Cosaques et comment ceci et comment cela. Ils croient tous que le Cosaque ne

connaît que sa cravache, ils croient que le Cosaque est sauvage et qu'il a une bouteille à la place de l'âme, mais nous sommes des gens comme tout le monde : nous aimons les femmes comme tout le monde, nous caressons les filles, nous pleurons nos malheurs, et le bonheur des autres n'est pas notre bonheur… Qu'est-ce que tu en penses, Alexéï ? Moi, mon gars, je suis devenu avide de vivre : quand je pense à toutes les belles femmes qu'il y a sur la terre, mon cœur se serre. Et quand je me dis que je ne pourrai jamais les avoir toutes, je voudrais crier de douleur. Je suis devenu si tendre pour les femmes que j'ai envie de les cajoler toutes jusqu'à plus soif… Je baiserais la coureuse, je baiserais la rouleuse, pourvu qu'elle soit jolie… Ah ! c'est intelligent d'avoir organisé la vie comme ça : on vous fourre une femme une fois pour toutes et il faut la garder jusqu'à la mort… Il n'y a pas de quoi s'ennuyer ? Et cette guerre qu'ils ont inventée, ça aussi…

— T'en as pas assez vu comme ça, taureau ! grommela Bechniak sans malice.

Kochévoï, couché sur le dos, ne répondit pas, il regarda longtemps le vide au-dessus de lui, il souriait rêveusement et caressait des mains avec une inquiète tendresse la terre refroidie, désespérément indifférente.

Une heure avant la relève, ils furent capturés par les Allemands. Bechniak, qui avait eu le temps de tirer, fléchit sur ses jambes en grinçant des dents, dans une révérence mortelle : une baïonnette allemande lui avait déchiré les entrailles, percé la vessie, et vibrait fort, piquée dans la colonne vertébrale. Kochévoï fut renversé d'un coup de crosse. Un robuste soldat du Landsturm l'emporta sur son dos et fit ainsi une demi-verste avec lui. Quand il reprit conscience, il sentit que le sang l'étouffait, il respira et, ramassant ses forces, s'arracha sans grande peine au dos de l'Allemand. On tira une salve sur lui, mais la nuit et les buissons lui vinrent en aide : il se sauva.

Quand la retraite eut cessé et que les forces russo-roumaines eurent évacué la poche, le 12e Régiment fut relevé de ses positions, envoyé à l'arrière, à quelques verstes de son ancien secteur, mais plus à gauche. Un ordre du jour lui prescrivit une mission de police : faire des patrouilles sur les routes, empêcher que les déserteurs ne gagnent l'arrière, les arrêter sans hésiter à faire usage de ses armes, et les diriger sous escorte à l'état-major de la Division.

Michka Kochévoï fut un des premiers à prendre la garde. Un matin, avec trois autres hommes, il sortit du village et le petit groupe prit position, selon les indications de l'adjudant, au bout d'un champ de maïs, non loin de la route. La route contournait un petit bois et se perdait dans la plaine mamelonnée, découpée en carrés par les labours. Les Cosaques guettaient à tour de rôle. Dans

l’après-midi, ils remarquèrent un groupe d’une dizaine de soldats qui se dirigeaient vers eux et avaient évidemment l’intention d’éviter le village, que l’on découvrait de là, au bas de la côte. Arrivés à la hauteur du petit bois, les soldats s’arrêtèrent, allumèrent des cigarettes – visiblement ils se consultaient –, puis repartirent dans une tout autre direction : à gauche à angle droit.

— On les appelle ? dit Kochévoï émergeant du champ de maïs.

— Il faut tirer en l’air.

— Hé ! Arrêtez !

Les soldats se trouvaient à quelques dizaines de sagènes des Cosaques, ils s’arrêtèrent un instant et reprirent leur marche, comme à contrecœur.

— Ha-alte ! cria l’un des Cosaques, et il vida d’un seul coup un chargeur en l’air.

Les quatre Cosaques se mirent à courir, baïonnettes pointées, pour rattraper les soldats, qui marchaient lentement.

— Pourquoi vous ne vous arrêtez pas ? Quelle unité ? Où allez-vous ? Vos papiers ! cria le maréchal des logis Kolytchev, le chef de poste, quand il les eut rejoints.

Les soldats s’arrêtèrent. Trois d’entre eux prirent sans hâte leurs fusils en main.

Le dernier se pencha et ligota avec un fil de téléphone la semelle arrachée d’une de ses bottes. Ils étaient tous incroyablement sales et en loques. Les pans de leurs capotes, piqués d’épines brunes de cornuet, montraient qu’ils avaient dormi dans la forêt. Deux d’entre eux avaient des casquettes d’été, les autres des bonnets d’astrakhan tricoté, gris sale, dont les pattes étaient déboutonnées et les brides défaites. Le premier – le chef, apparemment –, grand et voûté comme un vieillard, s’écria d’une voix hargneuse et nasillarde, et ses joues flasques tremblaient :

— Qu’est-ce que vous voulez ? On vous gêne ? Pourquoi vous ne nous laissez pas tranquilles ?

— Vos papiers ! coupa le maréchal des logis avec une sévérité affectée.

Un soldat aux yeux bleus, rouge comme de la brique fraîchement cuite, tira de sa ceinture une grenade à manche, l’agita devant le nez du maréchal des logis et dit très vite, à la façon des gens de Iaroslav, tout en se retournant vers ses camarades :

— Les voilà, mon petit, nos papiers ! Les voilà ! Un ordre de mission permanent. Pense à ta peau parce que, si je t'envoie ça par la figure, tu ne retrouveras plus ni ton foie ni ta rate. Compris ? T'as compris ou non ? T'as compris…

— Pas de bêtises, dit le maréchal des logis, renfrogné, et il repoussa le soldat d'une bourrade dans la poitrine. Pas de bêtises, et n'essaie pas de nous faire peur, nous savons ce que c'est. Mais puisque vous êtes des déserteurs retournez sur vos pas et allez à l'état-major. Là-bas, ils savent ce qu'il y a à faire avec des gens comme vous.

Les soldats se consultèrent du regard et prirent leurs fusils en main. L'un d'eux, un maigre à moustaches noires, qui avait l'air d'un mineur, grommela, et son regard désespéré passa de Kochévoï aux autres Cosaques :

— Attention, on va vous faire tâter de la baïonnette !… Allez, ouste ! Foutez le camp ! Bon Dieu, le premier qui avance, je tire !…

Le soldat aux yeux bleus faisait tournoyer sa grenade au-dessus de sa tête ; le grand voûté égratigna de la pointe rouillée de sa baïonnette la capote du maréchal des logis ; celui qui avait l'air d'un mineur jurait et levait sa crosse sur Kochévoï ; le doigt de Kochévoï tremblait sur la détente de son fusil et la monture de son fusil tremblait, serrée contre sa hanche. Un des Cosaques avait saisi un petit soldat par le revers de sa capote et le tirait à bout de bras, en jetant des regards inquiets derrière lui, craignant de recevoir un coup dans le dos.

Les feuilles sèches des tiges de maïs bruissaient dans le vent. Au bout de la plaine mamelonnée, les contreforts des montagnes passaient par toutes les nuances du bleu. Des vaches rousses erraient dans les prés autour du village. Derrière la forêt, le vent faisait tourbillonner une poussière de givre. C'était un pâle jour d'octobre somnolent et paisible ; le paysage, tacheté par un soleil avare, respirait le calme et la paix bienfaisante. Et, près de la route, des hommes piétinaient sur place dans une colère absurde, prêts à empoisonner de leur sang la terre ensemencée, grasse et repue de pluie.

Les passions s'apaisèrent un peu et, après avoir fait beaucoup de bruit, soldats et Cosaques se mirent à parler plus pacifiquement.

— Il y a trois jours qu'on nous a retirés de nos positions. On n'est pas des planqués. Et vous, vous fuyez, c'est honteux. Vous abandonnez les camarades. Qui tiendra le front ? Ah ! vous êtes des drôles !… Moi, j'ai un camarade qui a été tué à la baïonnette à côté de moi, et tu viens nous dire que nous ne connaissons pas la guerre. Je voudrais bien que tu la connaisses comme nous !

disait Kochévoï avec irritation.

— Pas la peine de s'éterniser, l'interrompit un des Cosaques. Allons à l'état-major et ça fera le compte.

— Laissez-nous passer, Cosaques ! Sans ça, je vous jure qu'on va tirer, disait d'une voix persuasive le soldat qui ressemblait à un mineur.

Le maréchal des logis écartait les bras d'un air désolé :

— Nous ne pouvons pas faire ça, mon petit frère ! Même si vous nous tuez, vous ne pourrez pas passer : notre escadron est là, dans le village…

Le grand soldat voûté allait de la menace à la persuasion, de la persuasion à la supplication humble. Pour finir, il farfouilla dans sa musette crasseuse et en tira une bouteille clissée de paille, chuchota avec un clin d'œil servile à Kochévoï :

— Écoutez, Cosaques, voilà de l'argent et tenez… de la vodka allemande… et on va encore vous trouver un petit quelque chose… Laissez-nous passer, au nom du Christ… J'ai des petits à la maison, tu dois bien comprendre ça… On est éreintés, on n'en peut plus… Jusqu'à quand ça va durer ?… Mon Dieu !… Vous ne voulez vraiment pas nous laisser passer ?

Il tira vivement une blague à tabac de la tige de sa botte, en sortit deux billets froissés et les fourra de force dans la main de Kochévoï.

— Prends-les, prends-les. Bah ! Mon Dieu !… T'en fais pas, on s'en passera… L'argent c'est rien… on peut s'en passer… Prend ! Et c'est pas encore tout…

Brûlé de honte, Kochévoï recula, les mains derrière le dos, hochant la tête. Le sang lui était monté au visage et lui faisait venir des larmes. « C'est à cause de Bechniak que je me suis mis en colère… Qu'est-ce qui m'a pris ?… Moi qui suis contre la guerre, je retiens ces hommes-là. De quel droit ?… Sainte Vierge, où est-ce que je vais ? Quel sale chien je suis ! »

Il attira le maréchal des logis à l'écart et lui dit sans le regarder dans les yeux :

— Laissons-les aller. Qu'est-ce que tu en penses, Kolytchev ? On les laisse, hein !…

Comme s'il commettait une action honteuse, le regard fuyant lui aussi, le maréchal des logis répondit :

— Qu'ils s'en aillent ! Que diable veux-tu qu'on fasse d'eux ? Nous serons peut-être bientôt dans le même cas… Pas la peine de faire les malins.

Il se tourna vers les soldats et leur cria avec indignation :

— Bande de salauds ! On vous traite comme des braves gens, on est poli, et vous voulez nous donner de l'argent ! Dites donc, vous croyez qu'on n'a pas de quoi, non ? – Il était tout rouge. – Range ton porte-monnaie ou je te traîne à l'état-major !

Les Cosaques s'éloignèrent. Kochévoï regarda au loin les ruelles désertes du village et cria aux soldats qui repartaient :

— Hé, bande d'ânes ! Où allez-vous comme ça en rase campagne ? Vous avez un petit bois, là, restez-y pendant la journée, vous repartirez cette nuit. Sans ça vous tomberez sur un autre poste et vous vous ferez prendre.

Les soldats regardèrent autour d'eux, s'arrêtèrent un moment, indécis, et, comme des loups, à la queue leu leu, s'étirèrent en une chaîne gris sale qui disparut dans une tremblaie au creux d'un vallon.

Au début de novembre, les premiers bruits contradictoires sur la révolution de Pétrograd commencèrent à parvenir aux Cosaques. Les plantons d'état-major, ordinairement bien informés, affirmaient que le Gouvernement Provisoire s'était enfui en Amérique, mais que Kérenski avait été capturé par des matelots qui l'avaient rasé, enduit de goudron et promené pendant deux jours dans les rues de Pétrograd, comme une fille publique.

Un peu plus tard, quand parvint l'annonce officielle du renversement du Gouvernement Provisoire et de la prise du pouvoir par les ouvriers et les paysans, les Cosaques se cantonnèrent dans un silence vigilant. Beaucoup se réjouissaient, pensant que la guerre serait bientôt finie ; cependant une inquiétude se propageait, due à des rumeurs vagues selon lesquelles le 3e Corps de cavalerie, avec Kérenski et le général Krasnov, marchait sur Pétrograd, soutenu au sud par Kalédine, qui avait – paraît-il – réussi à ramener sur le Don quelques régiments cosaques.

Le front s'écroulait. En octobre déjà les soldats fuyaient par petits groupes isolés, non organisés, mais à la fin du mois de novembre, c'étaient par compagnies, par bataillons, par régiments qu'ils quittaient leurs positions ; certaines unités partaient sans rien emporter, mais la plupart emmenaient tout le matériel, pillaient les magasins, fusillaient leurs officiers, brigandaient à l'occasion et roulaient en avalanches sur les routes qui les ramenaient dans leur pays.

Dans de telles conditions, il était insensé d'employer le 12e Régiment à arrêter les déserteurs, aussi lui avait-on fait reprendre ses positions et il tentait vainement de boucher les trous et les brèches causés par l'infanterie abandonnant ses ligne ; en décembre, il fut retiré du front, gagna en formation de marche la gare la plus proche, embarqua tout son matériel, ses mitrailleuses, ses réserves de cartouches, ses chevaux, et s'enfonça dans l'intérieur de la Russie bouillonnante de combats…

Le convoi traversa l'Ukraine en direction du Don. Non loin de Znamenka, les gardes-rouges essayèrent de le désarmer. Les pourparlers durèrent une demi-heure. Kochévoï et cinq autres Cosaques, les présidents des Comités Révolutionnaires d'escadrons, demandèrent qu'on les laissât passer avec leurs armes.

— Pourquoi avez-vous besoin de vos armes ? demandaient les membres du Soviet des députés de la gare.

— Pour battre nos bourgeois et nos généraux ! Pour casser les reins à Kalédine ! répondit Kochévoï au nom de tous.

— Nos armes sont à nous, à l'Armée cosaque, nous ne les donnerons pas ! disaient les Cosaques indignés.

On les laissa passer. A Krémentchoug, on tenta de nouveau de les désarmer. On ne leur accorda le passage qu'après que les mitrailleuses eurent été pointées sur la gare par les portes grandes ouvertes des wagons et qu'un des escadrons se fut déployé en tirailleurs le long de la voie ferrée. Près d'Ekatérinoslav, malgré une fusillade avec un détachement de gardes-rouges, le Régiment fut désarmé en partie : on lui prit ses mitrailleuses, plus de cent caisses de cartouches, les appareils téléphoniques et quelques bobines de fil de fer. Mais quand on leur suggéra d'arrêter leurs officiers, les Cosaques répondirent par un refus. Ils n'en perdirent qu'un sur tout le trajet : Tchirkovski, l'officier d'ordonnance du Régiment, qui fut condamné à mort par les Cosaques eux-mêmes et exécuté par le Touffu et un matelot garde-rouge.

Le 17 décembre, avant le soir, à la gare de Sinelnikovo, on le fit sortir de son wagon.

— C'est bien lui qui a trahi les Cosaques ? demanda gaiement le matelot.

C'était un marin de la mer Noire, marqué de la petite vérole, il était armé d'un mauser et d'une carabine japonaise.

— Tu crois peut-être qu'on s'est trompé ? Non, on ne s'est pas trompé, c'est

bien lui ! dit le Touffu, d’une voix étranglée.

L’officier, un jeune capitaine en second, regardait autour de lui comme une bête traquée, lissait ses cheveux de sa main moite et ne sentait ni le froid qui lui brûlait le visage ni la douleur des coups de crosse. Le Touffu et le matelot l’entraînèrent un peu à l’écart.

— C’est à cause de ces salauds-là que les gens se révoltent et qu’il y a la révolution… Ou… ouh ! mon petit chéri, ne tremble pas comme ça, tu vas t’égrener, chuchotait le Touffu. – Il ôta sa casquette et se signa. – Attention, mon capitaine.

— Tu es prêt ? demanda le matelot avec un sourire gamin qui montrait ses dents blanches, tout en jouant avec son mauser.

— Prêt.

Le Touffu se signa encore une fois, jeta un coup d’œil en biais sur le matelot qui avait avancé une jambe, épaulé son mauser et plissé les yeux avec concentration, il eut un sourire sévère et tira le premier.

Près de Tchaplino, le Régiment se trouva pris par hasard dans un combat entre les anarchistes et des Ukrainiens, il perdit trois hommes et ne réussit à grand-peine à se dégager que lorsqu’il eut débarrassé les voies qui étaient encombrées par les wagons d’une division de tirailleurs.

Trois jours plus tard, le convoi de tête du Régiment débarquait en gare de Millérovo.

Les autres étaient restés bloqués à Lougansk.

Le Régiment réduit de moitié (ceux qui n’avaient pu dépasser Lougansk étaient rentrés chez eux par leurs propres moyens) arriva enfin au village de Karguine. Le lendemain, les Cosaques vendirent aux enchères leur butin de guerre : les chevaux pris aux Autrichiens et ramenés du front ; ils se partagèrent la caisse du Régiment et les équipements.

Kochévoï et les autres Cosaques de Tatarski partirent pour chez eux le soir du même jour. Arrivés en haut de la colline à la sortie de Karguine, ils découvrirent le village en dessous d’eux, dominant la courbe blanche du Tchir gelé, le plus beau village du haut-pays du Don. La fumée bondissait en balles friables de la cheminée de la minoterie à vapeur ; la place était noire de monde ; les cloches sonnaient l’office du soir. Derrière la butte de Karguine, on distinguait à peine le sommet des saules du village de Klimovski ; et derrière eux, derrière le gris bleu d’absinthe de l’horizon enneigé, le soleil couchant flambait fumeusement,

brillait pourpre, envahissait la moitié du ciel.

Les dix-huit cavaliers passèrent devant le tumulus aux trois pommiers sauvages et, d’un trot plus vif, qui faisait craquer leurs selles, prirent la direction du nord-est. La nuit de gel se cachait comme une voleuse derrière la crête de la colline. Les cavaliers s’enveloppaient dans leurs capuchons et parfois lançaient leurs chevaux au galop. Les sabots claquaient sec et sonore à faire mal. Sous eux la route plate fuyait vers le sud ; de chaque côté, une pellicule de neige durcie, affaissée par un dégel récent, s’accrochant encore aux tiges des herbes, brillait à la lumière de la lune et chatoyait fugitivement de reflets crayeux.

Les cavaliers en silence hâtaient leurs chevaux. La route fuyait vers le sud. La forêt du ravin Doubovenki tournait sur elle-même. Les mailles des traces de lièvres scintillaient sous les pas des chevaux. Au-dessus de la steppe, comme une élégante ceinture cosaque ciselée, la Voie Lactée embrassait le ciel.

CINQUIÈME PARTIE

1

L’automne de l’année 1917 était très avancé quand les Cosaques commencèrent à rentrer du front. Khristonia, vieilli, revint avec trois de ses camarades du 52e Régiment. Puis rentrèrent Anikouchka, toujours imberbe, les artilleurs Ivan Tomiline et Iakov Fer-à-cheval, puis Martin Chamil, Ivan Alexéiévitch, Zakhar Koroliov et le trop grand Borchtchov, tous libérés en rase campagne ; en décembre apparut Mitka Korchounov, alors qu’on ne l’attendait pas, suivi une semaine plus tard par tout le groupe des Cosaques du 12e Régiment : Michka Kochévoï, Prokhor Zykov, Andréï Kachouline, fils du vieux Kachouline, Epifane Maksaïev, Egor Siniline.

Fédot Bodovskov, celui qui avait l’air d’un Kalmouk, arriva directement de Voronèje, où il avait laissé son régiment, sur un très beau cheval isabelle pris à un officier autrichien, et il en eut pour longtemps à raconter comment il s’était faufilé, au nez et à la barbe des détachements de gardes-rouges, grâce à la vivacité de son cheval, parmi les villages du Gouvernement de Voronèje, mis sens dessus dessous par la révolution.

Merkoulov, Pétro Mélékhov et Nikolaï Kochévoï, qui avaient quitté à Kamenskaïa le 27e Régiment devenu bolchévik, arrivèrent après lui. C’est par eux que le village apprit que Grigori Mélékhov, qui servait dans les derniers temps au 2e Régiment de réserve, s’était rallié aux bolchéviks et était resté à Kamenskaïa, de même que Maxime Griaznov, la tête brûlée, l’ancien voleur de chevaux, qui se trouvait à son aise au 27e Régiment, attiré vers les bolchéviks par la nouveauté de ces temps de trouble et l’espoir d’une vie sans contrainte. On disait que Maxime s’était offert un cheval d’une laideur inouïe et d’une impétuosité farouche également inouïe ; on disait que le cheval de Maxime avait de naissance une bande de poil argenté tout le long de l’échine, qu’il était plutôt petit, mais long, et que sa robe était toute rouge, du rouge des bœufs. On parlait peu de Grigori, on ne voulait pas parler de lui, car on savait que son chemin et celui du village s’étaient séparés, et se rejoindraient-ils ?

Les fermes où les hommes rentraient, les maîtres de maison et tous ceux dont on attendait le retour, s’emplissaient de joie. Plus dure, plus impitoyable était la peine sourde et familière de ceux qui avaient pour toujours perdu leurs parents ou leurs proches. Beaucoup de Cosaques manquaient au compte, abandonnés sur

les champs de Galicie, de Bukovine, de Prusse Orientale, des Carpates, de Roumanie, cadavres pourrissant sous le glas des canons ; et maintenant les tertres hauts des fosses communes se couvraient de mauvaises herbes, s'affaissaient de pluie en pluie, disparaissaient sous la neige mouvante. Et qu'elles sortent en cheveux dans les rues, les femmes cosaques, mettent leurs mains au-dessus de leurs yeux, jamais elles n'auront fini d'attendre ceux qui sont chers à leur cœur ! Que les larmes ruissellent de leurs yeux gonflés et déteints, elles ne laveront pas leur peine ! Qu'elles gémissent aux jours anniversaires, aux repas funéraires, le vent d'est n'emportera pas leurs cris jusqu'à la Galicie, jusqu'à la Prusse Orientale, jusqu'aux tertres tassés des fosses communes !…

L'herbe efface les tombes, le temps efface la douleur. Le vent a léché les traces de ceux qui sont partis, le temps léchera et la douleur sanglante et la mémoire de celles qui n'ont pas revu ceux qu'elles aiment et ne les reverront plus, car la vie humaine est courte et le carré d'herbe étroit qu'il nous est donné de fouler…

La femme de Prokhor Chamil tapait sa tête contre la terre dure, mordait le sol battu, quand elle voyait le frère de son défunt mari, Martin Chamil, caresser sa femme enceinte, cajoler ses enfants et leur distribuer des cadeaux. Elle frappait la terre, elle rampait en convulsions, et ses petits, blottis à côté d'elle comme des agneaux, hurlaient en regardant leur mère avec des yeux éperdus de terreur.

Arrache sur toi, pauvre femme, le col de ta dernière chemise ! Arrache tes cheveux que la vie sans joie, la vie dure a éclaircis, mords tes lèvres mordues au sang, tords tes mains abîmées par le travail et roule-toi par terre sur le seuil de ta maison vide ! Ta maison n'a plus de chef et tu n'as plus de mari ni tes enfants de père, et pense que personne ne te caressera plus et ni tes orphelins, personne ne te délivrera du travail écrasant et de la misère, personne ne serrera, la nuit, ta tête contre sa poitrine, quand tu tomberas accablée de fatigue, et personne ne te dira, comme il te disait autrefois : « Ne te fais pas de mauvais sang, Aniska, on s'en sortira. » Tu ne retrouveras pas de mari, car le travail, la misère, les enfants t'ont desséchée, enlaidie ; tes enfants morveux, à demi nus, ne retrouveront pas de père ; toi-même feras les labours et le hersage, haletant sous le trop grand effort, feras tomber le blé de la faucheuse, le chargeras dans la charrette, soulèveras les lourdes gerbes au bout de la fourche à trois dents et sentiras au bas de ton ventre quelque chose qui craque, et puis tu te tordras dans tes haillons, perdant ton sang.

La mère d'Alexéï Bechniak pleurait en rangeant le vieux linge de son fils, des larmes amères coulaient avarement de ses yeux ; elle respirait de toutes ses

forces, mais seule la dernière chemise, rapportée par Michka Kochévoï, gardait dans ses plis l'odeur de la sueur ; la vieille y enfouissait sa tête et frissonnait, se lamentait plaintivement, et ses larmes dessinaient des arabesques sur la cotonnade sale de la chemise estampillée.

Orphelines elles aussi les familles Manytskov, Afonka Ozérov, Evlanti Kalinine, Likhovidov, Ermakov, et combien d'autres ?

Seul Stépane Astakhov n'était pleuré de personne – on n'y aurait pas songé. Sa maison à moitié en ruine, aux portes et fenêtres clouées, sombre même en été, était vide. Aksinia vivait à Iagodnoïé, le village entendait toujours aussi peu parler d'elle, et elle ne s'y montrait point ; il faut croire que ça ne la tentait pas.

Les Cosaques des stanitsas d'amont du district du Donets retournaient chez eux en bandes, par villages. Au mois de décembre, ceux de la stanitsa Viochenskaïa étaient presque tous rentrés.

Jour et nuit des cavaliers par groupes de dix à quarante hommes traversaient le village de Tatarski, se dirigeant vers la rive gauche du Don.

— Vous êtes d'où, militaires ? demandaient les vieux, sortant de leurs maisons.

— De Tchornaïa Retchka.

— De Zimovnaïa.

— De Doubrovka.

— De Réchétovski.

— De Doudarevka.

— De Gorokhovka.

— D'Alimovka.

— C'est-il que vous en avez assez de vous battre ? demandaient perfidement les vieux.

Certains, sérieux et calmes, répondaient en souriant :

— On a eu notre compte, grand-père. Ça suffit comme ça.

— On a notre content de misère, on rentre à la maison.

D'autres, qui étaient plus amers, plus méchants, juraient tout ce qu'ils savaient et disaient :

— Vas-y donc voir, grand-père, ça te fera rentrer la queue entre les jambes.

— Qu’est-ce que tu veux savoir ? Ça te regarde ?

— Vous êtes trop bavards, par ici.

A la fin de l’hiver, des germes de guerre civile commençaient à se développer autour de Novotcherkassk, mais les stanitsas et les villages du Haut-Don étaient d’un calme d’ossuaire. Dans les fermes, cependant, une sourde lutte familiale se déroulait, qui parfois éclatait au grand jour : les vieux ne s’entendaient pas avec ceux qui rentraient du front.

Cette guerre mûrissant près de la capitale de la Région de l’Armée du Don[1], on n’avait encore fait qu’en entendre parler ; on se perdait dans les nouvelles tendances politiques, on attendait les événements, on tendait l’oreille.

1 C’est-à-dire Novotcherkassk.

A Tatarski, on vécut paisiblement jusqu’au mois de janvier. Les hommes rentrés du front se reposaient à côté de leurs femmes, engraissaient, ne sentaient pas que des peines et des misères plus amères que celles qu’ils avaient éprouvées à la guerre les guettaient au seuil de leurs maisons.

2

En janvier 1917, Grigori Mélékhov avait été promu sous-lieutenant pour faits de guerre et nommé chef de peloton au 2e Régiment de réserve.

En septembre, à la suite d'une fluxion de poitrine, il avait obtenu une permission ; une fois rétabli, après un mois et demi passé à la maison, il avait comparu devant la commission médicale du district et avait été renvoyé dans son régiment. Après la révolution d'octobre, il avait reçu le commandement d'un escadron. On peut dater de cette époque le revirement qui se produisit en lui par suite des événements et sous l'influence de ses relations avec un des officiers de son régiment, le lieutenant Efim Izvarine.

Grigori avait fait la connaissance d'Izvarine le jour même de son retour de permission ; depuis, il le rencontrait sans cesse pendant le service et hors du service et, sans s'en rendre compte, subissait son influence.

Efim Izvarine était fils d'un Cosaque aisé de la stanitsa Goundorovskaia ; il avait fait ses études à l'Institut militaire de Novotcherkassk, puis il avait été envoyé sur le front, au 10e Régiment cosaque du Don ; il y avait servi environ un an, avait reçu, comme il aimait à dire, « la croix de Saint-Georges des officiers sur la poitrine et quatorze éclats de grenade dans tous les endroits honnêtes et malhonnêtes », enfin, pour parfaire sa courte carrière, il était tombé dans le 2e de réserve.

C'était un homme de capacités exceptionnelles, incontestablement doué, beaucoup plus cultivé que la moyenne des officiers cosaques, et autonomiste cosaque acharné. La révolution de février l'avait secoué, lui avait permis de se révéler ; il s'était lié avec les cercles cosaques de tendance séparatiste et faisait une propagande habile pour l'autonomie entière de la Région de l'Armée du Don, pour le rétablissement du système de gouvernement qui existait sur le Don avant l'asservissement du peuple cosaque par l'autocratie. Il connaissait admirablement l'histoire, il avait la tête chaude, mais l'esprit clair et sensé, il brossait des tableaux d'une beauté exaltante sur la liberté que connaîtrait le Don bien-aimé plus tard, quand gouvernerait l'Assemblée régionale{66} souveraine, quand il n'y aurait plus un seul Russe à l'intérieur de la Région et quand le peuple cosaque, qui aurait placé des postes de garde à ses frontières d'État,

parlerait d'égal à égal, sans ôter son bonnet, avec l'Ukraine et la Grande-Russie et ferait avec elles du commerce et des échanges. Izvarine tournait la tête aux simples Cosaques et aux officiers peu instruits. C'est ainsi que Grigori tomba sous son influence. Au début, ils avaient ensemble des discussions passionnées, mais Grigori, à demi illettré, était désarmé devant son adversaire, et Izvarine avait facilement le dessus dans leurs joutes oratoires. Ils discutaient habituellement dans un coin de la caserne et la sympathie des auditeurs penchait toujours du côté d'Izvarine. Il leur en imposait par ses arguments, traçant des images de l'indépendance future, touchant ainsi au plus intime, au plus secret d'eux-mêmes la plupart des Cosaques aisés du Bas-Don.

— Mais comment vivrons-nous sans la Russie, puisque nous n'avons rien d'autre que le blé ? demandait Grigori.

Izvarine expliquait patiemment :

— Je n'envisage pas l'existence indépendante et isolée de la seule Région du Don. Dans le cadre d'une fédération, c'est-à-dire d'une union, nous aurons avec nous le Kouban, le Térek et le Caucase. Le Caucase est riche en minéraux. Nous y trouverons de tout.

— Et le charbon ?

— Nous avons le bassin du Donets sous la main.

— Mais il appartient à la Russie !

— A qui il appartient, sur le territoire de qui il se trouve, ça, c'est encore à discuter. Mais même si le bassin du Donets passe à la Russie, ce n'est pas une grande perte pour nous. Notre union fédérative ne sera pas basée sur l'industrie. Par nature, nous sommes un pays agraire, alors, pour donner suffisamment de charbon à notre petite industrie, nous en achèterons en Russie. Et il n'y a pas que le charbon, nous aurons beaucoup d'autres choses à acheter aux Russes : le bois, les objets manufacturés, et caetera, mais en échange nous leur fournirons des blés de différentes sortes, du pétrole.

— Mais quel avantage avons-nous à nous séparer d'eux ?

— Un avantage direct. D'abord, nous nous débarrassons de la tutelle politique, nous restaurons notre propre régime, détruit par les tsars de Russie, nous expulsons tous les étrangers. En l'espace de dix ans, en faisant venir des machines de l'étranger, nous aurons élevé le niveau de notre économie tellement que nous serons dix fois plus riches. Cette terre est à nous, elle a été arrosée par le sang de nos ancêtres, engraissée par leurs ossements et nous, opprimés par la

Russie, nous avons défendu ses intérêts pendant quatre cents ans sans penser à nous-mêmes. Nous avons des débouchés sur la mer. Nous aurons l'armée la plus forte et la plus apte au combat, et la Russie, pas plus que l'Ukraine, n'osera attenter à notre indépendance.

De taille moyenne, svelte, large d'épaules, Izvarine était typiquement cosaque : cheveux bouclés tirant sur le jaune, couleur d'avoine pas mûre, visage basané, front fuyant et blanc – le hâle ne prenait que ses joues et s'arrêtait au niveau de ses sourcils pâles. Il avait une voix de ténor haute et docile, et il avait l'habitude en parlant de briser en angle aigu son sourcil gauche et de remuer d'une façon bien à lui son petit nez busqué ; de sorte qu'il avait toujours l'air de renifler. Sa démarche énergique, l'assurance de son maintien et de son franc regard brun le distinguaient des autres officiers du Régiment. Les Cosaques avaient pour lui un respect manifeste, peut-être même plus grand que pour le colonel.

Izvarine avait de longues conversations avec Grigori et celui-ci, sentant de nouveau vaciller sous ses pieds un sol depuis trop peu de temps affermi, retrouvait ce qu'il avait jadis éprouvé à Moscou, à la clinique pour les yeux du docteur Snéguiriov, avec Garanja.

Peu de temps après la révolution d'octobre, il eut avec Izvarine la conversation suivante (agité de contradictions, il le questionnait prudemment sur les bolchéviks) :

— Mais dis-moi, Efim Ivanytch, les bolchéviks, d'après toi, c'est juste, leurs raisonnements, ou non ?

Cassant son sourcil, fronçant drôlement le nez, Izvarine s'esclaffa :

— Leurs raisonnements ? Ha ! ha !… Mais, mon cher, on dirait que tu viens de naître… Les bolchéviks ont leur programme à eux, leurs perspectives et leurs espoirs à eux. Les bolchéviks ont raison de leur point de vue et nous, du nôtre. Le Parti bolchévik, tu sais comment il s'appelle ? Non ? Voyons, comment ne sais-tu pas ça ? Parti *ouvrier* social-démocrate russe. Tu as compris ? Ou-vri-er ! Pour l'instant, ils font des avances aux paysans, ils font des avances aux Cosaques, mais le principal, pour eux, c'est la classe ouvrière. A elle, ils lui apportent une vraie libération, mais pour les paysans ce sera un nouvel esclavage, et peut-être pire. Tous égaux, ça n'existe pas dans la vie. Si les bolchéviks gagnent, ça sera bon pour les ouvriers et mauvais pour les autres. Si la monarchie revient, ça sera bon pour les propriétaires et consorts et mauvais pour les autres. Nous ne voulons ni des uns ni des autres. Il nous faut un

gouvernement *à nous*, et avant tout être débarrassés de toutes les tutelles, que ce soit celle de Kornilov, celle de Kérenski ou celle de Lénine. Nous n'avons pas besoin de ces bonshommes-là chez nous. Dieu nous protège de nos amis, nous viendrons bien tout seuls à bout de nos ennemis.

— Mais la plupart des Cosaques sont pour les bolchéviks… tu le sais ?

— Gricha, mon ami, il faut que tu comprennes bien ça, c'est essentiel : *pour l'instant* les Cosaques et les paysans font un bout de chemin avec les bolchéviks. Tu sais pourquoi ?

— Pourquoi ?

— Parce que… – Izvarine remua son nez, le fit tout rond et dit en riant : – Parce que les bolchéviks sont pour la paix, pour la paix immédiate, et les Cosaques en ont jusque-là de la guerre.

Il donna une claque sonore à son cou brun et ferme et, rabaissant son sourcil arqué, s'écria :

— C'est pour ça que les Cosaques suivent le bolchévisme et marchent du même pas que les bolchéviks. Mais, dès-que-la-gue-rre-se-ra-fi-nie et que les bolchéviks étendront la main vers les terres cosaques, le chemin du peuple cosaque s'écartera du leur. C'est irréfutable et historiquement inévitable. Entre le mode de vie actuel des Cosaques et le socialisme – couronnement de la révolution bolchévik – il y a un abîme infranchissable…

— Je dois dire… murmura sourdement Grigori, que je n'y comprends rien… J'ai du mal à me rendre compte… Je suis perdu comme dans une tempête de neige en pleine campagne…

— Tu ne tireras pas ton épingle du jeu. La vie t'obligera à te rendre compte, et quand je dis « t'obligera »… t'entraînera de force d'un côté ou de l'autre.

Cette conversation avait lieu dans les derniers jours d'octobre. Au mois de novembre, Grigori rencontra par hasard un autre Cosaque, qui devait jouer un rôle important dans l'histoire de la révolution sur le Don : Fiodor Podtiolkov ; et, après une courte période d'hésitation, il fut repris par ses anciennes idées.

Ce jour-là, une pluie fine tombait depuis midi. Vers le soir, il se fit une éclaircie et Grigori décida d'aller rendre visite à Drozdov, un de ses compatriotes, aspirant au 28e Régiment. Un quart d'heure plus tard, il essuyait ses bottes devant la porte de Drozdov et frappait. Drozdov n'était pas seul dans la pièce encombrée de chétives plantes grasses et de meubles usés ; un fort et solide Cosaque aux épaules d'adjudant de l'artillerie de la Garde était assis, dos

à la fenêtre, sur un lit de camp d'officier. Voûté, les jambes en culotte de drap noir largement écartées, il avait sur ses genoux ronds et larges posé ses mains larges au poil roux. Sa vareuse trop étroite moulait ses hanches, se plissait aux aisselles, craquait presque sur sa vaste poitrine bombée. Au grincement de la porte, il tourna son cou court et sanguin, considéra froidement Grigori et cacha sous ses paupières gonflées, dans leurs orbites étroites, l'éclat glacial de ses yeux.

— Je vous présente. Presque un voisin à nous, Gricha : Podtiolkov, d'Oust-Khoperskaïa.

Grigori et Podtiolkov se serrèrent la main en silence. Grigori s'assit et dit à son hôte en souriant :

— J'ai sali ton plancher, tu ne me gronderas pas ?

— Non, n'aie pas peur. La propriétaire nettoiera… Tu bois du thé ?

Petit, remuant comme une anguille, Drozdov frappa le samovar de son ongle jauni par le tabac et dit avec regret :

— Tu boiras froid.

— Je n'en veux pas. Ne te dérange pas.

Grigori offrit une cigarette à Podtiolkov. Pendant un long moment, celui-ci s'efforça de saisir dans ses gros doigts rouges un des petits tuyaux blancs serré contre les autres et il dit avec dépit, pourpre de confusion :

— Pas moyen de l'attraper… Ah ! la salope !

Il fit enfin rouler une cigarette sur le couvercle de l'étui et leva sur Grigori ses yeux plissés par un sourire et d'autant plus étroits. Son aisance plut à Grigori, qui lui demanda :

— Quel village ?

— Je suis originaire de Kroutovski, répondit volontiers Podtiolkov. C'est là que j'ai grandi, mais dans les derniers temps j'habitais Oust-Kalinovski. Kroutovski, vous connaissez, t'en as bien entendu parler ?

Ça fait presque frontière commune avec Elanskaïa. Pléchakovski, tu connais ? Bon, après tu vois Matvéïev, et tout à côté Tioukovnovski, qui fait partie de notre stanitsa, eh bien, après, c'est nos villages, d'où je suis natif : le haut et le bas Kroutovski.

Tout le temps que dura la conversation, il dit à Grigori tantôt « tu », tantôt « vous », il parla librement, et même, une fois, devenu plus familier, lui toucha

l’épaule de sa lourde main. Sur son grand visage un peu grêlé, ses moustaches soigneusement frisées brillaient, ses cheveux lissés à l’eau bouffaient autour de ses oreilles petites et frisaient légèrement du côté gauche. Il aurait fait une impression agréable, n’eussent été son gros nez proéminent et ses yeux. Ceux-ci n’avaient à première vue rien d’extraordinaire, mais, à force de le regarder, Grigori les sentit peser littéralement sur lui comme du plomb. Petits, ronds comme des grains de mitraille, ils brillaient dans leurs fentes étroites comme derrière des meurtrières, rabaissaient les regards adverses et pouvaient fixer longtemps le même point avec une lourde ténacité.

Grigori, qui l’observait avec curiosité, remarqua un trait caractéristique de Podtiolkov : il ne cillait presque pas. Dans la conversation, il appuyait sur son interlocuteur son regard triste ; quand il parlait lui-même, ses yeux passaient d’un objet à l’autre, mais ses cils courts, brûlés par le soleil, étaient constamment abaissés et immobiles. De loin en loin, il laissait tomber ses paupières gonflées, pour les relever brusquement, et il visait tour à tour ses interlocuteurs de ses yeux de mitraille.

— Intéressant, en ce moment, les gars ! commença Grigori, s’adressant à son hôte et à Podtiolkov. Dès que la guerre sera finie nous commencerons une nouvelle vie. En Ukraine, la *Rada*[{67}] et chez nous l’Assemblée régionale.

— L’ataman Kalédine, corrigea Podtiolkov à mi-voix.

— C’est pareil. Quelle différence ?

— En effet, il n’y a pas de différence, accorda Podtiolkov.

— Notre petite mère la Russie, nous lui disons bien le bonsoir, poursuivit Grigori, répétant les discours d’Izvarine pour voir comment réagiraient Drozdov et ce gaillard de l’artillerie de la Garde. Nous aurons notre gouvernement à nous, et nos lois. Pas d’Ukrainiens sur la terre cosaque, dehors ! On fera une frontière et défense d’entrer ! On vivra comme dans l’ancien temps, comme nos ancêtres. A mon avis, la révolution fait bien notre affaire. Qu’est-ce que tu en penses, Drozdov ?

Drozdov sourit avec empressement et, remuant de tout son corps :

— Bien sûr, ça vaudra mieux. Les paysans sont devenus trop forts, ils ne feront pas la loi chez nous. Et puis, que diable, les atamans désignés[{68}] sont tous des Allemands : von Taube, et von Grabbe, et compagnie ! Et on leur donnerait toute la terre, à ces Messieurs de l’état-major ?… Maintenant, on va respirer.

— Et la Russie acceptera ça ? dit Podtiolkov sans regarder personne.

— Crains rien, elle acceptera, assura Grigori.

— Et ce sera toujours la même chose. Le même potage, un peu plus clair.

— Comment ça ?

— Parfaitement. – Podtiolkov bougea ses yeux de mitraille plus vivement que d'habitude et lança de front sur Grigori son regard lourd. – Les atamans continueront à se moquer du peuple travailleur. Tu resteras au garde-à-vous devant Leurs Noblesses pour recevoir leur poing sur la gueule. Sans blague… Une belle vie… Autant se mettre une pierre au cou et plonger !

Grigori se leva et fit quelques pas dans la pièce exiguë, frôlant plusieurs fois les genoux écartés de Podtiolkov ; enfin il s'arrêta devant lui et lui demanda :

— Et alors ?

— Il faut aller jusqu'au bout.

— Jusqu'à quel bout ?

— Puisqu'on a commencé, il ne faut pas s'arrêter. Puisqu'on a mis le Tsar et la contre-révolution par terre, il faut que le pouvoir passe au peuple. Tout le reste, c'est des fables pour amuser les enfants. Dans l'ancien temps, on était opprimé par les tsars, maintenant, si ce n'est plus les tsars, c'en est d'autres qui nous écraseront, à nous faire miauler…

— Alors, Podtiolkov, à ton avis ?

De nouveau les yeux lourds parcoururent la pièce étroite, en quête d'espace.

— Un pouvoir populaire… élu. Si on se met dans les griffes des généraux, on aura encore la guerre, et on n'en a pas besoin. Faudrait qu'un pouvoir comme ça s'établisse partout, dans le monde entier : que le peuple ne soit plus opprimé, plus massacré à la guerre ! Sans ça quoi ? Une culotte usée, tu peux la retourner, tu retrouveras les mêmes trous. – Podtiolkov fit claquer bruyamment ses paumes sur ses genoux et eut un sourire malin qui découvrit ses petits dents serrées. – Il faut rompre avec l'ancien temps, sans ça ils nous mettront un harnais qui sera pire que celui du Tsar.

— Et qui est-ce qui nous gouvernera ?

— Nous-mêmes ! – Podtiolkov s'anima. – Nous prenons le pouvoir, le voilà notre gouvernement ! Il suffirait qu'on nous dessangle un peu, on saurait bien se débarrasser de tous les Kalédine.

Grigori s'était arrêté devant la fenêtre embuée ; il regarda longtemps la rue, des enfants qui jouaient à un jeu compliqué, les toits mouillés des maisons d'en

face, les branches gris pâle d’un peuplier nu dans le jardin ; il n’entendait plus la discussion de Drozdov et de Podtiolkov ; il essayait péniblement de se reconnaître dans la confusion de ses pensées, d’avoir une idée, de prendre une décision.

Il resta ainsi une dizaine de minutes, dessinant en silence des monogrammes sur le carreau. Dehors, au-dessus du toit d’une maison basse, le soleil fané d’avant l’hiver se consumait, déclinant : il prenait une rougeur moite, en équilibre sur l’arête rouillée, et l’on pouvait croire qu’il était près de basculer, qu’il roulerait d’un côté ou de l’autre du toit. Les feuilles mortes, rêches, battues par la pluie, roulaient du jardin municipal, et le vent, venant d’Ukraine, venant de Lougansk, d’heure en heure plus fort, se déchaînait au-dessus de la stanitsa.

3

Novotcherkassk était devenu le centre d'attraction de tous ceux qui fuyaient la révolution bolchévik. Les grands généraux, les anciens maîtres des destinées de l'armée russe effondrée affluaient sur le Bas-Don, espérant en l'appui des Cosaques réactionnaires et comptant lancer à partir de cette place forte leur offensive contre la Russie soviétique.

Le 2 novembre, le général Alexéïev arriva à Novotcherkassk en compagnie du capitaine Chaprone. Après s'être entretenu avec Kalédine, il entreprit l'organisation de détachements de volontaires. Venant du nord, officiers, élèves-officiers, hommes des bataillons de choc, étudiants, soldats déclassés et, parmi les Cosaques, les contre-révolutionnaires les plus actifs, ou gens tout simplement à la recherche d'aventures fortes et de soldes élevées – fût-ce en roubles-Kérenski – constituèrent l'ossature de la future Armée Volontaire.

Les généraux Dénikine, Loukomski, Markov, Erdéli arrivèrent dans les derniers jours de novembre. A cette époque, les détachements d'Alexéïev comptaient déjà plus de mille hommes.

Le 6 décembre, Kornilov fit son apparition à Novotcherkassk ; il avait abandonné son escorte turkmène et avait voyagé sous un déguisement jusqu'aux frontières de la Région du Don.

Kalédine, qui avait réussi à rassembler sur le Don presque tous les régiments cosaques des fronts roumain et austro-allemand, les disposait le long de la grande voie de chemin de fer Novotcherkassk-Tchertkovo-Rostov-Tikhoretskaïa. Mais les Cosaques, fatigués de trois ans de guerre, étaient rentrés du front avec un état d'esprit révolutionnaire et ne montraient aucune envie particulière de se battre contre les bolchéviks. Les régiments étaient à peu près au tiers de leur effectif normal de cavaliers. Les moins touchés – le 27^{e}, le 44^{e} et le 2^{e} de réserve – se trouvaient à la stanitsa Kamenskaïa, où devaient également être envoyés plus tard de Pétrograd le Régiment atamanski de la Garde et le Régiment cosaque de la Garde. Les 58^{e}, 52^{e}, 43^{e}, 28^{e}, 12^{e}, 29^{e}, 35^{e}, 10^{e}, 39^{e}, 23^{e}, 8^{e} et 14^{e} Régiments, les 6^{e}, 32^{e}, 28^{e}, 12^{e} et 13^{e} batteries, tous venant du front, furent répartis à Tchertkovo, Millérovo, Likhaïa, Gloubokaïa, Zvérévo ainsi que dans la région minière. Les régiments cosaques des districts du Khoper et d'Oust-

Medvéditskaïa demeurèrent quelque temps dans les gares de Filonovo, Ourioupinskaïa, Sébriakovo, puis se dispersèrent.

Un désir puissant appelait les Cosaques vers leurs foyers et aucune force ne pouvait contenir cette attraction spontanée. De tous les régiments du Don, seuls le 1er, le 4e et le 14e étaient restés à Pétrograd, et ils ne s'y maintinrent pas longtemps.

Kalédine s'efforçait de dissoudre certaines unités particulièrement peu sûres ou de les isoler en les faisant encadrer par les plus solides.

Fin novembre, quand il avait essayé pour la première fois d'envoyer des troupes du front sur le Rostov révolutionnaire, les Cosaques, arrivés à Aksaïskaïa, avaient refusé d'aller plus loin et avaient rebroussé chemin.

L'organisation sur une grande échelle d'unités faites « de pièces et de morceaux » donna des résultats : le 27 novembre, Kalédine était en mesure de lancer une opération avec des unités volontaires solides et en empruntant des forces à Alexéïev, qui avait rassemblé à cette date plusieurs bataillons.

Le 2 décembre, Rostov fut pris d'assaut par les volontaires. Après l'arrivée de Kornilov, le centre d'organisation de l'Armée Volontaire y fut transféré. Kalédine resta seul. Il disposa les unités cosaques sur les frontières de la Région, les avança jusqu'à Tsaritsyne et jusqu'à la limite du Gouvernement de Saratov, mais, pour les tâches urgentes nécessitant des solutions rapides, il n'utilisait que des détachements d'officiers partisans ; sur eux seuls pouvait s'appuyer le pouvoir militaire de jour en jour plus caduc, plus impuissant.

On envoya des troupes fraîchement recrutées mater les mineurs du Donets. Le capitaine Tchernetsov se rendit célèbre dans l'arrondissement de Makéïevka, où se trouvaient également des unités du 58e Régiment cosaque régulier. Les troupes de Sémilétov et de Grékov et diverses unités se formaient en hâte à Novotcherkassk ; dans le nord, dans le district du Khoper, des officiers et des partisans constituaient le « Corps Stenka Razine ». Mais trois colonnes de gardes-rouges progressaient vers la Région. A Kharkov, à Voronèje, des forces s'accumulaient en prévision du choc. Les nuages s'épaississaient, s'assombrissaient au-dessus du Don. Les vents apportaient d'Ukraine le tonnerre des canonnades.

4

Blanc jaunâtre et mamelus, les nuages glissaient comme des barques au-dessus de Novotcherkassk. Dans le bleu céleste, juste au-dessus de la coupole étincelante de la cathédrale, un cirrus frisé, en caracul gris, flottait, immobile ; sa longue traîne s'abaissait en vagues et s'argentait rose quelque part au-dessus de la stanitsa Krivianskaïa.

Le soleil levant était pâle, mais les fenêtres du palais des atamans flamboyaient de reflets. Les toits de tôle brillaient et l'Ermak{69} de bronze, tendant vers le nord la couronne de Sibérie, était encore mouillé des pluies de la veille.

Un peloton de Cosaques à pied montait la côte Krechtchenski. Le soleil jouait sur les baïonnettes des fusils. Le silence cristallin du matin, rompu par les rares piétons et le brimbalement, de temps en temps, d'un fiacre, était à peine lésé par le pas net et presque inaudible des Cosaques.

C'est ce matin-là qu'Ilia Bountchouk arriva à Novotcherkassk par le train de Moscou. Il descendit le dernier du wagon, rajustant son vieux pardessus de demi-saison – il avait perdu l'habitude des vêtements civils et s'y sentait mal à l'aise.

Un gendarme et deux gamines, qui riaient d'on ne sait quoi, se promenaient sur le quai. Bountchouk entra en ville ; il portait sa valise sous le bras, une valise à bon marché terriblement usée. Sur tout son chemin, jusqu'à l'extrémité de la rue, il ne croisa presque personne. Au bout d'une demi-heure, ayant traversé obliquement toute la ville, il s'arrêta devant une petite maison à moitié en ruine. Cette maison, restée sans réparation depuis une éternité, faisait peine à voir. Le temps avait posé sur elle sa patte et sous ce poids le toit s'était effondré, les murs penchaient, les volets pendaient de guingois, les fenêtres s'étaient déjetées comme des corps paralytiques. Bountchouk, en ouvrant le portillon, promena sur la maison, sur la courette, un regard ému et gagna le perron à pas rapides.

Le couloir étroit était pris à moitié par un coffre plein d'objets disparates, au coin duquel, dans le noir, Bountchouk heurta son genou gauche – mais il ne sentit pas la douleur et poussa la porte. La petite pièce basse était vide. Il entra dans la pièce suivante et, n'y trouvant personne, s'arrêta sur le seuil. La tête lui

tournait de l'odeur pour lui terriblement familière qui n'appartenait qu'à cette maison-là. Il embrassa du regard tout l'arrangement des choses : le lourd écrin d'icônes dans le coin d'honneur de la chambre, le lit, la petite table, le miroir au-dessus d'elle tacheté de vieillesse, les photographies, quelques chaises cannées décrépites, la machine à coudre et, sur le dessus du poêle, le samovar terne d'avoir tant servi. Le cœur soudain battant fort, aspirant l'air comme quelqu'un qui étouffe, Bountchouk se retourna, laissa tomber sa valise, regarda dans la cuisine ; le poêle bombé, peint en vert à la fuchsine, était toujours aussi accueillant ; derrière le rideau d'indienne, un vieux chat noir et blanc le regardait, dont les yeux brillaient d'une curiosité intelligente, presque humaine ; les visiteurs devaient être rares. La vaisselle sale était en désordre sur la table ; à côté, sur un tabouret, il y avait une pelote de laine, des aiguilles à tricoter brillaient, dépassant des quatre côtés d'un bas inachevé.

Rien n'avait changé en huit ans. Comme si Bountchouk était parti la veille. Il courut sur le perron. Au bout de la cour, une vieille femme cassée, courbée de tout ce qu'elle avait vécu et enduré, sortait du hangar. « Maman !… Ce n'est pas possible ?… C'est elle ?… » Les lèvres tremblantes, Bountchouk se précipita vers elle. Il avait ôté son chapeau et le froissait dans sa main.

— Qui est-ce que vous cherchez ? Vous cherchez quelqu'un ? demanda la vieille avec inquiétude, sans bouger de place, portant la main au-dessus de ses sourcils décolorés.

— Maman ! cria sourdement Bountchouk. Eh bien… tu ne me reconnais pas ?

Il alla vers elle en trébuchant, il l'avait vue chanceler sous son cri, comme sous un coup de poing ; sûrement elle aurait voulu courir, mais ses forces la trahissaient et elle avançait par à-coups, comme quelqu'un qui lutte contre le vent. Bountchouk la rattrapa comme elle allait tomber et couvrit de baisers ce petit visage ridé, ces yeux ternis de crainte et de folle joie, et il ne cessait de battre les paupières d'un air d'impuissance.

— Iliоucha !… Iliouchenka !… Mon petit garçon ! Je ne t'avais pas reconnu… Mon Dieu, d'où viens-tu comme ça ?… murmurait la vieille, essayant de se redresser, de tenir sur ses jambes affaiblies.

Ils entrèrent dans la maison. Là, passé les premières minutes d'émotion profonde, Bountchouk se sentit de nouveau mal à l'aise dans ce pardessus qui n'était pas fait à ses épaules et le gênait, le serrait sous les bras, entravait tous ses mouvements. Il s'en débarrassa avec soulagement et s'assit à la table.

— Je ne pensais pas te revoir vivant !… Depuis le temps que je ne t’ai vu. Mon petit chéri ! Comment j’aurais pu te reconnaître ? Tu fais tellement plus fort, tellement plus vieux !

— Toi, maman, comment vas-tu ? demanda Bountchouk en souriant.

Elle s’embrouillait dans ce qu’elle disait, s’affairait : mettait la table, versait des braises dans le samovar, barbouillait de charbon son visage en larmes et retournait sans cesse à son fils, caressait ses mains, tremblotait, serrée contre son épaule. Elle fit chauffer de l’eau, lui lava elle-même la tête, elle alla chercher dans le fond du coffre du linge blanc jauni par le temps, fit manger son hôte chéri et resta jusqu’à minuit sans le quitter des yeux, à le questionner, et elle hochait la tête gravement.

Deux heures sonnaient au clocher voisin quand Bountchouk se coucha. Il s’endormit très vite et, tandis qu’il s’endormait, le présent disparut : il était le petit élève turbulent de l’école professionnelle, il avait trop couru, il s’était couché, il s’enfonçait dans le sommeil et sa mère ouvrirait d’un moment à l’autre la porte de la cuisine pour lui demander sévèrement : « Iliоucha, tu as appris tes leçons pour demain ? » C’est pourquoi il s’endormit avec un sourire figé d’inquiétude et de joie.

Plusieurs fois dans la nuit, sa mère s’approcha de lui, arrangea la couverture, baisa son grand front traversé d’une mèche claire et s’en alla sans faire de bruit.

Il partit le lendemain. Dans la matinée, il avait reçu la visite d’un camarade en capote de soldat et casquette gris-vert toute neuve, qui lui avait dit quelque chose à voix basse, et il avait fait sa valise en toute hâte, jeté sur le dessus une paire de sous-vêtements lavés par sa mère et enfilé son pardessus avec une grimace douloureuse. Il fit des adieux rapides, à la hâte, et promit de revenir un mois plus tard.

— Où vas-tu donc, Iliоucha ?

— A Rostov, maman, à Rostov. Je reviendrai bientôt… Ne… ne t’en fais pas, maman, dit-il pour l’encourager.

Elle prit vivement une petite croix qu’elle avait sur elle et la mit au cou de son fils en le bénissant, en l’embrassant. Elle arrangea le cordon sous le col ; ses doigts étaient froids et tremblants.

— Porte-la, Iliоucha. C’est une croix de saint Nicolas de Mirlycie. Protège-le et sauve-le, saint intercesseur plein de miséricorde, défends-le et garde-le… Je n’ai que lui… murmurait-elle, serrant la croix contre ses yeux brûlants.

Elle étreignit son fils avec transport et n’y tint plus : les coins de ses lèvres se mirent à trembler, s’affaissèrent amèrement. Une goutte chaude comme la pluie printanière tomba sur la main velue de Bountchouk, puis une autre. Il détacha les bras de sa mère de son cou et se sauva sur le perron avec un sombre visage.

La gare de Rostov est pleine de monde. On enfonce jusqu’à la cheville dans les mégots et les écales de tournesol. Sur la place de la gare, des soldats de la garnison font commerce d’équipements militaires, de tabac, d’objets volés. Une foule composite, celle de presque tous les ports méridionaux, se déplace lentement, bruyamment.

— Cigarettes As-lo-mov ! As-lo-mov à la pièce ! claironne un gamin.

— Pas cher, monsieur le citoyen… chuchote d’un air de conspirateur à l’oreille de Bountchouk un Oriental d’allure louche, et il cligne de l’œil vers le pan gonflé de son manteau.

— Graines de tournesol séchées, graines grillées ! Voilà les graines ! glapissent sur tous les tons des jeunes filles et des femmes à l’entrée de la gare.

Six matelots de la mer Noire, parlant et riant à haute voix, fendent la foule. Uniformes de parade, rubans, boutons dorés et pattes d’éléphant toutes tachées de boue. On s’écarte respectueusement devant eux.

Bountchouk se fraie lentement un passage.

— En or ? Non mais sans blague ? C’est de l’or de samovar, ton or… Tu crois que je ne le vois pas, non ? dit ironiquement un petit soldat chétif d’une unité de transmissions.

Le vendeur lui répond avec indignation, brandissant une douteuse chaînette en or massif :

— Tu es aveugle ?… C’est de l’or. De l’or ducat, si tu veux savoir.

Ça vient de chez le juge de paix… Et puis, va-t’en au diable, pouilleux. Tu voudrais voir le poinçon… et ça, tu le veux aussi, non ?

— La flotte ne marchera pas… il ne faut pas raconter de bêtises ! dit quelqu’un tout à côté de là.

— Et pourquoi elle ne marchera pas ?

— Dans les journaux d’ici…

— Hé, petit, amène.

— On a voté *cinq*[{70}]. On ne pouvait pas faire autrement, il n'y avait que ça de bon…

— *Mamaliga*[{71}] ! La bonne mamaliga ! Allez-y !

— Le chef de convoi nous l'a promis : on s'en va demain.

Bountchouk découvrit l'immeuble du Comité du Parti et monta au premier étage. Un ouvrier garde-rouge armé d'une carabine japonaise, la baïonnette vissée au canon, lui barra le chemin.

— Qui vous voulez, camarade ?

— Je veux voir le camarade Abramson. Il est là ?

— Troisième porte à gauche.

Un petit homme au grand nez, noir comme un scarabée, les doigts de la main gauche cachés sous son revers, agitant méthodiquement la droite, accablait de remontrances un vieux cheminot :

— Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas de l'organisation, ça ! Avec des méthodes de propagande comme celle-là, c'est le contraire que vous obtiendrez.

Le cheminot voulait dire quelque chose, se justifier, à en juger par son expression de confusion et de culpabilité, mais le petit homme noir ne le laissait pas ouvrir la bouche ; il était apparemment dans une irritation extrême, il criait, sans entendre son interlocuteur et fuyant son regard.

— Relevez immédiatement Mittchenko de ses fonctions ! Nous ne pouvons pas rester indifférents à ce qui se passe chez vous. Verkhotski sera traduit devant le tribunal révolutionnaire. Il est arrêté ? Oui ? J'insisterai pour qu'il soit fusillé, conclut-il durement.

Il tourna vers Bountchouk son visage échauffé et dit brusquement, pas encore rasséréné :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Vous êtes Abramson ?

— Oui.

Bountchouk lui tendit ses papiers et une lettre de l'un des camarades les plus responsables de Pétrograd, puis s'assit près de lui au bord de la fenêtre.

Abramson lut attentivement la lettre, sourit d'un air sombre (il était gêné de la sortie qu'il venait de faire) et dit :

— Attendez un peu, nous allons causer avec vous dans un instant.

Il renvoya le cheminot, qui était trempé de sueur, et sortit pour revenir une minute plus tard avec un grand militaire rasé dont la mâchoire inférieure portait la trace bleue d'un coup de sabre et qui avait le maintien des officiers de carrière.

— Un membre de notre Comité militaire révolutionnaire. Faites connaissance. Vous, camarade… excusez-moi, j'ai oublié votre nom…

— Bountchouk.

— … Camarade Bountchouk… vous, votre spécialité, c'est bien la mitrailleuse ?

— Oui.

— C'est justement ce qu'il nous faut ! dit le militaire en souriant, et sa cicatrice rosit sur toute sa longueur, du menton à l'extrémité de l'oreille.

— Pouvez-vous nous organiser dans le plus court délai un groupe de mitrailleurs avec des ouvriers gardes-rouges ? demanda Abramson.

— J'essaierai. C'est une question de temps.

— Bon, et combien de temps vous faut-il ? Une semaine ? deux ? trois ? demanda le militaire, penché vers Bountchouk avec un sourire cordial.

— Quelques jours.

— Parfait.

Abramson se frotta le front et dit avec une irritation visible :

— Les unités de la garnison sont tout à fait démoralisées, elles n'ont pas de valeur réelle. Chez nous, camarade Bountchouk, c'est comme partout, je pense, l'espoir repose sur les ouvriers. Les marins, ça va, mais les soldats… C'est pour ça, comprenez-vous, que nous voudrions avoir nos mitrailleurs à nous. – Il tirailla les boucles bleues de sa barbe, s'enquit avec sollicitude : – Votre situation matérielle, comment ça va ? Bon, nous arrangerons ça. Avez-vous déjeuné aujourd'hui ? Non, bien sûr !

« Comme tu as dû avoir faim dans ta vie, mon frère, que tu distingues d'un coup d'œil le rassasié de l'affamé, et quelle somme de peine et de peur tu as dû connaître pour cette mèche blanche dans tes cheveux ! » pensa Bountchouk avec une tendresse émue, et il regardait la tache aveuglante sur la tête noire d'Abramson, du côté droit.

A côté de son guide, tandis qu'il se rendait à l'appartement d'Abramson, il

pensait encore : « Ça c’est un homme ! Ça c’est un bolchévik ! Quelle fermeté ! Et il garde sa bonté, son humanité. Il n’hésite pas à signer l’arrêt de mort d’un saboteur, d’un Verkhotski quelconque, cependant il sait prendre soin d’un camarade et s’occuper de lui. »

Il était encore tout plein de la chaude impression de sa rencontre avec Abramson quand il parvint à l’appartement, quelque part au bout de la rue de Taganrog ; il se reposa dans une petite chambre encombrée de livres, déjeuna, montra à la propriétaire un billet d’Abramson et s’allongea sur le lit. Il s’endormit aussitôt.

5

Pendant quatre jours, du matin au soir, Bountchouk s’occupa des ouvriers que le Comité du Parti lui avait envoyés. Ils étaient seize. Hommes de professions, d’âges et même de nationalités différentes. Deux débardeurs : Khvylytchko, Ukrainien de Poltava, et Mikhalidi, Grec russifié ; un typographe : Stépanov ; huit métallos ; le mineur Zélenkov, de chez Paramonov ; un boulanger : le chétif Arménien Guévorkiants ; un serrurier qualifié, Allemand de Russie : Johann Rehbinder ; deux ouvriers du dépôt de chemin de fer. Le dix-septième billet de convocation, c’est une femme en capote ouatée, chaussée de bottes trop grandes, qui l’apporta.

Prenant le pli fermé qu’elle lui tendait, Bountchouk lui dit, sans soupçonner la raison de sa venue :

— En rentrant, vous pourrez passer à l’état-major ?

Elle sourit et dit sans assurance, en arrangeant d’un geste confus une large mèche de cheveux sortie de sous son châle :

— On m’a envoyée à vous… – elle s’arrêta un instant, le temps de dominer son émotion – pour le groupe de mitrailleurs.

Bountchouk devint tout rouge.

— Qu’est-ce qui leur arrive, là-bas ? Ils sont fous ? Ce n’est pas le bataillon féminin ici, non ?… Excusez-moi, mais ça ne vous convient pas : c’est un travail pénible, il faut une force d’homme pour ça… Qu’est-ce que ça veut dire ?… Non, je ne peux pas vous prendre.

Il ouvrit le pli d’un air maussade, parcourut rapidement le billet, qui disait succinctement que la camarade Anna Pogoudko était mise à sa disposition, et il relut plusieurs fois une note jointe d’Abramson :

Cher camarade Bountchouk,

Nous vous envoyons notre bonne camarade Anna Pogoudko. Nous avons cédé à ses vives instances et nous espérons, en vous l’envoyant, que vous ferez d’elle un mitrailleur de valeur. Je connais cette jeune fille. Je vous la recommande

chaudement et je ne vous demande qu'une chose, car c'est une militante précieuse, mais passionnée, un peu exaltée (encore bouillonnante de jeunesse) : gardez-la des actions irréfléchies, surveillez-la.

Le ciment de votre groupe, votre noyau, est constitué sans aucun doute par les huit métallos ; j'attire votre attention sur l'un d'eux : le camarade Bogovoï. Camarade très capable et très dévoué à la révolution. Par sa composition, votre groupe de mitrailleurs est international, c'est bien : il n'en sera que plus apte au combat.

Accélérez l'instruction. D'après certaines informations, Kalédine s'apprêterait à nous attaquer.

Salutations fraternelles.

S. Abramson.

Bountchouk regarda la jeune fille debout devant lui. (Cela se passait dans le sous-sol d'une maison de la rue de Moscou, où avait lieu l'instruction.) Une lumière avare estompait son visage et lui faisait les traits imprécis.

— Eh bien, hein ? dit-il sans douceur. Si c'est votre désir personnel… et puisque Abramson le demande… restez.

Les élèves se pressaient de tous côtés autour de la Maxim à gueule béante, se penchaient en grappes au-dessus d'elle, s'appuyant sur le dos les uns des autres, et la regardaient avidement se démonter sous les mains habiles de Bountchouk. Puis Bountchouk la remontait avec des mouvements précis, d'une lenteur calculée, expliquait le mécanisme et la destination de chaque pièce, enseignait le maniement de l'arme, exposait les règles du pointage et de la visée, montrait à mesurer la dérivation et la portée maxima. Il expliquait comment on s'installe, au combat, pour ne pas s'exposer au feu de l'ennemi ; il s'allongeait lui-même sous le bouclier, dont la peinture de camouflage était fendillée, il parlait du choix du meilleur emplacement, de la disposition des boîtes de bandes.

Tous apprenaient facilement, sauf le boulanger Guévorkiants. Avec lui, ça n'allait jamais : Bountchouk avait beau lui expliquer les règles du démontage, il les oubliait toujours, s'embrouillait, se perdait et murmurait confus :

— Comment ça se fait que ça ne marche pas ? Ah, qu'est-ce que je… c'est de ma faute… non, il faut mettre ça là… – Et il s'écriait, désespéré : – Ça n'entre

toujours pas !… Comment ça se fait ?

Bogovoï, homme au visage basané, dont le front et les joues étaient piqués de points bleus de poudre, le singeait :

— Toi, avec tes « comment ça se fait » ! Ça ne marche pas parce que tu n'as rien dans le crâne. Voilà comment il faut faire ! – Et il le lui montrait, logeant la pièce à la place convenable. – Depuis mon enfance, je m'intéresse aux choses militaires. – Sous l'éclat de rire général il indiquait du doigt les points bleus de son visage : – J'avais fabriqué un canon, il a éclaté, je l'ai senti passer. C'est pour ça que je montre des dispositions.

Effectivement, il apprenait plus aisément et plus rapidement que les autres. Guévorkiants restait seul à la traîne. Sa voix pleurarde, dépitée, revenait sans cesse :

— C'est encore pas comme ça ! Comment ça se fait ? Je ne comprends pas.

— Quel âne ! Quel â-âne ! Il n'y en a pas deux comme toi dans tout Nakhitchévan[{72}] ! s'indignait malicieusement le Grec Mikhalidi.

— Il est d'une rare bêtise, accordait le discret Rehbinder.

— C'est pas la même chose que de pétrir la pâte ! pouffait Khvylytchko, et tous riaient sans méchanceté.

Sauf Stépanov, qui devenait tout rouge et criait, fâché :

— Il faut montrer au camarade et pas se moquer de lui.

Kroutogorov, ouvrier au dépôt de chemin de fer, qui était un homme plus âgé, grand, aux bras très longs, les yeux à fleur de tête, le soutenait toujours :

— Vous riez, bavards, et on n'avance pas ! Camarade Bountchouk, fais taire cette ménagerie ou envoie-les au diable ! La révolution est en danger et eux, ils rient ! disait-il de sa voix profonde, et il brandissait son poing comme une masse.

Anna Pogoudko manifestait pour tout une vive curiosité. Elle obsédait Bountchouk de questions, le tirait par la manche de son manteau étriqué, tournait sans cesse autour de la mitrailleuse.

— Et si l'eau gèle dans la jaquette, qu'est-ce qui se passe ? Et par grand vent, la dérivation ? Et ça, qu'est-ce que c'est, camarade Bountchouk ? disait-elle, et elle levait sur lui de grands yeux noirs interrogateurs, où brillait une lumière chaude et incertaine.

En sa présence, il sentait une sorte de gêne ; comme pour se venger, il était extrêmement exigeant avec elle et d'une froideur appuyée, mais il éprouvait un

trouble insolite quand elle arrivait au sous-sol tous les matins à sept heures précises, les mains frileusement cachées dans les manches de sa capote verte, traînant les semelles de ses grandes bottes de soldat. Elle était légèrement plus petite que lui, plutôt forte, elle avait cette chair ferme des jeunes filles saines habituées à l'effort physique, elle était peut-être un peu voûtée, et sans doute n'eût-elle pas été jolie sans ses grands yeux ardents qui lui donnaient une surprenante beauté.

Pendant les quatre premiers jours, il ne l'avait pas vraiment regardée. Le local était mal éclairé, et puis il n'avait ni la possibilité ni le temps d'examiner son visage. Le soir du cinquième jour, ils sortirent du sous-sol ensemble. Elle allait devant ; sur la dernière marche de l'escalier, elle se retourna pour lui poser une question et il eut peine à retenir un cri, la voyant dans la lumière du soir. Arrangeant ses cheveux de son geste habituel, elle attendait une réponse, la tête inclinée, les yeux tournés vers lui. Mais Bountchouk n'avait pas entendu ; il montait lentement les marches, saisi par un sentiment de volupté douloureux. De l'effort qu'elle faisait pour arranger ses cheveux (c'était difficile sans ôter le fichu), ses narines roses éclairées par le soleil bas frémissaient légèrement. Le dessin de sa bouche était à la fois mâle et tendre, d'une tendresse enfantine. Un petit duvet ombrait sa lèvre supérieure retroussée, soulignant la pâleur mate de sa peau.

Bountchouk baissait la tête, comme s'il venait d'être battu. Il dit avec emphase, en plaisantant :

— Anna Pogoudko… mitrailleur numéro deux, tu es belle comme le bonheur.

— Des bêtises ! dit-elle avec assurance, et elle sourit. Des bêtises, camarade Bountchouk !… Je vous demande à quelle heure nous allons au champ de tir.

Son sourire la rendait plus familière, plus accessible, plus terrestre.

Bountchouk s'était arrêté tout à côté d'elle ; il regardait stupidement le bout de la rue, que le soleil embourbé inondait d'une marée pourpre, il répondit doucement :

— Au champ de tir ? Demain. Où vas-tu ? Où habites-tu ?

Elle nomma une ruelle aux confins de la ville. Ils partirent ensemble. A un carrefour, Bogovoï les rattrapa.

— Bountchouk ! Hé ! Le lieu de rassemblement pour demain ?

Bountchouk expliqua en marchant qu'on se retrouverait à Tikhaïa Rochtcha et que Kroutogorov et Khvylytchko amèneraient la mitrailleuse en voiture ; le

rassemblement était à huit heures. Bogovoï les accompagna jusqu'au troisième carrefour, puis il prit congé d'eux. Bountchouk et Anna Pogoudko marchèrent quelques minutes en silence. Enfin elle lui demanda, avec un regard en biais :

— Vous êtes cosaque ?

— Oui.

— Vous étiez officier ?

— Oui, un drôle d'officier !

— Vous êtes d'où ?

— De Novotcherkassk.

— Il y a longtemps que vous êtes à Rostov ?

— Quelques jours.

— Et avant ?

— J'étais à Pétrograd.

— Depuis quand êtes-vous au Parti ?

— 1913.

— Et votre famille, elle est où ?

— A Novotcherkassk, marmonna-t-il brièvement, et il l'arrêta du geste. Attends, laisse-moi te demander : tu es originaire de Rostov ?

— Non, je suis née dans la région d'Ekatérinoslav, mais depuis quelque temps j'habite ici.

— Maintenant c'est à moi de poser les questions… tu es ukrainienne ?

Elle hésita une seconde et répondit fermement :

— Non.

— Juive ?

— Oui. Pourquoi ? Mon accent me trahit ?

— Non.

— Alors pourquoi as-tu deviné que je suis juive ?

Il s'efforça de marcher moins vite pour se mettre à son pas à elle et répondit :

— L'oreille, la forme de l'oreille et les yeux. Mais tu n'as pas grand-chose de ton peuple…

Il réfléchit un moment et ajouta :

— C’est bien que tu sois avec nous.

— Pourquoi ? demanda-t-elle avec intérêt.

— Vois-tu, les Juifs ont la réputation… et je sais que beaucoup d’ouvriers pensent comme ça – je suis moi-même ouvrier, ajouta-t-il incidemment –… les Juifs ont la réputation de commander toujours et de ne pas aller eux-mêmes au feu. Mais c’est une erreur et, tu vois, tu réfutes brillamment cette erreur. Tu as fait des études ?

— Oui, je suis sortie du lycée l’année dernière. Et vous, quelle formation avez-vous ? Je vous demande ça, parce que votre langage n’est pas celui d’un ouvrier.

— J’ai beaucoup lu.

Ils marchaient lentement. Elle fit un détour exprès par les ruelles et, après avoir brièvement parlé d’elle-même, elle recommença à lui poser des questions sur l’aventure Kornilov, l’état d’esprit des ouvriers de Pétrograd, la révolution d’octobre.

Quelque part, sur un quai, des coups de fusil éclatèrent avec un bruit mouillé, une mitrailleuse perça convulsivement le silence. Anna ne manqua pas l’occasion de demander à Bountchouk :

— Quel système ?

— Lewis.

— La bande est très entamée ?

Bountchouk ne répondit pas, il admirait le tentacule orangé d’un projecteur, saupoudré de givre émeraude, qui, partant d’un dragueur à l’ancre, touchait le sommet du ciel incendié par le soleil couchant.

Après avoir marché pendant trois heures dans la ville déserte, ils se séparèrent à la porte de la maison d’Anna.

Bountchouk rentra chez lui réchauffé par une satisfaction intérieure dont il n’avait pas conscience. « Une bonne camarade, une fille intelligente ! Nous avons bien parlé ensemble, ça me réchauffe le cœur. Je me suis endurci depuis tout ce temps, il faut avoir des relations amicales avec les gens, sans ça on devient sec comme un biscuit de soldat.. » pensait-il, et il se dupait soi-même, et il savait qu’il se dupait.

Abramson, qui venait de rentrer de la séance du Comité militaire

révolutionnaire, l’interrogea sur la préparation des mitrailleurs, entre autres d’Anna Pogoudko.

— Comment ça va pour elle ? Si elle ne convient pas, nous pouvons la diriger sur un autre travail, la remplacer.

— Non, pourquoi dis-tu ça ? s’effraya Bountchouk. C’est une fille très capable.

Il avait une envie presque irrésistible de parler d’elle et il ne put se contenir qu’à grand effort de volonté.

6

Le 25 novembre à midi, les troupes de Kalédine, amenées de Novotcherkassk, furent concentrées devant Rostov. L'offensive commençait. Le détachement d'officiers d'Alexéïev marchait clairsemé le long de la voie ferrée, des deux côtés du remblai. Au flanc droit, les silhouettes grises des élèves-officiers avançaient en rangs plus denses. Les volontaires du général Popov, au flanc gauche, contournaient un petit ravin d'argile rouge. Certains d'entre eux – de loin, on aurait dit de minuscules pelotes grises – sautaient dans le ravin et passaient de l'autre côté, puis se regroupaient, attendaient les autres et repartaient.

Une agitation inquiète se manifestait parmi les gardes-rouges postés aux confins de Nakhitchévan. Les ouvriers, dont beaucoup tenaient un fusil pour la première fois, avaient peur ; ils rampaient, salissant leurs manteaux noirs dans la boue d'automne ; quelques-uns levaient la tête et observaient les silhouettes des Blancs, que la distance rendait minuscules.

Bountchouk, à genoux près de sa mitrailleuse, regardait à la jumelle. La veille, il avait changé son absurde manteau de demi-saison pour une capote, et il se sentait plus calme, retrouvant ses habitudes.

Les gardes-rouges ouvrirent le feu sans commandement. Ils ne pouvaient plus supporter la tension de l'attente. Au premier coup, Bountchouk avait poussé un juron et crié, dressé de toute sa taille :

— Cessez le feu !…

Son cri fut englouti sous le crépitement dense de la fusillade ; il eut un geste d'impuissance et, s'efforçant de couvrir le bruit, commanda à Bogovoï : « Feu ! » Bogovoï appliqua son visage souriant mais terreux à la platine et appuya ses doigts sur la détente. Le piquage serré de la mitrailleuse traversa la tête de Bountchouk. Il observa une minute la ligne d'attaque de l'ennemi couché à terre, essaya d'apprécier l'efficacité du tir, puis bondit et courut aux autres mitrailleuses.

— Feu !

— On y va !… Ho-ho-ho-ho ! gronda Khvylytchko, et il tourna vers

Bountchouk un visage effrayé et heureux.

Les hommes de la troisième mitrailleuse à partir du centre n'étaient pas très solides. Bountchouk courut vers eux. A mi-chemin, il se baissa et prit ses jumelles : dans le rond des verres embués, il vit remuer de petites boules grises. Une salve nette et bien réglée le fit se jeter à terre et il remarqua alors que la troisième pièce pointait mal.

— Plus bas ! Misérables !… cria-t-il, en rampant le long de la ligne de tir.

Les balles étiraient au-dessus de lui leur sifflement de mort. Les hommes d'Alexéïev tiraient juste, comme à l'exercice.

Les servants de la mitrailleuse qui tirait bêtement trop haut étaient plaqués au sol : le pointeur Mikhalidi, le Grec, avait pris un angle de visée ridiculement élevé et tirait sans arrêt, gaspillant la réserve de bandes ; Stépanov gloussait à côté de lui, vert de peur ; un cheminot, ami de Kroutogorov, derrière eux, avait la tête enfouie en terre, le dos rond, les jambes repliées, il ressemblait à une tortue.

Bountchouk écarta Mikhalidi, visa longuement, plissant les yeux, pour évaluer la hausse, et tira ; la mitrailleuse trépidante se mit à crépiter régulièrement sous ses mains et les résultats ne se firent pas attendre : un petit groupe d'élèves-officiers qui progressait par bonds dévala la pente, perdant un homme sur la terre argileuse et nue.

Bountchouk retourna à sa mitrailleuse. Bogovoï, blême (les taches de poudre étaient plus bleues sur ses joues), couché sur le flanc, crachant des jurons, bandait sa jambe blessée.

— Tire, enfant de putain !… hurlait un garde-rouge aux cheveux de feu, à quatre pattes à côté de lui. Tire ! Tu ne vois pas qu'ils attaquent ?

Les lignes d'attaque du détachement d'officiers avançaient par bonds le long du remblai, comme en manœuvres.

Rehbinder remplaça Bogovoï et dirigea son feu avec intelligence, économiquement et sans s'énerver.

A gauche, Guévorkiants progressait par sauts de lièvre, en geignant, écrasé par terre à chaque balle sifflant au-dessus de lui :

— Rien à faire !… Ça ne tire pas !…

Bountchouk courut, presque sans se baisser, le long de la ligne de tir zigzagante.

De loin, il vit Anna à genoux à côté de sa mitrailleuse, une main au-dessus

des yeux, qui observait l'ennemi en ramenant sur sa tête une mèche de cheveux.

— Couche-toi ! cria Bountchouk, noir de peur pour elle, et le sang lui monta au visage. Couche-toi, je te dis !

Elle regarda de son côté et ne bougea pas. Bountchouk étouffa un juron lourd comme une pierre. Il courut à elle et la jeta violemment par terre.

Kroutogorov reniflait derrière le bouclier. Il murmura à Bountchouk en tremblant :

— Ça s'est enrayé. Ça ne marche pas.

Il cherchait des yeux Guévorkiants, il s'étrangla :

— Il a foutu le camp, le salaud ! Il a foutu le camp, ton ichtyosaure préhistorique… Il m'a déchiré l'âme aves ses gémissements !… Il m'empêche de travailler !…

Guévorkiants s'approchait en se tordant comme un serpent. Il avait de la boue séchée dans la brosse noire de sa barbe pas rasée. Kroutogorov le regarda une seconde, tournant vers lui son cou de taureau trempé de sueur, et hurla, couvrant la fusillade :

— Les bandes, où tu les as mises ?… Fossile !… Bountchouk ! Bountchouk ! Emmène-le, je le tue !…

Bountchouk examina la mitrailleuse. Une balle vint claquer violemment sur le bouclier, il retira sa main comme s'il s'était brûlé.

Une fois la réparation faite, il se mit à tirer lui-même et fit se coucher les hommes d'Alexéïev, qui avançaient en courant, sans crainte, puis il s'éloigna en rampant, cherchant des yeux un abri.

L'ennemi approchait. A la jumelle, on voyait les volontaires avancer, ils avaient l'arme à la bretelle et se couchaient rarement à terre. Les gardes-rouges en rampant avaient déjà repris les fusils et les cartouches de trois de leurs camarades : les morts n'ont pas besoin d'armes…

Aux yeux d'Anna et de Bountchouk – celui-ci allongé contre la mitrailleuse de Kroutogorov – une balle frappa un tout jeune garçon, qui se tordit longtemps et râla, battit le sol de ses jambes serrées dans des bandes molletières, enfin, s'appuyant sur ses bras étendus, se dressa et geignit, et enfouit son visage dans la terre après une dernière expiration. Bountchouk avait tourné la tête vers Anna. Une terreur fluide suintait des yeux de la jeune fille, énormes, dilatés. Elle regardait sans ciller les jambes du gamin tué, dans les molletières effilochées par

l’usure, et n’entendait pas Kroutogorov qui lui criait à l’oreille :

— La bande !… La bande !… Donne !… Fillette, donne la bande !

D’un profond mouvement débordant, les troupes de Kalédine firent perdre du terrain aux gardes-rouges. Les manteaux noirs et les capotes des gardes-rouges en retraite apparaissaient et disparaissaient dans les rues des faubourgs de Nakhitchévan. La mitrailleuse à l’extrémité du flanc droit tomba aux mains des Blancs. Le Grec Mikhalidi fut tué à bout portant par un aspirant et le deuxième servant percé de coups de baïonnette comme un mannequin d’exercice ; des trois, le typographe Stépanov fut le seul à s’en tirer.

La retraite s’arrêta quand les premiers coups de canon partirent des dragueurs de mines.

— En tirailleurs !… A moi ! criait un membre du Comité révolutionnaire bien connu de Bountchouk, et il courait devant les hommes.

La ligne des gardes-rouges vacilla un instant et partit à l’attaque en se morcelant. Trois hommes passèrent presque en même temps à côté de Bountchouk et de Kroutogorov, Anna et Guévorkiants, qui se serraient contre lui. L’un d’eux fumait, un autre cognait en marchant la culasse de son fusil contre son genou, le troisième examinait d’un air concentré les pans maculés de son manteau. Un sourire coupable flottait sur son visage, aux pointes de ses moustaches, et l’on aurait pu croire non qu’il marchait vers la mort, mais qu’il revenait d’un repas d’amis et supputait en regardant son manteau taché le degré du châtiment que lui infligerait sa femme acariâtre.

— Les voilà ! s’écria Kroutogorov, montrant une haie dans le lointain et les petites silhouettes grises grouillant derrière elle.

— En position !

Avec une force d’ours, Bountchouk pointa la mitrailleuse, et celle-ci se mit à parler dans son rude langage.

Anna se boucha les oreilles. Elle s’accroupit et vit le mouvement s’arrêter net derrière la haie, d’où commencèrent à partir, une minute plus tard, des salves à intervalles réguliers, et les balles passaient au-dessus d’elle, forant des trous invisibles dans le voile sombre du ciel.

La fusillade par paquets battait le tambour, les bandes racornies sortaient des mitrailleuses en se tordant comme des serpents. Des coups de feu isolés claquaient avec un bruit plein et mûr. Le hurlement grinçant, glapissant, des obus envoyés des dragueurs par les marins de la mer Noire écrasait les hommes à

terre, passant au-dessus de leur tête. Anna voyait un des gardes-rouges, un grand, en bonnet d'astrakan, avec des moustaches taillées à l'anglaise, crier à chaque obus qui passait, l'accueillant et l'accompagnant instinctivement d'une inclination de la tête :

— Arrose, mon gars ! Arrose ! Encore !

Effectivement, les obus se mirent à tomber de plus en plus dru. Les marins avaient réglé leur tir et faisaient un feu roulant. Les hommes de Kalédine, qui se retiraient par petits groupes, étaient noyés sous les salves incessantes des shrapnels. Un obus éclata au milieu des lignes de l'ennemi en retraite. La colonne brune de l'explosion dispersa les hommes, puis la fumée diminua au-dessus de l'entonnoir et se résorba. Anna laissa tomber ses jumelles, poussa un cri, boucha de ses paumes sales ses yeux brûlés de terreur : elle avait vu dans le rond rapproché le tourbillon de l'explosion et la mort des hommes. Un spasme amer serra sa gorge.

— Qu'est-ce que tu as ? s'écria Bountchouk, et il se pencha vers elle.

Elle serra les dents, ses prunelles dilatées se troublèrent.

— Je ne peux plus…

— Courage ! Anna, tu entends ? Tu entends ?… Il-ne-faut-pas !… Il-ne-faut-pas !… cria-t-il à son oreille de sa voix puissante.

L'infanterie ennemie s'était massée au flanc droit, dans une dépression, au pied d'une petite hauteur. Bountchouk s'en aperçut, courut avec la mitrailleuse en un endroit plus propice et prit le creux de terrain sous son feu.

La mitrailleuse de Rehbinder tirait par salves irrégulières : « Ta-ta-ta-ta-ta-ta… ta-ta-ta-ta-ta-tak ! »

A une vingtaine de pas de là, une voix éraillée, furieuse, criait :

— Les brancards !… Il n'y a pas de brancards ?… Les brancards !…

— Hausse… dix-huit ! chantait la voix traînante d'un ancien du front devenu chef de section. Section, feu !

Vers le soir, les premiers flocons de neige tournoyants commencèrent à tomber sur la terre lugubre. En une heure, une neige humide, visqueuse, couvrit le champ et la glaise noire des morts gisant partout où les lignes des combattants, avançant ou reculant, avaient piétiné le sol.

Les troupes de Kalédine se retirèrent.

Bountchouk monta la garde aux mitrailleuses pendant toute cette nuit que

blanchissait sans éclat la neige fraîche. Kroutogorov, enveloppé des pieds à la tête dans une rêche couverture de cheval volée quelque part, mangeait une viande humide et filandreuse, crachait, jurait à mi-voix. Guévorkiants, qui s'abritait dans le portail d'une ferme, réchauffait ses doigts bleuis, contractés par le froid. Bountchouk, assis sur un caisson de cartouches en zinc, avait couvert d'un pan de sa capote Anna qui frissonnait ; de temps en temps, il prenait ses paumes moites qu'elle pressait sur ses yeux et les baisait. Des mots de tendresse, auxquels il n'était pas accoutumé, sortaient gauchement de ses lèvres.

— Eh bien, qu'est-ce qui s'est passé ?… Tu étais si forte pourtant… Ania, écoute-moi, reprends-toi !… Ania !… ma chère Ania… mon amie !… Tu t'y habitueras… Si ta fierté ne te permet pas de partir, il faut que tu changes. Mais il ne faut pas regarder comme ça les morts…

On passe devant et c'est tout. Ne laisse pas courir tes pensées, tiens-les en laisse. Tu vois, tu avais beau dire, la femme reprend le dessus.

Anna se taisait. Ses paumes sentaient la terre d'automne et la chaleur féminine.

Une petite neige continuait à tomber par intermittence et enveloppait le ciel d'un voile blafard et caressant. Un lourd assoupissement figé couvrait la ferme, le champ tout proche, la ville tapie.

7

Les combats durèrent dix jours devant Rostov et dans la ville même.

On se battait dans les rues et aux carrefours. Deux fois les gardes-rouges abandonnèrent la gare et deux fois ils en délogèrent l'ennemi. Pendant ces dix jours, on ne fit de prisonniers ni d'un côté ni de l'autre.

Le 26 novembre, en fin d'après-midi, Bountchouk, passant avec Anna devant la gare de marchandises, vit deux gardes-rouges fusiller un officier prisonnier : il dit d'un ton un peu provocateur à Anna qui s'était détournée :

— Ça, c'est bien ! Il faut les tuer, les exterminer sans pitié. Eux, ils n'auront pas pitié de nous, d'ailleurs nous n'avons pas besoin de leur pitié et ça ne sert à rien de leur faire grâce. Ah ! Bon Dieu ! Il faut nettoyer la terre de cette vermine. En règle générale, pas de sentimentalité quand le destin de la révolution est en jeu. Ils ont raison, ces gars-là.

Trois jours plus tard, il tombait malade. Il se maintint encore debout pendant une journée, sentant une nausée persistante qui montait en lui, une faiblesse dans tout son corps et une pesanteur irrésistible, un bruit de fonte plein sa tête.

Les détachements de gardes-rouges en déroute quittèrent la ville à l'aube du 2 décembre. Bountchouk, soutenu par Anna et Kroutogorov, marchait derrière la voiture qui transportait la mitrailleuse et les blessés. Il avait de plus en plus de mal à porter son propre corps amolli, affaibli, il déplaçait comme en songe ses jambes rigides comme du fer, il voyait, très loin, le regard réconfortant et inquiet d'Anna, et entendait ses paroles comme si elles venaient d'ailleurs.

— Monte dans la voiture, Ilia. Tu entends ? Tu comprends ce que je te dis, Iliouchа ? Je t'en prie, monte, tu vois bien que tu es malade.

Mais Bountchouk ne comprenait pas ses paroles, ne comprenait pas non plus qu'il était la proie du typhus et déjà presque terrassé. Étrangères et bizarrement familières, quelque part des voix résonnaient sans atteindre sa conscience, quelque part, à une grande distance, les yeux noirs d'Anna brûlaient de passion et d'inquiétude, et la barbe de Kroutogorov s'agitait et s'enflait monstrueusement.

Bountchouk pressait sa tête dans ses mains, pressait ses paumes larges contre

son visage rouge et brûlant. Il lui semblait que le sang suintait de ses yeux, que le monde entier, infini, instable, séparé de lui par un voile invisible, se cabrait, se dérobait sous ses pas. Son imagination délirante modelait des images incroyables. Il s'arrêtait souvent et résistait à Kroutogorov, qui voulait l'installer dans la voiture.

— Non. Attends. Qui es-tu ? Et où est Anna ? Donne-moi une petite boule de terre… Ceux-là, il faut les massacrer. Aux mitrailleuses à mon commandement !… Pointage direct !… Attendez ! Ce qu'il fait chaud !

Il râlait, essayait d'arracher sa main aux mains d'Anna.

On le coucha de force dans la voiture. Pendant une minute, il perçut un mélange violent d'odeurs diverses, avec terreur il essaya de reprendre conscience, de se maîtriser, et n'y parvint pas. Un vide noir, gonflé de silence, se referma sur lui. Seul un éclat d'opale bleuissant se consumait quelque part très haut, et les zigzags, les coups de fouet des éclairs rouges s'entrecroisaient.

8

Les glaçons jaunis par la paille tombaient du toit et se cassaient avec un bruit de verre. Au village, le dégel fleurissait en flaques d'eau et en lambeaux de terre où la neige avait fond ; les vaches, qui n'avaient pas encore perdu leur poil, erraient en reniflant dans les rues. Les moineaux pépiaient comme au printemps, envahissant les tas de fagots renversés dans les cours. Sur la place, Martin Chamil essayait d'attraper un cheval roux, bien nourri, qui s'était échappé. Le cheval dressait sa longue queue épaisse et laissait flotter au vent sa crinière ébouriffée, il ruait et ses sabots lançaient au loin la neige aqueuse, il faisait des cercles sur la place, s'arrêtait à l'enclos de l'église, reniflait les briques ; il laissait son maître s'approcher, lorgnait de son œil violet le bidon que celui-ci tenait dans ses mains, et de nouveau allongeait son échine dans un galop furieux.

Janvier cajolait la terre de jours sombres et tièdes. Les Cosaques regardaient le Don et attendaient une crue prématurée.

Ce jour-là, Miron Grigoriévitch resta longtemps dans l'arrière-cour à regarder la prairie gonflée de neige, et la glace verte et grise sur le Don, pensant : « Dis donc, tout va encore être noyé cette année-ci, comme l'année dernière. Et qu'est-ce qu'il est tombé comme neige ! Sûrement que ça lui pèse, à la terre : elle ne peut pas respirer là-dessous. »

Mitka en vareuse gris-vert nettoyait l'étable. Son bonnet de peau de mouton tenait comme par miracle sur sa nuque. Ses cheveux raides, mouillés de sueur, tombaient sur son front. Il les renvoyait en arrière de sa main sale qui sentait le fumier. A la porte de l'enclos un bouc aux poils longs piétinait un tas de crottes gelées. Les moutons se ruaient contre la clôture. Un agneau plus grand que sa mère essayait de la téter, et elle le chassait à coups de tête. A l'écart, le bélier noir aux cornes fortes cardait sa fourrure à l'araire.

Devant la porte de la grange, jaunie par la boue, un chien au museau velu, aux sourcils jaunes, se vautrait au soleil. Des filets pendaient au mur à l'extérieur, sous l'auvent ; le grand-père Grichaka les regardait, appuyé sur sa canne, et sans doute pensait-il au printemps tout proche et au raccommodage des engins de pêche.

Miron Grigoriévitch se rendit dans la grange à foin, de son œil de maître fit le

compte des bottes, et il s’apprêtait à ratisser la paille de millet que les chèvres avaient dispersée, quand des voix étrangères parvinrent à son oreille. Il laissa le râteau sur un gerbier et revint dans la cour.

Mitka, les jambes écartées, roulait une cigarette, tenant entre deux doigts une blague richement brodée, l’ouvrage de sa bonne amie. Khristonia et Ivan Alexéiévitch étaient à côté de lui. Khristonia tirait du fond de sa casquette bleue du Régiment atamanski un papier à cigarettes crasseux. Ivan Alexéiévitch, adossé à la barrière clayonnée de la cour, la capote large ouverte, fouillait dans les poches de son pantalon ouaté de soldat. Une ombre d’irritation couvrait son visage rasé de frais, où la fossette du menton faisait un trou noir : visiblement, il avait oublié quelque chose.

— Tu as bien dormi, Miron Grigoriévitch ? dit Khristonia.

— Oui, Dieu merci, militaires !

— Tu vas bien en fumer une avec nous ?

— Merci. Je viens de fumer.

Miron Grigoriévitch serra la main aux deux hommes, ôta son bonnet à fond rouge, lissa ses cheveux blancs tout hérissés et sourit.

— Quel bon vent vous amène, la Garde ?

Khristonia le regarda de haut en bas et ne répondit pas tout de suite : il commença par humecter longuement son papier, passa et repassa sa grosse langue rugueuse comme celle d’un bœuf, roula sa cigarette et dit enfin de sa voix de basse :

— Ça se trouve que c’est à Mitri qu’on a affaire.

Le grand-père Grichaka, traînant les pieds, passa devant eux avec les cerceaux des filets à bout de bras. Ivan Alexéiévitch et Khristonia le saluèrent en ôtant leur bonnet. Le grand-père Grichaka porta les filets au perron et revint vers eux.

— Qu’est-ce que vous faites à rester chez vous, soldats ? Il fait donc bien chaud près de vos femmes ?

— Comment ça ? dit Khristonia.

— Tais-toi, Khristonia ! Comme si tu ne savais pas ?

— Je te jure que je ne sais pas, protesta Khristonia. Sur la croix, grand-père, je ne sais pas.

— Il est venu un homme l’autre jour de Voronèje, un marchand, une connaissance de Serguéi Platonovitch Mokhov, ou un de ses parents, je ne sais pas. Bon, eh bien, il a dit qu’il y avait une armée étrangère à Tchertkovo, et que ce seraient les *boichak*. La Russie nous fait la guerre et vous restez chez vous ? Et toi, crapule… tu entends, Mitka ? Pourquoi tu ne dis rien ? Qu’est-ce que vous en pensez, vous autres ?

— Nous n’en pensons rien du tout, dit Ivan Alexéiévitch avec un sourire.

— C’est ça le malheur, c’est que vous n’en pensez rien, s’emporta le grand-père Grichaka. On vous prendra au filet comme des perdrix. Les paysans vont nous envahir, ils vont vous en faire voir.

Miron Grigoriévitch souriait discrètement ; Khristonia, passant sa main sur ses joues, faisait crisser les poils raides de sa barbe depuis longtemps en friche ; Ivan Alexéiévitch fumait et regardait Mitka, dont les prunelles de chat étincelaient sans qu’on pût savoir si ses yeux verts souriaient ou sécrétaient une haine inassouvie.

Ivan Alexéiévitch et Khristonia bavardèrent encore un moment, puis saluèrent les anciens et partirent ; arrivés à la barrière, ils appelèrent Mitka.

— Pourquoi tu n’es pas venu à la réunion hier ? lui demanda sévèrement Ivan Alexéiévitch.

— Je n’ai pas eu le temps.

— Chez les Mélékhov, tu as bien eu le temps d’y aller ?

Mitka ramena d’un coup de tête son bonnet sur son front et dit avec une sourde irritation :

— Je ne suis pas venu, un point c’est tout. N’en parlons plus.

— Il y avait tous les combattants du village, sauf Pétro Mélékhov. Tu sais… on a décidé d’envoyer des délégués du village à Kamenskaïa, au congrès des anciens du front, le 10 janvier. Il y a eu un tirage au sort et on a été désignés tous les trois : moi, Khristonia et toi.

— Je n’irai pas, déclara résolument Mitka.

— Qu’est-ce que tu dis ?

Khristonia, soudain très sombre, avait pris Mitka par un bouton de sa vareuse.

— Tu te sépares de tes camarades ? Tu n’es plus d’accord ?

— Il est avec Pétro Mélékhov…

Ivan Alexéiévitch toucha la manche de la capote de Khristonia et dit en pâlissant fortement :

— Allons-nous-en. On n’a rien à faire ici… Tu n’iras pas, Mitri ?

— Non… J’ai dit non, c’est non.

— Adieu ! dit Khristonia et il détourna la tête.

— Bonne chance !

Sans le regarder, Mitka lui tendit sa main brûlante et repartit vers la maison.

— Vermine ! dit Ivan Alexéiévitch à mi-voix, et ses narines tremblèrent un instant. Vermine ! répéta-t-il plus fort, en regardant le dos large de Mitka qui s’en allait.

Sur leur chemin, en rentrant chez eux, ils annoncèrent à quelques-uns des anciens du front le refus de Korchounov, et qu’ils partiraient tous deux le lendemain pour le congrès.

Le 8 janvier à l’aube, Khristonia et Ivan Alexéiévitch partirent du village. Iakov Fer-à-cheval s’était offert à les conduire. Les deux bons chevaux attelés en timoniers quittèrent allègrement le village et atteignirent la colline. Le dégel avait dénudé la route. Là où la neige avait disparu, les patins collaient à la terre, le traîneau avançait par à-coups, les chevaux se courbaient en avant, tendant leurs traits. Les trois hommes marchaient derrière le traîneau. Fer-à-cheval faisait craquer sous ses bottes la glace sonore. Son visage, enflammé par le gel matinal, était tout rouge à l’exception de sa cicatrice ovale d’un bleu cadavérique. Khristonia, qui avait été atteint par les gaz allemands en 1916, devant Doubno, montait la côte sur le bord de la route dans la neige tassée, granuleuse, en respirant de toutes ses forces, et il suffoquait.

En haut de la colline, le vent soufflait plus fort. Il faisait plus froid. Les trois hommes ne disaient rien. Ivan Alexéiévitch cachait son visage dans le col de sa touloupe. Le petit bois encore lointain se rapprochait. La route le traversait et débouchait au sommet d’un tumulus. Dans le bois, le vent murmurait comme un ruisseau. Les troncs des chênes noueux étaient ornés d’écaillés de rouille comme d’une efflorescence d’or. Une pie jacassait quelque part dans le lointain. Elle passa au-dessus de la route, la queue en biais. Le vent la faisait dériver, elle volait avec effort, ses plumes tachetées scintillaient.

Fer-à-cheval, qui n’avait rien dit depuis le village, se tourna vers Ivan Alexéiévitch et dit en séparant chaque mot (sans doute avait-il mûrement préparé sa phrase dans sa tête) :

— Au congrès, essayez que ça s’arrange sans guerre. Personne n’en a envie.

— Bien sûr, accorda Khristonia, suivant avec envie le vol libre de la pie et comparant en pensée la vie heureuse et insouciante des oiseaux à celle des hommes.

Ils arrivèrent à Kamenskaïa le soir du 10 janvier. Des Cosaques se dirigeaient en foule vers le centre de la grande stanitsa. On sentait une animation considérable. Ivan Alexéiévitch et Khristonia trouvèrent la maison où habitait Grigori Mélékhov, mais il n’y était pas. La propriétaire, une grosse femme blondasse, leur dit que son locataire était parti pour le congrès.

— Et ce congrès, où est-il donc ? demanda Khristonia.

— Sûrement à l’administration du district ou à la poste, répondit la propriétaire, et elle lui claqua la porte au nez avec indifférence.

Le congrès battait son plein. La grande pièce à une seule fenêtre contenait à peine les délégués. Les Cosaques s’entassaient dans l’escalier, dans les couloirs, dans les pièces voisines.

— Serre-moi de près, souffla Khristonia, jouant des coudes.

Ivan Alexéiévitch se glissait dans son étroit sillage. Presque à l’entrée de la pièce où se tenait le congrès, un Cosaque – originaire du Bas-Don, à en juger par son accent – arrêta Khristonia :

— Tu pourrais te pousser plus doucement, espèce de brute ! dit-il sans aménité.

— Laisse-moi passer, voyons.

— Tu n’as qu’à rester ici. Tu vois bien qu’il n’y a pas de place.

— Laisse-moi passer, moustique, ou je t’écrase ! menaça Khristonia.

Il souleva légèrement le petit Cosaque, le déplaça et continua son chemin.

— En voilà un ours !

— Il est costaud, l’homme de la Garde.

— C’est un gaillard, ça ! Il pourrait porter un canon de quatre pouces.

— Tu as vu comme il l’a soulevé ?

Les Cosaques, tassés les uns contre les autres, souriaient et considéraient Khristonia, qui les dépassait tous d’une tête, avec un respect involontaire.

Grigori était accroupi près du mur du fond. Il fumait et causait avec un

délégué du 35e Régiment. Quand il aperçut ses compatriotes, sa moustache tombante, noire de jais, trembla dans un sourire.

— Tiens… quel bon vent vous amène ? Salut, Ivan Alexéiévitch ! Ça va bien, mon vieux Khristonia ?

— Ça va, oui, tout doucement.

Khristonia sourit et prit dans sa paume large d'une demi-archine toute la main de Grigori.

— Comment ça va chez nous ?

— Très bien, Dieu merci. Tu as le bonjour de tout le monde. Ton père te fait dire que tu viennes les voir.

— Et Pétro ?

— Pétro… – Ivan Alexéiévitch eut un sourire gêné. – Pétro ne marche pas avec nous autres.

— Je sais. Et Natalia ? Et les petits ? Vous les avez vus ?

— Ils vont tous bien. Ils t'envoient leurs salutations. Mais ton père est fâché que…

Khristonia tourna la tête et examina le bureau du congrès, qui siégeait derrière une table. Bien qu'il fût au fond de la salle, il voyait tout le monde. Grigori continuait à poser des questions, profitant d'une petite interruption de la séance. Ivan Alexéiévitch lui parlait du village, lui donnait toutes les nouvelles, l'informait brièvement de la réunion des anciens du front qui l'avait envoyé là avec Khristonia, et, au moment où il allait lui demander ce qui se passait à Kamenskaïa, un des hommes assis à la table déclara :

— Cosaques, la parole est maintenant à un délégué des mineurs. Prière d'écouter avec attention et de maintenir l'ordre.

Un homme de taille moyenne arrangea ses cheveux châtains peignés en arrière et commença à parler. Le bourdonnement d'abeilles des voix cessa, tranché d'un seul coup.

Dès les premiers mots de son discours enflammé, brûlant de passion, Grigori et les autres sentirent la force de la conviction de cet homme.

Il parlait de la politique de trahison de Kalédine, qui poussait les Cosaques à la lutte contre la classe ouvrière et la paysannerie de Russie, de la communauté d'intérêts des Cosaques et des ouvriers, des buts poursuivis par les bolchéviks, dans leur combat contre la contre-révolution cosaque.

— Nous tendons une main fraternelle aux Cosaques travailleurs et nous espérons que nous trouverons en la personne des combattants cosaques des alliés fidèles dans notre lutte contre la clique des gardes-blancs. Sur les fronts de la guerre tsariste, les ouvriers et les Cosaques ont versé ensemble leur sang, dans la guerre contre les oisillons de la bourgeoisie couvés par Kalédine, nous devons être ensemble, et nous le serons ! La main dans la main nous irons au combat contre ceux qui ont asservi les travailleurs pendant des siècles ! lança-t-il d'une voix de trompette.

— L'a-ni-mal ! Il leur envoie pas dire !… murmura Khristonia avec enthousiasme, et il serra si fort le coude de Grigori que celui-ci fit la grimace.

Ivan Alexéiévitch écoutait, la bouche entrouverte, l'attention lui faisait cligner les yeux, il grommelait :

— C'est vrai ! Ça, c'est vrai !

Après le délégué, un grand mineur qui se balançait comme un frêne dans le vent prit la parole. Il se dressa comme s'il se dépliait, considéra la foule qui le regardait de tous ses yeux et attendit longtemps que le vacarme se fût apaisé. Il ressemblait à un câble de chaland : noueux, fort, sec, avec des reflets verts, comme si on l'avait passé au vitriol. La poussière du charbon dans les pores de sa peau faisait des petits points noirs indélébiles, et ses yeux pailletés, ternis par les ténèbres éternelles et les filons noirs du ventre de la terre, montraient la même couleur charbonneuse. Il secoua sa tête aux cheveux courts, brandit ses poings serrés comme s'il enfonçait son pic.

— Qui est-ce qui a rétabli la peine de mort au front pour les soldats ? Kornilov. Qui est-ce qui veut nous étrangler avec Kalédine ? Lui. – Il se mit à parler très vite et un cri lui échappa soudain : – Cosaques ! Frères ! Frères ! Frères ! Avec qui allez-vous marcher ? Kalédine voudrait qu'on s'abreuve de sang fraternel. Non ! Non ! Ils ne réussiront pas leur coup. Nous les écraserons, nom de Dieu ! Nous noierons les hydres dans la mer !

— L'a-ni-mal !… – Khristonia, la bouche élargie par un sourire, joignit les mains et, n'y pouvant plus tenir, s'esclaffa : – C'est vrai-ai… Tu peux y aller !

— Ta gueule ! Khristonia, qu'est-ce qui te prend ? Tu vas te faire foutre à la porte ! dit Ivan Alexéiévitch menaçant.

Lagoutine, de Boukanovskaïa, premier président de la section cosaque du VTsIK{73} de la deuxième législature, toucha les Cosaques par ses paroles passionnées, décousues, mais qui remuaient le cœur. Podtiolkov, qui présidait, le remplaça, puis ce fut le tour de Chtchadenko, un beau garçon à la moustache

taillée à l’anglaise.

— Qui est-ce ? demanda Khristonia à Grigori, en étendant son bras pareil à un râteau.

— Chtchadenko. Un des chefs bolchéviks.

— Et celui-ci ?

— Mandelstam.

— Il est d’où ?

— De Moscou.

— Et ceux-là, qui c’est ?

Khristonia montrait le groupe des délégués du congrès de Voronèje.

— Tais-toi un peu, Khristonia.

— Nom de Dieu, mais c’est que ça m’intéresse. Dis-moi, celui-là, qui est à côté de Podtiolkov, le grand, qui c’est ?

— Krivochlykov, stanitsa Elanskaïa, village de Gorbatov. Derrière lui, c’est nos gars à nous : Koudinov, Donetskov.

— Encore une petite chose à te demander… Celui-là… non ! là au bout, avec le toupet ?

— Elisséïev… je ne sais pas de quelle stanitsa.

Khristonia se tut, satisfait. Il écouta le nouvel orateur avec la même attention sans faiblesse et fut le premier à couvrir toutes les voix de sa basse profonde : « C’est vrai-ai ! »

Après le Cosaque bolchévik Stiokhine, un délégué du 44e Régiment prit la parole. Ses phrases pénibles, rugueuses, lui restaient dans la gorge ; il disait un mot – une marque dans l’air au fer chaud – puis se taisait, gonflait les narines ; mais les Cosaques l’écoutaient avec une grande sympathie, l’interrompaient de temps en temps par des cris d’approbation. Ce qu’il disait trouvait visiblement chez eux un écho vivant.

— Frères ! Il faut que notre congrès aborde cette affaire sérieuse de manière que le peuple n’en souffre pas et que ça se termine bien et calmement, dit-il lentement, comme un bègue. Je veux dire qu’il faut éviter une guerre sanglante. On a déjà passé trois ans et demi dans les tranchées, mais s’il faut recommencer à se battre, moi je vous dis que les Cosaques en ont marre…

— C’est juste !

— Parfaitement !

— On ne veut pas la guerre !

— Il faut se mettre d’accord à la fois avec les bolchéviks et avec l’Assemblée régionale.

— A l’amiable, et pas autrement… Pas la peine de faire des grands mots.

Podtiolkov frappa des deux poings sur la table et le brouhaha cessa. Le délégué du 44e reprit en tiraillant sa barbiche :

— Il faut que notre congrès envoie des députés à Novotcherkassk pour demander que les volontaires et les partisans de toutes sortes s’en aillent de chez nous. Et les bolchéviks, c’est pareil, ils n’ont rien à faire chez nous. Nous nous arrangerons nous-mêmes des ennemis du peuple travailleur. Pour l’instant, on n’a pas besoin de leur aide, quand le moment viendra, on ira les chercher.

— C’est pas juste, ce qu’il a dit.

— C’est vrai-ai-ai !

— Attends, attends ! Tu dis que c’est vrai, mais quand on sera transformés en peau de lapin, on pourra toujours crier au secours. Non, il ne faut pas prendre ses désirs pour des réalités.

— Il nous faut notre gouvernement à nous.

— Tu veux manger l’œuf avant qu’il soit pondu… Dieu me pardonne ! Ce que les gens sont bêtes !

Après le délégué du 44e Régiment, Lagoutine inonda l’assistance d’un flot de paroles entraînantes et passionnées. Des cris l’interrompaient sans cesse. On proposa de suspendre la séance pour dix minutes, mais, dès que le calme fut revenu, Podtiolkov jeta dans la foule échauffée :

— Frères Cosaques ! Pendant nos réunions, les ennemis du peuple travailleur ne dorment pas. Nous cherchons toujours à ménager la chèvre et le chou, mais Kalédine ne pense pas comme ça. Nous avons intercepté son ordre de faire arrêter tous les participants à notre congrès. Cet ordre, on va vous le lire.

La lecture de l’ordre de Kalédine fit passer une vague d’indignation sur la foule des délégués. Le vacarme était cent fois plus fort qu’à n’importe quel marché de stanitsa.

— Il faut agir, il ne faut pas discuter !

— Si-i-len-ence ! Chchut !…

— Pourquoi « silence » ? Il faut taper dedans !

— Lobov ! Lobov !… Dis-leur un mot…

— Attendons un moment.

— Kalédine n’est pas un imbécile.

Grigori écoutait en silence, il voyait s’agiter les têtes et les mains des délégués, enfin il n’y tint plus et hurla, dressé sur la pointe des pieds :

— Mais taisez-vous donc, bande de cons !… C’est la foire, ici ? Laissez parler Podtiolkov.

Ivan Alexéiévitch s’était pris de querelle avec un délégué du 8e Régiment.

Khristonia rugissait, cherchait à échapper à un camarade de régiment qui s’accrochait à lui :

— Il faut se tenir sur ses gardes. Tu me… qu’est-ce que tu me racontes ? Hé, dis donc, mon petit gars ! Nous sommes bien trop faibles pour en venir à bout nous-mêmes.

Le vacarme s’apaisa – ainsi le vent à bout de forces se couche sur les vagues de blé et les incline – et la frêle voix de fille de Krivochlykov perça le jeune silence :

— A bas Kalédine ! Vive le Comité militaire révolutionnaire cosaque !

La foule gémit. Le roulement des cris d’approbation mêlés s’épaissit en un lourd paquet qui vint frapper les oreilles. Krivochlykov restait debout, la main levée. Ses doigts tremblaient légèrement comme des feuilles à une branche. Dès que le hurlement assourdissant se fut engourdi, il se mit à crier d’une voix aussi frêle, aussi modulée, aussi perçante qu’à la chasse au loup :

— Je propose d’élire parmi nous le Comité militaire révolutionnaire cosaque. Il sera chargé de lutter contre Kalédine et d’organi…

— Ha-a-a-a-a !…

Ce fut comme l’éclatement d’un obus. Des morceaux de plâtre tombèrent du plafond.

On commença l’élection des membres du Comité révolutionnaire. Une partie insignifiante des Cosaques, dirigée par le délégué du 44e Régiment et quelques autres, continuait d’insister sur la nécessité d’un arrangement amiable du conflit avec le Gouvernement régional, mais la majorité des assistants ne les soutenait

plus, les Cosaques avaient été indignés par l'ordre d'arrestation de Kalédine et tenaient pour une opposition active à Novotcherkassk.

Grigori ne put attendre la fin des élections : on l'appelait d'urgence à l'état-major du Régiment. En partant, il dit à Khristonia et à Ivan Alexéiévitch :

— Quand ce sera fini, allez chez moi. Je suis curieux de savoir qui sera élu.

Ivan Alexéiévitch rentra dans la nuit.

— Podtiolkov président, Krivochlykov secrétaire ! annonça-t-il depuis le seuil.

— Les membres ?

— Il y a Ivan Lagoutine et Golovatchov, Minaïev, Koudinov et je ne sais qui encore.

— Khristonia, où est-il ? demanda Grigori.

— Il est parti avec ceux qui sont allés arrêter les autorités de Kamenskaïa. Il est chauffé à blanc : on crache dessus, ça fume. Terrible.

Khristonia rentra à l'aube. Il reniflait et grommelait à mi-voix tout en se déchaussant. Grigori alluma la lampe, vit du sang sur son visage gris et une écorchure d'arme à feu au-dessus de son front.

— Qui est-ce qui t'a fait ça ?… Veux-tu que je te panse ? Attends que je trouve mes bandes.

Il sauta du lit et se mit à chercher la gaze et les bandes.

— Ça se passera, ça fera comme pour les chiens, grogna Khristonia. C'est le chef de district qui m'a tiré un coup de revolver. On entrait chez lui comme des invités, par la porte d'honneur, et il a voulu se défendre. Il en a blessé un autre. Je voulais lui sortir l'âme, pour voir comment c'est fait, une âme d'officier ; les autres ne m'ont pas laissé faire, sans ça je l'aurais un peu asticoté… Il aurait senti sa douleur.

9

Le lendemain, le 10e Régiment cosaque du Don arrivait à Kamenskaïa, envoyé par Kalédine, pour arrêter tous les participants au congrès et désarmer les unités cosaques les plus révolutionnaires.

A ce même moment, un meeting se tenait à la gare. Une foule énorme de Cosaques bouillonnait, réagissant diversement au discours de l'orateur.

Podtiolkov monta à la tribune et dit :

— Pères et frères, je ne suis inscrit à aucun parti et je ne suis pas bolchévik. Je ne désire qu'une chose : la justice, le bonheur, l'union fraternelle de tous les travailleurs, pour qu'il n'y ait plus d'oppression, plus de koulaks, de bourgeois et de riches, pour que tout le monde soit libre… Les bolchéviks, c'est ça qu'ils veulent, et c'est pour ça qu'ils se battent. Les bolchéviks, c'est des ouvriers, des travailleurs comme nous autres Cosaques. Seulement les ouvriers bolchéviks sont plus conscients que nous : nous, on nous a tenus dans le noir, tandis qu'eux, dans les villes, ils ont appris mieux que nous à comprendre la vie. De sorte que moi, voyez-vous, je suis bolchévik sans être inscrit au Parti bolchévik.

Le Régiment descendit du train et se joignit au meeting. Les beaux Cosaques de la stanitsa Goundorovskaïa, choisis pour leur grande taille, qui constituaient la moitié du Régiment, se mêlèrent aux Cosaques des autres unités. Un violent changement se fit aussitôt dans leur état d'esprit. Ils refusèrent d'obéir à leur commandant, qui voulait leur faire exécuter l'ordre de Kalédine. Le Régiment se mit à fermenter, travaillé par l'agitation redoublée qu'y déployaient les partisans des bolchéviks.

Cependant la fièvre du front saisissait Kamenskaïa : des détachements cosaques hâtivement formés s'en allaient occuper ou renforcer les gares prises, des convois partaient sans cesse en direction de Zvérévo-Likhaïa. Les unités élisaient de nouveaux chefs. Les hommes qui n'avaient pas envie de faire la guerre quittaient Kamenskaïa sans se faire remarquer. Il arrivait encore des délégués retardataires des villages et des stanitsas. Les rues étaient pleines d'une animation jamais vue.

Le 13 janvier, une délégation du gouvernement blanc du Don arriva à Kamenskaïa pour négocier. En faisaient partie : Aguéïev, président de

l’Assemblée régionale, et Svétozarov, Oulanov, Karev, Bajolov, le lieutenant-colonel Kouchnariov, membres de l’Assemblée.

Une foule épaisse les accueillit à la gare. Une escorte de Cosaques du Régiment atamanski de la Garde les conduisit au bâtiment du bureau des postes et télégraphe, où ils siégèrent toute la nuit avec les membres du Comité militaire révolutionnaire.

Le Comité militaire révolutionnaire était représenté par dix-sept des siens. Podtiolkov, parlant le premier, répondit vertement au discours d’Aguéïev, qui accusait le Comité de trahir le Don et d’être d’accord avec les bolchéviks. Krivochlykov et Lagoutine intervinrent après lui. Le discours du lieutenant-colonel Kouchnariov fut fréquemment interrompu par les cris des Cosaques qui se pressaient dans le couloir. Au nom des Cosaques révolutionnaires, un mitrailleur exigea l’arrestation de la délégation.

La conférence n’aboutit à aucun résultat. Vers deux heures du matin, quand il fut évident qu’aucun accord ne pourrait être obtenu, on adopta la proposition de Karev, membre de l’Assemblée régionale, sur l’envoi à Novotcherkassk d’une délégation du Comité militaire révolutionnaire pour régler définitivement les problèmes du pouvoir.

Les représentants du Comité, Podtiolkov en tête, partirent pour Novotcherkassk aussitôt après la délégation du Gouvernement du Don. Un vote unanime avait désigné Podtiolkov, Koudinov, Krivochlykov, Lagoutine, Skatchkov, Golovatchov et Minaïev. On garda comme otages à Kamenskaïa les officiers du Régiment atamanski que l’on avait arrêtés.

10

La tempête de neige bouillonnait derrière les fenêtres du wagon. Des amoncellements de neige durcie, lissés par le vent, dépassaient des palissades de protection. Les pattes des oiseaux avaient laissé dessus d'étranges traces.

Les haltes, les poteaux télégraphiques, la steppe tout entière, infinie, effrayante dans sa monotonie neigeuse, fuyaient vers le nord.

Podtiolkov, vêtu d'une veste de cuir neuve, était assis près de la fenêtre. Étroit d'épaules, sec comme un adolescent, Krivochlykov, en face de lui, accoudé à la tablette, regardait la steppe. L'inquiétude et l'attente veillaient dans ses yeux clairs comme ceux d'un enfant. Lagoutine peignait sa barbe châtaine clairsemée. Le solide Minaïev se chauffait les mains au tuyau de chauffage et bougeait sans cesse sur la banquette.

Golovatchov et Skatchkov, allongés sur les couchettes supérieures, parlaient à voix basse.

Le wagon était légèrement enfumé, il y faisait plutôt froid. Les délégués, en route vers Novotcherkassk, ne se sentaient pas très sûrs d'eux. Les conversations ne se nouaient pas. Il régnait un silence maussade. On passa Likhaïa. Podtiolkov exprima l'opinion de tous :

— Ça ne servira à rien. On ne se mettra pas d'accord.

— Voyage inutile, approuva Lagoutine.

Ils restèrent de nouveau un long moment sans rien dire. Podtiolkov remuait sa main d'un mouvement régulier, comme pour faire passer une navette à travers les mailles d'un tissage. Il regardait de temps en temps les reflets ternes de sa veste de cuir, qu'il trouvait très belle.

Novotcherkassk approchait. Minaïev regarda le Don sur une carte et commença à mi-voix :

— Je me rappelle autrefois, quand les Cosaques de la Garde avaient fini leur service. On leur donnait ce qu'il faut pour les renvoyer chez eux. Ils embarquaient les coffres, les chevaux, tout leur bien. Le train partait. Avant Voronèje, là où on traverse le Don pour la première fois, le mécanicien qui

conduisait le train allait tout doucement, le plus doucement qu'il pouvait… il savait ce qu'il faisait. Dès que le train passait sur le pont… Saints du Paradis !… Ça y allait ! Les hommes étaient comme des vrais fous : « Le Don ! Notre Don ! Le Don paisible ! Notre bon père, notre père nourricier ! Hour-ra-a-a-a ! » Et ils jetaient par les fenêtres du haut du pont tout droit dans l'eau, à travers les barreaux en fer, leurs casquettes, leurs vieilles capotes, leurs pantalons, leurs taies d'oreiller, leurs chemises, un tas de trucs. C'est un cadeau qu'ils faisaient au Don en rentrant du service. Fallait voir : l'eau était couverte de casquettes bleues de la Garde, c'était comme des cygnes ou des fleurs, ça flottait… Une coutume qui remonte à loin.

Le train ralentissait, il s'arrêta. Les voyageurs se levèrent. Krivochlykov boutonna son ceinturon et dit avec un sourire oblique :

— Bon, nous voilà chez nous.

— Je n'ai pas l'impression qu'on va nous accueillir avec des fleurs, dit Skatchkov, essayant de plaisanter.

Un capitaine cosaque grand et robuste entra dans le compartiment sans frapper. Il examina les membres de la délégation avec des yeux mauvais, inquisiteurs, et dit avec une dureté voulue :

— Je suis chargé de vous accompagner. Donnez-vous la peine de descendre rapidement du wagon, Messieurs les bolchéviks. Je ne réponds pas de la foule et… de votre sauvegarde.

Il maintint ses yeux plus longtemps sur Podtiolkov – ou plutôt sur sa veste d'officier – que sur les autres et il commanda, cette fois, avec une hostilité appuyée :

— Sortez du wagon, vite !

— Les voilà, les salauds, les traîtres au peuple cosaque ! cria un officier aux longues moustaches sur le quai plein de monde.

Podtiolkov blêmit, jeta à Krivochlykov un coup d'œil de côté, un peu déconcerté. Celui-ci, qui le suivait, lui chuchota en souriant :

— *Nous entendons le bruit qui nous rend grâces non dans le doux murmure des louanges, mais dans les cris sauvages de la haine.*… Tu entends, Fiodor ?

Podtiolkov sourit, bien qu'il n'eût pas entendu les derniers mots.

Un fort détachement d'officiers les escortait. Une foule déchaînée, assoiffée de justice sommaire, les accompagna jusqu'à l'administration régionale. Ces

gens furieux qui les insultaient n'étaient pas seulement des officiers et des élèves-officiers, mais aussi des Cosaques, des femmes bien habillées, des lycéens.

— Comment permettez-vous un pareil scandale ! dit Lagoutine indigné à un des officiers de l'escorte.

Celui-ci le toisa d'un regard haineux, murmura :

— Remercie Dieu d'être encore vivant… Si c'était moi, salopard… charogne…

Le regard de reproche d'un autre officier, plus jeune, le fit taire.

Skatchkov trouva moyen de glisser à Golovatchov :

— Eh bien, nous sommes frais.

— Ils ont l'air de nous conduire à l'échafaud.

La salle de l'administration régionale ne pouvait contenir toute la foule assemblée. Pendant que les délégués prenaient place à une extrémité de la table, sur les indications d'un lieutenant préposé à leur installation, les membres du gouvernement firent leur entrée.

Kalédine traversa la salle d'un pas ferme, accompagné de Bogaïevski. Il était un peu voûté, il marchait comme un loup, posant tout le pied par terre. Il repoussa sa chaise, s'assit, posa sur la table d'un mouvement calme sa casquette gris-vert où la cocarde d'officier faisait une tache blanche, lissa ses cheveux et, tout en boutonnant de la main gauche une des grandes poches latérales de sa tunique, se pencha légèrement vers Bogaïevski pour lui dire quelque chose. Chacun de ses gestes était empreint d'une lente assurance, d'une force mûre : attitude habituelle des hommes qui ont connu le pouvoir et qui se sont bâti, au cours des années, un maintien particulier, différent de celui des autres, une certaine manière de porter la tête, une démarche. Il y avait une grande similitude entre Podtiolkov et lui. Bogaïevski perdait beaucoup à côté du représentatif Kalédine, il paraissait insignifiant et semblait ému par les pourparlers qui allaient s'engager.

Bogaïevski disait quelque chose, remuant indistinctement ses lèvres surmontées d'une moustache châtaine tombante ; ses yeux aigus, obliques, brillaient derrière son pince-nez. Sa nervosité se manifestait à sa façon de rajuster son col, de toucher sans cesse son menton énergique d'un geste maladroit et superficiel, de bouger ses larges sourcils déployés comme des ailes.

Les membres du Gouvernement régional s'assirent de chaque côté de

Kalédine. Certains d'entre eux étaient déjà venus à Kamenskaïa : Karev, Svétozarov, Oulanov, Aguéïev ; Elatontsev, Melnikov, Bossé, Chochnikov, Poliakov prirent place à quelque distance.

Podtiolkov vit Bogaïevski dire quelques mots à mi-voix à Kalédine. Celui-ci cligna les yeux vers Podtiolkov assis en face de lui et dit :

— Je pense que nous pouvons commencer.

Podtiolkov sourit et exposa à haute et intelligible voix les buts de la délégation. Krivochlykov tendit par-dessus la table l'ultimatum préparé par le Comité militaire révolutionnaire, mais Kalédine écarta le papier de sa main blanche et dit fermement :

— Il est absurde que nous perdions du temps à faire prendre connaissance de ce document aux membres du gouvernement l'un après l'autre. Veuillez lire votre ultimatum à haute voix. Nous en discuterons après.

— Lis, ordonna Podtiolkov.

Il se tenait dignement, mais il était visiblement mal à l'aise, comme les autres membres de la délégation. Krivochlykov se leva. Sa voix, qui était claire comme celle d'une fille, un peu assourdie, retentit au-dessus de la salle bondée :

Tout le pouvoir sur les unités militaires pour la conduite des opérations passe, à dater du 10 janvier 1918, dans la Région de l'Armée du Don, de l'ataman régional au Comité militaire révolutionnaire cosaque du Don.

Toutes les unités engagées contre les troupes révolutionnaires auront été retirées et désarmées à la date du 15 janvier de cette année, de même que les détachements volontaires, les écoles d'élèves-officiers et d'aspirants. Tous les membres de ces organisations n'habitant pas la Région du Don seront renvoyés à leurs lieux de résidence.

Note : *Les armes, les munitions et l'équipement seront remis au commissaire du Comité militaire révolutionnaire. Les laissez-passer pour le départ de Novotcherkassk seront délivrés par le commissaire du Comité militaire révolutionnaire.*

La ville de Novotcherkassk sera occupée par les régiments cosaques désignés par le Comité militaire révolutionnaire.

Les pouvoirs des membres de l'Assemblée régionale cesseront à partir du 15 janvier 1918.

Toute la police installée par le Gouvernement régional sera retirée des mines et des usines de la Région du Don.

Il est proclamé dans toute la Région du Don, dans les stanitsas et les villages, que le Gouvernement régional, afin d'éviter une effusion de sang, dépose volontairement la totalité de ses pouvoirs et les remet immédiatement au Comité militaire révolutionnaire cosaque de la Région jusqu'à la formation dans la Région d'un gouvernement définitif des travailleurs pour toute la population.

Dès que Krivochlykov eut cessé de parler, Kalédine dit d'une voix forte :

— Par quelles unités êtes-vous mandatés ?

Podtiolkov échangea un regard avec Krivochlykov et commença d'énumérer comme pour lui-même :

— Régiment atamanski de la Garde Impériale, 6e batterie, 44e Régiment, 32e batterie, 14e escadron spécial… – Il comptait sur les doigts de sa main gauche et appuyait dessus si fort qu'il les écrasait ; un rire perfide passa furtivement dans la salle et Podtiolkov se rembrunit, posa ses mains couvertes de poils roux sur la table, éleva la voix : – 28e Régiment, 28e batterie, 12e batterie, 12e Régiment…

— 29e Régiment, lui souffla doucement Lagoutine.

— … 29e Régiment, poursuivit Podtiolkov d'une voix plus ferme et plus forte, 30e batterie, garnison locale de Kamenskaïa, 10e Régiment, 27e Régiment, 2e bataillon à pied, 2e Régiment de réserve, 8e Régiment, 14e Régiment.

Après quelques questions insignifiantes et un court échange de vues, Kalédine demanda, la poitrine appuyée contre la table, les yeux fixés sur Podtiolkov :

— Reconnaissez-vous le pouvoir du Conseil des commissaires du peuple ?

Podtiolkov but un verre d'eau, reposa la carafe dans son assiette, essuya sa moustache de sa manche et répondit évasivement :

— Il n'y a que le peuple entier qui puisse en décider.

Krivochlykov intervint, craignant que Podtiolkov, dans sa simplicité, ne dît des choses qu'il ne fallait pas.

— En aucun cas les Cosaques n'admettront un organe où entreraient des représentants du *Parti de la liberté du peuple*[{74}]. Nous sommes cosaques et nous devons avoir notre administration à nous, une administration cosaque.

— Comment vous comprendre, alors qu'il y a des Nakhamkes et ses pareils à

la tête des Soviets ?

— La Russie leur a fait confiance, nous leur faisons confiance nous aussi.

— Avez-vous des relations avec eux ?

— Oui.

Podtiolkov acquiesça d'un raclement de gorge et ajouta :

— Nous ne tenons pas compte des hommes, nous tenons compte des idées.

Un des membres du Gouvernement régional demanda naïvement :

— Est-ce pour le bien du peuple que travaille le Conseil des commissaires du peuple ?

Podtiolkov glissa vers lui un regard inquisiteur, sourit, tendit le bras vers la carafe, se versa un verre d'eau et but avidement. La soif le dévorait, comme un grand feu intérieur, qu'il tentait d'éteindre avec l'eau transparente.

Kalédine, tambourinant sur la table, continuait à questionner :

— Qu'avez-vous de commun avec les bolchéviks ?

— Nous voulons établir chez nous, dans la Région du Don, une administration cosaque autonome.

— Oui, mais vous savez probablement que l'Assemblée régionale est convoquée pour le 4 février. Les membres seront réélus. Acceptez-vous un contrôle réciproque ?

— Non ! – Podtiolkov avait levé les yeux, il répondit durement. – Si vous êtes en minorité, nous vous dicterons notre volonté.

— Mais c'est de la violence !

— Oui.

Bogaïevski porta son regard de Podtiolkov à Krivochlykov et dit :

— Reconnaîtrez-vous l'Assemblée régionale ?

C'est Podtiolkov qui répondit :

— Dans la mesure où… – Il souleva ses larges épaules. – Le Comité militaire révolutionnaire régional convoquera un congrès de représentants de la population qui travaillera sous le contrôle de toutes les unités militaires. Si ce congrès ne nous donne pas satisfaction, nous ne le reconnaîtrons pas.

— Qui sera juge ? dit Kalédine, haussant les sourcils.

— Le peuple.

Podtiolkov avait dit cela en renversant fièrement la tête ; il s'appuya au dossier de sa chaise sculptée, faisant craquer le cuir de sa veste.

Après une courte interruption, Kalédine prit la parole. Le bruit dans la salle tomba ; dans le silence, la voix de l'ataman, basse et terne comme l'automne, résonna nettement :

— Le Gouvernement ne peut pas déposer la totalité de ses pouvoirs, comme l'exige le Comité militaire révolutionnaire régional. Le présent gouvernement a été élu par toute la population du Don et c'est elle seule, et non des unités isolées, qui peut exiger de nous la déposition de nos pouvoirs. Sous l'influence de la propagande criminelle des bolchéviks, qui s'efforcent d'imposer leur régime à la Région, vous exigez que l'on vous remette le pouvoir. Vous êtes un instrument aveugle dans les mains des bolchéviks. Vous exécutez la volonté des agents allemands, sans vous rendre compte de la responsabilité colossale que vous prenez devant tout le peuple cosaque. Je vous conseille de réfléchir, car vous préparez des calamités inouïes à votre pays natal en vous écartant du Gouvernement qui reflète la volonté de toute la population. Je ne tiens pas au pouvoir. La Grande Assemblée régionale va se réunir et elle réglera le sort du pays, mais jusque-là je dois rester à mon poste. Pour la dernière fois, je vous conseille de réfléchir.

Les membres du Gouvernement, cosaques et non-cosaques, parlèrent après lui. Le *S. -R.* {75}[1] Bossé déversa sur la tête des représentants du Comité militaire révolutionnaire une longue harangue truffée d'exhortations mielleuses.

Lagoutine l'interrompit en s'écriant :

— Nous exigeons que vous remettiez le pouvoir au Comité militaire révolutionnaire ! Ce n'est pas la peine d'attendre, puisque le Gouvernement régional est pour une solution pacifique de la question…

Bogaïevski sourit :

— C'est-à-dire ?…

— … Il faut proclamer partout que le pouvoir est passé au Comité militaire révolutionnaire. Attendre plus de quinze jours la réunion de votre Assemblée, c'est impossible. Le peuple est déjà terriblement en colère.

Karev tergiversa longuement, Svétozarov chercha un compromis.

Podtiolkov les écoutait avec irritation. Il jeta un coup d'œil rapide sur ses amis, et remarqua que Lagoutine était pâle et renfrogné, que Krivochlykov ne

détachait pas ses yeux de la table, que Golovatchov tentait impatiemment de dire quelque chose. Quelques instants plus tard, Krivochlykov lui chuchotait : « Parle ! »

Podtiolkov semblait n'attendre que cela. Il repoussa sa chaise et commença péniblement, bégayant d'émotion, cherchant de grands mots écrasants pour bien convaincre :

— Vous êtes à côté de la question. Si on pouvait avoir confiance dans le Gouvernement régional, je renoncerais avec plaisir à mes exigences… mais le peuple n'a pas confiance ! Ce n'est pas nous, c'est vous qui serez responsables de la guerre civile. Pourquoi avez-vous accueilli sur la terre cosaque toutes sortes de généraux en fuite ? C'est pour ça que les bolchéviks vont venir porter la guerre sur notre Don paisible. Je ne me soumettrai pas à vous. Je ne le permettrai jamais. On passera plutôt sur mon cadavre. Nous vous jetons les faits à la figure. Je ne crois pas que le Gouvernement régional sauverait le Don. Quelles mesures prenez-vous envers les unités qui ne se soumettent pas à vous ? Ah ! voilà ! Pourquoi envoyez-vous vos volontaires sur les mineurs ? En faisant cela vous provoquez le trouble. Dites-moi : qui garantit que le Gouvernement régional évitera la guerre civile ?… Vous pouvez me dire ? Tandis que le peuple et les anciens du front sont avec nous.

Un rire parcourut la salle comme un frémissement de l'air ; des exclamations indignées s'élevèrent à l'adresse de Podtiolkov. Celui-ci tourna son visage brûlant et empourpré vers ses contradicteurs et s'écria sans cacher sa haine :

— Vous riez aujourd'hui, vous pleurerez demain ! – Il se retourna vers Kalédine et le mitrailla des yeux. – Nous exigeons la remise de votre pouvoir aux représentants du peuple travailleur, c'est-à-dire à nous, et l'éloignement de tous les bourgeois et de l'Armée Volontaire !… Votre gouvernement, lui aussi, doit s'en aller !

Kalédine inclina la tête d'un geste las.

— Je n'ai pas l'intention de quitter Novotcherkassk et je ne m'en irai pas.

Après une courte suspension, la séance reprit par un discours enflammé de Melnikov :

— Les détachements de gardes-rouges se ruent sur le Don pour anéantir le pays cosaque. Ils ont ruiné la Russie par leurs mesures insensées et ils veulent ruiner notre Région. Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire qu'un pays soit gouverné raisonnablement et pour le bien du peuple par une poignée d'usurpateurs et d'aventuriers. La Russie se réveillera et chassera ces

Otrépiev[{76}] ! Et vous, qui êtes aveuglés par une démence étrangère, vous voulez nous arracher le pouvoir des mains pour ouvrir les portes aux bolchéviks ! Non !

— Remettez le pouvoir au Comité militaire révolutionnaire et la Garde-Rouge arrêtera son offensive, objecta Podtiolkov.

Du public, le capitaine en second Chéïne, sorti du rang, chevalier de Saint-Georges des quatre degrés, intervint, avec la permission de Kalédine. Il arrangea les plis de sa vareuse comme pour une revue et se lança au triple galop :

— Cosaques, pourquoi les écoutons-nous ? cria-t-il de sa voix de commandement aiguë, fendant l'air du bras comme d'un sabre. Nous n'avons rien à faire avec les bolchéviks. Seuls des traîtres au Don et au peuple cosaque peuvent parler de remettre le pouvoir aux Soviets et appeler les Cosaques à marcher avec les bolchéviks. – Désignant franchement Podtiolkov, s'adressant directement à lui, penché en avant, il s'écria : – Vous croyez vraiment, Podtiolkov, que le Don marchera derrière vous, derrière un Cosaque illettré ? Ceux qui le feront, c'est une poignée de Cosaques turbulents. Sans feu ni lieu. Mais ils se réveilleront, mon pauvre vieux, et ils te pendront.

Toutes les têtes dans la salle se mirent à bouger comme des corolles de tournesol agitées par le vent, il y eut une clameur approbative. Chéïne s'assit. Un grand officier à épaulettes de lieutenant-colonel, en demi-pelisse froncée, lui tapa sur l'épaule avec émotion. Les officiers se pressaient autour de lui. Une voix de femme hystérique gloussa :

— Merci, Chéïne ! Merci !

— Bravo, capitaine Chéïne !

— Bravissimo ! coqueriqua comme un collégien d'une voix de fausset un habitué de la galerie – et du coup Chéïne montait en grade.

Les beaux parleurs, les chantres du Gouvernement du Don cherchèrent longtemps encore à amadouer les membres du Comité militaire révolutionnaire de Kamenskaïa. L'air dans la salle était enfumé, bleuâtre, étouffant. Dehors, le soleil achevait son cours. Des brins de givre comme des branchettes de sapin collaient aux carreaux. Les assistants assis près des fenêtres entendaient l'angélus du soir et, à travers le hurlement du vent, les sifflets enroués des locomotives.

Lagoutine n'y tenait plus ; interrompant un des orateurs du Gouvernement régional, il s'adressa à Kalédine :

— Décidez-vous, il est temps d'en finir.

Bogaïevski le remit à sa place à mi-voix :

— Ne vous énervez pas, Lagoutine ! Buvez un peu d'eau. L'énervement est mauvais pour les pères de famille et les personnes prédisposées à la paralysie. D'ailleurs il n'est pas recommandé d'interrompre les orateurs : ce n'est pas un soviet ici.

Lagoutine lui répondit quelques mots cinglants, mais Kalédine attira de nouveau l'attention de tous. Il continuait à mener son jeu politique avec assurance, comme au début, et toujours se heurtait à la cotte en gros drap des réponses de Podtiolkov.

— Vous dites que, si nous vous remettons le pouvoir, les bolchéviks cesseront leur offensive sur le Don. Mais ce n'est qu'une opinion. Ce que feront les bolchéviks une fois arrivés sur le Don, vous n'en savez rien.

— Le Comité est sûr que les bolchéviks confirmeront ce que j'ai dit. Essayez ! Remettez-nous le pouvoir, congédiez vos « volontaires » du Don et vous verrez : les bolchéviks arrêteront la guerre.

Quelques instants après, Kalédine se leva. Sa réponse était prête depuis longtemps : Tchernetsov avait reçu l'ordre de concentrer son détachement pour l'attaque de la gare de Likhaïa. Mais, pour gagner du temps, Kalédine leva la séance par une manœuvre de retardement.

— Le Gouvernement du Don étudiera la proposition du Comité militaire révolutionnaire et y donnera une réponse écrite demain matin à dix heures.

11

La réponse du Gouvernement du Don remise le lendemain matin à la délégation du Comité, était rédigée en ces termes :

Le Gouvernement de la Région de l'Armée du Don, après examen des exigences du Comité militaire révolutionnaire cosaque présentées par une députation du Comité au nom des Régiments atamanski et cosaque de la Garde, des 44e, 28e, 29e Régiments, d'unités des 10e, 27e, 23e, 8e, 2e (de réserve), 43e Régiments, du 14e escadron spécial, des 6e (de la Garde), 32e, 28e, 12e et 13e batteries du 2e bataillon à pied, et de la garnison locale de Kamenskaïa, déclare que le Gouvernement est le représentant de toute la population cosaque de la Région. Le Gouvernement, élu par la population, n'a pas le droit de déposer ses pouvoirs avant la réunion de la nouvelle Assemblée régionale.

Le Gouvernement de la Région de l'Armée du Don a jugé nécessaire de dissoudre l'ancienne Assemblée et de faire procéder à de nouvelles élections tant dans les stanitsas que dans les unités. La nouvelle Assemblée librement élue (avec toute liberté de propagande) par toute la population cosaque, sur la base du suffrage direct, égal et secret, se réunira dans la ville de Novotcherkassk le 4 février (ancien style) de l'année en cours, en même temps que le congrès de toute la population non cosaque. Seule l'Assemblée, organe légitime restauré par la révolution, représentant la population cosaque de la Région, aura le droit de destituer le Gouvernement régional et d'en désigner un autre. Cette Assemblée aura également à débattre de la question du commandement des unités militaires et du sort des détachements et formations volontaires qui protègent le pouvoir gouvernemental. En ce qui concerne le recrutement et l'activité de l'Armée Volontaire, le Gouvernement unifié a déjà pris la décision de placer ces deux domaines sous contrôle gouvernemental, en collaboration avec le Comité militaire régional.

Quant au rappel de la police que l'on dit avoir été installée par le Gouvernement régional dans la région minière, le Gouvernement déclare que la question de la police sera soumise à l'Assemblée le 4 février.

Le Gouvernement déclare que seule la population de la Région peut prendre

part à l'organisation de la vie de la Région, et c'est pourquoi il considère comme indispensables, conformément à la volonté de l'Assemblée, toutes mesures de lutte contre la pénétration des détachements bolchéviks armés qui cherchent à imposer leur régime. C'est à la population qu'il appartient de décider de son sort, et à elle seule.

Le Gouvernement ne veut pas la guerre civile, il s'efforce par tous les moyens de mener les choses à bonne fin par une voie pacifique et, dans ce but, il propose au Comité militaire révolutionnaire de prendre part à une députation qui sera envoyée aux détachements bolchéviks.

Le Gouvernement pense que, si les détachements étrangers à la Région n'en franchissent pas les limites, la guerre civile n'aura pas lieu, puisque le Gouvernement ne fait que défendre la Région du Don, qu'il n'a aucun dessein agressif, qu'il ne cherche pas à imposer sa volonté au reste de la Russie, mais désire, en revanche, qu'aucun pouvoir étranger n'impose la sienne au Don.

Le Gouvernement garantit la liberté pleine et entière des élections dans les stanitsas et les unités militaires, chaque citoyen pourra faire la propagande qu'il voudra et défendre son point de vue lors des élections à l'Assemblée régionale.

Afin d'examiner les besoins des Cosaques dans toutes les divisions, des commissions, constituées de représentants des unités, doivent être dès maintenant nommées.

Le Gouvernement de la Région de l'Armée du Don propose à toutes les unités ayant envoyé des députés au Comité militaire révolutionnaire de retourner à leur travail normal de défense de la Région du Don.

Le Gouvernement régional se refuse à envisager que nos troupes du Don puissent intervenir contre le Gouvernement et, par là, prendre l'initiative d'une guerre civile sur le Don paisible.

Le Comité militaire révolutionnaire doit être dissous par les unités qui l'ont élu et toutes ces unités doivent envoyer des représentants au Comité militaire régional déjà existant, qui unit toutes les unités de la Région.

Le Gouvernement régional exige que toutes les personnes arrêtées par le Comité militaire révolutionnaire soient immédiatement libérées ; d'autre part, pour assurer le retour à une vie normale dans la Région, l'administration doit être rendue à l'accomplissement de ses tâches.

Le Comité militaire révolutionnaire ne représentant qu'un nombre infime des

unités cosaques, il n'a pas le droit de présenter des exigences au nom de toutes les unités et, à plus forte raison, au nom de tout le peuple cosaque.

Le Gouvernement régional tient pour absolument inadmissibles les relations du Comité avec le Conseil des commissaires du peuple et l'utilisation par lui de l'appui financier du Conseil des commissaires du peuple, car cela signifie l'extension de l'influence du Conseil des commissaires du peuple à la Région du Don, alors que l'Assemblée cosaque et le congrès de la population non cosaque de toute la Région, de même que l'Ukraine, la Sibérie, le Caucase et toutes les armées cosaques sans exception, ont jugé inacceptable le pouvoir des Soviets.

Le président du Gouvernement régional,

ataman régional adjoint :

M. Bogaïevski.

Les doyens de l'Armée du Don :

Elatontsev, Poliakov, Melnikov.

Lagoutine et Skatchkov furent les deux membres du Comité militaire révolutionnaire de Kamenskaïa qui se joignirent à la délégation envoyée à Taganrog par le Gouvernement du Don pour négocier avec les représentants du pouvoir des Soviets. Podtiolkov et les autres furent retenus provisoirement à Novotcherkassk. Cependant le détachement de Tchernetsov, fort de quelques centaines d'hommes, d'une batterie lourde sur plate-forme et de deux canons légers, occupait par un raid audacieux les stations de Zvérévo et de Likhaïa, y laissait une compagnie en flanc-garde avec les deux pièces légères et partait à l'attaque de Kamenskaïa. Tchernetsov brisa la résistance des unités révolutionnaires cosaques devant la sous-station de Séverny Donets et prit Kamenskaïa le 17 janvier. Quelques heures plus tard, on apprenait que les détachements gardes-rouges de Sabline avaient délogé de Zvérévo, puis de Likhaïa le flanc-garde de Tchernetsov. Tchernetsov accourut. D'un bref choc frontal, il culbuta le 3e détachement moscovite, infligea de lourdes pertes au détachement de Kharkov et repoussa les gardes-rouges à leur point de départ dans une retraite panique.

Après qu'il eut rétabli la situation dans le secteur de Likhaïa et repris l'initiative, Tchernetsov rentra à Kamenskaïa. Il reçut des renforts de Novotcherkassk le 19 janvier et, le lendemain, il décidait d'attaquer Gloubokaïa.

Sur la proposition du lieutenant Linkov, il fut établi en conseil de guerre qu'on prendrait Gloubokaïa par un mouvement enveloppant. Tchernetsov redoutait d'attaquer le long de la ligne de chemin de fer, car il craignait de se heurter dans ce secteur à la résistance des unités du Comité militaire révolutionnaire de Kamenskaïa et des détachements gardes-rouges de Tchertkovo à leur secours.

Le mouvement commença dans la nuit. La colonne, commandée par Tchernetsov lui-même, arriva avant l'aube devant Gloubokaïa. Une fois impeccablement reformée, elle se déploya. Tchernetsov descendit de cheval pour se dégourdir les jambes et dit d'une voix sifflante à l'un des commandants de compagnie :

— Sans cérémonie, capitaine. Vous me comprenez ?

Ses bottes craquèrent sur la neige durcie, il poussa sur le côté son bonnet d'astrakan gris pour frotter son oreille rose avec son gant. Il avait des cernes bleus d'insomnie sous ses yeux clairs et audacieux. Le froid fripait ses lèvres. Un duvet de givre couvrait sa moustache taillée court.

Une fois réchauffé, il remonta à cheval, arrangea les plis de sa demi-pelisse gris-vert d'officier, prit la bride au troussequin de sa selle, toucha son donets roussâtre et dit avec un sourire dur et confiant :

— Allons-y !

12

Le capitaine en second Izvarine s'était enfui du Régiment avant le congrès des Cosaques anciens du front. La veille, il était allé voir Grigori et avait fait de vagues allusions à son projet de départ.

— Dans la situation actuelle, il est difficile de servir dans le Régiment. Les Cosaques sont ballottés entre deux extrêmes : les bolchéviks et l'ancien régime monarchique. Personne ne veut soutenir le gouvernement de Kalédine, en partie parce qu'il s'accroche comme un imbécile à son principe de la parité[{77}]. Alors qu'il nous faut un homme dur et résolu qui remette les éléments allogènes à leur place… Enfin, je crois qu'en ce moment le mieux est de soutenir Kalédine, pour ne pas tout perdre définitivement. – Il se tut un instant, alluma une cigarette. – Tu… il me semble que tu t'es converti à la foi rouge.

— Presque, accorda Grigori.

— Sincèrement, ou pour faire ta popularité parmi les Cosaques comme Goloubov ?

— Je ne cherche pas la popularité. Je cherche une issue, comme tout le monde.

— Tu es dans un cul-de-sac et il n'y a pas d'issue.

— On verra.

— Je crains que nous nous rencontrions un jour en ennemis, Grigori.

— Sur le champ de bataille on ne reconnaît pas ses amis, Efim Ivanytch, dit Grigori en souriant.

Izvarine resta encore quelques minutes, puis partit et, le lendemain matin, il avait disparu sans laisser de trace.

Le jour du congrès, Grigori reçut la visite d'un homme du Régiment atamanski originaire de Lébiaji, stanitsa Viochenskaïa. Grigori était en train de nettoyer et de graisser son revolver. L'homme resta un moment et, juste avant de partir, il dit comme par hasard (alors qu'il n'était venu que pour cela, car il savait qu'un ancien officier au Régiment atamanski avait pris la maîtresse de Grigori et il voulait dire à Grigori qu'il avait aperçu Listnitski à la gare) :

— Grigori Pantéléiévitch, dis donc, j’ai vu un de tes amis aujourd’hui à la gare.

— Qui ?

— Listnitski. Tu le connais ?

— Quand l’as-tu vu ? demanda vivement Grigori.

— Il y a une heure.

Grigori s’assit. L’ancienne offense lui saisit le cœur comme le coup de patte d’un chien-loup. Il n’éprouvait plus la même haine qu’autrefois contre son ennemi, mais il savait que, s’il le rencontrait maintenant, dans cette guerre civile commençante, le sang coulerait. D’entendre à l’improviste le nom de Listnitski, il comprit que la vieille blessure n’avait pas été recouverte par le temps : un mot imprudent, elle saignait de nouveau. Grigori se fût avec volupté vengé du passé sur ce misérable par qui sa vie avait perdu ses couleurs et qui ne lui avait laissé, à la place de la grande joie vivante d’autrefois, qu’une angoisse dévorante, insatiable, une étoffe jaunie.

Il resta un moment sans parler, il sentait le sang refluer de son visage, il demanda enfin :

— Il reste ici, tu ne sais pas ?

— Je ne crois pas. Il doit aller à Tcherkassk.

— A-a-ah !…

L’homme parla du congrès, prit des nouvelles du Régiment et s’en alla. Pendant tous les jours qui suivirent, Grigori essaya en vain d’étouffer la douleur incandescente dans son âme. Il était comme engourdi, il se rappelait Aksinia plus souvent que d’habitude, il avait la bouche pleine d’amertume et le cœur lourd comme une pierre. Il pensait à Natalia, aux enfants, mais la joie qu’il recevait d’eux lui semblait émoussée par le temps, épuisée par tout le temps passé. Son cœur était avec Aksinia, c’est d’elle qu’il avait envie, comme avant, avec force et violence.

Il fallut quitter Kamenskaïa très vite sous la pression de Tchernetsov. Détachements disparates du Comité militaire révolutionnaire, escadrons cosaques dispersés, on s’entassait dans les trains ou bien on partait en formation de marche, abandonnant tout ce qui était lourd et encombrant. L’absence d’organisation se faisait sentir, l’homme ferme qui eût rassemblé et réparti ces forces en réalité considérables manquait.

Le lieutenant-colonel Goloubov, qui avait refait surface au cours des derniers jours, se distingua bientôt du nombre des chefs élus. Il prit le commandement du 27e Régiment, le plus combatif, et rétablit aussitôt un ordre sévère. Les hommes lui obéissaient sans murmure, voyant en lui ce qui manquait au Régiment : savoir s'organiser, répartir les tâches, les accomplir. Et ce gros officier joufflu aux yeux arrogants, brandissant son sabre, criait aux Cosaques qui mettaient trop de temps à charger les wagons :

— Qu'est-ce que vous faites ? Vous jouez à cache-tampon ? Bande de cons !… Vous voulez charger !… Au nom de la révolution je vous ordonne de m'obéir immédiatement !… Quoi ?… Qui c'est, ce démagogue ? Je te ferai fusiller, salopard !… Silence !… Les saboteurs et les contre-révolutionnaires masqués, je ne suis pas copain avec eux !

Et les Cosaques se soumettaient. Même, comme autrefois, cela plaisait à beaucoup d'entre eux, qui n'avaient pu se défaire des vieilles traditions. Le meilleur chef est celui qui vous emmerde le plus. On disait d'un homme comme Goloubov : « Celui-là, tu fais une connerie, il t'arrache la peau, après, comme il est brave, il t'en recoud une autre. »

Les unités du Comité militaire révolutionnaire du Don refluèrent et submergèrent Gloubokaïa. Goloubov avait pris le commandement de toutes les troupes. En deux petites journées, il avait rassemblé les unités décomposées et pris les mesures nécessaires à la défense de Gloubokaïa. Grigori était chargé du commandement d'un groupe formé de deux escadrons du 2e Régiment de réserve et d'un escadron du Régiment atamanski.

Le 20 janvier à la tombée de la nuit, comme il sortait de la ferme où il avait pris quartier pour aller inspecter les postes avancés tenus par les hommes du Régiment atamanski, juste au portail, Grigori rencontra Podtiolkov. Celui-ci le reconnut.

— Mélékhov ?

— Oui.

— Où vas-tu ?

— Inspecter les avant-postes. Ça fait longtemps que tu es rentré de Novotcherkassk ? Quoi de neuf ?

Podtiolkov s'assombrit.

— On ne peut pas se mettre d'accord avec les ennemis jurés du peuple. Tu as vu le tour qu'ils nous ont joué ? On négocie… et pendant ce temps-là

Tchernetsov nous tombe sur le dos. Kalédine, quelle vermine ! Écoute, j'ai très peu de temps, il faut que j'aille à l'état-major.

Il prit brièvement congé de Grigori et s'éloigna vers le centre du village à grandes enjambées.

Dès avant son élection à la présidence du Comité militaire révolutionnaire, il avait nettement changé d'attitude à l'égard de Grigori et des autres Cosaques de sa connaissance ; des notes de supériorité passaient de temps en temps dans sa voix. Comme une ivresse le pouvoir montait à la tête du simple Cosaque qu'il était.

Grigori releva le col de sa capote et partit rapidement. La nuit promettait d'être froide. Un petit vent soufflait du pays des Kirguiz. Le ciel s'éclaircissait. Il commençait à geler fort. La neige crissait. La lune montait lentement, de biais, comme un invalide qui monte un escalier. Derrière les maisons, la steppe fumait d'une brume violette. C'était l'heure crépusculaire où s'effacent les formes, les lignes, les couleurs, les distances, où la lumière du jour déjà se mêle, s'accouple indissolublement à celle de la nuit, où tout semble irréel, fantastique, mouvant, où les odeurs mêmes perdent leur force et pâlissent.

Sa tournée faite, Grigori rentra chez lui. Le propriétaire, un employé de chemin de fer au visage finaud marqué de petite vérole, apporta le samovar et s'assit à table.

— Vous allez attaquer ?

— On ne sait pas.

— Ou bien vous avez l'intention de les attendre ?

— On verra.

— Vous avez parfaitement raison. Vous n'êtes pas assez forts pour attaquer, alors il vaut mieux attendre. La défensive est plus profitable. Moi-même j'ai fait la guerre contre les Allemands, dans le génie, j'ai quelques connaissances de stratégie tactique… Vous n'avez pas assez de forces.

— Ça ira comme ça, dit Grigori pour couper court à cette conversation qui commençait à lui être pénible.

Mais le propriétaire continuait à questionner, tournait autour de la table, grattant sous son gilet de drap son ventre maigre.

— De l'artillerie, vous en avez beaucoup ? Des canons, hein, des canons ?

— Tu as été soldat et tu ne connais pas le règlement ! dit Grigori dans une

rage froide, et il jeta un tel regard au propriétaire que celui-ci vacilla comme s'il allait s'évanouir. Tu as été soldat et tu ne sais pas ça !… Tu n'as pas le droit de m'interroger sur l'effectif de nos troupes et sur nos plans. Attends, que je t'emmène à l'interrogatoire…

— Monsieur l'off… Cher m… cher Monsieur !…

Le propriétaire était devenu tout pâle, il avalait toutes les fins de mots, il s'étranglait, laissait voir les trous noirs de ses dents ébréchées dans sa bouche entrouverte.

— C'est par bê… bêtise. Excusez.

Grigori derrière sa tasse de thé, levant par hasard son regard sur lui, remarqua que ses yeux clignaient comme d'avoir vu un éclair ; quand ses paupières se soulevaient, son expression changeait tout à fait, devenait tendre et presque pieuse. Sa famille, sa femme et deux grandes filles, chuchotaient. Grigori n'acheva pas sa deuxième tasse de thé et se retira dans sa chambre.

Bientôt arrivèrent dix Cosaques du 4e escadron du 2e Régiment de réserve, qui logeaient avec Grigori. Ils se mirent bruyamment à boire du thé, à parler, à rire. En s'endormant, Grigori entendait des bribes de leur conversation. L'un d'eux discourait (Grigori reconnut la voix du chef de peloton Bakhmatchov, de la stanitsa Louganskaïa), les autres plaçaient leurs réflexions de loin en loin.

— Ça s'est passé devant moi. Trois mineurs arrivent, du district de Gorlovka, du puits onze, ils disent comme ça qu'ils ont formé une *garnisation* et qu'ils ont besoin d'armes et ils disent : « Faites tout votre possible. » A ce moment-là, le président du comité, je l'ai entendu de mes propres oreilles, il dit – là, Bakhmatchov éleva la voix comme pour répondre à son interlocuteur invisible : – « Adressez-vous à Sabline, camarades, nous, nous n'avons rien… » Avec ça qu'on n'a rien ! Moi je sais qu'on a des fusils de trop. Seulement voilà, c'était pas des Cosaques, alors ça lui faisait pas plaisir de les voir s'occuper de ça.

— Et il a raison ! dit un autre. Tu peux toujours leur donner des armes, mais va-t'en savoir s'ils voudront se battre ou non. Quand il s'agira de la terre, par exemple, tu les verras tendre la main.

— On les connaît ! dit un troisième d'une voix de basse.

Bakhmatchov, pensif, fit tinter son verre avec sa cuiller, puis il dit en détachant chaque mot, frappant le verre en mesure :

— Non, on ne peut pas dire ça. Les bolchéviks font des concessions pour tout le peuple. On est des drôles de bolchéviks, nous. Dès qu'on aura balancé

Kalédine, ça sera nous, les oppresseurs…

— Mais, mon pauvre vieux ! s'écria une voix de haute-contre fragile, presque enfantine. Comprends donc que nous ne pouvons rien donner.

On a une déciatine et demie de bonne terre par personne, le reste c'est de l'argile, des ravins et des prés. Qu'est-ce que tu veux qu'on donne ?

— Toi, on ne te prendra rien, mais il y en a qui sont riches.

— Et la terre communale ?

— Merci bien ! On donne notre terre, et à qui on ira en redemander ?… Tu sais ce que tu dis, toi !

— La terre communale, il nous la faut à nous.

— Tu parles !

— C'est l'envie qui lui fait dire ça.

— Comment ça, l'envie ?

— Ça se peut qu'on doive partager avec les Cosaques du Haut-Don. Leurs terres, on les connaît : rien que du sable jaune.

— C'est bien la vérité.

— On n'en a rien à faire.

— On n'y comprendra jamais rien si on boit pas un coup.

— Dites, les gars, l'autre jour il y en a qui ont pillé un dépôt d'alcool tout près d'ici. Il y a un gars qui s'est noyé dans la vodka.

— On boirait bien un coup. Ça nous remonterait.

A travers son sommeil, Grigori entendit les Cosaques arranger leurs couvertures sur le sol, bâiller, se gratter, rabâcher les mêmes histoires de terre et de partage.

Avant l'aube, une détonation éclata sous la fenêtre. Les Cosaques sautèrent sur pied. Grigori essaya de mettre sa vareuse, mais il n'arrivait pas à passer les manches. Il se chaussa en courant, empoigna sa capote. Dehors les coups de feu pleuvaient comme des noix. Un camion passait dans un grand tintamarre. A la porte, une voix angoissée hurlait :

— Aux armes !… Aux armes !…

Les hommes de Tchernetsov avaient culbuté les postes avancés et entraient dans Gloubokaïa. Cependant, les cavaliers se bousculaient dans l'obscurité grise.

Les fantassins piétinaient le sol de leurs bottes. On installait une mitrailleuse au carrefour. Un détachement d'une trentaine de Cosaques barra la rue. Une escouade la traversa en courant. On entendait le claquement des culasses poussant les cartouches. Au carrefour suivant, une voix de commandement sonore martelait :

— Troisième escadron, vite ! Qui est-ce qui rompt les rangs ? Silence ! Les mitrailleurs, au flanc droit ! Vous êtes prêts ? Escadron…

Une batterie passa dans un fracas de tonnerre. Les chevaux allaient au galop. Les conducteurs brandissaient leurs fouets. Le grincement des caissons, le grondement des roues, le brimbalement des affûts se mêlaient au bruit de la fusillade qui s'amplifiait aux confins du village. Soudain, tout près, les mitrailleuses se mirent à aboyer. Une cuisine roulante, qui se hâtait vers une destination inconnue, s'accrocha à un pieu enfoncé dans une palissade et versa.

— Diable aveugle !… Tu ne vois pas ? Où as-tu les yeux ? hurla un homme mort de peur.

Grigori rassembla péniblement son escadron et l'emmena au trot vers la gare, d'où revenaient déjà les Cosaques en masse.

Il saisit par son fusil le premier qui passait à portée de sa main.

— Où vas-tu ?

— Lai-aisse-moi ! – L'homme se dégagea. – Laisse-moi fumier !… Qu'est-ce que tu me veux ? Tu ne vois pas qu'on recule ?

— Ils sont plus forts que nous.

— C'est une avalanche…

— Par où est-ce qu'on va ? Millérovo, c'est de quel côté ? disaient des voix essoufflées.

Grigori essaya de déployer son escadron à la lisière du village, près d'un long hangar, mais une nouvelle vague de fuyards bouscula ses hommes, qui se mêlèrent à la débandade et se dispersèrent dans la rue.

— Halte !… Ne partez pas !… Ou je tire !… criait Grigori, tremblant de rage.

On ne l'écoutait pas. Une rafale de mitrailleuse enfila la rue ; les Cosaques par paquets se couchèrent pour une seconde contre terre, puis s'approchèrent des murs en rampant, pour tenter de gagner les rues transversales.

— Tu n'y arriveras plus, maintenant, Mélékhov ! cria le maréchal des logis Bakhmatchov comme il passait en courant devant Grigori, et il le regarda de tout

près dans les yeux.

Grigori se précipita à sa suite, grinçant des dents, brandissant son fusil.

La panique qui s'était emparée des troupes aboutit à une fuite désordonnée hors de Gloubokaïa. On abandonna presque tout le matériel. A l'aube enfin on réussit à rassembler les escadrons et à contre-attaquer.

Écarlate, en sueur, Goloubov, dans sa demi-pelisse ouverte, courait le long des lignes d'attaque du 27e Régiment et criait de sa voix métallique chauffée à blanc :

— Gardez le pas !… Ne pas se jeter à terre !… En avant, en avant !

La 14e batterie prit position et installa ses pièces ; son commandant, debout sur un caisson, regardait à la jumelle.

Le combat commença vers six heures. Les lignes mêlées des Cosaques et des gardes-rouges du détachement Pétrov de Voronèje s'élançaient comme un fleuve rapide.

Un vent glacial soufflait de l'est. L'aube saignante apparut derrière un nuage déchiré.

Grigori dégagea une moitié de l'escadron du Régiment atamanski pour couvrir la 14e batterie et partit à l'attaque avec l'autre moitié.

Le premier obus éclairant tomba bien en deçà des lignes de Tchernetsov. Déchiqueté, le drapeau orange et bleu de l'explosion monta vers le ciel. Un deuxième coup claqua. Les pièces réglaient leur tir l'une après l'autre.

— Vzi-i-i !… faisaient les obus en s'éloignant.

Une seconde de calme tendu, souligné par les salves des fusils, puis le « oh ! » sonore d'une explosion dans le lointain. Les obus tombaient maintenant tout près des rangs ennemis. Grimaçant dans le vent, Grigori pensa avec satisfaction : « On y est ! »

Les escadrons du 44e Régiment avançaient à l'aile droite. Le régiment de Goloubov attaquait au centre. Grigori était à sa gauche. Les détachements des gardes-rouges fermaient la marche derrière lui. Trois mitrailleuses lui avaient été attribuées. Leur responsable, un garde-rouge de petite taille au visage sombre, aux larges mains velues, réglait habilement le tir, paralysant les manœuvres de l'ennemi. Il ne quittait pas la mitrailleuse qui accompagnait l'avance des hommes du Régiment atamanski. Une femme garde-rouge robuste, en capote, était constamment à côté de lui. Passant devant eux, Grigori pensa avec colère :

« Cochon ! Ça monte en ligne et ça peut pas se passer de sa bonne femme. On ira loin avec des gars comme ça ! Pourquoi il n'emmène pas ses gosses, et son plumard, et ses meubles ?… » A ce moment, le chef du groupe de mitrailleurs s'approcha de lui, en ajustant la courroie de son revolver sur sa poitrine.

— C'est vous qui commandez ce détachement ?

— Oui.

— Je vais ouvrir un feu de barrage dans le secteur du demi-escadron atamanski. Vous voyez, ils ne nous laissent pas passer.

— Allez-y, dit Grigori et il se retourna, attiré par des cris qui s'élevaient près de la mitrailleuse momentanément silencieuse.

Un grand et fort mitrailleur barbu criait d'un air furieux :

— Bountchouk !… On va la faire fondre, la machine !… C'est pas possible !

La femme à la capote était à genoux à côté de lui. Grigori vit ses yeux noirs et brûlants sous son fichu de laine et il pensa à Aksinia ; il la regarda une seconde avec des yeux douloureux, les paupières immobiles, retenant son souffle.

A midi, une estafette arriva au galop et lui remit un billet de la part de Goloubov : une feuille de carnet arrachée tout de travers, où se tordait une grosse écriture.

Je vous ordonne, au nom du Comité militaire révolutionnaire du Don, de quitter vos positions avec les deux escadrons sous votre commandement et d'aller en toute hâte cerner le flanc de l'ennemi, dans la direction du secteur que l'on voit d'ici, un peu à gauche du moulin à vent, en passant par le vallon… Masquez votre mouvement (quelques lignes illisibles)… *Frappez de flanc dès que nous passerons à l'assaut décisif.*

Goloubov.

Grigori dégagea ses hommes, les fit monter à cheval et les emmena, prenant garde que l'ennemi ne pût déterminer sa direction.

Ils firent un détour de vingt verstes. Les chevaux enfonçaient dans la neige épaisse qui s'était accumulée dans le fond du vallon. Par endroits ils en avaient jusqu'au ventre. Grigori, attentif aux à-coups de la canonnade, consultait avec

inquiétude sa montre qu'il avait prise au bras d'un officier allemand tué, en Roumanie : il avait peur d'être en retard. Bien qu'il eût suivi sa direction à la boussole, il s'en alla trop loin vers la gauche. On débouchait en rase campagne en bas d'une large pente. Les chevaux fumaient, leurs flancs étaient trempés. Grigori donna l'ordre de mettre pied à terre et gravit le premier la pente. Il laissa les chevaux dans le fond du vallon avec quelques hommes de garde et les Cosaques montèrent derrière lui. Il se retourna un instant, vit ses combattants à pied – ils étaient plus de cent – et se sentit plus sûr de lui, plus fort. A chaque combat il retrouvait – chacun retrouvait – l'instinct grégaire. Embrassant la situation d'un coup d'œil, Grigori comprit qu'il était en retard d'au moins une demi-heure, faute d'avoir envisagé la difficulté du chemin.

Par une manœuvre audacieuse, Goloubov avait presque entièrement coupé la retraite aux troupes de Tchernetsov, il avait placé des flancs-gardes à ses ailes et maintenant il lançait une attaque frontale sur l'ennemi à demi encerclé. Les salves d'artillerie grondaient, la fusillade crépitait comme du plomb de chasse roulant dans une poêle à frire ; les shrapnels écrasaient les lignes défaites de Tchernetsov, les obus tombaient dru.

— En ti-rail-leurs !…

Grigori attaqua de flanc. Ses hommes avançaient comme à l'exercice, sans se coucher, mais un habile mitrailleur ennemi fit avec sa Maxim une telle entaille dans leurs rangs qu'ils se jetèrent par terre sans se faire prier ; ils avaient perdu trois d'entre eux.

Vers trois heures de l'après-midi, une balle atteignit Grigori. La boulette de plomb incandescente enrobée de nickel grilla sa chair au-dessus du genou. Grigori sentit le coup brûlant, reconnut la nausée que donne la perte de sang, grinça des dents. Il sortit des rangs en rampant, se redressa d'un bond irréfléchi, secoua violemment sa tête étourdie. La douleur dans sa jambe augmentait du fait que la balle n'était pas sortie. C'était déjà une balle morte quand elle l'avait frappé et, après avoir traversé la capote, le pantalon et la peau, elle s'était immobilisée dans le faisceau des muscles. La douleur aiguë et flottante empêchait Grigori de marcher. Il se coucha, il se rappelait l'attaque du 12e Régiment dans les montagnes de Transylvanie, en Roumanie, le jour où il avait été blessé au bras. Il revoyait nettement le Touffu, le visage de Michka Kochévoï décomposé par la colère, Emélian Grochov descendant la côte en courant, avec le lieutenant blessé.

L'officier Pavel Lioubichkine, son second, prit le commandement des deux escadrons. Sur son ordre, deux Cosaques ramenèrent Grigori près des chevaux.

En l’aidant à se mettre en selle, ils lui conseillèrent avec sympathie :

— Il faut la panser, votre blessure.

— Vous avez un pansement ?

Grigori était déjà en selle, mais il se ravisa, descendit, baissa son pantalon ; un frisson parcourait son dos en sueur, son ventre, ses jambes ; il pansa en hâte la petite blessure saignante, aux lèvres brûlées, qui semblait taillée au canif.

Il reprit le chemin détourné par lequel il était venu et se dirigea, en compagnie de son ordonnance, vers l’endroit d’où était partie la contre-attaque. Il regardait les traces des chevaux qui parsemaient la neige, il reconnaissait le dessin du vallon qu’il avait suivi quelques heures auparavant avec ses deux escadrons. Il avait envie de dormir et tout le reste lui semblait lointain et inutile, sans qu’il sût pourquoi.

Mais là-haut la fusillade continuait, rageuse et désordonnée, la batterie lourde de l’ennemi tournait, protégeant sa retraite, et l’on entendait de temps en temps les mitrailleuses taper une ligne points comme un trait invisible sous l’addition du combat.

Grigori fit trois verstes de dans le vallon. Les chevaux s’enlisaient.

— On remonte, grommela-t-il à son ordonnance, en gravissant la pente couverte de neige.

De loin, les silhouettes noires des morts sur le champ de bataille ressemblaient à des corbeaux. Un cheval sans cavalier galopait tout petit sur le tranchant de l’horizon.

Le noyau des troupes de Tchernetsov, usé, clairsemé, avait quitté le combat, se rassemblait et battait en retraite vers Gloubokaïa. Grigori lança son bai au galop. Il apercevait au loin de petits groupes disparates de Cosaques. Il s’approcha du premier d’entre eux et vit Goloubov. Celui-ci était assis négligemment sur sa selle. Sa demi-pelisse aux bords garnis d’astrakan jauni était déboutonnée, son bonnet rejeté de côté, son front mouillé de sueur. Tordant sa moustache d’adjudant relevée en croc, Goloubov s’écria d’une voix éraillée :

— Bravo, Mélékhov ! Mais tu es blessé, non ? Nom de Dieu ! L’os n’est pas touché ? – Sans attendre la réponse, il dit en souriant : – A plate couture ! A plate couture on les a battus !… Le détachement d’officiers est pulvérisé, ils ne le reformeront pas.

Grigori demanda une cigarette. Les Cosaques et les gardes-rouges affluaient de tous côtés. Un Cosaque se détacha au trot de la foule noire sur la neige.

— Quarante prisonniers, Goloubov ! cria-t-il de loin. Quarante officiers et Tchernetsov lui-même.

— Ce n’est pas vrai !

Goloubov, saisi, se tourna sur sa selle et partit au galop sans ménager les coups de cravache à son grand cheval aux pattes blanches.

Un moment plus tard, Grigori le rejoignait au trot.

La foule dense des officiers prisonniers était encadrée par une escorte de trente Cosaques appartenant au 44e Régiment et à un des escadrons du 27e. Tchernetsov marchait en tête. En essayant d’échapper à ses poursuivants, il avait laissé tomber sa demi-pelisse et n’avait plus sur lui qu’une légère veste de cuir. Son épaulette gauche était arrachée. Une ecchymose fraîche saignait sous son œil gauche. Il marchait vite, sans perdre le pas. Son bonnet penché sur le côté lui donnait un air insouciant et gaillard. Pas une ombre de peur sur son visage rose ; il ne s’était visiblement pas rasé depuis plusieurs jours : une broussaille dorée couvrait ses joues et son menton. Il lançait des regards rapides et sévères sur les Cosaques qui accouraient vers lui ; une ride amère, haineuse, se creusait entre ses sourcils. En marchant il frotta une allumette et se mit à fumer, pinçant la cigarette au coin de ses lèvres dures et roses.

Les officiers étaient de jeunes hommes pour la plupart, très peu avaient les cheveux blanchis par le givre de l’âge. L’un d’eux, blessé **à** la jambe, n’arrivait pas à suivre et un petit Cosaque grêlé à grosse tête le poussait à coups de crosse dans le dos. Un grand et robuste capitaine marchait à côté de Tchernetsov. Un lieutenant et un sous-lieutenant se donnaient le bras et souriaient ; un élève-officier, tête nue aux cheveux frisés, large d’épaules, les suivait. Un autre avait jeté sur son dos une capote de soldat aux épaulettes solidement cousues. Un autre encore, tête nue lui aussi, avait tiré sur ses beaux yeux noirs et féminins son capuchon rouge d’officier dont le vent ramenait les pans sur ses épaules.

Goloubov, qui les suivait à cheval, s’arrêta et cria aux Cosaques :

— Attention !… Vous répondez de la sécurité des prisonniers conformément à toutes les règles de la guerre révolutionnaire. Il faut les amener sains et saufs à l’état-major.

Il appela un des cavaliers, écrivit à la hâte un billet, le plia et le lui remit.

— File ! Donne ça à Podtiolkov.

Puis, s’adressant à Grigori :

— Tu vas là-bas, Mélékhov ?

Sur la réponse affirmative de Grigori, il approcha son cheval du sien et lui dit :

— Dis à Podtiolkov que je me porte garant de Tchernetsov. Compris ?… Hein, dis-lui ça. Va.

Grigori dépassa la foule des prisonniers et galopa à l'état-major du Comité militaire révolutionnaire, installé dans un champ non loin d'un village. Podtiolkov faisait les cent pas à côté d'une spacieuse *tatchanka*[{78}] tauridienne[{79}] aux roues couvertes de glace, qui portait une mitrailleuse protégée par une housse verte. Il y avait là plusieurs membres de l'état-major, des estafettes, des officiers, des Cosaques ordonnances. Minaïev, comme Podtiolkov, venait de rentrer des lignes. Il était assis sur le siège de la voiture, et mordait dans un pain blanc gelé qui craquait sous ses dents.

— Podtiolkov ! dit Grigori, et il s'écarta un peu. Les prisonniers arrivent. Tu as reçu la note de Goloubov ?

Podtiolkov agita violemment sa cravache ; les yeux baissés, le visage congestionné, il se mit à crier :

— Je l'emmerde, Goloubov !… Non, mais sans blague ? Garant de Tchernetsov, un bandit, un contre-révolutionnaire ?… Je ne marche pas ! Ils seront fusillés tous, et en voilà assez !

— Goloubov dit qu'il se porte garant de lui.

— Je ne marche pas !… Je te dis que je ne marche pas. Et puis ça suffit. Le tribunal révolutionnaire le jugera et le condamnera sans traîner. Que les autres perdent l'envie d'en faire autant… Tu sais, poursuivit-il un peu radouci, examinant la foule des prisonniers qui approchait, tu sais combien de sang il a versé, celui-là ? Un océan !… Combien de mineurs il a exterminés ?… – et de nouveau bouillant de rage, roulant des yeux furieux, il répéta : – Je ne marche pas !…

— Pas la peine de gueuler comme ça ! – Grigori avait élevé la voix lui aussi, il frémissait au-dedans de lui-même, comme si la fureur de Podtiolkov l'avait gagné. – Il y a beaucoup trop de juges ici. Tu ferais mieux d'aller là-bas ! – Il montrait la direction de l'ennemi. Ses narines frémissaient. – Pour faire joujou avec les prisonniers vous êtes là !

Podtiolkov s'éloigna, serrant sa cravache à deux mains. Il cria de loin :

— J'y ai été, là-bas. Ne crois pas que je me suis caché dans la tatchanka. Et tais-toi, Mélékhov ! Compris ? N'oublie pas à qui tu parles ! Parfaitement ! Le

genre officier, garde-le pour toi. C’est le Comité militaire révolutionnaire qui juge, et pas n’importe qui.

Grigori toucha son cheval et rattrapa Podtiolkov, sauta de selle, oubliant sa blessure, et tomba à la renverse, transpercé par la douleur. Le sang brûlant jaillit en gargouillant. Il se releva sans aide, clopina jusqu’à la tatchanka et s’accouda contre le ressort arrière.

Les prisonniers étaient arrivés. Une partie des fantassins de l’escorte se mêlaient aux ordonnances et aux Cosaques chargés de la garde de l’état-major. Les Cosaques étaient encore tout échauffés par la bataille, leurs yeux brillaient d’un éclat vif et furieux, ils échangeaient des remarques sur les détails et l’issue du combat.

Podtiolkov, marchant lourdement sur la neige molle, s’approcha des prisonniers. Tchernetsov, qui se tenait devant les autres, le regardait, plissant d’un air méprisant ses yeux clairs et audacieux ; il se balançait avec désinvolture sur sa jambe gauche écartée, mordant de ses dents blanches sa lèvre rose intérieurement écorchée. Podtiolkov s’arrêta tout près de lui. Il était tout tremblant, ses yeux, fixes d’abord, rampèrent sur la neige ravinée, puis s’élevèrent, croisèrent ceux de Tchernetsov, intrépide et méprisant, et leur lourde haine les fit se détourner.

— Tu es pris, vermine ! dit Podtiolkov d’une voix basse et palpitante, et il recula d’un pas ; un sourire oblique traversait ses joues comme un coup de sabre.

— Traître au peuple cosaque ! Salaud ! Traître ! siffla Tchernetsov entre ses dents serrées.

Podtiolkov secouait la tête, comme pour éviter des gifles, ses pommettes devenaient toutes noires, il respirait péniblement, la bouche ouverte.

La scène qui suivit se déroula à une rapidité surprenante. Blême, montrant les dents, les poings serrés contre sa poitrine, tout tendu en avant, Tchernetsov marcha sur Podtiolkov. De ses lèvres tordues s’échappaient des mots incompréhensibles, mêlés d’injures blasphématoires. Ce qu’il disait, seul Podtiolkov l’entendait, et il s’avançait lentement vers lui.

— Tu verras ce qui t’arrivera… tu le sais ?

Tchernetsov avait dit cela d’une voix soudain perçante et tout le monde l’avait entendu : les officiers prisonniers comme les hommes de l’état-major.

— Qu… oi ?

Podtiolkov poussa un râle comme quelqu’un que l’on étouffe, et porta la main

à la poignée de son sabre.

Il y eut un grand silence. La neige craqua distinctement sous les bottes de Minaïev, de Krivochlykov et de quelques hommes qui se précipitaient vers Podtiolkov. Mais il les devança, tourna son buste à droite, s'accroupit, arracha le sabre du fourreau, puis se fendit et frappa Tchernetsov à la tête avec une force terrible.

Grigori vit Tchernetsov tressaillir, lever le bras gauche au-dessus de sa tête pour parer le coup ; il vit se détacher la main coupée. Il vit le sabre s'enfoncer sans bruit dans la tête renversée. Le bonnet tomba d'abord, puis le corps, tel un épi fauché, la bouche étrangement contractée, les yeux douloureusement clos et plissés comme s'ils avaient vu un éclair.

Podtiolkov frappa encore un coup et s'éloigna d'une démarche lourde et vieillie, en essuyant sa lame rouge de sang.

Arrivé à la tatchanka, il se retourna vers l'escorte des prisonniers et aboya d'une voix rauque :

— Sabrez-les !… Sabrez-moi ces enfants de putain ! Tous !… Pas de prisonniers… Noyez-les dans le sang, frappez au cœur.

Une fusillade fiévreuse éclata. Les officiers se mirent à courir à l'aveuglette en se bousculant. Le lieutenant aux beaux yeux de femme, au capuchon rouge, courait, tenant sa tête dans ses mains. Une balle le fit sauter en l'air comme pour passer un obstacle. Il tomba et ne se releva pas. Deux Cosaques sabraient le grand et robuste capitaine. Il se cramponnait aux lames des sabres, le sang coulait sur ses manches de ses paumes coupées, il criait comme un enfant ; il tomba sur les genoux, puis sur le dos, il roula sa tête sur la neige ; on ne voyait sur son visage que ses yeux inondés de sang et sa bouche noire, fendue par un cri qui n'en finissait pas. Les sabres volèrent et découpèrent son visage, sa bouche noire, et il criait toujours d'une petite voix de terreur et de douleur. Un Cosaque en capote à martingale déchirée s'accroupit au-dessus de lui et l'acheva d'un coup de feu. L'élève-officier aux cheveux frisés avait presque réussi à s'échapper : un Cosaque du Régiment atamanski le rattrapa et l'abattit d'un coup dans la nuque. Le même Cosaque logea une balle entre les omoplates d'un lieutenant qui courait, la capote au vent. Le lieutenant s'affaissa et ses doigts grattèrent longuement sa poitrine, enfin il mourut. Un capitaine en second, aux cheveux gris, fut tué sur place ; pendant qu'il luttait contre la mort, ses pieds creusèrent un trou profond et il eût continué à piétiner la neige, comme un brave cheval à la longe, si des Cosaques compatissants ne l'eussent achevé.

Dès le commencement de l’exécution, Grigori avait quitté la tatchanka et s’était dirigé en boitant vers Podtiolkov, sans détacher de lui ses yeux troublés pleins d’une sorte de vase. Minaïev l’empoigna par-derrière, lui tourna le bras dans le dos et lui arracha son revolver, le regarda dans les yeux de ses yeux éteints, et lui dit :

— Qu’est-ce que tu croyais ?

13

La crête aveuglante de la colline enneigée, vitrifiée par le soleil et le bleu du ciel sans nuage, étincelait comme du sucre. Le village d'Olkhovy Rog s'étalait plus bas comme une couverture faite de pièces bigarrées. A gauche la Svinioukha brillait d'un éclat bleu, à droite les hameaux et les colonies allemandes s'éparpillaient sur la plaine comme des tavelures de brume, la Ternovskaïa vaporeuse apparaissait au tournant de la route. A l'est, derrière le village, un coteau moins haut, coupé de ravins, montait en pente douce. Les poteaux télégraphiques plantés dessus comme une clôture filaient vers Kachary.

C'était un jour de gel limpide, comme on en voit peu. Des colonnes de brume irisée s'élevaient à côté du soleil. Le vent soufflait du nord. La tempête sifflait dans la steppe. Mais l'immensité neigeuse ceinte par l'horizon était claire, sauf à l'est, juste sous le fil de l'horizon, où la steppe fumait d'un brouillard lilas.

Pantéléï Prokofiévitch, qui était allé chercher Grigori à Millérovo, décida de ne pas s'arrêter à Olkhovy Rog et de continuer jusqu'à Kachary pour y passer la nuit. Il avait quitté la maison au reçu d'un télégramme de Grigori et il était arrivé à Millérovo le soir du 28 février. Grigori l'attendait à l'auberge. Partis le matin, ils traversèrent Olkhovy Rog vers onze heures.

Après sa blessure à la bataille de Gloubokaïa, Grigori avait passé une semaine à l'hôpital de Millérovo ; à peine guéri, il décida de rentrer chez lui. Des Cosaques de sa stanitsa lui amenèrent son cheval. Grigori partit avec un sentiment mêlé de mécontentement et de joie : de mécontentement parce qu'il quittait son unité au plus fort de la lutte pour le pouvoir sur le Don, de joie à la pensée de retrouver les siens et son village ; il se cachait à lui-même son désir de voir Aksinia, mais il pensait à elle.

La rencontre avec son père fut un peu distante. Pantéléï Prokofiévitch – à qui Pétro avait monté la tête – examina Grigori d'un air sombre, avec des regards furtifs, mobiles, lourds de réprobation et de vigilante inquiétude. Le soir, à la gare, il l'interrogea longuement sur les événements qui avaient éclaté dans la région. Les réponses de son fils ne le satisfaisaient visiblement pas. Il mâchonnait sa barbe grise, regardait ses bottes de feutre à semelle de cuir, reniflait. Il ne voulait pas discuter, mais il prit avec chaleur la défense de

Kalédine ; dans un moment d'emportement, comme autrefois, il fit taire Grigori et même frappa le sol de sa mauvaise jambe.

— Ne me raconte pas d'histoire ! Kalédine est venu chez nous au village, cet automne. Tout le monde s'est réuni sur la place du marché, il est monté sur une table, il a parlé avec les vieux et il a prédit, comme s'il le tirait de la Bible, que les paysans allaient venir chez nous, qu'il y aurait la guerre et que si on branlait dans le manche, ils nous prendraient tout et s'installeraient ici. A ce moment-là, il le savait déjà, qu'il y aurait la guerre. Qu'est-ce que vous croyez, bande de salauds ? Vous croyez qu'il en sait moins que vous ? Un général instruit comme ça, qui commandait une armée, tu crois qu'il en sait moins que toi ? C'est des bavards sans instruction comme toi qui se sont installés à Kamenskaïa et qui soulèvent le peuple. Ton Podtiolkov, qu'est-ce que c'est ? Un adjudant ? Ouais, le même grade que moi. C'est bien ça !… Qu'est-ce qu'il faut pas voir !… On ne descendra pas plus bas.

Grigori n'avait pas plaisir à discuter avec lui. Avant d'avoir vu son père, il savait ce qu'il pensait. Et puis il y avait autre chose : il ne pouvait ni excuser ni oublier la mort de Tchernetsov et la fusillade sans jugement des officiers prisonniers.

Les chevaux, attelés en timoniers, emportaient facilement le traîneau. Le cheval de Grigori, sellé, était attaché derrière et suivait au trot. Grigori voyait défiler les bourgs et les villages de son enfance : Kachary, Popovka, Kamenka, Nijné-Iablonovski, Gratchov, Iassenovka.

Pendant tout le temps du voyage, il songea, sans suite et sans ordre, aux événements récents, et il essayait, fût-ce à grands traits, d'ébaucher l'avenir, mais sa pensée n'allait pas plus loin que sa permission à la maison et tombait dans un cul-de-sac : « Je rentre, je me repose un peu, je guéris ma blessure, et puis – il haussait mentalement les épaules – et puis on verra. L'avenir tranchera… »

Il était brisé par toute la fatigue qu'il avait accumulée à la guerre. Il avait envie de se détourner de ce monde bouillonnant de haine, hostile, incompréhensible. Tout était embrouillé, contradictoire derrière lui. Comment trouver la bonne route ? Le sol fangeux sous les fascines se dérobait sous ses pas, le sentier bifurquait, et quelle direction fallait-il prendre ? Les bolchéviks l'attiraient, il marchait avec eux, il entraînait les autres à sa suite, puis le doute l'envahissait, son cœur se refroidissait. « Et si Izvarine avait raison ? A qui faut-il s'allier ? » Grigori pensait confusément à cela, renversé sur le dossier du traîneau. Mais quand il s'imaginait préparant pour le printemps les herses et les

charrettes, tressant des mangeoires en brins de saule et, lorsque la terre serait dévêtue et séchée, sortant dans la steppe ; et marchant derrière la charrue, dont il sentirait la trépidation vivante et les secousses, tenant les mancherons dans ses mains gourmandes de travail ; et respirant l'odeur suave de l'herbe nouvelle et de la terre noire retournée quand elle n'a pas encore perdu la fadeur de l'humidité neigeuse, il sentait une chaleur à l'âme. Il avait envie de rentrer les bêtes, de retourner le foin, de respirer l'odeur fanée du mélilot et du blé rampant, l'odeur épicée du fumier. Il avait envie de paix et de calme, aussi cachait-il dans ses yeux sévères une joie timide tandis qu'il regardait autour de lui les chevaux, le dos voûté de son père enveloppé dans sa pelisse. Tout lui rappelait sa vie d'autrefois presque oubliée : l'odeur de mouton de la pelisse, l'air familier des chevaux jamais étrillés, un coq dans un village braillant à l'entrée d'une cave. La vie dans ce trou perdu lui semblait épaisse et douce comme du sirop de houblon.

Ils arrivèrent au village le lendemain un peu avant le soir. Du haut de la colline, Grigori jeta un regard sur le Don : ici les Mares aux femmes, bordées de roseaux comme d'une parure de zibeline, là le peuplier mort, tiens, on ne passe plus le Don au même endroit. Le village, les blocs de maisons, l'église, la place… Grigori sentit le sang lui monter à la tête quand son regard tomba sur la ferme familiale. Une vague de souvenirs l'envahit. Dans la cour, le balancier du puits semblait l'appeler, levant en l'air son bras de saule gris.

— Tu n'as pas les yeux qui piquent ?

Pantéléï Prokofiévitch se tournait en souriant vers Grigori et Grigori reconnut franchement et sans détour :

— Oui, ça pique… et comment !…

— Ce que c'est que le pays natal ! dit Pantéléï Prokofiévitch avec un soupir de satisfaction.

Il prit la direction du centre du village. Les chevaux descendaient la colline à toute allure. Le traîneau zigzaguait sur la pente glissante. Grigori avait deviné le dessein de son père, il lui demanda cependant :

— Pourquoi donc vas-tu dans le village ? Va dans notre rue.

Pantéléï Prokofiévitch se retourna vers lui, sourit malicieusement dans sa barbe givrée, cligna de l'œil :

— Mes fils sont partis simples soldats et ils reviennent officiers. Il ne faudrait pas que je sois fier de traverser le village avec toi ? Je veux qu'on me regarde et qu'on m'envie. Ça me met du baume au cœur, mon gars.

Arrivé dans la grande rue, il encouragea les chevaux avec des cris mesurés, se pencha de côté, agita son fouet, et les chevaux, sentant la maison proche, prirent un train rapide et frais, à croire qu'ils n'avaient pas cent quarante verstes derrière eux. Les hommes que l'on croisait saluaient, aux fenêtres et dans les cours, les femmes mettaient la main en visière pour mieux voir ; les poules en caquetant traversaient la rue comme des boules de chardon. Tout allait à merveille. On passa la place. Le cheval de Grigori, qui louchait vers un cheval attaché à la clôture de Mokhov, hennit et leva la tête. On apercevait le bout du village, le toit de la ferme Astakhov… C'est alors, au premier carrefour, qu'un malheur arriva : un petit cochon qui traversait la rue s'attarda et vint se fourrer sous les sabots des chevaux ; il poussa un grognement et roula, écrasé, sur le bord du chemin, glapissant, et il s'efforçait de redresser son échine rompue.

— Qu'est-ce que tu fais là, nom de Dieu ! jura Pantéléï Prokofiévitch, et il réussit à toucher le cochon de son fouet.

Malheureusement, celui-ci appartenait à Anioutka, la veuve d'Afonka Ozérov, une femme aigrie et forte en gueule. Elle ne fut pas longue à se précipiter hors de sa cour ; tout en mettant son fichu sur sa tête, elle criait des injures si choisies que Pantéléï Prokofiévitch arrêta ses chevaux et se retourna.

— Tais-toi, bourrique ! Qu'est-ce que tu as à gueuler ? On te le paiera, ton cochon teigneux !

— Serpent ! Satan ! C'est toi qui as la teigne, sale boiteux !… Je vais t'emmener à l'ataman, tu vas voir ça !… braillait-elle en agitant les bras. Enfant de putain, je t'apprendrai à écraser les bêtes des veuves de guerre !…

C'en était trop. Pantéléï Prokofiévitch se mit à hurler, tout rouge :

— Pourriture !

— Turc de malheur ! répliqua la veuve du tac au tac.

— Chienne, fille de pute ! dit Pantéléï Prokofiévitch, haussant sa voix de basse-taille.

Mais Anioutka Ozérov n'était jamais à court de reparties.

— Sale étranger ! Vieux bouc ! Voleur ! Tu te rappelles la herse que tu as volée ? Coureur de femmes mariées !

Elle jacassait comme une pie.

— Gare à mon fouet, charogne !… Ferme ta gueule !

A ce moment, Anioutka lança une telle bordée d'injures que Pantéléï

Prokofiévitch – qui n'était pourtant plus un enfant et qui avait vu beaucoup de choses dans sa vie – devint rose de confusion et fut tout d'un coup trempé de sueur.

— Avance !… Tu n'as pas besoin de répondre, dit Grigori avec irritation, voyant les gens sortir petit à petit dans la rue, attirés par cet échange de vues inattendu entre le vieux Mélékhov et l'honnête veuve Ozérov.

— Tu as vue cette langue qu'elle a… comme une longe !

Pantéléï Prokofiévitch cracha tristement et lança ses chevaux comme s'il voulait écraser Anioutka elle-même.

Arrivé au carrefour suivant, il se retourna et dit, non sans crainte :

— Elle est bien avancée de gueuler, de jurer comme ça !… Vipère, va !… Tu finiras par éclater, grosse saloperie ! dit-il, et il le lui souhaitait vraiment. J'aurais dû t'écraser avec ton cochon. On y laisse sa peau de tomber sur une punaise comme ça !

Ils virent passer très vite à côté d'eux les volets bleus de la ferme. Pétro, nu-tête et vêtu d'une vareuse sans ceinture, leur ouvrit le portail. Fichu blanc, visage rieur aux yeux noirs étincelants : Douniachka apparut sur le perron.

Pétro embrassa son frère et le regarda un instant dans les yeux :

— Tu n'as pas de mal ?

— J'ai été blessé.

— Où ?

— A Gloubokaïa.

— Tu avais bien besoin d'aller t'y fourrer ! Ça fait longtemps que tu aurais dû rentrer à la maison.

Il secoua Grigori affectueusement et le poussa vers Douniachka. Étreignant les épaules rondes et mûries de sa sœur, Grigori lui baisa les lèvres et les yeux, puis recula d'un pas et dit, admiratif :

— Dis-moi, Douniachka, du diable si je t'aurais reconnue ! Comme tu as changé ! Moi qui croyais que tu serais laide, une pauvre petite fille de rien du tout !

— Hé là, mon petit frère !…

Douniachka esquiva un pinçon et s'éloigna avec un sourire qui découvrait ses dents blanches étincelantes, le même sourire que Grigori.

Ilinitchna s’approchait avec les enfants sur les bras ; Natalia la dépassa en courant. Elle était épanouie et étrangement embellie. Ses cheveux noirs, lisses et brillants, ramenés par-derrière en un chignon lourd, mettaient en valeur son visage empourpré de joie. Elle se serrait contre Grigori, elle effleura maladroitement de ses lèvres plusieurs fois ses joues et sa moustache ; arrachant son fils des mains d’Ilinitchna, elle le lui donna.

— Regarde ton fils ! dit-elle avec une joie orgueilleuse.

— Laisse-moi regarder *mon* fils !

Ilinitchna avait écarté Natalia avec émotion, elle inclina la tête de Grigori, l’embrassa sur le front, passa un instant sa main rude sur son visage et se mit à pleurer d’émotion et de joie.

— Et ta fille, Gri-i-cha !… Tiens, prends-la.

Natalia posa la fillette emmitouflée dans un châle sur le bras libre de Grigori, et lui, tout déconcerté, ne savait plus qui regarder : Natalia, sa mère, les enfants. Le petit, renfrogné, le regard sombre, était un Mélékhov tout pur : la fente allongée des yeux noirs un peu sévères, le dessin hardi des sourcils, le blanc de l’œil bombé, bleuté, la peau brune. Il suçait son petit poing sale et regardait obstinément son père. De sa fille Grigori ne voyait que deux petits yeux attentifs, également noirs : le châle couvrait le reste de son visage.

Toujours tenant ses deux enfants sur les bras, il fit un pas pour monter les marches du perron, mais une douleur lui traversa la jambe.

— Prends-les, Natacha… dit-il avec un sourire coupable qui tordait un côté de sa bouche.

Daria était au milieu de la cuisine, elle arrangeait ses cheveux. Elle s’avança vers Grigori, souriante, désinvolte, et pressa sur ses lèvres, en fermant les yeux, ses lèvres chaudes et humides.

— Tu sens le tabac !

Elle haussa ses sourcils ronds, qu’elle avait noircis et qui semblaient tracés à l’encre de Chine.

— Laisse que je te regarde encore une fois ! Mon petit, mon petit garçon ! disait Ilinitchna, et Grigori souriait, l’émotion lui chatouillait le cœur, tandis qu’il se serrait contre l’épaule de sa mère.

Dans la cour Pantéléï Prokofiévitch dételait les chevaux, clopinait autour du traîneau, sa ceinture et le haut de son bonnet faisaient des taches écarlates. Pétro

avait conduit le cheval de Grigori à l'écurie et, tout en portant la selle dans le vestibule, il parlait à Douniachka qui sortait un baril de pétrole du traîneau.

Grigori se déshabilla, accrocha sa pelisse et sa capote à la tête du lit, se peigna. Il s'assit sur un banc et appela son fils :

— Viens ici, Michatka. Eh bien, tu ne me reconnais donc pas ?

Le petit s'approcha de biais, sans ôter son poing de sa bouche, et s'arrêta timidement à côté de la table. Du poêle, sa mère le regardait avec amour et fierté. Elle chuchota quelque chose à l'oreille de la petite, la mit à terre et la poussa doucement vers son père.

— Va.

Grigori les attrapa tous les deux, les installa sur ses genoux et dit :

— Vous ne me reconnaissez pas, mes noisettes ? Toi non plus, Poliouchka, tu ne reconnais pas ton petit papa.

— Tu n'es pas notre papa, murmura le gamin, que la présence de sa sœur encourageait.

— Alors qui je suis ?

— Tu es un Cosaque pas de chez nous.

— C'est bien la vérité !… – Grigori éclata de rire. – Mais alors, ton papa, où il est ?

— Il est dans l'armée, dit la fillette en hochant la tête avec conviction. (Elle était plus hardie que son frère.)

— Allez-y mes enfants ! Il n'avait qu'à rester à la maison. Au lieu de ça, il vadrouille toute l'année Dieu sait où, et il faudrait encore qu'on le reconnaisse ! lança Ilinitchna avec une sévérité feinte, et elle sourit au sourire de Grigori. Ta femme ne voudra bientôt plus de toi. Déjà nous voulions lui trouver un mari.

— Qu'est-ce que tu dis de ça, Natalia, hein ? demanda Grigori en plaisantant.

Natalia, toute rouge et luttant pour dominer sa gêne devant la famille, vint s'asseoir à côté de Grigori, ses yeux éperdus de bonheur le dévoraient tout entier, sa rude main brûlante caressait la main sèche et brune de son mari.

— Daria, mets la table !

Daria se mit à rire :

— Il a une femme, non ?

Et elle se dirigea vers le poêle de sa démarche comme toujours légère et ondulante.

Elle n'avait pas perdu sa minceur, son élégance. Ses jolies jambes fines étaient prises dans des bas de laine violets, elle portait aux pieds des bottines juste à sa taille et comme affilées ; sa jupe froncée, couleur de framboise, la serrait fort, son tablier brodé brillait d'une blancheur irréprochable. Grigori tourna son regard vers sa femme et remarqua sur elle un certain changement. Elle avait fait de la toilette pour sa venue : une blouse de satinette bleue à manches étroites garnies de dentelle aux poignets moulait sa taille bien prise et se gonflait sur sa poitrine forte et molle ; sa jupe bleue à bord plissé et brodé était large du bas et ajustée sur les hanches. Grigori voyait ses jambes pleines et qu'on eût cru faites au tour, son ventre tendu, troublant, ses fesses larges comme celles d'une jument bien nourrie ; il pensa : « La femme cosaque, on la reconnaît. Elle sait s'arranger pour montrer tout ce qu'elle a. Les autres, elles s'habillent avec des sacs : l'envers est comme l'endroit… »

Ilinitchna surprit son regard et dit avec une vantardise feinte :

— Elles sont comme ça, chez nous, les femmes d'officiers ! Elles peuvent en remontrer aux dames de la ville.

— Qu'est-ce que vous dites, maman ? l'interrompit Daria. Nous en sommes loin, des dames de la ville. Tiens, ma boucle d'oreille est cassée, et celle-ci ne vaut pas quatre sous, ajouta-t-elle tristement.

Grigori posa la main sur le dos large de sa femme, ce dos de travailleuse, et il pensa pour la première fois : « Une belle femme, elle ne passe pas inaperçue… Qu'est-ce qu'elle a fait pendant que je n'étais pas là ? Je suis bien sûr qu'on la désirait, et peut-être qu'elle avait envie d'un homme, elle aussi. Et si elle en avait reçu dans son lit, comme font toutes les femmes qui ont leur mari soldat ? » A cette pensée son cœur se mit à battre la breloque et l'ordure emplit son âme. Il scruta son visage rose et luisant qui sentait bon la pommade de concombre. Natalia rougit sous son regard et murmura, dominant son trouble :

— Pourquoi me regardes-tu comme ça ? Tu t'ennuyais de moi, dis ?

— Je comprends !

Grigori chassa ses pensées inopportunes, mais un sentiment d'hostilité inconsciente envers sa femme avait bougé en lui.

Pantéléï Prokofiévitch entra en ronchonnant. Il fit sa prière devant les icônes et grogna :

— Eh bien, encore bonjour !

— Bonjour, grand-père… Tu es gelé ? Nous t'attendions : la soupe est brûlante, je viens de la retirer du feu, dit Ilinitchna qui s'affairait, faisant tinter les cuillers.

Pantéléï Prokofiévitch dénoua son foulard rouge, tapa l'une contre l'autre ses bottes de feutre piquées raidies par le gel. Il ôta sa pelisse, fit tomber les glaçons de sa moustache et de sa barbe et dit, en s'asseyant à côté de Grigori :

— J'étais gelé, mais je me suis réchauffé en traversant le village… Nous avons écrasé un cochon à Anioutka…

— Quelle Anioutka ? demanda vivement Daria, qui s'arrêta de couper le grand pain blanc.

— Ozérov. Tu l'aurais vue sortir, la garce ! Et ce qu'elle a pu gueuler ! « Salaud par-ci, cochon par-là, filou, et la herse que tu as volé » Quelle herse, le diable sait !

Pantéléï Prokofiévitch énuméra en détail toutes les insultes qu'Anioutka lui avait servies, sauf qu'il oublia les reproches qu'elle lui avait faits quant à ses péchés de jeunesse avec des femmes mariées. Grigori se mit à table en souriant. Et Pantéléï Prokofiévitch, pour se justifier à ses yeux, conclut dans une grande excitation :

— Elle m'a dit des bêtises que je ne peux même pas répéter. Je voulais retourner en arrière et lui envoyer un coup de fouet, mais Grigori était là et ce n'était quand même pas bien de faire ça devant lui.

Pétro ouvrit la porte et Douniachka entra avec un veau roux au front blanc, qu'elle tenait au bout d'une ceinture.

— Pour le carnaval, on mangera des crêpes à la crème ! cria gaiement Pétro, et il poussa le veau d'un coup de pied.

Après le repas, Grigori ouvrit son sac et commença la distribution des cadeaux.

— Ça, c'est pour toi, maman…

Il lui donna un grand châle bien chaud.

Ilinitchna prit le cadeau, sérieuse et rougissante comme une jeune fille, le mit sur elle et se tourna, se retourna, roula tant et si bien les épaules devant le miroir que Pantéléï Prokofiévitch s'indigna :

— Une vieille sorcière comme toi devant la glace ! Pouh !

— Ça, c’est pour toi, papa… marmonna rapidement Grigori, et il développa aux yeux de tous une casquette cosaque neuve à bande écarlate, à coiffe relevée par-devant.

— Ah ! Dieu te garde ! Moi qui avais besoin d’une casquette ! Cette année-ci, on n’en trouve plus dans les boutiques… Quand je pense que j’ai encore fait l’été avec ma vieille… J’avais honte d’aller à l’église. Elle est juste bonne à coiffer un épouvantail et c’est ça que je portais… dit Pantéléï Prokofiévitch d’une voix grognon, en regardant tout autour de lui, comme s’il craignait qu’on vînt lui prendre le cadeau de son fils. Il se penchait pour l’essayer devant la glace, quand il surprit le regard d’Ilinitchna qui le guettait ; il tourna brusquement sur les talons, se dirigea vers le samovar et c’est là qu’il essaya sa casquette, en la posant sur son oreille.

— Qu’est-ce que tu fais, vieux piquet ? lui jeta Ilinitchna.

Il s’en tira par la mauvaise foi :

— Bon Dieu ! Ce que tu es bête ! C’est un samovar, ce n’est pas un miroir. Non ?

A sa femme Grigori fit présent d’un coupon de laine pour se faire une jupe ; aux enfants d’une livre de pain d’épices au miel ; à Daria de boucles d’oreille en argent avec des pierres serties ; à Douniachka de tissu pour une blouse ; à Pétro de cigarettes et d’une livre de tabac.

Pendant que les femmes bavardaient en examinant les cadeaux, Pantéléï Prokofiévitch arpentait la cuisine, fier comme un paon, et bombant le torse.

— Regardez-le, le Cosaque de la Garde ! Plusieurs fois primé !

Premier à la revue impériale ! Selle et tout l’équipement ! Ah ! Bon Dieu !…

Pétro, mordillant sa moustache blonde, admirait son père ; Grigori souriait. Ils se mirent à fumer ; Pantéléï Prokofiévitch jeta un coup d’œil inquiet vers les fenêtres et dit :

— Tant que les amis et connaissances ne sont pas là, raconte donc à Pétro ce qui se passe là-bas.

Grigori eut un geste las :

— On se bat.

— Où sont les bolchéviks en ce moment ? demanda Pétro, et il s’installa plus à son aise.

— Ils arrivent de trois côtés : de Tikhoretskaïa, de Taganrog, de Voronèje.

— Mais alors, votre Comité révolutionnaire, à quoi pense-t-il ? Pourquoi les laisse-t-il entrer sur nos terres ? Khristonia et Ivan Alexéiévitch, qui sont rentrés, ont raconté un tas de conneries, mais je ne les crois pas. Ça n'est pas possible…

— Le Comité révolutionnaire, il est impuissant. Les Cosaques rentrent chez eux.

— Alors, c'est à cause de ça qu'il est pour les Soviets ?

— Bien sûr, c'est à cause de ça.

Pétro se tut un moment, il reprit une cigarette et regarda son frère en face :

— Toi, tu es de quel côté ?

— Je suis pour le pouvoir des Soviets.

— Imbécile ! éclata Pantéléï Prokofiévitch. Pétro, tu devrais lui expliquer.

Pétro sourit, tapa sur l'épaule de Grigori.

— Il est vif, c'est dans notre famille, comme un cheval avant le dressage. Et si tu lui expliquais, toi, père ?

— Il n'y a rien à m'expliquer ! s'emporta Grigori. Je ne suis pas aveugle… Les hommes qui rentrent du front, qu'est-ce qu'ils racontent ?

— Qu'est-ce qu'on en a à faire, des hommes qui rentrent du front ? Tu ne connais donc pas cet abruti de Khristonia ? Qu'est-ce qu'il peut comprendre ? Les gens sont perdus, ils ne savent plus où aller… C'est une misère ! – Pétro mordit sa moustache. – Tu vas voir, au printemps : on n'y comprendra plus rien… Nous aussi, nous avons joué aux bolchéviks, sur le front ; maintenant il est temps de réfléchir un peu. « Nous ne voulons pas le bien d'autrui, ne prenez pas le nôtre », voilà ce que les Cosaques devraient dire à tous ceux qui veulent entrer chez nous de force. A Kamenskaïa, vous avez fait du sale travail. Vous avez fait camarade avec les bolchéviks, et maintenant ils veulent installer leur régime ici.

— Réfléchis, Gricha. Tu n'es pas un imbécile. Tu dois comprendre que le Cosaque a toujours été cosaque et qu'il restera cosaque. La Russie pouilleuse ne fera pas la loi chez nous. Tu sais ce que racontent les colons, pour l'heure ? Qu'on va partager toute la terre, un morceau pour chacun. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Les colons natifs, qui vivent depuis longtemps dans la Région du Don, on leur donnera de la terre.

— De la merde on leur donnera. Qu'ils en mangent !

Pantéléï Prokofiévitch, fermant son poing pour faire la figue, promena longuement son pouce long et crochu tout autour du nez busqué de Grigori.

Des pas ébranlèrent le perron. Les marches gelées gémissaient. Anikouchka, Khristonia, Ivan Tomiline entrèrent, ce dernier portant un bonnet de lièvre d'une hauteur démesurée.

— Salut, militaire ! Pantéléï Prokofiévitch, tu nous offres un coup ? hurla Khristonia.

Son cri fit sursauter le veau qui s'était endormi à côté du poêle. Il se dressa sur ses pattes encore faibles et mal assurées, regarda les arrivants de ses yeux d'agate ronds et c'est l'effroi sans doute qui lui fit lâcher un mince filet d'eau sur le sol. Douniachka l'arrêta par une petite tape sur le dos, essuya la mare et apporta le pot à ordures en fer.

— Tu as fait peur au veau, grande gueule ! dit Ilinitchna fâchée.

Grigori serra la main aux trois hommes et les fit asseoir. Bientôt il en arriva d'autres, qui habitaient dans la même partie du village. Ils fumèrent tant en parlant que la lampe se mit à clignoter, le veau s'enroua et toussa.

A minuit, Ilinitchna les mit à la porte en grondant :

— La fièvre vous prenne ! Allez dans la cour si vous voulez fumer ! Allez ! Allez ! Notre militaire n'a pas encore pu se reposer du voyage. Allez ! Dieu vous garde !

14

Le lendemain matin, Grigori sortit le dernier du sommeil, éveillé par le pépiement sonore des moineaux comme au printemps sous l'avant-toit et le chambranle des fenêtres. Les rayons du soleil passant par les interstices des volets s'éparpillaient en poussière d'or. Les cloches sonnaient pour la messe. Grigori se rappela que c'était dimanche. Natalia n'était pas à côté de lui, mais le lit gardait la chaleur de son corps. Elle ne devait pas être levée depuis longtemps.

— Natacha ! appela-t-il.

C'est Douniachka qui entra.

— Qu'est-ce que tu veux, mon petit frère ?

— Ouvre les fenêtres et appelle Natacha. Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Elle fait la cuisine avec maman, elle arrive tout de suite.

Natalia entra, cligna les yeux pour voir dans l'obscurité.

— Tu es éveillé ?

Ses mains sentaient la pâte fraîche. Grigori sans se lever la prit dans ses bras et rit en se souvenant de la nuit.

— Tu t'es levée tard ?

— Oui. J'étais fatiguée… à cause de la nuit.

Elle sourit, elle rougit, cacha sa tête contre la poitrine velue de Grigori.

Elle l'aida à bander sa blessure, sortit du coffre le pantalon des jours de fête et dit :

— Tu mettras l'uniforme avec toutes les médailles ?

Grigori refusa avec effroi :

— Allons donc !

Mais Natalia insistait :

— Mets-le. Le père sera content. Et puis enfin, tu les as gagnées pour rien, pour les laisser dormir dans le coffre ?

Grigori céda. Il se leva, alla prendre le rasoir de Pétro, se rasa, lava son visage et son cou.

— Et la nuque, tu te l'es rasée ? demanda Pétro.

— Oh ! Bon Dieu ! J'ai oublié.

— Assieds-toi. Je vais te raser.

Le blaireau froid lui brûla le cou. Dans la glace il voyait Pétro manier le rasoir en tirant la langue comme un enfant.

— Ton cou a maigri comme celui d'un bœuf après les labours, dit Pétro en souriant.

— Tu penses bien que l'ordinaire ne fait pas grossir.

Grigori mit son uniforme à épaulettes de sous-lieutenant, orné d'une large rangée de médailles, et il eut peine à se reconnaître dans le miroir embué : un grand officier maigre, noir comme un Tsigane, son sosie, le regardait.

— Tu as l'air d'un colonel ! nota Pétro enthousiaste, plein d'admiration pour son frère et sans envie.

A son corps défendant ces mots faisaient plaisir à Grigori. Il entra dans la cuisine. Daria fixa sur lui un regard admiratif.

Douniachka poussa un cri :

— Oh ! qu'il est beau…

Ilinitchna ne put retenir ses larmes. Elle les essuyait avec son tablier sale et répondait aux moqueries de Douniachka :

— Tâche d'en faire des comme ça, jacasse ! J'ai tout de même eu deux garçons qui ont bien réussi tous les deux.

Natalia ne détachait pas de son mari ses yeux amoureux, brûlants, brumeux.

Grigori jeta sa capote sur ses épaules et se dirigea vers la cour. Il eut de la peine à descendre les marches du perron : sa jambe blessée le gênait. « Ça n'ira pas sans béquille », pensa-t-il en se cramponnant à la rampe.

On avait extrait la balle à Millérovo, une croûte brune couvrait la blessure, c'était cette croûte qui l'empêchait de plier sa jambe.

Un chat se chauffait sur le banc de terre. A côté du perron, la neige avait fondu au grand soleil et il y avait une petite flaque. Grigori regarda la cour attentivement, tout plein de joie. Le poteau était toujours là, près du perron, avec

la roue que l’on avait fixée en haut. Depuis son enfance, Grigori connaissait cette roue qui servait aux besognes des femmes : on y mettait les jattes de lait pour la nuit, sans descendre du perron ; les pots et la vaisselle séchaient dessus pendant la journée. Certains changements dans la cour sautaient aux yeux : la porte de la grange avait été barbouillée de glaise jaune en remplacement de la peinture, dont il ne restait rien, le hangar était couvert à neuf de chaume pas encore bruni ; la pile d’échalas avait diminué : on avait dû en prendre une partie pour réparer la clôture. La voûte de terre de la cave était couverte d’une cendre bleutée ; sur la cendre, un coq noir comme un corbeau, une patte frileusement repliée, trônait au milieu d’une dizaine de poules bigarrées gardées pour la reproduction. Le hangar protégeait le matériel agricole des intempéries de l’hiver : les carcasses des charrettes ressemblaient à des côtes saillantes, une pièce métallique de la faucheuse étincelait, arrosée par la lumière du soleil qui tombait d’une fente du toit. Les oies étaient installées bien au chaud sur le fumier, près de l’écurie. Un jars de Hollande à aigrette louchait avec condescendance sur Grigori, qui passait à côté de lui en boitant.

Quand il eut tout examiné, Grigori rentra à la maison.

La cuisine était pleine de l’odeur suave du beurre fondu, de l’odeur chaude du pain frais. Douniachka rinçait des pommes confites dans une assiette à dessins. Grigori jeta un coup d’œil sur les pommes et dit avec animation :

— Il y a des pastèques salées ?

— Descends en chercher, Natalia ! cria Ilinitchna.

Pantéléï Prokofiévitch rentra de l’église. Il partagea le pain bénit, dont un morceau avait été coupé, en neuf parts, une pour chaque membre de la famille. On se mit à table. Pétro, qui s’était endimanché comme son père – il avait même graissé sa moustache –, était assis à côté de Grigori. En face d’eux, Daria se balançait sur le bord d’un tabouret. Une colonne de soleil tombait sur son visage rose luisant de pommade. Elle plissait les yeux, baissait d’un air boudeur les arceaux noirs de ses sourcils brillant au soleil. Natalia donnait de la citrouille cuite à ses enfants ; elle souriait, regardait de temps en temps Grigori. Douniachka était assise à côté de son père. Ilinitchna s’était installée au bout de la table, le plus près possible du poêle. Le repas était copieux, selon la coutume des jours de fête. Soupe aux choux avec du mouton, puis nouilles, puis mouton bouilli, poulet, pieds de mouton à la gelée, pommes de terre sautées, kacha de froment au beurre, nouilles aux cerises, crêpes à la crème, pastèques salées. Quand il eut fini de manger, Grigori se leva lourdement, se signa comme un homme ivre et se coucha en soufflant. Pantéléï Prokofiévitch n’avait pas fini sa

kacha : après l’avoir bien tassée avec sa cuiller, il avait creusé un trou au milieu (il appelait cela : le puits), versé dedans le beurre ambré, et il puisait soigneusement avec sa cuiller la kacha imprégnée de beurre. Pétro, qui aimait beaucoup les enfants, donnait à manger à Michatka et s’amusait à lui barbouiller les joues et le nez de lait caillé.

— Tu m’embêtes, mon oncle.

— Et pourquoi pas ?

— Pourquoi tu me barbouilles ?

— Et pourquoi pas ?

— Je le dirai à maman.

— Et pourquoi pas ?

Les yeux sombres de Michatka, ses yeux Mélékhov, étincelaient de colère, il y tremblait des larmes d’humiliation ; il essuya son nez avec son petit poing et se mit à crier, désespérant de convaincre son oncle :

— Tu as fini de me barbouiller ?… Imbécile !… Idiot !…

Pétro riait de contentement et recommençait : une cuiller dans la bouche, l’autre dans le nez.

— Un vrai enfant… marmonnait Ilinitchna.

Douniachka s’était assise à côté de Grigori et racontait :

— Pétro est fou, il ne sait pas quoi inventer. L’autre jour il sort dans la cour avec Michatka. Le petit voulait faire son gros besoin, il demande : « Mon oncle, je peux à côté du perron ? » Alors Pétro dit : « Non, il ne faut pas. Va plus loin. » Michatka court un peu plus loin : « Ici ? – Non, non. Va jusqu’à la grange » Et comme ça de la grange à l’écurie, de l’écurie à l’aire. Tant et si bien qu’il a fait dans sa culotte… C’est Natalia qui était en colère !

— Laisse, je veux manger tout seul !

La voix de Michatka sonnait comme un grelot de poste.

Pétro riait, remuait sa moustache. Il ne voulait rien entendre.

— Non, mon gars. C’est moi qui te donnerai à manger.

— C’est moi !

— Tu as vu les deux cochons dans l’étable ? C’est grand-mère qui leur donne leurs eaux grasses.

Grigori écoutait leur conversation en souriant et se roulait une cigarette. Pantéléï Prokofiévitch s’approcha de lui.

— J’ai envie d’aller à Viochenskaïa aujourd’hui.

— Pour quoi faire ?

Pantéléï Prokofiévitch eut un gros renvoi de nouilles aux cerises, se lissa la barbe.

— J’ai affaire avec le bourrelier. Il nous répare deux harnais.

— Tu reviens aujourd’hui ?

— Comment donc ! Je serai rentré ce soir.

Il se reposa un moment, attela au traîneau la vieille jument devenue aveugle au cours de l’année et partit. Sa route traversait les prés. Deux heures plus tard il était à Viochenskaïa. Il passa à la poste, alla chercher ses harnais et se rendit chez un de ses vieux amis qui habitait à côté de la nouvelle église. Celui-ci, qui était très hospitalier, le garda à dîner.

— Tu as été à la poste ? lui dit-il en emplissant son verre.

— Oui, répondit Pantéléï Prokofiévitch d’une voix traînante, et il regardait la carafe avec étonnement, reniflait comme un chien sur une trace de gibier.

— Tu ne sais rien de neuf ?

— De neuf ? Je ne vois pas, non. Qu’est-ce qu’il y a ?

— Kalédine, Alexéï Maximovitch, tu sais, il a fait son paquet.

— Qu’est-ce que tu dis ?

Pantéléï Prokofiévitch était devenu vert, il oublia la carafe et l’odeur qui l’intriguaient, se renversa sur le dossier de sa chaise. Son hôte continuait, fronçant tristement les paupières :

— Ils ont dit par télégramme qu’il vient de se suicider à Novotcherkassk. C’était le seul général qui valait quelque chose de toute la Région du Don. C’était un chevalier, un commandant d’armée. Et quel cœur il avait ! Il n’aurait pas laissé faire du tort aux Cosaques, cet homme-là !

— Mais dis-moi, compère ! Qu’est-ce qui va se passer maintenant ? dit Pantéléï Prokofiévitch désemparé, repoussant son verre.

— Dieu seul le sait. Ça va être dur. Tu penses bien qu’un homme qui se tire un coup de revolver, ce n’est pas parce qu’il est heureux.

— Qu’est-ce qui l’a décidé à ça ?

Le compère, homme trapu comme le sont souvent les vieux-croyants, eut un geste de colère.

— Les hommes qui rentraient du front l’ont abandonné, ils ont laissé passer les bolchéviks. Alors l’ataman n’a pas voulu rester. Est-ce qu’on en retrouvera des pareils ? Qui nous défendra ? Ils ont formé un Comité révolutionnaire à Kamenskaïa, avec des hommes du front… Et ici… tu es au courant, non ? Ils nous donnent des ordres : à bas les atamans, élections de Comités révolutionnaires. Alors les paysans ont levé la tête. Tous ces charpentiers, ces forgerons, ces bandits, il y en a ici comme des moucherons dans les prés.

Pantéléï Prokofiévitch resta longtemps sans parler, baissant sa tête grise ; et quand il la releva, son regard était dur et sévère.

— Qu’est-ce qu’il y a dans ta carafe ?

— De l’eau-de-vie que mon neveu m’a apportée du Caucase.

— Eh bien, à la mémoire de feu l’ataman Kalédine ! Dieu le prenne en Son saint Paradis !

Ils burent. La fille de l’hôte, grande au visage couvert de taches de rousseur, leur apporta à manger. Pantéléï Prokofiévitch regardait sa jument, toute triste, à côté du traîneau du maître de la maison, mais celui-ci le rassura :

— Ne t’inquiète pas pour ton cheval. Je vais lui faire donner à boire et à manger.

Grâce à la conversation animée, grâce à la carafe, Pantéléï Prokofiévitch oublia bientôt sa jument et tout le monde. Il parlait sans suite de Grigori, discutait avec son compère ivre et oubliait à mesure ce qu’il disait. Il ne se ressaisit que vers le soir. Malgré les prières de l’autre, qui voulait le garder pour la nuit, il décida de s’en aller. Le fils de la maison lui attela sa jument, son compère l’aida à monter dans le traîneau. Il s’était mis en tête de l’accompagner ; ils se couchèrent côte à côte en se serrant dans les bras l’un de l’autre. Le traîneau s’accrocha au portail, puis à chaque coin de rue, jusqu’à ce qu’il eût débouché dans la prairie. Là, le compère se mit à pleurer et se laissa tomber dans la neige. Il resta longtemps à quatre pattes, il jurait, incapable de se relever. Pantéléï Prokofiévitch mit la jument au trot et ne vit pas son compagnon qui rampait à genoux dans la neige, piquait du nez, éclatait d’un rire heureux, suppliait à voix enrouée :

— Ne me chatouille pas !… Ne me chatouille pas, je t’en prie !

La jument, échauffée par plusieurs coups de fouet, allait un trot rapide, mais incertain, aveugle. Bientôt son maître, terrassé par le sommeil, laissa glisser sa tête contre la paroi du traîneau et se tut. Les guides se trouvaient par hasard au-dessous de lui et la jument, ne se sentant plus dirigée, se mit au pas. Au premier tournant, elle quitta la route et prit le chemin de Maly Gromtchenok. Quelques minutes plus tard, elle perdait aussi ce chemin-là. Elle allait maintenant à travers champ, s'enfonçait dans la neige, qui était profonde à la lisière du bois, descendait en frémissant dans les creux de terrain. Le traîneau s'accrocha à un buisson, elle s'arrêta. Le choc éveilla une seconde le vieillard. Il leva la tête, cria d'une voix rauque : « Hue ! démon !… » et se recoucha. La jument dépassa heureusement le bois, descendit sans encombre vers le Don et se dirigea vers le village de Sémionovski, attirée par l'odeur de fumée de kiziak que le vent apportait de l'est.

A une demi-verste du village, sur la rive gauche du Don, il y a un trou d'eau ; au printemps, lors de la décrue, l'inondation s'y engouffre. Des sources jaillissent à cet endroit de la berge sableuse et le fleuve n'y est jamais gelé, l'éclaircie brille comme un large croissant vert entre les glaces et la route sur le Don fait un brusque détour. L'eau débordée du printemps, lorsqu'elle retourne dans le fleuve, y tourbillonne et rugit, les torrents s'y rassemblent et creusent encore le fond ; et pendant tout l'été les carpes s'y tiennent à plusieurs sagènes de profondeur, dans les branches d'un arbre mort.

C'est vers cette éclaircie, vers son bord gauche, que la jument du vieux Mélékhov dirigeait son pas aveugle. Elle n'en était qu'à une vingtaine de sagènes quand Pantéléï Prokofiévitch se retourna, entrouvrit un œil. Les étoiles vertes, jaunâtres comme des cerises pas mûres, le regardaient du haut du ciel noir. « Il fait nuit… » pensa-t-il dans un brouillard, et il tira violemment sur les guides.

— Hu-u-ue !… Attends, tu vas voir, vieille carcasse !

La jument reprit le trot. L'odeur de l'eau toute proche frappa ses narines. Elle dressa les oreilles, loucha vers son maître, indécise, avec ses yeux aveugles. Soudain, lui parvint le clapotis des vagues s'aplatissant sur la rive. Avec un ébrouement sauvage, elle se jeta de côté, et recula. La glace, rongée par en dessous, craqua sous ses sabots, se rompit comme si elle était du pain couvert de neige. La jument hennit à la mort. De toutes ses forces elle s'appuyait sur ses pattes de derrière, mais la glace émiettée se brisait sous le piétinement des sabots et celles de devant s'enfonçaient, elles étaient déjà dans l'eau. Il y eut un craquement, un éclaboussement, la glace céda, engloutit la jument qui fit une

ruade convulsive et heurta la limonière. A ce moment, Pantéléï Prokofiévitch, sentant que quelque chose n'allait pas, sauta et roula en arrière. Il vit le traîneau, emporté par le poids de la bête, se dresser, découvrant ses patins qui brillaient à la lumière des étoiles, et glisser dans la profondeur noir et vert ; l'eau mêlée de morceaux de glace siffla doucement, et c'est tout juste si une vague ne vint pas rouler jusqu'à lui. Il rampa à une vitesse incroyable sur son séant, puis sauta fermement sur pieds et hurla :

— Au se-cou-ours ! Bonnes gens !… On se noie !…

Son ivresse avait disparu comme par enchantement. Il retourna en courant vers l'éclaircie. La cassure fraîche brillait d'un éclat vif. Le vent et le courant poussaient des morceaux de glace vers le large cercle noir de l'eau, les vagues secouaient leurs mèches vertes et bruissaient. Il y avait un silence de mort tout autour. Les feux d'un village lointain jaunissaient l'obscurité. Les étoiles brûlaient, tremblaient fiévreusement au ciel pelucheux comme des grains vannés de frais. Un petit vent faisait gonfler la neige et elle sifflait, volait comme une poussière de farine dans la bouche noire de l'éclaircie, où l'eau noire fumait, engageante, angoissante comme avant.

Pantéléï Prokofiévitch comprit qu'il était stupide et inutile de crier. Il regarda autour de lui, se rendit compte de l'endroit où l'avait mené son ivresse et – frémissant de colère contre lui-même – de ce qui s'était passé. Son fouet lui restait dans la main, il ne l'avait pas perdu en sautant du traîneau. Il se fouetta le dos plusieurs fois en jurant, mais il ne sentait rien : sa pelisse tannée le protégeait, et se déshabiller pour cela était absurde. Il arracha une touffe de poils de sa barbe ; il compta dans sa tête ses achats perdus, le prix de la jument, du traîneau et des harnais et jura furieusement, s'approcha encore de l'éclaircie.

— Maudite aveugle !… dit-il d'une voix tremblante et lamentable, à l'adresse de la jument noyée. Saloperie ! Te voilà noyée, et tu as failli me noyer ! Tu vois où le Malin t'a menée ! C'est les diables qui vont t'atteler maintenant, mais ils n'ont rien pour te faire marcher !… Tenez, voilà un fouet !

Il leva le bras comme un fou et lança son fouet de cerisier au milieu de l'éclaircie.

Le fouet se piqua tout droit dans l'eau et disparut.

15.

Après l’écrasement des troupes révolutionnaires cosaques par Kalédine, le Comité révolutionnaire du Don, obligé de se transporter à Millérovo, envoya au chef responsable des opérations militaires contre Kalédine et la Rada ukrainienne contre-révolutionnaire la déclaration suivante :

Pour Kharkov. Expédié de Lougansk.

449.19 janvier 1918.18 h 20.

Le Comité militaire révolutionnaire vous prie de transmettre au Conseil des commissaires du peuple à Pétrograd la résolution suivante de ta Région du Don :

Sur la base de la résolution du congrès des anciens du front réuni à la stanitsa Kamenskaïa, le Comité militaire révolutionnaire a décidé :

1°de reconnaître le pouvoir d’État central de la République soviétique de Russie, le Comité exécutif central du Congrès des Soviets des députés cosaques, paysans, soldats et ouvriers, ainsi que le Conseil des commissaires du peuple élu par lui ;

2°de constituer le pouvoir régional pour la Région du Don à partir d’un Congrès des Soviets des députés cosaques, paysans et ouvriers.

Remarque : *La question agraire pour la Région du Don sera réglée par ce même Congrès régional.*

Au reçu de cette déclaration, quelques détachements gardes-rouges se portèrent à l’aide des troupes du Comité militaire révolutionnaire ; grâce à eux, le détachement primitif de Tchernetsov fut défait et la situation rétablie. L’initiative passa aux mains du Comité militaire révolutionnaire. Après la prise de Zvéréo et de Likhaïa, les détachements gardes-rouges de Sabline et de Pétrov, renforcés par les unités cosaques du Comité militaire révolutionnaire,

développèrent leur offensive et repoussèrent l’ennemi vers Novotcherkassk.

Au flanc droit, dans le secteur de Taganrog, Sivers, qui avait été battu devant Néklinovka par le détachement volontaire du colonel Koutépov, se trouvait à Amvrossievka, ayant perdu un canon, vingt-quatre mitrailleuses et une auto blindée. Mais, le jour de la défaite et de la retraite de Sivers, une insurrection éclata à Taganrog, à l’usine balte. Les ouvriers chassèrent de la ville les élèves-officiers. Sivers se reprit, passa à l’offensive et rejeta les volontaires jusqu’à Taganrog.

Le succès penchait nettement vers les troupes soviétiques. Elles encerclaient de trois côtés l’Armée Volontaire et les restes des détachements que Kalédine avait faits « de pièces et de morceaux ». Le 28 janvier, Komilov envoya un télégramme à Kalédine l’informant que l’Armée Volontaire quittait Rostov et partait pour le Kouban.

Le 29 janvier, à neuf heures du matin, une réunion d’urgence des membres du Gouvernement régional fut convoquée au palais des atamans. Kalédine arriva le dernier de son appartement. Il s’assit lourdement à la table, attira ses papiers à lui. Ses pommettes étaient jaunies par l’insomnie, des ombres bleues cernaient ses yeux tristes et décolorés ; comme si déjà la pourriture atteignait, jaunissait son visage amaigri. Il lut lentement le télégramme de Kornilov, les communiqués des commandants d’unité qui résistaient à la poussée des gardes-rouges, au nord de Novotcherkassk. Passant soigneusement sa large paume blanche sur la pile de télégrammes et sans lever ses paupières gonflées, ombrées de bleu, il dit d’une voix sourde :

— L’Armée Volontaire se retire. Il reste cent quarante-sept hommes pour défendre la Région de Novotcherkassk.

Sa paupière gauche se crispa, une convulsion, partant du coin de ses lèvres serrées, traversa son visage, il éleva la voix et poursuivit :

— Notre situation est désespérée. La population, loin de nous soutenir, nous est hostile. Nous n’avons pas de forces, toute résistance est inutile. Je ne veux pas de victimes superflues, d’effusion de sang superflue. Je propose que nous déposions nos mandats et que nous remettions notre pouvoir en d’autres mains. Je me démets de mon mandat d’ataman régional.

Mitrofane Bogaïevski, qui regardait par la large fenêtre, rajusta son pince-nez et dit, sans tourner la tête :

— Je me démets, moi aussi, de mon mandat.

— Le Gouvernement tout entier démissionne, cela s’entend. Une question se pose : à qui allons-nous remettre le pouvoir ?

— Au conseil municipal, répondit sèchement Kalédine.

— Il faut formuler cela juridiquement, fit remarquer Karev sans assurance.

Il y eut une minute de silence lourd et gênant. La lumière mate du triste jour de janvier languissait derrière les fenêtres embuées. La ville, voilée de brouillard et de givre, somnolait. L’oreille ne percevait pas la pulsation habituelle de la vie. Un grondement de canonnade (l’écho des combats qui se déroulaient devant la station de Souline) paralysait tous les mouvements, pesait sur la ville comme une menace sourde et inexprimée.

Les corbeaux passant devant les fenêtres lançaient leurs croassements secs et nets. Ils tournaient au-dessus du clocher blanc au-dessus d’un cadavre. Une neige fraîche aux reflets violets couvrait la place de la cathédrale, où passaient de rares piétons et de temps en temps un traîneau de louage laissant derrière lui comme des fils sombres les empreintes de ses patins.

Brisant le silence figé, Bogaïevski proposa que l’on établît l’acte de remise du pouvoir au conseil municipal.

— Il faudrait avoir une réunion commune avec eux pour la passation.

— Quelle heure convient le mieux ?

— Plus tard, vers quatre heures.

Les membres du Gouvernement, comme s’ils étaient joyeux que le sceau du silence fût rompu, se mirent à discuter la question de la remise du pouvoir, de l’heure de la réunion. Kalédine se taisait, tambourinait doucement et en mesure sur la table avec ses ongles bombés. Ses yeux sous ses sourcils tombants avaient l’éclat trouble du mica. Sa fatigue, son dégoût, son déchirement lui donnaient un regard lourd et repoussant.

Un des membres du Gouvernement, répliquant à quelque interlocuteur, prononçait un discours long et ennuyeux. Kalédine l’interrompit avec une exaspération contenue :

— Messieurs, soyez plus brefs ! Le temps n’attend pas. Vous savez bien que c’est le bavardage qui a perdu la Russie. Je lève la séance dans une demi-heure. Délibérez et… et puis il faudra en finir le plus vite possible.

Il se retira dans son appartement. Les membres du Gouvernement, par petits groupes, discutaient à voix basse. Quelqu’un dit que Kalédine avait bien

mauvaise mine. Bogaïevski était à la fenêtre, une phrase prononcée à mi-voix frappa son oreille :

— Pour un homme comme Alexéï Maximovitch, le suicide est la seule solution acceptable.

Bogaïevski tressaillit, se dirigea d'un pas pressé vers l'appartement de Kalédine. Bientôt il rentrait en compagnie de l'ataman.

Il fut décidé que l'on se réunirait à quatre heures avec le conseil municipal pour la remise du pouvoir et la signature de l'accord. Kalédine se leva, les autres après lui. En prenant congé d'un des hommes les plus durs de son Gouvernement, il remarqua que lanov murmurait quelque chose à Karev.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

Ianov s'approcha, un peu confus.

— Les membres non cosaques du Gouvernement demandent qu'on leur donne de l'argent pour le voyage.

Kalédine fronça les sourcils et lança durement :

— Je n'ai pas d'argent… J'en ai assez !

Chacun partit de son côté. Bogaïevski, qui avait entendu la conversation, prit Ianov à part.

— Venez chez moi. Dites à Svétozarov qu'il attende dans le couloir.

Ils sortirent derrière Kalédine, qui marchait vite, le dos voûté. Dans sa chambre, Bogaïesvki tendit une liasse à Ianov.

— Voilà quatorze mille roubles. Remettez-les-leur.

Svétozarov, qui avait attendu Ianov dans le couloir, prit l'argent, remercia, salua et se dirigea vers la porte. Au moment où le concierge lui donnait son manteau, Ianov entendit un bruit dans l'escalier, il se retourna. L'aide de camp de Kalédine, Moldavski, descendait en sautant des marches.

— Un docteur ! Vite !

Ianov jeta son manteau et se précipita vers lui. L'officier de jour et les ordonnances, toujours nombreuses dans le couloir, entouraient Moldavski.

— Qu'est-ce qui se passe ? cria Ianov pâlissant.

— Alexéï Maximovitch s'est suicidé ! dit Moldavski, et il éclata en sanglots, sa poitrine tomba sur la rampe de l'escalier.

Bogaïevski accourait ; ses lèvres tremblaient comme s'il avait très froid, il bégaya :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ?

On se rua dans l'escalier, chacun cherchant à passer le premier. Les pas étaient lourds et sonores. Bogaïevski aspirait l'air, la bouche ouverte, et sa respiration sifflait. Il ouvrit le premier la porte, traversa l'antichambre et entra dans le bureau. La porte qui donnait du bureau dans une petite pièce attenante était grande ouverte et laissait s'écouler une fumée bleuâtre et amère, une odeur de poudre brûlée.

— Oh ! oh ! A-a-a-a-ah !… Aliocha !… Mon chéri !… disait la femme de Kalédine d'une voix brisée, que l'horreur rendait méconnaissable.

Arrachant le col de sa chemise, comme s'il étouffait, Bogaïevski entra. Karev s'accrochait à la poignée dorée et ternie de la fenêtre, le dos voûté. Sous sa redingote, ses omoplates se rapprochaient et s'écartaient convulsivement, de grands frissons l'agitaient de temps en temps. Le sanglot sourd de l'homme mûr, comme un hurlement de bête, fit vaciller le sol sous les pieds de Bogaïevski.

Kalédine était étendu sur un lit de camp d'officier, les mains croisées sur la poitrine. Sa tête était légèrement tournée vers le mur ; la taie d'oreiller blanche où s'appuyait sa joue faisait ressortir son front moite et bleuâtre. Il avait les yeux à demi fermés, comme quelqu'un qui dort, les coins de sa bouche sévère étaient contractés douloureusement. Sa femme sanglotait, agenouillée à ses pieds, criait d'une voix tenace et sauvage, stridente, coupante. Son colt était sur le lit. A côté du colt, un mince filet sinueux de sang noir coulait gaiement sur sa chemise.

Sa tunique avait été soigneusement accrochée au dossier d'une chaise tout près du lit, sa montre-bracelet était posée sur la table de nuit.

Chancelant, Bogaïevski tomba à genoux et colla son oreille à la poitrine chaude et molle. Il sentit l'odeur de la sueur d'homme, forte comme du vinaigre. Le cœur de Kalédine ne battait pas. Bogaïevski écoutait dans une attente indicible – toute sa vie en cette minute réduite à l'espoir d'un bruit – mais il n'entendait que le tic-tac précis de la montre sur la table, la voix rauque et entrecoupée de la femme de l'ataman mort et, par la fenêtre, comme une condamnation, le croassement sonore des corbeaux égosillés.

16

Quand il ouvrit les yeux, Bountchouk vit les yeux noirs d'Anna, brillants de larmes et de sourire.

Pendant trois semaines, il avait déliré. Pendant trois semaines il avait voyagé dans un autre monde, impalpable et fantastique. La conscience lui revint au soir du 4 décembre. Il regardait Anna depuis longtemps d'un regard sérieux et embrumé, s'efforçait de faire resurgir de sa mémoire tout ce qui était lié à elle ; il n'y parvenait que par morceaux, sa mémoire figée, raidie, gardait encore beaucoup de choses dans ses profondeurs :

— Donne-moi à boire…

Il entendit sa propre voix comme venant de loin, et cela l'amusa ; il sourit.

Anna s'approcha précipitamment ; elle était tout éclairée d'un sourire avare et contenu.

— Je vais te faire boire, dit-elle, et elle écarta la main de Bountchouk qui se tendait faiblement vers le gobelet.

Tremblant de l'effort qu'il faisait pour tenir la tête haute, il but, puis retomba épuisé sur l'oreiller. Il regarda longtemps de côté, il voulait dire quelque chose, mais la faiblesse l'emporta : il s'assoupit.

Et, de nouveau, comme la première fois, quand il s'éveilla, il vit d'abord les yeux inquiets d'Anna fixés sur lui, puis la lumière de safran de la lampe, le rond clair qu'elle jetait sur le plafond de planches non peintes.

— Ania, viens.

Elle s'approcha, lui prit la main. Il répondit par une faible étreinte.

— Comment te sens-tu ?

— Ce n'est pas ma langue à moi, ce n'est pas ma tête à moi, et la même chose pour les jambes, et j'ai deux cents ans, dit-il, prononçant avec soin chaque mot.

Il resta silencieux un moment, puis demanda :

— J'ai le typhus ?

— Oui.

Il promena son regard dans toute la chambre et dit indistinctement :

— Qu’est-ce que c’est, ici ?

Elle comprit la question, sourit.

— Nous sommes à Tsaritsyne.

— Mais toi… qu’est-ce que tu fais ici ?

— Je suis restée seule avec toi, dit-elle, et, comme pour se justifier ou écarter une pensée qu’il n’avait pas exprimée, elle ajouta aussitôt : On ne pouvait pas te laisser à des étrangers. Abramson et les camarades du bureau m’ont demandé de veiller sur toi… Et tu vois, sans le vouloir, je suis devenue ta garde-malade.

Il la remercia du regard, d’un faible geste de la main.

— Kroutogorov ?

— Il est parti pour Lougansk, en passant par Voronèje.

— Guévorkiants ?

— Lui… vois-tu… il est mort du typhus.

— Oh !

Ils se turent, comme pour rendre hommage au défunt.

— J’ai eu peur pour toi. Tu sais que tu étais très mal, dit-elle doucement.

— Et Bogovoi ?

— Je les ai tous perdus de vue. Certains sont allés à Kamenskaïa. Mais dis-moi, ça ne te fait pas de mal, de parler ? Est-ce que tu veux du lait ?

Bountchouk fit non de la tête ; difficilement maître encore de sa langue, il continua de questionner :

— Abramson ?

— Il est parti pour Voronèje il y a une semaine.

Il se remua maladroitement et la tête lui tourna, le sang lui monta douloureusement aux yeux. Sentant la paume fraîche d’Anna sur son front, il ouvrit les paupières. Une question le tourmentait : il avait été sans connaissance ; qui s’était chargé pour lui des soins répugnants ? Elle ? Tout de même pas ? Le rouge faillit couvrir ses joues.

— Tu étais toute seule avec moi ?

— Oui, tout seule.

Il se détourna vers le mur, grommela :

— Ils devraient avoir honte… les salauds ! T'avoir laissée t'occuper de ça !…

Son ouïe se ressentait d'une complication du typhus ; il entendait mal. Le médecin envoyé par le comité de Tsaritsyne du Parti avait dit à Anna que l'on ne pourrait commencer un traitement pour les oreilles qu'après le rétablissement définitif du malade.

Bountchouk se remit lentement. Il avait un appétit monstrueux, mais Anna le tenait à une diète stricte, ce qui était souvent cause de disputes.

— Donne-moi encore du lait, demandait Bountchouk.

— Tu n'en auras plus.

— Je t'en prie, donne-m'en. Pourquoi veux-tu me faire mourir de faim ?

— Ilia, tu sais bien que je ne peux pas te donner à manger plus que ce qu'il t'est permis.

Il se taisait, vexé, se détournait vers le mur, soupirait, restait longtemps sans parler. Elle avait pitié de lui, mais tenait bon. Au bout d'un moment, il se retournait, sombre – et d'autant plus pitoyable – et suppliait :

— Je ne peux pas avoir de la choucroute ? Ania, ma chérie !… Fais-moi plaisir… Ça me ferait mal ?… Des histoires de docteurs !

Mais il se heurtait à un refus catégorique et quelquefois blessait Anna par un mot dur :

— Tu n'as pas le droit de faire de moi ce que tu veux. Je vais appeler la logeuse et je lui demanderai à elle. Tu es une femme sans cœur, une femme odieuse !… Vrai, je commence à te détester.

— Je suis bien payée de tout ce que j'ai supporté à faire l'infirmière ! répondait Anna poussée à bout.

— Je ne t'avais pas demandé de rester avec moi. C'est malhonnête de venir me le reprocher. Tu profites de ton avantage. Bon, très bien… Ne me donne rien ! Laisse-moi crever… La belle affaire !…

Les lèvres d'Anna tremblaient, mais elle se contenait, se taisait, acceptant tout avec indulgence.

Une fois seulement, après une querelle particulièrement violente – elle lui avait refusé une portion supplémentaire de petits pâtés –, Bountchouk se détourna et elle remarqua, le cœur serré, que des larmes brillaient dans ses yeux.

— Tu n’es qu’un enfant ! s’écria-t-elle.

Elle courut à la cuisine et en rapporta une pleine assiette de pâtés.

— Mange, mange, Iliоucha, mange, mon chéri. C’est bien, ne te fâche pas. Tiens, celui-ci, bien croustillant !

D’une main tremblante, elle lui fourra le pâté dans les mains.

Il souffrait, il essaya de refuser, mais c’était plus fort que lui ; il essuya ses larmes, s’assit, prit le pâté. Un sourire coupable glissa sur son visage amaigri, envahi d’une barbe épaisse, douce et frisée ; il dit, implorant des yeux son pardon :

— Je suis pire qu’un enfant… Tu vois : c’est tout juste si je n’ai pas pleuré…

Elle voyait son cou étrangement mince, sa poitrine creuse et décharnée sous son col de chemise déboutonné, ses mains osseuses ; bouleversée par une pitié, par un amour jamais encore éprouvé, simplement, tendrement, pour la première fois, elle baisa son front jaune et desséché.

Bountchouk attendit quinze jours avant de pouvoir se déplacer seul dans la chambre. Ses jambes sèches comme des échalas fléchissaient sous lui ; il dut rapprendre à marcher.

— Regarde, Anna, je marche !

Il essayait de traverser la chambre rapidement et sans aide, mais ses jambes ne supportaient pas le poids de son corps, le sol se dérobait sous ses pieds.

Il était obligé de s’appuyer à tout ce qu’il trouvait à portée de ses mains et il souriait, d’un large sourire, comme un vieillard, la peau de ses joues transparentes se tendait, se plissait. Comme un vieillard il riait d’un rire tremblotant et se laissait tomber sur le lit, épuisé par l’effort, par le rire.

Leur logement était à proximité du débarcadère. De la fenêtre ils voyaient la surface enneigée de la Volga, les forêts derrière elle en un large demi-cercle gris, les contours doux et onduleux des champs lointains. Anna restait de longs moments à la fenêtre, pensant à sa bizarre vie, dont le cours avait si brusquement changé. La maladie de Bountchouk les avait étrangement rapprochés.

Au début, quand elle était arrivée avec lui à Tsaritsyne, après un long et pénible voyage, elle s’était sentie accablée, triste à pleurer. Pour la première fois elle voyait de près dans sa nudité l’envers de la vie commune avec un être aimé. Elle lui changeait son linge, serrant les dents, épouillait sa tête brûlante, retournait son corps de pierre ; avec dégoût, frissonnante, elle regardait à la

dérobée ce corps d’homme nu et amaigri, enveloppe d’une chère vie presque privée de sa chaleur. Tout en elle se cabrait, se révoltait, mais la boue du dehors ne souillait pas le sentiment qu’elle gardait sûrement caché. C’est à lui qu’elle obéissait, apprenant à dominer sa douleur et son trouble. Y réussissant. Il ne lui resta plus à la fin que de la pitié, mais l’amour suintait du plus profond d’elle-même, comme l’eau d’une source.

Un jour, Bountchouk lui dit :

— Je te dégoûte après tout ça, hein ?

— C’était une épreuve.

— Une épreuve de quoi D’endurance ?

— Non, de sentiment.

Bountchouk se détourna et fut longtemps sans pouvoir réprimer le tremblement de ses lèvres. Ils n’eurent plus de conversation sur ce sujet. Les mots étaient devenus ternes et superflus. A la mi-janvier, ils quittèrent Tsaritsyne pour Voronèje.

17

Le 16 janvier au soir, Bountchouk et Anna arrivèrent à Voronèje. Ils y passèrent deux jours et repartirent pour Millérovo, où l'on venait d'apprendre que le Comité révolutionnaire du Don s'était transporté, avec les troupes qui lui étaient fidèles, après l'évacuation forcée de Kamenskaïa sous la pression des forces de Kalédine.

Millérovo était plein de monde et d'agitation. Bountchouk s'y arrêta quelques heures et repartit pour Gloubokaïa par le premier train. Le lendemain, il prenait le commandement de l'équipe de mitrailleuses et, au matin du jour suivant, il participait au combat contre le détachement de Tchernetsov.

Après la défaite de Tchernetsov, Anna et lui durent inopinément se séparer. Un matin, elle arriva de l'état-major en courant, un peu triste.

— Tu sais, Abramson est là. Il veut absolument te voir. Et puis, une autre nouvelle : je pars aujourd'hui.

— Où ? dit Bountchouk surpris.

— Abramson, quelques camarades et moi nous allons à Lougansk pour faire du travail de propagande.

— Tu quittes le détachement ? demanda froidement Bountchouk.

Elle rit, serra contre lui son visage devenu tout rouge :

— Avoue-le : ce qui te fait de la peine, ce n'est pas que je quitte le détachement, mais que je te quitte, toi. Mais ce n'est pas pour longtemps. Je suis sûre que je serai plus utile dans ce travail-là qu'auprès de toi. La propagande, je crois que c'est plus ma spécialité que la mitrailleuse… même sous la direction d'un chef aussi expérimenté que Bountchouk, ajouta-t-elle d'un air espiègle.

Abramson arriva bientôt. Il était pressé, il débordait d'activité comme avant et comme avant sa mèche blanche faisait une tache brillante sur sa tête noire du noir des scarabées, noire comme du goudron. Il était sincèrement heureux de revoir Bountchouk.

— Tu es sur pied ? Trrrès bien ! Nous enlevons Anna. – Il cligna de l'œil d'un air entendu comme quelqu'un qui sait tout. – Tu ne fais pas d'objections ? Tu ne

fais pas d'objections ? Bon, bon… bon, bon, trrrès bien ! Je te pose la question parce que vous avez dû vous habituer l'un à l'autre, à Tsaritsyne.

— Je ne te cache pas que je regrette de me séparer d'elle, dit Bountchouk avec un sourire sombre et forcé.

— Tu regrettes ! C'est déjà bien !… Anna, tu entends ?

Il arpentait la chambre, il ramassa un tome poussiéreux de Garine-Mikhaïlovski tombé derrière le coffre et, repris soudain par son agitation, il prit congé.

— Tu viens, Anna ?

— Va. J'arrive tout de suite, répondit-elle de la pièce voisine.

Elle changea de linge et sortit. Elle portait une vareuse militaire verte serrée à la taille par un ceinturon de cuir et dont ses seins gonflaient légèrement les poches, et son éternelle jupe noire, reprisée par endroits, mais d'une propreté irréprochable. Ses cheveux lourds, lavés depuis peu, bouffaient et s'échappaient de son chignon. Elle enfila sa capote et dit en bouclant son ceinturon (son animation avait disparu, sa voix était étouffée, suppliante) :

— Tu vas participer à l'attaque, aujourd'hui ?

— Bien sûr ! Je ne vais pas rester ici les bras croisés.

— Je t'en prie… Écoute, sois prudent ! Tu feras ça pour moi ? Hein ? Je te laisse une paire de bas de laine de rechange. Ne prends pas froid, essaie de ne pas avoir les pieds mouillés. Je t'écrirai de Lougansk.

Ses yeux avaient perdu soudain leur couleur ; en le quittant, elle lui avoua :

— Tu vois, ça me fait beaucoup de peine de te quitter. Au début, quand Abramson m'a proposé d'aller à Lougansk, j'ai pris feu, maintenant, je sens que ce sera le désert là-bas sans toi. Preuve de plus qu'il n'y a pas de place aujourd'hui pour le sentiment : c'est une chaîne… Enfin, quoi qu'il en soit, adieu !…

Ils se quittèrent froidement, sans effusion, mais Bountchouk comprit cela comme il fallait le comprendre : elle craignait de perdre sa provision de fermeté.

Il sortit avec elle pour l'accompagner. Elle s'en alla sans se retourner, remuant les épaules d'un air affairé. Il avait envie de l'appeler, mais il se souvint de l'éclat excessif, de l'humidité de ses yeux voilés qui louchaient un peu ; il fit un effort de volonté et cria avec un entrain factice :

— J'espère que nous nous reverrons à Rostov ! Salut, Anna !

Anna se retourna, puis accéléra le pas.

Après son départ, Bountchouk sentit sa solitude avec une force terrible. Il rentra dans sa chambre, mais il en sortit précipitamment, comme s'il s'y était brûlé… Les objets étaient pleins de la présence d'Anna, gardaient son odeur : le mouchoir oublié, la cartouchière, le gobelet de cuivre, tout ce qu'avaient touché ses mains.

Il erra jusqu'au soir dans la stanitsa, il éprouvait une inquiétude extraordinaire, le sentiment d'être amputé, et que jamais il ne s'accommoderait de son nouvel état. Il examinait d'un air hagard les visages des gardes-rouges et des Cosaques, s'efforçait d'en reconnaître quelques-uns : beaucoup le reconnaissaient.

Un Cosaque, un de ses anciens camarades de combat du front allemand, l'arrêta. Il l'emmena dans la chambre où il logeait, l'invita à jouer aux cartes. Autour de la table, il y avait des gardes-rouges du détachement Pétrov et des matelots de Mokrooussov récemment arrivés, qui jouaient au vingt-et-un. Enveloppés de fumée de tabac, ils abattaient bruyamment leurs cartes, froissaient leurs roubles-Kérenski, juraient, criaient sans retenue. Bountchouk étouffait, il sortit.

Une heure plus tard, il reçut l'ordre de partir pour l'attaque et fut soulagé.

18

Après la mort de Kalédine, la stanitsa de Novotcherkassk avait remis le pouvoir au général Nazarov, ataman de campagne de l'Armée du Don. Le 29 janvier, il fut élu ataman régional désigné par les délégués réunis en Assemblée. Mais il n'y avait là qu'une infime partie des délégués, représentant pour la plupart les stanitsas des districts méridionaux du Bas-Don. Cette assemblée reçut le nom de « Petite Assemblée ». Nazarov, fort de son soutien, décréta la mobilisation des hommes de dix-huit ans à cinquante ans. Mais les Cosaques prenaient les armes à contrecœur, en dépit des menaces et de l'envoi de détachements armés dans les stanitsas pour faire exécuter l'ordre de mobilisation.

Le jour de l'ouverture de la Petite Assemblée, le 6e Régiment cosaque du Don, du général Krasnochtchokov, arriva en ordre de marche à Novotcherkassk, venant du front roumain, sous le commandement du lieutenant-colonel Tatsine. Le Régiment avançait en combattant depuis Ekatérinoslav, et il avait percé l'encerclement bolchévik. Il avait subi des revers à Piatikhatka, Méjévaïa, Matvéïev-Kourgane et nombre d'autres lieux ; mais, malgré cela, son effectif était à peu près complet et il n'avait perdu aucun de ses officiers.

Un accueil triomphal lui avait été réservé. Après la messe sur la place de la cathédrale, Nazarov félicita les Cosaques d'avoir gardé leur discipline et leur ordre éblouissant, et d'être venus en armes défendre le Don.

Bientôt le Régiment fut envoyé au front, dans le secteur de la gare de Souline, mais, deux jours plus tard, de sombres nouvelles parvenaient à Novotcherkassk : sous l'influence de la propagande bolchévik, le Régiment avait quitté de lui-même ses positions et refusait de défendre le Gouvernement régional.

L'Assemblée régionale travaillait mollement. Tout le monde pressentait quelle serait l'issue de la lutte. Pendant les séances, Nazarov, l'énergique, le bouillant général Nazarov, immobile, soutenant sa tête de ses mains et cachant son front, semblait remuer de pénibles pensées.

Les derniers espoirs s'effritaient. Le canon tonnait déjà près de Tikhoretskaïa. Le bruit courait que le commandant rouge pour le secteur, le sous-lieutenant Avtonomov, avait quitté Tsaritsyne pour Rostov.

Le détachement du capitaine Tchernov, pressé par Sivers, pilonné de l'arrière par les Cosaques de la stanitsa Gnilovskaïa, entra dans Rostov. Le goulot se rétrécissait, et Kornilov, comprenant qu'il n'était pas sans danger de demeurer à Rostov, donna le même jour l'ordre de retraite sur la stanitsa Olguinskaïa.

Toute la journée les ouvriers tirèrent de Témernik sur la gare et sur les patrouilles d'officiers. Vers le soir, une forte colonne quitta Rostov. Elle s'étira, pour traverser le Don, semblable à un gros serpent noir, puis rampa, sinueuse, vers l'Aksaï. Les compagnies amenuisées marchaient pesamment dans la neige humide et friable. On distinguait les capotes à boutons brillants des élèves des lycées, les capotes verdâtres de ceux des écoles primaires supérieures, mais les capotes de soldats et d'officiers étaient en plus grand nombre. Des colonels et des capitaines commandaient des sections formées d'élèves-officiers et d'officiers – de l'aspirant au colonel. Des réfugiés suivaient les innombrables fourgons : gens âgés et sérieux en manteaux civils, chaussés de caoutchoucs. Les femmes trottaient autour des fourgons, s'enlisaient dans la neige profonde, vacillaient sur leurs talons hauts.

Le capitaine Evguéni Listnitski marchait dans une des compagnies du Régiment Kornilov. Il avait à côté de lui le capitaine en second Starobelski, officier d'activé au maintien rigide, le lieutenant Botchagov, du Régiment de grenadiers Souvorov-Fanagoria, et le lieutenant-colonel Lovitchev, vétéran édenté, tout couvert de poils roux, comme un vieux renard.

Le crépuscule s'épaississait. Il gelait. Un vent salé et humide soufflait de l'embouchure du Don. Listnitski avançait machinalement, pataugeant dans la neige écrasée, sans perdre le pas, et il regardait les visages des gens qui dépassaient la colonne. Il vit passer sur le côté de ~ la route le capitaine Néjentsev, commandant le Régiment Kornilov, et le colonel Koutépov, ancien commandant du Régiment Préobrajenski de la Garde, en capote large ouverte, la casquette rejetée sur sa nuque raide.

— Capitaine Néjentsev ! cria le lieutenant-colonel Lovitchev, et il changea son fusil d'épaule d'un geste adroit.

Koutépov tourna sa face de taureau au front large, aux yeux noirs écartés, à la barbiche en éventail ; Néjentsev, par-dessus son épaule, cherchait des yeux qui l'appelait.

— Donnez l'ordre à la première compagnie d'accélérer le pas ! A ce train-là, on aura vite fait de geler. Nous avons les pieds mouillés et à une allure pareille…

— Saloperie ! claironna Starobelski, comme toujours braillant et tapageur.

Néjentsev partit devant sans répondre, en discutant avec Koutépov. Peu de temps après, Alexéïev les dépassa. Le cocher pressait ses chevaux noirs bien nourris, à la queue nouée ; des éclaboussures de neige jaillissaient de sous leurs sabots. Alexéïev avait le visage rongé par le vent, sa moustache roide était blanche et blancs ses sourcils saillants, il avait sa casquette tirée jusqu'aux oreilles et s'appuyait de biais au dossier de la calèche, maintenant frileusement son col de sa main gauche. Les officiers suivirent des yeux en souriant sa silhouette bien connue.

Des flaques jaunes se formaient çà et là sur la route ameublie par les pas innombrables. La marche était très pénible : on glissait, l'humidité s'infiltrait dans les bottes. Tout en marchant, Listnitski écoutait la conversation qui se déroulait devant lui. Un officier en veste de fourrure et bonnet de simple Cosaque disait d'une voix de baryton :

— Vous avez vu, lieutenant ? Le président de la Douma d'État, Rodzianko, un vieillard, qui va à pied.

— La Russie gravit son Golgotha…

Un autre officier, qui toussait, se raclait la gorge pour cracher ses glaires, essaya d'ironiser :

— Le Golgotha… avec cette différence qu'au lieu d'un chemin pierreux nous avons de la neige, et de la mouillée, et qu'il fait un froid de canard.

— Vous ne savez pas où on passera la nuit, Messieurs ?

— A Ekatérinodar.

— En Prusse, un jour, nous avons fait une marche comme celle-ci…

— Je me demande comment le Kouban nous accueillera… Quoi ?… Évidemment, là-bas ce n'est pas la même chose…

Le lieutenant Golovatchov demanda à Listnitski :

— Vous avez une cigarette ?

Il ôta sa grosse moufle, prit une cigarette, remercia, se moucha comme un soldat et essuya ses doigts à sa capote.

— Vous commencez à acquérir les manières démocratiques, lieutenant ? dit le lieutenant-colonel Lovitchev avec un fin sourire.

— On est bien obligé. Vous-même… à moins que vous n'ayez une douzaine de mouchoirs de réserve.

Lovitchev ne répondit pas. Des glaçons verdâtres pendaient à ses moustaches rousses blanchies. De temps en temps il reniflait et le froid qui s'infiltrait dans sa capote sans doublure le faisait grimacer.

« La fleur de la Russie », pensa Listnitski, et il regardait avec une pitié aiguë les rangs et la tête de la colonne, la ligne brisée qu'elle faisait sur la route.

Quelques cavaliers passèrent au galop, parmi eux Kornilov sur un donets haut sur pattes. Sa demi-pelisse vert clair à poches obliques sur le côté et son bonnet blanc émergèrent longtemps des rangs. Les bataillons d'officiers rugirent sur son passage un puissant hourra.

— Tout ça ne serait rien, mais quand on a de la famille…

Lovitchev toussota comme un vieillard et jeta un coup d'œil en biais à Listnitski comme pour chercher son assentiment. Il reprit :

— Ma famille est restée chez moi à Smolensk… Ma femme et ma fille… une jeune fille… dix-sept ans accomplis à Noël… Vous vous rendez compte, capitaine ?

— Oui, oui…

— Vous avez de la famille, vous aussi ? Vous êtes de Novotcherkassk.

— Non, je suis du Don. J'ai mon père là-bas.

— Je me demande ce qu'elles deviennent… comment elles font sans moi, continuait Lovitchev.

Starobelski l'interrompit avec colère :

— Tout le monde a de la famille. Je ne comprends pas pourquoi vous pleurnichez, mon colonel. C'est in-croy-able ! A peine sorti de Rostov…

— Starobelski ! Piotr Pétrovitch ! Vous avez fait Taganrog, n'est-ce pas ? cria quelqu'un d'un rang de derrière.

Starobelski tourna son visage irrité et sourit tristement.

— Ah !… Vladimir Guéorguiévitch, vous êtes dans notre section ? Vous avez été muté ? Avec qui vous êtes-vous fâché ? Aha… oui, je comprends… Vous me parlez de Taganrog ? Oui, j'y étais… pourquoi ? Oui, effectivement… il a été tué.

Listnitski écoutait distraitement, il se rappelait son départ de Iagodnoïé, son père, Aksinia. Un chagrin enfumant soudain son cœur le suffoqua. Il avançait mollement les jambes, il voyait onduler les canons des fusils avec les baïonnettes

vissées dessus, et se balancer les bonnets, les casquettes, les capuchons, au rythme du pas, il pensait : « Chacun de ces cinq mille hommes condamnés à l'exil est chargé comme moi de haine et de colère sans limite. Les crapules qui nous ont chassés de Russie veulent nous écraser ici. Nous verrons… Kornilov nous ramènera à Moscou »

A ce moment-là il se rappela l'arrivée de Kornilov à Moscou et se laissa aller aux souvenirs de cette journée.

Une batterie roulait quelque part, pas bien loin, sans doute à la queue de la compagnie. Les chevaux s'ébrouaient, les avant-trains grondaient, on sentait même l'odeur de la sueur des chevaux. Listnitski reconnut aussitôt cette odeur familière, il tourna la tête, le conducteur, un jeune aspirant, le regarda et sourit, comme s'il le connaissait.

Le 11 mars, l'Armée Volontaire était concentrée dans le secteur de la stanitsa Olguinskaïa. Kornilov tardait à passer à l'action, attendant l'arrivée à Olguinskaïa de l'ataman de campagne de l'Armée du Don, le général Popov, qui avait quitté Novotcherkassk pour les steppes au-delà du Don à la tête de son détachement fort de seize cents cavaliers, cinq canons et quarante mitrailleuses.

Au matin du 13 mars, Popov, accompagné de son chef d'état-major, le colonel Sidorine, et de quelques officiers cosaques d'escorte, entra au galop dans Olguinskaïa.

Il arrêta brutalement son cheval sur la place, devant la maison occupée par Kornilov, et passa lourdement sa jambe par-dessus sa selle, en se retenant au pommeau. Une de ses ordonnances bondit pour le soutenir, jeune Cosaque au toupet noir, au teint bistré, aux yeux perçants comme ceux d'un vanneau. Popov lui jeta les rênes et gagna gravement le perron. Sidorine et les officiers, qui avaient mis pied à terre, le suivaient. Les ordonnances firent entrer les chevaux dans la cour. Tandis que l'une d'elles, un boiteux d'un certain âge, attachait les musettes-mangeoires, l'autre, au toupet noir, qui ressemblait à un vanneau, avait déjà lié connaissance avec une servante. Comme il lui disait quelque bêtise, la fille, toute rouge dans son fichu coquettement noué, les pieds nus enfoncés dans des galoches profondes, passa devant lui en riant, pataugeant dans une mare pour se rendre au hangar.

Le vieux Popov entra majestueusement dans la maison. Dans l'antichambre, il jeta sa capote sur les bras d'un planton empressé, accrocha sa cravache au portemanteau, se moucha longuement et bruyamment. Le planton le conduisit dans la grande salle, en compagnie de Sidorine, qui lissait ses cheveux en

marchant.

Les généraux convoqués à la conférence étaient tous présents. Kornilov était assis à la table, accoudé sur une carte déployée. Alexéïev, tout droit, les cheveux tout blancs, rasé de frais, était à sa droite. Dénikine, les yeux perçants, brillants d'intelligence, échangeait quelques paroles avec Romanovski. Loukomski, qui avait une lointaine ressemblance avec Dénikine, arpentait lentement la pièce, en tortillant sa barbiche. Markov était debout à la fenêtre donnant sur la cour et observait les ordonnances qui s'occupaient des chevaux et plaisantaient avec la servante.

Après quelques mots de salutation, les arrivants gagnèrent la table. Alexéïev leur posa quelques questions insignifiantes sur leur voyage et l'évacuation de Novotcherkassk. A ce moment, Koutépov et quelques officiers entrèrent, invités par Kornilov à participer à la conférence.

Les yeux droit fixés sur Popov qui s'asseyait avec une tranquille assurance, Kornilov commença :

— Donnez-nous l'effectif de votre détachement, mon général.

— Quinze cents cavaliers, une batterie, quarante mitrailleuses avec leurs servants.

— Les circonstances qui ont contraint l'Armée Volontaire d'abandonner Rostov vous sont connues. Nous avons tenu conseil hier. Nous avons pris la décision de gagner le Kouban, en direction d'Ekatérinodar ; des détachements volontaires opèrent autour de la ville. Nous prendrons l'itinéraire suivant… – Kornilov passa sur la carte un crayon sans pointe et reprit plus vite : – Nous en profiterons pour mettre de notre côté les Cosaques du Kouban, et pour casser les petits détachements gardes-rouges, inorganisés et incapables de combattre qui essaieront de s'opposer à notre mouvement. – Il se tourna vers Popov, qui regardait ailleurs, les yeux mi-clos, et conclut : – Nous vous proposons de joindre votre détachement à l'Armée Volontaire et de venir à Ekatérinodar avec nous. Il n'est pas dans notre intérêt de morceler nos forces.

— Je ne peux pas faire ça ! déclara Popov d'un ton tranchant et décidé.

Alexéïev se pencha légèrement vers lui.

— Peut-on vous demander pourquoi ?

— Parce que je ne peux pas quitter le territoire de la Région du Don pour aller je ne sais où dans le Kouban. Protégés au nord par le Don, nous pourrons attendre les événements dans le secteur des hivernages[{80}]. Il ne faut pas craindre

que l’ennemi se lance dans des opérations actives, car le dégel peut commencer d’un jour à l’autre, et il va être impossible de faire passer le Don non seulement à l’artillerie, mais à la cavalerie, alors qu’à partir des hivernages, qui sont très riches en fourrage et en blé, nous pourrons mener des actions de partisans à n’importe quel moment et dans n’importe quelle direction.

Avec une solide conviction, Popov continua de développer ses arguments, qui repoussaient la proposition de Kornilov. Comme il s’arrêtait pour souffler un peu, il vit que Kornilov allait parler et il secoua opiniâtrement la tête.

— Permettez-moi de conclure… En dehors de tout cela, il y a un facteur extrêmement important, dont nous, le commandement, nous devons tenir compte : l’état d’esprit de nos Cosaques. – Il tendit sa main blanche et grasse, dont l’index portait un anneau d’or enfoncé dans la chair, et poursuivit, élevant un peu la voix, considérant tout le monde autour de lui : – Si nous partons pour le Kouban, nous courons le risque d’une dislocation du détachement. Les hommes pourraient bien refuser de suivre. Il ne faut pas oublier que les Cosaques constituent l’élément essentiel, l’élément le plus fort de mon détachement, et ils sont loin d’avoir la solidité morale de… disons, de vos unités. Ils sont tout simplement inconscients. Ils ne marcheront pas, et voilà tout. Je ne peux pas risquer la perte de tout mon détachement, martela Popov, et de nouveau il coupa la parole à Kornilov : Excusez-moi, je vous ai dit notre décision et je me permets de vous assurer que nous ne sommes pas en mesure de la changer. Certes, il n’est pas dans notre intérêt de morceler nos forces, mais il y a une issue à la situation qui s’est créée. Il me semble qu’à partir des considérations que je viens d’exposer, l’Armée Volontaire aurait avantage à gagner non le Kouban – car l’état d’esprit des Cosaques du Kouban m’inspire de grandes inquiétudes –, mais les steppes au-delà du Don, et ce en compagnie du détachement cosaque du Don. Elle profiterait ainsi du répit pour reprendre des forces et elle serait complétée au printemps par de nouveaux cadres volontaires venus de Russie…

— Non ! s’écria Kornilov, qui la veille encore penchait pour gagner les steppes au-delà du Don, et combattait l’opinion d’Alexéïev. Gagner les hivernages n’a aucun sens. Nous sommes environ six mille hommes…

— En ce qui concerne l’approvisionnement, je me permets d’assurer Votre Haute Excellente que le secteur des hivernages ne laisse rien à désirer. De plus, vous y trouverez des chevaux dans les haras privés et vous pourrez mettre une partie de votre armée à cheval. Vous augmenterez ainsi vos chances de faire une guerre de mouvement. Vous avez absolument besoin de cavalerie, et l’Armée Volontaire n’en est pas riche.

Kornilov, qui était ce jour-là plein de prévenances envers Alexéïev, le regarda. Apparemment Alexéïev hésitait, cherchait le soutien d'une autre autorité. On l'écouta avec une grande attention. Le vieux général, habitué à résoudre les questions d'une façon rapide, claire et complète, se prononça, par quelques phrases succinctes, en faveur du départ pour Ekatérinodar.

— C'est dans cette direction qu'il nous est le plus aisé de briser l'encerclement bolchévik et de faire notre liaison avec le détachement opérant autour d'Ekatérinodar, conclut-il.

— Et si cela ne réussit pas, Mikhaïl Vassiliévitch ? demanda prudemment Loukomski.

Alexéïev semblait mâchonner quelque chose, il passa sa main sur la carte.

— En cas d'échec, il nous reste la possibilité d'aller dans le Caucase et d'éparpiller l'armée en petits groupes.

Romanovski se déclara d'accord avec lui. Markov dit quelques mots passionnés. Les arguments de poids d'Alexéïev semblaient inattaquables, mais Loukomski prit la parole et fit la balance égale :

— Je soutiens la proposition du général Popov, déclara-t-il, choisissant ses mots sans hâte. Ce mouvement vers le Kouban rencontrera de grandes difficultés, dont il semble qu'on ne puisse se rendre compte d'ici. D'abord, nous devrons par deux fois couper la voie de chemin de fer…

Les regards de tous les assistants suivirent la direction de son doigt sur la carte. Loukomski poursuivit énergiquement :

— Les bolchéviks ne manqueront pas de nous recevoir de la belle manière : ils nous enverront des trains blindés. Nos équipages sont lourds, nous avons une masse de blessés ; nous ne pourrons pas les abandonner. L'armée sera surchargée, incapable d'une avance rapide. De plus, je n'arrive pas à comprendre sur quoi l'on peut s'appuyer pour affirmer que les Cosaques du Kouban sont amicalement disposés à notre égard. Après l'exemple des Cosaques du Don qui, eux aussi, paraît-il, étaient dégoûtés des bolchéviks, nous devons accueillir ce genre de bruits avec la plus grande prudence et une forte dose de scepticisme. Les Cosaques du Kouban souffrent du même trachome bolchévik ; ils ont ramené ça de feu l'armée russe… Ils peuvent très bien nous être hostiles. Je répète, pour conclure, que mon opinion est la suivante : aller à l'est, dans les steppes, et de là, après avoir repris des forces, menacer les bolchéviks.

Soutenu par la majorité de ses généraux, Kornilov décida d'aller à l'ouest de

Vélikokniajeskaïa, chemin faisant de pourvoir en chevaux la partie auxiliaire de l'armée, enfin de se diriger vers le Kouban. Il leva la séance, échangea quelques mots avec Popov, prit froidement congé de lui et se retira dans son bureau, suivi d'Alexéïev.

Le colonel Sidorine, chef d'état-major du détachement cosaque du Don, sortit sur le perron, faisant sonner ses éperons, et lança aux ordonnances d'une voix forte et joyeuse :

— Les chevaux !

Enjambant les flaques, retenant son sabre, un jeune lieutenant cosaque à moustaches blondes s'approcha du perron. Il s'arrêta au bas des marches et chuchota :

— Alors, mon colonel ?

— Ça ne va pas mal, répondit Sidorine à mi-voix, dans une grande excitation. Notre vieux a refusé d'aller au Kouban. Nous partons tout de suite. Vous êtes prêt, Izvarine ?

— Oui, on amène les chevaux.

Les ordonnances, déjà en selle, faisaient avancer les chevaux. Le jeune Cosaque à toupet noir qui ressemblait à un vanneau dit, en regardant son camarade :

— Belle fille, hein ?

Et il pouffa.

L'autre, plus âgé, sourit du bout des lèvres.

— Comme la gale équine.

— Et si elle t'invitait dans son lit ?

— Tais-toi, idiot ! On est en carême.

Izvarine, l'ancien compagnon d'armes de Grigori Mélékhov, sauta sur son cheval à la croupe basse, aux naseaux blancs, qui avait une grande étoile au front, et commanda aux ordonnances :

— Sortez dans la rue.

Popov et Sidorine descendirent du perron, en prenant congé de l'un des généraux. Une ordonnance, qui retenait le cheval de Popov, aida son pied à trouver l'étrier. Popov, brandissant sa cravache cosaque toute simple, fit prendre à son cheval un trot rapide ; les ordonnances, Sidorine et les autres officiers

suivaient, debout dans leurs étriers, légèrement penchés en avant.

Arrivés après deux jours de marche dans la stanitsa Métchétinskaïa, Kornilov reçut des renseignements complémentaires sur le secteur des hivernages. Ces renseignements étaient négatifs. Il convoqua les commandants des unités combattantes et leur annonça la décision qui avait été prise de gagner le Kouban.

Un officier d'ordonnance fut envoyé à Popov pour lui proposer une deuxième fois de se joindre à l'Armée Volontaire. L'officier rejoignit l'Armée dans le secteur de Staro-Ivanovski. La réponse était toujours la même : poliment et froidement, Popov refusait ; il écrivait que sa décision ne pouvait être modifiée et qu'il restait pour l'instant dans le district de Salsk.

19

Bountchouk était parti avec le détachement Goloubov, qui faisait mouvement par un chemin détourné pour investir Novotcherkassk. Le 23 février, le détachement quitta Chakhtnaïa, passa par la stanitsa Razdorskaïa et atteignit à la nuit tombante Mélékhovskaïa, d'où il repartit le lendemain à l'aube.

Goloubov menait son détachement à marches forcées. On reconnaissait sa silhouette trapue à la tête de la colonne ; sa cravache impatiente frappait la croupe de son cheval. On passa de nuit par Besserguénevskaïa, où l'on accorda un court répit aux chevaux, puis de nouveau les cavaliers se découpèrent sur l'obscurité grise sous le ciel sans étoiles, et la glace fine du chemin craquait sous les sabots.

Près de Krivianskaïa, ils perdirent leur route, mais la retrouvèrent aussitôt. L'aube pointait quand ils entrèrent dans la stanitsa encore déserte. A côté de la petite place, au puits, un vieux Cosaque cassait la glace d'une auge. Goloubov alla à lui, le détachement s'arrêta.

— Salut, grand-père.

Le vieux porta lentement sa moufle à son bonnet et répondit sans aménité :

— Bonjour.

— Dis-moi, grand-père, les hommes de la stanitsa sont-ils partis pour Novotcherkassk ? Il y a eu la mobilisation ici ?

Le vieillard ramassa vivement sa hache et rentra dans la ferme sans répondre.

— En avant ! cria Goloubov, et il partit en jurant.

Le même jour, la Petite Assemblée régionale s'apprêtait à se replier sur la stanitsa Konstantinovskaïa. Le nouvel ataman de campagne de l'Armée du Don, le général Popov, avait déjà retiré ses troupes de Novotcherkassk et emmené le trésor de l'Armée. Le matin, il apprit que Goloubov avait quitté Mélékhovskaïa en direction de Besserguénevskaïa. L'Assemblée dépêcha le capitaine Sivolobov pour négocier avec Goloubov les conditions de la reddition de Novotcherkassk. Les cavaliers de Goloubov pénétrèrent dans Novotcherkassk à la suite du capitaine sans rencontrer d'opposition. Goloubov lui-même, accompagné d'un

groupe compact de Cosaques, arriva au galop de son cheval trempé d'écume devant le bâtiment de l'Assemblée. Quelques curieux étaient massés autour de la porte d'entrée, une ordonnance, avec un cheval sellé, attendait Nazarov.

Bountchouk sauta de cheval, prit son fusil mitrailleur et entra dans le bâtiment de l'Assemblée avec Goloubov et tous les autres Cosaques. Au claquement de la porte de la grande salle, les délégués tournèrent la tête et devinrent tout blancs.

— Debout ! commanda Goloubov fermement, comme à la parade, et il gagna la table de la présidence en trébuchant de hâte, au milieu de ses Cosaques.

A cette impérieuse injonction, les membres de l'Assemblée se levèrent dans un grondement de chaises. Seul Nazarov resta assis.

Sa voix résonna, toute pleine de colère :

— Comment osez-vous interrompre la séance de l'Assemblée ?

— Vous êtes arrêtés ! Silence !

Goloubov, écarlate, se précipita sur Nazarov, arracha les épaulettes de sa vareuse de général et glapit :

— Debout, je te dis ! Tenez-le ! Tu entends ? C'est à toi que je parle, avec tes épaulettes dorées !

Cependant, Bountchouk installait son fusil mitrailleur dans l'encadrement de la porte. Les membres de l'Assemblée se serraient les uns contre les autres comme un troupeau de moutons. Nazarov, Volochinov, le président de l'Assemblée, vert de peur, et quelques autres passèrent devant Bountchouk, entraînés par les Cosaques.

Goloubov suivait, faisant sonner son sabre ; son visage brun était couvert de taches rouges. Un membre de l'Assemblée le saisit par la manche.

— Mon colonel, Votre Grâce, où est-ce qu'on va nous emmener ?

Un autre passa par-dessus l'épaule de Goloubov une tête grêle et visqueuse :

— Nous sommes libres ?

— Allez au diable ! cria Goloubov avec un geste d'impatience et, arrivé à côté de Bountchouk, il se retourna vers les membres de l'Assemblée, tapa du pied : Allez au… je m'en fous ! Allez !…

Sa voix rauque et éraillée roula longtemps encore dans la salle.

Bountchouk passa la nuit chez sa mère, mais le lendemain, dès que la nouvelle de la prise de Rostov par Sivers fut connue à Novotcherkassk, il

demanda à Goloubov la permission d'y aller et partit à cheval le matin même.

Il travailla pendant deux jours à l'état-major de Sivers, qui le connaissait du temps où il était rédacteur à la *Pravda des tranchées*, et se rendit au Comité révolutionnaire, où il ne trouva ni Abramson ni Anna. On organisait auprès de l'état-major de Sivers un tribunal révolutionnaire, qui jugeait expéditivement les prisonniers gardes-blancs. Bountchouk y travailla toute une journée, rendit quelques services, prit part aux rafles ; le lendemain, comme il arrivait au Comité, ayant perdu tout espoir, il entendit de l'escalier la voix familière d'Anna. Le sang lui gonfla le cœur, il ralentit le pas et entra dans la seconde pièce, d'où provenait un bruit de voix et son rire.

Cette pièce, qui avait été le local du bureau de la place, était pleine de fumée de tabac effilochée. Dans un coin, un homme en capote sans boutons, portant un bonnet aux oreillettes défaites, écrivait à une petite table de dame, entouré d'une foule de soldats et de civils en demi-pelisses et pardessus, qui fumaient, parlaient, par petits groupes. Anna était à la fenêtre, tournant le dos à la porte ; assis sur l'accoudoir, Abramson soutenait de ses doigts croisés son genou plié ; un grand garde-rouge de type letton était debout tout près de lui, la tête penchée de côté. Il tenait sa cigarette à la main, le petit doigt dressé, et racontait apparemment quelque chose de drôle : Anna se renversait en arrière et riait de bon cœur, un sourire plissait le visage d'Abramson, les autres assistants écoutaient attentifs et souriants, et le rude visage du garde-rouge, dont les traits semblaient taillés à coups de hache, respirait la malice, la finesse, un peu la méchanceté.

Bountchouk posa la main sur l'épaule d'Anna.

— Bonjour, Ania !

Elle se retourna. Une rougeur lui monta au visage, inonda son cou jusqu'à la clavicule, lui tira des larmes des yeux.

— D'où viens-tu ? Abramson, regarde ! Le voilà beau comme un sou neuf, et toi qui te faisais du mauvais sang pour lui ! balbutia-t-elle sans lever les yeux, et elle se détourna vers la porte, impuissante à dominer son émotion.

Bountchouk serra la main brûlante d'Abramson, échangea quelques phrases avec lui et, se sentant sourire d'un sourire stupide de bonheur sans limite, sans répondre à une question d'Abramson – dont il n'avait même pas compris le sens – il s'approcha d'Anna. Elle s'était ressaisie et lui sourit, un peu en colère de s'être laissée aller à son trouble.

— Eh bien, encore une fois, bonjour. Comment vas-tu ? Comment te sens-tu ?

Quand es-tu arrivé ? Tu viens de Novotcherkassk ? Tu étais dans le détachement Goloubov ? Ah, c'est ça… Alors ?

Bountchouk répondait sans détacher d'elle son regard inflexible et pesant, tandis que son regard à elle cédait et se détournait.

— Veux-tu qu'on sorte une minute dans la rue ? proposa Anna.

Abramson leur cria :

— Vous rentrez vite ? J'ai affaire avec toi, camarade Bountchouk. Nous avons un travail pour toi.

— Je reviens dans une heure.

Dans la rue, Anna planta dans les yeux de Bountchouk son regard droit et doux, et dit avec un geste de dépit :

— Ilia, Ilia, tu as vu comme je me suis bêtement troublée… Comme une petite fille ! Cela s'explique premièrement par ma surprise, deuxièmement par notre situation ambiguë. Au fond, qu'est-ce que nous sommes l'un pour l'autre ? Des « fiancés » idylliques ? Tu sais, à Lougansk, un jour, Abramson m'a demandé : « Tu vis avec Bountchouk ? » J'ai dit non, mais c'est un type très observateur et il n'a pas pu ne pas voir ce qui sautait aux yeux. Il n'a rien dit, mais j'ai vu à ses yeux qu'il ne me croyait pas.

— Parle-moi de toi : qu'est-ce que tu fais, comment vas-tu ?

— Oh ! Nous avons fait avancer les choses là-bas ! Nous avons formé un détachement de deux cent onze hommes. Nous avons fait du travail d'organisation et du travail politique… Mais comment veux-tu que je te raconte ça en deux mots ? Je suis encore sous le coup de ton arrivée. Où est-ce que tu… où passes-tu la nuit ?

— Ici… chez un camarade.

Bountchouk s'était troublé ; il mentait : il passait ses nuits au local de l'état-major de Sivers.

— Tu vas venir chez nous dès aujourd'hui. Tu te rappelles où j'habite ? Tu m'as accompagnée un jour.

— Je trouverai. Mais… je ne vais pas gêner ta famille ?

— Laisse donc, tu ne gêneras personne, veux-tu ne pas parler de ça !

Le soir, Bountchouk rassembla ses affaires dans son grand sac de soldat et gagna la ruelle aux confins de la ville, où habitait Anna. Une vieille femme

l’accueillit sur le seuil d’une petite maison de brique. Son visage rappelait légèrement celui d’Anna : les mêmes yeux noirs, presque bleus, le même nez busqué, mais sa peau était ridée, terreuse, et sa bouche tombante dénonçait horriblement la vieillesse.

— Vous êtes Bountchouk ? demanda-t-elle.

— Oui.

— Entrez, je vous en prie. Ma fille m’a parlé de vous.

Elle fit entrer Bountchouk dans une petite chambre, lui indiqua où poser ses affaires, et, montrant toute la chambre autour d’elle d’un doigt déformé par les rhumatismes :

— C’est ici que vous habiterez. Ce lit est pour vous.

Elle parlait avec un fort accent yiddish. Une adolescente chétive, qui avait les yeux sombres, elle aussi, habitait également la maison.

Anna arriva peu après, apportant le bruit et l’animation.

— Personne n’est venu ? Bountchouk n’est pas là ?

Sa mère lui répondit dans leur langue et Anna se dirigea vers la porte d’une démarche ferme et souple.

— On peut entrer ?

— Oui, oui.

Bountchouk se leva de sa chaise et vint à sa rencontre.

— Alors ? Tu t’es installé ?

Elle le regarda d’un regard souriant, satisfait, et ajouta :

— Tu as mangé quelque chose ? Viens.

Elle l’entraîna dans la pièce de devant par la manche de sa vareuse.

— Maman, c’est mon camarade. – Elle sourit. – Soyez gentille avec lui.

— Allons, veux-tu ! Qu’est-ce que tu dis là ?… C’est notre invité.

Toute la nuit des coups de feu claquèrent au-dessus de Rostov comme des gousses d’acacia mûres. Une mitrailleuse braillait de temps en temps, puis tout redevenait calme. Et la nuit, la nuit majestueuse et noire de février, enveloppait de nouveau les rues de silence. Bountchouk et Anna restèrent assis dans la petite chambre qu’on lui avait préparée et qui était d’une propreté rigoureuse.

— C’était notre chambre, à ma petite sœur et à moi, dit Anna. Tu vois comme c’est modeste chez nous, comme chez les nonnes. Pas de tableaux de quatre sous, pas de photographies, rien de ce qu’une lycéenne aurait dû avoir.

Au cours de la conversation, Bountchouk demanda :

— De quoi viviez-vous ?

Anna répondit non sans une fierté profonde :

— Je travaillais à l’usine Aslomov et je donnais des leçons.

— Et maintenant ?

— Maman coud. A elles deux, elles n’ont pas besoin de beaucoup. Bountchouk lui raconta les détails de la prise de Novotcherkassk et des combats de Zvérévo et de Kamenskaïa. Anna lui dit ses impressions sur son travail à Lougansk et à Taganrog.

A onze heures, dès que sa mère eut éteint la lumière chez elle, elle partit.

20

En mars, Bountchouk fut affecté au tribunal révolutionnaire près le Comité révolutionnaire du Don. Le président, grand, les yeux ternes, amaigri par le travail et les nuits sans sommeil, l'attira vers la fenêtre de son bureau et lui dit, en caressant sa montre-bracelet (il était pressé de se rendre à la séance) :

— Au Parti depuis quelle année ? Aha ! Très bien. Bon, tu nous commanderas les pelotons d'exécution. La nuit dernière nous avons envoyé notre commandant d'armes à l'état-major de Doukhonine{81} pour concussion. C'était un vrai sadique, un salopard, une crapule. Nous n'avons pas besoin de gens comme ça. C'est un sale travail, mais il faut y garder intacte la conscience de sa propre responsabilité devant le Parti et conserver… comprends-moi bien (il appuya sur ces mots)… son humanité. Nous exterminons les contre-révolutionnaires par nécessité, il ne faut pas faire de cela un cirque. Tu me comprends ? Bon, bien, va prendre ton service.

Et à minuit, à trois verstes de la ville, Bountchouk, à la tête d'un peloton de seize gardes-rouges, exécuta cinq condamnés à mort. Deux d'entre eux étaient des Cosaques de la stanitsa Gnilovskaïa, les autres habitaient Rostov.

Presque quotidiennement, à minuit, un camion emmenait les condamnés hors de la ville, on leur creusait leurs fosses à la hâte – ils participaient eux-mêmes à ce travail, avec une partie des gardes-rouges –, Bountchouk alignait le peloton et lançait d'une voix de fonte, sourdement :

— Sur les ennemis de la révolution… – il brandissait son pistolet – feu !…

Au bout d'une semaine il était devenu maigre et noir et semblait couvert de terre. Ses yeux s'étaient enfoncés dans leurs orbites comme dans des crevasses et ses paupières clignotant nerveusement ne cachaient pas leur éclat angoissé. Anna ne le voyait que la nuit. Elle travaillait au Comité révolutionnaire, rentrait tard, mais toujours attendait les coups saccadés à la fenêtre qui lui annonçaient son arrivée.

Un jour qu'il rentrait à minuit passé, comme d'habitude, elle lui demanda en ouvrant la porte :

— Tu veux manger ?

Il ne répondit pas : chancelant comme un homme ivre, il alla dans sa chambre et se jeta sur son lit sans quitter sa capote, ses bottes et son bonnet. Elle s'approcha de lui, regarda son visage : ses yeux étaient hermétiquement clos, un rictus découvrait ses dents brillantes de salive, ses cheveux, qu'il avait rares depuis le typhus, tombaient en une mèche humide sur son front.

Elle s'assit à côté de lui. La pitié, la douleur déchiraient son cœur. Elle murmura :

— C'est dur, Ilia ?

Il serra sa main, grinça des dents, se détourna vers le mur et s'endormit sans dire un mot. Mais il marmonna dans son sommeil des paroles indistinctes et plaintives, il essaya de se lever. Elle remarqua avec terreur – et frémit instinctivement – qu'il dormait avec les yeux mi-ouverts et révulsés ; la cornée bombée brillait jaune et enflammée entre les paupières.

— Il faut que tu partes de là, lui dit-elle au matin. Il vaudrait mieux que tu sois sur le front. Si tu te voyais, Ilia ! Tu vas te tuer à ce travail-là.

— Tais-toi !… cria-t-il, clignant ses yeux pâles de rage.

— Ne crie pas. Je t'ai vexé.

Bountchouk se calma d'un coup, comme si la fureur accumulée dans sa poitrine avait toute passé dans son cri. Il regarda ses paumes d'un air las et dit :

— Détruire la pourriture humaine, c'est un sale travail. Fusiller les gens, vois-tu, c'est mauvais pour le corps et l'âme… Ah, tu sais… – Pour la première fois en présence d'Anna, il jura monstrueusement. – Pour un sale travail, il faut des imbéciles et des sauvages, ou bien des fanatiques. Mais enfin, quoi ?… Tout le monde voudrait marcher dans un jardin fleuri, seulement, nom de Dieu, avant de planter les fleurs et les arbres, il faut nettoyer ! Il faut mettre de l'engrais ! Il faut se salir les mains ! – Il haussait le ton, cependant Anna ne disait rien, détournait la tête. – Il faut détruire la saleté, mais ça les écœure !… – Il criait maintenant, tapait du poing sur la table, clignait ses yeux injectés de sang.

La mère d'Anna vint jeter un coup d'œil dans la chambre ; il se ressaisit et reprit plus doucement :

— Je ne quitterai pas ce travail ! Ici, je vois, je sens pleinement que je suis utile. Je balaie les ordures. Je fume la terre, pour qu'elle soit plus grasse. Plus féconde. Un jour il y marchera des gens heureux… Mon fils, peut-être, qui n'existe pas… – Il rit d'un rire grinçant et triste. – Combien j'en ai fusillé de cette vermine… Des tiques… La tique est un insecte qui s'enfonce dans la

peau… J’en ai tué une dizaine de ces mains-là… – Bountchouk tendit ses mains crispées, couvertes de poils noirs, crochues comme les serres d’un milan ; il les laissa tomber sur ses genoux et dit dans un souffle : – Et puis tant pis ! Brûler, faire des étincelles, oui, mais pas de la fumée, ça ne sert à rien… Seulement moi, je dois dire, je suis fatigué… Dans quelque temps, j’irai au front… tu as raison…

Anna l’écoutait en silence, elle dit doucement :

— Va au front ou prends un autre travail… mais sors de là, Ilia, sinon tu… deviendras fou.

Bountchouk lui tourna le dos, tambourina sur la fenêtre.

— Non, je suis fort… Ne pense pas qu’il y a des hommes de fer. Nous sommes tous faits du même matériau… Ça n’existe pas dans la vie, les gens qui n’ont pas peur à la guerre ou qui tuent sans… sans être blessés moralement. Ce n’est pas pour les galonnés que mon cœur souffre… Ceux-là sont des gens conscients, comme toi et moi. Mais hier, sur neuf exécutions, j’avais trois simples Cosaques… des travailleurs… Il y en a un que j’ai détaché… – La voix de Bountchouk se fit plus sourde, plus indistincte, comme si elle s’éloignait. – J’ai touché sa main… rude… comme la terre… Toute couverte de durillons… La paume noire… pleine de crevasses… de bosses… Bon, je m’en vais.

Il s’interrompit brusquement et, sans qu’Anna pût le voir, frotta sa gorge qu’un spasme serrait comme un lasso.

Il mit ses bottes, but un verre de lait, partit. Anna le rattrapa dans le couloir. Elle garda longuement dans ses mains sa main lourde, puis la pressa contre sa joue brûlante et s’enfuit dans la cour.

Le temps se réchauffait. Le printemps depuis Azov frappait aux bouches du Don. A la fin de mars, des détachements de gardes-rouges ukrainiens refoulés par les *haïdamaks*[{82}] et les Allemands commencèrent à remplir Rostov. Meurtres, pillages, réquisitions illégales se multiplièrent dans la ville. Le Comité révolutionnaire dut désarmer certaines unités complètement corrompues. L’affaire n’alla pas sans heurts ni fusillades. Autour de Novotcherkassk les Cosaques bougeaient. En mars, avec les bourgeons des peupliers, les contradictions grossirent dans les stanitsas entre Cosaques et non-Cosaques, des soulèvements éclatèrent de-çi de-là, on découvrit des complots contre-révolutionnaires.

Mais Rostov vivait d’une vie active, impétueuse : le soir une foule de soldats,

de matelots, d’ouvriers déambulait sur la Grande Sadovaïa. On tenait des meetings, on grignotait des graines de tournesol, on crachait dans les caniveaux, on s’amusait avec les femmes. On travaillait comme avant, comme avant on mangeait, on buvait, on dormait, on mourait, on procréait, on aimait, on haïssait, on respirait le vent salé de la mer, on vivait gouverné par les grandes passions et les appétits mesquins. Des jours gros d’orage s’annonçaient pour Rostov. Cela sentait la terre noire dégelée, cela sentait le sang des combats proches.

Lors d’une de ces belles journées inondées de soleil, Bountchouk rentra plus tôt que de coutume et s’étonna de trouver Anna à la maison.

— Tu rentres plus tard habituellement, qu’est-ce qu’il se passe aujourd’hui ?

— Je ne me sens pas bien.

Elle le suivit dans sa chambre. Bountchouk ôta sa capote et dit avec un sourire tremblant de joie :

— Ania, à partir d’aujourd’hui, je ne travaille plus au tribunal.

— Comment ? Tu es muté où ?

— Au Comité révolutionnaire. J’ai parlé avec Krivochlykov aujourd’hui. Il m’a promis de m’envoyer quelque part dans le district.

Ils soupèrent ensemble. Bountchouk alla se coucher. Il était si ému qu’il ne pouvait dormir, il fumait, se retournait sur son dur matelas, soupirait joyeusement. Il était très content de quitter le tribunal : un peu plus et il cédait, ses forces le lâchaient. Il achevait sa quatrième cigarette quand il entendit la porte grincer légèrement. Il leva la tête et vit Anna. Pieds nus, en chemise, elle se glissa dans la chambre et s’approcha tout doucement de son lit. Par un interstice du volet, la lumière verte et crépusculaire de la lune tombait sur l’ovale nu de son épaule. Elle se pencha, posa sa paume chaude sur les lèvres de Bountchouk.

— Pousse-toi. Tais-toi…

Elle se coucha à côté de lui, rejeta d’un geste impatient une mèche de cheveux tombée sur son front, lourde comme une grappe de raisin. Ses yeux avaient l’éclat des flammes qu’entoure une fumée bleue, elle murmura péniblement, presque brutalement :

— Je peux te perdre aujourd’hui ou demain… Je veux t’aimer de toute ma force. – Et elle ajouta, toute tremblante de se voir si résolue : Allez, vite !

Bountchouk l’embrassait et sentait avec terreur, avec une honte immense

inondant sa conscience, qu'il était impuissant.

Sa tête tremblait, ses joues en feu lui faisaient mal. Anna se dégagea, le repoussa avec colère et chuchota avec répugnance et dégoût, d'une voix qu'étranglait le mépris :

— Tu… tu es impuissant ? Ou bien, tu es… malade ?… O-o-oh ! c'est ignoble ! Laisse-moi !

Bountchouk lui serra les doigts si forts qu'ils craquèrent légèrement, plongea son regard dans ses yeux élargis, noirs et hostiles, et dit en bégayant, en hochant la tête comme un paralytique :

— Pourquoi ? Pourquoi me blâmes-tu ? Oui, je suis brûlé jusqu'à la moelle… Je ne me sens même plus capable de ça… Je ne suis pas malade… comprends-moi, comprends-moi ! Je suis vidé… A-a-a-ah !…

Il gémit sourdement, sauta du lit, alluma une cigarette. Il resta longtemps courbé à la fenêtre, comme s'il avait été battu.

Anna se leva, passa sans parler son bras autour de lui et le baisa tranquillement au front, comme une mère.

Une semaine plus tard, cachant sous le bras de Bountchouk son visage empourpré d'une rougeur brûlante, elle avouait :

— Je pensais que tu t'étais tout dépensé avant… Je ne savais pas que c'était le travail.

Avec la mémoire des caresses, Bountchouk garderait longtemps sur lui celle de la sollicitude maternelle à pleins bords, et chaude, de sa bien-aimée.

On ne l'envoya pas en province. Podtiolkov insista pour qu'il restât à Rostov. A cette époque, le Comité révolutionnaire du Don était débordé de travail, il se préparait au Congrès régional des Soviets et à la bataille contre la contre-révolution, qui s'était ranimée de l'autre côté du Don.

21

Les grenouilles coassaient à plusieurs voix derrière les saules de la rive. Le soleil se couchait derrière la colline au-delà du rapide. La fraîcheur du soir envahissait le village de Sétrakov. D'immenses ombres obliques tombaient des maisons sur le chemin sec. Un troupeau de chevaux rentrait de la steppe dans un nuage de poussière. Les femmes cosaques ramenaient les vaches des prés à coups de baguette en échangeant des commérages. Les petits Cosaques, pieds nus, déjà bronzés, jouaient à saute-mouton dans les ruelles. Les vieux étaient assis gravement sur les bancs de terre autour des maisons.

Le village avait achevé les semailles. On finissait encore çà et là de semer le mil et le tournesol.

Quelques hommes étaient assis sur des troncs de chênes renversés près d'une ferme au bout du village. Le propriétaire, un ancien artilleur au visage grêlé, racontait une histoire de la guerre sur le front allemand. Ses interlocuteurs – un vieux voisin et un jeune homme frisé : son gendre – l'écoutaient en silence. La patronne, grande et belle, opulente comme une femme de seigneur, descendit du perron. Les manches retroussées de sa chemise rose rentrée dans sa jupe dénudaient ses bras bruns et fuselés. Elle portait un seau ; elle gagna l'enclos des vaches de cette démarche aisée, large, élégante qui n'appartient qu'aux femmes cosaques. Ses cheveux, retenus par un fichu blanc passé au bleu, étaient en désordre (elle venait tout juste de fourrer du kiziak dans le poêle, pour le feu du lendemain), ses bottines enfilées sur ses pieds nus foulaient mollement les pousses vertes de l'herbe nouvelle qui envahissait la cour.

Les hommes assis sur les troncs de chêne entendirent le jet du lait frapper la paroi du seau. Quand elle eut fini de traire, la femme retourna à la ferme ; à peine déhanchée, elle portait un plein seau de lait au bout de son bras gauche fléchi comme le col d'un cygne.

— Sioma, cherche donc le veau ! lança-t-elle depuis le seuil d'une voix chantante.

— Et Mitiachka, où est-il ? répliqua son mari.

— Le diable le sait, il a fichu le camp.

Le patron se leva sans hâte et se dirigea vers l’angle de la haie. Le vieux et son gendre avaient déjà repris le chemin de leur maison, quand l’autre les rappela :

— Viens voir, Doroféï Gavrilytch ! Viens ici !

Ils le rejoignirent. Il leur montra la steppe sans mot dire. Une boule de poussière pourpre roulait sur la grand-route, des fantassins, des équipages, des cavaliers avançaient derrière elle.

Le vieux cligna les yeux, mit la main en visière sur ses sourcils blancs.

— C’est des troupes, non ?

— Qu’est-ce que c’est que ça ? Qu’est-ce que c’est que ces gens-là ? dit le patron avec inquiétude.

Sa femme sortit de la cour ; elle avait jeté une jaquette sur ses épaules. Elle regarda dans la steppe, poussa une exclamation d’angoisse :

— Qu’est-ce que c’est que ces gens-là ? Seigneur Jésus, qu’ils sont nombreux !

— Ça n’a pas l’air d’être des braves gens…

Le vieux piétina encore un peu sur place, puis repartit pour sa ferme et cria à son gendre d’une voix pleine de colère :

— Viens à la maison, tu n’as rien à faire là !

Les enfants et les femmes, les hommes par petits groupes, accouraient au bout de la ruelle. Dans la steppe, à une verste du village, une colonne s’étirait sur la grand-route ; le vent apportait par éclaboussures jusqu’aux maisons un bruit de voix indistinctes, de hennissements, le grondement des roues.

— Ce n’est pas des Cosaques… Ce n’est pas des nôtres, dit la fermière à son mari.

Il haussa les épaules.

— Bien sûr, ce n’est pas des Cosaques. Pourvu que ce ne soit pas des Allemands ! Non, c’est des Russes… Regarde, ils ont un chiffon rouge !… Aha ! voilà ce que c’est…

Un grand Cosaque du Régiment atamanski les rejoignit. Il avait visiblement la fièvre : un teint de sable, comme s’il avait la jaunisse. Il portait une pelisse et des bottes de feutre. Il souleva son bonnet poilu et dit :

— Vous voyez le fanion qu’ils ont ?… C’est les bolchéviks.

— Oui, c’est eux.

Des cavaliers se détachèrent de la colonne. Ils arrivèrent au village au galop. On se regarda et on se dispersa en silence, les jeunes filles et les enfants s’éparpillèrent en débandade. Cinq minutes plus tard, la ruelle était déserte. Quelques cavaliers s’y engouffrèrent, excitant leurs chevaux, et s’arrêtèrent aux troncs de chênes où les Cosaques étaient assis un quart d’heure auparavant. Le propriétaire était au portail. Le premier cavalier, le chef apparemment, monté sur un cheval bai foncé, coiffé d’une toque du Kouban, et portant un gros nœud de soie rouge sur sa chemise gris-vert serrée par le baudrier, s’arrêta au portail :

— Salut, patron ! Ouvre la porte.

L’ancien artilleur pâlit de toute sa peau grêlée, ôta sa casquette.

— Vous êtes quoi ?

— Ouvre la porte !… cria le soldat en toque du Kouban.

Le cheval bai foncé louchait d’un œil méchant et faisait aller et venir son mors dans sa bouche ; il donna un coup de sabot dans la clôture. Le propriétaire ouvrit la porte et les cavaliers entrèrent l’un après l’autre dans la cour.

L’homme à la toque du Kouban sauta lestement de cheval et gagna le perron d’un pas assuré, sur ses jambes torses. Tandis que les autres mettaient pied à terre, il s’assit à son aise sur les marches du perron et sortit son étui à cigarettes. Il se mit à fumer et offrit une cigarette au patron. Celui-ci refusa.

— Tu ne fumes pas ?

— Non, merci.

— Vous n’êtes pas vieux-croyants ici, non ?

— Non, orthodoxes… Et vous, qu’est-ce que vous êtes ? s’enquit le patron avec un sombre visage.

— Nous ? Gardes-rouges de la 2e Armée Socialiste.

Les autres menaient leurs chevaux par la bride au perron et les attachaient à la balustrade. Un grand escogriffe au toupet tombant comme une crinière, qui se prenait les pieds à son sabre, se dirigea vers la bergerie. Il ouvrit la porte d’un geste de propriétaire, se baissa, plongea sous l’auvent du hangar et en sortit un grand bélier à queue grasse qu’il tenait par les cornes.

— Pétritchenko, viens m’aider ! cria-t-il d’une voix de fausset.

Un petit soldat vêtu d’une capote autrichienne étriquée accourut. Le

propriétaire lissait sa barbe et regardait tout autour de lui comme si cette cour n'était pas la sienne. Il ne disait rien ; simplement, quand le bélier, la gorge tranchée d'un coup de sabre, étendit ses pattes grêles, il monta sur le perron en se raclant la gorge.

L'homme à la toque du Kouban et deux autres soldats – un Chinois et un Russe qui avait l'air d'un indigène du Kamtchatka – le suivirent dans la maison.

— Te fâche pas, patron ! dit l'homme du Kouban, facétieux, en passant le seuil. Nous paierons grassement.

Il tapa sur les poches de son pantalon et éclata d'un rire saccadé ; mais s'arrêta net, les yeux braqués sur la patronne. Celle-ci, debout près du poêle, les dents serrées, le regardait avec effroi.

Il se tourna vers le Chinois et lui dit, le regard fuyant :

— Hé, Chinois, emmène un peu le papa, là, le papa – il montrait du doigt le propriétaire – emmène-le, il donnera du foin aux chevaux…

Emmène-le, va. Compris ? Nous paierons grassement ! Avec la Garde-Rouge, pas de pillage ! Allez, va-t'en, patron.

Des notes métalliques résonnaient dans sa voix.

Le propriétaire sortit en compagnie du Chinois et de l'autre soldat. A peine au bas du perron, il entendit geindre sa femme. Il se précipita dans le vestibule, tira sur la porte, arracha le crochet qui tenait le verrou. L'homme du Kouban avait saisi le bras nu de l'opulente patronne au-dessus du coude et l'entraînait vers la chambre mi-obscure. Elle se défendait, s'arc-boutait contre sa poitrine. Il allait la prendre à bras-le-corps et la soulever quand la porte s'ouvrit toute grande. D'une enjambée le patron alla protéger sa femme de son corps. Sa voix était calme et tenace :

— Tu es mon hôte… Pourquoi outrages-tu ma femme ? Hein ?… Laisse tomber. Je n'ai pas peur de tes armes. Prends ce que tu veux, pille, mais n'essaie pas de souiller ma femme. Tu me passeras plutôt sur le corps… Et toi, Niourka… dit-il, tourné vers sa femme, les narines frémissantes, va-t'en chez le père Doroféï. Tu n'as rien à faire ici.

L'homme du Kouban dit avec un sourire oblique, en arrangeant son baudrier :

— Tu es fâché, patron… On ne peut plus plaisanter… Je suis le rigolo de la compagnie… tu ne savais pas ? C'était pour rire. Je me suis dit : je vais taquiner la femme, et elle qui se met à crier !… Le foin, tu l'as donné ? Tu n'as pas de foin ? Et les voisins ?

Il sortit en sifflotant, agitant sa cravache. Tout le détachement fut bientôt au village. Il se composait d'environ huit cents fantassins et cavaliers. Les gardes-rouges s'installèrent pour la nuit en dehors du village. Le chef du détachement voulait de toute évidence éviter le stationnement dans le village même : il se méfiait de ses soldats hétérogènes et dissipés.

C'était le détachement de Tiraspol de la 2e Armée Socialiste ; éprouvé dans les batailles contre les haïdamaks et les Allemands qui parcouraient l'Ukraine, il s'était frayé passage, en combattant, jusqu'à la Région du Don ; il avait quitté ses wagons à la station de Cheptoukhovka, mais, afin d'éviter les Allemands qui se trouvaient maintenant devant lui, et pour gagner le Gouvernement de Voronèje, au nord, il traversait en ordre de marche le territoire de la stanitsa Migoulinskaïa. Sous l'influence des éléments criminels qui étaient en grand nombre dans leurs rangs, les gardes-rouges commirent des exactions sur tout leur chemin.

Ainsi, au village Sétrakov, près duquel ils avaient installé leur campement, dans la nuit du 16 au 17 avril, malgré les menaces et la défense de leurs chefs, ils envahirent le village, égorgèrent des moutons, violèrent deux femmes au bout du village, ouvrirent le feu sans raison sur la place, blessant l'un des leurs. Les sentinelles se saoulèrent toute la nuit – il y avait de l'alcool dans tous les fourgons du convoi.

Cependant trois hommes de Sétrakov, à cheval, donnaient l'alarme aux villages des alentours.

Pendant la nuit, les Cosaques sellèrent leurs chevaux, s'armèrent, formèrent en hâte des détachements d'anciens du front et de vieux et, sous la conduite des officiers ou, à défaut, des adjudants habitant leurs villages, ils se dirigèrent vers Sétrakov et encerclèrent le détachement gardes-rouges, en se cachant dans les ravins et derrière les collines. Ils arrivaient par demi-escadrons de Migoulinskaïa, de Kolodezny, de Bogomolov. Verkhnétchirskaïa, Napolov, Kalinovskaïa, Iéïsk, Kolodezny prirent les armes.

La Pléiade achevait de se consumer au ciel. A l'aube, de toutes parts, les cavaliers cosaques se jetèrent en hurlant sur les gardes-rouges. Une mitrailleuse crépita et se tut ; une fusillade désordonnée, absurde, éclata – et s'éteignit ; on n'entendit plus que le cliquetis des sabres.

Une heure plus tard, l'affaire était faite : le détachement était complètement détruit, plus de deux cents hommes avaient été tués à coups de sabre ou à coups de fusil, il y avait environ cinq cents prisonniers. Deux batteries de quatre pièces,

vingt-six mitrailleuses, mille fusils, une grande quantité de munitions étaient tombés aux mains des Cosaques.

Le lendemain, les fanions rouges des estafettes galopant par les grand-routes et les traverses fleurirent dans tout le district. Les stanitsas et les villages grondaient. On renversait les Soviets et on élisait en toute hâte des atamans. Avec retard, les escadrons de Kajanskaïa et de Viochenskaïa continuaient d'arriver dans la stanitsa Migoulinskaïa.

Dans les derniers jours d'avril, les stanitsas d'amont du district du Donets firent sécession. Elles constituèrent un nouveau district, qui prit le nom de *district du Haut-Don.* Viochenskaïa, stanitsa peuplée, la deuxième de la Région après Mikhaïlovskaïa pour sa grandeur et le nombre de ses villages, fut choisie comme centre du district. Des villages furent élevés au rang de stanitsa. Ainsi furent formées les stanitsas Choumilinskaïa, Karguinskaïa, Bokovskaïa. Et le district du Haut-Don, qui réunissait douze stanitsas et un canton ukrainien, commença son existence indépendante. Il comprenait : les stanitsas Migoulinskaïa, Choumilinskaïa, Viochenskaïa, Elanskaïa, Karguinskaïa, Bokovskaïa et le canton Ponomariovski, détachés du district du Donets ; les stanitsas Oust-Khoperskaïa, Krasnokoutskaïa, détachées du district d'Oust-Medvéditskaïa ; les stanitsas Boukanovskaïa, Slachtchovskaïa, Fédosséïevskaïa, détachées du district du Khoper. A l'unanimité, un Cosaque de la stanitsa Elanskaïa, le général Zakhar Akimovitch Alférov, qui sortait de l'Académie militaire, fut élu ataman de district. On disait qu'Alférov, issu d'une famille de petits officiers cosaques tombés dans l'indigence, ne s'était poussé dans le monde que grâce à son épouse, une femme intelligente et énergique ; on disait qu'elle menait son incapable de mari par le bout du nez et ne l'avait pas laissé en repos qu'il ne fût reçu, après trois échecs, à son examen d'entrée à l'Académie.

Mais, à vrai dire, on ne parlait guère d'Alférov à cette époque. Autre chose occupait les esprits.

22

Les hautes eaux commençaient à se retirer. Dans les prés, près des clôtures des potagers, la terre se découvrait, brune et limoneuse, liserée de tout ce dépôt qu'abandonnent les crues : débris de roseaux, branches, joncs, feuilles mortes, morceaux de bois pourri. Les saules de la forêt qui borde le Don, inondée, étaient déjà bien verts, les chatons pendaient aux branches en grappes. Les bourgeons des peupliers allaient s'ouvrir, et tout près des fermes, les talles des saules rouges cernés par la crue s'inclinaient au-dessus de l'eau. Leurs bourgeons jaunes et duveteux comme des oisillons plongeaient, balancés par le vent.

A l'aube, des oies sauvages, des oies naines, des vols de canards venaient jusqu'aux potagers pour chercher leur nourriture. A l'aube, les grèbes criaient de leur voix cuivrée dans les creux de terrain. Et en plein midi on voyait sur la surface ébouriffée du Don les vagues choyer, cajoler les sarcelles au ventre blanc.

Il y eut beaucoup d'oiseaux de passage cette année-là. Les Cosaques relevant leurs nasses en barque au petit matin, quand l'aurore vineuse rougit l'eau, virent plus d'une fois des cygnes qui se reposaient sur le fleuve à l'abri de la forêt. Mais c'est la nouvelle rapportée par Khristonia et le vieux Matvéï Kachouline qui parut le plus étrange : ils étaient allés dans la forêt domaniale pour y abattre quelques jeunes chênes ; en s'enfonçant dans l'épaisseur du bois, ils surprirent dans un ravin une chèvre sauvage et son chevreau. La chèvre, maigre, au poil brun tirant sur le jaune, bondit hors du ravin plein de chardons et de ronces, et regarda les deux intrus pendant quelques secondes du haut d'un tertre ; elle bougeait avec inquiétude ses pattes fines fuselées, son petit se serrait contre elle ; au soupir d'étonnement poussé par Khristonia, elle s'enfuit si vite dans la jeune chênaie que les yeux des deux hommes aperçurent seulement les conques gris-bleu brillantes de ses sabots et sa queue courte couleur de poil de chameau.

— En voilà une histoire ! dit Matvéï Kachouline, et il laissa tomber sa hache.

Khristonia, dans un enthousiasme inexplicable, rompit par un rugissement le silence ensorcelé de la forêt.

— C'est une chèvre, ma parole. Une chèvre sauvage, vrai Dieu ! Comme

dans les Carpates.

— Faut croire que c’est la guerre qui l’a poussée jusqu’ici, la pauvre bête.

Khristonia ne put qu’en convenir.

— C’est sûrement ça. Et le chevreau, tu l’as vu, grand-père ? Ah, bon Dieu qu’il était joli ! Comme un enfant, qu’on aurait dit !

Sur tout le chemin du retour, ils ne firent que parler de ce gibier encore jamais vu dans la région. Le vieux Matvéï finit par avoir des doutes :

— Et si ce n’était pas une chèvre ?

— C’est une chèvre. Je te jure que c’est une chèvre et rien d’autre !

— C’est bien possible… Mais si c’est une chèvre, pourquoi elle n’a pas de cornes ?

— Mais pourquoi veux-tu qu’elle ait des cornes ?

— Moi ça m’est égal. Je te demande si elle fait bien partie de la race des chèvres… Pourquoi elle n’est pas comme les autres ? Tu as déjà vu des chèvres sans cornes ? Voilà. C’est peut-être un genre de brebis sauvage…

— Ma parole, grand-père, tu retombes en enfance ! s’indigna Khristonia. Viens chez les Mélékhov. Tu verras la cravache de Grichka. Le manche, c’est un pied de chèvre. On verra si ça te dit quelque chose.

C’est ainsi que le vieux Matvéï dut se rendre le jour même chez les Mélékhov. Le manche de la cravache de Grigori avait été effectivement recouvert avec art de la peau d’un pied de chèvre sauvage et le petit sabot lui-même conservé intact et avec autant d’art enjolivé de cuivre, au bout du manche.

Le mercredi de la sixième semaine de carême, Michka Kochévoï sortit de grand matin pour vérifier les nasses posées près de la forêt. Il quitta la maison avant l’aube. La terre ratatinée par le gel matinal était couverte d’une mince couche de glace, la boue avait durci. En veste ouatée, en bottes basses, le pantalon rentré dans ses chaussettes blanches, la casquette rejetée sur la nuque, Michka respirait l’air alcoolisé de gel, l’odeur d’humidité fade qui montait de l’eau. Il portait une longue rame sur les épaules. Il détacha la barque et démarra vite, debout, à grands coups de rame.

Il vérifia rapidement ses nasses, prit le poisson qui se trouvait dans la dernière d’entre elles et la laissa retomber, arrangea les entrées de nasses et repartit lentement. Il décida d’allumer une cigarette. Le jour commençait à peine de poindre. A l’est, le ciel verdâtre de l’aube semblait éclaboussé de sang. Le sang

se résorbait, coulait sur l'horizon, se faisait rouille dorée. Michka suivit le vol lent d'une grèbe, se mit à fumer. La fumée s'accrocha aux buissons et s'en alla obliquement dans l'air. Michka regarda sa pêche : trois petits sterlets, une carpe de huit livres, une masse de poissons blancs ; il pensa : « Il faudra en vendre une partie. Loukachka la bigle en prendra, je les échangerai contre des poires sèches ; la mère pourra toujours en faire de la compote. »

Tout en fumant, il se rapprochait du débarcadère. Un homme était assis près des clôtures des potagers, vers lesquelles il se dirigeait.

« Qui est-ce ? » pensa-t-il, en manœuvrant adroitement sa barque.

C'était Valet, il était accroupi contre une clôture, il fumait une énorme cigarette roulée dans du papier journal.

Ses petits yeux perçants de putois étaient luisants de sommeil, une broussaille grise couvrait ses joues.

— Qu'est-ce que tu fais là ? cria Michka.

Son cri roula sur l'eau comme un ballon.

— Aborde.

— C'est pour le poisson que tu viens ?

— Pour ce que j'en ai à faire !

Valet toussa avec fracas, cracha un jet de salive et se leva sans empressement. Sa capote trop grande pendait sur lui comme sur un épouvantail. Sa casquette tombait sur le cartilage pointu de ses oreilles. Il avait reparu depuis peu au village avec une réputation « infamante » de garde-rouge. Quand on lui demandait ce qu'il avait fait après la démobilisation, il répondait évasivement, il esquivait les conversations dangereuses. Ivan Alexéiévitch et Michka Kochévoï étaient seuls à savoir de sa bouche qu'il avait passé quatre mois dans un détachement garde-rouge en Ukraine, qu'il avait été fait prisonnier par les haïdamaks, qu'il s'était enfui, qu'il avait rejoint Sivers et avait piétiné quelque temps avec lui autour de Rostov, enfin qu'il s'était à lui-même accordé une permission de détente et remise en état.

Valet ôta sa casquette, lissa ses cheveux hérissés, s'approcha de la barque en regardant autour de lui et dit d'une voix sifflante :

— Ça va mal… mal… Ce n'est plus le moment de pêcher. On pêche, on pêche, et on oublie tout le reste…

— Qu'est-ce qu'il y a de neuf ? Explique-toi.

Michka serra la petite main osseuse de sa main qui puait le glaire de poisson et sourit cordialement. L'amitié qui les liait était ancienne.

— Hier la Garde-Rouge a été battue sur Migoulinskaïa. C'est la bagarre qui commence, mon gars… Il y a des plumes qui vont voler !…

— Comment la Garde-Rouge ? Qu'est-ce qu'elle faisait à Migoulinskaïa ?

— Ils passaient par la stanitsa, les Cosaques leur ont flanqué une raclée… On a mené un tas de prisonniers à Karguine et il y a déjà une cour martiale qui travaille à tour de bras. Mobilisation aujourd'hui. Tu vas voir, ils vont sonner la cloche pas plus tard que ce matin.

Michka amarra, versa le poisson dans une musette et partit, piquant sa rame par terre de sagène en sagène. Valet trottinait près de lui comme un poulain, courait devant, refermait sans cesse les pans de sa capote, balançait les bras.

— C'est Ivan Alexéiévitch qui me l'a dit. Il vient juste de me relever : le moulin a travaillé toute la nuit, il y a eu beaucoup d'arrivages. Lui, c'est par le patron qu'il le sait. Il y a un officier qui est venu voir Mokhov de Viochenskaïa.

— Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ?

Une ombre de désarroi glissa sur le visage de Michka, que les années de guerre avaient mûri et décoloré. Il jeta sur Valet un regard oblique et reprit :

— Comment on va faire, maintenant ?

— Il faut quitter le village.

— Et aller où ?

— A Kamenskaïa.

— Kamenskaïa, c'est cosaque.

— Plus à gauche.

— Où ?

— A Oblivy.

— Comment on arrivera jusque-là ?

— On y arrivera si on veut y arriver ! Si tu ne veux pas, reste ici, le diable t'emporte et te garde ! dit Valet, montrant soudain les dents. « Comment ? Où ? » Est-ce que je le sais, moi ? Quand ça chauffera, tu trouveras ton chemin toi-même, à vue de nez.

— Ne te fâche pas. Où ça te mènera, de te fâcher ? Ivan, qu'est-ce qu'il dit ?

— Ivan, pour le remuer…

— Moins fort… Il y a une femme qui nous regarde.

Ils louchèrent d'un air méfiant sur une jeune femme, la bru d'Avdéïtch dit Bobard, qui sortait ses vaches. Au premier carrefour, Michka fit demi-tour.

— Où vas-tu ? dit Valet surpris.

Michka grommela sans se retourner :

— Je vais retirer les nasses.

— Pourquoi ?

— Pour ne pas les laisser perdre.

— Alors, on y va ? exulta Valet.

Michka agita sa rame et lui cria de loin :

— Va chez Ivan Alexéiévitch, je rentre les nasses à la maison et j'arrive.

Ivan Alexéiévitch avait déjà averti quelques amis. Son garçon était allé chez les Mélékhov et avait ramené Grigori. Khristonia était venu de lui-même, comme s'il flairait le malheur. Michka arriva bientôt et la délibération commença. Tout le monde parlait en même temps, on se hâtait, on attendait le tocsin d'une minute à l'autre.

— Il faut s'en aller tout de suite ! C'est maintenant qu'il faut foutre le camp ! disait Valet dans une grande excitation.

— Dis-nous pour quelle raison, tout de même, qu'on doit s'en aller, disait Khristonia.

— Comment ça ? C'est la mobilisation, tu crois que tu pourras passer au travers ?

— Je n'irai pas, voilà tout.

— Ils viendront te chercher !

— Pas si vite. Je ne suis pas un veau à la longe.

Ivan Alexéiévitch, qui avait envoyé dehors sa femme bigle, marmonna avec colère :

— Ça, pour venir te chercher, ils viendront te chercher… Valet a raison. Seulement où aller ? C'est là qu'il y a un os.

— C'est bien ce que je lui ai dit, soupira Michka.

— Enfin, qu’est-ce que vous croyez ? Que je suis plus pressé que vous ? Je partirai tout seul. Je n’ai pas besoin de chercheurs de petite bête ! « Et comment, et pour quelle raison, et pourquoi ?… » Vous allez voir, ils vont s’occuper de vous, et vous vous retrouverez en prison pour bolchévisme !… A quoi vous jouez ? En un moment pareil… Vous allez voir comment ça va tourner, ici.

D’un air concentré, avec une sorte d’irritation calme, Grigori roulait dans ses doigts un clou rouillé arraché au mur ; il interrompit froidement Valet :

— Ne parle pas tant ! Pour toi, ce n’est pas la même chose : rien devant, rien derrière, tu t’en vas quand tu veux. Nous, on a besoin de réfléchir. J’ai une femme et deux enfants… L’odeur de la poudre, je la connais mieux que toi ! – Ses yeux noirs brillèrent soudain méchamment et il cria, découvrant comme un carnassier ses dents serrées : – Tu peux user ta salive… Valet tu étais, valet tu restes ! Tu n’as rien d’autre que ta veste…

— Pourquoi tu l’ouvres ? Tu veux montrer que tu es officier ? Ne gueule pas ! Je t’emmerde ! cria Valet.

Son museau de hérisson était tout blanc de rage, ses petits yeux mauvais, qui étaient fort rapprochés au milieu de son visage, furetaient sans cesse, son regard était perçant et sauvage, et même la toison grisâtre de ses joues semblait bouger.

Grigori avait déchargé sur lui la colère qu’il éprouvait de sa tranquillité brisée, de l’émotion qu’il avait ressentie, apprenant par Ivan Alexéiévitch l’intrusion des détachements gardes-rouges dans le district. La riposte de Valet acheva de le rendre furieux. Il se leva d’un bond, comme s’il avait reçu un coup, se précipita sur Valet qui se trémoussait sur son tabouret, et lui dit, retenant avec peine sa main démangée du désir de frapper :

— Tais-toi, charogne ! Morveux ! Déchet humain ! Depuis quand tu commandes ici ? Fous le camp et ne reviens plus. Fous le camp, tu pues. Et tais-toi, sans ça tu verras comme je te fais mes adieux…

— Laisse, Grigori ! Faut pas faire ça ! intervint Michka.

Et il écarta le poing de Grigori du nez froncé de Valet.

— Tu devrais bien renoncer aux habitudes cosaques… Tu n’as pas honte ?… C’est honteux, Mélékhov ! Honteux !

Valet se leva ; il se dirigea vers la porte, en toussant d’un air gêné. Arrivé sur le seuil, il ne put s’empêcher de se retourner et de lancer à Grigori, qui souriait méchamment :

— Et c’était dans la Garde-Rouge !… Un gendarme !… Ces gens-là, nous

autres, on les fusillait !

Cela remit Grigori hors de lui : il poussa Valet dans le vestibule et le menaça d'une voix haineuse, marchant sur les talons de ses vieilles bottes de soldat :

— Fous le camp ou je t'arrache les jambes !

— A quoi ça ressemble ! Allons, quoi, vous êtes des enfants !

Ivan Alexéiévitch hocha la tête d'un air désapprobateur et glissa vers Grigori un regard hostile.

Michka mordait ses lèvres sans rien dire : visiblement il s'efforçait de comprimer les mots sévères prêts à sortir de sa bouche.

— Pourquoi il se mêle de ce qui ne le regarde pas ? Pourquoi il s'est mis en boule ? dit Grigori pour se justifier, non sans confusion.

Khristonia le regardait avec sympathie et, sous ce regard, Grigori sourit, d'un sourire simple, enfantin.

— Pour un peu, je l'aurais battu !… Mais il n'y a pas de quoi faire, avec lui. Un coup de poing et c'est fini.

— Bon, alors qu'est-ce que vous faites ? Il faut décider quelque chose.

Ivan Alexéiévitch se sentit gêné sous le regard insistant de Michka Kochévoï, qui venait de poser cette question, et il répondit avec effort :

— Que veux-tu, Mikhaïl… Grigori, il a un peu raison : on ne peut s'en aller comme ça. On a de la famille… Non, mais écoute-moi… ajouta-t-il vivement (car il avait remarqué le mouvement d'impatience de Michka), il n'y aura peut-être rien… comment savoir ? On les a battus à Sétrakov, les autres ne vont pas venir s'y frotter… On n'a qu'à attendre un peu, on verra plus clair. D'ailleurs, moi aussi j'ai une femme et un enfant, et ils n'ont plus rien à se mettre, et on n'a pas de farine… alors ? Faire son paquet et partir ? Qu'est-ce qu'il leur restera, à eux ?

Michka remua les sourcils d'un air agacé et fixa son regard sur le sol de terre battue.

— Vous n'avez pas l'intention de partir ?

— J'ai l'intention d'attendre. Il sera toujours temps de partir… Et vous, qu'est-ce que vous faites, toi, Grigori, et toi, Khristonia ?…

— Ma foi… attendons.

Grigori, trouvant un soutien inattendu chez Ivan Alexéiévitch et Khristonia,

s’anima :

— Eh oui, bien sûr, c’est ce que je dis, c’est pour ça que je me suis engueulé avec Valet. Enfin quoi, on ne fait pas ça comme on abat un arbre, hein ? Une, deux, et ça y est !… Il faut réfléchir… réfléchir, je vous dis…

Dong-dong-dong-dong !… – Cela, qui venait de tomber du clocher, envahit la place, les rues, les ruelles ; cela roula sur la surface lisse et brune des hautes eaux, sur les promontoires crayeux encore humides de la colline ; cela s’éparpilla sur la forêt en éclats menus comme des lentilles, cela expira dans un gémissement. Et cela reprit sonnant l’alarme sans s’arrêter : dong-dong-dong-dong !…

— Ça y est, ils nous appellent ! dit Khristonia, et ses yeux ne cessaient de cligner. Moi, je prends une barque et je m’en vais de l’autre côté, dans la forêt. D’ici qu’on me rattrape !…

— Alors, qu’est-ce qu’on fait ? dit Michka, et il se leva lourdement, comme un vieillard.

— On ne part pas tout de suite, répondit Grigori pour tous les autres.

Michka encore une fois bougea les sourcils, rejeta en arrière son toupet lourd et doré, qui était comme tissé de boucles frisées.

— Adieu… je vois que nos routes se séparent.

Ivan Alexéiévitch eut un sourire conciliant :

— Tu es jeune, Michka, bouillant… Tu crois que nos chemins ne se rejoindront plus. Ils-se-re-join-dront ! Tu peux en être sûr.

Michka les salua et sortit. Il traversa la cour et passa dans l’aire du voisin. Valet était accroupi à côté d’un fossé comme s’il savait que Michka passerait par là ; il se leva à sa rencontre et lui dit :

— Alors ?

— Ils refusent.

— Je le savais. Ce sont des faibles… Quant à Grichka… c’est une crapule, ton copain ! Lui-même il ne peut pas s’aimer plus d’une fois dans l’année. Il m’a vexé, le salaud ! Il a de la chance d’être plus fort que moi… et que je n’aie pas eu mon fusil… je l’aurais tué… dit-il d’une voix fêlée.

Michka marchait à côté de lui, il regarda sa tignasse hérissée et pensa : « C’est qu’il l’aurait fait, le putois ! »

Ils allaient vite, chaque coup de cloche les atteignait comme un coup de fouet.

— On va passer par chez moi, on prendra des provisions et en avant ! On ira à pied, je laisse mon cheval. Tu emportes quelque chose ?

— J'ai tout sur moi, dit Valet avec un sourire tordu. Je n'ai ni palais ni domaine… Il me manquera quinze jours de salaire, c'est tout. Le gros Serguéï Platonovitch pourra en profiter. Il tremblera de joie que je ne vienne pas chercher mon compte.

Le tocsin cessa. Rien ne rompait plus le silence matinal encore englué de sommeil. Les poules fouillaient dans la cendre sur le bord de la route, des veaux engraissés par l'herbe nouvelle longeaient les clôtures. Michka se retourna : les hommes se hâtaient vers la place du marché. Certains boutonnaient en marchant leurs vestes et leurs uniformes. Un cavalier traversa la place en un éclair. La foule se massait devant l'école ; les jupes et les fichus des femmes se détachaient blancs sur le noir des uniformes cosaques.

Une femme qui portait des seaux s'arrêta pour ne pas traverser devant eux ; elle dit de mauvaise humeur :

— Passez, ou je croise votre chemin !

Michka lui dit bonjour, elle lui demanda avec un sourire brillant sous ses sourcils épais :

— Les hommes vont sur la place, vous en revenez, vous ? Pourquoi tu n'y vas pas, Mikhaïl ?

— J'ai affaire à la maison.

Ils arrivèrent à la ruelle. On apercevait le toit de la petite maison de Michka, avec son pigeonnier qui se balançait au vent, et la branche sèche de cerisier qui y était accrochée. Le moulin à vent tournait sans force sur la colline, la toile arrachée par le vent claquait sur le clayon des ailes ; la tôle battait sur le toit pointu.

Le soleil brillait d'un éclat pâle mais chaud. Un petit vent frais soufflait du Don. Au coin de la rue, dans la cour d'Arkhip Bogatyriov, grand vieillard aux façons de vieux-croyant, ancien artilleur de la Garde, les femmes enduisaient de glaise et blanchissaient pour Pâques une grande cabane ronde. L'une d'elles pétrissait la glaise avec du fumier. Elle allait et venait en rond, la jupe haut troussée, levant difficilement ses jambes aux mollets dodus, qui portaient les traces rouges des jarretières. Elle maintenait sa jupe du bout des doigts, les jarretières d'étoffe avaient monté au-dessus de ses genoux et s'enfonçaient

profondément dans la chair.

Elle était très coquette : bien que le soleil fût encore bas, un fichu protégeait son visage. Les deux autres jeunes femmes – les brus d'Arkhip –, montées sur des échelles, blanchissaient le mur sous le toit joliment couvert en roseaux coupés à la racine. Les bras nus jusqu'au coude, elles maniaient leurs pinceaux de filasse, et des gouttelettes blanches éclaboussaient leurs visages enveloppés jusqu'aux yeux. Elles chantaient ensemble à voix bien accordées. L'aînée, Maria, qui était veuve et qui courait ouvertement après Michka, jolie femme malgré ses taches de rousseur, conduisait le chant de sa voix basse, célèbre dans le village, forte et pleine, presque masculine :

… Aucun ne souffre autant que lui…

Les deux autres reprenaient et les trois voix tissaient cette chanson naïve et plaintive, cette amère chanson de femme :

… Qui jamais, jamais ne m'oublie,
Le soldat de la canonnière,
Mon amoureux qui fait la guerre…

Michka et Valet longeaient les clôtures, et ils attendaient la suite de la chanson, qu'un hennissement modulé, dans les prés, venait d'interrompre.

… Une lettre m'est arrivée,
C'est une lettre cachetée :
Mon amoureux le voilà tué,
Sous une branche on l'a couché…

Maria se retourna, ses yeux gris et chauds brillaient sous son fichu, elle regarda Michka qui passait et sourit, son visage radieux était tout éclaboussé de taches blanches. Elle chantait de sa voix de poitrine pleine d'amour :

… Et ses boucles, ses mèches blondes,

Le grand vent les ébouriffa.

Ses yeux couleur de l’eau profonde,

Un corbeau noir les emporta.

Tendre, comme il l’était toujours avec les femmes, Michka lui sourit et dit à Pélaguéïa, la fille d’Arkhip, celle qui pétrissait la glaise :

— Trousse-toi plus haut, je ne peux pas voir.

Alors elle, plissant les yeux :

— Quand on veut on peut.

Maria, debout sur son échelle, les mains aux hanches, jeta un coup d’œil autour d’elle et dit en traînant la voix :

— D’où viens-tu, mon cœur ?

— J’ai été à la pêche.

— Ne t’en va pas, viens dans la grange.

— Attention au beau-père, effrontée !

Maria claqua la langue et, riant à gorge déployée, secoua sur Michka la brosse imbibée. Des gouttes blanches tombèrent sur sa veste et sa casquette.

— Tu pourrais au moins nous prêter Valet. Il nous aiderait toujours à mettre la cabane en ordre ! cria l’autre bru d’Arkhip, avec un sourire qui découvrait une rangée de dents blanches comme du sucre.

Maria dit quelque chose à mi-voix et les trois femmes éclatèrent de rire.

— Chienne coureuse ! dit Valet renfrogné, et il hâta le pas.

Michka corrigea, avec un sourire tendre et langoureux :

— Non, pas coureuse, gaie seulement. Je m’en vais, je laisse ma bonne amie.

Et il ouvrit la petite porte de sa cour en disant, comme dans la chanson : « Adieu ma peine et mon tourment ! »

23

Après le départ de Michka, on resta quelques instants sans parler. Le tocsin grondait au-dessus du village, faisait trembloter les vitres de la maison. Ivan Alexéiévitch regardait à la fenêtre. Le hangar jetait sur la terre une ombre matinale, légère. L'herbe frisée frissonnait de rosée. Le ciel était d'un bleu profond, même à travers la vitre. Ivan Alexéiévitch regarda Khristonia, qui baissait sa tête hirsute.

— Peut-être que ça n'ira pas plus loin ? On les a battus à Migoulinskaïa, ils ne viendront plus s'y frotter.

Grigori tressaillit tout entier :

— Non, maintenant… c'est commencé, maintenant vous allez voir… Bon, alors, on va sur la place ?

Ivan Alexéiévitch prit sa casquette et demanda, pour résoudre son incertitude :

— Dites, les gars, c'est peut-être qu'on est rouillé ? Mikhaïl, il est vif, mais c'est un garçon sensé… Et les reproches qu'il nous fait…

On ne lui répondit pas. Ils sortirent tous en silence et se dirigèrent vers la place.

Ivan Alexéiévitch en marchant regardait pensivement le sol. Il souffrait, car il avait fait violence à son âme et n'avait pas agi comme le lui dictait sa conscience. La raison était du côté de Valet et de Michka ; il fallait partir, et sans hésiter. Les justifications qu'il s'inventait étaient de peu de poids, une voix moqueuse et de bon sens au-dedans de lui-même les écrasait comme un cheval écrase du sabot la mince croûte de glace des flaques d'eau. Pour finir, il résolut fermement de passer aux bolchéviks dès la première échauffourée, et cette résolution mûrit en lui tandis qu'il marchait vers la place, mais il n'en parla ni à Grigori ni à Khristonia, comprenant confusément que leur sentiment était autre, et se méfiant déjà d'eux. Tous trois ils avaient rejeté la proposition de Valet et refusé de partir, invoquant leur famille, alors que chacun d'eux savait que ce prétexte n'était pas convaincant et ne pouvait servir de justification. Maintenant ils se sentaient gênés les uns envers les autres, comme s'ils avaient accompli une

action vilaine, honteuse. Ils se taisaient ; en face de la maison de Mokhov, Ivan Alexéiévitch, incapable de supporter plus longtemps ce silence pesant, dit, comme une condamnation de soi-même et des autres :

— Faut le reconnaître : en revenant du front on était bolchéviks, maintenant on ne pense qu'à se planquer. Les autres peuvent bien faire la guerre pour nous, nous restons avec nos femmes…

— Moi la guerre, je l'ai faite, je laisse faire les autres, lança Grigori.

Et il se détourna.

— Mais enfin quoi, ils se conduisent comme des brigands, et nous il faudrait qu'on marche avec eux ? Drôle de Garde-Rouge ! Ça viole les femmes, ça prend le bien d'autrui. Il faut savoir ce qu'on fait. L'aveugle se cogne à tous les coins.

— Tu l'as vu, tout ça, toi, Khristonia ? dit Ivan Alexéiévitch exaspéré.

— C'est ce que les gens disent.

— A-ah… les gens…

— Silence, maintenant ! On pourrait nous entendre.

La place était toute fleurie de bandes et de casquettes rouges. Des bonnets de fourrure noirs effilochés apparaissaient comme des îlots çà et là. Tout le village était assemblé. Sauf les femmes. Il y avait là les anciens, les hommes revenant de la guerre et leurs cadets immédiats. Les plus âgés étaient devant et s'appuyaient sur leurs cannes : juges d'honneur, membres du conseil de l'église, curateurs des écoles, et le marguillier. Grigori chercha des yeux la barbe argentée de son père. Le vieux Mélékhov était à côté de son compère Miron Grigoriévitch Korchounov. Le grand-père Grichaka était devant eux, en uniforme de parade, avec toutes ses décorations, courbé sur un bâton noueux. A côté de Miron Grigoriévitch, Grigori aperçut Avdéïtch dit Bobard, avec son visage rouge comme une pomme, Matvéï Kachouline, Arkhip Bogatyriov et Atiopine-Tsatsa, attifé d'une casquette cosaque ; plus loin, en demi-cercle, toute une rangée de têtes connues : Egor Siniline le Barbu, Iakov Fer-à-cheval, Andréï Kachouline, Nikolaï Kochévoï, Borchtchov grand comme un orme, Anikouchka, Martin Chamil, Gromov, le meunier aux longues jambes, Iakov Kolovéïdine, Merkoulov, Fédot Bodovskov, Ivan Tomiline, Epifane Maksaïev, Zakhar Koroliov et Antip, le fils d'Avdéïtch dit Bobard, petit au nez camus. Traversant la place, Grigori aperçut son frère Pétro de l'autre côté de l'assemblée. Pétro, en chemise, portant les rubans noir et orangé de ses croix de Saint-Georges, plaisantait avec Alexéï Chamil le manchot. A sa gauche, Grigori vit briller les

yeux verts de Mitka Korchounov, qui allumait une cigarette à la cigarette de Prokhor Zykov. Celui-ci l'aidait, roulant ses yeux de veau, et soufflait pour aviver le feu, la bouche en cul de poule. De jeunes Cosaques se pressaient derrière lui ; au milieu de la foule, Nazar, le président du Comité révolutionnaire du village, était assis derrière une petite table vacillante qui s'enfonçait des quatre pieds dans la terre meuble et humide ; un lieutenant que Grigori ne connaissait pas, portant une casquette gris-vert à cocarde, une veste à épaulettes et une culotte de cheval étroite de couleur kaki, était debout à côté de lui, d'une main s'appuyant sur la table. Le président du Comité révolutionnaire lui disait quelque chose d'un air confus, le lieutenant écoutait, légèrement penché vers lui, tendant une large oreille vers la barbe du président.

Comme un rucher la place était pleine d'un bruit doux. Les Cosaques discutaient, plaisantaient, mais leurs visages à tous étaient très durs. L'un d'eux, ne pouvant supporter l'attente, s'écria d'une voix juvénile :

— Commencez ! Qu'est-ce qu'on attend ? Presque tout le monde est là !

L'officier se redressa plein d'aisance, ôta sa casquette et commença très simplement, comme dans un cercle de famille :

— Messieurs les anciens, et vous autres qui avez fait la guerre, vous avez appris ce qui s'est passé au village de Sétrakov ?

— Qu'est-ce que c'est, celui-là ? D'où il vient ? gronda Khristonia.

— Il est de Viochenskaïa. Il arrive de Tchornaïa Retchka. Soldatov, on l'appelle, je crois… répondit une voix.

— Un détachement de la Garde-Rouge est arrivé ces jours-ci à Sétrakov, poursuivait le lieutenant. Vous savez que les Allemands ont occupé l'Ukraine ; en continuant leur progression, ils ont refoulé les gardes-rouges sur la Région de l'Armée du Don, de l'autre côté du chemin de fer. Alors les gardes-rouges ont voulu passer par le territoire de Migoulinskaïa. Ils ont occupé Sétrakov et ils se sont mis à piller les biens des Cosaques, à violer les femmes, à procéder à des arrestations illégales, et caetera. Quand les villages des environs ont appris ce qui s'était passé, les Cosaques ont attaqué les pillards les armes à la main. Le détachement a été pour moitié détruit, pour moitié fait prisonnier. Les gens de Migoulinskaïa ont ramassé un butin très riche. Les stanitsas Migoulinskaïa et Kazanskaïa ont secoué le joug des bolchéviks. Jeunes et vieux, les Cosaques se sont levés pour la défense du Don paisible. A Viochenskaïa le Comité révolutionnaire a été chassé et on a élu un ataman de stanitsa ; la même chose dans la plupart des villages. – A cet endroit du discours du lieutenant, un

brouhaha contenu s'éleva du groupe des anciens. – Partout des détachements se sont formés. Vous devriez vous aussi former un détachement avec ceux qui ont fait la guerre, pour protéger la stanitsa d'une nouvelle incursion des hordes sauvages des pillards. Nous devons reconstituer notre administration à nous. Nous ne voulons pas du régime rouge, il n'apporte que le désordre et non la liberté. Nous ne permettrons pas que les paysans déshonorent nos femmes et nos sœurs, qu'ils bafouent notre foi orthodoxe, qu'ils profanent nos saintes églises et pillent notre bien… N'est-ce pas, Messieurs les anciens ?

La place retentit d'un « Très bien ! » unanime. Le lieutenant se mit à lire une proclamation polycopiée. Le président se sauva, laissant ses papiers sur la table. La foule écoutait sans perdre un mot. Dans les derniers rangs, les hommes depuis peu rentrés du front bavardaient à voix basse.

Dès que l'officier eut commencé à lire, Grigori sortit de la foule et se dirigea lentement, pour rentrer chez lui, vers l'angle de la maison du père Vissarion. Miron Grigoriévitch le vit partir et poussa Pantéléï Prokofiévitch du coude :

— Regarde donc ton cadet qui s'en va.

Pantéléï Prokofiévitch sortit en boitant de la foule et appela d'une voix autoritaire et suppliante à la fois :

— Grigori !

Celui-ci s'arrêta, se tourna de côté, mais sans regarder en arrière.

— Reviens, mon garçon !

— Pourquoi tu t'en vas ? Reviens ! crièrent d'autres voix, et un mur de visages se tourna vers Grigori.

— Et dire qu'il a été officier !

— Il n'y a pas de quoi faire le fier !

— Il a marché avec eux.

— Buveur de sang cosaque !…

— Il est rouge, et rouge de sang !

Grigori entendait cela, les dents serrées, et visiblement luttait avec lui-même ; une minute de plus, et il partirait sans regarder en arrière.

Pantéléï Prokofiévitch et Pétro poussèrent un soupir de soulagement quand ils virent Grigori vaciller et revenir vers la foule sans lever les yeux.

Les anciens du village furent les rois de la journée. Miron Grigoriévitch

Korchounov fut élu ataman avec une incroyable rapidité. Il sortit des rangs et vint au milieu du cercle, ses taches de rousseur étaient grises dans son visage blanc ; tout confus, il reçut des mains de l'ancien ataman le bâton à tête de cuivre, symbole du pouvoir. Il n'avait jamais été ataman jusqu'alors ; quand on voulait l'élire, il commençait par faire des manières, refusait, prétextant son ignorance et qu'il était indigne d'un tel honneur. Mais cette fois-ci les anciens l'encourageaient en criant :

— Prends le bâton ! Ne refuse pas, Korchounov !

— Tu es le premier propriétaire du village.

— Tu ne gaspilleras pas l'avoir du village !

— Attention à ne pas boire notre bien, comme Sémion.

— Vous verrez, il fera comme les autres.

— Avec sa ferme, il a de quoi rembourser.

— On le tondra comme un mouton.

Cette élection impérieuse, cette situation au bord de la guerre étaient si extraordinaires que Miron Grigoriévitch consentit sans trop se faire prier. On ne procéda pas comme d'habitude. En principe, l'ataman de stanitsa était présent, on convoquait les électeurs, les noms des candidats étaient mis aux voix, mais là ce fut très simple et très rapide : « Pour Korchounov, dégagez à droite ! » Toute la foule se déplaça à droite, sauf le cordonnier Zinovi, qui avait une dent contre Miron Grigoriévitch et resta seul immobile à sa place, comme un chicot calciné dans les prés.

Avant que Miron Grigoriévitch eût pu comprendre ce qu'il lui arrivait, on lui fourra le bâton dans les mains, et il entendit des voix hurlant très loin ou tout contre son oreille :

— Tu nous dois une tournée !

— Tout le monde a voté pour toi !

— Il faut arroser ça !

— En l'air l'ataman !

Le lieutenant interrompit les cris et ramena habilement l'assemblée à la résolution des problèmes pratiques. Il posa la question de l'élection du chef de détachement et, sans doute parce qu'il avait entendu parler de Grigori à Viochenskaïa, il dit, pour le flatter et pour flatter le village :

— Il serait bon d’avoir un officier pour commander le détachement. C’est la garantie au combat du maximum de succès et du minimum de pertes. Mais vous avez des héros dans votre village, à ne savoir qu’en faire. Je ne veux pas vous imposer ma volonté, Cosaques, mais, pour ma part, je vous recommande le lieutenant Mélékhov.

— Lequel ?

— Ils sont deux.

L’officier balaya la foule du regard et s’arrêta au dernier rang sur Grigori qui baissait la tête. Il lança en souriant :

— Grigori Mélékhov !… Qu’est-ce que vous en dites, Cosaques ?

— A la bonne heure !

— D’accord !

— Grigori Pantéléiévitch ! Sacré gaillard !

— Montre-toi. Sors.

— Les anciens veulent te voir.

Poussé par-derrière, Grigori s’avança au centre du cercle, tout rouge et regardant autour de lui comme une bête traquée.

— Conduis nos gars ! dit Matvéï Kachouline en tapant la terre de sa canne, et il fit un grand signe de croix. Conduis-les et commande-les, et ils resteront avec toi comme un troupeau d’oies autour d’un bon jars. Comme le jars veille sur ses oies et les garde de l’homme et des bêtes de proie, tu les garderas. Et tâche encore de gagner quatre croix, Dieu t’assiste !

— Pantéléï Prokofiévitch, tu peux être fier de ton fils.

— Une tête d’or ! Il en a là-dedans, l’animal !

— Cochon de boiteux ! Offre-nous à boire au moins !

— Ha ! ha ! ha !… Il faut arroser ça !

— Messieurs les anciens ! Silence ! Peut-être qu’on pourrait désigner deux ou trois classes et ne pas prendre de volontaires ? Les volontaires, il y en aura ou il n’y en aura pas…

— Trois classes !

— Cinq !

— Des volontaires !

— Vas-y toi-même ! Qu’est-ce qui te retient ?

Quatre vieillards du haut du village s’avancèrent vers le lieutenant, qui était en train de parler avec le nouvel ataman. L’un d’eux, un petit vieux édenté que l’on surnommait « La Morille », était connu comme un plaideur invétéré. Il allait si souvent au tribunal que son unique jument blanche avait fini par bien connaître la route, et il lui suffisait, lorsqu’il était ivre, de se laisser tomber dans la voiture et de crier de sa voix de fausset : « Au tribunal ! » pour que la jument prît d’elle-même le chemin de la stanitsa… Otant son bonnet, il s’approcha du lieutenant. Les trois autres – parmi eux Guérassim Boldyrev, gros fermier estimé de tous – restaient en arrière. La Morille, qui entre autres talents possédait celui du bien parler, commença :

— Votre Noblesse !

— Que désirez-vous, Messieurs les anciens ? dit le lieutenant s’inclinant aimablement, et tendant son oreille large au lobe charnu.

— Votre Noblesse, vous n’êtes sans doute pas très informé sur l’homme que vous nous avez indiqué pour être notre chef de détachement. Nous autres, qui sommes des anciens, nous appelons de votre décision et nous sommes compétents. Nous le récusons.

— Comment, vous le récusez ? Pour quelle raison ?

— Pour la raison que nous ne pouvons pas faire confiance à un homme qui a servi dans la Garde-Rouge comme commandant d’unité et qui est rentré il y a seulement deux mois parce qu’il était blessé !

Le lieutenant rougit. Ses oreilles étaient comme gonflées par l’afflux du sang.

— Mais ce n’est pas possible ! Je n’ai jamais entendu parler de ça… Personne ne m’en a rien dit…

— C’est vrai : il a été chez les bolchéviks, confirma sévèrement Guérassim Boldyrev. Nous ne lui faisons pas confiance.

— Il faut le remplacer. Les jeunes Cosaques, vous savez ce qu’ils disent ? « Il nous trahira au premier combat. » Voilà ce qu’ils disent !

— Messieurs les anciens ! cria le lieutenant dressé sur la pointe des pieds, et il s’adressait aux anciens, qui lorgnaient malicieusement les hommes qui avaient fait la guerre. Messieurs les anciens ! Nous avons élu le sous-lieutenant Grigori Mélékhov comme chef de détachement, mais n’y a-t-il pas un empêchement à cela ? On vient de me déclarer que cet hiver il était dans la Garde-Rouge. Pouvez-vous lui confier vos fils et vos petits-fils ? Et vous, frères du front,

marcherez-vous d’un cœur tranquille derrière un chef comme celui-là ?

Les Cosaques, abasourdis, se taisaient. Une clameur s’éleva soudain, faite de cris et d’exclamations dont il était impossible de saisir aucun mot. Quand le silence revint, après les vociférations, un vieillard aux sourcils touffus, Bogatyriov, s’avança au milieu du cercle ; il ôta son bonnet devant l’assemblée et regarda tout autour de lui.

— Je pense, dans ma simplicité, que nous ne devons pas confier cette charge à Grigori Pantéléiévitch. Il y a cette faute, qu’il a commise, et dont nous avons tous entendu parler. Qu’il mérite plus tard notre confiance, qu’il rachète sa faute, et nous verrons. Pour un soldat, nous savons que c’est un bon soldat… mais le brouillard peut cacher le soleil : nous ne pouvons pas voir ses mérites, car son temps chez les bolchéviks les cache à nos yeux.

— Il n’a qu’à servir comme simple Cosaque ! lança le jeune Andréï Kachouline avec emportement.

— Pétro Mélékhov chef de détachement !

— Dans le rang, Grichka !

— On l’a échappé belle !

— Mais je ne vous ai rien demandé ! Je n’ai pas besoin de vous ! criait Grigori des derniers rangs, rougissant d’émotion. – Et il répéta en agitant le bras : – Je n’en veux pas ! Je n’ai pas besoin de vous, nom de Dieu !

Il fourra les mains dans les poches profondes de son pantalon bouffant et partit, le dos voûté, d’un pas d’échassier.

On criait derrière lui :

— Voyons, voyons… tu vas trop fort.

— Rabaisse un peu ton nez crochu, fumier !

— Oho !…

— C’est son sang turc qui le commande.

— Jamais en reste pour répondre ! Il répondait aux officiers sur le front. Et vous voudriez qu’ici…

— Reviens !

— Ha-ha-ha-ha-ha !…

— Attrapez-le ! Ha ! Allez ! Taïaut ! Taïaut !…

— Mais pourquoi vous vous fatiguez avec lui ? C’est au tribunal qu’il faut l’emmener.

Le calme ne revint pas tout de suite. Dans le feu de la discussion, on avait échangé des coups ; un homme saignait du nez, un autre – un jeune – avait gagné inopinément une bosse sous l’œil. Une fois la paix rétablie, on procéda à l’élection d’un autre chef de détachement. Le choix tomba sur Pétro Mélékhov qui rougit de fierté. A ce moment, le lieutenant, comme un cheval ardent contre une haie trop haute, se heurta à un obstacle imprévu : aucun volontaire ne se présentait pour s’inscrire. Les Cosaques récemment rentrés du front, qui avaient observé une prudente réserve en face de tout ce qui s’était passé, hésitaient, ils ne voulaient pas s’inscrire et répondaient par des plaisanteries :

— Alors, Anikéï, tu ne t’inscris pas ?

— Je suis trop jeune… Tu vois, je n’ai pas de moustaches… grommelait Anikouchka.

— Ne fais pas l’idiot ! Quoi, tu veux nous couvrir de ridicule ? hurlait le vieux Kachouline à son oreille.

Anikouchka faisait un geste comme pour chasser un moustique :

— Va donc inscrire ton fils.

— C’est fait.

Une voix s’écria de la table :

— Prokhor Zykov !

— Présent !

— Tu t’inscris ?

— Je ne sais pas…

— Inscrit !

Mitka Korchounov s’approcha de la table avec un visage sévère et dit brièvement :

— Inscris-moi.

— Bon, il y a d’autres volontaires ?… Bodovskov Fédot… Tu veux ?

— J’ai une hernie, Messieurs les anciens… murmura Fédot d’une voix indistincte, baissant modestement ses yeux bridés comme ceux des Kalmouks.

Les combattants éclatèrent de rire et l’accablèrent de moqueries, en se tenant

les côtes :

— Prends ta femme avec toi… si ta hernie sort, elle te la rentrera.

« Ha ! ha ! ha ! ha !… » Cela roulait derrière lui, on toussait, les dents brillaient, le rire faisait luire les yeux comme de l'huile.

A l'autre bout de la foule, une nouvelle plaisanterie s'envola comme une mésange :

— On te prendra comme cuisinier. Si ta soupe est mauvaise on te la fera boire jusqu'à ce que ta hernie te sorte par en bas.

— Tu ne pourras pas courir vite, c'est ce qu'il faut pour la retraite.

Les anciens étaient indignés et pestaient :

— Assez ! Assez ! Qu'est-ce qui leur prend de rigoler comme ça ?

— C'est bien le moment de raconter des blagues !

— Vous n'avez pas honte, les gars ! disait l'un d'eux qui essayait de parler raison. Et Dieu ? Hein ? Dieu ne vous le pardonnera pas. Il y a des hommes qui meurent et vous… Et Dieu alors ?

— Tomiline Ivan ! appela le lieutenant.

Et il regarda tout autour de lui.

— Je suis artilleur, répondit Tomiline.

— Tu t'inscris ? Nous avons aussi besoin d'artilleurs.

— Inscris-moi, va !

Zakhar Koroliov, Anikouchka et quelques autres se moquèrent de lui :

— On te fera un canon d'un tronc de saule.

— Tu te chargeras avec des citrouilles et tu prendras des pommes de terre pour faire de la mitraille.

Soixante hommes s'inscrivirent avec des rires et des plaisanteries. Khristonia se présenta le dernier. Il s'approcha de la table et dit lentement :

— Inscris-moi. Seulement, je te le dis tout de suite, je ne me battrai pas.

— Pourquoi t'inscris-tu, alors ? demanda le lieutenant avec irritation.

— Pour voir, mon lieutenant. Je veux voir.

— Inscrivez-le, dit le lieutenant en haussant les épaules.

Il était presque midi quand on se sépara. Il avait été décidé que l'on se porterait le lendemain même au secours des gens de Migoulinskaïa.

Le lendemain matin, sur les soixante volontaires, une quarantaine seulement se rassemblèrent sur la place. Pétro, en capote et bottes hautes, très élégant, examina ses Cosaques. Beaucoup avaient cousu de neuf leurs épaulettes bleues portant le numéro de leur ancien régiment, quelques-uns s'affichaient sans épaulettes. Leurs selles étaient alourdies de bagages, les provisions de bouche, le linge, les cartouches gardées du front gonflaient les sacoches et les trousses. Ils n'avaient pas tous un fusil, mais presque tous avaient une arme blanche.

Les femmes, les filles, les enfants, les vieillards étaient venus leur dire au revoir. Pétro, caracolant sur son cheval bien nourri, forma son demi-escadron, considéra les chevaux aux robes mêlées et les cavaliers : les uns en capotes, d'autres seulement en uniformes, d'autres enfin en imperméables de grosse toile. Il commanda le départ. Le petit détachement monta la côte au pas, les hommes se retournaient tristement vers le village. Quelqu'un au dernier rang tira un coup de feu en l'air. Arrivé en haut de la colline, Pétro enfila ses gants, redressa sa moustache blonde comme les blés et, tournant son cheval de façon qu'il avançât de biais, souvent piétinant sur place, il cria en souriant, retenant sa casquette de la main gauche :

— Es-ca-dron… à mon commandement… au trot… marche !

Les Cosaques se levèrent sur leurs étriers, brandirent leurs cravaches et prirent le trot. Le vent prometteur de pluie les frappait au visage, faisait flotter la queue et la crinière des chevaux. On se mit à parler, à blaguer. Comme le grand cheval moreau de Khristonia bronchait, son maître lui donna un coup de cravache et jura ; le cheval courba l'encolure, s'emballa et sortit des rangs.

La bonne humeur se maintint jusqu'à la stanitsa Karguinskaïa. Les hommes étaient persuadés qu'il n'y aurait pas de guerre, que l'affaire de Migoulinskaïa était une incursion accidentelle des bolchéviks en territoire cosaque.

24

On arriva à Karguine avant la tombée de la nuit. La stanitsa était vide de ses combattants ; ils étaient partis pour Migoulinskaïa. Pétro fit mettre pied à terre à son détachement sur la place, devant la boutique du marchand Lévotchkine, et il se dirigea vers la maison de l'ataman de stanitsa. Un officier de haute taille et de forte complexion, au teint basané, sortit à sa rencontre. Il portait une blouse longue et large, sans épaulettes, serrée à la taille par une lanière en cuir du Caucase, un pantalon cosaque à bandes, enfoncé dans des chaussettes de laine blanches. Une pipe pendait au coin de ses lèvres minces. Ses yeux étincelants avaient un regard oblique et soupçonneux. Il fumait, debout sur son perron, observant Pétro qui s'approchait. Sa silhouette massive et les vagues de fonte des muscles de sa poitrine et de ses bras gonflant sa blouse révélaient en lui une force peu commune.

— Vous êtes l'ataman de stanitsa ?

L'officier souffla un nuage de fumée de sous sa moustache tombante et répondit d'une voix de baryton :

— Oui, je suis l'ataman de stanitsa. A qui ai-je l'honneur de parler ?

Pétro se nomma. L'ataman lui serra la main en inclinant légèrement la tête :

— Likhovidov, Fiodor Dmitriévitch.

Fiodor Likhovidov, Cosaque du village de Goussyno-Likhovidovski, n'était point un homme ordinaire. Ancien élève de l'Institut militaire, après la fin de ses études il avait disparu pour longtemps. Quelques années plus tard il était rentré au village et avait entrepris, avec l'autorisation des autorités supérieures, de recruter des volontaires parmi les hommes dégagés du service actif. Il réunit une centaine de têtes brûlées sur le district de la stanitsa Karguinskaïa telle qu'elle était alors, et les emmena en Perse, où il passa un an ; son détachement constituait la garde personnelle du Chah. Pendant la révolution persane, il s'enfuit avec le Chah, perdit son détachement et rentra à Karguine aussi inopinément que la première fois ; il ramenait une partie de ses hommes, trois pur-sang arabes de l'écurie du Chah et de riches dépouilles : tapis précieux, parures très rares, soieries aux somptueuses couleurs. Il fit la noce pendant un mois, sema de ses poches quantité de pièces d'or persanes, et il galopait de

village en village sur son magnifique cheval blanc comme neige, aux jambes fines, au cou de cygne ; il montait avec lui les marches de la boutique de Lévotchkine, payait ses achats sans mettre pied à terre et sortait par une autre porte. De nouveau il disparut aussi brusquement qu'il était revenu. Et avec lui son compagnon inséparable, son ordonnance, Pantéliouchka le danseur, de Goussyno-Likhovidovski. Et les chevaux, et tout ce qu'il avait ramené de Perse.

A six mois de là, la présence de Likhovidov fut signalée en Albanie. De Durazzo, des cartes postales parvinrent à ses connaissances à Karguine, représentant de bleus paysages de montagne, avec des timbres étranges. Ensuite il passa en Italie, parcourut les Balkans, séjourna en Roumanie, en Europe occidentale, et c'est à se demander s'il n'alla pas jusqu'en Espagne. Le nom de Likhovidov était couvert d'un voile de mystère. Les bruits et les Suppositions les plus divers couraient sur son compte dans tous les villages. Une chose était sûre : il était proche des milieux monarchistes, il entretenait des relations à Pétrograd avec de hauts fonctionnaires, il occupait une place en vue à l'Union du peuple russe{83}, mais, quant aux missions qu'il remplissait à l'étranger, personne ne savait rien.

A son retour, il s'établit à Penza auprès du gouverneur général de l'endroit. Ses amis de Karguine reçurent une photographie de lui qui leur fit longtemps hocher la tête et claquer la langue d'étonnement : « Eh bien ! » – « Il fait son chemin, Fiodor Dmitriévitch ! » – « Quel monde il fréquente, hein ! » En effet, sur la photographie, souriant – son teint basané et son nez busqué le faisaient ressembler à un Serbe –, Fiodor Dmitriévitch tendait son bras à la femme du gouverneur pour l'aider à monter dans son landau. Le gouverneur, de son côté, lui souriait tendrement, comme à un ami ; le cocher au dos large retenait les rênes avec peine, à bras tendus ; les chevaux allaient partir d'un moment à l'autre et prendre le mors aux dents. D'une main Likhovidov touchait élégamment son bonnet à poils, de l'autre il soutenait comme une tasse le coude de la femme du gouverneur.

Après quelques années d'absence, à la fin de l'année 1917, Likhovidov réapparut à Karguine et s'y fixa apparemment pour longtemps. Il amenait avec lui sa femme, une Ukrainienne ou une Polonaise, et son enfant ; il s'installa dans une petite maison de quatre pièces, sur la place, et y passa l'hiver à méditer des plans mystérieux. Et pendant tout cet hiver – qui fut exceptionnellement rude pour le Don –, il laissa ses fenêtres grandes ouvertes pour s'endurcir et endurcir sa famille, au grand étonnement de tout le monde.

Au printemps 1918, après les événements de Sétrakov, il fut élu ataman. C'est

alors qu'il donna la mesure de ses vastes aptitudes. Avec lui, la stanitsa tomba en des mains si dures qu'au bout d'une semaine les anciens eux-mêmes hochaient la tête. Likhovidov dressa si bien les Cosaques qu'après ses discours aux assemblées de stanitsa (il parlait fort bien, car la nature ne lui avait pas plus ménagé l'esprit que la force) les anciens beuglaient comme tout un troupeau de taureaux : A la bonne heure, Votre Honneur ! » – « A vos ordres ! » « Très bien ! »

Le nouvel ataman gouvernait rudement ; la nouvelle de la bataille de Sétrakov à peine connue à Karguine, tous les combattants de la stanitsa partaient le lendemain même. Au début, les non-Cosaques (qui constituaient un tiers de la population de la stanitsa) n'avaient pas voulu partir, d'autres avaient protesté, mais Likhovidov avait obtenu gain de cause à l'assemblée de la stanitsa : les anciens avaient signé un décret – proposé par lui – d'expulsion de tous les « paysans » qui ne prendraient pas part à la défense du Don. Et le lendemain des dizaines de fourgons bondés de soldats chantant et jouant de l'accordéon se dirigeaient vers Napolov, sur le territoire du bourg de Tchernetskaïa. Parmi les non-Cosaques, quelques jeunes soldats seulement, dirigés par Vassili Storojenko, ancien du 1er Régiment de mitrailleurs, s'enfuirent chez les gardes-rouges.

A sa seule démarche, Likhovidov avait reconnu en Pétro un officier sorti du rang. Il ne le fit pas entrer dans sa maison et lui dit d'un ton de familiarité condescendante :

— Non, mon bon ami, vous n'avez rien à faire à Migoulinskaïa. On s'est passé de vous. Nous avons reçu un télégramme hier. Rentrez donc chez vous et attendez les ordres. Secouez un peu vos Cosaques. Un grand village comme le vôtre qui donne quarante combattants ! Lavez-leur un peu la tête, à ces cochons-là ! Il s'agit de leur peau ! Au revoir, portez-vous bien !

Il rentra dans la maison, déplaçant avec une surprenante légèreté son corps puissant, et traînant les semelles de ses bottes courtes toutes simples. Pétro regagna la place, les Cosaques l'assaillirent de questions :

— Alors ?

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

— On y va, à Migoulinskaïa ?

Pétro sourit et répondit sans cacher sa joie :

— On rentre chez nous ! Ils se sont passés de nous.

Les hommes se précipitèrent à la clôture, et ils souriaient, eux aussi, en

détachant leurs chevaux. Khristonia poussa même un soupir, comme s'il était allégé d'un grand poids, et tapa sur l'épaule de Tomiline :

— Ça fait qu'on rentre, artilleur !

— Les femmes ont dû s'ennuyer sans nous.

— On part tout de suite ?

Après s'être consultés, ils décidèrent de ne pas rester là pour la nuit, de rentrer aussitôt. Ils quittèrent la stanitsa sans ordre. Alors qu'ils avaient fait à contrecœur le voyage d'aller, prenant rarement le trot, pour le retour ils pressaient leurs chevaux et menaient grand train. Parfois ils faisaient un temps de galop ; la terre durcie par le manque d'eau grondait sourdement sous les sabots des chevaux. De l'autre côté du Don, des éclairs bleus se brisaient derrière les crêtes lointaines des collines.

Ils arrivèrent au village à minuit. Comme ils descendaient la côte, Anikouchka fit feu de son fusil autrichien, puis on tira une salve pour annoncer l'arrivée du détachement. Les chiens dans tout le village y répondirent par des aboiements et l'un des chevaux, sentant l'écurie proche, lança en tremblant un hennissement rauque.

Les cavaliers se dispersèrent dans le village.

En quittant Pétro, Martin Chamil dit avec un soupir de soulagement :

— On a assez fait la guerre comme ça. Ça vaut beaucoup mieux.

Pétro sourit dans le noir et rentra chez lui.

C'est Pantéléï Prokofiévitch qui sortit pour desseller son cheval et le conduire à l'écurie. Il entra dans la maison en même temps que Pétro.

— Vous ne partez plus en campagne ?

— Non.

— Eh bien, Dieu soit loué ! Si on pouvait ne plus en entendre parler !

Daria s'était levée, toute chaude de sommeil. Elle apporta à manger à son mari. Grigori sortit de sa chambre à demi habillé ; grattant sa poitrine couverte de poils noirs, il dit à son frère en plissant les yeux d'un air moqueur :

— Alors, vous avez vaincu ?

— Je vais me contenter de vaincre le reste de la soupe.

— Eh bien, c'est mieux que rien ! La soupe ne tiendra pas longtemps, surtout

si je viens à ton secours.

Il ne fut plus question de guerre jusqu'au samedi saint ; ce jour-là, une estafette arriva au galop de Viochenskaïa, laissa son cheval écumant au portail de la ferme Korchounov, et se précipita sur le perron en faisant sonner son sabre.

— Quelles nouvelles ? demanda Miron Grigoriévitch sur le seuil.

— Il faut que je voie l'ataman. C'est vous ?

— Oui.

— Mettez vos hommes en état d'alerte immédiatement. Podtiolkov avance avec ses gardes-rouges par le canton de Nagolinsk. Voici l'ordre.

Il retourna la doublure trempée de sueur de sa casquette et en sortit un pli.

Le grand-père Grichaka s'approchait, attiré par la conversation, en ajustant ses lunettes sur son nez ; Mitka accourut de la cour. Ils lurent ensemble l'ordre de l'ataman de district. Le messager, adossé à la balustrade ouvragée, frottait de sa manche les plaques de poussière de son visage hâlé.

Les Cosaques quittèrent le village le jour de Pâques, après le repas gras. L'ordre du général Alférov était strict et sanctionné par une menace de déchéance de la qualité de Cosaque. Aussi n'est-ce pas quarante hommes, comme la première fois, mais cent huit qui partirent contre Podtiolkov – et parmi eux des vieux qui brûlaient du désir d'en découdre avec les rouges. Matvéï Kachouline au nez gelé partait avec son fils. Avdéïtch dit Bobard se pavanait dans les premiers rangs sur une méchante jument, et il amusa la troupe tout le long du chemin par ses histoires à dormir debout ; le vieux Maksaïev aussi partait, et quelques autres barbes blanches… Les jeunes partaient parce qu'ils ne pouvaient pas faire autrement, les vieux parce qu'ils en avaient envie.

Grigori Mélékhov était au dernier rang, il avait rabattu le capuchon de son imperméable sur sa casquette. La pluie tombait d'un ciel enveloppé. Les nuages roulaient au-dessus de la steppe couverte d'une belle verdure. Un aigle volait très haut, sous le couvercle même des nuages. Il planait, de temps en temps donnant un coup d'aile, se mettait dans le vent, se laissait porter par le courant et dérivait vers l'est en diminuant à mesure de la distance, avec un chatoiement de la lumière sur son corps brun et mat.

La steppe était d'un vert humide. Des touffes d'armoise de l'année précédente, semblables à des coins de terre défrichée, des mufliers rouges apparaissaient par endroits, et les tumulus se détachaient bleuâtres sur le fond de

collines.

En descendant la côte qui conduit à Karguine, les Cosaques rencontrèrent un jeune garçon qui menait paître des bœufs. Il marchait en agitant son fouet et glissait sur ses pieds nus. Voyant les cavaliers, il s'était arrêté pour les regarder attentivement, eux et leurs chevaux crottés qui portaient la queue nouée.

— Tu es d'où ? lui demanda Tomiline.

— De Karguine, répondit vivement le gamin, en souriant sous son blouson, qui lui protégeait la tête.

— Les hommes sont partis chez vous ?

— Oui. Ils sont partis pour chasser les gardes-rouges. Vous n'avez pas de tabac pour faire une cigarette ? Hein, mon oncle ?

— Tu veux du tabac ? dit Grigori, et il retint son cheval.

Le gamin s'approcha de lui. Son pantalon retroussé était trempé, ses bandes écarlates luisaient. Il regardait hardiment le visage de Grigori, qui sortait sa blague de sa poche, il lui dit d'une belle voix de ténor :

— Tout de suite, quand vous commencerez à descendre, vous verrez les morts. Hier nos Cosaques ont conduit les prisonniers rouges à Viochenskaïa et ils les ont allongés… Je gardais les bêtes là, tout à côté. De la butte de sable j'ai vu comme ils les ont sabrés. Oh ! c'était terrible ! Quand ils ont commencé à lever leurs sabres, ils ont braillé les autres, ils se sont mis à courir. Après, j'ai été voir, j'ai regardé… Il y en a un qui avait l'épaule tranchée, il était presque coupé en deux, et on voyait son cœur battre au milieu dans le sang, et son foie était bleu, bleu… C'était terrible ! répéta-t-il, surpris que les Cosaques ne fussent pas horrifiés par son récit – du moins c'est ce qu'il lui semblait, à voir les visages froids et impassibles de Grigori, Khristonia et Tomiline.

Il se mit à fumer, passa la main sur l'encolure mouillée du cheval de Grigori, dit : « Merci bien », et retourna à ses bœufs.

Les cadavres des gardes-rouges massacrés gisaient, à peine recouverts de glaise, dans un ravin peu profond nettoyé par les hautes eaux, à côté de la route. Les Cosaques remarquèrent un visage bleu sombre qui semblait coulé en étain, avec du sang coagulé aux lèvres, et un pied nu tout noir sortant d'une jambe de pantalon ouatiné bleu.

— Ils auraient pu les ranger un peu mieux… Bande de salauds ! murmura sourdement Khristonia, et soudain fouettant son cheval il partit au galop pour rattraper Grigori au bas de la côte.

— Bon, maintenant il y a du sang aussi sur la terre du Don, dit Tomiline en souriant, et sa joue tremblait.

25

Bountchouk avait avec lui comme servant de mitrailleuse un Cosaque de Tatarski : Maximka Griaznov. Maximka avait perdu son cheval dans un combat contre le détachement Koutépov et depuis lors s'était adonné sans retenue à la boisson et au jeu. Quand son cheval eut été tué sous lui – ce cheval dont la robe était rouge du rouge des bœufs et qui avait une bande de poil argenté tout le long de l'échine – il prit sa selle et la traîna pendant quatre verstes, mais, voyant qu'il n'échapperait pas vivant à l'offensive des Blancs, il ne garda que le riche protège-poitrine et le bidon et déserta le combat. Il réapparut plus tard à Rostov et bientôt perdit au jeu le sabre d'argent qu'il avait ramassé sur le corps d'un capitaine cosaque tué de ses mains, perdit ce qu'il lui restait du harnais de son cheval, perdit son pantalon et ses bottes de chevreau, enfin se présenta tout nu au groupe de Bountchouk. Celui-ci l'habilla et le prit avec lui. Maximka se fût peut-être amendé, mais une balle l'atteignit à la tête lors du combat qui venait de commencer aux approches de Rostov, son œil bleu coula sur sa chemise et une fontaine de sang jaillit de sa boîte crânienne ouverte comme une boîte de conserve. Et ce fut comme si Maximka Griaznov, Cosaque de la stanitsa Viochenskaïa, ancien voleur de chevaux depuis peu buveur amer, n'avait jamais existé sur la terre.

Bountchouk regarda son corps que tordait l'agonie et essuya soigneusement le sang qui avait jailli du trou de sa tête et éclaboussé le canon de la mitrailleuse.

Il fallait reculer sans retard. Bountchouk enleva la mitrailleuse. Maximka resta là et commença de refroidir sur la terre brûlante, exposant au soleil son dos brun – car la souffrance au moment de mourir lui avait fait tirer sa chemise sur sa tête.

La section de gardes-rouges, exclusivement composée de soldats qui revenaient du front turc, se retrancha au premier carrefour. Un soldat chauve portant un bonnet d'hiver à moitié déchiré aida Bountchouk à installer la mitrailleuse, les autres élevèrent au travers de la petite rue une sorte de barricade.

— Ils peuvent venir, maintenant ! dit un barbu en souriant, scrutant l'horizon tout proche derrière une colline.

— Maintenant on va un peu les arroser !

A un gars vigoureux qui arrachait les ais d’une palissade, une voix lança :

— Vas-y, Samara !

— Les voilà ! Ils arrivent ! cria le chauve qui était monté sur le toit d’un entrepôt d’eau-de-vie.

Anna se coucha à côté de Bountchouk. Les gardes-rouges s’aplatirent derrière leur retranchement provisoire.

A ce moment, sur la droite, une dizaine de gardes-rouges passèrent en courant dans la ruelle voisine, comme des perdrix à la lisière d’un champ, et disparurent derrière le mur d’une maison d’angle. L’un d’eux avait eu le temps de crier :

— Ils arrivent au galop ! Tirez !

Le carrefour fut en un instant désert et silencieux ; au bout d’une minute, un Cosaque à cheval, dont la casquette portait un bandeau blanc, serrant une carabine contre sa hanche, apparut, suivi d’un tourbillon de poussière. Il tira si fort sur ses rênes que son cheval fléchit sur son train de derrière. Bountchouk eut le temps de faire feu de son pistolet. Déjà le Cosaque, plaqué contre l’encolure de son cheval, repartait au galop d’où il venait. Les soldats auprès de la mitrailleuse hésitaient, deux d’entre eux se mirent à courir le long de la clôture et se couchèrent derrière le portail d’une ferme proche.

Ils s’affoleraient et s’enfuiraient d’un instant à l’autre, c’était clair. Ce silence tendu à l’extrême, ces yeux égarés ne laissaient espérer aucune fermeté…

De tout ce qui suivit, Bountchouk ne devait garder dans sa mémoire qu’une seule chose, vive et palpable : Anna bondissait, son fichu rejeté sur la nuque, ses cheveux défaits, rendue méconnaissable par l’émotion qui vidait de son sang son visage, elle regardait autour d’elle, pointant la baïonnette, montrait la maison derrière laquelle le Cosaque avait disparu et criait d’une voix brisée, méconnaissable elle aussi : « Suivez-moi ! » Puis se mettait à courir en chancelant et trébuchant.

Bountchouk se dressa. Un cri muet tordait sa bouche. Il saisit le fusil du soldat le plus proche, courut derrière Anna, et il sentait un horrible tremblement dans ses jambes, il haletait, et l’immense effort impuissant qu’il faisait pour crier, pour l’appeler, pour la faire revenir, noircissait son visage. Il entendait le souffle des hommes qui le suivaient, il sentait de tout son être qu’une chose terrible, irréparable était en train de se passer, et l’imminence d’un dénouement monstrueux. Il avait compris que le geste d’Anna n’entraînerait pas les autres, et que c’était un geste insensé, déraisonnable, condamné.

Près du coin de la rue, ils rencontrèrent les Cosaques qui arrivaient au galop. Salve désordonnée des Cosaques. Sifflement des balles. Cri plaintif d'Anna, comme d'un lièvre blessé. Anna s'affaissant, un bras tendu, les yeux déments. Bountchouk ne vit pas les Cosaques faire volte-face, chassés par quelques-uns des dix-huit hommes de son groupe, qu'avait enflammés l'exemple d'Anna. Elle, elle seule était présente à ses yeux, elle seule se tordait à ses pieds. Inconscient de ses propres mains, quand il la tourna sur le côté pour la prendre et l'emporter, il vit une traînée de sang à son flanc gauche et des lambeaux de sa blouse bleue collés autour de la blessure, et il comprit que c'était une blessure par balle explosive, il comprit qu'Anna devait mourir, et c'est bien la mort qu'il vit dans ses yeux voilés d'humeur. Quelqu'un le repoussa. On transporta Anna dans la ferme proche et on la coucha au frais sous l'auvent du hangar.

Le soldat chauve fourrait des morceaux de coton dans la blessure et les rejetait, gonflés et noirs de sang. Bountchouk réussit à se dominer, il déboutonna le col de la blouse d'Anna, déchira sur lui sa chemise de dessous, pressa les tampons de tissu contre la blessure, et il vit le sang qui bouillonnait, donnant passage à l'air, il vit le visage d'Anna qui devenait d'une pâleur bleuâtre et sa bouche noire qui tremblait de souffrance. Ses lèvres happaient l'air, et elle étouffait : l'air fuyait par la blessure. Bountchouk lui fendit sa chemise, découvrit impudiquement son corps couvert de sueur mortelle. On arriva tant bien que mal à boucher la blessure avec un tampon. Au bout de quelques minutes, Anna reprit conscience. Ses yeux enfoncés dans leurs orbites cernées de noir se fixèrent sur Bountchouk et furent aussitôt cachés sous ses cils frémissants.

— De l'eau ! J'ai chaud ! cria-t-elle, et elle s'agita, gémit. Je veux vivre ! Ilia-a-a-a !… Mon chéri !… A-a-a-ah !…

Bountchouk pressa ses lèvres gonflées contre les joues brûlantes d'Anna, et il versait de l'eau d'un quart sur sa poitrine. L'eau emplissait jusqu'aux bords les creux des clavicules et séchait tout de suite. Le feu de la mort la brûlait. Bountchouk avait beau verser de l'eau, elle se débattait, s'arrachait à ses mains.

— J'ai chaud !… Ça brûle !…

Épuisée, comme elle se refroidissait peu à peu, elle dit très clairement :

— Ilia, pourquoi ? Tu vois maintenant comme tout est simple… Ilia… Mon chéri, tu sauras bien dire à maman… Tu sais… – Elle ouvrit à demi ses yeux rétrécis qui avaient l'air de rire et, s'efforçant de vaincre sa douleur et son angoisse, elle dit d'une voix indistincte, comme si quelque chose l'étranglait : –

D’abord une sensation… de choc et de brûlure… Maintenant tout brûle… Je sens que je meurs… – Et crispant son visage à la vue du pauvre geste de dénégation de Bountchouk : – Laisse !… Ah ! comme je respire mal !

Elle parlait vite et beaucoup à la fois, dans les intervalles que lui laissait la suffocation, comme si elle voulait dire tout ce qui l’oppressait. Avec une immense terreur, Bountchouk remarqua que son visage devenait plus clair, translucide, jaune près des tempes. Alors il regarda ses bras, allongés sans vie contre son corps et vit ses ongles se colorer d’un bleu rose, comme des pruneaux.

— De l’eau… Sur la poitrine… J’ai chaud !

Bountchouk courut chercher de l’eau dans la maison. En revenant, il n’entendit plus sous l’auvent le râle d’Anna. Le soleil bas éclairait sa bouche contractée par un dernier spasme, et sa main encore chaude, comme une forme de cire, pressée contre sa blessure. Il étreignit lentement ses épaules et la souleva, regarda un instant son nez devenu plus pointu, à la racine du nez les petites taches de rousseur noircies, cherchant sous ses sourcils noirs épais l’éclat refroidi de ses prunelles. La tête renversée d’Anna tombait de plus en plus bas, les derniers battements de son pouls gonflaient une veine bleue à son cou mince de jeune fille.

Bountchouk appuya ses lèvres sur ses paupières noires mi-closes. Il appela :

— Mon amie ! Ania !

Et il se redressa. Il se retourna brusquement et partit, trop raide, les bras immobiles et serrés contre ses hanches.

26

Il vécut plusieurs jours dans un délire semblable au délire du typhus. Il allait et venait, faisait ce qu'il avait à faire, mangeait, dormait, mais tout cela comme dans un demi-sommeil abrutissant et torpide. Il regardait sans comprendre, de ses yeux gonflés, hébétés, le monde autour de lui, il ne reconnaissait pas ses amis, il avait l'air d'un homme complètement ivre ou sortant à peine d'une épuisante maladie. Du jour de la mort d'Anna tous sentiments s'étaient atrophiés en lui : il ne désirait rien, ne pensait à rien.

— Mange, Bountchouk ! disaient ses camarades, et il mangeait, remuant lourdement et paresseusement les mâchoires, le regard fixe.

On le surveillait, on parlait de l'envoyer à l'hôpital. Le lendemain, un mitrailleur lui avait demandé :

— Tu es malade ?

— Non.

— Alors, qu'est-ce que tu as ? Tu souffres ?

— Non.

— Alors, fume une cigarette. Tu ne la feras pas revenir, mon frère. Te fatigue pas.

Quand c'était l'heure de dormir, on lui disait :

— Couche-toi. C'est l'heure.

Et il se couchait.

Il passa quatre jours dans cet état d'absence loin de la réalité. Le cinquième jour, Krivochlykov le rencontra dans la rue et le saisit par la manche :

— Ah ! te voilà ! Je te cherchais. – Krivochlykov ne savait pas ce qui était arrivé à Bountchouk, et il lui tapait sur l'épaule avec un sourire inquiet : – Qu'est-ce que tu as ? Tu n'as pas bu ? Tu sais qu'on envoie une expédition dans les districts du Nord ? Une commission de cinq membres a été élue. C'est Fiodor qui commande. Notre seul espoir, c'est les Cosaques du Nord. Sans ça on est perdu. Ça va mal ! Tu viens ? On a besoin de propagandistes. Alors, tu viens ?

— Oui, répondit brièvement Bountchouk.

— Bon, très bien. On part demain. Passe chez le père Orlov. Il te dira tout.

Bountchouk se prépara sans sortir de sa prostration, et le lendemain, 1er mai, il partait avec l'expédition.

A cette époque la situation du Gouvernement soviétique du Don prenait un tour nettement menaçant. Les forces allemandes d'occupation progressaient, venant de l'Ukraine, le soulèvement contre-révolutionnaire avait gagné toutes les stanitsas, tous les districts du Bas-Don.

Popov parcourait les hivernages et menaçait de là Novotcherkassk. Le Congrès régional des Soviets qui s'était tenu du 10 au 13 avril à Rostov avait été plusieurs fois interrompu car les Cosaques insurgés du district de Tcherkassk approchaient de Rostov et occupaient les faubourgs. Les derniers foyers encore chauds de la révolution étaient dans les districts du Khoper et d'Oust-Medvéditskaïa, et c'est vers leur chaleur que se dirigeaient en désespoir de cause Podtiolkov et tous ceux qui ne croyaient plus au soutien des Cosaques du Bas-Don. La mobilisation avait échoué et Podtiolkov, élu depuis peu président du Conseil des commissaires du peuple du Don, avait décidé, sur l'initiative de Lagoutine, de se diriger vers le Nord pour mobiliser trois ou quatre régiments d'anciens du front et les lancer contre les Allemands et la contre-révolution du Bas-Don.

Une commission de mobilisation extraordinaire de cinq membres avait été alors constituée, avec Podtiolkov à sa tête. Le 29 avril on retirait du Trésor public dix millions de roubles en or et en billets impériaux pour les besoins de la mobilisation, on constituait en toute hâte un détachement pour garder l'argent, en faisant surtout appel aux Cosaques de l'ancienne garnison locale de Kamenskaïa, on recrutait quelques propagandistes cosaques et, le 1er mai, sous le feu des aéroplanes allemands, l'expédition partit, en direction de Kamenskaïa.

Les voies étaient encombrées par les convois de gardes-rouges en retraite depuis l'Ukraine. Les insurgés cosaques coupaient les ponts, faisaient dérailler les trains. Chaque matin, les aéroplanes allemands apparaissaient au-dessus de la ligne Novotcherkassk-Kamenskaïa, ils tournaient comme un vol de milans, descendaient, les mitrailleuses crépitaient, les gardes-rouges s'éparpillaient autour des wagons ; des coups de feu isolés éclataient, l'odeur des scories se mêlait au-dessus des gares à l'odeur amère de la guerre et de la ruine. Les aéroplanes s'envolaient à une hauteur inimaginable, mais les tireurs continuaient longtemps encore à vider leurs caisses de cartouches, et les bottes des gardes-

rouges marchant le long du convoi s’enfonçaient jusqu’aux chevilles dans les étuis vides. Le sable en était couvert, comme les ravins en novembre de feuilles de chêne couleur d’or.

Tout portait l’empreinte d’une destruction sans limites : sur les talus, des wagons brûlés et disloqués achevaient de se consumer, les isolateurs des poteaux télégraphiques, blancs comme du sucre, étaient entortillés de fils arrachés. Il y avait beaucoup de maisons en ruine ; le long de la voie, les pare-neiges avaient été balayés comme par un ouragan.

Pendant cinq jours, l’expédition progressa en direction de Millérovo. Au matin du sixième jour, Podtiolkov appela les membres de la commission dans son wagon.

— On ne peut pas continuer comme ça. Il faut laisser là tous les bagages et partir par la route.

— Qu’est-ce qu’il te prend ? s’écria Lagoutine étonné. Avant qu’on arrive à Oust-Medvéditskaïa, les Blancs nous auront coupé le chemin.

— C’est bien loin, dit Mrykhine, hésitant lui aussi.

Krivochlykov, qui avait rejoint l’expédition depuis peu, se taisait, emmitouflé dans une capote aux pattes de col décolorées. Il avait la fièvre, la quinine lui donnait des bourdonnements d’oreilles, sa tête était brûlante et pleine de douleur. Il ne prenait pas part à la délibération, recroquevillé sur un sac de sucre. La fièvre voilait ses yeux.

— Krivochlykov ! dit Podtiolkov sans cesser de regarder la carte.

— Qu’est-ce que tu veux ?

— Tu n’entends pas de quoi on parle ? Il faut partir par la route, sinon ils nous rattraperont et ça sera fini. Qu’est-ce que tu en penses ? Tu es plus savant que nous. Dis.

— Partir par la route, ce serait possible… commença lentement Krivochlykov, et soudain il claqua des dents comme un loup, frissonna dans un accès de fièvre –… ce serait possible si on avait moins de bagages.

Podtiolkov étala une carte de la région à côté de la porte. Mrykhine lui en tenait les coins. Le vent soufflant de l’occident maussade faisait trembler et bruire la carte et l’arrachait presque de ses mains.

— Voilà par où nous passerons, voilà, regardez ! – Le doigt jauni de Podtiolkov dessinait un chemin oblique sur la carte. – Vous voyez l’échelle ?

Cent cinquante verstes, deux cents tout au plus. Hein ?

— C’est pourtant vrai, nom de Dieu ! accorda Lagoutine.

— Qu’est-ce que tu en penses, toi, Mikhaïl ?

Krivochlykov haussa les épaules avec dépit.

— Je n’y vois pas d’inconvénient.

— Je vais dire aux hommes tout de suite qu’ils descendent du train, pas la peine de perdre du temps, dit Mrykhine, et il regarda les autres d’un air interrogateur.

Ne rencontrant pas d’objection, il sauta du wagon.

Le convoi qui emmenait l’expédition de Podtiolkov était arrêté, en cette matinée sombre et pluvieuse, non loin de Bélaïa Kalitva. Dans son wagon, Bountchouk était couché, la tête sous sa capote. Ses voisins faisaient du thé, riaient, se lançaient des blagues.

Vanka Boldyrev, le boute-en-train, le farceur de Migoulinskaïa, avait pris pour victime le mitrailleur Ignat :

— Hé, Ignat, de quel Gouvernement tu es ? disait-il d’une voix éraillée, brûlée par le tabac.

— Tambov, répondait le paisible Ignat de sa basse douce.

— De Morchansk, hein ?

— Non, de Chatsk.

— A-a-ah… à Chatsk on n’a pas froid aux yeux : on n’a pas peur de se battre à sept contre un. Ce n’est pas dans ton village qu’on a tué un veau pour la fête avec un concombre ?

— Ça suffit, arrête !

— Ah, oui, j’oubliais, ce n’est pas chez vous que ça s’est passé. Mais c’est bien chez vous qu’on a bouché les trous de l’église avec des crêpes, et qu’on voulait la faire rouler en bas de la côte sur des petits pois. C’est ça, hein.

L’eau bouillait dans la théière et cela délivra pour un moment Ignat des plaisanteries de Boldyrev. Mais, dès qu’on se fut assis pour manger, celui-ci reprit de plus belle.

— Ignat, pourquoi prends-tu si peu de cochon ? Tu n’aimes pas ça ?

— Si, j’aime ça.

— Tiens, voilà du cul. C’est bon.

Il y eut un éclat de rire général. Quelqu’un s’étrangla et se mit à tousser sans pouvoir s’arrêter. Vacarme. Bruit de bottes. Au bout d’une minute, Ignat dit avec irritation, en suffoquant :

— Bouffe-le toi-même, misérable ! Qu’est-ce que tu me veux avec ton cul ?

— Ce n’est pas mon cul, c’est celui du cochon.

— C’est pareil, aussi dégoûtant.

Boldyrev répondit lentement, de sa voix rauque, avec indifférence :

— Dé-goû-tant ? Tu n’es pas bien ? Il a été béni pour le jour de Pâques. Dis plutôt que tu as peur de faire gras en carême…

Un beau Cosaque aux cheveux châtain clair, chevalier de Saint-Georges des quatre degrés, compatriote de Boldyrev, dit d’un ton raisonnable :

— Laisse tomber, Ivan ! Ça porte malheur de parler avec un paysan. Quand il aura bouffé le cul du cochon, il aura envie d’un sanglier. Et comment tu lui trouveras ça ici ?

Bountchouk était couché, les yeux fermés. La conversation ne lui parvenait pas, il revivait ce qui s’était passé avec une douleur toujours égale, peut-être même plus forte.

Dans l’obscurité trouble de ses yeux fermés, la steppe tourbillonne, couverte de neige, la crête des collines boisées est brune à l’horizon ; il sent un vent froid et il voit Anna à côté de lui, ses yeux noirs, les lignes mâles et tendres de sa chère bouche, les petites taches de rousseur entre ses sourcils, la ride songeuse à son front… Il n’entend pas les mots qui s’échappent de ses lèvres : ils sont indistincts et sans cesse interrompus par des mots, des rires venant d’ailleurs, mais à l’éclat de ses prunelles, au frémissement de ses cils, il devine de quoi elle parle… Et voici une autre Anna : jaune et bleuâtre, avec des traces de larmes sur les joues, le nez pincé, et cet horrible pli de douleur aux lèvres.

Il se penche, baise les creux noirs de ses yeux froids…

A ce moment il poussa un gémissement, pressa sa paume contre sa bouche pour étouffer un sanglot. Anna ne le quittait pas une minute. Son image ne s’altérait ni ne pâlissait avec le temps. Son visage, sa silhouette, sa démarche, ses gestes, ses expressions, le mouvement de ses sourcils, tout cela s’agglomérait par morceaux et la refaisait entière, vivante. Il se rappelait ses discours imprégnés d’un romantisme sentimental, tout ce qu’il avait vécu avec elle. Et cette intensité

du souvenir décuplait ses souffrances.

Les autres l'éveillèrent dès que l'ordre leur fut donné de descendre du train. Il se leva, rassembla ses affaires avec indifférence et sortit. Puis il aida au déchargement. Puis il monta en voiture avec la même indifférence.

Il bruinait. L'herbe courte était trempée le long de la route.

La steppe. Déchaînement du vent sur les crêtes et dans les vallons. Villages proches, villages lointains, hameaux. On tourna le dos à la fumée des locomotives et aux carrés rouges des bâtiments de la gare. Une colonne de quarante et quelques voitures louées à Bélaïa Kalitva s'étirait sur la route. Les chevaux avançaient lentement. La terre noire mêlée d'argile, détrempée par la pluie, ralentissait la marche. La boue collait aux roues, s'enroulait en pelotes de coton noir. Les mineurs de l'arrondissement de Bélaïa Kalitva précédaient et suivaient en foule le convoi, fuyant vers l'Est pour échapper à l'arbitraire cosaque. Ils emmenaient avec eux leurs familles, leur pauvre bien.

Les détachements gardes-rouges de Romanovski et de Chtchadenko, très éprouvés, rejoignirent l'expédition près de la gare d'évitement de Gratchi. Les hommes avaient des visages terreux, abîmés par les combats, l'insomnie, les privations. Chtchadenko vint à la rencontre de Podtiolkov. Sa belle figure, avec ses moustaches taillées à l'anglaise, son nez sec et fin, était émaciée. Bountchouk, passant à côté de lui, l'entendit qui disait d'un ton amer et las (et il fronçait les sourcils) :

— Qu'est-ce que tu me dis là ? Comme si je ne connaissais pas mes gars ! Ça va mal, et voilà les Allemands par-dessus le marché, les salauds ! Quand est-ce que tu recruteras ?

Après sa conversation avec lui, Podtiolkov, sombre et un peu désemparé à ce qu'il semblait, regagna sa voiture et se mit à parler avec émotion à Krivochlykov qui s'était levé de son siège. Bountchouk vit Krivochlykov, accoudé, qui fendait l'air de sa main et lançait quelques phrases hachées, après quoi Podtiolkov, rasséréné, sauta dans sa voiture, qui craqua sous le poids de ses six pouds. Le cocher fouetta les chevaux, la boue vola sous les roues.

— Vite ! cria Podtiolkov, plissant les yeux, et il ouvrit au vent sa veste de cuir.

27

Depuis plusieurs jours l’expédition s’enfonçait à l’intérieur du district du Donets, en direction de la stanitsa Krasnokoutskaïa. La population des villages ukrainiens accueillit partout les gardes-rouges avec joie : on leur vendait des vivres et du fourrage, on les hébergeait volontiers, mais, dès qu’il s’agissait de louer des chevaux pour aller à Krasnokoutskaïa, les Ukrainiens hésitaient, se grattaient la nuque et refusaient carrément.

— On te paiera bien, pourquoi tu fais des manières ? demanda Podtiolkov à l’un d’eux.

— Vois-tu, ma vie ne vaut pas moins cher que des sous.

— Qu’est-ce que tu racontes avec ta vie ? Tu nous loues des chevaux et une voiture.

— Non, je ne peux pas.

— Pourquoi tu ne peux pas ?

— Vous allez chez les Cosaques.

— Eh bien, et alors ?

— Ça se pourrait que ça tourne mal, ou est-ce que je sais ? N’arriverait-il pas malheur à mes bêtes ? Si je perds mes chevaux, qu’est-ce que je ferai ? Non, ami, je ne marche pas.

Plus l’expédition approchait du territoire de Krasnokoutskaïa, plus Podtiolkov et ses compagnons étaient inquiets. On sentait aussi un changement dans l’état d’esprit de la population : alors qu’on les avait reçus avec joie dans les premiers villages, on leur témoignait maintenant une mauvaise volonté, une méfiance visibles. On leur vendait les vivres à contrecœur, on éludait leurs questions. La jeunesse ne venait plus autour des voitures comme une ceinture bigarrée. Les gens les regardaient d’un air maussade et malveillant derrière les fenêtres et se hâtaient de disparaître à leur arrivée.

— Vous êtes des chrétiens ou non ? demandaient les Cosaques de l’expédition. Qu’est-ce que vous avez à nous regarder comme des hiboux ?

Dans un village du canton de Nagolinsk, Vanka Boldyrev, poussé à bout par

l’accueil froid des gens, jeta son bonnet par terre au milieu de la place, et cria de sa voix rauque, en s’assurant qu’aucun de ses supérieurs n’était en vue :

— Vous êtes des hommes ou des bêtes ? Pourquoi vous ne dites rien, enfants de putain ? Nous versons notre sang pour vos droits et vous ne voulez pas nous regarder dans les yeux ! C’est pas honteux d’avoir une morale pareille ? A présent, camarades, c’est l’égalité, il n’y a plus ni Cosaques ni Ukrainiens, pas la peine de faire tant de manières. Des poules et des œufs, tout de suite ! On paie en roubles impériaux.

Une demi-douzaine d’Ukrainiens regardaient Boldyrev se déchaîner, immobiles et baissant la tête, comme des chevaux à la charrue.

Aucun ne répondit à son discours enflammé.

— Khokhols vous étiez, bande de salauds, Khokhols vous restez. Je vous souhaite d’éclater en petits morceaux. Il n’y aura donc pas de choléra pour vous faire crever, bande de bourgeois ventrus ! – Boldyrev jeta encore une fois par terre son bonnet râpé, et devint pourpre d’un mépris sans limites : – De la neige en plein hiver, si on vous en demandait vous n’en donneriez pas !

— Gueule pas ! lui dirent seulement les Ukrainiens, et ils partirent chacun de leur côté.

Dans le même village une vieille femme demanda à l’un des gardes-rouges :

— C’est vrai que vous allez tout piller et que vous égorgerez tous les hommes ?

Le Cosaque répondit sans sourciller :

— C’est vrai. Pas tous, les vieux seulement.

— Oh ! mon Dieu ! Mais à quoi ça vous servira ?

— On les mange avec de la kacha : le mouton est fade en ce temps-ci, et pas tendre, mais un vieux dans la marmite, ça fait un de ces bouillons…

— Mais peut-être bien que vous dites ça pour rire ?

— Il déconne, grand-mère. Il raconte des blagues, intervint Mrykhine.

Et, quand ils furent seuls, il sermonna sévèrement le plaisantin.

— Tu devrais comprendre qu’on ne peut pas blaguer n’importe comment et avec n’importe qui. Podtiolkov te casserait la gueule s’il t’entendait. Pourquoi tu sèmes la panique ? Maintenant elle va raconter qu’on égorge les vieux.

Podtiolkov écourtait les haltes et les nuits. Il se hâtait, consumé d’inquiétude.

La veille du jour où l’expédition allait pénétrer sur le territoire de Krasnokoutskaïa, il eut une longue conversation avec Lagoutine et lui fit part de ses pensées :

— Il ne faut pas qu’on aille trop loin, Ivan. Dès qu’on sera sur Oust-Khoperskaïa, il faudra se mettre au travail. On commencera le recrutement tout de suite, on donnera cent roubles de solde, mais à condition qu’ils amènent leurs chevaux et leur équipement ; il ne faut pas gaspiller l’argent du peuple. D’Oust-Khoperskaïa, on remontera par chez toi sur Boukanovskaïa, Slachtchovskaïa, Fédosséïevskaïa, Koumyljenskaïa, Glazounovskaïa, Skourichenskaïa. En arrivant à Mikhaïlovka, on aura une division. Crois-tu qu’on arrivera à recruter ?

— Pour recruter, on recrutera, si c’est calme.

— Tu crois que c’est déjà commencé, là-bas aussi ?

— Comment savoir ?

Lagoutine lissa sa barbe chétive et ajouta d’une petite voix plaintive :

— Nous sommes en retard. J’ai peur qu’on n’arrive pas à temps, Fédia. Les officiers font leur ouvrage. Il faudrait aller plus vite.

— On va déjà assez vite comme ça. Mais n’aie pas peur. Nous ne devons pas avoir peur. – Podtiolkov eut un regard sévère. – Quand on a des hommes à conduire, comment peut-on avoir peur ? On y arrivera ! On passera ! Dans quinze jours je battrai et les Blancs et les Allemands ! Ils seront bons pour les diables quand nous quitterons la terre du Don ! – Il se tut un moment, tira avidement sur sa cigarette et dit sa pensée cachée : – Si nous arrivons trop tard, c’est fini pour nous et pour le pouvoir des Soviets sur le Don. Oh ! si on pouvait arriver à temps ! Si le mouvement des officiers arrive avant nous, c’est foutu.

Le lendemain soir, l’expédition pénétrait sur le territoire de la stanitsa Krasnokoutskaïa. Un peu avant le village d’Alexéïevski, Podtiolkov, qui se trouvait avec Lagoutine et Krivochlykov dans une des premières voitures, vit passer un troupeau dans la steppe.

— Allons interroger le berger, proposa-t-il à Lagoutine.

— Allez-y, approuva Krivochlykov.

Lagoutine et Podtiolkov sautèrent de la voiture et se dirigèrent vers le troupeau. Le pâturage était brûlé par le soleil, l’herbe était brune et luisante, très courte, écrasée par les sabots des bêtes, sauf le long de la route où brillaient les touffes jaunes du colza et les épis chevelus de l’avoine folle. Pétrissant dans sa paume une fleur d’absinthe très fanée, respirant son odeur amère, Podtiolkov

s’approcha du berger.

— Salut, grand-père.

— Salut.

— Tu gardes ton troupeau ?

— Oui.

Le vieillard le regardait, fronçant ses sourcils gris embroussaillés, et il agitait son bâton.

Podtiolkov posa la question habituelle :

— Alors, comment ça va ?

— Ça va, grâce à Dieu.

— Quelles nouvelles chez vous ?

— Rien. Qu’est-ce que vous êtes, vous ?

— Des militaires. On rentre chez nous.

— Vous êtes d’où ?

— Oust-Khoperskaïa.

— Ce *Podtiolkine*, il n’est pas avec vous ?

— Si.

Le berger pâlit, visiblement effrayé.

— Pourquoi as-tu peur, grand-père ?

— Comment voulez-vous que je n’aie pas peur, braves gens ; on dit que vous égorgez tous les chrétiens.

— C’est des blagues ! Qui est-ce qui répand ces bruits-là ?

— C’est l’ataman qui l’a dit avant-hier à l’assemblée. Peut-être qu’il l’a entendu dire, peut-être qu’il a reçu un papier du gouvernement, en tout cas il a dit que *Podtiolkine* arrive avec des Kalmouks, et qu’ils égorgeront tout le monde.

— Vous avez déjà les atamans ? dit Lagoutine, et il jeta un coup d’œil sur Podtiolkov.

Celui-ci enfonçait ses canines jaunes dans un brin d’herbe.

— On a élu l’ataman l’autre jour, le Soviet est fermé.

Comme Lagoutine allait poser une autre question, un énorme taureau chauve sauta sur une vache et l'écrasa de son poids.

— Il va lui casser les reins, la mauvaise bête ! cria le berger, et, avec une vivacité inattendue pour son âge, il se précipita vers le troupeau en criant :

— C'est la vache à Nastenka !… Il va lui casser les reins. Allez, ouste ! ouste !

Podtiolkov regagna sa voiture en balançant les bras. Lagoutine, en bon fermier, s'était arrêté, il regardait avec inquiétude la petite vache chétive écrasée à terre par le taureau et il se laissait aller à penser : « C'est vrai qu'il va lui casser les reins, c'est peut-être déjà fait. Ah ! la sale bête ! »

Il ne s'en retourna vers les voitures que lorsqu'il fut certain que la vache n'avait pas eu son échine brisée par le taureau. « Qu'allons-nous faire ? Est-il possible que le régime des atamans soit déjà rétabli de l'autre côté du Don ? » se demandait-il. Mais son attention fut de nouveau attirée pour un instant par un taureau de race, tout près de la route. Le taureau flairait une grande et large vache noire, il balançait sa tête au front large. Son fanon pendait jusqu'à ses genoux, son corps long, puissant, solide était tendu comme une corde. Ses pattes courtes s'enfonçaient comme des poteaux dans la terre molle. Lagoutine l'admirait involontairement, caressait des yeux sa robe tachée de roux ; une pensée, traversant l'essaim de ses pensées inquiètes, s'accrocha en lui un instant : « Il nous en faudrait un comme ça à la stanitsa, les nôtres sont maigrichons », et il soupira. En s'approchant de la voiture, il aperçut les visages graves des hommes et pensa à l'itinéraire qu'il faudrait suivre maintenant.

Épuisé de fièvre, Krivochlykov, le rêveur, le poète, disait à Podtiolkov :

— Nous fuyons devant la vague contre-révolutionnaire, nous voulons aller plus vite qu'elle, et elle nous dépasse déjà. Nous ne la rattraperons pas, c'est clair. Elle avance comme la marée sur les côtes basses.

De tous les membres de la commission, Podtiolkov seul paraissait se rendre compte de toute la complexité de la situation. Il restait assis, immobile, penché en avant, et criait sans cesse au cocher :

— Plus vite !

Une chanson s'éleva dans les dernières voitures et s'arrêta aussitôt. Des éclats de rire, des cris venaient de la queue du convoi et couvraient le bruit des roues.

Les renseignements donnés par le berger se confirmèrent. L'expédition

rencontra un Cosaque ancien du front, qui se rendait avec sa femme au village de Svetchnikov. Il portait ses épaulettes et sa cocarde. Podtiolkov l'interrogea et s'assombrit encore.

On passa Alexéïevski. La pluie commençait à tomber. Le ciel était couvert. Sauf à l'est où l'on apercevait un lambeau de ciel outremer éclairé par un soleil oblique.

Dès que l'on eut commencé de descendre sur le village tauridien de Roubachkine, on vit des hommes fuir sur la pente opposée, des voitures partir à toute vitesse.

— Ils se sauvent. Ils ont peur de nous… dit Lagoutine troublé, et il regarda les autres.

Podtiolkov cria :

— Faites-les revenir ! Appelez-les, misérables !

Les Cosaques se levèrent et agitèrent leurs bonnets. L'un d'eux lança d'une voix retentissante :

— Hé !… Où allez-vous ? Attendez !

L'expédition entra au trot dans le village. Le vent tourbillonnait sur la large place déserte. Dans une ferme, une vieille Ukrainienne jetait des oreillers dans une voiture en poussant des cris. Son mari, pieds nus et sans bonnet, tenait les chevaux par la bride.

A Roubachkine, on apprit que le fourrier envoyé par Podtiolkov avait été fait prisonnier par une patrouille cosaque et emmené de l'autre côté de la colline. Il était clair que les Cosaques n'étaient pas loin. Après une courte délibération, on décida de rebrousser chemin. Podtiolkov, qui au début insistait pour continuer le mouvement en avant, hésitait maintenant.

Krivochlykov, secoué par un nouvel accès de fièvre, se taisait.

— Il vaudrait peut-être mieux continuer ? demanda Podtiolkov à Bountchouk, qui assistait à la réunion.

Bountchouk haussa les épaules avec indifférence. Il lui était absolument égal de continuer ou de s'en retourner, pourvu que l'on fût en mouvement et qu'il pût fuir devant cette peine qui marchait sur ses talons. Podtiolkov, qui faisait les cent pas à côté de la voiture, se mit à parler de l'avantage qu'il y aurait à pousser sur Oust-Medvédistkaïa. Mais un des Cosaques propagandistes l'interrompit brusquement :

— Tu es fou ! Où veux-tu nous emmener ? Chez les contre-révolutionnaires ? Pas de blagues, mon vieux ! Rentrons ! On n’a pas envie de crever. Qu’est-ce que c’est que ça ? Tu vois ?

Il montrait la colline.

Tout le monde se retourna : trois silhouettes de cavaliers se détachaient nettement en haut d’un petit tumulus.

— C’est une patrouille à eux ! s’écria Lagoutine.

— Et ça, là-bas ?

D’autres cavaliers apparaissaient au loin sur la colline. Ils se réunissaient en groupes, se dispersaient, se cachaient et réapparaissaient. Podtiolkov donna ordre de rebrousser chemin. On repassa par Alexéïevski. La population, de toute évidence avertie par les Cosaques, se cacha ou s’enfuit dès qu’elle vit arriver les voitures de l’expédition.

Il commençait à faire nuit. La pluie tombait obsédante, menue, froide. Les hommes étaient trempés, ils grelottaient. Ils marchèrent à côté des voitures, tenant leurs fusils prêts. La route contournait une hauteur et descendait dans un vallon, le suivait un moment et remontait en serpentant. Les patrouilles cosaques apparaissaient et disparaissaient sur les crêtes. Elles accompagnaient l’expédition, et cela ne faisait qu’augmenter l’énervement des gardes-rouges.

Près d’un ravin qui coupait le vallon, Podtiolkov sauta à terre et lança brièvement aux autres : « Préparez-vous ! » Il repoussa la sûreté de sa carabine de cavalerie et se mit à marcher à côté de la voiture. L’eau printanière, retenue par un barrage, brillait d’un éclat bleu au fond du ravin. La vase autour du petit étang portait des traces des bêtes qui étaient venues boire. Les mauvaises herbes et le liseron poussaient sur l’échine du barrage, qui s’éboulait par endroits ; plus bas, près de l’eau, il y avait des laiches chétives, des roseaux pointus qui bruissaient sous la pluie. Podtiolkov s’attendait à une embuscade en cet endroit, mais ses éclaireurs ne virent personne.

— Il n’y a rien à craindre tout de suite, Fiodor, lui chuchota Krivochlykov, qui lui avait fait signe de venir à la voiture. Ils n’attaqueront pas maintenant. Ils attaqueront cette nuit.

— Je le pense aussi.

28

Les nuages s’épaississaient à l’ouest. Il faisait de plus en plus sombre. Très loin, au-dessus du Don, des éclairs zigzaguaient, des fulgurations orangées tremblaient comme des ailes d’oiseaux blessés. La lumière du crépuscule, étouffée par un nuage noir, était pâle et fanée. La steppe, comme une tasse emplie de silence à ras bords, cachait dans les plis de ses ravins les tristes reflets du jour. Cette soirée avait quelque chose d’automnal. L’herbe même, pas encore en fleur, exhalait une inexprimable odeur de pourriture.

Podtiolkov aspirait tout en marchant les parfums indistincts et variés de l’herbe humide. De temps en temps il s’arrêtait, détachait les mottes de boue collées à ses talons et redressait péniblement son corps lourd et fatigué, en faisant craquer le cuir mouillé de sa veste grande ouverte.

La nuit était tout à fait tombée quand ils arrivèrent au village de Kalachnikov, du canton de Poliakovo-Nagolinsk. Les Cosaques du détachement quittèrent les voitures et se dispersèrent dans les maisons pour dormir. Podtiolkov, très inquiet, ordonna de poster des sentinelles, mais les hommes obéirent de mauvaise grâce. Trois d’entre eux refusèrent.

Krivochlykov s’emporta :

— Il faut les faire passer devant un tribunal de camarades. Refus d’exécution d’un ordre de combat. Il faut les fusiller.

Podtiolkov, épuisé d’inquiétude, dit avec un geste d’abandon :

— Ils sont démoralisés. Ils ne se défendront pas. Nous sommes perdus.

Lagoutine rassembla quelques hommes comme il put et envoya des patrouilles autour du village.

Podtiolkov allait de maison en maison et recommandait aux Cosaques qui lui étaient le plus dévoués :

— Il ne faut pas dormir, les gars, sinon nous serons pris.

Il passa toute la nuit assis à une table, la tête dans les mains, poussant de lourds soupirs enroués. A l’aube, il s’endormit, il laissa tomber sa grosse tête sur la table, mais un garde-rouge du nom de Robert Fraschenbruder, venant de la

ferme voisine, l'éveilla aussitôt. On commençait à se préparer au départ. Il faisait déjà jour. Podtiolkov se leva. Dans le vestibule, il rencontra la fermière, qui rentrait de traire ses vaches.

— Il y a des cavaliers en haut de la côte, lui dit-elle d'un ton indifférent.

— Où ça ?

— Là, derrière le village.

Il se précipita dans la cour : sur la colline, derrière le rideau blanc du brouillard flottant sur le village et sur les saules des jardins, il aperçut de gros détachements cosaques. Ils allaient au trot et au galop court, encerclant le village et serrant leur étau de plus en plus fort autour de lui.

Bientôt les Cosaques de l'expédition affluèrent à la voiture de Podtiolkov dans la ferme où il avait passé la nuit.

Vassili Mirochnikov, robuste Cosaque de Migoulinskaïa au toupet tombant sur le front, prit Podtiolkov à part et lui dit en baissant les yeux :

— Écoute, camarade Podtiolkov… il y a des délégués qui sont venus de là-haut – il montrait du geste la colline – et ils nous ont chargés de te dire qu'il faut qu'on dépose les armes tout de suite et qu'on se rende. Que sinon ils vont attaquer.

— Comment !… Fils de chienne !… Qu'est-ce que tu me dis ?

Podtiolkov prit Mirochnikov par les revers de sa capote, le repoussa loin de lui et courut à sa voiture ; il saisit sa carabine par le canon et cria aux Cosaques d'une voix rauque et rude :

— Se rendre ?… Il n'y a pas de pourparlers possibles avec les contre-révolutionnaires. Nous sommes en guerre avec eux ! Suivez-moi ! En tirailleurs !

Ils sortirent dans la cour et coururent en groupe à l'extrémité du village. Devant les dernières maisons, Mrykhine rejoignit Podtiolkov essoufflé.

— Quelle honte, Podtiolkov ! C'est nos frères et on irait verser leur sang ! Laisse tomber ! On va s'entendre avec eux.

Voyant qu'une très petite partie seulement de ses hommes le suivait, et comprenant par un froid raisonnement l'inéluctabilité de la défaite, Podtiolkov déverrouilla son fusil et agita mollement sa casquette :

— Revenez, les gars ! On rentre.

Ils rebroussèrent chemin. Le détachement se rassembla tout entier dans trois

cours contiguës. Bientôt les Cosaques apparurent dans le village. Un détachement de quarante cavaliers descendait la colline.

Podtiolkov répondit à leur invitation et se dirigea vers la sortie du village pour aller négocier les conditions de la reddition. Le gros des forces de l'ennemi n'avait pas quitté ses positions. Bountchouk le rattrapa sur son chemin et l'arrêta :

— Nous nous rendons ?

— A l'impossible nul n'est tenu… Quoi ?… Qu'est-ce que tu veux faire ?

— Tu veux mourir ? dit Bountchouk, et un tremblement le saisit.

D'une voix perchée, mais sourde et faible, il cria sans faire attention aux anciens qui accompagnaient Podtiolkov :

— Dis-leur que nous ne rendrons pas nos armes !

Il se retourna brusquement et partit en brandissant son revolver dans son poing serré.

Rentré dans le village, il tenta de persuader les hommes de faire une percée et de se frayer passage en combattant jusqu'au chemin de fer, mais la plupart étaient enclins à la conciliation. Les uns se détournaient de Bountchouk, les autres lui déclaraient avec hostilité :

— Va te battre toi-même, nous ne marcherons pas contre nos frères !

— Nous avons confiance en eux, même sans armes.

— C'est la Sainte Pâque, et tu voudrais qu'on verse le sang ?

Bountchouk gagna sa voiture, à côté d'une grange, étendit dessous sa capote et se coucha sans lâcher la poignée cannelée de son revolver. D'abord il songea à s'enfuir, mais l'idée de s'évader, de déserter le dégoûtait ; il haussa mentalement les épaules et attendit le retour de Podtiolkov.

Celui-ci revint au bout de trois heures. Une foule énorme de Cosaques pénétra avec lui dans le village. Certains étaient à cheval, d'autres menaient leurs chevaux par la bride, d'autres enfin étaient simplement à pied ; ils serraient de près Podtiolkov et le capitaine en second Spiridonov, qui avait autrefois servi dans la même batterie que lui, et qui maintenant commandait le détachement spécialement chargé de sa capture. Podtiolkov portait la tête haute, il marchait droit et soigneusement, comme un homme qui a bu un coup de trop. Spiridonov lui parlait avec un fin sourire perfide. Derrière lui un Cosaque à cheval serrait contre sa poitrine la hampe grossièrement équarrie d'un immense drapeau blanc.

La rue et les cours où s’étaient rassemblées les voitures se remplirent de Cosaques. Un grand brouhaha s’éleva tout d’un coup. Parmi les arrivants, beaucoup avaient été les compagnons d’armes des hommes de l’expédition Podtiolkov. Le village retentissait d’exclamations joyeuses, de rires.

— Tiens, mon vieux frère ! Qu’est-ce que tu fais là ?

— Tiens, salut, salut, Prokhor !

— Salut !

— Pour un peu on se faisait la guerre, tous les deux. Pourtant, tu te rappelles, à Lvov, quand on poursuivait les Autrichiens ?

— Danilo, Danilo, mon compère ! Christ est ressuscité !

— En vérité il est ressuscité !

Et l’on entendait un baiser sonore : deux Cosaques, lissant leurs moustaches, se regardaient en souriant, et se tapaient mutuellement l’épaule.

Une autre conversation, tout à côté :

— Nous n’avons même pas pu faire nos pâques…

— Mais vous êtes bolchéviks, vous ne faites pas vos pâques.

— Comment ! On a beau être bolchévik, on croit en Dieu.

— Ho ! Tu blagues ?

— Je te jure.

— Et tu as la croix ?

— Tiens, la voilà.

Gonflant les lèvres, l’énorme Cosaque garde-rouge au large visage déboutonna son col et montra la croix de cuivre verdie qui pendait sur sa poitrine poilue et bronzée.

Les vieux, armés de fourches et de haches, qui faisaient partie du détachement chargé de capturer « le rebelle Podtiolkov », se regardaient avec étonnement :

— Mais on disait que vous aviez renié la foi chrétienne…

— Que vous étiez vendus à Satan…

— A ce qu’on nous a dit, vous pillez les églises et vous massacrez les popes.

— Des mensonges ! affirmait avec assurance le garde-rouge au large visage.

C’est des mensonges qu’on vous raconte. Moi, avant de partir de Rostov, j’ai été à l’église et j’ai communié.

— C’est-il Dieu possible ! s’écria un petit vieillard chétif, armé d’une lance dont le manche était scié à moitié, et il battit des mains de joie.

Un bourdonnement de voix animées emplissait la rue et les cours. Au bout d’une demi-heure, quelques Cosaques, dont un adjudant originaire de la stanitsa Bokovkaïa, traversèrent la foule.

— Ceux du détachement Podtiolkov, préparez-vous à l’appel ! criaient-ils.

Le capitaine en second Spiridonov, portant une vareuse et des épaulettes gris-vert, ôta sa casquette dont la cocarde d’officier brillait comme du sucre, et cria, en se tournant de tous les côtés :

— Tous ceux du détachement Podtiolkov, à gauche, vers la clôture ! Les autres, à droite ! Frères combattants de la guerre, nous avons décidé avec votre délégation que vous nous remettiez toutes vos armes, car la population aura peur de vous tant que vous serez armés. Déposez vos fusils et vos autres armes dans vos voitures, nous les garderons soigneusement. Nous allons diriger votre détachement sur Krasnokoutskaïa et là, au Soviet, vos armes vous seront intégralement restituées.

Sourde agitation parmi les gardes-rouges cosaques. Quelques exclamations dans une cour.

Korotkov, de la stanitsa Koumchatovskaïa, se mit à crier :

— On ne rendra pas les armes !

Grondement d’orage dans la rue, dans les cours bondées.

Les hommes de Spiridonov refluèrent vers le côté droit de la rue, et les gardes-rouges restés à leur place ne furent plus qu’une foule désordonnée, défaite. Krivochlykov, sa capote jetée sur ses épaules, regardait autour de lui comme une bête traquée. Lagoutine tordait les lèvres. Un bruit de voix confus s’éleva.

Bountchouk, fermement décidé à ne pas déposer les armes, le fusil à la main, prêt à tirer, s’approcha rapidement de Podtiolkov.

— On ne rend pas les armes ! Tu entends ?

— C’est trop tard, maintenant, murmura Podtiolkov, froissant nerveusement dans ses mains la liste de ses hommes.

Cette liste passa aux mains de Spiridonov. Celui-ci la parcourut rapidement et

demanda :

— Il y a ici cent vingt-huit hommes… Où sont les autres ?

— Ils sont restés en route.

— Ah bon !… Bien. Commande-leur de déposer leurs armes.

Podtiolkov décrocha le premier son étui à revolver ; en le remettant, il dit d'une voix à peine perceptible :

— Mon sabre et mon fusil sont dans la voiture.

Le désarmement commença. Les gardes-rouges apportaient mollement leurs fusils, jetaient leurs revolvers par-dessus les clôtures ou les cachaient dans les cours.

— Tous ceux qui ne donneront pas leurs armes seront fusillés ! cria Spiridonov avec un large sourire.

Quelques gardes-rouges, à l'instigation de Bountchouk, refusèrent de rendre leur fusil ; on les désarma de force.

Un mitrailleur provoqua un grand remue-ménage en s'enfuyant au galop du village avec la culasse de sa mitrailleuse. Profitant de la confusion, plusieurs hommes se cachèrent. Aussitôt Spiridonov constitua une escorte, fit encercler et fouiller tous ceux qui restaient avec Podtiolkov, puis il essaya de faire un appel nominal. Mais les prisonniers répondaient de mauvaise grâce, certains criaient :

— Ce n'est pas la peine de vérifier, tout le monde est là.

— Emmenez-nous à Krasnokoutskaïa !

— Finissez, camarades !

La caisse du détachement une fois scellée et envoyée sous bonne garde à Karguine, Spiridonov fit mettre les prisonniers en rang et commanda, changeant soudain d'attitude et de ton :

— En rang par deux ! A… gauche, gauche ! Épaule droite en avant, marche ! Silence dans le rang !

Un murmure passa sur les rangs des gardes-rouges. Ils partirent sans ordre, mollement, bientôt mêlèrent leurs rangs et marchèrent en débandade.

Podtiolkov, qui avait fini par supplier ses hommes de rendre leurs armes, espérait sans doute encore que tout se terminerait bien. Mais dès que les prisonniers eurent quitté le village, les Cosaques de l'escorte commencèrent à les pousser avec leurs chevaux. Bountchouk, qui marchait à gauche, reçut sans

raison un coup de cravache d’un vieux Cosaque, dont la barbe était d’un roux ardent et qui portait une boucle d’oreille noircie par le temps. Le bout de la cravache lui cingla la joue. Bountchouk se retourna, serrant les poings, mais un deuxième coup, encore plus fort, le contraignit à s’enfoncer dans l’épaisseur du troupeau. Il avait fait cela sans y penser poussé par l’animal instinct de conservation, et là, serré par les corps de ses camarades qui marchaient en foule dense autour de lui, pour la première fois depuis la mort d’Anna, il tordit les lèvres en un sourire nerveux, surpris de constater combien était vif et tenace en chacun le désir de vivre.

On commença à battre les prisonniers. Les vieux, devenus furieux à la vue de leurs ennemis désarmés, lançaient leurs chevaux contre eux, se penchaient hors de leurs selles, frappaient à coups de cravache et du plat de leurs sabres. Instinctivement, chacun de ceux qui recevaient les coups cherchait à gagner le centre ; on s’écrasait, on criait.

Un grand gaillard de garde-rouge originaire du Bas-Don s’écria, en agitant se bras levés :

— Si vous voulez nous tuer, tuez-nous d’un coup, au lieu de vous amuser de nous !

La voix de Krivochlykov résonna :

— Qu’est-ce que vous faites de votre parole ?

Les vieux se calmèrent. A l’un des prisonniers qui demandait : « Où est-ce que vous nous emmenez ? » un des hommes de l’escorte, un jeune soldat du front, visiblement compatissant, répondit :

— On a ordre de vous emmener à Ponomariov. N’ayez pas peur, frères. On ne vous fera pas de mal.

Ils arrivèrent à Ponomariov.

Spiridonov s’installa avec deux Cosaques à la porte d’une boutique ; à chaque homme qui passait devant lui, il demandait :

— Nom, prénom. Lieu de naissance ?

Il inscrivait les réponses dans son carnet de campagne crasseux.

Vint le tour de Bountchouk.

— Nom ?

Spiridonov posa la pointe de son crayon sur le papier et jeta un coup d’œil sur la figure sombre au front large du garde-rouge ; voyant que celui-ci avançait les

lèvres pour cracher, il rejeta tout son corps de côté et cria :

— Passe, charogne ! Tu crèveras aussi bien sans nom.

Entraîné par l'exemple de Bountchouk, Ignat, l'homme de Tambov, refusa aussi de répondre. Un autre homme encore voulut mourir anonyme et passa le seuil en serrant les lèvres.

Spiridonov posa lui-même un cadenas et plaça des sentinelles.

Tandis que devant la boutique on partageait les provisions et les armes prises dans les voitures de l'expédition, une cour martiale, formée à la hâte avec les représentants des villages ayant participé à la capture de Podtiolkov, siégeait dans une maison voisine.

Un homme trapu aux sourcils jaunes, le capitaine Vassili Popov, originaire de la stanitsa Bokovskaïa, présidait. Il était assis à la table sous un miroir garni de serviettes, les coudes écartés, la casquette rejetée sur sa nuque plate. Ses yeux huileux scrutaient avec une bonhomie sévère le visage des membres du tribunal. On discutait de la sanction à prendre.

— Qu'allons-nous faire d'eux, Messieurs les ancien ? répétait Popov.

Il se pencha et chuchota quelque chose au capitaine en second Sénine, assis à côté de lui. Celui-ci hocha vivement la tête en signe d'assentiment. Les prunelles de Popov se rétrécirent, l'étincelle de gaieté au coin de ses yeux s'éteignit, et ses yeux changés, brillant d'un éclat dur et froid, disparurent presque sous ses cils rares.

— Qu'allons-nous faire de ces traîtres à notre chère patrie, qui voulaient piller nos fermes et détruire le peuple cosaque ?

Févraliov, un vieillard vieux-croyant de la stanitsa Milioutinskaïa, bondit, comme mû par un ressort.

— Il faut les fusiller ! Tous ! – Il branlait la tête comme un possédé ; il regardait les autres d'un regard bigle, avec une expression de fanatique, la bave l'étranglait, il criait : – Pas de pitié pour les vendeurs du Christ ! Il y a des Juifs là-dedans, il faut les tuer ! Les tuer !… Il faut les crucifier !… Il faut les brûler !…

Sa barbiche filandreuse et clairsemée tremblait, ses cheveux blancs, roux encore par endroits, s'ébouriffaient. Il se rassit, essoufflé, rouge brique, les lèvres humides.

— Si on les déportait ?… proposa sans assurance un autre membre du

tribunal, Diatchenko.

— Fusiller !

— La peine de mort !

— Je suis d’accord avec leurs opinions.

— Il faut les fusiller devant tout le monde.

— Il faut arracher les mauvaises herbes !

— A mort !

Spiridonov s’emporta :

— Bien sûr, il faut les fusiller. A quoi bon discuter ?

A chaque cri nouveau, les coins de la bouche du capitaine Popov s’abaissaient et devenaient de pierre, ses traits se durcissaient, il perdait sa bonhomie d’homme repu, content de soi et des autres.

— Fusiller (… Écris !… commanda-t-il au secrétaire en regardant par-dessus son épaule.

— Mais Podtiolkov et Krivochlykov… des ennemis comme ceux-là… on les fusille aussi ? Ce n’est pas assez ! dit avec emportement un très vieux Cosaque trapu, assis près de la fenêtre, et qui réglait inlassablement la mèche de la lampe prête à s’éteindre.

— Eux, comme meneurs, ils seront pendus, répondit brièvement Popov, et il se tourna vers le secrétaire :

— Écris : « Décision. Nous, soussignés… »

Le secrétaire, qui s’appelait Popov lui aussi – c’était un parent éloigné du capitaine – penchant sa tête aux cheveux blondasses bien lissés, fit grincer sa plume.

— Ça doit manquer de pétrole… dit quelqu’un en soupirant.

La lampe clignotait. La mèche fumait. Dans le silence on entendait une mouche au plafond prise dans une toile d’araignée, la plume grattait le papier, un membre de la cour martiale respirait péniblement et bruyamment.

ARRÊT

Le 27 avril (10 mai) 1918, les élus des villages des stanitsas Karguinovskaïa, Bokovskaïa et Krasnokoutskaïa, à savoir :

Pour Vassilevski.…….…… Maksaïev Stépane

Bokovski.…….…….… Kroujiline Nikolaï

Fomine.…….…….… Koumov Fiodor

Verkhné-Iablonovski.…… Koukhtine Alexandre

Nijné-Doulenski.…….…… Siniov Lev

Ilinski.…….…….…… Volotsko Sémion

Konkovski.…….…… Popov Mikhaïl

Verkhné-Doulenski.…….… Rodine Iakov

Savostinov.…….…… Frolov Alexandre

stanitsa Milioutinskaïa.…… Févraliov Maxime

Nikolaïev.…….…….… Grochov Mikhaïl

stanitsa Krasnokoutskaïa… Elankine Ilia

Ponomariov.…….…… Diatchenko Ivan

Evlantiev.…….…….… Krivov Nikolaï

Malakhov.…….…….… Emélianov Louka

Novo-Zemtsov.…….…… Konovalov Matvéï

Popov.…….…….…… Popov Mikhaïl

Astakhov.…….…….… Chtchégolkov Vassili

Orlov.…….…….…… Tchékounov Fiodor

Klimo-Fiodorovski.…….… Tchoukarine Fiodor

sous la présidence de F. S. *Popov, ONT ARRÊTÉ :*

1°Tous les pillards et traîtres au peuple travailleur dont les noms sont inscrits sur la liste ci-dessous, soit en tout quatre-vingts hommes, seront fusillés, à l'exception de deux d'entre eux, Podtiolkov et Krivochlykov, qui, en tant que chefs de bande, seront pendus ;

2°Le Cosaque Anton Kalitventsov, du village de Mikhaïlovski, est acquitté pour défaut de preuves ;

3^{0} Les fuyards du détachement Podtiolkov arrêtés dans la stanitsa Krasnokoutskaïa, à savoir Constantin Melnikov, Gavril Melnikov, Vassili Melnikov, Aksénov et Verchinine, subiront la peine prévue par le premier paragraphe de la présente décision (peine de mort) ;

4°La sentence sera exécutée demain, 28 avril (11 mai), à 6 heures du matin ;

5°La garde des prisonniers est confiée au capitaine en second Sénine, et deux Cosaques armés seront mis à sa disposition aujourd'hui à 11 heures du soir par chaque village. Les membres de la cour martiale sont responsables de l'exécution de ce point ; chaque village fournira un contingent pour l'exécution de la sentence ; cinq Cosaques de chaque village seront envoyés sur le lieu de l'exécution.

Exemplaire original signé par :

Le Président du détachement militaire :

V. S. Popov.

Le Secrétaire : A. F. Popov.

LISTE

des membres du détachement Podtiolkov

condamnés le 27 avril 1918 (ancien style)

par la cour martiale à la peine de mort

n°

stanitsa

prénom, nom

Condamnation

1

Oust-Khoperskaïa.

Fiodor-Podtiolko v.

Pendu

2

Elanskaïa.

Mikhaïl Krivochlykov.

“

3

Kazanskaïa.

Avraam Kakourine.

Fusillé

4

Boukanovskaïa.

Ivan Lagoutine.

“

5

Gouvernement de Nijni-Novgorod.

Alexéï Iv. Orlov.

“

6

Gouvernement de Nijni-Novgorod.

Efim Mikh. Vakhtel.

“

7

Oust-Bystrianskaïa.

Grigori Fétissov.

“

8

Migoulinskaïa.

Gavril Tkatchov.

“

9

Migoulinskaïa.

Pavel Agafonov.

“

10

Mikhaïlovskaïa.

Alexandre Boubnov.

“

11

Louganskaïa.

Kalinine.

“

12

Migoulinskaïa.

Constantin Mrykhine.

“

13

Migoulinskaïa.

Andréï Konovalov.

“

14

Gouvernement de Poltava.

Constantin Krista.

“

15

Kotovskaïa.

Pavel Pozniakov.

“

16

Migoulinskaïa.

Ivan Boldyrev.

“

17

Migoulinskaïa.

Timoféï Kolytchev.

“

18

Filim. -Tchelb.

Dmitri Volodarov.

“

19

Tchernychevskaïa.

Guéorgui Karpouchine.

“

20

Filim. -Tchelb.

Ilia Kalmykov.

“

21

Migoulinskaïa.

Savéli Rybnikov.

“

22

Migoulinskaïa.

Polikarp Gourov.

“

23

Migoulinskaïa.

Ignat Zemliakov.

“

24

Migoulinskaïa.

Ivan Kravtosv.

“

25

Rostov.

Nikifor Frolovski.

“

26

Rostov.

Alexandre Konovalov.

“

27

Migoulinskaïa.

Piotr Vikhliantsev.

“

28

Kletskaïa.

Ivan Zotov.

“

29

Migoulinskaïa.

Evdokim Babkine.

“

33

Mikhaïlovskaïa.

Piotr Svintsov.

“

31

Dobrinskaïa.

Illarion Tchélobittchikov.

“

32

Kazanskaïa.

Klimenti Dronov.

“

33

Ilovlinskaïa.

Ivan Avilov.

“

34

Kazanskaïa.

Matvéï Sakmatov.

“

35

Nijné-Kourmoiarskaïa

Guéorgui Poupkov.

“

36

Ternovskaïa.

Mikhaïl Févraliov.

“

37

Gouvernement de Kherson

Vassili Pantéléïmonov.

“

38

Kazanskaïa.

Vassili Pantéléïmonov.

“

39

Kletskaïa.

Vassili Pantéléïmonov.

“

40

Filonovskaïa.

Dmitri Chamov.

“

41

Migoulinskaïa.

Safon Charonov.

“

42

Migoulinskaïa.

Fiodor Abakoumov.

“

43

Louganskaïa.

Kouzma Gorchkov.

“

44

Goundorovskaïa.

Ivan Izavrine.

“

45

Goundorovskaïa.

Miron Kalinovtsev.

“

46

Mikhaïlo vskaïa.

Ivan Farafonov.

“

47

Kotovskaïa.

Serguéï Gorbounov.

“

48

Nijné-Tchirskaïa.

Piotr Alaïev.

“

49

Migoulinskaïa.

Prokopi Orlov.

“

50

Louganskaïa.

Nikita Chéïne.

“

51

Rostov.

Alexandre Iassenski.

“

52

Rostov.

Mikhaïl Poliakov.

“

53

Razdorskaïa.

Dmitri Rogatchov.

“

54

Rostov.

Robert

Fraschenbruder.

“

55

Rostov.

Ivan Silender.

“

56

Gouvernement de Samara.

Constantin Efimov.

“

57

Tchernychevskaïa.

Mikhaïl Ovtchinnikov.

“

58

Gouvernement de Samara.

Ivan Pikalov.

“

59

Ilovlinskaïa.

Mikhaïl Koretskov.

“

60

Koumchatskaïa.

Ivan Korotkov.

“

61

Rostov.

Piotr Birioukov.

“

62

Razdorskaïa.

Ivan Kabakov.

“

63

Loukovskaïa.

Tikhon Molitvinov.

“

64

Migoulinskaïa.

Andréï Chvetsov.

“

65

Migoulinskaïa.

Stépane Anikine.

“

66

Krémenskaïa.

Kouzma Dytchkine.

“

67

Baklanovskaïa.

Piotr Kabanov.

“

68

Mikhaïlovskaïa.

Serguéï Sélivanov.

“

69

Rostov.

Artiom Ivantchenko.

“

70

Migoulinskaïa.

Nikolaï Konovalov.

“

71

Mikhaïlovskaïa.

Dmitri Konovalov.

“

72

Krasnokoutskaïa.

Piotr Lyssikov.

“

73

Migoulinskaïa.

Vassili Mirochnikov.

“

74

Migoulinskaïa.

Ivan Volokhov.

“

75

Migoulinskaïa.

Iakov Gordéïev.

“

et trois autres, qui n’ont pas décliné leur identité.

Le secrétaire termina la liste des condamnés, inscrivit deux points bien distincts au bas de l’arrêt et passa la plume à son voisin le plus proche.

— Signe.

Konovalov, le représentant du village de Novo-Zemtsov, qui portait une tunique d’apparat à col rouge, en drap gris allemand, se pencha sur la feuille avec un sourire coupable. Ses gros doigts calleux et noirs prirent sans se plier le porte-plume d’écolier tout rongé au bout.

— C’est que je ne suis point trop savant… dit-il, et il traça avec application un K majuscule.

Après lui vint Rodine, qui maniait le porte-plume avec aussi peu d’assurance, fronçant les sourcils et suant d’effort. Un autre, qui avait commencé par secouer le porte-plume en l’air pour prendre son élan, signa en sortant un bout de langue. Popov traça son nom d’une écriture large et fiorituré, puis se leva et essuya avec son mouchoir son visage en sueur.

— Il faut y joindre la liste, dit-il en bâillant.

— Kalédine nous remerciera dans l’autre monde, dit Sénine avec un sourire juvénile, en observant le secrétaire, qui appliquait la feuille humide contre le mur blanchi à la chaux.

Personne ne répondit à sa plaisanterie. Ils quittèrent la maison en silence.

— Seigneur Jésus !… soupira quelqu’un dans le vestibule obscur.

29

En cette nuit éclaboussée par la lumière laiteuse des étoiles jaune pâle, on dormit peu dans la boutique pleine à craquer. Les conversations s'éteignaient vite. Les hommes étaient oppressés de touffeur et d'inquiétude.

Dès le soir, un des gardes-rouges avait demandé à sortir.

— Ouvre, camarade. J'ai besoin d'aller au petit coin, c'est pour mes besoins.

Ébouriffé, pieds nus, sa chemise de dessous sortant de son pantalon, il collait son visage gris au trou de la serrure et répétait :

— Mais ouvre-moi donc, camarade.

— Le diable est ton camarade, répondit à la fin une des sentinelles.

— Ouvre, mon frère, dit alors l'homme en changeant ses mots.

La sentinelle posa son fusil, écouta siffler les ailes d'une troupe de canards sauvages qui traversait l'obscurité à la recherche de sa nourriture nocturne, alluma une cigarette, appuya ses lèvres à la serrure :

— Pisse sous toi, mon pauvre vieux. Tu ne gâteras pas ta culotte en une nuit, et demain matin on te laissera aussi bien entrer en Paradis avec une culotte mouillée…

— Nous sommes foutus !… dit le garde-rouge désespéré, en s'éloignant de la porte.

Ils étaient assis épaule contre épaule. Dans un coin Podtiolkov vidait ses poches et déchirait un monceau de roubles papier, en jurant à mi-voix. Quand il eut fini, il se déchaussa, toucha l'épaule de Krivochlykov assis à côté de lui et lui dit :

— Ils nous ont eus, c'est clair. Ils nous ont eus, nom de Dieu ! C'est honteux, Mikhaïl ! Quand j'étais gamin, des fois je m'en allais chasser de l'autre côté du Don avec la carabine de mon père, j'entrais dans la forêt, c'était comme une tente verte… Me voilà qui m'approche de la mare, les canards sont là… Quand je les ratais, j'avais tellement honte que j'en aurais crié. Maintenant aussi, j'ai honte : j'ai raté mon coup. On serait partis de Rostov trois jours plus tôt, on ne serait pas ici à attendre la mort. On aurait culbuté toute la contre-révolution.

Krivochlykov sourit dans l'obscurité, découvrant douloureusement les dents :

— Tant pis, ils peuvent bien nous tuer ! Je n'ai pas peur de mourir… *Mais je crains que dans l'autre monde – Nous ne nous reconnaissions plus…* Nous serons étranger l'un à l'autre, Fédia… C'est terrible.

— Tais-toi, gronda Podtiolkov posant ses grandes mains brûlantes sur les épaules de son compagnon. La question n'est pas là…

Quelque part, Lagoutine parlait de son village natal, de son grand-père, qui l'appelait « la lame », à cause de sa tête longue et l'avait fouetté le jour où il l'avait pris dans la melonnière du voisin.

Les conversations s'entremêlèrent ainsi toute la nuit, incohérentes et décousues.

Bountchouk s'était casé tout à côté de la porte, il aspirait avidement le vent coulis qui passait par les interstices. Battant sa vie comme un jeu de cartes, il se rappela un instant sa mère, mais il se sentit transpercé par une pointe brûlante et il s'efforça de chasser cette pensée, alors il se tourna vers Anna dans sa mémoire, vers les jours tout proches… Cela lui donna un grand soulagement, un bonheur apaisant. L'idée de la mort ne l'effrayait plus. Il ne sentait plus comme autrefois ce frisson indéfinissable le long de la colonne vertébrale, cette angoisse dévorante à la pensée de perdre la vie. Il se préparait à la mort comme à un repos sans joie après un voyage amer et douloureux, quand la fatigue est si grande, quand le corps fait si mal que rien ne peut plus émouvoir.

A côté de lui, on parlait gaiement et tristement des femmes, de l'amour, des grandes et des petites joies que chacune avait tissées dans le cœur de chacun.

On parlait des familles, des parents, des amis… On disait que les blés étaient beaux, les freux pouvaient déjà se cacher dans les champs et disparaître à la vue. On regrettait la vodka et la liberté, on injuriait Podtiolkov. Mais déjà le sommeil couvrait les hommes de son aile noire : physiquement et moralement épuisés, ils s'endormaient couchés, assis, debout.

Au point du jour, un homme se mit à sangloter, sans qu'on pût savoir s'il dormait ou s'il était éveillé, horriblement, comme pleurent les gens rudes qui ont oublié depuis l'enfance le goût salé des larmes. Aussitôt le silence du sommeil se rompit, des voix se mirent à crier :

— Tais-toi, misérable !

Le mot « fillette ! » éclata de plusieurs côtés à la fois.

— Tais-toi ou je te coupe la gorge !

— Le père de famille qui ne peut pas retenir ses larmes !…

— Il y en a qui dorment ici, et lui… il n’a pas honte !

Celui qui pleurait se moucha bruyamment et se calma.

Le silence se rétablit tout à fait. Des cigarettes brillaient çà et là, mais les hommes se taisaient. On sentait l’odeur de la sueur masculine, des corps sains entassés, de la fumée de tabac, et l’odeur fade et enivrante de la rosée tombée pendant la nuit.

Un coq annonça le jour. On entendit des pas, un cliquetis de métal.

— Qui vive ? dit une des sentinelles à voix basse.

Quelqu’un répondit aimablement, d’une voix juvénile, après s’être raclé la gorge :

— Ami. On va creuser la fosse des hommes de Podtiolkov.

Une grande agitation se fit dans la boutique.

30

Le détachement de Tatarski, commandé par le sous-lieutenant Pétro Mélékhov, arriva à Ponomariov le 11 mai à l'aube.

Les Cosaques du Tchir allaient et venaient dans les rues, certains menaient les chevaux à l'abreuvoir, les autres se dirigeaient en foule vers l'extrémité du village. Pétro arrêta son détachement au centre du village et fit mettre pied à terre. Quelques hommes s'approchèrent de lui.

— D'où venez-vous, Cosaques ? demanda l'un d'eux.

— De Tatarski.

— Vous arrivez un peu tard… On a pris Podtiolkov sans vous.

— Où sont-ils ? On les a déjà emmenés d'ici ?

— Ils sont là…

Le Cosaque montra le toit en pente de la boutique et ajouta en riant :

— Ils sont là comme des poules au poulailler.

Khristonia, Grigori Mélékhov et quelques autres s'étaient rapprochés.

— Où est-ce qu'on va les conduire ? s'enquit Khristonia.

— Au cimetière.

— Comment ?… Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? dit Grigori, saisissant l'homme par un pan de sa capote.

— Trouves-en une meilleure, Votre Noblesse, répondit insolemment le Cosaque, et il se dégagea facilement de la poigne ferme de Grigori. Tiens, regarde, on leur a déjà construit leur balançoire.

Il montrait une potence dressée entre deux saules souffreteux.

— Répartissez les chevaux dans les cours ! commanda Pétro.

Les nuages couvraient le ciel. Il tombait de temps en temps une goutte de pluie. Les hommes et les femmes allaient en masse au bout du village. La population de Ponomariov, informée que l'exécution devait avoir lieu à six

heures, s’y rendait gaiement, comme à un spectacle rare et amusant. Les femmes étaient habillées comme pour une fête, beaucoup emmenaient leurs enfants avec elles. La foule entourait le pacage, se pressait autour de la potence et de la longue fosse profonde de près de deux archines. Les enfants piétinaient la glaise humide du remblai ; les hommes, par groupes, discutaient avec animation de l’exécution ; les femmes chuchotaient d’un air affligé.

Le capitaine Popov arriva, sérieux et ensommeillé. Il fumait, mâchonnait sa cigarette, découvrant ainsi ses dents solides ; il commanda d’une voix éraillée aux hommes de garde :

— Faites reculer les gens de la fosse. Dites à Spiridonov qu’il amène le premier groupe.

Il regarda sa montre, s’éloigna de quelques pas et observa la foule, repoussée par les gardes, qui s’écartait du lieu du supplice pour former un demi-cercle épais et multicolore.

Spiridonov, avec un groupe de Cosaques, se dirigea rapidement vers la boutique. Sur son chemin, il rencontra Pétro Mélékhov.

— De votre village, vous avez des volontaires ?

— Comment, des volontaires ?

— Pour exécuter la sentence.

— Non, et il n’y en aura pas ! répondit Pétro brusquement, en contournant Spiridonov, qui lui barrait la route.

Des volontaires, il s’en trouva cependant : Mitka Korchounov, lissant de la paume ses cheveux raides qui sortaient de sous sa visière, s’approcha lourdement de Pétro et ses yeux couleur de roseau luisaient sous ses paupières mi-closes :

— Moi, j’irai… Pourquoi tu dis qu’il n’y en a pas ? Moi, je suis d’accord, dit-il, et il sourit en baissant les yeux. Donne-moi des cartouches. Je n’ai qu’un chargeur.

Lui, et Andréï Kachouline, dont le visage pâle était contracté par la haine, et Fédot Bodovskov, celui qui avait l’air d’un Kalmouk, se portèrent volontaires.

Un murmure, un grondement contenu traversa l’énorme foule compacte, épaule contre épaule, quand le premier groupe de condamnés, entouré de son escorte de Cosaques, quitta la boutique.

Podtiolkov marchait devant, pieds nus, avec sa large culotte de drap noir et sa veste de cuir grande ouverte. Il posait avec assurance ses grands pieds blancs

dans la boue, de temps en temps glissait et tendait son bras gauche pour garder l'équilibre. Krivochlykov, d'une pâleur mortelle, se traînait péniblement à côté de lui. Ses yeux étaient secs et brillants, sa bouche se tordait douloureusement. Il se voûtait si fort, pour maintenir sa capote sur ses épaules, qu'il semblait avoir terriblement froid. Pour une raison inconnue, on leur avait laissé à eux deux leurs vêtements, mais les autres n'avaient sur eux que leur linge. Lagoutine trottinait à côté de Bountchouk, qui marchait pesamment. Tous deux étaient pieds nus. Le caleçon déchiré de Lagoutine découvrait sa jambe jaune au poil rare. Il le retenait pudiquement, ses lèvres tremblaient. Bountchouk regardait, par-dessus la tête des hommes d'escorte, le lointain enveloppé de nuages. Ses yeux froids et durs clignaient et lui donnaient une expression d'attente inquiète, sa large main sous le col ouvert de sa chemise caressait sa poitrine couverte d'un poil épais. Il avait l'air d'attendre quelque chose d'irréalisable et de réconfortant… Certains gardaient sur leur visage une apparente indifférence : Orlov, le vieux bolchévik aux cheveux blancs, balançait les bras d'un air de défi et crachait aux pieds des Cosaques, mais deux ou trois hommes avaient tant d'angoisse sourde dans les yeux, tant de terreur dans leur visage décomposé que les soldats de l'escorte eux-mêmes détournaient la tête quand ils rencontraient leur regard.

Ils marchent vite. Podtiolkov soutient Krivochlykov qui glisse. Ils approchent de la foule, blanche de fichus, où les casquettes un peu partout font des taches rouges et bleues. Podtiolkov jette sur elle un coup d'œil en dessous et jure à voix haute horriblement, soudain il dit à Lagoutine, dont il vient de capter furtivement le regard :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu as blanchi depuis ces jours-ci… On dirait que tu t'es fait arroser par un chien…

— Il y a de quoi blanchir… dit Podtiolkov avec un pénible soupir, et il répète, en essuyant la sueur de son front étroit : Il y a de quoi blanchir avec des plaisanteries de ce goût-là… Les loups blanchissent en cage, moi je suis un homme.

Ils ne disent pas un mot de plus. La foule les serre très près. Ils voient à leur droite le surjet allongé de glaise à côté de la fosse. Spiridonov commande :

— Halte !

Aussitôt Podtiolkov fait un pas en avant, promène son regard fatigué sur les premiers rangs de la foule : barbes blanches et grises. Les anciens du front sont

derrière, rongés de honte. Podtiolkov dit d'une voix sourde, mais distincte, qui fait à peine bouger sa moustache tombante :

— Écoutez, les vieux, permettez-nous, à Krivochlykov et à moi, de voir comment nos camarades recevront la mort. Vous nous pendrez après, mais nous voudrions regarder nos amis, nos camarades et soutenir ceux qui sont faibles.

Le silence est si total que l'on entend le clapotis de la pluie sur les casquettes…

Le capitaine Popov, un peu à l'écart, sourit, découvrant une rangée de dents jaunies par le tabac ; il ne fait pas d'objection ; des vieux crient sans ordre :

— On permet.

— Qu'ils restent !

— Éloignez-les de la fosse.

Krivochlykov et Podtiolkov avancent dans la foule, qui s'écarte devant eux et leur fait passage. Ils s'arrêtent au bout de quelques pas, serrés de tous côtés par les gens, scrutés par des centaines d'yeux avides : ils regardent les Cosaques qui rangent maladroitement les gardes-rouges dos à la fosse. Podtiolkov voit bien, mais Krivochlykov se hausse sur la pointe des pieds, tend son cou mince et pas rasé.

Bountchouk est le dernier à gauche. Il se tient un peu voûté, il respire péniblement, sans lever ses yeux fixés à terre. Lagoutine à côté de lui se penche pour tirer un pan de sa chemise sur son caleçon déchiré ; le troisième est Ignat de Tambov ; le suivant, Vanka Boldyrev, méconnaissable, vieilli de vingt ans au moins. Podtiolkov essaie d'apercevoir le cinquième : il a peine à reconnaître Matvéï Sakmatov, de la stanitsa Kaganskaïa, qui a partagé heurs et malheurs avec lui depuis Kamenskaïa. Deux autres hommes s'approchent et tournent le dos à la fosse. Pétro Lyssikov rit d'un rire insolent et provocant, crie des jurons obscènes, menace la foule silencieuse de son poing sale tout contracté. Koretskov ne dit rien.

Le dernier, il fallut le porter. Il se renversait en arrière, ses jambes qui pendaient sans vie laissaient une trace par terre, il s'accrochait aux Cosaques qui le traînaient, secouait la tête inondée de larmes et sanglotait, et s'égosillait :

— Laissez-moi, frères ! Laissez-moi, pour l'amour de Dieu ! Frères ! Mes ami ! Mes petits frères !… Qu'est-ce que vous faites ? J'ai gagné quatre croix devant les Allemands… J'ai des enfants… Mon Dieu, je suis innocent !… Oh ! mais pourquoi faites-vous ça ?

Un grand Cosaque du Régiment atamanski lui donna un coup de genou dans la poitrine et le jeta devant la fosse. Alors seulement Podtiolkov le reconnut et il fut saisi d'horreur : c'était un des gardes-rouges les plus intrépides, un Cosaque de Migoulinskaïa, de la classe 1910, un beau gars à la moustache blonde, chevalier de Saint-Georges de quatrième classe. On le mit debout, mais il retomba ; il rampait aux pieds des Cosaques, pressait ses lèvres sèches à leurs bottes, aux bottes qui lui frappaient le visage, et râlait d'une voix étranglée, terrible…

— Ne me tuez pas ! Ayez pitié ! J'ai trois petits enfants… une petite fille… mes amis, mes frères !…

Il saisit les genoux de l'homme du Régiment atamanski, mais celui-ci se dégagea d'un bond et lui lança de toutes ses forces à l'oreille un coup de son talon ferré. Un filet de sang jaillit de l'autre oreille et coula sur son col blanc.

— Alignez-le ! cria Spiridonov, furieux.

Les Cosaques le soulevèrent tant bien que mal, le mirent debout et s'écartèrent en courant. En face, les hommes du peloton s'apprêtèrent à tirer. La foule poussa un cri bref et se tut. Une femme glapit.

Bountchouk voulait voir et voir encore ce ciel voilé de gris, cette terre triste qu'il avait foulée pendant vingt-neuf ans. Levant les yeux, il vit à quinze pas les Cosaques en formation serrée : l'un d'eux, un grand aux yeux verts mi-clos, qui avait une mèche tombant de sous la visière sur son étroit front blanc, penché en avant, les lèvres serrées, le visait droit à la poitrine. Juste avant la salve, Bountchouk entendit un cri strident ; il tourna la tête : une jeune femme au visage couvert de taches de rousseur sortait de la foule en courant et s'enfuyait vers le village, serrant d'une main son enfant contre sa poitrine, de l'autre lui fermant les yeux.

Après la salve, qui partit en désordre, quand les huit gardes-rouges furent tombés les uns sur les autres en titubant, des hommes du peloton coururent à la fosse.

Mitka Korchounov, voyant que le garde-rouge visé par lui se tordait et se mordait l'épaule, tira une seconde fois et chuchota à Andréï Kachouline :

— Regarde donc ce salaud-là : il s'est mordu l'épaule au sang et il est mort comme un loup, sans parler.

Dix autres condamnés, poussés à coups de crosse, s'approchèrent de la fosse…

Après la deuxième salve, les femmes se mirent à hurler et se sauvèrent en trébuchant, tirant leurs enfants par la main. Les hommes commencèrent à partir, eux aussi. Le spectacle abominable de l'extermination, les cris et les râles des mourants, les hurlements de ceux qui attendaient leur tour, ce spectacle déchirant et démesurément horrible faisait fuir les gens. Seuls restaient les anciens du front, habitués à la mort, et les vieillards les plus acharnés.

On amenait sans cesse de nouveaux groupes de gardes-rouges déshabillés et pieds nus. On relevait les volontaires du peloton, les salves éclataient en éclaboussures, les coups de feu isolés claquaient sec. On achevait les blessés. Dans les intervalles, on recouvrait à la hâte la précédente couche de cadavres.

Podtiolkov et Krivochlykov allaient à ceux qui attendaient leur tour, essayaient de les encourager, mais les mots n'avaient plus leur sens ancien, autre chose occupait en cet instant les hommes dont la vie serait une minute plus tard rompue comme un pétiole cassé.

Grigori Mélékhov, comme il se frayait passage à travers la foule pour rentrer dans le village, se trouva nez à nez avec Podtiolkov. Celui-ci fit un pas en arrière, plissa les yeux :

— Toi aussi, tu es là, Mélékhov ?

Une pâleur bleuâtre envahit les joues de Grigori, il s'arrêta :

— Oui. Comme tu vois…

— Je vois… – Podtiolkov eut un sourire oblique et regarda avec un flux de haine le visage livide de Grigori. – Alors, tu fusilles tes frères ? Tu as retourné ta veste ?… C'est comme ça que tu es… – Il s'avança tout contre Grigori et chuchota : – Tu sers les uns et les autres. Au plus offrant ? Ah !…

Grigori le saisit par la manche et dit en suffoquant :

— La bataille de Gloubokaïa, tu t'en souviens ? Tu te rappelles comment on a fusillé les officiers ?… C'est sur ton ordre qu'on les a fusillés. Hein ? Maintenant c'est ton tour. Allons ne pleure pas ! Il n'y a pas que toi qui peux tanner la peau des autres. Tu es foutu, président du Conseil des commissaires du peuple du Don ! Salaud, tu as vendu les Cosaques aux Juifs. Tu as compris ? Faut-il que je t'explique encore ?

Khristonia ceintura Grigori, que la rage rendait fou, et l'emmena.

— Allons à nos chevaux. Allons-nous-en ! On n'a rien à faire ici, tous les deux. Mon Dieu, comment sont les gens !…

Ils partirent, et s’arrêtèrent pour écouter la voix de Podtiolkov. Entouré d’anciens du front et de vieillards, celui-ci criait d’une voix aiguë et passionnée :

— Vous êtes ignorants, vous êtes aveugles ! Aveugle ! Les officiers vous trompent, ils vous font tuer vos frères. Vous croyez qu’en nous tuant ça sera fini ? Non ! Aujourd’hui vous êtes les plus forts, mais demain c’est vous qui serez fusillés. Le pouvoir des Soviets s’installera dans toute la Russie. Vous vous souviendrez de ce que je vous dis. Vous versez le sang inutilement. Vous êtes des imbéciles.

— On se débarrassera des autres aussi bien que de vous ! bondit un vieux.

— Vous ne pourrez pas fusiller tout le monde, grand-père, répondit Podtiolkov en souriant. Vous n’accrocherez pas toute la Russie à la potence. Attention à vos têtes ! Vous le regretterez, mais ce sera trop tard.

— Pas de menaces !

— Je ne vous menace pas. Je vous montre le chemin.

— Toi-même, Podtiolkov, tu es aveugle. Moscou t’a bandé les yeux.

Sans attendre la fin, Grigori regagna, en courant presque, la cour où son cheval était attaché, énervé par la fusillade. Il resserra les sangles et partit au galop, accompagné de Khristonia, et tous deux disparurent, sans se retourner, de l’autre côté de la colline.

Cependant, à Ponomariov, la fumée des coups de feu montait toujours : les Cosaques de Viochenskaïa, de Karguinskaïa, de Bokovskaïa, de Krasnokoutskaïa, de Milioutinskaïa fusillaient les Cosaques de Kazanskaïa, de Migoulinskaïa, de Razdorskaïa, de Koumchatskaïa, de Baklanovskaïa…

On remplit la fosse à ras bords. On la recouvrit de terre. On la tassa avec les pieds. Deux officiers en masque noir saisirent Podtiolkov et Krivochlykov et les conduisirent à la potence.

Podtiolkov, la tête vaillamment et fièrement levée, monta sur le tabouret, déboutonna le col de sa chemise sur son gros cou brun et, sans qu’aucun de ses muscles tressaillît, se passa lui-même le nœud savonné. Un des officiers aida Krivochlykov à monter sur le tabouret et lui mit la corde au cou.

— Permettez-moi de dire un dernier mot avant de mourir, dit Podtiolkov.

— Parle.

— Si tu veux ! crièrent les anciens du front.

Podtiolkov tendit le bras vers la foule maintenant clairsemée :

— Vous voyez qu'il n'en reste pas beaucoup qui veulent nous voir mourir. Les autres, leur conscience leur fait mal. Nous avons lutté pour le peuple travailleur, pour ses intérêts, contre les généraux, les chiens, sans ménager notre vie, et maintenant nous allons mourir de votre main. Mais nous ne vous maudissons pas. Vous avez été vilainement trompés. Le pouvoir révolutionnaire reviendra et vous comprendrez de quel côté est la vérité. Vous avez jeté dans cette fosse les meilleurs fils du Don paisible…

Un brouhaha s'éleva, la voix de Podtiolkov devint plus indistincte. Un des officiers en profita pour retirer le tabouret d'un coup adroit. Le grand corps lourd de Podtiolkov tomba et toucha des pieds la terre. Le nœud qui serrait sa gorge l'étouffait, le faisait se tendre vers le ciel. Il se mit sur la pointe des pieds, raidissant ses grands orteils nus contre la terre humide et piétinée, avala une bouffée d'air et, promenant sur la foule redevenue silencieuse ses yeux exorbités, il dit faiblement :

— Vous n'avez pas encore appris à pendre… Avec moi, Spiridonov, tu n'aurais pas touché terre…

La salive coulait abondamment de sa bouche. Les officiers masqués et les Cosaques les plus proches remirent avec peine son corps lourd et sans force sur le tabouret.

Krivochlykov, lui, ne put terminer son discours. Son tabouret vola sous ses pieds et alla heurter une pelle. Il se balança longtemps, sec et musclé, tantôt si pelotonné que ses genoux pliés touchaient son menton, tantôt étiré dans un spasme… Il vivait encore, secoué de convulsions, il remuait encore sa langue noire pendante, quand on retira pour la deuxième fois le tabouret de sous les pieds de Podtiolkov. De nouveau le corps de Podtiolkov tomba lourdement, une couture craqua à l'épaule de sa veste de cuir, et de nouveau le bout de ses orteils toucha la terre. La foule poussa un cri sourd. Quelques hommes partirent en se signant. Si grande était la confusion que tous ceux qui restaient demeurèrent une minute immobiles et comme ensorcelés, les yeux fixés avec terreur sur le visage de Podtiolkov, couleur de fonte.

Mais Podtiolkov était muet, le nœud l'étranglait. Il remuait seulement ses yeux, d'où coulaient des ruisseaux de larmes et, pour essayer d'alléger sa souffrance, tordant les lèvres, il se dressait de toutes ses forces, douloureusement, horriblement.

Quelqu'un eut l'idée de creuser sous ses pieds, et enleva vivement quelques mottes de terre. A chaque coup de pelle, le corps de Podtiolkov se raidissait, son

cou s’allongeait, sa tête un peu frisée se renversait sur son dos. La corde soutenait à peine ses six pouds. Elle craquait sur la traverse de la potence, se balançait doucement, et Podtiolkov, obéissant à son rythme, se balançait aussi en tous sens, comme pour montrer à ses assassins son visage pourpre presque noir et sa poitrine inondée par des torrents brûlants de salive et de larmes.

31

Michka Kochévoi et Valet ne quittèrent Karguine qu’au bout de deux nuits. Le brouillard, comme une écume sur la steppe, tourbillonnait dans les vallons, s’enfonçait dans les creux de terrain, léchant les contreforts des ravins, environnait les tumulus et les rendait brillants. Les cailles margotaient dans l’herbe nouvelle. Et la lune flottait dans le ciel comme un nénuphar épanoui sur un étang bordé de laiches et de roseaux.

Ils marchèrent jusqu’à l’aube. Les Pléiades avaient déjà pâli. La rosée tombait. Comme ils approchaient de Nijné-Iablonovski, à trois verstes du village, sur la crête d’une colline, ils furent attrapés par les Cosaques.

Six cavaliers arrivaient sur leurs traces. Ils tentèrent de se cacher, mais l’herbe était courte et la lune brillait… On les arrêta… On leur fit rebrousser chemin. Ils parcoururent une centaine de sagènes en silence. Soudain un coup de feu… Valet s’en alla obliquement en s’embrouillant les jambes, obliquement comme un cheval effrayé par son ombre. Et ne tomba pas, non, se coucha plutôt, gauchement, le visage dans une touffe d’absinthe bleuâtre.

Michka marcha pendant cinq minutes, inconscient de son corps, les oreilles carillonnantes et les jambes comme enlisées. Enfin il demanda :

— Pourquoi donc vous ne tirez pas, enfants de putain ? Pourquoi me faites-vous languir ?

— Va, va. Tais-toi ! répondit doucement un des Cosaques. Le paysan, on l’a tué, mais on te fait grâce, à toi. Tu étais au 12e pendant la guerre ?

— Oui.

— Tu serviras encore au 12e. Tu es jeune. Tu t’es un peu fourvoyé, bon, le malheur n’est pas grand. On te guérira.

La « guérison » de Michka fut confiée à la cour martiale de la stanitsa Karguinskaïa, trois jours après. Cette cour appliquait deux sortes de sanctions : la mort et les verges. Les condamnés à mort étaient emmenés de nuit hors de la stanitsa, derrière le « Tertre de Sable », mais ceux que l’on espérait amender recevaient les verges en place publique.

Le dimanche matin, à peine le banc posé au milieu de la place, les gens commencèrent à s'attrouper. Bientôt la place fut bondée, les comptoirs, les tas de planches à côté des hangars, les toits des maisons, des boutiques, étaient surchargés de monde. Le premier fouetté fut Alexandrov, le fils du pope de Gratchi. Il avait une réputation d'ardent bolchévik et, en fait, on aurait dû le fusiller, mais le père était un bon pope, respecté de tous, et c'est pourquoi la cour avait décidé d'administrer au fils vingt coups de verges. On lui baissa son pantalon, on l'étendit sur le banc, un Cosaque s'assit sur ses jambes (ses bras étaient liés), et deux autres, armés de faisceaux de saules, prirent position de chaque côté du banc. Une fois la peine exécutée, Alexandrov se leva, se secoua, remonta son pantalon et salua la foule aux quatre points cardinaux. Il était si content de n'avoir pas été fusillé qu'il saluait et remerciait :

— Merci, Messieurs les anciens !

— A ta santé ! lui répondit quelqu'un.

Et le rire dans la foule fut si général que les condamnés eux-mêmes, qui attendaient non loin de là sous un hangar, se prirent à sourire.

Michka reçut vingt coups, lui aussi, cuisants, comme le prescrivait la sentence. Mais la honte était plus cuisante encore. Toute la stanitsa – jeunes et vieux – était là et le regardait. En remontant son pantalon, il dit pleurant presque, au Cosaque qui l'avait fouetté :

— Ce n'est pas juste.

— Pourquoi ?

— C'est la tête qui pensait, c'est le cul qui paie. C'est de la honte pour toute la vie.

— Ça ne fait rien : la honte ce n'est pas de la fumée, ça ne pique pas les yeux, dit le Cosaque pour le consoler, et il ajouta pour lui faire plaisir : Tu es fort, mon garçon : je t'ai donné des coups bien sentis, je voulais te faire crier… et je me suis dit : « Non, celui-là, il ne criera pas. » L'autre jour, on en a fouetté un, il a fait sous lui. Ce qui veut dire qu'il a les boyaux faibles.

Le lendemain, conformément à la sentence, Michka partit pour le front.

Valet fut enterré deux jours plus tard : deux Cosaques de Nijné-Iablonovski, envoyés par l'ataman de village, creusèrent une tombe peu profonde et restèrent là longtemps, assis sur le bord à fumer, les jambes pendantes.

— La terre est dure ici, dit l'un.

— On dirait du fer. Elle n’a jamais été labourée, elle a durci avec le temps.

— Oui… il a de la chance d’être enterré là, sur la hauteur… C’est venteux, c’est sec, il aura le soleil… Il ne pourrira pas vite.

Ils regardèrent le corps de Valet recroquevillé dans l’herbe et se levèrent.

— On le déchausse ?

— Comment donc ! Ses bottes sont encore bonnes.

Ils le mirent en terre selon la coutume chrétienne : la tête vers l’ouest ; et ils jetèrent sur lui la terre noire épaisse.

— On tasse ? demanda le plus jeune lorsque la tombe fut comblée.

— Pas la peine, laisse donc, dit l’autre en soupirant. Quand les anges sonneront pour le Jugement dernier, il ira plus vite à se lever…

Quinze jours plus tard, la petite tombe était couverte de plantain et de jeune absinthe, l’avoine folle épiait, le colza s’épanouissait en opulentes fleurs jaunes, le mélilot laissait pendre ses grappes, cela sentait le thym et l’euphorbe. Peu de temps après, un vieillard du village voisin vint creuser un petit trou à la tête de la tombe et y planta un poteau de chêne fraîchement raboté, surmonté d’une icône. Le visage triste de la Vierge jetait une faible lueur dans l’ombre sous l’auvent triangulaire, mais les fioritures de l’écriture slavonne se détachaient en noir sur la corniche :

En ce temps de trouble et de misère,

Frères, ne jugez pas vos *frères.*

Le vieillard s’en alla et l’icône resta dans la steppe, affligeant les passants par son aspect mélancolique et faisant naître en leur cœur une étrange tristesse.

Au mois de mai, deux canepetières y livrèrent combat, s’enfoncèrent dans l’absinthe bleue, écrasèrent les tiges vertes du chiendent mûrissant : c’était deux mâles qui se battaient pour une femelle, pour le droit à la vie, à l’amour, à la reproduction. Et bientôt, à côté de l’icône, sous une motte de terre, derrière une vieille touffe d’absinthe en lambeaux, la femelle pondit neuf œufs gris-bleu et les couva, et elle les réchauffait de son corps, et elle les défendait de ses ailes luisantes.

SIXIÈME PARTIE

« Bon père, Don paisible et plein de gloire,
Père nourricier, Don Ivanovitch,
De si haute gloire et de bon renom
Et de bon renom et de grande estime,
Qui savait courir autrefois si fort,
Si fort autrefois, si fort et si clair,
Aujourd'hui ton eau est toute troublée,
Ton eau s'est troublée d'amont en aval. »
Le Don paisible et plein de gloire alors :
« Point n'est de raison que mon eau soit claire,
J'ai laissé partir mes faucons brillants,
Mes faucons brillants, Cosaques du Don.
S'ils ne sont pas là ma rive se creuse,
S'ils ne sont pas là le sable me prend »

Vieille chanson cosaque.

1

En avril 1918, la grande scission fut consommée au pays du Don : les Cosaques revenus du front originaires des districts du nord – Khoper, Oust-Medvéditskaïa, Haut-Don – partirent avec les unités en retraite de l'Armée Rouge ; les Cosaques des districts d'aval les talonnaient et les poussaient vers les frontières de la Région.

Ceux du Khoper partirent presque tous, ceux d'Oust-Medvéditskaïa pour moitié, ceux du Haut-Don en très petit nombre.

L'histoire avait attendu l'année 1918 pour séparer définitivement les gens d'amont de ceux d'aval. Mais l'origine de cette scission remontait à des centaines d'années, à l'époque où les Cosaques moins aisés des districts du nord, qui n'avaient ni les terres grasses du pays d'Azov, ni les vignobles, ni les pêcheries, ni les chasses, se détachaient de temps en temps de Tcherkassk, entreprenaient de leur propre chef des expéditions sur les terres de la Grande Russie et constituaient le soutien le plus sûr pour tous les rebelles, de Razine à Sékatch.

Dans les derniers temps même, lorsque toute l'Armée du Don s'agitait sourdement sous la dextre de l'autocrate, les Cosaques d'amont se soulevaient ouvertement ; conduits par leurs atamans, ils ébranlaient les piliers de l'ordre tsariste, se battant avec les troupes de la Couronne, pillant les caravanes sur le Don, poussant jusqu'à la Volga et incitant à la révolte les Zaporogues matés.

Vers la fin du mois d'avril, les deux tiers de la région du Don furent évacués par les Rouges. Quand il fut devenu évident qu'il fallait constituer une autorité régionale, les chefs des groupes armés combattant dans le sud proposèrent de convoquer l'Assemblée régionale. Une réunion des membres du Gouvernement provisoire du Don et des délégués des stanitsas et des formations militaires fut fixée au 28 avril à Novotcherkassk.

Le village de Tatarski reçut un papier de l'ataman de la stanitsa Viochenskaïa, l'informant que l'assemblée de stanitsa se tiendrait à Viochenskaïa le 22 du même mois pour élire les délégués à l'Assemblée régionale.

Miron Grigoriévitch Korchounov lut le papier devant l'assemblée de village et fut envoyé par elle à Viochenskaïa, avec le vieux Bogatyriov et Pantéléï

Prokofiévitch Mélékhov.

L’assemblée de stanitsa élut Pantéléï Prokofiévitch au nombre des délégués à l’Assemblée régionale. Pantéléï Prokofiévitch rentra de Viochenskaïa le jour même et décida de partir le lendemain pour Millérovo avec Miron Grigoriévitch, afin d’arriver à l’avance à Novotcherkassk. (Miron Grigoriévitch avait besoin d’aller à Millérovo pour se procurer du pétrole, du savon et d’autres objets de ménage ; par la même occasion, il comptait gagner un peu d’argent sur un achat dont Mokhov l’avait chargé pour la minoterie : un tamis et du métal blanc.)

Ils partirent à l’aube. Les moreaux de Miron Grigoriévitch tiraient aisément la voiture. Les deux hommes étaient assis l’un à côté de l’autre dans la caisse peinte de couleurs vives. Arrivés en haut du coteau, ils se mirent à parler ; Millérovo étant occupé par les Allemands, Miron Grigoriévitch demanda non sans crainte :

— Dis-moi, compère, ils ne vont pas nous faire du mal, les Allemands ? C’est pas des braves gens. Leur écraser la gueule, voilà ce qu’il faudrait !

— Non, répondit Pantéléï Prokofiévitch avec assurance. Matvéï Kachouline y était il n’y a pas longtemps, il dit qu’ils ont peur, les Allemands… Ils n’osent pas toucher aux Cosaques.

— Par exemple !

Miron Grigoriévitch sourit dans sa barbe, qui était rousse comme du poil de renard, et fit rouler dans ses doigts son manche de fouet en cerisier ; il reprit, visiblement tranquillisé :

— Quel gouvernement on va mettre, d’après toi ?

— On va élire un ataman. De chez nous. Un Cosaque.

— Dieu vous aide ! Choisissez le meilleur ! Tâtez les généraux comme les Tsiganes tâtent les chevaux. Qu’il soit sans défaut !

— On trouvera. Il y a encore de bonnes têtes sur le Don.

— Oui, oui, mon compère… C’est comme les imbéciles, ça ne se sème pas, ça pousse tout seul.

Miron Grigoriévitch plissa les yeux, la tristesse envahit sa figure couverte de taches de rousseur.

— J’espérais faire quelqu’un de mon Mitka, je voulais qu’il étudie pour devenir officier, mais il n’a même pas fini l’école paroissiale, il s’est enfui dès le deuxième hiver.

Ils restèrent une minute sans parler, pensant à leurs fils partis à la poursuite des bolchéviks. La voiture brimbalait aux cahots de la route ; le cheval de droite s'entretaillait, faisait claquer un de ses fers, qui était neuf ; la caisse se balançait et les deux vieux sur leur siège étroit se frottaient l'un à l'autre, flanc contre flanc, comme poissons au frai.

— Où est-ce qu'ils peuvent être, nos garçons ? soupira Pantéléï Prokofiévitch.

— Ils ont suivi le Khoper. Fédot le Kalmouk est rentré de Koumyljenskaïa, son cheval a crevé. D'après ce qu'il raconte, ils auraient pris la route de la stanitsa Tichanskaïa.

De nouveau ils se turent. Un petit vent froid soufflait dans leur dos. Derrière eux, de l'autre côté du Don, les bois, les prairies, les lacs et les champs chauves flambaient majestueusement, silencieusement, dans le brasier rose de l'aube. La côte sablonneuse était un rayon de miel jaune, les bosses de chameau des dunes brillaient parcimonieusement d'un éclat de bronze.

Le printemps arrivait en désordre. Déjà l'aigue-marine éparse des bois s'était changée en une riche parure d'un vert épais, la steppe avait commencé à fleurir, les hautes eaux s'étaient retirées, laissant dans les bas prés d'innombrables petits lacs comme des paillettes étincelantes ; dans les ravins cependant, au pied des pentes abruptes, la neige rongée par le gel se blottissait encore contre l'argile et brillait d'une blancheur provocante.

Ils arrivèrent à Millérovo le soir du deuxième jour et passèrent la nuit chez un Ukrainien de leur connaissance, qui habitait contre le flanc brun d'un silo à grains. Le matin, après la collation, Miron Grigoriévitch attela les chevaux et prit le chemin des boutiques. Après avoir traversé sans encombre le passage à niveau, pour la première fois de sa vie il aperçut des Allemands. Trois hommes du Landsturm lui barraient le chemin. L'un d'eux, un petit cagneux au visage embroussaillé jusqu'aux oreilles par une barbe châtaine bouclée, lui fit un signe impérieux de la main.

Miron Grigoriévitch tira sur les rênes et se mordit les lèvres, inquiet de ce qui allait se passer. Les Allemands s'approchèrent. Un grand Prussien bien nourri dit avec un sourire étincelant de ses dents blanches :

— Voilà un Cosaque rigoureusement authentique ! Hein, il porte même l'uniforme. Ses fils se sont sûrement battus contre nous. Il faut l'expédier vivant à Berlin. Ça fera une pièce de musée du plus grand intérêt.

— C'est de ses chevaux qu'on a besoin, lui on s'en fout ! répondit sans sourire le cagneux à la barbe châtaine.

Il contourna les chevaux avec précaution, s’approcha de la voiture.

— Descends, grand-père. Nous avons besoin de tes chevaux pour transporter un chargement de farine de ce moulin jusqu’à la gare. Allez, descends, on te dit. Tu iras chercher tes chevaux chez le commandant.

L’Allemand désigna des yeux le moulin et, d’un geste qui ne permettait pas le moindre doute, invita Miron Grigoriévitch à descendre.

Les deux autres partirent vers le moulin, en se retournant de temps en temps et en riant. Le visage de Miron Grigoriévitch était devenu d’un jaune grisâtre. Il fixa les rênes au siège, sauta à terre comme un jeune homme et se mit devant ses chevaux.

« Et Pantéléï qui n’est pas là ! » pensa-t-il en un éclair, et il frissonna. « Ils vont me prendre mes chevaux. Ah ! dans quel pétrin je me suis fourré ! C’est le diable qui m’a mené ici ! »

L’Allemand, serrant les lèvres, saisit Miron Grigoriévitch par la manche et lui fit signe d’aller au moulin.

— Laisse-moi ! – Miron Grigoriévitch tendit les bras en avant et devint encore plus pâle. – Ne me touche pas de tes mains propres. Je ne te donnerai pas mes chevaux.

A son ton l’Allemand devina le sens de sa réponse. Un rictus carnassier entrouvrit soudain sa bouche, découvrant des dents d’une blancheur bleuâtre, ses prunelles s’élargirent, menaçantes, sa voix se fit autoritaire et criarde. Il saisit la bretelle de son fusil pendu à l’épaule. A ce moment Miron Grigoriévitch se souvint de sa jeunesse : sans presque prendre d’élan, il lui assena un violent coup de poing sur la pommette. La tête de l’Allemand craqua, sa jugulaire se rompit sous le menton. Il tomba à plat, en essayant de se relever lâcha un caillot épais. Miron Grigoriévitch le frappa encore, à la nuque cette fois, jeta un regard rapide de tous côtés, puis se pencha et lui arracha d’un coup son fusil. Sa pensée en cette minute travaillait vite, avec une précision incroyable. Faisant tourner ses chevaux, il savait déjà que l’Allemand ne lui tirerait pas dans le dos, il craignait seulement d’avoir été vu par les sentinelles qui pouvaient se trouver de l’autre côté de la barrière du chemin de fer ou sur les voies.

Même à la course jamais les moreaux n’avaient galopé d’un galop si fou. Même à la noce jamais les roues de la voiture n’avaient été mises à si rude épreuve ! « Seigneur, sauve-moi ! Épargne-moi, Seigneur ! Au nom du Père… », murmurait mentalement Miron Grigoriévitch, sans cesser de fouetter ses chevaux. Son avarice naturelle faillit le perdre : il voulut passer par la maison de

son hôte pour y reprendre une couverture de cheval qu'il y avait laissée, mais la raison fut plus forte et il changea de direction. Il fit les douze verstes qui le séparaient de la bourgade d'Orékhovaïa en volant plus vite – comme il devait le raconter plus tard – que le prophète Elie sur son char. A Orékhovaïa, il se précipita chez un Ukrainien qu'il connaissait et lui raconta, plus mort que vif, ce qui lui était arrivé, le suppliant de les cacher, lui et ses chevaux. L'Ukrainien ne refusa pas, mais l'avertit :

— Je te cache, Miron, mais s'ils insistent fort, je te donnerai, car ça ne ferait pas mon affaire : ils me brûleraient ma maison et j'y passerais aussi.

— Cache-moi, mon bon ! Je te donnerai ce que tu voudras. Sauve-moi seulement de la mort, cache-moi n'importe où. Je t'amènerai tout un troupeau de moutons. Une dizaine de moutons, les plus beaux, je n'y regarderai pas ! suppliait et promettait Miron Grigoriévitch, tout en rangeant sa voiture sous l'auvent du hangar.

Il avait une peur mortelle d'être rattrapé. Il resta dans la ferme de l'Ukrainien jusqu'au soir et partit dès la tombée de la nuit. Il fit toute la route comme un fou depuis Orékhovaïa, l'écume tombait en pluie de part et d'autre de ses chevaux, la voiture allait si vite que les rayons des roues semblaient fondre ; il ne reprit ses esprits que lorsqu'il fut en vue de Nijné-Iablonovski. Un peu avant le village, il tira de sous son siège le fusil pris à l'Allemand, examina la bretelle, dont l'envers portait une inscription au crayon à encre, et poussa un gloussement d'aise :

— Alors, c'est comme ça que vous m'avez eu, hein, bande de salauds ? Vous n'êtes pas de force.

Il ne donna jamais les moutons à l'Ukrainien. A l'automne, comme il passait par chez lui, en réponse à l'attente qu'il lisait dans son regard, il lui dit :

— On a eu beaucoup de pertes dans nos moutons. On a du malheur de ce côté-là… Mais tiens, je t'apporte des poires de mon jardin, en souvenir.

Il lui versa deux mesures de poires que le voyage avait talées et dit, en détournant ses yeux malins :

— Elles sont bonnes, nos poires, très bonnes… bien fermes…

Et il prit congé.

Tandis que Miron Grigoriévitch s'enfuyait de Millérovo, Pantéléï Prokofiévitch était à la gare. Un jeune officier allemand lui établit son laissez-passer, l'interrogea, avec l'aide de l'interprète, et lui dit d'un ton protecteur, en

allumant un cigare à bon marché :

— Vous pouvez y aller, seulement n'oubliez pas qu'il vous faut un gouvernement raisonnable. Élisez un président, un tsar, qui vous voulez, pourvu que cet homme-là ne soit pas privé de sens de l'État et qu'il sache faire une politique loyale envers notre pays.

Pantéléï Prokofiévitch examina l'Allemand sans beaucoup d'aménité. Il n'était pas disposé à discuter et il s'en fut acheter son billet aussitôt qu'il eut son laissez-passer en mains.

A Novotcherkassk, il fut frappé par le nombre des jeunes officiers : ils circulaient en bandes dans les rues, emplissaient les restaurants, se promenaient avec les demoiselles, déambulaient autour du palais des atamans et du palais de justice, où l'Assemblée devait se réunir.

Dans le logement réservé aux délégués, Pantéléï Prokofiévitch rencontra quelques hommes de sa stanitsa et un homme d'Elanskaïa qu'il connaissait. La majorité des délégués étaient de simples Cosaques, les officiers étaient peu nombreux et il n'y avait que quelques dizaines de représentants de l'élite intellectuelle des stanitsas. Des bruits imprécis couraient sur l'élection de l'autorité régionale. Une seule chose était claire : il fallait élire un ataman. On avançait les noms populaires de certains généraux cosaques, on discutait les candidatures.

Le soir de son arrivée, après le thé, Pantéléï Prokofiévitch s'installa dans sa chambre pour manger les provisions qu'il avait apportées de chez lui. Il avait posé devant lui une carpe séchée, rompu son pain, quand deux hommes de Migoulinskaïa vinrent s'asseoir à côté de lui, suivis bientôt de quelques autres Cosaques. On commença à parler de la situation sur le front, puis on en vint progressivement aux élections.

— Mieux que feu Kalédine (que Dieu garde en Son saint paradis !) on ne trouvera pas, soupirait un Cosaque à barbe grise qui venait de Choumilinskaïa.

— Ça se pourrait bien, approuvait l'homme d'Elanskaïa.

Un des assistants, un capitaine en second, délégué de la stanitsa Besserguénevskaïa, intervint avec chaleur :

— Comment peut-on dire qu'il n'y a personne de convenable ? Allons, Messieurs ! Et le général Krasnov ?

— Quel Krasnov ?

— Comment « quel Krasnov » ? Vous n'avez pas honte de poser la question,

Messieurs ? Le célèbre général Krasnov, commandant le 3e Corps de cavalerie, un grand esprit, chevalier de Saint-Georges, un stratège de talent !

Le langage enthousiaste, exalté, du capitaine en second exaspéra un délégué qui représentait une unité de combattants.

— Moi, je vais vous dire : on les connaît, ses talents. Un général de rien du tout ! Il s'est joliment distingué contre les Allemands ! Il aurait moisi général de brigade s'il n'y avait pas eu la révolution.

— Comment pouvez-vous dire ça, mon vieux, sans connaître le général Krasnov ? Et d'ailleurs, comment osez-vous vous exprimer pareillement sur un général respecté de tous ? Apparemment, vous oubliez que vous êtes un simple Cosaque.

Ces mots de glace que le capitaine en second laissait filtrer entre les dents démontèrent le Cosaque, il perdit contenance et marmotta timidement :

— Je dis cela, Votre Noblesse, parce que j'ai moi-même servi sous son commandement… Sur le front autrichien, il a jeté notre régiment sur les barbelés. C'est pour ça que nous pensons que c'est un bon à rien… Maintenant, évidemment, celui qui le connaît… C'est peut-être bien tout le contraire…

— Et pourquoi on lui a donné la croix de Saint-Georges ? Imbécile ! dit Pantéléï Prokofiévitch en s'étranglant presque avec une arête de sa carpe.

Il toussa pour s'en débarrasser et reprit :

— Vous avez un mauvais esprit, vous dénigrez tout le monde, pour vous personne ne vaut rien. Qu'est-ce que c'est que cette nouvelle mode ? Si l'on bavardait moins, il n'y aurait pas tant de désordre. Mais on a de trop grosses têtes à présent. Des bafouilleurs, tout ça !

Les Cosaques de Novotcherkassk – tous ceux du Bas-Don – étaient comme un seul homme en faveur de Krasnov. Les vieux voyaient d'un bon œil ce général décoré de la croix de Saint-Georges ; beaucoup avaient servi sous ses ordres pendant la guerre du Japon. Les officiers étaient séduits par le passé de Krasnov : officier de la Garde, homme du monde, général d'une brillante culture, qui avait été attaché à la Cour et avait fait partie de la suite de Sa Majesté Impériale. Les intellectuels libéraux étaient contents que Krasnov ne fût pas seulement un général, un homme de caserne et de champ de manœuvres, mais aussi, en quelque sorte un écrivain, dont les récits tirés de la vie des officiers avaient été lus avec plaisir dans les suppléments de la *Niva*[{84}] *:* et puisque c'était un écrivain, il fallait bien que ce fût un homme

cultivé.

Le logement des délégués retentissait des échos d'une propagande acharnée en faveur de Krasnov. Les noms des autres généraux pâlissaient devant le sien. Les officiers partisans de Krasnov chuchotaient qu'Afrikan Bogaïevski était de mèche avec Dénikine et qu'alors, une fois les bolchéviks liquidés et Moscou pris, finis l'autonomie et tous les privilèges cosaques !

Krasnov avait aussi des adversaires. Un délégué, instituteur de son état, s'efforçait de dénigrer le nom du général. Il allait de chambre en chambre et susurrait d'une voix venimeuse aux oreilles poilues des Cosaques, comme un moustique :

— Krasnov ? Un général lamentable, un écrivain au-dessous de tout ! Un courtisan, un lèche-bottes ! Un homme qui veut, si l'on peut dire, se faire un capital nationaliste, tout en conservant sa virginité démocratique. Vous allez voir, il vendra le Don au premier acquéreur, au plus offrant ! Un petit bonhomme. Comme politique c'est un zéro. C'est pour Aguéïev qu'il faut voter. Lui, c'est une autre affaire.

Mais l'instituteur n'avait aucun succès.

Le 1er mai, troisième journée de l'Assemblée, des voix se firent entendre de tous côtés, criant :

— Invitez le général Krasnov !

— S'il vous plaît !

— Nous vous en prions…

— Respectueusement !

— Il est notre fierté.

— Il faut qu'il nous dise ce qu'on va devenir.

Et toute la vaste salle s'emplit d'agitation.

Les officiers applaudirent avec un bruit profond et les simples Cosaques, en les regardant, se mirent à frapper maladroitement, faiblement dans leurs mains. Leurs mains noires, tannées par le travail, donnaient un son sec, cassant, désagréable même, si l'on veut, et absolument différent de la douce musique naissant des paumes potelées et soignées des demoiselles et des dames, des officiers et des étudiants qui emplissaient la galerie et les couloirs.

Et quand le général, grand, élancé, bel homme en dépit des années, s'avança gaillardement sur la scène d'un pas triomphal, dans un uniforme semé de croix et

de médailles, avec ses épaulettes et tous les insignes de son grade, la salle bouillonna d'applaudissements, de clameurs. Les applaudissements se transformèrent en ovation. Une tempête d'enthousiasme passa dans les rangs des délégués. En ce général au visage ému et attendri, debout dans une pose picturale, beaucoup voyaient un pâle reflet de la puissance impériale.

Pantéléï Prokofiévitch répandit quelques larmes et se moucha longuement dans son mouchoir rouge, qu'il avait tiré de sa casquette. « Ça, c'est un général ! Du premier coup on voit que c'est un homme ! On dirait l'empereur en personne, il aurait même un peu plus d'allure. Il a quelque chose de feu Alexandre ! » pensait-il, en contemplant avec attendrissement Krasnov debout à la rampe.

L'Assemblée – à qui l'on avait donné le nom d'Assemblée de salut du Don – siégeait sans grande hâte. Sur proposition de son président, le capitaine Ianov, elle adopta une résolution sur le port des épaulettes et de tous les insignes de grade. Krasnov fit un discours brillant, construit de main de maître. Il parla avec beaucoup de sentiment de « la Russie profanée par les bolchéviks », de sa « puissance passée », des destinées du Don. Brossant un tableau de la situation, il évoqua brièvement l'occupation allemande et s'attira une bruyante approbation quand, à la fin de son discours, il parla avec emphase de l'indépendance future de la Région du Don, après la défaite des bolchéviks.

— L'Assemblée régionale souveraine gouvernera la Région du Don. Les Cosaques, libérés par la révolution, ressusciteront toutes les belles traditions anciennes et, comme autrefois nos ancêtres, nous dirons d'une voix pleine et plus forte : « Dieu te garde, Tsar blanc, dans ton Moscou de pierre et nous autres, Cosaques, sur le Don paisible ! »

Le 3 mai, à la séance du soir, le général Krasnov fut élu ataman régional par cent sept voix contre trente, et dix abstentions. Cependant il ne voulut pas accepter le bâton d'ataman des mains du chef d'état-major avant que l'Assemblée eût approuvé les lois fondamentales proposées par lui et lui eût accordé les pleins pouvoirs.

— Notre pays est au bord de la ruine. Je n'accepterai le bâton qu'à condition que l'ataman soit assuré de la confiance la plus complète. On ne peut travailler avec cette assurance, cette conscience joyeuse du devoir accompli commandées par les événements, que si l'on se sait investi de la confiance de l'Assemblée, expression suprême de la volonté du Don, et que si les strictes normes du droit sont rétablies, face à la licence et à l'anarchie bolchévistes.

Les lois proposées par Krasnov n'étaient autre chose que les lois de l'ancien Empire, retaillées à la hâte et légèrement rafraîchies. Comment l'Assemblée ne les eût-elle acceptées ? Elle les accepta avec joie. Tout rappelait le passé, même le drapeau, reconstitué sans beaucoup de bonheur : trois bandes longitudinales, une bleue, une rouge, une jaune (les Cosaques, les allogènes, les Kalmouks) ; seules les armoiries de l'État, pour complaire au sentiment cosaque, subissaient un changement radical : au lieu de l'aigle rapace à deux têtes, déployant les ailes et sortant les griffes, elles figuraient un Cosaque nu en bonnet à poil, avec un sabre, un fusil et un équipement, à califourchon sur un tonneau de vin.

Un délégué niais et flagorneur demanda obséquieusement :

— Peut-être Son Excellence voudra-t-elle proposer des changements ou des remaniements dans les lois fondamentales qui ont été adoptées ?

Krasnov, souriant avec bienveillance, se permit une plaisanterie. Il promena sur les membres de l'Assemblée un regard riche de promesses et répondit du ton d'un homme gâté par l'attention de tous :

— En effet. Les articles quarante-huit, quarante-neuf et cinquante, sur le drapeau, les armoiries et l'hymne. Vous pouvez me proposer n'importe quel drapeau, sauf le drapeau rouge, n'importe quelles armoiries, sauf l'étoile juive à cinq branches ou tout autre emblème maçonnique, et n'importe quel hymne, sauf *L'Internationale.*

L'Assemblée ratifia les lois en riant. Et la plaisanterie de l'ataman passa longtemps de bouche en bouche.

Le 5 mai, l'Assemblée fut dissoute. On entendit les derniers discours. Le colonel Dénissov, commandant le groupe du Sud, bras droit de Krasnov, promit de faire disparaître la sédition bolchévik dans le plus court délai. Les membres de l'Assemblée se dispersèrent, rassurés, satisfaits de l'heureuse élection de l'ataman et des nouvelles du front.

Pantéléï Prokofiévitch partit de la capitale du Don profondément ému, empli d'une joie explosive. Il avait la conviction inébranlable que le bâton d'ataman était en de bonnes mains, que les bolchéviks seraient bientôt battus et que ses fils reviendraient à la ferme. Assis à la fenêtre de son compartiment, accoudé à la tablette, il avait les oreilles encore murmurantes des dernières mesures de l'hymne du Don ; les paroles vivifiantes s'insinuaient jusqu'au fond de sa conscience et il lui semblait que c'était vrai, qu'il « se retournait », qu'il « se soulevait » pour de bon, « l'orthodoxe et paisible Don ».

Mais à quelques verstes de Novotcherkassk, il aperçut de sa fenêtre les avant-

postes de la cavalerie bavaroise. Un groupe d'Allemands à cheval avançait des deux côtés du chemin de fer au-devant du train. Les cavaliers se tassaient tranquillement sur leurs selles ; les chevaux bien nourris, à la croupe large, agitaient leur queue court coupée : leur robe luisait sous le soleil éclatant. Pantéléï Prokofiévitch, penché en avant, fronçant douloureusement les sourcils, regardait les sabots des chevaux allemands foulant victorieusement la terre cosaque ; il resta longtemps ainsi voûté, la tête baissée, il reniflait, il avait tourné le dos à la fenêtre.

2

Des convois de wagons rouges, venant du Don, traversaient l'Ukraine, emportant en Allemagne de la farine de froment, des œufs, du beurre, des bœufs. Des Allemands en tunique grise et casquette sans visière étaient sur les plates-formes, baïonnette au canon.

Les bonnes bottes allemandes de cuir jaune aux talons ferrés martelaient les grand-routes cosaques, la cavalerie bavaroise abreuvait ses chevaux à l'eau du Don… Cependant, à la frontière de l'Ukraine, les jeunes Cosaques frais émoulus de Persianovka, appelés sous les drapeaux, se battaient contre Petlioura. Le 12e Régiment cosaque reconstitué devant Starobelsk perdit près de la moitié de ses hommes en essayant de conquérir pour le Don un morceau de plus du territoire ukrainien.

Au nord, la stanitsa Oust-Medvéditskaïa passait de main en main : un détachement de Cosaques rouges arrivant des stanitsas Glazounovskaïa, Novo-Alexandrovskaïa, Koumyljenskaïa, Skourichenskaïa s'en emparait ; une heure plus tard un détachement de partisans blancs de l'officier Alexéïev délogeait les Rouges, et les capotes des lycéens, des élèves des collèges modernes, des séminaristes, qui constituaient les cadres du détachement, apparaissaient dans les rues.

Les Cosaques du Haut-Don roulaient en vagues vers le nord, de stanitsa en stanitsa. Les Rouges se retiraient vers les frontières du Gouvernement de Saratov. Ils abandonnèrent presque entièrement le district du Khoper. A la fin de l'été, l'Armée du Don, faite de Cosaques de tous les âges capables de porter les armes, était aux frontières. Réorganisée au cours de la campagne, complétée d'officiers venus de Novotcherkassk, elle prenait peu à peu l'aspect d'une armée véritable : les petits détachements mis sur pied par les stanitsas fusionnaient entre eux ; les anciens régiments réguliers se reconstituaient avec les rescapés de la guerre contre l'Allemagne ; les régiments formaient des divisions ; dans les états-majors les vieux colonels remplaçaient les sous-lieutenants ; petit à petit le Haut-Commandement, lui aussi, fut réorganisé.

A la fin de l'été, sur l'ordre du général-major Alférov, des unités de combat composées de Cosaques des stanitsas Migoulinskaïa, Mechkovskaïa, Kazanskaïa

et Choumilinskaïa franchirent la frontière de la Région du Don et, après avoir occupé Donetskoïé, premier bourg du Gouvernement de Voronèje, commencèrent le siège de la ville de Bogoutchar.

Depuis quatre jours déjà l'escadron de Tatarski sous le commandement de Pétro Mélékhov progressait parmi les villages et les stanitsas vers le nord du district d'Oust-Medvéditskaïa. Quelque part à sa droite, les Rouges reculaient en direction du chemin de fer sans accepter le combat. Pas une seule fois les hommes de Tatarski n'aperçurent l'ennemi. Leurs étapes étaient courtes. Pétro et tous les Cosaques, sans s'être concertés, avaient décidé qu'il n'y avait pas de raison de se hâter vers la mort, et ils ne faisaient pas plus d'une trentaine de verstes à la fois.

Le cinquième jour ils pénétrèrent sur le territoire de la stanitsa Koumyljenskaïa. Ils traversèrent le Khoper au village de Doundoukov. Les moustiques faisaient un rideau de mousseline sur les prés. Leur bourdonnement ténu et vibrant s'accroissait sans cesse. Ils tourbillonnaient par myriades, aveuglément, se glissaient dans les oreilles et dans les yeux des cavaliers et des chevaux. Les chevaux s'exaspéraient, éternuaient, les hommes agitaient les bras, fumaient sans arrêt le tabac domestique.

— En voilà une plaisanterie, merde alors ! grogna Khristonia, frottant de sa manche son œil plein de larmes.

— Tu en as un dans l'œil, hein ? dit Grigori en souriant.

— Ça me démange. Il est venimeux, ma parole, ce salaud-là !

Khristonia, soulevant sa paupière rouge, passa sur le globe de son œil un doigt rugueux, puis, du dos de la main, se frotta longuement la paupière, en faisant saillir sa lèvre inférieure.

Grigori était à côté de lui. Ils étaient ensemble depuis le départ. Anikouchka, qui avait engraissé dans les derniers temps et ressemblait encore plus à une femme, s'était joint à eux.

Le détachement ne formait pas un escadron complet. Pétro avait comme second l'adjudant Latychev, qui avait épousé une fille de Tatarski. Grigori commandait un peloton. Ses hommes étaient presque tous du bas du village : Khristonia, Anikouchka, Fédot Bodovskov, Martin Chamil, Ivan Tomiline, Borchtchov, le grand échalas, et Zakhar Koriolov, balourd comme un ours, Prokhor Zykov, Merkoulov, celui qui avait du sang tsigane, Epifane Maksaïev,

Egor Siniline et une quinzaine de jeunes, tous du même âge.

Le deuxième peloton était commandé par Nikolaï Kochévoï, le troisième par Iakov Kolovéïdine et le quatrième par Mitka Korchounov, qui avait été rapidement promu par le général Alférov au grade de maréchal des logis-chef après l'exécution de Podtiolkov.

L'escadron menait ses chevaux au trot de steppe. La route contournait des marécages remplis d'eau, plongeait dans des vallons couverts de joncs tendres et de saules, serpentait dans les prés.

On entendait le timbre bas de Iakov Fer-à-cheval, riant aux éclats dans les derniers rangs. Andréï Kachouline, qui avait, lui aussi, gagné ses galons de sous-officier grâce au sang des compagnons de Podtiolkov, l'accompagnait de sa voix de ténor.

Pétro Mélékhov et Latychev allaient ensemble à côté de la colonne. Ils parlaient à voix basse. Latychev jouait avec la dragonne neuve de son sabre. Pétro de la main gauche caressait son cheval, le grattait entre les oreilles. Un sourire éclairait le visage bouffi de Latychev ; ses dents culottées par le tabac, aux couronnes usées, jaunâtres, apparaissaient sous sa maigre moustache.

Antip Avdéiévitch, qui était fils de « Bobard » et qu'on appelait « Antip Bobardovitch », trottinait en queue de colonne sur une jument qui boitait un peu.

Quelques hommes parlaient entre eux ; certains avaient rompu les rangs et allaient à cinq de front, les autres examinaient attentivement le paysage inconnu qu'ils traversaient, les prés ulcérés d'étangs, la haie verte des peupliers et des saules. Leur équipement montrait qu'ils partaient pour une longue route : les sacoches étaient gonflées, les paquetages bourrés, chacun avait sa capote soigneusement pliée au troussequin de sa selle. Et il suffisait de voir les harnachements : la plus petite courroie avait été réparée au ligneul, tout était recousu, rajusté, rapiécé. Alors qu'on croyait encore, un mois plus tôt, qu'il n'y aurait pas de guerre, on marchait maintenant avec la certitude triste et résignée qu'on n'éviterait pas le sang. « Aujourd'hui j'ai encore ma peau, mais demain, si ça se trouve, les corbeaux la tanneront en plein champ », pensaient les Cosaques.

Ils passèrent le village de Kreptsy. De rares fermes couvertes de jonc apparurent à droite de la route. Anikouchka sortit un biscuit d'une poche de son pantalon, mordit au beau milieu, découvrant voracement ses incisives courtes, et il se mit à jouer des mâchoires d'un air affairé, comme un lièvre.

Khristonia jeta un coup d'œil vers lui.

— Tu as donc faim ?

— Et après ?… C’est ma femme qui me l’a fait cuire.

— Et pour bouffer, tu te poses là. Tu as l’estomac comme les cochons, ma parole !

Il se tourna vers Grigori et continua, d’une voix légèrement irritée et plaintive :

— Il bouffe, l’animal, c’en est gênant ! Où est-ce qu’il met tout ça ? Je le regarde depuis quelques jours, il me fait presque peur : il n’est pourtant pas grand, mais il faut le voir bouffer, c’est un gouffre.

— Je mange mon compte, je fais ce que je peux. Le soir je mange un mouton, le lendemain j’ai encore faim. Chez nous on prend tout ce qui se mange, tout fait farine au moulin, dit Anikouchka en ricanant, et il montrait du coin de l’œil à Grigori Khristonia qui crachait de dépit.

— Pétro Pantéléiévitch, où est-ce qu’on passe la nuit ? Regarde, les chevaux n’en peuvent plus ! s’écria Tomiline.

Merkoulov se joignit à lui :

— Il est temps de s’arrêter. Le soleil se couche.

Pétro agita son fouet.

— On passera la nuit à Klioutchi. A moins qu’on puisse pousser jusqu’à la Koumylga.

Merkoulov sourit dans sa barbe frisée et chuchota à Tomiline :

— Il veut se faire bien voir d’Alférov, le chien. Il se dépêche…

Quelqu’un, en rasant Merkoulov, lui avait par blague raccourci la barbe et n’avait laissé de cette barbe opulente qu’une barbiche, un tronçon pointu et tout de travers. Merkoulov ne se ressemblait plus, il était ridicule, et c’était prétexte à des plaisanteries incessantes. Cette fois, c’est Tomiline qui ne put s’empêcher de dire :

— Et toi, tu ne veux pas te faire bien voir, toi ?

— Comment ça ?

— Tu t’es fait couper la barbe comme le général. Tu t’es fait couper la barbe comme le général et tu crois qu’on va te donner une division, pas vrai ? Et de la merde, ça ferait ton affaire ?

— Abruti, andouille ! On lui parle sérieusement, il déconne.

On arriva en riant et en parlant au village de Klioutchi. Andréï Kachouline, qui avait été envoyé en avant comme fourrier, attendait l'escadron à la première ferme.

— Derrière moi les hommes de mon peloton ! Premier peloton : les trois fermes, là ! Deuxième peloton : à gauche ! Troisième peloton : la ferme, là, où il y a le puits, et les quatre suivantes !

Pétro alla à lui.

— Tu sais quelque chose ? Tu as demandé ?

— Il n'y a pas trace de Rouge par ici. Mais du miel, mon gars, il y en a tant et plus. Il y a une vieille qui a trois cents ruches. Cette nuit, on en crève une, c'est obligé !

— Ho ! ho ! pas de bêtises ! Sans ça moi je te crève la gueule !

Pétro se rembrunit, toucha son cheval de la cravache.

On prit quartier. On installa les chevaux. Il faisait nuit. Les fermiers donnèrent à manger aux hommes. Cosaques du détachement et Cosaques du village s'assirent sur les aulnes coupés de l'année précédente. On parla de choses et d'autres, puis on se sépara pour aller dormir.

Le lendemain matin l'escadron quitta le village. Il était presque arrivé à Koumyljenskaïa, quand il fut rejoint par une estafette portant un pli. Pétro ouvrit le pli, le lut longuement, oscillant sur sa selle, tenant péniblement sur sa main tendue la feuille de papier, comme un fardeau. Grigori s'approcha de lui.

— Un ordre ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Un tas de choses… Ils veulent que je remette mon commandement. Toute ma classe est rappelée, ils reforment le 28e à Kazanskaïa. Les artilleurs aussi, et les mitrailleurs.

— Et les autres, qu'est-ce qu'ils deviennent ?

— Voilà, c'est écrit ici : « A Arjénovskaïa se mettre à la disposition du commandant du 22e Régiment. Faire mouvement sans délai. » Tu te rends compte : « Sans délai » !

Latychev arriva et prit l'ordre des mains de Pétro. Il le lut en remuant ses

grosses lèvres lourdes, un sourcil relevé.

— En route ! cria Pétro.

L'escadron s'ébranla et partit au pas. Les hommes se retournaient, observaient attentivement Pétro, attendaient ce qu'il allait dire. Il leur donna communication de l'ordre une fois à Koumyljenskaïa. Les hommes des classes les plus anciennes commencèrent activement leurs préparatifs pour reprendre la route en sens inverse. On décida de passer la journée dans la stanitsa et de se séparer à l'aube du jour suivant.

Pétro, qui avait cherché toute la journée l'occasion de parler à Grigori, vint le trouver dans la maison où celui-ci s'était installé.

— Allons sur la place.

Grigori franchit le portail en silence. Comme Mitka Korchounov les rejoignait, Pétro lui dit froidement :

— Va-t'en, Mitri. Je veux parler avec mon frère.

— Comme tu veux, dit Mitka.

Il sourit d'un air entendu et les laissa.

Grigori, qui observait Pétro de côté, voyait que celui-ci voulait parler de quelque chose de sérieux. Pour le détourner de cette intention qu'il devinait, il dit avec une animation feinte :

— C'est drôle, tout de même : on a fait cent verstes depuis chez nous, et les gens ne sont plus les mêmes. Ils ne parlent pas comme chez nous, et les maisons sont bâties autrement, dans le genre de celles des vieux-croyants. Regarde : un portail avec un toit de planches, comme une chapelle. Chez nous, ça ne se voit pas. Et tiens (il montrait une riche ferme tout près de là), le banc de terre autour de la maison qui est couvert de planches aussi : pour que le mur ne pourrisse pas, sans doute, hein ?

— Laisse ça, dit Pétro, crispant son visage. Il ne s'agit pas de ça… Attends, allons près de la clôture. Les gens nous regardent.

Des femmes et des hommes venant de la place les regardaient avec curiosité. Un vieux en chemise bleue sans ceinture, coiffé d'une casquette cosaque dont le bandeau était rose de vieillesse, s'arrêta devant eux.

— Vous passez la journée ici ?

— Oui.

— De l’avoine pour les chevaux, vous en avez ?

— Ça va, répondit Pétro.

— Sans ça passez chez moi, je vous en donnerai deux mesures.

— Dieu te protège, grand-père !

— Le bon Dieu te garde ! Tu peux passer chez moi. Ma maison est là-bas, celle avec le toit de tôle.

— De quoi tu veux parler ? demanda Grigori avec impatience, plissant le front.

— De tout.

Pétro sourit, d’une sorte de sourire coupable et pénible, et se mit à mordiller du coin de la bouche sa moustache blonde comme les blés.

— Par les temps qui courent, Grichatka, ça se peut qu’on ne se revoie jamais…

L’hostilité inconsciente que Grigori avait sentie un instant pour son frère disparut soudain, effacée par le sourire pitoyable de Pétro et par ce vieux nom de Grichatka qui remontait à leur enfance. Pétro regardait tendrement son frère, avec ce sourire forcé qui s’éternisait. Enfin, d’un mouvement des lèvres, il chassa son sourire et dit avec un visage dur :

— Regarde comme ils ont divisé les gens, les salauds ! Une charrue qui nous serait passée dessus : les uns d’un côté, les autres de l’autre, comme la terre après le soc. Quelle vie de malheur, quelle sale époque ! On ne se comprend plus… Toi, par exemple, dit-il, changeant brusquement le cours de la conversation, toi, hein, tu es mon frère, et je ne te comprends pas, ma parole ! Je sens que tu t’éloignes de moi, je ne sais pas comment… Je ne me trompe pas ?

Et il se répondit à lui-même :

— Je ne me trompe pas. Tu es troublé… J’ai peur que tu passes aux Rouges… Tu ne t’es pas encore trouvé, jusqu’à présent, Grichatka.

— Et toi, tu t’es trouvé ? dit Grigori regardant, au-delà de la ligne invisible du Khoper et de la colline crayeuse, le soleil déclinant, le couchant flamboyant, et les nuages montant comme des boules de coton noir embrasé.

— Moi, oui. J’ai trouvé ma voie. On ne m’en fera pas sortir. Moi, Grichka, je n’hésiterai pas comme toi.

— Ho ? dit Grigori, et il ne put faire venir à ses lèvres qu’un mauvais sourire.

— Je n’hésiterai pas ! – Pétro tortilla sa moustache avec colère et se mit à cligner des yeux sans cesse, comme aveuglé. – Je ne me laisserai pas prendre au lasso rouge. Le peuple cosaque est contre eux, alors moi aussi. Je ne veux pas discuter, je ne discuterai pas. Et puis, qu’est-ce que tu veux… je n’ai rien à faire avec eux, on ne suit pas la même route.

— Ne parlons plus de ça, dit Grigori d’un ton las, et il se mit à marcher vers son logement, posant avec application les pieds l’un devant l’autre et roulant son dos voûté.

Devant le portail, Pétro, de quelques pas en retrait, lui demanda :

— Dis-moi, je veux savoir… dis-moi, Grichka, tu ne vas pas passer de leur côté ?

— Je ne pense pas… Je ne sais pas.

Grigori avait dit cela mollement, à contrecœur. Pétro soupira, mais ne questionna plus. Il partit ému, les traits tirés. Pour lui, comme pour Grigori, tout était on ne peut plus clair : les sentiers qui les avaient autrefois reliés l’un à l’autre étaient couverts maintenant par la broussaille de la vie, et le chemin du cœur était barré. Ainsi sur la pente raide du ravin glisse et serpente la sente lisse, tondue par les sabots des chèvres, et soudain elle tourne, plonge au fond, s’arrête, coupée net : il n’y a plus de passage, les mauvaises herbes foisonnent, un mur exubérant ferme brutalement le cul-de-sac.

… Le lendemain, Pétro emmena vers Viochenskaïa la moitié de l’escadron. Les jeunes, sous le commandement de Grigori, partirent en direction d’Arjénovskaïa.

Le soleil brûlait impitoyablement depuis le matin. Un brouillard brun montait de la steppe en ébullition. Les cavaliers laissaient derrière eux les contreforts mauves de la vallée du Khoper et les sables, qui s’étalaient comme une inondation jaune safran. Les chevaux en sueur marchaient au pas et vacillaient sous le poids des hommes. Les visages des Cosaques étaient brunis, tannés par le soleil. Les coussins des selles, les étriers, les parties métalliques des brides étaient si chauds que la main ne pouvait les toucher. La forêt même n’avait point gardé de fraîcheur, il y régnait une touffeur humide et une forte odeur de pluie.

Une angoisse étreignait Grigori. Tout le jour il se balança sur sa selle, pensant à l’avenir d’une façon incohérente ; comme les perles de verre d’un collier, il repassait dans sa tête les paroles de Pétro et il souffrait amèrement. Le goût âcre et amer de l’absinthe brûlait ses lèvres. La route fumait de chaleur. La steppe brune et dorée gisait à la renverse sous le soleil. Les vents secs la frôlaient,

écrasaient l’herbe rude et soulevaient des tourbillons de sable et de poussière.

Vers le soir une brume transparente voila le soleil. Le ciel perdit sa couleur et devint gris. Des nuages lourds apparurent à l’ouest. D’abord ils furent immobiles, touchant de leurs extrémités flasques le fil imperceptible finement filé de l’horizon. Puis, chassés par le vent, ils s’approchèrent menaçants, traînant bas leurs queues brunes, d’un air irrité, tandis que leurs têtes rondes étaient blanches comme du sucre.

Le détachement traversa pour la deuxième fois la rivière Koumylga et s’engagea sous la coupole d’une forêt de peupliers. Les feuilles agitées par le vent montraient çà et là leur envers bleu laiteux et bruissaient avec ensemble sur des notes graves. Quelque part au-delà du Khoper une pluie oblique mêlée de grêle, qu’étreignait un arc-en-ciel comme une ceinture, s’échappait de l’éclatant bandeau blanc des nuages et fouettait la terre.

Ils passèrent la nuit dans un petit village presque désert. Grigori mit son cheval à l’abri et alla au rucher. Le propriétaire, un très vieux Cosaque frisé, tout en retirant de sa barbe les abeilles qui s’y étaient prises, lui dit avec angoisse :

— Cette ruche-là, je viens de l’acheter. Les larves sont toutes mortes pendant le transport, je me demande pourquoi. Tu vois, les autres les emportent.

Il s’arrêta devant la ruche préparée et montra le trou de vol : les abeilles apportaient infatigablement à l’orifice les petits cadavres des larves et s’envolaient avec eux en bourdonnant sourdement.

Le propriétaire plissait plaintivement ses paupières rousses et claquait les lèvres avec amertume. Il allait et venait d’un pas saccadé, remuait brusquement et maladroitement les bras. Trop agité, grossièrement charpenté, avec ses gestes courts et pressés, il suscitait une certaine inquiétude et semblait déplacé dans ce rucher, où l’immense collectivité des abeilles accomplissait avec ordre et mesure son lent et sage travail. Grigori observait avec un léger sentiment de malveillance ce vieil homme aux larges épaules, tout en mouvements brusques, qui parlait d’une voix crissante et rapide.

— Cette année-ci la récolte a été bonne. Le thym a bien fleuri, elles ont eu de quoi faire. Les ruches à cadres sont plus pratiques. Je suis en train d’en installer…

Grigori but le thé avec du miel épais, filant comme de la colle et qui sentait bon le thym, la pensée, toutes les fleurs des prés. C’est la fille du propriétaire, une grande belle femme, qui servait à table. Son mari était parti avec les Rouges, et c’est pourquoi le propriétaire était si humble et obséquieux. Il ne remarquait

pas les regards rapides que sa fille jetait de sous ses cils à Grigori, en serrant ses lèvres fines et pâles. Quand elle tendait le bras pour prendre la théière, Grigori voyait les poils noirs et frisés de son aisselle. Il rencontra à plusieurs reprises son regard agile et curieux, une fois même, il lui sembla que les pommettes de la jeune Cosaque rosissaient et que les coins de ses lèvres dissimulaient un sourire.

— Je vous ferai votre lit dans la grand-chambre, dit-elle à Grigori après le thé, passant à côté de lui avec un oreiller et une couverture et le brûlant d'un regard franchement avide.

Tout en battant l'oreiller, elle dit rapidement, d'une voix presque imperceptible et comme entre autres choses :

— Je couche sous le hangar… On étouffe dans la maison, il y a des puces…

Grigori n'enleva que ses bottes et alla la rejoindre sous le hangar dès qu'il eut entendu le ronflement du propriétaire. Elle lui fit place à côté d'elle sur une charrette dont on avait retiré l'avant-train et ramena sur soi sa pelisse de mouton, ses jambes touchèrent celles de Grigori, elle resta un moment sans parler. Ses lèvres étaient sèches, dures, elles sentaient l'oignon, elles avaient aussi une singulière odeur de fraîcheur. Dans ses bras fins et bruns Grigori demeura jusqu'à l'aube sans dormir. Toute la nuit elle se serra contre lui avec force, elle le caressait insatiablement et, avec des rires, des espièglerie, mordait au sang ses lèvres et laissait dans son cou, sur sa poitrine et sur ses épaules des marques violettes de baisers morsures, les menues empreintes de ses petites dents carnassières. Après le troisième chant du coq, Grigori voulut émigrer dans sa chambre, elle le retint.

— Laisse-moi, ma chérie, laisse-moi, petite, demandait Grigori, souriant dans sa moustache noire tombante et s'efforçant mollement de se libérer.

— Reste encore un peu couché… Reste.

— Mais c'est qu'on va nous voir. Regarde, il va bientôt faire jour.

— Eh bien, tant pis.

— Et ton père ?

— Papa le sait.

— Comment ça ? dit Grigori avec un léger tremblement des sourcils.

— C'est comme ça…

— Qu'est-ce que tu me dis là ? D'où est-ce qu'il le sait ?

— Écoute… Hier il m'a dit : « Si l'officier te demande, va dormir avec lui,

sois gentille avec lui, sans ça ils prendront les chevaux, ou autre chose, à cause de Guérassimka… » Guérassim, c'est mon mari, il est avec les Rouges…

— A-a-ah, c'est ça !

Grigori sourit ironiquement, mais dans le fond il était vexé.

Elle dissipa ce sentiment désagréable. Tâtant amoureusement les muscles des bras de Grigori, elle tressaillit :

— Mon petit mari n'est pas comme toi…

— Comment est-il ? s'enquit Grigori, qui regardait d'un œil froid le ciel pâlissant.

— Pas bon à grand-chose… maigrichon…

Elle se serra contre Grigori avec confiance, il y avait dans sa voix des sanglots secs.

— Je vivais sans plaisir avec lui… Il n'est pas ce qu'il faut pour une femme…

Une âme singulière, d'une naïveté enfantine, s'ouvrait devant Grigori simplement, comme s'ouvre une fleur pour boire la rosée. Cela l'enivrait, cela éveillait en lui un peu de pitié. Attendri, caressant, il passa la main sur les cheveux épars de sa compagne de hasard et ferma ses yeux fatigués.

La lumière déclinante de la lune filtrait à travers les roseaux de l'auvent. Une étoile filante se détacha et fila follement vers l'horizon, laissant sur le ciel cendré une trace phosphorescente, qui s'éteignit. Dans une mare, une cane cria, un canard lui répondit avec un enrouement amoureux.

Grigori rentra dans sa chambre, portant légèrement son corps vidé, tout imprégné par la musique suave de la fatigue. Il s'endormit, sentant sur les lèvres le goût salin de ses lèvres à elle et gardant précieusement dans la mémoire le souvenir de son corps avide de caresses et son odeur mêlée, faite de miel de thym, de sueur et de chaleur.

Deux heures plus tard ses hommes l'éveillaient. Prokhor Zykov lui avait sellé son cheval et l'avait sorti de la cour. Grigori fit ses adieux au propriétaire, soutenant fermement son regard embrumé d'hostilité, et salua de la tête sa fille, qui traversait la cour. Elle répondit à son salut en inclinant la tête, cachant un sourire et l'amertume subtile d'un regret au coin de ses lèvres fines légèrement fardées.

Grigori partit dans la ruelle et se retourna plusieurs fois. La ruelle contournait

en arc de cercle la ferme où il avait passé la nuit, et il vit la jeune Cosaque qu'il avait réchauffée de ses caresses, tournant la tête, le suivre du regard à travers la clôture, en protégeant ses yeux de sa main étroite brûlée de soleil. Il se retournait, poussé par une vague inattendue d'angoisse, et tentait de se représenter l'expression de ce visage, tout ce corps, mais n'y parvenait pas. Il voyait seulement la tête coiffée d'un fichu blanc tourner doucement pour le suivre. Comme tourne la tête du tournesol observant la lente course ronde du soleil.

Mikhaïl Kochévoï fut envoyé par étapes de Viochenskaïa au front. Quand il arriva à Fédosséïevskaïa, l'ataman de stanitsa le garda une journée, puis le réexpédia sous escorte à Viochenskaïa.

— Pourquoi vous me renvoyez ? demanda Michka au secrétaire de stanitsa.

— On a reçu un ordre de Viochenskaïa, répondit celui-ci à contrecœur.

En fait, la mère de Michka s'était mise à genoux devant l'assemblée de village pour supplier les anciens et ceux-ci avaient pris la décision, au nom de la commune, de demander que Mikhaïl Kochévoï, unique soutien de famille, fût nommé gardien de chevaux. Miron Grigoriévitch était allé lui-même remettre la décision à l'ataman de Viochenskaïa. Et il avait obtenu gain de cause.

A l'administration de Viochenskaïa, l'ataman commença par gourmander Michka, qui se tenait au garde-à-vous devant lui, puis, baissant le ton, conclut sévèrement :

— Nous n'allons pas confier la défense du Don à des bolchéviks. Tu vas t'en aller à la réserve, tu serviras comme gardien de troupeaux, après on verra. Seulement, attention, enfant de putain ! C'est bien parce qu'on a pitié de ta mère, sans ça… Fous le camp !

Michka partit, sans escorte cette fois, par les rues brûlantes. Son manteau roulé lui coupait l'épaule. Ses jambes fatiguées par cent cinquante verstes de marche refusaient d'obéir. Il fut à grand-peine chez lui à la nuit tombée et partit le lendemain pour la « réserve », accompagné par les pleurs et les caresses de sa mère, emportant l'image de son visage vieilli et de ses cheveux blancs, qu'il remarquait pour la première fois.

Au sud de la stanitsa Karguinskaïa, sur vingt-huit verstes de long et six de large, s'étendait une steppe en friche, interdite au labour depuis des siècles. Ce morceau de terre de plusieurs milliers de déciatines était utilisé à faire paître les

étalons de la stanitsa, d'où son nom de « réserve ». Chaque année à la Saint-Georges les gardiens de troupeau sortaient les étalons qui s'étaient reposés pendant l'hiver dans les écuries de Viochenskaïa et les emmenaient. La stanitsa avait fait construire une écurie au milieu de la réserve, avec des étables d'été découvertes, prévues pour dix-huit étalons, et une maison tout à côté pour les gardiens, le surveillant et le vétérinaire. Les Cosaques du district de Viochenskaïa amenaient leurs juments poulinières, le vétérinaire et le surveillant s'occupaient de la réception des juments, veillant à ce qu'elles n'aient pas plus de deux archines de haut et quatre ans d'âge. Les plus fortes étaient groupées par troupeaux de quarante. Chaque étalon emmenait un troupeau dans la steppe et le surveillait jalousement.

Michka montait sa propre jument. Sa mère, au moment du départ, lui avait dit, en essuyant ses larmes avec son tablier :

— Elle va peut-être pouliner… Soigne-la, ne la fatigue pas. Nous avons tellement besoin d'un cheval de plus !

A midi, à travers un brouillard vaporeux étalé au-dessus d'un creux du terrain, Michka aperçut le toit de tôle de la maison, la clôture, et le toit de planches de l'écurie, terni par les intempéries. Il pressa sa jument : arrivé sur la crête de la colline, il vit distinctement les bâtiments et la mer laiteuse de l'herbe derrière eux. Loin, loin à l'est, un troupeau de chevaux courant vers un étang faisait une tache baie ; à quelque distance, un gardien à cheval l'accompagnait au trot : homme jouet collé sur un cheval jouet.

Dans la cour, Michka mit pied à terre, attacha les rênes au perron, entra dans la maison. Un des gardiens arrivait en sens inverse dans le vaste couloir, un petit Cosaque au visage plein de taches de rousseur.

— Tu cherches qui ? demanda-t-il avec hostilité, considérant Michka des pieds à la tête.

— Je voudrais voir le surveillant.

— Stroukov ? Il n'est pas là, il est parti. Il y a Sazonov, son aide. Deuxième porte à gauche… Mais c'est pour quoi ? D'où tu viens ?

— Je viens comme gardien.

— Ils nous fourrent n'importe qui maintenant…

En grommelant, il se dirigea vers la sortie. Son lasso de corde jeté sur l'épaule traînait derrière lui sur le sol. Il ouvrit la porte et, sans se retourner vers Michka, dit d'un ton plus conciliant, en agitant son fouet :

— Ici, mon frère, le service est dur. Quelquefois on reste deux jours sans descendre de cheval.

Michka regardait son dos courbé et ses jambes fortement arquées. Dans l'ouverture de la porte chaque ligne de la silhouette biscornue du Cosaque se dessinait avec relief et netteté. Ses jambes en arceau mirent Michka en gaieté. « On dirait qu'il a passé quarante ans à califourchon sur un tonneau », pensait-il, riant à part soi, en cherchant des yeux la poignée de la porte.

Sazonov reçut le nouveau gardien d'un air majestueux et indifférent.

Bientôt l'inspecteur en personne arriva : l'adjudant Afanassi Stroukov, du Régiment atamanski. Il était énorme. Il fit porter Michka en subsistance et sortit avec lui sur le perron brûlé par un soleil blanc immuable.

— Tu sais dresser les chevaux sauvages ? Tu l'as déjà fait ?

— Je n'ai pas eu l'occasion, reconnut honnêtement Michka, et il vit monter une vague de mécontentement sur le visage du surveillant.

Grattant son dos en sueur, avançant ses épaules puissantes, le surveillant le regardait fixement entre les deux yeux.

— Tu sais lancer un lasso ?

— Oui.

— Tu soignes bien les chevaux ?

— Oui.

— Ils sont comme les gens, sauf qu'ils ne parlent pas. Soigne-les bien, ordonna-t-il et, soudain furieux sans raison, se mit à crier : Il faut bien les soigner, sans ça c'est la cravache !

Le visage du surveillant s'anima et se fit pour une minute intelligent, mais cette animation disparut aussitôt et une dure écorce d'indifférence obtuse lui succéda.

— Marié ?

— Non.

Le surveillant saisit la balle au bond :

— En voilà un imbécile ! Tu devrais te marier, dit-il, jovial.

Il se tut, comme s'il attendait quelque chose, regarda une minute le poitrail nu de la steppe, puis rentra en bâillant. En un mois de service, Michka ne devait

plus entendre un mot de lui.

Il y avait cinquante-cinq étalons en tout à la réserve. Chaque gardien avait charge de deux ou trois troupeaux. Michka se vit confier un grand troupeau dirigé par un vieux et puissant étalon appelé Bavard, et un autre, plus petit, qui comptait à peu près vingt juments, avec un étalon du nom de Banal. Le surveillant appela le gardien Ilia Soldatov, un des plus adroits et des plus intrépides, et lui dit :

— Voilà le nouveau gardien, Kochévoï Mikhaïl, de Tatarski. Tu vas lui montrer les troupeaux de Banal et de Bavard et tu vas lui donner un lasso. Il logera dans votre baraque. Tu lui indiqueras ce qu'il faut faire. Allez.

Soldatov alluma une cigarette sans répondre et fit un signe de tête à Michka :

— Allons.

Sur le perron, il demanda, en lui montrant des yeux sa jument accablée par le soleil :

— C'est ta bête ?

— Oui.

— Elle est pleine ?

— Non.

— Fais-la couvrir par Bavard. Il nous vient du haras Koroliov, il est croisé d'anglais. Et pour être vif, il est vif… Allez, monte.

Ils partirent côte à côte. Les chevaux avaient de l'herbe jusqu'aux genoux. Le baraquement et l'écurie furent bientôt loin derrière eux. Devant eux, voilée d'une brume bleue très douce, la steppe gardait un silence majestueux. Au zénith, le soleil languissait derrière une touffe de nuages opalins. L'herbe brûlante exhalait un arôme épais et tenace. A droite, derrière les contours vaporeux d'un vallon, la plaque blanche de l'étang Jirov brillait, souriante comme un diamant. Et tout autour, à perte de vue, l'immense étendue verte, les ondes tremblantes de la brume, la très vieille steppe rivée par le soleil de midi et, à l'horizon, le gros sein gris d'un tertre inaccessible et fantastique.

Les herbes étaient d'un vert épais et sombre à la racine, mais leurs têtes étaient transparentes dans le soleil, avec des reflets vert-de-gris. Le jonc à panache s'effilochait avant d'être mûr, entouré d'immortelles ébouriffées, le blé rampant s'élevait avidement vers le soleil, tendant ses épis pleins. Par endroits la verveine se serrait aveuglément contre la terre, çà et là repoussée par la sauge,

puis de nouveau le jonc l'emportait et s'étalait comme un fleuve en crue, pour céder un peu plus loin la place à une profusion d'herbes : avoine folle, barbarée à fleur jaune, euphorbe, saxifrage, plante austère et orgueilleuse, qui chasse toutes les autres de la place qu'elle occupe.

Les deux hommes allaient sans se parler. Michka éprouvait un sentiment d'apaisement soumis, qu'il n'avait plus ressenti depuis longtemps. La steppe l'écrasait par son silence, sa sage grandeur. Son compagnon dormait tout simplement en selle, penché vers la crinière de son cheval, croisant ses mains couvertes de taches de rousseur, comme pour recevoir la communion.

Une canepetière partit sous les pas de leurs chevaux, s'envola au-dessus d'un vallon, et ses plumes blanches étincelèrent dans le soleil. Inclinant les herbes, un petit vent du sud se mit à souffler, qui le matin, peut-être, avait labouré la mer d'Azov.

Au bout d'une demi-heure ils rencontrèrent un troupeau qui était à paître à côté de l'étang Ossinov. Soldatov s'éveilla, s'étira sur sa selle et dit paresseusement :

— Le troupeau de Pantéléï Lomakine. Tiens, je ne le vois pas, lui.

— Comment on appelle l'étalon ? demanda Michka, regardant avec admiration le long donets roux clair.

— On l'appelle Phraseur. Il est mauvais, la sale bête ! Tu vois les yeux qu'il fait ? Tiens, il les emmène.

L'étalon s'éloigna et les juments se précipitèrent à sa suite.

Michka reçut les troupeaux qui lui étaient destinés et rangea ses affaires dans la baraque, où habitaient déjà trois hommes : Soldatov, Lomakine et un Cosaque taciturne et plus âgé, Tourovérov, qui était gardien salarié. Soldatov faisait fonction de chef. Il mit volontiers Michka au courant du service. Le lendemain, il lui parla du caractère et des habitudes des étalons et lui conseilla avec un fin sourire :

— Régulièrement, c'est ta jument que tu dois prendre pour ton travail, mais si tu passes toutes tes journées dessus, tu vas l'abîmer. Mets-la dans le troupeau, selles-en une autre et change-les le plus souvent possible.

Sous les yeux de Michka il sépara une jument du troupeau, la poursuivit au galop et, d'un geste habituel et habile, lui passa le lasso. Il lui mit la selle de Michka et la ramena tremblante, accroupie sur l'arrière-train.

— Monte. Elle est sauvage, sûrement, bon Dieu ! Allez, monte ! cria-t-il d'un

air fâché, tirant fortement les rênes de la main droite et serrant de la gauche les naseaux gonflés de la bête. Sois doux avec eux. A l'écurie tu peux crier à l'étalon : « Au bat-flanc ! », il se serrera contre un des côtés de la stalle, mais ici, pas de blague ! Fais surtout attention à Bavard, ne t'approche pas de lui, il te ferait du mal, dit-il en tenant l'étrier, et il flattait tendrement le pis raide, noir et satiné de la jument piétinante.

3

Michka se reposa pendant une semaine, il passait des journées entières en selle. La steppe le subjuguait, lui imposait une vie primitive, végétative. Il laissait aller et venir son troupeau pas bien loin de lui et sommeillait sur sa selle, ou bien s'allongeait dans l'herbe et suivait le voyage dans le ciel des troupeaux de nuages en fourrure blanche de givre, que paissait le vent. Au début, cet état de détachement le satisfaisait. La vie à la réserve, loin du monde, lui plaisait même. Mais, à la fin de la semaine, quand il se fut habitué à sa nouvelle situation, une angoisse vague s'éveilla en lui. « Là-bas les hommes décident de leur destin et du destin des autres, moi je garde des juments. Comment est-ce possible ? il faut que je m'en aille, je vais m'enliser », pensait-il, revenant à lui. Mais une autre voix, un murmure paresseux, s'insinuait dans sa conscience : « Laisse-les donc faire la guerre là-bas, là-bas on y meurt, ici c'est la liberté, l'herbe et le ciel. Là-bas la haine, ici la paix. Qu'as-tu à faire avec eux ?… » Toutes ces pensées se mirent à ronger obstinément sa sérénité résignée. Et cela le poussa vers les autres ; il cherchait maintenant plus souvent qu'aux premiers jours à rencontrer Soldatov, qui se trouvait toujours avec ses troupeaux dans le secteur de l'étang Doudariov ; il essayait de se lier avec lui.

Soldatov semblait ne pas sentir le poids de la solitude. Il couchait rarement dans la baraque et restait presque toujours avec ses troupeaux ou près de l'étang. Il vivait comme une bête, se procurait lui-même sa nourriture et avait pour cela une habileté extraordinaire, comme s'il n'avait jamais fait que cela de toute sa vie. Un jour, Michka le vit qui tressait une ligne avec du crin de cheval. Intrigué, il demanda :

— C'est pour faire quoi ?

— Pour prendre du poisson.

— Où est-ce qu'il y en a ?

— Dans l'étang. Des carassins.

— C'est aux vers que tu les prends ?

— Au pain et aux vers.

— Tu les fais cuire ?

— Je les fais sécher et je les mange. Tiens, prends.

Il sortit un carassin séché d'une poche de son pantalon et l'offrit cordialement à Michka.

Une autre fois, en suivant son troupeau, Michka trouva une canepetière prise au lacet. Il y avait à côté d'elle une canepetière empaillée fabriquée de main de maître et des lacs adroitement cachés dans l'herbe, attachés à un piquet. Soldatov fit rôtir la canepetière le soir même dans un trou qu'il avait auparavant rempli de braises. Il invita Michka à souper avec lui. Comme il déchirait la chair odorante, il lui dit :

— La prochaine fois, ne l'enlève pas, tu pourrais tout me gâcher.

— Comment es-tu venu ici ? questionna Michka.

— Je suis soutien de famille.

Soldatov resta un moment silencieux et dit soudain :

— Écoute, c'est la vérité, ce qu'ils racontent, que tu es un Rouge ?

Michka ne s'attendait pas à cette question, il se troubla :

— Non… Enfin, c'est-à-dire… Oui, je voulais aller chez eux… On m'a arrêté.

— Pourquoi tu voulais aller chez eux ? Qu'est-ce que tu cherchais ? demanda doucement Soldatov, avec des yeux soudain sévères, et il se mit à mâcher plus lentement.

Ils étaient assis à côté du feu au bord d'un ravin sec. L'argol répandait une fumée âcre, de petites flammes s'efforçaient de percer la cendre. La nuit dans leur dos soufflait une haleine de chaleur sèche et d'absinthe fanée. Le ciel noir était strié d'étoiles filantes. Elles tombaient et leur trace laineuse brillait longtemps comme sur la croupe d'un cheval la marque du fouet.

Michka observait attentivement le visage de Soldatov, doré par le reflet du feu, il répondit :

— Je voulais lutter pour les droits.

Soldatov s'anima et dit vivement :

— Les droits de qui ?

— Du peuple.

— Mais quels droits ? Raconte.

La voix de Soldatov était sourde et insinuante. Michka hésita une seconde, il lui semblait que Soldatov avait jeté exprès un morceau d'argol frais dans le feu pour cacher l'expression de son visage. Enfin il se résolut à parler :

— L'égalité pour tous, voilà. Il ne doit y avoir ni maîtres ni serfs. Tu comprends ? Il faut en finir avec ça.

— Tu penses que les cadets n'auront pas le dessus ?

— C'est ça.

— Alors c'est ça que tu voulais. – Soldatov reprit son souffle et se leva d'un coup. – Fils de chienne, tu voulais donner les Cosaques en esclavage aux Juifs ! cria-t-il d'une voix perçante et mauvaise. Toi et les autres, vous voulez nous exterminer ! Mon poing sur la gueule, oui ! Aha ! C'est ça !… Pour que les Juifs construisent leurs usines dans la steppe, hein ? Pour qu'ils nous chassent du pays ?

Michka, stupéfait, se leva lentement. Il lui semblait que Soldatov voulait le frapper. Il fit un pas en arrière ; l'autre, voyant que Michka reculait effrayé, leva son bras. Michka l'arrêta au vol et lui conseilla d'un ton menaçant, en lui serrant le poignet :

— Laisse tomber, mon vieux, ou je te balaie ! Qu'est-ce qu'il te prend de gueuler comme ça ?

Ils étaient debout l'un en face de l'autre dans l'obscurité. Le feu, piétiné, s'était éteint ; seul un morceau d'argol qui avait roulé au bord fumait écarlate. Soldatov agrippa de la main gauche le col de la chemise de Michka ; il le serrait dans son poing fermé, le relevait, essayait de libérer son bras droit.

— Ne me touche pas la poitrine ! râla Michka, tournant son cou puissant. Ne me touche pas, je te dis. Ou je te casse la gueule, tu entends ?…

— Non-on, toi… je te casserai la gueule… attends ! s'étranglait Soldatov.

Michka se dégagea, le repoussa violemment et rajusta convulsivement sa chemise ; il sentait une envie répugnante de frapper, de renverser l'autre et de donner libre cours à ses bras.

Soldatov ne s'approcha pas de lui. Grinçant des dents, il criait avec des jurons obscènes :

— Je te dénoncerai… Je m'en vais chez le surveillant. Je te ferai coffrer. Vermine ! Serpent !… Bolchévik !… Comme Podtiolkov ! A une branche ! Au bout d'une corde !

« Il va me dénoncer… Il va parler… Ils vont me mettre en prison… Ils ne m'enverront pas au front, ça fait que je ne pourrai pas passer de l'autre côté. Je suis perdu ! » Michka était glacé d'effroi et sa pensée, cherchant une issue, se démenait désespérément comme un sandre au fond d'un trou d'eau séparé du fleuve par la décrue.

« Il faut le tuer. Je vais l'étrangler tout de suite… Il n'y a rien d'autre à faire… » Son âme, déjà soumise à cette décision subite, cherchait des justifications : « Je dirai qu'il s'est jeté sur moi pour me battre… Je l'ai pris à la gorge… sans intention… dans la colère… »

Michka fit un pas en tremblant vers Soldatov et si, à ce moment-là, celui-ci avait voulu s'enfuir, la mort se serait mise de la partie, mais Soldatov continuait à crier des injures. Michka se calma, mais ses jambes se mirent à trembler et la sueur lui vint dans le dos et sous les bras.

— Attends, écoute… Tu entends ? Soldatov, attends. Ne gueule pas. C'est toi qui as commencé.

Et il se mit à le prier humblement. Sa mâchoire tremblait, ses yeux étaient hagards.

— Ce sont des choses qui arrivent entre amis… Je ne t'avais pas frappé… Et toi tu me prends au col… Qu'est-ce que j'ai donc dit ? Et tu crois qu'il faut me dénoncer pour ça ?… Si je t'ai vexé, excuse-moi… vrai ! Hein ?

Soldatov baissa de plus en plus le ton et cessa de crier. Au bout d'une minute il dit en se détournant, arrachant son bras à la main froide et moite de Michka :

— Tu te tortilles comme un serpent. Bon, ça va, je ne dirai rien. J'ai pitié de ta bêtise… Mais ne me tombe plus sous les yeux, je ne peux plus te voir. Salaud ! Tu t'es vendu aux Juifs et je ne pardonne pas aux gens qui se vendent pour de l'argent.

Michka souriait humblement et pitoyablement dans l'obscurité, bien que Soldatov ne vît pas son visage, comme il ne voyait pas ses poings fermés et gonflés de sang.

Ils se séparèrent sans se dire un mot. Michka fouetta furieusement son cheval et partit au galop à la recherche de son troupeau. Des éclairs de chaleur s'allumaient à l'est, le tonnerre grondait.

Cette nuit-là un orage se déchaîna sur la réserve. Vers minuit un vent poussif, haletant, sifflant, passa sur la steppe, suivi comme d'une traîne invisible par une fraîcheur épaisse et une poussière amère.

Le ciel s’assombrit. Un éclair laboura obliquement les nuages amoncelés, noirs comme la terre noire, le silence s’alourdissait lentement, quelque part au loin le tonnerre grondait, menaçant. Une pluie vigoureuse semée sur la terre coucha les herbes. A la lumière d’un deuxième éclair circulaire, Michka vit un nuage brun, aux bords noirs comme du charbon, qui se dressait au milieu du ciel et, sur la terre étendue au-dessous de lui, les chevaux minuscules serrés les uns contre les autres. Un coup de tonnerre éclata avec une force effroyable, un éclair fonça vers le sol. Après un nouveau coup, des torrents de pluie s’échappèrent des entrailles du nuage, la steppe poussa une plainte indistincte, un tourbillon arracha de la tête de Michka sa casquette trempée et le plia avec force contre le pommeau de sa selle. Pendant une minute un calme noir clapota, puis de nouveau un éclair dansa, aggravant l’obscurité diabolique. Le coup suivant fut si fort, sec et fracassant, que le cheval de Michka s’accroupit, puis se redressa d’un bond et se cabra. Les chevaux du troupeau se mirent à piétiner. Michka tira de toutes ses forces sur la bride et cria, pour leur donner du courage :

— Halte ! Ho !…

Au zigzag d’un éclair blanc comme du sucre, glissant lentement sur la crête du nuage, Michka vit le troupeau qui se précipitait sur lui. Les chevaux s’allongeaient en un galop dément, touchant presque terre de leurs lèvres luisantes. Leurs naseaux gonflés aspiraient l’air en ronflant, leurs sabots sans fers frappaient le sol avec un bruit mouillé. Bavard allait devant, lancé à une vitesse extrême. Michka jeta son cheval de côté et c’est à peine s’il put s’écarter à temps. Les chevaux passèrent et s’arrêtèrent à quelque distance. Ne comprenant pas que le troupeau affolé et effrayé par l’orage était accouru justement parce qu’il avait crié, Michka reprit encore plus fort :

— Halte ! Holà !

Alors, de nouveau – dans le noir cette fois – le fracas des sabots se précipita vers lui. Terrifié, il cravacha sa jument entre les yeux, mais il ne parvint pas à se dégager. Un cheval hors de lui heurta du poitrail la croupe de sa bête et Michka vola de sa selle, comme projeté par une fronde. Il ne s’en tira que par miracle. Le plus gros du troupeau passa à sa droite, c’est pourquoi il ne fut pas piétiné ; seule une jument lui enfonça d’un coup de sabot le bras droit dans la boue. Il se releva et s’éloigna avec précaution en s’efforçant de garder le plus possible son calme. Il sentait que le troupeau, non loin de là, attendait son cri pour se jeter de nouveau sur lui dans un galop fou et il entendait l’ébrouement caractéristique de Bavard.

Il ne rentra à la baraque que juste avant le jour.

4

Le 15 mai, Krasnov, ataman de la Grande Armée du Don, accompagné du général-major Afrikan Bogaïevski, président du conseil des directeurs, et directeur du département des Affaires étrangères, du colonel Kislov, major général de l'Armée du Don, et de l'ataman du Kouban Filimonov, arriva à bord d'un bateau à vapeur à la stanitsa Manytchskaïa.

Les maîtres de la terre du Don et de la terre du Kouban regardaient du pont, d'un air ennuyé, la manœuvre de l'accostage, l'agitation des matelots, le bouillonnement des vagues brunes autour de la passerelle. Ils descendirent à terre, suivis par les centaines d'yeux de la foule massée au débarcadère.

Le ciel, l'horizon, le jour, la brume fine, tout était bleu. Le Don lui-même avait des chatoiements bleus inhabituels, comme un miroir concave reflétant les sommets neigeux des nuages.

Le vent était plein de l'odeur du soleil, de celle des terres salées, de celle de l'herbe pourrie de l'an passé. La foule bruissait. Les généraux, accueillis par les autorités locales, se rendirent sur la place d'armes.

Une heure plus tard la conférence des représentants du Gouvernement du Don avec ceux de l'Armée Volontaire commençait dans la maison de l'ataman de stanitsa. Les généraux Dénikine et Alexéïev, accompagnés du général Romanovski, chef d'état-major de l'Armée, et des colonels Riasnianski et Ewald, représentaient l'Armée Volontaire.

La rencontre fut fraîche. Krasnov avait un comportement emprunt d'une lourde dignité. Alexéïev, après avoir salué les assistants, s'assit à table ; appuyant ses joues flasques dans ses mains blanches et sèches, il ferma les yeux d'un air indifférent. Le voyage en automobile l'avait endormi. L'âge et les secousses de la vie l'avaient en quelque sorte racorni. Les coins de sa vieille bouche étaient tragiquement affaissés, ses paupières bleues, sillonnées de petites veines, étaient gonflées et lourdes. Une multitude de rides minuscules s'étalaient en éventail vers ses tempes. Ses doigts, qui serraient la peau détendue de ses joues, s'enfonçaient dans ses cheveux jaunâtres de vieillard, coupés court. Le colonel Riasnianski étendit soigneusement sur la table, avec l'aide de Kislov, une carte qui se déplia en craquant. Romanovski, debout à côté d'eux, en maintenait

un coin avec l'ongle de son petit doigt. Bogaïevski, adossé à la fenêtre basse, observait avec une pitié poignante le visage d'Alexéïev, infiniment las et blanc comme un masque de plâtre. Comme il a vieilli ! C'est effrayant ce qu'il a vieilli ! » murmurait-il en pensée sans détacher d'Alexéïev le regard humide de ses yeux en amande. Sans attendre que tout le monde eût pris place, Dénikine, s'adressant à Krasnov, commença sur un ton ému et tranchant :

— Avant d'ouvrir la conférence, je dois vous déclarer que nous sommes extrêmement étonnés par le fait que, dans la disposition que vous avez établie pour la prise de Bataïsk, vous indiquez qu'un bataillon et une batterie allemands opèrent dans votre colonne de droite. Je dois avouer que l'existence d'une telle coopération est pour moi plus qu'étrange… Permettez-nous de vous demander par quelles considérations vous avez été guidé pour entrer en relation avec l'ennemi de la Patrie – un ennemi perfide ! – et pour utiliser son aide. Vous n'êtes pas sans savoir – cela va sans dire – que les Alliés sont prêts à nous apporter leur soutien ?… L'Armée Volontaire considère l'alliance avec les Allemands comme une trahison à la cause du relèvement de la Russie. Les actes du Gouvernement du Don rencontrent la même appréciation dans les cercles alliés les plus larges. Je vous demande de vous expliquer.

Et Dénikine, soulevant méchamment les sourcils, attendit la réponse.

Krasnov ne devait qu'à sa maîtrise de soi et à son urbanité naturelle de conserver un calme apparent ; cependant son indignation perçait : sous sa moustache grisonnante un tic nerveux tiraillait et déformait sa bouche. Il répondit très tranquillement et très courtoisement :

— Quand c'est tout qui est en jeu, on ne dédaigne aucune aide, même pas celle de ses anciens ennemis. De plus, et de toute façon, le Gouvernement du Don, qui est le gouvernement d'un peuple de cinq millions d'hommes et qui est libre de toute tutelle, a le droit d'agir comme il l'entend, conformément aux intérêts du peuple cosaque, intérêts qu'il a pour mission de défendre.

A ces mots, Alexéïev ouvrit les yeux et fit visiblement un grand effort pour écouter attentivement. Krasnov jeta un coup d'œil sur Bogaïevski qui tortillait nerveusement sa moustache en aiguille, et poursuivit :

— Dans votre raisonnement, Excellence, prédominent les motifs d'ordre, si je puis dire, éthique. Vous avez prononcé beaucoup de paroles graves sur ce que vous appelez notre trahison envers la cause russe, envers les Alliés… Mais je suppose que vous êtes informé du fait que l'Armée Volontaire a reçu de nous des obus qui nous avaient été vendus par les Allemands…

— Je vous prie de différencier rigoureusement des phénomènes de caractère profondément différent. Peu m'importe par quel moyen vous recevez des munitions des Allemands, mais utiliser l'aide de leurs troupes !… dit Dénikine, et il haussa les épaules avec colère.

Krasnov, en terminant son discours, fit comprendre au passage à Dénikine, avec précaution mais aussi avec fermeté, qu'il n'était plus le général de brigade que Dénikine avait connu sur le front austro-allemand.

Il y eut un silence gêné. Dénikine le brisa en portant habilement la conversation sur la question de la fusion des deux armées et de l'établissement d'un commandement unique. Mais l'escarmouche précédente avait marqué le début d'une tension qui ne cessa de s'accroître et qui devait aboutir plus tard à une rupture, au moment de la démission de Krasnov.

Krasnov éluda toute réponse directe ; en revanche, il proposa une marche commune sur Tsaritsyne, afin d'abord de s'emparer de ce centre stratégique de première importance, ensuite à partir de là de faire la liaison avec les Cosaques de l'Oural.

Une courte conversation s'ensuivit :

— … Inutile de vous dire l'importance colossale pour nous de Tsaritsyne.

— L'Armée Volontaire peut y rencontrer des Allemands. Je n'irai pas à Tsaritsyne. Avant tout je dois libérer le Kouban.

— Oui, mais il n'empêche que la prise de Tsaritsyne est une tâche essentielle. Le Gouvernement de l'Armée du Don m'a chargé d'en faire la demande à Votre Excellence.

— Je vous le répète : je ne peux pas abandonner le Kouban.

— Seule une offensive contre Tsaritsyne permettrait d'envisager rétablissement d'un commandement unique.

Alexéïev remua les lèvres d'un air désapprobateur.

— C'est inconcevable ! Les Cosaques du Kouban ne franchiront pas les frontières de leur Région, qui n'est pas encore définitivement débarrassée des bolchéviks ; quant à l'Armée Volontaire elle ne compte que deux mille cinq cents hommes, dont un tiers hors service : blessés et malades.

Au cours d'un modeste déjeuner, on échangea mollement des remarques insignifiantes : il était clair qu'on ne parviendrait pas à un accord. Le colonel Riasnianski raconta un exploit comique à peine croyable accompli par un

homme de Markov et, petit à petit, les influences conjuguées du repas et de la bonne histoire détendirent l'atmosphère. Mais quand tout le monde se leva, après le repas, et qu'on alluma les cigarettes, Dénikine, touchant l'épaule de Romanovski, désigna Krasnov de ses yeux perçants et chuchota :

— Un Napoléon de province… Un homme peu intelligent, vous savez…

Romanovski répondit à Dénikine en souriant :

— Il a envie de régner et de gouverner… Le général de brigade entiché de pouvoir monarchique. Pour moi, il n'a pas le sens de l'humour…

Ils se séparèrent, débordant de haine et d'hostilité. De ce jour, les relations entre l'Armée Volontaire et le Gouvernement du Don ne firent qu'empirer et la crise fut à son comble quand le commandement de l'Armée Volontaire eut connaissance du contenu de la lettre de Krasnov à l'empereur Guillaume. Les volontaires blessés, en convalescence à Novotcherkassk, se moquaient des tendances autonomistes de Krasnov et de ce faible qu'il avait pour la résurrection du passé cosaque. Entre eux ils le surnommaient avec mépris « le patron » et changeaient « Grande Armée du Don » en « Bande armée du Don[{85}] ».

En réponse à cela, les autonomistes du Don les traitaient de « musiciens ambulants » ou de « régents sans territoire ». Une personnalité de l'Armée Volontaire dit avec mordant que le Gouvernement du Don était « une prostituée gagnant son pain dans le lit des Allemands ». Ce qui provoqua cette repartie du général Dénissov : « Si le Gouvernement du Don est une prostituée, l'Armée Volontaire en est le souteneur. » Ce qui était une allusion à la dépendance de l'Armée Volontaire à l'égard du Don, qui partageait avec elle les munitions qu'il recevait des Allemands.

Rostov et Novotcherkassk, qui constituaient l'arrière de l'Armée Volontaire, grouillaient d'officiers. Des milliers d'entre eux spéculaient, s'employaient dans les innombrables bureaux de l'arrière, se casaient chez des parents, des amis, traînaient dans les hôpitaux avec de faux certificats… Les plus braves mouraient au combat, ou du typhus, ou de leurs blessures ; les autres, à qui ces années de révolution avaient fait perdre toute conscience et tout honneur, s'embusquaient comme des chacals et surnageaient comme une écume sale, comme du fumier à la surface de ces jours troublés. C'est contre eux, contre ces cadres intacts et pourris à la fois du corps des officiers que Tchernetsov avait fulminé, c'est eux qu'il dénonçait, à eux qu'il faisait honte dans ses appels pour la défense de la Russie. La plupart d'entre eux constituaient la variété la plus vilaine des soi-

disant « intellectuels pensants » affublés d'uniformes militaires ; ils fuyaient les bolchéviks, ne s'étaient pas joints aux Blancs, ils vivotaient, discutaient des destinées de la Russie, gagnaient leur pain au jour le jour et souhaitaient passionnément la fin de la guerre.

Peu leur importait qui gouvernerait le pays, Krasnov, les Allemands, les bolchéviks, pourvu que cela finît.

Cependant le grondement des événements augmentait de jour en jour. En Sibérie, la révolte des Tchécoslovaques ; en Ukraine, Makhno parlant aux Allemands le langage viril des canons et des mitrailleuses. Caucase, Mourmansk, Arkhangelsk… Toute la Russie serrée dans des cerceaux de feu… Toute la Russie dans les tourments de la grande redistribution…

Au mois de juin des bruits se répandirent comme le vent d'est sur la région du Don, selon lesquels les Tchécoslovaques occupaient Saratov, Tsaritsyne et Astrakhan, dans le dessein de former sur la Volga un front oriental pour attaquer les troupes allemandes. En Ukraine, les Allemands commencèrent à laisser entrer moins volontiers les officiers qui arrivaient de Russie pour venir se ranger sous les drapeaux de l'Armée Volontaire.

Le commandement allemand, alarmé par les bruits relatifs à la formation du « front oriental », envoya une délégation dans la Région du Don. Le 10 juillet les commandants von Kochenhausen, von Stephani et von Schleinitz arrivaient à Novotcherkassk.

Ils étaient reçus le jour même au palais de l'ataman Krasnov en présence du général Bogaïevski.

Le commandant von Kochenhausen, après avoir rappelé que le commandement allemand avait aidé de toutes ses forces la Grande Armée du Don, y compris par l'intervention militaire, dans sa lutte contre les bolchéviks et pour le rétablissement des frontières, demanda comment réagirait le Gouvernement du Don si les Tchécoslovaques engageaient des opérations militaires contre les Allemands. Krasnov l'assura que les Cosaques observeraient une stricte neutralité et, bien entendu, ne permettraient pas que le pays du Don fût transformé en un champ de bataille. Le commandant von Stephani exprima le souhait que la réponse de l'ataman fût fixée par écrit.

L'audience s'acheva là-dessus et, le lendemain, Krasnov écrivit la lettre suivante à l'empereur d'Allemagne :

Votre Majesté Impériale et Royale !

Les porteurs de la présente lettre, le ministre plénipotentiaire de la Grande Armée du Don près la cour de Votre Majesté Impériale et ses adjoints, sont chargés par moi, ataman du Don, de saluer Votre Majesté Impériale, puissant monarque de la Grande Allemagne, et de lui transmettre ce qui suit :

La lutte que les vaillants Cosaques du Don mènent depuis deux mois pour la liberté de leur pays avec le même courage que celui dont firent preuve récemment contre les Anglais les Bœrs, parents du peuple allemand, a été couronnée, sur tous les fronts de notre État, par une victoire complète et aujourd'hui la terre de la Grande Armée du Don est libérée aux neuf dixièmes des sauvages bandes gardes-rouges. L'ordre à l'intérieur du pays a été renforcé et une entière légalité s'est instaurée. Grâce à l'aide amicale des troupes de Votre Majesté Impériale, le calme est revenu au sud de la Région et j'ai formé un corps de Cosaques pour maintenir l'ordre à l'intérieur et empêcher toute attaque de l'extérieur. Le jeune organisme étatique qu'est actuellement la Région de l'Armée du Don peut difficilement exister seul, c'est pourquoi il a conclu une alliance étroite avec les chefs des Armées d'Astrakhan et du Kouban, le colonel prince Toundoutov et le colonel Filimonov, afin que soit constitué, après l'expulsion des bolchéviks du territoire de l'Armée d'Astrakhan et de la Région du Kouban, un État solide sur une base fédérative, englobant la Grande Armée du Don, l'Armée d'Astrakhan avec les Kalmouks du Gouvernement de Stavropol, l'Armée du Kouban et également les peuples du Caucase du Nord. Toutes ces puissances ont donné leur accord et le nouvel État en formation, en plein accord avec la Grande Armée du Don, a décidé de ne pas tolérer que son territoire devienne l'arène de conflits sanglants ; il s'engage à observer une neutralité complète. J'ai chargé notre ministre plénipotentiaire près Votre Majesté Impériale de :

prier Votre Majesté Impériale de reconnaître les droits de la Grande Armée du Don à l'existence indépendante et, au fur et à mesure de la libération des Régions du Kouban, d'Astrakhan et du Térek, ainsi que du Caucase du Nord, le droit à l'existence indépendante de toute la fédération sous le nom d'Union Dono-caucasienne ;

prier Votre Majesté Impériale de reconnaître pour frontières à la Grande Armée du Don ses limites géographiques et ethniques anciennes, d'aider à la solution du différend entre l'Ukraine et l'Armée du Don à propos de Taganrog et de son arrondissement au profit de l'Armée du Don, qui possède

l'arrondissement de Taganrog depuis plus de cinq cents ans et qui considère l'arrondissement de Taganrog comme une partie du Tmoutarakane, berceau de l'Armée du Don ;

prier Votre Majesté de nous prêter assistance pour réunir à l'Armée du Don, en vertu de considérations stratégiques, les villes de Kamychine et de Tsaritsyne, du Gouvernement de Saratov, et la ville de Voronèje, les stations de Liski et de Povorino, et de tracer la frontière de l'Armée du Don comme il est indiqué sur la carte qui est entre les mains de notre ministre plénipotentiaire ;

prier Votre Majesté d'exercer une pression sur les autorités soviétiques de Moscou et de leur enjoindre de retirer les détachements de brigands de l'Armée Rouge des territoires de la Grande Armée du Don et des autres puissances devant entrer dans l'Union Dono-caucasienne, et de rendre possible le rétablissement de relations normales, pacifiques, entre Moscou et l'Armée du Don. Tous les dommages subis par la population de l'Armée du Don, le commerce et l'industrie, à la suite de l'invasion bolchévik, devront être réparés par la Russie soviétique ;

prier Votre Majesté Impériale d'aider notre jeune État par la fourniture de canons, de fusils, de munitions et de matériel du génie, et si Elle le juge utile, d'installer à l'intérieur des frontières de l'Armée du Don des fabriques de canons, d'armement, d'obus et de cartouches.

La Grande Armée du Don et les autres États de l'Union Dono-caucasienne n'oublieront pas l'assistance amicale du peuple allemand, aux côtés de qui les Cosaques ont combattu dès la guerre de Trente Ans, lorsque les régiments du Don faisaient partie de l'armée de Wallenstein ; en 1807-1813 les Cosaques du Don avec leur ataman, le comte Platov, se sont battus pour la liberté de l'Allemagne, aujourd'hui, après près de trois ans et demi d'une guerre sanglante sur les champs de bataille de Prusse, de Galicie, de Bukovine et de Pologne, les Cosaques et les Allemands se sont appris mutuellement à respecter la bravoure et la fermeté de leurs troupes ; à présent ils se tendent les mains comme deux nobles soldats et ils luttent ensemble pour la liberté du Don bien-aimé.

La Grande Armée du Don s'engage, en échange de l'assistance de Votre Majesté Impériale, à observer une neutralité complète pendant la durée de la guerre mondiale des peuples et à ne pas laisser pénétrer sur son territoire de forces armées hostiles au peuple allemand, ce à quoi ont donné également leur accord le prince Toundoutov, ataman de l'Armée d'Arkhangelsk, et le

gouvernement du Kouban, comme le feront les autres parties de l'Union Dono-caucasienne après leur réunion à celle-ci.

La Grande Armée du Don réserve à l'Empire allemand – après satisfaction des besoins locaux – le privilège de l'exportation des excédents de blé moulu et en grains, d'objets de cuirs, de cuir brut, de laine, de poissons, de graisses et d'huiles végétales et animales et de produits dérivés, de tabac sous des formes diverses, de bétail et de chevaux, de vin et d'autres produits de l'horticulture et de l'agriculture, en échange de quoi l'Empire allemand fournira des machines agricoles, des produits chimiques et des extraits tannants, l'équipement d'une imprimerie d'État, avec l'approvisionnement nécessaire, l'équipement de manufactures de drap, de coton, de cuir, l'équipement d'usines de produits chimiques, de raffineries de sucres, etc., ainsi que des fournitures électrotechniques.

En outre le Gouvernement de la Grande Armée du Don réservera à l'industrie allemande des franchises spéciales pour l'investissement de capitaux dans les entreprises industrielles et commerciales du Don, en ce qui concerne en particulier l'installation et l'exploitation de nouvelles voies fluviales et autres.

Une entente étroite nous assurera des profits mutuels, et l'amitié scellée du sang versé sur les champs de bataille communs par les deux peuples guerriers, l'allemand et le cosaque, deviendra une force puissante pour lutter contre tous nos ennemis.

Celui qui s'adresse par cette lettre à Votre Majesté Impériale n'est pas un diplomate, fin connaisseur du droit international, mais un soldat qui a appris dans l'honneur à respecter la forcer des armes allemandes ; aussi je vous prie d'excuser la franchise de mon langage exempt de tout artifice et je vous prie de croire à la sincérité de mes sentiments.

Avec mes respects,

Piotr Krasnov

ataman du Don, général-major.

Le 15 juillet, cette lettre fut examinée par le conseil des directeurs et, malgré un accueil en général très réservé, nettement désapprobateur même de la part de Bogaïevski et des autres membres du gouvernement, Krasnov la remit sans

tarder à son ministre à Berlin, le duc de Lichtenberg, qui partit pour Kiev d'où il gagna l'Allemagne en compagnie du général Tchériatchoukine.

Avant son envoi, cette lettre fut copiée au département des Affaires étrangères, non sans que Bogaïevski en sût quelque chose ; des copies passèrent dans de nombreuses mains et circulèrent dans les unités et les stanitsas cosaques, accompagnées des commentaires adéquats. Elle devint un puissant moyen de propagande. On commença à dire de plus en plus fort que Krasnov s'était vendu aux Allemands. Des troubles éclataient sans cesse sur tous les fronts.

Cependant les Allemands, encouragés par leurs succès, promenaient le général russe Tchériatchoukine aux abords de Paris, et celui-ci, en compagnie des haut gradés de l'état-major général allemand, observait l'action puissante de l'artillerie lourde de Krupp et les revers des troupes anglo-françaises.

5

Pendant la marche dans les glaces{86}, Evguéni Listnitski avait été blessé deux fois : la première fois au cours du combat pour la prise de la stanitsa Oust-Labinskaïa, la deuxième fois lors de l'attaque d'Ekatérinodar. Les deux blessures étaient insignifiantes et il avait repris sa place dans les rangs. Mais au mois de mai, comme l'Armée Volontaire prenait un bref repos dans le district de Novotcherkassk, il se sentit malade et se fit accorder une permission de quinze jours. Quelque grand que fût son désir de rentrer chez lui, il décida de rester à Novotcherkassk pour se reposer sans perdre son temps en voyages.

Un de ses camarades de peloton, le capitaine Gortchakov, qui partait en permission aussi, lui proposa de loger chez lui :

— Je n'ai pas d'enfants, mais ma femme sera contente de te voir. Tu sais, elle te connaît déjà d'après mes lettres.

A midi, par un jour chaud et lumineux comme un jour d'été, ils arrivèrent à une petite villa tassée sur elle-même, située dans une des rues proches de la gare.

— C'est là que j'avais ma résidence, dit Gortchakov (c'était un homme haut perché sur de longues jambes, avec une moustache noire), et il pressait le pas, tourné vers Listnitski.

Une émotion joyeuse mouillait ses yeux noirs – d'un noir presque bleu –, un sourire busquait son nez, qu'il avait charnu comme celui d'un Grec. A grandes enjambées, faisant bruire sèchement le cuir usé de sa culotte kaki, il pénétra dans la maison, emplissant aussitôt la pièce de l'odeur rance propre aux soldats.

— Où est Liolia ? Où est Olga Nikolaïevna ? cria-t-il à la bonne qui accourait de la cuisine en souriant. Dans le jardin ? Allons-y.

Dans le jardin sous les pommiers le sol est tigré, tacheté d'ombres, ça sent la mélisse et la terre brûlante. Les rayons du soleil en se réfractant éclatent comme des shrapnels dans les verres de Listnitski. Quelque part une locomotive mugit d'une voix profonde, infatigable ; déchirant ce hurlement monotone, Gortchakov appelle :

— Liolia ! Liolia ! Mais où es-tu ?

Une grande femme en robe jaune paille apparaît derrière des buissons d'églantines et émerge d'une allée latérale.

Elle s'arrête une seconde, de ses paumes pressant sa poitrine en un beau geste d'effroi, puis dans un cri tendant les bras se précipite vers eux. Elle court si vite que Listintski ne voit que le mouvement de ses genoux ronds sous sa jupe, les pointes étroites de ses mules, et aussi le pollen d'or de ses cheveux tourbillonnant au-dessus de sa tête.

Dressée sur la pointe des pieds, elle avait jeté sur les épaules de son mari ses bras nus, arrondis, rosis par le soleil, et elle baisait ses joues couvertes de poussière, son nez, ses yeux, ses lèvres, son cou noirci par le soleil et le vent. Le bruit bref des baisers claquait comme un tir de mitrailleuse. Listnitski essuyait son pince-nez, respirait l'odeur de verveine qui emplissait l'air autour de lui et il se sentait sourire d'un sourire gourmé, le plus bête qui fût.

Quand l'explosion de joie fut calmée, après une seconde d'immobilité, Gortchakov sépara délicatement mais résolument les doigts de sa femme réunis sur son cou. Il la prit par les épaules et la fit tourner légèrement.

— Liolia… mon ami Listnitski.

— Ah ! Listnitski ! Enchantée ! Mon mari m'a parlé de vous…

Elle était essoufflée. Son regard souriant, aveugle de bonheur, glissa rapidement sur Listnitski.

Ils partirent ensemble. La main velue de Gortchakov avec ses doigts sales et pleins d'envies, aux ongles noirs, serrait la taille virginale de sa femme. En marchant, Listnitski louchait vers cette main, respirait l'odeur de la verveine et de ce corps féminin chauffé par le soleil et se sentait profondément malheureux, comme un enfant, injustement, gravement blessé. Il regardait le lobe rose de la petite oreille cachée par une mèche d'or roux, la peau satinée de la joue à une archine de ses yeux, puis son regard glissait comme un lézard vers l'échancrure de la robe et il voyait un petit sein d'une blancheur laiteuse avec un mamelon brun tombant. De temps à autre, la femme tournait vers lui ses yeux clairs à reflets bleus, et leur regard était caressant, amical, mais une douleur légère et irritante poignait Listnitski quand ces mêmes yeux, se fixant sur le visage noir de Gortchakov, brillaient de tout autre manière…

C'est seulement pendant le déjeuner qu'il put l'observer comme il faut. Sa silhouette, harmonieuse comme son visage, avait cette beauté pâlissante, déclinante, dont brille sans éclat la femme après son trentième automne. Mais dans ses yeux moqueurs, un peu froids, dans ses gestes, elle gardait une réserve

intacte de jeunesse. Son visage aux traits doux, attrayants dans leur irrégularité, n'avait rien d'extraordinaire, à vrai dire, si ce n'est un contraste qui sautait aux yeux : de chaudes lèvres fines, gercées, d'un rouge sombre, comme seules en ont les femmes du Sud aux cheveux noirs, mais avec cela une peau rose et transparente aux joues, et des sourcils pâles. Elle riait volontiers, mais son sourire, qui dénudait ses dents serrées, petites et comme tronquées, laissait transparaître quelque chose d'appris. Sa voix basse était un peu sourde et pauvre en nuances. Pour Listnitski, qui n'avait pas vu de femme depuis deux mois, à l'exception des infirmières défraîchies, elle était d'une beauté extrême. Il regardait la tête altière d'Olga Nikolaïevna, alourdie par le nœud de ses cheveux, et répondait à tort et à travers ; bientôt, prétextant la fatigue, il gagna la chambre qui lui était réservée.

… Ce fut le commencement d'une série de jours délicieux et mélancoliques. Plus tard Listnitski les repassera pieusement dans sa mémoire, mais pour l'instant il se tourmente comme un gamin, sottement et sans raison. Le couple de tourtereaux se retrouvait sans cesse et l'évitait. D'une chambre contiguë à leur chambre à coucher, on le déplaça dans la chambre d'angle, sous prétexte de réparations dont Gortchakov parlait en mordillant sa moustache, tout en gardant sur son visage rajeuni et rasé un air mi-sérieux mi-souriant. Listnitski se rendait compte qu'il gênait son ami, mais, sans savoir pourquoi, il ne voulait pas aller ailleurs. Il restait à longueur de journée étendu sous le pommier, dans l'ombre fraîche traversée de poussière orangée, lisait les journaux hâtivement imprimés sur du mauvais papier d'emballage, s'endormait d'un sommeil lourd qui ne le rafraîchissait pas. Un pointer magnifique au poil chocolat tacheté de blanc partageait avec lui cet ennui épuisant. Silencieusement jaloux de son maître, il rejoignait Listnitski, se couchait à côté de lui, soupirait. Listnitski en le caressant murmurait avec émotion :

Rêve, rêve… Tes yeux d'or

Se sont rétrécis et ternis…

Il repassait avec amour tous les vers de Bounine, épais et odorants comme du miel de thym, que conservait sa mémoire. Et se rendormait…

Avec ce sens qui est le propre des femmes, Olga Nikolaïevna devina ce qui le tourmentait. Déjà réservée, elle le devint encore plus. Un soir qu'ils rentraient ensemble du jardin public (Gortchakov avait été retenu à la sortie par des

officiers du Régiment Markov), Listnitski, qui donnait le bras à Olga Nikolaïevna, lui serra le coude si fort qu'elle s'effraya.

— Pourquoi me regardez-vous comme ça ? dit-elle en souriant.

Dans sa voix grave Listnitski crut percevoir une intonation coquette, provocante, et c'est ce qui lui fit risquer une citation mélancolique (la poésie – l'expression chantée de la douleur – l'habitait depuis quelque temps). Il baissa la tête et murmura en souriant :

Lié par l'étrange présence,

A travers le voile obscur

Je vois la rive enchanteresse

Et l'enchantement lointain.

Elle libéra doucement son bras et dit d'une voix toute gaie :

— Evguéni Nikolaïévitch, je sais déjà bien assez… Je n'arrive pas à comprendre votre attitude à mon égard… Vous n'avez pas honte ? Écoutez, écoutez… Je m'imaginais que vous étiez un peu… différent… Allons, laissons cela, voulez-vous ? Sinon il restera entre nous quelque chose d'inexprimé, de malhonnête… Je suis un mauvais sujet pour ce genre d'expérience. Vous avez eu envie de me faire un brin de cour ? Allons, ne brisons pas nos relations amicales, mais abandonnez vos bêtises. Vous savez, je ne suis pas une « belle inconnue ». Compris ? Ça va ? Donnez votre main.

Listnitski commença par jouer la noble indignation, mais il ne soutint pas le rôle et finalement éclata de rire avec elle. Quand Gortchakov les eut rejoints, Olga Nikolaïevna fut encore plus animée et plus gaie. Listnitski ne disait rien, mais il se couvrit intérieurement de sarcasmes jusqu'à la maison.

Tout intelligente qu'elle fût, Olga Nikolaïevna croyait sincèrement qu'après cette explication ils deviendraient amis. Par son comportement Listnitski entretenait en elle cette certitude, mais dans son âme il se mit presque à la détester et, quelques jours après, comme il se surprenait à chercher douloureusement les défauts du caractère et de l'extérieur d'Olga, il comprit qu'il était au bord d'un sentiment grand et sincère.

Les jours de la permission tiraient à leur fin, laissant au fond de la conscience un dépôt qui n'avait pas fini de fermenter. L'Armée Volontaire, reposée et

complétée, s'apprêtait au combat ; des forces centrifuges l'entraînaient vers le Kouban. Bientôt Gortchakov et Listnitski quittèrent Novotcherkassk.

Olga leur fit un bout de conduite. Sa robe de soie noire soulignait sa beauté sans éclat. Elle souriait de ses yeux en larmes. Ses lèvres vilainement gonflées donnaient à son visage une touchante expression enfantine. C'est ainsi qu'elle demeura dans la mémoire de Listnitski, et il devait garder longtemps et précieusement, au milieu du sang et de la boue, cette image lumineuse et inaltérable, auréolée d'inaccessibilité et d'adoration.

En juin, l'Armée Volontaire avait repris le combat. Dès la première bataille, le capitaine Gortchakov eut les entrailles déchirées par un éclat d'obus de trois pouces. On le retira des lignes. Une heure plus tard, étendu dans un fourgon, perdant son sang et son urine, il dit à Listnitski :

— Je ne pense pas que je vais mourir… Ils vont m'opérer tout de suite… Il paraît qu'il n'y a pas de chloroforme… C'est trop bête de mourir. Qu'est-ce que tu en penses ?… Mais à tout hasard… En pleine possession de mes facultés, et caetera, et caetera… Evguéni, n'abandonne pas Olga… Je n'ai pas de famille, elle non plus. Tu es honnête et bon. Épouse-la… Tu ne veux pas ?…

Il regardait Listnitski d'un air suppliant et haineux, ses joues, bleuies de barbe pas rasée, tremblaient. Il pressait avec précaution sur son ventre béant ses paumes souillées de sang et de terre et disait en léchant une sueur rose sur ses lèvres :

— Tu me le promets ? Ne l'abandonne pas… si tu ne te fais pas arranger toi aussi… par les braves petits soldats russes. Tu promets ? Tu ne réponds pas ? C'est une femme gentille. – Tout son visage se contracta en une grimace méchante. – Une femme de Tourguéniev… Comme on n'en fait plus… Tu ne réponds pas ?

— Je te le promets.

— Bon, alors, va-t'en au diable ! Adieu.

Il s'accrocha d'une main tremblante à la main de Listnitski, puis d'un mouvement gauche et désespéré attira Listnitski contre lui et, pâlissant encore par l'effort qu'il faisait, souleva un peu sa tête trempée et pressa ses lèvres desséchées contre la main de Listnitski. Puis il se détourna en hâte, couvrant sa tête d'un pan de sa capote. Listnitski bouleversé avait aperçu un frisson glacé sur ses lèvres et une trace grise et humide sur sa joue.

Gortchakov mourut deux jours après. Vingt-quatre heures plus tard Listnitski

était transporté à Tikhoretskaïa avec de graves blessures au bras gauche et à la hanche.

Un combat long et obstiné s'était engagé devant Korénovskaïa. Le régiment de Listnitski avait attaqué et contre-attaqué deux fois. Quand son bataillon repartit à l'attaque pour la troisième fois, il se mit à courir d'un petit pas trop lourd à travers un champ de blé qui n'avait pas été fauché, stimulé par les cris du commandant de compagnie : « Ne vous couchez pas ! », « Les aigles, en avant ! », « Pour Kornilov, en avant ! » et de la main gauche il tenait sa pelle de sapeur au-dessus de sa tête comme un bouclier, serrant son fusil de la droite. Une fois, une balle glissa en glapissant sur la rainure de sa pelle et il éprouva en redressant le manche une joie aiguë : « Raté ! » Mais un coup bref et terrible projeta son bras de côté. Il laissa tomber la pelle et courut encore une dizaine de sagènes dans le feu de l'action sans protéger sa tête. Il essaya de croiser la baïonnette, mais ne put lever le bras. La douleur s'infiltrait lentement dans ses articulations comme du plomb dans un moule. Il se coucha dans un sillon et cria plusieurs fois, ne pouvant se contenir. Ainsi gisant, une balle le mordit à la hanche et lentement, péniblement, il perdit connaissance.

A Tikhoretskaïa on l'amputa de son bras fracassé et on enleva de sa hanche un fragment d'os. Il resta couché quinze jours, torturé par le désespoir, la douleur, l'ennui. Puis on le transporta à Novotcherkassk, où il passa encore trente jours accablants à l'hôpital. Pansements, visages ennuyeux des infirmières et des médecins, odeur âpre de l'iode et du phénol… De temps en temps Olga Nikolaïevna venait le voir. Ses joues avaient pris des reflets jaune verdâtre. Le deuil soulignait le chagrin inapaisé de ses yeux taris. Listnitski les regardait longuement, ces yeux décolorés, et se taisait, honteux, cachant sous sa couverture à la façon d'un voleur la manche vide de sa chemise. Elle demandait comme à contrecœur des détails sur la mort de son mari, son regard glissait de lit en lit, elle écoutait avec une distraction visible. Sorti de l'hôpital, Listnitski se rendit chez elle. Elle l'accueillit au perron. Elle se détourna quand, pour lui baiser la main, il inclina très bas sa tête couverte d'un tapis épais de cheveux blonds coupés court.

Il était rasé de près, son élégante tunique kaki lui allait impeccablement, comme d'habitude, mais sa manche vide inquiétait : le petit tronçon bandé de son bras remuait convulsivement.

Ils entrèrent. Listnitski dit, sans s'asseoir :

— Boris m'a demandé avant de mourir… m'a fait promettre de ne pas vous abandonner…

— Je le sais.

— Comment ?

— Sa dernière lettre.

— Son désir était que nous restions ensemble… si vous le voulez bien, naturellement, si le mariage avec un invalide vous convient… Je vous prie de croire… Parler de sentiments serait en ce moment… Mais je veux sincèrement votre bonheur.

L'air confus, le langage incohérent et bouleversé de Listnitski la touchèrent.

— J'y ai pensé… J'accepte.

— Nous irons dans la propriété de mon père.

— Bien.

— On arrangera le reste plus tard.

— Oui.

Il toucha des lèvres respectueusement sa main légère comme de la porcelaine et, levant des yeux soumis, il aperçut l'ombre fugitive d'un sourire sur sa bouche.

L'amour et un lourd désir charnel poussaient Listnitski vers Olga. Il se mit à lui rendre visite chaque jour… Son cœur fatigué de la réalité quotidienne des combats aspirait à un peu de rêve. Quand il était seul, il se raisonnait comme un héros de roman classique, cherchait patiemment en soi-même des sentiments élevés qu'il n'avait jamais éprouvés pour personne, peut-être pour cacher et embellir la nudité du simple désir sensuel. D'une aile pourtant le rêve touchait à la réalité : ce qui l'attachait à cette femme venue se mettre par hasard en travers de sa vie n'était pas seulement l'attrait sexuel, mais une sorte de fil invisible. Il analysait confusément ce qu'il ressentait, mais une seule chose était claire : tout mutilé, tout désarçonné qu'il fût, il restait gouverné par un instinct sauvage et sans frein : « Tout m'est permis. » Même en ces jours de chagrin, tandis qu'Olga portait encore en elle comme un fruit l'amertume de l'immense perte qu'elle avait faite, il la désirait, il la désirait frénétiquement, brûlant de jalousie contre Gortchakov mort… La vie écumait comme un tourbillon furieux. Les hommes qui avaient senti l'odeur de la poudre, aveuglés, assourdis par les événements, vivaient violemment et avidement au jour le jour. C'était peut-être bien pour cela que Listnitski était si pressé d'unir sa vie à celle d'Olga, confusément conscient de l'échec inévitable de la cause pour laquelle il marchait à la mort.

Il informa son père par une lettre détaillée qu'il se mariait et qu'il arriverait bientôt avec sa femme à Iagodnoïé.

… J'ai fait mon temps. Je pourrais bien continuer, avec un seul bras, à exterminer cette canaille révoltée, ce « peuple » sur le sort duquel les intellectuels russes ont bavé et pleuré pendant des dizaines d'années, mais vraiment cela me semble maintenant d'une atroce absurdité… Krasnov ne s'entend pas avec Dénikine, à l'intérieur des deux camps ce ne sont que vilenies mutuelles, intrigues, turpitudes et saletés. Parfois j'ai peur. Que va-t-il se passer ? Je rentre à la maison pour vous embrasser du bras qui me reste et pour passer quelque temps avec vous, en observant de loin la lutte. Je ne suis plus un soldat, mais un mutilé, physiquement et spirituellement. Je suis fatigué, je capitule. Voilà sans doute en partie la cause de mon mariage et de mon désir de trouver un havre de paix.

Sa lettre s'achevait sur ce post-scriptum triste et ironique.

Le départ était fixé à la semaine suivante. Quelques jours avant, Listnitski s'installa définitivement chez Gortchakov. Après leur première nuit, Olga avait les traits tirés, les yeux ternis. Elle continua à céder aux instances de Listnitski, mais cette situation lui était pénible, elle se sentait outragée. Listnitski ne savait pas, ou ne voulait pas savoir qu'ils avaient chacun pour mesurer cet amour une mesure différente, mais la même mesure pour la haine.

Jusqu'au départ, Evguéni ne songea à Aksinia qu'à regret, par à-coups. Il se gardait de penser à elle, comme on se garde du soleil avec la main. Mais les souvenirs s'infiltraient malgré lui, comme des rais de lumière, et le tourmentaient. Quelque temps il pensa : « Je garderai mes relations avec elle. Elle acceptera. » Mais un sentiment d'honnêteté l'emporta, il décida de lui parler dès son arrivée et de rompre si c'était possible.

Au soir du quatrième jour de voyage, ils arrivèrent à Iagodnoïé. Le vieux seigneur vint à leur rencontre à une verste du domaine. De loin Evguéni vit son père qui passait péniblement la jambe par-dessus le siège du sulky et ôtait son chapeau.

— On vient accueillir ses hôtes chéris. Allons, que je vous regarde… dit-il de sa voix profonde, et il embrassa gauchement sa bru, en lui griffant les joues de sa moustache verdâtre qui sentait le tabac.

— Montez avec nous, papa. En route, cocher ! Ah ! père Sachka, bonjour. Pas encore mort ? Prenez ma place, papa, je vais me mettre à côté du cocher.

Le vieillard s'assit à côté d'Olga, s'essuya les moustaches de son mouchoir et examina son fils en affectant un air crâne :

— Alors, comment ça va, mon garçon ?

— Je suis bien content de vous revoir.

— Comme ça, te voilà invalide.

— Invalide, oui, que voulez-vous que j'y fasse ?

Le vieillard observait Evguéni avec une sévérité feinte, essayant de dissimuler la douleur sous la rudesse, et évitait de regarder la manche vide glissée sous la ceinture de l'uniforme.

— Ce n'est rien, je me suis habitué, dit Evguéni en remuant l'épaule.

— Bien sûr, tu t'y habitueras, dit le vieillard aussitôt. Le tout c'est que la tête n'ait rien. Mais dis-moi tu rentres avec un bouclier… hein ? Non ? Tu rentres avec ton bouclier, pas vrai ? Une belle prisonnière.

Evguéni admirait la galanterie recherchée, surannée, de son père et interrogeait Olga des yeux : « Alors, comment le trouvez-vous ? » Au sourire enjoué d'Olga, à la chaleur de son regard, il comprit que son père lui avait plu.

Les trotteurs gris demi-sang tiraient rapidement la calèche en descendant la pente. Du haut du coteau on découvrait les bâtiments, la tignasse verte des jardins, la maison aux murs blancs, les érables cachant les fenêtres.

— Comme c'est beau ici ! Ah ! comme c'est beau ! dit Olga en s'animant.

Les lévriers noirs de la ferme arrivaient à grands bonds. Ils entourèrent la calèche. Le père Sachka donna un coup de fouet par-derrière à l'un d'eux qui voulait sauter dans la voiture, et il cria avec colère :

— Tu te fourres sous les roues, démon ! Fous le camp !

Evguéni tournait le dos aux chevaux ; ceux-ci s'ébrouaient de temps en temps, le vent rabattait les gouttelettes en arrière et lui en aspergeait le cou.

Il regardait en souriant son père, Olga, la route jonchée d'épis, le coteau qui s'élevait lentement, cachant la crête lointaine des collines et l'horizon.

— Quel coin perdu ! Et comme c'est calme ! dit Olga.

Elle suivait avec un sourire le vol silencieux des freux au-dessus de la route,

la fuite des buissons d’absinthe et de mélilot.

— On vient à notre rencontre, dit le seigneur en plissant les yeux.

— Qui ?

— Nos gens.

Evguéni se retourna, il ne distinguait pas encore les visages, mais il sentit que l’une des femmes était Aksinia et il rougit fortement. Il s’attendait à voir de l’indignation sur le visage d’Aksinia, mais quand la calèche arriva au portail avec son grincement joyeux, il regarda à sa droite, le cœur battant, aperçut Aksinia et fut frappé par son visage souriant plein d’une gaieté contenue. Un poids tomba de ses épaules, il se sentit rassuré et lui fit un petit salut de la tête.

— Quelle beauté impure ! Qui est-ce ?… Une beauté provocante, n’est-ce pas ? dit Olga, en désignant Aksinia d’un regard admiratif.

Evguéni avait retrouvé son courage ; il lui donna raison d’une voix calme et froide :

— Oui, c’est une belle femme. C’est notre femme de chambre.

La présence d’Olga se faisait sentir partout dans la maison. Le vieux seigneur, qui avait l’habitude de passer des journées entières en chemise de nuit et caleçon chaud tricoté, fit tirer de ses malles des redingotes et un pantalon de général, qui sentaient la naphtaline. Lui qui était négligent pour tout ce qui touchait sa personne réprimandait maintenant Aksinia pour le moindre pli sur du linge repassé et faisait des yeux terribles quand elle lui donnait ses bottes le matin sans les avoir brossées. Il devint plus frais et étonna agréablement Evguéni par l’éclat de ses joues invariablement rasées.

Aksinia, comme si elle pressentait le malheur, s’efforçait de contenter la jeune maîtresse, elle était exagérément serviable et humble jusqu’à l’obséquiosité. Loukéria se mettait en quatre pour améliorer les repas et se surpassait en inventant des sauces et des jus succulents. Même le père Sachka, tout vieilli, tout dégradé qu’il fût, subit l’influence des changements survenus à Iagodnoïé. Un jour le seigneur le rencontra près du perron, l’examina des pieds à la tête et l’appela du doigt d’un air sinistre :

— Qu’est-ce que c’est que ça, fils de chienne ? Hein ? – Et il roulait des yeux terribles. – Tu as vu ta culotte ?

— Non, qu’est-ce qu’elle a ? répondit insolemment le père Sachka, mais il

était un peu inquiet à la fois de cet interrogatoire insolite et de la voix tremblante de son maître.

— Il y a une jeune femme à la maison, salaud, tu veux ma mort. Pourquoi tu ne boutonnes pas ta braguette, bouc puant ? Hein ?

Les doigts sales du père Sachka touchèrent l'entrejambe de son pantalon et parcoururent la longue rangée des gros boutons comme les touches d'un accordéon muet. Il voulait dire encore quelque chose d'insolent à son maître, mais celui-ci tapa du pied comme dans sa jeunesse, si fort que la semelle de sa botte pointue, à la mode ancienne, se mit à bâiller, et il hurla :

— A l'écurie ! En avant, marche ! Je vais dire à Loukéria de te passer à l'eau bouillante. Va racler ta crasse, abruti.

Evguéni se reposait, errait avec son fusil dans les vallées sans eau, tirait la perdrix près des champs de mil fauchés. Une chose le tourmentait : la question d'Aksinia. Un soir son père l'appela chez lui et lui dit, avec un coup d'œil craintif vers la porte, en évitant de rencontrer son regard :

— Moi, vois-tu… Tu m'excuseras de me mêler de tes affaires personnelles. Mais je veux savoir ce que tu comptes faire avec Aksinia.

Evguéni se trahit par sa précipitation à allumer une cigarette. Le sang lui monta au visage, tout comme le jour de son arrivée, et, se sentant rougir, il rougit encore plus.

— Je ne sais pas… Je ne sais vraiment pas… avoua-t-il honnêtement.

Le vieux dit gravement :

— Moi je sais. Va lui parler tout de suite. Propose-lui de l'argent, un dédit – là, il sourit des pointes de sa moustache –, et demande-lui de partir. Nous retrouverons quelqu'un.

Evguéni se rendit aussitôt dans les communs.

Aksinia, tournant le dos à la porte, pétrissait de la pâte. Ses omoplates bougeaient dans son dos partagé au milieu par un creux bien visible. Ses muscles jouaient dans ses bras pleins et bruns, nus jusqu'au coude. Evguéni regarda son cou tout couvert de grosses boucles duveteuses et dit :

— Aksinia, s'il vous plaît, une minute.

Elle se retourna vivement et elle s'efforçait de donner à son visage rayonnant une expression de serviabilité et d'indifférence, mais Evguéni remarqua que ses doigts tremblaient en rabaissant ses manches.

— Je viens tout de suite.

Elle lança un regard peureux vers la cuisinière et suivit Evguéni, impuissante à dominer sa joie, avec un sourire heureux et suppliant.

Sur le perron, il lui dit :

— Allons dans le jardin. J’ai à te parler.

— Oui, acquiesça-t-elle, joyeuse et soumise, pensant que leurs relations allaient recommencer comme autrefois.

En marchant, Evguéni lui demanda à mi-voix :

— Tu sais pourquoi je t’ai appelée ?

Souriant dans l’obscurité elle lui prit la main, mais il se dégagea d’un geste brusque et Aksinia comprit tout. Elle s’arrêta.

— Qu’est-ce que vous voulez, Evguéni Nikolaïévitch ? Je n’irai pas plus loin.

— Bon. Nous pouvons aussi bien parler ici. Personne ne nous entend.

Evguéni se dépêchait, s’embrouillait dans un filet invisible de mots.

— Il faut que tu me comprennes. Je ne peux plus être avec toi comme avant… Je ne peux pas vivre avec toi… Tu comprends ? Maintenant je suis marié. Je suis un homme honnête, je ne peux pas commettre une vilenie… Ma conscience me l’interdit… dit-il, et il avait honte de ses grands mots.

La nuit venait tout juste d’arriver de l’orient obscur.

A l’ouest un pan de ciel embrasé par le soleil couchant rougeoyait encore. Sur l’aire on battait le blé à la lumière des lanternes pour profiter du beau temps ; le pouls de la machine battait fort et fiévreusement, les ouvriers parlaient haut ; l’homme qui approvisionnait sans cesse la batteuse vorace criait d’une voix rauque et heureuse : « Envoie ! Envoie ! Envoie ! » Le silence mûrissait dans le jardin. Ça sentait l’ortie, le blé, la rosée.

Aksinia ne répondait pas.

— Alors, qu’est-ce que tu dis ? Pourquoi tu ne dis rien, Aksinia ?

— Je n’ai rien à dire.

— Je vais te donner de l’argent. Il faut que tu t’en ailles. Je pense que tu seras d’accord… Il me serait pénible de te voir constamment.

— Mon mois finit dans huit jours. Je peux rester jusque-là ?

— Bien sûr, bien sûr.

Aksinia garda le silence un moment, puis obliquement, timidement, comme si elle avait été battue, s’approcha d’Evguéni et dit :

— Bon, eh bien, je m’en irai… Une dernière fois, tu voudras bien être gentil avec moi ? C’est la nécessité qui m’a rendue effrontée comme ça… Toute seule, j’ai souffert… Ne me juge pas mal, Génia.

Sa voix était sonore et sèche. Evguéni s’efforçait de deviner si elle parlait sérieusement ou non.

— Qu’est-ce que tu veux ?

Il toussa d’un air contrarié et sentit soudain qu’elle cherchait timidement sa main…

Cinq minutes plus tard il sortait d’un buisson de groseilliers mouillés et odorants ; il alla jusqu’à la palissade et, tout en tirant sur une cigarette, essuya longuement avec son mouchoir son pantalon verdi aux genoux par l’herbe grasse.

En montant sur le perron, il se retourna et vit dans la lumière jaune de la fenêtre des communs la silhouette élancée d’Aksinia, d’Aksinia qui arrangeait ses cheveux et regardait le feu et souriait…

6

Le jonc avait mûri. La steppe sur des verstes et des verstes s’était couverte d’argent ondoyant. Le vent foulait le jonc élastique, s’écrasait sur lui par endroits, écorchait, bosselait et chassait tantôt vers le midi tantôt vers le couchant les vagues opalines. Là où passait la route du vent, le jonc se mettait en prière et un sillon noir demeurait longtemps sur son dos brillant.

Toutes les herbes de toutes les couleurs étaient défleuries. Sur les crêtes la triste absinthe brûlée par le soleil baissait la tête. Les nuits courtes se dissipaient vite. Les étoiles luisaient innombrables au ciel de jais ; la lune – le soleillot cosaque – dont le bord commençait à s’ébrécher, répandait une lumière avare et blanche ; l’immense Voie lactée croisait d’autres routes d’étoiles. L’air était épais et âpre, le vent était sec et sentait l’absinthe ; la terre, gorgée de cette amertume de l’absinthe toute-puissante, avait soif de fraîcheur. Les orgueilleux chemins d’étoiles, que ne foulèrent jamais ni le sabot des chevaux ni le pas des hommes, vacillaient au ciel ; le semis des étoiles avortait sur le ciel sec et noir comme la terre noire, sans germer, sans réjouir la vue par de jeunes pousses ; la lune était une saline asséchée, la steppe n’était que sécheresse et herbe fanée. Partout le refrain aigu et incessant des cailles, partout le chant métallique des grillons.

Les journées étaient torrides et étouffantes, pleines d’une brume épaisse. Soleil impitoyable dans le bleu passé du ciel. Pas de nuage. Ailes déployées du milan comme des arcs d’acier brun. L’éclat des joncs est aveuglant, insoutenable ; l’herbe fume, brûlante et brune comme du poil de chameau. Le milan flotte, en donnant de la bande, dans le bleu ; en bas dans l’herbe glisse sans bruit son ombre énorme.

Les rats de blé font un sifflement langoureux et rauque. Les marmottes sommeillent sur les remblais fraîchement remués et jaunissants de leurs terriers. La steppe est brûlante mais morte, et tout alentour est d’une immobilité transparente. Même le tumulus bleu, à la limite du visible, est fantastique et indistinct comme dans un rêve.

Steppe de ma naissance ! Le vent amer écrase la crinière des juments et des étalons dans les troupeaux. Le vent a salé les naseaux secs des chevaux et eux, respirant l’odeur amère et salée, remuent leurs lèvres soyeuses et hennissent,

sentant sur elles la saveur du vent et du soleil. Steppe de ma naissance sous le ciel bas du Don ! Sinuosités des vallées sans eau, des ravins d'argile rouge, infinité du jonc avec les empreintes de sabots couvertes d'herbe qui ressemblent à des nids, tumulus muets pleins de sagesse qui gardent enfouie la gloire cosaque, je m'incline très bas devant vous et je baise respectueusement toute la terre fade, steppe du Don trempée du sang cosaque qui ne se rouille jamais.

Il a une petite tête maigre de serpent. Les oreilles menues et mobiles. Les muscles du poitrail extrêmement développés. Les jambes fines, fortes, les boulets irréprochables, les sabots polis comme des galets. La croupe un peu lourde, la queue touffue. C'est un vrai donets. Et de haute extraction : pas une goutte de sang étranger ne coule dans ses veines et tout en lui témoigne de sa race. On l'appelle Malbrouck.

A l'abreuvoir, pour défendre ses juments, il s'est battu avec un autre étalon, plus fort et plus vieux que lui, qui lui a abîmé la patte de devant gauche, bien que les étalons au pâturage soient toujours déferrés. Ils se sont cabrés, se sont mordus, se sont frappés de leurs pattes de devant, se sont arraché mutuellement la peau…

Le gardien n'était pas là, il dormait dans la steppe, dos au soleil, jambes écartées chaussées de bottes brûlantes et poussiéreuses. L'autre étalon a fait tomber Malbrouck à terre, puis l'a chassé très loin du troupeau, l'a laissé là, perdant son sang, a pris possession des deux troupeaux et les a emmenés le long du Val Fangeux.

L'étalon blessé a été ramené à l'écurie ; le vétérinaire a guéri sa patte meurtrie.

Six jours plus tard, Michka Kochévoï, venu présenter son rapport au surveillant, a été témoin de la scène suivante : Malbrouck, poussé par l'instinct puissant de la reproduction, a rongé sa bride, s'est échappé de sa stalle et, s'emparant des juments entravées qui paissaient à côté de la maison et qui servaient de monture aux gardiens, au surveillant et au vétérinaire, les a emmenées dans la steppe, d'abord au trot puis plus vite, en mordillant les retardataires. Les gardiens et le surveillant se sont précipités hors de la maison pour entendre seulement les abots qui se cassaient bruyamment.

— Il nous a mis à pied, le salaud !

Le surveillant a poussé un juron, mais il a regardé avec une satisfaction secrète les chevaux qui s'éloignaient.

A midi, Malbrouck a conduit ses chevaux à l’abreuvoir. Les gardiens à pied ont retiré les juments, Michka l’a sellé, l’a emmené dans la steppe et l’a renvoyé dans son troupeau.

En deux mois de service comme gardien, Michka Kochévoï avait étudié attentivement la vie des chevaux au pâturage et s’était pénétré d’un profond respect pour leur intelligence et leur noblesse naturelle. Les saillies se faisaient sous ses yeux, et cet acte éternel, accompli dans les conditions primitives, était si naturellement chaste et simple qu’il éveillait irrésistiblement dans son esprit des comparaisons qui n’étaient pas à l’avantage des hommes. Mais il y avait aussi beaucoup d’humanité dans les relations des chevaux entre eux. Par exemple, Michka avait remarqué que Bavard, l’étalon vieillissant, qui était méchant et grossier avec les juments, faisait exception pour une beauté rousse de quatre ans, avec une grande étoile au front et des yeux ardents. Près d’elle il était inquiet et agité, il la reniflait sans cesse avec un ronflement particulier, contenu et passionné. Il aimait au pâturage poser sa mauvaise tête sur la croupe de sa jument bien-aimée et sommeiller ainsi un moment. Michka le regardait discrètement et voyait ses muscles jouer sous sa peau fine, il lui semblait que Bavard aimait cette jument comme aiment les vieillards, d’un amour fort et sans espoir, et triste.

Michka faisait son service consciencieusement. L’ataman de stanitsa ayant sans doute eu vent de son zèle, le surveillant reçut l’ordre, dans les premiers jours d’août, de le mettre à la disposition de l’administration de stanitsa.

Michka fut prêt en un rien de temps. Il rendit son paquetage et partit dans l’après-midi même pour chez lui. Il pressa sa jument sans relâche. Au coucher du soleil, passé Karguine, il rejoignit en haut de la colline une voiture qui se dirigeait vers Viochenskaïa.

Le conducteur, un Ukrainien, poussait ses deux chevaux bien nourris, couverts de sueur. Un homme de haute stature, aux épaules larges, en veston de ville, avec un chapeau de feutre gris rejeté sur la nuque, était à demi allongé sur le siège arrière.

Pendant quelque temps, Michka suivit la voiture, observant les épaules tombantes de l’homme au chapeau, qui sautaient à chaque cahot, et la bande blanche que faisait son col poussiéreux. L’homme avait à ses pieds un sac de voyage jaune et une musette couverte par son manteau roulé. L’odeur inconnue d’un cigare chatouillait vivement les narines de Michka. « Un fonctionnaire qui va à la stanitsa », pensa-t-il en avançant sa jument au niveau de la voiture. Mais il jeta un coup d’œil oblique sous les bords du chapeau et entrouvrit la bouche,

l’effroi et la stupeur lui faisaient courir des fourmis dans le dos : l’homme à demi allongé dans la voiture n’était autre que Stépane Astakhov, qui mâchait impatiemment un bout de cigare noir en plissant ses yeux durs et clairs. Michka, n’en croyant pas ses sens, regarda encore ce visage connu, étrangement changé, et, quand il se fut définitivement persuadé que c’était bien Stépane en chair et en os que berçaient les ressorts de la voiture, il toussota, tout transpirant d’émotion :

— Excusez-moi, Monsieur, vous n’êtes pas Stépane Astakhov ?

L’homme ramena d’un mouvement de la tête son chapeau sur son front, se retourna et leva les yeux sur Michka.

— Si, c’est moi Astakhov. Pourquoi ? Est-ce que vous… Attends, toi tu es… Kochévoï, hein ?

Il se souleva de son siège et, souriant des lèvres seulement sous ses moustaches châtaines bien taillées, tandis que ses yeux et tout son visage vieilli gardaient leur inabordable sévérité, il tendit la main d’un air gauche et joyeux.

— Kochévoï ? Mikhaïl ? Quelle rencontre !… Je suis très content…

— Mais enfin ! Mais comment est-ce possible ? – Michka lâcha les rênes et leva les bras au ciel. – On disait que tu avais été tué. Et qui est-ce que je vois ? Astakhov !

Un sourire illumina son visage, il se trémoussait, s’agitait sur sa selle, mais l’extérieur de Stépane, son accent sourd et net le troublèrent ; il changea de ton et se mit à lui dire vous, sentant confusément la barrière invisible qui les séparait.

La conversation se lia. Les chevaux allaient au pas. Un somptueux coucher de soleil fleurissait à l’occident, des nuages azurés s’enfonçaient dans la nuit. A l’écart de la route les cailles s’égosillaient dans les broussailles des champs de mil, un silence poussiéreux s’affaissait sur la steppe, purgée de l’agitation et du vacarme du jour. A l’embranchement des routes de Tchoukarinskaïa et de Kroujilinskaïa, on apercevait la silhouette d’une chapelle sur le fond du ciel lilas ; un amas de cumulus rouge brique tombait d’aplomb au-dessus d’elle.

— D’où venez-vous donc, Stépane Andréïtch ? questionna joyeusement Michka.

— D’Allemagne. Il faut bien rentrer chez soi.

— Mais nos hommes alors ? Ils ont dit qu’ils vous ont vu tuer sous leurs yeux !

Stépane répondit d’un ton réservé et indifférent, comme si ces questions l’ennuyaient :

— J’ai été blessé en deux endroits, et les autres… eh bien quoi, les autres ? Ils m’ont abandonné… J’ai été fait prisonnier… Les Allemands m’ont soigné, m’ont envoyé travailler…

— Vous n’avez pas écrit…

— A qui voulais-tu que j’écrive ?

Stépane jeta son mégot et alluma aussitôt un autre cigare.

— Mais à votre femme ? Votre épouse est vivante et en bonne santé.

— Je ne vivais pas avec elle, c’est bien connu, il me semble.

Stépane avait dit cela d’une voix sèche, sans la moindre chaleur.

L’allusion à sa femme ne l’avait pas ému.

— Et vous ne vous êtes pas ennuyé à l’étranger ? s’enquit avidement Michka, presque couché sur le pommeau de sa selle.

— Au début je me suis ennuyé, après je me suis habitué. J’étais bien.

Après un moment de silence, il ajouta :

— Je voulais rester tout à fait en Allemagne, me faire naturaliser. Mais j’ai eu envie de rentrer, j’ai tout laissé, je suis parti.

Pour la première fois un sourire adoucit les plis durs au coin de ses yeux.

— Et chez nous ici, voyez-vous, quelle gabegie ! On se bat entre soi.

— Oui… je suis au courant.

— Vous êtes revenu par quel chemin ?

— Par la France. J’ai pris le bateau à Marseille – c’est une ville de là-bas – jusqu’à Novorossiisk.

— Vous serez mobilisé aussi ?

— Sûrement… Qu’est-ce qu’il y a de neuf dans le village ?

— On ne peut pas tout raconter. Beaucoup de choses.

— Ma maison est entière ?

— Le vent la remue…

— Et les voisins ? Les fils Mélékhov sont toujours vivants ?

— Oui.

— De mon ancienne femme, vous avez eu des nouvelles ?

— Elle est toujours là-bas, à Iagodnoïé.

— Et Grigori… il est avec elle ?

— Non, il est avec sa légitime. Il a rompu avec votre Aksinia…

— Tiens… je ne savais pas.

Ils restèrent sans parler pendant une minute à peu près.

Michka continuait à examiner intensément Stépane. Il dit d'un air approbateur et respectueux :

— Ça se voit que vous étiez bien, Stépane Andréïtch. Vous êtes habillé comme un monsieur.

— Là-bas tout le monde s'habille proprement.

Stépane fronça le visage et toucha l'épaule du conducteur :

— Allons, un peu plus vite.

Le conducteur brandit son fouet d'un air morne, les chevaux fatigués ébranlèrent le palonnier. Les roues grincèrent doucement, la voiture cahota sur les creux de la route et Stépane demanda à Michka en lui tournant le dos pour terminer la conversation :

— Tu vas au village ?

— Non, à la stanitsa.

A la fourche, Michka prit à droite ; il se leva sur ses étriers.

— Au revoir, Stépane Andréïtch !

Stépane froissa de ses doigts lourds le bord poussiéreux de son chapeau et répondit froidement, en articulant distinctement chaque syllabe comme un étranger :

— Porte-toi bien.

7

Le front suivait la ligne Filonovo-Povorino. Les Rouges concentraient leurs forces, fermaient leur poing pour frapper. Les Cosaques développaient mollement leur offensive ; souffrant d'une pénurie aiguë de munitions, ils n'essayaient pas de sortir des limites de la Région. Sur le front de Filonovo, les opérations se déroulaient avec un succès changeant. En août il se fit une accalmie relative et les Cosaques qui rentraient du front pour une permission de courte durée disaient qu'il fallait s'attendre à un armistice pour l'automne.

A l'arrière, dans les stanitsas et les villages, on rentrait les moissons. La main-d'œuvre manquait. Les vieux et les femmes n'arrivaient pas à bout du travail ; en outre ils étaient sans cesse requis pour conduire les charrettes du pays qui approvisionnaient le front en munitions et ravitaillement.

De Tatarski, presque chaque jour, cinq ou six charrettes partaient sur ordre pour Viochenskaïa ; là, on les chargeait de caisses de cartouches et d'obus et on les dirigeait sur le poste intermédiaire d'Andropovski ; parfois, quand on manquait de charrettes, on les envoyait plus loin, dans les villages du Khoper.

Tatarski vivait d'une vie fébrile mais étouffée. Toutes les pensées étaient tournées vers le front lointain ; on attendait dans l'angoisse et le tourment des nouvelles de ceux qui étaient là-bas. L'arrivée de Stépane Astakhov bouleversa tout le village : dans chaque ferme, sur chaque aire, on ne parlait que de ça. Un homme qu'on avait enterré depuis longtemps était rentré, un homme dont les vieilles seulement se souvenaient, et encore, « pour le repos de son âme », un homme qu'on avait presque oublié. N'était-ce pas miraculeux ?

Stépane s'installa chez la femme d'Anikouchka, y apporta ses affaires et, tandis qu'elle lui préparait à souper, se rendit à sa maison. D'un pas lourd de propriétaire il arpenta longuement l'enclos inondé par la lumière blanche de la lune, passa sous l'auvent des hangars à demi effondrés, examina la maison, secoua les pieux des clôtures…

L'omelette était depuis longtemps refroidie sur la table chez la femme d'Anikouchka et Stépane continuait à inspecter son domaine envahi par l'herbe, en faisant claquer ses doigts, et il murmurait quelque chose indistinctement, comme s'il avait la langue liée.

Le soir même les gens du village vinrent le voir pour le questionner sur sa vie de prisonnier. La maison d'Anikouchka s'emplit de femmes et de gamins. Ils étaient là, plantés comme des piquets, à l'écouter parler, et leurs bouches grandes ouvertes étaient noires comme des fondrières. Il parlait de mauvaise grâce, aucun sourire ne rafraîchissait son visage vieilli. On voyait que la vie l'avait secoué rudement, jusqu'à la racine, changé, transformé.

Le lendemain matin, comme il dormait encore dans la chambre, Pantéléï Prokofiévitch apparut à la porte de la maison, toussa dans sa main de sa toux profonde et attendit son réveil. Pantéléï Prokofiévitch sentait, venant de la chambre, l'odeur fraîche et humide du sol de terre, mêlée à l'odeur inconnue du tabac fort qui prend à la gorge et à cette odeur de longue route qui imprègne longtemps les voyageurs.

Stépane s'éveilla. Pantéléï Prokofiévitch l'entendit qui frottait une allumette.

— Je peux entrer ? demanda-t-il, et, comme pour se présenter devant un supérieur, il arrangea en hâte les plis de la chemise bouffante neuve qu'Ilinitchna lui avait fait mettre en l'honneur de cette visite.

— Entrez.

Stépane s'habillait, tirant sur un mégot de cigare, et la fumée faisait cligner un de ses yeux endormis. Pantéléï Prokofiévitch franchit le seuil avec une certaine timidité et, frappé par le visage changé de Stépane, par les parties métalliques de ses bretelles de soie, il s'arrêta, tendant sa main noire creusée en forme de barque.

— Bonjour, voisin ! De te revoir vivant…

— Bonjour.

Stépane enfila ses bretelles, roula ses puissantes épaules tombantes et posa dignement sa main dans la main rugueuse du vieux. Ils s'examinèrent rapidement. Des étincelles de haine brillaient bleu dans les yeux de Stépane ; il y avait du respect et un léger étonnement ironique dans les yeux fendus et bombés du vieux Mélékhov.

— Tu as vieilli, Stépane, tu as vieilli, mon ami.

— Oui, j'ai vieilli.

— On priait déjà pour le repos de ton âme, comme pour mon Grichka… dit Pantéléï Prokofiévitch, et il s'arrêta court, vexé de ne s'être point souvenu à temps.

Il essaya de réparer sa bévue :

— Grâce à Dieu, il est rentré sain et sauf… Dieu soit loué ! Grichka aussi on priait pour le repos de son âme et lui, comme Lazare, il est ressuscité, il est revenu. Il a déjà deux petits et sa femme, Natacha, est en bonne santé, Dieu soit loué. Une bonne petite femme… Alors, et toi, mon petit, comment vas-tu ?

— Ça va, merci.

— Tu viendras rendre visite à ton voisin ? Viens, fais-moi cet honneur, on parlera.

Stépane commença par refuser, mais Pantéléï Prokofiévitch insistait, se fâchait, et Stépane céda. Il se débarbouilla, peigna en arrière ses cheveux coupés et, comme le vieux lui demandait : « Qu'est-ce que tu as fait de ta mèche, tu l'as vendue ? » il sourit et sortit le premier dans la cour en mettant son chapeau sur sa tête d'un geste amusé.

Pantéléï Prokofiévitch était d'une amabilité si obséquieuse que Stépane pensa : « Il veut faire oublier l'ancienne offense… »

Ilinitchna, obéissant aux ordres que son mari lui donnait des yeux, allait et venait agilement dans la cuisine, pressait Natalia et Douniachka et s'occupait elle-même du repas. Les femmes lançaient de temps en temps vers Stépane, assis sous les icônes, des regards curieux, palpaient des yeux son veston, son col, sa chaîne de montre en argent, sa coiffure et échangeaient des sourires étonnés et mal dissimulés. Daria, qui rentrait de l'auberge, toute rouge, sourit de confusion en essuyant du coin de son tablier la torsade fine de ses lèvres et dit en plissant les yeux :

— Ah ! voisin, je ne vous avais pas reconnu. Vous n'avez plus l'air d'un Cosaque.

Pantéléï Prokofiévitch, sans perdre de temps, mit une bouteille d'eau-de-vie sur la table, ôta vite le bouchon de chiffon, renifla l'arôme doux et amer et se lança dans un éloge enthousiaste :

— Essaye-moi ça. Fait à la maison. Tu approches une allumette, ça fait une flamme bleue, ma parole !

Une conversation à bâtons rompus s'engagea. Stépane buvait à regret, mais après quelques verres il fut gris et s'adoucit.

— C'est te marier qu'il te faut maintenant, voisin.

— Qu'est-ce que vous dites ? Et mon ancienne, qu'est-ce que j'en ferai ?

— Ton ancienne… eh bien, ton ancienne… Ton ancienne femme, tu crois qu'elle est inusable ? La femme, c'est comme la jument : on la monte tant qu'elle garde ses dents… Nous t'en trouverons une jeune.

— Tout est sens dessus dessous maintenant… Ce n'est pas le moment de se marier… Je prends une dizaine de jours de permission, après j'irai me présenter à l'administration et après, au front ! dit Stépane, de plus en plus ivre et perdant petit à petit son accent étranger.

Bientôt il partit, accompagné par le regard émerveillé de Daria et laissant derrière lui matière à dispute et bavardage.

— Comme il s'est instruit, le salaud ! Vous avez vu comme il parle ! Comme un percepteur ou comme un prince… Je suis arrivé comme il se levait, par-dessus sa chemise il se met des courroies de soie sur les épaules avec des plaques, ma parole, comme les chevaux. Ça lui prend le dos et la poitrine. Qu'est-ce que ça veut dire ? A quoi ça peut bien servir ? Il est tout comme un savant maintenant, disait Pantéléï Prokofiévitch avec admiration, visiblement flatté que Stépane n'eût pas dédaigné son invitation et fût venu sans rancune.

Il ressortait de la conversation que Stépane avait décidé de rester au village après la fin de son service, de remettre sa maison en état et de relever son exploitation. Stépane avait ajouté en passant qu'il en avait les moyens, et cela avait provoqué chez Pantéléï Prokofiévitch une laborieuse méditation et un respect involontaire.

— Il a de l'argent, ça se voit, disait-il. Il a un capital, la charogne. Les autres rentrent de captivité nus comme leur mère les a faits, et lui vous avez vu comme il est habillé… Il a tué quelqu'un, ou bien c'est qu'il a volé.

Les premiers jours, Stépane se reposa chez la femme d'Anikouchka ; il ne se montrait que rarement dans la rue. Les voisins l'observaient, épiaient chacun de ses mouvements, essayaient même d'interroger la femme d'Anikouchka sur ce qu'il avait l'intention de faire. Mais elle serrait les lèvres, faisait la cachottière et se drapait d'ignorance.

Les bruits coururent de plus belle, un samedi matin, quand on sut qu'elle avait loué un cheval chez les Mélékhov et qu'elle était partie très tôt dans une direction inconnue. Pantéléï Prokofiévitch fut le seul à deviner ce qu'il en était : « Elle va chercher Aksinia », dit-il à Ilinitchna avec un clin d'œil, en attelant sa jument boiteuse à la voiture. Il ne se trompait pas. La bonne femme s'en allait à Iagodnoïé avec mission de demander à Aksinia si elle accepterait d'oublier les anciennes offenses et de rentrer chez son mari.

Ce jour-là, Stépane perdit tout à fait sa retenue et son calme, il marcha jusqu'au soir dans le village, demeura un long moment assis sur le perron de la maison Mokhov avec Serguéï Platonovitch et « Tsatsa » Atiopine, parlant de l'Allemagne, de sa vie là-bas, de son retour par la France et la mer. Parlant, écoutant les lamentations de Mokhov et regardant sans cesse sa montre avec inquiétude…

La femme d'Anikouchka rentra de Iagodnoïé au crépuscule. Tout en préparant le souper dans la cuisine d'été, elle raconta qu'Aksinia avait été effrayée en apprenant la nouvelle imprévue, et avait posé beaucoup de questions sur le compte de son mari, mais qu'elle avait catégoriquement refusé de rentrer.

— Elle n'a pas besoin de rentrer, elle vit comme une dame. Elle est bien grasse, elle a la peau blanche. Elle ne fait pas les travaux durs. Qu'est-ce qu'il lui faut de plus ? Elle est habillée, tu ne croirais pas. Aujourd'hui jour de semaine elle avait une jupe blanche comme neige et des mains propres, plus que propres, disait la femme d'Anikouchka, avalant des soupirs d'envie.

Les pommettes de Stépane étaient roses, des flammes mauvaises et mélancoliques s'allumaient et s'éteignaient dans ses yeux clairs baissés vers le sol. Il puisait avec sa cuiller le lait caillé dans une tasse émaillée et s'efforçait de contenir le tremblement de sa main. Il laissait tomber ses questions avec une lenteur calculée.

— Tu dis qu'Aksinia est contente de sa vie ?

— Comment donc ! N'importe qui serait content.

— Elle a demandé de mes nouvelles ?

— Je pense bien ! Elle est devenue toute blanche quand je lui ai dit que vous étiez rentré.

Après le souper, Stépane sortit dans la cour, que l'herbe envahissait.

Le bref crépuscule d'août passa sitôt qu'arrivé. Dans la fraîcheur humide de la nuit, les tambours des tarares battaient importunément, on entendait des voix perçantes. Sous la lune jaune tachetée, c'était le remue-ménage habituel, on vannait le blé battu pendant le jour, on transportait le grain dans les granges. L'odeur chaude et âpre du blé fraîchement dépiqué et de la poussière de baie enveloppait le village. Quelque part près de la place, la batteuse à vapeur trépidait, des chiens aboyaient. Une chanson traînante parvenait d'une aire lointaine. Une humidité fade montait du Don.

Stépane s'adossa à la clôture, regarda longtemps le courant rapide du Don,

qu’on apercevait de l’autre côté de la rue, et le sentier de feu sinueux, obliquement tracé par la lune. De petites rides frisées moutonnaient suivant le courant. Sur l’autre rive les peupliers somnolaient. Doucement, impérieusement, l’angoisse saisit Stépane.

Il avait plu à l’aube, mais après le lever du soleil les nuages se dissipèrent et, deux heures plus tard, seules les mottes de boue séchée accumulées au-dessus des ornières témoignaient du mauvais temps.

Stépane arriva à Iagodnoïé dans la matinée. Plein d’émotion, il attacha son cheval au portail et d’un pas lourd mais rapide gagna les communs.

La cour vaste, couverte d’herbe roussie, était déserte. Les poules fouillaient dans le fumier à côté de l’écurie. Un coq noir comme un corbeau se pavanait sur une clôture renversée. Il appelait les poules et faisait semblant de becqueter les bêtes à bon Dieu qui rampaient sur la clôture. Les lévriers trop gras étaient couchés au frais à côté de la remise. Six chiots pie à queue coupée, qui avaient fait tomber leur mère, une jeune chienne dont c’était la première portée, tétaient, arc-boutés sur leurs petites pattes, en tirant sur les tettes grises et molles. La rosée brillait sur la partie à l’ombre du toit de fer de la maison seigneuriale.

Stépane entra dans les communs en regardant attentivement autour de lui et demanda à la grosse cuisinière :

— Je peux voir Aksinia ?

— Qui êtes-vous ? répondit-elle curieuse, essuyant de son tablier son visage ridé mouillé de sueur.

— Ça ne vous regarde pas. Où est Aksinia ?

— Chez le maître. Attendez.

Stépane s’assit, posa d’un geste de fatigue extrême son chapeau sur ses genoux. La cuisinière enfournait ses pots de fer, heurtait les fourches du four sans plus prêter attention à lui. Une odeur aigre de fromage blanc et de houblon flottait dans cette cuisine. Les mouches couvraient comme un semis noir la cheminée du poêle, les murs, la table poudrée de farine. Stépane, tendu, écoutait, attendait. Le bruit bien connu des pas d’Aksinia le projeta littéralement hors du banc. Son chapeau tomba de ses genoux.

Aksinia entra, portant une pile d’assiettes. Son visage prit une pâleur mortelle, les coins de ses lèvres charnues se mirent à trembler. Elle s’arrêta, serrant inutilement les assiettes contre sa poitrine et ne quittant pas Stépane de

ses yeux effrayés. Puis elle s'arracha de sa place, s'approcha vivement de la table et libéra ses bras.

— Bonjour.

Stépane respirait lentement, profondément, comme s'il dormait ; un sourire figé fendait ses lèvres. Sans parler, penché en avant, il tendit la main à Aksinia.

— Dans ma chambre… dit Aksinia en l'invitant du geste.

Stépane ramassa son chapeau comme quelque chose de lourd ; le sang battait dans sa tête et lui brouillait les yeux. Dès qu'ils furent entrés dans la chambre et se furent assis, séparés par la petite table, Aksinia passa la langue sur ses lèvres sèches et demanda dans un gémissement :

— D'où tu viens ?

Stépane fit un geste vague de la main, comme un homme ivre, avec une gaieté affectée, souriant de ce sourire de joie et de douleur qui ne quittait pas ses lèvres.

— J'ai été prisonnier… Je viens te voir, Aksinia…

Il s'agita gauchement, se leva brusquement, prit dans sa poche un petit paquet et, déchirant impatiemment le chiffon qui l'enveloppait, incapable de maîtriser le tremblement de ses doigts, en tira une montre-bracelet de dame en argent et une bague avec une pierre bleue à bon marché… Il lui tendit tout cela sur sa paume moite, mais Aksinia ne détachait pas les yeux de son visage devenu pour elle étranger, déformé par ce sourire humble.

— Prends, j'ai apporté ça pour toi… Nous avons vécu ensemble…

— A quoi bon ? Attends… murmuraient les lèvres mortellement décolorées d'Aksinia.

— Prends… ne cherche pas à m'humilier… Il faut cesser nos bêtises.

Cachant son visage de sa main, Aksinia se leva et recula vers le poêle.

— On disait que tu avais été tué…

— Et tu étais contente ?

Elle ne répondit pas ; plus calmement elle considéra son mari tout entier, de la tête aux pieds, arrangea sans raison les plis de sa jupe soigneusement repassée. Elle croisa les mains dans le dos et dit :

— C'est toi qui m'as envoyé la femme d'Anikouchka ? Elle m'a dit que tu me rappelais pour… vivre… avec toi…

— Tu viendras ? l'interrompit Stépane.

— Non. – La voix d'Aksinia devint sèche. – Non, je ne viendrai pas.

— Pourquoi ça ?

— Je n'ai plus l'habitude, et puis c'est un peu trop tard… Trop tard.

— Mais je veux m'occuper de la ferme. J'y pensais en revenant d'Allemagne et quand j'étais là-bas je ne pensais qu'à ça… Qu'est-ce que tu vas devenir, Aksinia ? Grigori t'a abandonnée… A moins que tu en aies pris un autre ? J'ai entendu dire que tu es avec le fils du maître… C'est vrai ?

Les joues d'Aksinia furent envahies d'un sang brûlant qui fit venir des larmes sous les paupières de ses yeux alourdis de honte.

— Je suis avec lui maintenant. C'est vrai.

— Je ne te fais pas de reproches, dit Stépane effrayé. Je dis cela parce que tu n'as peut-être pas décidé ce que tu vas faire. Il ne te gardera plus très longtemps. Ce n'est pas sérieux… Tiens, tu as des rides sous les yeux… Il te laissera tomber. Quand il sera fatigué de toi, il te chassera. Où iras-tu ? Tu n'en as pas assez d'être domestique ? Réfléchis… J'ai rapporté de l'argent. Quand la guerre sera finie, nous vivrons bien. J'ai pensé que nous pourrions nous remettre ensemble. Je veux oublier le passé…

— Et à quoi pensais-tu autrefois, mon petit Stépane ? dit Aksinia, tremblante, avec des larmes joyeuses.

Elle se détacha du poêle et marcha droit vers la table.

— A quoi pensais-tu quand tu écrasais ma jeunesse dans la poussière ? C'est toi qui m'as poussée vers Grichka. C'est toi qui m'as séché le cœur… Te rappelles-tu ce que tu as fait de moi ?

— Je ne suis pas venu pour régler nos vieux comptes… J'ai peut-être souffert, qu'est-ce que tu en sais, toi ? J'ai peut-être vécu ma vie une deuxième fois en me souvenant de tout ça…

Stépane regardait ses mains posées sur la table et les mots lui venaient lentement, comme s'il les arrachait de sa bouche.

— Je pensais à toi… Mon cœur a saigné… Le jour, la nuit, tu ne me sortais pas de l'esprit… Je vivais là-bas avec une veuve, une Allemande… Je vivais bien, mais je suis parti… J'avais envie de rentrer à la maison…

— Tu avais envie d'une vie tranquille ? dit Aksinia, et ses narines frémissaient furieusement. Tu veux t'occuper de ta maison ? Je suis sûre que tu

veux des enfants, une femme pour laver ton linge, te donner à manger et à boire ?

Et elle eut un sourire sombre et méchant.

— Non, vraiment, Dieu merci ! Je suis vieille, tu as vu mes rides… Et je ne sais plus faire les enfants. Je suis une concubine et les concubines ne doivent pas avoir d'enfants… As-tu besoin d'une femme comme ça ?

— Tu es devenue bien vive…

— C'est comme ça que je suis.

— Alors, c'est non ?

— Non, je ne viendrai pas. Non.

— Bon, porte-toi bien.

Stépane se leva, tourna sans raison le bracelet dans ses mains et le reposa sur la table.

— Si tu réfléchis, préviens-moi.

Aksinia le raccompagna au portail. Elle regarda longtemps la poussière qui jaillissait de sous les roues et enveloppait les épaules larges de Stépane.

Des larmes de colère lui échappaient. Elle poussait de temps en temps un sanglot, pensant vaguement à ce qui ne s'était pas fait, pleurant sur sa vie, une fois encore en allée au vent. Après qu'elle eut su qu'Evguéni ne voulait plus d'elle et qu'elle eut appris le retour de son mari, elle avait résolu de rentrer chez lui pour construire morceau par morceau ce bonheur qu'elle n'avait pas eu… C'est dans cette résolution qu'elle l'avait attendu. Mais quand elle le vit humble et docile, la fierté noire – cette fierté qui ne lui permettait pas, répudiée, de rester à Iagodnoïé – se cabra en elle. La volonté mauvaise qui la possédait dirigeait ses paroles et ses actes. Elle se rappelait les offenses subies, tout ce qu'elle avait souffert de cet homme-là, de ses grandes mains de fer, et, bien qu'elle ne souhaitât pas la rupture et qu'elle fût effrayée au fond d'elle-même de ce qu'elle faisait, elle s'étouffait à dire ces mots cruels : « Non, je ne viendrai pas. Non. »

Une fois encore elle regarda la voiture qui s'éloignait. Stépane agitant son fouet disparut derrière la frange mauve de l'absinthe du bord de route.

Le lendemain, Aksinia reçut sa paye et fit ses bagages. En quittant Evguéni elle se mit à pleurer :

— Ne gardez pas mauvais souvenir de moi, Evguéni Nikolaïévitch.

— Allons, qu’est-ce que tu dis là, ma chérie !… Merci pour tout.

Il affectait un ton gai pour cacher son trouble.

Elle partit. Le soir elle était à Tatarski.

Stépane la reçut au portail.

— Tu viens ? lui demanda-t-il en souriant. Pour toujours ? Peut-on espérer que tu ne partiras plus ?

— Je ne partirai plus, répondit-elle simplement, considérant, le cœur serré, la maison à demi détruite et la cour envahie par l’arroche et la ronce.

8

C’est près de la stanitsa Dournovskaïa que le régiment de Viochenskaïa livra son premier combat avec des unités en retraite de l’Armée Rouge.

L’escadron commandé par Grigori Mélékhov occupa vers midi un petit village envahi par la verdure des jardins devenus sauvages. Grigori fit mettre pied à terre à ses Cosaques à l’ombre humide d’un bouquet de saules, près du ruisseau dont le lit peu profond traversait le village. Quelque part, non loin de là, des sources jaillissaient en glougloutant de la terre détrempée. L’eau était glacée ; les hommes buvaient avidement, emplissaient leurs casquettes et les enfonçaient ensuite sur leurs têtes en sueur. Le soleil était d’aplomb sur le village pâmé de chaleur. La buée de midi enveloppait la terre chauffée à blanc. L’herbe et les feuilles pendaient mollement, frappées par les rayons empoisonnés du soleil, mais près du ruisseau, dans l’ombre des saules, une fraîcheur fertile était ramassée ; les bardanes et d’autres herbes luxuriantes nourries par le sol marécageux avaient un vert somptueux ; dans les petites anses les lentilles d’eau brillaient comme les sourires des filles qu’on aime ; quelque part au-delà d’un coude du ruisseau des canards barbotaient en battant des ailes. Les chevaux attirés par l’eau s’ébrouaient, pataugeaient dans la boue marécageuse, arrachaient les brides des mains de leurs maîtres et s’engageaient jusqu’au milieu du ruisseau, troublant l’eau et cherchant des lèvres le courant le plus frais. De leurs lèvres tendues le vent brûlant arrachait de grosses gouttes d’eau semblables à des diamants. Il montait de l’eau une odeur sulfureuse de vase remuée, d’algues décomposées, et une odeur douce amère de racines de saule détrempées et pourries.

Les Cosaques venaient de se coucher dans les bardanes, ils avaient tout juste commencé à causer et à fumer que déjà rentrait la patrouille à cheval. Le cri « Les Rouges ! » mit en un instant les hommes sur pied. Ils resserrèrent les sangles des selles, puis retournèrent au ruisseau, emplirent leurs gourdes et burent, chacun sans doute pensant : « C’est peut-être la dernière fois que je bois d’une eau pareille, aussi claire qu’une larme d’enfant. »

Ils se mirent en route, un peu plus loin traversèrent le ruisseau et s’arrêtèrent.

Passé le village, le long d’une colline de sable gris couverte d’armoise, ils

aperçurent à une verste de distance une patrouille ennemie. Huit cavaliers descendaient avec précaution vers le village.

— On va les chercher ? Tu permets ? proposa Mitka Korchounov à Grigori.

Il partit par un chemin détourné, mais la patrouille aperçut les Cosaques et fit demi-tour.

Une heure plus tard, quand les deux autres escadrons à cheval du régiment furent arrivés, les Cosaques se remirent en route. Les patrouilles annonçaient que les Rouges (forts de mille hommes à peu près) arrivaient sur eux. Les escadrons de Viochenskaïa avaient perdu le contact avec le 33e Régiment d'Elanskaïa-Boukanovskaïa, qui marchait à leur droite. Ils décidèrent néanmoins de livrer combat. Ils passèrent de l'autre côté de la colline, mirent pied à terre. Les gardes-chevaux emmenèrent les chevaux dans un large ravin qui descendait vers le village. Quelque part à droite il y eut un engagement de patrouilles. On entendit le crépitement allègre d'un fusil mitrailleur.

Bientôt apparurent les vagues d'assaut clairsemées des Rouges. Grigori déploya son escadron à l'entrée supérieure du ravin. Les Cosaques se couchèrent en haut de la pente couverte de broussailles basses et épaisses. Sous un pommier sauvage de petite taille, Grigori suivait l'ennemi à la jumelle. Il apercevait distinctement les deux premières vagues et derrière elles, entre les rangées brunes du blé fauché abandonné, une colonne noire qui se déployait.

Grigori et ses hommes furent surpris de voir un cavalier – visiblement le chef – monté sur un grand cheval blanc devant la première vague. Deux hommes marchaient isolément devant la deuxième. Un chef conduisait la troisième. A côté de lui flottait un drapeau. Le tissu rouge sur le fond jaune sale des chaumes semblait une petite goutte de sang.

— Les commissaires marchent devant ! s'écria un des Cosaques.

— Tiens ! Ça c'est de l'héroïsme ! dit Mitka Korchounov avec admiration, en éclatant de rire.

— Regardez, les gars. Regardez-les, les Rouges.

Les hommes de l'escadron se soulevèrent presque tous en se prenant mutuellement à témoin, la main en visière pour se protéger du soleil. Soudain les conversations cessèrent et un silence majestueux et austère, annonciateur de mort, tomba humblement et mollement, comme l'ombre d'un nuage, sur la steppe et le ravin.

Grigori regardait en arrière. Derrière la saulaie cendrée, à l'écart du village,

s’élevait un tourbillon de poussière : le deuxième escadron au trot allait prendre l’ennemi de flanc. La vallée masquait encore son mouvement, mais, quatre verstes environ plus loin, elle se divisait en deux sur la colline et Grigori calculait la distance et le moment où l’escadron aurait rejoint le flanc de l’ennemi.

— Couchez-vous ! commanda-t-il en se retournant brusquement, et il rangea ses jumelles dans leur étui.

Il s’approcha de ses hommes. Les Cosaques tournaient vers lui leurs visages cramoisis et luisants, noircis par la chaleur et la poussière. Ils se couchèrent en se regardant les uns les autres. Au commandement : « Préparez-vous ! », les culasses claquèrent cruellement. Grigori ne voyait d’en haut que les jambes écartées, les coiffes des casquettes et les dos dans les vareuses tannées par la poussière, trempés de sueur aux omoplates et dans le creux médian. Les Cosaques se dispersèrent en rampant, cherchant les couverts, choisissant les endroits les plus pratiques. Certains essayèrent de creuser avec leur sabre le sol dur.

A ce moment le vent apporta dans son écume les sons indistincts d’un chant que chantaient les Rouges.

Leurs vagues d’assaut avançaient en se tordant péniblement, inégales, vacillantes, et de ces vagues parvenaient, ternes, perdues dans l’espace torride, des voix humaines.

Grigori sentit son cœur battre comme un fou, à coups violents et inégaux. Il avait déjà entendu chanter cet air plaintif, à Gloubokaïa, par les matelots de Mokrooussov (ils avaient ôté leurs casquettes, leurs yeux étaient brillants d’enthousiasme). Une inquiétude confuse aussi forte que la peur naquit en lui soudain.

— Qu’est-ce qu’ils gueulent ? demanda un très vieux Cosaque en tournant la tête avec angoisse.

— Un genre de prière, lui répondit un homme couché à sa droite.

— Une prière au diable, dit Andréï Kachouline en souriant.

Il regarda insolemment Grigori debout à côté de lui et lui dit :

— Toi qui as été chez eux, je suis sûr que tu sais ce que c’est qu’ils chantent. Je suis sûr que tu as chanté ça avec eux.

« … possé-éder la terre ! » Ces mots, que l’éloignement rendait incertains, s’élevèrent en tourbillon comme un cri d’allégresse et de nouveau le silence

s’étendit sur la steppe. Une gaieté mauvaise saisit les Cosaques. Un homme au milieu du groupe éclata de rire. Mitka Korchounov s’agita :

— Vous entendez, hein ? Ils veulent posséder la terre !…

Et il lança un juron obscène.

— Mélékhov, laisse-moi descendre celui qui est à cheval. Je tire ?

Il n’attendit pas la permission et fit feu. La balle dérangea le cavalier. Il mit pied à terre, donna son cheval et continua à pied devant ses hommes, sabre au clair.

Les Cosaques commencèrent à tirer. Les Rouges se couchèrent. Grigori donna l’ordre aux mitrailleurs d’ouvrir le feu. Après deux rafales, la première vague se lança dans un bond d’une dizaine de sagènes et se coucha de nouveau. Dans ses jumelles Grigori voyait les Rouges manier la pelle et s’enterrer. Une poussière bleuâtre voltigeait au-dessus d’eux ; de petits monticules, comme auprès des trous de marmottes, s’élevaient devant eux. Une salve prolongée partit de leurs lignes. La fusillade intense commença. Le combat menaçait d’être long. Au bout d’une heure les Cosaques eurent une perte : un homme du premier peloton fut touché à mort, trois blessés rampèrent vers les gardes-chevaux dans le ravin. A ce moment-là le deuxième escadron apparut au flanc de l’ennemi et se lança à l’attaque en soulevant un tourbillon de poussière. Il fut repoussé par un tir de mitrailleuse. On vit les Cosaques se retirer au galop, pris de panique, tantôt agglomérés en paquets, tantôt dispersés en éventail. Sa retraite achevée, l’escadron se reforma et repartit à l’attaque silencieusement sans cri de guerre. De nouveau les rafales de mitrailleuses le chassèrent comme le vent chasse les feuilles.

Mais ces assauts avaient ébranlé la résistance des Rouges. Leurs premières vagues s’emmêlèrent et commencèrent à reculer.

Sans arrêter le feu, Grigori fit lever ses hommes. Ils partirent sans plus se coucher. Cette résolution, ce pénible embarras qu’ils avaient éprouvés d’abord semblaient avoir disparu. Une batterie arrivant au grand trot soutenait leur courage. Le premier peloton de la batterie prit position et ouvrit le feu. Grigori fit transmettre aux gardes-chevaux l’ordre d’amener les chevaux. Il se préparait à l’attaque. Près du pommier sauvage d’où il avait observé les Rouges au début du combat, on détachait la troisième pièce de son avant-train. Un officier de haute taille en culotte collante, qui faisait claquer sa cravache sur la tige de ses bottes, criait furieusement d’une voix de ténor aux conducteurs qui accouraient trop lentement vers la pièce :

— Enlevez-moi ça ! Eh bien ! Vous aurez de mes nouvelles !

L'observateur et le commandant du régiment, debout en haut d'un petit tertre à une demi-verste de la batterie, suivaient à la jumelle la retraite de l'ennemi. Les téléphonistes posaient en hâte un fil reliant la batterie au point d'observation. Le vieux capitaine commandant la batterie tournait nerveusement de ses gros doigts la mollette de ses jumelles (il avait une alliance d'or). Il piétinait sans but à côté de la première pièce, évitant les balles d'un geste de la tête, et chacun de ses mouvements brusques faisait ballotter sa sabretache usée.

Après l'ébranlement mou du premier coup, Grigori repéra le point d'impact de l'obus de réglage et se retourna : les servants haletants déplaçaient de toutes leurs forces la pièce. Le premier shrapnel arrosa les rangées de blé abandonnées et le petit flocon cotonneux de fumée blanche, déchiqueté par le vent, fondit lentement sur le fond bleu du ciel.

Quatre pièces envoyèrent l'une après l'autre leurs obus là-bas, derrière le blé couché, mais contrairement à ce qu'attendait Grigori le feu d'artillerie ne mit pas de confusion appréciable dans les rangs des Rouges : ils se retiraient sans hâte, en bon ordre, et commençaient à sortir du champ de vision de l'escadron en descendant dans la vallée. Grigori, comprenant qu'une attaque n'aurait pas de sens, résolut néanmoins d'en parler au commandant de batterie. Il alla à lui d'un pas lourd et, touchant de la main gauche le bout frisé de sa moustache roussie par le soleil, il dit avec un sourire aimable :

— Je voulais attaquer.

— Quelle idée !

Le capitaine hocha la tête d'un air mécontent, arrêta du dos de la main un filet de sueur qui coulait de sous sa visière.

— Vous les voyez s'en aller, les salauds ? On ne les aura pas. D'ailleurs ce serait un comble : tout leur état-major est fait d'officiers de carrière. J'ai un de mes camarades chez eux, le lieutenant-colonel Sérov…

— Comment le savez-vous ? demanda Grigori avec un rictus incrédule.

— Par les transfuges… Arrêtez le feu ! commanda le capitaine, et il expliqua comme pour se justifier : C'est inutile de continuer à tirer, et puis nous n'avons pas beaucoup d'obus… Vous êtes Mélékhov ? Je me présente : Poltavtsev.

Il fourra brusquement sa grosse main moite dans la main de Grigori, la retira aussitôt, l'enfonça prestement dans la gueule ouverte de sa sabretache et en sortit des cigarettes.

— Prenez-en une.

Les conducteurs remontèrent du ravin dans un grondement sourd. On remit les pièces sur leur avant-train. Grigori fit remonter son escadron à cheval et l'emmena à la poursuite des Rouges disparus derrière une colline.

Ils avaient occupé le village suivant mais ils le rendirent sans résistance. Les trois escadrons de Viochenskaïa et la batterie s'y installèrent. Les habitants effrayés ne sortaient pas de leurs maisons. Les Cosaques allaient de ferme en ferme en quête de nourriture. Grigori mit pied à terre près d'une maison à l'écart, entra dans la cour, attacha son cheval au perron. Le patron, un vieux Cosaque aux longues jambes, était couché sur son lit et roulait en gémissant sa tête d'oiseau toute petite sur un oreiller sale.

— Alors, malade ? dit Grigori en souriant, après qu'ils se furent dit bonjour.

— Oui, ma-a-lade…

L'homme simulait la maladie et, à en juger par le va-et-vient de son regard, se doutait qu'on ne le croyait pas.

— Vous avez de quoi manger pour les Cosaques ? demanda Grigori impérieusement.

La patronne se détacha du poêle :

— Vous êtes combien ?

— Cinq.

— Bon, eh bien, venez, on vous donnera ce que Dieu nous a donné.

Après le repas, Grigori sortit dans la rue.

La batterie était près du puits, en état d'alerte immédiate. Les chevaux, entièrement équipés, finissaient leur orge en agitant leur musette-mangeoire. Les conducteurs et les servants se gardaient du soleil, assis ou couchés à l'ombre des caissons d'artillerie. L'un d'eux dormait sur le ventre, les jambes croisées ; une de ses épaules tressaillait dans son sommeil. Il s'était sans doute couché à l'ombre, mais le soleil avait tourné et brûlait maintenant ses cheveux frisés parsemés de poussière de foin.

Le poil humide des chevaux, jauni d'écume, luisait sous le large harnais de cuir. Les chevaux des officiers et des servants, attachés à la clôture, serraient les jambes et baissaient la tête. Les hommes, poussiéreux et en sueur, se reposaient en silence. Le commandant et les officiers de la batterie étaient assis sur la terre, adossés à la cage du puits, et fumaient. Non loin d'eux, des Cosaques étaient

couchés en étoile à six branches, les jambes écartées, dans l'arroche roussie. Ils puisaient dignement du lait caillé dans un seau, de temps en temps l'un d'eux crachait un grain d'orge qui lui était venu dans la bouche.

Le soleil flambait furieusement. Le village allongeait ses rues désertes presque jusqu'à la colline. Dans les granges, sous l'auvent des hangars, le long des clôtures, partout des Cosaques dormaient à l'ombre jaune des bardanes. Les chevaux, que l'on n'avait pas dessellés, groupés près des clôtures, languissaient de chaleur et d'envie de dormir. Un Cosaque passe, lève paresseusement sa cravache au niveau de l'échine des chevaux. Puis la rue redevient pareille à une route de steppe oubliée et les canons peints en vert et les hommes dormants, épuisés par les marches et le soleil, semblent être là sans cause et sans raison.

Accablé d'ennui, Grigori allait rentrer dans la maison quand apparurent dans la rue trois Cosaques à cheval d'un autre escadron. Ils poussaient devant eux un petit groupe de prisonniers rouges. Les artilleurs s'agitèrent, se levèrent, époussetant leurs vareuses et leurs pantalons. Les officiers se levèrent aussi. Dans une cour voisine quelqu'un cria joyeusement :

— Les gars, on amène des prisonniers !… Ce n'est pas vrai ? Je te le jure sur la Sainte Vierge.

De toutes les cours, des Cosaques endormis sortaient en hâte. Les prisonniers, huit jeunes gars puant la sueur et couverts de poussière, furent entourés d'un cercle épais.

— Où les avez-vous pris ? demanda le commandant de la batterie, examinant les prisonniers avec une froide curiosité.

Un des hommes d'escorte répondit non sans forfanterie :

— Des drôles de soldats ! On les a attrapés dans les tournesols à côté du village. Ils se cachaient comme les cailles se cachent du milan. On les a vus de nos chevaux, alors on les a pris en chasse. On en a tué un…

Les soldats rouges se serraient peureusement les uns contre les autres. Ils craignaient visiblement d'être massacrés. Leurs regards impuissants couraient d'un visage à l'autre. Un seul, apparemment plus vieux, au teint brûlé par le soleil, aux pommettes saillantes, portant une vareuse graisseuse et des bandes molletières qui tombaient en poussière, regardait par-dessus les têtes avec mépris, de ses yeux noirs un peu louches, et serrait fort ses lèvres en sang. Il était trapu, large d'épaules. Une casquette datant probablement de la guerre contre l'Allemagne avec le trou de la cocarde, s'écrasait, telle une crêpe verte, sur ses boucles noires et raides comme du crin de cheval. Il était dans la position du

repos. De ses gros doigts noirs aux ongles tachés de sang séché, il touchait le col déboutonné de sa chemise de corps et sa pomme d'Adam pointue couverte de poils noirs. Il avait l'air indifférent, mais sa jambe écartée, que les bandes molletières grossissaient monstrueusement jusqu'au genou, frissonnait. Les autres étaient pâles et impersonnels. Lui seul se distinguait par sa carrure robuste et son visage énergique de type tatar. C'est peut-être pour cela que le commandant de la batterie lui adressa la parole :

— Tu es quoi ?

Les petits yeux du soldat, semblables à des éclats d'anthracite, s'animèrent et il se redressa adroitement, de façon presque imperceptible :

— Soldat de l'Armée Rouge. Russe.

— Lieu de naissance ?

— Penza.

— Volontaire, vermine ?

— Non. Sous-officier de l'ancienne armée. Mobilisé en dix-sept et depuis, voilà…

Un des hommes de l'escorte intervint :

— Il nous a tiré dessus, le salaud.

— Tu leur as tiré dessus ? dit le capitaine en fronçant les sourcils d'un air sinistre et, saisissant le regard de Grigori debout devant lui, il montra des yeux le prisonnier :

— Voyez-vous ça ! Alors tu leur as tiré dessus ? Tu n'as donc pas pensé qu'on te prendrait ? Et si on te fusillait, maintenant, pour ça ?

— Je croyais que je pourrais me défendre.

Ses lèvres meurtries se contractèrent en un sourire coupable.

— En voilà un drôle ! Alors pourquoi tu ne t'es pas défendu ?

— Je n'avais plus de cartouches.

— A-a-ah !

Les yeux du capitaine prirent un éclat froid, mais il examina le soldat sans cacher son contentement.

— Et vous, bande de fumiers, vous êtes d'où ? demanda-t-il d'un tout autre ton, promenant sur les autres un regard réjoui.

— On a été mobilisé, Votre Haute Noblesse. On est de Saratov… district de Balachov… pleurnicha un grand gaillard au long cou, cillant sans cesse et fourrageant dans ses cheveux couleur de rouille.

Grigori examinait avec une curiosité angoissée ces garçons habillés de kaki, leurs visages simples de paysans, leur allure minable de fantassins. L'homme aux pommettes saillantes lui inspirait seul de l'aversion. Il s'adressa à lui sur un ton moqueur et méchant :

— Pourquoi as-tu avoué ? Tu commandais une compagnie ? Tu étais un chef ? Tu es communiste ? Tu dis que tu as tiré toutes tes cartouches ? Et si on te sabrait pour ça, hein ?

Le soldat rouge, remuant ses narines écrasées par un coup de crosse, repartit avec plus d'audace déjà :

— J'ai avoué, ce n'est pas par vanterie. Pourquoi veux-tu que je me cache ? J'ai tiré, je le dis… Je m'explique bien ? Pour ce qui est de… fusillez-moi. De vous, je n'attends… – il sourit de nouveau – rien de bon, ce n'est pas pour rien que vous êtes des Cosaques.

Tout le monde sourit autour de lui. Grigori s'éloigna, subjugué par la voix raisonnable du soldat. Il vit les prisonniers aller boire au puits. Un escadron d'infanterie cosaque débouchait par sections d'une ruelle.

9

Et de même, plus tard, quand le régiment fut arrivé dans la zone des combats incessants, quand un front ininterrompu en dents de scie eut succédé aux rideaux de feu isolés, chaque fois qu'il se heurta à l'ennemi ou se trouva à sa proximité immédiate, Grigori éprouva vivement cette grande curiosité insatiable pour les soldats rouges, ces soldats russes avec qui il lui fallait se battre – qui savait pourquoi ? Comme s'il devait à jamais garder en lui ce sentiment enfantin et naïf qui lui était venu, aux premiers jours de la guerre, alors qu'il observait du haut d'un tertre devant Lechniouv pour la première fois les allées et venues des troupes et des charrois austro-hongrois. « Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? De quelle pâte sont-ils faits ? » Comme si de sa vie jamais il ne s'était battu contre le détachement Tchernetsov, à Gloubokai'a ; à cette époque il connaissait la figure de ses ennemis : des officiers du Don, des Cosaques. Maintenant il avait affaire à des soldats russes, à d'autres hommes, qui de toutes leurs forces appuyaient le pouvoir des Soviets et s'efforçaient, pensait-il, de s'emparer des terres et des domaines cosaques.

Ainsi, une fois, au combat, il se trouva presque nez à nez avec des Rouges surgis à l'improviste. Il était en reconnaissance avec son peloton, il avait suivi le fond d'un ravin et, comme il atteignait l'endroit où ce ravin faisait une fourche, il entendit soudain des voix russes qui avaient l'accent du Gouvernement de Nijni et un bruissement mou de pas. Plusieurs soldats rouges – dont un Chinois – surgirent sur le bord du ravin et s'arrêtèrent une seconde, saisis de peur à la vue des Cosaques.

— Les Cosaques ! cria l'un d'eux gloussant de peur, en se jetant par terre.

Le Chinois tira. Et aussitôt celui qui s'était couché – un blond – se mit à crier d'une voix entrecoupée, très vite :

— Camarades ! La Maxim ! Les Cosaques !

— Vite ! Les Cosaques !

Mitka Korchounov abattit le Chinois de son pistolet, fit faire demi-tour à son cheval en repoussant celui de Grigori et se lança le premier au grand galop, tirant sur les rênes, dans les méandres encaissés du ravin. Les autres partirent à sa suite, en groupe compact et cherchant à se dépasser mutuellement. Derrière eux

la mitrailleuse se mit à gronder d'une voix de baryton, les balles giflaient les feuilles des prunelliers et des aubépines poussant abondamment sur les pentes et les saillies de terrain, faisaient voler en éclats, lacéraient cruellement le fond pierreux du ravin.

Plusieurs fois encore il se retrouva face à face avec les Rouges, il vit les balles des Cosaques arracher la terre sous leurs pieds et les soldats de l'Armée Rouge tombaient, laissaient leur vie sur cette terre fertile qui leur était étrangère.

… Et petit à petit il s'emplit de haine pour les bolchéviks. Ils avaient fait irruption dans sa vie en ennemis, l'avaient enlevé à sa ferme. Il constatait que le même sentiment s'emparait des autres Cosaques. Tous croyaient que les bolchéviks, en cherchant à s'approprier la Région, étaient seuls responsables de cette guerre. Et tous, voyant les rangées de blé abandonnées, le blé sur pied foulé par les sabots des chevaux, les aires vides, pensaient à leurs champs à eux, où les femmes s'essoufflaient à un travail écrasant, et leur cœur s'endurcissait, s'ensauvageait. Au combat parfois Grigori pensait que ses ennemis – c'est-à-dire les paysans de Tambov, de Riazan, de Saratov –, étaient mus par le même sentiment de rivalité pour la possession de la terre. « Nous nous battons pour elle comme pour une fille », pensait-il.

On commença à faire moins de prisonniers. Les cas d'exécutions sommaires devinrent plus fréquents. Une large vague de pillage déferla sur le front ; on pillait les maisons suspectes de sympathie pour les bolchéviks, on déshabillait les prisonniers…

On prenait tout, depuis les chevaux et les voitures jusqu'à des objets encombrants absolument inutiles. Simples Cosaques et officiers, tout le monde pillait. Les équipages regorgeaient de butin. Et quel butin ! Vêtements, samovars, machines à coudre, harnais de chevaux, tout ce qui pouvait avoir quelque valeur. Cela s'en allait dans les fermes. Les parents des soldats s'offraient volontiers à apporter aux troupes des munitions et du ravitaillement, ils en revenaient avec leurs voitures bourrées d'objets volés. Les régiments à cheval – qui étaient en majorité – étaient particulièrement déchaînés. Le fantassin n'a que son sac, les cavaliers emplissaient les sacoches de leurs selles, chargeaient les troussequins, et leurs chevaux ressemblaient plus à des bêtes de somme qu'à des chevaux de selle. On oubliait toute mesure. Le pillage en temps de guerre avait toujours été pour les Cosaques le moteur le plus puissant. Grigori savait cela par les récits des vieux sur les guerres d'autrefois et par sa propre expérience.

Un jour, en Prusse, lors d'un mouvement de son régiment à l'arrière du front,

le commandant de la brigade – un général plein de mérites – avait dit aux douze escadrons alignés devant lui, en désignant de sa cravache une gentille petite ville située au pied d'une colline :

— Si vous prenez cette ville, elle sera à vous pendant deux heures. Mais passé deux heures, le premier qui sera convaincu de pillage sera fusillé.

Mais Grigori ne s'était pas laissé gagner par la contagion : il ne prenait que des provisions de bouche et du fourrage pour son cheval, redoutant confusément de toucher au bien d'autrui et répugnant au pillage. Piller les Cosaques lui paraissait particulièrement odieux. Il tenait son escadron sévèrement. Si ses hommes pillaient, c'était en cachette et dans de rares occasions. Il n'ordonnait jamais de supprimer ni de déshabiller les prisonniers. Cette douceur excessive provoqua le mécontentement des hommes et du commandement. Il fut convoqué à l'état-major de la division. Un officier le prit à partie en haussant grossièrement le ton :

— Qu'est-ce que ça veut dire, sous-lieutenant Mélékhov ? Tu veux me gâter l'escadron ? Qu'est-ce que c'est que ce libéralisme ? Tu te ménages une sortie à toutes fins utiles ? Tu recommences à jouer double jeu ?… Comment veux-tu que je ne t'engueule pas ?… Pas de discussion ! Tu ne connais pas la discipline ? Quoi ? Te remplacer ? On te remplacera ! Tu rendras aujourd'hui même le commandement de l'escadron. C'est comme ça, mon ami… Et tiens-toi tranquille.

A la fin du mois, le régiment, auquel s'était joint un escadron du 33e Régiment d'Elanskaïa qui progressait dans la même direction, occupa le village de Grémiatchi Log.

En bas du village, le long du vallon, les saules, les frênes et les peupliers se serraient les uns contre les autres ; une trentaine de maisons aux murs blancs, entourées de murets de pierre brute, étaient dispersées sur la pente. Au sommet de la colline, un vieux moulin s'offrait à tous les vents. Sur le fond des nuages blancs qui se déplaçaient derrière lui, ses ailes immobilisées, mortes, se détachaient comme une croix noire penchée.

Le jour était pluvieux et sombre. Par toute la vallée tombait une neige jaune de feuilles qui se couchaient sur le sol en chuchotant. Le saule pourpre somptueux avait la couleur du sang. Des tas de paille brillante s'élevaient sur les aires. Des nuages mous, annonciateurs de l'hiver, enveloppaient la terre fade.

Grigori occupa avec son peloton la maison qui lui avait été assignée par les fourriers. Le propriétaire était apparemment parti avec les Rouges. La maîtresse

de maison, une grosse femme âgée, et sa fille adolescente, se mirent aussitôt à servir obséquieusement le peloton. De la cuisine, Grigori passa dans la chambre, regarda autour de lui. Ces gens-là vivaient bien : planchers peints, chaises cannées, un miroir, aux murs les habituelles photographies de soldats et un diplôme d'écolier dans un cadre noir. Grigori pendit son manteau de pluie trempé au poêle et se roula une cigarette.

Prokhor Zykov entra, appuya son fusil contre le lit et dit d'un ton indifférent :

— Les équipages sont arrivés, Grigori Pantéléïévitch. Votre père est avec eux.

— Hein ? Ne me raconte pas d'histoire !

— C'est la vérité. En plus de lui il y a encore six charrettes, de chez nous je crois bien. Vas-y voir.

Grigori jeta sa capote sur ses épaules et sortit.

Pantéléï Prokofiévitch passait justement le portail en menant les chevaux par la bride. Daria, emmitouflée dans un manteau de drap tissé à la maison, était assise dans la voiture. Elle tenait les rênes. Sous son capuchon mouillé, elle regarda Grigori avec un sourire humide, les yeux brillants.

— Qu'est-ce qui vous amène, pays ? cria Grigori en souriant à son père.

— Mon gars ! Je te vois vivant ! Nous venons en visite sans être invités.

Grigori en marchant passa le bras autour des larges épaules de son père. Quand il se mit à décrocher les traits du palonnier, le vieux lui dit :

— Tu ne nous attendais pas, hein, Grigori ?

Bien sûr que non.

— Eh bien, nous sommes de corvée… Réquisitionnés. On vous apporte des obus, vous n'avez plus qu'à vous battre.

Ils échangèrent quelques brèves phrases tout en dételant. Daria prenait dans la voiture des provisions et de l'avoine pour les chevaux.

— Et toi, pourquoi es-tu venue ? lui demanda Grigori.

— Pour accompagner le père. Il ne va pas bien, depuis le Carême ça ne s'arrange pas. La mère a eu peur : seul, pas chez nous, s'il lui arrivait quelque chose…

Après qu'il eut lancé aux chevaux une avoine odorante d'un vert vif, Pantéléï Prokofiévitch s'approcha de Grigori et lui demanda dans un chuchotement rauque, écarquillant ses yeux de malade noirs et inquiets, au globe injecté de

sang :

— Alors, comment ça va ?

— Comme ça. On se bat.

— J'ai entendu des menteries comme quoi les Cosaques ne veulent pas passer la frontière… C'est vrai ?

— Des bruits… répondit évasivement Grigori.

— A quoi pensez-vous, les gars ? dit le vieux tout perdu et décontenancé. Qu'est-ce que ça veut dire ? Chez nous les vieux espèrent… Sans vous qui prendra la défense de notre père le Don ? Si – Dieu nous en garde ! – vous ne voulez plus vous battre… Mais comment est-ce donc possible ? C'est vos conducteurs qui nous ont menti !… Ils sèment le trouble, les salauds !

Ils entrèrent dans la maison. Les hommes se rassemblaient. La conversation roula d'abord sur les nouvelles du village. Après avoir échangé quelques mots à voix basse avec la maîtresse de maison, Daria déballa la sacoche à provisions et prépara le souper.

— A ce qu'on dit, tu aurais été relevé de ton commandement, dit Pantéléï Prokofiévitch, en lissant avec un peigne d'os sa barbe emmêlée.

— Maintenant je commande un peloton.

La réponse indifférente de Grigori piqua le vieux au vif. Son front se creusa de rides, il boitilla jusqu'à la table, expédia sa prière et reprit avec dépit, en essuyant sa cuiller au pan de sa tunique.

— Pourquoi cette disgrâce ? Tes chefs ne sont donc pas contents de toi ?

Grigori n'avait pas envie de parler de cela en présence des autres, il haussa les épaules avec irritation.

— Ils en ont nommé un autre… qui a de l'instruction.

— Tu n'as qu'à servir en conséquence, mon fils. Ils comprendront vite. Il leur faut des gens instruits maintenant ! Voilà ce que tu vas leur dire : « Mon instruction, c'est la guerre avec les Allemands qui me l'a faite, et je suis bien sûr que j'en sais plus que tous ces intellectuels à lunettes. »

Il était visiblement indigné. Grigori, renfrogné, lançait des regards de côté pour s'assurer que ses hommes ne souriaient pas.

Sa rétrogradation ne l'avait pas affligé. Il avait rendu avec joie le commandement de l'escadron, il était content de n'être plus responsable de la

vie des hommes de son village. Cependant son amour-propre était touché et, par cette conversation, son père lui avait involontairement causé du déplaisir.

La maîtresse de maison s'était retirée dans la cuisine. Pantéléï Prokofiévitch, sentant un appui en la personne d'un arrivant, Bogatyriov, parce qu'il était de Tatarski, reprit la parole :

— Alors c'est vrai que vous vous êtes mis dans la tête de ne pas pousser plus loin que la frontière ?

Prokhor Zykov se taisait, souriait doucement, clignant sans cesse ses tendres yeux de veau. Mitka Korchounov, accroupi près du poêle, finissait de fumer une cigarette qui lui brûlait les doigts. Les trois autres Cosaques étaient assis ou couchés sur les bancs. Personne ne répondit. Bogatyriov fit un geste de découragement.

— Ils ne s'en font pas trop pour ça, dit-il de sa basse profonde et bourdonnante. Ils s'en foutent pas mal.

— Et pourquoi pousser plus loin ? demanda paresseusement un petit Cosaque maladif et tranquille du nom d'Iline. Pourquoi, hein ? J'ai des orphelins qui m'attendent depuis la mort de ma femme, et je vais mourir pour rien.

— On les chasse de la terre cosaque et on rentre à la maison ! dit un autre énergiquement.

Mitka Korchounov sourit, de ses yeux verts seulement, et dit, en tortillant sa fine moustache duveteuse.

— Pour mon goût, on peut bien se battre encore cinq ans. J'aime ça.

A ce moment on cria dans la cour :

— Rassemblement ! Sellez les chevaux !…

— Vous voyez ! s'écria Iline désespéré. Vous voyez, les gars. On n'a pas eu le temps de se sécher et voilà. « Rassemblement ! » Ça veut dire qu'il faut retourner en ligne. Vous dites : les frontières. Quelles frontières ? Rentrer chez soi, voilà ce qu'il faut. Faire la paix, et vous, vous dites…

C'était une fausse alerte. Grigori, irrité, rentra son cheval dans la cour, lui donna sans raison un coup de botte dans l'aine et cria en roulant des yeux furieux :

— Toi ! démon ! marche droit !

Pantéléï Prokofiévitch fumait à la porte. Quand tous les Cosaques furent entrés, il interrogea Grigori :

— Qu’est-ce qu’il s’est passé ?

— Une alerte. Un troupeau de vaches qu’on avait pris pour des Rouges.

Grigori ôta sa capote, s’assit à table. Les autres se déshabillèrent en grognant, posèrent leurs sabres, leurs fusils et leurs sacoches sur les bancs. Après qu’ils furent tous allés se coucher, Pantéléï Prokofiévitch appela Grigori dans la cour. Ils s’assirent tous deux sur le perron.

— Je veux te causer.

Le vieux avait touché le genou de Grigori ; il chuchota :

— Il y a huit jours, je suis allé voir Pétro. Le 28e Régiment est derrière Kalatch pour l’heure… J’ai récolté pas mal de choses là-bas, mon gars. Pétro, il est capable, très capable pour les affaires. Il m’a donné un ballot de vêtements, un cheval, du sucre… Un bon cheval…

— Attends… le coupa durement Grigori, pris d’un soupçon… ce n’est pas pour ça que tu es venu ici ?

— Pourquoi ?

— Comment, pourquoi ?

— C’est que tout le monde prend, Gricha…

— Tout le monde ! Tout le monde prend ! répétait Grigori furieux, cherchant ses mots. Ce que tu as ne te suffit pas ? Vous êtes des salauds ! Sur le front allemand, on fusillait pour ces plaisanteries-là.

— Ne t’énerve donc pas, lui dit son père froidement. Je ne te demande rien. Je n’ai besoin de rien. Aujourd’hui je suis là, demain je n’y serai plus. Pense à toi. Tu es trop riche peut-être ! Quand il n’y a plus qu’une charrette à la maison, le voilà qui… Et puis pourquoi ne pas prendre à ceux qui se sont mis du côté des Rouges ?… Ce serait pécher que de ne pas le faire. Et à la maison chaque bout de ficelle peut servir.

— Veux-tu te taire ? Ou je te chasse. J’ai cassé la gueule à des Cosaques pour ce motif-là et voilà mon père qui vient piller l’habitant !

Grigori tremblait et suffoquait.

— Je comprends pourquoi on t’a enlevé l’escadron, glissa perfidement le vieux.

— Je m’en fous. Je rendrai aussi le peloton…

— Et comment donc ! Malin comme tu es…

Ils se turent une minute. Grigori alluma une cigarette ; à la lueur de l'allumette il aperçut le visage confus et fâché de son père. C'est alors seulement qu'il comprit la raison de sa venue. « C'est pour ça qu'il a pris Daria avec lui, le vieux monstre. Pour garder le butin. »

— Stépane Astakhov est revenu. Tu le sais ? commença Pantéléï Prokofiévitch sur un ton indifférent.

— Comment cela ?

Grigori avait laissé tomber sa cigarette des mains.

— Comme ça. Il a été fait prisonnier et n'a pas été tué. Il est rentré riche. Il a des vêtements et du bien… comme on n'en a jamais vu ! Il lui a fallu deux voitures pour ramener tout ça. (Le vieux mentait comme si Stépane était son fils.) Il a repris Aksinia et il est tout de suite parti pour le front. Il a une bonne place : commandant d'étape, à Kazanskaïa, je crois.

Grigori changea de conversation :

— Vous avez battu beaucoup de blé ?

— Quatre cents mesures.

— Tes petits-enfants, comment vont-ils ?

— Oh ! mes petits-enfants ! Des gaillards ! Tu devrais leur envoyer un cadeau.

— Du front, les cadeaux… soupira tristement Grigori, et il pensait à Aksinia et à Stépane.

— Tu ne pourrais pas me donner un fusil ? Tu n'en aurais pas un de trop ?

— Pour quoi faire ?

— Pour la maison. Pour les mauvaises bêtes et les mauvaises gens.

A tout hasard. J'ai pris toute une caisse de cartouches. On vous en apportait, alors j'en ai gardé une.

— Prends dans un fourgon. Ce n'est pas ça qui manque, dit Grigori avec un sombre sourire. Allez, va dormir. Il faut que j'aille prendre la garde.

Le matin, une partie du régiment sortit du village. Grigori partit, persuadé qu'il avait réussi à faire honte à son père et que celui-ci s'en irait sans rien voler, mais, dès le départ des soldats, Pantéléï Prokofiévitch pénétra dans la grange d'un pas de propriétaire, détacha les colliers et les avaloires suspendus aux poutres du toit et les porta à sa voiture. La maîtresse de maison le suivait, en

larmes, et criait en s’accrochant à son épaule :

— Grand-père ! Mon bon ami ! Tu ne crains donc pas le péché ! Pourquoi veux-tu faire du mal à des orphelins ? Rends-moi mes colliers. Rends-les-moi pour l’amour de Dieu !

— Allons, allons, laisse Dieu tranquille, grommelait le vieux, et il repoussait la femme. Vos hommes ne se gêneraient pas pour en faire autant, j’en suis sûr. Le tien est commissaire, au moins ?… Ote-toi de là. Puisque « tout ce qui est à toi est à moi et au bon Dieu », eh bien ! ferme-la et ne te plains pas.

Après cela, il fit sauter les serrures d’un coffre et, en présence des hommes du convoi, qui gardaient un silence approbateur, il se choisit des pantalons et des tuniques d’uniforme, les plus neufs qu’il pût trouver, les examinant à la lumière, les froissant dans ses courts doigts noirs, et il les roula en boule.

Il partit avant le dîner. Daria, serrant ses lèvres minces, était assise sur une pile de ballots dans la voiture pleine à ras bords. Derrière, sur tout le reste, on avait mis un chaudron à bain. Pantéléï Prokofiévitch l’avait enlevé du poêle de l’étuve et avait eu bien du mal à le porter jusqu’à la voiture. A Daria qui lui faisait remarquer sur un ton de reproche : « Papa, vous emporteriez de la merde ! » il répondit en colère :

— Tais-toi, idiote ! Je ne vais pas leur laisser leur chaudron ! Tu n’es pas plus ménagère que ce jean-foutre de Grichka ! Moi, même un chaudron fait mon affaire. C’est comme ça… Allons, en route. Pourquoi te mords-tu les lèvres ?

Il lança, bonhomme, à la maîtresse de maison qui refermait le portail derrière eux :

— Adieu, brave femme ! Ne te fâche pas. Vous vous remplumerez !

10

Chaîne des jours… Un maillon forgé dans un autre. Marches, combats, repos. Chaleur. Pluie. Odeurs mêlées de la sueur de cheval et du cuir de selle échauffé. Dans les veines la tension constante change en mercure bouillant le sang. La tête est lourde d'insomnie, plus lourde qu'un obus de trois pouces. Grigori comme il voudrait se reposer ! Dormir son soûl ! Et puis suivre un sillon tendre derrière la charrue, siffler ses bœufs, prêter l'oreille au cri bleu et trompetant des grues, défaire voluptueusement de ses joues l'argent des toiles d'araignée apporté par le vent et boire inlassablement l'odeur vineuse de la terre d'automne retournée.

Au lieu de cela, des champs de blé lacérés par des chemins. Et sur les chemins des cohortes de prisonniers déshabillés, noirs de poussière, noirs comme des cadavres. L'escadron passe, il foule la route, écrase les blés de ses sabots ferrés. Dans les villages, des amateurs perquisitionnent dans les familles des Cosaques partis avec les Rouges et fouettent les femmes et les mères des renégats…

Les jours s'écoulaient vidés par l'ennui. Ils s'effaçaient du souvenir et pas un événement, même important, ne laissait derrière lui de trace. Le train quotidien de la guerre paraissait encore plus ennuyeux qu'au cours de la campagne précédente, peut-être parce que tout cela était bien connu depuis longtemps. D'ailleurs les anciens n'avaient que du mépris pour la guerre en cours ; l'échelle du conflit, les forces en présence, les pertes : un jeu par rapport à la guerre avec l'Allemagne. La sombre mort, pourtant, tout aussi bien là que sur les champs de bataille de Prusse, se dressait de toute sa taille et faisait peur aux hommes et les obligeait à se tenir sur leurs gardes comme des bêtes.

— C'est-il la guerre, ça ? Ce n'est qu'un semblant. Les Allemands, quand ils arrosaient, ils fauchaient des régiments entiers. A présent, quand on a deux blessés dans l'escadron, on parle de perte, disaient les anciens.

Cependant cette guerre en miniature donnait sur les nerfs. Le mécontentement, la fatigue, l'amertume s'accumulaient. Dans l'escadron, tout le monde disait de plus en plus sérieusement :

— On chasse les Rouges du Don et puis bonsoir ! La Russie n'a qu'à s'arranger de son côté, nous du nôtre. Nous n'avons pas à leur imposer nos lois.

Pendant tout l'automne on se battit mollement devant Filonovskaïa. Le centre stratégique le plus important était Tsaritsyne, où les Blancs comme les Rouges jetaient leurs meilleures forces. Cependant, sur le front nord un équilibre s'était établi, les uns et les autres rassemblaient des forces pour la poussée décisive. Les Cosaques avaient plus de cavalerie ; profitant de cet avantage, ils réalisaient des opérations combinées, des mouvements enveloppants, des pénétrations dans les arrières de l'ennemi. En vérité ils ne devaient leur supériorité qu'au fait qu'ils avaient devant eux des unités au moral instable constituées de soldats rouges fraîchement mobilisés dans la zone du front. Les hommes de Saratov, de Tambov se rendaient par milliers. Mais dès que le commandement rouge engageait un régiment ouvrier, un détachement de matelots ou sa cavalerie, l'équilibre se rétablissait, de nouveau l'initiative passait de main en main et on remportait à tour de rôle des victoires de portée purement locale.

Tout participant qu'il fût, Grigori observait la guerre avec indifférence. Il était convaincu que le front ne tiendrait pas jusqu'à l'hiver ; il savait que les Cosaques étaient dans des dispositions conciliantes et qu'il ne pouvait être question d'une guerre prolongée. Des journaux arrivaient de temps en temps au Régiment. Grigori prenait avec répugnance ce papier d'emballage jaune sur lequel s'imprimait *le Pays du Haut-Don* et parcourait les nouvelles des fronts en grinçant des dents. Mais ses hommes s'esclaffaient quand il leur lisait des lignes fanfaronnes et faussement enthousiastes telles que celles-ci :

Le 27 septembre des combats ont eu lieu dans le secteur de Filonovskaïa avec un succès variable. Dans la nuit du 25 au 26, le vaillant Régiment de Viochenskaïa a chassé l'ennemi du village de Podgorny et a pénétré sur ses talons dans le village de Loukianovski. Nos troupes ont fait un important butin et un très grand nombre de prisonniers. Les unités rouges se retirent en désordre. Le moral des Cosaques est excellent. Les enfants du Don volent vers de nouvelles victoires !

— Combien on a fait de prisonniers ? Un très grand nombre ? O-o-oh ! les enfants de putain ! Trente-trois bonshommes ! Et ils disent que… ha ! ha ! ha !…

Mitka Korchounov se tordait de rire, ouvrant toute grande sa bouche aux dents blanches, se tenant les côtes de ses longues mains.

Les Cosaques ne croyaient pas aux succès des « cadets » en Sibérie et dans le Kouban. *Le Pays du Haut-Don* mentait trop effrontément, trop cyniquement.

Okhvatkine, un géant aux mains énormes, après avoir lu un article sur la révolte des Tchécoslovaques, déclara en présence de Grigori :

— D'abord ils vont écraser les Tchèques, après ils nous balanceront toute l'armée qui est là-bas et on sera réduit en compote… En un mot, c'est la Russie !

Et il conclut d'un ton sinistre :

— Tu crois que c'est pour rire, peut-être ?

— Ne nous fais pas peur ! Tu me fais mal au ventre avec tes histoires idiotes, dit Prokhor Zykov, qui préférait ne pas y penser.

Mais Grigori, en train de rouler une cigarette, se dit tranquillement avec une joie méchante : « C'est vrai ! »

Ce soir-là, il resta longtemps à table, le dos voûté. Son col de chemise, passé au soleil tout comme ses épaulettes kaki, était déboutonné. Son visage hâlé, dont un gonflement malsain nivelait les rides et l'angle des pommettes, avait une expression sévère. Il tournait son cou noir et musclé, tortillait pensivement le bout de sa moustache frisée, roussie par le soleil, et fixait sur un point invisible ses yeux mauvais que les dernières années avaient rendus froids. Il réfléchissait avec une pénible difficulté, qui ne lui était pas habituelle ; enfin, au moment de se coucher, il dit à haute voix, comme répondant à la question de tous : « Il n'y a pas d'issue. »

Il ne dormit pas de toute la nuit. Il sortit plusieurs fois pour voir son cheval, et chaque fois restait longuement sur le perron, enveloppé d'un silence noir, bruissant comme de la soie.

Sans doute brillait-elle toujours de sa lumière calme et tremblante, la petite étoile sous laquelle était né Grigori ; sans doute aussi le temps n'était pas encore venu pour elle de se détacher du firmament et de tomber, embrasant le ciel d'une flamme froide. Trois chevaux avaient été tués sous Grigori dans l'automne. Sa capote était percée en cinq endroits. La mort, le couvrant de son aile noire, semblait s'amuser de lui. Un jour une balle traversa le pommeau de cuivre de son sabre ; la dragonne, arrachée comme d'un coup de dents, tomba aux pieds de son cheval.

— Il y a quelqu'un qui prie bien fort pour toi, Grigori, lui dit Mitka Korchounov, et il fut étonné du sourire triste de Grigori.

Le front s'était déplacé de l'autre côté du chemin de fer. Chaque jour des charrois apportaient des rouleaux de fil de fer barbelé. Chaque jour le télégraphe

répandait sur le front ces mots :

Les troupes alliées arrivent d'un jour à l'autre. Il est indispensable de se fortifier aux frontières de la Région en attendant l'arrivée des renforts et de contenir à tout prix la poussée des Rouges.

La population, mobilisée, creusait avec des barres de fer la terre gelée, faisait des tranchées, les enveloppait d'un réseau de barbelés. Mais la nuit, quand les Cosaques quittaient les tranchées et allaient se réchauffer chez l'habitant, des éclaireurs de l'Armée Rouge s'approchaient, renversaient les chevaux de frise et accrochaient des proclamations aux pointes rouillées des barbelés. Les Cosaques les lisaient avidement, comme des lettres de leur famille. Il était clair qu'on ne pouvait songer à continuer la guerre dans de telles conditions. Aux gelées cuisantes succéda le dégel, puis d'abondantes chutes de neige. La neige couvrit les tranchées. Y rester une heure devint difficile. Les Cosaques étaient transis, leurs mains et leurs pieds gelaient. Beaucoup d'hommes des unités de fantassins et de tirailleurs n'avaient pas de bottes. Quelques-uns étaient partis pour le front comme ils seraient sortis dans leur cour pour donner à manger aux bêtes : en souliers et pantalons légers. On ne croyait pas aux Alliés. « Ils arrivent sur des limaces », dit tristement un jour Andréï Kachouline. Quand ils rencontraient des patrouilles rouges, les Cosaques les entendaient brailler : « Hé-hé ! Soldats du Christ ! Vous avez des tanks, on n'a que des traîneaux, mais préparez-vous, on vient en visite ! »

A la mi-novembre, les Rouges passèrent à l'offensive. Ils repoussèrent obstinément les unités cosaques vers le chemin de fer, toutefois le tournant décisif des opérations ne se produisit que plus tard. Le 16 décembre, après un long combat, la cavalerie rouge mit le 33e Régiment en déroute, mais dans le secteur du régiment de Viochenskaïa, qui s'était déployé près du village de Kolodézianski, elle se heurta à une résistance désespérée. Derrière les palissades enneigées des aires, les mitrailleurs de Viochenskaïa accueillirent par un feu terrible l'ennemi qui attaquait à pied. La mitrailleuse du flanc droit, entre les mains très expertes d'un Cosaque de Karguinskaïa, Antipov, arrosait l'ennemi en profondeur, fauchait les vagues qui progressaient par bonds. La fumée de la fusillade couvrait l'escadron cosaque. Déjà du flanc gauche deux escadrons entreprenaient un mouvement d'encerclement.

Vers le soir, les unités rouges, qui attaquaient mollement, furent remplacées

par un détachement frais de matelots. Les matelots attaquèrent de front les mitrailleuses, sans se coucher, sans crier.

Grigori tirait sans arrêt. Le fût de son fusil se mit à fumer. Le canon chauffait et lui brûlait les doigts. Il laissa refroidir son fusil, puis remit un chargeur et recommença à viser les petites silhouettes noires au loin.

Les matelots délogèrent les Cosaques. Les escadrons rassemblèrent leurs chevaux, traversèrent le village au galop et se précipitèrent en haut de la colline. Là, Grigori se retourna et lâcha machinalement les rênes. On voyait au loin le triste champ de neige, avec des îles de ronces couvertes de neige et des ombres lilas, annonciatrices du soir, allongées sur les pentes des ravins. Les cadavres des matelots abattus par le tir de mitrailleuse s'étendaient comme un semis noir sur une verste de distance. Avec leurs cabans et leurs vestes de cuir ils étaient vraiment noirs sur la neige, comme une troupe de freux prête à s'envoler.

Vers le soir, les escadrons, désarticulés par l'offensive et qui avaient perdu contact avec le régiment d'Elanskaïa et avec un des régiments du district d'Oust-Medvéditskaïa se trouvant à leur droite, prirent cantonnement pour la nuit dans deux villages situés sur une petite rivière, affluent du Bouzoulouk.

Il faisait noir déjà quand Grigori, revenant de l'endroit où il avait posté les sentinelles sur l'ordre de son chef d'escadron, rencontra dans une ruelle le commandant du régiment et son officier d'ordonnance.

— Où est le troisième escadron ? demanda le commandant, en tirant sur ses rênes.

Grigori répondit. Les cavaliers repartirent.

— Vous avez beaucoup de pertes à l'escadron ? demanda l'officier d'ordonnance en s'éloignant.

Il n'entendit pas de réponse. Il reprit : « Hein ? » Mais Grigori était parti sans rien dire.

Toute la nuit des convois traversèrent le village. Une batterie demeura longtemps près de la ferme où Grigori dormait avec ses hommes. Des jurons obscènes, les cris des conducteurs, un bruit de branle-bas arrivaient par la fenêtre. Les servants de la batterie et des estafettes de l'état-major du régiment qui se trouvaient pour on ne sait quelle raison dans ce village venaient se réchauffer dans la maison. A minuit, trois artilleurs firent irruption, éveillant les propriétaires et les Cosaques. Ils avaient embourbé une pièce dans la rivière proche et avaient décidé de passer la nuit là, pour la dégager le lendemain matin

avec des bœufs. Grigori regarda longuement les artilleurs qui ôtaient de leurs bottes en grognant la boue collante gelée, se déchaussaient et pendaient leurs molletières mouillées. Puis un officier d'artillerie, crotté jusqu'aux oreilles, entra. Il demanda l'autorisation de rester là, étendit sa capote et essuya longuement les éclaboussures de boue sur son visage avec sa manche, d'un air indifférent.

— Nous avons perdu une pièce, dit-il en regardant Grigori avec des yeux humbles comme ceux d'un cheval fatigué. On s'est battu comme à Matchékha aujourd'hui. Ils nous ont repérés après deux tirs… Un coup au but, l'essieu cassé ! Pourtant notre pièce était sur une aire. On ne pouvait pas être mieux camouflé !… (A chacune de ses phrases il ajoutait par habitude et sûrement sans s'en rendre compte des jurons ignobles.) Vous êtes du régiment de Viochenskaïa ? Vous boirez du thé ? Patronne, vous nous apportez le samovar, hein ?

Il se révéla un compagnon bavard et fatigant. Il buvait du thé sans arrêt. Au bout d'une demi-heure, Grigori savait qu'il était originaire de la stanitsa Platovskaïa, qu'il était ancien élève d'un collège moderne, qu'il avait fait la guerre et deux mariages malheureux.

— Maintenant, il faut dire adieu à l'Armée du Don, dit l'officier, léchant du bout de sa langue pointue et rouge la sueur sur sa lèvre rasée. La guerre tire à sa fin. Demain le front sera disloqué et dans quinze jours nous serons de nouveau à Novotcherkassk. Ils voulaient attaquer la Russie avec des Cosaques pieds nus ! Faut-il être bête ! Les officiers de carrière, tous des crapules, ma parole ! Vous sortez du rang, vous ? Oui ? Eh bien, ils veulent vous faire tirer les marrons du feu. Pendant ce temps-là, ils restent dans les intendances, à peser l'orge et la feuille de laurier.

Il clignait souvent ses yeux incolores, bougeait, affalait sur la table son corps massif et compact ; les coins de sa bouche large étaient tombants, cela lui donnait un air maussade et veule, et son visage gardait son expression humble de cheval battu.

— Avant, disons au temps de Napoléon, la guerre était une belle chose. Deux armées se rencontraient, se heurtaient, se séparaient. Pas de front, pas de tranchées. A présent, va donc essayer de comprendre quelque chose aux opérations. Le diable s'y casserait la tête. On dit que les historiens mentaient autrefois. Qu'est-ce que ce sera quand ils raconteront cette guerre-ci !… On ne fait pas la guerre, on ne fait que s'ennuyer ! Pas de couleur ! De la boue. Et puis c'est absurde. Tous ces grands chefs, je les mettrais l'un en face de l'autre et je

leur dirais : « Vous, Monsieur Lénine, voilà un adjudant, il vous apprendra à vous servir d'une arme. Vous, Monsieur Krasnov, vous devez savoir. » Et je les ferais se battre ensemble, comme David et Goliath : le vainqueur aura le pouvoir. Le peuple, il s'en fiche d'être gouverné par l'un ou par l'autre. Qu'en pensez-vous, lieutenant ?

Grigori observait sans répondre, dans un demi-sommeil, les mouvements raides des épaules et des bras charnus de l'officier, sa langue rouge, qui se montrait trop souvent dans la fente de sa bouche. Il avait envie de dormir, cet artilleur importun et un peu bête l'irritait, l'odeur de chien de ses pieds en sueur lui donnait la nausée.

Le lendemain matin il s'éveilla avec un sentiment obsédant d'irrésolution. Le dénouement, qu'il avait prévu dès l'automne, le surprenait cependant par sa soudaineté. Grigori n'avait pas vu comment le mécontentement à l'égard de la guerre, fait d'abord de petits ruisseaux murmurants parcourant les escadrons et les régiments, était insensiblement devenu un torrent puissant. Maintenant il ne voyait plus que ce torrent déferlant impétueusement sur le front.

Ainsi l'homme à cheval dans la steppe au début du printemps. Le soleil brille. Tout autour il n'y a que la neige intacte à reflets mauves. Mais sous la neige, inaccessible à la vue, s'accomplit un travail éternel et magnifique : la libération de la terre. Le soleil mange la neige, la corrode, l'envahit d'eau par-dessous. Une nuit douce et brumeuse, et le matin la croûte dure s'affaisse avec fracas et crissements, l'eau verte bouillonne dans les chemins et les ornières, les sabots des chevaux font voler des mottes de neige fondue. Il fait chaud. Les collines sablonneuses dégèlent et se dénudent, on retrouve l'odeur ancienne de la terre argileuse et de l'herbe pourrie. A minuit les ravins mugissent, les pentes raides grondent sous le poids de la neige qui s'éboule, les jachères nues, noires comme du velours noir, fument délicieusement. Vers le soir, en gémissant, la rivière de steppe brise la glace et la pousse, haute et dure comme des seins de nourrice, et l'homme, frappé par le départ inattendu de l'hiver, debout sur la rive sablonneuse, cherche des yeux un endroit guéable et donne de petits coups de cravache à son cheval en sueur qui dresse les oreilles. Cependant, tout autour de lui, la neige innocente et traîtresse est toujours bleue, l'hiver toujours blanc et somnolent.

Le régiment battit en retraite toute la journée. Les convois passaient à bride abattue sur les routes. Quelque part à droite, derrière un nuage gris qui offusquait l'horizon, les salves de la canonnade roulaient comme des éboulements. Les escadrons pataugeaient sur les routes dégelées couvertes de crottin, les chevaux

aux fanons boueux pétrissaient la neige mouillée. Les estafettes galopaient sur les accotements. Les freux silencieux, guindés dans leur brillant plumage à reflets bleus, courtauds et gauches comme des cavaliers à pied, se dandinaient gravement à l'écart des routes, assistant au défilé devant eux, comme à la parade, des escadrons cosaques en retraite, des colonnes de fantassins en guenilles, des convois.

Grigori comprit que rien ne pouvait plus arrêter ce ressort de la retraite qui se détendait. Et la nuit, plein d'une résolution joyeuse, il quitta le régiment.

— Où vas-tu comme ça, Grigori Pantéléiévitch ? lui demanda Mitka Korchounov, qui l'observait d'un air moqueur en train d'enfiler un manteau de pluie par-dessus sa capote, d'attacher son sabre et son revolver.

— Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Ça m'intéresse.

Grigori fit rouler ses boules de muscles sous ses pommettes roses, mais répondit gaiement, avec un clin d'œil :

— Au pays des curieux. Compris ?

Et il partit.

Son cheval n'était pas dessellé.

Il galopa jusqu'à l'aube sur les grand-routes embrumées par les premières gelées. « Je reste un peu à la maison et, si je vois que les Rouges passent près de chez nous, je pars avec eux », pensait-il, déjà très loin de ses camarades de combat de la veille.

Dès le lendemain soir, il faisait entrer dans la cour de la maison paternelle son cheval vacillant de fatigue, amaigri par deux jours d'une course de deux cents verstes.

11

A la fin de novembre, Novotcherkassk apprit l’arrivée d’une mission militaire de l’Entente. Des bruits insistants couraient dans les villes : une puissante escadre anglaise serait dans la rade de Novorossiisk, des contingents considérables de troupes alliées transportées de Salonique commenceraient à débarquer, un corps de tirailleurs français de couleur aurait déjà débarqué, une offensive combinée avec l’Armée Volontaire commencerait dans un avenir très proche. Les bruits roulaient comme une boule de neige dans la ville…

Krasnov ordonna qu’on envoyât une garde d’honneur composée de Cosaques du régiment atamanski de la Garde. On affubla à la hâte deux escadrons de jeunes du régiment atamanski avec des bottes hautes et des baudriers de cuir blanc et dans la même hâte on les expédia à Taganrog avec un escadron de trompettes.

Les représentants des missions militaires dans le sud de la Russie avaient décidé d’envoyer quelques officiers à Novotcherkassk en mission d’information politique spéciale. Ces officiers avaient pour tâche de se renseigner sur la situation du Don et sur les perspectives de la lutte contre les bolchéviks. L’Angleterre était représentée par le capitaine Bond et les lieutenants Bloomfield et Monrœ, la France par le capitaine Auchêne et les lieutenants Dupret et Faure. Il n’avait pas fallu plus que l’arrivée de ces officiers subalternes des missions militaires alliées, changés en « ambassadeurs » par un caprice du destin, pour causer tant de remue-ménage au palais des atamans.

On conduisit les « ambassadeurs » en grande pompe à Novotcherkassk. Cette obséquiosité, cette servilité incroyables tournèrent la tête aux modestes officiers, qui, bientôt pleins de leur importance, se mirent à regarder de haut et d’un œil protecteur les nobles généraux et dignitaires cosaques de la Très Grande République d’opérette.

Les jeunes lieutenants français, dans la conversation avec les généraux cosaques, laissaient percer sous le vernis de la bienséance et de la doucereuse amabilité française des notes de condescendance et de morgue.

Le soir, un dîner de cent couverts fut servi au palais. Un chœur militaire déroula dans la salle l’étoffe soyeuse des chansons cosaques, richement brodée

d’un accompagnement de ténors ; un orchestre à vent exécuta gravement et majestueusement les hymnes alliés. Les « ambassadeurs » mangeaient avec la discrétion et la dignité d’usage en pareille circonstance. Sentant l’importance historique du moment, les hôtes de l’ataman les observaient en tapinois.

Krasnov prit la parole :

— Vous vous trouvez, Messieurs, dans une salle historique. De ces murs, les regards muets des héros d’une autre guerre nationale, celle de 1812, sont fixés sur vous. Platov, Ilovaïski, Dénissov nous rappellent les jours sacrés où la population de Paris accueillait ses libérateurs, les Cosaques du Don, où l’Empereur Alexandre I^er^ relevait de ses décombres et de ses ruines la belle France…

Les délégués de la « belle France » avaient les yeux gais et luisants d’avoir trop bu de vin de Tsymlianskaïa, mais ils écoutèrent jusqu’au bout avec attention le discours de Krasnov. Après une ample description des malheurs catastrophiques soufferts par « le peuple russe sous le joug des sauvages bolchéviks », Krasnov conclut pathétiquement :

— Les meilleurs représentants du peuple russe périssent dans les geôles bolchévistes. Leurs regards sont tournés vers vous : ils attendent votre aide, et c’est eux, c’est eux seuls que vous devez aider, non point le Don. Nous pouvons dire avec fierté : « Nous sommes libres ! » Mais tous nos desseins, mais le but de notre combat, c’est la grande Russie, fidèle à ses alliés, dont elle n’a cessé de défendre les intérêts, ses alliés pour qui elle s’est sacrifiée, ses alliés dont elle attend avidement aujourd’hui le secours. Il y a eu cent quatre ans au mois de mars, le peuple français accueillait l’Empereur Alexandre I^er^ et la garde russe. Et de ce jour une ère nouvelle a commencé pour la France, qui l’a portée à la première place. Il y a cent quatre ans, notre ataman, le comte Platov, était invité à Londres. Nous vous attendons à Moscou. Nous vous attendons donc pour entrer avec vous au Kremlin au son des marches triomphales et de notre hymne, pour goûter avec vous toute la douceur de la paix et de la liberté. La grande Russie ! Ces mots contiennent tous nos rêves et tous nos espoirs.

Après la péroraison de Krasnov, le capitaine Bond se leva. Au son du discours anglais, un silence de mort s’étendit sur l’assistance. L’interprète traduisit avec exaltation :

— Le capitaine Bond, en son nom et au nom du capitaine Auchêne, est autorisé à déclarer à l’ataman du Don qu’ils sont envoyés officiellement par les puissances de l’Entente pour s’informer de ce qui se passe sur le Don. Le

capitaine Bond assure que les puissances de l'Entente aideront le Don et l'Armée Volontaire dans leur lutte courageuse contre les bolchéviks, de toutes leurs forces et par tous les moyens, sans exclure l'envoi de troupes.

L'interprète n'avait pas achevé la dernière phrase qu'un hourra sonore trois fois répété faisait trembler les murs. On porta des toasts sous les accents héroïques de l'orchestre. On but à la prospérité de la « belle France » et de la « puissante Angleterre », on but à la victoire sur les bolchéviks… Le mousseux du Don pétillait dans les coupes, le vin vieux scintillait, embaumait suavement l'air…

On espérait un mot des représentants de la mission alliée et le capitaine Bond ne se fit pas longtemps attendre :

— Je porte un toast à la grande Russie et je voudrais entendre ici votre vieil hymne magnifique. Nous n'attacherons aucune importance aux paroles, mais je voudrais entendre au moins l'air…

L'interprète traduisit et Krasnov, tournant son visage blanc d'émotion vers ses hôtes, s'écria d'une voix brisée :

— Pour la grande Russie une et indivisible, hourra !

L'orchestre attaqua puissamment et solennellement le *Dieu sauve le Tsar.* Tout le monde se leva et vida son verre. Des larmes abondantes coulaient sur le visage de l'archevêque Hermogène. « Comme c'est beau !… », s'écria avec enthousiasme le capitaine Bond, qui était gris. Un des dignitaires invités sanglotait tout bonnement, étouffé par trop de sentiment, la barbe enfoncée dans sa serviette tachée de caviar noir écrasé…

Cette nuit-là, le vent féroce de la mer d'Azov hurla, mugit au-dessus de la ville. La coupole de la collégiale, enveloppée par la première tempête de neige de l'année, brillait d'une lumière sépulcrale.

Cette nuit-là, en dehors de la ville, au bord d'un ravin argileux, à la décharge des immondices, on fusilla les cheminots bolchéviks de Chakhtraïa condamnés par la cour martiale. Les mains liées dans le dos, on les conduisait deux par deux en haut de la pente et on les tuait à bout portant, au revolver et au fusil ; le vent glacé éteignait le bruit des détonations comme des étincelles de cigarettes.

Cependant, à l'entrée du palais des atamans, dans le froid, dans le vent d'hiver cuisant, les Cosaques du régiment atamanski qui composaient la garde d'honneur conservaient une immobilité de mort. Leurs mains serrant la poignée

de leurs sabres nus noircissaient, leurs yeux pleuraient de froid, leurs pieds s'engourdissaient… Du palais parvinrent jusqu'à l'aube des cris d'ivresse, et les éclats de cuivre de l'orchestre, et les trilles sanglotants des ténors du chœur militaire.

Une semaine plus tard le plus terrible commença : la décomposition du front. Le 28e Régiment, où servait Pétro Mélékhov, fut le premier à abandonner le secteur qu'il tenait, celui de Kalatch.

Dans des pourparlers secrets avec le commandement de la 15e Division d'Inza, les Cosaques décidèrent de se retirer du front et de laisser passer les troupes rouges sans encombre à travers le territoire du district du Haut-Don. Un Cosaque à l'esprit borné du nom de Iakov Fomine prit le commandement du régiment rebelle, mais Fomine ne servait que de prête-nom à un groupe de Cosaques bolchévisés qui dirigeait tout dans son dos et le gouvernait lui-même.

Après un meeting orageux où les officiers, craignant de recevoir une balle dans le dos, s'étaient efforcés sans enthousiasme de prouver qu'il fallait continuer à se battre, et où les hommes avaient crié tous à la fois, énergiquement et dans la plus grande confusion, les mêmes mots lassants toujours répétés sur l'inutilité de la guerre et la nécessité de la réconciliation avec les bolchéviks, le régiment se mit en route. Dès la fin de la première journée de marche, la nuit, près du bourg de Solonka, le lieutenant-colonel Filippov, commandant le régiment, s'enfuit avec la majorité des officiers et rejoignit à l'aube la brigade du comte Molière qui battait en retraite, fortement éprouvée par les combats.

A l'exemple du 28e, le 36e Régiment abandonna ses positions. Il arriva au complet à Kazanskaïa, avec tous ses officiers. Son commandant, un petit homme aux yeux fourbes, qui rampait servilement devant les hommes de troupe, arriva à cheval, entouré de plusieurs cavaliers, devant la maison où se trouvait le commandant d'étape. Il entra d'un air martial, en jouant de la cravache.

— Qui est le commandant ?

— Je suis son adjoint, répondit dignement Stépane Astakhov en se soulevant sur son siège. Fermez la porte, Monsieur l'officier.

— Je suis le lieutenant-colonel Naoumov, commandant le 33e Régiment. Heu… j'ai l'honneur… j'ai absolument besoin d'habiller et de chausser mon régiment. Mes hommes sont pieds nus et en loques. Vous entendez ?

— Le commandant n'est pas là ; sans lui je ne peux pas sortir une paire de

bottes du magasin.

— Comment ?

— C’est comme ça.

— Qu’est-ce que tu dis ?… Sais-tu à qui tu parles ? Je t’arrête, salaud ! Foutez-le dans la cave, les gars ! Où sont les clefs du magasin, embusqué ?… Hein ?

Naoumov fit claquer sa cravache sur la table et rabattit, blanc de fureur, sur sa nuque son bonnet mandchou ébouriffé.

— Donne tes clefs et pas de discours.

Une demi-heure plus tard, des ballots de demi-pelisses en peau de mouton tannée, des chapelets de bottes de feutre et de cuir volaient de la porte du magasin, avec des nuages de poussière orangée, dans la neige, dans les bras des Cosaques qui se pressaient en foule ; des sacs de sucre passaient de main en main. Longtemps la place bouillonna d’une rumeur bruyante et joyeuse.

Cependant le 28e Régiment, avec son nouveau chef l’adjudant Fomine, arrivait à Viochenskaïa. Il était suivi à trente verstes par des unités de la Division d’Inza. Les éclaireurs rouges étaient déjà au village de Doubrovka.

Le général-major Ivanov, commandant le front nord, s’était retiré en hâte quatre jours auparavant à la stanitsa Karguinskaïa avec son chef d’état-major, le général Zambrjitski. Leur automobile patinait dans la neige, la femme de Zambrjitski se mordait les lèvres au sang, ses enfants pleuraient.

Pendant quelques jours il n’y eut à Viochenskaïa aucune autorité constituée. Selon les bruits qui couraient, on concentrait des forces à Karguinskaïa pour les lancer contre le 28e Régiment. Mais le 22 décembre l’aide de camp d’Ivanov arriva à Viochenskaïa, venant de Karguinskaïa, et prit en souriant dans l’appartement du commandant en chef les choses que celui-ci avait oubliées : une casquette d’été avec une cocarde neuve, une brosse à cheveux, du linge et quelques menus objets.

Les unités de la 8e Armée Rouge s’engouffraient dans la brèche de cent verstes qui s’était formée au front nord. Le général Savatéïev se repliait sans combat vers le Don. Les régiments du général Fitskhalaourov battaient en retraite sur Taly et Bogoutchar. Pendant une semaine le Nord connut un calme inhabituel. On n’entendait plus le son du canon, les mitrailleuses se taisaient. Accablés par la trahison des régiments du Haut-Don, les Cosaques du Bas-Don qui s’étaient battus sur le front nord se retiraient sans combattre. Les Rouges

avançaient prudemment, lentement, et faisaient reconnaître soigneusement par leurs éclaireurs les villages devant eux.

Après cet échec formidable sur le front nord, le Gouvernement du Don eut une joie. Le 26 décembre une mission alliée arrivait à Novotcherkassk : le général Pool, chef de la mission britannique au Caucase, avec son chef d'état-major, le colonel Kiss, pour la Grande-Bretagne, et le général Franchet d'Esperey avec le capitaine Fouquet pour la France.

Krasnov conduisit les représentants alliés sur le front. En ce froid matin de décembre, une garde d'honneur était alignée sur le quai de la gare de Tchir. Le général Mamontov, moustache tombante et tête d'ivrogne, contrairement à son habitude élégant et rasé de frais, la peau brillant d'un éclat gris-bleu, arpentait le quai, entouré d'officiers. On attendait le train. A côté de la gare, les musiciens de l'orchestre militaire piétinaient et soufflaient dans leurs doigts bleuis. La garde d'honneur, immobile, offrait un échantillonnage pittoresque de Cosaques du Bas-Don de tout poil et de tout âge : côte à côte, des vieux à barbe blanche, des jeunes sans moustache, des anciens du front allemand portant le toupet. Les vieux avaient leurs capotes toutes scintillantes de croix et de médailles d'or et d'argent pour Lovtcha ou Plevna, les hommes un peu plus jeunes étaient couverts de croix gagnées en folles attaques à Géok-Tépé, à Sandépou, ou bien devant les Allemands, à Przemysl, à Varsovie, à Lvov. Quant aux jeunes, ils n'avaient rien de brillant sur la poitrine, mais ils se tenaient bien droits et s'efforçaient en tout d'imiter leurs aînés.

Enveloppé de vapeur laiteuse, le train entra en gare avec un grand fracas. Avant même que fussent ouvertes les portières du wagon Pullman, le chef d'orchestre éleva les bras d'un air féroce et l'orchestre attaqua à tout rompre l'hymne anglais. Mamontov, en maintenant son sabre, se hâta vers le wagon. Krasnov, hôte affable, conduisit ses invités vers la gare en passant devant la haie figée des Cosaques.

— Le peuple cosaque s'est donné tout entier pour la défense de la patrie contre les bandes sauvages des gardes-rouges. Vous voyez ici les représentants de trois générations. Ces hommes se sont battus dans les Balkans, au Japon, en Autriche-Hongrie et en Prusse, aujourd'hui ils se battent pour la liberté de leur patrie, dit-il dans un français excellent, avec un gracieux sourire, en désignant d'un geste princier de la tête les vieux grands-pères aux yeux écarquillés qui retenaient leur souffle.

Mamontov n'avait pas perdu son temps en soignant, sur ordre supérieur, la composition de la garde d'honneur. On faisait valoir la marchandise.

Les représentants alliés visitèrent le front et s’en retournèrent satisfaits à Novotcherkassk.

— Je suis très content de l’allure brillante, de la discipline et de l’esprit combatif de vos troupes, déclara le général Pool à Krasnov en prenant congé. Je vais donner des ordres sans tarder pour qu’on vous envoie de Salonique un premier contingent de nos soldats. Et je vous demande, mon général, de faire préparer trois mille pelisses et trois mille paires de bottes chaudes. J’espère qu’avec notre aide vous pourrez extirper définitivement le bolchévisme.

On se mit à coudre en hâte des demi-pelisses en peau de mouton tannée, à confectionner des bottes de feutre. Mais le débarquement allié à Novorossiisk ne se faisait toujours pas. Pool, parti pour Londres, fut remplacé par le froid et hautain Briggs, porteur de nouvelles instructions, qui déclara avec une raideur toute de général :

— Le gouvernement de Sa Majesté accordera à l’Armée Volontaire sur le Don une large assistance matérielle, mais ne donnera pas un soldat.

Cette déclaration se passait de commentaires.

12

L’hostilité qui, dès la guerre impérialiste, séparait par un sillon invisible les officiers et les Cosaques du rang avait pris à l’automne 1918 des proportions inouïes. A la fin de 1917, lorsque les unités cosaques regagnaient lentement le Don, l’assassinat ou la dénonciation d’officiers était chose rare ; un an plus tard c’était un phénomène presque ordinaire. On obligeait les officiers, à l’exemple des commandants rouges, à marcher devant les troupes lors des assauts et on leur tirait tranquillement dans le dos sans que cela provoquât le moindre scandale. Seules quelques unités, comme le Régiment de Saint-Georges de Goundorovskaïa, avaient gardé leur cohésion, mais elles étaient peu nombreuses dans l’Armée du Don.

Ce lourdaud matois et rusé qu’était Pétro Mélékhov avait compris depuis longtemps qu’une brouille avec ses hommes lui serait fatale ; aussi dès les premiers jours s’était-il efforcé de faire disparaître la frontière qui le séparait, lui officier, des hommes de troupe. A l’occasion, comme eux, il parlait de l’inutilité de la guerre ; il n’était pas sincère, il se forçait, mais personne ne le remarquait ; il se composait un masque de sympathisant bolchévik et il s’était mis à rechercher excessivement les bonnes grâces de Fomine du jour où il avait remarqué que le régiment penchait pour lui. Il ne se privait pas plus que les autres de piller, de médire du commandement, de ménager les prisonniers, alors que des bouffées de haine lui montaient à la tête et que lui tordait les mains l’envie de frapper, de tuer… Dans le service il était accommodant et simple. Une bonne pâte ! Ainsi Pétro gagna la confiance des hommes et sut à leurs yeux changer de visage.

Quand, près du bourg de Solonka, Filippov emmena avec lui les officiers, Pétro resta. Humble, tranquille, toujours dans l’ombre, modéré en tout, il arriva à Viochenskaïa avec son régiment. Mais après deux jours là, n’y tenant plus, il partit pour chez lui sans se montrer ni à l’état-major ni à Fomine.

Ce jour-là, à Viochenskaïa, un meeting se tenait depuis le matin sur la place près de la vieille église. Le régiment attendait l’arrivée des délégués de la Division d’Inza. Les Cosaques déambulaient par groupes sur la place, en capote, en demi-pelisse nue ou cousue sous la capote, en veste, en tunique ouatée. A ne pas croire que cette énorme foule bigarrée fût une unité constituée : le 28e

Régiment cosaque. Pétro allait tristement d'un groupe à l'autre et regardait ces hommes avec des yeux neufs. Sur le front, leur habillement ne sautait pas aux yeux, et puis on n'avait pas l'occasion de voir tout le régiment à la fois en masse compacte. Mordant de haine sa moustache blonde qu'il avait laissée pousser longue, il regardait maintenant ces figures couvertes de givre, ces têtes en bonnets de fourrure de toutes les couleurs à fond de drap, à fond de cuir, en bonnets à oreillettes ou en casquettes ; baissant les yeux, il retrouvait la même diversité : bottes de feutre ou de cuir éculées, molletières par-dessus des brodequins pris sur des Rouges.

« Bande de va-nu-pieds ! Bande de paysans ! Bâtards ! » murmurait-il à part soi dans sa rage impuissante.

Les décrets de Fomine étaient collés sur les palissades. Les habitants ne se montraient pas dans les rues. La stanitsa, dans l'attente, se terrait. Au débouché des ruelles on apercevait le poitrail du Don couvert de neige. Derrière le Don la forêt était noire, comme dessinée à l'encre de Chine. Près de la masse de pierre grise de la vieille église, les femmes venues des villages pour voir leurs maris se pressaient comme un troupeau de brebis.

Pétro, en demi-pelisse bordée de fourrure avec une grande poche sur la poitrine et coiffé de son bonnet d'officier en astrakan, dont il était si fier peu de temps auparavant et qu'il maudissait maintenant, sentait à chaque minute sur lui de froids regards obliques qui le transperçaient comme des courants d'air et aggravaient encore son désarroi. Il se ressaisit un peu à la vue d'un soldat rouge trapu monté sur un tonneau renversé au milieu de la place, portant une bonne capote et un bonnet d'astrakan neuf aux brides défaites sur les oreilles. De sa main gantée de duvet, l'homme arrangea autour de son cou son écharpe cosaque gris fumée à franges et regarda autour de lui. « Camarades Cosaques ! » Sa voix basse et enrouée écorcha les oreilles de Pétro. Pétro se retourna et vit les Cosaques, surpris de s'entendre interpeller de cette façon inhabituelle, qui se regardaient et se clignaient de l'œil d'un air attentif et troublé. Le soldat rouge parla longuement du pouvoir des Soviets, de l'Armée Rouge et de ses relations avec les Cosaques. Une chose frappa surtout Pétro : les cris qui interrompaient sans cesse l'orateur.

— Camarade, mais qu'est-ce que c'est que la commune ?

— On ne nous mettra pas de force dedans ?

— Qu'est-ce que c'est que le parti communiste ?

L'orateur pressait ses mains contre sa poitrine, se tournait de tous côtés et

expliquait patiemment :

— Camarades, le parti communiste, c'est une chose volontaire. Ceux qui entrent dans le parti, c'est ceux qui veulent lutter pour la grande cause de la libération des ouvriers et des paysans opprimés par les capitalistes et les propriétaires fonciers.

Une minute après, d'un autre coin de la place, on criait :

— On demande des explications sur les communistes et les commissaires.

A peine avait-il répondu qu'une voix de basse irritée grondait de nouveau :

— Ce n'est pas clair, ce que tu dis sur la commune. On voudrait des explications. On est des gens simples. Parle simplement.

Fomine prononça ensuite une longue et ennuyeuse harangue, employant à tout propos et hors de propos le mot « évacuer ». Un jeune garçon en casquette d'étudiant et manteau élégant tournait autour de lui comme une anguille. En écoutant le discours incohérent de Fomine, Pétro se rappelait le jour de février 1917 où il avait vu Fomine pour la première fois dans cette gare, sur le chemin de Pétrograd où Daria était venue le rejoindre. Il revoyait les yeux écartés du déserteur de la Garde, son regard sévère et mouillé, sa capote avec un « 52 » usé sur ses épaulettes de maréchal des logis, sa démarche d'ours. « C'était intenable, mon petit frère. » Pétro gardait dans l'oreille cette voix presque imperceptible. « Un déserteur, un imbécile du genre de Khristonia ! Maintenant il commande un régiment et moi je ne suis rien », pensait Pétro, et ses yeux luisaient fiévreusement.

Un Cosaque qui portait des bandes de mitrailleuse en croix sur la poitrine succéda à Fomine.

— Frères ! Moi j'ai fait partie du détachement Podtiolkov et maintenant, si Dieu le veut, je repartirai avec mes frères contre les cadets ! s'écria-t-il d'une voix éraillée, en agitant les bras.

Pétro gagna vite son logement. Pendant qu'il sellait son cheval, il entendit les coups de fusil des Cosaques quittant la stanitsa, qui annonçaient ainsi leur retour au village, selon la vieille tradition.

13

Effrayants de calme, les jours courts semblaient sur leur fin s’éterniser comme au plus fort de la moisson. Les villages étaient déserts comme une steppe vierge. Comme si tout le pays du Don était mort, comme si la peste avait dévasté les stanitsas. Comme si un nuage couvrait le pays du Don de son aile épaisse et noire… Il s’est étendu sans bruit, menaçant, et voilà qu’il va courber d’une rafale les peupliers contre la terre, éclater en un coup de tonnerre sec et cassant, et puis il s’en ira briser et tordre la forêt blanche au-delà du Don, arrachant des pierres folles des falaises crayeuses, mugissant de toutes les voix sinistres de l’orage.

A Tatarski, dès le matin, le brouillard enveloppait la terre. La colline bourdonnait comme toujours quand il va geler. Vers midi le soleil se dépouillait de son écorce de brume friable, mais le jour n’en était pas pour autant plus clair. Le brouillard déconcerté rôdait en haut des collines, de chaque côté du Don, se laissait tomber dans les ravins, glissait au bas des falaises et mourait là, poussière humide sur les plaques de craie moussues, dans les creux enneigés des hauteurs.

Tous les soirs, derrière les lances de la forêt nue, la lune, appelée par la nuit, s’élevait comme un bouclier incandescent. Elle jetait une lumière brumeuse et sanglante de guerre et d’incendie sur les villages muets. Et cette lumière implacable, inaltérable, éveillait chez les gens une angoisse imprécise et inquiétait les bêtes. Les chevaux et les bœufs erraient jusqu’à l’aube dans les cours sans dormir. Les chiens hurlaient et, bien avant minuit, les coqs commençaient à s’interpeller à plusieurs voix. A l’aube le gel armait d’une couche de glace les branches humides des arbres. Le vent les entrechoquait et elles résonnaient comme des étriers d’acier. Comme si un cavalier invisible avançait sur la rive gauche du Don, dans la forêt sombre, dans le brouillard gris, en faisant cliqueter ses armes et ses étriers.

Presque tous les Cosaques de Tatarski, qui s’étaient battus sur le front nord, avaient abandonné leurs unités en lente retraite vers le Don et étaient rentrés chez eux. Chaque jour il arrivait encore des retardataires. Celui-ci dessellait pour longtemps son cheval, fourrait son équipement dans une meule de paille ou sous l’auvent de son hangar et attendait les Rouges, cet autre n’ouvrait la barrière

enneigée de sa ferme que pour mener son cheval dans la cour, compléter sa provision de biscuits, dormir une nuit avec sa femme, et il repartait le lendemain matin sur la route ; du haut de la colline, il regardait une dernière fois la surface blanche et morte du Don, les lieux de son enfance, qu'il abandonnait peut-être pour toujours.

Qui connaît l'heure de sa mort ? Qui connaît le bout du chemin ? Les chevaux quittent le village péniblement. Péniblement s'arrache du cœur cuit des Cosaques un peu de pitié pour leurs proches. Et sur cette route enneigée beaucoup s'en retournent en pensée chez eux. Des pensées tristes, comme il s'en remue sur cette route !… Parfois une larme salée comme du sang glisse sur le quartier d'une selle et tombe sur l'étrier froid ou sur la route mordue par les crampons de fer. Mais fera-t-elle pousser en cette place, au printemps, la fleur jaune de la séparation ?

Dès l'arrivée de Pétro, dans la nuit, un conseil de famille se tint à la ferme Mélékhov.

— Alors ? dit Pantéléï Prokofiévitch, à peine Pétro avait-il franchi le seuil. Tu en as assez de la guerre ? Tu. reviens sans tes épaulettes ? Allons, viens, viens, serre la main à ton frère, tu vas faire plaisir à ta mère. Ta femme se languissait de toi… Bonjour, bonjour, mon Pétro… Grigori ! Grigori Pantéléiévitch ! Qu'est-ce que tu fais sur le poêle, comme une marmotte ? Descends.

Grigori laissa pendre ses pieds nus qui tendaient les sous-pieds de son pantalon kaki, gratta en souriant sa poitrine couverte d'une épaisse broussaille noire et regarda Pétro penché en avant qui ôtait son baudrier et cherchait à défaire le nœud de son capuchon avec ses doigts durcis par le gel. Daria, souriante, silencieuse, les yeux dans les yeux de son mari, lui déboutonnait sa demi-pelisse, en évitant prudemment le côté droit à cause d'une grenade à main passée à la ceinture, qui faisait une tache grise, là, tout près du revolver.

Douniachka frôla de la joue, en courant, la moustache givrée de son frère et alla s'occuper du cheval. Cependant, Ilinitchna, essuyant ses lèvres avec son tablier, s'apprêtait à embrasser son aîné. Natalia s'affairait au poêle. Ses petits se serraient contre elle, accrochés à sa jupe. Tous attendaient un mot de Pétro, mais lui, depuis le « Bonjour tout le monde ! » rauque qu'il avait lancé de la porte, se déshabillait en silence et battait longuement ses bottes avec un balai de paille de mil ; enfin il se redressa et soudain ses lèvres tremblèrent lamentablement ; il s'appuya au dos du lit dans une sorte d'égarement et tous aperçurent avec

surprise, sur ses joues noircies et glacées, des larmes.

— Militaire ! Qu'est-ce que tu as ? dit le vieux Mélékhov, cachant sous l'enjouement son angoisse et le tremblement de sa gorge.

— Nous sommes perdus, père.

Pétro crispa les lèvres, fronça ses sourcils blonds et, cachant ses yeux, se moucha dans un mouchoir sale qui puait le tabac.

Grigori repoussa le chat qui se frottait contre lui et sauta à terre avec un grognement. La mère se mit à pleurer et couvrit de baisers la tête pouilleuse de Pétro, mais aussitôt, s'arrachant de lui :

— Mon trésor ! Mon pauvre petit, veux-tu du lait caillé ? Viens, assieds-toi. La soupe va être froide. Tu dois avoir faim, je suis sûre ?

Une fois à table, avec son neveu sur ses genoux, Pétro s'anima : contenant son émotion, il raconta comment le 28e Régiment avait quitté le front, et la fuite des officiers ; il parla de Fomine et du meeting de Viochenskaïa.

— Qu'est-ce que tu penses faire ? demanda Grigori, qui avait posé ses mains aux veines noires sur la tête de sa petite fille.

— C'est tout réfléchi. Je reste encore demain ici et je pars dans la nuit. Maman, vous me préparerez des vivres.

— Alors, c'est la retraite ?

Pantéléï Prokofiévitch avait pris une pincée de tabac dans sa blague et restait comme ça, sans bouger, avec le tabac qui lui coulait des doigts, attendant une réponse.

Pétro se leva, se signa devant les icônes noires et ternies et dit avec un regard dur et sévère :

— Dieu vous aide, j'ai bien mangé !… La retraite, tu dis ? Et comment faire autrement ? Pourquoi voudrais-tu que je reste ici ? Pour me faire couper le chou par les Rouges ? Vous pensez peut-être à rester, mais moi… non, moi, je m'en vais. Ils ne sont pas tendres avec les officiers.

— Mais la maison ? Alors, il faut la laisser ?

Pétro ne répondit à la question de son père que par un haussement d'épaules. Mais Daria aussitôt se mit à pleurnicher :

— Vous partez, et nous, nous restons ? Vous êtes bons, il n'y a pas à dire ! Nous restons pour garder votre bien… Et nous allons peut-être nous faire tuer ?

Eh bien ! ça peut brûler, et d’une belle flamme encore, moi je ne reste pas.

Natalia elle-même se mêla à la conversation. Couvrant le récitatif sonore de Daria, elle s’écria :

— Si tout le village s’en va, nous ne resterons pas. Nous partirons à pied.

— Bourriques ! Chiennes ! hurla Pantéléï Prokofiévitch furieux, roulant les yeux et cherchant machinalement sa canne. Charognes ! Filles de pute ! Vos gueules, misérables ! C’est une affaire d’hommes et voilà-t-il pas que celles-ci veulent s’en mêler !… Bon, très bien, laissons tout et partons droit devant nous. Et les bêtes, qu’est-ce qu’on en fera ? On les mettra dans notre poche ? Et la ferme ?…

Ilinitchna, irritée, soutint son mari :

— Vous êtes tout bonnement folles, mes filles. Ce bien-là, vous ne l’avez pas gagné, vous n’avez pas de peine à le lâcher. Nous deux le vieux, on a courbé le dos jour et nuit, et il faudrait tout laisser comme ça ? Ah ! non.

Elle serra les lèvres, soupira :

— Allez-vous-en, moi je ne bougerai pas d’ici. Ils peuvent me tuer sur le pas de ma porte, j’aime encore mieux ça que de crever sous une haie loin de chez nous.

Pantéléï Prokofiévitch moucha la lampe en soupirant et en reniflant. Tout le monde resta silencieux une minute. Douniachka, qui était en train de tricoter un bas, leva la tête de ses aiguilles et murmura :

— On peut emmener les bêtes avec nous… On ne va pas rester à cause des bêtes.

Le vieux fut pris d’un nouvel accès de rage. Comme un étalon sauvage, il se mit à taper du pied et manqua de tomber en butant contre un chevreau couché près du poêle. Il s’arrêta devant Douniachka et rugit :

— Emmener les bêtes ? Et la vieille vache qui est pleine, qu’est-ce qu’on en fera ? Ah ! pécheresse ! galvaudeuse ! saloperie ! pourriture ! On travaille, on travaille pour elles et voilà ce qu’il faut entendre !… Et les moutons, et les agneaux, qu’est-ce que tu en fais ?… O-o-oh ! fille de chienne ! Tu ferais mieux de te taire !

Grigori jeta un coup d’œil en biais à Pétro et il aperçut, comme autrefois, dans les yeux bruns de son frère, un sourire ironique et moqueur mais humble et respectueux, et il retrouva le tremblement familier de la moustache blonde.

Pétro, tout secoué d'un rire contenu, lui fit un clin d'œil rapide comme l'éclair. Grigori sentit joyeusement revenir en lui sa gaieté, qu'il avait oubliée toutes ces dernières années, et il se mit à rire d'un rire sourd et saccadé, sans se cacher.

— Bon… Dieu merci… On n'en parlera plus.

Le vieux fusilla Grigori du regard et s'assit, tourné vers la fenêtre brodée de blanc par le givre.

A minuit, enfin, on parvint à une résolution commune : les hommes s'en iraient et les femmes resteraient pour garder la ferme.

Ilinitchna alluma le four bien avant l'aube, elle fit cuire un pain et sécher deux sacs de biscuits. Le vieux déjeuna à la lumière de la lampe ; dès le lever du jour il alla s'occuper des bêtes et préparer le traîneau pour le départ. Il resta longtemps dans la grange, plongeant la main dans la caisse à grains pleine de blé, et il laissait couler le gros grain entre ses doigts. Il sortit de là comme d'une chambre mortuaire, ôtant son chapeau, et repoussa doucement derrière lui la porte jaune, sans la fermer tout à fait…

Il était toujours sous l'auvent du hangar, occupé à changer le porte-bagages du traîneau, quand Anikouchka apparut dans la ruelle, menant sa vache à l'abreuvoir. Ils se souhaitèrent le bonjour.

— Tu as fait tous tes préparatifs pour le départ, Anikéï ?

— Je n'ai pas plus de préparatifs à faire qu'un homme tout nu pour mettre sa ceinture. Tout ce que j'ai est sur moi et le bien d'autrui est à portée de ma main.

— Il y a du nouveau ?

— Beaucoup.

— Mais quoi ? dit Pantéléï Prokofiévitch alarmé, fichant sa hache dans un brancard du traîneau.

— Les Rouges vont arriver d'un moment à l'autre. Ils avancent vers Viochenskaïa. Il y a un homme qui les a vus à Bolchoï Gromok. Il dit qu'ils ne font pas de bien. Ils égorgent les gens… Il y a des Juifs avec eux et aussi des Chinois. Si ça pouvait crever, tout ça ! On n'en a pas assez liquidé, de ces saloperies aux yeux bridés !

— Ils égorgent les gens ?

— Quoi, tu crois qu'ils ne font que les renifler ? Et tous ces salauds du Haut-Don !

Anikouchka poussa un juron obscène et passa devant la clôture en expliquant :

— Les femmes d'en face leur font de l'eau-de-vie, elles leur donnent à boire pour qu'ils ne leur fassent pas de mal, alors ils s'en fourrent jusque-là, et ils mettent à sac le village suivant.

Le vieux acheva de fixer le porte-bagages, fit le tour de tous ses hangars, examinant chaque piquet, chaque clôture faite de ses mains. Puis il prit une fourche et s'en alla, clopinant, chercher du foin dans la grange pour le voyage. Il décrocha le croc de fer de la remise et, sans penser encore au départ inévitable, prit le foin le plus médiocre, celui qui contenait les mauvaises herbes (il gardait toujours le bon pour le printemps), mais il se ravisa et se dirigea vers une autre meule, en maugréant contre lui-même. Il ne s'habituait pas à l'idée que, quelques heures plus tard, il quitterait sa ferme et son village et partirait vers le sud et n'en reviendrait peut-être jamais. Le foin une fois tiré, il tendit la main vers le râteau, ainsi qu'il faisait toujours, pour repousser les brins épars, mais il la retira aussitôt comme s'il s'était brûlé et dit à mi-voix en essuyant son front en sueur sous son bonnet :

— A quoi bon l'épargner maintenant ? Ça ne les empêchera pas de le jeter sous les sabots des chevaux, de le détruire pour rien, ou de le brûler.

Il cassa le manche du râteau sur son genou, grinça des dents et emporta le foin, traînant les pieds, courbant le dos comme font les vieillards.

Il n'entra pas dans la maison ; il entrouvrit la porte et dit :

— Préparez-vous. Je vais atteler. Il faudrait bien ne pas s'attarder.

Il avait déjà mis l'avaloire aux chevaux et fourré un sac d'avoine à l'arrière du traîneau ; surpris de ne pas voir ses fils sortir pour seller les chevaux, il rentra dans la maison.

Il se passait là des choses extraordinaires : Pétro défaisait avec colère les paquets préparés pour le voyage, jetait à même le sol les pantalons, les uniformes, les habits de fête des femmes.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Pantéléï Prokofiévitch dans le plus grand étonnement, et il en ôta son bonnet.

— Regarde !

Pétro montra du doigt les femmes par-dessus son épaule :

— Elles braillent. Alors, on ne part pas. Si on s'en va on s'en va tous.

Pendant que les Rouges les violeraient ici, nous serions partis pour sauver notre bien ? Et puis, si on se fait tuer, on mourra sous leurs yeux.

— Défais-toi, père, dit Grigori en souriant, et lui-même ôtait sa capote et son sabre.

Derrière lui, Natalia, pleurante, lui prenait la main et la couvrait de baisers ; Douniachka, rouge comme un pavot, battait joyeusement des mains.

Le vieux remit son bonnet, mais l'ôta aussitôt, s'avança vers le coin d'honneur, fit un large signe de croix, s'agenouilla, se prosterna trois fois, puis se releva et regarda tout le monde.

— Eh bien ! si c'est comme ça, on reste. Protège-nous et défends-nous, Reine des Cieux ! Je vais dételer.

Anikouchka, arrivé sur ces entrefaites, ne vit avec stupeur, dans la maison Mélékhov, que des visages gais et rieurs.

— Qu'est-ce que vous avez ?

— Nos hommes ne partent pas ! répondit Daria pour tout le monde.

— Ça alors ! Vous avez changé d'idée ?

— On a changé d'idée.

Grigori découvrit sans le vouloir ses dents blanches comme du sucre et ajouta avec un clin d'œil :

— La mort, ce n'est pas la peine d'aller la chercher, elle nous trouvera bien ici.

— Si les officiers ne partent pas, c'est que le bon Dieu ne veut pas qu'on parte non plus, nous autres, dit Anikouchka.

Il descendit le perron et passa devant la fenêtre, aussi bruyant qu'un cheval.

14

A Viochenskaïa, les ordonnances de Fomine claquaient au vent sur les palissades. On attendait d'heure en heure l'arrivée des troupes rouges. L'état-major du front nord se trouvait à Karguinskaïa, à trente-cinq verstes de là. Un détachement de Tchétchènes arriva dans la nuit du 3 au 4 janvier et une expédition punitive sous le commandement du lieutenant-colonel Roman Lazarev quitta la stanitsa Oust-Bélokalit-venskaïa et se dirigea rapidement, en formation de marche, vers le régiment insurgé de Fomine.

Les Tchétchènes devaient commencer l'attaque de Viochenskaïa le 5 janvier. Leurs éclaireurs avaient déjà fait une apparition à Bélogorka. Mais l'attaque fut annulée, un transfuge des Cosaques de Fomine ayant annoncé que des forces importantes de l'Armée Rouge passaient la nuit à Gorokhovka et devaient être le 5 à Viochenskaïa.

Krasnov, occupé par la réception des représentants alliés à Novotcherkassk, s'efforçait de faire pression sur Fomine. Il l'appela par le fil direct Novotcherkassk-Viochenskaïa. Le télégraphe, qui jusqu'alors frappait obstinément VIOCHENSKAÏA FOMINE, transmit une courte conversation :

VIOCHENSKAÏA STOP J'ORDONNE MARÉCHAL LOGIS FOMINE REVENIR RAISON ET REPRENDRE POSITION AVEC RÉGIMENT STOP EXPÉDITION PUNITIVE EN MARCHE STOP DÉSOBÉISSANCE ENTRAINERA PEINE DE MORT STOP KRASNOV.

A la lueur d'une lampe à pétrole, Fomine, en pelisse déboutonnée, regardait la mince bande de papier mouchetée de signes bruns qui se déroulait comme un serpent sous les doigts du télégraphiste et disait, en lui soufflant dans le cou son haleine de gel et d'eau-de-vie :

— Hein, qu'est-ce qu'il déconne ? Revenir à la raison ? C'est fini ?… Écris-lui… Qu-o-o-oi ? Comment, ce n'est pas possible ? Je te l'ordonne. Si tu ne le fais pas, je t'arrache les tripes.

Et le télégraphe crépita de nouveau :

NOVOTCHERKASSK ATAMAN KRASNOV STOP VA TE FAIRE FOUTRE STOP FOMINE.

La situation sur le front nord devint si compliquée que Krasnov décida de se rendre lui-même à Karguinskaïa pour étendre de là immédiatement sa « dextre vengeresse » sur Fomine et surtout pour relever l'esprit combatif des Cosaques démoralisés. Dans ce même dessein il invita les représentants alliés à une visite au front.

Une revue du régiment de Saint-Georges de Goundorovskaïa, qui revenait tout juste du combat, fut organisée dans le bourg de Boutourlinovka. Après la revue, Krasnov vint se placer à côté du drapeau du régiment et là, tournant le buste vers la droite, il cria d'une voix retentissante :

— Ceux qui ont servi sous mes ordres au 10e Régiment, un pas en avant !

Presque la moitié des hommes sortit des rangs. Krasnov ôta son bonnet et donna l'accolade au plus proche, un adjudant qui n'était plus jeune mais qui avait belle allure. L'adjudant essuya de sa manche sa moustache court coupée et demeura figé, les yeux écarquillés. Krasnov donna ensuite l'accolade à tous ses frères d'armes. Les représentants alliés étaient stupéfaits et chuchotaient d'un air perplexe. Mais l'étonnement fit place au sourire et à l'approbation discrète quand Krasnov, revenant vers eux, expliqua :

— Ce sont les héros avec qui j'ai battu les Allemands devant Nezviska, les Autrichiens à Beljets et Komarov, contribuant ainsi à la victoire commune.

… De part et d'autre du soleil, figées comme des sentinelles auprès d'un coffre-fort, il y avait deux colonnes irisées ceinturées de blanc. Le vent froid du nord-est soufflait comme un clairon dans les bois, courait sur la steppe, se déployait en formation de combat pour culbuter et casser les carrés de mauvaises herbes hérissées. Le 6 janvier au soir (le crépuscule était suspendu déjà au-dessus du Tchir comme un rideau), Krasnov arriva à Karguinskaïa en compagnie de deux officiers de Sa Majesté britannique, MM. Edwards et Olcott, et de deux Français, le capitaine Bartellot et le lieutenant Ehrlich. Les Alliés, en pelisse et bonnet de lièvre, environnés d'une odeur de cigare et d'eau de Cologne, sortirent des automobiles en riant, recroquevillés et battant la semelle. Après s'être réchauffés dans l'appartement du riche marchand Lévotchkine et avoir pris le thé, ils se rendirent avec Krasnov et le général-major Ivanov, commandant le front nord, dans une école où devait se tenir une réunion.

Krasnov parla longuement devant une foule de Cosaques attentifs. On l'écoutait avec intérêt. Mais quand il se mit à décrire en termes pittoresques « les atrocités commises par les bolchéviks » dans les stanitsas occupées par eux, un homme en colère cria des derniers rangs, à travers la fumée bleue des cigarettes : « Ce n'est pas vrai ! » Et la bonne impression fut détruite.

Le lendemain matin Krasnov et les représentants alliés partirent en hâte pour Millérovo.

L'état-major du front nord fut évacué avec la même hâte. Toute la journée les Tchétchènes parcoururent la stanitsa, traquant les Cosaques qui ne voulaient pas se joindre à la retraite. La nuit, on mit le feu au dépôt de munitions. Jusqu'à minuit, les cartouches claquèrent comme un tas énorme de broussailles enflammées, les obus éclataient avec un bruit d'éboulement. Le lendemain, tandis qu'on célébrait un service divin sur la place avant la retraite, une mitrailleuse crépita en haut de la colline de Karguinskaïa. Les balles tambourinaient sur le toit de l'église comme une grêle de printemps et tout le monde s'enfuit en désordre dans la steppe. Le détachement de Lazarev et quelques unités cosaques peu nombreuses essayèrent de protéger la retraite : les fantassins se couchèrent en tirailleurs derrière le moulin à vent, la 36e batterie de Karguinskaïa, sous le commandement d'un homme du pays, le capitaine Fiodor Popov, ouvrit un feu roulant sur les Rouges qui attaquaient, mais dut bientôt plier bagages. La cavalerie rouge tourna l'infanterie par le village de Latychev et massacra, dans les ravins où elle les avait acculés, une vingtaine de vieux Cosaques de Karguinskaïa, que quelqu'un avait baptisés par dérision « les haïdamaks{87} ».

15

La décision de ne pas partir avait rendu à Pantéléï Prokofiévitch la valeur et le sens des choses.

Le soir, il sortit pour donner à manger aux bêtes et, cette fois, sans hésiter, prit le foin de qualité inférieure. Dans la cour sombre il tourna longuement autour de la vache, et il pensait avec satisfaction : « Elle est pleine, elle est bien grosse. Le Seigneur ne va-t-Il pas nous donner des jumeaux ? » Tout lui était redevenu cher et proche ; tout ce à quoi il avait renoncé retrouvait son importance et son poids. Il eut même le temps, avant la tombée de la nuit, non seulement de gronder Douniachka parce qu'elle avait répandu des vannures dans l'étable et n'avait pas cassé la glace de l'auge, mais encore de boucher un trou fait par le verrat de Stépane Astakhov. Il en profita pour demander à Aksinia, sortie pour fermer ses volets, si Stépane songeait à partir. Aksinia répondit de sa voix chantante, en s'enveloppant dans son châle :

— Non, non, comment ferait-il ? Il est couché, tout de suite, il doit avoir la fièvre. Son front est chaud, il dit qu'il a mal au ventre. Il est malade, Stépane. Il ne partira pas.

— Les nôtres non plus. Je veux dire, nous non plus. Le diable sait si ça vaut mieux comme ça…

La nuit tombait. De l'autre côté du Don, derrière la ligne grise de la forêt, l'étoile polaire flambait dans la profondeur verdâtre du ciel. Les confins du ciel, à l'est, se coloraient de pourpre. Il s'élevait une lueur d'incendie. La lune était accrochée comme un pain entamé à la ramure fourchue d'un peuplier. Des ombres imprécises se fondaient sur la neige. Les ténèbres s'épaississaient. Il faisait si calme que Pantéléï Prokofiévitch entendait sur le Don quelqu'un – Anikouchka sans doute – qui cassait la glace avec une barre de fer, à la trouée. Les glaçons jaillissaient et se cassaient avec un bruit de verre. Et dans l'étable les bœufs mâchaient posément le foin.

On avait fait de la lumière dans la cuisine. La silhouette de Natalia glissa dans l'encadrement de la fenêtre. Pantéléï Prokofiévitch eut envie de se réchauffer. Il trouva toute la famille réunie. Douniachka revenait tout juste de chez la femme de Khristonia. Elle était occupée à vider une tasse pleine de levain et se

dépêchait de raconter les nouvelles, comme si elle craignait qu'on l'interrompît.

Dans la chambre, Grigori, qui avait déjà graissé son fusil, son revolver, son sabre, enveloppait ses jumelles dans une serviette ; il appela Pétro :

— Tu as rangé tes affaires ? Apporte-les. Il faut les enterrer.

— Et s'il faut se défendre ?

— Tais-toi donc, sourit Grigori. Fais attention, sans ça ils les trouveront et ils te pendront par la braguette au portail.

Ils sortirent dans la cour. Ils cachèrent leurs armes, sait-on pourquoi, dans des endroits différents. Mais Grigori garda un revolver noir tout neuf, qu'il fourra sous son oreiller.

On venait de finir de souper, la conversation languissait et on s'apprêtait à aller se coucher, quand le chien, dans la cour, se mit à aboyer d'une voix rauque. Il tirait sur sa chaîne et suffoquait, étranglé par son collier. Le vieux sortit et revint avec un homme emmitouflé jusqu'aux sourcils dans son capuchon. L'homme était en tenue de campagne, étroitement sanglé par un baudrier blanc ; il se signa en entrant ; sa bouche cerclée de givre, semblable à un « o » blanc, lâchait des jets de vapeur.

— Vous ne me reconnaissez pas, sans doute ?

— Mais c'est le cousin Makar ! s'écria Daria.

Alors seulement Pétro et les autres reconnurent ce cousin éloigné, Makar Nogaïtsev, du village de Singuine, fameux dans toute la région pour son rare talent de chanteur et son ivrognerie.

— Quel démon t'amène ? lui demanda Pétro en souriant mais sans se lever.

Nogaïtsev arracha les glaçons de sa moustache et les jeta sur le seuil, battit le sol de ses pieds chaussés de bottes de feutre énormes à semelle de cuir et commença à se déshabiller sans hâte.

— Je me suis dit ; ce n'est pas drôle de battre en retraite tout seul. Si je passais par chez les cousins ? que je me suis dit. J'ai eu vent que vous étiez tous deux à la maison. J'ai dit à ma femme : je vais passer chez les Mélékhov, ça sera toujours plus gai comme ça.

Il ôta son fusil et le posa près du poêle à côté des fourches du four, ce qui fit rire et sourire les femmes. Il fourra sa cartouchière dans une niche du poêle et posa respectueusement son sabre et sa cravache sur le lit. Comme toujours il sentait à plein nez l'eau-de-vie, ses grands yeux à fleur de tête étaient embrumés

par l’alcool, ses dents bien rangées, bleuâtres comme les coquillages du Don, brillaient au milieu de la broussaille humide de sa barbe.

— Les Cosaques de Singuine ne partent pas ? lui demanda Grigori en lui tendant sa blague à tabac brodée de perles de verre.

Makar écarta la blague de la main :

— Je ne fume pas… Les Cosaques, tu dis Les uns sont partis, les autres cherchent un trou de marmotte pour se terrer. Vous, vous partez ?

— Nos hommes ne partent pas. Ne va pas les entraîner ! intervint Ilinitchna effrayée.

— Vous n’allez pas me dire que vous restez ? Je ne veux pas le croire, Grigori, mon cousin, c’est vrai ? Vous risquez votre vie, mes petits frères.

— Ce qui sera sera…

Pétro soupira et soudain rougissant :

— Grigori ! Qu’est-ce que tu en penses ? Tu n’as pas changé d’idée ? Si on partait ?

— Non.

La fumée de tabac enveloppa Grigori et tournoya longtemps au-dessus de son toupet frisé, noir comme du goudron.

— Le père s’occupe de ton cheval ? demanda Pétro sans raison.

Il se fit un silence écrasant. Seul le rouet bourdonnait, invitant au sommeil, sous le pied de Douniachka.

Nogaïtsev resta jusqu’à l’aube et s’efforça de persuader les frères Mélékhov de partir de l’autre côté du Donets. Deux fois dans la nuit Pétro alla seller son cheval, deux fois il le dessella, transpercé par le regard menaçant de Daria.

Quand le jour revint, l’hôte se disposa à s’en aller. Tout habillé, la main sur la poignée de la porte, il toussa d’une manière qui en disait long et ajouta avec une menace enveloppée :

— C’est peut-être mieux comme ça, mais vous le regretterez plus tard. Quand nous reviendrons, nous nous souviendrons de ceux qui ont ouvert les portes du Don aux Rouges et qui sont restés pour les servir…

La neige tombait dru depuis le matin. Grigori, de la cour, aperçut de l’autre côté du Don une sombre masse humaine qui descendait vers le passage sur la glace. Un attelage à huit chevaux tirait quelque chose, on entendait un bruit de

voix, des cris, des jurons. Les silhouettes grises des hommes et des chevaux se profilaient à travers la neige comme dans un brouillard. A la composition de l'attelage, Grigori reconnut une batterie. « Les Rouges ?… » Cette pensée lui coupa le cœur en deux, mais il se raisonna et se calma.

La masse en désordre s'approchait du village, évitant largement la trouée dans la glace, noire et béante vers le ciel. Mais à la sortie du fleuve une roue de la première pièce brisa la glace rongée du bord et s'enlisa. Le vent apporta les cris des conducteurs, le craquement de la glace s'effritant, le piétinement rapide des sabots qui glissaient. Grigori passa dans l'enclos au bétail et observa attentivement. Sur les capotes des cavaliers il distingua des épaulettes couvertes de neige, et à leur apparence il reconnut des Cosaques.

Cinq minutes plus tard, un adjudant assez âgé monté sur un grand cheval à croupe large franchit le portail. Il mit pied à terre au perron, attacha la bride à la rampe et entra dans la maison.

— Qui est le maître ici ? demanda-t-il après avoir souhaité le bonjour à tout le monde.

— Moi… répondit Pantéléï Prokofiévitch qui attendait avec crainte la question d'après : « Pourquoi vos hommes sont-ils à la maison ? »

Mais l'adjudant lissa avec son poing ses moustaches blanches de neige et longues comme des aiguillettes et demanda :

— Cosaques ! Aidez-nous pour l'amour du Christ à dégager notre pièce. Elle s'est enfoncée sur la berge jusqu'à l'essieu… Vous avez peut-être des cordes ? C'est quel village ici ? Nous nous sommes perdus. Nous allons à Elanskaïa, mais avec ce qu'il est tombé, on n'y voit goutte. Nous avons perdu notre itinéraire et les Rouges nous talonnent.

— Je ne sais pas, ma foi, si… hésita le vieux.

— Il n'y a pas à savoir ! Avec les gars que vous avez ici ! Il nous faut des hommes pour nous aider.

— Je suis malade, mentit Pantéléï Prokofiévitch.

— Qu'est-ce que ça veut dire, les gars ?

L'adjudant les regarda tous sans tourner le cou, comme un loup. Sa voix se fit plus jeune et plus dure.

— Vous n'êtes donc pas des Cosaques ? Alors le matériel de l'Armée peut se perdre ? Je reste seul pour commander la batterie, les officiers se sont enfuis. Ça

fait une semaine que je ne suis pas descendu de cheval. Je suis gelé. J'ai les doigts de pied gelés, mais je mourrai plutôt qu'abandonner ma batterie. Et vous… Pas de discussion ! Si vous ne venez pas de bon gré, j'appelle mes hommes et nous vous…

— l'adjudant se mit à crier furieusement, avec des larmes dans la voix

— nous vous forcerons, fils de chiennes ! Bolchéviks ! Enfants de putains ! Toi aussi, grand-père, on t'attellera. Va chercher des hommes et, s'ils ne veulent pas, quand je reviendrai par ici je veux être maudit si je ne répands pas toutes vos maisons par terre…

Il parlait comme un homme pas tout à fait sûr de sa force. Grigori eut pitié de lui. Il prit son bonnet et dit durement, sans le regarder :

— Ne gueule pas. Ce n'est pas la peine. On va t'aider à la dégager, ta pièce, et après ça, bonne route !

Au moyen de claies posées par terre on sortit la batterie. Il était venu beaucoup de monde. Anikouchka, Khristonia, Ivan Tomiline, les Mélékhov et une dizaine de femmes, avec l'aide des hommes de la batterie, roulèrent jusqu'à la berge les pièces et les caisses de munitions pour permettre aux chevaux de gravir la côte. Les roues gelées patinaient sur la neige. Les chevaux exténués avaient du mal à monter la moindre pente. Les servants, qui n'étaient plus qu'à la moitié de leur effectif, allaient à pied. L'adjudant ôta son bonnet, salua, remercia tout le monde et, se retournant sur sa selle, commanda sans élever la voix :

— La batterie, suivez-moi !

Grigori le regarda partir avec un mélange de respect et d'étonnement incrédule. Pétro s'approcha, mordit sa moustache et dit, comme pour répondre à la pensée de Grigori :

— Si tout le monde était comme ça !… Voilà comme il faut défendre le Don paisible.

— Tu parles du moustachu ? De l'adjudant ? demanda en passant Khristonia crotté jusqu'aux oreilles. T'en fais pas, il les mènera où il faut, ses canons. Si tu l'avais vu lever sa cravache sur moi, le salaud ! Et c'est qu'il aurait tapé, bien sûr… Un homme aux abois. Je ne voulais pas y aller, mais j'ai eu peur, il faut bien le dire. Sans mes bottes que j'y suis allé. Mais dis-moi, à quoi ils vont lui servir ses canons, à cet idiot-là ? Comme un cochon avec une bille de bois : c'est dur, ça ne lui sert à rien, il la traîne quand même…

Les Cosaques se séparèrent sans mot dire, en souriant.

16

Loin derrière le Don, tard dans l’après-midi, une mitrailleuse crépita par deux fois et puis se tut.

Une demi-heure après, Grigori, qui ne quittait pas la fenêtre de la chambre, fit un pas en arrière et son visage se couvrit jusqu’aux pommettes d’une pâleur de cendre.

— Les voilà.

Ilinitchna poussa un cri et se précipita à la fenêtre. Huit cavaliers galopaient en désordre dans la rue. Ils s’approchèrent au trot de la ferme Mélékhov, s’arrêtèrent un moment, se retournèrent pour examiner le passage du Don, le sentier noir serré entre le fleuve et la colline, et repartirent. Leurs chevaux bien nourris, remuant leur queue écourtée, faisaient voltiger des paquets de neige. Après qu’elle eut reconnu le village, la patrouille disparut. Une heure après, Tatarski s’emplissait de crissements de bottes, de jurons, d’un bruit de voix étrangères au pays. Un régiment d’infanterie avec ses mitrailleuses montées sur traîneaux, son train et ses roulantes, avait passé le Don et se répandait dans le village.

Si angoissant que fût ce premier moment de l’arrivée des troupes ennemies, Douniachka avait encore trouvé le moyen de rire : après le départ de la patrouille, elle pouffa dans son tablier et courut à la cuisine. Natalia lui jeta un regard affolé.

— Qu’est-ce que tu as ?

— Oh ! Natachenka, ma chérie !… Si tu les voyais sur leurs chevaux. En avant, en arrière, en avant, en arrière sur la selle… Avec leurs coudes qui remuent… On dirait des poupées de chiffon, tout branle.

Elle imita si magistralement les cavaliers rouges ballottés sur leurs selles que Natalia, étouffant de rire, courut au lit et s’enfonça dans les coussins pour ne pas attirer la colère de son beau-père.

Dans la pièce voisine, Pantéléï Prokofiévitch, légèrement tremblant, déplaçait machinalement sur le banc le ligneul, les alênes, la boîte aux clous de bouleau, et regardait sans cesse vers la fenêtre d’un œil mi-clos de bête traquée.

Dans la cuisine les femmes riaient à n’en plus finir, mais c’était une gaieté de mauvais augure : Douniachka, rouge comme un coquelicot, les yeux humides de larmes, brillants comme les baies de la douce-amère mouillées par la rosée, montrait à Daria la tenue en selle des Rouges ; avec un cynisme inconscient, elle mettait une certaine indécence dans ses mouvements rythmés. Un rire nerveux brisait l’arc en fer à cheval des sourcils maquillés de Daria, qui disait d’une voix éraillée, suffocante :

— Sûrement qu’ils vont faire des trous à leurs pantalons. En montant comme ça, ils vont plier leurs pommeaux…

Le rire des femmes dérida un instant Pétro qui sortait de la chambre avec un air accablé.

— C’est drôle de les voir monter à cheval, hein ? dit-il. Mais ils s’en fichent. Quand ils ont abîmé le dos d’un cheval, ils en volent un autre. Des paysans. – Et il eut un geste de mépris infini. – C’est peut-être la première fois qu’ils voient des chevaux. « Partons toujours, on verra bien si on arrive » Leurs pères avaient peur du bruit des roues, et eux ils font de la haute école. Ah là là !

Il fit claquer ses doigts et sortit.

Les Rouges déambulaient le long de la rue, se divisaient en groupes et pénétraient dans les fermes. Trois hommes entrèrent chez Anikouchka et cinq, dont un cavalier, s’arrêtèrent près de la ferme de Stépane Astakhov, cinq autres continuèrent le long de la clôture et se dirigèrent vers la maison Mélékhov. Le premier qui entra dans la cour était un homme d’âge mûr, plutôt petit, rasé, au nez épaté, très agile et bien droit, que l’on reconnaissait tout de suite comme un ancien du front allemand. Il s’arrêta près du perron, regarda une minute, en baissant la tête, le chien jaune qui aboyait à s’étouffer au bout de sa chaîne ; puis il prit son fusil de son épaule. Le coup arracha du toit un nuage blanc de givre. Grigori, desserrant son col qui l’étranglait, vit par la fenêtre le chien rouler dans la neige et la tacher de son sang et ronger dans les affres de la mort avec fureur son flanc percé, sa chaîne de fer. En se retournant, il aperçut les visages livides des femmes, les yeux hagards de sa mère. Il s’avança sans bonnet dans l’entrée.

— Reste là ! lui cria son père d’une voix changée.

Grigori ouvrit la porte toute grande. Une douille vide tomba sur le seuil en tintant. Les soldats rouges restés en arrière franchissaient le portail.

— Pourquoi as-tu tué le chien ? Il te gênait ? demanda Grigori sur le seuil.

Les narines larges du soldat rouge aspirèrent l’air, les coins de ses lèvres

minces et bien rasées s’abaissèrent. Il se retourna et fit passer son fusil dans sa main.

— Qu’est-ce que ça peut te faire ? Ça te dérange ? Moi ça ne me dérangerait pas de dépenser une autre cartouche pour toi. Tu veux ? Mets-toi là.

— Allons, allons, laisse tomber, Alexandre, dit en souriant un grand aux sourcils roux, qui s’était approché d’eux. Bonjour, patron. Vous n’avez jamais vu les Rouges ? On va loger chez vous. Il a tué votre chien ? Il a eu tort. Passez, camarades.

Grigori rentra le dernier. Les soldats rouges saluèrent gaiement la famille, ôtèrent leurs sacs, leurs cartouchières japonaises en cuir et jetèrent sur le lit en tas leurs capotes, leurs manteaux ouatés, leurs bonnets. Aussitôt toute la maison fut emplie de cette forte odeur spiritueuse, l’odeur de la troupe, où se mêlent inséparablement celle de la sueur et celle du tabac, du savon à bon marché, de la graisse d’armes, cette odeur des longues marches.

Celui qu’on appelait Alexandre s’assit à la table, alluma une cigarette et, comme s’il continuait avec Grigori une conversation commencée, demanda :

— Tu as été chez les Blancs ?

— Oui…

— Voilà… Je reconnais du premier coup la chouette à son vol, toi je te reconnais à ta morve. Un Blanc ! Officier, hein ? Épaulettes d’or ?

Il lançait des jets de fumée par les narines, transperçait Grigori, debout sous le linteau de la porte, d’un regard froid et sévère, et tapotait sans cesse le bout de sa cigarette avec son ongle bombé, jauni par le tabac.

— Officier, hein ? Avoue-le. Je le vois à ton allure. Moi aussi, j’étais sur le front allemand.

— J’ai été officier.

Grigori souriait d’un sourire forcé : soudain il saisit le regard effrayé et suppliant que Natalia fixait de biais sur lui et il se renfrogna, ses sourcils se mirent à trembler. Il avait honte de son sourire.

— Dommage ! Il paraît que ce n’est pas sur le chien que j’aurais dû tirer…

Le Rouge jeta son mégot aux pieds de Grigori et fit un clin d’œil aux autres.

De nouveau Grigori sentit qu’un sourire coupable et implorant tordait malgré lui les coins de ses lèvres et il rougit de cette manifestation de faiblesse involontaire, irraisonnée. « Comme un chien fautif devant son maître », pensa-t-

il ; cela le brûla de honte et une image fugitive passa devant ses yeux : le même sourire écartait les lèvres noires et satinées de son chien au poitrail blanc, que le soldat rouge avait tué, quand lui, Grigori, son maître, plein de son droit de vie ou de mort, s'approchait de lui : le chien se renversait alors sur le dos, découvrait ses jeunes incisives et remuait son épaisse queue rousse…

Pantéléï Prokofiévitch, toujours de cette voix que Grigori ne lui connaissait pas, demanda si les hôtes voulaient souper : « Nos hôtes voudront peut-être souper ? » En ce cas-là il commanderait à la patronne…

Ilinitchna, sans attendre la réponse, se précipita vers le poêle. La fourche du four tremblait dans ses mains, elle n'arrivait pas à soulever la marmite de soupe aux choux. Daria mit la table, les yeux baissés. Les Rouges s'installèrent sans se signer. Le vieux Mélékhov les observait avec terreur et sans cacher sa répulsion. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il dit :

— Vous ne priez donc pas le bon Dieu ?

Pour la première fois un semblant de sourire glissa sur les lèvres d'Alexandre. Sous les rires approbateurs des autres, il répondit :

— Et toi je ne te conseille pas de le faire non plus, grand-père. Nos dieux, ça fait longtemps que nous les avons envoyés au… – Il s'arrêta court, fronça les sourcils. – Dieu n'existe pas, il n'y a que les imbéciles pour y croire et pour faire des prières à des bouts de bois.

— Bon, bon… les gens instruits, bien sûr, ils comprennent ces choses-là, acquiesça peureusement Pantéléï Prokofiévitch.

Daria avait mis une cuillère pour chacun, mais Alexandre repoussa la sienne :

— Vous n'avez que des cuillères en bois, peut-être ? Il ne manquerait plus qu'on attrape des maladies. Une cuillère, ça ? C'est un copeau.

Daria explosa :

— Vous n'avez qu'à en avoir à vous si celles des autres vous dégoûtent.

— Bon, tais-toi, ma belle. Pas de cuillère ? Donne-moi une serviette propre, j'essuierai celle-ci.

Ilinitchna posait la terrine de soupe aux choux sur la table ; il poursuivit :

— Goûtes-y d'abord, la mère.

— Pourquoi ? J'ai trop salé peut-être, dit la vieille avec effroi.

— Goûtes-y, goûtes-y. Tu serais bien capable d'y avoir mis une poudre…

— Prends-en une cuillerée ! Alors ? ordonna Pantéléï Prokofiévitch, et il serra les lèvres.

Après il alla chercher ses instruments de cordonnier, poussa vers la fenêtre un billot d'aulne qui lui servait de tabouret, fixa une mèche sur sa petite lampe à huile et s'assit avec une vieille botte dans ses bras. Il ne se mêla plus à la conversation.

Pétro ne sortait pas de la chambre, où se tenait aussi Natalia, avec les enfants. Douniachka tricotait un bas, toute pelotonnée contre le poêle, mais après qu'un des soldats rouges l'eut appelée « mademoiselle » et invitée à souper, elle sortit. La conversation tomba. Quand ils eurent fini de manger, les Rouges se mirent à fumer.

— On peut fumer chez vous ? demanda l'homme aux sourcils roux.

— C'est que des fumeurs de pipe, chez nous, répondit Ilinitchna à contrecœur.

Grigori refusa la cigarette qu'on lui offrait. Il était tout tremblant intérieurement, son cœur se serrait à la vue de l'homme qui avait tué son chien et qui affichait à son égard une attitude provocante et effrontée. Cet homme voulait visiblement la bagarre et cherchait continuellement des occasions de blesser Grigori et de le faire parler.

— Dans quel régiment servait Votre Noblesse ?

— Dans plusieurs.

— Combien des nôtres as-tu tués ?

— A la guerre on ne compte pas. Ne crois pas, camarade, que je suis né officier. Je le suis devenu sur le front. C'est pour faits de guerre qu'on m'a donné mes galons…

— Je ne suis pas camarade avec les officiers. Les types comme toi, on les colle au mur. Moi, pauvre pécheur, j'en ai descendu plus d'un.

— Je vais te dire une chose, camarade… Tu ne te conduis pas bien : comme si vous aviez pris le village au combat. Nous avons abandonné le front de nous-mêmes, nous vous avons laissé entrer chez nous, et toi tu arrives ici comme en pays conquis… Tuer un chien, tout le monde sait le faire ; offenser ou tuer un homme désarmé, ce n'est pas bien malin non plus…

— Tu n'as pas de leçons à me donner. On vous connaît. « Nous avons abandonné le front de nous-mêmes ! » Si on ne vous avait pas flanqué une volée,

vous ne l’auriez pas abandonné. Et je peux parler comme ça me plaît.

— Laisse tomber, Alexandre, ça suffit, dit le grand aux sourcils roux.

Mais Alexandre s’était approché de Grigori, les narines gonflées, la respiration sifflante et râlante :

— Tu ferais mieux de ne pas me chercher, officier, ça te portera malheur.

— Je ne vous cherche pas.

— Si, tu me cherches.

Natalia entrouvrit la porte et appela Grigori d’une voix blanche. Il contourna le Rouge debout devant lui et passa la porte en chancelant comme un homme ivre. Pétro l’accueillit avec un chuchotement haineux et pleurard :

— Qu’est-ce que tu fais ?… Tu discutes avec lui ? Tu vas te perdre et nous avec. Assieds-toi.

Il poussa violemment Grigori sur le coffre et passa dans la cuisine.

Grigori, la bouche grande ouverte, aspirait avidement l’air ; la rougeur sombre qui avait couvert ses joues basanées se dissipait, ses yeux qui s’étaient ternis reprenaient un faible éclat.

— Gricha ! Grichenka ! Mon chéri ! Ne te dispute pas avec eux ! suppliait Natalia tremblante, tout en fermant la bouche à ses petits prêts à pleurer.

— Pourquoi ne suis-je pas parti ? dit Grigori, et il regarda Natalia avec tristesse. Je ne partirai pas. Mais tais-toi, mon cœur ne peut pas le supporter.

Il arriva encore trois soldats rouges. L’un d’eux, coiffé d’un haut bonnet noir, un chef apparemment, demanda :

— Combien y a-t-il d’hommes dans ce logement-ci ?

— Sept, répondit le grand aux sourcils roux, qui cherchait des accords sur un accordéon.

— C’est ici qu’on installera les mitrailleuses. Vous vous serrerez.

Ils repartirent. Aussitôt après, le portail grinça. Deux fourgons entrèrent dans la cour. On traîna une des mitrailleuses dans l’entrée. Un homme frotta une allumette et jura furieusement. D’autres fumaient sous l’auvent du hangar, sur l’aire, et prenaient du foin pour faire du feu, mais pas un des Mélékhov ne sortit.

— Tu ferais bien d’aller voir les chevaux, chuchota Ilinitchna en passant à côté du vieux.

Celui-ci se contenta de hausser les épaules et ne bougea pas. Une vapeur blanche était suspendue au plafond et se déposait en rosée sur les murs. Les Rouges se couchèrent dans la chambre à même le sol. Grigori leur apporta une couverture qu'il déplia lui-même et leur donna sa demi-pelisse comme oreiller.

— J'ai fait la guerre, je sais ce que c'est, dit-il avec un sourire conciliant à celui qui sentait en lui un ennemi.

Mais les narines larges du soldat rouge frémirent et il promena sur Grigori un regard hostile.

Grigori et Natalia se couchèrent dans cette même chambre sur le lit.

Les Rouges étaient allongés côte à côte sur la couverture, avec leur fusil à leur chevet. Natalia voulut éteindre la lampe, mais une voix sévère lui dit :

— Qui t'a priée d'éteindre ? C'est défendu. Tu peux diminuer la mèche, mais il faut que la lumière brûle toute la nuit.

Natalia avait couché ses enfants à ses pieds. Elle se tourna vers le mur sans se déshabiller. Grigori avait les bras croisés sous sa tête et ne disait rien.

« Si on était parti, pensait-il en serrant les dents – et il se mit sur le flanc gauche –, si on était parti, ils auraient crucifié Natalia sur ce lit et ils s'amuseraient d'elle, comme en Pologne, autrefois, Frania… »

Un des soldats avait commencé une histoire, mais une voix que Grigori reconnut l'interrompit et retentit dans la pénombre grise, avec des pauses provocantes :

— Ah ! on s'ennuie sans femme. Je m'en enverrais bien une. Mais le propriétaire, c'est un officier… Ces gens-là, ça ne prête pas leurs femmes aux humbles, aux morveux… Tu entends, patron ?

Un des soldats ronflait déjà, un autre se mit à rire d'un rire ensommeillé. La voix du grand aux sourcils roux se fit entendre :

— Écoute, Alexandre, j'en ai assez de te faire la morale. Dans chaque logement tu fais du scandale, tu te conduis comme un malhonnête, tu déshonores l'Armée Rouge. Ça n'est pas possible. Je m'en vais voir le commissaire ou le commandant de compagnie. Tu m'entends ? On te dira deux mots.

Il se fit un silence épais. On n'entendait que l'homme aux sourcils roux qui mettait ses bottes en soufflant avec colère. Au bout d'une minute il sortit en claquant la porte.

Natalia ne put se contenir plus longtemps et éclata en sanglots. Grigori

caressait d’une main tremblante sa tête, son front en sueur, sa figure mouillée. De l’autre main, il se grattait la poitrine, ses doigts attachaient et détachaient machinalement les boutons de sa chemise de corps.

— Tais-toi, tais-toi, murmurait-il tout bas.

Et il savait en cette minute qu’il était prêt à n’importe quelle épreuve, n’importe quelle humiliation pour protéger sa vie et celle des siens.

Une allumette éclaira le visage d’Alexandre, qui s’était légèrement soulevé, son nez rond et large, ses lèvres tirant sur sa cigarette. Il grommelait à mi-voix. Grigori l’entendit soupirer au milieu des ronflements et s’habiller.

Après quelques minutes d’attente impatiente, Grigori tressaillit de joie et bénit en lui-même l’homme aux sourcils roux en entendant des pas sous la fenêtre et une voix indignée :

— Il passe son temps à chercher la bagarre… Qu’est-ce qu’il faut faire ?… C’est une calamité, camarade commissaire.

Des pas retentirent dans l’entrée, la porte grinça. Une voix juvénile commanda :

— Alexandre Tiournikov, habille-toi et sors d’ici tout de suite. Tu passeras la nuit chez moi ; demain tu seras jugé pour ta conduite indigne d’un combattant de l’Armée Rouge.

Grigori rencontra le regard perçant et bienveillant d’un homme en veste de cuir debout à la porte, à côté du grand aux sourcils roux. Il avait un air de jeunesse, jusque dans sa sévérité ; ses lèvres serrées, bordées d’un duvet juvénile, accentuaient excessivement la dureté de son expression.

— Vous avez un hôte turbulent, camarade ? dit-il à Grigori avec un sourire presque imperceptible. Dormez, demain nous le calmerons. Au revoir. Allons, Tiournikov.

Après leur départ, Grigori poussa un soupir de soulagement. Le lendemain matin, l’homme aux sourcils roux, en réglant le prix du logement et de la nourriture, s’attarda exprès :

— Vous savez, il ne faut pas nous en vouloir. Cet Alexandre, il a comme qui dirait la tête un peu fêlée. L’année dernière, à Lougansk – il est natif de Lougansk – les officiers lui ont fusillé sa mère et sa sœur sous ses yeux. C’est ça qui l’a rendu comme ça… Bon, eh bien, merci. Adieu. Ah ! j’allais oublier les enfants !

Et il sortit de son sac, à la joie indescriptible des enfants, deux morceaux de sucre gris de poussière qu'il leur fourra dans la main.

Pantéléï Prokofiévitch regardait les deux petits avec attendrissement.

— Eh bien, ça, c'est un cadeau ! Un an et demi qu'on n'a pas vu de sucre !… Dieu te garde, camarade. Dites merci au camarade. Poliouchka, dis merci. Qu'est-ce que tu fais là, empotée ?

Quand le Rouge fut parti, le vieux dit à Natalia avec colère :

— Quel manque de savoir-vivre ! Tu aurais pu lui donner une brioche pour la route. Il faut le récompenser, ce brave homme, non ? Ah là là !

— Cours ! dit Grigori.

Natalia jeta un châle sur ses épaules et rejoignit l'homme dans la rue. Rouge de confusion, elle fourra une brioche dans la poche de sa capote, profonde comme un puits de steppe.

17

A midi, le 6e Régiment rouge de Mtsensk traversa le village en marche forcée et réquisitionna des chevaux chez plusieurs Cosaques. Un roulement de canonnade arrivait de derrière la colline.

— On se bat sur le Tchir, calcula Pantéléï Prokofiévitch.

A la tombée de la nuit, Pétro et Grigori sortirent plusieurs fois dans la cour. On entendait quelque part sur le Don le grondement sourd des canons et, tout bas (il fallait pour cela tendre l'oreille vers la terre gelée), le crépitement des mitrailleuses.

— Ils arrosent pas si mal que ça. C'est le général Gousselchtchikov avec les hommes de Goundorovskaïa, dit Pétro, et il faisait tomber la neige de ses genoux et de son bonnet.

Il ajouta inopinément :

— Les Rouges vont nous prendre nos chevaux. Ton cheval est une belle bête, Grigori, ils te le prendront, c'est sûr.

Mais le père y avait pensé avant eux. A la nuit, Grigori alla chercher les chevaux de selle pour les mener à l'abreuvoir ; à peine passé les portes de l'écurie, il s'aperçut qu'ils boitaient par devant tous les deux. Il fit faire quelques pas au sien, qui boitait fort. Puis à celui de Pétro, qui boitait tout autant. Il appela son frère :

— Les chevaux ont les pattes malades. En voilà une histoire ! Le tien à droite, le mien à gauche. Pourtant ils ne se sont pas blessés… Peut-être des crevasses ?

Les chevaux étaient là, mornes sur la neige couleur de lilas, sous les étoiles pâles, ils ne piaffaient pas d'impatience, ils ne ruaient pas. Pétro alluma une lanterne, mais son père, qui arrivait de l'aire, l'arrêta :

— Qu'est-ce que tu veux faire avec cette lanterne ?

— Les chevaux qui boitent, père. Sans doute qu'ils ont les pattes malades.

— Et s'ils ont les pattes malades, tu trouves que c'est triste ? Tu veux les voir seller par un paysan qui les emmènera loin d'ici ?

— Je ne dis pas…

— Bon, alors dis à Gricha que c'est moi qui leur ai fait ça. J'ai pris un marteau et je leur ai planté un clou à chacun en dessous du fanon, maintenant ils boiteront tant que le front sera par ici.

Pétro secoua la tête, mordit sa moustache et alla rejoindre Grigori.

— Rentre-les. C'est le père qui les a fait boiter exprès.

L'intuition du vieux sauva les chevaux. De nouveau cette nuit-là le village s'emplit de rumeur. Des cavaliers galopaient dans les rues. Une batterie passa, grinçant sur les ornières et les bas-côtés, et s'arrêta sur la place. Le 13e Régiment de cavalerie passait la nuit à Tatarski. Les Mélékhov virent arriver Khristonia. Il s'accroupit, alluma une cigarette.

— Vous n'en avez pas chez vous, de ces salauds-là ? Pour passer la nuit ?

— Jusqu'à présent Dieu nous épargne. Ceux de l'autre jour ont empesté toute la maison de leur odeur de paysans, grommela Ilinitchna mécontente.

— Chez moi ils sont venus.

La voix de Khristonia devint un chuchotement et il essuya de sa paume énorme ses orbites mouillées de larmes. Mais, secouant sa tête aussi grosse qu'une marmite de campagne, il se racla la gorge, comme s'il avait honte de ses larmes.

— Qu'est-ce qu'il y a, Khristonia ? demanda Pétro avec un sourire.

Il n'avait jamais vu Khristonia pleurer et ça le mettait de bonne humeur.

— Ils ont pris mon moreau… J'avais fait la guerre avec lui… On avait souffert ensemble… C'était comme un homme, plus intelligent même… J'ai dû le seller moi-même. « Selle-le, qu'il m'a dit, le paysan, avec moi il ne se laisse pas faire. » – « Tu crois, que je lui ai dit, que je serai là toute ma vie pour te seller ton cheval, hein ? Tu l'as pris, que je lui ai dit, eh bien débrouille-toi. » Je l'ai sellé. Au moins si c'était pour un homme et pas pour un avorton… A la ceinture il m'arrive, et sa jambe ne va pas jusqu'à l'étrier. Il a fallu qu'il se mette sur le perron pour monter… J'ai hurlé comme un gosse. « Et voilà, que j'ai dit à ma femme, une bête que j'ai aimée, à qui j'ai donné à boire, à manger… » Khristonia retomba dans son chuchotement rapide et sifflant et se leva.

— Je n'ose plus regarder mon écurie. Ma cour est comme morte…

— Moi, j'ai de la chance. J'ai eu trois chevaux tués sous moi, celui-ci est le quatrième, ils ne vont pas me le…

Grigori s’interrompit, prêta l’oreille. Craquement de la neige derrière la fenêtre, cliquetis de sabres, un homme qui faisait « Ho !… » d’une voix sourde.

— Ils viennent aussi chez nous. Ils ont du flair, les salauds. Ou bien quelqu’un leur a dit…

Pantéléï Prokofiévitch se troubla, il ne savait que faire de ses mains, où les mettre.

— Patron ! Hé ! sors !

Pétro jeta son manteau sur ses épaules et sortit.

— Où sont les chevaux ? Amène-les.

— Je veux bien, mais ils boitent, camarades.

— Comment ça, ils boitent ? Amène-les. On ne te les prendra pas comme ça, n’aie pas peur : on te laissera les nôtres.

Pétro sortit les chevaux l’un après l’autre de l’écurie.

— Il y en a un troisième là-dedans. Pourquoi tu ne le sors pas ? demanda un des soldats rouges en approchant une lanterne.

— C’est une jument pleine. Elle est très vieille, elle a cent ans.

— Hé ! apporte les selles… Attends voir… C’est pourtant vrai qu’ils boitent… Bon Dieu de bon Dieu, qu’est-ce que tu veux qu’on en fasse, de tes bêtes estropiées ? Remmène-les !… cria furieusement l’homme qui tenait la lanterne.

Pétro tira sur le licol de ses chevaux et détourna de la lanterne son visage aux lèvres pincées.

— Où sont les selles ?

— Vos camarades les ont emportées ce matin.

— Tu mens, Cosaque. Qui est-ce qui les a prises ?

— Ma parole !… Je veux bien être damné… Je vous dis qu’on les a prises. Le régiment de Mtsenk est passé, il les a emportées. Les selles et même deux colliers aussi.

Les trois cavaliers partirent en jurant. Pétro rentra, tout imprégné d’une odeur de sueur de cheval et de pissat. Il serrait sa bouche dure et il tapa, non sans forfanterie, sur l’épaule de Khristonia :

— Voilà comme il faut faire. Nos chevaux boitent et on n’a plus de selles. Ah,

toi, tu…

Ilinitchna éteignit la lampe et se dirigea vers la chambre à tâtons pour faire les lits.

— Il vaut mieux être dans le noir, sinon le Malin nous enverra encore des visiteurs.

On faisait la fête cette nuit-là chez Anikouchka. Les Rouges lui ayant demandé d'inviter des Cosaques du voisinage, il vint chercher les Mélékhov.

— Les Rouges, c'est des Rouges, et après ? Ils ne sont pas baptisés, peut-être ? C'est des Russes, tout comme nous. Ma parole. Croyez-le si vous voulez, ou ne le croyez pas. Moi je suis brave avec eux. Je m'en fous. Il y a un Youpin avec eux. C'est pareil, c'est un homme. Les Youpins, on en a tué pas mal en Pologne… Heu… Mais celui-ci m'a versé un verre d'eau-de-vie. J'aime les Youpins, moi… Tu viens, Grigori ? Pétro ? Tu ne vas pas mépriser ma maison…

Grigori refusa d'abord, mais Pantéléï Prokofiévitch lui conseilla :

— Vas-y, sans ça ils diront que tu les traites de haut. Vas-y, oublie le mal.

Ils sortirent dans la cour. La nuit plutôt tiède promettait du beau temps. Ça sentait la cendre et la fumée d'argol. Les Cosaques restèrent un moment immobiles et silencieux, puis partirent. Daria les rejoignit au portail.

Ses sourcils fardés déployés sur son visage brillaient comme du velours noir sous la lumière pâle de la lune, filtrée par les nuages.

— Ils sont en train de saouler ma femme… Mais ils n'auront pas ce qu'ils veulent. J'ai l'œil, mon vieux… bredouillait Anikouchka, mais l'ivresse le jetait contre la clôture, le faisait sortir du chemin et le précipitait sur les tas de neige.

La neige bleuâtre, granuleuse, craquait comme du sucre sous les pas. Des tourbillons de neige s'arrachaient du ciel gris.

Le vent emportait les étincelles des cigarettes, soulevait une poussière de neige. Il se jetait férocement sur le nuage au plumage blanc, en dessous des étoiles, comme un faucon frappant un cygne de sa poitrine bombée, et des flocons blancs tombaient comme des plumes, en se balançant, sur la terre silencieuse, couvraient le village, les routes entrecroisées, la steppe, les traces d'hommes et de bêtes.

Dans la maison d'Anikouchka l'air est irrespirable. Des langues de suie noires et effilées apparaissent et disparaissent hors de la lampe, mais personne ne le remarque à travers la fumée de tabac. Un Rouge, écartant ses longues jambes,

joue une danse de Saratov à l'accordéon, en pressant à fond le soufflet. Des soldats rouges sont assis sur les bancs avec des femmes du village. Un fort gaillard en pantalon kaki ouaté et bottes courtes munies d'éperons énormes – de véritables pièces de musée – caresse la femme d'Anikouchka. Il a rejeté sur sa nuque bouclée son bonnet d'agneau gris, son visage brun est en sueur. Sa main moite brûle le dos de la femme d'Anikouchka.

La femme d'Anikouchka est en pâmoison : sa bouche humide est rouge ; elle se dégagerait bien, mais elle est trop faible ; elle voit son mari, les regards moqueurs des femmes, mais elle n'a pas la force de retirer de son dos la main puissante. Comme si elle avait perdu toute pudeur. Et elle rit d'un rire abruti de femme saoule.

Il y avait des cruches ouvertes un peu partout sur la table, une odeur d'alcool emplissait toute la maison. La nappe était trempée. Au milieu de la pièce, un sous-officier du 13e de cavalerie tournait comme un diable en martelant le sol de terre battue. Il portait des bottes en box-calf sur des bandes molletières, et une culotte bouffante en drap d'officier. Grigori, depuis le seuil, aperçut les bottes et la culotte et pensa : « Il a pris ça à un officier… » Puis il porta son regard sur le visage de l'homme : un visage très brun, luisant de sueur, comme la croupe d'un cheval moreau, les oreilles rondes écartées, les lèvres épaisses et lourdes. « Un Juif, mais il est agile ! » pensa Grigori. On lui versa de l'eau-de-vie, ainsi qu'à Pétro. Grigori but avec précaution, mais Pétro s'enivra vite. Et une heure plus tard il dansait déjà la cosaque, soulevait la poussière avec ses talons, criait d'une voix éraillée à l'accordéoniste : « Plus vite ! plus vite ! » Grigori était assis à côté de la table, il jouait à faire péter des grains de potiron. Un mitrailleur sibérien de haute taille était assis à côté de lui. Il plissait son visage poupin et parlait d'une voix douce et zozotante :

— Nous avons battu Koltchak. Votre Krasnov, on va lui mettre la main dessus et ça sera fini. Parfaitement ! Après on ira labourer. La terre, il y en a assez pour tout le monde, il faut la prendre et la faire produire. La terre, elle est comme une femme : elle ne se donne pas toute seule, il faut la prendre. Et celui qui se met en travers, on le tue. C'est pas votre bien que nous voulons, c'est l'égalité pour tous.

Grigori acquiesçait, tout en surveillant les Rouges à la dérobée. A première vue, il n'y avait pas de danger. Tous avaient les yeux fixés sur Pétro, tous admiraient en souriant ses mouvements arrondis et harmonieux. Une voix qui n'était pas prise d'alcool cria avec enthousiasme : « Ah ! la crapule ! Ça, c'est beau ! » Mais Grigori aperçut par hasard le regard attentif sur lui d'un Rouge

aux cheveux frisés, un sous-officier, et il se mit sur ses gardes, il cessa de boire.

L'accordéoniste attaqua une polka. Les femmes passèrent de main en main. Un des Rouges, qui avait le dos tout blanc, invita en chancelant une jeune femme, une voisine de Khristonia, mais elle refusa et, relevant le bas de sa jupe froncée, courut vers Grigori :

— Viens danser.

— Je ne veux pas.

— Viens, Gricha, ma petite fleur bleue.

— Ne fais pas la bête, je ne veux pas.

Elle le tira par la manche avec un rire forcé. Il fronça les sourcils, mais remarqua qu'elle lui faisait un signe d'intelligence et il se leva. Ils firent deux tours ; l'accordéoniste laissait glisser ses doigts vers les touches basses, elle profita de cette occasion pour poser la tête sur l'épaule de Grigori et elle lui dit d'une voix à peine perceptible :

— Ils veulent te tuer… Quelqu'un a dit que tu es officier… File…

Et à voix haute :

— Oh ! j'ai la tête qui tourne.

Grigori, de très bonne humeur, alla à la table, but un gobelet d'eau-de-vie. Il dit à Daria :

— Pétro est plein ?

— Il est bien parti. Il a son compte.

— Remmène-le.

Daria partit avec Pétro, contenant avec une force d'homme ses mouvements désordonnés. Grigori les suivait.

— Où vas-tu ? Où vas-tu ? Où est-ce que tu vas ? Non ! Je te baise ta petite menotte, ne t'en va pas.

Anikouchka, saoul à crever, s'était accroché à Grigori, mais celui-ci le regarda avec de tels yeux qu'il écarta les bras et recula, titubant.

Grigori agita son bonnet sur le seuil :

— Au revoir, la compagnie !

Le frisé ajusta sa ceinture en relevant les épaules et sortit derrière lui. Sur le perron, il lui demanda à mi-voix, en lui soufflant au visage, avec des éclairs dans

ses yeux clairs et intrépides :

— Où vas-tu ?

Et il le saisit par la manche de sa capote.

— Je rentre chez moi, répondit Grigori sans s'arrêter, en l'entraînant avec lui, et il pensa avec une émotion joyeuse : « Non, vous ne me prendrez pas vivant ! »

Le frisé tenait toujours Grigori par le coude, avec sa main gauche ; il marchait à côté de lui en respirant péniblement. Au portail ils s'arrêtèrent. Grigori entendit le grincement de la porte. A ce moment, le Rouge porta sa main droite à la cuisse, ses ongles grattèrent le couvercle de son étui de revolver. En une seconde Grigori vit le regard de l'autre dirigé contre lui comme une lame ; il se dégagea brusquement, saisit la main qui avait déjà fait sauter le fermoir de l'étui, serra le poignet en poussant un grognement, jeta cette main sur son épaule avec une force terrible, se pencha et, lançant le corps lourd par-dessus ses épaules d'un geste qui lui était devenu familier, tira violemment le bras vers le sol. Un craquement lui fit sentir que l'articulation du coude se brisait. La tête blonde et bouclée comme celle d'un agneau s'enfonça dans un tas de neige.

Grigori s'enfuit vers le Don, courbé le long des clôtures de la ruelle. Ses jambes élastiques le portaient vers la pente… « Pourvu qu'il n'y ait pas de postes par ici… » Il s'arrêta une seconde : toute la cour d'Anikouchka derrière lui. Un coup de feu. La balle passa avec un bourdonnement rapace. Encore des coups de feu. Descendre la pente, passer sur la glace, arriver sur l'autre rive du Don. Comme il était au milieu du fleuve, une balle hurlante mordit à côté de lui la surface intacte de la glace toute pleine de bulles ; des éclats volèrent et vinrent le brûler dans le cou. Après qu'il eut traversé le Don, il se retourna. Les coups de feu claquaient toujours comme des coups de fouet.

Grigori ne fut pas réchauffé par la joie de s'en être tiré, et même son indifférence le troubla. « Ils tiraient comme sur une bête », pensa-t-il machinalement, en s'arrêtant une nouvelle fois. « Ils ne me poursuivront pas, ils auront peur d'entrer dans le bois… Je lui ai bien arrangé le bras. Ah ! crapule ! ce n'est pas si facile de prendre un Cosaque à mains nues ! »

Il se dirigea vers les gerbiers d'hiver, mais, par prudence, les dépassa, emmêla longuement ses traces comme un lièvre en quête de nourriture. Il décida de passer la nuit dans une meule abandonnée de massette sèche, dont il creusa le sommet. Une loutre s'enfuit à ses pieds. Il s'enfouit jusqu'à la tête dans la massette qui sentait le pourri ; il trembla. Il ne pensait à rien. « Faut-il demain que je selle mon cheval et que je traverse le front pour rejoindre les nôtres ? » Il

ne trouva pas de réponse à cette question fugitive et se calma.

Vers le matin il eut froid. Il regarda au-dehors. Au-dessus de lui une fulguration matinale brilla, joyeuse et frémissante, et l’abîme très profond du ciel bleu noir montrait son fond comme le Don son lit sous les rapides : azur vaporeux d’avant l’aube au zénith, semis d’étoiles pâlissantes vers les bords.

18

Le front se déplaça. Le bruit des combats s'éteignit. Le dernier jour avant leur départ, les mitrailleurs du 13e de cavalerie posèrent le gramophone de Mokhov sur un traîneau tauridien au dos large et firent ainsi longuement galoper les chevaux par les rues du village jusqu'à les couvrir d'écume. Le gramophone râlait et crachait (des paquets de neige envoyés par les sabots des chevaux tombaient dans son large pavillon), un mitrailleur en bonnet sibérien à oreillettes longues nettoyait le pavillon avec insouciance et tournait la manivelle ciselée avec autant d'assurance qu'il eût manœuvré la poignée d'une mitrailleuse. Les enfants couraient derrière comme une nuée de moineaux gris ; ils s'accrochaient aux bords du traîneau en criant « Mon oncle, mets encore celui-là, celui qui siffle. Mets-le, mon oncle ! » Deux heureux étaient assis sur les genoux du mitrailleur et, dans les moments où il ne tournait pas la manivelle, celui-ci essuyait soigneusement et d'un air sévère, avec sa moufle, le nez du plus petit, tout pelé et tout humide de froid et de bonheur.

On apprit que les combats avaient lieu autour d'Oust-Metchetka. Tatarski était traversé de temps en temps par des convois qui approvisionnaient en ravitaillement et en munitions les 8e et 9e Armées rouges du front sud.

Le surlendemain du départ des Rouges, des estafettes convoquèrent individuellement les Cosaques à l'assemblée de village.

— C'est pour élire l'ataman Krasnov ! dit Antip, le fils d'Avdéïtch, celui qu'on appelait « Bobard ».

— On pourra choisir, ou bien c'est quelqu'un qui sera désigné d'en haut ? s'enquit Pantéléï Prokofiévitch.

— On verra bien.

Grigori et Pétro allèrent à l'assemblée. Les jeunes Cosaques étaient tous là. Les vieux étaient restés chez eux. Seul Avdéïtch, dit Bobard, au milieu d'un groupe de rieurs, racontait qu'il avait logé chez lui un commissaire rouge et que celui-ci lui avait proposé, à lui Avdéïtch, un poste de commandement.

— « Je ne savais pas – qu'il m'a dit – que vous étiez adjudant dans l'ancienne armée, mais puisque c'est comme ça, mon vieux, vous me ferez plaisir de

prendre un commandement… »

— Lequel ? Chef planton ? ricana Michka Kochévoï.

D’autres renchérirent :

— Chef de la jument du commissaire. Pour la laver sous la queue.

— Ou plus haut.

— Ho ! ho !

— Avdéïtch ! écoute ! Il voulait te nommer à l’intendance, à la direction des salaisons.

— Vous ne savez pas tout. Pendant que le commissaire lui parlait, l’ordonnance du commissaire était occupé avec sa femme. Il la tripotait. Et Avdéïtch écoutait, tout baveux, tout morveux…

Avdéïtch, les yeux fixes soudain, observa toute l’assistance, avala sa salive et demanda :

— Qui est-ce qui vient de dire ça ?

— Moi ! cria quelqu’un hardiment, du dernier rang.

— On n’a jamais vu un fumier pareil !

Avdéïtch tournait la tête de tous côtés, en quête de sympathie. La sympathie ne lui fut pas ménagée :

— C’est une ordure, je l’ai toujours dit.

— Ça tient de famille, chez eux.

— Si j’étais plus jeune… – les joues d’Avdéïtch s’enflammèrent, devinrent rouges comme des baies d’obier – si j’étais plus jeune, je te ferais voir… Il faut que tu sois ukrainien pour dire des choses pareilles ! Barbouillé ! Cul terreux !

— Pourquoi tu ne le corriges pas, Avdéïtch ? C’est un poulet en face de toi.

— Avdéïtch est fatigué, ça se voit.

— Il a peur que son nombril se défasse…

Avdéïtch s’éloigna dignement, accompagné par des hurlements de rire. Les Cosaques s’étaient assemblés par petits groupes sur la place. Grigori aperçut Michka Kochévoï, qu’il n’avait pas vu depuis longtemps. Il alla à lui :

— Bonjour, vieux frère.

— Bonjour.

— Où étais-tu ? Tu servais sous quel drapeau ?

Grigori serra la main de Michka en souriant, et il plongeait son regard dans ses yeux bleus.

— Oh !… J'ai été à la réserve, mon frère, et dans un escadron disciplinaire sur le front de Kalatch. Où n'ai-je pas été ? J'ai eu toutes les peines du monde à rentrer à la maison. Je voulais passer aux Rouges sur le front, mais j'étais plus surveillé qu'une fille à marier par sa mère. Il y a quelques jours, Ivan Alexéiévitch est venu me trouver, tout équipé, prêt à partir. « Allez, prépare ton fusil, on s'en va. » Je venais d'arriver, je lui demande : « Tu ne vas pas suivre la retraite, tout de même ? » Il a haussé les épaules : « C'est obligé. L'ataman m'a envoyé chercher. J'ai travaillé au moulin, je suis sur leurs listes. » Il m'a dit au revoir et il est parti. Je croyais qu'il s'en allait pour de bon. Le lendemain (le régiment de Mtsensk était déjà reparti), je le vois réapparaître… Tiens, le voilà. Hé, Ivan Alexéiévitch !…

Ivan Alexéiévitch approcha, accompagné de Davydka le bluteur. Davydka riait de toutes ses dents, blanches comme de l'écume, d'aussi bon cœur que s'il avait trouvé un porte-bonheur. Ivan Alexéiévitch serra la main de Grigori dans ses doigts osseux qui sentaient l'huile de machine, et fit claquer sa langue.

— Comment se fait-il que tu sois resté, Gricha ?

— Et toi ?

— Moi… ce n'est pas pareil.

— Tu veux dire que moi, je suis officier ? Je prends mes risques. Je reste. J'ai déjà manqué d'être tué. Quand ils m'ont poursuivi et qu'ils ont commencé à tirer, j'ai regretté de ne pas être parti. Maintenant, je ne regrette plus.

— Pourquoi ils t'ont cherché ? C'était ceux du 13e ?

— Oui. Ils faisaient la foire chez Anikouchka. Quelqu'un a dit que j'étais officier. Ils n'ont pas touché à Pétro, mais moi… Ça a commencé par une histoire d'épaulettes. Je me suis caché de l'autre côté du Don. J'ai un peu abîmé le bras à un frisé… Ils sont venus à la maison et ils ont pris toutes mes affaires. Mes pantalons, mes manteaux. Je n'ai plus que ce que j'ai sur moi.

— Nous aurions dû passer aux Rouges avant l'affaire Podtiolkov… Nous serions tranquilles maintenant, dit Ivan Alexéiévitch avec un sourire aigre, et il alluma une cigarette.

La place continuait à se remplir. La réunion fut ouverte par un compagnon de Fomine, le sous-lieutenant Laptchenkov, venu de Viochenskaïa.

— Camarades Cosaques ! Le pouvoir des Soviets s’est instauré dans notre district. Il faut organiser une administration, élire un comité exécutif, un président et un vice-président. Ça, c’est la première chose. Ensuite, je vous apporte un ordre du Soviet de district ; il est très court : vous remettrez toutes vos armes, armes blanches et armes à feu.

— Parfait ! dit quelqu’un, malignement, du fond de la foule.

Et il se fit un long silence.

— Voilà une interruption tout à fait déplacée, camarades !

Laptchenkov se redressa et posa son bonnet sur la table.

— C’est évident qu’il faut que vous remettiez vos armes : elles ne vous servent pas chez vous. Celui qui veut aller défendre les Soviets, celui-là recevra des armes. Vous avez trois jours pour apporter vos fusils. Maintenant, les élections. Je prescrirai au président de faire connaître l’ordre à chacun ; de plus, il devra se faire remettre par l’ataman le sceau et la caisse du village.

— C’est donc eux qui nous les ont données, les armes, pour qu’ils veuillent mettre la main dessus ?

Celui qui posait cette question avait à peine terminé sa phrase, tout le monde se tournait vers lui. C’était Zakhar Koroliov.

— Mais à quoi peuvent-elles te servir ? demanda simplement Khristonia.

— Je n’en ai pas besoin. Mais quand nous avons laissé passer l’Armée Rouge par notre district, il n’a jamais été convenu qu’on nous désarmerait.

— C’est vrai.

— Fomine l’avait dit au meeting.

— Nous avons payé nos sabres avec notre argent.

— Je suis revenu du front allemand avec mon fusil, je ne vais pas le donner maintenant.

— Dis-leur que nous ne remettrons pas nos armes.

— Ils veulent piller les Cosaques. Moi, qu’est-ce que je suis sans mes armes ? Qu’est-ce que je peux faire ? Sans armes je suis comme une femme troussée, tout nu.

— On les garde.

Michka Kochévoï demanda poliment la parole :

— Permettez, camarades. Je suis tout de même étonné d'entendre une discussion pareille. C'est la guerre ou pas ?

— Guerre ou pas guerre, qu'est-ce que ça change ?

— Parce que si c'est la guerre, il n'y a pas à discuter plus longtemps. Et il faut remettre les armes. Ce n'est pas ça que nous avons fait, nous, quand nous avons occupé les bourgs ukrainiens ?

Laptchenkov lissa la fourrure de son bonnet et déclara, comme pour sceller les paroles de Michka :

— Quiconque ne remettra pas ses armes dans les trois jours qui viennent sera traduit devant le tribunal révolutionnaire et fusillé comme contre-révolutionnaire.

Après une minute de silence, Tomiline dit d'une voix enrouée, en toussotant :

— Nous proposons qu'on passe à l'élection.

On avança quelques candidatures. Une dizaine de noms furent lancés. Un jeune cria « Avdéïtch ! » mais la plaisanterie n'eut aucun succès. Ivan Alexéiévitch fut élu le premier. A l'unanimité.

— Ce n'est pas la peine de continuer à voter, proposa Pétro Mélékhov.

L'assemblée l'approuva aussitôt et élut sans vote Michka Kochévoï vice-président.

En rentrant chez eux, les Mélékhov et Khristonia rencontrèrent à mi-chemin Anikouchka qui apportait déjà sous son bras son fusil et ses cartouches, enveloppés dans un tablier de sa femme. Quand il les vit, il eut honte et disparut dans une traverse. Pétro regarda Grigori, Grigori regarda Khristonia. Tous trois, comme s'ils s'étaient donné le mot, se mirent à rire.

19

Le vent d’est parcourt comme un Cosaque la steppe maternelle.

La neige nivelle les ravins et les creux de terrain. Plus de routes, plus de sentiers. Partout, à perte de vue, la plaine blanche et nue lissée par le vent. On dirait que la steppe est morte. De temps en temps un corbeau passe très haut ; il est aussi vieux que la steppe, aussi vieux que le tertre funéraire en bonnet de neige bordé d’armoise comme un bonnet princier bordé de castor au-dessus d’une robe blanche. Le corbeau. passe, il coupe l’air de ses ailes avec un sifflement et lâche un croassement plaintif. Le vent porte au loin son cri, qui résonnera longtemps, tristement, au-dessus de la steppe, comme la corde grave d’un violon touchée par mégarde dans le silence de la nuit.

Mais la steppe vit sous la neige. Là où le labour d’argent ondule en vagues gelées, la terre hersée à l’automne en une houle figée, là gît le blé d’hiver abattu par le gel, agrippé au sol de ses racines avides et vivaces. Vert et soyeux, tout couvert des larmes minuscules de la rosée gelée, il se serre frileusement contre l’humus friable, se nourrit de son sang noir vivifiant et attend le printemps, le soleil, pour se lever, brisant la croûte diamantine de la neige fondante fine comme une toile d’araignée, et pour verdir en mai impétueusement. Et il se lèvera quand son heure sera venue. En son sein se battront les cailles, au-dessus de lui chanteront les alouettes. Et le soleil brillera pour lui et le vent le bercera. Jusqu’au temps où l’épi plein, écrasé par les averses et les vents méchants, penchera sa tête barbue et se couchera sous la faux de son maître et livrera humblement sur l’aire ses grains moulés et lourds.

Tout le pays du Don vivait d’une vie secrète, étouffée. Des jours troublés s’annonçaient. On était à la veille de grands événements. Une rumeur noire glissait depuis le Haut-Don le long du Tchir, du Tsoutskane, du Khoper, de la Elanka, des grandes et petites rivières bordées de villages cosaques. On disait que le plus terrible, ce n’était pas le front, qui avait roulé comme une vague sur le pays et s’était immobilisé du côté du Donets, mais les commissions{88} et les tribunaux extraordinaires. On racontait qu’il fallait les attendre d’un jour à l’autre dans les stanitsas, qu’ils étaient déjà à Migoulinskaïa et Kazanskaïa, qu’ils rendaient des jugements expéditifs et injustes contre les Cosaques ayant servi chez les Blancs. Que le fait que les gens du Haut-Don eussent abandonné le

front n’était pas une circonstance atténuante et que le jugement était d’une extrême simplicité : accusation, deux ou trois questions, verdict, et on passait devant la mitrailleuse. Que beaucoup de Cosaques étaient déjà tombés à Kazanskaïa et Choumilinskaïa, sans assistance religieuse… Les anciens du front allemand se contentaient de rire : « Des blagues. Des histoires d’officiers. Depuis le temps que les cadets nous font peur avec l’Armée Rouge… »

Les uns y croyaient, les autres pas. On avait déjà raconté tant de mensonges ! Les moins courageux rejoignirent les Blancs. Quant aux autres, depuis le déplacement du front, ils passaient leurs nuits sans dormir ; l’oreiller était trop chaud, le lit trop dur, la femme aimée sans attrait.

Certains regrettaient déjà de ne s’être point enfuis au-delà du Donets, mais on ne refait pas ce qui a été fait, on ne rentre pas les larmes tombées.

A Tatarski, les Cosaques se réunissaient tous les soirs dans les rues, se faisaient part des nouvelles, puis s’en allaient boire de l’eau-de-vie d’une ferme à l’autre. Le village vivait d’une vie calme et triste. Au début des jours gras un seul mariage fit sonner ses grelots : Michka Kochévoï mariait sa sœur. Et on trouva moyen d’en parler avec une malice perfide :

— C’est bien le moment de se marier. Faut croire que ça pressait.

Le lendemain des élections, tout le village avait remis ses armes. Les armes emplissaient le vestibule douillet et le couloir de la maison de Mokhov, occupée par le comité révolutionnaire. Comme tout le monde, Pétro Mélékhov avait apporté son fusil et celui de Grigori, deux revolvers et un sabre. Les deux frères avaient gardé leurs pistolets d’officier et n’avaient donné que ceux qui leur restaient du front allemand.

Pétro, qui rentrait soulagé à la maison, trouva dans la chambre Grigori, les manches de sa chemise relevées jusqu’au coude, occupé à démonter et passer au pétrole les pièces rouillées de deux culasses de fusil. Les fusils étaient appuyés au poêle.

— D’où ça vient, ça ? demanda Pétro, et l’étonnement lui fit la moustache tombante.

— C’est le père qui les a emportés quand il est venu me voir à Filonovo.

Des étincelles brillaient dans les yeux rétrécis de Grigori. Il éclata de rire, en se tenant les côtes de ses mains imprégnées de pétrole. Et il cessa aussi brusquement qu’il avait commencé, claquant sa mâchoire comme un loup.

— Et encore, les fusils, ce n’est rien. Tu ne sais pas – et il se mit à chuchoter,

bien qu'il n'y eût aucun étranger dans la ferme –, le père m'a avoué aujourd'hui – de nouveau il réprima un sourire – qu'il a une mitrailleuse.

— Ce… n'est… pas… vrai ! Mais comment ? Pour quoi faire ?

— Il dit qu'il l'a eue par des hommes du train, pour un sac de lait caillé, mais, pour moi, il ment, le vieux diable. Je suis bien sûr qu'il l'a volée. Il est comme un mange-merde, il ramasse tout, même ce qu'il n'a pas la force de soulever. Il m'a glissé dans le creux de l'oreille : « J'ai une mitrailleuse enfouie sous l'aire. Il y a un ressort dedans… on peut en tirer des hameçons, mais je n'y ai pas touché. » Je lui ai demandé : « Pourquoi tu l'as prise ? » « C'est le ressort qui m'a fait envie, il pourrait servir. Il vaut cher, il est en fer… »

Pétro se fâcha, il voulait aller trouver son père dans la cuisine, mais Grigori l'en dissuada :

— Laisse. Aide-moi à nettoyer et à ranger ça. Qu'est-ce qu'il pourrait te dire ?

Pétro se mit à frotter les canons des fusils ; il renifla longuement, puis dit d'un air pensif :

— C'est peut-être vrai… ça peut servir. On n'a qu'à la garder.

Ce jour-là, Ivan Tomiline, venu rendre visite aux Mélékhov, rapporta un bruit selon lequel il y avait des exécutions en cours à Kazanskaïa. On resta un moment à fumer, à deviser près du poêle. Pendant tout le temps de la conversation, Pétro réfléchit laborieusement. Il n'avait pas l'habitude de penser, des gouttes de sueur perlaient à son front. Après le départ de Tomiline, il déclara :

— Je vais aller voir Iakov Fomine à Roubéjine. Il est rentré chez lui, maintenant, à ce que je sais. Il paraît qu'il commande le comité révolutionnaire de district. Au royaume des aveugles, les borgnes sont rois. Je vais lui demander d'intercéder pour nous, le cas échéant.

Pantéléï Prokofiévitch attela la jument au traîneau. Daria s'emmitoufla dans une pelisse neuve et eut un long conciliabule avec Ilinitchna. Elles disparurent ensemble dans la grange, d'où elles ressortirent avec un paquet.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le vieux.

Pétro ne répondit pas, mais Ilinitchna dit très vite, à mi-voix :

— J'avais mis du beurre de côté, un plat de beurre, parce qu'on ne sait jamais. Mais il s'agit bien de beurre maintenant ! Je le donne à Daria pour qu'elle l'apporte à la femme de Fomine. Fomine fera peut-être quelque chose

pour notre Pétro.

Elle se mit à pleurer.

— C'était bien la peine de servir, de servir, de risquer sa vie. Aujourd'hui, à cause de leurs épaulettes, à chaque instant…

— Tais-toi, pleurnicheuse ! dit Pantéléï Prokofiévitch.

Il jeta de colère son fouet dans le foin et s'approcha de Pétro :

— Propose-lui du blé.

— Il s'en fout, de ton blé, éclata Pétro. Vous feriez mieux d'acheter de l'eau-de-vie chez Anikouchka, père, mais du blé !…

Pantéléï Prokofiévitch apporta sous son manteau une cruche d'eau-de-vie grande comme un seau et déclara avec satisfaction :

— Ça, c'est de la bonne vodka, bon Dieu. Comme au temps du tsar Nicolas.

— Tu y as goûté, vieux chien ! cria Ilinitchna, mais le vieux fit celui qui n'entendait pas et clopina jusqu'à la maison, gaillard comme un jeune homme, rassasié, les yeux mi-clos, comme un chat, avec des gloussements d'aise, en essuyant de sa manche ses lèvres enflammées par l'alcool.

Pétro sortit de la cour en laissant le portail ouvert, comme un invité.

Outre l'eau-de-vie, il emportait, lui aussi, des cadeaux pour ce camarade de régiment devenu si puissant : une pièce de cheviotte d'avant-guerre, des bottes, une livre de thé aromatisé, toutes choses qu'il s'était procurées à Liski, lors de la prise de la gare par le 28e Régiment et du pillage des wagons et des dépôts.

Dans un train capturé alors, il prit un panier plein de linge de dame qu'il fit porter à la maison par son père venu lui rendre visite sur le front. Et Daria se mit à parader dans ce linge encore jamais vu, excitant la jalousie de Natalia et de Douniachka. La toile très fine, de fabrication étrangère, était plus blanche que neige ; un blason et des initiales étaient brodés en soie sur chaque pièce. Les dentelles des pantalons moussaient plus que l'écume du Don. La première nuit après l'arrivée de son mari, Daria se coucha en pantalon. Avant d'éteindre la lumière, Pétro sourit avec mépris :

— Tu portes des dessous d'homme ?

— C'est plus chaud et plus joli, répondit Daria rêveuse. D'ailleurs je ne comprends pas : si c'était des dessous d'homme, ce serait plus long. Et puis les dentelles… Vous n'avez pas besoin de ça, vous autres.

— Faut croire que les hommes de la noblesse portent des dentelles. Moi, ça m'est égal, mets-les si tu veux, répondit Pétro en se grattant d'un air endormi.

Cette question ne l'intéressait pas particulièrement. Mais les nuits suivantes, en se couchant avec sa femme, il ne put s'empêcher de s'écarter avec crainte et respect, regardant les dentelles d'un œil inquiet, effrayé à l'idée de les froisser, et il se sentait un peu étranger à côté de Daria. Il n'était pas habitué au linge blanc. La troisième nuit, il se fâcha et exigea carrément :

— Enlève ta culotte et jette-la au diable. Ce n'est pas à une femme de porter ça, et puis ce n'est pas du linge de femme. Tu as l'air d'une châtelaine. Je ne te reconnais plus avec ça.

Le lendemain matin il se leva plus tôt que Daria. Toussant, fronçant les sourcils, il essaya d'enfiler le pantalon. Il regarda longuement et attentivement les cordons, les dentelles, et ses jambes nues, poilues au-dessous du genou, se retourna et, se voyant par hasard dans la glace, avec les gros plis bouffants par derrière, il cracha, jura et sortit du pantalon trop large avec une légèreté d'ours. Son gros orteil ayant accroché la dentelle, il faillit tomber sur le coffre et, furieux maintenant pour tout de bon, déchira les cordons pour retrouver enfin la liberté. Daria demanda d'une voix ensommeillée :

— Qu'est-ce que tu fais ?

Pour toute réponse, Pétro renifla et cracha plusieurs fois par terre. Quant au pantalon dont il était impossible de savoir à quel sexe il convenait, Daria, en soupirant, le rangea le jour même dans le coffre, où il s'ajouta aux nombreuses autres choses dont les femmes de la maison Mélékhov n'avaient pu trouver l'usage. Par la suite ces choses bizarres devaient être transformées en brassières. Mais Daria garda les jupons ; ceux-ci étaient très courts, pour une raison inconnue, mais leur habile propriétaire les allongea par en haut de telle façon qu'ils dépassaient de la jupe et découvraient une bonne largeur de dentelles. Daria put alors se pavaner et balayer le sol de terre avec de la dentelle de Hollande.

Et ce n'est pas pour aller chez Fomine avec son mari qu'elle aurait manqué de mettre ses vêtements riches et voyants. Sa pelisse du Don bordée de fourrure laissait voir les dentelles de ses dessous et sa jupe de soie était de bonne étoffe neuve, pour que la femme de Fomine, cette parvenue, comprît que Daria n'était pas une simple Cosaque, mais, qu'on le veuille ou non, une femme d'officier.

Pétro agitait son fouet et claquait la langue. La jument pleine, au garrot pelé, trottait doucement sur la glace lisse du Don. Ils arrivèrent à Roubéjine pour le

repas de midi. Fomine était chez lui en effet. Il reçut Pétro aimablement, l'invita à sa table et sourit dans ses moustaches roussâtres quand son père apporta du traîneau tout givré de Pétro la cruche couverte de poussière de foin.

— On ne te voit plus, mon vieux, dit lentement Fomine de sa voix grave et agréable, en jetant obliquement sur Daria, de ses yeux écartés, un regard de coureur de femmes, et il tortilla dignement sa moustache.

— Les mouvements de troupes, Iakov Efimytch, tu le sais bien… L'heure est grave…

— Je pense bien ! Ma femme, apporte-nous des concombres, du chou et du poisson sec !

Il faisait très chaud dans la petite pièce étroite. Il y avait deux enfants couchés sur le poêle : un petit garçon qui ressemblait à son père, avec les mêmes yeux bleus écartés, et une petite fille. Après quelques verres, Pétro vint au fait :

— A ce qu'on dit dans les villages, il paraîtrait que les commissions extraordinaires seraient arrivées et qu'elles s'occuperaient des Cosaques.

— Le tribunal de la 15e Division d'Inza est arrivé à Viochenskaïa. Mais pourquoi ? Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Voyons, Iakov Efimytch, vous savez bien que je suis considéré comme officier. Mais je ne suis officier, on peut le dire, qu'en apparence.

— Oui, et alors ?

Fomine se sentait le maître de la situation. L'alcool le rendait sûr de soi et fanfaron. Il se redressait sans cesse, lissait ses moustaches et regardait Pétro d'un œil autoritaire et inquisiteur.

Pétro, qui l'avait percé à jour, se fit humble comme un orphelin, et il souriait obséquieusement, mais il passa insensiblement du « vous » au « tu ».

— Nous avons servi ensemble, toi et moi. Tu ne peux rien dire de mal sur mon compte. Est-ce que j'ai jamais été contre vous ? Jamais de la vie ! Dieu m'est témoin, j'ai toujours été du côté de la troupe.

— On le sait. Ne te fais pas de soucis, Pétro Pantéléiévitch. On vous connaît tous par cœur. On ne te touchera pas. Mais il y en a quelques-uns qui auront de nos nouvelles. Il y en a qu'on prendra au collet. Il y a pas mal de salauds par ici. Ils sont restés, mais ils ont leur idée de derrière la tête. Ils ont enterré des armes… Toi, tu as remis les tiennes ? Hein ?

Fomine était passé si brusquement du ton lent de la conversation à l'attaque

directe que Pétro perdit contenance un instant et devint tout rouge.

— Toi, tu as remis les tiennes ? Hein ? Qu'est-ce que tu as ? insistait Fomine, et il se pencha par-dessus la table.

— Bien sûr, je les ai remises, Iakov Efimytch. Tu ne vas pas penser… Moi j'ai le cœur sur la main…

— Le cœur sur la main ? On vous connaît… Je suis du pays, moi aussi.

Il fit un clin d'œil d'ivrogne et ouvrit sa bouche puissante aux dents bien plantées.

— Quand on tend une main à un Cosaque riche, il faut garder un couteau dans l'autre, sans ça… Les chiens ! Ils ne l'ont pas, le cœur sur la main. J'en ai vu ! Des traîtres ! Mais n'aie pas peur, on ne te touchera pas. Je n'ai qu'une parole.

Daria mangeait de la galantine et par politesse elle ne toucha presque pas au pain. La maîtresse de maison la servait avec empressement.

Pétro repartit avant le soir, rassuré et de bonne humeur.

Après le départ de Pétro, Pantéléï Prokofiévitch s'en alla rendre visite à son compère Korchounov. La dernière fois, c'était avant l'arrivée des Rouges. Loukinitchna préparait le départ de Mitka, la maison était pleine de remue-ménage et de désordre. Pantéléï Prokofiévitch s'était senti de trop et il était parti. Mais cette fois il décida d'aller voir si tout allait bien chez Miron, et puis ce serait une occasion pour maugréer ensemble sur le jour d'aujourd'hui.

Il lui fallut un bon moment pour arriver, clopin-clopant, à l'autre bout du village. Dans la cour, il rencontra le grand-père Grichaka, vieilli et encore un peu plus édenté. C'était dimanche et le grand-père se rendait à l'église pour les vêpres. Pantéléï Prokofiévitch faillit tomber à la renverse à sa vue : le grand-père portait sous sa pelisse ouverte toutes ses croix et ses médailles de la guerre de Turquie ; ses pattes de col rouges tiraient l'œil sur le col raide de son uniforme à l'ancienne mode, son pantalon large à bandes rouges, flasque de vieillesse, était soigneusement rentré dans ses bas blancs et il portait sur la tête, enfoncée jusqu'à ses oreilles de cire, une casquette à cocarde.

— Mais voyons, grand-père ! Tu n'as donc plus ta raison ? Par les temps qui courent personne ne porte plus les croix ni la cocarde.

— Hein ? dit le grand-père Grichaka en mettant la main en cornet à son

oreille.

— Ta cocarde, je te dis, enlève ta cocarde. Et tes croix. Tu vas te faire arrêter. Sous le pouvoir des Soviets c'est défendu par la loi.

— Moi, mon petit, j'ai servi fidèlement et loyalement mon tsar blanc. Ce pouvoir-là ne vient pas de Dieu. Je ne le reconnais pas. J'ai prêté serment au tsar Alexandre, je n'ai pas prêté serment à des paysans. C'est comme ça.

Le grand-père Grichaka remua ses lèvres pâles, essuya ses moustaches vertes et pointa sa canne en direction de la maison.

— Tu viens voir Miron, hein ? Il est là. Mais Mitka a suivi la retraite. Que la Reine des Cieux le protège ! Les tiens sont restés ? Hein ? Et alors quoi ? Voilà les Cosaques de maintenant ! Ils avaient pourtant prêté serment à l'ataman, non ? L'Armée du Don est dans le malheur, et eux, ils restent près de leurs femmes… Natalia va bien ?

— Oui, elle va bien… Tes croix… Rentre à la maison… Enlève-les, grand-père. C'est défendu maintenant. Mon Dieu, tu es fou, grand-père.

— Va, que Dieu te protège. Tu es trop jeune pour me donner des leçons.

Le grand-père Grichaka s'avançait droit sur Pantéléï Prokofiévitch, qui sortit du sentier et entra dans la neige pour le laisser passer, puis le regarda s'en aller, en hochant la tête d'un air désespéré.

— Tu as rencontré notre militaire ? Quel fléau ! Et Dieu qui ne veut toujours pas le rappeler à lui !

Miron Grigoriévitch, qui avait sensiblement vieilli tous ces jours derniers, se leva pour accueillir son compère.

— Il a accroché ses pendeloques, il a mis sa casquette à cocarde et le voilà parti. Il faudrait se battre avec lui pour les lui enlever. Il est devenu tout comme un enfant, il ne comprend plus rien.

— Laisse-le s'amuser, il n'en a plus pour longtemps, dit Loukinitchna. Alors, comment ça va chez vous ? Nous avons entendu dire que les antéchrists ont voulu faire du mal à Gricha.

Elle s'assit à côté des deux hommes et s'accouda tristement :

— Tu sais notre malheur, compère : nos quatre chevaux qu'ils nous ont pris. Ils ne nous ont laissé qu'une jument et un poulain. Nous sommes ruinés.

Miron Grigoriévitch ferma un œil à demi, comme pour viser, et commença à parler d'une voix changée, avec une colère mûrie :

— Voulez-vous me dire pourquoi la vie s'écroule ? La faute à qui ? A ce régime du diable ! C'est lui, compère, c'est lui le coupable. Peut-on imaginer une chose pareille : tous égaux ? Tu m'arracherais le cœur je ne serais pas d'accord. J'ai travaillé toute ma vie, j'ai courbé le dos, j'ai sué sang et eau, et tout ça pour être à égalité avec ceux qui n'ont pas remué le petit doigt pour sortir du besoin ? Non. Attendons un peu. Ce régime coupe bras et jambes à ceux qui veulent travailler. A quoi bon gagner de l'argent ? Pour qui travailler ? Il y a de quoi tout laisser tomber. Aujourd'hui, tu gagnes de l'argent, demain tu te retrouves comme tout le monde… Encore une chose, compère. J'ai un camarade de régiment qui est venu me voir de Mrykhine, l'autre jour. On a parlé… Le front est sur le Donets. Mais est-ce qu'il tiendra ? Moi, je te l'avoue, j'explique à tous les gens sûrs qu'il faut aider les nôtres, qui sont de l'autre côté du Donets…

— Mais comment les aider ? dit Pantéléï Prokofiévitch avec inquiétude, en baissant la voix sans raison.

— Comment ? En culbutant le régime. Mais en le culbutant si bien qu'il se retrouve dans le Gouvernement de Tambov. Qu'il fasse l'égalité là-bas, avec les paysans. Je donnerais tout mon bien jusqu'à la dernière aiguillée de fil pour anéantir ces gens-là. Il le faut, compère, il faut le faire comprendre à tout le monde. Il est temps. Bientôt il sera trop tard… Mon camarade m'a dit que les Cosaques commencent à bouger. Mais il faut que tout le monde s'y mette.

Et Miron Grigoriévitch ajouta très bas, très vite, d'une voix entrecoupé :

— Leurs troupes sont parties. Combien en reste-t-il ici, de Rouges ? C'est vite compté. Les présidents. Un par village… On leur coupe la tête en un rien de temps. Et à Viochenskaïa, eh bien… si on y va tous comme un seul homme, on les taille en morceaux. Les gens ne nous laisseront pas tomber… Le coup est sûr, compère.

Pantéléï Prokofiévitch se leva. Il conseilla prudemment, en pesant ses mots :

— Prends garde à ne pas faire un faux pas. Un malheur est vite arrivé. Les Cosaques hésitent, c'est vrai, mais le diable sait de quel côté ils iront. Il ne faut pas parler de ces choses-là avec n'importe qui… Les jeunes, on ne peut pas les comprendre, ils vivent les yeux fermés. L'un est parti, l'autre est resté. C'est une triste vie. Ce n'est pas une vie, c'est le pot au noir.

— Ne te fais pas de souci, compère, dit Miron Grigoriévitch avec un sourire protecteur. Je ne parle pas à tort et à travers. Les hommes, c'est comme les moutons : où va le bélier, tout le troupeau le suit. Voilà, il faut leur montrer le chemin. Il faut leur ouvrir les yeux sur le pouvoir des Soviets. Quand il n'y a pas

de nuages, il n’y a pas de tonnerre. Je le dis carrément : il faut se révolter. Le bruit court qu’ils ont donné l’ordre de supprimer tous les Cosaques. Qu’est-ce qu’il faut en penser ?

Le sang colora le visage de Miron Grigoriévitch sous les taches de rousseur.

— Qu’est-ce qui va se passer, Pantéléï ? On raconte que les fusillades ont commencé… C’est une vie, ça ? Regarde comme tout s’est écroulé ces dernières années. Plus de pétrole, plus d’allumettes. A la fin Mokhov ne vendait plus que des bonbons. Et les semailles ? Qu’est-ce qu’on sème à présent par rapport à autrefois ? Les chevaux, ils ne sont plus là. Moi, on m’a réquisitionné les miens. D’autres… Réquisitionner, ce n’est pas difficile, mais élever des chevaux ? Autrefois, quand j’étais gosse, nous avions quatre-vingt-six chevaux. Tu t’en souviens, bien sûr ? Et qui galopaient ! Avec ça tu rattrapais un Kalmouk à la course. Nous avions un alezan étoilé. Je chassais le lièvre avec lui. Je le sellais, je sortais dans la steppe et le lièvre, quand je l’avais levé, ne faisait pas cent sagènes avant d’être écrasé par mon cheval. Je m’en souviens comme d’hier.

Un chaud sourire éclaira le visage de Miron Grigoriévitch.

— Un jour, j’allais comme ça vers le moulin à vent, je vois un lièvre qui court droit sur moi. Je lui fonce dessus et le voilà qui dévale la pente et qui s’en va sur le Don. C’était pendant la semaine grasse. Le vent avait chassé la neige sur le Don, ça glissait. Je prends mon élan pour attraper ce lièvre, mon cheval dérape et tombe les quatre fers en l’air. Il n’a plus relevé la tête. Je tremblais de partout. J’ai pris la selle et j’ai couru à la maison.

» — Père, mon cheval s’est tué sous moi. Je chassais le lièvre.

» Tu l’as eu ?

» Non.

» Selle Noiraud et rattrape ton lièvre, fils de chienne !

» C’était le bon temps. On savait vivre, les Cosaques ne se refusaient rien. Un cheval de mort ? Peu importe, attrape le lièvre ! Le cheval vaut cent roubles, le lièvre dix kopecks… Mais à quoi bon parler de tout ça ?…

Pantéléï Prokofiévitch rentra de chez son compère plus troublé que jamais, empoisonné d’inquiétude et d’angoisse. Il sentait en toute clarté maintenant que la vie était passée au pouvoir de forces étrangères et hostiles. Autrefois il conduisait sa ferme et sa vie comme il eût monté un cheval bien dressé dans une course d’obstacles, maintenant la vie l’emportait comme un cheval emballé

écumant ; il ne le dirigeait pas, il était ballotté sans volonté sur son dos et faisait de pauvres efforts pour ne pas tomber.

Un brouillard s'étendait sur l'avenir. Était-il bien loin, le temps où Miron Grigoriévitch était le plus riche propriétaire de la région ? Les trois dernières années avaient rongé sa fortune. Ses ouvriers étaient partis, ses semailles avaient diminué de neuf fois, ses bœufs, ses chevaux quittaient la ferme pour un argent déprécié et chancelant comme un ivrogne. Tout cela s'était passé comme dans un rêve. Tout avait disparu, comme une brume sur le Don. Seule restait, pour rappeler le passé, la maison au balcon à figurines sculptées, aux corniches ciselées déteintes. Avant l'âge, la barbe de Korchounov, rousse comme la fourrure du renard, s'était éclaircie de poils blancs ; puis cela avait pris les tempes, d'abord par touffes semblables aux bouquets d'arbustes sur les terres à sable, puis cela avait évincé tout le roux et cela régnait maintenant sur les tempes en une blancheur de sel ; et cela s'avançait maintenant, cheveu après cheveu, à l'assaut du crâne. Et au-dedans de Korchounov deux forces luttaient furieusement : son sang roux se révoltait, le poussait au travail, l'obligeait à semer, à construire des hangars, à réparer son outillage, à s'enrichir ; mais l'angoisse qui le visitait de plus en plus souvent (ça ne sert à rien, ça sera perdu) badigeonnait tout du blanc mortel de l'indifférence. Ses mains, horribles à voir, ne prenaient plus, comme avant, le marteau ou la scie, mais restaient oisives sur ses genoux, et ses doigts sales, déformés par le travail, bougeaient tout seuls. Les mauvais jours avaient avancé la vieillesse. Et la terre lui était devenue odieuse. Au printemps il allait à elle comme on va à une femme qu'on n'aime pas, par habitude, par devoir. Gagner ne le réjouissait plus, perdre ne l'attristait plus tant… Quand les Rouges lui prirent ses chevaux, il ne fit rien voir. Alors que deux ans plus tôt, pour une peccadille, une moyette piétinée par des bœufs, il avait failli tuer sa femme à coups de fourche. « Korchounov s'est trop rempli, maintenant il dégorge », disaient les voisins.

Pantéléï Prokofiévitch, rentré chez lui, s'allongea sur le lit. Il avait des tiraillements au creux de l'estomac, une nausée aiguë lui montait à la gorge. Après le souper il demanda à sa femme une pastèque salée. Il en mangea un morceau, puis se mit à trembler et put à peine marcher jusqu'au poêle. Le lendemain matin il était sans connaissance, dévoré par le typhus, anéanti. Ses lèvres étaient gercées et craquelées, son visage jauni, le blanc de ses yeux couvert d'un émail bleu. La mère Drozdikha lui fit une saignée, lui tira à la veine du bras deux tasses de sang noir comme du goudron. Mais la conscience ne lui revint pas, son visage prit une pâleur bleuâtre, sa bouche aux dents noires s'ouvrit plus large, et elle aspirait l'air avec un bruit de ventouse.

20

A la fin de janvier, Ivan Alexéiévitch partit pour Viochenskaïa, convoqué par le président du Comité révolutionnaire de district. Il devait rentrer le soir. On l'attendait. Michka Kochévoï était assis à un bureau large comme un lit à deux places dans ce qui avait été le cabinet de la maison de Mokhov. Le milicien Olchanov, envoyé de Viochenskaïa, était à demi allongé sur l'appui de fenêtre (il n'y avait qu'une chaise dans la pièce) ; il fumait en silence, crachait très loin et avec art, atteignant l'un après l'autre tous les carreaux de la cheminée. La nuit, derrière les fenêtres, était embrasée par la lumière des étoiles. Un calme sonore de gel enveloppait le village. Michka était en train de signer le protocole d'une perquisition chez Stépane Astakhov et jetait de temps en temps un coup d'œil par la fenêtre sur les branches des érables saupoudrées de givre.

Quelqu'un passa sur le perron, on entendit crisser doucement des bottes de feutre.

— Le voilà.

Michka se leva. Mais la toux, mais le pas dans le couloir n'étaient pas ceux d'Ivan Alexéiévitch. Grigori Mélékhov entra, la capote boutonnée jusqu'au cou, rouge de froid, les sourcils et la moustache couverts de givre.

— J'ai vu de la lumière… Bonjour.

— Entre, de quoi as-tu à te plaindre ?

— Je n'ai à me plaindre de rien, je viens bavarder un peu, j'en profite pour te demander qu'on ne nous mette pas de corvée : nos chevaux boitent.

— Et vos bœufs ? dit Michka en l'observant de biais discrètement.

— Comment veux-tu atteler les bœufs ? Ça glisse.

Disjoignant de ses pas les planches scellées par la glace, quelqu'un passa lourdement le perron. Ivan Alexéiévitch, portant un manteau de feutre et un capuchon noué comme un capuchon de femme, fit irruption dans la pièce. Un air frais, froid, une odeur de foin et de tabagie entrèrent avec lui.

— Je suis gelé, gelé, les gars. Grigori, bonjour. Qu'est-ce qui te prend de sortir la nuit ?… C'est le diable qui a inventé ces manteaux-là : le vent passe à

travers comme dans un tamis.

Il ôta son manteau et, sans prendre le temps de le pendre, ajouta :

— Eh bien, j'ai vu le président.

Ivan Alexéiévitch, rayonnant, les yeux brillants, s'approcha de la table, impatient de raconter.

— J'entre dans mon bureau. Il me serre la main et me dit : « Asseyez-vous, camarade. » Un chef de district ! Alors qu'autrefois ?… Un général-major ! Comment il fallait se tenir devant lui ! Eh bien, c'est ça, notre brave pouvoir des Soviets : tous égaux.

Son visage animé, heureux, son agitation, ses paroles enthousiastes, étaient incompréhensibles à Grigori, qui demanda :

— Pourquoi es-tu si content, Ivan Alexéiévitch ?

— Comment pourquoi ?

Le menton à fossette profonde d'Ivan Alexéiévitch se mit à trembler.

— Ils voient en moi un homme, comment je n'en serais pas content ? Il m'a tendu la main comme à un égal, il m'a fait asseoir…

— Les généraux aussi, ces derniers temps, portent des chemises de toile de sac.

Grigori redressa sa moustache de l'arête de la main et ferma les yeux à demi.

— J'en ai vu un qui avait dessiné ses épaulettes avec un crayon à encre. Les généraux aussi donnaient la main aux Cosaques.

— Les généraux le faisaient par force, ceux-là le font par nature. Tu ne vois pas la différence ?

— Il n'y a pas de différence, dit Grigori en hochant la tête.

— Pour toi, le pouvoir non plus n'a pas changé ? Alors, quand on s'est battus, c'était pour quoi ? Toi, par exemple, tu t'es battu pour quoi ? Pour les généraux ? Et tu dis qu'il n'y a pas de différence !

— Je me suis battu pour moi, pas pour les généraux. Moi, si tu veux que je te dise, je n'aime ni ceux-ci ni ceux-là.

— Alors qui ?

— Mais personne.

Olchanov envoya un crachat d'un bout à l'autre de la pièce et l'accompagna

d’un rire approbateur. Lui non plus, apparemment, n’aimait ni ceux-ci ni ceux-là.

— Tu n’as pas toujours pensé comme ça, il me semble.

Michka avait dit cela dans l’intention de blesser Grigori, mais celui-ci ne laissa pas voir qu’il était touché.

— Moi, toi, tous… On avait chacun notre idée…

Ivan Alexéiévitch aurait voulu rester seul avec Michka pour lui raconter par le menu son voyage et son entretien avec le président, mais la conversation commençait à l’échauffer et, sous l’impression fraîche de ce qu’il avait vu et entendu au chef-lieu de district, il se lança la tête la première :

— Tu viens nous tourner les idées, Grigori. Tu ne sais pas toi-même ce que tu veux.

— C’est vrai, je ne sais pas, concéda volontiers Grigori.

— Qu’est-ce que tu reproches au pouvoir des Soviets ?

— Et toi, pourquoi t’échines-tu à le défendre ? Depuis quand es-tu si rouge ?

— Ne t’occupe pas de ça. Tu parles avec moi tel que je suis. Aujourd’hui. Compris ? Et le pouvoir des Soviets non plus ne t’en occupe pas trop, parce que je suis le président et que je n’ai pas à discuter avec toi ici.

— Eh bien, n’en parlons plus. D’ailleurs, il faut que je m’en aille. J’étais venu vous dire pour la corvée. Mais ton pouvoir des Soviets – tu diras ce que tu voudras – c’est un sale pouvoir. Dis-moi franchement, et on finit là-dessus : qu’est-ce qu’il nous donne à nous, Cosaques ?

— Quels Cosaques ? Il y en a d’uns et d’autres.

— A tous les Cosaques.

— La liberté, les droits… Mais écoute… Qu’est-ce que tu…

— C’est ce qu’on disait en dix-sept. Maintenant il faut trouver autre chose, coupa Grigori. Il donne la terre ? La liberté ? Tous égaux ?… La terre, chez nous, on en a assez pour se faire crever. La liberté, il n’en faut pas non plus, sans ça on s’égorgera dans la rue. Autrefois nous choisissions nous-mêmes nos atamans, maintenant on nous les désigne. Qui l’a élu, celui qui t’a fait tant plaisir en te serrant la main ? Ce pouvoir des Soviets ne donne rien aux Cosaques que la ruine. C’est un pouvoir pour les paysans. Eux ils en ont besoin. Mais nous n’avons pas besoin des généraux non plus. Généraux ou communistes, c’est le même esclavage.

— Les Cosaques riches n’en ont pas besoin, mais les autres ? Imbécile. Il y a trois riches dans le village, les autres sont des pauvres. Et les ouvriers, qu’est-ce que tu en fais ? Non, nous ne pouvons pas penser comme toi. Il faut que les Cosaques riches donnent un morceau du gâteau à ceux qui ont faim. S’ils ne veulent pas, on le leur arrachera de la bouche avec la peau. Finie la vie de château ! Ils ont volé la terre…

— Ils ne l’ont pas volée, ils l’ont conquise. Nos ancêtres l’ont arrosée de leur sang, c’est pour ça, peut-être, qu’elle est fertile.

— N’empêche qu’il faut partager avec les misérables. Partager, c’est partager. Tu tournes à vide, Grigori. Tu suis le vent comme la girouette sur le toit. C’est les gens comme toi qui sèment le trouble.

— Attends, ne te fâche pas. Je suis venu bavarder, comme un vieil ami, dire ce que j’ai sur le cœur. Tu dis « égalité »… C’est avec ça que les bolchéviks ont pipé le peuple ignorant. Ils ont répandu de belles paroles et les gens ont foncé comme le poisson sur l’appât. Mais où est-elle, l’égalité ? Prends l’Armée Rouge : elle est passée par le village. Le chef de peloton a des bottes de cuir et le soldat des bandes molletières. J’ai vu un commissaire : en cuir des pieds à la tête, la culotte, la vareuse ; mais d’autres n’ont pas de souliers. Et encore, leur régime n’a qu’un an ; s’il s’implante, qu’est-ce qu’elle deviendra, l’égalité ? Nous disions sur le front : « Nous serons tous égaux !… La même solde pour les soldats et pour les chefs !… » Non. Un attrape-nigaud, c’est tout. Si le maître est mauvais, le valet devenu maître est cent fois pire. Les officiers étaient des salauds, mais le simple soldat devenu officier… c’est la fin de tout. On ne fait pas pire. Il a la même instruction que les autres : il sait tout juste garder les bœufs. Mais dès qu’il est devenu quelqu’un, le pouvoir le saoule, et il écorcherait tout le monde, rien que pour garder sa petite place.

— Tu parles comme un contre-révolutionnaire, dit froidement Ivan Alexéiévitch, sans lever les yeux sur Grigori. Tu ne m’attireras pas sur ton chemin et je ne veux pas te faire changer. Je ne t’avais pas vu depuis longtemps et, je ne te le cache pas, tu es devenu un étranger. Tu es un ennemi du pouvoir des Soviets.

— Je ne m’attendais pas à cela de ta part… Alors si je pense quelque chose, je suis un contre-révolutionnaire ? Un cadet ?

Ivan Alexéiévitch prit la blague à tabac d’Olchanov et reprit plus doucement :

— Comment puis-je te convaincre ? Ces choses-là, il faut les comprendre par soi-même. Avec son cœur. Je ne suis pas fort pour parler, je ne sais rien, je ne

suis pas instruit. Mais je saisis beaucoup de choses en tâtonnant.

— Finissez ! cria Michka avec colère.

Ils sortirent ensemble du comité exécutif. Grigori se taisait. Gêné par le silence et sans indulgence pour l'hésitation, parce qu'il en était très loin, et qu'il regardait la vie du haut d'un tertre. Ivan Alexéiévitch lui dit quand ils se séparèrent :

— Garde ces idées-là pour toi. Sinon, bien que tu sois une vieille connaissance et que Pétro soit mon compère, je trouverai des moyens d'agir contre toi. Ce n'est pas la peine de troubler les Cosaques, ils le sont bien assez comme ça. Nous t'écraserons !… Adieu.

Grigori partit, avec le sentiment qu'il avait franchi un seuil, et ce qui lui semblait confus auparavant lui apparaissait soudain avec une clarté extrême. Au fond, il n'avait fait qu'exprimer dans le feu de la discussion ce qu'il avait pensé les jours précédents, qui s'était accumulé en lui et cherchait une issue. Et d'être pris ainsi entre deux forces antagonistes, et de les rejeter toutes les deux faisait naître en lui une sourde et continuelle irritation.

Michka et Ivan Alexéiévitch marchaient ensemble. Ivan Alexéiévitch reprit le récit de sa visite au président du district, mais les couleurs en étaient fanées. Il essayait de retrouver son humeur première, mais ne le pouvait pas : il y avait quelque chose, là, en travers, qui l'empêchait d'être joyeux, d'aspirer à pleins poumons l'air fade et gelé. Ce quelque chose, c'était Grigori, la conversation avec lui. Il s'en rendit compte et dit haineusement :

— Des gens comme Grichka, dans la bataille, ça ne sert qu'à mettre des bâtons dans les roues. Saloperie ! Il n'accoste jamais la rive, il flotte comme un étron sur l'eau. S'il revient, je le chasse. Et s'il fait de la propagande, on le mettra à l'ombre… Et toi, Michka, qu'est-ce que tu en dis ? Hein ?

Michka, enfoncé dans ses pensées, poussa un juron pour toute réponse.

Au coin de la rue suivante, il se tourna vers Ivan Alexéiévitch. Un sourire errait sur ses lèvres pleines, ses lèvres de jeune fille.

— Vois-tu, Ivan, quelle saleté, la politique, nom de Dieu ! On peut parler de n'importe quoi sans se tourner les sangs. Mais quand cette conversation avec Grichka a commencé… Tu comprends, on se connaît bien, tous les deux, on a été à l'école ensemble, on a couru les filles ensemble, c'est comme mon frère… mais quand il a commencé à parler, je suis devenu tellement furieux que mon cœur a gonflé dans ma poitrine comme une pastèque. J'étais tout tremblant.

Comme s’il m’enlevait quelque chose, ce que j’ai de plus cher. Comme s’il me pillait. C’est comme ça qu’on peut égorger quelqu’un au cours d’une discussion. Dans cette guerre, dans cette guerre-ci, il n’y a plus d’amis, plus de frères. Celui qui tourne mal, qu’il s’en aille !

Sa voix tremblait de chagrin.

— Je ne lui en ai jamais tant voulu pour une fille que pour ce qu’il a dit ce soir. C’est dire.

21

La neige tombait, mais fondait dans l’air. A midi, dans les ravins, des paquets de neige s’effondrèrent avec un bruit sourd. De l’autre côté du Don, la forêt bruissait. Les troncs des chênes dégelaient, devenaient noirs. Des gouttes d’eau se détachaient des branches et perçaient la neige jusqu’à la terre chaude sous son matelas pourrissant de feuilles mortes. Déjà le printemps s’annonçait par l’odeur enivrante du dégel et les jardins sentaient le cerisier. Des crevasses apparurent sur le Don. La glace se retira des rives, l’eau verte et claire des bords envahit les trouées.

Un charroi qui transportait vers le Donets un chargement d’obus s’arrêta à Tatarski pour changer d’équipages. Les soldats rouges de l’escorte étaient de rudes gaillards. Le chef resta pour surveiller Ivan Alexéiévitch, ainsi qu’il le lui déclara : « Je reste avec toi, parce que, on ne sait jamais, tu pourrais filer. » Et il envoya les autres chercher des équipages. Il lui fallait quarante-sept traîneaux à deux chevaux.

Emélian, l’ancien cocher de Mokhov, se présenta chez les Mélékhov :

— Attelez, c’est pour emporter des obus à Bokovskaïa.

Pétro marmotta sans se troubler :

— Nos chevaux boitent, et la jument a transporté des blessés hier à Viochenskaïa.

Emélian, sans mot dire, alla à l’écurie. Pétro se précipita derrière lui sans bonnet, en criant :

— Tu entends ? Attends… Tu ne vas pas faire ça sans nous ?

— D’abord, tu vas cesser de faire l’idiot, dit Emélian, en observant Pétro très sérieusement. J’ai envie d’examiner vos chevaux pour voir de quoi ils boitent. Vous ne les auriez pas par hasard blessés exprès avec un marteau ? Tu ne m’emmèneras pas en bateau. J’ai vu dans ma vie autant de chevaux que toi de crottin. Attelle ! Chevaux ou bœufs, ça m’est égal.

C’est Grigori qui accompagna le convoi. Avant de partir, il alla à la cuisine ; en embrassant les enfants, il dit très vite :

— Je vous rapporterai des cadeaux, mais ne faites pas de bêtises, écoutez bien votre mère.

Et à Pétro :

— Ne vous en faites pas pour moi. Je n'irai pas loin. S'ils veulent nous emmener plus loin que Bokovskaïa, je laisserai les bœufs et je reviendrai… Mais je ne rentrerai pas ici. Je passerai un petit moment à Singuine, chez la tante. Tu viendras me voir, Pétro. J'ai un peu peur de rester ici.

Il sourit.

— Bon, au revoir, Natachka, ne t'ennuie pas.

On chargea les caisses d'obus près du magasin de Mokhov, transformé en dépôt de vivres, et on partit.

« Ils se battent pour vivre mieux. Nous aussi, nous nous sommes battus pour vivre mieux », pensait inlassablement Grigori, à demi couché dans le traîneau, la tête enveloppée dans son manteau, bercé par le pas égal des bœufs. « Il n'y a qu'une seule vérité dans la vie. Le plus fort dévore le plus faible… Moi, je cherchais une mauvaise vérité. Je souffrais, j'allais ici et là… On dit qu'autrefois les Tatares opprimaient le pays du Don, qu'ils voulaient prendre la terre et nous réduire en esclavage. Maintenant c'est les Russes. Non. Je n'en prendrai pas mon parti. Ils sont des étrangers pour moi et pour tous les Cosaques. Les Cosaques commencent à comprendre. Ils ont abandonné le front et maintenant ils disent comme moi : « Ah ! si j'avais su ! »

Les mauvaises herbes des talus, les collines ondulées, les ravins broussailleux venaient à sa rencontre et les champs de neige au loin tournoyant filaient vers le sud à la même vitesse que le traîneau. La route se déroulait sans fin, accablante d'ennui, et invitait au sommeil.

Grigori encourageait paresseusement ses bœufs, sommeillait, se tournait et se retournait à côté des caisses. Il fuma une cigarette, puis enfonça son visage dans le foin qui sentait le mélilot sec et d'où montait une odeur suave, l'odeur des jours de juin, et s'endormit insensiblement. Il rêva qu'il marchait avec Aksinia dans des blés hauts et bruissants. Aksinia portait avec précaution un enfant dans les bras et surveillait Grigori du regard. Et Grigori entendait le battement de son propre cœur, le bruissement chantant des épis, voyait l'ourlet fabuleux de l'herbe à la lisière du champ, le bleu angoissant du ciel. Un sentiment montait, fermentait en lui : son amour pour Aksinia, son même amour épuisant, comme avant ; il le sentait de tout son corps, de chaque coup de son cœur et se rendait compte que c'était irréel, que ce qui brillait devant ses yeux était mort, que

c’était un rêve. Mais il était heureux de ce rêve et l’accueillait comme quelque chose de vrai. Aksinia était telle que cinq ans auparavant, mais réservée, un peu froide. Avec cette netteté du rêve qui n’existe pas dans la réalité, Grigori voyait les boucles follettes de son cou agitées par le vent, les bouts de son fichu blanc… Un choc l’éveilla, un bruit de voix le dégrisa.

Un grand train de traîneaux venait en sens inverse et croisait son convoi.

— Qu’est-ce que vous transportez, pays ? cria d’une voix rauque Bodovskov, qui précédait Grigori.

Les patins grinçaient, les sabots fourchus des bœufs faisaient craquer la neige. Les conducteurs restèrent un long moment silencieux. Enfin l’un d’eux répondit :

— Des cadavres. Morts du typhus…

Grigori leva la tête. Des cadavres en capote grise, recouverts d’une bâche, étaient entassés sur les traîneaux. Le bord du traîneau de Grigori heurta un bras qui dépassait et le bras rendit un bruit sourd, comme de la fonte… Grigori se détourna, indifférent.

L’odeur doucereuse et enivrante du mélilot le poussait de nouveau au sommeil, tournait doucement son visage vers le passé presque oublié, le forçait une fois encore à offrir son cœur à la lame aiguisée de l’amour perdu. Affalé dans le traîneau, la joue posée contre un brin de mélilot jaune, Grigori éprouvait une douleur poignante et délicieuse à la fois. Son cœur saignait, en proie aux souvenirs, battait irrégulièrement et l’empêchait de s’endormir.

22

Les quelques hommes qui s’étaient groupés autour du Comité révolutionnaire de village étaient Davydka le bluteur, Timoféï, Emélian et Filka, le cordonnier au visage grêlé. C’est sur eux que s’appuyait Ivan Alexéiévitch dans son travail quotidien, et chaque jour il sentait mieux le mur invisible qui le séparait du village. Les Cosaques avaient cessé de venir aux réunions ou, s’ils venaient, c’était que Davydka et les autres avaient fait cinq fois le tour de toutes les fermes pour les y forcer. Ils venaient, ne disaient rien, acquiesçaient à tout. C’était surtout des jeunes, mais il n’y avait pas de sympathisants parmi eux. Dans les réunions qu’il présidait sur la place du marché, Ivan Alexéiévitch ne voyait que des visages de pierre, des yeux indifférents et sceptiques, des regards en dessous. Cela lui faisait froid au cœur, ses yeux s’emplissaient d’angoisse, sa voix devenait molle et mal assurée. Filka le grêlé déclara un jour non sans raison :

— Nous sommes divorcés d’avec le village, camarade Kotliarov. Les gens se rebiffent, ils sont furieux. Hier je suis allé demander des voitures pour transporter des soldats rouges blessés à Viochenskaïa, personne n’a voulu y aller. C’est difficile de vivre sous le même toit quand on est divorcé.

— Mais ils boivent ! Comme des fous ! enchaîna Emélian en suçant sa pipe. Dans chaque ferme on fait bouillir.

Michka Kochévoï était sombre, il gardait pour lui ce qu’il pensait, mais un jour il éclata. Avant de rentrer le soir chez lui, il dit à Ivan Alexéiévitch :

— Donne-moi un fusil.

— Pour quoi faire ?

— Oh ! je t’en prie ! J’ai peur de sortir sans arme. Tu ne remarques rien ? Je crois qu’il faut agir contre certains… Il faut arrêter Grigori Mélékhov, le vieux Boldyriov, Matvéï Kachouline, Miron Korchounov. Ils excitent les Cosaques en douce, les salauds… Ils attendent des renforts de l’autre côté du Donets.

Ivan Alexéiévitch haussa les épaules, fit un geste triste de la main.

— Ah ! Si on commence à en arrêter, il faut arrêter les meneurs et il y en a beaucoup. Les gens hésitent… Il y en a bien qui sympathiseraient avec nous, mais ils se méfient de Miron Grigoriévitch. Ils ont peur que Mitka revienne du

Donets et leur arrache les tripes.

Le lendemain la vie devait changer brusquement de cours. Un exprès à cheval apporta de Viochenskaïa l'ordre de frapper d'une contribution les fermes les plus riches. Le village était imposé pour quarante mille roubles. On fit la répartition. Un jour passa. On ramassa deux sacs d'argent : un peu plus de dix-huit mille roubles. Ivan Alexéiévitch demanda des instructions au district. On lui envoya trois miliciens avec l'ordre suivant : « Arrêter ceux qui n'auront pas payé la contribution et les envoyer sous escorte à Viochenskaïa. » En attendant, on enferma quatre vieillards dans la cave de Mokhov, là où autrefois les pommes passaient l'hiver.

Le village ressembla bientôt à un rucher dérangé. Korchounov, s'accrochant à son argent déprécié, refusa catégoriquement de payer. Mais l'heure était venue pour lui de régler son compte avec la douce vie. Deux hommes arrivèrent du chef-lieu de district : un juge d'instruction pour les affaires locales, jeune Cosaque de Viochenskaïa, qui avait servi au 28e, et un autre, qui portait un blouson de cuir en dessous de sa pelisse. Ils exhibèrent leurs mandats du tribunal révolutionnaire et s'enfermèrent avec Ivan Alexéiévitch dans son bureau. Le compagnon du juge d'instruction, un homme âgé à la tête rasée, commença d'un ton pratique :

— Des troubles ont été observés dans le district. Les gardes-blancs restés ici relèvent la tête et excitent la population laborieuse cosaque. Il est indispensable d'extirper tout ce qui nous est le plus hostile. Donne-nous une liste des officiers, des popes, des atamans, des gendarmes, des riches, de tous ceux qui ont lutté activement contre nous. Aide le juge d'instruction. Il en connaît quelques-uns.

Ivan Alexéiévitch regardait ce visage rasé (on aurait dit un visage de femme) et il commença l'énumération ; quand il nomma Pétro Mélékhov, le juge d'instruction fit « non » de la tête :

— C'est un homme à nous. Fomine m'a dit de ne pas y toucher. Un sympathisant bolchévik. Nous étions ensemble au 28e…

Remplie de la main de Michka, la feuille de papier réglé, arrachée à un cahier d'écolier, était sur la table.

Quelques heures plus tard, les Cosaques arrêtés étaient assis sur des troncs d'arbre dans la vaste cour de Mokhov, sous la surveillance des miliciens. Ils attendaient les gens de leur famille qui devaient leur apporter des provisions, et le traîneau pour leur bagage. Miron Grigoriévitch, tout de neuf habillé, comme pour mourir, en demi-pelisse de peau tannée, en chaussures et bas blancs bien

propres, avec le pantalon rentré dedans, était assis à l'écart avec le vieux Bogatyriov et Matvéï Kachouline. Avdéïtch dit Bobard allait et venait sans cesse dans la cour, tantôt regardait sans raison dans le puits, tantôt ramassait un copeau et repartait du perron au portail, essuyant de sa manche sa figure trempée de sueur, pourpre, juteuse comme une pomme.

Les autres étaient assis en silence. La tête basse, ils rayaient la neige de leur canne. Les femmes arrivèrent en courant, à bout de souffle ; elles apportaient des paquets, des sacs pour les prisonniers, et leur parlaient à voix basse. Loukinitchna en larmes boutonnait la demi-pelisse de son vieux, lui nouait un fichu blanc de femme autour du cou et lui disait, en regardant ses yeux éteints et comme saupoudrés de cendres :

— Ne te désole pas, Miron. Peut-être que ça s'arrangera. Pourquoi es-tu si abattu ? Mon Dieu-eu-eu !…

Une grimace agrandissait, distendait sa bouche, mais elle s'efforçait de serrer les lèvres et chuchotait :

— Je viendrai te voir. J'amènerai Gripka, tu l'aimes tant…

Un milicien cria du portail :

— Le traîneau est là. Chargez vos sacs et on s'en va. Les femmes, écartez-vous, pas d'humidité ici.

Pour la première fois de sa vie, Loukinitchna baisa la main aux poils roux de son mari, puis elle se détacha de lui.

Le traîneau à bœufs traversa lentement la place et glissa vers le Don.

Les sept prisonniers et deux miliciens marchaient derrière. Avdéïtch s'arrêta un moment pour lacer sa chaussure et courut comme un jeune homme pour rattraper les autres. Matvéï Kachouline marchait à côté de son fils. Maïdannikov et Koroliov fumaient. Miron Grigoriévitch se tenait au porte-bagages du traîneau. Et le vieux Bogatyriov marchait le dernier de son pas lourd et majestueux. Le vent jetait en arrière et faisait flotter les extrémités de sa barbe blanche de patriarche, agitait en signe d'adieu les franges de son écharpe jetée sur ses épaules.

En ce triste jour de février il se produisit un événement extraordinaire.

Le village s'était habitué, les derniers temps, à voir arriver des militaires du chef-lieu de district. Ainsi, personne ne prêta attention à l'apparition sur la place d'un traîneau à deux chevaux dans lequel se trouvait un homme à cheveux gris assis à côté du cocher. Le traîneau s'arrêta devant la maison de Mokhov et

l’homme descendit. C’était un homme d’un certain âge aux mouvements lents. Il rajusta son ceinturon sur sa longue capote de cavalerie, releva les oreillettes de son bonnet cosaque rouge et, la main sur l’étui de bois de son pistolet mauser, monta sur le perron sans se presser.

Ivan Alexéiévitch et deux miliciens se trouvaient au Comité révolutionnaire. L’homme entra sans frapper, arrangea sur le seuil sa barbiche grisonnante et dit d’une voix profonde :

— Je voudrais parler au président.

Ivan Alexéiévitch regardait l’arrivant avec des yeux ronds comme des yeux d’oiseau ; il aurait voulu bondir, mais il ne pouvait pas ; il ouvrait la bouche comme un poisson et ses doigts grattaient les bras éraillés du fauteuil. C’était Stockman, vieilli, qui le regardait sous ce bonnet cosaque saugrenu ; ses yeux rapprochés examinaient Ivan Alexéiévitch sans le reconnaître et soudain ses paupières tremblèrent, ses yeux se rétrécirent et devinrent plus brillants, des rides fusèrent jusqu’aux tempes grises. Stockman s’avança vers Ivan Alexéiévitch qui ne s’était toujours pas levé, le prit dans ses bras solidement et lui dit, en touchant son visage de sa barbe humide :

— Je le savais. S’il est toujours en vie, me disais-je, c’est lui le président à Tatarski.

— Ossip Davydovitch, gifle-moi. Gifle-moi, fils de chien que je suis. Je n’en crois pas mes yeux, sanglotait Ivan Alexéiévitch.

Les larmes étaient si incongrues sur son visage viril qu’un des miliciens se détourna.

— Tu peux les en croire, dit Stockman en souriant, libérant doucement ses bras des bras d’Ivan Alexéiévitch. Il n’y a donc rien pour s’asseoir chez toi ?

— Assieds-toi dans le fauteuil… Mais d’où viens-tu ? Dis.

— Je suis de la section politique de l’Armée. Je vois que tu ne veux toujours pas croire à mon authenticité. Quel original !

Stockman tapa en souriant sur le genou d’Ivan Alexéiévitch et ajouta très vite :

— Tout cela est très simple, mon petit frère. Après mon arrestation ici, ils m’ont condamné et j’étais déporté quand la révolution a éclaté. Avec un camarade, j’ai organisé un détachement de la Garde Rouge et je me suis battu contre Doutov et Koltchak. Oh ! mon frère, on s’est bien amusé là-bas. On les a repoussés derrière l’Oural, tu le sais ? Et me voilà sur votre front. La section

politique de la 8e Armée m’a envoyé travailler dans votre district, en tant qu’ancien habitant de la région et parce que je suis censé connaître les conditions de la lutte. Je me suis dépêché d’aller à Viochenskaïa, j’ai parlé avec les gens du Comité révolutionnaire et j’ai décidé de venir d’abord à Tatarski. Je vais vivre un peu avec eux, me suis-je dit, travailler, les aider à organiser leur affaire et après je m’en irai. Tu vois, on n’oublie pas ses vieux amis. Bon, nous avons le temps d’en reparler ; maintenant, parlons de toi, de ce qui se passe ici, fais-moi connaître les gens, la situation. Qui as-tu avec toi ? Qui est-ce qui est toujours vivant ? Euh… s’il vous plaît, camarades, laissez-moi une heure avec votre président. Ah ! diable ! A peine arrivé ici je suis pris à la gorge par l’odeur du passé. Ah ! quelle époque c’était !… Et maintenant, maintenant… c’est changé… Bon, raconte.

Trois heures plus tard, Michka Kochévoï et Ivan Alexéiévitch conduisaient Stockman à son ancien logement, chez Loukechka la bigle. Ils marchaient dans la boue brune du chemin. Michka saisissait souvent Stockman par la manche de sa capote, comme s’il craignait de le voir s’échapper, disparaître à la vue, se dissoudre comme un fantôme.

Loukechka servit la soupe aux choux à son ancien locataire, elle tira même pour lui d’un recoin caché de son coffre un vieux morceau de sucre spongieux.

Après avoir bu en guise de thé une infusion de feuilles de cerisier, Stockman s’étendit sur la couche du poêle. Il écoutait les récits embrouillés des deux autres, posait des questions, rongeait son fume-cigarette ; il s’endormit peu de temps avant le crépuscule, insensiblement, en laissant tomber une cigarette sur sa chemise de flanelle sale.

Ivan Alexéiévitch, qui avait continué à parler pendant une dizaine de minutes, ne s’en rendit compte que lorsqu’à une de ses questions Stockman répondit par un ronflement. Il sortit alors sur la pointe des pieds, rouge aux larmes d’une envie de tousser qui lui démangeait la gorge.

— Tu es soulagé ? lui demanda Michka dès qu’ils furent sur le perron, et il rit doucement, nerveusement.

Olchanov, qui avait accompagné les prisonniers à Viochenskaïa, rentra à minuit avec un traîneau qui retournait à Tatarski. Il frappa longuement à la fenêtre de la chambre où dormait Ivan Alexéiévitch. Enfin il l’éveilla.

— Qu’est-ce qu’il y a ? dit Ivan Alexéiévitch, bouffi de sommeil. Qu’est-ce que tu veux ? Tu apportes un pli, c’est ça ?

Olchanov fit claquer sa cravache.

— Ils les ont fusillés.

— Ce n’est pas vrai, salaud.

— A peine arrivés, tout de suite l’interrogatoire et puis ils les ont emmenés dans le bois de pins… Je l’ai vu de mes yeux.

Ivan Alexéiévitch s’habilla, à peine capable d’enfiler ses bottes, et courut chez Stockman.

— Ceux qu’on a envoyés aujourd’hui à Viochenskaïa, ils les ont fusillés. Je croyais qu’ils les mettraient en prison, mais ça alors… Nous ne ferons rien ici avec ces méthodes-là. Le peuple va s’éloigner de nous, Ossip Davydovitch. Il y a quelque chose qui ne va pas là-dedans. Pourquoi fallait-il supprimer ces gens-là ? Qu’est-ce qui va se passer maintenant ?

Il s’attendait à ce que Stockman s’indignât comme lui de ce qui s’était passé, s’inquiétât des conséquences possibles, mais Stockman passa lentement sa chemise et dit, quand sa tête eut émergée :

— Ne crie pas. Tu vas réveiller la patronne.

Il acheva de s’habiller, alluma une cigarette, demanda à Ivan Alexéiévitch de lui raconter une fois de plus les causes ayant motivé l’arrestation des sept, enfin déclara plutôt froidement :

— Il faut que tu te mettes dans la tête, que tu te mettes solidement dans la tête ceci : le front est à cent cinquante verstes d’ici. Les Cosaques nous sont en majorité hostiles. Et cela parce que vos koulaks, les koulaks cosaques, c’est-à-dire les atamans et autres autorités, exercent une énorme influence sur les masses laborieuses cosaques, une influence énorme, hein. Pourquoi ? Eh bien, ça aussi, tu dois le comprendre. Les Cosaques constituent une caste particulière, un peuple de guerriers. Le tsarisme leur a inculqué l’amour des chefs, des « pères-commandants ». Comment est-ce donc dans la chanson ? « Où que nos pères-commandants nous ordonnent d’aller, nous allons et nous sabrons, nous piquons et nous frappons ! » C’est ça, hein ? Tu vois ! Et ces mêmes « pères-commandants » dispersaient les grèves ouvrières. On a bourré le crâne aux Cosaques pendant trois cents ans. Ce n’est pas peu. Alors voilà. Et la différence entre un koulak, disons du gouvernement de Riazan, et un koulak du Don, un Koulak cosaque, est très grande. Le koulak de Riazan, il est coincé, il fulmine contre le pouvoir des Soviets, mais il est impuissant, il n’est dangereux que s’il nous prend en traître. Mais le koulak du Don, lui, c’est un koulak armé. C’est

une vermine dangereuse et venimeuse. Il est fort. Il ne se contentera pas de fulminer, de répandre des bruits désobligeants contre nous, de nous calomnier, comme le faisaient Korchounov et les autres, si j'en crois ce que tu me dis, mais il essaiera aussi d'intervenir ouvertement contre nous. Évidemment ! Il prendra son fusil et nous tirera dessus. Il te tirera dessus. Et il s'efforcera d'entraîner derrière lui les autres Cosaques, les moyens propriétaires, si je puis dire, et même les pauvres. Son but, c'est de nous battre par leurs mains. Voilà pour celui qui est convaincu de menées contre nous, c'est simple. Pas de discussion : au mur. Et il n'y a pas lieu de baver de pitié : « Un si brave homme… »

— Mais je n'ai pas pitié d'eux, qu'est-ce que tu vas chercher ? s'écria Ivan Alexéiévitch en agitant les bras. J'ai peur que les autres se détournent de nous.

Stockman, qui avait jusque-là frotté de la paume avec un calme apparent sa poitrine couverte de poils gris, éclata. Il saisit avec force Ivan Alexéiévitch par le col de sa vareuse, l'attira à lui et dit d'une voix rauque, réprimant une quinte de toux :

— Ils ne se détourneront pas de nous si nous leur inculquons notre vérité de classe. Les Cosaques travailleurs n'ont pas d'autres alliés que nous, nous et pas les koulaks. Ah là là ! Mais enfin, les koulaks, c'est de leur travail, de leur travail qu'ils vivent. Qu'ils s'engraissent… Ah ! tu n'es qu'une lavette ! Tu as perdu la boussole. Tu as des idées de… Je vais t'apprendre ! Imbécile ! Un ouvrier qui bave comme un intellectuel. Comme un misérable S. -R. Attention, Ivan !

Il lâcha le col de la vareuse, sourit à peine, hocha la tête, alluma une cigarette, avala une fois la fumée et acheva, plus calme :

— Si dans ce district nous ne nous emparons pas de nos ennemis les plus actifs, il y aura un soulèvement. Si on arrive à les isoler à temps, il n'y aura peut-être pas de soulèvement. Pour cela il n'est pas nécessaire de les fusiller tous. Il faut supprimer seulement les plus gros ; les autres, on peut toujours les envoyer au fin fond de la Russie. Mais d'une façon générale il ne faut pas faire de cérémonies avec l'ennemi. « On ne fait pas la révolution avec des gants », a dit Lénine. Dans le cas présent, était-il indispensable de fusiller ces hommes-là ? Je le crois. Peut-être pas tous, mais Korchounov, par exemple, était incorrigible. C'est clair. Mélékhov a passé au travers, pour l'instant. Mais lui, justement, il faudrait l'attraper. Il est plus dangereux que tous les autres réunis. Retiens bien cela. Les propos qu'il t'a tenus au comité exécutif sont ceux d'un ennemi de demain. D'une façon générale, il ne faut pas être trop sensible. Les meilleurs fils de la classe ouvrière tombent sur tous les fronts. Par milliers. Il faut garder nos larmes pour ceux-là, et pas pour ceux qui les tuent ou qui attendent l'occasion de

les frapper dans le dos. C’est eux ou c’est nous. Il n’y a pas de troisième voie. C’est comme ça, mon cher Ivan Alexéiévitch.

23

Pétro, qui venait de donner à manger aux bêtes, était tout juste rentré dans la maison et il retirait les brins de foin de ses moufles, quand le loquet de la porte d'entrée claqua.

Enveloppée dans un châle noir, Loukinitchna franchit le seuil. Sans dire bonjour à personne, elle s'avança à petits pas vers Natalia debout à côté du banc de la cuisine et tomba devant elle à genoux.

— Maman ! Maman chérie ! Qu'est-ce qu'il y a ? s'écria Natalia d'une voix changée, et elle essayait de soulever le corps alourdi de sa mère.

Pour toute réponse Loukinitchna se tapa la tête contre le sol de terre et entonna d'une voix sourde et entrecoupée une lamentation funèbre :

— Ah ! mon cher époux ! Pour qui nous as-tu quittées ?…

Les femmes hurlaient avec un tel ensemble, les enfants piaillaient si fort que Pétro prit sa blague à tabac sur le poêle et sortit à toutes jambes. Il avait tout de suite compris ce qui était arrivé. Il resta un moment à fumer une cigarette sur le perron. Dans la maison, les hurlements s'apaisèrent, Pétro sentait un frisson désagréable dans le dos, il entra dans la cuisine. Loukinitchna continuait à se lamenter, sans ôter de son visage son mouchoir trempé :

— Ils ont fusillé notre Miron Grigoriévitch. Le faucon n'est plus parmi les vivants. Nous restons orphelines. Tout le monde à présent peut nous porter tort.

Et elle se remit à hurler comme un loup :

— Ses yeux se sont fermés. Il ne verra plus ce monde.

Daria faisait boire de l'eau à Natalia évanouie. Ilinitchna s'essuyait les joues avec son tablier. On entendait la toux et le gémissement grinçant de Pantéléï Prokofiévitch, couché dans la chambre.

Loukinitchna saisit les mains de Pétro et les serra follement contre sa poitrine :

— Pour l'amour de Notre Seigneur Jésus, compère, pour l'amour de Dieu, mon ami, va à Viochenskaïa et ramène-le-nous, tout mort qu'il est. Ramène-le… Oh ! Reine des Cieux ! Oh ! Je ne veux pas qu'il pourrisse là-bas sans être

enterré comme il faut.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ? – Pétro s'écarta d'elle comme d'une pestiférée. – Aller le chercher ? On n'a pas idée de ça ! Je tiens à ma vie. Et comment le retrouver là-bas ?

— Ne refuse pas, mon petit Pétro. Pour l'amour du Christ ! Pour l'amour du Christ !…

Pétro mordilla longuement sa moustache. Enfin il accepta. Il résolut d'aller à Viochenskaïa chez un Cosaque de sa connaissance et de se faire aider par lui pour retrouver le cadavre de Miron Grigoriévitch. Il partit dans la nuit. Tous les feux du village étaient allumés, chaque maison retentissait des mêmes mots : « Ils les ont fusillés »

Pétro s'arrêta près de la nouvelle église, chez un camarade de régiment de son père, et lui demanda de l'aider à exhumer le cadavre de Korchounov. L'autre accepta volontiers.

— Allons-y. Je sais où c'est. Ils ne creusent pas profond. Mais comment le reconnaître ? C'est qu'il n'est pas tout seul. Hier ils ont fusillé douze bourreaux, ceux qui avaient exécuté les nôtres sous le régime des cadets. Une condition seulement : après ça tu m'offres une cruche d'eau-de-vie ? D'accord ?

Ils partirent à minuit, munis de pelles et d'un brancard utilisé pour l'argol, et ils parvinrent, en longeant la stanitsa et en traversant le cimetière, au bois de pins où l'on exécutait les condamnés à mort. Il s'était mis à neiger légèrement. Les broussailles couvertes de givre craquaient sous les pas. Pétro était attentif à chaque bruit et maudissait en son for intérieur cette expédition, Loukinitchna et même le défunt. Près du premier carré de jeunes pins, derrière un haut monticule de sable, l'autre s'arrêta.

— C'est quelque part par ici, pas loin…

Ils firent encore une centaine de pas. Une meute de chiens du village se sauva devant eux en hurlant. Pétro laissa tomber le brancard et murmura d'une voix rauque :

— Allons-nous-en. Qu'il aille au… Qu'est-ce que ça peut lui foutre, d'être là ou ailleurs ? Ah ! je me suis mis dans de beaux draps ! Elle m'a eu, la diablesse.

— Tu as peur ? Viens ! dit l'autre en riant.

Ils arrivèrent à côté d'un vieux saule branchu, en une place où la neige était foulée, mêlée de sable, et d'où rayonnaient des empreintes d'hommes et des empreintes de chiens semblables à des broderies à jour.

Pétro reconnut Miron Grigoriévitch à sa barbe rousse. Il le tira par sa ceinture et le chargea sur le brancard. Son compagnon, en toussant, combla la fosse. En s'attelant au brancard, il grommela :

— Il aurait fallu venir en traîneau. On est des imbéciles. Ce cochon-là, il pèse au moins cinq pouds. Et dans la neige, on n'avance pas bien.

Pétro écarta les jambes du mort, qui ne marcheraient jamais plus, et souleva le brancard.

Il s'enivra jusqu'à l'aube dans la maison de son hôte. Miron Grigoriévitch, enveloppé dans une couverture, attendait sur le traîneau, auquel Pétro, saoul comme il était, avait attaché le cheval. Toute la nuit le cheval, sentant le cadavre, tira tant qu'il put sur son licol, s'ébroua, dressa les oreilles et ne toucha même pas au foin.

Le jour se levait à peine quand Pétro arriva au village. Il avait fait le trajet d'une traite, en passant par les prés. Par derrière, la tête de Miron Grigoriévitch battait contre le bord du traîneau. Pétro s'était arrêté deux fois pour fourrer du foin dessous. Il conduisit Miron Grigoriévitch tout droit à sa maison. Gripka, la fille préférée du maître, ouvrit le portail et, s'étant approchée du traîneau, se jeta dans un tas de neige. Pétro apporta Miron sur ses épaules, comme un sac de farine, dans la vaste cuisine, et le déposa avec précaution sur la table, où l'on avait apprêté une nappe de toile. Loukinitchna, qui avait pleuré toutes ses larmes, tête nue, sans voix, rampa aux pieds de son mari, proprement chaussés de blanc pour la mort.

— Je croyais que tu rentrerais sur tes jambes, notre maître, et voilà qu'on t'apporte.

On entendait à peine son chuchotement et ses sanglots étrangement semblables à des rires.

Pétro alla chercher dans la chambre le grand-père Grichaka, en le tenant sous le bras. Le vieillard vacillait comme s'il marchait sur un sol marécageux. Mais il s'approcha gaillardement de la table et alla à la tête du mort.

— Eh bien, bonjour, Miron. C'est donc ainsi qu'il nous est donné de nous revoir, mon fils.

Il se signa, baisa le front glacé souillé de glaise jaune.

— Mon petit Miron, bientôt moi aussi…

Sa voix devint un gémissement aigu. Comme s'il craignait d'en dire trop, le grand-père Grichaka porta la main à sa bouche d'un geste vif, pas d'un geste de

vieillard, et se laissa tomber sur la table.

Un spasme, comme un loup, prit Pétro à la gorge. Il sortit doucement et se dirigea vers son cheval, attaché au perron.

24

Lorsque le Don, quittant les profondeurs paisibles, descend sur les bancs de sable, son cours se tord en méandres et va sans se presser d’un petit train régulier. Au-dessus du fond sableux et dur paissent des troupeaux de poissons noirs ; la nuit le sterlet va chercher sa subsistance sur le sable ; la carpe hante les châteaux verts de la vase près de la rive ; le brochet et le sandre chassent le fretin ; le silure fouille dans les coquillages ; de temps en temps il soulève un nuage d’eau verte, apparaît sous la lune, bougeant sa queue d’or brillante, puis s’en retourne creuser de sa tête moustachue au front large les bancs de coquillages et se fige dans un demi-sommeil quelque part près d’une souche noire et rongée.

Mais là où son lit est étroit, le Don étranglé creuse un sillon profond dans la terre et chasse impétueusement devant lui la vague à crinière blanche habillée d’écume avec un rugissement étouffé. L’eau tourbillonne derrière les promontoires, dans les entonnoirs. Elle se jette dans une ronde terrible et ensorcelante, dont on ne peut détacher le regard.

Du banc de sable des jours tranquilles la vie s’était précipitée dans une gorge encaissée. Le district du Haut-Don était en effervescence. Deux courants se heurtaient, les Cosaques étaient divisés, le tourbillon s’était mis en marche. Les jeunes et les plus pauvres hésitaient, se taisaient, persistaient à attendre la paix du pouvoir des Soviets, en revanche les vieux passaient à l’offensive et disaient maintenant ouvertement que les Rouges voulaient exterminer les Cosaques jusqu’au dernier.

A Tatarski, le 4 mars, Ivan Alexéiévitch convoqua l’assemblée de village. Le peuple vint en nombre inhabituel. Peut-être parce que Stockman avait proposé au Comité révolutionnaire de partager publiquement entre les fermes les plus pauvres les biens des marchands partis avec les Blancs. L’assemblée avait été précédée d’une explication orageuse avec un des responsables du district. Ce responsable était venu de Viochenskaïa avec les pleins pouvoirs pour réquisitionner les vêtements confisqués. Stockman lui expliqua que le Comité révolutionnaire ne pouvait lui remettre les vêtements tout de suite, ayant donné la veille plus de trente effets chauds à un convoi de soldats rouges blessés et malades. Le jeune responsable éleva la voix et répliqua vertement à Stockman :

— Qui t’a autorisé à donner des vêtements confisqués ?

— Nous n’avons demandé d’autorisation à personne.

— Mais de quel droit dilapides-tu le bien du peuple ?

— Ne crie pas, camarade, et ne dis pas de bêtises. Personne n’a rien dilapidé. Nous avons remis les pelisses aux convoyeurs contre reçu, pour qu’ils les renvoient quand ils auraient conduit les soldats à l’étape. Les soldats étaient à moitié nus et les laisser repartir avec leurs pauvres capotes de rien du tout, c’était les envoyer à la mort. Comment pouvais-je ne pas les leur remettre ? D’autant plus que personne ne s’en servait.

Il retenait son irritation et la conversation se fût peut-être achevée pacifiquement si le jeune homme n’eût déclaré d’un ton résolu et glacial :

— Qu’est-ce que tu es ? Le président du Comité révolutionnaire ? Je t’arrête. Remets ta charge à ton adjoint. Je t’expédie immédiatement à Viochenskaïa. Tu as peut-être bien volé la moitié de ce qu’il y avait ici et je…

— Tu es communiste ? demanda Stockman, pâle comme la mort, en louchant.

— Ça ne te regarde pas. Milicien ! Arrête-le et emmène-le immédiatement à Viochenskaïa. Tu le remettras contre reçu à la milice du district.

Le jeune homme toisa Stockman du regard.

— Là-bas on discutera avec toi. Ah ! tu veux jouer au dictateur ? Tu le paieras cher.

— Camarade, voyons, tu es fou ? Tu ne sais pas…

— Pas de discussion. Silence.

Ivan Alexéiévitch, qui n’avait pas pu placer un mot, vit Stockman tendre la main d’un geste lent et terrible vers son pistolet accroché au mur. La peur envahit les yeux du jeune homme. Avec une étonnante rapidité, il ouvrit la porte en la poussant de son arrière-train, tomba et put ainsi faire le compte sur son dos de toutes les marches du perron, se jeta dans son traîneau et bourra le cocher de coups tant qu’il ne fut pas arrivé au grand galop à l’autre bout de la place, cependant il se retournait sans cesse, craignant visiblement d’être poursuivi.

Au Comité révolutionnaire, de grands éclats de rire firent trembler les fenêtres. Davydka, qui était d’un naturel rieur, se tordait sur la table. Mais un tic nerveux tirait la paupière de Stockman et ses yeux louchaient.

— Non, quelle crapule ! Ah ! le salaud ! répétait-il en roulant une cigarette dans ses doigts tremblants.

Il se rendit à l'assemblée en compagnie de Michka et d'Ivan Alexéiévitch. La place était noire de monde. Ivan Alexéiévitch sentit son cœur battre : « Ils ne sont pas venus comme ça, sans raison. Tout le village est là sur la place. » Mais ses craintes se dissipèrent quand il eut pénétré au milieu d'eux, son bonnet à la main. On le laissa passer volontiers. Les visages étaient calmes, il y avait un brin de gaieté dans les yeux de certains. Stockman examina les Cosaques. Il aurait voulu détendre l'atmosphère, inciter les gens à parler. A l'exemple d'Ivan Alexéiévitch, il ôta son bonnet à fond rouge, et commença d'une voix forte :

— Camarades Cosaques ! Un mois et demi s'est écoulé depuis que le pouvoir des Soviets s'est établi chez vous. Mais jusqu'à présent nous avons constaté de votre part, nous, le Comité révolutionnaire, une certaine méfiance à notre égard, une certaine hostilité, même. Vous n'assistez pas aux réunions, toutes sortes de bruits circulent parmi vous, des bruits absurdes, sur de prétendues exécutions et persécutions massives dont vous seriez victimes de la part du pouvoir des Soviets. Il est temps que nous parlions, comme on dit, à cœur ouvert, que nous nous rapprochions les uns des autres. Vous avez élu vous-mêmes votre Comité révolutionnaire. Kotliarov et Kochévoï sont des Cosaques de votre village et il ne peut y avoir de malentendu entre vous. Avant tout je déclare catégoriquement que les bruits répandus par nos ennemis sur de prétendues exécutions massives de Cosaques sont de pures calomnies. Le but de ceux qui sèment ces calomnies est clair : brouiller les Cosaques avec le pouvoir des Soviets, vous pousser de nouveau vers les Blancs.

— Tu dis qu'il n'y a pas d'exécutions ? Et les sept, qu'est-ce que vous en avez fait ? cria-t-on des derniers rangs.

— Je ne dis pas, camarades, qu'il n'y a pas d'exécutions. Nous avons fusillé et nous fusillerons les ennemis du pouvoir des Soviets, tous ceux qui veulent restaurer le pouvoir des propriétaires fonciers. Ce serait bien la peine d'avoir renversé le tsar, terminé la guerre avec l'Allemagne, émancipé le peuple ! Qu'avez-vous gagné à la guerre avec l'Allemagne ? Des milliers de Cosaques tués, des orphelins, des veuves, la ruine…

— C'est vrai.

— C'est vrai, ce que tu dis.

— … Nous sommes pour qu'il n'y ait plus de guerres, continua Stockman. Nous sommes pour la fraternité des peuples. Sous le tsarisme, on vous faisait conquérir des terres pour le compte des propriétaires fonciers et des capitalistes et cela ne servait qu'à enrichir les propriétaires fonciers et les industriels. Prenez

Listnitski, qui habitait tout près d'ici. Son grand-père avait reçu quatre mille déciatines de terre pour sa participation à la guerre de 1812. Vos grands-pères à vous, qu'ont-ils reçu ? Ils ont perdu la vie sur la terre allemande. Ils l'ont arrosée de leur sang.

Un grondement parcourut la place ; dès qu'il commença à s'apaiser, une clameur s'éleva :

— C'est vrai-ai-ai…

Stockman épongea avec son bonnet son front dégarni et cria de toute la force de sa voix :

— Tous ceux qui lèveront la main contre le pouvoir ouvrier et paysan seront exterminés. Vos compatriotes condamnés à mort par le tribunal révolutionnaire étaient nos ennemis. Vous le savez tous. Mais avec vous, les travailleurs, avec ceux qui ont de la sympathie pour nous, nous marcherons comme les bœufs au labour, épaule contre épaule. Nous labourerons ensemble la terre pour une vie nouvelle et nous la herserons, la terre, pour en extirper l'ennemi, tout le chiendent du passé. Pour qu'il ne jette plus de nouvelles racines. Pour qu'il n'étouffe pas la croissance de la vie nouvelle.

Au murmure contenu qu'il entendait, aux visages animés des Cosaques, Stockman comprit que son discours avait remué les cœurs. Il ne s'était pas trompé. Une conversation franche s'engagea :

— Ossip Davydovitch, nous te connaissons bien, vu que tu as habité chez nous dans le temps. Tu es pour ainsi dire du pays. Explique-nous exactement, n'aie pas peur, ce qu'il veut de nous, votre pouvoir des Soviets. Bien sûr nous sommes pour : nos fils ont abandonné le front ; mais nous sommes des gens sans instruction, nous n'y comprenons rien, à votre pouvoir des Soviets…

C'était le vieux Griaznov qui parlait. Il parla longuement, inintelligiblement ; il tournait autour du pot, posait ses mots l'un après l'autre comme des lacets de braconnier, de crainte évidemment d'en dire trop. Alexéï Chamil le manchot perdit patience :

— On peut parler ?

— Vas-y ! accorda Ivan Alexéiévitch, énervé par la conversation.

— Camarade Stockman, dis-moi d'abord une chose : est-ce que je peux parler comme je veux ?

— Parle.

— Mais vous ne m’arrêterez pas ?

Stockman sourit et haussa les épaules.

— Bon alors à une condition : il ne faudra pas se fâcher. Je suis un homme simple : je parlerai comme ça me viendra.

Son frère Martin le tirait par la manche vide de sa tunique et lui chuchotait affolé :

— Tais-toi, imbécile, tais-toi, ne dis rien, ils vont te faire ta fête, ils vont te mettre sur leurs listes.

Mais l’autre le repoussa et se tourna vers l’assemblée. Il clignait de l’œil sans cesse et son tic habituel tiraillait sa joue blessée.

— Messieurs les Cosaques ! Je vais parler et vous jugerez si je dis vrai ou au contraire si je me trompe.

Il fit un demi-tour réglementaire sur les talons, se tourna vers Stockman. Son œil à moitié fermé clignait malicieusement.

— Je comprends les choses comme ça : si on parle franchement, qu’on parle franchement ; si on donne un coup de sabre, que ce soit un bon coup de sabre. Et je vais vous dire ce que nous pensons tous, nous autres Cosaques, et pourquoi nous en voulons aux communistes… Tu as dit, camarade, que vous n’êtes pas contre les Cosaques cultivateurs, qui ne sont pas vos ennemis. Que vous êtes contre les riches et comme qui dirait pour les pauvres. Mais dis-moi : est-ce que c’était bien régulier de fusiller les sept de notre village ? Je ne parle pas de Korchounov : il avait été ataman et avait profité toute sa vie du travail des autres, mais Avdéïtch, celui qu’on appelait Bobard ? Matvéï Kachouline ? Bogatyriov ? Maïdannikov ? Et Koroliov ? C’étaient des gens comme nous, simples et sans instruction. On leur avait appris à tenir la charrue, pas à tenir des livres. Certains d’entre eux ne savaient ni lire ni écrire. A et B, c’était toute leur science. Si ces gens-là avaient dit quelque chose de mal, fallait-il les fusiller pour ça ?

Il reprit haleine et fit un pas en avant. La manche vide de sa tunique vint battre sa poitrine, sa bouche se crispa.

— Vous les avez arrêtés parce qu’ils étaient trop bavards, vous les avez fusillés, mais vous ne touchez pas aux marchands. Les marchands vous ont racheté leur vie avec leur argent. Mais nous, nous n’avons pas de quoi nous racheter, nous sommes toute la vie penchés sur la terre et le bel argent nous passe sous le nez. Ceux-là que vous avez fusillés, ils auraient peut-être vendu leur dernier bœuf pour qu’on leur laisse la vie, mais vous ne leur avez pas demandé

de contribution. Vous les avez pris et vous les avez tués. Seulement voilà, nous savons ce qui se passe à Viochenskaïa. Là-bas les marchands, les popes sont sains et saufs. A Karguinskaïa aussi. Nous savons ce qui se passe tout autour de nous. Les mauvaises réputations courent plus vite que les bonnes.

— Juste ! cria une voix isolée dans le fond.

Un brouhaha s'éleva, engloutit les paroles d'Alexéï Chamil, mais celui-ci attendit un peu et, sans tenir compte de la main levée de Stockman, il continua d'une voix forte :

— Alors nous avons compris que le pouvoir des Soviets est peut-être une bonne chose, mais que les communistes, qui ont pris tous les leviers de commande, ont l'intention de nous liquider. Ils se vengent de l'année 1905. Des soldats rouges nous l'ont dit. Et nous pensons entre nous : « Les communistes veulent nous exterminer, nous supprimer complètement. Pour qu'il ne reste plus âme cosaque sur le Don. » Voilà ce que je peux te dire. Aujourd'hui je suis comme si j'étais saoul : tout ce que j'ai dans la tête, je l'ai sur la langue. Et nous sommes tous saouls de regret pour notre bonne vie d'autrefois et de rancune contre vous, les communistes.

Il disparut dans l'épaisseur des pelisses et un silence inquiet s'étendit sur la place. Stockman commença à parler, mais il fut interrompu par une intervention venant des derniers rangs :

— C'est vrai. Les Cosaques se fâchent. Écoutez les chansons qu'on chante à présent. Les gens n'osent pas parler, alors ils chantent : on a moins de prise sur une chanson. Écoutez ça :

Le samovar bout et le poisson frit,

Les cadets viendront et nous nous plaindrons.

— Oui, il y a de quoi se plaindre !

Quelqu'un éclata de rire mal à propos. La foule s'agita. Murmures. Discussions.

Stockman, exaspéré, enfonça son bonnet sur sa tête et sortit de sa poche la liste qu'avait dressée Michka. Il s'écria :

— Non, ce n'est pas vrai. Ceux qui sont pour la révolution n'ont pas de raison de se fâcher. Voici pourquoi on a fusillé vos compatriotes, ennemis du pouvoir

des Soviets. Écoutez !

Et il se mit à lire, distinctement, en faisant des pauses :

LISTE

des ennemis du pouvoir des Soviets arrêtés et mis à la disposition de la commission d'enquête du tribunal révolutionnaire de la 15e Division d'Inza.

N°
NOM, PRÉNOM, PATRONYME
MOTIF DE L'ARRESTATION
REMARQUES

1
Korchounov Miron Grigoriévitch
Ancien ataman, richard. A profité du travail d'autrui.

2
Siniline Ivan Avdéiévitch
Faisait de la propagande en vue de renverser le pouvoir des Soviets.

3
Kachouline Matvéï Ivanovitch
La même chose.

4
Maïdannikov Sémion Gavrilov
Mettait ses épaulettes, braillait dans les rues contre le pouvoir des Soviets.

5
Mélékhov Pantéléï Prokofiévitch
Membre de l'Assemblée régionale.

6
Mélékhov Grigori Pantéléïévitch
Capitaine en second, très monté contre le pouvoir des Soviets. Dangereux.

7
Kachouline Andréï Matvéïev
A participé à l'exécution des Cosaques rouges de Podtiolkov.

8

Bodovskov Fédot Nikiforov

La même chose.

9

Bogatyriov Arkhip Matvéïev

Marguillier. A tenu des propos contre le pouvoir des Soviets au corps de garde. Excite le peuple. Contre-révolutionnaire.

10

Koroliov Zakhar Léontiev

A refusé de remettre ses armes. Peu sûr.

Stockman passa sous silence les remarques suivantes, en face des noms des deux Mélékhov et de Bodovskov :

Ces trois ennemis du pouvoir des Soviets ne pourront être présentés à la commission, car deux d'entre eux sont absents, mobilisés pour un transport de cartouches à la stanitsa Bokovskaïa. Mélékhov Pantéléï est couché avec le typhus. A leur retour, les deux susnommés seront immédiatement arrêtés et envoyés au chef-lieu de district. Le troisième sera arrêté dès qu'il pourra se mettre sur pied.

L'assemblée garda le silence quelques instants, puis des exclamations éclatèrent :

— Ce n'est pas vrai.

— Tu mens. C'est vrai qu'ils ont dit du mal du gouvernement.

— Si c'est pour ça, c'est normal.

— Dans ce cas-là, on pouvait aussi bien leur regarder les dents, non ?

— C'est des calomnies.

Stockman reprit la parole. L'assemblée parut l'écouter avec attention, il y eut même quelques cris d'approbation, mais quand à la fin il posa la question du partage des biens de ceux qui avaient fui avec les Blancs, il ne recueillit que silence.

— Quoi, vous avez avalé votre langue ? dit Ivan Alexéiévitch avec amertume.

La foule roula comme du petit plomb vers l’issue de la place. Un des plus pauvres, Siomka, surnommé « la marmite », fit un pas timide en avant, mais se ravisa et agita sa moufle pour montrer qu’il renonçait.

— Quand les propriétaires reviendront, ça fera du vilain.

Tandis que Stockman s’évertuait à les convaincre de ne pas se disperser, Michka, pâle comme de la farine, chuchota à Ivan Alexéiévitch :

— Je l’avais dit, qu’ils n’en voudraient pas, de ce bien-là. Il vaudrait mieux le brûler.

25

Michka Kochévoï montait lentement les marches de la maison de Mokhov, la tête basse, en donnant de petits coups de cravache sur ses bottes. A côté de la porte, dans le couloir, à même le sol, on avait entassé des selles. Quelqu'un venait d'arriver, sans doute : dans un des étriers une motte de neige jaunie de crottin, comprimée par la semelle du cavalier, n'était pas encore fondue ; en dessous brillait une mare. Michka voyait tout cela en marchant sur le plancher sale de la terrasse. Ses yeux glissaient sur la grille bleue ciselée aux bords ébréchés, sur le duvet de givre qui bordait le mur d'un liséré mauve ; il jeta un bref coup d'œil aux fenêtres embuées du dedans, troubles comme une vessie de bœuf. Mais ce qu'il voyait ne se fixait pas dans sa conscience, glissait confusément, vaguement, comme dans un rêve. La pitié et la haine qu'il sentait pour Grigori Mélékhov se mêlaient dans son cœur simple.

L'antichambre du Comité révolutionnaire était imprégnée d'une épaisse odeur de tabac, de harnais et de neige fondue. La femme de chambre, la seule servante restée dans la maison après la fuite de Mokhov de l'autre côté du Donets, était en train d'allumer le poêle hollandais. Les miliciens riaient très fort dans la pièce voisine. « C'est incroyable ! Qu'est-ce qui les rend si gais ? » pensa Michka en passant à côté de la porte, et il donna un dernier coup de cravache sur sa botte, cette fois dans un mouvement de colère. Il entra sans frapper dans la pièce d'angle.

Ivan Alexéiévitch, en capote ouatée largement ouverte, était assis au bureau. Son bonnet noir penchait crânement sur son oreille, son visage en sueur était fatigué et soucieux. Stockman était assis près de lui sur l'appui de fenêtre, dans son éternelle capote longue de cavalerie. Il accueillit Michka avec un sourire et l'invita du geste à s'asseoir à côté de lui.

— Alors, quelles nouvelles, Mikhaïl ? Assieds-toi.

Michka s'assit, les jambes écartées. Le ton calme et interrogateur de Stockman le sortit de sa torpeur.

— J'ai appris par un homme sûr… que Grigori Mélékhov est rentré hier soir chez lui. Mais je n'y suis pas allé.

— Qu'est-ce que tu comptes faire ?

Stockman roulait une cigarette et jetait de temps en temps un regard oblique vers Ivan Alexéiévitch, dans l'attente d'une réponse.

— L'enfermer dans la cave ou bien… ? demanda Ivan Alexéiévitch sans assurance, en clignant les yeux.

— C'est toi le président du Comité révolutionnaire… A toi de voir.

Stockman sourit, haussa évasivement les épaules. Il savait sourire avec tant de raillerie que son sourire était aussi cuisant qu'un coup de cravache. Le menton d'Ivan Alexéiévitch se couvrit de gouttes de sueur.

— C'est moi le président oui, je vais les arrêter tous les deux, Grichka et son frère, et en avant pour Viochenskaïa !

— Arrêter le frère, ça n'a pas beaucoup de sens. Fomine le protège. Tu sais de quelle façon éclatante il se porte garant de lui… Mais Grigori, il faut le prendre aujourd'hui, tout de suite. Demain nous l'enverrons à Viochenskaïa, et il faut expédier par un milicien à cheval aujourd'hui même, au nom du président du tribunal révolutionnaire, les documents le concernant.

— Peut-être qu'on peut l'arrêter ce soir, hein, Ossip Davydovitch ?

Stockman eut une quinte de toux et répliqua aussitôt après, en lissant sa barbe :

— Pourquoi ce soir ?

— Ça fera moins de bruit…

— Ça, tu sais, c'est de la blague.

— Mikhaïl, prends deux hommes avec toi et va arrêter Grichka tout de suite. Tu l'enfermeras séparément. Compris ?

Michka descendit de l'appui de fenêtre et se dirigea vers les miliciens. Stockman arpentait la pièce en traînant ses bottes grises éculées ; enfin il s'arrêta devant la table et demanda :

— Le dernier lot d'armes remises, tu l'as envoyé ?

— Non.

— Pourquoi ?

— On va le faire tout de suite.

Stockman se renfrogna, mais aussitôt releva les sourcils et demanda très vite :

— Qu'est-ce que les Mélékhov ont donné ?

Ivan Alexéiévitch fit un effort pour se rappeler, plissa les yeux, sourit :

— Ils ont remis exactement deux fusils et deux revolvers. Mais si tu crois que c'est tout ce qu'ils ont !

— Non, n'est-ce pas ?

— Oho ! Ils sont plus malins que ça.

— C'est ce que je pense aussi, dit Stockman en serrant fin les lèvres. A ta place, après l'arrestation, je ferais une perquisition soignée chez eux. Et parles-en au chef de la garde. Pour penser, tu penses, mais ça ne suffit pas, il faut agir aussi.

Michka revint au bout d'une demi-heure. Il traversa la terrasse en courant, claqua furieusement la porte, s'arrêta au seuil de la pièce, reprit haleine et s'écria :

— Rien à faire !

— Comment ? dit Stockman.

Il s'était précipité vers lui, écarquillant les yeux. Sa longue capote s'emmêlait entre ses jambes, claquait contre ses bottes de feutre.

Était-ce à cause de la voix calme de Stockman ? Était-ce à cause d'autre chose ? Toujours est-il que Michka perdit la tête et hurla :

— Ne fais pas des yeux pareils ! – Il jura ignoblement. – Ils m'ont dit que Grichka est à Singuine, chez sa tante. Qu'est-ce que je peux y faire ? Et vous, qu'est-ce que vous avez fait ? Vous avez joué aux cartes ? Voilà ! Vous avez laissé filer Grichka. Pas la peine de m'engueuler. J'ai fait ce qu'on m'a dit. Qu'est-ce que vous croyez ?

Il reculait devant Stockman qui avançait droit sur lui. Il finit par s'adosser au poêle de faïence. Là il éclata de rire :

— N'insiste pas, Ossip Davydovitch, n'insiste pas, ou je te casse la gueule, ma parole.

Stockman resta un moment en face de lui, fit claquer ses doigts. Il regardait les dents blanches de Michka, ses yeux souriants et fidèles. Il murmura entre les dents :

— Tu connais la route de Singuine ?

— Oui.

— Alors pourquoi es-tu revenu ? Et tu dis que tu t'es battu contre les

Allemands… Lavette.

Et il plissa les yeux avec un mépris calculé.

La steppe était enveloppée d'une brume vaporeuse, bleuâtre. La lune pleine montait derrière la colline au bord du Don. Elle brillait avarement sans faire pâlir l'éclat phosphorescent des étoiles.

Six cavaliers chevauchaient sur la route de Singuine. Les chevaux allaient un trot léger. Stockman se trémoussait sur une selle de dragon à côté de Michka. Son donets bai haut sur pattes fringuait continuellement et s'ingéniait à le mordre au genou. Stockman, impassible, racontait une histoire drôle et Michka, penché sur le pommeau de sa selle, riait aux éclats d'un rire enfantin, hoquetait, perdait le souffle, et s'efforçait de voir les yeux sévères et vigilants de Stockman sous son capuchon.

A Singuine, la perquisition minutieuse ne donna aucun résultat.

26

Grigori avait dû aller de Bokovskaïa à Tchernychevskaïa. Il était rentré au bout d'une dizaine de jours. Mais deux jours avant son retour on avait arrêté son père. Pantéléï Prokofiévitch venait de se relever du typhus. Il avait encore blanchi, il était noueux comme un squelette de cheval. Ses cheveux, semblables à du caracul argenté, tombaient comme mangés aux mites. Sa barbe se feutrait, paraissait toute blanche de savon sur les bords.

Le milicien qui vint le chercher lui donna dix minutes pour se préparer. En attendant de l'envoyer à Viochenskaïa, on l'incarcéra dans la cave de Mokhov. Cette cave, pleine d'une épaisse odeur de pommes, contenait déjà neuf vieillards et un juge honoraire.

Pétro apprit la nouvelle à Grigori et, sans lui laisser le temps de passer le portail, lui conseilla :

— Rebrousse chemin, mon petit frère. Ils sont venus demander quand tu rentrerais. Réchauffe-toi un peu, regarde tes enfants et je te conduirai à Rybny. Là tu te cacheras et tu attendras. Quand ils me demanderont, je dirai que tu es à Singuine, chez la tante. Ils ont fusillé sept hommes ici, tu le sais ? J'ai bien peur que le père prenne le même chemin… Toi, n'en parlons pas !

Grigori resta environ une demi-heure dans la cuisine, puis il sella son cheval et partit dans la nuit pour Rybny. Un parent lointain de la famille Mélékhov, homme hospitalier, le cacha dans sa remise à argol. Il passa quarante-huit heures là, ne sortant de son repaire que la nuit.

27

Le lendemain de son retour de Singuine, Michka Kochévoï se rendit à Viochenskaïa avec Emélian pour demander quand aurait lieu la réunion de la cellule communiste. Ivan Alexéiévitch, Emélian, Davydka, Filka et lui avaient décidé de régulariser leur appartenance au Parti.

Michka emportait avec lui le dernier lot d'armes livrées par le village, ainsi qu'une mitrailleuse trouvée dans la cour de l'école et une lettre de Stockman au président du Comité révolutionnaire de district. Dans les prés, ils levèrent plusieurs lièvres sur leur chemin. Les lièvres avaient tant proliféré au cours des années de guerre qu'on en rencontrait à chaque pas. Chaque touffe jaune de jonc cachait un terrier.

Le grincement du traîneau fait bondir le lièvre gris au petit ventre blanc, il détale et sa queue bordée de noir clignote sur la friche.

Emélian, qui conduisait, lâchait les rênes et hurlait :

— Tire ! Vas-y ! Tire-le !

Michka sautait du traîneau, mettait un genou à terre, vidait tout un chargeur contre la petite boule grise roulant au loin et voyait avec dépit ses balles hacher la neige blanche autour d'elle, mais la petite boule augmentait d'allure, faisait tomber au vol la garniture de neige des ronces et se cachait dans un fourré.

Un tohu-bohu incroyable régnait au Comité révolutionnaire. Des gens couraient d'un air inquiet, des estafettes à cheval arrivaient sans cesse, les rues étaient d'un vide impressionnant. Michka fut étonné, ne comprenant pas les raisons de cette agitation. Le vice-président adjoint fourra distraitement la lettre de Stockman dans sa poche et, comme Michka lui demandait s'il y aurait une réponse, il grommela :

— Laisse-moi tranquille. Va-t'en au diable ! Je n'ai pas le temps de m'occuper de vous.

Des soldats de la compagnie de garde allaient et venaient sur la place. Une cuisine roulante passa, toute fumante, et la place se mit à sentir la viande de

bœuf et la feuille de laurier.

Michka entra au tribunal révolutionnaire, où il avait quelques amis, pour fumer une cigarette. Il demanda :

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

Gromov, un des juges d'instruction pour les affaires locales, lui répondit à contrecœur :

— Il se passe quelque chose à Kazanskaïa. Une attaque des Blancs ou une émeute des Cosaques. Il y a eu de la bagarre hier, paraît-il. La liaison téléphonique est coupée.

— Il faudrait y envoyer un cavalier en reconnaissance.

— C'est ce qu'on a fait. Il n'est pas revenu. Une compagnie est partie aujourd'hui pour Elanskaïa. Là-bas non plus ça ne va pas.

Ils restèrent un moment assis à la fenêtre à fumer. Derrière les carreaux de l'élégante maison commerçante occupée par le tribunal, une neige fine tombait.

Soudain des coups de feu sourds éclatèrent derrière la stanitsa, près du bois de pins, dans la direction de Tchornaïa. Michka blêmit, laissa tomber sa cigarette. Tout le monde se précipita dans la cour. Les coups de feu étaient maintenant plus forts et plus sonores. Une salve couvrit les paquets intermittents de la fusillade, les balles sifflaient, claquaient, foraient les planches des hangars, le bois des portails. Un soldat rouge fut blessé dans la cour. Gromov s'enfuit sur la place, en froissant des papiers qu'il fourrait dans ses poches. Les restes de la compagnie de garde se rassemblèrent près du Comité révolutionnaire. Le commandant, en pelisse courte, faisait la navette parmi les soldats. Il les emmena en colonne au pas de gymnastique vers la pente qui descendait au Don. Une panique mortelle commença. Les gens couraient en tous sens sur la place. Un cheval sellé, mais sans cavalier, passa au grand galop, la tête rejetée en arrière.

Michka, abasourdi, se trouva sur la place sans savoir comment. Il vit Fomine, en manteau de feutre, déboucher à cheval de derrière l'église comme un tourbillon noir. Une mitrailleuse était attachée à la queue de son cheval. Mais les roulettes ne tournaient pas et la mitrailleuse penchait, tiraillée tantôt d'un côté tantôt de l'autre par le cheval emballé. Fomine, couché sur le pommeau de la selle, disparut derrière la colline, laissant derrière lui un nuage argenté de poussière de neige.

La première pensée de Michka fut : « Aux chevaux ! » Il s'enfuit à toutes jambes, en se courbant aux carrefours, sans reprendre haleine une seule fois. Son

cœur éclatait quand il parvint à la ferme où il avait pris quartier. Emélian était en train d'atteler les chevaux, mais, dans son effroi, il n'arrivait pas à fixer les traits.

— Qu'est-ce qui se passe, Mikhaïl, qu'est-ce que c'est ? balbutiait-il en claquant des dents.

Une fois les chevaux attelés, il perdit les guides. Quand il les eut retrouvées et commença à conduire, l'anneau d'attelle gauche se détacha.

Leur cour donnait sur la steppe. Michka regardait les pins, mais il n'en voyait sortir ni fantassins ni cavaliers. On tirait quelque part, les rues étaient vides. Et cependant il se passait quelque chose de terrible : le pouvoir changeait de mains.

Tandis qu'Emélian s'affairait auprès des chevaux, Michka ne quittait pas des yeux la steppe. Il aperçut derrière la chapelle, à côté de l'endroit où la station de T. S. F. avait brûlé au mois de décembre, un homme en manteau noir qui courait de toutes ses forces, penché en avant, serrant ses mains contre sa poitrine. Au manteau, Michka reconnut le juge d'instruction Gromov. Puis il aperçut un cavalier dont la silhouette apparaissait et disparaissait derrière une haie. Et il le reconnut, lui aussi. C'était un Cosaque de Viochenskaïa, un jeune garde-blanc acharné du nom de Tchernitchkine. Alors qu'il n'était plus séparé de Tchernitchkine que par une centaine de sagènes, Gromov se retourna sans s'arrêter et sortit son revolver de sa poche. Un coup de feu claqua, puis un autre. Gromov monta au sommet d'un tertre sablonneux et tira. Tchernitchkine sauta de son cheval au galop ; sans lâcher la bride, il prit son fusil et se coucha derrière un tas de neige. Après le premier coup de feu, Gromov fit quelques pas de côté et s'agrippa de la main gauche aux branches des buissons. Il tournoya un instant au sommet du tertre, puis tomba, la face dans la neige. « Il l'a tué. » Michka fut glacé d'horreur. Tchernitchkine était le meilleur tireur du district ; avec sa carabine autrichienne ramenée du front allemand il ne manquait jamais aucune cible, à n'importe quelle distance. Du traîneau, Michka vit encore Tchernitchkine galoper en haut du tertre et sabrer le manteau noir étendu obliquement sur la neige.

Il était dangereux de traverser le Don à Bazki. Sur l'étendue blanche du Don, chevaux et voyageurs étaient une cible admirable.

Deux soldats de la compagnie de garde tombés sous les balles gisaient déjà là. Aussi Emélian prit-il par la forêt, en passant sur le lac. Une neige humide couvrait la glace, les sabots des chevaux soulevaient en chuintant des éclaboussures et des mottes de neige, les patins garnis de fer traçaient de profonds sillons. Le trajet jusqu'au village fut couvert à une allure folle. Mais,

une fois engagé sur le fleuve, Emélian soudain tira les rênes et tourna vers Michka son visage enflammé par le vent.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? Hein, si c'est la même salade ici ?

Les yeux de Michka s'emplirent d'angoisse. Il regarda le village.

Deux cavaliers passaient au galop dans la rue la plus proche du Don. Michka pensa que c'étaient des miliciens.

— Va dans le village. Nous n'avons rien d'autre à faire, dit-il résolument.

A regret, Emélian fit repartir les chevaux. Ils traversèrent le Don, montèrent sur la berge. Antip, le fils d'Avdéïtch, et deux vieillards du haut du village couraient au-devant d'eux.

— Oh ! Michka ! s'écria Emélian, et voyant un fusil dans les mains d'Antip, il tira sur les rênes et retourna brusquement ses chevaux.

— Halte !

Un coup de feu. Sans lâcher les rênes, Emélian tomba. Les chevaux entrèrent au galop dans une clôture. Michka sauta du traîneau. Antip, en chaussures, courait à lui. Il glissait. Il vacilla, s'arrêta, épaula son fusil. Michka tomba sur la clôture et, en tombant, remarqua dans les mains d'un des vieillards une fourche à trois dents blanches.

— Vas-y.

Une brûlure à l'épaule. Michka s'affaissa sans crier, se protégeant les yeux des mains. Un homme se pencha sur lui avec un souffle lourd et lui donna un coup de fourche.

— Debout, chien !

Le reste, quand il s'en souviendrait, ce serait comme d'un rêve. Antip se jetant sur lui en sanglotant, lui agrippant la poitrine :

— Il a fait fusiller mon père… Laissez-moi faire, bonnes gens, laissez-moi soulager mon cœur.

On le retenait. Une foule s'assembla autour d'eux. Une voix enrouée prêcha la raison :

— Laissez-le tranquille. Alors quoi ? Vous n'êtes pas des chrétiens ? Laisse, Antip. Tu ne rendras pas la vie à ton père, et ça fera un mort de plus… Allez-vous-en, les gars. Il y a une distribution de sucre au magasin. Allez vite.

Michka revint à lui le soir sous la même clôture. Son flanc blessé lui cuisait.

Les dents de la fourche avaient traversé la demi-pelisse et la capote et pénétré peu profondément dans le corps. Mais les blessures étaient très douloureuses, le sang s'y était coagulé. Michka se leva, tendit l'oreille. Apparemment, des patrouilles d'insurgés parcouraient le village. Des coups de feu claquaient de temps en temps. Les chiens aboyaient. Des voix, d'abord lointaines, s'approchèrent. Michka prit un sentier de bœufs le long du Don. Il s'engagea sur la côte et rampa au pied des clôtures, posant ses mains sur la croûte dure de la neige. Il ne se reconnaissait pas et rampait au hasard. Le froid le faisait trembler, ses mains commençaient à geler. C'est le froid aussi qui le poussa à entrer dans une ferme. Il ouvrit la barrière du portail, obstruée par des branchages, et pénétra dans l'arrière-cour. Il aperçut à sa gauche une grange à baie et s'y faufila, mais à peine entré il entendit une toux et des pas.

Quelqu'un marchait vers la grange. Michka entendait le crissement des bottes. « Il va me tuer tout de suite », pensa-t-il avec indifférence, comme s'il ne s'agissait pas de lui. L'homme s'arrêta dans l'ouverture noire de la porte.

— Qui vive ?

La voix était faible et comme effrayée.

Michka recula le long du mur.

— Qui est-ce ? demanda l'homme d'une voix plus forte et plus inquiétante.

Reconnaissant la voix de Stépane Astakhov, Michka sortit de la grange.

— Stépane, c'est moi, Kochévoï… Sauve-moi, pour l'amour de Dieu ! Tu ne diras rien à personne ? Aide-moi !

— Ah ! c'est toi !

Stépane, qui relevait tout juste du typhus, parlait faiblement. Un sourire hésitant élargissait sa bouche, déjà agrandie par sa maigreur.

— Bon, passe la nuit ici, mais demain, va-t'en. Comment es-tu venu ici ?

Michka toucha sa main sans répondre et s'enfonça dans un tas de vannures.

Le lendemain, dès la tombée de la nuit, risquant le tout pour le tout, il se traîna jusqu'à sa maison, frappa à la fenêtre. Sa mère lui ouvrit la porte et éclata en sanglots. Elle le tâtait, lui mettait les bras autour du cou, sa tête tressaillait sur la poitrine de son fils.

— Va-t'en ! Pour l'amour du Christ, va-t'en, Michenka ! Ils sont venus ce matin… Antip m'a donné un coup de fouet. « Tu caches ton fils, qu'il m'a dit, dommage qu'on ne l'ait pas tué tout de suite. »

Michka n’avait aucune idée de ce qu’étaient devenus ses compagnons. Il ne savait pas ce qui s’était passé dans le village. Du court récit que lui fit sa mère, il comprit que tous les villages de la région s’étaient soulevés, que Stockman, Ivan Alexéiévitch, Davydka et les miliciens s’étaient enfuis, que Filka et Timoféï avaient été tués la veille à midi sur la place.

— Va-t’en. Ils te trouveront ici…

La mère pleurait, mais sa voix angoissée était ferme. Michka pleura lui aussi, pour la première fois depuis longtemps, en sanglotant comme un enfant, avec des bulles. Puis il sella la petite jument qu’il avait du temps où il était gardien de chevaux, et l’amena sur l’aire suivie de son poulain. Sa mère l’aida à se mettre en selle et le bénit. La jument partit à regret, hennit deux fois pour appeler le poulain. Et chaque fois le cœur de Michka se détachait et roulait quelque part dans un abîme très profond. Mais il arriva sans encombre en haut de la colline et partit au petit trot sur la route des hetmans, vers l’est, dans la direction d’Oust-Medvéditskaïa. La nuit était obscure et propice à la fuite. La jument hennissait souvent, de peur de perdre son petit. Michka serrait les dents, lui tapait les oreilles avec l’extrémité de ses rênes et s’arrêtait souvent, craignant d’entendre derrière ou devant lui le bruit d’un galop, craignant que le hennissement n’eût attiré l’attention de quelqu’un. Mais un silence fantastique l’environnait. Michka n’entendait que le poulain, profitant de chaque halte, qui tétait avec des clappements de lèvres, cramponné au pis noir de la jument, arc-bouté sur ses petits jarrets dans la neige, et le dos de la mère lui transmettait les secousses exigeantes de l’enfant.

28

Ça sent fort le fumier sec dans la remise à argol, la paille pourrie, les reliefs de foin. Une lumière grise suinte du toit de massette. Le soleil jette un coup d'œil de temps en temps à travers la porte de branchages, comme à travers un tamis. Quant à la nuit, elle est d'un noir d'encre. Silence. Cris de souris…

Une fois par jour, le soir, furtivement, la maîtresse de maison apportait à Grigori de quoi manger. Et il avait une cruche d'eau grande comme un seau, enfoncée dans l'argol, à côté de lui. Tout cela eût été supportable, mais voilà que son tabac s'épuisa. Grigori souffrit atrocement pendant vingt-quatre heures, enfin, n'y tenant plus, au matin, il rampa sur le sol de terre, ramassa dans le creux de la main du crottin de cheval sec, l'émietta dans ses paumes et le fuma. Le soir, le maître de maison lui fit tenir par sa femme deux feuilles de papier jauni arrachées à un évangile, une boîte d'allumettes et une poignée d'un mélange de mélilot séché et de racines de tabac pas mûres venant de son jardin.

Grigori en fut très content, il fuma jusqu'à la nausée et s'endormit profondément, pour la première fois, sur les briques d'argol, la tête enveloppée dans un pan de son manteau comme un oiseau qui met la tête sous l'aile.

Le lendemain matin, c'est son hôte lui-même qui vint l'éveiller. Il entra en courant dans la remise et cria très fort :

— Tu dors ? Debout ! C'est le dégel sur le Don.

Et il partit d'un rire en cascade.

Grigori se précipita dehors. Les cubes d'argol lourds de plusieurs pouds s'effondrèrent avec un bruit sourd derrière lui.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Sur cette rive-ci, Elanskaïa et Viochenskaïa se sont révoltées. Fomine et tous les chefs sont partis sur Tokine. Il paraît que Kazanskaïa, Choumilinskaïa et Migoulinskaïa se sont révoltées aussi. Tu comprends ce que ça veut dire ?

Les prunelles de Grigori lancèrent de petites étincelles vertes, les veines de son front et de son cou gonflèrent. Il ne put cacher sa joie : sa voix trembla, ses doigts noirs se mirent à courir sans but sur les agrafes de sa capote.

— Et chez vous… dans le village ? Alors ? Quoi ?

— Rien de nouveau. J'ai vu le président, il m'a dit en rigolant : « Pour moi, peu m'importe quel dieu prier, pourvu qu'il y ait un dieu. » Mais sors donc de ton trou !

Ils partirent vers la maison. Grigori faisait des enjambées d'une sagène. L'autre marchait à pas pressés à côté de lui et racontait :

— Sur Elanskaïa, c'est Krasnoïarski qui s'est soulevé le premier. Avant-hier, vingt communistes d'Elanskaïa sont partis pour arrêter des Cosaques à Krivskoï et Pléchakovski, mais à Krasnoïarski on avait eu vent de la chose ; les hommes ont fait une réunion et ils ont dit : « Combien de temps ça va durer qu'on supportera ça ? Ils nous prennent nos pères, bientôt ça sera notre tour. Sellons nos chevaux et allons rechercher les prisonniers. » Il s'est trouvé une quinzaine d'hommes, tous des gaillards. Commandés par un petit gars qui sait se battre : Atlanov. Ils n'avaient que deux fusils. Celui-ci avait un sabre, celui-là une lance, un autre un épieu. Ils ont passé le Don et galopé jusqu'à Pléchakov. Les communistes se reposaient dans la cour à Melnikov. Les hommes de Krasnoïarski ont attaqué en formation de cavalerie, mais la cour est entourée d'un mur de pierres, alors ils se sont repliés. Les communistes leur ont tué un homme, Dieu ait son âme. Ils l'ont eu par-derrière. Il est tombé de cheval et il est resté accroché à une clôture. Les hommes de Pléchakov l'ont emporté aux écuries de la stanitsa. Il avait la cravache rivée à la main, le brave garçon… C'est comme ça que ça a éclaté. Fini le pouvoir des Soviets ! Qu'il aille se faire foutre !

Dans la maison, Grigori mangea avidement les restes du déjeuner, puis il sortit dans la rue avec son hôte. Il y avait des groupes de Cosaques à tous les coins de rue, comme pour une fête. Ils s'approchèrent de l'un de ces groupes. Les Cosaques portèrent la main à leur bonnet et répondirent avec réserve à leur salut, examinant curieusement le visage étranger de Grigori.

— C'est un des nôtres, Messieurs les Cosaques ! N'ayez pas peur. Vous avez entendu parler des Mélékhov de Tatarski ? C'est le gars à Pantéléï, Grigori. Il se cachait chez moi pour ne pas être fusillé, dit l'hôte fièrement.

A peine la conversation était-elle engagée, à peine un des Cosaques avait-il commencé à raconter comment les hommes de Réchétovski, Doubrovka et Tchernovskaïa avaient délogé Fomine de Viochenskaïa, deux cavaliers apparaissaient à l'extrémité d'une rue étayant le grand front blanc de la colline. Ils allaient au galop, s'arrêtaient à chaque groupe de Cosaques, en faisant

caracoler leur cheval, criaient quelque chose, agitaient les bras. Grigori attendait impatiemment qu'ils fussent plus près.

— Ils ne sont pas d'ici, pas de Rybny… Des estafettes qui arrivent de quelque part, dit l'homme qui racontait la prise de Viochenskaïa, et il s'en tint où il en était.

Les deux cavaliers passèrent sans s'arrêter devant la ruelle la plus proche et arrivèrent au groupe où se trouvait Grigori. Le premier, un vieux en manteau déboutonné, sans bonnet, au visage rouge, au front auréolé de boucles blanches, arrêta vivement son cheval ; il se renversa en arrière tant qu'il pouvait et tendit le bras droit.

— Alors, Cosaques, vous restez aux carrefours comme des femmes ? cria-t-il d'une voix geignarde.

Des larmes de colère entrecoupaient sa voix, l'émotion faisait trembler ses joues pourpres. Une magnifique jument alezane de quatre ans aux naseaux blancs, à la queue fournie, aux jambes sèches et comme coulées en acier, dansait sous lui. Elle s'ébrouait, rongeait son frein, piaffait, se cabrait et réclamait les rênes pour reprendre son galop fougueux et bruyant, pour que le vent lui couchât de nouveau les oreilles et sifflât dans sa crinière et que, de nouveau, la terre sonore, brûlée par les gelées, gémît sous les conques aiguës de ses sabots. Chaque ligament, chaque veine jouait, palpitait sous sa peau fine. De longs galets de muscles roulaient à son encolure, son chanfrein rose et transparent tremblait et ses yeux de rubis saillants, au globe injecté de sang, louchaient méchamment et impatiemment vers son maître.

— Pourquoi restez-vous inertes, fils du Don paisible, reprit le vieil homme en regardant à tour de rôle Grigori et les autres. Ils fusillent vos pères et vos grands-pères, ils vous prennent votre bien, les commissaires youpins rient de votre foi, et vous, vous grignotez des graines de tournesol et vous allez danser ! Vous attendez qu'ils vous passent la corde au cou ? Combien de temps resterez-vous encore accrochés aux jupes de vos femmes ? Tout le district d'Elanskaïa s'est révolté, du plus petit au plus grand. A Viochenskaïa ils ont chassé les Rouges… Et vous, Cosaques de Rybny ? Vous ne tenez donc pas à la vie ? Ou bien si c'est que vous avez du kvas de paysan dans les veines en guise de sang ? Debout ! Aux armes ! Ceux de Krivskoï nous envoient pour soulever tout le pays. A cheval, Cosaques, tant qu'il n'est pas trop tard.

Il planta un regard fou dans le visage d'un vieux qu'il connaissait et cria d'une voix outrée :

— Qu’est-ce que tu fais là, Sémion Khristoforovitch ? Les Rouges ont coupé ton fils en morceaux à Filonovo et tu te caches bien au chaud ?

Grigori n’en écouta pas plus. Il courut à la ferme, fit sortir de la grange, au trot, son cheval piaffant d’inaction, retira sa selle, en s’arrachant les ongles, de l’argol où elle était enfouie, et s’envola de la cour à une allure folle.

— En avant ! Dieu vous garde ! eut-il encore le temps de crier à son hôte venu au portail.

Il se coucha sur le pommeau de sa selle, s’étendit contre l’encolure du cheval, le frappa des deux extrémités de sa cravache et le lança au grand galop, soulevant une trombe de poussière de neige dans la rue. La fumée neigeuse retombait derrière lui, ses jambes engourdies frottaient contre les quartiers de sa selle, ses étriers bougeaient à ses pieds, mais sous les étriers les sabots du cheval travaillaient à toute vitesse. Il éprouvait une joie si féroce, si énorme, un tel afflux de force et de résolution, qu’un râle strident s’échappa du fond de sa gorge, libérant ses sentiments prisonniers, refoulés. Sa voie lui semblait claire maintenant, comme une grand-route sous la lune.

Ces journées d’angoisse, qu’il avait passées caché comme une bête, dans sa tanière d’argol, attentif comme une bête à chaque bruit du dehors, à chaque voix, lui avaient permis de tout peser, de tout résoudre. Comme si jamais il n’avait connu la recherche de la vérité, les hésitations, les passages et les combats intérieurs.

Tout cela avait passé comme l’ombre d’un nuage et ses hésitations d’autrefois lui semblaient maintenant inutiles et vaines. A quoi pensait-il en ce temps-là ? Pourquoi son âme alors se démenait-elle, comme un loup traqué, à la recherche d’une issue, d’une solution à ses contradictions ? La vie se découvrait à lui souriante, sage et simple. Il lui semblait maintenant qu’il n’y avait jamais eu au monde de vérité unique sous l’aile de laquelle chacun eût pu se réchauffer, et il pensa, débordant d’amertume : à chacun sa vérité, à chacun son sillon. Pour un morceau de pain, pour une parcelle de terre, pour le droit à la vie, les hommes s’étaient battus et continueraient à se battre, tant que le soleil pour eux luirait, tant qu’un sang chaud coulerait dans leurs veines. Je me battrai avec celui qui voudra m’arracher la vie, le droit à la vie ; je me battrai durement, sans fléchir, le dos au mur, et le combat me donnera la fermeté, la trempe de la haine. Surtout, il ne faut pas museler ses sentiments, il faut leur donner libre cours, comme il faut donner libre cours à la rage, tout est là.

La voie du peuple cosaque croise celle des paysans sans terre de la Russie et

celle du peuple des usines. Il faudra lutter à mort avec eux. Leur arracher de sous les pieds la terre grasse du Don, la terre cosaque abreuvée de sang. Les chasser comme les Tatares, hors des limites du pays. Faire trembler Moscou, lui imposer une paix honteuse. Ne pas céder la place sur l'étroit sentier. L'un ou l'autre tombera. La preuve est faite : on a laissé les régiments rouges entrer sur les terres du Don, on les a vus à l'œuvre. Maintenant, aux armes !

Ainsi pensait Grigori, brûlant d'une haine aveugle, tandis que son cheval l'emportait sur la nappe blanche du Don, blanche comme une crinière blanche. Un instant, une contradiction remua au fond de lui : « Les riches contre les pauvres, et non les Cosaques contre la Russie… Michka Kochévoï et Kotliarov sont cosaques, eux aussi, et pourtant tout à fait rouges… » Mais il chassa cela avec colère.

Tatarski était en vue. Grigori tira sur la bride et ramena son cheval à une allure modérée. Arrivé devant la côte, il le lança de nouveau et c'est le poitrail du cheval qui poussa la barrière du portail. Grigori entra au galop dans la cour.

29

Au petit matin, épuisé, Michka Kochévoï arriva au village de Bolchoï, de la stanitsa Oust-Khoperskaïa. Il fut interpellé par un poste de garde du 4e Régiment de Transamourie. Deux soldats rouges l'emmenèrent à l'état-major. Là, un homme l'interrogea longuement, avec méfiance, essayant de l'embarrasser par des questions comme : « Qui était le président de votre Comité révolutionnaire ? Pourquoi n'avez-vous pas de papier sur vous ? » Michka fut bientôt fatigué de répondre à des questions si stupides.

— Tu ne me feras pas dire ce que tu veux, camarade. Les Cosaques s'y sont pris autrement et ils n'ont rien tiré de moi.

Il releva sa chemise et montra son flanc et son bas-ventre blessés par la fourche. Il avait déjà l'intention d'insulter l'homme de l'état-major par un mot bien senti, quand Stockman entra.

— Le retour de l'enfant prodigue ! Te voilà, démon !

Sa voix grave se brisa, ses grandes pattes serrèrent le dos de Michka.

— Pourquoi l'interroges-tu, camarade ? C'est un gars à nous. Et toi, es-tu bête ? Tu aurais dû me demander, ou Kotliarov, tout simplement, on ne t'aurait pas posé de questions… Viens, Mikhaïl. Mais comment as-tu fait pour t'en tirer ? Comment as-tu fait, dis-moi ? Nous t'avions déjà rayé du nombre des vivants. Il est mort en héros, pensions-nous.

Michka se rappela son arrestation et comme il s'était peu défendu, et le fusil laissé dans le traîneau, et il rougit douloureusement, à pleurer.

30

Le jour de l’arrivée de Grigori, deux escadrons cosaques étaient déjà formés à Tatarski. L’assemblée de village avait décidé de mobiliser tous les Cosaques en état de porter les armes, de seize à soixante-dix ans. Beaucoup sentaient que la situation était sans espoir : au nord, le Gouvernement de Voronèje, hostile, qui marchait avec les bolchéviks, et le district rouge du Khoper ; au sud, le front, qui pouvait se retourner et écraser les insurgés comme une avalanche. Quelques Cosaques plus prudents que les autres ne voulaient pas prendre les armes, mais on les y força. Ainsi Stépane Astakhov, qui refusait catégoriquement de se battre.

— Je n’irai pas. Prenez mon cheval, faites de moi ce que vous voudrez, mais je ne veux pas prendre mon fusil, déclara-t-il à Grigori, Khristonia et Anikouchka venus le matin chez lui.

— Comment ça, tu ne veux pas ? dit Grigori, les narines frémissantes.

— Comme ça. Je ne veux pas, voilà tout.

— Et si les Rouges prennent le village, où iras-tu ? Tu viendras avec nous ou bien tu resteras ici ?

Stépane fit glisser lentement de Grigori sur Aksinia un regard brillant et attentif. Enfin il répondit :

— A ce moment-là, on verra…

— Alors, sors. Khristonia, emmène-le. On va te coller au mur.

Grigori, s’efforçant de ne pas regarder Aksinia blottie contre le poêle, prit Stépane par la manche de sa vareuse et l’attira à lui.

— Allons, pas d’histoire.

— Grigori, ne fais pas l’imbécile. Laisse-moi.

Stépane était blême, il résistait faiblement. Khristonia, sombre, le saisit par-derrière et grommela :

— Allons, viens, si tu es dans ces idées-là.

— Frères…

— Nous ne sommes pas tes frères. Viens, on te dit !

— Laissez-moi, je vais m’engager dans l’escadron. Je suis faible, je relève du typhus…

Grigori sourit de travers et lâcha le bras de Stépane.

— Viens, on va te donner un fusil. Tu aurais dû le dire plus tôt.

Il boutonna sa capote et sortit sans dire au revoir. Khristonia, pas gêné, demanda à Stépane du tabac pour faire une cigarette et resta longtemps à bavarder comme si rien ne s’était passé.

Le soir, deux chargements d’armes arrivèrent de Viochenskaïa : quatre-vingt-quatre fusils et plus de cent sabres. Beaucoup de Cosaques, qui avaient dissimulé des armes, les retirèrent de leur cachette. Le village mit sur pied deux cent onze combattants, dont cent cinquante cavaliers.

Au début les insurgés n’avaient pas d’organisation commune. Les villages agissaient pour l’instant chacun de son côté : ils formaient leurs escadrons, élisaient aux postes de commandement les Cosaques les plus combatifs, en tenant compte non point du grade mais du mérite ; ils n’entreprirent pas d’opération offensive, se bornant à établir des liaisons avec les villages voisins et à envoyer des patrouilles à cheval en reconnaissance dans toute la région.

A Tatarski, avant l’arrivée de Grigori, c’est son frère Pétro qui avait été élu commandant de l’escadron à cheval, comme en 1918. Latychev avait pris le commandement des fantassins. Les artilleurs, sous le commandement d’Ivan Tomiline, étaient partis pour Bazki où les Rouges avaient abandonné une pièce très endommagée, sans télémètre et avec une roue cassée. Les artilleurs avaient pour mission de la remettre en état.

Pour deux cent onze combattants, il n’y avait, à Tatarski, avec ce qui venait de Viochenskaïa et ce qu’on avait retrouvé dans le village, que cent huit fusils, cent quarante sabres et quatorze fusils de chasse. Pantéléï Prokofiévitch, libéré de la cave de Mokhov avec les autres vieillards, déterra sa mitrailleuse, mais on ne trouva pas de bandes et l’escadron n’inclut pas la mitrailleuse dans son armement.

Le lendemain soir, on apprit qu’un détachement punitif de l’Armée Rouge, fort de trois cents hommes, avec sept canons et douze mitrailleuses, sous le commandement de Likhatchov, était parti de Karguinskaïa pour écraser la rébellion. Pétro décida d’envoyer une forte reconnaissance en direction de Tokine et d’informer Viochenskaïa.

Au crépuscule, les trente-deux hommes de la patrouille, conduits par Grigori

Mélékhov, quittèrent le village au grand galop et continuèrent ainsi presque jusqu'à Tokine. A deux verstes environ de là, Grigori fit mettre pied à terre à ses Cosaques et les disposa dans un ravin peu profond. On emmena les chevaux dans un creux de terrain. La neige y était épaisse. Les chevaux enfoncèrent jusqu'au ventre ; un étalon, excité par l'approche du printemps, hennissait et regimbait. Il fallut envoyer un homme exprès pour le tenir.

Grigori envoya trois hommes au village : Anikouchka, Martin Chamil, Prokhor Zykov. Ils partirent au pas. Au pied de la colline, dans le lointain bleu, les jardins de Tokine fuyaient vers le sud-est en un large zigzag. La nuit tombait tout à fait. Des nuages bas s'amoncelaient au-dessus de la steppe. Les Cosaques, assis dans le ravin, attendaient en silence. Grigori regardait les silhouettes des trois cavaliers descendre la colline et se fondre à la bande noire de la route. Et déjà il ne voyait plus les chevaux, seules les têtes des hommes se détachaient. Elles disparurent, elles aussi. De là même, une minute après, parvenait le crépitement criard d'une mitrailleuse, puis d'une autre, non, d'un fusil mitrailleur, un ton plus haut. Le fusil mitrailleur vida un chargeur et se tut. La mitrailleuse, après un temps de répit, consomma une deuxième bande à un rythme accéléré. Les volées de balles se dispersaient au-dessus du ravin, quelque part dans l'espace noir. Leur bruit vif était net et gai, il donnait du courage. Les trois éclaireurs revinrent ventre à terre.

— On est tombé sur un poste ! cria de loin Prokhor Zykov, mais le galop de son cheval étouffa sa voix.

— Préparez les chevaux ! commanda Grigori.

Il se précipita au bord du ravin comme à un parapet de tranchée et, sans faire attention aux balles qui s'enfonçaient dans la neige en sifflant, s'avança à la rencontre des trois hommes.

— Vous n'avez rien vu ?

— Il n'y a qu'à entendre le boucan qu'ils font. Ils doivent être nombreux, ça s'entend au bruit des voix, dit Anikouchka, essoufflé.

Il sauta de cheval, la pointe de sa botte resta prise dans son étrier ; jurant, dansant à cloche-pied, il réussit à la dégager en s'aidant de ses mains.

Pendant que Grigori l'interrogeait, huit Cosaques s'étaient glissés dans le creux de terrain, avaient pris leurs chevaux et étaient repartis pour chez eux.

— On les fusillera demain, dit doucement Grigori, écoutant le galop des fuyards qui s'éloignaient.

Les Cosaques, dans le ravin, restèrent encore près d'une heure aux aguets, gardant soigneusement le silence. Enfin, l'un d'eux crut percevoir un claquement de sabots.

— Ça vient de Tokine…

— Une patrouille !

— Pas possible.

Ils parlaient en chuchotant et tendaient la tête, s'efforçant vainement de distinguer quelque chose dans l'épaisseur impénétrable de la nuit.

Les yeux kalmouks de Fédot Bodovskov les premiers aperçurent l'ennemi.

— Ils arrivent, dit-il tranquillement, en prenant son fusil.

Il le portait d'une façon singulière, la bretelle passée autour du cou comme le cordon d'une croix, et le fusil ballottait en biais sur sa poitrine. Il marchait et montait habituellement ainsi, les mains posées sur la crosse et le fût, comme une femme portant une palanche.

Une dizaine d'hommes à cheval avançaient sans ordre sur la route, en silence. Le premier, une demi-longueur en avant des autres, était robuste et chaudement vêtu. Son long cheval à queue courte marchait avec assurance, fièrement. Grigori voyait nettement sur le fond du ciel gris la silhouette des chevaux et des cavaliers, il distinguait même le bonnet plat du Kouban de celui qui allait devant. Les cavaliers étaient à dix sagènes du ravin ; la distance qui les séparait des Cosaques était si courte qu'ils auraient dû, semble-t-il, entendre la respiration graillonnante des hommes et les battements rapides de leurs cœurs.

Grigori avait donné l'ordre de ne pas tirer sans son commandement. Comme un chasseur à l'affût, il attendait le bon moment avec un calme de calculateur. Il avait décidé d'interpeller les cavaliers et, quand ils se rassembleraient dans leur surprise, d'ouvrir le feu.

La neige craquait pacifiquement sur la route. Une étincelle jaune jaillit de sous un fer qui avait sans doute glissé sur un silex dénudé.

— Qui va là ?

Grigori sauta légèrement hors du ravin, comme un chat, et se redressa. Derrière lui ses hommes se levèrent avec un bruissement étouffé.

Ce qui se passa ensuite fut contraire à tout ce qu'avait prévu Grigori.

— Qui cherchez-vous ? demanda le premier cavalier d'une voix grave et éraillée, sans ombre de crainte ou d'étonnement, et il tourna son cheval vers

Grigori.

— Qui va là ? répéta Grigori brutalement, sans bouger, mais en élevant son revolver au bout de son bras à demi plié.

L'autre gronda avec colère :

— Qui est-ce qui se permet de gueuler ? Je suis le commandant du détachement punitif. Mandaté par l'état-major de la Huitième Armée Rouge pour écraser l'insurrection. Qui est votre commandant ? Amenez-le-moi.

— C'est moi.

— Toi ? Aha !…

Grigori vit quelque chose de noir dans la main brandie du cavalier. Il se jeta à terre avant que le coup partît et cria en tombant :

— Feu !

Une balle de browning au nez épaté passa en sifflant au-dessus de sa tête. Une fusillade assourdissante commença de part et d'autre. Bodovskov saisit par la bride le cheval de l'intrépide commandant, tandis que Grigori, penché par-dessus Bodovskov, lui attrapait le bras, le frappait du plat de son sabre sur son bonnet du Kouban et désarçonnait son grand corps massif. L'engagement fut terminé en deux minutes. Trois Rouges s'enfuirent au galop, deux furent tués, les autres désarmés.

Grigori interrogea rapidement son prisonnier au bonnet du Kouban, braquant sur sa bouche aux dents cassées le canon de son revolver.

— Ton nom, vermine ?

— Likhatchov.

— Qu'est-ce que tu espérais avec tes neuf hommes ? Tu croyais que les Cosaques allaient se mettre à genoux devant toi ? Te demander pardon ?

— Tuez-moi.

— Ça peut attendre. Où sont tes papiers ?

— Dans les sacoches. Prends-les, bandit… Salaud !

Sans relever l'insulte, Grigori fouilla lui-même Likhatchov, retira de la poche de sa demi-pelisse un second browning, lui prit son pistolet mauser et sa giberne. Il trouva dans une de ses poches latérales un étui à cigarettes et un petit portefeuille en peau tigrée contenant des papiers.

Likhatchov jurait sans cesse et gémissait de douleur. Il avait l'épaule droite percée d'une balle et le sabre de Grigori lui avait fortement meurtri la tête. Il était grand, plus grand que Grigori, lourd et sans doute fort. Ses sourcils noirs, épais et courts, confluaient largement à la racine de son nez et donnaient une expression de puissance à son visage basané rasé de frais. Sa bouche était grande, son menton carré. Il portait une demi-pelisse à fronces ; son bonnet noir avait été écrasé par le coup de sabre de Grigori ; sous sa pelisse, il avait une tunique kaki et un pantalon bouffant très seyants. Ses pieds étaient petits, distingués, et chaussés de bottes élégantes aux tiges vernies.

— Ote ta demi-pelisse, commissaire ! lui ordonna Grigori. Tu es bien nourri. Engraissé sur le dos des Cosaques. Tu ne risques pas de geler.

On lia les mains des prisonniers avec des ceintures et des licous et on les installa sur leurs propres chevaux.

— Au trot, suivez-moi ! commanda Grigori, et il mit à sa ceinture le pistolet mauser de Likhatchov.

Ils passèrent la nuit à Bazki. Par terre, à côté du poêle, sur une litière de paille, Likhatchov gémissait, s'agitait, grinçait des dents. A la lumière de la lampe, Grigori lava et pansa son épaule blessée. Il ne lui fit pas subir d'interrogatoire. Il resta longtemps assis à la table, examinant les mandats de Likhatchov, les listes de Cosaques contre-révolutionnaires établies par le tribunal révolutionnaire en fuite, le carnet de notes, les lettres, les cartes annotées. De temps en temps son regard et celui de Likhatchov se croisaient comme des lames. Les Cosaques qui étaient dans la même maison firent du bruit toute la nuit ; ils sortaient souvent pour aller voir les chevaux et pour fumer dans le vestibule, ou causaient couchés.

Grigori s'assoupit à l'aube, mais se réveilla bientôt et releva de la table sa tête alourdie. Likhatchov était assis sur la paille et déchirait son pansement avec les dents. Il regarda Grigori avec des yeux terribles, injectés de sang. Un rictus douloureux, comme celui d'un agonisant, découvrait ses dents blanches et ses yeux luisaient d'une angoisse si mortelle que le sommeil de Grigori s'enfuit à l'instant.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Je veux mourir ! rugit Likhatchov en pâlissant, et il tomba, la tête sur la paille.

Il avait bu la moitié d'un seau d'eau dans la nuit et n'avait pas fermé l'œil.

Dans la matinée, Grigori l’expédia en voiture à Viochenskaïa avec un court rapport et tous les documents saisis.

31

La voiture, escortée de deux Cosaques à cheval, fut vite arrivée à Viochenskaïa, au bâtiment de brique rouge, siège du comité exécutif. Likhatchov était à demi allongé sur le siège arrière. Il se leva, soutenant son bras enveloppé dans un bandage ensanglanté. Les hommes d'escorte mirent pied à terre et entrèrent avec lui dans la maison.

Une cinquantaine de Cosaques se pressaient dans le bureau de Souïarov, commandant provisoire des forces insurgées réunies. Likhatchov, protégeant son bras, se fraya un passage jusqu'à la table. Souïarov y était assis. C'était un petit homme qui n'avait rien de remarquable, hors ses yeux fendus, jaunes et sournois. Il jeta un bref regard sur Likhatchov.

— Te voilà, mon petit pigeon ? Alors c'est toi Likhatchov ?

— Oui. Voilà mes papiers.

Likhatchov jeta sur la table son portefeuille enveloppé dans un sac et regarda Souïarov d'un œil dur et intrépide.

— Je regrette de n'avoir pu remplir ma mission : vous écraser comme de la vermine. Mais la Russie soviétique vous réglera votre compte. Je vous prie de me fusiller.

Il remua son épaule percée, ses larges sourcils.

— Non, camarade Likhatchov. Nous nous sommes justement révoltés contre les exécutions. Chez nous ce n'est pas comme chez vous : nous ne fusillons pas. Nous allons te soigner et tu pourras nous être utile, dit Souïarov d'une voix douce, mais ses yeux luisaient. Ceux qui n'ont rien à faire ici, qu'ils s'en aillent ! Allons, plus vite que ça !

Seuls restèrent les commandants des escadrons de Réchétovski, Tchernovski, Ouchakovskaïa, Doubrovka et Viochenskaïa. Ils prirent place autour de la table. L'un d'eux poussa un tabouret vers Likhatchov, mais Likhatchov resta debout, adossé au mur, et il regardait par la fenêtre au-dessus de leurs têtes.

— Eh bien, Likhatchov, commença Souïarov, en échangeant des regards avec les commandants d'escadron, dis-nous combien d'hommes tu as dans ton

détachement punitif.

— Je ne le dirai pas.

— Tu ne le diras pas ? Ça ne fait rien. Nous le saurons en lisant tes papiers. Et si nous ne trouvons pas, nous interrogerons tes hommes. Nous avons autre chose à te demander (Souïarov appuya sur le mot *demander) :* écris à ton détachement de venir à Viochenskaïa. Nous n'avons aucune raison de nous battre avec vous. Nous ne sommes pas contre le pouvoir des Soviets, mais contre les communistes et les Youpins. Nous désarmerons ton détachement et nous renverrons tes hommes chez eux. Toi aussi, nous te libérerons. En un mot, écris-leur que nous sommes des travailleurs nous aussi et qu'ils n'ont rien à craindre de nous. Nous ne sommes pas contre les Soviets…

Le crachat de Likhatchov atteignit la barbiche grisonnante de Souïarov. Souïarov essuya sa barbe de sa manche, ses pommettes rosirent. Un des commandants d'escadron sourit, mais personne ne se leva pour défendre l'honneur du chef.

— Tu n'es pas gentil avec nous, camarade Likhatchov, reprit Souïarov avec une hypocrisie évidente. Les atamans, les officiers nous bafouaient, nous crachaient dessus et toi, un communiste, tu craches sur moi. Vous qui dites toujours que vous êtes pour le peuple… Il y a quelqu'un ici ?… Emmenez le commissaire. Nous t'enverrons demain à Kazanskaïa.

— Peut-être, tu réfléchiras ? dit sévèrement un des commandants d'escadron.

Likhatchov rajusta d'un mouvement brusque sa tunique jetée sur ses épaules et se dirigea vers l'homme d'escorte qui l'attendait à la porte.

Il ne fut pas fusillé. Les insurgés luttaient en effet « contre les fusillades et le pillage »… Le lendemain on le fit partir à pied dans la direction de Kazanskaïa. Il marchait devant l'escorte à cheval. Il foulait la neige légèrement, fronçait ses sourcils courts. Dans la forêt, passant à côté d'un bouleau blanc, il sourit joyeusement, s'arrêta, se dressa sur la pointe des pieds et de son bras valide arracha une branche. Les bourgeons bruns étaient déjà gonflés de la suave sève de mars, leur parfum léger, à peine perceptible, annonçait la floraison printanière, le renouveau de la vie sous la course du soleil. Likhatchov mit les bourgeons dans la bouche, les mâcha, il regardait avec des yeux voilés les arbres plus clairs, libérés du gel, il souriait du coin de ses lèvres rasées.

C'est ainsi qu'il mourut, avec de petites feuilles noires à la bouche. A sept verstes de Viochenskaïa, dans des dunes de sable, les hommes de l'escorte le tuèrent à coups de sabre sauvagement. D'abord ils lui crevèrent les yeux, puis lui

coupèrent les mains, les oreilles, le nez, lacérèrent son visage de la pointe de leurs sabres. Ils ouvrirent son pantalon et outragèrent, souillèrent son grand corps beau et vigoureux. Ils outragèrent les tronçons saignants de ses membres. Enfin, l'un d'eux posa le pied sur sa poitrine doucement palpitante, sur ce corps abattu, et, d'un coup de sabre en biais, détacha la tête.

32

De l’autre rive du Don, des terres d’amont, de tous côtés, des nouvelles arrivaient relatant la crue de l’insurrection. Le soulèvement n’était plus limité maintenant à deux stanitsas. Choumilinskaïa, Kazanskaïa, Migoulinskaïa, Mechkovskaïa, Viochenskaïa, Elanskaïa, Oust-Khoperskaïa s’y étaient jointes et avaient rassemblé en hâte leurs escadrons ; Karguinskaïa, Bokovskaïa, Krasnokoutskaïa penchaient ouvertement en faveur des insurgés. Le mouvement menaçait de s’étendre aux districts voisins d’Oust-Medvéditskaïa et du Khoper. Les stanitsas Boukanovskaïa, Slachtchovskaïa et Fédosséïevskaïa entraient en effervescence ; aux confins du territoire de Viochenskaïa, les villages de la stanitsa Alexéïevskaïa s’agitaient aussi. Viochenskaïa, chef-lieu de district, était le foyer de l’insurrection. Après de longues discussions et palabres, on décida de conserver telle quelle la structure du pouvoir. Les Cosaques les plus estimés, des jeunes pour la plupart, furent élus au Comité exécutif de district. Un fonctionnaire militaire du département de l’artillerie, nommé Danilov, fut porté à la présidence. Des soviets furent formés dans les stanitsas et les villages et, si curieux que cela pût paraître, on continua d’employer le mot « camarade », autrefois considéré comme une injure. Enfin un mot d’ordre démagogique fut lancé : « Pour le pouvoir des Soviets, mais contre la commune, les exécutions et le pillage ». Et c’est ainsi qu’au lieu d’un seul galon ou d’une seule soutache, les insurgés sur leur bonnet en portaient deux, croisés : un rouge et un blanc…

Souïarov fut remplacé au poste de commandant des forces insurgées réunies par un jeune homme de vingt-huit ans, le sous-lieutenant Pavel Koudinov, chevalier de Saint-Georges de quatrième classe, bonne langue et bonne tête. Il était d’une remarquable faiblesse de caractère et n’était pas fait pour commander à un district rebelle, dans une époque si mouvementée ; cependant les Cosaques l’aimaient pour sa simplicité et son affabilité. Et surtout Koudinov plongeait ses racines au plus profond du peuple cosaque, sa famille était ancienne et il n’avait pas cette insolence, cette arrogance d’officier, à quoi l’on reconnaissait les parvenus. Il s’habillait toujours modestement, portait les cheveux longs, coupés au bol. Il était légèrement voûté, parlait vite. Son visage sec, son grand nez lui donnaient l’air d’un paysan, il ressemblait à tout le monde.

Le capitaine en second Ilia Safonov fut élu chef d’état-major ; il n’était guère

courageux, mais il avait une belle écriture et il était savant. En pleine assemblée, quelqu'un avait ri de lui sans se gêner :

— Mettez Safonov à l'état-major. Il ne fera jamais rien de bon au front. Il aura trop de pertes, il ne saura pas protéger ses hommes, il les enverra lui-même se faire casser la gueule. On ferait aussi bien de lui un guerrier qu'un pope d'un Tsigane.

Petit, rondelet, Safonov sourit à cette remarque dans sa moustache jaune fourrée de blanc et accepta l'état-major avec grand empressement.

Cependant Koudinov et Safonov ne faisaient qu'entériner les décisions des escadrons, ils n'avaient pas les coudées franches ; au reste ils étaient incapables de commander à une telle machine et de s'adapter au cours rapide des événements.

Le 4e Régiment de cavalerie de Transamourie, renforcé par les bolchéviks des stanitsas Oust-Khoperskaïa, Elanskaïa et partiellement aussi Viochenskaïa, traversa en combattant plusieurs villages, pénétra sur le territoire d'Elanskaïa et avança dans la steppe vers l'ouest en longeant le Don.

Le 5 mars une estafette arriva à Tatarski. Les gens d'Elanskaïa demandaient de l'aide de toute urgence. Manquant de cartouches et de fusils, ils battaient en retraite. Les cavaliers de Transamourie les tenaient sous le feu de leurs deux batteries et répondaient à leurs pauvres tirs en les arrosant à la mitrailleuse. Il était impossible, dans ces conditions, d'attendre des instructions du district. Aussi Pétro Mélékhov décida-t-il d'intervenir avec ses deux escadrons.

Il prit aussi sous son commandement les quatre escadrons des villages voisins. Au petit matin, il amena ses hommes en haut d'une colline. Cela commença comme d'habitude par un engagement de patrouilles. Le combat était pour plus tard.

C'est au Ravin Rouge, à huit verstes de Tatarski, là où Grigori avait avoué à Natalia pour la première fois qu'il ne l'aimait pas, le jour où il était allé labourer avec elle, c'est là qu'en cette sombre journée d'hiver, dans la neige, à côté des ravins profonds, les cavaliers mirent pied à terre, se déployèrent en tirailleurs, tandis que les gardes-chevaux emmenaient les chevaux sous le couvert. Plus bas, sortant d'un vaste vallon très creux, les Rouges avançaient en trois vagues et l'étendue blanche de la dépression était piquetée de taches noires. Des fourgons s'approchaient des lignes, des cavaliers allaient et venaient. Les Cosaques, que deux verstes séparaient de l'adversaire, se préparaient sans hâte au combat.

Sur son cheval bien nourri, un peu écumant, Pétro, qui venait de quitter les

escadrons d’Elanskaïa déjà déployés, arriva au galop vers Grigori. Il était gai, animé.

— Frères ! Ménagez les cartouches. Vous tirerez quand j’en donnerai l’ordre… Grigori, emmène ton demi-escadron à cent cinquante sagènes à gauche. Dépêche-toi un peu. Et il ne faut pas que les gardes-chevaux restent groupés.

Il donna encore quelques instructions de dernière minute, sortit ses jumelles.

— Ils installent une batterie sur le tertre Matvéïev, non ?

— Je l’ai remarqué depuis longtemps. On la voit à l’œil nu, dit Grigori.

Il prit les jumelles des mains de son frère et observa. Derrière le tertre au sommet balayé par le vent, les fourgons se détachaient noirs sur le ciel, et les hommes apparaissaient et disparaissaient, minuscules.

Malgré l’interdiction stricte qui leur avait été faite, les fantassins de Tatarski se groupaient en paquets, partageaient les cartouches, fumaient, se lançaient des plaisanteries. Le bonnet de fourrure de Khristonia – qui, ayant perdu son cheval, avait été versé dans l’infanterie – oscillait, dépassant d’une tête la masse des Cosaques de petite taille, et le bonnet à oreilles de Pantéléï Prokofiévitch faisait une tache rouge. Cette infanterie était composée surtout de vieux et de tout jeunes. Les hommes d’Elanskaïa attendaient à une verste et demie de là, à droite d’un fourré de tournesols laissé sur pied. Ils étaient six cents, divisés en quatre escadrons, mais, sur six cents hommes, il y avait près de deux cents gardes-chevaux : un tiers de l’effectif, caché avec les chevaux dans les ramifications des ravins.

— Pétro Pantéléiévitch ! crièrent quelques voix dans les rangs des fantassins. Tâche de ne pas nous abandonner, nous autres fantassins, dans la bagarre !

— Soyez tranquilles. On ne vous laissera pas tomber, dit Pétro en souriant, et il commença à jouer nerveusement avec sa cravache, en regardant les vagues des Rouges qui progressaient vers la colline.

— Pétro, viens par ici, dit Grigori en s’écartant de ses hommes de quelques pas.

Pétro s’approcha et Grigori dit, en plissant le front, avec un mécontentement visible :

— Notre position ne me plaît pas beaucoup. Il vaudrait mieux abandonner les ravins. Sans ça, ils vont nous tourner et ça ne nous fera pas de bien. Hein ?

— Qu’est-ce que tu dis ? rétorqua Pétro avec irritation. Comment veux-tu qu’ils nous tournent ? J’ai un escadron en réserve et, si ça va mal, les ravins nous rendront service. Ce n’est pas un obstacle.

— Attention, mon vieux ! lança Grigori en scrutant le terrain d’un regard rapide – un geste qu’il referait souvent.

Il retourna vers ses hommes, les examina. Beaucoup avaient déjà ôté moufles et gants. L’émotion. Certains ne pouvaient s’empêcher de rajuster leur sabre, de serrer leur ceinturon.

— Notre chef a mis pied à terre, dit Fédot Bodovskov en souriant et, d’un mouvement de tête à peine perceptible, il désignait ironiquement Pétro qui arrivait en se dandinant.

— Hé ! général Platov ! hennit Alexéï Chamil le manchot, qui n’était armé que d’un sabre. Commande un godet de vodka pour les Cosaques du Don !

— Tais-toi, ivrogne. Quand les Rouges t’auront coupé l’autre bras, avec quoi tu porteras ton verre à la bouche ? Il te faudra boire dans une auge.

— Oh ! Oh !

— Je donnerais bien un petit quelque chose pour boire un coup, soupira Stépane Astakhov, et il alla jusqu’à tortiller sa moustache blonde de sa main, qui avait lâché la poignée de son sabre.

Le moment était mal choisi pour la conversation. On se tut soudain, au premier coup d’une pièce dont la basse profonde retentit derrière le tertre Matvéïev.

Le son épais et plein s’arracha de la gueule du canon comme un paquet de chiffons et fondit lentement au-dessus de la steppe avec l’écume blanche de la fumée, rejoignant le fracas bref et tranchant de l’explosion. Le coup était trop court, l’obus explosa à une demi-verste des lignes cosaques. Une fumée noire dans un plumage neigeux étincelant de blancheur s’éleva lentement au-dessus des champs et s’effondra, s’allongea, s’écrasa sur l’herbe. Au même moment, chez les Rouges, les mitrailleuses se mettaient à l’œuvre. Les rafales crépitaient et l’on aurait dit la crécelle d’un veilleur de nuit. Les Cosaques se couchèrent dans la neige, dans les ronces, dans les tiges hérissées des tournesols sans têtes.

— C’est de la fumée très noire. On dirait un obus allemand ! s’écria Prokhor Zykov, tourné vers Grigori.

Un tumulte s’éleva de l’escadron d’Elanskaïa qui était le plus près d’eux, et le vent apporta un cri :

— Ils ont tué le compère Mitrofane !

Un homme à la barbe rousse, le chef de l'escadron de Roubéjine, Ivanov, arriva en courant sous le feu de l'ennemi jusqu'à Pétro. Il haletait, s'essuyait le front sous son bonnet.

— Pour de la neige, c'est de la neige. Les jambes s'enfoncent.

— Qu'est-ce que tu veux ? questionna Pétro, fronçant les sourcils.

— Il m'est venu une idée, camarade Mélékhov. Fais donc descendre un escadron vers le Don. Prends-en un de ceux qui sont ici et envoie-le là-bas. Les gars n'auront qu'à descendre, qu'à descendre jusqu'au village, et de là ils tomberont sur les Rouges par-derrière. Tu penses bien que les Rouges ont laissé leur train de côté… Pas de garde. Comme ça on sèmera la panique.

L'idée d'Ivanov plut à Pétro. Il commanda à son demi-escadron d'ouvrir le feu, appela d'un signe de la main Latychev qui restait debout, dressé de toute sa taille, et se dirigea vers Grigori d'un pas oscillant. Il lui expliqua toute l'affaire et lui ordonna brièvement :

— Emmène ton demi-escadron. Tu leur écraseras la queue.

Grigori fit partir ses Cosaques ; ils se mirent en selle dans le ravin et gagnèrent le village d'un trot rapide.

Après avoir vidé chacun deux chargeurs, les Cosaques cessèrent le feu. Les Rouges se couchèrent. Les mitrailleuses firent entendre leur toussotement de claquettes. Le cheval aux pattes blanches de Martin Chamil, blessé par une balle perdue, s'arracha aux mains d'un des gardes-chevaux, traversa comme un fou les lignes des Cosaques de Roubéjine et dévala la colline vers les Rouges. Un jet de mitraille le faucha, le cheval en plein galop rua très haut et s'écroula dans la neige.

— Visez les mitrailleuses !

L'ordre de Pétro circula dans les rangs. On mit les mitrailleuses en joue. Mais seuls tiraient les tireurs d'élite et ils faisaient beaucoup de dégâts. Un petit Cosaque qui ne payait pas de mine, du village de Verkhné-Krivskoï, toucha l'un après l'autre trois mitrailleurs, et la Maxim, dont l'eau dans la jaquette commençait à bouillir, se tut. Mais les servants tués furent remplacés par d'autres. La mitrailleuse se remit à crépiter, semant sa semence de mort. Les salves succédaient aux salves. Les Cosaques commençaient à se sentir mal et s'enfouissaient de plus en plus profondément dans la neige. Anikouchka creusa son trou jusqu'à la terre, sans cesser de raconter des bêtises. Il ne lui restait plus

de cartouches sur les cinq qu'avait contenues son chargeur vert transpercé de rouille ; de temps en temps, il sortait la tête et émettait avec les lèvres un son très proche du sifflement de la marmotte effrayée.

— Fff… faisait Anikouchka, et il promenait sur les rangs un regard niais.

A sa droite Stépane Astakhov riait aux larmes ; à sa gauche Antip, le fils d'Avdéïtch dit Bobard, jurait furieusement.

— Arrête, saloperie ! C'est bien le moment de blaguer.

— Fff…

Anikouchka se tournait de son côté et arrondissait les yeux dans une terreur feinte.

La batterie des Rouges manquait vraisemblablement de munitions : après une trentaine d'obus, elle se tut. Pétro jetait des coups d'œil impatients derrière lui, vers la crête de la colline. Il envoya deux estafettes au village, avec ordre à toute la population adulte de monter sur la colline, armée de fourches, de pieux, de faux. Il voulait intimider les Rouges et en même temps déployer trois vagues de tirailleurs.

Bientôt les gens du village apparurent sur la crête et descendirent la côte en foule épaisse.

— Regarde, c'est noir de monde !

— Tout le village est sorti.

— Même les femmes, on dirait.

Les Cosaques s'interpellaient ainsi et souriaient. Ils ne tiraient plus du tout. Du côté des Rouges, deux mitrailleuses seulement fonctionnaient et une salve de loin en loin grondait.

— Dommage que leur batterie se soit calmée. Ils lanceraient un obus dans ce régiment de femmes, ça ferait du bruit. Elles foutraient le camp vers le village avec leurs jupes mouillées, dit Alexéï le manchot voluptueusement, et il avait l'air de regretter sérieusement que les Rouges n'envoient pas un seul de leurs obus sur les femmes.

La foule s'organisa peu à peu, se fractionna. Bientôt elle s'étira en deux lignes larges et s'arrêta.

Pétro ne lui permit pas de s'approcher des lignes cosaques, fût-ce à portée de fusil, mais sa seule apparition impressionna visiblement les Rouges. Ils commencèrent à se retirer, ils descendaient vers le fond de la dépression. Après

une brève conférence avec les chefs d'escadron, Pétro découvrit son flanc droit en retirant deux escadrons d'Elanskaïa qu'il envoya à cheval vers le nord, vers le Don, pour appuyer le raid de Grigori. Les deux escadrons se formèrent, au vu des Rouges, de l'autre côté du ravin, et de là descendirent vers le Don.

Et l'on se remit à tirer sur les Rouges en retraite.

A ce moment quelques femmes particulièrement acharnées et une bande de gamins quittèrent la « réserve » composée de vieux, de femmes et d'adolescents et se précipitèrent en première ligne. Daria Mélékhov était parmi elles.

— Mon petit Pétro, laisse-moi tirer sur les Rouges. Je sais me servir d'un fusil.

Là-dessus, elle prit la carabine de Pétro, mit un genou à terre, cala la crosse avec une assurance toute masculine entre le haut de sa poitrine et son épaule étroite, et tira deux fois.

Cependant la « réserve » grelottait, battait la semelle, sautait d'un pied sur l'autre, se mouchait. Les deux lignes vacillaient, à croire que c'était le vent. Les femmes avaient les joues et les lèvres rouges ; le gel pénétrait effrontément sous leurs jupes larges. Les vieux étaient tout à fait gelés. Beaucoup d'entre eux, dont le grand-père Grichaka, avaient eu besoin d'aide pour gravir la pente raide, mais une fois là, sur cette colline ouverte aux vents, la fusillade lointaine et le froid les avaient ranimés. Ils parlaient interminablement des guerres et des combats d'autrefois, ils disaient que cette guerre-ci était bien pénible, où s'affrontaient le frère et le frère, le père et le fils, où les canons tiraient de si loin qu'on ne pouvait pas les voir à l'œil nu…

33

Le demi-escadron de Grigori étrilla les équipages du Régiment de Transamourie, sabra huit Rouges, enleva quatre fourgons de munitions et deux chevaux de selle, et s’en tira avec un cheval tué et une estafilade insignifiante sur le corps d’un Cosaque.

Mais pendant que Grigori s’en retournait le long du Don avec les quatre fourgons, sans être poursuivi, très content de son succès, sur la colline le combat était près de sa fin. Un des escadrons de Transamourie, qui, dès avant le début du combat, pour tourner les Cosaques, avait fait un détour de dix verstes, déboucha soudain de derrière la colline et attaqua les gardes-chevaux. Ce fut une confusion générale. Les gardes-chevaux s’enfuirent du Ravin Rouge avec les chevaux, remirent quelques chevaux à leurs propriétaires, mais déjà les sabres des Transamouriens brillaient au-dessus de la tête des Cosaques. Les gardes-chevaux étaient sans armes, beaucoup abandonnèrent leurs bêtes et s’enfuirent en débandade. Les fantassins, qui ne pouvaient tirer de peur d’atteindre les leurs, se laissèrent glisser dans le fond du ravin comme des pois fuyant d’un sac, remontèrent du côté opposé et s’enfuirent. Ceux des cavaliers (c’était le plus grand nombre) qui avaient réussi à rattraper leurs chevaux se précipitèrent vers le village à bride abattue.

A peine a-t-il tourné la tête au cri des assaillants et aperçu la charge fondant sur les gardes-chevaux, Pétro commande :

— Aux chevaux ! Fantassins ! Latychev ! Dans le ravin !

Mais il n’a pas le temps d’atteindre son cheval, que garde le jeune Andriouchka Beskhlebnov. Celui-ci arrive au galop vers lui ; deux chevaux, celui de Pétro et celui de Fédot Bodovskov, galopent à sa droite. Mais un Rouge, vêtu d’une pelisse jaune large ouverte, l’attaque de biais, et lui porte un coup de sabre à l’épaule en criant :

— Tiens, soldat, ramasse les morceaux.

Heureusement pour Andriouchka, son fusil ballottait à son épaule. Le sabre, au lieu de trancher son cou couvert d’une écharpe blanche, grinça le long du canon, échappa des mains du Rouge et dessina en glapissant dans l’air une haute courbe. Le cheval bouillant d’Andriouchka fit un écart et prit le mors aux dents,

entraînant à sa suite les chevaux de Pétro et de Fédot Bodovskov.

Pétro poussa un cri, s'arrêta une seconde, pâlit, la sueur lui inonda le visage. Il se retourna : une dizaine de Cosaques accouraient vers lui.

— Nous sommes perdus ! criait Fédot Bodovskov.

La terreur le défigurait.

— Sautez dans le ravin, Cosaques ! Frères, dans le ravin !

Pétro se ressaisit, courut le premier au ravin et se laissa rouler sur la pente abrupte à trente sagènes de profondeur. Sa demi-pelisse s'accrocha et se déchira de la poche pectorale à l'ourlet. Il se redressa d'un bond et se secoua comme font les chiens, de tout le corps à la fois. Les autres se laissaient tomber du haut du ravin dans une culbute sauvage et se retournaient dans leur vol.

En une minute il en tomba onze. Pétro était le douzième. En haut, la fusillade crépitait encore, on entendait des cris, un bruit de sabots de chevaux. Au fond du ravin, les Cosaques secouaient stupidement la neige et le sable de leurs bonnets. Quelques-uns, qui s'étaient meurtris en tombant, se frottaient. Martin Chamil avait ôté la culasse de son fusil et soufflait dans le canon plein de neige. Un petit gars blondasse, le fils de Manytskov, l'ataman défunt du village, avait les joues tremblantes de peur, et les larmes traçaient dessus des sentiers humides.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? Pétro, conduis-nous. On va mourir. Où faut-il qu'on aille ? Ah ! Ils vont nous tuer.

Fédot se mit à claquer des dents et partit en courant vers le Don, en descendant le lit du ravin.

Les autres se précipitèrent à sa suite comme des brebis.

Pétro les retint à grand-peine :

— Halte ! Il faut réfléchir. Ne courez pas. Ils vont vous tirer dessus.

Il les conduisit tous dans un trou creusé par l'eau dans l'argile rouge au flanc du ravin et déclara en bégayant, tout en s'efforçant de garder une apparence de calme :

— On ne peut pas descendre. Ils vont poursuivre les nôtres très loin. Il faut rester ici. Dispersez-vous dans les trous. Trois hommes de ce côté-ci. On se défendra. Ici, on peut soutenir un siège.

— Mais nous sommes perdus. Saints du paradis ! Mes amis ! Laissez-moi partir. Je ne veux pas… Je ne veux pas mourir ! hurla soudain le jeune Manytskov, le blondasse qui pleurait depuis un moment.

Les yeux kalmouks de Fédot se mirent à briller. Il frappa le jeune Manytskov d'un violent coup de poing en pleine figure.

Le sang jaillit du nez du petit gars, son dos arracha des miettes d'argile à la paroi du ravin, il chancela, mais cessa de hurler.

— On se défendra comment ? demanda Chamil en prenant Pétro par le bras. Combien on a de cartouches ? On n'a pas de cartouches.

— S'ils lancent une grenade, c'est fini.

— Alors, quoi faire ? dit Pétro.

Il avait bleui soudain, une écume bouillonnait à ses lèvres sous sa moustache.

— Couchez-vous. C'est moi le chef ou non ? Attention, je tire.

Et il brandit son revolver au-dessus de la tête des Cosaques.

Ces mots chuchotés d'une voix sifflante semblèrent leur rendre la vie. Bodovskov, Chamil et deux autres coururent à l'autre versant du ravin et se couchèrent dans une crevasse, le reste s'installa autour de Pétro.

Au printemps les torrents roux qui viennent des montagnes, roulant des pierres, creusent des trous dans le fond des ravins, éboulent des plaques d'argile rouge, forent dans les parois des cavités et des tranchées. C'est là-dedans que se terrèrent les Cosaques.

A côté de Pétro, Antip, le fils d'Avdéïtch, courbé, prêt à tirer, murmurait comme dans un délire :

— Stépane Astakhov a rattrapé son cheval par la queue. Il a foutu le camp, moi je n'ai pas pu. L'infanterie nous a laissé tomber. Nous sommes perdus, les gars. Dieu m'est témoin, on va mourir.

Des pas pressés se firent entendre en haut du ravin. Il tomba des mottes d'argile et de neige.

— Ce sont eux, chuchota Pétro.

Il avait saisi Antip par la manche, mais celui-ci se dégagea violemment et regarda vers le haut, le doigt sur la détente.

Personne ne s'approchait du bord du ravin.

On entendait des voix, quelqu'un qui criait après un cheval…

« Ils se concertent », pensa Pétro, et de nouveau la sueur, comme si tous les pores de sa peau étaient béants, se mit à ruisseler sur son dos, sa poitrine, son

visage…

— Hé, vous autres ! Sortez de là ! On vous tuera de toute façon ! crièrent quelques voix là-haut.

Un éboulis de neige plus épais tomba dans le ravin comme un ruisseau de lait. Quelqu'un s'approchait du bord.

Une voix qu'on n'avait pas encore entendue dit avec assurance :

— C'est là qu'ils ont sauté, voyez les traces. D'ailleurs je les ai vus.

— Pétro Mélékhov ! Sors de là.

Une seconde, Pétro fut saisi d'une aveugle joie qui l'embrasa comme une flamme. « Les Rouges ne me connaissent pas. Ce sont les nôtres. Ils sont revenus. » Mais la voix reprit, et il se mit à trembler.

— C'est Mikhaïl Kochévoï qui parle. Nous vous proposons de vous rendre. De toute façon, vous ne pouvez pas sortir.

Pétro essuya son front humide, des traînées roses de sueur sanglante restèrent sur sa paume.

Un étrange sentiment d'indifférence, voisin de l'inconscience, s'infiltra en lui.

Et ces mots, que cria Bodovskov, lui semblèrent absurdes :

— Nous sortirons si vous nous promettez de nous laisser partir. Sinon on tirera. Vous ne nous aurez pas.

— On vous laissera partir… répondirent ceux d'en haut après un silence.

Pétro fit un effort terrible pour secouer sa torpeur. Il crut discerner une raillerie dans la réponse des Rouges et cria sourdement :

— En arrière.

Mais personne ne l'écoutait plus.

Tous, sauf Antip qui était caché tout au fond d'un trou, grimpaient en s'accrochant aux saillies de la pente.

Pétro remonta le dernier. La vie remuait impétueusement en lui comme un enfant dans les entrailles de sa mère. Mû par l'instinct de conservation, il avait jeté ses cartouches. Il rampait le long de la pente abrupte. Ses yeux étaient brouillés, son cœur emplissait toute sa poitrine. Il étouffait, il se sentait mal, comme dans un cauchemar d'enfant. Il arracha les boutons de sa vareuse, déchira le col de sa chemise de corps crasseuse. La sueur l'aveuglait, ses mains

glissaient sur les saillies glacées du ravin. En haletant il déboucha sur un petit coin de sol foulé, au bord du ravin, jeta son fusil à ses pieds, leva les bras. Ceux qui étaient sortis avant lui se serraient les uns contre les autres en une masse compacte. Michka Kochévoï, se détachant d'une grande foule de fantassins et de cavaliers de Transamourie, s'avançait vers eux à pied, suivi de plusieurs hommes à cheval.

Il alla droit à Pétro et dit doucement, sans lever les yeux de terre :

— Tu as assez fait la guerre ?

Il attendit un moment la réponse, puis reprit, tout en regardant les pieds de Pétro :

— C'était toi le chef ?

Les lèvres de Pétro se mirent à trembler. Dans un geste de grande fatigue, il porta péniblement la main à son front humide. Les cils longs et recourbés de Michka frémirent, sa lèvre supérieure charnue, couverte de boutons de fièvre, se souleva. Il fut secoué d'un frisson si violent qu'on eût dit qu'il ne tiendrait pas sur ses jambes, qu'il allait tomber. Mais il leva les yeux brusquement sur Pétro, riva droit dans ses prunelles un regard étrangement indifférent et grommela très vite :

— Déshabille-toi.

Pétro ôta lestement sa demi-pelisse, la plia soigneusement et la posa sur la neige ; il ôta son bonnet, sa ceinture, sa blouse kaki ; puis il s'assit sur un pan de sa demi-pelisse et se mit à retirer ses bottes, de seconde en seconde plus pâle.

Ivan Alexéiévitch descendit de cheval et s'approcha de biais, regardant Pétro et serrant les lèvres pour ne pas éclater en sanglots.

Michka chuchota :

— N'enlève pas ton linge de dessous.

Puis il tressaillit et cria soudain d'une voix perçante :

— Plus vite.

Pétro se hâta, chiffonna ses bas de laine et les fourra dans ses bottes, se redressa et, quittant la demi-pelisse, posa sur la neige ses pieds nus, qui semblèrent aussitôt jaunes comme le safran.

— Compère ! dit-il à Ivan Alexéiévitch en remuant à peine les lèvres.

Ivan Alexéiévitch regardait la neige fondre sous les pieds de Pétro.

— Compère Ivan, tu es le parrain de mon fils… Compère, ne m’exécutez pas, supplia-t-il, et, voyant le revolver de Michka déjà élevé au niveau de sa poitrine, il écarquilla les yeux, comme s’il s’attendait à voir quelque chose d’aveuglant, puis rentra la tête dans les épaules – on eût dit qu’il allait sauter.

Il n’entendit pas la détonation, tomba sur le dos comme si on l’avait brutalement poussé.

Il lui sembla que la main tendue de Michka Kochévoï saisissait son cœur et en exprimait d’un coup le sang. Le dernier effort de sa vie fut pour dégrafer le col de sa chemise de corps, découvrant sous le sein gauche l’entaille de la balle. Le sang suinta, très lentement d’abord, puis trouva son embouchure, et un jet noir comme du goudron jaillit en sifflant.

34

La patrouille envoyée au Ravin Rouge rentra à l’aube, annonçant qu’il n’y avait pas trace de Rouges jusqu’à la frontière de la stanitsa Elanskaïa et que Pétro Mélékhov gisait avec dix autres Cosaques en haut du ravin.

Grigori fit envoyer des traîneaux pour ramener les corps et alla chez Khristonia passer le reste de la nuit, chassé par les lamentations des femmes et les gémissements affreux de Daria. Il y resta jusqu’à l’aube, près du poêle de faïence. Il fumait avidement et, après chaque cigarette, comme s’il craignait de rester face à face avec ses pensées, son chagrin de la mort de Pétro, il se dépêchait de reprendre sa blague ; aspirant à satiété la fumée âcre, il échangeait avec Khristonia qui sommeillait des phrases insignifiantes.

Le jour se leva tout à fait. Le dégel avait commencé avec l’aube. Vers dix heures des mares apparurent sur les routes couvertes de fumier. Des gouttes tombaient des toits. Les coqs chantaient de leur voix de printemps et quelque part une poule gloussait toute seule, comme en un jour de chaleur à midi. Dans les enclos à bétail au soleil, les bœufs se frottaient contre les clôtures. Le vent emportait de leurs dos bruns le poil que la mue faisait tomber. L’air était plein de l’odeur fade et âpre de la neige fondue. Une mésange toute petite à ventre jaune se balançait en chantant sur la branche nue d’un pommier à côté du portail de Khristonia.

Debout au portail, Grigori attendait l’apparition des voitures en haut de la colline et traduisait involontairement le chant de la mésange en un langage qui lui était familier depuis l’enfance. « Affûte ta charrue ! Affûte ta charrue » lançait joyeusement la mésange en ce jour de dégel, mais Grigori savait que la voix change quand il gèle et qu’alors la mésange volubile conseille : « Chausse tes bottines ! Chausse tes bottines »

Le regard de Grigori errait de la route à la mésange sautillante. « Affûte ta charrue ! Affûte ta charrue ! » Et il se souvint du temps où il gardait les dindons dans la steppe, avec Pétro, quand ils étaient petits tous les deux. Pétro, avec sa tête blonde et son nez retroussé qui pelait toujours, imitait magistralement le glouglou des dindons et savait à merveille traduire leur parler dans son plaisant langage d’enfant. Il reproduisait savamment le piaulement du dindonneau

offensé, en se récriant d’une petite voix : « Ils ont tous des bottes et moi pas ! Ils ont tous des bottes et moi pas ! » Puis aussitôt écarquillait les yeux, pliait les coudes et se mettait à marcher en biais comme un vieux dindon en marmottant : « Glou ! Glou ! Glou ! Glou ! On achètera des bottes à la foire pour le vilain garnement. » Alors Grigori riait d’un rire heureux, lui demandait de parler encore en langage dindon, de montrer comme font les dindonneaux quand ils piaulent d’un air préoccupé parce qu’ils ont trouvé dans l’herbe un objet insolite, une boîte en fer-blanc ou un morceau d’étoffe…

Le traîneau de tête apparut au bout de la rue. Un Cosaque marchait à côté. Puis le deuxième, puis le troisième. Grigori essuya ses larmes, chassa le sourire doux que lui donnaient ces souvenirs inopportuns et se hâta vers le portail de chez lui. Il voulait être avec sa mère, folle de douleur, à la première minute affreuse, et ne pas la laisser s’approcher du traîneau où se trouvait le corps de Pétro. Alexéï Chamil marchait tête nue à côté du premier traîneau. Il serrait avec son moignon son bonnet contre sa poitrine et tenait de la main droite les rênes de crin. Grigori, sans s’arrêter au visage d’Alexéï, regarda le traîneau. Martin Chamil gisait sur un lit de paille, couché sur le dos. Du sang gelé couvrait son visage, et la vareuse verte sur la poitrine, et le ventre rentré. Le deuxième traîneau transportait le corps du jeune Manystkov. Son visage tailladé était enfoncé dans la paille. Il avait la tête frileusement rentrée dans les épaules et la nuque proprement découpée d’un coup de sabre adroit : des boucles noires bordaient en frange les os du crâne mis à nu. Grigori regarda le troisième traîneau. Il ne reconnut pas le mort, mais remarqua une main aux doigts de cire, jaunes de tabac. Elle pendait au-dehors et les doigts, réunis encore pour le signe de croix, traçaient un sillon dans la neige molle. Le mort avait gardé ses bottes et sa capote, et même son bonnet, qui était posé sur sa poitrine. Le cheval du quatrième traîneau, Grigori le saisit par la bride et l’emmena au trot dans la cour de la ferme Mélékhov. Les voisins, des enfants, des femmes arrivaient en courant. Une foule compacte entoura le perron.

— Le voilà, notre Pétro Pantéléiévitch bien-aimé. Il a fini son chemin terrestre, dit quelqu’un doucement.

Stépane Astakhov entra tête nue dans la cour. Puis arriva le grand-père Grichaka (d’où venait-il ?), puis trois autres vieillards. Grigori jeta autour de lui un regard éperdu.

— Portons-le dans la maison…

Au moment où le conducteur prenait Pétro par les jambes, la foule s’écarta en silence pour laisser respectueusement passage à Ilinitchna qui descendait les

degrés du perron.

Ilinitchna jeta un regard sur le traîneau. Une pâleur mortelle apparut sur son front comme un bandeau, couvrit ses joues, son nez, se glissa jusque sur son menton. Pantéléï Prokofiévitch la prit sous les bras en tremblant. C'est Douniachka qui ouvrit les lamentations, reprises aussitôt en dix points du village. Une porte claqua. Échevelée, le visage enflé, Daria apparut au perron et se jeta sur le traîneau.

— Pétiouchka ! Pétiouchka ! Mon chéri ! Lève-toi ! Lève-toi !

Les yeux de Grigori s'obscurcirent.

— Va-t'en, Dachka ! cria-t-il sauvagement, hors de lui, et il la frappa à la poitrine sans se rendre compte de ce qu'il faisait.

Elle tomba sur un tas de neige. Grigori attrapa vivement Pétro par-dessous les bras, tandis que le conducteur le prenait par ses chevilles nues, mais Daria les accompagna sur le perron en rampant, étreignant et couvrant de baisers les mains contractées et gelées de son mari. Grigori la repoussait du pied, sentait qu'il allait perdre d'un moment à l'autre tout empire sur lui-même. Douniachka arracha les mains de Daria du cadavre et serra contre sa poitrine la tête inconsciente de sa belle-sœur.

Un silence de mort régnait dans la cuisine. Pétro était étendu sur le sol, étrangement petit, tout desséché aurait-on dit. Son nez était plus pointu, sa moustache blonde comme les blés plus foncée, son visage plus long et plus sévère, plus beau. Ses jambes velues sortaient du pantalon bouffant, par-dessous les brides. Il dégelait lentement, une flaque d'eau rose s'était formée sous lui. Et plus ce corps que la nuit avait gelé reprenait sa consistance, plus on sentait l'odeur salée du sang et l'odeur onctueuse, doucereuse, l'odeur de bleuet du cadavre.

Pantéléï Prokofiévitch rabotait des planches pour le cercueil sous l'auvent du hangar. Les femmes s'affairaient dans la chambre autour de Daria, qui n'avait pas repris connaissance. De temps en temps l'une d'elles poussait un sanglot hystérique, puis on entendait la voix gazouillante comme un ruisseau de la vieille Vassilissa, venue « prendre part » à la douleur. Grigori était assis sur le banc, en face de son frère, il roulait une cigarette et regardait le visage de Pétro, jauni aux extrémités, ses mains, ses ongles ronds bleuis. Le grand froid de la séparation était déjà entre lui et son frère. Pétro n'était plus de la famille, c'était un hôte de passage et le temps était venu de se séparer de lui.

Il est couché maintenant, appuyant sa joue avec indifférence au sol de terre, comme s'il attendait quelque chose, avec un demi-sourire énigmatique et apaisé, gelé sous la moustache de blé mûr.

Demain sa femme et sa mère le prépareront pour son dernier voyage. Dès le soir sa mère a fait chauffer pour lui trois marmites d'eau et sa femme a préparé du linge propre, le meilleur pantalon, la plus belle tunique. Son frère Grigori et son père laveront ce corps qui ne lui appartient plus, qui n'a plus honte de sa nudité. Ils l'habilleront en dimanche et le coucheront sur la table. Puis viendra Daria, et dans ces larges mains glacées qui la serraient hier encore, elle mettra le même cierge qui brillait pour eux deux à l'église le jour de leur mariage. Alors le Cosaque Mélékhov Pétro sera prêt à partir pour le pays d'où l'on ne revient pas.

« Tu aurais mieux fait de te faire tuer quelque part en Prusse, plutôt qu'ici, sous les yeux de ta mère ! » reprochait en lui-même Grigori à son frère, et soudain, en regardant le cadavre, il pâlit : une larme glissait sur la joue de Pétro vers la moustache fanée. Grigori sursauta, puis, ayant regardé plus attentivement, il poussa un soupir de soulagement : ce n'était pas une larme, mais une goutte d'eau, tombée du toupet frisé de Pétro maintenant dégelé, et qui roulait lentement sur sa joue.

35

Le commandant en chef des forces insurgées unies du Haut-Don avait nommé Grigori Mélékhov chef du Régiment de Viochenskaïa. Grigori devait marcher sur Karguinskaïa avec dix escadrons cosaques. L'état-major lui avait donné l'ordre d'écraser coûte que coûte le détachement de Likhatchov et de le chasser hors du district, pour soulever les villages riverains du Tchir des stanitsas Karguinskaïa et Bokovskaïa.

Et Grigori partit le 7 mars. Au sommet du coteau, que le dégel avait parsemé de taches noires, il fit passer devant lui ses dix escadrons. Il était sur le bord de la route, déhanché, courbé sur sa selle, et tendait les rênes pour retenir son cheval échauffé ; devant lui passaient en colonnes les escadrons des villages du Don : Bazki, Bélogorka, Olchanski, Merkoulov, Gromkovski, Sémionovski, Rybinski, Vodianski, Lébiaji, Erik.

Il caressait de son gant sa moustache noire, fronçait son nez de vautour, suivait chaque escadron d'un regard lourd et sombre sous ses sourcils arqués. Les sabots crottés de tous ces chevaux pétrissaient la pâte brune de la neige. Les hommes qui connaissaient Grigori lui souriaient en passant. Un nuage de tabac s'étendait et fondait au-dessus de leurs bonnets. Les chevaux fumaient.

Grigori se joignit au dernier escadron. A trois verstes de là, on rencontra une patrouille. Le sous-officier qui la commandait galopa vers Grigori.

— Les Rouges battent en retraite sur la route de Tchoukarine.

Le détachement de Likhatchov n'accepta pas le combat. Mais Grigori envoya trois escadrons pour prendre les Rouges à revers et exerça une telle pression avec les sept autres que les Rouges commencèrent dès Tchoukarine à abandonner leurs voitures et leurs caissons. A la sortie de Tchoukarine, près de la petite église, une batterie rouge s'embourba dans la rivière. Les conducteurs coupèrent les traits et s'enfuirent au galop à travers champs vers Karguinskaïa.

Les Cosaques firent sans combat les quinze verstes qui séparent Tchoukarine de Karguinskaïa. Il y eut bien quelques coups de feu tirés sur les éclaireurs de Viochenskaïa par une patrouille ennemie, derrière Iassénovka, mais rien de plus. Les Cosaques commençaient à dire en plaisantant : Ça ira comme ça jusqu'à Novotcherkassk. »

Grigori était content de la prise de la batterie.

« Ils n’ont même pas eu le temps de saboter les culasses », pensa-t-il avec mépris. On dégagea avec des bœufs les pièces embourbées. On trouva sur-le-champ des servants au sein des escadrons et chaque pièce fut pourvue d’un double attelage de six paires de chevaux. Un demi-escadron fut désigné pour accompagner la batterie.

Karguinskaïa fut prise haut la main comme la nuit tombait. Une partie du détachement de Likhatchov, avec les trois pièces et les neuf mitrailleuses qui lui restaient, fut capturée. Les autres Rouges réussirent à s’enfuir par les villages avec le Comité révolutionnaire de Karguinskaïa dans la direction de la stanitsa Bokovskaïa.

La pluie tomba toute la nuit. Le matin, les ravins et les creux de terrain étaient pleins d’eau scintillante. Les chemins étaient impraticables, le moindre creux était un piège. La neige gorgée d’eau s’effondrait. Les chevaux s’embourbaient, les hommes tombaient de fatigue.

Deux escadrons sous le commandement du sous-lieutenant Kharlampi Ermakov, de Bazki, envoyés par Grigori à la poursuite de l’ennemi en retraite, firent une trentaine de prisonniers dans les villages proches l’un de l’autre de Latychevski et Vislogouzovski ; ils les amenèrent dans la matinée à Karguinskaïa.

Grigori avait pris quartier dans une maison immense appartenant au richard de l’endroit, nommé Karguine. On fit entrer les prisonniers dans la cour. Ermakov entra, salua Grigori.

— J’ai pris vingt-sept Rouges. Ton ordonnance a amené ton cheval. Tu pars tout de suite ?

Grigori serra la ceinture de sa capote, donna devant le miroir un coup de peigne à ses cheveux, qui dépassaient de dessous son bonnet, enfin seulement se retourna vers Ermakov.

— Oui. On part tout de suite. On fera un meeting sur la place, et en route !

— Pas besoin de meeting. – Ermakov haussa les épaules et sourit. – Ils sont déjà tous à cheval. Tiens, regarde. Ce ne sont pas des gens de Viochenskaïa qui arrivent là.

Grigori regarda par la fenêtre. Trois escadrons arrivaient dans un ordre admirable, en rangs par quatre. Des Cosaques de premier choix, des chevaux à passer en revue.

— D’où ça vient, ça ? D’où diable ça vient ? grommela joyeusement Grigori, qui se précipita au-dehors en attachant son sabre.

Ermakov le rattrapa au portail.

Le commandant du premier escadron s’approchait déjà de lu ; il gardait respectueusement la main au bonnet, n’osait pas la lui tendre.

— Vous êtes le camarade Mélékhov ?

— Oui. D’où venez-vous ?

— Acceptez-nous dans votre unité. Nous venons nous joindre à vous. Notre escadron a été formé cette nuit avec des hommes de Likhovidov, les deux autres avec des hommes de Gratchov, d’Arkhipovka et de Vassilievka.

— Conduisez vos Cosaques sur la place. On va faire un meeting.

L’ordonnance de Grigori (c’était Prokhor Zykov) lui amena son cheval et alla jusqu’à lui tenir l’étrier.

Ermakov, avec une adresse particulière, presque sans toucher la crinière et le pommeau, mit en selle son corps sec aux muscles de fer et demanda à Grigori en s’approchant de lui, tout en rajustant d’un geste machinal les pans de sa capote par-dessus sa selle :

— Les prisonniers, qu’est-ce qu’on en fait ?

Grigori le saisit par un bouton de sa capote et se pencha vers lui en se déhanchant sur sa selle. Des étincelles fauves brillaient dans ses yeux, mais ses lèvres sous sa moustache souriaient – d’un sourire féroce, il est vrai.

— Dis qu’on les conduise à Viochenskaïa. Compris ? Mais qu’ils n’aillent pas plus loin que ce tertre là-bas.

Il indiqua de sa cravache un tertre sablonneux qui surplombait la stanitsa et fit partir son cheval.

« Premier acompte pour Pétro », pensa-t-il en mettant son cheval au trot, et d’un coup de cravache, sans raison apparente, il lui fit sur la croupe une balafre blanchâtre qui gonfla aussitôt.

36

De Karguinskaïa Grigori marchait sur Bokovskaïa à la tête d'une troupe forte maintenant de trois mille cinq cents hommes. L'état-major et le comité exécutif de district lui envoyaient des instructions et des ordres exprès. Un membre de l'état-major lui écrivit une lettre personnelle, où il s'adressait à lui dans ce style ampoulé :

Très estimé camarade Grigori Pantéléiévitch,

Des bruits perfides nous parviennent comme quoi tu appliquerais aux prisonniers rouges de cruelles méthodes de justice sommaire. Il paraîtrait que sur ton ordre trente Rouges faits prisonniers par Ermakov Kharlampi à Bokovskaïa auraient été exterminés, autrement dit sabrés. Parmi lesdits prisonniers, il y avait, à ce qu'on dit, un genre de commissaire, lequel pouvait nous être utile aux fins de connaître leurs forces. Cher camarade, annule ton ordre de ne pas faire de prisonniers. Cet ordre est terriblement nuisible pour nous et les Cosaques murmurent, comme on dit, contre une telle cruauté, et ils craignent que les Rouges se mettent aussi à sabrer les prisonniers et à détruire nos villages. De même pour les chefs, expédie-les-nous vivants. Nous les supprimerons en douce à Viochenskaïa ou encore à Kazanskaïa, tandis que toi, tu avances avec tes escadrons comme Tarass Boulba dans le roman historique de l'écrivain Pouckhine et tu livres tout au feu et à l'épée et tu inquiètes les Cosaques. Modère-toi, s'il te plaît, ne livre pas les prisonniers à la mort, envoie-les-nous. C'est en cela que résidera notre force, comme ci-dessus indiqué. Sur ce, porte-toi bien. Nous t'envoyons notre profond salut et nous te souhaitons de grands succès.

Grigori déchira cette lettre sans la lire jusqu'au bout et la jeta sous les sabots de son cheval. A Koudinov qui lui écrivait :

Développe immédiatement ton offensive en direction du sud, secteur

Kroutenki-Astakhovo-Grékovo. L'état-major juge indispensable une jonction avec le front cadet. Dans le cas contraire nous serons encerclés et écrasés.

Il répondit, sans descendre de selle :

Je marche sur Bokovskaïa, je poursuis l'ennemi en retraite. Je n'irai pas à Kroutenki, je trouve ton ordre idiot. Et qui irais-je attaquer à Astakhovo ? Il n'y a personne là-bas, sauf le vent et les Ukrainiens.

Sa correspondance officielle avec la direction de l'insurrection en resta là. Ses escadrons, formés en deux régiments, s'approchaient du village de Konkov, à la limite du territoire de Bokovskaïa. La fortune militaire sourit à Grigori pendant trois jours encore. Après avoir pris Bokovskaïa de haute lutte, il marcha à ses risques et périls sur Krasnokoutskaïa. Il tailla en pièces un petit détachement qui lui barrait la route, mais il ne fit pas sabrer les prisonniers, il les envoya à l'arrière.

Le 9 mars, il était déjà tout près du bourg de Tchistiakovka. Le commandant rouge, sentant le danger qui menaçait ses arrières, envoya plusieurs régiments et batteries contre les insurgés. Le choc se produisit devant Tchistiakovka. Le combat dura trois heures. Craignant de tomber dans une « poche », Grigori replia ses unités sur Krasnokoutskaïa. Mais, au matin du 10 mars, les Cosaques rouges du Khoper infligèrent une rossée aux hommes de Viochenskaïa. Dans l'attaque et la contre-attaque les Cosaques du Don se réunirent et se taillèrent en pièces de part et d'autre comme il faut ; Grigori eut la joue fendue par une estafilade et perdit son cheval dans la bataille ; il retira ses régiments du combat et se replia sur Bokovskaïa.

Le soir il interrogea un prisonnier. L'homme debout devant lui était un Cosaque plus très jeune de la stanitsa Tépikinskaïa, blond, la poitrine creuse, des lambeaux de ruban rouge au revers de sa capote. Il répondait volontiers aux questions, mais avec un sourire contraint, un peu oblique.

— Quels sont les régiments qui se sont battus hier ?

— Le Troisième Cosaque, Régiment Stenka Razine, le mien (presque rien que des Cosaques du district du Khoper), le Cinquième transamourien, le Douzième de cavalerie et le Sixième de Mtsensk.

— Sous le commandement de qui ? Kikvidzé, paraît-il ?

— Non, c’est le camarade Domnitch qui commande le tout.

— Vous avez beaucoup de munitions ?

— Ah ! oui alors !

— Des canons ?

— Huit, si je ne me trompe.

— D’où venait ton régiment ?

— Des villages de Kamenskaïa.

— On vous avait expliqué où on vous emmenait ?

L’homme hésita, mais répondit quand même. Grigori voulut s’informer de l’état d’esprit des hommes du Khoper.

— Qu’est-ce qu’ils disaient entre eux, les Cosaques ?

— Qu’ils n’avaient pas envie d’y aller…

— Est-ce qu’on sait dans ton régiment contre quoi nous nous sommes soulevés ?

— Comment on le saurait ?

— Alors pourquoi ils n’avaient pas envie d’y aller ?

— C’est que vous êtes des Cosaques. Et puis on en a marre de la guerre. Depuis qu’on est chez les Rouges, ça n’arrête pas.

— Tu marcherais avec nous ?

L’autre souleva ses épaules étroites.

— Comme vous voulez. Pas tellement envie…

— Bon, allez, va, tu peux aller voir ta femme. Je parie que tu t’ennuies d’elle.

Les yeux mi-clos, Grigori suivit du regard le Cosaque qui s’éloignait et il appela Prokhor. Il se mit à fumer et resta un long moment ainsi, sans rien dire. Enfin il s’approcha de la fenêtre et dit tranquillement, tournant le dos à Prokhor :

— Le type, là, que je viens d’interroger, dis aux gars de le liquider en douce. Je ne fais pas de prisonniers avec les Cosaques rouges.

Il fit un demi-tour brusque sur ses talons éculés.

— Qu’ils se dépêchent de le… Va.

Prokhor sortit. Grigori resta une minute là, cassant les tiges frêles des géraniums à la fenêtre, puis sortit rapidement sur le perron. Prokhor parlait à voix basse aux Cosaques assis au soleil près de la grange.

— Laissez partir le prisonnier. Qu'on lui fasse un laissez-passer, dit Grigori sans regarder les Cosaques.

Il rentra dans sa chambre, s'arrêta devant un vieux miroir et écarta les bras d'un geste perplexe.

Il ne pouvait s'expliquer pourquoi il était sorti et avait ordonné qu'on laissât partir le prisonnier. Il avait éprouvé une joie mauvaise, quelque chose qui ressemblait à du plaisir, quand il avait dit, en souriant à part soi : « Tu peux aller voir ta femme… Allez, va… », sachant qu'il appellerait Prokhor et qu'il donnerait l'ordre de supprimer le Cosaque rouge du Khoper.

Il était légèrement irrité d'avoir eu pitié. Qu'était-ce d'autre que de la pitié, ce sentiment qui s'était introduit en lui et l'avait amené à libérer un ennemi ? En même temps il ressentait une joie rafraîchissante… Comment était-ce arrivé ? Il ne parvenait pas à s'en rendre compte. C'était d'autant plus étrange que la veille il avait dit lui-même à ses hommes : « Le paysan, c'est l'ennemi, mais aujourd'hui le Cosaque qui marche avec les Rouges, c'est deux fois l'ennemi. Vite jugé, comme pour les espions : une, deux, en avant pour le royaume de Dieu. »

Grigori quitta son logement en proie à cette contradiction cuisante qu'il ne pouvait résoudre, avec ce sentiment nouvellement apparu de l'injustice de sa cause. Il fut rejoint par le commandant du Régiment du Tchir, un homme de haute taille qui avait servi dans la Garde, accompagné de deux chefs d'escadron.

— Il est arrivé de nouveaux renforts. Trois mille cavaliers de Napolov, de la Iablonévaïa et de la Goussynka, et environ deux escadrons à pied. Qu'est-ce que tu vas en faire, Mélékhov ? dit-il en souriant.

Grigori accrocha le mauser et la giberne élégante pris à Likhatchov et sortit dans la cour. Le soleil était chaud. Le ciel était haut et bleu comme en été, comme en été les nuages blancs et moutonnés s'en allaient vers le sud. Grigori réunit en conférence dans une ruelle tous les commandants d'unité. Il vint trente hommes environ, qui s'assirent sur une clôture effondrée ; l'un d'eux fit circuler sa blague à tabac.

— Quels vont être nos plans ? Comment allons-nous faire pour démolir ces régiments qui nous ont repoussés de Tchistiakovka et quel chemin allons-nous prendre ? demanda Grigori, et il informa l'assistance de l'ordre de Koudinov.

— Mais ils sont combien ? Tu as tiré quelque chose du prisonnier ? demanda un chef d'escadron.

Grigori énuméra les régiments qui se trouvaient en face d'eux, évalua rapidement le nombre des baïonnettes et des sabres de l'ennemi. Tout le monde se taisait. On ne dit pas n'importe quoi dans une conférence. Aussi le chef de l'escadron de Gratchov déclara-t-il :

— Attends un peu, Mélékhov. Laisse-nous réfléchir. C'est autre chose que de donner un coup de sabre. Il ne faut pas se tromper.

Et c'est lui qui donna le premier son avis.

Grigori écouta tout le monde attentivement. L'opinion de la majorité de ceux qui prirent la parole était qu'il ne fallait pas se laisser entraîner trop loin, même en cas de succès, et qu'il fallait faire une guerre défensive. Toutefois un des hommes du Tchir soutenait chaleureusement l'ordre du commandant en chef des forces insurgées :

— Il n'y a pas de raison qu'on reste à piétiner ici. Il faut que Mélékhov nous emmène vers le Donets. Quoi, vous êtes fous ? Nous sommes une poignée d'hommes et nous avons toute la Russie à nos trousses. Comment voulez-vous qu'on tienne ? A la première pression, nous sommes perdus. Il faut faire une percée. Je sais bien que nous n'avons pas beaucoup de munitions, mais nous nous en procurerons. Il faut faire un raid. Décidez-vous.

— Et les gens, qu'est-ce que tu en fais ? Les femmes, les vieillards, les enfants ?

— Ils n'ont qu'à rester.

— Tu as une tête intelligente, mais son propriétaire est un abruti.

Jusqu'alors les commandants d'unités assis sur la clôture avaient parlé à mi-voix des labours de printemps, qui approchaient, de ce qu'il adviendrait des fermes s'il fallait faire une percée, mais après le discours de l'homme du Tchir, tout le monde se mit à brailler et la conférence prit tout d'un coup le caractère violent d'une assemblée de village. Un très vieux Cosaque de Napolov éleva la voix plus haut que tous les autres :

— Nous ne quitterons pas nos haies. Je ramènerai le premier mon escadron dans mon village. S'il faut se battre, on se battra près de nos fermes, on n'a pas à s'occuper des autres.

— Ne m'emmerde pas. Je raisonne, moi, toi tu gueules.

— Pourquoi discuter ?

— Koudinov n’a qu’à y aller lui-même, sur le Donets.

Grigori attendit que le silence fût revenu et mit sa décision dans la balance :

— Nous tiendrons le front ici. Si Krasnokoutskaïa se joint à nous, nous la défendrons aussi. On n’ira nulle part. La conférence est finie. Chacun dans son escadron. Nous partons tout de suite et nous gagnons nos positions.

Une demi-heure plus tard, voyant s’écouler par les rues les flots épais de la cavalerie, Grigori sentit une joie orgueilleuse : jamais il n’avait commandé une telle masse d’hommes. Mais, en même temps que cette satisfaction d’amour-propre, une angoisse, une âpre amertume s’éveillaient en lui : saurait-il les conduire comme il fallait ? Aurait-il assez de capacités pour guider des milliers de Cosaques ? Ce n’était plus un escadron qu’il avait sous ses ordres, mais une division entière. Était-ce bien à lui, si peu instruit, d’avoir autorité sur des milliers de vies et d’en être le responsable suprême ? « Mais surtout, contre qui est-ce que je les conduis ? Contre le peuple… Qui donc a raison ? »

Grigori regardait en grinçant des dents les escadrons qui défilaient en rangs serrés devant lui. L’attrait enivrant du pouvoir se fana et pâlit à ses yeux. L’angoisse et l’amertume demeurèrent, pesant d’un poids insupportable, ployant ses épaules.

37

Le printemps ouvrait les veines des rivières. Les jours devenaient plus vigoureux, plus sonores les torrents verts des pentes. Le soleil avait nettement roussi, son jaune impuissant avait viré. Les barbes de ses rayons étaient plus laineuses et piquaient déjà de chaleur. A midi les labours dénudés fumaient, la neige spongieuse, écaillée, brillait d'un éclat intolérable. L'air, imprégné d'une humidité fade, était épais et parfumé.

Le soleil chauffait le dos des Cosaques. Les coussins des selles étaient agréablement tièdes, le vent aux lèvres humides mouillait les joues brunes des hommes. Parfois il apportait un souffle froid d'un coteau neigeux. Mais la chaleur l'emportait sur l'hiver. Les chevaux piaffaient fougueusement comme au printemps et perdaient le vieux poil, l'odeur de leur sueur piquait plus vivement les narines.

Les Cosaques commençaient à nouer les queues fibreuses des chevaux. Les capuchons en poil de chameau ballottaient inutilement dans le dos des cavaliers et les fronts se mouillaient sous les bonnets de fourrure ; les demi-pelisses et les tuniques devenaient trop chaudes.

Grigori conduisait son régiment par une route d'été. Les escadrons rouges se déployaient au loin, derrière la croix d'un moulin à vent. Près du village de Sviridov, la bataille commençait.

Grigori ne savait pas encore diriger un combat de l'extérieur, comme il y était contraint ici. Il menait au combat lui-même les escadrons de Viochenskaïa, les jetait aux points les plus dangereux. Ainsi le combat n'avait pas de direction d'ensemble. Chaque régiment agissait selon la tournure des événements.

Il n'y avait pas de front. Cela permettait une grande liberté de manœuvre.

L'abondance de cavalerie (c'était le cas dans le détachement de Grigori, où elle dominait) était un grand avantage. Utilisant cet avantage, Grigori avait décidé de faire la guerre « à la cosaque », c'est-à-dire de déborder les flancs de l'ennemi, de pénétrer dans ses arrières, de détruire ses équipages, d'inquiéter les Rouges, de les démoraliser par des raids nocturnes.

Mais à Sviridov il résolut d'agir autrement : il mena au grand trot ses

escadrons en position, en laissa un dans le village, lui fit mettre pied à terre et le plaça en embuscade dans les jardins après avoir envoyé les gardes-chevaux dans les fermes à l'intérieur du village ; avec les deux autres il galopa sur une hauteur à une demi-verste du moulin à vent et s'engagea petit à petit dans le combat.

Il avait en face de lui plus de deux escadrons de cavalerie rouge. Ce n'étaient pas des Cosaques du Khoper. Grigori voyait dans ses jumelles leurs petits chevaux, qui n'étaient pas du pays et qui avaient la queue coupée – or les Cosaques ne coupent jamais la queue aux chevaux, ce serait insulter à leur beauté. Donc c'était ou bien le 13e de cavalerie, ou bien des unités nouvellement arrivées.

De la hauteur où il se trouvait, Grigori examinait les alentours à la jumelle. En selle, la terre lui semblait toujours plus vaste, et il se sentait plus assuré quand les pointes de ses bottes reposaient dans les étriers.

Il voyait de l'autre côté du Tchir une longue colonne brune de trois mille cinq cents Cosaques qui serpentait lentement à flanc de colline, en direction de la frontière des territoires d'Elanskaïa et d'Oust-Khoperskaïa, pour aller à la rencontre de l'ennemi qui attaquait d'Oust-Medvéditskaïa et pour aider les gens d'Elanskaïa qui n'en pouvaient plus.

Une verste et demie séparait Grigori des Rouges, qui se préparaient à l'attaque. Il déploya rapidement ses escadrons, selon le mode ancien. Les Cosaques n'avaient pas tous des lances, mais ceux qui en avaient s'avancèrent au premier rang et mirent une distance d'une dizaine de sagènes entre eux et le rang suivant. Grigori galopa devant le premier rang, fit un demi-tour, dégaina son sabre.

— Au petit trot, marche !

A la première minute, son cheval trébucha en fourrant un pied dans un trou de marmotte rempli de neige. Grigori se redressa sur sa selle, blêmit de colère et frappa violemment sa monture du plat de son sabre. C'était un bon cheval, qu'il avait pris à un Cosaque de Viochenskaïa, un fougueux cheval d'armes, mais il le traitait avec une défiance secrète. Il savait qu'en deux jours ce cheval n'avait pu s'habituer à lui, que lui-même n'avait pu étudier ses habitudes et son caractère, et il craignait que cet étranger ne le comprît pas tout de suite, au moindre mouvement de bride, comme le comprenait son cheval à lui, qui avait été tué à Tchistiakovka. Le coup de sabre échauffa la bête, qui cessa d'obéir à la bride et prit le galop. Grigori sentit un froid intérieur et peu s'en fallut même qu'il perdît son sang-froid. « Il va me porter malheur », pensa-t-il, et cela le transperça. Mais

plus s’accélérait et s’équilibrait le galop allongé du cheval, plus celui-ci se soumettait aux mouvements de main à peine perceptibles qui dirigeaient sa course et plus Grigori se sentait calme et assuré. Son regard s’arracha une seconde au roulis de la charge ennemie qui venait à sa rencontre en ordre dispersé et glissa sur l’encolure du cheval. Les oreilles rousses étaient étroitement et méchamment rabattues, le cou, tendu comme sur un billot, était secoué de tressaillements réguliers. Grigori se redressa sur sa selle, aspira avidement l’air, enfonça profondément ses bottes dans les étriers, regarda autour de lui. Combien de fois il avait vu derrière lui l’avalanche grondante des cavaliers et des chevaux soudés ensemble ! Et chaque fois son cœur s’était serré de terreur devant ce qui arrivait, d’un sentiment inexplicable d’excitation animale, sauvage. Entre le moment où il lançait son cheval et celui où il se heurtait à l’ennemi, il y avait un instant insaisissable où il se transformait intérieurement. La raison, le sang-froid, la prudence l’abandonnaient et l’instinct de la bête sauvage dirigeait seul et sans partage, impérieusement, sa volonté. Quelqu’un qui eût pu voir Grigori de l’extérieur à l’heure de l’attaque eût pensé à coup sûr que ses gestes étaient commandés par un esprit froid, imperturbable. Tant ils étaient assurés, pesés, prudents.

La distance entre les adversaires diminuait avec une rapidité soulageante. Les silhouettes des cavaliers et des chevaux grossissaient. La petite bande de prairie communale broussailleuse, émaillée de neige, qui séparait les deux charges de cavalerie, était avalée par les sabots des chevaux. Grigori remarqua un cavalier qui galopait à la tête de son escadron, le devançant de trois longueurs à peu près. Son cheval bai foncé, haut sur pattes, allait un galop court, un galop de loup. L’homme agitait dans l’air un sabre d’officier, dont le fourreau argenté ballottait contre l’étrier et flamboyait dans le soleil. Au bout d’une seconde, Grigori le reconnut. C’était un communiste de Karguinskaïa, d’une famille non cosaque ; il s’appelait Piotr Sémiglazov. En 1917, âgé de vingt-quatre ans, il avait été le premier à revenir de guerre avec des bandes molletières, chose jamais vue jusqu’alors ; il avait aussi ramené des convictions bolchévistes et une solide énergie acquise sur le front. Il était resté bolchévik. Il servait dans l’Armée Rouge et il était venu de son unité dans la stanitsa pour y organiser le pouvoir des Soviets avant l’insurrection. C’était donc ce Sémiglazov qui galopait vers Grigori, dirigeant son cheval avec assurance et brandissant d’un geste théâtral son sabre d’officier confisqué lors d’une perquisition et qui n’était bon que pour les parades.

Un rictus découvrit les dents serrées de Grigori. Il leva les rênes et le cheval accéléra docilement sa course.

Grigori usait au combat d'une manœuvre qui n'appartenait qu'à lui. Il y avait recours quand son instinct ou ses yeux lui disaient que l'adversaire était fort ou bien quand il voulait l'abattre sans faute, à mort, d'un seul coup, à tout prix. Il était gaucher depuis l'enfance. Il prenait sa cuiller de la main gauche, de la main gauche il se signait. Pantéléï Prokofiévitch l'avait battu cruellement pour cela et ses petits camarades l'appelaient même « Grichka le gaucher ». Les coups et les réprimandes finirent, il faut le croire, par avoir leur effet sur le petit Grigori : à dix ans, en même temps que ce sobriquet de « gaucher », il perdit l'habitude de remplacer la main droite par la gauche. Mais il avait gardé la faculté de faire de la main gauche tout ce qu'il faisait de la droite. Sa gauche était même plus forte. A l'attaque, il utilisait toujours cet avantage, avec un succès constant. Il dirigeait son cheval sur l'adversaire choisi, du côté gauche, comme tout le monde, pour pouvoir frapper de la main droite ; l'autre en faisait autant pour sa part. Alors, quand il n'était plus distant de l'adversaire que d'une dizaine de sagènes, quand celui-ci commençait à se pencher de côté en levant son sabre, Grigori se portait sur la droite, par un mouvement brusque mais souple, et faisait passer son sabre de la main droite dans la gauche. L'adversaire démonté changeait de position ; il lui était difficile de frapper à gauche, par-dessus la tête du cheval, il perdait son assurance, la mort lui soufflait au visage… Grigori lui allongeait un coup d'une force terrible qui le coupait en deux.

Beaucoup de temps s'était écoulé depuis que le Touffu avait appris à Grigori l'art du sabre et le « coup de Baklanov ». Manier le sabre n'est point suivre la charrue. Et Grigori avait fait de grands progrès dans cette technique-là.

Jamais il ne mettait le poignet dans la dragonne, cela lui permettait de jeter plus facilement son sabre, d'un mouvement court et insaisissable, d'une main dans l'autre. Il savait qu'un coup très fort, si l'angle du sabre n'est pas bon, peut l'arracher de la main, et même déboîter le poignet. Il connaissait le procédé, rarement réussi, qui consiste à faire tomber d'un mouvement presque imperceptible l'arme de l'adversaire, ou bien à paralyser sa main d'un frôlement léger.

Grigori était fort savant dans le métier de tuer les hommes à l'arme blanche.

Une branche adroitement coupée en biais tombe sans faire trembler, sans remuer l'arbuste. Son extrémité pointue se fiche mollement dans le sable à côté du tronc dont l'a séparé le sabre cosaque. Ainsi le beau Sémiglazov au visage kalmouk tomba de son cheval cabré ; il glissa doucement de sa selle, serrant les mains sur sa poitrine obliquement fendue. Son corps fut envahi du froid de la mort…

Au même instant, Grigori se redressa sur sa selle, se souleva sur ses étriers. Un deuxième cavalier se précipitait aveuglément vers lui, incapable de retenir son cheval. Grigori ne voyait pas encore l'homme derrière la tête écumante du cheval rejetée en arrière, mais il voyait le vol courbe du sabre, ses sombres rainures. Grigori tira sur les rênes de toutes ses forces et para le coup, puis il saisit la rêne de droite et frappa sur le cou ployé, rouge et rasé, de l'adversaire.

Il fut le premier à sortir de la foule mêlée, déchirée, les yeux pleins d'une masse grouillante de cavaliers, les paumes fourmillantes. Il remit le sabre au fourreau, prit son mauser et lança son cheval ventre à terre dans la direction opposée à celle du combat. Ses hommes se précipitèrent à sa suite. Les escadrons galopaient en ordre dispersé. De-ci de-là, on voyait des bonnets de peau ou de fourrure à soutaches blanches inclinés sur l'encolure des chevaux. Un sous-officier que Grigori connaissait galopait à côté de lui, coiffé d'un bonnet de renard et d'une demi-pelisse kaki. Il avait l'oreille et la joue fendues jusqu'au menton. Comme si on lui avait écrasé un panier de cerises mûres sur la poitrine. Ses dents étaient découvertes et inondées de sang.

Les Rouges, ébranlés, et qui avaient, eux aussi, pour moitié, commencé à prendre la fuite, firent faire demi-tour à leurs chevaux. La retraite des Cosaques les incitait à la poursuite. Un Cosaque retardataire fut jeté par terre comme d'un coup de vent et piétiné dans la neige par les chevaux.

Voici le village, les bouquets d'arbres noirs des jardins, la chapelle sur la hauteur, la petite rue large. Il ne reste pas plus de cent sagènes jusqu'à la clôture du jardin où l'escadron en embuscade est posté… Écume et sang sur le dos des chevaux. Grigori, qui pendant tout le galop avait pressé furieusement la détente de son mauser, fourra dans son étui l'arme qui refusait de servir (une cartouche y était coincée) et cria d'un ton menaçant :

— Divisez-vous.

Comme une rivière heurtant un rocher, le courant unique des escadrons cosaques se partagea harmonieusement en deux bras, laissant les Rouges à découvert. L'escadron en embuscade derrière la clôture ouvrit alors le feu. Une première salve, une deuxième, une troisième… Des cris. Un cheval avec son cavalier tomba les quatre fers en l'air. Un autre, les genoux lui fléchirent et sa tête s'enfonça dans la neige jusqu'aux oreilles. Les balles désarçonnèrent trois ou quatre Rouges encore. Tandis que les autres faisaient faire demi-tour à leurs chevaux en plein galop, les Cosaques vidèrent chacun un chargeur, puis cessèrent le feu. A peine Grigori eut-il crié, forçant la voix : « Es-ca-drons… », des milliers de sabots de chevaux, labourant la terre dans un demi-tour brusque,

se lançaient à la poursuite des Rouges. Mais les Cosaques n'avaient guère d'entrain et les chevaux étaient épuisés. Ils rebroussèrent chemin au bout d'une verste et demie. On déshabilla les Rouges, on dessella les chevaux tués. Alexéï Chamil le manchot donna le coup de grâce à trois prisonniers. Il les mit face à une clôture et les sabra l'un après l'autre. Les Cosaques s'assemblèrent à côté des corps suppliciés et restèrent là longtemps à fumer, à regarder les cadavres, tous trois semblablement sabrés en diagonale, de la clavicule à la ceinture.

— De trois j'en ai fait six, fanfaronnait Alexéï, avec son clin d'œil et son tic de la joue.

On lui offrait obséquieusement du tabac, on regardait avec un respect sincère son petit poing gros comme une coloquinte et sa poitrine bombée qui faisait éclater sa tunique.

Les chevaux trempés, que l'on avait couverts avec des capotes, tremblaient à la clôture. Les hommes serraient leurs sangles. On faisait la queue dans la ruelle auprès du puits. Beaucoup menaient par la bride leurs chevaux fatigués, qui se traînaient péniblement.

Grigori partit en avant avec Prokhor et cinq hommes. Il éprouvait la même impression que si un bandeau lui était tombé des yeux. De nouveau, comme avant l'attaque, il vit le soleil brillant pour le monde, la neige fondant à côté des tas de paille, et il entendait le pépiement printanier des moineaux dans le village, il sentait les parfums très délicats du printemps à la porte des jours. La vie revint à lui, ni flétrie ni vieillie malgré le sang versé si peu de temps avant, mais attirante par ses joies avares et trompeuses.

Sur le fond noir de la terre dégelée, la petite tache de neige est toujours plus séduisante et plus intense.

38

L’insurrection bouillonna et déborda comme un fleuve en crue, submergea toute la vallée du Don et la steppe sur l’autre rive du fleuve à quatre cents verstes à la ronde. Vingt-cinq mille Cosaques se mirent en selle. Les villages du Haut-Don mobilisèrent dix mille fantassins.

La guerre prit des formes encore jamais vues. L’Armée du Don tenait le front quelque part près du Donets, couvrant Novotcherkassk et se préparant à la lutte décisive. Mais sur les arrières de la 8e et de la 9e Armée rouge qui lui faisaient front, la révolte grondait, ce qui compliquait infiniment la tâche déjà difficile de la reprise en main du Don.

Au mois d’avril, le Conseil militaire révolutionnaire de la République vit apparaître en toute netteté la menace d’une jonction des insurgés avec le front des Blancs. Il fallait écraser l’insurrection coûte que coûte, avant qu’elle eût pu ronger un secteur du front rouge et fusionner avec l’Armée du Don. On engagea les meilleures forces, on incorpora aux troupes expéditionnaires des matelots de la Baltique et de la mer Noire, les régiments les plus sûrs, les hommes des trains blindés et les unités de cavalerie les plus audacieuses. On préleva sur le front cinq régiments entiers de la valeureuse division de Bogoutchar, forte de près de huit mille hommes, de plusieurs batteries et de cinq cents mitrailleuses. Au mois d’avril, les élèves des écoles militaires de Riazan et de Tambov se battaient déjà dans le secteur de Kazanskaïa avec un courage plein d’abnégation, une unité de l’école militaire du VTsIK{89} arriva plus tard, et les tirailleurs lettons se battaient contre les insurgés à Choumilinskaïa.

Les Cosaques étouffaient d’un manque de matériel et de munitions. Au début ils n’avaient pas assez de fusils et leur réserve de cartouches tirait à sa fin. Il leur fallait s’en procurer à prix de sang, par des attaques ou des raids nocturnes. Ainsi firent-ils. Au mois d’avril, ils avaient tout leur compte de fusils, six batteries et à peu près cent cinquante mitrailleuses.

Au début de l’insurrection, il restait dans le dépôt de Viochenskaïa cinq millions de cartouches à blanc. Le soviet de district mobilisa les meilleurs forgerons, serruriers et armuriers. On monta à Viochenskaïa un atelier pour la fonte des balles, mais il n’y avait pas de plomb. Alors, à l’appel du soviet de

district, on collecta dans tous les villages le plomb et le cuivre. Les moulins à vapeur livrèrent toutes leurs réserves de plomb et de métal blanc. Des estafettes furent envoyées partout avec le court message suivant :

Vos maris, vos *fils, et vos frères n'ont pas de quoi tirer. Ils ne tirent qu'avec ce qu'ils prennent sur notre ennemi maudit. Donnez tout ce que vous avez dans vos maisons, qui pourrait servir à fondre des balles. Donnez les cribles de plomb des tarares.*

Une semaine plus tard, il ne restait plus un seul crible sur un seul tarare.

« Vos maris, vos fils et vos frères n'ont pas de quoi tirer… » Les femmes apportaient aux soviets de villages toutes sortes de choses utiles et inutiles ; dans les villages où avaient eu lieu des combats, les gamins extrayaient la mitraille des murs, creusaient la terre à la recherche d'éclats d'obus. Malgré tout, le mouvement n'était pas unanime ; quelques femmes parmi les plus pauvres, qui ne voulaient pas se priver de leurs derniers petits objets de ménage, furent arrêtées et envoyées au district, accusées de « sympathiser avec les Rouges ». A Tatarski, les vieux qui possédaient du bien rossèrent au sang Sémion dit « la marmite », qui était là en permission, pour avoir lâché imprudemment : « Les riches, ils peuvent bien démolir leurs tarares, ils craignent les Rouges plus que la ruine. »

Les balles produites par l'atelier de Viochenskaïa n'avaient pas d'enveloppe de nickel et elles fondaient… Ces balles artisanales sortaient des fusils sous forme de plomb fondu, avec un hurlement sauvage, un gargouillement, et ne frappaient qu'à cent ou cent vingt sagènes. Mais leurs blessures étaient effroyables. Les Rouges criaient aux patrouilles cosaques : « Vous tirez avec des hannetons… Rendez-vous, de toute façon vous êtes faits. »

Les trente-cinq mille insurgés formaient cinq divisions et une brigade spéciale, portant le numéro six. Le secteur Mechkovskaïa-Sétrakov-Véja était tenu par la 3e Division sous le commandement de Egorov. Le secteur Kazanskaïa-Donetskoïé-Choumilinskaïa était tenu par la 4e Division, commandée par un homme d'aspect sinistre, un sabreur, un vrai diable au combat, le sous-lieutenant Kondrat Medvédev. La 5e Division se battait sur le front Slachtchovskaïa-Boukanovskaïa. Elle était commandée par Ouchakov. L'adjudant Merkoulov à la tête de la 2e Division se battait dans le secteur Elanskaïa-Oust-Khoperskaïa-Gorbatov. Là se trouvait aussi la brigade spéciale.

C’était une unité très cohérente, qui n’avait presque pas eu de pertes, car son chef, le sous-lieutenant Bogatyriov, un Cosaque de Maksaïevskaïa, était un homme très prudent, très scrupuleux, qui ne prenait jamais de risques et ne sacrifiait pas ses hommes inutilement. Grigori Mélékhov avait déployé son unité (la 1re Division) le long du Tchir. Il occupait le secteur frontal, c’est lui qu’attaquaient, venant du sud, les troupes rouges prélevées sur le front, et il parvenait non seulement à repousser l’adversaire, mais encore à aider la 2e Division, moins ferme, en lui envoyant plusieurs escadrons d’infanterie et de cavalerie.

L’insurrection ne réussit pas à gagner les stanitsas des districts du Khoper et d’Oust-Medvéditskaïa. Il y avait là également une certaine effervescence, des messagers venaient demander qu’on envoyât des renforts vers le Bouzoulouk et le Haut-Khoper pour soulever les Cosaques, mais le commandement insurgé ne pouvait se résoudre à sortir des limites du district du Haut-Don, sachant que la majorité des Cosaques du Khoper soutenaient le pouvoir soviétique et ne prendraient pas les armes. D’ailleurs les messagers ne laissaient point espérer de succès, ils racontaient honnêtement que le mécontentement contre les Rouges dans les villages n’était pas si grand que cela, que les officiers demeurés dans les coins perdus du district du Khoper se terraient, incapables de rassembler d’importantes forces en faveur de l’insurrection, les combattants possibles étant soit chez eux, soit avec les Rouges, que les vieux étaient tenus à l’écart de tout et n’avaient plus ni le pouvoir ni le poids d’autrefois.

Dans les cantons du sud, habités par des Ukrainiens, les Rouges mobilisaient la jeunesse, et celle-ci, incorporée dans les régiments de la valeureuse Division de Bogoutchar, se battait avec un grand entrain contre les insurgés. L’insurrection se limita donc au district du Haut-Don. Il devenait de plus en plus clair pour tous, à commencer par le commandement insurgé, que les Cosaques ne pourraient défendre longtemps leurs fermes natales et que tôt ou tard l’Armée Rouge reviendrait du Donets et les écraserait.

Le 18 mars Koudinov convoqua Grigori Mélékhov à une conférence qui devait se tenir à Viochenskaïa. Grigori confia le commandement de sa division à son adjoint Riabtchikov et partit de bon matin avec son ordonnance.

Il arriva à l’état-major alors que Koudinov, en présence de Safonov, s’entretenait avec un messager de la stanitsa Alexéïevskaïa. Penché sur son bureau, Koudinov tournait dans ses doigts secs et bruns le bout de sa ceinture caucasienne et, sans lever sur le Cosaque assis devant lui ses yeux gonflés et enflammés par les nuits sans sommeil, il questionnait :

— Mais vous-même ? Vous, qu’est-ce que vous en pensez ?

— Nous aussi, bien sûr… Tout seuls, c’est pas commode. Qui sait ce qu’ils vont faire, les autres ? Tu sais comment sont les gens. Ils voudraient bien, mais ils ont peur…

— Ils voudraient bien ! Ils ont peur ! cria Koudinov pâlissant de colère, et il se mit à se trémousser dans son fauteuil comme s’il était assis sur des braises. Vous êtes des petites filles, tous. « Je voudrais bien, ça me démange, mais maman ne veut pas. » Dans ce cas-là, rentre dans ta stanitsa Alexéïevskaïa et dis aux vieux que nous n’enverrons pas un seul peloton chez vous tant que vous n’aurez pas commencé vous-mêmes. Vous méritez que les Rouges vous pendent l’un après l’autre.

Le Cosaque ramena péniblement sur sa nuque son bonnet de renard. La sueur coulait en torrents dans les rides de son front, ses cils courts et blonds battaient, il souriait d’un air coupable.

— Pour vous, bien sûr, c’est pas une affaire d’aller chez nous. Mais le tout est de commencer. Il n’y a que le premier pas qui coûte…

Grigori, qui écoutait attentivement la conversation, s’écarta pour laisser passer un homme à la moustache noire, vêtu d’une demi-pelisse en peau de mouton, qui était entré sans frapper. L’homme salua Koudinov d’un mouvement de tête, et s’assit à la table, en appuyant sa joue dans sa paume blanche. Grigori, qui le voyait pour la première fois, l’observa. Un visage finement dessiné, brun mais non point hâlé par le soleil et le vent, des mains d’une blancheur délicate, des manières d’intellectuel, tout en lui révélait qu’il n’était pas du pays.

Koudinov, désignant des yeux l’inconnu, dit à Grigori :

— Mélékhov, le camarade Guéorguidzé. II…

Koudinov hésita, joua avec la boucle d’argent de son ceinturon, se leva et dit au messager de la stanitsa Alexéïevskaïa :

— Allez, va, Cosaque. Nous avons à faire. Rentre chez toi et transmets ce que je t’ai dit à qui de droit.

Le Cosaque se leva, son bonnet de renard d’un roux flamboyant touchait presque le plafond. Et ses larges épaules offusquant le jour firent la pièce soudain petite et étroite.

— Tu es venu demander de l’aide ? lui dit Grigori, qui gardait sur la paume une impression désagréable de la poignée de main de Guéorguidzé.

— Oui, oui, de l’aide. Mais tu vois…

Le Cosaque s’était tourné joyeusement vers Grigori, cherchant des yeux un soutien. Sa figure, rouge comme son bonnet, était tellement décontenancée, il suait si abondamment que sa barbe et sa moustache rousse tombante semblaient piquetées de petites perles.

— Alors, vous aussi, vous en avez assez du pouvoir soviétique ? continua Grigori, feignant de ne pas remarquer les mouvements d’impatience de Koudinov.

— Ça pourrait encore aller, mon frère, répondit posément le Cosaque, mais on a peur que ça devienne pire.

— On a fusillé des gens chez vous ?

— Non. Dieu nous garde ! On n’a pas entendu parler de ça. Mais voilà, ils nous ont pris des chevaux, du blé, et puis bien sûr ils ont arrêté ceux qui parlaient contre. En un mot, on a peur.

— Et si Viochenskaïa venait à votre aide, vous vous soulèveriez ? Vous marcheriez tous ?

Les petits yeux du Cosaque, dorés par le soleil, se plissèrent. Il détourna son regard, et le bonnet de fourrure glissa sur son front que bosselait et creusait la réflexion.

— Comment parler pour tout le monde ?… Mais ceux qui ont du bien, bien sûr, ils marcheraient…

— Et les pauvres, ceux qui n’ont pas de bien ?

Grigori, qui tentait en vain de saisir le regard de son interlocuteur, rencontra soudain un regard droit, étonné comme celui d’un enfant.

— Hum… les pouilleux, pourquoi veux-tu qu’ils marchent ? Pour eux, ce gouvernement-là, c’est la bonne vie.

— Mais alors, qu’est-ce que tu viens faire ici, espèce d’andouille ? cria Koudinov sans cacher sa colère. Pourquoi es-tu venu ici ? Alors chez vous, alors tout le monde est riche chez vous ? Est-ce qu’on fait une insurrection avec deux ou trois fermes par village ? Fous le camp. Va-t’en, on te dit. Le coq rouge ne vous a pas encore piqué au cul. Quand ça viendra, vous n’aurez pas besoin de nous pour commencer à vous battre. Vous avez pris l’habitude, bande de salauds, de labourer tranquillement la terre derrière le dos des autres. Vous voudriez rester sur vos poêles, et dans la paille chaude… Allez, va-t’en, va-t’en. Ça me

fait vomir de te regarder, ordure.

Grigori fronça les sourcils, se détourna. Le visage de Koudinov se couvrait de taches rouges. Guéorguidzé tordait sa moustache, les narines de son nez busqué palpitaient.

— Si c'est comme ça, veuillez m'excuser. Toi, Votre Noblesse, ne crie pas comme ça, ne nous menace pas, on est entre amis. Je vous ai transmis la demande de nos anciens, je leur rapporterai la réponse, pas la peine de crier. Et puis combien de temps ça va continuer qu'on engueule les chrétiens ? Les Blancs nous engueulaient, les Rouges nous engueulaient, et maintenant c'est toi, chacun veut montrer son pouvoir et nous humilier. C'est bien ça la vie du paysan, le premier chien galeux peut vous lécher la gueule.

Le Cosaque enfonça rageusement son bonnet sur sa tête et sortit dans le couloir comme une masse rocheuse, après avoir doucement fermé la porte derrière lui ; mais une fois dans le couloir, il donna libre cours à sa colère et fit claquer si fort la porte que des écailles de plâtre tombaient encore cinq minutes plus tard sur le plancher et sur l'appui de la fenêtre.

— Voilà le peuple d'aujourd'hui, dit Koudinov en souriant gaiement.

Il jouait avec sa ceinture et son humeur s'améliorait de minute en minute.

— Au printemps 1917, au moment des labours, un jour je vais au chemin de fer, c'était aux environs de Pâques, je vois les Cosaques qui labourent, la liberté leur était montée à la tête, ils étaient en train de labourer toutes les routes, hein, dites, comme s'ils manquaient de terre. Près de Tokine je dis à un de ces laboureurs de venir me trouver, il s'approche de ma voiture, je lui dis : « Dis donc, toi, pourquoi tu laboures la route ? » Le gars prend peur : « Je ne le ferai plus, me dit-il, je m'excuse humblement, je peux même aplanir. » J'ai fait peur à deux ou trois autres de la même manière. Près de Gratchov, la même chose, la route labourée, et encore un abruti derrière sa charrue. Je lui crie : « Hé ! viens ici » Il vient. « De quel droit tu laboures la route ? » Il me regarde. Un brave gars, les yeux clairs, clairs. Et puis sans rien dire il se retourne et court à ses bœufs, il prend la goupille en fer du joug et il revient vers moi en courant. Il s'accroche au garde-boue de la voiture, il monte sur le marchepied. « Qu'est-ce que tu es, qu'il me dit, et jusqu'à quand vous allez nous sucer le sang ? Tu veux que je te mette la tête en petits morceaux ? » qu'il me dit. Et il s'apprête à joindre le geste à la parole. Je lui dis : « Qu'est-ce qui te prend, Ivan, je plaisantais. » Lui me répond : « Je ne suis plus Ivan, je suis Ivan Ossipytch, et je vais t'écraser la gueule pour ta grossièreté. » Croyez-moi si vous voulez, j'ai eu

du mal à m’en débarrasser. Comme celui-ci : il a commencé par renifler, par faire des courbettes, mais à la fin il a montré son caractère. Une fierté s’est dressée dans le peuple.

— C’est la goujaterie qui s’est éveillée en lui, la goujaterie et pas la fierté. La goujaterie a été légalisée, dit tranquillement Guéorguidzé, et il ajouta sans attendre la réponse :

— Je vous prie de commencer la conférence. Je souhaiterais arriver aujourd’hui même au régiment.

Koudinov frappa contre le mur, cria :

— Safonov.

Et s’adressant à Grigori :

— Tu restes avec nous, on va délibérer ensemble. Tu connais le proverbe : Autant de têtes, autant d’avis ». Nous avons la chance d’avoir parmi nous le camarade Guéorguidzé, qui est resté par hasard à Viochenskaïa et qui maintenant se joint à nous. Il a le grade de lieutenant-colonel, il sort de l’Académie générale.

— Comment se fait-il que vous soyez resté à Viochenskaïa ? demanda Grigori, qui sentait un grand froid au fond de lui-même et se tenait sur ses gardes sans savoir pourquoi.

— J’ai eu le typhus, on m’a laissé à Doudarevski quand la retraite du front nord a commencé.

— Dans quelle unité étiez vous ?

— Moi ? Non, je ne commandais pas. J’étais à l’état-major d’un groupe spécial.

— Quel groupe ? Celui du général Sitnikov ?

— Non…

Grigori voulait questionner encore, mais l’expression tendue de Guéorguidzé lui fit sentir l’incongruité de cet interrogatoire, et il s’arrêta au milieu d’un mot.

Bientôt entrèrent le chef d’état-major Safonov, le commandant de la 4e Division Kondrat Medvédev, et le commandant de la 6e brigade, le sous-lieutenant Bogatyriov, dont le teint était rouge et les dents blanches. La conférence commença. Koudinov informa brièvement les assistants de la situation sur les fronts. Le lieutenant-colonel demanda la parole en premier. Il déroula lentement sur la table une carte d’état-major et dit posément et d’un ton assuré, avec un accent caucasien presque imperceptible :

— Tout d’abord, j’estime absolument nécessaire le transfert de certaines unités de réserve de la Troisième et de la Quatrième Division dans le secteur occupé par la Division Mélékhov et par la brigade spéciale du sous-lieutenant Bogatyriov. D’après les renseignements secrets que nous possédons, et d’après les interrogatoires des prisonniers, il apparaît avec une parfaite évidence que le commandement rouge s’apprête à nous porter un coup sérieux précisément dans le secteur Kamenka-Karguinskaïa-Bokovskaïa. A partir de ce que disent les transfuges et les prisonniers, on a pu établir que l’état-major de la Neuvième Armée rouge dirige vers ce secteur depuis Oblivy et Morozovskaïa deux régiments de cavalerie prélevés sur la Douzième Division, et cinq détachements de barrage avec leurs trois batteries et leurs groupes de mitrailleurs. Selon une estimation grossière, ces renforts constitueront pour l’ennemi un accroissement d’effectif de cinq mille cinq cents hommes. Donc supériorité numérique incontestable, sans parler de la supériorité en matériel.

Le soleil au midi, jaune comme un tournesol, regardait dans la pièce à travers la croix de la fenêtre. Un nuage de fumée bleue flottait au plafond, immobile. L’odeur amère du tabac domestique se mêlait à la puanteur des bottes humides. Une mouche bourdonnait désespérément, empoisonnée par la fumée. Grigori regardait la fenêtre, luttait contre le sommeil (il n’avait pas dormi depuis deux nuits). Au-dehors, les vents printaniers d’aval soufflaient en rafales. Sur la colline de Bazki, la dernière neige brillait de reflets roses, et les sommets des peupliers sur l’autre rive du Don se balançaient si fort que Grigori rien qu’à les voir croyait entendre un murmure profond et incessant.

La voix du lieutenant-colonel, énergique et distincte, attira son attention. Il fit un effort pour écouter, et la somnolence disparut peu à peu, comme si elle fondait.

— … La diminution de l’activité de l’ennemi sur le front de la Première Division et ses efforts constants pour passer à l’offensive sur la ligne Migoulinskaïa-Mechkovskaïa nous obligent à nous tenir sur nos gardes. J’estime – ici le lieutenant-colonel buta sur le mot « camarades », il agita sa main transparente, blanche comme une main de femme, et éleva la voix – que le commandant en chef Koudinov, soutenu par Safonov, commet une erreur grave en prenant pour bon argent la manœuvre des Rouges et en affaiblissant le secteur tenu par Mélékhov. Voyons, Messieurs, c’est l’abc de la stratégie : détourner les forces de l’ennemi pour ensuite…

Koudinov l’interrompit :

— Mais Mélékhov n’a pas besoin d’un régiment de réserve.

— Au contraire. Nous devons avoir sous la main une partie des réserves de la Troisième Division pour avoir de quoi colmater la brèche au cas où l'ennemi percerait le front.

— Koudinov n'a sans doute pas l'intention de me demander si je lui donnerai des réserves ou non, dit Grigori soudain fâché. Je n'en donnerai pas. Pas un escadron.

— Allons, mon frère… dit Safonov en souriant et en lissant sa moustache jaune.

— Il n'y a pas de « mon frère » qui tienne. Je n'en donnerai pas. Un point c'est tout.

— Du point de vue opérationnel…

— Ne me parle pas du point de vue opérationnel. Je réponds pour mon secteur et pour mes hommes.

Le lieutenant-colonel Guéorguidzé mit fin à cette discussion en montrant au crayon rouge sur la carte le secteur menacé ; toutes les têtes se penchèrent et l'on comprit que l'offensive préparée par le commandement rouge n'était possible que dans le secteur sud, le plus rapproché du Donets et le plus pratique pour les communications.

La conférence prit fin une heure plus tard. Le sombre Kondrat Medvédev, qui était fort peu instruit et qui avait gardé le silence pendant toute la discussion, dit à la fin, en examinant les autres d'un air méfiant :

— Pour ce qui est d'aider Mélékhov, on l'aidera. Nous avons des hommes. Mais il y a quelque chose qui m'inquiète, nom de Dieu. S'ils nous pressent de tous les côtés, où irons-nous ? On se retrouvera tous en tas, et dans une vilaine situation, comme des couleuvres sur une île au milieu d'un fleuve en crue.

— Les couleuvres savent nager, mais nous, même à la nage, où irions-nous ? dit Bogatyriov en éclatant de rire.

— Nous y avons pensé, dit Koudinov pensif. Eh bien, en cas de coup dur, nous abandonnerons tous ceux qui sont incapables de porter les armes, nous abandonnerons nos familles et nous nous fraierons passage jusqu'au Donets. Nos forces ne sont pas négligeables : trente mille hommes.

— Mais les cadets voudront-ils de nous ? Ils n'aiment pas les gens du Haut-Don.

— Nous n'en sommes pas là… Ne parlons pas de ça, dit Grigori en mettant

son bonnet, et il sortit dans le couloir.

A travers la porte, il entendit Guéorguidzé qui répondait en enroulant la carte :

— Les Cosaques de Viochenskaïa et d'une façon générale tous les insurgés auront payé leur faute envers le Don et la Russie s'ils continuent à lutter courageusement contre les bolchéviks…

« Il dit ça, mais il rit en lui-même, l'ordure », pensa Grigori. Et de nouveau il fut saisi d'une sorte d'inquiétude, d'un sentiment d'irritation incompréhensible contre cet officier apparu inopinément à Viochenskaïa.

Koudinov le rejoignit au portail. Ils marchèrent quelque temps sans parler. Le vent ridait les flaques sur la place parsemée de fumier. Le soir tombait. Des nuages ronds, lourds et blancs, comme en été, venant du sud, flottaient lentement, semblables à des cygnes. L'odeur humide de la terre dégelée était forte et vivifiante. L'herbe libérée de la neige verdoyait près des clôtures et le vent apportait de la rive d'en face, pour de bon cette fois, le murmure troublant des peupliers.

— Le Don va bientôt casser ses glaces, dit Koudinov en toussant.

— Oui.

— Bon Dieu… on va crever si on n'a rien à fumer. Un verre de tabac domestique coûte quarante roubles-Kérenski.

— Dis-moi, demanda brusquement Grigori en se retournant vers Koudinov, cet officier, cet officier de Tcherkesses, qu'est-ce qu'il fait chez toi ?

— Guéorguidzé ? C'est le chef du bureau opérationnel. Une tête. C'est lui qui fait les plans. En stratégie, il nous bat tous.

— Il est toujours à Viochenskaïa ?

— N-non… Nous l'avons détaché au Régiment Tchernovski, aux transports.

— Mais comment fait-il pour son service ?

— Il vient souvent, vois-tu. Presque chaque jour.

— Mais pourquoi vous ne le prenez pas à Viochenskaïa ?

Koudinov, toujours toussant la main devant la bouche, répondit à contrecœur :

— C'est gênant pour les hommes. Tu les connais. Ils vont dire : « Voilà, ils ont rappelé les officiers, ils oublient leurs principes. On va revoir les épaulettes… », et caetera.

— Il y en a d’autres comme lui dans nos troupes ?

— A Kazanskaïa, deux ou trois… Mais ne t’inquiète pas trop, Grigori. Je vois où tu veux en venir. Nous n’avons rien d’autre à faire que d’aller chez les cadets, mon vieux. Pas vrai ? Tu crois que nous pouvons faire notre république avec dix stanitsas ? Rien à faire… Nous ferons notre jonction avec eux et nous irons trouver Krasnov la tête basse et nous lui dirons : « Pardonne-nous, Pétro Mikolaïtch, nous nous sommes un peu égarés en abandonnant le front »…

— Égarés ? répéta Grigori.

— Eh bien oui, quoi ? répondit Koudinov avec un étonnement sincère, et il contourna soigneusement une petite flaque.

— Moi je me demande… – Grigori s’était assombri, il se forçait à sourire – je me demande si ce n’est pas en commençant l’insurrection que nous nous sommes égarés… Tu as entendu ce que disait le type du Khoper ?

Koudinov ne répondit pas, il examinait Grigori de biais, d’un regard scrutateur.

Ils se séparèrent au carrefour derrière la place. Koudinov se dirigea vers la maison où il logeait, en passant devant l’école. Grigori retourna à l’état-major et fit signe à son ordonnance d’amener les chevaux. En selle, tout en prenant lentement les rênes et en arrangeant la bretelle de son fusil, il continua de réfléchir à cette hostilité, à cette méfiance qu’il éprouvait à l’égard du lieutenant-colonel dont il venait de découvrir la présence à l’état-major. Soudain il pensa avec terreur : « Et si les cadets avaient laissé exprès chez nous ces officiers instruits pour provoquer le soulèvement dans les arrières des Rouges et ensuite nous diriger à leur manière, avec leur science militaire ? » Et sa conscience lui soufflait avec un empressement perfide des soupçons et des arguments : « Il n’a pas dit à quelle unité il appartient… il s’est troublé… A l’état-major, mais les états-majors ne sont pas passés par ici… Comment a-t-il pu se trouver à Doudarevski, un trou pareil ? Oh, pas par hasard. Nous avons fait du joli… » Découvrant la réalité, il conclut avec amertume : « Ces gens instruits nous ont mis dans le pétrin. Ces messieurs nous ont mis dans le pétrin. Ils ont enchaîné notre vie et ils font leurs affaires avec nos bras. On ne peut se fier à personne… »

Après avoir traversé le Don, il lança son cheval au grand trot. Il entendait derrière son dos grincer la selle de son ordonnance, un rude guerrier, un hardi Cosaque originaire d’Olchanski. Il choisissait toujours des hommes de cette trempe-là, prêts à passer pour lui à travers l’eau et le feu, des hommes qui

avaient combattu sur le front allemand. Celui-ci, un ancien éclaireur, garda le silence pendant tout le trajet, allumant de temps en temps une cigarette dans le vent, sans s'arrêter, avec un briquet et un morceau d'amadou parfumé cuit dans de la cendre de tournesol. Près de Tokine, il conseilla à Grigori :

— S'il n'y a pas de raison de se presser, passons la nuit ici. Les chevaux sont éreintés, il faut qu'ils se reposent.

Ils s'arrêtèrent à Tchoukarine, dans une maison vétusté où ils se sentaient bien et au chaud après le vent glacé. L'odeur salée de l'urine des veaux et des chèvres montait du sol de terre, le four sentait le pain fraîchement cuit sur des feuilles de chou. Grigori répondait de mauvaise grâce aux questions de la propriétaire, une vieille Cosaque dont les trois fils et le mari étaient parmi les insurgés. Elle parlait d'une voix basse et soulignait d'un ton condescendant l'avantage que lui donnait son âge ; dès les premiers mots, elle déclara brutalement à Grigori :

— Tu as beau être un chef et commander à ces imbéciles de Cosaques, sur une vieille bonne femme comme moi tu n'as pas de pouvoir et tu pourrais être mon fils. Allons, mon garçon, cause un peu avec moi, s'il te plaît. Au lieu de bâiller tout le temps, comme si tu ne voulais pas t'abaisser à parler avec une femme. Il faudra bien, pourtant. J'ai laissé partir trois fils à votre guerre – le diable la prenne ! et aussi mon vieux – Dieu me pardonne ! Toi, tu les commandes, mais moi, je les ai mis au monde, allaités, nourris, je les ai portés dans ma robe au potager comme au verger et j'en ai souffert pour eux ! Ça n'a pas été facile. Alors ne fais pas le malin, ne t'en crois pas trop, et cause avec moi sensément : c'est bientôt la paix ?

— Bientôt… Tu ferais mieux d'aller dormir, grand-mère.

— Bientôt, bientôt. Mais quand, bientôt ? Tu n'as pas à m'envoyer dormir, c'est moi la patronne ici, pas toi. Il faut encore que j'aille chercher mes agneaux et mes chevreaux dans l'enclos… Nous les prenons à la maison pour la nuit, ils sont encore trop petits. Ferez-vous la paix pour Pâques ?

— Quand on aura chassé les Rouges on fera la paix.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu !

La vieille posa sur ses genoux pointus ses mains aux poignets gonflés, aux doigts déformés par le travail et les rhumatismes, et elle remuait tristement ses lèvres brunes et sèches comme l'écorce de cerisier.

— Mais qu'est-ce que vous leur voulez ? Pourquoi vous battez-vous contre eux ? Vraiment les gens sont enragés… C'est un plaisir pour vous, misérables,

de tirer avec vos fusils et de faire les jolis cœurs sur vos chevaux, mais les mères, alors, qu'est-ce que vous en faites ? Ce sont leurs fils qu'on tue, oui ou non ? Ceux qui ont inventé les guerres…

— Et alors, est-ce qu'on n'en a pas des mères, nous autres ? Est-ce qu'on a été portés par des chiennes, hein ? dit l'ordonnance de Grigori d'une voix enrouée et irritée. On se fait tuer et tu nous dis qu'on fait les jolis cœurs sur nos chevaux. Ceux qui meurent, ils sont moins à plaindre que leurs mères, peut-être ? Tu devrais avoir honte de radoter comme ça à ton âge, laisse les gens dormir…

— Tu auras bien le temps de dormir, malheureux. Qu'est-ce qu'il a à crier, celui-là ? Il était là sans rien dire, comme un loup, et le voilà qui se met en colère, on ne sait pas pourquoi. Regardez-moi ça. La voix rauque de méchanceté.

— Elle ne nous laissera pas dormir, Grigori Pantéléiévitch, cria l'ordonnance au désespoir, et il frappa si fort la pierre de son briquet qu'une gerbe d'étincelles en jaillit.

Pendant que l'amadou brûlait avec une fumée puante, l'ordonnance continuait à provoquer la vieille trop bavarde.

— Tu es assommante comme une guêpe, grand-mère. Je suis bien sûr que si ton vieux se fait tuer sur le front, il sera content de mourir. Il dira : « Dieu merci, me voilà délivré de ma femme, que la terre lui soit légère ! »

— Que la langue te pourrisse, démon !

— Dors, grand-mère, pour l'amour du Christ. Nous n'avons pas dormi depuis trois nuits. Dors. Pour des choses comme ça, tu pourrais mourir sans les sacrements.

Grigori eut bien de la peine à les réconcilier. En s'endormant il sentit avec plaisir la chaleur aigre de la pelisse en peau de mouton qui le couvrait ; à travers son sommeil il entendit la porte claquer, et une bouffée de vapeur et d'air froid environna ses pieds. Puis un agneau bêla près de son oreille. Les sabots menus des chevreaux frappèrent le sol et une odeur joyeuse et fraîche de foin, de lait de brebis chaud, de gel et d'étable emplit la pièce…

Grigori s'éveilla à minuit. Il demeura longtemps les yeux ouverts. Dans le foyer la braise rougeoyait sous la cendre opaline. Les agneaux étaient couchés tout près du feu, à la porte du poêle, serrés les uns contre les autres. Dans le doux silence de minuit Grigori les entendait grincer des dents en dormant, éternuer, renifler. La pleine lune lointaine, lointaine regardait par la fenêtre. Un chevreau

noir turbulent jouait dans le carré jaune de lumière, sur le sol de terre. La poussière aux reflets de perle dans le clair de lune traversait obliquement la pièce. Une lumière bleue tirant sur le jaune, presque la lumière du jour, emplissait la maison. Un fragment de miroir jetait des étincelles sur la cheminée, le cadre argenté de l'icône luisait faiblement dans le coin d'honneur… Grigori pensa de nouveau à la conférence à Viochenskaïa, au messager venu du Khoper, et de nouveau sentit un trouble désagréable et pesant au souvenir du lieutenant-colonel, avec son air d'étranger, d'intellectuel, et sa manière de parler. Le chevreau monta sur la pelisse, sur le ventre de Grigori, considéra Grigori longuement, stupidement, pointa les oreilles, puis s'enhardit, fit quelques bonds et soudain écarta ses pattes frisées. Un jet fin coula en gazouillant de la peau de mouton sur la paume ouverte de l'ordonnance qui dormait à côté. L'homme grogna, s'éveilla, essuya sa main contre sa culotte et hocha la tête d'un air navré.

— Il m'a mouillé, maudite bête, allez, ouste.

Et il donna une chiquenaude gentille sur le front du chevreau.

Celui-ci poussa un bêlement aigu, sauta à terre, puis s'approcha de Grigori et lui lécha longuement la main de sa petite langue rêche et chaude.

39

Après leur fuite de Tatarski, Stockman, Michka Kochévoï, Ivan Alexéiévitch et quelques Cosaques qui servaient comme miliciens s'étaient joints au 4e Régiment de Transamourie. Ce régiment, revenu du front allemand au début de l'année 1918, s'était intégralement incorporé à l'Armée Rouge et conservait ses cadres essentiels après un an et demi de combats sur les fronts de la guerre civile. Les Transamouriens étaient admirablement équipés, leurs chevaux étaient bien nourris et bien dressés. Le Régiment se distinguait par sa combativité, son moral et la brillante instruction de cavalerie de ses hommes.

Au début de l'insurrection, appuyés par le 1er Régiment d'infanterie de Moscou, ils avaient résisté presque seuls à la pression des insurgés qui tentaient de se frayer un passage vers Oust-Medvéditskaïa ; des renforts étaient arrivés ensuite et le Régiment, sans s'éparpiller, avait occupé définitivement le secteur d'Oust-Khoperskaïa, sur la Krivaïa.

A la fin de mars les insurgés chassaient les Rouges du territoire de la stanitsa Elanskaïa et occupaient plusieurs villages de la stanitsa Oust-Khoperskaïa. Un équilibre relatif s'établit et le front resta stationnaire pendant près de deux mois. Pour couvrir Oust-Khoperskaïa à l'ouest, un bataillon du Régiment de Moscou, renforcé par une batterie, occupa le village de Kroutovski, sur le Don. La batterie rouge, placée sur une hauteur au sud de Kroutovski, bombardait du matin au soir les rassemblements d'insurgés sur la rive droite du Don, puis dirigeait son feu sur le village d'Elanski et l'arrosait. Tantôt les obus éclataient dans le village – et le bétail s'enfuyait dans les ruelles, fou de terreur, brisant les clôtures, et les gens couraient, courbés en deux –, tantôt ils éclataient derrière le cimetière vieux-croyant, à côté des moulins à vent, sur les monticules sablonneux déserts, et soulevaient des paquets de terre brune encore gelée.

Le 15 mars, Stockman, Michka Kochévoï et Ivan Alexéiévitch partaient de Tchébotariov pour Oust-Khoperskaïa, ayant appris qu'on formait là une légion avec les communistes et les militants des soviets qui avaient fui les stanitsas insurgées. Un Cosaque vieux-croyant les conduisait. Il avait un visage si rose et si juvénile que Stockman lui-même ne pouvait s'empêcher de sourire en le regardant. Malgré sa jeunesse, le Cosaque avait une barbe blonde et frisée, très épaisse, au milieu de laquelle sa bouche écarlate avait l'air d'une tranche de

pastèque ; son teint éclatant et sa barbe dorée faisaient ressortir le bleu transparent de ses yeux.

Michka fredonnait des chansons depuis le départ. Ivan Alexéiévitch était assis derrière, le fusil posé sur les genoux, l'air sombre. Stockman engagea la conversation avec le conducteur, une conversation banale :

— Tu n'as pas à te plaindre de ta santé, camarade ?

— Non, grâce à Dieu, répondit l'autre avec un chaud sourire. Comment serions-nous malades ? Depuis des siècles nous ne fumons pas, nous buvons la vodka nature, nous mangeons du pain de froment. Pourquoi serions-nous malades ?

— Tu as été soldat ?

— Pas longtemps. Les cadets m'ont pris.

— Alors pourquoi tu n'es pas de l'autre côté du Donets ?

— C'est bizarre, ce que tu dis là, camarade. Qu'est-ce que j'aurais été faire là-bas ? Apprendre des chansons nouvelles ? Je n'aurais pas servi chez les cadets s'ils ne m'avaient pas obligé. Votre gouvernement est juste, mais vous avez fait des petites choses irrégulières…

— Quelles choses ?

Stockman roula une cigarette, l'alluma et attendit longtemps la réponse.

— Pourquoi brûles-tu cette herbe ? dit le Cosaque en détournant son visage. Regarde comme l'air est pur autour de nous, et toi tu t'empestes la poitrine avec ta fumée puante. Je n'approuve pas ça. Je vais te le dire, ce que vous avez fait d'irrégulier. Vous avez opprimé les Cosaques, vous avez fait des bêtises, sans ça votre pouvoir durerait toujours. Il y a beaucoup d'imbéciles chez vous, c'est pour ça qu'il y a eu la révolte.

— Comment ça, on a fait des bêtises ? Quelles bêtises ?

— Tu le sais toi-même, je pense… Vous avez fusillé des gens. Un jour celui-ci, le lendemain celui-là… Qui attendrait son tour tranquillement ? Quand on mène un bœuf à l'abattoir, il secoue la tête. Tiens, par exemple, la stanitsa Boukanovskaïa… On la voit d'ici, tu vois leur église ? Regarde où je montre avec mon fouet, tu vois ?…

Bon, eh bien, on raconte qu'il y a là un commissaire nommé Malkine, avec son détachement. Bon, crois-tu qu'il est juste avec les gens ? Tu vas voir. Il rassemble les vieux de tous les villages, il les emmène dans les buissons, et là il

leur tire l’âme du corps. Et il ne permet pas qu’on les enterre. Leur seule faute c’est d’avoir été élus autrefois juges honoraires de stanitsas. Tu sais quels juges c’étaient ? Certains savent à peine écrire leur nom, d’autres mettent une croix. C’étaient des juges pour la forme. Leur plus grande qualité, c’était leur longue barbe ; ils sont si vieux qu’ils ne savent plus boutonner leur braguette. Il n’y a rien à en tirer. Ce sont des enfants. Donc, ce Malkine a le droit de vie et de mort sur les Cosaques, comme un dieu. Un jour un vieux passe sur la place – on l’appelait Liniok. Il avait une bride à la main, il allait chercher sa jument. Voilà des gamins qui lui disent : « Hé, va voir Malkine, il te demande. » Liniok fait un signe de croix à la façon des hérétiques – là-bas ils suivent la nouvelle croyance – et il ôte son bonnet depuis la place. Il arrive, il avait peur. « Vous m’avez demandé ? » qu’il dit. Malkine rigole, il se tient les côtes. « Tiens, qu’il dit, puisque tu te crois champignon, on va te mettre dans le panier. Personne ne t’a demandé mais puisque tu es là… Prenez-le, camarades. Troisième catégorie. » Et bien sûr il y est passé. Sa vieille a eu beau l’attendre, il n’est pas revenu. Parti, disparu. Il est entré avec sa bride dans le royaume des cieux. Une autre fois Malkine rencontre un autre vieux dans la rue, Mitrofane, du village d’Andréïanovski, il lui demande : « D’où es-tu ? Comment t’appelles-tu ? » Et il rigole : « Regardez-moi ça comme il étale sa barbe ! Comme un renard étale sa queue. Tu ressembles beaucoup à saint Nicolas avec ta barbe. Gros cochon, nous allons faire du savon avec ta graisse. Troisième catégorie… » C’est vrai que le vieux avait une barbe longue comme un balai, pour son malheur. Il a été fusillé rien que pour ça, parce qu’il soignait sa barbe et parce qu’il est tombé sur Malkine à un mauvais moment. Est-ce que ce n’est pas se moquer du monde ?

Michka, qui avait cessé de chanter depuis le début du récit, dit avec colère :

— Tu dis n’importe quoi, tu mens.

— Essaie de mentir mieux. Avant de crier au mensonge, renseigne-toi, tu parleras après.

— Mais tu es sûr de ce que tu dis ?

— C’est ce que les gens disent.

— Les gens ! Il y a aussi des gens qui disent que les poules ont du lait, mais elles n’ont pas de pis. On t’a raconté des balivernes et maintenant tu fais travailler ta langue comme une femme.

— C’était des vieux bien tranquilles…

— Oui, c’est ça, bien tranquilles. – Michka le singeait, de plus en plus en colère. – Et c’est peut-être des vieux bien tranquilles, comme ça, qui ont préparé

l’insurrection. Tes juges honoraires avaient des mitrailleuses enterrées dans leur cour, et toi tu dis que c’est pour leur barbe, pour s’amuser, qu’on les a fusillés… Pourquoi on ne t’a pas fusillé, toi, avec la barbe que tu as. Une barbe large comme celle d’un vieux bouc.

— Je le dis comme on me l’a dit. Dieu sait, peut-être qu’on m’a menti, peut-être qu’ils faisaient quelque chose contre les autorités, marmotta le vieux-croyant, confus.

Il sauta de son siège, marcha un long moment dans la neige fondante. Ses pieds glissaient et balayaient la neige bleuâtre et molle. Un soleil caressant brillait sur la steppe. Le ciel bleu clair embrassait dans une étreinte puissante les coteaux et les cols lointains. Dans le frémissement presque imperceptible du vent, on devinait le souffle parfumé du printemps proche. A l’est, derrière le zigzag blanchâtre des collines, dans une brume lilas, on distinguait le sommet de la colline d’Oust-Medvéditskaïa. A l’horizon, très loin, des nuages blancs moutonnés déployaient au-dessus de la terre leur immense voûte ondoyante.

Le conducteur remonta dans le traîneau, tourna un visage durci vers Stockman et reprit :

— Mon grand-père, il est toujours vivant et il a cent huit ans, il m’a raconté, et il le tient de son grand-père à lui, que de son temps, c’est-à-dire du temps de mon arrière-arrière-grand-père, le tsar Pierre a envoyé dans notre pays du Haut-Don un Prince – ah ! mon Dieu, rends-moi la mémoire ! – du nom de Dlinnoroukov ou Dolgoroukov. Et ce prince venait de Voronèje avec des soldats, il ruinait les bourgs cosaques parce qu’ils ne voulaient pas adopter la loi maudite de Nikon et obéir au tsar. On faisait la chasse aux Cosaques, on leur coupait le nez, on les pendait et on les mettait sur des radeaux qui descendaient le Don.

— Qu’est-ce que tu veux dire par là ? demanda Michka sévèrement.

— Ce que je veux dire par là, c’est que le tsar ne lui avait pas donné, j’en suis bien sûr, à ce prince, tout Dlinnorouki qu’il était, des droits pareils. Le commissaire, à Boukanovskaïa, il a dit par exemple : « Je vous décosaquerai, fils de chiennes, vous vous en souviendrez toute votre vie. » Il a dit ça sur la place du marché à Boukanovskaïa devant toute l’assemblée de stanitsa. Est-ce que vraiment le pouvoir des Soviets lui en avait donné le droit ? C’est la même chose. Il n’a reçu aucun mandat, j’en suis sûr, pour des choses pareilles, pour mettre tous les Cosaques dans le même sac. Les Cosaques, il y en a d’uns et d’autres…

Les pommettes de Stockman se couvrirent de rides.

— Je t’ai écouté, maintenant écoute-moi.

— Ça se peut, bien sûr, que j’aie dit quelque chose qu’il ne fallait pas, par bêtise, excusez-moi.

— Attends, attends… Voilà. Ce que tu nous as raconté sur ce commissaire ne ressemble pas à la vérité. Je m’en assurerai. Et si c’est vrai, s’il a maltraité les Cosaques, s’il s’est conduit comme un despote, nous ne lui pardonnerons pas.

— Oh ! ça m’étonnerait.

— Pas du tout, c’est comme ça. Quand le front est passé par votre village, les soldats rouges n’ont-ils pas fusillé un des leurs pour avoir pillé la maison d’une femme cosaque ? C’est chez vous que je l’ai appris.

— Oui, oui. Il avait farfouillé dans un coffre chez Perfilievna. C’est vrai. C’est véridique. Certainement… Ils ont été sévères. Là tu as raison. C’est derrière l’aire qu’il a été fusillé. Après on a longtemps discuté chez nous pour savoir où on allait l’enterrer. Il y en a qui voulaient le mettre au cimetière, mais les autres ont protesté, ils ont dit que ce serait une profanation. Finalement on l’a enseveli, le pauvre gars, près de l’aire.

— Donc le cas s’est présenté, dit Stockman en roulant prestement une cigarette.

— Oui, oui, ça, je ne dis pas le contraire, acquiesça le Cosaque avec empressement.

— Alors pourquoi crois-tu que nous ne châtierons pas ce commissaire si sa faute est établie ?

— Mon cher camarade, vous n’aurez peut-être personne à mettre au-dessus de lui. L’autre, c’était un soldat, celui-ci, c’est un commissaire…

— On n’en sera que plus sévère avec lui. Le pouvoir des Soviets ne sévit que contre ses ennemis, mais ceux de ses représentants qui briment injustement la population travailleuse, nous les punissons impitoyablement.

Le silence de ce midi de mars dans la steppe, entamé seulement par le crissement des essieux et le pas des chevaux, fut rompu par le grondement du canon. Un premier coup fut suivi de deux autres à intervalles réguliers. C’était la batterie de Kroutovski qui reprenait le bombardement de la rive gauche.

Dans le traîneau la conversation s’arrêta. Le bruit de la canonnade ne s’accordait pas au charme tendre de la steppe endormie dans une langueur annonciatrice du printemps. Les chevaux eux-mêmes se mirent à courir plus vite,

en dressant les oreilles d’un air affairé.

Ils débouchèrent sur la route des hetmans et les voyageurs découvrirent le vaste pays du Don, immense, tacheté de brun, avec des étendues de sable jaune libérées de la neige, et où les saules et les forêts d’aulnes formaient des îles et des promontoires gris-bleu.

A Oust-Khoperskaïa, le conducteur arrêta le traîneau devant la maison du Comité révolutionnaire, tout près de laquelle se trouvait l’état-major du Régiment de Moscou.

Stockman fouilla dans sa poche et tira de sa blague à tabac un billet de quarante roubles-Kérenski, qu’il tendit au Cosaque. Celui-ci eut un sourire épanoui qui découvrit ses dents jaunâtres sous sa moustache humide et il murmura confus :

— Comment, camarade ! Dieu vous garde ! Ça ne vaut pas un salaire.

— Prends, c’est pour le travail de tes chevaux. Et ne doute pas du pouvoir des Soviets. Rappelle-toi ce que je te dis : nous luttons pour le pouvoir des ouvriers et des paysans. Ce sont nos ennemis, qui vous ont poussés à la révolte : les koulaks, les atamans, les officiers. Ils sont la cause principale de l’insurrection. Mais si l’un des nôtres a commis une injustice envers un travailleur cosaque qui sympathise avec nous, qui aide la révolution, on pourra toujours le mettre à la raison.

— Tu connais le proverbe, camarade : Dieu est haut et le tsar est loin… Votre tsar est loin, à vous aussi. Ne te bats pas contre plus fort que toi, ne plaide pas contre plus riche que toi… et vous êtes forts et riches. – Il sourit malicieusement. – Regarde, toi, par exemple, tu paies quarante roubles un trajet qui n’en vaut pas plus de cinq. Dieu te garde !

— Il t’a donné un supplément pour la conversation, dit Michka Kochévoï en souriant. – Il sauta à terre et remonta son pantalon. – Et aussi pour ta barbe agréable. Sais-tu qui tu as transporté, bûche ? Un général rouge.

— Ho

— Ah voilà : ho ! » Quelles drôles de gens ! Si on t’avait donné peu, tu aurais dit partout : « C’est bien ça, j’ai transporté des camarades et ils ne m’ont donné que cinq roubles, les salauds. » Et tu nous en aurais voulu pendant tout l’hiver. On t’a donné beaucoup et tu n’es pas content non plus : « Regardez-moi ça, ce qu’ils sont riches. Il a donné quarante roubles. Il dépense sans compter… » Moi, je ne te donnerais rien du tout. Tu pourrais rouspéter tant que tu voudrais. De

toute façon tu n’es pas content. Bon, allons-y… Adieu, barbu.

Le morose Ivan Alexéiévitch sourit lui-même du discours enflammé de Michka.

Un soldat rouge d’une patrouille à cheval sortit du portail de l’état-major sur un petit cheval sibérien ébouriffé.

— D’où vient ce traîneau ? cria-t-il, et il fit tourner son cheval d’un coup de sa bride courte.

— Qu’est-ce que tu veux ? demanda Stockman.

— Il y a des munitions à emporter à Kroutovski. Entre.

— Non, camarade, on renvoie le traîneau.

— Mais qui êtes-vous ?

Le soldat, un jeune et beau garçon, s’approcha.

— Nous sommes du Régiment de Transamourie. Ne retiens pas ce traîneau.

— Ah… Bon, ça va, il peut s’en aller. Tu peux partir, vieux.

40

Il apparut à l’examen qu’aucune légion communiste n’était en formation à Oust-Khoperskaïa. Il en existait bien une, mais à Boukanovskaïa, organisée par ce commissaire Malkine qui avait été envoyé sur le Bas-Khoper par l’état-major de la 9e Armée rouge, et dont le vieux-croyant avait parlé. Les communistes et les militants des soviets d’Elanskaïa, de Boukanovskaïa, de Slachtchovskaïa et Koumyljenskaïa, renforcés par des soldats rouges, constituaient une assez imposante unité de combat de deux cents fantassins, auxquels étaient venus s’ajouter quelques dizaines de cavaliers donnés par les unités de reconnaissance. La légion se trouvait provisoirement à Boukanovskaïa et, avec une compagnie du Régiment de Moscou, elle contenait les insurgés qui s’efforçaient d’attaquer depuis le cours supérieur des rivières Elanka et Zimovnaïa.

Après avoir conféré avec le chef d’état-major, un homme morose et usé, ancien officier de carrière, et avec le commissaire politique, un ouvrier moscovite de l’usine Michelson, Stockman décida de rester à Oust-Khoperskaïa et de s’engager dans le deuxième bataillon du Régiment. Dans une petite chambre proprette, encombrée de rouleaux de bandes molletières, de bobines de fil téléphonique et autres objets d’usage militaire, il eut une longue conversation avec le commissaire politique.

— Vois-tu, camarade, disait lentement le commissaire, un petit homme au visage jaune qui souffrait d’une crise d’appendicite, c’est compliqué, ici. Presque tous mes gars sont originaires de Moscou et de Riazan, et quelques-uns seulement de Nijni. Ce sont de solides gaillards, des ouvriers pour la plupart. Par contre, nous avons eu ici un escadron de la 14e Division, et ceux-là n’étaient pas à la hauteur. On a été obligé de les renvoyer à Oust-Medvéditskaïa… Reste avec nous, il y a beaucoup à faire. Il faut travailler avec la population, faire un travail d’explication. Tu comprends bien que les Cosaques… Ici, il faut ouvrir l’œil.

— Je comprends tout cela aussi bien que toi, dit Stockman que le ton protecteur du commissaire faisait sourire, et il regardait ses yeux jaunis par la souffrance. Mais dis-moi, ce commissaire de Boukanovskaïa, qu’est-ce que c’est ?

L’autre répondit d’une voix lasse, en caressant sa moustache en brosse, et de

temps en temps il levait ses paupières bleuâtres et transparentes.

— Il y a été trop fort, pendant quelque temps. C'est un brave gars, mais il ne comprend pas grand-chose à la politique. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs… En ce moment il est en train d'évacuer dans la Russie centrale la population masculine des stanitsas… Va voir l'intendant, il t'inscrira à l'ordinaire.

Le commissaire fit une grimace douloureuse et appuya la main sur son pantalon graisseux.

Le lendemain matin, le deuxième bataillon était mis en alerte et, une heure après l'appel, il partait en ordre de marche vers Kroutovski.

Stockman, Michka Kochévoï et Ivan Alexéiévitch marchaient côte à côte.

Une patrouille à cheval fut envoyée de Kroutovski en reconnaissance sur l'autre rive du Don. La colonne traversa le fleuve à sa suite. Le chemin détrempé, où le crottin faisait des taches brunes, était émaillé de flaques. La glace sur le Don avait des reflets bleuâtres. On franchit sur des claies les étroites bandes dégelées des bords. Depuis le sommet de la colline la batterie tirait sur les bosquets de peupliers que l'on apercevait derrière le village d'Elanski. Le bataillon devait contourner Elanski abandonné par les Cosaques, avancer en direction de la stanitsa Elanskaïa et, après avoir fait sa jonction avec une compagnie du premier bataillon qui arrivait de Boukanovskaïa, occuper le village d'Antonov. Le chef du bataillon avait pour mission de diriger sa troupe vers le village de Bezborodov. La patrouille à cheval annonça bientôt qu'elle n'avait pas trouvé trace de l'ennemi à Bezborodov, mais que la fusillade faisait rage à quelque quatre verstes à droite du village.

Des obus passaient en hurlant au-dessus de la colonne. Les explosions proches ébranlaient la terre. Derrière, la glace craquait sur le Don. Ivan Alexéiévitch se retourna.

— C'est l'eau qui monte, sans doute.

— Ce n'est pas une petite affaire de traverser le Don en ce moment. La débâcle peut commencer d'un moment à l'autre, grommela Michka, qui n'avait pas encore pu s'habituer à marcher comme un fantassin.

Stockman regardait le dos des soldats marchant devant lui, le balancement rythmique des baïonnettes. En se retournant il voyait les figures sérieuses et indifférentes des soldats rouges, si diverses et pourtant infiniment semblables, le mouvement ondoyant des bonnets gris ornés de l'étoile rouge à cinq branches,

des capotes grises jaunies d’usure, et de celles qui étaient plus neuves, brillantes et rêches ; il entendait le bruit lourd des pas, le sourd murmure des conversations, des toux, le cliquetis des bidons ; il sentait l’odeur forte des bottes humides, du mauvais tabac, du cuir. Fermant à demi les yeux, il essayait de ne pas perdre le pas, une chaude sympathie pour tous ces hommes hier encore inconnus l’envahissait et il pensait : « Bon, pourquoi me sont-ils devenus soudain si chers, si proches ? Qu’est-ce qui me lie à eux ? La même idée… Non, peut-être pas seulement la même idée, l’action aussi. Quoi encore ? Peut-être la proximité du danger et de la mort ? Nous sommes frères.. » Il sourit des yeux. « Est-ce que je vieillirais ? »

Stockman regardait avec une satisfaction presque paternelle le dos puissant, droit et large du soldat qui marchait devant lui, son cou rond de jeune homme apparaissant entre le col et le bonnet, puis il tourna les yeux vers son voisin. C’était un homme grand, bien proportionné, au visage sanguin, à la bouche fine et virile ; il marchait sans presque bouger son bras libre et cependant son visage se crispait douloureusement et il avait une toile d’araignée de rides au coin des yeux, comme un vieillard. Stockman éprouva le désir d’engager la conversation.

— Depuis longtemps dans l’armée, camarade ?

Le regard de l’homme, brun très clair, froid et scrutateur, glissa presque de biais sur Stockman.

— Depuis l’année dix-huit, répondit-il entre ses dents.

Cette réponse réservée ne découragea pas Stockman.

— D’où es-tu ?

— Tu te cherches un pays, vieux père ?

— Je serais content d’en trouver un.

— Je suis de Moscou.

— Ouvrier ?

— Oui oui.

Stockman jeta un coup d’œil furtif sur les mains de son voisin. Le temps n’y avait pas effacé les traces du travail du fer.

— Métallurgiste ?

De nouveau le regard brun parcourut le visage de Stockman, sa barbe à peine un peu blanchie.

— Tourneur. Toi aussi ?

Une chaleur apparut au coin des yeux sévères.

— J'étais serrurier… Qu'est-ce que tu as, camarade ? Tu fais des grimaces.

— Mes bottes me blessent, le cuir est desséché. J'ai monté la garde la nuit dernière, j'ai eu les pieds mouillés.

— Tu n'as pas peur ? demanda Stockman avec un sourire soupçonneux.

— De quoi ?

— Eh bien, on va se battre…

— Je suis communiste.

Michka se mêla à la conversation :

— Alors les communistes n'ont pas peur de la mort ? Ce ne sont pas des hommes comme les autres ?

Le voisin de Stockman redressa adroitement son fusil et répondit, après un moment de réflexion, sans regarder Michka :

— Tu n'es pas encore très fort dans tout ça, mon petit gars. Je n'ai pas le droit d'avoir peur. Je me le suis ordonné à moi-même, tu comprends ? Et ne viens pas fouiller dans mon âme sans mettre des gants propres… Je sais pour quoi et contre quoi je fais la guerre, je sais que nous vaincrons. C'est le principal. Le reste n'est rien.

Un souvenir le fit sourire et il se mit à raconter, en regardant de temps en temps Stockman de profil :

— L'année dernière, j'étais dans le détachement de Krassavtsev, en Ukraine, on se battait. Pression incessante de l'ennemi. Des pertes. On avait commencé à abandonner les blessés. Et voilà qu'on se fait encercler, pas loin de Jmérinka. Il fallait traverser de nuit les lignes des Blancs et faire sauter un pont dans leurs arrières pour empêcher le passage d'un train blindé et nous permettre de traverser la voie ferrée. On demande des volontaires. Personne ne répond. Les communistes – on n'était pas nombreux –, les communistes disent : « Il faut tirer au sort. » J'ai réfléchi et je me suis proposé. J'ai pris les explosifs, la mèche, les allumettes, j'ai fait mes adieux aux camarades et je suis parti. Il faisait nuit noire. Du brouillard. J'ai marché une centaine de sagènes et je me suis mis à ramper. J'ai rampé dans un champ de blé pas coupé, ensuite dans un ravin… Je me rappelle, quand je suis sorti du ravin, toujours en rampant, un oiseau s'est envolé devant mon nez. Oui. Je suis passé à dix sagènes de leur poste et j'ai atteint le

pont. Il était gardé par une mitrailleuse. J'ai attendu deux heures couché. Je place l'explosif et j'essaye d'allumer les allumettes sous mon manteau, mais elles étaient humides, elles ne prenaient pas. J'avais rampé sur le ventre, j'étais tout trempé de rosée, les allumettes étaient mouillées, j'avais beau frotter. Alors là, vieux père, j'ai eu peur. Il allait bientôt faire jour, mes mains tremblaient, la sueur me tombait dans les yeux. Je me disais : « Tout est fichu. Si je n'y arrive pas, je me fais sauter le caisson ». J'essaie, j'essaie, finalement j'allume quand même et je fous le camp. Quand ça a sauté, j'étais derrière le remblai, sous le pare-neige, j'ai entendu des cris chez eux. L'alerte. Deux mitrailleuses qui se sont mises à tirer. Plusieurs cavaliers sont passés à côté de moi, mais comment voulez-vous trouver quelqu'un dans la nuit ? Je sors de derrière le pare-neige, je me trouve dans les blés. Et à ce moment-là, mais pas avant, j'ai senti mes jambes et mes bras qui ne m'obéissaient plus, je ne pouvais plus bouger, rien à faire. Je me suis couché. A l'aller j'avais marché très bien, gaillardement, et au retour, voilà… Et tu ne sais pas, je me suis mis à vomir, j'ai rendu tout ce que j'avais dans le ventre. Je sentais qu'il n'y avait plus rien et ça continuait. Oui… Enfin bien sûr j'ai fini par rejoindre les nôtres. – Il s'anima, ses yeux bruns se mirent à briller et devinrent étrangement plus chauds et plus beaux. – Le lendemain matin, après le combat, je raconte aux autres ce qui m'est arrivé avec les allumettes, et il y a un copain qui me dit : « Et ton briquet, Serguéï, tu l'avais perdu ? » Je tâte ma poche, il y était. Je le prends, je frotte, et tu te rends compte, il s'allume du premier coup.

Deux corbeaux, poussés par le vent, venus d'un lointain îlot de peupliers, volaient au-dessus de la colonne, très haut. Ils l'avaient déjà devancée d'une centaine de sagènes, quand, après une interruption d'une heure, la canonnade reprit sur la colline de Kroutovski. Comme le grincement, le hurlement de l'obus qui s'approchait atteignait son point culminant, un des corbeaux, qui volait plus haut que l'autre, tournoya soudain follement dans l'air comme un copeau pris dans un tourbillon et, déployant obliquement ses ailes, essayant encore de se retenir, commença à tomber en spirale, semblable à une énorme feuille noire.

— Il a rencontré la mort, dit joyeusement un soldat qui marchait derrière Stockman. Comme il tourne ! Inouï.

Le commandant de compagnie arriva au galop sur une haute jument baie, dont les sabots faisaient voler la neige humide.

— En tirailleurs !

Trois traîneaux équipés de mitrailleuses passèrent à bride abattue, projetant des mottes de neige sur Ivan Alexéiévitch qui marchait silencieusement. Un des

mitrailleurs tomba à un virage brusque et un rire vigoureux retentit dans les rangs des soldats jusqu’à ce que le conducteur, en jurant, eût fait faire demi-tour aux chevaux pour que le mitrailleur pût sauter en marche dans le traîneau.

41

La stanitsa Karguinskaïa était devenue le point d'appui de la 1re Division insurgée. Grigori Mélékhov, appréciant bien l'importance stratégique de la position, décida de ne l'abandonner à aucun prix. Les hauteurs de la rive gauche du Tchir constituaient une excellente ligne de défense. La stanitsa était en bas, sur la rive droite, et plus loin le relief doux de la steppe s'étendait vers le sud, coupé de-ci de-là par des vallons et des ravins. Grigori avait choisi personnellement sur la colline l'emplacement de sa batterie de trois pièces. Il y avait à peu de distance un point d'observation excellent, un tumulus raviné couvert d'un bois de chênes, d'où l'on voyait tous les environs.

On se battait chaque jour devant Karguinskaïa. Les Rouges attaquaient généralement de deux côtés : du sud, par la steppe, à partir du bourg ukrainien d'Astakhovo, et de l'est, à partir de la stanitsa Bokovskaïa, en remontant le Tchir, par les villages serrés les uns contre les autres. Les lignes cosaques se trouvaient à cent sagènes derrière Karguinskaïa et tiraient rarement. Le feu acharné des Rouges les contraignait presque toujours à battre en retraite dans la stanitsa, puis, par les ravins étroits, sur la colline. Les Rouges n'avaient pas assez de forces pour pousser plus loin. Le succès de leurs opérations offensives était gravement compromis par le manque de cavalerie en nombre suffisant, car la cavalerie eût pu, par un mouvement tournant, obliger les Cosaques à se retirer plus loin ; en détournant leurs forces elle eût ainsi paralysé leur infanterie piétinant aux abords de la stanitsa. Mais les Rouges ne pouvaient employer l'infanterie à une telle manœuvre, en raison de sa faible mobilité, de son incapacité aux mouvements rapides et aussi parce que les Cosaques avaient une cavalerie plus forte, qui pouvait à tout moment fondre sur l'infanterie en marche et l'écarter de sa tâche essentielle.

Un autre avantage des insurgés résidait dans leur connaissance parfaite de la région et dans le fait qu'ils ne perdaient pas une occasion de déplacer subrepticement des escadrons à cheval par les ravins sur les flancs et les arrières de l'ennemi, afin de le menacer constamment et de paralyser ses mouvements.

A cette époque, Grigori conçut un plan pour écraser les Rouges. Il voulait les attirer dans Karguinskaïa par une retraite simulée tandis que Riabtchikov, avec un régiment de cavalerie, les prendrait de flanc par le ravin de la Goussynka à

l’ouest et par Gratchi à l’est, afin de les encercler et de leur porter un coup écrasant. Le plan fut soigneusement mis au point. La veille au soir, tous les commandants d’unités autonomes reçurent des instructions précises. Le mouvement tournant devait, selon Grigori, commencer à l’aube, pour être mieux camouflé.

Tout cela était aussi simple que jouer aux dames. Après avoir envisagé toutes les circonstances qui pourraient gêner la réalisation du plan, Grigori but deux verres de vodka et s’étendit sur son lit de camp sans se déshabiller ; il se couvrit la tête d’un pan humide de sa capote et s’endormit d’un sommeil qui ressemblait à la mort.

Le lendemain matin, vers quatre heures, les Rouges occupaient déjà Karguinskaïa. Une partie de l’infanterie cosaque traversa la stanitsa et s’enfuit sur la colline pour donner le change ; deux voitures équipées de mitrailleuses firent brusquement demi-tour à l’entrée de Karguinskaïa et prirent les Cosaques sous leur feu. Cependant les Rouges se répandaient lentement dans les rues.

Grigori était derrière le tumulus près de la batterie. Il voyait l’infanterie rouge envahir la stanitsa et se rassembler près du Tchir. On était convenu qu’après le premier coup de canon, deux escadrons cosaques, qui attendaient dans les jardins en bas de la colline, passeraient à l’offensive et qu’au même moment le régiment de Riabtchikov commencerait l’encerclement. Le commandant de batterie allait donner l’ordre de tirer en pointage direct sur une voiture-mitrailleuse qui descendait rapidement la colline de Klimovka vers Karguinskaïa, quand un observateur l’informa qu’une batterie rouge était apparue sur le pont du village de Nijné-Latychevski, à trois verstes et demie de là : les Rouges attaquaient en même temps à partir de Bokovskaïa.

— Envoyez-leur un coup de mortier, conseilla Grigori sans détacher les yeux de sa jumelle Zeiss.

Le pointeur, après avoir échangé quelques phrases avec l’adjudant qui faisait fonction de commandant de batterie, marqua rapidement la hausse. Les servants se préparèrent, et le mortier de quatre pouces et demi – selon l’estimation des Cosaques – hurla docilement, labourant la terre de son affût. Le premier obus toucha l’extrémité du pont au moment où le deuxième canon de la batterie ennemie y pénétrait. L’obus mit l’attelage en pièces et – on le sut par la suite – un seul des six chevaux fut épargné. Mais le conducteur, qui le montait, eut la tête proprement arrachée par un éclat. Grigori vit s’élever un nuage gris jaunâtre, les chevaux environnés de fumée se cabrèrent, puis s’écrasèrent au sol, les hommes couraient, tombaient. Un cavalier rouge qui se trouvait à côté de

l’avant-train au moment de la chute de l’obus fut soulevé avec son cheval et le parapet du pont et retomba sur la glace.

Les artilleurs ne s’attendaient pas à un tel succès. Un silence se fit pendant une minute au pied du tumulus à côté de la pièce, seul l’observateur tout près de là se mit sur ses genoux et cria quelque chose en agitant les bras.

Au même moment, d’en bas, de l’épaisseur des cerisaies et des jardins, montèrent un hourra désordonné et la houle crépitante d’une fusillade. Oubliant la prudence, Grigori s’élança du haut du tumulus. Les Rouges couraient dans les rues, on entendait un bruit confus de voix, des commandements hurlés, des coups de feu par rafales. Une des voitures-mitrailleuses, qui s’apprêtait à monter sur une colline, fit demi-tour soudain non loin du cimetière, et la mitrailleuse se mit à tirer sur les Cosaques éparpillés dans les jardins, par-dessus la tête des Rouges qui couraient.

Grigori essayait en vain d’apercevoir à l’horizon la cavalerie cosaque. Le régiment sous le commandement de Riabtchikov, qui avait pour mission de prendre l’ennemi à revers, n’apparaissait toujours pas. Les Rouges du flanc gauche approchaient déjà du pont qui franchit le ravin Zabourounny et qui joint Karguinskaïa au village voisin d’Arkhipovka, cependant que ceux du flanc droit couraient dans la stanitsa et tombaient sous les coups des Cosaques qui s’étaient emparés de deux rues proches du Tchir.

Enfin le premier escadron de Riabtchikov apparut derrière une colline, puis le deuxième, le troisième, le quatrième… Ils se déployèrent en vagues d’assaut, puis tournèrent brusquement à gauche, pour couper la retraite à la foule des Rouges qui descendaient en courant la pente vers Klimovka. Grigori, froissant ses gants, suivait nerveusement le déroulement du combat. Il abandonna les jumelles et regarda à l’œil nu la charge de cavalerie qui s’approchait impétueusement de la route de Klimovka, et les Rouges faisant demi-tour dans la confusion et courant vers les fermes d’Arkhipovka en groupes ou isolés, d’où les accueillait le feu de l’infanterie cosaque qui avait entrepris de poursuivre l’ennemi en amont, et se précipitant de nouveau vers la route. Très peu de soldats rouges réussirent à gagner Klimovka.

Sur la colline, le massacre commença, dans un silence effroyable. Les escadrons de Riabtchikov se retournèrent vers Karguinskaïa et se mirent à chasser les Rouges comme le vent chasse les feuilles. A côté du pont de Zabourounny, une trentaine de Rouges, comprenant que toute retraite leur était interdite, décidèrent de se défendre. Ils avaient une mitrailleuse et une bonne réserve de bandes. Dès que les fantassins cosaques surgissaient des jardins, la

mitrailleuse tirait fébrilement, et les Cosaques se jetaient à terre et rampaient à l'abri des hangars et des murets des enclos. De la colline on voyait des Cosaques qui traînaient une mitrailleuse à travers Karguinskaïa. Ils s'arrêtèrent devant une ferme qui touchait presque Arkhipovka, entrèrent. Bientôt le crépitement de la mitrailleuse éclata sur le toit de la grange. Grigori observa les mitrailleurs à la jumelle. L'un d'eux, jambes écartées, le pantalon glissé dans des chaussettes blanches, était couché sur le toit, courbé sous le bouclier ; un autre grimpait à l'échelle avec des bandes autour du corps. Les artilleurs décidèrent de venir en aide à l'infanterie. Une pluie de shrapnels arrosa le foyer de résistance rouge. Le dernier obus brisant éclata loin de là.

Un quart d'heure plus tard, la mitrailleuse rouge du pont de Zabourounny se tut soudain. Aussitôt éclata un hourra très bref. La silhouette des cavaliers cosaques apparut à travers les troncs nus des saules.

Tout était fini.

Sur l'ordre de Grigori, les habitants de Karguinskaïa et d'Arkhipovka traînèrent cent quarante-sept cadavres de Rouges avec des crocs et des gaffes jusqu'à une fosse, à côté du pont de Zabourounny, et les y enterrèrent sommairement. Riabtchikov s'empara de six voitures de munitions avec chevaux et cartouches et d'une voiture-mitrailleuse avec une mitrailleuse sans culasse. A Klimovka il prit quarante-deux fourgons de matériel militaire. Les Cosaques avaient quatre tués et quinze blessés.

Après le combat le calme régna à Karguinskaïa pendant une semaine. L'ennemi reporta son effort sur la 2e Division insurgée, s'empara de plusieurs villages de la stanitsa Migoulinskaïa, comme Alexéïevski et le bourg de Tchernetskaïa, et il atteignit le village de Verkhné-Tchirski.

Chaque matin le canon grondant là-bas sonnait le réveil, mais les informations sur la marche des combats arrivaient avec un grand retard et ne donnaient pas une idée claire de la situation sur le front de la *2e* Division.

C'est alors que Grigori se mit à boire pour échapper aux idées noires, pour étouffer sa conscience et ne pas penser à ce qui se faisait autour de lui et dont il était un des principaux participants. Si les insurgés manquaient de farine, en dépit des énormes réserves de blé du pays – les moulins n'arrivaient pas à satisfaire les besoins de l'armée et souvent les Cosaques se nourrissaient de blé cuit –, en revanche il n'y avait point pénurie d'eau-de-vie. Elle coulait à flots. Sur l'autre rive du Don, un escadron de Cosaques de Doudarevka s'était lancé, complètement ivre, contre des mitrailleuses, et avait été à moitié détruit. Monter

en position en état d'ivresse était devenu chose ordinaire. Grigori était complaisamment approvisionné en eau-de-vie. Prokhor Zykov se distinguait particulièrement dans cet office. Après la bataille de Karguinskaïa, il apporta, à la demande de Grigori, trois pots d'eau-de-vie d'une douzaine de litres chacun, fit venir des chanteurs, et Grigori, se sentant joyeux et libéré, arraché à la réalité et aux préoccupations, passa la nuit à boire avec ses hommes. Le matin, il remit ça pour se faire passer le mal aux cheveux et, le soir, il éprouva de nouveau un besoin de chansons, de rumeur joyeuse, de tohu-bohu, de danses, de tout ce qui pouvait donner l'illusion d'une gaieté véritable et effacer la sombre et cruelle réalité.

Le besoin de boire lui devint vite une habitude. Dès le matin, en se mettant à table, il sentait un désir irrésistible d'avaler un verre de vodka. Il buvait beaucoup, mais ne dépassait pas une certaine mesure, il restait toujours ferme sur ses jambes. Même le matin, quand les autres dormaient dans leur vomissure sur les tables ou par terre, enveloppés de capotes et de couvertures de cheval, il gardait l'apparence de l'homme à jeun, il était seulement très pâle, avec des yeux très durs, et il se prenait souvent la tête à deux mains, laissant pendre son toupet frisé.

En quatre jours de fête ininterrompue, son visage devint flasque, Grigori se voûta ; de petites poches bleuâtres lui vinrent sous les yeux et une flamme de cruauté démente apparut de plus en plus souvent dans son regard.

Le cinquième jour Prokhor Zykov lui proposa avec un sourire prometteur :

— Il y a une femme tout ce qu'il y a de bien à Likhovidov, si on allait la voir ? D'accord ? Faut pas que tu laisses passer ça, Grigori Pantéléiévitch. Une femme sucrée comme une pastèque. Je n'y ai pas goûté, mais je le sais. Seulement elle est farouche, la diablesse. Sauvage. Avec elle on n'obtient pas ce qu'on veut du premier coup, elle ne se laisse même pas caresser. Mais pour ce qui est de faire de l'eau-de-vie, on ne trouve pas mieux. La première bouilleuse de tout le Tchir.

Et il ajouta comme en passant :

— Son mari a suivi la retraite au-delà du Donets.

Ils partirent le soir même pour Likhovidov. Grigori était accompagné de Riabtchikov, de Kharlampi Ermakov, d'Alexéï Chamil le manchot et de Kondrat Medvédev, le chef de la 4e Division, qui était arrivé de son secteur. Prokhor Zykov allait devant. Arrivé dans le village, il mit son cheval au pas, tourna dans une ruelle et ouvrit la porte d'une aire. Grigori le suivit et lança son cheval ;

celui-ci sauta par-dessus un énorme tas de neige près du portail, enfonça les deux pattes de devant dans la neige, se redressa en s'ébrouant et escalada le tas de neige qui ensevelissait le portail et la clôture. Riabtchikov mit pied à terre et mena son cheval par la bride. Grigori et Prokhor longèrent à cheval, pendant cinq minutes environ, des meules de paille et de foin, puis traversèrent une cerisaie nue, sonore comme du verre. La coupe d'or de la jeune lune, pleine de bleu, était posée de travers dans le ciel, les étoiles tremblaient, le silence était tissé d'une étoffe enchantée. L'aboiement lointain des chiens, le claquement des sabots des chevaux ne brisaient pas ce silence, mais le soulignaient. A travers les branches serrées des cerisiers et les branches écartées des pommiers, une lumière jaune brilla et la silhouette d'une grande ferme couverte de chaume se détacha sur le fond du ciel étoilé. Prokhor se pencha sur sa selle et ouvrit obligeamment la barrière grinçante. Près du perron, la lune tremblotait dans une mare gelée. Le cheval de Grigori brisa du sabot la glace au bord de la mare et s'arrêta pour souffler. Grigori sauta de selle, enroula la bride à la balustrade du perron et entra dans le vestibule sombre. Derrière lui, Riabtchikov et les autres, en mettant pied à terre, commençaient à faire du bruit et à chanter.

Grigori trouva à tâtons la poignée de la porte et pénétra dans une vaste cuisine. Une jeune femme cosaque, petite mais gracieuse à la façon d'une perdrix, au visage hâlé, aux sourcils noirs et modelés, debout le dos au poêle, était en train de tricoter un bas. Une fillette à tête blonde, d'environ neuf ans dormait sur le poêle les bras écartés.

Grigori alla s'asseoir à la table sans ôter sa capote.

— Il y a de la vodka ?

— Alors on ne salue pas les gens ? dit la femme sans le regarder et sans ralentir le mouvement de ses aiguilles.

— Salut, si tu y tiens. Il y a de la vodka ?

Elle souleva les cils, sourit à Grigori de ses yeux ronds et bruns, et tendit l'oreille au bruit des voix et des pas dans le vestibule.

— De la vodka, j'en ai. Mais combien êtes-vous de noctambules ?

— Beaucoup de monde. Toute la division…

Dès le seuil Riabtchikov se mit à danser la prissiadka{90} en frappant la tige de ses bottes avec son bonnet, tandis que son sabre traînait par terre. Les autres étaient massés à la porte ; l'un d'eux battait à merveille une mesure endiablée avec deux cuillers de bois.

Ils jetèrent les capotes en tas sur le lit et posèrent les armes sur les bancs. Prokhor aidait la maîtresse de maison à mettre la table. Alexéï Chamil le manchot alla chercher de la choucroute à la cave, tomba dans l'escalier et rapporta dans les pans de sa tunique les débris de l'assiette cassée et un monticule de chou humide.

A minuit les Cosaques, qui avaient bu deux seaux d'eau-de-vie, mangé une énorme quantité de chou, décidèrent de tuer un mouton. Prokhor attrapa à l'aveuglette une jeune brebis dans la bergerie et Kharlampi Ermakov – qui n'était pas le dernier à savoir se servir d'un sabre – lui trancha la tête et l'écorcha sur place, sous le hangar. La maîtresse de maison alluma le poêle et posa dessus une énorme marmite pleine de viande.

On avait recommencé à battre la mesure avec des cuillers de bois et Riabtchikov dansait, lançant loin les jambes, tapant des mains violemment sur les tiges de ses bottes et chantant d'une voix de ténor aiguë mais agréable :

Il faut boire et faire la fête

Quand on a perdu tout son bien…

— Je veux m'amuser ! hurlait Ermakov, et il s'était mis en tête d'éprouver avec son sabre la solidité des châssis des fenêtres.

Grigori, qui aimait Ermakov pour sa bravoure exceptionnelle et sa fougue cosaque, essayait de l'en empêcher et frappait la table de son gobelet de cuivre :

— Kharlampi, ne fais pas l'imbécile.

Kharlampi, docile, remettait le sabre au fourreau et s'affalait avidement devant son verre d'eau-de-vie.

— Quand on se sent bien comme ça, on n'a pas peur de mourir, dit Alexéï Chamil en s'asseyant à côté de Grigori. Grigori Pantéléiévitch, tu es notre fierté. C'est grâce à toi seul que nous sommes encore de ce monde. On boit encore un petit verre ?… Prokhor, de la vodka !

Les chevaux, que l'on n'avait pas dessellés, restèrent toute la nuit, sans être attachés, près d'une meule de foin. On allait les voir à tour de rôle.

Juste avant l'aube, Grigori sentit qu'il était ivre. La voix des autres lui semblait venir de loin, il tournait péniblement ses yeux injectés de sang et ne gardait conscience qu'au prix d'une énorme tension de la volonté.

— Ça recommence, ce sont les officiers qui nous commandent. Ils ont pris le pouvoir ! hurlait Ermakov en serrant Grigori dans ses bras.

— Quels officiers ? demandait Grigori en repoussant les bras d'Ermakov.

— A Viochenskaïa. Quoi, tu ne sais pas, non ? Un prince caucasien. Un colonel… Je le sabrerai. Mélékhov, je mets ma vie à tes pieds, ne nous abandonne pas. Les Cosaques sont inquiets. Conduis-nous à Viochenskaïa, on les démolira tous, on les réduira en cendres. Koudinov et le colonel, tous on les liquidera. Ils nous en ont assez fait voir. Battons-nous à la fois contre les Rouges et contre les cadets. Voilà ce que je veux.

— Le colonel, on le tuera. Il est resté exprès… Kharlampi, allons demander pardon au pouvoir des Soviets : nous sommes coupables… dit Grigori, pour un instant dégrisé, et il sourit de travers. Je plaisante, Kharlampi, bois.

— Pourquoi tu plaisantes, Mélékhov ? Ne plaisante pas, c'est une affaire sérieuse, dit durement Medvédev. Nous voulons faire sauter le pouvoir actuel. On chassera tout le monde et on te mettra toi. J'ai parlé avec les hommes, ils sont d'accord. On dira gentiment à Koudinov et à sa bande : « Allez-vous-en. Vous ne nous convenez pas. » S'ils s'en vont, ça va, sinon on envoie un régiment sur Viochenskaïa et le diable fera d'eux ce qu'il voudra.

— Ne parlons plus de ça ! cria Grigori furieux.

Medvédev haussa les épaules, quitta la table et cessa de boire. Dans un coin, couché sur un banc, sa tête ébouriffée renversée en arrière, sa main traînant sur le sol souillé, Riabtchikov chantait plaintivement :

Petit garçon, toi mon pauvret,

Ah ! penche, penche bien la tête,

Penche, penche, penche la tête.

Ah ! penche-la du côté droit,

Du côté droit et puis de l'autre,

Sur mon sein blanc, sur mon sein blanc.

Joignant sa basse sourde à la voix de ténor émouvante et féminine de Riabtchikov, Alexéï Chamil l'accompagnait :

Le voilà couché sur mon sein

Et qui soupire à fendre l'âme

Et qui soupire à fendre l'âme

Et dit pour la dernière fois :

Je pars, mon amour de jeunesse,

Mon vieil amour, tant pis pour toi…

L'aube lilas commençait à poindre derrière la fenêtre quand la maîtresse de maison conduisit Grigori dans la chambre.

— Ne lui donnez plus à boire. Laisse-le tranquille, malheureux. Tu ne vois pas qu'il n'est plus bon à rien, disait-elle, soutenant d'une main Grigori et repoussant de l'autre Ermakov qui les suivait avec un gobelet d'eau-de-vie.

— Alors, on va se coucher ? disait Ermakov en clignant de l'œil.

Il vacillait, il renversait son eau-de-vie.

— Oui, dormir.

— Ne te couche pas tout de suite avec lui, il n'y a rien à faire.

— Ça ne te regarde pas. Tu n'es pas mon beau-père.

— Prends une cuiller ! hennit Ermakov, et un fou rire d'ivrogne le jeta par terre.

— O-o-oh ! tu n'as pas honte ? Tu es plein, tu ne sais plus ce que tu dis.

Elle poussa Grigori dans la chambre, le coucha sur le lit ; avec dégoût et pitié, dans la demi-obscurité, elle regarda son visage mortellement pâle et ses yeux ouverts qui ne voyaient rien.

— Tu boiras peut-être du sirop ?

— Donne.

Elle apporta un verre de sirop de cerise froid et, assise au bord du lit, passa les mains dans les cheveux emmêlés de Grigori, les caressa jusqu'à ce qu'il fût endormi. Elle se fit un lit sur le poêle à côté de sa petite fille, mais Chamil ne la laissa pas dormir. La tête appuyée sur le coude, il s'ébrouait comme un cheval effrayé, puis s'éveillait soudain comme si on l'avait poussé et chantait d'une voix éraillée :

… Rentraient du service militaire,

Épaulettes sur la poitrine

Et leurs croix sur les épaules… [{91}]

Sa tête retombait et, quelques minutes après, regardant autour de lui d’un air farouche, il recommençait :

… Rentraient du service militaire…

42

En s’éveillant le lendemain matin, Grigori se rappela sa conversation avec Ermakov et Medvédev. Il n’avait pas été assez ivre au cours de la nuit pour n’être capable de se remettre en mémoire leurs propos sur le renversement du pouvoir. Il comprit que la beuverie de Likhovidov avait été organisée exprès pour le pousser au coup de force. Contre Koudinov, qui exprimait ouvertement le désir de gagner le Donets pour se joindre à l’Armée du Don, un complot était ourdi par les Cosaques de gauche, qui rêvaient en secret à une séparation définitive d’avec le Don et à l’institution chez eux d’une sorte de pouvoir des Soviets sans les communistes. Ils voulaient attirer Grigori de leur côté, ne comprenant pas la nocivité d’une crise à l’intérieur du camp insurgé, alors que le front rouge, qui hésitait sur le Donets, pouvait à chaque instant les balayer sans difficulté, eux et leurs « dissensions intestines ». « Enfantillage », pensa Grigori, et il sauta légèrement du lit. Il s’habilla, éveilla Ermakov et Medvédev, les fit venir dans la chambre et ferma soigneusement la porte derrière eux.

— Écoutez, frères : sortez-vous de la tête la conversation d’hier et ne faites pas de bruit, sinon ça ira mal pour vous. Le problème du commandement n’est pas posé. Le problème de Koudinov n’est pas posé ; le seul problème, c’est que nous sommes pris dans un étau, comme un tonneau dans ses cercles. Si ce n’est pas aujourd’hui, c’est demain que l’étau nous étouffera. Ce n’est pas sur Viochenskaïa qu’il faut envoyer des régiments, mais sur Migoulinskaïa, sur Krasnokoutskaïa, dit-il avec force, sans quitter des yeux le visage morose et impassible de Medvédev. C’est comme ça, Kondrat, inutile de bouleverser le monde. Creusez-vous un peu les méninges et vous comprendrez ; si nous commençons à chasser le commandement et à faire des coups d’État, nous sommes perdus. Il faut aller soit vers les Blancs, soit vers les Rouges. Au milieu on sera écrasé.

— Dans ce cas-là, il ne faut pas crier notre conversation sur les toits, dit Ermakov en se détournant.

— Ça restera entre nous, mais à condition que vous cessiez de semer le trouble parmi les Cosaques. Quant à Koudinov et à ses conseillers, eh bien, ils n’ont pas tout le pouvoir, je mène ma division comme je l’entends. Ils ne valent pas cher, on le sait bien, et ils veulent nous marier de nouveau avec les cadets,

c’est clair comme de l’eau de roche. Mais où aller ? Tous les chemins sont coupés.

— Oui, c’est bien vrai… acquiesça péniblement Medvédev, et, pour la première fois depuis le début de la conversation, il leva sur Grigori ses petits yeux d’ours, auxquels la colère donnait des reflets d’acier.

Après cela Grigori passa encore deux jours et deux nuits à boire dans les villages proches de Karguinskaïa, gaspillant sa vie dans le vertige de l’ivresse. Le panneau même de sa selle était imprégné d’une odeur d’eau-de-vie. Des femmes, des filles depuis longtemps déflorées passèrent dans ses bras pour de brèves amours. Mais le matin, rassasié par l’ardeur amoureuse de sa consolatrice du moment, il pensait avec froideur et indifférence, comme s’il ne s’agissait pas de lui : « J’ai vécu et j’ai tout éprouvé pendant le temps que j’ai vécu. J’ai eu des femmes et des filles, j’ai foulé la steppe sur de bons chevaux, j’ai connu la joie d’être père et j’ai tué des hommes, j’ai moi-même risqué la mort, je me suis pavané sous le ciel bleu. Qu’est-ce que la vie peut me donner de nouveau ? Rien. Je pourrais mourir. Je n’ai pas peur. Je peux jouer à la guerre sans risque, comme un homme riche. L’enjeu n’est pas gros. »

Le souvenir de son enfance, comme d’un jour bleu et ensoleillé, traversa sa mémoire : les étourneaux dans leurs maisonnettes de pierre, ses pieds nus, à lui, dans la poussière brûlante, le Don figé majestueusement au milieu de la bordure verte des forêts qui se reflétaient dans son eau, les visages enfantins de ses amis, sa mère jeune et bien faite… Grigori mettait la main sur les yeux et voyait défiler au-dedans de lui-même des visages connus, des événements parfois très petits, mais qui, sans qu’il sût pourquoi, s’étaient incrustés dans sa mémoire, et il entendait les voix oubliées de gens perdus, des bribes de conversations, des rires. Sa mémoire dirigeait le phare des souvenirs vers un paysage oublié depuis longtemps, et il voyait soudain surgir avec une netteté aveuglante l’étendue de la steppe, le chemin d’été, la charrette, son père sur l’avant-train, les bœufs, le champ hérissé d’épis d’or coupés, le semis noir des freux sur le chemin… Grigori tournait et retournait le passé dans sa tête embrouillée ; dans cette vie partie sans retour il rencontrait Aksinia et pensait : « Mon amour ! Toi que je ne peux pas oublier ! » Et il s’écartait avec dégoût de la femme dormant à côté de lui, il soupirait, attendait impatiemment l’aurore et, dès que le soleil commençait à parer l’orient de broderies cramoisies, de passements d’or, il sautait du lit, se lavait, se hâtait vers son cheval.

43

L’insurrection faisait rage comme un incendie de steppe. Le cercle d’acier des fronts s’était refermé autour des stanitsas rebelles. L’ombre d’un destin irrémédiable s’était abattue sur les hommes comme un stigmate. Les Cosaques jouaient avec leur vie comme à pile ou face, nombreux étaient ceux qui perdaient. Les jeunes aimaient avec fureur, les plus vieux buvaient jusqu’à l’abrutissement, jouaient aux cartes pour de l’argent ou pour des cartouches – rien n’était plus précieux que les cartouches –, allaient en permission pour prendre en leurs mains, l’espace d’une minute, la hache ou le rabot et laisser contre le mur le fusil odieux, pour reposer leur cœur à réparer leur clôture avec des branches odorantes de saule, ou à préparer qui la herse, qui la charrette pour les travaux de printemps. Beaucoup, après avoir retrouvé le goût de la vie paisible, rentraient saouls à l’unité ; dégrisés, de rage contre « cette vie de chien », ils attaquaient de front, à pied, les mitrailleuses, ou bien, possédés de colère, se lançaient furieusement dans des expéditions nocturnes, ne sentant point sous eux leurs chevaux, et s’amusaient de leurs prisonniers avec une sauvagerie primitive, puis les achevaient au sabre pour épargner les cartouches.

Pourtant le printemps, cette année-là, brillait de couleurs inconnues. Les jours d’avril étaient sereins, transparents comme du verre. Des bandes d’oies naines, des troupes de grues aux voix cuivrées nageaient, nageaient, fuyaient vers le nord, dépassant les nuages, dans l’eau bleue inaccessible du ciel en crue. Sur la verdure pâle de la steppe, à côté des étangs, des cygnes qui s’étaient arrêtés pour se reposer scintillaient comme des perles éparpillées. Près du Don, dans les bas prés, l’air était plein de cris d’oiseaux. Dans les prairies inondées, dans les sillons et les trous que l’eau n’avait pas envahis, les oies s’interpellaient, préparant leur départ ; les canards pris d’extase amoureuse sifflaient inlassablement dans les buissons de saules. Des chatons verts pendaient aux branches des saules, des bourgeons poisseux et odorants grossissaient sur les peupliers. Un charme indicible enveloppait la steppe à peine verdissante, couverte de l’odeur ancienne de la terre noire dégelée et de celle, éternellement jeune, de l’herbe nouvelle.

Ce qu’il y avait d’agréable, dans cette insurrection, c’était que les combattants avaient leur maison à portée de la main. Quand il en avait assez des gardes, des

patrouilles par monts et par vaux, le Cosaque demandait à son chef d'escadron une permission pour rentrer chez lui et envoyait en remplacement sur son cheval le vieux grand-père ou le gamin. Les unités avaient ainsi toujours leur effectif au complet. Mais quelques-uns y mettaient encore plus d'astuce : un peu avant le coucher du soleil, ils quittaient au galop le cantonnement de l'escadron, faisaient une trentaine ou même une quarantaine de verstes et étaient chez eux avant la nuit noire. Ils passaient la nuit avec leur femme ou leur bonne amie et, au deuxième chant du coq, avant que les Pléiades eussent pâli, ils étaient rentrés à l'escadron.

Beaucoup de joyeux gaillards ne pouvaient assez louer cette guerre qui se faisait ainsi à la porte de chez eux. « Ce n'est pas le moment de mourir », plaisantaient les Cosaques qui rendaient souvent visite à leurs femmes.

Le commandement craignait une vague de désertions au début des travaux des champs. Koudinov inspecta spécialement les unités et déclara avec une dureté qui ne lui était pas habituelle :

— Mieux vaut que les vents broutent nos champs, mieux vaut que pas un grain de blé ne tombe sur notre terre, j'interdis que les hommes quittent leurs unités. Ceux qui partiront sans autorisation seront sabrés ou fusillés.

44

Une fois encore, Grigori prit part à un combat, à Klimovka. Vers midi la fusillade commença près de deux fermes au bout du village. Peu de temps après, les Rouges entraient dans Klimovka. A leur flanc gauche, des matelots en cabans noirs – l'équipage d'un bâtiment de la flotte balte – avançaient au pas cadencé. Par une attaque intrépide ils chassèrent du village deux escadrons du régiment insurgé de Karguinskaïa et les poussèrent le long du ravin jusqu'à Vassilievski.

Voyant que le succès penchait du côté des Rouges, Grigori, qui observait le combat du haut d'un tertre, fit un signe avec son gant à Prokhor Zykov posté avec les chevaux à côté d'une voiture de munitions, sauta en selle sans arrêter le cheval et, contournant un ravin, se dirigea au grand trot vers la pente qui mène à la Goussynka. Il savait qu'il trouverait là, sous le couvert des arbres, un escadron de cavalerie de réserve du 2e Régiment. Il traversa les jardins, franchit les haies et, apercevant de loin les Cosaques qui avaient mis pied à terre et les chevaux attachés, il tira son sabre et cria :

— A cheval !

En une minute deux cents cavaliers se mirent en selle. Le chef d'escadron vint au galop à la rencontre de Grigori.

— On intervient ?

— Il est grand temps. Tu dors, dit Grigori, et ses yeux lançaient des éclairs.

Il arrêta son cheval, mit pied à terre et, comme par provocation, s'attarda à serrer les sangles de la selle. Le cheval échauffé, en sueur, s'agitait, renâclait, s'ébrouait, montrait méchamment les dents et s'efforçait d'atteindre Grigori d'un coup de pied de côté. La selle une fois affermie, Grigori, un pied dans l'étrier, lança, sans regarder le chef d'escadron décontenancé, attentif au bruit croissant de la fusillade :

— C'est moi qui conduirai l'escadron. Direction : le bout du village. Par pelotons, au trot !

Arrivé de l'autre côté du village, il déploya l'escadron, il s'assura que son sabre glissait bien dans le fourreau et s'éloigna d'une trentaine de sagènes, puis galopa vers Klimovka. Il s'arrêta une seconde sur la crête de la colline dont le

versant méridional descend vers Klimovka, regarda autour de lui. Dans tout le village, les cavaliers et les fantassins rouges en retraite fuyaient en toute hâte, avec voitures et fourgons. Il se retourna vers l'escadron :

— Sabre au clair ! A l'attaque ! Frères, derrière moi !

Il tira son sabre d'un geste aisé et fut le premier à crier : « Hourra-a-a ». Il sentait un frisson, une sensation familière de légèreté dans tout le corps, il lança son cheval. Les rênes, tendues comme des cordes de violon, tremblaient dans les doigts de sa main gauche, son sabre levé au-dessus de sa tête fendait en sifflant le vent qui venait à sa rencontre.

Un énorme nuage blanc poussé par le vent printanier obscurcit le soleil pendant une minute, une ombre grise descendit la colline avec une lenteur apparente et dépassa Grigori. Grigori quitta des yeux les fermes de Klimovka qui semblaient accourir au-devant de lui et regarda cette ombre glissant sur la terre brune encore humide et la bande de lumière jaune et joyeuse qui détalait devant elle. Un désir inexplicable et inconscient le saisit soudain de rattraper cette lumière glissant sur la terre. Il lança son cheval à bride abattue et s'approcha de la frontière fuyante. Encore quelques secondes de course folle et la tête tendue du cheval serait dans la lumière et son poil roux brillerait d'un éclat fulgurant. A l'instant où Grigori franchissait la lisière de l'ombre, des coups de feu éclatèrent d'une ruelle. Le vent apportait des lambeaux de bruit, les rapprochait, les grossissait. Un moment plus tard, Grigori cessa d'entendre derrière lui le fracas de la charge à travers le bruit de grêle des sabots de son cheval, le glapissement des balles et le hurlement du vent à ses oreilles. Il lui semblait que diminuait le lourd galop de la masse des chevaux ébranlant la terre humide, qu'il s'éloignait, disparaissait. C'est alors que la fusillade se mit à crépiter devant lui comme un feu où l'on jette des branches sèches ; une meute de balles passa en hurlant. Troublé, inquiet, Grigori se retourna. L'angoisse et la colère crispèrent son visage à le rendre méconnaissable. L'escadron avait tourné bride, l'avait abandonné et s'enfuyait au galop. Non loin de là, le chef d'escadron s'agitait sur son cheval, brandissait stupidement son sabre, pleurait et criait quelque chose d'une voix rauque et brisée. Deux Cosaques seulement suivaient Grigori, sans compter Prokhor Zykov, qui galopait vers le chef d'escadron. Les autres s'éloignaient en débandade, sabre au fourreau, cravachant leurs chevaux.

Une seconde seulement, Grigori retint son cheval, essayant de comprendre ce qui se passait derrière lui et pourquoi l'escadron avait pris la fuite inopinément, sans avoir subi de perte. Mais sa conscience le secoua : ne pas faire demi-tour, ne pas fuir, aller de l'avant. A une centaine de sagènes, dans la ruelle, derrière

une clôture, il apercevait sept Rouges qui s'affairaient près d'une voiture-mitrailleuse. Ils essayaient de tourner la voiture de manière à diriger la mitrailleuse vers les Cosaques, mais l'étroitesse de la ruelle les en empêchait : la mitrailleuse restait silencieuse, les coups de fusil se faisaient plus rares et plus rare le sifflement brûlant des balles aux oreilles de Grigori. Grigori fit faire demi-tour à son cheval et se donna pour but de pénétrer dans la ruelle en sautant par-dessus une clôture abattue qui avait naguère servi à limiter un jardin. Il détacha les yeux de la clôture et vit soudain nettement, comme à la jumelle, les matelots qui se hâtaient de dételer les chevaux, leurs cabans noirs souillés de boue, leurs bérets enfoncés qui leur faisaient de drôles de têtes rondes. Deux d'entre eux coupaient les traits d'attelage, un troisième, la tête rentrée dans les épaules, s'occupait de la mitrailleuse, les autres, agenouillés ou debout, tiraient sur Grigori. En s'approchant, celui-ci les voyait manœuvrer la culasse des fusils et entendait les coups de feu secs, tirés presque à bout portant. Les coups de feu se succédaient avec une telle rapidité, les crosses sautaient et revenaient si vite s'appliquer à l'épaule des tireurs que Grigori, tout trempé de sueur, se sentit brûlé d'une certitude joyeuse : « Ils ne m'auront pas. »

La clôture craqua sous les sabots du cheval et resta derrière. Grigori leva son sabre, plissa les yeux et choisit le matelot le plus proche. Un éclair d'angoisse le traversa : « Ils vont tirer à bout portant… Le cheval va se cabrer… se renverser… ils vont me tuer… » Deux coups de feu. Un cri qui semblait venir de loin : « On le prendra vivant. » Devant lui, le rictus d'un homme au visage viril, au front large, les rubans flottants du béret de marin, l'inscription en lettres d'or ternies… Grigori prend appui sur les étriers, il frappe et sent le sabre traverser mollement le corps tendre du matelot. Un deuxième matelot, un fort gaillard au cou épais, atteint la chair de l'épaule gauche de Grigori, mais tombe aussitôt sous le sabre de Prokhor Zykov, la tête tranchée en biais. Grigori se retourne au claquement proche d'une culasse. Le petit œil noir d'un canon de fusil le regarde en face derrière la voiture. Il se jette à gauche avec une telle force que la selle bouge sous lui et que le cheval s'ébrouant, fou de terreur, chancelle ; mais il échappe à la mort qui passe en sifflant au-dessus de sa tête et, au moment où le cheval saute par-dessus le timon de la voiture, il sabre le matelot, qui n'a pas eu le temps de recharger son fusil.

En un court instant – qui devait lui apparaître plus tard comme ayant duré un temps infini –, il sabra quatre matelots et, sourd aux cris de Prokhor Zykov, il s'élança à la poursuite du cinquième, qui avait disparu au tournant de la ruelle. Mais le chef d'escadron le devança et saisit son cheval par la bride.

— Où vas-tu ? Ils vont te tuer. Regarde, là, derrière les hangars, ils ont une

autre mitrailleuse.

Les deux Cosaques et Prokhor mirent pied à terre, coururent vers Grigori et le forcèrent à descendre de cheval. Il se débattait, criait :

— Laissez-moi, salauds… Les matelots… tous… je les tuerai…

— Grigori Pantéléiévitch ! Camarade Mélékhov ! Mais calmez-vous ! disait Prokhor.

— Laissez-moi, frères ! supplia Grigori d'une voix déjà changée, affaiblie.

On le laissa. Le chef d'escadron dit à Prokhor à mi-voix :

— Mets-le en selle et emmène-le à la Goussynka, il a l'air malade.

Il fit un pas vers son cheval et commanda :

— En selle !

Mais Grigori jeta son bonnet sur la neige, chancela un moment et soudain grinça des dents, poussa un hurlement terrible et se mit à arracher les agrafes de sa capote, avec un visage décomposé. Avant que le chef d'escadron eût pu faire un pas vers lui, Grigori s'abattit de toute sa hauteur sur le visage, la poitrine nue, dans la neige. Secoué de sanglots, il happait la neige demeurée intacte sous la clôture, comme un chien. Dans un moment de lucidité fantastique, il essaya de se lever, mais n'y parvint pas et, tournant son visage trempé de larmes, déformé par la douleur, vers les Cosaques massés autour de lui, il cria d'une voix brisée, avec des intonations sauvages :

— Qui est-ce que j'ai tué ?

Et il se roula par terre pour la première fois de sa vie, en proie à une crise terrible, criant et crachant les mots en même temps que l'écume qui moussait à ses lèvres :

— Frères, pas de pardon pour moi ! Tuez-moi, pour l'amour de Dieu… Donnez-moi… la mort…

Le chef d'escadron se précipita vers lui. A deux, avec un sous-officier, ils se jetèrent sur lui, lui arrachèrent la bélière de son sabre, et sa sabretache, lui fermèrent la bouche, lui maintinrent les jambes. Mais il continua longtemps à s'arc-bouter sous eux, à creuser la neige granuleuse avec ses jambes qui se raidissaient convulsivement, à cogner sa tête en gémissant contre la terre labourée par les sabots des chevaux, la terre noire, grasse et brillante sur laquelle il était né, sur laquelle il avait vécu, tirant de la vie riche en tristesses et pauvre en joies tout ce qui lui était imparti.

L’herbe seule pousse indifférente au soleil et au mauvais temps, se nourrissant des sucs vivifiants de la terre, s’inclinant humblement sous le souffle funeste des tempêtes. Puis elle jette au vent sa semence et meurt, toujours indifférente, saluant du murmure de ses tiges desséchées les rayons mortels du soleil d’automne…

45

Le lendemain Grigori remit le commandement de la division à un de ses commandants de régiment et partit pour Viochenskaïa en compagnie de Prokhor Zykov.

Des oies sauvages qui s'étaient arrêtées pour se reposer nageaient en foule compacte sur un étang situé derrière Karguinskaïa dans une profonde cuvette, l'étang Rogojkine. Prokhor tendit sa cravache dans la direction de l'étang et dit en souriant :

— Ce serait une bonne chose d'en tuer une, Grigori Pantéléiévitch. On l'arroserait de vodka.

— Attends, quand on sera plus près, j'essaierai. Il fut un temps où je ne tirais pas mal.

Ils descendirent dans la cuvette. Prokhor s'arrêta avec les chevaux derrière une saillie du coteau ; Grigori ôta sa capote, arma son fusil et rampa le long d'un ravin peu élevé hérissé d'herbes grises de l'année précédente. Il rampa longtemps, sans presque lever la tête. Comme on rampe en reconnaissance. Comme il rampait le jour où il avait enlevé une sentinelle allemande près du Stokhod. Sa vareuse kaki passé se confondit avec le brun verdâtre du sol ; le ravin cachait Grigori à l'œil vigilant du jars, qui montait la garde sur une patte à côté de l'eau, installé sur un petit monticule brun de limon printanier. Arrivé à portée de fusil, Grigori se redressa un peu. Le jars tournait sa tête de serpent, grise comme une pierre, et surveillait attentivement les alentours. Derrière lui, les oies éparpillées étaient mêlées à des canards, à des plongeons à grosse tête, et cela faisait sur l'eau comme un tapis gris foncé. Le bruit tranquille des oies et celui de l'eau clapotante montaient de l'étang. Grigori pressa la crosse du fusil contre son épaule, son cœur battait, il mit en joue le jars.

Après le coup de feu, il bondit sur ses pieds, assourdi par le bruit des ailes et les cris. Le jars s'empressait de prendre de la hauteur, les autres volaient au-dessus de l'étang en un troupeau épais. Dépité, Grigori tira deux coups encore sur la cohorte des oies qui s'envolait et regarda si aucune ne tombait, puis s'en retourna vers Prokhor.

— Regarde ! Regarde ! s'écria celui-ci, debout sur sa selle, en montrant avec

sa cravache les oies qui s’éloignaient dans l’immensité bleuissante du ciel.

Grigori se retourna et tressaillit de joie, d’une émotion de chasseur : une oie s’était détachée de la bande maintenant formée, perdait nettement de l’altitude et ne bougeait plus les ailes que lentement et par à-coups. Sur la pointe des pieds, la main en visière, Grigori la suivait du regard. Elle volait à l’écart de la bande toujours criaillante d’effroi, descendait lentement, son vol s’affaiblissait et soudain d’une grande hauteur elle se laissa tomber comme une pierre ; seul le revers blanc de ses ailes brilla dans le soleil d’un éclat aveuglant.

— En selle !

Prokhor arriva au galop, souriant de toutes ses dents, et il lança à Grigori les rênes de son cheval. Ils gravirent la colline à bride abattue, puis firent environ quatre-vingts sagènes au trot.

— La voilà.

L’oie gisait, le cou tendu, les ailes déployées comme pour embrasser une dernière fois cette terre inhospitalière. Grigori, sans descendre de cheval, se pencha et ramassa son butin.

— Où est-ce qu’elle l’a reçue ? demanda Prokhor avec curiosité.

La balle avait traversé la partie inférieure du bec de l’oie, lui avait fracassé un os tout près de l’œil. La mort l’avait atteinte en plein vol, l’avait arrachée au triangle de la troupe et jetée à terre.

Prokhor l’accrocha à sa selle. Ils partirent.

Ils laissèrent les chevaux à Bazki et passèrent le Don en barque.

A Viochenskaïa Grigori s’arrêta chez un vieux Cosaque de sa connaissance, demanda qu’on fît aussitôt rôtir l’oie et, sans se présenter à l’état-major, envoya Prokhor chercher de l’eau-de-vie. Ils burent jusqu’au soir. Au cours de la conversation, son hôte laissa échapper quelques récriminations :

— Les autorités sont bien sévères, chez nous à Viochenskaïa, Grigori Pantéléiévitch.

— Quelles autorités ?

— Les autorités d’ici… Koudinov et les autres.

— Qu’est-ce qu’ils font ?

— Ils passent leur temps à brimer les non-Cosaques. Ils arrêtent les femmes, les petites filles, les vieux parents de ceux qui sont partis avec les Rouges. Ils ont

arrêté ma belle-sœur, pour son fils. Ça ne rime à rien. Ainsi vous, par exemple, une supposition, vous seriez parti avec les cadets au-delà du Donets ; si les Rouges avaient arrêté votre père Pantéléï Prokofiévitch, ça ne serait pas juste.

— Bien sûr que non.

— C'est pourtant ça qu'on fait ici. Quand les Rouges sont passés par ici, ils n'ont fait de mal à personne, mais ceux-là, ils se sont déchaînés comme des salauds, rien à faire pour les retenir.

Grigori se leva, vacilla légèrement, tendit la main vers sa capote pendue à la tête du lit. Il n'était que très peu ivre.

— Prokhor ! Mon sabre. Mon mauser.

— Où allez-vous, Grigori Pantéléiévitch ?

— Ce n'est pas ton affaire. Donne-moi ce que je t'ai dit.

Il accrocha son sabre et son pistolet, agrafa sa capote, boucla son ceinturon et se dirigea tout droit sur la place, vers la prison. La sentinelle, un homme du service auxiliaire, lui barra le passage.

— Vous avez un laissez-passer ?

— Laisse-moi entrer. Pousse-toi, je te dis.

— Sans laissez-passer je ne peux laisser entrer personne. C'est interdit.

Grigori n'avait pas eu le temps de tirer son sabre à moitié, déjà l'autre s'éclipsait par la porte. Grigori le suivit dans le couloir, sans lâcher la poignée du sabre.

— Je veux qu'on m'amène le directeur de la prison ! cria-t-il.

Son visage avait blêmi, son nez busqué ressemblait à un bec de rapace, ses sourcils étaient froncés…

Un petit Cosaque boiteux, qui remplissait les fonctions de geôlier, arriva en courant. Le secrétaire, un gamin, passa la tête par la porte du bureau. Bientôt apparut le directeur de la prison, endormi et mécontent.

— Pas de laissez-passer ?… Sais-tu que pour ça… commença-t-il d'une voix de tonnerre, mais il reconnut Grigori et bredouilla d'un ton effrayé, en scrutant son visage :

— C'est vous, Votre… camarade Mélékhov ? De quoi s'agit-il ?

— Les clés des cellules.

— Des cellules ?

— Quoi, faut-il que je le répète trente-six fois ? Allez ! Donne-moi les clés, chien.

Grigori fit un pas vers le directeur, qui recula, mais dit d'une voix assez ferme :

— Je ne donnerai pas les clés. Vous n'avez pas le droit.

— Le dr-o-oit ?…

Grigori grinça des dents, dégaina. Le sabre décrivit en sifflant un cercle brillant sous le plafond bas du couloir. Le secrétaire et les geôliers disparurent comme une volée de moineaux effrayés, le directeur s'adossa au mur, plus blanc lui-même que le mur, et murmura entre ses dents :

— Comme vous voulez. Les voilà, les clés… Mais je me plaindrai.

— Je te ferai voir. Vous prenez vos aises, ici, à l'arrière. Vous êtes courageux pour coffrer les femmes et les vieux. Je m'en vais vous secouer tous. Va au front, vermine, ou je t'exécute.

Grigori remit le sabre au fourreau, frappa le directeur d'un coup de poing sur la nuque et cria en le poussant du genou et des poings vers la sortie :

— Au front ! Fous le camp. Fous le camp. Des gens comme ça… Pou de l'arrière…

Le directeur une fois expulsé, il entendit du bruit dans la cour intérieure de la prison et s'y précipita. Trois geôliers se tenaient près de la porte de la cuisine ; l'un d'eux tripotait la culasse rouillée de son fusil japonais et criaillait très vite, dans une grande excitation :

— C'est une agression… Il faut se défendre… Que dit le vieux règlement ?

Grigori saisit son pistolet et les geôliers s'enfuirent à qui mieux mieux dans la cuisine.

— So-ortez… Rentrez chez vous… criait Grigori d'une voix de stentor, et il ouvrait les portes des cellules pleines à craquer, en faisant tinter le trousseau de clés.

Il libéra tous les prisonniers (ils étaient une centaine). Ceux qui n'osaient sortir, il les poussa de force dans la rue et referma les cellules vides.

Une foule s'était assemblée devant l'entrée de la prison. Les prisonniers sortant en masse regardaient autour d'eux et rentraient dans leurs maisons,

courbant le dos. Les Cosaques du peloton de garde accouraient, maintenant leur sabre ; enfin Koudinov lui-même arriva en trébuchant.

Grigori sortit le dernier de la prison vide. En traversant la foule, il lança des jurons obscènes à l'adresse des femmes qui chuchotaient entre elles, avides de nouvelles, et il alla lentement, le dos voûté, à la rencontre de Koudinov. Aux Cosaques du peloton de garde qui l'avaient reconnu et le saluaient, il cria :

— Rentrez dans votre cantonnement, étalons ! Eh bien, quoi, pourquoi courez-vous ? Il y a le feu ? En avant, marche !

— On pensait qu'il y avait une émeute à la prison, camarade Mélékhov.

— Le petit secrétaire est arrivé, il a dit : « Un type noir est entré, il casse les serrures. »

— Fausse alerte !

Les Cosaques rebroussèrent chemin, riant et parlant entre eux. Koudinov se hâtait vers Grigori, rajustait en marchant ses longs cheveux qui sortaient de dessous sa casquette.

— Bonjour, Mélékhov. Qu'est-ce qui se passe ?

— Salut, Koudinov. J'ai démoli votre prison.

— Pour quel motif ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je les ai tous libérés, voilà tout… Eh bien, pourquoi écarquilles-tu les yeux ? Vous, pour quel motif arrêtez-vous les femmes et les vieux des familles non cosaques ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Regarde-moi, Koudinov.

— N'essaie pas d'en faire à ta tête. C'est de l'arbitraire.

— Dans ta tombe tu verras ce que je fais quand j'en fais à ma tête. Je peux faire venir mon régiment de Karguinskaïa et le diable vous prendra tous.

Grigori avait saisi Koudinov par sa ceinture de cuir caucasien non tanné, et il lui chuchotait avec une rage froide, en le secouant comme un prunier :

— Tu veux que j'ouvre le front ? Tu veux que je te fasse passer le goût du pain ? Hein ? Tu veux ?…

Il grinça des dents et lâcha Koudinov qui souriait tranquillement.

— Pourquoi ricanes-tu ?

Koudinov rajusta sa ceinture et prit Grigori sous le bras.

— Allons chez moi. Pourquoi t'es-tu monté comme ça ? Tu devrais te voir en

ce moment : tu as l'air d'un diable… On s'ennuyait ici sans toi. Pour ce qui est de la prison, aucune importance… Tu les as relâchés, bon, quel mal à cela ?… Je dirai aux gars de se modérer un peu, c'est vrai. Sinon ils arrêteront les femmes de tous les non-Cosaques dont les maris sont chez les Rouges… Mais pourquoi viens-tu miner notre autorité ? Ah ! Grigori ! quel drôle de type tu fais. Tu aurais dû venir me voir, tu m'aurais dit : « Voilà, il faut décongestionner la prison, libérer un tel et un tel. » On aurait regardé les listes et on en aurait laissé sortir un ou deux. Avec toi, tous d'un coup. Encore heureux que les criminels importants soient détenus dans un autre endroit. Et si tu les avais libérés aussi, hein ? Tête brûlée !

Koudinov tapa sur l'épaule de Grigori et se mit à rire :

— Celui qui se met sur ton chemin, tu es capable de le tuer. Ou bien de soulever les Cosaques, si ça se trouve.

Grigori arracha son bras du bras de Koudinov et s'arrêta près de la maison de l'état-major.

— Vous êtes tous devenus bien courageux ici, derrière notre dos. Vous avez rempli la prison… Tu ferais mieux de montrer tes capacités ailleurs, sur le front.

— Je les ai montrées en temps et lieu aussi bien que toi, Gricha. Et j'y suis toujours prêt : mets-toi à ma place, je prends ta division…

— Non, merci.

— Tu vois bien.

— Bon, je n'ai pas beaucoup de temps à perdre avec toi. Je rentre chez moi me reposer une petite semaine. J'ai été un peu malade… Et je suis un peu blessé à l'épaule.

— De quoi as-tu été malade ?

— D'angoisse, répondit Grigori en se forçant à sourire. J'ai le cœur troublé…

— Non, sans blague, qu'est-ce que tu as ? Nous avons un docteur ici, c'est peut-être même un professeur. Un prisonnier. On l'a capturé à Choumilinskaïa, il était avec les matelots. Un type très important, avec des lunettes noires. Peut-être qu'il pourrait t'examiner.

— Qu'il aille au diable.

— Bon, va te reposer. A qui as-tu confié ta division ?

— A Riabtchikov.

— Attends, pourquoi es-tu si pressé ? Raconte-moi comment ça va là-bas. Il paraît que tu fais des prouesses. On m’a raconté la nuit dernière que tu as sabré un nombre incalculable de matelots à Klimovka. C’est vrai ?

— Adieu.

Grigori partit, mais se retourna au bout de quelques pas et cria à Koudinov :

— Hé ! Si j’entends dire que vous recommencez à coffrer les gens…

— Mais non, mais non. Ne te tourmente pas, je t’en prie. Va te reposer.

Le jour disparaissait à l’ouest à la suite du soleil. Une haleine froide montait du Don, des prés inondés. Une troupe de sarcelles passa avec un sifflement. Comme il entrait dans la cour, Grigori entendit en amont, sur le territoire de Kazanskaïa, le grondement profond d’une salve d’artillerie, descendu jusqu’à lui sur l’eau du Don.

Prokhor sella rapidement les chevaux et les prit par la bride.

— On va chez nous ? A Tatarski ?

Grigori prit la bride en silence, en silence fit un signe de tête affirmatif.

46

Tatarski était vide et morne sans les hommes. L'escadron à pied de Tatarski avait été pour un certain temps mis à la disposition d'un des régiments de la 5e Division et transporté sur la rive gauche du Don.

Pendant un certain temps, les unités rouges, grossies de renforts venus de Balachov et de Povorino, avaient attaqué du nord-est sans désemparer, elles avaient occupé un certain nombre de villages de la stanitsa Elanskaïa et étaient parvenues jusqu'à la stanitsa elle-même. Mais le combat acharné qui se déroula aux abords d'Elanskaïa se termina par la victoire des insurgés. En effet, les Régiments d'Elanskaïa et de Boukanovskaïa, qui battaient en retraite sous la pression du Régiment rouge de Moscou et de deux escadrons de cavalerie rouge, avaient reçu de gros renforts. De Viochenskaïa par la rive gauche du Don étaient arrivés le 4e Régiment insurgé de la 1re Division (qui comprenait l'escadron de Tatarski), une batterie de trois pièces et deux régiments de cavalerie de réserve. Sur la rive droite, on avait amené d'importants renforts vers les villages de Pléchakov et de Matvéïevski, distants de trois à cinq verstes d'Elanskaïa. Une section d'artillerie avait été installée sur la colline de Krivskoï. Un des pointeurs, un Cosaque du village de Krivskoï, renommé pour sa précision, détruisit du premier coup un nid de mitrailleuses rouges et, par quelques tirs de shrapnels, fit lever un groupe de Rouges cachés sous le couvert d'un buisson de saules. Le combat s'acheva à l'avantage des insurgés. Talonnant les unités rouges en retraite, les insurgés les repoussèrent au-delà de la rivière Elanka. Onze escadrons de cavalerie furent engagés dans cette poursuite, ils atteignirent l'ennemi sur une colline non loin du village de Zatolovski et détruisirent complètement un escadron rouge.

Depuis lors, les fantassins de Tatarski se déplaçaient quelque part sur la rive gauche, dans les dunes de sable. Ils ne venaient presque jamais en permission. Mais pour les fêtes de Pâques près de la moitié de l'escadron fit son apparition au village, à croire que les hommes s'étaient donné le mot. Ils demeurèrent là une journée, firent leur premier repas gras d'après le carême, changèrent de linge, firent provision de lard, de biscuits et autres nourritures, et puis repassèrent le Don, en foule, comme des pèlerins (mais leurs bourdons étaient des fusils), et s'en furent en direction d'Elanskaïa. De la colline de Tatarski, de la

falaise du Don, les regards de leurs femmes, de leurs mères, de leurs sœurs les accompagnèrent. Les femmes gémissaient, essuyaient leurs yeux en larmes du bout de leurs fichus et de leurs châles, se mouchaient dans leurs jupons… Et de l'autre côté du Don, derrière la forêt inondée par la crue, les Cosaques marchaient dans les dunes de sable : Khristonia, Anikouchka, Pantéléï Prokofiévitch, Stépane Astakhov… Des musettes de toile pleines de vivres ballottaient au bout de leurs baïonnettes vissées, des chansons de la steppe, tristes comme l'odeur du thym, flottaient au vent, des conversations molles s'étiraient… Les Cosaques marchaient sans gaieté, mais rassasiés et habillés de propre. Leurs femmes et leurs mères leur avaient fait chauffer de l'eau pour la fête, avaient débarrassé leurs corps de la crasse qui y adhérait, et chassé avec le peigne les poux militaires avides de sang.

Pouvoir vivre à la maison, s'aimer… Mais non, il faut aller à la rencontre de la mort… Et ils y vont. Des jeunes, des gamins de seize, dix-sept ans, fraîchement appelés dans les rangs insurgés, marchent dans le sable chaud, ils ont ôté leurs bottes ou leurs souliers. Ils sont gais – sait-on pourquoi ? –, une conversation joyeuse naît entre eux, ils entonnent une chanson de leurs voix incertaines, pas mûres. La guerre, pour eux, c'est tout nouveau, tout beau, un jeu de gamins. Les premiers jours, pour mieux entendre le sifflement des balles, ils lèvent la tête de derrière le monticule de terre humide qui protège la tranchée. « Blancs-bec », disent dédaigneusement les anciens, et ils leur apprennent en pratique comment on creuse une tranchée, comment on se sert de son fusil, comment on porte le fourniment en campagne, comment on choisit le meilleur abri, même ils leur enseignent l'art de débarrasser leurs vêtements des poux au-dessus du feu et d'entortiller les bandes molletières de façon que la jambe ne sente pas la fatigue et soit à l'aise dans la botte. Et le « blanc-bec » regarde le monde de la guerre autour de lui de son œil étonné, de son œil d'oiseau, et il passe la tête au-dessus de la tranchée, brûlant de voir un Rouge, jusqu'au jour où une balle ennemie vient lui donner une chiquenaude. Si elle est mortelle, voici le guerrier de seize ans étendu sur la terre. Mais personne ne lui donnerait ses pauvres seize ans. C'est un enfant trop grand, il a de grosses mains, les oreilles décollées, un début de pomme d'Adam à son cou mince, point encore viril. On le transportera au village natal pour l'ensevelir dans le tombeau où pourrissent ses ancêtres, sa mère l'accueillera, joignant les mains, et longuement pleurera le mort, en s'arrachant des mèches de cheveux blancs. Plus tard, quand la glaise sera sèche sur la tombe, la mère, vieillie, courbée par son chagrin vigilant, ira prier à l'église pour le repos de l'âme de son Vaniouchka ou de son Siomouchka.

Mais il peut arriver que la morsure de la balle ne soit pas mortelle. Alors

seulement Vaniouchka ou Siomouchka connaîtra l'impitoyable dureté de la guerre. Ses lèvres bordées d'un sombre duvet trembleront, se tordront. Le guerrier comme un lièvre criera d'un cri d'enfant : « Maman, ma petite maman chérie », et des larmes jailliront de ses yeux. La voiture sanitaire le secouera sur les fondrières, envenimera sa blessure. L'habile infirmier de l'escadron lavera l'entaille faite par la balle ou l'éclat et lui dira ce qu'on dit aux petits : « Le chat aura mal et la pie aussi, mais Vaniouchka sera guéri. » Et le guerrier pleurera, dira qu'il veut rentrer à la maison, appellera sa mère. Si la blessure guérit et si on le renvoie à l'escadron, la guerre n'aura plus de secret pour lui. Au bout de huit ou quinze jours de combats et d'embuscades, son cœur sera endurci : debout, jambes écartées devant un prisonnier rouge, et crachant de côté, imitant un salopard d'adjudant quelconque, il murmurera entre ses dents d'une voix de basse fêlée : « Alors, paysan, te voilà pris, enfant de putain. Ha ! ha ! ha ! Tu voulais la terre ? L'égalité ? Tu es communiste, bien sûr ? Avoue, vermine. » Et pour montrer son ardeur, sa « fougue cosaque », il prendra son fusil et tuera cet homme qui lutte sur la terre du Don pour le pouvoir des Soviets, pour le communisme, pour qu'il n'y ait plus jamais de guerres sur la terre.

Et quelque part dans le Gouvernement de Moscou ou de Viatka, dans un village perdu de l'immense Russie soviétique, la mère du soldat rouge apprendra que son fils « est tombé dans la lutte contre les gardes-blancs pour la libération du peuple travailleur du joug des propriétaires terriens et des capitalistes.. » Et elle chantera le chant funèbre, elle gémira… Un chagrin brûlant saisira son cœur, elle pleurera toutes les larmes de ses yeux ternes, et chaque jour, jusqu'à sa mort, elle pensera à celui qu'elle a porté dans son ventre, enfanté dans le sang et les douleurs, et qui est tombé sous les coups d'une main ennemie quelque part au lointain pays du Don…

Le demi-escadron à pied de Tatarski rentrait par les dunes de sable et les bosquets de saules pourpres. Les jeunes marchaient gaiement, avec insouciance, les vieux – ceux qu'on appelait pour rire « les haïdamaks » –, avec des soupirs, des larmes cachées. Il serait bientôt temps de labourer, de herser, de semer. La terre appelait, appelait inlassablement, jour et nuit, et il fallait faire la guerre et périr d'oisiveté forcée, de peur, de misère et d'ennui dans des villages étrangers. Voilà ce qui faisait venir des larmes aux vieux, voilà pourquoi ils étaient sombres. Chacun pensait à sa ferme, qu'il avait laissée, à ses bêtes, à ses instruments de travail. Pour tout cela il fallait des mains d'homme, tout réclamait l'œil du maître. Que pouvait-on demander aux femmes ? La terre allait sécher, les semailles ne seraient pas faites à temps, la famine menaçait pour l'année suivante. Le proverbe n'a point tort qui dit qu'à la ferme « un grison vaut mieux

qu’un tendron ».

Donc les vieux marchaient en silence dans les sables. Ils ne s’animèrent que lorsqu’un des jeunes tira un lièvre. Un ordre du commandant en chef des forces insurgées interdisait sévèrement de gaspiller les cartouches. Les vieux décidèrent de punir le coupable. Ainsi ils déchargeraient sur lui leur colère.

— Quarante verges ! proposa Pantéléï Prokofiévitch.

— C’est beaucoup.

— Il ne pourra plus marcher.

— Seize ! rugit Khristonia.

On se mit d’accord pour seize. Le coupable fut étendu sur le sable et déculotté. Khristonia coupa avec son canif des baguettes couvertes de chatons jaunes duveteux, en fredonnant une chanson. L’exécution fut confiée à Anikouchka. Les autres étaient assis tout autour et fumaient. Quand ce fut fini, ils repartirent. La victime se traînait à l’arrière, essuyant ses larmes, serrant son pantalon.

Dès qu’on eut quitté les sables et qu’on eut pénétré sur les terres d’argile grise, des conversations pacifiques commencèrent.

— La voilà, notre terre bien-aimée, elle attend son maître, mais il n’a pas le temps, les diables le poussent par monts et par vaux, il fait la guerre, soupira un des vieux, montrant une parcelle de champ desséché.

Ils longeaient le champ et chacun se penchait, prenait une motte de cette terre sèche qui sentait le soleil du printemps, en frottait ses paumes et soupirait.

— La terre est à point.

— Ce serait le bon moment.

— Ici, dans trois jours, on ne pourra plus semer.

— Chez nous, de l’autre côté, c’est encore trop tôt.

— Eh ! bien sûr, c’est trop tôt ! Regarde, il y a encore de la neige sur les falaises le long du Don.

Ils firent halte et mangèrent. Pantéléï Prokofiévitch offrit du lait caillé au gamin fustigé. Il transportait son lait caillé dans une musette accrochée au canon de son fusil, et un filet d’eau coulait de la musette tout le long du chemin. Anikouchka lui avait dit en riant : « Toi, on peut te suivre à la piste, tu laisses une trace humide derrière toi, comme un taureau. »

— N’aie pas de rancune contre les anciens, petit gourdiflot, lui dit-il gravement. Tu as reçu les verges, bon, le beau malheur ! Un homme battu en vaut deux qui ne l’ont pas été.

— Si on t’en avait fait autant, grand-père Pantéléï, tu ne parlerais pas comme ça.

— Moi, mon gars, on me faisait pis que ça.

— Pis ?

— Eh oui, pis. C’est bien connu que dans le vieux temps on était battu autrement que ça.

— Battu ?

— Bien sûr, battu. Moi, un jour, mon père m’a frappé dans le dos avec un brancard. Et je m’en suis remis quand même.

— Avec un brancard !

— Si je dis avec un brancard, c’est que c’est avec un brancard. Ah ! tête de bois ! Mange ton lait, pourquoi me regardes-tu la bouche ? Ta cuiller n’a pas de manche, tu l’as cassé, je parie. Crapule ! On ne t’a pas assez fouetté, fils de chienne.

Après manger, les Cosaques décidèrent de faire une petite sieste à l’air printanier qui grisait comme du vin. Ils se couchèrent le dos au soleil, ronflèrent un peu, puis repartirent par la steppe brune, par les chaumes de l’année précédente, négligeant les routes, droit devant eux. Ils marchaient, vêtus de vestes ou de capotes ou de tuniques ou de demi-pelisses, chaussés de bottes ou de souliers, le pantalon rentré dans les chaussettes blanches, ou bien chaussés de rien du tout. Les musettes de vivres ballottaient aux baïonnettes.

L’aspect de ces déserteurs rentrant à l’escadron était si peu belliqueux que les alouettes, après avoir chanté, se laissaient tomber dans l’herbe à côté d’eux.

Grigori ne trouva pas un seul Cosaque dans le village. Le matin, il mit son fils Michatka – qui avait bien grandi – sur son cheval et lui dit d’aller abreuver le cheval au Don. Lui cependant s’en allait avec Natalia rendre visite au grand-père Grichaka et à sa belle-mère.

Loukinitchna accueillit son gendre avec des larmes :

— Grichenka, mon fils. Nous sommes perdus sans notre Miron Grigoriévitch (Dieu l’ait en Son saint paradis !)… Qui travaillera aux champs ? Les granges

sont pleines de grain, mais il n'y a personne pour semer. Orphelins que nous sommes ! Nous ne sommes utiles à personne, nous ne sommes rien à personne, nous sommes de trop. Regarde comme notre ferme est délabrée. Nos mains ne suffisent plus à rien…

La ferme était en effet en pleine déconfiture : les taureaux avaient fait tomber les clôtures des enclos, des araires renversés gisaient çà et là ; le mur de torchis du hangar s'était écroulé, rongé par les eaux ; la clôture de l'aire n'existait plus, la cour n'était plus nettoyée ; il y avait sous l'auvent du hangar une moissonneuse rouillée, une faux cassée… Partout apparaissaient des signes d'abandon et de ruine.

« Tout s'est vite écroulé sans le maître », pensa Grigori avec indifférence, en faisant le tour de la propriété de Korchounov.

Il rentra dans la maison.

Natalia, qui causait à voix basse avec sa mère, se tut à sa vue et sourit d'un air câlin.

— Maman demande, Gricha… Tu voulais bien aller aux champs, n'est-ce pas ?… Peut-être que tu pourrais lui semer une petite déciatine ?

— Mais pour quoi faire, maman ? demanda Grigori. Vous avez du blé plein vos coffres.

Loukinitchna joignit les mains au-dessus de sa tête.

— Grichenka ! Mais la terre ? Notre défunt qui nous en avait labouré trois champs !

— Mais qu'est-ce que ça peut lui faire, à la terre ? Ça ne peut pas lui faire de mal. On sèmera l'année prochaine, si on est toujours en vie.

— Comment est-ce possible ? La terre se gâtera si elle reste vierge.

— On fera les semailles quand les fronts seront plus loin, dit Grigori, pour essayer de convaincre sa belle-mère.

Mais celle-ci s'entêtait, elle avait même l'air de lui en vouloir ; finalement elle plissa ses lèvres tremblantes et dit :

— Eh bien, si tu n'as pas le temps, ou si tu n'as pas envie de nous aider…

— Bon, ça va… J'irai semer demain pour moi, je vous sèmerai deux déciatines. Ça vous suffira… Le grand-père Grichaka, il est toujours là ?

— Merci, merci, notre bienfaiteur, dit Loukinitchna rayonnante de joie. La

semence, je vais dire à Gripachka qu'elle te l'apporte… Le grand-père ? Le Seigneur ne veut toujours pas de lui. Il est encore là, mais il me semble qu'il commence à déménager un peu. Il passe des jours et des nuits d'affilée à lire les Écritures. Quelquefois il parle, il parle, mais on n'y comprend rien, ce sont des mots d'église… Tu ferais bien d'aller le voir. Il est dans la chambre…

Une larme glissa sur la joue de Natalia qui raconta, pleurant et souriant :

— Tout à l'heure je suis entrée dans sa chambre, il m'a dit : « Mauvaise fille. Pourquoi ne viens-tu pas me voir ? Je serai bientôt mort, ma chérie… Je dirai un mot pour toi au bon Dieu quand je me présenterai devant Lui. Je veux aller dans la terre, Nataliouchka… La terre m'appelle. Il est temps. »

Grigori entra dans la chambre. Une odeur d'encens, de moisissure, de pourriture, une odeur de vieil homme pas lavé lui frappa fortement les narines. Le grand-père Grichaka, toujours vêtu de son uniforme gris aux pattes de parements rouges, était assis sur son lit. Son pantalon large était soigneusement rapiécé, ses bas de laine reprisés. L'entretien du grand-père était passé aux mains de Gripachka devenue grande et elle s'occupait de lui avec la même attention, le même amour qu'autrefois Natalia.

Le grand-père Grichaka tenait une Bible sur ses genoux. Il jeta un coup d'œil sur Grigori par-dessous la monture verdie de ses lunettes, et un sourire ouvrit sa bouche édentée.

— Ah ! militaire ! Sain et sauf ! Le Seigneur t'a protégé de la balle mauvaise ? Eh bien, Dieu soit loué. Assieds-toi.

— Comment va la santé, grand-père ?

— Hein ?

— Comment va la santé ? je te dis.

— Tu me fais rire. Ma parole, tu me fais rire. La santé à mon âge ? C'est que je vais sur mes cent ans. Sur mes cent ans, oui… Et je n'ai pas vu comment c'est arrivé. Je me vois comme si c'était hier, avec mon toupet blond, jeune et bien portant. A présent, dès mon réveil, je sens la décrépitude… La vie a brillé comme un éclair de chaleur en été, elle est partie… Je suis devenu faible dans ma chair. Depuis des années mon cercueil m'attend dans la grange, mais le Seigneur sans doute m'a oublié. Quelquefois, pauvre pécheur, je Lui dis dans mes prières : « Tourne, Seigneur, Ton regard miséricordieux sur Ton esclave Grigori. Je suis un fardeau pour la terre, et elle pour moi »…

— Tu vivras encore, grand-père. Tu as toutes tes dents.

— Hein ?

— Tu as encore beaucoup de dents.

— De dents ? Eh ! imbécile ! dit le grand-père avec colère. Ce n'est pas avec les dents qu'on retient l'âme quand elle veut quitter le corps… Tu fais toujours la guerre, vaurien ?

— Oui.

— Notre petit Mitka a suivi la retraite, lui aussi. Il n'a pas la bonne vie.

— Eh non !

— C'est bien ce que je dis. Et pourquoi vous battez-vous ? Vous ne le savez pas vous-mêmes. Tout se fait selon la volonté de Dieu. Notre Miron, pourquoi a-t-il été tué ? Parce qu'il a marché contre Dieu, parce que le peuple s'est révolté contre le pouvoir. Or tout le pouvoir vient de Dieu. Même celui de l'Antéchrist, car c'est quand même Dieu qui l'envoie. Je lui disais : « Miron, ne soulève pas les Cosaques, ne les excite pas contre le pouvoir, ne les pousse pas au péché. » Et il me répondait : « Non, père, je ne le supporterai pas. Il faut se soulever, renverser ce pouvoir qui nous ruine. Nous vivions comme des hommes, nous mourrons comme des mendiants. » Et voilà, il ne l'a pas supporté. Qui lève l'épée périra par l'épée. Vrai. Les gens racontent que tu serais devenu général, toi, Grichka, que tu commanderais une division. C'est vrai ou pas ?

— C'est vrai.

— Tu commandes une division ?

— Eh oui, je commande une division.

— Où sont tes épaulettes ?

— Nous les avons supprimées.

— Ah ! misérables ! Supprimées ! Et tu te dis général ? Misère ! Autrefois les généraux, c'était un plaisir de les voir : bien nourris, ventrus, importants. Mais toi… Pfft !… Voilà tout ce que ça vaut. Rien qu'à voir ta capote sale, pleine de boue… Et pas d'épaulettes, pas de rubans blancs sur la poitrine. Rien que des poux plein les coutures, je parie.

Grigori éclata de rire. Mais le grand-père Grichaka continua avec ardeur :

— Ne ris pas, bandit. Tu mènes des hommes à la mort, tu t'es dressé contre le pouvoir. Tu commets un grand péché, il n'y a pas de quoi rire. Hein ?… C'est comme ça. De toute façon ils vous détruiront, et nous autres avec. Dieu vous montrera Son chemin. N'est-ce point de nos temps de troubles que parle la

Bible ? Écoute, je vais te lire ce que dit le prophète Jérémie…

Le vieillard tourna de son doigt jaune les feuillets jaunis de la bible et lentement, syllabe par syllabe, se mit à lire :

— « Faites savoir ceci parmi les nations et publiez-le et levez l'enseigne ! Publiez-le et ne le cachez point ! Dites : Babylone est prise. Bel est confondu, Merodac est brisé ! Ses idoles sont confondues, ses idoles sont brisées ! Car une nation monte contre elle venant du nord, laquelle réduira son pays en un désert, et il n'y aura plus d'habitants ; tant les hommes que les bêtes se sont enfuis, s'en sont allés. » As-tu compris, Grichka ? Ils viendront du nord et vous tordront le cou à vous, Babyloniens. Écoute encore : « En ces jours, en ce temps-là, dit l'Eternel, les enfants d'Israël et les enfants de Judas reviendront ensemble ; ils marcheront en pleurant et ils chercheront l'Eternel leur Dieu… Mon peuple a été un troupeau de brebis perdues ; leurs bergers les ont fait fourvoyer et les ont fait errer par les montagnes ; elles allaient de montagne en colline… »

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Comment faut-il le comprendre ? demanda Grigori, qui entendait mal le slavon d'église{92}.

— Cela veut dire, misérable, qu'il faudra vous sauver dans les montagnes, factieux que vous êtes. Car vous n'êtes point de bons bergers pour les Cosaques, mais pires que les moutons les plus stupides. Vous ne savez pas ce que vous faites… Écoute ça encore : « … et elles oubliaient leur bercail. Tous ceux qui les trouvaient les dévoraient. » Ça aussi, c'est écrit pour vous. N'êtes-vous pas dévorés par les poux ?

— C'est vrai qu'on ne peut pas s'en débarrasser, reconnut Grigori.

— C'est bien pour vous. Et ça encore : « … et leurs ennemis disaient : nous ne sommes point coupables, parce qu'ils ont péché contre l'Eternel… Fuyez hors de Babylone et sortez hors du pays des Chaldéens et soyez comme les boucs à la tête du troupeau. Car voici, je vais susciter et faire venir contre Babylone une multitude de grandes nations du pays du nord, lesquelles se rangeront en bataille contre elle de sorte qu'elle sera prise ; leurs flèches sont comme un habile guerrier qui ne revient pas à vide. Et la Chaldée sera abandonnée au pillage et tous ceux qui la pilleront seront assouvis, dit l'Eternel. Oui, soyez dans la joie et l'allégresse, vous qui avez pillé mon héritage ! »

— Grand-père, tu devrais me le dire en russe ; comme ça je ne comprends pas, l'interrompit Grigori.

Le vieillard remua les lèvres et fixa sur Grigori un regard absent.

— J’ai presque fini, écoute. « Oui, bondissez comme une génisse dans l’herbe, hennissez comme des chevaux fougueux ! Votre mère est couverte de confusion, celle qui vous a enfantés a rougi ; voici, elle est la dernière des nations, c’est un désert, une terre sèche et aride. A cause de la colère de l’Eternel, elle ne sera plus habitée, elle ne sera plus qu’une solitude. Quiconque passera près de Babylone sera dans l’étonnement et sifflera sur toutes ses plaies »

— Comment faut-il comprendre ça ? répéta Grigori, légèrement irrité.

Le grand-père Grichaka ne répondit pas, ferma la Bible et s’allongea sur le lit.

« Voilà donc comme sont les hommes, pensait Grigori en sortant de la chambre : étant jeunes ils font les fous, ils boivent de la vodka et commettent bien d’autres péchés encore, mais quand la vieillesse arrive, celui qui fut le plus fou dans sa jeunesse est aussi celui qui cherche le plus à se cacher derrière Dieu. Ainsi le grand-père Grichaka. Il a des dents comme un loup. On dit que quand il était jeune, quand il est revenu du service, il a fait soupirer toutes les femmes après lui dans le village, qu’elles ont toutes été à lui, les rondes comme les minces. Et maintenant… Ah, si je dois vivre jusqu’à la vieillesse, je ne lirai pas ces bêtises-là. Je ne suis pas amateur de Bible. »

Sur le chemin du retour, Grigori pensait à sa conversation avec le grand-père Grichaka, aux paroles mystérieuses et incompréhensibles de la Bible. Natalia marchait en silence. Elle avait accueilli cette fois son mari avec une sévérité insolite : sans doute avait-elle eu des échos de la vie que Grigori avait menée avec les femmes dans les villages de la stanitsa Karguinskaïa. Le soir de son arrivée, elle lui avait fait son lit dans la chambre et elle avait couché sur le coffre, avec une pelisse pour couverture. Elle n’avait pas dit un mot de reproche, n’avait posé aucune question, et Grigori n’avait rien dit non plus de toute la nuit, estimant que mieux valait ne pas s’enquérir des raisons de cette froideur si inhabituelle entre eux.

Ils marchaient en silence dans la rue déserte, étrangers l’un à l’autre plus qu’ils ne l’avaient jamais été. Un vent chaud et caressant soufflait du sud, d’épais nuages blancs de printemps s’amoncelaient à l’ouest. Leurs sommets étaient blancs comme du sucre, ils se boursouflaient, changeaient de contours, glissaient et s’entassaient au-dessus des collines verdissantes du Don. Le tonnerre commençait à gronder et la bonne odeur vivifiante des bourgeons éclosant mêlée à l’odeur fade de la terre noire dégelée emplissait le village. Des vagues à crête blanche couraient sur la surface bleue du Don en crue ; le vent d’aval apportait une humidité réconfortante, une odeur âpre de feuilles

pourrissantes et de bois humide. Une jachère, semblable sur la pente de la colline à une pièce de peluche noire, fumait ; un voile flottait sur la campagne ; une alouette s'égosillait avec ivresse juste au-dessus de la route ; en traversant la route, les rats de blé sifflaient doucement. Un soleil haut et fier dominait ce monde qui respirait la grande fécondité, l'abondance des forces de vie.

Au milieu du village, près d'un pont au-dessus d'une ravine où l'eau printanière descendue des montagnes coulait encore vers le Don avec un gazouillement joyeux, Natalia s'arrêta. Elle se pencha comme pour lacer son soulier, mais c'était en vérité pour cacher à Grigori son visage, et elle lui demanda :

— Pourquoi ne dis-tu rien ?

— De quoi veux-tu que je cause avec toi ?

— Il y aurait de quoi causer… Tu pourrais me raconter comment tu t'es saoulé à Karguinskaïa et comment tu t'es… amusé, avec les… femmes…

— Ah ! tu sais déjà ?…

Grigori prit sa blague et se roula une cigarette. Le mélilot ajoutait une odeur suave au tabac domestique. Il tira une bouffée et reprit :

— Alors, tu sais. Qui te l'a dit ?

— Si je le dis, c'est que je le sais. Tout le village le sait, tout le monde en parle.

— Alors si tu le sais, pourquoi veux-tu que je te le raconte ?

Il se remit à marcher à grandes enjambées. Ses pas lents, sur le tablier de bois du pont, auxquels répondaient les petits pas pressés de Natalia, résonnaient dans le silence transparent de cette journée de printemps. Après le pont, Natalia marcha un moment sans mot dire, essuyant ses larmes ; enfin, avalant un sanglot, elle demanda en bégayant :

— Tu recommences tes vieilles histoires ?

— Laisse ça, Natalia.

— Chien maudit, insatiable ! Pourquoi faut-il que tu me tourmentes encore ?

— Tu ferais mieux de moins écouter les commérages.

— Mais tu avoues toi-même !

— On a dû t'en raconter plus que ce qu'il y a eu en réalité. Bon, je suis un peu coupable envers toi… C'est la vie, Natachka, qui nous rend coupables…

Frôler toujours la mort… Alors quelquefois on sort du bon chemin…

— Avec les enfants que tu as ! Comment peux-tu les regarder ? En conscience ?

— Ha ! En conscience ! – Il rit, découvrant des dents de neige. – J'avais oublié que ça existait. Qu'est-ce qu'elle devient, la conscience, quand toute la vie est sens dessus dessous ?… On tue des gens… Personne ne sait à quoi sert toute cette mélasse… Comment t'expliquer ? Tu ne comprendras pas. En ce moment tu n'as rien d'autre en toi que ta rancune de bonne femme et tu ne peux pas faire l'effort de réfléchir à ce qui me ronge le cœur, à ce qui me suce le sang. C'est pour ça que je me suis mis à la vodka. L'autre jour j'ai eu une crise. Mon cœur s'est arrêté un instant et le froid est entré dans mon corps… – Grigori s'assombrit, les mots lui venaient difficilement. – J'ai du mal à supporter tout ça, c'est pour ça que je cherche quelque chose pour oublier : la vodka, les femmes. Attends ! Laisse-moi parler. Ça me ronge là, ça me ronge, ça me tourmente tout le temps… Le monde va mal et j'en suis peut-être un peu coupable, moi aussi. En ce moment, il faudrait faire la paix avec les Rouges et se retourner contre les cadets. Mais comment ? Qui nous réconciliera avec le pouvoir des Soviets ? Comment faire le compte de nos torts réciproques ? La moitié des Cosaques est au-delà du Donets et ceux qui restent sont devenus enragés, ils rongent le sol sous eux… Tout s'est embrouillé dans ma tête, Natachka… Et voilà ton grand père Grichaka qui lit dans la Bible que nous avons mal fait, qu'il ne fallait pas se révolter. Et il condamne ton père.

— Grand-père a perdu l'esprit et maintenant c'est ton tour.

— Voilà tout ce que tu peux comprendre. Ton esprit ne monte pas plus haut.

— Oh ! n'essaie pas de m'en faire accroire. Tu fais des saletés, tu te mets dans ton tort et tu jettes tout sur le dos de la guerre. Vous êtes tous comme ça. Comme si je n'avais pas encore assez souffert de toi, misérable ! Je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pas enfoncé la faux jusqu'à mourir…

— Ça ne sert à rien de continuer à causer avec toi. Si tu as de la peine, pleure, les larmes adoucissent toujours votre chagrin, à vous autres femmes. Moi, je ne peux pas te consoler. Je suis tellement souillé de sang qu'il ne me reste plus de pitié pour personne. Même les enfants, je n'ai presque pas pitié d'eux, et je ne pense jamais à moi. La guerre m'a complètement tari. Je me fais peur à moi-même… Regarde dans mon âme, il y fait noir comme dans un puits vide…

Ils étaient presque arrivés à la maison quand une forte pluie oblique jaillit d'un petit nuage gris. Elle rabattit la poussière légère sentant le soleil, gifla les

toits, apportant avec elle la fraîcheur, un froid frémissant. Grigori dégrafa sa capote, abrita d'un pan Natalia sanglotante, l'enlaça. C'est ainsi qu'ils entrèrent dans la cour, étroitement serrés l'un contre l'autre sous la capote.

Grigori passa l'après-midi à réparer le semoir et la charrue à semailles dans la cour. Un gamin de quinze ans, le fils de Sémion dit « la marmite », qui avait appris le métier de forgeron et était le seul forgeron du village depuis le début de l'insurrection, remit avec bien du mal un soc à la vieille charrue des Mélékhov. Tout était prêt pour les travaux de printemps. Les bœufs sortaient de l'hiver en bon état grâce au foin que Pantéléï Prokofiévitch leur avait donné en suffisance.

Le lendemain matin, Grigori était prêt à partir pour les champs. Ilinitchna et Douniachka avaient pensé à faire chauffer le four, la veille au soir, pour qu'il trouvât à l'aube ses provisions prêtes. Il avait l'intention de travailler à peu près cinq jours, de semer pour lui et pour sa belle-mère, de labourer deux déciatines pour le melon et le tournesol, et puis de faire revenir son père de l'escadron, pour qu'il termine.

Une fumée bleuâtre s'élevait en spirale de la cheminée ; Douniachka, qui était devenue une grande et belle fille, traversa la cour en courant, avec du petit bois sec pour allumer le feu. Grigori regarda sa taille ronde, les pentes raides de ses seins et pensa avec tristesse et amertume : « Quel beau brin de fille elle est devenue ! La vie passe comme un cheval impétueux. Il n'y a pas longtemps encore, c'était une petite morveuse ; quand elle courait, ses nattes ballottaient sur son dos comme des queues de souris, et aujourd'hui la voilà bonne à marier. Moi, j'ai des cheveux blancs, tout me quitte… Il a raison, le grand-père Grichaka : « La vie a brillé comme un éclair de chaleur en été. » Le temps de vivre est bien assez mesuré à l'homme, et on trouve moyen de l'abréger encore… Quelle connerie tout ça ! Si je dois être tué, le plus tôt sera le mieux. »

Daria venait vers lui. Elle s'était remise étonnamment vite de la mort de Pétro. Au début elle avait souffert, jauni de chagrin, même un peu vieilli. Mais au premier souffle du vent printanier, au premier rayon chaud du soleil, le chagrin de Daria avait fondu avec la neige. Une rougeur délicate lui était revenue aux joues, ses yeux ternes s'étaient remis à briller et sa démarche avait retrouvé la légèreté ondulante de naguère… Ses habitudes aussi lui étaient revenues : de nouveau elle couvrait d'un trait noir les arceaux fins de ses sourcils, de nouveau ses joues brillaient de fard gras ; et puis elle avait repris goût à la plaisanterie, elle s'amusait à troubler Natalia avec de vilains mots ; de plus en plus souvent apparaissait sur ses lèvres un sourire voilé d'attente… La vie triomphante prenait le dessus.

Elle s’approcha de Grigori, s’arrêta, souriante. L’odeur enivrante de la pommade de concombre flottait autour d’elle.

— On peut vous aider, Grichenka ?

— Non, je n’ai pas besoin d’aide.

— Ah ! Grigori Pantéléiévitch ! Comme vous êtes devenu dur avec moi, pauvre veuve que je suis. Vous n’allez même pas me sourire, même pas hausser votre gentille petite épaule.

— Tu ferais mieux d’aller faire la cuisine, farceuse.

— Et pourquoi donc ?

— Tu pourrais aider Natalia. Regarde Michatka, comme il est sale.

— Il ne manquait plus que ça. Vous faites des enfants et c’est à moi de les laver. Eh bien ça alors ! Ta Natalia est féconde comme une lapine. Elle va t’en faire encore une dizaine. Je ne suffirai pas à la besogne, si je dois les laver tous.

— Assez, assez. Va.

— Grigori Pantéléiévitch ! Vous êtes à présent le seul homme de tout le village. Ne me chassez pas, laissez-moi regarder même de loin votre séduisante moustache noire.

Grigori se mit à rire et rejeta en arrière ses cheveux tombés sur son front en sueur.

— Ah ! toi alors ! Comment Pétro a-t-il pu vivre avec toi ? Tu ne manques pas une occasion.

— Soyez tranquille ! continua Daria avec un accent de fierté, les yeux mi-clos, et elle se retourna vers la maison, feignant l’effroi. Ah ! il me semblait que Natalia était sortie… Elle est tellement jalouse de toi que c’en est inconvenant. Pendant le déjeuner, je t’ai regardé une fois, eh bien, elle a changé de couleur. Hier des jeunes femmes me disaient : Est-ce que c’est juste, ça ? Les hommes ne sont pas là et votre Grigori est venu en permission et il ne quitte pas sa femme. Et nous, qu’est-ce que nous devenons ? qu’elles me disaient. Même s’il est blessé, même s’il n’en reste plus que la moitié, cette moitié-là ferait notre affaire. Dis-lui de ne pas se promener la nuit dans le village, sinon nous l’attraperons et il lui arrivera malheur. » Je leur ai dit : « Non, mes filles, notre Gricha ne se dévergonde que dans les autres villages, à la maison il est accroché aux trousses de Natalia. Depuis quelque temps, c’est un saint.. »

— Ah ! chienne ! dit Grigori en riant, sans colère. Ta langue est un vrai balai.

— Je suis comme je suis. Mais ta belle Natachenka pas fardée, hier, elle t’a bien envoyé promener ? C’est bien fait pour toi, matou, ça t’apprendra à sortir du bon chemin.

— Non mais dis donc… Va-t’en, Dachka, mêle-toi de ce qui te regarde.

— Je ne me mêle pas de ce qui ne me regarde pas. Ce que je veux dire, c’est que ta Natachka est une idiote. Son mari revient et elle fait la difficile, et elle fait des manières, et elle couche sur le coffre… Ah ! ce n’est pas moi qui me serais refusée à mon Cosaque. S’il m’en tombait un sous la main… Même un brave comme toi je lui ferais peur.

Daria grinça des dents, éclata de rire et rentra dans la maison, faisant briller ses boucles d’oreilles en or et se retournant vers Grigori qui riait d’un air confus.

« Tu as eu de la chance de mourir, frère Pétro… pensa Grigori de bonne humeur. Ce n’est pas une femme, c’est le diable. C’est elle, tôt ou tard, qui t’aurait tué. »

47

Les dernières lumières s'étaient éteintes dans le village de Bakhmoutkine. Une petite gelée couvrait les mares d'une couche de glace très fine. Quelque part derrière le village, derrière l'aire de battage, des grues en retard s'étaient posées pour la nuit dans les chaumes de l'année passée. Une brise de nord-est apportait leur cri discret et fatigué, qui accentuait délicatement, soulignait le silence pacifié de cette nuit d'avril. Des ombres épaisses s'amassaient dans le jardin, une vache meuglait. Puis tout se tut. Pendant une demi-heure un calme profond régna, troublé de loin en loin par un appel angoissé de courlis, par le bruissement d'ailes des innombrables canards se hâtant vers les prairies d'où le Don se retirait… Soudain des voix d'hommes retentirent à l'extrémité du village, on voyait rougeoyer les cigarettes, on entendait s'ébrouer les chevaux, craquer la boue gelée sous leurs sabots. Une patrouille rentrait dans le village occupé par deux escadrons cosaques insurgés de la 6e Brigade spéciale. Elle s'installa dans la cour d'une maison au bout du village, les hommes parlaient entre eux, ils attachèrent les chevaux à un traîneau au milieu de la cour et leur apportèrent à manger. Une basse enrouée entonna une chanson de danse sur un rythme lent et fatigué, en détachant soigneusement chaque mot :

Moi je marchais sans me presser
Quand je rencontrai cette fille,
Et je pensais à mes amours,
Je voulais en rire avec elle…

Aussitôt un ténor moqueur s'éleva au-dessus de la basse grondante, comme un oiseau, et commença gaiement :

Mais elle ne voulait pas rire,
Elle m'a donné sur la joue

Et mon petit cœur de Cosaque

En garda longtemps la brûlure…

Quelques autres basses se joignirent aux deux premiers chanteurs, le rythme devint plus vif et le ténor, soignant ses notes les plus hautes, chantait maintenant avec énergie, avec une gaieté entraînante :

J’ai retroussé ma manche droite,

J’ai frappé la fille à l’oreille.

Voici la fille devant moi,

Ses joues sont couleur de framboise.

Elle pleure, elle pleure et dit :

« Le bel ami que me voilà,

Des femmes il en a déjà sept

Et la huitième est une veuve

Et la neuvième il l’épousa,

La dixième, coquin, c’est moi. »

Les Cosaques qui montaient la garde derrière le moulin à vent entendaient le cri des grues dans les champs déserts, la chanson cosaque, le bruissement des ailes des canards dans les ténèbres impénétrables. Ils en avaient assez de passer la nuit couchés sur la terre froide, prisonnière du gel. Pas le droit de fumer, de parler, de se réchauffer en marchant ou en échangeant des bourrades. Il faut rester parmi les tiges des tournesols de l’année précédente, observer l’obscurité béante de la steppe, écouter, l’oreille collée contre la terre. Mais on ne voit rien à dix pas et la nuit d’avril est si riche en murmures, l’obscurité apporte tant de bruits suspects que le moindre d’entre eux suscite l’alarme : « Une patrouille rouge qui marche vers nous, qui rampe vers nous ? » Et ça, n’est-ce pas un craquement de broussailles au loin, un souffle contenu ?… Le jeune Cosaque Vypriajkine essuie de son gant une larme que l’attention lui a fait monter aux yeux, il pousse son voisin du coude. Celui-ci somnole, couché en chien de fusil, la tête sur sa sabretache de cuir ; sa giberne japonaise lui écrase les côtes, mais il

n’a pas le courage de se mettre plus commodément, il ne veut pas laisser pénétrer le plus petit filet d’air froid de la nuit sous sa capote hermétiquement close. Le bruit des broussailles et le bruit du souffle augmentent. Vypriajkine les sent soudain tout près de lui. Il se soulève sur le coude, regarde à travers le rideau de broussailles, ne sachant que faire, et distingue difficilement la forme d’un gros hérisson. Ce hérisson se déplace rapidement, sur la piste d’une souris, baissant son museau court de cochon, reniflant, écorchant de ses piquants les herbes sèches. Soudain il sent une présence hostile à quelques pas de lui, lève la tête et aperçoit l’homme qui le regarde. L’homme pousse un soupir de soulagement et murmure :

— Le salaud, il m’a fait peur…

Mais le hérisson cache violemment sa tête et demeure une minute ainsi, boule rebroussée, puis il se détend lentement, tâte de ses pattes la terre froide et repart, semblable à une pelote grise, se heurtant aux tiges de tournesol, écrasant les restes secs du liseron. Le silence refait sa toile. Une nuit de conte…

Dans le village pour la deuxième fois les coqs ont chanté. Le ciel s’éclaircit. Les premières étoiles sont apparues à travers le tissu lâche des nuages. Puis le vent a dispersé les nuages et le ciel regarde maintenant la terre de ses yeux d’or sans nombre.

C’est à ce moment que Vypriajkine entendit devant lui nettement le pas d’un cheval, un craquement dans les broussailles, un cliquetis de métal et – après un petit moment – le grincement d’une selle. Les autres Cosaques écoutaient aussi, le doigt sur la détente de leur fusil.

— Préparez-vous ! chuchota l’adjoint au chef de peloton.

La silhouette d’un cavalier se détachait comme une découpure sur le fond du ciel étoilé. Il se dirigeait vers le village, au pas.

— Halte !… Qui vive !… Le mot de passe ?…

Les Cosaques s’étaient dressés, prêts à tirer. Le cavalier s’arrêta, leva les bras en l’air.

— Camarades, ne tirez pas.

— Le mot de passe ?

— Camarades !

— Le mot de passe ? Peloton-on…

— Arrêtez !… Je suis seul… Je me rends.

— Attendez, frères, ne tirez pas. On l'aura vivant.

L'adjoint au chef de peloton se précipita vers le cavalier, Vypriajkine saisit le cheval par la bride. L'homme mit pied à terre.

— Qu'est-ce que tu es ? Un Rouge ? Oui, c'est ça, frères. Il a l'étoile sur son bonnet. Ha ! Ha ! Tu es fait !

Le cavalier dit tranquillement, en se dégourdissant les jambes :

— Conduisez-moi à votre chef. J'ai une communication d'une grande importance à lui faire. Je suis le commandant du Régiment de Serdobsk et je viens ici pour entamer des pourparlers.

— Le com-man-dant ?… Il faut le tuer, frères, le fumier ! Laisse-moi, Louka, je vais le…

— Camarades ! Vous aurez toujours le temps de me tuer, mais laissez-moi d'abord transmettre à votre chef la communication pour laquelle je suis venu ici. Je le répète : c'est une affaire d'une énorme importance. Je vous en prie, prenez mes armes, si vous craignez que je m'enfuie…

Le commandant rouge commença à détacher son ceinturon. Un des Cosaques le pressait :

— Ote ça, ôte ça !

Le revolver et le sabre passèrent aux mains de l'adjoint au chef de peloton.

— Fouillez-le ! commanda celui-ci, et il monta sur le cheval du prisonnier.

On le fouilla. L'adjoint au chef de peloton et Vypriajkine le conduisirent au village. Il était à pied. Vypriajkine marchait à côté de lui, la carabine autrichienne à la main, prêt à tirer. L'adjoint au chef de peloton les suivait à cheval, bien content.

Ils marchèrent ainsi une dizaine de minutes sans rien dire. Le prisonnier s'arrêtait souvent pour allumer une cigarette, en abritant ses allumettes sous un pan de sa capote. L'odeur du bon tabac troubla Vypriajkine.

— Donne-m'en une, dit-il.

— Je t'en prie.

Vypriajkine prit le porte-cigarettes de cuir, bourré de cigarettes, en tira une et fourra le porte-cigarettes dans sa poche. Le prisonnier ne dit rien, mais, un moment plus tard, comme ils entraient dans le village, il demanda :

— Où me conduisez-vous ?

— Tu le verras quand tu y seras.

— Mais encore ?

— Chez le chef d’escadron.

— Conduisez-moi chez le commandant de la brigade, Bogatyriov.

— Il n’y a personne de ce nom-là ici.

— Comment ça ? Je sais qu’il est arrivé hier à Bakhmoutkine avec son état-major et qu’il est ici en ce moment.

— Nous ne sommes pas au courant.

— Voyons, camarades, moi je le sais et vous, vous ne le savez pas… Ce n’est pas un secret militaire, surtout si l’ennemi est au courant.

— Marche, marche.

— Je marche. Donc vous me conduisez à Bogatyriov.

— Tais-toi. D’après le règlement, je n’ai pas le droit de causer avec toi.

— Prendre les porte-cigarettes, c’est dans le règlement ?

— Ça, c’est autre chose… Marche et tiens ta langue, ou je prends aussi ta capote. Voyez-moi ça, comme c’est chatouilleux.

On eut beaucoup de peine à réveiller le chef d’escadron. Il se frotta longuement les yeux de ses poings, bâilla, grimaça, incapable de comprendre ce que lui disait l’adjoint au chef de peloton, radieux de bonheur.

— Qui ça ? Le commandant du Régiment de Serdobsk ? Ce n’est pas des blagues ? Montre tes papiers.

Quelques minutes plus tard il entrait en compagnie du commandant rouge dans la maison occupée par Bogatyriov. Celui-ci bondit hors de son lit dès qu’on lui eut annoncé la capture et l’arrivée du commandant du Régiment de Serdobsk. Il boutonna son pantalon, jeta les bretelles sur ses robustes épaules, alluma une lampe et demanda au prisonnier, qui se tenait au garde-à-vous à côté de la porte :

— Vous êtes le commandant du Régiment de Serdobsk ?

— Oui, je suis Voronovski, le commandant du Régiment de Serdobsk.

— Asseyez-vous.

— Je vous remercie.

— Comment avez-vous… Dans quelles circonstances avez-vous été capturé ?

— Je suis venu à vous de mon plein gré. Il me faut causer avec vous tête à tête. Donnez ordre aux assistants de se retirer.

Bogatyriov fit un geste de la main et le chef d'escadron, qui avait accompagné le commandant rouge, sortit avec le propriétaire de la maison, un vieux-croyant à barbe rousse qui se tenait là bouche bée. Bogatyriov, assis à la table, frottait son crâne brun entièrement rasé, rond comme une pastèque. Il n'avait sur lui qu'une chemise de corps sale. Son visage, aux joues œdémateuses et que le sommeil inconfortable avait balafré de traces rouges, exprimait une curiosité contenue.

Voronovski, petit homme robuste moulé dans sa capote et sanglé par le baudrier d'officier, se redressa ; un sourire apparut sous sa moustache noire bien taillée.

— C'est à un officier que j'ai l'honneur de parler, j'espère. Permettez-moi de dire d'abord deux mots de moi et de ne parler qu'après de la mission qui m'amène ici… Je suis de naissance noble et capitaine en second de l'armée impériale. J'ai fait la guerre contre l'Allemagne dans le 117^{e} tirailleurs de Lioubomir. En 1918, j'ai été mobilisé par décret du gouvernement soviétique en tant qu'officier de carrière. Actuellement, comme vous le savez, je commande le Régiment de Serdobsk de l'Armée Rouge. Me trouvant dans les rangs de l'Armée Rouge, je cherche depuis longtemps une occasion pour passer de votre… du côté de ceux qui se battent contre les bolchéviks…

— Vous l'avez longtemps cherchée, cette occasion, mon capitaine…

— Oui, mais c'est que je voulais réparer ma faute envers la Russie et ne pas venir seul (ce que j'aurais pu faire depuis longtemps), mais amener avec moi une unité de l'Armée Rouge, les éléments les plus sains, bien entendu, abusés par les bolchéviks et entraînés dans cette guerre fratricide.

L'ex-capitaine en second Voronovski regardait Bogatyriov de ses yeux gris rapprochés ; rencontrant son sourire méfiant, il rougit comme une jeune fille et se hâta d'ajouter :

— Il est naturel, monsieur Bogatyriov, que vous éprouviez une certaine défiance envers moi et mes propos… A votre place, j'éprouverais évidemment les mêmes sentiments. Vous me permettrez de vous donner des preuves, des preuves incontestables…

Il écarta un pan de sa capote, prit un canif dans la poche de son pantalon kaki, se pencha si fort qu'il fit craquer aux épaules les courroies de cuir du baudrier et se mit à défaire soigneusement l'ourlet bien cousu de la capote. Une minute plus

tard, il en sortait des papiers jaunis et une petite photographie.

Bogatyriov lut attentivement les papiers. L'un d'eux attestait que « le porteur du présent sauf-conduit » était bien « le lieutenant Voronovski, du 117e Régiment de tirailleurs de Lioubomir, se rendant dans ses foyers, dans le Gouvernement de Smolensk, pour une permission de convalescence de quinze jours ». Cela portait le cachet et la signature du médecin-chef de l'hôpital de campagne N° 8 de la 14e Division de tirailleurs sibériens. Les autres documents au nom de Voronovski établissaient sans conteste que Voronovski était bien officier, et sur la photographie les yeux rapprochés du jeune sous-lieutenant Voronovski regardaient gaiement Bogatyriov. La croix de Saint-Georges des officiers brillait sur sa tunique élégante, et la blancheur virginale des épaulettes faisait ressortir les joues basanées du sous-lieutenant, la barre sombre de sa moustache.

— Alors ? demanda Bogatyriov.

— Je suis venu pour vous dire que, grâce au travail accompli auprès des soldats par moi et mon adjoint le lieutenant Volkov, tout l'effectif du Régiment de Serdobsk – à l'exception des communistes, cela s'entend – est prêt à passer de votre côté à n'importe quel moment. Les hommes sont pour la plupart des paysans des Gouvernements de Saratov et Samara. Ils sont d'accord pour se battre contre les bolchéviks. Ils nous faut dès maintenant nous entendre sur les conditions de la reddition du Régiment. Le Régiment se trouve actuellement à Oust-Khoperskaïa, il compte environ douze cents hommes, la cellule communiste en compte trente-huit, auxquels il faut ajouter une section de trente communistes locaux. Nous nous emparerons de la batterie qui a été attribuée au Régiment ; à cette occasion il faudra vraisemblablement liquider les servants, parmi lesquels les communistes sont en majorité. L'effervescence qui s'est développée parmi mes hommes a pour origine les difficultés éprouvées par leurs pères à la suite des réquisitions de denrées agricoles. Nous avons utilisé cette circonstance et nous les avons inclinés à passer du côté des Cosaques… Je veux dire : de votre côté. Mes soldats craignent les violences qu'ils pourraient avoir à subir lors de la reddition du Régiment… Sur ce point aussi – bien sûr c'est un détail – il faut que je m'entende avec vous.

— Quelles violences ?

— Eh bien, meurtres, rapines…

— Non, nous ne le tolérerons pas.

— Encore une chose : les soldats insistent pour que le Régiment de Serdobsk soit maintenu en tant que tel et demeure une unité indépendante dans sa lutte à

vos côtés contre les bolchéviks.

— Ça, je ne puis vous dire…

— Je sais, je sais. Vous allez prendre vos instructions auprès de vos chefs et vous les porterez ensuite à notre connaissance.

— Oui, je suis obligé d'en référer à Viochenskaïa.

— Excusez-moi, j'ai très peu de temps, et, si je m'attarde une heure de plus, le commissaire du Régiment remarquera mon absence. Je pense que nous sommes d'accord sur les conditions de la reddition. Faites-moi savoir le plus vite possible la décision de vos chefs. Le Régiment pourrait être déplacé vers le Donets, des renforts pourraient arriver, et alors…

— Oui, j'envoie tout de suite une estafette à Viochenskaïa.

— Encore une chose : donnez l'ordre à vos Cosaques de me rendre mes armes. On ne m'a pas seulement désarmé – ici Voronovski interrompit son discours aimable et sourit, un peu confus –, on m'a pris aussi… mon porte-cigarettes. C'est peu de chose, bien sûr, mais ce porte-cigarettes est un objet de famille et j'y tiens…

— On vous rendra tout. Comment vous informerai-je, quand j'aurai reçu la réponse de Viochenskaïa ?

— Vous recevrez dans deux jours ici, à Bakhmoutkine, la visite d'une femme d'Oust-Khoperskaïa. Le mot de passe… eh bien, disons : « Union ». Vous lui donnerez la réponse. Oralement, bien entendu…

Une demi-heure plus tard, un Cosaque de l'escadron Maksaïev partait au galop en direction de l'ouest, vers Viochenskaïa.

Le lendemain l'ordonnance personnelle de Koudinov arrivait à Bakhmoutkine, cherchait la maison où logeait Bogatyriov, y entrait, sans même attacher son cheval, et remettait à Bogatyriov un pli portant l'inscription *Urgent. Très secret.* Bogatyriov en brisait la cire avec la plus vive impatience. Sur un formulaire du Soviet du district du Haut-Don, Koudinov avait écrit de sa propre main, d'une écriture large, la lettre suivante :

Bonne santé, Bogatyriov ! Voilà une très heureuse nouvelle. Nous te donnons tout pouvoir pour mener les pourparlers avec les hommes de Serdobsk et les amener à se rendre à n'importe quel prix. Je propose de leur faire des

concessions et de leur promettre que nous accepterons leur Régiment tel quel, et même que nous ne les désarmerons pas. Pose comme condition expresse l'arrestation et la livraison des communistes, du commissaire du Régiment et surtout des communistes de Viochenskaïa, d'Elanskaïa, d'Oust-Khoperskaïa. Que le Régiment s'empare sans faute de la batterie, des équipages, des biens régimentaires. Presse cette affaire par tous les moyens. Amène le plus possible de forces à l'endroit où arrivera le Régiment, encercle-les en douce et commence aussitôt à les désarmer. S'ils résistent, extermine-les tous jusqu'au dernier. Agis avec prudence, mais avec décision. Une fois que tu les auras désarmés, dirige tout le Régiment en troupeau à Viochenskaïa, par la rive droite, parce qu'elle est plus éloignée du front et que la steppe est nue de ce côté-là, ce qui fait qu'ils ne pourraient pas s'en aller, au cas où ils se reprendraient et voudraient s'échapper. Fais-les passer par les villages des hauteurs du Don et fais-les escorter par deux escadrons à cheval. A Viochenskaïa nous les répartirons dans les unités par groupe de deux ou trois hommes et nous verrons comment ils se battront contre les leurs. Le reste ne nous regarde pas : quand nous aurons fait la jonction avec les nôtres au-delà du Donets, ils pourront les juger et faire d'eux ce qu'ils voudront. Pour moi, on peut tous les pendre, ce ne sera pas une perte. Je me réjouis de ton succès. Tiens-moi chaque jour au courant par un exprès.

Koudinov.

Il y avait un post-scriptum :

Si le Régiment de Serdobsk livre nos communistes locaux, envoie-les à Viochenskaïa sous escorte renforcée, également par les villages. Mais fais passer le Régiment avant eux. Pour l'escorte, choisis les Cosaques les plus sûrs (les plus féroces, des vieux de préférence), et qu'ils informent la population à l'avance. Nous n'aurons pas à nous salir les mains, les femmes les tueront à coups de bâton, si la chose est intelligemment préparée. Compris ? Cette politique est plus profitable pour nous. Si on les fusille, le bruit viendra aux oreilles des Rouges que nous fusillons les prisonniers ; il est plus simple d'exciter les gens contre eux, de déchaîner la colère populaire, comme un chien. La justice sommaire, tout est là. Pas de réquisitoire, pas de plaidoirie.

48

Le 12 avril, le 1er Régiment de Moscou subit de lourdes pertes devant les insurgés au village d'Antonov, dans la stanitsa Elanskaïa.

Connaissant mal le pays, les Rouges se groupèrent dans le village. Les fermes cosaques dispersées étaient construites sur de petites portions de terre sablonneuse et sèche, comme sur des îles ; les rues et les ruelles dallées de fagots avaient été tracées sur un marécage infranchissable. Le village était perdu au milieu d'une aulnaie sur un sol spongieux. La rivière Elanka, qui le traverse, est peu profonde, mais son lit est boueux.

Les tirailleurs du 1er Régiment de Moscou traversèrent le village, mais à peine avaient-ils passé les premières maisons et pénétré dans l'aulnaie, il apparut qu'il était impossible de la traverser. Le commandant du deuxième bataillon, un Letton têtu, n'écouta pas les raisons d'un commandant de compagnie qui venait à grand-peine de sortir son cheval enlisé dans un trou profond, et commanda : « En avant ! » Il se lança le premier hardiment sur le sol mouvant. Les hommes le suivirent, hésitants, en transportant les mitrailleuses. Ils firent ainsi une cinquantaine de sagènes, avec de la boue jusqu'au genou, et soudain on cria à droite : « Ils nous encerclent !… Les Cosaques !… On est cernés !… »

En effet, deux escadrons insurgés avaient encerclé le bataillon et le frappaient par-derrière.

Le premier et le deuxième bataillon perdirent dans l'aulnaie près du tiers de leur effectif et battirent en retraite.

Au cours de ce combat, Ivan Alexéiévitch fut blessé à la jambe d'une balle de fabrication artisanale, Michka Kochévoï le transporta sur ses bras hors du champ de bataille et, menaçant de sa baïonnette un soldat rouge qui roulait à fond de train sur une digue dans une voiture de munitions, il l'obligea à charger le blessé.

Le Régiment fut repoussé, rejeté jusqu'au village d'Elanski. Ce revers eut un effet catastrophique sur l'offensive de toutes les unités rouges qui progressaient le long de la rive gauche du Don. Malkine fut obligé de quitter Boukanovskaïa pour aller à vingt verstes plus au nord, dans la stanitsa Slachtchovskaïa ; ensuite, talonné par les forces insurgées qui attaquaient furieusement et qui étaient plusieurs fois supérieures en nombre, Malkine traversa le Khoper un jour avant

la débâcle des glaces, noyant plusieurs chevaux, et gagna la stanitsa Koumyljenskaïa.

Le 1er Régiment de Moscou, isolé par la débâcle au confluent du Khoper et du Don, passa sur la rive droite du Don et s'arrêta dans la stanitsa Oust-Khoperskaïa, en attendant des renforts. Il fut rejoint bientôt par le Régiment de Serdobsk, dont les cadres étaient nettement différents de ceux du 1er Régiment de Moscou. Les ouvriers de Moscou, de Toula, de Nijni-Novgorod, qui constituaient le noyau actif du Régiment, se battaient bravement, opiniâtrement, ils avaient livré plusieurs combats corps à corps avec les insurgés, ils perdaient chaque jour des dizaines de tués et de blessés. A vrai dire le piège d'Antonov avait mis le Régiment provisoirement hors de combat, mais, au cours de sa retraite, il n'abandonna pas à l'ennemi une seule voiture de munitions, une seule caisse de cartouches. Dans le même temps, au premier combat, une compagnie du Régiment de Serdobsk fut incapable de soutenir une attaque de la cavalerie insurgée au village de Iagodinski, abandonna les tranchées à la vue de la charge cosaque, et eût été certainement détruite en entier sans les mitrailleuses communistes, qui repoussèrent l'attaque par un feu violent.

Le Régiment de Serdobsk avait été formé hâtivement. Les hommes étaient tous des paysans du Gouvernement de Saratov, assez âgés, et il régnait parmi eux un état d'esprit qui ne pouvait contribuer à élever leurs qualités combatives. Il y avait là une proportion écrasante d'illettrés et d'individus issus de familles de koulaks aisées. Le commandement du Régiment était pour moitié entre les mains d'anciens officiers ; le commissaire, un homme faible et sans volonté, n'avait aucune autorité sur les hommes ; cependant les traîtres – c'est-à-dire le commandant du Régiment, le chef d'état-major et deux commandants de compagnie – qui avaient décidé de livrer le Régiment, accomplissaient, au nez et à la barbe de la cellule communiste qui n'y voyait rien, leur besogne de démoralisation parmi les soldats, en utilisant des koulaks anticommunistes infiltrés dans le Régiment ; ils faisaient une habile propagande contre les communistes et semaient le doute sur le succès de la répression de l'insurrection, afin de préparer la reddition du Régiment.

Stockman, qui logeait dans une maison où habitaient aussi trois hommes du Régiment de Serdobsk, observait les soldats avec inquiétude, et un heurt violent entre eux et lui acheva de le convaincre de la menace qui pesait sur le Régiment.

Le 27 avril, au crépuscule, deux hommes de la deuxième compagnie entrèrent chez lui. L'un d'eux, un nommé Gorigassov, dit, avec un mauvais sourire en direction de Stockman et d'Ivan Alexéiévitch assis sur le lit, et sans les saluer :

— Eh bien, on a gagné ! Chez nous on nous prend notre blé et ici il faut se battre on ne sait pas pourquoi…

— Tu ne sais pas pourquoi tu te bats ? demanda Stockman d'une voix tranchante.

— Non, je ne sais pas. Les Cosaques sont des cultivateurs tout comme nous. Nous savons contre quoi ils se sont révoltés. Nous savons…

— Et est-ce que tu sais, salaud, quelle langue tu parles ? La langue des gardes-blancs ! dit Stockman fou de rage, lui qui d'ordinaire se contenait.

— Je te conseille de te taire, toi, sinon tu risques d'en prendre un coup dans les moustaches. Vous entendez, les gars ? Vous avez vu ça ?

— Doucement, doucement, le barbu. On vous connaît, dit un autre, petit et trapu comme un sac de farine. Tu crois que parce que tu es communiste tu peux nous chier dans la gueule ? Attention, on va t'apprendre à vivre.

Il écarta le petit Gorigassov, s'approcha de Stockman et l'examina, les mains derrière le dos.

— Mais qu'est-ce qui vous prend ?… Vous êtes tous d'accord avec les Blancs ? dit Stockman, suffocant, et il repoussa avec force le soldat qui s'était avancé sur lui.

Celui-ci vacilla, devint tout rouge et fit un geste pour empoigner Stockman par le bras, mais Gorigassov le retint :

— Ne te bats pas avec lui.

— Ce sont des discours contre-révolutionnaires. Nous vous ferons passer en jugement comme traîtres au pouvoir des Soviets.

— Tu ne pourras pas traîner tout le Régiment devant le tribunal, répondit un des soldats qui logeaient dans la maison.

Les autres lui vinrent en aide :

— Les communistes ont du sucre et des cigarettes, et nous pas.

— Tu mens ! cria Ivan Alexéiévitch en se soulevant sur son lit. Nous avons la même chose que vous.

Sans dire un mot, Stockman s'habilla et sortit. Les soldats ne l'en empêchèrent pas, mais accompagnèrent sa sortie de quolibets.

Il trouva le commissaire du Régiment à l'état-major, l'appela dans une chambre voisine, lui raconta, indigné, son altercation avec les soldats, et proposa

de les faire arrêter. Le commissaire l'écoutait, caressant sa barbe d'un roux ardent et ajustant d'un air indécis ses lunettes à monture de corne noire.

— Demain nous réunirons la cellule, nous discuterons de la situation. Quant à arrêter ces types-là, je crois que c'est impossible dans la situation présente.

— Pourquoi ? demanda Stockman brusquement.

— Voyez-vous, camarade Stockman, je remarque moi-même que ça ne va pas dans notre Régiment. Il doit exister une organisation contre-révolutionnaire, mais on n'arrive pas à la découvrir. Et la majorité du Régiment subit son influence. Des éléments paysans. Que voulez-vous y faire ? J'ai rendu compte de l'état d'esprit de la troupe et j'ai proposé qu'on retire le Régiment et qu'on le dissolve.

— Pourquoi jugez-vous impossible d'arrêter tout de suite ces agents des gardes-blancs et de les envoyer au tribunal révolutionnaire de la Division ? Leurs propos sont pure trahison.

— Oui, mais cela peut provoquer des excès regrettables, voire une mutinerie.

— Ah oui ? Mais alors pourquoi, face à une telle situation, n'avez-vous pas informé depuis longtemps la section politique ?

— Je vous ai dit que je l'ai fait. Oust-Medvéditskaïa tarde un peu à répondre. Dès que le Régiment aura été déplacé, nous punirons sévèrement tous ceux qui violent la discipline, en particulier ceux qui vous ont dit ce que vous m'avez rapporté…

Le commissaire s'assombrit et ajouta à mi-voix :

— Je soupçonne Voronovski et… le chef d'état-major, Volkov. Demain, après la réunion de cellule, j'irai à Oust-Medvéditskaïa. Il faut prendre des mesures d'urgence pour localiser le danger. Je vous prie de garder notre conversation secrète.

— Mais pourquoi ne peut-on convoquer tout de suite la réunion des communistes ? Le temps n'attend pas, camarade.

— Je comprends. Mais tout de suite c'est impossible. La plupart des communistes sont de garde… C'est un point auquel je tiens, car il serait imprudent de confier cela aux sans-parti. Il y a aussi la batterie, qui compte une majorité de communistes, mais elle ne reviendra de Kroutovski que dans la nuit. Je l'ai rappelée justement en raison de ces troubles à l'intérieur du Régiment.

Stockman rentra et informa rapidement Ivan Alexéiévitch et Michka

Kochévoï de sa conversation avec le commissaire du Régiment.

— Tu ne peux toujours pas marcher ? demanda-t-il à Ivan Alexéiévitch.

— Je boite. Jusqu'à présent, j'avais peur d'envenimer ma blessure, mais maintenant, j'arrive à marcher tant bien que mal.

Dans la nuit, Stockman écrivit un rapport détaillé sur la situation dans le Régiment et, à minuit, il éveilla Michka. En lui fourrant le pli sous sa vareuse, il lui dit :

— Trouve un cheval tout de suite et galope jusqu'à Oust-Medvéditskaïa. Crève plutôt, mais remets cette lettre à la section politique de la 14e Division… Dans combien de temps y seras-tu ? Où penses-tu pouvoir te procurer un cheval ?

Michka enfilait en grognant ses bottes desséchées, rougeâtres ; il répondit en s'arrêtant souvent :

— Je vais voler un cheval… aux éclaireurs, et pour aller à Oust-Medvéditskaïa… il me faut au plus… deux heures. Les chevaux des éclaireurs sont mauvais, sans ça… en une heure et demie… J'ai été gardien de troupeaux… Je sais faire rendre… le maximum à un cheval.

Michka fourra le pli dans une poche de sa capote.

— Pourquoi fais-tu ça ? demanda Stockman.

— Pour l'attraper plus facilement si les types du Régiment me prennent.

— Et alors ? dit Stockman, toujours sans comprendre.

— Comment « et alors ? » ! S'ils me prennent, je l'avalerai.

— Bravo !

Stockman eut son sourire avare, s'approcha de Michka et, comme s'il était tourmenté par un pénible pressentiment, le serra fortement dans ses bras, le baisa violemment de ses lèvres froides et tremblantes.

— Va.

Michka partit, réussit à détacher un des meilleurs chevaux de la patrouille, passa au pas devant le poste de garde, l'index toujours sur la détente de sa carabine de cavalerie toute neuve, et gagna la grand-route sans passer par les chemins. Alors seulement il passa la bretelle de sa carabine sur son épaule et se mit à « faire rendre » au petit cheval de Saratov à queue courte une vitesse à laquelle celui-ci n'était pas habitué.

49

A l’aube, une pluie fine commença à tomber. Le vent se mit à souffler. Un nuage noir gros de mauvais temps arrivait de l’est. Les soldats qui logeaient avec Stockman et Ivan Alexéiévitch se levèrent et sortirent dès la pointe du jour. Une demi-heure plus tard, un communiste d’Elanskaïa, Tolkatchov, qui s’était engagé, comme Stockman et ses camarades, dans le Régiment de Serdobsk, arriva en courant. Il ouvrit la porte et cria à bout de souffle :

— Stockman ! Kochévoï ! Vous êtes là ? Sortez.

— Qu’est-ce qui se passe ? Viens.

Stockman passa dans la pièce de devant et enfila sa capote en marchant.

— Viens.

— Une catastrophe ! lui chuchota Tolkatchov, en le suivant dans l’autre pièce. L’infanterie a voulu désarmer à côté de la stanitsa… à côté de la stanitsa la batterie qui revenait de Kroutovski… Il y a eu des coups de fusil… Les artilleurs ont repoussé l’attaque, ils ont retiré les culasses des canons et ils ont passé en barques de l’autre côté du Don.

— Et alors ? Et alors ? disait Ivan Alexéiévitch impatient, et il enfilait en gémissant sa botte sur sa jambe blessée.

— Meeting tout de suite à côté de l’église… Tout le Régiment…

— Dépêche-toi ! ordonna Stockman à Ivan Alexéiévitch, et il saisit Tolkatchov par la manche de sa capote. Où est le commissaire ? Où sont les autres communistes ?

— Je ne sais pas… Il y en a qui se sont enfuis, moi je suis venu vous trouver. Le télégraphe est occupé, ils ne laissent entrer personne… Il faut fuir. Mais comment ?

Tolkatchov, désemparé, se laissa tomber sur le coffre, les mains pendantes entre ses genoux.

A ce moment des pas se firent entendre sur le perron, et une demi-douzaine de soldats entrèrent dans la maison. Leurs visages échauffés étaient pleins d’une sinistre détermination.

— Les communistes au meeting ! Vivement !

Stockman échangea un regard avec Ivan Alexéiévitch, serra sévèrement les lèvres.

— Allons-y.

— Laissez vos armes. Vous n'allez pas au combat, dit un des soldats.

Stockman fit semblant de ne pas entendre, prit son fusil et sortit le premier.

Onze cents gosiers braillaient ensemble sur la place. Les habitants de la stanitsa étaient invisibles. Ils s'étaient cachés dans les maisons, de crainte des événements, car des bruits insistants couraient depuis la veille : le Régiment allait passer du côté des insurgés, il y aurait une bataille dans la stanitsa avec les communistes. Stockman s'approcha le premier de la foule sourdement mugissante, écarquilla les yeux, cherchant quelqu'un du commandement. Le commissaire passa devant lui, livide, poussé par deux hommes qui le tenaient par le bras, et entra dans la masse désordonnée des soldats. Stockman le perdit de vue quelques minutes, puis l'aperçut au milieu de la foule, debout sur une table de jeu prise dans une maison. Stockman se retourna. Ivan Alexéiévitch était derrière lui, debout, appuyé sur son fusil, et les soldats qui étaient venus les chercher étaient à côté de lui.

La voix du commissaire s'éleva, bien faible :

— Camarades soldats de l'Armée Rouge ! Faire un meeting en un moment pareil, alors que l'ennemi est à proximité immédiate… Camarades !…

On ne lui laissa pas continuer son discours. Les bonnets gris ondulèrent comme sous le souffle du vent, la forêt bleuâtre des baïonnettes se mit à bouger, des poings se tendirent vers la petite table, des cris irrités partirent sur toute la place comme des coups de feu :

— Maintenant on est tes camarades !

— Enlève ta veste de cuir.

— Tu nous as trompés.

— Contre qui vous nous menez ?

— Tirez-le par les pieds.

— Tuez-le.

— Un coup de baïonnette.

— Il est décommissarisé.

Stockman vit un énorme soldat plus très jeune qui montait sur la table et saisissait le commissaire par sa barbiche rousse en éventail. La table vacilla, le soldat et le commissaire tombèrent sur les bras tendus des hommes tout autour. A l'endroit de la table Stockman voyait une masse bouillonnante de capotes grises ; le cri désespéré du commissaire fut englouti dans le tumulte.

Stockman se précipita. Jouant impitoyablement des coudes, repoussant les dos en capotes grises, il se fraya passage, en courant presque, jusqu'à l'endroit où le commissaire avait parlé. On ne cherchait pas à le retenir, mais on le frappait à coups de poing et de crosse dans le dos, sur la nuque, on lui arracha son fusil et son bonnet cosaque à dessus rouge.

— Où vas-tu, salaud ? cria un soldat à qui Stockman avait douloureusement écrasé le pied.

Devant la table renversée, un sous-officier trapu lui barra la route. Son bonnet d'astrakan gris était rejeté sur sa nuque, sa capote était grande ouverte, mais la sueur coulait sur son visage rouge brique et ses yeux enflammés louchaient, luisaient d'une haine sans mesure.

— Où vas-tu ?

— La parole ! La parole à un simple combattant ! cria Stockman d'une voix rauque, à bout de souffle, et en un clin d'œil il remit la table sur ses pieds. On l'aida même à se hisser dessus. Mais des grondements furieux retentissaient toujours sur la place. Stockman hurla de toute la puissance de ses cordes vocales :

— Silen-en-ence !…

Et au bout d'une demi-minute, quand le bruit fut tombé, il commença d'une voix brisée, en réprimant une toux :

— Soldats de l'Armée Rouge ! Honte à vous ! Vous trahissez le pouvoir du peuple à la minute la plus pénible. Vous hésitez, alors qu'il faut frapper l'ennemi au cœur d'une main ferme. Vous faites un meeting alors que le pays des Soviets étouffe dans l'étau de ses ennemis. Vous êtes à la limite de la trahison pure et simple. Pourquoi ? Vos chefs félons vous ont vendus aux généraux cosaques. Les anciens officiers ont abusé la confiance du pouvoir des Soviets et, profitant de votre ignorance, ils veulent livrer le Régiment aux Cosaques. Réfléchissez. De vos mains ils veulent étouffer le pouvoir ouvrier et paysan.

Le commandant de la deuxième compagnie, l'ancien sous-lieutenant Weistminster, allait prendre son fusil, mais Stockman, surprenant son geste, cria :

— Ne tire pas. Tu auras toujours le temps de me tuer. La parole au combattant communiste ! Nous autres communistes, toute notre vie, tout notre sang, goutte par goutte…

La voix de Stockman se tendit d'une façon effrayante et passa sur un registre de ténor, son visage se tordit et prit une pâleur mortelle.

— … nous le donnons au service de la classe ouvrière, de la paysannerie opprimée. Nous sommes habitués à regarder la mort en face. Vous pouvez me tuer…

— On a déjà entendu ça.

— Assez.

— Laissez-le parler.

— Silence.

— … me tuer, mais je le répète : réfléchissez. Ce n'est pas le moment de faire un meeting, il faut marcher contre les Blancs.

Stockman laissa glisser le regard de ses yeux rapprochés sur la foule un peu calmée et aperçut à peu de distance le commandant du Régiment, Voronovski, avec un soldat tout près de lui ; Voronovski souriait d'un sourire contraint et chuchotait quelque chose au soldat.

— Le commandant de votre Régiment…

Stockman tendit le bras vers Voronovski, mais celui-ci, la main devant la bouche, parla au soldat avec animation, et Stockman n'eut pas le temps de finir sa phrase. Un coup de feu claqua sourdement dans l'air mouillé par la jeune pluie d'avril. Le bruit du coup n'était pas plein, il était mou comme un coup de fouet de branchages, mais Stockman porta les mains à la poitrine et tomba sur les genoux, baissant sa tête grise dégarnie. Pourtant il se remit aussitôt sur pied, en vacillant.

— Ossip Davydovitch ! gémit Ivan Alexéiévitch en voyant Stockman se relever, et il s'élança vers lui, mais les autres le prirent par les coudes et lui chuchotèrent :

— Tais-toi. Ne braille pas. Donne ton fusil, salopard.

Ils le désarmèrent, fouillèrent dans ses poches et l'emmenèrent. Dans tous les coins de la place, on désarmait les communistes. Dans une ruelle, à côté d'une élégante maison de marchand, cinq ou six coups de feu claquèrent : on tuait le mitrailleur communiste qui n'avait pas voulu livrer la mitrailleuse Lewis.

Cependant Stockman, une mousse rose aux lèvres, hoquetant, le visage blanc, chancelait depuis une minute sur la table de jeu. Il réussit encore à crier, en tendant ses dernières forces qui s'en allaient, et ce qui lui restait de volonté :

— On vous a trompés… Les traîtres… ils cherchent à se faire pardonner, à mériter de nouveaux grades d'officier… Mais le communisme vivra… Camarades !… Réfléchissez…

De nouveau l'homme à côté de Voronovski épaula. Le deuxième coup fit tomber Stockman à la renverse aux pieds des soldats. L'un d'eux, qui avait une grande bouche et les dents plates, un visage mangé de petite vérole, sauta sur la table avec une légèreté juvénile et cria d'une voix de stentor :

— On nous a fait beaucoup de promesses, mais tout ça, chers camarades, c'est purs mensonges et menaces. Il est par terre, l'orateur barbu, mais il faut que les chiens meurent comme des chiens. Mort aux communistes, ennemis de la paysannerie laborieuse. Je vous le dis, camarades, chers combattants, nos yeux sont ouverts maintenant. Nous savons contre qui nous devons marcher. Chez nous, par exemple, dans le district de Volsk, qu'est-ce qu'on nous a dit ? Égalité, fraternité des peuples. Voilà ce que disaient les menteurs communistes… Et qu'est-ce qui s'est passé en réalité ? Mon père m'écrit une lettre pitoyable : un pillage comme on n'en avait jamais vu. A mon père ils lui ont pris tout son blé et son petit moulin, et le décret parle de la paysannerie laborieuse ! Mais ce petit moulin, mes parents l'ont gagné à la sueur de leur front. Alors, je vous le demande, est-ce que ce n'est pas un vol des communistes ? Il faut les détruire, par le fer et par le feu.

L'orateur ne put achever son discours. Deux escadrons insurgés à cheval étaient entrés au trot dans Oust-Khoperskaïa par l'ouest : l'infanterie cosaque descendait du versant méridional des collines du Don et le sous-lieutenant Bogatyriov, commandant la 6^{e} Brigade spéciale insurgée, arrivait avec son état-major, sous la protection d'un demi-escadron.

Au même instant, la pluie se mit à tomber à verse d'un nuage venu de l'est ; quelque part au-delà du Don, au-dessus de Khoper, le tonnerre grondait.

Le Régiment de Serdobsk se forma en hâte, doubla les rangs. Dès que le groupe de cavaliers où se trouvait Bogatyriov apparut sur la pente de la colline, l'ancien capitaine en second Voronovski rugit d'une voix de commandement que ses soldats ne lui connaissaient pas :

— Le Régiment ! Fixe !

50

Grigori Mélékhov passa cinq jours à Tatarski, au cours desquels il sema pour lui et pour sa belle-mère quelques déciatines de blé, puis, dès le retour de Pantéléï Prokofiévitch, qui était amaigri de s’être fait trop de mauvais sang pour la maison, et couvert de poux, il se prépara à regagner son unité, toujours stationnée sur le Tchir. Koudinov l’avait informé des négociations entamées avec le Régiment de Serdobsk, et lui avait demandé de rentrer et de reprendre le commandement de la Division.

Le jour où il avait décidé de partir pour Karguinskaïa, à midi, il mena son cheval au Don pour le faire boire avant le départ et, en descendant vers l’eau, qui atteignait la palissade des potagers, il vit Aksinia. Était-ce une impression de Grigori, ou bien faisait-elle exprès de s’attarder, de puiser lentement l’eau pour l’attendre ? Toujours est-il que Grigori accéléra involontairement le pas, et, pendant une courte minute, le temps d’arriver tout près d’elle, un troupeau de souvenirs tristes passa devant lui…

Aksinia se retourna au bruit des pas ; son visage exprimait un étonnement – feint sans aucun doute –, mais la joie de cette rencontre, mais la vieille douleur la trahirent. Elle sourit d’un sourire si pitoyable, si éperdu, si peu accordé à son visage fier que Grigori sentit son cœur tressaillir de pitié et d’amour. Transpercé d’angoisse, envahi de souvenirs, il arrêta son cheval et dit :

— Bonjour, Aksinia chérie.

— Bonjour.

La voix calme d’Aksinia reflétait les sentiments les plus divers : étonnement, tendresse, amertume…

— Ça fait longtemps qu’on n’a pas parlé ensemble.

— Longtemps.

— J’avais même oublié le son de ta voix…

— Ça a été vite.

— Vite, tu crois ?

Grigori retenait par la bride son cheval, qui le poussait vers l’eau. Aksinia,

tête baissée, s'efforçait de fixer l'anse du seau au crochet de la palanche, mais n'y parvenait pas. Ils restèrent un moment sans parler. Une sarcelle passa en sifflant au-dessus de leur tête comme un projectile lancé par une corde tendue. Inépuisablement léchant les strates de craie blanche, les vagues se brisaient contre la falaise. Des vagues à toison blanche galopaient sur l'eau qui noyait encore la forêt. Le vent apportait du Don une fine poussière d'eau, une odeur fade, et le fleuve roulait impétueusement vers son embouchure.

Du visage d'Aksinia le regard de Grigori se porta sur le Don. Les peupliers aux troncs glabres baignant dans l'eau agitaient leurs branches nues, et les saules couverts d'une fourrure de chatons se dressaient somptueusement au-dessus de l'eau comme de petits nuages verts fantastiques. Grigori demanda avec une nuance de dépit et de chagrin dans la voix :

— Alors ?… Comme si nous n'avions pas de quoi parler !… Pourquoi ne dis-tu rien ?

Mais Aksinia s'était reprise ; plus aucun muscle ne bougea sur son visage froid quand elle répondit :

— C'est sans doute que nous avons dit tout ce que nous pouvions dire…

— Tu crois ?

— Eh oui, ça doit être ça. L'arbre, il ne fleurit qu'une fois l'an…

— Tu penses que le nôtre est défleuri.

— Tu ne crois pas ?

— C'est bizarre, tout ça…

Grigori laissa aller son cheval et, regardant Aksinia, sourit tristement.

— Moi, Ksioucha, je ne peux pas t'arracher de mon cœur. Tu vois, mes enfants sont déjà grands et je suis presque gris et tant d'années nous séparent comme un ravin… Mais je pense toujours à toi. Je te vois dans mes rêves et je n'ai pas cessé de t'aimer jusqu'à maintenant. Et parfois, quand je pense à toi, je pense à notre vie chez les Listnitski… à notre amour… et ces souvenirs-là me font… Et parfois quand je pense à ma vie, il me semble que c'est une poche vide retournée…

— Moi aussi, je… Il faut que je m'en aille… On bavarde.

Aksinia souleva les seaux d'un geste décidé, posa sur la palanche arquée ses mains hâlées par le soleil de printemps, et, au moment où elle allait monter la côte, elle tourna son visage vers Grigori, une rougeur délicate et juvénile,

presque imperceptible, colora ses joues.

— C’est ici, hein, à côté de l’embarcadère, que notre amour a commencé, Grigori. Tu te souviens ? Ce jour-là, les Cosaques partaient pour les camps, dit-elle en souriant, et des notes gaies résonnaient dans sa voix plus forte.

— Je me souviens de tout.

Grigori ramena son cheval à la ferme et le mit à la mangeoire. Pantéléï Prokofiévitch, qui n’était pas allé herser ce matin-là, pour pouvoir faire ses adieux à Grigori, sortit du hangar et dit :

— Alors, tu pars bientôt ? Faut-il donner l’avoine au cheval ?

— Partir où ? demanda Grigori d’un air égaré.

— En voilà une question ! Mais à Karguinskaïa, voyons.

— Je ne pars pas aujourd’hui.

— Comment ça ?

— Eh non, j’ai changé d’idée…

Grigori passa la langue sur ses lèvres desséchées par le feu intérieur qui le brûlait, leva les yeux au ciel.

— Il y a des nuages, il y aura sans doute de la pluie. Rien ne presse, je n’ai pas envie de me faire tremper.

— Non, rien ne presse, acquiesça le vieux, mais il ne croyait pas son fils, car il l’avait vu, quelques minutes auparavant, de l’enclos au bétail, en conversation avec Aksinia à l’embarcadère. « Ça recommence », pensait-il avec terreur. « Pourvu que ça ne recommence pas à aller mal avec Natalia !… Ah ! l’enfant de putain, ce Grichka ! Mais de qui peut-il bien tenir ce caractère-là ? Pas de moi, tout de même ? » Il s’arrêta de tailler à la hache un tronc de bouleau dont il voulait faire un longeron et regarda le dos voûté de son fils qui s’éloignait ; fouillant dans sa mémoire, il se rappela comment il était lui-même dans sa jeunesse et conclut : « De moi, le brigand. Il a même dépassé son père, le chien. Il faudrait le corriger, pour qu’il ne se remette pas à tourner la tête à Aksinia, à semer la zizanie dans la famille. Mais comment faire pour le corriger ? »

En un autre temps, Pantéléï Prokofiévitch, voyant Grigori parler à l’écart avec Aksinia, n’aurait pas hésité à lui allonger un coup de la première chose qui lui serait tombée sous la main, mais cette fois il ne savait que faire, il ne dit rien et ne montra même pas qu’il avait deviné les véritables raisons pour lesquelles Grigori remettait soudain son départ. Tout cela parce que Grigori n’était plus

« Grichka », le jeune Cosaque effronté, mais un commandant de division, bien que sans épaulettes, un général à qui obéissaient des milliers de Cosaques et que personne n'appelait plus autrement que Grigori Pantéléiévitch, respectueusement. Comment lui, Pantéléï Prokofiévitch, qui n'était jamais que maréchal des logis, aurait-il pu lever la main sur un général, fût-ce son propre fils ? Son sens de la discipline ne lui permettait pas même d'y penser, et c'est pourquoi il se sentait gêné, un peu étranger devant Grigori. La faute en était à l'ascension extraordinaire de celui-ci. Même, au labour, le troisième jour, quand Grigori lui avait lancé durement : « Hé ! qu'est-ce que tu as à rester la bouche ouverte ? Amène la charrue ! », le vieux n'avait pas bronché, rien dit… Depuis quelque temps on eût pu croire qu'ils changeaient de rôles : Grigori criait après son père, et celui-ci, reconnaissant dans la voix de son fils le ton du commandement, s'affairait, clopinait sur sa jambe estropiée, s'efforçait de donner satisfaction…

« Il craint la pluie ! Mais il n'y aura pas de pluie. D'où pourrait-elle venir, quand le vent vient de l'est et qu'il n'y a qu'un petit nuage dans le ciel ? Faut-il que j'en parle à Natalia ? »

Éclairé par cette supposition, Pantéléï Prokofiévitch allait se diriger vers la ferme, mais il se ravisa aussitôt et retourna à son longeron, de crainte du scandale…

Rentrée chez elle, Aksinia vida les seaux, alla au miroir scellé dans la pierre du poêle et regarda longuement son visage vieilli mais toujours beau. Il avait gardé sa beauté impure et attristante, mais déjà l'automne de la vie avait jeté des couleurs ternes sur les joues, jauni les paupières, tissé dans les cheveux noirs une toile d'araignée de fils blancs, affaibli l'éclat des yeux, qui n'exprimaient plus qu'une triste lassitude.

Aksinia resta longtemps ainsi, debout devant son miroir, puis elle alla à son lit, tomba sur le visage et versa des larmes plus abondantes, plus soulageantes, plus douces qu'elle n'en avait versé depuis bien longtemps.

En hiver les vents glacés tourbillonnent, hurlent au-dessus des falaises à pic du Don, au-dessus des crêtes, balayent les collines et apportent un hachis de neige blanche qu'ils entassent ou étalent en couches successives. Étincelante comme du sucre dans le soleil, bleue dans l'ombre, bleuâtre le matin, rose le soir, la masse neigeuse surplombe le ravin. Elle restera ainsi, menaçante par son silence, jusqu'à ce que le dégel la mange par-dessous, ou bien qu'un coup de vent oblique la renverse, accablée par son propre poids. Alors, elle tombera avec un doux gémissement, brisant sur son chemin les petits bouquets d'arbustes,

cassant les aubépines timidement serrées contre la pente, entraînant impétueusement derrière elle une queue bouillonnante de poussière argentée, qui s'élèvera vers le ciel…

La passion amoncelée d'Aksinia n'avait besoin que du plus petit choc. Ce choc, ce fut la rencontre avec Grigori, son gentil « Bonjour, Aksinia chérie ». Et lui ? N'était-il pas son chéri à elle ? C'est à lui qu'elle avait pensé pendant toutes ces années chaque jour, à chaque heure, sans cesse retournant à lui dans ses idées fixes. Et à quoi qu'elle pensât, et quoi qu'elle fît, invariablement, constamment, tout la ramenait à Grigori. Ainsi tourne le cheval aveugle autour du puits…

Elle resta couchée jusqu'au soir, puis se leva, bouffie de larmes, se lava, se coiffa avec une rapidité fiévreuse, comme la jeune fille avant la première visite du fiancé, et s'habilla. Elle mit une chemise propre, une jupe de laine rouge, se couvrit, s'examina d'un coup d'œil dans le miroir, sortit.

Le crépuscule bleu tombait sur Tatarski. Les oies naines criaient avec angoisse dans les prés inondés. Une lune blafarde, souffreteuse, se levait derrière les peupliers le long du Don. Sur l'eau, le sentier verdâtre tracé par la lune était agité de rides. Les troupeaux étaient rentrés de la steppe alors qu'il faisait encore grand jour. Les vaches, que l'herbe nouvelle n'avait pas rassasiées, meuglaient dans les enclos. Aksinia n'alla pas traire sa vache. Elle fit sortir de l'étable un veau aux naseaux blancs et le laissa aller vers sa mère ; le veau appliqua goulûment ses lèvres au pis maigre de la mère, et il tournait la queue, et il allongeait les pattes de derrière.

Daria Mélékhov avait tout juste fini de traire et elle rentrait à la ferme avec la passoire et le seau, quand elle s'entendit appeler de derrière la clôture :

— Dacha !

— Qui est là ?

— C'est moi, Aksinia… Viens chez moi un petit moment.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?

— Tu peux faire beaucoup. Viens. Pour l'amour du Christ.

— Je passe le lait et je viens.

— Bon, je t'attends à côté de ma cour.

— C'est ça.

Peu après, Daria sortit. Aksinia l'attendait à la barrière de sa cour. Daria sentait le lait tiède, l'étable. Elle fut étonnée de voir Aksinia sans la jupe

retroussée de tous les jours, mais propre et bien habillée.

— Tu as bien vite fini ton travail, voisine.

— Quand Stépane n’est pas là, je n’ai pas beaucoup à faire. Une vache. Et je ne fais presque pas de cuisine… Je grignote, c’est tout.

— Pourquoi m’as-tu demandé de venir ?

— Viens dans la maison un moment. J’ai quelque chose à te dire…

La voix d’Aksinia tremblait. Daria, devinant confusément le but de l’entrevue, la suivit sans rien dire.

Sans faire de lumière, dès qu’elle fut dans la chambre, Aksinia ouvrit le coffre, fouilla dedans et, saisissant la main de Daria de ses mains sèches et brûlantes, elle lui passa vivement une bague au doigt.

— Qu’est-ce que tu fais ? Mais c’est une bague ? C’est pour moi ?

— Oui, pour toi, pour toi. En souvenir…

— C’est en or ? demanda Daria, pratique, et elle alla à la fenêtre pour regarder la bague à la lumière de la lune.

— Oui, en or. Mets-la.

— Bon, Dieu te garde !… Mais pourquoi ? Pourquoi m’en fais-tu cadeau ?

— Dis à… dis à votre Grigori de venir me voir.

— Ça recommence, hein ? dit Daria avec un sourire entendu.

— Non, non. Oh ! qu’est-ce que tu dis là ? s’effraya Aksinia, et elle rougit aux larmes. J’ai à lui parler au sujet de Stépane… Peut-être qu’il pourrait lui faire avoir une permission…

— Mais alors pourquoi tu n’es pas venue chez nous ? Tu aurais pu parler avec lui, puisque tu as quelque chose à lui dire, dit Daria perfidement.

— Non, non… Natalia pourrait penser… Ce n’est pas bien…

— Bon, ça va, je vais lui dire de venir. Ça ne me gêne pas.

Grigori finissait de souper. Il avait tout juste posé sa cuiller, léché et essuyé de la paume le sirop qui humectait ses moustaches, quand il sentit un pied toucher son pied sous la table. Il leva les yeux et vit que Daria lui faisait signe, presque imperceptiblement.

« Si elle veut me faire remplacer le pauvre Pétro, je la battrai. Je l’emmènerai sur l’aire, je lui trousserai la jupe au-dessus de la tête et je la fouetterai comme une chienne », pensa Grigori avec colère. Il avait accueilli sans aménité les avances que lui faisait sa belle-sœur depuis quelque temps. Néanmoins il se leva de table, alluma une cigarette et se dirigea sans se presser vers la porte. Daria sortit presque aussitôt.

Dans le vestibule, pressant un instant sa poitrine contre lui, elle chuchota :

— Hou ! méchant garçon ! Allez, vas-y… Elle t’appelle.

— Qui ? demanda Grigori très vite.

— Elle.

Une heure plus tard, quand Natalia et les enfants furent endormis, Grigori, la capote boutonnée du haut en bas, sortait avec Aksinia par le portail de la ferme Astakhov. Ils s’arrêtèrent quelques instants, sans dire un mot, dans la ruelle obscure, et, toujours sans parler, se dirigèrent vers la steppe, attirante par son silence, son obscurité, son odeur enivrante d’herbe nouvelle. Rejetant un pan de sa capote, Grigori serra Aksinia contre lui et sentit qu’elle tremblait, que son cœur battait à grands coups sous sa blouse.

51

Le lendemain, avant son départ, Grigori eut une courte explication avec Natalia. Elle le prit à part et lui demanda à mi-voix :

— Où étais-tu cette nuit ? D'où es-tu rentré si tard ?

— Si tard que ça ?

— Non, peut-être ? Je me suis éveillée au premier chant du coq, et tu n'étais pas encore là…

— Koudinov est venu. J'ai été chez lui pour discuter de nos problèmes militaires. Ce n'est pas pour toi, ce n'est pas l'affaire des femmes.

— Et pourquoi n'a-t-il pas passé la nuit chez nous ?

— Il était pressé de rentrer à Viochenskaïa.

— Chez qui était-il descendu ?

— Chez les Abochtchenkov. Ils sont un peu parents.

Natalia ne posa plus de question. Elle doutait, visiblement, mais elle avait un air cachottier qui lui faisait les yeux brillants, et Grigori ne comprit pas si elle le croyait ou non.

Il déjeuna rapidement. Pantéléï Prokofiévitch alla lui seller son cheval et Ilinitchna lui murmura très vite en le bénissant et en le couvrant de baisers :

— Dieu, mon fils, Dieu… n'oublie pas Dieu. Nous avons entendu dire que tu as sabré des matelots… Seigneur !… Réfléchis, Grichenka. Pense que tu as des enfants qui grandissent, et ceux que tu as fait périr, ils ont laissé des enfants, sûrement, eux aussi. Comment donc est-ce possible ? Étant petit, tu étais si tendre et si gracieux, et maintenant tu as toujours les sourcils froncés. Maintenant ton cœur est celui d'un loup… Écoute ta mère, Grichenka. Toi non plus, tu n'es pas à l'abri du sort et tu pourrais recevoir un coup de sabre d'un mauvais homme.

Grigori sourit sans gaieté, baisa la main sèche de sa mère et s'approcha de Natalia, qui l'embrassa froidement, puis se détourna, et ce n'est pas des larmes qu'il vit dans ses yeux secs, mais de l'amertume et de la colère rentrée. Il prit

congé des enfants et partit.

Le pied dans l'étrier, la main sur la crinière rêche du cheval, il pensa : « Allons, ma vie prend un cours nouveau, mais mon cœur est toujours aussi froid, aussi vide… Même Aksinia ne saura pas combler ce vide… »

Il partit au pas dans la rue, sans se retourner sur les siens qui se pressaient au portail ; en passant devant la ferme Astakhov, il jeta un regard oblique sur les fenêtres et aperçut Aksinia dans l'ouverture de la dernière fenêtre de la chambre. Elle agita pour lui, en souriant, un mouchoir brodé qu'elle roula en boule aussitôt et pressa sur sa bouche, sur ses paupières assombries par le manque de sommeil.

Grigori mit son cheval au grand trot. En haut de la côte, il vit sur la route d'été deux cavaliers et une voiture qui venaient à sa rencontre. Il reconnut Antip, le fils d'Avdéïtch dit Bobard, et Strémiannikov, un jeune Cosaque très noir du haut du village. « Ils transportent des morts », pensa Grigori à la vue de la charrette à bœufs. Avant même d'être tout près d'eux, il demanda :

— Qui transportez-vous ?

— Alexéï Chamil, Ivan Tomiline et Iakov Fer-à-cheval.

— Tués ?

— Oui.

— Quand ?

— Hier, avant le coucher du soleil.

— La batterie n'a rien ?

— Rien. Mais les Rouges ont surpris nos artilleurs dans leur logement, à Kalinov Ougol. Et Chamil a été sabré comme ça, bêtement.

Grigori se découvrit, mit pied à terre. La vieille femme cosaque du Tchir, qui conduisait la charrette, arrêta les bœufs. Les cadavres étaient allongés l'un à côté de l'autre. Avant que Grigori se fût approché d'eux, le vent lui porta l'odeur doucereuse. Alexéï Chamil était au milieu. Sa vieille tunique bleue était grande ouverte, la manche vide était posée sous sa tête fendue, et le moignon de son bras depuis longtemps coupé, enveloppé d'un chiffon sale, était crispé, lui si vif autrefois, sur sa poitrine bombée qui ne respirait plus. Une colère furieuse était figée pour toujours dans le rictus de sa bouche aux dents blanches, mais ses yeux durcis regardaient le ciel bleu, les nuages flottant au-dessus de la steppe, avec une rêverie tranquille, un semblant de tristesse.

Le visage de Tomiline était méconnaissable ; ce n’était plus un visage, à vrai dire, mais quelque chose de rouge et d’informe, tailladé en biais par un coup de sabre. Iakov Fer-à-cheval, couché sur le côté, était jaune safran, et il avait le cou tout de travers, la tête presque complètement détachée du corps. L’os blanc de la clavicule tranchée saillait de la vareuse kaki, et sur son front, au-dessus de l’œil, s’étoilait le trou sanglant d’une balle. Un Rouge, qui avait eu pitié sans doute à le voir mourir trop lentement, avait tiré sur lui à bout portant, et son visage gardait la trace de la brûlure et des taches noires de la poudre.

— Eh bien, frères, fumons une cigarette pour le repos de l’âme de nos compatriotes, proposa Grigori.

Il s’éloigna un peu, relâcha les sangles de sa selle, débrida son cheval, lui enroula les rênes autour de la patte de devant gauche et le laissa paître l’herbe soyeuse et pointue.

Antip et Strémiannikov ne se firent pas prier pour mettre pied à terre ; ils entravèrent leurs chevaux et les laissèrent paître. Ils s’allongèrent. Ils se mirent à fumer. Grigori observait un des bœufs, dont le poil hirsute n’était pas encore tombé et qui se dirigeait vers une petite touffe de plantain. Il demanda :

— Chamil, comment est-il mort ?

— Par bêtise, imagine-toi, Grigori Pantéléiévitch.

— Comment ça ?

— Voilà comment c’est arrivé, commença Strémiannikov. Hier, à midi, nous sommes sortis en patrouille. Envoyés par Platon Riabtchikov lui-même, sous le commandement d’un adjudant… Comment donc s’appelait-il, Antip, notre adjudant d’hier ?

— Va-t’en savoir.

— Bon, le diable l’emporte. Nous ne le connaissions pas, il n’était pas de l’escadron. Bon… Donc, nous partons quatorze, Chamil avec nous. Il a été de bonne humeur hier toute la journée, il faut croire que son cœur ne le prévenait de rien. On avançait, et lui, il agitait son moignon, il avait jeté les rênes sur le pommeau et il disait : « Ah, quand est-ce que notre Grigori Pantéléiévitch va revenir ? On boirait encore un coup avec lui et on chanterait des petites chansons. » Et tout le temps, jusqu’à ce que nous arrivions au coteau Latychevski, il a chanté :

Nous avons passé la montagne

A la façon des sauterelles.

Ils ont fait feu de leurs fusils,

Les braves Cosaques du Don.

» Et on est descendu comme ça jusqu'au Val Fangeux, et l'adjudant nous a dit : « On ne voit de Rouges nulle part, les gars. Ils ne doivent pas être sortis du bourg d'Astakhovo. C'est des paysans, ils sont paresseux pour se lever, sans doute qu'ils sont encore en train de manger, de se faire cuire et rôtir des poulets. Reposons-nous un peu, nous aussi, nos chevaux sont en nage. » « Bon, qu'on lui dit, d'accord. » Et on met pied à terre, on se couche dans l'herbe et on envoie un guetteur sur la hauteur. Nous voilà couchés. Je regarde et je vois le pauvre Chamil qui s'attarde à côté de son cheval. Il desserrait la sangle de sa selle. Je lui dis : Alexéï, tu ne devrais pas desserrer ta selle, si on est obligé de partir très vite – Dieu nous en garde ! –, comment feras-tu pour la resserrer, ta selle, avec une seule main ? » Lui, il rigole : « J'irai encore plus vite que toi. Ce n'est pas toi qui vas m'apprendre, -blanc-bec. » Bref, il desserre sa selle, il débride son cheval. On reste un moment couchés, l'un fume, l'autre raconte des histoires, un autre fait un somme. Notre guetteur aussi s'était endormi. Il s'était couché, le salaud, et il faisait de beaux rêves. J'entends quelque chose comme un cheval qui s'ébroue au loin. Je n'avais pas envie de me lever, je me lève quand même, je monte sur le coteau. Je regarde et je vois des Rouges à cent pas de nous qui arrivent par le creux du ravin. Ils avaient leur commandant devant eux sur un cheval bai. Un cheval beau comme un lion. Ils transportaient une mitrailleuse à disque. Je prends mes jambes à mon cou et je descends, je crie : « Les Rouges ! A cheval ! » Faut croire qu'ils m'avaient vu, eux aussi : on a entendu un commandement chez eux. On se précipite sur nos chevaux, l'adjudant avait dégainé son sabre, il voulait attaquer, mais comment voulais-tu attaquer : on était quatorze contre cinquante, et ils avaient une mitrailleuse. On est partis ventre à terre et ils nous ont envoyé une rafale de mitrailleuse, mais ils ont vu qu'ils ne pourraient pas nous avoir avec la mitrailleuse, parce que le ravin nous protégeait. Alors ils se sont lancés à notre poursuite. Mais nos chevaux étaient plus rapides, on a mis une centaine de sagènes entre eux et nous, on a sauté à terre et on a tiré. C'est à ce moment-là qu'on a vu que Chamil n'était pas avec nous. Lui, quand l'alarme a été donnée, il est allé à son cheval, il a attrapé le pommeau de sa selle avec sa bonne main, mais, dès qu'il a eu mis le pied dans l'étrier, la selle a glissé sous le ventre du cheval. Il n'a pas eu le temps de monter et il est resté face à face avec les Rouges, et le cheval nous a rejoints, il soufflait des flammes, et la

selle ballottait sous son ventre. Il était tellement déchaîné qu'il ne laissait approcher personne, il soufflait comme un diable. Voilà comment Chamil a fini. S'il n'avait pas desserré sa selle, il serait en vie, mais voilà…

Strémiannikov sourit dans sa petite moustache noire et conclut :

— Il chantait tout le temps hier :

Mon grand-père l'ours,

Bats ma vache rousse !

Et ma tête à moi,

Vide-la-moi !…

» Eh bien, on la lui a vidée, la tête… On ne reconnaît plus sa figure. Il a perdu tout son sang, comme un bœuf à l'abattoir… Après, quand on a eu repoussé les Rouges, on est retournés là-bas, on l'a vu, son sang faisait une grande mare sous lui, il nageait dedans.

— Alors, on repart bientôt ? demanda la vieille avec impatience, faisant glisser de ses lèvres son fichu, qui lui protégeait le visage du soleil.

— On est pas pressés, mémère. On part tout de suite.

— Comment ça, pas pressés ? Les morts sentent si fort qu'on ne tient plus sur ses jambes.

— Et pourquoi ils ne sentiraient pas fort ? dit Antip. Ils ont mangé de la viande, les pauvres, et ils ont tripoté les femmes. Et celui qui fait ça, il commence à puer même avant d'être mort. On dit que seuls les saints sentent bon après leur mort, mais pour moi c'est de la blague. On a beau être un saint, après la mort, c'est du pareil au même, c'est la loi de la nature, on pue comme une fosse d'aisances. Les saints, comme les autres, ils profitent de leur nourriture par leurs entrailles et ils ont les trente archines de boyaux que Dieu a données à l'homme, conclut pensivement Antip.

Mais Strémiannikov s'irrita sans raison apparente et cria :

— Quel besoin as-tu de parler des saints ? Qu'as-tu à voir avec eux ? Allons, partons.

Grigori prit congé des Cosaques et s'approcha de la charrette pour saluer les morts ; alors seulement il s'aperçut qu'ils étaient tous trois pieds nus et vit trois

paires de bottes couchées sous leurs pieds.

— Pourquoi a-t-on déchaussé les cadavres ?

— C’est nos Cosaques qui ont fait ça, Grigori Pantéléiévitch… Les défunts étaient bien chaussés, alors on a décidé, à l’escadron, de prendre leurs bonnes bottes pour ceux qui en ont de mauvaises et d’envoyer les mauvaises avec les morts au village. Les défunts ont des enfants, n’est-ce pas, qui pourront finir d’user les mauvaises bottes… Anikouchka a dit comme ça : « Les morts ne marcheront plus et ils ne monteront plus à cheval. Donnez-moi les bottes de Chamil, elles ont encore une bonne semelle. Sans ça, d’ici que je prenne des bottes sur un Rouge, j’ai le temps de crever d’un refroidissement. »

Grigori partit et entendit en s’éloignant une discussion s’élever. Strémiannikov criait de sa voix de ténor :

— Tu déconnes, Antip. Ce n’est pas pour rien qu’on appelait ton père « Bobard ». Il n’y a jamais eu de saints chez les Cosaques. C’était tous des paysans.

— Si, il y en a eu.

— Tu déconnes.

— Si, il y en a eu.

— Qui ?

— Et saint Georges vainqueur du dragon ?

— Ho-o-o ! Signe-toi, malheureux. Il était cosaque, peut-être ?

— Pur cosaque du Don, d’une stanitsa d’aval, peut-être bien Sémikarakorskaïa.

— Qu’est-ce que tu peux raconter ! Il n’était pas cosaque.

— Il n’était pas cosaque ? Alors pourquoi on le représente toujours avec une lance ?

Grigori n’entendit pas la suite. Il mit son cheval au trot, descendit la côte et, en traversant la route des hetmans, vit la charrette et les cavaliers qui descendaient lentement vers le village.

Il garda le trot presque jusqu’à Karguinskaïa. Une petite brise jouait avec la crinière du cheval, qui ne se mit pas en sueur une seule fois. De longs rats de blé traversaient la route avec un sifflement inquiet. Ce sifflement aigu et prémonitoire s’harmonisait étrangement avec le grand silence qui régnait sur la

steppe. Des canepetières mâles s'envolaient du haut des coteaux entourant la route. Un mâle blanc comme la neige, scintillant au soleil, avançait en l'air d'un battement d'ailes rapide et vigoureux ; arrivé au zénith, il parut nager dans l'étendue bleuissante, l'impétuosité du vol allongeait son cou ceint d'un collier de noces en velours noir, et il s'éloignait à chaque seconde. Après une centaine de sagènes, il descendit, les ailes vibrant encore plus vite, et il avait l'air immobile. Tout près de la terre, l'éclair des ailes, blanc comme de l'écume, brilla une dernière fois sur le fond vert des herbes de toutes sortes, puis s'éteignit : l'oiseau disparut, englouti par l'herbe.

L'appel passionné des mâles retentissait de tous côtés. Sur le sommet d'une colline, près du Tchir, à quelques pas de la route, Grigori vit de sa selle un rond de terre tout plat, d'une archine et demie de diamètre, solidement piétiné par des mâles qui s'étaient battus pour une femelle. Plus un brin d'herbe. Il n'y avait là qu'une couche égale de poussière grise criblée de traces en forme de croix, et tout autour, sur les tiges sèches de ronce et d'armoise, pendaient, tremblaient dans le vent, des plumes faiblement bigarrées à dessous rose, arrachées au dos et à la queue des combattants.

Non loin de là, une canepetière grise, de peu d'apparence, s'envola de son nid. Courbée comme une vieille femme, déplaçant agilement les pattes, elle courut vers un buisson de mélilot fané, mais n'osa s'envoler et s'y cacha.

La vie invisible, fécondée par le printemps, puissante et palpitante, se répandait dans la steppe : l'herbe poussait impétueusement ; cachés à l'œil rapace des hommes dans les refuges de la steppe, des couples d'oiseaux, de grosses et de petites bêtes, se formaient, les labours se hérissaient de pousses innombrables. Seul le chardon roulant de l'année précédente, son temps achevé, pendait tristement sur les pentes des anciens tumulus de guet disséminés sur la steppe, se serrait contre la terre pour y trouver protection, mais le vent frais et vivifiant le cassait impitoyablement au-dessus de sa racine desséchée et le poussait, le roulait en long et en large sur la steppe resplendissante de soleil et renaissant à la vie.

Grigori arriva à Karguinskaïa avant le soir. Il avait traversé le Tchir à gué ; il trouva Riabtchikov au camp installé à côté du bourg cosaque.

Le lendemain matin, Riabtchikov lui remit le commandement des unités de la l^re^ Division, dispersées dans les villages, Grigori lut les derniers rapports envoyés par l'état-major et, après avoir tenu conseil avec son chef d'état-major Mikhaïl Kopylov, il résolut d'attaquer au sud et d'avancer jusqu'à Astakhovo.

Les unités souffraient d'une criante pénurie de cartouches. Il fallait s'en procurer chez les Rouges. C'était le but essentiel de l'offensive décidée par Grigori.

Le soir, trois régiments de cavalerie et un régiment d'infanterie furent ramenés à Karguinskaïa. On ne prit que six des vingt-deux mitrailleuses et fusils mitrailleurs que possédait la Division : il n'y avait pas de bandes pour les autres.

L'offensive commença le matin suivant. Grigori abandonna son état-major sur la route, prit le commandement du 3e Régiment de cavalerie, fit partir des éclaireurs à cheval et dirigea son régiment en ordre de marche vers le bourg de Ponomarevka, où, selon les éclaireurs, les 101e et 103e Régiments d'infanterie rouges étaient concentrés pour préparer une attaque contre Karguinskaïa.

A trois verstes de la stanitsa, il fut rejoint par une estafette qui lui remit un pli de Koudinov.

Le Régiment de Serdobsk s'est rendu ! Tous les soldats ont été désarmés. Une vingtaine d'entre eux ont essayé de résister, mais Bogatyriov les a fait passer de vie à trépas ; il les a fait sabrer. Ils nous ont remis quatre pièces (mais ces salopards d'artilleurs communistes avaient réussi à enlever les culasses), plus de deux cents obus et neuf mitrailleuses. Chez nous on jubile. On va disperser les Rouges dans les escadrons à pied et les forcer à se battre contre les leurs. Comment ça va chez toi ? Ah ! j'allais oublier, on a pris des communistes de chez toi : Kotliarov, kochévoï et plusieurs d'Elanskaïa. On les supprimera tous en route, avant qu'ils arrivent à Viochenskaïa. Si tu as très grand besoin de cartouches, informes-en le porteur de la présente, nous t'en enverrons cinq cents.

Koudinov.

— Ordonnance ! cria Grigori.

Prokhor Zykov arriva au galop, mais voyant le visage bouleversé de Grigori, il porta la main à la visière de sa casquette.

— A tes ordres.

— Riabtchikov. Où est Riabtchikov ?

— En queue de colonne.

— Galope. Je le veux ici tout de suite.

Platon Riabtchikov dépassa la colonne au trot et rejoignit Grigori. La peau de son visage était écaillée sous l'effet du vent. Sa moustache blonde et ses sourcils brûlés par le soleil printanier étaient d'un roux de renard. Il souriait, fumait une cigarette. Son cheval bai sombre, bien nourri, qui n'avait rien perdu de son embonpoint au cours des mois de printemps, allait un amble gai, et les courroies de cuir brillaient sur son poitrail.

— Une lettre de Viochenskaïa ? cria Riabtchikov, voyant l'estafette à côté de Grigori.

— Oui, une lettre, répondit Grigori d'un ton réticent. Prends le commandement du Régiment et de la Division. Je pars.

— Bon, bon, pars. Mais pourquoi cette hâte ? Qu'est-ce qu'ils te disent ? Qui t'écrit ? Koudinov ?

— Le Régiment de Serdobsk s'est rendu à Oust-Khoperskaïa.

— Non ?… Mais alors c'est bon pour nous. Tu pars tout de suite ?

— Oui, tout de suite.

— Bon, Dieu soit avec toi. Nous serons à Astakhovo avant ton retour.

« Si je pouvais retrouver vivants Michka et Ivan Alexéiévitch… Il faut savoir qui a tué Pétro… et sauver Ivan et Michka de la mort. Sauver… Il y a du sang entre nous, mais nous ne sommes tout de même pas des étrangers ! » pensait Grigori en cravachant furieusement son cheval, qui descendait la côte ventre à terre.

52

Dès que les escadrons insurgés furent entrés dans Oust-Khoperskaïa et eurent encerclé les hommes de Serdobsk rassemblés sur la place, Bogatyriov alla conférer à l'écart avec Voronovski et Volkov. L'entrevue eut lieu à côté de la place, dans la maison d'un commerçant, et elle fut de courte durée. Bogatyriov, sans poser sa cravache, salua Voronovski, lui dit :

— Tout va bien. Il vous en sera tenu compte. Mais comment se fait-il que vous n'ayez pu sauver les canons ?

— Le hasard. Le pur hasard, lieutenant. Les artilleurs étaient presque tous communistes, ils nous ont opposé une résistance désespérée quand nous avons commencé à les désarmer : ils nous ont tué deux hommes et se sont enfuis en emportant les culasses.

— Dommage.

Bogatyriov jeta sur la table sa casquette, qui portait la trace fraîche d'une cocarde d'officier, et, essuyant avec un mouchoir sale sa tête rase, son visage brun en sueur, il ajouta en souriant parcimonieusement :

— Bon, ça va. Maintenant, allez dire à vos soldats… Faites-leur comprendre qu'ils doivent… qu'ils doivent… qu'ils doivent rendre toutes leurs armes.

Voronovski, humilié par le ton de commandement de l'officier cosaque, répondit en bégayant :

— Toutes leurs armes ?

— Je ne répéterai pas deux fois la même chose. J'ai dit toutes, c'est toutes.

— Pourtant vous aviez accepté, vous, lieutenant, et vos chefs, de ne pas désarmer le Régiment. Alors ?… Bon, je comprends, bien sûr, que nous devions remettre mitrailleuses, canons, grenades à main, mais l'armement individuel des soldats rouges…

— Il n'y a plus de soldats rouges ! dit Bogatyriov haussant la voix, soulevant méchamment sa lèvre supérieure rasée et frappant d'un coup de sa cravache torse sa botte crottée. Il n'y a plus de soldats rouges, il y a des soldats qui défendront la terre du Don. Compris ?… Et s'ils ne veulent pas, nous saurons les

y obliger. Pas de jérémiades ! Vous avez dévasté notre pays, et tu prétends encore poser des conditions. Il n'y a pas de conditions entre nous. Compris ?…

Le jeune lieutenant Volkov, chef d'état-major du Régiment de Serdobsk, se vexa. Ses doigts allaient et venaient nerveusement sur les boutons du col montant de sa vareuse en drap noir, et il ébouriffait les boucles d'agneau de son toupet noir frisé. Il demanda d'un ton tranchant :

— Alors, vous nous considérez comme des prisonniers ? C'est bien ça, n'est-ce pas ?

— Je ne t'ai pas dit ça et tu n'as qu'à garder tes suppositions pour toi, coupa grossièrement Bogatyriov.

Il avait dit « tu », et donnait clairement à entendre que ses interlocuteurs étaient dans une complète dépendance par rapport à lui.

Pendant une minute, le silence se fit. Un bruit sourd venait de la place. Voronovski arpenta plusieurs fois la pièce, fit craquer ses doigts, boutonna jusqu'en haut sa tunique chaude, de couleur kaki, et dit à Bogatyriov en clignant nerveusement les yeux :

— Votre ton est offensant pour nous et n'est pas digne d'un officier russe. Je vous le dis franchement. Et nous allons voir, puisque vous nous y contraignez, nous allons voir ce que nous devons faire…

Lieutenant Volkov ! Je vous donne l'ordre d'aller sur la place et de dire aux gradés qu'ils ne remettent sous aucun prétexte leurs armes aux Cosaques. Ordonnez au Régiment de rester en armes. Je termine ma conversation avec ce… avec ce monsieur Bogatyriov et je vous rejoins sur la place.

La colère couvrit de taches noires le visage de Bogatyriov. Il voulait dire encore quelque chose, mais, comprenant qu'il était allé trop loin, il se contint et changea brusquement d'attitude. Il enfonça d'un coup sa casquette sur la tête et reprit la parole, sans cesser de jouer rageusement avec sa cravache effrangée – mais une douceur, une prévenance inattendues transparaissaient dans sa voix.

— Messieurs, vous ne m'avez pas bien compris. Évidemment, je n'ai pas beaucoup d'instruction, je n'ai pas étudié dans les écoles et je ne me suis peut-être pas bien expliqué, mais enfin il ne faut pas chercher la petite bête. Nous sommes tous du même bord. Il ne peut pas y avoir d'offense entre nous. Qu'est-ce que j'ai dit ? J'ai dit seulement qu'il fallait désarmer tout de suite vos soldats rouges, particulièrement ceux qui ne sont sûrs ni pour nous ni pour vous… Voilà ce que j'ai dit.

— Alors permettez ! Il fallait vous expliquer plus clairement, lieutenant. Et puis convenez que votre ton provocant, que toute votre attitude…

Voronovski haussa les épaules et poursuivit plus aimable, mais avec encore une nuance d'indignation dans la voix :

— Nous pensions nous-mêmes qu'il fallait désarmer les éléments hésitants et peu sûrs et les mettre à votre disposition…

— Voilà, voilà ! C'est ça même !

— C'est bien ce que je vous dis : nous avions décidé de les désarmer nous-mêmes. Quant à notre noyau de combat, nous le maintiendrons. Nous le maintiendrons coûte que coûte. Moi-même ou le lieutenant Volkov, ici présent, que vous avez cru pouvoir tutoyer sans être de ses intimes… nous en prendrons le commandement et nous saurons nous laver avec honneur de la honte de notre séjour dans les rangs de l'Armée Rouge. Vous devez nous offrir cette possibilité.

— Combien d'hommes comprend-il, votre noyau de combat ?

— Environ deux cents.

— Bon, eh bien, d'accord, acquiesça Bogatyriov à contrecœur.

Il se leva, entrouvrit la porte du couloir et cria très fort :

— Patronne !

Une femme âgée, enveloppée d'un châle chaud, apparut. Il commanda :

— Du lait frais. Vite.

— Du lait, on n'en a pas, excusez-moi.

— Pour les Rouges il y en avait, j'en suis sûr, et pour nous il n'y en a pas, dit Bogatyriov avec un sourire aigre.

De nouveau un silence gêné se fit dans la pièce. Le lieutenant Volkov le rompit :

— Dois-je sortir ?

— Oui, répondit Voronovski en soupirant. Allez, et dites qu'on désarme ceux qui sont marqués sur nos listes. Gorigassov et Weistminster ont les listes.

Seul son amour-propre blessé d'officier lui avait fait dire : « Nous allons voir ce que nous devons faire. » En fait, le capitaine en second Voronovski comprenait à merveille que la partie était perdue pour lui et qu'il ne pouvait plus reculer. Selon les informations qu'il possédait, les forces envoyées par le

commandement pour désarmer le Régiment de Serdobsk étaient parties d'Oust-Medvédistkaïa et devaient arriver d'une heure à l'autre. Mais, de son côté, Bogatyriov avait reconnu en Voronovski un homme ferme et absolument intrépide, ayant coupé tous les ponts derrière lui. Aussi prit-il sur lui de consentir à la formation, avec la partie saine du Régiment, d'une unité de combat autonome. Là-dessus s'acheva l'entrevue.

Pendant ce temps, les insurgés, sans attendre le résultat de la conférence, avaient entrepris avec énergie de désarmer les hommes de Serdobsk. Les yeux et les mains avides des Cosaques fouillaient les fourgons du Régiment, les insurgés prenaient non seulement les cartouches, mais les bottes jaunes à semelle épaisse de l'Armée Rouge, les ballots de bandes molletières, les capotes, les pantalons ouatés, les vivres. Une vingtaine d'hommes du régiment rouge, découvrant le visage de l'arbitraire cosaque, essayèrent de résister. L'un d'eux donna un coup de crosse au Cosaque qui le fouillait et qui avait tranquillement confisqué son porte-monnaie. Il cria :

— Voleur. Rends-moi ce que tu m'as pris ou tu auras affaire à ma baïonnette.

Ses camarades prirent son parti. Des exclamations indignées s'élevèrent :

— Camarade, aux armes !

— On nous a trompés.

— Ne rendez pas les fusils.

On en vint aux mains, et les Rouges récalcitrants furent repoussés contre une clôture ; des Cosaques à cheval, encouragés par le chef du troisième escadron, les sabrèrent tous en deux minutes.

Après l'arrivée du lieutenant Volkov, les opérations de désarmement allèrent meilleur train. Sous la pluie battante, on fouillait les hommes alignés. A côté des rangs, on mettait en tas les fusils, les grenades, le matériel de transmission, les caisses de cartouches et de bandes de mitrailleuse.

Bogatyriov arriva au galop sur la place et, faisant caracoler son cheval échauffé devant les soldats rouges désarmés, il cria en élevant, d'un geste menaçant, sa grosse cravache au-dessus de la tête :

— Écoutez-moi bien. A partir de maintenant, vous allez vous battre contre ces salopards de communistes et leurs troupes. Celui qui marchera avec nous sans murmure, il sera pardonné. Celui qui regimbera, voilà ce qui l'attend !

Et il montra de sa cravache les cadavres des soldats sabrés, déjà déshabillés par les Cosaques : un amas blanc informe, trempé par la pluie.

Un léger murmure passa comme une onde dans les rangs des hommes de Serdobsk, mais aucun ne dit à haute voix le moindre mot de protestation, aucun ne brisa les rangs…

Des Cosaques à pied et à cheval apparaissaient partout, en groupes ou séparément. Ils formaient un cercle étroit autour de la place. Et sur une petite hauteur à côté de l'enclos de l'église, les mitrailleuses du Régiment de Serdobsk, peintes en vert, dirigées vers la place, attendaient ; à côté d'elles, derrière les boucliers, les mitrailleurs cosaques étaient accroupis, prêts à tirer…

Une heure après, Voronovski et Volkov avaient choisi dans leurs listes les « éléments sûrs », soit cent quatre-vingt-quatorze hommes. L'unité ainsi formée reçut le nom de « premier bataillon insurgé spécial », et elle partit le même jour pour prendre position près du village de Bélavinski, d'où plusieurs régiments de la 23e Division de cavalerie rouge, arrivés du Donets, avaient lancé une offensive. On disait que les régiments rouges engagés étaient le 15e, sous le commandement de Bykadorov, et le 32e, sous le commandement du célèbre Michka Blinov. Ils avançaient en brisant devant eux les unités insurgées qui leur résistaient. L'une d'elles, formée à la hâte par un village de la stanitsa Oust-Khoperskaïa, avait été taillée en pièces. C'est devant Blinov que Bogatyriov décida d'envoyer le bataillon de Voronovski, pour éprouver sa fermeté au feu.

Les autres hommes du Régiment de Serdobsk, un peu plus de huit cents, furent envoyés à pied le long du Don vers Viochenskaïa, conformément aux instructions de Koudinov dans sa lettre à Bogatyriov. Trois escadrons à cheval, armés de mitrailleuses prises au Régiment de Serdobsk, les escortaient.

Avant de quitter Oust-Khoperskaïa, Bogatyriov assista à la messe et, dès que le prêtre eut fini d'implorer Dieu qu'il donnât la victoire à la « très chrétienne armée cosaque », il sortit. On lui amena son cheval. Il se mit en selle, appela le chef d'un des escadrons laissés en flanc-garde à Oust-Khoperskaïa et lui murmura à l'oreille en se penchant sur sa selle :

— Surveille les communistes plus étroitement qu'une poudrière. Demain matin, envoie-les à Viochenskaïa sous bonne escorte. Mais il faut faire partir tout de suite des hommes en avant-coureurs dans les villages, pour qu'ils disent aux gens quel genre de types c'est. Le peuple rendra sa propre justice.

Sur ce, il partit.

53

Au-dessus du village de Singuine, dans la stanitsa Viochenskaïa, par un jour d'avril à midi, un aéroplane apparut. Attirés par le grondement du moteur, les enfants, les femmes et les vieux sortirent des maisons ; la tête en l'air, la main en visière, ils regardèrent longtemps l'aéroplane qui donnait de la bande et faisait des ronds comme un milan sur le fond du ciel brouillé. Le bruit du moteur devint plus perçant et plus fort. L'aéroplane descendait, ayant trouvé une place pour atterrir derrière le village, dans un pré.

— Il va jeter des bombes. Attention ! cria un vieux grand-père avec effroi.

Et la foule, qui s'était massée dans la ruelle, s'éparpilla. Les femmes traînaient les enfants hurlants, les vieux sautaient les clôtures avec une agilité de chèvre et couraient dans les jardins. Seule, une vieille femme resta dans la rue. Elle avait voulu courir aussi, mais soit qu'elle eût buté sur une motte de terre ou qu'elle fût tombée d'elle-même, elle était là par terre, les jambes en l'air, impudique, et elle hurlait sans voix :

— Hé ! au secours, mes amis ! Hé ! c'est ma mort !

Personne ne vint à son secours. L'aéroplane passa juste au-dessus d'une grange avec un rugissement terrible, hurlant et sifflant comme la tempête, et son ombre ailée priva de la lumière du ciel pour une seconde les yeux de la vieille écarquillés dans l'angoisse mortelle, puis ses roues heurtèrent mollement la terre humide du pré communal, et il fila dans la steppe. A ce moment, la vieille commit un petit péché d'enfant. Elle gisait, plus morte que vive, n'entendant, ne sentant rien ni sous elle ni autour d'elle. Elle ne put donc voir les deux hommes vêtus de cuir noir qui sortirent de l'épouvantable oiseau et se dirigèrent, après un moment d'indécision, vers la ferme la plus proche.

Mais son mari, qui s'était caché dans un jardin, au milieu d'un buisson de ronces, était un vieillard courageux. Bien que le cœur lui battît comme celui d'un moineau pris au filet, il n'avait pas peur de regarder. Et il reconnut dans l'un des hommes qui s'approchaient de sa ferme l'officier Bogatyriov, fils d'un de ses camarades de régiment. Il est vrai que Piotr, qui était cousin de Grigori Bogatyriov, le commandant de la 6e Brigade insurgée spéciale, avait suivi les Blancs dans leur retraite au-delà du Donets, mais c'était lui, sans aucun doute.

Le vieux l’observa une minute, accroupi comme un lièvre, les bras pendants, et, s’étant convaincu que l’homme qui avançait lentement était bien ce même Piotr Bogatyriov aux yeux bleus qu’il avait vu l’année précédente – sauf qu’une barbe pas rasée depuis longtemps lui embroussaillait le visage –, il se mit sur ses jambes, s’assura qu’elles pouvaient le porter… Elles ne tremblaient pas trop, et le vieillard put sortir du jardin en trottinant.

Sans se préoccuper de sa femme étendue dans la poussière, il se dirigea tout droit vers Piotr et son compagnon, et de loin retira de sa tête chauve sa casquette cosaque fanée. Piotr Bogatyriov le reconnut et le salua d’un geste de la main, d’un sourire. Ils marchèrent l’un vers l’autre.

— Permettez, c’est bien vous Pétro Grigoritch{93} ?

— Moi-même, grand-père.

— Eh bien, le Seigneur a daigné me faire voir une machine volante sur le tard de ma vie. Elle nous a fait une peur !…

— Il n’y a pas de Rouges dans le coin, grand-père ?

— Mais non, mais non, mon petit gars. On les a chassés derrière le Tchir, chez les Ukrainiens.

— Les Cosaques se sont levés ici ?

— Pour se lever, ils se sont levés, mais il faut dire qu’on en a couché beaucoup aussi.

— Comment ça ?

— Je veux dire qu’il y en a beaucoup de morts.

— A-a-ah !… Ma famille, mon père… tout le monde est en vie ?

— Tous. Alors vous venez de derrière le Donets ? Vous n’avez pas vu mon Tikhon là-bas ?

— Oui, nous venons de derrière le Donets. Je t’apporte le salut de Tikhon. Tiens, surveille notre machine, grand-père, pour que les gamins n’y touchent pas, moi je vais à la maison… Allons.

Piotr Bogatyriov et son compagnon partirent. Et les gens sortirent des jardins, des hangars, des caves et de tous les trous où ils s’étaient réfugiés dans leur terreur. La foule entoura l’aéroplane, qui sentait le chaud, l’essence et l’huile. Ses ailes tendues de toile avaient été percées en maint endroit de balles et d’éclats d’obus. La machine extraordinaire était immobile et chaude comme un cheval harassé.

Le vieux qui était allé à la rencontre de Piotr Bogatyriov courut dans la ruelle où il avait laissé sa femme, pour lui donner les bonnes nouvelles qu'il venait d'apprendre de leur fils Tikhon, parti en décembre avec l'administration du district.

Mais la vieille n'y était plus. Elle était rentrée à la maison, s'était enfermée dans le cabinet de débarras et changeait à la hâte de chemise et de jupe. Le vieux la découvrit à grand-peine et cria :

— C'est Pétro Bogatyriov qui est là. Il nous apporte le salut de Tikhon.

Il s'indigna au-delà de toute expression quand il vit que sa femme s'était changée :

— Mais qu'est-ce qu'il te prend donc de te faire belle, vieille chouette ? Ah ! fille de pute ! Qui s'intéresse à toi, sorcière ? Ça se prend pour une jeune fille !

Bientôt les vieux se rassemblèrent à la ferme du père de Piotr Bogatyriov. Chacun entrait, ôtait son bonnet sur le seuil, se signait devant les icônes et s'asseyait cérémonieusement sur le banc, en s'appuyant sur sa canne. La conversation s'engagea. Piotr Bogatyriov, tout en humant un verre de lait entier froid, raconta qu'il était chargé par le gouvernement du Don d'établir la liaison avec les insurgés du Haut-Don et de les aider dans leur lutte contre les Rouges en leur envoyant par avion des cartouches et des officiers. Il annonça que l'Armée du Don passerait bientôt à l'offensive sur l'ensemble du front et se joindrait à l'armée insurgée. Incidemment, il reprocha aux vieux l'attitude des jeunes Cosaques, qui avaient abandonné le front et livré passage aux Rouges sur leur terre. Il termina par ces mots :

— … mais puisque vous vous êtes rendus à la raison et que vous avez chassé le pouvoir soviétique de vos stanitsas, le gouvernement du Don vous pardonne.

— Mais nous l'avons, le pouvoir soviétique, Pétro Grigoritch, sans les communistes. Et même, notre drapeau n'est pas tricolore, il est rouge et blanc, dit l'un des vieux, sans assurance.

— Et nos jeunes, les enfants de putain, les dévoyés, ils se donnent du « camarade » entre eux, ajouta un autre.

Piotr Bogatyriov sourit dans sa moustache rousse taillée et dit, en clignant malicieusement ses yeux bleus tout ronds :

— Votre pouvoir soviétique, c'est comme la glace à l'approche du printemps : il suffit que le soleil chauffe un peu pour qu'elle fonde. Quant aux meneurs, ceux qui ont abandonné le front devant Kalatch, dès que nous reviendrons d'au-delà

du Donets, nous les corrigerons.

— Jusqu’au sang, les misérables.

— C’est réglementaire.

— On les corrigera. On les corrigera.

— Devant tout le monde, jusqu’à ce qu’ils rendent tout leur jus.

Ainsi braillaient les vieillards, joyeusement.

Le soir du même jour, Koudinov et son chef d’état-major Ilia Safonov, prévenus par une estafette à cheval, arrivèrent à Singuine dans une voiture attelée de trois chevaux écumants.

Sans prendre le temps de décoller la boue de leurs bottes et de leurs manteaux de pluie, ils pénétrèrent presque en courant dans la ferme, tant ils étaient contents de l’arrivée de Piotr Bogatyriov.

54

Les vingt-cinq communistes livrés par le Régiment de Serdobsk aux insurgés sortirent d'Oust-Khoperskaïa sous escorte renforcée. L'évasion, inutile d'y songer. Ivan Alexéiévitch, qui marchait en boitant au milieu de la colonne, observait avec haine et angoisse le visage de pierre des Cosaques de l'escorte et pensait : « Ils nous mènent à la mort. S'il n'y a pas de jugement, nous sommes perdus. »

L'escorte était composée en majeure partie de Cosaques âgés et barbus. Elle était commandée par un vieil adjudant vieux-croyant, un ancien du Régiment atamanski de la Garde impériale. Dès que le convoi fut sorti d'Oust-Khoperskaïa, il ordonna aux prisonniers de ne pas parler entre eux, de ne pas fumer, de ne pas poser de questions aux hommes d'escorte.

— Dites vos prières, valets de l'Antéchrist ! Vous allez à la mort. Tâchez de ne pas pécher pour le temps qui vous reste. A-a-a-h ! Vous avez oublié Dieu ! Vous vous êtes vendus au démon. Vous portez la marque de l'ennemi.

Et tantôt il brandissait son pistolet, tantôt il tiraillait la courroie torse de son revolver, passée autour de son cou.

Parmi les prisonniers, il n'y avait que deux communistes des cadres du Régiment de Serdobsk. Les autres, à l'exception d'Ivan Alexéiévitch, étaient des non-Cosaques de la stanitsa Elanskaïa, de grands gars vigoureux qui avaient adhéré au Parti au moment de l'entrée des troupes soviétiques dans la stanitsa, avaient servi comme miliciens, comme présidents de Comités révolutionnaires de village, puis s'étaient enfuis à Oust-Khoperskaïa après l'insurrection et avaient été versés dans le Régiment de Serdobsk.

C'étaient presque tous des artisans : charpentiers, menuisiers, tonneliers, maçons, poêliers, cordonniers, tailleurs. Le plus âgé ne devait pas avoir plus de trente-cinq ans, le plus jeune devait en avoir vingt. Solides et pleins de santé, avec leurs grosses mains élargies par le dur travail physique, larges d'épaules et de poitrine, ils tranchaient sur les vieillards voûtés de l'escorte.

— Ils vont nous juger, à ton avis ? chuchota à Ivan Alexéiévitch un des communistes d'Elanskaïa qui marchait à côté de lui.

— Ça m’étonnerait…

— Ils vont nous tuer ?

— C’est probable.

— Mais il paraît qu’ils ne fusillent pas. C’est ce que disaient les Cosaques, tu te rappelles ?

Ivan Alexéiévitch ne répondit pas, mais l’espoir brilla devant lui comme une étincelle dans le vent : « C’est vrai ! Ils ne peuvent pas nous fusiller. Leur mot d’ordre, à ces salauds-là, c’est : « A bas la commune, les pillages et les fusillades ! » D’après ce qu’on dit, ils ne condamnent les gens qu’à des peines de travaux forcés. Ils vont nous condamner aux verges, aux travaux forcés. Bon, ce n’est pas terrible. On restera bagnards jusqu’à l’hiver, et en hiver, dès que le Don sera pris, les nôtres reviendront… »

Comme il avait brillé l’espoir s’éteignit : « Non, ils nous tueront. Ils sont enragés comme des diables. Adieu, la vie… Ah ! On aurait dû faire autrement ! Je me suis battu contre eux et j’ai eu pitié d’eux… Il ne fallait pas avoir pitié, mais frapper, frapper et couper tout ça jusqu’à la racine. »

Il ferma les poings, haussa les épaules dans une colère impuissante et trébucha, manqua tomber, frappé à la tête par-derrière.

— Pourquoi serres-tu les poings, graine de loup ? Pourquoi serres-tu les poings, je te le demande ? tonna l’adjudant, en faisant avancer sur lui son cheval.

Il frappa une nouvelle fois Ivan Alexéiévitch de sa cravache, lui fendit le visage de l’arcade sourcilière au menton. Le menton d’Ivan Alexéiévitch était petit, avec une fossette au milieu.

— Qu’est-ce que tu fais ? Frappe-moi, grand-père. Moi. Lui, il est blessé. Pourquoi le frappes-tu ? s’écria un des gars d’Elanskaïa avec un sourire suppliant et un tremblement dans la voix, et il sortit de la foule, offrit sa robuste poitrine pour protéger Ivan Alexéiévitch.

— Il y en aura pour toi aussi. Tapez-leur dessus, Cosaques. Tapez sur les communistes.

La cravache déchira à l’épaule la chemise kaki du gars d’Elanskaïa avec une telle force que les lambeaux de tissu s’enroulèrent comme des feuilles brûlées par le feu, mais ils furent aussitôt mouillés par le sang noir qui coula de la blessure, de l’entaille vite boursouflée.

L’adjudant, suffoquant de rage, poussa son cheval au milieu de la foule,

piétinant les prisonniers, et se mit à jouer impitoyablement de la cravache.

Ivan Alexéiévitch reçut encore un coup. Des éclairs pourpres brillèrent dans ses yeux, la terre vacilla, et la forêt verte qui bordait les sables de la rive gauche, en face, parut s'incliner.

Il agrippa de sa main osseuse l'étrier de l'adjudant, il voulait le faire tomber de selle, mais un coup de plat de sabre le renversa à terre, la poussière fade, étouffante, laineuse, lui pénétra dans la bouche, et un sang brûlant jaillit de son nez et de ses oreilles…

Les hommes d'escorte battirent longuement et cruellement les prisonniers serrés les uns contre les autres comme des brebis. Ivan Alexéiévitch, gisant sur le ventre, entendait, comme en songe, des cris sourds, un martèlement grondant de pas autour de lui, les ébrouements furieux des chevaux. Un flocon d'écume chaude tomba sur sa tête nue, et presque aussitôt il entendit, juste au-dessus de lui, un bref et terrible gémissement d'homme et ce cri :

— Fumiers ! Vous frappez des hommes désarmés…

Un cheval écrasa la jambe blessée d'Ivan Alexéiévitch, les crampons larges des fers s'enfoncèrent dans sa chair, des coups sourds et rapides retentirent en haut. Une minute… et un corps lourd et mouillé qui sentait fort la sueur amère et le sang salé s'écroula contre lui, et lui, qui n'avait pas encore tout à fait perdu connaissance, entendit le glouglou du sang s'échappant de la gorge de l'homme tombé, comme de l'eau d'une bouteille renversée…

Puis on les poussa en foule vers le Don et on les obligea à laver leurs blessures. Debout dans l'eau jusqu'aux genoux, Ivan Alexéiévitch mouillait ses blessures cuisantes et les bosses faites par les coups, puisait avec sa paume l'eau mêlée à son sang, la buvait avidement, craignant de ne pas avoir assez de temps pour apaiser sa soif ardente.

Sur la route, un Cosaque à cheval les dépassa. Son cheval bai sombre, brillant de sueur et de santé, allait un trot vif. Le cavalier disparut dans un village, et les prisonniers n'étaient pas encore arrivés aux premières fermes, qu'une foule d'habitants sortait à leur rencontre.

Dès qu'il vit les hommes et les femmes accourant vers eux, Ivan Alexéiévitch comprit que c'était fini. Les autres le comprirent aussi.

— Camarades ! Disons-nous adieu ! cria un des communistes du Régiment de Serdobsk.

La foule, armée de fourches, de pioches, de pieux, de barres de fer,

s’approchait…

Tout ce qui suivit fut comme un cauchemar. Les prisonniers firent trente verstes par des villages qui se suivaient à peu de distance les uns des autres, et ils étaient chaque fois accueillis par une foule de tortionnaires. Les vieux, les femmes, les adolescents les battaient, crachaient sur leurs visages gonflés, inondés de sang et noirs d’hématomes, leur jetaient des pierres et des mottes de terre sèche, lançaient de la poussière et de la cendre à leurs yeux bouffis. Les femmes surtout étaient déchaînées, elles s’ingéniaient à trouver les supplices les plus cruels. A la fin, les vingt-cinq condamnés étaient méconnaissables, ils ne ressemblaient plus à des hommes, si monstrueusement défigurés étaient leurs corps et leurs visages, noirs et bleus, boursouflés, mutilés, souillés de sang et de boue mêlés.

Au début, chacun d’eux cherchait à s’éloigner le plus possible des hommes d’escorte, pour recevoir moins de coups ; chacun s’efforçait de gagner le milieu de la colonne, et c’est pourquoi ils avançaient en foule compacte. Mais on les dispersait sans cesse. Et ils perdirent l’espoir de se garder si peu que ce fût des coups, ils marchaient chacun pour soi, n’ayant qu’un seul désir torturant : se dominer, ne pas tomber, car celui qui tombait ne pouvait se relever. Ils étaient indifférents. Au début, chacun se couvrait le visage et la tête de ses mains et mettait vainement les paumes sur les yeux quand devant ses prunelles brillaient les pointes bleues d’une fourche à trois dents ou luisait le bout blanchâtre d’un pieu ; au début, on entendait des supplications, des gémissements, des injures, des hurlements animaux provoqués par la douleur insupportable. A midi, ils se taisaient tous. Sauf le plus jeune, un gars d’Elanskaïa, naguère le boute-en-train, l’enfant gâté de la compagnie, qui poussait un « aïe ! » à chaque coup qu’il recevait sur la tête. Il avait l’air de marcher sur des braises, il sautillait, tremblait de tout son corps, agitait sa jambe cassée d’un coup de bâton.

Après le bain dans le Don, Ivan Alexéiévitch avait retrouvé son courage. Voyant les hommes et les femmes qui accouraient vers eux, il fit ses adieux au camarade qui était le plus près de lui et dit à mi-voix :

— Que voulez-vous, frères, nous avons su faire la guerre, il faut savoir aussi mourir fièrement… Il y a une chose à laquelle nous devons penser jusqu’à notre dernier souffle, et c’est la seule consolation qui nous reste, c’est qu’ils peuvent bien nous battre, mais ils ne tueront pas le pouvoir des Soviets à coups de bâton. Communistes ! Frères !

Mourez fermement, pour que nos ennemis ne puissent pas rire de nous.

Un des gars d'Elanskaïa n'y put tenir : lorsqu'à Bobrovski les vieux commencèrent à le battre savamment et cruellement, il se mit à crier d'une voix d'enfant, déchira le col de sa vareuse, pour montrer aux Cosaques, aux femmes, la petite croix qui pendait à son cou au bout d'un cordon noirci de sueur.

— Camarades ! Il n'y a pas longtemps que je suis entré au Parti. Ayez pitié de moi. Je crois en Dieu. J'ai deux enfants. Grâce ! Vous avez des enfants, vous aussi…

— On n'est pas tes camarades. Ta gueule !

— Tu te souviens de tes enfants, salaud ! Tu sors ta croix ! Tu réfléchis ! Mais quand tu fusillais les nôtres, pensais-tu à Dieu ? dit en haletant un vieillard camus, avec une boucle à l'oreille, qui l'avait déjà frappé deux fois.

Et, sans attendre la réponse, il lui assena un nouveau coup sur la tête.

Les yeux, les oreilles, la conscience d'Ivan Alexéiévitch percevaient par bribes tout ce qui se passait autour de lui, mais son attention ne s'arrêtait à rien. Son cœur était habillé de pierre, une fois seulement il tressaillit : c'était à midi, ils venaient d'entrer dans le village de Tioukovnovski, ils marchaient dans la rue, accablés de malédictions et de coups. Tout à coup, Ivan Alexéiévitch, jetant un coup d'œil de côté, vit un petit garçon d'environ sept ans, accroché aux jupes de sa mère, qui criait à tue-tête, avec des larmes coulant à flots sur ses joues grimaçantes :

— Maman ! Ne le bats pas ! Oh ! ne le bats pas !… J'ai pitié de lui. J'ai peur. Il a du sang sur lui.

La femme, qui brandissait un pieu contre un des gars d'Elanskaïa, poussa un cri soudain, jeta le pieu, prit l'enfant dans ses bras et s'enfuit à toutes jambes dans la ruelle. Une larme inattendue vint aux yeux d'Ivan Alexéiévitch ému par les pleurs, par la pitié de l'enfant, et sala ses lèvres fendues, desséchées. Il eut un bref sanglot à la pensée de son fils, de sa femme, et ce souvenir fulgurant lui fit venir ce désir impatient : « Pourvu qu'ils ne me tuent pas sous leurs yeux ! Et… qu'ils fassent vite !… »

Ils marchaient, traînant à grand-peine les jambes, vacillant de fatigue et de douleur, les articulations gonflées. Dans un pré derrière un village, voyant un puits de steppe, ils demandèrent au chef d'escorte qu'il les laissât se désaltérer.

— Pas la peine. On a déjà perdu assez de temps comme ça, avancez ! cria l'adjudant.

Mais un des vieillards de l'escorte intervint en faveur des prisonniers :

— Aie du cœur, Akim Sazonytch. C’est des hommes, tout de même.

— Des hommes ? Les communistes ne sont pas des hommes. Je n’ai pas de leçons à recevoir de toi. C’est moi le chef, ou c’est toi ?

— On en a vu, des chefs comme toi. Allez, les gars, buvez.

Le vieux mit pied à terre et puisa un seau d’eau dans le puits. Les prisonniers l’entourèrent, vingt-cinq paires de bras se tendirent en même temps vers le seau ; les yeux brûlés, taris, s’allumèrent, un chuchotement rauque et saccadé s’éleva :

— A moi, grand-père !

— Un tout petit peu !

— Une gorgée !

— Camarades, pas tous à la fois !

Le vieux ne savait par qui commencer. Après quelques secondes torturantes, il versa l’eau dans une auge à bestiaux creusée dans la terre et s’écarta en criant :

— Ne vous pressez pas comme des bœufs. Buvez chacun à votre tour.

L’eau ruissela sur le fond vert de mousse et moisi de l’auge, et se ramassa dans un coin chauffé par le soleil, qui sentait le bois humide. Les prisonniers se précipitèrent de toutes leurs forces vers l’auge. Le vieux puisa encore onze seaux l’un après l’autre. Il regardait les prisonniers, la pitié lui donnait l’air sombre, il remplit l’auge.

Ivan Alexéiévitch but, agenouillé, et lorsqu’il releva sa tête rafraîchie, il vit avec une netteté éclatante, presque tangible, le voile blanc comme givre de la poussière calcaire sur la route longeant le Don, les falaises de craie s’élevant au loin comme une vision bleue et, au-dessus d’elles, au-dessus du courant ridé du Don, dans l’immensité bleue du ciel, à une hauteur inaccessible, un petit nuage. Ailé par le vent, la tête étincelante, blanche comme une voile, il glissait rapidement vers le nord, et son ombre opaline se reflétait dans le coude du Don.

55

Le commandement supérieur des forces insurgées décida, au cours d'une conférence secrète, de demander de l'aide au gouvernement du Don, à l'ataman Bogaïevski.

Koudinov fut chargé d'écrire une lettre déclarant que les insurgés du Haut-Don se repentaient, regrettaient d'avoir traité avec les Rouges à la fin de l'année 1918 et d'avoir abandonné le front. Koudinov écrivit la lettre. Au nom de tous les Cosaques insurgés du Haut-Don, il promit de lutter désormais fermement, jusqu'à la victoire finale, contre les bolchéviks ; il demandait qu'on aidât les insurgés en leur envoyant par aéroplanes des officiers de carrière et des cartouches de fusil.

Piotr Bogatyriov resta quelque temps à Singuine, puis se rendit à Viochenskaïa. Le pilote repartit pour Novotcherkassk avec la lettre de Koudinov.

Dès lors, une liaison étroite s'établit entre le gouvernement du Don et le commandement insurgé. Presque chaque jour, des avions tout neufs, sortis des usines françaises, arrivaient d'au-delà du Donets, avec des officiers, des cartouches de fusil et une petite quantité de munitions pour les pièces de trois pouces. Les pilotes apportaient des lettres des cosaques du Haut-Don qui avaient suivi la retraite de l'Armée du Don et remportaient de Viochenskaïa les réponses des familles.

Suivant la situation sur le front et ses propres plans stratégiques, le nouveau commandant en chef de l'Armée du Don, le général Sidorine, commença à envoyer à Koudinov des plans d'opérations établis par son état-major, des instructions, des bulletins de renseignements et des informations sur les unités rouges engagées sur le front de l'insurrection.

Koudinov ne mit que quelques hommes choisis dans le secret de sa correspondance avec Sidorine, tenant les autres strictement à l'écart.

56

Les prisonniers arrivèrent à Tatarski vers cinq heures. Le crépuscule, toujours rapide au printemps, était proche, le soleil déclinait, son disque flamboyant touchait le bord d'un nuage bleu effiloché, allongé à l'ouest.

Dans la rue, à l'ombre de l'énorme grange communale, les hommes de l'escadron à pied de Tatarski attendaient. On les avait ramenés sur la rive droite du Don pour les porter à l'aide des escadrons d'Elanskaïa qui contenaient péniblement la pression de la cavalerie rouge, et c'est ainsi que, sur le chemin du front, les Cosaques de Tatarski avaient fait halte dans le village pour voir leurs familles et refaire leurs provisions de vivres.

Ils devaient repartir ce même jour, mais ils avaient entendu dire que des prisonniers communistes – dont Michka Kochévoï et Ivan Alexéiévitch – étaient en route vers Viochenskaïa et qu'ils allaient d'un moment à l'autre arriver à Tatarski. Aussi avaient-ils décidé de les attendre. Les plus impatients étaient les parents des Cosaques tués avec Pétro Mélékhov.

Ils avaient appuyé leurs fusils au mur de la grange et parlaient mollement, les uns assis, les autres debout, fumaient, décortiquaient des graines de tournesol ; les femmes, les vieillards et les enfants étaient autour d'eux. Tout le village était dehors, les gamins guettaient sur les toits.

Soudain, une voix enfantine glapit :

— Les voilà ! Ils arrivent !

Les Cosaques se levèrent en hâte, la foule s'agita, les conversations s'animèrent, on entendit claquer les pas des enfants courant à la rencontre des prisonniers. La veuve d'Alexéï Chamil, pas encore remise de son chagrin récent, se mit à pousser des lamentations hystériques.

— Voilà nos ennemis, dit un vieux d'une voix de basse.

— Il faut les tuer, les salauds. Qu'est-ce que vous attendez, Cosaques ?

— Il faut les juger.

— Ils ont fusillé les nôtres.

— A mort, Kochévoï et son copain !

Daria Mélékhov était à côté de la femme d'Anikouchka. Elle reconnut la première Ivan Alexéiévitch dans la foule des prisonniers martyrisés.

— En voilà un de chez vous. Regardez s'il est beau, le fils de chienne. Embrassez-le ! cria l'adjudant d'une voix rauque, couvrant le brouhaha croissant, les hurlements et les pleurs des femmes, et il tendit le bras, désignant Ivan Alexéiévitch du haut de son cheval.

— Et l'autre, où est-il ? Kochévoï Michka, où est-il ?

Antip, le fils d'Avdéïtch dit Bobard, traversa la foule, en détachant son fusil de son épaule et frôla les gens de la crosse et de la baïonnette.

— Il n'y en a qu'un seul de chez vous, c'est tout. Mais avec un morceau à chacun, il y en aura assez pour tout le monde… dit l'adjudant, essuyant avec un mouchoir rouge la sueur abondante de son front et passant péniblement la jambe par-dessus le pommeau de sa selle.

Les cris et les glapissements des femmes avaient atteint leur paroxysme. Daria se fraya un chemin vers l'escorte et découvrit à quelques pas d'elle, derrière la croupe mouillée d'un cheval, le visage d'Ivan Alexéiévitch, que les coups avaient noirci comme de la fonte. Sa tête monstrueusement enflée, où les cheveux étaient collés dans le sang séché, était haute comme un seau posé tout droit. La peau du front était boursouflée et crevassée, les joues étaient brillantes et pourpres, et une paire de gants de laine était posée au sommet du crâne couvert d'une bouillie gélatineuse. Il les avait mis là, visiblement pour protéger l'énorme blessure de la piqûre du soleil, des mouches et des moustiques grouillant dans l'air. Les gants s'étaient collés à la blessure, et c'est pourquoi ils tenaient sur la tête…

Il promenait autour de lui un regard de bête traquée, craignant d'apercevoir sa femme ou son petit garçon, et il voulait prier quelqu'un de les emmener s'ils étaient là. Il avait compris depuis longtemps qu'il n'irait pas plus loin que Tatarski, qu'il y mourrait, et il ne voulait pas que les siens vissent sa mort, mais la mort elle-même, il l'attendait avec une impatience croissante. Le dos courbé, il tournait lentement et péniblement la tête et passait en revue les visages connus, mais nulle part il ne trouva pitié ni sympathie : les regards des hommes et des femmes étaient sournois et féroces.

Sa chemise kaki passé bouffait, bruissait à chacun de ses mouvements. Elle était toute tachée de sang séché, comme l'étaient son pantalon ouaté de l'Armée Rouge et ses grands pieds nus aux plantes larges, aux orteils écartés.

Daria était devant lui. La haine lui serrait la gorge, elle suffoquait. Une chose

terrible qu'elle attendait douloureusement allait arriver là, maintenant, tout de suite. Elle regardait Ivan Alexéiévitch au visage, sans comprendre s'il la voyait, la reconnaissait.

Ivan Alexéiévitch continuait, avec la même inquiétude, à observer la foule d'un œil sauvagement brillant – l'autre était fermé par l'enflure – et soudain il s'arrêta au visage de Daria, debout à quelques pas de lui, et fit un pas mal assuré en avant, comme un homme tout à fait ivre. La tête lui tournait d'avoir perdu beaucoup de sang, la conscience le quittait, mais cet état intermédiaire où le monde extérieur semble irréel, où une torpeur amère fait tourner la tête et obscurcit la lumière dans les yeux, l'angoissait, et il faisait un énorme effort pour se maintenir sur ses jambes.

Voyant et reconnaissant Daria, il avait fait un pas en avant et chancelé. Un lointain semblant de sourire bougea ses lèvres autrefois dures, maintenant déformées. Ce sourire qui ressemblait à une grimace fit battre à coups sonores et rapides le cœur de Daria ; elle le sentait battre jusque dans sa gorge.

Elle vint tout près d'Ivan Alexéiévitch, respirant fort et pâlissant de seconde en seconde.

— Eh bien, bonjour compère !

Le timbre sonore et passionné de sa voix, ses intonations insolites forcèrent la foule à se taire.

Et dans le silence la réponse vint, sourde, mais ferme :

— Bonjour, commère Daria.

— Raconte-moi, mon bon compère, comment tu as… comment ton compère… mon mari… tu l'as…

Elle étouffait, elle porta les mains à la poitrine, la voix lui manquait.

Le silence était total, tendu, et l'on entendit jusqu'aux derniers rangs, dans ce mauvais silence, la fin presque imperceptible de la question de Daria :

— … comment mon mari, Pétro Pantéléiévitch, tu l'as tué.

— Non, commère, je ne l'ai pas tué.

— Comment, tu ne l'as pas tué ? Vous n'avez pas tué nos Cosaques, peut-être, Michka Kochévoï et toi ? Vous deux ?

Sa voix était devenue plus aiguë, elle ressemblait à un gémissement.

— Non, commère… Nous… je ne l'ai pas tué…

— Alors, qui l’a chassé de ce monde ? Hein, qui ? Dis.

— Le Régiment de Transamourie…

— Toi. C’est toi. Les hommes ont dit qu’ils t’ont vu sur la colline. Tu avais un cheval blanc. Tu dis le contraire, misérable ?

— J’ai participé à ce combat…

La main gauche d’Ivan Alexéiévitch s’éleva péniblement à la hauteur de sa tête, arrangea les deux gants collés à la blessure. Et Ivan Alexéiévitch poursuivit d’une voix mal assurée :

— J’ai participé à ce combat, mais ce n’est pas moi qui ai tué ton mari, c’est Mikhaïl Kochévoï. C’est lui qui a tiré. Je ne suis pas responsable.

— Et toi, bandit, qui as-tu tué de chez nous ? De qui as-tu rendu les enfants orphelins ? cria dans la foule, d’une voix perçante, la veuve de Iakov Fer-à-cheval.

Et de nouveau, surchauffant l’atmosphère déjà surchauffée, retentirent les sanglots hystériques, les cris et les lamentations funèbres des femmes.

Daria devait raconter plus tard qu’elle ne se rappelait plus d’où ni de quelle façon une carabine de cavalerie s’était trouvée dans ses mains, qui l’y avait fourrée. Toujours est-il que, lorsque les femmes commencèrent à se lamenter, elle sentit dans ses mains la présence d’un objet étranger et devina au toucher que c’était un fusil. Elle le saisit d’abord par le canon pour donner un coup de crosse à Ivan Alexéiévitch, mais le guidon lui piqua la paume, et elle prit la crosse dans les doigts, puis retourna le fusil, épaula et visa le sein gauche d’Ivan Alexéiévitch.

Elle voyait les Cosaques qui s’écartaient derrière lui et découvraient le mur gris de la grange ; elle entendait leurs cris effrayés : « Attention ! Elle est folle. Tu vas nous tirer dessus. Attends, ne tire pas. » Poussée par l’attente bestiale de la foule, par les regards concentrés sur elle, par le désir de venger son mari, par une vanité aussi qui s’éveilla en elle quand elle eut compris qu’elle n’était plus semblable aux autres femmes, que les hommes la regardaient avec étonnement, avec terreur même, dans l’attente du dénouement, qu’à cause de cela elle devait faire quelque chose d’extraordinaire, d’original et qui leur fît peur à tous, mue par tous ces sentiments différents, elle approchait avec une vitesse effrayante de quelque chose qui était décidé au fond d’elle-même, mais à quoi elle ne voulait pas, ne pouvait pas penser à cette minute. Elle attendit un moment, tâta prudemment la détente et soudain, sans s’en rendre compte, la pressa avec force.

Le recul la fit chanceler, le bruit du coup l'assourdit, mais, à travers la fente étroite de ses yeux mi-clos, elle vit tressaillir et changer instantanément, terriblement, irrémédiablement, le visage d'Ivan Alexéiévitch ; il écarta les bras et les joignit, comme pour plonger d'une grande hauteur dans l'eau, puis tomba à la renverse, sa tête trembla convulsivement, ses doigts écartés bougèrent et creusèrent la terre avec application.

Daria jeta la carabine ; elle ne se rendait toujours pas compte exactement de ce qu'elle venait de faire ; elle tourna le dos à Ivan Alexéiévitch et, d'un geste dont la simplicité n'était pas naturelle, elle arrangea son fichu, rajusta ses cheveux en désordre.

— Il respire encore, dit un des Cosaques, s'écartant avec un empressement extrême au passage de Daria.

Elle se retourna, sans comprendre de qui l'on parlait, ce qu'on disait, et entendit un gémissement profond, long et monocorde, qui venait non point de la gorge, mais des entrailles mêmes, haché par le hoquet de la mort. C'est alors qu'elle comprit que ce qui gémissait là, c'était Ivan Alexéiévitch, et qu'il avait reçu la mort de sa main. Elle passa rapidement et légèrement devant la grange et se dirigea vers la place, suivie de quelques rares regards.

L'attention de la foule s'était tournée vers Antip. Il courait sur la pointe des pieds, comme à l'exercice, vers Ivan Alexéiévitch, cachant dans son dos, sans raison, une baïonnette japonaise. Ses mouvements étaient calculés et sûrs. Il s'accroupit à côté d'Ivan Alexéiévitch, dirigea la pointe de la baïonnette contre sa poitrine et dit à voix basse :

— Maintenant, crève, Kotliarov.

Et il pesa de tout son poids sur la poignée de la baïonnette.

L'agonie d'Ivan Alexéiévitch fut longue et pénible. La vie ne voulait pas quitter ce corps sain et noueux. Après le troisième coup de baïonnette, il ouvrait encore la bouche et un râle traînant et rauque s'échappait à travers ses dents découvertes, inondées de sang.

— Ah ! boucher ! Va-t'en au diable ! dit l'adjudant.

Il repoussa Antip, tira son revolver, cligna l'œil gauche en expert, visa.

Après le coup de feu, comme s'ils n'attendaient que ce signal, les Cosaques se mirent à rosser les prisonniers, qui se dispersèrent en courant. Les coups de feu claquaient, secs et brefs, mêlés aux cris.

Une heure plus tard, Grigori Mélékhov arrivait au galop à Tatarski. Il avait tué son cheval sous lui, celui-ci était tombé sur la route, entre deux villages. Grigori avait porté la selle sur son dos jusqu'au village le plus proche, où il avait pris un mauvais cheval. Et il était arrivé en retard… L'escadron à pied de Tatarski était déjà parti pour les villages à la limite du territoire de la stanitsa Oust-Khoperskaïa, où des combats étaient en cours avec des unités d'une division de cavalerie rouge. Tatarski était calme et désert. La nuit couvrait d'un voile sombre les collines alentour, la rive d'en face, les peupliers et les frênes murmurants.

Grigori entra dans la cour, puis dans la maison. Pas de lumière. Les moustiques bourdonnaient dans l'obscurité dense, la dorure des icônes luisait d'un éclat terne dans le coin d'honneur. Grigori aspira une bouffée de cette odeur émouvante et familière de la maison natale et appela :

— Il y a quelqu'un ? Maman ! Douniachka !

— Gricha ! C'est toi ? fit la voix de Douniachka dans la chambre.

Des pieds nus glissant sur le sol. Par l'entrebâillement de la porte, la silhouette blanche de Douniachka serrant hâtivement la ceinture de son jupon.

— Pourquoi vous êtes-vous couchées de si bonne heure ? Où est la mère ?

— Nous avons eu…

Douniachka s'arrêta. Grigori entendait son souffle rapide et bouleversé.

— Qu'est-ce que vous avez eu ? Les prisonniers sont passés depuis longtemps ?

— Ils les ont tués.

— Com-ment ?…

— Les Cosaques les ont tués… Oh ! Gricha ! Notre Daria, la maudite charogne – des larmes d'indignation passèrent dans la voix de Douniachka –… elle a tué elle-même Ivan Alexéiévitch, d'un coup de fusil…

— Qu'est-ce que tu dis ? s'écria Grigori, saisissant sa sœur au col de sa chemise brodée.

Les yeux de Douniachka brillaient de larmes, et l'horreur figée dans ses prunelles fit comprendre à Grigori qu'il avait bien entendu.

— Et Michka Kochévoï ? Et Stockman ?

— Ils n'étaient pas parmi les prisonniers.

Douniachka raconta rapidement et confusément le massacre des prisonniers, et ce qu'avait fait Daria.

— … Maman a eu peur de passer la nuit seule avec elle dans la maison, elle est allée chez des voisins, Daria est revenue saoule je ne sais d'où… saoule comme un cochon. Maintenant elle dort…

— Où ?

— Dans la grange.

Grigori pénétra dans la grange, ouvrit la porte toute grande. Daria dormait sur le sol, la jupe impudiquement relevée. Ses bras fins étaient écartés, sa joue droite brillait, copieusement mouillée de salive, sa bouche ouverte exhalait une forte odeur d'eau-de-vie. Elle avait la tête incommodément tournée, la joue gauche contre le sol ; sa respiration était forte et pénible.

Jamais encore Grigori n'avait éprouvé une aussi folle envie de sabrer. Il resta devant Daria quelques secondes, gémissant et vacillant, les dents serrées, examinant avec un sentiment insurmontable de répugnance et de dégoût ce corps étalé. Puis il appuya son talon ferré sur le visage assombri par les sourcils arqués, en disant d'une voix rauque :

— Vermine !

Daria gémit, marmotta quelque chose dans son ivresse. Grigori se prit la tête dans les mains et se précipita dans la cour, en faisant sonner le fourreau de son sabre sur les marches.

Il repartit la nuit même pour le front, sans avoir vu sa mère.

57

La 8e et la 9e Armée rouge, qui n’avaient pas réussi à briser la résistance des unités de l’Armée du Don et à franchir le Donets avant les grandes crues de printemps, s’efforçaient encore de passer à l’offensive dans certains secteurs. Généralement, ces tentatives échouaient et l’initiative passait alors au commandement de l’Armée du Don.

A la mi-mai, il n’y avait toujours pas de changements notables sur le front sud. Mais ils ne devaient plus tarder. Conformément au plan élaboré par l’ancien commandant en chef de l’Armée du Don, le général Dénissov, et son chef d’état-major, le général Poliakov, les unités du groupe dit « de choc » achevaient de se concentrer dans le secteur des stanitsas Kamenskaïa et Oust-Bélokalitvenskaïa. Les meilleures forces des cadres instruits de la jeune armée et les régiments éprouvés du Bas-Don – le Goundorovski, le Guéorguievski, etc. – furent amenés dans ce secteur du front. En gros, le groupe de choc était fort de seize mille fantassins et cavaliers, de vingt-quatre pièces d’artillerie et de cent cinquante mitrailleuses. Dans l’esprit du général Poliakov, le groupe avait pour mission d’attaquer en direction du bourg de Makéïevka, de concert avec les unités du général Fitskhalaourov, de battre la 12e Division rouge et de pénétrer sur le territoire du district du Haut-Don, en opérant sur les flancs et à l’arrière de la 13e Division et de la Division de l’Oural, afin de rejoindre l’armée insurgée, puis de marcher sur le district du Khoper, pour y « soigner » les Cosaques atteints de bolchévisme.

Cette offensive donna lieu sur le Donets à des préparatifs intenses. Le commandement du groupe de choc fut confié au général Sékrétev. Le succès commençait à pencher nettement du côté de l’Armée du Don. Le général Sidorine, qui avait été porté au commandement en chef après la démission du général Dénissov, créature de Krasnov, et le général Afrikan Bogaïevski, nouvellement élu ataman d’armée, étaient l’un et l’autre orientés vers les Alliés. Déjà ils élaboraient, en collaboration avec les représentants des missions militaires anglaise et française, de vastes plans d’offensive contre Moscou et de liquidation du bolchévisme sur tout le territoire de la Russie.

Les transports chargés d’armes arrivaient dans les ports de la mer Noire. Les grands vapeurs apportaient non seulement des aéroplanes, des tanks, des canons,

des mitrailleuses, des fusils anglais et français, mais aussi des mulets, du ravitaillement et des uniformes rendus inutiles par la fin de la guerre avec l'Allemagne. Des ballots de culottes et de tuniques anglaises, avec le lion britannique sur les boutons, emplissaient les entrepôts de Novorossiisk. Les magasins regorgeaient de farine américaine, de sucre, de chocolat, de vin. L'Europe capitaliste, effrayée par la vitalité acharnée des bolchéviks, approvisionnait généreusement la Russie du Sud en obus et en cartouches, les obus et les cartouches que les armées alliées n'avaient pas utilisés contre les Allemands. La réaction internationale s'apprêtait à étouffer la Russie soviétique déjà exsangue. Les officiers instructeurs anglais et français, arrivés sur le Don et sur le Kouban, enseignaient aux officiers cosaques et aux officiers de l'Armée Volontaire la conduite des tanks, le maniement des canons anglais, et savouraient par avance le triomphe de leur entrée dans Moscou.

Cependant, sur le Donets, des événements se produisaient qui allaient assurer le succès de l'offensive de l'Armée Rouge en 1919.

Jusqu'alors, la cause principale de l'échec de l'offensive de l'Armée Rouge avait été sans aucun doute l'insurrection du Haut-Don. Pendant trois mois celle-ci avait rongé comme un chancre l'arrière du front rouge, accaparé des troupes, empêché l'approvisionnement régulier du front en munitions et en vivres, gêné l'évacuation des blessés et des malades. Rien que sur la 8e et la 9e Armée rouge, une vingtaine de milliers d'hommes avaient été prélevés pour l'écrasement de l'insurrection.

Le Conseil militaire révolutionnaire de la République, insuffisamment informé des proportions véritables de l'insurrection, n'avait pas pris à temps les mesures énergiques qu'il eût fallu pour l'écraser. On engagea d'abord des détachement isolés, plus ou moins importants – ainsi l'école du VTsIK mit sur pied un détachement de deux cents hommes –, des unités incomplètes, de faibles détachements de barrage. On voulait éteindre un incendie en apportant l'eau dans des verres. Les unités rouges étaient éparpillées autour du territoire de l'insurrection, dont le diamètre atteignait cent quatre-vingt-dix kilomètres, elles agissaient séparément, sans plan d'opérations commun, et bien que le nombre des hommes engagés atteignît vingt-cinq mille, il n'y eut aucun résultat effectif.

Quatorze compagnies de marche et des dizaines de détachements de barrage furent jetés les uns après les autres dans le combat ; on amena des détachements d'élèves-officiers des écoles militaires de Tambov, Voronèje, Riazan. Et c'est seulement quand l'insurrection eut grandi, quand elle fut armée de mitrailleuses et de canons enlevés aux Rouges, que la 8e et la 9e Armée formèrent chacune une

division expéditionnaire, avec de l'artillerie et des sections de mitrailleuses. Les insurgés subirent de grosses pertes, mais ne furent pas brisés.

Des étincelles de l'incendie du Haut-Don tombèrent dans le district voisin du Khoper. De petits groupes cosaques, commandés par des officiers, firent quelques coups de main. Dans la stanitsa Ourioupinskaïa, le lieutenant-colonel Alimov avait rassemblé autour de lui un nombre assez important de Cosaques et d'officiers camouflés. L'insurrection devait éclater dans la nuit du 30 avril au 1er mai, mais le complot fut découvert à temps. Alimov et une partie de ses complices, arrêtés ensemble dans un village de la stanitsa Préobrajenskaïa, furent fusillés conformément à la sentence du tribunal révolutionnaire. L'insurrection, décapitée au bon moment, n'eut pas lieu, et les éléments contre-révolutionnaires du district du Khoper ne purent se joindre aux insurgés du Haut-Don.

Dans les premiers jours du mois de mai, un détachement de l'école du VTsIk débarquait à la gare de Tchertkovo, où se trouvaient déjà plusieurs régiments rouges de marche. Tchertkovo était une des dernières stations du chemin de fer du Sud-Est, à la limite du secteur occidental du front insurgé. Les Cosaques des stanitsas Migoulinskaïa, Mechkovskaïa et Kazanskaïa massaient pendant ce temps des forces de cavalerie considérables à la frontière de la stanitsa Kazanskaïa et livraient des combats acharnés contre les forces rouges passées à l'attaque.

Soudain le bruit courut que les Cosaques avaient encerclé Tchertkovo et allaient attaquer d'un moment à l'autre. Et, bien que le front fût distant de cinquante verstes et que les unités rouges stationnées entre le front de Tchertkovo eussent dû prévenir d'une percée des Cosaques, une panique se produisit à la station. Les soldats tremblaient dans les rangs. Une voix de commandement derrière l'église hurlait : « Aux a-a-a-rmes ! » Les gens couraient, s'agitaient dans les rues.

Cette panique n'était pas fondée. On avait pris pour des Cosaques un escadron rouge qui s'approchait de Tchertkovo en provenance du bourg de Mankovo. Les élèves-officiers et deux régiments de marche partirent en direction de Kazanskaïa.

Le jour suivant, les Cosaques exterminaient presque entièrement le Régiment de Cronstadt, arrivé depuis peu.

Cela se produisit après un premier combat, au cours d'un raid nocturne. Le Régiment de Cronstadt passait la nuit dans la steppe, toutes sentinelles en place, ne se risquant pas à occuper le village proche, abandonné par les insurgés. A

minuit, plusieurs escadrons de cavalerie cosaque encerclèrent le Régiment, ouvrirent un feu terrible, faisant un large usage d'un procédé de terreur récemment inventé, à savoir d'énormes crécelles en bois. La nuit, ces crécelles tenaient lieu de mitrailleuses : leur bruit était presque identique à celui des vraies mitrailleuses.

Ainsi, lorsque les hommes du Régiment de Cronstadt entendirent, dans l'obscurité impénétrable, le crépitement des nombreuses « mitrailleuses », les coups de leurs propres postes de garde, les hurlements des Cosaques, le grondement des charges de cavalerie se rapprochant, ils se précipitèrent vers le Don pour sortir de l'encerclement, mais furent repoussés par une attaque de cavalerie. De tout le Régiment, quelques hommes seulement réussirent à s'échapper en franchissant à la nage le Don ouvert par la crue de printemps.

Au mois de mai, les Rouges reçurent du Donets des renforts sur le front de l'insurrection, en particulier la 33e Division du Kouban, et Grigori Mélékhov dut faire face, pour la première fois, à une véritable offensive. La Division du Kouban exerça sur sa division une pression sans relâche. Grigori dut abandonner village après village et se retira vers le nord, vers le Don. Il réussit à tenir une journée à la frontière du Tchir, tout près de Karguinskaïa, mais, sous la pression des forces supérieures de l'ennemi, il dut non seulement abandonner Karguinskaïa, mais encore demander des renforts d'urgence.

Kondrat Medvédev lui envoya huit escadrons de cavalerie de sa division. Ses Cosaques étaient équipés à merveille. Ils avaient des cartouches en suffisance, de bons vêtements et de bonnes chaussures – le tout avait été pris sur des prisonniers rouges. Beaucoup de Cosaques de Kazanskaïa se pavanaient malgré la chaleur dans des vestes de cuir, chacun avait soit un revolver, soit une paire de jumelles. Ils continrent un moment l'offensive de la 33e Division du Kouban, qui fonçait droit sur eux. Grigori décida d'en profiter pour se rendre à Viochenskaïa, car Koudinov le priait instamment de venir conférer avec lui.

58

Il arriva à Viochenskaïa au petit jour.

La crue du Don commençait à baisser. L'air était imprégné de l'odeur doucereuse et poisseuse des peupliers. Le feuillage sombre et abondant des chênes bruissait près du fleuve. Les bandes de terre dénudées fumaient. Une herbe pointue y perçait déjà, et dans les creux luisait encore l'eau dormante. Les butors criaient d'une voix de basse, et, bien que le soleil fût déjà levé, les moucherons tourbillonnaient dans l'air humide qui sentait la vase.

A l'état-major, une vieille machine à écrire crépitait, il y avait beaucoup de monde, tout était enfumé.

Grigori trouva Koudinov occupé à un étrange travail : d'un air sérieux et pensif, sans voir Grigori qui était entré doucement, il arrachait les pattes à une grande mouche vert émeraude. A chaque patte arrachée, il enfermait la mouche dans son poing sec, la portait à son oreille, penchait la tête d'un air concentré, écoutait le bourdonnement tantôt grave et tantôt aigu.

Apercevant Grigori, il jeta la mouche sous la table avec dégoût et dépit, s'essuya la paume à son pantalon et s'affala avec lassitude contre le dos élimé du fauteuil.

— Assieds-toi, Grigori Pantéléiévitch.

— Ça va, chef ?

— Ça va, ça va, mais c'est pas le tout, comme on dit. Alors, et de ton côté ? Pression de l'ennemi ?

— Pression partout.

— Tu tiens sur le Tchir ?

— Combien de temps encore ? Les gens de Kazanskaïa m'ont tiré d'affaire.

— Voilà ce qui se passe, Mélékhov…

Koudinov enroula sur son doigt sa ceinture caucasienne en cuir d'œuvre et examina avec une attention voulue l'argent noirci de la boucle. Il soupira et poursuivit :

— Apparemment nos affaires vont aller encore plus mal. Il se passe quelque chose du côté du Donets. Ou bien les nôtres repoussent les Rouges et percent le front, ou bien les Rouges ont compris que tous leurs maux viennent de nous et ils s'apprêtent à nous prendre dans leurs tenailles.

— Et quelles nouvelles des cadets ? Le dernier avion, qu'est-ce qu'il dit ?

— Rien de particulier. Ce n'est pas à toi et à moi, mon petit frère, qu'ils vont raconter leur stratégie. Sidorine, mon petit frère, c'est une tête. On ne lui tire pas les vers du nez comme ça. Leur plan, c'est de percer le front des Rouges et de nous envoyer des renforts. Ils ont promis de nous aider. Mais les promesses, ça ne se réalise pas toujours. Et percer le front, ça n'est pas une petite affaire. Je le sais, j'étais avec Broussilov. Comment pouvons-nous savoir quelles forces les Rouges ont sur le Donets ? Il se peut qu'ils aient retiré quelques corps d'armée de devant Koltchak pour nous les fourrer à nous. Hein ? Nous sommes dans le brouillard. Et nous ne pouvons pas voir plus loin que le bout de notre nez.

— Alors, de quoi voulais-tu me parler ? La conférence ? demanda Grigori avec un bâillement d'ennui.

L'issue de l'insurrection le préoccupait peu. Jour après jour, comme le cheval sur l'aire faisant tourner la meule, il tournait en pensée autour de cette question, toujours la même, qu'il avait fini par laisser tomber : « On ne se réconciliera pas avec le pouvoir des Soviets, il y a trop de sang entre nous ; quant aux cadets, ils nous caressent maintenant pour mieux nous battre plus tard. Qu'ils aillent se faire foutre ! Ça finira comme ça pourra. »

Koudinov déplia une carte et dit sans regarder Grigori dans les yeux :

— Nous avons tenu conseil sans toi et nous avons décidé…

— Avec qui as-tu tenu conseil ? Avec le prince, hein ? l'interrompit Grigori, se souvenant de la conférence qui s'était tenue dans cette même pièce en hiver, et du lieutenant-colonel caucasien.

Koudinov fronça les sourcils, se rembrunit.

— Il n'est plus en vie.

— Comment ça ? dit Grigori vivement.

— Je ne te l'ai pas dit ? Le camarade Guéorguidzé a été tué.

— Ce n'est pas notre camarade… Tant qu'il portait une demi-pelisse en peau de mouton, c'était notre camarade. Mais si nous nous entendions avec les cadets – ce qu'à Dieu ne plaise ! – et qu'il soit encore en vie, le lendemain même il se

remettrait de la pommade sur les moustaches, il se pomponnerait, et ce n'est pas la main qu'il te tendrait, mais tiens, comme ça, le petit doigt.

Grigori écarta son petit doigt brun et sale et éclata de rire, en faisant briller ses dents.

Koudinov devint encore plus sombre. Son regard et sa voix étaient pleins de mécontentement, d'irritation, de colère rentrée.

— Il n'y a pas de quoi rire. On ne rit pas de la mort d'un homme. Tu parles comme un idiot. Un homme a été tué et toi : « Il n'y a pas de mal, il n'y a pas de mal. »

Grigori ne laissa pas voir qu'il était vexé par les paroles de Koudinov ; il répondit en riant :

— C'est vrai, pour des gens comme ça, il n'y a pas de mal. Je n'ai pas de pitié à perdre pour ces types à la figure blanche et aux mains blanches.

— Enfin il a été tué…

— Au combat ?

— Comment dire ?… C'est une sombre histoire, on n'en saura pas le fin mot de sitôt. Il était avec le train régimentaire, conformément à mes ordres, et il faut croire qu'il ne s'est pas entendu avec les Cosaques. Il y a eu un combat près de Doudarevka. Son convoi était à deux verstes de la ligne de feu. Il était assis, je veux dire Guéorguidzé, sur le timon d'une voiture, c'est ce que m'ont raconté les Cosaques, et il a reçu une balle perdue. Et puis c'est tout… Mais je crois que c'est les Cosaques qui l'ont tué, les salauds…

— Ils ont bien fait.

— Tais-toi, ne dis pas de bêtises.

— Ne te fâche pas, je dis ça pour rire.

— Tu as des plaisanteries stupides. Tu brises ta mangeoire, comme un bœuf. Alors, d'après toi, il faut tuer les officiers. Il faut recommencer : « A bas les épaulettes ! » Tu ne crois pas qu'il est temps d'être raisonnable, Grigori ? Décide une bonne fois de quel pied tu veux boiter.

— Ne ronchonne pas, raconte.

— Il n'y a rien à raconter. J'ai compris que c'étaient les Cosaques qui l'avaient tué. J'y ai été et je leur ai parlé franchement. Je leur ai dit : « Vous recommencez vos conneries, fils de chiennes ? Vous ne croyez pas que c'est trop tôt pour tirer sur les officiers ? A l'automne dernier vous l'avez déjà fait, et

après, quand ça a été mal pour vous, vous en avez eu besoin, des officiers. Vous êtes venus vous-mêmes supplier à genoux : « Prends le commandement, dirige-nous. » Et maintenant ça remet ça ? » Je leur ai fait honte, je les ai engueulés. Ils ont nié : « Dieu nous en garde, nous ne l'avons pas tué. » Mais j'ai vu à leurs yeux de putains que c'est eux qui ont fait le coup. Qu'est-ce qu'il faut faire avec eux ? On leur pisse dans la gueule, ils disent que c'est la rosée du bon Dieu. – Koudinov roula sa ceinture en boule, rougit. – Ils ont tué un homme instruit, et maintenant, sans lui, je suis comme si on m'avait coupé les bras. Qui est-ce qui va faire les plans ? Qui est-ce qui me conseillera ? Avec toi, on discute, mais quand il s'agit de stratégie et de tactique, on n'est bons à rien. Pétro Bogatyriov est là, Dieu merci, sans ça on n'aurait personne avec qui causer… Bon, ça suffit. Voici de quoi il s'agit : si les nôtres ne percent pas le front sur le Donets, nous ne pouvons pas rester ici. Nous avons décidé, comme on en avait déjà parlé, de passer avec nos trente mille hommes. Si tu es obligé de battre en retraite, recule jusqu'au Don. Nous évacuerons la rive droite d'Oust-Khoperskaïa à Kazanskaïa, nous creuserons des tranchées au-dessus du Don et nous nous défendrons.

On frappa violemment à la porte.

— Entrez. Qui est là ? cria Koudinov.

C'était Grigori Bogatyriov, le commandant de la 6e Brigade. Son fort visage rouge brillait de sueur, il fronçait d'un air fâché ses sourcils blonds décolorés. Sans ôter sa casquette, dont le fond était trempé de sueur, il s'assit à la table.

— Qu'est-ce qui t'amène ? dit Koudinov avec un sourire contenu.

— Donne-moi des cartouches.

— On t'en a donné. Combien en veux-tu ? Je ne suis pas une usine de cartouches.

— Combien on m'en a donné ? Une cartouche par tête. Ils m'arrosent à la mitrailleuse et je n'ai qu'à courber le dos et à me cacher. C'est une guerre, ça ? C'est lamentable, voilà ce que c'est.

— Attends, Bogatyriov, nous avons une conversation importante…

Voyant que Bogatyriov se levait pour s'en aller, Koudinov ajouta :

— Attends, ne t'en va pas, il n'y a pas de secrets pour toi… Donc, Mélékhov, si nous ne pouvons pas tenir de ce côté-ci, nous percerons le front. Nous abandonnerons tous ceux qui ne font pas partie de l'armée, nous abandonnerons tous les trains régimentaires, nous embarquerons les fantassins dans des voitures, nous prendrons trois batteries et nous nous fraierons un passage vers le Donets.

Nous avons l’intention de te confier l’avant-garde. Pas d’objections ?

— Ça m’est égal. Et nos familles ? Les filles, les femmes, les vieux, ils sont perdus.

— C’est comme ça. Il vaut mieux qu’ils périssent seuls que nous avec.

Koudinov laissa tomber les coins des lèvres et resta un long moment silencieux, puis il prit un journal sur la table.

— Encore une nouvelle : leur commandant en chef est arrivé pour diriger les opérations. Il paraît qu’il est à Millérovo pour l’instant, ou bien à Kantémirovka. Vous voyez qu’ils s’occupent de nous.

— Vraiment ? dit Grigori sceptique.

— Oui, oui. Tiens, lis. C’est des hommes de Kazanskaïa qui me l’ont apporté. Hier matin une patrouille à nous est tombée sur deux cavaliers près de Choumilinskaïa. Deux élèves-officiers rouges. Nos Cosaques les ont sabrés, et sur l’un des deux – plus très jeune d’allure, d’après ce qu’on m’a dit, un genre de commissaire, peut-être –, ils ont trouvé ce journal. Il s’appelle *En route*, il est du 12 de ce mois-ci. C’est inouï comme ils parlent de nous.

Koudinov tendit à Grigori le journal, dont un coin avait été déchiré pour faire une cigarette.

Grigori jeta un rapide coup d’œil sur le titre d’un article, souligné au crayon à encre, et commença à lire :

L’INSURRECTION A L’ARRIÈRE

L’insurrection d’une partie des Cosaques du Don dure déjà depuis plusieurs semaines. Cette insurrection a été déclenchée par des agents de Dénikine, des officiers contre-révolutionnaires. Elle a trouvé un appui dans le milieu des koulaks cosaques. Les koulaks ont entraîné derrière eux une partie importante des Cosaques moyens. Il est tout à fait possible que dans certains cas les Cosaques aient souffert de telle ou telle injustice de la part de quelques représentants du pouvoir des Soviets. C’est ce que les agents de Dénikine ont su exploiter adroitement pour souffler sur la flamme de la révolte. Les canailles gardes-blancs se font passer dans la zone de l’insurrection pour des partisans du pouvoir des Soviets, afin de capter plus aisément la confiance des Cosaques moyens. C’est ainsi que les intrigues contre-révolutionnaires, les intérêts des

koulaks et l'ignorance de la masse cosaque ont fait bloc provisoirement dans une révolte absurde et criminelle, à l'arrière de nos armées du front sud. La révolte à l'arrière, c'est l'abcès sur l'épaule du travailleur. Pour faire la guerre, pour défendre et protéger le pays des Soviets, il faut écraser les bandes de Dénikine et des propriétaires fonciers, il faut que l'arrière ouvrier et paysan soit sûr, tranquille et amical. C'est pourquoi la tâche essentielle, à l'heure actuelle, c'est de nettoyer le Don de la rébellion et des rebelles.

Le pouvoir soviétique central a ordonné de résoudre ce problème dans les délais les plus courts. Des renforts excellents sont arrivés et continuent d'arriver pour aider les troupes expéditionnaires qui luttent contre la vile rébellion. Les meilleurs organisateurs sont envoyés ici pour résoudre cette tâche pressante.

Il faut en finir avec la rébellion. Nos soldats rouges doivent se pénétrer de la conscience claire que les rebelles de Viochenskaïa, d'Elanskaïa, de Boukanovskaïa sont les auxiliaires directs des généraux gardes-blancs Dénikine et Koltchak. Plus longtemps durera l'insurrection, plus le nombre des victimes des deux côtés sera élevé. On ne peut diminuer l'effusion de sang que par un seul moyen : frapper vite et fort.

Il faut en finir avec la rébellion. Il faut crever l'abcès à l'épaule du travailleur et le brûler au fer rouge. Alors le bras du front sud sera libre pour porter un coup mortel à l'ennemi.

Grigori eut un sombre sourire. L'article l'emplissait d'irritation et de dépit. « D'un trait de plume ils nous accouplent à Dénikine, ils font de nous ses auxiliaires… »

— Alors, c'est bien, hein ? Ils veulent nous brûler au fer rouge. Reste à voir lequel des deux brûlera l'autre. Pas vrai, Mélékhov ?

Koudinov attendit en vain une réponse et se tourna vers Bogatyriov :

— Il te faut des cartouches ? On t'en donnera. Trente par cavalier, pour toute la brigade. Ça suffit ? Va au magasin, on te les donnera. Le chef de la section de ravitaillement et d'approvisionnement te fera un bon, passe le voir. Mais sers-toi de ton sabre et de ta ruse, Bogatyriov, c'est plus sûr.

— D'une brebis galeuse on tire toujours une touffe de laine, dit Bogatyriov en souriant, tout content.

Il prit congé et sortit.

Après s’être mis d’accord avec Koudinov sur la retraite prévue vers le Don, Grigori partit à son tour. Avant son départ, il demanda :

— Admettons que j’amène toute ma division à Bazki, est-ce que j’aurai de quoi passer le Don ?

— Qu’est-ce que tu vas chercher ? La cavalerie passera le Don à la nage. Où as-tu vu qu’on transporte la cavalerie ?

— Je n’ai pas beaucoup de riverains du Don avec moi, penses-y. Les Cosaques du Tchir sont de mauvais nageurs. Ils passent toute leur vie dans la steppe, où veux-tu qu’ils nagent ? Ils nagent comme des haches.

— Avec les chevaux, ils nageront. Ils ont nagé en manœuvres et aussi sur le front allemand.

— Je parle de l’infanterie.

— Il y a un bac. On préparera des barques, ne t’inquiète pas.

— Les habitants aussi voudront partir.

— Je le sais.

— Assure le passage pour tous, ou bien je te tire l’âme du corps. Ce serait affreux si les gens restaient.

— Mais je ferai, je ferai tout.

— Et pour les canons ?

— Fais sauter les mortiers et amène ici les pièces de trois pouces. Nous trouverons de grandes barques et nous ferons passer les batteries.

Grigori sortit de l’état-major sous l’impression de l’article du journal.

« Ils nous traitent d’auxiliaires de Dénikine… Mais que sommes-nous ? Nous sommes les auxiliaires de Dénikine, c’est comme ça, il n’y a pas de quoi se vexer. Ça crève les yeux… » Il se rappela quelque chose qu’avait dit le pauvre Iakov Fer-à-cheval. Un jour, à Karguinskaïa, comme il rentrait tard à son logement, Grigori était passé chez les artilleurs, qui étaient installés dans une des maisons de la place ; tandis qu’il décrottait ses bottes avec un balai, il entendit Iakov Fer-à-cheval qui disait à un autre artilleur : « Nous sommes indépendants, tu dis ? Nous ne sommes plus sous aucune autorité ? Oh ! là ! là ! Ce n’est pas une tête que tu as sur les épaules, c’est une coloquinte. Si tu veux savoir, nous sommes comme un chien perdu : un chien qui n’obéit pas à son maître ou qui fait des bêtises, il quitte la maison, où ira-t-il ? Il n’ira pas chez les loups, parce qu’il a peur et parce qu’il sent qu’ils sont d’une race sauvage, mais il ne peut pas

retourner chez son maître, parce qu'il sera battu. Voilà comme nous sommes. Rappelle-toi ce que je te dis : on rampera chez les cadets, la queue entre les jambes, et on leur dira : « Acceptez-nous, frères, soyez charitables. » C'est comme ça que ça se passera. »

Depuis le combat de Klimovka où il avait sabré les matelots, Grigori était dans un état d'indifférence froide et totale. Il vivait la tête baissée, sans sourire, sans joie. Il fut bouleversé un jour, de douleur et de pitié pour Ivan Alexéiévitch, et puis cela passa. La seule chose qui lui restait dans la vie – du moins le croyait-il –, c'était sa passion pour Aksinia, qui renaissait avec une force nouvelle et indomptable. Aksinia seule l'attirait, comme la lumière lointaine et tremblotante d'un bûcher de steppe attire le voyageur dans une froide nuit d'automne.

Là, en rentrant de l'état-major, il pensa à elle. « Nous allons franchir l'encerclement, mais elle, qu'est-ce qu'elle va devenir ? » pensa-t-il. Et il décida sans hésitation ni longue réflexion : « Natalia restera avec les enfants, avec la mère, et je prendrai Aksinia. Je lui donnerai un cheval et elle restera avec mon état-major. »

Il traversa le Don à Bazki et passa par son logement ; là, il arracha une feuille de son carnet de notes et écrivit :

« Ksioucha, il est possible que nous devions nous retirer sur la rive gauche du Don. Abandonne tout ton bien et pars pour Viochenskaïa. Tu m'y trouveras et tu seras avec moi. »

Il cacheta son billet avec de la résine de cerisier, le remit à Prokhor Zykov et lui dit, rouge et renfrogné, cachant sa confusion sous une sévérité feinte :

— Tu vas aller à Tatarski, tu vas remettre ce billet à Aksinia Astakhov. Mais remets-le-lui de telle façon que… que, par exemple, personne de ma famille ne le voie. Compris ? De préférence de nuit. Pas besoin de réponse. Autre chose : je te donne deux jours de permission. Allez, va.

Prokhor se dirigea vers son cheval. Grigori le rappela.

— Passe chez moi et dis à ma mère ou à Natalia qu'elles envoient d'avance de ce côté-ci leurs vêtements et tous leurs objets de valeur. Qu'elles enfouissent le blé. Quant aux bêtes, qu'elles leur fassent traverser le Don à la nage.

59

La retraite des insurgés sur toute la rive droite du Don commença le 22 mai. Les troupes se retiraient en combattant, se maintenant dans chaque secteur le plus longtemps possible. La population des villages de la zone de steppe, prise de panique, se précipitait vers le Don. Les vieux et les femmes avaient attelé toutes leurs bêtes et entassé dans les charrettes des coffres, des ustensiles de ménage, du blé, et les enfants. Des vaches et des moutons pris dans les troupeaux avançaient le long des routes. D'énormes convois, précédant l'armée, roulaient vers les villages riverains.

L'infanterie, conformément à l'ordre de l'état-major, avait commencé sa retraite un jour avant. Les fantassins de Tatarski et la légion non cosaque de Viochenskaïa quittèrent le 21 mai le village de Tchébotariov, de la stanitsa Oust-Khoperskaïa, firent une étape d'un peu plus de quarante verstes et s'installèrent pour la nuit dans le village de Rybny, de la stanitsa Viochenskaïa.

Le 22 mai à l'aube, un voile pâle couvrait le ciel. Avant le lever du soleil, au sud, au-dessus de la trouée du Don, un petit nuage solitaire apparut, rose, éblouissant. Vers l'est, il ruisselait de lumière pourpre, à croire que c'était du sang. Le soleil se leva derrière les dunes de sable de la rive gauche, refroidies par la rosée, et le nuage disparut. Les râles se mirent à crier plus fort dans la prairie, les mouettes aux ailes acérées tombaient sur le Don comme des flocons bleus et remontaient avec des poissons d'argent dans leur bec rapace.

A midi, la chaleur était inhabituelle pour le mois de mai. Il faisait lourd, comme s'il allait pleuvoir. Dès avant l'aube, des convois de fuyards venant de l'est avaient longé la rive droite du Don en direction de Viochenskaïa. Les roues des voitures grinçaient sans arrêt sur la route des hetmans. Le hennissement des chevaux, le mugissement des bœufs, la voix des hommes s'entendaient depuis le haut de la falaise jusqu'aux bas prés.

La légion non cosaque de Viochenskaïa, forte d'environ deux cents hommes, était toujours à Rybny. Vers dix heures du matin, elle reçut de Viochenskaïa l'ordre de se rendre au village de Bolchoï Gromok, de placer des barrages sur la route des hetmans et dans les rues et de retenir tous les Cosaques en âge de porter les armes qui se dirigeaient vers Viochenskaïa.

La vague des réfugiés en route vers Viochenskaïa approchait de Bolchoï Gromok. Les femmes, noires de poussière et de hâle, faisaient avancer les bêtes ; les cavaliers occupaient les côtés de la route. Le grincement des roues, l'ébrouement des chevaux et des moutons, le mugissement des vaches, les pleurs des enfants, les gémissements des typhiques, qu'on emmenait aussi, rompirent le silence de ce village caché dans les cerisaies. Ce vacarme multiple et mêlé était si insolite que les chiens du village s'égosillèrent tout à fait et renoncèrent à se jeter sur les piétons, comme avant, et à suivre les voitures, par ennui, sur une bonne verste.

Prokhor Zykov passa deux jours chez lui, remit à Aksinia le billet de Grigori et fit la commission à Ilinitchna et Natalia. Le 22, il partit pour Viochenskaïa.

Il comptait retrouver son escadron à Bazki. Le grondement sourd de la canonnade, qu'on entendait jusqu'au Don, semblait venir du Tchir. Prokhor n'avait pas envie d'aller où le combat faisait rage, et c'est pourquoi il avait décidé de se rendre à Bazki et d'y attendre l'arrivée de Grigori et de la l^re^ Division.

Tout le long du chemin, jusqu'à Bolchoï Gromok, Prokhor fut rattrapé par les voitures des réfugiés. Il allait sans se presser, presque toujours au pas. Il n'avait aucune raison de se hâter. A partir de Roubéjine, il se joignit à l'état-major du Régiment d'Oust-Khoperskaïa formé depuis peu.

L'état-major occupait des voitures à ressorts et deux calèches. Six chevaux sellés étaient attachés derrière les voitures. Une des calèches transportait des papiers et des appareils téléphoniques ; dans une des voitures à ressorts, il y avait un vieux Cosaque blessé et un homme terriblement maigre, au nez busqué, qui ne pouvait soulever des coussins du siège sa tête coiffée d'un bonnet d'officier, en astrakan gris. Il venait d'avoir le typhus, visiblement. Il était couché, couvert d'une capote jusqu'au menton. La poussière s'accumulait sur son front pâle et bombé, sur son nez fin et cartilagineux, luisant de sueur, mais il demandait sans cesse qu'on lui enveloppât les pieds de quelque chose de chaud, et il pestait, en essuyant son front de sa main osseuse et noueuse :

— Canailles ! Salauds ! J'ai de l'air aux pieds, vous entendez ? Polikarp, tu m'entends ? Couvrez-moi. Quand j'étais bien portant, on avait besoin de moi, mais maintenant…

Et il promenait autour de lui un regard absent, dur, comme tous ceux qui sortent d'une grave maladie.

Celui qu'il appelait Polikarp, un grand gaillard de vieux-croyant, descendit en

marche et s’approcha de la voiture à ressorts.

— Vous risquez encore plus comme ça d’attraper un refroidissement, Samoïlo Ivanovitch.

— Couvre-moi, je te dis.

Polikarp exécuta docilement l’ordre et s’éloigna.

— Qui est-ce donc ? lui demanda Prokhor, en désignant des yeux le malade.

— Un officier d’Oust-Medvéditskaïa. Ils étaient plusieurs attachés à notre état-major.

Des réfugiés de Tioukovnoï, de Bobrovski, de Kroutovski, de Zimovny et d’autres villages de la stanitsa Oust-Khoperskaïa accompagnaient l’état-major dans sa retraite.

— Et vous, où est-ce que le diable vous pousse ? demanda Prokhor à un vieillard assis sur une charrette chargée à ras bord de toutes sortes de hardes.

— Nous voulons aller à Viochenskaïa.

— On vous en a donné l’ordre ?

— Non, mon bon, on ne nous en a pas donné l’ordre, mais à qui la mort sourit-elle ? On part quand on a la peur dans les yeux.

— Mais écoute-moi : qu’est-ce que vous allez faire à Viochenskaïa ? Vous pourriez traverser à Elanskaïa, ça ne durerait pas longtemps.

— Sur quoi ? On dit qu’il n’y a pas de bac là-bas.

— Et à Viochenskaïa ? Crois-tu qu’on te donnera un bac pour ton fouillis ? Qu’on laissera les troupes sur la rive pour vous transporter avec vos charrettes ? Vous êtes des imbéciles, grand-père. Pourquoi as-tu chargé tout ça sur ta charrette ? dit Prokhor avec irritation, en montrant de son fouet les ballots.

— J’ai pris tout ce qu’il me faut. Des vêtements et des harnais, de la farine et tout ce qu’il faut pour une maison. On ne pouvait rien laisser. Sans ça, je n’aurais rien en arrivant. Alors j’ai attelé deux chevaux et trois paires de bœufs, j’ai entassé tout ce que je pouvais, j’ai assis les femmes dessus et en route. C’est qu’on a peiné, mon bon, pour acquérir tout ça, on a sué sang et eau, et il faudrait l’abandonner ? Si j’avais pu, j’aurais emporté la maison, pour que les Rouges ne la prennent pas – la peste les ait !

— Mais ce sac, par exemple, pourquoi l’emportes-tu ? Ou bien, tiens, les chaises, là ? Qu’est-ce que tu vas en faire ? Les Rouges n’en ont pas besoin.

— Oh ! mais c’est qu’il ne fallait pas les laisser ! Tu es drôle, toi. On les laisse, et eux ils les cassent, ils les brûlent. Non, ils ne s’engraisseront point chez moi. Maudits soient-ils ! J’ai tout emporté.

Le vieux tendit son fouet vers les chevaux bien nourris qui avançaient mollement, se retourna et dit en montrant la troisième charrette à bœufs derrière lui :

— Tu vois cette fille emmitouflée qui conduit les bœufs, eh bien, c’est ma fille. Dans la charrette, il y a une truie et des petits cochons. Elle était pleine, nous avons dû la serrer trop fort en la faisant monter. Elle a fait ses petits dans la nuit, dans la charrette. Tu les entends ? Non, les Rouges ne s’engraisseront point chez moi, le diable les emporte !

— Tâche que je ne te voie pas à côté du bac, grand-père, dit Prokhor, fixant des yeux furieux sur la gueule suante du vieux. Tâche que je ne te voie pas, sinon ils iront dans le Don, tes petits cochons, et tout ton bien avec.

— Mais pourquoi donc ? s’étonna le vieux.

— Parce que les gens meurent, perdent tout, et toi, vieux démon, comme une araignée, tu traînes tout derrière toi ! cria Prokhor, qui était d’habitude calme et tranquille. Je déteste les mangeurs de merde comme toi. Ça me fait mal au cœur.

— Passe ton chemin. Passe ton chemin, répondit le vieux en colère, et il se détourna en reniflant. En voilà, un gouvernement ! Des gens qui voudraient jeter le bien d’autrui dans le Don !… Moi, je lui parle comme à un brave homme… J’ai mon fils qui est adjudant et qui barre la route aux Rouges, pour l’heure, avec son escadron… Passe ton chemin, je t’en prie. Tu ferais mieux de ne pas envier le bien d’autrui. Si tu t’en étais mis plus de côté, tu ne ferais pas des yeux comme ça.

Prokhor partit au trot. Derrière lui un des gorets se mit à glapir, la truie poussa des cris d’inquiétude. Le glapissement du goret s’enfonçait dans les oreilles comme un poinçon.

— Qu’est-ce que c’est que ça, nom de Dieu ? Il y a des cochons par ici ? Polikarp !… cria l’officier couché dans la voiture à ressorts.

Il grimaçait de douleur et c’est tout juste s’il ne pleurait pas.

— C’est un goret qui est tombé d’une charrette et qui s’est fait écraser les pattes sous une roue, dit Polikarp.

— Dis-leur… Vas-y, et dis au propriétaire qu’il égorge son cochon. Dis-lui qu’il y a des malades ici… C’est déjà assez dur comme ça, alors avec ces cris…

Vite. Galope.

Prokhor, arrivé à la hauteur de la voiture, voyait l'officier, le visage contracté, le regard fixe, attentif au glapissement du goret et s'efforçant en vain de se boucher les oreilles avec son bonnet. Polikarp revint au galop.

— Il ne veut pas l'égorger, Samoïlo Ivanovitch. Il dit que son goret guérira et qu'il le tuera ce soir s'il ne guérit pas.

L'officier blêmit, se souleva avec effort et s'assit, les jambes pendantes.

— Où est mon browning ? Arrête les chevaux. Où est le propriétaire du cochon ? Je vais lui faire voir… Dans quelle voiture ?

Finalement, on obligea le vieux à tuer son goret.

Prokhor repartit au trot, en riant, et il rattrapa un train de voitures d'Oust-Khoperskaïa. Une verste plus loin, il y avait d'autres voitures, d'autres cavaliers. Pas moins de deux cents voitures, et une quarantaine de cavaliers, qui allaient en désordre.

« Ce sera la fin du monde à l'embarcadère », pensa Prokhor.

Il arriva à la hauteur des voitures. Une femme montée sur un superbe cheval bai sombre galopait au-devant de lui depuis la tête du convoi. Arrivée tout près, elle tira sur les rênes. Son cheval était richement sellé, l'argent brillait sur le harnais, les quartiers même de la selle n'étaient pas usés du tout, les sangles et les panneaux luisaient de l'éclat du bon cuir. La femme se tenait en selle avec aisance et adresse, serrant fermement les rênes bien arrangées dans sa main brune, mais le cheval, un grand cheval de l'armée, méprisait visiblement sa maîtresse : il roulait son œil injecté de sang, pliait le cou et, découvrant ses dents jaunes, essayait de mordre le genou rond de la femme, qui dépassait de sa jupe.

Le visage de la cavalière était enveloppé jusqu'aux yeux dans un fichu fraîchement lavé, bleu de propreté, qu'elle écarta de ses lèvres pour demander :

— Tu n'as pas dépassé des voitures avec des blessés ?

— J'ai dépassé beaucoup de voitures. Pourquoi ?

— Voilà le malheur qui m'arrive, commença la femme d'une voix traînante. Je ne retrouve pas mon mari. Il est avec l'ambulance d'Oust-Khoperskaïa. Il est blessé à la jambe. Mais il paraît que la blessure suppure, maintenant, et il m'a fait demander par des hommes du village de lui amener un cheval. C'est son cheval, dit-elle, et elle donna un petit coup de cravache sur l'encolure où perlaient des gouttes de sueur. Je l'ai sellé, je suis allée à Oust-Khoperskaïa,

mais l’ambulance n’était plus là, partie. Et j’ai beau me démener, je n’arrive pas à le retrouver.

Prokhor admirait le joli visage rond de la femme cosaque, écoutait avec plaisir le timbre doux de sa voix de contralto, il grogna :

— Hé ! petite mère ! Tu n’as pas besoin de chercher ton mari. Laisse-le donc aller avec son ambulance, n’importe qui t’épousera : une si jolie femme, et avec un si joli cheval en dot. Moi, je m’y risquerais bien.

La femme sourit involontairement et, pliant sa taille ronde, elle se pencha pour tirer sa jupe sur son genou.

— Dis-moi sans plaisanter : tu n’as pas dépassé une ambulance ?

— Dans ce convoi, là-bas, il y a des malades et des blessés, répondit Prokhor avec un soupir.

La femme leva sa cravache, son cheval fit brutalement demi-tour sur les pattes de derrière, et l’écume accumulée entre ses jambes brilla comme un éclair blanc. Il partit au trot, puis prit le galop.

Les voitures avançaient lentement. Les bœufs agitaient paresseusement la queue pour chasser les taons bourdonnants. Il faisait si chaud, l’air était si lourd, si étouffant que les jeunes feuilles des petits tournesols au bord de la route se fanaient et se recroquevillaient.

Prokhor était de nouveau à côté d’un convoi. Il était frappé par le grand nombre de jeunes hommes parmi les réfugiés. De deux choses l’une : ou bien ils avaient perdu leurs unités, ou bien ils avaient tout simplement déserté et s’étaient joints à leurs familles pour passer le fleuve avec elles. Certains d’entre eux avaient attaché leurs chevaux aux fourgons et s’étaient couchés dans les charrettes, causaient avec les femmes, surveillaient les enfants ; d’autres allaient à cheval, avec leur fusil et leur sabre. « Ils ont abandonné leur unité et ils foutent le camp », pensa Prokhor.

Ça sentait la sueur de cheval et de bœuf, le bois chauffé, les objets de ménage, la graisse d’essieux. Les bœufs avançaient la tête basse. Un filet de bave s’étirait de leur langue pendante jusque dans la poussière. Le convoi avançait à une vitesse de quatre ou cinq verstes à l’heure. Les voitures à cheval ne dépassaient pas les bœufs. Soudain, un coup de canon retentit mollement, quelque part au sud, très loin, et tout s’anima : rompant l’ordonnance du convoi, les voitures à cheval quittèrent la longue file, et les chevaux prirent le trot. Les fouets jaillissaient de toutes parts. On entendait des cris : « Hue ! Avancez, fumiers !

Hue ! » Les verges et les fouets claquaient bruyamment sur le dos des bœufs, le grondement des roues s’aviva. La peur accélérait tous les mouvements. La poussière brûlante s’élevait de la route en lourdes mèches grises qui tourbillonnaient et retombaient derrière le convoi sur les tiges des blés et des herbes.

Le petit cheval de Prokhor tendait les lèvres vers l’herbe sans s’arrêter et arrachait tantôt une touffe de mélilot, tantôt une corolle jaune de colza, tantôt un pied de moutarde, qu’il mangeait en bougeant ses oreilles attentives, s’efforçant de rejeter de sa langue le mors bruyant qui lui blessait les gencives. Après le coup de canon, Prokhor se mit à le frapper du talon, et, comme s’il comprenait que ce n’était plus le moment de paître, le petit cheval partit d’un trot cahotant.

La canonnade augmenta. Les coups lourds et fracassants s’enchaînaient, il n’y avait plus qu’un grondement roulant comme le tonnerre, dont les harmoniques vibraient dans l’air étouffant.

— Seigneur Jésus !

Une jeune femme sur une charrette se signa, arracha de la bouche de son enfant son tétin brun rose, brillant de lait, et elle fourra sous sa chemise son sein dur, d’un blanc jaunâtre.

— C’est les nôtres qui tirent, ou quoi ? Hé ! militaire ! cria à Prokhor un vieux qui marchait à côté de ses bœufs.

— C’est les Rouges, grand-père. Les nôtres n’ont pas d’obus.

— Que la Reine des cieux les protège !

Le vieux laissa tomber la longe, leva sa vieille casquette cosaque et se signa en marchant, le visage tourné vers l’est.

Au sud, derrière une crête couverte par les pousses acérées du maïs tardif, un nuage noir et visqueux apparut. Il occupa la moitié de l’horizon comme un rideau noir tiré sur le ciel.

— Un grand incendie, regardez ! cria quelqu’un dans une voiture.

— Qu’est-ce que ça peut bien être ?

— Où est-ce que ça brûle ? criaient des voix à travers le tintamarre des roues.

— Sur le Tchir.

— Les Rouges brûlent les villages du Tchir.

— Avec cette sécheresse, Dieu veuille…

— Regarde ce nuage noir qui s’est levé.

— Il n’y a pas qu’un seul village qui brûle.

— Ça brûle sur le Tchir, en aval de Karguinskaïa, là où on se bat.

— Peut-être aussi sur la Tchornaïa ? Avance, Ivan.

— Oh ! comme ça brûle !

Le rideau noir s’élargit, il occupait un espace de plus en plus grand. Le grondement de la canonnade devenait de plus en plus fort. Au bout d’une demi-heure, le vent du sud apporta sur la route des hetmans l’odeur amère et inquiétante de l’incendie déchaîné à trente-cinq verstes de là dans les villages du Tchir.

60

La route qui traversait Bolchoï Gromok passait à côté d’un mur en pierre de taille grise, puis tournait brusquement vers le Don et descendait dans un vallon sans eau au-dessus duquel on avait jeté un pont de bois.

Par temps sec, le fond du vallon brillait de sable jaune et de galets, mais, après les averses d’été, des torrents troubles roulaient du haut de la colline et se rassemblaient, l’eau s’avançait comme un mur, lavant et entraînant les pierres, et se précipitait bruyamment dans le Don.

Dans ces moments-là, le pont était noyé, mais pas pour longtemps ; l’eau furieuse, qui, peu de temps auparavant, dévastait les potagers et arrachait les clôtures en déterrant les piquets, se calmait au bout d’une heure ou deux, les galets lavés luisaient d’un éclat frais, ça sentait la craie et l’humidité, un limon brun brillait sur les bords.

Les peupliers et les saules étaient abondants des deux côtés du vallon. Leur ombre donnait de la fraîcheur au plus fort de l’été.

Séduit par cette fraîcheur, un poste de la légion non cosaque de Viochenskaïa s’était installé à côté du pont. Le poste comptait onze hommes. En attendant l’apparition des voitures de réfugiés dans le village, les hommes, couchés sous le pont, jouaient aux cartes, fumaient : quelques-uns s’étaient déshabillés et débarrassaient des insatiables poux de soldat les ourlets de leur chemise et de leur caleçon ; deux hommes, avec l’autorisation du chef de poste, étaient allés se baigner dans le Don.

Mais le repos fut de courte durée. Bientôt les voitures s’approchèrent du pont. Elles avançaient en un flot incessant, et la ruelle ombreuse et somnolente s’emplit de monde et de bruit, devint étouffante comme si la touffeur âcre de la steppe avait pénétré dans le village en même temps que les voitures.

Le chef de poste – c’était aussi le chef de la troisième section de la légion – un grand sous-officier sec qui avait une barbiche brune court coupée et de grandes oreilles écartées comme ont les gamins, était debout à côté du pont, la paume sur l’étui usé de son revolver. Il laissa passer sans encombre une dizaine de voitures, mais, apercevant sur une charrette un jeune homme d’environ vingt-cinq ans, il commanda brièvement :

— Halte !

Le Cosaque tira sur les rênes, fronça les sourcils.

— Quelle unité ? demanda sévèrement le sous-officier en s'approchant de la charrette.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Quelle unité ? je te demande. Hein ?

— Escadron de Roubéjine. Et vous ?

— Descends.

— Mais qui êtes-vous ?

— Descends, je te dis.

Les oreilles rondes du sous-officier étaient en feu. Il sortit son revolver et le mit dans la main gauche. Le Cosaque donna les rênes à sa femme et sauta à terre.

— Pourquoi n'es-tu pas à ton unité ? Où vas-tu ? questionna le sous-officier.

— J'ai été malade. Je vais à Bazki… Je suis avec ma famille.

— Ton certificat de maladie ?

— Comment j'aurais fait pour en avoir un ? Nous n'avions pas de médecin à l'escadron…

— Ah ! vous n'aviez pas de médecin ?… Hé ! Karpenko ! Emmène-le à l'école.

— Mais vous, qu'est-ce que vous êtes ?

— Nous allons te le montrer.

— Il faut que je retourne à mon unité. Tu n'as pas le droit de me retenir.

— Nous allons t'y envoyer, à ton unité. Tu as ton arme avec toi ?

— Mon fusil seulement.

— Va le chercher et reviens vite, ou je fous tout en l'air. Un jeune comme toi, fils de chienne, se cacher dans les jupes de sa femme ! C'est nous, peut-être, qui devons te défendre ?

Et le sous-officier lança au jeune homme qui s'éloignait :

— Saloperie !

Le Cosaque tira son fusil de sous une couverture, prit la main de sa femme,

mais n’osa pas l’embrasser devant tout le monde ; il se contenta de garder une minute la main rêche de sa femme dans la sienne, chuchota quelque chose et partit à la suite du légionnaire vers l’école du village.

Les voitures, qui s’étaient accumulées dans la petite rue, passèrent en grondant sur le pont.

En une heure, le poste arrêta une cinquantaine de déserteurs. Certains d’entre eux essayèrent de résister, un surtout, plus âgé que les autres, un gaillard aux moustaches longues, du village de Nijné-Krivskoï de la stanitsa Elanskaïa. Quand le chef de poste lui ordonna de descendre, il fouetta ses chevaux. Deux légionnaires les attrapèrent par la bride et ne les arrêtèrent que de l’autre côté du pont. Alors, le Cosaque, sans réfléchir longtemps, prit sa carabine, une américaine, une Winchester, et épaula.

— Laissez-moi passer. Ou je tire, bande de salauds.

— Descends, descends. Nous avons l’ordre de tirer sur ceux qui n’obéissent pas. Nous aurons plus tôt fait que toi.

— Paysans !… Hier vous étiez rouges et aujourd’hui vous commandez aux Cosaques ? Culs terreux ! Foutez le camp ou je tire.

Un légionnaire en bandes molletières neuves monta sur la roue avant de la calèche et, après une courte lutte, arracha la Winchester des mains du Cosaque. Celui-ci se courba comme un chat, glissa la main sous la couverture du siège et sortit son sabre du fourreau ; à genoux, il se pencha par-dessus le bord bariolé de la voiture, et peu s’en fallut qu’il n’atteignît de la pointe de son sabre le légionnaire, qui eut tout juste le temps de sauter en arrière.

— Timocha, laisse, Timocha ! Oh ! Timocha !… Il ne faut pas… Ne te bats pas avec eux. Ils vont te tuer… pleurnichait, en se tordant les mains, une femme très maigre au visage rebutant.

Mais Timocha, dressé de toute sa taille, continuait à brandir son sabre qui lançait des éclairs bleus, il empêchait les légionnaires d’approcher de la voiture et criait d’une voix éraillée, en roulant des yeux furieux. « Fou-tez-le-camp !… Ou je vous sabre ! » Des spasmes parcouraient son visage noir de hâle, la salive mousseuse bouillonnait sous ses longues moustaches jaunâtres, les globes bleutés de ses yeux s’injectaient de sang.

On le désarma à grand-peine, on le jeta à terre, on le ficela. L’humeur belliqueuse du Cosaque était facile à expliquer : en fouillant dans la calèche, les légionnaires trouvèrent un seau d’eau-de-vie très forte, déjà bien entamé.

Un embouteillage s’était formé dans la ruelle. Les véhicules étaient si serrés les uns contre les autres qu’il fallut dételer les bœufs et les chevaux et conduire à bras les charrettes jusqu’au pont. Les timons et les brancards craquaient et se cassaient, les chevaux hennissaient de colère, les bœufs, couverts de taons, rendus fous par la presse, n’écoutaient plus les cris de leurs maîtres et se précipitaient vers les clôtures. Les injures, les cris, les claquements des fouets, les lamentations des femmes résonnèrent encore longtemps près du pont. Les dernières voitures, là où il était encore possible de faire demi-tour, reprirent la grand-route, pour atteindre le Don à Bazki.

Les déserteurs arrêtés furent envoyés sous escorte vers Bazki, mais, comme ils étaient armés, l’escorte ne put les retenir. Aussitôt passé le pont, une bagarre éclata entre les prisonniers et leurs gardiens. Peu après, les légionnaires rebroussèrent chemin tandis que les déserteurs se dirigeaient eux-mêmes en ordre vers Viochenskaïa.

Prokhor Zykov fut, lui aussi, interpellé à Bolchoï Gromok. Il présenta la permission donnée par Grigori, et on le laissa passer sans lui faire d’ennuis.

Il arriva à Bazki avant le soir. Des milliers de voitures venues des villages du Tchir encombraient les rues et les ruelles. Ce qui se passait au bord du Don était indescriptible. Les réfugiés occupaient avec leurs voitures toute la rive sur une distance de deux verstes. Cinquante mille personnes attendaient le passage, dispersées dans le bois.

En face de Viochenskaïa, les batteries, les états-majors et les biens de l’armée passaient sur un bac. L’infanterie passait dans des dizaines de petites barques qui faisaient la navette, transportant chacune trois ou quatre hommes. A l’embarcadère, on s’écrasait. Mais la cavalerie, qui était restée en arrière-garde, n’arrivait toujours pas. Sur le Tchir, le roulement de la canonnade continuait, et l’on percevait de plus en plus fort l’odeur âpre et rance de l’incendie.

Le passage du fleuve dura jusqu’à l’aube. Les premiers escadrons à cheval devaient arriver vers minuit et attendre l’aube pour commencer leur traversée à la nage.

Apprenant que les unités à cheval de la l^re^ Division n’étaient pas encore arrivées, Prokhor Zykov décida d’attendre son escadron à Bazki. Il mena à grand-peine son cheval par la bride entre les voitures serrées contre l’enceinte de l’hôpital de Bazki, l’attacha sans le desseller au rebord d’une charrette, le débrida et partit entre les voitures dans l’espoir de rencontrer des gens de connaissance.

Près de la digue, il aperçut de loin Aksinia Astakhov. Elle marchait vers le Don, serrant un petit paquet contre sa poitrine, une blouse chaude jetée sur les épaules. Sa beauté éclatante, qui sautait aux yeux, attirait l'attention des fantassins se pressant sur la rive. Ils lui disaient des obscénités, leurs dents brillaient, blanches dans leurs visages suants et poussiéreux, on entendait des rires gras et des gloussements. Un grand Cosaque aux cheveux filasse, sans ceinture, le bonnet rejeté sur la nuque, l'enlaça par-derrière et posa ses lèvres sur son cou brun et fuselé. Prokhor vit Aksinia qui le repoussait violemment, lui disait quelque chose à voix basse en montrant les dents férocement. La foule éclata de rire. Le Cosaque ôta son bonnet et dit d'une voix de basse éraillée : « Allons, ma petite mère, rien qu'une fois ! »

Aksinia pressa le pas et passa devant Prokhor. Un sourire méprisant tremblait sur ses lèvres pleines. Prokhor ne l'appela pas, il fouillait la foule des yeux, cherchant à apercevoir des hommes de Tatarski. Comme il passait lentement entre des voitures qui tendaient vers le ciel leurs timons et leurs brancards comme des bras morts, il entendit des voix d'ivrognes, des rires. Trois vieux étaient assis sous une charrette, sur une grosse toile étendue par terre. L'un d'eux avait un seau d'eau-de-vie entre les jambes. Ils y puisaient à tour de rôle avec un gobelet de cuivre fait d'un étui d'obus, ils buvaient et mangeaient du poisson séché. L'odeur forte de l'eau-de-vie et celle du poisson salé arrêtèrent Prokhor, qui avait faim.

— Militaire ! Viens boire un coup avec nous ! dit un des vieux.

Prokhor ne se fit pas prier, s'assit, se signa et prit en souriant des mains de l'accueillant vieillard un gobelet d'eau-de-vie odorante.

— Bois, tant que tu es en vie. Et mange une carpe. Il ne faut pas mépriser les vieux, mon petit gars. Les vieux, c'est des sages. Vous, les jeunes, vous avez encore à apprendre de nous comme il faut vivre et… comme il faut boire la vodka, nasilla un autre vieux, qui n'avait plus de nez et dont la lèvre supérieure était corrodée jusqu'à la gencive.

Prokhor but, tout en jetant des regards craintifs vers le vieillard sans nez. Entre le deuxième et le troisième gobelet, il n'y put plus tenir et demanda :

— Tu l'as perdu à faire la noce, ton nez, grand-père ?

— Non, mon bon. D'un refroidissement. Quand j'étais petit, j'ai été gravement malade par un refroidissement, et c'est comme ça que mon nez s'est abîmé.

— Et moi qui allais penser mal de toi ! Je me disais : Ça ne serait pas de la

mauvaise maladie que son nez serait parti ? Voilà une chose qu'il vaut mieux ne pas attraper, avoua honnêtement Prokhor.

Rassuré par les assertions du vieux, il appliqua avidement les lèvres au bord du gobelet, qu'il vida tranquillement, sans reprendre haleine.

— La vie s'en va à vau-l'eau. Comment faire pour ne pas boire ? braillait le propriétaire de l'eau-de-vie, un vieillard fort et solide. Ainsi j'ai apporté deux cents pouds de blé et j'en ai laissé près de mille chez moi. J'ai amené cinq paires de bœufs, et il faut abandonner tout ça ici, on ne passera pas le Don avec. Tout ce que j'ai amassé est perdu. Je veux chanter. Buvez, Cosaques.

Le vieux était tout rouge, ses yeux s'étaient mouillés de larmes.

— Ne crie pas, Trofim Ivanytch. Moscou ne croit pas aux larmes. Si nous restons en vie, nous regagnerons tout, disait le vieux nasillard pour consoler son camarade.

— Et comment ferais-je pour ne pas crier ? dit l'autre en haussant la voix, et les larmes altéraient son visage. Le blé va se perdre. Les bœufs vont mourir. Les Rouges vont brûler la maison. Mon fils a été tué en automne. Comment je pourrais ne pas crier ? Pour qui ai-je amassé tout ça ? Il m'est arrivé, en été, de gâter dix chemises de sueur, et je reste aujourd'hui tout nu et sans souliers… Buvez.

Pendant la conversation, Prokhor mangea une carpe large comme un bouchoir et but sept gobelets d'eau-de-vie, ce qui l'obligea à faire des efforts extraordinaires pour se mettre sur ses jambes.

— Militaire ! Notre défenseur ! Veux-tu que je te donne de l'avoine pour ton cheval ? Combien en veux-tu ?

— Un sac, grommela Prokhor, indifférent à tout ce qui l'entourait.

Le vieux lui remplit un plein sac de bonne avoine et l'aida à le mettre sur son épaule.

— Rapporte-moi le sac. N'oublie pas, pour l'amour du Christ ! demandait-il à Prokhor en l'embrassant et en versant des larmes d'ivrogne.

— Non, je ne te le rapporterai pas. Si je te dis que je ne te le rapporterai pas, ça veut dire que je ne te le rapporterai pas… s'obstinait Prokhor, Dieu sait pourquoi.

Il s'en alla en vacillant. Le sac le faisait plier, le jetait de part et d'autre. Il avait l'impression qu'il marchait sur du verglas, ses jambes tremblaient et se

dérobaient sous lui, comme il arrive aux chevaux non ferrés marchant sur la glace. Après quelques pas mal assurés, il s'arrêta. Il ne se rappelait plus s'il avait un bonnet ou non. Un hongre bai à front blanc attaché à une calèche, sentant l'avoine, tendit le cou vers le sac et en mordit un coin. L'avoine se mit à couler par le trou avec un petit bruit. Prokhor se sentit plus léger et repartit.

Peut-être aurait-il pu apporter le reste de l'avoine à son cheval, si un taureau énorme, quand il passa à côté de lui, ne lui avait envoyé une ruade de côté, comme les taureaux savent le faire. Ce taureau était torturé par les œstres et les moustiques, la chaleur et la presse l'avaient rendu fou et il ne laissait approcher personne. Prokhor, qui n'était pas la première victime de sa fureur depuis le début de la journée, heurta de la tête un moyeu et s'endormit aussitôt.

Il revint à lui après minuit. Au-dessus de lui, des nuages de plomb couraient follement vers l'ouest sur le ciel gris-bleu de la nuit. Le premier quartier apparaissait par instants dans les éclaircies, puis le ciel se couvrait de nouveau d'une taie nuageuse, et le vent froid et violent semblait souffler plus fort dans l'obscurité.

La cavalerie passait tout près de la charrette à côté de laquelle gisait Prokhor. La terre gémissait sous la multitude des sabots ferrés. Les chevaux s'ébrouaient, sentant la pluie toute proche ; les sabres tintaient sur les étriers, des étincelles rouges jaillissaient des cigarettes. L'odeur de la sueur de cheval et l'odeur aigre du cuir flottaient autour des escadrons en marche.

Comme tout Cosaque ayant fait son service, Prokhor s'était habitué, depuis que durait la guerre, à cette odeur qui n'appartient qu'à la cavalerie. Cette odeur, les Cosaques l'avaient transportée sur toutes les routes, depuis la Prusse et de la Bukovine jusqu'aux steppes du Don, et elle leur était aussi familière que celle de la maison natale. Gonflant avidement ses narines courtes, Prokhor leva sa tête lourde.

— Quelle unité, frères ?

— La cavalerie… répondit plaisamment une voix de basse dans l'obscurité.

— Mais *quelle* unité, je te demande, frère ?

— Régiment de Pétlioura… répondit la basse.

— Ah ! fumier !

Prokhor attendit un moment et reprit :

— Quel régiment, camarades ?

— Bokovskaïa.

Prokhor voulut se lever, mais le sang lui battait dans la tête et une nausée lui montait à la gorge. Il se recoucha et se rendormit. A l'aube, une humidité froide monta du Don.

Dans son sommeil il entendit une voix au-dessus de sa tête :

— Il est mort ?

— Non, il est chaud… et saoul, répondit une autre voix tout contre son oreille.

— Envoie-le au diable. Il s'est écrasé comme une merde. Fous-lui-en un bon coup.

Le cavalier poussa cruellement Prokhor, qui n'était pas encore revenu à lui, avec la hampe de sa lance, un autre l'attrapa par les pieds et le traîna à l'écart.

— Écartez les voitures. Vous êtes tous morts ? C'est bien le moment de dormir ! Les Rouges nous talonnent et ceux-là, ils dorment, comme chez eux. Écartez les voitures, la batterie va passer par ici. Vite !… Regardez-moi ça, ils ont bouché la route… Quelle bande ! tonnait une voix autoritaire.

Les réfugiés qui dormaient dans les voitures et en dessous se mirent à bouger. Prokhor sauta sur ses pieds. Il n'avait plus ni son fusil ni son sabre, ni même sa botte droite : il avait trouvé moyen de perdre tout ça après sa cuite de la veille. Il regardait autour de lui sans rien comprendre, il voulut chercher sous la charrette, mais les conducteurs et les servants de la batterie, arrivés sur ces entrefaites, renversèrent sans pitié la charrette avec tout ce qu'il y avait dedans, et en un instant déblayèrent le passage pour les canons.

— En avant !

Les conducteurs remontèrent à cheval. Les larges traits se tendirent en tremblant. Les grandes roues de la pièce habillée de sa housse patinèrent en glapissant sur la route bourbeuse. Le caisson accrocha du bout de son essieu le brancard d'une calèche et le cassa.

— Vous abandonnez le front ? En voilà des guerriers ! La peste vous prenne ! cria de la calèche le vieillard nasillard avec lequel Prokhor s'était enivré la veille au soir.

Les artilleurs passaient en silence, se hâtaient vers l'embarcadère. Prokhor chercha longtemps dans le petit jour son fusil et son cheval. Il ne les trouva pas. Près des barques, il ôta sa deuxième botte, la jeta dans l'eau et mouilla

longuement sa tête enserrée par des cercles de douleur intolérable.

La cavalerie ne commença à traverser qu'au lever du soleil. Cent cinquante chevaux du premier escadron furent amenés, dessellés, un peu en amont du coude à partir duquel le Don file à angle droit vers l'est. Le chef d'escadron, un homme d'aspect terrible, au nez aquilin, et dont le visage était couvert jusqu'aux yeux par une broussaille rousse, ressemblait étonnamment à un sanglier. Sa main gauche était soutenue par une écharpe sale et sanglante, sa main droite agitait inlassablement une cravache.

— Ne laissez pas boire les chevaux. Poussez, poussez-les ! Qu'est-ce que tu fais, toi, enfant de putain, enfant de putain Tu as peur de l'eau ou quoi ? Passe. Il n'est pas en sucre, ton cheval, il ne fondra pas… criait-il aux Cosaques qui poussaient leurs chevaux dans l'eau, et ses dents blanches de fauve brillaient sous sa moustache rousse.

Les chevaux s'attroupaient et entraient à contrecœur dans l'eau glacée, les hommes criaient, et donnaient des coups de cravache. Le premier à nager fut un cheval noir aux naseaux blancs, qui avait une large étoile rose au front. Il avait l'habitude, visiblement. Les vagues baignaient sa croupe tombante, déportaient sa queue effilochée, mais l'encolure et le dos étaient hors de l'eau. Les autres chevaux s'enfoncèrent après lui dans l'eau bouillonnante en s'ébrouant, et fendirent le courant. Les Cosaques suivaient dans six barques. Un homme debout à la proue de l'une des barques tenait un lasso prêt à toute éventualité.

— Ne les dépassez pas. Dirigez-les de biais. Ne les laissez pas emporter.

La cravache s'anima dans la main du chef d'escadron, décrivit un cercle et vint claquer sur sa botte souillée de chaux.

Le courant rapide emportait les chevaux. Le cheval noir nageait facilement, à deux longueurs devant les autres. Il arriva le premier sur un banc de sable de la rive gauche. A ce moment, derrière les branches buissonneuses d'un peuplier, le soleil apparut, un rayon rose tomba sur le cheval noir, et sa robe brillante d'eau s'embrasa d'un feu noir inextinguible.

— Regardez la jument de Mrykhine. Aidez-la. Il faut lui remettre la bride. Mais ramez donc. Ramez… s'égosillait le chef d'escadron qui ressemblait à un sanglier.

Les chevaux traversèrent sans encombre. Les Cosaques les attendaient de l'autre côté. Chacun prit le sien et lui remit la bride. Puis les selles arrivèrent de la rive droite.

— Où est-ce que ça a brûlé hier ? demanda Prokhor à un Cosaque qui portait des selles à la barque.

— Sur le Tchir.

— C'est un obus qui a mis le feu ?

— Comment ça, un obus, répondit sévèrement le Cosaque. C'est les Rouges qui mettent le feu.

— Ils brûlent tout ? s'étonna Prokhor.

— Non… Ils brûlent les fermes riches, celles qui ont un toit de tôle, ou celles qui sont bien pourvues.

— Quels sont les villages qui ont brûlé ?

— Depuis Vislogouzov jusqu'à Gratchov.

— Et l'état-major de la l^re^ Division, tu ne sais pas où il est en ce moment ?

— A Tchoukarinski.

Prokhor s'en retourna vers les voitures des réfugiés. Une amère fumée de bois mort, de clôtures arrachées, de fiente sèche flottait au-dessus de l'immense campement : les femmes faisaient le déjeuner.

Plusieurs milliers de réfugiés venant de la zone des steppes étaient encore arrivés au cours de la nuit.

Autour des feux, sur les charrettes, dans les voitures, ça bourdonnait comme dans un essaim d'abeilles :

— Quand est-ce que ça sera notre tour de traverser ? On n'en voit pas la fin.

— Dieu me pardonne, je vais jeter mon blé dans le Don pour qu'il ne profite pas aux Rouges.

— Au bac, c'est plein de monde, une nuée.

— Ma pauvre amie, faudra-t-il donc laisser nos coffres sur la rive ?

— Tout ce que nous avions épargné, tout ce que nous avions mis de côté !… Seigneur Jésus, père nourricier !

— On aurait dû traverser devant chez nous.

— C'est le diable qui nous a conduits à Viochenskaïa, ah !…

— Il paraît que Kalinov Ougol a complètement brûlé.

— Nous voulions prendre le bac…

— Et alors, tu croyais qu’ils n’y toucheraient pas ?

— Ils ont un ordre : tuer tous les Cosaques à partir de six ans, jusqu’aux plus vieux.

— On va nous laisser de ce côté-ci, et puis après ?

— Ils feront de nous de la viande hachée.

Près d’une calèche tauridienne peinte de couleurs vives, un grand vieillard aux sourcils blancs, dont l’air et les manières autoritaires étaient celles d’un ataman de village longtemps chargé du bâton à tête de cuivre, haranguait la foule :

— … je vous le demande : faut-il donc que les gens périssent devant ce fleuve ? Quand pourrons-nous donc passer de l’autre côté avec nos hardes ? Les Rouges vont nous exterminer. Et Sa Noblesse qui me dit : « Ne t’inquiète pas, grand-père. Nous occuperons et nous défendrons les positions jusqu’à ce que tout le monde ait traversé. On nous passera sur le corps avant que nous abandonnions les femmes, les enfants et les vieillards. »

Les vieux et les femmes entourent l’ataman aux sourcils blancs. Ils écoutent son discours avec la plus grande attention, puis un brouhaha s’élève :

— Mais pourquoi la batterie a-t-elle quitté ses positions ?

— Ils ne se sont pas attardés pour les petites gens, ils étaient trop pressés de filer à l’embarcadère.

— La cavalerie est ici aussi.

— Il paraît que Grigori Mélékhov a abandonné le front.

— Est-ce qu’on fait ces choses-là ? Ils abandonnent les gens, et eux…

— C’est les troupes qui partent les premières.

— Qui va nous défendre ?

— La cavalerie a passé à la nage.

— Chacun pense à sa peau.

— C’est bien ça.

— Nous sommes trahis de partout.

— Nous sommes perdus, voilà tout.

— Il faut envoyer les vieux aux Rouges avec le pain et le sel. Peut-être qu’ils auront pitié de nous, qu’ils nous laisseront en vie.

A l’entrée de la ruelle, près du grand bâtiment en pierre de l’hôpital, un cavalier apparaît. Son fusil est suspendu au pommeau de sa selle, la hampe verte de sa lance ballotte à son côté.

— Mais c’est mon Mikichka ! crie joyeusement une femme âgée, nu-tête.

Elle court vers le cavalier, sautant par-dessus les brancards et se frayant un passage entre les voitures et les chevaux. On saisit le cavalier par les étriers, on l’arrête. Il élève au-dessus de sa tête une enveloppe grise cachetée et s’écrie :

— Un rapport pour l’état-major général. Laissez-moi passer.

— Mikichenka ! Mon fils ! crie la vieille femme.

Ses mèches noires ébouriffées, mêlées de fils blancs, tombent sur son visage rayonnant. Elle s’appuie de tout son corps, avec un sourire tremblant, contre l’étrier, contre le flanc du cheval en sueur, et demande :

— As-tu passé par notre village ?

— Oui. Mais les Rouges y sont maintenant…

— Notre maison ?…

— Notre maison est intacte, mais ils ont brûlé celle de Fédot. Notre hangar commençait à prendre feu, mais ils l’ont éteint eux-mêmes. Fétiska en est revenue en racontant que le chef des Rouges avait dit : « Il ne faut pas brûler les maisons des pauvres, mais celles des bourgeois. »

— Eh bien ! Dieu soit loué ! Jésus les ait en Sa sainte garde ! dit la vieille en se signant.

Un vieillard sévère s’indigne :

— Qu’est-ce que tu dis, ma belle ? On brûle la maison de ton voisin et toi tu dis « Dieu soit loué » ?

— Ça ne lui fera pas de mal ! marmonne la vieille vite et rageusement. Il s’en fera construire une autre, mais moi, comment aurais-je fait si la mienne avait brûlé ? Fédot a enterré une cassette d’or, mais moi… toute ma vie chez les autres et toujours la misère devant moi.

— Laissez-moi passer, maman. Il faut que je me dépêche de remettre ce pli, demande le cavalier, en se penchant sur sa selle.

La mère marche à côté du cheval, couvre de baisers la main de son fils, noire de hâle, retourne en courant à sa voiture, cependant le cavalier crie d’une voix juvénile de ténor :

— Écartez-vous. Un pli pour le commandant en chef ! Écartez-vous.

Son cheval s’échauffe, caracole. Les gens s’écartent en maugréant, le cavalier avance avec une lenteur apparente, mais disparaît bientôt derrière les voitures, derrière les dos des bœufs et des chevaux, et seule sa lance se balance au-dessus de la foule nombreuse, comme il s’approche du Don.

61

En une journée, toutes les unités insurgées et tous les réfugiés passèrent sur la rive gauche du Don. Les escadrons à cheval du Régiment de Viochenskaïa, qui faisait partie de la l^re^ Division, commandée par Grigori Mélékhov, passèrent les derniers.

Jusqu'au soir, Grigori contint avec douze escadrons d'élite la pression de la 33^e^ Division rouge du Kouban. Et ce n'est que vers cinq heures, informé par Koudinov que les troupes et les réfugiés étaient tous passés, qu'il donna l'ordre de retraite.

Conformément au plan, les escadrons insurgés du Don devaient, après leur passage, prendre position chacun en face de son village. Vers midi l'état-major commença à recevoir des nouvelles : la plupart d'entre eux étaient déjà en place.

Dans les intervalles entre les villages, l'état-major envoya des escadrons cosaques de la zone des steppes. Les escadrons de Kroujilinskaïa, Maksaïev-Singuine, Karguinskaïa (l'escadron à pied), Latychev, Likhovidov et Gratchov occupèrent les intervalles entre Pégarevka, Viochenskaïa, Lébiajinski, Krasnoïarski : les autres se rendirent dans les villages de l'arrière – Doubrovka, Tchorny, Gorokhovka – où ils devaient, dans l'esprit de Safonov, constituer une réserve pour l'état-major en cas de percement du front.

Le front insurgé s'étendait sur cent cinquante verstes sur la rive gauche du Don, depuis les villages de la stanitsa Kazanskaïa situés le plus à l'ouest, jusqu'à Oust-Khoperskaïa.

Aussitôt passé le fleuve, les Cosaques se préparèrent à la guerre de position : ils creusaient des tranchées, abattaient et débitaient des peupliers, des saules, des chênes, installaient des blindages, et des nids de mitrailleuses. Tous les sacs vides trouvés chez les réfugiés furent emplis de sable et utilisés comme parapets devant la ligne continue des tranchées.

Vers le soir, les tranchées étaient partout terminées. Derrière Viochenskaïa, la première et la troisième batterie insurgée se cachèrent dans de jeunes bois de pins. Pour huit pièces, elles n'avaient en tout et pour tout que cinq obus. Les cartouches de fusil, elles aussi, diminuaient. Koudinov fit diffuser par une estafette un ordre interdisant de répondre au feu de l'adversaire. L'ordre

recommandait de choisir un tireur – deux au plus – particulièrement précis par escadron, et de lui donner une provision suffisante de cartouches afin qu'il abattît les mitrailleurs et les soldats rouges qui apparaîtraient dans les rues des villages de la rive droite. Les autres ne devaient tirer que si les Rouges tentaient de passer le Don.

Le soir même, Grigori fit le tour des unités de sa division disposées le long du Don, et il rentra à Viochenskaïa pour passer la nuit.

Il était interdit d'allumer des feux dans les bas prés. Il n'y avait pas de lumière non plus à Viochenskaïa. Toute la rive droite était plongée dans une obscurité lilas.

Au petit jour, les premières patrouilles rouges apparurent sur la colline de Bazki. Bientôt il y en eut sur tous les tumulus de la rive droite, depuis Oust-Khoperskaïa jusqu'à Kazanskaïa. Le front rouge roulait vers le Don en une puissante coulée de lave. Puis les patrouilles disparurent et, jusqu'à midi, les collines se figèrent dans un lourd silence de désert.

Le vent faisait tournoyer des colonnes de poussière blanchâtre sur la route des hetmans. Au sud, le brouillard noir et pourpre de l'incendie était toujours là. Les nuages dispersés par le vent se rassemblaient de nouveau. L'ombre ailée d'un nuage s'étendit sur la colline. Un éclair blanc brilla dans la lumière du jour. Un instant, il borda d'un liséré d'argent sinueux un nuage bleu, puis s'abattit comme une lame flamboyante et frappa la poitrine bombée du tumulus de guet. Il sembla que le tonnerre fendait en deux la masse énorme du nuage : la pluie jaillit. Le vent la fauchait, l'emportait en vagues blanches et dansantes contre les pentes crayeuses, sur les tournesols fanés par la chaleur, les blés couchés.

La pluie rajeunit le feuillage jeune que la poussière grise faisait paraître vieux. Les jeunes pousses du blé de printemps se mirent à briller d'un éclat frais, les tournesols à figure jaune levèrent leurs têtes rondes, l'odeur miellée des fleurs de citrouille montait des potagers. Sa soif étanchée, la terre fuma longuement.

Après midi, des patrouilles rouges apparurent de nouveau sur les tumulus de guet qui font une chaîne continue au-dessus du Don jusqu'à la mer d'Azov.

Du haut de ces tumulus, on voit sur des dizaines de verstes le pays jaune et plat de l'autre côté du Don, où les creux de terrain font des îlots de verdure.

Les patrouilles rouges pénétrèrent avec précaution dans les villages. Les fantassins descendirent des collines en tirailleurs. Les batteries rouges prirent position derrière les tumulus sur lesquels les sentinelles des Polovtsy[{94}] et des

belliqueux Brodniki[{95}] guettaient autrefois la venue de l’ennemi.

Une batterie rouge, installée sur la colline de Bélogorskaïa, commença le bombardement de Viochenskaïa. Un premier obus éclata sur la place ; dès lors, la fumée grise des explosions d’obus et les nuages laiteux des shrapnels, fondant dans le vent, couvrirent la stanitsa. Trois autres batteries commencèrent à arroser Viochenskaïa et les tranchées cosaques le long du Don.

A Bolchoï Gromok, les mitrailleuses jappaient furieusement. Deux Hotchkiss tiraient par courtes rafales et une Maxim à voix de baryton faisait tomber une pluie de fer ininterrompue sur les rangs de l’infanterie insurgée. On amenait les charrois vers les collines. On creusait des tranchées sur les pentes couvertes de prunelliers. Les roues des voitures de munitions et de fourgons résonnaient sur la route des hetmans, et la poussière s’étendait derrière elles comme une traîne tourbillonnante.

La canonnade grondait sur tout le front. Les batteries rouges tirèrent jusqu’au soir très tard depuis les falaises du Don, qui dominaient tout le pays. Les bas prés, coupés de tranchées par les insurgés, restèrent silencieux sur toute la longueur du front, de Kazanskaïa à Oust-Khoperskaïa. Les gardes-chevaux étaient cachés avec les chevaux dans les creux de terrain couverts de roseaux, de laiches, de joncs impénétrables. Là, les chevaux n’étaient pas tourmentés par les moustiques, et il faisait frais dans le houblon sauvage. Les arbres, les grands saules surtout, étaient de bonnes cachettes.

Il n’y avait pas âme qui vive dans les prés verts du bord de l’eau. De loin en loin, de petites silhouettes de fuyards apparaissaient, pliées en deux par la peur et s’éloignant du Don. Une mitrailleuse rouge crachait sur elles quelques rafales, le sifflement traînant des balles jetait les fuyards à terre. Ils restaient dans l’herbe épaisse jusqu’au crépuscule et alors seulement repartaient en courant vers la forêt, sans regarder derrière eux, vers le nord, dans les vallées accueillantes par leur végétation dense d’arbres et de bouleaux.

Pendant deux jours, Viochenskaïa fut sous un feu d’artillerie intense. Les habitants ne sortaient pas des sous-sols et des caves. Les rues labourées d’obus ne s’animaient que la nuit.

A l’état-major, certains émettaient l’hypothèse qu’un bombardement aussi intense ne pouvait être autre chose que la préparation d’une attaque, d’un passage du fleuve. Ils pensaient que les Rouges entreprendraient ce passage juste en face de Viochenskaïa, pour s’en rendre maîtres, et, s’enfonçant comme un

coin dans la ligne droite du front, qu'ils le couperaient en deux, puis, par une offensive de flanc à partir de Kalatch et Oust-Medvéditskaïa, le détruiraient complètement.

Sur l'ordre de Koudinov, on avait concentré à Viochenskaïa plus de vingt mitrailleuses, approvisionnées de bandes en suffisance. Les commandants des batteries avaient reçu l'ordre de ne tirer les obus restants qu'au cas où les Rouges essaieraient de passer le fleuve. Le bac et toutes les barques avaient été rassemblés dans une anse en amont de Viochenskaïa et placés sous bonne garde.

Grigori jugeait sans fondement les craintes de l'état-major. A la conférence qui eut lieu le 24 mai 1919, il tourna en ridicule les suppositions d'Ilia Safonov et des partisans.

— Sur quoi traverseront-ils en face de Viochenskaïa ? dit-il. Est-ce que c'est un endroit possible pour le passage ? Regardez : de ce côté-ci, une rive nue comme un tambour, une langue de sable toute plate, et pas un bosquet, pas un fourré. Quel est l'imbécile qui se risquerait à passer le fleuve ici ? Je ne vois qu'Ilia Safonov, avec ses brillantes capacités, pour tomber dans ce piège… Sur une rive plate comme ça, nos mitrailleuses les faucheront tous jusqu'au dernier. Ne crois pas, Koudinov, que les commandants rouges sont plus bêtes que nous. Il y en a parmi eux qui sont plus malins que nous. Ils n'attaqueront pas Viochenskaïa de front, et ce n'est pas là qu'il faut attendre un débarquement, mais là où il n'y a pas beaucoup d'eau, où les bancs de sable font un gué, ou bien dans un secteur où on peut se cacher, avec des ravins, des bois. Voilà les endroits qu'il faut surveiller, surtout la nuit ; il faut prévenir les Cosaques pour qu'ils ne fassent pas de conneries, qu'ils ne s'endorment pas, et il faut diriger à temps des réserves vers les points dangereux, pour avoir quelque chose sous la main au cas où ça irait mal.

— Tu dis qu'ils n'attaqueront pas Viochenskaïa ? Alors pourquoi bombardent-ils la stanitsa jusqu'à une heure avancée ? demanda l'adjoint de Safonov.

— Va donc leur demander ! Est-ce qu'ils ne tirent que sur Viochenskaïa, hein ? Ils tirent sur Kazanskaïa, sur Erinskaïa, ils tirent même depuis le mont Sémionov. Ils tirent de partout. Ils doivent avoir un petit peu plus de munitions que nous. C'est notre artillerie de merde à nous qui a cinq obus, et encore, les culots sont en bois.

Koudinov éclata de rire :

— Tiens, ça c'est bien tapé !

— Ce n’est pas le moment de critiquer, dit le commandant de la troisième batterie, vexé. Il faut parler sérieusement.

— Parle, qu’est-ce qui t’en empêche ? dit Koudinov, renfrogné, et il se mit à jouer avec sa ceinture. On vous l’a dit plus d’une fois, bande de cons : « Ne gaspillez pas bêtement vos obus, gardez-les pour les cas graves. » Eh bien, non, ils ont tiré sur n’importe quoi, même sur des voitures ils ont tiré. Et maintenant qu’on a l’épée dans les reins, on n’a rien pour tirer. Pourquoi se vexer d’une critique ? Mélékhov a raison de rire de votre artillerie de bois. Vos munitions valent vraiment la peine qu’on en rigole.

Koudinov se rallia à l’opinion de Grigori et soutint sa proposition de renforcer les gardes aux points les plus propices au passage et de concentrer les réserves à proximité immédiate des secteurs menacés. Il fut décidé de retirer quelques mitrailleuses de Viochenskaïa pour les donner aux escadrons de Bélogorskaïa, Merkoulov et Gromok, dans les secteurs desquels le passage risquait le plus d’avoir lieu.

L’hypothèse de Grigori selon laquelle les Rouges n’essaieraient pas de passer devant Viochenskaïa, mais choisiraient pour cela un endroit plus praticable, se confirma le lendemain même. Dans la matinée, le commandant de l’escadron de Gromok annonça que les Rouges s’apprêtaient à traverser. Pendant toute la nuit, on avait entendu un grand brouhaha de l’autre côté du Don, des bruits de marteaux, des grincements de roues. D’innombrables chariots apportaient à Gromok des planches, les déchargeaient, et aussitôt les scies commençaient à glapir, on entendait des coups de hache et de marteau. Tout indiquait que les Rouges étaient en train de construire quelque chose. Les Cosaques supposèrent d’abord que c’était un pont flottant. Deux risque-tout allèrent à une demi-verste en amont de l’endroit d’où l’on entendait le bruit des travaux de charpente, se déshabillèrent et, la tête cachée par des branchages, se laissèrent glisser doucement au fil de l’eau. Ils s’échouèrent sur la rive même, non loin d’un nid de mitrailleuses situé sous les saules ; ils entendaient nettement les conversations des Rouges et les coups de hache dans le village, mais il n’y avait rien sur l’eau. Les Rouges construisaient sans doute quelque chose, mais ce n’était pas un pont.

Le chef d’escadron de Gromok renforça la surveillance de la rive ennemie. A l’aube, les observateurs, qui ne lâchaient pas les jumelles, restèrent un long moment sans rien remarquer. Soudain, l’un d’eux, qui, depuis le front allemand, était considéré comme le meilleur tireur du régiment, aperçut dans la grisaille du petit jour un Rouge qui descendait dans le Don avec deux chevaux sellés.

— Un Rouge qui descend dans l’eau, chuchota le Cosaque à un camarade à

côté de lui, et il posa les jumelles.

Les chevaux s'enfoncèrent jusqu'aux genoux, se mirent à boire.

Le Cosaque rejeta sur son coude gauche la bretelle lâche de son fusil, régla la hausse, visa longuement et soigneusement…

Après le coup de feu, un des chevaux s'affala mollement sur le côté, l'autre remonta en galopant sur la falaise. Le Rouge se baissa pour retirer la selle du cheval mort. Le Cosaque fit feu une seconde fois et rit doucement : le Rouge s'était redressé vivement, avait voulu s'éloigner du Don en courant, et soudain tomba, tomba sur le visage et ne se releva plus.

Dès qu'il fut informé que les Rouges se préparaient à passer le fleuve, Grigori sella son cheval et partit pour le secteur de l'escadron de Gromok. Passé la stanitsa, il traversa à gué la nasse étroite d'un bras du Don qui s'étendait jusqu'à l'extrémité de la stanitsa, et galopa dans la forêt.

La route passait par la prairie, mais c'était dangereux, et Grigori prit un chemin quelque peu détourné : il resta dans la forêt jusqu'au bout du lac de Rassokhov, gagna par les marécages et les saulaies le gué des Kalmouks (un cours d'eau étroit, couvert de marécages et de roseaux, qui joint un des marais de la plaine au lac de Podstoïlitsa), et c'est seulement après avoir franchi le gué qu'il arrêta son cheval et le laissa se reposer quelques minutes.

De là jusqu'au Don, il y avait environ deux verstes en ligne droite. Gagner les tranchées par la prairie, c'était s'exposer au feu de l'ennemi. Il était possible d'attendre le crépuscule, mais Grigori, qui n'aimait pas attendre et disait toujours que « le pire au monde est d'attendre et de rattraper », décida de partir tout de suite. « Si j'y vais de toute la vitesse de mon cheval, ils ne m'auront pas ! » se dit-il, et il sortit des buissons.

Il choisit pour but une touffe verte de saules dans le prolongement de la forêt et leva sa cravache. Du coup de cravache qui brûla sa croupe et du cri sauvage de Grigori, le cheval tressaillit de tout le corps, coucha les oreilles et, sans cesse augmentant l'allure, fila comme un oiseau vers le Don. Il n'avait pas fait cinquante sagènes que de la rive droite une mitrailleuse lançait à sa rencontre de longues rafales. Les balles sifflaient comme des marmottes. « Trop haut, mon vieux ! » pensa Grigori, pressant les flancs de son cheval, relâchant les rênes, et sa joue touchait la crinière ébouriffée par le vent.

Comme s'il devinait sa pensée, le mitrailleur rouge, couché derrière le bouclier vert de sa mitrailleuse, là-haut sur la colline blanche, visa plus bas, et les balles, rougies par leur vol, sifflant comme des serpents, venaient claquer

maintenant devant les sabots du cheval. Elles s’enfonçaient dans le sol qui gardait l’humidité des hautes eaux, et soulevaient des éclaboussures de boue.

Grigori se dressa légèrement sur les étriers et se coucha presque sur l’encolure tendue du cheval. La lisière verte des saules approchait avec une rapidité effrayante. Comme il arrivait à mi-chemin, un coup de canon partit du mont Sémionov. Le grincement métallique de l’obus ébranla l’air. Le fracas de l’explosion, tout près de là, fit chanceler Grigori sur sa selle. Avant qu’eût cessé le gémissement, le hurlement des éclats à ses oreilles, avant que les roseaux du marécage proche, couchés par le déplacement d’air, se fussent relevés en bruissant, un coup de canon éclata sur la falaise, et le hurlement d’un obus qui s’approchait aplatit de nouveau Grigori sur sa selle.

Pendant un centième de seconde, il lui sembla que le grincement oppressant avait atteint son point culminant, et voilà qu’un nuage noir se cabrait devant ses yeux, que la terre tremblait sous un choc terrible, que les pattes du cheval s’enfonçaient.

Grigori revint à lui au moment de la chute. Il heurta la terre si fort que son pantalon de drap kaki se déchira aux genoux, que ses sous-pieds s’arrachèrent. La vague puissante de l’air ébranlé par l’explosion l’avait projeté loin de son cheval, et il glissa sur quelques sagènes dans l’herbe, brûlant contre le sol ses paumes et ses joues.

Hébété par sa chute, il se releva. Une pluie noire tombait, faite de mottes et de miettes de terre, de racines d’herbes… Le cheval gisait à vingt pas de l’entonnoir. Sa tête était immobile, mais ses pattes de derrière couvertes de terre, sa croupe trempée de sueur et sa queue tremblaient convulsivement.

La mitrailleuse se tut. Le silence régna pendant cinq minutes. Les martins-pêcheurs criaient avec inquiétude au-dessus du marécage. Grigori, luttant contre le vertige, alla à son cheval. Ses jambes tremblaient, elles étaient étrangement lourdes. Il éprouvait la même sensation qu’après être resté longtemps et incommodément assis : les jambes enflées par l’arrêt de la circulation semblent celles d’un autre et chaque pas retentit dans tout le corps.

Grigori prit la selle sur le cheval tué. Mais à peine était-il entré dans les roseaux déchiquetés par les éclats d’obus, la mitrailleuse recommençait à crépiter à intervalles égaux. On n’entendait pas les balles passer : la colline tirait sur une autre cible.

Une heure plus tard, Grigori arrivait à l’abri du chef d’escadron.

— Ils ont tout juste fini de charpenter, dit celui-ci, mais ils vont sûrement

recommencer cette nuit. Vous devriez nous envoyer des cartouches, parce que c'est à pleurer : un chargeur ou deux par homme.

— On vous apportera des cartouches ce soir. Ne quittez pas de l'œil la rive droite.

— C'est bien ce qu'on fait. Cette nuit, j'ai l'intention de demander des volontaires pour traverser à la nage et aller voir ce qu'ils fabriquent là-bas.

— Pourquoi tu n'en as pas envoyé la nuit dernière ?

— J'en ai envoyé deux, Grigori Pantéléiévitch, mais ils n'ont pas osé aller dans le village. Ils ont nagé le long de la rive, mais dans le village… ils n'ont pas osé y aller… Qui est-ce que je pourrais pousser à y aller aujourd'hui ? C'est risqué. Si on tombe sur un de leurs postes, on est vite mort. Les Cosaques ne montrent pas beaucoup de courage près de chez eux. Sur le front allemand, c'est fou ce qu'il y en avait, des volontaires pour rapporter une croix… mais maintenant… je ne parle pas d'une reconnaissance dans les arrières de l'ennemi, mais rien que pour monter la garde, on ne trouve personne. Le malheur, c'est les femmes : elles sont venues rejoindre leurs maris, elles couchent dans les tranchées, on ne peut pas les chasser. Hier j'ai essayé, mais les Cosaques m'ont menacé : « Qu'il se tienne plus tranquille, sinon on lui fera son affaire. »

De l'abri du chef d'escadron, Grigori passa dans les tranchées. Elles traversaient le bois en zigzag, à une vingtaine de sagènes du Don. Les chênes, les buissons de cytises, les bouquets épais de jeunes peupliers cachaient le remblai jaune du parapet aux yeux des soldats d'en face. Des boyaux de communication joignaient les tranchées aux abris blindés où se reposaient les Cosaques. Le sol autour des abris était jonché d'écaillés bleuâtres de poisson sec, d'os de mouton, d'écorces de tournesol, de mégots, de lambeaux d'étoffe ; du linge lavé était suspendu aux branches : bas, caleçons de toile, bandes molletières, chemises de femmes, jupes…

Une jeune femme en cheveux passa sa tête ensommeillée par l'orifice du premier abri. Elle s'essuya les yeux, regarda Grigori d'un air indifférent et disparut comme une marmotte dans son trou. Dans l'abri voisin, on chantait doucement. Une voix de femme étranglée, mais haute et pure, se mêlait aux voix des hommes. Une femme d'un certain âge, bien habillée, était assise à l'entrée même du troisième abri. La tête déjà grise de son mari, surmontée du toupet cosaque, reposait sur ses genoux. L'homme somnolait, commodément couché sur le côté, et la femme cherchait habilement dans ses cheveux les poux à dos noir, qu'elle écrasait sur un peigne de bois, et chassait les mouches qui se

posaient sur le visage de son vieil amour. Sans le vacarme furieux des mitrailleuses de l'autre côté du Don, sans le grondement sourd des canons, venant d'amont, de Migoulinskaïa, de Kazanskaïa, on eût dit un campement de faucheurs, tant était paisible l'image donnée par l'escadron de Gromok sur la ligne du front.

C'était la première fois, en cinq ans de guerre, que Grigori voyait des tranchées d'aspect aussi insolite. Ne pouvant s'empêcher de sourire, il passait devant les abris, et partout son regard rencontrait des femmes qui s'occupaient de leur mari, raccommodaient, rapiéçaient les uniformes cosaques, lavaient le linge militaire, préparaient à manger et faisaient la vaisselle après des repas sommaires.

— Vous n'êtes pas mal ici, vous avez le confort… dit Grigori au chef d'escadron, en regagnant l'abri.

L'autre eut un large sourire :

— C'est vrai ça, on ne peut pas être mieux.

— C'est même de trop, dit Grigori, et il se rembrunit. Il faut renvoyer les femmes tout de suite. C'est la guerre. C'est un bazar ici, ou une foire ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Alors les Rouges vont passer le Don et vous ne les entendrez pas : pendant ce temps-là vous vous fatiguerez sur vos femmes… Chasse-moi tout ça dès la tombée de la nuit. Je reviens demain, et si je vois encore une jupe, je t'arrache la tête à toi tout le premier.

— Ça, c'est bien vrai… accorda volontiers le chef d'escadron. Moi aussi, je suis contre les femmes, mais qu'est-ce que tu veux faire avec les Cosaques ? Il n'y a plus de discipline. Les femmes se sont ennuyées de leurs maris, depuis trois mois que nous faisons la guerre.

Et lui-même, rougissant, s'assit sur la banquette de terre pour cacher le tablier rouge de ménagère qui avait été jeté dessus ; il se détournait de Grigori et lançait des regards menaçants vers un coin de l'abri séparé par une toile, d'où l'épiait l'œil brun rieur de sa propre épouse…

62

Aksinia Astakhov s’installa à Viochenskaïa chez une tante qui habitait à l’extrémité de la stanitsa, non loin de la nouvelle église. Dès son arrivée, elle se mit à la recherche de Grigori, mais il n’était pas encore à Viochenskaïa ; le lendemain, jusqu’au soir, les balles sifflèrent, les obus éclatèrent dans les rues et les ruelles, et elle n’osa pas sortir.

« Il m’a fait venir à Viochenskaïa, il m’a promis qu’on serait ensemble, et il court Dieu sait où », pensait-elle avec dépit, couchée sur le coffre de la chambre et mordant ses lèvres éclatantes, mais déjà flétries. La vieille tante était assise à la fenêtre, elle tricotait un bas et se signait à chaque coup de canon.

— Oh ! Seigneur Jésus ! Quelle folie ! Mais pourquoi donc qu’ils se battent ? Mais pourquoi donc qu’ils s’entre-tuent ?

Un obus éclata dans la rue, à une quinzaine de sagènes de la maison. Les vitres se brisèrent avec un bruit lamentable.

— Ma tante ! Ne restez pas près de la fenêtre, ils peuvent vous atteindre, dit Aksinia.

La vieille la considéra ironiquement de derrière ses lunettes et répondit avec irritation :

— Comme tu es bête, Aksinia ! Et alors ? Je ne suis pas leur ennemie. Pourquoi me tireraient-ils dessus ?

— Ils peuvent vous tuer sans le vouloir. Croyez-vous qu’ils voient où tombent les balles ?

— Penses-tu qu’ils vont me tuer ! Penses-tu qu’ils ne voient pas ! Non, ils tirent sur les Cosaques, et les Cosaques tirent sur les Rouges, qui sont leurs ennemis, mais moi, je suis une vieille femme, une veuve, qu’ont-ils à faire de moi ? Ils savent, sois tranquille, qui ils visent avec leurs fusils, avec leurs canons.

A midi, Grigori, penché sur le cou de sa monture, passa au galop dans la rue en direction du coude inférieur du fleuve. Aksinia l’aperçut de la fenêtre, bondit sur le perron orné de vigne vierge et cria : « Gricha !… » Mais Grigori avait déjà

disparu au tournant de la rue, et la poussière soulevée par les sabots de son cheval retombait lentement sur le sol. Il était inutile de courir après lui. Aksinia resta sur le perron et pleura des larmes de rage.

— C'est donc Stépane qui est passé ? Pourquoi es-tu sortie comme une folle ? demanda la tante.

— Non… C'est un Cosaque de notre village… répondit Aksinia au milieu de ses larmes.

— Alors pourquoi pleures-tu ? s'enquit la vieille, curieuse.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire, ma tante ? Ça ne vous regarde pas.

— Ah ! ça ne me regarde pas !… Alors c'est ton amoureux. Sans ça quoi ? Tu n'aurais pas pleuré sans rime ni raison… J'ai été jeune, moi aussi, je sais ce que c'est.

Le soir, Prokhor Zykov se présenta à la maison.

— Bonjour. Dites donc, patronne, vous n'avez personne chez vous de Tatarski ?

— Prokhor ! cria joyeusement Aksinia, qui sortit de la chambre en courant.

— Eh bien, ma fille, tu m'as donné chaud. Je me suis usé les jambes à te chercher. Tu sais comme il est. Tout comme son père, enragé. La fusillade n'arrête pas, tout ce qui est vivant s'est mis à l'abri, et lui, il ne veut rien savoir : « Trouve-la-moi, ou je t'envoie au cimetière. »

Aksinia prit Prokhor par sa manche de chemise et l'entraîna sur le perron.

— Où est-il, le démon ?

— Hum… Où veux-tu qu'il soit ? Il est revenu des positions à pied.

Son cheval a été tué sous lui. Il est arrivé furieux comme un chien de garde. « Tu l'as trouvée ? » qu'il me demande. « Où veux-tu que je la trouve ? que je lui dis, je ne peux pas la fabriquer. » Alors lui : « Une femme n'est pas une aiguille. » Et il s'est mis à m'engueuler… Un vrai loup dans une peau d'homme.

— Qu'est-ce qu'il a dit encore ?

— Prépare-toi et partons, c'est tout.

Aksinia fit son paquet en une minute et prit rapidement congé de la tante.

— C'est Stépane qui t'envoie chercher ?

— Oui, c'est Stépane, ma tante.

— Eh bien, salue-le de ma part. Mais pourquoi n’est-il pas venu lui-même ? Il aurait bu un verre de lait, et il nous reste des gâteaux au fromage…

Aksinia partit en courant sans l’écouter davantage. Elle marcha si vite jusqu’au logement de Grigori qu’elle s’essouffla et pâlit. Prokhor finit par lui dire :

— Écoute-moi. Moi aussi, quand j’étais jeune, j’ai couru après les filles, mais je ne me suis jamais dépêché comme toi. Tu n’as donc pas de patience ? Il n’y a pas le feu. Je ne peux plus respirer. A-t-on idée de courir comme ça dans le sable ? Vous ne faites rien comme les autres…

Et il pensait à part soi : « Les voilà recollés ensemble… Le diable lui-même ne pourra pas les séparer. Ils pensent à leur intérêt, et moi, il a fallu que j’aille la chercher sous les balles. Dieu fasse que Natalia ne le sache pas, sinon elle m’écharpera des pieds à la tête. On connaît la nature des Korchounov. Non, si je n’avais pas perdu mon cheval et mon fusil dans ma cuite, plus souvent que j’aurais fait toute la stanitsa à sa recherche ! C’est eux qui couchent ensemble, ils n’ont qu’à se débrouiller. »

La pièce aux volets fermés était éclairée par une lampe à huile fumeuse. Grigori était assis devant la table. Il venait de nettoyer son fusil et n’avait pas encore fini d’essuyer le canon, quand la porte grinça. Aksinia était sur le seuil. Son front blanc étroit était mouillé de sueur, et ses yeux sauvages agrandis brillaient d’une passion si frénétique dans son visage pâle que le cœur de Grigori tressaillit joyeusement dans sa poitrine.

— Tu me fais venir… et toi… tu te caches… dit-elle en respirant péniblement.

Comme autrefois, comme aux premiers jours de leur liaison, rien n’existait plus pour elle que Grigori. Le monde était mort pour elle quand il n’était pas là et ressuscitait quand il était auprès d’elle. Sans se gêner pour Prokhor, elle se jeta sur Grigori, s’enroula autour de lui comme le houblon sauvage, elle pleurait, baisait les joues broussailleuses de son bien-aimé, couvrait de petits baisers son nez, son front, ses yeux, ses lèvres, et chuchotait d’une voix indistincte, en sanglotant :

— J’ai tant souffert… Ça m’a rendue malade… Grichenka… mon cœur…

— Eh bien, tu vois… Eh bien, tu vois… Mais attends… Aksinia, calme-toi… bredouillait Grigori, confus, et il détournait son visage pour ne pas regarder

Prokhor.

Il la fit asseoir sur le banc, lui ôta son châle tombé sur sa nuque et caressa ses cheveux en désordre.

— Tu es si…

— Je suis toujours la même. Et toi…

— Non, ma foi, tu es possédée.

Aksinia posa les mains sur les épaules de Grigori, rit à travers ses larmes et chuchota très vite :

— Comment ? Il me fait venir… j'arrive à pied, j'ai tout laissé, et je ne le trouve pas… Il passe au galop devant moi, je sors en courant, je crie et lui, il a déjà tourné le coin de la rue… Ils auraient pu me tuer sans que je te voie une dernière fois…

Elle continua à lui dire des choses infiniment câlines, tendres, féminines, sottes, tout en caressant les épaules voûtées de Grigori et sans détacher des yeux de Grigori son regard pour toujours soumis.

Il y avait dans ce regard quelque chose de si pitoyable et farouche en même temps, comme chez une bête traquée, que Grigori se sentait mal à l'aise.

Il abaissa ses cils brûlés par le soleil, s'obligea à sourire et ne dit rien. Cependant les joues d'Aksinia s'empourpraient de plus en plus, et un brouillard bleu voilait ses prunelles.

Prokhor sortit sans prendre congé, cracha dans le vestibule et écrasa son crachat du pied.

— Une sorcière, voilà ce que c'est ! dit-il avec irritation en descendant les marches, et il claqua ostensiblement la barrière.

63

Ils passèrent deux journées entières comme dans un rêve, mêlant le jour et la nuit, oubliant tout au monde. De temps en temps, Grigori s'éveillait après un court sommeil vertigineux, et voyait dans la pénombre, posé sur lui, le regard attentif et comme appliqué d'Aksinia. Elle était habituellement accoudée, la joue appuyée contre la paume, et le regardait presque sans ciller.

— Pourquoi tu me regardes ? demandait Grigori.

— Je veux te regarder tout mon saoul… Ils vont te tuer, mon cœur me le dit.

— Eh bien, si ton cœur te le dit, regarde-moi, disait Grigori en souriant.

Le troisième jour, il sortit dans la rue. Koudinov lui avait dépêché plusieurs estafettes depuis le matin pour le convoquer à une réunion.

« Je n'irai pas. Qu'ils se réunissent sans moi », avait répondu Grigori aux estafettes.

Prokhor lui amena un nouveau cheval, qu'il avait obtenu à l'état-major, gagna de nuit le secteur de l'escadron de Gromok et en rapporta la selle qui y avait été laissée. Voyant Grigori s'apprêter, Aksinia demanda avec effroi :

— Où vas-tu ?

— Il faut que je fasse un saut jusqu'à Tatarski, pour voir comment ils défendent notre village, et j'en profiterai pour demander où est ma famille.

— Tu t'ennuies de tes enfants ? dit Aksinia en enveloppant dans son châle ses épaules brunes tombantes.

— Oui.

— Il vaudrait mieux que tu n'y ailles pas. Tu entends ?

— J'y vais.

— N'y va pas ! supplia Aksinia, et ses yeux commençaient à briller dans leurs orbites noires. Alors, tu tiens plus à ta famille qu'à moi ? Plus qu'à moi ? Tu veux tout à la fois ? Alors emmène-moi avec toi. Nous nous arrangerons ensemble, Natalia et moi… Allez, va, pars ! Mais ne reviens plus vers moi. Je ne veux plus de toi. Je ne veux pas comme ça… Je ne veux pas…

Grigori sortit en silence dans la cour, monta à cheval.

L’escadron à pied de Tatarski ne s’était pas donné la peine de creuser des tranchées.

— Qu’est-ce que c’est que ces bêtises-là ! avait tonné Khristonia. Comme si on était sur le front allemand ! Creusez des retranchements ordinaires, frères, jusqu’au genou. C’est-il sensé de creuser une terre durcie comme celle-là à deux archines de profondeur ? On n’y arriverait pas à la pioche, alors à la pelle…

On l’avait écouté, on avait creusé de petits retranchements sur les falaises escarpées de la rive gauche et on avait fait des abris dans la forêt.

— Eh bien, nous voilà réduits à l’état de marmottes, plaisantait Anikouchka, qui ne perdait jamais sa bonne humeur. On vivra dans des terriers, on mangera de l’herbe. Vous voudriez toujours des crêpes à la crème, de la viande, des esturgeons aux nouilles… Et le mélilot, ça vous dit ?

Les Rouges inquiétaient peu les hommes de Tatarski. Il n’y avait pas de batterie devant le village. De temps en temps, sur la rive gauche, une mitrailleuse lançait de courtes rafales sur un observateur rouge qui passait la tête au-dessus d’un retranchement, puis le calme se réinstallait pour un bon bout de temps.

Les Rouges avaient creusé leurs tranchées sur la colline. Eux aussi, ils tiraient peu, mais ils ne descendaient dans le village que la nuit, et jamais pour longtemps.

Grigori arriva devant Tatarski avant le soir.

Tout lui était familier, chaque arbuste éveillait en lui des souvenirs… La route passait par la clairière de la Jeune Fille, où les Cosaques buvaient tous les ans de la vodka, le jour de la Saint-Pierre, après avoir fait le partage de la prairie. Le bois d’Alexéï s’enfonce comme un promontoire dans les prés. Il y a très longtemps, dans ce petit bois, qui n’avait pas encore de nom, les loups ont égorgé une vache appartenant à un certain Alexéï, un habitant de Tatarski. Alexéï est mort, son souvenir s’est effacé comme une inscription sur une pierre tombale, ses voisins et ses parents ont oublié jusqu’à son nom de famille, mais le petit bois vit et tend vers le ciel les couronnes vert sombre de ses chênes et de ses ormes. Les gens de Tatarski abattent les arbres pour fabriquer les objets nécessaires à leur usage quotidien, mais de jeunes pousses vivantes sortent au printemps des souches trapues. Un ou deux ans de croissance imperceptible, et de nouveau le bois d’Alexéï se couvre en été du vert malachite de ses branches

déployées ; en automne, il porte une armure d'or, les feuilles de chêne dentelées, brûlées par les gelées matinales, brillent d'un éclat roux.

En été, la ronce piquante enserre étroitement la terre humide, les corneilles et les pies élégamment emplumées font leur nid sur la cime des vieux ormes ; en automne, les bécasses de passage font une courte halte dans le bois plein de l'odeur vivifiante et amère des glands et des feuilles de chêne tombées ; en hiver, seules les empreintes rondes des pattes de renard s'allongent comme des rangs de perles sur le feutre blanc de la neige. Dans sa jeunesse, Grigori était allé plus d'une fois poser des pièges à renards dans le bois d'Alexéï…

Il passa sous le dais frais des branches, par les ornières herbues de l'année précédente. Après la clairière de la Jeune Fille, il gagna le Ravin Noir, et les souvenirs lui montèrent à la tête comme une ivresse. Près de ces trois peupliers-là, enfant, il avait poursuivi dans le marécage une nichée de canards sauvages qui ne savaient pas voler, dans l'étang Rond il péchait à la ligne du matin jusqu'au soir… Non loin de là se dressait le cornouiller en forme de tente, vieux et solitaire, qu'on voyait de la cour des Mélékhov. A chaque automne, Grigori l'admirait en sortant sur le perron : de loin il avait l'air de brûler avec des flammes rouges acérées. Le pauvre Pétro aimait tant les petits pâtés aux cornouilles âpres et amères…

Grigori contemplait avec une tristesse calme ces lieux de son enfance. Son cheval marchait au pas, chassant paresseusement de la queue les moucherons grouillant dans l'air et les méchants moustiques bruns. L'herbe et le plantain se penchaient doucement sous le vent. Des ondes vertes parcouraient les prés.

Arrivé aux tranchées des fantassins de Tatarski, Grigori envoya chercher son père. Quelque part au loin, sur la gauche, il entendit Khristonia crier :

— Pantéléï ! Viens vite. Grigori est là.

Grigori mit pied à terre, donna les rênes à Anikouchka qui s'était approché, et vit de loin son père, qui arrivait à la hâte, en boitant.

— Salut, chef !

— Bonjour, père.

— Alors te voilà.

— J'ai eu du mal à venir. Comment ça va chez nous ? La mère, Natalia, où sont-elles ?

Pantéléï Prokofiévitch eut un geste désespéré de la main et se rembrunit. Une larme glissa sur sa joue noire…

— Eh bien, qu’est-ce qu’il y a ? Qu’est-ce qu’il leur est arrivé ? demanda Grigori brusquement, avec inquiétude.

— Elles n’ont pas passé…

— Comment ça ?

— Natalia est couchée depuis deux jours. Le typhus, sans doute… La vieille n’a pas voulu la laisser… Mais ne t’inquiète pas, mon fils, tout va bien.

— Et les enfants ? Michatka ? Poliouchka ?

— Ils sont restés aussi. Mais Douniachka est passée. Elle a eu peur de rester… Une jeune fille, tu comprends… Pour l’heure, elle est partie à Volokhov avec la femme d’Anikouchka. Je suis déjà allé deux fois à la maison. Je passe en barque, la nuit, tout doucement, et je vais voir comment ça va. Natalia est très mal, mais les enfants vont bien. Dieu soit loué… Natalia est sans connaissance, elle a la fièvre, et ses lèvres sont gonflées de sang.

— Pourquoi ne les as-tu pas fait passer ici ? cria Grigori avec indignation.

Le vieux se fâcha. Sa voix tremblante était pleine de reproche :

— Et toi, qu’est-ce que tu as fait ? Tu n’aurais pas pu venir à temps pour les faire passer ?

— J’ai une division. C’est ma division que j’avais à faire passer, moi, répondit Grigori avec emportement.

— Nous sommes au courant de tes occupations à Viochenskaïa… Tu crois que ta famille n’a pas besoin de toi ? Ah ! Grigor ! Il faut penser à Dieu quand on ne pense pas aux gens… Ce n’est pas ici que j’ai traversé, sans ça crois-tu que je ne les aurais pas prises avec moi ? Ma section était à Elanskaïa, et, le temps que nous arrivions ici, les Rouges occupaient le village.

— A Viochenskaïa, je… Ça ne te regarde pas… Et tu n’as pas à me…

La voix de Grigori était rauque et sourde.

— Mais je n’ai rien dit, fit le vieillard effrayé, en regardant avec déplaisir les hommes assemblés à peu de distance autour d’eux. Je ne parlais pas de ça… Et toi, parle plus doucement, on nous écoute…

Il se mit à chuchoter :

— Tu n’es plus un enfant, tu sais ce que tu as à faire. Ne t’inquiète pas trop pour la famille. Natalia se remettra, si Dieu le veut, et les Rouges ne leur feront rien. Ils ont tué un veau d’un an, c’est vrai, mais c’est tout. Ils ont été corrects,

ils ne touchent à rien… Ils ont pris quarante mesures de blé. Mais à la guerre comme à la guerre !…

— On pourrait peut-être les faire passer maintenant.

— Ça ne se peut pas. Malade comme elle est, qu'est-ce qu'on fera d'elle ? Et puis c'est risqué. Et puis elles ne sont pas mal là-bas. La vieille s'occupe de la ferme, comme ça, ça ne bouge pas, tandis que les autres ont brûlé.

— Qui a brûlé ?

— Toutes les maisons de la place. Surtout les maisons des marchands. Chez les Korchounov, il ne reste plus rien. Loukinitchna est à Andropov à l'heure qu'il est, mais le grand-père Grichaka était resté, lui aussi, pour garder la maison. Ta mère a raconté que le grand-père a dit : « Je ne sortirai pas de ma ferme, et les antéchrists n'entreront pas chez moi, ils auront peur du signe de croix. » Il avait l'esprit complètement dérangé. Les Rouges n'ont pas eu peur de son signe de croix, la maison et les dépendances sont parties en fumée. Quant au grand-père, on ne sait pas ce qu'il est devenu… Maintenant, on peut prier pour le repos de son âme. Il s'était fait faire son cercueil depuis vingt ans, et il était toujours en vie… Celui qui a brûlé le village, c'est un ami à toi, la peste le prenne !

— Qui ?

— Michka Kochévoï, qu'il soit trois fois maudit !

— Pas possible ?

— C'est lui, vrai Dieu ! Il est venu à la maison, il a demandé après toi. Il a dit à la mère : « Quand nous passerons de l'autre côté du fleuve, votre Grigori sera pendu le premier. Pendu au chêne le plus haut. Je ne veux même pas salir mon sabre sur lui ! » qu'il a dit. Et il a demandé après moi et il a montré les dents. « Et le boiteux, où est-il allé ? Il n'avait qu'à rester à la maison, sur le poêle. Lui, si je l'attrape, je ne le tuerai pas, mais je le fouetterai jusqu'à ce qu'il rende son dernier souffle. » Voilà comme il est, le misérable. Il parcourt le village et met le feu aux maisons des marchands et des popes en disant : « Pour Ivan Alexéiévitch et pour Stockman je brûlerai tout Viochenskaïa. » Qu'est-ce que tu dis de ça ?

Grigori causa encore une demi-heure avec son père, puis retourna vers son cheval. Le vieux n'avait plus fait aucune allusion à Aksinia, mais Grigori était abattu. « Ils sont tous au courant, sûrement, comme mon père. Qui est-ce qui a bien pu parler ? Qui, à part Prokhor, nous a vus ensemble ? Stépane sait-il ? » Il grinça des dents, de honte et de colère contre lui-même…

Il causa ensuite brièvement avec les Cosaques. Anikouchka plaisantait

toujours et demandait qu’on fît envoyer à l’escadron quelques seaux d’eau-de-vie.

— Des cartouches, nous n’en avons pas besoin, pourvu qu’on ait de la vodka, dit-il en éclatant de rire, et il clignait de l’œil en faisant claquer démonstrativement son ongle sur le col sale de sa chemise.

Grigori offrit du tabac à tout le monde. Juste avant de partir, il vit Stépane Astakhov. Stépane s’approcha, le salua sans hâte, mais ne lui tendit pas la main.

Grigori ne l’avait pas revu depuis le début de l’insurrection, il le regarda avec inquiétude : « Sait-il ? » Mais le beau visage sec de Stépane était tranquille, gai même, et Grigori poussa un soupir de soulagement : « Non, il ne sait pas. »

64

Grigori rentra au bout de deux jours de sa visite au secteur occupé par sa division. L'état-major du commandant en chef s'était transporté au village de Tchorny. Grigori accorda une demi-heure de repos à son cheval près de Viochenskaïa et partit pour Tchorny sans s'arrêter à la stanitsa.

Koudinov l'accueillit avec un sourire alléché.

— Alors, Grigori Pantéléiévitch, qu'est-ce que tu as vu ? Raconte.

— J'ai vu des Cosaques, j'ai vu les Rouges sur les collines.

— Eh bien, tu as vu beaucoup de choses. Nous, trois aéroplanes nous ont apporté des cartouches et des lettres…

— Et ton copain, le général Sidorine, qu'est-ce qu'il t'écrit ?

— Mon camarade de régiment, corrigea Koudinov étrangement gai, sans quitter le ton de la plaisanterie. Eh bien, il m'écrit de tenir de toutes mes forces et de ne pas laisser les Rouges passer le Don. Il écrit encore que l'Armée du Don va commencer d'un jour à l'autre l'offensive décisive.

— C'est agréable à entendre.

Koudinov devint sérieux :

— Ils vont percer le front. Je n'en parle qu'à toi, c'est très secret. Dans une semaine, ils auront percé le front de la 8e Armée rouge. Il faut tenir.

— C'est ce que nous faisons.

— A Gromok les Rouges se préparent à passer le Don.

— On entend toujours le bruit des haches ? s'étonna Grigori.

— Toujours… Mais qu'est-ce que tu as vu, alors ? Où étais-tu ? Est-ce que tu ne serais pas resté, par hasard, à te prélasser à Viochenskaïa ? Peut-être que tu n'as été nulle part ? Avant-hier, je t'ai fait chercher dans toute la stanitsa, et un de mes hommes est venu me dire : « Mélékhov n'est pas chez lui, mais une très jolie femme m'a ouvert la porte et elle m'a dit : « Grigori Pantéléiévitch est parti », et elle avait les yeux gonflés. » Alors je me suis dit : « Peut-être que notre commandant de division s'amuse avec une mignonne et se cache de

nous. »

Grigori fronça les sourcils. La plaisanterie de Koudinov ne lui avait pas plu.

— Tu ferais mieux de ne pas écouter tout ce qu'on raconte et de choisir des ordonnances moins bavardes. Si tu m'envoies encore un homme avec une langue trop longue, je la lui couperai, sa langue, avec mon sabre, pour qu'il ne raconte pas de conneries.

Koudinov éclata de rire et tapa sur l'épaule de Grigori.

— Tu ne comprends toujours pas la plaisanterie ? Bon, ça va, assez plaisanté. J'ai des choses sérieuses à te dire. D'abord il faudrait qu'on trouve un informateur, ça c'est une première chose ; ensuite il faudrait envoyer de nuit de l'autre côté, pas plus haut que la frontière de Kazanskaïa, deux escadrons de cavalerie pour déranger un peu les Rouges. On pourrait faire ça à Gromok, même, pour semer la panique, hein ? Qu'est-ce que tu en penses ?

Grigori répondit après un silence :

— L'idée n'est pas mauvaise.

— Et accepterais-tu, toi, d'emmener les escadrons ? dit Koudinov, en appuyant sur le « toi ».

— Pourquoi, moi ?

— Parce qu'il faut un chef combatif, c'est tout. Un chef très combatif. Il faut dire que ce n'est pas une plaisanterie. Il peut arriver que personne n'en revienne.

Flatté, Grigori répondit sans beaucoup réfléchir :

— J'accepte, bien sûr.

— Nous y avons réfléchi et nous voyons la chose comme ça… commença Koudinov avec animation, et il se leva de son tabouret, se mit à arpenter la pièce en faisant crier le plancher. Il ne faut pas s'enfoncer trop loin à l'arrière, mais rester près du Don et secouer les puces à deux ou trois villages, de telle façon qu'ils en soient écœurés, prendre une provision de cartouches et d'obus, faire quelques prisonniers et rentrer par le même chemin. Il faut faire tout ça de nuit, pour être au gué à l'aube. D'accord ? Bon, alors tu réfléchis, tu choisis tes hommes et en avant ! Nous nous sommes dit : « Il n'y a que Mélékhov pour faire ça. » Si tu réussis, l'Armée du Don ne l'oubliera pas. Dès que nous aurons fait notre jonction avec les nôtres, j'enverrai un rapport à l'ataman désigné. Je décrirai tous tes mérites, et ton avancement…

Koudinov regarda Grigori et s'arrêta au milieu d'un mot : le visage

jusqu’alors calme de Grigori avait noirci, la colère altérait ses traits.

— Pour qui me prends-tu ?

Il croisa vivement les mains dans le dos, les releva.

— Tu crois que je marcherai pour un grade ?… Tu veux m’acheter ?… Tu me promets de l’avancement ?… Mais moi…

— Attends.

— … je crache sur tes grades.

— Attends. Tu ne m’as pas compris.

— Je crache.

— Tu n’as pas compris, Mélékhov.

— J’ai tout compris.

Grigori soupira profondément et se rassit sur le tabouret.

— Cherches-en un autre. Moi, je ne le ferai pas.

— Tu t’emballes pour rien.

— Je ne le ferai pas. N’en parlons plus.

— Bon, je ne te force pas, je n’insiste pas. Tu fais comme tu veux. Notre situation est très grave, c’est pourquoi nous avions décidé de les inquiéter, de les empêcher de préparer leur passage. Quant à l’avancement, je plaisantais. Comment se fait-il que tu ne comprennes pas la plaisanterie ? C’est comme pour la femme, je disais ça pour rire et j’ai vu que tu étais fâché, je me suis dit : « Tiens, je l’ai encore blessé. » Je le sais bien, que tu es à moitié bolchévik et que tu n’aimes pas les grades. Et tu croyais que je parlais sérieusement ? disait Koudinov pour se sortir de ce mauvais pas, et il riait avec tant de naturel que Grigori fut effleuré par l’idée qu’il ne mentait pas. Non… tu… Ho ! ho ! ho !… tu t’es fâché, mon frère ! Mais je disais ça pour rire. Je voulais te faire marcher.

— De toute façon, je refuse, j’ai changé d’idée.

Koudinov jouait avec la boucle de son ceinturon. Il resta un long moment sans parler, puis il dit :

— Bon. Que tu aies changé d’avis ou que tu aies peur, peu importe. Ce qui importe, c’est que tu ruines notre plan. Nous enverrons quelqu’un d’autre, bien sûr. Il n’y a pas que toi au monde… Quant à la gravité de notre situation, tu peux en juger toi-même. Kondrat Medvédev m’a envoyé aujourd’hui de

Choumilinskaïa le dernier ordre du commandement rouge. Ils envoient des troupes contre nous… Mais lis toi-même, sinon tu ne le croiras pas.

Koudinov prit dans sa sabretache une feuille de papier jaune tachée de sang séché et la tendit à Grigori.

— Ils ont trouvé ça sur le commissaire d'une compagnie internationale, un Letton. Il s'est défendu, ce fumier-là, jusqu'à la dernière cartouche, et après il s'est jeté, la baïonnette pointée, sur tout un peloton cosaque… Il y a aussi des hommes parmi eux, parmi les convaincus… C'est Kondrat lui-même qui l'a achevé, le commissaire. Et il a trouvé ça dans sa poche.

Voici ce qui était écrit, en petits caractères noirs, sur la feuille jaune éclaboussée de sang :

ORDRE

aux troupes expéditionnaires

8 N° 100

Bogoutchar, le 25 mai 1919.

A lire dans toutes les compagnies, escadrons, batteries et détachements.

L'ignoble insurrection du Don doit finir.

La dernière heure a sonné.

Tous les préparatifs nécessaires ont été faits. Des forces suffisantes ont été concentrées pour être jetées contre les félons et les traîtres. Voici l'heure de régler leur compte aux Caïns qui ont poignardé dans le dos pendant plus de deux mois nos armées du front sud. Toute la Russie ouvrière et paysanne regarde avec répugnance et haine ces bandes de Migoulinskaïa, Viochenskaïa, Elanskaïa, Choumilinskaïa qui, sous les plis d'un drapeau rouge frauduleux, aident les propriétaires terriens cent-noirs[{96}] *Dénikine et Koltchak.*

Soldats, commandants, commissaires des troupes de répression !

Le travail de préparation est terminé. Toutes les forces, tous les moyens nécessaires sont concentrés. Vos rangs sont formés.

Maintenant, à notre signal, en avant !

Les nids de félons et de traîtres sans honneur doivent être détruits. Les Caïns doivent être exterminés. Pas de quartier pour les stanitsas qui opposeront une résistance. Seules seront épargnées celles qui livreront volontairement leurs armes et passeront de notre côté. Pour les auxiliaires de Koltchak et de Dénikine, le plomb, l'acier et le feu !

La Russie soviétique compte sur vous, camarades soldats. En quelques jours nous devons laver le Don de la tache noire de la trahison. L'heure suprême a sonné.

Tous, comme un seul homme, en avant !

65

Le 19 mai, Michka Kochévoï avait été envoyé avec un pli urgent par Goumanovski – le chef d'état-major de la brigade expéditionnaire de la 9e Armée – à l'état-major du 32e Régiment, lequel se trouvait, selon les renseignements de Goumanovski, au village de Gorbatovski.

Michka arriva le soir même à Gorbatovski, mais l'état-major du 32e Régiment n'y était plus. Le village était encombré par les nombreuses voitures du train des équipages de la 23e Division, qui venaient du Donets et se dirigeaient vers Oust-Medvéditskaïa, sous la protection de deux compagnies d'infanterie.

Michka erra plusieurs heures dans le village et essaya de savoir où se trouvait l'état-major. Finalement un cavalier rouge lui dit que l'état-major du 32e était la veille dans le village d'Evlantievski, près de la stanitsa Bokovskaïa.

Après avoir fait manger son cheval, Michka repartit pour Evlantievski ; il y arriva de nuit, mais l'état-major n'y était pas non plus. Passé minuit, en rentrant à Gorbatovski, il rencontra dans la steppe une patrouille rouge.

— Qui vive ? cria-t-on de loin.

— Ami.

— Voyons un peu… dit doucement, d'une voix basse enrouée, en s'approchant, le chef de patrouille en bonnet blanc du Kouban et tcherkeska bleue. Quelle unité ?

— Brigade expéditionnaire de la 9e Armée.

— Tu as des papiers de ton unité ?

Michka exhiba son laissez-passer. Le chef de patrouille l'examina à la lumière de la lune et demanda d'un ton soupçonneux :

— Qui est le commandant de la brigade ?

— Le camarade Lozovski.

— Et où est-elle, la brigade, pour l'heure ?

— Au-delà du Don. Et vous, de quelle unité êtes-vous, camarade ? Pas du 32e ?

— Non. Nous sommes de la 33e Division du Douban. D'où tu viens ?

— D'Evlantievski.

— Et où tu vas ?

— A Gorbatovski.

— Mais c'est les Cosaques qui y sont, pour l'heure, à Gorbatovski.

— Ce n'est pas possible ! s'étonna Michka.

— Je te dis que c'est les Cosaques insurgés qui sont à Gorbatovski. Nous en venons.

— Comment ferai-je pour aller à Bobrovski ? dit Michka, décontenancé.

— Ça, c'est ton affaire.

Le chef de patrouille partit sur son cheval à la croupe lourde, s'éloigna, puis se retourna à demi sur sa selle et conseilla :

— Viens avec nous, sinon tu risques de te faire couper la tête.

Michka se joignit volontiers à la patrouille. Il arriva avec elle dans la nuit au village de Kroujiline, où se trouvait le 294e Régiment de Taganrog, donna le pli au commandant du Régiment, lui expliqua pourquoi il ne pouvait le remettre à destination et demanda l'autorisation de se joindre au Régiment en qualité d'éclaireur à cheval.

La 33e Division du Kouban, formée depuis peu d'unités de l'Armée de Taman et de volontaires du Kouban, avait été transférée d'Astrakhan au secteur Voronèje-Liski. Une de ses brigades, comprenant les Régiments de Taganrog, Derbent et Vassilkov, avait été jetée contre l'insurrection. C'est elle qui s'était heurtée à la 1re Division, commandée par Grigori Mélékhov, et l'avait repoussée de l'autre côté du Don.

La brigade avait parcouru en marche forcée et en combattant la rive droite du Don depuis la stanitsa Kazanskaïa jusqu'aux villages de la stanitsa Oust-Khoperskaïa situés le plus à l'ouest, son flanc droit avait occupé les villages du Tchir, et elle n'avait rebroussé chemin qu'après quinze jours passés le long du Don.

Michka participa au combat pour la prise de Karguinskaïa et de plusieurs villages du Tchir. Le 27 au matin, dans la steppe, à côté du village de Nijné-Grouchinski, le commandant de la troisième compagnie du 294e Régiment de Taganrog lut aux soldats alignés sur le bord de la route l'ordre qu'il venait de recevoir. Les mots s'imprimèrent fortement dans la mémoire de Michka. « Les

nids de félons et de traîtres sans honneur doivent être détruits. Les Caïns doivent être exterminés… » Et encore : « Pour les auxiliaires de Koltchak et de Dénikine, le plomb, l'acier et le feu ! »

Après le meurtre de Stockman, d'Ivan Alexéiévitch et des communistes d'Elanskaïa, une haine ardente contre les Cosaques avait envahi le cœur de Michka. Il ne réfléchissait plus, n'écoutait plus la voix confuse de la pitié quand un insurgé cosaque lui tombait entre les mains. Il n'avait plus d'indulgence pour personne. Il regardait le prisonnier de ses yeux bleus et froids comme la glace, demandait : « Tu luttais contre le pouvoir des Soviets ». Et sans attendre la réponse, sans regarder le visage cadavérique du prisonnier, il le sabrait sans pitié. Il ne faisait pas que tuer, il lâchait aussi le « coq rouge » dans les maisons des villages abandonnés par les insurgés. Et quand les bœufs et les vaches, fous de terreur, brisant les clôtures des fermes en feu, s'enfuyaient dans les rues en mugissant, Michka leur tirait dessus à bout portant.

Il livrait une guerre impitoyable et sans merci à l'aisance cosaque, à la perfidie cosaque, à ce mode de vie stagnant et inaltérable qui durait depuis des siècles dans les belles maisons. La mort de Stockman et d'Ivan Alexéiévitch nourrissait sa haine et les mots de l'*Ordre aux troupes expéditionnaires* exprimaient avec une extrême clarté ses sentiments muets. Ce jour-là, il incendia, avec trois camarades, cent cinquante fermes de la stanitsa Karguinskaïa. Il avait pris un bidon de pétrole dans le magasin d'un marchand et parcourait la place avec une boîte d'allumettes dans sa main noire ; derrière lui, les élégantes maisons en planches peintes des marchands et des popes, les fermes des Cosaques aisés, les habitations de tous ceux « qui avaient, par leurs intrigues, poussé à la révolte la masse cosaque ignorante » étaient la proie des flammes et de la fumée amère.

Les éclaireurs à cheval entraient les premiers dans les villages abandonnés par l'ennemi. Avant l'arrivée de l'infanterie, Michka avait le temps d'incendier les fermes les plus riches. Il voulait à tout prix se rendre à Tatarski et brûler la moitié du village pour faire expier aux habitants la mort d'Ivan Alexéiévitch et des communistes d'Elanskaïa. Il avait dressé mentalement la liste de ceux dont la maison devait brûler et avait décidé, au cas où son unité, quittant le Tchir, passerait à gauche de Viochenskaïa, de partir nuitamment de son propre chef et d'aller quand même dans son village natal.

Une autre raison le poussait à aller à Tatarski… Depuis deux ans il n'avait rencontré Douniachka Mélékhov que de loin en loin, et un sentiment inexprimé encore en paroles les liait. C'est Douniachka qui avait fait, de ses doigts bruns, la

blague à tabac en tapisserie de Michka. C’est elle qui lui avait apporté, l’hiver, en cachette de sa famille, des gants en duvet de chèvre. Il gardait précieusement sur la poitrine un mouchoir brodé ayant appartenu à Douniachka, et ce petit mouchoir qui conservait dans ses plis depuis trois mois l’odeur du corps virginal, indéfinissable comme l’arôme du foin, lui était cher plus qu’il n’eût su le dire. Quand il était seul, il sortait le mouchoir, et le même souvenir lui revenait toujours à la mémoire : un peuplier givré à côté d’un puits, une tempête de neige s’arrachant du ciel noir, et les lèvres dures et tremblantes de Douniachka, et l’éclat cristallin des flocons fondant sur ses cils recourbés.

Il se prépara soigneusement à cette visite au village. Dans la maison d’un marchand de Karguinskaïa, il arracha du mur un petit tapis bigarré et en fit une housse élégante qui réjouissait de loin les yeux par ses couleurs vives et ses dessins. Il prit dans un coffre cosaque un pantalon à bandes presque neuf, une demi-douzaine de châles de femme, dont il se fit trois paires de molletières, et des gants de fil, qu’il serra dans son sac, car il ne voulait pas les mettre tout de suite, pour tout aller, mais seulement sur la colline, avant d’entrer dans Tatarski.

Il était de règle, depuis des siècles, que le Cosaque mît ses plus beaux habits pour rentrer au village. Bien qu’il fût dans l’Armée Rouge, Michka ne s’était pas affranchi des traditions cosaques et il s’apprêtait à observer religieusement cette vieille coutume.

Il avait un bon cheval bai sombre, aux naseaux blancs, dont le précédent maître était un Cosaque de la stanitsa Oust-Khoperskaïa que Michka avait sabré lors d’une attaque. Ce cheval était un butin de guerre, on pouvait en être fier : il était bien fait, fougueux, de bonne allure et belle tenue. Mais la selle était une petite selle de rien du tout. Le coussin en était usé et rapiécé, la sangle était en cuir non tanné et la vieille rouille des étriers résistait au nettoyage le plus opiniâtre. La bride était tout aussi modeste, sans le moindre ornement. Il fallait faire quelque chose pour orner au moins cette bride. Michka se creusa longtemps la tête pour résoudre ce problème, enfin une heureuse idée l’illumina. Devant la maison brûlée d’un marchand, sur la place, il vit un lit nickelé que les domestiques du marchand avaient mis là. Aux quatre coins du lit, des boules blanches, reflétant le soleil, brillaient d’un éclat aveuglant. Il suffisait de les prendre ou de les arracher, puis de les suspendre au mors, pour que la bride prît aussitôt un tout autre aspect. Ainsi fit Michka. Il dévissa les boules – qui étaient en métal plein –, les suspendit à la bride par des cordonnets de soie : deux boules au mors et deux aux montants, de chaque côté, et les boules brillèrent à la tête du cheval comme le soleil blanc de midi. Quand elles reflétaient les rayons du soleil, leur éclat était insupportable. Elles brillaient si fort que le cheval fermait

les yeux, bronchait, et son allure devenait incertaine. Mais, bien que la vue du cheval en souffrît, que les yeux du cheval fussent pleins de larmes, Michka n'enleva pas une seule boule.

Il fallut bientôt quitter Karguinskaïa à demi brûlée, puant la brique chaude et la cendre. Le Régiment devait gagner le Don, dans le secteur de Viochenskaïa. Michka obtint sans difficulté de son chef de patrouille la permission d'aller passer une journée chez les siens.

Le chef ne se contenta pas de lui accorder cette permission de courte durée, il fit plus :

— Tu es marié ? demanda-t-il à Michka.

— Non.

— Tu as bien une pique-tout, non ?

— Une quoi ? Qu'est-ce que c'est que ça ? s'étonna Michka.

— Ben, une bonne amie !

— A-a-a-ah !… Non, je n'en ai pas. Mais j'aime une jeune fille honnête.

— Et une montre avec une chaîne, tu en as une ?

— Non, camarade.

— Ah ! voilà !

Le chef, un sous-officier rengagé de l'ancienne armée, originaire de Stavropol, qui savait ce que c'est qu'aller en permission et combien il est amer d'arriver chez soi comme un mendiant, prit sur sa large poitrine une montre avec une chaîne incroyablement massive, et dit :

— Tu es un brave. Tiens, emporte ça à la maison, jette de la poudre aux yeux des filles et souviens-toi de moi au bon moment. J'ai été jeune aussi, j'ai séduit des filles, et j'en ai connu, des femmes ! Je sais ce que c'est… Cette chaîne est en or américain nouveau. Si quelqu'un te le demande, c'est ça qu'il faut répondre. Et si un insolent te demande où est le poinçon, tu lui fous ton poing sur la gueule. Il y a des citoyens culottés, il faut leur taper sur la gueule, sans faire de phrases. Il m'est arrivé quelquefois, au cabaret, ou dans un lieu public, ou tout simplement au bordel, qu'un gratte-papier quelconque cherche à me faire honte devant le monde : « Il étale sa chaîne sur son ventre comme si c'était de l'or véritable. Mais où est le poinçon, s'il vous plaît ? » Je ne réponds jamais, je ne lui laisse pas le temps de souffler. « Le poinçon ? Le voilà ! » Le brave chef ferma son poing brun, gros comme une tête d'enfant, et le projeta en avant avec

une force furieuse et terrible.

Michka prit la montre, se rasa à la lumière du feu de camp, sella son cheval, partit au galop. Il entra dans Tatarski à l'aube.

Le village n'avait pas changé : l'église de brique levait toujours vers le ciel bleu la croix dorée délavée de son clocher ; les maisons trapues des popes et des marchands enserraient toujours la place ; le peuplier murmurait toujours en son langage familier au-dessus de la maisonnette à moitié en ruine des Kochévoï…

La seule chose qui frappait Michka était ce grand silence insolite enveloppant les rues comme une toile d'araignée. Il n'y avait pas âme qui vive dans les rues. Les volets étaient clos, certaines portes étaient fermées par des cadenas, mais la plupart étaient grandes ouvertes. Comme si la peste avait passé dans le village à grands pas noirs, dépeuplant les cours et les rues, faisant le vide dans les maisons.

On n'entendait ni voix humaine, ni mugissement de bête, ni chant clair de coq. Seuls les moineaux pépiaient sous l'auvent des hangars et sur les tas de branches mortes, vivement, comme avant la pluie.

Michka entra dans la cour de chez lui. Aucun des siens ne vint à sa rencontre. La porte du vestibule était grande ouverte. Près du seuil gisaient une molletière déchirée de l'Armée Rouge, un pansement chiffonné, noir de sang, des têtes de poules déjà décomposées, couvertes de mouches, et des plumes. Des soldats rouges avaient sans doute mangé dans la maison quelques jours auparavant : le plancher était jonché de débris de cruchons, d'os de poule, de mégots, de lambeaux de journaux piétinés… Réprimant un soupir, Michka pénétra dans la chambre. Là, tout était intact, mais la trappe du sous-sol, où l'on garde habituellement les pastèques en automne, paraissait légèrement soulevée.

La mère de Michka avait coutume d'y mettre les pommes séchées à l'abri des enfants.

Michka s'approcha de la trappe. « Est-il possible que maman ne m'ait pas attendu ? Elle a peut-être caché quelque chose là-dedans », pensa-t-il. Et il souleva la trappe de la pointe de son sabre. Elle céda en grinçant. Une odeur d'humidité et de moisissure monta du sous-sol. Michka se mit à genoux. Il fut longtemps sans rien distinguer dans l'obscurité, puis ses yeux s'habituèrent et il vit sur une vieille nappe une bouteille d'eau-de-vie, une poêle avec une omelette moisie, un morceau de pain à demi rongé par les souris, un cruchon bien fermé par une rondelle de bois… La vieille femme avait attendu son fils comme l'hôte le plus cher. Le cœur de Michka tressaillit d'amour et de joie quand il descendit

dans le sous-sol. Tous ces objets bien rangés sur la vieille nappe propre avaient été touchés quelques jours auparavant par les mains maternelles. Une musette de toile, pendue à une solive, faisait une tache blanche. Michka la prit vivement et y découvrit un caleçon à lui, très vieux mais rapiécé avec art, lavé et repassé.

Les souris avaient souillé la nourriture ; seuls le lait et l'eau-de-vie étaient intacts. Michka but l'eau-de-vie et le lait, qui s'était gardé merveilleusement frais dans le sous-sol, prit le linge et remonta.

La mère était probablement sur la rive gauche. « Elle a eu peur de rester. Ça vaut mieux, les Cosaques l'auraient tuée. Ils ont déjà dû la secouer comme un prunier à cause de moi… », pensa-t-il, et il sortit lentement. Il détacha son cheval, mais n'osa pas aller chez les Mélékhov : leur ferme était juste au-dessus du Don, et un tireur habile pouvait facilement l'atteindre depuis l'autre rive d'une de ces balles sans enveloppe que fabriquaient les insurgés. Aussi Michka décida-t-il de se rendre chez les Korchounov et de revenir au crépuscule sur la place pour mettre le feu, sous le couvert de l'obscurité, à la maison de Mokhov et aux autres maisons de marchands et de popes.

Il gagna au galop, en passant par-derrière les fermes, la vaste cour des Korchounov, entra par le portail ouvert, attacha son cheval à la rampe du perron, il allait entrer dans la maison quand le grand-père Grichaka apparut sur le perron. Sa tête blanche comme neige tremblait, il clignait ses yeux presque aveuglés, décolorés par l'âge. Son éternel uniforme cosaque gris, aux pattes de parements rouges sur le col graisseux, était soigneusement boutonné, mais le pantalon bouffant trop large tombait, et le grand-père le rattrapait sans cesse de ses mains.

— Salut, grand-père ! dit Michka debout à côté du perron, en jouant avec sa cravache.

Le grand-père Grichaka se taisait. La haine et le dégoût se mêlaient dans son regard sévère.

— Salut, je te dis ! dit Michka en élevant la voix.

— Bonjour, répondit le grand-père à contrecœur.

Il continuait à examiner Michka avec une attention hostile. Celui-ci était debout devant lui, les jambes écartées avec désinvolture ; il jouait avec sa cravache, il avait un air sombre et serrait ses lèvres gonflées comme celles d'une jeune fille.

— Pourquoi tu n'as pas passé le Don, grand-père Grigori ?

— Comment sais-tu mon nom ?

— Je suis natif d’ici, c’est comme ça que je le sais.

— Comment t’appelles-tu ?

— Kochévoï.

— Le fils d’Akim ? Celui qui travaillait chez nous ?

— Lui-même.

— Alors, c’est toi, mon petit monsieur ? Et on t’a donné le nom de Mikhaïl au saint baptême ? Eh bien, tu es joli ! Tout à fait ton père ! Il rendait de la merde pour le bien qu’on lui faisait. Alors, tu lui ressembles, paraît-il ?

Michka ôta un gant et s’assombrit encore.

— Comment je m’appelle et ce que je suis, ça ne te regarde pas. Je te demande pourquoi tu n’as pas passé le Don.

— Je n’ai pas voulu, c’est pour ça que je ne l’ai pas fait. Et toi, qu’est-ce que tu deviens ? Tu t’es mis au service des antéchrists ? Tu as mis l’étoile rouge à ton bonnet ? Alors, fils de chienne, vermine, c’est donc que tu es contre nos Cosaques ? Contre les hommes de ton village ?

Le grand-père Grichaka descendit les marches du perron d’un pas mal assuré. Il se nourrissait mal depuis le départ de la famille. Abandonné par les siens, épuisé, sale comme un vieillard sale, il s’arrêta devant Michka et le regarda avec étonnement et colère.

— Oui, je suis contre eux, et du train où vont les choses on en aura bientôt fini avec eux.

— Et que dit l’Écriture sainte ? On se servira pour vous de la mesure avec laquelle vous mesurez. Qu’est-ce que ça veut dire ?

— Tu ne vas pas m’embrouiller la tête avec l’Écriture sainte, grand-père. Je ne suis pas venu pour ça. Éloigne-toi de la maison tout de suite, dit Michka durement.

— Comment ça ?

— C’est comme ça.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Rien. Éloigne-toi, je te dis.

— Je ne sortirai pas de ma maison. Je sais de quoi il retourne… Tu es un valet

de l’Antéchrist, tu portes sa marque sur ton bonnet. C’est de vous que le prophète Jérémie a dit : « Je les nourrirai d’absinthe et je les abreuverai de bile… et ils souilleront toute la terre. » C’est ce qui est arrivé : le fils s’est dressé contre le père et le frère contre le frère…

— Ne cherche pas à m’embrouiller, grand-père. Il ne s’agit pas des frères contre les frères, c’est une arithmétique bien simple : mon père a travaillé pour vous jusqu’à la mort, et moi, avant la guerre, j’ai moulu votre grain, je me suis ruiné la santé à porter vos sacs de blé, maintenant on va régler nos comptes. Sors de la maison, je vais la brûler. Vous viviez dans de bonnes maisons, maintenant vous vivrez comme nous vivions : dans des chaumières de torchis. Compris, grand-père ?

— Oui, oui, c’est bien ça qui est dit au livre du prophète Isaïe : « Quand le peuple sortira, il verra les cadavres des hommes qui m’ont désobéi. Car leur ver ne mourra pas, leur feu ne s’éteindra pas et ils seront pour toute créature un objet d’horreur. »

— Je n’ai pas le temps de discuter avec toi, dit Michka avec une rage froide. Tu sors de la maison ?

— Non. Va-t’en, ennemi.

— C’est à cause de tous les encroûtés comme toi que nous avons la guerre. C’est vous qui soulevez le peuple et qui le dressez contre la révolution.

Michka prit sa carabine…

Après le coup de feu, le grand-père tomba à la renverse et dit d’une voix nette :

— Car… ce n’est point par mon propre vouloir… mais par la volonté de Dieu que je suis venu… Seigneur, reçois Ton esclave… en paix…

Il râla et le sang suinta sous sa moustache.

— Il te recevra. Il y a bien longtemps, vieux diable, qu’on aurait dû t’y envoyer.

Michka contourna d’un air dégoûté le corps du vieux gisant à côté des marches, et monta sur le perron.

Les copeaux secs apportés par le vent dans le vestibule brûlèrent d’une flamme rose ; la cloison en planches qui séparait le vestibule de l’office prit feu très vite. La fumée monta jusqu’au plafond et, emportée par le courant d’air, envahit les pièces.

Michka sortit et, tandis qu'il incendiait le hangar et la grange, les flammes sortaient déjà à l'extérieur de la maison, léchaient avidement, avec un bruit léger, le cadre des fenêtres en bois de pin, et tendaient leurs grands bras vers le toit…

Michka dormit jusqu'au soir dans un jardin proche, à l'ombre d'un buisson de prunellier envahi par le houblon sauvage. Son cheval dessellé et entravé paissait à côté de lui, arrachant paresseusement les tiges savoureuses du plantain. Le soir, assoiffé, il hennit et éveilla son maître.

Celui-ci se leva, serra sa capote dans sa sacoche, fit boire son cheval au puits, dans le jardin, puis le sella et sortit dans la ruelle.

Des pieux noirs, carbonisés, fumaient encore dans la ferme, il flottait une fumée amère. De la vaste maison seules restaient les hautes fondations de pierre, le poêle à demi effondré dressait vers le ciel sa cheminée noircie.

Michka se dirigea tout droit vers la ferme Mélékhov.

Ilinitchna était sous le hangar, elle ramassait du petit bois dans son tablier, quand Michka, sans descendre de selle, ouvrit la barrière et entra dans la cour.

— Bonjour, petite mère, dit-il gentiment.

Effrayée, sans dire un mot, Ilinitchna écarta les bras, et le petit bois se répandit par terre.

— Bonjour à vous, petite mère.

— Bon… bonjour, répondit la vieille d'une voix mal assurée.

— Toujours en vie et en bonne santé ?

— Toujours en vie, mais il vaut mieux ne pas parler de la santé.

— Où sont vos hommes ?

Michka mit pied à terre, se dirigea vers le hangar.

— Ils ont passé le Don…

— Ils attendent les cadets ?

— Je suis une femme… je n'entends rien à tout ça.

— Et Douniachka, elle est à la maison ?

— Elle a passé le Don aussi.

— C'est le diable qui les a poussés.

La voix de Michka se mit à trembler, mais la rage la fit plus forte.

— Je vais vous dire une chose, petite mère : Grigori, votre fils, s'est montré le pire ennemi du pouvoir des Soviets. Quand nous passerons sur la rive gauche, c'est à lui tout le premier qu'on mettra la corde au cou. Quant à Pantéléï Prokofiévitch, il est parti pour rien. Vieux et boiteux comme il est, il avait toutes raisons de rester à la maison.

— Pour attendre la mort ? dit sévèrement Ilinitchna, et elle se remit à ramasser son bois.

— Il en a encore pour longtemps. On l'aurait peut-être un peu fouetté, mais on ne l'aurait pas tué. Mais ce n'est pas pour ça que je suis venu vous voir.

Il arrangea la chaîne de montre sur sa poitrine, baissa les yeux.

— Je suis venu pour voir Douniachka. Dommage qu'elle soit partie aussi, mais je vous parlerai à vous, petite mère, puisque vous êtes sa maman. Et je vous dirai ceci : je soupire depuis longtemps pour elle, mais en ce moment nous n'avons pas trop le temps de soupirer pour les filles, nous faisons la guerre à la contre-révolution et nous la combattons sans pitié. Mais, dès que nous en serons venus à bout définitivement, le pouvoir pacifique des Soviets s'installera sur le monde entier et je vous enverrai mes marieurs, petite mère, pour votre Douniachka.

— Ce n'est pas le moment de parler de ça.

— Si, c'est le moment, dit Michka, et un pli têtu apparut entre ses sourcils. Ce n'est pas le moment de se fiancer, mais on peut en parler.

Et je n'ai pas le temps de choisir un autre moment. Aujourd'hui je suis ici, et demain on m'enverra peut-être au-delà du Donets. C'est pour ça que je vous donne l'avertissement suivant : ne donnez Douniachka à personne, sinon il vous arrivera malheur. Si vous recevez une lettre de mon régiment comme quoi je suis tué, alors vous pouvez la fiancer, mais pas maintenant, parce que, entre nous deux, il y a de l'amour. Je ne lui ai pas apporté de cadeau, je ne sais pas où en trouver, mais si vous avez besoin de quelque chose de chez les bourgeois ou de chez les marchands, dites-le, j'y vais et je vous le rapporte.

— Dieu nous garde ! Nous n'avons jamais profité du bien d'autrui.

— Bon, c'est comme vous voulez. Transmettez mon salut bien bas à Douniachka si vous la voyez avant moi. Maintenant, adieu, et, s'il vous plaît, petite mère, n'oubliez pas mes paroles.

Ilinitchna rentra dans la maison sans répondre. Michka remonta à cheval et se dirigea vers la place du village.

Les soldats rouges étaient descendus dans le village pour passer la nuit. Leurs voix animées résonnaient dans les ruelles. Trois d'entre eux, qui se dirigeaient avec un fusil mitrailleur vers leur poste de garde sur le Don, interpellèrent Michka et vérifièrent ses papiers. Devant la petite maison de Sémion, dit « la marmite », il en rencontra encore quatre. Deux transportaient de l'avoine sur une charrette, et deux autres, accompagnés de la femme phtisique de « la marmite », portaient une machine à coudre et un sac de farine.

La femme reconnut Michka, le salua.

— Qu'est-ce que tu emportes là, petite mère ? demanda-t-il.

— Nous montons le ménage de cette femme de la classe pauvre ; nous lui apportons une machine à coudre bourgeoise et de la farine, répondit vivement l'un des soldats rouges.

Michka incendia l'une après l'autre sept maisons appartenant aux marchands Mokhov et Atiopine-Tsatsa, au pope Vissarion, au père Pankrati et à trois Cosaques aisés, tous réfugiés au-delà du Donets.

Après quoi il quitta le village.

Arrivé en haut de la colline, il fit faire demi-tour à son cheval. En bas, à Tatarski, sur le fond du ciel d'ardoise, une flamme rousse s'étalait comme une queue de renard étincelante. Le feu tantôt s'élevait jusqu'à se refléter dans le courant du Don, tantôt s'abaissait, se penchait vers l'ouest et dévorait avidement les maisons.

Une légère brise de steppe soufflait de l'est. Elle attisait la flamme et emportait au loin des flocons noirs, qui luisaient comme de la braise.

SEPTIÈME PARTIE

Ligne du front de la République soviétique
en août 1918 – – à la fin de février 1919

200 km

1

L’insurrection du Haut-Don, qui avait éloigné du front sud une quantité importante de troupes rouges, avait permis au commandement de l’Armée du Don non seulement de regrouper ses forces à son aise sur le front qui couvrait Novotcherkassk, mais de concentrer dans le secteur des stanitsas Kamenskaïa et Oust-Bélokalitvenskaïa un puissant groupe de choc formé des régiments les plus fermes et les plus éprouvés – c’est-à-dire surtout des régiments du Bas-Don et des régiments kalmouks –, dont la mission était de culbuter au moment opportun, par une action combinée avec les unités du général Fitskhalaourov, la 12e Division, qui faisait partie de la 8e Armée rouge, et de percer vers le nord, en opérant sur le flanc et à l’arrière de la 13e Division et de la Division de l’Oural, pour faire la jonction avec les insurgés du Haut-Don.

Le plan de concentration du groupe de choc, établi par le général Dénissov au temps où il était commandant en chef de l’Armée du Don, et par son chef d’état-major, le général Poliakov, était presque complètement réalisé à la fin du mois de mai. On avait transféré à Kamenskaïa environ seize mille fantassins et cavaliers, avec trente-six pièces d’artillerie et cent quarante mitrailleuses, et l’on amenait les dernières unités de cavalerie et les régiments d’élite de la « jeune armée », comme on l’appelait, formée au cours de l’été 1918 avec les jeunes Cosaques en âge d’être incorporés.

Pendant ce temps, les insurgés, encerclés, continuaient à repousser les attaques des troupes punitives rouges. Au sud, sur la rive gauche du Don, deux divisions insurgées tenaient opiniâtrement dans les tranchées et empêchaient l’ennemi de traverser le fleuve, malgré le feu violent et presque continu des nombreuses batteries rouges, tout le long du front ; les trois autres divisions protégeaient le territoire insurgé à l’ouest, au nord et à l’est ; elles subissaient des pertes colossales, surtout dans le secteur nord-est, sans toutefois reculer, et en se maintenant toujours à la limite du district du Khoper.

Un jour, l’escadron de Tatarski, installé en face du village, las de son oisiveté forcée, mit les Rouges en alerte : dans la nuit noire, des Cosaques qui s’étaient portés volontaires passèrent en barques sur la rive droite du Don, attaquèrent à l’improviste le poste de garde, tuèrent quatre soldats rouges et s’emparèrent d’une mitrailleuse. Le lendemain, les Rouges envoyèrent de Viochenskaïa une

batterie, qui ouvrit un feu rapide sur les tranchées cosaques. Aux premiers éclatements de shrapnels sur la forêt, l'escadron évacua en hâte les tranchées, s'éloigna du Don et s'enfonça dans l'épaisseur de la forêt. Vingt-quatre heures plus tard, la batterie était retirée, et les hommes de Tatarski reprenaient leurs positions. La canonnade avait causé quelques pertes à l'escadron : les éclats d'obus avaient tué deux jeunes d'un complément récemment monté en ligne, et blessé le planton du chef d'escadron, un garçon tout juste arrivé de Viochenskaïa.

Après cela, un calme relatif s'établit, et la vie dans les tranchées reprit son train. Les femmes venaient souvent, elles apportaient la nuit du pain et de l'eau-de-vie ; d'ailleurs, les Cosaques ne manquaient pas de provisions : ils avaient égorgé deux génisses égarées, et tous les jours on péchait dans les lacs. Khristonia faisait fonction de chef poissonnier. On lui avait confié une seine de dix sagènes, abandonnée par une troupe en retraite et tombée aux mains de l'escadron. Khristonia, qui péchait toujours en partant du plus profond, se vantait qu'il n'y avait pas un seul lac dans la prairie qu'il ne pût passer à gué. Au bout de huit jours passés à pêcher inlassablement, sa chemise et son pantalon étaient si imprégnés de l'odeur tenace du poisson qu'Anikouchka finit par refuser catégoriquement de coucher dans le même abri que lui, déclarant :

— Tu pues comme un silure crevé. Si je passe encore vingt-quatre heures ici avec toi, je ne pourrai plus jamais manger de poisson de ma vie.

Depuis lors, Anikouchka dormait à côté de l'abri, malgré les moustiques. Avant de se coucher, il balayait avec une grimace de dégoût les écailles répandues sur le sable et les entrailles de poisson nauséabondes, mais, le lendemain matin, à son retour de la pêche, Khristonia s'asseyait, important et imperturbable, à l'entrée de l'abri, et se remettait à nettoyer et étriper les carassins qu'il avait rapportés. Autour de lui foisonnaient les mouches vertes, et des nuées de féroces fourmis jaunes rampaient vers lui. Anikouchka accourait, hors d'haleine, et hurlait de loin :

— Tu n'as pas trouvé d'autre place ? Salaud, si tu pouvais t'étrangler avec une arête ! Allons, va-t'en, pour l'amour du Christ. Moi, ici, je dors, et toi tu viens jeter des boyaux de poisson, tu attires les fourmis de toute la région et ça pue comme à Astrakhan.

Khristonia essuyait à son pantalon son couteau rustique, regardait longuement et rêveusement le visage glabre indigné d'Anikouchka et disait tranquillement :

— Faut croire, Anikéï, que tu as des vers dans le ventre pour ne pas supporter

l’odeur du poisson. Manges-tu de l’ail à jeun, hein ?

Anikouchka s’en allait en crachant et en jurant.

Ces escarmouches entre eux se répétaient de jour en jour. Mais, dans l’ensemble, l’escadron vivait paisiblement. La gamelle bien remplie mettait tout le monde de bonne humeur, à l’exception de Stépane Astakhov.

Avait-il appris par les hommes du village qu’Aksinia rencontrait Grigori à Viochenskaïa ? ou son cœur le lui avait-il soufflé ? le fait est qu’il devint soudain morose, il eut une altercation sans rime ni raison avec le chef de peloton et refusa catégoriquement de prendre la garde.

Il restait couché interminablement dans son abri sur une couverture noire estampillée, soupirait et fumait avidement son tabac domestique. Quand il apprit que le chef d’escadron chargeait Anikouchka d’aller chercher des cartouches à Viochenskaïa, pour la première fois depuis deux jours il sortit de l’abri. Plissant ses yeux larmoyants, gonflés d’insomnie, il examina d’un air méfiant le feuillage éblouissant, ébouriffé, des arbres ondoyants, les nuages à crinière blanche cabrés par le vent, écouta le murmure de la forêt et fit le tour des abris à la recherche d’Anikouchka.

Il ne voulait pas parler devant les autres, il l’attira à l’écart.

— Retrouve Aksinia à Viochenskaïa et dis-lui de ma part qu’elle vienne me voir. Dis-lui que je suis tout plein de poux, que mes chemises et mes caleçons n’ont plus été lavés depuis longtemps, et puis dis-lui aussi…

Stépane s’interrompit un instant, dissimulant sous sa moustache un sourire confus, et il conclut :

— Dis-lui que je lui fais dire que je m’ennuie rudement et que je l’attends au plus vite.

Anikouchka arriva dans la nuit à Viochenskaïa et trouva le logement d’Aksinia. Depuis sa brouille avec Grigori, elle habitait de nouveau chez sa tante. Anikouchka lui transmit consciencieusement ce qu’avait dit Stépane et ajouta de son chef, pour faire plus d’effet, que Stépane menaçait de venir en personne à Viochenskaïa au cas où Aksinia ne se montrerait pas à l’escadron.

Elle écouta le message et commença à se préparer. La tante fit une pâte en toute hâte et mit des galettes au four ; deux heures plus tard, Aksinia, épouse docile, partait en compagnie d’Anikouchka pour le cantonnement de l’escadron de Tatarski.

Stépane accueillit sa femme avec une émotion cachée. Il scruta attentivement

son visage amaigri, la questionna prudemment, mais ne hasarda pas un mot pour savoir si elle avait revu Grigori ou non. Il se contenta de lui demander dans la conversation, baissant les yeux et se détournant un peu :

— Pourquoi donc es-tu allée à Viochenskaïa par cette rive-là ? Pourquoi n'as-tu pas traversé en face du village ?

Aksinia répondit sèchement qu'il n'y avait pas eu moyen de passer le fleuve avec des étrangers et qu'elle n'avait pas voulu demander aux Mélékhov. Aussitôt, elle s'aperçut que cela revenait à dire que les Mélékhov n'étaient pas des étrangers pour elle, mais des proches. Et elle se troubla, car Stépane, lui aussi, pouvait comprendre de cette façon. C'est probablement comme cela qu'il comprit en effet. Quelque chose frémit sous ses sourcils, et une ombre passa sur son visage.

Il leva sur Aksinia des yeux interrogateurs, et elle, comprenant cette question muette, s'empourpra soudain de confusion, d'irritation contre elle-même.

Stépane eut pitié d'elle et fit mine de n'avoir rien remarqué, il porta la conversation sur le ménage et lui demanda ce qu'elle avait eu le temps de cacher avant de quitter la maison, et si elle l'avait bien caché.

Aksinia constata en elle-même la magnanimité de son mari et lui répondit, sans cesser d'éprouver une gêne lancinante. Pour le convaincre que ce qui avait surgi entre eux était sans importance, pour cacher son propre trouble, elle parlait avec une lenteur voulue, d'un ton sec et réservé, comme on parle d'affaires.

Ils étaient dans l'abri. A tout moment, les Cosaques les dérangeaient. Tantôt c'était l'un qui entrait, tantôt l'autre. Khristonia arriva et se coucha aussitôt pour dormir. Voyant qu'ils n'arriveraient pas à parler sans témoins, Stépane interrompit à contrecœur la conversation.

Aksinia se leva, toute contente, défit rapidement son baluchon, offrit à son mari les galettes apportées de la stanitsa, prit le linge sale dans le sac de Stépane et sortit pour le laver dans l'étang le plus proche.

Le silence d'avant l'aube et un brouillard bleu enveloppaient la forêt. Les herbes alourdies de rosée s'inclinaient vers la terre. Les grenouilles dans les étangs poussaient leurs coassements discordants, et quelque part, très près de l'abri, derrière un opulent buisson d'érable, un râle criait d'une voix grinçante.

Aksinia passa devant le buisson. Il était tout entier, du faîte au tronc caché dans un épais foisonnement d'herbes, entortillé de toiles d'araignée. Les fils, couverts de minuscules gouttes de rosée, scintillaient comme des perles. Le râle

se tut un instant, mais avant que l'herbe foulée par les pieds nus d'Aksinia se fût redressée, de nouveau il donna de la voix et reçut la réponse triste d'un vanneau envolé de l'étang.

Aksinia ôta sa blouse et son corsage, qui gênait ses mouvements, pénétra jusqu'aux genoux dans l'eau tiède de l'étang et se mit à laver. Les moucherons tourbillonnaient au-dessus d'elle, les moustiques bourdonnaient. Pour les chasser, elle passait sur son visage son bras plié, qui était dodu et hâlé. Elle ne cessait de penser à Grigori, à leur dernière brouille avant qu'il partît pour l'escadron.

« Peut-être qu'il me cherche déjà, en ce moment. Cette nuit même je rentre à la stanitsa », décida-t-elle irrévocablement, et elle sourit à la pensée de leurs retrouvailles et de leur prompte réconciliation.

Chose étrange : depuis quelque temps, sans savoir pourquoi, quand elle pensait à Grigori, elle ne se représentait pas son aspect extérieur tel qu'il était en effet. Celui qui surgissait à ses yeux n'était pas le Grigori de maintenant, le grand Cosaque viril, connaissant la vie et riche d'expériences, avec ses yeux plissés par la fatigue, sa moustache noire aux extrémités roussies, ses cheveux blancs trop tôt venus sur les tempes, ses rides sévères au front – traces ineffaçables des privations subies pendant les années de guerre –, mais le Grichka Mélékhov d'autrefois, avec sa rudesse, sa gaucherie d'adolescent dans les caresses, et son cou rond et fin d'adolescent, et l'expression insouciante de ses lèvres constamment souriantes.

Elle en éprouvait un amour encore plus grand, une tendresse presque maternelle.

Cette fois encore, ayant reconstitué dans sa mémoire avec une précision extrême les traits du visage infiniment cher, elle se mit à respirer péniblement, sourit, se redressa, jeta à ses pieds la chemise de son mari, qu'elle n'avait pas fini de laver, et elle sentait dans sa gorge une boule brûlante de sanglots délicieux inattendus, elle murmura :

— Tu es entré en moi, maudit, pour toute ma vie.

Les larmes la soulagèrent, mais le monde bleu du matin tout autour d'elle, c'était comme s'il avait perdu sa couleur. Elle s'essuya les joues du dos de la main, rejeta les cheveux de son front humide et suivit longtemps, sans penser à rien, de ses yeux ternis, un petit héron cendré glissant au-dessus de l'eau, disparaissant dans la dentelle rose du brouillard que le vent faisait écumer.

Le linge une fois lavé, elle le suspendit aux buissons et rentra dans l'abri.

Khristonia, qui s'était éveillé, était assis à côté de l'entrée, remuait ses orteils noueux et tordus et s'échinait à lier conversation avec Stépane, qui fumait en silence, étendu sur sa couverture, et opposait un mutisme obstiné à ses questions.

— Tu crois que les Rouges ne vont pas passer de ce côté-ci ? Tu ne dis rien ? C'est ça, tais-toi. Moi, je crois qu'ils ne vont pas faire autre chose que d'essayer de traverser dans les gués… Dans les gués, c'est obligé. Ce n'est pas possible ailleurs. Ou alors tu crois qu'ils peuvent faire passer la cavalerie à la nage ? Pourquoi tu ne dis rien, Stépane ? Les choses tirent à leur fin, et toi, tu restes là comme une souche.

Stépane sursauta et répondit avec humeur :

— Mais qu'est-ce que tu as donc à te cramponner à moi ? Ils m'étonnent, ces gars-là. Ma femme vient me voir, et il n'y a pas moyen de se débarrasser d'eux… Ils sont fatigants avec leurs conneries, on ne peut pas échanger un mot avec sa femme.

— Si tu peux parler avec une femme, toi…

Khristonia se leva, mécontent, mit à ses pieds nus des souliers éculés et sortit en se cognant douloureusement la tête au linteau.

— Ils ne nous laisseront pas causer ici, allons dans le bois, proposa Stépane.

Et, sans attendre l'acquiescement d'Aksinia, il sortit. Elle le suivit docilement.

Ils rentrèrent à l'abri à midi. A leur vue, les hommes du deuxième peloton, qui prenaient le frais sous un aulne, mirent leurs cartes de côté, se turent, échangèrent des clignements d'yeux entendus, des rires et des soupirs feints.

Aksinia passa devant eux avec une moue méprisante, en rajustant sur sa tête, tout en marchant, son fichu orné de dentelle blanche, qui était froissé. On la laissa passer en silence, mais dès que Stépane, qui la suivait, arriva au niveau des Cosaques, Anikouchka se leva et se détacha du groupe couché. Il fit un profond salut à Stépane, avec un respect hypocrite, et dit à voix haute :

— Bonne fête… après le carême.

Stépane sourit de bon gré. Il lui était agréable que les Cosaques l'eussent vu rentrant du bois avec sa femme. Cela pouvait contribuer, en effet, à faire cesser les bruits qui couraient sur leur mésentente… Même, il remua crânement les épaules, en montrant, d'un air content de lui, sa chemise encore humide de sueur dans le dos.

Les Cosaques, encouragés, se mirent à parler avec animation, en s’esclaffant :

— Ça, c’est une femme, les gars. La chemise de Stépane, elle est à tordre… Collée aux omoplates.

— Elle lui a fait voir du pays, il est couvert d’écume.

Un petit gars, qui avait suivi Aksinia jusqu’à l’abri d’un regard admiratif et embrumé, laissa tomber tout troublé :

— Une belle femme comme ça, on peut chercher, on ne trouvera pas sa pareille au monde, que je meure si je mens.

A quoi Anikouchka objecta raisonnablement :

— As-tu essayé, toi, de chercher ?

Aksinia, qui avait légèrement pâli en entendant ces propos indécents, entra dans l’abri avec une grimace de dégoût, autant à cause de l’intimité qu’elle venait d’avoir avec son mari que des réflexions obscènes des hommes. D’un coup d’œil, Stépane comprit son état d’esprit et dit d’un ton conciliant :

— Faut pas leur en vouloir, Ksioucha, les étalons s’ennuient.

— Il n’y a pas de raison d’en vouloir à qui que ce soit, répondit Aksinia d’une voix sourde, fouillant dans son petit sac de toile et retirant tout ce qu’elle avait apporté pour son mari.

Et elle ajouta encore plus bas :

— C’est à moi que je devrais en vouloir, mais je n’en ai pas le courage…

La conversation languissait. Au bout d’une dizaine de minutes, Aksinia se leva. « Je vais lui dire tout de suite que je rentre à Viochenskaïa », pensa-t-elle, mais elle se rappela aussitôt qu’elle n’avait pas retiré le linge mis à sécher.

Assise à l’entrée de l’abri, elle raccommoda longuement les chemises et les caleçons de son mari, pourris de sueur, en lançant de fréquents regards au soleil, qui avait dépassé midi.

… Elle ne partit pas ce jour-là. Le courage lui en avait manqué. Mais le lendemain matin, sitôt le soleil levé, elle commença à se préparer. Stépane essaya de la retenir, la pria de rester encore un jour, mais elle repoussait si obstinément ses sollicitations qu’il n’insista plus. Il se contenta de lui demander avant son départ :

— C’est à Viochenskaïa que tu penses rester ?

— Oui, pour l’instant.

— Tu ferais peut-être mieux de rester avec moi.

— Ce n’est pas convenable, pour moi, d’être ici… avec les Cosaques.

— Ça, c’est vrai… acquiesça Stépane, mais il lui dit adieu froidement.

Un vent violent soufflait du sud-est. Il venait de loin et sortait de la nuit un peu fatigué, mais il avait apporté, à l’aube, le feu des déserts transcaspiens, s’était abattu sur la prairie de la rive gauche et avait séché la rosée, dispersé le brouillard, enveloppé d’une étouffante brume rose les contreforts crayeux des collines qui bordent le Don.

Aksinia se déchaussa et, relevant de la main gauche sa jupe (il y avait de la rosée sur les herbes de la forêt), elle suivit d’un pas léger un sentier forestier abandonné. La terre humide rafraîchissait agréablement ses pieds nus, et le vent sec baisait de ses lèvres brûlantes et convoiteuses son cou et ses mollets nus et pleins.

Dans une clairière, à côté d’un églantier en fleurs, elle s’assit pour se reposer ; quelque part, tout près de là, dans un petit lac pas encore desséché, des canards sauvages barbotaient dans les roseaux, un jars appelait sa compagne d’une voix enrouée. Sur l’autre rive du Don, les mitrailleuses crépitaient à une cadence assez lente, mais presque sans arrêt ; le canon tonnait de loin en loin. Les explosions d’obus sur cette rive-ci roulaient comme un écho.

Puis les tirs s’arrêtèrent et le monde se découvrit à Aksinia dans sa sonorité secrète : les feuilles vertes des frênes, doublées de blanc, et les feuilles des chênes, moulées, découpées en arabesques, frémissaient et bruissaient sous le vent ; des fourrés d’une jeune tremblaie s’échappait un murmure égal ; au loin, très loin, d’une voix indistincte et triste, un coucou prédisait à un inconnu le nombre d’années qui lui restaient à vivre ; un vanneau huppé volant au-dessus du petit lac répétait sans cesse la même question : « Qui es-tu ? Qui es-tu ? » ; un petit oiseau gris, à deux pas d’Aksinia, buvait de l’eau dans une ornière du chemin, en renversant sa petite tête, les yeux voluptueusement plissés ; des bourdons de velours, couverts de poussière, vrombissaient ; de sombres abeilles sauvages se balançaient sur les corolles des fleurs champêtres, puis s’en détachaient et emportaient dans les creux frais et ombreux leur butin parfumé. La sève dégouttait des branches des peupliers. De dessous un buisson d’aubépine sourdait l’odeur capiteuse et âpre des feuilles pourrissantes de l’an passé.

Assise immobile, Aksinia aspirait insatiablement les senteurs variées de la forêt. Pleine d’une sonorité merveilleuse et multiple, la forêt vivait d’une vie puissante et primitive. Le sol détrempé de la prairie, saoul d’eau printanière,

faisait jaillir et nourrissait une si riche diversité de plantes que les yeux d'Aksinia se perdaient dans ce fantastique enchevêtrement de fleurs et d'herbes.

Souriant, remuant silencieusement les lèvres, elle démêlait avec précaution quelques tiges de modestes fleurs bleues anonymes, puis elle inclina, pour sentir leur parfum, son buste, qui commençait à s'épaissir, et perçut soudain l'arôme langoureux et suave du muguet. Elle chercha à tâtons et trouva. Un pied de muguet poussait là, sous un buisson dont l'ombre était impénétrable ; ses larges feuilles autrefois vertes s'obstinaient à défendre du soleil la petite tige bossue, couronnée de calices penchés blancs comme neige. Mais les feuilles couvertes de rosée et de rouille jaune se mouraient, et la pourriture de la mort atteignait déjà les fleurs elles-mêmes ; deux calices inférieurs s'étaient ridés, avaient noirci, et seul le sommet, tout couvert des larmes scintillantes de la rosée, éclata soudain dans le soleil avec une blancheur dormante de prisonnier.

Sans comprendre pourquoi, en ce court instant, comme elle examinait cette fleur à travers un voile de larmes, Aksinia se rappela sa jeunesse et toute sa longue vie pauvre en joies. Oui, Aksinia a vieilli, sans doute… Une jeune femme va-t-elle pleurer pour un souvenir par hasard qui lui étreint le cœur ?

Elle s'endormit ainsi, tout en larmes, couchée sur la poitrine, protégeant dans ses paumes son visage éploré, pressant sa jupe gonflée et humide contre son fichu roulé en boule.

Le vent soufflait plus fort, penchait vers l'ouest le faîte des peupliers et des saules. Le tronc pâle d'un frêne se balançait, enveloppé du tourbillon bouillonnant de son feuillage agité. Le vent descendait, s'abattait sur l'églantier défleurissant sous lequel Aksinia dormait, et alors, comme une troupe effrayée d'oiseaux verts fabuleux, avec un murmure inquiet, les feuilles s'envolaient, et les pétales roses tombaient comme des plumes. Aksinia dormait sous cette pluie de pétales d'églantier fanés et n'entendait ni le bruit morose de la forêt ni la canonnade qui avait repris sur l'autre rive, ne sentait pas sur sa tête découverte la brûlure du soleil monté au zénith. Elle s'éveilla au bruit d'une voix d'homme et d'un ébrouement de cheval au-dessus d'elle, et se souleva vivement.

Un jeune Cosaque à la moustache blonde, aux dents blanches, était debout devant elle, tenant par la bride un cheval sellé aux naseaux blancs. Il souriait largement, remuait les épaules, esquissait un pas de danse et lançait, d'une voix de ténor un peu enrouée mais agréable, les paroles d'une chanson gaie :

Je suis tombée à terre,

Je regarde par-ci, par-là,

Par-ci, Par-là,

Cherche qui me ramassera.

Je jette un coup d’œil en arrière.

Un Cosaque est auprès de moi.

— Moi, je me ramasserai toute seule, dit Aksinia en souriant, et elle se mit prestement sur pied, en rajustant sa jupe froissée.

— Bonjour, ma mignonne ! C’est-il les petits pieds qui ont refusé de servir ou c’est-il la paresse ? dit le joyeux Cosaque en guise de salut.

— J’ai été prise par le sommeil.

— Tu vas à Viochenskaïa ?

— Oui.

— Veux-tu que je t’emmène ?

— Comment ça ?

— Toi à cheval et moi à pied. Donnant donnant…

Et le Cosaque cligna de l’œil d’un air entendu et farceur.

— Pas du tout. Passe ton chemin, j’irai seule.

Mais le Cosaque se révéla expert en affaires d’amour, et obstiné. Profitant de ce qu’Aksinia se couvrait la tête, il l’enlaça de son bras courtaud, mais vigoureux, l’attira d’un coup à lui et voulut l’embrasser.

— Ne fais pas de bêtises ! cria Aksinia, et elle lui donna un violent coup de coude à la racine du nez.

— Mon petit cœur, faut pas se fâcher. Regarde, quelle bénédiction tout autour… Toutes les créatures du bon Dieu se mettent à deux… Tu veux bien qu’on pèche un peu, nous aussi ?… chuchotait le Cosaque, rétrécissant ses yeux rieurs et chatouillant de sa moustache le cou d’Aksinia.

Les bras en avant, sans colère, mais de toute sa force appuyant les paumes contre la figure brune et suante du Cosaque, elle essaya de se libérer. Il la tenait solidement.

— Imbécile. J’ai une mauvaise maladie… Laisse-moi, disait-elle, à bout de

souffle, et elle pensait se débarrasser de lui par ce naïf artifice.

— Ça… qui de nous deux l'a eue le premier ?… marmotta le Cosaque entre les dents, et tout d'un coup il souleva Aksinia légèrement.

Comprenant soudain que c'était fini de plaisanter et que les choses prenaient mauvaise tournure, elle lança son poing, à toute volée, sur le nez bruni de l'homme, et s'arracha à l'étreinte tenace de ses bras.

— Je suis la femme de Grigori Mélékhov. Ose un peu t'approcher, triple fils de chienne… Si je lui dis, il te…

Point encore sûre de l'efficacité de ses paroles, elle saisit un gros bâton sec. Mais le Cosaque s'était refroidi tout d'un coup. Il essuyait de la manche de sa chemise kaki le sang qui coulait copieusement de ses deux narines sur sa moustache, et il s'écria avec un accent de dépit :

— Bourrique ! Ah ! bourrique de femme ! Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ? Regarde-moi ça comme mon sang coule… Comme si on n'en versait pas assez devant l'ennemi, il faut encore qu'on se fasse saigner par les femmes de chez nous…

Son visage était devenu soudain chagrin et rébarbatif. Pendant qu'il se lavait, en puisant l'eau d'une flaque, Aksinia se hâta de s'écarter du chemin et traversa rapidement la clairière. Cinq minutes plus tard, le Cosaque la dépassait. Il lui jeta un regard oblique, sourit silencieusement, rajusta d'un air affairé la bretelle de son fusil sur sa poitrine et s'éloigna au trot rapide de son cheval.

2

Cette nuit-là, un régiment rouge traversa le Don sur des radeaux de planches et de poutres, près du village de Maly Gromtchonok.

L'escadron de Gromok fut pris de court, car la plupart des Cosaques festoyaient. Le soir, les femmes étaient venues rendre visite à leurs maris. Elles avaient apporté des provisions et de l'eau-de-vie en cruches et en seaux. A minuit, tout le monde était saoul. Chansons, glapissements de femmes ivres ; gros rires et sifflements des hommes retentissaient dans les abris… Les vingt Cosaques de garde avaient pris part aussi à la beuverie, après avoir laissé auprès de la mitrailleuse deux mitrailleurs et un seau d'eau-de-vie.

De la rive droite du Don s'étaient détachés dans un silence complet les radeaux chargés de soldats rouges. Dès qu'ils eurent passé le fleuve, les Rouges se déployèrent en tirailleurs et marchèrent silencieusement vers les abris, situés à une cinquantaine de sagènes du Don.

Les sapeurs, qui avaient construit les radeaux, ramèrent vivement pour aller chercher un nouveau groupe de Rouges qui attendait le passage.

Pendant cinq minutes, on n'entendit rien sur la rive gauche que les chansons confuses des Cosaques, puis les grenades à main éclatèrent, une mitrailleuse crépita, en même temps commençait une fusillade désordonnée, et un cri saccadé roula au loin : « Hourra-a-a ! Hourra-a-a-! Hourra-a-a-! »

L'escadron de Gromok fut culbuté et n'échappa à l'anéantissement total que parce que la poursuite était impossible dans la nuit noire.

Les hommes de Gromok, qui avaient subi peu de pertes, couraient par les prés, dans un désordre panique, en direction de Viochenskaïa. Pendant ce temps, les radeaux amenaient de la rive droite de nouveaux groupes de soldats rouges ; une demi-compagnie du premier bataillon du III^{e} Régiment, avec deux fusils mitrailleurs, opérait déjà au flanc de l'escadron insurgé de Bazki.

Les renforts se ruèrent par la brèche ouverte. Leur avance était considérablement gênée du fait que personne parmi les Rouges ne connaissait la région, que les unités n'avaient pas de guides et que, progressant ainsi à l'aveuglette, elles rencontraient sans cesse dans l'obscurité des lacs et des fossés

profonds emplis par l’eau de la crue, et qu’il était impossible de passer à gué.

Le commandant de brigade qui dirigeait l’offensive décida d’arrêter la poursuite jusqu’au lever du jour, afin de masser des réserves, de concentrer ses troupes aux abords de Viochenskaïa et de reprendre l’offensive après une préparation d’artillerie.

Mais, à Viochenskaïa, on prenait déjà des mesures d’urgence pour colmater la brèche. Dès l’arrivée à bride abattue de l’agent de liaison annonçant la traversée des Rouges, l’officier de service à l’état-major envoya chercher Koudinov et Mélékhov. On fit venir des villages de Tchorny, Gorokhovka et Doubrovka les escadrons à cheval du Régiment de Karguinskaïa. Grigori Mélékhov prit la direction générale des opérations. Il envoya à Erinski trois cents cavaliers, comptant qu’ils renforceraient le flanc gauche et aideraient les escadrons de Tatarski et de Lébiaji à contenir la poussée de l’ennemi au cas où celui-ci tenterait de tourner Viochenskaïa par l’est ; en aval, pour aider l’escadron de Bazki, il envoya la légion non cosaque de Viochenskaïa et un des escadrons à pied du Tchir ; il fit installer huit mitrailleuses dans les secteurs menacés, et lui-même prit position vers deux heures du matin, avec deux escadrons à cheval, à l’orée du bois Gorély, pour y attendre le jour, ayant décidé d’attaquer les Rouges à cheval.

Les Pléiades brillaient encore quand la légion non cosaque de Viochenskaïa, qui s’était engagée dans la forêt en direction du coude de Bazki, se heurta aux hommes de Bazki en retraite et, les prenant pour l’ennemi, s’enfuit après une courte fusillade. Les légionnaires traversaient à la nage le large lac séparant Viochenskaïa de la boucle du fleuve, ayant abandonné sur le bord, dans leur précipitation, leurs chaussures et leurs vêtements. L’erreur fut bientôt découverte, mais la nouvelle de l’arrivée des Rouges aux approches de Viochenskaïa se répandit avec une surprenante rapidité. Les réfugiés qui s’étaient installés à Viochenskaïa dans des caves déguerpirent vers le nord, en répandant partout le bruit que les Rouges avaient passé le Don et percé le front, et qu’ils attaquaient Viochenskaïa…

Le jour commençait à peine à poindre quand Grigori, averti de la fuite de la légion non cosaque, partit au galop vers le Don. Les légionnaires avaient tiré le malentendu au clair et s’en retournaient déjà vers les tranchées, en parlant très fort. Grigori aborda un de leurs groupes et demanda ironiquement :

— Y en a-t-il beaucoup qui ont bu la goutte en traversant le lac ?

Un tirailleur tout mouillé, qui tordait sa chemise en marchant, répondit,

confus :

— On a nagé comme des brochets. Pas de danger qu'on se soit noyés…

— Tout le monde peut se tromper, dit judicieusement un autre, qui était en caleçon. Mais notre chef de peloton a bien failli se noyer vraiment. Il n'a pas voulu se déchausser, les molletières étaient longues à enlever. Bon, alors il se met à nager et voilà-t-il pas qu'une de ses molletières se défait dans l'eau. Et s'enroule autour de ses pieds… Ce qu'il a pu gueuler ! Je suis sûr qu'on l'entendait jusqu'à Elanskaïa.

Ayant trouvé le commandant de la légion de Viochenskaïa, Kramskov, Grigori lui ordonna de conduire ses tirailleurs à l'orée de la forêt et de les installer là, pour pouvoir au besoin diriger un feu de flanc contre les chaînes de tirailleurs rouges. Puis il s'en fut rejoindre ses escadrons.

Il croisa à mi-chemin un agent de liaison de l'état-major. Celui-ci arrêta son cheval, dont les flancs ballottaient pesamment, et poussa un soupir de soulagement :

— J'ai eu du mal à vous trouver.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— L'état-major vous fait dire que l'escadron de Tatarski a abandonné les tranchées. Ils ont peur d'être cernés et ils battent en retraite vers les sables… Koudinov veut que vous y alliez tout de suite.

Avec un demi-peloton formé par les Cosaques qui avaient les chevaux les plus rapides, Grigori gagna la route, en passant par la forêt. En vingt minutes de galop, ses hommes et lui furent au lac de Goly Ilmen. A leur gauche, les hommes de Tatarski, saisis de panique, fuyaient en débandade dans la prairie. Les anciens du front et les hommes d'expérience avançaient sans hâte, serraient le lac au plus près, en se dissimulant dans les joncs de la rive ; mais la plupart, guidés visiblement par le seul désir d'atteindre au plus tôt la forêt, fonçaient tout droit sans faire attention au feu peu nourri des mitrailleuses.

— Rattrapez-les ! Cravachez-les ! cria Grigori, que la fureur faisait loucher, et il lança le premier son cheval à la poursuite des hommes de son village.

Derrière tous les autres, Khristonia, boitillant, trottait l'amble, d'une étrange manière dansante. La veille, à la pêche, il s'était coupé le talon sur un roseau, aussi ne pouvait-il courir de toute la vitesse de ses grandes jambes. Grigori se lança à sa poursuite, la cravache haute. Quand Khristonia entendit le bruit des sabots du cheval, il regarda derrière lui et augmenta sensiblement son allure.

— Où vas-tu ? Arrête !… Arrête, on te dit ! criait vainement Grigori.

Mais Khristonia ne songeait pas à s’arrêter. Il accéléra encore sa course, qui se transforma en un galop effréné de chameau.

Alors, Grigori, fou de rage, lança d’une voix rauque un terrible juron obscène, stimula d’un cri son cheval et, arrivé au niveau du fuyard, assena avec délices un coup de cravache sur son dos mouillé de sueur. Khristonia bondit sous le coup, fit un formidable saut de côté, quelque chose comme une culbute de lièvre, s’assit par terre et se mit à se tâter le dos, lentement et soigneusement.

Les Cosaques qui accompagnaient Grigori dépassaient les fuyards et les arrêtaient, mais sans se servir de leur cravache.

— Cravachez-les !… Cravachez !… criait Grigori d’une voix éraillée, en agitant sa cravache élégante.

Son cheval tournait sur place, se cabrait, refusait obstinément d’avancer. Il le fit repartir avec bien du mal et galopa vers les fuyards. En un éclair, il vit Stépane Astakhov, qui souriait silencieusement, arrêté près d’un buisson ; il vit Anikouchka, plié en deux à force de rire, les mains en entonnoir, qui glapissait de sa voix perçante de commère :

— Frères ! Sauve qui peut ! Les Rouges !… Taïaut ! Taïaut !…

Grigori poursuivait un homme habillé d’une veste ouatée, qui courait vite et sans fatigue. Sa silhouette voûtée lui était étrangement familière, mais il n’avait pas le temps de réfléchir et il hurla de loin :

— Arrête, fils de chienne !… Arrête, ou je te sabre !…

Soudain, l’homme à la veste ouatée ralentit sa course, s’arrêta et, quand il commença à se retourner – d’un mouvement caractéristique que Grigori connaissait depuis l’enfance et qui marquait le comble de l’excitation –, Grigori, bouleversé, reconnut son père avant d’avoir vu son visage.

Les joues de Pantéléï Prokofiévitch étaient tiraillées de spasmes.

— C’est ton père que tu traites de fils de chienne ? C’est ton père que tu veux sabrer ? s’écria-t-il d’une voix de fausset.

Ses yeux fumaient d’une fureur incoercible, si familière que l’indignation de Grigori se refroidit tout d’un coup. Grigori arrêta rudement son cheval et s’écria :

— Je ne t’ai pas reconnu de dos. Qu’est-ce que tu as à gueuler, père ?

— Comment, tu ne m’as pas reconnu ? Tu n’as pas reconnu ton père ?

La manifestation de cet amour-propre de vieillard était si inepte et si déplacée que Grigori, qui s'était mis à rire, fit avancer son cheval et dit d'une voix conciliante :

— Père, ne te fâche pas. Tu portes une veste que je ne connaissais pas, tu volais comme un cheval de course et même ton boitement avait disparu. Comment je t'aurais reconnu ?

Cette fois encore, comme autrefois, comme à la maison, Pantéléï Prokofiévitch se calma et, tout haletant mais rasséréné, il accorda :

— Cette veste sur moi, tu dis vrai, c'est du nouveau, je l'ai eue contre ma pelisse – une pelisse c'est lourd à porter – mais pour ce qui est de boiter… est-ce qu'on a le temps de boiter ici ? Ici, mon gars, il ne s'agit plus de boiter… On a la mort en face, et tu viens me parler de ma jambe…

— Mais non, la mort est encore loin. Retourne-toi, père. Tu n'as pas jeté tes cartouches ?

— Et vers où veux-tu que je me retourne ? s'indigna le vieux.

Cette fois, ce fut Grigori qui éleva la voix. Détachant chaque mot, il commanda :

— Je te donne l'ordre de retourner en arrière. Pour refus d'obéissance au combat, tu sais ce que prévoit le règlement ?

Ces mots produisirent leur effet : Pantéléï Prokofiévitch rajusta le fusil sur l'épaule et rebroussa chemin sans enthousiasme. Ayant rattrapé un autre vieux, qui marchait encore plus lentement que lui, il soupira :

— Voilà comme ils sont, maintenant, nos garçons. Respecter son père ou, par exemple, l'exempter de combat, il n'y songe pas, au contraire, il n'a envie que d'une chose, c'est l'y envoyer… Oui-i-i-i… Non, défunt mon Pétro – Dieu l'ait en Son saint paradis –, il valait bien mieux que ça. Il avait l'âme égale, tandis que ce grincheux, ce Grichka, il a beau commander une division, il a beau être méritant, et tout et tout, ce n'est pas la même chose. Toujours dressé sur ses ergots, et personne ne peut le toucher. Celui-là, vieux comme je suis, pour m'aider à monter sur mon poêle, il prendrait une alêne.

On n'eut pas trop de peine à faire entendre raison aux hommes de Tatarski.

En peu de temps, Grigori eut rassemblé tout l'escadron ; il l'emmena sous le couvert et déclara brièvement, sans descendre de cheval :

— Les Rouges ont traversé le Don et vont essayer de prendre Viochenskaïa.

On se bat près du Don. Ce n’est pas une plaisanterie et je ne vous conseille pas de foutre le camp sans motif. Si ça vous arrive encore une fois, je donne l’ordre à la cavalerie qui est à Erinski de vous sabrer comme traîtres.

Grigori considéra la foule diversement habillée des hommes de son village et acheva avec un mépris non dissimulé :

— Il y a pas mal de salauds dans votre escadron, et c’est eux qui répandent la panique. Vous avez foutu le camp, vous avez fait dans vos culottes, en voilà des soldats ! Et ça s’appelle encore des Cosaques ! Surtout vous autres, les vieux, faites attention ! Vous vous mêlez de faire la guerre, alors ce n’est pas le moment de vous cacher la tête entre les jambes. Tout de suite, par pelotons, au trot, jusqu’à cette ligne là-bas, et des buissons au Don ! Ensuite, le long du Don jusqu’à l’escadron de Sémionovskaïa ! Avec lui vous prendrez les Rouges de flanc. En avant, marche ! Vivement !

Les hommes de Tatarski écoutèrent en silence et s’en allèrent de même vers les buissons. Les vieux geignaient, accablés, en se retournant vers Grigori, qui était reparti à bride abattue, et vers les Cosaques qui l’accompagnaient. Le vieux Obnizov, qui marchait à côté de Pantéléï Prokofiévitch, disait avec admiration :

— Eh bien, c’est un héros que le Seigneur t’a donné pour fils. Un aigle ! Ce coup qu’il a flanqué dans le dos de Khristonia ! Il a tout remis en ordre en un rien de temps.

Flatté dans ses sentiments paternels, Pantéléï Prokofiévitch acquiesça volontiers :

— Je comprends ! Des fils comme ceux-là, on peut toujours courir pour en trouver. Toute une brochette de croix sur la poitrine, qu’est-ce que c’est, hein, c’est de la blague ? Défunt mon Pétro – Dieu l’ait en Son saint paradis –, il avait beau être mon fils, mon propre fils, et le premier-né, ce n’était pas ça. Trop tranquille, comment dirais-je, nom de Dieu, il lui manquait certaines choses. Dans le fond, il avait une âme de femme. Tandis que celui-ci, c’est moi tout craché. Il est même encore plus casse-cou que moi.

Grigori et son demi-peloton se faufilaient vers le gué des Kalmouks. Arrivés à la forêt, ils se croyaient déjà en sécurité, mais on les avait repérés d’un point d’observation situé sur l’autre rive du Don. Une section d’artillerie ouvrit le feu. Le premier obus survola les saules et tomba avec un bruit mou dans un fourré marécageux. Le second frappa, non loin de la route, les racines dénudées d’un vieux peuplier, lança des éclaboussures de feu, arrosa les Cosaques de bruit, de

mottes de terre grasse et de miettes de bois vermoulu.

Grigori, assourdi, porta instinctivement la main à ses yeux et se pencha sur le pommeau de sa selle ; il lui semblait que son cheval venait de recevoir sur la croupe une claque sourde et mouillée.

A cette explosion, qui avait ébranlé la terre, les chevaux des Cosaques s'accroupirent ensemble, comme au commandement, puis s'élancèrent en avant ; celui de Grigori se cabra lourdement, recula et commença à tomber lentement sur le côté. Grigori sauta vivement à terre et prit le cheval par la bride. Deux obus passèrent ensuite, puis il eut un silence bienfaisant à l'orée du bois. Un légère fumée de poudre tombait sur l'herbe ; cela sentait la terre fraîchement retournée, les copeaux, le bois à demi pourri ; on entendait au loin dans l'épaisseur de la forêt le jacassement inquiet des pies.

Le cheval de Grigori râlait et pliait ses pattes de derrière. Il découvrait dans un rictus douloureux la saillie jaune de ses dents, allongeait le cou. Le velours gris de son chanfrein se couvrait d'une mousse rose. Un tremblement violent agitait son corps, des vagues de frissons roulaient sous son poil bai.

— Il a son compte, le copain ? demanda à voix haute un Cosaque arrivé au galop.

Grigori ne répondit pas, il regardait les yeux du cheval, qui s'éteignaient. Il ne jeta pas même un coup d'œil à la blessure et ne s'écarta un peu que lorsque le cheval, pris d'une sorte de hâte incertaine, se redressa et soudain tomba à genoux, inclinant bas la tête, comme s'il demandait pardon à son maître. Et se coucha sur le côté avec un gémissement sourd, tenta de lever la tête, mais ses dernières forces l'avaient abandonné : les tremblements devenaient de plus en plus rares, les yeux mouraient, la sueur perlait au cou.

Seules, quelques petites veines battaient encore aux fanons, juste au-dessus des sabots. A peine vibrait le cuir usé de la selle.

Grigori lança un regard oblique à l'aine gauche, il vit la blessure profonde et labourée, le sang noir et chaud jaillissant à gros bouillons ; en bégayant et sans essuyer ses larmes, il dit au Cosaque, qui avait mis pied à terre :

— Tue-le d'une balle.

Et il lui tendit son mauser.

Il monta sur le cheval du Cosaque et galopa vers l'endroit où il avait laissé son escadron. Déjà le combat s'allumait.

Les Rouges avaient attaqué à l'aube. Leurs vagues d'assaut s'étaient levées

dans le brouillard stratifié et avaient marché silencieusement dans la direction de Viochenskaïa. A l'aile droite, ils avaient perdu un peu de temps devant un ravin plein d'eau, mais ils étaient entrés dans l'eau jusqu'à la poitrine et avaient avancé en élevant haut leurs cartouchières et leurs fusils. Bientôt, quatre batteries sur l'autre rive, du haut de la falaise, se mirent ensemble à tonner, majestueusement. Dès que les obus commencèrent à tomber en éventail sur la forêt, les insurgés ouvrirent le feu. Les Rouges ne marchaient plus, ils couraient, la baïonnette pointée. Les shrapnels éclataient avec un bruit sec dans la forêt, à une demi-verste devant eux ; les arbres s'écroulaient, déchiquetés par les obus, la fumée s'élevait en bouffées blanchâtres. Deux mitrailleuses cosaques se mirent à tirer par courtes rafales. Les Rouges de la première vague commencèrent à tomber. De plus en plus souvent, çà et là, les balles fauchaient les hommes ceinturés de leurs capotes roulées, les abattaient face contre terre ou à la renverse, mais les autres ne se couchaient pas, et la distance qui les séparait de la forêt s'amoindrissait.

Précédant la deuxième vague, un homme de haute taille, un peu penché en avant, capote retroussée, tête nue, courait légèrement, à grandes enjambées : c'était le commandant. Les hommes ralentirent une seconde leur mouvement, mais le commandant se retourna sans s'arrêter, cria quelque chose, et les hommes se remirent à courir, et de nouveau grossit, de plus en plus furieux, leur terrible et rauque hourra.

Alors, toutes les mitrailleuses cosaques se mirent de la partie ; le long de la forêt, les coups de fusil claquaient sans arrêt… Quelque part, derrière Grigori, qui était posté à l'orée avec ses escadrons, la mitrailleuse des gens de Bazki se mit à tirer par longues rafales. Les vagues d'assaut tremblèrent, se couchèrent, commencèrent à riposter. Le combat dura une heure et demie, mais le feu des insurgés, qui avaient ajusté leur tir, était si rasant que la deuxième vague, n'y tenant plus, se leva et alla se mêler à la troisième, qui approchait par bonds… Bientôt la prairie fut couverte de soldats rouges fuyant en désordre. C'est alors que Grigori fit sortir au trot ses escadrons, les forma et les lança à la poursuite des Rouges. L'escadron du Tchir, qui arrivait à fond de train, leur coupa la retraite vers les radeaux. Aux abords de la forêt, tout près de la rive, un corps à corps s'engagea. Une partie seulement des Rouges put se frayer un passage jusqu'aux radeaux. Ils s'y entassèrent et se détachèrent de la rive. Les autres se battaient, acculés au Don.

Grigori fit mettre pied à terre à ses escadrons, ordonna aux gardes-chevaux de ne pas sortir de la forêt et conduisit les Cosaques vers la rive. Ils avançaient en courant d'un arbre à l'autre. Quelque cent cinquante soldats rouges avaient

repoussé jusqu'alors à la grenade à main et à la mitrailleuse la pression de l'infanterie insurgée. Les radeaux essayèrent de revenir vers la rive gauche, mais les hommes de Bazki tuèrent à coups de fusil presque tous les rameurs. Le sort de ceux qui restaient sur la rive gauche était désormais scellé. Les moins fermes, jetant leur fusil, essayèrent de traverser le fleuve à la nage. Les insurgés, couchés à côté de l'eau, leur tiraient dessus. Beaucoup se noyèrent, impuissants à franchir le rapide. Deux seulement réussirent à gagner l'autre rive. L'un des deux, en vareuse rayée de matelot – un nageur habile, évidemment –, avait piqué une tête du haut de la rive escarpée, s'était enfoncé dans l'eau et n'avait fait surface que presque arrivé au milieu du Don.

Caché derrière un saule aux branches écartées, Grigori voyait le matelot s'approcher à grandes brasses de la rive adverse. Quant à l'autre, après avoir tiré toutes ses cartouches, debout dans l'eau jusqu'à la poitrine, il cria quelque chose, en menaçant du poing les Cosaques, et partit en biais. Les balles talochaient l'eau tout autour de lui, mais pas une ne l'atteignit. Il sortit de l'eau à l'endroit d'un ancien abreuvoir, se secoua et se mit, sans se presser, à monter la côte vers les fermes.

Les Rouges restés au bord du Don s'étaient couchés à l'abri d'une dune. Leur mitrailleuse crépita jusqu'au moment où l'eau se mit à bouillir dans le radiateur.

— Suivez-moi ! commanda Grigori à mi-voix dès que la mitrailleuse se fut tue, et il se dirigea vers la dune, sabre au clair.

Derrière lui, soufflant pesamment, les Cosaques martelaient la terre de leurs pas.

Il ne restait plus qu'une cinquantaine de sagènes jusqu'aux Rouges. Après trois salves, le commandant de haute taille, au visage bronzé, aux moustaches noires, se dressa tout entier. Une femme en veste de cuir le soutenait sous le bras. Le commandant était blessé. Traînant sa jambe fracassée, il descendit de la dune, prit bien en main son fusil, baïonnette au canon, et commanda d'une voix éraillée :

— Camarades ! En avant ! Mort aux Blancs !

Une poignée de braves chantant *l'Internationale* marcha à la contre-attaque. A la mort.

Les cent seize hommes qui tombèrent les derniers au bord du Don étaient tous des communistes de la compagnie internationale.

3

Grigori rentra de l’état-major à son logement tard dans la nuit. Prokhor Zykov l’attendait à la barrière.

— On ne sait rien d’Aksinia ? demanda Grigori avec une indifférence feinte.

— Non. On ne sait pas où elle est passée, répondit Prokhor en bâillant, et il se dit aussitôt avec terreur : « Pourvu qu’il ne m’oblige pas encore à aller à sa recherche… Le diable s’acharne sur moi. »

— Apporte-moi de l’eau pour me laver. Je suis tout en nage. Allez, vivement ! dit Grigori, déjà irrité.

Prokhor alla prendre de l’eau dans la maison. Il la laissait lentement couler d’un gobelet dans les paumes de Grigori, jointes en écuelle. Grigori se lavait avec une délectation visible.

Il ôta sa vareuse puante de sueur et dit :

— Verse dans le dos.

L’eau froide brûlant son dos en sueur lui fit pousser un cri, il s’ébroua, frotta longuement et vigoureusement ses épaules fatiguées par les courroies et sa poitrine velue. Tout en s’essuyant avec une housse propre, il dit à Prokhor d’une voix déjà plus gaie :

— On m’amènera un cheval ce matin, reçois-le, panse-le, trouve de l’avoine. Ne m’éveille pas, je m’éveillerai moi-même ; sauf si on m’envoie quelqu’un de l’état-major. Compris ?

Il alla sous l’auvent du hangar, se coucha dans une voiture et sombra aussitôt dans un sommeil profond. A l’aube, il eut froid, se recroquevilla, arrangea sa capote humide de rosée, et se remit à sommeiller après le lever du soleil. Vers sept heures, un puissant coup de canon le réveilla. Au-dessus de la stanitsa, dans le ciel bleu et pur, un aéroplane aux reflets mats tournait. On tirait sur lui depuis l’autre rive, au canon et à la mitrailleuse.

— C’est qu’ils sont bien capables de le descendre ! dit Prokhor, en brossant furieusement un grand étalon roux attaché à un piquet. Regarde, Pantélévitch, quel gaillard on t’envoie.

Grigori inspecta rapidement l’étalon et demanda d’un ton satisfait :

— Je n’ai pas regardé l’âge qu’il a. Il doit aller sur ses six ans ?

— Sur ses six ans, oui.

— Oh ! qu’il est beau ! Les jambes fuselées, et puis ces balzanes ! Beau petit cheval… Allez, selle-le, je vais aller voir qui nous arrive du ciel.

— Ça, pour être beau, il n’y a rien à dire. Faudra voir comment il court. Mais il m’a tout l’air d’être rudement vif, marmotta Prokhor, en tirant sur les sangles.

De nouveau, un shrapnel éclata avec un petit nuage de fumée blanche, à côté de l’aéroplane.

Ayant choisi un point d’atterrissage, le pilote descendit rapidement. Grigori passa la barrière et galopa vers l’écurie de stanitsa, derrière laquelle il s’était posé.

Plus de huit cents prisonniers rouges étaient entassés dans l’écurie des étalons de la stanitsa – long bâtiment de pierre à l’extrémité du bourg. Les sentinelles ne les laissaient pas sortir pour faire leurs besoins, et il n’y avait pas de baquet. Une odeur lourde et épaisse d’excréments humains faisait un mur autour de l’écurie. Des torrents méphitiques d’urine, au-dessus desquels tourbillonnaient des nuées de mouches couleur d’émeraude, coulaient par-dessous les portes…

Jour et nuit, des gémissements sourds s’élevaient dans cette prison pour condamnés à mort. Des centaines de prisonniers succombaient à l’inanition ou au typhus et à la dysenterie, qui faisaient rage parmi eux. Quelquefois, on laissait les morts des journées entières sans les enlever.

Grigori fit le tour de l’écurie, et il allait mettre pied à terre quand, de nouveau, le canon se mit à tonner sourdement de l’autre côté du Don. Le grincement de l’obus qui s’approchait augmenta et rejoignit le grondement lourd de l’explosion.

Le pilote et l’officier qui l’accompagnait eurent à peine le temps de sortir de la carlingue, tous les Cosaques les entouraient. Aussitôt, toutes les pièces de la batterie sur la colline se mirent à parler. Les obus tombaient avec précision autour de l’écurie.

Le pilote remonta vite dans sa carlingue, mais le moteur refusa de tourner.

— Poussez-le à bras ! commanda d’une voix de stentor l’officier d’au-delà du Donets, et lui-même, tout le premier, se mit à pousser sur une aile.

L’aéroplane gagna les pins d’un mouvement léger, ondulant. La batterie

l’accompagnait de son feu rapide. Un des obus tomba sur l’écurie pleine de prisonniers. Un angle du bâtiment s’écroula dans une fumée épaisse, un tourbillon de poussière calcaire. L’écurie trembla du hurlement animal des Rouges saisis de terreur. Trois prisonniers sautèrent par la brèche qui s’était formée, et les Cosaques accourus les criblèrent de balles à bout portant.

Grigori s’éloigna au galop.

— Ils vont te tuer. Va dans les pins ! cria un Cosaque qui courait à toutes jambes, le visage effrayé, les yeux écarquillés, blanchâtres.

« C’est vrai qu’ils peuvent me toucher. Le diable ne plaisante pas avec ça », pensa Grigori, et il s’en retourna vers son logement, sans se presser.

Ce jour-là, Koudinov convoqua à l’état-major, sans y inviter Grigori, une conférence strictement secrète. L’officier de l’Armée du Don arrivé en aéroplane annonça brièvement que, d’un jour à l’autre, le front rouge serait rompu par les unités du groupe de choc concentré près de la stanitsa Kamenskaïa et qu’une division de cavalerie de l’armée du Don, sous le commandement du général Sékrétev, ferait mouvement pour se joindre aux insurgés. L’officier proposa qu’on préparât sans tarder des moyens de franchissement, pour jeter les régiments insurgés à cheval sur la rive droite du Don aussitôt après leur jonction avec la division Sékrétev ; il conseilla de masser les réserves le plus près possible du fleuve et, tout à la fin de la conférence, après qu’eut été mis au point le plan de franchissement et de mouvement des unités de poursuite, il demanda :

— Pourquoi vos prisonniers se trouvent-ils à Viochenskaïa ?

— Il n’y a pas d’autre endroit pour les garder, il n’y a pas de locaux dans les villages, répondit un des hommes de l’état-major.

L’officier essuya soigneusement avec son mouchoir sa tête bien rasée tout en sueur, déboutonna le col de sa tunique kaki et dit en soupirant :

— Envoyez-les à Kazanskaïa.

Koudinov leva les sourcils d’un air étonné.

— Et ensuite ?

— Ensuite, vous les ramènerez à Viochenskaïa… expliqua l’officier avec condescendance, en plissant ses yeux bleus et froids.

Et il conclut durement, les lèvres serrées :

— Je ne comprends pas, messieurs, pourquoi vous faites tant de cérémonies avec ces gens-là. Ce n’est pas le moment, il me semble. Cette racaille est un

foyer de toutes sortes de maladies, tant physiques que sociales, et il faut l'exterminer. Inutile d'être aux petits soins avec elle. A votre place, c'est ce que je ferais.

Le lendemain, on conduisit dans les dunes un premier groupe de deux cents prisonniers. Décharnés, blêmes, presque bleus, ils marchaient comme des ombres, et c'est à peine s'ils pouvaient mettre un pied devant l'autre. Une escorte à cheval encadrait de près leur troupe désordonnée… Sur les dix verstes qui séparent Viochenskaïa de Doubrovka, les deux cents hommes furent sabrés jusqu'au dernier. Un deuxième groupe fut mis en marche un peu avant le soir. L'escorte avait reçu des ordres formels : faire usage contre les traînards de l'arme blanche seulement, ne tirer qu'à toute extrémité. Sur cent cinquante hommes, dix-huit arrivèrent à Kazanskaïa… L'un d'eux, un jeune soldat au type tzigane, était devenu fou en route. Tout en marchant il chantait, dansait et pleurait, serrant sur son cœur une touffe de thym parfumé qu'il avait cueillie. Il tombait souvent, face contre le sable brûlant, le vent agitait les lambeaux sales de sa chemise de coton, et les hommes d'escorte voyaient alors la peau tendue de son dos osseux et les plantes noires et crevassées de ses pieds écartés. On le relevait, on l'aspergeait avec l'eau des gourdes, et alors il ouvrait ses yeux noirs brillants de folie, riait doucement et se remettait en route en vacillant.

Dans un des villages, des femmes compatissantes entourèrent les hommes d'escorte. Une vieille imposante et corpulente dit sévèrement au chef :

— Tu vas me relâcher ce noiraud-là. Il n'a plus sa tête, il s'est rapproché du bon Dieu, et ce serait un grand péché pour vous de le tuer.

Le chef, un grand gaillard de sous-lieutenant à moustache rousse, répondit en souriant :

— Nous autres, la mère, nous ne craignons pas de charger notre âme d'un péché de plus. De toute façon, nous ne serons pas parmi les justes.

— Tu vas le relâcher, ne dis pas le contraire, insistait la vieille. La mort guette chacun de vous…

Les autres femmes l'appuyèrent unanimement, et le chef accepta.

— Moi, ça ne me fait rien, prenez-le. Il ne fera plus de mal maintenant. Mais pour notre bon cœur, vous nous donnerez à chacun une cruche de lait pas écrémé.

La vieille emmena le fou dans sa maison, lui donna à manger et le coucha dans la chambre. Il dormit vingt-quatre heures d'affilée, puis s'éveilla, se leva et

se mit à chanter doucement, dos à la fenêtre. La vieille entra dans la chambre, s'assit sur le coffre, appuya sa joue dans sa paume et observa longuement, d'un regard perçant, le visage émacié du gars, puis elle dit d'une voix de basse :

— Il paraît que les vôtres ne sont pas loin…

Le fou s'interrompit une seconde, et aussitôt se remit à chanter, mais plus doucement.

Alors la vieille dit sévèrement :

— Toi, mon petit ami, tu vas t'arrêter de chanter, de jouer la comédie et de me bourrer le crâne. Je ne suis pas née d'hier et on ne me raconte pas d'histoires, pas si bête. Tu es sain d'esprit, je le sais… Je t'ai entendu causer dans ton sommeil, tu raisonnais bien.

Le soldat rouge continuait à chanter, mais de plus en plus doucement. La vieille reprit :

— N'aie pas peur de moi, je ne te veux pas de mal. J'ai eu deux fils tués à la guerre contre les Allemands, et mon dernier est mort dans cette guerre-ci, à Tcherkassk. Je les avais tous portés dans mon sein… Nourris, élevés. Et mes nuits sans dormir depuis ma jeunesse… C'est pour ça que je plains tous les jeunes qui sont soldats, qui font la guerre…

Elle se tut un moment.

Le soldat rouge se taisait aussi. Il ferma les yeux, et une rougeur à peine perceptible vint à ses pommettes hâlées, une petite veine bleue se mit à battre à son cou mince et maigre.

Il resta une minute ainsi, dans une attente silencieuse, puis il entrouvrit ses yeux noirs. Leur regard était intelligent et brûlait d'une telle impatience que la vieille sourit légèrement.

— Tu connais la route de Choumilinskaïa ?

— Non, la mère, dit le soldat rouge en remuant à peine les lèvres.

— Alors comment pourras-tu partir ?

— Je ne sais pas…

— C'est bien ça. Qu'est-ce que je vais faire de toi, maintenant ?

La vieille attendit longtemps une réponse, puis reprit :

— Et marcher, tu peux ?

— Je marcherai tant bien que mal.

— A l’heure qu’il est, on ne marche pas « tant bien que mal ». Il faut que tu partes de nuit et que tu marches aussi vite que tu pourras, oui, aussi vite que tu pourras. Passe encore un jour ici, je te donnerai des provisions, mon petit-fils te montrera le chemin, et puis bonne chance ! Les vôtres, les Rouges sont derrière Chouminskaïa, je le sais de bonne source. C’est là que tu iras les retrouver. Mais vous ne suivrez pas la grand-route, vous passerez par la steppe, les creux, les bois, loin des chemins, sans ça les Cosaques vous mettront la main dessus et ça ne vous fera pas de bien. Voilà, mon joli.

Le lendemain, dès la tombée de la nuit, la vieille bénit son petit-fils, âgé de douze ans, et le soldat rouge habillé d’un manteau cosaque, qui étaient prêts à partir. Elle dit sévèrement :

— Allez, à la grâce de Dieu ! Mais attention à ne pas rencontrer nos soldats… Il n’y a pas de quoi, mon joli, il n’y a pas de quoi. Ce n’est pas moi qu’il faut saluer, c’est le bon Dieu. Je ne suis pas seule de mon espèce, nous autres mères, nous sommes toutes bonnes… On a de la pitié pour vous, maudits que vous êtes. Bon, bon, allez, Dieu vous garde !

Et elle claqua sa porte branlante, peinte d’argile jaune.

4

Chaque jour, Ilinitchna s’éveillait à l’aube, allait traire la vache et commençait à faire à manger. Elle ne se servait pas du poêle de la maison, elle faisait du feu dans la cuisine d’été, préparait le dîner et s’en retournait à la maison pour s’occuper des enfants.

Natalia se rétablissait lentement de son typhus. Le lendemain de la Trinité, elle se leva pour la première fois, fit le tour des chambres en traînant péniblement ses jambes desséchées, chercha longuement les poux dans la tête des enfants et essaya même, assise sur un tabouret, de laver leurs vêtements.

Le sourire ne quittait pas son visage émacié, une rougeur couvrait ses joues creusées, et ses yeux, que la maladie avait rendus énormes, rayonnaient d’une chaleur frémissante et lumineuse, comme après les couches.

— Poliouchka, ma toute mignonne, Michatka ne t’a pas fait de misères quand j’étais malade ? demanda-t-elle faiblement en prononçant chaque mot d’une voix traînante et mal assurée, et elle passait la main sur la petite tête à cheveux noirs de sa fille.

— Non, maman. Michka ne m’a battue qu’une petite fois, à part ça nous avons toujours bien joué tous les deux, répondit la petite dans un souffle, appuyant fort son visage contre les genoux de sa mère.

— Et grand-mère vous a gâtés ? s’informait Natalia en souriant.

— Oui, bien gâtés.

— Et les étrangers, les soldats rouges, ils ne vous ont rien fait ?

— Ils ont égorgé notre génisse, les maudits ! répondit de sa petite voix basse Michatka, qui ressemblait étonnamment à son père.

— Il ne faut pas jurer, Michatka. Tu m’en fais un maître de maison ! Il ne faut pas dire de gros mots sur les grandes personnes, dit Natalia sentencieusement, en réprimant un sourire.

— C’est grand-mère qui les a appelés comme ça, demande à Poliouchka, répliqua d’un air sombre le petit Mélékhov, pour se justifier.

— C’est vrai, maman, et nos poules, ils les ont toutes égorgées jusqu’à la

dernière.

Poliouchka s’anima : ses petit yeux noirs brillaient, elle raconta la venue des Rouges à la ferme, et qu’ils avaient pris les poules et les canards, et que grand-mère Ilinitchna avait demandé qu’on lui laissât le coq jaune à la crête gelée, pour la reproduction, et qu’un joyeux soldat rouge avait répondu, en brandissant le coq : « Ce coq, grand-mère, il chantait contre le pouvoir des Soviets, nous l’avons condamné à mort. Tu peux toujours courir, on le mettra au pot. En échange on te laissera nos vieilles bottes. »

Et Poliouchka montra en écartant les bras :

— Des bottes grandes comme ça il a laissé. Grandes, immenses, et pleines de trous.

Riant et pleurant, Natalia caressait ses petits et murmurait joyeusement, sans détacher de sa fille ses yeux ravis :

— Ah ! ma Grigorievna ! La vraie fille de Grigori. Tout le portrait de son papa.

— Et moi ? demanda Michatka, jaloux, et il s’appuya timidement contre sa mère.

— Toi aussi, tu lui ressembles. Mais fais attention, quand tu seras grand, ne sois pas si mauvais sujet que ton papa…

— Mauvais sujet ? Pourquoi mauvais sujet ? demanda Poliouchka, intriguée.

Une ombre de tristesse couvrit le visage de Natalia. Elle ne répondit pas et se leva péniblement du banc.

Ilinitchna, qui avait assisté à la conversation, se détourna, mécontente. Natalia n’écoutait déjà plus les enfants ; debout à la fenêtre, elle regarda longuement les volets fermés de la maison Astakhov, elle soupirait et tiraillait nerveusement le bas de sa vieille blouse passée…

Le lendemain, elle s’éveilla avec le jour, se leva doucement, pour ne pas déranger les enfants, fit sa toilette, tira du coffre une jupe propre, une blouse et un fichu blanc. Elle était visiblement émue et, à voir comme elle s’habillait, à son silence triste et sévère, Ilinitchna devina qu’elle voulait aller sur la tombe du grand-père Grichaka.

— Où vas-tu donc ? demanda-t-elle, pour s’assurer de la justesse de ses suppositions.

— Je vais rendre visite à grand-père, laissa tomber Natalia sans lever la tête,

car elle craignait d’éclater en sanglots.

Elle savait qu’il était mort et que Kochévoï avait brûlé la maison et ses dépendances.

— Tu es trop faible, tu n’y arriveras pas.

— Je me reposerai en route. Donnez à manger aux petits, maman, je resterai peut-être longtemps là-bas.

— Qui sait ce qui peut arriver ? Quel besoin as-tu de rester longtemps là-bas ? Tu pourrais encore bien tomber par malheur sur ces démons, Dieu me pardonne. Tu ferais mieux de ne pas y aller, ma petite Natalia.

— Non, j’irai.

Natalia se rembrunit, tendit la main vers la poignée de la porte.

— Voyons, attends, tu ne vas quand même pas y aller à jeun ? Veux-tu du lait caillé ?

— Non, maman, Dieu vous garde, je n’en veux pas… Je mangerai quand je reviendrai.

Voyant la ferme détermination de sa bru, Ilinitchna lui conseilla :

— Il vaut mieux que tu passes par les potagers au-dessus du Don. Tu risqueras moins de te faire voir.

Le brouillard flottait comme un voile au-dessus du Don. Le soleil n’était pas encore levé, mais le bord du ciel, à l’est, barré par les peupliers, brûlait d’une aurore pourpre et, de derrière les nuages, soufflait un petit vent froid, annonciateur du matin.

Natalia avait enjambé la clôture renversée entortillée de cuscute et était entrée dans le jardin des Korchounov. Les mains serrées sur le cœur, elle s’était arrêtée près d’un petit tertre de terre fraîche.

Les orties et les ronces envahissaient impétueusement le jardin. Ça sentait la bardane humide de rosée, la terre mouillée, le brouillard. Un sansonnet solitaire était juché, le plumage hérissé, sur le vieux pommier desséché par l’incendie. La terre de la tombe s’était tassée. Çà et là, entre les mottes de glaise sèche, apparaissaient déjà les petits aiguillons verts de l’herbe qui poussait.

Bouleversée par les souvenirs affluant en elle, Natalia s’agenouilla en silence, colla son visage contre la terre, qui n’est point caressante et qu’emplit depuis toujours l’odeur de la pourriture mortelle…

Une heure plus tard, elle sortait furtivement du jardin, se retournait une dernière fois, le cœur serré, vers cet endroit où sa jeunesse avait autrefois fleuri ; elle ne vit dans la cour déserte que du noir : poutres carbonisées des hangars, décombres enfumés des poêles et des fondations. Elle partit doucement dans la rue.

De jour en jour Natalia se rétablissait. Ses jambes se fortifiaient, ses épaules s'arrondissaient, la santé faisait son corps plus plein. Bientôt elle put aider sa belle-mère à la cuisine. En s'affairant autour du poêle, elles causaient longuement.

Un jour, Natalia dit avec colère :

— Quand donc ça finira-t-il ? Mon âme est à bout.

— Tu vas voir, les nôtres ne vont pas tarder à passer le Don, répondit Ilinitchna avec assurance.

— Comment le savez-vous, maman ?

— C'est mon cœur qui me le dit.

— Pourvu que nos hommes restent sains et saufs ! Dieu fasse qu'ils ne soient pas tués ni blessés. Gricha, c'est une tête brûlée, soupira Natalia.

— Ne crains rien, il ne leur arrivera rien, Dieu est miséricordieux. Notre vieux a promis de traverser encore pour nous apporter des nouvelles, mais il faut croire qu'il a eu peur. S'il venait, tu pourrais repasser chez les nôtres, loin du danger. Nos hommes sont en face de notre village, ils se défendent. L'autre jour, quand tu étais encore couchée et que tu n'avais pas ta tête à toi, je suis allée au Don de grand matin, j'étais en train de prendre l'eau, j'entends Anikouchka qui crie de l'autre côté : Salut, grand-mère ! Le bonjour du vieux ! »

— Et Gricha, où est-il ? demanda prudemment Natalia.

— Il les commande tous de loin, répondit naïvement Ilinitchna.

— Mais d'où il les commande ?

— De Viochenskaïa sans doute. D'où veux-tu que ce soit ?

Natalia resta un long moment sans parler. Ilinitchna jeta un coup d'œil de son côté et demanda, effrayée :

— Mais qu'est-ce que tu as ? Pourquoi pleures-tu ?

Sans répondre, Natalia serrait son tablier sale contre son visage, sanglotait

doucement.

— Ne pleure pas, ma petite Natalia. Pleurer ne sert à rien. Si Dieu le veut, nous les reverrons en vie et en bonne santé. Mais fais attention à toi, ne sors pas inutilement dans la cour. Sans ça, ces antéchrists vont te voir, te regarder de trop près…

Il se mit à faire plus sombre dans la cuisine. Une silhouette, à l'extérieur, bouchait la fenêtre. Ilinitchna se tourna vers la fenêtre et poussa un cri :

— C'est eux ! Les Rouges ! Nataliouchka ! Mets-toi vite au lit, fais semblant d'être malade… Mets-toi vite sous la couverture.

Natalia, tremblante de peur, eut tout juste le temps de se laisser tomber sur le lit, la clenche claqua et un soldat rouge de haute taille entra dans la cuisine en baissant la tête. Les enfants s'accrochèrent à la robe d'Ilinitchna toute pâle. Et elle, qui était debout à côté du poêle, se laissa tomber sur le banc en renversant une cruche de lait cuit au four.

Le soldat rouge parcourut la cuisine d'un regard rapide et dit d'une voix forte :

— N'ayez pas peur. Je ne vous mangerai pas. Bonjour.

Natalia poussait des gémissements feints, la tête sous la couverture. Michatka, qui avait observé l'homme en tapinois, annonça d'un ton joyeux :

— Grand-mère ! C'est celui qui a tué notre coq. Tu te souviens ?

Le soldat rouge ôta sa casquette kaki, claqua la langue, sourit.

— Tu m'as reconnu, brigand. Tu avais bien besoin de parler de ce coq, hein ? Enfin, patronne, voilà l'affaire : tu ne pourrais pas nous cuire du pain ? La farine, nous l'avons.

— Je peux… bien sûr… je vais le faire… répondit vivement Ilinitchna, sans regarder l'homme, en essuyant le lait répandu sur le banc.

Le Rouge s'assit près de la porte, tira sa blague à tabac de sa poche et, tout en roulant une cigarette, engagea la conversation :

— Ça sera fait pour ce soir ?

— Ça peut être fait pour ce soir si vous êtes pressés.

— A la guerre, grand-mère, on est toujours pressé. Pour le coq, il ne faut pas nous en vouloir.

— Mais pas du tout ! dit Ilinitchna effrayée. C'est ce petit bêta… Il se

souvient de ce qu’il ne faut pas…

— Tu es bien avare, mon gars… dit à Michatka l’hôte prolixe avec un bon sourire. Qu’est-ce que tu as à me regarder comme un petit loup ? Viens ici, on va en causer tout notre soûl, de ton coq.

— Vas-y, mon chéri, chuchota Ilinitchna, en poussant le petit du genou.

Mais celui-ci se détacha de la robe de sa grand-mère et il essayait de se glisser hors de la cuisine, en gagnant subrepticement la porte. De son long bras le soldat rouge l’attira à lui, lui demanda :

— Tu es fâché, ou quoi ?

— Non, répondit Michatka dans un murmure.

— Bon, c’est bien. Un coq ne fait pas le bonheur. Ton père, où est-il ? De l’autre côté du Don ?

— Oui.

— Alors il nous fait la guerre ?

Gagné par les manières caressantes de l’homme, Michatka annonça volontiers :

— Il commande tous les Cosaques.

— Oh ! petit menteur !

— Tu n’as qu’à demander à grand-mère.

Mais grand-mère ne put rien faire d’autre que joindre les mains et pousser un gémissement, atterrée qu’elle était par le bavardage de son petit-fils.

— Il commande tous les Cosaques ? redemanda le soldat rouge, perplexe.

— Pas tous, peut-être… répondit Michatka avec moins d’assurance, troublé par les regards désespérés de sa grand-mère.

Le Rouge se tut un moment, puis dit en louchant du côté de Natalia :

— La jeune femme est malade, hein ?

— Le typhus, répondit Ilinitchna de mauvaise grâce.

Deux soldats rouges apportèrent dans la cuisine un sac de farine et le posèrent près du seuil.

— Allume ton poêle, patronne, dit l’un deux. On viendra chercher le pain ce soir. Mais attention, tâche que le surpoids y soit, ou ça ira mal.

— Je ferai le pain comme je sais le faire, répondit Ilinitchna, toute contente que les nouveaux venus eussent interrompu cette conversation dangereuse et que Michatka se fût esquivé hors de la cuisine.

L'un d'eux demanda, en désignant Natalia de la tête :

— Typhus ?

— Oui.

Les Rouges échangèrent quelques mots à mi-voix et quittèrent la cuisine. Le dernier d'entre eux n'avait pas encore tourné le coin que des coups de fusil claquaient de l'autre côté du Don.

Tout courbés, ils atteignirent en courant un muret de clôture à moitié détruit, se couchèrent derrière et, faisant cliqueter tous à la fois leurs culasses, commencèrent à riposter.

Ilinitchna, effrayée, se précipita dans la cour à la recherche de Michatka. On lui cria de derrière le muret :

— Hé ! grand-mère ! Rentre dans la maison. Tu vas te faire tuer.

— Notre petit gars est dans la cour. Michenka ! Mon chéri ! criait la vieille avec des larmes dans la voix.

Elle courut jusqu'au milieu de la cour, et aussitôt on cessa de tirer de l'autre rive. Les Cosaques l'avaient aperçue. Dès qu'elle eut pris dans ses bras Michatka, qui était accouru vers elle, et qu'elle fut rentrée avec lui dans la cuisine, la fusillade reprit et se poursuivit jusqu'à ce que les Rouges eussent quitté la ferme Mélékhov.

Ilinitchna fit une pâte, tout en causant à mi-voix avec Natalia, mais elle n'eut pas à cuire le pain.

Vers midi, les hommes des nids de mitrailleuses rouges qui se trouvaient dans le village quittèrent les fermes tout d'un coup, en hâte, et se mirent à grimper sur la colline, par les ravins, traînant leurs mitrailleuses derrière eux.

La compagnie qui occupait les tranchées au haut de la colline se forma et se dirigea en marche rapide vers la route des hetmans.

Un grand silence s'étendit soudain sur toute la région. Les canons et les mitrailleuses s'étaient tus. Sur les routes, sur les chemins d'été envahis par l'herbe, charrois et batteries, venant des villages, s'allongeaient interminablement vers la route des hetmans ; l'infanterie et la cavalerie partirent en colonnes.

Ilinitchna regardait à la fenêtre les derniers Rouges grimper sur les escarpements crayeux, elle s’essuya les mains au rideau et se signa avec émotion.

— Le bon Dieu l’a voulu, Nataliouchka : les Rouges s’en vont.

— Hélas, maman, ils quittent le village pour les tranchées de la colline, mais ils reviendront ce soir.

— Mais alors, pourquoi ils courent si vite ? Les nôtres leur en ont flanqué un bon coup. Ils reculent, les maudits. Ils fichent le camp, les antéchrists !… jubilait Ilinitchna, et elle se remit à pétrir la pâte.

Natalia sortit du vestibule, s’arrêta sur le seuil, mit la main en visière et regarda longuement la colline crayeuse inondée de soleil, ses contreforts bruns brûlés.

Derrière la colline, dans le silence majestueux annonciateur d’orage, se dressaient les cimes bouillonnantes des nuages blancs. Le soleil de midi brûlait la terre. Les rats de blé sifflaient dans les pâturages, et leur sifflement calme et triste se mariait étrangement avec le chant allègre des alouettes. Le silence qui avait pris la place du grondement des canons était si bon au cœur de Natalia qu’elle écoutait sans bouger, avidement, la chanson simplette des alouettes, le grincement du puits, le murmure du vent gorgé de l’amertume des absinthes.

Il était amer et odorant, ce vent d’est, ce vent des steppes, ce vent ailé. Il exhalait la chaleur de la terre noire brûlante, les senteurs capiteuses de toutes les herbes couchées sous le soleil, mais déjà l’approche de la pluie se faisait sentir : une humidité fade montait du Don ; les hirondelles, effleurant la terre des pointes dédoublées de leurs ailes, arrachaient l’air ; et loin, très loin, dans l’air bleu, voguait un aigle des steppes, fuyant l’orage imminent.

Natalia fit quelques pas dans la cour. Les étuis de cartouches s’amoncelaient en petits tas dorés sur l’herbe foulée derrière le muret. Les vitres et les murs blanchis de la maison étaient troués de balles. A la vue de Natalia, une poule restée saine et sauve s’envola en caquetant sur le toit de la grange.

Ce doux silence ne demeura pas longtemps sur le village. Le vent se mit à souffler ; portes et volets ouverts claquèrent dans les maisons abandonnées. Un nuage de grêle, blanc comme de la neige, couvrit impérieusement le soleil et vogua vers l’ouest.

Natalia, retenant ses cheveux ébouriffés par le vent, gagna la cuisine d’été, d’où elle regarda de nouveau la colline. A l’horizon, dans une buée de poussière

lilas, des charrettes s’en allaient au trot, des cavaliers isolés galopaient. « C’est donc vrai : ils s’en vont » se dit-elle avec soulagement.

Elle n’était pas encore dans le vestibule, que derrière la colline, quelque part, au loin, des coups de canon se mettaient à tonner avec un roulement sourd, et, comme pour leur faire écho, le carillon joyeux des deux églises de Viochenskaïa flotta au-dessus du Don.

Sur l’autre rive, les Cosaques avaient surgi de la forêt en une foule compacte. Ils traînaient ou portaient à bras des barques vers le Don, les mettaient à flot. Les rameurs, debout à la poupe, maniaient adroitement les avirons. Une trentaine de barques se dirigeaient rapidement vers le village.

— Nataliouchka ! Ma chérie ! C’est les nôtres qui arrivent, criait en sanglotant Ilinitchna, qui avait bondi hors de la cuisine.

Natalia pris Michatka dans ses bras et le leva bien haut. Ses yeux brillaient fiévreusement, elle suffoquait, sa voix se brisait.

— Regarde, mon chéri, regarde, tu as des yeux perçants… Peut-être que ton père est avec les Cosaques… Tu ne le vois pas ? Ce n’est pas lui, là, dans la première barque ? Ah, mais tu ne regardes pas où il faut !…

Ils ne trouvèrent au débarcadère que Pantéléï Prokofiévitch, bien amaigri. Le vieux s’enquit avant tout de savoir si les bœufs étaient sains et saufs, et demanda des nouvelles de la ferme et du blé, puis il versa quelques larmes en embrassant ses petits-enfants ; quand il entra, d’un pas rapide et boitillant, dans sa cour, il pâlit, tomba à genoux, se signa largement et, prosterné vers l’orient, demeura longtemps sans lever de la terre brûlante et desséchée sa tête chenue.

5

Un groupe de trois mille cavaliers de l'Armée du Don sous le commandement du général Sékrétev, avec six pièces de cavalerie et dix-huit mitrailleuses de bât, força le front le 10 juin, près de la stanitsa Oust-Bélokalitvenskaïa, par un coup foudroyant, et longea le chemin de fer dans la direction de la stanitsa Kazanskaïa.

Le surlendemain, de grand matin, une patrouille d'officiers du 9e Régiment du Don tomba, près du Don, sur un poste de garde insurgé. A la vue du détachement à cheval, les Cosaques se précipitèrent vers un ravin, mais le capitaine cosaque qui commandait la patrouille reconnut les insurgés à leurs vêtements, agita un mouchoir à la pointe de son sabre et cria d'une voix de stentor :

— Ami !… Ne fuyez pas, pays !…

La patrouille galopa sans prendre de précautions jusqu'à l'entrée du ravin. Le chef du poste insurgé, un vieil adjudant chenu, se porta en avant, boutonnant en marchant sa capote tachée de rosée. Huit officiers mirent pied à terre, et le capitaine, s'approchant de l'adjudant, ôta sa casquette kaki, au bandeau de laquelle brillait une cocarde d'officier, et dit en souriant :

— Eh bien, bonjour, pays. Allons, embrassons-nous selon la vieille coutume cosaque.

Il embrassa l'adjudant sur les deux joues, essuya avec son mouchoir ses lèvres et ses moustaches et, sentant sur lui les regards attentifs de ses compagnons, demanda lentement, avec un sourire entendu :

— Alors, hein, vous en êtes revenus ? Vous avez vu que vos compatriotes valent mieux que les bolchéviks ?

— Oui, Votre Noblesse. On a racheté le péché… On s'est battu pendant trois mois, on ne vous attendait plus.

— Vous y avez mis le temps, mais vous avez fini par comprendre. C'est du passé, qu'on crève un œil à qui garde rancune. Quelle stanitsa ?

— Kazanskaïa, Votre Noblesse.

— Votre unité est de l'autre côté du Don ?

— Oui, Votre Noblesse.

— Les Rouges, dans quelle direction sont-ils partis ?

— En amont vers Donetskaïa Slobodka, sans doute.

— Votre cavalerie n’a pas encore traversé ?

— Non, Votre Noblesse.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, Votre Noblesse. On est les premiers à être passés, de ce côté-ci.

— Ils avaient de l’artillerie ici ?

— Deux batteries.

— Quand sont-ils partis ?

— Hier, à la tombée de la nuit.

— Il fallait les poursuivre. Ah la la, bande d’ahuris ! dit le capitaine d’un ton de reproche.

Il alla à son cheval et prit dans sa sabretache un bloc-notes et une carte.

L’adjudant était au garde-à-vous, le petit doigt sur la couture du pantalon. Les Cosaques s’étaient massés à deux pas derrière lui et observaient, avec un mélange de joie et d’inquiétude inconsciente, les officiers, les selles, les chevaux, qui étaient de bonne race, mais épuisés par leur course.

Les officiers, portant des tuniques anglaises bien ajustées, avec épaulettes, et de larges culottes de cheval, se dégourdissaient les jambes, allaient et venaient à côté des chevaux et jetaient des regards obliques sur les Cosaques. Aucun d’eux n’avait plus les épaulettes dessinées au crayon à encre, comme à l’automne 1918. Chaussures, selles, cartouchières, jumelles, carabines accrochées aux selles, tout cela était neuf et de provenance étrangère. Un seul, celui qui paraissait le plus âgé, portait une tcherkeska en fin drap bleu, un bonnet en caracul doré de Boukhara et des bottes de montagnard sans talon. Il fut le premier à s’approcher des Cosaques, d’un pas mou, et il tira de sa sacoche un élégant paquet de cigarettes avec le portrait du roi Albert de Belgique.

— Fumez, les gars, proposa-t-il.

Les Cosaques tendirent des mains avides vers les cigarettes. Les autres officiers s’approchèrent.

— Alors, comment c’était sous les bolchéviks ? demanda un sous-lieutenant à grosse tête et larges épaules.

— Pas trop doux… répondit d’un ton réticent un Cosaque vêtu d’une vieille tunique, en tirant avidement sur sa cigarette, et il ne quittait pas des yeux les hautes guêtres lacées jusqu’au genou qui serraient les gros mollets du sous-lieutenant.

Lui, ses chaussures étaient éculées, déchirées, lui tenaient à peine aux pieds. Ses bas de laine blanche, maintes fois réparés, qu’il mettait par-dessus son pantalon, étaient en lambeaux. Et c’est pourquoi il ne pouvait détacher son regard ravi des bottines anglaises de l’officier, qui l’attiraient par l’épaisseur de leurs semelles inusables, leurs brillants œillets de cuivre. N’y tenant plus, il exprima naïvement son admiration :

— Ça alors, vous êtes bien chaussé.

Mais le sous-lieutenant n’était pas disposé à une conversation pacifique. Il dit perfidement, d’un air provocant :

— Vous avez refusé l’équipement étranger pour les chaussures de fille en provenance de Moscou, vous n’avez pas de raison d’être jaloux maintenant.

— On a fait une bêtise. On a été dans notre tort… répondit le Cosaque, confus, en regardant les siens pour trouver un appui.

Le sous-lieutenant continuait à le sermonner d’un ton moqueur :

— Vous n’avez pas plus de tête que les bœufs. Les bœufs, c’est toujours comme ça : ils avancent d’un pas, et puis ils s’arrêtent, ils réfléchissent. C’était une bêtise. L’automne dernier, quand vous avez ouvert le front, qu’est-ce que vous aviez dans la tête ? Vous vouliez être commissaires. Beaux défenseurs de la patrie !

Un jeune lieutenant chuchota à l’oreille du sous-lieutenant, qui allait trop loin : « Laisse, ça suffit ! » Le sous-lieutenant écrasa du pied sa cigarette, cracha et regagna les chevaux en se dandinant.

Le capitaine lui remit un billet et lui dit quelque chose à mi-voix.

Avec une légèreté inattendue, le corpulent sous-lieutenant sauta en selle, tourna bride brusquement et partit au galop vers l’ouest.

Les Cosaques se taisaient, troublés. Le capitaine s’approcha et demanda gaiement, en jouant des notes basses de son baryton sonore :

— Combien de verstes d’ici à Varvarinski ?

— Trente-cinq, répondirent à la fois plusieurs Cosaques.

— Bien. Alors voilà, pays, partez et allez dire à vos chefs qu'il faut que les unités de cavalerie passent le fleuve et viennent de ce côté-ci sans perdre une minute. Un de nos officiers vous accompagnera jusqu'au gué, il conduira la cavalerie. Et l'infanterie fera mouvement vers Kazanskaïa en formation de marche. Compris ? Bon, alors, comme on dit, à gauche, gauche, et en avant, marche !

Les Cosaques descendirent la pente en désordre. Ils firent une centaine de sagènes en silence comme s'ils s'étaient donné le mot, et le petit Cosaque à la tunique, celui qui ne payait pas de mine, celui-là même qu'avait houspillé le bouillant sous-lieutenant, hocha la tête et soupira tristement :

— La voilà faite, cette jonction, les gars…

Un autre ajouta vivement :

— Le raifort n'est pas plus doux que le radis.

Et il lâcha un juron savoureux.

6

Aussitôt que la retraite précipitée des unités rouges fut connue à Viochenskaïa, Grigori Mélékhov traversa le Don à la nage avec deux régiments de cavalerie, envoya de fortes patrouilles en avant et se dirigea vers le sud.

On se battait derrière la falaise du Don. Le tonnerre roulant de la canonnade grondait sourdement, comme si cela s'était passé sous la terre.

— Les cadets n'ont pas l'air de ménager les obus. Feu rapide ! dit avec admiration un commandant d'unité, en s'approchant de Grigori.

Grigori ne répondit pas. Il allait en avant de la colonne, observant attentivement les alentours. Du Don au village de Bazki, sur trois verstes, des milliers de voitures et de charrettes avaient été abandonnées par les insurgés. Partout dans la forêt, toutes sortes d'objets étaient éparpillés : coffres brisés, chaises, vêtements, harnais, vaisselle, machines à coudre, sacs pleins de grain, toutes choses emportées et amenées là par la grande avidité de leurs propriétaires, lors de la retraite vers le Don. Par places, le chemin était plein de froment doré, où l'on enfonçait jusqu'aux genoux. A côté de là, gisaient des cadavres puants de bœufs et de chevaux, enflés, déformés par la décomposition.

— Voilà tout ce qu'ils ont gagné ! s'écria Grigori, bouleversé, et, tête nue, tâchant de ne pas respirer, il contourna soigneusement un monticule de grains pourris sur lequel était étendu le corps d'un vieillard en casquette cosaque, à la tunique ensanglantée.

— Il a monté la garde jusqu'au bout sur son bien, le grand-père. Les diables l'ont coincé ici, dit un Cosaque d'un ton compatissant.

— Sûrement que ça lui faisait mal au cœur de laisser le produit de son travail…

— Allons, au trot ! Il pue, c'est pas Dieu possible ! Allez ! En avant !… crièrent des voix indignées dans les derniers rangs.

Et l'escadron se mit au trot. Les conversations cessèrent. Seuls dans la forêt retentirent en cadence le frappement de sabots de la foule des chevaux et le cliquetis des équipements cosaques bien ajustés.

… On se battait à peu de distance du domaine Listnitski. Les Rouges couraient en une masse compacte au fond de la vallée sans eau, un peu à l'écart de Iagodnoïé. Les shrapnels éclataient au-dessus de leurs têtes, les mitrailleuses leur tiraient dans le dos, et un régiment kalmouk à cheval descendait le long de la butte en ordre dispersé pour leur couper la retraite.

Grigori arriva avec ses régiments alors que le combat avait pris fin. Les deux compagnies rouges qui avaient couvert la retraite, par le défilé de Viochenskaïa, des unités et des équipages dépareillés de la 14e Division avaient été défaites par le 3e Kalmouk et complètement anéanties. Arrivé sur la butte, Grigori passa le commandement à Ermakov et lui dit :

— On s'est passé de nous. Va au point de jonction, moi, je vais faire un tour à la propriété.

— Pour quoi faire ? s'étonna Ermakov.

— Euh… comment je te dirais… j'ai travaillé ici dans ma jeunesse, alors voilà, j'ai envie de revoir ces endroits d'autrefois…

Grigori appela Prokhor et obliqua en direction de Iagodnoïé. Au bout d'une demi-verste, il vit monter et flotter au-dessus de l'escadron de tête une grande étoffe blanche, qu'un Cosaque avait eu la prévoyance d'emporter.

« Comme s'ils allaient se rendre » pensa-t-il, saisi d'inquiétude et d'une angoisse vague, en regardant la colonne qui descendait lentement et comme à regret dans la vallée sans eau, tandis qu'un groupe de cavaliers de Sékrétev venait à sa rencontre, au trot, droit à travers les prés verts.

Un vent de tristesse et d'abandon souffla sur Grigori quand, franchissant le portail effondré, il entra dans la cour envahie par l'arroche. Iagodnoïé était méconnaissable. Partout apparaissaient les traces terribles de l'incurie et de la destruction. La maison autrefois pimpante avait terni et semblait plus basse. Le toit, qui n'avait plus été peint depuis bien longtemps, était émaillé de taches de rouille jaune, les tuyaux de descente de l'eau, cassés, jonchaient le sol près du perron, les volets arrachés de leurs gonds étaient de guingois, le vent s'engouffrait en sifflant par les fenêtres brisées, d'où se dégageait déjà l'odeur aigrelette du moisi, propre aux maisons inhabitées.

L'angle au levant et le perron avaient été démolis par un obus de trois pouces. Le sommet d'un érable abattu par l'obus avait pénétré dans la fenêtre à l'italienne du couloir et l'avait défoncée. L'érable gisait ainsi, le tronc appuyé à un tas de briques arrachées au soubassement. Le long de ses branches fanées rampait et frisait déjà le houblon sauvage, dont la croissance est impétueuse ; il

envahissait capricieusement les carreaux restés intacts de la fenêtre et montait vers la corniche.

Le temps et les intempéries accomplissaient leur œuvre. Les dépendances étaient délabrées, et c'était à croire qu'elles n'avaient plus été touchées depuis de longues années par la main diligente de l'homme. A l'écurie, le mur de pierres, sapé par les pluies de printemps, s'était effondré ; une tempête avait arraché le toit de la remise aux voitures, et il ne restait plus çà et là sur les chevrons et les poutres blanchis comme des ossements que des touffes de paille pourrie.

Trois lévriers, devenus sauvages, étaient allongés sur le perron des communs. Voyant des hommes, ils se dressèrent et disparurent dans le vestibule avec un grognement sourd. Grigori s'approcha d'une fenêtre grande ouverte de cette aile de la maison et dit en se penchant sur sa selle :

— Y a-t-il quelqu'un de vivant ici ?

Longtemps la maison resta silencieuse, puis une voix fêlée de femme répondit :

— Attendez, pour l'amour du Christ, je viens.

Loukéria, vieillie, traînant ses pieds nus, apparut sur le perron ; elle examina longuement Grigori, fermant à demi les yeux à cause du soleil.

— Tu ne me reconnais pas, tante Loukéria ? demanda Grigori, mettant pied à terre.

Alors seulement quelque chose frémit dans le visage grêlé de Loukéria, où l'indifférence obtuse fit place à une forte émotion. Elle se mit à pleurer et fut longtemps sans pouvoir proférer un mot.

Grigori attacha son cheval et attendit patiemment.

— J'ai souffert toutes les douleurs. Je ne le souhaite à personne… commença Loukéria, en s'essuyant les joues avec son tablier de toile sale. Je croyais qu'ils étaient revenus… Oh ! Grichenka ! Ce qui s'est passé ici !… On ne peut pas le raconter !… C'est que je suis restée toute seule…

— Et le père Sachka, où est-il ? Il est parti avec les maîtres ?

— S'il était parti, il serait peut-être encore en vie…

— Non ! Il est mort ?

— Ils l'ont tué… Ça fait plus de deux jours qu'il est dans la cave… Il aurait fallu l'enterrer, mais je suis tombée malade… A peine si j'ai pu me lever… Et j'ai peur à mourir d'aller là-bas, voir le mort…

— Mais pourquoi ils l'ont… ? demanda Grigori d'une voix sourde, sans lever les yeux.

— Pour une jument… Nos maîtres sont partis très vite. Ils n'ont emporté que leur argent, mais le bien, ils l'ont presque tout laissé sous ma garde.

Loukéria se mit à chuchoter :

— J'ai tout gardé, jusqu'au plus petit bout de fil. Ce qui a été enterré est toujours sous terre. Pour les chevaux, ils n'avaient pris que les trois étalons d'Orel, les autres étaient restés au père Sachka. Quand la révolte a commencé, les Cosaques et les Rouges les ont pris. Coup de vent, l'étalon noir, tu t'en souviens peut-être ? Les Rouges l'ont emmené au printemps. Ils ont eu de la peine à le seller. Faut dire qu'il n'avait jamais été sellé de sa vie. Mais ils n'ont pas eu beaucoup de temps pour le monter, ils n'ont pas eu beaucoup de plaisir avec lui. C'est des Cosaques de Karguinskaïa qui sont venus huit jours après et qui nous ont raconté l'histoire. Ils avaient rencontré les Rouges sur la colline, et ils avaient commencé à se tirer dessus. Et voilà chez les Cosaques une petite idiote de jument qui se met à hennir. Et Coup de vent, qui ne doutait de rien, il a emmené son Rouge aux Cosaques. Il s'est précipité ventre à terre vers la jument et l'homme qui le montait n'a pas pu l'arrêter. Quand il a vu qu'il n'en aurait pas raison, il a voulu sauter en plein galop. Pour sauter, il a sauté, mais le pied est resté dans l'étrier. Et Coup de vent l'a traîné tout droit chez les Cosaques.

— C'est beau ! s'écria Prokhor, admiratif.

— A présent, c'est un sous-lieutenant de Karguinskaïa qui le monte, poursuivit gravement Loukéria. Il a promis de le remettre à l'écurie dès que le maître serait rentré. On avait donc pris tous les chevaux, il ne restait plus que la Flèche, la petite trotteuse, la fille de Premier et de Promise. Elle était pleine et c'est pour ça que personne ne la touchait. Elle a mis bas il n'y a pas longtemps, et le père Sachka a soigné le petit poulain, il l'a soigné… que ça ne se raconte pas !.. Il le portait dans ses bras et lui faisait boire du lait d'un biberon et lui donnait des infusions d'herbes, pour qu'il se tienne bien sur ses jambes. Mais voilà que le malheur est arrivé… Avant-hier trois hommes sont venus au galop à la tombée de la nuit. Le vieux fauchait au jardin. Ils lui crient : « Viens ici, espèce de machin » Il laisse sa faux, il vient, il dit bonjour, mais eux, ils ne le regardent pas, ils boivent du lait et ils lui demandent : « Il y a des chevaux ? » Lui, il répond : Il y en a un, mais on ne peut pas s'en servir pour faire votre guerre : c'est une jument, et par-dessus le marché elle a un poulain à la mamelle. » Le plus méchant des trois, si tu avais vu comme il criait : « Ça ne te regarde pas. Amène la jument, vieille crapule. Mon cheval a le dos abîmé, il faut

que je le remplace » Il aurait dû céder et ne pas s'accrocher à cette jument, mais tu sais toi-même qu'il avait du caractère, le vieux… Même au maître il répondait. Tu te rappelles, hein ?

— Et alors, il a refusé ? dit Prokhor, se mêlant à la conversation.

— Hé ! Comment refuser ? Non, il leur a dit seulement : « Avant vous, qu'il leur a dit, il en est venu des cavaliers ici, et ils ont pris tous les chevaux, mais ils ont épargné celle-là, tandis que vous… » Alors ils se sont fâchés : « Ah ! larbin ! qu'ils ont crié. Tu la gardes pour ton maître ? » Et ils l'ont empoigné… Il y en a un qui a été chercher la jument et il s'est mis à la seller, mais le poulain la suivait à la mamelle. Le vieux les a suppliés : « Ayez pitié, ne la prenez pas. Le poulain, qu'est-ce qu'il va devenir ? » – « Voilà ce qu'il va devenir ! » a dit l'autre, et il l'a éloigné de sa mère, il a pris son fusil à son épaule et il lui a tiré dessus. J'en ai pleuré… J'ai couru, je les ai suppliés, j'ai pris le vieux par la manche, j'ai voulu l'arracher au malheur, mais lui, quand il a vu le poulain, sa barbiche s'est mise à trembler, il est devenu blanc comme le mur et il a dit : « Si c'est comme ça, tue-moi aussi, fils de chienne. » Il s'est jeté sur le Rouge, il s'est accroché à lui, il ne le laissait pas seller la jument ; alors, ils se sont mis en colère et ils l'ont exécuté dans leur fureur. J'ai perdu la tête quand ils ont tiré sur lui. Et maintenant je ne sais pas ce que je dois faire avec lui. Il faudrait bien lui faire un cercueil, mais ce n'est quand même pas un travail de femme.

— Donne-nous deux pelles et une pièce de toile, dit Grigori.

— Tu veux l'enterrer ? demanda Prokhor.

— Oui.

— Tu as bien besoin de prendre cette peine, Grigori Pantélévitch ! Si tu veux, je vais te chercher des hommes. Ils lui feront une bière et ils lui creuseront une tombe convenable…

Prokhor n'avait visiblement pas envie de s'occuper de l'enterrement d'un vieux qu'il ne connaissait pas, mais Grigori déclina obstinément sa proposition.

— Nous creuserons la tombe nous-mêmes et nous l'enterrerons nous-mêmes. Ce vieux était un brave homme. Va dans le jardin, attends-moi près de l'étang, moi je vais aller voir le défunt.

Sous le vieux peuplier aux branches étalées, à côté de l'étang habillé de lentilles d'eau, là même où il avait naguère enseveli la fillette de Grigori et d'Aksinia, le père Sachka trouva, lui aussi, son dernier refuge. On déposa dans la fosse son corps sec, enveloppé dans un linceul propre qui sentait le houblon, et

on le couvrit de terre. A côté du tout petit tumulus funéraire s'en éleva un nouveau, soigneusement tassé à coups de bottes, et auquel la glaise brillante, fraîche et humide, donnait un air de fête.

Accablé de souvenirs, Grigori s'allongea dans l'herbe près de ce petit cimetière cher à son cœur et regarda longtemps le ciel bleu majestueusement étendu au-dessus de lui. Là-haut, dans les espaces sans limites, des vents circulaient, des nuages froids flottaient, illuminés par le soleil, et sur cette terre qui venait de recevoir le père Sachka, jovial ivrogne et joyeux amateur de chevaux, la vie continuait à bouillonner furieusement : dans la steppe, dont la crue verte atteignait la limite du jardin, dans les fourrés de chanvre sauvage à côté de la clôture de la vieille aire, on entendait sans cesse le bruit haché des batailles de cailles, et les rats de blé sifflaient, les bourdons vrombissaient, l'herbe murmurait, caressée par le vent, les alouettes chantaient dans la brume frémissante, et une mitrailleuse crépitait très loin dans la vallée sans eau, obstinément, méchamment, sourdement, proclamant dans la nature la grandeur de l'homme.

7

Le général Sékrétev, arrivé à Viochenskaïa avec ses officiers d'état-major et l'escadron cosaque de son escorte personnelle, fut accueilli par l'offrande du pain et du sel et par le carillon des églises. Dans les deux églises, toute la journée, les cloches sonnèrent comme à Pâques. Les Cosaques du Bas-Don circulaient dans les rues sur des chevaux efflanqués, épuisés par leur course. Les épaulettes bleues brillaient comme un défi sur leurs épaules. Les plantons se pressaient en foule sur la place, près d'une maison de marchand où l'on avait logé le général Sékrétev. Tout en grignotant des graines de tournesol, ils liaient conversation avec les filles de la stanitsa qui passaient dans leurs plus beaux atours.

Vers midi, trois Kalmouks à cheval amenèrent à la maison occupée par le général une quinzaine de prisonniers rouges. Derrière eux venait une voiture à deux chevaux pleine à craquer d'instruments à vent. Les Rouges étaient habillés d'une façon inhabituelle : pantalons de drap gris et vestes de même étoffe avec un liséré rouge au parement des manches. Un Kalmouk d'un certain âge aborda les plantons qui bayaient aux corneilles devant le portail, mit pied à terre et fourra dans sa poche sa petite pipe de terre.

— Nous amener clairons rouges. Toi comprendre ?

— Comprendre quoi ? répondit nonchalamment un planton à grosse gueule, en crachant des épluchures de tournesol sur les bottes poussiéreuses du Kalmouk.

— Quoi, quoi, quoi… Prends les prisonniers. Toi trop bouffé, grosse gueule, toi parler pour rien dire.

— Eh là ! eh là ! Je m'en vais t'apprendre à parler, moi, cul de mouton ! dit le planton vexé, mais il s'en fut annoncer l'arrivée des prisonniers.

Un capitaine rondouillard, vêtu d'un *bechmet*[97] brun qui le serrait à la taille, sortit par le portail. Ses grosses jambes écartées, le poing sur la hanche, comme sur les images, il considéra le groupe des Rouges et proféra d'une voix basse :

— Vous faisiez de la musique pour le plaisir des commissaires, pouilleux de Tambov. D'où viennent ces uniformes gris ? C'est aux Allemands que vous les

avez pris, hein ?

— Non, mon capitaine, répondit un Rouge qui se tenait devant les autres et cillait continuellement.

Et il expliqua, volubile :

— C'est sous Kérenski que notre clique a reçu cet uniforme, juste avant l'offensive de juin… Nous le portons depuis ce temps-là.

— Avec moi, tu ne le porteras plus longtemps. Plus longtemps. Avec moi vous ne le porterez plus longtemps.

Le capitaine rejeta sur sa nuque son bonnet plat du Kouban, découvrant sur sa tête rasée une balafre mal cicatrisée, couleur de framboise, et il se tourna brusquement vers le Kalmouk sur ses hauts talons éculés.

— Qu'est-ce qui t'a pris d'amener ces gens-là ici, gueule de païen ? Pourquoi diable ? Tu ne pouvais pas les liquider en route ?

Le Kalmouk, qui s'était imperceptiblement redressé, joignit prestement ses jambes arquées et répondit, sans détacher la main de la visière de sa casquette kaki :

— Le chef d'escadron il a commandé faut les amener ici.

— « Faut les amener ici ! » répéta l'avantageux capitaine en le singeant, tordant dédaigneusement ses lèvres minces, et il fit le tour du groupe des Rouges en déplaçant lourdement ses jambes enflées, chaque pas faisait frissonner ses grosses fesses. Il les examina longuement et attentivement, comme un maquignon des chevaux.

Les plantons riaient sous cape. Les visages des Kalmouks de l'escorte gardaient leur éternelle impassibilité.

— Ouvrez le portail. Faites-les entrer dans la cour ! commanda le capitaine.

Les Rouges et la voiture avec les instruments entassés en vrac s'arrêtèrent devant le perron.

— Qui est le chef de musique ? demanda le capitaine en allumant une cigarette.

— Il n'y en a pas, répondirent plusieurs voix à la fois.

— Où est-il ? Il a foutu le camp ?

— Non, il a été tué.

— Il n’a que ce qu’il mérite. Vous vous passerez de lui. Allons, prenez vos instruments.

Les Rouges allèrent à la voiture. Se mêlant au carillon obsédant des cloches, les voix de cuivre des instruments retentirent dans la cour, timides et discordantes.

— Préparez-vous. Allez-y : *Dieu protège le tsar.*

Les musiciens se regardèrent en silence. Aucun ne commença. Ce silence pénible dura une bonne minute, enfin l’un d’eux, sans chaussures, mais aux molletières soigneusement enroulées, dit en regardant à terre :

— Personne de nous ne connaît l’ancien hymne…

— Personne ? Curieux… Eh ! là-bas ! Un demi-peloton de plantons avec les fusils.

Le capitaine battait de la pointe de sa botte une mesure inaudible. Les plantons s’alignaient dans le couloir, en faisant du bruit avec leurs fusils. Derrière le jardinet, les moineaux pépiaient dans la frondaison touffue des acacias. La tôle surchauffée des toits des hangars, la sueur caustique des hommes emplissaient la cour d’une odeur brûlante. Le capitaine se retira à l’ombre, alors le musicien aux pieds nus dit à voix basse, avec un regard d’angoisse vers ses camarades :

— Votre Haute Noblesse ! Nous n’avons là que de jeunes musiciens. Ils n’ont jamais eu à jouer les airs anciens… la plupart du temps, ils jouaient des marches révolutionnaires… Votre Haute Noblesse !

Le capitaine tournait distraitement dans ses doigts le bout de sa ceinture ornée, se taisait.

Les plantons s’étaient alignés près du perron et attendaient les ordres. Se frayant un passage dans la foule des soldats rouges, un musicien plus âgé qui avait une taie sur l’œil s’avança des derniers rangs et dit en toussotant :

— Vous permettez ? Je peux le jouer.

Et, sans attendre la réponse, il porta à ses lèvres tremblantes son basson chauffé par le soleil.

Les sons nasillards et mélancoliques qui s’élevaient solitairement au-dessus de la vaste cour de la maison du marchand provoquèrent chez le capitaine une grimace de colère. Il fit un geste de la main et cria :

— Arrête ! On dirait un mendiant qu’on tire par les machins. C’est de la

musique, ça ?

Les visages souriants des officiers d'état-major et des aides de camp apparaissaient aux fenêtres.

— Commandez-leur donc une marche funèbre ! cria d'une frêle voix juvénile de ténor un petit lieutenant penché à mi-corps par une fenêtre.

Le carillon déchaîné des cloches s'interrompit une minute, et le capitaine, en remuant les sourcils, demanda d'une voix insinuante :

— *L'Internationale,* vous savez la jouer, j'espère ? Allez-y. N'ayez pas peur. Allez-y, je vous l'ordonne.

Et dans le silence soudain, dans la chaleur torride de midi, comme un appel au combat, éclatèrent tout à coup, harmonieuses, majestueuses, les notes indignées de *l'Internationale.*

Le capitaine était immobile comme un taureau devant l'obstacle, tête baissée, jambes écartées. Immobile, et il écoutait. Son cou musculeux et les globes bleuâtres de ses yeux mi-clos s'injectaient de sang.

— Halte !… hurla-t-il furieusement, n'y tenant plus.

L'orchestre s'arrêta d'un coup, sauf un cor d'harmonie, qui s'attarda un peu et dont l'appel passionné flotta longtemps, inachevé, dans l'air torride.

Les musiciens léchaient leurs lèvres desséchées, les essuyaient de leurs manches, de leurs paumes sales. Leurs visages étaient fatigués et indifférents. Un seul se trahit par une larme, qui roula sur sa joue poussiéreuse, laissant une trace humide…

C'est alors que le général Sékrétev, qui avait dîné dans la famille d'un de ses camarades de la guerre russo-japonaise, apparut sur la place, soutenu par son aide de camp ivre. La chaleur et l'eau-de-vie lui étaient montées à la tête. A l'angle de la place, devant le bâtiment de briques du lycée, le général, affaibli, trébucha et tomba le nez dans le sable brûlant ; l'aide de camp, éperdu, s'efforçait en vain de le relever. Quelques hommes qui se trouvaient non loin de là s'empressèrent à leur aide. Deux Cosaques très âgés soulevèrent le plus respectueusement du monde le général sous les bras, et le général vomit publiquement. Mais, entre deux vomissements, il tentait encore de crier en agitant les poings belliqueusement. On lui fit entendre raison tant bien que mal et on l'emmena chez lui.

Les Cosaques qui se trouvaient un peu plus loin l'accompagnèrent de longs regards, en échangeant à mi-voix leurs réflexions :

— Eh ! il est rétamé le pauvre cher homme. Il ne sait pas se tenir, tout général qu'il est.

— L'eau-de-vie ne regarde pas aux grades et aux décorations.

— Il n'aurait pas dû vider tout ce qu'on lui mettait devant lui…

— Eh ! compère, tout le monde ne peut pas se retenir. Il y en a beaucoup, quand ils sont saouls, qui font leur pleine provision de honte et qui jurent de ne plus boire de leur vie… Mais comme on dit : qui a bu boira…

— C'est bien vrai. Mais crie donc à ces gosses de s'en aller de là. Ils passent devant et ils regardent, ces petits salauds-là, comme s'ils n'avaient jamais vu de soûlards.

… On carillonna et on but de l'eau-de-vie dans toute la stanitsa jusqu'à la tombée de la nuit. Le soir, dans la maison où l'on avait installé le cercle des officiers, le commandement insurgé offrit un banquet aux arrivants.

Sékrétev, qui était un vrai Cosaque, grand et bien bâti, originaire d'un village de la stanitsa Krasnokoutskaïa, avait la passion des chevaux de selle. Il montait à ravir, c'était un intrépide général de cavalerie, mais ce n'était pas un orateur. Le discours qu'il prononça au banquet fut plein de fanfaronnades d'ivrogne et s'acheva par des reproches et des menaces sans équivoque à l'adresse des hommes du Haut-Don.

Grigori, qui était présent, écoutait avec une attention soutenue et rageuse les paroles de Sékrétev. Le général, qui n'avait pas eu le temps de se dégriser, était debout, s'appuyant des doigts à la table et laissant échapper de son verre l'eau-de-vie odorante ; il disait, en prononçant chaque phrase avec une excessive fermeté :

— … Non, ce n'est pas à nous de vous remercier pour votre aide, mais à vous de nous remercier, nous. Oui, à vous, il faut le dire franchement. Sans nous, les Rouges vous auraient anéantis. Vous le savez parfaitement vous-mêmes. Tandis que nous, sans vous, nous aurions écrasé cette racaille. Et c'est bien ce que nous faisons, et nous continuerons, sachez-le bien, tant que nous n'aurons pas nettoyé à fond toute la Russie. A l'automne dernier, vous avez abandonné le front, vous avez laissé entrer les bolchéviks sur la terre cosaque… Vous vouliez vivre en paix avec eux, mais ça n'a pas marché. Et alors, vous vous êtes révoltés, pour sauver vos biens, vos vies. Autrement dit, pour sauver votre peau et la peau de vos bœufs. Si je rappelle le passé, ce n'est pas pour vous reprocher vos péchés… Je ne dis pas ça pour vous blesser. Mais ça ne fait jamais de mal d'établir la vérité. Votre trahison, nous l'avons pardonnée. Comme des frères, nous sommes

allés vers vous au moment le plus difficile pour vous, nous vous avons porté secours. Mais votre honteux passé, il faudra maintenant le racheter. Compris, messieurs les officiers ? Vous le rachèterez par vos faits d'armes et en servant sans reproche le Don paisible. Compris ?

— Eh bien, au rachat des péchés ! dit un lieutenant-colonel cosaque assez âgé, assis en face de Grigori, avec un sourire à peine perceptible, sans s'adresser à personne en particulier, et il vida le premier son verre, sans attendre les autres.

Il avait un visage énergique, légèrement marqué de petite vérole, et des yeux bruns ironiques. Pendant le discours de Sékrétev, ses lèvres esquissèrent plus d'une fois un vague et fuyant sourire, et chaque fois ses yeux s'assombrissaient, paraissaient tout à fait noirs. En observant ce lieutenant-colonel, Grigori s'aperçut qu'il tutoyait Sékrétev et gardait à son égard une attitude tout à fait indépendante, mais qu'il était ostensiblement froid et réservé avec les autres officiers. De tous les participants à ce banquet, il était le seul à porter des épaulettes kaki cousues à une tunique également kaki, et le chevron des hommes de Kornilov sur la manche. « Un homme à idées. Sans doute un volontaire », pensa Grigori. Le lieutenant-colonel buvait comme un trou. Il ne mangeait pas, mais résistait à l'ivresse ; de temps en temps, seulement, il desserrait sa large ceinture anglaise.

— Qui est celui-là, en face de moi, ce grêlé ? demanda Grigori à Bogatyriov, assis à côté de lui.

Bogatyriov, éméché, l'envoya promener :

— Est-ce que je sais ?

Koudinov ne ménageait pas l'eau-de-vie à ses hôtes. Des bouteilles d'alcool, venues Dieu sait d'où, apparurent sur la table, et Sékrétev, arrivé à grand-peine à la fin de son discours, se laissa lourdement tomber sur sa chaise. Un jeune lieutenant au type mongol très prononcé lui chuchota quelque chose :

— Au diable ! répondit Sékrétev devenu cramoisi, et il avala d'un trait le petite verre d'alcool que Koudinov lui avait obligeamment servi.

— Et celui aux yeux bridés, qui est-ce ? Un aide de camp ? redemanda Grigori à Bogatyriov.

L'autre répondit, la main devant la bouche :

— Non, c'est son pupille. Il l'a ramené de Mandchourie tout gamin pendant la guerre du Japon. Il l'a élevé et envoyé à l'école militaire. C'est devenu quelqu'un, ce petit Chinois, un gaillard. Hier, à Makéïevka, il leur a pris leur

caisse du régiment, aux Rouges. Deux millions qu'il a raflés ! Regarde voir, il a des liasses qui lui sortent de toutes les poches. Il a eu de la veine, le salaud. Un vrai trésor. Mais bois, qu'est-ce que tu as à les regarder ?

C'est Koudinov qui prononça l'allocution de réponse, mais presque personne ne l'écouta. La beuverie prenait une ampleur de plus en plus grande. Sékrétev avait quitté sa tunique et était en chemise de dessous. Sa tête rasée brillait de sueur et sa chemise de toile impeccablement propre faisait ressortir encore plus vivement son visage cramoisi et la teinte olive de son cou hâlé. Koudinov lui disait quelque chose à voix basse, mais Sékrétev répétait obstinément, sans le regarder :

— N-n-non, excuse-moi. Je te demande bien pardon. Nous vous faisons confiance, mais pour autant que… Votre trahison ne sera pas oubliée de sitôt. Ceux qui sont passés aux Rouges à l'automne dernier n'ont qu'à se le tenir pour dit…

« Bon, eh bien, nous aussi, nous vous servirons pour autant que… » pensa avec une rage froide Grigori, qui était ivre maintenant, et il se leva.

Sans mettre sa casquette, il sortit sur le perron et aspira avec soulagement, à pleine poitrine, l'air frais de la nuit.

Au bord du Don, les grenouilles coassaient comme pour annoncer la pluie, les dytiques bourdonnaient sombrement. Sur la langue de sable, les courlis échangeaient des appels plaintifs. Quelque part, au loin, dans un bas pré un poulain qui avait perdu sa mère hennissait faiblement, à perdre haleine. « C'est la triste nécessité qui nous a mariés à vous, sans ça nous n'aurions pas eu besoin de vous plus que d'une chique. Engeance maudite ! Ça ne se prend pas pour de la petite bière, ça nous fait des reproches et dans une semaine ça nous mettra la botte sur la gorge… C'est fait, c'est fait. Où qu'on aille c'est bouché. D'ailleurs, je me le disais bien… Ça devait arriver. Les Cosaques vont être contents maintenant. Ils avaient perdu l'habitude de saluer et de se mettre au garde-à-vous devant leurs Noblesses », pensait Grigori en descendant les marches du perron et en gagnant le portail à tâtons.

Sur lui aussi l'alcool avait fait son effet : la tête lui tournait, ses mouvements étaient lourds et mal assurés. En franchissant la barrière, il chancela, enfonça sa casquette sur sa tête et partit dans la rue en traînant les pieds.

Arrivé à la hauteur de la petite maison de la tante d'Aksinia, il s'arrêta une minute, indécis, puis marcha résolument vers le perron. La porte du vestibule n'était pas fermée. Grigori entra sans frapper et vit Stépane Astakhov assis à

table juste en face de lui. La tante d'Aksinia s'affairait au poêle. Une bouteille d'eau-de-vie pas tout à fait vide était posée sur la table couverte d'une nappe propre ; un poisson séché découpé en tranches se détachait, rose, sur une assiette.

Stépane venait de vider son verre et s'apprêtait sans doute à manger, mais, à la vue de Grigori, il repoussa l'assiette et s'adossa au mur.

Tout saoul qu'il fût, Grigori remarqua que le visage de Stépane était devenu d'une pâleur mortelle et que ses yeux s'étaient mis à briller comme ceux d'un loup. Atterré par cette rencontre, il trouva en lui la force de dire d'une voix rauque :

— Bonsoir.

— Bonsoir, lui répondit la maîtresse de maison d'un air effrayé, car elle était certainement au courant des relations de Grigori avec sa nièce et n'attendait rien de bon de cette confrontation inopinée du mari et de l'amant.

Stépane lissait silencieusement sa moustache de la main gauche, sans détacher de Grigori ses yeux en feu.

Grigori était debout sur le seuil, les jambes largement écartées, souriant d'un sourire oblique. Il dit :

— Voilà, je suis passé vous voir… Faites excuse.

Stépane se taisait. Ce silence gêné dura jusqu'au moment où la maîtresse de maison eut le courage d'inviter Grigori.

— Entrez, asseyez-vous.

Il n'avait plus à dissimuler. Son apparition au logis d'Aksinia avait tout expliqué à Stépane. Il alla droit au but :

— Ta femme, où est-elle ?

— Tu… c'est elle que tu venais voir ? demanda Stépane d'une voix faible mais perceptible, et il abaissa sur ses yeux ses paupières frémissantes.

— Oui, c'est elle, avoua Grigori avec un soupir.

Il s'attendait à tout de Stépane en cet instant et, son ivresse le quittant, il s'apprêtait à se défendre. Mais Stépane entrouvrit les yeux (la petite flamme qui venait d'y briller s'était éteinte), et dit :

— Je l'ai envoyée chercher de la vodka, elle revient tout de suite. Assieds-toi, attends-la.

Même, il se leva, grand, bel homme, et tendit une chaise à Grigori ; sans

regarder la maîtresse de maison, il dit :

— Ma tante, apportez un verre propre.

Et à Grigori :

— Veux-tu boire ?

— Un peu, je veux bien.

— Alors assieds-toi.

Grigori s'attabla. Stépane versa à parts égales dans les verres ce qui restait dans la bouteille, leva sur Grigori des yeux voilés d'une sorte de brume.

— A tout ce qui est bon !

— A notre bonne santé !

Ils trinquèrent. Burent. Restèrent quelque temps sans parler. La maîtresse de maison, leste comme une souris, présenta à l'hôte une assiette et une fourchette au manche ébréché.

— Mangez du poisson. Il n'est pas très salé.

— Je vous remercie.

Elle l'encourageait, redevenue gaie :

— Servez-vous, régalez-vous.

Elle était très contente que tout se fût bien passé, sans rixe ni bris de vaisselle ni éclats de voix. La conversation inquiétante était finie. Le mari était paisiblement assis à la même table que l'amant de sa femme. Maintenant, ils mangeaient en silence, sans se regarder. La maîtresse de maison, prévenante, tira du coffre un essuie-mains propre, dont elle fit reposer les extrémités sur les genoux de Grigori et de Stépane, comme pour les unir.

— Pourquoi n'es-tu pas à l'escadron ? demanda Grigori en suçant une arête de brème.

— Je suis venu aussi pour la voir, répondit Stépane après un silence, et l'on n'aurait pas pu dire, à l'entendre, s'il parlait sérieusement ou s'il se moquait.

— L'escadron est rentré chez lui tout entier, hein ?

— Ils sont tous allés passer un moment au village. Alors, on vide ?

— Si tu veux.

— A la nôtre !

— A tout ce qui est bon !

La clenche claqua dans le vestibule. Grigori, complètement dégrisé, lança un regard en dessous sur Stépane et vit une vague de pâleur laver de nouveau son visage.

Aksinia, enveloppée dans un châle brodé, s'approcha de la table d'abord sans reconnaître Grigori, mais elle jeta un coup d'œil de biais, et la terreur déferla dans ses yeux noirs élargis. Le souffle coupé, elle put à peine dire :

— Bonjour Grigori Pantélévitch.

Les grandes mains noueuses de Stépane posées sur la table furent soudain prises d'un menu frémissement, et Grigori, voyant cela, salua Aksinia sans dire un mot.

En mettant sur la table deux bouteilles d'eau-de-vie, elle lança de nouveau sur Grigori un regard plein d'inquiétude et de joie cachée, puis elle se retourna et s'en alla dans un coin sombre de la pièce, s'assit sur le coffre et rajusta sa coiffure, les mains frissonnantes. Maîtrisant son émotion, Stépane déboutonna son col de chemise, qui l'étranglait, emplit les verres à ras bord et se tourna vers sa femme :

— Prends un verre et mets-toi à table.

— Je ne veux pas.

— Viens.

— Mais je n'en bois pas, Stépane.

— Combien de fois faut-il que je te le dise ?

La voix de Stépane tremblait.

— Assieds-toi, voisine, dit Grigori avec un sourire d'encouragement.

Elle le regarda d'un air suppliant et alla rapidement à une petite armoire. Une soucoupe tomba d'une étagère et se brisa bruyamment.

— Ah ! quel malheur ! dit la maîtresse de maison en joignant les mains d'un air désolé.

Aksinia ramassa les morceaux en silence.

Stépane lui versa, à elle aussi, un plein verre, et de nouveau ses yeux brillèrent d'angoisse et de haine.

— Eh bien, buvons… commença-t-il, et il se tut.

On entendait distinctement dans le silence la respiration impétueuse et saccadée d’Aksinia, qui venait de s’asseoir à table.

— … Buvons, ma femme, pour notre longue séparation. Quoi, tu ne veux pas ? Tu ne bois pas ?

— Tu sais bien…

— Je sais tout !… Alors, pas pour notre séparation ! Alors, à la santé de notre cher hôte Grigori Pantélévitch !

— A sa santé, je bois ! dit Aksinia d’une voix sonore, et elle vida son verre d’un trait.

— Pauvre petite tête folle ! chuchota la maîtresse de maison en se sauvant dans la cuisine.

Elle se terra dans un coin, les mains pressées contre la poitrine, et attendit : d’un instant à l’autre, la table renversée tomberait avec fracas, un coup de feu assourdissant claquerait… Mais un silence de mort régnait dans la chambre. On entendait seulement les mouches qui bourdonnaient au plafond, réveillées par la lumière, et les coqs, derrière la fenêtre, qui s’entrappelaient pour saluer minuit.

8

Sombres sont les nuits de juin sur le Don. Au ciel noir comme l’ardoise, dans un silence angoissant, des fulgurations dorées s’allument, et les étoiles filantes se reflètent dans le cours rapide du Don. De la steppe, un vent sec et chaud apporte aux habitations les senteurs mielleuses du thym en fleur, et il flotte sur les prés une odeur fade d’herbe mouillée, de vase et d’humidité. Les râles crient sans cesse, et la forêt riveraine, comme dans un conte, est couverte tout entière d’un brocart de brouillard argenté.

Prokhor s’éveilla à minuit. Il demanda au propriétaire de la maison où ils avaient pris quartier :

— Il n’est pas rentré ?

— Que non. Il fait la bombe avec les généraux.

— Qu’est-ce qu’ils doivent boire comme vodka ! dit Prokhor avec un soupir d’envie, et il se mit à s’habiller en bâillant.

— Où tu vas ?

— Faire boire les chevaux et leur donner de l’avoine. Grigori Pantélévitch a dit qu’on partirait pour Tatarski au point du jour. On passera la journée là-bas, après il faudra qu’on rejoigne nos unités.

— Il y a encore loin d’ici le point du jour. Tu ferais mieux d’attendre.

Prokhor répondit avec humeur :

— Ça se voit tout de suite, grand-père, que tu n’as pas fait ton service étant jeune. Nous autres, si on ne donnait pas à manger aux chevaux, si on ne s’occupait pas d’eux, peut-être qu’on ne serait plus en vie. Tu crois qu’on va loin sur une rosse ? Meilleur est le cheval, plus vite on se sauve de l’ennemi. Moi, je suis comme ça : ça ne me dit rien de leur courir après mais quand ça tourne mal et qu’on est acculé, je suis le premier à foutre le camp. Moi, ça fait des années que je présente mon front aux balles, j’en ai marre. Fais de la lumière, grand-père, je ne trouve pas mes molletières. Merci. Oui, oui, oui, notre Grigori Pantélévitch, il a ramassé des croix et des galons, il s’est toujours flanqué dans la fournaise, mais moi, je ne suis pas si bête, ça ne me fait pas envie. Bon, enfin,

voilà le diable qui le ramène, et saoul, je suis sûr, à rouler par terre.

On avait frappé doucement à la porte.

— Entrez ! cria Prokhor.

Un Cosaque qu'il ne connaissait pas entra, qui portait des épaulettes de sergent sur sa vareuse kaki, et une casquette à cocarde.

— Je suis planton à l'état-major du groupe du général Sékrétev. Puis-je voir Sa Noblesse monsieur Mélékhov ? demanda-t-il en saluant, figé au garde-à-vous sur le pas de la porte.

— Il n'est pas là, répondit Prokhor, frappé par la belle tenue et les manières du planton bien dressé. Mais ne reste pas au garde-à-vous, j'étais aussi bête que toi quand j'étais jeune. Je suis son ordonnance. C'est pour quoi que tu viens ?

— Je viens chercher monsieur Mélékhov de la part du général Sékrétev. On le prie de se présenter immédiatement au cercle des officiers.

— C'est là qu'il est allé hier soir.

— Oui, mais après il est rentré chez lui.

Prokhor siffla et cligna de l'œil au propriétaire assis sur son lit :

— Tu as compris, grand-père ? Il a filé, faut croire, chez sa bonne amie… Bon, tu peux t'en aller, militaire, je le retrouve et je l'amène là-bas tout chaud.

Il chargea le vieux de faire boire les chevaux et de leur donner de l'avoine, et il se dirigea vers la maison de la tante d'Aksinia.

Dans l'obscurité impénétrable, la stanitsa dormait. Sur l'autre rive du Don, les rossignols chantaient à qui mieux mieux. Prokhor gagna sans se presser la petite maison qu'il connaissait bien, entra dans le vestibule et, comme il saisissait la poignée de la porte, il entendit la voix de basse de Stépane : « C'est ce qui s'appelle tomber à pic, pensa Prokhor. Il va me demander pourquoi je suis venu, et moi, je n'ai rien à lui répondre. Allons, vaille que vaille, on en a vu d'autres. Je dirai que je suis venu acheter de l'eau-de-vie, que c'est des voisins qui m'ont dit qu'on pourrait en trouver ici. »

Et, son courage revenu, il entra. Frappé de stupeur, il ouvrit la bouche sans mot dire : Grigori était assis à la même table que Stépane et buvait, comme si de rien n'était, une eau-de-vie d'un vert trouble.

Stépane regarda Prokhor et dit avec un sourire forcé :

— Qu'est-ce que tu as à ouvrir la gueule sans dire bonjour ? Tu as vu quelque

chose d’extraordinaire ?

— C’est un peu ça… répondit Prokhor en piétinant sur place, car il n’était pas encore revenu de son étonnement.

— Eh bien, n’aie pas peur, viens, assieds-toi, l’invitait Stépane.

— Le temps ne me permet pas de m’asseoir… Je viens te chercher, Grigori Pantélévitch. Tu as ordre de te présenter immédiatement au général Sékrétev.

Plusieurs fois avant l’arrivée de Prokhor, Grigori avait voulu partir. Il repoussait son verre, se levait, mais se rasseyait aussitôt, craignant que Stépane vît dans son départ un aveu de poltronnerie. Sa fierté ne lui permettait pas de quitter Aksinia, de céder la place à Stépane. Il buvait, mais l’eau-de-vie n’agissait plus sur lui. Et, considérant de sang-froid toute l’ambiguïté de sa situation, il attendait le dénouement. Une seconde, il crut que Stépane allait frapper sa femme, lorsqu’elle but à sa santé à lui, Grigori. Mais il se trompait : Stépane leva le bras, frotta de sa paume rugueuse son front brûlé par le soleil et dit avec admiration, après un court silence, en regardant Aksinia : « Quelle gaillarde, ma femme ! Je l’aime pour son audace. »

Et puis Prokhor était entré.

Tout bien réfléchi, Grigori résolut de ne pas partir, pour donner à Stépane le temps de dire ce qu’il avait sur le cœur.

— Vas-y, et dis-leur que tu ne m’as pas trouvé. Compris ? dit-il à Prokhor.

— Pour comprendre, j’ai compris. Mais tu ferais mieux d’y aller, Pantélévitch.

— Mêle-toi de ce qui te regarde. Va.

Prokhor se dirigeait déjà vers la porte, quand Aksinia intervint inopinément dans la conversation. Elle dit sèchement, sans regarder Grigori :

— Non. A quoi bon ? Partez ensemble, Grigori Pantélévitch. Merci d’être venu, de nous avoir rendu visite, d’avoir passé un moment avec nous… Mais il est tard, les coqs ont chanté pour la deuxième fois. Il va bientôt faire jour, et il faut que nous partions pour chez nous de grand matin, Stépane et moi. Et puis vous avez assez bu. Ça suffit.

Stépane ne fit rien pour retenir Grigori, et celui-ci se leva. En lui disant adieu, Stépane garda la main de Grigori dans sa main froide et rude, comme s’il voulait dire quelque chose une dernière fois, mais il ne dit rien, l’accompagna des yeux jusqu’à la porte et tendit la main sans hâte vers la bouteille pas tout à fait

vidée…

Une lassitude terrible s’empara de Grigori dès qu’il fut sorti dans la rue. Il avait du mal à mettre un pied devant l’autre et, au premier carrefour, il dit à Prokhor qui marchait sur ses talons :

— Va seller les chevaux et reviens ici. Je n’irai pas…

— On ne ferait pas bien d’annoncer que tu pars ?

— Non.

— Bon, attends, j’y cours.

Et, pour une fois, le lent Prokhor partit au pas de course pour leur logement.

Grigori s’accroupit près d’une clôture et alluma une cigarette. Reconstituant dans sa mémoire sa rencontre avec Stépane, il pensa, indifférent : « Eh bien, voilà, maintenant, il sait. Pourvu seulement qu’il ne batte pas Aksinia. » Puis la fatigue et l’émotion éprouvée le firent s’allonger. Il se mit à sommeiller.

Bientôt Prokhor revint avec les chevaux.

Ils passèrent le Don sur le bac, puis mirent leurs chevaux au grand trot.

Ils arrivèrent à Tatarski à l’aube. Grigori mit pied à terre au portail de chez lui, jeta les rênes à Prokhor et marcha vers la maison, en hâte et plein d’émotion.

Natalia, à demi vêtue, était sortie par hasard dans le vestibule. A la vue de Grigori, ses yeux ensommeillés brillèrent d’une lueur de joie si vive et jaillissante que le cœur de Grigori frémit et que ses yeux s’humectèrent tout d’un coup, sans qu’il s’y attendît.

Natalia étreignait en silence son unique amour, se serrait de tout son corps contre lui, et Grigori comprit, au tremblement de ses épaules, qu’elle pleurait.

Il entra, embrassa les vieux et les enfants, qui dormaient dans la chambre.

Debout au milieu de la cuisine, le souffle coupé par l’émotion, il demanda :

— Alors, comment ça c’est passé ? Tout va bien ?

— Oui, grâce à Dieu, mon fils, répondit vivement Ilinitchna. Nous avons connu la peur, mais pour ce qui est d’avoir eu beaucoup de malheur, ça, on ne peut pas le dire.

Elle jeta un coup d’œil oblique à Natalia tout en larmes et lui cria sévèrement :

— Il faut se réjouir, et toi, tu pleures, bourrique ! Allons, ne reste pas là sans

rien faire. Apporte la bourrée pour allumer le feu.

Pendant que Natalia et Ilinitchna préparaient à la hâte le déjeuner, Pantéléï Prokofiévitch apporta à son fils un essuie-mains propre.

— Lave-toi, je te verserai de l'eau sur les mains. Ça te rafraîchira la tête… Tu sens la vodka. Faut croire que tu as bu un bon coup, hier, aux réjouissances.

— Oui. Mais on ne sait pas encore s'il faut se réjouir ou s'affliger…

— Comment ça ? dit le vieux avec un étonnement indicible.

— Eh bien, Sékrétev nous en veut rudement.

— Bah, ce n'est pas grave. Mais c'est-il possible qu'il a bu avec toi ?

— Pardi !

— Voyez-vous ça ! Quel honneur, Grichka ! A la même table qu'un vrai général ! Pense un peu !

Et Pantéléï Prokofiévitch, regardant son fils avec attendrissement, fit claquer sa langue d'admiration.

Grigori sourit. Il était loin de partager l'enthousiasme naïf du vieux.

Tandis qu'il questionnait posément son père pour savoir si l'on avait conservé le bétail et le matériel et combien de blé s'était gâté, Grigori remarqua que cette conversation sur les affaires de la ferme n'intéressait plus le vieux comme autrefois. Celui-ci avait quelque chose de plus grave en tête, quelque chose qui le tracassait.

Et il ne tarda pas à demander :

— Comment ça va faire, maintenant, Grichka ? Est-ce qu'on ne sera pas encore obligés de repartir soldats ?

— Pour qui tu dis ça ?

— Pour les vieux. Par exemple, moi.

— Pour le moment, on ne sait pas.

— Alors, il faudra que je parte ?

— Toi, tu pourras rester.

— Qu'est-ce que tu me dis là ? s'exclama le vieux, tout joyeux, et, dans son émotion il se mit à arpenter la cuisine en boitillant.

— Assieds-toi, diable boiteux. Ne balaie pas la maison avec tes pieds. Quand

il est content, il se met à courir comme un petit chien, cria sévèrement Ilinitchna.

Mais le vieux n’y fit pas attention. Toujours boitant, il fit plusieurs fois le chemin de la table au poêle, en souriant et en se frottant les mains. Soudain le doute le prit :

— Mais tu peux me donner une exemption ?

— Bien sûr, je peux.

— Tu me feras un papier ?

— Pardi !

Le vieux hésita un instant et finit par demander :

— Un papier comment ?… Sans le tampon. Ou bien peut-être que tu as le tampon avec toi.

— Ça marchera sans le tampon, dit Grigori en souriant.

— Alors, il n’y a rien à dire, dit le vieux, redevenu gai. Dieu te donne la santé ! Toi, tu penses repartir quand ?

— Demain.

— Tes troupes sont parties en avant ? A Oust-Medvéditskaïa ?

— Oui. Pour toi, père, ne t’inquiète pas. De toute façon, vous autres, les vieux, on vous renverra bientôt chez vous. Vous avez fait votre temps de service.

— Dieu le veuille !

Pantéléï Prokofiévitch se signa et sembla définitivement tranquillisé.

Les enfants s’étaient éveillés. Grigori les prit dans ses bras, les mit sur ses genoux et écouta longuement leur joyeux babillage, en les embrassant à tour de rôle et en souriant.

Odeur de ces cheveux d’enfants ! Odeur de soleil, d’herbe, d’oreiller chaud et d’une autre chose encore, infiniment familière. Ces enfants, la chair de sa chair, ce sont de menus oiseaux de la steppe. Autour d’eux comme ils paraissent malhabiles, les grands bras noirs du père ! et lui, comme il détonne dans ce cadre paisible, lui, le cavalier pour un jour séparé de sa monture et tout imprégné de l’odeur âcre de la soldatesque et de la sueur de cheval, de l’odeur amère des campagnes et des harnachements de cuir…

Une buée de larmes obscurcissait les yeux de Grigori, ses lèvres tremblaient sous sa moustache… Deux ou trois fois, il laissa sans réponse les questions de

son père et ne se mit à table que lorsque Natalia toucha la manche de sa vareuse.

Non, non, Grigori décidément, n'était plus le même. Il n'avait jamais été très sensible et, même enfant, il pleurait rarement. Mais maintenant, ces larmes, ces coups sourds et précipités du cœur et cette sensation d'une clochette sonnant sans bruit dans sa gorge… Après tout, c'était peut-être parce qu'il avait beaucoup bu cette nuit-là et n'avait pas dormi…

Daria, qui venait de conduire les vaches au pacage, rentra. Elle présenta à Grigori ses lèvres souriantes et, quand il approcha d'elle son visage, après avoir lissé sa moustache d'un geste plaisant, elle ferma les yeux. Grigori vit ses cils trembler comme sous un coup de vent et sentit un instant l'odeur piquante de la pommade émanant de ses joues pas du tout fanées.

Daria n'avait pas changé, elle. A croire qu'aucun malheur ne pouvait la briser, ni même la courber vers la terre. Elle vivait dans ce monde comme une branche de saule : souple, belle et accessible.

— Florissante ?

— Comme la jusquiame du bord des chemins, répondit Daria avec un sourire éblouissant en fermant à demi ses yeux lumineux.

Et aussitôt elle alla au miroir pour rajuster les mèches échappées de dessous son fichu, se faire belle.

Elle était comme ça, Daria. Rien à faire. La mort de Pétro l'avait comme aiguillonnée et, sitôt remise de son chagrin, elle fut encore plus avide de vivre, encore plus attentive à son extérieur…

On éveilla Douniachka, qui dormait dans la grange, et, après la prière, toute la famille se mit à table.

— Oh ! ce que tu as vieilli, mon petit frère ! dit Douniachka d'un ton attendri. Tu es devenu tout gris, comme un loup.

Grigori la regarda par-dessus la table, silencieux et sans sourire, et finit par dire :

— J'ai ce qui me revient. A moi de vieillir, à toi de chercher un mari… Mais écoute bien ce que je te dis : à partir d'aujourd'hui, il ne faut plus penser à Michka Kochévoï. Si jamais j'entends encore dire que tu soupires après lui, je t'écrase une jambe, je tire sur l'autre et je te déchire en deux comme une grenouille. Compris ?

Douniachka rougit comme un coquelicot et regarda Grigori à travers ses

larmes.

Il avait fixé sur elle un regard méchant, et sa figure devenue cruelle – les dents découvertes sous la moustache, les yeux rétrécis – faisait apparaître plus nettement que d'habitude ce quelque chose de fauve qui était la marque des Mélékhov.

Mais Douniachka était de la même race : revenue de son trouble et de l'offense subie, elle dit doucement, mais fermement :

— On ne commande pas au cœur. Vous le savez, mon frère ?

— Arrache-toi le cœur s'il ne t'obéit pas, conseilla froidement Grigori.

« Ça ne devrait pas être à toi d'en causer, mon garçon.. » pensa Ilinitchna.

Mais Pantéléï Prokofiévitch intervint dans la conversation. Il donna un coup de poing sur la table et cria :

— Tais-toi, fille de chienne. Ou je te le soigne, ton cœur, à t'en faire perdre tous les cheveux. Sale fille. Attends un peu que j'aille chercher les rênes…

— Père ! Il ne nous en reste plus une. Ils les ont toutes prises, l'interrompit Daria d'un air humble.

Pantéléï Prokofiévitch lui lança un regard étincelant de fureur et continua de soulager son cœur, sans baisser la voix :

— Je prendrai les sangles et je te…

— Les Rouges ont pris les sangles aussi, dit Daria un peu plus fort, sans cesser de regarder son beau-père avec des yeux innocents.

C'en était trop pour Pantéléï Prokofiévitch. Pourpre de colère muette, il regarda sa bru une seconde, bouche bée (il ressemblait à un sandre tiré de l'eau), enfin il s'écria d'une voix rauque :

— Silence, maudite ! Cent diables te prennent à la gorge ! On ne me laisse pas parler. Qu'est-ce que ça veut dire ? Et toi, Dounka, tiens-le-toi pour dit : ça ne se fera jamais. C'est ton père qui te le dit. Grigori a raison : si tu penses à ce gredin-là, ce sera trop peu que de te tuer. Voilà tout ce qu'elle a trouvé. Soupirer après un gibier de potence ! Est-ce que c'est un homme seulement ? Et il faudrait que ce judas devienne mon gendre ? S'il me tombe sous la main, je le tue. Dis encore un mot, j'attrape une perche et je te…

— Une perche, tu peux toujours courir pour en trouver une dans la cour, dit Ilinitchna en soupirant. Il n'y a plus rien dans la cour. Du petit bois pour allumer le feu tu n'en trouveras pas. On en est là.

Dans cette observation sans malice, Pantéléï Prokofiévitch vit une mauvaise intention. Il regarda la vieille avec des yeux fixes, se dressa comme un fou et courut dans la cour.

Grigori avait jeté sa cuiller et s'était couvert le visage de sa serviette, un rire muet le secouait. Sa colère s'était envolée et il riait comme il n'avait pas ri depuis longtemps. Tous riaient, sauf Douniachka. Une joyeuse animation régnait autour de la table. Mais dès qu'on entendit sur le perron les pas lourds de Pantéléï Prokofiévitch, tous les visages devinrent soudain sérieux. Le vieux entra en coup de vent, traînant derrière lui une longue perche d'aune.

— Tiens, tiens, il y en a pour tout le monde, misérables, pour toutes celles qui ont la langue trop longue. Sorcières à longue queue !… Ah ! il n'y a pas de perches ! Et ça, qu'est-ce que c'est ? Toi aussi, vieille diablesse, tu vas en tâter. Je m'en vais vous faire voir…

La perche n'entrait pas dans la cuisine, le vieux la jeta dans le vestibule, après avoir renversé une marmite, et se rassit à table en respirant bruyamment.

Son humeur s'était manifestement gâtée. Il reniflait, mangeait sans mot dire. Les autres se taisaient aussi. Daria ne levait pas les yeux de la table, craignant d'éclater de rire. Ilinitchna soupirait et murmurait d'une voix qu'on entendait à peine : « O Seigneur, Seigneur ! Nos péchés sont lourds ! » Douniachka, elle, n'avait pas le cœur à rire, et Natalia, qui s'était forcée à sourire en l'absence du vieux, avait repris un air triste et absorbé.

— Du sel ! Du pain ! rugissait de temps en temps Pantéléï Prokofiévitch d'une voix sinistre, en promenant sur toute la famille un regard étincelant.

Cette querelle familiale eut une conclusion inattendue. Dans le silence général, Michatka assena à son grand-père une nouvelle offense. Au cours des disputes, il avait souvent entendu sa grand-mère adresser au vieux toutes sortes de noms injurieux, et, profondément bouleversé dans son âme d'enfant de voir que celui-ci s'apprêtait à battre tout le monde et criait contre toute la maison, il dit soudain d'une voix sonore, les narines frémissantes :

— Te voilà parti, diable boiteux. Tu aurais besoin d'un bon coup de bâton sur la tête pour apprendre à nous faire peur, à nous tous et à grand-mère.

— Tu me dis ça à moi, à ton grand-père ?…

— Oui, à toi ! confirma courageusement Michatka.

— Mais c'est-il permis de dire des choses pareilles à son grand-père ?

— Et toi, pourquoi tu fais du bruit ?

— Voyez-moi ce petit diablotin !

Pantéléï Prokofiévitch, lissant sa barbe, promena sur tout le monde un regard étonné.

— Tout ça, vieille sorcière, tous ces mots-là, ça lui vient de toi. C'est toi qui lui apprends.

— Qui est-ce qui lui apprend ? C'est toi et son père tout craché : une vraie tête enragée ! répliqua Ilinitchna en colère, pour se défendre.

Natalia se leva, donna quelques claques à Michatka et lui dit :

— Veux-tu ne pas parler comme ça à ton grand-père, veux-tu !

Michatka se mit à hurler, la tête dans les genoux de Grigori. Quant à Pantéléï Prokofiévitch, qui était fou de ses petits-enfants, il se leva brusquement de table et, sans essuyer les larmes qui coulaient sur sa barbe, il s'écria joyeusement :

— Grichka ! Mon fils ! Ta mère a raison. Elle a dit vrai, la vieille. Il est à nous. C'est le sang des Mélékhov… Il a parlé, le sang des Mélékhov… Celui-là, il n'aura pas peur de répondre… Mon petit-fils… Mon petit gars… Tiens, tape sur le vieil imbécile tant que tu veux… Tire-lui la barbe…

Et le vieux prit Michatka des bras de Grigori, l'éleva bien haut au-dessus de sa tête.

Le déjeuner fini, on se leva de table. Les femmes se mirent à faire la vaisselle, Pantéléï Prokofiévitch alluma une cigarette et dit à Grigori :

— Ça me gêne un peu de te demander ça, tu es notre hôte, mais il n'y a rien à faire… Aide-moi à redresser les clôtures, à faire une haie autour de l'aire, tout est renversé, et ça ne servirait à rien de demander aux autres. Pour tout le monde, c'est pareil.

Grigori accepta de bon cœur, et ils travaillèrent tous les deux dans la cour jusqu'au dîner, à réparer les clôtures.

Au potager, tout en enfonçant des piquets, le vieux dit :

— On va bientôt faucher, et je ne sais pas s'il faut acheter de l'herbe ou non. Qu'est-ce que tu penses pour la ferme, toi ? C'est-il la peine de s'occuper de ça ? Ou bien les Rouges vont revenir dans un mois et tout s'en ira encore aux cinq cents diables ?

— Je ne sais pas, père, avoua franchement Grigori. Je ne sais pas comment ça va tourner, ni qui aura le dessus. Arrange-toi pour qu'il n'y ait rien de trop ni dans les granges ni dans la cour. En ce temps-ci, ça ne sert à rien. Regarde mon

beau-père : il a courbé l'échine toute sa vie, il a amassé du bien, il a fait suer le sang et l'eau à lui-même et aux autres, et qu'est-ce qu'il en reste ? Des solives brûlées.

— Je pense comme ça aussi, mon gars, approuva le vieux en étouffant un soupir.

Et il ne parla plus des affaires de la ferme. Sauf une fois, dans l'après-midi. Remarquant que Grigori posait avec un soin particulier la barrière de l'aire, il dit avec dépit et amertume non dissimulés :

— Fais ça n'importe comment. Pourquoi tu te donnes du mal ? Elle ne durera pas éternellement.

Le vieux découvrait enfin toute la vanité de ses efforts pour faire reprendre à la vie son cours ancien…

Peu avant le coucher du soleil, Grigori cessa de travailler et rentra à la maison. Natalia était seule dans la chambre. Elle s'était parée comme pour une fête. Elle portait élégamment une jupe de laine bleue et une blouse de popeline bleu clair avec de la dentelle sur la poitrine et aux poignets. Son visage était légèrement rose et brillait un peu, car elle venait de se laver au savon. Elle cherchait quelque chose dans le coffre, mais, à la vue de Grigori, elle abaissa le couvercle et se redressa en souriant.

Grigori s'assit sur le coffre et dit :

— Viens t'asseoir un petit moment, sans ça je partirai demain et on n'aura pas parlé.

Elle s'assit docilement à côté de lui, l'observa de biais avec des yeux un peu effrayés. Mais il lui prit la main – elle ne s'y attendait pas – et lui dit tendrement :

— Mais tu es potelée… comme si tu n'avais pas été malade.

— Je me suis remise… Nous autres femmes, nous sommes vivaces comme des chats, dit-elle avec un sourire timide, en baissant la tête.

Grigori vit le lobe tendrement rosissant et duveté de son oreille, et la peau jaunâtre de sa nuque entre les mèches de cheveux, il dit :

— Tu perds tes cheveux ?

— Je les ai presque tous perdus. Je mue, je serai bientôt chauve.

— Si tu veux, je te rase tout de suite ? proposa Grigori soudain.

— Penses-tu ? s’écria-t-elle, effrayée. De quoi aurais-je l’air ?

— Il faut se raser, sans ça les cheveux ne repoussent pas.

— Maman m’a promis de me couper les cheveux avec des ciseaux, dit Natalia avec un sourire confus, et elle s’empressa de se couvrir la tête d’un fichu blanc comme neige, qui avait été fortement passé au bleu.

Elle était là, à côté de lui, sa femme, la mère de Michatka et de Poliouchka. Elle s’était faite belle pour lui, s’était lavé le visage. Elle s’était mis un fichu en grande hâte, pour ne point laisser voir sa tête altérée par la maladie, légèrement penchée, et elle était si pitoyable, si laide et pourtant belle, rayonnante d’une sorte de beauté intérieure très pure ! Elle portait toujours un haut col, pour dissimuler à Grigori la cicatrice qui lui avait abîmé le cou. Tout cela à cause de lui… Une puissante vague de tendresse inonda le cœur de Grigori. Il voulait lui dire quelque chose de chaud, de caressant, mais il ne trouva pas les mots et, l’attirant silencieusement à lui, il baisa son front blanc fuyant et ses yeux tristes.

Non, jamais il ne l’avait gâtée de caresses. Aksinia toujours s’était mise entre eux deux. Bouleversée par cette manifestation de tendresse et toute cramoisie d’émotion, Natalia lui prit la main et la porta à ses lèvres.

Ils restèrent une minute silencieux. Le soleil couchant répandait dans la pièce ses rayons pourpres. Les enfants faisaient du bruit sur le perron. On entendait Daria qui retirait du four des petits pains rôtis et disait à sa belle-mère d’un ton mécontent :

— Faut croire que vous n’alliez pas traire les vaches tous les jours. Je me demande bien pourquoi la vieille donne moins de lait…

Le troupeau rentrait du pacage. Les vaches meuglaient, les gamins faisaient claquer leurs fouets de crin. Le taureau communal poussait des mugissements rauques et saccadés. Son fanon soyeux et son dos en pente, couleur de fonte, avaient été mis en sang par les œstres. Il agitait la tête avec fureur ; en marchant, il accrocha de ses courtes cornes largement écartées la clôture de la ferme Astakhov, la renversa et continua son chemin. Natalia regarda par la fenêtre et dit :

— Le taureau aussi, il avait passé le Don. Maman me l’a raconté : dès que ça a commencé à tirer, il est sorti de l’étable et il a traversé, il est resté caché tout le temps derrière le coude du Don.

Grigori se taisait, pensif. Pourquoi avait-elle des yeux si douloureux ? Et dans ses yeux quelque chose de secret, d’insaisissable, tour à tour se montrait et

disparaissait. Même dans la joie, elle était triste et incompréhensible… Avait-elle entendu parler de ses relations avec Aksinia à Viochenskaïa ? Il dit enfin :

— Pourquoi es-tu si morose aujourd'hui ? Qu'est-ce que tu as sur le cœur, Natacha ? Si tu me le disais, hein ?

Il s'attendait à des larmes, à des reproches… Mais Natalia répondit, effrayée :

— Non, non, ça t'a semblé, je n'ai rien… C'est vrai que je ne suis pas encore tout à fait guérie. La tête me tourne et, quand je me penche ou que je ramasse quelque chose, je ne vois plus rien.

Grigori la regarda attentivement et reprit :

— En mon absence, on ne t'a rien fait ?… On ne t'a pas touchée ?

— Non, penses-tu ! J'ai été tout le temps couchée, malade.

Elle regarda Grigori droit dans les yeux, elle eut même un léger sourire. Après un instant de silence, elle demanda :

— Tu pars de bonne heure, demain ?

— A l'aube.

— Tu ne peux pas passer la journée ici ?

Un espoir timide, mal assuré, tremblait dans sa voix.

Mais Grigori fit non de la tête et Natalia dit en soupirant :

— Alors… il faut que tu mettes tes épaulettes tout de suite ?

— Il faut bien.

— Bon, enlève ta chemise, je vais les coudre tant qu'on y voit clair.

Grigori ôta sa vareuse en grognant. Elle était encore un peu moite de sueur. Cela faisait des taches sombres dans le dos et aux épaules, où restaient les traces d'usure brillantes des courroies. Natalia tira du coffre des épaulettes kaki décolorées par le soleil.

— Celles-ci ?

— Oui, celles-ci. Tu les avais gardées ?

— Nous avions enterré le coffre, dit Natalia d'une voix indistincte, en passant le fil par le chas de l'aiguille, et elle porta furtivement à son visage la vareuse imprégnée de poussière, aspira avidement l'odeur si familière et un peu salée de la sueur…

— Qu’est-ce qui te prend ? demanda Grigori, étonné.

— Ton odeur… dit Natalia, les yeux brillants, et elle baissa la tête pour cacher la rougeur soudainement apparue à ses joues, se mit à manier vivement l’aiguille.

Grigori remit sa vareuse en fronçant les sourcils, et remua les épaules.

— Tu es mieux comme ça, dit Natalia, et elle regardait son mari avec une admiration non dissimulée.

Lui, il loucha vers son épaule gauche et dit en soupirant :

— J’aurais mieux aimé ne jamais les revoir. Tu ne comprends rien.

Ils restèrent encore longtemps assis dans la chambre, sur le coffre, se tenant par la main, chacun perdu silencieusement dans ses pensées.

Puis, quand le soir fut arrivé, quand les lourdes ombres lilas des maisons se furent allongées sur la terre refroidie, ils allèrent dans la cuisine pour le souper.

Et la nuit passa. Les éclairs de chaleur avaient brillé dans le ciel jusqu’à la pointe du jour, et jusqu’à l’aube blanche les rossignols avaient chanté dans la cerisaie. Grigori s’éveilla, resta longtemps couché, les yeux fermés, attentif au chant mélodieux et doux des rossignols, puis se leva tout doucement, s’efforçant de ne pas éveiller Natalia, s’habilla et sortit dans la cour.

Pantéléï Prokofiévitch donnait à manger au cheval, il proposa avec empressement :

— Veux-tu que j’aille le faire baigner avant le départ ?

— Il s’en passera, dit Grigori, que l’humidité de l’aube faisait frissonner.

— Tu as bien dormi ? s’enquit le vieux.

— Rudement bien. C’est les rossignols qui m’ont éveillé. Ils s’en sont donné à cœur joie toute la nuit.

Pantéléï Prokofiévitch retira la musette-mangeoire de la tête du cheval et dit en souriant :

— Ils n’ont rien d’autre à faire, mon gars. Des fois, on envie ces oiseaux du bon Dieu… Ils ne connaissent ni la guerre ni la ruine…

Prokhor arriva à cheval. Il était rasé de frais et, comme toujours, joyeux et prolixe. Il attacha la bride à un pilier et se dirigea vers Grigori. Sa chemise en grosse toile était bien repassée. Il portait des épaulettes neuves.

— Toi aussi, tu as accroché tes épaulettes, Grigori Pantélévitch ? cria-t-il en s’approchant ; elles ressortent, maintenant, les maudites. Maintenant, il faudra les porter jusqu’à plus soif. Jusqu’à la mort. J’ai dit à ma femme : « Ne les couds pas pour durer, bourrique. Attache-les un tout petit peu, juste que le vent ne les emporte pas, et ça ira. » Sans ça, hein ? Si on est fait prisonniers, ils verront tout de suite aux insignes que bien sûr je ne suis pas officier, mais que je suis quand même maréchal des logis-chef. « Alors, salaud, qu’ils me diront, tu as été soldat, c’est le moment de tenir la tête haute. » Tu as vu à quoi elles tiennent, mes épaulettes ? Une rigolade !

Les épaulettes de Prokhor étaient seulement faufilées, en effet, et tenaient à peine.

Pantéléï Prokofiévitch éclata de rire. Ses dents blanches, épargnées par le temps, brillaient dans sa barbe grise.

— Ça, c’est un soldat ! Alors, à la moindre chose, les épaulettes en l’air ?

— Et qu’est-ce que tu croyais ? ricana Prokhor.

Grigori, en souriant, dit à son père :

— Tu as vu, père, quel planton j’ai déniché ? Avec un gars comme ça, en cas de malheur, on s’en tire toujours.

— C’est vrai, Grigori Pantélévitch, comme on dit, si tu meurs aujourd’hui, je mourrai demain, dit Prokhor pour se justifier, et il détacha aisément ses épaulettes, les fourrant négligemment dans sa poche. Quand on sera près du front, on pourra les recoudre.

Grigori déjeuna à la hâte et prit congé des siens.

— La Reine des Cieux te protège ! murmura passionnément Ilinitchna en embrassant son fils. Il ne nous reste plus que toi…

— Allons, les longs adieux, c’est des larmes inutiles. Adieu ! dit Grigori d’une voix tremblante, et il alla à son cheval.

Natalia, qui avait mis le fichu noir de sa belle-mère, sortit devant le portail. Les enfants s’accrochaient à sa jupe. Poliouchka sanglotait désespérément, les larmes l’étouffaient, elle suppliait sa mère :

— Ne le laisse pas partir. Ne le laisse pas partir, maman. A la guerre, ils tuent. Papa, n’y va pas !

Les lèvres de Michatka tremblaient, mais non, il ne pleurait pas. Il se retenait virilement et disait à sa sœur avec colère :

— Ne dis pas de bêtises, idiote. On ne tue pas tout le monde là-bas.

Il n'oubliait pas ce que son grand-père lui avait dit : un Cosaque ne pleure jamais ; pleurer, pour un Cosaque, est une grande honte. Mais quand son père, déjà à cheval, le souleva jusqu'à sa selle et l'embrassa, il remarqua avec étonnement que ses cils à lui étaient humides. Cette fois, l'épreuve était trop forte : des torrents de larmes jaillirent de ses yeux. Il cacha son visage contre la poitrine de son père, sanglée dans ses courroies, et cria :

— Vaut mieux que grand-père y aille, à la guerre. Pour ce qu'il nous est utile… Je ne veux pas que tu y ailles, toi…

Grigori posa soigneusement son fils à terre, s'essuya les yeux du dos de la main et mit son cheval en marche, sans rien dire.

Combien de fois son cheval, après le brusque demi-tour labourant la terre à côté du perron de la maison natale, l'avait emporté par les grand-routes et par la steppe sans chemins vers le front où la mort noire marque les hommes et où, comme dit la chanson cosaque, « à chaque heure de chaque jour, c'est la peur et c'est le malheur » ! Mais jamais Grigori n'avait quitté le village avec un cœur aussi lourd qu'en ce tendre matin-là.

Tourmenté de pressentiments vagues, d'une inquiétude et d'une angoisse accablantes, il alla jusqu'à la butte, sans regarder en arrière, les rênes jetées sur le pommeau. Au carrefour, là où la route poudreuse oblique vers le moulin à vent, il se retourna. Il ne restait plus que Natalia devant le portail, et le petit vent frais du matin faisait voler dans ses mains son fichu noir funèbre.

Ils flottaient, flottaient sur le gouffre bleu, les nuages que le vent faisait écumants. Une buée ruisselait au-dessus de la bordure ondulée de l'horizon. Les chevaux allaient au pas. Prokhor sommeillait, en se balançant sur sa selle. Grigori, les dents serrées, regardait souvent en arrière. Il vit d'abord les bouquets verts des saules, le ruban argenté du Don qui serpentait capricieusement, les ailes du moulin, qui tournaient lentement. Puis la route obliqua vers le sud. Le bas pré, le Don, le moulin disparurent derrière les blés foulés… Grigori sifflotait, regardait obstinément l'encolure d'or roux de son cheval, couverte de gouttelettes de sueur. Il ne se retourna plus… Maudite soit la guerre ! On s'est battu sur le Tchir, on s'est battu sur le Don, et la guerre va gronder maintenant sur le Khoper, la Medvéditsa, le Bouzoulouk. Que la balle ennemie là plutôt qu'ici me jette à terre, quelle importance, en fin de compte ? pensait-il.

9

On se battait aux approches de la stanitsa Oust-Medvéditskaïa. En quittant le chemin d'été pour la route des hetmans, Grigori entendit le grondement sourd du canon.

Il y avait tout le long de la route des traces de la retraite précipitée des unités rouges. Ce qu'on remarquait le plus, c'étaient les charrettes à deux roues et les voitures abandonnées. Derrière le village de Matvéïevski, dans un ravin, il y avait un canon dont l'essieu d'affût avait été cassé par un obus et le tube détérioré. Les sangles avaient été tranchées en biais sur les bras de l'avant-train. A une demi-verste du ravin, sur des terres salifères, dans l'herbe basse brûlée par le soleil, s'entassaient des cadavres de soldats en chemises et pantalons kaki, en molletières et lourds brodequins ferrés. C'étaient des Rouges que la cavalerie cosaque avait rejoints et sabrés.

Grigori en passant à côté, n'eut pas de peine à s'en rendre compte par l'abondance de sang séché sur les chemises craquelées, et la position des corps. Ils gisaient comme de l'herbe coupée. Les Cosaques n'avaient pas eu le temps de les déshabiller, pour la seule raison, visiblement, qu'ils avaient continué leur poursuite.

Un Cosaque tué était tombé à la renverse à côté d'un buisson d'aubépines. Les bandes de son pantalon se détachaient, rouges, sur ses jambes largement écartées. Non loin de là gisait un cheval mort à la robe bai clair, et qui portait une vieille selle peinte en ocre.

Les chevaux de Grigori et de Prokhor étaient fatigués. Il fallait leur donner à manger, mais Grigori ne voulut pas s'arrêter en ce lieu où l'on s'était battu peu de temps auparavant. Il fit encore une verste environ, descendit dans un ravin, et là il arrêta son cheval. On voyait à peu de distance un étang dont la digue avait été rongée par l'eau jusqu'à la base. Prokhor s'approcha de l'étang, dont les bords étaient de terre durcie et fendillée, mais il tourna bride aussitôt.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Grigori.

— Viens voir.

Grigori fit avancer son cheval jusqu'à la digue. Une femme tuée gisait dans

une brèche. Le bas de sa jupe bleue lui couvrait le visage. Ses jambes blanches et dodues, aux mollets bronzés, avec des fossettes aux genoux, étaient écartées impudiquement, horriblement. Son bras gauche était replié sous son dos.

Grigori mit pied à terre en hâte, ôta sa casquette, se pencha et rajusta la jupe sur le corps de la morte. Elle avait un visage jeune et hâlé qui restait beau dans la mort. Ses yeux mi-clos avaient un éclat terne sous les sourcils noirs douloureusement arqués. Dans le rictus de la bouche délicatement dessinée, les dents serrées brillaient comme des perles. Une mince mèche de cheveux couvrait la joue qui avait reposé dans l'herbe. Et les fourmis affairées allaient et venaient sur cette joue que la mort avait marquée déjà de son ombre pâle couleur de safran.

— Quelle beauté ils ont tuée, les fils de chienne ! dit Prokhor à mi-voix.

Il resta silencieux une minute, puis cracha furieusement.

— Moi, des… des rigolos comme ça, je les ferais fusiller. Allons-nous-en, pour l'amour de Dieu. Je ne peux pas la regarder. Ça me déchire le cœur.

— Peut-être qu'on devrait l'enterrer ? dit Grigori.

— Alors quoi, on va enterrer tous les morts, non ? s'indigna Prokhor. A Iagodnoïé, on a enterré un vieux, maintenant cette bonne femme… S'il faut qu'on les enterre tous, on n'aura pas assez de bras. Et avec quoi creuser ? Pas avec nos sabres. Par cette chaleur, la terre est dure à une archine de profondeur.

Prokhor était si pressé de s'éloigner qu'il eut du mal à enfoncer le bout de sa botte dans l'étrier.

Quand ils furent remontés sur la colline, il dit après une intense réflexion :

— Dis donc, Pantélévitch, est-ce qu'on n'a pas assez versé de sang comme ça ?

— Ça semblerait.

— Et à ton avis dans combien de temps ça va s'arrêter ?

— Quand ils nous auront cassé la gueule, ça sera fini…

— Voilà ce qui s'appelle une joyeuse vie, le diable peut être content ! Si au moins ils se dépêchaient de nous la casser ! Quand on faisait la guerre aux Allemands, des fois, un blessé volontaire s'enlevait un doigt, et on le renvoyait chez lui. A l'heure qu'il est, tu peux t'arracher tout le bras, on te forcera à servir. On prend les estropiés, on prend les boiteux, on prend les bigles, on prend les hernieux, on prend toutes sortes de misérables, pourvu seulement qu'ils puissent

se traîner sur leurs deux jambes. Mais alors, comment elle finira, cette guerre ? Que le diable les massacre tous ! dit Prokhor avec désespoir.

Il quitta la route, mit pied à terre et se mit à dessangler son cheval en grommelant.

A la tombée de la nuit, Grigori arriva au village de Khovanski, non loin d'Oust-Medvéditskaïa. Un poste de garde du 3e Régiment, placé à l'entrée du village, l'arrêta, mais, reconnaissant la voix de leur chef, les Cosaques apprirent à Grigori que l'état-major de la division se trouvait justement dans ce village, et que le lieutenant Kopylov, chef d'état-major, l'attendait d'heure en heure. Le chef de poste, un homme prolixe, chargea un Cosaque d'accompagner Grigori jusqu'à l'état-major et lui dit pour finir :

— Ils se sont rudement retranchés, Grigori Pantéléiévitch et je crois qu'on n'est pas près de prendre Oust-Medvéditskaïa. Mais bien sûr, on ne sait jamais… Nous aussi, on est en force. Il paraît que les troupes anglaises arrivent du côté de Morozovskaïa. Vous n'êtes pas au courant ?

— Non, dit Grigori en partant.

La maison occupée par l'état-major avait les volets hermétiquement clos. Grigori se dit qu'il n'y avait personne, mais en entrant dans le couloir, il entendit un bruit de voix sourdes et animées. Après l'obscurité de la nuit, la lumière d'une grande lampe suspendue au plafond l'aveugla, l'odeur épaisse et amère du gros tabac frappa ses narines.

— Te voilà enfin ! dit joyeusement Kopylov, émergeant d'un nuage de fumée gris-bleu accumulé au-dessus de la table. Tu te fais attendre, mon frère.

Grigori dit bonjour à tout le monde, ôta sa capote et sa casquette et s'approcha de la table.

— Quelle tabagie ! On ne peut plus respirer. Ouvrez donc au moins une fenêtre, qu'est-ce qui vous prend de vous calfeutrer comme ça ? dit-il en faisant la grimace.

Kharlampi Ermakov, assis à côté de Kopylov, sourit :

— On a pris l'habitude, on ne le sent plus.

Il cassa un carreau du coude et ouvrit brutalement le volet.

Une fraîche bouffée d'air nocturne jaillit dans la pièce. La flamme de la lampe brilla vivement et s'éteignit.

— Mais tu te prends pour un seigneur ! Pourquoi as-tu cassé ce carreau ? dit Kopylov, mécontent, en passant les mains à tâtons sur la table. Qui a des allumettes ? Attention, il y a l'encrier à côté de la carte.

On ralluma la lampe, on ferma le volet, et Kopylov se mit à parler très vite :

— La situation sur le front est actuellement la suivante, camarade Mélékhov : les Rouges défendent Oust-Medvéditskaïa en la couvrant de trois côtés avec les effectifs qui se montent à quatre mille fantassins environ. Ils ont de l'artillerie et des mitrailleuses en suffisance. Ils ont creusé des tranchées près du monastère. Ils tiennent les hauteurs du Don. Bref, on ne peut pas dire que leurs positions soient inaccessibles, mais enfin elles seraient assez difficiles à prendre. De notre côté, outre la division du général Fitskhalaourov et deux détachements d'assaut composés d'officiers, nous avons la sixième brigade de Bogatyriov en totalité de notre Première Division. Mais elle n'est pas au complet, il manque le régiment d'infanterie, qui est encore quelque part aux environs d'Oust-Khoperskaïa ; quant aux régiments de cavalerie, ils sont tous là, mais les escadrons sont loin d'avoir tout leur effectif.

— Par exemple, dans mon régiment, il n'y a plus que trente-huit hommes au troisième escadron, dit le sous-lieutenant Doudarev, qui commandait le 4e Régiment.

— Et il devrait y en avoir combien ? demanda Ermakov.

— Quatre-vingt-onze.

— Comment as-tu pu laisser partir un escadron en permission ? Qu'est-ce que c'est que cette façon de commander ? dit Grigori d'un air sombre, en tambourinant des doigts sur la table.

— Le diable seul aurait pu les retenir. Ils se sont dispersés dans les villages, chacun est allé voir les siens. Mais à présent ils commencent à rentrer. Il en est revenu trois aujourd'hui.

Kopylov déplaça la carte vers Grigori, en lui montrant du petit doigt la disposition des unités, et poursuivi :

— Nous ne sommes pas encore habitués à l'offensive. Il y a bien le 2e Régiment qui a attaqué à pied, hier, dans ce secteur, là, tu vois, mais sans succès.

— Beaucoup de pertes ?

— Vingt-six tués et blessés, d'après le commandant du régiment. Le rapport des forces est le suivant : nous avons l'avantage du nombre, mais nous n'avons pas assez de mitrailleuses pour soutenir une offensive d'infanterie, et pour les

obus aussi ça va mal. Leur chef du service des munitions nous a promis quatre cents obus et cent cinquante mille cartouches dès qu'il aurait un arrivage. Mais ça viendra quand ? Et il faut attaquer dès demain, ordre du général Fitskhalaourov. Il nous ordonne de désigner un régiment pour ses détachements d'assaut. Ils ont attaqué quatre fois hier, ils ont subi des pertes énormes. Ils se sont battus comme des forcenés. Donc, Fitskhalaourov veut que nous renforcions notre flanc droit et que nous portions le centre de l'attaque ici, tu vois ? Ici, le terrain nous permet d'arriver à cent ou cent cinquante sagènes des tranchées de l'ennemi. A propos, son aide de camp nous quitte à l'instant. Il était porteur d'un ordre oral pour toi et pour moi d'avoir à se présenter demain à six heures du matin à une conférence pour la coordination des opérations. Le général Fitskhalaourov et l'état-major de sa division se trouvent en ce moment au village de Bolchoï Sénine. En somme, il s'agit de culbuter l'ennemi immédiatement, avant l'arrivée des renforts qu'il doit recevoir de Sébriakovo. Sur l'autre rive du Don, les nôtres ne sont pas tellement actifs… La 4e Division a passé le Khoper, mais les Rouges ont mis en avant de fortes troupes de couverture et ils défendent avec acharnement les voies qui conduisent au chemin de fer. Pour l'instant, ils ont établi un pont de bateaux sur le Don et ils évacuent d'urgence leurs équipements et leurs munitions d'Oust-Medvéditskaïa.

— Les hommes prétendent que les Alliés arrivent. C'est vrai, ça ?

— Le bruit court que quelques batteries de tanks anglais sont partis de Tchernychevskaïa. Mais voilà : comment ces tanks traverseront-ils le Don ? Pour moi cette histoire de tanks, c'est de la blague. Ça fait trop longtemps qu'on en parle…

Un long silence s'installa dans la pièce.

Kopylov déboutonna sa tunique brune d'officier, appuya dans ses paumes ses joues molles couvertes d'une broussaille châtaine et mâchonna longuement et pensivement sa cigarette éteinte. La fatigue faisait tout petits ses yeux sombres et ronds, très écartés ; les nuits d'insomnie avaient chiffonné son beau visage.

Autrefois, il avait été maître à l'école paroissiale. Le dimanche, il allait en visite chez les marchands de la stanitsa, jouait au loto avec les dames, à la préférence avec les messieurs, pour de petits enjeux, et pinçait la guitare à merveille ; c'était un jeune homme gai et sociable ; plus tard, il avait épousé une toute jeune institutrice, et il aurait vécu ainsi à la stanitsa, jusqu'à la retraite, s'il n'avait été mobilisé au moment de la guerre. En quittant l'école militaire, il fut envoyé sur le front occidental, dans un régiment cosaque. La guerre ne changea pas le caractère de Kopylov, ni son aspect extérieur. Il y avait quelque chose

d’inoffensif, de profondément civil, dans sa silhouette large et basse, dans son visage débonnaire, dans sa manière de porter le sabre, dans sa façon de s’adresser à ses subordonnés. Le métal du commandement faisait tout à fait défaut à sa voix, sa conversation n’avait pas ce laconisme qui est d’usage dans l’armée, l’uniforme d’officier lui allait mal, et trois années passées au front ne lui avaient pas appris la raideur militaire ; tout en lui révélait le guerrier d’occasion. Il ressemblait plus à un petit bourgeois bedonnant déguisé en officier qu’à un véritable officier, mais, malgré cela, les Cosaques le considéraient, on l’écoutait dans les conférences d’état-major, et le commandement insurgé appréciait grandement son esprit lucide, son caractère accommodant, et le courage réel qu’il avait plus d’une fois manifesté au combat.

Avant Kopylov, Grigori avait eu pour chef d’état-major un homme illettré et peu intelligent, le sous-lieutenant Kroujiline. Mais celui-ci fut tué dans un des combats du Tchir, et Kopylov, mis à la tête de l’état-major, avait agi intelligemment, prudemment, habilement. Il passait autant de temps à élaborer consciencieusement les plans d’opérations qu’autrefois à corriger les cahiers de ses élèves. Toutefois, quand il le fallait, au premier mot de Grigori, il quittait l’état-major, montait à cheval, prenait la tête du régiment et le menait au combat.

Au début, Grigori avait eu quelque prévention à l’égard de Kopylov, mais, en deux mois, il apprit à le connaître, et un jour, après un combat, il lui dit tout de go : « J’avais une sale idée de toi, Kopylov, mais je vois que je me trompais, alors vois-tu, je te prie de m’excuser. » Kopylov sourit, ne dit rien, mais cet aveu brutal l’avait visiblement flatté.

Dépourvu d’ambition et de vues politiques solides, Kopylov considérait la guerre comme un mal inévitable et en attendait impatiemment la fin. Ainsi, cette fois encore, il ne se préoccupait pas du tout de la façon dont évolueraient les opérations pour la prise d’Oust-Medvéditskaïa, il pensait aux siens, à sa stanitsa natale, et se disait que ce serait une bonne chose que d’avoir une permission de six semaines et d’aller là-bas…

Grigori regarda longuement Kopylov et se leva.

— Allons, frères, séparons-nous et allons dormir. Ce n’est pas à nous de nous casser la tête pour savoir comment on va prendre Oust-Medvéditskaïa. Maintenant, c’est les généraux qui penseront et décideront à notre place. Demain, on va voir Fitskhalaourov, qu’il nous fasse un peu la leçon, à nous autres, pauvres misérables… Quant au 2e Régiment, voilà mon avis : tant que nous avons le pouvoir, il faut destituer séance tenante Doudarev de son commandement, lui retirer ses grades et ses décorations…

— Et sa ration de kacha, ajouta Ermakov.

— Non, blague à part, poursuivit Grigori, il faut le rétrograder immédiatement au rang de chef d'escadron et nommer Kharlampi à sa place. Va, Ermakov, cours, prend le commandement du Régiment et attends nos instructions dans la matinée. Kopylov va rédiger tout de suite l'ordre de destitution de Doudarev, prends-le avec toi. Je vois bien que Doudarev ne pourra pas s'en tirer. Il n'y comprend rien, et ça ne m'étonnerait pas qu'il fourre encore ses hommes dans un mauvais pas. Quand on se bat à pied, c'est comme ça… Ce n'est pas difficile de faire massacrer des hommes quand le chef n'a rien dans le crâne.

— Juste. Je suis pour la destitution de Doudarev, appuya Kopylov.

— Et toi, Ermakov, tu es contre ? demanda Grigori, qui avait remarqué un certain mécontentement sur le visage de Ermakov.

— Mais non, je ne dis rien. Je n'ai pas le droit de bouger les sourcils ?

— Bon, tant mieux. Ermakov n'est pas contre. Son régiment à cheval passera provisoirement à Riabtchikov. Écris, Mikhaïlo Grigoritch, rédige cet ordre et va faire un somme. A dix heures, il faut être sur pied. On ira voir ce général. J'emmène quatre ordonnances avec moi.

Kopylov souleva les sourcils avec étonnement :

— Pourquoi tant que ça ?

— Pour faire impression. On n'est pas tombés de la dernière pluie, nous non plus, on commande une division.

Grigori remua les épaules avec un petit rire, jeta sa capote sur son dos sans enfiler les manches et se dirigea vers la sortie.

Il se coucha sous l'auvent du hangar, sans se déchausser, sans enlever sa capote. Les ordonnances firent longtemps du bruit dans la cour ; quelque part, tout près, des chevaux s'ébrouaient et mâchaient en cadence. Ça sentait la bouse sèche et la terre pas encore refroidie de la chaleur du jour. Dans un demi-sommeil, Grigori entendait les voix et les rires des ordonnances. L'un d'eux – un jeune gars, à en juger par sa voix – soupirait en sellant son cheval :

— Ah ! j'en ai marre, les gars ! En pleine nuit porter un pli, jamais dormir, jamais tranquille… Ho ! arrête donc, démon ! Ta jambe ! Ta jambe, je te dis !

Un autre se mit à chanter d'une voix sourde et enrouée :

Le service est long, nous n’en pouvons plus.

Tous nos bons chevaux, les voilà fourbus…

Et il enchaîna, volubile et affairé, d’un ton quémandeur :

— File-m’en pour une sèche, Prochka. Quel radin ! Tu as oublié comment je t’ai donné les brodequins qu’on avait pris aux Rouges, à Bélavine ? Salaud ! Pour des godasses pareilles, il y en a qui seraient reconnaissants toute leur vie ; toi, tu ne me donnes pas de quoi faire une cigarette.

Le mors tinta et grinça sur les dents du cheval. Le cheval soupira de tout son corps et partit, faisant claquer ses sabots sèchement sur la terre sèche et dure comme du silex. « Ils ne parlent tous que de ça… Le service est long, nous n’en pouvons plus », répéta mentalement Grigori, en souriant, et il s’endormit aussitôt. A peine endormi, il fit un rêve qu’il avait déjà fait auparavant : des chaînes de soldats rouges avancent sur les chaumes hauts d’un champ brun. La première chaîne s’étend à perte de vue. Il y en a six ou sept encore derrière elle. Les assaillants avancent dans un silence écrasant. Les silhouettes noires croissent, grandissent, et voici déjà qu’on distingue les hommes en bonnets à oreillettes, la bouche béante et muette, qui marchent, marchent d’un pas rapide et trébuchant, arrivent à portée de fusil, courent, la baïonnette pointée. Grigori est couché dans une petite tranchée peu profonde, il manœuvre convulsivement la culasse de son fusil, tire à intervalles rapprochés ; les Rouges tombent à la renverse sous son feu ; il engage un nouveau chargeur, mais un coup d’œil autour de lui, l’espace d’une seconde, lui fait voir les Cosaques bondissant hors des tranchées voisines. Ils tournent le dos et s’enfuient ; leurs visages grimacent de peur. Grigori entend le battement furieux de son cœur, il crie : « Tirez ! Salauds ! Où allez-vous ? Arrêtez, ne fuyez pas ! » Il crie de toutes ses forces, mais sa voix est étrangement faible, on l’entend à peine. La terreur s’empare de lui. Il se dresse aussi ; debout, il tire un dernier coup sur un Rouge plus très jeune à la peau hâlée, qui court droit sur lui, mais il voit qu’il l’a manqué. Le visage du Rouge est sérieux et plein de colère, et intrépide. Il court légèrement, sans presque toucher des pieds la terre, il fronce les sourcils, son bonnet est rejeté sur sa nuque, les pans de sa capote sont relevés. Un instant, Grigori examine l’ennemi qui accourt, voit ses yeux brillants et ses joues blêmes, envahies d’une barbe frisée qui lui donne un air de jeunesse, il voit les tiges larges et courtes de ses bottes, l’œil noir du fusil à peine abaissé et, par-dessus, la pointe de la baïonnette sombre oscillant au rythme de la course. Une peur incroyable saisit Grigori. Il agrippe son levier de culasse, mais celui-ci n’obéit

pas, il est enrayé. Grigori cogne la culasse désespérément contre son genou, en vain ! Et le Rouge n'est plus qu'à cinq pas. Grigori se détourne et se met à courir. Tout le champ brun et nu devant lui est émaillé de Cosaques en fuite. Grigori entend le souffle pénible de l'homme qui le poursuit, le bruit sonore de ses pas, mais il ne peut accélérer sa course. Il lui faut un effort terrible pour obliger ses jambes qui plient sans volonté à courir plus vite. Enfin, il atteint un lugubre cimetière à moitié en ruine, saute la clôture renversée, court entre les tombes effondrées, les croix et les chapelles penchées. Encore un effort, et il sera sauvé. Mais à ce moment le martèlement des pas devient plus fort et plus sonore. Le souffle chaud du poursuivant brûle le cou de Grigori, il se sent saisi par la martingale et le pan de sa capote. Il pousse un cri étouffé et s'éveille. Il est couché sur le dos. Ses jambes, serrées dans ses bottes étroites, sont engourdies, une sueur froide lui coule sur le front, tout le corps lui fait mal, comme s'il avait été roué de coups. « Nom de Dieu !… » dit-il d'une voix rauque, heureux de s'entendre soi-même et sans trop croire encore que tout ce qu'il vient d'éprouver n'était qu'un rêve. Puis il se tourne sur le côté, se couvre la tête de sa capote et se dit en pensée : « Il fallait le laisser venir, parer le coup, le renverser d'un coup de crosse et ne filer qu'après… » Une minute, il réfléchit à ce rêve revenu pour la deuxième fois, et il éprouve une émotion joyeuse à penser que tout cela n'est qu'un mauvais rêve, et que rien pour l'instant ne le menace en réalité. « C'est curieux, pourquoi est-ce dix fois plus effrayant en rêve qu'en vrai ? Jamais je n'ai eu peur comme ça dans la vie, malgré tous les mauvais quarts d'heure que j'ai passés », se dit-il en se rendormant et en étendant délicieusement ses jambes ankylosées.

10

C’est Kopylov qui l’éveilla à l’aube.

— Lève-toi, il est temps de se préparer et de partir. On a ordre d’y être à six heures.

Le chef d’état-major venait juste de se raser et de nettoyer ses bottes, et il avait mis une tunique froissée mais propre. Visiblement, il s’était dépêché : le rasoir avait entaillé en deux endroits ses joues molles. Il émanait de toute son apparence une impression de raideur élégante qui ne lui ressemblait pas.

Grigori l’examina des pieds à la tête, d’un œil critique, et pensa : « Le voilà pomponné ! Il ne veut pas se présenter au général n’importe comment… »

Comme s’il avait suivi le cours des pensées de Grigori, Kopylov dit :

— Il n’est pas convenable de se présenter comme un malpropre. Je te conseille de faire un peu de toilette, toi aussi.

— Pas besoin de ça ! grommela Grigori en s’étirant. Alors tu dis qu’on a ordre d’y être à six heures. On commence à nous donner des ordres, à nous autres.

Kopylov haussa les épaules avec un petit rire.

— Autres temps, autres chansons. Hiérarchiquement, nous sommes obligés de nous incliner. Fitskhalaourov est général, ce n’est pas à lui de venir nous trouver.

— C’est bien vrai, ça. On a eu ce qu’on voulait, dit Grigori, et il alla se laver au puits.

La maîtresse de maison courut prendre un essuie-mains brodé propre, qu’elle présenta à Grigori en s’inclinant. Celui-ci frotta furieusement avec le bout de l’essuie-mains sa figure rouge brique brûlée par l’eau froide, et dit à Kopylov qui s’était approché :

— Oui, évidemment, mais messieurs les généraux devraient se dire une chose : le peuple n’est plus le même depuis la révolution, c’est comme s’il était, pour ainsi dire, né une seconde fois. Et ils continuent à mesurer les choses à leur vieille aune. Mais cette aune, elle peut casser d’un moment à l’autre… Ils ne

savent pas prendre le virage. Il faudrait leur passer de la graisse à moyeux sur la cervelle, pour que ça ne grince pas.

— A propos de quoi tu dis ça ? dit Kopylov distraitement en soufflant sur sa manche pour en détacher une poussière qui y adhérait.

— Je veux dire qu'avec eux, tout tourne à l'ancienne mode. Ainsi, moi, j'ai gagné mes galons d'officier sur le front allemand. Je les ai gagnés avec mon sang. Mais quand j'entre dans une société d'officiers, c'est comme si je sortais en caleçon en plein hiver. Ça me fait froid. Je le sens dans tout mon dos.

Ses yeux lancèrent des éclairs, il avait haussé le ton sans s'en apercevoir.

Kopylov regarda tout autour d'un air mécontent et murmura :

— Doucement, les plantons écoutent.

— Pourquoi c'est comme ça, je te le demande, poursuivit Grigori en baissant la voix. Eh bien, parce que je suis un merle blanc pour eux. Ils ont des mains, moi j'ai des sabots de cheval à cause de mes vieux durillons. Ils font des ronds de jambe, moi je m'accroche partout. Ils sentent le savon de toilette et toutes sortes de pommades pour femmes, moi la pisse et la sueur de cheval. Ils sont tous savants, moi j'ai eu du mal à terminer l'école paroissiale. Je leur suis étranger de la tête aux pieds. Voilà le pourquoi de tout ça ! Quand j'ai passé un moment avec eux, c'est comme si j'avais une toile d'araignée sur la figure : ça me chatouille et ça me fait une peur désagréable, et j'ai toujours envie de me nettoyer.

Grigori jeta l'essuie-mains sur la cage du puits et se donna un coup de peigne avec un débris de démêloir en os. Son front épargné par le hâle se détachait en blanc au-dessus de son visage.

— Ils ne veulent pas comprendre que tout le passé a foutu le camp à tous les diables ! dit-il plus doucement. Ils croient que nous sommes faits d'une autre pâte, et que celui qui n'a pas d'instruction, celui qui est simple, c'est comme du bétail. Ils croient que dans l'art militaire, moi et mes semblables, on est moins compétents qu'eux. Mais chez les Rouges, qui est-ce qui commande ? Boudionny, c'est-il un officier ? Non. Un adjudant de l'ancienne armée, mais c'est lui ou c'est pas lui qui a écrasé les généraux de l'état-major général ? C'est lui ou c'est pas lui qui a fait piétiner les régiments d'officiers ? Gousselchtchikov est le plus brave et le plus célèbre des généraux cosaques, et pourtant c'est bien lui, cet hiver, qui s'est sauvé d'Oust-Khoperskaïa en caleçon. Et tu sais qui c'est celui qui l'a fait détaler ? Un petit ajusteur de Moscou, qui commande un régiment rouge. C'est les prisonniers qui ont parlé de lui, après. Voilà ce qu'il

faut comprendre. Et nous autres, officiers sans instruction, est-ce qu'on a mal conduit les Cosaques à l'insurrection ? Nous ont-ils beaucoup aidés, les généraux ?

— Ils nous ont aidés, pas qu'un peu, répondit Kopylov d'un air entendu.

— Bon, ils ont peut-être aidé Koudinov, mais moi on ne m'a pas aidé, et j'ai battu les Rouges sans demander conseil à personne.

— Quoi, tu nies la science dans l'art militaire ?

— Non, je ne nie pas la science. Mais à la guerre, mon frère, ce n'est pas ça le principal.

— Alors qu'est-ce que c'est, le principal ?

— La cause qu'on défend…

— Ça, c'est une autre question… dit Kopylov.

Et il ajouta, avec un sourire prudent :

— Ça va de soi… Le principal, dans cette affaire-là, c'est l'idéal. Le vainqueur, c'est celui qui sait fermement pour quoi il se bat, et qui a foi dans sa cause. C'est une vérité vieille comme le monde, et tu as tort de la donner comme une découverte que tu aurais faite. Moi, je suis pour l'ancien, pour le bon vieux temps. Autrement, je n'aurais pas levé le petit doigt pour faire la guerre. Tous ceux qui sont avec nous sont des gens qui défendent par la force des armes leurs vieux privilèges, et qui veulent dompter le peuple révolté. Nous sommes au nombre des dompteurs, toi et moi. Mais ça fait longtemps que je t'observe, Grigori Pantéléiévitch, et je n'arrive pas à te comprendre…

— Tu comprendras plus tard, partons, lança Grigori, et il se dirigea vers le hangar.

La maîtresse de maison, qui guettait chacun de ses gestes, lui proposa pour lui être agréable :

— Vous boirez bien un peu de lait ?

— Merci, la mère, nous n'avons pas le temps de boire du lait. Une autre fois.

Prokhor Zykov, à côté du hangar, lampait consciencieusement une tasse de lait caillé. Il ne broncha pas en voyant Grigori détacher son cheval. Il s'essuya les lèvres de sa manche et demanda :

— Tu vas loin ? Je t'accompagne ?

Grigori se fâcha, dit dans une rage froide :

— Pourriture, fumier, tu ne connais pas le service ? Pourquoi ce cheval n'est-il pas bridé ? Qui doit me le présenter ? Goinfre ! Tu bouffes tout le temps, tu n'en as jamais assez. Allons, laisse ta cuiller. Tu ne connais pas la discipline, jean-foutre ?

— Qu'est-ce qui te prend ? grommela Prokhor, vexé, une fois bien calé sur sa selle. Tu gueules toujours pour rien. Pour qui tu te prends, alors quoi, je n'ai pas le droit de casser la croûte avant de me mettre en route ? Pourquoi tu cries ?

— Parce que tu finiras par me faire perdre la tête, tripes de cochon. Qu'est-ce que c'est que cette façon de me parler ? On va voir le général, alors écoute-moi bien !… Tu as l'habitude de me traiter en copain. Tu oublies ce que je suis pour toi. Suis-moi à cinq pas ! ordonna Grigori en franchissant le portail.

Prokhor et les trois autres ordonnances restèrent un peu à l'écart, tandis que Grigori, qui allait devant avec Kopylov, reprenait la conversation et questionnait, moqueur :

— Et alors, qu'est-ce que tu n'arrives pas à comprendre ? Je pourrai peut-être t'expliquer.

Sans voir la moquerie dans le ton ni dans la forme de la question, Kopylov répondit :

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est ta position dans notre cause. D'un côté, tu luttes pour l'ancien régime, et d'un autre côté – excuse ma franchise – tu es un genre de bolchévik.

— En quoi suis-je un bolchévik ? dit Grigori, renfrogné, et il fit un mouvement brusque sur sa selle.

— Je ne dis pas que tu es un bolchévik, mais un genre de bolchévik.

— C'est du pareil au même. En quoi ? je te demande.

— Eh bien, rien que dans ce que tu dis des officiers, de leurs rapports avec toi. Qu'est-ce que tu attends de ces hommes-là ? Et, d'une façon générale, qu'est-ce que tu attends ? dit Kopylov avec un bon sourire, en jouant avec sa cravache.

Il jeta un coup d'œil vers les ordonnances, qui discutaient avec animation, et reprit, plus fort :

— Ça te vexe qu'ils ne t'acceptent pas dans leur milieu comme un égal, qu'ils te traitent de haut. Mais ils ont raison de leur point de vue, il faut le comprendre.

Tu es officier, c’est vrai, mais un officier absolument occasionnel dans le milieu officier. Tu as beau porter des épaulettes d’officier, tu restes, tu m’excuseras, un Cosaque mal dégrossi. Tu ne connais pas les bonnes manières, tu t’exprimes incorrectement, grossièrement, tu es dépourvu de toutes les qualités qui font l’homme cultivé. Par exemple, au lieu de te servir de ton mouchoir de poche, comme le font tous les gens bien élevés, tu te mouches avec deux doigts ; pendant les repas, tu t’essuies les mains à tes bottes ou à tes cheveux ; après t’être lavé, ça ne te gêne pas de t’essuyer la figure avec une housse de cheval ; tes ongles, ou bien tu les ronges, ou bien tu les coupes avec la pointe de ton sabre. Bien mieux rappelle-toi, cet hiver, à Karguinskaïa, devant moi, tu causais avec une femme instruite, dont les Cosaques avaient arrêté le mari, eh bien, tu as boutonné ta braguette en sa présence…

— Ça aurait été mieux, peut-être, que je laisse ma braguette ouverte ? dit Grigori avec un sombre sourire.

Leurs chevaux allaient au pas côte à côte. Grigori regardait obliquement Kopylov, son visage débonnaire, et écoutait ses paroles, non sans amertume.

— La question n’est pas là ! s’écria Kopylov avec une grimace de dépit. Mais enfin comment as-tu pu recevoir cette femme en n’ayant que ton pantalon sur toi, et pieds nus ? Tu n’avais même pas jeté ta tunique sur tes épaules, je m’en souviens très bien. Ce sont de petites choses, évidemment, mais elles te caractérisent comme un homme… comment te dire…

— Allons, dis-le tout droit.

— Eh bien, comme un homme tout à fait ignare ; et ta façon de parler ? C’est effrayant ! Au lieu de dire *domicile,* tu dis *domécile ;* au lieu d*’évacuer, évascuer* ; au lieu de *il paraît, p’têt’ ben* ; au lieu *d’artillerie*, *antillerie.* Et, comme tout illettré, tu as une passion inexplicable pour les mots étrangers qui sonnent bien, tu les emploies à tout propos et hors de propos, tu les déformes d’une façon incroyable, et quand on prononce devant toi, dans les conférences d’état-major, des mots de la terminologie spécifiquement militaire, comme *dislocation, forcement, disposition, concentration,* etc., tu regardes celui qui parle avec admiration, je dirais même avec envie.

— Oh ! pour le coup, tu mens ! s’écria Grigori, et son visage s’anima joyeusement.

Il caressait son cheval entre les oreilles, grattait la peau chaude et soyeuse sous la crinière. Il reprit :

— Allez, vas-y, continue à taper sur ton chef.

— Écoute, je n’ai pas besoin de continuer à te taper dessus. Tu devrais déjà avoir compris que tu n’es pas à la hauteur de ce côté-là. Et en plus, tu en veux aux officiers de ne pas te traiter en égal. Pour les convenances et l’instruction, tu n’es qu’une bulle de savon.

Ayant lâché inconsidérément ces mots offensants, Kopylov prit peur. Il savait combien Grigori se contrôlait peu dans la colère, et il craignait une explosion, mais un rapide coup d’œil le rassura bientôt : Grigori, renversé sur sa selle, était secoué d’un rire muet, ses dents éblouissantes brillaient sous sa moustache. Cet effet de ses paroles était pour Kopylov si imprévu, l’hilarité de Grigori était si contagieuse, que Kopylov, à son tour, éclata de rire et dit :

— Tu vois, quelqu’un d’autre, quelqu’un de sensé aurait pleuré, toi tu rigoles… Tu ne vas pas me dire que tu n’es pas fou ?

— Alors, comme ça, tu dis que je suis une bulle de savon ? Eh bien, que le diable vous emporte ! dit Grigori quand il eut fini de rire. Je n’ai pas envie d’apprendre vos belles manières et vos convenances. Je n’en aurai pas besoin avec mes bœufs. Et si Dieu veut que je reste en vie, c’est à mes bœufs que j’aurai affaire plus tard, et je n’irai pas leur faire des courbettes et leur dire : « Poussez-vous un peu, monsieur le chauve. Pardonnez-moi, monsieur le tacheté. Me permettrez-vous de rajuster votre joug ? Monseigneur monsieur le bœuf, je vous prie humblement de ne pas sortir du sillon. » Avec eux, il faut parler plus court : « Hue ! Ho ! », c’est ça, la *disclocation*, pour les bœufs.

— Pas disclocation, dislocation, corrigea Kopylov.

— Bon, marchons pour dislocation. Mais il y a un point où je ne suis pas d’accord avec toi.

— Quoi ?

— Quand tu dis que je suis une bulle de savon. C’est avec vous que je suis une bulle de savon, mais attends, laisse-moi le temps d’aller chez les Rouges ; chez eux, je pèserai plus lourd que le plomb. A ce moment-là, tâchez de ne pas me tomber sous la main, parasites corrects et instruits. Je vous tirerai l’âme du corps avec les abats ! dit Grigori, mi-riant, mi-sérieux, et il fit prendre le grand trot à son cheval.

Le matin se levait sur le pays du Don dans un silence si finement tissu, que chaque son, même adouci, le déchirait, éveillait des échos. Les alouettes et les cailles régnaient seules sur la steppe, mais on entendait dans les villages voisins ce bourdonnement faible et incessant qui est l’accompagnement habituel du passage des fortes unités militaires. Les roues des canons et des caissons

grondaient sur les ornières ; les chevaux hennissaient près des puits, le pas des escadrons d'infanterie cosaque frappait le sol en cadence, avec un bruit sourd et muet ; les voitures et les charrettes réquisitionnées qui acheminaient des munitions et des équipements au front roulaient avec fracas ; à côté des cuisines de campagne, ça sentait bon le gruau cuit à point, la soupe de viande assaisonnée de feuilles de laurier, et le pain frais.

Tout près d'Oust-Médvéditskaïa, une fusillade nourrie crépitait, de temps en temps éclatait un coup de canon paresseux et sonore. Le combat venait de commencer.

Le général Fitskhalaourov déjeunait lorsqu'un aide de camp plus très jeune, l'air usé, lui annonça :

— Mélékhov, commandant la l^re^ Division insurgée ; Kopylov, chef d'état-major.

— Fais-les entrer dans ma chambre.

De sa grande main aux veines saillantes, Fitskhalaourov repoussa son assiette pleine de coquilles d'œufs ; il but sans se presser un verre de lait frais, plia soigneusement sa serviette et se leva de table.

D'une taille gigantesque, encore qu'alourdi et avachi par l'âge, il paraissait incroyablement grand dans cette petite chambre cosaque aux linteaux de guingois, aux petites fenêtres presque aveugles. Tout en rajustant le col raide de son uniforme impeccablement coupé, le général passa dans la chambre voisine en toussant sourdement, salua brièvement Kopylov et Grigori qui s'étaient levés, et, sans leur tendre la main, les invita du geste à prendre place à la table.

Grigori s'assit avec précaution, en maintenant son sabre, au bord d'un tabouret, et lança un regard oblique vers Kopylov.

Fitskhalaourov se laissa choir lourdement sur une chaise en rotin qui craqua sous son poids, replia ses longues jambes, posa ses grosses mains sur ses genoux et commença, d'une voix sonore et profonde :

— Je vous ai convoqués, messieurs les officiers, pour régler certaines questions… La guerre de partisans est terminée. Vos unités cessent d'exister comme un tout indépendant, ce qu'elles ne furent, en fait, jamais. Une fiction ! Elles sont intégrées à l'Armée du Don. Nous entreprenons une offensive méthodique, il est temps de bien comprendre tout cela et de se soumettre sans réserve aux ordres du Haut-Commandement. Pourquoi, voulez-vous me le dire, votre régiment d'infanterie n'a-t-il pas appuyé, hier, l'attaque du bataillon

d’assaut ? Pourquoi ce régiment a-t-il refusé d’aller à l’attaque en dépit de mon ordre ? Qui commande votre prétendue division ?

— Moi, répondit Grigori à voix basse.

— Donnez-vous la peine de répondre à ma question.

— Je ne suis rentré qu’hier à la division.

— Où étiez-vous ?

— J’étais allé faire un tour chez moi.

— Un commandant de division qui se permet d’aller voir sa famille en période d’opérations ! Votre division est un bordel. Pas de discipline. C’est monstrueux.

La voix de basse du général tonnait de plus en plus fort dans la pièce exiguë ; derrière la porte, les aides de camp marchaient sur la pointe des pieds et chuchotaient en ricanant ; les joues de Kopylov blêmissaient de plus en plus, tandis que Grigori, regardant le visage empourpré du général et ses poings serrés, gonflés, se sentait lui-même envahi d’une fureur irrésistible.

Fitskhalaourov se dressa avec une légèreté inattendue, saisit le dossier de la chaise et cria :

— Ce n’est pas une unité militaire que vous avez, mais un ramassis de gardes rouges !… Ce n’est pas des Cosaques, c’est de la racaille. Vous, M. Mélékhov, au lieu de commander une division, vous devriez être ordonnance !… Cirer des bottes. Pourquoi mon ordre n’a-t-il pas été exécuté ? On n’a pas eu le temps de faire un meeting ? D’en discuter ? Mettez-vous bien dans le crâne qu’ici vous n’avez pas affaire à des camarades, et que nous ne vous permettrons pas de pratiquer les méthodes bolchévistes. Nous-ne-vous-le-per-met-trons-pas !

— Je vous prie de ne pas m’engueuler, dit Grigori d’une voix sourde, et il se leva, en repoussant le tabouret du pied.

— Qu’est-ce que vous dites ? dit Fitskhalaourov, étranglé par l’émotion, d’une voix rauque, penché sur la table.

— Je vous prie de ne pas m’engueuler, répéta Grigori plus fort. Vous nous avez convoqués pour régler…

Il resta silencieux une seconde, baissa les yeux, et, sans détacher son regard des mains de Fitskhalaourov, ajouta presque dans un murmure :

— Si vous essayez, Excellence, de me toucher seulement du doigt, je vous sabre sur-le-champ.

Il se fit dans la pièce un tel silence qu'on entendait distinctement la respiration saccadée de Fitskhalaourov. Ce silence dura à peu près une minute. La porte grinça à peine. Un aide de camp effrayé regarda par l'entrebâillement. La porte se referma tout aussi doucement. Grigori restait debout, sans retirer la main de la poignée de son sabre. Un menu tremblement agitait les genoux de Kopylov, son regard errait vaguement sur le mur. Fitskhalaourov se laissa tomber lourdement sur sa chaise, poussa un petit gémissement de vieillard et grommela :

— Très joli !

Et il reprit, très calme, mais sans regarder Grigori :

— Asseyez-vous. Nous nous sommes échauffés, c'est assez comme ça. Maintenant, veuillez m'écouter : je vous ordonne de transférer sans tarder toutes vos unités de cavalerie… Mais asseyez-vous donc…

Grigori s'assit, essuya de la manche la sueur abondante qui avait soudain inondé son visage.

— … Donc, transférez toutes vos unités de cavalerie dans le secteur sud-est et passez aussitôt à l'offensive. Votre flanc droit prendra contact avec le deuxième bataillon du lieutenant-colonel Tchoumakov…

— Je ne conduirai pas ma division là-bas, dit Grigori d'une voix lasse, et il fourra la main dans la poche de sa culotte pour y prendre son mouchoir.

De nouveau, il s'essuya le front avec le mouchoir de dentelle que lui avait donné Natalia, et il répéta :

— Je ne conduirai pas ma division là-bas.

— Pourquoi ça ?

— Le regroupement prendra trop de temps…

— Ça ne vous regarde pas. C'est moi qui suis responsable de l'issue de l'opération.

— Si, ça me regarde. Et vous n'êtes pas seul responsable…

— Vous refusez d'exécuter mon ordre ? demanda Fitskhalaourov d'une voix rauque, avec un visible effort pour se contenir.

— Oui.

— En ce cas, veuillez remettre votre commandement. Je comprends maintenant pourquoi mon ordre d'hier n'a pas été exécuté…

— C'est comme vous voudrez, mais je ne remettrai pas mon commandement.

— Comment faut-il l’entendre ?

— Comme je l’ai dit.

Grigori eut un imperceptible sourire.

— Je vous relève de votre commandement.

Fitskhalaourov avait élevé la voix. Grigori se leva aussitôt.

— Je ne suis pas votre subordonné, Excellence.

— D’une façon générale, êtes-vous le subordonné de quelqu’un ?

— Oui, du commandant en chef des forces insurgées, Koudinov. Quant à vous, je dois dire que je suis étonné de vous entendre parler comme ça… Pour l’instant, nous avons des droits égaux. Vous commandez une division, moi aussi. Et pour l’instant je vous prie de ne pas m’engueuler… Ah ! quand on m’aura rétrogradé au rang de chef de bataillon, alors, faites donc. Mais pour ce qui est de me battre…

Grigori leva son index sale et il souriait, tandis que ses yeux étincelaient de fureur ; il acheva :

— Pour ce qui est de me battre ; même à ce moment-là, je ne vous le permettrai pas.

Fitskhalaourov se leva, rajusta son col, qui l’étouffait, et dit avec un léger salut :

— Nous n’avons plus rien à nous dire. Agissez comme vous l’entendez. J’informerai sans tarder de votre conduite l’état-major de l’armée, j’ose vous assurer que les résultats ne se feront pas attendre.

Jusqu’à présent, nous n’avons pas à nous plaindre du fonctionnement de notre cour martiale.

Sans prêter attention aux regards désespérés de Kopylov, Grigori enfonça sa casquette sur sa tête et gagna la porte. Il s’arrêta sur le seuil et dit :

— Vous pouvez informer qui vous voudrez, mais ne cherchez pas à me faire peur, je ne suis pas de ceux qui se laissent effrayer… Et, pour le moment, ne me touchez pas.

Il réfléchit un instant et ajouta :

— Sans quoi je crains que mes Cosaques ne vous flanquent une raclée…

Il ouvrit la porte d’un coup de pied et traversa à grands pas le vestibule, en

faisant cliqueter son sabre.

Kopylov, bouleversé, le rejoignit sur le perron.

— Tu es fou, Grigori Pantéléiévitch, murmura-t-il en joignant les mains avec désespoir.

— Les chevaux ! cria Grigori d'une voix tonnante, en pétrissant sa cravache dans ses mains.

Prokhor arriva au perron comme une flèche.

Une fois passé le portail, Grigori se retourna et vit trois ordonnances qui s'affairaient pour aider le général Fitskhalaourov à monter sur un très haut cheval élégamment sellé…

On fit environ une demi-verste au galop, sans parler. Kopylov se taisait, comprenant que Grigori n'était pas disposé à parler et qu'une discussion avec lui pour le moment ne serait pas sans danger. Finalement, Grigori n'y tint plus :

— Qu'est-ce que tu as à te taire ? demanda-t-il brutalement. Pourquoi es-tu venu ? Tu es venu comme témoin ? Tu as joué à faire le muet ?

— Là, mon vieux, tu nous as joué un de ces tours…

— Et lui alors ?

— Mettons qu'il avait tort aussi. Le ton qu'il a pris pour nous parler était tout simplement révoltant.

— Parce que tu trouves qu'il nous a parlé ? Il s'est mis tout de suite à gueuler, comme si on lui piquait une aiguille dans les fesses.

— Mais tu es bon, toi aussi. Insubordination à un supérieur… En temps de guerre… Ça, mon vieux…

— Ce n'est rien. Dommage qu'il n'ait pas levé la main sur moi. Je lui aurais flanqué un coup de sabre en travers du front, à lui faire craquer le crâne.

— Tu en as déjà fait assez comme ça, tu n'as rien de bon à attendre, dit Kopylov, mécontent, et il mit son cheval au pas. Tout montre que maintenant, ils vont serrer la vis, attends un peu.

Leurs chevaux allaient côte à côte, s'ébrouaient, chassaient de la queue les œstres. Grigori considéra Kopylov d'un œil ironique et lui dit :

— Et toi, pourquoi t'es-tu attifé ? Je parie que tu croyais qu'on allait t'offrir le thé, qu'on te prendrait par la main pour te conduire à table ? Tu t'es rasé, tu as brossé ta tunique, astiqué tes bottes… Je t'ai vu mouiller ton mouchoir avec ta

salive pour effacer les taches sur tes genoux.

— Arrête ! je t'en prie ! dit Kopylov en rougissant.

Mais Grigori continuait à se moquer de lui.

— Tes efforts n'ont servi à rien. Je ne parle pas du reste, mais il ne t'a même pas laissé baiser sa main.

— Avec toi, on ne pouvait pas s'attendre à autre chose, grommela Kopylov très vite.

Il avait plissé les paupières. Soudain, il s'écria avec un étonnement joyeux :

— Regarde ! Ce n'est pas des nôtres. C'est les Alliés.

Dans l'étroite ruelle où ils se trouvaient, six mulets attelés tirant un canon anglais venaient à leur rencontre. Un officier anglais accompagnait l'attelage sur un cheval alezan à la queue coupée. Le conducteur monté sur le premier mulet portait, lui aussi, l'uniforme anglais, mais avec une cocarde d'officier russe et des épaulettes de lieutenant.

A quelques sagènes de Grigori, l'officier porta deux doigts à la visière de son casque de liège et demanda, d'un mouvement de tête, qu'on lui fît place. La ruelle était si étroite qu'on ne pouvait passer qu'en collant les chevaux de selle tout contre le mur de pierre.

Un tic nerveux agita les joues de Grigori. Les dent serrées, il avança droit sur l'officier. Celui-ci leva les sourcils d'un air étonné et s'écarta légèrement. On passa à grand-peine, et il fallut que l'Anglais posât sa jambe droite, serrée dans le housseau, sur la croupe luisante et bien étrillée de sa jument de race.

Un des servants, un officier russe visiblement, observa Grigori avec un regard haineux.

— Il me semble que vous auriez pu vous reculer un peu. Faut-il vraiment, là aussi, montrer votre grossièreté ?

— Passe ton chemin sans rien dire, ordure, sans ça tu vas voir comment je vais reculer, dit Grigori à mi-voix.

L'officier se souleva sur l'avant-train, se retourna et cria :

— Messieurs, arrêtez ce voyou.

Grigori, agitant sa cravache d'un air menaçant, avançait au pas dans la ruelle. Les artilleurs, las, poudreux, tous de jeunes officiers sans moustaches, l'examinaient d'un regard hostile, mais aucun d'eux ne se risqua à l'arrêter. La

batterie de six pièces disparut au tournant, et Kopylov rejoignit Grigori en se mordant les lèvres.

— Tu fais des bêtises, Grigori Pantéléiévitch. Tu te conduis comme un gamin.

Grigori montra les dents :

— Dis donc, toi, tu es là pour me faire la leçon ?

— Je comprends que tu te sois mis en colère contre Fitskhalaourov, dit Kopylov en haussant les épaules, mais cet Anglais n'a rien à y voir. Ou bien c'est son casque qui ne te plaît pas ?

— C'est de le voir ici, à Oust-Medvéditskaïa, que ça ne me plaît pas… Il ferait mieux de le porter ailleurs, son casque. Quand deux chiens se donnent des coups de croc, il ne faut pas qu'un troisième s'en mêle, tu sais ça ?

— Ah ! il paraît que tu es contre l'intervention étrangère ? Moi, je dis que, quand on est pris à la gorge, on accepte l'aide de n'importe qui ?

— Bon, eh bien, sois content. Moi, je ne les aurais pas laissé mettre seulement un pied sur notre sol.

— Mais chez les Rouges, tu as bien vu des Chinois ?

— Et alors ?

— Est-ce que ce n'est pas la même chose ? Ça aussi, c'est une aide étrangère.

— Tu as tort de dire ça. Les Chinois étaient des volontaires.

— Et ceux-là, tu crois qu'on les a amenés de force ?

Grigori ne trouva rien à répondre. Il resta longtemps silencieux, en proie à une pénible réflexion ; enfin il dit avec un accent de dépit non dissimulé :

— C'est toujours comme ça avec vous autres, les gens instruits… Vous faites des sauts à droite et à gauche comme les lièvres dans la neige. Mon vieux, je sens que tu ne causes pas juste, mais je ne suis pas capable de te mettre au pied du mur… Laissons ça. Ne m'embrouille pas, je le suis déjà assez comme ça.

Kopylov se tut, vexé, et ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à leur logement, malgré Prokhor, qui s'était approché et avait demandé, dévoré de curiosité :

— Grigori Pantélévitch, Votre Noblesse, dis-moi un peu, s'il te plaît, ce que c'est que ces bêtes que les cadets ont attelées à leurs pièces. Ça a des oreilles d'âne et, pour le reste, c'est des chevaux nature. On ne sait pas comment on doit les regarder… Qu'est-ce que c'est que cette bon Dieu de race-là ? Explique-moi ça, s'il te plaît. Nous autres, on a parié de l'argent…

Il resta bien cinq minutes ainsi derrière Grigori ; enfin il s’arrêta sans avoir reçu de réponse et, quand les autres ordonnances arrivèrent à son niveau, il leur dit à voix basse :

— Ils ne disent pas un mot, les gars. Faut croire qu’eux-mêmes, ça leur en a bouché un coin et qu’ils n’ont pas idée d’où peut venir cette vermine-là…

11

Pour la quatrième fois, les escadrons cosaques s’étaient levés de leurs tranchées à fleur de terre et de nouveau s’étaient couchés sous le feu meurtrier des mitrailleuses rouges. Les batteries rouges, cachées par la forêt de la rive gauche, pilonnaient depuis l’aube sans arrêt les positions cosaques et les réserves massées dans les ravins.

Les petits nuages fondants des shrapnels, blancs comme du lait, éclataient au-dessus des hauteurs du Don. En avant et en arrière de la ligne brisée des tranchées cosaques, les balles soulevaient une poussière brune.

Vers midi, la bataille était déchaînée et le vent d’ouest portait au loin, tout le long du Don, le roulement des tirs d’artillerie.

Du poste d’observation de la batterie insurgée, Grigori suivait à la jumelle le déroulement du combat. Il voyait les compagnies d’officiers, malgré leurs pertes, attaquer par bonds, opiniâtrement. Quand le feu s’intensifiait, ils se couchaient, s’enterraient, puis faisaient un nouveau bond en avant ; cependant, à gauche, vers le monastère, l’infanterie insurgée n’arrivait pas à se lever. Grigori griffonna, à l’intention d’Ermakov, un billet qu’il fit porter par un homme de liaison.

Une demi-heure après, Ermakov, tout furieux, arrivait au galop. Il mit pied à terre à côté des piquets de chevaux de la batterie et monta, haletant, jusqu’à la tranchée du point d’observation.

— Je n’arrive pas à mettre sur pied les Cosaques. Ils ne veulent pas se lever ! cria-t-il de loin, en agitant les bras. Ça fait déjà vingt-trois hommes que nous avons perdus. Tu as vu le massacre que les Rouges font avec leurs mitrailleuses ?

— Les officiers marchent, et toi, tu n’arrives pas à faire marcher tes hommes ? siffla Grigori entre les dents.

— Mais regarde : ils ont une mitrailleuse par section et des cartouches en veux-tu en voilà. Et nous, qu’est-ce qu’on a ?

— Allez, allez, pas de discours. A l’attaque, tout de suite, ou on te coupe la tête.

Ermakov lança un juron obscène et descendit du tertre en courant. Grigori le suivit. Il avait décidé de mener lui-même à l'attaque le 2e Régiment d'infanterie.

Près de la dernière pièce, habilement camouflée sous des branches d'aubépine, il fut retenu par le commandant de batterie.

— Admire le travail des Anglais, Grigori Pantéléiévitch. Maintenant, ils vont commencer à tirer sur le pont. On monte sur le tertre ?

On ne voyait dans la jumelle que la ligne toute mince du pont de bateaux que les sapeurs rouges avaient installé en travers du Don. Un flot continu de voitures passait dessus.

Au bout d'une dizaine de minutes, la batterie anglaise installée dans une dépression de terrain, derrière une crête rocheuse, ouvrit le feu. Le quatrième obus coupa le pont presque en son milieu. Le flot de voitures s'arrêta. On voyait les Rouges qui s'affairaient à jeter dans le fleuve les voitures démolies et les cadavres de chevaux.

Aussitôt, quatre barques portant des sapeurs se détachèrent de la rive droite ; mais, à peine les sapeurs avaient-ils rétabli le tablier démoli, la batterie anglaise envoya un nouveau paquet d'obus. L'un d'eux défonça la digue d'accès de la rive gauche, un autre fit jaillir une colonne d'eau verte tout près du pont, et le mouvement, qui avait repris sur le pont, s'arrêta de nouveau.

— Ce qu'ils tirent juste, les fils de chienne ! dit le commandant de batterie avec admiration. Maintenant, jusqu'à la nuit, ils ne les laisseront plus passer. Il est foutu, le pont.

Grigori demanda, sans détacher la jumelle de ses yeux :

— Et toi, pourquoi tu ne parles pas ? Tu ferais mieux de soutenir notre infanterie. Tu les vois bien, leurs nids de mitrailleuses.

— Je voudrais bien, mais je n'ai plus un obus. Il y a une demi-heure que j'ai lancé le dernier ; depuis, je fais maigre.

— Mais alors, qu'est-ce que tu fais ici ? Prends tes affûts et fous le camp.

— J'ai fait demander des munitions aux cadets.

— Ils ne t'en donneront pas, dit Grigori catégoriquement.

— Ils ont refusé une première fois, j'ai renvoyé un homme de liaison. Peut-être qu'ils seront plus gentils. On en aurait seulement une vingtaine, pour écraser ces mitrailleuses-là !… Ça ne rigole pas : ils nous ont tué vingt-trois des nôtres. Et combien ils vont en faucher encore ? Regarde-moi ça comme ils canardent…

Grigori tourna son regard vers les tranchées cosaques. Les balles creusaient toujours la terre sèche de la pente. Où tombait la rafale de mitrailleuse, s'élevait une traînée de poussière, comme si une main invisible traçait, avec une foudroyante rapidité, une ligne grise et fondante le long des tranchées. Sur toute leur étendue, les tranchées cosaques, ombrées de poussière, semblaient fumer.

Grigori n'observait plus les effets de la batterie anglaise. Il prêta l'oreille une minute au feu incessant de l'artillerie et des mitrailleuses, puis descendit du tertre et rattrapa Ermakov.

— Ne va pas à l'attaque tant que je n'en aurai pas donné l'ordre. Nous ne les culbuterons pas si nous ne sommes pas appuyés par l'artillerie.

— Qu'est-ce que je te disais ? dit Ermakov d'un ton plein de reproches, en remontant sur son cheval échauffé par la course et la canonnade.

Grigori le vit galoper intrépidement sous les balles, et il pensait avec inquiétude : « Qu'a-t-il besoin d'aller tout droit ? Il va se faire faucher par une mitrailleuse. Il devrait descendre dans le ravin, remonter en suivant le fond, et il rejoindrait ses hommes sans danger derrière la butte. » Ermakov atteignit le ravin à toute allure, y plongea et ne réapparut pas à l'autre bout. « Bon, il a compris. Maintenant, il pourra passer », se dit Grigori avec soulagement, et il s'étendit au pied du tertre, se roula une cigarette sans se presser.

Une étrange indifférence l'avait envahi. Non, il ne mènerait pas les Cosaques sous le feu des mitrailleuses. Pas la peine. Libre aux compagnies d'officiers d'aller à l'attaque. Et qu'elles prennent Oust-Medvéditskaïa ! C'est là, couché au pied de ce tertre, que Grigori, pour la première fois, s'abstint de participer directement à un combat. Ce n'était point lâcheté ni crainte de la mort ou des pertes inutiles. Peu de temps auparavant, il n'avait ménagé ni sa vie ni celle des Cosaques confiés à son commandement. Mais quelque chose s'était cassé en lui. Jamais encore il n'avait si clairement senti toute l'absurdité de ce qui se passait. Était-ce l'effet de la conversation avec Kopylov, ou de la scène avec Fitskhalaourov, ou peut-être les deux ensemble, en tout cas cette humeur qui s'était installée en lui sans qu'il s'y attendît lui fit prendre la décision de ne plus aller au feu. Il comprenait confusément qu'il ne pourrait réconcilier les Cosaques avec les bolchéviks, et que lui-même, au fond, ne pouvait se réconcilier avec eux, mais défendre ces gens qui lui étaient étrangers et hostiles, tous ces Fitskhalaourov qui le méprisaient profondément et qu'il ne méprisait pas moins, c'est ce qu'il ne voulait plus, ne pouvait plus faire. Et de nouveau, plus impitoyables que jamais, ses anciennes contradictions se dressèrent devant lui. « Qu'ils fassent donc la guerre ! Je les regarderai faire. Dès qu'ils m'auront

retiré ma division, je demanderai à être renvoyé à l'arrière. J'en ai assez ! » pensait-il, et, retournant à sa discussion avec Kopylov, il se surprit à chercher des arguments en faveur des Rouges. « Les Chinois vont chez les Rouges les mains nues, s'engagent et risquent chaque jour leur vie pour une solde de misère. D'ailleurs, la solde n'a rien à voir. Qu'est-ce qu'on peut faire avec ? Jouer aux cartes… Ça veut dire qu'il y a autre chose que l'intérêt… Les Alliés, eux, ils envoient des officiers, des tanks, des canons, et même des mulets. Et après, ils réclameront un gros paquet de roubles pour tout ça. La voilà, la différence ! Bon, on reparlera de ça ce soir. Quand je rentrerai à l'état-major, je le prendrai à part et je lui dirai : « Il y a une différence, Kopylov, et ne me raconte pas d'histoires. »

Mais cette conversation n'eut pas lieu. Dans l'après-midi, comme il se rendait au cantonnement du 4e Régiment, qui était tenu en réserve, Kopylov fut tué par une balle perdue. Grigori l'apprit deux heures après.

Au matin du lendemain, Oust-Medvéditskaïa était enlevée de haute lutte par les unités de la 5e Division du général Fitskhalaourov.

12

Trois jours après le départ de Grigori, Mitka Korchounov arrivait à Tatarski. Il n'était pas seul ; deux de ses collègues du détachement punitif l'accompagnaient. L'un d'eux était un Kalmouk, plus très jeune, qui venait de la vallée du Manytch ; l'autre, un petit Cosaque de mauvaise mine, originaire de la stanitsa Raskopinskaïa. Mitka gratifiait dédaigneusement le Kalmouk du nom de « Chinois » et traitait comme un monsieur l'ivrogne crapule de Raskopinskaïa.

Au sein du détachement punitif, Mitka avait apparemment rendu de grands services à l'Armée du Don, puisqu'il fut promu adjudant, puis sous-lieutenant au cours de l'hiver et rentra au village dans toute la gloire d'un uniforme d'officier neuf. Il faut croire qu'il avait bien vécu pendant la retraite au-delà du Donets, car ses larges épaules tendaient sa légère tunique kaki, et sa peau rose faisait des plis de graisse au-dessus de son col raide et haut ; son pantalon bleu collant à passepoils éclatait presque par-derrière. Sans cette maudite révolution, avec le physique qu'il avait, Mitka eût fait partie du Régiment atamanski de la Garde impériale, eût logé au palais et veillé sur la personne sacrée de Sa Majesté impériale. Mais il n'avait déjà pas à se plaindre de la vie. Lui aussi, il avait obtenu un grade d'officier, mais pas comme Grigori Mélékhov qui avait risqué sa tête et dépensé des trésors de fol héroïsme. Pour réussir dans un détachement punitif, il fallait d'autres qualités… Et Mitka en avait à revendre, de ces qualités-là : ne faisant guère confiance à ses hommes, il menait lui-même au poteau les suspects de bolchévisme, ne dédaignait pas de régler de sa propre main leur compte aux déserteurs, à coups de cravache ou de baguette de fusil ; quant aux interrogatoires de prisonniers, il n'avait pas son pareil dans tout le détachement, et le lieutenant-colonel Prianichnikov lui-même disait en haussant les épaules : « Non, messieurs, vous aurez beau dire, mais ce Korchounov est imbattable. Ce n'est pas un homme, c'est un dragon ! » Encore une qualité remarquable de Mitka : quand les hommes du détachement n'avaient pas le droit de fusiller un prisonnier, mais n'avaient pas envie non plus de le laisser sortir vivant de leurs mains, ils le condamnaient aux verges, et la chose était confiée à Mitka. Il s'y employait si bien qu'après cinquante coups le supplicié commençait à vomir le sang et qu'après cent coups, sans l'ausculter, en toute certitude, on l'enveloppait dans une natte de tille… Pas un seul condamné aux verges ne s'était tiré vivant

des mains de Mitka. Lui-même avait coutume de dire en riant : « Si j'avais enlevé la culotte ou la jupe à tous les Rouges que j'ai tués, j'aurais de quoi habiller tout Tatarski ! »

La cruauté propre à Mitka dès l'enfance avait trouvé une digne application au détachement punitif ; en outre, comme rien ne la bridait, elle s'était monstrueusement développée. Mis en contact par la nature même de son service avec toute la lie du corps des officiers – cocaïnomanes, violeurs de femmes, pillards et autres gredins instruits – Mitka assimilait avidement, avec son zèle paysan, tout ce que ces gens-là lui enseignaient, poussés par leur haine des Rouges, et il dépassait ses maîtres sans grande peine. Lorsqu'un officier neurasthénique, fatigué du sang et des souffrances d'autrui, n'y tenait plus, Mitka ne faisait que plisser ses yeux jaunes piquetés d'étincelles, et allait jusqu'au bout.

Tel était devenu Mitka depuis qu'il avait quitté son unité cosaque pour la douce existence du détachement punitif commandé par le lieutenant-colonel Prianichnikov.

Aussitôt arrivé au village, l'air important, répondant à peine aux saluts des femmes qu'il rencontrait, il se rendit, au pas de son cheval, à la ferme familiale. Il mit pied à terre à côté du portail à demi consumé, noirci de fumée, donna la bride au Kalmouk et entra dans la cour, les jambes largement écartées. Accompagné de Silanti, le petit Cosaque, il fit silencieusement le tour des fondations, toucha du bout de sa cravache une boule de verre fondue par l'incendie, aux reflets turquoise, et dit, d'une voix rendue rauque par l'émotion :

— Ils ont tout brûlé… Pourtant, c'était une riche ferme. La première du village. C'est un homme d'ici, Michka Kochévoï, qui l'a brûlée. C'est lui aussi qui a tué le grand-père. Tu vois, Silanti Pétrovitch, c'est comme ça que je retrouve mon foyer…

— De la famille Kochévoï, il reste quelqu'un au village ? demanda l'autre vivement.

— Je crois que oui. On ira voir… Mais maintenant nous allons rendre visite aux beaux-parents de ma sœur.

En chemin, Mitka rencontra la bru des Bogatyriov et lui demanda :

— Ma mère est rentrée de l'autre côté du Don ?

— Je crois bien que non, Mitri Mironytch.

— Et Mélékhov, il est ici ?

— Le vieux ?

— Oui.

— Le vieux est à la maison, toute la famille est à la maison, sauf Grigori. Pétro a été tué cet hiver, tu l'as su ?

Mitka fit oui de la tête, mit son cheval au trot.

Il allait dans les rues désertes, et toute trace d'émotion avait disparu de ses yeux jaunes de chat, blasés et froids. En arrivant à la ferme Mélékhov, il dit à mi-voix, sans s'adresser à aucun de ses compagnons en particulier :

— Voilà l'accueil de mon village ! Même pour dîner, faut que j'aille chez la parenté… Allons, rira bien qui rira le dernier…

Pantéléï Prokofiévitch était sous le hangar, en train d'arranger la moissonneuse. Apercevant des hommes à cheval et reconnaissant Korchounov parmi eux, il alla au portail.

— Je vous souhaite le bonjour, dit-il joyeusement. Heureux de vous voir ! Soyez les bienvenus !

— Bonjour, compère. La santé est bonne ?

— Grâce à Dieu, ça va encore. Mais toi, il me semble que te voilà officier ?

— Tu croyais qu'il n'y a que tes fils qui porteraient les épaulettes blanches ? dit Mitka, content de lui, en tendant au vieux sa main longue et noueuse.

— Les miens n'en avaient pas trop envie, dit Pantéléï Prokofiévitch avec un sourire, et il prit les devants pour montrer la place où l'on pouvait attacher les chevaux.

L'hospitalière Ilinitchna offrit à dîner à ses hôtes et c'est après seulement qu'on se mit à causer. Mitka posait des questions détaillées sur tout ce qui concernait sa famille ; il était taciturne et ne montrait ni colère ni tristesse. Il demanda comme en passant s'il y avait encore au village des gens de la famille Kochévoï, et, apprenant que la mère de Michka était restée, avec les enfants, il fit à Silanti un bref clin d'œil que les autres ne remarquèrent pas.

Bientôt les visiteurs se retirèrent. Pantéléï Prokofiévitch, en les reconduisant, demanda à Mitka :

— Tu penses rester longtemps au village ?

— Deux, trois jours.

— Ta mère, tu iras la voir ?

— Si ça se trouve.

— Et là, tout de suite, tu vas loin ?

— Euh… je vais voir quelqu'un dans le village. Nous serons bientôt revenus.

Mitka et ses compagnons n'étaient pas encore rentrés chez les Mélékhov que déjà la nouvelle s'était répandue par tout le village : « Korchounov est venu avec des Kalmouks et ils ont égorgé toute la famille Kochévoï »

Pantéléï Prokofiévitch, qui n'avait rien entendu dire et qui venait de rentrer de la forge avec la scie de la moissonneuse, allait se remettre au travail quand Ilinitchna l'appela :

— Viens, Prokofitch, viens vite.

La voix de la vieille trahissait son alarme et Pantéléï Prokofiévitch, étonné, entra aussitôt dans la maison.

Natalia, pâle et tout en larmes, était debout à côté du poêle. Ilinitchna montra des yeux la femme d'Anikouchka, qui était là aussi, et demanda d'une voix sourde :

— Tu sais la nouvelle, vieux ?

« Ah ! il est arrivé quelque chose à Grigori !… Dieu nous garde et nous pardonne ! » pensa Pantéléï Prokofiévitch, et il en ressentit comme une brûlure. Il blêmit, et, comme personne ne disait rien, il cria de peur et de colère :

— Dites vite, maudites. Alors, qu'est-ce qui est arrivé ? C'est Grigori ?…

Et, comme si d'avoir crié l'avait épuisé, il se laissa tomber sur un banc, et il passait les mains sur ses jambes tremblantes.

Douniachka fut la première à comprendre que son père craignait de mauvaises nouvelles de Grigori, et elle s'empressa de dire :

— Non, papa, il ne s'agit pas de Gricha… Mitri a massacré les Kochévoï.

— Comment ça, massacré ?

Pantéléï Prokofiévitch s'était senti soulagé d'un coup et, sans comprendre encore les paroles de Douniachka, il répétait :

— Les Kochévoï ? Mitri ?

La femme d'Anikouchka, qui avait apporté la nouvelle, raconta en s'embrouillant :

— J'allais chercher mon veau vois-tu, et comme je passe devant chez les

Kochévoï, voilà Mitri, avec encore deux autres militaires, qui arrivent dans la cour et qui entrent dans la maison. Moi, je me dis : mon veau n'ira pas plus loin que le moulin, et comme ce n'était pas mon tour de garder les veaux…

— J'en ai rien à foutre, de ton veau ! l'interrompit Pantéléï Prokofiévitch, furieux.

— … Ils sont entrés dans la maison, continua la femme d'une voix entrecoupée. Moi, je reste là, j'attends. « Ça sent mauvais, qu'ils soient venus ici », que je me dis. Et ça a commencé à crier dans la maison, et j'entendais des coups. J'étais morte de peur, je voulais m'encourir, mais comme je m'étais un peu écartée de la clôture, j'entends des pas derrière moi. Je me retourne et c'est votre Mitri. Il avait mis un volant de robe autour du cou de la vieille et il la traînait par terre, tout juste comme un chien, Dieu me pardonne ! Il l'a traînée jusqu'au hangar. Elle ne disait rien, la pauvre, sans doute qu'elle était sans connaissance. Et le Kalmouk qui était avec lui a grimpé sur la charpente… Je regarde, et je vois Mitri qui lui jette un bout du volant et qui lui crie : « Tire et fais un nœud. » Oh ! que j'ai eu peur ! Sous mes yeux ils l'ont étranglée, la pauvre vieille, et après ils sont montés sur leurs chevaux et ils sont partis dans la rue, à l'administration sans doute. Je n'ai pas osé entrer dans la maison… Mais j'ai vu le sang couler du vestibule par-dessous la porte sur les marches du perron. Dieu me garde de voir encore des horreurs pareilles !

— Voilà de bons hôtes que Dieu nous envoie ! dit Ilinitchna en regardant le vieux d'un œil interrogateur.

Pantéléï Prokofiévitch avait écouté le récit avec une émotion effrayante. Sans dire un mot, il sortit aussitôt dans le vestibule.

Bientôt Mitka et ses acolytes apparurent au portail. Pantéléï Prokofiévitch clopina lestement à leur rencontre.

— Arrête ! cria-t-il de loin. Ne fais pas entrer tes chevaux dans la cour.

— Qu'est-ce qui se passe, compère ? dit Mitka étonné.

— Tourne bride.

Pantéléï Prokofiévitch s'avança tout près de Mitka et dit d'une voix ferme, en le regardant dans ses yeux jaunes et scintillants :

— Ne te fâche pas, compère, mais je ne veux pas te voir dans ma ferme. Tu ferais mieux de t'en aller où tu veux.

— Ah ! fit lentement Mitka d'un air entendu, et il pâlit. Alors, tu me chasses ?…

— Je ne veux pas que tu souilles ma maison, reprit le vieux catégoriquement. Je ne veux plus que tu mettes les pieds chez moi. Nous autres, les Mélékhov, on n'est pas de la famille des bourreaux, c'est comme ça.

— Compris. Mais tu es bien compatissant, compère !

— Et toi, faut croire que tu ne comprends pas la pitié puisque maintenant tu fais mourir les femmes et les petits enfants. Oh ! Mitri, c'est un sale métier que tu fais !… Feu ton père ne serait pas heureux de te voir faire ça.

— Et toi, vieil imbécile, tu voudrais que je me mette aux petits soins avec eux ? Ils ont tué mon père, ils ont tué mon grand-père, et moi j'irais les embrasser comme à Pâques ? Va te faire foutre, tu sais où !

Mitka tira furieusement sur la bride et fit passer son cheval de l'autre côté de la barrière.

— Ne gueule pas, Mitri, tu pourrais être mon fils. Et nous n'avons rien à partager ensemble, va-t'en !

De plus en plus pâle, agitant sa cravache d'un air menaçant, Mitka criait d'une voix sourde :

— Ne me pousse pas à bout, ne me pousse pas. J'ai pitié de Natalia, sans ça je t'en ferais voir, cœur compatissant… Je vous connais. Je vois ce que vous avez dans la tête. Vous n'avez pas suivi la retraite derrière le Donets ? Vous vous êtes vendus aux Rouges ? C'est bien ça !… Il faudrait tous vous faire passer de l'autre côté, comme les Kochévoï. Allons nous-en, les gars, mais prends garde, chien boiteux, à ne pas me tomber sous la main. Tu ne m'échapperas pas. Et je me souviendrai de ton hospitalité. Cette parenté-là, des fois, je lui ai fait son affaire aussi.

Pantéléï Prokofiévitch, les mains tremblantes, ferma la barrière au verrou et retourna clopin-clopant vers la maison.

— J'ai chassé ton frère, dit-il à Natalia sans la regarder.

Natalia ne répondit pas, bien qu'elle approuvât au fond d'elle-même l'acte de son beau-père. Ilinitchna se signa à la hâte et dit joyeusement :

— Dieu soit loué ! Il est parti. Pardonne-moi un mot méchant, Nataliouchka, mais votre Mitka, c'est un vrai démon. Et quel emploi il s'est trouvé ! Au lieu de servir dans un corps honnête, comme les autres Cosaques, lui, il est entré dans un détachement de bourreaux. Est-ce que c'est digne d'un Cosaque, ça, de faire le bourreau, de pendre les vieilles et de tuer les petits enfants innocents ? Est-ce qu'ils devaient répondre pour leur Michka ? A ce compte-là, pour Gricha, les

Rouges auraient dû nous sabrer, toi et moi, avec Michatka et Poliouchka, mais ils ne l'ont pas fait, ils ont eu pitié. Non, Dieu me garde, je n'approuve pas ça.

— Je ne défends pas mon frère, maman… dit seulement Natalia en essuyant ses larmes avec le bout de son mouchoir.

Mitka quitta le village le jour même. On raconta qu'il avait rejoint son détachement punitif quelque part du côté de Karguinskaïa et s'en était allé rétablir l'ordre dans les bourgs ukrainiens du district du Donets, dont la population s'était compromise dans l'écrasement de l'insurrection du Haut-Don.

Après son départ, le village parla pendant toute une semaine de ce qui s'était passé. La plupart des gens condamnaient cet acte de justice sommaire. Les victimes furent enterrées aux frais de la communauté ; on voulait vendre la bicoque des Kochévoï, mais il ne se trouva pas d'acheteur. Par ordre de l'ataman de village, les volets furent condamnés par des planches clouées en croix, et longtemps les enfants évitèrent de jouer à côté de ce lieu terrible ; cependant, les vieux et les vieilles, quand ils passaient devant la maison déserte, se signaient et priaient pour le repos de l'âme des suppliciés.

Puis les foins commencèrent dans la steppe, et ces événements récents furent oubliés.

Comme d'habitude, la vie du village était partagée entre le travail et les rumeurs du front. Ceux qui avaient gardé leur bétail intact grognaient et pestaient d'avoir à faire les corvées de charroi. Presque tous les jours, il fallait arracher au travail les bœufs et les chevaux et les envoyer à la stanitsa. En détachant les chevaux des faucheuses, plus d'une fois les vieux lancèrent des invectives à cette guerre interminable. Mais il fallait bien acheminer au front les obus, les cartouches, les rouleaux de barbelés, les vivres. Et on y allait. Par une ironie du sort, il faisait un temps magnifique qui n'invitait qu'à faucher, râteler l'herbe bien mûre, exceptionnellement riche.

Pantéléï Prokofiévitch, qui se préparait à la fenaison, en voulait fort à Daria. Elle était partie porter des cartouches avec la paire de bœufs et aurait dû déjà être rentrée du point de déchargement, mais une semaine avait passé, et de Daria point de nouvelles ; or, on ne pouvait rien faire dans la steppe sans cette paire de vieux bœufs, qui étaient d'une solidité à toute épreuve.

Au fond, il n'aurait pas fallu envoyer Daria… Pantéléï Prokofiévitch ne lui avait confié ses bœufs qu'à contrecœur, sachant combien elle aimait à passer joyeusement le temps et combien peu de soin elle donnait aux bêtes, mais il ne s'était trouvé personne d'autre. Douniachka ne pouvait pas y aller : ce n'est pas

l’affaire d’une jeune fille de partir pour un long trajet avec des Cosaques étrangers ; Natalia avait ses deux petits ; ce n’était quand même pas au vieux d’emmener ces maudites cartouches ! Daria, elle, s’était proposée volontiers. Elle se faisait toujours un plaisir de sortir : pour aller au moulin à blé ou au moulin à millet, ou pour toute autre nécessité domestique, et simplement parce qu’elle se sentait incomparablement plus libre hors de la maison. Chaque voyage lui apportait de la distraction et de la joie. Échappée à la surveillance de sa belle-mère, elle pouvait jaser tout à son aise avec les commères et, comme elle disait, « faire un brin d’amour en passant » avec le premier effronté venu qui lui tapait dans l’œil. Mais, à la maison, depuis la mort de Pétro, la sévère Ilinitchna ne la laissait pas faire. C’est comme si Daria, qui avait tant trompé son mari vivant, était tenue de rester fidèle au mort.

Pantéléï Prokofiévitch savait bien que ses bœufs ne seraient pas surveillés par l’œil du maître, mais il n’y avait rien à faire, et il avait laissé partir sa bru aînée. Oui, il l’avait laissée partir, mais il passa toute une semaine dans l’inquiétude et l’angoisse. Il s’éveillait la nuit et se disait avec de gros soupirs : « Ils sont foutus, mes bœufs ! »

Daria rentra au matin du onzième jour. Pantéléï Prokofiévitch venait tout juste de rentrer des champs. Il avait fauché en compagnie de la femme d’Anikouchka et l’avait laissée dans la steppe avec Douniachka pour prendre de l’eau et des provisions au village. Les deux vieux et Natalia déjeunaient lorsque les roues de la voiture firent entendre leur grondement familier en passant devant les fenêtres. Natalia courut lestement à la fenêtre et vit Daria, voilée jusqu’aux yeux, qui faisait entrer les bœufs las et amaigris dans la cour.

— C’est elle, oui ? demanda le vieux en avalant de travers.

— Daria !

— Je n’espérais plus revoir mes bœufs ! Enfin, Dieu soit loué ! Maudite coureuse ! Il t’en a fallu du temps pour rentrer à la maison !… marmonna le vieux en se signant, et il rota, rassasié.

Quand elle eut dételé les bœufs, Daria entra dans la cuisine, posa sur le seuil la bâche pliée en quatre et dit bonjour à tout le monde.

— Eh bien, alors, ma chérie Tu aurais pu y rester encore une semaine, dit Pantéléï Prokofiévitch avec humeur, en regardant Daria en dessous et sans répondre à son salut.

— Vous n’aviez qu’à y aller vous-même ! répliqua-t-elle d’un ton aigre, en ôtant son fichu poussiéreux.

— Mais pourquoi donc es-tu restée si longtemps en route ? intervint Ilinitchna pour arrondir les angles.

— On ne me laissait pas partir, voilà tout.

Pantéléï Prokofiévitch hocha la tête d'un air incrédule :

— La femme de Khristonia, on l'a laissée partir, et toi pas ?

— Moi pas.

Les yeux de Daria brillèrent méchamment. Elle ajouta :

— Si vous ne me croyez pas, allez demander au chef de convoi.

— Je n'ai pas besoin d'aller me renseigner sur ton compte, mais, une autre fois, tu resteras à la maison. On ne t'enverra plus que pour aller chercher la mort.

— Vous me menacez ! Vous pouvez me menacer. Mais moi, je n'irai pas. Vous pouvez m'y envoyer, je n'irai pas.

— Et les bœufs, ils se portent bien ? s'enquit le vieux d'un ton déjà plus conciliant.

— Oui, ils se portent bien. Il ne leur est rien arrivé, à vos bœufs…

Daria répondait à contrecœur, elle était plus sombre que la nuit.

« C'est d'avoir quitté un amoureux en route qu'elle est si colère », pensa Natalia.

Elle avait toujours eu pour Daria et pour ses passions amoureuses malpropres un sentiment de pitié et de dégoût.

Après déjeuner, comme Pantéléï Prokofiévitch s'apprêtait à repartir pour les champs, il vit entrer chez lui l'ataman de village.

— Je voudrais bien te souhaiter bon chemin, Pantéléï Prokofiévitch, mais je te demande de ne pas partir.

— C'est-il que tu viens encore une fois pour la corvée de charroi ? demanda le vieux avec une résignation feinte, alors que la fureur lui coupait le souffle.

— Non, cette fois-ci, c'est une autre musique. Aujourd'hui, nous avons la visite du commandant de toute l'Armée du Don en personne, du général Sidorine lui-même. Comprends-tu ? Je viens de recevoir par une estafette un papier de l'ataman de stanitsa, il donne l'ordre de réunir tous les vieux et toutes les femmes sans exception pour l'assemblée de village.

— Mais ils sont fous ! s'écria Pantéléï Prokofiévitch. Est-ce qu'on fait des

réunions quand il fait si chaud ? Mon foin, pour l'hiver, c'est ton général Sidorine qui le ramassera ?

— Il est ton général autant que le mien, répondit tranquillement l'ataman. Je fais ce qu'on me commande. Dételle ! Il faut l'accueillir avec le pain et le sel. On dit comme ça qu'il y aurait des généraux alliés qui viendraient avec lui.

Pantéléï Prokofiévitch resta un moment silencieux, à côté de sa charrette, réfléchit et se mit à dételer. Voyant que ses paroles avaient produit leur effet, l'ataman dit d'un ton plus gai :

— Ta jument, on ne pourrait pas l'avoir ?

— Qu'est-ce que tu veux en faire ?

— On a ordre d'envoyer deux troïkas à leur rencontre – que le porc-épic les pique ! – jusqu'au val Mauvais. Mais où veux-tu que je prenne les voitures et les chevaux ? Je ne sais pas où donner de la tête ! J'étais levé avant le jour, je cours partout, j'ai mouillé cinq fois ma chemise et je n'ai trouvé que quatre chevaux, tout le monde travaille. C'est à pleurer.

Pantéléï Prokofiévitch, résigné, accepta de prêter sa jument et proposa même son petit tarantass à ressorts. Tout de même, c'était le commandant en chef qui venait, avec des généraux étrangers, et Pantéléï Prokofiévitch avait toujours éprouvé pour les généraux un sentiment de respect ému…

Grâce aux efforts de l'ataman, on finit par réunir tant bien que mal deux troïkas, qu'on envoya au val Mauvais au-devant des hôtes illustres. Le peuple s'assemblait sur la place. Beaucoup avaient laissé les foins en plan et se dépêchaient de rentrer de la steppe au village.

Pantéléï Prokofiévitch, renonçant à son travail, fit un brin de toilette, mit une chemise propre, un pantalon de drap à bandes, la casquette qu'un jour Grigori lui avait offerte, s'en alla gravement vers la place du marché, après avoir intimé l'ordre à la vieille de faire porter par Daria de l'eau et des provisions à Douniachka.

Bientôt, une poussière épaisse tourbillonna sur la grand-route et se précipita vers le village. A travers elle étincela quelque chose de métallique, et l'on entendit de loin la voix chantante d'un klaxon. Les hôtes attendus roulaient dans deux automobiles toutes neuves brillant de leur peinture bleu sombre ; loin derrière, dépassant les faucheurs qui rentraient des prés, les troïkas vides arrivaient au galop, et les clochettes de poste (que l'ataman s'était procurées pour cette circonstance solennelle) sonnaient tristement aux arcs de limonière.

Une vive animation agita la foule sur la place. Tout le monde parlait, les enfants criaient. L'ataman, éperdu, allait et venait pour rassembler les doyens du village, à qui revenait l'honneur d'offrir le pain et le sel. Ses yeux tombèrent sur Pantéléï Prokofiévitch ; il s'accrocha à lui, tout heureux.

— Aide-moi, au nom du Christ ! Tu es un homme d'expérience, tu connais les usages… Tu sais comment il faut leur serrer la main, et tout et tout… Et puis, tu as été membre de l'Assemblée régionale, et tu as un fils qui… Je t'en prie, charge-toi du pain et du sel, moi, tu vois, j'ai peur, j'en ai les genoux qui tremblent.

Pantéléï Prokofiévitch, très flatté de cet honneur, commença par refuser par politesse, puis rentrant la tête dans les épaules, il se signa prestement et prit le plat couvert d'une serviette brodée, qui contenait le pain et le sel ; se frayant passage dans la foule à coups de coude, il se porta en avant.

Les automobiles s'approchaient rapidement de la place, suivies d'un véritable troupeau de chiens de tout poil, enroués à force d'aboyer.

— Comment ça va ? Tu n'as pas peur ? chuchota l'ataman très pâle à Pantéléï Prokofiévitch.

C'était la première fois qu'il voyait des gens aussi haut placés. Pantéléï Prokofiévitch lui jeta un regard en biais qui fit briller les globes bleutés de ses yeux et dit, d'une voix éteinte par l'émotion :

— Tiens, prends ça, que je me peigne un peu la barbe, prends.

L'ataman prit le plat obligeamment, Pantéléï Prokofiévitch se lissa la moustache et la barbe, bomba gaillardement la poitrine et, s'appuyant sur le bout des orteils de sa jambe abîmée, pour qu'on ne vît pas qu'il boitait, il reprit le plat. Mais le plat tremblait si fort dans ses mains que l'ataman, lui demanda, effrayé :

— Tu ne vas pas le laisser tomber ? Hé ! attention !

Pantéléï Prokofiévitch haussa dédaigneusement les épaules. Lui, laisser tomber le plat ! Pouvait-on dire une pareille sottise ? Lui, qui avait été membre de l'Assemblée régionale, lui qui serrait la main à tout le monde au palais de l'ataman désigné, il aurait peur d'un général quelconque ? Ce pauvre petit ataman de village avait décidément perdu l'esprit.

— Moi, mon vieux, quand j'étais à l'Assemblée régionale, je prenais le thé chez l'ataman désigné lui-même, et avec du sucre… commença Pantéléï Prokofiévitch, et il se tut.

L’automobile de tête avait stoppé à quelque dix pas de lui. Un chauffeur rasé, coiffé d’une casquette à grande visière et portant d’étroites épaulettes étrangères sur la tunique, sauta lestement à terre et ouvrit la portière. Deux militaires en tenue de campagne descendirent posément de l’automobile et se dirigèrent vers la foule. Ils allaient droit à Pantéléï Prokofiévitch, qui était figé au garde-à-vous. Il devinait que les généraux étaient justement ces deux hommes modestement vêtus, tandis que les autres, derrière, qui avaient une allure plus élégante, n’étaient que les membres de leur suite. Il les regardait sans ciller, et son regard trahissait de plus en plus d’étonnement. Où sont-elles, les grandes épaulettes pendantes ? Où sont les aiguillettes et les décorations ? Et qu’est-ce que c’est que ces généraux-là, si on ne peut les distinguer extérieurement des simples soldats secrétaires ? Pantéléï Prokofiévitch fut tout d’un coup amèrement déçu. Même, il s’en voulait d’avoir fait des préparatifs solennels pour cette réception, et il en voulait aussi à ces généraux qui rabaissaient le grade de général. Bon Dieu ! S’il avait su que ce seraient des généraux comme ça, il ne se serait pas habillé si soigneusement, il n’aurait pas attendu avec tant d’émotion, en tout cas il ne serait pas là en ce moment, comme un imbécile, avec ce plat dans les mains, et dans le plat ce pain mal cuit fait par une vieille morveuse. Non, Pantéléï Mélékhov n’a jamais encore été un objet de risée, mais voilà que c’est arrivé : il y a une minute, il a entendu les gamins rire dans son dos, et même, l’un de ces petits diables a crié à plein gosier : « Les gars ! Regardez Mélékhov le boiteux qui fait l’important. Comme s’il avait avalé un goupillon. » Si ça servait au moins à quelque chose d’essuyer tous ces quolibets et de faire violence à sa jambe malade tendue comme une corde de violon !… Pantéléï Prokofiévitch bouillait intérieurement d’indignation. Et toute la faute était à ce maudit trouillard d’ataman ! Il était venu à la maison, il avait débité tous ses boniments, il avait pris la jument et le tarantass, il avait couru par tout le village, hors d’haleine, il avait cherché des grelots et des clochettes pour les troïkas. C’est bien vrai, ce qu’on dit : qui n’a pas vu un homme est content de voir une souche. De toute son existence Pantéléï Prokofiévitch n’a jamais vu de généraux comme ça. A la revue impériale, par exemple, il y en avait qui portaient des croix plein la poitrine, des médailles, et qui étaient tout chamarrés d’or ; à les voir, on avait l’âme en joie : ce n’étaient pas des généraux, c’étaient des icônes ! Mais ceux-ci, tout en vert, comme des geais !… Même pas une casquette, mais une espèce de marmite couverte de mousseline, et la gueule toute rasée, on n’y verrait pas un poil avec une lanterne… Pantéléï Prokofiévitch fronça les sourcils et faillit cracher de dégoût, mais quelqu’un le poussa violemment dans le dos en chuchotant très fort :

— Vas-y, présente le plat.

Pantéléï Prokofiévitch fit un pas en avant. Le général Sidorine, pardessus sa tête, jeta un regard rapide sur la foule et lança d'une voix forte :

— Je vous salue, messieurs les anciens.

— Salut à vous, Votre Excellence ! répondirent en désordre les gens du village.

Le général prit avec bienveillance le pain et le sel des mains de Pantéléï Prokofiévitch, lui dit merci et passa le plat à son aide de camp.

Un grand et maigre colonel anglais, qui se tenait à côté de Sidorine, examinait les Cosaques avec une froide curiosité de sous son casque profondément enfoncé sur les yeux. D'ordre du général Briggs, chef de la mission militaire britannique au Caucase, il accompagnait Sidorine dans son voyage d'inspection à travers la Région de l'Armée du Don, nettoyée des bolchéviks, et, avec le secours d'un interprète, il étudiait consciencieusement l'état d'esprit des Cosaques et se mettait au courant de la situation sur les différents fronts.

Le colonel était las des privations du voyage, du paysage monotone des steppes, des conversations fastidieuses et de toutes les obligations compliquées qui incombent au représentant d'une grande puissance, mais les intérêts du service de Sa Majesté avant tout ! Il prêtait une oreille attentive aux discours des orateurs de stanitsa et comprenait presque tout, car il savait le russe, bien qu'il le cachât aux autres. Il examinait avec une morgue bien britannique les visages tous également hâlés mais divers de ces fils des steppes, étonné de ce mélange de races qui saute toujours aux yeux quand on regarde une foule cosaque : à côté d'un Cosaque blond, de type slave, il voyait un vrai Mongol ; à côté de celui-ci, un jeune Cosaque noir comme une aile de corbeau, le bras dans un bandage sale, causait à mi-voix avec un patriarche biblique à cheveux blancs ; et l'on pouvait parier que dans les veines de ce patriarche appuyé sur un bâton et vêtu de l'antique tunique cosaque, coulait tout pur le sang des montagnards du Caucase…

Le colonel connaissait un peu l'histoire ; on observant les Cosaques, il se disait que ni ces barbares ni leurs petits-fils ne pourraient marcher contre l'Inde sous le commandement d'un nouveau Platov. Après la victoire sur les bolchéviks, la Russie, saignée à blanc par la guerre civile, serait pour longtemps rejetée hors du rang des grandes puissances, de sorte que rien ne menacerait plus, dans les décades à venir, les frontières des possessions orientales de la Grande-Bretagne. Quant à la défaite des bolchéviks, le colonel en était

fermement convaincu. C’était un homme à l’esprit lucide, il avait longtemps vécu en Russie avant la guerre et, bien entendu, il ne pouvait croire au triomphe des idées utopiques du communisme dans ce pays à demi sauvage…

L’attention du colonel fut attirée par les femmes, qui bavardaient à voix haute. Sans tourner la tête, il examina leurs visages hâlés, aux pommettes saillantes, et un sourire dédaigneux, presque imperceptible, effleura ses lèvres durement serrées.

Après avoir offert le pain et le sel, Pantéléï Prokofiévitch se mêla à la foule. Il ne voulut pas écouter le phraseur de Viochenskaïa qui saluait les arrivants au nom de la population cosaque de la stanitsa ; il contourna la foule et gagna les troïkas, arrêtées à quelque distance.

Les chevaux étaient couverts d’écume et respiraient péniblement. Le vieux s’approcha de sa petite jument, qui était attelée au milieu, lui frotta les naseaux de sa manche et soupira. Il avait envie de lâcher des jurons, de dételer immédiatement sa jument et de la ramener à la maison, tant était grande sa déception.

Pendant ce temps, le général Sidorine adressait un discours aux gens du village de Tatarski ; après avoir vanté leurs actions militaires sur les arrières des Rouges, il dit :

— Vous avez courageusement combattu nos ennemis communs. Vos services ne seront pas oubliés de la patrie, qui se libère petit à petit des bolchéviks, de leur terrible joug. Je voudrais décerner des récompenses aux femmes de votre village, qui, nous le savons, se sont particulièrement distinguées dans la lutte armée contre les Rouges. Je demande à nos héroïnes cosaques dont les noms vont être lus, de se porter en avant.

Un officier lut une courte liste. Daria Mélékhov y était la première nommée ; les autres étaient des veuves de Cosaques tués au début de l’insurrection, et qui elles-mêmes avaient participé, comme Daria, à l’exécution sommaire des prisonniers communistes amenés à Tatarski après la reddition du Régiment de Serdobsk.

Daria n’était pas allée aux champs, ainsi que le lui avait ordonné Pantéléï Prokofiévitch. Elle était là, dans la foule des femmes du village, et s’était faite belle comme pour une fête.

Dès qu’elle entendit son nom, elle bouscula les femmes et s’avança hardiment, arrangeant son fichu blanc bordé de dentelles, plissant les yeux et souriant d’un air légèrement troublé. Tout fatiguée qu’elle était de sa longue

route et de ses aventures amoureuses, elle était diablement jolie. Ses joues pâles épargnées par le soleil faisaient ressortir l'éclat vif de ses yeux clignés, fureteurs ; la courbure volontaire de ses sourcils fardés et le pli de ses lèvres souriantes cachaient quelque chose de provocant et d'impur.

Un officier qui tournait le dos à la foule lui barrait le chemin. Elle le poussa légèrement, dit :

— Laisser passer la parenté du fiancé !

Elle s'approcha de Sidorine.

Il prit des mains de l'aide de camp une médaille attachée au ruban de Saint-Georges et l'agrafa, avec des doigts maladroits, à la blouse de Daria, du côté gauche, puis regarda Daria dans les yeux en souriant.

— Vous êtes la veuve du sous-lieutenant Mélékhov, tué en mars ?

— Oui.

— Vous allez recevoir de l'argent, cinq cents roubles. Ils vous seront remis par cet officier. L'ataman régional Afrikan Pétrovitch Bogaïevski et le gouvernement du Don vous félicitent pour le beau courage dont vous avez fait preuve et vous prient d'agréer leurs condoléances… Ils compatissent à votre douleur.

Daria n'avait pas compris tout le discours du général. Elle remercia d'un mouvement de tête, prit l'argent des mains de l'aide de camp et, souriant elle aussi, regarda de face le général, qui n'était point un homme âgé. Il avaient à peu près la même taille, et Daria examinait sans trop se gêner la figure émaciée du général. « Ils n'ont pas estimé bien cher mon Pétro, pas plus qu'une paire de bœufs… Mais ce petit général n'est pas mal de sa personne, convenable », pensait-elle avec son cynisme habituel. Sidorine croyait qu'elle allait se retirer aussitôt, mais Daria s'attardait. L'aide de camp et les officiers postés derrière Sidorine se montraient les uns aux autres par des mouvements de sourcils cette veuve délurée ; de petites flammes joyeuses brillaient dans leurs yeux ; le colonel anglais lui-même s'anima, rajusta sa ceinture, s'appuya d'une jambe sur l'autre, et quelque chose qui ressemblait à un sourire apparut sur son visage impassible.

— Je peux m'en aller ? demanda Daria.

— Oui, oui, bien sûr, dit Sidorine avec empressement.

D'un geste gauche, Daria fourra l'argent dans l'échancrure de sa blouse et rentra dans la foule. Tous les officiers, las des discours et des cérémonies,

suivirent sa démarche légère et glissante.

La veuve de Martin Chamil s'approcha de Sidorine d'un pas hésitant. Lorsque la médaille fut accrochée à sa vieille petite blouse, elle se mit à pleurer tout d'un coup, avec tant de détresse, tant d'amertume féminine, que les visages des officiers perdirent aussitôt leur expression joyeuse et devinrent sérieux et compatissants.

— Votre mari a été tué, lui aussi ? demanda Sidorine, le front soucieux.

La femme, tout en pleurant, cacha son visage dans ses mains et confirma silencieusement de la tête.

— Elle a une ribambelle d'enfants, ils ne tiendraient pas dans un chariot ! dit une voix de basse-taille dans la foule des Cosaques.

Sidorine se tourna vers l'Anglais et lui dit à haute voix :

— Nous récompensons les femmes qui ont montré un courage insigne dans la lutte contre le bolchévik. La plupart d'entre elles ont perdu leur mari au début de l'insurrection contre les bolchéviks et, pour venger leur mort, elles ont entièrement anéanti un fort détachement de communistes locaux. La première de celles que j'ai décorées est une femme d'officier qui a tué de sa propre main un commissaire communiste célèbre par ses cruautés.

L'officier interprète parla anglais très vite. Le colonel écouta, inclina la tête et dit :

— J'admire le courage de ces femmes. Dites, mon général, elles se sont battues à l'égal des hommes ?

— Oui, répondit laconiquement Sidorine et, d'un geste impatient, il invita la troisième veuve à s'approcher.

Peu après la distribution des récompenses, les hôtes partirent pour la stanitsa. La foule se dispersa rapidement, pressée de retourner aux foins, et, quelques minutes après que les automobiles eurent disparu, escortées par l'aboiement des chiens, il ne resta plus sur la place que trois vieillards à côté de l'enceinte de l'église.

— Quels temps étranges sont venus ! dit l'un d'eux en ouvrant les bras dans un grand geste d'impuissance. Autrefois, à la guerre, on donnait la croix de Saint-Georges ou la médaille pour de grandes, de très grandes actions, pour de l'héroïsme. Et il fallait voir à qui on la donnait ! Aux plus costauds, aux têtes brûlées ! Il ne se trouvait pas beaucoup de volontaires pour courir après les croix. Ce n'est pas pour rien qu'on disait dans le temps : « Ou bien tu rentres

avec la croix, ou bien tu ne rentres pas. » Maintenant, voilà qu'on donne des médailles aux femmes… Et encore, si c'était pour quelque chose, mais pour ça… On avait amené des prisonniers au village, elles les ont tués à coups de bâton. Des hommes désarmés. Où est l'héroïsme, là-dedans ? Je ne comprends pas, Dieu me pardonne !

Un autre vieux, infirme et presque aveugle, écarta une jambe, tira lentement de sa poche une blague à tabac roulée en tube et dit :

— Les chefs, à Tcherkassk, ils voient plus clair. Ils se sont dit : il faut appâter aussi les femmes, pour leur donner du cœur au ventre, pour qu'elles fassent mieux la guerre. Ici une médaille, ici cinq cents roubles. Pas une ne résistera. Le Cosaque qui ne voulait pas aller au front, qui pensait se garer de la guerre, maintenant, est-ce qu'il pourra rester chez lui ? Sa femme lui rebattra les oreilles. Le coucou de nuit sera toujours plus fort que les autres. Et chacune se dira : « Peut-être que moi aussi j'aurai une médaille ? »

— Tu as tort de dire ça, compère Fiodor, rétorqua un troisième. Il fallait les décorer, on les a décorées. Elles sont veuves, et cet argent-là leur sera d'un grand secours dans leur ménage ; les médailles, elles les ont eues pour leur vaillance ; Dachka Mélékhov, la première, a réglé son compte à Kotliarov. C'est bien fait. Le Seigneur les jugera tous, mais il n'y a pas de reproche à faire aux femmes : pour chacun parle fort le sang des siens…

Les vieux restèrent là, discutant et bougonnant, jusqu'à ce qu'on sonnât les vêpres. Au premier coup de cloche, ils se levèrent tous les trois, ôtèrent leur bonnet, se signèrent et entrèrent cérémonieusement dans l'enclos de l'église.

13

Quel changement dans la famille Mélékhov ! Peu de temps auparavant, Pantéléï Prokofiévitch se sentait le maître absolu dans la maison, tout le monde obéissait sans murmure, le travail se faisait comme il faut, on partageait les joies et les peines, et toute la vie était empreinte d'une ancienne et grande harmonie. C'était une famille bien soudée. Mais, depuis le printemps tout avait changé. Douniachka s'était détachée la première. Elle ne désobéissait pas ouvertement à son père, mais elle faisait avec une mauvaise grâce évidente tous les travaux qu'elle avait à faire, comme si elle ne travaillait pas pour elle-même, mais comme salariée ; elle avait toujours l'air absorbée, absente, et l'on n'entendait plus que rarement son rire insouciant.

Après le départ de Grigori pour le front, Natalia, elle aussi, s'était éloignée des vieux ; elle passait presque tout son temps avec ses enfants, avec eux seulement causait et travaillait volontiers, et l'on devinait qu'elle souffrait au fond d'elle-même d'un gros chagrin, mais jamais elle n'en dit un mot à personne dans la famille, elle ne se plaignait jamais, et dissimulait par tous les moyens sa peine.

Et mieux vaut ne pas parler de Daria : elle n'était plus la même depuis qu'elle était rentrée de la corvée de charroi. Elle tenait tête à son beau-père de plus en plus souvent, n'accordait pas la moindre attention à Ilinitchna, se fâchait contre tous sans motif apparent, se dispensait d'aller aux champs sous prétexte qu'elle était malade et se conduisait comme si elle n'avait plus que quelques jours à passer dans la maison Mélékhov.

La famille se disloquait sous les yeux de Pantéléï Prokofiévitch. Il restait seul avec la vieille. Tout d'un coup, sans qu'il s'y attendît, les liens de parenté s'étaient rompus, toute chaleur s'était perdue dans les relations mutuelles ; de plus en plus souvent perçaient dans les conversations des notes d'irritation et d'indifférence… On ne se mettait plus à table comme autrefois, comme une famille unie et solidaire, mais comme des gens rassemblés par hasard.

C'est la guerre qui était cause de tout cela. Pantéléï Prokofiévitch le comprenait très bien. Douniachka en voulait à ses parents de lui avoir ôté l'espoir d'épouser jamais Michka Kochévoï, le seul homme qu'elle aimât de

toute son indomptable passion de jeune fille ; Natalia ne disait rien et souffrait profondément, avec cette nature renfermée qu'elle avait, du retour de Grigori vers Aksinia. Et Pantéléï Prokofiévitch voyait tout cela, mais ne pouvait rien faire pour rétablir dans la famille l'ordre ancien. Tout de même, il ne pouvait consentir après tout ce qui s'était passé, au mariage de sa fille avec un bolchévik invétéré, et d'ailleurs à quoi aurait rimé ce consentement alors que ce prétendant maudit traînait quelque part sur le front, et dans une unité de l'Armée Rouge par-dessus le marché ? De même pour Grigori : s'il n'avait pas été officier, Pantéléï Prokofiévitch lui aurait dit son fait. Et de telle façon qu'après cela Grigori n'aurait plus louché du côté de la ferme Astakhov. Mais la guerre avait tout embrouillé et avait privé le vieux de la possibilité de vivre et de gouverner sa maison comme il l'entendait. La guerre l'avait ruiné, lui avait enlevé son ardeur au travail, lui avait pris son fils aîné, avait apporté la discorde et le chaos dans la famille. La guerre avait passé sur sa vie comme une tempête sur un champ de blé, mais le blé après la tempête se relève et resplendit sous le soleil ; le vieux, lui, ne pouvait plus se relever. En son for intérieur, il avait fait son deuil de tout, et advienne que pourra !

Après qu'elle eut reçu sa récompense des mains du général Sidorine, Daria fut toute joyeuse. Elle revint de la place très heureuse et dans une grande animation. Les yeux brillants, elle montra sa médaille à Natalia.

— C'est pour quoi qu'on t'a donné ça ? s'étonna Natalia.

— Ça, c'est pour mon compère Ivan Alexéiévitch, Dieu l'ait en Son saint paradis, le fils de chienne ! Et ça, c'est pour mon Pétro…

Et elle déplia, pour se faire valoir, la liasse de papier-monnaie du gouvernement du Don.

Daria n'alla pas aux champs. Pantéléï Prokofiévitch voulait l'envoyer avec des provisions, mais elle refusa catégoriquement.

— Laissez-moi tranquille, papa, le voyage m'a fatiguée.

Le vieux se rembrunit. Alors, Daria, pour adoucir ce refus plutôt grossier, dit, mi-riante mi-sérieuse :

— Un jour comme aujourd'hui, ce serait un péché de m'obliger à aller aux champs. C'est ma fête aujourd'hui.

— J'irai moi-même, accorda le vieux. Mais l'argent ?

— Quoi, l'argent ?

Daria avait levé légèrement les sourcils, d'un air étonné.

— L’argent, je te demande, qu’est-ce que tu vas en faire ?

— Ça, c’est mon affaire, j’en ferai ce que je voudrai.

— Comment ça ? Mais c’est bien pour Pétro qu’on te l’a donné, cet argent ?

— On me l’a donné à moi, c’est pas à vous d’en profiter.

— Mais tu es membre de notre famille, oui ou non ?

— Et qu’est-ce que vous lui voulez, au membre de votre famille ? Lui prendre son argent ?

— Pas tout, mais enfin Pétro était notre fils, oui ou non ? Qu’est-ce que tu en penses ? Moi et la vieille, avons-nous notre part là-dedans ?

Les prétentions du vieux manquaient évidemment d’assurance, et Daria prit résolument le dessus. Elle dit avec un calme feint :

— Je ne vous donnerai rien. Pas un rouble. Vous n’y avez pas votre part. On vous l’aurait donnée en main propre. Et puis où avez-vous pris que vous y avez votre part ? Il n’en a jamais été question, et vous pouvez tendre la main, vous n’aurez rien.

Pantéléï Prokofiévitch fit une dernière tentative :

— Tu vis dans notre famille, tu manges notre pain, ça veut dire que nous devons tout avoir en commun. Il ferait beau voir que chacun se mette à tenir son ménage à part. Je ne le permettrai pas ! dit-il.

Mais Daria repoussa cette tentative comme les précédentes. Elle déclara avec un sourire impudent :

— Je ne me suis pas mariée avec vous, papa ; je vis aujourd’hui chez vous, mais si je me marie, j’aurai vite fait de partir. Et je ne vous dois rien pour la nourriture. J’ai travaillé pendant dix ans pour votre famille, sans jamais redresser l’échine.

— C’est pour toi que tu travaillais, chienne coureuse ! cria le vieux, indigné.

Il cria encore bien d’autres choses, mais Daria ne l’écoutait plus, elle lui avait tourné le dos en faisant voler le bas de sa robe et s’en était allée dans sa chambre. « Pas si bête », murmurait-elle avec un sourire ironique.

La conversation en resta là. En effet, Daria n’était pas si bête qu’elle pût céder quelque chose de son bien par crainte de la colère du vieux.

Avant de s’en aller aux champs, Pantéléï Prokofiévitch eut un court entretien avec Ilinitchna.

— Surveille Daria… dit-il.

— Et pourquoi ça ? s'étonna Ilinitchna.

— Parce qu'elle pourrait bien filer et quitter la maison en emportant quelque chose de notre bien. Je suis sûr que ce n'est pas pour rien qu'elle ouvre les ailes… A mon avis, elle a trouvé quelqu'un pour se marier et, un jour ou l'autre, elle se mariera.

— Ça doit être vrai, confirma Ilinitchna en soupirant. Elle est comme un journalier de passage, rien ne lui plaît, rien n'est à son goût… Elle est comme un morceau détaché d'un pain, et le pain qu'on coupe on n'en rejoindra pas les parts.

— Nous n'avons pas à rejoindre les parts. Prends garde, vieille bourrique, ne te mets pas en tête de la retenir si elle parle de s'en aller. Qu'elle s'en aille ! J'en ai assez de m'occuper d'elle.

Pantéléï Prokofiévitch monta sur la charrette et conclut, en piquant ses bœufs :

— Elle se gare du travail comme le chien se gare des mouches, elle cherche le meilleur morceau à bouffer et elle filera là où on s'amuse. Maintenant que Pétro est mort (Dieu l'ait en Son saint paradis !), nous n'avons pas besoin de garder une femme comme ça dans la famille. Ce n'est pas une femme, c'est le choléra.

Les suppositions des deux vieux étaient fausses. Daria était loin de songer au mariage. Un autre souci lui rongeait le cœur…

Elle fut gaie toute la journée et causa avec tout le monde. Même la dispute au sujet de l'argent n'avait pas gâté son humeur. Elle tourniqua longtemps devant son miroir, elle examinait sa médaille de tous les côtés, elle changea cinq fois de robe pour voir sur quel corsage allait le mieux le ruban rayé de Saint-Georges, elle plaisantait : « Maintenant, il faudrait que j'en gagne quelques autres ! » Puis elle tira Ilinitchna à part, lui fourra dans la manche deux billets de vingt roubles et, serrant sur son sein de ses mains brûlantes la main noueuse d'Ilinitchna, elle chuchota : « C'est pour un office à la mémoire de Pétia… Maman, commandez le grand office et préparez la *koutia*[{98}]… » Et elle éclata en sanglots… Une minute après, les yeux encore brillants de larmes, elle jouait avec Michatka, le couvrait de son châle de soie des jours de fête et riait comme si elle n'avait jamais pleuré, connu le goût salé des larmes.

Sa gaieté fut à son comble quand arriva Douniachka. Elle lui raconta comment elle avait eu sa médaille et représenta plaisamment avec quelle

solennité parlait le général et avec quel air d'épouvantail l'Anglais la regardait, puis, après un malicieux et mystérieux clin d'œil à Natalia, elle entreprit d'affirmer sérieusement à Douniachka que bientôt, en sa qualité de veuve d'officier, décorée de la médaille de Saint-Georges, on lui donnerait à elle, Daria, un grade d'officier, et qu'on lui confierait le commandement d'un escadron de vieux Cosaques.

Natalia, qui raccommodait les chemises des enfants, écoutait Daria en réprimant un sourire, tandis que Douniachka, déroutée, joignant les mains d'un air suppliant, disait :

— Daria ! Ma chérie ! Ne me raconte pas de mensonges, au nom du Christ ! Je ne comprends plus où tu mens et où tu dis la vérité. Parle sérieusement.

— Tu ne me crois pas ? Eh bien, c'est que tu es une petite sotte. Je te dis la vérité vraie. Tous les officiers sont au front. Qui apprendra aux vieux à marcher et à faire tout ce qu'il faut pour le service armé ? C'est pour ça qu'on les met sous mon commandement, et tu verras comme je les ferai marcher, les vieux démons. Tu verras comment je les commanderai.

Daria ferma la porte de la cuisine pour ne pas être vue de sa belle-mère, remonta d'un geste rapide le bas de sa jupe entre ses jambes, le rattrapa par-derrière et se mit à marcher de long en large dans la chambre, en découvrant ses mollets nus luisants. Elle s'arrêta à côté de Douniachka et commanda d'une voix de basse : « Les vieux, fixe ! Relevez les barbes ! Demi-tour à gauche, gauche ! »

Douniachka n'y résista pas et pouffa en cachant son visage dans ses paumes. Natalia dit en riant :

— Mais arrête donc ! Tu ne sais plus ce que tu fais, ça ne promet rien de bon.

— Ça ne promet rien de bon ! Vous le savez, vous, ce qui est bon ? Si on ne vous change pas les idées, vous moisirez d'ennui.

Mais cet accès de gaieté s'acheva aussi vite qu'il avait commencé. Une demi-heure après, Daria se retirait dans sa chambre, arrachait avec dépit et jetait au fond du coffre la malencontreuse médaille ; les joues appuyées dans les paumes, elle resta longtemps assise à la fenêtre. La nuit, elle disparut et ne rentra qu'après le premier chant du coq.

Après cela, pendant quatre jours, elle travailla assidûment aux champs.

La fenaison allait sans entrain. On manquait de bras. On ne faisait pas plus de deux déciatines par jour. La pluie avait mouillé les javelles, ça faisait du travail

en plus : il fallut éparpiller le foin et le faire sécher au soleil. A peine avait-on refait les moyettes, une nouvelle pluie tomba et dura du soir à l'aube avec la constance, l'opiniâtreté des pluies d'automne. Puis le beau temps se rétablit, le vent d'est se mit à souffler et de nouveau l'on entendit le crépitement des faucheuses dans la steppe ; une odeur douce amère de moisissure montait des moyettes noircies, la steppe était enveloppée de vapeur, et l'on distinguait à peine, à travers la buée bleuâtre, les contours imprécis des tumulus de guet, le lit bleuissant des ravins et les coupoles vertes des saules, au-dessus des étangs lointains.

Le quatrième jour, Daria décida d'aller à la stanitsa dès qu'elle serait rentrée des champs. Elle l'annonça comme on s'asseyait pour le repas de midi.

Pantéléï Prokofiévitch demanda, mécontent et ironique :

— Pourquoi es-tu si pressée ? Tu ne peux pas attendre dimanche ?

— Probable que j'ai à faire et que je ne peux pas attendre.

— Tu ne peux pas attendre un jour ?

Daria répondit entre les dents :

— Non.

— Bon, eh bien, si ça te démange tellement que tu ne puisses pas attendre une minute, vas-y. Mais tout de même, qu'est-ce que c'est que cette affaire si pressée qui t'arrive ? On peut savoir ?

— Qui sait tout meurt avant l'âge.

Comme toujours, Daria était prompte à la riposte ; Pantéléï Prokofiévitch cracha de dépit et ne posa plus de questions.

Le lendemain, au retour de la stanitsa, Daria passa par le village. Ilinitchna était seule à la maison avec les enfants, Michatka se précipita vers sa tante, mais celle-ci le repoussa froidement de la main et demanda à sa belle-mère :

— Où est Natalia, maman ?

— Elle est au potager, à sarcler les pommes de terre. Qu'est-ce que tu lui veux ? Ou bien c'est le vieux qui l'envoie chercher ? C'est-il qu'il est fou ? Tu peux le lui dire.

— Personne ne l'envoie chercher. C'est moi qui ai quelque chose à lui dire.

— Tu es venue à pied ?

— Oui.

— Les nôtres auront bientôt fini ?

— Demain, sans doute.

— Mais attends, où cours-tu ? La pluie a beaucoup gâté les foins ? s'obstinait la vieille en suivant Daria qui descendait les marches du perron.

— Non, pas beaucoup. Mais je m'en vais, je n'ai pas le temps…

— Au retour du potager, viens prendre une chemise pour le vieux. Tu entends ?

Daria fit la sourde oreille et alla d'un pas rapide vers l'enclos au bétail. Elle s'arrêta devant le débarcadère, regarda, les yeux mi-clos, l'immensité verdâtre du Don, d'où montait une humidité fade, et se dirigea lentement vers le potager.

Le vent rôdait sur le Don, les mouettes faisaient briller leurs ailes. Les vagues battaient paresseusement la rive plate. Les collines de craie, couvertes d'une buée violette transparente, étaient ternes sous le soleil, mais la forêt de l'autre rive, lavée par les pluies, était d'un vert jeune et frais, comme au début du printemps.

Daria enleva ses bottines, lava ses pieds las et resta longtemps assise là, sur les galets chauds de la rive, et elle se protégeait les yeux du soleil avec la main, attentive aux cris mélancoliques des mouettes et au clapotis rythmé des vagues. Le silence et le cri poignant des mouettes la rendaient triste à pleurer et faisaient encore plus lourd et plus amer le malheur qui s'était soudainement abattu sur elle…

Natalia avait redressé péniblement son dos et mis la houe contre la clôture. Apercevant Daria, elle vint à sa rencontre.

— Tu viens me chercher, Dacha ?

— Je viens te parler de mon malheur…

Elles s'assirent côte à côte. Natalia ôta son fichu, arrangea ses cheveux et regarda Daria. Elle fut frappée du changement qui s'était fait sur son visage en ces quelques jours : les joues s'étaient creusées et assombries, un pli profond traversait obliquement le front, les yeux jetaient un éclat brûlant et angoissé.

— Qu'est-ce que tu as ? On dirait que ta figure a noirci, lui dit Natalia, compatissante.

— Il y a de quoi…

Daria eut un sourire contraint, resta un moment silencieuse.

— Tu as encore beaucoup à sarcler ?

— J'aurai fini ce soir. Mais qu'est-ce qui t'arrive ?

Daria avala convulsivement sa salive et commença d'une voix rapide et sourde :

— Voilà… je suis malade… J'ai une vilaine maladie… C'est quand je suis allée en corvée, la dernière fois, que je l'ai attrapée… C'est ce maudit officier qui me l'a passée…

— Ça devait arriver !…

Natalia avait joint les mains, effrayée et consternée.

— Oui, ça devait arriver… Il n'y a rien à dire et personne n'est coupable… C'est ma faiblesse… Il s'est insinué, le misérable, il m'a conté fleurette. Il avait les dents blanches, mais il était pourri… Et maintenant je suis perdue.

— Ma chérie, mais comment ? Qu'est-ce que tu vas faire à présent ?

Natalia regardait Daria avec des yeux élargis, mais Daria avait repris empire sur elle-même et elle poursuivit, les yeux baissés :

— Vois-tu, j'étais en route quand j'ai commencé à remarquer quelque chose… D'abord j'ai pensé : ce n'est peut-être rien… Nous, les femmes, comme tu le sais, il nous en arrive de toutes sortes… L'autre printemps, j'ai soulevé un sac de froment et mes règles n'ont pas arrêté pendant trois semaines. Mais ce coup-ci, j'ai bien vu que ce n'était pas ça… Il y avait des signes… Hier, j'ai été voir l'officier de santé à la stanitsa. J'ai manqué mourir de honte… C'est fini, maintenant, j'ai payé.

— Il faut te soigner, mais quelle honte ! Ces maladies-là, il paraît que ça se guérit.

— Non, ma bonne, la mienne, elle ne se guérit pas.

Daria eut un sourire amer et, pour la première fois depuis le début de la conversation, leva ses yeux flamboyants.

— J'ai la syphilis. C'est une maladie dont on ne guérit pas. Et qui fait un trou à la place du nez… Tu sais, comme la mère Andronikha, tu l'as vue ?…

— Mais qu'est-ce que tu vas faire ? s'enquit Natalia d'une voix mouillée, et ses yeux s'étaient emplis de larmes.

Daria resta longtemps silencieuse. Elle arracha une fleur de liseron accrochée à une tige de maïs et la porta tout près de ses yeux. La corolle tendre, aux bords

rosés, de cette fleur légère et diaphane, presque sans poids, distillait une lourde odeur charnelle de terre chauffée par le soleil. Daria la regardait avec avidité, avec étonnement, comme si elle voyait pour la première fois une de ces fleurs simplettes et de peu d'apparence ; elle la respira en ouvrant largement ses narines frémissantes, puis la posa délicatement sur la terre ameublie et desséchée par les vents, et dit :

— Tu me demandes ce que je vais faire. En rentrant de la stanitsa, je pensais, je réfléchissais… Je vais me tuer, voilà ce que je vais faire. C'est un peu dommage, mais je n'ai pas le choix. De toute façon, même si je me fais soigner, tout le monde le saura dans le village, me montrera du doigt, me tournera le dos, se moquera de moi… Personne ne voudra plus me connaître. Ma beauté passera, je me dessécherai tout entière, je pourrirai vivante… Non, je ne veux pas.

Elle parlait comme pour elle-même et ne fit pas attention aux gestes de protestation de Natalia.

— Avant d'aller à la stanitsa, je pensais que, si j'avais une mauvaise maladie, je me ferais soigner. C'est pour ça que j'ai pas donné l'argent au père, je pensais qu'il me servirait à payer les médecins… Mais à présent j'en ai décidé autrement. Et j'en ai marre de tout. Je ne veux plus.

Elle lâcha un terrible juron d'homme, cracha et essuya du dos de la main une petite larme suspendue à ses longs cils.

— Qu'est-ce que tu dis là ?… Tu ne crains pas Dieu ? dit doucement Natalia.

— Dieu, j'en ai plus rien à faire. Il m'a gêné toute ma vie.

Daria sourit et, dans ce sourire effronté et malicieux, Natalia retrouva une seconde l'ancienne Daria.

— Défense de ceci, défense de cela. Toujours craindre le péché, et le Jugement dernier… Personne ne trouvera de condamnation plus dure contre moi que celle que je trouverai, moi. J'en ai assez de tout, Natachka. Tout le monde me dégoûte… Je n'aurai pas de mal à régler mes comptes avec moi-même. Je n'ai personne, ni devant ni derrière. Et personne à détacher de mon cœur… C'est comme ça.

Natalia se mit à l'exhorter chaleureusement, la supplia de réfléchir et de ne pas songer à se tuer, mais Daria, qui l'avait écoutée d'abord distraitement, se ressaisit et l'interrompit au milieu d'un mot :

— Laisse ça, Natachka. Je ne suis pas venue pour me laisser convaincre et supplier par toi. Je suis venue t'annoncer mon malheur et t'avertir de ne pas

laisser tes enfants s'approcher de moi. Ma maladie est contagieuse, l'officier de santé me l'a dit, d'ailleurs je l'avais entendu dire, et il ne faudrait pas qu'ils l'attrapent, tu comprends, idiote ? La vieille, tu lui diras toi-même, moi j'ai trop honte. Mais je… je ne me pendrai pas tout de suite, ne pense pas à ça, j'ai le temps. Je vais encore vivre, prendre plaisir à regarder le monde, et je lui ferai mes adieux. Tu sais bien comme on est ? Tant qu'on n'est pas touché au cœur, on va, on vient, et on ne voit rien autour de soi… j'ai passé toute ma vie quasiment aveugle, mais en rentrant de la stanitsa, le long du Don, j'ai pensé qu'il faudrait bientôt que je quitte tout ça, et c'était comme si mes yeux s'ouvraient. J'ai regardé le Don, les rides sur l'eau, et il était comme argenté par le soleil, tout chatoyant, ça faisait mal aux yeux. Je me retourne, et que c'était beau, mon Dieu ! Je ne l'avais même pas remarqué.

Elle sourit timidement, se tut, joignit les mains, maîtrisa les sanglots qui lui montaient à la gorge et reprit, d'une voix plus haute et plus intense :

— Sur la route, j'ai pleuré, plus d'une fois… En arrivant au village, j'ai vu des petits enfants qui se baignaient dans le Don… Je les ai regardés, le cœur m'a manqué et je me suis remise à pleurer comme une idiote. Pendant deux heures je suis restée couchée sur le sable. Ça aussi, ça m'est bien dur, quand j'y pense…

Elle se leva, secoua sa jupe, arrangea son fichu sur sa tête d'un geste habituel.

— Ma seule joie, quand je pense à la mort, c'est de me dire que je reverrai Pétro là-haut… « Eh bien, je lui dirai, mon petit ami, eh bien, Pétro Pantélévitch, reçois ta mauvaise femme ! »

Et elle ajouta avec son enjouement cynique :

— Il ne pourra pas me battre dans l'autre monde, on ne laisse pas entrer les batailleurs au paradis, pas vrai ? Allons, adieu, Natachenka, n'oublie pas de parler de mon malheur à la vieille.

Natalia restait assise et couvrait son visage de ses étroites mains sales. Entre ses doigts, comme des gouttes de résine par l'entaille d'un pin, brillaient des larmes. Daria gagna la barrière de branches tressées, puis revint sur ses pas et dit d'un ton pratique :

— A partir d'aujourd'hui, je mangerai dans une jatte à part. Parles-en à la mère. Et puis autre chose : qu'elle n'en dise rien au vieux, il se mettrait en colère et il me chasserait. Il ne manquerait plus que ça. Je vais tout droit aux foins. Adieu !

14

Le lendemain, les faucheurs rentrèrent des champs. Pantéléï Prokofiévitch décida de commencer le transport du foin dans l'après-midi. Douniachka mena le bœufs au fleuve, tandis qu'Ilinitchna et Natalia mettaient vivement le couvert.

Daria arriva la dernière et s'assit au bout de la table. Ilinitchna mit devant elle une petite jatte de soupe aux choux, une cuiller et une tranche de pain. Pour les autres, comme d'habitude, elle emplit la grande soupière commune.

Pantéléï Prokofiévitch jeta un regard étonné à sa femme, désigna des yeux la jatte de Daria :

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Pourquoi tu la sers à part ? C'est-il qu'elle n'est plus de notre religion ?

— Qu'est-ce que ça peut te faire ? Mange.

Le vieux regarda ironiquement Daria et sourit :

— Ah ! je comprends ! Depuis qu'elle a reçu sa médaille, elle ne veut plus bouffer dans la soupière commune ; dis donc, Dachka, c'est-il que tu dédaignes de manger la soupe avec nous ?

— Je ne dédaigne pas, je ne peux pas, répondit Daria d'une voix enrouée.

— A cause de quoi ?

— J'ai mal à la gorge.

— Eh bien, et alors ?

— A la stanitsa, l'officier de santé m'a dit de manger dans une jatte à part.

— Moi aussi, j'ai eu mal à la gorge, mais je ne me suis pas séparé de la famille, et grâce à Dieu les autres n'ont pas attrapé la maladie. Qu'est-ce que c'est donc que ton mal de gorge ?

Daria blêmit, s'essuya les lèvres avec la paume et posa sa cuiller. Indignée par l'interrogatoire du vieux, Ilinitchna cria :

— Qu'est-ce que tu lui veux, à cette femme. Même à table, tu ne laisses personne tranquille. Il se colle à vous comme un gratteron, pas moyen de s'en débarrasser.

— Mais qu’est-ce que j’ai fait ? marmonna Pantéléï Prokofiévitch. Vous pouvez bouffer comme vous voulez.

De dépit, il se renversa dans la bouche une pleine cuiller de soupe aux choux très chaude, se brûla, recracha la soupe sur sa barbe et hurla d’une voix mauvaise :

— Vous ne savez pas servir, maudites femelles ! Est ce qu’on sert la soupe si chaude ?

— Si tu parlais moins à table, tu ne te brûlerais pas, dit Ilinitchna en manière de consolation.

Douniachka avait failli pouffer en voyant son père, tout cramoisi, retirer de sa barbe des morceaux de choux et de pommes de terre, mais les visages des autres étaient si sérieux qu’elle se contint et détourna les yeux pour ne pas rire mal à propos.

Après le repas, le vieux et ses deux brus allèrent sur deux charrettes chercher les foins. Pantéléï Prokofiévitch mettait le foin sur la charrette avec une longue fourche et Natalia le recevait, chargé d’une senteur de pourriture, et le tassait. Elle rentra des champs seule avec Daria. Pantéléï Prokofiévitch, avec ses deux vieux bœufs au pas rapide, avait pris les devants.

Le soleil se couchait derrière le tumulus. L’amère odeur d’absinthe qui montait de la steppe s’était accentuée avec le soir, mais elle était devenue aussi plus douce, plus agréable, en perdant son étouffante âpreté de midi. La chaleur était tombée. Les bœufs marchaient volontiers, et la poussière fade soulevée par leurs sabots sur le chemin se déposait sur les touffes de chardons. Les têtes pourpres des chardons brillaient comme des flammes. Les bourdons tournaient autour d’elles. Des vanneaux volaient en s’interpellant vers un étang au loin dans la steppe.

Dans la charrette brimbalante, Daria était couchée sur le ventre, appuyée sur les coudes, et regardait de temps en temps Natalia. Celle-ci, plongée dans ses pensées, observait le soleil couchant ; des reflets cuivrés erraient sur son visage pur et calme. « Natalia est heureuse, elle ; elle a son mari et ses enfants, elle n’a besoin de rien, on l’aime dans la famille, tandis que moi, je suis une créature finie. Quand je crèverai, personne ne poussera un soupir », pensait Daria, et tout d’un coup elle sentit le désir de blesser Natalia, de lui donner de la douleur. Pourquoi fallait-il qu’elle seule, Daria, se débattît dans les affres du désespoir, pensât toujours à sa vie perdue, souffrît si cruellement ? Elle jeta de nouveau un coup d’œil rapide sur Natalia et dit, en s’efforçant de donner à sa voix un ton

sincère :

— Natalia, j'ai des excuses à te faire…

Natalia ne répondit pas tout de suite. En regardant le soleil, elle se souvenait d'un jour lointain (quand elle était encore la fiancée de Grigori) où Grigori était venu la voir, elle était sortie pour le reconduire, et comme aujourd'hui le soleil brûlait, comme aujourd'hui une brume pourpre se levait à l'ouest et les freux croassaient dans les saules… Grigori s'en allait, à demi tourné sur sa selle elle le suivait du regard avec des larmes de joie émue et, les mains pressées contre son étroite et dure poitrine de jeune fille, elle sentait les battements impétueux de son cœur… Il lui fut désagréable d'entendre la voix de Daria, qui troublait soudain le silence, et elle dit à contrecœur :

— Des excuses pour quoi ?

— Je suis coupable envers toi… Tu te souviens, quand Grigori est venu en permission, au printemps ? Le soir de ce jour-là, je me rappelle, j'étais allée traire la vache. Comme je rentre à la maison, j'entends Aksinia qui m'appelle. Elle me fait entrer chez elle et elle me donne, elle m'oblige à prendre cette petite bague…

Daria fit tourner sa bague d'or à son doigt.

— … Et elle me demande de lui envoyer Grigori… Moi, qu'est-ce que ça pouvait me faire ?.. je l'ai dit à Grigori. Et alors, toute la nuit… Tu te rappelles, il a raconté que Koudinov était venu et qu'il était resté tout le temps avec lui. Des blagues. Il était chez Aksinia.

Atterrée, blême, Natalia cassait dans ses doigts une tige sèche de mélilot.

— Ne te fâche pas contre moi, Natacha. Je ne suis pas heureuse de te l'avoir avoué… dit Daria d'un ton insinuant, en essayant de regarder Natalia dans les yeux.

Natalia avalait ses larmes en silence. Le nouveau malheur qui la frappait était si soudain et si grand qu'elle ne trouvait pas en elle la force de répondre à Daria, elle se détourna seulement, pour cacher son visage altéré par la douleur.

Comme elles approchaient du village, Daria, en colère contre elle-même, pensa : « C'est le diable qui m'a poussée à la mettre à bout. Maintenant elle va pleurer pendant tout un mois. Elle aurait dû rester sans savoir. Une vache laitière, il vaut mieux que ça vive en aveugle. » Pour atténuer un peu l'impression produite par ses paroles, elle dit :

— Mais ne t'en fais pas trop. En voilà, un malheur ! Ma peine est autrement

plus lourde que la tienne et je garde ma bonne humeur. Et puis, après tout, peut-être qu'il n'a pas été avec elle, qu'il a été chez Koudinov. Je ne les ai pas surveillés. Tant qu'on n'est pas pris sur le fait…

— Je m'en doutais… dit doucement Natalia, en s'essuyant les yeux du bout de son fichu.

— Alors, si tu t'en doutais, pourquoi tu ne lui as rien demandé ? Ah ! quelle idiote ! Avec moi, il ne s'en serait pas tiré comme ça. Je l'aurais tenaillé à faire pâlir le diable.

— J'avais peur d'apprendre la vérité… Tu crois que c'est facile ? dit Natalia, bégayant d'émotion, les yeux brillants. Toi, tu pouvais vivre comme ça… avec Pétro… Mais moi, quand je me rappelle… quand je me rappelle tout ce qu'il a fallu… tout ce qu'il a fallu supporter… j'en ai encore peur.

— Bon, alors oublie tout ça, conseilla naïvement Daria.

— Mais ça peut-il s'oublier ?… s'écria Natalia d'une voix étrange, enrouée.

— J'aurais oublié, moi. La belle affaire !

— Essaie d'oublier ta maladie.

Daria éclata de rire.

— Je voudrais bien, mais c'est elle, la maudite, qui ne se laisse pas oublier. Écoute, Natachka, veux-tu que je tire les vers du nez à Aksinia ? Elle me dira tout. Dieu me pardonne ! Pas une femme ne peut résister à l'envie de raconter qui l'aime et comment. Je le sais par moi-même.

— Je ne veux pas de tes services. Ça suffit comme ça, répondit sèchement Natalia. Je ne suis pas aveugle, je vois pourquoi tu m'as parlé de ça. Ce n'est pas par pitié que tu m'as avoué ton rôle d'entremetteuse, mais pour que je sois plus malheureuse…

— C'est vrai, reconnut Daria en soupirant. Mais comprends donc que je ne peux tout de même pas souffrir toute seule.

Daria descendit de la charrette, prit la longe et conduisit sur la pente les bœufs qui brouillaient leurs pas de fatigue. En entrant dans le village, elle s'approcha de la charrette :

— Dis, Natachka ! Je voudrais te demander quelque chose… Tu l'aimes fort, ton homme ?

— Autant que je peux, répondit Natalia d'une voix presque imperceptible.

— Beaucoup, alors, soupira Daria. Moi, je n’ai jamais pu aimer comme ça. J’aimais comme les chiens, n’importe comment, comme ça se trouvait… Si je recommençais ma vie maintenant, peut-être que je changerais ?

La nuit noire suivit le court crépuscule d’été. On déchargea le foin dans l’obscurité. Les femmes travaillaient en silence, et Daria ne répondait même pas aux injonctions de Pantéléï Prokofiévitch.

15

Poursuivant rapidement l’ennemi en retraite depuis Oust-Medvéditskaïa, les unités réunies de l’Armée du Don et les insurgés du Haut-Don progressaient vers le nord. Près du village de Chachkine, sur la Medvéditsa, les régiments défaits de la 9e Armée rouge tentèrent de contenir les Cosaques, mais furent de nouveau culbutés et reculèrent presque jusqu’à la voie ferrée Griazi – Tsaritsyne, sans opposer de résistance énergique.

Grigori avait pris part avec sa division au combat de Chachkine et solidement aidé la brigade d’infanterie du général Soutoulov, attaquée de flanc. Le régiment de cavalerie d’Ermakov, qui était allé à l’attaque par ordre de Grigori, avait fait prisonniers deux cents Rouges, s’était emparé de quatre mitrailleuses lourdes et de onze fourgons de cartouches.

Vers le soir, Grigori entra dans Chachkine avec un groupe de Cosaques du 1er Régiment. Les prisonniers, en chemise et caleçon de coton, étaient massés en une foule épaisse, blanche, sous la garde d’un demi-escadron cosaque, près d’une maison occupée par l’état-major de la division. Ils avaient été presque tous déchaussés et déshabillés, et de loin en loin seulement dans cette foule blanche une vareuse sale faisait une tache verte.

— Ce qu’ils sont blancs, on dirait des oies ! s’écria Prokhor Zykov en montrant les prisonniers.

Grigori tira sur les rênes et fit tourner son cheval ; ayant aperçu Ermakov au milieu des Cosaques, il lui fit signe du doigt.

— Arrive ici. Pourquoi tu te caches derrière le dos des autres ?

Ermakov s’approcha, en toussotant dans sa main. Il avait du sang figé sur ses lèvres fendues, sous sa moustache noire clairsemée ; sa joue droite était enflée et des estafilades fraîches y faisaient des traces sombres. Pendant l’attaque, son cheval avait bronché en plein galop et était tombé ; Ermakov, projeté de sa selle comme une pierre, avait fait une glissade de quatre mètres sur le ventre, contre le sol rugueux. Il s’était remis sur pied en même temps que son cheval et, une minute après, remonté en selle, sans casquette, tout en sang, mais sabre au clair, il rattrapait le torrent cosaque dévalant la pente…

— Pourquoi je me serais caché ? demanda-t-il avec une feinte surprise quand il eut rejoint Grigori, et il détournait d'un air confus ses yeux furieux injectés de sang et pas encore calmés de la bataille.

— Le chat sait bien de qui il a mangé la viande. Pourquoi tu restes en arrière ? dit Grigori en colère.

Souriant péniblement de ses lèvres gonflées, Ermakov loucha vers les prisonniers.

— De quelle viande veux-tu parler ? Ne me pose pas de devinettes, je ne saurai pas les résoudre. Je viens de tomber de cheval la tête la première…

Grigori montra les Rouges de sa cravache :

— C'est ton travail, ça ?

Ermakov fit semblant de voir les prisonniers pour la première fois et joua le plus grand étonnement :

— Ah ! les fils de chienne ! Ah ! les salauds ! Ils les ont déshabillés ! Mais quand ont-ils bien pu avoir le temps de faire ça ?… Hein ? je m'étais juste écarté un moment, je leur avais sévèrement ordonné de ne pas les toucher, et puis voilà qu'on les a plumés, les pauvres…

— Ne fais pas l'imbécile. Pourquoi tu te fais plus bête que nature ? C'est toi qui les as fait déshabiller ?

— Dieu me garde ! Tu n'es pas fou, Grigori Pantélévitch ?

— Tu connais l'ordre ?

— Oui, qu'il ne faut pas…

— Qu'il ne faut pas, c'est ça, justement…

— Si je le connais ! Comment donc ! Par cœur. Comme les petites poésies qu'on nous faisait apprendre à l'école.

Grigori sourit involontairement. Il se pencha sur sa selle et saisit Ermakov par la courroie de son ceinturon. Il aimait ce chef audacieux et d'une folle bravoure.

— Kharlampi, sans blaguer, pourquoi as-tu laissé faire ça ? Le nouveau colonel qu'on nous a mis à l'état-major pour remplacer Kopylov ira le raconter et on aura à en répondre. Ça ne te fera pas plaisir, tout le cirque des questions et des interrogatoires.

— Je n'ai pas pu y tenir, Grigori Pantélévitch, répondit Ermakov gravement et simplement. Tout ce qu'ils avaient était flambant neuf, ils venaient de le

recevoir à Oust-Medvéditskaïa, tandis que mes gars étaient tout en loques, et chez eux non plus ça ne va pas fort pour les vêtements. Et puis ces bonshommes-là, de toute façon, on leur aurait tout pris à l'arrière. Nous, on les fait prisonniers, et c'est la racaille de l'arrière qui les déshabillerait ! Eh bien, non ! Mieux vaut que les nôtres en profitent. J'en répondrai, mais il n'y a rien à attendre de moi. Et toi aussi, laisse-moi tranquille, je t'en prie. Je ne veux rien entendre et je ne sais rien de tout ça.

Ils approchaient des prisonniers. Les conversations à voix basse cessèrent. Les hommes des premiers rangs tâchaient de s'écarter des cavaliers et les regardaient avec une crainte sombre et une attente inquiète. Un des Rouges, reconnaissant en Grigori le chef, s'approcha de lui et toucha de la main son étrier.

— Camarade commandant. Dites à vos Cosaques qu'ils nous rendent au moins nos capotes. Soyez bon. Les nuits sont froides et nous sommes tout nus, vous voyez vous-même.

— T'en fais pas, tu ne gèleras pas en plein été, marmotte, dit sévèrement Ermakov.

Il repoussa le Rouge avec son cheval et se tourna vers Grigori :

— Ne te fais pas de souci, je dirai qu'on leur donne des vieux trucs. Allez, place, place, militaires ! Vous auriez mieux fait de tuer les poux dans vos culottes que de faire la guerre aux Cosaques.

A l'état-major, on interrogeait un commandant de compagnie prisonnier. Le nouveau chef d'état-major, le colonel Andréïanov, un officier d'un certain âge au nez camus, aux tempes très blanches, et que ses grandes oreilles décollées faisaient ressembler à un gamin, était assis à une table couverte d'une toile cirée usée. Le commandant rouge était debout devant lui, à deux pas de la table. Un des officiers d'état-major, le lieutenant Souline, arrivé à la division en même temps qu'Andréïanov, prenait note de ses déclarations.

Le prisonnier, grand, moustache rousse, cheveux cendrés coupés en brosse, était pieds nus sur le plancher peint en ocre et s'appuyait gauchement d'un pied sur l'autre, de temps à autre regardait le colonel. Les Cosaques lui avaient laissé une chemise de soldat en toile de coton jaune, pas blanchie, et lui avaient donné, pour remplacer le sien, un pantalon cosaque en loques, aux bandes déteintes, et maladroitement rapiécé. En s'approchant de la table, Grigori remarqua qu'il rajustait d'un geste bref et confus son pantalon déchiré aux fesses, pour cacher la peau nue.

Le colonel jeta au prisonnier un bref regard par-dessus ses lunettes et demanda :

— Par le commissariat à la guerre du Gouvernement d'Orel, vous dites ?

Il baissa de nouveau les yeux, plissa les paupières et examina un papier qu'il fit tourner entre ses doigts, une pièce d'identité sans doute.

— Oui.

— A l'automne passé ?

— A la fin de l'automne.

— Vous mentez.

— Je dis la vérité.

— J'affirme que vous mentez.

Le prisonnier haussa les épaules sans rien dire. Le colonel regarda Grigori et dit, avec un mouvement de tête méprisant en direction du prisonnier :

— Admirez-moi ça : un ancien officier de l'armée impériale, à présent bolchévik, comme vous voyez. Maintenant qu'il est pincé, il prétend qu'il est chez les Rouges par hasard, qu'il a été mobilisé. Il ment bêtement, naïvement, comme un petit collégien, et il se figure qu'on va le croire, alors qu'il n'a tout simplement pas le courage civique d'avouer qu'il a trahi sa patrie… Il a peur, le salaud.

Avec de pénibles mouvements de la pomme d'Adam, le prisonnier se mit à parler :

— Je constate, colonel, que vous avez, vous, le courage civique d'injurier un prisonnier…

— Je ne discute pas avec les salauds.

— Moi, en ce moment, je suis bien obligé.

— Attention. Ne me poussez pas, je pourrais vous injurier physiquement.

— Dans votre situation, ce n'est pas difficile et, surtout, c'est sans danger.

Sans avoir dit un mot, Grigori s'assit à table, il regardait avec un sourire plein de sympathie ce prisonnier pâle d'indignation, qui répliquait intrépidement. « Comme il a bien mouché le colonel ! » pensa-t-il avec satisfaction, et il observa avec une joie mauvaise les joues charnues et cramoisies d'Andréïanov, agitées d'un tic nerveux.

Grigori avait pris son chef d’état-major en grippe dès leur première rencontre. Andréïanov était de ces officiers qui n’étaient pas allés au front pendant la Grande Guerre, restant prudemment à l’arrière grâce à leur entregent et à leurs relations de service et de parenté. Le colonel Andréïanov avait trouvé moyen aussi pendant la guerre civile de travailler pour la défense en restant à Novotcherkassk, et c’est seulement après que l’ataman Krasnov eut été éloigné du pouvoir qu’il fut obligé de partir pour le front.

En deux nuits passées avec Andréïanov dans la même maison, Grigori apprit de sa bouche que c’était un homme très pieux, qu’il ne pouvait parler sans larmes des offices solennels de l’église, que sa femme était la plus exemplaire qu’on pût imaginer, qu’elle s’appelait Sofia Alexandrovna, et que l’ataman désigné, le baron von Grabbe lui-même, lui avait fait sans succès la cour. En outre, le colonel faisait aimablement savoir, et avec force détails, quelles terres son père avait possédées, de quelle façon, il avait atteint, lui, Andréïanov, le grade de colonel, et avec quelles personnalités haut placées il avait eu l’occasion de chasser en 1916. Il informa aussi Grigori qu’à son avis le whist était le meilleur des jeux ; le cognac au thym, la meilleure des liqueurs ; l’intendance, le plus profitable des services.

Les coups de canon trop rapprochés faisaient trembler Andréïanov ; il montait à cheval de mauvais gré, prétextant une maladie de foie ; il insistait sans cesse sur le renforcement de la garde à l’état-major ; quant aux Cosaques, il les traitait avec une hostilité mal dissimulée ; selon lui, ils avaient tous trahi en 1917, et, depuis cette année-là, il haïssait tous les grades subalternes, sans distinction. « Seule la noblesse sauvera la Russie ! » disait le colonel, et il rappelait incidemment qu’il était lui-même d’origine noble et que la famille Andréiànov était une des plus vieilles et méritantes familles du Don.

Le défaut principal d’Andréïanov était sans aucun doute la prolixité, cette prolixité sénile, irrésistible, effrayante, dont sont affectées les personnes trop bavardes et trop peu intelligentes, à partir d’un certain âge, quand elles ont été habituées dès leur jeunesse à juger de tout avec désinvolture et légèreté.

Grigori, dans sa vie, avait rencontré plus d’une fois des gens de cette race à tête d’oiseau, et ils lui avaient toujours inspiré un profond dégoût. Le lendemain de sa première rencontre avec Andréïanov, il commença à l’éviter et, s’il y réussissait le jour, en revanche dès qu’on s’installait pour la nuit, Andréïanov venait le trouver et lui demandait en hâte : « Passerons-nous la nuit ensemble ? » Sans attendre la réponse, il commençait : « Vous me disiez, très cher, que les Cosaques manquent de fermeté dans le combat d’infanterie. Eh bien, moi, du

temps que j'étais officier attaché à la personne de Son Excellence… Holà ! vous autres, apportez-moi ma valise et mon lit » Grigori se couchait, fermait les yeux et écoutait en serrant les dents, puis tournait grossièrement le dos à l'intarissable conteur, se couvrait la tête de sa capote et pensait avec une fureur muette : « Dès que j'aurai ma mutation, je lui flanquerai quelque chose de lourd sur le crâne : peut-être qu'après ça il perdra l'usage de la parole pendant huit jours. » – « Vous dormez, lieutenant ? » disait Andréïanov. « Oui, je dors », répondait sourdement Grigori. « Permettez, je n'ai pas fini. » Et le récit continuait. A travers son sommeil, Grigori pensait : « C'est exprès qu'on m'a collé ce perroquet-là. C'est sûrement Fitskhalaourov qui s'en est occupé. Comment faire pour servir avec un abruti pareil ? » Et il entendait en s'endormant la voix de ténor aiguë du colonel, semblable au bruit de la pluie sur un toit de tôle.

Aussi Grigori se réjouissait-il méchamment de voir le prisonnier remettre à sa place si lestement l'intarissable chef d'état-major.

Andréïanov resta silencieux une minute, les yeux mi-clos ; les lobes pendants de ses oreilles décollées étaient d'un rouge ardent, sa main dodue et blanche, dont l'index portait une énorme bague en or, tremblotait sur la table.

— Écoutez, avorton, dit-il d'une voix que l'émotion rendait rauque, si je vous ai fait amener ici, ce n'est pas pour échanger des coups d'épingle avec vous, ne l'oubliez pas. Comprenez-vous que vous ne pourrez pas vous en tirer.

— Je le comprends très bien.

— Tant mieux pour vous. En fin de compte, je m'en fous pas mal que vous soyez allé chez les Rouges de bon gré ou qu'ils vous aient mobilisé. Ce n'est pas ça qui est important, l'important c'est que, partant de considérations d'honneur mal comprises, vous refusez de dire…

— Il est évident que nous n'avons pas la même conception de l'honneur.

— C'est parce qu'il ne vous en reste pas une once.

— En ce qui vous concerne, colonel, à en juger par votre attitude à mon égard, je doute que vous en ayez jamais eu.

— Je constate que vous tenez à précipiter le dénouement.

— Croyez-vous qu'il soit dans mon intérêt de le retarder ? Ne cherchez pas à me faire peur, ça ne marchera pas.

Andréïanov ouvrit son porte-cigarettes avec des mains tremblantes, alluma une cigarette, tira avidement deux bouffées et s'adressa de nouveau au prisonnier.

— Donc, vous refusez de répondre à mes questions ?

— Pour ce qui me concerne personnellement, j'ai répondu.

— Allez au diable. Votre sale personnalité ne m'intéresse pas. Donnez-vous la peine de répondre à la question suivante : quelles unités avez-vous reçues de la gare de Sébriakovo ?

— Je vous ai déjà dit que je ne le sais pas.

— Vous le savez.

— Bon, je vous accorde cette satisfaction : oui je le sais, mais je ne vous le dirai pas.

— Je vous ferai rosser à coups de baguettes de fusil, ça vous fera parler.

— J'en doute, dit le prisonnier en portant la main gauche à sa moustache, et il sourit avec assurance.

— Le Régiment de Kamychine participait à ce combat ?

— Non.

— Mais votre flanc gauche était couvert par une unité de cavalerie. Laquelle était-ce ?

— Laissez-moi tranquille. Je vous répète que je ne répondrai pas à cette sorte de questions.

— Choisis : ou bien tu délies ta langue immédiatement, chien, ou bien je t'envoie au poteau dans dix minutes. Hein ?

Alors, d'une voix soudainement haute et sonore comme celle d'un jeune homme, le prisonnier dit :

— Vous m'embêtez, vieil imbécile. Abruti. Si vous m'étiez tombé dans les mains, je vous aurais interrogé autrement…

Andréïanov blêmit, porta la main à l'étui de son revolver. Alors, Grigori se dressa sans hâte et leva la main en manière d'avertissement.

— Ah ! Ça va comme ça. Vous vous êtes expliqués, ça suffit. Vous êtes vifs tous les deux, à ce que je vois… Bon, vous ne vous êtes pas mis d'accord, à quoi bon discuter ? Il a raison de ne pas trahir les siens. Ma parole, c'est très bien, ça. Je ne m'y attendais pas.

— Non, permettez… s'échauffait Andréïanov, qui cherchait vainement à ouvrir son étui.

— Je ne permets pas ! dit Grigori avec une joyeuse animation, en avançant vers la table pour protéger le prisonnier de son corps. C’est facile de tuer un prisonnier. Comment votre conscience ne vous l’interdit-elle pas ? Un homme désarmé, captif. On ne lui a même pas laissé ses vêtements, et vous voulez…

Andréïanov repoussa violemment Grigori et sortit son revolver.

— Assez ! Ce gredin m’a insulté.

Le prisonnier se retourna vivement vers la fenêtre en remuant les épaules comme s’il avait froid. Grigori observait Andréïanov avec un sourire. Le colonel, sentant dans sa paume la poignée rugueuse du revolver, le brandit d’un geste absurde, puis abaissa le canon et se détourna.

— Je ne veux pas me salir les mains… dit-il d’une voix rauque, en soufflant et en passant sa langue sur ses lèvres sèches.

Grigori ne put s’empêcher de rire, ses dents blanches comme l’écume étincelaient sous sa moustache, il dit :

— Vous n’en auriez pas eu l’occasion. Regardez, votre revolver n’est pas chargé. En m’éveillant, ce matin, je l’ai pris sur la chaise, je l’ai regardé : pas une cartouche dedans, et ça fait bien deux mois qu’il n’a pas été nettoyé. Vous soignez mal votre arme individuelle.

Andréïanov baissa les yeux, fit tourner avec le pouce le barillet du revolver, sourit.

— Diable. C’est pourtant vrai…

Le lieutenant Souline, qui avait observé tout cela en silence et d’un air ironique, replia le procès-verbal de l’interrogatoire et dit, en grasseyant agréablement :

— Je vous l’ai dit plus d’une fois, Sémion Polikarpovitch, vous traitez vos armes d’une façon monstrueuse. L’incident d’aujourd’hui en est une preuve de plus.

Andréïanov se renfrogna et cria :

— Hé ! La troupe ! Ici !

Deux plantons et le chef du poste de garde apparurent.

— Emmenez-le, dit Andréïanov, désignant le prisonnier de la tête.

Celui-ci se tourna vers Grigori, le salua en silence et se dirigea vers la porte. Grigori crut voir ses lèvres esquisser un sourire de reconnaissance sous sa

moustache roussâtre…

Quand le bruit des pas se fut éteint, Andréïanov ôta ses lunettes d'un geste las, les frotta soigneusement avec un bout de peau de chamois et dit d'un ton fielleux :

— Vous avez brillamment défendu cette crapule, c'est votre affaire. Mais parler de mon revolver devant lui, me mettre dans cette situation désagréable, qu'est-ce que ça signifie, s'il vous plaît ?

— Le mal n'est pas bien grand, répondit Grigori, conciliant.

— Non, c'était quand même inutile. Savez-vous bien que j'aurais pu le tuer ? Un individu répugnant. Pendant une demi-heure, avant votre arrivée, je me suis escrimé avec lui. Ce qu'il a pu mentir, brouiller les pistes, biaiser, donner de faux renseignements, c'est terrible. Et quand je l'ai mis au pied du mur, il a purement et simplement refusé de répondre. Il paraît, voyez-vous, que son honneur d'officier ne lui permet pas de livrer un secret militaire à l'ennemi. Il n'y a pas pensé, à son honneur d'officier, le fils de chienne, quand il s'est mis au service des bolchéviks… J'estime qu'il faut le fusiller sans bruit, avec les deux autres membres du commandement que nous avons faits prisonniers. Aucun espoir d'en tirer des renseignements intéressants. Ce sont des gredins endurcis, incorrigibles, il n'y a pas lieu de les ménager. Qu'en pensez-vous ?

— Comment avez-vous appris qu'il commandait une compagnie ? demanda Grigori en guise de réponse.

— C'est un de ses hommes qui l'a donné.

— Je pense qu'il faut fusiller cet homme-là et laisser les chefs tranquilles, dit Grigori, et il regarda Andréïanov d'un air interrogateur.

Celui-ci haussa les épaules et sourit comme on sourit d'une plaisanterie mal à propos.

— Non, sérieusement, qu'en pensez-vous ?

— Ce que je vous ai dit.

— Mais, permettez, pour quelle raison ?

— Pour quelle raison ? Eh bien, parce qu'il faut sauvegarder la discipline et l'ordre dans l'armée russe. Hier, quand nous nous sommes couchés, vous m'avez vous-même rudement bien exposé, colonel, quel régime il faudra introduire dans l'armée après la défaite des bolchéviks, pour arracher la jeunesse à la contagion rouge. J'étais parfaitement d'accord avec vous, vous vous souvenez ?

Grigori lissait ses moustaches, attentif à suivre l'expression changeante du colonel, et disait sentencieusement :

— Mais aujourd'hui, qu'est-ce que vous proposez ? De cette façon-là, vous allez répandre le désordre. Alors il faut que les soldats trahissent leurs chefs ? Qu'est-ce que vous leur apprenez là ? Et si nous nous étions trouvés dans la même situation, vous et moi, hein ? Non avec votre permission, je m'entête. Je suis contre.

— Comme vous voudrez, dit froidement Andréïanov, et il regarda attentivement Grigori.

Il avait entendu dire que le commandant de la division insurgée était un individu capricieux et original, mais il ne s'attendait pas à ça. Il se contenta d'ajouter :

— C'est comme cela que nous avons l'habitude d'agir avec les chefs rouges prisonniers, en particulier avec les officiers. Vous apportez là quelque chose de nouveau… Et je ne comprends pas très bien votre attitude à l'égard de cette question qui pourrait paraître indiscutable.

— Nous, nous avons l'habitude de les sabrer au combat, quand ça se trouve, mais nous ne fusillons pas les prisonniers, répondit Grigori, et il devint tout rouge.

— Eh bien, soit, envoyons-les à l'arrière, concéda Andréïanov. Une autre question : une partie des prisonniers (des paysans mobilisés du Gouvernement de Saratov) a exprimé le désir de combattre dans nos rangs. Notre Troisième Régiment d'infanterie ne compte même pas trois cents hommes. Croyez-vous possible, après un triage méticuleux, d'y verser des volontaires pris parmi ces prisonniers ? Nous avons des instructions précises de l'état-major à ce sujet.

— Je ne veux pas un seul paysan chez moi. On comblera les pertes avec des Cosaques, déclara Grigori catégoriquement.

Andréïanov essaya de le convaincre :

— Écoutez, nous n'allons pas nous disputer. Je comprends votre désir d'avoir dans la division un effectif cosaque homogène, mais la nécessité nous oblige à ne pas négliger les prisonniers. Même à l'Armée Volontaire, quelques régiments ont été complétés par des prisonniers.

— Qu'ils fassent comme ils veulent, moi je refuse de prendre des paysans. N'en parlons plus, coupa Grigori.

Peu après, il alla donner des ordres pour le départ des prisonniers. Au repas

de midi, Andréïanov lui dit d’une voix émue :

— Il est clair que nous ne pourrons pas nous adapter l’un à l’autre…

— C’est aussi ce que je pense, répondit Grigori avec indifférence.

Sans remarquer le sourire de Souline, il prit avec les doigts un morceau de mouton bouilli et se mit à écraser à coups de dents, comme un loup, un cartilage un peu dur, si fort que Souline grimaça comme d’une violente douleur et ferma un instant les yeux.

Deux jours plus tard, le groupe du général Salnikov reprenait la poursuite des unités rouges en retraite, tandis que Grigori était convoqué d’urgence à l’état-major du groupe. Le chef d’état-major, un général âgé, d’allure respectable, lui communiqua un ordre du commandant en chef de l’Armée du Don, portant dissolution de l’Armée insurgée, et lui dit sans ambages :

— Dans la guerre de partisans contre les Rouges, vous avez commandé une division avec succès, mas nous ne pouvons plus à présent vous confier une division, ni même un régiment. Vous n’avez pas d’instruction militaire et vous ne pourrez pas commander une grosse unité sur un large front, étant donné les méthodes modernes de combat. Êtes-vous d’accord avec cela ?

— Oui, répondit Grigori. Je voulais moi-même renoncer à mon commandement.

— C’est très bien de ne pas surestimer vos possibilités. Cette qualité se rencontre très rarement chez les jeunes officiers d’aujourd’hui. Donc, par ordre du commandant du front, vous êtes chargé du quatrième escadron du Douzième Régiment. Ce régiment est actuellement en marche, à une vingtaine de verstes d’ici, quelque part aux environs du village de Viaznikov. Partez aujourd’hui même, demain au plus tard. Vous vouliez dire quelque chose ?

— Je voudrais être affecté à un service d’intendance.

— C’est impossible. On aura besoin de vous au front.

— Au cours des deux guerres, j’ai été quatorze fois blessé et commotionné.

— Ça n’entre pas en ligne de compte. Vous êtes jeune, vous avez belle allure, et vous pouvez encore vous battre. Quant aux blessures, quel officier n’en a pas ? Vous pouvez disposer. Bonne chance.

Sans doute pour prévenir le mécontentement qui ne pouvait manquer de naître parmi les Cosaques du Haut-Don lors de la dissolution de l’Armée insurgée,

beaucoup de simples Cosaques qui s'étaient distingués pendant l'insurrection reçurent des épaulettes aussitôt après la prise d'Oust-Medvéditskaïa ; presque tous les adjudants passèrent sous-lieutenants et les officiers eurent de l'avancement et des décorations.

Grigori ne fut pas oublié : il fut nommé lieutenant, une citation à l'ordre de l'armée mentionna ses mérites éminents dans la lutte contre les Rouges.

La dissolution prit quelques jours. Les commandants de division et de régiment illettrés furent remplacés par des généraux et des colonels, on nomma des officiers expérimentés à la tête des escadrons, le commandement des batteries et des états-majors fut complètement changé, et les simples Cosaques furent employés à compléter les régiments de l'Armée du Don, éprouvés par les combats du Donets.

Vers le soir, Grigori rassembla ses hommes, leur annonça la dissolution de la division et dit en guise d'adieu :

— Ne gardez pas mauvais souvenir de moi, Cosaques ! On a servi ensemble, on était forcé. A partir de maintenant, on aura nos misères chacun de notre côté. Le plus important, c'est de garder sa tête, il ne faut pas que les Rouges y fassent des trous. Nos têtes, c'est des mauvaises têtes, mais il ne faut tout de même pas les exposer aux balles inutilement. Il faudra s'en servir aussi pour réfléchir, réfléchir bien fort à ce qu'on fera après…

Les Cosaques gardaient un silence accablé, puis ils se mirent à parler tous à la fois. Leurs voix se mêlaient sourdement.

— C'est-il le vieux temps qui recommence ?

— Où irons-nous à présent ?

— Ils font de nous ce qu'ils veulent, les salauds.

— On ne veut pas de la dissolution. Qu'est-ce que c'est que ce nouveau système ?

— Eh bien, les gars, on l'a faite, cette fusion, pour notre malheur.

— Leurs Noblesses vont recommencer à nous serrer la vis.

— Attends un peu. Ils vont nous redresser les articulations…

Grigori attendit que le calme fût revenu et dit :

— Vous gueulez pour rien. Il est fini, le bon temps où on pouvait discuter les ordres et tenir tête aux chefs. Dispersez-vous dans vos cantonnements et ne faites pas trop marcher votre langue ; par le temps qui court, ça ne peut mener

qu’au tribunal militaire et aux escadrons disciplinaires.

Les Cosaques arrivaient par pelotons, serraient la main à Grigori et lui disaient :

— Adieu, Pantélévitch. Toi non plus, ne dis pas de mal de nous.

— Nous autres aussi, ça nous sera dur, bien dur, de servir avec d’autres.

— Tu as eu tort de nous lâcher. Tu n’aurais pas dû accepter de remettre la division.

— On te regrette, Mélékhov. Les autres chefs, ils sont peut-être plus savants que toi, mais ça nous fera pas la vie plus douce, au contraire, voilà le malheur.

Seul un Cosaque natif du village de Napolovski, et qui était le boute-en-train de son escadron, dit :

— Ne les crois pas, Grigori Pantélévitch. En famille ou chez les autres, le travail est toujours dur quand la conscience n’y est pas.

Grigori passa la nuit à boire de l’eau-de-vie avec Ermakov et d’autres commandants, et, le matin, emmenant avec lui Prokhor Zykov, ils s’en alla rejoindre le 12e Régiment.

A peine avait-il reçu le commandement de son escadron et pris contact avec ses hommes, qu’il fut appelé chez le commandant du régiment. Il était très tôt. Grigori inspectait les chevaux, s’y attarda et ne se présenta qu’une demi-heure plus tard. Il s’attendait que le commandant du régiment, sévère et exigeant pour ses officiers, lui ferait une observation, mais l’autre le salua très cordialement et lui dit :

— Alors, comment trouvez-vous l’escadron ? Des hommes solides ?

Il n’attendit pas sa réponse et dit sans le regarder :

— Eh bien, mon cher, j’ai une bien triste nouvelle à vous annoncer… Il est arrivé un grand malheur chez vous. Nous avons reçu cette nuit un télégramme de Viochenskaïa. Je vous accorde une permission d’un mois pour arranger vos affaires de famille. Allez.

— Donnez-moi le télégramme, dit Grigori en pâlissant.

Il prit la petite feuille pliée en quatre, la déplia, la lut, la serra dans sa main soudain moite de sueur. Il ne lui fallut qu’un petit effort pour se maîtriser et il bégaya seulement un peu pour dire :

— Oui, ça, je ne m’y attendais pas. Dans ce cas-là, je vais partir. Adieu.

— N’oubliez pas de prendre votre feuille de permission.

— Non, non, merci, je n’oublierai pas.

Il sortit dans le vestibule d’un pas ferme et assuré, en soutenant son sabre, comme d’habitude, mais, quand il commença à descendre le haut perron, il cessa tout d’un coup d’entendre ses propres pas et sentit aussitôt pénétrer dans son cœur une douleur aiguë comme une baïonnette.

Sur la dernière marche, il chancela et se retint de la main gauche à la rampe branlante ; de la droite il déboutonna rapidement le col de sa vareuse. Il resta une minute ainsi, il respirait vite et profondément. Pendant cette minute, il fut comme ivre de souffrance et, quand il se fut arraché à la rampe et se dirigea vers son cheval attaché à la barrière, il marchait lourdement, en titubant un peu.

16

Pendant plusieurs jours, après sa conversation avec Daria, Natalia vécut avec la sensation d'être écrasée par un mauvais rêve et de n'avoir pas la force de s'éveiller. Elle cherchait un prétexte vraisemblable pour aller chez la femme de Prokhor Zykov et tenter de savoir ce qu'avait fait Grigori à Viochenskaïa pendant la retraite et s'il avait vu Aksinia ou non. Elle voulait être sûre de la faute de son mari. A la fois elle croyait et ne croyait pas à ce que Daria lui avait dit.

Un soir, tard, elle arriva à la ferme Zykov, une badine à la main, d'un air insouciant. La femme de Prokhor, son travail fini, était assise au portail.

— Salut, commère. Tu n'as pas vu notre veau ? dit Natalia.

— Je te remercie, ma bonne. Non, je ne l'ai pas vu.

— C'est un vrai vagabond, cette maudite bête, il ne veut jamais rester à la maison. Je ne sais plus où donner de la tête.

— Attends, repose-toi un peu, on finira par le retrouver. Veux-tu des graines de tournesol ?

Natalia s'approcha, s'assit. Une conversation simplette de commères s'engagea.

— Pas de nouvelles de ton militaire ? s'enquit Natalia.

— Rien. Il ne donne aucun signe de vie, l'antéchrist. Et le tien, il t'a écrit ?

— Non. Il avait promis d'écrire, mais il n'a pas écrit. J'ai entendu dire qu'ils sont quelque part derrière Oust-Medvéditskaïa, mais je ne sais rien d'autre.

Natalia amena la conversation sur la récente retraite de l'autre côté du Don, se mit à poser des questions prudentes sur la vie que menaient les Cosaques à Viochenskaïa et s'inquiéta de savoir qui était allé les voir du village. La femme de Prokhor était astucieuse, elle devina la cause de la visite de Natalia et fit des réponses sèches, réservées.

Son mari lui avait tout dit à propos de Grigori, et la langue lui démangeait, mais elle eut peur de parler, car elle se souvenait de l'avertissement de Prokhor : « N'oublie pas, si tu en dis un seul mot à quelqu'un, je te mets la tête sur le

billot, je te tire ta sale langue d'une archine et je te la coupe. Si le moindre bruit en vient aux oreilles de Grigori, il me tuera, entre autres choses. J'en ai soupé de toi, mais j'en ai pas encore soupé de la vie. T'as compris ? Alors, tais-toi, comme si t'étais crevée. »

— Aksinia Astakhov, ton Prokhor n'a pas eu l'occasion de la voir, à Viochenskaïa ? dit enfin carrément Natalia, à bout de patience.

— Comment veux-tu qu'il l'ait vue ? Tu crois qu'ils avaient la tête à ça ? Vrai Dieu, je n'en sais rien, Mironovna, et ne me demande rien là-dessus. On ne peut pas tirer un mot sensé de mon diable de mari. « Donne, prend », c'est tout ce qu'il sait dire.

Natalia dut s'en aller ainsi, sans rien savoir, encore plus inquiète et plus dépitée. Mais elle ne pouvait rester dans l'incertitude et c'est ce qui la poussa à aller chez Aksinia.

Comme elles étaient voisines, elles se rencontraient souvent, ces dernières années, se saluaient en silence, échangeaient de temps en temps quelques phrases. Le temps où elles se rencontraient sans se dire bonjour, avec des regards de haine, était passé ; leur ressentiment mutuel s'était adouci et, se rendant chez Aksinia, Natalia espérait que celle-ci ne la chasserait pas, lui parlerait, et de qui lui parlerait-elle sinon de Grigori ?

Elle ne se trompait pas.

Sans dissimuler son étonnement, Aksina fit entrer Natalia dans la grande chambre, tira les rideaux des fenêtres, fit de la lumière et demanda :

— Quelles bonnes nouvelles tu m'apportes ?

— Ce n'est pas moi qui t'apporterai de bonnes nouvelles.

— Alors dis la mauvaise nouvelle. Il est arrivé malheur à Grigori Pantéléiévitch ?

Une inquiétude si profonde, si peu dissimulée se faisait jour dans la question d'Aksinia, que Natalia comprit tout. En cette seule phrase, Aksinia s'était dévoilée, et tout ce qui faisait sa vie et ses craintes s'était découvert. Après cela, en fait, c'était inutile de la questionner sur ses relations avec Grigori, mais Natalia ne partit pas, elle tarda à répondre et dit enfin :

— Non, mon mari est vivant, il se porte bien, n'aie pas peur.

— Je n'ai pas peur, qu'est-ce que tu vas chercher ? C'est à toi de t'inquiéter de sa santé, moi j'ai assez de soucis comme ça.

Aksinia parlait sans effort, mais sentant le feu lui monter au visage, elle s’approcha rapidement de la table et, tournant le dos à Natalia, s’occupa longuement de la lampe, qui n’avait pourtant pas besoin d’elle pour brûler.

— As-tu des nouvelles de ton Stépane ?

— Il m’a envoyé ses salutations dernièrement.

— Il va bien ?

— Sans doute.

Aksinia haussa les épaules.

Là non plus, elle n’avait pu mentir, dissimuler ses sentiments : son indifférence pour le sort de son mari apparaissait si clairement dans sa réponse que Natalia sourit involontairement.

— Je vois que tu ne te fais pas beaucoup de souci pour lui… Bon, enfin, c’est ton affaire. Voici pourquoi je suis venue : il y a des bruits qui courent dans le village, comme quoi Grigori s’est remis avec toi et que vous vous revoyez quand il revient au village. C’est vrai ?

— Tu es bien renseignée, dit Aksinia moqueuse. Je pourrais aussi bien te le demander à toi.

— Tu as peur de dire la vérité ?

— Non je n’ai pas peur.

— Alors, dis-la, pour que je sache et que je ne me tourmente plus. Pourquoi me torturer inutilement ?

Aksinia fit tout petits ses yeux, remua ses sourcils noirs.

— De toute façon, je n’aurai pas pitié de toi, dit-elle durement. C’est comme ça : quand je suis malheureuse, tu es heureuse ; quand tu souffres, je suis heureuse… Eh bien, je vais te dire la vérité, pour que tu la saches une fois pour toutes : c’est vrai, ce n’est pas des mensonges. J’ai repris Grigori et, ce coup-ci, j’essaierai de ne plus le lâcher. Bon, qu’est-ce que tu vas faire maintenant ? Casser les carreaux de ma maison, me donner un coup de couteau ?

Natalia se leva, fit un nœud de la badine souple qu’elle avait à la main, la jeta dans le poêle et répondit avec une sévérité qui ne lui était pas coutumière :

— Je ne te ferai aucun mal aujourd’hui. J’attendrai le retour de Grigori, je causerai avec lui et, après, on verra ce qu’il faut que je fasse avec vous, avec vous deux. J’ai deux enfants et je saurai me battre pour eux et pour moi.

Aksinia sourit.

— Alors, pour le moment, je n’ai rien à craindre ?

Sans remarquer la raillerie, Natalia s’approcha d’Aksinia, lui toucha la manche.

— Aksinia, pendant toute ma vie tu t’es mise en travers de mon chemin, mais aujourd’hui je ne vais pas te supplier comme autrefois, tu te rappelles ? J’étais plus jeune alors, plus bête, je me disais : à force de la supplier, elle aura pitié de moi, elle me fera grâce, elle renoncera à Gricha. Je ne ferai plus ça. Je sais une chose : tu ne l’aimes pas, tu t’accroches à lui par habitude. Et l’as-tu jamais aimé comme moi ? Je crois bien que non. Tu as couché avec Listnitski, avec qui n’as-tu pas couché, coureuse ? Quand on aime, on ne fait pas ça.

Aksinia pâlit et, repoussant Natalia de la main, elle se leva du coffre.

— Il ne me l’a pas reproché et toi tu me le reproches ? Ça te regarde ? Bon, je suis mauvaise et toi, tu es bonne, et après ?

— C’est tout. Ne te fâche pas. Je m’en vais. Merci de m’avoir dit la vérité.

— De rien, ne me remercie pas, tu l’aurais sue sans moi. Attends un peu, je sors avec toi pour fermer les volets.

Sur le perron, Aksinia s’arrêta un instant et dit :

— Je suis contente que nous nous quittions sans nous disputer, mais je veux te dire une chose pour finir, chère voisine : si tu es de force, tu le reprendras. Sinon, ne m’en veuille pas. Je ne renoncerai pas à lui de bon gré, moi non plus. Je ne suis plus toute jeune. Tu m’as appelée coureuse, mais je ne suis pas comme votre Daria, je n’ai jamais plaisanté avec ces choses-là… Toi au moins, tu as tes enfants, mais moi – la voix d’Aksinia se mit à trembler, devint plus sourde et plus basse – je n’ai que lui au monde. Le premier et le dernier. Écoute, ne parlons plus de lui. S’il ne meurt pas, si la Reine des Cieux le protège, il reviendra et choisira lui-même…

Natalia ne dormit pas de la nuit. Le matin, elle s’en alla sarcler la melonnière avec Ilinitchna. Au travail, elle se sentait le cœur plus léger. Tandis qu’elle abaissait la houe régulièrement sur les mottes de glaise sableuse séchées par le soleil et tombant en poudre, elle pensait moins ; de temps en temps, elle se redressait pour souffler, essuyer la sueur de son visage et boire une gorgée d’eau.

Des nuages blancs lacérés par le vent flottaient et fondaient au ciel bleu. Les rayons du soleil brûlaient la terre surchauffée. La pluie s’annonçait à l’est. Sans lever la tête, Natalia sentait sur son dos chaque petit nuage offusquant le soleil au

passage : il faisait plus frais un instant, une ombre grise s'étendait brutalement sur la terre brune exhalant la chaleur, sur les queues ramifiées des pastèques, sur les hautes tiges des tournesols ; elle couvrait les melonnières dispersées sur la pente, les herbes accablées, couchées par la chaleur, les buissons d'aubépine et de ronce aux feuilles pendantes, souillées par la fiente des oiseaux ; le cri strident des cailles était plus sonore, le chant doux des alouettes plus distinct, et le vent lui-même, bougeant les herbes chaudes, semblait moins brûlant. Mais de nouveau le soleil perçait obliquement la bordure blanche éblouissante du nuage voguant vers l'ouest ; libéré, il précipitait sur la terre les torrents dorés et rayonnants de sa lumière. Loin, très loin, sur les contreforts bleus des collines du Don, l'ombre accompagnant le nuage fouillait et tachait la terre, tandis que midi régnait sur les melonnières avec une jauneur d'ambre, que chatoyait, tremblait, une buée fuyante à l'horizon, que de la terre et de ses herbes montait une odeur plus étouffante.

A midi, Natalia alla au puits creusé dans le ravin et en rapporta une cruche d'eau glacée. Elle en but avec Ilinitchna, toutes deux se lavèrent les mains et s'assirent en plein soleil pour manger. Ilinitchna coupa soigneusement le pain sur son tablier étendu, sortit du sac les cuillers et une tasse, retira de sous sa blouse une cruche de lait caillé qu'elle avait mise à l'abri du soleil.

Natalia mangeait sans appétit et sa belle-mère lui demanda :

— Ça fait longtemps que je remarque que tu n'es plus la même… C'est-il qu'il y a eu quelque chose avec Grichka ?

Les lèvres de Natalia, fendillées par le vent, se mirent à trembler impitoyablement.

— Il est de nouveau avec Aksinia.

— Mais… comment le sais-tu ?

— J'ai été chez Aksinia hier.

— Et elle te l'a avoué, la vaurienne ?

— Oui.

Ilinitchna ne dit rien, elle réfléchissait. Des plis sévères creusaient au coin des lèvres son visage ridé.

— Peut-être qu'elle a dit ça pour se vanter, la maudite…

— Non, maman, c'est sûr, il n'y a rien à faire…

— Tu ne l'as pas assez surveillé… dit prudemment la vieille. Un homme

comme celui-là, il ne faut pas le lâcher des yeux.

— Mais on ne peut pas tout voir ! Je lui faisais confiance… Je ne pouvais pas l'attacher à ma jupe.

Natalia eut un sourire amer et ajouta, d'une voix presque imperceptible :

— Ce n'est pas Michatka, que je puisse le tenir. Il a la tête à moitié blanche, mais il n'oublie pas le passé…

Ilinitchna lava et essuya les cuillers, rinça la tasse, remit tout cela dans le sac et dit enfin :

— C'est tout ton malheur ?

— Comme vous êtes, maman… Ce malheur-là suffit pour vous dégoûter de tout.

— Et qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Il n'y a qu'une chose à faire : je prendrai mes enfants et je m'en irai chez les miens. Je ne vivrai plus avec lui. Qu'il la prenne à la maison, qu'il vive avec elle. J'ai assez souffert.

— Quand j'étais jeune, j'avais des idées comme ça aussi, dit Ilinitchna en soupirant. Le mien non plus n'était pas le dernier pour ces choses-là. Tout ce que j'ai vu de misère avec lui, je ne pourrai jamais te le dire. Mais ce n'est pas facile de quitter son mari, et à quoi bon ? Réfléchis et tu verras ; et puis comment peut-on enlever des enfants à leur père ? Non, tu dis des bêtises. Ne pense pas à ça, je te le défends.

— Non, maman, je ne vivrai plus avec lui, ne perdez pas votre temps.

— Comment, « ne perdez pas votre temps » ! s'indigna Ilinitchna. Quoi, tu n'es donc pas de la famille ? Ai-je pitié de vous autres, maudits que vous êtes, oui ou non ? Et c'est à moi la mère, à moi une vieille femme, que tu parles comme ça ? Je te le dis : sors-toi ça de la tête, et voilà tout. Tu t'es dit : « Je partirai de la maison. » Mais où iras-tu ? Et qui a besoin de toi dans ta famille ? Ton père est mort, la maison est brûlée, ta mère sera obligée de demander asile à des étrangers et c'est là que tu veux aller et traîner mes petits-enfants après toi ? Non, ma chérie, ça ne se passera pas comme ça. Quand Grichka rentrera, nous verrons ce que nous ferons, mais pour l'instant ne m'en parle pas, je te le défends et je ne t'écouterai pas.

Tout ce qui s'était depuis si longtemps accumulé dans le cœur de Natalia éclata soudain en un accès de sanglots convulsifs. Elle arracha son fichu en

gémissant, frappa du visage la terre sèche et sans tendresse, écrasa contre elle sa poitrine et sanglota sans larmes.

Ilinitchna, qui était une vieille femme sage et courageuse, ne bougea pas. Elle enveloppa soigneusement dans sa blouse la cruche avec ce qui restait de lait caillé, la mit au frais, puis versa de l'eau dans la tasse et vint s'asseoir à côté de Natalia. Elle savait que les mots ne sont d'aucun secours à une pareille douleur, elle savait aussi que les larmes valent mieux que les yeux secs et les lèvres durement serrées. Après avoir laissé pleurer Natalia, Ilinitchna lui posa sur la tête sa main, que le travail avait rendue rude, et dit sévèrement, en caressant les cheveux noirs et brillants de sa bru :

— En voilà assez. Tu n'arriveras pas à épuiser tes larmes, gardes-en pour une autre fois. Tiens, bois un peu d'eau.

Natalia se calma. De temps en temps, ses épaules se soulevaient et un menu tremblement parcourait son corps. Tout à coup, elle sauta sur ses pieds, repoussa Ilinitchna qui lui tendait la tasse pleine d'eau et, face à l'orient, joignant comme pour la prière ses paumes humides de larmes, elle cria très vite, d'une voix entrecoupée :

— Mon Dieu ! Toute mon âme, il me l'a déchirée. Je n'ai plus la force de vivre comme ça. Mon Dieu, punis-le, le maudit ! Frappe-le à mort. Qu'il ne vive pas plus longtemps ! Qu'il ne me torture plus !…

Un nuage noir et floconneux arrivait de l'est. Le tonnerre roulait sourdement. Un éclair blanc incandescent, perçant le sommet des nuages, zigzaguait au ciel. Le vent inclinait vers l'ouest les herbes murmurantes, apportait de la route une poussière amère, ployait presque jusqu'à la terre les têtes des tournesols, alourdies de graines.

Le vent défaisait la chevelure de Natalia, séchait son visage mouillé, entortillait autour de ses jambes le bas de sa large jupe grise des jours de semaine.

Pendant quelques secondes, Ilinitchna observa sa bru avec une terreur superstitieuse. Sur le fond de la sombre nuée d'orage qui couvrait la moitié du ciel, elle lui semblait étrangère, effrayante.

La pluie approchait très vite. Le silence annonciateur d'orage fut de courte durée. Un faucon qui descendait obliquement poussa un glapissement angoissé, un rat de blé siffla une dernière fois devant son terrier, un vent épais jeta au visage d'Ilinitchna une poussière de sable et s'envola en hurlant dans la steppe. La vieille se releva péniblement. Son visage était d'une pâleur mortelle. Elle cria

d’une voix sourde à travers le grondement de la tempête en marche :

— Reprends tes esprits ! Dieu soit avec toi ! Pour qui demandes-tu la mort ?

— Mon Dieu, punis-le ! Mon Dieu, châtie-le ! criait Natalia, tournant ses yeux déments vers où s’amoncelaient majestueusement et sauvagement les nuages cabrés par la tempête, illuminés par les jaillissements éblouissants des éclairs.

Un coup de tonnerre éclata au-dessus de la steppe avec un crépitement sec. Saisie par la peur, Ilinitchna se signa, s’approcha de Natalia d’un pas mal assuré, la prit par l’épaule.

— Mets-toi à genoux. Tu entends, Natachka ?

Natalia regarda sa belle-mère avec des yeux égarés, se laissa choir sans volonté sur les genoux.

— Demande pardon à Dieu ! lui ordonna impérieusement Ilinitchna. Demande-Lui de ne pas accepter ta prière. Pour qui as-tu souhaité la mort ? Pour le père de tes enfants. Oh ! c’est un grand péché ! Signe-toi. Courbe-toi jusqu’à terre. Dis : « Mon Dieu, pardonne-moi mon péché, à moi maudite. »

Natalia se signa, murmura quelque chose de ses lèvres blanches et, serrant les dents, tomba gauchement sur le côté.

La steppe, lavée par l’averse, verdoyait magnifiquement. Un arc-en-ciel haut et brillant s’était déployé depuis un étang lointain jusqu’au Don. Le tonnerre roulait lourdement à l’ouest. Avec des cris d’aigle, l’eau trouble des montagnes se précipitait dans le ravin. Des ruisseaux écumants dévalaient la pente à travers les melonnières, vers le Don. Ils emportaient des feuilles arrachées par la pluie, des racines d’herbes défouies, des épis de seigle cassés. De gros tas de sable s’accumulaient, recouvrant les tiges des pastèques et des melons ; l’eau tourbillonnante coulait le long des chemins, en rongeant les ornières. Une meule de foin enflammée par la foudre achevait de se consumer au pied d’une colline lointaine. La colonne de fumée mauve montait très haut, presque jusqu’à toucher l’arc-en-ciel.

Ilinitchna et Natalia descendaient vers le village, posant prudemment leurs pieds nus sur le chemin glissant et boueux, retroussant très haut leurs jupes. Ilinitchna disait :

— Vrai Dieu, vous avez trop de caractère, vous les jeunes. A la moindre chose, vous voilà tout enragés ! Si tu avais eu ma vie, qu’est-ce que tu aurais

fait ? Grichka ne t’a jamais touché un cheveu, et tu n’es pas contente. Tout ce que tu as inventé, c’est de le quitter, et tu t’évanouis, et qu’est-ce que tu n’as pas fait ? Jusqu’à Dieu que tu as mêlé à vos vilaines affaires… Hein, dis-moi, ma pauvre petite, c’est-il bien ? Moi, mon boiteux, il m’a toujours battue sans rime ni raison. C’est lui qui faisait des saletés et il passait sa colère sur moi. Quand il rentrait au petit matin, je pleurais des larmes amères et je lui faisais des reproches, alors il faisait marcher ses poings… Quelquefois, je restais tout un mois bleue comme une plaque de tôle, et je n’en suis pas morte, j’ai élevé mes enfants et je n’ai jamais eu l’idée de m’en aller de la maison. Ce n’est pas pour défendre Grichka, mais c’est quand même un homme avec qui on peut vivre. Si ce n’était cette vipère, il serait le premier du village. Elle l’a envoûté, c’est pas possible autrement.

Natalia marcha longtemps sans répondre, perdue dans ses pensées, puis elle dit :

— Maman, je ne veux plus parler de ça. Quand Grigori sera là, on verra… Peut-être que je m’en irai de moi-même, peut-être qu’il me chassera, mais pour l’instant je ne bouge pas de votre maison.

— Ça fait longtemps que tu aurais dû parler comme ça ! dit Ilinitchna avec joie. Si Dieu le veut, tout s’arrangera. Il ne te chassera pour rien au monde, ne pense donc pas à ça ! Lui qui t’aime tant, toi et les enfants, il aurait des idées pareilles ! Non, non. Il ne te changera pas contre Aksinia, il ne peut pas faire ça. Allons, tout ça, c’est des choses qui arrivent, dans une famille. Pourvu seulement qu’il revienne vivant…

— Je ne souhaite pas sa mort… J’ai dit ça dans un coup de colère… Ne me le reprochez pas… Je ne peux pas l’arracher de mon cœur, mais c’est un peu dur de vivre ainsi…

— Ma petite fille chérie ! Est-ce que je ne le sais pas ? Mais il ne faut rien faire à l’étourdie. Veux-tu que je te dise : n’en parlons plus. Et pour l’amour du Christ, n’en dis rien au vieux. Ce n’est pas son affaire.

— Je voudrais vous dire une chose… Je ne sais pas si je resterai avec Grigori ou non, mais je ne veux plus avoir d’enfants de lui. Je ne sais même pas ce que je dois faire avec ceux-ci… Et je suis grosse, maman…

— Depuis longtemps ?

— Ça fait le troisième mois.

— Qu’est-ce qu’on peut y faire ? Que tu le veuilles ou non, il faudra bien

accoucher.

— Non, dit résolument Natalia. Aujourd'hui même, j'irai voir la mère Kapitonovna. Elle m'en débarrassera. Elle l'a fait pour d'autres.

— C'est-il que tu veux… tuer ton enfant ? Et tu oses parler de ça, misérable ?

Ilinitchna, indignée, s'arrêta au beau milieu de la route, joignit les mains. Elle voulait dire encore quelque chose, mais elle entendit derrière elle un grincement de roues, les sabots d'un cheval aspirant bruyamment la boue, une voix excitant la bête.

Ilinitchna et Natalia s'écartèrent du chemin, abaissant tout en marchant leurs jupes retroussées. C'était le vieux Philippe Aguéiévitch Beskhlebnov qui revenait des champs. Arrivé à leur niveau, il arrêta sa jument fougueuse.

— Montez, bonnes femmes, je vais vous mener jusqu'à chez vous. A quoi bon pétrir la boue ?

— Merci, Aguéiévitch, nous étions vraiment fatiguées de glisser sur ce chemin, répondit Ilinitchna, toute contente, et elle monta la première sur le vaste chariot.

Après le dîner, Ilinitchna voulu causer avec Natalia, lui prouver qu'il n'était pas nécessaire de faire une fausse couche ; tout en faisant la vaisselle, elle cherchait les arguments les plus convaincants à ses yeux, songeait même à informer le vieux pour qu'il l'aidât à dissuader cette femme folle de douleur. Pendant ce temps, Natalia avait tout doucement fait quelques préparatifs et s'en était allée.

— Où est Natalia ? demanda Ilinitchna à Douniachka.

— Elle a fait un petit paquet et elle est partie.

— Où ça ? Qu'est-ce qu'elle a dit ? Un paquet comment ?

— Est-ce que je sais, maman ? Elle a enveloppé une jupe propre dans un fichu, d'autres choses encore, et elle est partie, elle n'a rien dit.

— Pauvre malheureuse !

A l'étonnement de Douniachka, Ilinitchna avait éclaté en sanglots impuissants et s'était laissée choir sur le banc.

— Qu'est-ce qu'il y a, maman ? Dieu vous garde, pourquoi pleurez-vous ?

— Laisse-moi tranquille, effrontée. Ça ne te regarde pas. Qu'est-ce qu'elle a

dit ? Pourquoi ne m’as-tu avertie quand elle a fait son paquet ?

Douniachka répliqua, irritée :

— Mais c’est une vraie calamité de parler avec vous ! Comment pouvais-je savoir qu’il fallait vous avertir ? Elle n’est pas partie pour toujours ! Il faut croire qu’elle a été rendre visite à sa mère. Et pourquoi pleurez-vous ? Je n’y comprends rien.

Ilinitchna attendait dans la plus grande inquiétude le retour de Natalia. Elle décida de ne rien dire au vieux, craignant les remontrances et les reproches.

Au coucher du soleil, le troupeau de chevaux revint de la steppe. Le court crépuscule d’été descendit. De rares feux s’allumèrent dans le village, mais Natalia n’était toujours pas là. On s’attabla pour le repas du soir. Ilinitchna, blanche d’émotion, servit des nouilles avec des oignons frits à l’huile. Le vieux prit une cuiller, ôta les miettes de pain rassis qui étaient dedans, les jeta dans sa bouche encadrée de barbe et demanda, après un regard distrait autour de la table :

— Où est Natalia ? Pourquoi ne l’appelez-vous pas à table ?

— Elle n’est pas là, répondit Ilinitchna à mi-voix.

— Où est-elle donc ?

— Sans doute qu’elle est allée chez sa mère.

— Elle reste longtemps. Elle devrait pourtant savoir ce qu’elle fait, grommela Pantéléï Prokofiévitch, mécontent.

Il mangeait avec application, avec recueillement, comme toujours ; de temps en temps posait sa cuiller sur la table, jetait un regard oblique, plein d’admiration, sur Michatka, qui était assis à côté de lui, et disait d’une voix rude :

— Tourne-toi un peu mon petit, que je t’essuie la bouche. Votre mère court les chemins, et il n’y a personne pour vous surveiller…

Et, de sa grosse paume calleuse et noire, il essuyait les lèvres tendres et roses de son petit-fils.

Le souper s’acheva en silence, on se leva de table. Pantéléï Prokofiévitch ordonna :

— Éteignez la lumière. Il n’y a pas beaucoup de pétrole, ce n’est pas la peine de le gaspiller.

— Faut-il fermer la porte ? demanda Ilinitchna.

— Oui.

— Mais Natalia ?

— Elle frappera. Peut-être qu'elle traînera jusqu'au matin. Voilà une nouvelle mode… Et toi, tu ne lui dis rien, vieille sorcière ! En voilà une idée, de rester en visite la nuit… Je lui dirai deux mots demain matin. Elle prend exemple sur Daria…

Ilinitchna se coucha tout habillée. Elle resta une demi-heure ainsi, à se retourner en silence, à soupirer, et elle allait tout juste se lever pour se rendre chez Kapitonovna, quand elle entendit sous la fenêtre des pas traînants et mal assurés. Elle sauta du lit avec une vivacité qui n'était plus de son âge, courut rapidement dans le vestibule, ouvrit la porte.

Pâle comme la mort, s'accrochant à la rampe, Natalia montait sur le perron. La pleine lune éclairait vivement son visage amaigri, les yeux creusés, ses sourcils douloureusement arqués. Elle vacillait comme une bête grièvement blessée, et une tache de sang noir demeurait à la place où elle posait le pied.

Ilinitchna l'entoura de ses bras sans rien dire et la conduisit dans le vestibule. Adossée à la porte, Natalia murmura d'une voix rauque :

— Tout le monde dort ? Maman, essuyez le sang derrière moi… Vous voyez, je laisse des traces…

— Mais qu'est-ce que tu as fait de toi ? s'écria Ilinitchna à mi-voix, en s'étranglant de sanglots.

Natalia essaya de sourire, mais au lieu d'un sourire une pitoyable grimace altéra son visage.

— Ne faites pas de bruit, maman… Vous allez réveiller tout le monde… Voilà, j'en suis débarrassée. Maintenant, j'ai l'âme tranquille… Mais je perds beaucoup de sang… Ça coule comme si on m'avait égorgée… Donnez-moi la main, maman… La tête me tourne.

Ilinitchna ferma la porte au loquet, longtemps chercha de sa main tremblante la clenche dans l'obscurité, comme dans une maison inconnue. Sur la pointe des pieds, elle conduisit Natalia dans la grande chambre, éveilla Douniachka et la fit sortir, appela Daria, alluma une lampe.

La porte de la cuisine était ouverte et l'on entendait le ronflement puissant et régulier de Pantéléï Prokofiévitch ; la petite Poliouchka clappait des lèvres et

marmottait dans son sommeil. Il est lourd, le sommeil des enfants, que rien ne trouble.

Pendant qu'Ilinitchna retapait l'oreiller, préparait le lit, Natalia s'assit sur le banc et posa la tête, sans force, au bord de la table. Douniachka voulait entrer dans la chambre, mais Ilinitchna lui dit sévèrement :

— Va-t'en, effrontée, et ne te montre pas ici. Tu n'as rien à faire ici.

Daria, le visage sombre, prit un torchon humide et alla dans le vestibule. Natalia leva la tête avec effort et dit :

— Otez les draps propres du lit… Mettez une grosse toile… De toute façon je la tacherai.

— Tais-toi ! lui ordonna Ilinitchna. Déshabille-toi, couche-toi. Tu te sens mal ? Veux-tu de l'eau ?

— Je suis faible… Apportez-moi une chemise propre et de l'eau.

Natalia se leva péniblement et alla vers le lit d'un pas mal assuré.

Alors seulement Ilinitchna remarqua que la jupe de Natalia, imbibée de sang, pendait lourdement et collait à ses jambes. Elle vit avec terreur Natalia pour se déshabiller qui se penchait et pressait le bas de sa jupe comme si elle avait été dans la pluie.

— Mais tu as perdu tout ton sang ! s'écria Ilinitchna dans un sanglot.

Natalia se déshabilla, les yeux fermés, le souffle rapide et saccadé. Ilinitchna la regarda et se dirigea d'un pas résolu vers la cuisine. Elle éveilla à grand-peine Pantéléï Prokofiévitch et lui dit :

— Natalia est malade… Elle est très mal, j'ai peur qu'elle meure… Attelle tout de suite et va chercher le médecin à la stanitsa.

— Tu en inventes de belles ! Qu'est-ce qui lui est arrivé ? Elle est malade ? Elle ferait mieux de ne pas tant courir la nuit…

La vieille lui expliqua brièvement de quoi il retournait. Furieux, Pantéléï Prokofiévitch bondit et alla à la chambre tout en boutonnant sa culotte.

— Ah ! dévergondée ! Ah ! fille de chienne ! C'est tout ce qu'elle a trouvé ! Hein ? Elle a été forcée ?… Je m'en vais lui faire voir…

— Tu es fou, misérable ! Ne va pas te fourrer par là… Elle n'a rien à faire de toi… Tu vas éveiller les enfants. Sors et attelle vite…

Ilinitchna voulait retenir le vieux, mais lui, sans l'entendre, alla à la porte de

la chambre et l’ouvrit d’un coup de pied.

— Tu as gagné, hein, fille du diable ! clama-t-il du seuil.

— N’entrez pas ! Père, n’entrez pas ! Au nom du Christ, n’entrez pas ! s’écria Natalia d’une voix perçante, en serrant contre sa poitrine sa chemise qu’elle venait d’enlever.

Tout en jurant, Pantéléï Prokofiévitch se mit à la recherche de son manteau, de sa casquette et du harnachement. Il tardait tant que Douniachka n’y tint plus, se précipita dans la chambre et dit à son père en pleurant :

— Dépêche-toi ! Tu farfouilles comme un scarabée dans le fumier. Natachka est en train de mourir, et lui, il met une heure à se préparer. Oui. Et ça s’appelle un père ! Si tu ne veux pas y aller, dis-le. J’attellerai moi-même et j’irai.

— Tu es folle ! Tu es comme un chien déchaîné ! Il ne manquait plus que toi, espèce de teigne ! Et tu gueules contre ton père, saleté !

Pantéléï Prokofiévitch la menaça de son manteau et sortit dans la cour en marmonnant des malédictions.

Après son départ, tout le monde se sentit plus à l’aise. Daria lavait le plancher en déplaçant furieusement les chaises et les bancs ; Douniachka, à qui Ilinitchna avait permis d’entrer dans la chambre après le départ du vieux, arrangeait l’oreiller, apportait de l’eau ; de temps en temps, Ilinitchna allait jeter un coup d’œil sur les enfants qui dormaient dans la pièce voisine, et, quand elle rentrait dans la chambre, elle regardait longuement Natalia et hochait douloureusement la tête, la joue appuyée dans la main.

Natalia était silencieuse, roulant sur l’oreiller sa tête aux mèches ébouriffées, mouillées de sueur. Elle perdait son sang. Toutes les demi-heures, Ilinitchna la soulevait avec précaution, retirait le linge trempé et en mettait un autre.

Natalia s’affaiblissait d’heure en heure. Quelque temps après minuit, elle ouvrit les yeux, demanda :

— Il fera bientôt jour ?

— Ça ne tardera pas, dit la vieille pour la tranquilliser.

Et elle pensa à part soi : « C’est donc qu’elle n’en a plus pour longtemps. Elle a peur de perdre connaissance et de ne plus revoir ses enfants… »

Comme pour confirmer cette supposition, Natalia demanda doucement :

— Maman, éveillez Michatka et Poliouchka…

— Tu n’y penses pas, ma chérie ! Pourquoi les éveiller en pleine nuit ? Ils prendront peur en te voyant, ils vont crier… Pourquoi les éveiller ?

— Je veux les voir… Je me sens mal.

— Mon Dieu, qu’est-ce que tu dis là ? Le père va bientôt ramener le médecin, il te soignera. Tu devrais dormir, hein ma chérie.

— Comme si je pouvais dormir ! répondit Natalia d’une voix un peu irritée.

Après cela, elle resta un long moment silencieuse et son souffle se fit plus régulier.

Ilinitchna sortit doucement sur le perron et donna libre cours à ses larmes. Elle rentra dans la chambre, le visage rouge et tout enflé, au moment où l’aube pointait à peine. Au grincement de la porte, Natalia ouvrit les yeux, demanda encore une fois :

— Il va bientôt faire jour ?

— Le jour se lève.

— Couvrez-moi les jambes avec une pelisse…

Douniachka lui jeta sur les jambes une pelisse en peau de mouton et la borda avec la couverture chaude. Natalia la remercia du regard, puis appela Ilinitchna, lui dit :

— Asseyez-vous à côté de moi, maman, et toi, Douniachka, et toi, Daria, sortez un moment, je veux causer seule avec maman… Elles sont sorties ? demanda-t-elle sans ouvrir les yeux.

— Oui.

— Le père n’est pas encore rentré ?

— Il sera là bientôt. Ça va-t-il plus mal, ou quoi ?

— Non, c’est toujours pareil… Voilà ce que je voulais vous dire… Je vais bientôt mourir, maman… Mon cœur le sent. C’est effrayant ce que j’ai perdu de sang. Dites à Daria, quand elle allumera le feu, qu’elle mette beaucoup d’eau à chauffer… Vous me ferez ma toilette vous-même, je ne veux pas que d’autres…

— Natalia ! Ma chérie ! Pourquoi parler de la mort ? Dieu est miséricordieux, tu en reviendras.

D’un faible mouvement de la main, Natalia fit taire sa belle-mère et dit :

— Ne me coupez pas… j’ai déjà du mal à parler, et je voudrais vous dire…

De nouveau la tête me tourne… je vous ai dit, pour l'eau ? Il faut croire que je suis forte… Kapitonovna m'a fait ça il y a longtemps, au début de l'après-midi, dès que je suis arrivée… Elle a eu bien peur, elle aussi… Que de sang j'ai perdu… Pourvu que je vive jusqu'au matin… Faites chauffer beaucoup d'eau… je veux être propre quand je serai morte… Maman, vous me mettrez ma jupe verte, celle qui a le bas brodé… Grichka aimait me voir avec cette jupe-là… Et la blouse de popeline… Elle est dans le coffre, sur le dessus, dans le coin à droite, sous le châle… Quand je serai morte, je veux qu'on mène les enfants chez ma mère… Vous feriez bien de faire appeler ma mère, qu'elle vienne vite… Il est temps que je fasse mes adieux… prenez le linge sous moi. Il est tout mouillé…

Ilinitchna, soutenant Natalia sous le dos, retira le linge et en mit tant bien que mal un autre. Natalia eut encore le temps de dire :

— Sur le côté… tournez-moi sur le côté.

Et elle perdit connaissance.

L'aube bleue apparut aux fenêtres. Douniachka rinça le seau et alla traire les vaches. Ilinitchna ouvrit la fenêtre toute grande, et la fraîcheur réconfortante et rude du matin d'été s'engouffra dans la chambre pleine de l'odeur lourde du sang frais, mêlée à celle du pétrole brûlé. Le vent jeta sur l'appui de fenêtre des larmes de rosée arrachées aux feuilles d'un cerisier ; on entendit les voix matinales des oiseaux, le meuglement des vaches, les claquements sonores et saccadés d'un fouet de berger.

Natalia revint à elle, ouvrit les yeux, passa le bout de sa langue sur ses lèvres jaunes, sèches, exsangues, et demanda à boire. Elle ne parlait plus de ses enfants ni de sa mère. Tout la quittait, pour toujours sans doute…

Ilinitchna ferma la fenêtre et s'approcha du lit. Quel changement terrible en une nuit ! Un jour avant, elle était comme un jeune pommier en fleur, belle, saine, forte ; maintenant, ses joues étaient plus blanches que la craie des falaises du Don, son nez était devenu plus pointu, ses lèvres avaient perdu leur fraîcheur vive de naguère, s'étaient amincies et semblaient avoir du mal à couvrir les deux rangées écartées de ses dents. Les yeux seuls gardaient leur éclat, mais leur expression était déjà changée. Quelque chose de nouveau, d'inconnu, de terrible apparaissait dans le regard de Natalia chaque fois que, cédant à un besoin inexplicable, elle soulevait ses paupières bleuâtres, parcourait des yeux la chambre et s'arrêtait une seconde sur Ilinitchna…

Pantéléï Prokofiévitch arriva comme le soleil se levait. L'officier de santé,

ensommeillé, harassé par les nuits blanches et les soins incessants qu'il devait donner aux typhiques et aux blessés, descendit du tarantass en s'étirant, prit un paquet sous le siège et entra dans la maison. Sur le perron, il ôta son imperméable en grosse toile et, penché par-dessus la rampe, lava longuement ses mains velues, en jetant des regards en dessous à Douniachka qui lui versait de l'eau – même, il lui cligna de l'œil une ou deux fois. Puis il entra dans la chambre et passa une dizaine de minutes auprès de Natalia, après avoir fait sortir tout le monde.

Pantéléï Prokofiévitch et Ilinitchna attendaient, assis dans la cuisine.

— Alors ? avait demandé le vieux à voix basse dès qu'ils furent sortis de la chambre.

— Elle va mal…

— Elle a fait ça d'elle-même ?

— C'est elle qui en a eu l'idée, dit Ilinitchna, éludant la réponse directe.

— De l'eau chaude, vite ! ordonna l'officier de santé, passant par la porte sa tête hirsute.

En attendant l'eau bouillie, il vint dans la cuisine. A la question muette du vieux, il répondit par un geste qui ne laissait pas d'espoir.

— Elle passera avant midi. Une perte de sang terrible. Il n'y a rien à faire. Vous n'avez pas prévenu Grigori Pantéléiévitch ?

Pantéléï Prokofiévitch ne répondit pas, disparut dans le vestibule, et Daria le vit qui passait derrière la faucheuse, sous l'auvent du hangar, laissait tomber la tête sur un tas d'argol de l'année précédente et sanglotait…

L'officier de santé resta là une demi-heure encore, assis sur le perron, somnolant sous les rayons du soleil levant, puis, quand le samovar fut bouillant, il rentra dans la chambre, fit une piqûre de camphre à Natalia, sortit et réclama du lait. Réprimant difficilement un bâillement, il but deux verres de thé et dit :

— Il faut que vous me rameniez tout de suite. J'ai des malades et des blessés à la stanitsa, et ici je ne sers à rien. Tout est inutile. J'aurais été heureux de rendre service à Grigori Pantéléiévitch, mais je vous le dis franchement, je ne peux rien faire. Notre science n'est pas grande : nous ne savons que soigner les malades, nous n'avons pas encore appris à ressusciter les morts. Et votre jeune dame est si bien arrangée qu'elle n'a plus ce qu'il faut pour vivre… La matrice est complètement déchirée, il n'y a plus une place vive. Il faut croire que la vieille s'est servie d'un crochet de fer. C'est ça, notre ignorance, il n'y a rien à

faire.

Pantéléï Prokofiévitch jeta une brassée de foin dans le tarantass et dit à Daria :

— C'est toi qui le ramèneras. N'oublie pas de faire boire la jument en arrivant au Don.

Il voulut offrir de l'argent à l'officier de santé, mais celui-ci refusa catégoriquement et lui fit des reproches :

— Tu n'as pas honte de parler de ça, Pantéléï Prokofiévitch ? On est entre amis, et tu viens là avec ton argent. Non, non, remballe-moi ça. Comment me remercier ? Je ne veux pas en entendre parler. Si j'avais pu remettre votre bru sur pied, ce serait différent.

Vers six heures du matin Natalia se sentit nettement mieux. Elle demanda à se laver, se peigna devant un miroir tenu par Douniachka et, regardant les siens avec des yeux brillants comme d'une lumière nouvelle, sourit péniblement :

— Allons, voilà que je commence à me rétablir. Et moi qui avais pris peur… Je croyais que c'était fini… Mais les enfants dorment bien longtemps ? Va voir s'ils ne sont pas éveillés, Douniachka.

Loukinitchna arriva, avec Gripachka. La vieille se mit à pleurer quand elle vit sa fille, mais Natalia dit avec émotion, très vite :

— Pourquoi pleurez-vous, maman ? Je ne suis pas si malade… Vous n'êtes tout de même pas venue m'enterrer ? Hein vraiment, pourquoi pleurez-vous ?

Gripachka donna discrètement un coup de coude à sa mère ; la mère comprit, s'essuya lestement les yeux et dit d'un ton rassurant :

— Qu'est-ce que tu dis là, ma petite fille, c'est par bêtise que j'ai laissé tomber une larme. Ça m'a saisi le cœur, quand je t'ai vue… C'est que tu es tant changée…

Une légère rougeur anima les joues de Natalia quand elle entendit la voix de Michatka et le rire de Poliouchka.

— Appelez-les ici. Appelez-les vite… demanda-t-elle. Ils s'habilleront après.

Poliouchka entra la première, s'arrêta sur le seuil, essuyant de son petit poing ses yeux ensommeillés.

— Ta maman est malade… dit Natalia avec un sourire. Approche-toi, ma mignonne.

Poliouchka considérait avec étonnement les grandes personnes gravement assises sur les bancs. En s'approchant, elle dit d'une voix chagrine :

— Pourquoi tu ne m'as pas éveillée ? Pourquoi tout le monde est là ?

— On est venu prendre de mes nouvelles… Mais pourquoi je t'aurais éveillée ?

— J'aurais pu t'apporter de l'eau, je serais restée à côté de toi…

— Allez, va, va faire ta toilette, te peigner, faire ta prière. Après, tu reviendras et tu resteras à côté de moi.

— Tu te lèveras pour déjeuner ?

— Je ne sais pas. Peut-être que non.

— Bon, alors je te servirai ici. Veux-tu, petite maman ?

— C'est tout le portrait de son père, mais le cœur n'est pas le même, plus tendre… dit Natalia avec un faible sourire, en renversant la tête et en tirant frileusement la couverture sur ses jambes.

Une heure après, son état s'aggravait. Du doigt, elle fit signe à ses enfants d'approcher, les embrassa, les bénit et demanda à sa mère de les emmener avec elle. Loukinitchna dit à Gripachka de se charger des enfants et resta à côté de sa fille. Natalia ferma les yeux et dit comme dans un rêve :

— Et je ne le verrai pas…

Puis, comme si elle se rappelait quelque chose, elle se souleva brutalement.

— Ramenez Michatka.

Gripachka, en larmes, poussa le petit dans la chambre. Elle-même resta dans la cuisine en récitant des lamentations d'une voix presque imperceptible.

Un peu maussade, avec le regard pas commode des Mélékhov, Michatka s'approcha timidement du lit. Le changement brusque qui s'était fait sur le visage de sa mère la rendait presque méconnaissable, étrangère. Natalia attira son fils à elle, sentit son petit cœur battre vite, comme celui d'un moineau capturé.

— Penche-toi vers moi, mon fils. Plus près ! dit Natalia.

Elle chuchota quelque chose à l'oreille de Michatka, puis l'écarta d'elle, le regarda dans les yeux d'un regard scrutateur, serra les lèvres et dit avec un pauvre sourire contraint :

— Tu n’oublieras pas ? Tu le diras ?

— Je n’oublierai pas…

Michatka saisit l’index de sa mère, le serra dans son petit poing brûlant, le garda une minute et le lâcha. Puis il s’éloigna du lit sur la pointe des pieds, les bras écartés, comme un équilibriste…

Natalia le suivit des yeux jusqu’à la porte et se retourna en silence vers le mur. Elle mourut à midi.

17

Bien des souvenirs, bien des pensées envahirent Grigori pendant les deux jours que dura son voyage du front jusqu'au village… Pour ne pas être seul dans la steppe avec son chagrin, ses pensées, qui le ramenaient sans cesse à Natalia, il prit avec lui Prokhor Zykov. Dès qu'ils eurent quitté le campement de l'escadron, Grigori se mit à parler de la guerre, se souvint du temps où il était au 12e Régiment sur le front autrichien, et aussi de la Roumanie, et des combats contre les Allemands. Il parlait sans arrêt, racontait toutes sortes d'histoires drôles qui s'étaient passées dans son régiment, et riait…

Prokhor, naïf, avait commencé par lancer obliquement vers Grigori des regards perplexes, étonné de cette prolixité inhabituelle, mais il finit par deviner qu'en évoquant le passé Grigori voulait écarter les pensées pénibles, et il se mit à soutenir la conversation, peut-être même avec trop de zèle. Comme il racontait avec tous les détails un séjour qu'il avait fait à l'hôpital de Tchernigov, il regarda Grigori et vit des larmes abondantes couler sur ses joues brunes…

Par discrétion, il se laissa distancer pendant une demi-heure, puis rejoignit Grigori et essaya de parler de choses sans importance, mais Grigori laissa tomber la conversation. Ils trottèrent ainsi jusqu'à midi, sans rien dire, côte à côte, étrier contre étrier.

Grigori se hâtait follement. Malgré la chaleur, il lançait son cheval tantôt au grand trot, tantôt au galop, et ne le mettait que rarement au pas. A midi toutefois, quand les rayons verticaux du soleil commencèrent à brûler d'une façon intolérable, Grigori s'arrêta dans un ravin, dessella son cheval, le laissa paître et se retira à l'ombre, se coucha sur le ventre et resta là tant que dura la chaleur. Une fois, ils donnèrent de l'avoine à leurs montures, mais Grigori n'observait pas les pauses nécessaires, et les chevaux – habitués pourtant aux longues courses – avaient fort maigri à la fin de la première journée et n'allaient plus avec la même infatigable vigueur. « On aurait vite fait comme ça de crever les chevaux. Ce n'est pas une façon de voyager ! Il s'en fiche, lui, le salaud. Une fois que son cheval sera crevé, il en trouvera un autre quand il voudra, mais moi, où est-ce que je le prendrai ? Il fera tant et si bien, le misérable, qu'on sera obligé de finir la route à pied ou dans une charrette de village ! » pensait Prokhor en colère.

Le lendemain matin, comme ils arrivaient à un village de la stanitsa Fédosséïevskaïa, Prokhor n’y tint plus et dit à Grigori :

— On dirait que tu n’as jamais été propriétaire… Mais enfin personne ne galope comme ça, jour et nuit, sans souffler. Regarde comme les chevaux ont baissé. Qu’ils mangent au moins convenablement ce soir.

— Va, suis-moi, répondit Grigori distraitement.

— Je n’arrive pas à te rattraper, mon cheval n’en peut plus. Peut-être qu’on pourrait se reposer ?

Grigori ne répondit pas. Ils continuèrent au trot pendant une demi-heure, sans échanger un mot. Enfin Prokhor déclara énergiquement :

— Voyons, laisse-les souffler un peu. Je n’irai pas plus loin. Tu entends ?

— Avance, avance.

— Jusqu’à quand, avancer ? Jusqu’à ce qu’il perde ses quatre fers ?

— Ne discute pas.

— Sois charitable, Grigori Pantélévitch. Je ne veux pas épuiser mon cheval, et c’est ça qui va se passer…

— Eh bien, arrête, le diable t’emporte. Cherche un endroit de bonne herbe.

Le télégramme, qui avait vagabondé dans les stanitsas du district du Khoper à la recherche de Grigori, était arrivé trop tard. Grigori arriva à la maison trois jours après l’enterrement de Natalia. Il mit pied à terre à la barrière, embrassa en passant Douniachka qui était sortie et sanglotait, et lui dit d’un air sombre :

— Promène bien le cheval… Et ne braille pas.

Et il se tourna vers Prokhor :

— Rentre chez toi. Quand j’aurai besoin de toi, je te le dirai.

Tenant par la main Michatka et Poliouchka, Ilinitchna était sortie sur le perron à la rencontre de son fils.

Grigori prit ses enfants à bras-le-corps et leur dit d’une voix tremblante :

— Surtout pas de cris ! Surtout pas de pleurs ! Mes enfants chéris ! Alors, vous êtes orphelins ? Eh bien… Eh bien… Elle vous en a joué un tour, votre maman…

Retenant à grand-peine ses sanglots, il entra dans la maison, dit bonjour à son

père.

— On ne l’a pas gardée… dit Pantéléï Prokofiévitch, et il s’éclipsa aussitôt dans le vestibule.

Ilinitchna emmena Grigori dans la chambre et lui raconta longuement ce qui s’était passé. La vieille ne voulait pas tout dire, mais Grigori demanda :

— Pourquoi s’est-elle mis dans la tête de ne pas avoir cet enfant ? Tu le sais ?

— Oui.

— Alors ?

— Avant ça, elle était allée voir ta… cette… Aksinia, et Aksinia ne lui avait rien caché…

— Aha… c’est ça ?

Grigori s’empourpra, baissa les yeux.

Il sortit de la chambre vieilli et pâle. Remuant silencieusement ses lèvres bleues et tremblantes, il s’assit à la table, caressa longuement ses enfants, qu’il avait pris sur les genoux, puis tira de sa musette un morceau de sucre gris de poussière, le cassa en deux sur sa paume avec un couteau et dit, avec un sourire confus :

— C’est tout ce que je vous apporte comme cadeau… Quel père vous avez, hein… Allez, courez dans la cour, appelez grand-père.

— Iras-tu voir la tombe ? demanda Ilinitchna.

— Plus tard… Les morts ne se vexent pas… Michatka, Poliouchka, ça va ?

— Le premier jour, ils ont beaucoup pleuré, surtout Poliouchka… A présent ils ne parlent plus d’elle devant nous, comme s’ils s’étaient donné le mot. Mais la nuit dernière, j’ai entendu Michatka pleurer tout doucement… Il avait mis la tête sous l’oreiller, pour qu’on ne l’entende pas… J’y vais, je lui dis : « Qu’est-ce qu’il y a, mon chéri ? Tu veux venir te coucher avec moi ? » Alors, il me répond : « Ce n’est rien, grand-mère. C’est que j’ai rêvé sans doute… » Cause avec eux, gâte-les… Hier matin, je les ai entendus qui parlaient entre eux dans le vestibule. Poliouchka disait : « Elle reviendra. Elle est jeune, les jeunes ne meurent pas pour toujours. » Ils sont encore bien sots, mais le cœur fait mal comme aux grands… Tu as faim, je parie ? je vais t’apporter quelque chose à manger. Pourquoi tu ne dis rien ?

Grigori entra dans la chambre. Comme s’il y entrait pour la première fois, il examina attentivement les murs, son regard s’arrêta sur le lit recouvert, aux

oreillers bouffants. C’est là que Natalia était morte, de là qu’était partie sa voix pour la dernière fois… Grigori se représenta Natalia disant adieu aux enfants, les embrassant, les bénissant peut-être, et de nouveau, comme lorsqu’il lisait le télégramme annonçant sa mort, il sentit au cœur une douleur aiguë, perçante, et un tintement sourd dans les oreilles.

Les plus petits détails, dans la maison, lui rappelaient Natalia. C’étaient des souvenirs indestructibles et douloureux. Il fit le tour de toutes les chambres, sans savoir pourquoi, et sortit en hâte sur le perron, courant presque. La douleur à son cœur devenait de plus en plus brûlante. La sueur perla sur son front. Il descendit du perron, pressant la paume avec effroi contre le côté gauche de sa poitrine, et pensa : « Vraiment, je ne suis plus ce que j’étais… »

Douniachka promenait le cheval dans la cour. Devant la grange, le cheval tira sur la bride, s’arrêta, renifla la terre, tendit l’encolure et, soulevant la lèvre supérieure, découvrit les dominos jaunes de ses dents, puis s’ébroua et se mit à plier gauchement ses pattes de devant. Douniachka tendit les rênes, mais le cheval n’obéissait pas, il commença à s’étendre sur le sol.

— Ne le laisse pas se coucher ! cria de l’écurie Pantéléï Prokofiévitch. Tu ne vois pas qu’il est sellé ? Pourquoi ne l’as-tu pas dessellé, bourrique du diable ?

Sans hâte, attentif encore à ce qui se passait dans sa poitrine, Grigori s’approcha du cheval, ôta la selle et, au prix d’un gros effort, sourit à Douniachka :

— Il crie toujours, le père ?

— Comme d’habitude, dit Douniachka en souriant, elle aussi.

— Fais-le encore un peu marcher, sœurette.

— Il est sec, mais je veux bien.

— Laisse-le se rouler par terre, ne l’en empêche pas.

— Alors, mon frère… Tu as de la peine ?

— Qu’est-ce que tu crois ? répondit Grigori, la gorge serrée.

De compassion, Douniachka le baisa à l’épaule, puis se détourna rapidement, émue aux larmes, et mena le cheval vers l’enclos au bétail.

Grigori s’approcha de son père, qui retirait soigneusement le fumier de l’écurie.

— Je fais place nette pour ton cheval.

— Pourquoi tu ne l’as pas dit ? Je l’aurais fait moi-même.

— Penses-tu ! Alors quoi, tu me prends pour un impotent ? Moi, mon gars, je suis comme un fusil à pierre. Je ne m’use pas. Je vais encore mon bonhomme de chemin. Demain, je m’en vais faucher le seigle. Tu es ici pour longtemps ?

— Un mois.

— Ça, c’est bien. Si on y allait tous les deux ? A travailler, tu aurais moins de peine…

— J’y pensais.

Le vieux jeta la fourche, essuya son visage en sueur et dit, avec des notes intimes dans la voix :

— Allons à la maison, tu dîneras. Ton chagrin, tu ne pourras t’en garer nulle part… On a beau courir, on a beau se cacher… Il faut croire que c’est comme ça que ça doit être…

Ilinitchna mit la table, apporta une serviette propre. Et Grigori pensa : « Autrefois, c’était Natalia qui servait… » Pour ne pas trahir son émotion, il se mit vite à manger et regarda son père avec reconnaissance quand celui-ci apporta du garde-manger une cruche d’eau-de-vie bouchée d’une poignée de foin.

— A la mémoire de la défunte ! Que Dieu ait son âme ! dit fermement Pantéléï Prokofiévitch.

Ils burent un verre chacun. Le vieux emplit de nouveau les verres, lentement, et dit en soupirant :

— En un an, notre famille en perd deux… La mort s’est mise à aimer notre maison.

— Ne parlons pas de ça, père ! demanda Grigori.

Il but un deuxième verre d’un trait et mâcha longuement un morceau de poisson séché, en attendant que l’alcool lui montât à la tête et assourdît ses pensées obsédantes.

— Le seigle est beau cette année. Et notre champ se distingue des autres, dit Pantéléï Prokofiévitch sans modestie.

Dans cette vanterie, dans le ton avec lequel il avait dit cela, Grigori perçut quelque chose de voulu, de pas naturel.

— Et le blé ?

— Le blé ? Il a été un peu abîmé, mais ce n’est rien, on en récoltera bien

trente-cinq, quarante pouds. La *garnovka*[{99}], c'est fou ce qu'elle a bien donné chez les autres, mais nous, comme par un fait exprès, nous n'avons pas pu en semer. Enfin, je ne me plains pas trop.

Dans toute cette pagaïe, qu'est-ce que tu veux qu'on en fasse, du blé ? On ne peut pas aller le porter chez Paramonov et on ne peut pas non plus le garder au grenier. Si le front vient par ici, les camarades balaieront tout, nettoieront tout. Mais tu peux être tranquille, même sans cette récolte-ci, nous avons assez de blé pour deux ans. Grâce à Dieu, nous en avons jusqu'au cou au grenier, et puis encore ailleurs…

Le vieux cligna de l'œil malicieusement.

— Demande à Daria combien on en a caché pour les mauvais jours. On en a bourré à ras bord un trou profond – tu y tiendrais debout – et de quatre archines de large. Cette vie de malheur nous a un peu ruinés, autrement, nous étions des gros propriétaires, nous aussi…

Le vieux, égayé par sa propre plaisanterie, rit d'un rire d'ivrogne, mais, un moment après, il arrangea sa barbe avec dignité et dit d'un ton pratique et sérieux :

— Tu te fais peut-être du souci pour ta belle-mère, mais je vais te dire une bonne chose : je ne l'ai pas oubliée et je les ai aidées dans leur misère. Elle n'a pas eu un mot à me dire, je lui ai rempli une charrette de blé, sans mesurer, et je lui ai amené ça chez elle. Défunte Natalia était bien contente, elle en a pleuré quand elle l'a su… Alors, mon fils, on en siffle encore un ? Toute la joie qui me reste, c'est toi.

— Je veux bien, dit Grigori, tendant son verre.

A ce moment, Michatka s'approcha de la table, timidement, sans se faire remarquer. Il grimpa sur les genoux de son père, lui mit maladroitement son bras gauche autour du cou et le baisa bien fort sur les lèvres.

— Qu'est-ce que tu veux, mon fils ? demanda Grigori, touché, fixant sur les yeux du petit ses yeux embués de larmes et se retenant pour ne pas lui souffler au visage une haleine d'eau-de-vie.

Michatka répondit à voix basse :

— Maman, quand elle était couchée dans la chambre… quand elle était encore vivante, elle m'a appelé et elle m'a dit de te dire : « Quand votre père viendra, elle m'a dit, embrasse-le pour moi et dis-lui de bien vous aimer. » Elle m'a dit encore autre chose, mais j'ai oublié…

Grigori posa son verre, se détourna vers la fenêtre. Un silence pénible flottait dans la pièce.

— On boit ? demanda doucement Pantéléï Prokofiévitch.

— Je ne veux pas.

Grigori fit descendre son fils de ses genoux, se leva et partit très vite vers le vestibule.

— Attends, mon fils, et la viande ? Il y a une poule bouillie et des crêpes.

Ilinitchna se précipita vers le poêle, mais Grigori avait déjà fait claquer la porte.

Il allait et venait sans but dans la cour, il examina l'enclos au bétail, l'écurie. En regardant son cheval, il pensa : « Il faudrait lui faire prendre un bain. » Puis il pénétra sous l'auvent du hangar. A côté de la moissonneuse toute prête, il aperçut des éclats de bois par terre, des copeaux de sapin, une planche sciée en biais. « C'est ici que le père a fait la bière de Natalia », se dit-il. Et il regagna le perron d'un pas rapide.

Cédant aux instances de son fils, Pantéléï Prokofiévitch fit de brefs préparatifs, attela les chevaux à la moissonneuse, prit un baril d'eau et, à la nuit tombée, tous deux partirent pour les champs.

18

Grigori souffrait non seulement parce qu'il aimait Natalia à sa manière et qu'il s'était accoutumé à elle en six ans de vie commune, mais aussi parce qu'il se sentait coupable de sa mort ; si Natalia, de son vivant, avait mis sa menace à exécution, si elle était allée vivre chez sa mère en emmenant les enfants, si elle était morte là-bas, intraitable et pleine de haine contre l'époux infidèle, Grigori n'eût peut-être pas ressenti si fort le poids de sa perte et le remords ne l'eût sûrement pas tenaillé si furieusement. Mais il savait par Ilinitchna que Natalia lui avait tout pardonné, qu'elle l'aimait, qu'elle avait pensé à lui jusqu'à sa dernière minute. Cela augmentait son tourment, faisait peser sur sa conscience un reproche incessant, l'obligeait à voir sous un jour nouveau le passé et sa conduite, à lui, dans le passé.

Au début, Grigori n'avait eu pour sa femme que froide indifférence et même hostilité, mais, dans les dernières années, son attitude avait changé, et la cause principale de ce changement, c'étaient les enfants.

Pour eux non plus, d'abord, il n'avait pas éprouvé ce profond sentiment paternel qui devait lui venir plus tard. Quand il rentrait du front pour un court séjour à la maison, il s'occupait d'eux et les caressait comme par devoir, pour faire plaisir à la mère, et non seulement il n'y voyait pas la moindre nécessité, mais il ne pouvait sans un étonnement méfiant regarder Natalia et les manifestations tumultueuses de ses sentiments maternels. Il ne comprenait pas comment il était possible d'aimer avec tant d'abnégation ces petits êtres criards et plus d'une fois, la nuit, quand elle allaitait, il avait dit à sa femme d'un ton irrité et moqueur : « Pourquoi sautes-tu sur tes pieds comme une enragée ? A peine il commence à crier, te voilà debout. Laisse-le s'enfler, crier. Sois tranquille, il ne lâchera pas des larmes d'or. » Les enfants lui montraient une indifférence égale, mais à mesure qu'ils grandirent, ils s'attachèrent à leur père. Leur amour fit naître en lui un sentiment réciproque, et c'est ce sentiment, comme une flammèche, qui s'était étendu à Natalia.

Depuis sa rupture avec Aksinia, Grigori n'avait jamais songé sérieusement à se séparer de sa femme ; et même depuis qu'il avait renoué avec Aksinia, jamais il n'avait songé qu'elle pût un jour servir de mère à ses enfants. Il n'aurait pas refusé de vivre avec l'une et l'autre, aimant différemment chacune, mais la perte

de sa femme fit tout d'un coup naître en lui le sentiment d'une distance à l'égard d'Aksinia, puis une sourde colère : elle avait révélé leurs relations, poussant ainsi Natalia à la mort.

Grigori avait beau tâcher d'oublier aux champs sa peine, ses pensées l'y ramenaient sans cesse. Il se harassait au travail, restait pendant des heures sur la moissonneuse, mais le souvenir de Natalia ne le quittait pas. Sa mémoire ressuscitait obstinément des épisodes lointains, souvent insignifiants, de leur vie commune, des conversations. Il lui suffisait de lâcher une minute la bride à sa mémoire obligeante, pour qu'apparût Natalia, vivante et souriante. Il retrouvait sa silhouette, sa démarche, sa manière d'arranger ses cheveux, son sourire, les intonations de sa voix…

Le troisième jour, ils commencèrent à couper l'orge. Au milieu de la journée, comme Pantéléï Prokofiévitch avait arrêté les chevaux, Grigori descendit de la moissonneuse, posa sa courte fourche sur le fardier et dit :

— J'ai envie de passer une heure à la maison, père.

— Pour quoi faire ?

— Je m'ennuie un peu des enfants…

— Eh bien, vas-y, accepta volontiers le vieux. Pendant ce temps-là, nous allons emmeuler.

Grigori dételа aussitôt son cheval, le monta et le fit partir au pas, à travers les chaumes hérissés et jaunes, vers la route. « Dis-lui de bien vous aimer. » Il entendait dans ses oreilles la voix de Natalia. Il ferma les yeux, abandonna la bride et, plongé dans ses souvenirs, il laissait le cheval marcher hors de la route.

Il y avait, dans le bleu intense du ciel, quelques rares nuages presque immobiles que le vent avait dispersés. Les freux se dandinaient sur les chaumes. Ils s'étaient installés par familles entières sur les meules ; les parents nourrissaient bec à bec les petits, qui n'avaient leurs plumes que depuis peu et se soulevaient timidement sur l'aile. De tous leurs croassements s'élevait une grande clameur au-dessus des champs fauchés.

Le cheval de Grigori s'entêtait à marcher sur le bord de la route, arrachait de temps en temps une tige de mélilot, la mâchait en faisant tinter son mors. Une ou deux fois, il s'arrêta pour hennir parce qu'il avait vu d'autres chevaux dans le lointain, et alors Grigori se ressaisissait, le faisait repartir, regardait d'un œil vide la steppe et la route poudreuse, et l'éparpillement jaune des meules, et les bandes brun-vert du millet mûrissant.

Sitôt entré, il reçut la visite de Khristonia, très sombre, qui portait, malgré la chaleur, une tunique anglaise en drap et une culotte bouffante. Khristonia s'appuyait sur un énorme bâton de frêne fraîchement écorcé. Il souhaita le bonjour à Grigori.

— Je viens te voir. J'ai appris votre malheur. Donc, vous l'avez mise en terre, Natalia Mironovna ?

— Comment se fait-il que tu sois revenu du front ? dit Grigori, feignant de ne pas avoir entendu la question, et il examinait avec plaisir le corps de Khristonia, mal bâti, un peu courbé.

— Je suis en convalescence, rapport à ma blessure. Deux balles en même temps qui m'ont troué le ventre ! Elles sont toujours là, à côté des boyaux. Elles se sont arrêtées en chemin, donc, les maudites. C'est pour ça que je marche avec un bâton, tu vois ?

— Où est-ce que tu t'es fait abîmer ?

— A Balachov.

— Vous avez pris Balachov ? Et comment as-tu attrapé ça ?

— En allant à l'attaque. On a pris Balachov, donc, et Povorino. J'y étais.

— Allez, raconte. Avec qui tu étais ? Dans quelle unité ? Qui il y avait avec toi du village ? Assieds-toi. Tiens, voilà du tabac.

Grigori était heureux de voir un visage nouveau, de pouvoir causer de choses étrangères à son chagrin. Khristonia fut assez intelligent pour comprendre que Grigori n'avait pas besoin de sa compassion et se mit à conter bien volontiers, mais lentement, la prise de Balachov et l'histoire de sa blessure. Tout en fumant une énorme cigarette de sa fabrication, il disait de sa grosse voix de basse :

— On avançait à pied dans les tournesols. Eux, donc, ils nous tiraient dessus avec leurs mitrailleuses et leurs canons, et aussi leurs fusils, ça va de soi. Moi, je suis un homme qu'on repère facilement, je marchais dans la chaîne comme un jars au milieu de ses oies et j'avais beau me courber, on me voyait quand même, et les balles, eh bien, elles m'ont trouvé. C'est encore bien que je sois si grand. Si j'avais été plus petit, j'y aurais eu droit en plein dans la tête. Elles étaient déjà mortes, les balles, donc, mais elles m'ont cogné si fort que ça m'a fait tout un tohu-bohu dans le ventre, et elles étaient chaudes, nom de Dieu, comme si elles sortaient tout droit du four… J'y ai mis la main, je les ai senties à l'intérieur, elles roulaient sous la peau comme des boules de graisse, à un demi-pied l'une de l'autre. Bon, alors moi, j'ai appuyé dessus avec mes doigts, et je suis tombé,

donc. Je me suis dit : Ça, c'est une sale blague, nom de Dieu ! Vaut mieux rester couché, sans ça il en viendra une autre, plus maligne, qui me percera de part en part. Alors, je suis donc resté couché. De temps en temps, je les tâtais, mes balles. Elles étaient toujours là, l'une à côté de l'autre. Alors, j'ai pris peur, je me suis dit : et si elles me tombent au fond du ventre, les salopes, hein ? Si elles se mettent à rouler au milieu des boyaux comment c'est que les docteurs iront les chercher ? Oh ! je n'étais pas joyeux ! Parce que le corps de l'homme même le mien, c'est mou, les balles vont faire leur chemin là-dedans jusqu'au gros boyau, et alors là, en marchant, je les ferai sonner comme un grelot de postillon. Destruction totale. Je restais couché, j'avais arraché une tête de tournesol et je mangeais les graines. Et j'avais peur. Les autres étaient loin. Alors, quand ils ont eu pris Balachov, là, je me suis délégué de ce côté-là. Ils m'ont pris à l'ambulance de Tichanskaïa. Là, il y avait un docteur vif comme un moineau. Il me demandait tout le temps : Alors, on les extrait, ces balles ? » Mais moi, j'avais mon idée… Je lui ai demandé : « Votre Noblesse, est-ce qu'elles peuvent tomber dans le fond ? » « Non, il me répond, elles ne peuvent pas. » Alors je me suis dit que je ne me les ferais pas enlever. Je connais la musique. On vous les enlève, et avant que la cicatrice soit refermée : au front. « Non, je lui dis, Votre Noblesse, je ne me laisserai pas faire. Ça m'intéresse même de les avoir. Je vais rentrer à la maison avec, je les ferai sentir à ma femme. Moi, elles ne me gênent pas, elles ne pèsent pas lourd. » Il m'a engueulé, mais il m'a donné huit jours de permission.

Grigori avait écouté en souriant ce récit sans malice. Il demanda :

— Où es-tu ? Dans quel régiment ?

— Au Quatrième de marche.

— Du village, qui tu as avec toi ?

— Il y en a beaucoup : Anikouchka le châtré, Beskhlebnov, Kolovéïdine Akim, Mirochnikov Siomka, Gorbatchov Tikhon.

— Et qu'est-ce qu'ils disent, les Cosaques ? Ils ne se plaignent pas ?

— Ils en veulent aux officiers, donc. On nous a flanqué de ces salauds, c'est pas une vie ! Et russes presque tous, pas cosaques.

Tout en parlant, Khristonia tirait sur les manches trop courtes de sa tunique et, comme s'il n'en croyait pas ses yeux, contemplait et caressait aux genoux le bon drap duveteux de sa culotte anglaise.

— Les bottes, donc, on n'en a pas trouvé à mon pied, dit-il pensivement.

Dans l'État anglais, les gens n'ont pas les pieds aussi forts… Nous, nous semons et nous mangeons du froment, mais eux, je suis bien certain que c'est comme en Russie, ils ne bouffent que du pain de seigle. Comment veux-tu qu'ils aient les pieds comme nous ? On a donné des uniformes et des godillots neufs à tout l'escadron, et des cigarettes qui sentent bon, mais il y a quand même quelque chose qui ne va pas…

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Grigori, intéressé.

Khristonia sourit et dit :

— En surface, ça va, mais dans le fond, ça ne va pas. Il n'en sortira rien, de cette guerre. On disait qu'on n'irait pas plus loin que le district du Khoper…

Khristonia parti, Grigori décida, après une courte réflexion : « Je reste encore huit jours ici et je retourne au front. Il y a de quoi mourir d'ennui ici. » Il resta à la maison jusqu'au soir. En se rappelant son enfance, il confectionna avec des roseaux pour Michatka un petit moulin à vent, tissa avec du crin de cheval des rets à moineaux, fabriqua pour sa fille une minuscule calèche avec des roues qui tournaient et un timon fantastiquement orné ; il essaya même de faire une poupée avec des bouts d'étoffe, mais là, il ne fit rien de bon ; la poupée fut achevée par Douniachka.

Les enfants, à qui Grigori n'avait jamais montré autrefois tant d'attention, observèrent d'abord ses entreprises d'un œil sceptique, mais bientôt ils ne voulaient plus le quitter et, le soir, quand Grigori s'apprêta à repartir pour les champs, Michatka déclara en retenant ses larmes :

— Tu as toujours fait comme ça. Tu viens pour une heure et après tu nous laisses encore… Tu peux emporter ton piège à moineaux, et ton moulin, et ta crécelle, tout ! Je n'en ai pas besoin.

Grigori prit dans ses grandes mains les petites mains de son fils et dit :

— Si c'est comme ça, prenons une décision : tu es un Cosaque, viens aux champs avec moi. Nous allons couper l'orge, emmeuler. Tu seras sur la moissonneuse avec grand-père, tu feras marcher les chevaux. Et que de sauterelles dans l'herbe ! Que d'oiseaux dans le ravin ! Poliouchka, elle, restera avec grand-mère, à tenir la maison. Elle ne nous en voudra pas. C'est une fille, son travail, c'est de balayer par terre, d'apporter de l'eau du Don à grand-mère dans un petit seau. Ce n'est pas le travail de femme qui leur manque. Tu es d'accord ?

— Pardi ! s'écria Michatka avec enthousiasme.

Ses yeux brillaient du plaisir savouré par avance.

Ilinitchna commença par s'y opposer.

— Où l'emmènes-tu ? Tu ne sais pas quoi inventer ? Et où dormira-t-il ? Et qui le surveillera ? Et s'il va trop près des chevaux et qu'il reçoit une ruade ? Et s'il se fait mordre par un serpent ? Dieu nous en garde ! Ne va pas avec ton père, mon chéri, reste à la maison.

Mais le petit fit tout d'un coup briller d'un éclat méchant ses yeux rétrécis (tout à fait comme son grand-père Pantéléï dans ses accès de colère), ses petits poings se serrèrent et il cria d'une voix aiguë et pleurarde :

— Grand-mère, tais-toi !… j'irai quand même. Papa, papa chéri, ne l'écoute pas.

Grigori prit son fils dans les bras en riant et dit, pour rassurer sa mère :

— Il dormira avec moi. Je mettrai le cheval au pas. Il ne pourra pas tomber. Prépare-lui des vêtements, maman, et ne crains rien : il ne lui arrivera rien, je le ramènerai demain soir.

Ainsi commença l'amitié de Grigori avec Michatka.

Pendant les quinze jours qu'il passa à Tatarski, Grigori n'avait vu Aksinia que trois fois, et rapidement. Avec ce tact et cette intelligence qu'elle avait, elle évitait de le rencontrer, comprenant qu'il valait mieux ne pas se montrer à lui. Son instinct de femme lui avait fait deviner l'état d'âme de Grigori, elle comprenait que toute manifestation imprudente, intempestive, de ses sentiments risquait de le dresser contre elle, d'altérer leurs relations. Elle attendait que Grigori lui parlât de lui-même. La veille de son départ pour le front, comme il rentrait des champs avec une charrette de blé, un peu plus tard que d'habitude, entre chien et loup, il la rencontra au bout de la dernière rue débouchant sur la steppe. Elle le salua de loin, elle eut un petit sourire plein d'attente et d'angoisse. Grigori répondit à son salut et fut incapable de passer sans rien dire.

— Comment vas-tu ? dit-il en tendant un peu les rênes pour ralentir le pas léger des chevaux.

— Ça va, merci, Grigori Pantéléiévitch.

— Comment se fait-il qu'on ne te voie pas ?

— J'étais aux champs… Je suis toute seule à travailler pour la ferme.

Michatka était dans la charrette, et c'est peut-être pour cela que Grigori n'arrêta pas les chevaux et laissa tomber la conversation. Quand il se fut éloigné

de quelques sagènes, il se retourna, entendant qu'on l'appelait. C'était Aksinia, debout devant une clôture.

— Tu restes longtemps au village ? demanda-t-elle en effeuillant nerveusement une marguerite.

— Je pars demain dans la journée.

Aksinia eut une seconde d'hésitation. Elle voulait dire encore quelque chose, mais ne dit rien, fit un geste las de la main et partit d'un pas rapide vers le pré sans se retourner une seule fois.

19

Le ciel était couvert de nuages. Il tombait une pluie fine, qu'on eût crue passée au crible. Le jeune regain, les mauvaises herbes, les buissons de prunelliers éparpillés dans la steppe, tout brillait.

Très chagriné de ce départ anticipé, Prokhor chevauchait en silence, et de toute la route n'échangea pas une parole avec Grigori. Comme ils avaient dépassé le village de Sévastianovski, ils virent trois Cosaques à cheval qui venaient à leur rencontre. Ils avançaient de front, en talonnant leurs chevaux, et causaient avec animation. L'un d'eux, plus très jeune, à la barbe rousse, vêtu d'un manteau gris tissé au village, reconnut de loin Grigori et dit très fort à ses compagnons : « Mais c'est Mélékhov, les gars ! » Quand ils furent l'un en face de l'autre, il retint son grand cheval bai.

— Salut, Grigori Pantélévitch !

— Bonjour, répondit Grigori, et il cherchait vainement à se rappeler où il avait déjà vu ce Cosaque à la barbe rousse et à l'air sombre.

Celui-ci, apparemment, venait d'être nommé sous-lieutenant et, de crainte de passer pour un simple Cosaque, il avait cousu ses épaulettes neuves à même son manteau.

— Tu ne me remets pas ? dit-il en venant plus près.

Il tendit à Grigori une large main couverte de poils d'un roux ardent, son haleine sentait fort la vodka. Son visage rayonnait de suffisance obtuse, ses tout petits yeux bleus étincelaient, un sourire distendait ses lèvres sous la moustache rousse.

L'aspect absurde de cet officier en manteau paysan égaya Grigori. Il répondit, sans cacher l'ironie :

— Je ne te remets pas. Il faut croire que nous nous sommes connus quand tu étais simple Cosaque… Il y a longtemps qu'on t'a nommé sous-lieutenant ?

— Tu tombes dans le mille. J'ai été promu il y a huit jours. Et c'est à l'état-major de Koudinov qu'on s'est rencontrés, la veille du jour de l'Annonciation. Tu m'as sorti d'un drôle de mauvais pas ce jour-là, tu te rappelles ? Hé ! Trifon !

Continuez tout doucement, je vous rattraperai ! cria-t-il à ses compagnons qui s'étaient arrêtés à quelque distance.

Grigori se rappela, non sans difficulté, dans quelles circonstances il avait rencontré ce rouquin, il se rappela même son sobriquet : « Deux sous », et ce que Koudinov avait dit de lui : « Il tire juste, le salaud. Il abat un lièvre en pleine course, il est brave au combat, c'est un excellent éclaireur, mais pour la tête, c'est un petit enfant. » Placé à la tête d'un escadron pendant l'insurrection, « Deux sous » avait commis une faute pour laquelle Koudinov voulait le punir, mais Grigori s'était interposé, et « Deux sous », pardonné, avait gardé son commandement.

— Tu viens du front ? demanda Grigori.

— Exactement. J'arrive de Novokhopersk, en permission. J'ai fait un petit détour de cent cinquante verstes pour passer par Slachtchovskaïa, où j'ai de la parenté. Je n'oublie pas le bien qu'on m'a fait, Grigori Pantélévitch. Ne me refuse pas ça, je veux te faire un cadeau. Hein ! J'ai deux bouteilles d'alcool pur dans mon sac, veux-tu qu'on les vide tout de suite ?

Grigori refusa de boire, mais accepta une bouteille en présent.

— Si tu savais ! Les hommes et les officiers se sont drôlement lestés, fanfaronnait « Deux sous ». J'étais à Balachov aussi. Dès qu'on l'a eu pris, on a couru au chemin de fer, c'était plein de convois, toutes les voies étaient embouteillées. Dans un wagon, il y avait du sucre ; dans un autre, des effets d'équipement ; dans un troisième, toutes sortes de choses. Il y a des Cosaques qui ont pris jusqu'à quarante uniformes complets. Et après ça, on est allé secouer un peu les Juifs. Cette rigolade ! Dans mon demi-escadron, il y a un débrouillard qui a ramassé dix-huit montres chez les Juifs, dont dix en or. Il se les est accrochées sur la poitrine, le fils de chienne, on aurait dit un marchand, et tout ce qu'il y a de plus riche. Et des anneaux, et des bagues, il en avait à ne plus pouvoir les compter. Deux, trois à chaque doigt…

Grigori désigna les sacoches gonflées de « Deux sous » :

— Et ce que tu as, là, c'est quoi ?

— Ça… toutes sortes de choses.

— Pillées aussi ?

— Oh ! comme tu dis ça ! pillées !… Je n'ai pas pillé, j'ai pris légalement. Le commandant de notre régiment nous avait dit : « Si vous prenez cette ville, elle sera à vous pour deux jours. » Je ne suis pas pire que les autres. J'ai pris ce qui

m’est tombé sous la main. Il y en a qui ont fait pire.

— Jolis soldats !

Grigori considéra avec dégoût cet homme âpre au butin et dit :

— Des gens comme toi, c’est bon pour les grands chemins, pour faire le guet sous les ponts, mais pas pour faire la guerre. Vous avez transformé la guerre en brigandage. Ah ! bande de salauds ! Un nouveau métier que vous avez appris là ! Et tu crois qu’on ne vous écorchera pas tout vifs, un jour, toi et ton colonel ?

— Mais pourquoi ?

— Pour ça, justement.

— Mais qui pourrait nous écorcher ?

— Ceux qui sont plus hauts en grade.

« Deux sous » eut un sourire moqueur et dit :

— Mais ils font la même chose. Nous, on ne remplit que nos sacs et nos fourgons. Eux, c’est des convois entiers.

— Tu l’as vu ?

— Comme tu dis, je l’ai vu. Moi-même, j’ai accompagné un convoi comme ça, jusqu’à Iaryjenskaïa. Un plein fourgon rien que de vaisselle d’argent, de tasses, de cuillers. De temps en temps, il y a des officiers qui nous tombaient dessus : « Qu’est-ce que vous transportez ? Allez, montrez. » Mais quand je leur disais que c’était la propriété personnelle du général machin, ils s’en allaient bredouilles.

— De quel général ? demanda Grigori, plissant les yeux et tirant nerveusement sur ses rênes.

« Deux sous » eut un sourire rusé.

— J’ai oublié son nom… Comment c’était donc ? Dieu me rende la mémoire ! Non, c’est parti, je ne m’en souviens pas. Tu as tort de gueuler, Grigori Pantélévitch. Tout le monde fait comme ça, c’est la vérité vraie. Et moi, à côté des autres, je ne suis encore qu’un agneau à côté du loup. Je prends sans me gêner, c’est vrai, mais il y en a qui attaquent les gens dans la rue, qui violent toutes les Juives qui passent à leur portée. Moi, je ne fais pas ça, j’ai une femme légitime, et quelle femme ! Ce n’est pas une femme, c’est un cheval. Non, non, tu as tort de m’engueuler. Mais attends, où vas-tu ?

Grigori, d’un hochement de tête, prit froidement congé de « Deux sous » et

dit à Prokhor :

— Suis-moi.

Et il mit son cheval au trot.

Ils croisaient de plus en plus souvent sur leur chemin des Cosaques isolés ou en groupes, qui rentraient en permission. Il n'était pas rare de rencontrer des charrettes à deux chevaux, dont le chargement était recouvert de bâches ou de toiles à sac, et soigneusement ficelé. Les Cosaques suivaient au trot, en se soulevant dans les étriers, habillés de vareuses d'été neuves et de pantalons kaki de l'Armée Rouge. Leurs visages poudreux et hâlés étaient animés et joyeux, mais, quand ils croisaient Grigori, ils se hâtaient de s'éloigner. Ils passaient en silence, portaient la main à la visière, comme il se doit, et ne se remettaient à causer entre eux qu'à distance respectable.

— Des marchands en voyage ! disait Prokhor pour rire, chaque fois qu'il voyait arriver de loin des cavaliers accompagnant une charrette bourrée d'objets pillés.

Tous les permissionnaires, cependant, n'étaient pas chargés de butin. Dans un village où il s'était arrêté à côté d'un puits pour faire boire les chevaux, Grigori entendit une chanson venant d'une cour voisine. A en juger par leurs belles voix pures comme des voix d'enfants, les chanteurs étaient de tout jeunes Cosaques.

— Ça doit être une fête d'adieux pour un qui part soldat, dit Prokhor, qui était allé puiser de l'eau avec un seau.

Après la bouteille d'alcool absorbée la veille, il avait bien envie de boire un coup pour se remettre en train et, quand il eut fini de faire boire les chevaux, il proposa en souriant :

— Dis donc, Pantélévitch, si on y allait ? Peut-être qu'on aurait droit aussi au coup de l'étrier ? La maison a un toit de roseaux, mais elle a l'air cossue.

Grigori accepta d'assister à l'adieu au « blanc-bec ». Ils attachèrent leurs chevaux à la clôture et entrèrent dans la cour. Il y avait quatre chevaux sellés sous l'auvent du hangar. Un adolescent, portant un boisseau en fer plein d'avoine à ras bord, sortit de la grange. Il jeta au passage un coup d'œil sur Grigori et alla vers les chevaux qui hennissaient. La chanson s'élevait derrière l'angle de la maison. Une petite voix de ténor frémissante chantait :

Sur ce chemin, sur ce chemin,

Personne n’y passait à pied…

Une basse épaisse, rouillée par le tabac, se joignit au ténor après avoir répété les dernières paroles. Puis de nouvelles voix harmonieuses entrèrent dans la mélodie et la chanson coula sans entraves, majestueuse et triste. Grigori ne voulut pas interrompre les chanteurs par son apparition. Il toucha la manche de Prokhor et chuchota :

— Attends, ne te montre pas, attends qu’ils aient fini.

— Ce n’est pas des adieux. C’est les gars d’Elanskaïa qui chantent comme ça. C’est leur façon. Ils chantent bien, ces bougres-là, dit Prokhor, et il cracha de dépit, car tout indiquait que son espoir de boire un coup serait déçu.

Le petit ténor tendre raconta toute l’histoire du Cosaque malchanceux à la guerre :

Ni de pied, ni de sabot, vous n’en auriez vu la trace.

Un régiment cosaque y passe.

Suivant le régiment vient un cheval ardent.

Il porte sur son flanc une selle tcherkesse.

A son oreille droite pend sa bride tressée.

Ses jambes sont gênées par ses rênes de soie.

Un très jeune Cosaque à la course le suit,

Il crie à son cheval, son beau cheval fidèle :

« Arrête, beau cheval, attends-moi, beau cheval,

Ne me laisse point seul, ne m’abandonne pas.

Aux Tchétchènes sans toi je n’échapperai pas. »

Captivé par le chant, Grigori restait adossé au soubassement crépi de la maison et n’entendait ni le hennissement des chevaux, ni le grincement d’une charrette passant dans la ruelle…

Quand la chanson fut finie, un des chanteurs, derrière l’angle de la maison, s’éclaircit la voix et dit :

— C’est plus arraché que chanté, ça. Enfin, bon, on fait ce qu’on peut. Mais vous feriez bien de donner encore quelque chose aux militaires, braves femmes. On a bien mangé. Dieu merci, mais on n’a pas de provisions…

Grigori sortit de sa rêverie, tourna le coin. Quatre jeunes Cosaques étaient assis sur la première marche du perron. Des femmes, jeunes et vieilles, et des enfants, accourus des fermes voisines, les entouraient en foule dense. Les femmes sanglotaient et se mouchaient, essuyaient leurs larmes avec le bout de leur fichu. Une vieille, grande, aux yeux noirs, dont le visage fané portait les traces d’une sévère beauté d’icône, disait lentement, pendant que Grigori s’approchait du perron :

— Mes bons petits ! Comme vous chantez bien ! Comme c’est émouvant ! Chacun de vous a une mère et je suis bien sûre, quand elle pense à son fils et qu’il va peut-être mourir à la guerre, qu’elle verse des larmes…

Les globes jaunis de ses yeux brillèrent quand elle aperçut Grigori qui la saluait, et elle dit d’une voix soudain haineuse :

— C’est cette jeunesse en fleur que tu mènes à la guerre, hein, Votre Noblesse ? Que tu fais mourir à la guerre ?

— Nous aussi, on meurt, grand-mère, répondit sombrement Grigori.

Les Cosaques, troublés par la venue de cet officier inconnu, se levèrent lestement, repoussant du pied leurs assiettes posées sur les marches et qui contenaient encore des reliefs de nourriture, rajustant leur vareuse, leur bandoulière, leur ceinturon. Ils avaient chanté sans même poser leur fusil. Le plus vieux n’avait pas plus de vingt-cinq ans.

— D’où êtes-vous ? demanda Grigori en examinant leurs visages jeunes et frais.

— Du Régiment de…, commença d’une voix hésitante un garçon au nez retroussé, aux yeux rieurs.

— Je vous demande d’où vous êtes, de quelle stanitsa. Vous n’êtes pas d’ici ?

— On est d’Elanskaïa, on rentre en permission, Votre Noblesse.

A sa voix, Grigori reconnut le premier chanteur. Il lui demanda en souriant :

— C’est toi qui conduisais le chant ?

— Oui.

— Eh bien, tu as une belle voix. Mais à quelle occasion vous chantez ? De joie, ou quoi ? A vous regarder, vous n’êtes pas saouls.

Un grand blond au toupet téméraire et gris de poussière, aux joues rouges et hâlées, répondit de mauvais gré, avec un sourire confus, en louchant du côté des vieilles :

— De joie !… Non, c'est la misère qui nous fait chanter. Dans ce pays-ci, on ne vous régale pas pour rien : un morceau de pain et c'est tout. C'est comme ça que nous, on a eu l'idée de chanter des chansons. Quand on chante, toutes les femmes viennent écouter. On chante quelque chose d'attendrissant, alors elles se laissent toucher et elles apportent qui un morceau de lard, qui un pot de lait, qui d'autres choses à manger…

— Nous sommes comme les popes, mon lieutenant, nous chantons et nous ramassons des dons, dit le premier chanteur, avec un clin d'œil facétieux vers ses camarades.

L'un d'eux sortit de sa poche pectorale un papier graisseux, qu'il tendit à Grigori.

— Voilà notre permission.

— Pourquoi tu me la donnes ?

— Peut-être que vous avez des doutes, on n'est pas des déserteurs…

— Tu sortiras ça quand tu rencontreras un détachement punitif, dit Grigori avec dépit.

Mais il leur conseilla avant de partir :

— Voyagez de nuit, garez-vous le jour. Votre papier ne vaut pas grand-chose, il vaut mieux ne pas vous faire prendre avec ça… Il n'y a pas le tampon ?

— Notre escadron n'en a pas, de tampon.

— Bon, alors, si vous ne voulez pas que les Kalmouks vous passent à la baguette, suivez mon conseil.

A quelque trois verstes du village, à cent cinquante sagènes d'un petit bois qui touchait à la route, Grigori vit de nouveau deux cavaliers qui venaient à sa rencontre. Ils s'arrêtèrent une minute, l'observèrent, puis s'enfoncèrent brusquement sous bois.

— Ceux-ci, ils n'ont pas de papier, dit Prokhor. Tu les a vus bifurquer dans le bois ? Le diable sait pourquoi ils voyagent de jour.

D'autres hommes encore, à la vue de Grigori et de Prokhor, quittèrent la route et se hâtèrent de disparaître. Un fantassin cosaque d'un certain âge, qui rentrait chez lui en douce, se faufila dans un champ de tournesols et s'y cacha comme un

lièvre dans un sillon. En passant, Prokhor se souleva dans ses étriers et cria :

— Hé ! pays, tu te caches mal ! Ta tête est cachée, mais on voit ton cul.

Et il hurla avec une feinte rage :

— Allez, sors. Fais voir tes papiers.

Le Cosaque se releva et se mit à courir dans les tournesols, courbé en deux. Prokhor éclata d'un grand rire et voulut lancer son cheval à sa poursuite, mais Grigori l'arrêta :

— Pas de blague. Qu'il aille au diable. Il va courir tant qu'il aura du souffle. Et il est bien capable de mourir de peur…

— Penses-tu ! On ne le rattraperait pas avec des lévriers. Tel qu'il est parti, il va faire dix verstes au galop. Tu as vu comme il a sauté dans les tournesols ? Je me demande où l'homme va prendre sa vitesse, dans ces cas-là.

D'une façon générale, Prokhor désapprouvait les déserteurs :

— Ils vont en tas. On dirait qu'on les a fait tomber d'un sac. Attention, Pantélévitch, si ça continue, il n'y aura bientôt que toi et moi pour tenir le front…

Plus Grigori approchait du front, plus largement se découvrait à ses yeux le tableau répugnant de la décomposition de l'Armée du Don, décomposition qui avait commencé au moment précis où, complétée par les insurgés, l'Armée avait emporté ses plus grands succès sur le front nord. Les unités étaient incapables non seulement de passer résolument à l'offensive et de briser la résistance de l'ennemi, mais encore de tenir tête à une attaque sérieuse.

Dans les stanitsas et les villages où se trouvaient les réserves immédiates, les officiers ne dessoûlaient pas. Les charriots de toutes catégories croulaient sous le butin qu'on n'avait pas encore pu faire passer à l'arrière ; les unités ne gardaient pas plus de soixante pour cent de leur effectif ; les Cosaques se mettaient de leur propre chef en permission, et les détachements punitifs, composés de Kalmouks, qui fouillaient la steppe, n'étaient pas en mesure de contenir cette vague de désertion massive. Dans les villages occupés du Gouvernement de Saratov, les Cosaques se conduisaient comme en pays conquis, pillant la population, violant les femmes, détruisant les réserves de céréales, égorgeant le bétail. On incorporait de tout jeunes gens et des vieux de cinquante ans. Dans les escadrons de marche, les hommes disaient ouvertement qu'ils ne voulaient plus se battre. Et dans les unités transférées au secteur de Voronèje, les Cosaques faisaient preuve d'insubordination manifeste à l'égard de leur officiers. Le bruit courait

que les assassinats d’officiers se faisaient de plus en plus fréquents en première ligne.

Non loin de Balachov, au crépuscule, Grigori s’arrêta pour la nuit dans un petit village. Le quatrième escadron spécial de réserve, formé de Cosaques des vieilles classes, et une compagnie de sapeurs du Régiment de Taganrog occupaient toutes les habitations du village. Grigori mit longtemps à trouver un gîte. Ils auraient pu coucher dehors, comme ils le faisaient ordinairement, mais la pluie s’annonçait, et Prokhor avait une crise de malaria. Il fallait passer la nuit sous un toit. A la sortie du village, près d’une grande maison entourée de peupliers, ils aperçurent une voiture blindée endommagée par un obus. En passant, Grigori lut sur le blindage une inscription pas encore recouverte de peinture : « Mort à la canaille blanche ! » Et plus bas : « Le Féroce. » Des chevaux s’ébrouaient dans la cour, on entendait des voix d’hommes ; un feu de bois brûlait dans le jardin, derrière la maison, et la fumée s’étalait au-dessus des cimes vertes des arbres ; des silhouettes de Cosaques éclairées par la flamme remuaient à côté du bûcher. Le vent apportait une odeur de paille brûlée et de soies de porc roussies.

Grigori mit pied à terre et entra.

— Où est le propriétaire ? demanda-t-il en pénétrant dans une petite pièce basse, pleine de monde.

— C’est moi. Qu’est-ce que vous voulez ? dit un paysan de petite taille, adossé au poêle, en regardant Grigori sans changer de place.

— Vous nous permettez de passer la nuit chez vous ? Nous sommes deux.

— On est déjà serrés comme des pépins de pastèque, grommela un Cosaque âgé, couché sur un banc.

— Je ne dirais pas non, mais il y a trop de monde ici, dit le propriétaire comme pour s’excuser.

— On s’arrangera bien. On ne peut quand même pas coucher sous la pluie ! insistait Grigori. Mon ordonnance est malade.

L’homme couché sur le banc s’éclaircit la gorge, mit les pieds par terre et dit d’un tout autre ton, en regardant Grigori :

— Avec les patrons, on est déjà quatorze, dans deux petites pièces. Votre Noblesse. La troisième est occupée par un officier anglais avec ses deux ordonnances, et il y a encore un officier à nous avec eux.

— Peut-être que vous pourrez vous mettre chez eux ? dit aimablement un

autre Cosaque, dont la barbe était abondamment mêlée de poils blancs et qui portait les épaulettes de maréchal des logis-chef.

— Non, j'aime mieux rester ici. Je n'ai pas besoin de beaucoup de place, je coucherai par terre, je ne vous gênerai pas.

Grigori ôta sa capote, lissa ses cheveux, s'assit à table.

Prokhor sortit pour s'occuper des chevaux.

On avait sans doute entendu la conversation dans la pièce voisine. Cinq minutes plus tard, un petit lieutenant élégamment vêtu entrait.

— Vous cherchez un abri pour la nuit ? dit-il à Grigori.

Et il lui proposa avec un aimable sourire, après un furtif coup d'œil à ses épaulettes :

— Passez donc chez nous, dans notre chambre, lieutenant. Le lieutenant Campbell, de l'armée anglaise, et moi-même, nous vous invitons, vous serez mieux. Je m'appelle Chtchéglov. Et vous ?

Il serra la main de Grigori.

— Vous revenez du front ? Ah ! vous rentrez de permission ! Venez, venez. Nous serons heureux de vous offrir l'hospitalité. Vous devez avoir faim, nous avons de quoi vous régaler.

Sur la tunique en excellent drap vert clair du lieutenant ballottait une croix de Saint-Georges d'officier. La raie de ses cheveux sur sa petite tête était irréprochable. Ses bottes avaient été soigneusement brossées. Sa figure bien rasée, mate et hâlée, et toute sa svelte personne dégageaient un air de propreté et une insistante odeur d'eau de Cologne aux fleurs. Dans le vestibule, il laissa poliment passer Grigori, lui dit :

— La porte à gauche. Attention, il y a un coffre là, ne vous cognez pas.

Un jeune lieutenant grand et fort se leva à l'entrée de Grigori. Une petite moustache noire duvetée couvrait sa lèvre supérieure fendue en biais par une balafre, il avait les yeux gris et très rapprochés. Chtchéglov lui présenta Grigori et dit quelque chose en anglais. Le lieutenant secoua la main de Grigori et parla, tourné tour à tour vers lui et vers Chtchéglov. Puis il invita du geste Grigori à s'asseoir.

Il y avait quatre lits de camp alignés au milieu de la pièce ; et dans un coin s'amoncelaient des caisses, des sacs de voyage, des valises de cuir. Sur un coffre, un fusil mitrailleur d'un système inconnu de Grigori, un étui à jumelles, des

boîtes de cartouches, une carabine au fût sombre, au canon tout neuf, d'un bleu mat.

Le lieutenant parlait d'une agréable voix de basse assourdie et jetait à Grigori des regards amicaux. Grigori ne comprenait pas ce langage qui sonnait étrangement à ses oreilles mais devinait qu'il était question de lui et se sentait un peu mal à l'aise. Chtchéglov, qui était en train de fouiller dans une valise, écoutait en souriant. Il dit :

— Mister Campbell dit qu'il a beaucoup d'estime pour les Cosaques, qui sont, à son avis, de remarquables cavaliers et de remarquables guerriers. Vous avez faim, sans doute ? Vous voulez boire ? Il dit que le danger rapproche les hommes… Eh ! bon Dieu ! il dit toutes sortes de sottises !

Chtchéglov tira de la valise quelques boîtes de conserve, deux bouteilles de cognac, et se pencha de nouveau sur la valise, tout en continuant à traduire.

— Il dit que les officiers cosaques l'ont très aimablement reçu à Oust-Medvéditskaïa. Ils ont vidé un énorme tonneau d'eau-de-vie du Don, tout le monde était complètement saoul, et ils ont passé fort joyeusement le temps avec les lycéennes. Oui, faut ce qu'il faut. Il se fait un agréable devoir de répondre à cette hospitalité par une hospitalité non moins grande. Vous n'y échapperez pas. Je vous plains… Vous buvez ?

— Oui, merci, je bois, dit Grigori en regardant à la dérobée ses mains salies par les rênes et la poussière du chemin.

Chtchéglov mit les boîtes de conserves sur la table, les ouvrit adroitement avec un couteau et dit en soupirant :

— Savez-vous qu'il me tue, lieutenant, ce verrat anglais ? Il boit du matin à la nuit noire. Il pinte, mais alors d'une façon incroyable. Moi-même, vous savez, je ne suis pas contre, mais à cette échelle homérique, je ne peux pas. Lui…

Il regarda l'Anglais en souriant, lâcha un juron obscène, à la surprise de Grigori qui ne s'y attendait pas, et reprit :

— … lui, il boit tout le temps, avant, pendant et après les repas.

L'Anglais souriait, acquiesçait de la tête. Il dit dans un russe écorché :

— Oui, oui… Bien… Nous boire votre santé.

Grigori éclata de rire, son rire secoua ses cheveux. Ces deux gars-là lui plaisaient décidément. Le lieutenant anglais, avec son sourire absurde et son russe écorché, était véritablement superbe.

Tout en essuyant les verres, Chtchéglov disait :

— Ça fait quinze jours que je m'occupe de lui, qu'est-ce que vous en dites ? Il est là comme instructeur de pilotage pour les tanks qui ont été attribués à notre Deuxième Corps et on m'a attaché à lui comme interprète. Je parle couramment l'anglais, c'est ce qui m'a perdu… On boit aussi, chez nous, mais pas comme ça. Ça, c'est quelque chose d'incroyable. Vous allez voir de quoi il est capable. Il lui faut à lui tout seul au moins quatre ou cinq bouteilles de cognac par jour. Il avale tout ça petit à petit et il n'est jamais saoul, et même après une dose pareille, il est encore capable de travailler. Il m'a tué. Mon estomac commence à me faire mal, je suis de très mauvaise humeur tous ces jours-ci et je suis tellement imbibé que je n'ose plus m'asseoir à côté d'une lampe allumée… Ah ! Nom de Dieu !

Tout en parlant, il avait rempli deux verres à ras bord de cognac et ne s'en était versé qu'un tout petit peu pour lui.

Le lieutenant anglais montra le verre des yeux, en riant, et se mit à parler avec animation. Chtchéglov mit la main sur le cœur d'un air suppliant et lui répondit avec un sourire contenu, mais des étincelles de haine brillaient de temps en temps dans ses bons yeux noirs. Grigori prit son verre, trinqua avec ses hôtes et but d'un coup.

— Oh ! fit l'Anglais d'un ton approbateur.

Il but une gorgée de son verre et regarda dédaigneusement Chtchéglov.

Ce lieutenant anglais avait de grosses mains brunes d'ouvrier. Elles reposaient sur la table. Les pores, sur le dessus, étaient noirs d'huile de graissage, les doigts étaient écaillés par le contact fréquent de l'essence, et couverts de vieilles égratignures. Avec cela, un visage soigné, plein, rouge. Le contraste entre les mains et le visage était si grand que Grigori eut par moments le sentiment que le lieutenant portait un masque.

— Vous me sauvez, dit Chtchéglov en emplissant de nouveau les deux verres jusqu'au bord.

— Quoi, il ne peut pas boire seul ?

— C'est ça. Le matin, il boit seul, mais le soir il ne peut pas. Allons, buvons.

— C'est fort…

Grigori goûta, sous les yeux étonnés de l'Anglais, vida son verre.

— Il dit que vous êtes un sacré gaillard. Ça lui plaît de vous voir boire.

— Je changerais bien d'affectation avec vous, dit Grigori en souriant.

— Je suis sûr que vous déserteriez au bout de quinze jours.

— Déserter de si bonnes choses !

— Moi, en tout cas, je le ferai.

— C’est pire au front.

— Ici, c’est le front aussi. Là-bas, on risque une balle ou un éclat d’obus. Ici, le delirium tremens. Goûtez donc de ces fruits en conserve. Vous voulez du jambon ?

— Oui, merci.

— Les Anglais sont des as pour ces choses-là. Ils nourrissent leur armée autrement que nous.

— Est-ce que nous la nourrissons, nous ? Notre armée se ravitaille sur place.

— Hélas, c’est vrai. Mais avec cette méthode-là, on n’ira pas loin, surtout si on autorise les hommes à piller la population…

Grigori regarda attentivement Chtchéglov et lui demanda :

— Vous avez l’intention d’aller loin ?

— Nous suivons le même chemin, pourquoi me posez-vous cette question ?

Chtchéglov n’avait pas remarqué que l’Anglais s’était emparé de la bouteille et lui en avait versé un plein verre.

— Maintenant, il faudra que vous le vidiez jusqu’au fond, dit Grigori en souriant.

— Ça commence ! gémit Chtchéglov en regardant son verre, et ses joues se colorèrent d’une rougeur délicate.

Ils trinquèrent tous les trois en silence et burent.

— Nous suivons le même chemin, mais chacun à sa façon, reprit Grigori, qui essayait vainement, le front plissé, de piquer avec sa fourchette un noyau d’abricot glissant sur son assiette. Les uns descendront tout de suite, les autres iront plus loin, c’est comme dans le train…

— Vous n’avez pas l’intention d’aller jusqu’au terminus ?

Grigori sentait l’ivresse le gagner, mais il résistait encore. Il répondit en souriant :

— Je n’ai pas assez de capitaux pour acheter un billet jusqu’au terminus. Et vous ?

— Oh ! moi, c’est autre chose : même si on me fait descendre de force, j’irai à pied, sur la voie.

— Alors, bon voyage ! Buvons, voulez-vous ?

— Il faudra bien. Il n’y a que le commencement qui coûte.

L’Anglais trinquait avec Grigori et Chtchéglov et buvait en silence, presque sans manger. Son visage avait pris une teinte rouge brique, ses yeux s’étaient éclaircis, une lenteur calculée était apparue dans ses gestes. Avant que la seconde bouteille fût achevée, il se leva lourdement, alla aux valises d’un pas sûr et en tira trois bouteilles de cognac. Il les mit sur la table, sourit du coin des lèvres et dit quelques mots de sa voix de basse.

— Mister Campbell dit qu’il faut prolonger notre plaisir. Le diable l’emport ! Qu’en dites-vous ?

— Je veux bien, prolongeons, dit Grigori.

— Oui, mais quelle envergure, hein ? Dans ce corps anglais, il y a une âme de marchand russe. Oui, je crois que j’ai déjà mon compte…

— On ne le dirait pas à vous voir, dit malicieusement Grigori.

— Bon Dieu, je suis faible comme une fillette… Mais je tiens encore le coup, oui, oui, je tiens encore le coup, tout à fait, même.

Après qu’il eut vidé son verre, Chtchéglov tomba visiblement dans une sorte de torpeur : ses yeux noirs brillaient comme de l’huile et commençaient à loucher légèrement, les muscles de son visage s’étaient relâchés, ses lèvres ne lui obéissaient presque plus, un tic tiraillait rythmiquement ses joues sous ses pommettes mates. Le cognac l’avait assommé. Il avait l’expression du bœuf à qui l’on assène, avant de l’abattre, un coup de marteau de cinq livres sur le front.

— Vous êtes encore en pleine forme. Vous vous êtes habitué, ça ne vous fait plus rien, affirma Grigori.

Il était nettement ivre, lui aussi, mais sentait qu’il pourrait boire encore beaucoup.

— Sérieusement ?

Chtchéglov redevint plus gai.

— Non, non, j’ai un peu flanché au début, mais maintenant je vous en prie, tant que vous voudrez. Vraiment, tant que vous voudrez. Vous me plaisez, lieutenant. On sent en vous, dirais-je, de la force et de la sincérité. Ça me plaît. Allons, buvons à la patrie de cet ivrogne imbécile. Evidemment, il ressemble à

un animal, mais sa patrie est une bonne patrie. « Règne sur les mers, Bretagne ! » On boit ? Non, pas plein ! A votre patrie, Mister Campbell !

Chtchéglov but un coup, plissant désespérément les yeux, et mangea un morceau de jambon.

— Quel pays, lieutenant ! Vous ne pouvez pas vous représenter. Moi, j'y ai vécu… Allons, buvons !

— Quelle que soit sa mère, on l'aime mieux que la mère d'un autre.

— Nous n'allons pas discuter, buvons !

— Buvons.

— Notre patrie, il faut la débarrasser de la pourriture par le fer et par le feu, mais nous n'en avons pas la force. Finalement, c'est comme si nous n'avions pas de patrie. Ah ! qu'elle aille au diable ! Campbell ne croit pas que nous viendrons à bout des Rouges.

— Il ne le croit pas ?

— Non, il ne le croit pas. Il a mauvaise opinion de notre armée et il dit du bien des Rouges.

— Il s'est battu ?

— Je comprends ! Il a failli tomber dans les mains des Rouges. Maudit cognac !

— C'est fort. C'est comme de l'alcool pur ?

— Un peu plus faible. C'est la cavalerie qui a tiré Campbell de ce mauvais pas, sans ça il était pris. Ça s'est passé à Joukov. Les Rouges nous ont pris un tank, ce jour-là… Vous avez l'air triste. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Ma femme vient de mourir.

— C'est terrible. Vous avez des enfants ?

— Oui.

— A la santé de vos enfants ! Je n'en ai pas, ou si j'en ai, ils traînent quelque part en vendant des journaux… Campbell a une fiancée en Angleterre. Il lui écrit régulièrement deux fois par semaine. Il doit lui écrire toutes sortes de sottises. Je le hais presque. Qu'est-ce que vous dites ?

— Je ne dis rien. Mais pourquoi a-t-il de l'estime pour les Rouges ?

— Qui dit ça ?

— Vous.

— Ce n’est pas possible. Il n’a pas d’estime pour eux, il ne peut pas avoir d’estime pour eux, vous vous trompez. D’ailleurs, je vais le lui demander.

Campbell écouta attentivement Chtchéglov blême d’ivresse et parla longuement. Sans attendre qu’il eût fini, Grigori demanda :

— Qu’est-ce qu’il raconte ?

— Il les a vus à pied, en chaussures de tille, attaquer des tanks. Ça vous suffit ? Il dit qu’on ne peut pas vaincre le peuple. L’imbécile ! Ne le croyez pas.

— Comment ça ?

— D’une façon générale, ne le croyez pas.

— Qu’est-ce que vous voulez dire ?

— Il est saoul et il dit des bêtises. Qu’est-ce que ça veut dire : « On ne peut pas vaincre le peuple » ? On peut en exterminer une partie, réduire les autres à l’exécution… Qu’est-ce que je dis ? Non, pas à l’exécution, à la soumission. A combien de verres on en est ?

Chtchéglov laissa tomber la tête dans ses mains, renversa du coude une boîte de conserves et resta une dizaine de minutes ainsi, la poitrine contre la table, haletant.

Il faisait nuit noire derrière les fenêtres. La pluie tambourinait sur les volets. On entendait des roulements sourds au loin, et Grigori n’arrivait pas à comprendre si c’était le tonnerre ou le canon. Campbell, enveloppé d’un nuage bleu de fumée de cigare, sirotait son cognac. Grigori secoua Chtchéglov et lui dit, mal assuré lui-même sur ses jambes :

— Écoute, demande-lui pourquoi les Rouges doivent nous battre.

— Au diable ! marmonna l’autre.

— Non, demande-lui.

— Au diable ! Va-t’en au diable !

— Demande-lui, je te dis.

Chtchéglov regarda Grigori une minute d’un air hébété, puis dit quelque chose, en bégayant, à Campbell qui l’écoutait attentivement, et laissa retomber la tête sur ses mains jointes en bol. Campbell le regarda avec un sourire méprisant, toucha la manche de Grigori et se lança dans une explication muette : il poussa au milieu de la table un noyau d’abricot, posa à côté, perpendiculairement, sa

grosse main, comme pour les comparer, puis couvrit le noyau de la paume, en faisant claquer la langue.

— C’est ça que tu penses aussi ! Ça, je le comprends bien sans toi… grommela Grigori, pensif.

Il étreignit en vacillant l’accueillant Anglais, désigna la table d’un geste large et salua.

— Merci du régal. Adieu. Et veux-tu que je te dise ? Va-t’en vite chez toi, tant qu’on ne t’a pas tordu le cou. Je te dis ça de bon cœur. Tu comprends ? Vous n’avez pas besoin de fourrer le nez dans nos affaires. T’as compris ? Va-t’en, s’il te plaît, si tu ne veux pas qu’on te casse la gueule avant.

L’Anglais se leva, salua et se mit à parler avec animation, jetant de temps en temps un regard impuissant sur Chtchéglov endormi et tapotant amicalement le dos de Grigori.

Grigori trouva non sans mal le loquet et sortit sur le perron en chancelant. Une petite pluie oblique lui fouetta le visage. Un éclair illumina la vaste cour, la clôture mouillée, le feuillage brillant des arbres du jardin. En descendant du perron, Grigori glissa, tomba et, comme il se relevait, il entendit dans le vestibule quelqu’un qui disait en craquant une allumette :

— Nos petits officiers, ils boivent toujours ?

Une voix sourde et enrouée répondit d’un ton de menace contenue :

— Ils boiront tant… ils boiront tant, qu’ils finiront par crever.

20

Dès qu'elle eut franchi les limites du district du Khoper, l'Armée du Don, comme en 1918, perdit sa puissance offensive. Les Cosaques insurgés du Haut-Don et une partie de ceux du Khoper persistaient à ne pas vouloir se battre hors de la Région du Don. En outre, la résistance des unités rouges avait augmenté, car elles avaient reçu des renforts et opéraient maintenant sur un territoire dont la population leur était favorable. De nouveau, les Cosaques étaient enclins à passer à la guerre défensive, et aucun sacrifice du commandement ne pouvait les forcer à se battre avec l'opiniâtreté qu'ils avaient montrée, peu de temps auparavant, dans leur propre pays. Cependant le rapport des forces était en leur faveur dans cette partie du front : la 9e Armée rouge, très éprouvée dans les combats, et qui comptait onze mille fantassins et cinq mille cavaliers, avec cinquante-deux canons, avait en face d'elle un ensemble d'unités cosaques représentant un total de quatorze mille quatre cents fantassins et dix mille six cents cavaliers, avec cinquante-trois canons.

Les opérations les plus actives avaient lieu aux ailes, où étaient engagées les unités de l'Armée Volontaire du Kouban. Tout en s'enfonçant avec succès à l'intérieur de l'Ukraine, une partie de l'Armée Volontaire, sous le commandement du général Wrangel, exerçait une forte pression sur la 10e Armée rouge, la refoulait et progressait en direction de Saratov au prix de combats acharnés. Le 28 juillet, la cavalerie du Kouban atteignit Kamychine et fit prisonnière la plus grande partie des troupes qui défendaient la ville. La contre-attaque lancée par des unités de la 10e Armée fut repoussée. Une manœuvre audacieuse de la division de cavalerie Kouban-Térek menaçait de prendre son flanc gauche à revers, aussi le commandement de la 10e Armée replia-t-il ses troupes sur une ligne Borzenkovo-Latychev-Krasny Iar-Kamenka-Bannoïé. A ce moment, la 10e Armée était forte de dix-huit mille fantassins, huit mille cavaliers et cent trente-deux pièces d'artillerie. L'Armée Volontaire du Kouban ne comptait pour sa part que sept mille six cents fantassins, dix mille sept cent cinquante cavaliers, avec soixante-huit pièces d'artillerie, mais les Blancs avaient en outre des unités de tanks et disposaient d'un nombre important d'avions qui accomplissaient un travail de reconnaissance et prenaient part aux combats. Mais ni les avions français ni les tanks et les batteries anglaises ne

furent à Wrangel d'un secours suffisant : il ne put dépasser Kamychine. D'âpres et longues batailles s'engagèrent dans ce secteur, n'entraînant que des modifications insignifiantes de la ligne du front.

A la fin de juillet, les armées rouges commencèrent leurs préparatifs en vue d'une vaste offensive sur tout le secteur central du front Sud. A cet effet, la 9e et la 10e Armée fusionnèrent en un groupe de choc sous le commandement de Chorine. Ce groupe devait avoir comme réserve la 28e Division, plus une brigade de l'ancien district fortifié de Kazan, et la 25e Division, plus une brigade de l'ancien district fortifié de Saratov. Le commandement du front Sud renforçait en outre le groupe de choc avec des troupes de la réserve tactique et la 56e Division de tirailleurs. Une attaque auxiliaire devait être lancée en direction de Voronèje par les forces de la 8e Armée, grossie de la 31e Division de tirailleurs, prise sur le front de l'Est, et de la 7e Division de tirailleurs.

Le début de l'offensive générale devait avoir lieu entre le 1er et le 10 août. Suivant le plan du Haut-Commandement rouge, les coups de la 8e et de la 9e Armée devaient s'accompagner de mouvements enveloppants des armées placées aux ailes ; en ce sens, une mission particulièrement importante et complexe incombait à la 10e Armée, qui avait pour tâche, en opérant sur la rive gauche du Don, de couper du Caucase du Nord les forces principales de l'ennemi. A l'ouest, une partie des forces de la 14e Armée était chargée d'effectuer un énergique mouvement démonstratif vers la ligne Tchaplino-Lozovaï.

Pendant que les regroupements nécessaires s'effectuaient dans les secteurs des 9e et 10e Armées, le commandement blanc achevait la formation du corps d'armée Mamontov, afin de faire avorter l'offensive préparée par l'ennemi, de rompre le front et de faire exécuter à Mamontov un raid en profondeur sur les arrières des armées rouges. Le succès de l'Armée Wrangel dans le secteur de Tsaritsyne permettait d'étendre le front de cette armée sur la gauche, ce qui raccourcissait d'autant le front de l'Armée du Don et autorisait à en dégager quelques divisions de cavalerie. Le 7 août, on avait concentré dans la stanitsa Ourioupinskaïa six mille cavaliers, deux mille huit cents fantassins et trois batteries de quatre pièces, et, le 10 août, le corps nouvellement formé sous le commandement du général Mamontov perçait le front au point de soudure de la 8e et de la 9e Armée rouge et marchait de Novokhopersk sur Tambov.

Le plan initial du commandement blanc prévoyait de lancer dans ce raid sur les arrières des Rouges, outre le corps Mamontov, le corps de cavalerie du général Konovalov, mais des combats s'étaient engagés dans le secteur tenu par

les unités du corps Konovalov, et il ne fut pas possible de les retirer du front. Ainsi s'explique le peu d'ampleur de la mission confiée à Mamontov, à qui il était fait obligation de ne pas s'emballer, de ne pas songer à marcher sur Moscou et de rejoindre le gros de l'armée après avoir désorganisé les arrières et les communications de l'ennemi, alors qu'au début Konovalov et lui avaient reçu l'ordre de porter un coup foudroyant, de toute la masse de leur cavalerie, sur les flancs et les arrières des armées rouges du Centre, puis de s'enfoncer au cœur de la Russie en grossissant leurs forces sur leur chemin par un appel aux couches antisoviétiques de la population, et de continuer leur mouvement jusqu'à Moscou.

La 8e Armée réussit à rétablir la situation sur son flanc gauche en lançant ses réserves dans la bataille. Le flanc droit de la 9e Armée fut plus gravement désorganisé. Les mesures prises par Chorine, qui commandait le principal groupe de choc, permirent de ressouder les ailes contiguës des deux armées, mais non point d'arrêter la cavalerie de Mamontov. Sur l'ordre de Chorine, la 56e Division de réserve fut lancée du district de Kirsanov à la rencontre de Mamontov. Mais un de ses bataillons monté sur charrettes et envoyé à la station de Sampour fut détruit par un des détachements latéraux du corps Mamontov. Une brigade de la 36e Division, mise en avant pour couvrir le tronçon de voie ferrée Tambov-Balachov, eut le même sort : elle se heurta à toute la masse de la cavalerie de Mamontov et fut volatilisée après un bref combat.

Le 18 août, Mamontov prit Tambov sur sa lancée. Mais cela n'empêcha pas le gros des forces du groupe Chorine de commencer leur offensive, bien que la lutte contre Mamontov eût fixé presque entièrement deux divisions d'infanterie. L'offensive commençait en même temps dans le secteur ukrainien du front Sud.

Le front, qui suivait une ligne à peu près droite au nord et au nord-est, de Stary Oskol à Balachov, avec un saillant vers Tsaritsyne, commença à se redresser. Les régiments cosaques reculaient vers le sud sous la pression de l'ennemi en lançant de fréquentes contre-attaques et en s'accrochant à toutes les frontières naturelles. Rentrant sur la terre du Don, ils avaient retrouvé leur combativité perdue ; la désertion avait diminué brusquement ; des renforts affluaient des stanitsas du Don moyen. A mesure que les unités du groupe de choc de Chorine pénétraient sur le territoire de la Région du Don, la résistance se faisait plus forte et plus acharnée. De leur propre initiative, les stanitsas insurgées du district du Haut-Don décidèrent dans leurs assemblées la mobilisation générale. On célébrait un office et l'on se rendait au front sans tarder.

Ne progressant que par d'incessants combats vers le Khoper et le Don, ayant à surmonter la résistance acharnée des Blancs sur un territoire où la population était nettement hostile aux Rouges, le groupe Chorine perdait petit à petit la force de son élan offensif. Pendant ce temps, dans le secteur de la stanitsa Katchalinskaïa et de la station de Kotlouban, le commandement blanc formait un puissant groupe de manœuvre avec trois corps d'armée du Kouban et la 6e Division d'infanterie, pour frapper la 10e Armée, dont l'avance continuait avec succès.

21

En un an, la famille Mélékhov avait diminué de moitié. Pantéléï Prokofiévitch avait raison de dire que la mort s’était mise à aimer sa maison. A peine avait-on enterré Natalia que de nouveau l’odeur d’encens et de bleuets emplissait la grande chambre. Un dizaine de jours après le départ de Grigori pour le front, Daria se noyait dans le Don.

C’était un samedi. En rentrant des champs, elle décida d’aller se baigner en compagnie de Douniachka. Elles se déshabillèrent près des potagers et restèrent longtemps assises dans l’herbe molle et foulée. Depuis le matin, Daria était de mauvaise humeur, s’était plainte de maux de tête et de malaises, et avait pleuré plusieurs fois, furtivement… Avant d’entrer dans l’eau, Douniachka noua ses cheveux et se couvrit la tête d’un fichu. Jetant sur Daria un regard oblique, elle dit d’un ton compatissant :

— Comme tu as maigri, Daria, toutes tes veines sont à fleur de peau.

— Je serai bientôt guérie.

— Ta tête ne te fait plus mal ?

— C’est fini. Allons, baignons-nous, il se fait tard.

Elle prit son élan et se jeta dans l’eau, plongea tout entière, puis émergea, souffla bruyamment et gagna le milieu du fleuve. Le courant rapide la saisit et commença à l’entraîner.

Admirant les grandes brasses masculines de Daria, Douniachka entra dans l’eau jusqu’à la ceinture, se lava, mouilla sa poitrine et ses bras féminins, ronds, mais forts et brûlés par le soleil. Dans le potager voisin, les deux brus des Obnizov arrosaient les choux. Elles entendirent Douniachka qui criait à Daria en riant :

— Reviens, Dachka ! Tu vas te faire enlever par un silure.

Daria retourna en arrière, fit environ trois sagènes, puis, émergeant un instant jusqu’à mi-corps, elle joignit les mains au-dessus de la tête, cria : « Adieu, mes bonnes ! » et coula comme une pierre.

Un quart d’heure après, Douniachka, blême, sans sa jupe, accourait à la

maison.

— Daria s’est noyée, maman !… dit-elle dans un souffle.

C’est le lendemain matin seulement qu’on repêcha Daria, au bout d’un hameçon. Le vieux Arkhip Peskovatskov, le plus expert des pêcheurs de Tatarski, avait posé à l’aube six cordées dans le courant, en aval de l’endroit où Daria s’était noyée. Il alla les relever avec Pantéléï Prokofiévitch. Une foule d’enfants et de femmes, parmi lesquelles Douniachka, s’était assemblée sur la rive. Quand Arkhip, ayant accroché la quatrième cordée à la poignée de son aviron, se fut éloigné d’une dizaine de sagènes, Douniachka l’entendit nettement qui disait à mi-voix : « Je crois bien que ça y est. » Avec un visible effort, il commença à remonter prudemment la cordée, qui s’enfonçait verticalement. Enfin quelque chose de blanc apparut près de la rive droite, les deux vieux se penchèrent, la barque embarqua un peu d’eau, et le bruit sourd d’un corps tombant sur le bois parvint jusqu’à la foule muette. Un soupir partit de toutes les poitrines. Quelques femmes se mirent à sangloter doucement. Khristonia, qui était près de là, cria durement aux enfants : « Allez, ouste ! » A travers ses larmes, Douniachka voyait Arkhip, debout à la poupe, qui ramait vers la rive, maniant habilement et sans bruit l’aviron. La barque toucha la rive, écrasa en crissant les éboulis de craie du bord. Daria gisait, les jambes pliées, la joue appuyée contre le fond mouillé de la barque. Sur son corps blanc, qui avait à peine bleui – tout juste pris une teinte d’azur sombre –, de profondes piqûres apparaissaient : traces des hameçons. Une égratignure fraîche saignait à son maigre mollet bronzé, un peu au-dessous du genou, près d’une jarretière d’étoffe qu’elle avait sans doute oublié d’ôter avant d’entrer dans l’eau. La pointe d’un hameçon avait glissé sur sa jambe et tracé une ligne courbe et zigzaguante. Douniachka, pétrissant nerveusement son tablier, s’approcha la première de Daria et la couvrit d’un sac déchiré suivant la couture. Pantéléï Prokofiévitch retroussa vivement son pantalon et tira la barque hors de l’eau. Une charrette arriva bientôt. Daria fut transportée à la ferme Mélékhov.

Surmontant sa terreur et sa répugnance, Douniachka aida sa mère à laver le corps froid, qui avait gardé la fraîcheur des flots profonds du Don. Il y avait une sorte d’étrangeté, de sévérité dans le visage un peu enflé de Daria, dans l’éclat mat de ses yeux décolorés par l’eau. Le sable du fleuve étincelait comme de l’argent dans ses cheveux, la vase lui collait aux joues en filaments verts humides, et il y avait un si terrible apaisement dans ses bras étendus, pendant du banc sans volonté, que Douniachka ne pouvait les regarder sans s’écarter aussitôt, bouleversée de voir à quel point Daria morte ressemblait peu à celle qui plaisantait, riait et aimait tant la vie. Longtemps après, songeant à la froideur de

pierre des seins et du ventre de Daria, à ses membres inertes, naguère si nerveux, elle tremblait encore et s'efforçait d'oublier au plus vite. Elle craignait que Daria morte la poursuivît en songe et, avant de se coucher, elle priait Dieu, lui demandait : « Seigneur, fais que je ne la voie pas en rêve. Protège-moi, Seigneur ! »

Sans les racontars des femmes Obnizov, qui avaient entendu Daria crier « Adieu, mes bonnes », la noyée eût été ensevelie tranquillement et sans bruit, mais ce cri, qui prouvait qu'elle s'était donné volontairement la mort, parvint aux oreilles du pope Vissarion, et il déclara catégoriquement qu'il ne célébrerait pas d'office pour une suicidée. Pantéléï Prokofiévitch s'indigna :

— Comment, tu ne célébreras pas d'office ? Alors, quoi, elle n'était pas baptisée, peut-être ?

— Je ne peux pas enterrer les suicidés, la loi me le défend.

— Alors il faut l'enterrer comme un chien, d'après toi ?

— D'après moi, tu l'enterreras comme tu voudras, où tu voudras, mais pas au cimetière, où reposent les honnêtes chrétiens.

Pantéléï Prokofiévitch essaya la persuasion :

— Non, fais-nous cette grâce, je t'en prie. On n'aura jamais vu une telle honte dans notre famille.

— Je ne peux pas. J'ai de l'estime pour toi, Pantéléï Prokofiévitch, tu es un paroissien exemplaire, mais je ne peux pas. Si le vicaire diocésain l'apprend, il m'en cuira, s'entêtait le pope.

La honte était sur la famille. Pantéléï Prokofiévitch essaya par tous les moyens de convaincre le pope obstiné, lui promit de le payer plus cher, avec de bons billets à l'effigie de Nicolas, lui proposa une brebis d'un an, enfin constatant que toutes ses exhortations étaient vaines, il menaça :

— Je n'irai pas l'enterrer derrière l'église. Ce n'est pas n'importe qui pour moi, c'est ma bru. Son mari est tombé dans la lutte contre les Rouges, il était officier, et elle-même a reçu la croix de Saint-Georges, et tu viens me débiter tes balivernes ! Non, mon père, ça n'ira pas comme ça, tu l'enterreras pour le respect que tu me dois. Pour le moment elle peut bien rester dans la maison mais je ferai rapport à l'ataman de stanitsa et c'est lui qui viendra te causer.

Pantéléï Prokofiévitch sortit de la maison du pope sans lui dire adieu, il fit même claquer la porte de colère. Mais la menace opéra son effet : une demi-heure plus tard, quelqu'un venait dire de la part du pope que le père Vissarion et

son diacre ne tarderaient pas.

Daria fut enterrée comme il faut, au cimetière, à côté de Pétro. Pendant qu'on creusait la fosse, Pantéléï Prokofiévitch se choisit une petite place pour lui. Tout en maniant la pelle, il considéra les lieux et conclut qu'il était inutile de chercher ailleurs – et puis à quoi bon ? La jeune ramure d'un peuplier planté depuis peu bruissait au-dessus de la tombe de Pétro ; à son faîte, l'automne commençant colorait déjà les feuilles du jaune amer des choses fanées. En pénétrant par la clôture brisée, les veaux avaient frayé des sentiers entre les tombes ; non loin de là passait le chemin du moulin à vent ; des érables, des peupliers, des acacias, et aussi des prunelliers sauvages, plantés par des familles fidèles, faisaient une verdure accueillante et fraîche ; autour d'eux foisonnaient le liseron, le colza tardif, qui jetait une note jaune, l'avoine folle et le chiendent montés en épis. Les croix étaient entortillées du haut en bas par un aimable liseron à fleurs bleues. L'endroit était vraiment gai, sec…

Le vieux creusait, abandonnait souvent la pelle, s'asseyait sur la terre argileuse et humide, fumait et pensait à la mort. Mais le temps n'était décidément pas venu, où les vieux pourraient mourir paisiblement dans leurs fermes et reposer à la place où leurs pères et leurs aïeux avaient trouvé leur dernier asile…

Après la mise en terre de Daria, la maison Mélékhov devint encore plus silencieuse. On rentrait le blé, on le battait, on faisait une belle récolte de melons. On attendait des nouvelles de Grigori, mais on n'avait plus rien eu de lui depuis son départ. Ilinitchna disait souvent : « Il n'envoie même pas son salut aux enfants, le misérable. Sa femme est morte et nous ne lui sommes plus rien… » Puis, de plus en plus souvent, on vit à Tatarski des hommes de l'armée. Le bruit courait que les Cosaques avaient été culbutés sur le front de Balachov et qu'ils reculaient vers le Don pour tenir jusqu'à l'hiver en utilisant l'obstacle naturel du fleuve. Quant à ce qui se passerait en hiver, ceux du front en parlaient ouvertement : « Dès que le Don sera gelé, les Rouges nous chasseront jusqu'à la mer. »

Pantéléï Prokofiévitch travaillait avec application au battage et semblait ne pas attacher d'importance à ce qu'on racontait, mais ne pouvait rester indifférent aux événements. Il lui arrivait encore plus souvent que d'habitude de crier après Ilinitchna et Douniachka, il devint encore plus irascible quand il apprit que le front s'approchait. Souvent, bricolant pour la ferme, si quelque chose clochait dans son travail, il laissait tout tomber avec colère, crachait, jurait et se sauvait dans l'aire pour se calmer un peu. Douniachka fut plus d'une fois témoin de ces

explosions de fureur. Un jour qu'il avait entrepris de réparer le joug, comme son travail avançait mal, tout d'un coup, l'enragé vieillard prit la hache et tapa tant et si bien sur le joug qu'il en fit des copeaux. Quelques jours après, le collier partagea le sort du joug. C'était le soir, sous la lampe. Pantéléï Prokofiévitch avait tortillé un ligneul et commencé à recoudre le collier. Le fil était-il pourri ? Le vieux trop nerveux ? toujours est-il que le ligneul se rompit deux fois de suite. Il n'en fallait pas plus : Pantéléï Prokofiévitch bondit, jurant effroyablement, renversa son tabouret, le repoussa du pied vers le poêle et, grognant comme un chien, se mit à lacérer le cuir à coups de dents, puis jeta le collier sur le sol et le piétina en sautillant comme un coq. Ilinitchna, qui s'était couchée de bonne heure, se leva tout effrayée en entendant du bruit et, voyant de quoi il retournait, ne put s'empêcher de faire des reproches au vieux :

— Tu deviens fou, maudit, à ton âge de vieillesse ? Qu'est-ce qu'il t'a fait, ce collier ?

Pantéléï Prokofiévitch regarda sa femme avec des yeux égarés, hurla :

— Tais-toi, misérable.

Il saisit un débris du collier et le lança sur la vieille.

S'étranglant de rire, Douniachka fila comme une balle dans le vestibule. Le vieux tempêta encore un peu, puis se calma, demanda pardon à sa femme pour les paroles trop dures qu'il lui avait dites dans sa colère et resta longtemps à geindre et à se gratter la nuque devant les ruines du malheureux collier, se demandant à quoi il pourrait bien encore les employer. Ces accès de fureur se répétaient souvent, mais Ilinitchna, instruite par une amère expérience, avait adopté une nouvelle tactique : dès que Pantéléï Prokofiévitch commençait à démolir quelque objet de ménage, elle lui disait, humblement mais d'une voix suffisamment forte : « Vas-y, Prokofitch, casse ! Nous pourrons bien le racheter. » Elle essayait même de prendre part au massacre. Alors Pantéléï Prokofiévitch se calmait tout d'un coup, regardait sa femme une minute d'un œil vide, puis fouillait dans ses poches avec des mains tremblantes, prenait sa blague et s'asseyait à l'écart, un peu confus, pour fumer et calmer ses nerfs, maudissant dans le fond de lui-même son impulsivité et faisant le compte des dégâts. Un porcelet de trois mois qui s'était introduit sur une plate-bande fut victime de l'un de ces déchaînements de colère. Pantéléï Prokofiévitch lui cassa l'échine d'un coup de pieu. Cinq minutes après, grattant avec un clou les soies du porcelet, il disait d'un ton coupable, avec des regards obséquieux vers la figure renfrognée d'Ilinitchna :

— Ce goret-là, c'était une catastrophe !… Il aurait crevé de toute façon. A cet âge-là, ils attrapent tous la maladie. Au moins nous le mangerons, sans ça il serait mort pour rien. Pas vrai, la vieille ? Eh bien, qu'est-ce que tu as à me regarder comme un nuage de grêle ? Qu'il soit trois fois maudit, ce goret ! Si au moins c'était un vrai goret, et pas un fantôme de goret ! C'était trop d'un pieu : avec une morve on l'aurait abattu. Et mauvais avec ça ! Il a bien déterré quarante pieds de pommes de terre !

— Il n'y avait pas plus de trente pieds dans toute la plate-bande, dit doucement Ilinitchna.

— Bon, mais s'il y en avait eu quarante, il les aurait abîmés tous les quarante. Grâce à Dieu, nous voilà débarrassés de ce brigand-là, répliqua Pantéléï Prokofiévitch sans hésiter.

Les enfants s'ennuyaient depuis le départ de leur père. Ilinitchna, absorbée par les soins de la maison, ne pouvait leur accorder assez d'attention. Abandonnés à eux-mêmes, ils passaient des jours entiers à jouer dans le jardin ou sur l'aire. Un jour, après le repas de midi, Michatka disparut et ne revint qu'au coucher du soleil. Ilinitchna lui demanda où il avait été, Michatka répondit qu'il avait joué avec des gamins près du Don, mais Poliouchka le dénonça sur-le-champ :

— Il ment, grand-mère. Il était chez tante Aksinia.

— Comment le sais-tu ? demanda Ilinitchna, désagréablement surprise.

— Je l'ai vu repasser par la clôture de la cour des Astakhov.

— Tu étais là-bas, c'est vrai ? Allons, dis-le-moi, pourquoi es-tu tout rouge ?

Michatka regarda sa grand-mère droit dans les yeux et répondit :

— J'ai menti, grand-mère… Je n'étais pas au Don, j'étais chez tante Aksinia.

— Pourquoi y es-tu allé ?

— Elle m'a appelé, alors j'y suis allé.

— Et pourquoi m'as-tu menti, en me disant que tu avais joué avec des gamins ?

Michatka baissa la tête une seconde, puis releva tout aussitôt son regard franc et murmura :

— J'avais peur que tu me grondes…

— Et pourquoi je t'aurais grondé ? Non… Mais pourquoi elle t'a appelé ?

Qu’est-ce que tu as fait chez elle ?

— Rien. Elle m’a vu, elle m’a crié : « Viens me voir ! » J’y suis allé, elle m’a emmené dans sa maison, elle m’a assis sur une chaise…

— Et alors ? questionnait impatiemment Ilinitchna, dissimulant habilement son trouble.

— Elle m’a donné des crêpes froides à manger, et puis ça encore…

Michatka sortit un morceau de sucre de sa poche, le montra fièrement et le remit dans sa poche.

— Qu’est-ce qu’elle t’a dit ? Elle t’a posé des questions, peut-être.

— Elle m’a dit de venir la voir, parce qu’elle s’ennuie toute seule, et elle m’a promis de me donner des bonnes choses. Elle m’a dit de ne pas dire que j’avais été chez elle. Sans ça ta grand-mère te grondera, elle m’a dit.

— Ah ! c’est comme ça ! dit Ilinitchna, étouffant d’indignation contenue. Bon, et alors ? Elle t’a posé des questions ?

— Oui.

— Sur quoi ? Qu’est-ce qu’elle t’a demandé ? Réponds-moi, mon petit chéri, n’aie pas peur.

— Elle m’a demandé si je m’ennuyais de mon papa. J’ai dit que oui. Elle m’a encore demandé quand il reviendrait et quelles nouvelles on a de lui. J’ai dit que je ne savais pas, et qu’il est à la guerre. Après, elle m’a pris sur ses genoux et elle m’a raconté une histoire.

Les yeux de Michatka brillèrent vivement, il sourit.

— Une belle histoire. L’histoire de Vaniouchka, quand les cygnes l’ont emporté sur leurs ailes, et aussi l’histoire de la Baba-Iaga.

Ilinitchna avait écouté, les lèvres serrées, la confession de Michatka. Elle lui dit sévèrement :

— Ne va plus chez elle, mon fils, il ne faut pas. Et n’accepte plus ses cadeaux, il ne faut pas, sans ça grand-père le saura et te donnera les verges. Dieu fasse que grand-père ne le sache pas, il t’arracherait la peau. N’y va plus, mon chéri.

Malgré cette sévère défense, deux jours plus tard, Michatka retourna à la ferme Astakhov. Ilinitchna l’apprit d’un coup d’œil jeté à sa chemise : la manche déchirée qu’elle n’avait pas eu le temps de recoudre le matin avait été

habilement réparée, et un bouton de nacre neuf brillait au col. Sachant que Douniachka, occupée au battage, n'avait pu s'occuper dans la journée des vêtements des enfants, Ilinitchna demanda au petit d'un ton de reproche :

— Tu es retourné chez les voisins ?

— Oui… dit Michatka confus.

Et il ajouta aussitôt :

— Je n'irai plus, grand-mère, ne me gronde pas…

Ilinitchna décida alors de causer avec Aksinia et de lui dire fermement qu'elle laisse Michatka tranquille et qu'elle ne cherche point à gagner son affection par des cadeaux ou des contes. « Elle a tué Natalia, et maintenant, la maudite, elle veut se glisser auprès des enfants et se servir d'eux pour entortiller Grigori. Ah ! la vipère ! Elle veut devenir ma bru du vivant de son mari… Mais ça ne se fera pas. Comme si Grichka voulait d'elle après un péché pareil ! » pensait-elle.

Son regard de mère, perçant et jaloux, n'avait pas manqué de remarquer que Grigori avait évité de rencontrer Aksinia pendant son séjour à la maison. Elle comprenait que ce n'était pas par crainte des commérages, mais parce qu'il jugeait Aksinia coupable de la mort de sa femme. Ilinitchna espérait en secret que la mort de Natalia séparerait pour toujours Grigori d'Aksinia et que celle-ci n'entrerait jamais dans la famille.

Le soir du même jour, elle aperçut Aksinia au bord du Don. Elle l'appela :

— Viens un peu, j'ai à te parler…

Aksinia posa ses seaux et s'approcha tranquillement, dit bonjour à Ilinitchna.

— Écoute, ma bonne, commença Ilinitchna en scrutant le beau visage détesté de sa voisine, pourquoi cherches-tu à séduire les enfants des autres ? Qu'est-ce que tu veux, en faisant venir le petit chez toi et en lui disant des douceurs ? Qui t'a demandé de lui recoudre sa chemise et de lui faire toutes sortes de cadeaux ? Qu'est-ce que tu crois ? Que depuis qu'il n'a plus sa mère on ne s'occupe plus de lui ? Qu'on ne peut pas se passer de toi ? Tu n'as pas honte, dévergondée ?

— Mais je n'ai pas fait de mal ! Pourquoi me dites-vous des injures, grand-mère ? dit Aksinia, devenue toute rouge.

— Comment ça « pas fait de mal » ? Et crois-tu que tu as le droit de toucher au fils de Natalia, quand tu l'as poussée elle-même dans la tombe ?

— Qu'est-ce que vous dites, grand-mère ? Dieu vous pardonne ! Qui est-ce qui l'a poussée ? Elle a fait ça d'elle-même.

— Pas à cause de toi ?

— Ça, je n’en sais rien.

— Mais moi, je sais ! s’écria Ilinitchna, indignée.

— Ne criez pas, grand-mère, je ne suis pas votre bru pour que vous puissiez crier après moi. J’ai mon mari pour ça.

— Je t’ai percée à jour. Je vois ce que tu as dans la tête. Tu n’es pas ma bru, mais tu voudrais bien le devenir. D’abord séduire les enfants, et après te glisser jusqu’à Grichka.

— Je n’ai pas l’intention de devenir votre bru. Vous êtes folle, grand-mère. Mon mari n’est pas mort.

— C’est bien ça, il n’est pas mort et tu veux t’accrocher à un autre.

Aksinia pâlit fortement et dit :

— Je ne sais pas ce qui vous prend de me tomber dessus comme ça et de me dire des sottises… Je ne me suis accrochée à personne et je n’ai pas envie de le faire. Si j’ai dit des douceurs à votre petit-fils, où est le mal ? Des enfants, je n’en ai pas, vous le savez bien, et ça me fait plaisir de voir ceux des autres, je me sens plus heureuse, c’est pour ça que je l’ai fait venir chez moi… Et les cadeaux que je lui ai faits ! Un petit peu de sucre, c’est ce que vous appelez un cadeau ! Pourquoi je lui ferais des cadeaux ? Vous ne savez pas ce que vous dites…

— Quand sa mère était là, tu ne le faisais pas venir chez toi. Mais depuis que Natalia est morte tu lui veux du bien.

— Il venait déjà me voir du vivant de Natalia, dit Aksinia avec un sourire à peine ébauché.

— Ne mens pas, dévergondée.

— Demandez-lui, vous me traiterez de menteuse après.

— Vrai ou pas vrai, ne cherche plus à attirer le gamin chez toi. Et n’espère pas que Grigori t’aimera mieux pour ça. Tu ne seras jamais sa femme, sache-le.

Le visage altéré par la colère, Aksinia dit d’une voix rauque :

— Tais-toi. Il ne te demandera pas la permission. Et ne te mêle pas des affaires des autres.

Ilinitchna voulait dire encore quelque chose, mais Aksinia lui tourna le dos, retourna à ses seaux, mit d’un coup la palanche sur ses épaules et partit rapidement dans le sentier, en renversant de l’eau.

De ce jour, elle ne salua plus personne de la famille Mélékhov. Elle passait, fière comme Satan, les narines dilatées, mais, quand elle apercevait Michatka, elle regardait craintivement autour d'elle et, s'il n'y avait personne, elle courait vers lui, se penchait, le serrait contre sa poitrine, baisait son front hâlé, ses yeux Mélékhov, noirs et pas commodes, et murmurait sans suite, riant et pleurant à la fois : « Mon petit Grigoriévitch ! Mon bon petit ! Comme je m'ennuyais de toi ! Elle est bête, ta tante Aksinia ! Ah ! est-elle bête ! » Un sourire tremblant demeurait longtemps sur ses lèvres, et ses yeux brillaient de bonheur, comme ceux d'une jeune fille.

A la fin du mois d'août, Pantéléï Prokofiévitch fut mobilisé. Tous les Cosaques capables de porter les armes quittèrent Tatarski en même temps que lui. Il n'y eut plus d'hommes au village que les invalides, les adolescents et les vieillards très âgés. C'était une levée en masse, et les commissions médicales n'admettaient pas d'autres motifs de réformes que les infirmités incontestables.

Quand il eut reçu de l'ataman de village son ordre de se présenter au point de rassemblement, Pantéléï Prokofiévitch fit des adieux rapides à la vieille, à Douniachka et aux enfants, s'agenouilla en geignant, se prosterna deux fois devant les icônes en se signant et dit :

— Adieu, mes bien-aimés. Il y a apparence qu'on ne se reverra pas. C'est sans doute ma dernière heure qui est arrivée. Voici l'ordre que je vous donne : battez les blés jour et nuit, essayez d'en finir avant les pluies. S'il le faut, embauchez un homme pour qu'il vous donne la main. Si je ne rentre pas à l'automne, arrangez-vous sans moi. Faites les labours d'automne tant que vous en aurez la force, et semez au moins une déciatine de seigle. Toi, la vieille, tâche de mener ton travail comme il faut, ne laisse pas tomber les bras ; qu'on rentre ou qu'on ne rentre pas, Grigori et moi, plus que tout vous aurez besoin de pain. La guerre, c'est la guerre, mais sans pain la vie n'est pas drôle. Allons, que Dieu vous garde !

Ilinitchna alla conduire son homme jusqu'à la place, le vit une dernière fois clopiner à côté de Khristonia derrière une charrette, puis elle essuya ses yeux gonflés avec son tablier et rentra sans se retourner. Un tas de blé à battre l'attendait sur l'aire, il y avait du lait au four, les enfants n'avaient pas mangé depuis le matin, la vieille avait une foule de soucis, elle marchait vite, ne s'arrêtait pas, saluait en silence les femmes qu'elle rencontrait, ne se laissait pas entraîner aux conversations et se contentait de répondre d'un hochement de tête affirmatif lorsqu'une de ses connaissances lui demandait d'un ton compatissant : « Tu reviens d'accompagner ton Cosaque, n'est-ce pas ? »

Quelques jours plus tard, à l'aube, elle venait de traire les vaches et de les faire sortir dans la ruelle, et elle s'apprêtait à rentrer dans la cour, quand un grondement sourd et lourd parvint à ses oreilles. Elle regarda autour d'elle et ne vit pas un seul nuage au ciel. Peu après, le grondement reprit.

— Tu entends cette musique, la mère ? dit un vieux berger qui rassemblait le troupeau.

— Quelle musique ?

— Celle-là, qui ne joue que sur des notes basses.

— Pour entendre, j'entends, mais je ne comprends pas ce que c'est.

— Tu comprendras bientôt. Quand ils commenceront de l'autre côté à canarder notre village, tu comprendras tout de suite. C'est le canon. C'est nos vieux qu'on étripe…

Ilinitchna se signa et rentra dans la cour sans répondre.

La canonnade ne cessa pas pendant quatre jours. On l'entendait surtout à l'aube. Mais quand le vent soufflait du nord-est, le tonnerre des combats lointains s'entendait au milieu du jour. Sur les aires, le travail s'arrêtait une minute, les femmes se signaient, soupiraient tristement, pensaient à leurs hommes et murmuraient une prière, puis les rouleaux de pierre reprenaient leur grondement sourd, de nouveau les gamins stimulaient les chevaux et les bœufs, de nouveau les tarares faisaient leur vacarme, le travail reprenait ses droits. Cette fin d'août était belle et merveilleusement sèche. Le vent faisait voler la poussière de balle à travers le village, l'air était plein d'une suave odeur de seigle battu, le soleil brûlait sans merci, mais tout annonçait déjà l'automne proche. L'absinthe décolorée était blanche dans les près ; sur l'autre rive du Don, le sommet des peupliers avait jauni ; l'odeur des pommes était plus forte dans les jardins ; les horizons lointains s'étaient éclaircis ; les premières compagnies de grues apparaissaient sur les champs désertés.

Tous les jours, des convois roulaient d'ouest en est sur la route des hetmans, transportant des munitions vers les points de passage du Don. Les premiers réfugiés apparurent dans les villages riverains. Ils racontaient que les Cosaques battaient en retraite en combattant. Quelques-uns assuraient que cette retraite était préméditée et qu'il s'agissait d'attirer les Rouges dans un piège pour les encercler ensuite et les anéantir. Certains habitants de Tatarski commençaient tout doucement à se préparer au départ, ils augmentaient la ration des bœufs et des chevaux, enterraient de nuit leur blé, leurs coffres et leurs objets les plus précieux. La canonnade, qui s'était arrêtée quelque temps, reprit le 5 septembre

avec une force nouvelle. Elle était maintenant plus distincte et plus menaçante. Les combats se déroulaient à une quarantaine de verstes au nord-est de Tatarski. Le lendemain, le canon se mit à gronder en amont, vers l'ouest. Le front se rapprochait inéluctablement du Don.

Ilinitchna, sachant que la plupart des habitants du village s'apprêtaient à partir, proposa à Douniachka de suivre la retraite. Elle éprouvait un sentiment de désarroi et de perplexité et ne savait que faire avec la ferme et la maison : fallait-il tout abandonner et s'en aller avec les autres, ou rester là ? Avant de partir pour le front, Pantéléï Prokofiévitch avait parlé du battage, des semailles d'automne, des bêtes, mais n'avait rien dit de ce qu'il faudrait faire si le front s'approchait de Tatarski. A tout hasard, Ilinitchna décida d'envoyer Douniachka et les enfants à l'arrière, en compagnie de quelqu'un du village, avec les objets les plus précieux ; elle, elle resterait, même si les Rouges occupaient le village.

Dans la nuit du 16 au 17 septembre, Pantéléï Prokofiévitch rentra inopinément à la maison. Il arrivait à pied de la stanitsa Kazanskaïa, exténué et furieux. Après s'être reposé une demi-heure, il se mit à table et mangea comme jamais Ilinitchna ne l'avait vu manger. Il avala un demi-seau de soupe aux choux maigre, puis se jeta sur la kacha de millet. Ilinitchna joignit les mains d'étonnement :

— Seigneur, mais comme tu manges, Prokofitch ! Comme si tu n'avais pas mangé depuis trois jours !

— Et tu crois que j'ai mangé, vieille bourrique ? Ça fait juste trois jours que je n'ai pas avalé une miette.

— Comment, on ne vous nourrit pas là-bas ?

— Je voudrais que le diable les nourrisse comme ça ! répondit Pantéléï Prokofiévitch la bouche pleine, en ronronnant comme un chat. On bouffe ce qu'on peut faucher, mais moi, je n'ai pas encore appris à voler. C'est bon pour les jeunes, qui n'ont plus pour deux sous de conscience… Pendant cette maudite guerre, ils se sont si bien fait la main au chapardage, que ça me faisait peur, ça me faisait peur jusqu'au jour où ça ne m'a plus rien fait. Tout ce qu'ils voient, ils le prennent, le tirent, le traînent… Ce n'est plus la guerre, c'est la Passion du Christ.

— Tu as tort de tant manger d'un seul coup. Ça pourrait te faire mal. Regarde, te voilà enflé quasiment comme une araignée.

— Tais-toi. Apporte-moi du lait, un grand pot.

Ilinitchna ne put se retenir de pleurer, à voir son vieux si affamé.

— Alors, tu es rentré pour de bon ? lui demanda-t-elle quand il eut fini sa kacha.

— On verra… répondit-il évasivement.

— On vous a donc renvoyés, vous les vieux ?

— On n'a renvoyé personne. On ne peut renvoyer personne quand les Rouges atteignent le Don ! Je suis parti de moi-même.

— Mais tu n'auras pas à répondre de ça ? dit Ilinitchna effrayée.

— Si on m'attrape, peut-être bien que j'aurai à en répondre.

— Mais alors, tu vas te cacher ?

— Tu croyais que j'irais à la fête ou en visite ? Pfff ! vieille païenne !

Pantéléï Prokofiévitch cracha avec colère, mais la vieille ne lâcha pas prise :

— Oh ! quel péché ! Ça va nous faire encore des malheurs ! On va te faire des misères…

— Eh bien, j'aime encore mieux qu'on me prenne et qu'on me mette en prison plutôt que de me traîner dans la steppe avec un fusil, dit Pantéléï Prokofiévitch d'une voix lasse. Je ne suis plus un jeune homme pour faire leurs quarante verstes par jour, creuser des tranchées, courir à l'attaque, et ramper par terre, et me garer des balles. Les balles, c'est bien le diable si on peut s'en garer. J'avais un camarade de Krivaïa Retchka, il en a attrapé une sous l'omoplate gauche et n'a plus remué une seule fois le pied. Il n'y a pas beaucoup d'agréments dans le métier militaire.

Le vieux alla cacher son fusil et sa cartouchière dans la grange à balle, mais quand Ilinitchna lui demanda où était son manteau, il répondit, sombre et réticent :

— Je l'ai vendu. Ou plutôt je l'ai abandonné. Ils nous ont serrés de si près, derrière Choumilinskaïa, qu'on a tout laissé tomber, on courait comme des fous. Je n'avais plus la tête à penser à mon manteau… Il y en a qui avaient des demi-pelisses, ils les ont laissées aussi… Mais, bon Dieu, qu'est-ce que tu veux en faire de mon manteau ? Pourquoi ramènes-tu ça ? Si encore il était bon, ce manteau, mais une défroque de mendiant comme ça…

En réalité, le manteau était de bonne qualité, neuf, mais le vieux déniait toute qualité à ce qu'il perdait. Une habitude qu'il avait prise pour se consoler. Ilinitchna le savait, c'est pourquoi elle s'abstint de discuter sur la valeur du

manteau.

La nuit, on décida en conseil de famille qu'Ilinitchna et Pantéléï Prokofiévitch resteraient à la maison tant qu'ils pourraient, pour protéger leurs biens et enterrer le blé battu, et que Douniachka s'en irait avec la paire de vieux bœufs et les coffres chez des parents, sur le Tchir, à Latychev.

Ce projet ne devait pas se réaliser entièrement. Douniachka partit bien le matin, mais à midi, un détachement punitif de Cosaques kalmouks de Salsk entra dans Tatarski. Quelqu'un, dans le village, avait dû voir Pantéléï Prokofiévitch se faufiler chez lui, car, une heure après l'entrée du détachement punitif, quatre Kalmouks arrivaient au galop à la ferme Mélékhov. A la vue des cavaliers, Pantéléï Prokofiévitch grimpa au grenier avec une rapidité et une agilité étonnantes. Ilinitchna alla au-devant des Kalmouks.

— Où est ta vieux ? demanda un Kalmouk assez âgé, de belle taille, qui portait les épaulettes de maréchal des logis-chef, et il entra dans la cour sans s'occuper d'Ilinitchna.

— Sur le front. Où veux-tu qu'il soit ? répondit brutalement la vieille.

— Conduis-moi maison, moi je fais perquisition.

— Pour chercher quoi ?

— Chercher ta vieux. Aïe ! c'est honteux ! Si vieille, dire mensonges ! dit le beau Kalmouk en hochant la tête d'un air de reproche, et il découvrit une rangée de dents blanches bien serrées.

— Pas besoin de montrer les dents, mal lavé. Je t'ai dit qu'il n'est pas là, ça veut dire qu'il n'est pas là.

— Assez parlé ! Conduis-moi maison. Sinon, on va nous-mêmes, dit sévèrement le Kalmouk, vexé, et il marcha vers le perron, à grands pas de ses jambes torses.

Us visitèrent soigneusement les chambres, échangèrent quelques mots en kalmouk, puis deux d'entre eux s'en furent inspecter les bâtiments de la cour, cependant qu'un petit, au visage grêlé, au nez épaté, si brun qu'il semblait noir, relevait son large pantalon à bandes et allait dans le vestibule. A la porte entrouverte, Ilinitchna le vit sauter, accrocher ses mains à une solive et monter agilement au grenier. Cinq minutes plus tard, il sautait de là-haut. Derrière lui précautionneusement, Pantéléï Prokofiévitch descendait en grognant, tout maculé de glaise, avec de la toile d'araignée dans la barbe. Il regarda la vieille, qui serrait bien fort les lèvres, et dit :

— Ils m’ont trouvé, les misérables. C’est sans doute quelqu’un qui m’a dénoncé…

Pantéléï Prokofiévitch fut conduit sous escorte à la stanitsa Karguinskaïa, siège du tribunal militaire. Ilinitchna versa quelques larmes et, prêtant l’oreille à la canonnade qui avait repris, au crépitement nettement perceptible des mitrailleuses au-delà du Don, elle alla dans la grange pour cacher au moins un peu de blé.

22

Quatorze déserteurs attendaient d’être jugés. La justice était expéditive et impitoyable. Le capitaine très âgé qui présidait les séances demandait à l’accusé ses nom, prénom et patronyme, son grade et le numéro de son unité, s’informait du nombre de jours que l’accusé avait passés en fuite, puis échangeait quelques phrases avec les membres du tribunal – un lieutenant manchot et un adjudant moustachu à la gueule épaisse, engraissé à ne rien faire – et prononçait le jugement. La plupart des déserteurs étaient condamnés aux verges, administrées par des Kalmouks dans une maison inhabitée spécialement affectée à cette destination. Il y avait trop de déserteurs dans la belliqueuse Armée du Don pour qu’on pût encore les fouetter publiquement, comme en 1918…

Pantéléï Prokofiévitch était le sixième. Ému et pâle, il était debout devant la table des juges, la main sur la couture du pantalon.

— Votre nom ? demanda le capitaine sans regarder l’accusé.

— Mélékhov, Votre Noblesse.

— Prénom, patronyme ?

— Pantéléï Prokofiévitch, Votre Noblesse.

Le capitaine leva les yeux, regarda fixement le vieux.

— D’où êtes-vous ?

— Village de Tatarski, stanitsa Viochenskaïa, Votre Noblesse.

— Vous n’êtes pas le père de Mélékhov Grigori, le lieutenant ?

— Si, justement, je suis son père, Votre Noblesse.

Pantéléï Prokofiévitch avait repris courage tout d’un coup, il lui semblait que les verges s’éloignaient de son vieux corps.

— Écoutez, comment n’avez-vous pas honte ? dit le capitaine, sans détacher son regard perçant du visage amaigri de Pantéléï Prokofiévitch.

Alors, Pantéléï Prokofiévitch, contrevenant au règlement, mit la main gauche sur sa poitrine et dit d’une voix pleurarde :

— Votre Noblesse, mon capitaine ! Je prierai Dieu pour vous toute ma vie. Ne

me faites pas fouetter. J’ai deux fils mariés… Les Rouges ont tué l’aîné… J’ai des petits-enfants, et je serais fouetté, moi, vieux et décrépit ?

— Aux vieux aussi nous donnons des leçons pour leur apprendre le service. Tu croyais qu’on te donnerait la croix pour avoir déserté ? intervint le sous-lieutenant manchot, qui avait un tic aux coins de la bouche.

— Qu’est-ce que je ferais donc d’une croix ?… Renvoyez-moi à mon unité, je servirai loyalement… Je ne sais pas moi-même ce qui m’est arrivé : sans doute le diable qui m’a entortillé…

Puis Pantéléï Prokofiévitch dit quelques phrases incohérentes sur les blés pas encore battus, sur sa mauvaise jambe, sur la ferme abandonnée, mais le capitaine le fit taire d’un geste, se pencha vers le sous-lieutenant et lui parla longuement à l’oreille. Le sous-lieutenant acquiesça de la tête et le capitaine se tourna de nouveau vers Pantéléï Prokofiévitch.

— Bien. Vous avez tout dit ? Je connais votre fils et je m’étonne qu’il ait un tel père. Quand avez-vous quitté votre unité ? Il y a huit jours ? Et alors, vous voulez que les Rouges occupent votre village et vous écorchent tout vif ? C’est ça, l’exemple que vous donnez aux jeunes Cosaques ? La loi nous demande de vous juger et de vous condamner à un châtiment corporel, mais, en considération du grade d’officier de votre fils, je vous épargne cette honte. Vous aviez fait votre service ?

— Oui, Votre Noblesse.

— Quel grade ?

— Maréchal des logis, Votre Noblesse.

— Dégradé.

Le capitaine, passant au tutoiement, éleva la voix et dit brutalement :

— Tu vas rentrer tout de suite à ton unité. Tu diras à ton chef d’escadron que, par décision du tribunal militaire, tu es privé de ton grade de maréchal des logis. As-tu été décoré, dans cette guerre ou dans les guerres précédentes ?… Allons, va.

Ne se sentant pas de joie, Pantéléï Prokofiévitch sortit, se signa face à la coupole de l’église… et, passant par la colline, prit la direction de chez lui. « Maintenant, je me cacherai autrement ! Ils pourront toujours courir pour me retrouver, même avec trois escadrons de Kalmouks », pensait-il en clopinant dans les chaumes envahis de sétaire.

Dans la steppe, il se dit qu'il valait mieux marcher sur la route pour ne pas attirer l'attention des cavaliers qui passaient. « Ils vont tout de suite penser que je suis un déserteur. Si je tombe sur des gars qui font du zèle, ils me cravacheront sans jugement », raisonnait-il à haute voix en quittant la terre labourée pour le chemin d'été abandonné, couvert de pissenlit ; sans savoir pourquoi, il ne se considérait plus comme un déserteur.

Plus il approchait du Don, plus il croisait de voitures de réfugiés. C'était le renouvellement de ce qui s'était passé au printemps, quand les insurgés avaient battu en retraite sur la rive gauche du Don : de toutes parts, des charrettes et des voitures chargées de bric-à-brac domestique avançaient dans la steppe, des bêtes meuglantes, et des troupeaux de moutons soulevaient la poussière comme des régiments de cavalerie… Le grincement des roues, le hennissement des chevaux, les cris des hommes, le piétinement des sabots innombrables, tout cela emplissait les espaces tranquilles de la steppe d'une incessante et inquiétante rumeur

— Où vas-tu, grand-père ? Retourne en arrière : on a les Rouges sur les talons ! cria du haut d'une charrette un Cosaque inconnu à la tête bandée.

Pantéléï Prokofiévitch s'arrêta, décontenancé.

— Des blagues ! Où sont-ils, les Rouges ?

— De l'autre côté du Don. Ils approchent de Viochenskaïa. C'est vers eux que tu vas ?

Pantéléï Prokofiévitch passa outre et continua son chemin. Il arriva à Tatarski le soir. En descendant de la colline, il regarda attentivement le village et fut surpris par son aspect désert. Personne dans les rues. Les maisons abandonnées, volets fermés, étaient muettes. On n'entendait ni voix humaine ni cri de bête. Près du Don cependant, des gens allaient et venaient avec animation. En s'approchant, Pantéléï Prokofiévitch distingua sans difficulté des Cosaques armés qui retiraient des barques de l'eau et les portaient au village. Tatarski était abandonné par ses habitants, c'était clair. Pénétrant avec précaution dans la ruelle, le vieux se dirigea vers sa maison. Ilinitchna et les enfants étaient dans la cuisine.

— Le voilà, c'est grand-père ! s'écria Michatka joyeusement, en se jetant au cou de son grand-père.

Ilinitchna pleura de joie et dit à travers ses larmes :

— Je n'espérais pas te revoir. Eh bien, Prokofitch, tu diras ce que tu voudras, mais je n'accepte plus de rester ici. Que tout brûle d'une flamme claire, moi je

ne resterai pas à faire le guet à côté de cette maison vide. Presque tout le monde est parti, et je reste avec les enfants, comme une idiote. Attelle la jument et partons droit devant nous. Ils t'ont relâché ?

— Oui.

— Pour de bon ?

— Pour de bon tant qu'ils ne m'auront pas repris…

— Eh bien, ce n'est pas ici que tu pourras te cacher. Ce matin, quand les Rouges, en face, ont commencé à tirer, ce que nous avons eu peur ! Je suis restée à la cave avec les enfants tout le temps de la fusillade. Et puis ils ont été repoussés. Des Cosaques sont venus, ils ont demandé du lait et m'ont conseillé de partir.

— Pas des Cosaques de chez nous ? s'enquit Pantéléï Prokofiévitch en examinant attentivement un trou percé par une balle dans le châssis de la fenêtre.

— Non, d'ailleurs, de quelque part sur le Khoper.

— Alors, il faut partir, dit Pantéléï Prokofiévitch en soupirant.

A la nuit tombante, il creusa une fosse dans la remise à argol, y versa sept sacs de froment, les ensevelit soigneusement, entassa l'argol par-dessus. Et dès qu'il fit tout à fait noir, il attela la jument à la petite charrette, y mit deux pelisses, un sac de farine, du millet, une brebis ligotée, attacha les deux vaches à l'arrière, installa Ilinitchna et les enfants et dit :

— Et maintenant, à la grâce de Dieu !

Il fit sortir la charrette de la cour, passa les rênes à la vieille, ferma le portail et marcha jusqu'à la butte à côté de la charrette, sans cesser de se moucher et d'essuyer ses larmes avec la manche de sa tunique.

23

Le 17 septembre, les unités du groupe de choc de Chorine, après une marche de trente verstes, atteignirent le Don. Dès le matin du 18, les batteries rouges se mirent à tonner depuis le confluent de la Medvéditsa et du Don jusqu'à la stanitsa Kazanskaïa. Après une brève préparation d'artillerie, l'infanterie occupa les villages riverains et les stanitsas Boukanovskaïa, Elanskaïa, Viochenskaïa. Dans le courant de la même journée, la rive gauche fut nettoyée des Blancs sur cent cinquante verstes. Les escadrons cosaques battirent en retraite et passèrent le Don en bon ordre pour se replier sur des positions préparées. Ils avaient à leur disposition tous les moyens de passage, mais les Rouges faillirent s'emparer du pont de Viochenskaïa. Les Cosaques l'avaient habillé de paille et avaient arrosé de pétrole le tablier en bois pour y mettre le feu avant de se retirer, et ils se préparaient à le faire quand une estafette arriva au galop annonçant qu'un des escadrons du 37e Régiment, venant du village de Pérévozny, arrivait au point de passage. L'escadron retardataire atteignit le pont à bride abattue au moment même où l'infanterie rouge entrait dans la stanitsa. Sous le feu des mitrailleuses, les Cosaques réussirent à traverser le pont et à l'incendier derrière eux, perdant plus de dix hommes tués et blessés, et un nombre égal de chevaux.

Jusqu'à la fin de septembre, les régiments de la 22e et de la 23e division de la 9e Armée rouge se maintinrent dans les villages et les stanitsas de la rive gauche. Les adversaires étaient séparés par le fleuve, dont la plus grande largeur n'excédait pas quatre-vingts sagènes à cette saison et se réduisait à trente par endroits. Les Rouges n'entreprenaient pas de tentatives énergiques de passage : çà et là, ils essayèrent de passer à gué, mais furent repoussés. Tout le long du front, dans ce secteur, il y eut quinze jours de canonnade et de fusillade acharnées. Les Cosaques tenaient les hauteurs dominant la région et dirigeaient leur feu sur les rassemblements de l'ennemi aux abords du fleuve, l'empêchant ainsi de circuler sur la rive pendant le jour ; mais comme les escadrons cosaques de ce même secteur étaient composés des unités les moins combatives (vieillards et jeunes gens de dix-sept à dix-neuf ans), ils ne tentaient pas, eux non plus, de passer le Don pour refouler les Rouges et attaquer sur la rive gauche.

Après avoir reculé sur la rive droite, les Cosaques s'attendaient, le premier jour, à voir d'un moment à l'autre brûler les fermes des villages occupés par les

Rouges, mais, à leur grand étonnement, pas une fumée n'apparut sur la rive gauche. Bien plus, les riverains qui passaient le fleuve de nuit racontaient que les Rouges ne prenaient rien de ce qui appartenait à la population, qu'au contraire ils payaient généreusement en monnaie soviétique tout ce qu'ils prenaient, même les pastèques et le lait. Cela plongea les Cosaques dans le désarroi et la plus grande perplexité. Il leur semblait qu'après l'insurrection les Rouges auraient dû incendier de fond en comble les villages et les stanitsas rebelles ; ils s'attendaient à ce que les habitants restés dans les villages, au moins les hommes, fussent impitoyablement exterminés ; mais des renseignements dignes de foi attestaient que les Rouges laissaient en repos les habitants pacifiques, et tout laissait croire qu'ils ne songeaient pas à la vengeance.

Dans la nuit du 18 au 19, les Cosaques du Khoper, en position en face de Viochenskaïa, résolurent de se renseigner sur ce comportement si singulier de l'adversaire. Un Cosaque qui avait une voix puissante mit les mains en porte-voix et cria :

— Hé ! les ventres rouges ! Pourquoi vous ne brûlez pas nos maisons ? Vous n'avez pas d'allumettes ? Venez donc nous trouver, nous vous en donnerons.

Une voix sortant de l'obscurité lui répondit :

— On n'a pas pu vous prendre sur place, sans ça on vous aurait brûlés avec vos maisons.

— C'est-il la misère ? pas de quoi faire du feu ? riait toujours l'homme du Khoper d'un ton moqueur.

La voix lui répondit, tranquille et gaie :

— Nage de ce côté-ci, putain blanche, notre feu, on te le foutra au cul, ça te démangera toute ta vie.

Les deux postes s'injurièrent longuement, puis tiraillèrent un peu et se calmèrent.

Dans les premiers jours d'octobre, le gros des forces de l'Armée du Don, c'est-à-dire deux corps d'armée concentrés dans le secteur Kazanskaïa-Pavlovsk, passa à l'offensive. Le 3e Corps d'armée du Don, qui comptait huit mille fantassins et plus de six mille cavaliers, força le Don non loin de Pavlovsk, refoula la 56e Division rouge et commença une avance victorieuse vers l'est. Le 2e Corps d'armée de Konovalov passa le Don peu après. La prédominance de la cavalerie lui donna la possibilité de s'enfoncer profondément dans le dispositif de l'ennemi et de lui porter plusieurs coups écrasants. Lancée dans la bataille, la

21e Division rouge de tirailleurs, qui était jusqu'alors en réserve, retarda quelque temps le 3e Corps du Don, mais dut battre en retraite sous la pression des corps d'armée cosaques qui avaient opéré leur jonction. Le 14 octobre, le 2e Corps cosaque écrasait et anéantissait presque entièrement la 14e division rouge de tirailleurs. En une semaine, sur la rive gauche du Don, les Rouges furent refoulés jusqu'à la stanitsa Viochenskaïa. Ayant occupé cette large tête de pont, les Cosaques repoussèrent la 9e Armée rouge jusqu'à la ligne Louzévo-Chirinkine-Vorobiovka, obligeant la 23e Division de la 9e Armée à redresser en toute hâte le front dans le secteur ouest, entre Viochenskaïa et le village de Krouglovski.

Au peu près en même temps que le 2e Corps d'armée du général Konovalov, le 1er Corps du Don, qui se trouvait aux environs de la stanitsa Kletskaïa, forçait le fleuve dans son secteur.

Les 22e et 23e Divisions rouges, placées à l'aile gauche, étaient menacées d'encerclement. C'est pourquoi le commandant du front du sud-est ordonna à la 9e Armée de se replier sur un front partant de l'embouchure de la rivière Ikorets et suivant une ligne Boutourlinovka-Ouspenskaïa-Tichanskaïa-Koumyljenskaïa. Mais la 9e Armée fut incapable de se maintenir sur cette ligne. Les escadrons cosaques nombreux et disparates recrutés par la mobilisation générale passèrent sur la rive gauche, firent leur jonction avec les troupes régulières du 2e corps d'armée cosaque et continuèrent à chasser impétueusement les Rouges vers le nord. Entre le 24 et le 29 octobre, les Blancs occupèrent les stations de Filonovo et Povorino, et la ville de Novokhopersk. Mais, si considérables que fussent les succès de l'Armée du Don en octobre, les Cosaques n'avaient plus cette assurance qui leur avait donné des ailes au printemps, lors de leur mouvement victorieux vers les frontières septentrionales de la Région. La plupart des anciens de 1914 comprenaient que ce succès était temporaire et qu'ils ne pourraient tenir plus longtemps que l'hiver.

Bientôt la situation sur le front sud changea brusquement. La défaite de l'Armée Volontaire dans la bataille générale sur le front Orel-Kromy et les actions brillantes de la cavalerie de Boudionny dans le secteur de Voronèje décidèrent de l'issue de la lutte : en novembre, l'Armée Volontaire roula vers le sud, découvrant le flanc gauche de l'Armée du Don et l'entraînant dans sa retraite.

24

Pantéléï Prokofiévitch et sa famille passèrent deux semaines et demie sans histoire au village de Latychev, mais, dès qu'il eut entendu dire que les Rouges s'étaient retirés du Don, le vieux s'apprêta à rentrer chez lui. A cinq verstes du village, il descendit de la charrette avec un air résolu et dit :

— Je n'ai pas la patience de me traîner au pas. C'est à cause de ces maudites vaches qu'on ne peut pas prendre le trot. Du diable si on avait besoin de les emmener avec nous ! Douniachka ! Arrête les bœufs ! Attache les vaches à ta charrette. Moi, je vais au trot jusqu'à la maison. Peut-être bien qu'il n'en reste plus que de la cendre…

Dévoré d'impatience, il fit passer les enfants de sa charrette à la charrette plus vaste de Douniachka, y mit aussi l'excédent de charge et, ainsi allégé, fit bruyamment trotter la jument sur la route cahoteuse. La bête se couvrit de sueur dès la première verste ; jamais son maître ne l'avait si impitoyablement traitée : il ne lâchait pas le fouet des mains, la poussait sans cesse.

— Tu vas la tuer, la jument ! Qu'est-ce qui te prend de galoper comme un possédé ? disait Ilinitchna, douloureusement secouée par les cahots, en s'accrochant aux bords de la charrette.

— De toute façon, ce n'est pas elle qui ira pleurer sur ma tombe… Hu-u-ue ! maudite ! Tu es en nage !… De notre maison, il ne reste peut-être plus que des chicots, disait Pantéléï Prokofiévitch entre ses dents.

Ses craintes ne se confirmèrent pas : la maison était debout, mais presque tous les carreaux étaient cassés, la porte était arrachée de ses gonds, les murs criblés de balles. La ferme tout entière offrait l'image de l'abandon et du vide. Un coin de l'écurie avait été proprement emporté par un obus, un autre obus avait creusé un trou peu profond à côté du puits, détruit la cage et coupé en deux le balancier du puits. La guerre, que Pantéléï Prokofiévitch avait fuie, était venue chez lui et laissait après elle des traces hideuses de destruction. Mais les dommages les plus graves étaient le fait des Cosaques du Khoper qui avaient pris quartier dans le village : ils avaient renversé la clôture de l'enclos au bétail et creusé des tranchées profondes, à mesure d'homme ; pour s'épargner du travail, ils avaient abattu les murs de la grange et employé les poutres comme dosses ; ils avaient

ouvert une meurtrière à mitrailleuse dans le muret de pierres ; ils avaient laissé par incurie leurs chevaux piétiner la moitié d'une meule de foin ; ils avaient brûlé des clôtures et souillé tout à fait la cuisine d'été…

Quand il eut examiné la maison et les bâtiments, Pantéléï Prokofiévitch se prit la tête à deux mains. Cette fois, il oublia son habitude de déprécier tout ce qu'il avait perdu. Que diable ! il ne pouvait pas dire que tout ce qu'il avait accumulé ne valait rien et n'était bon qu'à la casse ! Une grange, ce n'est pas un manteau, et celle-là avait coûté cher à construire.

— Comme si on n'avait jamais eu de grange ! dit Ilinitchna en soupirant.

— Oh ! pour ce qu'elle valait !… répondit vivement Pantéléï Prokofiévitch, mais il n'acheva pas, fit un geste de désespoir et s'en alla sur l'aire.

Les murs de la maison, grêlés, mutilés par les éclats d'obus et les balles, avaient un air sinistre et abandonné. Le vent sifflait dans toutes les pièces, une épaisse couche de poussière couvrait les tables et les bancs… Il faudrait beaucoup de temps pour tout remettre en ordre.

Le lendemain de son retour, Pantéléï Prokofiévitch se rendit à cheval à la stanitsa et obtint non sans peine de son ami l'officier de santé un papier attestant qu'en raison de sa mauvaise jambe le Cosaque Mélékhov Pantéléï était incapable de faire des marches et avait besoin de soins. Cette attestation lui évita d'être envoyé au front. Il la présenta à l'ataman et, chaque fois qu'il allait à l'administration du village, il s'appuyait ostensiblement sur une canne et boitait alternativement de l'une et l'autre jambe.

Jamais encore la vie à Tatarski n'avait été si agitée et si absurde qu'après le retour de cette retraite. Les gens allaient de ferme en ferme pour reconnaître les objets chapardés par les hommes du Khoper, couraient dans la steppe et les ravins à la recherche de vaches enlevées au troupeau. Un troupeau de trois cents moutons du haut du village avait disparu dès le premier jour du bombardement de Tatarski. Aux dires du berger, un obus avait éclaté devant son troupeau au pacage, et les moutons terrorisés s'étaient enfuis dans la steppe, agitant leur queue grasse. On les retrouva à quarante verstes du village, sur le territoire de la stanitsa Elanskaïa, huit jours après le retour des habitants. Mais quand on examina le troupeau, on s'aperçut que la moitié des moutons venaient d'ailleurs et portaient une marque inconnue aux oreilles ; quant à ceux du village, il en manquait plus de cinquante. La machine à coudre des Bogatyriov était dans le potager des Mélékhov, et Pantéléï Prokofiévitch retrouva les tôles de sa grange sur l'aire d'Anikouchka. C'était la même chose dans les villages voisins.

Longtemps encore les habitants des villages riverains, proches et lointains, viendraient chercher leur bien à Tatarski ; et longtemps les gens se diraient en se rencontrant : « Vous n'avez pas vu une vache rousse, avec une étoile au front, et la corne gauche cassée ? » Ou bien : « Par hasard, un veau brun d'un an ne se serait pas égaré chez vous ? »

Plus d'un veau, assurément, avait disparu dans les marmites et les roulantes des escadrons cosaques, mais leurs propriétaires, aiguillonnés par l'espoir, arpentèrent longtemps la steppe, tant qu'ils ne se furent pas convaincus qu'on ne retrouverait pas tout ce qu'on avait perdu.

Une fois dégagé du service, Pantéléï Prokofiévitch se mit activement au travail pour redresser les bâtiments et les clôtures. Des tas de blé qu'on n'avait pas fini de battre attendaient sur l'aire, des souris voraces grouillaient dedans, mais le vieux ne se mettait pas au battage. Allait-on battre les blés quand la cour n'avait plus de clôture, quand la grange n'existait plus, quand toute la ferme offrait l'aspect répugnant de la ruine ? D'ailleurs, l'automne était venu, et il n'était pas nécessaire de se hâter pour le battage.

Douniachka et Ilinitchna badigeonnèrent la maison en blanc, aidèrent de toutes leurs forces Pantéléï Prokofiévitch à bâtir une clôture provisoire et aux autres travaux de la ferme. On se procura tant bien que mal des vitres, on mit des carreaux aux fenêtres, on nettoya la cuisine, le puits. Le vieux y descendit lui-même et c'est là, sans doute, qu'il prit froid : pendant une semaine, il toussa, éternua, et sa chemise était toujours trempée de sueur. Mais il lui suffit d'avaler d'un trait deux bouteilles d'eau-de-vie, puis de se coucher quelque temps sur le poêle chaud, pour qu'il n'y parût plus.

On était, comme toujours, sans nouvelles de Grigori. C'est seulement à la fin d'octobre, par hasard, que Pantéléï Prokofiévitch apprit d'un blessé passant par le village que Grigori était en parfaite santé et se trouvait avec son régiment quelque part dans le Gouvernement de Voronèje. Cette nouvelle lui donna une grande joie et il but sa dernière bouteille d'eau-de-vie curative au poivre rouge. Après quoi, toute une journée durant, il arpenta le village, fier comme un jeune coq, et disant à chacun :

— Tu ne sais pas ? Notre Grigori était de ceux qui ont pris Voronèje. Il paraît qu'il a un nouvel avancement et qu'il commande de nouveau une division, ou peut-être un corps d'armée. Trouvez-m'en, des combattants comme lui ! Mais je suis bien tranquille que tu le sais toi-même…

Le vieux inventait, dévoré par le besoin de faire partager sa joie et de se faire

valoir.

— Ton fils est un héros, lui disaient les gens du village.

Pantéléï Prokofiévitch clignait de l'œil d'un air heureux :

— C'est qu'il a de qui tenir ! Dans ma jeunesse, soit dit sans me vanter, je le valais bien. Si ma jambe ne m'avait pas handicapé, j'aurais tenu mon rang. Encore maintenant ! Une division, je ne dis pas, mais je saurais bien commander un escadron. Si on était plus nombreux sur le front, nous autres les vieux, ça fait longtemps que Moscou serait prise. Tandis qu'eux, ils sont là à piétiner et ils n'arrivent pas à régler leur compte aux paysans…

Le dernier avec qui Pantéléï Prokofiévitch causa ce jour-là fut le vieux Beskhlebnov. Comme celui-ci passait devant la ferme Mélékhov, Pantéléï Prokofiévitch ne se fit pas faute de l'arrêter :

— Hé ! attends un peu, Philippe Aguéiévitch ! Ça va la santé ? Viens par ici, on va causer.

Beskhlebnov entra, donna le bonjour.

— Tu sais les tours qu'il nous joue, mon Grichka ? dit Pantéléï Prokofiévitch.

— Quoi donc ?

— Eh bien, on lui a redonné une division. Pense un peu à tout ce monde qu'il commande.

— Une division ?

— Eh oui, une division.

— Voyez-vous ça !

— C'est comme ça. On ne donne pas ça à n'importe qui, qu'est-ce que tu crois ?

— Ça va de soi.

Pantéléï Prokofiévitch regarda son interlocuteur d'un air triomphant et continua ce discours doux à son cœur :

— J'ai un fils qui fait vraiment l'admiration de tout le monde. Une pleine brochette de décorations, qu'est-ce que ça veut dire, à ton avis ? Et le nombre de fois qu'il a été blessé, commotionné ? Un autre aurait crevé depuis longtemps mais lui : rien du tout. Ça ne lui fait ni chaud ni froid. Oui, il y a encore de vrais Cosaques sur le Don paisible.

— Il y en a encore, ça, c’est bien vrai, mais ils ne font pas grand-chose de bon, dit le vieux Beskhlebnov, qui n’était guère prolixe de nature.

— Comment ça, pas grand-chose de bon ? Regarde comme ils ont chassé les Rouges. Ils ont déjà passé Voronèje et ils marchent sur Moscou.

— Mais ils ne marchent pas vite…

— C’est qu’il ne faut pas se dépêcher, Philippe Aguéiévitch. Mets-toi bien dans la tête que rien ne se fait vite à la guerre. Qui va vite en besogne engendre des aveugles ! Il faut y aller tout doucement, avec leurs cartes et tous ces plans qu’ils ont… Les paysans, il y en a des nuées noires en Russie, et nous autres, Cosaques, nous sommes combien ? Une poignée.

— C’est vrai, tout ça, mais je crois bien que les nôtres ne tiendront pas longtemps. On aura encore de la visite cet hiver, c’est ce qu’on dit dans le peuple.

— Si on ne prend pas Moscou tout de suite, ils reviendront, tu dis juste.

— Et tu crois qu’on va prendre Moscou ?

— Il faudrait bien ! Mais Dieu dispose. Ce n’est pas possible que les nôtres n’y arrivent pas ! Les douze armées cosaques sont toutes sur pied, et elles n’en viendraient pas à bout ?

— Le diable le sait ! Mais toi, qu’est-ce que tu fais ? Tu en as assez de la guerre ?

— Moi ! mais comment veux-tu que je me batte ! Si je n’avais pas mon infirmité, je leur montrerais comment on lutte contre l’ennemi. Nous autres les vieux, nous sommes des gaillards.

— Il paraît que les vieux gaillards ont tellement bien détalé devant les Rouges, de l’autre côté du Don, que pas un seul n’a gardé sa pelisse, et qu’ils couraient tout nus. On en rigole. Il paraît que la steppe était jaune de pelisses, à croire qu’elle était couverte de tulipes.

Pantéléï Prokofiévitch jeta un regard oblique sur Beskhlebnov et dit sèchement :

— A mon avis, c’est des mensonges. Oui, c’est bien possible qu’il y en ait qui aient jeté leurs vêtements pour être plus légers, mais on en dit toujours cent fois plus. Un manteau, la belle affaire ! Je veux dire, une pelisse. Est-ce que la vie ne vaut pas plus cher ? oui ou non ? je te le demande. Et puis ce n’est pas tous les vieux qui peuvent courir avec leur pelisse. Dans cette maudite guerre, il faut

avoir des jambes de lévrier, et moi, par exemple, où est-ce que j'irais les chercher ? Et puis de quoi te plains-tu, Philippe Aguéiévitch ? Dieu me pardonne, qu'est-ce que tu en as à foutre, de ces pelisses ? Il ne s'agit pas de pelisses, ni de manteaux, mais de battre l'ennemi au plus vite, c'est bien ça, n'est-ce pas ? Bon, eh bien, adieu, je bavarde avec toi et pendant ce temps-là mon travail attend. As-tu retrouvé ta génisse ? Tu la cherches toujours ? Pas de nouvelles ? Oui, c'est sûrement les gars du Khoper qui l'ont bouffée, qu'ils s'étranglent avec ! Pour ce qui est de la guerre, sois tranquille : les nôtres vaincront les paysans.

Et Pantéléï Prokofiévitch clopina vers le perron d'un air important.

Mais il n'était apparemment pas si facile de vaincre les « paysans »… La dernière offensive des Cosaques avait coûté cher.

Une heure plus tard, la bonne humeur de Pantéléï Prokofiévitch fut assombrie par une triste nouvelle. Comme il rabotait une poutre pour la cage du puits, il entendit des cris de femmes et des lamentations funéraires. Les cris approchaient. Il envoya Douniachka aux nouvelles.

— Va voir qui c'est qui est mort, dit-il en enfonçant la hache dans le billot.

Douniachka revint bientôt, annonçant que l'on ramenait du front de Filonovo trois Cosaques morts : Anikouchka, Khristonia et un gamin de dix-sept ans, de l'autre bout du village. Bouleversé, Pantéléï Prokofiévitch se découvrit et se signa.

— Dieu les ait en Son saint paradis ! Quel fameux Cosaque c'était ! dit-il douloureusement, en pensant à Khristonia, qui avait fait la route avec lui, tout récemment encore, jusqu'au point de rassemblement.

Il ne pouvait plus travailler. La femme d'Anikouchka hurlait comme si on l'égorgeait et se lamentait si fort que le cœur de Pantéléï Prokofiévitch en était soulevé. Pour ne pas entendre les cris hystériques des femmes, il s'enfuit dans la maison et ferma soigneusement la porte derrière lui. Douniachka racontait à Ilinitchna d'une voix entrecoupée :

— … J'ai regardé, maman chérie. Eh bien, Anikouchka n'a presque plus de tête, une espèce de bouillie à la place de la tête. Oh ! quelle horreur ! Et ça pue à une verste de distance… Je ne sais pas pourquoi ils les ont amenés ici. Khristonia, lui, il est couché sur le dos et il tient toute la charrette, ses jambes pendent par-derrière, de sous sa capote… Khristonia est propre et blanc, blanc comme de l'écume. Il a seulement un trou sous l'œil droit, un petit trou, comme un sou, et du sang figé derrière l'oreille.

Pantéléï Prokofiévitch cracha furieusement, sortit dans la cour, prit la hache et un aviron et descendit au Don.

— Tu diras à grand-mère que je suis allé couper du petit bois de l'autre côté du Don, tu m'entends, petit ? dit-il en partant à Michatka qui jouait près de la cuisine d'été.

Un automne doux et caressant s'était installé dans la forêt sur la rive d'en face. Les feuilles sèches tombaient des peupliers en bruissant. Les buissons d'églantiers étaient comme enveloppés de flammes, et les baies rouges, dans le feuillage clairsemé, semblaient des languettes de feu. Une odeur amère et pénétrante d'écorce de chêne pourrie emplissait la forêt. Une broussaille épaisse de ronces couvrait la terre et, sous l'enchevêtrement des tiges, les mûres se cachaient savamment du soleil. Jusqu'à midi, la rosée restait sur l'herbe morte et faisait briller les toiles d'araignée comme de l'argent. Seuls le frappement affairé du pic et le ramage de merles amateurs de sorbes troublaient le silence.

La beauté silencieuse et sévère de la forêt eut sur Pantéléï Prokofiévitch un effet apaisant. Il marchait doucement parmi les buissons en repoussant du pied le tapis humide fait par les feuilles tombées et pensait : « La voilà bien, la vie. Il n'y a pas longtemps, ils étaient vivants, et maintenant on lave leur corps. Quel Cosaque ils ont tué ! C'est hier, on dirait que c'est hier qu'il est venu nous voir, qu'il était au bord du Don, quand on a repêché Daria. Ah ! Khristan ! Khristan ! Il s'est trouvé une balle ennemie pour toi aussi… Et Anikouchka… qui était si gai, qui aimait boire et rire, et maintenant c'est fini, il est mort… » Pantéléï Prokofiévitch se rappela ce qu'avait dit Douniachka et, ressuscitant dans sa mémoire avec un éclat inattendu le visage souriant d'Anikouchka, son visage de castrat, il ne pouvait se représenter Anikouchka tel qu'il était maintenant : inanimé, la tête fracassée. « J'ai eu tort de tenter Dieu, de me vanter de Grigori », se reprocha Pantéléï Prokofiévitch en pensant à sa conversation avec Beskhlebnov. « Peut-être qu'à présent Grigori gît quelque part, becqueté de balles. Dieu nous en garde ! Qui nous restera alors, à nous autres les vieux ? »

Une bécasse brune envolée de dessous un buisson fit tressaillir Pantéléï Prokofiévitch. Il suivit machinalement son vol oblique et impétueux et continua son chemin. Près d'un petit étang, il jeta son dévolu sur quelques buissons et se mit à les couper. En travaillant, il s'efforçait de ne penser à rien. La mort avait fauché en un an tant de ses proches et de ses connaissances qu'il se sentait le cœur lourd rien que d'y penser. Le monde perdait ses couleurs, un voile noir l'enveloppait.

— Ce buisson-là, il faut l'abattre. Du bon petit bois ! C'est ce qu'il faut pour

mes clôtures, disait-il, tout haut pour s’arracher aux pensées sombres.

Son travail fini, Pantéléï Prokofiévitch ôta sa veste, s’assit sur un tas de bois coupé et, aspirant avidement l’odeur âpre des feuilles fanées, regarda longuement l’horizon enveloppé d’une buée bleue, les taillis lointains dorés par l’automne et brillants d’une ultime beauté. Un buisson d’érables se dressait tout près de là. Il étincelait somptueusement sous le soleil froid de l’automne, et sa large ramure alourdie de feuilles purpurines était déployée comme les ailes d’un oiseau fabuleux. Pantéléï Prokofiévitch l’admira longtemps. Puis, son regard descendit sur l’étang et il vit, dans l’eau stagnante et transparente, les dos sombres de plusieurs grosses carpes, qui nageaient si près du bord qu’on pouvait voir leurs nageoires et leur queue rouge ondulante. Elles étaient huit. Elles disparaissaient de temps en temps sous les boucliers verts des nénuphars, puis rentraient dans l’eau claire, grappillaient des feuilles de saule noyées. L’étang était presque desséché, on pouvait les attraper sans difficulté. Après de courtes recherches, Pantéléï Prokofiévitch trouva près du lac voisin un panier sans fond, retourna à l’étang, ôta son pantalon et se mit à pêcher, tout recroquevillé, geignant de froid. L’eau, qu’il avait troublée, lui venait aux genoux ; il marchait dans l’étang, plongeait le panier et l’appliquait contre le fond, puis fourrait la main dedans, dans l’espoir qu’un poisson vigoureux ferait gicler et bouillonner l’eau. Le succès couronna ses efforts : il parvint à couvrir ainsi trois carpes d’une dizaine de livres. Il ne put continuer sa pêche, le froid faisait venir une crampe à sa jambe abîmée. Satisfait de sa prise, il sortit de l’étang, s’essuya les jambes avec de la massette, se rhabilla et se remit à couper des buissons pour se réchauffer. Tout de même, c’était une réussite. Prendre tout d’un coup près d’un poud de poisson, ça n’arrive pas à tout le monde. La pêche l’avait distrait, avait chassé ses sombres pensées. Il trouva une cachette sûre pour le panier, avec l’intention de venir prendre une autre fois les poissons restants, et jeta un regard craintif autour de lui pour s’assurer qu’on ne l’avait pas vu jeter sur la rive de l’étang les carpes dorées, grosses comme des porcelets. Enfin, il ramassa son fagot et les poissons enfilés sur une baguette et il se dirigea sans se presser vers le Don.

Il raconta son heureuse pêche à Ilinitchna, avec un sourire satisfait, et admira encore une fois ses carpes au reflet de cuivre, mais Ilinitchna partagea mal sa joie. Elle était allée voir les morts et en était revenue triste et tout en larmes.

— Iras-tu voir Anikéï ? dit-elle.

— Non. Je sais ce que c’est que des morts, non ? J’en ai assez vu.

— Tu devrais y aller. Ce n’est pas très convenable. On dira : voilà, il n’est

même pas venu lui dire adieu.

— Laisse-moi tranquille, pour l'amour du Christ ! Je ne suis pas son compère, je n'ai pas de raison de lui faire mes adieux, dit Pantéléï Prokofiévitch furieux, montrant les dents.

Il n'assista pas non plus aux obsèques. Dès le matin, il s'en alla de l'autre côté du Don et y resta toute la journée. Le glas le fit se découvrir en pleine forêt et se signer, mais il en voulut au pope : c'est-il sensé de sonner si longtemps ? On aurait sonné un coup de chaque cloche, ça suffisait. Mais sonner comme ça pendant une heure… Et à quoi ça sert, cette sonnerie ? Rien qu'à tourner le cœur aux gens et à les obliger à penser une fois de plus à la mort. Mais c'est assez de l'automne pour y faire penser : les feuilles qui tombent, les vols d'oies sauvages passant en criant dans le ciel bleu, l'herbe mortellement couchée…

Pantéléï Prokofiévitch avait beau faire pour se garder de toutes émotions pénibles, il lui fallut bientôt éprouver un nouveau choc. Un jour – c'était après le dîner –, Douniachka, qui regardait par la fenêtre, dit :

— Tiens, encore un mort qu'on ramène du front. Un cheval sellé marche derrière la charrette, attaché par la bride, ils vont doucement… Il y a un homme qui tient les rênes, et le mort est couché sous sa capote. Celui qui conduit, il nous tourne le dos, je ne peux pas voir si c'est quelqu'un de chez nous ou non…

Douniachka regarda plus attentivement et ses joues devinrent plus blanches qu'un linge.

— Mais c'est… mais c'est… murmura-t-elle indistinctement, et soudain elle poussa un cri perçant.

— C'est Gricha !… C'est son cheval !

Elle courut dans le vestibule en sanglotant.

Ilinitchna se couvrit les yeux de la main sans se lever de table.

Pantéléï Prokofiévitch se leva lourdement du banc et alla à la porte, les mains tendues en avant, comme un aveugle.

Prokhor Zykov ouvrit le portail, jeta un bref regard à Douniachka qui avait dégringolé le perron et dit tristement :

— Voilà de la visite… Vous ne nous attendiez pas ?

— Notre bien-aimé ! Mon petit frère ! gémissait Douniachka en se tordant les mains.

Alors seulement, Prokhor, voyant son visage mouillé de larmes, voyant

Pantéléï Prokofiévitch immobile et muet sur le perron, songea à dire :

— N’ayez pas peur, n’ayez pas peur. Il n’est pas mort. Il a le typhus.

Pantéléï Prokofiévitch s’adossa sans force au chambranle de la porte.

— Il n’est pas mort ! lui cria Douniachka, riante et pleurante à la fois. Gricha est vivant. Tu entends ? On le ramène malade. Va le dire à la mère. Alors ! Qu’est-ce que tu attends ?

— N’aie pas peur, Pantéléï Prokofiévitch. Je te le ramène vivant, mais ne pose pas de questions sur sa santé, confirma rapidement Prokhor, en faisant entrer les chevaux par la bride dans la cour.

Pantéléï Prokofiévitch fit quelques pas mal assurés et se laissa tomber sur une des marches du perron. Douniachka passa à côté de lui en coup de vent pour aller rassurer sa mère. Prokhor laissa les chevaux au perron et regarda Pantéléï Prokofiévitch.

— Qu’est-ce que tu attends ? Donne une couverture, on va le porter.

Le vieux restait assis et se taisait. Des larmes ruisselaient de ses yeux, mais son visage était immobile, pas un muscle ne bougeait. Par deux fois, il leva la main pour se signer, mais la laissa retomber, impuissant à la porter à son front. Quelque chose bouillonnait et clapotait dans sa gorge.

— On dirait que la peur t’a fait perdre la tête, dit Prokhor, compatissant. Comment j’ai fait mon compte pour ne pas penser à vous prévenir ? Faut croire que c’est moi l’imbécile, vrai de vrai. Allons, relève-toi, Prokofitch, il faut bien qu’on transporte le malade. Vous avez bien une couverture ? Ou bien on le porte à bras ?

— Attends un peu… dit Pantéléï Prokofiévitch d’une voix rauque. C’est mes jambes qui m’ont lâché. Je croyais qu’il était mort… Grâce à Dieu… Je ne m’y attendais pas…

Il arracha les boutons du col de sa vieille chemise, l’ouvrit tout grand et aspira l’air avidement par la bouche.

— Lève-toi, lève-toi, Prokofitch, insistait Prokhor. Il n’y a que nous pour le porter, hein ?

Pantéléï Prokofiévitch se leva avec un effort visible, descendit du perron, rejeta sa capote et se pencha sur Grigori inconscient. De nouveau quelque chose bouillonna dans sa gorge, mais il se domina et se tourna vers Prokhor.

— Prends-le par les pieds. On va le porter.

On transporta Grigori dans la grande chambre, on lui ôta ses bottes, on le déshabilla et on l'étendit sur le lit. Douniachka, dans la cuisine, poussa un cri :

— Père ! Maman se trouve mal… Viens.

Ilinitchna gisait sur le sol de la cuisine. Douniachka, à genoux, aspergeait d'eau son visage devenu bleu.

— Cours, va chercher la mère Kapitonovna, vite ! Elle sait faire les saignées. Dis-lui qu'il faut tirer le sang à la mère, qu'elle apporte son *estrument*, dit Pantéléï Prokofiévitch.

Mais une fille à marier comme Douniachka ne pouvait courir tête nue dans le village. Douniachka prit son fichu et dit en se couvrant à la hâte :

— Voilà que vous avez fait peur aux petits. Seigneur, quel malheur !… Surveillez-les, père, je reviens tout de suite.

Peut-être Douniachka aurait-elle jeté encore un coup d'œil sur le miroir, mais Pantéléï Prokofiévitch, qui s'était ressaisi, lui jeta un tel regard qu'elle sortit précipitamment de la cuisine.

Quand elle eut passé le portail, Douniachka aperçut Aksinia. Son pâle visage était tout à fait exsangue. Elle s'appuyait à la clôture, ses bras pendaient inertes. Pas une larme ne brillait dans ses yeux noirs embrumés, mais Douniachka y lut une prière muette et tant de souffrance qu'elle s'arrêta une seconde et dit sans le vouloir, s'étonnant elle-même :

— Il est vivant, il est vivant. Il a le typhus.

Et elle partit en courant dans la ruelle, en retenant de la main ses seins hauts rebondissants.

Des femmes curieuses s'empressaient de toutes parts vers la maison Mélékhov. Elles virent Aksinia quitter lentement le portail des Mélékhov, puis accélérer soudain le pas, se pencher et se couvrir à deux mains le visage.

25

Au bout d’un mois, Grigori fut rétabli. Il se releva pour la première fois peu après le 20 novembre ; grand, squelettique, il parcourut la chambre d’un pas mal assuré et s’arrêta devant la fenêtre.

Sur la terre, sur les toits de chaume des hangars, la neige nouvelle brillait d’un éclat aveuglant. Il y avait des traces de traîneaux dans la ruelle. Le givre bleu qui garnissait comme une fourrure les clôtures et les arbres étincelait et s’irisait sous les rayons du soleil couchant.

Grigori resta longtemps à la fenêtre avec un sourire pensif, lissant sa moustache de ses doigts osseux. Comme si jamais il n’avait vu d’aussi glorieux hiver. Tout lui semblait insolite, plein de sens et de nouveauté. A croire que la maladie avait aiguisé sa vue. Il se mit à découvrir des objets nouveaux autour de lui et à trouver des changements dans ceux qu’il connaissait depuis longtemps.

De nouveaux traits de caractère se révélèrent soudain chez lui : une curiosité, un intérêt pour tout ce qui se passait dans le village et dans la ferme. Tout, dans la vie, acquérait pour lui un sens nouveau, caché, tout attirait son attention. Il regardait avec des yeux un peu étonnés ce monde qu’il retrouvait, et un sourire d’enfant candide demeura longtemps sur ses lèvres, changeant étrangement l’aspect de son visage, l’expression de ses yeux farouches, adoucissant les plis durs qu’il avait aux commissures des lèvres. Parfois, il examinait un objet de ménage qu’il connaissait depuis l’enfance, fronçant les sourcils d’un air préoccupé comme un homme tout juste arrivé d’un lointain pays étranger, voyant cela pour la première fois. Ilinitchna fut extrêmement surprise le jour où elle le vit examiner de tous côtés un rouet. Dès qu’elle entra dans la chambre, Grigori un peu confus s’écarta du rouet.

Douniachka ne pouvait regarder sans rire sa silhouette longue et osseuse. Il circulait dans la chambre en vêtements de dessous, rattrapant de la main son caleçon qui tombait, voûté, déplaçant sans assurance ses longues jambes desséchées. En s’asseyant, il se retenait toujours à quelque chose pour ne pas tomber. Ses cheveux noirs, qui avaient poussé durant sa maladie, tombaient, son toupet frisé pendait, abondamment mêlé de fils blancs.

Il se rasa la tête avec l’aide de Douniachka et, quand il tourna son visage vers

sa sœur, elle laissa tomber le rasoir sur le plancher, se prit le ventre à deux mains, se jeta sur le lit et s'étouffa de rire.

Grigori attendait patiemment qu'elle eût fini de rire, mais, n'y tenant plus, il dit d'une petite voix faible et tremblante :

— Attention, il ne t'en faudrait pas beaucoup pour avoir un petit accident. Après, tu aurais honte : tu n'es plus une petite fille.

Un léger dépit tremblait dans sa voix.

— Oh ! mon petit frère ! Oh ! mon cher petit frère ! Il vaut mieux que je m'en aille… Je n'ai plus de forces. Oh ! à quoi tu res-sem-em-embles ! Un véritable épouvantail de jardin ! disait-elle entre deux accès de rire.

— Je voudrais bien savoir à quoi tu ressemblerais, toi, après le typhus. Ramasse-moi mon rasoir. Allons !

Ilinitchna prit la défense de Grigori et dit avec irritation :

— Qu'est-ce qui te prend de hennir comme ça ! Tu es bête, Dounka.

— Mais regarde donc, maman, à quoi il ressemble, dit Douniachka en essuyant ses larmes. La tête tout en bosses, ronde comme une pastèque, et aussi noire que… Oh ! je ne peux pas !…

— Donne-moi un miroir, dit Grigori.

Il se regarda dans un petit débris de miroir et rit à son tour, sans bruit.

— Mais pourquoi t'es-tu rasé, mon fils ? Tu aurais mieux fait d'aller comme ça, dit Ilinitchna, mécontente.

— Tu crois qu'il vaut mieux être chauve ?

— Non, mais comme ça c'est tout ce qu'il y a de plus honteux.

— Allons, laissez-moi tranquille, dit Grigori vexé, en faisant mousser le savon avec le blaireau.

Comme il ne pouvait sortir, il s'occupait longuement des enfants. Il parlait de tout avec eux, sauf de Natalia. Une fois, Poliouchka lui demanda en lui faisant des câlins :

— Papa, maman, elle ne reviendra pas chez nous ?

— Non, ma chérie, on ne revient pas de là-bas…

— D'où ? Du cimetière ?

— Je veux dire : les morts ne reviennent pas…

— Mais elle est morte tout à fait ?

— Eh oui, comment veux-tu ? Bien sûr, elle est morte.

— Moi, je croyais qu'elle s'ennuierait de nous et qu'elle reviendrait… dit la petite dans un souffle.

— Ne pense pas à elle, ma chérie, il ne faut pas, dit Grigori d'une voix sourde.

— Comment ne pas penser à elle ? Et alors ils ne viennent jamais demander de nos nouvelles ? Même un instant ? Non ?

— Non. Allez, va, va jouer avec Michatka.

Grigori se détourna. La maladie avait affaibli sa volonté : des larmes étaient venues à ses yeux, et, pour les cacher aux enfants, il resta longtemps à la fenêtre, le visage contre la vitre.

Il n'aimait pas parler de la guerre avec ses enfants, mais Michatka s'intéressait à la guerre plus qu'à tout au monde. Il pressait son père de questions : comment on fait la guerre et qu'est-ce que c'est que les Rouges ? et avec quoi on les tue ? et pourquoi ? Grigori fronçait les sourcils et répondait avec irritation :

— Voilà que tu recommences ? Mais qu'est-ce que tu en as à faire, de cette guerre ? Causons plutôt de la pêche à la ligne que nous ferons cet été. Veux-tu que je te fasse une ligne ? Dès que je commencerai à sortir, je te ferai un fil avec du crin de cheval.

Il se sentait honteux quand Michatka lui parlait de la guerre : il ne pouvait répondre aux questions simples et naïves de l'enfant. Pourquoi ? N'était-ce pas parce qu'il n'avait pas répondu lui-même à ses propres questions ? Mais il ne pouvait si facilement faire lâcher prise à Michatka : le petit semblait écouter attentivement les projets de pêche de son père et demandait soudain :

— Mais toi, papa, tu en as tué, des hommes, à la guerre ?

— Laisse-moi tranquille, petite teigne.

— Ça fait peur, de tuer des hommes ? Et ils perdent du sang quand on les tue ? Beaucoup de sang ? Plus qu'une poule ou plus qu'un mouton ?

— Je t'ai dit de ne pas parler de ça.

Michatka se taisait une minute, puis disait pensivement :

— J'ai vu grand-père tuer un mouton, il n'y a pas longtemps. Je n'ai pas eu

peur… peut-être un tout, tout petit peu, mais pas beaucoup.

— Chasse-le ! s'écria Ilinitchna en colère. En voilà une graine d'assassin ! Un vrai bagnard ! On ne l'entend parler que de guerre, il ne connaît rien d'autre. C'est-il donc à toi, mon pauvre petit, d'en parler, de cette maudite guerre, Dieu me pardonne ? Viens, prends une crêpe et tais-toi un peu.

Mais la guerre ne se laissait pas oublier un seul jour. Des Cosaques du front venaient voir Grigori, lui parlaient de l'écrasement de Chkouro et de Mamontov par la cavalerie de Boudionny, des combats malheureux devant Orel, de la retraite, qui avait commencé sur tous les fronts. Deux hommes de Tatarski avaient encore péri à Gribanovka et à Kardaïl. Guérassime Akhvatkine fut ramené blessé. Dmitri Golochtcholov mourut du typhus. Grigori fit dans sa tête le compte des Cosaques du village tués au cours des deux guerres : chaque maison de Tatarski avait son mort.

Il n'avait pas encore remis le pied dehors que l'ataman de village venait le trouver avec un ordre de l'ataman de stanitsa lui enjoignant de porter à la connaissance du lieutenant Mélékhov qu'il avait à se présenter dans les plus brefs délais à la commission médicale.

— Écris-lui que j'irai tout seul, sans rappel, dès que j'aurai réappris à marcher, dit Grigori avec humeur.

Le front se rapprochait du Don. On recommençait à parler de retraite. Bientôt il fut donné lecture sur la place du marché d'une proclamation de l'ataman de district, ordonnant à tous les Cosaques adultes de se joindre à la retraite.

Pantéléï Prokofiévitch, rentrant à la maison, informa Grigori et lui demanda :

— Qu'est-ce que nous allons faire ?

Grigori haussa les épaules :

— Que veux-tu qu'on fasse ? Il faut partir. Les gens n'ont pas attendu les ordres pour partir.

— Ce n'est pas ça que je te demande, mais si on part ensemble ou non.

— On ne peut pas partir ensemble. Dans deux jours, j'irai à cheval à la stanitsa pour savoir quelles unités doivent passer par Viochenskaïa, et je me joindrai à l'une d'elles. Toi, il faut que tu partes avec les autres réfugiés. Ou bien veux-tu entrer dans un corps de troupe ?

— Ah ! non alors ! dit Pantéléï Prokofiévitch avec terreur. Je partirai avec le père Beskhlebnov. Il m'a proposé l'autre jour de partir de compagnie. C'est un

vieux bien tranquille, et il a un bon cheval. On se mettra à deux. Ma jument a bien grossi aussi. Elle a tellement bouffé qu'elle vous lance de ces ruades, ça fait peur !

— Bon, eh bien, pars avec lui, approuva Grigori. En attendant, mettons-nous d'accord sur votre itinéraire, j'aurai peut-être l'occasion de suivre la même route.

Grigori tira de son étui une carte de la Russie du Sud et expliqua en détail à son père par quels villages il fallait passer. Il avait commencé à noter sur le papier le nom des villages, mais le vieux, qui regardait la carte avec respect, l'interrompit :

— Attends, n'écris pas. Bien sûr, dans ces choses-là, tu es plus fort que moi, et une carte, c'est quelque chose de sérieux, ça ne ment pas et ça montre le chemin le plus court, mais comment je le suivrai s'il ne me convient pas ? Tu dis qu'il faut d'abord passer par Karguinskaïa, je comprends, c'est plus court, mais de toute façon il faut que je fasse un crochet.

— Pourquoi faut-il que tu fasses un crochet ?

— Parce qu'à Latychev j'ai une cousine. Chez elle, je trouverai à manger pour moi et mes chevaux, tandis que chez d'autres je dépenserais. Et puis tu dis qu'il faut passer par le bourg d'Astakhovo, parce que c'est plus court, mais moi je passerai par Malakhovski : j'y ai aussi de la famille et un camarade de régiment. Là non plus je n'aurai pas besoin de dépenser mon foin, je profiterai de celui des autres. N'oublie pas que je ne pourrai pas emporter une meule de foin, et loin de chez nous il peut se faire que personne ne m'en donne, même pour de l'argent.

— Tu n'aurais pas des parents non plus de l'autre côté du Don ? demanda Grigori perfidement.

— Si.

— Alors, tu vas y aller, peut-être ?

— Ne me dis pas de blagues ! éclata Pantéléï Prokofiévitch. Parle sérieusement au lieu de plaisanter. C'est bien le moment de plaisanter, gros malin.

— Et toi, tu n'as pas besoin de faire le tour de toute ta parenté. Une retraite, c'est une retraite, ce n'est pas carnaval, pour aller chez l'un chez l'autre.

— Tu ne vas pas me dire où je dois aller. Je le sais moi-même.

— Eh bien, si tu le sais, va où tu veux.

— Ce n’est pas avec tes cartes que j’avancerai. Il n’y a que la pie pour voler droit, tu sais ça. J’irais me fourrer le diable sait où, dans des coins où il n’y a peut-être seulement pas de routes l’hiver ? Et c’est toi, avec ton intelligence, qui me dis des bêtises pareilles ? Et tu commandais une division !

Grigori et le vieux se chamaillèrent longtemps, enfin Grigori dut reconnaître, tout bien pesé, qu’il y avait beaucoup de vrai dans ce que disait le vieux, et il dit d’un ton conciliant :

— Ne te fâche pas, père, je ne t’oblige pas à suivre mon itinéraire, va comme tu veux. J’essaierai de te retrouver au-delà du Donets.

— Voilà ce qu’il fallait dire tout de suite ! exulta Pantéléï Prokofiévitch. Toi, tu me fourres des cartes sous les yeux, des *énitéraires,* et tu ne comprends pas qu’une carte, c’est une carte, mais que les chevaux n’avancent pas si on ne leur donne pas à manger.

Le vieux avait commencé ses préparatifs de départ alors que Grigori était encore malade, il nourrissait la jument avec un soin particulier et préparait le traîneau ; il s’était fait faire des bottes de feutre pour lui et y avait mis lui-même des semelles de cuir pour ne pas avoir les pieds mouillés par temps de pluie ; il avait fait bien à l’avance de ballots de bonne avoine. Cette retraite, il s’y était préparé en vrai maître de maison, prévoyant tout ce qui pouvait être utile en route.

La hache, la scie à main, le burin, les outils de cordonnier, le fil, les semelles de rechange, les clous, le marteau, le rouleau de courroies, la ficelle, le morceau de poix, tout cela, sans oublier les fers à cheval avec leurs clous, fut enveloppé dans une bâche et prêt à être transporté en une minute dans le traîneau. Pantéléï Prokofiévitch emportait même un peson, et, comme Ilinitchna lui demandait ce qu’il en ferait en route, il dit d’un ton de reproche :

— Ma pauvre femme, plus tu vieillis, plus tu deviens bête. C’est-il possible que tu ne comprennes pas une chose si simple ? Le foin, les vannures, en route, ce n’est-il pas au poids que je devrai l’acheter ? C’est-il avec une archine qu’on mesure le foin ?

— Tu crois qu’ils n’ont pas de balances, là-bas ? s’étonna Ilinitchna.

— Tu les connais, toi, leurs balances ? s’emporta Pantéléï Prokofiévitch. Ça se peut que toutes leurs balances soient fausses, pour nous tromper. C’est comme ça. On sait ce que c’est, les gens de là-bas. On achète trente livres et on donne son bel argent pour un *poud*[{100}]. Moi, plutôt que de subir une perte comme ça à chaque halte, je préfère prendre mon peson avec moi, ça me servira. Vous, ici,

vous pouvez bien vivre sans balance. A quoi diable ça vous servirait ? Les militaires qui vont passer, ils prendront le foin sans le peser… Avec eux, on a tout juste le temps de remplir les fourragères. Je les ai vus, ces diables sans cornes, je les connais bien.

Au début, Pantéléï Prokofiévitch avait eu l'intention de charger une charrette sur son traîneau pour ne rien avoir à dépenser au printemps et avoir sa charrette à lui, mais il renonça à ce dangereux projet.

Grigori, à son tour, fit ses préparatifs. Il nettoya son pistolet Mauser et son fusil, aiguisa son sabre, fidèle serviteur. Huit jours après sa guérison, il alla voir son cheval et, en regardant sa croupe luisante, il put se rendre compte que le vieux ne s'était pas contenté de nourrir la jument. Il monta, non sans difficulté, sur le cheval caracolant, et le fit courir comme il faut. En rentrant à la maison, il vit – ou crut voir – un mouchoir blanc agité à la fenêtre de la ferme Astakhov.

A l'assemblée de village, les hommes de Tatarski avaient décidé de partir tous ensemble. Deux jours durant, les femmes avaient cuit et rôti toutes sortes de provisions. Le départ avait été fixé au 12 décembre. Dès la veille au soir, Pantéléï Prokofiévitch chargea du foin et de l'avoine dans le traîneau, et, au point du jour, il enfila sa touloupe, attacha sa ceinture, fourra ses moufles dessous, fit sa prière et prit congé de la famille.

Bientôt un immense convoi quitta le village en direction de la colline. Les femmes agitèrent longtemps leurs mouchoirs, mais un chasse-neige s'éleva dans la steppe, et la bouillonnante opacité de la neige cacha les traîneaux gravissant lentement la colline et les hommes marchant à côté.

Avant de partir pour Viochenskaïa, Grigori revit Aksinia. Il lui rendit visite le soir, les lampes brûlaient déjà. Aksinia filait. Assise à côté d'elle, la veuve d'Anikouchka tricotait un bas et racontait une histoire.

A sa vue, Grigori dit brièvement à Aksinia :

— Sors une minute, j'ai quelque chose à te dire.

Dans le vestibule, il lui posa la main sur l'épaule et lui dit :

— Me suivras-tu dans la retraite ?

Aksinia ne répondit pas tout de suite, enfin elle dit doucement :

— Et la ferme ? Et la maison ?

— Tu les confieras à quelqu'un. Il faut venir.

— Quand ?

— Demain je viens te chercher.

Souriant dans l'obscurité, Aksinia dit :

— Tu te rappelles, je t'ai dit il y a longtemps que j'irais avec toi jusqu'au bout du monde. Je n'ai pas changé. Mon amour pour toi est fidèle. J'irai, rien ne m'arrêtera. Quand faut-il t'attendre ?

— Le soir. Ne prends pas beaucoup de choses avec toi. Des vêtements et le plus possible à manger, c'est tout. Allons, au revoir.

— Au revoir. Tu pourrais entrer… Elle va partir tout de suite. Il y a un siècle que je ne t'ai vu… Mon chéri, Grichenka ! Et moi qui croyais déjà que tu… Non, je ne te le dirai pas.

— Non, je ne veux pas. Il faut que j'aille à Viochenskaïa. Au revoir. Attends-moi demain.

Grigori était déjà sorti et arrivé au portail. Aksinia, debout dans le vestibule, souriait et pressait ses joues brûlantes dans ses mains.

A Viochenskaïa, l'évacuation des services du district et des magasins de l'intendance avait commencé. Dans les bureaux de l'ataman de district, Grigori s'informa de la situation sur le front. Un jeune sous-lieutenant qui faisait fonction d'aide de camp lui dit :

— Les Rouges ont atteint la stanitsa Alexéïevskaïa. Nous ne savons pas quelles unités traverseront Viochenskaïa, ni même si Viochenskaïa sera traversée. Comme vous le voyez, personne ne sait rien, tout le monde se dépêche de filer… Je vous conseille de ne pas chercher votre unité tout de suite, mais d'aller à Millérovo, où vous pourrez plus facilement savoir où elle se trouve. De toute façon, votre régiment suivra le chemin de fer. L'ennemi sera-t-il arrêté sur le Don ? eh bien, je ne le crois pas. Viochenskaïa sera livrée sans combat, c'est certain.

Tard dans la nuit, Grigori rentra au village. Tout en préparant le souper, Ilinitchna lui dit :

— Ton Prokhor est passé. Une heure après ton départ. Et il a promis de revenir, mais il n'est pas là.

Tout joyeux, Grigori soupa rapidement et alla chez Prokhor. Celui-ci l'accueillit avec un sourire triste.

— Je croyais déjà que tu étais parti directement de Viochenskaïa.

— Où les diables ont-ils été te chercher ? demanda Grigori en riant et en tapant sur l'épaule de sa fidèle ordonnance.

— C'est pas difficile : au front.

— Tu as foutu le camp ?

— Penses-tu ! Dieu soit avec toi ! Un vaillant guerrier comme moi, foutre le camp ? Je suis rentré régulièrement, je ne voulais pas m'en aller sans toi dans les pays chauds. On a péché ensemble, on ira ensemble au Jugement dernier. On file un mauvais coton, tu sais ?

— Je sais. Mais raconte-moi comment on t'a laissé partir du Régiment.

— C'est une longue histoire. Je te raconterai ça plus tard, répondit Prokhor évasivement, et il s'assombrit encore davantage.

— Où est le Régiment ?

— La peste le sait, où il est à présent.

— Mais quand l'as-tu quitté ?

— Il y a quinze jours.

— Et où as-tu passé tout ce temps-là ?

— Voilà comme tu es, bon Dieu… dit Prokhor, mécontent, en jetant un coup d'œil oblique vers sa femme. Où ? et comment ? et pourquoi ?… Où j'étais, eh bien, je n'y suis plus. Je t'ai dit que je te raconterais, je te raconterai. Hé ! ma femme ! Il y a de la vodka ? Quand on retrouve son commandant, on boit un petit coup. Il y en a, oui ou non ? Non ? Alors, cours en chercher et reviens vite. En l'absence de ton mari, tu as perdu la discipline militaire. Tu te laisses aller.

— Mais pourquoi tu te mets dans cet état-là ? dit la femme de Prokhor en souriant. Ne m'engueule pas. Ne joue pas au maître de maison : tu passes deux jours par an ici.

— Tout le monde m'engueule. Qui j'engueulerai, moi, sinon toi ? Attends que je sois général, j'engueulerai les autres. Pour le moment, patiente, mets ton équipement et cours.

La femme s'habilla et sortit. Prokhor regarda Grigori d'un air de reproche et lui dit :

— Tu ne comprends rien, Pantélévitch… Je ne peux pas tout dire devant ma femme, et toi tu insistes pour savoir comment et quoi. Alors tu es remis de ton typhus ?

— Oui, je suis remis, mais parle-moi un peu de toi. Tu me caches quelque chose, mon salaud… Explique. Comment tu t'y es pris ? Comment as-tu foutu le camp ?

— J'ai fait pire que foutre le camp… Après que je t'ai amené ici malade, je m'en suis retourné à l'unité. On me met au troisième peloton. Moi, tu sais comme j'aime faire la guerre ! Je suis allé deux fois à l'attaque, et puis je me suis dit : « Ici, j'en ai pas pour longtemps à perdre le goût du pain. Il faut que je me trouve un petit trou, sans ça tu es perdu, Procha, ça fait pas un pli. » Et puis, comme par un fait exprès, il s'est mis à y avoir de ces batailles…, on nous poussait, on nous laissait pas le temps de souffler. Dès qu'il y avait une percée, on nous lançait de ce côté-là. Quand il y avait quelque chose qui n'allait pas quelque part, c'était encore notre régiment qui trinquait. En une semaine, la guerre a pris onze hommes à l'escadron, comme une vache d'un coup de langue. Alors, je me suis mis à m'ennuyer, même que ça m'a fait venir des poux.

Prokhor alluma une cigarette, tendit sa blague à Grigori et continua sans se hâter :

— Et puis voilà que j'ai été envoyé en patrouille, tout près de Liski. On était trois. Nous avançons au trot sur une petite colline, nous regardons de tous les côtés, et voilà-t-il pas qu'un Rouge sort d'un ravin et lève les bras. Nous nous précipitons vers lui au galop, et lui, il crie : « Cosaques ! Je suis des vôtres ! Ne me sabrez pas, je passe de votre côté. » Alors, le diable m'a poussé, la colère m'a pris, je ne sais pas pourquoi, je galope jusqu'à venir tout près de lui, et je lui dis : « Dis donc, fils de chienne, si tu fais la guerre, tu ne dois pas te rendre. Espèce de crapule ! que je lui dis. Tu ne vois pas qu'on ne tient plus qu'à grand-peine ? Et toi, tu te rends, tu viens nous renforcer ? » Et en lui disant ça, je lui flanque un grand coup de fourreau de sabre dans le dos. Les autres qui étaient avec moi lui ont expliqué aussi : « Est-ce que c'est raisonnable de faire la guerre comme ça, tantôt ci, tantôt là, de se tourner dans tous les sens ? Si vous vous mettiez mieux d'accord, la guerre serait finie. » Mais du diable si on savait que c'était un officier ! Et justement c'en était un. Quand je lui ai donné un coup de fourreau, dans ma colère, il a pâli et il a dit calmement : « Je suis officier, et n'essayez pas de me frapper. Je servais dans les hussards et j'ai été mobilisé par les Rouges. Conduisez-moi à votre chef, je lui raconterai tout. » Nous, on lui dit : « Montre tes papiers. » Mais il répond fièrement, comme ça : « Je n'ai pas l'intention de causer avec vous. Conduisez-moi à votre chef. »

— Mais pourquoi tu ne voulais pas parler de ça devant ta femme ? l'interrompit Grigori, étonné.

— On n’en est pas encore à l’endroit dont je ne veux pas parler devant elle, ne m’interromps pas, s’il te plaît. Nous autres, on décide de le conduire à l’escadron, mais on a eu bien tort… On aurait dû le tuer sur place, et c’était fini. Mais on l’a emmené comme ça se doit et, le lendemain, c’est lui qui prenait le commandement de notre escadron. Qu’est-ce que tu en dis ? Alors, ça a commencé. Il me fait appeler, au bout d’un temps, et il me demande : « C’est comme ça que tu te bats pour la Russie une et indivisible, fils de chienne ? Qu’est-ce que tu m’as dit quand tu m’as fait prisonnier ? Tu t’en souviens ? » Moi, je lui réponds ceci et cela, mais il ne me fait grâce de rien et quand il se rappelle que je lui ai donné un coup de fourreau, il entre en transes. « Sais-tu, qu’il me dit, que je suis capitaine d’un régiment de hussards, et gentilhomme ? Et tu t’es permis de me battre, salaud ! » Il me fait appeler une fois, il me fait appeler deux fois, aucune pitié à attendre de lui. Il donne l’ordre au chef de peloton de me mettre de garde et de guet en dehors de mon tour, et les corvées pleuvent sur moi comme des pois qu’on ferait tomber d’un seau, bref, il me rend la vie impossible, la charogne. Et pareil pour les deux autres qui étaient avec moi quand on l’a fait prisonnier. Les gars ont été patients, patients, et puis ils m’ont tiré à part et ils m’ont dit : « Tuons-le, autrement il ne nous foutra pas la paix. » J’ai réfléchi et j’ai décidé d’en parler au commandant du Régiment, ma conscience ne me permettait pas de le tuer. Au moment où on l’a fait prisonnier, on aurait bien pu le liquider, mais après, ma main ne voulait pas se lever… Quand ma femme égorge une poule, je ferme les yeux. Là, il s’agissait d’un homme…

— Vous l’avez tué quand même ? l’interrompit de nouveau Grigori.

— Attends un peu, tu sauras tout. Bon, j’ai tout raconté au commandant du Régiment, alors il a rigolé et il m’a dit : « Il ne faut pas te formaliser, Zykov, puisque tu l’avais battu toi-même. Et il a raison d’établir une bonne discipline. C’est un bon officier, qui connaît son service. » Là-dessus, je suis parti, et je pensais : « Ce bon officier-là, tu peux te le pendre au cou en guise de croix, moi je ne suis pas d’accord pour servir dans le même escadron. » J’ai demandé qu’on me change d’escadron, ça n’a rien donné, on ne m’a pas changé. Alors j’ai pensé à filer. Mais comment filer ? On nous avait mis au repos pour huit jours à l’arrière immédiat, et une fois encore le diable m’a poussé… Je me suis dit : « Je n’ai pas d’autre moyen de m’en tirer que d’attraper une vilaine chaude-pisse, alors j’irai à l’ambulance et puis la retraite commencera. » C’est bien ça que je voyais venir. Et j’ai fait quelque chose que je n’avais jamais fait : je me suis mis à courir après les femmes, et je cherchais celles qui avaient l’air les moins saines. Mais comment le deviner ? Une femme malade, ce n’est pas écrit sur son

front qu’elle est malade. Va-t’en savoir !

Prokhor cracha rageusement et tendit l’oreille pour s’assurer que sa femme ne venait pas.

Grigori se couvrit la bouche de la main pour dissimuler un sourire et demanda, les yeux brillants et rétrécis d’envie de rire :

— Tu y es arrivé ?

Prokhor tourna vers lui ses yeux larmoyants. Son regard était triste et tranquille comme celui d’un vieux chien au bout de sa vie. Après un court silence, il dit :

— Tu crois que c’est facile ? Quand on n’en a pas besoin, ça vient tout seul, mais là, comme par un fait exprès, pas moyen. J’en aurais pleuré.

Grigori s’était détourné et riait silencieusement, puis il ôta la main de son visage et demanda d’une voix entrecoupée :

— Ne me fais pas languir, pour l’amour du Christ. Tu y es arrivé ou non ?

— Bien sûr, ça te fait rire, dit Prokhor, vexé. Ce n’est pas malin de rire du malheur des autres, je trouve.

— Mais je ne ris pas… Et alors ?

— Alors, j’ai commencé à tourner autour de la fille de la maison où j’étais. Une fille d’une quarantaine d’années, peut-être un peu moins. La figure pleine de boutons et une de ces allures… Dieu nous en garde ! Les voisins m’avaient dit qu’elle était souvent allée au docteur, pas longtemps avant. « Avec celle-ci, que je me dis, je vais sûrement l’attraper. » Et je me mets à lui tourner autour comme un jeune coq, à enfler mon jabot, et je lui dis de ces mots…, je ne comprends même pas où j’allais les chercher.

Prokhor eut un sourire coupable et parut s’égayer à l’évocation de ces souvenirs.

— Et je lui promettais le mariage, et je lui disais toutes sortes de saletés… Et comme ça j’ai fini par l’embobiner, par l’amadouer, et on était tout près du péché quand la voilà qui se met à pleurer. Moi je lui demande : « Peut-être que c’est que tu es malade, mais dans ce cas-là, je lui dis, ça ne fait rien, c’est même encore mieux » Et j’avais peur : il faisait nuit et quelqu’un aurait pu venir dans le grenier à balle où on était, avec tout le bruit qu’on faisait. « Ne crie pas ! que je lui dis, pour l’amour du Christ ! Et si tu es malade, n’aie pas peur. Par amour pour toi, j’accepte tout. » Alors elle me dit : « Mon petit Prochenka chéri, je ne

suis pas malade du tout. Je suis une fille honnête, j'ai peur, et c'est pour ça que je crie. » Tu ne me croiras pas, Grigori Pantélévitch, quand elle m'a eu dit ça, j'ai senti une sueur froide sur tout mon corps. « Seigneur Jésus, que je me suis dit, c'est ce qui s'appelle tomber à pic. Il ne manquait plus que ça… » J'étais hors de moi, je lui ai demandé : « Mais alors, misérable, pourquoi tu allais au docteur ? Pourquoi tu induis les gens en erreur ? » – « J'y suis allée, qu'elle m'a dit, pour avoir une pommade pour ma figure. » Là, je me suis pris la tête à deux mains et je lui ai dit : « Lève-toi et fous le camp et sois maudite, Antéchrist ! Je ne veux pas de toi si tu es honnête, je n'ai pas l'intention de t'épouser. »

Prokhor cracha encore plus rageusement et continua sans entrain :

— Tous mes efforts étaient perdus. Je suis rentré, j'ai pris mon paquetage et j'ai changé de quartier dans la nuit même. Mais les gars m'ont tuyauté et j'ai fini par l'attraper d'une veuve, ce qu'il me fallait. Seulement là, j'y ai été carrément : « Tu es malade ? » – « Un petit peu, qu'elle me dit. » – « Bon, ça ira, il ne m'en faut pas un poud. » Je lui ai donné vingt roubles-Kérenski pour le service, et le lendemain je pouvais admirer le résultat. J'ai filé à l'ambulance et, de là, tout droit jusqu'à la maison.

— Tu es venu sans ton cheval.

— Comment, sans mon cheval ? J'ai mon cheval et tout mon équipement. On m'avait envoyé mon cheval à l'ambulance. Mais je pense à une chose, conseille-moi : qu'est-ce qu'il faut que je dise à ma femme ? Ou bien je ferais peut-être mieux de passer la nuit chez toi ?

— Ah ! non, alors ! Couche chez toi. Dis-lui que tu es blessé. Tu as un bandage ?

— J'ai mon paquet individuel.

— Eh bien, qu'est-ce que tu attends ?

— Elle ne me croira pas, dit Prokhor d'un ton morne, mais il se leva quand même.

Il fouilla dans son sac et alla dans la chambre, d'où il dit, sans élever la voix :

— Si elle arrive, fais-lui la causette, je reviens tout de suite.

Tout en roulant une cigarette, Grigori réfléchissait à son voyage. « Nous ferons un attelage à deux chevaux », décida-t-il. « Il faut partir le soir, pour que les miens ne voient pas que j'emmène Aksioutka. De toute façon, ils le sauront… »

— Je n’ai pas fini de te raconter l’histoire du chef d’escadron.

Prokhor sortit de la chambre en boitillant et s’assit à table.

— Les nôtres l’ont tué le surlendemain de mon arrivée à l’ambulance.

— Pas possible ?

— Je te le jure. Dans un combat. Ils lui ont tiré dessus par-derrière et ça a été fini. Ça fait que j’ai attrapé mon mal pour rien. C’est vexant.

— On n’a pas trouvé le coupable ? demanda distraitement Grigori, plongé dans ses plans de voyage.

— C’était bien le moment de le chercher ! Avec ce remue-ménage qui avait commencé, on n’avait plus le temps d’y penser. Mais où donc a bien pu passer ma femme ? Nous finirons par ne plus avoir envie de boire. Quand comptes-tu partir ?

— Demain.

— On ne pourrait pas attendre un jour ?

— Pour quoi faire ?

— Je pourrais secouer mes poux, ça ne m’intéresse pas de les garder pour voyager.

— Tu te secoueras en chemin. La situation ne nous permet pas d’attendre. Les Rouges sont à deux jours de marche de Viochenskaïa.

— Nous partons le matin ?

— Non, la nuit. Pourvu que nous arrivions à Karguinskaïa, on couchera là-bas.

— Mais les Rouges ne nous rattraperont pas ?

— Il faut se tenir sur ses gardes. Je voulais te dire… je compte prendre Aksinia Astakhov avec moi. Tu n’as rien contre ?

— Qu’est-ce que tu veux que je te dise ? Tu peux prendre deux Aksinia si tu veux… Mais ça fera un peu lourd pour les chevaux.

— Ce n’est pas une grosse charge.

— Ce n’est pas pratique de voyager avec une femme… Mais pourquoi diable as-tu besoin d’elle ? A nous deux, on n’aurait pas de soucis.

Prokhor soupira et dit, en regardant de côté :

— Je le savais bien, que tu l’emmènerais avec toi. Tu continues à faire le jeune homme… Ah ! Grigori Pantélévitch ! le fouet t’attend depuis longtemps avec des larmes amères.

— Ça ne te regarde pas, dit froidement Grigori. N’en parle pas à ta femme.

— Est-ce que je lui en ai parlé, avant ? Tu devrais avoir un peu de conscience. Et à qui elle laisse sa maison ?

On entendit des pas dans le vestibule. La maîtresse de maison entra. La neige étincelait sur son châle gris duveteux.

— Il neige ? demanda Prokhor, et il tira deux petits verres de l’armoire. As-tu apporté quelque chose ?

Sa femme, aux joues toutes rouges, tira de son sein deux bouteilles embuées qu’elle posa sur la table.

— Eh bien, voilà de quoi adoucir notre route ! dit Prokhor, de bonne humeur.

Il renifla l’eau-de-vie et jugea d’après l’odeur :

— Première qualité ! Et forte comme le diable !

Grigori en but deux petits verres et, prétextant la fatigue, il rentra chez lui.

26

— Eh bien, la guerre est finie. Les Rouges nous ont si bien poussés que nous allons maintenant reculer jusqu'à la mer, et nous aurons bientôt le cul dans l'eau salée, dit Prokhor quand ils eurent gravi la colline.

Tatarski était en bas, enveloppé de fumée bleue. Le soleil se couchait derrière le liséré neigeux et rose de l'horizon. La neige crissait sous les patins. Les chevaux allaient au pas. Grigori était à moitié allongé, adossé aux selles, à l'arrière du traîneau. Aksinia était assise à côté de lui, emmitouflée dans une pelisse du Don ourlée de loutre. Ses yeux noirs étincelaient sous son châle blanc duveteux. Grigori la regardait de biais, voyait sa joue que le gel faisait délicatement rougir, ses sourcils noirs épais et les globes à reflets bleutés de ses yeux sous les cils courbés couverts de givre. Aksinia regardait avec une vive curiosité la steppe couverte d'amoncellements de neige, la route lustrée par le frottement des patins de traîneaux, les horizons lointains noyés dans les ténèbres. Tout était neuf et insolite pour elle, habituée à rester à la maison, tout attirait son attention. De temps en temps, elle baissait les yeux et, sentant sur ses cils le picotement agréable du givre, elle souriait à penser que soudain d'étrange façon s'était réalisé ce rêve qui la tenait depuis longtemps : partir avec Grigori n'importe où, loin de Tatarski, pays maudit, où elle avait tant souffert, où la moitié de sa vie n'avait été qu'une torture à côté d'un mari qu'elle n'aimait pas, où tout pour elle était plein de souvenirs obsédants et pénibles. Elle souriait, sentant de tout son corps la présence de Grigori, et ne pensait plus ni au prix dont elle payait ce bonheur, ni à l'avenir plongé dans la même obscurité que ces horizons de steppe qui l'attiraient au loin.

Prokhor, qui avait tourné la tête par hasard, aperçut un sourire frémissant sur les lèvres d'Aksinia, rouges et gonflées par le gel. Il lui dit avec mauvaise humeur :

— Eh bien, pourquoi tu montres les dents ? Une vraie fiancée, on dirait. Contente d'avoir quitté ta maison ?

— Crois-tu que je ne suis pas contente ? répondit Aksinia d'une voix sonore.

— Il y a bien de quoi être contente… Femme stupide ! On ne sait pas encore comment cette promenade va se terminer. Ne ris pas d'avance, cache tes dents.

— Il ne peut rien m’arriver de pire que ce qui m’est déjà arrivé.

— Ça me fait mal au cœur de vous regarder… dit Prokhor, et il brandit furieusement son fouet au-dessus des chevaux.

— Alors détourne-toi et mets un doigt dans ta bouche, lui conseilla Aksinia en riant.

— Encore une bêtise. Il faudrait que j’aille jusqu’à la mer avec un doigt dans la bouche ? C’est malin.

— Mais pourquoi ce mal au cœur qui t’est venu ?

— Tu ferais mieux de te taire. Où est ton mari ? Tu t’accroches à un étranger et tu t’en vas le diable sait où. Et si Stépane vient justement de rentrer au village, hein ?

— Écoute, Procha, tu ferais mieux de ne pas te mêler de nos affaires, dit Aksinia, autrement ça ne te portera pas bonheur.

— Je ne me mêle pas de vos affaires, je ne m’occupe pas de vous. Mais je ne peux pas dire mon opinion ? Ou bien il faut que je vous serve de cocher et que je me contente de parler aux chevaux ? Bonne idée ? Non, fâche-toi ou ne te fâche pas, Aksinia, mais il faudrait te flanquer une bonne volée de bois vert, et te défendre de crier pardessus le marché. Pour ce qui est de mon bonheur, ne crains rien, je le porte sur moi. C’est un bonheur d’une espèce particulière, qui ne me fait pas chanter et ne me laisse pas dormir… Hue ! hue ! misérables ! Vous iriez toujours au pas, feignants !

Grigori les avait écoutés en souriant. Il dit d’un ton conciliant :

— Ne vous disputez pas dès le début du voyage. Nous avons une longue route à faire. Vous avez le temps. Pourquoi tu l’embêtes, Prokhor ?

— Je l’embête, dit Prokhor en colère, parce qu’elle ferait mieux de ne pas me répliquer. Je trouve qu’il n’y a rien de pire au monde que les femmes. C’est de la graine d’ortie, mon frère, c’est la pire invention de Dieu. Si ça ne dépendait que de moi, les sales bêtes, je les ferais toutes crever pour ne plus les voir se promener sur la terre. Voilà comme je leur en veux. Qu’est-ce que tu as à rire ? Ce n’est pas malin de rire du malheur des autres. Tiens les rênes, je descends une minute.

Prokhor fit un bon bout de chemin à pied, puis se réinstalla dans le traîneau et ne reprit pas la conversation.

Ils passèrent la nuit à Karguinskaïa. Le lendemain matin, après avoir déjeuné,

ils se remirent en route et, la nuit suivante, ils avaient déjà une soixantaine de verstes derrière eux.

D'énormes convois de réfugiés se dirigeaient vers le sud. A mesure qu'on s'éloignait du territoire de la stanitsa Viochenskaïa, il devenait plus difficile de trouver un endroit pour passer la nuit. Aux environs de Morozovskaïa, on rencontra les premières unités cosaques. Des unités de trente à quarante cavaliers passaient, les charrois s'allongeaient interminablement. Dans les villages, vers le soir, toutes les maisons étaient prises, et il n'y avait même pas de place pour mettre les chevaux. Dans une colonie tauridienne, après avoir erré vainement à la recherche d'une maison pour dormir, Grigori fut obligé de passer la nuit dans un hangar. Le matin, les vêtements mouillés par la neige étaient gelés et craquaient à chaque mouvement. Grigori, Aksinia et Prokhor n'avaient presque pas dormi de la nuit et ne s'étaient réchauffés qu'à l'aube, en allumant un feu de paille dans la cour.

Aksinia proposa timidement :

— Gricha, si on passait la journée ici ? On a eu froid toute la nuit et on n'a presque pas dormi. Si on se reposait un peu ?

Grigori accepta. Il découvrit à grand-peine un coin libre. A l'aube, les convois étaient repartis, mais un hôpital de campagne transportant plus de cent blessés et typhiques restait là, lui aussi, pour la journée.

Dans une pièce minuscule, une dizaine de Cosaques dormaient sur un sol de terre sale. Prokhor apporta une couverture et le sac de provisions, posa de la paille contre la porte, prit par les pieds et tira de côté un vieux qui dormait d'un sommeil de plomb, et dit avec une rude gentillesse :

— Couche-toi, Aksinia, tu es si fatiguée qu'on ne te reconnaît plus.

Vers le soir, le bourg s'emplit de nouveau. Jusqu'à l'aube, des feux de bois flambèrent dans les ruelles, on entendait des voix d'hommes, des hennissements et le crissement des traîneaux. Dès la première lueur du jour, Grigori éveilla Prokhor et murmura :

— Attelle. Il faut partir.

— Pourquoi si tôt ? demanda Prokhor en bâillant.

— Écoute.

Prokhor souleva sa tête, qui reposait sur le coussin de selle, et entendit le roulement sourd et lointain du canon.

Ils se levèrent, mangèrent un peu de lard et sortirent du bourg déjà éveillé. Des files de traîneaux s'alignaient dans les ruelles, des gens s'affairaient, un homme criait d'une voix rauque dans l'obscurité :

— Ah ! non, enterrez-les vous-même ! Le temps de creuser une fosse pour six hommes, il sera midi.

— Nous ne sommes tout de même pas obligés de les enterrer, répondait une voix calme.

— Je vous garantis que vous les enterrerez ! criait la voix rauque. Et si vous ne voulez pas, ils resteront à pourrir chez vous, je m'en fous.

— Mais, monsieur le docteur, s'il faut qu'on enterre tous ceux qui meurent chez nous, on ne pourra plus rien faire d'autre. Vous pourriez peut-être les emporter ?

— Va-t'en au diable, abruti ! Alors, il faudrait que je livre mon hôpital aux Rouges à cause de toi ?

Grigori fit un détour pour éviter les traîneaux qui embouteillaient la rue et dit :

— Personne ne veut des morts…

— On ne s'occupe déjà pas des vivants, alors les morts… dit Prokhor.

Toutes les stanitsas du nord de la Région du Don étaient en marche vers le sud. D'innombrables convois de réfugiés traversaient la voie ferrée Tsaritsyne-Likhaïa et s'approchaient du Manytch. Depuis une semaine qu'il était en route, Grigori essayait d'avoir des nouvelles des hommes de Tatarski, mais on ne les avait pas vus dans les villages qu'ils traversaient. Selon toute vraisemblance, ils avaient pris à gauche et s'étaient dirigés sur Oblivskaïa, par les villages cosaques, évitant les colonies ukrainiennes. C'est seulement au bout de treize jours qu'il trouva la trace des hommes de chez lui. Passé le chemin de fer, dans un village, il apprit qu'un Cosaque de la stanitsa Viochenskaïa, malade du typhus, se trouvait dans une maison voisine. Grigori voulut savoir d'où il venait. Il pénétra dans la petite maison basse et aperçut le vieux Obnizov couché à même le sol. Il apprit de sa bouche que les hommes de Tatarski avaient quitté le village l'avant-veille, que beaucoup avaient attrapé le typhus, que deux déjà étaient morts en route et que lui, Obnizov, avait été laissé là sur sa propre demande.

— Si j'en réchappe et que les camarades rouges ont pitié de moi, s'ils ne me tuent pas, je m'arrangerai pour rentrer chez moi. Sinon, je mourrai ici. Mourir ici

ou mourir là, c’est du pareil au même, ce n’est jamais agréable… dit le vieux en prenant congé de Grigori.

Grigori lui avait demandé des nouvelles de son père, mais Obnizov avait répondu qu’il ne pouvait rien dire, vu qu’il était dans un des derniers traîneaux du convoi et qu’il n’avait pas vu Pantéléï Prokofiévitch depuis le village de Malakhovski.

A la halte suivante, Grigori eut de la chance : dans la première maison où il se présenta, il rencontra des Cosaques, de sa connaissance, du village de Verkhné-Tchirski. Ils se serrèrent un peu et Grigori s’installa à côté du poêle. Il y avait là une quinzaine de réfugiés entassés par terre, dont trois typhiques et un gelé. Les Cosaques avaient préparé pour le souper une kacha de millet au lard et en offrirent cordialement à Grigori et à ses compagnons de route. Prokhor et Grigori mangèrent avec appétit, Aksinia refusa.

— Tu n’as pas faim ? dit Prokhor, qui, depuis quelques jours, avait changé d’attitude envers Aksinia et la traitait avec sympathie, tout en la rudoyant un peu.

— J’ai un peu mal au cœur…

Elle mit son fichu et sortit dans la cour.

— Elle ne serait pas malade ? demanda Prokhor à Grigori.

— Qui sait ?

Grigori écarta son assiette pleine et sortit aussi dans la cour.

Aksinia était debout à côté du perron, pressant sa poitrine de la main. Grigori la prit dans ses bras et lui demanda avec inquiétude :

— Qu’est-ce que tu as, Ksioucha ?

— La nausée, et mal à la tête.

— Rentrons, tu t’allongeras.

— Va, je te suis.

Sa voix était sourde et atone ; ses gestes, mous. Grigori l’observa attentivement quand elle entra dans la pièce bien chauffée, remarqua la rougeur fébrile de ses joues, l’éclat suspect de ses yeux. Son cœur se serra : Aksinia était manifestement malade. Il se rappela que, la veille déjà, elle s’était plainte de frissons et de vertiges, et qu’elle avait si fort transpiré vers le matin, que les boucles de son cou étaient mouillées comme après un bain. Il avait remarqué cela à l’aube, en s’éveillant, et avait gardé longtemps les yeux fixés sur Aksinia

endormie, sans faire un geste, pour ne pas troubler son sommeil.

Aksinia avait courageusement supporté les privations du voyage. Elle encourageait même Prokhor, qui disait souvent : « Quelle saleté, cette guerre ! On se demande qui c'est qui l'a inventée. On va, on va toute la journée et, quand on arrive, il n'y a de place nulle part, et on ne sait pas jusqu'où on ira encore en délégation comme ça. » Mais, ce jour-là, Aksinia elle-même n'y tint plus. La nuit, quand on se coucha, Grigori crut entendre qu'elle pleurait.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda-t-il à voix basse. Tu as mal ?

— Je suis malade… Qu'est-ce que nous allons faire ? Tu vas m'abandonner ?

— Allons, tu es bête ! Comment pourrais-je t'abandonner ? Ne pleure pas. Tu as pris froid en route et voilà que tu as peur.

— Grichenka, c'est le typhus.

— Ne dis pas de bêtises. Rien ne le prouve. Tu as le front froid. Ce n'est peut-être pas le typhus, dit Grigori pour la rassurer, mais il était persuadé en son for intérieur qu'Aksinia avait attrapé le typhus exanthématique, et il se demandait douloureusement ce qu'il ferait d'elle si la maladie la terrassait.

— Oh ! que c'est dur de voyager comme ça ! murmurait Aksinia en se serrant contre Grigori. Regarde tout ce monde qui s'entasse pour dormir. On est dévoré par les poux, Gricha ! Et moi, je ne peux faire ma toilette nulle part, il y a des hommes partout… Hier, je suis allée dans une grange, je me suis déshabillée, et ce qu'il y avait sur ma chemise… Seigneur, je n'avais jamais rien vu de si effrayant. Rien que d'y penser, j'en ai la nausée, je ne peux plus rien manger… Hier, tu as vu, ce vieux qui dormait sur le banc, tout ce qu'il avait ? Ça grouillait jusque sur sa tunique.

— Ne pense pas à ça. Tu as tort d'en parler tout le temps. Les poux, c'est les poux. Dans l'armée, on n'y fait pas attention, chuchota Grigori avec un peu de mauvaise humeur.

— Ça me démange sur tout le corps.

— C'est pareil pour tout le monde, il n'y a rien à faire. Patience. A Ekatérinodar, on se lavera.

— Ça ne sert à rien de changer de linge, dit Aksinia en soupirant. Ils nous tueront, Gricha.

— Dors. Demain, il faudra partir tôt.

Grigori fut longtemps sans pouvoir s'endormir. Aksinia ne dormait pas non

plus. Elle eut quelques sanglots, se couvrit la tête d'un pan de sa pelisse, se tourna et se retourna, soupira et ne s'endormit enfin que lorsque Grigori, le visage tourné vers elle, l'eut prise dans ses bras. Au milieu de la nuit, Grigori fut éveillé par un coup violent à la porte. Quelqu'un cherchait à l'enfoncer, criait d'une voix tonnante :

— Alors, quoi, ouvrez ! Ou on casse la porte. Vous dormez, bande de salauds ?…

Le maître de la maison, un Cosaque âgé et pacifique, sortit dans le vestibule et demanda :

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ? Si c'est pour passer la nuit, on n'a pas de place, c'est plein à craquer, on ne peut pas se tourner.

— Ouvre ! on te dit ! criait-on dehors.

Cinq Cosaques armés, ouvrant la porte toute grande, se précipitèrent dans la première pièce.

— Qui est-ce qui couche ici ? demanda l'un d'eux, noir de froid, remuant difficilement ses lèvres gourdes.

— Des réfugiés. Et vous, qui êtes-vous ?

Sans répondre, un des hommes pénétra dans la chambre et cria :

— Hé ! vous autres ! Vous prenez vos aises. Foutez-moi le camp d'ici tout de suite. Il y a des troupes qui arrivent. Debout, debout ! Et vite ! Sans ça on va vous vider.

— Qui es-tu, toi, pour gueuler comme ça ? dit Grigori d'une voix enrouée de sommeil, et il se leva lentement.

— Je m'en vais te montrer qui je suis.

Le Cosaque fit un pas vers Grigori. A la lumière pâle de la petite lampe à pétrole, le canon d'un revolver brilla dans sa main d'un éclat mat.

— Tu es dégourdi, toi… dit Grigori d'une voix insinuante. Allons, montre un peu ton joujou.

D'un geste rapide, il saisit le poignet de l'homme et serra si fort que l'autre poussa un cri et ouvrit les doigts. Le revolver tomba sur la couverture avec un bruit sourd. Grigori repoussa l'homme, se baissa vivement, ramassa le revolver, le mit dans sa poche et dit tranquillement :

— Maintenant, causons. Quel régiment ? Combien êtes-vous de petits malins

ici ?

Le Cosaque, revenu de sa surprise, cria :

— Les gars ! A moi !

Grigori alla à la porte. Adossé au chambranle, il dit :

— Je suis lieutenant au Dix-neuvième Régiment du Don. Ne gueulez pas. Qui est-ce qui grogne là-bas ? Pourquoi êtes-vous si belliqueux, chers compatriotes ? Qui voulez-vous vider ? Qui vous en a donné le droit ? Allez, ouste, foutez-moi le camp.

— Pourquoi tu cries ? dit un des Cosaques d'une voix forte. Des lieutenants, on en a déjà vu. Alors, nous, on coucherait dans la cour ?

Videz le local. On a une consigne : flanquer tous les réfugiés dehors. Vous avez compris ? Il est là à s'égosiller ! On les connaît, les gars comme toi.

Grigori s'approcha de celui qui venait de parler et lui dit entre ses dents :

— Non, tu ne les connais pas tous, les gars comme moi. De toi, veux-tu que je fasse deux imbéciles ? Je le ferai. Ne recule donc pas. Ce revolver n'est pas à moi, je l'ai pris à un de tes copains. Tiens, rends-le-lui, et filez un peu vite avant que j'aie commencé à vous faire mal, sans ça je vous arracherai la peau.

Grigori retourna aisément le Cosaque et le poussa vers la porte.

— Est-ce qu'on va le rosser ? demanda méditativement un grand Cosaque au visage enveloppé d'un capuchon en poil de chameau.

Il se tenait derrière Grigori, le regardait attentivement, changeait de pied en faisant crisser ses énormes bottes de feutre à semelles de cuir.

Grigori se tourna vers lui et serra les poings, perdant tout empire sur lui-même, mais le Cosaque leva la main et dit amicalement :

— Écoute, Votre Noblesse, ou je ne sais quoi, attends, ne nous menace pas. Nous allons partir pour ne pas faire d'histoires. Mais, à l'heure qu'il est, ne marche pas trop sur les pieds aux Cosaques. Les temps qui viennent seront sérieux comme en dix-sept. Si tu tombes sur des têtes brûlées, ils feront de toi cinq morceaux plutôt que deux. On voit que tu es un officier courageux, et à t'entendre parler, je crois bien que tu es de chez nous, mais fais attention à toi, il pourrait t'arriver du mal…

Celui à qui Grigori avait arraché son revolver dit avec colère :

— Arrête de lui faire des sermons. Allons à côté.

Il fut le premier à faire un pas vers le seuil. En passant devant Grigori, il lui jeta un regard oblique et dit avec regret :

— On ne veut pas se disputer avec toi, monsieur l'officier, sans ça on t'aurait baptisé.

Grigori crispa dédaigneusement les lèvres :

— C'est toi qui m'aurais baptisé ? Allez, va, va, avant que je te déculotte. Voilà un beau baptiseur ! Dommage que je t'aie rendu ton revolver. Des gars comme toi, ça ne devrait pas porter des revolvers, mais des peignes à moutons.

— Allons, les gars, qu'il aille au diable ! Fallait pas y toucher si on ne voulait pas que ça pue, dit avec un rire bonhomme un des Cosaques qui n'avait pas participé à la conversation.

Les Cosaques sortirent dans le vestibule avec un grand fracas de bottes gelées. Grigori ordonna sévèrement au propriétaire :

— N'ouvre pas la porte. Les gars qui frapperont, ils finiront bien par s'en aller. Sinon, éveille-moi.

Les hommes de Verkhné-Tchirski, éveillés par le bruit, échangeaient des réflexions à mi-voix.

— Elle est en miettes, la discipline, dit un vieux avec un soupir désolé. Comme ils parlent à un officier, les fils de chienne !… Une chose comme ça dans l'ancien temps, mais ça les envoyait au bagne !

— Comme ils parlent, ça ne serait rien ! Tu as vu, ils cherchaient la bagarre. Il y en a un qui a dit : « Est-ce qu'on va le rosser ? » Celui en capuchon, le grand. Ils sont vraiment déchaînés, les salauds.

— Et tu vas leur pardonner, Grigori Pantélévitch ? dit un des Cosaques.

Grigori écoutait la conversation avec un sourire sans méchanceté, en se couvrant de sa capote. Il dit :

— Qu'est-ce que vous voulez, ils sont coupés de tout le monde et n'obéissent plus à personne. Ils vont en bande, sans personne pour les commander. Qui est leur juge et qui est leur chef ? Le chef, c'est le plus fort. Il ne reste probablement plus un seul officier dans leur régiment. J'en ai vu, de ces escadrons sans père ni mère. Allons, dormons.

Aksinia dit tout bas :

— Pourquoi tu t'es disputé avec eux, Gricha ? Ne discute pas avec ces hommes-là, pour l'amour du Christ. Ils peuvent te tuer, c'est des fous furieux.

— Dors, dors, il faut se lever de bonne heure demain. Mais comment te sens-tu ? Ça ne va pas mieux ?

— Toujours la même chose.

— Mal à la tête ?

— Oui. Je crois que je ne pourrai pas me lever…

Grigori mit la main sur le front d'Aksinia et soupira :

— Tu es chaude comme un poêle ; bon, ça ne fait rien, n'aie pas peur. Tu es une femme forte, tu t'en sortiras.

Aksinia ne répondit pas. Elle était torturée par la soif. Elle alla plusieurs fois dans la cuisine, boire une eau tiède écœurante, puis, surmontant sa nausée et ses vertiges, elle se recouchait sur la couverture.

Pendant la nuit, quatre autres groupes en quête de logement se présentèrent à la maison. Ils frappaient, ouvraient les volets, tambourinaient aux fenêtres et ne s'en allaient qu'après que le propriétaire, instruit par Grigori, avait crié du vestibule avec force jurons : « Foutez le camp. Ici, c'est l'état-major de la brigade. »

A l'aube, Prokhor et Grigori attelèrent. Aksinia s'habilla à grand-peine et sortit. Le soleil se levait. Une fumée grise montait des cheminées vers le ciel bleu. Eclairé d'en dessous par le soleil, un petit nuage rose flottait haut dans le ciel. Un givre épais couvrait les clôtures, les toits des hangars. Les chevaux fumaient.

Grigori aida Aksinia à monter dans le traîneau et lui demanda :

— Tu pourrais peut-être te coucher ? Tu serais plus à l'aise.

Aksinia accepta d'un hochement de tête. Et elle regarda Grigori avec une silencieuse gratitude quand il lui enveloppa soigneusement les pieds, puis elle ferma les yeux.

A midi, quand on fit halte pour faire manger les chevaux dans le bourg de Novo-Mikhaïlovski, situé à quelque deux verstes de la grand-route, elle ne pouvait déjà plus se lever pour descendre du traîneau. Grigori lui donna le bras pour la faire entrer dans une maison et la coucha sur un lit hospitalièrement offert par la propriétaire.

— Tu te sens mal, ma chérie ? dit-il, penché sur le visage blême d'Aksinia.

Elle ouvrit péniblement les yeux, eut un regard voilé et retomba dans une sorte de torpeur. Grigori lui ôta son châle avec des mains tremblantes. Les joues

d’Aksinia étaient froides comme de la glace, mais son front était brûlant et de petits glaçons collaient à ses tempes, où perlait la sueur. Le soir, elle perdit connaissance. Peu de temps avant, elle avait demandé à boire et avait murmuré :

— Seulement de l’eau froide, de l’eau de neige.

Après un moment de silence, elle avait prononcé distinctement :

— Appelez Gricha.

— Je suis là. Qu’est-ce que tu veux, Ksioucha ?

Grigori lui avait pris la main et la caressait gauchement et timidement.

— Ne m’abandonne pas, Grichenka.

— Je ne t’abandonne pas. Où vas-tu chercher ça ?

— Ne m’abandonne pas en pays étranger. Je vais mourir ici.

Prokhor lui donna de l’eau. Aksinia pressa avidement ses lèvres desséchées contre le bord du gobelet de cuivre, avala quelques gorgées et laissa retomber la tête sur l’oreiller en gémissant. Cinq minutes après, elle délirait. Grigori, assis à son chevet, distingua quelques mots : « Faut faire la lessive… donne-moi le bleu… de bonne heure… » Son discours confus devint un chuchotement. Prokhor hocha la tête et dit d’un ton de reproche :

— Je te l’avais bien dit, de ne pas la prendre avec toi. Hein, qu’est-ce que nous allons faire maintenant ? Une vraie punition, je te le jure ! Où allons-nous passer la nuit ? je te demande. Ici ? Ou bien on va plus loin ?

Grigori ne répondit pas. Il était assis, voûté, les yeux fixés sur le visage blanc d’Aksinia. La propriétaire – une brave femme bien gentille –, désignant Aksinia des yeux, demanda tout doucement à Prokhor :

— C’est la femme de monsieur l’officier ? Ils ont des enfants ?

— Ils ont des enfants, ils ont tout. Il n’y a que la chance qui nous manque, marmotta Prokhor.

Grigori sortit dans la cour, fuma longuement, affalé dans le traîneau. Il fallait laisser Aksinia dans ce bourg. Elle mourrait de poursuivre le voyage. Grigori le voyait clairement. Il entra, s’assit près du lit.

— Alors, on passe la nuit ici ou quoi ? dit Prokhor.

— Oui. Et peut-être aussi demain.

Bientôt arriva le maître de maison, un petit paysan malingre aux yeux

fureteurs et fuyants. Martelant le plancher de sa jambe de bois (il était amputé jusqu'au genou), il boitilla allègrement jusqu'à la table, se débarrassa de sa pelisse et loucha sans bienveillance vers Prokhor.

— Le bon Dieu nous envoie de la visite ? D'où ils viennent ?

Et sans attendre la réponse, il ordonna à sa femme :

— Donne-moi vivement quelque chose à bouffer. J'ai une faim de loup.

Il mangea longuement et avidement. Son regard fureteur s'arrêtait souvent sur Prokhor et sur Aksinia gisant sans mouvement. Grigori sortit de la chambre et lui dit bonjour. L'autre salua silencieusement de la tête et demanda :

— C'est la retraite ?

— Oui.

— Finie la guerre, Votre Noblesse ?

— Ça en a l'air.

— C'est votre femme, là ? dit le propriétaire avec un mouvement de menton vers Aksinia.

— Oui.

— Pourquoi tu l'as mise sur le lit ? Où est-ce qu'on va dormir, nous ? dit-il à sa femme d'un air mécontent.

— Elle est malade, Vania, elle me fait pitié.

— Pitié ! On ne peut pas avoir pitié de tout le monde. Il y en a tellement ! Vous allez nous gêner, Votre Noblesse…

La main sur le cœur, et dans la voix une note de prière, presque de supplication, qui ne lui était pas habituelle, Grigori dit, en s'adressant aux propriétaires :

— Bonnes gens, aidez-moi dans mon malheur, pour l'amour du Christ. Je ne peux pas la mener plus loin, elle mourrait. Permettez-moi de la laisser chez vous. Je paierai vos soins le prix que vous demanderez et je me souviendrai toute ma vie de votre bonté… Ne refusez pas, je vous en supplie.

L'homme commença par refuser catégoriquement sous prétexte qu'on n'aurait pas le temps de s'occuper de la malade, qu'elle gênerait. Enfin, quand il eut fini de dîner, il dit :

— Bien entendu, personne ne voudra la soigner pour rien. Combien vous

proposeriez pour les soins ? Combien est-ce que vous ne regretteriez pas de proposer pour notre peine ?

Grigori tira de sa poche tout l'argent qu'il avait et le lui tendit. L'autre prit la liasse de billets du Don, les compta en humectant ses doigts de salive et demanda :

— Des roubles de Nicolas, vous n'en avez pas ?

— Non.

— Des roubles-Kérenski, vous en avez peut-être ? Ceux-ci ne valent pas grand-chose.

— Non, je n'ai pas de roubles-Kérenski non plus. Voulez-vous que je vous laisse mon cheval ?

Le propriétaire réfléchit longuement et finit par dire d'un air songeur :

— Non. Bien sûr, j'accepterais bien le cheval. Pour nous autres, à la campagne, le cheval, c'est la première des choses, mais, à l'heure qu'il est, si ce n'est pas les Blancs, c'est les Rouges qui me le prendront, et je ne pourrai pas m'en servir. J'ai une petite jument boiteuse, et j'ai déjà tout le temps peur qu'on me l'emmène.

Il resta un moment pensif et ajouta comme pour se justifier :

— Ne croyez pas que je sois tellement ladre, Dieu m'en garde ! Mais pensez, Votre Noblesse : elle va rester un mois couchée, ou même plus. Et ce sera tantôt une chose, tantôt l'autre, il faudra la nourrir : du pain, du lait, et un œuf de temps en temps, et de la viande, mais c'est que tout ça, ça coûte de l'argent, n'est-ce pas ? Et puis, il faudra lui laver son linge, et lui faire sa toilette, et tout et tout… Ma femme avait déjà le ménage à s'occuper, et il faudra qu'elle la soigne pardessus le marché. Ce n'est pas une chose facile. Allons, ne soyez pas avare, ajoutez quelque chose. Je suis invalide. Vous voyez : il me manque une jambe. Comment voulez-vous que je gagne ma vie, que je travaille ? On vit de ce que Dieu nous envoie, on mange de la vache enragée…

Grigori sentait monter en lui une sourde colère, il dit :

— Je ne suis pas avare, mon bon ami. Tout l'argent que j'avais, je te l'ai donné. Moi, je m'en passerai. Qu'est-ce que tu veux de moi encore ?

— Alors comme ça vous avez donné tout votre argent ? dit le propriétaire avec un sourire incrédule. Avec votre solde, vous devez en avoir encore des sacoches pleines.

— Parle franchement, dit Grigori en blêmissant, garderez-vous la malade chez vous, oui ou non ?

— Non, si vous êtes si regardant. On n'a aucune raison de la garder chez nous, répondit l'autre d'une voix ouvertement mécontente. Et puis, ce n'est pas si simple… Une femme d'officier, les voisins le sauront, et quand les camarades rouges arriveront, s'ils l'apprennent, ils nous feront des misères… Non. Si c'est comme ça, reprenez-la. Peut-être qu'un de mes voisins acceptera de la garder.

Il rendit l'argent à Grigori avec un regret évident, prit sa blague à tabac et commença à se rouler une cigarette.

Grigori mit sa capote et dit à Prokhor :

— Reste à côté d'elle, je vais chercher un logement.

Il avait déjà la main sur la clenche, le propriétaire l'arrêta :

— Attendez, Votre Noblesse, pourquoi vous dépêcher ? Vous croyez que je n'ai pas pitié de cette pauvre femme ? J'en ai grand-pitié, et puis j'ai été soldat et je respecte votre grade. Mais vous ne pourriez pas ajouter un petit quelque chose à cet argent ?

C'est alors que Prokhor éclata. Cramoisi d'indignation, il hurla :

— Qu'est-ce que tu veux qu'on t'ajoute, aspic boiteux ? T'arracher ta deuxième jambe, voilà ce qu'il faudrait t'ajouter. Grigori Pantélévitch, permets-moi de le corriger comme un chien, et puis on chargera Aksinia et on partira, et qu'il soit trois fois maudit, le salaud !…

Le propriétaire écouta sans l'interrompre le discours entrecoupé de Prokhor. Il dit enfin :

— Vous avez tort de m'injurier, militaires. C'est une affaire qui doit se traiter à l'amiable et nous n'avons pas de raison de nous dire des sottises et de nous fâcher. Hein, pourquoi tu m'attaques, mon petit Cosaque ? Est-ce que j'ai parlé d'argent ? Ce n'est pas un supplément comme ça que je voulais dire. Je voulais dire que vous avez peut-être des armes de trop, par exemple un fusil ou je ne sais pas, moi, un revolver… Vous, ça vous est égal de l'avoir ou de ne pas l'avoir, mais pour nous, par les temps qui courent, c'est toute une fortune. Pour la maison, il faut une arme. C'est ça que je voulais dire. Donnez-moi l'argent que vous vouliez me donner, ajoutez-y un fusil et tope-là ! Vous pourrez laisser votre malade, nous veillerons sur elle comme si elle était de la famille, ma parole.

Grigori regarda Prokhor et dit calmement :

— Donne-lui mon fusil et des cartouches, et va atteler. Aksinia restera ici… Que Dieu me juge, je ne peux pas la mener à la mort.

27

Les jours passaient, gris et sans joie. Depuis qu'il avait laissé Aksinia, Grigori avait perdu tout intérêt pour ce qui l'entourait. Le matin, il montait dans le traîneau et avançait dans la steppe sans bornes, noyée de neige. Le soir, il trouvait un coin pour passer la nuit et s'endormait. Ainsi de jour en jour. Ce qui se passait sur le front en retraite vers le sud ne l'intéressait pas. Il comprenait que la vraie résistance, la résistance sérieuse, avait pris fin, que la plupart des Cosaques avaient épuisé leur désir de défendre les stanitsas, que les armées blanches, comme tout le montrait, achevaient leur dernière campagne et que, n'ayant pu se maintenir sur le Don, elles ne pourraient plus s'arrêter sur le Kouban…

La guerre touchait à sa fin. Le dénouement approchait inéluctablement. Les Cosaques du Kouban abandonnaient le front par milliers et rentraient chez eux. Les Cosaques du Don étaient à bout de forces. Saignée par les combats et le typhus, privée des trois quarts de son effectif, l'Armée Volontaire n'était plus en état de résister à la poussée de l'Armée Rouge, à qui ses succès donnaient des ailes.

Le bruit courait parmi les réfugiés que la population du Kouban était de plus en plus indignée par les représailles féroces du général Dénikine à rencontre des membres de la Rada du Kouban, qu'une insurrection contre l'Armée Volontaire se préparait et que des pourparlers étaient déjà en cours avec des représentants de l'Armée Rouge pour le libre passage des troupes soviétiques vers le Caucase. On affirmait avec insistance que les stanitsas du Kouban et du Térek avaient une attitude violemment hostile à l'égard des Cosaques du Don comme à l'égard des Volontaires, et qu'une première grande bataille avait eu lieu aux environs de Korénovskaïa entre une division du Don et des fantassins du Kouban.

A chaque halte, Grigori écoutait attentivement les conversations, de jour en jour plus persuadé de la défaite inévitable et définitive des Blancs. De temps en temps, malgré tout, il retrouvait un vague espoir : le danger obligerait les forces blanches pulvérisées, démoralisées, hostiles les unes aux autres, à s'unir, à résister et à repousser l'avance victorieuse des troupes rouges. Mais la reddition de Rostov lui fit perdre cet espoir et il accueillit avec méfiance le bruit selon lequel les Rouges auraient commencé à reculer près de Bataïsk après d'âpres

combats. Accablé d'inaction, il aurait voulu se joindre à n'importe quelle unité militaire, mais quand il en parla à Prokhor, celui-ci protesta résolument :

— Il faut croire que tu as complètement perdu la tête, Grigori Pantélévitch, déclara-t-il avec indignation. Quel besoin avons-nous de nous mettre dans cette fournaise ? C'est une affaire finie, tu vois bien. Pourquoi se sacrifier pour rien ? Tu crois peut-être qu'à nous deux nous pourrions les aider ? Tant qu'on ne nous met pas la main dessus et qu'on ne nous y pousse pas de force, il faut foutre le camp le plus vite possible loin du danger, et toi qu'est-ce que tu vas inventer ? Non, il faut battre en retraite pacifiquement, comme des vieux. Nous avons eu notre compte de guerre, toi et moi, en cinq ans. Il faut laisser faire les autres, maintenant. Crois-tu que je serais allé me chercher une chaude-pisse pour retourner m'emmerder au front ? Merci. Tu me fais beaucoup d'honneur. J'en ai tant bouffé, de cette guerre, que j'ai envie de vomir rien que d'y penser. Si tu veux, vas-y tout seul, moi je ne suis pas d'accord. J'irai à l'hôpital, j'en ai assez.

Grigori répondit après un long silence :

— Comme tu veux. Allons vers le Kouban, on verra bien là-bas.

Prokhor s'était fixé une règle : dans chaque agglomération importante, il se mettait en quête de l'officier de santé et rapportait des cachets ou une mixture, mais il ne mettait pas beaucoup de zèle à se soigner et, quand Grigori lui demanda pourquoi, après avoir avalé un cachet, il supprimait les autres en les enfonçant à coups de pied dans la neige, Prokhor lui expliqua qu'il ne voulait pas guérir, mais seulement atténuer la maladie ; ainsi, en cas de visite médicale, il lui serait plus facile d'éviter l'envoi au front. Un jour, dans la stanitsa Vélikokniajeskaïa, un Cosaque expérimenté lui conseilla de se soigner avec du bouillon de pattes de canard. De ce jour-là, chaque fois qu'il entrait dans un village ou dans une stanitsa, il demandait au premier habitant rencontré : « Dites-moi, s'il vous plaît, on élève des canards chez vous ? » Et quand l'homme, surpris, répondait que non, arguant du fait qu'il n'y avait pas d'eau à proximité et qu'il ne serait pas avantageux d'élever des canards, Prokhor laissait échapper entre ses dents, avec un mépris écrasant : « Vous vivez comme des vrais sauvages ici. Je parie que vous n'avez jamais entendu un canard de votre vie. Crétins des steppes ! » Puis il ajoutait, pour Grigori, avec un regret amer : « Ce n'est pas possible : un pope aura traversé notre chemin. Rien ne nous réussit. S'il y avait eu des canards ici, j'en aurais acheté un tout de suite, sans regarder à la dépense, ou bien je l'aurais volé, et ça irait mieux, mais ma maladie va de plus en plus fort. Au début, c'était un amusement, sauf que ça m'empêchait de dormir en route, mais maintenant c'est une vraie punition. Je ne peux plus rester dans le

traîneau. »

Comme Grigori ne faisait rien pour le consoler, Prokhor se taisait et restait parfois de longues heures sans dire un mot, sombre et morose.

Ces journées absorbées par le voyage semblaient à Grigori terriblement longues. Plus longues encore, les interminables nuits d'hiver. Il n'avait que trop de temps pour réfléchir au présent et se souvenir du passé. Il repassait longuement dans sa mémoire les années envolées de sa vie, qui avait si bizarrement et si mal tourné. Assis dans le traîneau, fixant un regard voilé sur les étendues neigeuses de la steppe emplie d'un silence de mort, ou bien la nuit, couché, les yeux fermés, les dents serrées, dans une petite pièce bondée, étouffante, il pensait à Aksinia malade, sans connaissance, abandonnée dans un bourg perdu, à la famille laissée à Tatarski… Là-bas, sur le Don, c'était le pouvoir des Soviets, et Grigori se demandait sans cesse avec angoisse : « Vont-ils vraiment persécuter maman et Douniachka à cause de moi ? » Aussitôt, il se rassurait en pensant aux récits plus d'une fois entendus en route : on disait que les Rouges avançaient pacifiquement et traitaient correctement la population des stanitsas occupées. L'angoisse s'éteignait peu à peu, et la pensée que sa vieille mère aurait à répondre pour lui était invraisemblable, absurde, sans fondement. Le souvenir de ses enfants lui serrait un instant le cœur de tristesse : il craignait qu'on ne sût pas les protéger du typhus. En même temps, il sentait qu'aucune peine, depuis la mort de Natalia, malgré son amour pour eux, ne pourrait le bouleverser plus…

Dans un des villages d'hiver de la région de Salsk, Grigori et Prokhor firent une halte de quatre jours pour laisser un peu de répit à leurs chevaux. Pendant ce temps, ils causèrent plus d'une fois de ce qu'ils allaient faire. Le jour même de leur arrivée Prokhor demanda :

— Est-ce que les nôtres tiendront le front du Kouban ? Ou bien est-ce qu'ils s'en iront vers le Caucase ? Qu'est-ce que tu en penses ?

— Je ne sais pas. Mais qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Ah ! tu en as de bonnes ! Ce que ça me fait ? Mais, de ce train-là, on va nous pousser dans les terres païennes, chez les Turcs peut-être, et alors là tu verras un peu.

— Je ne suis pas Dénikine, ne me demande pas de quel côté on va nous pousser, répondit Grigori, mécontent.

— Je te demande ça parce que j'ai entendu dire qu'on recommencerait à se défendre sur le Kouban, et qu'au printemps on rentrerait chez soi.

— Mais qui va se défendre ? dit Grigori en souriant.

— Eh bien, les Cosaques et les cadets, qui veux-tu d'autre ?

— Tu racontes des bêtises. Tu as la berlue. Tu ne vois pas ce qui se passe autour de nous ? Tout le monde pense à foutre le camp le plus vite possible. Alors qui va se défendre ?

— Eh oui, mon gars, je le vois bien moi-même, que nous filons un mauvais coton, mais je n'arrive pas à le croire… soupira Prokhor. Bon, mais une supposition qu'on soit obligé de nager vers les terres étrangères, ou de ramper comme les écrevisses, qu'est-ce que tu fais ? Tu y vas ?

— Et toi ?

— Moi, voilà : où tu vas, je te suis. Je ne veux pas rester tout seul si les autres s'en vont.

— C'est ce que je pense aussi. Puisqu'on est réduit à l'état de brebis, il faut marcher derrière les béliers…

— Oui, mais les béliers, ça leur arrive d'aller le diable sait où… Non, blague à part. Parle sérieusement.

— Laisse-moi tranquille, je t'en prie. On verra. Qu'est-ce qu'on a besoin de tirer les cartes avant que le moment soit venu ?

— Bon, amen ! Je ne te demanderai plus rien, dit Prokhor.

Mais, le lendemain, en allant bouchonner les chevaux, il revint à la charge.

— As-tu entendu parler des Verts ? demanda-t-il prudemment, en faisant semblant d'examiner le manche d'une fourche à trois dents.

— Oui. Et alors ?

— Qu'est-ce que c'est encore que ces Verts-là ? Ils sont pour qui ?

— Pour les Rouges.

— Et pourquoi on les appelle les Verts ?

— Est-ce que je sais ? Ils se cachent dans les bois, ça doit être pour ça.

— Si on se faisait Verts, toi et moi ? proposa timidement Prokhor après un long moment de réflexion.

— Je n'en ai guère envie.

— Mais il n'y en a pas d'autres que les Verts pour rentrer le plus vite possible à la maison. Moi, je m'en fous, qu'on soit vert ou bleu ou je ne sais pas, moi,

jaune comme l’œuf, je me plongerais bien dans n’importe quelle peinture si c’est des gens qui sont contre la guerre et qui laissent rentrer les soldats chez eux…

— Patience. Ça se trouvera peut-être, ça aussi, lui conseilla Grigori.

A la fin de janvier, vers midi, par un temps de brouillard et de dégel, Grigori et Prokhor arrivèrent au bourg de Bélaïa Glina. Quinze mille réfugiés s’y entassaient, dont une bonne moitié de typhiques. Des Cosaques en capotes courtes, en demi-pelisses, en bechmets parcouraient les rues à la recherche d’un logis et de fourrage pour leurs chevaux. Des cavaliers et des traîneaux passaient. Dans les cours, devant les mangeoires, des dizaines de chevaux épuisés remâchaient tristement de la paille. Des traîneaux, des voitures militaires, des caissons d’artillerie étaient abandonnés dans les rues, les ruelles. En passant, Prokhor vit un grand cheval bai attaché à une clôture et dit :

— Mais c’est le cheval de mon compère Andriouchka. C’est donc qu’il y a des gens de chez nous ici.

Il sauta lestement du traîneau et alla se renseigner dans la maison.

Quelques minutes plus tard, Andréï Topolskov, compère et voisin de Prokhor, sortait de la maison, la capote jetée sur les épaules. Accompagné de Prokhor, il s’approcha lentement du traîneau et tendit à Grigori sa main noire, qui puait la sueur du cheval.

— Tu voyages avec le convoi de notre village ? demanda Grigori.

— Oui, on use notre misère tous ensemble.

— Alors, comment ça s’est passé, le voyage ?

— Tu t’en doutes… Chaque matin, on laisse des hommes et des chevaux…

— Et mon père, il est en bonne santé ?

Evitant de regarder Grigori, Topolskov soupira :

— Ça va mal, Grigori Pantélévitch, mauvaises nouvelles… prie pour ton père. Hier au soir, il a rendu son âme à Dieu, il est mort…

— On l’a enterré ? demanda Grigori en pâlissant.

— Je ne peux pas te dire, je n’y suis pas allé aujourd’hui. Viens, je te montrerai la maison… C’est là, compère, à droite, la quatrième maison à main droite à partir du coin.

Arrivé devant une vaste maison au toit de tôle, Prokhor arrêta les chevaux contre la clôture, mais Topolskov lui conseilla d’entrer dans la cour.

— On est à l’étroit, là aussi, il y a une vingtaine d’hommes, mais vous pourrez tout de même vous caser, dit-il, et il sauta du traîneau pour ouvrir le portail.

Grigori entra le premier dans la pièce bien chauffée. Des gens du village, qu’il connaissait, étaient assis ou couchés par terre. Quelques-uns réparaient des chaussures ou des harnais. Trois hommes, parmi lesquels le vieux Beskhlebnov, le compagnon de voyage de Pantéléï Prokofiévitch, étaient à table et mangeaient la soupe. Tous se levèrent à la vue de Grigori et répondirent en chœur à son bref salut.

— Où est mon père ? dit Grigori en ôtant son bonnet et en regardant autour de lui.

— Un malheur est arrivé… Pantéléï Prokofiévitch n’est plus de ce monde, répondit doucement Beskhlebnov.

Il s’essuya la bouche à la manche de sa tunique, posa sa cuiller, se signa.

— C’est hier soir qu’il a passé, Dieu l’ait en Son saint paradis !

— Je sais. Vous l’avez enterré ?

— Pas encore. Nous voulions l’enterrer aujourd’hui. Pour l’instant, il est ici, on l’a mis dans une pièce froide. Passe par ici.

Beskhlebnov ouvrit la porte de la pièce voisine et dit comme en s’excusant :

— Les Cosaques n’ont pas voulu coucher dans la même chambre que le mort. L’odeur est forte, et lui aussi il est mieux là… Les propriétaires ne chauffent pas, ici.

Ça sentait fort le chènevis et les souris. Tout un coin de la pièce était occupé par du millet et du chanvre. Il y avait des cuveaux de farine et du beurre sur un banc. Au milieu, Pantéléï Prokofiévitch était étendu sur une couverture. Grigori écarta Beskhlebnov, entra et s’arrêta devant son père.

— Il a été quinze jours malade, dit Beskhlebnov à mi-voix. Le typhus l’a couché quand on était encore à Métchetka. Et c’est ici que ton papa devait trouver son dernier repos… C’est la vie…

Grigori se penchait sur son père et le regardait. La maladie avait altéré les traits du visage familier, les avait rendus étrangement différents, méconnaissables. Une broussaille blanche couvrait les joues pâles et tirées de Pantéléï Prokofiévitch. Ses moustaches pendaient sur sa bouche creusée, ses yeux étaient à moitié fermés, l’émail bleuté de leurs globes avait déjà perdu son

éclat vivant. Un foulard de soie rouge soutenait la mâchoire inférieure affaissée du vieillard, et les poils blancs frisés de la barbe semblaient, sur le rouge, encore plus argentés.

Grigori se mit à genoux pour regarder attentivement, une dernière fois, le visage aimé, en retenir les traits dans sa mémoire, mais quelque chose le fit soudain trembler de peur et de dégoût : des poux rampaient sur le visage gris et cireux de Pantéléï Prokofiévitch, emplissaient le creux des yeux et les rides des joues. Ils formaient une pellicule vivante et mouvante, grouillaient dans la barbe et les sourcils, faisaient une plaque grise sur le col montant de la tunique bleue…

Grigori et deux Cosaques creusèrent une tombe à coups de pic dans la terre gelée, dure comme de la fonte. Prokhor fabriqua tant bien que mal un cercueil avec des débris de planches. A la tombée de la nuit, ils emportèrent Pantéléï Prokofiévitch et l'ensevelirent dans cette terre étrangère de Stavropol. Une heure plus tard, comme les feux s'allumaient dans le bourg, Grigori quitta Bélaïa Glina en direction de Novopokrovskaïa.

A la stanitsa Korénovskaïa, il se sentit malade. Prokhor perdit une demi-journée à chercher un docteur, finit par trouver un médecin militaire à moitié ivre et parvint, non sans peine, à l'amener. Sans ôter sa capote, le médecin examina Grigori, lui prit le pouls et déclara avec assurance :

— Fièvre récurrente. Je vous conseille d'interrompre votre voyage, lieutenant, sinon vous mourrez en route.

— Attendre les Rouges ? dit Grigori avec un sourire oblique.

— Oh ! Les Rouges sont encore loin !

— Ils se rapprocheront…

— Je n'en doute pas. Mais vous feriez mieux de rester. De ces deux maux, je choisirais celui-ci, c'est le moindre.

— Non, je partirai comme je pourrai, déclara résolument Grigori, et il mit sa vareuse. Pouvez-vous me donner des médicaments ?

— Partez, c'est votre affaire. C'était mon devoir de vous donner ce conseil, mais faites comme vous voulez. Quant aux médicaments, le meilleur, c'est le repos et des soins. Je pourrais bien vous prescrire quelque chose, mais ma pharmacie a été évacuée et je n'ai plus que du chloroforme, de l'iode et de l'alcool.

— Donnez-moi toujours de l’alcool.

— Avec plaisir. De toute façon, vous mourrez en route, l’alcool n’y changera rien. Votre ordonnance n’a qu’à venir avec moi, je vous en donnerai mille grammes. Je suis bon…

Le médecin mit la main à la visière et sortit d’un pas vacillant.

Prokhor revint avec l’alcool, se procura quelque part une méchante voiture à deux chevaux, attela et vint annoncer avec une sombre ironie :

— La calèche est avancée, Votre Noblesse !

De nouveau s’étirèrent des jours lourds et mornes.

Venant des contreforts des montagnes, le printemps précoce du Midi arrivait sur le Kouban. La neige fondait partout dans les steppes ; des plaques de terre noire se dénudaient, jetant un éclat gras ; les ruisseaux faisaient entendre leurs voix argentines et les lointains bleus baignaient déjà dans la lumière du printemps ; le vaste ciel du Kouban était devenu plus profond, plus bleu, plus chaud.

Deux jours après, les blés d’hiver se découvraient au soleil, un brouillard blanc flottait sur les champs. Les chevaux pataugeaient sur les chemins débarrassés de leur neige, enfonçaient jusqu’aux fanons dans la boue, s’embourbaient dans les petites dépressions de terrain, tendaient l’échine et fumaient de sueur. Prokhor leur avait noué la queue en bon maître de maison. Il descendait souvent de la voiture et marchait à côté, dégageant péniblement ses pieds de la boue et grommelant :

— Ce n’est pas de la boue, c’est du goudron, vrai Dieu ! Les chevaux n’ont pas le temps de sécher d’un bourbier à l’autre.

Grigori se taisait, couché dans la voiture, frileusement enveloppé dans sa touloupe. Mais Prokhor s’ennuyait à voyager sans causer, il tirait Grigori par les pieds ou par la manche et disait :

— Ce qu’elle peut être épaisse, cette boue ! Descends, viens voir. En voilà une idée, d’être malade !

— Va-t’en au diable, murmurait Grigori d’une voix presque inaudible.

Chaque fois qu’on croisait quelqu’un Prokhor demandait :

— Plus loin la boue est encore plus épaisse, ou bien c’est pareil ?

On lui répondait par des quolibets, et Prokhor, content d’avoir échangé un mot avec un homme vivant, marchait quelque temps en silence, arrêtait souvent

les chevaux, épongeant son front brun couvert de grosses gouttes de sueur. Des cavaliers les dépassaient, et Prokhor, à bout de patience, les arrêtait, les saluait, leur demandait où ils allaient, d'où ils étaient, et disait pour finir :

— Vous avez tort de continuer. On ne peut pas aller plus loin. Pourquoi ? Eh bien, parce qu'il y a tellement de boue là-bas – d'après ce que les gens que j'ai rencontrés m'ont dit – que les chevaux en ont jusqu'au ventre, et que les roues ne tournent plus, et que les piétons trop petits tombent et se noient. Les salauds mentent, moi pas. Pourquoi nous continuons, nous ? Nous ne pouvons pas faire autrement, je conduis un évêque malade qui ne peut absolument pas rester avec les Rouges…

La plupart des cavaliers injuriaient Prokhor sans méchanceté, mais quelques-uns le regardaient attentivement avant de s'éloigner et disaient :

— Les imbéciles aussi quittent le Don ? Dans la stanitsa, vous êtes tous comme toi ?

Ou d'autres choses du même genre, non moins vexantes.

Un Cosaque du Kouban, qui s'était laissé distancer par les hommes de sa stanitsa, se fâcha tout rouge parce que Prokhor l'avait retenu par son bavardage stupide, et voulut lui donner un coup de cravache sur le front, mais Prokhor bondit dans la voiture avec une agilité surprenante, retira sa carabine de dessous la couverture et la mit sur ses genoux. L'homme du Kouban s'éloigna en lançant des jurons obscènes, tandis que Prokhor, riant à gorge déployée, lui criait :

— On n'est pas à Tsaritsyne, ici, tu ne peux pas te cacher dans un champ de maïs. Charlatan ! Hé ! reviens, cœur de purée ! Tu es parti ? Ramasse un peu ta houppelande, elle va se tacher dans la boue. Tu refermes les ailes, mangeur de poules. Fesse de femme ! Si j'avais une cartouche sale, elle serait pour toi. Jette ta cravache ! Tu entends ?

Fou d'ennui et de désœuvrement, Prokhor se distrayait comme il pouvait.

Quant à Grigori, depuis le jour où il était tombé malade, il vivait comme dans un rêve. Par moments, il perdait connaissance, puis revenait à lui. C'est dans une de ces minutes-là, comme il sortait d'une longue torpeur, que Prokhor, un jour, se pencha sur lui et lui demanda, en regardant avec compassion ses yeux brouillés :

— Tu es toujours vivant ?

Le soleil resplendissait au-dessus d'eux. Des bandes d'oies naines aux ailes sombres passaient en criant dans le bleu intense du ciel, tantôt tourbillonnant,

tantôt s’allongeant en une ligne brisée d’un noir velouté. Une odeur capiteuse montait de la terre chauffée, de l’herbe nouvelle. Le souffle court, Grigori aspirait avidement l’air printanier. La voix de Prokhor parvenait mal à ses oreilles, et tout ce qui l’entourait lui semblait irréel, invraisemblablement réduit, lointain. Derrière eux grondait la canonnade, assourdie par la distance. Tout près, des roues de fer cahotaient en cadence, des chevaux s’ébrouaient et hennissaient, on entendait des voix d’hommes ; ça sentait fort le pain cuit, le foin, la sueur de cheval. Tout cela parvenait comme dans un autre monde à la conscience obscurcie de Grigori. De toute sa volonté tendue, il essayait de saisir la voix de Prokhor. Au prix d’un grand effort, il comprit que Prokhor lui demandait :

— Veux-tu du lait ?

De sa langue qu’il pouvait à peine bouger, Grigori humecta ses lèvres desséchées et sentit couler dans la bouche un liquide froid et épais dont il reconnaissait le goût fade. Après quelques gorgées, il serra les dents. Prokhor boucha la bouteille, se pencha de nouveau sur Grigori, et la question qu’il lui posa, Grigori la devina sur ses lèvres gercées plutôt qu’il ne l’entendit :

— Peut-être qu’il faut te laisser à la prochaine stanitsa ? C’est trop dur pour toi ?

La souffrance et l’inquiétude apparurent sur le visage de Grigori. Il rassembla encore une fois ses forces et murmura :

— Continue… tant que je ne serai pas mort…

Il lut sur le visage de Prokhor qu’il avait été compris et ferma les yeux, apaisé, acceptant la torpeur comme un soulagement, plongeant dans les ténèbres épaisses de l’oubli, fuyant ce monde bruyant et criard…

28

De toute la route qui le mena à la stanitsa Abinskaïa, Grigori ne devait retenir qu'une seule chose : pendant une nuit très obscure, il s'était éveillé à cause d'un froid très vif qui le pénétrait tout entier. Plusieurs rangs de voitures avançaient sur la route. A en juger par le bruit des voix, par le grondement sourd et continu des roues, le convoi était énorme. La voiture de Grigori était vers le milieu. Les chevaux allaient au pas. Prokhor clappait des lèvres, criait de temps en temps d'une voix enrouée : « Hu-uue ! les amis ! » et agitait son fouet. Grigori entendait le sifflement léger du fouet de cuir, sentait l'à-coup des chevaux sur les palonniers, puis leur effort sur les traits, et la voiture avançait plus vite, parfois le bout du timon tapait contre le dos de la voiture de devant.

Grigori tira péniblement sur lui un pan de sa touloupe et se coucha sur le dos. Dans le ciel noir, le vent chassait vers le sud des nuages compacts et floconneux. De loin en loin, une étoile jaune isolée brillait un instant dans un petit espace libre, puis de nouveau les ténèbres épaisses enveloppaient la steppe, le vent sifflait tristement dans les fils télégraphiques, une pluie rare et menue comme de la poussière de perles tombait sur la terre.

Une colonne de cavalerie commença à passer sur le côté droit de la route. Grigori entendit le tintement cadencé familier de l'équipement cosaque bien ajusté et le piétinement sourd, cadencé lui aussi, d'une multitude de sabots de chevaux dans la boue. Deux escadrons avaient déjà passé, mais le bruit persistait. C'était sans doute un régiment tout entier. Soudain, en avant, au-dessus de la steppe devenue muette, une voix mâle un peu rude s'envola comme un oiseau :

Sur la rivière, sur la Kama,

Dans la steppe de Saratov…

Plusieurs centaines de voix reprirent en chœur, puissamment, la vieille chanson cosaque, et, les dominant toutes, un ténor d'une force et d'une beauté admirables jaillit soudain. Couvrant les basses qui diminuaient, le ténor,

poignant le cœur, frémissait encore quelque part dans l’obscurité, tandis que le premier chanteur reprenait :

Hommes libres vivaient les Cosaques
Du Don, des Grébènes et du Iaïk…

Quelque chose se brisa en Grigori. Des sanglots secouèrent soudain son corps, un spasme étreignit sa gorge. Avalant ses larmes, il attendait avidement que le premier chanteur recommençât, et il murmurait après lui ces paroles, qui lui étaient familières depuis l’adolescence :

Ermak était leur ataman,
Ermak fils de Timothée ;
Astachka, leur capitaine,
Astachka le fils de Laurent…

Dès qu’avait retenti la chanson, les conversations des Cosaques dans les voitures s’étaient tues, on ne stimulait plus les chevaux et le convoi aux mille voitures avançait dans un silence profond et attentif ; et lorsque le premier chanteur, détachant chaque mot, commençait une nouvelle strophe, on n’entendait que le bruit des roues et le piétinement des sabots pétrissant la boue. Alors, la vieille chanson venue du fond des siècles vivait et régnait seule sur la steppe noire. Avec des mots simples et sans malice, elle évoquait les libres ancêtres cosaques, qui autrefois battaient intrépidement les armées du tsar ; qui parcouraient le Don et la Volga sur de légères embarcations pirates ; qui pillaient les bateaux du tsar, ornés de l’aigle ; qui « fouillaient » les marchands, les boïars et les voïévodes ; et qui avaient soumis la Sibérie lointaine… Leurs descendants écoutaient cela dans un triste silence, eux qui battaient en retraite honteusement, défaits dans une guerre sans gloire contre le peuple russe…

Le régiment avait passé. Les chanteurs étaient loin du convoi. Mais les voitures roulèrent longtemps dans un silence ensorcelé, et l’on n’entendait ni bruit de voix ni cri lancé aux chevaux fatigués. Du fond de l’obscurité, le chant coulait et s’amplifiait, large comme le Don en crue.

Ils avaient tous en tête une seule pensée :

Voici déjà l’été qui passe, l’été chaud,

Et l’hiver qui vient, mes frères, le froid hiver.

Oui, mes frères, et comment passerons-nous l’hiver ?

Nous irions au Iaïk, mais la route est bien longue,

Sur la Volga nous sommes appelés voleurs,

Nous irions à Kazan mais le tsar y habite,

Ivan, le tsar terrible, Ivan Vassiliévitch…

On n’entendait plus le chœur, mais la voix de ténor flottait encore, tombait pour s’envoler de nouveau. On l’écoutait toujours dans le même silence attentif et sombre.

… Une autre impression, quand même, s’était conservée comme un rêve dans la mémoire de Grigori : il avait repris connaissance dans une chambre chauffée ; sans ouvrir les yeux, il sentait par tout le corps l’agréable fraîcheur des draps propres ; une âpre odeur de médicaments frappait ses narines. Il pensa d’abord qu’il était dans un hôpital, mais il entendit, venant de la pièce voisine, une énorme explosion de rires d’hommes, un bruit de vaisselle, des voix éméchées. Une voix de basse qu’il crut reconnaître disait :

— … Ça, c’est un garçon intelligent ! Il fallait chercher à savoir où était notre unité, on vous aurait aidés. Allez, bois, faut pas tendre les lèvres comme ça.

Prokhor répondait d’une voix pleurarde d’ivrogne :

— Mais Seigneur Dieu, est-ce que je savais ? Croyez-vous que c’était facile pour moi de faire la nourrice avec lui ? Je lui mâchais sa nourriture, comme à un petit enfant, je lui donnais du lait, vrai Dieu ! Je lui mâchais le pain et je le lui poussais dans la bouche, ma parole ! Il fallait que je lui desserre les dents avec mon sabre… Et une fois, j’avais commencé à lui verser du lait dans la bouche, il s’est étranglé, et c’est tout juste s’il n’est pas mort… Faut se rendre compte !

— Tu l’as baigné hier ?

— Je l’ai baigné et je lui ai coupé les cheveux à la tondeuse et j’ai dépensé tout mon argent à acheter du lait… Mon argent, je ne le regrette pas, le diable

l’emporte ! Mais quand j’étais obligé de mâcher et de lui faire passer de ma bouche dans la sienne… tu crois que c’était simple, ça ? Ne me dis pas que c’était simple ou je te fous un coup de poing dans la gueule sans considération de grade.

Prokhor entra dans la chambre de Grigori en compagnie de Kharlampi Ermakov, de Pétro Bogatyriov, qui était rouge comme une betterave et coiffé d’un bonnet de caracul gris rejeté sur la nuque, de Platon Riabtchikov et de deux Cosaques inconnus.

— Il a ouvert les yeux ! cria sauvagement Ermakov en s’élançant vers Grigori d’un pas mal assuré.

Le joyeux Platon Riabtchikov, aux gestes démonstratifs, criait en pleurant et en agitant une bouteille :

— Gricha ! Mon frère ! Rappelle-toi nos balades sur le Tchir. Et comme on s’est battu ! Notre vaillance, où est-elle passée ? Qu’est-ce qu’ils font de nous, les généraux ? Et qu’est-ce qu’ils ont fait de notre armée ? Qu’ils crèvent tous ! Tu reviens à la vie ? Tiens, bois un coup, ça te remontera. C’est de l’alcool pur.

— Enfin on te retrouve ! marmottait Ermakov.

Ses yeux noirs huileux brillaient joyeusement. Il se laissa tomber lourdement sur le lit, qui plia sous le poids.

— Où sommes-nous ? dit Grigori d’une voix très faible, et il tournait péniblement les yeux, examinant les visages connus des Cosaques.

— On vient d’occuper Ekatérinodar. Bientôt, on va filer plus loin. Bois, Grigori Pantélévitch. Notre brave petit ! Lève-toi, pour l’amour de Dieu. Je ne peux pas te voir couché, dit Riabtchikov, et il se laissa tomber aux pieds de Grigori, mais Bogatyriov, qui souriait en silence et qui avait l’air moins ivre que les autres, le prit par la ceinture, le souleva sans peine et le déposa délicatement sur le sol.

— Prends-lui la bouteille, ça va couler ! cria Ermakov effrayé, et il se tourna vers Grigori avec un large sourire d’ivrogne.

— Sais-tu pourquoi nous faisons la bombe comme ça ? D’abord parce qu’on en a marre, ensuite parce que nos petits Cosaques ont fait leur bonheur sur le compte d’autrui… Ils ont pillé un dépôt d’eau-de-vie pour ne pas le laisser aux Rouges… Fallait voir ça… On ne peut pas imaginer… Ils ont commencé par tirer des coups de fusil sur une citerne. Ils l’ont percée, et l’alcool s’est mis à couler par les trous. C’était comme une passoire, et les gars étaient à côté des

trous avec des chapeaux, des seaux, des bouteilles, ou les deux mains, carrément, et ils buvaient sur place… Ils ont sabré les deux volontaires qui gardaient le dépôt et ils sont entrés, et alors, en avant la rigolade ! J'ai vu un petit Cosaque grimper sur une citerne. Il voulait puiser directement avec un seau qui sert pour les chevaux, mais il est tombé dedans et il s'est noyé. Le sol était en ciment, ils ont bientôt eu de l'alcool jusqu'aux genoux, ils marchaient dedans, ils se baissaient et ils buvaient comme les chevaux à la rivière, à leurs pieds, et puis ils allaient se coucher tout de suite… C'était à rire et à pleurer. Il y en a qui en ont crevé. Alors nous, on s'est servi aussi. Il ne nous en fallait pas beaucoup : on a roulé jusqu'ici un petit baril de cinq seaux, ça nous suffisait. Et on s'en est donné à cœur joie. De toute façon, le Don paisible est foutu. Platon a bien failli se noyer. On l'avait renversé, on avait commencé à le piétiner, il avait bu deux ou trois coups et il était complètement noir. J'ai eu toutes les peines du monde à le sortir de là…

Ils puaient tous l'alcool, l'oignon et le tabac. Grigori sentit une légère nausée, un vertige. Il eut un faible sourire contraint et ferma les yeux.

Il resta une semaine à Ekatérinodar, chez un médecin que connaissait Bogatyriov. Il se rétablissait lentement. Enfin il se mit « sur la voie de la guérison », comme disait Prokhor, et, à la stanitsa Abinskaïa, il monta pour la première fois à cheval depuis le début de la retraite.

A Novorossiisk, c'était l'évacuation. Les bateaux emmenaient en Turquie les gros pleins de sous, les propriétaires fonciers, les familles des généraux et les hommes politiques influents. On embarquait jour et nuit. Les élèves-officiers travaillaient dans les équipes de chargeurs et encombraient les cales d'effets militaires, de valises et de caisses appartenant aux réfugiés de marque.

L'Armée Volontaire, qui avait devancé les Cosaques du Don et du Kouban, était arrivée la première à Novorossiisk et avait commencé à s'embarquer sur les bateaux de transport. Son état-major avait pris la précaution de s'installer à bord du dreadnought anglais *Emperor of India*. On se battait aux environs de Tonnelnaïa. Des dizaines de milliers de réfugiés emplissaient les rues de la ville. Les troupes continuaient d'affluer. Il y avait une cohue indescriptible sur les quais. Les chevaux abandonnés erraient en troupeaux, par milliers, sur les pentes calcaires des montagnes avoisinantes. Les rues menant aux quais étaient jonchées de selles cosaques, d'équipements, d'effets militaires. Personne n'en avait plus besoin. Des bruits couraient dans la ville, selon lesquels on n'embarquerait que l'Armée Volontaire ; les Cosaques du Don et du Kouban

partiraient en ordre de marche pour la Géorgie.

Le matin du 25 mars, Grigori et Platon Riabtchikov se rendirent sur le quai pour savoir si le *2e* Corps du Don serait embarqué, car le bruit s'était répandu la veille parmi les Cosaques que le général Dénikine ordonnait de transférer en Crimée tous les Cosaques du Don ayant gardé leur armement et leurs chevaux.

Le quai était envahi par des Kalmouks du district de Salsk. Ils avaient amené du Manytch et du Sal leurs troupeaux de chevaux et de chameaux et apporté jusqu'à la mer les guérites de bois où ils vivaient. Respirant à plein nez dans la foule l'odeur fade de la graisse de mouton, Grigori et Riabtchikov arrivèrent à la passerelle d'un grand transport. Elle était gardée par un poste renforcé d'officiers de la Division Markov. Des artilleurs du Don, attroupés, attendaient l'embarquement. Des canons avaient été installés à la poupe et couverts de bâches kaki. Grigori, qui s'était péniblement frayé un passage dans la foule, demanda à un jeune adjudant aux moustaches noires :

— Quelle est cette batterie, Cosaque ?

L'adjudant loucha vers Grigori et répondit de mauvais gré :

— La trente-sixième.

— De Karguinskaïa ?

— Oui, mon lieutenant.

— Qui dirige l'embarquement ?

— Il est là, au garde-fou, c'est un colonel.

Riabtchikov tira Grigori par la manche et dit avec colère :

— Partons, qu'ils aillent au diable ! On n'en tirera rien. Tant qu'on se battait, ils avaient besoin de nous, mais maintenant ils s'en foutent…

L'adjudant sourit, cligna de l'œil aux artilleurs qui faisaient la queue :

— Vous avez de la chance, vous autres artilleurs. On ne prend même pas ces messieurs les officiers.

Le colonel qui surveillait l'embarquement marchait d'un pas agile sur la passerelle. Un fonctionnaire chauve, qui portait une pelisse précieuse largement ouverte, le suivait en trébuchant. Il serrait contre sa poitrine, d'un air lamentable, sa toque en loutre de mer. Il parlait, et ses yeux de myope dans son visage en sueur avaient une expression tellement suppliante que le colonel lui tournait le dos, de plus en plus irrité, et criait brutalement :

— Je vous l’ai déjà dit. Fichez-moi la paix ou je vous fais débarquer. Vous êtes fou ! Comment voulez-vous que nous prenions votre bric-à-brac ? Vous êtes aveugle ? Vous ne voyez pas ce qui se passe ? Allons, laissez-moi tranquille. Mais oui, allez vous plaindre, je vous en prie, au général Dénikine lui-même, si vous voulez. Je vous ai dit que je ne peux pas. Je ne peux pas, vous comprenez le russe ?

Comme il passait devant Grigori, celui-ci barra le chemin, mit la main à la visière et dit, très ému :

— Les officiers peuvent-ils espérer s’embarquer ?

— Pas sur ce bateau. Il n’y a pas de place.

— Alors, sur lequel ?

— Informez-vous au bureau d’évacuation.

— Nous y avons été. Personne ne sait rien.

— Moi non plus, je ne sais rien, laissez-moi passer.

— Mais vous embarquez bien la trente-sixième batterie. Pourquoi il n’y a pas de place pour nous ?

— Laissez-moi passer, je vous dis. Je ne suis pas un bureau de renseignements.

Le colonel essaya d’écarter doucement Grigori, mais celui-ci tenait solidement sur ses jambes. Des étincelles bleues s’allumaient et s’éteignaient dans ses yeux.

— Vous n’avez plus besoin de nous, maintenant ? Avant, oui. Retirez votre main, vous ne me repousserez pas.

Le colonel regarda Grigori dans les yeux et jeta un coup d’œil derrière lui. Deux hommes du corps Markov, debout sur la passerelle, avaient croisé la baïonnette et contenaient la foule à grand-peine. Le colonel demanda d’une voix lasse, le regard fuyant :

— Vous appartenez à quelle unité ?

— Je suis du Dix-neuvième du Don, les autres appartiennent à différents régiments.

— Combien êtes-vous ?

— Une dizaine.

— Je ne peux pas. Il n’y a pas de place.

Riabtchikov vit frémir les narines de Grigori qui disait à mi-voix :

— Ne fais pas le malin vermine ! Espèce de pou embusqué ! Laisse-nous passer tout de suite, sinon…

« Gricha va le sabrer ! » pensa Riabtchikov avec une joie mauvaise, mais il vit les deux hommes du corps Markov se frayer un passage dans la foule à coups de crosse et s’empresser à la rescousse du colonel. Il toucha la manche de Grigori.

— Laisse tomber, Pantélévitch, allons-nous-en.

— Vous êtes un idiot. Et vous répondrez de votre conduite, dit le colonel, qui avait blêmi.

S’adressant aux deux hommes de Markov, il dit, en montrant Grigori :

— Messieurs, calmez donc cet épileptique. Il faut quand même faire de l’ordre ici. J’ai affaire d’urgence chez le commandant de la place et je suis obligé d’écouter les amabilités de toutes sortes de…

Et il faussa compagnie à Grigori.

L’un des hommes de Markov, très grand, épaulettes de lieutenant sur sa tunique bleue, petite moustache impeccablement taillée à l’anglaise, s’approcha.

— Que désirez-vous ? Pourquoi troublez-vous l’ordre ?

— Une place sur le bateau, voilà ce que je désire.

— Où est votre unité ?

— Je ne sais pas.

— Vos papiers.

La deuxième sentinelle, un tout jeune homme aux lèvres molles, portant un pince-nez, dit d’une petite voix de basse muante :

— Il faut l’emmener au corps de garde. Ne perdez pas votre temps, Vyssotski.

Le lieutenant lut attentivement les papiers de Grigori, les lui rendit.

— Retrouvez votre unité. Je vous conseille de vous en aller d’ici et de ne pas gêner l’embarquement. Nous avons ordre d’arrêter tous ceux, quel que soit leur grade, qui font preuve d’indiscipline et gênent l’embarquement.

Le lieutenant serra durement les lèvres, attendit quelques secondes et, louchant vers Riabtchikov, se pencha vers Grigori, lui dit à mi-voix :

— Ce que je peux vous conseiller, c’est de vous entendre avec le commandant de la trente-sixième batterie et de vous mêler à la queue : vous pourrez embarquer.

Riabtchikov, qui avait entendu le chuchotement du lieutenant, dit d’un ton joyeux :

— Va voir Karguine. Moi, je vais vivement chercher les gars. De tes affaires, à part ton sac, qu’est-ce qu’il faut prendre ?

— Allons-y ensemble, dit Grigori, indifférent.

En chemin, ils croisèrent un Cosaque de leur connaissance, originaire de Sémionovski. Il transportait vers le port, dans un énorme fourgon, un tas de pains couvert d’une bâche. Riabtchikov l’interpella :

— Salut, Fiodor ! Où est-ce que tu emportes tout ça ?

— Ah ! Platon ! Grigori Pantélévitch ! Bonjour ! C’est du pain que nous fournissons à notre régiment pour le voyage. On a eu bien du mal à le faire cuire, mais sans ça on n’aurait que du gruau à bouffer en route…

Grigori s’approcha du fourgon.

— Ton pain, il a été pesé ou compté ?

— Compté ? penses-tu ! Quoi, vous voulez du pain ?

— Oui.

— Prenez.

— Combien on peut en prendre ?

— Autant que vous pourrez en emporter. Nous en avons assez pour nous.

Riabtchikov vit avec étonnement Grigori prendre miche après miche. N’y tenant plus, il lui demanda :

— Pourquoi diable en prends-tu tant que ça ?

— Il le faut, répondit brièvement Grigori.

Il se fit donner deux sacs par le Cosaque, y empila les pains, remercia et, après avoir pris congé, ordonna à Riabtchikov ;

— Prends, on les emporte.

— Tu n’as quand même pas l’intention de passer l’hiver ici ? dit ironiquement Riabtchikov quand il eut chargé le sac sur son dos.

— Ce n’est pas pour moi.

— Pour qui, alors ?

— Pour mon cheval.

Riabtchikov, ahuri, jeta le sac à terre.

— Tu rigoles ?

— Non, je parle sérieusement.

— Mais alors… mais quelle idée tu as, Pantélévitch ? Tu veux rester, si je comprends bien ?

— Tu comprends bien. Allons, prends le sac, marchons. Il faut que je donne à manger à mon cheval, il a rongé tout son râtelier. Mon cheval, j’en aurai encore besoin, je ne vais pas devenir fantassin…

Riabtchikov resta silencieux jusqu’à la maison, il faisait de petits bruits de gorge et déplaçait le sac sur ses épaules. Arrivé au portail, il demanda :

— Tu le diras aux gars ?

Et, sans attendre la réponse, il dit avec une nuance de dépit dans la voix :

— Ça, pour une idée, c’est une idée… Et nous, alors ?

— Vous ferez comme vous voudrez, répondit Grigori avec une feinte indifférence. On ne nous emmène pas, il n’y a pas de place pour nous… Eh bien, tant pis ! Avons-nous besoin d’eux ? Avons-nous besoin de nous imposer à eux ? On restera. On tentera la chance. Mais entre donc ! Pourquoi restes-tu en panne à cette barrière ?

— Il y a de quoi rester en panne quand on entend des choses pareilles… Je ne la vois même pas, cette barrière. Ah, ben ça alors ! C’est un coup de massue que tu me flanques sur le crâne, Gricha. J’en perds l’esprit. Moi qui me disais : « Pourquoi diable demande-t-il ce pain ? » Maintenant que nos gars vont le savoir, ils vont être fous…

— Et toi ? Tu ne veux pas rester ?

— Penses-tu ! s’exclama Riabtchikov avec effroi.

— Réfléchis.

— C’est tout réfléchi. Je partirai sans hésiter, tant qu’il y aura des places vacantes. Je me caserai à la batterie de Karguinskaïa et je partirai.

— Tu as tort.

— C’est toi qui le dis. Moi, mon frère, je tiens à ma tête. Je n’ai pas tellement envie que les Rouges essaient leurs sabres dessus.

— Réfléchis, Platon. C’est sérieux…

— Ne me dis rien. Je pars tout de suite.

— Bon, comme tu veux. Je ne cherche pas à te convaincre, dit Grigori de mauvaise humeur, et il fut le premier à mettre le pied sur les marches de pierre du perron.

Ni Ermakov, ni Prokhor ni Bogatyriov n’étaient là. La propriétaire, une vieille Arménienne bossue, dit que les Cosaques étaient partis en promettant de revenir bientôt. Sans enlever sa capote, Grigori coupa une miche en grosses tranches et alla au hangar où étaient les chevaux. Il fit deux parts, en donna une à son cheval, l’autre à celui de Prokhor, et il venait tout juste de prendre des seaux pour aller chercher de l’eau quand Riabtchikov apparut à l’entrée, portant soigneusement de gros morceaux de pain dans les pans de sa capote. Le cheval de Riabtchikov, sentant l’arrivée de son maître, poussa un hennissement bref. Riabtchikov passa en silence à côté de Grigori qui souriait discrètement, versa le pain dans la mangeoire et dit, sans regarder Grigori :

— Ne ricane pas, s’il te plaît. Puisque c’est comme ça, il faut que je nourrisse mon cheval, moi aussi… Crois-tu que je serais parti de gaieté de cœur ? Je me serais pris au collet moi-même pour me conduire à ce maudit bateau, voilà tout. C’est la peur qui me poussait… C’est que je n’ai qu’une tête sur les épaules. Dieu veuille qu’on ne me la coupe pas : il ne m’en poussera pas d’autre avant l’automne…

Prokhor et les autres ne rentrèrent que peu avant le soir. Ermakov apportait une énorme bonbonne d’alcool et Prokhor un sac plein de bocaux hermétiquement clos, contenant un liquide jaune trouble.

— Voilà le fruit de notre travail ! Il y en aura assez pour la nuit, fanfaronna Ermakov en montrant la bonbonne.

Et il expliqua :

— C’est un médecin qui nous a demandé de l’aider à transporter des médicaments sur le quai. Les chargeurs avaient refusé de travailler, il n’y avait plus que des élèves-officiers, on s’y est mis. Le docteur nous a payés de notre peine avec de l’alcool. Les bocaux, c’est Prokhor qui les a volés, Dieu me damne si je mens.

— Mais qu’est-ce qu’il y a dedans ? demanda Riabtchikov avec curiosité.

— Ça, mon petit frère, c’est encore plus raffiné que l’alcool.

Prokhor agita un des bocaux et le regarda à la lumière. A travers le verre sombre, le liquide épais faisait des bulles. Prokhor conclut avec satisfaction :

— C’est du vin étranger tout ce qu’il y a de plus cher. On ne le donne qu’aux malades. C’est ce que m’a dit un petit élève-officier qui comprend l’anglais. Une fois qu’on sera à bord, on boira un coup pour se consoler et on chantera *Notre bien chère patrie.* On boira jusqu’en Crimée et on jettera les bocaux dans la mer.

— Dépêche-toi. Embarque. Le bateau t’attend pour partir. « Où est Prokhor Zykov, qu’ils disent, ce héros parmi les héros ? On ne peut pas partir sans lui », dit Riabtchikov moqueur.

Il se tut un instant, puis reprit, désignant Grigori de son doigt jauni par le tabac :

— Lui, il ne songe plus à partir. Et moi non plus.

— Pas possible ? s’écria Prokhor, et il faillit lâcher le bocal d’étonnement.

— Qu’est-ce que ça veut dire ? Qu’est-ce que vous avez inventé ? dit Ermakov, renfrogné, regardant fixement Grigori.

— On a décidé de ne pas partir.

— Pourquoi ?

— Parce qu’il n’y a pas de place pour nous.

— Il n’y en a pas aujourd’hui, il y en aura demain, déclara Bogatyriov avec assurance.

— Tu as été sur les quais ?

— Et après ?

— Tu as vu ce qui s’y passe ?

— Ben oui.

— Ben oui, ben oui ! Si tu as vu, ce n’est pas la peine d’en parler. Riabtchikov et moi, on nous prenait tous les deux à la rigueur, et encore, il fallait qu’on se mêle à la batterie de Karguinskaïa. C’est un Volontaire qui nous l’a dit. Sans ça, impossible.

— Elle n’a pas encore embarqué, la batterie ? demanda vivement Bogatyriov.

Apprenant que les artilleurs faisaient encore la queue, il se mit aussitôt à faire ses préparatifs : il empila dans son paquetage son linge, un pantalon de rechange,

une vareuse, du pain, et fit ses adieux.

— Reste, Pétro ! lui conseilla Ermakov. Il faut mieux ne pas se disperser.

Bogatyriov lui tendit sans répondre sa main moite, salua une dernière fois sur le pas de la porte et dit :

— Salut les gars ! Si Dieu le veut, on se reverra.

Il partit en courant.

Après son départ, un silence pénible flotta longtemps dans la maison. Ermakov alla à la cuisine, demanda quatre verres à la propriétaire, les emplit d'alcool silencieusement, mit sur la table une grande bouilloire de cuivre pleine d'eau froide, coupa des tranches de lard et se mit à table, toujours silencieux, s'accouda, regarda ses pieds quelques minutes d'un œil vide, puis but à même le bec de la bouilloire et dit d'une voix éraillée :

— Dans le Kouban, l'eau pue le pétrole partout. Comment ça se fait ?

Personne ne lui répondit. Riabtchikov essuyait avec un chiffon propre son sabre couvert de buée, Grigori fouillait dans sa cantine, Prokhor regardait par la fenêtre, distraitement, les pentes nues des montagnes, où rôdaient des troupeaux de chevaux.

— Asseyez-vous, buvons.

Ermakov avala sans attendre un demi-verre d'alcool, qu'il fit suivre d'une gorgée d'eau, et, tout en mastiquant un morceau de lard rose, il dit en regardant Grigori avec des yeux soudain gais :

— Est-ce qu'ils ne vont pas nous trouer la tête, les camarades rouges ?

— Ils ne tueront pas tout le monde. Il va rester des milliers et des milliers de gens ci, répondit Grigori.

— Ce n'est pas pour tout le monde que je me fais du mauvais sang, dit Ermakov en riant, c'est pour ma peau à moi…

Après qu'ils eurent bu copieusement, la conversation devint plus gaie. Au bout d'un certain temps, ils virent apparaître Bogatyriov, maussade, renfrogné, bleu de froid. Il jeta par terre sur le seuil tout un ballot d'uniformes anglais neufs et se mit à ôter sa capote sans rien dire.

— Soyez le bienvenu ! dit perfidement Prokhor en s'inclinant.

Bogatyriov lui jeta un regard furieux et dit en soupirant :

— Ils pourraient me supplier, tous ces Dénikine et autres putains, je n'irais

pas. J’ai fait la queue, je me suis gelé comme un chien, et tout ça pour rien. On a coupé la file juste devant moi. Il y en avait deux devant moi, il y en a un qui a passé, l’autre pas. La moitié de la batterie est restée. Alors, qu’est-ce que ça veut dire, hein ?

— C’est comme ça qu’on se fout de votre gueule ! dit Ermakov en riant aux éclats, et il versa à Bogatyriov un plein verre d’alcool, en en renversant un peu. Tiens, noie ton chagrin. A moins que tu veuilles attendre qu’ils te demandent. Regarde par la fenêtre : ce n’est pas le général Wrangel qui vient te chercher ?

Bogatyriov sirotait l’alcool en silence. Il n’avait pas du tout l’humeur à la plaisanterie. Ermakov et Riabtchikov, passablement ivres, avaient saoulé la vieille propriétaire et parlaient déjà d’aller chercher un accordéoniste.

— Allez plutôt à la gare, leur conseilla Bogatyriov, on est en train de vider les wagons. Il y a un convoi plein d’effets d’habillement.

— On n’en a rien à foutre de tes effets d’habillement ! hurla Ermakov. Les capotes que tu as apportées, ça nous suffit. De toute façon, ils prendront tout l’excédent. Pétro ! Hé ! animal ! Nous sommes en train de décider de passer aux Rouges, tu entends ? On est des Cosaques, oui ou non ? Si les Rouges nous laissent en vie, on se mettra à leur service. Nous sommes des Cosaques du Don. Des pur-sang, pas mélangés. Notre métier, c’est de sabrer. Tu m’as déjà vu sabrer ? Je te coupe un trognon de chou sur le dessus de la tête. Mets-toi là, que j’essaie. Ah ! tu faibli ! Nous autres, on s’en fout de savoir qui on sabre, pourvu qu’on sabre. C’est bien ça, Mélékhov ?

— Laisse-moi tranquille, dit Grigori en le repoussant d’un geste las.

Louchant de ses yeux injectés de sang, Ermakov cherchait à atteindre son sabre jeté sur le coffre. Bogatyriov l’écartait sans colère en disant :

— N’y va pas trop fort, grand héros, ou je te calme d’un coup. Bois tranquillement. Tu es officier, voyons !

— Mon grade, je m’en fous. J’en ai besoin comme un cochon d’une bille en bois. Ne m’en parle pas. Tu es dans le même cas. Veux-tu que je te coupe tes épaulettes ? Pétia, mon mignon, attends, attends, je vais les…

— Ce n’est pas encore le moment, ça ne presse pas, disait Bogatyriov en souriant, tout en écartant le forcené.

Ils burent jusqu’à l’aube. Dès le soir, des Cosaques inconnus s’étaient joints à eux. L’un d’eux avait un accordéon. Ermakov dansa la cosaque tant qu’il finit par s’écrouler. On le traîna jusqu’au coffre, et il s’endormit aussitôt à même le

sol, les jambes largement écartées, la tête inconfortablement renversée. Cette orgie morose dura jusqu'au matin. « Je suis de Koumchatskaïa… de la stanitsa même. Nous avions des bœufs si grands qu'on ne pouvait pas leur toucher les cornes. Et des chevaux comme des lions. Maintenant, qu'est-ce qu'il en reste ? Une chienne pelée. Et elle crèvera bientôt, on n'a rien pour la nourrir… », disait avec des sanglots d'ivrogne un Cosaque âgé. Un homme du Kouban en tcherkeska déchirée avait commandé à l'accordéoniste une « naourskaïa », et il glissait, les bras écartés, comme on ne le voit que sur les images, avec une légèreté si extraordinaire que ses bottes de montagnard semblaient ne pas toucher le sol sale et usé.

A minuit, un des Cosaques apporta le diable sait d'où deux hautes cruches de terre à col étroit. Elles portaient des étiquettes à moitié pourries, noircies ; les bouchons étaient cachetés ; des plombs massifs dépassaient de la cire rouge cerise. Prokhor tint longtemps une des cruches dans ses mains. L'effort qu'il faisait pour déchiffrer l'inscription étrangère de l'étiquette lui faisait bouger péniblement les lèvres ; Ermakov, qui venait de se réveiller, lui prit la cruche des mains, la mit sur le plancher et sortit son sabre. Prokhor n'eut pas le temps de se ressaisir, déjà Ermakov, d'un coup oblique, coupait le col de la cruche et criait : « Présentez les verres ! »

Il ne fallut que quelques minutes pour boire ce vin épais et âpre, à l'arôme étrange. Après avoir bu, Riabtchikov fit longtemps claquer sa langue avec ravissement, et il marmottait : « Ce n'est pas du vin c'est le saint-sacrement ! C'est du vin pour ceux qui vont mourir, et encore, pas tous, seulement ceux qui n'ont jamais joué aux cartes, jamais prisé, jamais touché une femme… Du vin d'évêque, quoi ! » C'est alors que Prokhor se rappela qu'il avait dans un sac les bocaux de vin médicinal.

— Attends, Platon, ne te vante pas trop. J'ai un petit vin encore meilleur que ça. C'est de la merde, ça, mais celui que j'ai trouvé au dépôt, ça c'est du vin ! De l'encens au miel, peut-être mieux encore ! Ce n'est pas un vin d'évêque, mais je te le dis carrément : c'est un vin de tsar. Autrefois, c'est les tsars qui le buvaient. Maintenant, c'est notre tour, disait-il, hâbleur, en ouvrant un des bocaux.

Avide de boire, Riabtchikov avala d'un coup un demi-verre du liquide épais, d'un jaune trouble, et à l'instant blêmit, écarquilla les yeux.

— Ce n'est pas du vin, c'est du phénol ! râla-t-il.

Il lança de fureur le fond du verre sur la chemise de Prokhor et sortit dans le couloir en vacillant.

— Il ment, le salaud. C’est du vin, du vin anglais. De premier choix. Ne le croyez pas, frères ! hurla Prokhor en s’efforçant de couvrir le bourdonnement des voix avinées.

Il but un verre d’un trait et devint aussitôt plus blanc que Riabtchikov.

— Alors ? s’enquit Ermakov, les narines dilatées, les yeux fixés sur les yeux troubles de Prokhor. Comment il est, ce vin de tsar ? Sec ? Doux ? Réponds, misérable, ou je te casse ce bocal sur la tête.

Prokhor hochait la tête, souffrait en silence, puis il eut un hoquet, bondit lestement et courut sur les traces de Riabtchikov. Ermakov, crevant de rire, fit un clin d’œil complice à Grigori et alla dans la cour. Il rentra au bout d’une minute. Ses éclats de rire couvrirent toutes les voix.

— Qu’est-ce que tu as ? demanda Grigori d’une voix lasse. Qu’est-ce qui te prend de hennir comme ça, imbécile ? Qu’est-ce que tu as trouvé ?

— Ah ! mon vieux, si tu les voyais ! Ça leur a mis le cœur à l’envers. Tu sais ce qu’ils ont bu ?

— Eh bien ?

— De l’onguent anglais contre les poux.

— Tu déconnes !

— Je te le jure. Moi aussi, j’ai pensé d’abord que c’était du vin, mais j’ai demandé au docteur : « Qu’est-ce que c’est, monsieur le docteur ? » – « Un médicament », qu’il m’a dit. Je lui ai demandé : « Par hasard, ça serait pas un remède pour toutes les maladies ? Ça pourrait pas se prendre avec de l’alcool ? » – « Dieu vous en garde ! qu’il m’a dit. C’est les Alliés qui nous ont envoyé ça contre les poux. C’est un médicament externe, il ne faut absolument pas se l’envoyer derrière la cravate. »

— Alors pourquoi tu ne leur as pas dit, crapule ?

— Ça leur fera du bien, à ces cons-là, de se purifier avant de capituler. Ils n’en crèveront pas, je suis bien tranquille.

Ermakov essuya les larmes qui lui étaient venues à force de rire et ajouta, non sans une joie méchante :

— Et puis ils boiront un peu moins. On n’a plus le temps de prendre un verre sur la table. Il faut donner des leçons aux gloutons. Alors, quoi, on boit encore un coup, ou bien on attend un peu ? Buvons à notre perte, veux-tu ?

Un peu avant l’aube, Grigori sortit sur le perron, roula une cigarette dans ses

doigts tremblants, la fuma, resta longtemps ainsi, adossé au mur humide de brouillard.

Dans la maison, les cris des ivrognes, les sanglots de l’accordéon, les sifflements gaillards ne cessaient pas ; les talons des danseurs acharnés martelaient infatigablement le plancher… De la baie, le vent apportait le hurlement nourri et grave des sirènes de bateaux. Sur les quais, les voix des hommes se mêlaient en un bourdonnement compact, coupé de commandements criés, de hennissements, de sifflets de locomotives. On se battait du côté de la stanitsa Tonnelnaïa. La canonnade grondait sourdement ; on entendait à peine, dans les intervalles, le crépitement des mitrailleuses. Une fusée jaillit très haut dans un éclaboussement de lumière, derrière le col Markhotski. Pendant quelques secondes, on put voir, dans une lumière verte fantomatique, les dos bossus des montagnes, puis, de nouveau l’obscurité gluante de la nuit de mars couvrit les montagnes, et les salves d’artillerie reprirent encore plus nettes et plus fréquentes, presque confondues.

29

Un vent salé, épais et froid, soufflait de la mer. Il apportait l'odeur de terres inconnues, étrangères. Mais tout, pour les Cosaques du Don, et point seulement le vent, était étrange, étranger dans cette ville maritime ennuyeuse, balayée de courants d'air. Ils passaient leur temps sur le môle, en masse compacte, et attendaient l'embarquement… Des vagues vertes écumeuses bouillonnaient contre le quai. Un soleil froid regardait la terre à travers un nuage. Des torpilleurs anglais et français fumaient dans la rade ; un dreadnought, colosse gris formidable, dominait le port. Un noir nuage de fumée se déployait au-dessus de lui. Un silence sinistre régnait sur les quais. Là où le dernier cargo se balançait naguère à l'amarre, on voyait flotter des selles d'officiers, des valises, des couvertures, des pelisses, des chaises tendues de peluche rouge et tout un bric-à-brac précipité de la passerelle dans un moment de hâte…

Grigori se rendit au quai dès le matin. Confiant son cheval à Prokhor, il marcha longtemps dans la foule, cherchant des visages connus, écoutant les conversations décousues et inquiètes. Sous ses yeux, un vieux colonel en retraite à qui on refusait une place se brûla la cervelle devant la passerelle du *Sviatoslav.*

Quelques minutes auparavant, ce colonel, petit homme remuant aux joues hérissées de poils blancs, avec des poches sous les yeux, les paupières gonflées mouillées de larmes, avait agrippé par la bandoulière le chef du poste de garde ; il zézayait lamentablement, se mouchait et essuyait avec un mouchoir sale ses moustaches jaunies par le tabac, ses yeux et ses lèvres tremblantes, et puis, tout d'un coup, il s'était décidé… Aussitôt un Cosaque agile avait retiré de la main encore chaude du mort le browning au nickel étincelant. Le cadavre, en capote gris clair d'officier, fut roulé à coups de pied, comme une poutre, vers un tas de caisses, et le bouillonnement de la foule se fit encore plus épais à la passerelle, la mêlée encore plus acharnée dans la queue, et les voix rauques des forcenés devinrent encore plus furieuses.

Quand le dernier bateau, en se balançant, eut commencé à se détacher du quai, des sanglots de femmes, des cris hystériques, des jurons éclatèrent dans la foule… Le mugissement bref de la sirène ne s'était pas encore éteint qu'un jeune Kalmouk en bonnet de renard sautait dans l'eau et se mettait à nager dans le sillage du bateau.

— Il n’a pas pu se retenir, soupira un Cosaque.

— Faut croire qu’il ne pouvait vraiment pas rester, dit un autre Cosaque à côté de Grigori. Faut croire qu’il en a trop fait voir aux Rouges…

Grigori, les dents serrées, regardait nager le Kalmouk. Ses bras se levaient à intervalles de plus en plus espacés, ses épaules s’enfonçaient. Sa tunique pleine d’eau l’entraînait au fond. Une vague lui ôta et rejeta en arrière son bonnet roux.

— Il va se noyer, le maudit païen ! dit un vieux en bechmet, d’un ton compatissant.

Grigori se retourna brusquement et alla à son cheval. Prokhor causait avec animation avec Riabtchikov et Bogatyriov, qui venaient d’arriver au galop. A la vue de Grigori, Riabtchikov s’agita sur sa selle, talonna son cheval d’impatience et cria :

— Dépêche-toi donc, Pantélévitch !

Et, sans attendre que Grigori se fût approché, il cria de loin :

— Tant qu’il n’est pas trop tard, allons-nous-en. Nous sommes là une cinquantaine de Cosaques et nous voulons aller à Guélendjik et, de là, en Géorgie. Qu’est-ce que tu en penses ?

Grigori s’approchait, les mains profondément enfoncées dans les poches de sa capote, bousculant avec les épaules les Cosaques massés sans but sur le quai.

— Tu viens ou non ? insistait Riabtchikov, qui était arrivé tout près de lui.

— Non, je n’irai pas.

— Un lieutenant-colonel s’est mis avec nous. Il connaît la route. Il nous dit : « Je peux vous conduire les yeux fermés jusqu’à Tiflis. » Viens, Gricha. Et de là, on ira chez les Turcs, hein ? Il faut bien s’en tirer. C’est la fin qui approche, et tu es là, toi, comme un poisson endormi…

— Non, je n’irai pas.

Grigori prit les rênes des mains de Prokhor et monta en selle lourdement, comme un vieillard.

— Je n’irai pas. Ça ne sert à rien. Et puis c’est un peu trop tard… Regarde.

Riabtchikov se retourna. De désespoir et de fureur, il froissa et arracha la dragonne de son sabre : des chaînes de tirailleurs rouges ruisselaient des montagnes. Les mitrailleuses se mirent à crépiter fébrilement à côté des usines de ciment. Les trains blindés prirent les tirailleurs sous leur feu. Un premier obus

éclata près du moulin Aslanidi.

— Rentrons à la maison, les gars, suivez-moi ! commanda Grigori gaiement – et il s'était redressé sur sa selle.

Riabtchikov saisit le cheval de Grigori par la bride et cria avec effroi :

— Ne fais pas ça. Restons ici… La mort est belle à ceux qui meurent ensemble…

— Viens donc, nom de Dieu ! Qui parle de mourir ?

Grigori, exaspéré, voulait dire encore quelque chose, mais sa voix fut couverte par un roulement de tonnerre venu de la mer. Le dreadnought anglais *Emperor of India*, quittant les rivages de la Russie alliée, venait de virer et lâchait un paquet d'obus par ses pièces de douze pouces. Protégeant les bateaux qui sortaient de la baie, il canonnait les chaînes de Rouges et de Verts progressant vers les faubourgs de la ville, puis il dirigea son feu vers le col, où étaient apparues des batteries rouges. Les obus anglais passaient avec un cri de rapace au-dessus de la tête des Cosaques massés sur le quai.

Tendant les rênes pour empêcher son cheval de s'agenouiller, Bogatyriov criait à travers le grondement de la canonnade :

— Comme ils aboient fort, les canons anglais ! Mais ils vont rendre les Rouges furieux pour rien. Leur tir n'a aucune utilité. Ça fait du bruit c'est tout…

— Ils peuvent bien les rendre furieux. Maintenant, ça nous est bien égal, dit Grigori en souriant.

Il toucha son cheval et partit dans la rue.

Du coin de la rue, six cavaliers au galop surgirent à sa rencontre, sabre au clair. Le premier avait sur la poitrine, comme une blessure sanglante, un ruban rouge.

HUITIÈME PARTIE

1

Pendant deux jours, un vent chaud souffla du sud. La dernière neige disparut dans les champs. Les torrents printaniers couverts d'écume cessèrent de gronder ; les ravines et les rivières de la steppe s'assagirent. A l'aube du troisième jour, le vent tomba, des nuages épais s'amoncelaient au-dessus de la steppe, l'humidité argenta les buissons de jonc de l'année passée, une buée blanchâtre impénétrable noya les tumulus, les ravins, les stanitsas, les clochers, les sommets des peupliers pyramidaux dressés vers le ciel. Le printemps bleu s'installa sur la vaste steppe du Don.

Un matin de brouillard, Aksinia sortit sur le perron pour la première fois depuis sa guérison et resta un long moment debout, étourdie par la suavité enivrante de l'air frais du printemps. Surmontant la nausée et le vertige, elle gagna le puits dans le jardin, posa le seau par terre et s'assit sur la margelle.

Le monde lui apparut changé, merveilleusement neuf et attirant. Elle regardait autour d'elle avec des yeux brillants en jouant avec les plis de sa robe, comme une petite fille. Le lointain voilé de brouillard, les pommiers, dans le jardin, baignant dans l'eau de dégel, la clôture mouillée et, derrière la clôture, le chemin, où les ornières de l'année précédente étaient profondément rongées, tout lui semblait d'une beauté jamais vue, tout resplendissait en couleurs intenses et tendres, comme au grand soleil.

Le bleu glacial d'un lambeau de ciel pur parmi le brouillard l'aveugla : l'odeur de la paille pourrie et de la terre noire dégelée lui était si familière et si agréable qu'elle respira profondément et sourit du bout des lèvres ; le chant sans malice d'une alouette fit naître en elle une tristesse inconsciente. Ce chant, ce chant-là loin du pays, tira de ses yeux deux larmes avares…

Toute au plaisir de la vie revenue, ne pensant à rien, Aksinia éprouvait un immense désir de tout tâter de ses mains, de tout examiner. Elle avait envie de toucher le groseillier noir d'humidité, de presser sa joue contre la branche de pommier couverte de velours bleuté, d'enjamber la clôture démolie et de s'en aller dans la boue, à travers champs, au-delà du large ravin, jusqu'au vert fabuleux des semailles d'automne, fondu dans le lointain brumeux…

Pendant quelques jours, Aksinia espéra que Grigori apparaîtrait d'un moment

à l’autre, mais elle apprit, par des voisins de son hôte qui passaient à la maison, que la guerre n’était pas finie, que beaucoup de Cosaques s’étaient embarqués à Novorossiisk pour la Crimée, et que ceux qui n’avaient pas pu partir étaient dans l’Armée Rouge ou dans les mines.

A la fin de la semaine, elle prit la ferme décision de retourner chez elle et eut la chance de trouver aussitôt un compagnon de route : un soir, un petit vieillard entra dans la maison sans frapper, salua en silence et se mit à déboutonner sa capote sale, craquée aux coutures, et qui faisait sur lui comme un sac.

— Eh bien, bonhomme, tu ne dis pas bonjour et tu t’installes ? dit l’hôte en observant l’intrus avec étonnement.

L’autre ôta vivement sa capote, la secoua sur le seuil, la pendit soigneusement au portemanteau et dit avec un sourire, en lissant sa barbiche grise court coupée :

— Pardonne-moi, au nom du Christ, brave homme, mais les temps qui courent m’ont appris une chose : c’est qu’il faut d’abord enlever son manteau et après seulement demander à loger, autrement on ne vous laisse pas. Les gens sont devenus grossiers, à l’heure qu’il est, et ils ne sont pas contents d’avoir de la visite…

— Où veux-tu qu’on te mette ? Tu vois bien qu’on est serrés, dit l’hôte plus doucement.

— Il ne me faut qu’un tout petit coin. Tiens, ici, sur le seuil, je me couche en boule et je m’endors.

— Quoi donc que tu es, grand-père ? Un réfugié ? s’enquit la maîtresse de maison.

— Oui, oui, un réfugié, c’est ça. J’ai couru, j’ai couru, je suis allé jusqu’à la mer et pour l’heure j’en reviens tout doucettement, je suis à bout de forces… répondit le vieux qui aimait causer, tout en s’accroupissant sur le seuil.

— Mais tu es quoi ? D’où tu es ? dit à son tour le maître de maison.

Le vieux tira de sa poche de grands ciseaux de tailleur, les fit tourner dans ses mains et dit, toujours souriant :

— Voilà mes papiers, mon ordre de mission depuis Novorossiisk. Mais je ne suis pas natif de par ici, je suis de la stanitsa Viochenskaïa. Et c’est là que je vais, maintenant que j’ai bu l’eau salée de la mer.

— Moi aussi, je suis de Viochenskaïa, grand-père ! dit Aksinia, rouge de joie.

— Voyez comme ça se trouve ! s’écria le vieux. Où il faut venir pour

rencontrer une payse ! Faut dire que, par les temps qui courent, ça n'a rien d'étonnant. A présent, on est comme les Juifs : éparpillés sur la surface de la terre. Au Kouban, par exemple, on lance un bâton sur un chien et on touche un Cosaque du Don. Il y en a plein partout, on ne peut pas les compter, et sous la terre il y en a encore plus. J'en ai vu, des choses, braves gens, de toutes sortes, pendant la retraite. Cette misère que les gens supportent ! ça ne peut pas se raconter ! Avant-hier, j'étais dans une gare. En face de moi, une femme tout ce qu'il y a de bien, avec des lunettes. Et avec ses lunettes elle se cherchait les poux. Eux, ils se promenaient bien tranquillement. Et voilà qu'elle les prend avec ses doigts, et elle fait une grimace, comme si elle avait mordu dans une pomme sure. Elle commence à écraser ces malheureux poux, et elle fait la grimace encore plus fort, ça lui met la figure tout en biais tellement ça la dégoûte. Quand je pense qu'il y a des durs à cuire qui tuent leur homme sans sourciller, sans faire la grimace ! Devant moi, j'ai vu un gars qui a sabré trois Kalmouks. Après, il a essuyé son sabre à la crinière de son cheval, il a pris une cigarette, il l'a allumée, il s'est approché de moi et il m'a dit : « Alors quoi, grand-père ? tu fais les yeux ronds ? Tu veux que je te coupe la tête ? » – « Qu'est-ce que tu dis, mon fils ! que je lui dis. Dieu soit avec toi ! Si tu me coupes la tête, comment je ferai pour manger mon pain ? » Il a rigolé et il est parti.

— Tuer un homme, pour celui qui a la main faite à cette affaire-là, c'est plus facile que d'écraser un pou. Le prix de l'homme a baissé depuis la révolution, dit le maître de maison d'un air profond.

— C'est la vérité vraie, approuva l'autre. L'homme n'est pas une bête, il se fait à tout. Voilà que je demande à cette dame : « Qu'est-ce que vous êtes ? A voir votre physionomie, vous n'avez pas l'air d'être née chez les petites gens. » Elle m'a regardé et elle a fondu en larmes : « Je suis la femme du général-major Grétchikhine. » Avec ton général et ton major, que je me dis, tu as autant de poux qu'il y a de puces sur la peau d'un chat galeux. Et je lui dis : « Votre Excellence, si vous continuez à tuer (excusez-moi) vos petites bêtes comme ça, vous aurez du travail jusqu'à la fête de l'Intercession. Et vous vous casserez tous vos ongles. Écrasez-les toutes d'un seul coup. » – « Comment ça ? » elle me demande. Alors je lui ai conseillé : « Otez vos habits, étendez-les sur une place dure et passez une bouteille dessus. » Je vois ma générale qui ne fait qu'un saut et qui disparaît derrière le réservoir. Et puis je la vois qui roule une bouteille verte sur sa chemise, et fort, comme si elle n'avait jamais fait que ça de sa vie. J'ai pris du bon temps à la voir et je me suis dit : le bon Dieu a de tout en abondance. Il a envoyé ses petites bêtes aussi sur les gens de condition, comme

ça elles suceront leur sang sucré, c'est ce qu'il s'est dit, faut pas qu'elles boivent toujours le sang des travailleurs… Le bon Dieu, c'est pas un jean-foutre. Il connaît son affaire. Des fois, Il va être bon pour les hommes, et alors II arrange tout si bien qu'on ne peut pas rêver mieux…

Bavardant sans cesse et voyant que ses hôtes l'écoutaient avec grande attention, le tailleur laissa habilement entendre qu'il aurait encore bien des choses captivantes à raconter, mais que la faim lui donnait sommeil.

Après le souper, comme il s'installait pour dormir, il dit à Aksinia :

— Alors, payse, tu penses rester longtemps ici ?

— J'ai envie de rentrer à la maison, grand-père.

— Eh bien, partons ensemble, ça sera plus gai.

Aksinia accepta volontiers et, le matin, après avoir fait leurs adieux à leurs hôtes, ils quittèrent le bourg de Novo-Mikhaïlovski, perdu dans la steppe.

Au bout de douze jours, ils arrivèrent de nuit à la stanitsa Milioutinskaïa. Ils purent coucher dans une grande maison d'aspect cossu. Le lendemain matin, le compagnon d'Aksinia décida de rester une semaine à la stanitsa pour s'y reposer et y soigner ses pieds meurtris jusqu'au sang. Il ne pouvait pas aller plus loin. Il y avait du travail de couture pour lui dans la maison. Le vieux avait souffert de manquer d'ouvrage, il s'installa vivement près d'une fenêtre, tira de sa poche ses ciseaux et ses lunettes attachées par une ficelle et se mit prestement à découdre de vieilles hardes.

Quand Aksinia prit congé de lui, le vieux farceur, le vieux loustic, la bénit ; ses yeux s'emplirent de larmes inattendues qu'il essuya aussitôt, et il dit avec son enjouement habituel :

— La misère n'est pas une bonne mère, mais elle rapproche les gens… Voilà que je te regrette. Allons, il n'y a rien à faire, va seule, ma fille, ton compagnon est devenu d'un coup boiteux des deux jambes. Faut croire qu'on lui a donné quelque part du pain d'orge à manger… C'est bien le cas de le dire, on a joliment marché, tous les deux. Trop même, pour mes soixante-dix ans. Si ça se trouve, dis à ma femme que son pigeon gris est sain et sauf. On l'a moulu et concassé, mais il est toujours vivant, il fait des pantalons pour les braves gens sur son chemin et il s'amènera quand on ne l'attendra plus. Dis-lui bien que le vieil imbécile a fini de battre en retraite et qu'il refait mouvement à présent vers chez lui, et qu'il n'a pas idée du jour où il reverra son foyer…

Aksinia fut encore quelques jours en chemin. De Bokovskaïa elle gagna

Tatarski dans une voiture qui suivait la même route. Un soir, tard, elle pénétra par la barrière grande ouverte de sa cour, jeta un coup d'œil sur la ferme Mélékhov, et un flux soudain de sanglots lui montant à la gorge l'étrangla… Dans la cuisine vide, où flottait l'odeur des maisons inhabitées, elle pleura toutes ses larmes amères de femme, depuis longtemps accumulées, puis elle descendit au Don pour aller chercher de l'eau, alluma le poêle et s'assit devant la table, les mains sur les genoux. Plongée dans ses pensées, elle n'entendit pas grincer la porte et ne revint à elle que lorsque Ilinitchna, qui était entrée, lui dit à voix basse :

— Tiens, bonjour, chère voisine. Tu es restée bien longtemps perdue loin de nos campagnes…

Aksinia la regarda avec effroi, se leva.

— Pourquoi que tu m'examines comme ça sans rien dire ? C'est-il que tu apportes des mauvaises nouvelles ? dit Ilinitchna, et elle gagna lentement la table, s'assit au bout du banc sans détacher ses yeux anxieux du visage d'Aksinia.

— Non. Pourquoi parler de mauvaises nouvelles ?… Je ne vous attendais pas. Je pensais à quelque chose et je ne vous ai pas entendue entrer… dit Aksinia, troublée.

— Tu as maigri, il ne te reste que la peau et les os.

— J'ai eu le typhus…

— Et notre Grigori… comment ça va ?… Où est-ce que vous vous êtes quittés ? Il est vivant ?

Aksinia raconta brièvement ce qui s'était passé. Ilinitchna l'écouta sans prononcer un mot. A la fin, elle demanda :

— Et quand il t'a quittée, il n'était pas malade ?

— Non, il n'était pas malade.

— Et tu n'as plus eu de nouvelles de lui ?

— Non.

Ilinitchna poussa un soupir de soulagement.

— Bon, merci pour tes bonnes paroles. C'est qu'ici, au village, on dit toutes sortes de choses sur lui…

— Quoi donc ? dit Aksinia d'une voix presque imperceptible.

— Comme ça… des bêtises… On ne peut pas écouter tout le monde. De tous les hommes du village, il n'est revenu que Vanka Beskhlebnov. Il a vu Grigori malade à Ekatérinodar. Les autres, je ne les crois pas.

— Mais qu'est-ce qu'ils disent, grand-mère ?

— Nous avons entendu dire qu'un petit Cosaque de Singuine racontait comme quoi les Rouges auraient sabré Gricha dans la ville de Novorossiisk. Je suis allée à pied à Singuine (mon cœur de mère ne me donnait pas de repos) et j'ai trouvé le Cosaque. Il s'est dédit. Il a dit qu'il n'avait rien vu, rien entendu. Le bruit a couru aussi qu'ils auraient mis Gricha en prison et qu'il serait mort du typhus…

Ilinitchna baissa les yeux et resta longtemps silencieuse, regardant ses lourdes mains noueuses. Le visage flasque de la vieille femme était calme, ses lèvres sévèrement serrées, et tout d'un coup ses pommettes brunes prirent une teinte rouge cerise, ses paupières se mirent à trembloter. Elle regarda Aksinia avec des yeux secs et brûlants, et dit d'une voix rauque :

— Mais je ne le crois pas. Ce n'est pas possible que j'aie perdu mon dernier fils. Dieu n'a pas de raison de me punir… Il ne me reste plus longtemps à vivre… Il me reste bien peu de temps à vivre, mais j'ai eu plus que mon compte de peine… Gricha est vivant. Mon cœur ne me dit rien, ça prouve que mon petit chéri est vivant.

Aksinia se détourna sans répondre.

La cuisine demeura longtemps silencieuse, puis le vent ouvrit toute grande la porte du vestibule, et l'on entendit le mugissement sourd de la crue dans les peupliers, sur l'autre rive du Don, et les appels inquiets des oies sauvages sur les eaux.

Aksinia ferma la porte, s'adossa au poêle.

— Ne vous faites pas de mauvais sang pour lui, grand-mère, dit-elle doucement. Un homme comme lui, croyez-vous que la maladie peut en avoir raison ? Il est fort. Tout juste comme du fer. Ces hommes-là, ça ne meurt pas. Il a fait toute la route sans gants, par un froid à pierre fendre…

— Est-ce qu'il pensait à ses enfants ? demanda Ilinitchna d'une voix basse.

— Il pensait à vous et à ses enfants. Ils vont bien ?

— Oui, ils vont bien. Ils ne manquent de rien. Mais notre Pantéléï Prokofiévitch est mort pendant la retraite. Nous sommes restées seules…

Aksinia se signa en silence, surprise à part soi de la tranquillité avec laquelle la vieille lui avait annoncé la mort de son mari.

Ilinitchna se leva pesamment, en prenant appui à la table.

— Je m'attarde chez toi, et il fait déjà nuit dehors.

— Restez, grand-mère.

— Douniachka est seule. Il faut que j'y aille.

Tout en arrangeant son fichu sur sa tête, elle regarda la cuisine, fronça le nez.

— Le poêle fume. Tu aurais dû mettre quelqu'un ici quand tu es partie. Enfin, adieu.

La main déjà sur la poignée de la porte, sans regarder en arrière, elle dit :

— Quand tu te seras réinstallée, passe à la maison, viens nous voir. Tu auras peut-être des nouvelles de Grigori, tu viendras nous les dire.

De ce jour-là, les relations entre les femmes Mélékhov et Aksinia furent changées du tout au tout. Leur commune inquiétude pour la vie de Grigori les avait rapprochées, leur faisait comme un lien de famille. Le matin suivant, Douniachka, voyant Aksinia dans sa cour, l'appela et alla à la clôture ; entourant de ses bras les épaules maigres d'Aksinia, elle lui sourit d'un sourire franc et caressant.

— Oh ! comme tu as maigri, Ksioucha, il ne te reste que les os !

— Il y a de quoi maigrir, avec une vie pareille, répondit Aksinia en souriant, et elle regardait avec une secrète envie ce visage de jeune fille aux joues rouges, éclatant de beauté épanouie.

— Maman est venue chez toi hier ? demanda Douniachka en chuchotant Dieu sait pourquoi.

— Oui.

— C'est bien ce que j'ai pensé, elle est venue chez toi. Elle t'a demandé des nouvelles de Gricha ?

— Oui.

— Elle n'a pas pleuré ?

— Non. Elle est dure.

Douniachka regarda Aksinia avec confiance.

— Il aurait mieux valu qu'elle pleure, ça aurait été moins dur pour elle. Tu

sais, Ksioucha, elle est drôle depuis cet hiver, elle n'est plus comme avant. Quand elle a appris ce qui est arrivé au père, j'ai cru que son cœur s'arrêterait, j'avais très peur, mais elle n'a pas versé une larme. Elle a dit seulement : « Dieu ait son âme ! Il a fini de souffrir, mon bien-aimé. » Et jusqu'au soir elle n'a parlé à personne. Moi, j'essayais bien de lui dire un mot par-ci par-là, mais de la main elle faisait signe que non et elle se taisait. Ce que j'ai souffert, ce jour-là ! Le soir, quand j'ai eu fini de m'occuper des bêtes, en rentrant dans la cour, je lui ai demandé : « Maman, on met quelque chose à cuire pour manger ce soir ? » Son cœur s'est repris, elle a recommencé à parler…

Douniachka soupira et dit, en regardant pensivement au-delà de l'épaule d'Aksinia :

— Notre Grigori est mort ? C'est vrai, ce qu'on raconte ?

— Je ne sais pas, ma chérie.

Lorgnant Aksinia de côté, d'un œil scrutateur, Douniachka soupira encore plus profondément.

— Maman est toute consumée de chagrin. Elle ne l'appelle plus autrement que « mon tout petit » ; elle n'arrive pas à croire qu'il n'est plus de ce monde. Et tu sais, Ksioucha, si elle apprend qu'il est mort pour de bon, elle mourra de chagrin, elle aussi. La vie s'est déjà éloignée d'elle, tout ce qui la tient à la vie, c'est Grigori. Même avec ses petits-enfants, elle est devenue comme moins tendre, et dans le travail tout lui tombe des mains… Pense donc : quatre en un an dans la famille…

Prise de pitié, Aksinia se pencha par-dessus la clôture, étreignit Douniachka, l'embrassa fortement sur la joue.

— Il faut que tu lui trouves une occupation, à ta mère, ma bonne, ne l'abandonne pas à son chagrin.

— Mais quelle occupation ?

Douniachka s'essuya les yeux d'un coin de son fichu et dit :

— Passe nous voir, tu causeras avec elle, ça la soulagera. Il n'y a pas de raison que tu te tiennes éloignée de nous.

— Je passerai, je passerai sans faute.

— Demain, il faut que j'aille aux champs. On va s'y mettre avec la femme d'Anikouchka, on voudrait semer au moins deux déciatines de blé. Tu ne songes pas à semer, toi ?

— Tu me vois semer ! dit Aksinia en souriant tristement. Je n’ai nulle part où semer, et puis à quoi bon ? Toute seule, je n’ai pas besoin de beaucoup, je m’en tirerai bien comme ça.

— De ton Stépane, tu as des nouvelles ?

— Non, répondit Aksinia avec indifférence.

Elle ajouta, sans s’y attendre :

— Je ne m’ennuie pas de lui.

Cet aveu involontaire la troubla, et elle dit très vite, pour cacher sa confusion :

— Allons, adieu, petite fille, il faut que j’aille mettre de l’ordre chez moi.

Douniachka fit comme si elle n’avait pas remarqué l’embarras d’Aksinia, elle dit en regardant ailleurs :

— Attends un peu, j’ai quelque chose à te dire : tu ne voudrais pas nous aider ? La terre se dessèche, j’ai peur qu’on n’y arrive pas, et il ne reste plus que deux hommes dans tout le village, et encore, des invalides.

Aksinia accepta volontiers, et Douniachka, contente, alla faire ses préparatifs.

Tout le jour durant, elle s’apprêta activement au départ : avec l’aide de la femme d’Anikouchka, elle cribla le grain, répara tant bien que mal les herses, graissa les roues de la charrette, arrangea le semoir. Le soir, elle emplit son fichu de blé criblé, se rendit au cimetière et là versa le blé sur les chères tombes de Pétro, de Natalia et de Daria, pour y faire venir au matin les oiseaux. Elle croyait, dans sa simplicité d’enfant, que les morts entendraient leur gazouillement allègre et qu’ils en seraient tout joyeux.

Un peu avant l’aube seulement, le silence revint sur le pays du Don. L’eau roucoulait sourdement dans la forêt envahie, lavant les fûts vert pâle des peupliers, balançant en mesure les sommets noyés des buissons de chênes et des jeunes tremblaies ; les balais des roseaux, penchés par le courant, bruissaient dans les étangs débordés ; sur les terres inondées, dans les anses perdues où l’eau, reflétant la lumière crépusculaire du ciel étoilé, demeurait immobile et comme ensorcelée, les oies naines s’entr’appelaient sans faire presque aucun bruit, les sarcelles faisaient entendre un sifflement somnolent, et de loin en loin sonnaient les trompettes argentines des cygnes de passage installés pour la nuit sur les pâturages. Parfois, un poisson en maraude barbotait dans l’obscurité ; une

vague changeante roulait au loin sur l'eau semée d'éclats d'or, un oiseau angoissé lançait un cri d'appel. Et de nouveau le silence enveloppait le Don. Mais à l'aube, quand les contreforts crayeux des collines commençaient à peine à rosir, le vent d'aval se levait. Dru et puissant, il soufflait contre le courant. Des vagues hautes d'une sagène s'amoncelaient sur le Don, l'eau bouillonnait furieusement dans la forêt, les arbres oscillaient en gémissant. Le vent mugissait toute la journée, ne se calmait qu'à la nuit noire. Ce temps-là dura plusieurs jours.

Une buée lilas s'installa au-dessus de la steppe. La terre se desséchait, l'herbe s'arrêta de croître, les labours d'automne se craquelaient. Le sol s'effritait d'heure en heure, et les champs de Tatarski étaient presque déserts. Il ne restait dans tout le village que quelques vieillards très âgés. Les hommes rentrés de la retraite étaient à moitié gelés, malades, et incapables de travailler ; seuls les femmes et les adolescents travaillaient dans les champs. Dans le village vide, le vent chassait devant lui des nuages de poussière, faisait claquer les volets, tourbillonner le chaume sur le toit des hangars. « Nous serons sans pain cette année, disaient les vieux. Rien que les femmes aux champs, une ferme sur trois qui sème. Et la terre morte ne donnera rien… »

Le lendemain de son départ pour les champs, au coucher du soleil, Aksinia, qui était allée mener les bœufs à la mare, aperçut au remblai le petit Obnizov, âgé de dix ans, qui tenait par la bride un cheval sellé. Le cheval remuait les lèvres, des gouttes tombaient de ses naseaux de velours gris, et le jeune cavalier, qui avait mis pied à terre, s'amusait à lancer dans l'eau des mottes de glaise sèche et à regarder s'élargir les ronds à la surface.

— Qu'est-ce que tu viens faire, Vaniatka ? lui dit Aksinia.

— Apporter des provisions à ma mère.

— Et au village, comment ça va ?

— Ça va. Cette nuit, grand-père Guérassime a pris une carpe fooooooormidable dans une nasse. Et puis il y a Fiodor Melnikov qui est revenu de la retraite.

Dressé sur la pointe des pieds, le gamin brida le cheval, puis agrippa une mèche de la crinière et sauta en selle avec une adresse diabolique. Il s'éloigna de la mare au pas, comme un propriétaire bien rassis, mais peu après se retourna vers Aksinia et se mit à galoper si fort que sa chemisette bleue passée se gonfla dans son dos comme une bulle.

Pendant que les bœufs buvaient, Aksinia s'allongea sur le remblai et prit la

décision d’aller au village. Melnikov était un vieux soldat, il devait savoir quelque chose sur le sort de Grigori. Elle ramena les bœufs au campement et dit à Douniachka :

— Je vais au village. Je reviendrai demain très tôt.

— Tu as à faire ?

— Oui.

Le lendemain matin, Aksinia était de retour. Douniachka attelait les bœufs ; Aksinia s’approcha en agitant une badine d’un air insouciant, mais elle avait les sourcils froncés, un pli amer au coin des lèvres.

— Melnikov Fiodor est rentré. J’ai été lui demander des nouvelles de Grigori. Il ne sait rien, dit-elle brièvement, et elle se détourna brusquement, alla à la semeuse.

Après les semailles, Aksinia entreprit des travaux domestiques : elle sema des pastèques dans la melonnière, badigeonna et blanchit sa maison, recouvrit seule, comme elle pouvait, le toit du hangar avec des restes de chaume. Ses journées étaient occupées par le travail, mais son inquiétude pour la vie de Grigori ne la laissait pas une heure en repos. Elle pensait à Stépane avec répugnance ; elle avait, Dieu sait pourquoi, le sentiment qu’il ne reviendrait pas ; cependant, chaque fois qu’un Cosaque rentrait au pays, elle commençait par lui demander : « Tu n’as pas vu mon Stépane ? », et c’est après seulement, prudemment, pas à pas, qu’elle tentait d’avoir quelques nouvelles de Grigori. Leur liaison était connue de tout le village. Les commères les plus friandes de ragots avaient cessé de jaser sur leur compte, mais Aksinia avait honte à laisser voir son sentiment, et pourtant, quand il arrivait qu’un soldat chiche de mots ne parlât pas de Grigori, elle demandait en faisant les yeux tout petits, visiblement confuse : « Et notre voisin, Grigori Pantélévitch, tu n’as pas eu l’occasion de le rencontrer ? Sa mère se fait du souci pour lui, elle n’en peut plus… »

Pas un seul Cosaque de Tatarski n’avait vu Grigori ni Stépane depuis la reddition de l’Armée du Don à Novorossiisk. Et c’est seulement à la fin du mois de juin qu’un compagnon d’armes de Stépane, originaire du village de Koloundaïevski, ayant passé le Don, vint rendre visite à Aksinia et lui dit :

— Stépane est parti en Crimée, c’est la vérité vraie. Je l’ai vu moi-même s’embarquer sur le bateau. Je n’ai pas pu causer avec lui. Il y avait tellement de monde qu’on se marchait tous dessus.

Aksinia l’interrogea sur Grigori, il répondit évasivement :

— Je l’ai vu sur le quai, il avait ses épaulettes. Mais après, je n’ai pas eu l’occasion de le voir. Ils ont emmené beaucoup d’officiers à Moscou. Qui sait où il est pour l’heure…

Une semaine plus tard, Prokhor Zykov, blessé, rentrait à Tatarski, transporté dans une voiture civile depuis la gare de Millérovo. Apprenant cela, Aksinia abandonna la vache qu’elle était en train de traire et lui mena son veau, puis partit en hâte vers la ferme Zykov, courant presque et se couvrant en route de son fichu. « Prokhor sait sûrement quelque chose. Lui, il doit savoir quelque chose. Et s’il me dit que Gricha n’est plus en vie ? Qu’est-ce que je deviendrai ? » pensait-elle en chemin, et de minute en minute elle ralentissait le pas, une main pressée sur le cœur, craignant l’horrible nouvelle.

Prokhor l’accueillit dans la grande chambre, avec un large sourire, et cachant derrière son dos le moignon de son bras gauche.

— Salut, compagne de misère ! Salut ! Alors on te revoit vivante ! Nous qui pensions déjà que tu avais cassé ta pipe dans cette bourgade !… Ah ! tu étais mal partie !… Hein, c’est ça qui vous fait beau, le typhus ? Moi, tu vois comment ils m’ont arrangé, les Polonais blancs. Leur écraser la gueule, voilà ce qu’il faudrait !

Prokhor montra la manche vide de sa vareuse kaki, nouée au bout.

— Quand ma femme a vu ça, elle s’est mise à pleurer, mais moi je lui ai dit : « Ne braille pas, bourrique. Il y en a d’autres, c’est la tête qu’ils ont en moins, et ils ne se formalisent pas, mais la main, quelle importance ? Pour l’heure, on en fait en bois. Celles-là, au moins, elles ne craignent pas le froid, et si on se coupe, il ne vient pas de sang. » Dommage, ma fille, que je n’aie pas appris à tout faire d’une seule main. Je ne peux plus boutonner mon pantalon, voilà tout. De Kiev jusqu’à la maison j’ai gardé la braguette ouverte. Une honte ! Ça fait que tu m’excuseras si tu remarques du désordre sur moi. Allons, entre, assieds-toi, je t’invite. On causera, tant que ma femme ne sera pas là. La maudite, je l’ai envoyée chercher de l’eau-de-vie. Son mari rentre avec une main en moins, et elle n’a rien pour lui faire fête. Vous êtes toutes les mêmes quand vos maris ne sont pas là. Je vous connais dans les coins, diablesses.

— Je voudrais que tu me dises…

— Je sais, je vais te le dire. Voilà de quelle manière il m’a dit de te saluer…

Prokhor fit une révérence comique. Relevant la tête, il remua les sourcils d’étonnement :

— Allons bon ! Qu’est-ce que tu as à pleurer, idiote ? Vous êtes toutes pareilles, les femmes, têtes de linotte et têtes en l’air. On meurt, elles braillent. On reste en vie, elles braillent encore. Mouche-toi, mouche-toi. Qu’est-ce que tu as à renifler comme ça ? Je te le dis, il est vivant et en bonne santé, il s’en est même fourré jusque-là. A Novorossiisk, tous les deux, on est entrés dans l’Armée de Cavalerie du camarade Boudionny, à la Quatorzième Division. Notre Grigori Pantélévitch a reçu le commandement d’un escadron. Moi, comme de juste, je reste avec lui, et nous voilà partis pour Kiev en formation de marche. Ah ! ma fille, qu’est-ce qu’on leur a passé, à ces Polonais blancs ! Pendant le trajet, Grigori Pantélévitch m’a dit : « J’ai sabré des Allemands, j’ai essayé mon sabre sur toutes sortes d’Autrichiens. Les Polonais n’ont quand même pas le crâne plus solide ? Je crois bien que j’aurais moins mal au cœur à les sabrer que si c’étaient des gens de chez nous, des Russes, qu’est-ce que tu en penses » Et il me clignait de l’œil, il souriait. D’entrer dans l’Armée Rouge, ça l’a changé. Il est devenu gras comme un cheval coupé. Il a quand même bien fallu qu’on ait notre scène de ménage… Une fois, je m’approche de lui et je lui dis, histoire de rigoler : Ça va être le moment de faire une pause, Votre Noblesse camarade Mélékhov. » Il me jette un de ces regards et il dit : « Tu vas laisser tomber ce genre de plaisanteries, ou ça ira mal. » Le soir, il me fait venir pour je ne sais quelle affaire, et c’est bien le diable qui me pousse à l’appeler encore « Votre Noblesse »… Le voilà qui prend son mauser. Il était tout blanc, il montrait les dents comme un loup – et il a plein de dents dans la bouche, pas moins d’une centaine. Moi, je suis monté à cheval, et en route ! Il s’en est fallu de peu qu’il ne m’ait tué, ce fumier-là.

— Peut-être qu’il va venir en permission… hasarda Aksinia.

Prokhor l’interrompit :

— N’y pense pas ! Il dit : « Je servirai jusqu’à tant que j’aie racheté mes péchés d’autrefois. » Et c’est bien ce qu’il va faire, c’est pas compliqué… Une fois, près d’un petit patelin, il nous a menés à l’assaut, et je l’ai vu de mes yeux sabrer quatre uhlans. Le salaud, il est un peu gaucher, ça fait qu’il les a pris des deux côtés… Après le combat, Boudionny lui-même lui a serré la main devant les troupes, et l’escadron a eu droit à des remerciements tout comme lui. Voilà les coups qu’il fait, ton Grigori.

Aksinia écoutait comme dans une ivresse… Elle ne reprit ses sens que devant le portail des Mélékhov. Douniachka, qui était en train de passer du lait dans le vestibule, lui dit, sans lever la tête :

— Tu viens chercher ton levain ? J’avais promis de t’en apporter, j’ai oublié.

Mais, apercevant les yeux d’Aksinia, mouillés de larmes, brillants de bonheur, elle comprit tout sans un mot.

Pressant son visage brûlant contre l’épaule de Douniachka, Aksinia chuchotait, haletante de joie :

— Il est vivant et en bonne santé… Il fait dire bien des choses… Va. Va le dire à ta mère.

2

Au début de l’été, une trentaine de Cosaques, de ceux qui avaient fait la retraite, rentrèrent à Tatarski. La plupart étaient des hommes d’âge et des combattants des vieilles classes, mais les jeunes et les Cosaques d’âge moyen, à l’exception des malades et des blessés, manquaient presque entièrement. Une partie d’entre eux était dans l’Armée Rouge, les autres en Crimée, dans les régiments de Wrangel, où ils se préparaient à une nouvelle campagne vers le Don.

Une bonne moitié de tous les participants à la retraite étaient restés pour toujours en terre étrangère : les uns avaient succombé au typhus, les autres avaient reçu la mort au cours des derniers combats sur le Kouban ; quelques-uns, qui s’étaient écartés de la route, avaient été gelés dans la steppe au-delà de Manytch ; deux hommes avaient été capturés par des Rouges-Verts et avaient disparu… A Tatarski, beaucoup de Cosaques manquaient à l’appel. Les femmes passaient leurs journées dans l’attente et l’inquiétude et, chaque fois qu’elles allaient au-devant des vaches revenant du pâturage, elles restaient un long moment immobiles, la main au-dessus des yeux, à scruter la grand-route voilée de la brume lilas des soirs, dans l’espoir d’y voir apparaître un retardataire.

Quand un père de famille depuis longtemps attendu rentrait chez lui, loqueteux, pouilleux et maigre, une agitation joyeuse et confuse naissait dans la maison : on mettait de l’eau sur le feu pour l’homme noir de crasse, les enfants guettaient chaque mouvement du père, et c’était à qui lui rendrait le plus de services, la maîtresse de maison ne se connaissait plus de bonheur et tantôt se précipitait pour mettre la table, tantôt courait au coffre pour y prendre du linge propre, mais justement le linge n’était pas reprisé, et les doigts tremblants n’arrivaient pas à passer le fil par le chas de l’aiguille… En cette minute heureuse, le chien de la cour lui-même, qui avait reconnu de loin son maître et l’avait suivi jusqu’au seuil en lui léchant la main, était autorisé à pénétrer dans la maison ; les enfants pouvaient bien casser la vaisselle ou renverser le lait sans être grondés, on leur passait tout… Le maître ne s’était point encore rhabillé après son bain, déjà la maison s’emplissait de femmes. Elles venaient s’informer du sort de leurs proches et buvaient chacun de ses mots avec crainte et avidité. Mais bientôt l’une d’elles sortait dans la cour, les paumes pressées contre son

visage en larmes, et partait dans la ruelle comme une aveugle, au hasard du chemin, et voilà, dans une petite maison du village, qu'une veuve de plus pleure son mort, et les voix enfantines lui font écho doucement. Ainsi était-ce à Tatarski en ces jours-là : la joie pénétrant dans une maison amenait la douleur dans une autre.

Le lendemain, le maître de maison, rajeuni, rasé de frais, se levait au point du jour, examinait la ferme, faisait le compte des travaux qu'il fallait entreprendre d'abord. Aussitôt après le déjeuner, il se mettait à l'œuvre. Gaiement le rabot crissait, gaiement la hache tapait sous l'auvent du hangar, dans le froid, comme proclamant que des mains d'homme, expertes et avides de travail, étaient revenues dans la ferme. Mais partout où, la veille, on avait appris la mort d'un père, d'un mari, un silence épais régnait sur la maison et la cour. La mère restait couchée, silencieuse, écrasée de douleur, et les orphelins se serraient autour d'elle, mûris en une nuit.

Dès qu'elle apprenait le retour d'un homme du village, Ilinitchna disait :

— Quand c'est-il que le nôtre reviendra ? Les autres reviennent, mais on n'a pas de nouvelles du nôtre.

— Les jeunes, ils ne les laissent pas rentrer, vous ne comprenez pas ça, maman ! répondait Douniachka, irritée.

— Comment ça, ils ne les laissent pas rentrer ? Et Tikhon Guérassimov ? Il a un an de moins que Gricha.

— Mais lui, il est blessé, maman.

— Blessé, blessé ! répliquait Ilinitchna. Hier, je l'ai vu à la forge, il marche comme si de rien n'était. Des blessés comme ça, ça n'existe pas.

— Il était blessé, maintenant il se remet.

— Et le nôtre, il n'est pas assez blessé, peut-être ? Il a tout le corps plein de cicatrices, et tu trouves qu'il n'aurait pas besoin de se remettre, hein ?

Douniachka essayait par tous les moyens de prouver à Ilinitchna qu'il ne fallait pas s'attendre à voir Grigori rentrer tout de suite, mais convaincre Ilinitchna n'était pas chose facile.

— Tais-toi, bourrique ! ordonnait-elle à Douniachka. Je n'en sais pas moins que toi, et tu es encore trop jeune pour faire la leçon à ta mère. Je dis qu'il doit rentrer, et il rentrera. Marche, marche, je n'ai pas de temps à perdre avec toi.

La vieille attendait son fils avec une impatience extrême et parlait de lui en

toute occasion. Que Michatka vînt à lui désobéir, aussitôt la voilà qui grondait : « Attends un peu, mal peigné, quand ton père sera là, il le saura, et tu verras la torgnole qu'il te flanquera. » Qu'une charrette avec une ridelle nouvellement posée passât devant ses fenêtres, elle soupirait et ne manquait pas de dire : « Avec une réparation comme ça, on voit tout de suite que le maître est à la maison. Le nôtre, hein, dis-moi, qui lui défend de rentrer chez lui ? » Elle qui n'avait jamais aimé la fumée du tabac et qui avait toujours chassé les fumeurs de sa cuisine, avait changé là-dessus dans les derniers temps : « Va chercher Prokhor, disait-elle parfois à Douniachka, dis-lui de venir, il fumera une cigarette, ça sent le cadavre ici. Quand Gricha sera rentré, il y aura une odeur de Cosaque, une odeur vivante à la maison… » Chaque jour, en faisant la cuisine, elle préparait quelque chose de plus et, après le repas, mettait au four un pot de soupe aux choux. A Douniachka qui lui demandait pourquoi elle faisait cela, elle répondit un jour avec étonnement : « Il ne manquerait plus que je ne le fasse pas ! Notre petit militaire va peut-être revenir aujourd'hui, ça fait qu'il aura tout de suite quelque chose de chaud à manger, sinon le temps de faire réchauffer, vois-tu, il aura faim, je parie… » Une autre fois, rentrant de la melonnière, Douniachka vit, accrochés au clou dans la cuisine, un vieux manteau de Grigori et une casquette au bandeau déteint. Elle lança vers sa mère un regard interrogateur ; alors celle-ci eut un sourire coupable et lamentable : « C'est moi, Douniachka, qui ai tiré ça du coffre. Quand on vient du dehors et qu'on voit ça, on a le cœur plus léger… C'est comme s'il était déjà avec nous… »

Douniachka avait pris en horreur ces discours sans fin sur Grigori. Un jour, elle n'y tint plus :

— Vous n'en avez donc pas assez, maman, de parler toujours de la même chose ? Vous avez fini par fatiguer tout le monde. Gricha et encore Gricha, on n'entend que ça…

— Comment je pourrais en avoir assez de parler de mon fils ? Quand tu auras des enfants, tu sauras ce que c'est… répondit doucement Ilinitchna.

Après cela, elle emporta dans sa chambre le manteau et la casquette de Grigori, et fut quelques jours sans souffler mot de son fils. Mais, peu de temps avant le commencement des foins, elle dit à Douniachka :

— Tu te fâches quand je parle de Gricha, mais comment allons-nous faire sans lui ? As-tu pensé à ça, idiote ? Les foins vont commencer, et on n'a personne pour nous fabriquer un manche de râteau… Tout est sens dessus dessous ici, mais, à nous deux, nous ne saurons rien arranger. Le maître absent, les outils pleurent…

Douniachka garda le silence. Elle voyait bien que les affaires de la ferme n'inquiétaient point si fort sa mère, et que tout cela n'était pour elle qu'un prétexte à parler de Grigori et à soulager son âme. Ilinitchna était de nouveau pleine d'angoisse pour son fils et ne pouvait le cacher. Le soir, elle refusa de souper et, comme Douniachka lui demandait si elle n'était pas malade, elle répondit de mauvaise grâce :

— Je suis vieille, maintenant… Et mon cœur souffre pour Gricha… Souffre tant, que rien ne me fait plaisir et que mes yeux ont mal de regarder la lumière…

Mais ce n'est pas Grigori qui allait reprendre en main la ferme Mélékhov…

Juste avant les foins, Michka Kochévoï rentra du front. Après une nuit passée chez des parents lointains, il arriva le matin chez les Mélékhov. Ilinitchna était en train de faire la cuisine. Il frappa respectueusement à la porte. Ne recevant pas de réponse, il entra dans la cuisine, ôta sa vieille casquette de soldat et sourit à Ilinitchna.

— Salut, tante Ilinitchna. Tu ne m'attendais pas ?

— Bonjour. Qu'est-ce que tu es pour moi, que je t'attende ? Es-tu donc le cousin de la haie de chez nous ? répondit rudement Ilinitchna, en jetant un regard indigné vers le visage de Michka, ce visage qui lui était odieux.

Nullement troublé par cet accueil, Michka dit :

— C'est point question de ça. Quand même, on se connaissait.

— Mais c'est bien tout.

— On n'a pas besoin de plus pour venir dire bonjour. Je ne viens pas m'installer chez vous.

— Il ne manquerait plus que ça, dit Ilinitchna, et elle se remit à la cuisine sans regarder Michka.

Michka ne l'écoutait pas. Il observait attentivement la cuisine. Il dit :

— Je viens vous voir, voir comment vous vous portez… Il y a plus d'un an qu'on ne s'est vu.

— On ne s'est pas trop ennuyé de toi, grommela Ilinitchna en remuant les pots avec fureur sur le braisier du poêle.

Douniachka, qui faisait la chambre, avait blêmi en entendant la voix de Michka et avait joint les mains sans mot dire. Assise sur un banc, immobile, elle écoutait ce qui se disait dans la cuisine, et tantôt une rougeur intense lui montait au visage, tantôt ses joues pâlissaient si fort que de longues lignes blanches

apparaissaient sur l’arête fine de son nez. Elle entendait le pas lourd de Michka dans la cuisine, elle entendit Michka s’asseoir sur une chaise qui grinça sous son poids, puis gratter une allumette. L’odeur de la cigarette arriva dans la chambre.

— Le vieux, il est mort, à ce qu’on dit ?

— Oui.

— Et Grigori ?

Après un long silence, Ilinitchna répondit, avec une mauvaise grâce visible :

— Il se bat chez les Rouges. Il a mis la même étoile que toi à son bonnet.

— Il y a longtemps qu’il aurait dû…

— C’est son affaire.

Une note d’inquiétude se fit sentir dans la voix de Michka quand il demanda :

— Et Evdokia Pantéléïevna ?

— Elle fait le ménage. Tu es bien matinal. Les gens comme il faut ne font pas leurs visites de si bonne heure.

— Eh bien, on ne sera pas comme il faut. Je m’ennuyais, alors je suis venu. Faut bien passer le temps.

— Ah ! Mikhaïl, il ne faudrait pas que tu me mettes en colère !…

— En quoi faisant que je vous mettrais en colère, tante ?

— En faisant ça.

— Quoi, ça ?

— En parlant comme tu fais.

Douniachka entendit Michka pousser un lourd soupir. Elle n’y tint plus, se leva, arrangea sa jupe, entra dans la cuisine. Michka était assis à côté de la fenêtre, jaune, presque méconnaissable de maigreur, et finissait sa cigarette. Ses yeux ternes s’animèrent, son visage se couvrit d’une rougeur à peine perceptible quand il vit Douniachka. Il se dressa en hâte et dit d’une voix rauque :

— Eh bien, bonjour.

— Bonjour, répondit Douniachka dans un souffle.

— Va chercher de l’eau, ordonna aussitôt Ilinitchna en lançant un bref regard vers sa fille.

Michka attendit patiemment le retour de Douniachka. Ilinitchna se taisait.

Michka aussi. Enfin il éteignit son mégot dans ses doigts et dit :

— Qu'est-ce que vous avez contre moi, tante ? Je vous ai barré le chemin, ou quoi ?

Ilinitchna se retourna, piquée au vif.

— Comment est-il possible que ta conscience te laisse venir chez nous, effronté ? Et tu me le demandes, encore ? Assassin !

— Je suis un assassin, moi ?

— Oui, un assassin véritable. Qui a tué Pétro ? Ce n'est pas toi ?

— Si.

— Alors ! Alors, qu'est-ce que tu es ? Et tu viens ici… tu t'assieds, comme si…

Le souffle lui manqua, elle s'arrêta, mais elle se reprit et poursuivit :

— Je suis sa mère ou non ? Comment font tes yeux pour me regarder ?

Michka blêmit fortement. Il s'attendait à cette conversation. Bégayant légèrement d'émotion, il dit :

— Mes yeux, il n'y a pas de raison que je les ferme. Si Pétro m'avait pris, qu'est-ce qu'il aurait fait ? Tu crois qu'il m'aurait donné un baiser sur le crâne ? Il m'aurait tué aussi. Ce n'est pas pour se cajoler qu'on s'est retrouvé sur ces collines. La guerre, c'est la guerre.

— Et notre compère Korchounov ? Tuer un vieil homme pacifique, c'est la guerre aussi ?

— Et alors ? dit Michka avec étonnement. Bien sûr que c'est la guerre. Je les connais, les pacifiques. Ça reste chez soi, ça en a plein les poches, et ça fait plus de mal que les autres sur le front… Même des gens comme le grand-père Grichaka, ils montaient les Cosaques contre nous. C'est à cause d'eux que toute cette guerre a commencé. Qui est-ce qui a fait de la propagande contre nous ? C'est eux, les pacifiques. Et tu me traites d'assassin… Tu ne pouvais pas mieux dire. Avant, je ne pouvais pas égorger un agneau ou un goret, et même aujourd'hui je sais que je ne pourrais pas le faire. Pour cette volaille-là, ma main n'a pas de force. Quand on le faisait devant moi, je me bouchais les oreilles et je m'en allais n'importe où pour ne pas entendre et ne pas voir.

— Mais notre compère…

— Vous y tenez, à votre compère ! coupa Michka, irrité. Il faisait le bien

comme un bouc donne du lait. Pour le mal, il se posait là. Je lui avais dit : sors de la maison. Il n'a pas voulu : il est resté sur le carreau. Je leur en veux, à tous ces vieux salauds. Je ne peux pas tuer une bête, – sauf si je suis en colère, oui, peut-être –, mais des saloperies comme – vous m'excuserez – comme votre compère, des ordures de ce genre-là, je peux en tuer tant qu'on voudra. Ces gens-là, c'est des ennemis, ça vit sans rien faire sur le vaste monde, et pour eux ma main est dure.

— D'être si dur, te voilà tout desséché, dit Ilinitchna perfidement. C'est ta conscience, j'en suis sûre, qui te travaille…

— Par exemple ! dit Michka avec un sourire bon enfant. Ma conscience va me travailler pour un vieux débris comme le grand-père ! J'ai eu la fièvre, j'ai été secoué jusqu'au tréfonds, sans ça je leur en aurais fait voir, maman…

— Comment ça, maman ? éclata Ilinitchna. Trouve une chienne pour l'appeler maman.

— Ne sois pas dure pour moi, dit Michka d'une voix sourde, et il plissa les yeux d'un air sinistre. Je ne me suis pas juré de tout supporter de toi. Je te le dis tout de bon, tante : pour Pétro, ne me tiens pas rigueur. Il a eu ce qu'il cherchait.

— Tu es un assassin. Un assassin. Va-t'en d'ici, je ne peux pas te regarder ! répétait obstinément Ilinitchna.

Michka alluma une deuxième cigarette et dit posément :

— Et Mitri Korchounov, votre compère, ce n'est pas un assassin ? Et Grigori ? De ton fils tu ne parles pas, mais lui, c'en est un vrai d'assassin, et ce n'est pas trop dire.

— Ne dis pas de bêtises !

— Depuis hier, je ne dis plus de bêtises. Alors, à ton avis, qu'est-ce que c'est, ton fils ? Combien des nôtres il a tués, tu le sais ? C'est comme ça, pourtant. Si tu veux donner ce nom-là à tous ceux qui ont fait la guerre, tante, alors nous sommes tous des assassins. Le tout est de savoir pourquoi on est un assassin, et qui on assassine, dit Michka sentencieusement.

Ilinitchna ne répondit pas, mais, voyant que Michka ne songeait pas à partir, elle dit sévèrement :

— Ça suffit. Je n'ai pas le temps de causer avec toi, tu ferais mieux de rentrer chez toi.

— J'ai autant de maisons qu'un lièvre a de châteaux, dit Michka en souriant,

et il se leva.

Il fallait autre chose que des conversations comme celle-là pour faire lâcher prise à Michka. Il n'était plus tant sensible, Michka, qu'il attachât de l'importance aux inventions blessantes d'une vieille femme en colère. Il savait que Douniachka l'aimait ; le reste, y compris la vieille, il s'en foutait.

Il revint le lendemain matin, dit bonjour comme si de rien n'était et s'assit à la fenêtre, suivant des yeux chaque mouvement de Douniachka.

— Tu viens bien souvent prendre de nos nouvelles, lança Ilinitchna en passant, sans répondre au salut de Michka.

Douniachka devint toute rouge, jeta sur sa mère un regard étincelant et baissa les yeux sans dire un mot. Michka repartit en souriant :

— Ce n'est pas pour toi que je viens, tante Ilinitchna, tu as tort de te fâcher.

— Vaudrait mieux que tu oublies tout à fait le chemin de notre maison.

— Et où irais-je, alors ? demanda Michka, soudain sérieux. Grâce à votre compère Mitri, je suis tout seul comme l'œil sur la figure du borgne, et on ne peut pas rester toujours dans une maison vide comme un loup solitaire. Que tu le veuilles ou non, tante, je viendrai chez vous, conclut-il, et il s'assit plus à son aise, les jambes largement écartées.

Ilinitchna le regarda attentivement. Non, ce n'était pas si simple de mettre à la porte un garçon comme celui-là. La silhouette voûtée de Michka, sa tête penchée, ses lèvres durement serrées, tout cela était signe d'une obstination de taureau.

Après qu'il fut parti, Ilinitchna envoya les enfants dans la cour et dit à Douniachka :

— Il ne faut plus qu'il remette les pieds ici. Tu as compris ?

Douniachka regarda sa mère sans sourciller. Quelque chose qui n'appartenait qu'aux Mélékhov passa un instant dans ses yeux rétrécis par la colère quand elle dit, en détachant chaque mot comme d'un coup de dents :

— Non. Il viendra. Vous ne l'en empêcherez pas. Il viendra.

Incapable de se contenir plus longtemps, elle cacha son visage dans son tablier et s'encourut dans le vestibule.

Ilinitchna eut du mal à reprendre son souffle, s'assit à la fenêtre et resta longtemps là, hochant la tête, regardant sans le voir, tout au fond de la steppe, le liséré de jeunes armoises argenté sous le soleil et séparant la terre du ciel.

Peu avant le soir, Douniachka et sa mère, pas réconciliées, silencieuses, étaient en train de redresser la clôture effondrée du potager au-dessus du Don, quand Michka s'approcha. Il prit en silence la bêche des mains de Douniachka et dit :

— Tu ne creuses pas assez fort. Un coup de vent et votre clôture tombera encore.

Il fit des trous plus profonds pour les pieux, puis il aida à redresser la clôture, la fixa aux pieux et partit. Le lendemain matin, il posa contre le perron des Mélékhov deux manches de râteau équarris de frais et un manche de fourche. Ayant dit bonjour à Ilinitchna, il lui demanda avec empressement :

— Vous ne songez pas à couper l'herbe dans les prés ? Tout le monde est déjà parti de l'autre côté du Don.

Ilinitchna resta muette. Douniachka répondit à la place de sa mère :

— Nous n'avons pas ce qu'il faut pour traverser. Notre barque est sous le hangar depuis l'automne, elle est toute desséchée.

— Vous auriez dû la mettre à l'eau dès le printemps, dit Michka d'un ton de reproche. Peut-être qu'il faut calfater. Sans barque, vous ne pourrez rien faire.

Douniachka regarda sa mère d'un air soumis et interrogateur. Ilinitchna pétrissait une pâte en silence et faisait comme si cette conversation ne la regardait pas du tout.

— Avez-vous du chanvre ? demanda Michka avec un léger sourire.

Douniachka alla dans la réserve et rapporta une brassée de chanvre.

Vers midi, Michka, ayant achevé la réparation de la barque, rentra dans la cuisine.

— Bon, j'ai mis la barque à l'eau. Maintenant il faut que le bois gonfle. Amarrez-la à une souche, sans ça on pourrait vous l'emmener.

Et de nouveau il demanda :

— Alors, tante, pour les foins ? Peut-être que je peux vous aider. De toute façon, je n'ai rien à faire pour l'heure.

— C'est à elle qu'il faut le demander, dit Ilinitchna avec un mouvement de tête en direction de Douniachka.

— Je pose la question à la maîtresse de maison.

— Faut croire qu'ici, ce n'est pas moi, la maîtresse de maison.

Douniachka se mit à pleurer et alla dans la chambre.

— Alors il faudra que je vous aide, dit résolument Michka après s'être raclé la gorge. Où sont vos outils de menuiserie ? Je vais vous faire un râteau, le vieux n'est plus bon à rien.

Il alla sous le hangar et se mit à tailler des dents de râteau. Le petit Michatka tournait autour de lui ; il lui demanda en le regardant dans les yeux d'un air suppliant :

— Oncle Mikhaïl, fais-moi un petit râteau, sans ça personne ne m'en fera. Grand-mère ne sait pas, et tante ne sait pas… Il n'y a que toi qui sais, toi tu sais bien.

— Je vais t'en faire un, mon petit frère de nom, je vais t'en faire un, ma foi, mais recule-toi un peu, pour ne pas recevoir de copeaux dans les yeux, lui dit Michka, et il souriait, il n'en revenait pas : « Ce qu'il peut lui ressembler, le petit démon… Son père tout craché. Les yeux, et les sourcils, et la même façon de soulever la lèvre de dessus… Du beau travail ! »

Il se mit à fabriquer un petit râteau d'enfant, mais ne put achever : ses lèvres avaient bleui, une expression tout à la fois mauvaise et humble était apparue sur son visage. Il cessa de siffloter, posa son couteau et remua frileusement les épaules.

— Mikhaïlo Grigoritch, mon frère de nom, apporte-moi une toile à sac, je vais me coucher, dit-il.

— Pourquoi ? s'enquit Michatka.

— Je vais être malade.

— Pourquoi ?

— Ah ! tu es bien crampon, tout juste un glouteron !… C'est le moment que je sois malade, et voilà tout. Apporte-moi vite ce que je t'ai demandé.

— Et mon râteau ?

— Je te le ferai après.

Tout son corps fut pris d'un violent tremblement. Il claquait des dents, s'allongea sur la toile apportée par Michatka, ôta sa casquette et s'en couvrit le visage.

— C'est donc que tu es déjà malade ? demanda Michatka tristement.

— Oui, ça y est, je suis malade.

— Et pourquoi tu trembles ?

— C’est la fièvre.

— Et pourquoi tu claques des dents ?

Sous sa casquette, Michka lança d’un œil un bref regard à son petit homonyme plein de curiosité, esquissa un sourire et cessa de répondre à ses questions. Michatka le regarda avec effroi et courut à la maison.

— Grand-mère ! Oncle Mikhaïl est couché sous le hangar et il tremble, il tremble, et même il fait des bonds.

Ilinitchna jeta un coup d’œil par la fenêtre, retourna à la table et resta longtemps, longtemps, silencieuse et songeuse…

— Pourquoi tu ne dis rien, grand-mère ? demanda Michatka impatient, en la tirant par la manche de sa blouse.

Ilinitchna se tourna vers lui et dit durement :

— Prends une couverture, mon tout petit, et porte-la-lui, à cet antéchrist, pour qu’il se couvre. C’est les fièvres qu’il a, il y a une maladie comme ça. Tu pourras la porter, la couverture ?

Elle retourna à la fenêtre, regarda dans la cour et ajouta vivement :

— Attends, attends ! N’y va pas, ce n’est pas la peine.

Douniachka couvrait Michka de sa pelisse en peau de mouton ; elle s’était penchée vers lui et lui parlait…

Après son accès de fièvre, Michka s’affaira jusqu’à la tombée de la nuit à préparer le départ pour les foins. Il était très affaibli. Ses mouvements étaient mous et incertains ; il fabriqua quand même le râteau de Michatka.

Le soir, Ilinitchna mit la table pour le souper, fit asseoir les enfants et dit, sans regarder Douniachka :

— Va, appelle ce… appelle-le… pour souper.

Michka se mit à table sans se signer, voûté par la fatigue. L’épuisement se lisait sur son visage jaune où la sueur séchée dessinait des zones sales, sa main tremblotait quand il portait la cuiller à la bouche. Il mangeait peu et sans appétit, de temps en temps regardait autour de lui avec indifférence. Mais Ilinitchna remarqua avec surprise que les yeux éteints de « l’assassin » se réchauffaient et s’animaient quand ils s’attardaient sur le petit Michatka ; aussitôt des étincelles fugitives d’admiration et de tendresse s’y allumaient et, quand elles

s’éteignaient, un sourire presque imperceptible s’attardait longtemps au coin de ses lèvres ; et puis il regardait ailleurs, et de nouveau l’indifférence hébétée s’étendait sur son visage comme une ombre.

Ilinitchna se mit à observer Michka à la dérobée, et c’est alors seulement qu’elle vit combien il avait maigri pendant sa maladie. Les arcs des clavicules apparaissaient en relief sous la vareuse grise de poussière, les larges épaules, anguleuses de maigreur, étaient voûtées et saillantes, et la pomme d’Adam couverte de poils roussâtres était étrange à voir sur ce mince cou d’enfant… Plus Ilinitchna considérait la silhouette creusée de « l’assassin », son visage de cire, plus elle se sentait mal à l’aise, dédoublée. Et soudain s’éveilla dans son cœur une pitié inattendue pour cet homme qu’elle haïssait, cette pitié poignante des mères, qui fait plier les femmes les plus fortes. Incapable de surmonter ce sentiment nouveau, elle tendit à Michka une assiette de lait pleine à ras bord :

— Mange donc mieux que ça, pour l’amour de Dieu ! Tu es si maigre qu’on a mal au cœur de te regarder… Un beau parti que tu nous fais là !

3

Au village, on commençait à jaser sur Kochévoï et Douniachka. Une femme, rencontrant Douniachka à l'embarcadère, dit avec une malice non feinte : « Vous avez donc pris Mikhaïl à votre service ? On dirait qu'il ne sort plus de chez vous… »

A toutes les tentatives de persuasion de sa fille, Ilinitchna répondait obstinément : « Cause toujours, je ne te laisserai pas l'épouser. Vous n'aurez pas ma bénédiction. » Finalement, Douniachka déclara qu'elle partirait pour vivre avec Michka et commença sur-le-champ à rassembler ses affaires ; alors seulement Ilinitchna changea sa résolution :

— Pense un peu à ce que tu fais ! s'écria-t-elle avec effroi. Qu'est-ce que je vais devenir, toute seule avec les enfants ? Allons-nous périr ?

— Comme vous voudrez, maman, mais je ne veux pas être la risée du pays, dit Douniachka doucement, en continuant à tirer du coffre son trousseau de jeune fille.

Ilinitchna remua longuement les lèvres, silencieusement, puis gagna le coin d'honneur en traînant péniblement les jambes.

— Eh bien, ma petite fille, murmura-t-elle en prenant une icône, puisque c'est ton idée, Dieu te bénisse, épouse-le.

Douniachka se mit humblement à genoux. Ilinitchna la bénit et dit d'une voix tremblante :

— Ma mère m'a bénie avec cette icône… Ah ! si ton père te voyait à l'heure qu'il est !… Tu te rappelles ce qu'il disait de celui que tu vas épouser ? Dieu voit combien c'est dur pour moi…

Elle se détourna en silence et s'en fut dans le vestibule.

Malgré tous les efforts de Michka pour convaincre sa fiancée de renoncer à la cérémonie religieuse, la petite obstinée tenait ferme. Michka dut céder à contrecœur. Maudissant tout au monde, il se prépara à la cérémonie comme pour aller au supplice. Le pope Vissarion les unit nuitamment dans l'église vide. Après la cérémonie, il félicita les jeunes mariés et dit d'un ton édifiant :

— C’est comme ça, dans la vie, jeune camarade soviétique : l’année dernière, vous avez brûlé ma maison de vos propres mains, vous m’avez pour ainsi dire livré aux flammes, et aujourd’hui je célèbre votre mariage… Ne crache point dans l’eau du puits, comme on dit, tu peux encore avoir soif. Ça ne fait rien, je suis content, je suis content sincèrement que vous vous soyez repris et que vous ayez retrouvé le chemin de l’église du Christ.

Michka ne put en supporter davantage. Il avait gardé le silence dans l’église pendant tout le temps de la cérémonie, honteux de son manque de caractère et indigné contre lui-même, mais pour le coup il jeta un regard oblique sur le pope rancunier et répondit, en chuchotant pour que Douniachka ne l’entendît pas :

— Tu étais en fuite à ce moment-là, tignasse. Dommage, je t’aurais brûlé avec la maison. Compris ?

Abasourdi par cette sortie inattendue, le pope dévisagea Michka en clignant les yeux, mais celui-ci tira sa jeune épouse par la manche, dit sévèrement : « Allons ! », et gagna la sortie en faisant sonner ses bottes de soldat.

On ne but pas d’eau-de-vie, on ne brailla pas de chansons à ce triste mariage. Prokhor Zykov, qui avait assisté à la noce en qualité de garçon d’honneur, s’en plaignit longuement le lendemain auprès d’Aksinia, en crachant de dépit tout autour de lui :

— Ah ! ma fille, c’était une drôle de noce ! Dans l’église, Mikhaïl a dit des sottises au pope : le vieux, ça lui a mis la bouche de travers. Et comme souper, tu as vu ce qu’il y avait ? Du poulet rôti et du lait caillé… Ils auraient bien pu offrir une petite goutte d’eau-de-vie, les salauds ! Si Grigori Pantélévitch avait vu comment on a marié sa sœur !… Il se serait pris la tête à deux mains ! Non, ma fille, c’est la fin des fins ! On ne m’y verra plus, à ces nouveaux mariages-là. On s’amuse davantage à un mariage de chiens : au moins, les mâtins s’arrachent le poil, ça fait du bruit, tandis que là, ni beuverie ni bagarre, maudits soient-ils, les païens ! Crois-moi si tu veux, ça m’a tant retourné, cette noce, que je n’ai pas dormi de la nuit. J’étais couché, je me grattais, dis donc, comme si on m’avait fourré une pleine poignée de puces sous la chemise…

Du jour où Kochévoï se fut installé dans la ferme Mélékhov, tout change : il eut bientôt arrangé la clôture, il apporta du foin de la steppe et en fit de main de maître une meule bien peignée ; pour la moisson, il remit à neuf le porte-gerbes et les ailes de la moissonneuse, nettoya soigneusement l’aire à battre, répara le vieux tarare et arrangea le harnais, car il rêvait de changer la paire de bœufs contre un cheval et avait souvent dit à Douniachka : « Il faut qu’on se paie un

cheval. C’est à pleurer de faire avancer ces deux apôtres-là, avec leurs pattes cagneuses. » Dans la réserve, il avait découvert par hasard un seau de céruse et d’outremer ; aussitôt il avait résolu de repeindre les volets, tout gris de décrépitude. Et le regard bleu vif des fenêtres donnait à la ferme Mélékhov un air de jeunesse…

Michka se montrait un maître consciencieux. Malgré sa maladie, il travaillait sans répit. Douniachka l’aidait en tout.

Elle avait nettement embelli en quelques jours de vie conjugale et semblait plus forte des épaules et des hanches. Il était apparu quelque chose de nouveau dans l’expression de ses yeux, dans sa démarche, et même dans sa manière d’arranger ses cheveux. Elle avait perdu cette gaucherie d’autrefois, cette vivacité, cette véhémence d’enfant. Souriante et sereine, elle regardait son mari avec des yeux amoureux et ne voyait rien d’autre. Jeune bonheur est toujours aveugle…

Ilinitchna sentait chaque jour plus âprement, plus douloureusement venir la solitude. Maintenant, elle était de trop dans cette maison où elle avait passé presque toute sa vie. Douniachka et son mari travaillaient comme s’ils bâtissaient leur nid sur une place vide. Ils ne prenaient aucunement conseil d’elle et ne lui demandaient pas son avis pour entreprendre quoi que ce fût à la ferme. Jamais ils ne trouvaient un mot gentil à lui dire. Simplement, quand ils se mettaient à table, ils échangeaient avec elle des phrases insignifiantes, puis de nouveau Ilinitchna restait seule avec ses tristes pensées. Le bonheur de sa fille ne la réjouissait pas ; la présence d’un étranger à la maison lui était pénible – son gendre demeurait pour elle un étranger. C’est la vie même qui lui pesait. Elle avait tant perdu d’êtres chers en une année qu’elle vivait désormais brisée par la souffrance, vieillie et pitoyable. Tout ce chagrin qu’elle avait enduré ! C’était trop, beaucoup trop. Elle n’avait plus la force d’y résister et s’abandonnait à un pressentiment superstitieux : la mort, qui avait si souvent visité la famille, passerait plus d’une fois encore le seuil de la maison Mélékhov. Résignée au mariage de Douniachka, Ilinitchna ne désirait plus qu’une chose : voir le retour de Grigori, lui remettre les enfants, puis fermer les yeux pour toujours. Elle avait assez souffert pendant sa longue et dure vie pour avoir droit au repos.

Les longues journées d’été s’écoulaient interminablement. Le soleil tapait fort. Mais ses rayons brûlants ne réchauffaient pas Ilinitchna. Elle restait pendant de longs moments assise sur le perron, en plein soleil, immobile, indifférente à tout ce qui se passait autour d’elle. Elle n’était plus la maîtresse de maison active et diligente de naguère. Elle n’avait aucune envie de rien faire. Rien n’avait plus

de sens, tout lui semblait désormais inutile et de peu de prix, et puis les forces lui manquaient pour travailler comme aux jours d'autrefois. Souvent, considérant ses mains abîmées par les années de travail, elle se disait à elle-même : « Elles ont assez travaillé, maintenant, mes pauvres mains… Il est temps qu'elles se reposent… J'ai assez vécu, ça suffit… Si au moins je pouvais revoir Grigori… »

Une fois seulement, et pour peu de temps, elle retrouva sa joie de vivre. Prokhor, rentrant de la stanitsa, passa par la ferme Mélékhov. Il cria de loin :

— Tu paies un coup à boire, mère Ilinitchna ! Je t'apporte une lettre de ton fils.

La vieille pâlit. Une lettre, c'était sûrement un nouveau malheur. Prokhor lui lut la lettre, qui était très courte, à moitié remplie par les salutations à sa famille, et où Grigori n'annonçait qu'à la fin, dans un post-scriptum, son intention de venir à l'automne en permission. Pendant un long moment, Ilinitchna fut muette de joie. Sur son visage brun, le long des profondes rides de ses joues roulaient de petites larmes menues comme des perles. Elle avait baissé la tête, elle les essuyait de la manche de sa blouse, de sa paume rugueuse, mais les larmes coulaient toujours sur son visage et tombaient sur son tablier qu'elles piquetaient comme les gouttes d'une pluie drue et chaude. C'est peu de dire que Prokhor n'aimait pas les pleurs de femmes : il ne pouvait les supporter. Il grimaça et dit avec une irritation visible :

— C'est-il la chaleur qui t'a tapé sur la tête, grand-mère ? L'humidité que vous avez dans le corps, vous autres femmes !… Il faut se réjouir, pas pleurer. Bon, je m'en vais, adieu ! Je n'ai guère de plaisir à te regarder.

Ilinitchna se ressaisit, l'arrêta.

— Pour une bonne nouvelle comme celle-là, mon ami… qu'est-ce que tu veux ?… Attends, tu vas prendre quelque chose… balbutiait-elle sans suite, en tirant du coffre une bouteille d'eau-de-vie mise de côté depuis très longtemps.

Prokhor s'assit, lissa sa moustache.

— Tu boiras avec moi pour fêter ça ? dit-il.

Et aussitôt il pensa avec inquiétude : « Allons bon, encore une fois le diable qui me fait remuer la langue ! Si ça se trouve, elle va en boire la moitié, et il n'y en a pourtant pas lourd là-dedans… »

Ilinitchna refusa. Elle replia la lettre avec précaution, la posa sur le porte-icônes, puis se ravisa et la reprit, la garda un moment dans les mains et la glissa dans son sein, la serra fort sur son cœur.

A son retour des champs, Douniachka lut longuement la lettre, sourit et soupira :

— Ah ! s'il pouvait rentrer vite ! Vous avez tant changé, maman, on ne vous reconnaît plus.

Ilinitchna lui reprit jalousement la lettre, la cacha de nouveau dans son sein et dit avec un sourire, en faisant les yeux tout petits et brillants :

— Même les chiens n'aboient plus sur mon passage, tellement j'ai changé, mais mon petit garçon, lui, il pense à sa mère. Tu as vu comment il nous écrit ! Par mon patronyme il m'appelle : Ilinitchna… « Je vous fais mes salutations », qu'il écrit, chère maman, ainsi qu'à mes chers enfants », et il ne t'oublie pas non plus… Qu'est-ce que tu as à rire ? Tu es une bourrique, Douniachka, une vraie bourrique.

— Alors, je n'ai même pas le droit de sourire, maman ? Où allez-vous comme ça ?

— Au potager, défouir des pommes de terre.

— J'irai demain, vous feriez mieux de rester à la maison. Tantôt vous vous plaignez d'être malade, tantôt d'un seul coup vous vous trouvez de l'ouvrage.

— Non, je vais y aller… Je suis si contente, j'ai envie d'être seule, avoua Ilinitchna, et elle mit son fichu d'un mouvement preste de jeune fille.

Sur le chemin du potager, elle passa par chez Aksinia, et d'abord, par convenance, causa de choses sans importance, puis tira la lettre de son sein.

— Il nous a envoyé une petite lettre, il a voulu faire plaisir à sa mère, il promet de venir en permission. Tiens, voisine, lis, je l'écouterai bien encore une fois.

De ce jour-là, Aksinia eut souvent l'occasion de lire cette lettre. Ilinitchna lui rendait visite le soir, prenant l'enveloppe jaune soigneusement serrée dans un mouchoir et demandait en soupirant :

— Lis, Aksiniouchka, j'ai le cœur si noir aujourd'hui et j'ai rêvé de lui, je le voyais petit, comme quand il allait encore à l'école…

Avec le temps, les lignes, écrites au crayon à encre, s'effacèrent, et beaucoup de mots devinrent tout à fait illisibles, mais Aksinia n'en fut pas gênée : elle avait lu la lettre si souvent qu'elle la savait par cœur. Plus tard, quand le papier fin fut en lambeaux, Aksinia la récitait encore jusqu'à la dernière ligne sans accroc.

A quelque quinze jours de là, Ilinitchna se sentit mal. Douniachka était au battage, et Ilinitchna ne voulut pas l'arracher à son travail, mais elle ne put faire la cuisine.

— Je ne me lèverai pas aujourd'hui. Il va falloir que tu t'en tires toi-même.

— Où avez-vous mal, maman ?

Ilinitchna lissa les plis de sa vieille blouse et répondit sans lever les yeux :

— Partout… Comme si j'avais tout de cassé à l'intérieur. Dans ma jeunesse, quelquefois ton défunt père prenait une colère et se mettait à me taper dessus… Et il avait des poings de fer… Je restais couchée comme morte pendant toute une semaine. Pareil maintenant : j'ai mal partout, comme si j'avais été battue…

— Peut-être qu'il faut envoyer Mikhaïl chercher l'officier de santé ?

— Pour quoi faire ? Je finirai bien par me lever.

En effet, elle se leva le lendemain, fit quelques allées et venues dans la cour, mais se recoucha vers le soir. Son visage s'était un peu bouffi, des poches œdémateuses étaient apparues sous ses yeux. Plusieurs fois dans la nuit, elle s'arc-bouta sur les bras pour soulever un peu sa tête des oreillers rebondis ; elle avait le souffle court, l'air lui manquait. Puis les crises d'étouffement passèrent, elle put de nouveau rester couchée tranquillement sur le dos et même se lever. Elle passa plusieurs jours dans une sorte de détachement paisible, de repos. Elle avait envie d'être seule ; quand Aksinia venait prendre de ses nouvelles, elle répondait brièvement et poussait des soupirs de soulagement en la voyant partir. Elle était contente que les enfants fussent la plupart du temps dans la cour et que Douniachka fût rarement à la maison et ne vînt pas la déranger par toutes sortes de questions. La compassion, la consolation des autres ne lui étaient plus d'aucun secours. Elle n'avait plus désormais qu'un impérieux besoin de solitude, car il lui fallait se souvenir de beaucoup de choses. Les yeux mi-clos, elle restait des heures sans bouger ; seuls ses doigts gonflés jouaient avec les plis de la couverture, et toute sa vie repassait devant elle.

Étrange comme elle était courte, cette vie, et pauvre, et chargée de choses pénibles et tristes qu'il valait mieux ne pas se rappeler. Le plus souvent, ses pensées la ramenaient à Grigori. Peut-être parce qu'elle n'avait pas cessé de craindre pour lui depuis le début de la guerre et parce qu'il était tout ce qui l'attachait à la vie. Ou bien parce que son angoisse pour son fils aîné, pour son mari, s'était émoussée, effacée. En tout cas, elle pensait rarement à eux, les morts, ils lui apparaissaient comme à travers une vapeur grise. Elle se rappelait sans plaisir sa jeunesse, ses années de mariage. Tout cela était inutile, enfui bien

loin, et ne lui apportait ni joie ni soulagement. Quant aux souvenirs les plus récents, ils ne la touchaient pas. Et soudain « le petit » se dressait dans sa mémoire avec une netteté extrême, presque tangible. Mais aussitôt son cœur se mettait à battre plus vite. Puis l'étouffement commençait, son visage devenait noir, et elle restait un long moment inconsciente, mais c'est à lui de nouveau qu'elle pensait dès qu'elle reprenait connaissance. C'était son dernier fils, elle ne pouvait pas l'oublier…

Un jour, elle était couchée dans la chambre. Le soleil de midi brillait au-dehors. A la limite du ciel, vers le sud, les nuages blancs cabrés par le vent flottaient majestueusement dans un bleu aveuglant. Le silence épais n'était rompu que par le son monotone et endormant des sauterelles. Dehors, au pied de la fenêtre, il y avait encore de l'herbe épargnée par le soleil, qui se serrait contre le soubassement de la maison : arroche à demi fanée mêlée d'avoine folle et de chiendent ; c'est là que les sauterelles avaient trouvé refuge et elles s'en donnaient à cœur joie. Ilinitchna se prit à écouter leur musique incessante, à respirer l'odeur de l'herbe brûlée par le soleil, qui pénétrait dans la chambre, et une steppe au mois d'août tout embrasée lui apparut soudain – tiges dorées des blés, ciel bleu voilé de brume grise…

Elle voyait distinctement les bœufs paissant à la lisière où poussait l'armoise, une charrette, la toile tendue au-dessus, elle entendait la stridulation des sauterelles, respirait l'odeur amère et doucereuse de l'absinthe… Elle se voyait aussi elle-même, jeune, grande, belle… Elle marche, elle se hâte vers le campement. Le chaume bruisse sous ses pieds, pique ses mollets nus, le vent brûlant sèche sur son dos sa chemise humide de sueur, rentrée dans la jupe, et lui rôtit le cou. Son visage est en feu, l'afflux du sang fait tinter ses oreilles. Elle maintient de son bras plié ses seins lourds, durs, pleins de lait ; soudain, elle entend les pleurs entrecoupés d'un enfant et presse le pas ; elle ouvre en marchant le col de sa chemise.

Ses lèvres desséchées tremblent et sourient quand elle tire du berceau accroché à la charrette le petit Grichka tout noiraud. Retenant avec la bouche le cordon de sa croix, tout mouillé de sueur, elle lui donne bien vite le sein et murmure sans desserrer les dents : « Mon petit garçon chéri ! Mon beau petit ! Ta mère qui te laissait mourir de faim !… » Grichka continue de sangloter d'un air fâché, tète et s'accroche au mamelon de ses petites dents cruelles. Un homme jeune aux moustaches noires, le père de Grichka, est debout à côté d'elle et bat sa faux. Elle garde les cils abaissés, mais aperçoit son sourire et les globes bleutés de ses yeux malicieux… La chaleur l'oppresse, la sueur lui coule du front et lui chatouille les joues, et le jour devient sombre, sombre…

Elle revint à elle, passa la main sur son visage trempé de larmes et resta longtemps ainsi en proie à une crise affreuse, de temps en temps sombrant dans l'inconscience.

Le soir, quand Douniachka et son mari se furent endormis, elle rassembla tout ce qui lui restait de forces, se leva, sortit dans la cour. Aksinia, qui avait cherché jusqu'à cette heure tardive une vache échappée du troupeau, rentrait chez elle ; elle vit Ilinitchna marcher jusqu'à l'aire à pas lents, chancelante. « Qu'est-ce qu'elle va faire là, malade comme elle est ? » s'étonna Aksinia, qui gagna, sans faire de bruit, la clôture de l'aire des Mélékhov et regarda. La pleine lune brillait. Un petit vent venait de la steppe. Une meule de paille donnait une ombre épaisse sur l'aire nue, aplanie par les rouleaux de pierre. Ilinitchna, debout, se tenait des deux mains à la haie et regardait au loin dans la steppe l'étoile inaccessible d'un feu allumé par des faucheurs. Aksinia voyait distinctement son visage bouffi éclairé par la lumière bleue de la lune, et la mèche de cheveux gris s'échappant de sous le châle noir.

Ilinitchna regarda longtemps la steppe, enfin elle dit doucement, comme à quelqu'un tout près d'elle :

— Grichenka ! Mon tout petit !

Elle se tut un instant et reprit d'une autre voix, plus basse et plus sourde :

— Mon petit cœur !…

Aksinia se mit à trembler, saisie d'une angoisse, d'une peur incompréhensibles, s'arracha à la clôture et rentra chez elle.

Cette nuit-là, Ilinitchna comprit qu'elle serait bientôt morte, que la mort était à son chevet. A l'aube, elle tira du coffre la chemise de Grigori, la plia et la mit sous son oreiller ; elle prépara aussi la parure mortuaire dont il faudrait la vêtir après son dernier soupir.

Le matin, Douniachka vint, comme d'habitude, prendre des nouvelles de sa mère. Ilinitchna tira de sous l'oreiller la chemise de Grigori, soigneusement pliée, et la lui tendit en silence.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Douniachka étonnée.

— La chemise de Gricha… Donne-la à ton mari, qu'il la porte. La sienne est vieille, toute pourrie de sueur, je parie… dit Ilinitchna d'une voix presque imperceptible.

Douniachka aperçut, posées sur le coffre, la jupe noire de sa mère, la chemise et les chaussures d'étoffe, tout ce dont on munit les mortes pour leur lointain

voyage. Elle pâlit.

— Pourquoi avez-vous préparé tout ça, maman ? Rangez-le, pour l'amour du Christ ! Dieu vous garde, il est trop tôt pour penser à la mort.

— Non, il est temps… murmura Ilinitchna. C'est mon tour… Occupe-toi des enfants, surveille-les jusqu'au retour de Gricha… Moi, c'est sûr, je ne vivrai pas jusque-là… Non, je ne vivrai pas jusque-là…

Pour que Douniachka ne vît pas ses larmes, Ilinitchna se retourna vers le mur et se couvrit le visage d'un mouchoir.

Elle mourut trois jours après. Des femmes de son âge lui firent sa toilette mortuaire, la parèrent et la couchèrent sur la table de la chambre. Le soir, Aksinia vint prendre congé d'elle. Elle eut peine à reconnaître, dans le visage embelli et sévère de cette petite vieille morte, les traits de la fière et vaillante Ilinitchna. Comme elle touchait des lèvres le front froid et jaune de la défunte, Aksinia remarqua la mèche de cheveux gris qu'elle connaissait bien, irréductible, échappée du serre-tête blanc, et cette oreille ronde et menue comme celle d'une jeune femme.

Avec l'accord de Douniachka, Aksinia prit les enfants chez elle. Elle leur donna à manger – ils étaient silencieux, effrayés de cette nouvelle mort – et les fit coucher avec elle. Elle éprouvait un étrange sentiment en serrant dans ses bras, des deux côtés, les enfants bien sages de l'homme qu'elle aimait. Elle se mit à leur raconter à mi-voix des contes qu'elle avait entendus dans son enfance, pour les distraire, les arracher à la pensée de leur grand-mère morte. Doucement, d'une voix chantante, elle leur raconta l'histoire du pauvre petit orphelin Vaniouchka :

Les cygnes et les oies,

Sur vos blanches ailes,

Prenez, prenez-moi.

Vous m'emporterez

Au pays que j'aime

Et où je suis né…

Avant qu'elle eût fini, la respiration des enfants devint régulière. Michatka

était couché au bord du lit, la figure très fort appuyée contre l'épaule d'Aksinia. D'un mouvement de l'épaule, Aksinia redressa la tête renversée de l'enfant et tout à coup sentit son cœur fendu par une cruelle angoisse, et sa gorge nouée. Elle se mit à pleurer douloureusement, amèrement ; elle était toute secouée de sanglots, mais ne pouvait même pas essuyer ses larmes, car les enfants de Grigori dormaient sur ses bras, et elle ne voulait pas les éveiller.

4

On aurait pu croire, après la mort d’Ilinitchna, que Kochévoï, resté seul maître de la maison et désormais tout-puissant, eût redoublé de zèle pour remettre en train son exploitation et la faire valoir, mais il en fut tout autrement : il travaillait chaque jour moins volontiers, sortait de plus en plus souvent et restait le soir jusqu’à une heure tardive à fumer sur le perron, enfoncé dans ses pensées. Douniachka ne pouvait pas ne pas remarquer les changements survenus chez son mari. Lui qui auparavant se donnait tout entier à son travail, elle le voyait souvent abandonner sans raison la hache ou le rabot et s’asseoir à l’écart pour se reposer. De même aux champs, quand on sema le seigle d’automne : Michka faisait deux sillons puis arrêtait les bœufs, roulait une cigarette et restait longtemps assis dans le champ labouré ; et il fumait, le front plissé.

Douniachka, qui avait hérité le sens pratique de son père, pensait avec inquiétude : « Ça n’a pas duré longtemps… Ou bien il est malade, ou bien c’est tout simplement qu’il est feignant. J’aurai bien de la gêne avec un homme comme ça. A croire qu’il ne travaille pas pour son compte : il fume pendant une moitié de la journée, il se gratte pendant l’autre moitié, et pour le travail il n’a jamais le temps… Il faut que je cause avec lui tranquillement, pour qu’il ne se fâche pas, sans ça, s’il continue à s’occuper de la maison comme ça, on sera dans le besoin jusqu’au cou… »

Donc, un jour, Douniachka dit avec précaution :

— Tu as changé, Micha, c’est-il ta maladie qui te reprend ?

— Ma maladie, quelle maladie ? Pas besoin d’être malade pour s’emmerder ici, répondit Michka irrité.

Il toucha les bœufs et partit derrière le semoir.

Douniachka jugea peu à propos de poursuivre ses investigations ; en fin de compte, les femmes n’ont pas de leçons à donner à leur mari. La conversation n’alla pas plus loin.

Mais elle se trompait. La seule cause qui empêchait Michka de travailler avec son zèle habituel, c’était sa conviction, chaque jour un peu plus grande, qu’il s’était réinstallé prématurément au village : « Je me suis remis au travail trop tôt,

je me suis trop dépêché… » pensait-il avec dépit, en lisant les nouvelles des fronts dans le journal de district ou en écoutant, le soir, les récits des Cosaques rouges démobilisés. Mais surtout, il était alarmé par l'état d'esprit des gens du pays : certains disaient ouvertement que le pouvoir des Soviets mourrait avant l'hiver, que Wrangel avait réussi à sortir de Tauride et s'approchait déjà de Rostov, que les Alliés avaient débarqué un énorme contingent de troupes à Novorossiisk… Les bruits les plus insensés se répandaient dans le village. Les Cosaques rentrés des camps d'internement et des mines avaient eu le temps de manger tout leur saoul chez eux pendant l'été et restaient distants, buvaient de l'eau-de-vie pendant des nuits entières, tenaient toutes sortes de conciliabules et, rencontrant Michka, lui demandaient avec une feinte indifférence : « Toi qui lis les journaux, Kochévoï, raconte un peu ce qui se passe là-bas. Ils lui auront bientôt réglé son compte, à Wrangel ? Et c'est sûr ou bien c'est des blagues que les Alliés recommencent à foncer vers chez nous ? »

Un samedi soir, Michka reçut la visite de Prokhor Zykov. Michka venait de rentrer des champs, il se lavait au perron. Douniachka lui versait de l'eau d'une cruche sur les mains et regardait en souriant le cou maigre et boucané de son mari. Après avoir dit bonjour, Prokhor s'assit sur la marche la plus basse du perron et dit :

— Pas de nouvelles de Grigori Pantélévitch ?

— Non, répondit Douniachka, il n'écrit pas.

Michka avait fini de s'essuyer le visage et les mains, il regarda Prokhor dans les yeux, sans sourire.

— Tu t'ennuies de lui ?

Prokhor soupira, arrangea la manche vide de sa chemise.

— Ça se comprend. On a toujours servi ensemble.

— Et vous voudriez recommencer ?

— Quoi donc ?

— Recommencer à servir.

— Tous les deux, on a servi notre content.

— Moi, je pensais que tu n'en pouvais plus de l'attendre, pour reprendre du service, poursuivit Michka, toujours sans sourire. Et pour recommencer à te battre contre le pouvoir des Soviets…

— Là, tu te trompes, Mikhaïl, dit Prokhor, vexé.

— Comment, je me trompe ? J’entends parler de toutes sortes de conversations dans le village.

— Est-ce que j’ai dit quelque chose ? Où as-tu entendu dire ça ?

— Pas toi, mais des gens, des gens comme toi et Grigori, tous en train d’attendre le retour des « vôtres ».

— Moi, ces « nôtres »-là, je ne les attends pas. Pour moi, tout le monde se vaut.

— C’est ça qui est mauvais, c’est que tout le monde se vaut pour toi. Entrons, ne te fâche pas, je blaguais.

Prokhor monta de mauvaise grâce les marches du perron, passa le seuil du vestibule et dit :

— Tes blagues ne sont pas bien drôles, mon petit frère… Le passé, il faut l’oublier. Moi, j’ai payé pour ce passé-là.

— On ne peut pas oublier tout le passé, dit Michka sèchement, en se mettant à table. Assieds-toi, tu souperas avec nous.

— Merci. C’est sûr qu’on ne peut pas tout oublier. Par exemple, ma main que j’ai perdue, je serais bien content de l’oublier, mais ça, ça ne se laisse pas oublier, à chaque seconde je m’en souviens.

Douniachka dit, tout en mettant la table, et sans regarder son mari :

— Alors, d’après toi, celui qui a été chez les Blancs, de toute sa vie jamais on ne lui pardonnera.

— Qu’est-ce que tu croyais ?

— Je croyais que celui qui regarde le passé mérite, comme on dit, de perdre les yeux.

— Oui, c’est peut-être comme ça dans l’Évangile, dit froidement Michka, mais pour moi un homme doit toujours répondre de ce qu’il a fait.

— Le gouvernement ne dit rien là-dessus, répliqua tranquillement Douniachka.

Elle n’avait pas envie de se quereller avec son mari en présence d’un étranger, mais elle lui en voulait de s’être moqué de Prokhor d’une façon qui lui paraissait déplacée, et de l’hostilité envers Grigori qu’il avait manifestée.

— Le gouvernement, il ne te dit rien. Ce n’est pas avec toi qu’il va discuter. Mais ceux qui ont servi chez les Blancs, il faudra qu’ils rendent des comptes

devant la loi soviétique.

Prokhor se mêla à la conversation :

— Alors, moi aussi, comme ça, il faudra que je rende des comptes ?

— Toi, tu n'es qu'un veau : tu manges, et on te rentre à l'étable ! On ne demandera rien aux ordonnances, mais Grigori, quand il rentrera, il n'y coupera pas. Nous lui poserons des questions sur l'insurrection.

— Tu veux dire que tu lui poseras des questions, toi aussi ? dit Douniachka, les yeux étincelants, en mettant une jatte sur la table.

— Oui, répondit tranquillement Michka.

— Ce n'est pas à toi de le faire… Il y aura assez d'enquêteurs sans toi. Il a gagné son pardon dans l'Armée Rouge…

La voix de Douniachka tremblait. Elle s'assit à la table. Ses doigts tiraillaient le volant de son tablier. Comme s'il ne remarquait pas l'agitation de sa femme, Michka poursuivit, toujours tranquillement :

— C'est que ça m'intéresse de lui poser des questions. Pour ce qui est du pardon, on a le temps… Il faut attendre… Il faut voir encore comment il l'a gagné, de quelle façon il l'a gagné. Il a beaucoup fait couler le sang des nôtres. Il faut encore savoir de quel côté ça pèse le plus lourd…

C'était la première mésentente depuis le début de leur vie commune. Un silence gêné pesait sur la cuisine. Michka buvait son lait sans rien dire, de temps en temps s'essuyait les lèvres avec sa serviette. Prokhor fumait, regardait Douniachka ; puis il se mit à parler du travail de la ferme et resta encore une demi-heure. Avant de partir, il dit :

— Kirill Gromov est rentré. Tu le sais ?

— Non. D'où il vient ?

— De chez les Rouges. Il était à la Première de Cavalerie aussi.

— C'est lui qui était chez Mamontov ?

— Oui, c'est lui.

— Un fameux soldat, dit Michka en souriant.

— Et comment ! Pour le pillage, il était le premier. Il avait la main leste pour ça.

— Il paraît qu'il sabrait les prisonniers sans pitié. Il pouvait tuer un homme

pour ses brodequins. Une fois le type mort, il ne prenait que les brodequins.

— C'est ce qu'on dit, oui, confirma Prokhor.

— Lui aussi, il faut lui pardonner ? demanda Michka d'un air patelin. Dieu, à ce qu'il paraît, pardonnait à ses ennemis et nous l'a commandé, oui ou non ?

— Ben, c'est-à-dire… Mais qu'est-ce que tu voudrais lui faire ?

— Ce que je voudrais lui faire…

Michka plissa les yeux.

— Je voudrais lui faire une chose qui lui tirerait l'âme du corps. D'ailleurs, il n'y échappera pas. A Viochenskaïa, il y a la Tchéka du Don, elle lui fera sa fête.

Prokhor sourit et dit :

— C'est bien vrai, il n'y a que la tombe qui redresse les bossus. De l'Armée Rouge aussi, il a ramené des objets volés. Sa femme s'est vantée à la mienne d'un manteau de dame qu'il lui a rapporté, et d'un tas de robes, et de toutes sortes de choses. Il était à la brigade Maslak, et c'est de là qu'il revient. Il a déserté, c'est pas possible autrement, il a rapporté des armes avec lui.

— Quelles armes ? demanda Michka.

— Facile à comprendre : une carabine à canon raccourci, euh, un pistolet, et peut-être bien quelque chose d'autre.

— Il est allé se faire enregistrer au Soviet, tu ne sais pas ?

Prokhor se mit à rire et fit non de la main.

— Même au lasso on ne l'y traînerait pas. A mon avis, il a déserté. Il foutra le camp de chez lui, si ce n'est pas aujourd'hui ce sera demain. Kirill, oui, ça se voit qu'il pense encore à se battre, et toi tu me le reproches à moi. Non, mon petit frère, la guerre, j'en ai mon content, je m'en suis fourré jusque-là.

Prokhor s'en alla. Peu de temps après, Michka sortit à son tour dans la cour. Douniachka avait donné à manger aux enfants et s'apprêtait à se coucher quand il rentra. Il tenait dans ses mains un objet enveloppé de toile à sac.

— Où as-tu bien pu aller ? demanda Douniachka sans douceur.

— J'ai été chercher ma dot, dit Michka avec un aimable sourire.

Et il déballa un fusil soigneusement enveloppé, une giberne gonflée de cartouches, un pistolet et deux grenades à main. Il déposa tout cela sur le banc et versa du pétrole dans une soucoupe.

— D’où est-ce que tu tiens ça ? dit Douniachka en montrant les armes d’un mouvement des sourcils.

— C’est à moi, ça vient du front.

— Et où est-ce que tu le gardais ?

— Peu importe où je le gardais, en tout cas ça n’a pas bougé.

— Alors tu es cachottier comme ça… Tu ne disais rien. Tu te caches même de ta femme ?

Michka sourit avec une feinte indifférence et dit, en s’efforçant visiblement d’être gentil :

— Quel besoin avais-tu de le savoir, ma petite Dounia ? Ce n’est pas l’affaire des femmes. Il vaut mieux que ces choses-là restent ici, ma fille, ça peut servir à la maison.

— Mais pourquoi tu apportes ça ici ? Toi qui es si respectueux de la loi, toi qui sais tout… Tu ne crois pas que c’est défendu ?

Michka se rembrunit et dit :

— Bourrique ! Quand Kiriouchka Gromov rapporte des armes, ça fait du tort au pouvoir des Soviets, mais quand c’est moi qui en rapporte, des armes, ça ne peut faire que du bien au pouvoir des Soviets. Tu comprends ? Qui est-ce qui me le reprochera ? Tu dis n’importe quoi. Couche-toi, dors.

Il en était arrivé à la seule conclusion juste à ses yeux : si les rescapés blancs rentraient avec des armes, il lui fallait se tenir sur ses gardes. Il nettoya soigneusement le fusil et le pistolet, et, le lendemain, au point du jour, partit à pied pour Viochenskaïa.

Tout en lui fourrant des provisions dans son sac, Douniachka s’écria, avec dépit et amertume :

— Tu continues à faire des mystères avec moi. Dis-moi au moins si tu pars pour longtemps et ce que tu vas faire ? Ce n’est pas une vie, à la fin ! Il veut s’en aller, et on n’en tire pas un mot !… Tu es mon mari ou un vagabond de passage ?

— Je vais à Viochenskaïa, à la commission, qu’est-ce que tu veux que je te dise d’autre ? Quand je reviendrai, tu sauras.

Il descendit au Don en maintenant de la main son sac, monta dans la barque et gagna rapidement l’autre rive.

A Viochenskaïa, Michka passa une visite devant la commission médicale. Le docteur lui dit :

— Vous ne pourrez pas servir dans les rangs de l'Armée Rouge, cher camarade. La malaria vous a beaucoup abîmé. Il faut vous soigner, sinon ça ira mal. L'Armée Rouge n'a pas besoin d'hommes dans cet état-là.

— Alors, de quels hommes elle a besoin ? Je me suis battu deux ans, et maintenant on n'a plus besoin de moi ?

— On a besoin avant tout d'hommes en bonne santé. Quand vous serez en bonne santé, vous pourrez servir aussi. Avec votre ordonnance, on vous donnera de la quinine à la pharmacie.

— Ouai-ai-ais, je comprends.

Michka remit sa vareuse comme un cheval rétif refusant le collier : il n'arrivait pas à passer la tête par le col ; il ne boutonna son pantalon qu'une fois sorti dans la rue et se dirigea tout droit vers le comité de district du parti.

Il rentra à Tatarski avec le titre de président du Comité révolutionnaire de village. Après avoir rapidement dit bonjour à sa femme, il dit :

— Bon, maintenant, on verra ce qu'on verra.

— A propos de quoi tu dis ça ? demanda Douniachka étonnée.

— Toujours à propos de la même chose.

— Quelle chose ?

— Je suis nommé président. Tu comprends ?

Douniachka joignit douloureusement les mains. Elle voulut parler, mais Michka ne l'écouta pas, il ajusta devant la glace son baudrier sur sa vareuse militaire déteinte et partit pour le Soviet.

Depuis l'hiver, le président du Comité révolutionnaire était le vieux Mikhéïev. Il était à moitié aveugle, sourd de surcroît ; ses obligations lui pesaient, et il accueillit l'annonce de son remplacement avec la plus grande satisfaction.

— Voilà les papiers, mon petit gars, prends-les, pour l'amour de Dieu, dit-il sans cacher sa joie, et il se signait et se frottait les mains. Je vais sur mes quatre-vingts, dans ma vie je n'ai jamais été responsable de rien du tout, et il a fallu que je m'y mette à mon âge de vieillesse… C'est votre affaire, à vous, les jeunes, mais moi, comment veux-tu ? Je ne vois pas, je n'entends pas… A mon âge, il est temps de prier le bon Dieu, et ils m'avaient nommé président…

Michka jeta un rapide coup d’œil sur les consignes et les ordres envoyés par le Comité révolutionnaire de stanitsa, et demanda :

— Le secrétaire, où est-il ?

— Hein ?

— Le secrétaire, je te dis, nom de Dieu !

— Le *sequertaire* ? Il sème son seigle. Il ne vient ici qu’une fois par semaine, périsse-t-il du feu du ciel ! Souvent il y a des papiers qui arrivent de la stanitsa, et il faut les lire, mais tu peux y aller avec des chiens, tu ne mettras pas la main dessus. Tiens, voilà un papier important, ça fait je ne sais combien de temps qu’il aurait fallu le lire. Moi, je ne m’y connais pas dans les écritures, ça non. J’ai bien du mal à écrire mon nom, mais alors lire, je ne sais pas du tout, je ne sais que mettre le cachet.

Michka examinait en fronçant les sourcils la pauvre salle du Comité révolutionnaire, ornée seulement d’une vieille affiche souillée par les mouches.

Le vieux était si heureux de ce congédiement inattendu qu’il risqua une plaisanterie ; il dit à Michka en lui remettant le cachet enveloppé dans un chiffon :

— Voilà tout le bien du village. De l’argent, il n’y en a pas, et le bâton d’ataman, on n’y a pas droit sous le pouvoir des Soviets. Si tu veux, je peux te donner ma canne.

Et il tendit à Michka, avec un sourire édenté, une canne de frêne polie dans ses paumes.

Mais Kochévoï n’était pas d’humeur à rire. Il regarda encore une fois la salle du Comité révolutionnaire, pitoyable dans sa misère, se rembrunit et dit en soupirant :

— Disons que tu m’as transmis les affaires, grand-père. Maintenant, va-t’en aux quatre cents diables.

Et il montra la porte des yeux, d’une façon qui ne laissait place à aucun doute.

Puis il s’assit derrière la table, les coudes largement écartés, et resta longtemps ainsi, seul, les dents serrées, la mâchoire inférieure en avant. Mon Dieu, quel enfant de putain il était pendant tout ce temps où il ne faisait que travailler la terre sans lever la tête et sans écouter ce qui se passait autour de lui !… Fou de rage contre lui-même et contre tout ce qui l’entourait, il se leva, rajusta sa vareuse et dit, sans desserrer les dents, en regardant loin devant lui :

— Je vous ferai voir, mes pigeons, ce que c’est que le pouvoir des Soviets.

Il ferma solidement la porte en mettant une chaîne au verrou et traversa la place pour rentrer chez lui. Près de l’église, il rencontra un des fils Obnizov, lui dit négligemment bonjour de la tête et passa son chemin ; bientôt il se retourna, illuminé par une idée subite, et cria :

— Hé, Andriouchka ! Arrête, viens !

L’adolescent blondasse approcha timidement. Michka lui tendit la main comme à un homme et lui dit :

— Où vas-tu ? De ce côté-ci ? Oui, tu te promènes, hein ? Tu avais à faire ? Je voulais te demander quelque chose : tu as été à la grande école ? Tu as fait des études ? C’est bien. Le travail de bureau, tu connais ça ?

— Quel travail ?

— Oh ! ordinaire ! Les expéditions, les renvois, tu connais ça ?

— Tu parles de quoi, camarade Kochévoï ?

— Eh bien, je te parle des papiers qu’il y a dans les bureaux. Tu sais ce que je veux dire ? Bon, il y a les expéditions, et puis un tas d’autres choses.

Michka agita les doigts vaguement et dit durement, sans attendre de réponse :

— Si tu ne sais pas, tu apprendras plus tard. A présent, je suis président du Comité révolutionnaire de village. Tu es un petit gars instruit, je te nomme secrétaire. Va au local du Comité et surveille les papiers qu’il y a là-bas, tout est sur la table, je reviendrai bientôt. Compris ?

— Camarade Kochévoï !

Michka eut un geste agacé, dit avec impatience :

— On discutera plus tard. Va prendre ton poste.

Et il s’éloigna dans la rue lentement, d’un pas égal.

Chez lui, il enfila un pantalon neuf, fourra son pistolet dans sa poche et dit à sa femme, en mettant soigneusement sa casquette devant le miroir :

— Je sors, j’ai affaire. Si quelqu’un vient demander après le président, dis qu’il rentrera bientôt.

La charge de président a ses exigences… Michka marchait lentement, d’un air important ; son allure était si insolite que certains hommes du village s’arrêtaient lorsqu’ils le croisaient et le suivaient du regard en souriant. Prokhor Zykov, le

rencontrant dans la ruelle, recula contre la clôture avec un respect bouffon et demanda :

— Qu'est-ce qui te prend, Mikhaïl ? Tu te fais beau en semaine et tu marches comme à la parade… C'est-il que tu veux te marier deux fois ?

— Il y a de ça, répondit Michka et il serra les lèvres d'un air entendu.

Près du portail de la ferme Gromov, il prit, sans s'arrêter, sa blague dans sa poche, regarda attentivement la vaste cour, les dépendances, les fenêtres de la maison.

La mère de Kirill Gromov sortait du vestibule. Penchée en arrière, elle portait une cuvette contenant un potiron coupé en petits morceaux. Michka la salua respectueusement et s'avança sur le perron.

— Kirill est à la maison, bonne femme ?

— Oui, oui, entre, dit la vieille en lui cédant le passage.

Michka pénétra dans un vestibule obscur et trouva à tâtons la poignée de la porte.

Kirill lui ouvrit lui-même la porte de la grande salle et recula d'un pas. Rasé de frais, souriant et légèrement gris, il toisa Michka d'un regard bref et fureteur, et dit sans aucune gêne :

— Encore un vieux soldat ! Entre, Kochévoï, assieds-toi, on t'invite. Nous sommes en train de boire un petit coup…

— Salut et à votre bonne santé !

Michka serra la main de l'hôte et regarda les hommes assis à la table.

Visiblement, il tombait mal. Un Cosaque aux épaules larges, qu'il ne connaissait pas, affalé dans le coin d'honneur, lança un bref coup d'œil interrogateur à Kirill et repoussa son verre. Un parent éloigné des Korchounov, Sémion Akhvatkine, assis à l'autre bout de la table, se renfrogna à la vue de Michka et détourna les yeux.

Kirill invita Michka à prendre place.

— Merci.

— Non, assieds-toi, ne nous fais pas offense, bois un coup avec nous.

Michka s'assit. Recevant un verre d'eau-de-vie des mains du maître de maison, il dit avec un hochement de tête :

— A ton retour, Kirill Ivanovitch !

— Merci. Toi, ça fait longtemps que tu as quitté l'armée ?

— Longtemps, oui. J'ai eu le temps de reprendre mes habitudes.

— De reprendre tes habitudes et aussi de te marier, à ce qu'on dit ? Mais dis donc, tu marchandes. Vide ton verre.

— Je n'ai pas envie. Il faut que je cause avec toi d'une affaire.

— Ah ! non alors ! Pas de blagues ! Aujourd'hui, je ne cause pas d'affaires. Aujourd'hui, je m'amuse avec mes amis. Si c'est pour affaires, reviens demain.

Michka se leva et dit avec un sourire tranquille :

— Ce n'est pas grand-chose, mais c'est pressé. Sortons une minute.

Kirill, lissant sa moustache soigneusement tortillée, resta un moment silencieux, puis se leva.

— Peut-être que tu peux me dire ça ici ? Pourquoi fausser compagnie aux autres ?

— Non, sortons, dit Michka d'un ton contenu mais ferme.

— Sors donc avec lui, pourquoi tu discutes ? dit le Cosaque aux épaules larges que Michka ne connaissait pas.

Kirill alla de mauvaise grâce dans la cuisine. A sa femme, qui s'affairait auprès du poêle, il murmura :

— Sors d'ici, Katérina.

Il s'assit sur le banc et demanda sèchement :

— De quoi il s'agit ?

— Depuis combien de jours es-tu chez toi ?

— Quoi ?

— Je te demande depuis combien de jours tu es chez toi.

— Trois jours, il me semble.

— Au Comité révolutionnaire, tu y es passé ?

— Non, pas encore.

— Et à Viochenskaïa, tu as l'intention d'y aller, au commissariat militaire ?

— Pourquoi donc tu me cuisines comme ça ? Tu viens pour affaires, alors

parle de ton affaire.

— C’est bien ce que je fais.

— Alors va-t’en au diable ! Pour qui tu te prends, que je doive te rendre des comptes ?

— Je suis président du Comité révolutionnaire. Montre-moi l’attestation de ton corps.

— Aaaaah ! voilà ! s’exclama Kirill, et il planta tout à coup un regard perçant et dégrisé dans les prunelles de Michka. Fous le camp.

— Je m’en vais. Ton attestation.

— J’irai au Soviet aujourd’hui, je l’apporterai.

— Donne-la-moi tout de suite.

— Je l’ai rangée.

— Trouve-la.

— Non, je ne la chercherai pas maintenant. Rentre chez toi, Mikhaïl, ou ça fera du vilain.

— Ça ne fera pas du vilain longtemps… Michka mit la main dans sa poche droite.

— Habille-toi.

— Ça suffit, Mikhaïl. Tu ferais mieux de ne pas me toucher…

— Viens avec moi, je te dis.

— Où ?

— Au Comité.

— Je n’ai pas envie.

Kirill avait pâli, mais il gardait un sourire enjoué. Michka fléchit brusquement le corps vers la gauche, tira son pistolet de sa poche, arma.

— Tu vas venir, ou non ? dit-il doucement.

Sans répondre, Kirill fit un pas vers la salle commune, mais Michka lui barra la route et montra des yeux la porte du vestibule.

— Les gars ! cria Kirill avec une feinte désinvolture, comme qui dirait qu’on m’arrête ! Finissez la vodka sans moi.

La porte de la salle commune s’ouvrit toute grande. Akhvatkine fit mine de

sortir, mais, voyant le pistolet dirigé contre lui, recula vivement derrière le chambranle.

— Avance, ordonna Michka à Kirill.

Celui-ci partit d'un pas nonchalant, mit mollement la main sur la poignée de la porte et, soudainement, d'un bond, fut au bout du vestibule ; il claqua furieusement la porte extérieure, sauta du perron. Tandis qu'il traversait la cour en courant vers le jardin, baissant le dos, Michka tira sur lui par deux fois et le manqua. Posant le canon de son arme sur son coude gauche plié, les jambes largement écartées, Michka visa soigneusement. Au troisième coup, Kirill sembla trébucher, mais se redressa et sauta légèrement la clôture. Michka descendit du perron en courant, suivi de la maison par une détonation sèche. Devant lui la balle claqua contre le mur blanchi du hangar, arracha un morceau de glaise et répandit sur la terre des éclaboussures de pierre grise.

Kirill courait vite et légèrement. Sa silhouette courbée paraissait et disparaissait entre les dômes verts des pommiers. Michka sauta pardessus la clôture, se jeta à terre, tira couché deux coups encore sur le fuyard et se retourna vers la maison. La porte extérieure était grande ouverte. La mère de Kirill était sur le perron, la main en visière, et regardait dans le jardin. « Il fallait l'abattre sur place sans discuter », pensa Michka avec indifférence. Il resta encore quelques moments couché sous la clôture, à regarder la maison, en ôtant d'un geste précis et machinal la boue collée à ses genoux, puis se leva, franchit pesamment la clôture et partit vers chez lui en maintenant abaissé le canon de son arme.

5

Akhvatkine et le Cosaque inconnu que Kochévoï avait vu en arrivant chez Gromov s’étaient échappés en même temps que Kirill. Deux Cosaques disparurent encore du village au cours de la nuit. Un petit détachement de la Tchéka du Don arriva à Tatarski, venant de Viochenskaïa. Quelques Cosaques furent arrêtés, et quatre hommes qui avaient quitté leur corps sans papiers furent envoyés à Viochenskaïa, à la compagnie disciplinaire.

Kochévoï passait des jours entiers au Comité révolutionnaire ; il ne rentrait chez lui qu’à la tombée de la nuit, posait son fusil chargé à côté du lit, fourrait son pistolet sous l’oreiller et se couchait sans se déshabiller. Trois jours après l’incident avec Kirill, il dit à Douniachka :

— On va dormir dans le vestibule.

— En l’honneur de quoi ? s’étonna Douniachka.

— Ils pourraient tirer par la fenêtre. Le lit est à côté de la fenêtre.

Douniachka transporta le lit dans le vestibule sans souffler mot. Le soir, elle demanda :

— Alors comme ça, on va vivre comme des lièvres ? Et en hiver on continuera à habiter dans le vestibule ?

— L’hiver n’est pas encore là. Pour le moment, il faut rester ici.

— Jusqu’à quand « pour le moment » ?

— Jusqu’à ce que j’aie mis la main sur Kirill.

— Si tu crois qu’il va t’apporter sa tête !

— Il viendra bien un jour, répliqua Michka avec assurance.

Mais il se trompait : Kirill Gromov, qui s’était caché de l’autre côté du Don avec ses compagnons, passa sur la rive droite quand il apprit que Makhno approchait et gagna la stanitsa Krasnokoutskaïa, où l’on annonçait l’arrivée des détachements précurseurs de la bande de Makhno. Repassant de nuit par le village, il rencontra dans la rue par hasard Prokhor Zykov et le chargea de dire à Kochévoï qu’il le saluait bien bas et qu’il ne manquerait pas de lui rendre visite.

Le lendemain matin, Prokhor fit à Michka le récit de sa rencontre et de sa conversation avec Kirill.

— Bon, qu'il vienne. Il a foutu le camp une fois, il ne s'en tirera pas une deuxième fois. Grâce à lui, je sais maintenant comment il faut procéder avec ces gars-là.

Makhno fit en effet son apparition aux frontières du district du Haut-Don. Devant le village de Konkov, il écrasa au cours d'un bref combat le bataillon d'infanterie que Viochenskaïa avait envoyé contre lui, mais ne poussa pas jusqu'au chef-lieu de district et fit mouvement vers la gare de Millérovo, coupa la voie ferrée au nord de Millérovo et partit en direction de Starobelsk. Les Cosaques gardes-blancs les plus virulents se joignirent à lui, mais la plupart restaient chez eux et attendaient.

Kochévoï continuait à vivre sur ses gardes, attentif à tout ce qui se passait dans le village. Mais la vie à Tatarski n'était guère agréable. Les Cosaques critiquaient sans cesse le pouvoir des Soviets pour toutes les privations qu'ils éprouvaient. Le petit magasin de la Société unique de consommation, créée depuis peu, manquait de tout ou presque. Des objets de première nécessité, comme le savon, le sucre, le sel, le pétrole, les allumettes, le gros sel, la graisse à essieux, faisaient défaut, et les étagères nues n'offraient que quelques malheureux paquets de cigarettes Aslomov, bien trop chères, et des articles de quincaillerie qui pouvaient rester des mois sans trouver acquéreur.

La nuit, au lieu de pétrole, on brûlait dans des soucoupes du beurre et de la graisse fondus. Le tabac domestique, cultivé dans les jardins, remplaçait le gros tabac. Comme on n'avait pas d'allumettes, on se servait couramment de silex et de briquets hâtivement fabriqués par les forgerons. On cuisait l'amadou dans l'eau bouillante avec de la cendre de tournesol, pour qu'il s'enflamme plus vite, mais, faute d'habitude, on avait du mal à obtenir du feu. Plus d'une fois, Michka, rentrant le soir du Comité révolutionnaire, vit des fumeurs en cercle dans la ruelle, rassemblés pour tirer des étincelles d'un silex, et qui juraient à mi-voix et disaient : « Pouvoir des Soviets, donne-nous du feu ! » Finalement, l'un d'eux avait la chance qu'une étincelle tombée sur un morceau d'amadou l'enflammât ; alors ils soufflaient tous ensemble sur la flamme et, leur cigarette allumée, s'accroupissaient et se racontaient les nouvelles. La sacristie fut vidée de tous ses registres, et, quand on eut fumé les registres, on fit des cigarettes avec tout ce qu'on trouvait dans les maisons, y compris les vieux livres d'école, et jusqu'aux livres saints des vieilles gens.

Prokhor Zykov, qui rendait visite assez souvent à la maison Mélékhov,

essayait de se procurer du papier auprès de Michka et disait d'un ton plaintif :

— Ma femme, le couvercle de son coffre était tout collé de vieux journaux. Je les ai arrachés et je les ai fumés. On avait le Nouveau Testament, un livre saint pourtant, je l'ai fumé aussi. Et j'ai fumé l'Ancien Testament. Les bienheureux saints n'en ont pas assez écrit, des testaments… Ma femme avait un livre de prières, il y avait toute notre parenté là-dedans, les vivants et les morts, je l'ai fumé aussi. Alors va-t-il falloir maintenant que je fume des feuilles de chou ou que je fasse sécher de l'herbe-à-la-teigne pour m'en servir comme de papier ? Non, Mikhaïl, tout ce que tu voudras, mais donne-moi un journal. Je ne peux pas me passer de fumer. Pendant la guerre, sur le front allemand, des fois, j'ai changé ma part de pain contre un demi-quart de tabac.

La vie n'était pas drôle à Tatarski, cet automne-là… Les roues des charrettes grinçaient, jamais graissées, les harnais et les chaussures, laissés sans goudron, séchaient et se cassaient, mais le plus fâcheux, c'était le manque de sel. Pour cinq livres de sel, à Viochenskaïa, les gens de Tatarski donnaient des moutons gras et rentraient chez eux, maudissant le pouvoir des Soviets. Ce diable de sel causa bien du souci à Michka… Un jour, les vieux du village arrivèrent au Soviet. Ils saluèrent respectueusement le président, ôtèrent leur bonnet et s'assirent sur les bancs.

— Il n'y a pas de sel, monsieur le président, dit l'un d'eux.

— Les messieurs, ça n'existe plus, à l'heure qu'il est, rectifia Michka.

— Excuse-moi, je t'en prie, c'est toujours la vieille habitude… On peut vivre sans dire monsieur, mais on ne peut pas vivre sans sel.

— Alors, qu'est-ce que vous voulez, les vieux ?

— Tu es le président, débrouille-toi, qu'on nous apporte du sel. On ne peut pas en faire venir assez du Manytch avec les bœufs.

— J'ai fait un rapport là-dessus au district. Ils le savent. Ils vont nous en envoyer bientôt.

— Tu peux toujours courir, dit un des vieillards en regardant la terre.

Michka devint tout rouge et se leva. Il était cramoisi de fureur, il retourna ses poches.

— Je n'ai pas de sel. Vous voyez ? Je n'en ai pas sur moi et je ne vais pas en sucer de mon doigt. Vous avez compris, les vieux ?

— Où est-il donc passé, le sel ? dit, après un moment de silence, le vieux

Tchoumakov, le borgne, et il promenait de son œil unique un regard étonné sur l'assistance. Avant, sous l'ancien gouvernement, ça ne faisait pas d'histoires, il y en avait des montagnes partout. Aujourd'hui, on ne peut pas en avoir une pincée…

— Notre gouvernement n'y est pour rien, dit Michka d'un ton plus calme. Dans cette affaire-là, le seul coupable, c'est l'ancien gouvernement, celui des cadets, le vôtre. C'est à cause de lui qu'on est ruiné au point qu'il n'y a peut-être rien à faire pour avoir du sel. Toutes les voies ferrées sont détruites. Les wagons, c'est pareil…

Michka fit une longue harangue aux vieux pour leur montrer comment les Blancs avaient détruit les biens de l'État dans leur retraite, fait sauter les usines, incendié les entrepôts. Certaines choses qu'il disait, il les avait vues de ses yeux pendant la guerre ; d'autres, il les avait entendu dire ; le reste, il l'inventait selon son inspiration, à seule fin de détourner de son cher pouvoir des Soviets le mécontentement général. Pour mettre le pouvoir des Soviets à l'abri des reproches, il mentait en toute tranquillité, rusait et pensait à part soi : « Ce ne sera pas un grand mal si j'en raconte un peu de trop sur ces salauds-là. De toute façon, c'est des salauds, ça ne peut pas leur faire de tort, et à nous ça nous rend service… »

— Les bourgeois, qu'est-ce que vous croyez, qu'ils sont tombés de la dernière pluie, ou quoi ? Ils ne sont pas idiots. Ils avaient ramassé toutes les réserves de sucre et de sel, des milliers et des milliers de pouds, qu'ils avaient transportés d'avance en Crimée, et là ils les ont mis sur des bateaux et envoyés dans les autres pays pour les vendre, disait Michka, les yeux brillants.

— Mais alors quoi, ils ont emporté aussi toute l'huile de graissage ? demanda Tchoumakov le borgne, d'un ton dubitatif.

— Tu croyais peut-être qu'ils te l'auraient laissée, grand-père ? Tu peux être sûr qu'ils se font du mauvais sang pour toi, comme pour tout le peuple des travailleurs. L'huile, ils trouveront à qui la vendre. Ils auraient tout emmené s'ils avaient pu, pour que le peuple meure de faim.

— C'est comme ça, c'est sûr, dit un des vieux. Les riches, c'est tous des gros mangeurs. Depuis toujours on le sait : plus un homme est riche, plus il lui en faut. Il y a un marchand à Viochenskaïa, au moment de la première retraite, il a tout mis dans des voitures, tout son bien jusqu'au plus petit fil, et pendant ce temps-là, les Rouges approchaient, et il ne sortait toujours pas de chez lui, il courait en pelisse par toute la maison, il arrachait les clous des murs avec des

tenailles. « Je ne veux pas, qu'il disait, leur laisser un clou » Alors, ce n'est pas étonnant qu'ils aient pris l'huile aussi.

— C'est pas tout ça, qu'est-ce que nous allons devenir sans sel ? dit à la fin le vieux Maksaïev d'un ton bonhomme.

— Nos ouvriers vont bientôt recommencer à extraire du sel. En attendant, on peut envoyer des voitures au Manytch, conseilla prudemment Michka.

— Les gens ne veulent pas y aller. Les Kalmouks font du dégât dans la région, ils ne laissent pas prendre le sel dans les marais, et ils volent les bœufs à main armée. Je connais un homme qui n'en a rapporté que son fouet. C'était la nuit, passé Vélikokniajeskaïa, il a vu arriver trois Kalmouks armés, qui lui ont emmené ses bœufs et qui lui ont dit en montrant son cou : « Tais-toi, sans ça tu mourras de la mauvaise mort… » Comment veux-tu qu'on y aille, après ça ?

— Il faudra attendre, soupira Tchoumakov.

Michka vint à bout, tant bien que mal, de sa conversation avec les vieux, mais il eut chez lui, et de nouveau à propos du sel, une âpre discussion avec Douniachka. De toute façon, les choses n'allaient pas très bien entre eux…

Cela avait commencé en ce jour mémorable où Prokhor avait parlé de Grigori, et la brouille de ce jour-là ne s'était pas effacée. Un soir, au souper, Michka déclara :

— Ta soupe n'est pas salée, la patronne. Pas de sel sur la table, trop de sel sur le râble.

— Trop de sel, à l'heure qu'il est, avec le gouvernement qu'on a, ce n'est pas possible. Tu sais combien il nous en reste, du sel ?

— Combien ?

— Deux poignées.

— Ça va mal, soupira Michka.

— Les braves gens sont allés au Manytch dès l'été chercher du sel, mais toi tu n'as jamais eu le temps d'y penser, dit Douniachka d'un ton de reproche.

— Avec quoi j'aurais pu y aller ? T'atteler toi, dans la première année de mariage, ce n'est pas très convenable. Et nos petits bœufs ne valent rien…

— Garde tes plaisanteries pour une autre fois. Quand tu mangeras tout à fait sans sel, tu pourras plaisanter.

— Mais qu'est-ce que tu as donc après moi ? Sérieusement, où veux-tu que

j’aille prendre du sel ? Voilà comme vous êtes, les femmes… On le vomirait qu’il faudrait encore vous le donner. Et s’il n’y en a pas, de ce maudit sel trois fois maudit ?

— Les autres ont été au Manytch avec leurs bœufs. Maintenant, ils ont du sel et ils ont de tout, et nous, nous continuerons à manger aigre et sans sel…

— On en sortira d’une façon ou d’une autre, Dounia. On recevra bientôt du sel. C’est pourtant pas ça qui manque, chez nous.

— Vous avez de tout, chez vous.

— Chez qui, chez vous ?

— Chez vous, les Rouges.

— Mais toi, qu’est-ce que tu es ?

— Tu le vois bien, ce que je suis. Vous racontiez, vous racontiez qu’avec vous, on aurait de tout en abondance et que tout le monde vivrait dans la richesse et l’égalité… La voilà, votre égalité : il n’y a pas de quoi saler la soupe.

Michka jeta sur sa femme un regard effrayé, pâlit.

— Qu’est-ce que tu dis, Dounia ? Comment tu parles ? C’est-il possible ?

Mais Douniachka avait pris le mors aux dents : elle était pâle, elle aussi, d’indignation et de colère, et elle continua en criant :

— C’est-il possible, oui ? Pourquoi fais-tu de grands yeux ? Dis dis donc, président, tu ne sais pas qu’il y a des gens, leurs gencives commencent à gonfler à cause du manque de sel ? Tu ne sais pas ce que les gens mangent, pour remplacer le sel ? Ils creusent les terres salées, ils vont jusqu’au tertre Nétchaïev et mettent de cette terre-là dans leur soupe… Tu ne l’as pis entendu dire ?

— Attends, ne crie pas, je le sais… Et après ?

Douniachka joignit les mains.

— Il n’y a pas d’après.

— Il faut bien le supporter, non ?

— Supporte-le.

— C’est ce que je fais, mais toi, tu… Toute la race Mélékhov qui ressort…

— Et comment elle est, la race Mélékhov ?

— Elle est contre-révolutionnaire, dit Michka sourdement, et il se leva.

Il regardait à terre, ne levait pas les yeux sur sa femme ; ses lèvres tremblaient légèrement, il dit :

— Si je t'entends encore une fois parler comme ça, je ne vivrai plus avec toi, je te le dis. Tu parles comme l'ennemi…

Douniachka voulut objecter quelque chose, mais Michka, louchant de colère, leva le poing.

— Tais-toi, dit-il d'une voix étouffée.

Douniachka le considéra sans crainte et sans cacher sa curiosité ; après quelques instants, elle dit d'un ton tranquille et gai :

— Bon, ça va, le diable sait pourquoi on en a causé… On vivra bien sans sel.

Elle resta un moment silencieuse et dit, avec ce sourire paisible que Michka aimait tant :

— Ne te fâche pas, Micha. S'il fallait se fâcher pour tout ce que nous faisons, nous autres femmes, on n'en sortirait pas. Tout ce qu'on ne va pas dire quand on est en colère… Tu boiras du sirop ou du lait caillé ?

En dépit de sa jeunesse, Douniachka était pleine d'expérience et sentait quand il faut s'obstiner dans une querelle, ou quand il faut plier et lâcher du terrain…

Une quinzaine de jours plus tard, une lettre arriva de Grigori. Grigori écrivait qu'il avait été blessé sur le front Wrangel et qu'il serait démobilisé après sa guérison, selon toute probabilité. Douniachka informa son mari du contenu de la lettre et demanda avec précaution :

— Quand il sera là, Micha, comment ferons-nous ?

— Nous irons dans ma maison. Il n'aura qu'à vivre seul ici. On partagera le bien.

— Ça ne sera pas possible de vivre ensemble. Sûrement qu'il prendra Aksinia.

— Même si c'était possible, je ne vivrais pas sous le même toit que ton frère, déclara durement Michka.

Douniachka leva les sourcils avec surprise.

— Pourquoi, Micha ?

— Tu le sais bien.

— Parce qu'il a été chez les Blancs ?

— C’est ça tout juste.

— Tu ne l’aimes pas… Vous étiez amis, pourtant.

— Il ne manquerait plus que ça, que je l’aime ! On était amis, seulement on ne l’est plus.

Douniachka était au rouet. La roue bourdonnait régulièrement. Le fil cassa. Douniachka arrêta la jante de la paume et dit en tordant le fil, sans regarder son mari :

— Quand il sera là, qu’est-ce qu’on lui fera pour avoir été avec les Cosaques ?

— Il sera jugé. Au tribunal.

— Et à quoi on peut le condamner ?

— Moi, je n’en sais rien, je ne suis pas juge.

— Est-ce qu’il peut être condamné à mort ?

Michka regarda le lit où dormaient Michatka et Poliouchka, écouta leur respiration régulière et répondit en baissant la voix :

— Oui.

Douniachka ne posa pas d’autre question. Le lendemain matin, quand elle eut fini de traire la vache, elle alla voir Aksinia.

— Gricha sera bientôt rentré, je t’apporte la bonne nouvelle.

Aksinia posa la marmite pleine d’eau sur le braisier, porta les mains à la poitrine. Voyant la rougeur de son visage, Douniachka lui dit :

— Mais ne te réjouis pas trop. Mon mari dit qu’il ne pourra pas échapper au tribunal. Dieu sait à quoi il sera condamné.

Un éclair d’angoisse passa dans les yeux humides et brillants d’Aksinia.

— Pour quoi ? demanda-t-elle brusquement, et elle n’avait pas la force de chasser de ses lèvres le sourire qui s’y attardait.

— Pour l’insurrection, pour tout.

— C’est des mensonges. Ils ne le feront pas passer en jugement. Il ne sait rien, ton Mikhaïl. En voilà un prophète !

— Peut-être que non, en effet, dit Douniachka.

Et elle ajouta après un court silence, en réprimant un sanglot :

— C’est qu’il en veut à mon petit frère… Ça me pèse si lourd sur le cœur, si lourd, que je ne peux pas le dire. J’ai peur pour mon frère. Il a encore été blessé… Quelle dure vie qu’il a !…

— Qu’il revienne seulement. Nous prendrons les enfants et nous nous cacherons quelque part, dit Aksinia, bouleversée.

Elle ôta sans raison son serre-tête, le remit, déplaça sans but la vaisselle sur le banc, impuissante à chasser l’émotion qui l’avait saisie.

Elle s’assit sur le banc, lissa sur ses genoux les plis de son vieux tablier usé, et Douniachka remarqua le tremblement de ses mains, sentit sa gorge se serrer. Elle eut envie d’être seule pour pleurer.

— Maman ne l’aura pas attendu… dit-elle doucement. Bon, je m’en vais. J’ai mon four à chauffer.

Dans le vestibule, Aksinia l’embrassa rapidement et gauchement dans le cou, lui prit la main, la lui baisa.

— Tu es contente ? demanda Douniachka tout bas, d’une voix qui se brisait.

— Comme ça, un petit peu, un tout petit peu… répondit Aksinia, masquant d’une plaisanterie, d’un sourire tremblant, le flux de ses larmes.

6

A la gare de Millérovo, Grigori, en qualité de commandant rouge démobilisé, eut droit à une voiture civile. Sur la route qui le conduisait chez lui, il changea de chevaux dans chaque bourg ukrainien et fut en vingt-quatre heures à la frontière du district du Haut-Don. Au premier village cosaque, le président du Comité révolutionnaire – un jeune soldat rouge rentré depuis peu de l'armée – lui dit :

— Il vous faudra continuer avec des bœufs, camarade commandant. Nous n'avons qu'un cheval dans tout le village, et encore, il ne marche plus que sur trois pattes. Tous nos chevaux sont restés sur le Kouban pendant la retraite.

— J'arriverai peut-être tant bien que mal jusque chez moi, avec ce cheval que tu dis ? demanda Grigori en tambourinant du doigt sur la table, et il fixait un regard inquisiteur sur les yeux rieurs du président, qui était un joyeux drille.

— Vous n'y arriverez pas. Au bout d'une semaine vous n'y seriez toujours pas. Mais ne vous en faites pas, nous avons des bœufs tout ce qu'il y a de bien, qui savent marcher, et de toute façon il faut qu'on envoie une voiture à Vochenskaïa, avec du fil téléphonique qui est en souffrance ici depuis la guerre. Ça fait que vous n'aurez pas besoin de changer de voiture. Vous irez comme ça jusque chez vous.

Le président plissa la paupière gauche et ajouta en souriant, avec un clin d'œil malin :

— On va vous donner nos meilleurs bœufs, et comme cocher une jeune veuve… On a ici une de ces drôlesses, on peut rien voir de mieux, même en rêve. Avec elle, vous ne vous apercevrez pas que vous êtes rendu chez vous. J'ai été soldat, je sais ce que c'est, je sais ce qu'il faut au militaire…

Grigori ne répondait pas, il réfléchissait : attendre une voiture qui suivît le même chemin serait fou. Et c'était trop loin pour aller à pied. Mieux valait accepter et partir avec les bœufs.

Une heure plus tard, la voiture arrivait. C'était une vieille charrette, les roues grinçaient ; la fourragère était en morceaux, le foin épandu sans soin pendait par paquets çà et là. « On a fait la guerre », pensa Grigori, en regardant avec dégoût le pauvre équipage. La conductrice marchait à côté des bœufs, agitant son fouet.

Elle était très jolie, en effet, et bien faite. Sa poitrine trop importante, disproportionnée, gâtait un peu sa silhouette, et une balafre en biais sur son menton rond lui donnait l'expression de celles qui ont une vilaine expérience de la vie et faisait paraître plus vieux son jeune visage brun et coloré, semé à la racine du nez de taches de rousseur dorées, menues comme des grains de mil.

Elle plissa les yeux en arrangeant son fichu, considéra Grigori avec attention et dit :

— C'est toi que j'emmène, oui ?

Grigori descendit du perron, boutonna sa capote.

— Oui, c'est moi. Tu as chargé le fil ?

— Alors il faut que je leur charge leur fil, malheureuse que je suis ? s'écria la Cosaque d'une voix sonore. Chaque jour en route ou au travail ! Pour qui on me prend ? Ils n'ont qu'à le charger eux-mêmes, ce fil, ou je pars à vide.

Elle traîna les bobines de fil jusque sur la charrette et se querella à voix haute, mais sans acrimonie, avec le président ; de temps en temps, elle lançait obliquement sur Grigori des regards de curiosité. Le président riait sans cesse et regardait la jeune veuve avec une admiration sincère. Parfois, il clignait de l'œil à Grigori, comme pour dire : « Voilà les femmes qu'on a chez nous. Tu ne l'aurais pas cru ! »

Au-delà du village s'étendait très loin la steppe d'automne, brune et fanée. Un torrent de fumée grise venant des terres labourées traversait la route. Les laboureurs brûlaient des mauvaises herbes : touffes sèches de chambre-folle et longues fibres de sétaire jaunie. L'odeur de la fumée éveilla en Grigori de tristes souvenirs : lui aussi, autrefois, labourait en automne au plus profond de la steppe ; la nuit, il regardait le ciel noir plein d'étoiles, prêtait l'oreille aux appels des bandes d'oies volant dans les hauteurs… Il se mit à s'agiter sur sa couche de foin, jeta un regard de côté sur la conductrice.

— Quel âge as-tu, petite ?

— Je marche sur mes soixante, répondit-elle, coquette, et ne souriant que des yeux.

— Non, sans rire.

— Vingt et un.

— Et veuve ?

— Oui.

— Qu’est-ce que tu as fait de ton mari ?

— Il a été tué.

— Il y a longtemps ?

— Deux ans.

— Pendant l’insurrection, oui ?

— Après. Au début de l’automne.

— Et alors, comment tu vis ?

— Comme ci comme ça.

— Tu t’ennuies ?

Elle le regarda attentivement, mit son fichu sur ses lèvres pour cacher un sourire. Sa voix s’assourdit, prit une intonation nouvelle.

— Je n’ai pas le temps de m’ennuyer dans mon travail.

— De ne pas avoir de mari, tu ne t’ennuies pas ?

— J’habite avec ma belle-mère, on a beaucoup à faire à la ferme.

— Comment tu fais pour te passer de mari ?

Elle se tourna vers Grigori. Une rougeur farda ses pommettes hâlées, des étincelles rousses s’allumèrent et s’éteignirent dans ses yeux.

— A propos de quoi tu me demandes ça ?

— A propos de rien.

Elle ôta son fichu de ses lèvres et dit d’un ton traînant :

— Bah ! il y a ce qu’il faut ! Le monde ne manque pas de braves gens…

Elle se tut un instant et reprit :

— Je n’ai pas eu le temps de profiter de la vie avec mon mari. On a vécu un petit mois ensemble, et ils l’ont pris dans l’armée. Je me débrouille comme je peux sans lui. Maintenant ça va mieux, les jeunes sont revenus au village, mais avant c’était dur. Hue ! pelé ! hue ! C’est comme ça, mon petit militaire. Voilà ma vie.

Grigori ne répondit pas. A vrai dire, il n’avait pas envie de causer sur ce ton de plaisanterie. Il s’en voulait déjà.

Les gros bœufs bien nourris avançaient toujours du même pas lourd et mesuré. L’un des deux avait eu la corne droite brisée, et cette corne avait poussé

en lui barrant obliquement le front. Grigori était allongé dans la charrette, accoudé, les yeux mi-clos. Il se mit à penser aux bœufs avec lesquels il avait travaillé étant enfant et aussi plus tard, devenu homme. Chacun était différent des autres par la robe, la complexion, le caractère, et même la forme des cornes. Il y avait autrefois un bœuf à la ferme Mélékhov, qui avait, comme celui-ci, une corne abîmée, tordue. Il était méchant et malin, regardait toujours de biais, exorbitant ses yeux dont le globe était sillonné de veinules gonflées de sang ; il essayait de ruer quand on s'approchait de lui par-derrière ; à l'époque des grands travaux, quand on laissait les bêtes pour la nuit au pâturage, il s'ingéniait à rentrer à la ferme, et parfois – pis encore – allait se cacher dans la forêt ou dans un ravin éloigné. Souvent, Grigori devait parcourir la steppe à cheval pendant des jours entiers et c'est quand il avait perdu tout espoir de le retrouver qu'il le découvrait soudain au fond d'un ravin, dans un fourré d'épine-noire impénétrable, ou bien à l'ombre d'un pommier sauvage vieux et branchu. Ce diable à une corne savait détacher sa longe ; la nuit, il soulevait avec sa corne la corde fermant le portail de l'enclos, sortait au libre, traversait le Don et vagabondait dans la prairie. En son temps, il avait donné bien du désagrément et de la contrariété à Grigori…

— Comment est-il, ton bœuf, là, celui qui a la corne tordue, il est tranquille ?

— Oui. Pourquoi ?

— Pour ça.

— Eh bien, voilà une bonne parole, si tu n'as rien d'autre à me dire, repartit la conductrice en souriant.

Grigori ne répondit pas. Il avait plaisir à penser au passé, à la vie paisible, au travail, à tout ce qui était étranger à la guerre, car cette guerre qui traînait depuis sept ans lui était devenue insupportable ; y penser seulement, se rappeler n'importe lequel de ses épisodes lui faisait éprouver une nausée poignante et une sourde irritation.

Il ne se battrait plus. C'était assez. Il rentrait chez lui pour se mettre enfin au travail et vivre avec ses enfants, avec Aksinia. Sur le front, il avait résolu fermement de prendre Aksinia chez lui pour qu'elle élevât ses enfants et fût constamment auprès de lui. Il fallait à la fin prendre une décision, et le plus tôt serait le mieux.

Grigori rêvait avec délices au jour où il ôterait sa capote et ses bottes, et mettrait de vastes chaussures, enfoncerait son pantalon bouffant dans ses bas de laine blancs, selon la mode cosaque, jetterait par-dessus son blouson chaud un

manteau fait à la maison et s’en irait aux champs. Comme il serait bon d’empoigner les mancherons et de marcher derrière la charrue dans le sillon moite, en aspirant avidement l’odeur humide et fade de la terre retournée, l’arôme amer de l’herbe tranchée par le soc. Dans les pays étrangers, la terre et l’herbe ont une autre odeur. Plus d’une fois, en Pologne, en Ukraine, en Crimée, il avait frotté dans sa paume un brin d’absinthe grise, en avait humé le parfum et avait pensé avec tristesse : « Non, ce n’est pas ça, ce n’est pas la même chose… »

La conductrice s’ennuyait. Elle avait envie de parler. Elle cessa de presser les bœufs, s’assit confortablement et, tout en tiraillant les franges de cuir de son fouet, elle observa longuement Grigori à la dérobée, vit son visage fermé, ses yeux baissés. « Il n’est pas bien vieux, et pourtant il a des cheveux blancs. Et comme il est bizarre, pensa-t-elle. Il plisse tout le temps les yeux, pourquoi fait-il ça ? Comme s’il était épuisé, comme si on lui avait fait tirer une charrette… Il n’est pas mal. Seulement, il a beaucoup de cheveux blancs, et ses moustaches sont presque toutes blanches. Mais il n’est pas mal. A quoi il pense ? D’abord il avait l’air de me faire des avances, et puis il n’a plus rien dit, il m’a posé une question à propos du bœuf. Peut-être qu’il ne sait pas de quoi parler. Ou peut-être qu’il est timide ? Il n’en a pas l’air. Il a les yeux sévères. Il n’y a pas à dire, c’est un beau Cosaque, mais bizarre. Bon, tu peux bien te taire, démon, avec ton dos voûté. Je n’ai pas besoin de toi. Je sais me taire, moi aussi. Tu es impatient de revoir ta femme. Bon, eh bien, tais-toi tout ton soûl ! »

Elle s’adossa à la ridelle et se mit à chanter doucement.

Grigori leva la tête, regarda le soleil. L’après-midi n’était guère avancé encore. L’ombre d’un chardon de l’année précédente, qui montait tristement la garde sur le bord de la route, était longue d’un demi-pas ; il n’était certainement pas plus de deux heures.

Un silence de mort pesait, comme un charme, sur la steppe. Le soleil était avare de chaleur. Un vent léger agitait sans bruit l’herbe rousse, brûlée. On n’entendait ni chants d’oiseaux ni sifflements de rats de blé. Point de faucons ni d’aigles planant dans le ciel pâle et froid. Une fois seulement, une ombre grise traversa la route ; avant qu’il eût levé la tête, Grigori entendit un lourd battement de grandes ailes : une outarde d’un gris cendré, que son plumage à doublure blanche faisait briller dans la lumière, passa et alla se poser près d’un tumulus éloigné, en un point où un ravin épargné par le soleil se perdait dans le violet crépusculaire du lointain. Ce calme triste et profond, Grigori ne l’avait jamais observé qu’en fin d’automne, à l’époque où l’on croit entendre sur l’herbe sèche

le bruissement du chardon roulant soulevé par le vent et poussé loin, très loin, à travers la steppe.

La route, il semblait qu'on n'en verrait jamais la fin. Elle serpentait le long des collines en pente douce, descendait dans les vallons, se haussait de nouveau sur les crêtes. Et à perte de vue s'étendait la profonde steppe herbageuse.

Grigori fut saisi d'admiration par un petit érable qui avait poussé sur la pente d'un ravin. Ses feuilles, atteintes par les premières gelées, brillaient d'un éclat pourpre voilé, comme des braises couvertes de cendre.

— Comment tu t'appelles ? demanda la conductrice, en touchant doucement du manche de son fouet l'épaule de Grigori.

Il sursauta, se tourna vers elle. Elle regardait ailleurs.

— Grigori. Et toi ?

— Moi, je ne m'appelle pas.

— Tu ferais mieux de te taire.

— J'en ai assez de me taire. Ça fait une demi-journée que je me tais, j'ai la bouche toute desséchée. Pourquoi es-tu si triste, père Gricha ?

— Et pourquoi je serais gai ?

— Tu rentres chez toi, tu dois être gai.

— J'ai passé l'âge d'être gai.

— Tu me fais un drôle de vieillard. Mais pourquoi tu as les cheveux blancs ? Tu es jeune.

— Tu veux tout savoir… C'est d'avoir eu la vie trop belle, faut croire.

— Tu es marié, père Gricha ?

— Oui. Toi aussi, il faut que tu te dépêches de te marier.

— Pourquoi me dépêcher ?

— Parce que tu es bien délurée.

— Et c'est mal ?

— Quelquefois. J'en ai connu une, qui était délurée comme toi, une veuve aussi, elle s'amusait, elle s'amusait, tant et si bien qu'elle s'est mise à perdre son nez…

— Oh ! mon Dieu ! quel malheur ! s'écria la femme avec une feinte terreur.

Et elle ajouta aussitôt d’un ton pratique :

— Nous autres veuves, c’est comme ça. Qui craint le loup n’aille au bois.

Grigori la regarda. Elle riait silencieusement, sans desserrer ses dents menues et blanches. Sa lèvre supérieure retroussée tremblait, ses yeux luisaient d’un air effronté sous les cils baissés. Grigori se prit à sourire et mit la main sur le genou rond et chaud de la femme.

— Pauvre, pauvre petite malheureuse, dit-il d’un ton de pitié. Vingt ans, et déjà la vie t’en a fait voir…

En un instant, toute gaieté la quitta. Elle repoussa durement la main de Grigori, se renfrogna et rougit si fort que les petites taches de rousseur qu’elle avait à la racine du nez disparurent.

— Attendris-toi sur ta femme quand tu seras chez toi. Je n’ai pas besoin de toi pour me faire plaindre.

— Ne te fâche pas, attends.

— Va-t’en au diable !

— Je t’ai dit ça parce que tu me fais de la peine.

— Avec ta peine, tu peux aller…

Elle jura comme un homme, comme quelqu’un qui en a l’habitude, et ses yeux assombris étincelèrent.

Grigori haussa les sourcils, grogna, tout confus :

— Tu as ton franc parler, il n’y a pas à dire. En voilà une enragée !

— Et toi alors ? Un saint en capote pouilleuse ! Je vous connais. Marie-toi, et ceci et cela. Ça fait longtemps que tu es si sage ?

— Non, pas longtemps, dit Grigori en souriant.

— Alors pourquoi tu me fais des sermons ? J’ai ma belle-mère pour ça.

— Bon, ça suffit, qu’est-ce qu’il te prend de te mettre en colère, bourrique ? J’ai dit ça comme ça, dit Grigori, conciliant. Regarde, pendant qu’on parlait, on a laissé les bœufs sortir du chemin.

Il s’installa confortablement et jeta un regard furtif sur la veuve. Il aperçut des larmes dans ses yeux. « Quel embrouillement ! Elles sont toutes comme ça, les femmes… » pensa-t-il avec un sentiment de gêne et de dépit.

Bientôt il s’endormit, couché sur le dos, le visage couvert d’un pan de sa

capote. Quand il s’éveilla, la nuit tombait. Les pâles étoiles du soir brillaient au ciel. Il y avait une odeur de foin, joyeuse et fraîche.

— Il faut faire manger les bœufs, dit la femme.

— Bon, arrêtons-nous.

Grigori dételа lui-même, tira de son sac une boîte de conserves de viande et du pain, alla chercher un monceau de broussailles sèches et fit un feu non loin de la charrette.

— Allez, viens souper, il ne faut plus être en colère.

Elle s’accroupit près du feu, prit dans sa musette un pain et un morceau de graisse couleur de rouille. En mangeant, ils n’échangèrent que peu de mots, et sans animosité. Puis elle alla se coucher dans la charrette. Grigori jeta dans le feu quelques mottes de bouse sèche, pour qu’il ne s’éteignît pas, et s’installa auprès, comme en campagne. Il resta un long moment couché ainsi, la tête sur son sac ; il regardait le ciel brillant d’étoiles et pensait sans suite aux enfants, à Aksinia ; enfin, il s’assoupit. Une voix insinuante l’éveilla :

— Tu dors, militaire ? Tu dors, ou non ?

Il leva la tête. Sa compagne de route, appuyée sur un coude, se penchait hors de la charrette. Sa figure, éclairée d’en dessous par la lumière incertaine du feu mourant, était rose et fraîche, ses dents et le liséré de dentelle de son fichu étaient d’une blancheur aveuglante. Elle souriait comme si de rien n’était et disait avec un frémissement de sourcils :

— J’ai peur que tu prennes froid là où tu es. La terre est froide. Si tu as trop froid, viens près de moi. J’ai une pelisse chaude, très, très chaude. Tu viens, oui ?

Grigori réfléchit un instant et répondit en soupirant :

— Merci, ma fille, je ne veux pas. Ah ! il y a un an ou deux… N’aie crainte, je ne prendrai pas froid près du feu.

Elle soupira aussi.

— Bon, comme tu veux.

Elle se couvrit la tête de sa pelisse.

Au bout de peu de temps, Grigori se leva, rassembla ses affaires. Il avait décidé de rentrer à pied pour être à Tatarski à l’aube. Un chef militaire revenant de guerre ne rentre pas chez lui en plein jour dans une charrette à bœufs. Quelles moqueries, quels bavardages ferait naître un retour en pareil équipage !

Il éveilla sa compagne :

— Je continue à pied. Tu n’as pas peur de rester seule dans la steppe ?

— Non, je ne suis pas peureuse, et il y a un village tout près. Mais qu’est-ce que tu as ? Tu es si pressé ?

— Tu as deviné. Allons, adieu, sans rancune.

Grigori s’avança sur la route, releva le col de sa capote. Le premier flocon tomba sur ses cils. Le vent soufflait maintenant du nord, et dans son haleine froide Grigori crut reconnaître la chère odeur familière de la neige.

Michka Kochévoï rentra de la stanitsa le soir. Douniachka le vit, par la fenêtre, qui arrivait au portail. Elle mit promptement un fichu sur ses épaules et sortit dans la cour.

— Gricha est rentré ce matin, dit-elle à la barrière, en regardant son mari avec inquiétude.

— Bien content pour toi, dit Michka d’un ton réservé, légèrement moqueur.

Il entra dans la cuisine, les lèvres durement serrées. Les muscles de ses joues roulaient sous ses pommettes. Poliouchka, que sa tante avait diligemment nippée d’une robe propre, était assise sur les genoux de Grigori. Grigori la déposa soigneusement à terre et alla au-devant de son beau-frère en souriant et en tendant sa large main brune. Il voulait embrasser Michka, mais il vit de la froideur et de l’hostilité dans ses yeux sévères et il s’abstint.

— Eh bien, bonjour, Micha.

— Bonjour.

— Ça fait longtemps qu’on ne s’est vus. J’ai l’impression qu’on ne s’est pas vus depuis cent ans.

— Oui, ça fait un petit temps… Tu es le bienvenu.

— Merci. Nous voici de la même famille, à ce qu’il paraît.

— En effet… Mais tu as du sang sur la joue ?

— Ce n’est rien, je me suis coupé en me rasant, j’ai fait trop vite.

Ils s’assirent à la table et s’observèrent en silence, avec un sentiment de gêne et de distance. Ils avaient beaucoup de choses à se dire, mais c’était impossible pour le moment. Michka se domina et se mit à parler tranquillement de la ferme

et des changements survenus dans le village.

Grigori regardait par la fenêtre la terre couverte de la première neige bleue, les branches nues des pommiers. Ce n'est pas ainsi qu'il s'était représenté sa rencontre avec Michka…

Bientôt, Michka sortit. Dans le vestibule, il aiguisa soigneusement un couteau à l'affiloir et dit à Douniachka

— Je vais faire venir quelqu'un pour nous égorger un mouton. Il faut régaler le maître de maison comme ça se doit. Cours chercher de l'eau-de-vie. Ou plutôt va chez Prokhor et dis-lui de déterrer son eau-de-vie. Il fera ça mieux que toi. Invite-le à souper.

Douniachka rayonna de joie et regarda son mari sans rien dire, avec reconnaissance… « Peut-être que tout va s'arranger… Maintenant, la guerre est finie, qu'est-ce qui pourrait les séparer ? Si seulement le bon Dieu les rendait raisonnables ! » pensait-elle, pleine d'espoir, en se rendant chez Prokhor.

Moins d'une heure plus tard, Prokhor accourait, hors d'haleine.

— Grigori Pantélévitch !… Mon bon ami !… Je ne croyais pas, je ne pensais pas que je vivrais jusque-là… s'écria-t-il d'une voix haute et pleurarde.

Il buta sur le seuil et peu s'en fallut qu'il ne cassât la cruche d'eau-de-vie, grande comme un seau.

En embrassant Grigori, il éclata en sanglots. Il s'essuya les yeux avec les poings, lissa sa moustache mouillée de larmes. Grigori sentit quelque chose le chatouiller dans la gorge, mais il se contint, bouleversé, et flanqua brutalement une grande claque dans le dos de sa fidèle ordonnance, puis prononça quelques phrases sans suite :

— Eh bien, on se retrouve… Je suis content de te voir, Prokhor, drôlement content. Mais qu'est-ce qu'il te prend, mon vieux, voilà que tu lâches une larme ? Les soudures qui ne tiennent plus le coup ? Les écrous ? Et ton bras ? Ta femme ne t'a pas arraché l'autre ?

Prokhor se moucha bruyamment, ôta sa demi-pelisse.

— Moi et ma femme, on est comme deux pigeons, pour l'heure. Mon deuxième bras est entier, tu vois, et celui que les Polonais m'ont pris, il commence à repousser, ma parole ! Dans un an, j'aurai des doigts, dit-il avec sa gaieté habituelle, en agitant la manche vide de sa chemise.

La guerre les avait accoutumés à cacher leurs sentiments derrière un sourire et

à saler leur langage comme leur pain ; Grigori continua sur le même ton blagueur :

— Comment tu te portes, vieux bouc ? Comment tu sautes ?

— Comme un vieux, sans me presser.

— Tu n'as rien attrapé d'autre, sans moi ?

— Comment ça ?

— Ben, sur la queue, comme l'hiver dernier…

— Pantélévitch ! Dieu te garde ! Comment veux-tu que je me paie ce luxe-là ? Et puis, d'une main, je ne peux rien attraper. C'est ton tour, maintenant, tu es jeune, tu es libre… Moi, il ne me reste plus qu'à donner mon outil à ma bonne femme, elle s'en servira comme pinceau à peindre la poêle à frire…

Ils se regardèrent longtemps, comme de vieux camarades de tranchées qu'ils étaient, riant et tout heureux de se retrouver.

— Tu es revenu pour de bon ?

— Oui, définitivement.

— Jusqu'à quel grade tu es monté ?

— Je commandais en second un régiment.

— Pourquoi ils t'ont libéré si tôt ?

Grigori s'assombrit, répondit brièvement :

— On n'avait plus besoin de moi.

— Pourquoi ça ?

— Je ne sais pas. Sans doute à cause du passé.

— Mais tu t'es présenté devant la commission de filtrage, qui faisait le tri des officiers à la Section spéciale. Alors on ne parle plus du passé.

— Ça ne suffit pas.

— Où est Mikhaïl ?

— Dans la cour. Il rentre les bêtes.

Prokhor s'approcha, baissa la voix.

— Platon Riabtchikov a été fusillé il y a un mois.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— La vérité vraie.

La porte grinça dans le vestibule.

— On en reparlera, chuchota Prokhor.

Et il poursuivit à voix haute :

— Alors, camarade commandant, on boit un coup ? Un beau jour comme celui-ci ? On va chercher Mikhaïl ?

— Vas-y.

Douniachka mit la table. Elle ne savait que faire pour être agréable à son frère. Elle lui mit une serviette propre sur les genoux, lui présenta une pastèque salée sur une assiette, lui essuya son verre au moins cinq fois… Grigori nota en souriant qu'elle lui disait vous.

A table, Michka commença par garder un silence obstiné. Il écoutait attentivement ce que disait Grigori, buvait peu et de mauvaise grâce. En revanche, Prokhor vidait plein verre sur verre plein, devenait de plus en plus rouge et passait son poing sur ses moustaches filasse.

Après avoir donné à manger aux enfants et les avoir couchés, Douniachka mit sur la table une grande assiette de mouton bouilli et chuchota à Grigori :

— Je vais chercher Aksinia, mon petit frère, vous n'avez rien contre ?

Grigori répondit d'un signe de tête. Il lui semblait que personne n'avait remarqué l'état de tension et d'attente dans lequel il avait passé toute la soirée, mais Douniachka l'avait vu inquiet de chaque bruit, prêtant l'oreille et louchant vers la porte. Rien, vraiment, n'échappait à ses yeux perçants…

— Et Térechtchenko, le gars du Kouban, il commande toujours son peloton ? demandait Prokhor sans lâcher son verre, comme s'il craignait qu'on le lui prît.

— Il a été tué à Lvov.

— Eh bien, Dieu ait son âme ! C'était un bon cavalier, dit Prokhor, et il se signa à la hâte, en buvant un coup, sans voir le sourire perfide de Michka.

— Et l'autre, avec ce drôle de nom ? Qui était à l'aile droite, ah, bon Dieu, comment c'est donc qu'on l'appelait, ça serait pas Maï-Boroda ? Un Ukrainien, un gros plein de soupe, rigolo, qui avait coupé en deux un officier polonais à Brody, il est toujours vivant ?

— Comme un étalon. Il a été muté à l'escadron de mitrailleurs.

— Ton cheval, à qui tu l'as donné ?

— C’en était déjà un autre.

— Mais celui à l’étoile blanche, qu’est-ce que tu en as fait ?

— Il a été tué par un éclat d’obus.

— Au combat ?

— On était dans un petit bourg. Ça tirait. Au piquet, comme ça, il a été tué…

— Ah ! c’est dommage ! Ça, c’était un cheval !

Prokhor soupira et reprit son verre.

On entendit le claquement de la clenche dans le vestibule. Grigori sursauta. Aksinia franchit le seuil et dit un « bonjour » presque muet.

Puis elle ôta son fichu. Elle respirait difficilement et ne détachait pas de Grigori ses yeux brillants grands ouverts. Elle alla à la table, s’assit à côté de Douniachka. De minuscules flocons de neige fondaient sur ses sourcils et ses cils, sur son visage pâle. Elle ferma les yeux à demi, passa la main sur sa figure, soupira profondément, enfin se domina et regarda Grigori avec des yeux profonds, assombris d’émotion.

— Ksioucha ! Compagne de misère ! On a fait la retraite ensemble, ensemble on a été mangés par les poux… je sais bien qu’on t’a abandonnée sur le Kouban, mais qu’est-ce qu’il fallait qu’on fasse ? dit Prokhor en lui tendant un verre, et il renversait l’eau-de-vie sur la table. Bois à Grigori Pantélévitch. Souhaite-lui la bienvenue… Je te le disais bien, qu’il reviendrait entier, et le voilà, il est à toi pour un rouble vingt. Regarde comme il est beau.

Grigori montra Prokhor des yeux et dit en riant :

— Il a son compte, voisine, ne l’écoute pas.

Aksinia inclina la tête vers Grigori et Douniachka, et leva son verre à peine, de crainte que tout le monde vît combien sa main tremblait.

— A votre retour, Grigori Pantélévitch, et à ton bonheur, Douniachka !

— Et toi à quoi ? A ton chagrin ? dit Prokhor, éclatant de rire, et il flanqua une bourrade dans les côtes de Michka.

Aksinia rougit très fort. Les lobes menus de ses oreilles se colorèrent d’un rose translucide, mais elle répondit, en jetant sur Prokhor un regard dur et sévère :

— Moi, à ma joie… A ma grande joie !

Prokhor fut désarmé et attendri par cette franchise. Il dit :

— Vide-moi ça jusqu'à la dernière goutte. Tu sais parler net, il faut boire net aussi. Ça me fait un couteau dans le cœur d'en voir laisser au fond du verre.

Aksinia ne resta pas longtemps. Juste autant qu'à ses yeux la bienséance le permettait. Pendant tout ce temps, elle ne lança vers son bien-aimé que quelques regards furtifs. Elle s'obligeait à regarder les autres et fuyait les yeux de Grigori, car elle ne pouvait feindre l'indifférence et ne voulait pas laisser voir ses sentiments aux autres. Un seul regard d'elle depuis le seuil, franc, plein d'amour et de soumission, Grigori n'eut rien d'autre, mais ce regard suffisait à tout dire. Il sortit pour la raccompagner. Prokhor, éméché, cria en les voyant partir :

— Ne reste pas longtemps. On va tout boire.

Dans le vestibule, Grigori baisa longuement le front d'Aksinia.

— Alors, Ksioucha ?

— Oh ! on ne peut pas tout raconter comme ça… Tu viens demain ?

— Oui.

Elle se dépêcha de rentrer chez elle. Elle marchait vite, comme si une affaire urgente l'attendait ; elle ne ralentit le pas que devant le perron de sa maison, gravit avec précaution les marches grinçantes.

Elle avait hâte de se retrouver seule avec ses pensées, avec ce bonheur si soudainement venu.

Elle se débarrassa de sa blouse et de son fichu et alla dans la chambre sans allumer la lampe. La lumière lilas de la nuit pénétrait par la fenêtre, dont les volets n'étaient pas tirés. Le grillon chantait derrière le poêle. Par habitude, Aksinia jeta un coup d'œil dans le miroir et, bien que l'obscurité l'empêchât de se voir, elle arrangea ses cheveux, lissa sur sa poitrine les plis de sa blouse de mousseline, puis alla à la fenêtre et se laissa tomber de fatigue sur le banc.

Tant de fois dans sa vie ses espoirs et ses rêves avaient été démentis, c'était peut-être pour cela que la jeune joie cédait la place à la vieille angoisse. Comment s'arrangerait sa vie désormais ? Que lui réservait l'avenir ? Ce bonheur de femme, ce bonheur amer qui lui souriait, venait peut-être trop tard.

Épuisée par l'émotion de la soirée, elle resta longtemps assise, la joue appuyée contre le carreau froid couvert de givre, et son regard tranquille, un peu triste, se perdait dans l'obscurité à peine éclaircie par la neige.

Grigori revint à table, se versa un plein verre d’eau-de-vie, le but d’un trait.

— Elle est bonne ? s’enquit Prokhor.

— Je ne peux pas me rendre compte. Ça fait longtemps que je n’en ai pas bu.

— Comme sous Nicolas, vrai Dieu ! dit Prokhor avec conviction, et il embrassa Michka en chancelant. Dans ces choses-là, Micha, tu ne t’y entends pas mieux qu’un veau en barbotages, mais moi je m’y connais en boissons. J’en ai bu, des liqueurs et des vins ! Il y a un vin, tu n’as pas le temps d’ôter le bouchon, l’écume sort de la bouteille comme un chien enragé. Dieu me voit, ce n’est pas des mensonges. En Pologne, quand on a eu percé le front et qu’on a été assaisonner les Polonais blancs avec Sémion Mikhaïlovitch{101}, on a pris dans notre foulée un domaine de maître.

Une maison à étages, les bêtes corne à corne dans l’enclos, toutes sortes de volailles dans la basse-cour, il n’y avait même pas de place pour cracher. Bref, il vivait comme un roi, le patron. Quand notre peloton est arrivé à cheval dans la propriété, il y avait justement des officiers en train de festoyer avec le maître, ils ne nous attendaient pas. On les a tous sabrés dans le jardin et sur le perron, sauf un, qu’on a fait prisonnier. Un officier important. Quand on l’a pris, ça lui a rabattu les moustaches, et de peur il est devenu tout mou. On a envoyé chercher d’urgence Grigori Pantélévitch à l’état-major. C’était nous les patrons, on est allés dans les pièces d’en bas, il y avait une table énorme, et qu’est-ce qu’il pouvait y avoir dessus ! On en était bouche bée, mais on avait peur de s’y mettre, et pourtant on avait une faim terrible. Hein, qu’on se disait, si c’était empoisonné ! Notre prisonnier avait l’air d’un salaud. On lui commande : « Mange ! » Il bouffe. Pas de bonne grâce, mais il bouffe. « Bois ! » Il boit. De chaque plat on l’a obligé à manger un gros morceau, de chaque bouteille à boire un verre. Il gonflait à nos yeux, le misérable, de manger tout ça, et ça nous faisait venir l’eau à la bouche. Et puis on a vu qu’il ne mourait pas, et on s’y est mis aussi. On a bouffé, on a bu du vin mousseux, on s’en est mis jusque-là. Et voilà que l’officier commence à se vider par le haut et par le bas. Ça y est, on se dit, on est fichus. Il a mangé exprès de la nourriture empoisonnée pour nous posséder. On s’approche de lui avec nos sabres, mais lui il se défend des pieds et des mains : « Messieurs, c’est parce que vous m’avez fait trop manger, mais n’ayez pas peur, c’est du bon. » Alors on s’est remis au vin. Le bouchon, il suffit d’appuyer dessus, il part comme une balle de fusil, et la mousse, elle gicle si fort que ça fait peur à voir. Ce vin-là m’a fait tomber de cheval trois fois dans la nuit. A peine je m’étais mis en selle, chaque fois j’étais comme fauché par le vent. Tous les jours je voudrais en boire un verre ou deux à jeun, et je vivrais jusqu’à

cent ans, mais comme je suis là, je ne sais même pas si je ferai mon temps. Ça, par exemple, c'est-il de la boisson ? C'est du poison, pas de la boisson. Cette saloperie-là, ça vous fait passer l'arme à gauche avant votre tour…

Prokhor montra de la tête la cruche d'eau-de-vie et… remplit son verre à ras bord.

Douniachka s'en alla dormir dans la chambre avec les enfants, et Prokhor se leva peu après. En vacillant, il jeta sa demi-pelisse sur ses épaules et dit :

— La cruche, je ne la remporte pas. Ça ne me dit rien d'avoir un pot vide à la main… Si je rentre comme ça, je me ferai exécuter par ma femme. Elle s'y entend. D'où est-ce qu'elle peut bien tirer toutes ces méchancetés, je n'en sais rien. J'arrive, un peu bu, et par exemple elle me dit : « Chien ivrogne et manchot, et ceci et cela ! » Moi, tout doucement, bien gentiment, j'essaie de la raisonner, je lui dis : « Où est-ce que tu as jamais vu ça, bourrique, un chien ivrogne, et manchot par-dessus le marché ? Ça n'existe pas sur la terre. » Je réponds à une saloperie, elle m'en renvoie une autre, je réponds à la deuxième, elle m'en renvoie une troisième, et ça dure comme ça jusqu'au petit jour… Des fois, j'en ai plein le dos de l'écouter, alors je m'en vais dormir sous le hangar, mais d'autres fois, quand je rentre un peu bu, si elle ne dit rien, si elle ne gueule pas, je ne peux pas m'endormir, vrai Dieu ! Comme qui dirait qu'il me manque quelque chose, ça me démange sur tout le corps, je ne peux pas dormir, et puis voilà. Alors je l'embête, et elle se met à m'agonir jusqu'à me faire sortir des étincelles du corps. C'est un vrai Satan, on ne peut pas s'en garer, il faut la laisser déblatérer, après ça elle est plus ardente au travail, c'est pas vrai ce que je dis ? Bon, je m'en vais. Adieu. Et si je passais la nuit dans l'étable, plutôt que d'aller la remuer maintenant ?

— Tu arriveras jusque chez toi ? demanda Grigori en riant.

— En écrevisse, mais j'y arriverai. Je ne suis pas cosaque, peut-être ? Ça me fait injure que tu m'aies dit ça.

— Bon, eh bien, bon voyage.

Grigori le raccompagna jusqu'au portail et rentra dans la cuisine.

— Alors, on discute, Mikhaïl ?

— Discutons.

Ils étaient assis face à face, séparés par la table, et se taisaient. Enfin Grigori commença :

— Il y a quelque chose qui ne va pas entre nous… je le vois sur toi, il y a

quelque chose qui ne va pas. Ça ne te plaît pas que je sois revenu ? Ou je me trompe ?

— Non, tu as deviné. Ça ne me plaît pas.

— Pourquoi ?

— Un souci de plus.

— J'ai l'intention de me nourrir moi-même.

— Je ne parle pas de ça.

— Alors de quoi ?

— Nous sommes ennemis…

— Nous l'étions.

— Oui, et nous le restons.

— Je ne comprends pas. Pourquoi ?

— Tu n'es pas un homme sûr.

— Ce n'est pas vrai. Tu te trompes.

— Non, je ne me trompe pas. Pourquoi ils t'ont démobilisé en ce moment ? Réponds franchement.

— Je ne sais pas.

— Si, tu le sais, mais tu ne veux pas le dire. Ils n'avaient pas confiance en toi, c'est ça ?

— S'ils ne m'avaient pas fait confiance, ils ne m'auraient pas donné un escadron.

— Ça, c'était dans les premiers temps, mais puisqu'ils ne t'ont pas gardé dans l'armée, la chose est claire, mon petit frère.

— Mais toi, tu me fais confiance ? demanda Grigori en le regardant fixement.

— Non. Le loup mourra dans sa peau.

— Tu as trop bu aujourd'hui, Mikhaïl.

— Laisse tomber. Je ne suis pas plus saoul que toi. Ils ne t'ont pas fait confiance là-bas, et on ne te fera guère confiance ici, tu peux te le tenir pour dit.

Grigori ne répondit pas. Il prit d'un geste las un morceau de concombre salé dans l'assiette, le mâcha, puis le cracha.

— Ta femme t’a raconté ce qui est arrivé à Kiriouchka Gromov ? demanda Michka.

— Oui.

— Lui non plus, son retour ne me plaisait pas. Dès que je l’ai su, le même jour j’ai été…

Grigori blêmit, ses yeux s’arrondirent de fureur.

— Quoi, pour toi je suis Kiriouchka Gromov ?

— Ne gueule pas. En quoi es-tu meilleur ?

— Tu sais que…

— Je ne veux rien savoir. Je sais tout depuis longtemps. Après ça, c’est Mitka Korchounov qui rentrera, et il faudra aussi que je sois content ? Non, il aurait mieux valu que vous ne soyez pas revenus au village.

— Mieux valu pour toi ?

— Pour moi et pour les gens, pour leur tranquillité.

— Tu ne peux pas me comparer à ces deux-là.

— Je te l’ai déjà dit, Grigori, et tu n’as pas de raison de le prendre mal : tu n’es pas meilleur qu’eux, tu es certainement pire, plus dangereux.

— Comment ça ? Qu’est-ce que tu racontes ?

— Eux, c’est la troupe, tandis que toi, tu as dirigé toute l’insurrection.

— Ce n’est pas moi qui ai dirigé l’insurrection, moi je commandais une division.

— Ce n’est pas assez ?

— Assez ou pas assez, il ne s’agit pas de ça… Si les gardes-rouges n’avaient pas essayé de me tuer pendant la beuverie, je n’aurais peut-être pas été de l’insurrection.

— Si tu n’avais pas été officier, personne ne t’aurait touché.

— Si je n’avais pas été pris comme soldat, je ne serais pas devenu officier… Mais c’est une longue chanson…

— Longue et vilaine.

— Ce n’est plus le moment de la rechanter, c’est trop tard.

Ils se mirent tous deux à fumer en silence. Michka fit tomber avec l’ongle la

cendre de sa cigarette et reprit :

— Je connais tes exploits, j'en ai entendu parler. Tu as tué beaucoup des nôtres. Et c'est pour ça que je ne peux pas te regarder tranquillement… Je ne peux pas l'oublier.

Grigori sourit.

— Tu as une bonne mémoire. Tu as tué mon frère Pétro, mais moi je ne t'en parle pas… S'il faut tout se rappeler, on vivra comme des loups.

— Eh bien, oui, quoi, je l'ai tué, je ne dis pas le contraire. Si je t'avais pris à ce moment-là, je t'aurais descendu aussi.

— Et moi, quand Ivan Alexéiévitch a été fait prisonnier à Oust-Khoperskaïa, je me suis dépêché, j'avais peur que toi aussi… Je m'aperçois que j'ai eu tort de me dépêcher ce jour-là.

— Quel bon cœur tu as ! Je voudrais bien voir comment tu causerais avec moi si les cadets étaient au pouvoir, si vous étiez vainqueurs. Tu me taillerais la peau en lanières, je crois bien. Toi qui es si gentil aujourd'hui…

— D'autres peut-être te tailleraient la peau en lanières. Moi, je ne me salirais pas les mains sur toi.

— Il faut croire que nous ne sommes pas faits pareils… Je ne me suis jamais gêné pour me salir les mains sur un ennemi, et maintenant encore je ferai ce que je dois sans broncher.

Michka versa dans les verres le restant de l'eau-de-vie et dit :

— Tu bois un coup ?

— Oui, on n'a pas assez bu pour causer comme ça…

Ils trinquèrent sans rien dire, vidèrent leur verre. Grigori avait la poitrine appuyée contre la table et regardait Michka en plissant les yeux et en tortillant sa moustache.

— Enfin, qu'est-ce que tu crains, Mikhaïl ? Que je me révolte encore contre le pouvoir des Soviets ?

— Je ne crains rien, mais je dis que si l'occasion se présente, tu passeras de l'autre côté.

— Je pourrais passer aux Polonais, c'est ça que tu penses ? On a eu toute une unité qui a passé chez eux.

— Tu n'as pas eu le temps ?

— Je n’ai pas voulu. J’en ai assez de faire la guerre. Je ne veux plus faire la guerre pour personne. Je me suis battu tout mon saoul, je suis à bout. J’en ai assez de tout, de la révolution et de la contre-révolution. Tout ce… tout ça peut aller se faire foutre. Je veux vivre avec mes enfants, m’occuper de ma ferme, c’est tout. Tu peux me croire, Mikhaïl, je le dis d’un cœur pur.

Mais aucune profession de foi ne pouvait convaincre Michka. Grigori le comprit et se tut. Il éprouva soudain un amer dépit contre lui-même. Pourquoi donc cherchait-il à se justifier, à donner des preuves ? A quoi bon continuer cette conversation, écouter les sermons d’ivrogne de Michka ? Au diable ! Il se leva.

— On a assez causé, ça ne mène à rien. Ça suffit. Je n’ai qu’une chose à te dire : je ne me battrai pas contre le pouvoir des Soviets tant qu’il ne m’aura pas pris à la gorge. S’il m’y force, je me défendrai. En tout cas, je ne donnerai pas ma tête pour l’insurrection, comme Platon Riabtchikov.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Ce que je dis. Si on me compte mon service dans l’Armée Rouge et les blessures que j’ai reçues là-bas, je veux bien répondre de l’insurrection, mais si c’est pour être fusillé, mille excuses. C’est un peu trop.

Michka eut un sourire méprisant :

— Tu arranges ça à ta mode. Le tribunal révolutionnaire et la Tchéka ne te demanderont pas ce que tu veux ou ce que tu ne veux pas, ils ne marchanderont pas avec toi. Si tu es coupable, tu recevras ton paquet bien pesé. Les fautes anciennes se paient au prix fort.

— Bon, alors on verra.

— On verra, c’est sûr.

Grigori ôta sa ceinture et sa chemise et commença à se déchausser en grognant.

— On va partager ? demanda-t-il en regardant avec une extrême attention la semelle décousue d’une de ses bottes.

— Le partage sera vite fait. Je vais arranger ma petite maison et j’irai m’installer là-bas.

— Oui, c’est ça, il vaut mieux qu’on se sépare. On n’arrivera pas à s’entendre.

— C’est vrai, opina Michka.

— Je ne croyais pas que tu avais de moi cette idée-là… Bon, eh bien…

— J’ai parlé franchement. J’ai dit ce que je pensais. Quand iras-tu à Viochenskaïa ?

— A l’occasion, un de ces jours.

— Non, pas « à l’occasion ». Il faut y aller demain.

— J’ai fait près de quarante verstes à pied, j’ai les pieds en sang. Demain, je me repose. J’irai me faire enregistrer après-demain.

— On a des instructions qui disent qu’il faut se faire enregistrer sans délai. Vas-y demain.

— J’ai besoin d’un jour de repos. Je n’irai pas.

— Alors, va-t’en au diable. Je n’ai pas envie de répondre de toi.

— Quel salaud tu es devenu, Mikhaïl ! dit Grigori, considérant non sans étonnement le visage féroce de son ami d’autrefois.

— Je te défends de m’insulter. Je n’y suis pas habitué, dit Michka, et il reprit haleine, haussa la voix. Il faut renoncer à ces façons d’officier. Tu iras là-bas demain, et si tu n’y vas pas de bon gré, je t’y enverrai sous escorte. Tu as compris ?

— Maintenant, j’ai tout compris… dit Grigori.

Plein de haine, il regarda le dos de Michka qui s’éloignait, puis se coucha sur le lit sans se déshabiller.

Allons, toutes choses se sont passées comme elles devaient se passer. Pourquoi aurait-on dû l’accueillir autrement, lui, Grigori ? Pourquoi a-t-il pensé que son court passage loyal dans l’Armée Rouge couvrirait tous ses péchés d’autrefois ? Mikhaïl a peut-être raison quand il dit que tout n’est pas pardonnable et que les fautes anciennes se paient au prix fort.

Il se mit à rêver : il voyait une vaste steppe, un régiment déployé, prêt à l’attaque. Déjà de loin s’entendait le cri prolongé : « Escadron-on-on… » Alors il se rappela que les sangles de sa selle étaient relâchées. Il appuya fortement le pied dans l’étrier gauche et la selle glissa sous lui… Saisi de honte et de terreur, il sauta de cheval pour resserrer les sangles ; à ce moment, il entendit le grondement de la cavalerie soudainement surgie qui déjà s’éloignait impétueusement.

Le régiment était parti sans lui à l’attaque…

Grigori se retourna et s’éveilla en s’entendant pousser un gémissement rauque.

Derrière la fenêtre, le jour commençait à poindre. Assurément, le vent avait ouvert un volet pendant la nuit, et un carreau épargné par le givre laissait voir le cercle vert cendré de la lune pâlissante. A tâtons, Grigori trouva sa blague à tabac, alluma une cigarette. Son cœur battait encore très vite et bruyamment. Il se coucha sur le dos, sourit : « Quelle saloperie j'ai rêvée ! Manquer le combat !… » Il ne pensait pas, en cette heure du petit matin, qu'il irait encore plus d'une fois à l'attaque, en réalité comme en rêve.

7

Douniachka se leva tôt pour aller traire les vaches. Grigori marchait de long en large dans la cuisine sans faire de bruit et toussotait. Douniachka étendit une couverture sur les enfants, s'habilla prestement et entra dans la cuisine. Grigori agrafait sa capote.

— Où allez-vous si matin, mon petit frère ?

— Je vais faire un tour dans le village, jeter un coup d'œil.

— Vous devriez déjeuner, et après…

— Non, je ne veux pas, j'ai mal à la tête.

— Vous rentrerez pour le déjeuner ? J'allume le poêle tout de suite.

— Ce n'est pas la peine de m'attendre, je ne rentrerai pas si tôt.

Il sortit dans la rue. Un faible dégel avait commencé vers le matin. Un vent humide et chaud soufflait du sud. La neige mêlée de terre collait aux talons des bottes. Grigori se dirigeait lentement vers le centre du village et regardait attentivement, comme s'il n'était pas chez lui, les maisons et les granges qu'il connaissait depuis l'enfance. Les ruines carbonisées des maisons des marchands et les boutiques brûlées par Michka Kochévoï l'année précédente se détachaient en noir sur la place ; l'enclos de l'église, à demi détruit, béait par ses brèches. « On a eu besoin de briques pour les poêles », pensa Grigori avec indifférence. L'église était là comme avant, petite, enracinée dans la terre. Son toit, qui n'avait plus été repeint depuis longtemps, était doré par la rouille. Ses murs étaient maculés de taches brunes, et partout où le plâtre était tombé apparaissait le rouge vif et frais de la brique mise à nu.

Les rues étaient désertes. Près du puits, il rencontra deux ou trois femmes ensommeillées qui le saluèrent comme un étranger, ne s'arrêtèrent qu'après qu'il les eut croisées et le suivirent longtemps du regard.

« Il faut que j'aille sur les tombes de la mère et de Natalia », pensa Grigori, et il tourna dans la ruelle qui menait au cimetière, mais bientôt s'arrêta. Son cœur était assez lourd, assez brouillé comme cela. « J'irai bien une autre fois, se dit-il, et il se dirigea vers la maison de Prokhor. A présent, ça leur est bien égal que j'y

aille ou que je n’y aille pas. A présent, elles sont tranquilles. Tout est fini. Il y a de la neige sur les tombes. Il doit faire froid sous la terre… Leur vie a passé aussi vite qu’un rêve. Ils sont tous là, l’un à côté de l’autre : ma femme, ma mère, et Pétro, et Daria… Ils sont en famille, ils sont couchés l’un à côté de l’autre. Ils sont bien. Le père est seul dans un autre pays. Il s’ennuie là-bas avec les étrangers… » Grigori ne regardait plus autour de lui, il marchait les yeux fixés sur la neige blanche légèrement mouillée par le gel, et molle, si molle qu’on ne la sentait pas et qu’elle crissait à peine sous les pieds.

Puis il se mit à penser à ses enfants. Ils étaient devenus réservés, silencieux, ils n’étaient plus du tout comme du temps de leur mère. La mort avait été trop avide. Ils avaient peur. Pourquoi Poliouchka avait-elle pleuré la veille en le voyant ? Les enfants ne pleurent pas en retrouvant leurs parents, cela ne leur ressemble pas. A quoi avait-elle pensé ? Et pourquoi cet éclair de terreur quand il l’avait prise sur les bras ? Peut-être croyait-elle que son père était mort et ne reviendrait plus, et ainsi s’était effrayée en le voyant. En tout cas, Grigori n’avait pas commis de faute envers eux. Il faudrait seulement dire à Aksinia qu’elle les soigne et s’efforce autant que possible de leur tenir lieu de mère… Ils s’habitueraient sans doute à elle. C’est une douce et bonne femme. Par amour pour lui, elle aimerait ses enfants.

Encore des pensées amères, de pénibles pensées. Les choses n’étaient pas si simples. La vie n’était pas si simple que Grigori se l’imaginait peu de temps auparavant. Dans sa sotte et puérile naïveté, il avait cru qu’il suffirait de rentrer à la maison et de remplacer la capote par un manteau pour que tout aille bien : personne ne lui dirait rien, ne lui ferait aucun reproche, tout s’arrangerait de soi-même, et il vivrait désormais comme un paisible cultivateur, un bon père de famille. Non, la réalité n’était pas si simple.

Il ouvrit délicatement la barrière de la cour des Zykov, qui ne tenait que par un seul gond. Prokhor, chaussé de bottes de feutre usées, bonnet enfoncé jusqu’aux sourcils, marchait vers le perron en agitant sans précaution un seau vide. Des gouttes de lait tombaient, invisibles sur la neige.

— Bien dormi, camarade commandant ?

— Oui, Dieu merci.

— Ça serait le moment de boire un coup pour se remettre en train, sans ça on aura la tête vide comme mon seau.

— Oui, ça serait une bonne chose, mais pourquoi ton seau est vide ? C’est toi qui as trait ta vache ?

Prokhor fit glisser d’un coup de tête le bonnet sur sa nuque, alors seulement Grigori remarqua son expression inhabituellement sombre.

— Sans ça, c’est le diable qui la traira, hein ? Eh bien, non, c’est moi qui l’ai traite, la maudite femelle. Pourvu qu’elle n’ait pas le ventre malade après ça !…

Prokhor flanqua le seau par terre avec fureur et dit brièvement :

— Entrons dans la maison.

— Et ta femme ? demanda Grigori d’un air indécis.

— Les diables l’ont mangée à la sauce au kvas. Avant le jour elle a fait son paquet et elle est partie chercher des prunelles à Kroujilinski. Quand je suis rentré de chez vous, qu’est-ce qu’elle m’a passé ! Elle a chanté toutes sortes de litanies, et puis elle s’est levée tout d’un coup : « Je vais chercher des prunelles. Les brus des Maksaïev y vont, j’irai aussi. » Moi, je pensais : « Tu peux même aller chercher des poires si tu veux, je ne te retiens pas. » Ce matin, je me suis levé, j’ai allumé le poêle, j’ai été traire la vache. Et voilà le résultat. Crois-tu que c’est facile de faire ça d’une main ?

— Tu aurais dû faire faire ça par une femme, gros malin.

— Le gros malin, c’est le mouton qui tète sa mère jusqu’à l’automne, ça n’a jamais été moi. Je me disais que je m’en tirerais tout seul. Et puis en fin de compte… Je me suis glissé, je me suis glissé à quatre pattes sous cette vache, et la voilà, la pourriture, qui s’est mise à remuer les pattes. J’ai même ôté mon bonnet pour ne pas lui faire peur. Pareil. Quand j’ai eu fini de traire, j’avais mouillé la chemise. Je tends la main pour prendre le seau, elle me flanque un coup de pied. Le seau part d’un côté, moi de l’autre. Voilà le travail. Ce n’est pas une vache, c’est un démon à cornes de vache. Je lui ai craché dans la gueule et je suis parti. Faudra que je me passe de lait. On boit un coup pour se remettre ?

— Il y en a ?

— Une seule bouteille. Un trésor.

— Ça suffit.

— Viens, je t’invite. Je fais une omelette ? J’en ai pour une minute.

Grigori coupa du lard en tranches, aida Prokhor à rallumer le feu dans le braisier. Ils regardèrent en silence les morceaux de lard rose grésiller, fondre et glisser dans la poêle. Puis Prokhor tira de derrière les icônes une bouteille poussiéreuse.

— C’est là que je garde mes petites affaires secrètes à l’abri de ma femme,

expliqua-t-il sommairement.

Ils se mirent à manger et à boire dans la petite chambre bien chaude, en causant à mi-voix.

A qui d'autre qu'à Prokhor Grigori pouvait-il faire part de ses pensées les plus cachées ? Il était assis à la table, il avait écarté ses longues jambes musclées, il disait de sa voix de basse rauque et assourdie :

— … Dans l'armée, tout le temps, je pensais au jour où je pourrais vivre sur ma terre et me reposer en famille de toute cette saloperie. Sept ans je ne suis pas descendu de cheval, une paille ! Presque chaque nuit je rêve le même tableau : je tue un homme ou je me fais tuer… Mais il me semble, Prokhor, que ça ne s'arrangera pas comme je veux… D'autres laboureront la terre et s'occuperont d'elle…

— Tu as causé avec Mikhaïl hier ?

— Tant et plus.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

Grigori mit les pouces en croix.

— Voilà ce qu'est devenue notre amitié. Il me reproche d'avoir servi chez les Blancs, il croit que je suis un ennemi caché du nouveau régime et que je garde mon couteau dans ma poche. Il a peur que je manigance une insurrection, mais s'il savait à quel point je n'en ai pas envie, l'imbécile !

— C'est ce qu'il m'a dit à moi aussi.

Grigori sourit tristement.

— Un jour, en Ukraine, du temps qu'on marchait sur la Pologne, un Ukrainien nous a demandé des armes pour défendre son village. Ils ne pouvaient rien faire contre les bandes qui les pillaient et qui égorgeaient leurs bêtes. Le commandant du régiment lui a dit (j'étais là) : « Si je vous donne des armes, vous irez rejoindre les bandes. » Alors l'Ukrainien a ri, il a dit : « Armez-nous toujours, camarade, et nous ne laisserons entrer dans notre village ni les bandits ni vous autres. » Eh bien, à présent, je pense à peu près comme l'Ukrainien : si c'était possible de ne laisser entrer à Tatarski ni les Blancs ni les Rouges, ça vaudrait mieux. Les uns comme les autres, pour moi, c'est le même prix : mon beau-frère Mitka Korchounov ne vaut pas plus cher que Michka Kochévoï, qui me croit partisan des Blancs à ne pas pouvoir me passer d'eux. Saloperie ! Partisan des Blancs, tu parles ! Il n'y a pas longtemps, quand on est arrivés en Crimée, je me suis battu avec un officier de Kornilov, un petit colonel dégourdi

qui avait les moustaches taillées à l'anglaise, deux petits traits sous le nez comme de la morve. Je l'ai drôlement arrangé, ça m'a dilaté le cœur. Il ne lui est resté qu'une moitié de tête et une moitié de casquette, au pauvre petit colonel… et sa cocarde blanche s'est envolée… C'est comme ça que je suis partisan des Blancs. Ils m'en ont assez fait baver. Avec mon sang, j'ai gagné ce maudit grade d'officier, mais au milieu des officiers j'étais comme un merle blanc. Les salauds, ils ne m'ont jamais considéré comme un homme, ils ne daignaient pas me tendre la main, et après ça je pourrais encore être pour eux ?… Qu'ils aillent se faire foutre ! Rien que d'en parler, ça m'écœure. Et j'irais me remettre de leur côté ? Je ferais venir des généraux Fitskhalaourov dans le pays ? J'ai déjà essayé ce truc-là, j'en ai eu assez au bout d'un an, ça suffit, mon instruction est faite, ça m'a coûté assez cher.

Prokhor trempa son pain dans la graisse chaude et dit :

— Il n'y aura plus d'insurrection. D'abord, il ne reste plus beaucoup de Cosaques, et ceux qui s'en sont tirés, ils ont pris de bonnes leçons. Avec tout le sang qu'ils ont perdu, ils sont devenus si tranquilles et si sages qu'on ne leur ferait pas faire une insurrection, même en les traînant au lasso. Et puis les gens ont faim de vivre en paix. Tu aurais dû voir comment ils ont travaillé cet été : ils ont mis leur foin en meules, ils ont récolté leur blé jusqu'au moindre grain, et ils grognent, mais ils labourent et ils sèment, comme si chacun s'apprêtait à vivre cent ans. Non, ce n'est même pas la peine de parler d'insurrection. C'est idiot. Et pourtant, le diable sait ce qu'il peut leur passer par la tête, aux Cosaques…

— Et qu'est-ce qu'il peut leur passer par la tête ? A propos de quoi tu dis ça ?

— C'est nos voisins qui ont combiné ça.

— Quoi ?

— Eh bien, voilà. Une insurrection a éclaté dans le Gouvernement de Voronèje, derrière Bogoutchar.

— Des blagues.

— Pas du tout des blagues, je l'ai su hier d'un milicien que je connais. Il paraît qu'on va les envoyer là-bas.

— Où exactement ?

— A Monastyrchtchina, à Soukhoï Donets, à Passéka, à Staraïa et Novaïa Kalitva, et je ne sais trop où encore. Il dit que c'est une grosse insurrection.

— Pourquoi tu ne m'en as pas parlé hier, andouille ?

— Je ne voulais pas parler devant Mikhaïl, et puis il n’y a pas beaucoup de plaisir à causer de ça. De toute ma vie je voudrais bien ne plus entendre parler de ces histoires-là, répondit Prokhor mécontent.

Grigori se rembrunit. Après un long moment de réflexion, il dit :

— C’est une mauvaise nouvelle.

— Tu n’en as rien à faire. Ça regarde les Ukrainiens. Quand ils en auront plein le cul, ils sauront ce que c’est que les insurrections. Mais nous deux, qu’est-ce que ça peut nous faire ? Moi, ça me laisse froid.

— C’est pour moi que les choses vont se compliquer maintenant.

— Pourquoi ?

— Comment « pourquoi » ? Si les autorités du district ont la même opinion sur moi que Kochévoï, je passerai à la casserole. Il y a une insurrection dans le voisinage, et je suis ancien officier, ancien insurgé par-dessus le marché… Tu comprends ?

Prokhor cessa de mâcher et se mit à réfléchir. Cette idée-là ne lui était pas venue. L’ivresse ralentissait, alourdissait sa pensée.

— Pourquoi es-tu venu ici, Pantélévitch ? dit-il avec embarras.

Grigori eut une grimace de contrariété et ne répondit pas. Il repoussa la main de Prokhor qui lui tendait un verre et dit d’un ton décidé :

— Je ne bois pas plus.

— On peut peut-être s’en envoyer encore un petit coup ? Bois, Grigori Pantélévitch, jusqu’à être noir. Dans cette joyeuse vie, c’est tout ce qui nous reste.

— Noircis-toi tout seul. J’ai déjà la tête assez lourde, il faut que j’aille à Viochenskaïa aujourd’hui, me faire enregistrer.

Prokhor le regarda attentivement. Le visage de Grigori, brûlé par le soleil et les vents, s’était coloré de rouge foncé, jusqu’aux racines de ses cheveux peignés en arrière, où se découvrait la blancheur mate de la peau. Il était calme, lui, le soldat qui en avait tant et tant vu, et que la guerre et les infortunes avaient lié à Prokhor. Sous les paupières un peu gonflées, ses yeux étaient sombres, sévères et las.

— Tu n’as pas peur que justement… qu’ils t’arrêtent ? dit Prokhor.

Grigori répondit vivement :

— C’est de ça que j’ai peur, mon gars. Je n’ai jamais été arrêté et je crains la prison plus que la mort. Mais il faut croire que je devrai tâter de ça aussi.

— Tu as eu tort de rentrer, dit Prokhor compatissant.

— Et où voulais-tu que j’aille ?

— Tu te serais planqué quelque part en ville, tu aurais attendu que ça se tasse et à ce moment-là tu serais revenu.

Grigori eut un geste de dépit et se mit à rire :

— Ça ne me convient pas. Attendre et voir venir, il n’y a rien qui me dégoûte plus. Où aurais-je été, loin de mes enfants ?

— Ça, tu peux en parler ! Jusqu’à présent, ils ont vécu sans toi. Après, tu les aurais repris, et ta bien-aimée avec. Ah ! j’oubliais de te dire ! Tes patrons, là où tu étais avant la guerre avec Aksinia, ils ont trépassé tous les deux.

— Les Listnitski ?

— Oui, c’est ça. Mon compère Zakhar a fait la retraite comme ordonnance avec le jeune Listnitski, et c’est lui qui me l’a raconté. Le vieux maître est mort du typhus à Morozovskaïa. Le jeune a été jusqu’à Ekatérinodar, mais là, sa femme s’est mise avec le général Pokrovski, et lui, il n’a pas pu le supporter, il s’est suicidé.

— Eh bien, le diable les prenne, dit Grigori indifférent. J’ai de la peine pour les bonnes gens qui sont morts, mais ceux-là, je ne les plains pas.

Il se leva, enfila sa capote et dit pensivement, la main déjà sur la poignée de la porte :

— Les gens comme ça, comme le jeune Listnitski ou notre Kochévoï, ils peuvent bien aller au diable, mais je dois dire que je les ai toujours enviés… Pour eux, tout a toujours été clair, depuis le commencement. Ils suivent une route droite, ils ont un but, tandis que moi, depuis l’année dix-sept, je marche en zigzag, je vacille comme un ivrogne… Je me suis écarté des Blancs, je ne me suis pas mis du côté des Rouges, je flotte, comme du crottin dans un trou d’eau… Vois-tu, Prokhor, bien sûr, j’aurais dû rester jusqu’au bout dans l’Armée Rouge, et peut-être que les choses se seraient arrangées. Au début, tu le sais, j’ai servi de bon cœur le pouvoir des Soviets, et c’est après que tout s’est cassé… Chez les Blancs, dans les états-majors, j’étais un étranger, on me soupçonnait toujours. Ça ne pouvait pas être autrement. Un fils de la campagne, un Cosaque inculte. Je n’étais pas de la famille. Ils n’avaient pas confiance en moi… Après, chez les Rouges, ça a été la même chose. Je ne suis pas aveugle, je voyais bien

comment le commissaire et les communistes de l'escadron me regardaient… Au combat, ils ne me quittaient pas de l'œil, ils surveillaient chacun de mes pas et ils pensaient sûrement : « Le salopard, le Blanc, l'officier cosaque, pourvu qu'il n'aille pas nous jouer un tour ! » Je l'ai bien vu et ça m'a glacé le cœur. Les derniers temps, je ne pouvais plus supporter cette méfiance. La chaleur arrive à faire éclater les pierres. Je préfère qu'ils m'aient démobilisé. Il valait mieux en finir.

Il toussa sourdement, resta un moment silencieux et dit d'une voix changée, sans regarder Prokhor :

— Merci pour la collation. Je m'en vais. Porte-toi bien. Ce soir, si je reviens, je passerai. Mets la bouteille de côté, sans ça, quand ta femme reviendra, elle te cassera la poêle sur le dos.

Prokhor l'accompagna jusqu'au perron. Dans le vestibule, il chuchota :

— Tâche d'avoir l'œil, Pantélévitch, qu'ils ne t'enferment pas !

— J'aurai l'œil, répondit simplement Grigori.

Il ne rentra pas chez lui, descendit au Don, détacha une barque à l'embarcadère, écopa avec les mains, puis arracha un pieu d'une clôture, cassa la glace sur le bord et gagna l'autre côté.

Sur le Don, des vagues vert foncé, que le vent faisait écumer, roulaient vers l'ouest. Près des rives, où l'eau était plus calme, elles cassaient la glace friable et transparente, agitaient les mèches de soie verte des algues. Le bruit cristallin des glaçons se brisant les uns contre les autres emplissait l'espace au-dessus de la rive, les galets murmuraient doucement sous la caresse de l'eau, mais au milieu du fleuve, où le courant était puissant et régulier, Grigori n'entendait que le clapotement sourd, le gargouillement des vagues s'amassant contre le bord gauche de la barque, et la rumeur profonde, intarissable, du vent dans la forêt de la rive gauche.

Grigori tira la barque à demi sur la rive et s'accroupit, ôta ses bottes, défit ses molletières pour marcher plus aisément et les roula soigneusement.

A midi, il était à Viochenskaïa.

Il y avait beaucoup de monde et beaucoup de bruit au commissariat militaire de district. Les téléphones sonnaient, les portes claquaient, des hommes armés entraient et sortaient, on entendait le crépitement sec des machines à écrire. Dans le couloir, une vingtaine de soldats rouges entourant un petit homme habillé d'une demi-pelisse à froncis parlaient avec animation et riaient. D'une pièce

éloignée deux soldats sortirent en faisant rouler une mitrailleuse au moment où Grigori passait. Les petites roues heurtaient doucement les planches de bois balafrées. Un des mitrailleurs, grand et gros, criait par plaisanterie : « Écarte-toi ! C'est la compagnie punitive ! Ou je t'écrase ! »

« Il semble bien qu'ils se préparent vraiment à intervenir contre l'insurrection », se dit Grigori.

On ne le retint pas longtemps. Le secrétaire du commissariat militaire pointa rapidement les pièces que Grigori lui présentait et dit :

— Allez au bureau politique{102} de la Tchéka du Don. En tant qu'ancien officier, il faut vous faire connaître là-bas.

— Bien, dit Grigori, et il porta la main à la visière de sa casquette sans trahir son émotion.

Sur la place, il s'arrêta, perplexe. Il fallait aller au bureau politique, mais tout son être s'y opposait douloureusement. « Ils vont t'arrêter », lui disait une voix intérieure. Il trembla de peur et de dégoût. Il était à côté de la clôture de l'école, regardait d'un œil vide la terre couverte de crottin et se voyait déjà les mains liées, descendant par un escalier sale dans une cave, et imaginait l'homme derrière lui serrant la poignée rugueuse d'un revolver. Grigori serra les poings, regarda ses veines bleues gonflées. Ces mains-là seraient liées ? Tout son sang lui monta au visage. Non, il n'ira pas aujourd'hui. Demain, oui ; mais aujourd'hui il retournera au village, il passera la journée avec ses enfants, il verra Aksinia et rentrera demain matin à Viochenskaïa… Maudit pied qui lui fait mal en marchant ! Il ne passera qu'un jour chez lui et rentrera ici, il rentrera, c'est sûr. Arrivera demain ce qu'il arrivera. Aujourd'hui, non !

— Aaaah ! Mélékhov ! Depuis combien d'étés, depuis combien d'hivers…

Grigori se retourna. L'homme qui s'approchait de lui était Iakov Fomine, le camarade de régiment de Pétro, l'ancien commandant du 28e Régiment insurgé de l'Armée du Don.

Ce n'était plus le Fomine d'autrefois, le Cosaque empoté et négligé que Grigori avait connu. Il avait changé de façon frappante en deux ans : il était à l'aise dans une capote de cavalier bien ajustée ; ses moustaches châtaines, très soignées, étaient crânement retroussées ; sa silhouette, sa démarche ostensiblement martiale, son sourire de satisfaction, témoignaient de la conscience qu'il avait d'être un homme supérieur et d'une autre étoffe que les autres.

— Qu’est-ce qui t’amène ici ? dit-il en serrant la main à Grigori et en le regardant droit dans les yeux de ses yeux bleus écartés.

— J’ai été démobilisé. Je suis passé au comité militaire…

— Ça fait longtemps que tu es rentré ?

— Depuis hier.

— Je pense souvent à ton frère Pétro Pantélévitch. Un bon Cosaque, et il est mort pour rien… On était bons amis tous les deux. Ah ! Mélékhov, vous n’auriez pas dû faire l’insurrection, l’année dernière ! Vous avez eu tort.

Il fallait dire quelque chose. Grigori répondit :

— Oui, les Cosaques ont eu tort…

— Dans quelle unité tu étais ?

— La Première de Cavalerie.

— Quelle fonction ?

— Chef d’escadron.

— Tiens donc ! Moi aussi, pour l’heure, je commande un escadron. Nous avons ici à Viochenskaïa notre propre escadron de garde.

Il jeta un coup d’œil autour de lui et baissa la voix :

— Écoute, faisons un bout de chemin, accompagne-moi un peu. Il y a du monde qui passe, on ne peut pas discuter tranquilles.

Ils partirent dans la rue. Fomine demanda à Grigori, en le regardant du coin de l’œil :

— Tu penses vivre chez toi ?

— Et où veux-tu que j’aille ? Oui, chez moi.

— T’occuper de ta ferme ?

— Oui.

Fomine hocha la tête d’un air compatissant et soupira :

— Tu as choisi un mauvais moment, Mélékhov, un mauvais moment… Tu n’aurais pas dû reparaître chez toi avant un an, deux ans.

— Pourquoi ?

Fomine prit Grigori par le coude et chuchota en se penchant légèrement vers lui :

— Le district n’est pas calme. Les Cosaques sont très mécontents de l’imposition alimentaire{103}. Il y a une insurrection dans le district de Bogoutchar. On part aujourd’hui, on va écraser ça. Tu ferais mieux de te tirer d’ici, mon gars, et vite. On était des grands amis, Pétro et moi, c’est pour ça que je veux te donner un conseil : fous le camp.

— Je ne peux aller nulle part.

— Attention ! Le bureau politique commence à arrêter les officiers. Cette semaine, on a amené trois sous-lieutenants de Doudarevka, un de Réchétovka. Et on en fait venir par paquets de l’autre côté du Don. Et on commence à s’occuper des simples Cosaques, des hommes de troupe. Décide toi-même, Grigori Pantélévitch.

— Je te remercie de ton conseil, mais je n’irai nulle part, dit Grigori avec entêtement.

— C’est ton affaire.

Fomine se mit à parler de la situation dans le district, de ses relations avec les autorités locales et du commandant militaire du district, qui s’appelait Chakhaïev. Grigori l’écoutait distraitement, occupé de ses propres pensées. A la troisième croisée de rues, Fomine s’arrêta.

— J’ai à faire. Au revoir.

Il porta la main à son bonnet du Kouban, prit froidement congé de Grigori et partit dans la ruelle avec raideur, avec une gravité comique, en faisant crisser son baudrier.

Grigori le suivit des yeux et s’en retourna. En gravissant les marches de pierre de la maison à un étage où s’était installé le bureau politique, il pensait : « S’il faut en finir, finissons-en vite. Inutile de faire traîner. Tu as su faire le mal, Grigori. Sache aussi payer ! »

8

Vers huit heures du matin, Aksinia mit la braise en tas dans le poêle et s'assit sur le banc en essuyant son visage rouge, trempé de sueur. Elle s'était levée avant le jour pour en avoir plus tôt fini avec la cuisine. Elle avait fait des nouilles, un poulet, des crêpes, et elle avait mis au four des oreillettes copieusement arrosées de crème, car elle savait que Grigori aimait les oreillettes bien cuites, et elle préparait ce repas de fête dans l'espoir que son bien-aimé viendrait dîner avec elle.

Elle avait grande envie d'aller chez les Mélékhov sous un prétexte quelconque et d'y rester fût-ce une minute, pour apercevoir Grigori. Elle ne pouvait supporter l'idée qu'il était là, tout à côté, et qu'elle ne pouvait pas le voir. Mais elle domina son désir et resta chez elle. Elle n'était quand même plus une gamine ; elle avait passé l'âge d'agir à la légère.

Après s'être lavé les mains et la figure plus soigneusement que jamais, elle mit une chemise propre et un jupon neuf à entre-deux. Elle resta longtemps hésitante devant son coffre ouvert : qu'allait-elle prendre ? Se faire belle un jour de semaine, cela n'était pas convenable ; elle ne voulait pas non plus rester en vêtements de travail. Ne sachant sur quoi fixer son choix, Aksinia remuait négligemment, d'un air boudeur, ses jupes bien repassées. Finalement, elle se décida pour une jupe bleu foncé et une blouse bleu clair à dentelle noire qu'elle n'avait presque jamais portée. C'est ce qu'elle avait de mieux. Après tout, peu importait ce que les voisins diraient d'elle. Si c'était jour de semaine pour eux, eh bien, c'était fête pour elle. Elle s'habilla vivement et alla à son miroir. Un léger sourire étonné glissa sur ses lèvres : des yeux jeunes, où brillait une petite flamme, la regardaient gaiement et curieusement. Aksinia examina son visage attentivement, sévèrement, et poussa un soupir de soulagement. Non, sa beauté n'était pas encore fanée ! Plus d'un homme encore s'arrêterait en la voyant et la suivrait avec des yeux ébaubis.

Tandis qu'elle arrangeait sa jupe devant le miroir, elle dit à voix haute : « Maintenant, attention à toi, Grigori Pantélévitch !… » Et, se sentant rougir, elle se mit à rire d'un rire calme et étouffé. Cela ne l'empêcha pas de trouver quelques cheveux blancs sur ses tempes et de les arracher. Grigori ne devait rien voir qui marquât l'âge d'Aksinia. Pour lui, elle voulait être aussi jeune que sept

ans auparavant.

Jusqu'à midi, elle resta tant bien que mal chez elle, mais, l'heure du dîner passée, elle n'y put tenir plus longtemps, jeta sur ses épaules un châle blanc en poil de chèvre et se rendit chez les Mélékhov. Douniachka était seule. Aksinia lui donna le bonjour et demanda :

— Vous n'avez pas dîné ?

— Avec ces vagabonds-là, tu crois qu'on peut dîner à l'heure ? Mon mari est au Soviet et Gricha est parti pour la stanitsa. J'ai fait manger les petits, j'attends les grands.

Apparemment calme, sans un geste qui trahît son désarroi, Aksinia dit :

— Moi, je pensais que vous étiez tous réunis. Quand est-ce que Gricha… que Grigori Pantélévitch rentrera ? Aujourd'hui ?

Douniachka enveloppa d'un bref regard la voisine tout endimanchée et dit du bout des lèvres :

— Il est allé se faire enregistrer.

— Quand a-t-il promis de rentrer ?

Des larmes brillèrent dans les yeux de Douniachka ; elle dit d'un ton de reproche, en butant sur les mots :

— Eh bien, tu as choisi ton moment… pour te faire belle… mais ce que tu ne sais pas, c'est qu'il ne reviendra peut-être plus.

— Comment, ne reviendra plus ?

— Mikhaïl dit qu'il va être arrêté à la stanitsa…

Douniachka versa quelques larmes de rage et s'écria en s'essuyant les yeux avec sa manche !

— Maudite vie ! Et quand est-ce que tout ça finira ? Il est parti, et les enfants sont intenables. Tout le temps dans mes jambes : « Où est-il allé, papa, et quand est-ce qu'il rentrera ? » Est-ce que je sais ? Je les ai envoyés dans la cour, mais moi aussi, ça me crève le cœur… Maudite vie ! Pas un instant de repos, c'est à pleurer !…

— S'il ne rentre pas avant la nuit, j'irai à la stanitsa demain, je saurai de quoi il retourne, dit Aksinia du même ton indifférent que s'il s'était agi de la chose la plus ordinaire et ne méritant nulle émotion.

Étonnée par cette tranquillité, Douniachka soupira :

— A présent, je vois bien que ce n’est plus la peine de l’attendre. C’est pour son malheur qu’il est revenu ici.

— Pour l’heure, on ne peut encore rien dire. Cesse de crier, sans ça les enfants vont comprendre… Adieu.

Grigori rentra tard dans la soirée. Il ne resta qu’un moment chez lui et alla chez Aksinia. L’angoisse où elle avait passé tout ce long jour émoussa un peu la joie des retrouvailles. Aksinia avait senti vers le soir une impression semblable à celle de qui a travaillé une journée entière sans lever la tête. Écrasée, épuisée par l’attente, elle s’était allongée sur le lit et s’était assoupie, mais le bruit des pas sous la fenêtre la fit se dresser avec la vivacité d’une jeune fille.

— Pourquoi tu n’as pas dit que tu allais à Viochenskaïa ? demanda-t-elle en embrassant Grigori et en lui dégrafant sa capote.

— Je n’ai pas eu le temps, j’étais pressé.

— Et nous, avec Douniachka, nous qui avons pleuré, chacune dans son coin, nous pensions que tu ne reviendrais pas.

Grigori sourit discrètement.

— Non, ça n’a pas été jusque-là.

Et il ajouta :

— Pour le moment.

Il gagna la table en boitillant, s’assit. La porte grande ouverte laissait voir la chambre, le grand lit dans le coin, le coffre, dont les ferrures avaient de sombres reflets cuivrés. Tout était demeuré là comme au temps où il venait en l’absence de Stépane ; il n’apercevait presque aucun changement, comme si le temps avait passé à côté de la maison sans y pénétrer ; l’odeur même d’autrefois s’était conservée : parfum enivrant du houblon frais, des planchers lavés de neuf, parfum à peine perceptible du thym fané. Il y a si peu de temps, Grigori sortait d’ici à l’aube. Si longtemps en réalité…

Il étouffa un soupir et se mit à rouler une cigarette sans se presser, mais ses doigts tremblaient, et il répandit du tabac sur ses genoux.

Aksinia mettait rapidement la table. Il fallait réchauffer les nouilles. Essoufflée, un peu pâle, elle alla chercher des copeaux sous le hangar et ralluma le feu dans le braisier. Tout en soufflant sur les braises incandescentes qui lançaient des étincelles, elle prenait le temps de regarder Grigori qui fumait en

silence, voûté.

— Comment ça marche pour toi là-bas ? Tu as tout arrangé ?

— Tout va pour le mieux.

— Où est-ce qu'elle a pris ça, Douniachka, que tu serais sûrement arrêté ? J'étais morte de peur.

Grigori plissa le front, de dépit jeta sa cigarette.

— C'est Mikhaïl qui lui a soufflé ça aux oreilles. C'est lui qui manigance tout, il appelle le malheur sur ma tête.

Aksinia s'approcha de la table. Grigori lui prit la main.

— Tu sais, dit-il en levant la tête jusqu'à rencontrer ses yeux, mes affaires ne sont pas brillantes. Moi-même, en allant à ce bureau politique, je me disais que je n'en sortirais pas. Qu'on le veuille ou non, j'ai commandé une division pendant l'insurrection, avec le grade de lieutenant… A présent, les gens comme moi, on leur serre la vis.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont dit ?

— Ils m'ont donné un questionnaire à remplir, un papier, il fallait mettre dessus tous mes états de service. Mais je ne suis pas bon pour écrire. Jamais de la vie je n'avais autant écrit, pendant deux heures de temps j'ai raconté tout mon passé. Après, il y a deux hommes qui sont venus, ils ne m'ont interrogé que sur l'insurrection. Rien à dire, des gens polis. Le plus vieux m'a dit : « Vous ne voulez pas de thé ? Avec de la saccharine, malheureusement. » Moi, je me disais : « Du thé, tu parles ! Pourvu que je me tire entier de vos mains ! »

Grigori se tut et ajouta d'un ton méprisant, comme s'il s'agissait d'un autre :

— Si timide pour répondre de mes actes… si lâche.

Il s'en voulait d'avoir eu peur à Viochenskaïa et de n'avoir pas eu assez de force pour dominer sa peur. La vanité de ses craintes ne faisait que doubler son dépit. A présent, toute cette histoire lui paraissait ridicule et honteuse. Il n'avait pensé qu'à ça pendant tout le chemin, et c'est peut-être pour cette raison qu'il se moquait de lui-même et exagérait ses impressions.

Aksinia avait écouté attentivement son récit, elle retira doucement ses mains et s'en retourna au poêle. Tout en attisant le feu, elle demanda :

— Et maintenant ?

— Dans huit jours, il faut que j'y retourne pour faire viser mes papiers.

— Tu crois qu’ils finiront par t’arrêter ?

— Ça m’en a bien l’air, oui. Tôt ou tard.

— Qu’est-ce que nous allons faire ? Comment allons-nous faire, Gricha ?

— Je ne sais pas. On parlera de ça plus tard. Tu as de l’eau ? Je voudrais me laver.

Quand ils se furent mis à table pour le souper, Aksinia retrouva ce bonheur plein qu’elle avait éprouvé le matin. Grigori était là, à côté d’elle ; elle pouvait le regarder tout son saoul sans penser que des gens guettaient ses regards, elle pouvait lui dire des yeux tout ce qu’elle voulait, sans se cacher, sans avoir honte. Dieu, comme elle s’était ennuyée de lui, comme son corps avait langui, désiré ces grandes mains peu caressantes ! Elle ne toucha presque pas au repas ; légèrement penchée en avant, elle couvait des yeux Grigori qui mastiquait avidement, elle caressait d’un regard embué son visage, son cou hâlé, serré par le col montant de la vareuse, ses épaules larges, ses mains lourdement posées sur la table… Elle respirait goulûment son odeur âpre, qu’elle connaissait si bien, qu’elle aimait tant, cette odeur de sueur d’homme et de tabac, son odeur à lui seul. Les yeux bandés, rien qu’à l’odeur, elle eût distingué son Grigori parmi un millier d’hommes… Elle avait les joues rouges et brûlantes, le cœur bruyant et rapide. Ce soir-là, elle fut incapable de tenir son rôle de maîtresse de maison diligente : elle ne voyait que Grigori. Lui, cependant, ne demandait rien ; il coupa lui-même son pain, chercha des yeux et trouva la salière sur la cheminée, se servit une deuxième assiettée de nouilles.

— J’ai une faim de loup, dit-il en souriant, comme pour s’excuser. Je n’ai rien mangé depuis ce matin.

Cela rappela Aksinia à ses devoirs. Elle se leva en hâte.

— Où ai-je la tête ? Voilà que j’oublie les oreillettes et les crêpes. Mange le poulet, je t’en prie, mange, mon chéri… J’apporte le reste.

Mais comme il mangeait lentement ! Comme il s’appliquait ! A croire qu’il n’avait rien pris de toute la semaine. Point n’était besoin de l’encourager. Aksinia attendit patiemment, mais enfin ce fut plus fort qu’elle : elle s’assit à côté de lui, attira de la main gauche sa tête, de la main droite prit une serviette brodée propre, essuya elle-même les lèvres grasses, le menton gras du bien-aimé, et pressa ses lèvres contre les siennes, sans respirer, en fermant les yeux si fort qu’elle vit jaillir dans le noir des étincelles orangées.

Au fond, il faut bien peu de chose à l’être humain pour être heureux. Ce soir-

là au moins, Aksinia fut heureuse.

9

Grigori n’avait guère de plaisir à rencontrer Michka Kochévoï. Leurs relations avaient pris figure dès le premier jour, ils n’avaient plus aucun sujet de conversation, et d’ailleurs à quoi bon parler ? Selon toute vraisemblance, Mikhaïl n’éprouvait non plus aucun agrément à voir Grigori. Il avait embauché deux charpentiers, qui remirent rapidement sa petite maison en état, changèrent les chevrons à demi pourris, abattirent et remplacèrent un mur qui penchait, posèrent de nouveaux linteaux, de nouveaux cadres de fenêtres, de nouvelles portes.

Après son retour de Viochenskaïa, Grigori passa au Comité révolutionnaire de village, présenta à Michka ses papiers visés par le commissariat militaire et partit sans dire au revoir. Il s’installa chez Aksinia, prit les enfants avec lui, et quelques objets lui appartenant. En le voyant partir pour sa nouvelle demeure, Douniachka éclata en sanglots :

— Mon petit frère, il ne faut pas me tenir rigueur, ce n’est pas ma faute, dit-elle en le regardant avec des yeux suppliants.

— Et pourquoi ça, Dounia ? Non, non, penses-tu ! dit Grigori pour la calmer. Tu viendras nous voir… Je suis la seule famille qui te reste, je t’ai toujours bien aimée et je t’aime toujours bien… Maintenant, ton mari, c’est une autre affaire. Mais nous deux, nous resterons bons amis.

— Nous quitterons bientôt la maison, ne te fâche pas.

— Mais non ! dit Grigori avec irritation. Vous pouvez rester à la maison jusqu’au printemps. Vous ne me gênez pas, et il y a assez de place chez Aksinia pour moi et les enfants.

— Tu vas l’épouser, Gricha ?

— On a le temps, répondit Grigori.

— Épouse-la, mon frère, c’est une bonne femme, dit résolument Douniachka. Notre défunte maman disait que tu devrais la prendre pour femme. Elle s’était mise à l’aimer dans les derniers temps, elle allait souvent la voir avant sa mort.

— On dirait bien que tu cherches à me convaincre, dit Grigori en souriant.

Mais qui donc j’épouserais d’autre ? Quand même pas la mère Andronikha ?

Andronikha était la plus vieille des vieilles de Tatarski. Elle avait depuis longtemps passé cent ans. Douniachka éclata de rire en pensant à sa silhouette menue, courbée vers la terre.

— Qu’est-ce que tu vas chercher, mon petit frère ? Je te posais seulement la question. Tu ne dis rien, c’est pour ça que je te le demandais.

— S’il y a quelqu’un que j’inviterai à mes noces, ça sera toi.

Grigori donna une claque pour rire sur l’épaule de sa sœur et quitta d’un cœur léger la ferme paternelle.

A dire vrai, il lui était indifférent de vivre ici ou là pourvu qu’il vécût tranquille. Mais la tranquillité, justement, lui manquait… Il passa quelques jours dans un désœuvement accablant. Il essaya de bricoler dans la ferme d’Aksinia, mais chaque fois sentit qu’il ne pouvait rien faire. Il n’avait le cœur à rien. Une pénible indécision le tourmentait, l’empêchait de vivre ; pas un instant l’idée ne le quittait qu’on pouvait l’arrêter, le jeter en prison – cela dans le meilleur des cas, et sinon, le fusiller.

Quand Aksinia s’éveillait la nuit, elle voyait qu’il ne dormait pas. Habituellement, il était couché sur le dos, les bras croisés derrière la tête, et regardait l’obscurité avec des yeux froids et durs. Aksinia savait à quoi il pensait. Elle ne pouvait en rien l’aider. Elle souffrait elle-même, le voyant ainsi tourmenté, et se doutait que ses espoirs de vie commune seraient de nouveau ruinés. Elle ne le questionnait pas. Elle voulait qu’il décidât seul. Une nuit pourtant, apercevant à côté d’elle l’étoile pourpre de la cigarette, elle dit :

— Gricha, tu ne dors toujours pas… Tu ferais peut-être mieux de quitter le village ces temps-ci. Ou peut-être qu’on devrait partir tous les deux, aller se cacher ?

Grigori ramena soigneusement la couverture sur les pieds d’Aksinia et répondit à contrecœur :

— Je vais y penser. Dors.

— Et après on reviendrait, quand ça serait plus calme ici, hein ?

De nouveau, il fit une réponse vague, comme s’il n’avait aucune idée de ce qu’il allait faire :

— On va voir comment ça va tourner. Dors, Ksioucha.

Et il posa tendrement et délicatement les lèvres sur son épaule nue, fraîche

comme de la soie.

En vérité, sa décision est prise : il ne retournera pas à Viochenskaïa. L'homme du bureau politique l'attendra en vain, cet homme qui l'a reçu la fois dernière, assis derrière sa table, la capote jetée sur les épaules, et qui s'étirait en craquant, et qui faisait mine de bâiller en l'écoutant, lui, Grigori, faire le récit de l'insurrection. Il ne saura rien de plus. Le récit est fini.

Le jour où il sera convoqué au bureau politique, Grigori quittera le village, pour longtemps s'il le faut. Où ira-t-il ? il ne le sait pas encore, mais il a fermement résolu de partir. Il n'a envie ni de mourir ni d'aller en prison. Son choix est fait, mais il ne veut pas en parler trop tôt à Aksinia ; à quoi bon empoisonner les derniers jours qu'elle passe avec lui ? Ils ne sont déjà point trop gais. Il attendra le dernier moment. Qu'elle dorme tranquille, le visage caché au creux de son aisselle. Toutes ces nuits dernières, elle a souvent dit : « J'aime bien dormir sous ton aile ! » Qu'elle dorme ! Elle n'en a plus pour longtemps, la pauvre, à se serrer contre lui…

Tous les matins, Grigori s'occupait de ses enfants, puis errait sans but dans le village. Au milieu des gens, il se sentait plus gai.

Un jour, Prokhor lui proposa une réunion chez Nikita Melnikov, pour boire un coup en compagnie de quelques jeunes Cosaques avec qui ils avaient servi. Grigori refusa catégoriquement. Il savait, par les propos des gens du village, que l'on était mécontent de l'imposition alimentaire et qu'une conversation de beuverie ne pouvait pas manquer de porter là-dessus. Il n'avait guère envie d'attirer sur lui les soupçons, il évitait de parler politique, même avec les gens de connaissance. La politique, il en avait assez, elle lui donnait bien assez de tracas comme cela.

La prudence n'était pas superflue, car les livraisons de blé se faisaient mal, et trois vieux, pris comme otages, avaient été envoyés à Viochenskaïa, escortés par deux hommes des détachements de ravitaillement.

Le lendemain, près du magasin de la Société unique de consommation, Grigori aperçut Zakhar Kramskov, ancien artilleur rentré depuis peu de l'Armée Rouge. Il était prodigieusement ivre et vacillait en marchant, mais, arrivé près de Grigori, il boutonna tous les boutons de son blouson taché de glaise blanche et dit d'une voix rauque :

— Je te salue, Grigori Pantélévitch !

— Bonjour, dit Grigori, et il serra la patte large de l'artilleur, qui était massif et fort comme un orme.

— Tu me reconnais ?

— Bien sûr.

— Tu te rappelles, l'année dernière, à Bokovskaïa, quand notre batterie t'a tiré d'affaire. Sans nous, ta cavalerie aurait passé un mauvais quart d'heure. C'est fou ce qu'on a allongé comme Rouges, ce jour-là. D'abord à l'obus, ensuite au shrapnel. C'était moi le pointeur de la première pièce. Moi ! dit Zakhar, et il flanqua un coup de poing sonore sur sa large poitrine.

Grigori jeta un coup d'œil autour de lui : non loin de là, des Cosaques, qui les avaient entendus, les regardaient. Les coins de sa bouche se mirent à trembler, un rictus de rage découvrit ses dents blanches.

— Tu es saoul, dit-il à mi-voix, sans desserrer les dents. Va-t'en dormir et ne dis pas de conneries.

— Non, je ne suis pas saoul, s'écria l'artilleur, qui en avait pourtant un bon coup dans le nez. Peut-être bien que je suis saoul de chagrin. Je suis rentré chez moi, mais ce n'est pas une vie qu'on a ici, c'est une putasserie de vie. Il n'y a plus de vie pour les Cosaques, et il n'y a plus de Cosaques. Quarante pouds de blé ils m'ont prélevé. Qu'est-ce que ça veut dire ? L'ont-ils semé, ceux qui l'ont prélevé ? Savent-ils seulement où ça pousse, le blé ?

Il regardait Grigori avec des yeux stupides, injectés de sang. Soudain, en vacillant, il le serra dans ses pattes d'ours, lui souffla au visage une forte haleine d'eau-de-vie.

— Pourquoi tu portes un pantalon sans bandes ? C'est-il que tu t'es fait paysan ? On ne permettra pas ça. Ah ! mon petit poulet, Grigori Pantélévitch, il faut reprendre les armes. Nous dirons, comme l'an passé : A bas la commune, vive le pouvoir des Soviets !

Grigori le repoussa violemment et murmura :

— Rentre chez toi, salaud d'ivrogne. Tu te rends compte de ce que tu dis ?

Kramskov tendit le bras, écartant largement ses doigts jaunis par le tabac, et bredouilla :

— Si j'ai dit quelque chose de mal, excuse-moi. Excuse-moi, s'il te plaît, mais je te parle sincèrement, comme je parlerais à mon chef… Mais je dirais aussi bien à mon chef, au père de mon régiment : il faut reprendre les armes.

Grigori se détourna sans répondre, traversa la place et rentra à la maison. Jusqu'au soir, il resta sous l'impression de cette stupide rencontre, il se rappelait

les cris d'ivrogne de Kramskov, l'approbation silencieuse et les sourires des Cosaques, et il pensait : « Non, il faut partir le plus tôt possible ! Rien à attendre de bon ici… »

Il devait se rendre à Viochenskaïa le samedi. Dans trois jours il quitterait donc son village natal… Mais le sort en décida autrement : le jeudi soir, comme il s'apprêtait à se coucher, on frappa rudement à la porte. Aksinia alla dans le vestibule. Grigori l'entendit demander : « Qui est là ? » Il ne perçut pas la réponse. Vaguement inquiet, il se leva du lit et alla à la fenêtre. La clenche claqua dans le vestibule. Douniachka entra la première. Grigori vit son visage pâle, et, sans poser de question, prit sur le banc son bonnet et sa capote.

— Mon petit frère…

— Quoi ? dit-il doucement, en enfilant les manches de la capote.

Douniachka parla très vite, à bout de souffle :

— Mon petit frère, il faut que tu partes tout de suite. Il y a quatre cavaliers chez nous, qui viennent de la stanitsa. Ils sont dans la chambre… Ils chuchotent mais je les ai entendus… J'étais derrière la porte et j'ai tout entendu… Mikhaïl dit qu'il faut t'arrêter… Il leur parle de toi… Va-t'en !

Grigori s'avança rapidement vers elle, la prit dans ses bras, la baisa fortement sur la joue.

— Merci, petite sœur. Va, sinon ils s'apercevront que tu es sortie. Adieu.

Et se retournant vers Aksinia :

— Du pain. Vite. Mais pas un pain entier, une entame.

C'en était donc fini de cette brève existence paisible… Grigori avait retrouvé ses gestes de combattant, rapides mais assurés ; il alla dans la chambre, embrassa avec précaution les enfants endormis, étreignit Aksinia.

— Adieu ! Je t'enverrai bientôt des nouvelles. Prokhor te dira. Prends soin des enfants. Ferme la porte. Si on te le demande, dis que je suis parti pour Viochenskaïa. Allons, adieu, ne te désole pas, Ksioucha.

Il l'embrassa et sentit sur ses lèvres l'eau chaude et salée des larmes. Il n'avait pas le temps d'écouter ni de calmer les propos impuissants et décousus d'Aksinia. Il détacha délicatement les bras qui le serraient, alla dans le vestibule, prêta l'oreille un instant et ouvrit d'un coup la porte donnant sur l'extérieur. Le vent froid du Don lui jaillit au visage. Il ferma les yeux une seconde pour s'accoutumer à l'obscurité.

Aksinia entendit d’abord la neige crisser sous les pas de Grigori. Et chaque pas retentissait en douleur aiguë dans son cœur. Puis le bruit des pas s’éteignit et une clôture craqua. Puis, il n’y eut plus aucun bruit, hors celui du vent dans la forêt au-delà du Don. Aksinia essayait d’entendre encore à travers le vent. Elle n’entendit rien. Elle eut froid. Elle rentra dans la cuisine, éteignit la lampe.

10

A la fin de l’automne 1920, quand furent formés les détachements de ravitaillement pour remédier à l’insuffisance des rentrées de blé par la méthode de l’imposition alimentaire, une sourde fermentation prit naissance au sein de la population cosaque du Don. De petites bandes armées firent leur apparition dans les stanitsas du Haut-Don : Choumilinskaïa, Kazanskaïa, Migoulinskaïa, Mechkovskaïa, Viochenskaïa, Elanskaïa, Slachtchovskaïa et quelques autres. C’était la réponse de la partie aisée de la population cosaque à la création des détachements de ravitaillement, au renforcement des mesures prises par le pouvoir des Soviets pour la mise en œuvre de l’imposition alimentaire.

Ces bandes, grosses de cinq à vingt hommes, étaient composées pour la plupart de Cosaques de la région qui avaient été autrefois des gardes-blancs actifs. Il y avait là des maréchaux des logis, adjudants et sous-lieutenants de l’ancienne Armée du Don, qui avaient servi en 1918 et 1919 dans les détachements punitifs et s’étaient dérobés à la mobilisation de septembre, des insurgés qui s’étaient illustrés par leurs faits d’armes et leurs exécutions de prisonniers rouges lors de l’insurrection dans le district du Haut-Don, bref des gens qui n’avaient rien de commun avec le pouvoir des Soviets.

Ils attaquaient les détachements de ravitaillement dans les villages, renvoyaient les convois de blé qui faisaient route vers les postes de stockage, tuaient les communistes et les Cosaques sans parti fidèles au pouvoir des Soviets.

L’élimination des bandes avait été confiée au bataillon de garde du district du Haut-Don, cantonné à Viochenskaïa et dans le village de Bazki. Mais toutes les tentatives de destruction de ces bandes, disséminées sur le vaste territoire du district, furent infructueuses, en premier lieu parce que la population locale sympathisait avec les bandits, leur fournissait du ravitaillement et des informations sur les mouvements des unités rouges et les soustrayait aux poursuites, en second lieu parce que le chef du bataillon, un nommé Kaparine, ancien capitaine d’état-major de l’Armée impériale, ancien S. R., ne voulait pas la destruction des forces contre-révolutionnaires qui venaient d’apparaître sur le Haut-Don, et y faisait obstacle par tous les moyens. De temps en temps seulement – et encore, sous la pression du président du comité de district du parti

–, il entreprenait de courtes sorties, mais rentrait bientôt, prétextant qu'il ne pouvait éparpiller ses forces et prendre un risque déraisonnable en privant Viochenskaïa, ses services et ses entrepôts, de la protection nécessaire. Le bataillon, fort de quatre cents hommes environ et de quatorze mitrailleuses, menait la vie de garnison : les soldats rouges gardaient les prisonniers, charriaient de l'eau, coupaient des arbres dans la forêt et faisaient des corvées de ramassage de noix de galle destinées à la fabrication de l'encre. Ainsi, le bataillon approvisionnait tous les services et les bureaux du district en bois et en encre, cependant que le nombre des petites bandes augmentait sans cesse. Il fallut qu'une grosse insurrection se déclarât dans le gouvernement de Voronèje, sur le territoire du district de Bogoutchar, limitrophe du district du Haut-Don, pour qu'on mît fin, à contrecœur, à la constitution des stocks de bois et au ramassage des noix de galle. Le bataillon, avec son effectif de trois compagnies et sa section de mitrailleurs, fut envoyé contre cette insurrection par ordre du commandant en chef des troupes de la Région du Don, avec le premier bataillon du 12e Régiment de ravitaillement et deux petits détachements de barrage.

Lors d'un combat aux approches de Soukhoï Donets, l'escadron de Viochenskaïa, sous le commandement de Iakov Fomine, attaqua de flanc les lignes des insurgés, les écrasa, mit en fuite et sabra quelque cent soixante-dix hommes au cours des opérations de poursuite, et ne perdit que trois combattants.

A de rares exceptions près, l'escadron était composé de Cosaques originaires des stanitsas du Haut-Don, qui ne manquèrent pas de sacrifier aux vieilles traditions cosaques : après le combat, malgré la protestation de deux communistes de l'escadron, la moitié des hommes changèrent leurs vieilles capotes et leurs vieilles vestes pour de bonnes demi-pelisses en peau de mouton tannée prises sur les insurgés morts.

Quelques jours après l'écrasement de l'insurrection, l'escadron fut envoyé dans la stanitsa Kazanskaïa. Là, pour se reposer des rigueurs de la guerre, Fomine s'amusa tant qu'il put. Enragé coureur de jupons, aimable et joyeux fêtard, il disparaissait pendant des nuits entières et ne rentrait à son logement qu'un peu avant l'aube. Quand ses hommes – avec qui il était à tu et à toi – le voyaient dans la rue en bottes éclatantes de propreté, ils disaient avec des clins d'œil entendus :

— Bon, voilà notre étalon qui va chez les femmes. On ne le reverra pas avant le petit jour.

En cachette du commissaire et de l'instructeur politique, Fomine hantait les quartiers des Cosaques de son escadron qu'il connaissait le mieux, sitôt qu'on lui

faisait savoir qu'il y avait là de l'eau-de-vie et une promesse de beuverie. Cela se produisit plus d'une fois. Mais bientôt il se mit à broyer du noir, devint maussade et oublia presque entièrement les distractions auxquelles il s'adonnait peu de temps auparavant. Le soir, il ne nettoyait plus avec le même zèle ses hautes bottes élégantes, il cessa de se raser tous les jours. Il continuait bien à fréquenter de temps en temps les Cosaques de son village servant dans l'escadron, passait un moment à boire avec eux, mais ne disait pas grand-chose.

Ce changement dans le caractère de Fomine coïncida avec une information reçue de Viochenskaïa par le commandant du détachement : le bureau politique de la Tchéka du Don avait brièvement annoncé que le bataillon de garde cantonné dans le district voisin d'Oust-Medvéditskaïa s'était révolté sous le commandement du chef de bataillon Vakouline.

Vakouline était un camarade de régiment de Fomine, un ami. Ensemble ils avaient fait partie du corps d'armée Mironov, ensemble ils avaient marché de Saransk au Don, ensemble ils avaient déposé les armes quand la cavalerie de Boudionny avait encerclé le corps d'armée mutiné de Mironov ; et leurs relations d'amitié s'étaient maintenues. Tout récemment encore, au début de septembre, Vakouline était venu à Viochenskaïa et s'était plaint auprès de son vieil ami de « l'arbitraire des commissaires qui ruinent les cultivateurs par l'imposition alimentaire et mènent le pays à sa perte ». Dans son for intérieur, Fomine était d'accord avec les remarques de Vakouline, mais il fut prudent et ne se départit pas de cette ruse qui lui tenait souvent lieu d'intelligence. Il était toujours prudent, ne se hâtait jamais et ne disait jamais du premier coup ni oui ni non. Mais, peu de temps après qu'il eut appris la révolte du bataillon de Vakouline, sa prudence habituelle l'abandonna. Un soir, avant le départ de l'escadron pour Viochenskaïa, on se réunit au logement du chef de peloton Alférov. Il y avait un énorme seau d'eau-de-vie. La conversation allait bon train. Fomine, qui était de la fête, écoutait et puisait dans le seau sans rien dire. Mais voilà qu'un des hommes vint à parler de l'attaque de Soukhoï Donets, alors Fomine l'interrompit en tortillant sa moustache d'un air pensif :

— Oui, les gars, nous avons pas mal sabré les Ukrainiens, mais faudrait qu'on n'ait pas nous-mêmes bientôt à se plaindre… Qu'est-ce qu'on dira quand on arrivera à Viochenskaïa, si les détachements de ravitaillement ont raflé tout le blé de nos familles ? A Kazanskaïa, ils ne sont pas bien vus, les détachements de ravitaillement, ils ne laissent rien dans les coffres à grain.

Il se fit un grand silence. Fomine regarda ses compagnons et dit avec un sourire forcé :

— Je disais ça pour rire… Attention, tenez votre langue ; pour une blague, on ne sait jamais ce qu'il peut arriver.

Après le retour de l'escadron à Viochenskaïa, Fomine, accompagné d'un demi-peloton de soldats rouges, se rendit à Roubejny, son village. Il ne voulut pas entrer à cheval dans la cour de sa ferme, mit pied à terre devant le portail, jeta les rênes à un des soldats et gagna la maison à pied.

Il salua froidement sa femme de la tête, s'inclina très bas devant sa vieille mère et lui prit la main respectueusement, embrassa les enfants.

— Où est donc le père ? demanda-t-il, assis sur un tabouret, le sabre entre les genoux.

— Il est allé au moulin, répondit la vieille.

Elle regarda son fils et ajouta sévèrement :

— Enlève ton bonnet, païen ! Est-ce qu'on s'assied sous les icônes avec son bonnet ? Ah ! Iakov, ça finira mal !…

Fomine sourit de mauvaise grâce et ôta son bonnet du Kouban, mais garda sa capote.

— Pourquoi tu restes habillé ?

— J'ai fait un saut d'une minute pour vous rendre visite, mon service ne me laisse pas de temps.

— On le connaît, ton service… dit sévèrement la vieille, faisant allusion à la vie débauchée de son fils et à ses frasques avec les femmes de Viochenskaïa – car le bruit en était venu depuis longtemps à Roubejny.

Prématurément vieillie, pâle et d'apparence effacée, la femme de Fomine jeta un regard effrayé sur sa belle-mère et se détourna vers le poêle. Pour faire plaisir à son mari, gagner ses bonnes grâces et mériter un regard caressant, elle prit un chiffon derrière le braisier, se mit à genoux et commença d'ôter la boue épaisse qui collait aux bottes de Fomine.

— Tu en as des belles bottes, Iacha… Mais elles sont bien sales… Je vais te les frotter, te les faire propres, murmurait-elle presque sans bruit et sans lever la tête, en rampant à genoux aux pieds de son mari.

Il ne vivait plus avec elle depuis longtemps et n'éprouvait rien d'autre à présent pour cette femme qu'il avait aimée dans sa jeunesse qu'une légère pitié méprisante. Mais elle l'aimait toujours et espérait en secret qu'il lui reviendrait. Elle lui pardonnait tout. Pendant de longues années, elle avait mené la ferme,

élevé les enfants, et s'était efforcée de contenter en tout sa capricieuse belle-mère. Tout le poids des travaux des champs reposait sur ses maigres épaules. Ce travail au-dessus de ses forces et la maladie qui s'était déclarée après ses deuxièmes couches lui avaient rongé d'année en année la santé. Elle était devenue très maigre. Son visage s'était fané. La vieillesse précoce avait jeté un réseau de rides sur ses joues. Dans ses yeux se lisait l'humilité effrayée des animaux intelligents touchés par la maladie. Elle ne remarquait pas elle-même combien elle vieillissait vite, ne voyait pas sa santé fondre chaque jour, elle espérait sans cesse quelque chose et regardait son mari, chaque fois qu'elle le retrouvait, avec admiration timide et timide amour…

Fomine regardait d'en haut le dos pitoyablement voûté de sa femme, les maigres omoplates saillant sous la blouse, les grandes mains tremblantes affairées à ôter la boue de ses bottes, et il pensait : « Elle est jolie, il n'y a pas à dire ! Quand je pense que j'ai couché avec cette horreur-là !… N'empêche qu'elle a drôlement vieilli… Quand même, qu'est-ce qu'elle a pu vieillir ! »

— Ça va comme ça. De toute façon, je me resalirai, dit-il avec irritation, en libérant ses jambes des mains de sa femme.

Elle redressa son dos avec effort, se leva. Une légère rougeur était apparue à ses joues jaunies. Il y avait tant d'amour et de dévouement, comme d'un chien de garde, dans ses yeux mouillés dirigés vers son mari, que celui-ci se détourna et questionna sa mère :

— Alors, comment ça va ici ?

— Comme d'habitude, répondit la vieille d'un air maussade.

— Le détachement de ravitaillement est venu au village ?

— Ils ne sont repartis qu'hier, pour Nijné-Krivskaïa.

— Ils nous ont pris du blé ?

— Oui. Combien, Davydouchka ?

Un adolescent de quatorze ans qui ressemblait à son père, dont il avait les mêmes yeux bleus écartés, répondit :

— Grand-père y était, il le sait. Dix sacs, je crois.

— A-a-ah !…

Fomine se leva, jeta un bref regard sur son fils, rajusta son ceinturon.

Un peu pâle, il demanda :

— Vous leur avez dit à qui appartenait ce blé ?

La vieille haussa les épaules et sourit non sans une joie mauvaise.

— Ils ne se soucient guère de toi. Leur chef a dit : « Tout le monde sans exception doit livrer ses surplus de blé. Fomine ou pas Fomine. Le président de district lui-même, on lui prendrait aussi bien ses surplus. » Et là-dessus, ils se sont mis à fouiller les coffres à grain.

— Je m'expliquerai avec eux, maman, je m'expliquerai avec eux, dit Fomine d'une voix sourde.

Il prit rapidement congé de sa famille et sortit.

Après cette visite chez lui, il entreprit de s'informer soigneusement de l'état d'esprit des hommes de son escadron, et se persuada sans grand effort qu'ils étaient pour la plupart mécontents de l'imposition alimentaire. Leurs femmes et leurs parents proches et lointains venaient les voir et leur racontaient les perquisitions effectuées par les détachements de ravitaillement, et que ceux-ci emportaient tout le blé, laissant juste ce qu'il fallait pour semer et se nourrir. Tant et si bien qu'à la fin de janvier, au cours d'une réunion de garnison à Bazki, les hommes intervinrent pendant le discours du commissaire Chakhaïev. Des exclamations s'élevèrent des rangs :

— Renvoyez les détachements de ravitaillement !

— Il est temps que ça finisse !

— A bas les commissaires au ravitaillement !

A quoi les soldats rouges de la compagnie de garde répondaient :

— Contre-révolutionnaires !

— Dissolution des escadrons de salauds !

La réunion fut longue et houleuse. Un des rares communistes de la garnison dit à Fomine avec indignation :

— Il faut que tu interviennes, camarade Fomine. Tu vois le travail qu'ils font, tes hommes ?

Fomine sourit imperceptiblement dans sa moustache.

— Moi, je suis un sans-parti, tu crois qu'ils m'écouteraient ?

Il s'abstint de prendre la parole et partit bien avant la fin de la réunion avec le chef de bataillon Kaparine. Sur la route qui les menait à Viochenskaïa, ils se mirent à parler de la situation nouvelle et trouvèrent vite une langue commune.

Une semaine plus tard, chez Fomine et en tête-à-tête, Kaparine disait :

— Ou bien on fait quelque chose maintenant, ou bien on ne le fera jamais, il faut que tu le saches, Iakov Efimytch. Il faut profiter du moment. Tout de suite, il est très favorable. Les Cosaques nous soutiennent. Ton autorité est grande dans le district. L'état d'esprit de la population ne peut pas être meilleur. Pourquoi tu ne dis rien ? Décide-toi.

— Je n'ai pas besoin de me décider, dit lentement Fomine en étirant ses mots. C'est tout décidé. Il faut simplement faire un bon plan pour que tout se passe sans anicroche, sans bavures. Parlons plutôt de ça.

L'amitié suspecte de Fomine et de Kaparine ne passa pas inaperçue. Plusieurs communistes du bataillon se mirent à les surveiller et firent part de leurs soupçons à Artémiev, chef du bureau politique de la Tchéka du Don, et au commissaire militaire Chakhaïev.

— Chat échaudé craint l'eau froide, dit Artémiev en riant. Ce Kaparine est un froussard, vous le voyez entreprendre quelque chose ? Fomine, on le surveillera, ça fait longtemps qu'on l'a à l'œil, mais Fomine aussi, ça serait bien étonnant qu'il se risque à une action quelconque. Des bêtises, tout ça, conclut-il avec assurance.

Mais il était déjà trop tard pour commencer la surveillance : les conjurés avaient eu le temps de se mettre d'accord. La mutinerie était prévue pour le 12 mars à huit heures du matin. Il était convenu que, ce jour-là, Fomine ferait sortir l'escadron avec tout son armement, puis attaquerait à l'improviste le peloton mitrailleur cantonné aux abords de la stanitsa, s'emparerait des mitrailleuses et aiderait ensuite la compagnie punitive à « épurer » l'administration du district.

Kaparine craignait de ne pas avoir le soutien de tout le bataillon. Il exprima ses doutes à Fomine, qui l'écouta attentivement et dit :

— Pourvu qu'on prenne les mitrailleuses, on calmera ton bataillon d'un seul coup…

La surveillance minutieuse exercée sur Fomine et Kaparine ne donna rien du tout. Ils se rencontraient rarement, et seulement pour le service. Une fois seulement, à la fin de février, une patrouille de nuit les vit ensemble dans la rue. Fomine tenait par la bride son cheval sellé, Kaparine marchait à côté de lui. Quand on les interpella, Kaparine cria : « Amis ! » Ils allaient chez Kaparine. Fomine attacha son cheval à la balustrade du perron. Ils ne firent pas de lumière. A quatre heures du matin, Fomine sortit, monta à cheval et rentra chez lui. C'est tout ce qu'on put constater.

Par télégramme chiffré au commandant en chef de la Région du Don, Chakhaïev fit part de ses soupçons touchant Fomine et Kaparine. Quelques jours plus tard, il recevait une réponse sanctionnant par avance leur destitution et leur arrestation.

La réunion de bureau du comité de district du parti décida que Fomine serait avisé, par un ordre du commissariat militaire de district, d'avoir à se rendre à Novotcherkassk pour se mettre à la disposition du commandant en chef, et serait invité à remettre le commandement de son escadron à son adjoint Ovtchinnikov ; le même jour, l'escadron serait envoyé à Kazanskaïa sous prétexte de l'apparition d'une bande en cet endroit, et les conjurés seraient arrêtés la nuit suivante. La décision d'éloigner l'escadron de la stanitsa avait été dictée par la crainte qu'une mutinerie éclatât dès l'annonce de l'arrestation de Fomine. Le communiste Tkatchenko, qui commandait la deuxième compagnie du bataillon de garde, fut chargé de prévenir les communistes du bataillon et les chefs de peloton de la possibilité d'une mutinerie, et aussi de mettre en alerte la compagnie et le peloton mitrailleur qui se trouvaient à la stanitsa.

Le lendemain matin, Fomine reçut l'ordre prévu.

— Bon, eh bien, prends l'escadron, Ovtchinnikov. Je vais à Novotcherkassk, dit-il tranquillement. Veux-tu regarder les documents ?

Le chef de peloton Ovtchinnikov, un sans-parti, ne se doutait de rien. Il se plongea dans les papiers.

Fomine sauta sur l'occasion et écrivit à Kaparine un billet ainsi libellé : « Agissons tout de suite. Je suis muté. Prépare-toi. » Il remit le billet à son ordonnance dans le vestibule, en chuchotant :

— Mets ça dans ta bouche. Va au pas, au pas, tu entends, chez Kaparine. Si on t'arrête en route, tu avales le papier. Remets-le à Kaparine et reviens tout de suite ici.

Cependant Ovtchinnikov avait reçu l'ordre d'intervenir à Kazanskaïa et avait formé l'escadron sur la place de l'église. Fomine à cheval s'approcha de lui.

— Laisse-moi faire mes adieux à l'escadron.

— Si vous voulez, mais faites vite, ne nous retardez pas.

Fomine alla se placer devant l'escadron et, tout en retenant son cheval impatient, s'adressa aux hommes en ces termes :

— Vous me connaissez, camarades. Vous savez pourquoi je me suis toujours battu. J'ai toujours été avec vous. Mais je ne peux plus me taire, à présent qu'on

pille le peuple cosaque, qu'on pille les cultivateurs. C'est à cause de ça que je suis muté. Ce qu'on va faire de moi, je le sais. C'est pour ça que je veux vous dire adieu…

La rumeur et les cris de l'escadron interrompirent une seconde le discours de Fomine. Celui-ci se dressa dans ses étriers et haussa la voix :

— Si vous voulez vous débarrasser du pillage, chassez d'ici les détachements de ravitaillement, cassez la gueule aux commissaires au ravitaillement et aux autres commissaires, aux Mourzov et aux Chakhaïev. Ils sont venus chez nous sur le Don…

Le bruit couvrit ses dernières paroles. Il attendit un moment, puis commanda d'une voix sonore :

— En rang par trois, à droite, droite !

L'escadron exécuta docilement la manœuvre. Ovtchinnikov, ébahi, arriva au galop.

— Où allez-vous, camarade Fomine ?

L'autre répondit d'un ton railleur, sans tourner la tête :

— On fait le tour de l'église…

Alors seulement Ovtchinnikov prit conscience de ce qui venait de se passer. Il s'écarta de la colonne ; l'instructeur politique, l'adjoint au commissaire et un seul soldat l'imitèrent. Ils s'étaient éloignés de quelque deux cents mètres quand Fomine remarqua leur absence. Il fit faire demi-tour à son cheval et cria :

— Ovtchinnikov, halte !

Les quatre cavaliers passèrent du petit trot au galop. Les sabots de leurs chevaux soulevaient de tous côtés des mottes de neige fondue. Fomine commanda :

— Prenez vos armes ! Arrêtez Ovtchinnikov. Premier peloton ! Rattrapez-l !…

Une fusillade désordonnée éclata. Seize hommes du premier peloton se précipitèrent à la poursuite d'Ovtchinnikov. Pendant ce temps, Fomine divisa l'escadron en deux groupes : il envoya le premier, sous le commandement du chef du troisième peloton, désarmer le peloton mitrailleur ; lui-même, cependant, conduisait l'autre au cantonnement de la compagnie de garde, au bout de la stanitsa, dans les anciens haras, du côté du nord.

Le premier groupe, tirant en l'air et agitant les sabres, partit par la rue

principale. Après avoir sabré quatre communistes sur leur chemin, les mutins se mirent vivement en rang à l'extrémité de la stanitsa et se lancèrent sans un cri à l'attaque des Rouges du peloton mitrailleur, qui étaient sortis de leur maison.

Cette maison était située à l'écart. Une centaine de sagènes la séparait des dernières maisons de la stanitsa. Accueillis de plein fouet par le feu des mitrailleuses, les mutins firent demi-tour. Trois d'entre eux furent désarçonnés par les balles. Ainsi, la tentative de prendre les mitrailleurs à l'improviste avait échoué. Les mutins n'en risquèrent pas d'autre. Le commandant du troisième peloton, Tchoumakov, conduisit son groupe à couvert ; sans descendre de cheval, caché derrière le coin d'une grange bâtie en pierre, il observa attentivement l'ennemi et dit :

— Bon, ils ont encore amené deux Maxim.

Puis il essuya de son bonnet son front en sueur et dit à ses hommes :

— On s'en retourne, les gars… Fomine n'a qu'à prendre les mitrailleuses lui-même. Combien on a laissé de morts sur la neige ? Trois ? Bon, eh bien, qu'il y aille lui-même.

Dès qu'il avait entendu les premiers coups de fusil, vers l'est, le commandant de compagnie Tkatchenko était sorti de son logement et avait couru à la caserne en achevant de s'habiller. Une trentaine de soldats rouges étaient déjà devant la caserne et s'étaient mis en rang. Ils accueillirent Tkatchenko par des questions inquiètes :

— Qui est-ce qui a tiré ?

— Qu'est-ce qui se passe ?

Sans répondre, il fit mettre en rang les soldats qui accouraient de l'intérieur. Quelques communistes, employés à l'administration du district, qui étaient arrivés en même temps que lui, entrèrent aussi dans les rangs.

Des coups de feu isolés claquaient dans toute la stanitsa. Une grenade à main éclata quelque part, à l'ouest. Voyant une cinquantaine de cavaliers arriver au galop vers la caserne, sabre au clair, Tkatchenko tira lentement son pistolet. Il n'eut pas besoin de lancer le moindre commandement : toutes les conversations s'étaient tues d'un seul coup, et les soldats rouges avaient épaulé leurs fusils.

— Mais c'est les nôtres ! Regardez, c'est le camarade Kaparine, c'est notre chef de bataillon ! cria un des hommes.

Les cavaliers, déboulant d'une rue, se courbèrent tous en même temps sur l'encolure de leurs chevaux et s'avancèrent vers la caserne.

— Arrêtez-les ! hurla Tkatchenko.

Une salve roula, couvrant sa voix. A cent pas du rang serré des Rouges, quatre cavaliers tombèrent de cheval ; les autres firent demi-tour et se dispersèrent dans toutes les directions. Des coups de feu claquaient, crépitaient sans arrêt derrière eux. Un des cavaliers, qui n'avait reçu visiblement qu'une blessure légère, tomba de sa selle, mais sans lâcher la bride. Il fut traîné sur une dizaine de sagènes par le cheval au galop, puis se remit sur pieds, s'agrippa à l'étrier, au troussequin, et un instant plus tard fut de nouveau en selle. Tirant furieusement sur la bride, il tourna à fond de train dans la ruelle la plus proche et disparut.

Les hommes du premier peloton rentrèrent à la stanitsa après avoir poursuivi Ovtchinnikov sans succès. Les recherches pour mettre la main sur le commissaire Chakhaïev n'aboutirent pas non plus. Il n'était ni au commissariat militaire, où il n'y avait plus personne, ni dans son logement. Au bruit de la fusillade, il s'était précipité vers le Don, avait gagné la forêt en passant sur la glace, et de là le village de Bazki. Le lendemain, il était à cinquante verstes de Viochenskaïa, dans la stanitsa Oust-Khoperskaïa.

La plupart des militants importants réussirent à se cacher à temps. Les recherches n'étaient point sans danger, car les Rouges du peloton mitrailleur s'étaient avancés jusqu'au centre de la stanitsa et tenaient sous leur feu toutes les rues menant à la grand-place.

Les hommes de l'escadron abandonnèrent les recherches, descendirent au Don et regagnèrent au galop la place de l'église, d'où avait commencé la poursuite d'Ovtchinnikov. Bientôt, tous les hommes de Fomine y furent rassemblés. Les rangs se reformèrent. Fomine fit désigner les sentinelles et ordonna aux autres de rentrer dans leurs quartiers, mais de ne pas desseller les chevaux.

Puis Fomine et Kaparine se réunirent avec les chefs de peloton dans une petite maison à la limite de la stanitsa.

— Tout est foutu ! s'écria Kaparine, désespéré, en se laissant tomber sans force sur un banc.

— Oui, on n'a pas pris la stanitsa. Ça fait qu'on ne peut pas se maintenir ici, dit Fomine doucement.

— Il faut parcourir tout le district, Iakov Efimytch. Qu'est-ce qu'on a à craindre à présent ? De toute façon, on ne meurt qu'une fois. On n'a qu'à soulever les Cosaques, et la stanitsa est à nous, proposa Tchoumakov.

Fomine le regarda sans rien dire et se tourna vers Kaparine :

— Te voilà fourbu, Votre Noblesse ? Mouche ton nez. Le vin est tiré, il faut le boire. On a commencé ensemble, il faut continuer ensemble… A ton avis, qu'est-ce qu'il faut faire ? Sortir de la stanitsa ou essayer encore un coup ?

Tchoumakov dit brutalement :

— S'il y en a d'autres qui veulent essayer, ils peuvent essayer. Moi, je n'irai pas me précipiter sur les mitrailleuses. C'est du travail inutile.

— Je ne te demande pas ton avis, ta gueule ! dit Fomine en regardant Tchoumakov, et celui-ci baissa les yeux.

Après un court silence, Kaparine reprit la parole :

— Oui, bien sûr, maintenant c'est absurde de recommencer. Ils ont la supériorité en armement. Ils ont quatorze mitrailleuses et nous n'en avons pas une seule. Et ils ont plus d'hommes que nous… Il faut partir et mettre les Cosaques en insurrection. D'ici que les autres aient reçu des renforts, l'insurrection aura gagné tout le district. C'est le seul espoir. Le seul.

Fomine resta longtemps sans parler. Il dit enfin :

— Bon, il n'y a que ça à faire. Vous autres, les chefs de peloton, vous allez tout de suite vérifier l'équipement et faire le compte des cartouches de chacun. Strictement interdit de gaspiller les cartouches ! Le premier qui désobéit, je le sabre moi-même. Transmettez.

Il se tut un moment et frappa rageusement de son poing énorme sur la table :

— Ah ! ces mitrailleuses ! C'est ta faute, Tchoumakov. On en aurait seulement quatre ! A présent, ils vont nous chasser de la stanitsa, c'est sûr… Bon, dispersez-vous. On passera la nuit ici s'ils ne nous foutent pas dehors, et on en partira à l'aube, on ira faire un petit tour dans le district…

La nuit fut calme. Les insurgés se trouvaient à une des extrémités de Viochenskaïa ; à l'autre, il y avait la compagnie de garde, à laquelle s'étaient incorporés les communistes et les membres des jeunesses communistes. Deux rues seulement séparaient les adversaires, mais aucun des deux ne hasarda une attaque nocturne.

Au matin, l'escadron mutin quitta la stanitsa sans combat et partit en direction du sud-est.

11

Après son départ, Grigori passa d'abord trois semaines dans le village de Verkhné-Krivskoï, sur le territoire de la stanitsa Elanskaïa, chez un camarade de régiment. Puis il partit pour Gorbatovski et demeura plus d'un mois chez un parent lointain d'Aksinia.

Il passait ses journées dans la grande chambre, ne sortait qu'à la nuit. Il se sentait en prison, languissait d'ennui, de désœuvrement. Il était tenaillé par l'envie de rentrer, de revoir ses enfants et Aksinia.

Souvent, pendant ses nuits blanches, il enfilait sa capote avec la ferme détermination d'aller à Tatarski, mais chaque fois se ressaisissait, se déshabillait et se laissait tomber sur le lit avec un gémissement, en cachant son visage. A la fin, cette vie devenait intenable. Le maître de maison, qui était un oncle d'Aksinia, avait pitié de lui, mais ne pouvait garder éternellement un pareil pensionnaire. Un jour, après le souper, Grigori, qui était retourné dans sa chambre, entendit la maîtresse de maison dire à son mari d'une petite voix haineuse :

— Quand est-ce que ça finira ?

— Quoi ? De quoi tu causes ? répondit la voix basse de l'homme.

— Quand est-ce que tu te débarrasseras de ce parasite ?

— Tais-toi.

— Je ne me tairai pas. Nous-mêmes on n'a quasiment plus de pain, et toi tu le gardes chez toi, ce diable bossu, et tu lui donnes à manger chaque jour. Jusqu'à quand ça va durer, je te le demande. Et si le Soviet vient à le savoir ? On y perdra notre tête, et nos enfants seront orphelins.

— Tais-toi, Avdotia.

— Je ne me tairai pas. Nous avons des enfants. Il ne nous reste pas plus de vingt pouds de blé, et tu nourris ce parasite dans notre maison. Qu'est-ce qu'il est pour toi ? Ton frère ? Ou le beau-père de tes enfants ? Ou ton compère ? C'est ta famille de la main gauche, et toi tu le gardes, et tu lui donnes à manger et à boire. Ah ! diable chauve ! Tais-toi, ne dis rien, sans ça demain je vais au

Soviet et je raconte quelle fleur tu cultives chez toi.

Le lendemain le maître de maison entra dans la chambre de Grigori et dit en regardant le plancher :

— Grigori Pantélévitch, prends-le comme tu voudras, mais ce n'est pas possible que tu restes chez moi… Je te respecte, je connaissais ton pauvre père et je le respectais, mais à présent c'est trop dur pour moi de te garder comme pensionnaire… Et puis, j'ai peur que les autorités entendent parler de toi. Va-t'en où tu veux. J'ai une famille. Je n'ai pas envie de risquer ma tête pour toi. Pardonne-moi, pour l'amour de Dieu, mais il faut que tu nous quittes…

— Bon, dit simplement Grigori. Merci pour tout. Je vois bien moi-même que je suis à charge, mais où veux-tu que j'aille ? Toutes les routes me sont coupées.

— Va où tu veux.

— Entendu. Je partirai aujourd'hui. Merci à toi, Artamon Vassiliévitch, merci pour tout.

— De rien. Ne me remercie pas.

— Je n'oublierai pas ce que tu as fait pour moi. Peut-être que je te revaudrai ça un jour.

Ému, l'autre lui tapa sur l'épaule.

— Ne parlons pas de ça. Si ce n'était que moi, tu pourrais encore rester deux mois ici, mais ma femme ne veut pas, elle m'engueule tous les jours, la misérable. Je suis cosaque et tu es cosaque, Grigori Pantélévitch. Nous sommes contre le pouvoir des Soviets, tous les deux, et je veux t'aider : va jusqu'au village de Iagodny, j'ai un parent là-bas, il te recevra. Dis-lui qu'Artamon lui demande de te recevoir comme son propre fils, de te nourrir et de te garder tant qu'il en aura la force. Après, on fera nos comptes avec lui. Seulement, va-t'en dès aujourd'hui. Je ne peux pas te garder plus longtemps, ma femme me tue, et je crains que le Soviet apprenne quelque chose… Tu as été notre hôte jusqu'à présent, Grigori Pantélévitch, mais c'est fini. Je tiens à ma tête, moi aussi…

Tard dans la nuit, Grigori sortit du village. Il n'avait pas atteint le moulin à vent sur la colline, que trois cavaliers, surgis comme des entrailles de la terre, l'arrêtaient.

— Halte, fils de chienne ! Qui es-tu ?

Grigori sentit son cœur frémir. Il s'arrêta sans parler. Fuir eût été insensé. Pas le moindre trou, le moindre buisson : la steppe nue. Il n'eût pas fait deux pas.

— Communiste ? Arrière ! Enfant de putain ! Allons, vite.

Un autre homme, s’approchant à cheval, ordonna :

— Haut les mains ! Sors les mains de tes poches. Sors les mains de tes poches, ou je te coupe la tête !

Grigori sortit les mains des poches de sa capote sans rien dire ; il ne comprenait pas encore clairement ce qui lui était arrivé, ni par qui il était arrêté ; il demanda :

— Où faut-il que j’aille ?

— Au village. Retourne sur tes pas.

Un des cavaliers l’escorta jusqu’au village ; les deux autres passèrent à travers pré et partirent au galop vers la grand-route. Grigori marchait en silence. En arrivant à la route, il ralentit le pas et dit :

— Dis-moi, mon vieux, vous êtes quoi, vous autres ?

— Orthodoxes.

— Je ne suis pas vieux-croyant non plus.

— Alors sois content.

— Où est-ce que tu m’emmènes ?

— Chez le chef. Marche, fumier, ou je te…

Le cavalier poussa légèrement Grigori de la pointe de son sabre. L’acier froid et finement aiguisé toucha le cou nu juste entre le col de la capote et le bonnet, et un sentiment de terreur, aussitôt remplacé par une colère impuissante, jaillit en Grigori comme une étincelle. Il releva son col, tourna légèrement la tête et dit entre les dents :

— Pas de conneries. Tu entends ? Sans ça je pourrais bien te prendre ton arme…

— Marche, salopard, pas de discussion. Me prendre mon arme, je t’en foutrai. Les mains derrière le dos !

Grigori fit deux pas en silence, puis reprit :

— Je me tais, ne gueule pas. Quel fumier !…

— Ne regarde pas autour de toi.

— C’est ce que je fais, je ne regarde pas autour de moi.

— Tais-toi. Marche plus vite.

— Peut-être qu'il faudrait que je me mette au trot ? dit Grigori, en faisant tomber les flocons de neige accrochés à ses cils.

Le cavalier ne répondit pas et toucha sa monture. Le poitrail du cheval, mouillé par la sueur et l'humidité de la nuit, heurta Grigori dans le dos ; à côté de ses jambes, le sabot écrasa la neige fondante avec un bruit de chique mâchée.

— Doucement ! s'écria Grigori, en appuyant la main sur la crinière du cheval.

Le cavalier leva son sabre à la hauteur de la tête de Grigori et dit à voix basse :

— Marche, ordure, et ne discute pas, ou je ne te mène pas plus loin. Pour ça, j'ai la main leste. Ta gueule ! Pas un mot de plus !

Ils gardèrent le silence jusqu'au village. Le cavalier arrêta son cheval devant la première cour et dit :

— Entre là, passe le portail, là.

Grigori franchit un portail grand ouvert. Il aperçut au fond de la cour une vaste maison couverte de tôle. Des chevaux s'ébrouaient et mâchaient bruyamment sous l'auvent du hangar. Il y avait une demi-douzaine d'hommes armés à côté du perron. Le cavalier remit le sabre au fourreau et dit en mettant pied à terre :

— Va dans la maison, monte les marches, première porte à gauche. Ne regarde pas autour de toi. Combien de fois il faut te le dire ? Où c'est qu'il faut te le faire entrer ? Dans la gueule, le foie ou la rate ?

Grigori monta lentement les degrés du perron. Un homme en longue capote de cavalier et coiffé du bonnet de l'Armée Rouge demanda :

— Un prisonnier, je parie ?

— Un prisonnier, oui, répondit de mauvaise grâce la voix éraillée déjà familière à Grigori. On l'a attrapé du côté du moulin à vent.

— Secrétaire de cellule, ou quoi ?

— Le diable le sait. Une crapule quelconque, mais de quelle espèce, ça, on va le voir tout de suite.

« Ou bien c'est une bande, ou bien c'est la Tchéka de Viochenskaïa, et ils font les malins, ils jouent la comédie. Je me suis laissé pincer, pincer comme un imbécile », pensait Grigori en lanternant exprès dans le vestibule, pour mettre de

l’ordre dans ses idées.

La première personne qu’il vit en ouvrant la porte fut Fomine. Il était assis à une table, au milieu de beaucoup d’hommes en tenue militaire, que Grigori ne connaissait pas. Les capotes et les demi-pelisses étaient en vrac sur le lit, les carabines avaient été dressées contre un banc encombré de sabres, de cartouchières, de gibernes, de fontes. Ces hommes, ces capotes, ces équipements dégageaient une épaisse odeur de sueur de cheval.

Grigori ôta son bonnet, dit à mi-voix :

— Bonjour.

— Mélékhov ! C’est bien le cas de le dire : la steppe est large et la route étroite. Comme on se retrouve ! D’où tu viens ? Défais-toi, assieds-toi.

Fomine se leva de la table et alla à Grigori, la main tendue.

— Qu’est-ce que tu fabriques par ici ?

— J’avais affaire.

— Affaire ? Un peu loin de chez toi…

Fomine examinait Grigori d’un œil inquisiteur.

— Dis la vérité : tu t’étais sauvé ici, hein ?

— C’est ça, oui, répondit Grigori avec un sourire contraint.

— Où est-ce que mes gens t’ont attrapé ?

— Tout près du village.

— Où allais-tu ?

— Droit devant moi.

Fomine regarda de nouveau Grigori attentivement dans les yeux et sourit.

— Tu crois qu’on t’a attrapé pour t’expédier à Viochenskaïa, je le vois bien. Non, mon frère, cette route-là est coupée pour nous… N’aie pas peur. Nous ne sommes plus au service du pouvoir des Soviets. On ne s’est pas entendus…

— On a divorcé, dit un vieux Cosaque à la voix profonde, qui fumait à côté du poêle.

Un des hommes assis à la table se mit à rire bruyamment.

— Tu n’as rien entendu dire sur mon compte ? demanda Fomine.

— Non.

— Eh bien, mets-toi à table, on va discuter. De la soupe aux choux pour notre invité, de la viande !

Grigori ne croyait pas un mot de ce que disait Fomine. Pâle et crispé, il ôta sa capote et s'assit à la table. Il avait envie de fumer, mais se rappela qu'il n'avait plus de tabac depuis deux jours.

— Tu n'as rien à fumer ? dit-il, en se tournant vers Fomine.

Celui-ci lui tendit obligeamment un étui à cigarettes en cuir. Le tremblement léger des doigts de Grigori prenant la cigarette ne lui échappa point, et il sourit dans ses moustaches rousses et ondulées.

— Nous nous sommes soulevés contre le pouvoir des Soviets. Nous sommes pour le peuple, contre l'imposition alimentaire et les commissaires. Ils nous ont emmerdés trop longtemps. C'est notre tour, maintenant. Tu comprends, Mélékhov ?

Grigori se taisait. Il alluma sa cigarette et tira dessus plusieurs fois, très vite. La tête lui tourna légèrement, une nausée lui monta à la gorge. Il se nourrissait mal depuis un mois, et il sentit pour la première fois combien il s'était affaibli pendant tout ce temps. Il éteignit la cigarette, se mit à manger avidement. Fomine lui raconta brièvement l'histoire de l'insurrection, les premiers jours de vagabondage à travers le district – il appelait cela pompeusement son « raid ». Grigori écoutait en silence, avalait presque sans mâcher le pain et le mouton gras, mal cuit.

— Mais dis donc, tu as maigri là où tu étais, dit Fomine avec un bon sourire.

Grigori, hoquetant d'avoir trop mangé, grommela :

— C'est que je n'étais pas en famille.

— Ça se voit. Mange bien, vas-y, tant que ça pourra. On n'est pas regardants, nous autres.

— Merci. Je voudrais fumer, maintenant…

Grigori reprit une cigarette, alla au pot de fer posé sur le banc, souleva le couvercle de bois et puisa de l'eau. Cette eau était glacée, légèrement saumâtre. Étourdi par la nourriture, il vida deux grands gobelets, puis se mit à fumer avec délices.

— Les Cosaques ne sont pas très chauds pour nous, reprit Fomine en s'asseyant à côté de lui. On leur en a trop fait voir pendant l'insurrection… Il y a quand même des volontaires. Il est venu une quarantaine d'hommes. Mais ce

n’est pas de ça qu’on a besoin. Il faut soulever tout le district, et que les districts voisins nous aident : Khoper et Oust-Medvéditskaïa. C’est à ce moment-là qu’on pourra dire notre façon de penser au pouvoir des Soviets.

On parlait très fort autour de la table. Grigori écoutait Fomine et regardait ses compagnons à la dérobée. Pas une figure connue. Il continuait à ne pas croire Fomine ; il pensait que l’autre rusait ; aussi gardait-il prudemment le silence. Mais se taire toujours était également impossible.

— Si tu parles sérieusement, camarade Fomine, qu’est-ce que vous voulez ? Faire une nouvelle guerre ? demanda-t-il, en faisant effort pour chasser la somnolence qui venait de s’abattre sur lui.

— Je t’ai déjà parlé de ça.

— Renverser le pouvoir ?

— Oui.

— Et lequel mettre à sa place ?

— Le nôtre, le pouvoir cosaque.

— Les atamans ?

— Oh ! les atamans, on a le temps d’en parler ! Le pouvoir qu’on mettra en place, c’est celui que le peuple aura choisi. Mais ça prendra un moment, et puis moi, je n’ai pas d’opinion en politique. Je suis un homme de guerre. Mon travail, c’est de supprimer les commissaires et les communistes. Le pouvoir, tu pourras en parler avec Kaparine, mon chef d’état-major. Pour ça, c’est lui qui a une tête ici. Voilà un homme qui a quelque chose dans la boule, un homme qui a de l’instruction.

Fomine se pencha et chuchota :

— Ancien capitaine d’état-major de l’Armée impériale. Un savant. Pour l’heure, il dort dans la grande chambre, il est un peu malade, le manque d’habitude sans doute : on fait des grandes marches.

On entendit soudain du bruit dans le vestibule, un piétinement, un gémissement, un remue-ménage assourdi et ce cri étouffé : « ape-lui sur la gueule ! » Les conversations autour de la table cessèrent toutes à la fois. Fomine tourna des yeux inquiets vers la porte, qui s’ouvrit d’un coup toute grande. Une vapeur blanche tourbillonnante entra dans la pièce au ras du sol. Un homme de haute taille, sans bonnet, en veste kaki et bottes de feutre grises, poussé d’une bourrade sonore dans le dos, entra, penché en avant, fit quelques pas trébuchants

et se cogna violemment l’épaule à une saillie du poêle. Du vestibule un homme cria gaiement avant de claquer la porte :

— Un de plus !

Fomine se leva, rajusta sa ceinture sur sa vareuse.

— Tu es quoi ? demanda-t-il avec autorité.

L’homme, à bout de souffle, se passa la main dans les cheveux, essaya de remuer les omoplates et grimaça de douleur. Le coup qu’il avait pris sur la colonne vertébrale avait été donné par quelque chose de lourd, sans doute une crosse.

— Pourquoi tu ne dis rien ? Tu as perdu ta langue ? Tu es quoi ? je te demande.

— Armée Rouge.

— Quelle unité ?

— Douzième régiment de ravitaillement.

— Ah ! ah ! belle prise ! dit en souriant un des hommes autour de la table.

Fomine poursuivit :

— Qu’est-ce que tu faisais ici ?

— Détachement de barrage… On nous avait envoyés ici…

— Compris. Vous étiez combien dans le village ?

— Quatorze.

— Où sont les autres ?

Le soldat rouge ne répondit pas et ouvrit péniblement ses lèvres serrées. Quelque chose s’était mis à clapoter dans sa gorge, un fin filet de sang coula du coin gauche de sa bouche sur son menton. Il se frotta les lèvres, regarda sa paume et l’essuya à son pantalon.

— C’est ce salaud-là… c’est un de vos hommes… il m’a bousillé les poumons… dit-il d’une voix glougloutante, en avalant son sang.

— N’aie pas peur. On te soignera, dit d’un ton moqueur, en se levant de table, un Cosaque trapu, et il fit un clin d’œil à l’assistance.

— Où sont les autres ? reprit Fomine.

— Ils sont partis en direction d’Elanskaïa avec le charroi.

— D’où tu es ? Natif de quel pays ?

Le Rouge regarda Fomine de ses yeux bleus, brillants de fièvre, cracha un caillot et répondit d’une voix basse, à présent nette et sonore :

— Du Gouvernement de Pskov.

— Pskov, Moscou, on connaît ces gens-là… dit Fomine ironiquement. Tu viens de loin, mon gars, pour prendre le pain des autres… Bon. Entretien terminé. Qu’est-ce qu’on va faire de toi, hein ?

— Il faut me laisser partir.

— Tu n’es pas un compliqué, toi… Mais peut-être qu’on va te laisser partir, effectivement, hein, les gars ? Qu’est-ce que vous en dites ?

Fomine s’était tourné vers les autres et souriait dans sa moustache.

Grigori, qui observait attentivement ce qui se passait, vit un sourire complice et contenu sur le visage brun et tanné de tous ces hommes.

— Il pourrait servir chez nous un mois ou deux, et après on le renverrait chez lui, à sa femme, dit l’un d’eux.

— Peut-être que tu voudrais te battre chez nous pour de vrai ? dit Fomine en s’efforçant soigneusement de cacher son sourire. On te donnera un cheval, une selle, et pour remplacer tes bottes de feutre, des bottes neuves à tige évasée… Ils vous équipent mal, vos chefs. C’est-il de la chaussure, ça ? Ça dégèle dehors, et toi tu portes des bottes de feutre. Tu viendras avec nous, hein ?

— C’est un paysan, il n’est jamais monté à cheval de sa vie, zézaya un des Cosaques en affectant une petite voix, pour faire le pitre.

L’homme se taisait. Il s’était adossé au poêle et regardait autour de lui avec des yeux clairs et lumineux. De temps en temps, il grimaçait de douleur et ouvrait légèrement la bouche quand il avait du mal à respirer.

— Tu restes avec nous, oui ou non ? demanda Fomine.

— Et vous, vous êtes quoi ?

— Nous ?

Fomine haussa les sourcils, lissa ses moustaches.

— Nous, nous combattons pour le peuple travailleur. Nous sommes contre le joug des commissaires et des communistes, voilà qui nous sommes.

Grigori vit apparaître un sourire sur le visage du soldat rouge.

— C’est donc ça… Moi, je me demandais : qu’est-ce que c’est que ces gens-là ?

Le prisonnier souriait, découvrant ses dents rougies de sang, et semblait heureusement surpris de cette nouvelle, mais quelque chose dans sa voix fit dresser l’oreille à tout le monde.

— Alors, d’après vous, vous combattez pour le peuple ? Oui, oui, oui. D’après nous, vous êtes simplement des bandits. Et vous voudriez que j’aille chez vous ? Vous voulez rire, non !

— Tu aimes bien rigoler aussi, toi, je vois ça… dit Fomine, les yeux mi-clos.

Et il ajouta brièvement :

— Communiste ?

— Non, qu’est-ce que vous allez chercher ? Sans parti.

— On ne dirait pas.

— Parole d’honneur, sans parti.

Fomine se racla la gorge et se tourna vers la table.

— Tchoumakov ! A dégager !

— Il ne faut pas me tuer. Je n’ai rien fait, dit doucement le soldat rouge.

On ne lui répondit pas. Tchoumakov, bel homme râblé vêtu d’un gilet de cuir de provenance anglaise, se leva sans entrain et passa la main sur ses cheveux châtains déjà bien assez lisses comme ça.

— J’en ai assez, de ce travail-là, dit-il, en prenant son courage à deux mains.

Il avait trouvé son sabre parmi les sabres empilés sur le banc et il en éprouvait du pouce le tranchant.

— Pas forcé de le faire tout seul. Demande aux gars dehors, lui conseilla Fomine.

Tchoumakov regarda le Rouge froidement, des pieds à la tête, et dit :

— Passe devant, mon joli.

L’autre se détacha du poêle, tout courbé, et gagna lentement la porte, laissant derrière lui sur le sol les traces de ses bottes trempées.

— Avant d’entrer ici, tu aurais pu t’essuyer les pieds. Tu nous laisses des traces et de la boue… Tu me fais un drôle de malpropre, mon petit frère, dit Tchoumakov avec une mauvaise humeur feinte, en suivant le prisonnier.

— Dis-leur de l’emmener dans la ruelle ou dans la grange. Pas trop près de la maison, ça ne plairait pas aux propriétaires ! cria Fomine derrière lui.

Et il s’approcha de Grigori, s’assit à côté de lui.

— Justice vite faite, hein ?

— Vite faite, oui, répondit Grigori en évitant de rencontrer ses yeux.

Fomine soupira.

— Rien à faire. C’est ce qu’il faut, à l’heure qu’il est.

Il voulait dire encore quelque chose, mais on entendit un bruit de pas sur le perron, quelqu’un cria, un coup de feu isolé claqua.

— Nom de Dieu, qu’est-ce qu’il leur prend ? s’écria Fomine irrité.

Un des hommes assis autour de la table se leva d’un bond et ouvrit la porte d’un coup de pied.

— Qu’est-ce qui se passe ? cria-t-il dans l’obscurité.

Tchoumakov rentra et raconta avec animation :

— Celui-là, il est vif ! Ah ! le salaud ! Il a sauté du haut du perron et il s’est mis à foutre le camp. Il a fallu perdre une cartouche. Les gars vont l’achever…

— Dis qu’on le sorte de la cour et qu’on l’emmène dans la ruelle.

— C’est ce que j’ai fait, Iakov Efimovitch.

Il y eut un moment de silence. Puis quelqu’un demanda en réprimant un bâillement :

— Quel temps fait-il, Tchoumakov ? Ça se lève un peu ?

— Des nuages.

— S’il pleut, ça fera fondre la dernière neige.

— Qu’est-ce que tu en as à foutre ?

— J’en ai à foutre que je n’ai pas envie de patauger dans la boue.

Grigori s’approcha du lit, ôta son bonnet.

— Où vas-tu ? s’enquit Fomine.

— Me changer les idées.

Grigori sortit sur le perron. La lune, qui venait de surgir de derrière un petit nuage, brillait faiblement. La vaste cour, le toit des hangars, les sommets nus des

peupliers pyramidaux dressés vers le ciel, les chevaux au piquet, sous leurs couvertures, tout baignait dans la lumière bleue et transparente de minuit. A quelques sagènes du perron, le soldat rouge abattu gisait, la tête dans une flaque d'eau de dégel au reflet mat. Trois Cosaques, penchés sur lui, s'affairaient et parlaient à voix basse.

— Il respire encore, ma parole, dit l'un d'eux avec dépit. Alors, maladroit, c'est comme ça qu'on donne le coup de grâce ? Je te l'avais dit : frappe à la tête. Eh ! tourte !

Un Cosaque à la voix rauque – celui-là même qui avait escorté Grigori – répondit :

— Il va passer. Le hoquet va venir, il va passer… Mais soulève-lui donc la tête. Sans ça je n'arriverai pas à le déshabiller. Prends-le par les cheveux, voilà, comme ça. Et maintenant, tiens bien.

Cela fit un bruit de ventouse dans l'eau. Un des hommes se redressa. L'homme à la voix rauque, accroupi, ôta en grognant la veste de l'agonisant. Après un moment de silence, il dit :

— J'ai la main trop légère, c'est pour ça qu'il n'a pas encore passé. C'est comme chez moi, des fois, quand j'égorgeais un cochon… Tiens-le, ne le laisse pas tomber, bon Dieu !.. Oui, c'est comme chez moi, des fois, quand j'égorgeais un cochon. Je tranche la gorge tout entière, le plus loin que je peux, et voilà mon cochon, le salaud, qui se redresse et qui se met à courir dans la cour. Et ça dure longtemps. En sang, il court, il râle. Il ne peut plus respirer, mais il vit encore. A cause de cette main trop légère que j'ai. Bon, laisse-le tomber… Il respire toujours ? Ben, mon vieux ! Pourtant, j'ai été jusqu'à l'os presque…

Le troisième Cosaque déploya sur ses bras écartés la veste prise au Rouge et dit :

— Vous avez trempé de sang tout le côté gauche… Ça colle aux mains, pouah ! saloperie !

— Ça partira. Ce n'est pas de la graisse, répondit tranquillement l'homme à la voix rauque, et il s'accroupit de nouveau. Ça partira ou bien ça pourra se laver. Ce n'est pas grave.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu veux lui enlever aussi son pantalon ? dit le premier, pas content.

L'autre répliqua brutalement :

— Si tu es pressé, va t'occuper des chevaux, on se tirera d'affaire sans toi. On

ne va quand même pas laisser tout ça !

Grigori se détourna brusquement et rentra dans la maison.

Fomine l'accueillit d'un regard bref et pénétrant, se leva.

— Allons dans la grande chambre. On discutera. Ici, ça fait trop de boucan.

La grande chambre bien chauffée sentait les souris et le chènevis. Sur le lit dormait un petit homme en tunique kaki, bras et jambes étendus. Ses cheveux clairsemés étaient ébouriffés, couverts de duvet et de petites plumes. Il écrasait sa joue contre un oreiller sale garni d'une seule taie. Une lampe suspendue éclairait son visage blême, pas rasé depuis longtemps.

Fomine l'éveilla, lui dit :

— Lève-toi, Kaparine. On a de la visite. Un homme à nous, Mélékhov Grigori, ancien lieutenant si tu veux savoir.

Kaparine ôta ses jambes du lit, se frotta le visage, se leva et tendit la main à Grigori avec une légère inclination.

— Très heureux. Capitaine d'état-major Kaparine.

Fomine offrit cordialement une chaise à Grigori, lui-même s'assit sur le coffre. A voir la figure que faisait Grigori, sans doute avait-il compris que l'exécution sommaire du soldat rouge produisait sur lui une impression pénible. Il dit :

— Il ne faut pas que tu croies qu'on est aussi dur pour tout le monde. Seulement lui, cet animal-là, il faisait partie d'un détachement de ravitaillement. Ceux-là et les commissaires, on ne leur fait pas quartier. Les autres, on est gentil avec eux. Tiens, hier, on a pris trois miliciens ; on a gardé les chevaux, les selles et l'armement, mais on les a relâchés. A quoi ça aurait-il rimé de les tuer ?

Grigori ne répondit pas. Il réfléchissait, les mains posées sur les genoux, et la voix de Fomine lui parvenait comme dans un rêve.

— … Voilà, en attendant, on se bat, poursuivait Fomine. On n'abandonne pas l'idée de soulever les Cosaques. Le pouvoir des Soviets ne tiendra pas. Il paraît qu'il y a la guerre partout. Partout des insurrections : en Sibérie, en Ukraine, et même à Pétrograd. Toute la flotte s'est soulevée dans la forteresse, là, comment c'est qu'on l'appelle…

— Cronstadt, dit Kaparine.

Grigori leva la tête, regarda Fomine avec des yeux avides, presque sans le voir, puis Kaparine.

— Prends donc une cigarette, dit Fomine en lui tendant son étui. Tu vois, ils ont déjà pris Pétrograd, et maintenant ils marchent sur Moscou. Partout la même chose. Ce n'est pas le moment de roupiller. On va soulever les Cosaques, on renversera le pouvoir des Soviets, et alors, si les cadets nous aident, nos affaires iront tout à fait bien. Avec les gens instruits qu'ils ont, s'ils forment un gouvernement, on les aidera.

Il se tut, puis demanda :

— Qu'est-ce que tu en penses, toi, Mélékhov : si les cadets reviennent de la mer Noire et si nous nous joignons à eux, tu crois qu'il nous sera compté qu'on a été les premiers à se révolter à l'arrière ? Kaparine dit que c'est sûr, ça nous sera compté. Ils n'iront quand même pas me reprocher d'avoir retiré le Vingt-huitième Régiment du front en dix-huit et d'avoir été pendant deux malheureuses années au service du pouvoir des Soviets.

« Voilà où tu veux en venir. Imbécile et futé… » pensa Grigori, et il laissa échapper un sourire. Fomine attendait une réponse. Cette question lui tenait visiblement à cœur. Grigori dit de mauvaise grâce :

— C'est une affaire compliquée.

— Bien sûr, bien sûr, approuva Fomine. Je disais ça comme ça. On verra plus tard. Pour le moment, il faut agir, anéantir les communistes à l'arrière. C'est bien simple, il faut leur faire la vie intenable. Ils ont mis leur pauvre infanterie dans des voitures et ils croient qu'ils peuvent nous rattraper… Qu'ils essaient ! Avant que leur cavalerie les ait rejoints, nous aurons retourné tout le district.

De nouveau, Grigori regardait droit devant lui, réfléchissait. Kaparine s'excusa et se recoucha.

— Je suis très fatigué. On fait des marches de fous, dit-il avec un pauvre sourire.

— Nous aussi, c'est le moment qu'on aille se reposer, dit Fomine.

Il se leva, et sa lourde main s'abattit sur l'épaule de Grigori.

— Tu as bien fait, Mélékhov, d'écouter mon conseil, l'autre jour, à Viochenskaïa. Si tu ne t'étais pas mis à l'abri à ce moment-là, ils t'auraient passé à la casserole. A présent tu serais sous les dunes de Viochenskaïa, tu aurais les ongles pourris… C'est clair comme de l'eau de roche. Alors, qu'est-ce que tu décides ? Dis, et on ira se coucher.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

— Tu marches avec nous, ou quoi ? Tu ne vas pas te planquer toute ta vie chez les autres.

Grigori attendait cette question. Il fallait choisir : ou bien continuer à errer de village en village, vivre sans toit et sans pain et se consumer d'angoisse jusqu'à ce qu'un de ses hôtes le livre, ou bien se constituer prisonnier au bureau politique, ou enfin suivre Fomine. Il choisit. Pour la première fois de la soirée, il regarda Fomine dans les yeux et dit, avec un sourire qui lui tordait les lèvres :

— Il faut que je choisisse, et c'est comme l'histoire des chevaliers : à gauche, je perds mon cheval, à droite, je suis tué… Trois chemins, tous les trois bouchés…

— Choisis, ne pense pas aux histoires. Des histoires, on a le temps d'en raconter plus tard.

— Comme je ne sais pas où aller, je suis bien forcé de choisir.

— Et alors ?

— J'entre dans ta bande.

Fomine fit une grimace de mécontentement, se mordit la moustache.

— Il ne faut pas dire ce mot-là. Pourquoi *bande* ? C'est les communistes qui nous appellent comme ça ; de ta part, ce n'est pas bien. Il faut dire *les insurgés*, c'est clair et net.

Cette contrariété ne dura guère. Il était visiblement ravi de la décision de Grigori et ne pouvait le cacher. Il dit en se frottant vigoureusement les mains :

— Voilà du renfort pour notre régiment ! Tu entends, capitaine d'état-major ? On va te donner un peloton, Mélékhov, et si tu ne veux pas commander un peloton, tu travailleras à l'état-major, avec Kaparine. Je te donne mon cheval. J'en ai un de réserve.

12

A l’aube, il y eut une faible gelée. Les mares se couvrirent de glace bleuâtre. La neige durcit, devint craquante. Les sabots des chevaux laissaient des traces rondes et imprécises, qui s’effritaient. Mais partout où le dégel de la veille avait mangé la neige, la terre nue, où gisait l’herbe morte de l’année précédente, cédait légèrement sous les sabots, avec un bruit sourd.

Le détachement de Fomine se formait en colonne de marche derrière le village. Au loin, sur la grand-route, se découpaient les silhouettes des six cavaliers précédant le détachement de tête.

Fomine arriva à cheval à côté de Grigori et dit en souriant :

— Voilà mon armée ! Avec des gars comme ça, on casse une corne au diable.

Grigori embrassa la colonne du regard et pensa tristement : « Avec ta colonne, tu serais tombé sur mon escadron de l’armée Boudionny, on t’aurait réduit en osselets. »

Désignant ses hommes du bout de sa cravache, Fomine demanda :

— Quelle allure ils ont ?

— Ils sabrent convenablement les prisonniers, ils savent aussi déshabiller les blessés, mais, au combat, je ne sais pas, répondit Grigori sèchement.

Fomine tourna le dos au vent, alluma une cigarette et dit :

— Tu les verras au combat. J’ai de plus en plus d’anciens combattants. Ceux-là, on peut compter dessus.

Six voitures à deux chevaux, pleines de cartouches et de ravitaillement, avaient pris place au milieu de la colonne. Fomine galopa à la tête et donna l’ordre de mise en route. Arrivé au bout de la colline, il s’approcha de nouveau de Grigori :

— Alors, mon cheval, comment est-il ? Il te convient ?

— Un bon cheval.

Ils chevauchèrent un long moment l’un à côté de l’autre, étrier contre étrier, puis Grigori demanda :

— Tu n’as pas l’intention de t’arrêter à Tatarski ?

— Tu t’ennuies des tiens ?

— Je voudrais bien leur rendre visite.

— Peut-être qu’on ira faire un tour. Pour l’heure, j’ai l’intention d’obliquer vers le Tchir, pour remuer les Cosaques, pour les secouer un peu.

Mais les Cosaques n’avaient guère envie d’être secoués… Grigori s’en convainquit dans les jours qui suivirent. Chaque fois qu’il occupait un village ou une stanitsa, Fomine faisait rassembler la population. Il prenait généralement la parole lui-même, parfois Kaparine le remplaçait.

Ils appelaient les Cosaques aux armes, parlaient des fardeaux que le pouvoir des Soviets faisait peser sur les cultivateurs, de la ruine, qui serait définitive si le pouvoir des Soviets n’était pas renversé. Fomine ne parlait pas d’une manière aussi savante et aussi cohérente que Kaparine, mais il avait plus de faconde et son langage était plus compréhensible aux Cosaques. Il terminait habituellement par les mêmes phrases apprises par cœur : « A partir d’aujourd’hui, nous vous exemptons de l’imposition alimentaire. Ne portez plus votre blé aux points de livraison. Il est temps qu’on cesse de nourrir les parasites communistes. Ils se sont engraissés avec votre blé, mais les étrangers ne commanderont plus chez nous. Vous êtes des hommes libres. Armez-vous et soutenez notre pouvoir. Hourra, les Cosaques ! »

Les Cosaques regardaient la terre et se taisaient d’un air maussade ; les femmes, en revanche, ne gardaient pas leur langue dans leur poche. De leurs rangs serrés partaient des questions perfides et des exclamations :

— Il est bien beau ton pouvoir, mais tu n’as pas du savon à nous donner ?

— Où tu le mets, ton pouvoir, dans ton sac ?

— Et vous, vous mangez le pain de qui ?

— Je parie que maintenant, vous allez mendier dans les fermes.

— Ils ont des sabres. Ils couperont la tête aux poules sans demander la permission.

— Comment ça, ne plus porter notre blé ? Aujourd’hui, vous êtes là, demain vous serez dans la nature, et nous, on nous demandera des comptes.

— On ne vous donnera pas nos hommes. Faites la guerre vous-mêmes.

Elles criaient bien d’autres choses, dans leur colère, les femmes, car les années de guerre les avaient instruites de tout ; elles craignaient une nouvelle

guerre et s’accrochaient à leurs hommes avec l’énergie du désespoir.

Fomine écoutait avec indifférence ces cris incohérents, qu’il jugeait à leur valeur. Il attendait que le calme fût revenu et s’adressait aux hommes, qui lui répondaient brièvement, sans perdre la tête :

— Ne nous forcez pas, camarade Fomine, on a notre content de guerre.

— On a déjà essayé. En dix-neuf, on s’était soulevé.

— On n’a pas de quoi faire une insurrection, et puis à quoi ça sert ? A présent, ça ne sert plus à rien.

— C’est le moment de semer, pas de se battre.

Un jour, un homme cria des derniers rangs :

— Tu parles d’or aujourd’hui, mais où étais-tu en dix-neuf, pendant l’insurrection ? Tu te réveilles tard, Fomine.

Grigori regarda Fomine. Celui-ci changea de visage, mais se contint et ne répondit pas.

Pendant une semaine, il supporta avec une certaine tranquillité les objections des Cosaques et leurs brefs refus ; les cris et les injures des femmes ne réussissaient même pas à entamer son humeur égale. « Ça ne fait rien, on finira par les convaincre », disait-il avec assurance, en souriant dans ses moustaches. Mais quand il eut compris que la masse des Cosaques lui était défavorable, il changea brutalement d’attitude à l’égard des gens qui intervenaient au cours des réunions. Il parlait sans descendre de selle et menaçait plus qu’il ne cherchait à convaincre. Le résultat était le même : ces gens sur qui il espérait s’appuyer écoutaient sa harangue en silence et se dispersaient en silence.

Une fois, dans un village, une femme prit la parole après lui pour lui répondre, une grande et forte femme largement charpentée, une veuve, qui avait une voix basse, presque masculine, et faisait d’amples et brusques mouvements de bras, comme un homme. Son visage massif, marqué de petite vérole, reflétait une agressive résolution, ses grosses lèvres ourlées se tordaient sans cesse en un sourire de mépris. Pointant sa main rouge et charnue en direction de Fomine, qui était figé sur sa selle dans une immobilité de pierre, elle crachait des mots venimeux :

— Pourquoi viens-tu ici ameuter le monde ? Où c’est-il que tu veux pousser nos hommes ? dans quel trou ? Cette guerre maudite, crois-tu qu’elle n’a pas fait assez de veuves comme ça ? assez d’orphelins ? C’est-il que tu appelles un nouveau malheur sur nos têtes ? Qu’est-ce que c’est que ce tsar libérateur qui

nous arrive de Roubejny ? Tu aurais mieux fait de mettre de l'ordre chez toi, d'arrêter la ruine, et ça t'aurait appris la vie, et ce qu'il nous faut comme gouvernement, et ce qu'il ne nous faut pas. Mais chez toi, on sait bien que ta femme ne quitte pas le collier. Pendant que tu gonfles ta moustache et que tu te promènes à cheval et que tu ameutes le peuple. Chez toi, ta maison, si le vent ne la soutenait pas, elle serait tombée depuis longtemps. En voilà un donneur de leçons ! Tu ne dis rien, gueule de rouquin. C'est-il pas la vérité que je dis ?

Un rire léger bruissa dans la foule. Bruissa comme une brise et tomba. La main gauche de Fomine, posée sur le pommeau de sa selle, agitait lentement les rênes, son visage était noir de fureur contenue, mais il se taisait, cherchait dans sa tête une digne issue à la situation.

— Et qu'est-ce que c'est que ce pouvoir que tu nous demandes de soutenir ? reprit avec force la veuve déchaînée.

Elle avançait lentement sur Fomine, les mains posées sur ses larges hanches, qu'elle faisait onduler en marchant. Les hommes lui laissaient le passage, cachant leurs sourires et baissant leurs yeux rieurs. Ils faisaient cercle, comme pour la danse, s'écartaient, se bousculaient…

— Le pouvoir que tu nous dis, c'est toi, et personne d'autre, disait la veuve de sa voix grave. Tu le traînes après toi, ton pouvoir, et il ne reste pas plus d'une heure à la même place. « Aujourd'hui à cheval et demain dans la boue », c'est ce qui va vous arriver à tous les deux, toi et ton pouvoir.

Fomine enfonça violemment les talons dans les flancs de son cheval et entra dans la foule, qui reflua de tous les côtés. La veuve resta seule au milieu d'un grand cercle. Elle en avait vu de toutes les couleurs dans sa vie, et c'est pourquoi elle regardait tranquillement le cheval montrant les dents et le visage du cavalier, blême de rage.

En arrivant sur elle, Fomine leva haut son fouet.

— Ta gueule, ordure grêlée !… Alors quoi ! tu fais de l'agitation ?

La veuve intrépide avait la tête du cheval tout juste au-dessus d'elle, rejetée en arrière, bouche grande ouverte. Un paquet d'écume vert pâle se détacha du mors, tomba sur son châle noir et, de là, glissa sur sa joue. Elle s'en débarrassa d'une chiquenaude et recula d'un pas.

— Toi, tu as le droit de parler, et nous non ? cria-t-elle en regardant Fomine avec des yeux ronds, étincelants de colère.

Fomine ne la frappa pas. Il hurla en agitant sa cravache :

— Pourriture bolchéviste. Je te ferai sortir toute ta connerie du corps. Tu vas voir, je vais te faire trousser la jupe et corriger à coups de baguette, tu seras tout de suite plus sage.

La veuve recula encore de deux pas et soudain tourna le dos à Fomine, se pencha, releva sa jupe.

— Et ça, tu l'as vu, soldat ? s'écria-t-elle.

Puis, se redressant avec une surprenante agilité, elle fit de nouveau face à Fomine.

— Moi ? Me faire fouetter ? Tu n'es pas assez grand pour ça.

Fomine cracha avec fureur et tendit les rênes pour retenir son cheval qui reculait.

— Cache ça, vieille jument. Tu es contente d'avoir autant de viande ? dit-il très fort, et il fit faire demi-tour à son cheval en s'efforçant de conserver un visage sévère.

Un rire étouffé parcourut la foule. Un des hommes de Fomine, pour sauver l'honneur outragé de son chef, courut vers la veuve et brandit la crosse de sa carabine, mais un grand gaillard, de deux têtes plus haut que lui, fit à la femme un rempart de son épaule et dit calmement, mais d'un ton fort significatif :

— N'y touche pas.

Trois autres hommes du village s'approchèrent très vite et repoussèrent la veuve en arrière. L'un d'eux, un jeune au toupet abondant, murmura à l'homme de Fomine :

— Pourquoi tu lèves le bras comme ça, hein ? C'est pas malin de frapper une femme. Montre ton courage là-bas, sur la colline. Dans les cours de ferme, tout le monde est brave…

Fomine gagna la clôture au pas ; là, il se dressa sur ses étriers.

— Cosaques ! Réfléchissez un peu ! cria-t-il à la foule qui se dispersait lentement. Pour l'heure, on vous parle gentiment, mais on reviendra dans huit jours et on changera de langage.

Soudain, sans raison apparente, il retrouva sa bonne humeur et cria en riant, tout en retenant son cheval qui caracolait sur place :

— Nous ne sommes pas des lâches. Vous ne nous ferez pas peur avec vos femmes et leurs (ici quelques expressions malséantes). On en a déjà vu, des grêlées, et des autres, de toutes les sortes. On reviendra, et si, à ce moment-là,

aucun de vous ne se porte volontaire pour faire partie de notre détachement, on mobilisera de force tous les jeunes Cosaques. Sachez-le bien. Nous n'avons pas le temps de vous faire des mamours et de vous regarder dans le blanc des yeux.

Dans la foule, qui s'était arrêtée une minute, éclatèrent des rires et des conversations animées. Fomine, toujours souriant, commanda :

— A cheval !

Rouge d'une envie de rire contenue, Grigori galopa jusqu'à son peloton.

Le détachement de Fomine, étiré sur la route boueuse, avait atteint la colline, et le village inhospitalier était désormais hors de sa vue, mais Grigori souriait encore de temps en temps et pensait : « Heureusement que nous sommes des gens gais, nous autres Cosaques. Nous avons plus souvent la visite du rire que de la peine. S'il avait tout fallu prendre au sérieux – ce qu'à Dieu ne plais ! – avec cette vie-là, il y avait de quoi se pendre depuis longtemps. » Cette humeur joyeuse ne le quitta pas de sitôt, il la garda jusqu'à la halte suivante, et c'est alors seulement, plein d'angoisse et d'amertume, qu'il comprit l'impossibilité de soulever les Cosaques, et que toute l'entreprise de Fomine était vouée à l'échec.

13

Le printemps revenait. Le soleil était plus chaud. La neige avait fondu sur les pentes exposées au sud, et la terre, toute rousse de l'herbe de l'année précédente, se couvrait déjà, à midi, d'un voile de vapeur bleuâtre et transparente. Sur les endroits ensoleillés, sur les tumulus, les tiges acérées du mélilot, vertes d'un vert éclatant, surgissaient de sous les lierres enfoncés dans la terre argileuse. Les champs labourés en automne étaient nus. Quittant les chemins d'hiver désertés, les freux émigraient pour les aires, les blés d'automne inondés par l'eau de dégel. Les ravins et les creux de terrain gardaient une neige bleue gorgée d'eau ; il en soufflait encore une âpre haleine de froid, mais les ruisselets invisibles murmuraient déjà d'une voix douce et mélodieuse sous la neige des pentes, et les fûts des peupliers, dans les bocages, commençaient, presque imperceptiblement, à se garnir d'un vert tendre.

Le temps des travaux approchait, et la bande de Fomine fondait chaque jour. Chaque matin, il manquait un ou deux hommes : un jour ce fut près d'un demi-peloton qui disparut d'un seul coup : huit hommes, avec chevaux et armement, s'en étaient allés à Viochenskaïa pour se rendre. Il fallait labourer et semer. La terre invitait au travail, et beaucoup d'hommes de Fomine, convaincus de la vanité du combat, quittaient furtivement la bande et rentraient chez eux. Il ne restait que les durs, ceux qui ne pouvaient pas rentrer, ceux dont les torts envers le pouvoir des Soviets étaient trop grands pour qu'ils pussent escompter un pardon.

Dans les premiers jours d'avril, Fomine n'avait plus que quatre-vingt-six hommes. Grigori était de ceux qui restaient. Il n'avait pas le courage de rentrer chez lui. Il était fermement convaincu que la cause de Fomine était perdue et que la bande serait détruite tôt ou tard ; il savait qu'ils seraient taillés en pièces au premier choc sérieux avec n'importe quelle unité de cavalerie régulière de l'Armée Rouge. Il restait quand même avec Fomine et sous ses ordres, avec le secret espoir qu'il arriverait ainsi à l'été, tant bien que mal, qu'il prendrait alors deux des meilleurs chevaux de la bande, partirait nuitamment pour Tatarski et de là vers le sud, avec Aksinia. La steppe du Don est vaste, l'espace et les routes désertes n'y manquent pas ; en été, tous les chemins sont libres et on peut y trouver partout refuge. Il songeait à gagner le Kouban à pied avec Aksinia, après

avoir abandonné les chevaux quelque part, et à s’installer là-bas au pied des montagnes, loin du pays natal, en attendant la fin des temps troublés. Il ne voyait pas d’autre solution.

Sur le conseil de Kaparine, Fomine décida de passer sur la rive gauche du Don avant la débâcle des glaces. En cas de nécessité, il pourrait ainsi se dérober aux poursuites dans les forêts, qui sont nombreuses à la frontière du district du Khoper.

La bande franchit le Don en amont du village de Rybny. De loin en loin, à l’endroit des rapides, la glace avait fondu. L’eau brillait en écailles d’argent sous le clair soleil d’avril, mais partout où un chemin d’hiver s’élevait d’une archine au-dessus du niveau de la glace, le Don restait inviolable. On posa des claies sur les bords et on fit passer les chevaux un par un, en les tenant par la bride ; une fois sur l’autre rive, le détachement se reforma et partit en direction de la stanitsa Elanskaïa, après l’envoi d’une patrouille en reconnaissance.

Le lendemain, Grigori rencontra un homme de son village, le vieux Tchoumakov, le borgne. Il se rendait à Griaznovski, chez des parents, et croisa la bande à peu de distance du village. Grigori emmena le vieux à l’écart de la route et lui demanda :

— Mes enfants vont bien, grand-père ?

— Dieu les garde, Grigori Pantélévitch, ils vont bien.

— J’ai un grand service à te demander, grand-père : salue-les de ma part profondément, eux et ma sœur Evdokia Pantélevna, et salue aussi Prokhor Zykov, et dis à Aksinia Astakhov qu’elle peut m’attendre pour bientôt. Mais, en dehors d’eux, ne dis à personne que tu m’as vu, c’est entendu ?

— Je ferai ce que tu m’as dit, mon bon ami, je le ferai. Ne te fais pas de souci, je leur dirai tout ça comme il faut.

— Qu’est-ce qu’il y a de nouveau au village ?

— Rien, tout va comme par le passé.

— Kochévoï est toujours président ?

— Toujours.

— On ne fait pas d’ennuis à ma famille ?

— Je n’ai pas entendu dire, il faut croire qu’on les laisse tranquilles. Et pourquoi on ne les laisserait pas tranquilles ? Ils ne sont pas responsables de toi…

— Qu’est-ce qu’on dit dans le village ?

Le vieux se moucha, essuya longuement sa moustache et sa barbe avec un foulard rouge, enfin répondit évasivement :

— Dieu sait ce qu’on dit… On raconte toutes sortes de choses, chacun y met du sien. Vous ferez bientôt la paix avec le pouvoir des Soviets ?

Que dire ? Grigori sourit et répondit, en maintenant son cheval, qui voulait suivre le détachement :

— Je ne sais pas, grand-père. Pour le moment, on ne voit rien venir.

— Comment ça, on ne voit rien venir ? On s’est battus avec les Tcherkesses, avec les Turcs, et on a quand même fini par faire la paix, et vous autres, entre gens du même pays, vous ne pouvez pas vous entendre… Ce n’est pas bien, Grigori Pantélévitch, je te le dis, ce n’est pas bien. Le bon Dieu, Il voit tout, Il ne vous le pardonnera pas, rappelle-toi ce que je te dis. Hein, est-ce que c’est une chose normale ? Voilà des Russes, des orthodoxes, qui ont commencé à se battre, et ils ne peuvent plus s’arrêter. Vous auriez fait la guerre un petit moment, bon, mais quatre ans que ça dure ! Je te le dis comme un vieux bonhomme que je suis : il est temps de finir.

Grigori prit congé du vieux et partit au galop pour rejoindre son peloton. Tchoumakov resta longtemps immobile, appuyé sur son bâton, essuyant de la manche son orbite vide mouillée de larmes. De son œil unique, mais perçant comme celui d’un jeune homme, il regardait Grigori s’éloigner, admirait sa fière tenue et murmurait tout doucement :

— Un bon Cosaque ! Il a tout pour lui, et l’allure et tout, mais il est dévoyé… Il est sorti du bon chemin. Son affaire à lui, c’était de se battre contre les Tcherkesses, mais qu’est-ce qu’il a été chercher ? Qu’est-ce que ça peut lui foutre, le gouvernement ? Et qu’ont-ils dans la tête, tous ces jeunes Cosaques ? Le Grichka, il n’y avait rien d’autre à en attendre, c’est de famille. Feu Pantéléï aussi, c’était un enragé, et quand je pense au grand-père Prokofi… Encore une pomme sure, celui-là, pas un homme… Mais les autres Cosaques, ce qu’ils ont dans la tête, Dieu me punisse, je n’y comprends rien !

Maintenant, quand il occupait un village, Fomine ne rassemblait plus la population. Il avait compris l’inutilité de la propagande. L’heure était plutôt à retenir les combattants qu’à en recruter de nouveaux. Il était devenu sombre et moins bavard. Il s’était mis à chercher consolation dans l’eau-de-vie. Partout où

il pouvait rester pour la nuit, c'étaient des beuveries sinistres. Les hommes buvaient à l'exemple de leur chef. La discipline s'était affaiblie. Les cas de pillage étaient devenus plus fréquents. Les maisons des employés des Soviets, désertées par leurs occupants à l'approche de la bande, étaient vidées de tout ce qui peut être emporté sur un cheval de selle. Un grand nombre d'hommes avaient leurs sacoches incroyablement gonflées. Un jour, Grigori vit un homme de son peloton en possession d'une machine à coudre portative. La bride abandonnée sur le pommeau de la selle, il tenait la machine sous son bras gauche. Il fallut que Grigori usât de la cravache pour l'obliger à se défaire de sa trouvaille. Le soir de ce jour-là, Grigori eut avec Fomine une explication violente. Ils étaient tous deux seuls dans une chambre. Fomine était à table, gonflé d'ivresse, et Grigori allait et venait à grandes enjambées.

— Assieds-toi, ne passe pas comme ça devant mes yeux, dit Fomine irrité.

Sans prêter attention à ces mots, Grigori arpenta encore un long moment la petite chambre cosaque et dit enfin :

— J'en ai assez, Fomine ! Il faut arrêter le pillage et la foire.

— Tu as fait un mauvais rêve aujourd'hui ?

— Ça te fait rire… Les gens commencent à dire du mal de nous.

— Tu vois bien que je ne peux rien faire avec mes gars, dit Fomine à contrecœur.

— Tu n'essaies même pas.

— Tu n'as pas d'ordre à me donner. Et les gens que tu me dis là ne valent pas qu'on s'occupe d'eux. C'est pour eux qu'on souffre, les salauds, et eux… Je pense à moi et ça suffit.

— Même à toi tu penses mal. La boisson ne te laisse pas de temps pour penser. Ça fait quatre jours que tu roupilles, et tous les autres boivent. Même les sentinelles boivent la nuit. Qu'est-ce que tu veux ? Qu'on se fasse attaquer pendant qu'on sera saouls et qu'on se fasse égorger dans un coin du village ?

— Tu crois qu'on y échappera ? dit Fomine en souriant. Il faudra bien mourir un jour. Tant va la cruche à l'eau… tu vois ce que je veux dire ?

— Alors, allons à Viochenskaïa demain, les bras levés : prenez-nous, on se rend.

— Non, il faut encore faire la foire…

Grigori s'arrêta devant la table, jambes écartées.

— Si tu ne ramènes pas l'ordre, si tu ne fais pas cesser le pillage et les beuveries, je te quitte et j'emmène la moitié des hommes derrière moi, dit-il tranquillement.

— Essaie, répondit Fomine en traînant la voix d'un ton menaçant.

— Je n'ai pas besoin d'essayer.

— Tu ne… je te défends de me menacer.

Fomine avait posé la main sur l'étui de son revolver.

— Ne touche pas à ça, par-dessus la table je t'aurai avant, dit vivement Grigori, qui était devenu livide et avait à demi sorti le sabre du fourreau.

Fomine remit la main sur la table et sourit.

— Qu'est-ce que tu me veux ? J'ai déjà la tête en petits morceaux, et toi tu viens avec tes conneries. Rentre ton sabre. On ne peut plus rigoler avec toi, non ? Sans blague, tu es sérieux, toi ! On croirait une fillette de seize ans…

— Je t'ai déjà dit ce que je veux, mets-le-toi dans le crâne. Tout le monde n'est pas comme toi ici.

— Je le sais.

— Alors ne l'oublie pas. Demain, fais vider les sacs. Ce n'est plus une unité de cavalerie, c'est un charroi. Il faut leur faire passer ces manières-là. Et ça dit que ça combat pour le peuple ! Ça se charge d'objets volés, ça en fait commerce dans les villages, comme les colporteurs d'autrefois. Une honte ! Quel diable m'a poussé à marcher avec vous ?

Grigori cracha et se détourna vers la fenêtre, tout pâle d'indignation et de colère.

Fomine se mit à rire.

— La cavalerie n'a pas encore été une seule fois sur nos talons… Le loup repu, quand les cavaliers lui donnent la chasse, il vomit en courant tout ce qu'il a bouffé. Mes gars, c'est pareil : ils lâcheraient tout s'ils étaient talonnés comme il faut. Allons, Mélékhov, ne t'énerve pas, je vais m'occuper de tout ça. C'est parce que j'avais un peu perdu courage et lâché la bride, mais je les reprendrai en main. Et il ne faut pas qu'on se sépare, il faut qu'on connaisse notre douleur ensemble.

Ils ne purent achever leur conversation : la maîtresse de maison pénétra dans la chambre avec une jatte de soupe aux choux fumante, puis une foule de Cosaques fit irruption à la suite de Tchoumakov.

Mais cet entretien ne fut pas sans effet. Le lendemain matin, Fomine fit vider les sacoches et s’assura lui-même de la bonne exécution de cet ordre. Comme un des pillards opposait de la résistance à l’inspection et ne voulait pas se défaire de son butin, Fomine le tua dans les rangs d’un coup de revolver.

— Enlevez-moi cette charogne ! dit-il tranquillement, en poussant du pied le cadavre.

Et, s’adressant à sa troupe, il éleva la voix :

— Vous avez assez farfouillé dans les coffres, enfants de putains. Ce n’est pas pour faire ça que je vous ai soulevés contre le pouvoir des Soviets. Sur l’ennemi mort, vous pouvez prendre tout ce que vous voulez, même les caleçons pleins de merde, si ça ne vous dégoûte pas, mais ne touchez pas aux familles. Nous ne faisons pas la guerre aux femmes. Et celui qui regimbera, il recevra le même salaire.

Un léger murmure parcourut les rangs, puis s’éteignit…

L’ordre semblait revenu. Pendant trois jours, la bande parcourut le pays le long de la rive gauche du Don, détruisant en quelques engagements de petits détachements locaux d’autodéfense.

Dans la stanitsa Choumilinskaïa, Kaparine avait proposé de passer sur le territoire du Gouvernement de Voronèje. Il motivait cette idée par la certitude d’un large soutien de la population, qui s’était récemment soulevée contre le pouvoir des Soviets. Mais quand Fomine en fit part aux Cosaques, ceux-ci répondirent d’une seule voix : « Nous ne sortirons pas de notre district. »

On fit un meeting. La décision dut être rapportée. Pendant quatre jours, la bande marcha sans répit en direction de l’est, refusant le combat avec le groupe de cavalerie qui la talonnait depuis la stanitsa Kazanskaïa.

Fomine n’arrivait pas à lui faire perdre sa trace, car les travaux de printemps avaient commencé partout, et il y avait du monde dans les endroits les plus reculés de la steppe. On marchait de nuit, mais le matin, dès qu’on s’arrêtait, la patrouille ennemie à cheval apparaissait à peu de distance, un fusil mitrailleur lâchait de courtes rafales, et les hommes de Fomine, sous le feu, bridaient en hâte les chevaux. Passé le village de Melnikov, sur le territoire de la stanitsa Viochenskaïa, Fomine réussit à tromper l’ennemi par une manœuvre astucieuse et à se débarrasser de lui. Les renseignements qu’il put avoir lui apprirent que le groupe de cavalerie était commandé par un Cosaque du nom d’Egor Jouravliov, originaire de la stanitsa Boukanovskaïa, un homme énergique et instruit dans l’art militaire ; que ce groupe était près de deux fois plus nombreux que sa

propre bande ; qu'en outre il disposait de six fusils mitrailleurs et de chevaux frais, pas fatigués par les marches interminables. Tout cela inclinait Fomine à ne pas accepter le combat ; il permettait ainsi aux hommes et aux chevaux de se reposer et gardait la possibilité de battre plus tard le groupe de cavalerie, non point en combat découvert, mais par surpris ; c'est comme cela qu'il comptait échapper à cette poursuite tenace. Il espérait aussi par là s'approvisionner en fusils mitrailleurs et en cartouches sur le compte de l'ennemi. Mais ces calculs ne se vérifièrent point. Ce que craignait Grigori arriva le dix-huit avril en bordure de la forêt de chênes de Slachtchovskaïa. La veille, Fomine et la plupart de ses hommes s'étaient enivrés dans le village de Sévastianovski, d'où ils n'étaient partis qu'à l'aube. Presque personne n'avait fermé l'œil de toute la nuit, et beaucoup maintenant dormaient en selle. Vers neuf heures du matin, ils firent halte non loin du village d'Ogojine. Fomine installa les avant-postes et fit donner de l'avoine aux chevaux.

Un vent violent soufflait de l'est par bourrasques. Un nuage brun de poussière de sable offusquait l'horizon. Un brouillard épais pesait sur la steppe, que le soleil éclairait à peine, caché qu'il était par la poussière très haut tourbillonnante. Le vent faisait battre les pans des capotes, la queue et la crinière des chevaux, qui lui tournaient le dos et cherchaient abri auprès des rares buissons d'aubépine dispersés en lisière de la forêt. La poussière de sable était piquante et faisait larmoyer les yeux ; on voyait très mal, même à courte distance.

Grigori frotta les naseaux et les paupières humides de son cheval, lui mit la musette-mangeoire et s'approcha de Kaparine, qui donnait à manger à son cheval dans un pan de sa capote.

— On a choisi notre endroit pour faire halte, dit-il en montrant la forêt du bout de sa cravache.

Kaparine haussa les épaules.

— Je le lui ai dit, à cet idiot-là. Comme si on pouvait lui faire entendre quelque chose !

— Il fallait s'arrêter dans la steppe ou en lisière d'un village.

— Vous pensez que nous pouvons craindre d'être attaqués à partir de la forêt.

— Oui.

— L'ennemi est loin.

— L'ennemi pourrait bien aussi être près. Ce n'est pas de l'infanterie.

— La forêt est encore nue. S'il se passe quelque chose, on le verra.

— Personne ne verra rien, ils dorment presque tous. J’ai peur qu’ils dorment aussi aux avant-postes.

— Ils ne tiennent plus debout, après la foire qu’ils ont faite hier. On aura du mal à les réveiller à présent.

Kaparine fit comme une grimace de douleur et dit à mi-voix :

— Avec un chef comme ça, nous sommes fichus. Il a la tête légère comme un bouchon et il est bête, bête à bouffer du foin. Pourquoi ne voulez-vous pas prendre le commandement ? Les Cosaques vous respectent. Ils vous suivraient volontiers.

— Je n’ai pas besoin de ça, je ne suis que de passage chez vous, répondit brièvement Grigori, et il s’en retourna vers son cheval, regrettant cet aveu imprudent qui lui avait échappé.

Kaparine laissa tomber de sa capote ce qui restait d’avoine et suivit Grigori.

— Vous savez, Mélékhov, dit-il en dépiautant les boutons durs et gonflés d’une branche d’aubépine qu’il venait de casser en marchant, je crois que nous ne tiendrons pas longtemps si nous ne nous joignons pas à une forte unité antisoviétique, par exemple à la brigade Maslak, qui se promène dans le sud de la Région. Il faut passer là-bas, sans ça ici, un beau jour, ils nous extermineront.

— Le Don est en crue, il ne nous laissera pas passer.

— Pas tout de suite, mais, quand l’eau aura baissé, il faudra y aller. Vous pensez autrement ?

Grigori réfléchit un moment et répondit :

— C’est juste. Il faut partir. Il n’y a rien à faire ici.

Kaparine s’anima. Il se lança dans un long discours sur la déception des espoirs de soutien placés naguère dans la population cosaque et sur la nécessité de convaincre Fomine par tous les moyens qu’il fallait cesser ce vagabondage dans le district et se résoudre à la fusion avec une formation plus puissante.

Ce bavardage finit par fatiguer Grigori. Il observait son cheval avec application et, dès que celui-ci eut vidé sa musette-mangeoire, il la lui ôta, lui mit la bride et resserra les sangles.

— Nous ne partons pas de sitôt, inutile de vous dépêcher, dit Kaparine.

— Vous feriez mieux d’aller préparer votre cheval, sinon vous risquez de ne plus en avoir le temps, répondit Grigori.

Kaparine le regarda attentivement et retourna à son cheval, qui était à côté d'une des voitures.

Menant sa monture par la bride, Grigori s'en alla trouver Fomine. Celui-ci était couché sur un manteau, les jambes largement écartées, et rongeait paresseusement une aile de poulet. Il s'écarta un peu et invita Grigori du geste à prendre place à côté de lui.

— Assieds-toi, déjeune avec moi.

— Il faut s'en aller d'ici, ce n'est pas le moment de déjeuner, dit Grigori.

— On donne à manger aux chevaux et on part.

— Ils peuvent manger plus tard.

— Tu es bien pressé. La patrouille vient de rentrer, ils disent qu'il n'y a personne sur la colline. Ça veut dire que Jouravliov nous a perdus, sans ça il serait à nos trousses. De Boukanovskaïa, on n'a rien à craindre. C'est Mikhéï Pavlov qui est commissaire militaire. Un gars combatif, mais ses forces sont maigres, et il n'y a pas de risque qu'il marche contre nous. Reposons-nous comme il faut, attendons un peu que le vent soit tombé, et nous irons à Slachtchovskaïa. Assieds-toi, mange du poulet, qu'est-ce que tu as donc ? On dirait que tu es devenu peureux, Mélékhov, il faudra bientôt que tu fasses le tour de tous les buissons, ça te fera faire un crochet.

Fomine eut un grand geste fatigué et éclata de rire.

Grigori partit en jurant, attacha son cheval à un arbuste et se coucha non loin de là, protégeant son visage du vent par un pan de sa capote. Il s'assoupit au sifflement du vent, au bruissement doux et harmonieux de l'herbe sèche penchée sur lui.

Une longue rafale de fusil mitrailleur le fit se dresser d'un bond. La rafale n'était pas achevée qu'il avait déjà détaché son cheval. Couvrant toutes les voix, Fomine hurlait : « Aux chevaux ! » Deux ou trois fusils mitrailleurs encore se mirent à crépiter à droite dans la forêt. Une fois en selle, Grigori examina rapidement la situation. A droite, en bordure de la forêt, une cinquantaine de soldats rouges, à peine visibles à travers la poussière, attaquaient en ordre dispersé, coupant la retraite vers la colline. Les lames de sabres, bleues dans la lumière pâle du soleil, brillaient au-dessus de leurs têtes de cet éclat si froid, si bien connu. Dans la forêt même, sur un monticule couvert de broussailles, les fusils mitrailleurs tiraient avec une hâte fiévreuse, vidaient bande sur bande. A gauche, un demi-escadron rouge largement déployé avançait sans un cri, sabres

au clair, pour boucler l'encerclement. Il ne restait qu'une issue : se frayer un passage au milieu des rangs clairsemés des assaillants de gauche et fuir vers le Don. Grigori cria à Fomine : « Suis-moi ! » Il tira son sabre et lança son cheval.

Vingt sagènes plus loin, il se retourna. Fomine, Kaparine, Tchoumakov et quelques autres le suivaient à une dizaine de sagènes dans un galop furieux. Dans la forêt, les fusils mitrailleurs ne tiraient plus, sauf celui qui était le plus à droite et qui continuait à lâcher de courtes rafales rageuses sur les hommes de Fomine s'agitant autour des voitures du détachement. Enfin il se tut, lui aussi, tout d'un coup, et Grigori comprit que les Rouges étaient arrivés au lieu du cantonnement et que le massacre avait commencé. Il le devinait aux cris sourds et désespérés, au feu intermittent et saccadé des défenseurs. Il n'avait pas le temps de se retourner. Il s'approchait à toute vitesse des rangs ennemis venant à sa rencontre et choisissait une cible. Un Rouge vêtu d'une demi-pelisse courte en peau tannée galopait au-devant de lui. Il montait un cheval gris pas très vif. En un moment fugitif et comme à la lueur d'un éclair, Grigori vit le cheval et l'étoile blanche du poitrail où tombaient des flocons d'écume, et le cavalier, de qui le jeune visage était rouge et enflammé, et derrière lui le vaste espace morose de la steppe fuyant vers le Don… Dans un instant, il faudrait parer un coup et frapper soi-même. A cinq sagènes du cavalier, Grigori fit un brusque écart à gauche, entendit le sifflement tranchant du sabre au-dessus de lui, se redressa subitement et du bout de son sabre, atteignit le cavalier à la tête, alors que celui-ci n'était déjà plus à son niveau. Sa main ne sentit presque pas la force du coup, mais, en regardant derrière lui, il vit le Rouge, penché en avant, qui glissait de sa selle, et une large raie de sang dans son dos sur la pelisse jaune. Le cheval gris avait perdu le galop, à présent il allait un trot assez vif, levait la tête d'un air sauvage et se déjetait comme s'il avait peur de son ombre…

Grigori se pencha sur l'encolure de son cheval et abaissa son sabre d'un geste habituel. Les balles sifflaient dur et clair au-dessus de sa tête. La sueur perlait au bout des oreilles couchées et frémissantes de la bête. Grigori n'entendait rien d'autre que le hurlement des balles qui cherchaient à l'atteindre, le souffle court et fort de sa monture. Il se retourna une fois de plus, vit Fomine et Tchoumakov, et Kaparine, qui galopait à une cinquantaine de sagènes derrière eux ; plus loin encore, un homme du deuxième peloton, Sterliadnikov le boiteux, cherchait à semer au grand galop de son cheval les deux Rouges qui le talonnaient. Les huit ou neuf autres qui s'étaient enfuis à la suite de Fomine étaient morts. Les chevaux sans cavaliers partaient dans toutes les directions, la queue flottant au vent ; ils se firent capturer par les Rouges à l'exception d'un grand cheval bai qui avait appartenu à l'un des hommes du détachement, un nommé Pribytkov, et

qui galopait à côté du cheval de Kaparine, traînant derrière lui son maître mort, dont le pied était resté pris dans l'étrier.

Passé une colline sablonneuse, Grigori arrêta son cheval, sauta à terre, remit le sabre au fourreau. En quelques secondes, il fit coucher sa monture – cette chose si simple avait demandé une semaine de dressage. Ainsi à l'abri, il vida un chargeur, mais il était si pressé, si nerveux, qu'il ne dut qu'à son dernier coup de feu d'abattre le cheval de l'un des soldats rouges – ce qui permit au cinquième fuyard d'échapper à la poursuite.

— En selle ! Tu es perdu ! cria Fomine en passant à côté de Grigori.

La bande était complètement écrasée, il ne restait que cinq hommes. On leur donna la chasse jusqu'à Antonovski, et la poursuite ne cessa que lorsqu'ils eurent disparu dans le bois embrassant le village.

Pendant tout le temps de leur fuite, aucun d'eux n'avait prononcé une parole.

Le cheval de Kaparine tomba près d'un ruisseau, il fut impossible de le relever. Les autres chevaux étaient harassés, ils vacillaient, avançaient les jambes avec peine et laissaient choir sur la terre de gros paquets d'écume blanche.

— Tu es mieux fait pour garder les moutons que pour commander un détachement, dit Grigori en mettant pied à terre, sans regarder Fomine.

Celui-ci ne répondit pas, mit pied à terre, lui aussi commença de desseller son cheval, s'éloigna sans prendre la selle et s'assit sur un monticule couvert de fougères.

— Bon, il va falloir abandonner les chevaux, dit-il en regardant avec angoisse autour de lui.

— Et après ? demanda Tchoumakov.

— Il faudra passer de l'autre côté à pied.

— Et aller où ?

— On restera dans la forêt jusqu'à la nuit, et puis on passera le Don et on se cachera d'abord à Roubejny, j'y ai beaucoup de famille.

— Encore une stupidité ! s'exclama Kaparine, furieux. Tu t'imagines qu'on n'ira pas te chercher là ? C'est dans ton village qu'on t'attend, justement. Avec quoi tu penses ? Avec la tête ou avec autre chose ?

— Bon, mais alors où est-ce qu'on va aller ? demanda Fomine, désemparé.

Grigori prit dans ses fontes les cartouches et le morceau de pain qui s'y

trouvaient, et dit :

— Vous avez l’intention de discuter longtemps ? Partons ! Attachez les chevaux, prenez vos selles, et en route ! Sans ça, les autres sauront bien nous attraper, même ici.

Tchoumakov jeta sa cravache à terre, la piétina dans la boue et dit d’une voix tremblante :

— Nous voilà fantassins, maintenant… Et tous nos gars sont morts… Sainte mère de Dieu, comme ils nous ont étrillés ! Je ne pensais pas rester en vie… J’ai vu la mort en face…

Ils dessellèrent les chevaux en silence, les attachèrent tous les quatre à un arbre et se dirigèrent vers le Don à la queue leu leu, comme des loups, portant leurs selles, tout occupés à se maintenir au plus épais des halliers.

14

Au printemps, quand le Don déborde et couvre toute la prairie, une petite partie de la rive gauche demeure au-dessus de l’eau.

Au printemps, du haut des collines, on aperçoit une île dans le lointain, couverte d’une épaisse végétation de jeunes saules, de chênes, d’osiers gris aux longues branches.

En été, le houblon sauvage s’enroule autour des arbres jusqu’à leur cime ; l’entrelacs inextricable des ronces couvre la terre ; le liseron bleu pâle grimpe le long des arbustes et frise ; dans les rares éclaircies, l’herbe haute et dense, généreusement nourrie par le sol gras, s’élève plus haut que la taille d’un homme.

En été, même à midi, le bois est calme, obscur et frais. Les loriots seuls brisent le silence, et les coucous font pour un inconnu le compte des années de vie qui lui restent. Mais en hiver, le bois est tout à fait vide, nu, figé dans un silence de mort. Le faîte noir des arbres se détache lugubrement sur le fond du ciel blanchâtre. Seuls les loups et leurs petits, d’année en année, y trouvent un abri sûr, où ils se reposent pendant des jours entiers dans les broussailles chargées de neige.

Fomine, Grigori Mélékhov et les autres hommes de la bande qui avaient échappé au massacre s’étaient installés dans cette île. Ils y vivaient tant bien que mal, se nourrissant des maigres provisions qu’un cousin de Fomine leur apportait en barque chaque nuit, et ils avaient faim ; en revanche, ils dormaient tant qu’ils voulaient, la tête posée sur leur matelas de selle. La nuit, ils montaient la garde à tour de rôle. Ils ne faisaient pas de feu, de crainte qu’on découvrît leur refuge.

La crue qui baignait l’île s’écoulait impétueusement vers le sud. L’eau se frayant passage entre les peupliers dressés sur sa route faisait un bruit menaçant, mais elle s’apaisait et murmurait une douce chanson en agitant le sommet des buissons engloutis.

Grigori fut vite habitué au bruit incessant et proche de l’eau. Il restait couché à longueur de journée près de la rive abrupte, regardait l’immensité de l’eau, les contreforts crayeux des collines, perdus dans une brume de soleil couleur de lilas. Là-bas, derrière cette brume, il y avait son village, Aksinia, les enfants…

Ses tristes pensées l'y ramenaient toujours. Chaque fois qu'il songeait aux siens, une angoisse lui venait, qui lui brûlait le cœur, il sentait bouillonner une sourde haine en lui contre Michka, mais il réprimait ces sentiments-là et s'efforçait de ne pas regarder les collines, pour ne point éveiller de nouveaux souvenirs. Qu'avait-il besoin de donner libre cours à sa mémoire cruelle ? Il souffrait déjà bien assez. Il avait bien assez mal dans sa poitrine, si mal qu'il lui semblait parfois que son cœur était écorché, ne battait pas, saignait seulement. Ainsi, les blessures, les infortunes de la guerre, le typhus avaient fait leur œuvre : Grigori entendait maintenant à chaque minute les battements importuns de son cœur. Quelquefois, la douleur aiguë de sa poitrine devenait si intolérable que ses lèvres séchaient aussitôt et qu'il s'empêchait à peine de gémir. Mais il avait trouvé un moyen sûr pour chasser la douleur : il se couchait du côté gauche sur la terre humide et mouillait sa chemise d'eau froide ; alors, la douleur quittait son corps, lentement, comme à regret.

Il faisait beau, il n'y avait pas de vent. De temps en temps, des nuages blancs, ébouriffés par le vent d'altitude, coulaient dans le ciel lumineux ; leur reflet glissait sur l'eau comme une troupe de cygnes et disparaissait en touchant la rive lointaine.

C'était bon de voir tourbillonner le flot furieux qui se brisait contre la rive, d'entendre les mille voix de l'eau et de ne penser à rien, de s'appliquer à ne penser à rien de ce qui fait souffrir. Grigori regardait pendant des heures les volutes capricieuses et infiniment diverses du courant. Elles changeaient de forme à chaque minute : là où coulait naguère un courant égal portant à sa surface des tiges de jonc, des feuilles flétries et des racines d'herbes, un entonnoir bizarrement tordu se formait, aspirant avidement tout ce qui flottait ; quelques instants plus tard, à la place de l'entonnoir, l'eau bouillonnait, se dévissait avec de violents tourbillons et rejetait tantôt une racine de laiche noircie, tantôt une feuille de chêne aplatie, tantôt une touffe de paille venue Dieu sait d'où.

Le soir, à l'ouest, le ciel s'embrasait de rouge cerise. La lune surgissait de derrière un grand peuplier. Sa lumière s'étendait sur le Don comme une flamme blanche et froide, jouant en reflets et chatoiements noirs là où le vent ridait l'eau. La nuit, mêlées au bruit de l'eau, les voix des innombrables troupes d'oies volant vers le sud retentissaient sans trêve au-dessus de l'île. Et souvent les oiseaux, que nul n'inquiétait, se posaient en face de l'île, du côté de l'est. Dans l'eau dormante, dans la forêt inondée, les sarcelles lançaient leurs cris de séduction stridents, les canards bavardaient, les oies sauvages et les oies naines parlaient doucement et s'entr'appelaient. Un jour, même, en s'approchant sans bruit de la

rive, Grigori aperçut à peu de distance une grande compagnie de cygnes. Le soleil n'était pas encore levé. L'aurore enflammait le ciel derrière la crête lointaine de la forêt. L'eau reflétait sa lumière et paraissait rose. Roses aussi les grands oiseaux majestueux sur l'eau immobile, tournant vers l'orient leur tête fière. Entendant un léger bruit sur la rive, ils s'envolèrent avec des cris de trompe et, quand ils se furent élevés au-dessus de la forêt, Grigori reçut dans les yeux l'éclat de neige de leur plumage étincelant.

Fomine et ses compagnons tuaient le temps chacun à sa façon : l'industrieux Sterliadnikov installait sa mauvaise jambe le plus commodément possible, rapetassait ses vêtements et ses chaussures du matin au soir et astiquait son fusil. Kaparine, à qui les nuits sur la terre humide ne réussissaient guère, restait couché des journées entières au soleil, emmitouflé dans sa demi-pelisse jusque par-dessus la tête, et toussait d'une toux étouffée. Fomine et Tchoumakov jouaient inlassablement aux cartes, avec des cartes qu'ils avaient découpées eux-mêmes dans du papier. Grigori errait dans l'île et passait de longs moments au bord de l'eau. Ils se parlaient peu – tout ce qu'ils avaient à se dire était dit depuis longtemps –, ne se réunissaient que pour manger, et aussi le soir, pour attendre l'arrivée du cousin de Fomine. Ils étaient écrasés d'ennui. Une fois, cependant – ce fut la seule de tout le temps qu'ils restèrent dans l'île – Grigori vit Tchoumakov et Sterliadnikov, Dieu sait pourquoi soudain très gais, qui se mirent à lutter. Ils commencèrent par piétiner le sol un long moment, ils grognaient, se lançaient des blagues. Leurs pieds s'enfonçaient jusqu'aux chevilles dans le sable blanc granuleux. Sterliadnikov le boiteux était nettement le plus fort des deux, mais Tchoumakov l'emportait en adresse. Ils luttaient à la kalmouk, les épaules en avant, se tenant mutuellement à la taille et les yeux fixés sur les pieds l'un de l'autre. Leurs deux visages étaient concentrés et pâles, leur respiration violente et saccadée. Grigori observait la lutte avec intérêt. Soudain, Tchoumakov, qui avait choisi son moment, se renversa sur le dos, entraînant son adversaire, et le fit passer par-dessus lui d'un mouvement de ses jambes pliées. Un seconde plus tard, l'agile et souple Tchoumakov était couché sur Sterliadnikov, lui écrasait les omoplates dans le sable, et Sterliadnikov, riant et s'étouffant, rugissait : « Ordure ! Ça, c'était pas convenu, qu'on se balançait par-dessus la tête… »

— Vous vous battez comme des jeunes coqs. Arrêtez ou ça finira encore par des coups, dit Fomine.

Non, ils n'avaient pas du tout envie de se donner des coups. Ils s'assirent pacifiquement sur le sable, bras dessus bras dessous, et Tchoumakov entonna, d'une voix de basse sourde mais agréable, une chanson à danser :

Gel et froid, froidure et gelées

Gelées de Noël, vilaines gelées,

Vous avez gelé le loup dans le jonc,

Et mis de l’amour dedans la maison…

Sterliadnikov reprit de sa petite voix de ténor, et ils se mirent à chanter ensemble, avec un talent inattendu :

Dessus le perron la fille avança.

La pelisse noire était sur ses bras.

Sur son destrier vêtit le soldat…

Soudain, Sterliadnikov n’y tint plus : il se dressa d’un bond et dansa en faisant claquer les doigts et en raclant le sable de sa mauvaise jambe. Sans cesser de chanter, Tchoumakov prit son sabre, creusa un trou peu profond dans le sol et dit :

— Attends, boiteux. Tu as une jambe plus courte que l’autre, tu ne peux pas danser en terrain plat. Il te faut danser à flanc de coteau, ou bien comme ça, pour avoir ta meilleure jambe dans le trou et l’autre dehors. Mets ta bonne jambe dans le trou et vas-y, tu verras, ça ira tout ce qu’il y a de bien… Allez, vas-y !

Sterliadnikov essuya son front en sueur et mit docilement sa jambe raccourcie dans le trou creusé par Tchoumakov.

— C’est pourtant vrai que ça va mieux comme ça, dit-il.

Suffoquant de rire, Tchoumakov frappa dans ses mains et chanta très vite :

Quand tu reviendras, tu viendras chez moi.

Quand tu reviendras, je t’embrasserai…

Et Sterliadnikov, gardant sur le visage le sérieux qui sied aux danseurs, se mit à danser avec art et tenta même quelques bonds…

Les jours se suivaient et se ressemblaient. Quand il commençait à faire noir, les cinq hommes attendaient impatiemment la venue du cousin de Fomine. Ils se rassemblaient sur la rive et bavardaient à mi-voix, fumaient en cachant de leur capote la lueur de leur cigarette. Ils avaient décidé de demeurer dans l'île une huitaine de jours encore, puis de passer nuitamment sur la rive droite du Don, de se procurer des chevaux et de partir vers le sud. Certaines rumeurs signalaient la présence là-bas de la bande de Maslak.

Fomine avait donné pour mission à son cousin de savoir où l'on pourrait trouver de bons chevaux de selle dans les environs ; en outre il lui faisait raconter chaque jour tout ce qui se passait au village. Les nouvelles étaient rassurantes : Fomine était recherché sur la rive gauche du Don ; les Rouges étaient bien allés à Roubejny, mais ils en étaient repartis aussitôt après avoir perquisitionné chez Fomine.

— Il faut se dépêcher de filer d'ici. A quoi diable ça sert de rester ici ? Si on foutait le camp demain ? proposa Tchoumakov pendant le déjeuner.

— Il faut commencer par se renseigner pour les chevaux, dit Fomine. Pourquoi se presser ? Si seulement on mangeait plus grassement, je ne me lasserais pas de cette vie avant l'hiver. Regardez comme c'est beau par ici ! Quand on sera reposés, on pourra se remettre à l'ouvrage. S'ils veulent nous avoir on ne se laissera pas faire. Ils nous ont battus à plate couture, je le reconnais, par ma bêtise, bon, c'est dommage, bien sûr, mais le dernier mot n'est pas dit. Nous retrouverons des hommes. Dès qu'on aura des chevaux, on fera le tour des villages de par ici, et en huit jours on aura une cinquantaine d'hommes avec nous, et bientôt cent. On se renforcera, je vous le jure.

— Bêtise et prétention ! dit Kaparine avec irritation. Les Cosaques nous ont trahis, ils ne nous ont pas suivis, ils ne nous suivront pas. Il faut avoir le courage de regarder la vérité en face et ne pas se bercer d'espoirs imbéciles.

— Comment ça, ils ne nous suivront pas ?

— Comme ils ne nous ont pas suivis au début, ils ne nous suivront pas maintenant.

— Bon, c'est ce qu'on verra, lança Fomine d'un air de défi. Je ne déposerai pas les armes.

— Des paroles en l'air ! dit Kaparine avec lassitude.

— Tête enragée ! s'écria Fomine, furieux. Qu'est-ce qui te prend de semer la panique ici ? Tu me dégoûtes avec tes pleurnicheries. Alors pourquoi on a fait

tout ça ? Pourquoi on s’est révoltés ? Qu’est-ce que tu fous là, si tu te dégonfles ? C’est toi qui m’as poussé à l’insurrection. Et maintenant tu veux te cacher ? Tu te tais ?

— Je n’ai rien à te dire, va-t’en au diable, abruti ! s’écria Kaparine d’une voix hystérique, et il partit, frileusement emmitouflé dans sa pelisse, le col relevé.

— Tous les mêmes, ces gens de la bonne société, ils ont la peau douce. Il suffit d’un rien pour que… dit Fomine en soupirant.

Ils restèrent un moment sans parler, attentifs au grondement égal et puissant de l’eau. Une cane passa au-dessus d’eux et criant à tue-tête, suivie de deux mâles. Une compagnie d’étourneaux pépiant à l’envi, qui descendait sur la clairière, remonta à la vue des hommes en tourbillonnant comme une pelote noire.

Quelque temps après, Kaparine revint.

— Je veux m’en aller aujourd’hui au village, dit-il en regardant Fomine avec un clignement d’œil obstiné.

— Pourquoi ?

— Quelle question ! Tu ne vois pas que j’ai attrapé la crève ici et que je ne tiens déjà presque plus sur mes jambes ?

— Et alors ? Tu crois que tu vas te guérir au village ? répondit Fomine avec un calme imperturbable.

— J’ai absolument besoin de passer au moins quelques nuits au chaud.

— Tu n’iras nulle part, dit Fomine durement.

— Alors quoi, je vais crever ici ?

— Comme tu voudras.

— Mais pourquoi je ne peux pas partir ? Ces nuits au froid, ça me démolit.

— Et si tu te fais prendre, au village ? Tu as pensé à ça ? Alors on le sera tous, démolis ! Tu crois que je ne te connais pas ? Tu nous dénonceras au premier interrogatoire. Avant le premier interrogatoire, sur la route de Viochenskaïa, tu nous dénonceras.

Tchoumakov se mit à rire et hocha la tête d’un air approbateur. Il était entièrement d’accord avec Fomine. Mais Kaparine s’obstinait :

— Il faut que je parte. Tes hypothèses perspicaces ne me font pas changer d’idées.

— Je t’ai dit de rester ici et de la fermer.

— Mais comprends donc, Iakov Efimovitch, que je ne peux plus vivre cette vie de chien. J’ai une pleurite, peut-être même une inflammation des poumons.

— Tu guériras. Tu n’as qu’à rester couché au soleil et tu guériras.

Kaparine déclara brutalement :

— Je partirai aujourd’hui, de toute façon. Tu n’as pas le droit de me retenir. Je partirai dans n’importe quelle condition.

Fomine le regarda, plissant ses yeux soupçonneux, et se leva, après un signe d’intelligence à Tchoumakov.

— C’est vrai que tu as l’air malade, Kaparine… Tu dois avoir beaucoup de fièvre… Attends, que je voie si tu as la tête chaude.

Il fit quelques pas vers Kaparine en tendant la main, mais l’autre décela sans doute une intention mauvaise dans le visage de Fomine et recula en glapissant :

— Va-t’en.

— Pas de bruit ! Qu’est-ce qui te prend de gueuler comme ça ? Je voulais seulement me rendre compte. Pourquoi tu t’inquiètes ?

Fomine avança et prit Kaparine à la gorge.

— Tu veux te rendre, salaud ? murmura-t-il d’une voix étranglée, et il banda toutes ses forces pour renverser Kaparine à terre.

Grigori eut bien du mal à les séparer.

Après le repas de midi, Kaparine alla trouver Grigori, alors que celui-ci mettait du linge à sécher sur un buisson.

— Je voudrais vous parler seul à seul… Asseyons-nous.

Ils s’assirent sur le tronc pourri d’un peuplier abattu par une tempête.

Kaparine dit, avec une toux sourde :

— Qu’est-ce que vous pensez de l’incartade de cet idiot-là ? Je vous remercie sincèrement de votre intervention. Vous avez agi noblement, comme il sied à un officier. Mais c’est effrayant. Je ne peux plus. Nous sommes comme des bêtes… Depuis combien de jours n’avons-nous plus mangé chaud ? Et dormir sur cette terre humide… J’ai pris froid, j’ai un point de côté épouvantable. Je suis sûr que j’ai une inflammation des poumons. Je voudrais tant passer un moment près d’un feu, dormir dans une chambre chauffée, changer de linge… Je rêve d’une

chemise fraîche, propre, d'un drap de lit… Non, je ne peux plus.

Grigori souri :

— Vous voudriez faire la guerre avec tout le confort ?

— Écoutez, vous appelez ça la guerre ? repartit vivement Kaparine. Ce n'est pas la guerre : on se déplace sans fin, on assassine quelques employés des Soviets et après ça, on fuit. Ce serait la guerre si le peuple nous soutenait, si c'était le début d'une insurrection, mais comme ça, ce n'est pas la guerre, non, ce n'est pas la guerre.

— Nous n'avons pas d'autre issue. On ne va quand même pas se rendre ?

— Mais quoi faire, alors ?

Grigori haussa les épaules, et ce qu'il répondit lui était plus d'une fois venu à l'esprit tandis qu'il se reposait là, dans l'île :

— Une mauvaise liberté vaut toujours mieux qu'une bonne prison. Vous savez ce qu'on dit dans le peuple : quand la geôle est ferme, le diable est content.

Kaparine dessinait sur le sable avec une badine. Il reprit après un long silence :

— Il n'est pas nécessaire de se rendre, mais il faut chercher de nouvelles formes de lutte contre les bolchéviks. Il faut rompre avec ce peuple infâme. Vous êtes un intellectuel…

— Un drôle d'intellectuel… dit Grigori en souriant. Le mot même, j'ai du mal à le dire.

— Vous êtes officier.

— Par hasard.

— Non, sans blagues, vous êtes officier, vous avez fréquenté la société des officiers, vous avez vu des hommes véritables, vous n'êtes pas un parvenu soviétique, comme Fomine, et vous devez comprendre que ça n'a aucun sens de rester ici. Autant dire que c'est un suicide. Dans le bois de chênes, il nous avait jetés dans la gueule du loup, et si nous continuons à lier notre sort au sien, il recommencera. C'est un voyou, et par-dessus le marché un idiot fini. Avec lui, nous sommes foutus.

— Donc, il ne faut pas se rendre, mais quitter Fomine ? Et aller où ? Chez Maslak ? demanda Grigori.

— Non, c'est la même aventure, sur une plus grande échelle. A présent, je

vois les choses différemment. Ce n’est pas chez Maslak qu’il faut aller…

— Où alors ?

— A Viochenskaïa.

Grigori haussa les épaules avec irritation.

— Faire d’une pierre deux coups ? Je ne suis pas d’accord.

Kaparine le regarda avec des yeux étincelants.

— Vous ne m’avez pas compris, Mélékhov. Puis-je avoir confiance en vous ?

— Tout à fait.

— Parole d’officier ?

— Parole de Cosaque.

Kaparine jeta un coup d’œil du côté de Fomine et de Tchoumakov, qui étaient au campement, et baissa la voix, bien que la distance fût assez grande pour qu’ils ne pussent entendre la conversation.

— Je connais vos relations avec Fomine et les autres. Parmi eux, vous êtes un corps étranger, comme moi. Je ne m’intéresse pas aux causes qui vous ont amené à entrer en lutte contre le pouvoir des Soviets. Si je comprends bien, c’est votre passé et la crainte d’être arrêté, n’est-ce pas ?

— Vous avez dit que vous ne vous intéressiez pas aux causes.

— Oui, oui, j’en parlais comme ça. Maintenant, quelques mots sur moi. J’étais officier et membre du parti socialiste-révolutionnaire, et puis j’ai totalement reconsidéré mes convictions politiques… Seule la monarchie peut sauver la Russie. Seule la monarchie ! La Providence elle-même montre à notre patrie cette voie. L’emblème du pouvoir des Soviets, c’est le marteau et la faucille, hein ?

Kaparine traça de sa badine sur le sable les mots *marteau* et *faucille*, puis fixa sur Grigori ses yeux brillants de fièvre.

— Lisez à l’envers. Vous avez lu ? Vous comprenez ? Le trône[{104}] seul peut mettre fin à la révolution et au pouvoir des bolchéviks. Savez-vous que j’ai été saisi d’une terreur mystique quand j’ai découvert cela ? J’ai tremblé. C’est, si vous voulez, le doigt de Dieu, montrant un terme à nos égarements…

D’émotion, Kaparine perdit le souffle et se tut. Ses yeux perçants, qui reflétaient une sorte de folie douce, étaient fixés sur Grigori. Mais celui-ci ne tremblait pas, cette révélation ne lui faisait éprouver aucune terreur mystique. Il

gardait, comme toujours, la tête froide et pratique. Il dit :

— Le doigt de Dieu n'a rien à voir là-dedans. Pendant la guerre avec l'Allemagne, vous étiez sur le front ?

Surpris, Kaparine répondit après un moment d'hésitation :

— A proprement parler, pourquoi me posez-vous cette question ? Non, je n'étais pas exactement sur le front.

— Alors, où avez-vous passé le temps de la guerre ? A l'arrière ?

— Oui.

— Tout le temps ?

— Oui, c'est-à-dire, pas tout le temps, mais presque. Mais pourquoi m'interrogez-vous là-dessus ?

— Moi, je suis sur le front depuis quatorze jusqu'à maintenant, à part quelques petites interruptions. Alors, cette histoire de doigt… Quel doigt, puisque Dieu n'existe pas ? Il y a longtemps que je ne crois plus ces bêtises-là. C'est en quinze, quand j'ai eu bien regardé la guerre, que je me suis dit : Dieu n'existe pas. Absolument pas. S'il existait, il n'aurait pas le droit d'abandonner les gens à un pareil gâchis. Nous autres, sur le front, nous avons supprimé Dieu, nous l'avons laissé aux vieux et aux femmes. Qu'ils s'amusent avec ça ! Et le doigt de Dieu n'existe pas. Et la monarchie ne peut pas revenir. Le peuple l'a éliminée une fois pour toutes. Et ce que vous me montrez là, vos lettres à l'envers, excusez-moi, mais c'est des enfantillages, rien d'autre. Et je ne comprends pas bien où vous voulez en venir avec tout ça. Soyez plus simple, plus court. J'étais officier, mais je n'ai pas été à l'école militaire, je ne suis pas instruit. Si j'étais un peu plus instruit, je ne serais peut-être pas ici, avec vous, dans cette île, comme un loup pris par la crue, conclut-il, et sa voix trahissait son regret.

— L'essentiel n'est pas là, dit vivement Kaparine. L'essentiel n'est pas que vous croyiez en Dieu ou non. Cela regarde vos convictions, votre conscience. De même, peu importe que vous soyez pour la monarchie ou la constituante, ou que vous soyez simplement cosaque, et partisan de l'autonomie. L'essentiel, c'est notre unité à l'égard du pouvoir des Soviets. Vous êtes d'accord ?

— Continuez.

— Nous avions misé sur une insurrection générale des Cosaques, hein ? Nous avons perdu. A présent il faut se tirer de cette situation. Il est encore possible de se battre contre les bolchéviks, et pas seulement sous le commandement d'un

Fomine quelconque. L’essentiel, aujourd’hui, c’est de se maintenir en vie. C’est pourquoi je vous propose une alliance.

— Quelle alliance ? Contre qui ?

— Contre Fomine.

— Je ne comprends pas.

— C’est très simple. Je vous invite à être mon complice…

Kaparine s’énervait et haletait.

— Nous tuons ce trio et nous filons à Viochenskaïa. Vous avez compris ? Avec ça, nous sommes sauvés. Ce service rendu au pouvoir des Soviets nous évite d’être condamnés. Nous vivons. Vous comprenez, nous vivons… Nous sauvons notre vie. Bien entendu, plus tard, à l’occasion, nous pourrons reprendre la lutte contre les bolchéviks. Mais quand ce sera une affaire sérieuse et pas une aventure comme celle de ce malheureux Fomine. Vous êtes d’accord ? Réfléchissez : c’est la seule issue à notre situation désespérée, une issue brillante.

— Mais comment va-t-on s’y prendre ? demanda Grigori, qui tremblait intérieurement d’indignation et s’appliquait de toutes ses forces à n’en rien laisser paraître.

— J’ai tout combiné : nous ferons ça la nuit, à l’arme blanche, et la nuit suivante quand viendra cet homme qui nous apporte à manger, nous passerons le Don, voilà tout. C’est d’une simplicité géniale, il n’y a pas la moindre astuce là-dedans.

Grigori dit en souriant, avec une feinte bonhomie :

— C’est magnifique. Mais dites-moi, Kaparine, ce matin, quand vous vouliez partir pour vous réchauffer au village… vous aviez l’intention d’aller à Viochenskaïa ? Fomine vous avait deviné ?

Kaparine scruta le visage souriant et cordial de Grigori et sourit aussi, un peu triste et confus.

— A franchement parler, oui. Vous savez, quand on joue sa peau, on ne se gêne pas sur le choix des moyens.

— Vous nous auriez dénoncés ?

— Oui, avoua bonnement Kaparine. Mais j’aurais essayé de vous épargner toutes sortes de désagréments au cas où vous auriez été pris dans cette île.

— Et pourquoi vous ne nous avez pas tués tout seul ? De nuit, c'était facile.

— Il y avait un risque. Après le premier coup de feu, les autres…

— Donne-moi ton arme, dit calmement Grigori, en tirant son revolver… Donne, ou je te tue sur place. Je vais me lever, je vais me mettre devant toi pour que Fomine ne te voie pas et tu jetteras ton revolver à mes pieds. Hein ? N'essaie pas de tirer. Au premier mouvement je t'étale.

Kaparine devint pâle comme la mort.

— Ne me tuez pas, murmura-t-il, bougeant à peine ses lèvres blanches.

— Je ne te tuerai pas. Mais donne-moi ton arme.

— Vous allez me dénoncer…

Des larmes roulèrent sur ses joues embroussaillées. Grigori eut une grimace de dégoût et de pitié, il éleva la voix :

— Jette ton revolver. Je ne te dénoncerai pas, mais je devrais bien. Quel petit malin tu fais ! Quel petit malin !

Kaparine jeta son revolver aux pieds de Grigori.

— Et ton browning ? Donne aussi ton browning. Il est dans ta tunique. Dans la poche pectorale.

Kaparine tira de sa poche son browning, dont le nickel étincelait, le jeta et cacha son visage dans ses mains. Il était secoué de sanglots.

— Arrête, salaud ! dit rudement Grigori, qui avait bien du mal à s'empêcher de le frapper.

— Vous me dénoncerez… Je suis perdu.

— Je t'ai dit que non. Mais dès qu'on aura quitté cette île, tu foutras le camp à tous les diables. Des gens comme toi, personne n'en veut. Tu chercheras un abri tout seul.

Kaparine ôta les mains de son visage, qui était cramoisi et mouillé, affreux à voir, les yeux bouffis, la mâchoire inférieure tremblante.

— Mais alors pourquoi… Pourquoi m'avez-vous désarmé ? demanda-t-il en bégayant.

Grigori répondit de mauvaise grâce :

— Pour que tu ne me tires pas dans le dos. Avec les gens instruits, on peut s'attendre à tout… Ça fait des grands discours sur le doigt de Dieu, sur le tsar et

sur le bon Dieu… On n’a pas idée d’être visqueux comme ça…

Sans regarder Kaparine, et crachant de temps en temps la salive qui lui était venue en abondance, Grigori gagna le campement d’un pas lent.

Sterliadnikov était en train de coudre avec un ligneul une sangle à sa selle et sifflotait tranquillement. Fomine et Tchoumakov, étendus sur une housse de cheval, jouaient aux cartes, comme d’habitude.

Fomine jeta un bref regard sur Grigori, lui demanda :

— Qu’est-ce qu’il t’a dit ? De quoi avez-vous parlé ?

— Il se plaint de la vie… Il ne sait pas trop ce qu’il dit…

Grigori tint sa promesse et ne dénonça pas Kaparine. Mais le soir, sans se faire remarquer, il démonta la culasse du fusil de Kaparine et la cacha. « Le diable sait ce qu’il pourrait faire cette nuit… » pensa-t-il en se couchant.

Le lendemain matin, il fut éveillé par Fomine, qui lui demandait tout doucement, penché sur lui :

— C’est toi qui as pris les armes de Kaparine ?

— Quoi ? Quelles armes ?

Grigori se souleva légèrement et eut de la peine à se dégourdir les épaules. Il ne s’était endormi que peu avant le jour et avait eu bien froid au petit matin. Sa capote, son bonnet, ses bottes avaient été trempés par le brouillard tombé au lever du soleil.

— On ne les trouve pas, ses armes. C’est toi qui les as prises ? Éveille-toi donc, Mélékhov.

— Oui, c’est moi. Qu’est-ce qui se passe ?

Fomine s’éloigna en silence. Grigori se leva, secoua sa capote. Non loin de là, Tchoumakov était en train de préparer le déjeuner : il avait rincé la seule écuelle du campement, il coupa quatre tranches d’une miche de pain, la serrant contre sa poitrine, versa du lait dans l’écuelle, émietta une boule de kacha de millet épaissie à la cuisson et regarda Grigori.

— Tu dors bien tard, aujourd’hui, Mélékhov. Regarde où est le soleil.

— Celui qui a la conscience pure, celui-là il dort toujours bien, dit Sterliadnikov en essuyant les cuillers de bois contre un pan de sa capote. Kaparine, lui, il n’a pas dormi de la nuit, il s’est retourné tout le temps…

Fomine regardait Grigori en souriant, ne disait rien.

— Venez manger, bande de voleurs ! cria Tchoumakov.

Et il plongea tout le premier sa cuiller dans le lait, puis dévora d'un coup de dents une bonne moitié de son pain. Grigori prit sa cuiller et demanda en regardant les autres attentivement :

— Où est-il, Kaparine ?

Fomine et Sterliadnikov mangeaient en silence. Tchoumakov regardait fixement Grigori et se taisait aussi…

— Qu'est-ce que vous en avez fait, de Kaparine ? dit Grigori devinant confusément ce qui s'était passé dans la nuit.

— Il est loin, maintenant, répondit Tchoumakov avec un sourire serein, il vogue vers Rostov. A présent, il ne doit pas être loin d'Oust-Khoperskaïa… Sa demi-pelisse est là, tu vois.

Grigori jeta un rapide coup d'œil sur la demi-pelisse.

— Vraiment, vous l'avez tué ?

Il aurait aussi bien pu ne pas poser la question. C'était assez clair comme ça. Mais les mots lui avaient échappé. On ne lui répondit pas. Il répéta sa question.

— Eh bien, évidemment qu'on l'a tué, dit Tchoumakov, et il abaissa ses cils sur ses beaux yeux gris et féminins. C'est moi qui l'ai tué. C'est ma fonction, à moi, de tuer les gens…

Grigori le regarda. Son visage pur, rouge et hâlé, était calme et même gai. La moustache très blonde à reflets d'or se détachait fortement sur le visage brûlé par le soleil et soulignait la couleur sombre des sourcils et des cheveux peignés en arrière. Vraiment, il était beau et délicat, le bourreau attitré de la bande à Fomine… Il posa sa cuiller sur la bâche, s'essuya la moustache du dos de la main et dit :

— Mélékhov, tu peux remercier Iakov Efimytch. C'est lui qui a sauvé ta belle petite âme. Sans ça, pour l'heure, tu descendrais le Don avec Kaparine…

— Comment ça ?

Lentement, posément, Tchoumakov raconta :

— Kaparine voulait se rendre, c'est sûr, et hier il a longuement parlé avec toi… C'est comme ça qu'on a pensé, avec Iakov Efimytch, qu'il ne fallait pas le laisser tomber dans le péché.

Tchoumakov jeta vers Fomine un regard interrogateur :

— On peut lui dire tout ?

Fomine fit oui de la tête, et Tchoumakov continua, en faisant craquer sous ses dents les grains de millet mal cuits :

— Hier soir, j'ai préparé une bûche de chêne et j'ai dit à Iakov Efimytch : « Ces deux-là, Kaparine et Mélékhov, je les zigouille dans la nuit. »

»Alors lui, il m'a dit : « Kaparine, vas-y, mais Mélékhov, il ne faut pas. » On s'est mis d'accord là-dessus. J'ai guetté, jusqu'à ce que Kaparine soit endormi. Et je t'entendais dormir, toi aussi, tu ronflais. Bon, alors me voilà qui rampe, et je lui flanque un grand coup de bûche sur la tête. Il n'a même pas remué les pieds, notre capitaine d'état-major. Il s'est étiré doucement, comme ça, et c'était fini… On l'a fouillé bien tranquillement, et puis on l'a pris par les bras et les jambes et on l'a porté au bord de l'eau. On a pris les bottes, la tunique, la demi-pelisse et plouf ! Toi, tu dormais toujours et tu ne te doutais de rien dans ton sommeil… La mort n'a pas passé loin de toi, cette nuit, Mélékhov. Elle était au-dessus de ta tête. Iakov Efimytch m'avait bien dit qu'il ne fallait pas te toucher, mais moi je pensais : « De quoi ils ont bien pu parler tout à l'heure ? C'est mauvais signe quand, sur cinq hommes, il y en a deux qui commencent à faire bande à part, à se raconter des secrets… » Je me suis approché de toi et je voulais te sabrer, parce que je me disais : « Si je lui flanque un coup de bûche, fort comme il est, le salaud, si je le rate du premier coup, il va se relever et me tirer dessus… » Mais Fomine s'est encore mis en travers. Il est venu et il m'a chuchoté : « Ne le touche pas, il est avec nous, on peut lui faire confiance. » Enfin, bon. Là-dessus, on s'est demandé ce qu'étaient devenues les armes de Kaparine. Et alors je me suis éloigné de toi. Tu dormais bien, tu n'as pas senti le malheur.

Grigori dit calmement :

— Tu aurais eu tort de me tuer, imbécile. Je n'avais rien de commun avec Kaparine.

— Mais pourquoi donc tu avais ses armes sur toi ?

Grigori sourit :

— Je lui avais retiré ses pistolets dans la journée. La culasse, je l'ai démontée le soir, je l'ai cachée sous la toile de ma selle.

Il rapporta sa conversation de la veille et la proposition de Kaparine.

Fomine dit d'un air mécontent :

— Pourquoi tu n'en as pas parlé hier ?

— J’ai eu pitié de lui, le salaud, baveux comme il était, confessa Grigori.

— Ah ! Mélékhov ! Mélékhov ! s’exclama Tchoumakov, sincèrement étonné. Ta pitié, cache-la où tu as caché la culasse de Kaparine, sous la toile de ta selle, sinon elle ne te portera pas bonheur.

— Je n’ai pas de leçons à recevoir de toi. J’en sais autant que toi, dit froidement Grigori.

— Tu crois que je te fais la leçon ? Mais si je t’avais envoyé dans l’autre monde, cette nuit, pour rien, comme ça, à cause de ton bon cœur… hein ?

— Eh bien, j’y aurais été tout droit, répondit doucement Grigori, après un moment de réflexion.

Et il ajouta, plus pour lui que pour les autres :

— Éveillé, c’est affreux de mourir, mais la mort doit être légère quand on dort…

15

Une nuit, à la fin d’avril, ils passèrent le Don en barque. Un jeune Cosaque de Nijné-Krivskoï, qui s’appelait Alexandre Kochéliov, les attendait sur la rive, à Roubejny.

— Je suis avec vous, Iakov Efimytch. Je m’ennuie chez moi, dit-il en accueillant Fomine.

Celui-ci poussa Grigori du coude et chuchota :

— Tu vois ? Je te le disais bien… On est à peine sortis de cette île, et voilà les gens qui arrivent ; celui-là, je le connais. Un gaillard combatif. C’est bon signe. Ça va marcher.

A en juger par le son de sa voix, il souriait de contentement. Il était évidemment enchanté de l’apparition de ce nouveau compagnon. Le succès du passage et le fait qu’un homme s’était aussitôt joint à eux lui rendaient courage et lui donnaient de nouveaux espoirs.

— Mais dis donc, à part ton fusil et ton pistolet, tu as un sabre et des jumelles ? dit-il avec satisfaction, écarquillant les yeux et tâtant dans l’obscurité l’armement de Kochéliov. Ça, c’est un Cosaque ! Ça se voit tout de suite que c’est un vrai Cosaque, sans mélange.

Le cousin de Fomine arriva à son tour, monté sur un petit cheval attelé à une voiture.

— Mettez les selles dans la voiture, dit-il à mi-voix. Mais dépêchez-vous, pour l’amour de Dieu, il est tard et nous avons une longue route à faire…

Il s’énervait, pressait Fomine, qui, tout content d’avoir quitté l’île et de sentir sous ses pieds le sol ferme du village natal, aurait bien fait halte une petite heure chez lui pour rendre visite aux gens du pays…

Peu avant l’aube, aux environs de Iagodny, ils choisirent les meilleurs chevaux d’un troupeau, les sellèrent. Tchoumakov déclara au vieux gardien du troupeau :

— Te fais pas de mauvais sang pour tes chevaux. Ils ne valent pas cher et on ne les gardera pas longtemps : dès qu’on en aura trouvé de meilleurs, on rendra

ceux-ci à leurs propriétaires. Si on te demande qui c’est qui les a pris, tu diras que c’est la milice de la stanitsa Krasnokoutskaïa. Les propriétaires n’auront qu’à y aller… Nous sommes à la poursuite d’une bande, tu diras ça.

Une fois sur la grand-route, ils se séparèrent du cousin de Fomine, puis tournèrent à gauche et partirent d’un trot gaillard vers le sud-ouest.

Selon certains bruits, la bande de Maslak avait fait une apparition, quelques jours auparavant, du côté de la stanitsa Mechkovskaïa. Et Fomine, qui avait décidé de se joindre à elle, partit dans cette direction.

Ils parcoururent pendant trois jours les routes de steppe sur la rive droite du fleuve, évitant les gros villages et les stanitsas. Dans les bourgades tauridiennes limitrophes du territoire de la stanitsa Karguinskaïa, ils changèrent leurs rosses pour des chevaux tauridiens bien nourris et rapides à la course.

Au matin du quatrième jour, près du village de Véji, Grigori fut le premier à apercevoir une colonne de cavaliers qui débouchait d’entre deux collines lointaines. Il y avait au moins deux escadrons, que précédaient et escortaient des patrouilles de faible importance.

Fomine porta les jumelles à ses yeux :

— Ou bien c’est Maslak, ou bien…

— C’est la neige ou c’est la pluie, ça sera non ou ça sera oui, dit Tchoumakov en manière de plaisanterie. Regarde bien, Iakov Efimytch, parce que si c’est les Rouges, il faut faire demi-tour et vite.

— C’est bien le diable si on peut distinguer quelque chose d’ici, dit Fomine avec dépit.

— Regardez ! Ils nous ont vus ! Il y a une patrouille qui vient vers nous ! s’écria Sterliadnikov.

On les avait vus, en effet. La patrouille qui marchait à droite de la colonne obliqua brusquement et se dirigea au trot vers eux.

Fomine fourra en hâte les jumelles dans leur étui, mais Grigori se pencha en souriant et prit le cheval de Fomine par la bride.

— Pas si vite. Laissons-les approcher un peu. Ils ne sont que douze. Il faut regarder convenablement ce que c’est, et, en cas de danger, on pourra toujours foutre le camp. Les chevaux sont frais. Pourquoi tu as peur ? Prends tes jumelles.

Les douze cavaliers approchaient, grossissaient de minute en minute. On

distinguait déjà nettement leurs silhouettes sur le fond vert de la colline couverte d'herbe nouvelle.

Grigori et les autres regardaient Fomine avec impatience. Ses mains, qui tenaient les jumelles, tremblotaient. Il regardait si intensément qu'une larme coula sur sa joue exposée au soleil.

— C'est les Rouges. Ils ont l'étoile sur leur casquette ! cria enfin Fomine d'une voix étouffée, et il fit faire demi-tour à son cheval.

La fuite commença. Des coups de feu isolés éclatèrent derrière eux. Grigori fit quatre verstes à côté de Fomine, en se retournant de temps en temps.

— Elle est faite, la jonction, dit-il, goguenard.

Fomine gardait un silence accablé. Tchoumakov cria en retenant un peu son cheval :

— Il faut éviter les villages. Allons vers les prés de Viochenskaïa, c'est moins habité, par là.

Encore quelques verstes de ce galop furieux, et les chevaux seraient à bout de forces. Leur encolure tendue s'était couverte d'écume et creusée de plis profonds.

— Moins vite ! Ralentir l'allure ! commanda Grigori.

De douze, les poursuivants n'étaient plus que neuf ; trois d'entre eux étaient restés en arrière. Grigori évalua des yeux la distance qui le séparait des Rouges et cria :

— Arrêtez ! On va leur tirer dessus.

Les cinq hommes mirent les chevaux au trot, sautèrent en marche et prirent leurs fusils.

— Tenez les brides. Sur le dernier à gauche, hausse fixe, feu !

Ils vidèrent chacun un chargeur, tuèrent la monture de l'un des Rouges et reprirent leur course. Cela calma l'ardeur des poursuivants, qui tirèrent encore quelques coups de feu de loin, puis abandonnèrent définitivement la partie.

— Il faut faire boire les chevaux. Il y a un étang là-bas, dit Sterliadnikov, montrant de sa cravache le ruban d'un étang de steppe, tout bleu dans le lointain.

Ils allaient au pas, maintenant, observant attentivement les creux de terrain, les ravins, et s'efforçaient d'utiliser sur leur chemin les inégalités du paysage pour rester à couvert.

Ils firent boire les chevaux à l'étang et se remirent en route, d'abord au pas, puis au trot. A midi, il s'arrêtèrent pour les faire paître sur la pente d'un ravin profond qui coupait en biais la steppe. Fomine envoya Kochéliov à pied jusqu'à un tumulus voisin, lui commanda de se cacher et de faire le guet. Au cas où des cavaliers apparaîtraient, Kochéliov devait donner le signal et accourir aussitôt.

Grigori entrava son cheval et le laissa paître ; il s'allongea sur la pente à quelque distance, ayant trouvé un endroit sec.

L'herbe nouvelle, de ce côté ensoleillé du ravin, était haute et drue. L'odeur fade de la terre noire chauffée par le soleil n'arrivait pas à couvrir l'arôme très fin des violettes en fleur. Des violettes, il y en avait sur les jachères et parmi les tiges sèches du mélilot, elles se déployaient en broderies de couleur le long d'une lisière très ancienne, et, dans l'herbe fanée de l'autre année, sur les friches dures comme pierre, leurs yeux regardaient le monde avec la pureté de l'enfance. Elles achevaient de vivre dans la steppe vaste et profonde le temps qui leur était donné ; déjà, des tulipes d'un éclat fabuleux les remplaçaient sur la pente, dressant vers le soleil leur calice écarlate, ou jaune, ou blanc ; et le vent portait au loin dans la steppe les parfums mêlés des fleurs.

Du côté du nord, sur la pente abrupte, à l'ombre, il restait des plaques de neige humide d'où soufflait le froid, mais ce froid soulignait encore l'arôme des violettes finissantes, vague et triste comme le souvenir des choses qu'on a beaucoup aimées, quand elles ont depuis longtemps disparu…

Grigori était allongé, les jambes écartées ; il s'appuyait sur les coudes et regardait avec des yeux avides la steppe enveloppée d'une brume de chaleur, les tumulus bleus à l'horizon, l'air frémissant et vibrant au bord de la pente. Il lui suffisait de fermer les yeux une minute, et il entendait le chant proche et lointain des alouettes, les pas légers et l'ébrouement des chevaux en train de paître, le cliquetis des mors et le bruit du vent dans l'herbe nouvelle… Ainsi pesant de tout son corps sur la terre dure, il éprouvait un étrange sentiment d'éloignement, d'apaisement. Ce sentiment lui était familier depuis longtemps, il ne survenait jamais qu'à la suite d'une alarme, et Grigori voyait alors le monde autour de lui comme pour la première fois. Sa vue, son ouïe lui semblaient plus perçantes, et, après l'émotion subie, toutes sortes de choses qu'il laissait passer auparavant sans les remarquer attiraient son attention. Il suivait avec un égal intérêt le vol oblique et bruyant d'un épervier poursuivant un oiseau minuscule, ou le train tardif d'un scarabée noir qui avait bien du mal à venir à bout de la distance séparant ses coudes, ou le balancement léger d'une tulipe noire à reflets pourpres, à peine agitée par le vent et brillant d'une éclatante beauté virginale.

Cette tulipe était toute proche, au bord d'un trou de marmotte effondré. Il suffisait de tendre la main pour l'arracher, mais Grigori ne bougeait pas, il se contentait de regarder la fleur avec une admiration muette, et les feuilles raides de la tige gardant jalousement leurs gouttes de rosée pleines d'arcs-en-ciel. Puis il détournait son regard et, sans penser à rien, suivait un aigle planant très haut dans le ciel, au-dessus d'une bourgade de terriers abandonnés par les marmottes…

Deux heures plus tard, ils remontaient en selle pour atteindre le territoire de la stanitsa Elanskaïa, où ils connaissaient plusieurs villages.

La patrouille rouge avait probablement signalé leur passage. Comme ils entraient dans le bourg de Kamenka, ils furent accueillis par des coups de feu tirés de l'autre bord de la rivière. Le sifflement musical des balles contraignit Fomine à s'écarter de son chemin. Ils dépassèrent le bourg au galop, sous le feu de l'ennemi, et débouchèrent bientôt sur les terres herbageuses de la stanitsa Viochenskaïa. Derrière le bourg de Topkaïa Balka, un petit détachement de milice tenta de les intercepter.

— Il faut prendre sur la gauche, proposa Fomine

— Il faut attaquer, dit résolument Grigori. Ils sont neuf et nous cinq. On passera.

Tchoumakov et Sterliadnikov étaient de son avis. Ils mirent sabre au clair et firent prendre un galop léger à leurs chevaux fatigués. Les miliciens ouvrirent un feu nourri sans mettre pied à terre, changèrent de direction et refusèrent le combat.

— Ils ne sont pas forts ! s'écria Kochéliov, railleur. Pour remplir des papiers, c'est des chefs, mais quand il s'agit de se battre sérieusement, il n'y a plus personne.

Tiraillant quand les miliciens les serraient de trop près, Fomine et ses compagnons fuyaient vers l'est, comme fuient les loups poursuivis par les lévriers : de temps en temps montrant les dents, mais sans jamais s'arrêter. Au cours d'un échange de coups de feu, Sterliadnikov fut blessé. La balle lui transperça le mollet gauche et frôla l'os. Il poussa un cri de douleur et dit en pâlissant :

— Je suis touché à la jambe… Toujours la même, la mauvaise… Quelle bande de salauds, hein !

Tchoumakov se renversa en arrière et se mit à rire à gorge déployée. Il riait si

fort que des larmes lui vinrent aux yeux. Tout en aidant Sterliadnikov, qui s'appuyait sur son bras, à se maintenir à cheval, il tremblait de rire et disait :

— Comment donc qu'ils ont fait leur compte ? C'est exprès qu'ils ont visé là… Ils voient un boiteux, ils se disent : tiens, on va lui bousiller cette jambe-là tout à fait… Ah ! Sterliadnikov ! Ah ! pauvre petit malheureux ! Ta jambe va encore être plus courte. Comment tu danseras, maintenant ? Il faudra que je te creuse un trou d'une archine…

— Tais-toi, bavard. Laisse-moi tranquille. Tais-toi, au nom du ciel, suppliait Sterliadnikov, grimaçant de douleur.

Une demi-heure plus tard, comme ils arrivaient en haut d'un vallon en pente douce, il demanda :

— Arrêtons-nous un petit moment. Il faut que je ferme ma plaie, j'ai du sang plein ma botte…

Ils s'arrêtèrent. Grigori gardait les chevaux, Fomine et Kochéliov tiraient de temps en temps sur les silhouettes lointaines des miliciens. Tchoumakov aida Sterliadnikov à se déchausser.

— C'est vrai, il en a coulé beaucoup, du sang, dit Tchoumakov en fronçant les sourcils.

Il renversa la botte, et un liquide rouge coula par terre.

Il voulut fendre avec son sabre le pantalon humide et chaud de sang, mais Sterliadnikov s'y opposa.

— C'est un bon pantalon que j'ai là, il n'y a pas de raison de le couper, dit-il et, prenant appui des deux mains sur la terre, il leva sa jambe blessée. Enlève-moi ça, tire, mais va doucement.

— As-tu une bande ? dit Tchoumakov en tâtant ses poches.

— Qu'est-ce que tu veux que je foute d'une bande ? Je m'arrangerai bien sans ça.

Sterliadnikov examina attentivement le trou par où la balle était sortie, puis versa dans sa paume la poudre d'une cartouche dont il avait tiré la balle avec les dents et la mélangea longuement à de la terre auparavant trempée de salive. Il badigeonna copieusement de cette boue les deux orifices de la blessure et déclara avec satisfaction :

— C'est un truc éprouvé. La plaie va sécher, dans deux jours elle sera cicatrisée. Comme sur les chiens.

Ils ne s’arrêtèrent plus jusqu’au Tchir. Les miliciens se tenaient à distance respectueuse, ne tiraient que de temps en temps. Fomine se retournait souvent et disait :

— Ils ne nous quittent pas des yeux… Peut-être qu’ils attendent du renfort ? C’est bien pour quelque chose qu’ils restent si loin…

Ils passèrent le Tchir à gué au village de Vislogouzovski et gravirent à pied la pente faible de la colline. Les chevaux étaient à bout de forces. On leur faisait tant bien que mal descendre les côtes, mais, pour monter, il fallait les tenir par la bride, et on raclait à la main les croupes et les flancs trempés d’où tombaient des paquets d’écume tremblotante.

Les hypothèses de Fomine se vérifièrent : à quelque cinq verstes de Vislogouzovski, ils furent pris en chasse par sept hommes montés sur des chevaux frais et rapides.

— S’ils continuent à se relayer comme ça, on sera bientôt fichus, dit Kochéliov d’un air sombre.

Ils traversaient la steppe sans suivre les chemins et tenaient à tour de rôle l’ennemi en respect : tandis que deux d’entre eux tiraient, couchés dans l’herbe, les autres s’éloignaient à quelque deux cents sagènes, mettaient pied à terre et tenaient l’ennemi sous leur feu pour permettre aux deux premiers de s’avancer de quatre cents sagènes au galop et d’ajuster leur tir. Ils tuèrent ainsi ou blessèrent grièvement un des miliciens et tuèrent un cheval. Bientôt, Tchoumakov eut aussi son cheval tué sous lui. Il fut réduit à courir à côté du cheval de Kochéliov en se tenant à l’étrier.

Les ombres s’allongeaient. Le soleil déclinait. Grigori proposa qu’on restât groupé ; ils allaient au pas, tous ensemble, Tchoumakov à pied. Du haut d’une colline, ils aperçurent une voiture à deux chevaux et obliquèrent vers la route. Le vieux Cosaque qui conduisait la voiture lança les chevaux au galop, mais les coups de feu le forcèrent à s’arrêter.

— Je m’en vais le sabrer, le salaud. Pour lui apprendre à foutre le camp… dit Kochéliov entre les dents, et il cravacha son cheval de toutes ses forces.

— Ne le touche pas, Sachka, je te le défends ! dit Fomine.

Et il cria de loin :

— Dételle, grand-père, tu entends ? Dételle, si tu tiens à la vie.

Sourds aux supplications larmoyantes du vieillard, ils détachèrent eux-mêmes les traits, ôtèrent les avaloires et les colliers, sellèrent vivement les chevaux.

— Laissez-m’en au moins un des vôtres en échange ! suppliait le vieux en pleurant.

— Et mon poing, tu le veux dans la gueule, vieux salaud ? dit Kochéliov. Nous aussi, on en a besoin, des chevaux. Tu peux remercier le bon Dieu d’être encore vivant…

Fomine et Tchoumakov prirent les chevaux frais. Bientôt trois cavaliers vinrent se joindre aux six qui les talonnaient.

— Il faut prendre le galop. Poussez vos chevaux, les gars, dit Fomine. Si nous arrivons avant ce soir aux vaux de Krivskoï, nous sommes sauvés…

Il cravacha son cheval et partit en avant. Son autre cheval galopait à sa gauche, attaché par une courte rêne. Tranchées par les sabots des chevaux, des têtes de tulipes écarlates volaient de toutes parts comme de grosses gouttes de sang. Grigori, qui galopait derrière Fomine, voyant ces éclaboussures rouges, ferma les yeux. La tête lui tourna et la douleur aiguë qu’il connaissait si bien lui revint au cœur…

Les chevaux étaient à bout de forces. Les hommes étaient épuisés, eux aussi, par cette course incessante et par la faim. Sterliadnikov vacillait en selle, blanc comme un linge. Il avait perdu beaucoup de sang. La soif et la nausée le torturaient. Il mangea un peu de pain durci et le vomit aussitôt.

Au crépuscule, près du village de Krivskoï, ils pénétrèrent au milieu d’un troupeau de chevaux qui revenait de la steppe, tirèrent une dernière fois quelques coups de feu contre leurs poursuivants et constatèrent avec joie que ceux-ci s’étaient arrêtés. Les neuf cavaliers se rassemblèrent au loin et apparemment se consultèrent, puis firent demi-tour.

Ils passèrent deux jours à Krivskoï, chez un Cosaque que Fomine connaissait. C’était un homme aisé et qui les reçut bien. Les chevaux furent installés dans un hangar sombre ; on leur donna tant d’avoine qu’ils ne purent en venir à bout, et, à la fin de ces deux journées, ils étaient tout à fait remis de leur course folle. Les hommes de Fomine s’occupaient des chevaux à tour de rôle, dormaient ensemble dans une grange à vannures tendue de toiles d’araignée et mangeaient à satiété pour tous ces jours affamés qu’ils avaient passés dans l’île.

Ils auraient pu quitter le village le lendemain même, mais l’état de Sterliadnikov les en empêcha : sa blessure lui faisait de plus en plus mal ; le matin, une rougeur était apparue tout autour ; le soir, la jambe avait gonflé, et

Sterliadnikov perdit connaissance. Il était torturé de soif. Il réclama de l'eau toute la nuit, dès qu'il reprenait connaissance, et il buvait avidement. Il but à peu près un seau entier dans la nuit, mais il ne pouvait plus se lever, même avec de l'aide : chaque mouvement lui faisait un mal affreux. Il urinait sans se soulever de terre et gémissait presque continuellement. Les autres le transportèrent au fond de la grange, mais rien n'y fit. Il gémissait quelquefois très fort et, quand il perdait la tête, il hurlait des mots sans suite dans son délire.

Il fallut organiser un tour de garde pour lui aussi. On lui donnait de l'eau, on humectait son front brûlant et on lui fermait la bouche avec la main ou avec un sabre quand il se mettait à crier ou à délirer trop fort.

A la fin du second jour, il revint à lui et dit qu'il se sentait mieux.

— Quand est-ce que vous partez d'ici ? demanda-t-il à Tchoumakov, qu'il avait appelé du doigt.

— Cette nuit.

— Je partirai avec vous. Ne me laissez pas ici, pour l'amour de Dieu.

— Comment veux-tu faire ? lui dit Fomine à mi-voix. Tu ne peux plus remuer.

— Comment, je ne peux plus remuer ? Regarde !

Sterliadnikov se souleva avec effort et retomba aussitôt.

Son visage était brûlant, de petites gouttes de sueur étaient apparues sur son front.

— On va te prendre, dit résolument Tchoumakov. On va te prendre, n'aie pas peur, je t'en prie. Et essuie tes larmes, tu n'es pas une femme.

— C'est la sueur, murmura doucement Sterliadnikov, et il mit son bonnet sur ses yeux…

— On voudrait bien te laisser ici, mais le propriétaire n'est pas d'accord. N'aie pas peur, Vassili. Elle guérira, ta jambe, et on luttera encore ensemble, et on dansera la cosaque. Pourquoi tu te décourages, hein ? Ta blessure est sérieuse, mais ce n'est pas une affaire.

Tchoumakov, toujours dur et grossier dans ses rapports avec les autres, avait dit cela si gentiment, d'un ton si enjôleur et si sincère que Grigori le regarda avec surprise.

Ils quittèrent le village peu avant le jour. Sterliadnikov fut installé à grand-peine sur son cheval, mais il ne tenait pas en selle tout seul, il tombait tantôt d'un

côté, tantôt de l’autre. Tchoumakov vint à côté de lui, et il le soutenait du bras droit.

— Quelle corvée… Il faudra bien le laisser quelque part, murmura Fomine, qui s’était approché de Grigori, en hochant tristement la tête.

— L’achever ?

— Eh, quoi faire d’autre ? On ne va pas passer notre temps à le regarder dans le blanc des yeux ? Que veux-tu qu’on en fasse ?

Ils firent ainsi un long chemin au pas, sans parler. Tchoumakov fut relayé par Grigori, que Kochéliov remplaça à son tour.

Le soleil se leva. Dans la vallée, le brouillard flottait encore au-dessus du Don, mais sur la colline, les lointains de steppe étaient déjà transparents et clairs, et la voûte du ciel, qu’ornaient au zénith quelques cirrus figés, bleuissait de minute en minute. Une rosée drue couvrait l’herbe d’un brocart argenté, et les pas des chevaux laissaient des traces sombres qui ressemblaient à des ruisseaux. Les alouettes seules rompaient le grand silence bienfaisant étendu sur la steppe.

Sterliadnikov, dont la tête ballottait sans volonté selon le pas du cheval, dit doucement :

— Oh ! comme c’est dur !

Fomine l’interrompit brutalement :

— Tais-toi. Ce n’est pas drôle non plus pour nous de te bichonner.

Non loin de la route des Hetmans, une canepetière s’envola en chandelle sous les pas des chevaux. Le battement sifflant et frémissant de ses ailes tira Sterliadnikov de sa torpeur.

— Frères, descendez-moi de cheval… demanda-t-il.

Kochéliov et Tchoumakov l’enlevèrent de sa selle et le couchèrent avec précaution sur l’herbe mouillée.

— Laisse-nous au moins regarder où en est ta jambe. Allez, déboutonne ton pantalon, dit Tchoumakov en s’accroupissant.

La jambe de Sterliadnikov était monstrueusement gonflée, raide, elle tendait et emplissait le vaste pantalon sans le moindre pli. Jusqu’à la hanche, la peau était luisante et violacée, couverte de taches sombres, veloutées au toucher. Il y avait les mêmes taches, mais plus claires, sur le ventre creusé. La plaie, le sang brun séché sur le pantalon dégageaient déjà une affreuse odeur de pourriture et Tchoumakov examinait la jambe de son ami en se pinçant le nez, en grimaçant,

et réprimait difficilement la nausée qui lui montait à la gorge. Enfin, il regarda les paupières bleues de Sterliadnikov, qui avait fermé les yeux, échangea un regard avec Fomine et dit :

— On dirait bien que c'est le feu de saint Antoine… Oui… Tes affaires vont mal, Vassili Sterliadnikov… Très mal, vraiment… Ah ! Vassia, Vassia, tu n'as pas de chance !…

Sterliadnikov avait le souffle court et ne parlait pas. Fomine et Grigori mirent pied à terre ensemble, comme au commandement, et s'approchèrent du blessé, du côté d'où soufflait le vent.

Sterliadnikov resta encore un moment immobile, puis s'assit en s'arc-boutant des deux mains et considéra les autres avec des yeux troubles que le renoncement faisait sévères.

— Frères, faites-moi mourir… Je ne suis déjà plus de ce monde… Je n'en peux plus, je n'ai plus de force…

Il se recoucha sur le dos et ferma les yeux. Fomine et les autres savaient que cette prière devait venir, ils l'attendaient. Fomine fit un bref clin d'œil à Kochéliov et se détourna. Kochéliov prit son fusil sans discuter. « Tire », dit Tchoumakov qui s'était écarté à quelque distance, et Kochéliov le devina sur ses lèvres plutôt qu'il ne l'entendit. Mais Sterliadnikov avait rouvert les yeux, il dit fermement :

— Tire ici. (Il leva la main et montra du doigt la racine du nez.) Pour que la lumière s'éteigne d'un seul coup… Quand vous irez dans mon village, dites à ma femme ce qui s'est passé… Qu'elle ne m'attende plus.

Kochéliov s'attarda étrangement à manipuler la culasse de son fusil, et Sterliadnikov, paupières closes, ajouta :

— Je n'ai que ma femme… Je n'ai pas d'enfants… Elle en a eu un, mais il est mort… Il n'y en a pas eu d'autre…

Deux fois Kochéliov épaula, puis abaissa son fusil ; il était de plus en plus pâle… Tchoumakov, furieux, le bouscula de l'épaule et lui arracha le fusil des mains.

— Si tu ne peux pas, ne t'en mêle pas, sang de navet…

Et il ôta son bonnet, lissa ses cheveux.

— Plus vite ! exigea Fomine, en mettant un pied dans l'étrier.

Lentement, doucement, cherchant les mots qu'il fallait, Tchoumakov se mit à

parler :

— Vassili, adieu et pardonne-moi et nous tous, au nom du Christ. Nous nous retrouverons dans l'autre monde et nous y serons jugés… Nous parlerons à ta femme, comme tu l'as demandé.

Il attendit une réponse, mais Sterliadnikov resta silencieux et pâlissait, attendant la mort. Seuls ses cils, brûlés par le soleil, tremblotaient comme sous l'effet du vent, et les doigts de sa main gauche bougeaient doucement, pour essayer – Dieu sait pourquoi – de rattacher sur sa poitrine un bouton de vareuse cassé.

Grigori avait vu mourir beaucoup de gens dans sa vie, mais il ne regarda pas cette mort-là. Il fit rapidement quelques pas et emmena son cheval en tirant énergiquement sur les rênes. Il attendait le coup comme si c'était lui qui allait recevoir la balle entre les omoplates. Il attendait, son cœur décomptait les secondes, et quand le coup claqua derrière lui, ses jambes fléchirent, et c'est à peine s'il put maintenir son cheval qui se cabrait…

Ils firent route pendant deux heures sans rien dire. Tchoumakov, à la pause, fut le premier à rompre le silence. La main sur les yeux, il dit d'une voix sourde :

— Bon Dieu, pourquoi est-ce que je l'ai tué ? J'aurais dû le laisser dans la steppe, ne pas prendre ce nouveau péché sur ma conscience. Il me reste devant les yeux…

— Tu n'as pas encore l'habitude ? dit Fomine. Après tout le monde que tu as tué, tu n'as pas réussi à t'habituer ? Ce n'est pas un cœur que tu as, c'est un morceau de fer rouillé…

— Ne me cherche pas, Iakov Efimovitch, dit doucement Tchoumakov, ne pousse pas mon âme à bout, sans ça je pourrais bien t'étendre, toi aussi… Très facilement, même.

— Te chercher ? J'ai bien besoin de ça ! J'ai bien d'autres soucis sans ça, dit Fomine d'un ton conciliant, et il se coucha sur le dos.

Le soleil lui fit plisser les yeux, il s'étira avec volupté.

16

Contrairement aux prévisions de Grigori, une quarantaine de Cosaques se joignirent à eux en l'espace d'une dizaine de jours. C'étaient les rescapés de plusieurs petites bandes taillées en pièces. Ayant perdu leurs atamans, ils erraient dans le district et suivirent volontiers Fomine. Peu leur importait de servir celui-ci, de tuer celui-là, pourvu qu'ils pussent continuer cette vie nomade et détrousser tous ceux qui leur tombaient sous la main. C'étaient des gens sans foi ni loi, et Fomine, en les regardant, disait à Grigori avec mépris : « Ah ! Mélékhov, c'est de la vase qui nous est arrivée là, ce n'est pas des hommes !… Plus gibier de potence l'un que l'autre ! » Au fond de lui-même, Fomine croyait toujours qu'il « luttait pour le peuple travailleur », et disait encore (moins souvent qu'autrefois, il est vrai) : « Nous sommes les libérateurs du peuple cosaque… » Il s'accrochait obstinément aux espoirs les plus absurdes… De nouveau, il fermait les yeux sur les rapines commises par ses compagnons, estimant que c'était un mal inévitable avec lequel on devait composer, qu'il parviendrait, avec le temps, à se débarrasser des pillards, et que, tôt ou tard, il finirait bien par être le véritable chef d'unités insurgées, et non plus l'ataman d'une bande minuscule…

Mais Tchoumakov qualifiait les hommes de Fomine de brigands, sans se gêner, et s'égosillait à tenter de prouver à Fomine qu'il n'était rien d'autre, lui, Fomine, qu'un bandit de grand chemin. De violentes querelles éclataient entre eux quand ils se retrouvaient sans témoins.

— Je suis un combattant idéologique contre le pouvoir des Soviets, criait Fomine, rouge de colère. Et tu me traites de je ne sais quoi ! Est-ce que tu comprends ça, toi, imbécile, que je me bats pour une idée ?

— N'essaie pas de me bourrer le crâne, répliquait Tchoumakov. Tu ne me feras pas croire tes salades. Je ne suis pas un enfant. Drôle de combattant idéologique ! Un bandit bien ordinaire, c'est tout. Le mot te fait peur ? Je ne comprends pas.

— Pourquoi tu m'insultes comme ça ? Pourquoi, nom de Dieu ? Je me suis soulevé contre le pouvoir et je me bats les armes à la main. Est-ce que je suis un bandit ?

— C’est justement parce que tu te bats contre le pouvoir que tu es un bandit. Les bandits se sont toujours battus contre le pouvoir, de tout temps. Il a beau être ce qu’il est, le pouvoir des Soviets est le pouvoir, et il se maintient depuis l’année dix-sept, et celui qui se bat contre lui est un bandit.

— Tu n’as rien dans la tête. Et le général Krasnov, et Dénikine, c’étaient des bandits aussi ?

— Et alors ? bien sûr. Mais avec épaulettes… Et les épaulettes, c’est pas grand-chose. Nous aussi, on peut en mettre…

Fomine tapait du poing, crachait et, faute d’arguments convaincants, renonçait à discuter. Impossible de convaincre Tchoumakov…

La plupart des nouveaux venus étaient admirablement armés et vêtus. Ils avaient presque tous de bons chevaux entraînés aux longs parcours et capables de faire une centaine de verstes par jour. Quelques-uns avaient deux chevaux : l’un des deux portait le cavalier, tandis que l’autre – le cheval de rechange – courait sans selle à côté. Le cavalier pouvait passer, en cas de besoin, d’un cheval sur l’autre et les laisser se reposer à tour de rôle, ce qui lui permettait de couvrir environ deux cents verstes en vingt-quatre heures.

Un jour, Fomine dit à Grigori :

— Si on avait eu tout de suite deux chevaux chacun, ils auraient toujours pu courir pour nous avoir. La milice et l’Armée Rouge ne peuvent pas prendre de chevaux à la population, ils n’osent pas, mais nous, tout nous est permis. Les vieux racontaient que dans le temps, les Tatares avaient chacun deux chevaux ou même trois. Avec ça, va-t’en les rattraper ! Il faut faire comme eux. Ça me plaît bien, à moi, cette sagesse tatare.

Ils se procurèrent vite des chevaux et cela les rendit en effet insaisissables dans les premiers temps. Le groupe de milice montée nouvellement formé à Viochenskaïa n’arrivait jamais à les rejoindre. Les chevaux de rechange permettaient à la petite bande de Fomine de distancer aisément l’ennemi et de gagner sur lui plusieurs étapes, en évitant tout engagement hasardeux.

Une fois, cependant, à la mi-mai, le groupe, qui était près de quatre fois supérieur en nombre, réussit à coincer Fomine près du village de Bobrovski, dans la stanitsa Oust-Khoperskaïa. Mais la bande réussit à se dégager après un bref combat et s’enfuit le long du Don, laissant huit tués ou blessés. Peu après cela, Fomine proposa à Grigori de prendre le poste de chef d’état-major.

— Il nous faut un homme instruit, pour faire des plans, pour marcher d’après

la carte, sans ça ils nous coinceront encore et ils nous flanqueront une volée. Il faut que tu t'en charges, Grigori Pantélévitch.

— Pour capturer des miliciens et leur couper la tête, on n'a pas besoin d'état-major, répondit Grigori d'un air sombre.

— Tout détachement doit avoir son état-major, ne dis pas de bêtises.

— Prends Tchoumakov, si tu ne peux pas te passer d'état-major.

— Mais toi, pourquoi tu ne veux pas ?

— Je n'y entends rien.

— Et Tchoumakov ?

— Non plus.

— Alors, nom de Dieu, pourquoi tu me le refiles ? Tu es officier, tu dois t'y connaître, et connaître la tactique, et tous ces machins-là.

— J'étais officier comme tu es chef de détachement. D'ailleurs notre tactique, elle est bien simple : galoper dans la steppe et regarder souvent derrière soi… répondit ironiquement Grigori.

Fomine cligna de l'œil et menaça Grigori du doigt.

— Je te vois venir. Tu te tiens à l'écart ? Tu veux rester dans l'ombre ? Ça ne te servira à rien, mon frère. Chef de peloton ou d'état-major, c'est le même prix. Tu crois que si tu te fais prendre, ils te feront un rabais ? Tu peux y compter !

— Je ne pense pas à ça, garde tes suppositions pour toi, dit Grigori, les yeux fixés sur la dragonne de son sabre. Mais je ne veux pas me charger de ce que je ne connais pas.

— Bon, si tu ne veux pas, il ne faut pas, on se passera de toi, accorda Fomine, vexé.

La situation dans le district s'était sensiblement modifiée : les maisons aisées qui accueillaient auparavant Fomine avec une grande hospitalité fermaient maintenant leurs portails au verrou et, dès que la bande apparaissait, les propriétaires s'enfuyaient et se cachaient dans les jardins et les prés. Le tribunal révolutionnaire volant installé à Viochenskaïa avait sévèrement condamné bon nombre de Cosaques qui s'étaient montrés naguère accueillants pour Fomine. La nouvelle avait fait le tour des stanitsas et avait produit l'effet désiré sur les esprits de ceux qui exprimaient ouvertement leur sympathie pour les bandits.

En quinze jours, Fomine fit le tour de toutes les stanitsas du Haut-Don. La

bande comptait environ cent trente hommes ; elle avait maintenant à ses trousses plusieurs escadrons du 13e Régiment de cavalerie, transféré du sud, et non plus seulement un groupe de cavaliers hâtivement formé.

Parmi les bandits qui s'étaient joints à Fomine dans les derniers temps, beaucoup venaient de fort loin. Ils étaient arrivés sur le Don par des chemins différents : certains s'étaient échappés d'un transport de prisonniers, d'une prison ou d'un camp ; la plupart provenaient d'un groupe de quelques dizaines d'hommes qui s'était détaché de la bande de Maslak ; d'autres enfin étaient des rescapés de la bande de Kourotchkine, taillée en pièces. Les hommes de Maslak s'étaient laissé volontairement séparer et affecter à chaque peloton, mais ceux qui venaient de chez Kourotchkine avaient refusé. Ils formaient un peloton à part, solidement uni, et qui se tenait quelque peu à l'écart des autres. Au combat comme au repos, ils restaient solidaires, s'entraidaient et, chaque fois qu'ils pillaient un magasin de la Société unique de consommation ou un entrepôt, ils mettaient le butin en commun et le partageaient en observant rigoureusement le principe d'égalité.

Quelques Cosaques du Térek et du Kouban en manteaux tcherkesses usés, deux Kalmouks de la stanitsa Vélikokniajeskaïa, un Letton chaussé de bottes de chasse qui lui montaient jusqu'aux cuisses, cinq marins anarchistes en maillot rayé et caban brûlé au soleil ajoutaient à la disparate de la bande, déjà hétérogène et bariolée.

Un jour, en montrant des yeux la colonne qui s'étirait, Tchoumakov demanda à Fomine :

— Vas-tu encore soutenir que ce n'est pas des bandits mais des… combattants idéologiques ? Il ne nous manque plus qu'un pope défroqué et des porcs en pantalon pour avoir toute l'escorte de la Sainte Vierge…

Fomine ne répondit pas. Son seul désir était de rassembler autour de lui le plus de gens possible. Il ne s'embarrassait d'aucune considération pour accepter les volontaires. Il interrogeait en personne quiconque exprimait le désir de servir sous son commandement, et disait brièvement :

— Bon pour le service. Je te prends. Va voir Tchoumakov, mon chef d'état-major, il t'indiquera ton peloton et il te donnera une arme.

Dans un village de la stanitsa Migoulinskaïa, on amena à Fomine un garçon bien habillé, au teint brun, aux cheveux bouclés, qui se déclara désireux d'entrer dans la bande. L'interrogatoire établit que le garçon était de Rostov et qu'il avait été condamné récemment pour pillage à main armée, mais qu'il s'était enfui de

la prison de Rostov et n’avait gagné le Haut-Don que parce qu’il avait entendu parler de Fomine.

— Comme origine, qu’est-ce que tu es ? Arménien ou bulgare ? demanda Fomine.

— Non, je suis juif, répondit le jeune homme après un moment d’hésitation.

C’était inattendu, et Fomine en fut tout décontenancé. Il ne savait que faire en cette circonstance si imprévue. Après avoir bien réfléchi, il poussa un pénible soupir et dit :

— Bon, eh bien, si tu es juif, tu es juif. Nous ne refusons personne… Ça fait toujours un homme de plus. Mais sais-tu monter à cheval ? Non ? Tu apprendras. On te donnera d’abord une petite jument facile et après, tu sauras. Va trouver Tchoumakov, il te donnera ton affectation.

Quelques minutes plus tard, Tchoumakov, fou de rage, arrivait au galop.

— Tu es fou ou tu rigoles ? cria-t-il en faisant s’acculer son cheval. Qu’est-ce qui te prend de m’envoyer un youpin ? Je n’en veux pas. Qu’il aille se faire foutre !

— Prends-le, prends-le, ça fera un homme de plus, dit tranquillement Fomine.

Mais Tchoumakov, l’écume aux lèvres, se mit à hurler :

— Je n’en veux pas ! Je le tuerai, mais je n’en veux pas. Les Cosaques gueulent. Vas-y toi-même et débrouille-toi avec eux.

Pendant qu’ils se querellaient ainsi, les Cosaques avaient arraché au jeune Juif, derrière une voiture, sa chemise brodée et son pantalon large. L’un d’eux lui disait, tout en essayant sur lui sa chemise :

— Tu vois, là-bas, les herbes, après le village ? Vas-y au trot et couche-toi dedans. Reste couché jusqu’à ce que nous soyons partis d’ici et, quand on sera partis, lève-toi et va-t’en où tu veux. Ne reviens plus chez nous, on te tuera, va plutôt à Rostov, chez ta maman. La guerre, ce n’est pas votre affaire, à vous autres Juifs. Le bon Dieu vous a faits pour le commerce, pas pour la guerre. On saura bien s’en tirer sans vous, et manger nous-mêmes notre soupe.

C’est ainsi que le Juif ne fut pas accepté ; en revanche, le même jour, on incorpora au deuxième peloton, avec forces rires et plaisanteries, un simple d’esprit nommé Pacha, célèbre dans tous les villages de la stanitsa Viochenskaïa. On l’avait attrapé dans la steppe et amené au village, on lui avait mis cérémonieusement un uniforme pris sur un soldat rouge mort et, après lui avoir

montré le maniement du fusil, on lui enseignait le sabre.

Grigori allait voir ses chevaux qui étaient au piquet, quand il aperçut une foule épaisse ; il se dirigea vers elle. Une explosion de rires lui fit hâter le pas. Dans le silence qui suivit il entendit une voix de maître d'école qui disait :

— Mais pas comme ça, Pacha ! On ne sabre pas comme ça. C'est le bois qu'on coupe comme ça, pas les bonshommes. Voilà comme il faut faire. Tu comprends ? Celui que tu captures, tu lui dis de se mettre à genoux. Sans ça, debout, tu n'arriveras pas à le sabrer… Dès qu'il est à genoux, tu y vas comme ça, par-derrière et tu lui coupes le cou. Tâche de ne pas frapper d'aplomb, il faut que la lame coupe en biais.

L'innocent était au garde-à-vous au milieu du cercle des bandits et serrait fort la poignée d'un sabre nu. Il écoutait les instructions de l'un des Cosaques, souriait et fronçait béatement les sourcils au-dessus de ses yeux gris exorbités. Il avait de l'écume aux lèvres, comme un cheval, sur ses dartres gonflées ; la salive coulait abondamment le long de sa barbe de cuivre rouge sur sa poitrine… Il léchait ses lèvres crasseuses et zézayait :

— J'ai tout compris, mon bon, j'ai tout compris… Je ferai comme ça… Je le mettrai à genoux, l'esclave de Dieu, et je lui couperai son petit cou… comme il faut je lui couperai. Vous m'avez donné le pantalon, la chemise, les bottes… Mais je n'ai pas le manteau… Vous feriez bien de me le donner, le petit manteau, et je serai votre homme. De toutes mes forces.

— Tu n'as qu'à tuer un commissaire, tu auras un manteau. Maintenant tu devrais nous raconter comment on t'a marié, l'an dernier, dit un des Cosaques.

Une terreur animale passa dans les yeux écarquillés et troubles de l'innocent. Il jura longuement, puis commença son histoire sous les rires. Tout cela était si répugnant que Grigori eut un frisson et s'éloigna en hâte.

« A qui j'ai lié mon sort !… » pensa-t-il, saisi d'angoisse, d'amertume et de rage contre lui-même et contre cette odieuse vie…

Il s'allongea près des chevaux et s'efforça de ne point entendre les cris de l'innocent et les éclats de rire des Cosaques. « Demain je m'en vais. Il est temps » se dit-il en regardant ses chevaux, qui étaient frais et bien nourris. Il avait organisé son départ minutieusement et sans rien laisser au hasard. Il avait pris sur un milicien tué des papiers au nom d'Ouchakov et les avait dissimulés dans la doublure de sa capote. Quant à ses chevaux, il les préparait depuis quinze jours à une course brève mais vive : il n'oubliait jamais de les faire boire, les bouchonnait comme il ne l'avait jamais fait, même pendant son service militaire,

et tous les moyens lui étaient bons pour se procurer de l'avoine dans tous les villages où l'on s'arrêtait pour la nuit. Finalement, ses chevaux avaient meilleure allure que tous les autres, surtout le tauridien gris pommelé, qui était tout brillant et dont le poil étincelait au soleil comme l'argent niellé du Caucase.

Avec des chevaux comme ceux-là, on échappait à toute poursuite. Grigori se leva, entra dans une cour proche et demanda respectueusement à une vieille femme assise sur le seuil de la grange :

— Avez-vous une faux, grand-mère ?

— Il y en avait une, mais le diable sait où elle est. Qu'est-ce que tu veux en faire ?

— Je voulais faucher de l'herbe dans votre pré, pour mes chevaux. Je peux ?

La vieille réfléchit un moment et dit enfin :

— Mais quand c'est-il donc que vous nous laisserez tranquilles ? Donner ceci, donner cela… Les uns viennent, il leur faut du blé. Les autres viennent, et tirent et prennent tout ce qui leur tombe sous les yeux. Je ne te donnerai pas ma faux. Tu feras ce que tu voudras, mais je ne te la donnerai pas.

— Allons, grand-mère, tu es chiche de ton herbe ?

— L'herbe, tu crois que ça pousse comme ça ? De quoi je nourrirai ma vache ?

— Manque-t-il d'herbe dans la steppe ?

— Eh bien, vas-y, mon garçon. Il y a beaucoup d'herbe dans la steppe.

Grigori répondit avec irritation :

— Tu ferais mieux de me donner ta faux, grand-mère. Je vais faucher un peu et il t'en restera. Sans ça, si on y mène les chevaux, tout sera perdu.

La vieille regarda Grigori sévèrement et se détourna.

— Va, prends-la toi-même, je crois bien qu'elle est sous le hangar.

Grigori trouva une vieille faux cassée et, quand il repassa devant la vieille, il l'entendit nettement dire : « Il n'y a donc pas de mort pour vous, maudits ! »

Grigori ne pouvait s'habituer à cela. Il avait remarqué depuis longtemps les sentiments des villageois. « Ils ont raison, pensait-il en lançant la faux consciencieusement, pour éviter de rien laisser derrière lui. Quel besoin ont-ils de nous ? Personne n'a besoin de nous, nous empêchons tout le monde de vivre en paix et de travailler. Il faut en finir. Ça suffit. »

Plongé dans ses pensées, il regardait ses chevaux saisir avidement de leurs lèvres veloutées des bouquets d'herbe tendre. Une voix de basse, juvénile et cassée, le tira de sa rêverie :

— Oh ! le beau cheval ! Un vrai cygne !

Grigori jeta un coup d'œil du côté de celui qui venait de parler. Un jeune Cosaque de la stanitsa Alexéïevskaïa, entré depuis peu dans la bande, contemplait le cheval gris en hochant la tête avec admiration. Sans détacher du cheval ses yeux émerveillés, il en fit plusieurs fois le tour et il claquait la langue.

— C'est à toi, ou quoi ?

— Ça te regarde ? répondit Grigori sans aménité.

— Échangeons. J'en ai un bai, un pur-sang du Don, il saute n'importe quel obstacle, et il est vif, vif ! Comme l'éclair.

— Va-t'en au diable, dit froidement Grigori.

Le jeune homme se tut un moment, soupira tristement et s'assit à quelque distance. Il examina longuement le cheval gris et dit enfin :

— Il est poussif. Il ne respire pas bien.

Grigori se curait les dents d'un brin de paille. Ce garçon naïf commençait à lui plaire.

— Tu ne veux pas échanger, mon oncle ? reprit l'autre doucement, en faisant des yeux suppliants.

— Non, même avec toi en prime.

— Et d'où tu le tiens, ton cheval ?

— Je l'ai fabriqué.

— Non, sérieusement…

— Tous les chevaux viennent par la même porte : sa mère était une jument.

— Allez discuter avec un idiot pareil ! dit le jeune homme vexé, et il partit.

Le village, devant Grigori, était vide et comme dévasté par la mort. A part les hommes de Fomine, on ne voyait âme qui vive. Une charrette abandonnée dans la ruelle, un billot dans la cour avec une hache hâtivement fichée dedans et, à côté, une planche à demi équarrie, des bœufs harnachés broutant l'herbe basse au milieu de la rue, un seau renversé à côté de la cage du puits, tout disait que le cours paisible de la vie dans le village avait été brisé soudain et que les habitants

s’étaient cachés, laissant là leur ouvrage.

Grigori avait déjà vu ces villages désertés, ces traces de fuite précipitée, quand les régiments cosaques parcouraient la Prusse Orientale. Il les voyait à présent dans son propre pays… Du même regard sombre et haineux qu’avaient alors les Allemands, les Cosaques du Haut-Don l’accueillaient aujourd’hui. Il se rappela ce qu’avait dit la vieille et regarda autour de lui avec angoisse, en dégrafant le col de sa chemise. Son point au cœur lui revenait.

Le soleil brûlait la terre. L’odeur fade de la poussière, de Parroche et de la sueur de cheval flottait sur la ruelle. Dans les jardins, sur les grands saules pleins de nids effilochés, les freux croassaient. Une petite rivière de steppe, alimentée par des sources quelque part à flanc de ravin, coulait lentement dans le village et le partageait en deux. Des deux côtés s’étendaient de vastes fermes cosaques perdues dans la verdure des jardins, avec des cerisiers cachant les fenêtres, des pommiers branchus levant vers le soleil leur feuillage vert et leurs promesses de fruits.

Grigori regardait avec des yeux embrumés la cour envahie de plantain, la maison aux volets jaunes couverte de chaume, le grand balancier du puits… Près de l’aire, un crâne de cheval blanchi par les pluies, aux orbites béantes et noires, était accroché à un pieu, dans une vieille clôture. La tige verte d’une coloquinte s’enroulait en spirale sur le même pieu, tendue vers la lumière. Elle avait atteint le sommet, s’agrippait par ses vrilles velues aux saillies du crâne, aux dents du cheval mort, et sa pointe retombant, cherchant un appui, atteignait déjà une branche d’obier.

Où avait-il vu tout cela déjà, Grigori ? En rêve ou dans sa lointaine enfance ? Saisi d’une angoisse brûlante, il se jeta au pied de la clôture, cacha son visage dans ses mains et ne se releva qu’en entendant au loin le cri prolongé : « Sellez vos chevaux ! »

Cette nuit-là, sur la route, il sortit des rangs, s’arrêta comme pour resseller ses chevaux, écouta le bruit des sabots qui s’éloignait lentement, diminuait, et sauta en selle, partit au galop à l’écart de la route.

Pendant cinq verstes, il poussa ses chevaux sans s’arrêter, puis les mit au pas, prêta l’oreille pour s’assurer qu’on ne le poursuivait pas. Tout était calme dans la steppe. Seules les bécasses s’entr’appelaient plaintivement sur les tertres sablonneux, et un chien aboyait loin, très loin de là, on l’entendait à peine.

Ciel noir semé d’étoiles d’or. Steppe silencieuse, brise gorgée de Tanière et familière odeur d’absinthe… Grigori se dressa dans ses étriers, poussa du fond

de la poitrine un soupir de soulagement…

17

Il arriva longtemps avant le jour dans la prairie qui faisait face à Tatarski. En aval du village, là où le Don était moins profond, il se dévêtit entièrement, attacha ses vêtements, ses bottes et ses armes à la tête des chevaux et, maintenant entre les dents sa cartouchière, il partit à la nage à côté des deux bêtes. Le froid de l'eau lui fit une brûlure insupportable. Pour se réchauffer, il ramait vivement du bras droit, sans lâcher les rênes de la main gauche, et il encourageait à mi-voix les chevaux gémissant et s'ébrouant.

Arrivé sur la rive, il se rhabilla en hâte, retendit les sangles des selles et, pour réchauffer les chevaux, partit au galop vers le village. Sa capote trempée, les quartiers mouillés de sa selle, sa chemise humide lui glaçaient le corps. Il claquait des dents, des frissons lui parcouraient le dos, il grelottait, mais la course rapide l'eut bientôt réchauffé et il se remit au pas non loin du village, l'œil et l'oreille aux aguets. Il décida de laisser les chevaux dans un ravin, au creux duquel il descendit en glissant sur les éboulis. Les pierres claquaient sous les sabots des chevaux, les éclaboussures de feu jaillissaient de sous les fers.

Il attacha les chevaux à un orme mort, qu'il connaissait depuis son enfance, et entra dans le village.

Et voici la vieille ferme des Mélékhov, les pommiers sombres, le balancier du puits sous la Grande Ourse… Etouffant d'émotion, Grigori descendit vers le Don, franchit avec de grandes précautions la clôture de la ferme Astakhov et se dirigea vers une fenêtre dont les volets n'étaient pas fermés. Il n'entendait que le battement pressé de son cœur et le bruit sourd du sang dans sa tête. Il frappa doucement contre un croisillon, si doucement qu'il perçut à peine le bruit. Aksinia s'approcha silencieusement de la fenêtre et regarda dehors. Il la vit presser les mains contre sa poitrine et entendit le gémissement indistinct qui lui sortait des lèvres. Il lui fit signe d'ouvrir la fenêtre et ôta son fusil. Aksinia ouvrit tout grand.

Il chuchota :

— Doucement. Bonjour. N'ouvre pas la porte, je vais passer par la fenêtre.

Il monta sur le banc de terre. Les bras nus d'Aksinia s'enroulèrent autour de son cou ; les bras aimés tremblaient si fort sur ses épaules, que Grigori fut envahi

de leur tremblement.

— Ksioucha… attends… prends mon fusil, murmura-t-il en bégayant, d'une voix à peine perceptible.

Soutenant son sabre, il franchit le rebord de la fenêtre et ferma derrière lui.

Il voulut prendre Aksinia dans ses bras, mais elle se laissa lourdement tomber à genoux devant lui, lui étreignit les jambes et, pressant son visage sur la capote humide, fut secouée tout entière de sanglots contenus. Grigori la releva, la fit asseoir sur le banc. Appuyée à lui, le visage caché contre sa poitrine, elle se taisait, tremblait et mordait le revers de la capote pour étouffer ses sanglots et ne pas éveiller les enfants.

Elle pourtant si forte, les souffrances l'avaient brisée, ces derniers mois l'avaient fait bien languir… Grigori passa la main sur ses cheveux épars dans le dos, sur son front brûlant mouillé de sueur, et la laissa pleurer tout son saoul ; enfin il demanda :

— Les enfants vont bien ?

— Oui.

— Douniachka ?

— Douniachka aussi… Elle… va… bien.

— Mikhaïl est à la maison ? Mais arrête, arrête, ma chemise est toute trempée de tes larmes… Ksioucha ! Ma chérie, c'est assez ! Ce n'est pas le moment de pleurer, on n'a pas le temps… Mikhaïl est à la maison ?

Aksinia s'essuya la figure, serra dans ses paumes humides les joues de Grigori. Souriant à travers ses larmes et sans détacher les yeux du bien-aimé, elle dit doucement :

— Je ne… je ne pleurerai plus… Mikhaïl n'est pas là. Ça fait deux mois qu'il est à Viochenskaïa, dans je ne sais quelle unité. Viens voir les enfants. Oh ! on ne t'attendait pas, on te t'espérait pas !…

Michatka et Poliouchka dormaient dans leur lit, au-dessus des couvertures. Grigori se pencha sur eux, resta un moment immobile, puis s'éloigna sur la pointe des pieds et revint s'asseoir en silence près d'Aksinia.

— Qu'est-ce qui se passe ? murmura-t-elle fiévreusement. Comment es-tu venu ? Où étais-tu ? Et s'ils t'arrêtent ?

— Je suis venu te chercher. N'aie crainte, ils ne me prendront pas. Tu viendras ?

— Où ?

— Avec moi. J’ai quitté la bande. J’étais chez Fomine. Tu as entendu parler ?

— Oui. Mais où irons-nous ?

— Dans le Midi. Sur le Kouban. On y passera un certain temps, on arrivera toujours à manger, hein ? Je ferai n’importe quel travail. Mes mains ont besoin de travailler, pas de faire la guerre. J’ai trop souffert, tous ces mois… mais on en parlera plus tard.

— Et les enfants ?

— On les laissera à Douniachka. Après, on verra. On les reprendra. Hein ? Tu viendras ?

— Gricha… Grichenka…

— Il ne faut pas. Il ne faut pas pleurer… Ça suffit. Nous pourrons pleurer plus tard, nous aurons le temps… Prépare-toi, mes chevaux attendent dans un ravin. Alors ? Tu viens ?

— Qu’est-ce que tu croyais donc ? dit-elle, à voix haute soudain, et elle porta la main à ses lèvres dans un geste d’effroi, jeta un coup d’œil sur les enfants. Qu’est-ce que tu croyais donc ? reprit-elle en chuchotant. Que je suis bien toute seule ? Je viens, Grichenka, mon chéri. Je te suivrai à pied, je ramperai derrière toi, mais je ne resterai plus tout seule. Je ne veux pas vivre sans toi… Tue-moi plutôt, mais ne me laisse pas seule encore une fois.

Elle se serra fortement contre Grigori. Et lui, tout en l’embrassant, regardait la fenêtre. Les nuits d’été sont courtes. Il fallait se hâter.

— Tu veux peut-être t’allonger un moment ? demanda Aksinia.

— Qu’est-ce que tu dis là ! s’écria-t-il, effaré. Il faut partir. Habille-toi et va chercher Douniachka. On va s’entendre avec elle. Il faut qu’on arrive à Soukhoï Log tant qu’il fait encore noir. On passera la journée là, dans la forêt. Et on repartira à la nuit. Tu pourras monter à cheval ?

— Mon Dieu, moi qui ferais n’importe quoi ! Et tu me parles de monter à cheval ! J’en suis encore à me demander si je ne suis pas en train de rêver. Je te vois souvent en rêve… et jamais de la même façon…

Tout en parlant, elle se peignait à la hâte, les épingles entre les dents ; sa voix était basse et indistincte. Elle s’habilla rapidement, fit un pas vers la porte.

— On éveille les enfants ? Que tu les voies, au moins.

— Non, ce n’est pas la peine, dit Grigori d’un ton résolu.

Il tira sa blague à tabac de son bonnet et se mit à rouler une cigarette, mais dès qu’Aksinia fut sortie, il s’approcha vivement du lit et baisa longuement les enfants ; alors, il se souvint de Natalia, se rappela ces choses qui étaient arrivées tout au long de sa dure vie, et pleura.

Douniachka s’écria en passant le seuil :

— Eh bien, bonjour, mon petit frère. De retour à la maison ? Assez erré dans la steppe…

Et elle se répandit en gémissements :

— Voilà des enfants qui l’ont attendu, leur père ! Orphelins du vivant de leur père !…

Grigori l’embrassa, lui dit vivement :

— Doucement, tu vas les éveiller. Laisse ça, ma sœur. J’ai déjà entendu cette musique-là. J’ai assez de mes larmes et de mon chagrin à moi… Je ne t’ai pas envoyée chercher pour ça. Veux-tu prendre les enfants ?

— Mais où vas-tu ?

— Je pars et j’emmène Aksinia avec moi. Tu prends les enfants ? Quand j’aurai trouvé du travail, je les reprendrai.

— Eh bien, quoi ? Puisque vous partez tous les deux, je les prends. On ne va quand même pas les laisser dans la rue, ni les mettre chez des étrangers…

Grigori embrassa Douniachka en silence.

— Grand merci à toi, ma sœur. Je savais que tu ne refuserais pas.

Douniachka s’assit sur le coffre et demanda :

— Quand partez-vous ? Tout de suite ?

— Oui.

— Et la maison ? Et la ferme ?

Aksinia répondit sans assurance :

— Tu verras toi-même. Mets des locataires, ou bien fais comme tu crois. Ce qui reste des vêtements, des affaires, prends-le chez toi…

— Qu’est-ce que je dirai aux gens ? Ils vont demander où tu es partie, qu’est-ce que je dirai ?

— Dis que tu n’en sais rien, voilà tout, dit Grigori.

Et se tournant vers Aksinia :

— Ksioucha, dépêche-toi, prépare-toi. Ne prends pas beaucoup de choses. Une blouse chaude, deux ou trois jupes, tout le linge que tu as et un en-cas, pas plus.

L’aube pointait à peine quand Grigori et Aksinia sortirent sur le perron, ayant pris congé de Douniachka et embrassé les enfants, qui ne s’étaient pas éveillés. Ils descendirent vers le Don et gagnèrent le ravin par la rive.

— Un jour, tous les deux, nous étions partis de la même façon, pour aller à Iagodnoïé, dit Grigori. Mais ton paquet était plus gros et nous étions plus jeunes…

Bouleversée de joie, Aksinia regarda Grigori qui marchait à côté d’elle.

— J’ai toujours peur que ce soit un rêve. Donne-moi ta main, que je la touche, sans ça je n’y croirai pas.

Elle rit doucement et se serra contre l’épaule de Grigori.

Il voyait ses yeux gonflés de larmes, brillants de bonheur, ses joues pâles dans les ténèbres d’avant le jour. Il sourit tendrement et pensa : « Elle s’est apprêtée, et elle est partie comme pour aller en visite… Rien ne lui fait peur. Ça, c’est une femme ! »

Comme pour répondre à ce qu’il pensait, Aksinia dit :

— Tu vois comme je suis : tu me siffles comme un petit chien et je viens. C’est l’amour et l’inquiétude pour toi, Gricha, qui m’ont rendue si folle… Je n’ai de regret que pour les enfants, mais pour moi, je ne m’en fais pas plus que ça. Partout je te suivrai, même dans la mort.

Au bruit de leurs pas, les chevaux hennirent doucement. L’aube arrivait très vite. Une ligne rose apparaissait déjà en lisière du ciel, vers l’est. Le brouillard se leva sur le Don.

Grigori délia les chevaux, aida Aksinia à monter en selle, mais les pieds d’Aksinia n’atteignaient pas les étriers. Irrité de son imprévoyance, il raccourcit les étrivières et monta sur l’autre cheval.

— Suis-moi, Ksioucha. Quand nous serons sortis du ravin, nous prendrons le grand galop. Tu ne seras pas tant secouée. Ne relâche pas les rênes. Le cheval que tu montes n’aime pas ça. Gare à tes genoux ! Il a des caprices, il pourrait te mordre. Allons, en route !

Il y avait huit verstes jusqu'à Soukhoï Log. Ils eurent vite fait de couvrir cette distance et ils atteignaient la forêt quand le soleil se leva. En bordure des arbres, Grigori mit pied à terre et aida Aksinia à en faire autant.

— Alors ? C'est dur de monter à cheval quand on n'est pas habitué ? demanda-t-il en souriant.

Aksinia était toute rouge. Ses yeux noirs étincelèrent.

— C'est bien. C'est mieux qu'à pied. Mais alors mes jambes…

Elle eut un sourire confus.

— Retourne-toi, Gricha, que je regarde mes jambes. J'ai la peau qui me brûle… elle doit être arrachée.

— Ce n'est rien, ça passera, dit Grigori d'un ton rassurant. Mais dégourdis-toi, tu as les genoux qui commencent à trembler…

Il ajouta, tendrement moqueur en plissant les yeux :

— Ah ! femme cosaque !

Il choisit une petite clairière au bord d'un vallon.

— Nous camperons ici, mets-toi à l'aise, Ksioucha.

Il dessella les chevaux, les entrava, posa les selles et les armes sous un buisson. L'herbe était couverte d'une rosée dense et abondante qui la faisait paraître grise ; sur la pente, où la demi-obscurité de l'aube trouvait un dernier refuge, elle était d'un bleu mat. Des bourdons orangés somnolaient dans les calices entrouverts des fleurs. Les alouettes chantaient au-dessus de la steppe et dans les blés, dans l'herbe odorante ; les cailles répétaient sans cesse leur cri, qui semblait inviter à dormir. Grigori piétina l'herbe sous un buisson de chêne et se coucha, la tête appuyée sur sa selle. Le courcaillet sonore, le chant berceur des alouettes, le vent chaud soufflant des sables de l'autre rive, que la nuit n'avait pas rafraîchis, tout engageait au sommeil. Et Grigori avait passé tant de nuits sans dormir !

Rendu aux raisons des cailles, vaincu par le sommeil, il ferma les yeux. Aksinia était assise à côté de lui, silencieuse, et arrachait pensivement avec les dents les pétales violets d'une fleur qui sentait le miel.

— Gricha, personne ne viendra nous surprendre ici ? demanda-t-elle doucement, touchant de la tige d'une fleur la joue broussailleuse de Grigori.

Il sortit péniblement de sa somnolence et dit d'une voix enrouée :

— Il n’y a personne dans la steppe. A cette heure-ci, c’est le désert. Je vais dormir, Ksioucha, surveille les chevaux. Après, tu dormiras. Je suis écrasé de sommeil… Je dors… Ça fait quatre jours que… On parlera plus tard.

— Dors, mon chéri, dors bien.

Aksinia se pencha sur Grigori, écarta une mèche de son front et posa délicatement les lèvres sur sa joue.

— Grichenka, mon amour, tu as tant de cheveux blancs… murmura-t-elle. C’est donc que tu vieillis ? Il n’y a pas longtemps, tu étais un gamin…

Et elle regarda le visage de Grigori avec un petit sourire triste.

Il dormait, les lèvres entrouvertes, la respiration régulière. Ses cils noirs, aux extrémités brûlées par le soleil, frémissaient légèrement, et sa lèvre supérieure bougeait, découvrant le rang serré des dents blanches. Aksinia le considéra plus attentivement et c’est alors seulement qu’elle vit combien il avait changé pendant les quelques mois de cette dernière séparation. Il y avait de la sévérité, de la cruauté presque, dans les profondes rides transversales entre les sourcils du bien-aimé, dans les plis de sa bouche, dans l’arête vive des pommettes… Et elle pensa pour la première fois qu’il devait être terrible au combat, sabre au clair sur son cheval. Elle baissa les yeux, jeta un regard fugitif sur les grandes mains noueuses de Grigori, soupira sans savoir pourquoi.

Quelques moments après, Aksinia se leva tout doucement et traversa la clairière en troussant haut sa jupe pour ne point la mouiller à l’herbe humide de rosée. Un ruisseau rebondissant sur des cailloux murmurait tout près de là. Elle descendit dans le ravin, dont le fond était dallé de pierres plates herbues et moussues, se désaltéra d’une eau de source glacée, se lava et prit son fichu pour essuyer son visage rougi. Elle gardait sans cesse sur les lèvres un sourire paisible, ses yeux brillaient joyeusement. Grigori était avec elle de nouveau ! Et de nouveau l’avenir inconnu lui faisait rêver un bonheur chimérique… Elle a tant pleuré dans ses nuits sans sommeil, Aksinia, tant souffert au cours des derniers mois. Hier encore, pendant la journée, dans le potager, quand les voisines occupées à sarcler les pommes de terre se sont mises à chanter cette triste chanson de femme, elle a senti son cœur douloureusement se serrer, elle a tendu l’oreille sans le vouloir.

Rentrez, mes oies grises, rentrez.

Il est grand temps d’aller à l’eau.

Il est grand temps d’aller à l’eau.

Pour moi c’est le temps de pleurer…

chantait une voix haute déplorant le sort maudit, et Aksinia n’a pu retenir ses larmes : elles lui ont jailli des yeux. Elle avait voulu se noyer dans le travail, étouffer l’angoisse qui lui rongeait le cœur, mais les larmes voilaient ses yeux, tombaient en gouttes pressées sur les fanes vertes des pommes de terre, sur ses mains sans force, et elle ne voyait plus rien, ne pouvait plus travailler. Elle a jeté la houe, elle s’est assise par terre, elle a caché son visage dans ses mains, elle a donné libre cours à ses larmes…

Hier encore, elle maudissait la vie, et tout, autour d’elle, lui paraissait gris et sans joie comme en un jour de pluie, mais aujourd’hui le monde entier lui semble jubilant et lumineux comme après une averse d’été bienfaisante. « Nous trouverons, nous aussi, notre destin », pense-t-elle, en regardant d’un œil distrait les rayons obliques du soleil levant.

A côté des buissons, dans le soleil, il poussait des fleurs odorantes et de toutes les couleurs. Aksinia en prit une pleine brassée, s’assit avec précaution près de Grigori et, se souvenant de sa jeunesse, tressa une couronne belle et gracieuse. Aksinia l’admira longuement, piqua dedans quelques églantines pâles et la posa au chevet de Grigori.

Vers neuf heures, Grigori fut éveillé par un des chevaux qui hennissait. Il s’assit dans un mouvement d’effroi, cherchant à tâtons son arme autour de lui.

— Ce n’est personne, dit tranquillement Aksinia. De quoi as-tu peur ?

Grigori se frotta les yeux et dit, avec un sourire ensommeillé :

— J’ai pris l’habitude de vivre comme un lièvre. On ne dort que d’un œil, on sursaute à chaque bruit… Ça, ma fille, c’est une habitude qu’on ne perd pas vite. J’ai dormi longtemps ?

— Non. Tu veux peut-être dormir encore ?

— Il faudrait que je dorme tout un jour pour me refaire vraiment. On va déjeuner, plutôt. Tu trouveras le pain et un couteau dans les sacoches de ma selle. Moi, je vais faire boire les chevaux.

Il se leva, ôta sa capote, secoua les épaules. Le soleil était chaud. Le vent agitait les feuilles des arbres et leur bruissement couvrait le murmure chanteur du ruisseau.

Grigori descendit jusqu'à l'eau, fit une digue de pierres et de branches, puis se servit de son sabre comme d'une bêche et combla de terre les interstices entre les pierres. Quand l'eau eut monté derrière sa digue, il amena les chevaux et les fit s'abreuver, puis leur ôta la bride et les laissa paître de nouveau.

Pendant le temps du déjeuner, Aksinia demanda :

— Où irons-nous, en partant d'ici ?

— A Morozovskaïa. Nous irons à cheval jusqu'à Platov, et de là à pied.

— Mais les chevaux ?

— On les abandonnera.

— C'est dommage, Gricha. De si bons chevaux. Le gris, on ne se lasse pas de le regarder. Et il faudrait les abandonner ? Où est-ce que tu te les es procurés ?

— Procurés…

Grigori sourit tristement.

— Je les ai volés à un Tauridien.

Et il ajouta après un court silence :

— Dommage ou pas dommage, il faudra les abandonner… Nous ne sommes pas des marchands de chevaux.

— Et pourquoi as-tu gardé tes armes ? Elles nous servent à quoi ? Si par malheur quelqu'un les voit, ça sera mauvais pour nous.

— Qui veux-tu qui les voie la nuit ? Je les ai prises par précaution. Sans mes armes, je ne me sens pas sûr… Quand on aura abandonné les chevaux, j'abandonnerai mes armes. A ce moment-là, je n'en aurai plus besoin.

Après avoir déjeuné, ils se couchèrent sur la capote étalée. Grigori luttait en vain contre le sommeil, et Aksinia, accoudée, racontait ce qu'avait été sa vie sans lui, et comme elle avait souffert pendant tout ce temps-là. Grigori entendait sa voix égale à travers une somnolence irrésistible, et il n'avait pas la force de soulever ses paupières alourdies. Parfois, il n'entendait plus rien du tout. La voix d'Aksinia s'éloignait, s'assourdissait, s'éteignait tout à fait. Il tressaillait, s'éveillait, mais refermait les yeux au bout de quelques minutes. Sa fatigue était plus forte que ses désirs et sa volonté.

— … ils s'ennuyaient, ils demandaient où est papa. Moi, je me suis occupée d'eux, je les ai gâtés de plus en plus. Ils se sont habitués, attachés à moi, et ils ont été moins souvent chez Douniachka. Poliouchka est tranquille, douce. Je lui

fabrique des poupées de chiffons, elle se met sous la table avec elles et elle s'occupe. Un jour, Michatka arrive de la rue en courant, il était tout tremblant. « Qu'est-ce qu'il y a ? » je lui demande. Il se met à pleurer, et si tristement : « Les autres ne veulent pas jouer avec moi. Ils disent : ton père, c'est un bandit. Maman, c'est vrai que c'est un bandit ? Qu'est-ce que c'est que les bandits ? » Je lui dis : « Ton père n'est pas du tout un bandit. C'est… c'est un homme malheureux. » Et alors le voilà qui n'en finit plus de me questionner : pourquoi est-il malheureux et qu'est-ce que ça veut dire, malheureux ? Je ne pouvais pas lui expliquer… D'eux-mêmes, Gricha, ils m'ont appelée maman. Ne va pas croire que c'est moi qui leur ai demandé ça. Mikhaïl, ça va bien avec eux, il est gentil. Moi, il ne me salue pas, il se détourne et il passe son chemin, et pourtant je leur ai apporté deux fois du sucre de la stanitsa. Un qui avait de la peine pour toi, c'est Prokhor. « Il est perdu », qu'il disait. La semaine dernière, il est venu causer de toi, et il a pleuré… Ils ont perquisitionné chez moi, ils cherchaient des armes. Ils ont cherché sous le toit, dans la cave, partout…

Grigori s'endormit sans entendre la fin du récit. Le feuillage d'un jeune orme murmurait au-dessus de sa tête. Des taches de lumière jaunes glissaient sur son visage. Aksinia baisa longuement ses yeux fermés, puis s'endormit aussi, la joue contre le bras de Grigori, et souriant dans son sommeil.

Tard dans la nuit, quand la lune fut couchée, ils quittèrent Soukhoï Log. Deux heures après, ils descendaient d'une colline au-dessus du Tchir. Dans la prairie, les râles croassaient, les grenouilles s'égosillaient dans les roseaux, et l'on entendait le gémissement sourd et lointain d'un butor.

Des jardins s'étendaient tout le long de la rivière, noirs et sinistres dans le brouillard.

Non loin d'un petit pont, Grigori s'arrêta. Il y avait un village, qu'enveloppait le silence de minuit. Grigori talonna son cheval et changea de direction. Il ne voulait pas passer sur le pont. Ce calme ne lui inspirait pas confiance, il en avait peur. Ils passèrent à gué au bout du village, et ils venaient à peine de tourner dans une ruelle étroite, qu'un homme se dressa hors d'un fossé, et derrière lui trois autres.

— Halte ! Qui va là !

Grigori sursauta comme s'il avait reçu un coup et tira sur les rênes. Mais aussitôt, se dominant, il répondit d'une voix forte : « Ami ! » Et il fit faire brutalement demi-tour à son cheval, en chuchotant pour Aksinia : « En arrière !

Suis-moi ! »

Les quatre sentinelles du détachement de ravitaillement qui venait de prendre quartier pour la nuit dans le village marchaient vers eux lentement et en silence. Un des hommes s'arrêta pour prendre une cigarette, craqua une allumette. Grigori allongea un violent coup de cravache au cheval d'Aksinia, qui partit ventre à terre. Couché sur l'encolure de son cheval, Grigori galopait derrière. Il y eut quelques secondes d'un silence angoissant, enfin une salve irrégulière éclata comme un coup de tonnerre, la lueur des coups de feu traversa l'obscurité. Grigori entendit le sifflement cuisant des balles et un cri prolongé : « Aux armes ! »

A une centaine de sagènes de la rivière, Grigori rattrapa le cheval gris et cria :

— Couche-toi, Ksioucha. Plus bas.

Aksinia tirait sur les rênes et penchait sur le côté, la tête renversée en arrière. Elle serait tombée si Grigori ne l'avait retenue.

— Tu es blessée ? Où ça ? mais parle donc !… dit Grigori d'une voix rauque.

Elle ne répondait pas et pesait de plus en plus lourdement sur son bras. Grigori, haletant, murmurait en la serrant contre lui sans laisser tomber le galop :

— Pour l'amour de Dieu, dis quelque chose. Qu'est-ce que tu as ?

Mais pas un mot ne sortit des lèvres d'Aksinia, pas une plainte.

A deux verstes du village, Grigori quitta brusquement la route et descendit dans un ravin, mit pied à terre, prit Aksinia dans ses bras et la coucha délicatement sur le sol.

Il lui ôta sa blouse chaude, déchira sur la poitrine la blouse légère en indienne et la chemise, chercha la blessure à tâtons. La balle avait pénétré en fracassant l'omoplate gauche et était sortie sous la clavicule droite. De ses mains tremblantes ensanglantées, Grigori prit dans sa sacoche de selle une chemise de corps propre et son pansement individuel. Il souleva Askinia, l'adossa contre son genou et essaya de panser la plaie pour arrêter le sang qui jaillissait sous la clavicule. La chemise en lambeaux et le pansement furent bientôt noirs et trempés. Le sang coulait aussi de la bouche entrouverte d'Aksinia, bouillonnait et glougloutait dans sa gorge. Et Grigori, transi d'horreur, comprit que tout était fini, que la plus affreuse chose qui pût arriver dans sa vie était maintenant arrivée…

Il descendit avec précaution la pente raide, le sentier tracé dans l'herbe et semé de crottes de moutons, portant dans ses bras Aksinia dont la tête inerte

pesait sur son épaule. Il entendait la respiration sifflante et entrecoupée, sentait le sang chaud quitter le corps, couler de la bouche sur sa poitrine. Les deux chevaux le suivirent dans le ravin. S'ébrouant et faisant cliqueter leur mors, ils se mirent à paître l'herbe savoureuse.

Aksinia mourut dans les bras de Grigori peu de temps avant l'aube, sans avoir repris connaissance. Il baisa silencieusement ses lèvres froides et salées de sang, la posa délicatement sur l'herbe, se leva. Une force mystérieuse le frappa en pleine poitrine, il fit quelques pas en arrière et tomba à la renverse, mais se redressa aussitôt avec angoisse, tomba encore, et sa tête nue donna douloureusement contre une pierre. Alors, à genoux, il sortit son sabre du fourreau et se mit à creuser une tombe. La terre était humide et meuble. Il allait aussi vite qu'il le pouvait, mais il étouffait ; pour respirer mieux, il déchira sa chemise. L'air de la pointe du jour rafraîchit sa poitrine mouillée de sueur, et il eut moins de mal à travailler. Il prenait la terre avec ses mains et son bonnet, sans se reposer une minute, mais beaucoup de temps passa jusqu'à ce que la fosse lui vînt à la ceinture.

Il enterra son Aksinia dans la lumière vive du matin. Dans la tombe, il lui croisa sur la poitrine ses mains hâlées, qui avaient pris la blancheur de la mort, lui couvrit le visage de son serre-tête pour que la terre ne se répandît pas sur ses yeux entrouverts, fixés vers le ciel, et déjà vitreux. Enfin il prit congé d'elle, convaincu que leur séparation serait brève…

Il tapota soigneusement des paumes la glaise jaune et humide du petit tertre funéraire et resta longtemps agenouillé à côté de la sépulture, vacillant un peu et la tête baissée.

Il n'avait plus besoin de se hâter maintenant. Tout était fini.

Dans le brouillard de poussière amené par le vent sec, le soleil se leva au-dessus du ravin. Ses rayons faisaient briller l'argent des cheveux blancs sur la tête nue de Grigori, glissaient sur son visage livide, figé dans une effrayante immobilité. Enfin Grigori leva la tête, comme s'il s'éveillait d'un lourd sommeil, et vit le ciel noir au-dessus de lui, et noir le disque du soleil, brillant d'un éclat aveuglant.

18

Au début du printemps, quand la neige a fondu, quand sèche l'herbe écrasée par l'hiver, commencent les incendies de steppe. Le feu ruisselle en torrents, poussé par le vent, et dévore le racouet sec, monte à l'assaut des hauts épis du chardon, glisse sur les têtes brunes de l'armoise, s'étale dans les creux de terrain. Et l'odeur amère qui monte de la terre brûlée, craquelée, flotte longtemps sur la steppe. Cependant, l'herbe nouvelle verdit gaiement alentour, les alouettes innombrables chantent au-dessus d'elle dans le ciel bleu, les oies de passage s'arrêtent sur la prairie généreuse, et les canepetières y bâtissent leur nid pour s'y établir jusqu'à l'été. Mais partout où passa l'incendie, la terre morte, carbonisée, est d'un noir sinistre. Les oiseaux n'y font pas leur nid, toutes les bêtes la laissent à l'écart, et le vent seul de ses ailes rapides passe et disperse au loin la cendre bleuâtre et la poussière brune et corrosive.

La vie de Grigori était noire à présent comme une steppe brûlée. Il avait perdu tout ce qui était cher à son cœur. La mort impitoyable avait tout pris, tout détruit. Il ne restait que les enfants. Et Grigori s'accrochait encore à la terre, comme si vraiment sa vie brisée avait un prix pour lui et pour les autres…

Après avoir enterré Aksinia, il erra pendant trois jours dans la steppe et ne rentra pas chez lui, n'alla pas non plus faire amende honorable à Viochenskaïa. Le quatrième jour, il abandonna les chevaux dans un village de la stanitsa Oust-Khoperskaïa, traversa le Don et se rendit à pied jusqu'à la forêt de chênes de Slachtchovskaïa, à l'orée de laquelle la bande de Fomine avait été détruite au mois d'avril. A cette époque déjà, il avait entendu dire que des déserteurs vivaient dans cette forêt. C'est eux qu'il voulait rejoindre, peu désireux de retourner chez Fomine.

Il marcha quelques jours au hasard dans l'immense forêt. La faim le tenaillait, mais il n'osait pas regagner les endroits habités. La mort d'Aksinia lui avait enlevé sa présence d'esprit et son ancien courage. Le craquement d'une branche cassée, un bruissement dans l'épaisseur de la forêt, le cri d'un oiseau de nuit, tout le jetait dans la peur et le désarroi. Il se nourrissait de baies pas mûres, de champignons minuscules, de feuilles de coudrier, et il maigrissait fort. A la fin du cinquième jour, il fut découvert par les déserteurs, qui le menèrent à leur cabane.

Ils étaient sept, tous originaires des villages environnants, et ils s'étaient installés dans la forêt depuis l'automne de l'année précédente, au début de la mobilisation. Ils vivaient dans une vaste cabane bien arrangée et ne manquaient quasiment de rien. La nuit, souvent, ils allaient voir leurs familles et rapportaient du pain, des biscuits, de la semoule de millet, de la farine, des pommes de terre ; quant à la viande pour la soupe, ils se la procuraient sans peine dans les autres villages, où ils volaient des bêtes de temps en temps.

Un des déserteurs, qui avait autrefois servi au 12e cosaque, reconnut Grigori, et ils l'acceptèrent parmi eux sans difficulté.

Grigori perdit le compte des jours, qui passaient avec une lenteur cruelle. Il vécut tant bien que mal dans la forêt jusqu'au mois d'octobre, mais, quand les pluies d'automne commencèrent, puis les froids, il se sentit soudainement repris par une intense nostalgie de ses enfants, de son village…

Pour tuer le temps d'une façon ou d'une autre, il passait des journées entières sur son lit de planches, sculptait des cuillers en bois, des écuelles, et taillait avec art des figurines d'hommes et de bêtes dans des pierres tendres. Il s'efforçait de ne penser à rien, de fermer le chemin de son cœur à l'angoisse empoisonnée. Dans le jour il y réussissait, mais les souvenirs s'emparaient de lui pendant les longues nuits. Il se retournait sur sa couche et ne pouvait s'endormir. Dans la journée, aucun des habitants de la cabane n'entendait jamais de lui un mot de plainte, mais, la nuit, il s'éveillait en sursaut et passait la main sur son visage : ses joues, sa barbe de six mois étaient mouillées de larmes.

Il rêvait souvent des enfants, d'Aksinia, de la mère, de tous ceux qu'il avait perdus. Toute sa vie était au passé, et ce passé lui semblait un rêve pénible et court. Souvent il se disait : « Retourner encore une fois chez moi, regarder mes enfants, et après je pourrai mourir. »

Peu avant le printemps, un jour, il vit arriver Tchoumakov, trempé jusqu'à la ceinture, mais toujours gaillard et plein d'entrain. Après avoir fait sécher ses vêtements à côté du poêle et s'être réchauffé, il vint s'asseoir près de Grigori, sur le lit de planches.

— On en a fait du chemin, Mélékhov, depuis le jour où tu nous a quittés ! On a été jusqu'à Astrakhan et dans les steppes kalmouks… On a vu du pays. Et le sang qu'on a fait couler, on ne peut pas en faire le compte. Iakov Efimytch a eu sa femme prise comme otage, et tout son bien confisqué, alors ça l'a rendu enragé, et il nous a commandé de sabrer tous ceux qui travaillent pour le pouvoir des Soviets. On s'est mis à les sabrer, tous, les uns après les autres : les maîtres

d’école, les officiers de santé, les agronomes… Le diable sait ce qu’on n’a pas fait ! Mais à présent, nous sommes finis, nous aussi, et bien finis, dit-il en soupirant et tout recroquevillé encore de froid. Une première fois, ils nous ont écrasés à Tichanskaïa, et, il y a huit jours, à Solomny. Ils nous avaient encerclés de trois côtés, il n’y avait d’issue que par la colline, mais par là, les chevaux avaient de la neige jusqu’au ventre… A l’aube, les mitrailleuses ont tiré, ça a commencé comme ça… Ils nous ont fauchés à la mitrailleuse. On n’est que deux à s’en être sortis : moi et le fils Fomine. Il avait pris son fils avec lui, Fomine, son Davydka, depuis l’automne. Iakov Efimytch est mort aussi… Il est mort sous mes yeux. Il a reçu une première balle dans la jambe, qui lui a fracassé la rotule. Une deuxième balle lui a éraflé la tête. Il est tombé trois fois de cheval. On s’arrête, on le relève, on le remet en selle, et lui, il galope un peu et il retombe. Et puis il a reçu une troisième balle, dans le côté… Alors on l’a laissé. Cent sagènes plus loin, je me suis retourné, il était par terre, et il y avait deux cavaliers en train de le sabrer…

— Oui, ça devait finir comme ça, dit Grigori, indifférent.

Tchoumakov passa la nuit dans la cabane et prit congé le lendemain matin.

— Où vas-tu ? demanda Grigori.

Tchoumakov sourit.

— Chercher une vie plus douce. Tu viens avec moi, peut-être bien ?

— Non, vas-y tout seul.

— Oui, je ne peux pas vivre avec vous… Ton métier, Mélékhov, tes cuillers et tes écuelles, ça ne me convient pas, dit Tchoumakov malicieusement, et il ôta cérémonieusement son bonnet. Dieu vous bénisse, bandits bien sages, pour votre vivre et couvert. Et qu’il vous donne un peu de gaieté, car on s’ennuie drôlement chez vous. Vivre dans la forêt comme des sauvages, c’est une vie, ça ?

Après son départ, Grigori resta une semaine encore dans la forêt, puis partit aussi.

— Tu rentres chez toi ? demanda un des déserteurs.

Et Grigori, pour la première fois depuis qu’il était là, ébaucha un sourire.

— Je rentre chez moi.

— Tu ferais mieux d’attendre le printemps. Ils nous donneront l’amnistie pour le premier mai, on partira à ce moment-là.

— Non, je ne peux pas attendre, dit Grigori, et il prit congé de ses

compagnons.

Le lendemain matin il était en face de Tatarski, sur l'autre rive du Don. Pâle d'émotion et de joie, il regarda longtemps la ferme natale. Puis il arracha de son épaule son fusil et sa sacoche, y prit le torchon, l'étoupe, la fiole à graisse d'armes, et compta les cartouches sans savoir pourquoi : il y avait douze chargeurs et vingt-six cartouches en vrac.

Au bas de la pente raide, la glace s'était décollée de la berge. L'eau verte et transparente clapotait et cassait les franges de glace. Il y jeta son fusil, son pistolet, puis ses cartouches, et essuya soigneusement ses mains à sa capote.

Il passa le Don en aval du village sur la glace bleue de mars, attaquée par le dégel, et marcha à grands pas vers sa maison. Il aperçut de loin Michatka sur la pente qui menait à l'embarcadère et il eut peine à s'empêcher de courir vers lui.

Michatka cassait des stalactites de glace tombant d'un rocher, les jetait et regardait rouler sur la pente les éclats bleus.

Arrivé au bas de la côte, Grigori, essoufflé, appela son fils d'une voix rauque :

— Michenka !… Mon fils !…

Michatka jeta sur lui un regard d'effroi et baissa les yeux ; il avait reconnu son père dans cet homme barbu, terrible à voir…

Tous les mots caressants et tendres que Grigori murmurait la nuit, dans la forêt, en pensant à ses enfants, s'étaient envolés de sa mémoire. A genoux, baisant les petites mains froides et roses de son fils, il répétait sans cesse d'une voix étranglée :

— Mon fils… mon fils…

Enfin, il le prit sur les bras et dit, scrutant avidement son visage avec des yeux secs et brûlants :

— Comment ça va ici ?… La tante, et Poliouchka, elles vont bien ?

Toujours sans regarder son père, Michatka répondit tranquillement :

— Tante Dounia va bien, mais Poliouchka est morte cet automne du mal de la gorge. Et mon oncle Mikhaïl est soldat…

Voilà qu'était accompli ce peu de chose à quoi rêvait Grigori dans ses nuits d'insomnie. Il était là devant le portail de la maison natale, il tenait son fils dans ses bras.

C’était tout ce qui lui restait dans la vie, ce qui l’attachait encore à la terre et à ce monde énorme, resplendissant sous le soleil froid.

DOSSIER

Postface

Le retour du Don paisible

par Claude Frioux

« Les écrits ont d'étranges destins », disaient les anciens Romains. Au-delà de la mode des sentences latines revenue en URSS avec la perestroïka, cette formule semble faite pour qualifier la littérature d'expression russe au xx^{e} siècle. Le fait que, entre autres, des chefs-d'œuvre de Boulgakov, Pasternak, Grossman, Akhmatova ou Dombrovski, en situation de catacombe, aient mis plusieurs décennies à atteindre leur public naturel et légitime n'en est que l'illustration la plus voyante. Il est d'autres bizarreries qui remontent plus haut dans la tradition russe. Par exemple d'énormes écarts dans la datation et l'établissement de la paternité d'œuvres telles que *Le Dit d'Igor, La Chanson de Roland* russe. Une dernière péripétie est constituée par la relecture différente, voire totalement contraire, de textes canonisés.

C'est aujourd'hui le tour du *Don paisible* de Cholokhov. Les quatre volumes de cette épopée massive étaient une des bases de la vulgate soviétique, un monument à l'inéluctabilité du saut révolutionnaire et à la méthode du « réalisme socialiste ». Comme tous les livres précocement devenus classiques, ils ne faisaient l'objet que d'une attention un peu convenue, comme distraite.

En fait l'apparition de cet ouvrage à la fin des années vingt avait été entourée de toutes sortes de remous (voir ci-après, « Qui a écrit *Le Don paisible* ? »), qui seront soigneusement gommés par l'académisme stalinien et vigoureusement ranimés par le grand décapage de Soljénitsyne et Medvedev dans les années 1975. Le héros du roman et tout le milieu qui le nourrit de sa substance demeurent jusqu'au bout étrangers ou hostiles au régime bolchevique. La critique militante de l'époque s'en était offusquée et il faudra des décennies de

tortueuse casuistique pour démontrer que le destin personnel tragique du protagoniste prouvait ipso facto le caractère condamné du milieu social auquel il appartenait et la vertu souveraine de la relève historique du communisme. On s'était peu à peu habitué à ce type de logique.

A cela s'ajoutait une interrogation sur l'extrême jeunesse de l'auteur à l'époque et sur la relative minceur de son lien biographique avec un milieu et une époque qui sont évoqués de manière étonnamment concrète. D'où devait surgir l'hypothèse d'une imposture étayée par des coïncidences familiales et le petit nombre des œuvres postérieures au *Don paisible.*

Ainsi se constituaient les éléments d'une énigme du *Don paisible,* encouragée par le profil carrément antipathique de la personnalité de Cholokhov, la banalité fruste de ses interventions, sa complaisance à s'installer dans le rôle d'un satrape choyé par le régime et pardonné pour son éthylisme indécent, enfin ses véritables appels au meurtre de certains dissidents des années soixante. Le jury du Nobel avait passé outre en 1965, mais dans des conditions assez spéciales. D'une part pour mettre un peu de baume sur la plaie qu'avait représentée pour l'officialité soviétique l'attribution au *Docteur Jivago,* ensuite en limitant la récompense au seul roman du *Don paisible.* Des années de pilonnage académique avaient à peu près gommé cette genèse ombreuse.

Aujourd'hui *Le Don paisible* devenu introuvable est réédité dans l'admirable traduction d'Antoine Vitez qui était aussi un écrivain éminent. Sous le nouveau climat qui règne en URSS, les jugements officiels sur le passé soviétique ont perdu leur belle ordonnance. Cette réédition pose tous les problèmes d'une relecture.

Quand on le dégage de présupposés idéologiques ou politiques qui n'ont aucune présence explicite dans le roman et qui ont été entièrement plaqués de l'extérieur par des commentateurs embarrassés et missionnés, *Le Don paisible* nous livre un texte d'une étonnante liberté, extrêmement rare dans des périodes d'engagement général aussi furieux. Peu de livres contemporains sont à ce point dégagés, et avec plus de désinvolture, des considérations de classe alors à la mode. La proportion dans laquelle sont représentés Rouges et Blancs n'est pas un jugement de valeur mais la seule détermination d'un champ de réalité où se développent les plus universels dessins de l'expérience humaine, le plaisir et la souffrance, la cruauté et la pitié, l'amour et la mort. A côté de leur forte imagination matérielle, ces instants-clefs retrouvent toujours quelques éléments constants et comme emblématiques : pour le désir c'est l'image entrevue d'un

sein au mamelon bruni et des jambes découvertes dans le désordre du sommeil, pour le passage au néant c'est la brusque lourdeur désarticulée qui affilie la mort d'Aksinia au rituel de la fin de *Manon*… Le roman n'est historique et politique que du bout des lèvres, tout le tissu de faits documentaires n'est là que comme fournisseur de pâte forte. Le récit n'entre en état de grâce que dans des moments où la société n'a pas de part : tableaux de nature gorgés de sève tumultueuse qui suivent l'action à la trace dans une harmonique têtue, comme la débâcle craquante quand Natalia se jette sur la faux, violente saveur des présences animales, débauches de brutalités mutuelles, tornades de sensualité plus ou moins lumineuse (Le *Don paisible* est sans doute un des livres soviétiques les plus affranchis, compte tenu de son statut classique et de la pudibonderie officielle, dans l'évocation des pulsions sexuelles, avec deux viols, dont un collectif, et un inceste frôlé !).

Le choix du titre est à cet égard symptomatique. Ni chronique ni encyclopédie ethnographique comme on l'a trop souvent considéré, c'est le symbole de l'irrigation du monde par une vie puissante, incoercible, dramatique, comme transcendante, la fameuse « vie vivante » de la grande lignée romanesque russe. Le roman est fleuve au sens propre du terme. Au reste on remarquera que les Cosaques rechignent à porter, pour quelque raison que ce soit, le combat hors de leur territoire, c'est-à-dire loin des berges auxquelles les lie une intuition d'Antée. Le livre est centré sur une sorte de microcosme relativement atypique du point de vue de la sociologie traditionnelle : paysans, soldats, éleveurs, propriétaires assez cossus, ils sont tout à la fois, produits d'une histoire extrêmement exotique, sortes de marginaux de luxe.

C'est pourquoi cette population ne rentre pas dans les cadres rigides de la dichotomie marxiste, ne cesse d'osciller entre les deux camps. La critique officielle y verra une sorte de pathologie historique qui a compliqué la tâche de Cholokhov, émoussé la netteté de son résultat. En fait ce particularisme situe l'ouvrage transversalement à la mêlée, y crée une zone d'autonomie où peut se réfracter à l'aise, sans embrigadement mental, à l'état pur, les temps forts du vécu humain. Par un étrange paradoxe, *Le Don paisible* est l'œuvre la plus totalement et complètement opposée au pli pédagogique, aux dénaturations prêcheuses exigés par les commissaires de toute la littérature soviétique. Sans doute, d'autres auteurs ont tenté de se soustraire à ce joug stérilisant, mais par des biais différents, à travers des personnages d'intellectuels dits « déclassés » ou des morceaux archaïques de sainte Russie, comme chez Olecha ou Pilniak. A

peu près tous finissent par capituler mélancoliquement devant la locomotive de l'Histoire. Ce que *Le Don paisible* plante à l'écart, c'est un monde musclé et charnu, au sang vif et à la main ouvragère, fortement contemporain, d'habitude revendiqué par la « santé » prolétarienne. C'est pourquoi la critique soviétique n'a eu de cesse que d'avoir récupéré au moins un semblant de signification de cette immense brebis égarée, fût-ce au prix d'un encensement démesuré, quasi policier, qui a en fait écarté d'une lecture véritable du livre des générations entières.

L'autre particularité difficilement digérable par la critique soviétique institutionnelle est le profil du héros principal qui s'impose puissamment à l'avant-scène de tout le livre. On sait tout ce que délèguent à ces figures les littératures d'endoctrinement. L'idéal est qu'elles soient « positives » de bout en bout, ce qui ne se voit que dans les vies de saints, au demeurant de bien mauvais livres. Il y a aussi la formule du chemin de Damas, fût-ce en fin de course, particulièrement démonstrative. Grigori Melekhov n'est ni l'un ni l'autre. Ses va-et-vient lui donnent l'expérience des deux camps, donc de celui des Rouges. Or, chose énorme, il n'est pas convaincu par eux, il repart vers les adversaires ou plutôt vers les siens qui demeurent jusqu'au bout quelque chose d'intermédiaire. La solitude choisie et assumée par le héros est encore une écharde sous la chair des légistes de l'esthétique socialiste pour lesquels le bien est toujours du côté des réalités collectives. Que de plumitifs se sont exercés à y voir successivement ou concurremment une faute, un malheur ou une triste fatalité, également interprétables en faveur du « bon chemin » manqué par Grigori.

Pourtant, loin d'être le talon d'Achille du roman, cette individualité du protagoniste est comme sa colonne vertébrale, la voie royale de son sens. Elle constitue et demeure jusqu'à la fin une réserve, pour ne pas dire plus, concernant la politique du régime à l'égard des paysans. On la retrouve aujourd'hui telle quelle, alors que le dossier ouvert par la perestroïka sur la mise à mal presque irrémédiable des campagnes, en particulier de leurs couches moyennes, débouche sur un constat de véritable génocide quantitatif et qualitatif. En dépit du fatras médaillé dont on l'a accablé, avec son refus provocant de tout happy end, *Le Don paisible* reste une des pièces premières et majeures de l'accusation poursuivie par des romanciers comme Zalyguine *(Au bord de l'Irtych),* ou Mojaev *(Fiodor Kouzkine,* alias *Vivant tout de même !, Les Paysans).*

De plus, et plus profondément, ce fonctionnement du héros et du couple central qu'il forme avec Aksinia a une portée de méthode littéraire. Il récuse

l’éternelle tentation de tous les arts de sacristie, celle de donner un visage vaguement humain aux modèles idéologiques. Il refuse l’inféodation du personnel imaginaire aux valeurs de groupe ou aux a-priori théoriques. Le porteur du message préexiste au message et ne s’y dilue pas. C’est toute une tradition romanesque : le parcours solitaire et contingent contribue au dégagement du sens par rencontres et contacts divers et divergents, il a quelque chose de la quête de Don Quichotte et doit ne pas être aligné ou intégré afin de rester disponible à tous les effets d’écho.

Ce non-alignement qui est aussi le chemin de croix du héros garantit la qualité panoramique des verdicts qu’il soulève sur sa route. Les errances de Melekhov ne sont pas un lieu d’observation malcommode, mais une façon d’arpenter les aspects multiples et contradictoires de la guerre civile par confrontation avec les aventures de chair et de sang irréductiblement individuelles et universelles à la fois que traverse le protagoniste. C’est par cette médiation d’un héros à la dérive que *Le Don paisible* conserve son statut d’œuvre d’art et porte sur l’histoire un témoignage multiforme où la supratemporalité de la passion et de la mort garde aussi sa fonction de mesure des choses.

Et puis il y a le langage que charrie le grand flux du roman, ces larges plages inévitables de neutralité épique qui ne sont pas nécessairement les interstices bouchés par un talent médiocre ou essoufflé mais le tissu conjonctif où mûrissent ces morceaux de prose royale qui jalonnent le livre jusqu’à son extrémité : paysages saisonniers où tous les sens conjuguent leurs reliefs, détails suraigus à la Tolstoï comme ce pépin collé sur la toile cirée au milieu des vieux Cosaques, métaphores obstinément liquides ou craquantes comme la branche sous le gel, grandes scènes d’anthologies, drapées de cheveux et de regard où l’irradiation des corps et de l’émotion se pétrissent mutuellement : la première rencontre sur la pente avec le cheval et la palanche, le suicide de Natalia, la mort d’Aksinia, « le monde énorme sous le soleil froid » sur lequel se referme le roman. A quelque plume qu’elle appartienne cette écriture tient debout, à sa place, au milieu des grands modeleurs de la génération.

La dépolitisation et la désidéologisation sont à l’ordre du jour en Union soviétique, surtout dans le domaine de la création où les dégâts sont énormes. Retrouver le sens de l’universel au-delà des commodités haineuses et infantiles n’est pas chose facile. Le camp progressiste ne s’y est pas trompé qui a eu le

courage de gratter le vernis d'« officialité odieuse », comme on dit maintenant, dont Cholokhov s'est barbouillé sans déplaisir, pour retrouver le « miroir » abrupt qu'il avait donné de la collectivisation{105} (de même que Tolstoï, ce moraliste non violent, avait pu en son temps être qualifié, par détour, de « miroir de la révolution russe »). Un bel article récent du *Novyi Mir*{106} affirmait que, si on lui ôtait le masque dérisoire dont il avait été affublé, le texte du *Don paisible* (comme le jury du Nobel, n'allons pas plus loin !), cette mauvaise image d'Épinal de la guerre civile qu'il fallait lire à l'envers, retrouverait une dimension de vérité irrédente et de modernité aiguë, également enrichissante pour l'art, l'histoire et leur commune liberté.

Claude FRIOUX.

Qui sont les Cosaques du Don ?

Le Don paisible embrasse une période qui va de 1912 à 1922 et comprend huit parties qui se présentent, dans l'édition russe, en quatre livres.

En 1927, Cholokhov envoie le manuscrit du Livre Premier à la revue *Oktiabr* qui lui demande des coupures considérables. L'intervention d'Alexandre Sérafimovitch (auteur du *Torrent de fer,* remarquable roman consacré lui aussi à l'histoire du peuple cosaque pendant la Révolution) permet heureusement une publication intégrale. En 1928, *Oktiabr* publie en quatre numéros les trois premières parties du *Don paisible,* qui sont suivies, dans la même année, des quatrième et cinquième parties. La même revue publie la sixième partie entre 1929 et 1933. La septième partie paraît dans la revue *Novy Mir* en 1937-1938 et la huitième partie en 1940, toujours dans *Novy Mir.*

Avant-guerre, guerre étrangère, guerre civile, instauration du pouvoir des Soviets au pays des Cosaques, c'est bien un si énorme livre qu'il fallait pour faire comprendre, autour de quelques personnages principaux, le comportement parfois déconcertant des Cosaques dans ces années qui « ébranlèrent le monde ». Encore le lecteur russe sait-il au moins où habitent les Cosaques et quelle était leur fonction dans l'État tsariste, et les explications dont il a besoin sont d'ordre psychologique, celles précisément que *Le Don paisible* lui donne.

Il n'est sans doute pas inutile de donner au lecteur français quelques indications touchant l'Histoire et les mœurs cosaques.

Le mot *cosaque* est d'origine turque. Il veut dire *homme libre.*

On admet en général que le peuple cosaque est né de la fusion des éléments petchénègues, venus du Turkestan et installés depuis le IX^{e} siècle entre le Don et le Dniepr, et des serfs russes qui ont fui la Russie septentrionale entre le XV^{e} et le XVII^{e} siècle.

D'abord indépendants, les Cosaques acceptèrent la suzeraineté des tsars qu'ils aidèrent contre les Tatars et autres ennemis de la « terre russe » et de la chrétienté, et ils contribuèrent à l'extension des frontières de la Russie en Sibérie et dans le Sud. Ils constituaient une cavalerie (plus tard aussi une artillerie) spéciale, constamment mobilisable, astreinte à des périodes nombreuses, et ils

devaient se présenter avec leurs chevaux et leurs harnachements. En échange de quoi ils jouissaient d'une certaine autonomie et de franchises importantes : ils ne payaient pas d'impôts, n'étaient pas serfs, et possédaient leurs terres, terres exploitées en commun par la *stanitsa* (la commune cosaque) et lots personnels, dont l'importance variait suivant le grade.

Avec le temps, la valeur relative des franchises cosaques diminua. Leur autonomie disparut presque complètement au profit du pouvoir central qui finit par faire d'eux, au prix de privilèges devenus illusoires et en entretenant leur particularisme anti-russe et anti-ukrainien (pour qu'ils ne se sentissent liés qu'au tsar lui-même), les gendarmes de l'Empire. Ils s'illustrèrent de façon sinistre dans la répression de la révolution de 1905.

En 1914, c'est-à-dire à peu près au moment où commence le récit de Cholokhov, le peuple cosaque était composé de onze « armées » ou régions militaires : l'armée des Cosaques du Don, celle des Cosaques du Kouban, celles des Cosaques du Térek, de l'Oural, de Sibérie, d'Astrakhan, d'Orenbourg, de Transbaïkalie, du Sémirétchié, de l'Amour, de l'Oussouri. Chaque échelon de la société cosaque avait pour chef un *ataman.* Pratiquement, l'ataman de stanitsa était une sorte de maire. Le titre *d'ataman général de tous les Cosaques* était réservé de droit, depuis 1827, au tsarévitch.

Les Cosaques avaient un uniforme reconnaissable et on peut dire qu'ils ne le quittaient pas, portant toujours sur eux, même pour travailler aux champs, le pantalon bouffant ou la tunique. Les Cosaques du Don portaient une tunique ou *tchekmène,* un large pantalon bleu foncé à bandes rouges qui rentrait dans les bottes, une capote grise, un capuchon garni de pattes longues et larges qu'on nouait dans le dos, un bonnet de fourrure ou une casquette. Les parements de l'uniforme étaient rouges. Leurs armes étaient la lance, le sabre sans garde, le pistolet, la carabine. Ils montaient sans éperons, sauf les généraux, et portaient une cravache de cuir, ou *nagaïka,* attachée au poignet.

Au cours de l'Histoire, les Cosaques se sont souvent révoltés contre le pouvoir envahissant des tsars. Stenka Razine, Emélian Pougatchov sont les deux héros les plus connus de ces révoltes. Il y en eut beaucoup d'autres. Toute l'histoire des Cosaques est celle d'un difficile équilibre de forces, de temps en temps rompu. La guerre russo-japonaise fut le chant du cygne de l'armée cosaque en tant que telle. La guerre qui commence en 1914 réduit les différences entre les soldats. La Révolution, elle, désintègre le monde cosaque traditionnel. Mais cela, c'est déjà l'histoire du livre…

(Introduction à l'édition française de 1959.)

Qui a écrit Le Don paisible ?

Dossier réuni par Alla Chevelkina
et adapté par Chantai Jayat.

Peu de livres, dans l'histoire de la littérature mondiale, ont eu une destinée aussi mystérieuse – voire dramatique – que *Le Don paisible,* ce grand roman épique qui, en 1965, valut à l'écrivain soviétique Mikhaïl Cholokhov (1905-1984) le prix Nobel de littérature. Certes, ce n'est pas, depuis *l'Iliade* d'Homère, le premier cas d'énigme littéraire, ni sans doute le dernier. C'est pourtant, très certainement, un des plus passionnants : le débat, né dès la parution en 1928 du premier des quatre livres qui composent le roman, dure encore. Il peut très vraisemblablement rebondir et – qui sait ? – trouver un épilogue avec l'ouverture, probable sinon prévisible, d'archives jusque-là interdites aux chercheurs.

Pour l'heure, les termes de la polémique n'ont guère varié : comment un si jeune auteur – Cholokhov n'avait alors que vingt-trois ans – a-t-il pu décrire avec autant de précision, de vie, de métier, des épisodes historiques qu'il n'avait pu connaître (les combats de la Première Guerre mondiale) ou qu'il n'avait fait qu'entrevoir (la guerre civile dans les rangs de l'armée cosaque du Don entre 1918 et 1921) ? N'aurait-il pas utilisé, en le plagiant et le complétant, un manuscrit d'un auteur cosaque, écrivain confirmé et témoin direct des faits relatés dans *Le Don paisible ?*

Ce qui n'est au départ qu'une rumeur, naturellement relayée au sein des milieux littéraires russes par les jalousies que pouvait y susciter le succès soudain d'un « jeune prodige », va devenir une accusation assez tenace pour survivre à quarante années de pouvoir stalinien et réapparaître même hors des frontières de l'URSS, au lendemain du prix Nobel attribué à Cholokhov. C'est Arthur Miller qui écrira ainsi en 1969, dans un article paru dans la revue américaine *Harper's Magazine,* que Cholokhov n'était pas le véritable auteur du *Don paisible* et qu'il l'était devenu d'une manière « restée encore inélucidée ».

Mais c'est surtout le poids mis dans la balance du débat par un autre prix

Nobel russe de littérature, Alexandre Soljénitsyne, qui va relancer avec force la polémique à l'échelle internationale. En 1974, paraît à Paris un essai, *Le cours du Don paisible, énigmes d'un roman* préfacé par l'auteur de *L'archipel du goulag* et signé d'une mystérieuse initiale, D***.

L'auteur de l'essai – un critique russe selon Soljénitsyne –, est mort, mais le sort de sa famille, restée en URSS, exige pour un temps encore que son nom soit protégé par l'anonymat. La thèse que défendent D*** et Alexandre Soljénitsyne est claire et nette : l'analyse structurelle du *Don paisible* met en lumière deux sources distinctes dans l'élaboration du roman : celle d'un auteur, authentique Cosaque, connaisseur émérite et témoin direct de ce qu'il décrit, et celle d'un « co-auteur » dont le seul souci est de s'approprier la matière d'une œuvre qu'il tente, obstinément mais maladroitement, de conformer à sa propre idéologie. L'enquête littéraire aboutit à désigner celui qui, de l'avis de D***, est le véritable écrivain du *Don paisible* : Fedor Dimitrievitch Krioukov, un chroniqueur et écrivain cosaque mort du typhus en 1920. La piste n'est pas nouvelle. Soljénitsyne le rappelle lui-même dans sa préface. Dès les années trente, le bruit courait que « Cholokhov n'avait fait qu'utiliser le manuscrit (selon certaines variantes, le journal) d'un officier cosaque tué ». Ce qui est nouveau, en revanche, c'est l'amorce enfin d'un travail sérieux de chercheur, la volonté d'apporter des éléments d'analyse, des preuves étayant l'hypothèse du plagiat.

L'écho de ce *Cours tumultueux* – et pour le moins subversif, dans les années Brejnev – du *Don paisible* est immédiat. Pratiquement au même moment, le samizdat (les éditions clandestines) faisait circuler sous le manteau en URSS un livre du dissident Roy Medvedev traitant du même sujet et bientôt publié en France sous le titre : *Qui a écrit* Le Don paisible ? {107}

L'ouvrage est, encore aujourd'hui, l'étude la plus complète sur cette affaire, confrontant les œuvres de Fedor Krioukov et le roman de Cholokhov sous l'angle double de l'écriture et des biographies. La conclusion, moins péremptoire que celle de l'essai préfacé par Soljénitsyne, est pourtant, elle aussi, favorable à l'hypothèse Krioukov. L'enquête de Medvedev permet de distinguer six épisodes principaux de la polémique sur la paternité du *Don paisible*, depuis 1928 jusqu'à aujourd'hui :

1.1928-1936

Le premier livre du *Don paisible* est publié dans la revue *Oktiabr,* de janvier à

octobre 1928.

Immédiatement – dès le mois de mars de cette même année – la RAFP (Association des écrivains prolétaires de Russie), dont Mikhaïl Cholokhov est membre, accuse celui-ci de trahison de la littérature « prolétarienne ». En effet, ces révolutionnaires anxieux d'appliquer la ligne du Parti sans dévier d'un pouce s'indignent de voir que les personnages d'activistes communistes sont, dans le roman de leur camarade, paradoxalement ternes, sans couleur, construits à coups de clichés, alors que les autres personnages, ceux des Cosaques rebelles au pouvoir central, sont les plus beaux, les plus vivants, les plus attachants. Parallèlement se répandent les premières accusations de plagiat. Cholokhov s'en plaint à Alexandre Serafimovitch, son protecteur littéraire (préfacier des *Récits du Don*, le premier livre de Cholokhov).

Au début de 1929, une commission spéciale est créée pour juger des faits reprochés à Cholokhov. Staline, qui a aimé le livre, fait savoir qu'il défend le jeune romancier contre ses détracteurs. Et bientôt, malgré sa réputation d'incorruptible, Serafimovitch, président coopté de ladite commission, signera les conclusions en forme de bref communiqué qui disculpent Cholokhov sans l'ombre d'une démonstration : au nom de la lutte « contre la calomnie petite-bourgeoise », on veut enterrer l'affaire, les « diffamateurs » sont même menacés de poursuites (ce qui, à l'époque, équivaut au peloton d'exécution ou au goulag sibérien). Chose curieuse, Cholokhov n'a pas été en mesure de présenter le « moindre brouillon » à la commission, qui n'y verra aucune objection. Même si le nom de Krioukov n'apparaît pas encore (on parle plutôt de P. Krasnov, auteur de quelques romans sur les Cosaques du Don), il est déjà fait mention d'une « cantine volée » à un officier cosaque blanc mort pendant la guerre civile.

2.1937-1940

Malgré la chape de plomb qui s'abat sur les milieux intellectuels avec la vague meurtrière des grands procès de 1936, un fait nouveau réactive les rumeurs en pays cosaque : la rédaction du journal *Molot* de Rostov-sur-le-Don et la revue *Don* reçoivent (selon le témoignage direct de l'écrivain Dmitri Petrov-Biriouk, cité par Medvedev) des lettres de Cosaques accusant Cholokhov de plagiat. Cette fois, le nom de Krioukov affleure, ainsi que celui de P. Gromoslavski, un témoin – affirme Biriouk – de la mort de Krioukov et dont la fille devait épouser trois ans plus tard… le jeune Cholokhov ! Expéditeurs et destinataires de ces lettres vont en prison. Les lettres sont saisies par le NKVD (ancêtre du KGB), toujours selon Petrov-Biriouk.

Staline va bientôt faire de Cholokhov son « romancier du peuple », après la mort de Gorki, le vieil ami de Lénine. En 1941, Cholokhov reçoit le prix Staline, puis, en 1960, le prix Lénine, suprême distinction littéraire alors en Union soviétique. Cinq ans plus tard, sacré prix Nobel, il deviendra la caution obligée des grandes pétitions internationales du Mouvement de la paix animé par le Parti communiste de l'Union soviétique.

3.1965-1966

Le journal *Molot* de Rostov-sur-le-Don – encore lui – publie en 1965 un article signé V. Molojavenko, qui relance la polémique en affirmant que le destin de Krioukov ressemble trait pour trait à celui de Grigori Melekhov, le héros du *Don paisible,* et en demandant qu'on réhabilite l'œuvre de Krioukov. Pour conclure, le journal précise les conditions dans lesquelles les manuscrits de Krioukov ont disparu. Même si elle n'est que suggérée, la conclusion est limpide. Car cet article est d'autant moins anodin qu'il paraît au moment où Cholokhov obtient le prix Nobel pour *Le Don paisible.*

Ce n'est qu'un an plus tard que paraît, dans une revue culturelle du Parti, la réponse officielle à l'article iconoclaste de *Molot :* violemment opposée à Krioukov, elle émane d'un certain Podolski… ex-secrétaire personnel de Cholokhov !

Le débat, alors, n'a pas avancé d'un pouce : d'un côté, des rumeurs (persistantes, il est vrai, et toujours plus précises), de l'autre, l'anathème pur et simple. Cholokhov, pour sa part, ne fait rien pour calmer le jeu, continuant à refuser de citer ses sources et affirmant, sans le moindre témoignage sérieux à l'appui, que toutes ses archives ont brûlé pendant la guerre.

4.1974

La parution de l'ouvrage signé D***, *Le cours du Don paisible, énigmes d'un roman*, sous l'égide d'Alexandre Soljénitsyne qui en rédige la préface, ravive les passions en plaçant d'emblée la barre très haut : *Le Don paisible* est un plagiat total ou presque, les seuls chapitres en « rajout » sont criants de nullité.

Soljénitsyne énonce ainsi la contradiction : « Un débutant de vingt-trois ans, successivement commissaire au ravitaillement, manœuvre puis secrétaire d'un syndic de locataires à Moscou, crée une œuvre dont la richesse documentaire dépasse de loin le niveau d'instruction (celui du certificat d'études) et l'expérience qu'il peut avoir acquis. » Comment, s'étonne-t-il, Cholokhov peut-

il placer au centre de l'ouvrage le combat des Cosaques contre les idéologies et les mouvements étrangers à leurs traditions, lui qui toute sa vie restera précisément marqué par des idées et une psychologie contraires : jeune komsomol engagé dans une unité de réquisitionnaires communistes, rien ne le poussait à se mettre dans la peau d'un Grigori Melekhov, le héros du roman.

Ce hiatus idéologique et politique, D*** le pointe avec précision. L'œuvre, écrit-il, « est marquée par un humanisme assez vague, quoique élevé, par l'amour du peuple caractéristique de l'intelligentsia russe entre 1890 et 1910. Concernant les idées politiques, le séparatisme cosaque est évident, mais un séparatisme […] épuré et sublimé par la source poétique où baigne l'épopée ».

Puis D*** développe sa thèse : un auteur peut en cacher un autre. Le véritable écrivain, c'est Fedor Dimitrievitch Krioukov, collaborateur de la revue *La richesse russe (Rousskoïé Bogatstvo)* et député du Don à la première douma. Le « co-auteur », Cholokhov, n'a fait que des remaniements qu'il est possible de repérer, d'« isoler » au sein de l'œuvre originelle. D*** fonde ce raisonnement sur une analyse, à la fois de la structure du roman et de son écriture : la langue (le vocabulaire, les locutions dialectales) et la « poétique » (le style, le contenu et la richesse des métaphores).

Autre apport de D***, l'exhumation d'une lettre de l'écrivain Leonid Andreiev datée de 1917, trouvée dans un recueil paru en 1930 à sa mémoire et adressée au critique Sergueï Goloouchev. Andreiev y évoque un texte que lui a envoyé Goloouchev et qui s'intitule « Le Don paisible ». Rien, dans cette lettre, ne permet d'identifier l'auteur du manuscrit évoqué, d'ailleurs refusé par Andreiev, qui le juge peu adapté au style du journal quotidien qu'il dirige. Mais Goloouchev était un ami de… Serafimovitch, écrivain et critique dont l'activité se partageait entre les cénacles littéraires moscovites et la région du Don où il avait ses racines. Ce même Serafimovitch qui protégera bientôt les premiers pas de l'écrivain Cholokhov. En 1917, ce dernier n'est encore âgé que de douze ans. S'il était vérifié que l'auteur de ce premier *Don paisible* était bien un autre que Cholokhov – pourquoi pas Krioukov ? – comme le prétend D***, l'accusation de plagiat trouverait là un aliment de choix !

Bien que tout ce travail reste très largement inachevé – à peine un tiers du plan primitivement annoncé a pu nous parvenir –, il offre pourtant, pour la première fois depuis 1928, un solide embryon de critique littéraire authentique, versant enfin des pièces au dossier, notamment par sa démonstration des différences de *regard* entre auteur et « co-auteur ». Ce qui est moins convaincant, en revanche, c'est la certitude assenée par D*** que Cholokhov

s’est borné à reprendre l’œuvre d’un autre et à la terminer : ce n’est donc qu’un faux écrivain, un simple escroc, et Krioukov, tout au contraire, un génie absolu. Témoin de ce raccourci polémique, des erreurs d’interprétation : certains passages attribués au « co-auteur » sont manifestement de la main de l’auteur premier du *Don paisible,* et inversement. A vouloir trop prouver…

5.1975

Roy Medvedev va débusquer ces erreurs, et les conclusions de sa propre enquête, *Qui a écrit* Le Don paisible ?, sont de fait beaucoup moins péremptoires. Sa méthode, aussi, est très différente. Medvedev est parti d’une étude historique de l’action des régiments et des villages cosaques pendant la guerre civile – une étude réalisée à partir de 1972 avec le concours de Serge Starikov, un spécialiste de l’histoire régionale du Don et témoin direct de ces événements – pour s’intéresser en cours de route au destin de l’écrivain-officier cosaque Krioukov.

Surpris par la coïncidence extraordinaire entre l’expérience vécue par Krioukov et les descriptions d’une précision documentaire parfaite que recèle *Le Don paisible*, Roy Medvedev décide de tracer le « portrait-robot » de l’auteur du roman : « L’originalité de toute grande œuvre littéraire, explique-t-il, réside dans une série de traits distinctifs qui constituent comme le « portrait-robot » de l’auteur à l’époque où il a écrit. Par la suite, ce portrait peut se modifier ; dans le sens d’un épanouissement ou d’un rétrécissement. Mais au moment précis où l’œuvre est écrite, c’est une image fixe. » « La personnalité d’un auteur, ajoute Medvedev, citant un de ses correspondants du samizdat, peut égaler ou surpasser celle de ses livres, mais jamais les qualités de l’ouvrage ne l’emporteront sur celles de son auteur. »

Puis Medvedev relève, un à un, les traits qui, une fois réunis, composeront le portrait-robot : l’amour des Cosaques, l’hostilité aux « non-Cosaques », le travail de la terre (« conçu comme une joie et une fête pour les Cosaques », ces guerriers-paysans), une connaissance encyclopédique de tout ce qui touche aux Cosaques et à la région du Don. Sans oublier le talent, remarquable, de l’auteur, l’utilisation « magistrale » du dialecte cosaque, la participation personnelle aux événements décrits. Relevant également d’autres traits effectivement remarquables du style de l’auteur ou de *l’esprit* du livre (les idées politiques de l’écrivain et sa vision du monde), Medvedev n’hésite pas à citer de nombreux et longs passages du roman, à les comparer entre eux.

Enfin, il pose la question qu'il estime cruciale : si *Le Don paisible* avait vu le jour comme une œuvre anonyme, qui, parmi tous les écrivains russes de l'époque, en serait l'auteur le plus probable ?

La biographie de Cholokhov a beau être maigre, elle en dit assez, selon Medvedev, pour affirmer avec certitude que, malgré des dons réels d'écriture, rien ou presque ne « colle » chez lui avec le portrait tracé d'après l'œuvre elle-même : « A supposer, écrit-il, que l'analyse du texte aurait dégagé de cinquante à soixante traits distinctifs de l'auteur, cinq à six seulement auraient pu convenir au Cholokhov des *Récits du Don* » (son premier livre, publié en 1923, au moment où il est censé mettre en chantier *Le Don paisible).*

Krioukov, à l'inverse, est un auteur plausible. Plusieurs témoignages se recoupent – c'est évidemment un point capital – sur le fait que cet écrivain confirmé avait entrepris un vaste roman sur la vie et le drame des Cosaques du Don. D'autres sources concordantes font état de son inquiétude, au moment de sa mort, de voir se perdre ses manuscrits qui l'accompagnaient toujours, enfermés dans un « coffret » – une cantine – de métal. Que le beau-père de Cholokhov se soit trouvé au chevet de Krioukov mourant, voilà une information qui alourdit encore les présomptions…

« A la question de savoir si Krioukov pouvait avoir écrit *Le Don paisible*, écrit Medvedev, personnellement je répondrais avec quelques réserves par l'affirmative. » Sur les cinquante ou soixante « signes particuliers » du portrait-robot, il en relève entre quarante et quarante-cinq qui « coïncident avec la personnalité de Krioukov […]. Mais il n'y a pas de correspondance parfaite et il est encore trop tôt pour tirer des conclusions définitives ».

Car l'enquêteur scrupuleux qu'est Roy Medvedev sait que les présomptions ne suffisent pas. *Le Don paisible* a été publié sous le nom de Mikhaïl Cholokhov ; pour contester cette paternité, il faut des preuves plus solides encore.

6. German Ermolaev, le sceptique

Un autre épisode important de l'« affaire » s'est constitué plus récemment autour de la réponse à Medvedev de German Ermolaev, un Américain d'origine russe professeur à l'université de Princeton, et de la réplique, quelque temps plus tard, de Roy Medvedev lui-même.

Ermolaev, qui reconnaît le sérieux du travail de Medvedev, y voit pourtant un premier défaut flagrant : il utilise très peu les documents des Blancs publiés au

moment de la guerre civile ou encore les archives de l'émigration russe blanche. Or ces sources sont essentielles, d'après Ermolaev, pour entreprendre une étude historique véritablement scientifique sur ce sujet.

Ermolaev critique aussi certaines affirmations de Medvedev, qu'il trouve excessives, notamment le fait de juger incompatible l'engagement politique du jeune Cholokhov en faveur du communisme et l'« humanisme universel du *Don paisible* ». Certes, dit-il, « il existe une grande différence entre l'objectivité impartiale du *Don paisible* et le dogmatisme idéologique prononcé de toutes les autres œuvres de Cholokhov », mais Ermolaev avance à cela plusieurs raisons : l'essentiel du roman a été écrit à un moment où Cholokhov n'a pas encore de position politique très prononcée ; son passage à Moscou, de 1922 à 1924, est un échec, sans doute durement ressenti, et l'écrivain effectue ensuite le plus gros de son travail de préparation du roman de 1925 à 1930 à Viochenskaïa, dans la région du Don, au sein d'un milieu conservateur et plutôt antisoviétique. Nombre de gens à cette époque (celle de la NEP, la « Nouvelle Politique économique » qui prôna un retour partiel aux lois du marché) espéraient un abandon du dogmatisme bolchevique. Ce n'est qu'ensuite, affirme le chercheur de Princeton, avec la collectivisation forcée, que Mikhaïl Cholokhov a choisi de se lier au régime en adhérant au Parti (1932), introduisant dans son œuvre des éléments de propagande en faveur des thèses officielles. « La dégradation morale et artistique de Cholokhov ne témoigne pas obligatoirement de son incapacité à écrire *Le Don paisible.* Au contraire, on doit y voir un cas de dégradation d'un grand talent au service d'un pouvoir politique mensonger. »

Ermolaev souligne par ailleurs que les preuves manquent pour affirmer, comme le fait Medvedev, que Krioukov avait entrepris un grand roman épique sur la vie des Cosaques du Don. De même, il pense que la courte expérience que Cholokhov a eue de la Grande Guerre suffit, si l'on considère qu'il a eu beaucoup plus de temps et de talent pour écrire à ce sujet, pour en faire un candidat aussi bien placé que Krioukov pour endosser la paternité du *Don paisible.*

Mieux encore, ajoute-t-il, les sources auxquelles a pu avoir accès Cholokhov, comme certains témoignages écrits de généraux (Loukomski, Krasnov) sont très aisément repérables dans le roman où l'on trouve parfois des emprunts directs à ces textes. Or ces sources, sur lesquelles repose largement le deuxième volume par exemple, ont paru seulement au début des années vingt, *après la mort de Krioukov.*

Ermolaev conteste également l'interprétation faite par Medvedev d'un récit

de Krioukov datant de 1912, dont les descriptions de la nature rappellent vraiment – Ermolaev le concède – les descriptions de paysages du *Don paisible*. « Par contraste avec le roman, le vocabulaire de Krioukov y est très neutre et littéraire […]. Là où Krioukov donne un lot de clichés très peu imagés, l'auteur du *Don paisible* se limite à de brèves et éclatantes métaphores. »

Autre remarque faite par Ermolaev : « Si l'on veut pouvoir dire que Krioukov est l'auteur du roman, il faut expliquer comment le manuscrit ou les brouillons du *Don paisible* se sont retrouvés entre les mains de Cholokhov. » Il rappelle les deux versions que donne Medvedev de l'affaire : celle d'abord de l'écrivain Dmitri Petrov-Biriouk, affirmant que c'est Gromoslavski qui, après avoir assisté aux derniers moments de Krioukov, aurait remis sa « trouvaille » à Cholokhov ; une information contredite par le critique Lejnev (un partisan de Cholokhov) pour qui Gromoslavski se trouvait à l'époque en prison à Novotcherkassk. La deuxième version repose sur le témoignage du poète Dmitri Morskoï ; selon lui, la sœur de Krioukov aurait confié au début des années vingt le coffret d'archives de son frère, mort depuis peu, à Demian Bednyi, un poète alors fort connu. Ce dernier devait plus tard confier à Morskoï qu'il l'avait transmis à Alexandre Serafimovitch. Aucune de ces informations n'ayant pu être vérifiée – si tant est qu'elles puissent l'être un jour –, conclut Ermolaev, l'étude de Medvedev a beau ouvrir des voies nouvelles de recherche, elle ne réussit pas pour autant à prouver de façon convaincante que Krioukov est l'auteur du *Don paisible*.

A l'appui de sa démonstration, Ermolaev cite enfin les conclusions d'une étude réalisée par des chercheurs norvégiens et suédois. Il s'agit d'un travail d'analyse par ordinateur des occurrences comparées d'éléments stylistiques tirés, d'une part du *Don paisible* et, d'autre part, de ceux repérés dans les œuvres de Krioukov et de Cholokhov antérieures au *Don paisible*. Le détail des paramètres utilisés dans ce travail ne nous est pas connu. Les conclusions apportées par cette étude paraissent apporter de l'eau au moulin du chercheur russo-américain : « L'utilisation des statistiques mathématiques nous permet d'exclure la possibilité que ce roman soit écrit par Krioukov, tandis qu'il est impossible d'exclure la paternité de Cholokhov. » On voit mal l'intérêt pourtant d'une analyse de ce genre qui ne tient pas compte du problème clef, à savoir que, si Cholokhov – dans l'hypothèse du plagiat – a eu tout loisir de marquer le roman de sa patte, la chose pour Krioukov est chronologiquement impossible. Dans sa réponse, très solidement charpentée, à German Ermolaev, Medvedev va d'ailleurs faire peu de cas de ces travaux.

Medvedev persiste et signe

Car tous ces arguments, Roy Medvedev va s'attacher à les réfuter un à un. Dans un article publié en 1989, « Questions de littérature » *(Voprossy literaroury)*, il reprend largement en les développant les axes de l'enquête réalisée quinze ans plus tôt. Certes, Medvedev l'admet, Ermolaev le rejoint dans sa critique de l'analyse de D***, lequel n'a pas su voir la complexité des relations entre le texte de l'auteur et celui du « co-auteur » du *Don paisible.* Contrairement à D*** et Soljénitsyne, que leur haine de Cholokhov comme prototype et symbole de l'écrivain stalinien a pu pousser au raccourci et à la caricature, Medvédev reconnaît à Cholokhov une vraie personnalité d'écrivain, suffisante en tout cas pour lui avoir permis de créer la plus grande partie, estime-t-il, des deuxième, troisième et quatrième livres du roman.

Mais Medvedev estime qu'Ermolaev n'a pas, malgré sa tentative, réfuté l'hypothèse de l'« auteur-co-auteur ». Par exemple, Ermolaev cite des passages entiers du roman qui n'ont pu être écrits que par un auteur communiste : l'idéologie communiste est qualifiée de « grande vérité humaine », les soldats de l'Armée rouge luttent « pour la libération des travailleurs de l'oppression », etc. Medvedev lui-même a cité dans son livre de nombreuses phrases de ce genre… mais pour expliquer la thèse inverse de celle d'Ermolaev : toutes ces phrases – Ermolaev, d'ailleurs, ne le nie pas – peuvent parfaitement avoir été intégrées après coup dans un texte original. Un des grands mystères du *Don paisible*, poursuit Medvedev, c'est que le livre contient nombre de phrases et de passages qu'un auteur communiste n'aurait *jamais* pu écrire.

Autre point : Medvedev reproche à Ermolaev d'avoir omis de faire une analyse différentielle des particularités stylistiques du roman, ce qui affaiblit la démonstration. La polémique entre les deux chercheurs est, semble-t-il, loin d'être close.

En conclusion

En mai 1990, Nikita Struve, le directeur des éditions YMCA Press qui avaient publié originellement le livre de D*** à Paris, déclarait dans une interview accordée à la revue soviétique *Literatournaya Gazeta* (n° 18, daté du 2 mai) que D*** n'était autre que la critique littéraire de Leningrad Irina Tomachevskaïa, décédée avant d'avoir pu finir son enquête. Certains points, dans cette affaire, finissent donc par s'éclairer. Mais la question principale, elle, demeure : qui est l'auteur du *Don paisible ?*

Et s'il y a un « nœud du mystère », où et quand le situer ? Sans préjuger de

l’issue ultérieure de cette grande enquête littéraire qu’Alexandre Soljénitsyne appelait de ses vœux dans sa préface au *Cours du Don paisible*, on peut du moins préciser l’objet des recherches futures.

En premier lieu, ainsi que le rappelle Roy Medvedev, il faudra bien finir un jour par trouver l’explication d’une contradiction majeure : au centre du *Don paisible*, il y a la démonstration, magistrale, qu’une révolution, lorsqu’elle est « plaquée » sur un peuple – en l’occurrence, les Cosaques – au mépris de ses traditions et de sa volonté, aboutit à une tragédie dont ce peuple lui-même est la victime. Pourquoi et comment une telle œuvre a-t-elle pu devenir en URSS le symbole même de la littérature révolutionnaire et du réalisme socialiste dont elle contredit les dogmes les mieux établis ?

Un jour viendra, peut-être, où les archives secrètes du Kremlin permettront d’éclaircir ce qui reste un mystère rendu plus fascinant encore par le contexte historique, moderne et pourtant presque déjà mythique, qui est le sien. Selon Roy Medvedev, des témoignages convaincants font état de matériaux archivés au Comité central du PCUS, au KGB et à l’Union des écrivains soviétiques, que l’on peut éventuellement qualifier de « dossier Cholokhov ». Peut-être y trouvera-t-on un jour les protocoles des réunions de la commission qui, en 1929, décida de laver le jeune écrivain du soupçon terrible de plagiat ? Quel fut le rôle réel d’Alexandre Serafimovitch dans la « mise en orbite » du *Don paisible ?*

La liste des questions en suspens n’est pas close, loin de là. Comme toutes les grandes énigmes de l’Histoire, celle-ci continuera longtemps son œuvre de fascination et de rêve, que surgissent ou non les éléments nouveaux qui dissiperaient le doute.

{1} Une sagène valait 2,13 m.

{2} Il s’agit d’un tertre funéraire ancien.

{3} Manteau paysan en gros drap de bure descendant plus bas que le genou.

{4} Bourg cosaque, siège de l’administration communale.

{5} Une déciatine valait 1,0925 ha.

{6} Une *archine* valait 0,71 m.

{7} Chamil est le nom d’un chef caucasien qui résista longtemps aux russes.

{8} bouse séchée, utilisée, sous forme de petits agglomérés, comme combustibles.

{9} Chaque année, les cosaques de la première réserve de vingt-cinq à vingt-neuf ans accomplissait une période militaire de trois semaines.

{10} Nom de la race chevaline du Don.

{11} Corps d’élite fondé en 1725, ce régiment avait à l’origine pour mission de se trouver continuellement auprès de *l’ataman* des Cosaques du Don. D’où son nom.

{12} Les marieurs, parents ou amis du jeune homme, ayant ses pleins pouvoirs et ceux de sa famille, venaient négocier avec la famille de la jeune fille les conditions matérielles du mariage projeté.

{13} C’est le coin de la pièce principale faisant face à l’entrée et réservé aux hôtes de marque.

{14} Sectaires, zélateurs de la *Vieille foi* dont l’église orthodoxe officielle s’est séparée en 1667.

{15} Affluent de la rive gauche du Don.

{16} Affluent de la rive droite du Don.

{17} Nom de mépris donné par les russes aux Ukrainiens.

{18} Quand un invité crie « amère ! », les jeunes époux doivent s’embrasser.

{19} La Prissiadka est le pas de danse qui consiste à lancer alternativement les jambes en avant tout en restant accroupi.

{20} Nom des villages dans certains pays d’Asie Centrale et du Caucase.

{21} Capitaine de Cosaques.

{22} Pour Politchka

{23} Pour Pétrovitch

{24} On appelle pas ainsi dans l'intimité

{25} Un poud valait 16,38 kilos.

{26} Un kroug valait 4 ha.

{27} Les Tauridiens étaient des Ukrainiens du Don dont les ancêtres avaient été transplantés de Crimée (Tauride) par Catherine II.

{28} Pougatchov, Stenka Razine et Kondrati Boulavine furent de grands chefs cosaques célèbres pour avoir dirigé des révoltes contre le pouvoir de Moscou.

{29} Mélange d'une partie d'acide nitrique pour trois parties d'acide chlorhydrique.

{30} Prononciation populaire de Nikolaï Alexéiévitch, prénom et nom patronymique du vieux général.

{31} Gâteaux de Pâques.

{32} Un zolotnik valait environ 4,25 grammes.

{33} Chaque stanitsa avait son sobriquet. Les gens de Viochenskaïa étaient surnommés les mâtins.

{34} Village cosaque faisant partie d'une stanitsa.

{35} Terme de familiarité respectueuse, évidemment déplacé dans l'armée.

{36} C'est-à-dire « Monsieur » en polonais.

{37} Selon le calendrier julien, alors en usage en Russie. Le 19 juillet du calendrier julien correspond au 1er août du calendrier géorgien, le nôtre. C'est le 1er août 1914, à 19 heures, que l'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie. Cinq jours avant, le tsar avait ordonné la mobilisation générale.

{38} Un verchok valait 4,4 cm.

{39} Le général Pavel Iakoviévitch van Rennenkampf commandait l'armée qui avait pour mission de progresser vers Königsberg, venant de l'est.

{40} Affluent du Tchir, lui-même affluent du Don sur sa rive droite.

{41} Artsybachev était un auteur de romans érotiques, célèbre à l'époque.

{42} Colline sur la rive droite de la Moskova, sur le territoire de la ville de Moscou. Actuellement Monts Lénine.

{43} On appelle ainsi la guerre de 1812 contre la France.

{44} Héros quasi légendaire, grand-prince de Moscou, qui groupa la chrétienté russe contre les mongoles et remporta sur eux la victoire de Koulikovo, en 1380. Des chansons de geste furent composées à sa gloire.

{45} Long cafkan étroit, serré à la taille.

{46} C'est-à-dire en Ukraine. Dans le texte, Garanja parle un langage mi-ukrainien, mi-russe, dont la saveur est évidemment indraduisible. On notera, plus loin, les qualificatifs de *khokhol* et de *Moscovite*, dont se traitent Grigori et Garanja. *Khokhol*, on le sait, est le nom de mépris que les Russes donnent aux Ukrainiens et *Moscovite* exactement *Moskal le sobriquet injurieux des Ukrainiens et Blancs Russiens à l'égard des Russes, et en général des soldats. Doublement injurieux en l'occurrence, s'adressant à un Cosaque, puisque les Cosaques se sentent eux-mêmes traditionnellement ennemis des «Moskovites».*

{47} Qui est-ce ?

{48} C'est toi, Otto, pourquoi es-tu si en retard ?

{49} Tu me laisses partir?... Oh! maintenant, je comprends. Tu es un ouvrier russe? Social-démocrate comme moi? Oui? oh! oh! C'est comme dans un rêve... Mon frère, comment pourrais-je oublier? Je ne trouve pas de mots. Seulement que tu es un gars extraordinaire, un brave... Je...

{50} Dans la lutte de classes à venir, nous seront dans les mêmes tranchées, pas vrai, Camarade?

{51} Autrement — et correctement — dit *Nikolaï Nikolaïévitch* (1856-1929), grand-duc, qui fut le commandant en chef de l'armée russe depuis le début de la guerre. Réfugié à l'étranger pendant la guerre civile, soutenu par Wrangel et la plupart des monarchistes, il fut, après la Révolution, l'un des prétendants au trône de Russie

{52} Les gars, nous avons rossé les capotes bleues plus souvent qu'à notre tour. Nous allons montrer à ceux-ci ce que c'est d'avoir à faire à nous. Patience! Ne tirez pas encore.

{53} On barbouillait de goudron les portes des femmes de mauvaise vie.

{54} Force de police créée par Ivan le Terrible pour lutter contre les boyards, l'Opritchina a laissé en Russie un souvenir pénible.

{55} *L'Ordre n° 1* (1er mars 1917) du Comité Exécutif du Soviet de Pétrograd introduisait des organisations électives dans les unités militaires et prescrivait un

contrôle, par ces organisations, de l'activité des anciens cadres de l'armée tsariste. La *Pravda des tranchées (Okopnaïa Pravda),* quotidien bolchévik créé en 1917, contribua beaucoup à la pénétration de l'esprit révolutionnaire chez les soldats.

{56} Il s'agit de la part personnelle de terre que chaque Cosaque possédait.

{57} Potage froid préparé avec du kvas, des feuilles de betterave et du poisson.

{58} Alexandra fiodorovna, l'épouse de Nicolas II, était née Alice de Hesse.

{59} La Division Indigène, autrement appelée « Division Sauvage », était composée de montagnards du Caucase.

{60} Les chefs des armées cosaques, désignés par le gouvernement, étaient habituellement des officiers généraux d'origine non cosaque.

{61} En temps de guerre, chaque unité cosaque avait à sa tête un ataman élu, dit ataman de campagne.

{62} Il s'agit d'un des nombreux bataillons de choc qui furent créés à cette époque — et qui étaient uniquement composés de volontaires. A la fin d'octobre, il existait quarante-trois bataillons de choc et des bataillons entièrement composés de chevaliers de Saint-Georges.

{63} Instrument à vent répandu au Caucase et en Asie Centrale.

{64} C'est-à-dire la Voie Lactée. Le khan Baty commandait l'armée mongole qui envahit la Russie au XVIII^{e} siècle.

{65} Le Parti « cadet » était le principal parti de la bourgeoisie russe. « Cadet » est un jeu de mots sur les initiales du nom véritable du Parti : K.-D. (constitutionnel-démocrate).

{66} C'est-à-dire l'assemblée cosaque pour la Région de l'Armée du Don, en russe le *Kroug*.

{67} La *Rada centrale*, constituée le 4 (17) mars 1917 à Kiev, avait proclamé l'indépendance de l'Ukraine le 7 (20) novembre 1917, et la formation de la République Populaire d'Ukraine. Contre la *Rada*, le 12 (25) décembre 1917, le I^{er} Congrès panukrainien des Soviets, réuni à Kharkov, proclama la République Soviétique d'Ukraine. La guerre civile en Ukraine, commencée à cette époque, devait durer jusqu'en 1921.

{68} Les chefs des armées cosaques, désignés par le gouvernement, étaient habituellement des officiers généraux d'origine non cosaque.

{69} Ermak Timoféiévitch, conquérant de la Sibérie, mort 1584.

{70} La liste bolchévik aux élections à l'Assemblée Constituante novembre 1917 – portait le n°5.

{71} La *mamaliga* est une bouillie de maïs cuite à l'eau et habituellement additionnée de lait, que l'on mange en Roumanie et dans le sud de la Russie.

{72} Ville fondée par des Arméniens sur la droite du Don, à côté de Rostov, maintenant annexée à la Russie.

{73} *Vsérossiïski tsentralny Ispolnitelny Komitet :* Comité central exécutif panrusse des Soviets des députés ouvriers et soldats, ainsi nommé d'après ses initiales.

{74} Nom officiel du Parti constitutionnel-démocrate.(cadet).

{75} On appelait ainsi couramment les membres du Parti socialiste-révolutionnaire, très affluent chez les paysans.

{76} Grigori Orrépiev, le premier des « faux Dimitri », un moine qui se prétendait le fils d'Ivan le terrible se fit proclamer tsar sous le nom de Dimitri V *I*vanovitch. Il est pris ici comme le type même de l'usurpateur.

{77} En ce qui concerne la représentation de la population non cosaque de la Région.

{78} Chariot léger utilisé principalement en Ukraine. Equipée de mitrailleuses, les tatchankas jouèrent un grand rôle au cours de la guerre civile.

{79} Les Tauridiens étaient des Ukrainiens du Don dont les ancêtres avaient été transplantés de Crimée (Tauride) par Catherine II.

{80} Région située à l'ouest, au sud de Rostov.

{81} Le général Doukhonine, qui était commandant en chef de l'Armée russe au moment de la Révolution d'octobre fut arrêté par la garnison insurgée de Mohilev, siège du Grand Quartier Général, et tué par la foule dans le wagon où il était tenu prisonnier. On voit le sens employé ici.

{82} Troupe nationalistes ukrainiennes adversaire des bolchéviks, du nom des insurgés ukrainiens qui luttèrent au XVIII^{e} siècle contre les hobereaux polonais.

{83} Organisation monarchique extrémiste et antisémite en Russie tsariste.

{84} Revue hebdomadaire illustrée paraissant à Pétersbourg de 1870 à 1918.

{85} Le jeux de mots russe me semble intraduisible. Il rapproche Vsévélikoïé ¡ue je traduis par «grande» de Vsévéssioloïé qu'il faudrait traduire par «gaie»,

nais il n’y aurait plus d’assonance en français. A.V.

{86} C’est ainsi que les troupes de Kornilov appelait leur retraite de Rostov au Kouban

{87} Troupe nationalistes ukrainiennes adversaire des bolchéviks, du nom des insurgés ukrainiens qui luttèrent au XVIII^{e} siècle contre les hobereaux polonais.

{88} Commission extraordinaire se dit en russe : ***tchrezvylchaïnaïa komissia,*** en abrégé ***tchéka.***

{89} Le Comité central exécutif panrusse

{90} Le pas de danse qui consiste à lancer alternativement les jambes en avant tout en restant accroupi.

{91} Il se trompe, c'est le contraire, évidemment.

{92} *Toutes ces citations, en effet, sont faites dans une langue fort éloignée du russe moderne.*

{93} On distingue ici la forme populaire du prénom Pierre. Pétro, employée par le vieux, de la forme russe Piotr, employée par le narrateur.

{94} Peuple turc, qui occupa les steppes de la Russie méridionale de la deuxième moitié du XI^{e} - siècle à l'invasion tatare.

{95} Peuple nomade, qui vivait dans les steppes situées au nord de la mer Noire aux XII^{e} et XIII^{e} siècles.

{96} Du nom d'une organisation terroriste d'extrême droite.

{97} Sorte de Caftan d’origine tatare.

{98} Gruau d’orge, ou de blé, ou de riz, au miel et aux raisins secs, que l’on sert aux repas funéraires.

{99} Variété de blé.

{100} Un poud vaut quarante livres.

{101} Il s'agit de Boudionny.

{102} Désignation des organes de district de la Tchéka en 1920 et 1921.

{103} Il s'agit du système connu sous le nom de *prodrazviorstka:* prélèvement obligatoire et répartition des denrées agricoles. Ce système, institué par le gouvernement soviétique en janvier 1919, devait porter remède aux difficultés d'approvisionnement des centres industriels et de l'Armée Rouge. C'était l'époque dite du *communisme de guerre.*

{104} Marteau et faucille se disent en russe molot et serp. De droite à gauche, cela se lit prestolom, ce qui signifie: par le trône.

{105} *Ogoniok*, juin 1990, n° 25. I. Konovalova, « Mikhail Cholokhov comme miroir de la collectivisation en Russie. En relisant de façon neuve le célèbre roman du classique de la littérature soviétique. »

{106} *Novyi Mir,* 1990, n° 6. E. Tamartchenko, «L'idée de vérité dans *Le Don paisible »*

{107} Editions Christian Bourgeois.